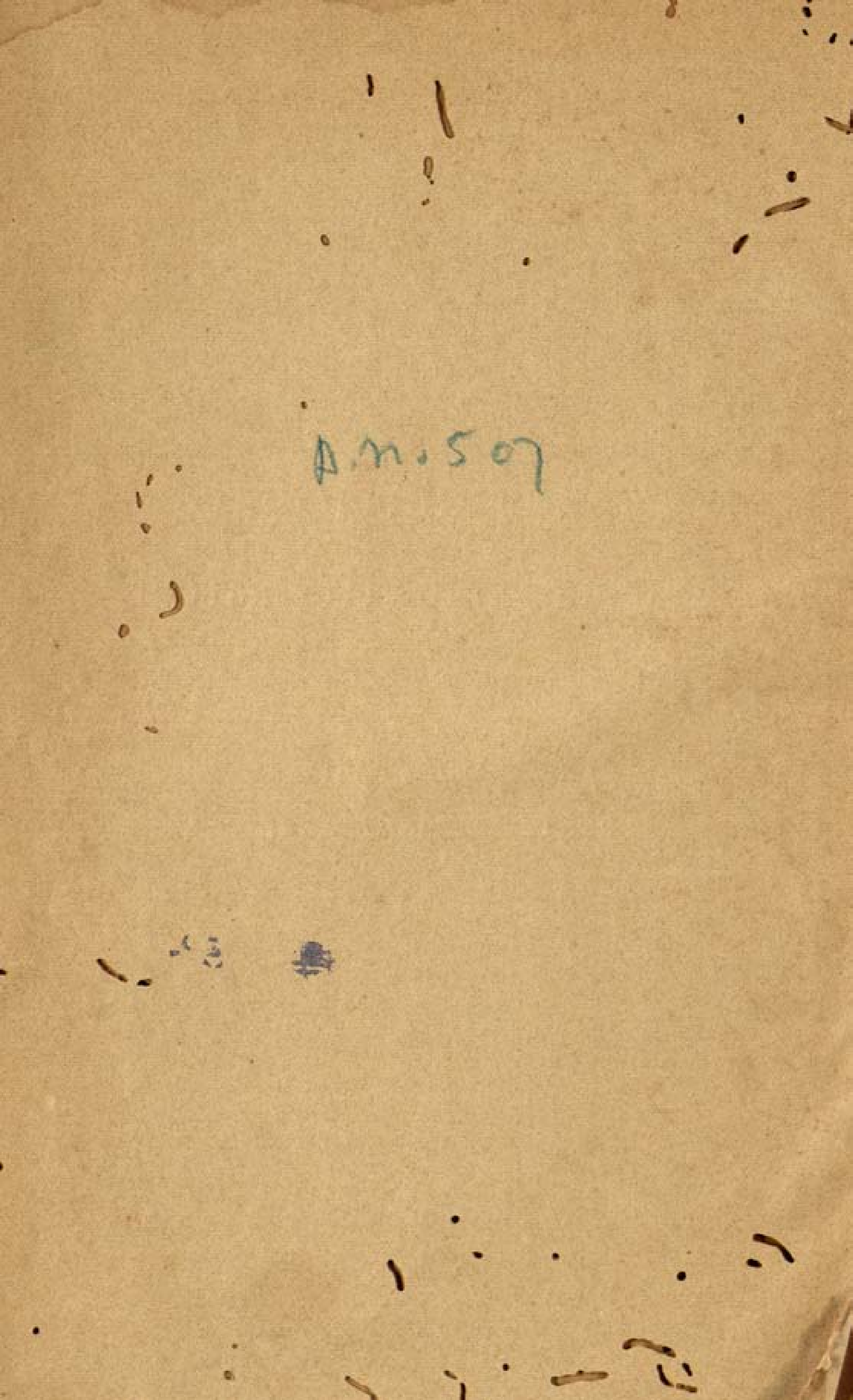
REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LV

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE


A.n.507

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE

PREMIÈRE SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LV

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

—

1905

ANNÉE 1903

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des lettres françaises et étrangères.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Academy.
Athenaeum.

BELGES

GRÉCO-RUSSES

POLONAIS

LE PUY. — IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — **5 janvier** — **1903**

Ægyptische Grabsteine und Denksteine aus süddeutschen Sammlungen. — I. Karlsruhe, Mülhausen, Strassburg, Stuttgart, herausgegeben von W. Spiegelberg und B. Pörtner, Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1902, in-4°, 44 p., et 20 planches en photolithographie.

J'avais essayé autrefois de publier dans le *Recueil de Travaux* les monuments égyptiens de nos collections provinciales : cette tentative n'a point réussi, faute de collaborateurs. Un groupe de savants allemands la reprend pour les collections de l'Allemagne du Sud, et j'espère qu'elle aura meilleur résultat que la mienne. Le premier volume comprend les monuments égyptiens épars dans les quatre musées de Karlsruhe, de Stuttgart, de Strasbourg et de Mulhouse en Alsace. Il est l'œuvre commune de Spiegelberg et d'un de ses élèves, et il nous donne bon espoir pour le succès de l'entreprise.

Il y a là en tout trente-huit stèles reproduites en fac simile sur vingt planches et accompagnées chacune d'une notice sommaire. Il n'y a là aucun monument d'un intérêt extraordinaire, mais la plupart des inscriptions appartiennent à la catégorie des stèles funéraires : j'ajouterai que, d'après la tournure des formules et la nature des titres, elles doivent provenir en très grande partie des nécropoles d'Abydos. Ce qu'il convient d'y chercher, c'est donc, avant tout, un ensemble de variantes rares à des pièces connues, ou des renseignements qui complètent ce que nous connaissons déjà sur la population de la ville, sa hiérarchie, ses métiers, ses occupations. MM. Spiegelberg et Pörtner ont pris soin de relever les variantes des formules, et ils les ont traduites, parfois avec une timidité qui s'atténuera, lorsqu'ayant travaillé une dizaine d'années encore, ils auront acquis cet instinct du déchiffrement qui ne vient qu'à ceux qui ont manié les textes longtemps et par milliers. C'est ainsi que, rencontrant dans l'adresse aux vivants

qui passent devant la stèle, un développement inusité *an pirou asou ma-karsit-tounou, an kasnou ma-ra-ni-ʒodouf-sitou*, ils en rendent la meilleure partie par une série de points : « *Nicht soll also....... in euerem Sarge* (?) *Nicht soll Unheil in dem Munde...* » L'obstacle qui les a arrêtés, c'est la forme *ʒodouf-sitou* à une place où il leur semble qu'il devrait y avoir *ʒoditfi-sitou*. Mais j'ai peur que la syntaxe inflexible que l'école de Berlin a voulu tirer des textes ait été peu observée par les anciens Égyptiens, et, d'une manière générale, il y avait plus de flottement dans la façon de parler du peuple que cette école n'est disposé à l'admettre : *ʒodouf-sitou* et les formes du même genre peuvent entrer en variante avec *ʒoditfi-sitou* et les formes du même genre, sans que j'aie réussi à constater jusqu'à présent s'il s'agit d'une faute passée dans le langage courant ou d'une nuance légitime de syntaxe. Le morceau en discussion demandait aux vivants s'ils voulaient jouir de toutes sortes de prospérités sur terre, de répéter devant la stèle la prière qui vaut du pain, des liqueurs, de la viande, de la volaille par milliers au *double* du mort, puis, il poussait la prévoyance plus loin qu'à l'ordinaire et poursuivant ces vivants jusqu'à leur mort, il ajoutait : « Il n'y aura point à sortir, certes, de vos « cercueils, il n'y aura point de manque dans la bouche de qui dira « cette formule, mais celui qui aura fait ce que je dis (c'est-à-dire qui « aura répété la formule), je lui serai un charme pour sa santé, un « protecteur pour ses enfants. » Un peu plus loin, dans la stèle nº 10, la même formule se termine par une phrase dont M. Spiegelberg a réuni quelques exemples : *nifou-ni-ro khou-ni-sâhou, an nou ma ouargit khri-si*. La traduction littérale en demeurerait aussi incompréhensible que le texte au lecteur ordinaire; j'en donnerai donc une paraphrase. La formule, après avoir souhaité comme d'habitude que les vivants récitent en faveur du mort la prière qui doit lui assurer de quoi subsister dans sa tombe, justifie cette requête en disant : « le « souffle de la bouche, utile au mort momifié, ceux qui sont dans l'immobilité [éternelle] ne l'ont plus », et, par conséquent, ils ne peuvent se réciter à eux-mêmes l'incantation qui les approvisionnerait : c'est ce qui les oblige à réclamer ce service de tous ceux que le hasard amènera devant leur stèle.

Plusieurs Index très copieux : 1° des noms de dieux, 2° des noms géographiques, 3° des noms de particuliers, 4° des titres et noms de métiers accompagnent le texte descriptif. Les planches sont très nettes et très lisibles ; les notices, pour être sommaires, n'en renferment pas moins toutes les menues indications nécessaires à l'interprétation des monuments, le livre est de ceux qui conserveront toujours une valeur réelle pour nos études.

G. Maspero.

A. St. G. Caulfeild, the Temple of the Kings at Abydos (Sety I), with drawings by H. L. Christie, and a chapter by W. M. Flinders Petrie, F. R. S. (Egyptian Research Account, 8th year, 1902). — Londres, Quaritch, 1902, in-4°, IV-23 p. et 26 pl.

Le temple de Séti Ier à Abydos a été déblayé, puis publié en grande partie par Mariette. En ce qui concerne les inscriptions, M. Caulfeild n'a guères pu que fort peu ajouter à ce qu'avait fait son prédécesseur : l'intérêt de son mémoire est tout entier dans les découvertes qu'il a faites autour du temple et qui nous permettent d'en mieux comprendre la destination.

Il a, en effet, mis au jour les restes du mur en briques qui enveloppait le téménos, et dans ce mur, à l'Ouest, les ruines d'un grand pylone en briques qui ouvrait sur le désert. M. Petrie a montré ensuite que l'ensemble des constructions est en rapport direct avec la nécropole d'Omm el-Gaâb, et il en a conclu que « loin d'être simplement un *tem-« ple de Séti*, comme beaucoup d'autres édifices qu'on voit en Égypte, « c'est là le Temple des Rois, destiné aux rois des premières dynasties, et « strictement analogue aux chapelles funéraires qu'on trouve tou-« jours attachées aux tombeaux des rois Égyptiens... Lorsque Séti Ier « commença à adorer les vieux rois comme ses ancêtres (afin de jeter « quelque prestige sur la dynastie nouvelle), et qu'il fit explorer le « groupe des tombes royales d'Abydos, il lui parut tout naturel de fon-« der une large chapelle ou un temple où ils devaient désormais rece-« voir un culte en commun, à l'imitation des temples que l'on cons-« truisait en l'honneur de chacun des rois de son temps. En consé-« quence, ce temple fut placé à la lisière du désert, en avant des tombes « royales ; on en relia la partie postérieure aux tombes par une voie où « passeraient les processions ; des monceaux énormes de vases d'of-« frandes s'accumulèrent sur la partie du désert à laquelle la voie « aboutissait ; et le temple fut orienté de telle sorte que son axe fût en « rapport avec un pic rocheux voisin des tombes royales et qui se « recouvrit d'une couche épaisse d'offrandes. La destination du temple « est donc désormais hors de question. La même intention se montre « d'ailleurs dans le temple lui-même. La grande liste des rois qu'on y « voit, sur le chemin qui mène aux tombes royales, indique l'usage « auquel le temple servait, et dans les chambres des barques, il est « évident que les barques et les processions dans lesquelles elles figu-« raient étaient en l'honneur des ancêtres de Ramsès » (p. 13-14). M. Petrie explique la forme inusitée du plan adopté par Séti en supposant qu'à l'origine, les chambres qui se trouvent maintenant au Sud des chapelles et de la salle hypostyle, devaient être construites à l'Ouest : le plan aurait été modifié en cours d'exécution et toute la partie qui était destinée d'abord à former le derrière de l'édifice aurait été reportée sur la gauche des portions déjà bâties.

Cette hypothèse mérite la plus sérieuse attention. Elle n'est pas sans soulever de graves difficultés, et, si vraiment elle est justifiée, il faut avouer que le temple d'Abydos n'aurait pas présenté les mêmes dispositions que la plupart des autres temples égyptiens : toutefois, il y aura lieu d'examiner la question longuement sur les lieux avant d'admettre ou de repousser la solution que M. Petrie nous offre. La première hypothèse me paraît pouvoir être acceptée plus aisément, pourvu qu'on ne la pousse pas à l'extrême. Que Séti I^er^ ait eu l'intention d'honorer les rois enterrés à Omm el-Gaâb, son fils Ramsès II le dit nettement dans la dédicace du temple, mais il ne voulut pas honorer ceux-là seulement, puisque la liste des Pharaons auxquels il rendait hommage comprend les dynasties enterrées à Memphis, au Fayoum, dans la Moyenne Égypte et à Thèbes. Sans insister sur le détail, je dirai qu'à mon avis, c'est bien une chapelle qu'il se construisit à lui-même en l'honneur de sa propre divinité et qu'il associa à sa religion celle non seulement des Pharaons Thinites, mais de tous les Pharaons qu'il proclamait ses ancêtres. Ramsès II en agit de même que son père, et il construisit à quelque distance du Memnonium de Séti, non pas un second temple des rois qui aurait été inutile, mais un second Memnonium où il se fit adorer en même temps que les rois d'Omm el-Gaâb et que les autres Pharaons ses ancêtres. Deux motifs, ce me semble, décidèrent en cette circonstance la conduite des deux souverains. Le premier était un motif politique ; comme M. Petrie l'a bien vu, Séti I^er^, en rétablissant le culte des vieux rois, affirmait ainsi qu'ils étaient ses ancêtres, et se rattachait à la lignée solaire. Le second était un motif religieux, en se bâtissant un temple aux environs de la *Fente* par laquelle les vieux rois avaient passé pour se rendre dans l'autre monde et que toutes les âmes dévouées aux religions du Soleil et d'Osiris traversaient encore, Séti et Ramsès s'assuraient une arrivée heureuse dans les régions d'outre-tombe. Les morts ordinaires avaient une sorte d'auberge commune dans le temple d'Osiris à Abydos, où elles s'arrêtaient pour se reposer avant de s'engager sur la route qui conduit dans le monde des esprits : Séti et Ramsès voulurent avoir leur reposoir particulier où ils donnèrent asile aux Pharaons de jadis. Les deux temples qu'ils nous ont laissés sont donc à deux fins : ils abritaient le culte des vieux Pharaons, y compris ceux dont le corps était enterré à Omm el-Gaâb, et ils étaient la propriété personnelle des rois qui les avaient élevés.

G. MASPERO.

Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete herausgegeben von Ulrrich WILCKEN, **erster Band,** zweites, drittes Heft, **zweiter Band,** erstes Heft. Leipzig, B.-G. Teubner, 1901-1902.

Le lecteur connaît sans doute ce périodique paru pour la première fois en février 1900 ; M. Seymour de Ricci a donné dans

la Revue archéologique [1] une analyse détaillée des deux premiers fascicules. Les deux qui ont suivi ne méritent pas moins d'attirer l'attention. Le meilleur moyen d'en donner une idée, sans s'exposer à des redites, est peut être de grouper ici des observations que la lecture de ces deux derniers numéros peut suggérer :

Ils ne contiennent que fort peu de fragments littéraires. Quelques miettes acquises en 1900 par le Musée britannique et que Kenyon (*Some new fragments of Herodas, t.* I, *p.* 380 *et suiv.*) a patiemment rajustées ont fait connaître quelques vers ou débris de vers nouveaux du *Songe* d'Hérondas. Wilcken (*Ein Polybiustext auf Papyrus*, I, 388 *et suiv.*) a publié des fragments du XI[e] livre de Polybe qui améliorent sur certains points la tradition du moyen âge. Dans une étude sur les papyrus de Münich (I, 468) il cite encore quelques lignes d'Hérodote (I, 115-116), de Xénophon (πόροι, I, 5-6), un fragment philosophique, etc... En revanche, les documents historiques et juridiques ainsi que les commentaires qui les accompagnent sont d'une importance qui n'échappera pas.

Wilcken (*Heidnisches und Christliches aus Ægypten*, I, 396-436) donne une série de notices nouvelles tirées de documents inédits ou mal connus sur le christianisme ou le paganisme en Égypte. Il montre en particulier, malgré l'opinion courante depuis Letronne, que Philé, dans l'empire chrétien, n'a jamais été fermée au christianisme et que des églises ont existé à côté du temple d'Isis, si vénéré des Blemyes et des Nobades depuis Dioclétien. Il réédite à ce propos le pap. Z de Leyde qui contient une supplique de l'évêque de Syène, Contrasyene, et Éléphantine à Théodose II et Valentinien III ; c'est une demande de secours contre les barbares du S. Parmi les lectures nouvelles, notons l. 8. Οἱ ἐν Φίλῳ [κά]στρα καλουμένῳ φρουρίῳ (Leemans et Wessely : οὕτω au lieu de κάστρα). La leçon de W. doit être la bonne, mais au lieu de supposer comme lui une faute dû copiste qui aurait du écrire : οἱ ἐν Φίλῳ ἐν τῷ κάστρα, etc... j'écrirais Φιλώκαστρα en un seul mot, transcription d'une forme latine hypothétique *Philocastra* (pour Φιλῶν κάστρα) analogue à *Erocastra* (pour Ἡρώων πόλις) qui se trouve sur une inscription de Pithôm aujourd'hui à Gizeh. L'influence de *Philocastra* mal analysé aurait produit la forme masculine du nom de Philé, qu'on peut lire dans le même texte. On trouvera dans la suite de l'article des renseignements intéressants sur la σύνοδος ou κλίνη des Blemyes dont W. a retrouvé la mention sur une inscription de Kalapchâ déjà éditée mais mal comprise et qu'il interprète d'une manière ingénieuse et plausible. Les autres textes commentés par W. proviennent presque tous de ses fouilles de Ahnasieh (amulettes païennes et chrétiennes, curieuse παράστασις où sont mentionnés des παγανικαί συντελείαι). En passant, il propose pour une tablette de bois

---

1. XXXVIII, 1901, 1, p. 303.

de Berlin que Parthey croyait magique une interprétation séduisante : ce serait un poème en grec barbare sur le thème, bien ancien en Égypte, de la misère du fellah. L'énigmatique inscription de Kalapcha m'a fait ressouvenir d'un document qui paraît présenter des difficultés analogues, et que je signalerai à la sagacité de W. C'est l'inscription ou plutôt les inscriptions rupestres de Mulqatah. (Cf. une édition de U. Bouriant dans de Morgan, *Catalogue des Monuments de l'Égypte*, *t.* I, *p.* 106). Je sais par expérience combien la copie de ces textes enchevêtrés est malaisée et ce n'est point faire une critique du premier éditeur que de dire qu'il serait à souhaiter qu'on en essayât une reproduction meilleure. Dans l'imbroglio des dernières lignes on reconnaît la mention d'un évêque de Syène (ἐπίσκοπος ἐν τ(ῇ) Σοήνῃ) et dans les premières le nom d'Éléphantine (ἀπὸ κώμης πιωδια (*sic*) Ἐλεφα(ν)τ(ίν)ης πόλεως).

A. Stein (I, p. 445) donne une liste complète à la date où elle a paru de *juridici Alexandrœ*. Le Julius Maximianus mentionné au verso du papyrus Cattaoui, récemment publié par Botti (*Bull. de la Soc. arch. d'Alex. n° 4*) est vraisemblablement le Maximianus de la liste de S. L'article de Carl Müller (*ueber die herausgegebene Emphyteusis-Urkunde auf Papyrus aus dem J. 616 nach. Chr.*) s'adresse surtout aux juristes (I, p. 437). Viereck fait quelques corrections aux *Griech. Ostr.* de Wilcken et donne d'excellentes règles pour l'emploi des parenthèses dans la transcription des mots abrégés sur les originaux. Wilcken fait connaître la collection de Munich. Parmi les textes non littéraires signalons le fragment très mutilé d'une traduction grecque des formules hiéroglyphiques qui constituent le protocole royal de Philopator. Ce ne serait donc pas Épiphane dont le texte grecque de Rosette reproduit les titres égyptiens, mais Philopator qui aurait inauguré une politique plus déférente à l'égard des indigènes. Un autre fragment se raccorde avec le papyrus 21 de Genève et constitue ainsi le seul contrat de mariage que nous ayons conservé de l'époque ptolémaïque. On peut noter de grandes différences avec les actes romains. Elles sont toutes à l'avantage du droit gréco-égyptien et il faut descendre jusqu'à l'époque chrétienne pour trouver le même respect de la femme. Un long et intéressant fragment astrologique de Munich est édité par Boll (I, 492).

Le 2[me] volume s'ouvre par l'édition d'un petit texte médical de Genève, habilement restitué par J. Nicole. C'est un court fragment d'un « *questionnaire de chirurgie* ». Plusieurs des termes définis sont nouveaux, non tous ceux que N. donne comme tels : Ἀποδορὰ se trouve dans le Dictionnaire de Bailly avec une référence à Paul d'Égine que je n'ai pas pu vérifier. Trois articles sont consacrés à discuter les idées que Reitzenstein avait émises à propos d'un papyrus de Strasbourg sur la circoncision. C'est dans l'édition de Wilcken qu'on

devra lire maintenant ce texte. Günkel discute les témoignages bibliques allégués par Reitzenstein; Wendland, les témoignages helléniques.

Sous le titre modeste d'*Observatiunculæ ad papyros juridicae* (II, 32), Naber poursuit des recherches très informées sur les diverses questions qui se rattachent à l'étude des contrats : il traite dans son dernier article de la difficile matière des διαγραφαί. Il suffit de se reporter au travail de Gradenwitz dans le même fascicule (***Zwei Bankanweisungen aus den Berliner Papyri***, p. 96) pour voir que sur ce point l'accord est loin d'être fait. Naber a peut-être tort de donner comme type de la διαγραφή trapézitaire B. G. U. 88 que Gradenwitz paraît caractériser plus justement. Je ne sais pas non plus si l'on doit dire que P. Oxyrh. II, 264, 267, 269 rentrent dans la classe des διαγραφαί; ils ne diffèrent des ὁμολογίαι que par la formule finale διὰ τῆς τραπέζης.. γέγονεν ἡ διαγραφή : mais je remarquerai que cette formule n'est pas écrite de la même main que le reste du contrat (sauf pour 269, transcrit, tout entier par le même scribe, parce que c'est un ἀντίγραφον), et qu'elle ressemble à un visa (σημείωσις dit 269, l. 20), mis par le banquier au bas d'un acte qui n'est pas rédigé dans son bureau, ἡ διαγραφή ne désigne donc pas le contrat revêtu de ce visa : ce contrat est traité de ἡ χείρ (264, l. 12, 267, l. 12) terme ailleurs synonyme de χειρόγραφον. Je crois donc que dans le cas de ces trois papyrus, il y a eu un double contrat : 1° un acte (χειρόγραφον) destiné à être gardé par un des contractants (tels ceux qui nous ont été conservés sous les n^os^ 264, 267, 269) ; 2° une διαγραφή rédigée par le banquier qui a fait le paiement. Cette διαγραφή serait mentionnée dans un visa du banquier lui-même, au bas du χειρόγραφον. Il faut bien reconnaître que tout ceci ne va pas sans difficultés. Toutefois c'est dans ce sens que je chercherais l'explication de la formule dans C. P. R. I, 1, 13 : κατὰ τὸν χειρόγραφον καὶ τὴν διαγραφήν à laquelle Naber donne une signification différente. La théorie qu'il expose sur la διαγραφὴ ἐκ βασιλικοῦ est intéressante. Elle va à l'encontre de certaines vues de Wilcken et nous suivrions avec plaisir une discussion de ce problème. Naber termine en proposant une interprétation nouvelle et des restitutions pour Grenfell, Gr. P. I, 1. Bien des difficultés demeurent, par exemple l'emploi incorrect de ἔρρωσο II, *l.* 5, et surtout *l.* 22 si l'on admet que Pachytés est l'épitaste du nome et Daimachos le stratège. Pour prouver que Pachytés est l'épistate du nome, il ne faudrait pas alléguer Grenfell I, 38 où il s'agit bien plus probablement de l'épistate de la κώμη comme dans toutes les pétitions du même genre (cf. *Fl. Petrie Pap.*, II, *p.* [111] τὸν ἐν Περσέᾳ ἐπιστάτην). Col. I, 38; II, 1, παραδεικνύειν est traduit par Naber falso abiudicare; mais il ne cite aucun exemple. Le sens du mot est « dresser l'état des lieux »; il se rapporte à la description que les géomètres font d'un domaine, soit dans le cas d'un contrat, soit quand il y a contestation sur les limites (voir Amh.

II, 68). On dit παραδεικνύειν τὴν γῆν, τὰ ὅρια...; ἀπὸ τῆς γῆς, s'expliquerait ici, à mon avis, par un verbe formant *zeugma* avec παραδεικνύειν et perdu dans la lacune. Il faut donc rejeter la restitution de N. [Παθ]υρίτου donné par Grenfell, accepté par N. s'explique mal. On lira plus volontiers : [μεχ]ρὶ τοῦ σε ἐπιβαλόντα..... διεξαγαγεῖν; cf. Grenfell, 40, 7, ἕως τοῦ ἐπιβαλεῖν... Un X dont une des branches inférieures serait effacée se confond aisément avec Y.

Il est toujours très instructif de grouper comme l'a fait Wenger (II, 41) dans un seul et même article les observations de même ordre à propos de textes aussi divers que ceux de la collection Amherst. Ses remarques intéressent l'histoire du droit et des institutions juridiques. — Kenyon (II, 70) confirme d'après un papyrus de Londres une vérité dont on se serait douté plus tôt si l'on avait donné l'attention qu'elle mérite à une ancienne restitution proposée par Franz pour le nº 4,705 du C. I. Gr. Les citoyens des cités égyptiennes font souvent suivre leurs noms de deux épithètes comme Ἀθηναιεὺς ὁ καὶ Ἐριχθόνιος. On voyait là un double démotique. Il est certain aujourd'hui que le premier de ces adjectifs fait allusion à une tribu. Cette mode, qui ne s'est certainement pas établie sans raison, n'apparaît à notre connaissance qu'à l'époque impériale et postérieurement à la fondation d'Antinoé. Peut-être faut-il chercher un lien entre les deux faits. Mais c'est un problème qu'il est difficile de démêler. — Grenfell et Hunt publient d'intéressants fragments de Gizeh, et particulièrement des ἀπογραφαί de maisons de l'époque ptolémaïque. Une petite note de Lunbroso (la divinité désignée dans Hérondas (*Mandris*) est Tyché), une dissertation métrologique de Hultsch, l'article cité de Gradenwitz complètent la première partie du fascicule.

La seconde, celle qui comprend les comptes rendus, ne se prête guère à l'analyse. Contentons-nous d'ajouter une ou deux remarques à celles de Wilcken.

Amh. II, 30, l. 1 ..... Ν]ειλουπολείτου Σωκράτει. Correction facile que je ne trouve cependant pas dans les comptes rendus du volume que j'ai pu avoir sous les yeux. Nilopolis serait le chef-lieu non d'un nome, mais d'une toparchie. Cf. Wilcken, à propos de Amh. (II, 85).

Lond. 216 (II, p. 186), καὶ Νούβασιν. W. lit σὺν Νουβάσιν. Avec raison probablement pour σύν. L'interprétation *esclaves nubiens* n'a évidemment rien d'inadmissible. Il est étrange qu'ils soient nommés pêle-mêle avec des jarres (σιροῖς) et autres χρηστήρια. Kenyon pensait qu'il y avait là un mot égyptien inconnu. Y aurait-il un rapport avec l'égyptien NB que Wilcken donnait autrefois comme ancêtre de l'énigmatique νάυβιον et qui signifierait corbeille? C'est une question à poser aux Égyptologues.

BGU, 904, l. 9 : au lieu de ἀκολούθ(ως), etc., ne peut-on pas lire ἀκολουθ(εῖν) ὡς [προ]κῖται? — 909, l. 17, ἐκ θεμελίου au lieu de ἐκ θεματίου. 916, l. 19 : τριακόντα[δύο].

Le nom de Wilcken est bien souvent revenu dans ces lignes. Les articles qu'il a signés ne suffisent pas à rendre compte de l'activité vraiment étonnante de l'éditeur de l'Archiv. Il n'en est presque pas un seul qui n'ait profité de ses remarques, et nous savons par expérience personnelle, quel est le prix de cette collaboration aussi amicale que savante.

Pierre JOUGUET.

Die Rhythmen der attischen Kunstprosa : Isokrates, Desmosthenes, PLATO von Friedrich BLASS. Leipzig, Teubner, 1901. Un vol. in-8° de XII-199 pages.

Ce livre, ainsi que le dit l'auteur dans la préface, doit être regardé comme le complément de son grand ouvrage sur l'éloquence attique : le sujet y est étudié d'une façon plus approfondie, plus étendue et aussi plus exacte. On connaît le système de M. Blass. Ce savant a le premier démontré scientifiquement l'existence du rythme dans la prose grecque ; il a montré que certains orateurs attiques, dans leurs discours les plus soignés, par exemple Démosthène dans les harangues, s'appliquaient à donner à leurs périodes non pas seulement du nombre, mais une véritable cadence par l'emploi des mètres de la poésie ; pour nous servir de l'expression employée par l'auteur, la prose de ces orateurs a de l'eurythmie. Comme un des exemples de cette eurythmie, il faut citer le soin que prend Démosthène dans ses harangues, à éviter la rencontre de plus de deux brèves. La première exposition de cette théorie remonte déjà à près de trente ans, à la publication du premier volume de l'*Attische Beredsamkeit* en 1874 : depuis cette époque, M. B. n'a cessé de s'occuper de la question, et une série d'études, publiées en 1877, 1880, 1891, 1893, ont été comme une suite d'ébauches pour arriver enfin à la constitution de l'œuvre définitive. Avons-nous aujourd'hui cette œuvre définitive ? Indiquons les changements, les corrections, les additions que M. B. apporte à la théorie. Il croit aujourd'hui que la phrase rythmique peut ne pas coïncider exactement avec la phrase oratoire, qu'elle peut commencer ou finir au milieu d'un mot ; il admet aussi qu'il y a, dans la prose des orateurs, cet entrecroisement de séries de pieds semblables ou de rythmes, tel que nous le trouvons dans les chœurs des tragiques ; on peut avoir par exemple les systèmes abab, abba, abccba, etc ; M. B. suppose enfin que certains pieds peuvent être considérés comme équivalents le dactyle, le tribraque, etc. Voilà les idées nouvelles importantes exposées dans le présent ouvrage. Il faut ajouter à cela que M. B. insiste aujourd'hui davantage sur l'importance des crases, et de la syllabe anceps à la fin des périodes. C'est cette théorie ainsi modifiée que M. B. applique à la prose d'Isocrate, de Démosthène et de Platon. Nous croyons qu'il y a un fond de vérité certaine dans le

système de M. B.; ce savant n'a qu'un tort, c'est de vouloir trop prouver. Il est incontestable que bon nombre de prosateurs anciens, pour donner du rythme à leur phrase, y ont introduit des suites plus ou moins longues de mètres poétiques; on peut signaler facilement dans les trois auteurs, sur lesquels porte la recherche de M. B., d'assez nombreuses suites dactyliques, iambiques, trochaïques, péoniques, etc. Ces auteurs ont noyé, en quelque sorte, dans leur prose des séries métriques; ils ont fait ce que font aujourd'hui nos ingénieurs quand ils noient des tiges de fer dans la masse du ciment; ces tiges de fer, toutes minces cependant, communiquent au ciment une force de résistance singulière : ces séries métriques, ainsi mêlées dans la prose grecque, lui ont donné ce nombre, cette amplitude, cette eurythmie qui a été admirée de tout temps; mais elles ne sont, dans le réseau de cette prose, que des lignes d'appui éparses et distinctes : M. Blass a trop la tendance d'en faire la trame même de tout le tissu. Une dernière observation. Nous avons toujours été étonné de ne pas trouver dans cette prose poétique, ou si l'on préfère rythmique, cette faiblesse, ce péché de toute poésie, la cheville; tous les poètes l'ont commis, le commettent et le commettront ce péché; il n'en est pas un seul chez qui l'on ne puisse noter un certain nombre de ces mots qui sont indispensables pour le mètre et inutiles pour le sens. Chez les tragiques grecs, on sait que des mots tels que μολών, μαθών, πότε, τότε, τόδε, etc., reviennent parfois trop souvent à la fin de leurs trimètres. Mais si la cheville est une des faiblesses du langage poétique, elle en est aussi la marque et le signe certain; pourquoi M. Blas n'en signale-t-il pas la présence dans la belle prose attique ?

Albert Martin.

Ein Original-Dokument aus der Diocletianischen Christenverfolgung; Papyrus 713 des British-Museum; herausgegeben u. erklært von Adolf Deissmann. Mit einer Tafel in Lichtdruck. Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1902; vii-36 pp. in-8. Prix : 1 Mk. 50.

Document très intéressant, publié par MM. Grenfell et Hunt, dans leurs *Greek Papyri, series II*, 1897, p. 115, n° 73. Au reste, en voici la traduction d'après M. Deissmann :

« Psenosiris le prêtre (« au prêtre » littéralement), à Apollon le prêtre, son cher frère dans le Seigneur, salut. Avant tout, je te salue beaucoup ainsi que tous les frères en Dieu qui sont auprès de toi. Je veux te faire savoir, frère, que les fossoyeurs (νεκροτάφοι) ont amené ici, dans l'intérieur, Politikè qui est envoyée dans l'Oasis par l'administration du gouverneur (ὑπὸ τῆς ἡγεμονίας). Et aussitôt, je l'ai confiée en sauvegarde à ceux des fossoyeurs qui sont excellents et fidèles (τοῖς καλοῖς καὶ πιστοῖς), jusqu'à l'arrivée de son fils Nil (Νεῖλος). Quand

il viendra avec l'aide de Dieu, il l'informera de ce qu'ils ont fait pour elle (ὅταν ἔλθῃ σὺν Θεῷ, μαρτυρήσι σοι περὶ ὧν αὐτὴν πεποιήκασιν). Donne-moi des nouvelles toi aussi sur ce que tu désires ici ; j'en serai content. Je te souhaite d'être fort dans le Seigneur. »

Adresse : « A Apollon, le prêtre, de Psenosiris le prêtre, dans le Seigneur ».

Jusqu'ici, on avait lu : τὴν πολιτικήν, et on entendait : « l'hétaïre ». Mais le document, quoique rédigé de manière à ne pas éveiller de soupçons, est chrétien. M. D. n'a pas de peine à montrer l'invraisemblance de la première interprétation. Πολιτική est un nom propre connu. Dès lors, il s'agit d'une chrétienne exilée dans la grande Oasis par le gouverneur d'Égypte. Elle a été conduite par les agents jusqu'à l'oasis. A Kysis, aujourd'hui Dûsch-el-Kala, où l'on a trouvé de nombreux papyrus provenant des archives des νεκροτάφοι, elle a été recueillie par le prêtre Apollon. Celui-ci l'a remise à des membres du collège qui allaient dans l'intérieur de l'oasis, où habitait le prêtre Psenosiris. Psenosiris l'a confiée à ceux des νεκροτάφοι qui sont chrétiens. Il écrit pour rassurer Apollon sur sa protégée. L'emploi de l'article se justifie, parce qu'Apollon la connaît bien. Notre papyrus est la lettre originale.

M. D. suppose que Nil, séparé de sa mère, va la rejoindre en passant par Kysis; là, il donnera des renseignements oraux à Apollon. M. D. pense que la lettre est confiée aux νεκροτάφοι retournant à Kysis. Mais comment Nil pourrait-il donner de longs renseignements sur la manière dont sa mère a été traitée? M. D. imagine que Nil a reçu une lettre plus circonstanciée de Psenosiris ou de sa mère. Mais pourquoi n'annonce-t-on pas son voyage plus explicitement? J'hésite donc un peu à accepter l'interprétation de M. D. Apollon savait bien des choses, et n'avait pas le même besoin que nous d'en être informé.

En tout cas, cette lettre est, avec la lettre de Rome trouvée au Faijûm, la plus ancienne lettre originale écrite par un chrétien. Elle est, de plus, la relique d'une persécution. Les papyrus des νεκροτάφοι portent des dates entre 242 et 307. L'état du christianisme, révélé par la lettre, suppose qu'il est établi depuis un certain temps. Il est donc prudent de ne pas placer le document plus haut que la persécution de Dioclétien.

M. D. a mis, à commenter le texte, la science de la philologie chrétienne qu'on lui connaît. Voir sa distinction de la souscription et de l'adresse (p. 10 et n. 13) ; ses observations sur les abréviations Κ(υρί)ῳ et Θ(ε)ῷ, déjà courantes au point d'être employées dans la correspondance, et connues probablement par les manuscrits bibliques ; ses remarques sur les formulaires épistolaires, etc. [1].

---

1. Noter que la disposition de l'adresse : les noms propres sur la première ligne, sur la seconde, au-dessous de chacun d'eux, les qualités, est semblable à celle des noms et rôles de personnages dans les en-tête de scènes des manuscrits.

Dissertation excellente dont il faut louer la précision [1].

Paul Lejay.

Der Gelegenheitsdichter Venantius Fortunatus. Von Wilhelm Meyer aus Speyer (Abhandlungen der kön. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Phil. hist. Klasse, Neue Folge, IV, 5). Berlin, Weidmann, 1901, 140 pp. in-8.

Étude intéressante et neuve. Après avoir fixé la chronologie de Fortunat, M. W. Meyer, de Spire, distingue trois recueils et trois éditions des poésies : 1° livres I-VIII, poésies antérieures à 576, réparties par Fortunat d'après leur sujet ; 2° IX, poésies composées entre 577 et 584 ; 3° X, depuis 585 ou 587, jusqu'au moins en 591 ; à cela s'ajoutent les poésies à Agnès et à Radegonde, le livre XI et l'appendice 10-31. Ce dernier groupe a été recueilli par les amis après la mort de Fortunat. Il va sans dire que dans le second recueil, Fortunat a pu insérer des pièces composées avant 577, qu'il avait omises dans le premier.

M. M. caractérise ensuite la plupart de ces poésies. Ce sont des œuvres de circonstance. Mais le grand nombre est d'un genre spécial : elles sont destinées à être débitées. Ce sont des allocutions poétiques, *Redegedichte*. Le temps ordinaire de ces discours poétiques était le repas : M. M. signale de véritables toasts. Il étudie plus ou moins longuement un certain nombre de pièces, en indique les circonstances et en détermine le caractère. M. M. ne paraît pas penser, comme l'avait cru Le Blant, qu'il y ait parmi ces textes de véritables inscriptions.

L'étude de M. Wilhelm Meyer est une très bonne introduction à la lecture de Fortunat.

Paul Lejay.

Camille Enlart, **Manuel d'archéologie française,** Première partie, architecture religieuse, 1 vol. in-8°, xx-816 p. 405 fig. dans le texte ou hors texte. Alphonse Picard et fils, éditeur, 1902.

L'excellent manuel dont M. Enlart vient de publier le premier volume ne sera pas seulement indispensable à ceux qui veulent apprendre, il sera très utile à ceux qui savent déjà. On trouvera dans ce livre tout ce qu'il est possible de savoir aujourd'hui sur l'architecture française du moyen âge. Toute la science des archéologues de la première génération, Viollet-le-Duc, Quicherat, de Verneilh, toutes

---

1. Je dois à la vérité de dire que M. Harnack a défendu l'ancienne interprétation du document, *Theol. Literaturzeitung*, 1902, n° 7 : sa discussion ne m'a pas convaincu.

les découvertes des archéologues contemporains se trouvent résumées ici. Un tel livre ne tardera pas à faire oublier, je l'espère, le fameux *Abécédaire archéologique* de M. de Caumont où plusieurs générations ont appris ou cru apprendre l'histoire de l'art du moyen âge. Les gens instruits qui continueront à croire que l'arc brisé est le caractère essentiel du style gothique n'auront désormais plus d'excuse.

Je signalerai tout particulièrement le premier chapitre intitulé : *Définitions et principes*. On trouvera là, groupés pour la première fois, les renseignements les plus précis sur la technique de l'architecture du moyen âge : appareil, enduit, joints, voûtes, charpentes, transport des matériaux. Des pages intéressantes sont consacrées à la condition des artistes, à leurs habitudes de travail, à leurs voyages. Le chapitre se termine par d'excellents conseils de méthode où tous les archéologues trouveront quelque chose à apprendre.

Le livre est divisé en six parties : Période latine et mérovingienne, — Période carolingienne et baptistères, — Période romane, — Période gothique, — La Renaissance, — Accessoires de l'architecture religieuse.

Il serait assurément impossible, par une analyse, de donner une idée de la quantité de faits qui se trouvent rassemblés ici. Qu'il me suffise de dire que M. E. a dressé, département par département, une liste de toutes les églises romanes, gothiques ou de la Renaissance qui lui ont paru offrir de l'intérêt. La liste n'est évidemment pas complète, mais elle pourra le devenir. Elle témoigne en tout cas de l'étendue du savoir de M. Enlart. Une science si bien informée inspire confiance. Il est certaines régions de l'Europe que M. E. connaît presque aussi bien que la France. Rien de plus intéressant que les quelques pages qu'il a consacrées à l'*Expansion du style gothique français à l'étranger*. On sait d'ailleurs que cette partie de notre histoire artistique est le domaine de M. E. On trouvera là, brièvement résumées, ses belles recherches sur l'Italie, les pays scandinaves, l'Espagne, Chypre.

Dans l'exposition, certaines habitudes d'esprit de l'auteur méritent d'être particulièrement louées. M. E. a un sens très vif de l'évolution des formes et il aime à nous les montrer s'engendrant les unes les autres. Par exemple, il ne perd jamais l'occasion de nous faire remarquer l'origine antique de la plupart des formes romanes. Dès le XIV^e siècle, il nous montre l'architecture flamboyante s'annonçant, se préparant. C'est là une méthode excellente et, à vrai dire, il n'y en a pas d'autre. Il faut que nos traités d'archéologie arrivent à égaler la majesté des beaux livres d'histoire naturelle.

La profonde admiration que M. E. a vouée à l'art français l'a rendu sévère pour l'art italien. Tel fut aussi le sentiment de Viollet-le-Duc. « Plus j'étudie l'art italien, dit-il en substance, plus j'admire l'art français du moyen âge ». Et il est très certain qu'il y a dans nos églises une science et une logique dont jamais les Italiens n'ont approché.

Mais, en art, la raison n'est pas tout. Il flotte autour des monuments italiens une poésie que le raisonnement ne parviendra jamais à dissiper. Les colonnettes de la cathédrale de Pise et cette tour penchée, que M. Enlart nous dit être une tour déviée, charmeront les hommes aussi longtemps, je pense, que la cathédrale de Chartres ou le clocher de Vendôme.

Des esprits chagrins ne manqueront pas de relever dans le livre de M. E. des erreurs de détail. Ces erreurs, qui disparaîtront dans une seconde édition, sont peu nombreuses et tout à fait insignifiantes. Moi-même je pourrais reprocher à M. E. d'avoir admis pour vraies certaines propositions qui sont bien loin d'être démontrées. Malgré l'autorité qui s'attache au nom de M. G. Durand, il n'est pas prouvé que les rois de la façade d'Amiens soient des rois de France. Je n'ai été, pour ma part, nullement convaincu par des arguments que je me propose de discuter à loisir.

Mais laissons ces détails. Les grandes lignes du livre de M. Enlart sont inattaquables. Il sait tout ce qu'on peut savoir. L'énorme labeur qu'il s'est imposé et qu'il va poursuivre mérite d'être admiré sans réserve. Je suis certain que son livre sera fécond. Nos érudits locaux, à qui manque souvent une solide instruction archéologique, trouveront dans son Manuel un guide irréprochable. Nous pourrons désormais attendre d'eux des statistiques monumentales bien faites. Ainsi deviendra possible cette description complète des monuments de la France que nous souhaitons tous si passionnément.

Emile Male.

I. Gonzalez de la Rosa. **La solution de tous les problèmes relatifs à Christophe Colomb, etc.** (Mémoire extrait du compte rendu du Congrès international des Américanistes tenu en septembre 1900). Paris, Leroux, 1902, 22 pages.

II. Henry Vignaud. **Mémoire sur l'authenticité de la lettre de Toscanelli du 25 juin 1474, etc.** (Mémoire extrait du compte rendu du Congrès international des Américanistes tenu en septembre 1900), précédé d'une réponse à mes critiques ; lettre à MM. Uzielli, Hermann Wagner et L. Gallois. Paris, Leroux, 1902, xl-31 pages.

III. S. Ruge. **Colombus** (Geisteshelden. Biographien 5 B. 2te Aufl. Berlin. Ernst Hoffmann, 1902, 214 pages. 3 portraits, 2 croquis cartographiques dans le texte).

La mémoire de Colomb est déjà sortie fort endommagée des procès où le tribunal de l'histoire l'a évoquée. Voici que se produisent des accusations nouvelles et, pour comble de disgrâce, les accusateurs sont des Américains; les âmes candides verraient là de l'ingratitude.

L'on ne dénie pas à Colomb la gloire d'avoir découvert le Nouveau Monde; l'on consteste qu'il l'ait découvert en vertu d'une conception scientifique ; l'on va jusqu'à insinuer qu'il dut cette fortune au renseignement d'un simple pilote, comme le soupçonnèrent et le répandirent

ses contemporains. Or, d'après la tradition consacrée par les *Historie* de Fernand Colomb et de Las Casas, le système cosmographique ou les théories de Christophe Colomb lui auraient été inspirées par la lecture de l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly, dont un exemplaire annoté par Christophe — ou Barthélemy — Colomb a été conservé, et par les lettres du Florentin Toscanelli, adressées l'une à Fernam Martins, chanoine et confident du roi de Portugal Alfonso II, l'autre à Colomb lui-même, cette dernière accompagnée d'une carte qui aurait servi de routier à l'illustre navigateur. M. Gonzalez de la Rosa se fait fort de prouver que l'*Imago Mundi*, dont la date de publication est malheureusement inconnue, n'a été imprimée « qu'au moment où Colomb quittait le Portugal ». Quant à la correspondance de Toscanelli, M. Gonzalez de la Rosa et M. H. Vignaud en ont attaqué l'authenticité. Cette correspondance aurait été forgée — vraisemblablement par Barthélemy — pour accréditer l'opinion que l'entreprise de son père ne procéda point du hasard, mais bien d'une doctrine géographique. Toscanelli n'a pu écrire ces documents ni à la date indiquée par les historiens attitrés de Colomb, ni dans les termes ni dans la langue où ils sont rédigés : outre que le Florentin eût employé un latin plus correct, il n'eût pas tablé sur des notions géographiques surannées, ni proposé la mesure du degré d'après Marin de Tyr, c'est-à-dire celle de l'étendue du monde habité, alors que Ptolémée avait démontré l'erreur de ces calculs.

Nous ne pouvons énumérer ici les arguments à l'appui de cette thèse, encore moins les critiquer. Il ne nous appartient pas de dire si M. Vignaud a répondu victorieusement à ses contradicteurs. Jusqu'ici ces derniers ne se rendent pas (v. L. Gallois, *Annales de Géogr.*, 15 nov. 1902, p. 448-51), et tous ont relevé le défi. Le procès est toujours pendant; l'édition anglaise de l'ouvrage de M. Vignaud (Londres, Sands et C°, 1902, xx-365 p.) et le travail d'ensemble annoncé par M. G. de la Rosa enrichiront le dossier et permettront de préjuger la sentence définitive.

Colomb a trouvé en M. Ruge, non pas un apologiste, ni même un avocat, mais un juge d'instruction sans parti pris. M. R. ne dissimule aucune des faiblesses du caractère de Colomb et le dépouille du prestige légendaire dont le peu scrupuleux Génois avait enveloppé ses origines et sa carrière. Aussi n'accorde-t-il aux *Historie* qu'une créance limitée.

M. R. adopte l'année 1446 comme date de la naissance de Colomb à Gênes, il déboute de sa prétention la petite ville de Calvi, prétention à laquelle s'était associé non sans quelque ridicule le gouvernement français. Il établit aussi que l'île où Colomb arriva est Watling (Guanahani). M.R. ne met pas en doute l'authenticité de la lettre et de la carte de Toscanelli, et il prononce sommairement (p. 83) que l'accusation de faux portée par M. Vignaud a complètement avorté ; « il

suffit de rappeler que Colomb avait avec lui à bord la carte de Toscanelli.[1] » Mais M. R. reconnaît que Colomb, loin d'être un savant original, accepte docilement les doctrines traditionnelles, qu'en cela, comme en religion, il fut un croyant et un mystique puisqu'il s'imagina avoir découvert le Paradis terrestre, et proclama son œuvre comme un miracle et une mission divine. La conclusion de M. R. est plutôt sévère ; « seul le hasard du succès l'a fait grand », mais ce succès fait oublier les imperfections du plan et de l'homme.

B. A.

Photàkos. — Ἀπομνημονεύματα περὶ τῆς ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως (Souvenirs de la Révolution grecque) édités par Stàvros Andropoulos, Athènes, Sakellàrios, 1900, 2 vol. λα'-562, 483 pag., in-8°. Prix : 10 drachmes.

Photius Chrysanthòpoulos ou Photàkos naquit en 1798, dans la province de Gortynia (Arcadie). Après un séjour de sept années en Russie, où il se livra au commerce, il revint dans le Péloponèse pour prendre part à la Révolution grecque. Colocotròni le choisit dans le corps de C. Deliyànni, où il avait déjà servi quelque temps, pour l'élever au grade de capitaine, puis il en fit son aide de camp. Photàkos exerça ces fonctions jusqu'à la fin de la guerre ; ensuite il se retira à Tripolis, où il mourut, en 1878. Photàkos a écrit une *Vie de l'archimandrite Gr. Phlèsa*, publiée en 1868, des *Vies des héros politiques, militaires, ecclésiastiques, nés ou venus dans le Péloponèse*, éditées en 1888, et quelques articles de moindre importance, dont M. Andròpoulos donne la liste, dans la notice biographique qu'il a consacrée à cet auteur, au commencement du premier volume de ses Souvenirs.

Ces Souvenirs seront lus avec fruit par tous ceux qui s'intéressent à la Révolution grecque. Photàkos conte agréablement, et les menus faits ne nuisent pas, chez lui, à la clarté de l'ensemble, comme c'est souvent le cas dans les mémoires dictés à Tertsèti par Colocotròni [2]. Les deux ouvrages devront être consultés concurremment. Ils s'accordent souvent, pour leur partie commune, dans les moindres détails[3] et, bien que la version de l'ἀγωνιστής ait pu subir l'influence de celle

---

1. Cf. *Die Echtheit des Toscanelli-Briefes*. Zts. f. d. Erdk. Berlin, 1902, p. 498-511. Après une discussion serrée et un peu aigre des arguments des arguments de M. Vignaud, M. Ruge affirme sa ferme conviction de l'authenticité de la correspondance entre Toscanelli et Colomb : « toutes les tentatives en vue de nier l'influence du savant florentin sur Colomb demeureront vaines. »

2. Ὁ Γέρων Κολοκοτρώνης, Athènes, Biblioth. de la Hestia, 1889, 2 vol., ς-176, 196 pag., in-8°.

3. Voir notamment le récit de la bataille du 9 mars 1822 devant Patras; Colocotróni I, 91 sqq. ; Photàkos I, 298 sqq.

du général (les Mémoires de Photàkos ont paru, pour la première fois en 1858, sept ans après ceux de Colocotròni), les historiens seront cependant heureux d'avoir du même événement les récits de deux témoins oculaires.

La première édition des Souvenirs de Photàkos ne comprenait que deux livres et allait des origines de la Révolution à l'année 1823. Celle que publie aujourd'hui M. A. en compte huit et ne s'arrête qu'en 1828. Les deux premiers livres ont subi de nombreuses modifications; des additions y ont été faites; la langue elle-même n'est pas restée indemne, elle a été un peu « épurée ». On aimerait avoir là dessus quelques explications. On voudrait savoir aussi d'après quel manuscrit M. A. publie ces Souvenirs de Photàkos, quelle est son apparence, son histoire, l'endroit où il se trouve. Ces renseignements ont leur importance; un éditeur les doit toujours à ses lecteurs. Les réserves de ce chef une fois faites, l'ouvrage que publie M. Andròpoulos ne mérite que des éloges.

Hubert PERNOT.

A. MEILLET. **Esquisse d'une Grammaire comparée de l'Arménien classique.** Vienne (Autriche). Imprimerie des P. P. Mékhitharistes, in-8°, VIII-116 p. Pr : 6 francs.

Nous n'avions pas jusqu'ici de grammaire comparée de l'arménien classique : le fondateur même et le maître incontesté des études arméniennes, M. Hübschmann, tarde aujourd'hui encore à nous donner celle qu'il nous a promise. Quant à ses collègues et élèves, ils ont vu surtout dans un domaine linguistique aussi neuf une belle matière à étymologies nouvelles. Maintenant la lacune est comblée, et le livre de M. Meillet est fait pour contenter aussi bien les arménisants désireux de connaître le passé et les attaches de la langue dont ils ont fait leur spécialité que les linguistes curieux d'envisager l'un des aspects les plus surprenants qu'ait pris l'indo-européen. Le mot *esquisse*, qui figure un titre, ne doit pas faire illusion : le livre est sommaire mais complet, et le doute que l'auteur laisse subsister sur tant de points tient non pas à l'œuvre, mais bien à la matière. L'arménien comporte une quantité trop petite de mots d'origine indo-européenne, il apparaît dès les documents les plus anciens comme trop éloigné de la langue primitive, trop original déjà, et surtout trop isolé, pour que sa grammaire comparée n'en garde pas toujours un caractère d'incertitude bien spécial; il s'y rencontre trop de lois basées sur un nombre restreint d'exemples parfois douteux pour qu'elle puisse perdre jamais le caractère d'*esquisse*.

Mais M. M. ne nous a pas seulement donné un guide avisé, sobre et clair dans une matière difficile et obscure, il a écrit un livre origi

nal. Il n'a pas comparé des lettres à des lettres, ni même des sons à des sons, ou des mots à des mots, il a opposé une langue à une autre, c'est-à-dire un système strictement défini à un moment donné à un autre système pareillement arrêté, à une date également donnée, tant au point de vue psychologique qu'au point de vue organique, dans les trois domaines de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe. Chaque langue, avec l'emploi caractéristique qu'elle fait des ressources générales du langage, est tout entière en jeu dans l'examen des moindres points de détail. Ainsi la valeur précise du système consonantique de l'arménien classique est illustrée par les trois considérations principales suivantes : par les rapprochements de l'arménien avec les langues voisines, par l'histoire des altérations particulières de chaque série de consonnes dans les dialectes postérieurs, et enfin par un examen très fin et très rigoureux des conditions phonétiques générales où ont dû se trouver les phonèmes en question (pp. 5 et suiv.). Ainsi, pour en venir à un point de moindre importance mais de très grande difficulté, que l'on se reporte à l'exposé du traitement arménien *erk* — dans *erku* « deux » de l'indo-européen * *dw* — (p. 28) ; on y verra qu'il n'est pas possible actuellement de réduire davantage l'obscurité d'un changement phonétique aussi surprenant que ne le fait M. M. à l'aide de sa connaissance de la phonétique générale, du système arménien et, en particulier, du rôle qu'y joue l'ancienne sonante * *w* dans ses différents emplois et, en tant que consonne, dans ses diverses positions. Enfin, si l'on veut se rendre compte de l'effort original qu'a fait M. M. pour pénétrer aussi loin que possible le mécanisme vivant de la langue, qu'on lise aussi les chapitres, nouveaux parfois jusqu'en leurs titres, consacrés à *La syllabe* (p. 30 et suiv.), aux *Alternances* (p. 36 et suiv.), à l'*Emploi des formes nominales* (p. 66 et suiv.) entre autres.

Mais ce n'est pas la moindre originalité de la grammaire de M. M. qu'avec un emploi si ingénieux des considérations générales et une conception aussi large des moindres questions, le style reste d'une précision rigoureuse, la forme brève et l'allure scientifique. Rien n'est donné aux mots, rien à la littérature sous quelque forme que ce soit : on ne voit figurer que les seuls faits avec leur nature et leurs relations. Car il n'en faut pas davantage à M. Meillet dont la manière reste toujours strictement analytique et comparative, qui cherche bien à atteindre le général sous le particulier par le moyen d'une érudition de plus en plus vaste et sûre, mais qui jamais ne se laisse entraîner à généraliser [1].

Robert Gauthiot.

---

1. L'exécution typographique du livre de M. M. est digne de tous éloges : l'imprimerie des P. P. Mékhitharistes de Vienne est arrivée à faire bien, en un délai fort court, et dans une langue étrangère. Aussi nous ne relèverons que les trois

Politique sociale et économie politique (Questions fondamentales), par Gustav Schmoller, professeur à l'Université de Berlin, traduction revue par l'auteur, 1 vol. in-8°, t. VI, 448 pp. Giard et Brière, éd. 1902.

Le volume qu'on nous présente sous le titre que nous venons d'indiquer est en réalité un recueil assez disparate d'articles, d'études et de discours mis côte à côte. Il est intéressant pour l'histoire de ce qu'on a appelé le « socialisme de la chaire » allemand, et remarquable par l'abondance et la vigueur de pensée de l'auteur qui, même en français, donne l'impression d'une grande éloquence. Mais est-ce la faute de l'origine de ces morceaux dont, en majorité, les uns sont de la polémique pure, les autres des discours académiques? Ils manquent en général de précision aussi bien dans l'argumentation que dans les conclusions. Aussi vif contre le collectivisme que contre l'école libérale, l'auteur parle souvent de la nécessité d'une « réforme sociale ». « Ce que je considère comme légitime dans le mouvement actuel de l'état, écrit il, c'est la réforme sociale. Ce n'est qu'en conservant une nombreuse classe moyenne, en élevant à un degré supérieur de civilisation nos classes inférieures, en augmentant leurs revenus, que nous pourrons échapper à l'évolution politique qui ramènerait alternativement la domination du capital et celle de l'État. » Sur ce but tout le monde serait, je le crois, facilement d'accord avec M. Schmoller. L'étude seule des moyens peut amener des divergences. M. S. a grande confiance, pour trouver ces moyens, dans ce qu'on pourrait appeler l'éclectisme économique, c'est-à-dire une science sociale sans doctrines, se faisant au jour le jour par l'observation des faits, repoussant tout à priori et tout principe théorique, et guidée par le désir de réaliser une justice sociale. Il est difficile cependant de procéder à l'action sans partir d'un jugement, celui-ci fût-il le résultat d'une expérience passée. L'objectivité absolue en pareille matière est un mirage. Au fond, dans le débat entre l'école dite orthodoxe et l'école dite historique on a beaucoup joué sur les mots : l'une ne peut pas se passer des faits, et l'autre ne peut pas ne pas aboutir à des principes. Il y a seulement tendance plus marquée vers l'une ou l'autre des méthodes. M. S. analyse et caractérise avec justesse les procédés de la méthode d'observation, et les chapitres qu'il consacre à ce sujet sont plus intéressants que ceux de sa longue polémique (d'ailleurs déjà assez ancienne) avec M. de Treitschke. L'étude sur l'évolution et en quelque sorte l'élargissement continu de l'idée de justice dans les sociétés humaines est particulièrement suggestive.

Eugène d'Eichthal.

---

fautes d'impression suivantes qui nous paraissent surtout fâcheuses : la forme arménienne du nom français *Renault* transcrite avec un *t* au lieu d'un *d* final (p. 22), les élargissements en*u*, au lieu de en*n* (p. 57); le *v. irlandais Fiorgyn* au lieu de *v. islandais* (p. 101).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 décembre 1902.

L'Académie nomme correspondants étrangers : MM. Murray, conservateur au Musée Britannique, et Friedländer ; correspondants nationaux : MM. Brutails, Gsell et Cosquin.

M. Senart donne lecture d'une lettre de M. A. Foucher relatant une manifestation en l'honneur de l'Ecole française d'Extrême-Orient qui s'est produite au Congrès des Orientalistes récemment tenu à Hambourg.

M. Merlin, membre de l'Ecole française de Rome, rend compte des fouilles qu'il exécute depuis deux ans a Dougga (Tunisie), sous la direction de M. Gauckler.— M. Cagnat présente quelques observations.

Séance du 26 décembre 1902.

M. Philippe Berger, président, adresse à M. Henri Wallon, secrétaire perpétuel, les félicitations de l'Académie, à l'occasion de son entrée dans sa 91^{me} année.

Sont élus pour l'année 1903 : président de l'Académie, M. Georges Perrot ; vice-président, M. Louis Havet.

Sont élus membres de la Commission administrative centrale : MM. Delisle et Croiset.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Antiquités de la France : MM. Delisle, Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet, de Barthélemy, de Lasteyrie, Reinach.

Travaux littéraires : MM. Delisle, Bréal, Paris, Barbier de Meynard, Meyer, d'Arbois de Jubainville, Croiset, de Lasteyrie.

Fondation Garnier : MM. Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth.

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Héron de Villefosse, Saglio, de Lasteyrie, Collignon, Babelon, Pottier.

Prix Gobert : MM. Delisle, Paris, Meyer, Valois.

M. Salomon Reinach, continuant l'exposé de la méthode, montre que les supplices éternels dont auraient été affligés aux Enfers Tityos, Tantale, Ixion, les Danaïdes, etc., s'expliquent comme celui de Sisyphe, par l'interprétation erronée de vieilles œuvres d'art. Ainsi les Danaïdes avaient, suivant une tradition, introduit d'Egypte en Argolide l'art de forer les puits ; comme elles avaient *apporté* de l'eau dans un pays jusque-là très aride, on les figura comme des *porteuses d'eau* et cette image fut interprétée plus tard comme celle d'un châtiment perpétuel. Un exemple particulièrement instructif des erreurs de l'exégèse populaire est fourni par la plus ancienne description connue de l'Enfer chrétien, qui fait partie de l'*Apocalypse de saint Paul*, découverte en 1891 en Egypte. Ceux et celles dont les amours ont transgressé les lois naturelles, sont représentés comme se précipitant sans cesse du haut d'un rocher ; une fois tombés en bas, délinquants el délinquantes sont ramenés au sommet du rocher par des démons, s'en précipitent de nouveau, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles. M. Reinach montre que l'idée de cette peine singulière, infligée à des hommes et à des femmes qui ont péché d'une certaine manière, résulte d'un malentendu suggéré par des œuvres d'art païennes. Il établit qu'il existait un tableau où Sappho, dont la réputation est connue, était figurée se jetant du haut du rocher de Leucade, et qu'on possédait à Athènes même la statue d'un jeune homme représenté comme se précipitant la tête baissée du haut de l'Acropole, victime d'un désespoir d'amour dont l'objet n'était pas *une* Athénienne. Ainsi Sappho et son pendant, figurés sur des tableaux de l'Enfer dans les actes qni avaient mis fin à leur existence, devinrent, aux yeux des Grecs peu instruits qui regardaient ces peintures, les prototypes des égarements que la tradition leur attribuait et des châtiments que les Enfers réservaient à leurs imitateurs.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 12 janvier — 1903

E. Harder, **Deutsch-Arabisches Woerterbuch,** Heidelberg, G. Winter, 1903, viii-804 pp. in-8. Prix 18 marks.

Tandis que les dictionnaires français-arabes sont relativement abondants, l'Allemagne était, sous ce rapport, réduite à la portion congrue. Elle n'avait jusqu'ici pour répondre à ce besoin équivalent, qu'un seul dictionnaire allemand-arabe, celui de Wahrmund, lequel laisse passablement à désirer tant pour la qualité que pour la quantité. M. Harder s'est proposé de combler cette lacune, et il nous présente un nouveau « Deutsch-Arabisches Wœrterbuch », qui est à peu près le triple de celui de Wahrmund. Il s'adresse aussi bien aux Allemands qui veulent étudier l'arabe, qu'aux Arabes qui veulent étudier l'allemand — ce dernier cas chaque jour plus fréquent, l'allemand étant depuis des années — je puis en témoigner, par expérience personnelle — en train de gagner le terrain que le français continue à perdre avec sérénité dans le Levant.

L'auteur s'est systématiquement tenu à l'arabe moderne moyen, abstraction faite de toutes variétés dialectales ou vulgaires ; ce qui a des avantages au point de vue pratique, mais diminue singulièrement, pour nous autres philologues, la valeur scientifique de son œuvre. Il a fait de larges emprunts à la lexicographie franco-arabe et pris son bien là où il le trouvait, chez Bocthor, Gasselin, Belot. Il ne semble pas avoir utilisé d'autres dictionnaires du même genre, moins connus, mais pourtant encore bons à consulter, tels que ceux de Marcel et de Berggren. Ce dernier, surtout, lui aurait fourni bon nombre de

vocables précis concernant la faune et la flore, vocables pour lesquels M. H. avoue lui-même son embarras.

Il a eu recours fréquemment à l'expérience de M. Martin Hartmann, l'un de ses compatriotes qui connaissent le mieux l'arabe moderne, ainsi qu'en témoignent d'excellents travaux auxquels je suis heureux de rendre hommage en passant. Une autre source précieuse d'information a été pour lui la consultation permanente des quatre répétiteurs indigènes pour la langue arabe, attachés au Séminaire des Langues Orientales de Berlin — je dis bien quatre répétiteurs pour l'arabe seul! Notre école des Langues orientales est loin de compte avec son unique répétiteur pour le dialecte algérien... On comprend autrement les choses sur les bords de la Sprée, et quand on veut atteindre un but, on sait y faire l'effort nécessaire. L'enjeu en vaut bien la peine, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la suprématie dans une partie du bassin de la Méditerranée et de ses annexes mésogéennes. Le nouveau volume de M. H., parfaitement adapté aux besoins pratiques qu'il a en vue, fait par un arabisant diligent et consciencieux, est un atout de plus dans les mains de ceux qui président aux destinées de son pays et en orientent la politique vers la conquête du Levant, conquête intellectuelle et commerciale, en attendant mieux.

CLERMONT-GANNEAU.

Ed. MEYER, **Geschichte des Alterthums**, fünfter Band (Der Ausgang der griechischen Geschichte), Stuttgart und Berlin, 1902.

L'histoire de l'antiquité de M. Edouard Meyer, dont les précédents volumes ont été signalés ici à mesure qu'ils paraissaient, poursuit son développement avec une remarquable régularité. Le tome V, qui vient d'être donné au public, comprend ce que l'auteur appelle « le dénouement de l'histoire grecque », c'est-à-dire la période qui va de la fin de la guerre du Péloponnèse à l'entrée en scène de Philippe. Le sous-titre indique nettement la pensée de l'historien : c'est dans cette période que s'achèvent les destinées de la Grèce, en ce sens qu'après la bataille de Mantinée, tout espoir de groupement national étant perdu, les cités grecques, vouées désormais à un isolement irrémédiable, ne sont plus guère qu'une proie offerte au conquérant suscité par la force même des choses.

Il est inutile de caractériser de nouveau la manière de l'historien. On retrouve dans ce volume l'érudition étendue et solide, l'intelligence politique et militaire, la philosophie personnelle et ausi l'art de condenser et de grouper, qui faisaient le mérite des parties précédentes. Il nous suffira de marquer en quelques mots ce qui est propre à la période étudiée.

Chacun sait qu'il y en a peu, dans l'ensemble de l'histoire grecque, de plus confuse. Cette confusion tient un peu sans doute à ce qu'elle ne nous a pas été exposée par un Thucydide. Il faut débrouiller les événements et en déterminer le caractère d'après les témoignages incomplets, superficiels, tels que ceux de Xénophon, d'Isocrate et des historiens utilisés par Corn. Nepos et Plutarque. D'ailleurs les faits eux-mêmes se prêtent mal à une ordonnance satisfaisante, et on peut dire que, s'ils sont obscurs et confus dans les meilleurs récits, c'est qu'ils l'ont été d'abord dans la réalité. Il n'y a plus alors en Grèce de cité vraiment prédominante, et les hommes d'État de ce temps font trop souvent de la politique au jour le jour, sans vues d'ensemble et sans esprit de suite.

M. Edouard Meyer, malgré son talent de synthèse, n'a pu remédier entièrement à cet inconvénient. Son exposé est plus morcelé, moins facile à embrasser d'un coup d'œil qu'il ne l'était pour les périodes précédentes. Dans une série de huit chapitres, il nous transporte tantôt à Sparte, tantôt en Sicile, en Italie, puis en Perse, puis à Athènes, à Thèbes, en Arcadie. Au milieu de ce va et vient, on regrette quelquefois qu'une direction générale ne se fasse pas assez sentir.

Pourtant, si l'on va au fond des choses, il y a bien une idée maîtresse qui se laisse au moins entrevoir à travers tous ces chapitres un peu trop dispersés. L'auteur pense manifestement que la Grèce était alors entraînée vers la constitution d'une monarchie militaire, seule capable désormais de lui donner la paix intérieure avec l'unité. De là vient l'intérêt qu'il prend aux tentatives de Lysandre, de Denys l'Ancien, de Jason de Phères. Il est naturel, peut-être, que ce point de vue s'impose, d'une manière plus ou moins consciente, à un écrivain allemand, qui a vu sa propre nation, longtemps morcelée, se constituer en cette forme et se créer ainsi une puissance toute nouvelle. Mais sans entrer ici dans une longue discussion, il suffit de rappeler, en ce qui concerne la Grèce ancienne, que les événements semblent avoir suffisamment démontré que son avenir n'était pas là. Cette monarchie militaire s'est imposée à elle par la victoire de la Macédoine, et il n'en est résulté pour les républiques grecques qu'un surcroît de divisions et une décadence irrémédiable. En réalité, on pourrait établir, je crois, que, même après la guerre du Péloponnèse, l'unité grecque n'avait chance de se constituer utilement qu'autour d'Athènes et sous son hégémonie. Et, malgré l'affaiblissement de la république athénienne, cette formation nationale n'eût pas été impossible si Athènes avait eu vraiment une politique, c'est-à-dire si elle eût été capable de résolutions prudentes, mais fermes et suivies, appropriées aux circonstances, mais tendant toujours à une même fin. Ce qui l'a rendue impuissante, c'est sa déplorable constitution, en d'autres termes, la tyrannie d'un peuple tout puissant et irresponsable, qui ne pouvait avoir ni généraux, ni hommes d'État, puisqu'il semblait s'appliquer à paralyser leurs

meilleures qualités en les assujettissant à ses caprices, sous peine d'exil ou de mort. M. Meyer a donc tort, à mon avis, de penser que les questions constitutionnelles étaient alors de médiocre importance (p. 368). C'est, au contraire, d'une sage réforme de la constitution athénienne qu'a dépendu en ce temps l'avenir de la Grèce.

Mais ce sont là des réserves plutôt que des critiques. En recommandant ce volume, où s'achève, dans l'ample exposé de l'historien, la partie qui concerne la Grèce autonome, il n'est que juste de rendre hommage au mérite de l'œuvre qui fait honneur à la science contemporaine.

Maurice Croiset.

Papers of the British school at Rome, vol. I, Londres, 1902, in-8°, 281 pages.

On sait que, à l'exemple de la France, de l'Allemagne et de l'Amérique, l'Angleterre a fondé récemment à Rome une école archéologique. Le présent volume est le premier qu'elle ait encore donné; il inaugure la série des mélanges qu'elle se propose de publier chaque année.

Deux mémoires le composent. C'est d'abord une étude du Directeur de l'École, M. Rushforth, sur l'église de Santa Maria Antiqua, récemment retrouvée dans les fouilles du forum. « Cette découverte, dit l'auteur, nous a révélé le système suivant lequel une église était habituellement décorée au VIII^e siècle », par elle on connaît mieux « les tendances religieuses des Romains de cette époque, leurs goûts artistiques, le genre de peintures auquel ils se plaisaient, leur aspect extérieur, leur mode de sépulture ». Le mémoire de M. R., très développé, très documenté, est fort intéressant; mais je suis trop étranger aux choses de cette époque pour me permettre d'y insister. Le second travail est l'œuvre de M. T. Ashby, ancien élève de l'École; il a pour titre : Topographie classique de la campagne romaine (I). Dans cette première partie l'auteur a étudié trois routes seulement, parmi celles qui traversent la région située à l'Est de Rome, la voie Collatine, la voie Prénestine et la voie Labicane. C'est pour un membre d'une école de Rome, un sujet d'études fort heureusement choisi. Car ces trois routes ont ceci de particulier qu'elles appartiennent au réseau ancien des routes de communication de Rome avec les villes du Latium et qu'elles ont, de bonne heure, été délaissées comme grandes voies, réduites au rôle de chemins d'intérêt local. La première allait, on le sait, dans la direction de Tibur et tombait avant d'y arriver dans la voie Tiburtine; la seconde menait primitivement à Gabies, puis fut prolongée jusqu'à Préneste, sans avoir jamais une grosse importance; elle était pourtant assez fréquentée, à en juger par les villas qui la bordent; la troisième, enfin, qui

menait d'abord seulement à Labici, fut ultérieurement poussée jusqu'à la voie Latine. Le caractère ancien et effacé de ces routes a été cause qu'elles ont été peu étudiées jusqu'ici ; Nibby, Gall, d'autres encore y ont touché en passant ; mais, M. Tomassetti, dans ses études sur la topographie médiévale de la campagne romaine, n'ayant pas encore atteint cette région, il n'y avait sur ce point aucune étude méthodique. C'est précisément le mérite du travail de M.T. Ashby. Il a suivi personnellement soit dans les livres, soit sur le terrain chacune de ces routes pas à pas et nous indique tous les restes antiques qu'on y a découverts ou qui existent encore ; pour les inscriptions, lorsqu'elles figurent au *Corpus*, il y renvoie ; lorsqu'elles sont inédites, il les publie. Des vues photographiques et des plans complètent la description. Œuvre de consciencieuse exploration, tout à fait honorable pour un jeune professeur. Nous ne pouvons que souhaiter à l'École anglaise de Rome de continuer comme elle a débuté.

R. CAGNAT.

Alex. GRAHAM. **Roman Africa; an outline of the history of the roman occupation of North Africa.** Londres, New-York et Bombay, 1902, xv-325 pages in-8°, chez Longmans, Green et Cie. Prix : 16 fr.

Ce livre n'a pas la prétention d'être un travail original ; il est fait au moyen de publications de toutes sortes, parues récemment ou même autrefois et ne semble destiné qu'à donner au public instruit de langue anglaise une idée du développement de l'Afrique du Nord à l'époque romaine, de sa prospérité et des monuments qui l'attestent à nos yeux. Il y réussira certainement ; les lecteurs y trouveront des choses instructives sur l'œuvre des empereurs dans les provinces africaines, sur les institutions du pays à l'époque impériale, sur les villes qui le couvraient alors. Mais encore y a-t-il des réserves assez sérieuses à formuler.

Une des difficultés du sujet était de trouver un plan capable de suffire à une aussi vaste entreprise. M. G. a suivi simplement l'ordre chronologique ; il prend chaque prince successivement, ou tout au moins, chaque groupe de princes et montre ce qu'il a fait pour l'Afrique. Une telle solution offrait un grave inconvénient : une ville a été, bien souvent, fondée par un empereur, embellie par un autre, agrandie par un troisième ; logiquement, il aurait donc fallu revenir trois et quatre fois sur le même sujet ; d'où des répétitions fastidieuses et languissantes. L'auteur, afin d'éviter le mal, est tombé dans un autre. Appelé à propos d'un empereur à parler de telle ou telle ville, il a épuisé d'un coup l'histoire et la description de la ville, empiétant ainsi sur un domaine qui, chronologiquement, appartenait à un autre chapitre. Ainsi, à l'occasion de Trajan, il rencontre le nom de Chem-

tou : d'où historique de l'exploitation du marbre en Afrique — ou celui de Maktar : bonne occasion pour parler de l'inscription du moissonneur bien qu'elle soit d'une autre date — le même empereur a établi en Italie des fondations alimentaires : M. G. en profite pour citer une inscription du Kef se rapportant à cet ordre d'idées, mais du temps de Marc-Aurèle. Il lit le nom d'Antonin le Pieux sur un arc de triomphe de Sbéitla : histoire de Sufes et de Sufetula ; et comme, à ce moment, les écoles de Carthage étaient florissantes, longue allusion à Apulée et à Fronton, à leur vie, à leurs ouvrages. En outre, le nom de Fronton figurant sur une inscription de Guelma, voici venir quelques mots sur Calama et aussi, comme cette ville offre peu de matière, sur Thibilis, sa voisine, et sur les eaux thermales d'*Aquae Thibilitanae*. On voit tout ce que ce mode de composition offre d'artificiel : cela s'appelle proprement sortir à chaque instant du sujet.

Généralement, les faits rapportés par l'auteur sont exacts ; on pourrait pourtant lui signaler plus d'une inadvertance de détail : P. 22, à propos d'Utique, il répète les affirmations de Daux ; comme lui, il parle du mode de construction carthaginoise, que nous ignorons, ou du palais-amiral, qui est sans doute un établissement thermal. P. 24, il prend au sérieux la perspective d'une maison romaine, figurée sur une mosaïque et y reconnaît les murailles de Carthage et la représentation d'une maison carthaginoise à 7 étages. P. 42, dans une inscription d'Henchir-Guergour il remplace l'ethnique *Masculula*, par *Mascula* et avance que le texte a été trouvé à Khenchela ; P. 45. Toute la discussion sur la basilique de Tébessa est fondée sur l'étude très ancienne de Moll (voir le plan annexé), alors qu'on lui a consacré récemment des travaux développés et qu'on a fait des fouilles qui ont complété ce que Moll avait pu voir de son temps. P. 108 et suiv. Une longue description de l'aqueduc de Zaghouan (avec vues et cartes) montre que l'auteur raisonne sur la partie qui en reste encore près de la Manouba et sur l'appareil employé, comme si cette partie était d'époque romaine et non de reconstruction ultérieure ; etc. Ajouterai-je, ce qui est moins grave, que la Commission des monuments historiques est appelée une fois, je ne sais pourquoi, *Société* des monuments historiques et que notre Académie des Inscriptions est aussi dénommée quelque part *Société des Inscriptions et Belles-Lettres*.

Des illustrations, faites d'après des aquarelles, accompagnent le livre. Pourquoi l'artiste, alors qu'il représentait à peu près fidèlement le monument lui-même, en a-t-il traité les abords au gré de sa fantaisie ? Exemple : les maisons qui environnent le temple de Dougga ; elles sont sans vérité et sans caractère. Dans le même ordre d'idées, la reconstitution de l'arc de Timgad ou des temples de Sbéitla est instructive ; mais les édifices ou les édicules que l'on a figurés autour sont de pure fantaisie : pour Timgad même ils sont absolument con-

traires à ce qu'exige le plan de la ville, que le dessinateur ne s'est même pas donné la peine de regarder. C'est un peu du Canina de qualité inférieure.

R. CAGNAT.

Les biens d'Église après les édits de proscription; ressources dont l'Église disposa pour reconstituer son patrimoine, par Pierre FOURNERET. Paris, Walzer, 7, rue de Mézières ; 1902, 149 pp. in-8°. Prix : 3 fr.

Le titre de l'ouvrage de M. Fourneret est un peu long ; mais il indique exactement le sujet.

La reconstitution du patrimoine ecclésiastique après les persécutions s'opéra de deux manières. Les édits de pacification stipulèrent des restitutions. M. F. étudie à cet égard les dispositions de l'édit de tolérance et des édits de Milan et de Tarse. Il défend par de bonnes raisons l'authenticité de ce dernier. On restitua les lieux de réunions. M. F. croit qu'il y avait aussi des fonds de terre ; mais il s'appuie sur la notice de Sylvestre au *Liber pontificalis* : c'est un témoin quelquefois peu sûr.

L'origine principale du patrimoine ecclésiastique est dans les libéralités des fidèles. Les offrandes régulières étaient de trois espèces, l'oblation liturgique (προσφορά), les prémices (*primitiae*, ἀπαρχαί), les dîmes (*decimae*, δεκάται) ; les prémices et les dîmes étaient souvent confondues sous le nom de καρποφορίαι.

L'oblation liturgique comprenait le pain et le vin nécessaires au sacrifice, souvent l'huile du luminaire. Les règlements ecclésiastiques défendirent de bonne heure de présenter en même temps les prémices. L'oblation liturgique, limitée à ceux qui doivent prendre part à la communion, était une ressource insignifiante, qui ne suffit même plus aux besoins liturgiques.

Les prémices et les dîmes étaient fondées sur les prescriptions de la loi mosaïque. L'offrande des prémices est la plus ancienne. Elle avait pour objet l'entretien du clergé. Saint Jérôme indique que pour son époque, cette offrande était d'environ le soixantième du revenu (*In Ezech.*, XLV ; Migne, *P. L.* XXV, 463). Ce renseignement est confirmé par Cassien (*Coll.*, XXI; *P. L.* XLIX, 1172) qui donne le cinquantième comme règle, et indique le soixantième pour les tièdes et le quarantième pour les fervents.

Les dîmes sont plus récentes. A l'origine, les fidèles offraient pour les pauvres, avec les prémices, une autre part de leur revenu. Le temps amena le relâchement et il fallut réglementer ce qui était d'abord spontané. La dîme paraît en Asie, au commencement du III° siècle ; elle est recommandée dans la Didascalie. Mais l'Afrique et l'Égypte ne la pratiquaient peut-être pas encore. Elle se généralise au IV° s. dans l'Église latine, puis dans l'Église grecque. Ce sont les

fidèles qui ont réduit leurs dons à cette quotité. L'Église toléra, puis accepta et finit par exiger la dîme.

Quelques revenus secondaires provenaient des ordinations et des funérailles. Les taxes perçues pour les ordinations, surtout pour les ordinations épiscopales, donnèrent lieu à des abus simoniaques. Les funérailles étaient confiées en Orient à des officiers inférieurs de l'Église; les droits établis par Constantin servirent à les rétribuer. Il ne semble pas qu'en Occident l'organisation fût identique. En somme, l'Église ne percevait rien pour elle-même à cette occasion.

Les ressources extraordinaires de l'Église provenaient des dons et legs, et des revenus des biens frugifères.

M. F. décrit la législation qui réglait les dons et legs. A cette question se rattachent étroitement deux chapitres que M. F. a placés dans une dernière partie de son livre. L'Église, comme toute association licite, avait le droit de posséder. Mais la capacité d'hériter n'était pas comprise dans ce droit, et elle lui fut conférée par une loi de 321. Cette capacité fut restreinte d'abord indirectement par une constitution de 370 : les clercs et les ascètes ne pouvaient hériter d'aucune femme ni recevoir d'elles aucune donation entre vifs. En 390, les droits de l'Église elle-même furent limités sur un point par Théodose : l'Église ou les pauvres ne pouvaient hériter des diaconesses, veuves, ayant des enfants. Mais en 455, une loi de Marcien supprima ces entraves. D'autre part, des présomptions de droit avaient été créées au profit de l'Église. Déjà Constantin avait présumé chez les martyrs décédés sans héritiers, l'intention de laisser leurs biens à l'Église. Des présomptions analogues furent introduites à l'égard des clercs, des moines et des évêques. Les acquêts des évêques sont présumés par Justinien biens d'Église, et la preuve contraire n'est admise que quand il s'agit de biens provenant de parents aux trois premiers degrés. Enfin la prescription fut étendue en faveur de l'Église. Portée d'abord à cent ans par Justinien, il la ramena dans la suite à quarante.

Mais les empereurs ne se bornèrent pas à favoriser le développement du patrimoine ecclésiastique par une législation favorable. Ils y contribuèrent par leurs dons, par les fondations d'églises ou de baptistères, par des exemptions d'impôts (exemption des impôts extraordinaires et sordides), par des amendes et des confiscations établies au profit de l'Église (biens d'hérétiques, amendes portées contre les violateurs de la propriété ecclésiastique et contre les diaconesses et moines scandaleux). En revanche, l'Église ne s'installa de plain-pied dans les temples païens qu'à partir de 435, quand une série de mesures restrictives avait aboli le paganisme et en avait fait un crime juridique.

De toutes ces ressources, les Églises immobilisèrent une partie par l'acquisition de biens-fonds. Ce fut surtout la pratique de l'Église romaine et on connaît cette partie de l'administration par le registre

de Grégoire le Grand. M. F. donne aussi quelques indications sur la fortune des églises de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie. Il n'avait pas à entrer dans le détail. Mais il y aurait là matière à des monographies intéressantes.

M. F. a rendu un grand service aux historiens par ce livre si clair et si consciencieux. Chacune de ses assertions est appuyée des textes, cités en entier dans les notes. C'est encore un mérite de les avoir copiés et de ne pas s'être contenté de références, comme on le fait encore trop souvent. M. Fourneret était bien préparé à sa tâche par ses études de droit civil et de droit canonique. Il est à désirer qu'il poursuive des travaux si nécessaires.

Le volume est accompagné de très bonnes tables.

Paul LEJAY.

Die Oracula Sibyllina; bearbeitet im Auftrage der Kirchenväter-Kommission der königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften; von Joh. GEFFCKEN. Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1902, LVI-240 pp. in-8° (*Die gr. christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, VIII). Prix : 9 mk. 50.

Komposition und Enstehungszeit der Oracula sibyllina. Von Johannes GEFFCKEN. Leipzig, Hinrichs, 1902 ; IV-78 pp. in-8° (*Texte u. Untersuchungen*, neue Folge, VIII, 1). Prix : 2 mk. 50.

L'édition des oracles sibyllins avait été entreprise par L. Mendelssohn ; après la mort de ce philologue, M. Geffcken en fut chargé. C'est une des tâches les plus difficiles qui peuvent se rencontrer dans l'entreprise de l'Académie de Berlin.

Parmi ses devanciers, M. G. trouve Alexandre. Il en a fait le plus grand éloge. D'autres sont venus après qui n'ont pas montré la même prudence et la même attention. Les manuscrits sont très récents : deux sont du XIVe siècle ; les autres sont encore plus modernes. Ils se répartissent en trois classes. La première seule a conservé le noyau d'un texte un peu ancien. Il faut se résigner à lire un texte mélangé. M. G. s'est efforcé de fournir au lecteur les moyens de juger, en lui donnant les renseignements complets et en écartant le plus possible l'élément subjectif. A côté des manuscrits, les citations peuvent rendre service : Lactance, Clément d'Alexandrie, Athénagore, Théophile, les Constitutions apostoliques ont conservé souvent les traces d'un texte moins altéré et peuvent du moins nous aider à contrôler la valeur respective des manuscrits.

Le texte est accompagné d'un double apparat. Au-dessus de l'apparat critique, M. G. a établi un apparat historique, contenant les passages parallèles. Il cite, outre la Bible et les écrits grecs et latins, païens et chrétiens, les textes orientaux qui présentent des points de contact. Ainsi, dès les premières pages, nous avons des références au Talmud, à la *Schatzhöhle* éditée par Bezold, à l'épopée d'Izdubar.

Tout le monde obscur des apocalyptiques, des théosophes, des auteurs de cosmogonie se trouve au bas de ces pages, à côté des Pères et des poètes classiques. M. G. dépasse ainsi son rôle d'éditeur, pour notre plus grand profit. Du reste, il est bien difficile de séparer ces confrontations de la critique proprement textuelle. C'est ce que ne comprennent pas toujours ceux qui publient des ouvrages religieux.

M. G. a renoncé à donner un index de la grécité. Le texte est trop profondément altéré, dit-il, et il eût fallu accompagner chaque article de raisonnements. Puisque M. G. en a recueilli les éléments, nous espérons qu'il nous le donnera sous une autre forme.

Il y a déjà des indications sur la langue des oracles, dans la brochure de M. G. sur l'origine et l'époque des chants sibyllins. A cause de la nécessité d'unir constamment l'étude historique et la critique textuelle, M. G. considère cette brochure comme une partie essentielle de son édition.

Pour M. G., les livres actuels se sont succédés dans l'ordre suivant : III-VIII, I et II, XII, XIII, XI, XIV. Le livre III représente la propagande savante du IIe s. av. J.-C. Le livre IV est l'œuvre d'un juif qui s'est approprié les doctrines stoïciennes sur la fin du monde ; il écrivait avant 80 de notre ère ; on voit dans ce livre avec quelle rapidité la légende de Néron s'est formée et répandue. Le Ve livre témoigne de la haine des Juifs pour les Romains après la prise de Jérusalem ; l'auteur écrivait en Égypte. Le livre VI, comme l'a déjà vu Alexandre, est un hymne hérétique, on ne sait au juste de quelle secte ; il est du IIe s. après J.-C. Le livre VII, sans avoir de lien direct avec le précédent, est sorti du même milieu. M. G. l'appelle un chant gnostique et judéo-chrétien, et le place vers 150 de notre ère. Le livre VIII présente une grande confusion d'éléments divers. D'anciens oracles y sont incorporés. L'ensemble paraît refléter l'époque orageuse du christianisme, le temps de Marc-Aurèle et des apologistes. Les livres I et II viennent de Phrygie ; c'est une manière d'apocalypse juive, écrite dans le premier tiers du IIIe siècle, remaniée peu après par un chrétien. Les livres XI et XIV, l'un du IIIe s., l'autre au plus tôt du IVe, ont été écrits par des juifs, en partie pour répondre aux sibylles juives. L'auteur du livre XII est un oriental, qui est possédé d'une haine furieuse contre le conquérant de l'Orient, Septime Sévère. Le livre XIII est aussi un écho fidèle et vivant des troubles de l'Orient au IIIe s. ; il a pour auteur un chrétien partisan d'Odenath.

M. Geffcken juge défavorablement les fragments, ainsi que le prologue, malheureuse composition du VIe siècle.

Paul Lejay.

W. THOMAS. **Le poète Edward Young** (1683-1765). *Étude sur sa vie et ses œuvres.* Paris, Hachette, 1901, in-8, 663 pp.

Voici un travail qui témoigne de recherches minutieuses guidées par une science exacte. Dissipée par d'ingénieuses conjectures, l'obscurité cesse de planer sur certains épisodes de la vie de Young. Nous savons par exemple, grâce à M. Thomas, que l'héroïne des *Nuits* est une fille naturelle du poète, dont l'existence avait échappé à la perspicacité des biographes antérieurs. La thèse générale de M. T., c'est que Young a subi une double influence : à l'école de Winchester il doit son indépendance d'esprit, à l'Université d'Oxford sa culture classique, d'où la dualité de son génie à la fois romantique et classique. M. T. le compare à Janus et a dû goûter cette comparaison, car il la répète deux fois (pp. 216, 580). La seconde partie du livre contient un excellent chapitre sur la grammaire et la prosodie des *Nuits*. Arrivant à l'influence du poète, M. T., par une louable innovation, ne s'est pas borné à l'Angleterre et à la France ; pour que son travail fût complet, il a écrit un chapitre sur Young en Allemagne et en Italie, et même, heureux effet de l'Alliance, en Russie. Peut-être a-t-il alourdi sa thèse par l'addition d'une série d'études que des liens artificiels rattachent au sujet principal. L'histoire de l'École de Winchester, le tableau de l'Université d'Oxford au XVIII[e] siècle, l'étude sur la satire en Angleterre avant Young sont autant de monographies indépendantes. L'inconvénient de ces digressions, très intéressantes d'ailleurs, est de brouiller la vue du lecteur. En revanche, l'auteur aurait pu insister sur l'amitié de Young et du romancier Richardson. Leurs œuvres semblent à première vue se rencontrer sur plusieurs points et leur sentimentalisme a comme un air de parenté.

La tâche de M. T. présentait une grosse difficulté. Depuis le fameux article de George Eliot, Young a une mauvaise réputation. On cite son nom quand on veut donner l'exemple caractéristique du moraliste attristé et hypocrite, on l'accole à celui de Swift pour prouver la corruption de l'Église d'Angleterre au XVIII[e] siècle. La tradition exige qu'un biographe montre de la sympathie pour son héros ; raconter la vie d'un homme, n'est-ce pas en quelque sorte faire son oraison funèbre, et il n'est pas bienséant d'étaler devant une tombe ouverte les faiblesses et les fautes d'un mort ; la science d'autre part supporte difficilement qu'on les dissimule, d'ordinaire on en est réduit à plaider les circonstances atténuantes. M. T. fait passer sous nos yeux toutes les pièces du procès et donne, comme c'est son devoir, des conclusions favorables. Malheureusement, le plaidoyer de l'avocat n'a pas effacé l'impression que produit le dossier réuni par le savant. Dans la masse des faits élucidés par M. T. les traits sont nombreux qui ne paraissent pas à l'honneur de Young. Aussi combien son début dans le ministère des âmes est fâcheux ! S'il prend la résolution

d'entrer dans les ordres, c'est qu'une place est vacante et qu'il espère l'obtenir. Ses admirations, ses amitiés, ses opinions politiques, une fois prêtre, il les subordonne à l'obtention d'un évêché. Après avoir adulé Walpole, désespérant d'obtenir une mitre du tout puissant ministre, il transfère son allégeance à Bolingbroke, le chef de l'opposition. Les poètes n'ont pas en général une grande réputation d'adresse dans la vie. Si Young calculait beaucoup, il calculait assez mal. Le poste convoité au moment de son ordination lui échappa. Bolingbroke ne devait jamais revenir au pouvoir et Walpole conserva sur son ancien flatteur un « dossier secret ». Et nous qui connaissons les fils de l'intrigue, nous sommes pris de pitié devant les échecs que subit ce malheureux Young, ni meilleur, ni pire en somme que ses collègues plus heureux, devant les humiliations dont on l'accable, les réponses méprisantes qu'on fait à ses suppliques.

Quelques-unes de ses maladresses sont étonnantes. En sa qualité de prêtre, il lui était malaisé de faire jouer des pièces de théâtre. Il eut l'idée de tourner la difficulté en consacrant à une bonne œuvre le produit d'une de ses tragédies. Son biographe ne doute pas de sa sincérité. A la vérité, la question a peu d'importance; au point de vue de Young, l'effet produit était tout. Remarquez bien qu'il se préoccupait beaucoup de l'opinion publique : son jardin orné d'inscriptions d'un style aujourd'hui démodé implique chez son possesseur le souci d'afficher sa sensibilité. Il y a chez Young de la pose. On dirait un acteur qui récite un rôle. Comme il est difficile de fixer le moment où le bon acteur oublie sa personnalité pour revêtir une personnalité d'emprunt, admettons la sincérité du poète.

Une seule fois, l'avocat qu'est M. T. s'est laissé entraîner à mettre un passage de son plaidoyer en contradiction avec les faits : « Dans le courant de sa vie d'Oxford, lit-on p. 317, Young se laisse entraîner par la société qui l'entoure et préfère rechercher, lui aussi, les satisfactions matérielles dont il sentira bientôt tout le vide. » Ceci est au début de sa carrière. Or, en 1758, sept ans seulement avant sa mort, il intriguait encore auprès du duc de Newcastle pour obtenir ce que M. T. appelle de l' « avancement » (p. 197). Il manque aux *Méditations nocturnes* une méditation sur le joli mot anglais « preferment ». Vers le milieu du XVIII[e] siècle, les prêtres anglicans ne donnaient pas l'espoir d'être remplacés, moins de cent ans après, par un Keble ou un Kingsley, satisfaits tous deux de passer leur vie dans l'humble cure de campagne que leur talent a illustrée. Passerons-nous condamnation comme Georges Eliot? L'essentiel en cette matière est d'expliquer, non de juger. A la différence de l'illustre romancière, nous n'avons aucun intérêt immédiat à noircir des prêtres anglicans. Young n'est qu'un exemple de démoralisation que M. T. pourrait ajouter à son brillant tableau des mœurs anglaises au XVIII[e] siècle.

On nous permettra quelques remarques de détail : Pp. 86 sq. L'au-

teur aurait trouvé des renseignements sur le clergé contemporain dans le savant ouvrage d'Abbey et Overton, *The English Church in the XVIII th. century*. — P. 90. L'auteur est trop sévère pour Walpole. Il répète à la charge du ministre le mot « tout homme a son prix ». Comme le « enrichissez-vous » de M. Guizot, ce mot n'a pas été prononcé sous sa forme d'axiome. Parlant de ses adversaires qui faisaient parade, ainsi qu'il sied à toute opposition, de sentiments patriotiques et désintéressés, il s'écria ironiquement : « Tous *ces* hommes ont leur prix » (Coxe, *Memoirs of Sir Robert Walpole*, I, 757). Maccaulay a expliqué dans ses *Essais* qu'une Chambre à peu près souveraine sur laquelle l'opinion publique n'avait pas encore de prise ne pouvait être gouvernée que par la corruption. — P. 91. « La corruption attira au Parlement des hommes tarés et besogneux. » La moralité des parlements précédents n'est pas plus élevée. C'est sous Guillaume III qu'une Chambre des Communes doit chasser son propre président Sir John Trevor, convaincu de concussion. Un passage de Burnet achèvera de prouver que Walpole pouvait s'autoriser de précédents : « Je pris la liberté de me plaindre au roi (Guillaume III) de cette méthode de gouvernement (par la corruption) ; il répondit qu'il la détestait autant qu'aucun homme, mais il voyait qu'il n'était pas possible, vu la corruption du siècle, de l'éviter, à moins de mettre toute la constitution en péril[1] ». Qu'on lise un roman récemment paru en Angleterre, *Houses of Ignorance* de M. F. Carrel, on verra que les mœurs parlementaires sont les mêmes aujourd'hui qu'au XVIIIe siècle ; seulement les procédés de corruption, surveillés et dénoncés sans cesse à l'opinion publique, sont devenus plus raffinés. Il est donc injuste de blâmer en Sir Robert Walpole une politique qu'a pratiquée Guillaume III et dont les hommes d'état les plus honorés ne croient pas pouvoir, même de notre temps, se dispenser. — P. 94. Parlant de la lutte contre les déistes à laquelle les plus grands écrivains prirent part, M. T. aurait pu rappeler les articles de Berkeley dans le *Guardian* nos 39 et 83, et l'opinion d'un laïque, du romancier Fielding (Amelia I, ch. 3). — P. 97. « Les exécutions agrémentées de tortures horribles que rapportent les journaux de l'époque. » Comme preuve de férocité dans les mœurs, l'exemple n'est pas heureusement choisi, puisque la torture était abolie. Les mutilations prescrites par la loi dans le seul cas d'exécution pour haute trahison étaient toujours exercées sur le cadavre. On raconte, et M. T. aurait pu citer le fait, que l'aristocratie anglaise, en assistant à l'exécution de Damiens, chercha à sa curiosité barbare un aliment qui lui manquait en Angleterre. — P. 123. Le vote de remerciements adressé à Young par la

1. I took the liberty to complain to the King of this method; he said he hated it as much as any man could do, but he said it was not possible, considering the corruption of the age, to avoid it, unless he would endanger the whole. II, 76.

Chambre des Communes à propos du sermon prêché devant elle le 30 janvier 1728-9 (anniversaire de la mort de Charles I) n'avait pas le caractère exceptionnel que semble lui prêter l'auteur. — P. 196. L'accusation portée contre l'archevêque Secker « d'avoir quitté les rangs des dissidents pour faire fortune dans l'Église officielle » atteint aussi l'évêque Butler, élevé dans la même « Académie » non conformiste. Bien entendu, ce passage d'une communion protestante à une autre ne revêt que très rarement l'apparence d'une trahison. — Pp. 218 sq. Pour la satire en Angleterre avant Young, M. T. aurait trouvé, surtout en ce qui concerne le XVI[e] siècle, de précieuses indications dans Alden, *The Rise of formal Satire in England under classical Influence.* Philadelphie 1899. — P. 462. Il serait plus juste de dire que dans sa *Bataille des Livres*, Swift ne prend pas parti pour les anciens contre les modernes, mais se garde de conclure, ce qui était habile et intelligent.

On nous pardonnera ces remarques qui portent seulement sur des points infimes. Elles prouvent l'excellence d'un livre où les Anglais devront reconnaître la « Standard biography » de Young. Quel meilleur éloge en pourrait-on faire ?

Ch. Bastide.

Thomas R. Lounsbury, **Shakespearean Wars, Shakespeare as a dramatic artist.** New York. Scribner. 1901, in-8, 448 pp. 15 fr.

Les Universités américaines continuent de produire d'intéressants travaux sur la littérature anglaise. Peu soucieux d'aborder Shakespeare de front après tant d'autres, M. Lounsbury a préféré l'étudier dans ses critiques. Sa préface annonce une série d'ouvrages sur les querelles soulevées par l'établissement du texte de Shakespeare et par sa conception particulière de l'art dramatique. Ce dernier point seul est traité dans le premier volume; comme le deuxième doit être consacré à Shakespeare et Voltaire, la question de critique verbale ne sera vraisemblablement discutée que dans un troisième volume. Le livre que nous avons entre les mains renferme une excellente histoire des trois unités en Angleterre. Le mélange du comique et du tragique, les meurtres sur la scène forment la matière des chapitres suivants. M. L. a découvert une tragédie du XVI[e] siècle, *Soliman et Perséda*, dont quatorze personnages sur un total de quinze périssent de mort violente. Chose curieuse, l'influence française qui imposera à un certain moment au théâtre anglais les trois unités, ne réussit pas à en bannir les scènes d'horreur. Le public y tenait tant qu'un certain Ravenscroft n'hésita pas en 1678 à renchérir sur *Titus Andronicus*, la plus épouvantable pièce de Shakespeare. Puis vient un historique de diverses questions secondaires, l'usage du vers blanc dans la tragédie, l'amour au théâtre,

le mélange des vers et de la prose. M. L. qui sait donner un tour agréable à ce qu'il dit, a trouvé dans les critiques anglais de la fin du XVII[e] siècle, les Rymer, les Gildon, les Dennis, d'amusantes absurdités. Ces barbouilleurs imposaient alors leur autorité aux petits poètes qui s'étaient chargés de remanier et de rajeunir Shakespeare. Persuadé qu'un monarque de tragédie ne devait jamais avoir de défaillance morale, Nahum Tate, un sot rimailleur, refit *Richard II* en rendant le héros noble et solennel. C'est lui qui, sachant que la critique interdisait la prose dans les tragédies, s'essayait à cet exercice d'écolier qui consiste à « tourner » de la prose en vers : « Heaven and earth, s'écrie Gloucester dans le Roi Lear en apprenant la trahison d'Edgar, Edmund, seek him out; wind me into him, I pray you; frame the business after your own wisdom; I would unstate myself to be in a due resolution ». Voici la version de Tate :

Edgar to write this
'Gainst his indulgent father! Death and Hell!
Fly, Edmund, seek him out, wind me into him,
That I may bite the traitor's heart, and fold
His bleeding entrails on my vengeful arm.

Malheureusement, et M. Lounsbury aurait pu signaler ce danger, ces interpolations se sont quelquefois substituées pour de bon au texte original, et, à moins de choisir une bonne édition critique, le lecteur risque fort d'admirer du Tate pour du Shakespeare.

La conclusion du livre est discutable : dire que le théâtre de Shakespeare est moral, c'est affirmer une vérité dont l'enthousiasme individuel est le seul garant. C'est le privilège des grands génies de faire travailler l'imagination. Moralité du théâtre, moralité de l'histoire, autant d'erreurs vénérables que la prescription colore d'un air de vérité. Elles plaisent, sont inoffensives, et ce serait cruel de les réfuter.

Une bibliographie soignée complète ce livre solide, bien écrit, et dont le défaut principal est la prolixité. La littérature américaine, comme un jeune auteur de talent, est abondante et douée de facilité; elle apprendra plus tard, avec l'âge et l'expérience, l'art de se borner.

Ch. BASTIDE.

— M. Ernst von DOBSCHÜTZ se délasse des travaux de pure érudition en écrivant : *Die urchristlichen Gemeinden, sittengeschichtliche Bilder* (Leipzig, Hinrichs, 1902 ; XIV-300 pp. in-8° ; prix : 6 mk.). Mais j'ai tort de laisser entendre que ce livre n'est pas un livre savant ; il l'est dans le meilleur sens du mot et M. v. D. aborde les problèmes que posent à l'historien les origines de l'Église chrétienne avec une parfaite connaissance des sources. Il ne s'occupe ici que des problèmes moraux. Aristides fait de la vie des chrétiens un tableau brillant et

pur. Hermas, presque en même temps, écrit un véritable réquisitoire contre les mœurs des chrétiens. Comment s'explique cette opposition? M. v. D. étudie successivement les communautés de saint Paul (Corinthe, Thessalonique et Philippes, l'Asie Mineure, Rome), les chrétientés juives, les chrétientés des Gentils sous l'influence de Paul (épître aux Hébreux, épîtres de Pierre, épîtres de Clément), dans le rayon de Jean (écrits johanniques et saint Ignace), aux débuts de la gnose, dans la transition au catholicisme (Hermas). Des analyses très déliées servent à présenter une série de peintures. La conclusion est tout à fait favorable. Les apologistes ont raison. La moralité des chrétiens fut alors supérieure et réalisa, dans ce premier siècle, un progrès sensible, puisque des actes, elle s'étendit aux pensées. Je ne voudrais pas dissiper ce rêve. Cependant il y a un fait dont on doit tenir compte. Les catéchumènes étaient très nombreux. Dès lors, une communauté ne comptait, en fait de chrétiens baptisés, que le clergé, les vieilles gens peut-être, et les natures calmes et graves qui recruteront bientôt l'ascétisme. La sainteté pouvait être facilement générale dans un tel milieu. Et pourtant il y avait des pénitents! Quant aux catéchumènes, il est probable que l'idéal évangélique leur apparaissait comme les saints mystères, un rêve vers lequel ils aspiraient sans le réaliser de leur participation personnelle. Il faut pourtant convenir que les fautes et les scandales laissent dans l'histoire des traces que ne font pas les vertus. De fait, nous sommes trop mal renseignés et nos témoins ne se sont pas proposé le même but que nous. Les textes des païens, Pline, Lucien, Celse, sont maigres, peu probants, isolés, et ceux de Celse nous viennent par citation chrétienne et découpage plus ou moins tendancieux. Les apologistes doivent présenter le côté brillant du christianisme; Hermas, comme tous les moralistes, parle rudement à ses frères. La vérité, si nous pouvons l'entrevoir, n'est-elle pas entre les deux? En tout cas, le livre de M. von Dobschütz garde sa valeur par la discussion et la réunion des témoignages. Six dissertations d'un caractère plus technique traitent les sujets suivants : la statistique des populations antiques, l'esclavage chez les Anciens (le livre de M. P. Allard, *Les esclaves chrétiens*, manque à la bibliographie), le jugement de Dieu à Corinthe, Jacques, le frère du Seigneur, le végétarianisme ancien, la terminologie de la morale chez les premiers auteurs chrétiens. Un index des passages cités et des matières termine ce volume intéressant. — P. L.

— Nous avons signalé, l'an dernier, le bon livre de M. Joseph Sickenberger, sur Titus de Bostra. Ce jeune savant nous donne maintenant le résultat de ses recherches sur la chaîne la plus importante pour l'édition de Titus : *Die Lukaskatene des Niketas von Herakleia* (Leipzig, Hinrichs, 1902; *Texte u. Untersuchungen*, neue Folge, VII, 4; VIII-118 pp. in-8°; prix : 4 mk.). Nicétas fut probablement skenophylax de Sainte-Sophie à Constantinople; il fut ensuite diacre et didaskale à la même église vers 1080. Il a été en correspondance avec Théophylacte de Bulgarie et avec Nicétas Stethatos, élève de Siméon le jeune. Peut-être étant skeuophylax, il a écrit ses scolies sur les seize discours de Grégoire de Nazianze. Étant diacre, il a compilé des chaînes de Matthieu et de Jean, et ensuite cette chaîne sur Luc, rendue si intéressante par les citations de Titus de Bostra. Enfin, il devint évêque d'Héraclée et dut à cette époque écrire ses poèmes didactiques sur la grammaire et le vocabulaire. Les réponses canoniques, mises sous le nom de Nicétas d'Héraclée, peuvent appartenir à un évêque homonyme. Certainement il n'a jamais été évêque de Serrai, et le nom Νικήτας ὁ τοῦ Σερρῶν, se rapporte à un autre personnage, son oncle probablement. Tels sont les résultats auxquels

M. S. aboutit, en se fondant sur des documents inédits qu'il publie en partie. Il accepte la conclusion de M. Lietzemann, que la chaîne sur Job, publiée par Du Jon (Iunius) à Londres en 1634, n'est pas de ce Nicétas. La chaîne de saint Luc contient des extraits de Philon, Ignace, Flavius Josèphe, Justin, Irénée, Clément d'Alexandrie, Hippolyte, Origène, Cyprien (lequel ?), Jules Africain, Denys d'Alexandrie, Méthode d'Olympe, le pape Silvestre I (apocryphe), Eusèbe de Césarée : voilà pour les temps d'avant Nicée. Les théologiens postérieurs, surtout les Cappadociens, ont été encore plus exploités. Il y a en tout 66 auteurs cités, sans compter les fragments anépigraphes ou anonymes. Mai, dans le tome IX de sa *Noua Collectio*, avait publié les fragments de 33 auteurs en 1837. Son manuscrit était le meilleur de tous, le Vat. 1611, de 1116. M. Sickenberger a recherché les autres manuscrits complets et partiels et établi leur rapport. Il joint à cette étude des échantillons d'édition. Tout fait bien augurer de la suite de ses travaux. — P. L.

— M. F. Loofs publie le premier volume d'une *Symbolik oder christliche Konfessionskunde*, dans la collection du *Grundriss der theologischen Wissenschaften* (Tübingen u. Leipzig, Mohr (P. Siebeck), 1902 ; XV-430 pp. in-8° ; prix : 6 mk. 60). Ce volume contient une introduction historique, qui est l'histoire des symboles, symboles romains, symboles orientaux, symbole de Nicée-Constantinople. Vient ensuite une analyse des confessions et une histoire de leur formation. M. Loofs n'étudie dans ce volume que les églises orientales et le catholicisme occidental, entendez l'église romaine. Ce livre est écrit, sauf l'introduction, surtout au point de vue de l'état actuel des églises. — P. L.

— Dans un mémoire, bourré d'indications intéressantes, *Philologische Studien zu Clemens Alexandrinus*, Ac. de Bavière, Abhandlungen, XXI, 3. München, Franz, 1900 ; 74 pp. in-4°, M. W. Christ étudie l'attitude de Clément vis-à-vis de la science et de la culture, ses citations poétiques, ses renseignements chronologiques. Il examine les citations contenues surtout dans *Strom*. I, 21 ; V, 14 ; II, 2 ; *Protrept*., 6. La connaissance des tragiques grecs et des falsificateurs anciens profitera de ces discussions. Pour répondre aux assertions des anciens poètes, principalement aux assertions mythologiques, leurs vers ont été altérés à une époque récente et on trouve cette refonte tendancieuse dans Clément et dans Justin. M. Christ précise les rapports de Clément avec Tatien, un gnostique ou un docète du nom de Julius Cassianus, Denys d'Halicarnasse, Apollodore, Kastor et Thallus. Cette partie sera d'une grande utilité pour une étude générale des chronographes. — P. L.

— M. Adolf Jacoby publie : *Ein bisher unbeachteter apokrypher Bericht über die Taufe Jesu, nebst Beiträgen zur Geschichte der Didaskalie der zwölf Apostel u. Erläuterungen zu den Darstellungen der Taufe Jesu* (mit acht Abbildungen ; Strassburg, Trübner, 1902 ; VI-107 pp. in-8°). Il publie d'abord un document intitulé : Περὶ τῆς ἐπιφανείας τοῦ Κυρίου ἐκ τῶν ἀποστολικῶν διατάξεων. M. J. en donne une édition critique d'après sept manuscrits. On y trouve les dates de la vie du Christ, par jour, mois et heure ; Cotelier, *Patres apostolici*, I, 314, avait déjà fait connaître un texte analogue d'après le Regius 1819. Les mêmes données se trouvent ailleurs. M. J. croit que les dates horaires sont seules primitives. Il recherche les combinaisons qui ont pu fixer les quantièmes : 25 mars, conception ; 25 déc., naissance ; 6 janv., baptême ; 23 mars, crucifixion (25, résurrection) ; 3 mai, ascension. M. J. suppose admis généralement que le 25 déc. a été déterminé d'après la date de la conception, le 25 mars. Ce n'est pas tout à fait exact ; cf.

Duchesne, *Origines du culte chrétien*, pp. 250 suiv. Le 25 mars a joué un rôle, mais plutôt comme date de la résurrection; elle a été ensuite la base de tout un calcul. M. J. a d'ailleurs rassemblé beaucoup de textes intéressants; mais ces textes paraissent être d'époque assez basse. L'hypothèse que le *Barbarus Scaligeri* a dû utiliser un évangile apocryphe a été déjà proposée dans la *Revue critique*. M. Jacoby ne tient pas assez compte des courants liturgiques. Il est certain que la date du 25 déc., pour la naissance, ne peut être ancienne en Orient. La plus grande partie de la brochure est consacrée aux détails donnés sur le baptême du Christ par le *Chronicon pascale*, p. 420 suiv. : le Jourdain s'écarte, le courant s'arrête sur l'ordre de Jean, les eaux bouillonnent, le Saint-Esprit paraît comme une colombe de feu. Ces traits empruntés à un apocryphe ont eu du succès. M. Jacoby les suit dans les textes, la liturgie et les monuments. Il y a là, comme dans toute la brochure, quantité de renseignements intéressants. — L.

— Les *Mélanges archéologiques-épigraphiques* ayant cessé de paraître avec le tome XX, il a paru aux éditeurs de cette Revue qu'il serait utile de publier une table générale de son contenu. Cette table (S. Frankfurter, *Register zu den archaeologisch-epigraphischen Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, Vienne, Hölder, 1902, in-8°, 12 marks) est conçue suivant la méthode actuellement usitée et se divise en différents indices : 1° Auteurs ; 2° Matières ; 3° Inscriptions — et là on a fait, à la façon des *Corpus*, de multiples sous-divisions ; 4° Figures dans le texte et hors du texte. Naturellement ce fascicule est appelé à faciliter singulièrement les recherches dans les vingt volumes de la publication. — R. C.

— Parmi les différentes publications qui ont eu lieu à l'occasion des fêtes à Mayence du cinq centième anniversaire de la naissance de Gutenberg, il nous faut signaler le *Gutenberg*, par M. K.-G. Bockenheimer (in-8° de 116 pages) et le *von Ruhme Johannes Gutenbergs*, de M. Heinrich Heidenheimer (in-8° de 87 pages, Mainz, H. Prickarts, 1900). Ces deux ouvrages étaient destinés au grand public allemand, mais les érudits en tireront aussi quelque profit : ils y trouveront bien condensés et présentés avec art les résultats de toutes les recherches faites jusqu'en 1900 sur le célèbre inventeur de l'imprimerie et sur la réputation qu'il a laissée dans le monde. Ils y rencontreront même le récit de faits très peu connus jusqu'alors. Si depuis le moment de leur apparition, on a pu mieux préciser certains détails de la vie de Gutenberg, si on a même découvert des débris de ses premiers travaux typographiques et si l'on a pu faire remonter plus haut qu'on ne pensait ses débuts, il n'en reste pas moins vrai que les brochures de MM. Bockenheimer et Heidenheimer resteront comme indice à un moment donné de nos connaissances historiques sur Jean Gutenberg. — L.-H.-C.

— C'est pareille œuvre de vulgarisation qu'a entreprise M. Carl-Christophe Bernouilli avec son *Geistiges Leben und Buchdruck zu Basel in der zweiten Hälfte des fünfzehnten Jahrhunderts* (in-4°, paginé de 219 à 272).

Il y traite de la fondation de l'Université de la ville de Bâle (4 avril 1460), du régime des étudiants, de l'enseignement donné, des savants qui illustraient alors cette cité, tels que Sébastien Brant et Jean Heynlin; puis, de l'introduction de l'imprimerie, dont la date reste toujours assez difficile à déterminer, de la condition des principaux imprimeurs, de leurs migrations à l'étranger, des différents travaux qu'ils ont exécutés et des préférences qu'ils avaient pour tels ou tels labeurs ; enfin, de la confection des livres, de leur reliure et de leur vente. Un si vaste sujet, qui aurait prêté à de nombreux développements, a été présenté ici en un raccourci des plus intéressants. — L.-H. Labande.

— M. C. GODARD a pris pour sujet de thèse latine : *De Stephano Baluzio Tutelensi libertatum Ecclesiae gallicanae propugnatore;* Parisiis, L. Larose; 1901, xvi-123 pp. in-8. C'est une matière intéressante. On y voit Baluze prenant auprès de Pierre de Marca ses principes antiromains et les établissant sur une connaissance du droit canon et de l'histoire ecclésiastique qu'il étendra pendant tout le cours de sa vie. A la mort de Marca, il se croit chargé par le défunt d'achever et de publier ses œuvres, surtout ce *De concordantia sacerdotii et imperii* qui fut si désagréable à la cour de Rome. Malgré les protestations de Faget, il poursuit cette tâche avec moins de réserve que ne l'eût fait sans doute Marca : ce personnage avait promis de corriger ses œuvres et désavoué ses assertions pour obtenir un évêché (voir cette rétractation, p. 13). Baluze, plus prudent et plus digne, sollicita du roi les bénéfices qu'il ne voulait pas acheter du pape au prix de son indépendance. Chacun de ses ouvrages contient une démonstration des thèses gallicanes et montre les empiètements croissants des papes aussi bien sur le pouvoir des évêques que sur celui du roi. M. G. donne ces indications sous une forme sèche et ingrate qui peut empêcher de voir le grand intérêt de ces questions. Qu'il s'agisse des pouvoirs des légats, auxquels on ne reconnut jamais en France de juridiction ecclésiastique et qui furent maintenus dans leur mandat de ministre étranger, ou que Baluze fasse l'histoire des conciles provinciaux et montre leur dépendance vis-à-vis du pouvoir royal, ces vieilles discussions éclairent l'histoire et n'ont pas perdu toute leur portée. Mais ce qui est peut-être le plus curieux dans le mémoire de M. G., c'est de voir Baluze, bibliothécaire de Colbert, devenir pour le ministre de Louis XIV une sorte de secrétaire et de consulteur dans les matières ecclésiastiques. Colbert lui demande des renseignements tantôt sur les hérésies, tantôt sur les conciles provinciaux, tantôt sur les fêtes des saints, tantôt sur les droits du roi à l'égard des monastères. M. G. a tiré des manuscrits de Baluze un certain nombre de lettres de Colbert, et il a publié également des mémoires de Baluze sur le droit du roi à limiter le nombre des moines (« Plus il y a de moines, moins il y a de sujets qui servent l'état », p. 75; « on dira que... il y aura moins de moines; à quoy on peut répondre qu'il y en aura toujours assez », p. 78); sur les conciles provinciaux (deux mémoires; Baluze montre en même temps que les empereurs ont convoqué les conciles généraux, en ont déterminé l'objet, en ont dirigé les débats et ont sanctionné leurs décisions); sur « les prieurez et autres benefices despendans de la collation des abbez, dont Sa Majesté pourroit attirer à luy le droict de les donner durant la vacance des abbayes ». Une des pièces les plus curieuses est l'œuvre d'un jésuite qui fut sans doute soumise à l'appréciation de Baluze par le ministre : « Quelle règle doit-on suivre maintenant en la comté de Bourgogne pour la disposition des bénéfices tant des conventuels que des ruraux ». Le jésuite défend le « droit royal » par des raisonnements et en quelque sorte d'une manière métaphysique. Le prudent et positif Baluze trouve que l'auteur a tort de ne pas alléguer les textes juridiques et canoniques : « Comme les points de discipline, quoy qu'en dise cet auteur, se doiuent plustost régler par les Canons et par l'usage que par des raisonnemens, ce traitté qui n'est fondé que sur des consequences, ne peut pas estre fort solide ». P. 119. Enfin, les historiens de notre littérature trouveront une consultation de Baluze sur le Tartuffe, condamnant la condamnation portée par l'archevêque de Paris (p. 69). — L. S.

— M. Maurice CAMPAGNE a réuni dans une brochure de 85 pages in-8° un certain nombre de *Notes et documents sur les paroisses de Saint-Pierre de Nogaret et Saint-Martin-de-Bistauzac, au diocèse d'Agen* (Bergerac, J. Castanet, 1902). —

Ces documents, en dehors des donations faites au XII^e et XIII^e siècles au monastère de la Sauve, sont assez clairsemés, surtout pour la période du moyen âge : ils deviennent un peu plus abondants dès 1550. Parmi eux, les visites pastorales du prieuré de Nogaret par les évêques d'Agen, méritent une mention toute spéciale : elles se poursuivent depuis 1551 jusqu'en 1776. Les prieurs de Nogaret, après une apparition au début du XIII^e siècle, sont inconnus jusqu'en 1593 ; mais, à partir de cette date, il a été possible d'en dresser la liste. Celle des curés du même pays remonte à 1499 et celle des curés de Bistauzac à 1504. — Une observation : le hameau de Cante-louve ne doit pas sa désignation à la présence des loups dans le pays; le nom de ce lieu-dit était jadis *ubi cantat alauda*. — L.-H. L.

— Dans une *Notice critique pour servir à l'histoire des prix*, parue dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* en juillet 1902 (tirage à part, Bruxelles, A. Lefèvre, 1902 ; (8 pages in-8°), M. G. Des Marez étudie la publication de *Documents* édités par M. Hubert Vanhoutte, compris entre les années 1381 à 1794 et relatifs à la Flandre. Les pièces qui permettent d'établir le relevé du prix des denrées alimentaires pendant toute une suite d'années, ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire. M. Des Marez en signale aux archives de Bruxelles, d'Ypres et de Bruges, qui auraient pu compléter le travail de M. Vanhoutte. A cette indication, il ajoute des observations très judicieuses sur le rapport des monnaies avec les marchandises, sur leur titre, leurs cours, leur conversion en argent fin; il en conclut qu'il sera toujours extrêmement difficile d'avoir une idée de la valeur des choses par rapport à notre appréciation actuelle. — L.-H. L.

— Signalons un article de M. Farkas Gyalui, qui a paru dans le t. XVII de l'*Oesterreichisch-Ungarische Revue*, sous le titre de : *Geistiges Leben in Oesterreich und Ungarn* (le tirage à part compte 7 pages in-8°). Le sous-titre : *Die Bibliotheken in Ungarn und im Ausland* indique le sujet plus spécialement traité ; mais il est à remarquer qu'il n'y est guère question, en un rapide résumé. que des bibliothèques publiques ou privées qui ont existé jadis ou existent encore dans le royaume de Hongrie. — L.-H. L.

— M. Fritz Fleiner, professeur de droit, a choisi pour sujet de son discours de rectorat à l'université de Bâle, *Ueber die Entwicklung des katholischen Kirchenrechts im 19 Jt.* (Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1902, 31 pp. in-8°). Il passe en revue les concordats, les unions avec les églises orientales, les actes pontificaux. le concile du Vatican. De tous les faits, il dégage cette conclusion, que plus l'appui temporel s'est retiré de l'Église, plus sa puissance spirituelle sur les âmes a multiplié ses prises et étendu son action. — P. 25, il n'est pas exact de dire que le *tolerari posse* concédé en matière de divorce aux magistrats belges, suisses, allemands, a été refusé jusqu'ici aux Français. — L.

— Le poème latin couronné cette année au concours Hœufft est l'œuvre d'un lauréat connu et déjà plusieurs fois mentionné, M. Giovanni Pascoli : *Centurio, carmen Iohannis Pascoli praemio aureo ornatum in certamine poetico Hœufftiano ; accedunt quinque poemata laudata ;* Amstelodami, apud Io. Mullerum, MDCCCCII ; 16 pp. in-8; suivi de : L. Graziani, *In re cyclistica Satan*; 50 pp. ; — A. Salvagni, *Vulcanus, liber primus ;* 30 pp. ; — A. Zappata, *Telemachus et Eucharis ;* 40 pp. ; — F. X. Reuss, *Rus albanum* ; 14 pp. ; — P. H. Damsté, *Hymenaea* ; 17 p.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 19 janvier — **1903**

Eusebius Werke, Erster Band : Ueber das Leben Constantins, Constantins Rede an die heilige Versammlung, Tricenratsrede an Constantin. Herausgegeben im Auftrage der Kirchenväter-Commission der kön. preus. Akademie der Wissenschaften. Von Ivar A. Heikel. Leipzig. Hinrichs, 1902 (Griech. christliche Schriftsteller, VII), cvii-358 pp. in-8. Prix : 14 Mk. 50.

L'usage habituel reprend ses droits dès les premières lignes de la préface, et M. Heikel nous parle, comme on l'a fait jusqu'ici, de la *Vita Constantini*, de l'*Oratio ad sanctum coetum*, de la *Laus Constantini*.

Les deux premiers ouvrages ont une histoire semblable, l'*Oratio* ayant été jointe dans les manuscrits à la *Vita* en guise de Ve livre. Ce groupe est conservé dans deux familles de manuscrits dont chaque représentant éminent est du xie siècle (*Vaticanus* 149 ; *Moscouiensis* 50). Le panégyrique de Constantin se trouve dans trois familles de manuscrits, dont les plus anciens sont le *Parisinus* 1431, le *Moscouiensis* 50, tous deux du xie siècle, et le *Marcianus* 340, du xiiie siècle. A ces ressources, s'ajoute la tradition indirecte. Elle est représentée par des copies distinctes de l'édit de Constantin, *Vita*, II, 24-42 (trois antérieures au xiie siècle), par les emprunts de Socrate et de Théodoret, par les oracles sybillins pour les vers cités dans l'*Oratio*, c. 18 (acrostiche du nom du Christ). Eusèbe s'est fait aussi beaucoup d'emprunts à lui-même. On trouve dans ces écrits de la fin de sa vie des passages copiés de l'Histoire ecclésiastique et de la Démonstration évangélique ou des matériaux recueillis pour ces ouvrages. Eusèbe ne s'est pas toujours copié textuellement. Souvent il corrige, retouche l'expression, rend la phrase plus rythmique. Dans la *Laus Const.*, presque la moitié du panégyrique est empruntée à la *Theophania*.

M. H. énumère et apprécie ses devanciers. Il met Valois à sa place

et considère son travail comme fondamental. Il est sévère pour Heinichen, qui connaissait guère la langue d'Eusèbe et avait plus d'érudition que de critique. Mais, ce qui est plus neuf, il signale un traducteur allemand de l'Histoire ecclésiastique et de la Vie, F. A. Stroth (Quedlimbourg, 1777), comme le meilleur connaisseur, avec Valois, de la langue d'Eusèbe. Son œuvre est, pour M. H., d'une grande importance et fournit à l'interprétation le meilleur secours.

Dans son introduction, M. H. apprécie et caractérise les écrits qu'il publie. La vie est un éloge oratoire où la fidélité historique souffre de la complaisance de l'évêque courtisan. Les documents qui y sont incorporés sont officiels et émanent de la chancellerie grecque de l'Empire. M. H. leur consacre une étude détaillée et en défend l'authenticité. Ce long chapitre contient des renseignements intéressants pour l'histoire des documents officiels dans l'Empire. Le suivant est une étude sur les sentiments religieux de Constantin d'après ces documents.

L'*Oratio ad sanctum coetum* n'est ni de Constantin ni d'Eusèbe. C'est un morceau composé dans la seconde moitié du v[e] siècle. On ne doit pas s'en servir comme d'une source pour l'histoire de Constantin. La réunion du Discours et de la Vie dans les manuscrits peut être postérieure à Photius. Les titres de chapitres dans la Vie et le Discours ne sont pas non plus authentiques.

Le discours prononcé à l'occasion du jubilé trentenaire de Constantin ne donne pas lieu à des observations particulières.

L'index mérite des éloges spéciaux. M. H. ne s'est pas borné à des références. Un très grand nombre de mots sont traduits, les divers sens et les divers emplois sont distingués. On sait combien la langue d'Eusèbe est difficile. Cet index est un secours appréciable; en même temps, il sert à combler les lacunes de nos dictionnaires, si insuffisants pour cette grécité.

M. H. s'est constamment préoccupé de comprendre et de faire comprendre les textes qu'il publie. Une des sections de l'introduction contient une analyse de la Vie et des notes explicatives. Il paraît que la commission de l'Académie a trouvé que M. Heikel dépassait les bornes. Les lecteurs d'Eusèbe ne se plaindront jamais d'être trop aidés. Il ne suffit pas d'éditer les textes : il faut les lire et les faire lire [1].

Paul Lejay.

Pelagius in Irland; Texte und Untersuchungen zur patristischen Litteratur. Von Heinrich Zimmer. Berlin, Weidmann, 1901 : viii-350 pp. in-8. Prix : 12 Mk.

Il existe un commentaire des Épîtres de saint Paul attribué à saint

1. M. H. cite « l'auteur de l'article *Eusebe* dans le Dictionnary of christian Biography de Wace ». Cet auteur est Lightfoot, ainsi qu'il est facile de s'en assurer.

Jérôme que l'on considère depuis longtemps comme une édition retouchée d'un commentaire de Pélage (Migne, *P. L.*, XXX, 645-902). Les objections de Klasen contre cette hypothèse paraissent peu solides. Ce commentaire de Pélage est cité par Mercator et saint Augustin. Augustin l'appelle : *In Pauli apostoli epistulas expositiones breuissimas* (*De Peccatorum meritis*, III, 1). Il a été écrit avant 410. La condamnation du pélagianisme l'a fait disparaître. Cassiodore paraît l'avoir eu encore entre les mains : on l'attribuait alors au pape Gélase ; mais Cassiodore y trouva *Pelagiani erroris uenena disseminata* (*De inst. diu. litter.*, 8) ; il l'expurgea et le remit, ainsi retouché, à ses moines. Depuis lors, on ne trouve plus, sur le continent, d'autres traces que des extraits dans un manuscrit du XIII^e siècle (Berne A 73) et des mentions dans des catalogues de bibliothèques : à Saint-Gall, à Lorsch, à Saint-Riquier. Au IX^e siècle, Sedulius (Scottus) le cite dans son *Collectaneum in omnes beati Pauli epistulas*. Mais Sedulius n'est pas un continental ; il faut rechercher dans les îles des vestiges moins effacés.

C'est ce qu'a voulu M. Zimmer. Il a retrouvé des extraits de Pélage dans trois manuscrits, le livre d'Armagh (Dublin, Trinity college, 52), manuscrit du Nouveau Testament avec gloses, préfaces, arguments, copié en 807 ; le manuscrit de Würzburg, M th. f. 12, contenant les Épîtres de Paul, avec un commentaire écrit tantôt en latin et tantôt en irlandais, du VIII^e-IX^e siècle ; le manuscrit de Vienne 1247, manuscrit des Épîtres écrit en 1079 par l'Irlandais Marianus, fondateur du monastère scot de Ratisbonne, et présentant un commentaire interlinéaire. Dans ces manuscrits, les extraits de Pelage sont désignés par le nom ou une abréviation. Au VII^e siècle, Pélage avait gardé des partisans dans son pays, surtout dans le nord de l'Irlande. Tout au moins, son commentaire y était-il lu, copié et cité. On voit que son influence a persisté et survécu même à l'introduction des coutumes ultramontaines. A ces manuscrits, il faut joindre les citations de la collection canonique irlandaise publiée par Wasserschleben (VII^e-VIII^e siècle), le *Collectaneum* de Sedulius et le manuscrit de Berne déjà cités.

Voilà pour les sources d'origine insulaire. Sur le continent, il y a d'abord le Pseudo-Jérôme. Garnier supposait que c'était la recension de Pélage par Cassiodore, M. Z. rejette cette opinion et considère ce commentaire comme un extrait fait au V^e siècle dans un esprit sympathique à Pélage. L'attribution à Jérôme n'est pas plus étonnante que celle de la lettre de Pélage à Démétriade (*P. L.*, XXX, 15 et XXXIII, 1099), ou que celle du *Libellus fidei*, transféré de Pélage à saint Jérôme et cité par tout le moyen âge comme *Symbolum fidei a beato Hieronymo compositum et sancto papae Damaso ab eodem missum*. Il y a, d'autre part, le commentaire des Épîtres, mis sous le nom de Primasius d'Hadrumète. M. Z. croit que c'est une recension

antipélagienne du commentaire de Pélage, recension faite dans le deuxième tiers du vᵉ siècle, soit en Haute-Italie, soit en Gaule méridionale.

Enfin, M. Z. pense avoir retrouvé le manuscrit mentionné par le vieux catalogue de Saint-Gall à Saint-Gall même ; il l'identifie avec le nº 73, indiqué comme du commencement du ixᵉ siècle. On y retrouve des citations d'Augustin et il s'accorde souvent avec les manuscrits irlandais contre le texte remanié et altéré du Pseudo-Jérôme.

Ce n'est cependant pas le texte tout à fait exact de Pélage. M. Z. signale des additions (tirées de saint Jérôme) et des suppressions. Je note, p. 281, que la même explication est notée deux fois, sous une forme différente, et la seconde fois avec la rubrique : *Alia expositio*. P. 296, les arguments de Pélage contre le péché originel ne sont pas présentés directement : *Hi autem qui contra traducem peccati sunt, ita illum impugnari nituntur... inquiunt ...aiunt ...dicunt...* Il semble donc que, si Pélage fait le fonds de ce commentaire, nous avons encore ici un remaniement.

Le livre de M. Zimmer touche à quantité de questions : p. 119, sur des motifs assez faibles, il rejette l'attribution au juif Isaac du commentaire sur les Épîtres dit de l'Ambrosiaster (Morin, *Rev. d'hist. et de littérature religieuses*, IV (1899), p. 97 suiv.) et défend le nom d'Hilaire ; p. 5, il a une note très intéressante sur le grec chez les Irlandais.

La fin du volume, pp. 276-448, contient une collation du manuscrit de Saint-Gall avec le Pseudo-Jérôme. Le prologue (*Primum quaeritur quare post euangelia* [1]), les arguments, le commentaire du premier chapitre et de V, 12 suiv. de l'Épître aux Romains, sont reproduits intégralement. De même, le commentaire de l'Épître aux Hébreux, œuvre irlandaise postérieure pour M. Z., est édité sans suppression. M. Zimmer pense que Pélage n'a pas commenté l'Épître aux Hébreux.

P. 280, fin du prologue, lire : *uel certe clementis, discipuli apostolorum*. — P. 296, l. 22, lire : *si baptimus mundat*.

Paul Lejay.

Estudio españoles del siglo XVIII. **Luisa Isabel de Orleans y Luis I,** por Alphonso Danvila. Madrid, F. Fé, 1902, in-12, xv-273 pages, avec portraits.

En écrivant ce livre sur Mˡˡᵉ de Montpensier, Louise-Elisabeth

---

1. Cf. S. Berger, *Les préfaces jointes aux livres de la Bible*, p. 26, est bien plus sceptique que M. Z. et place l'indication du livre d'Armagh parmi « les fausses attributions en matière de préfaces bibliques » qui « sont le pain quotidien de la demi-science du temps ».

d'Orléans, et son mari, le roi Louis Ier d'Espagne, M. Danvila s'est proposé de tâter le goût du public espagnol et d'initier ses compatriotes à l'histoire intime de leurs souverains et de leur cour au XVIIIe siècle. Il a pensé qu'une part de la faveur dont jouissent dans la Péninsule les études consacrées en France au siècle de Louis XV, pourrait, avec profit pour ses concitoyens, se reporter sur les détails de leur propre histoire, et c'est dans ce louable dessein qu'il s'est mis à l'œuvre. Pour commencer, il a reconstitué, avec l'aide des correspondances diplomatiques et des papiers réservés de la famille royale, une esquisse de la cour de Philippe V vers 1721-1724, et il nous donne la chronique, assez scandaleuse, du mariage de D. Luis et de la fille du Régent. Sur ce sujet, plus d'une anecdote, vertement contée, égaye les dépêches du vieux maréchal de Tessé, et ces petites scènes, parfois un peu vives, semblent d'un ragoût plus piquant encore lorsqu'on les replace par la pensée sous les yeux de l'austère Philippe V et que l'on se figure sa mine effarouchée. Pourtant, si l'on s'en tenait à ces potins de cour, troussés d'un style alerte pour faire sourire dans les salons de Versailles, tout en mortifiant les d'Orléans, on se ferait une idée très fausse de la façon dont furent envisagés ces faits au sein de la famille royale d'Espagne, dans ce milieu de religiosité sévère où l'on n'aurait su avoir pour les fantaisies licencieuses de la princesse la facile indulgence qu'elles eussent rencontrée à la cour de Louis XV. Il serait téméraire, d'ailleurs, de tenter une justification de Mlle de Montpensier. Le plus qu'on puisse dire en sa faveur, c'est qu'elle fut jusqu'à un certain point irresponsable. Capricieuse et inconséquente pour n'avoir jamais connu le frein d'aucune éducation, dénuée de pudeur et de sens moral pour avoir grandi avec les pires exemples sous les yeux, elle ne comprit pas que l'élévation de sa situation nouvelle exigeait d'elle au moins une certaine tenue. Elle sembla au contraire vouloir se libérer plus complètement encore de toute contrainte. Elle reçut avec un dédaigneux silence ou accueillit par de grossières inconvenances les compliments officiels, elle refusa de se plier au cérémonial d'une cour essentiellement formaliste, et le laisser-aller de sa toilette et de ses allures s'exagéra jusqu'à l'indécence. Pour corriger les « enfances » que dès le début de son mariage se permit la princesse des Asturies, enfances qui pouvaient encore s'excuser chez une mariée de treize ans, il eût fallu une autorité affectueuse et ferme; or, son époux, D. Luis, n'était que de deux ans plus âgé qu'elle, avec cela d'un caractère timide et habitué à la soumission. Très disposé à aimer sa femme, il en était réduit, dans la gaucherie de ses quinze ans, à solliciter dans ses lettres les conseils paternels, et certain passage de la correspondance de Tessé laisse le champ ouvert à d'étranges suppositions sur l'intimité du jeune couple. Entre temps intervenaient des réprimandes en réponse à quelque incartade de la princesse, réprimandes le plus souvent inspirées par

Philippe et Elisabeth Farnèse, auxquels D. Luis, éploré, adressait ses doléances. En peu de temps, la fille du Régent se trouva en butte à l'animadversion de ses beaux-parents. Dans une cour où beaucoup de vertu et d'adresse eussent à peine triomphé des préjugés antipathiques du vieux parti espagnol, elle se heurta à une rigidité de jugements sans pitié, se rejeta dans de louches intimités de chambrières, s'adonna à de basses distractions, et, un moment même, entraînée par une de ses dames, elle se mit à boire. Traitée avec une sévérité de plus en plus méprisante, sous le court règne de Louis Ier, après l'abdication de Philippe V, elle subit, étant reine, l'humiliation d'une claustration de seize jours dans le vieux palais de Madrid. Bizarre nature, aussi oublieuse de l'affront que de ses prouesses d'amendement, elle soigna avec un dévouement qui surprit D. Luis, malade de la petite vérole, qui l'emporta à dix-sept ans, après huit mois de règne. Elle y gagna la maladie, mais elle n'en mourut pas, si peu de soin qu'on eût pris d'elle. Malencontreusement guérie, elle restait pour Philippe et Elisabeth un sujet d'inquiétude; aussi, redoutant toujours de sa part quelque frasque irrémédiable, saisirent-ils avec empressement, pour la renvoyer en France, l'occasion de la rupture des fiançailles de Louis XV et de l'Infante Marie-Anne-Victoire. Elle n'échappa pas pour cela à leur tutelle, car, après l'avoir pour ainsi dire chassée, ils prétendirent encore la tenir en bride en France même, et, sous prétexte qu'ils lui payaient une pension, ils lui imposèrent un entourage avec lequel elle eut d'interminables démêlés. A trente ans elle tourna à la dévotion, sans cependant désarmer la tenace rancune des souverains espagnols, et elle mourut à trente-deux ans, isolée, oubliée, sans avoir reçu une parole de pardon.

En somme c'est une assez mélancolique histoire que celle que nous a contée M. D. Il l'a écrite avec scrupule, en chercheur consciencieux qui sait son métier ; il a sorti des archives espagnoles des documents confidentiels, dont quelques-uns, entre autres, ont une réelle valeur, pour aider à la compréhension de certaine négociation du maréchal de Tessé, sur laquelle on n'a encore que des indications assez énigmatiques; enfin, il a piqué sous le nom de tous ses personnages des notes dont on appréciera la précision, tout en y regrettant, pour l'instruction bibliographique du lecteur, l'absence de références.

A la dernière page de son livre M. D. a cependant exprimé une certaine hésitation. En historien de race qu'il est, il a senti que quelque chose manquait à ses héros et, en effet, on ne saurait voir en eux des personnages typiques, représentatifs, si l'on veut, d'une société et d'une époque. C'est qu'en réalité les incompatibilités d'humeur, les mésintelligences, les misères de ce ménage mal assorti n'ont pas eu de contre-coup sur la politique et la vie sociale de l'Espagne; les mœurs excentriques de Louise-Elisabeth ne sont qu'un accident isolé à la cour de Philippe V; quant au roi Louis Ier, il est

mort trop prématurément pour avoir pu donner, en bien ou en mal, la mesure de ce dont il était capable. Bref, il n'y a là qu'un épisode de la vie privée de la famille royale d'Espagne, sans portée extérieure. Et c'est cela, croyons-nous, qui motive le doute émis par M. D. aux dernières lignes de ce conte vrai, qui finit de si triste façon.

M. Danvila nous a montré déjà qu'il possède les plus fortes qualités de l'historien. Avec ce petit livre, écrit à titre de délaissement d'érudit et destiné au grand public, réussira-t-il à vaincre chez ses compatriotes une indifférence tant de fois déplorée? Nous le désirons, mais nous ne voudrions pas non plus le voir déserter les études plus sévères qui nous ont valu son si substantiel travail sur D. Cristóbal de Noura; cet ouvrage, qui restera capital pour la dernière période du règne de Philippe II, engage son auteur pour l'avenir.

H. Léonardon.

Paul S. Reinsch. **Colonial Government.** An introduction to the study of colonial institutions. (The Citizen's Library N. York The Macmillan Company, 1902, IX-386 p., un index.)

Au moment où les États-Unis inaugurent une politique coloniale, pour laquelle leur histoire ne leur fournit ni précédents ni doctrines, M. Reinsch propose à la méditation — sinon à l'imitation — de ses concitoyens les errements des peuples colonisateurs. Il compare et critique tous les systèmes avec une précision et une abondance d'information, dont témoigne la bibliographie à la suite de chacun des chapitres. Si M. R. ne dogmatise pas, ne dresse aucun programme, il ne dissimule ni ses préférences ni ses antipathies; les premières vont aux régimes ou plutôt aux conceptions anglaises; les procédés français lui paraissent moins recommandables, mais il déplore que l'Angleterre elle-même sacrifie à d'autres tendances aujourd'hui que jadis; qu'au noble désintéressement des John Russel, des lord Stanley, plus tard lord Derby, des Cobden, des Gladstone qui envisageaient et préparaient l'émancipation des établissements d'outre mer, ait succédé depuis 1890 surtout « un nationalisme agressif et ambitieux », l'impérialisme, qui a pour apôtre les Chamberlain. M. R. n'ignore pas que le mal est devenu endémique dans son propre pays. Ce nationalisme va si loin que les missions religieuses elles-mêmes n'ont de vertu qu'à la condition de servir l'intérêt national plutôt que confessionnel (p. 44).

Les mobiles comme les méthodes de la colonisation s'inspirent de l'égoïsme national : c'est un champ d'exploitation et un marché que chaque État se réserve jalousement. Qu'au regard du commerce total de chaque État le commerce spécifiquement colonial soit parfois insi-

gnifiant, il n'en constitue pas moins une des sources les plus sûres de richesse. Et M. R. remarque aussi très justement que c'est le capital national qui assure la suprématie de la mère patrie sur ses établissements même politiquement et commercialement émancipés : « Le Canada, écrit-il (p. 86), peut avoir un parlement indépendant, peut avoir ses principales relations de trafic avec les États-Unis, mais aussi longtemps que tout son système financier dépendra du capital anglais, il demeurera dans le vrai sens du mot une colonie de la Grande-Bretagne. »

Parmi les formes du gouvernement colonial, M. R. étudie avec prédilection la plus sensée, la plus nuancée (selon son expression), le protectorat. Le protectorat s'adapte aux milieux les plus divers, mais M. R. lui assigne un objectif unique : *The great problem of the resident is to induce the regent to identify his own interests with the policy of the imperial government* » (p. 121). Formule heureuse, que les Anglais ont peut-être réalisée dans l'Indoustan, où les principautés protégées sont des îlots isolés, mais qui n'a pu l'être aussi aisément ailleurs, ni à Madagascar, ni en Tunisie, ni à Java. D'ailleurs, ne semble-t-il pas que le protectorat ne soit qu'une expérience transitoire?

Les institutions politiques des colonies suggèrent à M. R. des observations dignes d'être notées. L'auteur condamne la représentation des colonies au Parlement métropolitain, et c'est en France qu'il signale les effets malfaisants de ce régime. Mais il condamne aussi l'intervention abusive du Parlement métropolitain dans la législation coloniale : le Parlement anglais s'immisce depuis quelques années, avec une insistance fâcheuse, dans les affaires de l'Inde. La législation coloniale, selon M. R., doit émaner des conseils locaux sous le contrôle du gouverneur et des autorités métropolitaines.

M. R. traite aussi avec le même libéralisme le problème du gouvernement des indigènes, et sa conclusion se résume en ces mots : *To help themselves by developing in a natural manner their own customs and institutions.*

La revue que M. Reinsch consacre aux administrations est très instructive, peut-être un peu minutieuse, avec des allures de manuel. L'on y trouvera les éléments de comparaisons fécondes.

D'ailleurs, sur toutes les questions d'organisation des colonies, ce volume est un des plus nourris que l'on puisse lire; c'est un bréviaire plus historique que dogmatique de la science coloniale.

B. Auerbach.

N. C. Frederiksen. **La Finlande.** Economie publique et privée. Paris, Soc. nouvelle de librairie et d'édition, 1902, 438 p., 2 cartes en couleurs.

Ce livre est moins émouvant, moins passionné que celui de

M. Pierre Morane, signalé dans cette *Revue*, mais il éclaire et pénètre plus profondément la vie nationale d'un petit peuple qui est au N.-E. de l'Europe l'avant-garde de la civilisation. Ce qui ajoute à l'autorité de l'œuvre de M. Frederiksen, c'est la discrétion des allusions politiques : l'objectivité est ici un mérite.

M. F. est scandinave. Il glorifie les hommes de sa race non seulement d'avoir créé d'illustres et durables établissements en Normandie et en Angleterre, mais d'avoir porté aussi la culture occidentale en Finlande. Les Suédois, après les croisades belliqueuses des xe et xie siècles, se firent les éducateurs des Finnois ; ils furent les véhicules du catholicisme d'abord, qui préserva ces tribus contre l'orthodoxie byzantine, puis de la Réforme. Il est à l'éloge des deux groupes ethniques qu'ils se soient parallèlement développés et aient travaillé de concert à la prospérité de la patrie commune.

Cette prospérité a été gagnée au prix d'un effort continu contre la nature. La pauvreté du sol a forcé les hommes à se disperser, de sorte que dans les fermes isolées, s'est formée la classe des paysans propriétaires, classe moyenne qui n'a pu se constituer dans les régions voisines, occupées par les domaines des boïars ou les *rittergüter* allemands. Les Suédois semblent avoir introduit la communauté de village ; quant aux Finnois orientaux ou caréliens, ils pratiquèrent la cohabitation de plusieurs familles sous un même toit, comme les Slaves russes du Nord, ou peut-être comme les Slaves du Sud avec leur *zadruga*.

Les cultivateurs se partagent entre propriétaires, *torpare* ou métayers ou fermiers, et *inhysingar* prolétaires. Il s'en est fallu de peu que dans la portion cédée à la Russie, dès 1721, les seigneurs russes n'aient appliqué le servage. Alexandre Ier mit cette province sous le droit commun. Aujourd'hui, le Gouvernement russe, avec le concours de la Société de bienfaisance de Moscou, le plus actif instrument du panslavisme, encourage une tentative de colonisation orthodoxe, fort mal vue des indigènes.

L'agriculture finlandaise est florissante, surtout l'industrie laitière. M. Frederiksen regrette qu'en prohibant la margarine, on contraigne les Finlandais à consommer eux-mêmes leur excellent beurre qui en réduit d'autant l'exportation (p. 110). Une des plus riches sources de fortune pour le pays, est la forêt : ici l'auteur proclame la nécessité de la protection, après les abus dont le domaine forestier a été victime ; aussi est-ce un bienfait que la couronne s'en soit réservé le traitement.

L'industrie en Finlande a un bel avenir, grâce à l'utilisation des chutes d'eau, que sollicitent surtout les scieries, les fabriques de pâte de bois, etc. La législation industrielle finlandaise ferait envie à bien des pays qui se disent et se croient plus avancés : la protection des femmes et des enfants, l'assurance en cas d'accident de travail, sont

en vigueur. M. Frederiksen est sobre d'informations sur les organisations ouvrières : il est vrai que la classe ouvrière n'accapare guère que 4 o/o de la population totale.

L'industrie finlandaise serait gravement menacée par l'union douanière avec la Russie, qui médite de sacrifier cette industrie à la sienne propre. M. F. produit d'excellents arguments contre cette mesure, mais meilleurs ils sont, moins ils ont de chance d'être entendus.

En matière financière, la russification est peu redoutable, car la Russie gère ses finances avec une sévérité de principes, à laquelle M. F. rend hommage. Le crédit finlandais ne sera donc pas compromis, car, affirme l'auteur : « il n'est pas de pays en Europe qui ait de meilleures finances que la Finlande. » Chose curieuse, ce système excellent a fonctionné jusqu'en ces derniers temps (1901), sans Trésor central. Le principal revenu est fourni par les douanes et la plus grosse dépense est consacrée à l'instruction publique. L'expérience d'un impôt d'État sur le revenu, impôt progressif, a été mal conduite.

La Constitution finlandaise est « une machine lourde et compliquée » qui fonctionne toutefois mieux qu'on ne pouvait l'espérer, grâce à l'intelligence et au libéralisme des gouvernants et des gouvernés. A quoi serviraient désormais les critiques et les essais de réforme? L'ordre légal est détruit : « Croyons, s'écrie M. Frederiksen à la dernière page de son livre, que ceux qui règnent (à Saint-Pétersbourg) entendront la voix de la raison, de la loi, de la justice. » Cette voix ne sera entendue ni à Pétersbourg, ni ailleurs. La Finlande, telle que M. Frederiksen l'a présentée et décrite, ne sera bientôt plus qu'un souvenir, elle figure déjà au martyrologe des nations.

B. Auerbach.

Henri Cordier. **Histoire des relations de la Chine avec les Puissances Occidentales,** 1860-1900**. L'Empereur Kouang-Siu (Première partie 1875-1887). Paris, Alcan, 1902. Biblioth. d'Hist. contemp. 650 p., et tableau généalogique de la famille impériale de Chine.

Dans ce deuxième volume, M. Cordier reste fidèle à sa manière qui est celle de l'historiographe ou du chroniqueur (v. *Rev. crit.*, LII, p. 333). Le récit des événements est nourri au point d'en être étouffé par les archives de chancellerie, qui ne livrent pas toutefois les secrets de chancellerie : car M. Cordier ne reproduit guère que les pièces officielles, pour la plupart publiques, et l'inédit n'apporte guère de nouveau.

La période de douze ans, racontée ici, a été fort agitée, elle est remplie par la contestation de Kuldja, et surtout par la guerre du Tonkin à laquelle plus de la moitié de l'ouvrage est consacré.

Ce répertoire ou recueil se lirait avec plus d'intérêt et de fruit s'il se lisait avec plus de suite. Malheureusement, l'auteur s'asservit à la chro-

nologie et morcèle ses chapitres en notices sans cohérence : par exemple le traité brésilien s'intercale (p. 224) en pleine affaire du Tonkin ; la question religieuse est amorcée au chapitre VII (vicariat du Kansou) reprise et développée aux chapitres XXVIII et suivants.

On surprend trop rarement l'opinion de l'auteur ; on regrette d'autant plus cette modestie que les jugements de M. C. sont à la fois objectifs et dûment motivés.

M. C. insinue que la France pécha peut-être par imprudence ou par excès de générosité en préservant la Chine et la Russie d'une guerre à propos de l'affaire de Kuldja. « A son humble avis » (p. 212) les troupes russes étaient insuffisantes contre les forces chinoises, et celles-ci, demeurées intactes, ont pu se jeter sur le Tonkin.

Dans l'histoire du Tonkin M. C. ne craint pas de signaler les erreurs de conduite imputables soit à nos diplomates, soit à nos militaires. Il constate — et c'est un avertissement digne d'être médité — que des malentendus et des conflits sont nés de fausses traductions ou interprétations de documents (p. 456) ; croirait-on que dans les traités le nom de Tonkin signifie pour les Chinois la ville de Hanoï (*Cour de l'Est*), pour les Français le pays entier ? De même les termes du traité Fournier (traité de Tientsin du 11 mai 1884) furent différemment compris de part et d'autre. Mais le tort principal consiste à faire dégénérer la question tonkinoise en question chinoise : la responsabilité de ce faux pas retombe sur M. Bourée. M. C. qualifie très sévèrement ce ministre (p. 380) et justifie la disgrâce dont il fut l'objet. Il est déplorable que son successeur, M. Tricou, n'ait point gardé la direction des événements en Extrême-Orient : ses dépêches montrent avec quelle clairvoyance il appréciait l'état réel de l'Empire chinois dont le gouvernement français s'était singulièrement exagéré la puissance (p. 396).

A propos du Protectorat religieux, M. C. maintient avec fermeté ce qu'on peut appeler la tradition nationale. Il ne discute pas l'utilité et le prestige de l'institution ; il estime qu'il faut à la chinoise sauver la face. Mais ce qui se dégage des documents eux-mêmes, c'est que le Protectorat français est battu en brèche non seulement par les autres nations dont les griefs sont bien fondés, mais par le Saint-Siège lui-même et par les protégés surtout. En 1878, Léon XIII crée un vicariat apostolique au Kan-sou en négligeant de prévenir le représentant de la France à Pékin (p. 137 s.). En 1885, l'envoi spontané d'un nonce à Pékin, avec une lettre du Saint-Père à l'Empereur de la Chine, provoqua des menées contre le protectorat religieux de la France et une négociation directe entre la Chine et la Curie par l'intermédiaire d'un aventurier anglais (p. 597 sq.). Enfin, dans l'épisode du déplacement de la cathédrale de l'Est ou Pé tang le procureur des lazaristes, l'abbé Favier, « avec une rare désinvolture » signe une convention pour céder cet emplacement. « On peut s'étonner, écrit M. C. (p. 615) que ce missionnaire que ne recommandaient ni ses grandes vertus

personnelles, encore moins sa science, dont les qualités étaient celles non d'un prêtre, mais d'un homme d'affaires retors, ait été accepté plus tard par notre gouvernement comme évêque de Pé-king ; procureur fort bien, vicaire apostolique, point. » Les peu honorables incidents qui ont suivi la prise de Pékin par les Alliés ont remis en vedette le nom de Mgr Favier.

L'on trouvera ainsi, en parcourant ce gros volume, souvent dissimulées entre des pièces documentaires, quelques notes personnelles ou des portraits de diplomates européens et chinois (La España p. 12 s., Li Foung-Pao p. 136, Tchang Tchi T'oung p. 157, etc.) sans parler du *curriculum vitæ* des agents de premier et second ordre qui ont figuré peu ou prou dans ces épisodes [1].

Le troisième volume, l'*Empereur Kouang-Siu*, 2e partie, 1888-1902 (598 p.), est composé sur le même plan que ses deux aînés. Il termine l'ouvrage par un copieux index alphabétique de 30 pages.

B. A.

Maurice Courant. **En Chine.** Mœurs et institutions. Hommes et faits (Biblioth. d'Hist. Contemp. Paris, Alcan 1901, II-275 p.)

En attendant que la Chine daigne spontanément se révéler elle-même, de rares Européens ont su, selon l'expression de M. Courant, « se faire une éducation complète, une âme d'Asiatique », pour pénétrer les habitudes et les pensées du monde chinois. M. C. qui a séjourné dans le pays, qui en possède la langue, qui la professe, ne s'amuse pas à noter les traits de mœurs singuliers qui étonnent les globe-trotters passagers ou les apprentis diplomates. Il s'attache aux formes de la vie sociale : les chapitres qu'il consacre à cette étude : *Les commerçants et les corporations, les Associations, la Femme dans la famille et dans la Société, le Théâtre*, sont les plus substantiels de son livre.

L'on ne peut dire qu'il y ait en Chine une vie publique au sens que nous l'entendons chez nous, mais la vie sociale y est intense. La communauté est l'organisme essentiel et primordial de la Chine : famille, clan quasi féodal, qui subsiste encore, loin du pouvoir central ; commune florissante surtout dans le Nord, corporation. Le Chinois naît mutualiste et syndiqué. Ces institutions, ces groupes, dont la solidarité est le moteur, ne s'enchaînent pas avec toute la plasticité désirable dans le cadre de l'État, d'où des conflits avec la loi et l'autorité, dont M. C. signale un curieux exemple : c'est le *ti-pao*, l'agent de l'admi-

---

1. P. 160. Brandt, min. de Chine. P. 291. Le Myre de Vilers, *licencié* (?). P. 341, lire *obscurcies* au lieu de *observées*. P. 552. carrière de Cogordan arrêtée en 1886.

nistration en face du *self-governement* local. Cette société chinoise qui apparaît comme immuable et fixée est étrangement inquiète.

L'élément stable par excellence, la monade sociale, est la famille, et dans la famille, la femme. La fonction de la femme est uniquement familiale, si bien que son nom pour le monde est celui même de sa fonction, sœur, bru, etc. M. C. décrit la condition des femmes de toutes classes, depuis celles dont on déforme le pied — M. C. ne trouve pas la raison de cet usage — jusqu'à celles qu'on vend pour les bateaux de fleurs. On dirait, d'après les détails et anecdotes sur l'éducation, le mariage, le ménage, qu'il a reçu confidence des secrets du gygnécée.

Il est un monde en marge de la société et qui, au dire de M. C., représente ce qu'on appelle « le monde » chez nous — c'est celui du théâtre. Si acteurs et amateurs forment une élite — une élite de déclassés ou de bohèmes — le théâtre lui-même ne semble pas refléter les conceptions morales et sociales du peuple chinois, il s'est atrophié depuis la chute de la dynastie mongole ; il ne s'est point incorporé à la civilisation confucianiste qui l'a précédé d'un millier d'années ; il est en revanche un divertissement des plus goûtés et que les familles les plus orthodoxes s'offrent à huis clos.

Après la question sociale, M. C. aborde la politique d'actualité, *le Coup d'État* réformiste de 1898, *la situation dans le Nord en 1900*, *Étrangers et Chinois*, tous sujets rebattus par les publicistes. Le récit des événements importe moins que l'opinion d'un observateur aussi informé que M. C. M. C. reconnaît (p. 190) la tolérance des Chinois ; mais il confesse aussi que l'idéal chrétien, du jour où il est apparu dans sa sincérité et son intransigeance, répugne absolument à l'âme chinoise. Les Jésuites avaient respecté les rites et y avaient assimilé le christianisme ; les Dominicains, moins souples, mais plus catholiques, gâtèrent cet heureux compromis, ce que déplore M. Courant.

Aussi que propose-t-il ? Pour modifier l'esprit chinois, si cela est possible, il n'y a que l'éducation, l'œuvre des Jésuites du XVII^e siècle reprise et transformée par les missionnaires contemporains (p. 245). C'est de l'œuvre des missions, écoles, hôpitaux, etc., que M. C. attend — et son chapitre final n'est que le développement de cette thèse — la rénovation de la Chine et subsidiairement le progrès de l'influence française qui se confond — bon gré mal gré — avec la propagande catholique. Conclusion étroite et qui rendrait platonique l'enseignement de M. C. à l'Université et près la Chambre de commerce de Lyon.

B. AUERBACH.

I. Ludovic Legré. **L'indigénat en Provence du Styrax officinal. Pierre Pena et Fabri de Peiresc.** Marseille, 1901, in-8°, 23 pages.

II. Ludovic Legré. **La botanique en Provence au XVI° siècle. Louis Anguillara, Pierre Belon, Charles de l'Escluse, Antoine Constantin.** Marseille, 1901, in-8°, 195 pages.

Depuis l'époque de la Renaissance, la Provence a compté de nombreux botanistes indigènes et a été visitée par des botanistes étrangers non moins nombreux; la richesse de sa flore, à la fois alpestre et méditerraéenne, explique les vocations qui sont nées sur cette terre bénie, et elle fait comprendre, en même temps que sa situation géographique, les explorations que tant de savants y sont venus faire des pays les plus éloignés. Et cependant personne jusqu'ici n'avait essayé de faire connaître les botanistes, qui sont nés dans cette province, durant les trois derniers siècles, ou qui y sont venus étudier les plantes indigènes. M. Ludovic Legré a eu la pensée généreuse et patriotique de réparer cet oubli vraiment inexplicable, et depuis plusieurs années il a entrepris de faire l'histoire des savants qui ont successivement étudié la flore provençale. Il a débuté par une étude excellente : *Pierre Pena et Mathias de Lobel*, à laquelle sont venues rapidement s'en ajouter d'autres, quelques-unes fort importantes [1]. Des deux publications que j'annonce aujourd'hui, la seconde offre également un intérêt considérable.

I. La question de l'indigénat en Provence du Styrax officinal a-t-elle été soulevée, en 1896, par la publication de la brochure de M. Tamizey de Larroque : *Deux jardiniers émérites?* J'avoue que je ne l'aurais pas soupçonné, et en l'affirmant, M. L. L. me semble avoir accordé une importance qu'il n'avait pas à un simple article de journal. Il y a plus; en dépit de la citation qu'il a faite, dans une note, d'une assertion aventurée de Feuillet de Conches, je ne pense pas que Tamizey de Larroque ait jamais cru qu'à Peiresc revenait l'honneur d'avoir acclimaté en France le styrax officinal ou aliboufier. Il connaissait trop bien le passage où Gassendi dit expressément que le styrax se trouve auprès de Beaugentier. Il savait non moins bien que,

1. Voici le titre des principales publications de M. L. L. :
1° *La Botanique en Provence : Pierre Pena et Mathias de Lobel*. 1899, in-8°.
2° *id. Hugues de Solier*. 1899, in-8°.
3° *id. Félix et Thomas Platter*. 1900, in-8°.
4° *id. Léonard Rauwolf. — Jacques Raynaudet*. 1900, in-8°.
5° *Un botaniste flamand au* XVI° *siècle :* Valerand Dourez. 1900, in-8.
6° *Notice sur le botaniste provençal Jean Saurin de Colmars*, 1647-1724. 1899, in-8.
7° *La Botanique en Provence au* XVIII° *siècle : Pierre Forskal et la Florula Estaciensis*. 1900, in-8°.
8° *La Botanique en Provence : Le frère Gabriel, capucin*. 1900, in-8°.

dans une lettre du 25 février 1604, Peiresc dit à de l'Escluse qu'il voulait « tascher de s'esclairer entièrement du styrax, lequel à ce qu'en escrit M. Pena croist en ce pays ». Il n'ignorait pas davantage que, dans une autre lettre du 15 février 1605, le grand érudit provençal invitait le botaniste néerlandais à venir à Beaugentier, où il voulait « lui faire remarquer… le styrax qui y croist en grande abondance ». Si Tamizey de Larroque avait, par impossible, pu oublier ces lettres qu'il avait copiées depuis longtemps, elles lui seraient revenues en mémoire, quand il en entendit citer ces passages dans une conférence sur Peiresc, faite devant lui et revue par lui en 1894 [1]. Il savait également que le « Styrax de M. Pena (ou) aliboufier » figurait dans la liste des « plantes trouvées par Peiresc, sur le terroir de Beaugentier » et envoyées par lui à de l'Escluse, liste publiée en 1895, dans la *Revue des langues romanes*. Il n'est donc pas admissible qu'il ait pu ignorer en 1896, que le Styrax était indigène en Provence, et c'est par pure inadvertance qu'il a paru accepter l'erreur commise par Feuillet de Conches [2]. J'ajouterai que l'indigénat du Styrax en Provence [3] n'a jamais été mis en doute par quiconque a eu la moindre connaissance de la flore de cette province, puisque cet arbuste figure depuis trois siècles dans tous les ouvrages qui lui ont été consacrés. La question que M. L. L. a prétendu résoudre n'existe donc pas ; mais cela ne veut pas dire que sa brochure soit inutile ; elle se lit non sans profit et il l'a enrichie de notes instructives [4]. J'ajouterai qu'elle jette un jour nouveau sur un des épisodes les plus curieux des rapports de Peiresc avec de l'Escluse.

II. Il n'y a rien de superflu dans la seconde des deux publications de M. L. L., et les amis de l'histoire de la Botanique en liront toutes les parties avec un véritable intérêt. Elle se compose de quatre études différentes, dont les trois premières se rapportent à des botanistes étrangers à la Provence : Louis Anguillara, Pierre Belon et Charles

---

1. *Fabri de Peiresc, humaniste, archéologue, naturaliste*. Aix, in-8°. Qu'il me soit permis de profiter de l'occasion pour corriger une faute qui a passé du ms. de la Méjanes dans mon étude. P. 61, au lieu des « Maximiens » il faut « mariniers ». — A la note 1 de la p. 62, il faut aussi 1605, non 1603.

2. L'erreur singulière de Feuillet de Conches vient de Requier (*Vie de Nicolas-Claude Peiresc*, p. 244), qui fait importer par Peiresc, outre le Styrax, le lentisque, autre arbuste de la flore provençale.

3. On pourrait admettre à la rigueur que le *Styrax officinale*, arbuste de la région méditerranéenne orientale, a été importé par les Arabes en Provence ; mais ce ne peut-être là qu'une hypothèse, qui n'a rien à voir avec Peiresc.

4. Dans la note 2 de la page 6, par exemple, M. L. L. citant l'art. de *Aliboufier* du *Dictionnaire général de la langue française* (arbre de Java qui produit le benjoin », demande avec raison » pourquoi les auteurs du Dictionnaire n'ont pas mentionné de préférence le *St. officinale ;* j'ajouterai qu'ils n'auraient dû mentionner que celui-ci, et l'erreur est d'autant moins explicable que Littré avait défini l'*Aliboufier* « nom vulgaire du Styrax officinal », et s'était bien gardé d'attribuer ce vocable à d'autres espèces du Styrax.

de l'Escluse, et la quatrième à un provençal, Antoine Constantin. Anguillara fit, il l'affirme, « de lointains et périlleux voyages »; mais il ne nous renseigne ni sur leur époque ou leur durée, ni sur les contrées qu'il visita; M. L. L. s'est efforcé d'en reconstituer les divers itinéraires et ses hypothèses sont très acceptables; mais il n'a pu rien découvrir sur l'arrivée d'Anguillara en Provence; les indications que le botaniste italien donne sur la flore de cette province dans les « parères » ou avis envoyés à ses correspondants sont le seul indice qu'il a dû y venir. Le plus ancien de ces parères est de 1559; M. L. L. en conclut que le voyage d'Anguillara en Provence est antérieur à cette date, ce qui est vraisemblable; mais peut-on dire qu'il y a fait un long séjour parce qu'il cite un ou deux mots indigènes? Cela me paraît inadmissible. Quoi qu'il en soit, Anguillara indique, dans ses *Simplici*, onze plantes comme croissant en Provence; l'identification que M. L. L. a faite de six d'entre elles, paraît évidente; on peut admettre aussi celle qu'il a donnée de trois autres, ainsi, à la rigueur, que l'identification proposée par le Dr Saint-Lager du *Poligala* avec la *Coronilla minima;* mais il n'a rien trouvé pour le *Polirizo* de Pline et je doute qu'aucun botaniste soit plus heureux que lui.

La vie de Pierre Belon est connue et ne présente aucune des incertitudes qu'offre celle d'Anguillara; aussi M. L. L., n'en a-t-il rien dit ou à peu près, et il s'est borné à étudier les plantes que le botaniste manceau donne comme indigènes en Provence, affirmation qui seule rend vraisemblable qu'il l'ait visitée, car il n'affirme nulle part qu'il y soit allé; mais ici, tant les renseignements sont vrais et nombreux, la vraisemblance devient certitude. M. L. L. suppose même que Belon a dû faire un long séjour en Provence et en particulier à Marseille, à cause du grand nombre de noms de poissons qu'il indique comme marseillais. L'argument ne me convainc pas; Millin, dans son *Voyage dans le Midi*, a donné la liste d'un aussi grand nombre de noms provençaux de poissons, et cependant il n'a fait qu'un séjour assez court dans la région. L'identification des vingt plantes que Belon a mentionnées comme croissant en Provence ne présentait, à part deux ou trois, guère de difficulté, à cause de la ressemblance des noms anciens et des modernes, ainsi que de l'exactitude des descriptions que Belon a données de quelques-unes; la grande connaissance que M. L. L. possède de la nomenclature et des ouvrages botaniques du XVIe siècle lui a permis de les déterminer toutes avec une grande vraisemblance [1].

1. Il est évident, p. 44, que Pincervin ne vient pas de *Spina cervina*, mais de *Pinus cervinus*. A cette même page, M. L. L. me paraît avoir accepté trop facilement les assertions de Belon; il identifie Rochabruna avec Roquebrune près Monaco et Lespecie avec La Spezzia; mais alors Rochabruna ne peut être, comme le dit

Le chapitre consacré à Charles de l'Escluse offre un intérêt tout particulier; ce n'est pas que de l'Escluse ait décrit un grand nombre de plantes provençales; M. L. L. n'en a relevé que quatorze dans ses ouvrages; ce n'est pas non plus que le botaniste artésien ait herborisé longtemps en Provence; il y a fait seulement une assez courte excursion pendant qu'il étudiait à Montpellier et en a traversé rapidement le nord-ouest, quand il quitta cette ville pour retourner dans son pays; ce qui fait l'intérêt de l'étude de M. L. L., c'est qu'il a refait l'histoire des rapports de l'Escluse avec le grand érudit Peiresc. Ces rapports n'étaient pas inconnus sans doute; mais M. L. L. les a fait mieux connaître, et on trouve dans son étude, outre les lettres déjà publiées des deux correspondants, deux lettres de Peiresc, restées ignorées de son patient éditeur. Il n'était pas difficile d'identifier les quatorze plantes indiquées par de l'Escluse comme provençales; mais M. L. Legré ne s'est pas borné à une simple identification; il a mentionné avec soin tout ce que le célèbre botaniste a dit de chacune d'elles, en quelle localité il les avait trouvées, quels efforts il avait dû faire pour se les procurer; enfin il rappelle, à l'occasion, ce qu'ont écrit sur quelques-unes d'entre elles les floristes contemporains.

De l'Escluse avait demandé des plantes à Peiresc, et celui-ci en avait envoyé beaucoup à son illustre correspondant. Nous avons une liste des desiderata de l'Escluse et une des envois de Peiresc; dans l'une et l'autre, en face des noms latins de l'époque, Peiresc a mis les noms vulgaires ou provençaux [1]. J'ai essayé autrefois d'identifier ces plantes; M. L. L. l'a tenté à son tour. Quand le nom latin et le nom provençal n'ont pas changé, l'identification se fait d'une manière à peu près certaine; mais quand l'un ou l'autre ou tous deux ne sont plus les mêmes, on comprend que la détermination ne saurait être qu'hypothétique. C'est le cas en particulier pour quatre plantes, auxquelles M. L. L. et moi avons attribué des noms différents, tandis que pour l'identification des vingt-sept ou vingt-huit autres nous sommes d'accord, ce qui permet de supposer que pour celles-ci l'identification est en général exacte [2]. Il n'y a pas lieu aussi de s'y arrêter; il n'en est pas de même des quatre premières. De l'Escluse avait demandé à son correspondant le *Narcissus medioluteus*, le *Rhamnus* et la *Thymelea*, auxquels Peiresc donne respectivement les noms de *Judioüves* (*Judiéuvo*), d'*Aigue Sponche* (*Aigos-esponcho*) et de *Bouffe-Galine*. M. L. L. voit dans la première le *N. Tazetta*, dans la seconde le *Rhamnus Alaternus* et dans le troisième le *Dæphne Gnidium*. Pour les floristes du

---

Belon, « près de Lespecie ». J'ajouterai que *Sondre* et encore moins *Soudre* ne peuvent être des mots italiens et que *Salvestrille* — lire *Salvestrilla* ou *Selvastrella* — ne paraît pas plus que le prétendu *Sondro*, désigner le *R. Alaternus*.

1. Il faut remarquer que Peiresc a francisé presque tous ces noms.

2. M. L. L. a avec raison donné en hésitant celle de la *Centonica* avec la *Santolina Chamaecyparissus*.

xvi[e] siècle, dit-il, le *N. Medioluteus* est le *N. Tazetta*, et c'est à celui-ci que Mistral attribue encore le nom de *Judiéuvo*. De l'Escluse ne se sert point dans son *Historia plantarum* de la dénomination *N. Medioluteus*, et toutes les Flores de l'arrondissement d'Aix, ainsi que le lexicographe Avril, donnent au *N. Poeticus* le nom de *Judiéuvo* et ne parlent point du *N. Tazetta*, étranger à cette région; c'est pour cette raison aussi que j'ai identifié cette plante avec le *N. Poeticus* et non avec le *N. Tazetta;* mais on voit combien la question reste obscure. Celle du *Rhamnus* ne l'est pas, je crois. M. L. L. l'a identifié avec le *R. Alaternus*, dont le nom provençal serait, d'après Mistral, *Aigo esponcho;* mais c'est au nerprun purgatif (*R. Catharticus*) que Mistral attribue ce nom, et comme l'exemple qu'il cite s'applique à une plante épineuse, celle-ci ne saurait être le *R. Alaternus;* mais rien ne prouve non plus que ce soit le *catharticus;* bien au contraire; en effet, toutes les flores d'Aix donnent à l'*Hippophae rhamnoïdes* le nom d'*Aigo espouncho* ou *pounicho* et le *Rhamnus II* de l'Escluse n'est autre que cet arbuste, il y a donc bien des raisons de croire que c'est bien de lui et non d'un nerprun qu'il est question dans la liste des plantes demandée par le correspondant de Peiresc. Quant au *Thymelea* ou *Bouffe-galine*, comme ce dernier mot est inconnu aujourd'hui, un des éléments de détermination fait défaut; mais l'Escluse paraissant ne donner qu'au *Daphne Gnidium* le nom de *Thymelea*, c'est probablement cet arbuste, ainsi que le suppose M. L. L., que le botaniste artésien avait en vue [1]. Avec l'*Acer montanum* ou *Agast* nous nous retrouvons dans l'incertitude; M. L. L. a vu dans cet arbre l'*A. monspessulanum* parce que Mistral donne à celui-ci le nom d'*Agast* [2]; mais ce nom étant attribué par Castagne-Derbès et de Pontvert à l'*A. campestre*, c'est avec ce dernier que j'ai cru devoir identifier l'arbre de Peiresc. Seulement comme l'*A. montanum* n'est ni l'*A. canmpestre*, ni l'*A. monspessulanum* de nos jours, mais probablement l'*A. pseudo-platanus*, on voit que la question est à peu près insoluble.

Les botanistes dont il vient d'être question étaient étrangers à la Provence, celui auquel M. L. L. a consacré sa quatrième étude, Antoine Constantin, était né à Senez et partant originaire de cette province. C'était, il est vrai, plutôt un pharmacopole qu'un botaniste véritable; médecin de profession, il avait conçu le dessein généreux de substituer aux remèdes coûteux, importés des pays lointains, des

---

1. M. L. L. traduit *Bouffe-galine*, nom vulgaire, d'après Peiresc, de la *Thymelea*, par « qui fait enfler les poules » ; c'est là, je crois, un faux sens. *Bouffe-galine* ne peut signifier que « enfle galline » ou mieux « mange galline », employé au sens propre ou par antiphrase.

2. Mistral donne (*Trésor*, I, 45) *Agast* et *Argelabre* comme les noms de l'*Acer Monspessulanum;* mais (*Ibid*, I, 128) il attribue le nom *Argelabre* à l'*Acer campestre* et renvoie à *Agast*. Il est bien possible que les deux espèces portent l'une et l'autre le nom d'*Agust*.

remèdes indigènes. « En Provence, dit-il, croisssent toutes les plantes propres à guérir les maladies auxquelles les Provençaux peuvent être sujets »; inutile donc d'aller chercher à l'étranger des simples inutiles, puisqu'on en a près de soi d'aussi efficaces. Ce sont ces simples qu'Antoine Constantin s'est proposé de faire connaître; mais il n'a pas publié en entier la « Pharmacie provinçiale et familière » qu'il avait conçue, il n'a donné que le livre des plantes laxatives ou qu'il regardait comme telles : purgatifs énergiques, purgatifs anodins et « médicaments qui, outre ce qu'ils purgent le corps, ont aussi quelque pouvoir de le nourrir. » Tels la plupart des fruits et des légumes connus de tout le monde. A. Constantin compte une vingtaine de purgatifs énergiques et dix à douze anodins; écrivant pour le peuple, il n'emploie pour désigner les remèdes dont il parle que leurs noms français et parfois provençaux. L'identification des plantes ainsi désignées est facile pour toutes celles dont les noms vulgaires sont restés les mêmes ou s'appliquent seulement à des espèces bien déterminées; mais il n'en est pas de même pour les plantes dont les dénominations peuvent désigner des espèces différentes; aussi parfois M. L. L., malgré sa sagacité, n'a pu se prononcer[1]; il est évident, en effet, qu'on ne saurait dire, par exemple, quelle espèce de fumeterre A. Constantin indique comme doucement purgative, puisqu'il ne la désigne par aucun caractère particulier. Toutefois le nombre de plantes pour lesquelles l'incertitude existe ainsi n'est pas considérable et, à part deux ou trois, M. L. L. a pu identifier toutes les espèces mentionnées par le pharmacopole provençal. A. Constantin avait donné une suite à son traité des médicaments purgatifs, mais il mourut avant de la publier. Peiresc qui eut connaissance du manuscrit, lui chercha un éditeur — ce fut le médecin René Moreau; — mais au dernier moment l'accord n'eut pas lieu, et l'œuvre de Constantin n'a point vu le jour. Doit-on beaucoup le regretter? J'en doute un peu; en tout cas elle n'eût pas plus que la première partie sauvé son nom de l'oubli, d'où M. L. Legré vient de le tirer. L'étude qu'il lui a consacrée termine dignement son nouveau volume de *La Botanique en Provence* au XVIe siècle; c'est un travail aussi consciencieux que savant et qu'il faut d'autant plus louer qu'il est bien écrit et montre quel intérêt peut présenter l'histoire trop dédaignée en France des sciences naturelles et de leurs anciens représentants.

Ch. J.

---

1. Par exemple pour la seconde espèce d'absinthe, dont il se demande s'il faut y voir la *Santolina chamaecyparissus*, ou l'une des *Artemisia camphorata, campestris, glutinosa* ou *gallica*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 janvier 1903.

M. Philippe Berger, président sortant, et M. Georges Perrot, président élu pour l'année 1903, prononcent les allocutions d'usage.

L'Académie procède à la nomination des commissions suivantes :

Ecoles d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Paris, Foucart, Weil, Meyer, Boissier, Collignon et Cagnat.

Ecole française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Clermont-Ganneau, Hamy et Barth.

Prix de numismatique Allier de Hauteroche : MM. Schlumberger, A. de Barthélemy, Babelon et de Vogüé.

Prix extraordinaire Bordin et *prix Saintour* : MM. Oppert, Barbier de Meynard, Clermont-Ganneau, Senart, Barth, Berger.

Prix Brunet : MM. Delisle, de Lasteyrie, Picot et Omont.

Prix Bordin (*Histoire Auguste*) : MM. Boissier, Cagnat, Bouché-Leclercq, Héron de Villefosse.

Prix Bordin (*Sentiments des Romains à l'égard des Grecs pendant la période républicaine*) : MM. Boissier, Croiset, Bouché-Leclercq, Cagnat.

Prix ordinaire ou du budget : MM. Senart, Barth, Bréal, Oppert.

M. Philippe Berger donne lecture d'une lettre de M. Gauckler sur le sarcophage anthropoïde peint, récemment découvert par le R. P. Delattre et qui représente une prêtresse. M. Gauckler en rapproche deux autres statuettes revêtues du même costume et dont l'une a été découverte dans une officine de potier, près de Tunis.

M. Héron de Villefosse communique un rapport du R. P. Delattre sur la découverte de plusieurs sarcophages en marbre blanc dans les fouilles de la nécropole punique voisine de Sainte-Monique.

Séance du 9 janvier 1903.

L'Académie fixe au 13 février la discussion des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Alexandre Bertrand.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture des lettres de candidature de MM. Élie Berger, Emile Chatelain, Edouard Chavannes et Maurice Croiset.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Fondation Stanislas Julien : MM. Senart, Barth, Oppert et Barbier de Meynard.

Prix J.-J. Berger : MM. Delisle, Longnon, R. de Lasteyrie, Omont, Valois et Lair.

Prix Auguste Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, A. de Barthélemy, le duc de La Trémoïlle.

Prix Honoré Chavée : MM. Bréal, d'Arbois de Jubainville, Senart et Leger.

Sont nommés membres de la commission du prix Osiris (Institut) : MM. Delisle et Perrot.

M. Heuzey fait une communication du sceau de Goudéa. Il étudie le cachet du chef chaldéen, véritable sceau officiel, dont la trace est restée imprimée sur des bulles d'argile, provenant des dernières fouilles de M. de Sarzec. Goudéa y est figuré rendant hommage à une divinité dont le symbolisme est des plus complexes. C'est un dieu assis, tenant deux vases magiques, d'où les eaux jaillissent spontanément. Un jet intermédiaire les fait communiquer entre eux, tandis que trois autres flots retombent, aux pieds du trône, dans autant de vases semblables, d'où ils rebondissent de nouveau en doubles jets. L'étude comparée des attributs et des symboles afférents à ce personnage divin prouve que ce doit être le dieu Ea, considéré comme le maître de l'élément humide. Sur le même cachet, le cartouche de Goudéa est supporté par un quadrupède ailé à tête de serpent, coiffé de la tiare à deux cornes des divinités chaldéennes, et présentant la plus grande ressemblance avec les dragons fantastiques d'un gobelet à libation déjà connu. La finesse de l'empreinte est remarquable; elle témoigne d'une rare délicatesse de dessin chez les graveurs de cylindre à cette époque.

(*A suivre*).

Léon Dorez

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 26 janvier — 1903

Drumann, **Geschichte Roms in seinem Uebergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung.** Zweite Auflage herausgegeben von P. GROEBE. — Zweiter Band. — Berlin, 1902, Verlag von Gebrüder Borntraeger, in-8°, de 569p. — Prix : 12 Mark.

J'ai précédemment annoncé la publication de cette nouvelle édition de l'ouvrage de Drumann. Le présent volume comprend les Asinii, les Caecilii, les Calpurnii, les Caninii, les Cassii, les Claudii, les Coelii, les Cornelii, et les Cornificii. Quelques-unes de ces monographies sont très étendues. Je signalerai notamment celles de P. Clodius (p. 172-309) et de Sylla (p. 364-432). D'autres paraissent un peu courtes; mais cela tient au plan de l'auteur, qui a dû, pour éviter des répétitions trop fréquentes, sacrifier de parti pris certains personnages au profit de leurs contemporains. Le texte primitif a été scrupuleusement respecté ; c'est à peine si par endroits un mot a été ajouté. Tout l'effort de la révision s'est porté sur les notes. M. Groebe ne s'est pas contenté de rectifier, d'après des éditions plus récentes et meilleures, les textes cités, et de mentionner les travaux que Drumann ne pouvait pas connaître. Il a, en outre, redressé un assez grand nombre d'erreurs, et j'ai constaté que ce travail de mise au point a été fait avec le grand soin. Il a joint en appendice quelques notes plus développées sur diverses questions de détail. P. G.

A. Rolando. **Cronologia Storica : Roma fino al termine dell' Impero d'Occidente.** Paravia et Cie, 1899.

L'ouvrage de M. Rolando fait partie d'une collection que publie la librairie italienne G. B. Paravia et Cie sous le titre général de *Cronologia Storica*. Cette collection est divisée en trois grandes sections, intitulées : l'Orient ; — la Grèce et Rome ; — l'Occident ; chacune de ces sections est subdivisée en plusieurs volumes ; la *Roma* de M. Rolando est un des volumes de la seconde section.

Par sa nature même, un tel livre est surtout un instrumen tde travail. Il faut remercier M. Rolando d'avoir élargi très sensiblement le cadre habituel des *Chronologies*. Il ne s'est pas contenté, en effet, d'indiquer à leur date les événements les plus importants de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la disparition de l'empire d'Occident ; il a souvent interrompu cette liste de faits soit pour mentionner les transformations intérieures de l'État romain, soit pour tracer à grands traits le tableau de l'empire et pour mettre en lumière les principaux caractères du gouvernement impérial. Si ce livre est moins détaillé que les *Fasti Romani* de Clinton et la *Chronologie de l'Empire Romain* de Goyau, il est cependant, à certains égards, plus développé.

Les qualités indispensables d'une œuvre de ce genre sont d'être complète et toujours exacte. Il faut qu'un tel instrument de travail se suffise à lui-même et puisse être consulté en toute sécurité. La *Roma* de M. R. ne répond pas toujours à cette double nécessité. Nous signalerons d'abord un inconvénient, dont M. R. n'est pas responsable, parce qu'il est sans doute inhérent au plan général de la *Cronologia Storica*, mais qui n'en est pas moins fort grave. Sous prétexte que la *Cronologia* comporte d'autres volumes relatifs à l'Orient et à la Grèce, les luttes des Romains contre les peuples de l'Orient et de la Grèce sont signalées en quelques lignes, et le lecteur est renvoyé pour plus de détails aux autres volumes de la collection. Ainsi, il faudrait se procurer les ouvrages intitulés : *Grecia, Persia e Stati Affini*, *Arabia e Stati Maomettani*, etc. Il eût été beaucoup plus simple, nous semble-t-il, de reproduire ici les quelques pages déjà consacrées ailleurs à ces événements.

Ce dont M. R. est personnellement et directement responsable, ce sont les lacunes et les erreurs dont son livre n'est pas exempt. Nous ne citerons que les plus importantes. P. 65. Annibal traverse l'Èbre « *verso i Paesi Baschi* »? ? — P. 93. Il n'est pas fait la moindre allusion, dans le paragraphe qui traite des réformes de C. Gracchus, aux fondations de colonies. — P. 117. Le consulat de César est mentionné en quatre mots : « *Cesare ottiene il consolato.* » C'est trop peu. — P. 181, note 2. C'est une grave erreur de prétendre que la puissance et l'influence des prétoriens furent surtout considérables

à partir de Septime Sévère, puisqu'au contraire cet empereur porta aux cohortes prétoriennes les coups les plus sensibles. — P. 182-183. L'auteur ne signale, sous le règne de Vespasien, ni l'incendie de Rome, ni les campagnes contre Civilis et les Bataves, ni les travaux publics que cet empereur fit exécuter. — P. 213. M. R. écrit : « Les légions d'Afrique proclament empereur M. Antonius Gordianus ; » c'est là une inexactitude absolue ; Gordien fut proclamé par les provinciaux de l'Afrique proconsulaire ; bien loin de le soutenir, la légion d'Afrique, commandée par Capellien, marcha contre lui, le renversa et se livra aux plus cruelles représailles.

Outre ces lacunes et ces erreurs, qui nous semblent indéniables, nous trouvons dans le livre de M. R. des affirmations fort sujettes à caution. P. 12 : à l'origine, la « *plebs* » est formée par les clients des patriciens ! — P. 17 : que peut bien signifier la phrase : *Il senato elegge i principali magistrati*, quand il s'agit des premières années de la République ? — P. 152. Où M. R. a-t-il vu qu'outre les deux provinces de Germanie supérieure et de Germanie inférieure, *anche della regione oltre il Reno siasi costituita una provincia di Germania ?* etc., etc.

J. Toutain.

Martyrologe de la sainte Église de Lyon, texte latin inédit du XIII[e] siècle, transcrit sur le manuscrit de Bologne et publié avec préface, appendices, notes et table onomastique, par J. Condamin et J.-B. Vanel. Tiré à trois cents exemplaires. Lyon et Paris, Vitte, 1902, XXXII-177 pp. et 2 pl. in-8.

Le manuscrit publié par MM. Condamin et Vanel est aujourd'hui le ms. 925 de l'université de Bologne. Il a été copié entre 1221 et 1226, mais son texte a été compilé avant 1163, par un prêtre de la primatiale de Lyon, nommé Étienne. Le manuscrit a été légué à Bologne par Benoît XIV et celui-ci devait le tenir de son ami, le cardinal de Tencin. Le fond du texte est emprunté au martyrologe d'Adon, que le compilateur a résumé et qu'il a complété à l'aide du martyrologe dit de Bède et Florus. Les éditeurs pensent que le martyrologe hiéronymien a été consulté ; c'est plus douteux. Le texte est reproduit avec son orthographe. A la suite, trois appendices : 1° un martyrologe déduit de l'obituaire de la collégiale Saint-Just, XIV[e] siècle ; 2° une *Oratio ad poscenda sanctorum suffragia*, copiée par dom Estiennot d'après un manuscrit de l'abbaye de Saint-Pierre à Lyon ; 3° trois litanies tirées du manuscrit de Bologne. L'*Oratio* est très curieuse. Elle est en forme de litanies développées, comme les aimait la piété irlandaise (cf. *Book of Cerne*, éd. Kuypers, n[os] 1, 15, 29 et p. 221). Cette prière paraît être destinée surtout à servir de *commendatio animae*. Les notes ajoutées par les éditeurs à la fin du volume semblent avoir été rédigées un peu hâtivement. P. 161, il fallait ren-

voyer à la note 1 de mai (il n'y a pas de note 2) et surtout à la note 54 d'avril; lire : *Roget de Belloguet*. P. 164, lire : Odilo *Rottmanner*, et : *Rundschau*.

On pourra tirer de ces notes quelques renseignements utiles sur les saints lyonnais.

P. L.

Passio S. Theclae uirginis; Die lateinische Uebersetzungen der Acta Pauli et Theclae, nebst Fragmenten, Auszügen und Beilagen, herausgegeben von Oscar von Gebhardt, Leipzig, Hinrichs, 1902 (*Texte u. Untersuchungen*, neue Folge, vii, 2). cxviii-188 pp. in-8. Prix : 9 Mk. 50.

Cet apocryphe célèbre, en raison même de son succès et de sa diffusion, a subi des transformations. Aussi ne peut-on pas donner « une » édition de la traduction latine. M. O. von Gebhardt, qui s'occupe de ce texte depuis vingt-cinq ans, distingue cinq versions différentes. Deux sont complètes, *A* et *C*, une est presque complète, *B*; des fragments étendus existent de la quatrième, *D*; la cinquième est représentée par un court fragment. Elles ont eu d'ailleurs une fortune inégale. *A* n'existe que dans deux manuscrits; *D*, dans un seul. Au contraire, *B* comporte trois variétés réparties entre 24 manuscrits; *C*, quatre variétés réparties entre 22 manuscrits. Ces détails montrent quelle attention et quelle rigueur ont été nécessaires pour démêler les affinités d'un si grand nombre de rédactions.

La traduction *A* remonte à un temps où le texte grec unique n'avait pas encore donné naissance à une série de textes dérivés. Elle nous rapproche donc de l'original. Malheureusement, elle n'est ni assez fidèle ni assez bien conservée pour qu'on puisse l'utiliser beaucoup dans une restitution. *B* concorde souvent avec les manuscrits *F G* du grec dans Lipsius; mais il y a aussi désaccord. Au contraire, un fragment grec publié dans les papyrus d'Oxyrhynque présente des rapports étonnants avec *B*. Nous avons donc là une source indépendante des autres. Cette impression, que la tradition connue du texte grec a des lacunes, est confirmée par l'étude des versions *C*. Dans un appendice, M. von G. montre comment les traductions latines peuvent servir à rétablir le texte grec. Mais la conclusion à retenir est que ce texte repose sur trop peu de manuscrits et que de nouvelles collations sont indispensables.

La disposition de l'édition est excellente. Sur une page, on a *A* et *Ba*, *Bb*, *Bc*; sur l'autre *Ca*, *Cb*, *Cc*, *Cd*. Les textes de *A*, *Ba*, *Ca* sont imprimés intégralement. Des dispositions ingénieuses permettent de voir du premier coup d'œil les différences des variétés de chaque groupe. L'apparat critique, dans le même ordre, présente les variantes des manuscrits. Ceux-ci, malheureusement, ne sont pas très anciens : un du xe siècle, trois du xie siècle; les autres sont postérieurs.

Dans l'appendice sont publiés : 1° les fragments de Brescia (bibl. munic. A VI 4) du x^e-xi^e ou du xii^e siècle (version *D*) ; 2° un fragment de Munich (version *E*) ; 3° sept *epitomae* (parmi lesquelles la légende dorée, Vincent de Beauvais, Adon, Petrus de Natalibus) ; 4° les miracles du manuscrit Lambeth 94 (manuscrit de *Ba ;* xiv^e siècle) ; 5° le panégyrique de Thècle par Photius ; 6° l'article du synaxaire copte.

M. von Gebhardt s'est acquitté d'un travail difficile et ingrat. Il mérite toute la reconnaissance des érudits.

Paul LEJAY.

---

1. G. SCHLUMBERGER, **L'Épopée byzantine à la fin du x^e siècle, Basile II le tueur de Bulgares** (989-1025). Paris, Hachette, 1900, 1 vol. in-4° de vi-653 pp. avec de nombreuses illustrations.
2. A. MILIARAKI, Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου (1204-1261), Athènes et Leipzig, Spirgatis, 1898, 1 vol. in-8° de 676 pages.
3. G. SCHLUMBERGER, **Expédition des Almugavares ou routiers catalans en Orient, de l'an 1302 à l'an 1311,** Paris, Plon, 1902, 1 vol. in-8° de III-396 pages.
4. A. LOMBARD, **Constantin V empereur des Romains** (740-775). Paris, Alcan, 1902, 1 vol. in-8° de III-175 (Bibl. de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, fasc. XVI).
5. STRZYGOWSKI, **Orient oder Rom,** Leipzig, Hinrichs, 1901, 1 vol. in-4° de 159 pages.
6. HASELOFF, **Codex purpureus Rossanensis,** Berlin et Leipzig, Giesecke et Devrient, 1898, 1 vol. gr. in-4° de xvi-154 pages, avec 15 planches.
7. G. MILLET, **Le monastère de Daphni,** Paris, Leroux, 1899, 1 vol. gr. in-4° de xi-204 pages, avec 19 planches et 75 gravures.
8. Général DE BEYLIÉ, **L'Habitation byzantine,** Grenoble et Paris, Leroux, 1902, 1 vol. in-4° de xv-218 pages, avec de nombreuses planches et gravures.

Tous ceux qui ont parcouru les copieuses bibliographies qui accompagnent chaque fascicule de la *Byzantinische Zeitschrift* savent quels ont été en ces dernières années les progrès des études byzantines. Je voudrais ici signaler simplement — en m'excusant pour plusieurs du retard que j'ai apporté à en rendre compte — quelques ouvrages récents de particulière importance, soit pour la connaissance de l'histoire, soit pour l'étude de l'art de Byzance.

1. Du beau livre où M. Schlumberger a étudié les trente-six dernières années du règne de l'empereur Basile II (989-1025), je pourrais redire, à peu de choses près, ce que j'ai dit ici même de la première partie de l'*Épopée byzantine* [1]. Peu de périodes plus intéressantes nous sont plus mal connues que celle-là ; dans l'histoire de cette époque où sous la main d'un prince énergique, infatigable, l'empire grec, une fois encore, retrouva une grandeur sans égale, dans le récit de ces sa-

---

1. *Revue critique*, 1897, 1, p. 391 sqq.

vantes ou foudroyantes campagnes par où la Bulgarie fut noyée dans le sang, la Syrie soumise, les vassaux d'Arménie et du Caucase réduits à céder leurs états à Byzance, le prestige grec maintenu en Italie en face des empereurs allemands, sans cesse nous rencontrons de grands trous sombres, où parfois plusieurs années de suite s'évanouissent et disparaissent. Pour tirer de cette sécheresse des textes un récit qui s'enchaîne et se tienne, pour « restituer cette histoire à peu près de toutes pièces », il a fallu à M. S. un prodigieux et attentif labeur ; il lui a fallu un soin minutieux et une conscience admirable pour dépouiller tant de sources diverses, classer tant de renseignements épars, pour donner enfin des événements une vue claire et sur tant de points nouvelle. Et ce qu'il convient également de louer en ce livre, c'est le tour de l'exposition, toujours animée, variée, pittoresque, où se retrouvent, comme dans toute l'œuvre historique de M. S., cet amour passionné des choses de Byzance, cet ardent désir de faire revivre les faits et les hommes disparus, cette façon de conter attrayante et enthousiaste, qui sont la marque de son talent. C'est par là que cette œuvre d'érudition est aussi un livre d'histoire capable de plaire à un plus large cercle de lecteurs, encore qu'il y ait peut-être — et M. S. s'en est lui-même rendu compte, — quelque monotonie dans ce récit d'un règne « presque exclusivement guerrier ». C'est pour cela que je regrette un peu que, par un souci trop exact de la chronologie, M. S. ait dispersé, au lieu de les ramasser en un tableau d'ensemble, les renseignements si curieux que les documents nous fournissent sur l'histoire intérieure du règne, qu'il ait surtout volontairement réservé pour un prochain volume tout ce qui concerne l'industrie, la littérature et l'art sous le règne de Basile II. Je ne veux point, au reste, insister sur ces réserves, non plus que sur tels autres menus détails, où il y aurait mauvaise grâce à chercher chicane. Quand M. Schlumberger nous aura donné le volume qu'il nous promet et conduit ainsi jusqu'à l'avènement d'Isaac Comnène (1057) l'histoire de Byzance, il pourra légitimement se rendre le témoignage d'avoir élevé un monument digne de toute estime et de tout intérêt. On pourra reprendre partiellement son œuvre, la rectifier en tel détail, la condenser en telle ou telle partie, la compléter même parfois par un arrangement différent des matières : ces quatre beaux volumes, admirablement illustrés, n'en auront pas moins pour la première fois fait connaître une collection incomparable de monuments de la civilisation byzantine, ils auront surtout donné à un public, qui en ignorait tout, la sensation vivante de l'intérêt très vif que peut offrir ce monde oublié. C'est là le service tout à fait éminent que M. S. a rendu aux études byzantines et que seul peut-être il leur pouvait rendre, et de cela tous ceux qui s'intéressent aux choses de Byzance lui doivent une reconnaissance sans réserves.

2. L'histoire de l'empire grec de Nicée et du despotat d'Épire (1204-

1261), que publie M. Miliaraki, est sur un sujet difficile et peu exploré encore, un travail consciencieux et méritoire. Le plan ne laisse pas d'en être un peu compliqué et confus, et l'on éprouve quelque fatigue à devoir passer sans cesse de l'histoire de l'état asiatique à celle de l'état européen, sans préjudice des chapitres intercalaires sur l'empire latin de Constantinople ou sur l'histoire ecclésiastique. Mais l'ouvrage se recommande par une étude attentive et critique des sources, même les plus récemment publiées, par une connaissance assez complète des travaux de seconde main relatifs à telle ou telle portion du sujet, par d'assez bonnes tables analytiques; et comme nous n'avions absolument aucune monographie sur cette période où s'accomplit vraiment à Nicée une reconstitution de la nationalité byzantine, il faut remercier M. M. de nous l'avoir donnée.

3. Hopf, l'un des hommes qui ont le mieux connu l'histoire de Byzance dans les siècles postérieurs à la quatrième croisade, a écrit au sujet de l'expédition que fit en Orient au commencement du XIV[e] siècle la grande compagnie catalane : « La campagne de ces aventuriers catalans est l'un des épisodes les plus attrayants de l'histoire des Paléologues et par l'intérêt dramatique qu'elle présente, elle a été maintes fois étudiée par des écrivains de diverses nations. » En France pourtant, le public, même lettré, ne connaissait guère cet extraordinaire roman d'aventures, qui fit pendant dix ans de ces routiers espagnols les véritables maîtres de l'empire byzantin, et installa finalement à Athènes leur république militaire; il connaissait moins encore le récit si vivant et si savoureux où le chroniqueur Ramon Muntaner a conté cette odyssée dont il fut acteur et témoin. M. Schlumberger a pensé avec raison que nous aurions plaisir à ce qu'il nous redît cette histoire passablement oubliée, et il l'a fait avec ses qualités coutumières d'historien par dessus tout désireux de faire revivre les choses en des tableaux pleins de couleur et de vie. Pour cela, Muntaner fournissait largement au reste les détails nécessaires et M. S. naturellement a fait grand emploi de celui qu'il appelle quelque part « notre cher écrivain Muntaner. » Ai-je besoin de dire que le récit du chroniqueur catalan ne doit être accepté pourtant qu'avec toutes sortes de réserves critiques et qu'il n'est guère moins partial que les chroniqueurs byzantins ? « Il était né, M. S. nous le dit, au voisinage de la Gascogne », et j'ai idée qu'il a plus d'une fois « déserté les chemins de la vérité ». Il est regrettable que nous ne possédions plus, pour contrôler son témoignage, le rapport détaillé de Bérenger d'Entença, qu'on conservait autrefois aux archives de Barcelone. M. S. a-t-il eu l'occasion de rencontrer la piste de ce document qui nous serait si précieux?

4. Le travail que M. Lombard a consacré à Constantin V — c'est l'empereur qu'assez sottement nous appelons toujours, comme firent jadis ses adversaires, *Copronyme* — est une de ces monographies précises de souverains byzantins qui me semblent indispensables pour

fournir des bases solides à l'histoire de Byzance. Ayant dirigé les recherches dont ce mémoire est sorti, je n'ai pas tout à fait qualité pour en dire tout le bien que j'en pense. Mais il serait injuste aussi que cette raison m'empêchât de signaler cette étude très complète, très scientifique, et sur certains points très nouvelle, que M. Lombard a faite du grand empereur iconoclaste. Son livre sera assurément, par l'esprit critique et la méthode, un modèle excellent pour d'autres travaux de cette sorte; il est, par les résultats acquis, une contribution fort utile aux recherches byzantines.

5. M. Strzygowski est bien connu par les nombreux travaux qu'il a publiés sur l'art byzantin, par les vues originales et nouvelles qu'il met dans toutes ses études. Son livre, *Orient oder Rom*, offre une fois encore la preuve de ces qualités. On y trouve cinq mémoires archéologiques sur des sujets d'apparence assez diverse, peintures d'une catacombe palmyréenne du IIIe siècle, bas-relief d'Asie-Mineure représentant le Christ entre deux apôtres, sculpture en bois très curieuse de provenance égyptienne, étoffes égyptiennes à sujets bibliques, fragments de sculpture provenant de la primitive église du Saint-Sépulcre. Un lien commun pourtant unit ces dissertations assez disparates, ainsi que les notices plus brèves où sont étudiés quelques autres monuments : dans la pensée de M. S., ce sont là autant de preuves, ou mieux de commencements de preuves, pour appuyer la théorie générale qu'expose son introduction. M. S. ne veut point entendre parler d'un art chrétien né à Rome, et qui, se répandant de là à travers tout l'empire, aurait marqué de son empreinte, au IVe et au Ve s., l'art oriental lui-même. A ses yeux, c'est dans les grandes villes hellénistiques, Alexandrie, Antioche, Éphèse, que se sont, dès les trois premiers siècles du christianisme, rencontrés les types et les formes qui se propagèrent de là à travers le monde chrétien; Rome n'a fait que recevoir d'elles les enseignements dont elle a fait son art. C'est donc aux monuments de l'Orient chrétien, si mal connu encore, qu'il faut avoir recours pour élucider cette grave question d'origine, et M. S. ne doute point que cette recherche ne fasse découvrir dans les diverses provinces orientales, Égypte, Syrie, Asie-Mineure, Grèce, des tendances d'art particulières à chacune. — Je ne veux point insister longuement sur ce qu'il y a, dans les dissertations qui appuient la thèse de M. S., d'infiniment ingénieux et souvent aussi de hardi et même de téméraire. Mais il faut d'abord remercier M. S. d'appeler notre attention sur des monuments nouveaux et fort suggestifs, il faut le louer surtout de s'insurger, fût-ce avec quelque excès, contre la prédominance exclusive de Rome dans la formation de l'art chrétien. Il me paraît incontestable, comme Wickhoff déjà l'a montré, qu'au IVe et au Ve siècle il y a eu dans les grandes villes d'Orient un puissant et original mouvement d'art, où il faut chercher les origines mêmes de l'art byzantin. Je n'oserais, à la vérité, pour les trois premiers siècles, être

aussi affirmatif que l'est M. S. Non que je conteste les influences alexandrines qui s'exercèrent dès ce moment sur l'art chrétien primitif; mais d'autres éléments ne s'y ajoutèrent-ils point, et la question, au lieu de se formuler en un dilemme — *Orient oder Rom* — ne comporterait-t-elle pas, pour cette période, des solutions plus éclectiques et plus conciliantes ? Cela dit, j'attends avec impatience les démonstrations plus complètes, les faits positifs que M. Strzygowski nous promet pour l'avenir ; et tout en persistant à croire qu'il faut dans les trois premiers siècles faire à Rome sa part, je souscris pleinement à l'opinion qui admet un art oriental indépendant et original, un art dont l'influence fut grande en Occident même, et dont l'étude au IVe et au Ve siècle me paraît essentielle pour la connaissance de la formation de l'art byzantin.

6. C'est à des conclusions assez analogues que nous conduit la très belle publication où M. Haseloff nous a pour la première fois donné des reproductions fidèles des miniatures célèbres du *Codex Rossanensis*. Sur la date du manuscrit — le VIe siècle — il ne saurait y avoir de doute : mais, à ce moment où l'art byzantin prend sa forme définitive, une grave question se pose. Y a-t-il dès ce moment un art unique, une « *byzantinische Reichskunst* », comme dit M. H., auquel la capitale imprime un caractère uniforme, ou bien reste-t-il place pour des écoles locales en Egypte, en Syrie, etc. ? M. H., par une attentive étude du style et de l'iconographie du manuscrit, incline à chercher en Syrie l'école d'où est sorti le *Rossanensis* et montre par là quels monuments, au temps même de Justinien, pouvaient naître encore en dehors de la capitale. Il rattache d'autre part à la même époque et à une origine orientale assez voisine le manuscrit de la *Genèse* de Vienne, que Hartel et Wickhoff attribuaient au IVe siècle, et dont Haseloff s'est efforcé au contraire de montrer la proche parenté avec le *Rossanensis*. Et nous avons ainsi, sur l'iconographie et l'art byzantin du début, une étude des plus intéressantes, bien conduite, attentivement poursuivie, dont un fait essentiel est à retenir, qui chaque jour apparaît en plus pleine lumière, le grand rôle de l'art syrien et de l'art égyptien dans la formation de l'art byzantin, l'existence aussi en Orient de courants artistiques assez anciens — dont procède, par un certain caractère archaïque, le *Rossanensis*, — et qui sont sans aucun rapport avec l'art occidental et romain.

7. C'est également un monument presque inédit et de grande importance que M. Millet nous fait connaître en étudiant *le monastère de Daphni*. Peut-être, à la vérité, y a-t-il quelque excès d'enthousiasme dans l'opinion que M. M. professe sur les œuvres d'art qu'il a étudiées. « Des mosaïques contemporaines, dit-il, Daphni se distingue par une supériorité très prononcée. La réelle beauté de nos mosaïques est un phénomène surprenant ». Mais il n'importe : telles qu'elles sont, elles sont fort intéressantes, et l'étude qu'en a faite M. M. est une

merveille de soin attentif, de conscience poussée parfois jusqu'à la minutie, d'observation fine et délicate. Toute la première partie du livre, consacrée à l'histoire du monastère, est tout à fait instructive, et il y a en particulier sur le rôle des moines cisterciens un chapitre des plus intéressants. La partie archéologique, qu'accompagnent de nombreuses illustrations et de fort belles planches, est naturellement plus considérable encore. Mais M. M. ne s'y est point limité au commentaire détaillé de ses mosaïques; ses recherches dépassent sans cesse le cercle étroit de Daphni, et constitutent par là pour l'ensemble de l'histoire de l'art byzantin un travail des plus utiles. Je ne partage pas toutes les théories qu'a exposées M. M. et je crains en particulier qu'il n'ait parfois exagéré un peu la part de l'imitation de l'antiquité; il y a, dans les costumes, dans les types que nous présente l'art byzantin au XIe siècle, des éléments qui montrent autre chose encore, l'observation directe de la réalité et l'influence indéniable de l'Orient. Mais sur la manière dont les Byzantins ont conçu le paysage, sur la façon dont leur art s'est peu à peu fait coloriste, il y a dans ce livre des remarques excellentes, fines, ingénieuses et très nouvelles. Il est regrettable peut-être que beaucoup d'idées non moins intéressantes ne se dégagent pas toujours assez pleinement de l'exposition de M. M. et y demeurent en quelque sorte en puissance : mais tel qu'il est, l'ouvrage inaugure de façon remarquable la collection de *Monuments de l'art byzantin* que patronne le ministère de l'Instruction publique, et il nous fait espérer beaucoup de M. M. Qu'il se hâte donc de nous donner son travail sur Mistra, qui nous apprendra tant de choses nouvelles. Nous l'attendons avec quelque impatience.

8. M. le général de Beylié a trouvé, parmi de nombreuses et absorbantes occupations, le loisir et le goût de s'intéresser aux choses byzantines. Il a eu l'idée d'étudier l'une des questions les plus obscures de l'archéologie byzantine, les dispositions et l'aménagement de l'habitation privée, et il a publié le résultat de ses recherches en un somptueux volume qu'illustrent avec abondance de fort belles planches, les unes reproduisant des monuments déjà connus, mais dont il est commode de trouver les représentations réunies en une sorte de *Corpus*, les autres inédites, comme les miniatures si curieuses du Skylitzès de Madrid, que M. le général de B. a fait photographier tout exprès, ou la maison de Melnic en Macédoine, dont il a fait relever les plans. Pour l'étude même du sujet, M. de B. a tiré un excellent parti des indications fournies par les miniatures, et les dessins rectifiés qu'il présente des bâtiments figurant à l'arrière plan des peintures des manuscrits ou des mosaïques, les représentations qu'il nous a, d'après les mêmes sources, données du mobilier byzantin, sont tout à fait instructives et curieuses. Il ne faudrait point toutefois vouloir tirer de ces documents des indications trop précises et se flatter par exemple de retrouver dans les miniatures du manuscrit de

Skylitzès des représentations tout à fait exactes et certaines des différentes parties du palais impérial : ce sont des édifices quelconques que l'enlumineur semble bien souvent avoir mis à l'arrière plan de ses peintures. Il serait au surplus important de savoir, pour apprécier quel fond on doit faire sur lui, de quand date ce manuscrit : M. de B. nous dit une fois (p. 43) que ces miniatures datent des x^e et xi^e siècles, — il y a là évidemment un lapsus partiel, Skylitzès n'étant pas même né au x^e siècle, — et ailleurs (p. 92) que le manuscrit a été écrit au xiv^e siècle, mais reproduit vraisemblablement les illustrations du manuscrit original écrit dans la seconde moitié du xi^e siècle. Tout cela aurait besoin d'être tiré au clair. — J'aurais aimé aussi que pour la plus importante des habitations byzantines, le Palais impérial, M. de B. ne se fût point borné à reproduire une fois de plus les conclusions de Labarte. Il suffit de lire le livre *des Cérémonies* pour voir sur combien de points est manquée cette restitution célèbre; et puisque M. de B. devait à M. Millet connaissance d'une autre hypothèse, empruntée par ce dernier à l'intéressant travail que F. von Reber a publié en 1891 dans les mémoires de l'Académie de Bavière, il aurait fait œuvre utile en poussant dans cette voie ses recherches et en nous apportant des résultats qui eussent été assurément nouveaux. Dans quelle mesure enfin les palais de Venise et surtout le Kremlin, nous peuvent-ils donner une idée des habitations byzantines, c'est ce qu'il ne me paraît pas très aisé de déterminer.

Si j'ai fait ces remarques, c'est uniquement pour montrer avec quel intérêt et quelle attention j'ai lu le livre de M. de B. Mais sur quoi je tiens à insister bien davantage, c'est sur le vif plaisir que doit causer aux byzantinistes la publication de ce bel ouvrage. Outre qu'il est par lui même fort intéressant, il est aussi et surtout un fort heureux symptôme de l'intérêt croissant qui s'attache aux choses de Byzance ; et on ne saurait assez remercier M. le général de Beylié d'avoir porté vers ces recherches sa curiosité scientifique, et de n'avoir, pour encourager ces études, ménagé ni son temps, ni sa peine, ni les effets d'une très libérale munificence.

Charles DIEHL.

WILLY KABITZ. **Studien zur Entwicklungsgeschichte der Fichteschen Wissenschaftslehre aus der Kantischen Philosophie. Mit bisher ungedruckten Stücken aus Fichtes Nachlass.** Berlin, Reuther, u. Reichard 1902.

M. Kabitz étudie la genèse des principes philosophiques de Fichte pendant la période qui précède l'élaboration définitive de la théorie de la science, c'est-à-dire avant 1794. Il montre Fichte pénétré à l'origine des idées du rationalisme, se rapprochant de Leibnitz et de Lessing et subissant fortement l'influence de Rousseau; puis, subjugué par

l'idéalisme moral et la philosophie critique de Kant où il se jette à corps perdu pendant l'année 1790 et dont il s'imprègne profondément tout en les modifiant peu à peu sous l'influence des exigences rationnalistes de son génie propre; troublé, enfin, dans ses convictions kantiennes par la lecture de l'*Enésidème* de Schultze, faisant table rase de ses théories antérieures et reconstruisant à nouveau tout l'édifice de sa philosophie. Cette dernière phase de l'activité philosophique de Fichte est décrite par M. K. d'une façon particulièrement détaillée et intéressante; il a pu largement utiliser pour ce travail les indications précieuses fournies par un manuscrit inédit, sorte de journal philosophique où Fichte note les progrès successifs de sa pensée et qui nous permet de suivre pas à pas la genèse de sa doctrine. Les documents inédits publiés par M. Kabitz à la fin de son volume se composent de 15 lettres, brouillons de lettres ou notices philosophiques écrites entre 1785 et 1793.

H. L.

J. Schultz, **Psychologie der Axiome**, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1899.

M. Schultz entend par axiomes ou principes les jugements non susceptibles de démonstration et évidents par eux-mêmes sur lesquels reposent la pensée et la science humaines. Il admet l'existence d'axiomes antérieurs à toute expérience — principe d'identité; les mêmes causes produisent les mêmes effets; existence de substances permanentes; liaison causale des phénomènes, etc. — Sans doute, ces axiomes ne sont pas des principes éternels et métaphysiques, car ils se sont formés lentement au cours de la vie *animale* où domine simplement la grande loi de l'association; mais pour *l'humanité* ils sont réellement *à priori*, nécessaires, et rien ne nous permet de supposer qu'ils puissent jamais cesser de dominer notre pensée. Les axiomes ne sont d'ailleurs pas comme le voulait Kant des *jugements* synthétiques mais bien des *postulats* subjectifs en vertu desquels nous contraignons les impressions qui nous viennent du dehors à se grouper selon un certain ordre, et qui ont leurs racines dans la vie instinctive, dans la *volonté*. M. S. défend ce point de vue avec beaucoup de verve et d'une plume vive et alerte contre les positivistes (Comte, Mill, Avenarius et surtout Mach) auxquels il reproche de rendre impossible toute connaissance scientifique du monde et de ses lois en refusant d'admettre la valeur absolue de la plupart de ces axiomes (substance, cause, force, etc.) et en se condamnant ainsi, sous prétexte de rigueur scientifique, à amasser, sans oser les coordonner, d'innombrables et fastidieuses observations de détail.

H. L.

A. Eleutheropulos. **Die Philosophie und die Lebensauffassung der germanisch-romanischen Völker auf Grund der gesellschaftlichen Zustände.** Berlin, Hoffmann, 1901.

M. Eleutheropulos repousse la division traditionnelle de l'histoire européenne en période antique, moyen âge et temps modernes. Selon lui, la culture des peuples germano-romans reproduit dans ses phases principales l'évolution de la civilisation antique. Il y distingue cinq périodes : 1° une ère héroïque qui s'étend jusque vers le xe siècle, et pendant laquelle les peuples nouveaux se constituent par un mélange à des degrés divers de Germains avec des Romains, Italiens ou Celtes, jettent les fondements de leur organisation religieuse et sociale et élaborent, sur la base du christianisme, une nouvelle conception de la vie. Jean Scot Érigène crée avec des matériaux empruntés à la religion chrétienne une cosmologie qui est pour le monde européen l'équivalent de ce qu'a été pour le monde grec la mythologie d'Homère et d'Hésiode ; 2° une période de fermentation et d'organisation où, du xe au xviie siècle, se constitue, parmi de longues luttes nationales religieuses et sociales, le monde européen moderne avec ses puissances rivales, l'Église, les princes, le peuple, qui combattent entre elles pour l'hégémonie dans le domaine des faits comme dans celui des idées ; 3° une période d'épanouissement, analogue à la période classique de l'hellénisme, où il se produit un certain état d'équilibre entre les divers éléments en lutte, où la France et l'Angleterre atteignent l'apogée de leur développement (fin du xviie, début du xviiie siècle), traversent une ère de prospérité matérielle et d'activité intellectuelle particulièrement intenses et enfantent une philosophie optimiste et conciliante qui, avec Malebranche, Leibnitz ou Berkeley, célèbre le triomphe de la raison et de l'amour ; 4° une période de décadence (seconde moitié du xviiie siècle, deux premiers tiers du xixe siècle), où la corruption croissante amène, comme en Grèce, la rupture de l'équilibre social et le renouvellement des luttes de jadis, où le rationnalisme apparaît comme une résurrection de la sophistique grecque, où, de toute part, surgissent des réformateurs — révolutionnaires, moralistes ou mystiques — qui formulent les revendications des mécontents ou prêchent une rénovation morale et essayent en vain d'arrêter le mouvement de décomposition sociale qui se précipitent de plus en plus [1] ; 5° une seconde ère de prospérité et d'équilibre, analogue à celle que traverse la Grèce à l'époque de l'hégémonie macédonienne, et qui est caractérisée par la prédominance de l'Allemagne où se développe un « positivisme mystique » des plus intéressants, et où s'affirme une puissance capable d'empêcher ou, en tout cas, de retarder la dissolution finale de la société européenne.

1. Kant, Reid et Voltaire, sont comparés à Socrate, Rousseau à Antisthènes, Fichte, Schelling, Hegel, Herbart, Schleiermacher, Schopenhauer à Platon, Lessing et Paley à Euclide de Mégare, etc.

La philosophie européenne apparait ainsi à M. E. comme le reflet d'un processus matériel, comme l'expression nécessaire de la croissance et de la décadence de la société et de ses éléments constitutifs. On est d'ailleurs frappé de voir le peu d'estime qu'il professe pour cette philosophie, en particulier pour le rationalisme, le criticisme kantien et les courants philosophiques issus du Kantisme. Toute la philosophie européenne est, si on l'en croit, viciée par une erreur fondamentale. Partout et toujours les penseurs se sont basés, consciemment ou inconsciemment, sur une *croyance* morale ou religieuse qu'il admettaient *à priori* pour des motifs d'ordre sentimental et qu'ils s'efforçaient ensuite de justifier, soit à l'aide d'une conception générale du monde, soit au moyen d'une théorie de la connaissance appropriée. A cette philosophie subjective qui se perd dans la subtilité et le sophisme doit succéder une philosophie objective, certaine comme la science elle-même et qui coordonnera en une image totale de l'Univers tous les résultats de l'expérience humaine dans tous les domaines.

J'imagine que les théories de M. E. laisseront bien des doutes dans l'esprit de ses lecteurs. N'y a-t-il pas bien de l'artifice dans le parallèle que l'auteur ne se lasse pas d'instituer entre l'évolution de la société antique et celle de la civilisation européenne? La philosophie du passé est-elle bien aussi subjective et sophistique, celle de l'avenir sera-t-elle jamais aussi inconditionnée, aussi affranchie de tout caractère hypothétique que le veut M. E. ? A tout instant on se sent tenté de mettre un point d'interrogation devant les affirmations tranchantes d'un dogmatisme trop sûr de lui-même et qui provoque la contradiction par les jugements sommaires qu'il porte en quelques lignes ou en quelques mots sur les questions les plus délicates et les plus complexes. Malgré ces restrictions, le livre de M. Eleutheropulos n'est pas dépourvu de valeur et on lira avec intérêt, parfois avec profit, son ingénieuse légende des siècles.

H. L.

Walther Schultze. **Die Tronkandidatur Hohenzollern und Graf Bismarck.** Halle a. S., Anton, 1902. 8°, p. 55. Mk. 0,80.

S'appuyant sur de récentes publications, M. W. Schultze a voulu démontrer la part qui revient à Bismarck dans la candidature Hohenzollern. Quelque obscur qu'il paraisse, ce rôle a *été* plus direct que la plupart des historiens ne l'ont admis. Si Bismarck n'a pas mis le premier la candidature en avant, il l'a du moins sous main soutenue, reprise, poussée activement, jusqu'à ce qu'elle lui eût fourni par le moyen qu'on sait le casus belli désiré. La guerre sans doute était imminente : Bismarck savait qu'un rapprochement entre

la France, l'Autriche et l'Italie, sans parler des embarras intérieurs du côté de Napoléon, allait la lui imposer, et, se sentant prêt lui-même, il voulut prévenir l'adversaire en précipitant les événements; c'est lui qui a fait éclater le conflit. La démonstration de M. Schultze est bien conduite, et si elle n'est pas absolument probante, parce que les documents décisifs font encore défaut, on doit lui accorder qu'elle a réuni un faisceau de preuves très fortes.

L. R.

Colonel LAUSSEDAT. **La délimitation de la frontière franco-allemande.** Paris, Delagrave (1901), 216 p. dont 18 pièces justificatives, 7 planches.

M. le colonel Laussedat fut délégué aux conférences de Bruxelles et de Francfort où fut négocié le tracé de la frontière franco-allemande, puis chargé de la délimitation sur le terrain; et cette dernière partie de sa tâche ne fut pas la moins douloureuse. Il n'a rédigé ce « Mémoire à consulter » qu'au bout d'une quinzaine d'années — il le date de novembre 1887 — mais pendant ce délai et jusqu'au jour de la publication (1901) se sont avivées encore les rancœurs que lui ont laissées ces heures tragiques de sa carrière. M. L. profère contre les hommes d'État qui acceptèrent et souscrivirent le traité de paix les accusations, ou du moins les appréciations les plus dures; ni Thiers, ni Jules Favre ne trouvent grâce devant lui. Peut-être l'auteur se fût-il exprimé avec plus d'équité s'il eût consulté quelques dates : le rapport de M. de Meaux fut présenté à l'Assemblée nationale le 18 mai 1871 et ratifié le même jour : or c'était le début de la « semaine sanglante », et c'eût été folie que d'obéir à ce conseil de M. L. «Il eût fallu ne pas reculer devant la menace d'une rupture des négociations» (p. 59).

L'intérêt spécial et technique du livre réside dans l'histoire et le procédé d'une délimitation de frontière. Les Allemands avaient la pleine notion non seulement de la signification stratégique du territoire, mais aussi de toutes ses ressources. Ils avaient adjoint à leur commission le géologue Hauchecorne, pour reconnaître le riche bassin minier de Lorraine. Une partie de ce précieux terroir fut livré d'abord parce qu'on en ignorait la valeur — M. Benoît d'Azy, maître de forges, en fit bon marché (p. 62) — mais aussi parce que les intérêts particuliers des industriels et propriétaires de concessions traversèrent les efforts patriotiques des négociateurs français; M. Laussedat signale, non sans indignation, les agissements à Berlin d'un M. de Gargan, représentant de la maison de Wendel (p. 95, 101). Mais ce sont les angoisses de la politique intérieure surtout qui empêchèrent d'insister sur des solutions plus favorables, notamment en ce qui concerne le rayon militaire de Belfort et les villages du versant occidental du Donon.

Les nombreuses pièces justificatives et les planches — celles-ci du plus vif intérêt, — ajoutent singulièrement à l'autorité de cet ouvrage.

B. AUERBACH.

L'*Histoire de l'Antiquité* d'Éd. Meyer et le Papyrus de Strasbourg.

Me permettez-vous de dire ici quelques mots de la préface du V^e volume de la *Geschichte des Alterthums* de M. Ed. Meyer, volume que M. Maurice Croiset présentait au public de la *Revue critique* dans l'avant-dernier numéro?

Les lecteurs du quatrième volume de l'*Histoire de l'Antiquité* savent quelle place légitime l'auteur de cet ouvrage capital fait, dans l'histoire athénienne du v^e siècle, aux questions financières. Voici comment il résume l'histoire du budget athénien depuis la guerre médique 480 (t. IV, p. 28-39) :

Les revenus d'État des Athéniens, dans les années qui ont suivi 480, ont été complètement absorbés par les dépenses annuelles. Depuis 477, Athènes a disposé en outre des tributs et autres revenus d'empire, mais ces revenus n'ont pu laisser d'excédents que très exceptionnellement jusqu'en 460, et, à partir de cette date, ils ont été dépassés de beaucoup par les frais de la guerre. Comme il n'existait pas de fonds de réserve, il fallut emprunter de grosses sommes, vers 460-50, au trésor d'Athéna. D'où l'idée que se fait M. Meyer de ce trésor, et de son histoire au v^e siècle.

Retenons simplement ceci : aux yeux de M. Meyer, il est impossible qu'il y eût un fonds de réserve dans le trésor d'empire déposé à Délos, au moment où ce trésor fut transféré à Athènes (soit en 455, soit en 450).

Or, depuis l'apparition du quatrième volume de l'*Histoire de l'Antiquité*, M. Br. Keil a publié le papyrus déjà fameux de Strasbourg, qui contient une liste chronologique de faits [1]. Le second paragraphe, le plus intéressant pour nous, a été complété par M. Keil et traduit ainsi : *L'assemblée des alliés, sous l'archontat d'Euthydème, et sur la proposition de Périclès, décide que les trésors déposés à Délos, qui s'élevaient à plus de 5,000 talents, levés conformément à la taxation d'Aristide, seraient transportés sur l'Acropole. Ensuite...*

Comme on voit, ce texte fournit un chiffre qui est en contradiction formelle avec le système de M. Meyer. Il était intéressant de connaître la pensée de celui-ci sur le document nouveau : il la donne dans la préface de son cinquième volume.

Il semble admettre sans réserve la restitution de M. Keil, mais c'est l'assertion même du Papyrus qu'il conteste; il discute la date de l'archontat d'Euthydème; quant au chiffre de 5,000 talents, il se borne à le déclarer *einfach absurd*. C'est sur ce point que nous voudrions nous arrêter un instant.

Une objection se présentait d'elle-même à l'esprit, lorsque M. Meyer semblait considérer comme impossible qu'il y eût un fonds de réserve à Délos au moment où le trésor d'empire fut transporté à Athènes. Comment se représenter le fait même du transfert, tel qu'il l'a présenté dans son troisième volume [2], et surtout le retentissement qu'a eu cette mesure, sans supposer que des sommes importantes ont été alors transportées de Délos à Athènes? Il y avait même des textes donnant le montant de ces sommes, soit 8,000 talents, soit (plus souvent) 10,000 : M. Meyer

---

1. Br. Keil, Anonymus Argentinensis (1902). V. *Revue critique* du 21 juillet 1902.
2. P. 606-607.

n'y fait allusion nulle part, à notre connaissance du moins. Hâtons-nous d'ajouter que ces textes sont sujets à caution, comme M. Keil l'a bien montré dans son commentaire au Papyrus de Strasbourg (p. 83 sqq.); encore méritaient-ils une mention.

Mais voici que le Papyrus nous donne, pour la somme transportée, le chiffre de 5,000 talents. Il est vrai encore que ce chiffre a paru suspect à la critique scrupuleuse de M. Keil, parce qu'il est exactement la moitié des 10,000 talents des autres textes (p. 37). En tout cas, il est nouveau, et nous ignorons absolument où l'auteur du papyrus l'a pris. Nous ne voyons pas de raison de rejeter sans examen un renseignement si catégorique et si précieux, puisqu'il concorde avec les faits que nous connaissions déjà et les conclusions qu'il était naturel d'en tirer.

Ce serait donc plutôt la reconstitution, par M. Meyer, de l'histoire financière d'Athènes entre 480 et 448 qu'il faudrait modifier, ainsi que les conséquences, très importantes, qu'il en déduit. Mais ceci nous entraînerait bien au-delà des limites de cet article. Pour le moment, il était intéressant de montrer comment des hypothèses ingénieuses, mais basées sur le mépris de certains textes à la vérité un peu suspects, étaient ébranlées par la découverte d'un document nouveau.

Eugène Cavaignac.

— Les tomes II et III de l'excellente traduction française du Talmud de Jérusalem publiée par M. Moïse Schwab étaient épuisés. L'éditeur, M. Maisonneuve, vient de faire de ces deux volumes un nouveau tirage qui lui permet de mettre en vente l'ouvrage complet. Ce tirage a été effectué par un procédé qui reproduit le texte d'une manière suffisamment nette, quoique les lettres soient parfois un peu empâtées. Les autres tomes seront réimprimés de la même façon quand le besoin s'en fera sentir. — R. D.

— J'ai déjà signalé la publication, sous les auspices de l'Académie des inscriptions, d'un recueil intitulé *Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes*. Le fascicule qui vient de paraître (Paris, Leroux, 1902) contient 309 textes empruntés à la Bithynie, au Pont, à la Cappadoce et à la Galatie. Il a pour auteurs MM. Cagnat et Lafaye. Ces documents étant plus épars, on devine qu'il a été beaucoup plus difficile à établir que le précédent. On y trouvera le fameux serment de Neoclaudiopolis signalé par M. Cumont en 1900. Mais le morceau capital est l'Inscription d'Ancyre. Elle est reproduite ici en entier sous sa double forme, latine et grecque. MM. Cagnat et Lafaye ne se sont pas bornés à copier le texte de Mommsen ; ils ont adopté parfois des leçons différentes, en indiquant toujours les variantes proposées par les divers éditeurs. Leurs choix m'ont souvent paru très judicieux. Le commentaire est aussi résumé que possible ; mais il renferme l'essentiel. — P. G.

— M. P. Cauer a donné récemment, à la librairie Freytag (Leipzig, 1902), une seconde édition de l'*Iliade* et une troisième de l'*Odyssée*, à l'usage des classes. Celle-ci reproduit la seconde édition sans autre changement que quelques mots ajoutés à la préface, et les deux tomes, réunis en un seul volume, ont conservé chacun leur pagination. L'Iliade a été remaniée sur le plan de l'Odyssée, c'est-à-dire que M. C. a ajouté une division de l'action en jours et une analyse du poème par chants ; une table détaillée des termes qui ont rapport aux mœurs et à la civilisation homériques (en allemand) fait suite à celle des noms propres : heureux complément de l'édition, qui facilite et oriente les recherches. Enfin, les témoignages anciens sur Homère ont également pris place dans ce volume. Il est regrettable que le titre du chant XIII (p. 267) ait été disposé avec peu de goût. — My.

— *Ames religieuses*, par H. Brémond (Paris, Perrin, 1902; in-12, ix-284 pages) est un recueil d'articles sur des sujets de psychologie religieuse. Tous ces articles sont fort bien écrits, et l'auteur sait merveilleusement analyser les manifestations du sentiment religieux chrétien. L'essai sur *un saint anglican* (John Keble) est un petit chef-d'œuvre d'analyse. L'auteur observe avec raison que la psychologie religieuse est une science qui débute. Il paraît destiné à lui faire faire de notables progrès. — A. L.

— *Hiesous*, par P. Nahor (Émilie Lerou, de la Comédie Française; Paris, Ollendorff, 1902; xi-360 pages) veut être un roman historique. Ce serait plutôt une ébauche de drame. Pour le fond, il suffit de dire que l'idée dominante est celle-ci : Jésus, initié à la plus haute philosophie par un sage de l'Inde, s'est résolu à être le Christ espéré par ses compatriotes et à inspirer à ses disciples, par un simulacre de résurrection, la foi à l'immortalité. Une certaine érudition ne manque pas à l'auteur; quelques descriptions peuvent flatter l'imagination d'un lecteur non versé dans la critique des Évangiles; le sens de la réalité historique fait à peu près complètement défaut. — A. L.

— La conférence de M. Budde sur l'Ancien Testament et les découvertes assyriologiques (*Das Alte Testament und die Ausgrabungen;* Giessen, Ricker, 1903; in-12, 39 pages) contient une critique très judicieuse de certaines assertions formulées par M. Delitzsch (*Babel und Bibel*), et surtout du *panbabylonisme* de M. H. Winckler (*Die keilinschriften und das Alte Testament*). — A. L.

— M. Erik Stave traite, en quelques pages, le sujet, déjà ancien et toujours actuel, de l'influence de la critique biblique sur la vie de la foi. Après avoir établi en principe que la foi a toujours eu à se maintenir par une sorte de combat pour l'existence, il montre que les résultats de la critique conduiront seulement à une meilleure appréciation du fait religieux. Bien que la thèse soit formulée en général, l'auteur en fait surtout l'application à la critique de l'Ancien Testament. — A. L.

— La dissertation de M. W. Gaul, sur l'origine de la *Cohortatio ad Graecos* attribuée à S. Justin (*Die Abfassungsverhæltnisse der pseudojustinischen Cohortatio ad Graceos;* Berlin, Schwetschke, 1902; in-8°, 110 pages) est très solide et méthodiquement conduite. Après avoir exposé l'état de la question et des opinions, l'auteur examine les témoignages ecclésiastiques relatifs à la *Cohortatio*, puis l'écrit lui-même et ses rapports avec la littérature antérieure à Eusèbe, spécialement avec la Chronographie de Jules Africain. La conclusion est que la *Cohortatio* a été composée dans les vingt premières années du iiie siècle, avant la Chronographie de l'Africain, et après les Stromates de Clément d'Alexandrie. — A. L.

— Un intérêt théologique fait que la position de Luther à l'égard de la Bible est diversement appréciée. M. O. Scheel traite cette question avec impartialité, suivant la méthode historique; il analyse l'évolution qui s'est opérée dans les idées du célèbre réformateur et il admet une contradiction latente entre le principe qui donne valeur à l'Écriture selon qu'elle fait connaître le Christ, et l'autorité qui est reconnue à l'Écriture comme telle. Il paraît évident que Luther a gardé l'idée traditionnelle de l'inspiration. — A. L.

— La philosophie religieuse de M. R. Eucken, contenue en des ouvrages déjà nombreux, ne manque ni d'originalité ni de valeur : sorte de dogmatisme moral aboutissant au théisme et à une conception rationnelle du christianisme. M. H. Pœhlmann en a fait un résumé très méthodique, instructif et de lecture facile : *Rudolf Euckens Theologie mit ihren philosophischen Grundlagen dargestellt* (Berlin, Reuther, 1903; in-8°, 93 pages). — A. L.

— La vérité du christianisme est-elle à démontrer ? se demande M. E. Vischer (*Ist die Wahrheit des Christentums zu beweisen?* Tübingen, Mohr, 1902; in-8°, 54 pages). L'auteur répond affirmativement, mais il croit la démonstration impossible en ce qui regarde le christianisme historique, puis dans la totalité de ses manifestations, ou seulement dans une partie, quand même ce serait le christianisme primitif. Le christianisme qui se prouve est une sorte de religion idéale, conforme à la raison et à la nature, et qui serait dans l'Évangile sans être proprement l'Evangile. La pensée de M. Vischer n'arrive pas à une formule très claire. Il semble vouloir dire que l'expérience de l'idéal chrétien fournit la preuve de sa vérité. — A. L.

— A en juger par son premier numéro, qui a paru en octobre 1902, la revue trimestrielle de religion, théologie et philosophie, *The Hibbert Journal* (Londres, Williams) est appelée à tenir un rang fort honorable parmi les publications de science religieuses. A noter, dans le numéro paru, les articles de P. Gardner sur le fondement de la doctrine chrétienne, de J. Royce sur l'idée d'infini, de J. Drummond sur « la justice de Dieu » dans s. Paul, de F. C. Conybeare sur les anciennes modifications doctrinales des Évangiles. — A. L.

— *The Edda : II. The Heroic Mythology of The North*, by Winifred Faraday, M. A. Londres, D. Nutt, 1902. Un vol. de 60 p. 6d net : En cet élégant volume, le 13° des « Popular Studies in Mythology, Romance and Folklore », l'auteur résume rapidement toute la littérature héroïque de l'Edda : de ci de là traduisant les passages les plus curieux et donnant, à l'occasion, son avis sur les différentes interprétations de tel ou tel mythe. P. ex., le trésor maudit des Nibelungen ayant eu son origine dans la coutume ancienne d'enterrer le mort avec ses richesses, le dragon sur la lande de Glitra ne serait que la personnification des dangers auxquels s'exposait un violateur. Nous ne croyons pas un mot de cette explication ; pas plus que nous ne voyons le moindre rapport entre le Wafurlogi de Brynhildr et les feux de la St-Jean. On a, sans doute, abusé autrefois des mythes solaires ; mais on tombe aujourd'hui dans l'excès contraire, en les rejetant tous. Toute discussion à ce sujet serait ici hors de popos, le petit livre de M. W. Faraday n'étant qu'un ouvrage de vulgarisation et, comme tel, très recommandable. — Léon Pineau.

— *Sprak och Stil* (1re année, fasc. 5 ; 2e année, fasc. 1, 2). A citer dans ces derniers numéros d'intéressantes observations de Josua Mjœberg sur le langage poétique et un travail de Ruben Gison Berg sur « The philosophy of style » de Spencer. Aussi plusieurs petits articles de métrique et de grammaire. En somme, cette revue, fidèle à son programme, apporte une sérieuse contribution à l'étude du suédois moderne. — L. P.

— De Kristiana nous avons le plaisir d'annoncer le premier numéro de *Norvegia* (Librairie Grœndahl. 4 numéros par an à 4 kr.) organe de la « Société des Traditions et Dialectes norvégiens », dont le président est M. le Prof. Dr G. Storm. Parmi les membres du comité directeur, les noms de MM. Sophus Bugge, Moltke Moe, M. Hægstad. A. Larse, etc., nous sont garants de l'importance de ce périodique. De tout cœur nous souhaitons à la nouvelle société longue vie et prospérité. — L. P.

— Signalons également le 2e vol. de M. Ed. Lehmann sur *Zarathustra* (Copenhague. Libr. Schuboth, 1902. In-8° de 266 p.). L'auteur y étudie I la vie de Zarahustra, II sa doctrine, III le parsisme ultérieur. L'ouvrage se lit avec intérêt et semble consciencieusement fait. Nous regrettons que notre incompétence nous oblige à ne lui accorder que cette courte mention. — L. P.

— C'est une heureuse idée que d'avoir réédité le petit livre de Charles Kingsley

sur les Héros (*The Heroes or Greek Fairy Tales for my Children, edited by* Ernest Gardner, Cambridge University Press. 1 vol. in-8, xxii et 178 p.). Peut-être est-ce une superfétation que d'avoir confié le soin de cette édition à un professeur d'archéologie. K. ne se piquait pas de science et c'est par d'autres qualités que celles de l'érudition critique que ce court récit, si plein de vie, si véritablement captivant, mérite de retenir l'attention. Au reste, M. G. l'a s bien senti qu'il a borné au minimum son rôle d'éditeur. Deux pages d'introduction, quelques notes, quelques illustrations d'après l'antique, bien choisies d'ailleurs, et c'est tout. Il aurait pu être un peu moins concis sur K. lui-même. La date de sa naissance, celle de sa mort, voilà toute la biographie. La vie du chanoine K. méritait cependant au moins quelques lignes. Son nom a eu assez d'éclat dans la littérature du siècle dernier pour qu'on ne regrette pas l'absence d'une notice biographique dans une édition destinée aux classes comme celle-ci. — J. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 janvier 1903 (suite).

M. Daniel Serruys a découvert au monastère de Vatopédi (Mont Athos) des lettres inédites d'Ignace, patriarche de Constantinople, l'adversaire de Photius. Cette correspondance constitue un document précieux qui montre la situation du patriarchat vis-à-vis des évêques suffragants et des officiers impériaux. Elle détermine ainsi les causes intérieures du schisme et éclaire la physionomie, demeurée énigmatique, du patriarche qui fut successivement l'adversaire et le défenseur de la séparation des églises.

M. Dieulafoy donne lecture d'une note de M. José Gestoso y Perez, accompagnant la photographie d'une statue de Diane, récemment découverte à Santiponce, l'ancienne Italica.

M. Dieulafoy annonce ensuite que les objets provenant des fouilles de Martres-Tolosanes ont été installés au Musée de Toulouse par M. Joulin.

Séance du 16 janvier 1903.

M. Perrot, président, annonce la mort de M. J.-A. Poulle, correspondant de l'Académie depuis 1898.

M. Clermont-Ganneau annonce qu'il a reçu du Comité du Palestine Exploration Found l'estampage d'une inscription grecque et hébraïque récemment découverte à Jérusalem et qui lui paraît offrir un intérêt exceptionnel pour l'histoire juive. Elle est relative à un certain Nicanor d'Alexandrie qui y est dit avoir « fait les portes ». M. Clermont-Ganneau montre qu'il s'agit ici de la fameuse porte du temple juif de Jérusalem dite « porte de Nicanor » et célèbre dans l'antiquité par sa magnificence. Le Talmud et Flavius Josèphe en parlent longuement et en détail. Nicanor, riche juif d'Alexandrie, en avait fait exécuter dans cette ville les battants en bronze ornés de superbes ciselures d'or et d'argent.

M. Cagnat annonce que le Comité constitué pour élever un monument à Paul Blanchet, remet à l'Académie le reliquat de la souscription, pour fonder une médaille destinée à récompenser les découvertes historiques, géographiques ou archéologiques faites dans l'Afrique du Nord.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 2 février — 1903

Materialien zur Kenntnis des Apabhra*m*ça, Ein Nachtrag zur Grammatik der Prâkrit-Sprachen. Von R. Pischel. (Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, phil.-hist. Kl., neue Folge, V, 4.) Berlin, Weidmann, 1902. In-4°, 86 pp. Prix : 6 mk.

On sait que les dialectes désignés sous le nom générique d'apabhra*m*ça rentrent dans la grande famille des langues dites prâcritiques et que la documentation en est jusqu'à présent fort défectueuse. Très importants comme anneaux de transition entre le sanscrit et les langues modernes de l'Inde, ces jargons populaires ont à peine émergé dans la littérature, et le caractère nécessairement flottant de leur grammaire s'exagère encore du fait de l'incroyable négligence orthographique des manuscrits. Ce n'est point une petite affaire que de mettre un peu d'ordre dans cette bigarrure.

M. Pischel l'avait fait autant que possible dans sa belle *Grammaire Prâcrite*, que l'Institut a honorée du prix Volney; mais, en normalisant ses exemples, il avait dû plus ou moins corriger les textes. Depuis lors, M. Shankar Pâ*n*d*u*ra*n*g Pa*n*d*i*t a publié le texte commenté du *Kumârapâlacarita*, ouvrage composé par le grammairien Hêmacandra tout exprès pour servir d'illustration aux règles qu'il nous a transmises. En supplément à son grand ouvrage, M. P. nous donne aujourd'hui un commentaire critique et grammatical des stances en apabhra*m*ça. Les variantes, tant du texte que du mot à mot

sanscrit, sont relevées avec le plus grand soin, et chaque stance s'accompagne de la traduction allemande, avec discussion des difficultés, s'il y a lieu. Un index de 21 pages termine le livre et renseigne amplement sur toutes les particularités phonétiques et morphologiques du dialecte [1]. L'auteur nous dit qu'en entreprenant ce long travail il a eu surtout en vue de se corriger lui-même. Il n'y a guère que lui, en effet, qui fût en état de le faire.

V. H.

The Knights of Aristophanes edited by Robert Alexander Neil. Cambridge, at the University Press, 1901. Un vol. in-8° de xiv-229 pages, prix 10 sh.

L'auteur de cette édition des *Equites* d'Aristophane est mort avant d'avoir pu mener son œuvre à bonne fin. A ce moment, le commentaire était terminé et en grande partie imprimé ; mais l'introduction était à peine commencée ; un chapitre seul était écrit, sur l'état d'Athènes dans la première partie de la guerre du Péloponèse et sur le rôle politique de l'ancienne comédie. Il restait à aborder le vrai sujet, à étudier la pièce elle-même sous ses différents aspects. M. Neil aurait certainement parlé de la constitution du texte. Il avait étudié le manuscrit de Ravenne et celui de Milan ; il est regrettable qu'on n'ait pu tirer parti des collations qu'il avait faites. Pour juger l'œuvre de M. Neil, il ne nous reste donc plus que le commentaire. Il faut reconnaître qu'il a été composé avec beaucoup de soin et qu'il indique une grande compétence ; l'auteur est non seulement familier avec tout ce qui touche le sujet ; on constate aussi qu'il avait une lecture très étendue et très variée ; les ouvrages étrangers, et, en particulier, les travaux des savants français, lui sont connus ; la seule lacune sérieuse que l'on pourrait signaler concerne un compatriote même de l'auteur, c'est M. Blaydes ; le nom de l'auteur de la grande édition d'Aristophane se rencontre rarement dans le présent ouvrage. Il faut signaler trois appendices très intéressants à la fin du volume ; le premier traite de la particule γε ; le second de l'emploi des termes de morale dans la langue politique ; le troisième du rythme tragique dans la comédie.

Albert Martin.

1. Je me demande si dh*olla* « amant » n'aurait point quelque affinité lointaine avec notre provençal *drole* « garçon ». On sait qu'il y a quelques mots hindous qui ne se retrouvent qu'en gaulois hypothétique.

Thesaurus Palaeohibernicus, a collection of Old-Irish glosses scholia prose and verse edited by Whitley Stokes and John Strachan. Vol. I. Biblical glosses and scholia. Cambridge, at the University Press, 1901, gr. in-8°, XXVIII-727 pages.

Tandis que les textes en moyen irlandais sont aujourd'hui facilement accessibles [1], les textes en vieil-irlandais qui sont d'un intérêt philologique plutôt que littéraire étaient, jusqu'à l'importante et luxueuse publication que nous annonçons, dispersés dans des revues de linguistique et des publications inachevées. MM. Whitley Stokes et Strachan nous donnent dans ce volume les gloses bibliques; le second tome contiendra les gloses non bibliques, les inscriptions ainsi que les textes en prose et en vers des manuscrits antérieurs au XIe siècle. Si l'accueil fait aux deux premiers volumes par les savants d'Europe et d'Amérique le permet, l'ouvrage se terminera par un lexique alphabétique du vieil-irlandais avec la signification des mots en anglais. Souhaitons que ce volume puisse voir le jour; car nous aurions pu nous résigner encore quelque temps à nous passer d'un *corpus* des monuments du vieil-irlandais; mais les études de grammaire et de lexicographie irlandaise manqueront de sûreté et de précision tant que nous n'aurons pas au moins un index alphabétique pour nous guider. Le lexique des *Irische Texte* de Windisch contient peu de vieil-irlandais. Le *glossarium palaeo-hibernicum* d'Ascoli, très précieux pour étudier l'étymologie irlandaise, n'est d'aucun secours pour la traduction des textes, car les mots y sont rangés dans l'ordre des racines; il est, de plus, inachevé et la publication en semble interrompue.

Les gloses bibliques en viel irlandais peuvent être utiles pour l'histoire religieuse de l'Irlande. Mais on y cherche surtout des renseignements sur l'état du vieil-irlandais. Traduites pour la première fois par Zeuss dans la *Grammatica celtica*, elles ne laissent pas de présenter encore quelques difficultés d'interprétation. Ces difficultés sont souvent d'ordre paléographique; quelquefois, d'ordre grammatical ou lexicographique; les divers éléments d'une même formation syntactique, le verbe avec les particules temporelles et les pronoms compléments, le nom avec l'article et les suffixes démonstratifs ne sont pas séparés les uns des autres; enfin, comme les gloses constituent le plus souvent une paraphrase ou une explication, non une traduction du texte latin, le sens des mots que l'on n'a pas encore relevés en moyen-irlandais ne peut être déterminé que par conjecture. Les auteurs du *Thesaurus palaeohibernicus* nous donnent au haut de chaque

1. On les trouve dans les *Irische Texte* de Windisch et Stokes, dans la *Silva Gadelica* de St. H. O'Grady; dans la *Revue celtique* et la *Zeitschrift für Celtische Philologie.*

page le texte latin glosé ; puis à la suite les gloses irlandaises ; enfin la traduction en anglais de celles de ces gloses qui ne sont pas purement et simplement la traduction du texte latin. La traduction des gloses de Wurzbourg avait été donnée par Stokes en 1887 dans le livre intitulé *The Old Irish Glosses at Würzburg and Carlsruhe*. Quant aux gloses de Milan qui constituent la plus importante collection, elles n'avaient jusqu'ici été traduites qu'en partie. MM. Stokes et Strachan nous offrent donc sur ce sujet, indépendamment des corrections aux éditions déjà données, un travail entièrement nouveau. Leur interprétation ne manquera pas sans doute de prêter à quelques critiques de détail. Il me semble qu'il est impossible de proposer des solutions sûres des problèmes divers que posent les gloses en vieil-irlandais, tant que nous n'aurons pas un relevé lexicographique complet de tous les mots et de toutes les formes qu'elles renferment.

G. Dottin.

Togail Bruidne Dâ Derga, The destruction of Dâ Derga's hostel, edited with translation and glossarial index by Whitley Stokes. Paris, Bouillon, 1902, in-8°, xi-199 pages (tirage à part de la *Revue celtique*, t XXI-XXII).

Le *Togail Bruidne Dâ Derga* est un des textes les plus curieux de l'ancienne littérature irlandaise. Il est conservé dans huit manuscrits dont le plus ancien date de la fin du xi° siècle et, le plus récent, de 1453. L'événement qui forme la trame du récit, la mort de Conairé le Grand, roi d'Irlande, dans le château de Dâ Derga, remonte à l'année 31 avant J.-C. ou à l'année 43 après J.-C. d'après les *Annales de Tigernach*. Mais l'histoire tient peu de place dans ce récit. Le mot d'épopée, par lequel on désigne les compositions en prose mélangée de vers, qui constituent le fonds de la littérature irlandaise du moyen âge ne laisse pas de prêter à quelques malentendus. Le récit épique des Irlandais est rarement de l'histoire ornée et en partie versifiée. C'est plus souvent un conte mythologique, un *roman* auquel on a rattaché tant bien que mal des personnages historiques. Et l'histoire proprement dite n'a guère plus de valeur dans le *Togail Bruidne Dâ Derga* qu'elle n'en a dans *Huon de Bordeaux*.

L'intérêt de ce texte est donc, avant tout, mythologique. En irlandais moderne *bruidhean* signifie « château des fées ». Je ne suis pas persuadé qu'il n'ait pas eu déjà ce sens au moyen âge. Dans l' « hôtel » de Dâ Derga en effet on trouve des centaures, des géants, des hommes rouges venant du palais des fées. Conairé est soumis à un grand nombre de *ges*, c'est-à-dire de tabous. Le long dialogue entre Ingcél et Ferrogain, où le premier décrit minutieusement ce qu'il a vu dans les diverses chambres de l' « hôtel », tandis que le second nomme les personnages ainsi dépeints et indique leurs fonctions,

abonde en détails étranges. Les vêtements et les armes sont l'objet de longs développements. Les archéologues y pourront trouver de nombreux renseignements sur l'ancienne civilisation de l'Irlande, à condition toutefois qu'ils fassent la part de l'imagination du conteur. En tout cas, pour être utile et donner tous les renseignements qu'on y cherchera, le texte du *Togail Bruidne Dá Derga* devra faire l'objet d'un commentaire étendu qui en explique les obscurités et qui fasse les rapprochements nécessaires avec les détails de folklore ou les documents archéologiques déjà publiés.

L'éminent celtiste, auquel nous devons la publication d'une grande partie de la littérature irlandaise nous donne l'essentiel, c'est-à-dire un texte irréprochable, où selon l'usage des éditeurs modernes de textes irlandais les abréviations des manuscrits sont développées en italiques; en note les principales variantes des divers manuscrits sont signalées. Un index de près de 1,200 mots contient les mots rares ou les acceptions dont on n'avait point encore d'exemple. Sur ce nombre, il n'y en a guère que quatre-vingts dont la signification soit inconnue ou douteuse. Cette simple constatation, si l'on songe qu'il y a cinquante ans les manuscrits irlandais étaient lettre morte pour les savants tant des îles Britanniques que du continent, révèle les progrès réalisés dans le domaine des études celtiques. Dans un avant-propos M. d'Arbois de Jubainville donne un relevé chronologique des publications de textes irlandais depuis 1853 jusqu'à nos jours. C'est un intéressant complément à la revue générale de la littérature irlandaise publiée dans la *Revue de synthèse historique* (juillet-août 1901).

G. Dottin.

J. Déchelette, **L'archéologie celtique en Europe** (extrait de la *Revue de synthèse historique*, juillet-août 1901) gr. in-8° 30 p.

J. Déchelette, **Le hradischt de Stradonic en Bohême et les fouilles de Bibracte**, étude d'archéologie comparée (extrait du congrès archéologique de Mâcon, juin 1899), gr. in-8°, 64 p. et 4 pl.

Dans la première de ces brochures, M. Déchelette expose ce qu'on a fait et ce qui reste à faire dans le domaine de l'archéologie celtique. On regarde généralement les Celtes comme les auteurs de la civilisation dont on trouve des vestiges dans l'Europe centrale et occidentale pour les huit derniers siècles avant notre ère. Cette civilisation comprend deux périodes distinctes; la première a son type le plus achevé dans la nécropole de Hallstatt, province de Salzburg, en Autriche, et la seconde est dénommée époque de la Tène, du nom d'une station située sur le lac de Neufchâtel. Le terme d'archéologie celtique est peut-être trop précis, car l'unité de civilisation n'implique pas nécessairement l'unité de langage; les Germains, peut-être même les Illyriens et les Vénètes, ont eu sans doute leur part de création dans

l'industrie et l'art décoratif de l'Europe centrale. M. D. étudie successivement les travaux publiés en France et à l'étranger sur l'époque hallstattienne et l'époque de la Tène. Il résulte de cette sorte d'inventaire — qui figure parmi les meilleures des revues générales dont la *Revue de synthèse historique* poursuit avec un si légitime succès la publication, — que si les monographies locales sont maintenant nombreuses et témoignent de recherches poursuivies avec méthode, les études comparatives qui permettraient de coordonner les résultats épars et de faire la synthèse de l'archéologie celtique sont encore malheureusement trop rares.

Le mémoire de M. D. sur le hradischt, c'est-à-dire l'*oppidum*, de Stradonic comparé à l'*oppidum* de Bibracte, est un excellent modèle d'étude d'archéologie comparée. Les deux *oppida* sont à peu près d'égale étendue; celui de Stradonic a 140 hectares, celui du Mont Beuvray, 135 hectares. Les monnaies ont été trouvées en grand nombre dans l'un comme dans l'autre; or, les mêmes types de monnaies gauloises et de monnaies étrangères se trouvent à la fois à Stradonic et au Mont-Beuvray. Les fibules, les bronzes émaillés, la céramique, les armes, les outils, les anneaux et bracelets de verre ou de bronze trouvés dans les deux *oppida* sont de matière, de forme, et de fabrication identique. Quant à l'histoire du hradischt, M. Pic, directeur du musée de Prague, pense que l'*oppidum* de Stradonic fut occupé par les Marcomans de Marbod chassés jusqu'en Bohême par Drusus (12-9 avant J.-C.). Aux Marcomans se seraient joints des Séquanes et des Éduens mécontents de la domination romaine. Ainsi s'expliquerait la parenté de l'*oppidum* des Éduens de Gaule avec l'*oppidum* peuplé en partie par des Éduens émigrés en Bohême. M. D. est d'avis que cette hypothèse est possible, mais qu'elle n'est pas nécessaire pour expliquer les faits observés. L'argument que la poterie peinte trouvée à Bibracte et à Stradonic est absente de la région comprise entre la Suisse orientale et la Bohême est d'ordre négatif et provisoire; il peut être ruiné d'un moment à l'autre par de nouvelles découvertes. Si Stradonic n'avait été détruit que lors de l'expulsion des Marcomans en l'an 19 après J.-C., on devrait y trouver au moins quelques monnaies de César et d'Auguste. Enfin les fibules contemporaines d'Auguste, et dont on a recueilli des exemplaires à Bibracte, *oppidum* abandonné vers l'an 5 avant J.-C., font complètement défaut à Stradonic. Il est donc probable, comme le suppose M. Déchelette, que Stradonic était un *oppidum* boien fondé dans le cours du premier siècle avant notre ère et détruit peut-être à l'arrivée de Marbod, vers l'an 10 avant J.-C.

G. Dottin.

A. HOLDER, **Alt-celtischer Sprachschatz,** dreizehnte Lieferung, Poetanion-Sacrillos; vierzehnte Lieferung, Sacrilus-Sextus, col. 1025-1536. Leipzig, Teubner, 1901-1902.

Les principaux articles de ces deux livraisons sont *Ratumagos*, *reda*, *Redones*, *Remi*, *Renos*, *Rodanos*, *Rutaeni*, *sagos*, *Santoni*, *Scordisci*, *Scotti*, *Sedatus*, *Seneca*, *Senones*, *Sequana*, *Sequani*.

Le rapprochement des noms de Rouen, *Ratomagos*, *Rotomagos* et de l'irlandais *Mag-Rath* (col. 1079) est assez satisfaisant au point de vue phonétique, si l'on admet que le thème vieux-celtique *ratâ-* en irlandais *rath* peut, en composition, présenter la forme *rato-*. Il faudrait donc expliquer *Ratomagos* par « plaine de la forteresse », l'irlandais *rath*, ayant le sens de « rempart de terre ».

Il serait possible qu'il y eût quelque relation entre les mots Burrus, Caburrus, Reburrus, de même qu'entre Satus, Casatus, Resatus et que *re-*, *ca-* fussent les restes du premier terme d'un composé.

S'il est exact de confondre (col. 1094) *Rectugenos* ou *Rextugenos* avec *Retugenus*, *Reitugenus*, *Rhoetegenus*, *Retogenes*, ces diverses formes du même mot nous représenteraient l'évolution complète du groupe *ct* en vieux-celtique, le *c* devenu spirante : *Rextugenos*, puis palatalisé : *Reitugenus;* enfin disparu, *Retugenus*. Mais, à côté de *Retugenus*, on a *Ritogenus* qui semble bien être pour *Ritu-genus*. Pour l'alternance de *e* et de *i*, cf. *Vero-*, *Viro-*; *Vendu-*, *Vindo-*.

La difficulté que présente l'évolution de *Samara* en *Somme* serait en partie supprimée si dans *Samarobriva* (col. 1336), *ro-* était un préfixe devant se rattacher au deuxième terme, et si la leçon la meilleure était celle de la Table de Peutinger : *Sammarobriva*. Un préfixe comparable à *ro-* serait *co* dans *Duro-co-brivis* cf. *Duro-brivae*, *Domno-veros*, cf. *Domno-co-veros*.

Sanomus Portus (col. 1350) est vraisemblablement pour *Sanomagus* cf. *Seno-magus*.

Sedunum (col. 1436) peut représenter un ancien **Sedo-dunum* cf. *Sedo-ialus*.

G. DOTTIN.

Diodor von Tarsus, vier pseudojustinische Schriften als Eigentum Diodors; nachgewiesen von Ad. HARNACK. Leipzig, Hinrichs, 1901 (*Texte u. Untersuchungen*, neue Folge, VI, 4). IV-251 pp. in-8. Prix : 8 Mk.

Parmi les œuvres attribuées à saint Justin, se trouvent les quatre écrits suivants : 1° *Quaestiones et responsiones ad orthodoxos;* 2° *Quaestiones Gentilium ad Christianos;* 3° *Quaestiones Christianorum ad Gentiles;* 4° *Confutatio dogmatum Aristotelis*. M. Harnack a entrepris de les attribuer à Diodore de Tarse. Diodore est un contemporain et un ami de saint Basile et de saint Chrysostome; il

est le maître de Jean comme de Théodore de Mopsueste, un adversaire d'Apollinaire; c'est un des représentants les plus distingués de l'exégèse littérale et positive de l'école d'Antioche. Malheureusement, ses tendances dualistes en christologie, communes à toute son école, le rendront suspect aux temps qui suivront le concile d'Éphèse. Son œuvre sera rejetée dans l'ombre comme favorisant le nestorianisme.

M. H. a eu un devancier dans La Croze qui a revendiqué le premier ouvrage pour Diodore de Tarse. En 1895, il est vrai, M. Papadopoulos Kerameus en a donné une nouvelle édition d'après un manuscrit de Constantinople, et ce ms., du x[e] siècle, l'attribue à Théodoret. Cette indication n'a pas grande autorité; car les objections de Maran sont très fortes. Mais le manuscrit nouveau permet de rétablir l'ordre et le texte des *Quaestiones*, défigurés dans le seul manuscrit connu auparavant, le ms. de Paris 450 (de 1364). Dès lors, M. H. établit les propositions suivantes : l'ouvrage ne peut avoir été composé avant 365 ni après 378, avant l'édit qui chassa les évêques orthodoxes rétablis par Julien ni après la mort de Valens; la doctrine enseignée est spécifiquement antiochienne, les formules trinitaires sont celles des Cappadociens, ce qui n'est guère possible chez un tiers avant 370; l'auteur connaît la Bible syrienne et écrit en Syrie; il est au courant de la polémique de Julien contre le christianisme et la réfute çà et là; c'est un savant, un aristotélicien, un ascète; rien ne prouve que ce soit un évêque. Tous ces traits réunis ne conviennent guère qu'à Diodore. M. H. fait ensuite la preuve de son opération, en comparant les *Quaestiones* et *Responsiones* avec ce que nous savons et ce que nous avons de Diodore.

L'attribution à Diodore des *Quaestiones ad orthodoxos* entraîne l'attribution des deux autres recueils de *Quaestiones : ad Christianos, ad Gentiles*. Ces trois ouvrages ont le même auteur, comme l'avaient déjà reconnu Maran et Otto.

La *Confutatio dogmatum Aristotelis* est dédiée à un prêtre Paul. Les points de contact et les sujets communs sont assez fréquents avec les trois autres écrits pour que Maran, Otto et Gass aient admis comme vraisemblable l'identité d'auteur. M. H. ajoute quelques arguments en faveur de cette thèse.

A la suite de son étude, M. H. a traduit en grande partie les quatre ouvrages, « dans l'espoir que, sous cette forme, ils seront mieux compris... et lus ! »

Une conclusion résume les caractères généraux d'après les *Quaestiones et responsiones* : séparation de l' « hellénisme », tendance morale fondée sur la liberté de la volonté, méthode strictement logique et dialectique, répugnance au mysticisme et spécialement au platonisme, distinction très nette des deux natures dans le Christ, assomption volontaire par le Christ des faiblesses humaines pour

rendre visible son humanité, dureté impitoyable à l'égard des hérétiques, des Ariens surtout. On a reconnu quelques-uns des traits qui distinguaient l'école d'Antioche.

Le païen combattu dans les trois autres ouvrages paraît avoir été Thémistius, dont le rôle tombe précisément à cette époque et à Antioche.

Un appendice présente quelques arguments en faveur de l'attribution à Diodore de l'*Expositio rectae fidei*. Il existe deux recensions de cet ouvrage. Contre Draeseke, M. H. admet que la plus longue est l'originale. Cela, M. Funk l'avait établi déjà en 1896 (cf. *Abhandlungen*, II, 253-291). M. Harnack aurait dû citer ce travail. M. Voisin, *L'Apollinarisme*, p. 256, place l'*Expositio* après le IVe siècle, je crois que M. Funk n'est pas loin de la même opinion, cf. *ib.*, p. 260.

Paul Lejay.

P. S. — Depuis que cet article a été écrit, j'ai reçu : F. X. Funk, *Le Pseudo-Justin et Diodore de Tarse* (Extrait de la *Revue d'histoire ecclésiastique*), Louvain, 1902 ; 25 pp. in-8°. M. Funk repousse la thèse de M. Harnack. Sur plus d'un point il paraît avoir raison. M. F. ne discute que les *Quaestiones ad orthodoxos*. La christologie des questions 7 et 8 est plus avancée qu'on ne l'attendrait de Diodore. Mais, d'autre part, les passages où l'auteur parle de la prédominance de l'hérésie (question 143) nous reportent plus près de son temps. « Le pouvoir passe tantôt aux mains des chrétiens, tantôt aux hérétiques, tantôt aux Hellènes » : contrairement à ce que dit M. F., cette assertion doit convenir à une époque voisine à la fois du triomphe de l'arianisme et du règne de Julien, comme le suppose M. Harnack. L'argumentation de M. Funk n'est nullement convaincante ici. De même, sur la doctrine du Saint-Esprit (question 129), M. Funk ne réussit pas à démolir le raisonnement de M. Harnack. Ici et là, M. Funk fait appel, pour résoudre les difficultés, à des passages pris dans d'autres questions. C'est supposer l'unité d'auteur. Or, la discussion de MM. Funk et Harnack, où ils semblent avoir tour à tour raison et tort, inclinerait à croire que ces questions proviennent peut-être d'une même école, mais non pas d'une même personne. On aurait là une solution pour bien des difficultés. Ne pas oublier que les deux manuscrits présentent un ordre et un contenu très différents. Un tel ouvrage est à tiroirs ; rien n'est plus facile que d'y ajouter ou d'y retrancher. Quant à savoir si réellement Diodore de Tarse y a collaboré, on ne peut former là-dessus que des conjectures : « Diodore nous est trop peu connu » (Funk). Il y aurait lieu d'étudier de près la langue et le style. Les relevés de Harnack sont très insuffisants ; les pp. 963-964 de Funk se bornent à la terminologie dogmatique. Peut-être une comparaison minutieuse permettrait, ou d'écarter l'hypothèse de remaniements et d'additions, ou de la confirmer et de distinguer plusieurs mains.

Carl Walhund. **Die altfranzœsische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt nach der Pariser Handschr. Nat.-Bibl. fr. 1553, von neuem mit Einleitung, lat. und altfr. Paralleltexten, Anmerkungen und Glossar.** Upsal, Almqvist et Wiksells ; Leipzig, Harrassowitz, 1900 ; in-8° de xc-335 p.

M. Wahlund nous donne dans ce volume, dont une partie était imprimée depuis longtemps [1], deux versions en prose française de la *Navigatio Brendani*. La première, celle du ms. 1553 de la B. N., avait été publiée dès 1836 par A. Jubinal dans un volume naturellement devenu très rare ; ce texte est, par son étendue, sa pureté et sa date (v. 1285), un des spécimens les plus précieux de l'ancien dialecte picard. M. W. l'a jugé digne, non seulement de la réimpression, mais d'un dépouillement méthodique ; ce dépouillement a été exécuté dans l'*Introduction* (p. XLIX-LXXXI), où toutes les formes sont relevées dans l'ordre des parties du discours, et dans un *Glossaire*, où elles reparaissent dans l'ordre alphabétique, avec renvois au texte et rappel du mot latin correspondant [2]. En regard de cette version est imprimé un texte latin, qui n'a pas la prétention d'être critique : c'est, comme l'appelle l'éditeur, un « Kompromisstext », simplement destiné à faciliter la lecture de la version française [3]. A la suite de cette version est imprimée celle du ms. 1716 de la Bib. Mazarine, et, en regard, le texte latin du ms. 15076 de la Bib. Nat. Par une ingénieuse disposition typographique, la comparaison des deux versions est rendue facile : la première occupe les pages 1-101, la seconde les p. 102-202, et les pages de chaque série se correspondent ligne pour ligne. Vient ensuite le fragment conservé aux Archives du Doubs (avec reproduction photographique) et, en regard, le passage latin correspondant d'après le ms. 13496 de la Bib. Nat.

L'intérêt de la publication étant surtout linguistique, M. W. eût pu se borner là : il a voulu y ajouter, outre une riche *Bibliographie* (p. LXXXVI-XC), deux longs chapitres sur l'histoire du saint, sa légende, les sources de celle-ci, et les mss. latins et français (p. IX-XLIV). Je n'ai pas qualité pour dire exactement ce que ces deux chapitres apportent de nouveau ; mais quand l'auteur n'aurait fait qu'y condenser les résultats de travaux aussi nombreux que dispersés et difficilement accessibles, quand il se serait borné à orienter le lecteur dans une question aussi compliquée, il aurait encore par là bien mérité de tous ceux qui n'ont pas fait de cette question une étude par-

---

1. A l'usage des élèves de l'auteur ; mais il n'a été publié qu'à la fin de 1901.

2. Un relevé des traits phonétiques eût été également le bienvenu ; M. W. y a suppléé, dans une certaine mesure, par celui des principales particularités dialectales (voy. plus loin).

3. Il est à peine besoin d'ajouter « qu'il ne s'y trouve aucune construction, aucun mot, aucune forme qui ne se rencontre dans l'un ou l'autre des manuscrits latins » (p. LXXXVI).

ticulière[1]. Ce sont en revanche des recherches originales (entreprises à Upsal sous sa direction) sur le rapport des versions en prose, que M. W. a résumées d'une façon un peu brève à notre gré (p. XXXVII, note); s'il n'a pu en donner un tableau d'ensemble définitif, il a du moins réussi à les distribuer en groupes sûrement distincts et il a ainsi préparé les recherches futures. Pour faciliter ces recherches, il a imprimé *in extenso*, en colonnes, un assez long passage d'après tous les manuscrits connus.

A ceux qui connaissent les publications antérieures de M. W. je n'ai pas besoin de dire avec quel soin méticuleux, avec quelle « acribie » toujours en éveil sont exécutées toutes les parties de ce travail. Il va sans dire que ces qualités n'en excluent pas d'autres : dans les notes jetées au cours du « relevé des formes » et ailleurs, M. W. a fait preuve des connaissances les plus précises sur les derniers travaux consacrés aux sujets qu'il aborde[2]. Il semble avoir, par un excès de modestie, réduit au strict minimum la portion de son ouvrage où il eût pu aisément les mettre en pleine lumière : ainsi il a soigneusement relevé toutes les particularités dialectales du texte de 1553 (p. LXXVI-LXXIX), mais, pour déférer à un désir de M. Foerster, dont les élèves étudient ce sujet, il a renoncé à tirer de ses constatations leur conclusion naturelle et à se prononcer sur la patrie du texte. Il eût pu en revanche, sans risquer de désobliger personne, développer un peu plus les remarques (p. LXXXI-II) sur le rapport de la traduction avec l'original. Il a noté l'extrême littéralité de cette traduction, qui donne au style un tour singulièrement embarrassé et parfois obscur; il eût pu citer des exemples de constructions, non seulement pénibles et lourdes, mais contraires aux règles, et qui n'apparaîtront qu'à l'époque où le latinisme fit rage : par ex. du subjonctif au lieu de l'indicatif après *com*, au sens de *lorsque*[3], du subj. dans une proposition subordonnée[4], de *qui*, en tête d'une proposition équivalant à *et ille*[5]. Le traducteur était un très pauvre latiniste, sous la plume duquel abondent contre-sens et non sens : il eût été intéressant

1. Cette partie de l'*Introduction* est complétée par d'érudites « remarques » sur le texte du ms. 1553 (p. 227-258), où sont consignées de nombreuses observations sur les noms propres, les termes techniques, et des rapprochements avec les textes similaires.

2. On s'étonne de ne pas lui voir citer (p. LIV, n.) à propos de *vuin* (= *gain*) l'important article de M. A. Thomas (*Romania*, XXIX, 25 et *Essais de philologie*, p. 371). Les curieuses formes *celebraste*, *trouveraste* (29, 25) pour *celebras tu* sont relevées au *Glossaire*, mais elles eussent mérité une remarque : elles doivent correspondre aux formes *t'* pour *tu* devant une voyelle (*t'as* pour *tu as*) si fréquentes dans les textes picards du XIII[e] siècle, dans *Huon de Bordeaux* par ex.

3. Voy. p. 3, l. 9; 5, 5; 15, 25; 17, 14; 21, 6 et *passim*. Sur cette construction aux XV[e] et XVI[e] siècles, voy. Huguet, *Syntaxe de Rabelais*, p. 196.

4. *Di me dont cist oysiel soient* (*unde sint*).

5. 19, 25; 25, 24 etc.

de rechercher si toutes ces fautes proviennent de l'ignorance du traducteur ou de la corruption de l'original [1].

Il y a une autre raison qui contribue à rendre cette traduction fort pénible à lire : c'est le grand nombre de mots omis par le scribe (souvent par suite d'un bourdon) [2]. Je ne verrais aucun inconvénient à ce que l'éditeur d'un texte, même rigoureusement « diplomatique », avertît le lecteur de lacunes de ce genre (soit en insérant quelques points, soit en soulignant les mots latins non traduits) et évitât ainsi au lecteur de pénibles soubresauts. Car, enfin, les textes diplomatiques eux-mêmes sont faits pour être lus. Oserais-je hasarder à ce propos le désir qu'on les ponctuât? Non, ce serait trop révolutionnaire... Et pourtant, si l'on y réfléchit, remplacer par une ponctuation intelligente les points jetés un peu au hasard dans les manuscrits, serait-ce donc faire à ceux-ci une violence beaucoup plus scandaleuse que celle qui consiste à user de majuscules ou à résoudre les abréviations?

A. Jeanroy.

Karl Lamprecht. **Zur jüngsten deutschen Vergangenheit.** Erster Band : Tonkunst, Bildende Kunst, Dichtung, Weltanschauung. Berlin, Gaertner, 1902, in-8°, pp XXI, 471.

M. Lamprecht a interrompu l'exposition de sa *Deutsche Geschichte* pour nous donner un volume d'histoire contemporaine, qui avec un autre qu'il nous promet, sera le couronnement de son grand ouvrage. Ce premier volume complémentaire traite de l'évolution artistique et intellectuelle des trente dernières années environ du XIXe siècle en Allemagne; le second retracera pour la même période l'évolution économique et sociale. L'un et l'autre seront comme deux flambeaux à l'extrémité de la route où nous devons accompagner l'auteur. On connaît ses théories en histoire, son dessein de la borner à étudier, à fixer et à suivre les principales transformations de la « psyché nationale ». On peut donc admettre sa méthode régressive et lui concéder qu'à mieux connaître le *nervosisme* contemporain, nous compren-

---

1. Par ex. 15, 9 *resoignies* traduit *vexatorum*; 21, 7, *propres vens, prosper ventus*; 73, 19 *se retornoient*, *se retinebant*. Il peut encore arriver que l'altération porte sur la traduction même : p. 5, 6 *lesqueles* est écrit, par anticipation sur la ligne suivante, au lieu d'un mot représentant *euge*; 9, 7 *tenu* est pour *venu* (*revertentes*); 5, 11 *conversion* pour *conversation*; 17, 10 *fisent* (du reste peu lisible) doit être pour *prisent* (*sumebant*).

2. Les exemples seraient innombrables; en voici quelques-uns empruntés aux premières pages (je supplée d'après l'original ou la traduction du ms. 1716) : 3, 20 : *et* [volu] *iestre*. — 5, 25 : *quant li espasse* [d'une eure]. — 7, 14 : *en tel maniere* [a ele esté]. — 7, 30 : *nous ne savions en quele* [partie il se departoit] *ou*. — 9, 16 : *en glorefiant* [Dieu]. — 11, 22 : *apielés* [sieges]. — 15, 13 *prisent* [leur vaissiaus]. — 15, 27 : *je* [le] *voi*.

drons mieux les périodes antérieures de l'*individualisme* et du *subjectivisme*. Peut être la flamme de ce premier fanal sera-t-elle jugée un peu fumeuse, car la terminologie de l'historien ne laisse pas de mettre dans l'embarras.

M. L., qui voit dans l'art l'expression essentielle de la civilisation pour la période dont il s'occupe, étudie dans quatre chapitres successifs l'évolution que la musique, la peinture, la poésie et enfin la spéculation ont subie sous l'influence de cette forme nouvelle de l'âme nationale, la *Reizsamkeit*, la sensibilité suraiguë. Wagner et ses successeurs sont au centre du premier chapitre et tous les nouveaux éléments dont s'est enrichie par eux la musique moderne y sont analysés dans le détail. Dans le second chapitre, la peinture — les autres arts plastiques, malgré le titre, sont sacrifiés — est étudiée avec plus de minutie encore dans son développement. Il est ici en effet plus complexe et étroitement lié à l'évolution de l'art anglais et français. En Allemagne il aboutit à un impressionisme marqué dans d'illustres représentants, Feuerbach, Böcklin, Thoma, Klinger, et qui, de physiologique qu'il était à l'origine, évolue vers une forme psychologique. La poésie — en prenant le mot dans son large sens allemand — présente un processus analogue que l'auteur suit plus spécialement dans la lyrique, le roman et le drame. Le dernier chapitre enfin envisage les transformations de l'éthique, en s'arrêtant aux apôtres de la régénération par l'art, en particulier au plus grand d'entre eux, Nietzsche ; il glisse plus vite sur la métaphysique, la psychologie et la science.

Il n'est pas possible d'aborder la critique de détail de l'ouvrage. Beaucoup y trouveront des lacunes, même après les réserves de l'auteur, et beaucoup ne partageront pas tous ses jugements; il ne se fait lui-même là-dessus aucune illusion. Mais que vaut sa théorie ? Est-il absolument prouvé que les intérêts artistiques soient les intérêts dominants du monde allemand moderne ? J'ai le pressentiment que le second volume attendu pourrait bien ébranler les fondements du premier. Quant à toutes ces manifestations de l'hypéresthésie contemporaine, ce qui fait le fond de l'ouvrage, nous savons qu'elles ne sont pas bornées à l'Allemagne; elles sont réelles sans doute, et nous devons maintenant à leur historien de les mieux connaître ; mais ne sont-elles pas surfaites ? Leur valeur véritable nous apparaît-elle ? Dirions-nous qu'en Rodin, Verlaine et Barrès s'incarne la *psyché* française moderne ?

M. Lamprecht ne veut étudier que les transformations des nouvelles tendances; elles seules, pour lui, constituent l'histoire. Mais les anciennes ne conservent-elles pas aussi leur droit historique ? est-il bien sûr que là où il voit le terme final d'une évolution, il n'y ait pas plutôt absorption dans un courant ancien ? En fait la dernière expression du mouvement artistique paraît bien être dans tous les domaines

une nouvelle forme d'idéalisme. L'Allemagne est restée « le peuple des poètes et des penseurs » (p. 471). L'auteur est heureux de le constater et il s'autorise de cette constatation pour rassurer les esprits troublés par la crainte d'une décadence dont ils s'inquiètent en comparant certaines manifestations de la vie barbare aux derniers fruits qu'a fait naître l'hypersensibilité. Craintes injustifiées et ressemblances plus spécieuses que réelles. On peut en résumé contester les principes et les conclusions de l'auteur, mais on suivra toujours avec profit ses analyses dans son livre et on y recueillera en outre beaucoup d'idées fécondes que j'aurais eu plaisir à signaler, si l'espace l'eût permis.

L. Roustan.

Max Lenz, **Geschichte Bismarcks.** Leipzig, Duncker et Humblot, 1902, 8°-p. 455, Prix : mk. 6 40.

L'auteur nous prévient que son livre est à peu près l'exacte reproduction de l'article qu'il a écrit pour l'*Allgemeine Deutsche Biographie* (vol. 46). Il faut donc lui tenir compte de certaines réserves que ce genre de publication lui imposait. Peut-être que la forme d'un ouvrage indépendant eût laissé au jugement personnel de l'historien comme à l'examen critique de certains points délicats une marge plus grande. Tel qu'il est, son livre se recommande par la plus scrupuleuse objectivité; il ne s'accompagne au cours de cette longue période historique que des sources les plus sûres, et lorsqu'elles font défaut, nous sommes loyalement avertis que notre jugement est à réserver.

M. Lenz n'a pas voulu écrire une biographie de Bismarck. Il a glissé sur la jeunesse, et volontairement écarté tout ce qui a suivi la retraite forcée du chancelier. De l'homme privé non plus il n'avait rien à dire, ne se proposant que d'écrire l' « histoire de Bismarck ». Elle commence vraiment à la mission de Bismarck à Francfort — ce qui précède n'est qu'une seconde introduction après la première, — et dès ce moment M. L. analyse avec une heureuse précision cette diplomatie si prudente et si hardie, si souple et si tenace, qui devait écarter la rivalité de l'Autriche, fonder l'autonomie politique de la Prusse et lui donner l'hégémonie en Allemagne. Beaucoup des historiens de Bismarck, et Bismarck lui-même, ont confondu à dessein ou inconsciemment son double rôle d'émancipateur de la Prusse et de fondateur de l'unité allemande. M. L. a nettement séparé ces deux points de vue dans son livre et montré que la politique de Bismarck resta longtemps prussienne avant de devenir nationale. On ne nous avait pas encore présenté avec autant de netteté l'hostilité et l'inintelligence que Bismarck avait trouvées autour de lui, dans les Chambres, dans la cour, dans la nation, pour faire triompher ses desseins à longues vues. Je ne sais point si cette étude minutieuse n'a pas fait grossir à l'auteur les difficultés que son héros rencontrait sur sa route. Il est par

exemple exagéré d'affirmer (p. 310 et suiv.) que l'Autriche en 1866 était un rival très redoutable, alors qu'elle venait de dévoiler sa faiblesse dans la guerre de 1859 et plus récemment encore dans la campagne du Schleswig. D'ailleurs, on le sait assez, le puissant appareil militaire de la Prusse fut le premier élément de succès de la politique de Bismarck; son habileté a été de le faire intervenir à son moment pour la servir, sans jamais hésiter à la mettre à la merci d'une défaite possible.

Tout l'effort de Bismarck porta sur la politique extérieure. C'est elle aussi que M. L. traite le plus largement, mais il n'a pas négligé l'autre. Il est aisé de voir qu'à l'intérieur Bismarck se faisait illusion sur la gravité des obstacles à surmonter, parce que là il lui manquait la force matérielle qui sur les champs de bataille donne raison aux combinaisons diplomatiques. Il s'est trompé parfois, et son historien ne craint pas de l'avouer : le Reichstag n'est pas devenu l'institution qu'il attendait, un contrepoids naturel aux tendances particularistes des États secondaires; le parti du centre est sorti plus fort de ses persécutions et de ses avances ensuite; enfin avec aussi peu de succès il a tour à tour rudoyé et caressé le socialisme. L'impartialité que le patriotisme fait si difficile aux contemporains n'a pas empêché M. Lenz de payer à son héros le tribut d'une admiration légitime; il faut lui savoir gré de l'avoir fait aussi sobrement. Son livre offrira un guide sûr à tous ceux qu'intéresse non seulement l'évolution de l'Allemagne, mais encore l'histoire de l'Europe au XIX[e] siècle.

L. ROUSTAN.

— M. H. FRANCOTTE, le savant belge connu pour ses travaux sur la constitution athénienne et sur l'industrie dans la Grèce ancienne, vient de traiter un des problèmes, qui est, comme il le dit lui-même, un des plus importants de l'histoire grecque, celui de la *Formation des villes, des états, des confédérations et des ligues dans la Grèce ancienne* (Extrait des *Bulletins de l'Acad. royale de Belgique, classe des Lettres, etc., n[os] 9-10, 1901*). Un pareil sujet ne peut être traité complètement dans un article de revue; M. F. l'a parfaitement compris; il a voulu seulement étudier quelques-unes des conditions dans lesquelles ces faits se sont produits. Le sujet est traité avec la compétence qu'on pouvait attendre de l'auteur. Il nous semble cependant que M. F. n'a pas tenu assez compte, au moins pour les temps les plus anciens, de l'importance de l'élément religion dans cette opération qui aboutit à l'unité ou à la centralisation politique d'un état et que les Grecs appelaient le *synoikismos*. Athènes, par exemple, après la centralisation attribuée à Thésée, devient la capitale à la fois politique et religieuse de l'Attique. Il y avait là quelques indications à donner. — Albert MARTIN.

— La collection des auteurs grecs et latins publiée par la librairie G. Freytag de Leipzig, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes : l'un est une édition de la *Médée* d'Euripide par M. O. ALTENBURG (p. XX-56), l'autre est un choix de morceaux des lyriques grecs (*Griechische Lyriker in Auswahl*, p. VIII-104) par M. Alf. RIESE. Pour ce dernier ouvrage, c'est seulement une 2[e] édition de la première partie qui vient de paraître; elle contient les textes des lyriques; il y a un

second volume consacré au commentaire; ce second volume ne paraît pas épuisé. L'édition de Médée est précédée d'une introduction assez longue pour un si petit livre; ce que dit l'auteur est généralement juste. Il énumère toutes les imitations qui ont été faites jusqu'à nos jours, de la pièce d'Euripide; pourquoi n'a-t-il pas même mentionné le nom du poète qu'Euripide a probablement imité, Néophron? M. A. a-t-il le droit de dire qu'Euripide a été le plus fécond des tragiques grecs? Sophocle a produit plus que lui. M. A. a corrigé le texte en plusieurs endroits: v. 14, inutile; 234, meilleur; 708 forcé; 737, acceptable, ainsi que 890 et 943. Aux vers 160 et 1139, l'auteur met dans le texte les corrections excellentes que M. Weil a faites de ce passage; mais il ne les mentionne pas dans sa liste des passages corrigés : est-ce parce que ces corrections proviennent d'une édition française? — A. M. •

— M. Émile Gebhart, le spirituel conteur, a publié il y a quelques mois un volume intitulé : *D'Ulysse à Panurge, contes héroï-comiques* (Hachette, 1902), qui n'est pas sans doute inconnu de nos lecteurs. Ce volume renferme quatre récits : *Les dernières aventures du divin Ulysse; Le roi Trimalchion*; *Évohé!* et *Le Mariage de Panurge*. La *Revue critique* ne s'occupe pas d'ordinaire de ces sortes d'ouvrages, dont la fantaisie fait le fond, et dont le but est uniquement de divertir le lecteur. Elle peut cependant faire une exception pour le livre de M. G.; les personnages qu'il met en scène, Ulysse et Hélène, Trimalchion et Néron, Panurge et frère Jean des Entommeures, nous sont familiers, et ils se meuvent dans des cadres qui ne nous sont pas moins connus. Des descriptions sobres, mais exactes, des pays grecs et romains, une humour légèrement voilée, et, si j'ose le dire, une pointe d'ironique malice qui ne peut surprendre ceux qui connaissent bien l'auteur, ajoutent à l'intérêt des aventures qu'il raconte en un style vif et imagé. *Le mariage de Panurge*, dans la fin, est comme un écho de *Candide*, et *Le roi Trimalchion* a rappelé à mon souvenir un livre bien oublié aujourd'hui, de J. de Saint-Félix, *Les nuits de Rome*; mais *Évohé!* quoique de beaucoup le plus court, me semble le mieux conçu et le plus spirituellement écrit. — Mʏ.

— Malgré la date (février 1900), nous venons seulement de recevoir de Lund les *Adversaria in Latinos scriptores* de M. S. Linde (59 p., in-4°). Trois chapitres : le premier (44 p.) sur Sénèque le philosophe, le second (45-55) sur Sénèque le rhéteur, le dernier, de 4 pages, sur divers auteurs (Tite-Live, XXI, Cicéron, *De finibus*, III, 4, 15, Catulle, LXII, 56 : pour ce dernier texte, M. L. montre simplement qu'il ignore ou méconnaît ce qu'on sait de la valeur médiocre des citations de Quintilien). M. L. nous donne, sur les lettres de Sénèque, son travail tel qu'il l'avait rédigé avant qu'on eût l'édition Hense (?). Comme dans tous les recueils analogues, il y a ici une grande inégalité; des rapprochements, des interprétations et des conjectures contestables. Mais M. L. a le mérite d'être de l'école de Gertz, de défendre souvent la tradition manuscrite ou de s'en rapprocher le plus possible. J'ai relevé aussi plusieurs corrections très simples et fort ingénieuses. L'impression, surtout pour le grec, laisse à désirer. — É. T.

— M. Zingerle continue, dans la collection Freytag, l'édition de la quatrième décade de Tite-Live; présentement il nous donne le XLIII^e livre (pour XLI, voir la *Revue* de 1899, I, p. 500; pour XLII, celle de 1901, I, p. 119 en haut). C'est toujours la même méthode, le même soin; et ici encore M. Joseph Zingerle a vérifié les moindres corrections ou grattages du ms. de Vienne. Grâce à M. Z. nous échappons définitivement à l'ennui de ces collations divergentes (Gitlbauer, etc.) du ms. de Vienne qui embrouillaient nos récents apparats, y compris celui de H. J. Müller. Dans tout ce que j'ai vu, l'édition est commode et correcte. Il est

fâcheux seulement que l'astérisque soit employée d'une manière équivoque, à la fois pour les conjectures communiquées par M. H. L. Müller et pour les leçons traitées par M. Z. dans un article des Actes de l'Académie de Vienne. P. 8, à l'apparat sur la ligne 6, il faut un point après *Bos* (il s'agit du fameux Bosius). P. 15, à la l. 20, la virgule doit être reportée après *ut*. — É. T.

— Nous avons reçu dans *The Cambridge Series for Schools and Training Colleges*, deux petits volumes de M. A. Sidgwick, M. A. reader in Greek in the University of Oxford, *The Æneid of Vergil*, Book X, et Book XI. Ce sont des livres pour commençants, comme le prouvent assez les Index joints à chacun des livres. Dans chacun des volumes, après le texte, se trouve une liste des passages imités d'Homère, et un schema sur les sens et l'emploi du subjonctif dans le livre; en tête, une introduction qui semble faite de pièces et de morceaux (forme du poème; sujet et plan du poème; résumé de la légende; principales comparaisons employées dans le livre; résumé de la vie de Virgile; note sur le mètre; règle de l'élision; règle de la césure; note sur l'emploi de *manu* dans Virgile).

— Voici dans la collection Sandron (Milan-Palerme-Naples) dont j'ai eu déjà occasion de parler (*Revue* du 2 déc., p. 423), un nouveau volume contenant un choix des Métamorphoses d'Ovide, de M. Francesco Vivona, prof. à Palerme (pourquoi M. V. a-t-il toléré qu'on écrive en tête P. O. Nasone?) L'auteur a le mérite d'indiquer nettement dans sa préface que le Commentaire a été écrit uniquement pour des écoliers. Il a donc écarté tout ce qui ne peut leur servir, et d'autre part réuni tout ce qui peut les aider, « en usant de ces procédés de suggestion qui réussissent si bien dans l'interprétation des classiques ». Il y aura en tout trois volumes (n'est-ce pas beaucoup?). Celui que nous avons (152 p.), contient des morceaux empruntés aux livres I-V. Pour le texte, la base est Merkel mitigé par les autres éditeurs. Une seule conjecture de M. V. : I, 173, *at fronte*. Il compte traiter cette question et d'autres dans un appendice critique qui se trouvera à la fin du dernier volume. Les passages omis sont représentés par de longues notes qui en donnent le contenu : compléments bien inutiles selon moi; les Métamorphoses ne sont pas un de ces livres dont toutes les parties servent au tout, et il y a d'autres omissions, nécessaires, je le veux bien, dans une édition classique, que l'on se garde d'expliquer. L'inconséquence cependant saute aux yeux. Pourquoi pas de table des morceaux choisis? Pourquoi aucun titre aux différents morceaux? Au bas de la p. xxiii, écrire Engelmann. — É. T.

— Deux nouvelles brochures de M. Pascal, professeur à l'Université de Catane : d'abord une note lue à l'Académie de Naples : *di una fonte greca del « Somnium Scipionis » di Cicerone* (11 p.); en voici le résumé : tout en s'inspirant de Platon, Cicéron, de fait, ne lui emprunte presque rien. L'idée de recourir au cadre d'un songe lui est venue d'Ennius. On ferait aussi, du Songe avec le même poète, d'autres rapprochements; mais ils ne portent que sur des détails et ils sont secondaires. Mais pour quatre chapitres (iii-vi) sur les neuf que nous avons. M. P. croit que Cicéron suit un original auquel on n'eut guère pensé, un petit poème de l'époque alexandrine : l'Hermès d'Eratosthène. Pour celui-ci, se fonder sur l'édition de Hiller (1872). — Du même auteur, quelques notes sur le premier livre de Lucrèce : aux vers 15 (le vers ajouté serait de Pontanus, non de Marulle), 40, 50, 132 (il est question là du délire de la fièvre, non de folie), 140, 159 et 188. Passim rectifications aux explications de Giussani.

— M. Attilio Gentile, dans un article de l'Archeografo Triestino (XXIV, 2, p. 79-90) intitulé : *Del poema di Ostio sulla guerra istriana*, résume clairement ce que nous savons du poète et de son œuvre. Le sujet,quoique général, se rattache

étroitement à l'histoire du pays où est faite la présente publication. Mais il n'est pas mal traité; M. G. est au courant. A part quelques phrases pompeuses sur les Istriotes, rien ou presque rien des défauts habituels aux études de ce genre.

— M. J. C. Nicol, ancien fellow de Trinity Hall à Cambridge et professeur de grammaire à Portsmouth, auteur d'un bon *Pro lege Manilia*, donne encore dans les Pitt Press Series les Catilinaires. Le texte est celui de Müller sauf une vingtaine de divergences (p. 135). L'introduction expose presque partout les vues de Constantin John. Les notes sont surtout inspirées de la 6e édition de Richter-Eberhard (Teubner, 1897). Elles sont plutôt grammaticales qu'historiques, quoique cependant celles-ci ne manquent pas. Tout ce que j'ai lu m'a paru clair, correct et soigné. — É. T.

— M. Sp. K. Sakellaropoulos, professeur de latin et recteur de l'Institut national d'Athènes, nous envoie (en grec) : 1° un extrait de l'annuaire du Parnasse (Φιλολογικὰ Παρατηρήματα : remarques sur la chronologie des Églogues suivant Cartault; nouvelle interprétation de quatre passages de Properce; II, 2, 28; III, 1, 36 et 37; III, 7, 7; III, 15, 31 et s.); 2° une conférence faite le 13 janvier 1902 sur Livius Andronicus. Je devine, l'ayant éprouvé aussi, l'étonnement du lecteur de voir un tel sujet pour un tel cadre. Mais pourvu qu'il soit connu et consciencieusement étudié, et tel paraît-il le cas, cela vaut bien après tout nos solennelles harangues. — É. T.

— Le trente-deuxième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg, Saglio et Edm. Pottier (tome III, 2e partie, pp. 1525-1684; Paris, Hachette, 1902, in-4°; prix : 5 fr.) contient les articles suivants (MAG-MED) : *Magister equitum; Magister peditum, equitum, militiae; Manipulus* (Cagnat); *Magistratus, Magistratus extra ordinem, Magistratus minores, Magistratus municipales, Maiestas, Mancipatio, Mancipium, Manumissio, Manus, Manus iniectio, Massiliensium respublica, Matrimonium* (Ch. Lécrivain); *Maia* (Adr. Legrand); *Maimakteria* (G. Fougères); *Maiumas, Malleolus, Malluvium; Mandra, Mandyas, Mango, Manica, Mastruca, Matteae, Mechanicus, Medicamentum* (E. Saglio); *Maiestas, Mancipium, Manus iniectio* (Gustave Humbert); *Malleus, Mantica, Marmor, Marmorarius, Marsupium* (G. Lafaye); *Mantele, Mastos, Mathalis, Matta, Matula, Mazonomon* (E. Pottier); *Mantus, Meddix* (J. Martha); *Manalis lapis, Manes, Mania, Marica, Mater matuta, Matralia, Matres* (J.-A. Hild); *Mandatum* (Ed. Cuq); *Manubiae* (Fabia); *Mars, Medea* (Durrbach); *Materia, Materiarius* (A. Jacob); *Mathematici* (Bouché-Leclerq); *Matrimonium* (Beauchet et Collignon); *Medicus* (S. Reinach).

— Le tome Ier de l'*Histoire de la Charité* que M. Léon Lallemand vient de nous offrir (Paris, A. Picard et fils, 1902; in-8e de x-188 pages) est consacré à l'antiquité. Le chapitre Ier traite de l'exercice de la bienfaisance chez le peuple hébreu (législation et application des lois mosaïques); le deuxième, du sentiment charitable chez les Égyptiens, Assyriens et Babyloniens; les 3e, 4e et 5e, de la condition des pauvres, des petits et des faibles, dans la Grèce antique; les 6e, 7e et 8e, du monde romain avant Constantin; enfin le 9e de la Gaule et de la Germanie avant la domination romaine. Un sujet aussi vaste présentait de nombreuses difficultés, d'autant plus que les documents sur la charité ancienne ne sont pas très abondants. M. L. Lallemand l'a encore étendu, en s'occupant de la situation des femmes, des enfants, des esclaves, des étrangers, puis de l'exercice de la médecine. Son livre est surtout un résumé des meilleurs travaux publiés sur ces questions; s'il avait voulu les approfondir, ce n'est pas 188 pages qu'il aurait dû écrire, mais plusieurs volumes. De son récit, il ressort qu'à l'exception des Juifs

et des Égyptiens, les peuples antiques n'ont guère été animés de sentiments vraiment charitables : la bienfaisance des Romains, qui se traduisait par des partages de terres et par des distributions de blé et d'huile au peuple, n'était qu'un acte politique et n'avait rien à voir avec ce que nous appelons la charité. — L.-H. LABANDE.

— La deuxième édition du *Clovis* de M. Godefroid KURTH, qui a paru l'an dernier (Paris, V. Retaux, 1901, 2 vol. in-8° de XXIX-355 et 328 pages), n'est pas une simple réimpression, mais presque une refonte complète de la première. Les sentiments catholiques très prononcés de l'auteur l'ont amené à voir les personnages et les événements sous un certain aspect, qui n'est peut-être pas toujours le plus vrai. Sous sa plume, Clovis et Clotilde ne sont plus les barbares, que la tradition nous présente, mais de bons chrétiens fort en avance sur leur temps. M. G. Kurth a aussi trop souvent essayé de suppléer par l'imagination au défaut de documents. Mais, d'autre part, il est nécessaire de reconnaître la très grande érudition dont il a fait preuve et la façon attrayante avec laquelle il a écrit ses deux volumes. Malgré les réserves que j'ai cru devoir faire ci-dessus, c'est un des ouvrages les plus complets et les plus sérieux qui existent sur les premiers temps de notre histoire nationale. M. Kurth était d'ailleurs des plus qualifiés pour l'écrire. Je signalerai encore tout particulièrement le premier appendice relatif aux sources de l'histoire de Clovis. — L.-H. LABANDE.

— C'est un des problèmes les moins étudiés qu'a traité M. Joseph CALMETTE dans l'ouvrage intitulé : *La Diplomatie carolingienne du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve* (843-877), qui forme le 135e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études* (Paris, E. Bouillon, 1901, in-8° de XX-223 pages). Il y montre que les Carolingiens ont fait tous leurs efforts pour ne pas se laisser surprendre par les événements et pour profiter des meilleures occasions d'agrandir leurs royaumes. La préoccupation des fils de Louis le Pieux fut d'abord de ne pas rester dans l'isolement et chacun d'eux négocia avec ses autres frères des alliances nécessaires. Plus tard, Charles le Chauve et Louis le Germanique cherchèrent à s'assurer la meilleure part dans les successions de Lothaire II, roi de Lorraine, et de Louis II, empereur. Charles le Chauve fut le plus heureux, mais il le dut surtout aux conseils d'Hincmar et à l'appui très déterminé qu'il trouva auprès des papes ; sa politique prévoyante lui valut encore d'être couronné empereur en 875 presque sans difficulté. Mais il échoua lamentablement quand il voulut donner le Rhin pour limite orientale à son royaume. Les pages, où ces diverses négociations sont présentées, sont très vivantes et se lisent avec un intérêt soutenu : c'est pour un ouvrage de ce genre une qualité à signaler, surtout quand elle ne nuit pas à l'érudition. — L.-H. LABANDE.

— M. Georges PARISET vient de faire tirer à part son étude sur *l'établissement de la primatie de Bourges*, parue dans les Annales du Midi (81 p. in-8°, Toulouse, Privat). Il avait prouvé jadis dans sa thèse latine que tous les documents mérovingiens ou carolingiens où l'on voulait reconnaître une preuve de la primatie de Bourges étaient ou faux ou faussement interprétés. Ici il nous raconte les vraies origines de cette primatie à la fin du XIe et au début du XIIe siècle. Il discute tous les documents qui la mentionnent jusqu'au jour où le pape Eugène III reconnut, le 15 mars 1146, la primatie de Bourges sur les deux provinces de Bourges et de Bordeaux. L'étude est conduite avec beaucoup de sagacité. M. Pariset nous racontera un jour, espérons-le, la longue lutte que Bordeaux engagea contre Bourges, à propos de la bulle d'Eugène III. — C. P.

— La troisième année (1900) du *Répertoire méthodique de l'histoire moderne et*

contemporaine de la France de MM. G. Brière et P. Caron (Paris, soc. nouv. de libr. et d'éd., 1902, in-8°, xxxv-273 p.) contient 4,347 numéros. Elle présente, relativement à ses devancières, de notables différences. La division chronologique générale par Époques a complètement fait place à une division par matières : Histoire politique intérieure (avec une annexe : Biographies), Histoire diplomatique, Histoire militaire (Institutions, Campagnes, Biographies), Histoire religieuse (Église catholique, biographies, monographies locales; Protestants; Juifs; sectes), Histoire économique et sociale, Histoire coloniale, Histoire de l'Art, Histoire locale, Généalogie. Malgré sa séduisante apparence de logique, ce plan (n'est-ce point le sort de tous les plans?) ne satisfera pas également tous les esprits. Il s'en trouvera pour regretter le classement intégral par époques. On se demandera pourquoi les nos 1868 et 1870, ouvrages relatifs à la Réforme, sont à Église catholique et non à Protestants, pourquoi un même ouvrage figure à la fois aux nos 2553 et 2717. On s'étonnera de voir un article géographique de M. Lucien Gallois sur Waldseemuller classé à Histoire religieuse (n° 2078), sous prétexte que l'érudit Hylacomylas fut chanoine de Saint-Dié. Le grand développement donné à la partie biographique ne va pas non plus sans quelques inconvénients : une vie de l'Hospital n'appartient-elle pas à l'histoire politique générale plus qu'à la biographie? Ce sont menues chicanes. MM. G. Brière et P. Caron répondront sans doute que leur nouveau plan, précisément parce qu'il met davantage les noms en vedette, rend les recherches plus rapides. Cela est bien possible. Et n'est-ce pas l'idéal de tout bon répertoire? Celui-ci, à mesure qu'il avance, devient l'instrument indispensable de tout travail d'histoire moderne, le livre qu'il faut, de toute nécessité, avoir sur sa table. Le dépouillement des revues est plus complet encore cette année que les précédentes; il sera encore amélioré dans le répertoire de 1901. On nous promet également la création d'une rubrique Histoire littéraire, ce qui entraînera la division du *Répertoire* en deux fascicules séparés. — H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 janvier 1903.

M. Philippe Berger communique la découverte, faite par M. Jean Capart, de Bruxelles, de plusieurs fragments de papyrus ayant servi de cartonnage à une momie, qui portent des caractères d'une écriture cursive avec des ligatures entre les lettres paraissant d'origine sémitique, et qui ne sont en tous cas ni égyptiens, ni grecs. — M. Berger a demandé à M. Capart des photographies de tous ces fragments pour pouvoir étudier le problème que soulève cette écriture jusqu'à présent inconnue.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Eugène Müntz, décédé. Les candidats sont MM. Elie Berger, Emile Chatelain, Edouard Chavannes et Maurice Croiset. Les votants sont au nombre de 36. Au premier tour, ont obtenu : MM. Berger, 5 voix ; Chatelain, 12 ; Chavannes, 12 ; Croiset, 7. — Au second tour, ont obtenu : MM. Chatelain, 19 ; Chavannes, 15 ; Croiset, 2. M. Chatelain, ayant obtenu la moitié des suffrages plus un, est élu membre de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur le mont Hermon et son dieu.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marchessou

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 9 février — 1903

Demotische Papyri aus den königlichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung, Leipzig und Berlin, Giesecke und Devrient, 1902, in-folio, 10 pl. et 36 p. de texte.

Ce n'est pas l'ouvrage lui-même, mais un simple spécimen de l'ouvrage. Les planches ont été exécutées sous la direction de Sethe, qui en a choisi et disposé les éléments, le texte a été rédigé par Spiegelberg; la publication présente donc toutes les garanties d'exactitude qu'on peut désirer.

Les textes donnés dans cette livraison couvrent à peu près complètement le champ entier de la littérature démotique, les plus anciens sont des actes de l'époque de Darius, et les plus récents appartiennent à l'époque romaine. Les contrats y occupent la plus grande part comme d'habitude, et, afin d'en faciliter l'intelligence, M. S. a agi à leur égard, ainsi qu'il l'avait fait dans son édition des Papyrus de Strasbourg : il en a établi le schême général en tête de sa notice, d'abord le schême de l'acte de quittance, ensuite celui de l'acte par lequel l'objet vendu était livré. Les conditions dans lesquelles la publication s'accomplit ne lui ont pas permis de joindre à ces traductions le commentaire philologique qui en aurait justifié toutes les parties : il reprendra ailleurs point par point cette portion de sa tâche, mais pour l'instant il se borne à nous livrer les résultats obtenus. En attendant, il a rendu la lecture des contrats beaucoup plus facile qu'elle n'était jusqu'à présent, et, désormais les étudiants, en se servant des

deux *clefs* qu'il leur a fournies de la sorte, arriveront très rapidement à comprendre de façon presque mécanique le plus gros des documents dont la littérature démotique se compose. Les pièces judiciaires analysées ou traduites par M. S. comprennent, comme à l'ordinaire, outre les actes relatifs aux ventes et aux cessions d'immeubles, des contrats de mariage, des lettres de divorce, des donations, des contrats de louage. Les plus curieuses, que l'on connaissait déjà par Brugsch, sont celles qui ont trait aux ventes comprenant des dépôts de momies : il y a là un genre de transactions particulier à l'Égypte, et dont les détails sont fort intéressants.

De littérature proprement dite il n'y en a pas dans ce volume, mais des fragments de livres religieux, et de traités de magie ou d'astrologie. Il y a là tout un ordre d'études trop longtemps dédaigné, et je souhaite que M. Spiegelberg approfondisse ces documents plus qu'il n'a fait dans sa préface : il ressortira de ses recherches bien des données utiles pour la connaissance de la religion égyptienne, et aussi pour l'histoire des conceptions étranges qui prévalaient en Egypte aux premiers siècles de notre ère. On peut joindre à cette catégorie d'écrits, une pièce d'une nature toute différente, le règlement d'une association de choachytes thébains déjà signalé par Révillout, et qui jette un jour particulier sur la vie qu'on menait dans la nécropole thébaine : il y est question des devoirs et des plaisirs de la société, de ses fêtes et des quantités de vin que chacun y pouvait boire, des amendes à payer par les membres en cas d'infraction. Le texte mériterait d'être analysé minutieusement.

Le principal obstacle au progrès des études démotiques a été longtemps l'impossibilité où nous étions de nous procurer de bons facsimilés des documents nécessaires : plus d'un, après avoir abordé la matière, a dû se désister faute d'instruments de travail. La publication du Musée de Berlin et celle du Musée de Strasbourg ont grandement allégé la tâche des générations nouvelles : combien plus ne leur seraitelle pas facilitée si l'admirable collection du Louvre était mise à leur disposition dans des conditions d'exactitude et de bon marché aussi favorables?

G. Maspero.

Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung : *Koptische Urkunden*, 1er Band, 2e Heft, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1902, in-4°, p. 33-66.

Cette seconde livraison comprend deux morceaux d'intérêt inégal. Le premier est un fragment assez considérable d'un roman de Cambyse, ou du moins d'un roman qui a pour sujet la conquête de l'Égypte par les Perses. La partie conservée a trait aux préliminaires et aux

préparatifs de l'invasion. Le texte avait été publié déjà et traduit par Schæfer, commenté et corrigé dans certaines de ses parties par Lemm. Le manuscrit a été soumis depuis lors à un traitement chimique qui a permis d'en rectifier et d'en complèter la première lecture : M. de Lemm a suggéré à l'éditeur des restitutions qui ont été introduites en partie dans le texte définitif. J'avais indiqué, dans une étude sur l'histoire légendaire de l'Égypte, qu'on trouve chez les écrivains arabes que les feuillets et les livres coptes cités comme sources de cette histoire n'étaient pas, comme on l'avait cru, des documents supposés pour donner un air de vraisemblance au récit, mais qu'ils avaient existé réellement : les pages subsistantes du roman de Cambyse prouvent que j'avais raison. Il faut nous attendre à retrouver parmi les restes de la littérature copte des fragments où l'histoire de ces souverains fabuleux se rencontrera plus ou moins exacte : elle est d'origine copte et byzantine pour la plus grande part.

Le second morceau appartenait à un recueil de chants édifiants qui ne sont qu'un arrangement métrique de thèmes et de phrases empruntés à trois des livres de l'Ancien-Testament, les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques. Le rédacteur ne s'est pas donné beaucoup de peine pour mettre son œuvre sur pied, et tout son travail a consisté à coudre bout à bout des lambeaux détachés du texte original et auxquels il a entremêlé des gloses dévotes. L'air sur lequel chacune de ces rapsodies se chantait est indiqué par les premiers mots d'une chanson connue à l'époque. Si misérable que soit cette compilation, elle nous montre un des genres de littérature qui plaisaient à la société copte.

Les textes ont été copiés et autographiés par un jeune égyptologue d'avenir, M. Georges Mœller : ils sont fort lisibles, et les notes contiennent tous les renseignements qu'on peut souhaiter sur les particularités paléographiques de chacun d'eux.

G. Maspero.

Ægyptische Urkunden aus den königlichen Museen herausgegeben von der Generalverwaltung. *Griechische Urkunden*, T. III, liv. 8-9. — Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.

La huitième livraison a été transcrite par M. Schubart ; la neuvième est l'œuvre de Wilcken. Cette dernière contient des papyrus acquis en 1899 et provenant d'Héracléopolis Magna. Les originaux furent brûlés dans le port de Hambourg sur le navire qui venait de les apporter en Allemagne, et il n'en reste plus que les copies prises rapidement en Égypte, immédiatement après la trouvaille. Une partie d'entre eux ont été déjà interprétés ou le seront prochainement par Wilcken lui-même dans le deuxième volume de l'*Archiv für Papyrus*

forschung. La publication est faite avec le soin et l'exactitude à laquelle les éditeurs nous ont accoutumés.

H. G.

Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, herausgegeben von Ulrich Wilcken in Würzburg, Erster Band, Leipzig, Teubner, 1901, in-8°, vi-572 pages et deux planches.

Les découvertes de papyrus se sont multipliées tellement en Égypte et le nombre des documents trouvés devient si considérable que la *Papyrologie* a éprouvé le besoin très justifié de posséder sa revue spéciale où les questions qu'elle soulève seraient éclaircies ou discutées au jour le jour. M. Wilcken s'est mis à la tête de l'entreprise, et il a su s'assurer la collaboration de la plupart des savants qui s'occupent du déchiffrement ou de la mise en valeur des papyrus dans les différents pays de l'Europe. La première livraison du tome Ier a paru en 1899, la dernière en 1901, et l'ensemble forme un très gros volume qui, par la variété des sujets comme par l'autorité des auteurs, mérite d'être signalé chaudement à l'attention du public.

Il ne saurait être question de rendre compte des mémoires ou des articles de critique qui y figurent, mais il ne sera pas inutile d'en indiquer brièvement le contenu. Le directeur Wilcken a payé bravement de sa personne et il a fourni la matière d'un tiers au moins de ce premier volume : Catalogue général des Papyrus grecs et latins provenant de l'Égypte ; Fragments de manuscrits renfermant des romans grecs, l'un celui de Chariton déjà connu de longue date, l'autre inédit celui de Chioné, tous les deux détruits à Hambourg dans l'incendie du navire qui les avait apportés en Allemagne ; un morceau de Polybe; des éclaircissements et des corrections aux documents publiés au cours des années dernières, et je suis loin de tout citer. On remarque dans tous ces travaux la sagacité et la conscience dont M. W. a donné tant de preuves. Adolphe Bauer a donné une curieuse étude sur des actes de martyrs païens ; Collinet et Jouguet ont exposé l'histoire d'un procès plaidé devant le *juridicus Alexandreæ* dans la seconde moitié du ive siècle après J.-C.; Grenfell et Hunt ont fourni l'analyse des Papyrus ptolémaïques conservés au Musée de Gizéh, et des rapports sommaires sur leurs fouilles du Fayoum ; Kenyon a fait connaître quelques fragments nouveaux d'Hérôdas. Le vieux Mommsen a tenu à honneur d'apporter sa contribution au journal nouveau, et il y a inséré quelques observations sur la monnaie égyptienne, tandis que M. Wilamowitz interprétait et restaurait deux pièces de vers, d'ailleurs médiocres, de l'époque d'Évergète II ; même un peu d'égyptologie s'est glissée dans le recueil avec la note de Spiegelberg sur le taureau sacré d'Hermonthis, le Boukis. Divers points de droit ont été examinés par Heinrich Erman, par Naber, par Stein, par Mitteis, et M. Hugo

Willrich a consacré des pages curieuses à quelques points de l'histoire des Juifs en Egypte. H. G.

Ægyptische Inschriften aus den Königlichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung. — *I. Inschriften der ælteste Zeit und des Alten Reichs*, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901, in-8°, 72 pages.

C'est un service de plus que l'administration des Musées royaux de Berlin rend à notre science. On sait combien de monuments existent encore dans les collections européennes que personne n'a jamais vus sauf les conservateurs de ces collections, et qui pourtant mériteraient d'être connus : la direction du Musée Égyptien de Berlin a entrepris de les mettre tous à notre disposition, dans des conditions de bon marché telles que la publication fût accessible à chacun sans trop de sacrifices. La première livraison qui vient de paraître nous donne un spécimen de ce que sera l'ensemble de l'ouvrage.

Elle contient les monuments des temps archaïques et de l'empire memphite : tout ce que le musée Égyptien possède de la série archaïque tient sur une page, et n'a pas d'importance, mais les objets de l'empire memphite sont assez nombreux. La série de l'Ancien Empire s'est enrichie beaucoup depuis une douzaine d'années, et elle est devenue assez abondante. Cela n'a pas été sans nuire aux nécropoles de Gizèh ou de Sakkarah, et tel mastaba que j'ai connu complet encore en 1886 est plus d'à demi détruit aujourd'hui : pour en extraire quelques fragments bons à vendre et à exposer dans un musée, les Bédouins ne se sont pas fait faute de renverser et de briser des pans de murailles entiers. N'y aurait-il pas moyen pour les musées d'Europe de s'entendre pour ne pas acheter les débris de cette nature ? Le jour où les Bédouins ne pourraient plus tirer de gros profits de la destruction des mastabas, cette destruction cesserait promptement.

La plupart des inscriptions publiées dans ce premier fascicule n'offrent par elles-mêmes qu'un intérêt médiocre. Ce sont les poncifs ordinaires de l'Ancien Empire, proscynèmes à Anubis ou au dieu grand, menus du repas du mort, listes de domaines funéraires, légendes contenant les listes d'un haut personnage, rarement une formule d'exécration contre quiconque toucherait au monument. On tirera toutefois de ces documents beaucoup de détails curieux pour l'étude de la propriété funéraire ou de la hiérarchie égyptienne. De plus, bien que les copies aient été faites sans prétention au fac-simile, les signes qui présentaient des particularités d'exécution ont été reproduits en note avec leur forme exacte : la paléographie trouvera donc elle aussi son compte à cette édition. Peut-être n'aurait-il pas été inutile d'introduire des dessins au trait des figures et des scènes que les inscriptions accompagnent : l'augmentation de prix n'aurait pas été très forte et l'intérêt aurait été augmenté.

En résumé, publication bien faite et utile : on ne peut que souhaiter de la voir se poursuivre et s'achever rapidement avec la même exactitude et la même habileté.

G. Maspero.

Sande e Castro, **Égypte.** Paris, Popelin Tirère, 1902, in-8°, 504 pages.

L'auteur s'est proposé de faire un manuel qui comprît l'histoire entière de l'Égypte, depuis les origines jusqu'à nos jours. La tâche est énorme et pour être accomplie de façon adéquate, elle exigerait la collaboration d'un égyptologue, d'un helléniste, d'un arabisant et d'un homme politique : le livre de M. Sande e Castro ne saurait donc être pour la plus grande part qu'une compilation. Pour l'antiquité, il a suivi surtout l'histoire de M. Maspero et il en a extrait assez habilement la substance. Toutefois, il a mal relu ses notes ou mal corrigé ses épreuves, et il a plus d'une fois défiguré les noms propres égyptiens : Thoutmos, Aménôthès, Ahmos, Nectanébo sont devenus chez lui Uroutmos Amenhotys, Akmos, Nectambo, et il y en a d'autres. La partie la plus intéressante du livre, la seule qui contienne des détails originaux, est celle qui est consacrée à l'histoire contemporaine. M. Sande e Castro a vécu longtemps en Égypte, et il y exerce les fonctions de Juge aux Tribunaux Internationaux ; il a raconté les événements qu'il a vus et il a exposé avec beaucoup de netteté le fonctionnement des institutions.

Malgré les défauts que j'ai signalés, l'ouvrage a sa valeur propre et il ne manque pas d'intérêt ; pour qu'il eût toute son utilité il faudrait que l'auteur le revisât soigneusement et en effaçât toutes les fautes de noms propres qui s'y rencontrent. Ce n'est affaire que d'un peu d'attention, au moment où les épreuves de la seconde édition lui passeront par les mains.

H. G.

Capart, **Recueil de Monuments Egyptiens,** 50 planches phototypiques avec texte explicatif par Jean Capart, conservateur adjoint des Antiquités Égyptiennes des Musées Royaux, à Bruxelles. Bruxelles, A. Vromant et Cie, 1902, in-4°, 13 feuilles de texte non paginées et 50 planches en phototypie.

Le Recueil de M. Capart est dédié à M. Wiedemann : nul nom ne méritait de figurer en tête de ces pages plus que celui du savant qui a exploré si curieusement les petites collections provinciales de l'Europe et en a tiré tant de monuments égyptiens demeurés inconnus. M. Capart se propose, en effet, de faire en plus grand et avec plus de luxe ce que M. Wiedemann avait commencé avec des ressources

médiocres, d'extraire des Musées qu'il a visités les moindres comme les plus considérables, les objets qui lui paraîtront de nature à intéresser non-seulement l'égyptologue de métier, celui qui déchiffre, mais tous ceux qui s'occupent de l'archéologie et de l'art égyptien, même les critiques et les artistes qui n'ont point des notions fort nettes de l'Égyptologie. Le présent volume sera le premier d'une série qui pourra se prolonger indéfiniment, si le public lui fait bon accueil, ce que je souhaite. Il se compose de cinquante planches sur lesquelles sont reproduites par la phototypie les photographies des monuments choisis, et d'un texte explicatif dont M. C. a puisé les éléments dans ses propres notes ou dans les œuvres des Egyptologues qui avaient étudié les objets avant lui. Il ne s'est pas interdit, en effet, de publier des statues ou des stèles déjà connues, lorsque les figures qu'on en possédait lui ont paru insuffisantes : ce n'est pas moi qui l'en blâmerai.

Il s'est glissé çà et là dans ce premier Recueil quelques pièces, qui peut-être ne méritaient pas les honneurs d'une mise au jour aussi luxueuse ; mais elles sont rares, et presque partout le monument facsimilé se recommande par quelque particularité curieuse. Les statues y tiennent une grande place, ainsi qu'il était naturel, statues archaïques du Musée de Leyde, statues et groupes de l'Ancien Empire provenant principalement de Leyde et du Louvre, statues des deux empires thébains recueillies à Bruxelles, à Marseille, et ainsi de suite jusqu'à l'époque grecque. Les stèles sont aussi nombreuses, sinon plus nombreuses que les statues, mais moins intéressantes ; la plus importante parmi elles est, à coup sûr, la stèle archaïque du Musée de Leyde. Quelques fragments de bas-reliefs ou de sarcophages, un coffret à canopes de la XII[e] Dynastie, plusieurs masques de momies, une boîte en bois du style libre de la XVIII[e] dynastie, un panneau de porte en bois, un naos, un sphinx, divers menus objets complètent cette série. Les planches sont très bonnes en général, bien que parfois un peu tristes d'aspect, et elles permettent aux savants de se faire une idée très exacte du monument. Les notices sont fort abondamment documentées. M. C. est l'un des rares parmi les Egyptologues actuels qui connaissent à fond la bibliographie de notre science et il a réussi à citer presque toutes les notices qui avaient été consacrées aux faits qu'il étudiait. Peut-être aurait-il dû y joindre dans certains cas des jugements personnels sur les monuments qu'il décrivait. Si parfaites que soient les reproductions de certains objets, elles ne peuvent rendre l'original complètement, et les observations d'un homme qui voit bien, tel que M. C. sur les particularités de la technique ou du style, sur le poli de la pierre ou sur son grain, sur l'aspect des hiéroglyphes auraient été précieuses plus d'une fois.

Ce sont là des hésitations et des imperfections inévitables au commencement de toutes les entreprises de ce genre. M. Capart sera plus

sûr de lui-même au second volume qu'il ne l'était en ce premier. Je compte que le succès l'encouragera à continuer son œuvre et à la mener rapidement.

G. Maspero.

J. Barth. **Wurzeluntersuchungen** zum hebræischen und aramaischen Lexicon. Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8°, iv et 61 pages.

M. le professeur J. Barth de Berlin, qui s'est acquis une renommée européenne par ses études grammaticales et lexicographiques dans le domaine sémitique, publie ses dernières recherches sur certaines acceptions hébraïques et araméennes. « Les exposés qui suivent, dit-il, au commencement de l'avant-propos, doivent en partie montrer les correspondances qui existent dans les langues parentes pour des racines hébraïques et araméennes et, dans quelques cas, distinguer les racines homonymes d'après leurs différentes origines. » Cette publication est, en quelque sorte, un supplément aux *Etymologische Studien* de l'auteur et une contribution aux *Homonyme Wurzeln* de M. Fr. Schulthess.

La valeur des travaux de M. J. B. est connue de tous les sémitistes et nous n'avons pas à faire ressortir l'érudition et le sens critique dont témoignent ces nouvelles pages, mais nous remarquerons que l'auteur a le mérite de soulever des questions neuves, soit sur des locutions hébraïques, soit sur des racines différentes confondues dans une même forme. Les solutions proposées pour ces questions sont très satisfaisantes et appellent l'assentiment du lecteur. Quelques-unes cependant prêtent au doute, et il nous a semblé que M. B. incline trop à chercher dans la riche langue arabe l'explication des divers sens qu'offre un mot hébreu et qui peuvent être dérivés d'une racine unique. L'imprimeur de cette revue ne possèdant que des types hébreux, une discussion ne peut être ici que très sommaire, et nous nous bornerons à de simples observations.

P. 4 : M. B. voit deux racines distinctes dans l'hébreu תאוה selon que le mot signifie « soupir » ou « désir ». Cependant le second sens peut sortir du premier; nous disons « soupirer après quelque chose » pour manifester un désir. Même observation pour אבר « gross, hoch sein », p, 5, qui, comme verbe transitif, devait signifier « élever ». Que le sens de « parler, dire » vienne de l'idée d'élever, l'hébreu en donne d'autres exemples : נשא « élever » et « parler », comme l'allemand *anheben* « élever la voix »; נבא qui a en hébreu le sens de prophétiser », signifie en arabe « être haut » et, à la seconde forme « annoncer une nouvelle ».

P. 17 : חבר « schœn sein » est faux pour l'hébreu, à mon avis; dans le passage de Job XVI, 4, il faut entendre « composer des

phrases » et non pas « schœne, zierliche Worte reden ». Le sens du verbe est « associer », d'où par dérivation « composer » ; analogue est l'arabe *'alifa* « unir « et *'allafa* « composer » ; et l'araméen רכב « se superposer, monter (à cheval) » au pe'al, et « composer » au pa'el.

P. 21 : « incliner vers » et « diriger vers » sont deux acceptions du syriaque חנא qui se concilient sans qu'il soit nécessaire de rapprocher deux racines arabes différentes. Même observation pour les divers sens de l'hébreu טפח, p. 26 : 1 « hat ausgebreitet » ; 2 « hegen, pflegen (Kinder) » ; 3 « überlaufen » ; 4 « schlug mit dem Stab ». Du sens de « développer » dérivent aisément les sens de « soigner, faire croître (des enfants) », « s'étendre, déborder » et « frapper en développant le bras », comme nous disons « allonger une gifle ».

Nous ne relevons pas d'autres rapprochements qui peuvent paraître contestables, tels que ceux des articles עמט, p. 35, et קצר, p. 44.

Cette importante dissertation est suivie d'un complément aux *Etymologische Studien* que M. B. fit paraître en 1893. Dans cet article l'auteur répond à la critique que M. S. Fraenkel avait faite des *Etym. Studien*. M. Barth accepte ou rejette les corrections proposées par M. Fraenkel ; la discussion, conduite de part et d'autre, avec autant de modération que d'érudition, jette une pleine lumière sur la plupart des points en litige.

Les deux dernières pages sont occupées par une table des mots hébreux et araméens expliqués dans l'ouvrage.

R. D.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, **Principaux auteurs de l'antiquité** à consulter sur l'histoire des Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne de Théodose Ier, essai chronologique. Paris, Fontemoing, 1902, XV-344 p. (t. XII du *Cours de littérature celtique*).

M. d'Arbois de Jubainville ne nous donne pas encore cette histoire des Celtes que depuis si longtemps nous attendons de lui. Du moins, son nouveau livre constitue-t-il l'introduction nécessaire à cette histoire. Dans le tome I des *Rerum gallicarum et francicarum scriptores* de Dom Bouquet, de même que dans les *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, de E. Cougny, les auteurs sont classés par catégories : d'abord les géographes, puis les historiens, enfin les auteurs qui ne sont ni géographes ni historiens ; l'ordre chronologique n'est pas toujours suivi exactement ; enfin, les fragments d'écrivains plus anciens cités par les historiens de l'antiquité ne figurent pas à la place qu'ils devraient occuper ; on ne les distingue pas du texte dans lequel ils ont été intercalés et qui peut leur être postérieur de plusieurs siècles. M. d'A. de J., dans son énumération des sources de l'histoire des Celtes, a usé d'une méthode

chronologique rigoureuse et s'est efforcé de mettre, autant que possible, à leur date les fragments d'auteurs perdus. M. d'A. de J. ne s'est pas dissimulé les difficultés de cette tâche. Nous ne sommes jamais sûrs de l'exactitude des citations chez les auteurs anciens qui semblent avoir cité le plus souvent de mémoire, et qui indiquent rarement avec précision leurs références ; déterminer la date d'ouvrages sur lesquels nous n'avons point de renseignements directs et dont nous ne connaissons que quelques phrases est souvent difficile ; enfin, il est parfois impossible de décider si une description géographique comme celle que contient l'*Ora maritima* d'Aviénus est la transcription exacte de documents archaïques ou si au contraire elle n'est pas, en quelques parties, fantaisiste. Les fragments recueillis seraient-ils d'un bout à l'autre authentiques, qu'on pourrait encore se demander si, ainsi isolés du contexte, ils ont bien la valeur qu'on leur attribue.

S'il est nécessaire de ne pas se méprendre sur la valeur assez relative des citations d'ouvrages perdus et sur la précision des dates restituées par le concours d'ingénieuses hypothèses, il est utile que les derniers résultats de la science sur ce point soient condensés avec méthode et exposés avec clarté. C'est ce que ne manque pas de faire M. d'A. de J. Lorsqu'il s'agit d'auteurs bien connus, il se contente d'indiquer brièvement ce qu'on pourra trouver dans leurs ouvrages. Quant aux écrivains de la haute antiquité dont nous ne connaissons que quelques fragments, M. d'A. de J. rapporte en détail tout ce qui nous en a été conservé. Bien convaincu, d'ailleurs, que les renseignements que les auteurs grecs et latins nous ont transmis sur les Celtes sont manifestement insuffisants, il les commente non seulement à l'aide des inscriptions gallo-romaines, mais aussi à l'aide des textes irlandais qui semblent avoir gardé des traces visibles des idées, des coutumes et des traditions des anciens Celtes. Tel détail qui resterait inaperçu dans le texte de l'écrivain classique prend ainsi un relief inattendu. Par exemple, Plutarque rapporte que Vercingétorix se rendant à César fit faire à son cheval un cercle autour du vainqueur. M. d'A. de J. rappelle à ce sujet la croyance irlandaise qu'un cercle décrit de droite à gauche assurait une heureuse chance. Chez Poseidonios qui rapporte les mœurs des Gaulois du premier siècle avant notre ère, comme dans l'ancienne littérature irlandaise, on trouve l'usage de donner dans les festins le meilleur morceau au guerrier le plus brave et de recourir au duel entre les concurrents quand on ne pouvait s'accorder pour désigner ce guerrier. L'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville abonde en rapprochements de ce genre et il porte à trop de pages l'empreinte d'un esprit à la fois vigoureux et original pour que nous ne protestions contre l'excès de modestie de l'auteur qui dans sa préface (p. xv) nous fait entendre qu'il n'a fait que vulgariser les résultats de la science allemande.

G. Dottin.

Poeti Latini minori testo critico, commentato da Gaetano Curcio libero docente di letteratura latina nella R. Università di Catania. Vol. I. 1. *Gratti Cynegeticon* 2. *Ovidi. De piscibus et feris.* Acireale. 1 gr. in-8°, 90 p.

Un *Corpus* suit et chasse l'autre. Était-il indispensable de substituer dès maintenant aux *Poetae latini minores* de Baehrens un autre recueil, mis au courant, et où le texte fût établi avec moins de fantaisie ? Le public jugera. Si j'ai quelque doute, c'est surtout à la pensée du sort fait présentement à nos études. On lit moins les *Poetae majores* : restera-t-il du temps pour les autres ? Heureux les Italiens s'ils échappent à cette maladie de nos jours !

Afin qu'il n'y ait pas de malentendu, qu'on ne compte pas ici sur des trouvailles. Nous avons dans ce premier volume une bonne mise en œuvre des travaux récents avec quelques compléments et rectifications [1].

L'apparat est à peu près complet [2]. Le lecteur, j'en suis sûr, appréciera surtout le commentaire perpétuel et les Introductions de M. C. où il trouvera tout le nécessaire, ce qui, dans les sujets en apparence faciles, n'est nullement superflu. Tout cela a bien son mérite. Ci-dessous quelques objections de détail [3].

É. T.

---

1. La nouveauté consiste principalement dans la collation d'un Ambrosianus faite, pour les deux poèmes, par M. Sabbadini ; elle a servi à rectifier celle de Schenkl en quelques passages.

2. Je dis à peu près, parce qu'à mon sens il aurait fallu donner, pour les Cynégétiques, une collation complète de A (le ms. de Vienne). L'apparat ne la contient pas ; et souvent nous ne savons comment nous expliquer les italiques du texte.

3. Le nom de Pithou cité (mais déformé) p. xxxv, comme éditeur des *Halieutica*, est omis p. LI. — Dans le choix des sigles (Z. devait être expliqué), j'aurais voulu que l'Aldine fût désignée par une minuscule ordinaire, et non, comme les copies manuscrites, par une lettre grecque. — La disposition typographique et surtout le sommaire ferait croire, pour les *Halieutica*, à une suite qui n'existe certainement pas dans nos fragments. Je ne puis admettre avec M. C. (p. XLVIII) que les vers *Hal.* 49-81 soient une digression voulue. — P. 9, sur *Cyn.* 41, *Sætabis* est une ville, non un fleuve. — Où est l'avantage d'imprimer partout en italique la première lettre de *Hamus* parce que A la supprime ? Ne suffisait-il pas de nous avertir de cette orthographe une fois pour toutes ? — N'eût-il pas fallu une note pour *Cyn.* 170, *adepta* ? M. C. s'attache si étroitement au texte du ms. de Vienne (A) qu'il veut nous faire accepter des vers inextricables, ainsi *Hal.* 30 (*intervenit*) ; 44 etc. La construction des vers, *Hali.*, 86 et 87, tels quels, est impossible. — De même avec la virgule ajoutée par M. C. à la fin de *Cyn.* 63. — P. 10, *Cyn.*, au v. 48, comment construire avec la leçon de Schenkl : *gravius tutela* ? *Passi* que conserve M. C. *Cyn.* 71, me paraît bien douteux. — Je ne sais pourquoi dans les Index la forme des mots n'a pas été conservée exactement. M. C. donne le nominatif des noms et adjectifs et une série de numéros : c'est incommode et insuffisant. Il manque au mot *armus* d'après la note même, un renvoi à *Cyn.* 160. J'ai trouvé aussi nombre d'obscurités, d'inexactitudes et de lacunes. — A côté des index de termes techniques de chasse et de pêche, pourquoi

Julius v. Pflugk-Harttung, **Die Bullen der Päpste bis zum Ende des zwölften Jahrhunderts,** Gotha, Perthes, 1901, in-8°, xii-426 p.

M. Pflugk-Harttung donne dans ce volume un exposé de l'ensemble de ses recherches sur les bulles des papes antérieurs au xiii^e^ siècle. Sous le nom de bulles il comprend seulement les grandes bulles, laissant de côté les petites, qu'on désigne en Allemagne sous le nom de *Breven*. De plus, il ne s'occupe que des éléments extérieurs et non de la rédaction ou du contenu des bulles. Enfin, il limite soigneusement ses observations et conclusions à la catégorie de documents qu'il a pu étudier : de Léon IX à la fin d'Eugène III, le compte donné est d'environ 588 bulles ; d'Anastase IV à la fin de Célestin III le compte a moins d'intérêt et n'est pas donné par l'auteur. Dans ces conditions, il importe assez peu que ce nombre de bulles originales ne comprenne pas les documents découverts depuis une quinzaine d'années ; la base déterminée par M. P.-H. est assez étendue et solide pour porter une étude méthodique et concluante. Pareille étude nous manquait encore. Le chapitre consacré aux bulles par Giry dans le *Manuel de diplomatique* donne l'état de la question en 1894 ; il fait connaître avec précision certains moments principaux de la diplomatique pontificale ; mais ces descriptions partielles n'éclairent que quelques parties du sujet. De là, dans cet exposé, des lacunes qui empêchent de saisir l'enchaînement et le développement graduel des faits. Il restait donc beaucoup à faire.

M. P.-H. a commencé son travail par un examen minutieux de tous les documents dont il disposait. Les résultats de cette analyse sont donnés dans la seconde partie de son livre (p. 141-426). Là on trouve sous le nom de chaque pape une description des éléments principaux des bulles de ce pape. C'est un répertoire d'un soin extrême. Après l'avoir constitué, M. P.-H. en est venu à classer et à interpréter les matériaux ainsi amassés ; quant à la méthode, c'est la partie synthétique de son livre (p. 1-141) ; quant au fond, c'est l'histoire de la chancellerie pontificale. Voici les titres des chapitres : I. Classification des documents pontificaux. II. Matière première et matériel utilisés. III. Bulles de plomb et cordelettes. IV. Scribes et écritures. V. Caractères de la diplomatique pontificale. VI. Influences subies et exercées. VII. Confection des bulles.

Dans ce cadre se trouvent rangées des observations souvent minutieuses et des explications quelquefois subtiles ; mais on ne s'en plaindra pas, car ce soin et cette ingéniosité de l'auteur permettent de dire qu'il est bien près d'avoir épuisé son sujet. Non seulement le développement de la chancellerie pontificale nous est retracé dans des

---

n'avoir pas réuni, en une liste, les faits exceptionnels de métrique, grammaire, syntaxe, vocabulaire, etc., qui sont relevés dans les notes ? — Les fautes d'impression ne manquent pas.

lignes nettes et continues, mais ce développement est expliqué d'une façon lumineuse par le jeu des influences qui l'ont provoqué et dirigé. Ainsi exposée, la diplomatique des papes apparaît comme déterminée par l'histoire de Rome et de l'Italie; surtout de 1050 à 1130, elle a enregistré, et avec quelle sensibilité, des réactions politico-ecclésiastiques dont nous chercherions inutilement la notation ailleurs. Des résultats pareils dépassent la diplomatique et enrichissent l'histoire générale.

L'auteur divise l'histoire de la chancellerie pontificale en quatre périodes. I *La période ancienne* va jusqu'au début du pontificat de Léon IX (1048). Le développement de cette période est mal connu faute d'une documentation suffisante, mais le terme en est nettement marqué, avec la fin de Clément II. Jusqu'à ce moment, en fait d'influence étrangère, on ne constate guère que celle de l'écriture franque sur l'écriture curiale; de plus, les bulles de plomb ne portent que le nom des papes, sans représentation figurée. II. Du début de Léon IX à la fin d'Honorius II (1048-1130) c'est une *période de transition*. Elle est caractérisée par l'influence tantôt acceptée, tantôt rejetée de la chancellerie allemande, et, en fin de compte, par une véritable richesse d'invention. Il y a alors une manière allemande et une manière romaine de confectionner les bulles, et suivant qu'un pape est favorable à l'Allemagne ou soucieux d'autonomie, il impose à sa chancellerie le modèle qui convient. L'écriture, par exemple, avait la valeur d'un symbole. L'antique curiale semblait inséparable de l'expression des anciennes traditions d'indépendance et disait, même aux yeux, que rien ne devait être changé à Rome. Comme il fallait s'y attendre, Grégoire VII oppose un *schema* tout romain aux bulles germaniques de l'anti-pape Clément III. De même, chaque pape exerce alors une influence personnelle qui varie suivant que son caractère le porte à l'intransigeance ou aux compromis. Le résultat de ces variations est, à la fin de la période, un incontestable progrès. Avec Honorius II, les variations d'écriture prennent fin : la nouvelle curiale est définitivement constituée; les bulles de plomb sont caractérisées par le relief des têtes des apôtres; alors disparaissent les formules : *Scriptum* etc; *Datum et scriptum*, etc; la formule *Datum* est de rigueur. Au point de vue de la critique diplomatique ce sont des signes qui déterminent nettement une période. III. d'Innocent II à la fin d'Adrien IV (1130-1159), c'est *la période d'apogée*. Pendant ce temps, l'application et le goût des scribes de la chancellerie sont remarquables. Aussi les éléments des bulles, fixés pendant la période précédente, prennent-ils une forme plus achevée. L'analyse montre l'écriture nettement caractérisée, et le relief des têtes des apôtres sur les bulles de plomb atteste l'inspiration personnelle de l'artiste. IV .D'Alexandre III à la fin de Célestin III (1159-1198) c'est la *Période du type convenu*. Alors le travail de la chancellerie aug-

mente dans des proportions telles que les scribes ne mettent plus le même soin à leur travail. Un type convenu se fixe et on le reproduit servilement. Ici encore le changement s'affirme sur la bulle de plomb. C'est alors que les figures des apôtres ont pris cette forme hiératique et à peu près invariable qui leur est restée. « En résumé, la chancellerie apparaît comme un organisme d'une vie, et d'une culture de goût singulières. D'abord immobile et sûre de sa tradition, elle varie sous des influences étrangères, pour arriver de nouveau à une tradition et à un type convenu (p. 7) ».

M. P.-H. a écrit dans sa préface : « J'ai pu faire abstraction le plus souvent des nouvelles publications (depuis 1887), parce que mon *material* avait été considéré et pénétré par moi jusque dans le plus petit détail, et que, d'ailleurs, discuter ces publications m'aurait entraîné trop loin. » Il faut convenir que malgré le beau dédain pour la bibliographie[1], M. Pflugk-Harttung a renouvelé un des chapitres principaux de la diplomatique. C'est que le sujet est de ceux qu'on peut matériellement circonscrire, et que l'auteur le connaît à fond.

Louis Saltet.

Journal du docteur Prosper Menière. Paris, Plon, in-8°, 466 p. 7. fr. 50.

Ce *Journal* n'est pas très intéressant et n'offre guère de révélations. Il vaut surtout par les conversations du duc Pasquier (mais tout ce que dit Pasquier est rapporté plus au complet et plus exactement dans ses Mémoires), et par nombre de détails sur les dernières années de Lamartine et de Jules Janin. Conme l'indique le titre, l'ouvrage est avant tout un recueil d'anecdotes sur les salons du second Empire. Mais l'éditeur aurait dû contrôler ces anecdotes et veiller avec plus de soin à l'exactitude des noms propres. P. 5, lire Montrond et non M*ontron*. P. 17, « laborant » et non *laborent*. P. 29, « Arqua » et non *Arcua*. P. 33, Coigny et non *Cogni*. P. 74, 76, 77, 85, M. Dargaud et non *M. d'Argos* (cette faute, avouons-le, est incroyable). P. 91, il fallait mettre en note que Narbonne est mort, non à la suite de l'affaire de Dresde ou de Leipzig, mais à Torgau dont il était gouverneur. P. 109, lire Augeard et non *Audouard* (!), et Augeard, et non pas Besenval, était secrétaire des commandements de la reine. P. 144, Ménière qui s'intéresse tant aux élections de l'Académie, attribue à M. Legouvé le poème de son père, le *Mérite des femmes !* P. 176, lire Mme de Broc et non Mme de *Brock*. P. 183 ce « secrétaire », ce « croque-notes » se nommait Pellenc. P. 327, 328, 329, lire du Cayla et non

---

1. C'est ainsi que M. P.-H. ne mentionne même pas certaines critiques très justifiées dont sa classification des lettres pontificales, précédemment publiée par lui, avait été l'objet.

du Chayla. P. 364, lire Malet et non *Mallet*. P. 394, c'est une erreur de dire que « peu après le 21 janvier, le duc d'Orléans fut invité à quitter la France et à se réfugier en Angleterre »; son voyage est antérieur à 1793. P. 397, lire Baraguey et non *Baraguay*. P. 401 (et 347), lire Krüdener et non *Krudner*. P. 402, lire Bellart et non *Bellard*. P. 403, pourquoi n'avoir pas suppléé le nom de Narbonne, si facile à trouver et déjà cité p. 89 ? P. 432 y a-t-il eu un amiral Lanusse ? P. 444 il eût fallu nommer en note Tissot, mais a-t-il vraiment porté la tête de Mme de Lamballe au bout d'une pique ? P. 459, on nous dit que l'empereur, *revenu de l'île d'Elbe*, eut peine à constituer un ministère, que lui-même « pressentait que la chose ne pouvait durer », et que lorsque Joseph lui demanda de le « maintenir à Madrid », il répondit en montrant son fils qu'il avait sur ses genoux : « celui-ci ne pourra même régner en France ! » ; il y a là une confusion, et Napoléon n'a pu dire ce mot qu'en 1814, et non en 1815.

A. C.

— Le fascicule 2 du tome II des *Finnisch-Ugrische Forschungen* (Helsingfors, 1902) contient les articles suivants : Paasonen, emprunts turcs en ostiak ; Qvigstad, emprunts norrois en lapon ; Setälä, l'étymologie du Sampo; plus trois recensions d'ouvrages, et une notice nécrologique sur l'ethnographe hongrois J. Jankó. — V. H.

— M. le capitaine L. Lamouche vient de publier un *Essai de Grammaire Languedocienne* (Paris, Welter, 1902 ; pet. in-4° de 200 p.), qui avait été précédemment couronné par la Société des langues romanes, et qui méritait à coup sûr cette distinction. Point de prétentions scientifiques dans ce petit livre : l'auteur se contente d'y décrire avec une précision suffisante les sons actuels du parler montpelliérain et passe ensuite à une analyse détaillée des formes. Ce qui complique un peu l'exposé, c'est qu'il a tenu à y comprendre le dialecte de Lodève, patrie du potier Peyrottes ; mais cet exposé est clair, malgré tout, fait avec un certain luxe de tableaux en ce qui concerne la nomenclature verbale. Je vois, à la p. 123, *pòrte* donné comme un radical atone, tandis que *pourtàn* aurait un radical tonique : c'est évidemment là une faute d'impression. Puis, est-il bien sûr (ainsi qu'il est dit, à la p. 178) que le suffixe *-ol*, à Montpellier, ne serve plus à former de nouveaux diminutifs? J'avoue que cela m'étonnerait. — E. B.

— La librairie Engelmann, de Leipzig, a entrepris de fournir au public une nouvelle édition, complètement remaniée, d'un des manuels d'histoire universelle les plus populaires pendant longtemps, et à juste titre, de l'autre côté du Rhin. C'est du *Lehrbuch der Weltgeschichte* de feu Georges Weber, de Heidelberg qu'il s'agit, et dont la *vingtième* édition avait paru en 1888. Peu après, l'auteur, connu par de nombreux travaux historiques et surtout aussi par sa grande *Histoire universelle* en quinze volumes, était mort et son manuel plus court en deux volumes n'avait plus été remanié depuis. L'éditeur a chargé M. le professeur Alfred Baldamus, de Leipzig, de revoir l'ouvrage, avec le concours de quelques autres savants, et le volume que nous venons de recevoir, le second de l'ouvrage — il y en aura quatre : *Antiquité*. — *Moyen âge*. — *Temps modernes*. *Histoire contemporaine*) —

qui renferme l'histoire du moyen âge, montre avec quel soin la revision a été faite, et combien le texte en a été augmenté (*Georg Weber's Lehr = und Handbuch der Weltgeschichte, 21e Auflage, Bd II : Mittelalter*. Leipzig, Engelmann, 1902, in-8° ; prix : 7 fr. 50 c.). Il compte 786 pages pour les 512 de la précédente édition. M. Baldamus y a fait entrer l'histoire de l'Extrême-Orient et a remanié presque tous les paragraphes, en y ajoutant maint alinéa nouveau. L'*histoire de la civilisation* a été également développée. Des considérations générales sont ajoutées au début et à la fin des périodes historiques. L'esprit général de l'ouvrage, dont les jugements, équitables d'ordinaire, et l'impartialité, remarquable à notre époque de querelles nationales et religieuses, faisaient un des principaux mérites du travail du regretté directeur de Heidelberg, n'a pas été modifié pourtant et nous espérons qu'il en sera de même pour les époques plus rapprochées de nous. — R.

— La Société historique du Bas-Rhin, dans sa revue dirigée par M. Aloyse Meister, professeur à l'Université de Munster (*Annalen des Historischen Vereins für den Niederrhein, insbesondre die alte Erzdiocoese Koeln*), publie depuis quelque temps des cahiers supplémentaires qui renferment des inventaires sommaires des petites Archives communales de la Prusse rhénane et de la Westphalie. Nous venons de recevoir le sixième de ces suppléments (Beiheft VI, [vol. II], p. 101-214], Koeln, J. W. Boisserée, 1902, in-8°), dans lequel M. le Dr Armin Tille publie le catalogue des archives locales (ecclésiastiques et civiles) des cercles d'Erkelenz, de Geilenkirchen et de Heinsberg. On comprend de quelle utilité sérieuse peut être pour les amateurs dans le domaine de l'histoire provinciale un guide de ce genre, qui leur apprend à trouver des renseignements dans des localités où peu d'entre eux auraient le loisir et les moyens d'aller fouiller des dépôts qui ne sont pas vraiment publics. L'histoire générale de l'Empire elle-même profitera par occasion de ce dépouillement intelligent mis à la disposition des travailleurs. — N.

— M. Charles Haskins, de l'Université de Harvard, nous envoie le tirage à part de son intéressante étude sur Robert Petit, dit le Bougre, le premier inquisiteur papal envoyé par Grégoire IX dans le nord de la France, dans la première moitié du xiiie siècle (*Robert le Bougre and the beginning of Inquisition in Northern France, I-II*, American Historical Review, April-July 1902, 44 p. in-8°). Il y ajoute, en les discutant avec une critique prudente et sûre d'elle-même, une série de détails nouveaux à ce que nous savions déjà par M. Lea et d'autres devanciers, sur l'homme et sur son œuvre, d'après des documents recueillis à Rome et à Paris. — R.

— Nous avons parlé l'année dernière du premier volume d'un ouvrage que M. Conrad Beyerle, professeur à l'Université de Fribourg, avait publié sur la propriété foncière et les statuts municipaux de Constance au moyen âge. Nous venons de recevoir un nouveau volume de ce travail (*Die Konstanzer Grundeigentumsurknnden der Jahre 1152-1371*, Heidelberg, Winter, 1902, VII, 536 pp. in-8° ; prix : 20 fr.) qui renferme, pour ainsi dire, les pièces justificatives de cette étude, en nous offrant les documents relatifs à la propriété foncière de la vieille ville épiscopale, depuis les querelles entre les bourgeois et l'abbaye de Kreuzlingen, en 1152, jusqu'à la révolte des corporations d'arts et métiers, en 1370-1371. Ces pièces sont en majeure partie inédites, et empruntées soit aux archives de Constance même, soit à celles de Carlsruhe et de Frauenfeld en Thurgovie. Le but de l'auteur est plutôt d'étudier la nature juridique de ces contrats, actes de

vente, etc., que leur valeur historique ; c'est ce qu'il fera dans la *seconde* moitié de son *premier* volume, qui paraîtra plus tard. Il annonce également l'apparition prochaine d'un recueil des *Stadtrechte* de Constance. — E.

— Dans la collection des *Ausgewaehlte Kirchen=und dogmengeschichtliche Quellenschriften* publiée par M. le professeur Krüger, à Tubingue, M. W. Koehler, *privat-docent* à Giessen, vient de publier un recueil de pièces destinées à orienter les historiens et les théologiens sur la querelle des indulgences. (*Dokumente zum Ablassstreit von 1517*, Tubingen u. Leipzig, Mohr, 1902, VIII, 160 p. in-8°; prix : 3 fr. 75). On y trouvera les plus anciens documents sur cette controverse si brûlante au moment de la Réforme, depuis la lettre de l'archevêque Pontius d'Arles (1016?) et la bulle d'Urbain II (1091) jusqu'à celle de Léon X (1515), les opinions des docteurs du moyen âge, Abélard, Saint Thomas d'Aquin, Pierre Olivi, Jacques de Jüterbok, etc., ainsi que les premiers sermons de Luther sur le sujet, ses quatre-vingt-quinze thèses ainsi que les antithèses de Wimpina et Tetzel. M. Koehler a mis en tête une bibliographie complète des travaux afférents, mais il n'a ajouté aux sources ni notes, ni commentaires, qui ne rentraient pas dans le plan de cet utile petit recueil. — E.

— M. Paul Herre, élève de M. Erich Marcks, a conçu l'idée de retracer un tableau général de l'attitude des puissances européennes à l'occasion de la guerre que la république de Venise dut soutenir contre les Ottomans, pour la défense de son royaume cypriote, de 1570 à 1573. Il raconte d'abord, dans un premier volume (*Europaeische Politik im Cyprischen Kriege, 1570-1573, Theil I : Vorgeschichte und Vorverhandlungen*. Leipzig, Dieterich, 1902, XI, 165 p. in-8°), les efforts faits par la seigneurie, avec l'appui du pape Pie V, pour organiser une ligue générale de la chrétienté contre les infidèles, efforts contrecarrés surtout par l'attitude de la politique française, et qui devaient aboutir finalement à la victoire de Lépante. Mais son récit, appuyé sur le dépouillement consciencieux de la littérature diplomatique imprimée, si riche sur ce sujet, ne nous mène qu'au seuil des négociations définitives, ouvertes à Rome le 1er juillet 1570. Quand la suite nous parviendra, il y aura lieu de revenir sur cet intéressant travail. — R.

— Le nombre de ceux n'est pas considérable en France, même parmi les littérateurs de profession, qui connaissent de plus près le Normand Jean-François Sarasin, l'homme du salon des Précieuses, le poète satirique des boudoirs, l'historien de Wallenstein, le protégé des Bouthillier et des Condé, le familier du cardinal de Retz. On ne peut donner tort à M. Albert Mennung quand il déclare dans la préface de sa volumineuse monographie (*Jean-François Sarasin's Leben und Werke, seine Zeit und Gesellschaft*, Bd. I. Halle. Niemeyer, 1902, XXXI, 435 p. in-8°, portrait; prix : 15 fr.), que l'étude détaillée de l'écrivain et de l'homme l'a mené sur un « terrain absolument vierge », puisque les quelques pages que lui ont consacrées ses plus récents éditeurs ou biographes sont remplies de lacunes et de grossières erreurs. On trouvera peut-être que c'est beaucoup de consacrer deux gros volumes à l'ami de Descartes, de Chapelain et de Scarron ; mais on est touché d'autre part du zèle infatigable avec lequel M. Mennung a réuni sur Sarazin tant de minutieux renseignements, en partie inconnus ou du moins oubliés, et de l'admiration intelligente qu'il professe pour la littérature française du xviie siècle. Quand il aura terminé son travail — (le premier volume s'arrête en 1648) — le savant allemand aura élevé à la mémoire du poète normand un monument que pourront lui envier bien des écrivains plus célèbres de son temps. Et l'historien politique comme celui de la civilisation trouveront dans le *Sarasin* de M. Men-

nung une foule de détails qui les intéresseront en dehors de toute étude littéraire proprement dite. — R.

— Ayant déjà parlé plus longuement, à deux reprises, dans cette Revue, de l'utile catalogue des brochures et feuilles volantes de la Bibliothèque royale de La Haye, nous pouvons nous borner à signaler l'apparition du quatrième volume du volumineux travail bibliographique de M. le bibliothécaire W. P. C. Knuttel (*Catalogus van de pamfletten-verzameling berustende in de Koninklijke Bibliothek...* S'Gravenhage, Algemeene Landsdrukkerij, 1902, 414 p. in-4°). Il embrasse les années 1714 à 1775 et renferme les titres de 2911 pamphlets politiques, économiques, littéraires ou religieux (nos 16202 à 19113), dont un certain nombre tout au moins n'intéresse pas seulement l'histoire des Pays-Bas mais aussi celle de l'Europe en général et celle de la France en particulier, pour la majeure partie du xviiie siècle. Une table alphabétique des auteurs clôt ce volume, comme les précédents ; mais l'immense majorité de ces publications, plus ou moins éphémères, et souvent bien curieuses pour l'étude de l'opinion publique de ces temps, est naturellement anonyme. — R.

— M. Paul Haake, chargé par la *Commission d'histoire saxonne* d'éditer la correspondance d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, tout en préparant une histoire plus détaillée du règne de ce monarque, a voulu résumer en un opuscule préliminaire son impression générale sur la vie de l'homme, du soldat et du souverain (*Koenig August der Starke, eine Charakterstudie*, München, Oldenbourg, 1902, 27 p. in-8°). Cet essai sur Auguste le Fort, écrit avec chaleur et avec une conviction sincère, doit montrer que derrière le personnage voluptueux, plus ou moins légendaire, d'après M. Haake, se cache un homme d'État et une individualité géniale et puissante (*ein genialer Gewaltmensch*), une espèce d'Alcibiade moderne. Nous craignons bien que la protection capricieuse accordée aux beaux-arts, la bravoure, les intrigues politiques qui aboutirent à la réunion momentanée de la couronne des Jagellons avec le chapeau électoral de ses ancêtres, ne suffisent pas aux yeux de l'histoire impartiale pour faire d'Auguste « le géant cosmopolite » que M. Haak s'imagine avoir découvert dans l'amant d'Aurore de Koenigsmarck. — R.

— M. l'abbé Uzureau nous fait parvenir toute une série de nouveaux mémoires, tirages à part de sa revue, l'*Anjou historique*, ou des publications de la *Société d'agriculture, arts et sciences* d'Angers. Deux d'entre eux se rapportent à l'ancienne Académie de cette ville et nous font connaître le personnel de la Société sous l'ancien régime et les travaux, fort insignifiants d'ailleurs, que produisaient les robins, les hobereaux et les ecclésiastiques qui se partageaient les fauteuils. (*Ancienne Académie d'Angers; Membres titulaires et associés, 1685-1793. — Ancienne Académie. Travaux présentés aux séances.* Angers, Germain, 1902, 34 p., 74 p. in-8°). Dans l'étude. *Les Angevins et la famille royale à la fin de l'ancien régime* (Angers, Siraudeau, 1902, 60 p. 8°), l'auteur a réuni bon nombre de témoignages authentiques de la plate servilité avec laquelle les autorités, ecclésiastiques surtout, pleurèrent Louis XV, « le héros chrétien » ou encensèrent Louis XVI, Marie-Antoinette et leur famille. L'*Histoire d'un troupeau sous le Directoire* (Angers, Germain, 1902, 7 p. 8°) nous raconte les pérégrinations d'une douzaine de béliers et de brebis espagnols, acquis par l'administration de Maine-et-Loire et renvoyés finalement à Rambouillet. Enfin, la brochure *Les filles de la Charité d'Angers pendant la Révolution* (Angers, Siraudeau, 1902, 61 p. 8°) nous entretient des vexations auxquelles furent en butte celles de ces sœurs qui refusèrent le ser-

ment civique et surtout de la fin tragique de deux d'entre elles, les sœurs Marie-Anne et Odile, fusillées au Champ des Martyrs, en février 1794. M. Uzureau nous aurait certainement plus intéressé aux malheurs de ces victimes de la Terreur si, dans le panégyrique qu'il fait de ces saintes futures auxquelles le pape a promis des autels (p. 59), il n'avait trouvé nécessaire de glisser des tirades contre « la *monstrueuse* doctrine de la liberté de conscience, cette source empoisonnée d'où découlent toutes les erreurs modernes », paroles regrettables en n'importe quelle bouche et doublement regrettables dans celle d'un représentant attitré de la religion du Christ. — R.

— A l'occasion du cinquantième anniversaire du doctorat de l'historien Ernest Duemmler, le directeur actuel de la publication des *Monumenta Germaniae*, la *Société historique de Thuringe et de Saxe* a fait remettre au savant berlinois, qui la présida pendant près de trente ans, un volume de mémoires (*Festschrift des Thüring. — Saechsischen Geschichtsvereins dem Vorsitzenden der Central-Direktion der Monumenta Germaniae, Herrn Geh. Oberregierungsrath Dr Ernst Dümmler*. Halle, Anton, 1902, 139 p. 8°). Ce volume renferme des travaux de quatre savants différents. M. Gustave Herzberg, le successeur de D. à la présidence, raconte l'histoire de l'association savante, depuis sa fondation en 1819; M. R. Brode a fourni une biographie de Jean-Pierre de Ludwig, historien célèbre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et chancelier de l'Université de Halle; M. Max Perlbach analyse un recueil d'ordonnances du magistrat de Strasbourg (1518-1673), conservé à la bibliothèque de cette ville. Mais le travail le plus intéressant pour le grand public est celui de M. Walter Schultze sur *la Candidature Hohenzollern en Espagne et le comte de Bismarck*, qui discute et rectifie sur divers points le récit classique de Sybel et s'inscrit en faux contre l'opinion, toujours encore dominante en Allemagne, qui prétend que Napoléon III et Gramont voulaient à tout prix la guerre, dès les premières phases du conflit : c'est un ingénieux exemple d'interprétation des dépêches diplomatiques contemporaines avec toutes les ressources de la critique historique. — R.

— M. Gustave Störring, qui publie aujourd'hui *Die Erkenntnistheorie von Tetens, eine historisch-kritische Studie*. (Leipzig, Engelmann, 1901. In-8°, 160 p.) avait déjà publié, en 1900, chez le même éditeur, des *Vorlesungen über Psychopathologie in ihrer Bedeutung für die normale Psychologie mit Einschluss der psychologischen Grundlagen der Erkenntnistheorie*. C'est donc un théoricien de la Connaissance. Tetens qu'il étudie présentement fut professeur de philosophie à Kiel, de 1777 à 1789, après avoir enseigné la physique à Bützow. Son principal ouvrage est un essai philosophique sur la nature humaine et son développement (1777). Contemporain de Kant, il connut et utilisa la Dissertation de 1770, sans en comprendre certains passages, et put avoir à son tour quelque influence sur son illustre collègue. Toutefois, leurs rapports semblent se réduire à une dépendance commune de Hume et de Leibniz. Cette dépendance, en ce qui concerne Tetens, est fixée par M. Stoerring dans deux chapitres spéciaux (p. 125 et 148), qui constituent la principale portion de la deuxième partie, ou partie historique. La première partie ou partie systématique qui remplit les deux tiers du volume, expose la théorie de la Connaissance, telle que l'enseigne Tetens. Cette théorie, comme celle que professa Kant, constitue une synthèse entre celle de Hume et de Leibniz. Le point de départ de Tetens est celui-ci : nos premières connaissances sont *sensibles* et se distinguent des connaissances rationnelles en ce qu'elles sont des jugements de sentiment, et que la pensée y a moins de part, tandis qu'elle a le

plus de part aux connaissances *rationnelles*. Tetens est négligé, difficile à lire, plein de contradictions apparentes qui rebutent le lecteur. Aussi a-t-il été peu compris jusqu'ici. Le travail de M. Störring est donc utile et méritoire; on lui saura gré de l'avoir entrepris. — Th. Schœll.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 janvier 1903.

M. Émile Chatelain, élu dans la dernière séance en remplacement de M. Eugène Müntz, décédé, et dont l'élection a été approuvée par M. le Président de la République, est introduit en séance.

M. Georges Perrot annonce que M. le duc de Loubat met à la disposition de l'École française d'Athènes une nouvelle somme de 10,000 fr.

M. Salomon Reinach annonce, de la part de MM. de Gérin-Ricard et l'abbé Arnaud d'Agnel, la découverte, faite à Ventabren, entre Marseille et Aix, d'une sépulture à incinération. La tombe était surmontée d'un petit mausolée dans les ruines duquel on a trouvé deux inscriptions. La première, en caractères grecs, se compose de deux noms indigènes : Ουενιτοουτα Κουαδρουνια ; la seconde, en caractères latins, comprend deux noms celtiques : *Vectit(us) Biraci*. Les deux derniers sont connus; les deux premiers sont nouveaux et présentent de l'intérêt pour les études celtiques ou celto-ligures.

M. Schlumberger rend compte d'un rapport de M. Maurouard, chargé d'affaires de France à Athènes, sur le classement, parmi les monuments nationaux du royaume de Grèce, de deux des plus importantes constructions franques qui subsistent dans ce pays et conservent le souvenir de la domination des Villehardouin dans la péninsule de Morée au XIIIe siècle, à la suite de la quatrième croisade. Ces deux ruines franques sont celles de la forteresse Chlemoutzi ou Clermont, auprès de la mer, au sud de Cyllène, et celles de l'église Sainte-Sophie d'Andravida, capitale des Villehardouin. M. Schlumberger fait remarquer que c'est la première fois que le gouvernement grec se préoccupe de protéger officiellement les monuments francs si nombreux sur son territoire.

M. Clermont-Ganneau achève la lecture de son mémoire sur le mont Hermon et son dieu.

M. Daniel Serruys termine sa communication sur les lettres d'Ignace, patriarche de Constantinople.

M. Philippe Berger communique un mémoire de M. Perdrizet sur une inscription grecque d'Antioche. M. Perdrizet a pu en restituer le texte, qui est celui, cité par Lucien, d'un oracle en vers, rendu par Alexandre d'Abronotichos, oracle qui obtint un succès prodigieux et qui fut gravé sur toutes les portes pour préserver les maisons de la peste : « Phébus à la chevelure vierge écarte le nuage de la peste ».

M. G. Schlumberger lit une note de M. Bréhier, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, sur l'introduction du crucifix en Gaule. M. Bréhier établit que c'est en Syrie et probablement chez des nestoriens que la crucifixion a d'abord été représentée. Un passage de Grégoire de Tours (*In gloria martyr.*, 22) montre que le crucifix apparaît en Gaule dans une peinture d'une église de Narbonne. La vue du Christ étendu sur la croix, presque nu, excita le scandale, et, à la suite du songe d'un prêtre, l'évêque dut faire recouvrir l'image d'un voile. Or Narbonne était au VIe siècle une des principales colonies de ces marchands syriens établis dans toutes les grandes villes de l'Occident. Il est donc permis de croire que ce furent des Syriens qui introduisirent en Gaule cette nouveauté; mais de longues années se passèrent avant qu'elle entrât dans la vie religieuse des Occidentaux.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marhcessou

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — **16 février** — **1903**

J. B. PÉRIER : **Nouvelle grammaire arabe.** Paris, Leroux, 1901, VIII-296 pp. — FLEURY et SOUALAH : **l'arabe pratique et commercial.** Alger, Jourdan, 1902, x-333 pp. 8°.

La grammaire arabe de Silvestre de Sacy a donné une forme définitive à une manière de comprendre la linguistique de l'arabe. Renonçant à y trouver les mêmes principes et la même logique que dans les langues classiques, l'auteur adoptait la méthode des grammairiens arabes et traçait les règles les plus importantes de l'arabe savant. Pour achever l'œuvre, il fallait seulement pousser plus avant l'étude des grammairiens orientaux et illustrer après eux leurs théories par l'observation de nouveaux faits, c'est-à-dire par le choix d'exemples tirés des principaux écrivains. C'est à cette tâche que s'employèrent quelques-uns des élèves qui, de tous les points de l'Europe s'étaient réunis autour de la chaire du maître, à l'Ecole des Langues Orientales de Paris. Mais leurs études mêmes devaient les conduire à cette constatation attendue, c'est qu'il n'y a point une syntaxe arabe, mais des syntaxes ; que la morphologie elle-même n'est point une ; qu'en dehors même de toute question dialectale, la langue des diverses parties des Mille et une Nuits par exemple, diffère de celle du Coran aussi complètement que le latin de Plaute de celui du Digeste, la syntaxe de Motanebbi aussi pleinement de celle d'Ibn Khaldoun que la grammaire de Virgile de celle de Tacite. On en arrivait donc à recueillir, à coordonner un nombre considérable de faits, qui réunis dans le cadre de la grammaire de de Sacy menaçaient sans doute de la faire éclater ; mais on formait des monuments d'ingéniosité et de délicate recherche

dont le type le plus parfait est l'excellente troisième édition de la grammaire de Wright, revue par feu Robertson Smith et par de Goejé. Des secours nouveaux étaient venus de l'étude des langues voisines, et tout en éclairant certains points obscurs de la grammaire arabe, des travaux importants rapprochaient de nous la future grammaire comparée des langues sémitiques.

Cependant les conditions nouvelles de la vie matérielle, en rapprochant le monde arabe de la société européenne, forçaient à considérer de plus en plus l'arabe comme une langue vivante, et les jeunes arabisants, encouragés d'ailleurs par les maîtres de l'orientalisme, tournaient résolument le dos à la doctrine qui voudrait faire de l'ignorance des dialectes modernes un principe de linguistique, pour se consacrer à des études prises sur le vif, qui subissent plus ou moins directement l'influence des théories nouvelles de la linguistique et dont on ne peut encore prévoir les conséquences pour l'étude de l'arabe dit littéral.

S'il faut placer au premier rang les travaux qui apportent aux études orientales le progrès et la vie, on comprend qu'il soit nécessaire de mettre l'enseignement de l'arabe à la portée de travailleurs mal préparés à des études complexes, et soucieux surtout de résultats pratiques. C'est donc avec une faveur particulière que la masse du public a accueilli tous les petits traités où l'étude de l'arabe littéraire et des dialectes modernes est facilitée, aux dépens parfois de la logique et de la réalité des faits. La très consciencieuse grammaire de M. Périer mérite une bonne place parmi ces ouvrages : les 162 pages consacrées à la morphologie contiennent des tableaux très clairs et très commodes : elles rappellent beaucoup par ailleurs les chapitres moins étendus que M. Houdas a consacrés à l'arabe littéral dans son excellente, et toute pratique, grammaire. Pour la syntaxe, M. Périer a fait une œuvre vraiment personnelle : il a recherché lui-même la plupart des exemples qu'il cite, il a mis en vedette les plus caractéristiques à la manière de Lhomond, pour qu'ils constituent des règles ; il a groupé les différents phénomènes d'après des principes qui se rapprochent autant que possible de ceux de la grammaire française classique. Son travail a été fait avec soin et patience ; l'exécution typographique est bonne, et ce gros volume sera certainement fort utile aux travailleurs mal préparés à une étude aussi délicate que celle de la grammaire arabe et peu curieux de comprendre tous les phénomènes de la langue qu'ils étudient.

Le manuel de MM. Fleury et Soualah s'adresse aux personnes très pressées qui veulent apprendre rapidement les éléments de l'arabe usuel et entrer aussitôt en relations avec les indigènes : il est visible que ces petites leçons bien graduées, qui rappellent la méthode fort pratique suivie dans ses manuels par feu Ben Sédira, ont été rédigées par des maîtres qui ont l'habitude de l'enseignement élémentaire. Les textes qui accompagnent la méthode sont intéressants, mais ils ne

répondent pas, semble-t-il, au but essentiellement commercial de l'ouvrage ; ce livre se termine par un lexique composé avec soin.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Walter ALTMANN. **Architectur und Ornamentik der antiken Sarkophage.** Berlin, Weidmann, 1902, 112 p. in-8°.

Ce travail est le développement d'une thèse d'Université écrite par un élève de M. Carl Robert. M. Altmann s'est proposé d'utiliser le riche matériel mis à la disposition des archéologues par la publication des *Antiken Sarcophagreliefs*, et d'étudier les formes et l'ornementation des sarcophages sans se préoccuper des sujets qui les décorent. La première partie de sa monographie est consacrée à l'architecture des sarcophages. Après avoir cherché en Égypte l'origine de ce type de monument funéraire, et en avoir montré les transformations à Chypre et en Lycie, il étudie les principales formes qu'il prend en Grèce et en Italie : 1° le sarcophage exécuté à l'imitation de la maison ou de l'hérôon ; 2° la θήκη et les ossuaires en terre cuite, tels que les *pithoi* ou les récipients en forme de coffre dont les nécropoles de Chypre ont fourni des spécimens (p. 27, fig. 7) ; 3° les sarcophages en forme de lit funéraire, comme les sarcophages étrusques dont M. A. établit la chronologie ; 4° ceux qui affectent la forme d'un autel, et dont le monument de Cornelius Scipion est le type le plus connu ; 5° les sarcophages ovales à décor strié (*bacellati*), souvent décorés de têtes de lions, comme celui du Palais Barberini. Enfin, l'auteur signale comme une création de l'époque des Antonins le sarcophage à colonnes qui semble emprunter à la décoration murale ses éléments architecturaux. La seconde partie est consacrée à l'étude de l'ornementation, guirlandes de type grec et de type romain, décor du couvercle et des petits côtés ; elle se termine par une conclusion intéressante où l'auteur établit les dates des différents types de sarcophages romains.

Il faut savoir gré à M. A. d'avoir donné une étude d'ensemble sur la question. Son travail rendra certainement des services. Il eût été plus complet, si l'auteur avait passé moins brièvement sur certains types de monuments, par exemple sur les sarcophages de Clazomène, qu'il mentionne en quelques mots (p. 11). Il est aussi à regretter qu'il n'ait pu faire son profit des récentes fouilles du P. Delattre, auxquelles est due la découverte de beaux sarcophages dont les couvercles sont ornés de figures couchées (*C. R. Acad. Inscr.*, 1902, p. 61). Mais on ne saurait lui en faire un reproche. Voici peut-être le plus grave défaut de ce travail d'ailleurs très méritoire. L'auteur s'en est tenu rigoureusement à la division par types. Il en résulte que l'évolution historique n'apparaît pas clairement. Il n'aurait pas été impossible de

concilier la méthode d'analyse et la méthode historique. L'exposition aurait gagné en netteté si, par exemple, M. Altmann avait constitué la première série avec les *pithoi* et les ossuaires primitifs, qu'il faut chercher après l'étude consacrée à des monuments tels que le sarcophage des Amazones à Vienne.

M. C.

Ch. Guignebert, **Tertullien**, étude sur ses sentiments à l'égard de l'Empire et de la société civile. Paris, Leroux ; in-8° de xxiv-619 pages.

La thèse de M. Guignebert témoigne d'un labeur énorme et d'un effort souvent heureux pour résoudre l'un des plus délicats parmi les problèmes historiques : la question des rapports du christianisme primitif avec l'État romain. Pourquoi l'État romain a-t-il d'abord si cruellement persécuté l'Église, puis s'est-il brusquement rallié au christianisme ? C'est de nos jours seulement que la question a été posée scientifiquement. L'on a renoncé enfin à déclamer contre l'un ou l'autre des deux adversaires ; on cherche à les comprendre tous les deux, à pénétrer les raisons profondes qui les ont mis si longtemps aux prises pour les jeter enfin aux bras l'un de l'autre. Je ne dis pas que M. G. ait résolu la question tout entière : y arrivera-t-on ? Mais du moins il l'a posée nettement, et il apporte une solution partielle, ce qui est beaucoup. Il montre dans le christianisme primitif la persistance de deux courants : celui des rigoristes, représenté surtout ici par Tertullien ; celui des modérés, représenté par les chefs de l'Église. Les modérés l'emportèrent ; et c'est pour cela que la réconciliation fut possible entre l'Église et la société. Voilà qui est juste ; mais c'est peut-être trop simplifier les choses.

Il y a dans le livre de M. G. deux éléments assez divers : une étude psychologique sur les sentiments de Tertullien, et une étude historique sur les rapports de la religion nouvelle avec l'État païen. Ces deux études se poursuivent parallèlement d'un bout à l'autre ; elles se mêlent sans cesse dans l'enquête ; elles se complètent évidemment dans la pensée de l'auteur. Ce mélange, c'est l'originalité du livre ; c'en est peut-être aussi le point faible.

Parmi tous les écrivains chrétiens antérieurs à la paix de l'Église, M. G. a cru devoir en choisir un, qu'il placerait au centre de son enquête ; et il est allé droit à Tertullien. On ne saurait s'étonner de ce choix. Tertullien est éminemment *représentatif*, et par l'étendue de son œuvre, et par son originalité, et par ses emprunts mêmes, et par son influence ; il résume presque toute la pensée chrétienne des générations précédentes, et il a exercé une action décisive sur les suivantes, au moins en Occident. M. G. a dépouillé son auteur avec une patience jamais lasse ; il a recueilli avec soin tous les textes qui pou-

vaient éclairer ses sentiments à l'égard de l'Empire (1re partie), de la société civile (2e partie), et de la vie pratique (3e partie). Il l'interroge avec une curiosité méthodique de reporter ou d'économiste, et s'arrête à l'extrême limite où la curiosité touche à l'indiscrétion. Tertullien, il est vrai, ne répond pas toujours ; non qu'il se dérobe — il ne s'est jamais dérobé; — mais, tout simplement, il a oublié de répondre.

L'enquête psychologique est complète, et généralement exacte. Je ne puis m'empêcher cependant de chicaner un peu M. G. sur l'un des principes de sa méthode. Il distingue fort bien, dans l'œuvre de Tertullien, entre les livres adressés aux païens et les livres adressés seulement aux fidèles : suivant les cas, la valeur du témoignage est très inégale, et dans cette simple distinction l'on trouve l'explication de bien des contradictions apparentes. Mais M. G. ne croit pas qu'il y ait à tenir compte de la différence des dates. Que la chronologie des œuvres de Tertullien soit hérissée de difficultés, c'est évident, et nous en savons quelque chose. Qu'il soit utile de la fixer, nous n'en doutons pas ; et c'est ce qui justifie les efforts successifs de tant de savants. Pour M. G. les idées de Tertullien n'ont pas varié ; là où nous voyons une évolution logique, il verrait volontiers un *bloc*. Nous ne pouvons reprendre ici la question ; voici pourtant deux exemples. Tertullien a toujours été l'ennemi du second mariage : mais, dans sa jeunesse, il s'en moquait en rhéteur ; plus tard, il le déconseillait pour des raisons morales et religieuses, mais sans l'interdire absolument, puisque d'avance il autorisait sa veuve à se remarier; il a fini par lancer l'anathème contre les secondes noces, qu'il appelait crument un adultère. Même évolution dans ses idées sur le rôle du clergé : au début, il admet sans discuter la hiérarchie consacrée, et remplit lui-même les fonctions de prêtre; puis, il revendique, en face des clercs, les droits du simple fidèle; enfin, il attaque l'Église constituée, et, comme un farouche puritain, prétend se passer de toute hiérarchie. On voit l'utilité de la chronologie. Mais, s'il y a évolution, c'est donc que la personnalité de Tertullien entre en jeu. Par suite, le rôle de l'historien se complique singulièrement : a-t-on le droit de considérer comme une idée représentative d'un parti chrétien, ou simplement d'un groupe de chrétiens, ce qui peut être une exagération née d'un entraînement individuel ou d'une polémique ?

L'étude sur les sentiments de Tertullien n'est qu'une moitié, je dirai presque la moindre, du travail de M. G. Il est de ceux qui ne se résignent point à mesurer un monument sans avoir approfondi toute l'histoire de l'architecture. Et je l'en loue. Mais toute qualité a sa rançon. Entraîné par sa conscience même, M. G. a étendu son enquête à presque tout le domaine du christianisme primitif; par exemple, il interroge Clément d'Alexandrie aussi souvent que Tertullien. Évidemment, l'enquête ainsi comprise gagne en intérêt historique. Mais il n'est pas sûr que le livre y gagne. L'auteur hésite un

peu entre deux sujets, tous deux fort beaux, j'en conviens ; mais il hésite. Et puis, l'originalité de Tertullien en est un peu trop diminuée. M. G. aime à nous montrer que les idées de Tertullien ne sont pas de lui. C'est vrai, presque toujours ; mais relisez Tertullien après les autres, et, quand vous sentirez sa griffe, essayez de songer aux autres.

A plusieurs reprises, M. G. a fort bien parlé de l'intransigeance de Tertullien. Il y avait dès lors des gens à principes, et des politiques ; des révolutionnaires, et des conservateurs. L'originalité de Tertullien, comme plus tard de Joseph de Maistre, c'est d'avoir été ultra-conservateur avec une fougue de révolutionnaire. M. G. fait remarquer avec beaucoup de justesse que les idées de Tertullien étaient presque toujours celles du christianisme évangélique, de plus en plus oubliées dans la pratique. Mais est-il aussi juste de dire que Tertullien s'est drapé dans son intransigeance et s'est refusé à toute concession, parce qu'il vivait dans l'attente de la fin du monde ? Saint Cyprien, lui aussi, attendait chaque jour la fin des temps ; il en parle sans cesse ; et cependant il a été l'homme des concessions raisonnables, des transactions, le politique par excellence. Bref, le rêve mystique ne se transformait en règle de vie que chez les rigoristes. Cela nous ramène à l'explication traditionnelle, qui d'ailleurs n'explique rien : Tertullien a été intransigeant, parce qu'il était né intransigeant et que les circonstances l'ont enfermé de plus en plus dans son intransigeance.

Nous pourrions discuter longtemps, et louer plus longtemps encore, ce livre si riche de faits. En soulevant quelques questions, nous avons voulu surtout montrer l'intérêt de ce travail, qui est une contribution importante à l'histoire du christianisme primitif.

Paul Monceaux.

Édouard Rott. **Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés.** Ouvrage publié sous les auspices et aux frais des archives fédérales suisses. Berne et Paris, t. I (1430-1559), 1900, 608 p. in-4°. T. II (1559-1610), 1902, 723 p. in-4°.

C'est une œuvre considérable qu'a entreprise M. Édouard Rott et un service immense qu'il rend autant à la France qu'à la Suisse en faisant, d'après les documents originaux et manuscrits, presque tous inédits, tirés des bibliothèques et archives de Paris, l'histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses. Les études antérieures de M. Rott l'ont préparé à ce grand travail, en premier lieu, son précieux *Inventaire sommaire des documents relatifs à l'histoire de Suisse, conservés dans les archives et bibliothèques de Paris.*

Son nouvel ouvrage ne comprendra pas moins de neuf volumes in-4°, divisés en trois séries. La première (t. I à VI) contiendra l'histoire des négociations depuis les origines jusqu'à nos jours ; le deuxième (t. VII et VIII) la biographie des agents diplomatiques français. La troisième partie (un dernier volume) initiera le lecteur au genre de vie mené par les ambassadeurs de France en Suisse.

Deux volumes ont déjà paru. La période qu'ils embrassent est d'un intérêt majeur : c'est l'histoire des négociations de Charles VII à Henri IV. L'origine des relations franco-suisses et leur développement, la guerre de Bourgogne, la rivalité de François I[er] et de Charles-Quint, les guerres de religion jusqu'à la veille de la guerre de Trente ans, tel est le programme de cet ouvrage, aussi intéressant, on le voit, pour le lecteur étranger que pour le lecteur français ou suisse.

L'auteur sait refaire l'histoire générale en employant comme canevas l'échange des dépêches des ambassadeurs, dont chacune se trouve adroitement résumée en une ligne ou deux. Délicate était la tâche. Il ne fallait omettre aucune dépêche ; à cet égard, il serait pour ainsi dire impossible de signaler chez M. Rott des lacunes dans le dépouillement des documents d'archives qu'il connaît si bien. Sans doute l'intérêt risque de se perdre quand on ne doit laisser passer aucune dépêche, si insignifiante soit-elle, aucune négociation, si inutile qu'elle ait été. En revanche l'historien éprouve une grande satisfaction à ne rien lire qui ne s'appuie sur des documents authentiques, exactement cités et savamment classés. Qu'est, auprès de cela, au point de vue de la valeur historique, la lecture des chroniques et des mémoires? Sans doute ce système ne donne que le squelette ; mais il laisse l'impression de la vérité même.

Une difficulté à résoudre, c'était de mettre de l'unité dans ce travail. Il y a tant d'ambassadeurs et d'agents simultanés, qui collaborent ou se combattent, tant d'États et cantons divers auprès desquels ils sont accrédités, que la curiosité doit se disperser sur beaucoup d'objets à la fois. En général, M. Rott débute par une liste méthodique, année par année, en deux colonnes, qui donne les noms des envoyés ordinaires d'une part, des agents extraordinaires de l'autre. Suit l'histoire de l'ambassade ordinaire en Suisse, puis celle des chargés d'affaires, ensuite l'ambassade ordinaire aux Grisons, enfin le résumé des missions extraordinaires dans les cantons, au Valais, aux Grisons, à Genève. Il n'est pas toujours commode de suivre le fil historique ; il faut souvent regarder à quatre endroits à la fois. Mais cette méthode s'imposait à l'auteur, qui s'est proposé de faire moins un livre d'histoire générale qu'un précieux répertoire consultatif. Du reste, pour s'y reconnaître, il suffit de lire les substantielles notices historiques que M. Rott place en tête de chaque règne;

à la fin du volume, une table des noms sert de guide général dans le dédale des négociations [1].

Pour résumer l'histoire telle qu'elle se dégage des livres de M. Rott, bornons-nous à rappeler que les relations diplomatiques de la France avec les cantons ne commencent guère avant le milieu du xv[e] siècle. La bataille de Saint-Jacques, en 1444, dans laquelle le dauphin Louis put apprécier la valeur guerrière des Suisses, qu'il avait été appelé à combattre, fut le signal de l'activité diplomatique. La paix perpétuelle de 1452 constituait déjà une sorte de traité d'établissement. Entre l'Autriche dépouillée et la Suisse émancipée, Charles VIII intervenait comme médiateur ; les duchés de Bourgogne et de Savoie empêchaient encore le contact de s'établir entre la France et les Ligues de la Haute-Allemagne. Mais à partir de 1464, année où Louis XI renouvelle le traité d'amitié de son père, le roi de France compte à Berne un parti puissant dirigé par Diesbach. Il réussit, en les réconciliant avec l'Autriche, à armer les Suisses contre Charles le Téméraire (alliance défensive de 1470, offensive de 1474), et lui seul sut tirer parti de leurs victoires. Si les Suisses avaient été moins divisés entre eux et moins avides d'argent, ils pouvaient fonder le grand empire central des Alpes grâce à leurs conquêtes sur l'Autriche et la Bourgogne, puis sur le Milanais et la Savoie. Louis XI, malgré le traité de paix perpétuelle que la maison de Bourgogne-Autriche signa en 1478 avec les Suisses, apprit déjà à ces derniers à se rendre en France, comme dans une seconde patrie, soit à titre de soldats, soit en simples trafiquants.

Néanmoins, au temps de Charles VII et de Louis XI, les relations étaient restées d'ordre essentiellement diplomatique. Avec Charles VIII et Louis XII commence le système des capitulations militaires. En 1484, un traité renouvelle celui qu'avait signé Charles VII ; la France procède à des enrôlements, d'abord clandestins. Plusieurs milliers de Suisses mercenaires combattent à Saint-Aubin-du-Cormier en 1488, et plus tard, en Italie (1494-1495). En 1499, Louis XII fit un traité, qui lui fut exclusivement favorable, avec les cantons alors en guerre contre Maximilien d'Autriche. Il ne sut pas profiter de ses avantages. Les vexations qu'il fit subir aux Suisses, qui l'avaient aidé à conquérir Milan et Gênes, les brouillèrent avec lui. En 1510, et surtout en 1512 et 1513, les Suisses et Grisons, alliés au pape Jules II, à la Sainte Ligue et aux ennemis de Louis XII, prirent le Tessin, la Valteline, chassèrent les Français d'Italie et de Neuchâtel et assiégèrent Dijon. La politique de Louis XII à leur égard avait été pitoyable.

Mais un vengeur se présenta dans la personne de François I[er], l'heureux vainqueur de Marignan. Après cette bataille, la couronne

1. Nous aurions voulu revoir ce genre de notices pour chaque règne dans le tome II. Nous espérons les retrouver aux volumes suivants.

de France et les Ligues se trouvaient dans une situation analogue à celle où les avait placés la bataille de Saint-Jacques. Comme en 1444, on traita sous la médiation de la Savoie. La paix de Genève, de novembre 1515, fut suivie, un an après, de la paix perpétuelle de Fribourg. Plus habile encore que Louis XI, et plus avancé en politique, François I[er] sut assurer à sa couronne l'appui que devaient lui donner tout à la fois le libre passage des Alpes et le recrutement avoué des Suisses mercenaires. Si bien qu'avant même de conclure l'alliance de Lucerne, le 5 mai 1521, le roi de France avait en Suisse comme un ambassadeur résident dans la personne d'Antoine de Lamet. L'ambassade de France existera dès lors à titre permanent, avec résidence, pendant plus de deux siècles, à Soleure. En outre des légations, intermittentes il est vrai, vont s'établir aux Grisons, au Valais et ailleurs. A cause de la complication des comptes, notons-le, l'ambassadeur ordinaire sera parfois assisté d'un général des finances. A partir de 1521, il ne s'agit pourtant plus que d'interpréter les clauses du contrat, aux termes duquel les Suisses, en retour des soldes, subventions, pensions tant publiques que privées qu'on leur assure, et des avantages commerciaux qu'on leur laisse, vont verser leur sang au service de la France sur tous les champs de bataille de l'Europe. Henri II renouvelle, en 1549, la précieuse alliance.

Sous les successeurs de Henri II (tome II de M. Rott), l'histoire des relations de la France avez les treize cantons suisses change pourtant de caractère. De politique qu'elle était d'abord, elle prend un aspect confessionnel. D'un côté le roi perd l'appui des États protestants et l'appoint de leurs troupes au temps des guerres de religion et surtout à partir de la Saint-Barthélemy ; d'autre part la Ligue, en détachant du roi les catholiques exaltés, tendra à lui ramener les contingents protestants. L'alliance de 1587 conclue par l'Espagne avec six des sept cantons catholiques qui subissaient l'influence du nonce du pape et du colonel lucernois Pfyffer, « le roi des Suisses », gêna considérablement l'effort que devait faire Henri IV pour réunir en un seul faisceau les forces helvétiques. Les Suisses catholiques forment le tiers des troupes royales à Dreux, à Saint-Denis, à Jarnac, à Moncontour; ils se sont particulièrement distingués lors de la retraite de Meaux. Les protestants paraissent dans les contingents envoyés au secours des Églises réformées du royaume avec le comte palatin Jean-Casimir de Bavière, « le condottière du protestantisme français », et ses successeurs. Mais à Arques et à Ivry, la moitié des Suisses royaux se compose d'évangéliques, tandis que Mayenne a avec lui la majorité des Suisses catholiques. Malgré la paix de Vervins et le renouvellement de l'alliance franco-suisse sous Henri IV, les cantons resteront divisés en deux confédérations, l'une française, l'autre espagnole. Ce ne sera qu'après la guerre de Trente ans que l'unité se refera.

Dans le volume où M. Rott étudie les relations franco-suisses du temps de François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, qui parviennent à renouveler l'alliance d'une façon plus ou moins heureuse en 1564, 1582 et 1602, l'histoire présente, on le voit, de grandes fluctuations causées par les discussions toujours plus âpres d'ordre religieux et d'ordre financier. Et pourtant ce volume présente plus d'unité que le premier. Même à partir de 1605 jusqu'à la fin, en 1610, le résumé des dépêches diplomatiques prend la forme d'un véritable chapitre d'histoire, histoire toute familière à l'auteur, qui l'a déjà traitée dans son beau livre sur *Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie.*

M. Rott n'est pas seulement un remarquable assembleur de documents ; c'est aussi un excellent metteur en scène. Il sait caractériser avec indépendance les hommes et les peuples. Le jugement qu'il porte sur l'impéritie diplomatique de Louis XII est à retenir ; il rend justice à François Ier, à Henri IV et même à Henri III. Vus à travers l'histoire de Suisse, les rois de France se font parfois mieux apprécier. L'histoire des relations diplomatiques de la France avec les cantons peut donner aux Suisses d'aujourd'hui quelque regret de ce que leurs ancêtres du xve et du xvie siècles n'aient pas su profiter de leurs succès militaires pour fonder un puissant État au centre de l'Europe ; elle leur fera apprécier d'autant plus les vertus politiques des Zuricois, qui, en bons disciples de Zwingli, et quoique amis de la France, se refusaient, seuls entre tous les cantons, à se vendre comme soldats mercenaires. Le travail de M. Rott comporte un enseignement patriotique qui ne doit pas être négligé [1].

De Crue.

---

1. M. Rott nous en voudrait si nous ne lui soumettions pas les observations que suggère la lecture attentive de son livre. — Louise de Savoie fut régente du royaume sans être *reine-mère* (t. I, p. 365) ; après l'avènement de son fils, elle est qualifiée Madame, mère du roi, duchesse d'Angoulême (et non plus comtesse, t. I, p. 257). — Les seigneurs français, créés maréchaux de France, quittaient leurs noms de terre pour reprendre leurs noms de famille ; La Rochepot est devenu *le maréchal de Montmorency ;* La Palisse, *le maréchal de Chabannes* et Lescun, *le maréchal de Foix* (t. I, 257, 262, 355) ; le frère de ce dernier, Lautrec, désigné au début comme maréchal de France, semble avoir abandonné cet office. — Les agents du roi, César Frégose et Antoine de Rinçon, furent assassinés tous deux en 1541 ; le capitaine Merveille l'avait été en 1533 (t. I, p. 327). — Les succès de l'armée royale de Picardie, en 1554, furent minces ; les Suisses empêchèrent le désastre à Renty, le 13 août (t. I, p. 479). — Peut-on désigner le gouvernement espagnol sous le nom de *l'Escurial* avant Philippe II, qui fit élever ce palais, en forme de gril, de 1563 à 1584, en souvenir de la victoire de Saint-Quentin, le jour de la Saint-Laurent, 10 août 1557 (t. I, p. 324 et 484) ? — T. II. M. Rott ne semble pas avoir trouvé en France de documents relatifs à l'emprunt contracté, en 1562, par les agents de Condé en Suisse, et que nous avons raconté d'après les archives de la famille de Saussure, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, en 1889, t. III, p. 192. — Jean de Normandie, qui raccompagne, au camp de Henri IV, le sieur de Lubert, envoyé de ce prince, était simple conseiller au Grand Conseil de Genève

Napoléon antimilitariste, étude d'histoire contemporaine, par Gustave CANTON, Paris, Félix Alcan, 1902, 368 p. in-18°. Prix : 3 fr. 50.

Plus d'un se demandera sans doute en parcourant cette originale étude, dont le titre tire l'œil et commande l'attention, si l'auteur a voulu se donner le plaisir de démontrer jusqu'au bout un élégant paradoxe ou s'il est vraiment de son avis, s'il reste vraiment convaincu que Napoléon incarne l'esprit antimilitariste et s'il croit avoir convaincu ses lecteurs. On a changé tant de choses de nos jours, en histoire comme ailleurs, qu'on peut s'attendre à tout ; je crois tout de même que la thèse de M. Canton aura quelque peine à se faire accepter, en admettant, trop naïvement peut-être, qu'elle doive être prise absolument au sérieux. On aura beau mettre en exergue sur la couverture d'un volume le mot de Napoléon : « Jamais le gouvernement militaire ne prendra en France », on n'empêchera pas que pour tout Français qui réfléchit, le régime impérial reste le type le plus accompli du gouvernement militaire qu'on puisse rêver, soit qu'on l'admire, soit qu'on l'abhorre. Je sous-entends naturellement qu'il s'agit de nations vieilles et civilisées, comme les nôtres ; car il est évident que dans des siècles et chez des races plus barbares, la situation pourrait être bien plus violente et plus douloureuse encore. Mais étant donné un peuple sortant de la fièvre chaude de la Révolution, ayant fait les efforts les plus inouïs pour se dégager des liens de l'ancien régime, il n'est guère possible de se figurer une manière de gouverner plus despotique et militaire, d'un ton plus caporalesque, plus destructive de tout sentiment de dignité personnelle et de liberté. Asservir un peuple aux tâches les plus énormes, les plus ingrates, les plus immorales (car c'était une immoralité, en même temps qu'une folie, de vouloir détruire l'indépendance des autres nations), et tout cela par la force seule d'une implacable volonté, appuyée sur des bayonnettes innombrables, n'est-ce pas là le « gouvernement militaire » dans toute sa beauté ? Si l'auteur me dit non, c'est que les mots n'ont plus de sens. Dois-je être dupe de l'obligatoire hypocrisie de tous les aspirants à la tyrannie qui nient en théorie ce qu'ils accomplissent en pratique ? Napoléon, sur ce point,

---

et non syndic (t. II, p. 431 et 552). — Le Schelandre que Guitry laisse comme chef aux Genevois était, comme lui, un Chaumont, son frère, je crois (t. II, p. 562, 690 et 691). — Lire *Rumilly* (t. I, p. 319 et 402) ; *Boringe* (t. II, p. 560) ; biffer la date *1582* (t. II, p. 360). — Je prends note des lectures *Daugerant* (t. I, p. 289) et *Clervans* (t. II, p. 181, etc.) au lieu de Dangerant et Clervant. — Le roi de France avait signé en faveur de Genève un traité dit de *conservation ;* les Genevois ne pouvaient admettre qu'il s'agît d'un traité de *protection* (t. II, p. 490 et 518). « Ceste forme, disait le député de la république au secrétaire du roi, me feroit mettre la teste sur un eschafault ». — Est-il bien sûr que le maréchal de Bouillon fut coupable (t. II, p. 491, 599, 604) ? — Dans cette dernière partie, M. Rott, passant rapidement sur Genève, la porte occidentale de la Suisse, concentre l'intérêt sur les Grisons, porte de l'est.

n'a fait qu'imiter ses grands modèles, un César, un Auguste, un Cromwell ; il a parlé, d'un ton pénétré (et j'accorderai même qu'il était *relativement* sincère) de justice, d'égalité, des vertus civiles ; il a rabroué parfois durement ses maréchaux et ses généraux ; il leur a reproché leurs vols, leurs concussions [1], leurs éternelles rivalités, il les a brisés quand ils résistaient à son impérieuse volonté. Tout cela n'est pas niable et personne ne songe à le contester. Mais ce n'est pas une raison pour vouloir nous faire croire que le juge suprême du duc d'Enghien, de Palm, de Hofer, de Staps et de tant d'autres, ait *sérieusement* « condamné avec vigueur la justice des conseils de guerre » ; qu'il ait été bien *démocratiquement* inspiré en « interdisant aux officiers de traiter les soldats comme des domestiques et des palefreniers », alors que lui-même, trop souvent, traite ses généraux et ses ministres comme des laquais ; que le mitrailleur de Saint-Roch ait été *sérieusement* convaincu qu'il est mal « d'employer la force armée contre les citoyens » ; que l'organisateur de la Grande Armée ait *sérieusement* « rêvé de supprimer les armées permanentes ». M. Canton croit-il vraiment, qu'une fois son armée dissoute et dispersée, Napoléon se serait maintenu six mois sur le trône, tant il pesait à la France éreintée de 1814 ?

Il reste donc, à notre avis, de l'étude de notre auteur une collection d'extraits piquants, patiemment colligés dans l'immense correspondance impériale ou dans les mémoires des contemporains, et très heureusement groupés dans une série de chapitres qui ne laissent pas de faire une certaine impression quand on les parcourt sans se donner le temps de réfléchir ; mais, quand on examine de plus près la thèse qu'ils doivent étayer, on ne saurait la déclarer acceptable, avant d'avoir changé d'abord le sens des mots les plus simples et les idées les plus familières à l'esprit moderne.

R.

Gustave Fagniez. **Le duc de Broglie** (1821-1901). Paris (Perrin et Cie) 169 p. in-8.

L'éloge historique que M. Gustave Fagniez, membre de l'Institut, vient de composer à la mémoire du feu duc Albert de Broglie, son prédécesseur à l'Académie des Sciences morales et politiques, se présente sous une forme classique. Le style a l'ampleur traditionnelle et il nous semble que, dans ce court volume, il existe plus de périodes académiques que dans les pages de l'importante histoire de l'*Economie*

---

1. Encore s'agirait-il de savoir si les ordres de Napoléon ont été obéis quand il exigeait, par exemple, que Masséna ou Brune rendissent les sommes immenses volées ou extorquées par eux (p. 129-131). Il faudrait voir si elles figurent au budget des recettes pour l'année suivante.

sociale de la France sous Henri IV. Je ne veux pas dire par là que l'œuvre l'emporte par les qualités de forme. Le fond est des plus solides. Cette notice se divise en trois parties, qui correspondent aux phases de l'activité de M. de Broglie : la période de jeunesse, dont l'œuvre maîtresse est l'histoire de l'Empire et de l'Église au IVe siècle ; l'âge mur avec les luttes politiques et les ministères de l'époque du Septennat ; la vieillesse consacrée aux études d'histoire diplomatique du XVIIIe siècle, si différentes, par le sujet, de celles des premières années.

C'est en 1856 que parut la première partie de *L'Église et l'Empire romain au* IVe *siècle*. Cette œuvre dut être inspirée en partie au duc de Broglie par l'éducation très chrétienne qu'il avait reçue d'une mère bientôt perdue. Protestante fervente, la noble fille de Mme de Staël a semé dans la nature si favorable d'Albert de Broglie les germes d'une foi religieuse qui devait l'attacher de plus en plus, jusqu'à la fin, à l'Église catholique romaine. M. F. atténue peut-être ce que la puissance de ce sentiment risquait d'enlever de valeur critique a un ouvrage, qui traite les relations du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel à leur origine et se termine par le triomphe de l'Église, à peine sortie des persécutions. Ce spectacle de l'humiliation du prince devant le prêtre devait se renouveler à plusieurs reprises pour la plus grande satisfaction de toute une école historique. M. F. note les objections que pouvaient faire ceux qui sont restés les admirateurs quand même de la civilisation gréco-romaine, et il rappelle que Tocqueville regrettait que la réforme morale du christianisme ne fût pas parvenue à améliorer le monde politique et eût pour conséquence la chute de la société romaine. L'apparition de la religion nouvelle et sa victoire constitueront toujours le sujet le plus captivant de l'histoire de la civilisation.

Cette belle carrière d'historien fut interrompue durant quelques années par la politique. Tout jeune, Albert de Broglie avait, secrétaire d'ambassade, assisté à la chute de la monarchie parlementaire qui lui était chère. Sous le second empire, il avait pris la défense de l'indépendance de l'Église, que le pouvoir semblait asservir par ses séductions. Après l'année terrible, son passé et ses talents le recommandèrent au choix des électeurs qui l'envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale. Diplomate utile, il ne tarda pas à devenir ministre et l'on se rappelle le rôle qu'il joua au sein du parti conservateur. C'est avec impartialité, même avec quelque sympathie, que M. F. étudie ce rôle et l'on remarquera qu'il dégage la responsabilité de M. de Broglie dans l'affaire du 16 mai. Le duc ne se déroba pas au mandat que lui confia le maréchal et il le soutint aussi bien que possible.

Rendu à la vie privée, M. de Broglie, sans se désintéresser jamais des questions politiques, notamment dans leur rapport avec l'Église catholique, entreprit ses belles études d'histoire diplomatique sur le

XVIII^e siècle. « Ce fut son grand oncle, le comte de Broglie, qui l'introduisit, pour ainsi dire, dans cette société du XVIII^e siècle, si peu chrétienne, si peu française. » Il devint dès lors l'habitué remarqué des dépôts d'archives. « Il a décrit lui-même l'intimité qui s'établit entre l'historien et les personnages historiques à mesure que passent sous les yeux des premiers les pages jaunies où les seconds ont déposé l'expression confidentielle de leurs sentiments. » Le *Secret du roi*, dont le vide des intrigues se fait par trop sentir, fut suivi de la série d'études sur la politique du grand Frédéric, de Marie-Thérèse et de Louis XV, politique intéressante pour le monde entier. M. F. fait l'analyse de cette œuvre capitale en atténuant encore ici, à ce qu'il semble, la vivacité des conclusions de l'auteur. L'étude du renversement des alliances forme le nœud du sujet. Elle a été souvent traitée. Il me semble qu'après avoir constaté d'une part la rivalité exclusive de Frédéric II et de Marie-Thérèse, d'autre part celle de l'Angleterre et de la France, qui ne l'était pas moins, la question se ramène à ces termes : Marie-Thérèse ne s'alliera jamais à l'allié de Frédéric ; la France ne s'alliera jamais à l'allié de l'Angleterre; donc Frédéric se rapprochant de l'Angleterre, la France se rapprochera de l'Autriche, et réciproquement. Ainsi, sans recourir à des explications d'un caractère secondaire, se déroule tout naturellement l'imbroglio.

M. F. n'a garde de négliger les autres travaux littéraires, historiques ou politiques de M. de Broglie. Du premier au dernier il les passe en revue avec exactitude et impartialité. C'est surtout l'homme public et le publiciste qu'il fait connaître, en mettant en relief les belles qualités de fidélité aux principes, de droiture, de courage, de labeur intellectuel, sans oublier les mérites littéraires. A part les sentiments religieux et politiques, qui sont analysés avec fidélité, l'homme privé paraît moins. M. Fagniez ne dit que ce qu'il sait et il le dit bien, toujours égal à lui-même, historien bien informé, grave écrivain et élégant.

De Crue.

Paul et Victor Glachant. — **Un laboratoire dramaturgique.** *Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo.* I. Les drames en vers de l'époque et de la formule romantique. Paris, Hachette, 1 vol. in-12, de 400 pages.

MM. P. et V. Glachant poursuivent les travaux d'archivistes littéraires dont ils nous avaient donné quelque aperçu dans leurs *Papiers d'autrefois*, et continuent de soumettre la formidable masse des manuscrits de Victor Hugo à un dépouillement et un examen digne de ceux que nos érudits latinistes pratiquent pour l'établissement de leurs textes critiques. Je ne sais pas si le résultat de ce labeur prodigieux est aussi favorable à la gloire de notre grand poète que le

pensent ces consciencieux travailleurs, en leur inaltérable patience ; mais il est bien curieux, en tous cas, et sans doute Victor Hugo ne serait pas complet, ne poserait pas en pied devant la postérité, sans cette accumulation de variantes et de travaux d'approche qu'il a *lui-même* préparée et conservée en vue des futures éditions critiques de ses œuvres. Il y a, dans ce fait d'avoir exprès, et jalousement, gardé les moindres notes, ébauches et fragments raturés (de manière lisible) de ses œuvres ; d'avoir soigné tout particulièrement l'écriture de ses derniers brouillons, reliés d'ailleurs et abrités d'étuis divers ; d'avoir mis partout en réserve des vers, des antithèses, des notes historiques... il y a une de ces magnifiques et fantastiques vanités, qu'il y aurait naïveté à admirer, comme font certains, mais qu'il est impossible de négliger et qui est évidemment d'un intérêt capital dans l'histoire du personnage.

« Un poète, non des moins renommés », racontent MM. Glachant, ayant entendu soutenir la thèse d'une édition critique de Victor Hugo, qui comporterait toute cette documentation, leur répondit : « J'ai conservé les essais, les brouillons de certaines de mes œuvres, avec les corrections, les retouches, les *repentirs*. Je vais, rentré chez moi, les brûler ; car il ne me plaît pas que le public puisse être mis un jour au courant de mes hésitations, de mes *flottements* intellectuels. » Je persiste à croire que ce n'est pas si mal raisonné que le pensent MM. Glachant. Tout au moins, si l'auteur tient à des variantes, ce qui s'explique au théâtre, quand les nécessités de la scène ont exigé des coupures ou des remaniements, il se garde de laisser traîner les tâtonnements de premier jet que son bon goût a (heureusement) modifiés et corrigés. Victor Hugo a tout laissé à l'admiration des peuples : je crois que c'est tant pis pour lui.

En effet, il n'étonnera personne que l'état définitif de tel ou tel vers ou passage soit si supérieur à ses premières ébauches, et ce travail est beau, intéressant même. Mais on rira (avec les chercheurs même qui les relèvent) de la platitude ou du grotesque de ces essais sans suite ; on constatera sans admiration que cet incomparable ouvrier était accessible aux chevilles pour la rime et que selon la rime un nom pouvait, dans ses vers, en remplacer un autre (bonne leçon pour les commentateurs qui voudraient parfois tirer des déductions du choix de certains noms propres) ; on restera enfin un peu stupéfait que ce poète à la verve toujours abondante, ait si constamment mis en réserve et fait resservir ailleurs, les vers qu'il biffait dans l'œuvre en cours d'exécution, — pour ne rien perdre.

MM. P. et V. Glachant n'en rendent pas moins service aux amateurs, aux spécialistes, et aussi à la vérité, en dépouillant aussi complètement de ses voiles (volontairement transparents) la muse de Victor Hugo. Ils ne se laissent d'ailleurs pas abuser par elle, et maintiennent les droits de la juste critique. Outre le prix, très sérieux, et l'intérêt, très

neuf, de certaines pages, de certaines scènes entières de variantes, citées par eux à propos des drames en vers du poète, dont il faut grandement les remercier, il n'y a que des éloges à leur adresser pour l'étude générale de ce théâtre romantique, pour la distinction des différentes phases de cette production dramatique, pour l'appendice aussi, relatif aux rapports de Victor Hugo avec l'art musical. Ils nous promettent encore un ou probablement deux volumes : les drames en vers ne sont pas finis et il reste les drames en prose. Ce travail constituera en lui-même un document des plus neufs et des plus curieux.

Henri de Curzon.

— Comme suite à son travail intitulé *Shakespeare as a dramatic artist*, et dont nous avons rendu compte, M. Lounsbury, professeur à Yale, publie un volume (*Shakespeare and Voltaire*, New-York. Charles Scribner's sons, 1902), où l'on trouvera le récit très détaillé des polémiques provoquées en Angleterre par le jugement de Voltaire sur Shakespeare. A la différence de la plupart des auteurs qui ont traité la question, M. L. estime que Voltaire n'a jamais varié dans son appréciation, pour lui Shakespeare a toujours été au fond un barbare; de plus, loin de l'avoir servi en le faisant connaître en France, Voltaire lui a d'avance et pour longtemps aliéné les sympathies du public français. M. L. étudiera dans un troisième volume l'histoire des mutilations qu'a subies le texte de Shakespeare. — Ch. Bastide.

— M. Gregory Smith, maître de conférences à l'Université d'Edimbourg, publie un recueil de morceaux choisis de moyen écossais (*Specimens of Middle Scots*. Edinburgh, Blackwood, 1902). Un grand nombre des textes cités sont inédits; ceux qui ne le sont pas sont de Knox, Buchanan, Lyndsay, Henryson. Une introduction fort importante définit le mot de moyen écossais, fixe les dates extrêmes où cette langue se parlait et s'écrivait (fin du xv^e siècle, commencement du xvii^e), en décrit les principaux caractères philologiques. Suit une intéressante discussion sur les sources du vocabulaire où l'auteur soutient que l'élément latin a joué un rôle plus important que l'élément français, les emprunts directs au français étant très rares. Des notes et un glossaire complètent ce volume qui rappelle les excellents morceaux choisis de moyen anglais de M. Skeat. — Ch. Bastide.

— *The Ancestor* (Londres, Archibald Constable) est une publication trimestrielle consacrée à des questions généalogiques et héraldiques. Dans le troisième numéro (oct. 1902) que nous avons reçu, nous signalons, entre autres articles, l'étude sur la famille Jervoise, la notice sur les Barons, huguenots réfugiés, la description d'un armorial du xv^e siècle conservé au Musée britannique. La Rédaction se propose d'introduire les méthodes critiques dans un domaine où abondent les erreurs et les supercheries. Bien qu'admirablement imprimée, reliée et illustrée, cette revue déplaira aux familles anglaises dont un ancêtre hypothétique s'est battu, sinon à Hastings, au moins à Azincourt. — Ch. Bastide.

— Un intérêt mélancolique s'attache à l'opuscule (*The influence of old Norse literature upon English literature*. New-York. Columbia University Press. 1901) d'un étudiant de Columbia Université, mort le 28 octobre 1900, à l'hôpital Saint-Luc à New-York. D'origine norvégienne, M. Conrad Hjalmar Nordby avait voulu étudier dans la littérature anglaise l'influence des littératures du Nord. Après l'avoir étudiée au xviii^e siècle, quand les poètes anglais ne connaissaient les sagas que dans de méchantes traductions latines, il passe en revue au xix^e siècle

les poètes qui ont lu les sagas dans l'original, et consacre un dernier chapitre au plus important d'entre eux, à William Morris. C'est lui qui s'est attaché, comme on sait, à faire revivre en anglais les poèmes des ancêtres lointains et barbares. On lira ce petit travail avec intérêt et profit. — Ch. Bastide.

— Un nouveau volume de la *Vie privée d'autrefois, arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du* XII*e au* XVIII*e siècle*, de M. Alfred Franklin, a paru à la librairie Plon (1902, in-8°, 385, p. 3 fr. 50). Il a pour sous-titre *La vie à Paris sous Louis XVI, début du règne*, et contient deux ouvrages de Rutlidge, *La quinzaine anglaise à Paris ou l'art de s'y ruiner en peu de temps*, qui est une autobiographie plus ou moins sincère de l'auteur et un curieux tableau du Paris viveur de cette époque, et *Le train de Paris*, comédie qui n'est pas sans valeur et qui raille la manie qu'ont les bourgeois de copier les vices et les travers des gens de qualité. La préface de M. Franklin est intéressante et renferme la liste des livres et brochures du fécond et médiocre écrivain. — C.

— Le comte d'Hauterive, qui fut directeur des Archives sous l'Empire et la Restauration, avait été recommandé (en 1785) comme secrétaire français par Choiseul-Gouffier au prince régnant de Moldavie, Alexandre Mavrocordato. Il séjourna deux ans dans le pays, qu'il quitta à l'avènement d'Alexandre Ypsilanti. C'est à ce dernier qu'il présenta un *Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie*. Un fragment de ce rapport avait été publié en 1829 par La Roquette, traducteur de l'ouvrage de Wilkinson *Tableau historique géogr. et polit. de la Moldavie et de la Valachie*. Un descendant du comte d'Hauterive a fait hommage à l'Académie Roumaine du manuscrit complet qui a été imprimé avec une traduction roumaine en regard. (Bucarest, Institut des Arts graphiques, Carol Göbl, 1902, 409 p.). Le Roi Carol lui-même a daigné signaler l'importance de cette œuvre. L'état de la Moldavie, à la fin du XVIII*e* siècle, y est jugé par un esprit éclairé sans parti pris : l'auteur a quelque sympathie pour le peuple, qu'il n'ose qualifier d' « abruti » (p. 86), mais de l'estime pour les boiars ; il préconise l'émancipation des paysans et même des Tziganes, l'exploitation des richesses naturelles ; la plupart des réformes qu'il suggère mériteraient d'être méditées aujourd'hui encore. Le c*te* d'H. s'était assimilé l'idiome moldave et le chapitre qu'il y consacre témoigne qu'il a devancé les conclusions des philologues sur la formation et la parenté des langues roumaines. A la suite du Mémoire ont été reproduits le *Journal d'un voyage de Constantinople à Jassy, dans l'hiver de 1785*, déjà publié par Ubicini dans la Revue de géographie et la *Moldavie en 1785*, faisant suite à ce journal, morceau inédit, plus libre de ton que le document officiel. — B. A.

— M. André Chéradame a cru avec raison que le volume dont il a été parlé ici (*Rev. Crit.* LII., p. 334), *L'Europe et la question d'Autriche au seuil du* XX*e siècle*, gagnerait à être raccourci et condensé. Il en publie un abrégé sous un titre plus précis *L'Allemagne, la France et la question d'Autriche* (Paris, Plon, 1902, XXXII-275, p., une carte). Puisqu'il met le nom de la France en vedette, il eût du traiter son sujet avec la dignité de ton et le sérieux de l'information qu'exige la considération des hauts intérêts d'un grand pays. M. Ch. écrit en pamphlétaire plutôt qu'en historien, et son pamphlet est dirigé moins contre les ennemis du dehors que contre ceux du dedans. Nous n'avons rien à retrancher des critiques ici ormulées sur la thèse de l'auteur, à laquelle les événements se chargent de donner le démenti. — B. A.

— Un président de la Chambre des Comptes de Lorraine, Thierry Alix, avait célébré, au milieu du XVI*e* siècle, avec un sentiment de la nature rare à cette époque « cette belle et grande frontière des Hautes-Chaumes ». M. Pierre Boyé,

qui a écrit une biographie de ce personnage — thèse latine présentée à la Faculté des Lettres de Nancy en 1898 — s'est épris comme lui des alpages vosgiens, et il leur a consacré une *étude de Géographie et d'Economie historique*, comme il inscrit en sous-titre, qui est un modèle du genre. (*Les Hautes-Chaumes*, Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, 1 vol., in-8°, 431 p., 3 planches.) Ces pelouses qui émergent comme un crâne tondu au dessus de la raide chevelure des forêts, offrent l'image d'une calvitie; c'est pourquoi le nom des chaumes avait été dérivé de *calvi montes* (*Chaumont*). M. Boyé a montré l'inanité de cette étymologie classique : c'est le bas latin *calma*, parfois *calmus* ou *calmen*) qui a donné *chaume*, terme générique, qui se retrouve fréquemment à la surface de la France, dans les Alpes notamment, et qui signifie friche, terroir désolé et désert. Ce qui est devenu local, assez tardivement, c'est l'application du mot chaume aux hauts pâturages ; et c'est ce sens qui correspond au synonyme gazon, transposition de l'allemand *wasen* ; ces appellations abondent dans la toponymie tant romane que tudesque des Vosges. Les chaumes ne sont pas des formations naturelles, mais des créations voulues de l'homme qui en a, par des défrichements intéressés, extirpé la végétation ligneuse ; et c'est ainsi qu'elles sont devenues le cadre d'une industrie pastorale, peut-être dès le VIIe ou VIIIe siècle, époque où les premiers marcaires ont grimpé par le versant alsacien sur l'autre façade où les couvents lorrains ont essaimé leurs celles; mais la possession des pacages provoqua bientôt des conflits entre tous ceux qui prétendaient exploiter cette source de fortune, monastères, seigneurs laïcs et notamment les ducs de Lorraine, communautés citadines. M. Boyé expose — un peu longuement peut-être — toutes ces procédures, contrats et baux, amodiations, acensements, qui témoignent combien ces pacages furent animés. Thierry Alix ébaucha un tableau de cette zone contestée, morceau de peinture conservé au Trésor des Chartes de Nancy, et dont la planche, reproduite dans le volume de M. Boyé, ne rend ni la vivacité du coloris, ni le sentiment du paysage. La zone des *Grands Pâturages* avec les cantons forestiers, qui les émaillaient, *les répandises*, fut le théâtre d'une singulière activité, ruinée pendant la Guerre de Trente Ans, où les arbres envahirent les gazons, mais qui reprit dans la suite. M. Boyé, en de curieux chapitres, en raconte les phases et en signale les produits, et notamment le fameux *géromé* ou fromage de Gérardmer : deux planches représentent la fabrication du gruyère vosgien au XVIIIe siècle et des plans de marcairies domaniales. L'ouvrage de M. Boyé est scrupuleusement documenté, mais l'érudition est relevée par l'agrément du style, et souvent par la poèsie même du sujet : dons rares chez les historiens de Lorraine. — B. A.

— Nous recevons de Fray Candil (Emilio Bobadilla) un nouveau volume de critique : *Grafomanos de América, Patologia literaria* (Madrid, V. Suarez, 1902, in-12). C'est une réunion d'études rapides et primesautières sur des écrivains contemporains de l'Amérique Espagnole, que Fray Candil traite vertement, et non sans raison, semble-t-il. C'est de si bonne humeur qui leur donne les verges, qu'il tendra lui-même volontiers la main à la férule pour le joli solécisme : *per pane lucrando* (p. 7) qui n'est pas de mise pour un critique aussi épris d'érudition. Et puis Fray Candil se fait de grandes illusions en s'imaginant qu'en Grèce « les orangers, les citronniers, les cyprès inclinent leurs rameaux jusqu'aux rives mêmes de la mer » (p. 130). Voilà un paysage qui n'est pas commun là-bas, sans compter qu'il est encore plus rare de voir des cyprès « incliner leurs rameaux » aussi complaisamment. Vétilles, dira-t-on. Mais Fray Candil en reproche de plus légères aux poètes américains qu'il fustige si allègrement. — H. L.

— Les nouveaux programmes des examens pour les langues vivantes comportant

une narration ou dissertation au lieu du thème ou de la version ordinaire, il a fallu se préoccuper d'habituer les élèves à se passer de ces thèmes et de ces versions préalables et si nécessaires toujours, et, autant que possible, à penser, ou tout au moins à faire instantanément un thème mental dans une langue étrangère. C'est à cette question difficile que répond, pour l'*espagnol*, M. L. Dubois, dans son volume *Exercices espagnols oraux*, destiné à servir de complément à la *grammaire* que nous avons annoncée récemment ici. (Toulouse, libr. Privat, 1 vol. in-18, de 300 pages). Ce recueil comporte des phrases détachées, suivant pas à pas la grammaire, et dont la difficulté va en croissant graduellement (empruntées surtout aux bons auteurs modernes), et une petite série de thèmes et versions donnés aux examens et pouvant donner matière à des exercices de conversation. — H. de C.

— A l'occasion du jubilé du grand-duc Frédéric de Bade, pour le cinquantième anniversaire de son avénement, une exposition internationale s'ouvrit à Carlsruhe. Le Dr Reinhold, baron von Lichtenberg, en a pris texte pour publier quelques réflexions sur la peinture moderne, sous le titre *Ueber einige Fragen der modernen Malerei* (Heidelberg, C. Winter, in-8, prix 1 m. 20). Les *questions* qu'il étudie ainsi, non sans originalité, sont le sujet, le texte (*der Inhalt*), dans l'art; le point de vue (*der Standpunkt*) réclamé du spectateur en face de la toile; enfin le costume dans les tableaux religieux. — La même librairie publie une étude plus développée du Dr Alfred Peltzer, privatdocent de l'Université de Heidelberg, sous le itre *Ueber Malweise und Stil in der holländischen Kunst* (1 vol. in-8 de 180 pp.), qui, d'une façon documentée à la fois et artistique, traite de l'œuvre et du caractère de Paul Potter et Franz Hals, des paysagistes Ruysdaël, Van Coyen, Van de Veld, Cuyp, de Pieter de Hoogh et Jan van der Meer van Delft, enfin Rembrandt. Ce sont comme des causeries esthétiques, qui exigent une connaissance préalable des œuvres appréciées, mais les caractérisent avec goût et non sans poésie. — H. de C.

— La collection des *Grands artistes*, publiée par l'éditeur H. Laurens (vol. in-8°, de 125 pages et 24 reproductions; prix : 2 fr. 50), vient de s'enrichir de trois nouvelles « biographies critiques » : celle de *Rubens*, dûe à M. Gustave Geffroy; celle de *Delacroix*, œuvre de M. Maurice Tourneux; enfin celle de *Titien*, qui a pour auteur M. Maurice Hamel. Nous avons déjà signalé à l'attention de nos lecteurs ces petits volumes très soignés comme fond et comme forme, dont le but est de former une « collection d'enseignement et de vulgarisation », mais qu'on jugerait mal en les comparant à ces travaux de troisième main qui ont trop longtemps représenté la vulgarisation artistique. La vie de l'artiste est caractérisée dans ses traits essentiels; son œuvre, réduite à ses manifestations les plus originales, est étudiée de haut et avec réflexion; bref on retire proprement, de cette lecture, les données que doit posséder l'esprit d'un « honnête homme » qui veut jouir des œuvres d'art autrement qu'un aveugle. Les reproductions, directes naturellement, sont d'ailleurs excellentes. — H. de C.

— La même librairie poursuit d'un pas égal son autre collection des *Villes d'art célèbres*, dont les volumes, moins uniformes, sont d'ailleurs plus développés comme texte et comme reproductions. Trois de plus ont paru : *Nimes, Arles, Montmajour, Saint-Remy, Orange*, ont été étudiés en un seul groupe par M. Roger Peyre; *Gand* et *Tournai*, par M. Henri Hymans; *Cordoue* et *Grenade*, par M. Ch. Eugène Schmidt (3 volumes, pet. in-4°, de 150 à 160 pages, avec 85, 120 et 97 reproductions; prix 4 fr. H. Laurens, éditeur). Les auteurs s'abritent modestement derrière leurs photographies, qui sont en effet tout à fait artistiques, choisies avec goût sur place, très neuves en général, et reproduites en perfection. Mais ils ne se sont pas

bornés à les commenter : c'est une sorte de voyage qu'ils nous font faire à leur suite dans les dédales de ces villes qu'ils connaissent mieux que pas un, et où ils ont su découvrir ce que justement les guides se gardent bien de mentionner. Il y a du reste une grande variété dans la façon dont ils ont compris leurs sujets, comme dans le choix de ces sujets mêmes, si différents, si opposés dans ces trois volumes parus ensemble. M. Peyre a fait une vraie étude d'archéologie et d'histoire classique avec sa monographie des villes romaines de notre Provence. M. Hymans nous a fait retrouver, avec Gand et Tournai, ces impressions spéciales et pénétrantes que nous avions éprouvées à visiter avec lui Bruges et Ypres. M. Schmidt nous a brusquement inondés de soleil avec l'Espagne andalouse, et réchauffés, après les brumes flamandes, à la lumière merveilleuse de l'architecture mauresque. Un prochain volume achèvera cette étude avec Séville. C'est M. Peyre qui a traduit et adapté le texte original de M. Schmidt. On sait d'ailleurs que la collection entière paraît concurremment en Allemagne et en France, dans les deux langues, avec les mêmes conditions typographiques. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 février 1903.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Antoine Thomas, qui pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Alexandre Bertrand.

M. Clermont-Ganneau communique et commente des photographies de monuments antiques nouvellement découverts qui viennent de lui être envoyées par le R. P. Paul de Saint-Aignan, de Tyr. C'est d'abord une inscription latine des Croisades en caractères du XIIIe siècle, provenant de Saint-Jean d'Acre, et contenant l'épitaphe de dame Brisa, fille de Johannes Medicus et femme de G. Petrus de Saone (?). Ce sont ensuite deux grandes statues de style égyptien découvertes près de Tyr même et portant des dédicaces phéniciennes faites à un dieu, dont le nom est effacé, par un personnage appelé Baalchillem, fils de Baalyaton. Ces deux monuments doivent se classer à l'époque ptolémaïque.

M. Salomon Reinach a remarqué, à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, un manuscrit français d'une beauté et d'une conservation extraordinaires. Ce manuscrit, provenant du duc de Bourgogne Philippe le Bon, est orné de quatre-vingt-treize miniatures, dont quinze, de grandes dimensions, sont de la même main. Elles forment une illustration continue de l'histoire de France, depuis la prise de Troie jusqu'à la fin du règne de Charles V. Dans le nombre, il y a des chefs-d'œuvre représentant la mort de Roland à Roncevaux, le songe de Charles le Chauve, saint Louis ensevelissant les morts à Mansourah, les batailles de Courtrai, de Créci et de Poitiers. M. Reinach pense que ces miniatures sont du même auteur que les peintures du rétable de Saint-Bertin, aujourd'hui au château de Wied et à la National Gallery, et les attribue à Simon Marmion, artiste de Valenciennes, mort en 1489, que l'on appelait « prince d'enlumineure ». Ainsi la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg serait en possession d'une des œuvres capitales de l'art français, comparable à la série des miniatures de Fouquet conservées à Chantilly.

M. Collignon donne lecture d'un mémoire de MM. Catalanos et Axiotakis, ingénieurs à Smyrne, sur la découverte de mines aurifères dans le mont Tmolus, aux environs de la rivière du Pactole. Ces mines avaient été exploitées dans l'antiquité, comme l'attestent des restes d'ancienne construction. Les découvertes récentes confirment le témoignage de Strabon sur l'existence des mines aurifères du Tmolus et leur exploitation par les rois de Lydie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marchessou

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 23 février — 1903

Littérature japonaise, par William George Aston (traduction française de Henry-D. Davray). Un volume in-8° (Librairie Armand Colin, Paris, 1902).

Écrire une histoire de la littérature japonaise était sans contredit une œuvre ardue. Jusqu'à une époque très proche, les Japonais n'ont produit aucun ouvrage semblable et leurs quelques essais récents en ce genre sont pour l'érudit européen d'un médiocre secours; on trouve au Japon fort peu de ces collections bibliographiques dont quelques-unes sont si précieuses pour l'étude de la littérature chinoise; pour les œuvres littéraires et autres, il existe un petit nombre de traductions, un nombre plus petit encore de travaux critiques; la syntaxe de la langue diffère entièrement de celle des langues européennes; le système des allusions, des comparaisons, des associations d'idées est autre; l'histoire et la société du Japon sont quasi inconnues en Europe. Donc pas de cadre, pas de plan, pas de couleurs pour tracer le tableau. Rien de japonais ne pouvait servir directement sans un choix minutieux, sans une élaboration patiente; rien d'européen de même ne pouvait être employé qu'avec une valeur de transposition bien délicate à fixer. M. Aston a tenté l'aventure; avec son érudition, sa netteté de coup d'œil, sa délicatesse de touche, il était des plus qualifiés pour l'entreprendre; en somme il a réussi. C'est-à-dire que le lecteur européen, totalement ignorant du japonais, peut, grâce à son volume, apprendre que depuis fort longtemps les Japonais ont beaucoup écrit en vers et en prose, qu'ils ont affectionné certains sujets dont quelques-uns ne manquent pour nous ni de grâce

ni d'émotion, qu'ils ont cultivé des genres littéraires parfois assez voisins, parfois étrangement différents des nôtres. C'est déjà beaucoup que d'avoir réussi dans cette mesure pour le public lettré.

Les spécialistes profiteront davantage de ce travail, qui sera pour eux un guide dans des régions dont la carte d'ensemble n'était pas encore dressée. Mais peut-on dire que M. A. a dressé cette carte? Il me semble que son croquis laisse encore bien des espaces en blanc. M. A. a mis de côté, comme n'appartenant pas en propre à son ouvrage, les œuvres écrites en chinois par les Japonais ; il n'a fait d'exception que pour un très petit nombre, en raison de leur importance, encore se borne-t-il à indiquer ces dernières en passant. Cette exception admise est déjà un aveu. Il a fallu, malgré qu'on en eût, mentionner le Nihongi, par exemple, en raison de sa place considérable dans la littérature japonaise; c'est donc que la littérature du Japon n'est pas toute en japonais et qu'à prendre seulement ce qui est écrit dans cette langue, on néglige la moitié de la pensée de ce peuple. Les Japonais ont été à l'école de la Chine, ont pensé et écrit en chinois jusque dans le XIXe siècle, autant, à certaines heures, que nous avons écrit en latin au XIIIe siècle : c'est fausser leur physionomie et leur histoire que de n'y pas insister.

J'aurais aimé aussi que l'auteur eût parlé avec plus de détails de certains genres, œuvres historiques, lois et règlements, philosophie même ; là encore il s'est contenté d'indications un peu rapides, bien plus complètes toutefois que pour l'ensemble des ouvrages en chinois. D'ailleurs, ce reproche se confond en partie avec l'autre, car la langue chinoise était employée surtout dans les œuvres sérieuses. Je trouve que, surtout quand il s'agit de nations aussi différentes de nous-mêmes, la littérature, prise dans l'acception étroite, la littérature d'agrément et d'imagination, ne révèle qu'une face, et non la plus importante ni la plus compréhensible, de l'esprit des peuples ; en pareil cas, je cherche dans l'histoire littéraire l'inventaire résumé de tout ce qui a été pensé et exprimé par l'écriture. C'est ce qu'avait admis M. Satow en écrivant son lumineux article Japanese literature (*American Encyclopedia,* D. Appleton and Ce, New-York, 1874). C'est ce que M. Aston a compris aussi, pas assez toutefois à mon gré; mais s'il est trop bref sur les genres sérieux, c'est sans doute que ce plan lui était imposé; je le suppose, du moins, le même défaut se rencontrant, beaucoup plus visible, dans d'autres histoires littéraires de la même série.

La traduction française est exacte et facile à lire. Je déplore d'y voir quelque incohérence pour l'orthographe des mots japonais et quelques bizarreries. Pourquoi écrire la période Nara et la période Tokyo? ces noms de lieux ne peuvent être pris comme qualificatifs en français; nous disons l'école florentine, il faudrait dire la période de Nara, puisque nous formerions difficilement de ce mot un adjectif.

Maurice COURANT.

L'Orestie d'Eschyle, traduction nouvelle, publiée avec une Introduction sur la légende, un commentaire rythmique et des notes, par Paul Mazon, agrégé des lettres, in-16 écu, Paris, Fontemoing, 1903.

On peut dire, sans faire tort à l'œuvre consciencieuse d'A. Pierron ni aux contre-sens sonores de Leconte de Lisle, qu'il nous manquait encore une bonne traduction française du théâtre d'Eschyle. Un jeune agrégé des lettres, M. Paul Mazon, a entrepris de combler cette lacune, et le volume qu'il publie, comprenant l'*Orestie* en entier, c'est-à-dire trois des tragédies subsistantes sur sept, permet d'augurer au mieux de ce qu'il nous doit encore. Le traducteur a suivi la dernière recension de M. Weil (Teubner, 1891), qui offre le texte le plus intelligible, et, en somme, le plus sûr, que nous ayons actuellement de l'œuvre si souvent altérée du grand tragique grec. Son interprétation est l'œuvre d'un helléniste, à la fois pénétrant et consciencieux, qui a étudié de près toutes les difficultés, en s'aidant des ressources peu à peu amassées par la critique, et qui les a résolues d'une manière souvent heureuse, toujours personnelle et intéressante. Quant à la traduction, on sent vite qu'elle a été travaillée comme une œuvre d'art par un admirateur sincère de la poésie antique, épris de son modèle. M. Mazon a senti mieux que personne qu'on ne pouvait traduire un poète comme un prosateur : il a donc essayé de concilier la hardiesse exigée par le texte avec la nécessité d'être compris par des lecteurs français, et il y a certainement réussi dans la plus large mesure. Mais son mérite propre est peut-être surtout dans la préoccupation constante du rythme, qui joue un si grand rôle dans la structure des tragédies d'Eschyle. Non seulement il a pris soin de distinguer par le choix des caractères typographiques les parties chantées des parties simplement récitées, mais il a noté, comme font les compositeurs de musique, les variations du mouvement et de l'expression. Ces notations pourront assurément être discutées ; mais ceux qui voudront bien les contrôler de près, en se reportant au commentaire rythmique qui précède les notes, s'apercevront vite qu'elles ne sont aucunement arbitraires et qu'elles ont été étudiées de près. Le traducteur a mêlé à sa prose un assez grand nombre de vers blancs, et il en a même fait usage systématiquement pour traduire les dialogues stichomythiques. C'est une innovation qui a besoin sans doute d'être ratifiée par les connaisseurs : je crois, d'après mon impression personnelle, qu'elle sera généralement approuvée.

Comme M. de Wilamowitz-Moellendorff l'avait fait déjà dans ses traductions allemandes, M. Mazon a indiqué les jeux de scène. C'est chose si indispensable pour un lecteur moderne qu'on doit s'étonner d'avoir à signaler cela comme une nouveauté. Il est vrai que ces indications sont nécessairement discutables, puisqu'elles ne s'appuient dans le détail sur aucun témoignage antique. Mais lorsqu'elles procèdent, comme c'est le cas ici, d'une connaissance approfondie du

théâtre grec, en même temps que d'une étude très réfléchie du texte lui-même, nous croyons qu'elles ont grande chance d'être aussi près que possible de la vérité.

Maurice CROISET.

Pierre PERDRIZET. **Ronsard et la Réforme.** Paris, Fischbacher, 1902 ; 1 vol. in-8° de 177 pages.

Dans ce livre, M. Perdrizet recherche « les vraies et profondes raisons qui ont animé Ronsard contre les protestants (p. 4). L'ouvrage s'ouvre par plusieurs chapitres préliminaires où l'on remarquera une excellente « Bibliographie de la polémique entre Ronsard et les protestants » (p. 13-40). Puis l'auteur, venant à son dessein, énumère et développe les diverses raisons qui ont fait que Ronsard n'est pas devenu protestant ; ce sont, et je me borne à transcrire ici la table des matières, le patriotisme de Ronsard, l'humanisme dont il est imprégné, son loyalisme et enfin sa situation de poète de cour. L'analyse de M. P. est pleine de remarques justes et fines ; je ne trouve pas qu'elle nous fasse pénétrer dans l'âme même du poète. L'auteur raisonne tout le temps comme si Ronsard et, avec lui, les Français de son temps avaient été des philosophes qui doivent prendre parti entre deux systèmes opposés. Ronsard ne s'est jamais demandé s'il devait se faire protestant ; il était né catholique : il l'est resté, sans avoir besoin de se formuler à lui-même les raisons de sa croyance.

Ce qu'on pourrait dire, il me semble, c'est que Ronsard resta indifférent aux querelles religieuses, tant que la France ne lui parut pas y être directement intéressée [1]. Mais voici que les protestants, de secte religieuse, deviennent un parti politique. Du coup Ronsard s'émeut et croit entendre la grande voix de la France lui crier ses misères : c'est alors qu'il prend la plume. Est-ce à dire qu'il soit mal informé du protestantisme ou que, pour le combattre, il manque d'arguments solides ? Non, certes, et M. P. rabaisse trop la « Valeur des attaques de Ronsard contre la Réformation » [2]. Selon lui, Ronsard ne connais-

---

1. En 1567, c'est-à-dire bien après qu'avait pris fin sa polémique avec les protestants, Ronsard écrivait encore :

Ne romps ton tranquille repos
Pour papaux ny pour huguenots ;
Ny amy d'eux ny aduersaire,
Croyant que Dieu pere tres-dous
(Qui n'est partial comme nous)
Sçait ce qui nous est necessaire.

Cité par Pellissier, *ap.* Petit de Julleville, *Hist. de la littérat. franç.*, t. 3, p. 185 ; cf. Blanchemain, t. 2, p. 369.

2. C'est le titre du chap. 6.

sait pas l'hérésie qu'il s'était proposé de combattre ; cependant les huguenots eux-mêmes convenaient que Ronsard avait lu « leurs écrits »[1] et celui-ci semble traduire une impression personnelle quand il parle des « prédestinations fantastiques, et songes monstrueux de Calvin »[2]. Voici encore, à ce sujet, un autre texte qui semble avoir échappé à M. P. :

« J'ay autrefois gousté, quand j'estois jeune d'âge,
Du miel empoisonné de votre doux breuuage ;
Mais quelque bon daimon m'ayant oûy crier,
Auant que l'aualler me l'osta du gosier[3].

Pour les arguments de Ronsard, ils ne sont pas non plus si faibles qu'on le veut bien dire. Il se peut que les variations de l'Église protestante, dénoncées par Ronsard bien avant Bossuet, fassent « sa gloire et sa force » (p. 80) mais ce n'était point l'avis des protestants de son temps, et le reproche de Ronsard les ambarrassait fort[4]. De même, il me semble que celui-ci frappait juste quand il accusait de Bèze de prêcher en France « une Évangile armée, Un Christ empistolé tout noirci de fumée »[5]. Pour prêcher la doctrine du Christ, il lui demandait d'abord de se faire semblable au Christ, et cet argument était assez fort, à ses yeux, pour le dispenser de discuter, surtout dans un poème, la théologie calviniste.

Enfin est-il vrai de dire qu'on ne peut croire à la sincérité du catholicisme de Ronsard ? Lui reprocher ses *Folastreries*, c'est oublier que Théodore de Bèze a fait, lui, ses *Juvenilia*. L'hymne de l'*Hercule chrétien*, avec ses « figures », est tout à fait dans le goût du XVI^e siècle, qui voyait dans la mythologie antique comme un autre Ancien Testament, où se retrouvent, sous forme d'allégories, tous les enseignements du Nouveau ; et si, en lisant cet hymne, des protestants se scandalisèrent, ils furent plus rigoristes que les catholiques du temps. En réalité Ronsard fut aussi bon catholique que la plupart de ses confrères du clergé ; au temps de la polémique contre les protestants, sa vie privée, sans être fort austère, n'avait plus, semble-t-il, rien de dissolu[6].

---

1. Cf. *Response*, Blanchemain, t. VII, p. 106 :

Ne conclus plus ainsi : Ronsard est bien appris,
Il a veu l'Évangile, il a veu nos escris,
Et n'est pas Huguenot...

2. Cf. l'*Épître* en tête de la *Response* ; Blanchemain, t. VII, p. 86.

3. *Remonstrance ;* Blanchemain, t. VII, p. 60. S'agit-il ici de la présence de Ronsard au concile de Hagueneau ? M. P. (p. 90, in. n.) remarque qu'il y put voir et entendre Calvin et Melanchton.

4. Cf., pp, 158-159, un extrait de la *Remonstrance à la Royne, sur les Discours de P. de Ronsard*.

5. *Continuation du Discours ;* Blanch., t. VII, p. 22.

6. Cf. le tableau que lui-même en a tracé dans la Response ; Blanche., t. VII, pp. 112-114.

Je ne vois pas non plus pourquoi on douterait de la sincérité de Ronsard quand il déclare aspirer à une réforme de l'Église (p. 115 et 123). Ces tirades contre les vices du clergé tiennent dans les pièces contre les protestants une place très importante. Sans doute Ronsard s'y montrait fort inconséquent : quand il flétrissait « les abus de l'avare prêtrise » il ne se disait pas qu'il s'accusait lui-même ou plutôt, avec son orgueil coutumier, il se mettait à part du vulgaire et considérait les bénéfices dont il jouissait comme la monnaie dont on payait ses vers. Je le crois sincère, quand s'adressant aux huguenots, il écrit :

Si vous eussiez esté simples comme devant,
Sans aller les faveurs des Princes poursuyvant,
Si vous n'eussiez parlé que d'amender l'Église,
Que d'oster les abus de l'avare prestrise
Je vous eusse suivy, et n'eusse pas esté
Le moindre des suivans qui vous ont escouté [1].

S'il n'eut pas la « foy profonde », on ne peut davantage prétendre que ce fut toujours un indifférent.

En résumé, les observations précédentes se ramènent toutes à une seule critique : il me semble que M. Perdrizet n'a pas su, et pour cause [2], entrer dans l'âme d'un catholique du XVIe siècle, et qu'il a jugé Ronsard avec nos idées modernes. Au demeurant, son livre servirait d'autant mieux à montrer la part qu'avaient l'habitude et le respect de la tradition dans la foi des hommes de ce temps. J'ajoute qu'il se lit avec intérêt et qu'on a plaisir à trouver chez un théologien un amour si éclairé de notre littérature.

Louis DELARUELLE.

PEYRE (Roger). **Une princesse de la Renaissance : Marguerite de France duchesse de Berry, duchesse de Savoie,** Paris, Paul, 1902. In-8 de 107 p.

M. Peyre, que de lourdes occupations n'empêchent pas d'être un érudit aussi compétent que fécond en matière d'histoire générale et d'histoire de l'art, vient de transformer une piquante conférence donnée à la Société d'études italiennes en une savante monographie. Le sujet en est cette fille de François Ier que sa tante Marguerite de Navarre et sa nièce Marguerite de Valois ont fait injustement oublier. Il y met très-bien en lumière l'originalité d'une femme qui ne fut pas seulement comme tant d'autres princesses du même siècle, spirituelle, docte, aimable, mais qui toute sa vie porta dans des situations très différentes un bon sens et un attachement au devoir également irréprochables. Sans doute, elle n'a pas laissé d'ouvrages et ses lettres ne marquent pas d'originalité de style ; mais c'est elle qui a mis en lumière

1. *Remontrances* ; Blanch., t. VII, p. 69.
2. M. P. a fait ses études de théologie à Genève : cf., p. 1.

Ronsard et L'Hôpital. Devenue, sans l'avoir cherché, l'épouse du vainqueur de Saint-Quentin, Emmanuel Philibert de Savoie, elle demeure inviolablement fidèle à un mari qui l'estime, mais qui la néglige pour d'autres ; elle lui fait rendre les places que nous possédions encore dans ses États, mais elle amène par là les Espagnols à évacuer celles qu'ils y gardaient de leur côté, et par suite à s'éloigner de notre frontière Sud-Est. Elle maintient en bons termes avec la France un époux attaché de cœur à nos ennemis. C'est grâce à elle qu'Emmanuel Philibert finit par accorder la tolérance aux Vaudois qu'il avait inutilement attaqués par les armes et que les Vaudois eux-mêmes tolèrent le catholicisme dans leurs montagnes. Les protestants de France trouvent un asile à sa cour et elle n'en reste pas moins pieusement orthodoxe.

Outre l'intérêt que M. Peyre sait inspirer pour son héroïne, sa profonde connaissance des documents (voir par exemple le récit des négociations engagées à diverses reprises pour marier la princesse), lui permet de peindre quelques traits peu connus des personnages ou des mœurs du temps (v. les pages relatives à l'enjouement que révélait L'Hôpital durant ses heures de loisir, à la tendre confiance que Catherine de Médicis plaçait en Marguerite, à la simplicité que la famille royale conservait dans l'intimité). Relevons enfin, comme dernière preuve des connaissances variées et solides de l'auteur, la rareté des *lapsus* dans ses nombreuses citations d'italien et d'espagnol et la savante note iconographique qui fait partie de l'appendice.

Charles Dejob.

M. G. Pellissier. **Le mouvement littéraire contemporain**, in-16, vii-302 pp., Paris, Hachette, 1901.

Il fallait avoir une dose de courage peu ordinaire pour vouloir fixer le mouvement littéraire contemporain en un in-16 de 300 pp., et c'était s'exposer à toutes les erreurs, à toutes les lacunes, à toutes les fautes d'optique qu'entraîne la proximité des faits et la fréquentation des hommes. Et par exemple mettre en tête de la génération nouvelle des romanciers, M. Edouard Estaunié « à la rectitude incisive » et dont *Le Ferment* « est une œuvre supérieure ». Être au centre même de la bataille, voilà qui n'est pas pour permettre une grande netteté de vision. Et puis ces questions d'ensemble, — d'un ensemble si compliqué, — ne laissent pas que de présenter quelque chose de confus et d'inextricable. Ce n'est point la faute de l'auteur, mais du sujet. On me dira que les auteurs ne sont point forcés de s'attaquer à ces sujets. Mais bah ! Cela a quelque chose de tentant, comme le mérite futur de la difficulté à vaincre. En outre, il est de doctrine que, dans de pareils ouvrages, on fasse nécessairement de grandes divisions toujours, ou à

peu près, arbitraires, qui ajoutent à la confusion et dans lesquelles, de gré ou de force, on catalogue tous ceux dont on doit parler. Et par exemple ranger dans le chapitre consacré au *Roman* M. Alf. Capus et M. P. Hervieu, dont il faut s'occuper ensuite, — et avec combien plus d'exactitude, — dans le chapitre consacré au *Théâtre*. M. P. a donc montré, avec un courage dont il faut lui tenir compte, combien il était aisé de se tromper, et son livre donne une impression pénible en dépit du talent qu'il y dépense.

On ne peut pas s'attendre à ce que j'analyse ici cet ouvrage dont j'ai indiqué le procédé : des lignes, parfois des pages, sur les divers romanciers, les divers dramatuges, les divers poètes, les divers critiques, les divers historiens, composant des chapitres sans lien en fin d'un livre sans unité, dont le seul mérite ne pourra être autre chose que, de ci de là, quelques appréciations heureuses, quelques définitions piquantes, quelques considérations neuves, quelques idées originales. Et nous les trouverons assurément, mais c'est là tout ce que M. P. a pu y mettre ; car son *Mouvement littéraire* tient trop du palmarès, du dictionnaire biographique, ou du manuel. Tournons pourtant les feuillets. Zola n'est point naturaliste ; Maupassant est élève de Flaubert et impersonnel comme son maître ; Ferd. Fabre est original et recueilli ; et Rod lui-même est romancier. Et tels sont naturalistes, comme Rosny et Margueritte, et d'autres non, comme Paul Bourget le psychologue. Sachez, en outre, que Loti est un impressionniste, et France un dilettante ; voyez l'évolution de Huysmans ; admirez « la douceur caressante » de Prévost, le manque d'originalité de Barrès, les peintures locales de Pouvillon et de Theuriet. Et c'est tout, ou à peu près. Et le procédé se poursuit dans les quatre autres chapitres. Je ne me sens pas la cruauté de condamner mes lecteurs à en lire le résumé analogue que j'en pourrais faire : *ils voient ça d'ici*, comme on dit, et j'en arrive aux conclusions de M. P.

« Sauf dans l'histoire, dit-il, qui, devenant objective, sort aussi de la littérature, l'évolution littéraire aboutit, de notre temps, au triomphe de l'individualisme dans tous les genres. » Le XIX[e] siècle nous a donc émancipés en littérature et « le dogmatisme étroit et coercitif qui répugne à l'esprit de notre temps » doit être à jamais condamné. Fort bien, et certes je n'y vois aucun inconvénient autre que celui que M. P. a bien senti : « La liberté est toujours dangereuse..... Il ne s'agit pas de justifier les excentricités et les aberrations..... » Et peut-être tel ou tel, sous prétexte d'école *libertaire*, tombera dans l'excentricité que souvent nous vîmes régner en maîtresse. Que sera l'école du XX[e] siècle ? Où est le Messie ?

« Et le Sauveur promis est bien lent à venir, »

celui qui, usant avec art de la liberté réglée, nous donnera le chef-d'œuvre que nous attendons dans la fièvre.

Pierre Brun.

Lettre de M. James Forbes a M. R.

Monsieur,

Je n'avais pas reçu l'article que vous avez bien voulu consacrer à ma biographie d'Ogilvie, écossais, Jésuite et martyr *, et c'est par hasard que j'en ai eu connaissance et très tard.

A ma stupéfaction, vous prétendez trouver dans des textes que j'ai loyalement publiés, bien qu'émanant d'une plume hostile, des raisons suffisantes pour vous faire une opinion *légèrement divergente* de la mienne sur cette cause criminelle. *On comprend*, dites-vous, *en lisant ces textes, que la condamnation du jésuite, évidemment inique à notre point de vue moderne, ait été prononcée par le tribunal qui le jugea. Il se montra non seulement ferme, mais agressif, et osa dire aux juges : « Le roi de France n'a interdit le sol français à personne, ni le roi d'Espagne n'a brûlé personne pour cause de religion, mais pour cause d'hérésie; or, l'hérésie n'est pas une religion, mais une révolte*, p. 77. »

Pouvait-il se plaindre, dites-vous, si on retournait cet axiôme contre l'hérésie catholique dans un pays ayant adopté la Réforme?

Je regrette, Monsieur, que vous n'ayez pas pris la peine de lire la note écrite par moi au bas de la page 77 que vous citez, car vous y auriez vu qu'il était impossible de retourner l'axiome contre le catholicisme. Dans le monde catholique d'alors, l'hérétique n'était pas un homme né et grandi dans l'erreur, c'était un apostat, propageant sa rébellion. La situation de la Réforme en Espagne, où tout le monde professait unanimement ce que l'on savait être la vérité, était toute différente de celle du catholicisme en Angleterre et en Écosse. En Espagne, tout le temps et en France à l'origine de la Réforme, la prédication publique de l'hérésie interrompait un ordre de choses établi et voulu par tous. C'était une révolte contre la paix publique, et, comme l'expérience l'a partout démontré, un appel à bref délai à la guerre civile. En proscrivant la prédication publique d'une doctrine nouvelle-venue, qui n'avait pas encore dans le pays de partisans convaincus, le pouvoir sauvait la paix publique. Le catholicisme en Angleterre et en Ecosse n'était ni nouveau venu, ni révolté; il était le vieux propriétaire du sol, qui, en face de l'intrus s'imposant *per fas et nefas*, prétend au moins vivre en paix sur ses terres. Il n'y a donc pas de comparaison possible [1].

De plus, le Protestantisme, en proscrivant le catholicisme, se contredisait lui-même, puisque par son principe même du libre examen, il donne carte blanche à tous de penser comme ils veulent à tous, donc aussi aux catholiques [2].

Mais, Monsieur, continuons la lecture de votre réquisitoire contre Ogilvie. Il (Ogilvie) *revendique hautement comme sujets du Pape, tous ceux qui ont été baptisés.* Ici vous omettez un mot essentiel : sujets *spirituels*. Il s'agissait de savoir si le *Pape* peut excommunier de son église les hérétiques.

Ogilvie répond que oui. Quel crime voyez-vous là? et qu'est-ce que cela pouvait faire au roi d'Angleterre [3]?

Vous continuez : *quand on explique à Ogilvie* qu'il n'est nullement *inculpé pour avoir dit la messe*, mais pour avoir désobéi aux lois du royaume, il *répond qu'il ne donnerait pas de ces lois une figue pourrie* [4].

Où trouvez-vous ces paroles scandaleuses, Monsieur? Dans la narration publiée par Spottiswood, l'archevêque protestant qui arracha au roi la sentence de mort. Or, depuis quand le bourreau est-il recevable à déposer contre la victime? Comment pouvez-vous croire un homme convaincu plusieurs fois de mensonge dans son récit (cf. mon livre) et qui a tout intérêt à déshonorer sa victime, surtout quand trois témoins qui assistèrent au jugement, déclarent qu'Ogilvie n'a point

* *Revue critique*, 9 décembre 1901.

prononcé ces paroles qui jurent avec son attitude et avec sa qualité de gentilhomme et de prêtre ? Or, que racontent ces témoins ?

« *En tout ce que le roi a le droit de me commander*, aurait répondu Ogilvie, *je serais le premier à obéir, et si on attaquait son royaume, je le défendrais jusqu'à la dernière goutte de mon sang, mais je ne puis répondre aux questions proposées.* »

Notez que ces témoins étaient tous les trois gens fort honorables (cf. le livre).

Vous ajoutez, Monsieur :

Ce qui est plus grave, *c'est qu'à la question s'il est permis de tuer sa majesté, Ogilvie répond sans hésiter; c'est une question controversée parmi les docteurs de l'Église et beaucoup tiennent pour l'affirmative non sans probabilité et invité à dire sa propre opinion, il déclare qu'il ne dira point que c'est là chose défendue, même s'il pouvait par là sauver sa vie.*

Et vous concluez : *Un pareil refus de déclarer criminel ou illégal le régicide, suffisait pleinement au* XVI*e siècle pour motiver une sentence de mort.*

Mais, Monsieur, avant de condamner [5] ainsi un prêtre illustre que beaucoup d'historiens protestants écossais ont trouvé innocent, comment n'avez-vous pas lu la page où je démontre que ces paroles sont inventées par Spottiswood et qu'Ogilvie ne pouvait pas, lui, prêtre, fouler ainsi aux pieds la théologie la plus élémentaire ?

La question de savoir si le régicide était légitime, et si le Pape pouvait le permettre, était une des cinq questions envoyées par le roi et auxquelles Ogilvie devait répondre par écrit. Or, Spottiswood avoue qu'il ne répondit pas un mot parce que, disait-il, répondre serait reconnaître au roi le droit de l'interroger sur des questions de doctrine — et, en effet, cette question était étrangère au procès, et les opinions relèvent du tribunal de la conscience et non du for extérieur. En second lieu, dans son réquisitoire, l'avocat de la couronne reprocha à Ogilvie son refus de répondre à cette question au témoignage de Spottiswood lui-même, mais ce réquisitoire ne tenait pas debout. Le silence n'a jamais été un délit, et on ne se prononce pas sur une question, parce qu'on refuse de répondre [6].

Et tout à coup, Ogilvie, dont les adversaires ont tous admiré l'esprit fin et délié, aurait abandonné ce terrain si bien choisi, pour répondre par cette petite dissertation anti-théologique ! Car, enfin, les scolastiques qui sont allés le plus loin, n'ont jamais rien enseigné qui approchât de cette proposition qu'il est permis d'assassiner un roi déposé par le Pape. Est-ce que le cardinal Bellarmin, jésuite, n'écrivait pas à Blackwell, archiprêtre de Londres : « *Il est inouï dans l'Église que jamais on y ait regardé comme légitime le meurtre d'un prince, quel qu'ait été ce prince, païen, hérétique, ou persécuteur, et d'ailleurs, jamais aucun théologien catholique n'a enseigné que le premier venu pût s'arroger le droit d'attenter à la vie d'un roi.* » Ogilvie savait cela et il savait aussi que, dans l'ordre dont il faisait partie, les censures les plus sévères atteignaient ceux qui auraient osé tenir le langage que Spottiswood lui attribue [7].

Et en dépit d'une doctrine si élémentaire dans l'église, et si connue de tout novice en théologie, Ogilvie aurait prononcé ces paroles qu'il savait fausses : *sur cette question, les Docteurs sont partagés et un bon nombre soutiennent non sans probabilité, l'affirmative*, c'est-à-dire qu'on peut tuer un roi déposé par le Pape.

Non, Ogilvie n'a pas dit cela. Spottiswood le prétend, mais il est le bourreau et son témoignage, outre qu'il n'est pas recevable, suppose dans le martyr un mépris ou une ignorance de toute théologie qui ne peut s'accorder avec son caractère de prêtre, avec son intelligence, avec son horreur des complots plusieurs fois témoignée et avec la déposition de trois témoins graves et dignes de foi (cf. narratio latina — dans le livre).

Tout cela, je l'ai déjà dit dans mon volume, Monsieur, et, en critique sérieux, vous ne pouviez pas vous appuyer sur le témoignage unique du bourreau sans avertir au moins vos lecteurs des fortes raisons qui m'ont fait le récuser.

Vous m'avez reproché, Monsieur, mon réquisitoire contre la Réforme en Écosse,

et vous ne comprenez pas *comment je puis ainsi anathématiser les convictions que je ne partage pas*. Permettez-moi de vous faire remarquer que je ne m'en suis pas pris à des convictions, mais à des faits. Que Knox prêtre apostat et leader des réformés écossais, ait reçu de l'argent d'Henri VIII pour avoir contribué à faire assassiner le Cardinal Beaton, c'est un fait attesté par les papiers d'État ; que le même Knox ait trempé dans l'assassinat de Rizzio, c'est un autre fait ; qu'Elizabeth ait conclu avec Morton, chancelier d'Écosse, un marché, aux termes duquel Morton devait faire disparaître sans bruit Marie Stuart, c'est un fait ; qu'Elizabeth encore ait fait écrire à sir Amias Pawlett, géolier de Marie Stuart, qu'elle attendait de lui qu'il la débarrassât de la reine d'Écosse, insinuation qui fut du reste repoussée avec horreur, c'est un fait ; que la réforme écossaise, quoique moins sanglante que la réforme anglaise, ait sur la conscience nombre d'assassinats de catholiques éminents et obscurs, sans ombre de procès, c'est un fait facile à prouver par témoignages irrécusables, et il n'y a pas de parole humaine qui puisse flétrir ces faits de même que les crimes de la réforme en Angleterre et en Irlande, comme ils le méritent [8].

Au reste, je ne fais en parlant ainsi que suivre l'exemple d'écrivains non catholiques, mais protestants. Vous pouvez vous en assurer en lisant les beaux livres de Tytler, de Brewer, de Jessopp, de Gillow (Biographical Dictionary of English catholics, 5 vols) et M. Jones, un doyen de l'Église Anglicane, vous dira dans son livre récent : *England and the Holy See*, que lord Halifax, membre distingué de la chambre des Lords, et des *milliers* de clergymen anglicans maudissent et anathématisent plus rigoureusement que moi la réforme et son œuvre.

Vous me reprochez de ne pas avoir parlé de l'inquisition Espagnole [9] et de la reine Marie d'Angleterre morte en 1558, à propos de l'histoire de l'Écosse située à 500 lieues de Londres et d'événements qui se déroulent beaucoup plus tard. — Ce n'est pas sérieux.

Je serais curieux de savoir sur quelles preuves vous appuyez cette assertion, *que les Jésuites* anglais ont été mêlés à toutes les intrigues politiques de leur temps : c'est là une affirmation gratuite, *que je vous défie de prouver* [10].

Je serais également curieux de connaître les noms des prêtres qui en Écosse en Angleterre et en Irlande se sont faits limiers et pourchasseurs de Ministres protestants. Si vous en publiez une liste authentique, vous aurez fait une trouvaille historique qui sera très remarquée [11].

Vous citez les mémoires historiques du Père Gérard (publiés par moi), qui fut cruellement torturé à la tour de Londres, sous Elizabeth. Là, dans ces pages dont tous les savants ont reconnu l'authenticité et la rigoureuse exactitude, vous pouvez lire les noms de nombre de ministres protestants qui se sont faits *limiers et pourchasseurs* de prêtres et de laïques catholiques, alors que la religion catholique était la religion de la majorité des Anglais et la vieille tradition du pays.

Monsieur, je ne connais pas votre nom, puisque votre article n'est pas signé — mais malgré ce voile de l'anonyme [12] je suppose que votre courtoisie vous fera un devoir d'insérer cette réponse.

James Forbes.
prêtre.

Réponse de M. Rod. Reuss.

1. J'ai parfaitement lu la note à laquelle me renvoie le P. F. mais je regrette d'avoir à lui dire, qu'à mon avis, elle n'explique rien du tout. La théorie imaginée par les apologistes de l'intolérance catholique, d'après laquelle la persécution des protestants, non comme *hérétiques*, mais comme *perturbateurs du repos public*, serait justifiée, choque non seulement la morale, puisqu'elle écarte toute possibilité d'un progrès, mais elle est absurde au point de vue des intérêts de l'Église elle-même. En effet, les chrétiens des temps primitifs, apostats des cultes payens ou du judaïsme, étaient absolument dans la même situation vis-à-vis des empereurs romains que les protestants vis-à-vis de Marie Tudor ou de Philippe II. Con-

tester un parallélisme aussi évident, c'est se mettre simplement en dehors de toute discussion scientifique.

2. Cela est vrai pour le christianisme libéral contemporain, mais cela est *historiquement faux* pour les Églises réformées et luthériennes du XVI[e] siècle qui ont eu la prétention, tout comme l'Église catholique, de posséder la *vérité absolue* et de l'imposer à leurs fidèles. Le P. F. a bien superficiellement étudié l'histoire religieuse de son pays, s'il a pu croire un seul instant que Henri VIII ou Jacques I[er] « ont donné carte blanche » à leurs sujets « de penser comme ils veulent. » C'est là une hérésie scientifique au premier chef.

3. Il est bien évident que pour un libre-penseur moderne c'est chose absolument indifférente d'être excommunié par le pape; mais le roi Jacques I[er] en sa qualité d' « Oint du Seigneur » avait là-dessus des opinions fort différentes, que M. Forbes doit connaître par les controverses entre le monarque et le cardinal Bellarmin.

4. Je les ai prises à la page 255 du volume de M. F., dans la *True relation*, etc., pièce officielle, publiée par le gouvernement d'Écosse et dont il dit lui-même (p. 240) : « si on la compare au récit de John Ogilvie, on verra que, dans l'ensemble, elle en confirme l'exactitude ». Je n'ai pas les mêmes motifs que l'auteur pour en suspecter certains passages, si surtout la locution en question, qui me semble vraiment de celles qu'on n'invente pas. Tout en déplorant profondément qu'on ait torturé le malheureux Ogilvie, comme des tribunaux analogues l'ont fait dans d'autres pays avec d'autres malheureux, non moins dignes de pitié, je ne vois pas les *preuves* qui feraient de l'archevêque James Spottiswood le misérable faussaire et l'être vil que M. F. l'accuse d'être. Ses contemporains affirment qu'il était renommé pour sa science et sa bonté et son biographe nous dit qu'il était un homme « d'une crainte de Dieu exemplaire ». Qu'il ait été, en outre, un politique ambitieux, je suis tout prêt à le croire; mais on ne peut vraiment affirmer pour cela qu'il fut un misérable! M. F. croirait-il, par hasard, que Thomas Becket, Lanfranc, Wolseley, Reginald Pole, Petre, n'ont pas été très ambitieux ?

5. Je n'ai nullement « condamné un prêtre », illustre ou non. J'ai simplement énoncé une *vérité tout à fait banale*, en disant qu'une attitude, pareille à celle d'Ogilvie, suffisait aux juges du XVI[e] siècle pour motiver un arrêt de mort. Est-ce un *fait*, oui ou non ? —

6. Le P. F. devrait bien se mettre d'accord avec lui-même. A la page 111, note 1, il s'inscrit en faux contre l'accusation et affirme qu'Ogilvie a déclaré « qu'il détestait les parricides, c'est-à-dire les Régicides » ; ici il assure que son héros a refusé péremptoirement de répondre. Il semble que s'il a réellement exprimé une première fois cette manière de voir, rien ne devait l'empêcher de la formuler une seconde fois.

7. Le P. F. juge bon de nier, à l'aide d'une citation du retors et subtil Bellarmin, l'une des vérités les mieux établies qui soient en histoire, savoir le fait que bon nombre de ses confrères du XVI[e] siècle ont brillamment soutenu la thèse de la légitimité du régicide. Si réellement le P. F. ignore p. ex. que le P. Mariana a écrit que l'acte de Jacques Clément était un « *monimentum nobile* » et que ce moine assassin lui-même était « l'honneur éternel de la Gaule »; s'il ne sait pas que le P. Suarez, entraîné par l'ardeur de sa polémique, affirmait un peu plus tard que cette doctrine était celle de toute l'Église catholique; si on ne lui a jamais appris que le P. Guignard fut pendu en place de Grève pour avoir composé des écrits approuvant l'assassinat de Henri III et de Henri IV, cela est assez étrange, mais il devra renoncer en tout cas à faire partager son ignorance au public. Bien d'autres d'ailleurs que les Révérends Pères ont alors et depuis, prêché le « meurtre des tyrans », hommes de cabinet, s'inspirant des principes républicains de la Grèce et de Rome, hommes d'action, poussés par le ressentiment des injustices commises et par les haines à assouvir. Le régicide a été défendu théoriquement, plus d'une fois, par certains catholiques et calvinistes de France, certains

puritains d'Angleterre et d'Écosse, aux siècles passés, avant d'être appliqué dans la pratique par les anarchistes du nôtre. On ne voit donc vraiment pas le profit que peuvent trouver les apologistes de la Compagnie à nier le langage de certains de ses membres, contrairement à l'évidence même (il y a toute une littérature actuellement sur ce sujet), puisque aussi bien ils sont loin d'être les seuls coupables de l'avoir tenu.

8. Tout le monde sait que l'histoire d'Angleterre et d'Écosse est une des plus riches en atrocités que nous connaissions ; tout le monde sait aussi que les scènes d'horreur y furent tout aussi nombreuses au temps où l'Eglise y régnait en maîtresse, bien longtemps avant la Réforme; ce n'est donc pas précisément celle-ci qu'il faudrait rendre, en bonne justice, responsable de la barbarie de certains actes commis par ses partisans, mais plutôt la rudesse et la brutalité du tempérament national. D'ailleurs, M. F. peut être assuré que je blâme, autant qu'il peut le faire lui-même, les actes immoraux et perfides, qu'il cite, à condition qu'ils soient prouvés pour moi. Plus d'une fois, dans cette *Revue*, j'ai eu l'occasion de dire que certains détails de la conduite d'Elisabeth la rendaient odieuse par son hypocrisie. Mais j'ai dû constater aussi, au cours de mes études, en historien impartial, que nombre de ces actes si regrettables ne sont que la contrepartie d'actes analogues commis, soit en Angleterre, soit à travers toute l'Europe, par de fervents catholiques : le soulèvement de Northumberland et de Westmoreland approuvé par Pie V; l'assassinat de Murray, approuvé par l'archevêque de Saint-André et par Marie Stuart; la conspiration de Babington et de Savage, et leur projet d'immoler Élisabeth, chaudement soutenu par l'ambassadeur Mendoza et par Philippe II lui-même, etc. Quand je vois Balthasar Gérard tuant Guillaume d'Orange, après avoir été gagné par la promesse certaine du paradis, Henri III éventré par le Dominicain Clément, Henri IV assassiné par Ravaillac, l'élève des Jésuites, je voudrais bien entendre aussi le P. F. s'écrier : « qu'il n'y a pas de parole humaine qui puisse flétrir ces faits » et ne pas réserver toutes ses colères contre les révolutionnaires écossais ou contre cette reine vicieuse et cruelle, mais grande pourtant, qui mise hors la loi divine par le souverain pontife et hors la loi humaine par Philippe d'Espagne, se défend, en fin de compte, comme elle peut, contre d'implacables ennemis, employant des moyens identiques.

9. Je regrette d'avoir à signaler ici une preuve frappante de la façon un peu superficielle dont le P. F. a lu mon article. Je n'ai nulle part prononcé dans mon compte rendu le nom de l' « Inquisition espagnole » et si je ne tenais beaucoup à rester courtois dans ma réponse, je pourrais lui emprunter à bon droit sa locution légèrement péremptoire et le « défier » de me citer la page et la ligne où je l'aurais fait. C'est moi, et non le Révérend Père, qui serais en droit de m'écrier : « ce n'est pas sérieux! »

10. Je n'ai pas la prétention d'apprendre l'histoire universelle au P. F., je n'ai pas surtout les loisirs nécessaires. Encore serait-ce vraiment bien naïf de ma part d'entreprendre *ex professo* la démonstration que les jésuites du XVIᵉ et du XVIIᵉ s. (voire même ceux du XIXᵉ et du XXᵉ) ont été mêlés à toutes les intrigues politiques de leur temps. Les historiens ultramontains du passé et du présent les ont trop félicité de l'influence décisive qu'ils ont eu sur les décisions des monarques et de leurs ministres, comme confesseurs, prédicateurs de cour et conseillers intimes, les noms d'un P. Cotton, d'un P. La Chaise, d'un P. Lamormain ont fait trop de bruit dans le monde, pour qu'on puisse, avec une bien subite modestie, escamoter, pour ainsi dire, le souvenir et la responsabilité de leurs actes. Si les jésuites anglais sont un peu moins universellement connus, c'est que les deux seuls monarques anglais qui furent catholiques, n'ont pas assez régné pour qu'ils pussent développer leurs talents en ce genre. Néanmoins, les noms des PP. Campian, Chreighton et Holt sous Élisabeth, des PP. Gérard, Henry Garnet et Thomas Garnet sous Jacques Iᵉʳ, du P. Petre sous Jacques II, ont eu une notoriété suffisante, parfois fâcheuse pour eux, dans l'histoire politique de leur temps, et sur-

tout le dernier, dont les conseils coûtèrent le trône à son maître inepte et bigot, est connu même de nos collégiens. Et combien d'autres noms seraient facilement fournis au P. F. par les érudits anglais (il les connaît d'ailleurs fort bien lui-même), noms d'agents obscurs, mais intrépides et tenaces, sortis de ces fameux séminaires de Douai et de Saint-Omer qui furent pendant plus d'un siècle et demi, le centre de conspirations incessantes contre les lois de l'Angleterre?

11. Je regrette d'avoir à constater, une fois de plus, que le P. F., ne cite pas mes paroles conformément à l'exacte vérité. Je n'ai *nullement écrit* que « des prêtres *d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande* se sont fait limiers et pourchasseurs de ministres protestants ». J'ai simplement émis, à l'encontre de la partialité manifeste de l'auteur ce *truisme* moral, *d'ordre absolument général*, que le ministre devenu pourchasseur et limier de prêtres, était aussi méprisable que le prêtre pourchasseur de ministres protestants, fournisseur des galères et des gibets. Le P. F. n'a pas jugé à propos de déclarer s'il partage cette façon de voir; aussi je n'insiste pas. Mais je m'assure que les érudits anglicans ou presbytériens de la Grande-Bretagne, ceux de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Pologne ou des Pays-Bas, pourraient facilement répondre au désir peut-être imprudent que manifeste notre auteur de connaître des noms de moines et de prêtres, voire même de jésuites, qui auraient dénoncé des hérétiques et se seraient faits les pourvoyeurs des prisons et des bûchers. Pour ma part, je ne puis consacrer tout mon temps à refaire une éducation scientifique apparemment insuffisante; je lui recommanderai pourtant, par exemple, la lecture de l'*Historia persecutionum Ecclesiae Bohemicae*, parue en 1648, ou tel autre récit authentique d'un épisode quelconque de la contre-réformation du XVI[e] au XVIII[e] siècle (par exemple la *tragédie* de Thorn, en 1724, ou les agissements de l'archiprêtre du Chayla, dans les Cévennes), pour s'assurer du rôle de dénonciateurs et de persécuteurs des populations évangéliques joué par les jésuites et les prêtres de toute robe, aidés par les dragons de Lichtenstein ou ceux de Louis XIV. Je le laisse d'ailleurs entièrement libre de les admirer, si sa conscience le lui permet. Pour ma part, je lui déclare bien franchement que je condamne et que j'abhorre la violence et la contrainte brutale partout où je la rencontre dans l'histoire, et nulle part davantage que sur le terrain des convictions religieuses ou philosophiques. Tous les échafauds et tous les bûchers, quelle que soit la foi ou l'incrédulité qui les érige, me sont également odieux. Mais je ne consens pas non plus à me laisser duper par les gens trop habiles, dans quelque camp que je les retrouve, par ceux qui couvrent leurs passions profanes et leur soif du pouvoir sous le manteau de la foi, sans avoir même la triste excuse du fanatisme; ceux-là sont les plus méprisables de tous.

12. Le P. F. se trompe, une fois de plus, en parlant du « voile de l'anonyme » dans lequel je me serais enveloppé. Depuis *trente-six* ans que j'écris dans les revues historiques de France et d'Allemagne et spécialement dans la *Revue critique*, mes articles, trop nombreux peut-être, ont au moins donné une notoriété suffisante à l'initiale de mon nom, pour qu'auprès de la plupart de ceux qui s'occupent chez nous professionnellement d'histoire, elle équivale à ma signature tout entière. C'est cette longue pratique du métier parfois ingrat de critique, qui me dispensera aussi, je l'espère, de me défendre longuement auprès de nos lecteurs habituels, qui me connaissent de vieille date, contre les accusations de partialité, d'ignorance et de manque de sérieux. J'ai insisté moi-même pour qu'on donnât ici la parole au R. P. Forbes et je n'ai point voulu refuser la politesse d'une réponse détaillée à ses interpellations un peu vives; je dois cependant mon temps à des études plus intéressantes (pour moi s'entend) et plus urgentes. Aussi je déclare d'avance que je ne poursuivrai pas cette polémique, parfaitement oiseuse, d'ailleurs, puisque mon honorable adversaire ne peut se flatter de m'avoir convaincu et que je renonce volontiers à le convertir lui-même.

Rod. Reuss.

— Avec le concours de MM. Ign. Guidi, H. Hyvernat et B. Carra de Vaux, notre collaborateur, M. J.-B. Chabot, entreprend sous le titre de *Corpus scriptorum Christianorum Orientalium*, une série de volumes renfermant à peu près tout ce qui nous est parvenu des littératures chrétiennes, en syriaque, en éthiopien, en copte et en arabe. On pourra y joindre plus tard les auteurs arméniens. M. Chabot a pris la direction de la partie syriaque. MM. Guidi, Hyvernat et Carra de Vaux se sont chargés respectivement de l'éthiopien, du copte et de l'arabe. Déjà un bon nombre d'érudits ont promis leur collaboration. Un programme de cette collection vient de paraître, à la disposition de ceux qui désireraient en prendre connaissance. On fait appel au concours de tous les orientalistes. La collection a été conçue sur un plan simple et pratique. On s'appliquera à donner dans une série de volumes in-8° une édition des textes munis d'un apparat critique et accompagnés d'une traduction latine littérale. Cette traduction, tirée séparément, sera mise en vente à l'usage des non-orientalistes. Les annotations qui ne sont pas nécessaires à l'intelligence du texte et les dissertations de toute sorte sont exclues du programme. Une courte préface fera connaître les manuscrits et l'auteur. On publiera tout d'abord les ouvrages inédits, ou ceux dont les éditions sont devenues rares, surtout les ouvrages historiques. Quant aux ouvrages récemment édités, ils n'entreront dans la collection qu'en dernier lieu et pour les compléter. Chaque volume portera le nom du savant chargé de l'éditer, sous sa propre responsabilité. Des listes générales, dressées d'avance, permettront de mettre les volumes à l'impression dès qu'ils seront prêts et de leur donner, dès leur apparition, les numéros d'ordre qui leur reviendront dans la série complète. Le prix de vente, proportionné au nombre de feuilles de chaque volume, a été fixé au plus bas prix possible : 1 fr. par feuille de texte oriental, et 0 fr. 50 par feuille de traduction. Les directeurs de la collection espèrent pouvoir donner chaque année quatre ou cinq volumes de l'une ou l'autre série, grâce à la richesse des ateliers orientaux de l'Imprimerie nationale qui a été autorisée à se charger de cette publication. Les premiers volumes, actuellement sous presse, ne tarderont pas à paraître. Les orientalistes qui voudraient publier un volume ou une partie d'un volume dans cette collection sont priés de s'adresser à M. J.-B. Chabot, 47, rue Claude-Bernard (Paris, Ve). On pourra leur faciliter ce travail en leur communiquant des collations, des copies ou des photographies.

— La livraison 18 du t. V du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 42. Où était l'embouchure du Jourdain à l'époque de Josué (*fin*). — § 43. Monuments palmyréniens (3 fig.). — § 44. Inscription grecque de Dora (1 fig.). — § 46. Fiches et notules : L'ère de Tyr. La date de la mosaïque de Nebi Younès. Inscription de Deir Sem'ân. Sahouêt (el-Khidhr). Θεὸς Ἀρεμθηνός et 'Aramtâ.

— La Société Asiatique de Londres publie dans la série de ses *Monographs* (n° 2) : *A Catalogue of South Indian Sanskrit Manuscripts (especially those of the Whish Collection) belonging to the R. A. Society, compiled by* Dr. M. Winternitz, *with an Appendix by* F. W. Thomas, London, 1902, xvj-340 pp., prix : 5 sh. Ce catalogue comprend 215 articles, qui proviennent en grande majorité d'un don fait à la Société en 1836 par le frère d'un ancien fonctionnaire du *Civil Service*. Les manuscrits en malayalam ou en grantha sont de la fin du XVIIIe siècle ou du commencement du XIXe ; quelques-uns seulement, peut-être du début du XVIIe. Ils portent sur les matières les plus diverses, reprises et classées à la fin de l'ouvrage dans une table méthodique et un index alphabétique. La description en

est savante et minutieuse, telle qu'on la devait attendre des éminents indianistes qui y ont collaboré, et, si cette collection ne peut guère plus nous promettre de très importantes découvertes, elle pourra verser son apport à la critique de textes connus, parmi lesquels M. W. signale spécialement le Taittirîya-Aranyaka. — V. H.

— La 5e livraison du *Schwäbisches Wörterbuch* de M. H. Fischer (Tübingen, Laupp, 1902, 3 mk.) comprend les colonnes 641 à 800, et va de *Bärenhäuter* à *Bein*. Il y faut signaler, comme particulièrement riches en expressions et dictons populaires, les articles *Bauer* et *Baum*. — La forme *barmettieren* « permettre », où la première voyelle est irrégulière, ne serait-elle pas empruntée à l'alsacien, où au contraire cette mutation de *e* en *a* est normale ? — Le mot *parock* « perruque » explique bien l'alsacien *pàrék*, qui en est la forme métaphonique et par conséquent le pluriel passé en fonction du singulier : phénomène en vérité assez rare, mais bien connu pour *èpfl* = *Apfel*, et qui s'est reproduit aussi dans *néschtr* « chapelet à dire le rosaire », métaphonie très régulière de *Nuster* (p. 675) = (*Pater-Noster*. On a envisagé la multiplicité des grains du chapelet et, sans doute aussi, celle des boucles ou touffes de la perruque. — P. 654, l. 32, on ne dit pas en français « une querelle allemande », mais « une querelle d'Allemands. » — L'article *Beck* est très intéressant par la statistique du nombre respectif des *Beck* et des *Becker* (patronymique) en Haute et Basse-Allemagne : exactement, mais inversement, 6 contre 1. En Alsace non plus on ne connaît que *pèk* « boulanger ». — Il est curieux que *begegnen*, qui pourtant est une intrusion du langage distingué dans le parler populaire, s'y construise souvent avec l'accusatif, d'autant que le vrai mot populaire (*verkommen*) gouverne le datif. L'alsacien dit *ătrafe* (accus.) = *antreffen*. — Le souabe n'a qu'un exemplaire du barbarisme courant en Alsace *kephàlte* « gardé » = * *gebehalten*. — Je signale en terminant les emprunts au français : « *parlen* « bavarder, bafouiller »; *partèr* « rez-de-chaussée »; *partû* « absolument » et *pasletang* « passetemps » (aussi alsaciens); *batt*, dans le sens seulement de « patte » d'étoffe recouvrant la poche d'un habit; etc. — V. H.

— Le véritable titre de la brochure de M. Konrad Meier (*Racine und Saint-Cyr*. Marburg i. H. Elwert, 1903, in-8°, p. 71. Mk. I, 20) serait : les allusions politiques dans *Esther* et *Athalie*. D'après M. K. M. Racine en écrivant ses tragédies sacrées a voulu avant tout faire sa cour à Mme de Maintenon, et il a composé sous son inspiration, en demi-collaboration presque, une pièce dirigée contre Louvois, *Esther*, et une autre en faveur du mouvement jacobite de 1689, *Athalie*. La première moitié de la thèse s'accepte (elle n'est d'ailleurs pas nouvelle), quoique l'auteur l'exagère singulièrement; mais la seconde repose sur une argumentation plus que fragile, et malgré sa belle assurance, M. K. M. ne m'a pas convaincu qu'Athalie soit la reine Marie et ensemble Guillaume d'Orange, Jéhu Louis XIV, Abner le duc de Malborough, etc. Les rapprochements sont partout forcés, les témoignages cités bien contestables ou mal interprétés (p. 3, Saint-Simon donné comme un modèle de sincérité!) et le véritable caractère de Racine entièrement méconnu. L'étude est consciencieuse et nourrie d'intéressants documents, mais elle porte à faux, et l'auteur s'est laissé égarer par Michelet — il eût dû se défier d'un tel guide — sur une piste vaine (p. 50 et 53, des vers faux ; p. 67, le mot de courtisan est mal entendu). — L. R.

— M. K. Warmuth s'est déjà fait connaître par d'estimables études sur Pascal. Sa nouvelle brochure (*Wissen und Glauben bei Pascal*. Berlin, Reimer, 1902, in-8°, p. 56. Prix : Mk. 1,50) est un résumé clair et vivant, avec le luxe des divisions et subdivisions ordinaire aux théologiens, des principes scientifiques et

religieux de Pascal considéré d'abord comme mathématicien, puis comme janséniste. Sans rien apporter de nouveau, sa petite étude orientera le public allemand, sinon sur l'œuvre scientifique de Pascal, du moins sur le christianisme de l'auteur des *Pensées*. Elle le renseignera aussi très suffisamment sur les derniers travaux qu'a provoqués Pascal (Litteratur, p. 5-15 ; il fallait parler des *Études* de Vinet). M. W. a eu seulement le tort de souligner à l'excès le passage du savant au croyant, en le présentant comme un brusque revirement, et chez lui le mathématicien est trop sacrifié au théologien. (P. 10, le héros de Sénancour s'appelle Obermann, et non *Oberland*). — L. R.

— L'éditeur des *Pädagogische Blätter für Lehrerbildung* publie en tirages séparés trois études de ses collaborateurs (G. Hecke, *Die neuere Psychologie in ihren Beziehungen zur Pädagogik*, 1901, in-8°, p. 59. — J. Stimpfl, *Der Wert der Kinderpsychologie für den Lehrer*, 1900, p. 28. — R. Galle, *Pädagogisches aus alten deutschen Rechtsdenkmälern*, 1902, p. 38, *Pädagog. Blätter*, Gotha, Thienemann. Fascic. 22, 18 et 26. Prix : Mk. 1, 0,60 et 0,60). La première mérite d'être signalée et recommandée. Elle renferme une excellente bibliographie critique des études psychologiques dans leur ensemble et plus particulièrement de celles qui intéressent l'école. Cet historique de la psychologie pédagogique est bref, mais complet et clair. Dans la deuxième partie de son étude, M. Hecke se borne à exposer des vœux, à esquisser comme un plan de la psychologie dans l'école en indiquant quels domaines en particulier (psychologie de l'enfant et psychologie pathologique) seront plus féconds à exploiter, vers quelles heureuses réformes déjà la psychologie physiologique — il ne compte guère avec une autre — nous a orientés. Si convaincu qu'il soit des progrès que la pédagogie doit attendre de cette alliance, M. H. ne s'en exagère pas les bienfaits. — M. Stimpfl, l'auteur de la seconde brochure, me paraît au contraire surfaire les avantages de la psychologie enfantine pour le maître et donner dans le travers des pédagogues américains, férus de statistiques scolaires. — L'article de M. Galle enfin nous transporte sur un terrain plus neuf : il s'est proposé d'étudier l'action réciproque de la législation sur l'éducation dans le moyen âge allemand, en relevant dans les recueils de lois, de coutumes, dans les statuts des villes, les règlements de police, etc., les textes relatifs à la condition des enfants. Cette collection est intéressante, mais elle ne donne que des matériaux, d'ailleurs de valeur, pour une étude qui reste à faire. — L. R.

— La brochure de M. le pasteur F. Niebergall (*Wie predigen wir dem modernen Menschen?* Tübingen und Leipzig, Mohr, 1902, gr. in-8°, p. 181. Prix : mk. 3.) par ses intentions didactiques s'adresse à un cercle de lecteurs très restreint, mais elle mérite cependant d'intéresser plus que le clergé protestant allemand, car elle offre de précieux renseignements sur la mentalité religieuse contemporaine. L'auteur veut chercher dans le Nouveau Testament les éléments qui peuvent servir de stimulant ou de réconfort (*Motive* et *Quietive*) à l'homme moderne, qui est pour lui (la définition est bien étroite) un esprit déçu par le matérialisme et sollicité par des aspirations idéales. Les théologiens lui diront jusqu'à quel point son enquête s'accorde avec l'esprit de la Bible, pour laquelle M. N. réclame une interprétation très large. La deuxième partie de sa brochure, la meilleure à mon sens, est un double chapitre de psychologie, d'abord psychologie d'école, assez faible celui-là, et puis de psychologie professionnelle sur les hommes à religion et sans religion, très fin et très personnel, plein de formules heureuses et d'un délicieux humour ecclésiastique, tout pénétré de sagesse et

d'ardeur. Et maintenant qu'il a choisi la semence et étudié le champ, M. N. enseigne comment il faut l'ensemencer : c'est le troisième point. Il abonde en excellents conseils où revient souvent celui de se préoccuper avant tout des besoins de l'auditoire, et il finit en appréciant et comparant entre eux les plus populaires des prédicateurs contemporains : Schrenk, Idel, Dörries, Gerok, et surtout Naumann, Bitzius, Hilty. — L. R.

— M. Victor Bérard vient de réunir en un volume ses chroniques de la *Revue de Paris* (*Questions extérieures, 1901-1902*. Paris, Colin, 1902. In-18, p. 321. Fr. 3 fr. 50). Elles méritaient en effet plus que la courte durée d'un article. L'auteur, dans ces questions qu'il envisage surtout sous leur aspect économique, s'est préoccupé d'en étudier les origines lointaines et complexes, et si les considérations inspirées par le présent et plus encore les conjectures hasardées sur l'avenir perdent leur intérêt, il y aura profit à relire à l'occasion la genèse de ces problèmes à solutions temporaires. J'exprimerai un regret. Pourquoi au milieu de ces chapitres, souvent brillants (*Guerre sud-africaine; Royauté espagnole Panama*), où l'Angleterre, familière à l'auteur, tient une si large place, ne s'en trouve-t-il aucun consacré à l'Allemagne? — L. R.

— La brochure de M. A. Netschajeff (*Ueber Memorieren*. Berlin, Reuther, 1902, p. 39. Mk. 1) expose les résultats intéressants de quelques expériences de psychologie pédagogique dans le domaine particulier de la mémoire, mais la démonstration est conduite d'une façon bien confuse. — L. R.

— Le romancier populaire de *Quo vadis?* a été aussi un grand voyageur. Il y a dix ans environ il publiait des *Lettres d'Afrique* dont voici une traduction allemande (Henryk Sienkiewicz. *Briefe aus Afrika, übersetzt von J. von Immendorf.* Oldenburg und Leipzig, Schulze; sans date (1902). In-8°, p. 346. Mk. 3). Les incidents de la route depuis Naples jusqu'à Zanzibar, d'abondants détails sur l'île et la côte, sur leurs maîtres passés et présents, sur les indigènes et les colons, sur la flore et la faune, la chasse et le commerce, le récit d'une expédition de l'auteur entreprise avec une petite caravane sur le continent entre les rivières de Kingani et du Wami forment la matière de ces vingt-trois lettres. A signaler aux lecteurs français de très sympathiques chapitres sur les missions des Pères blancs à Zanzibar, Bagamoyo et Mandera. Ces lettres n'ont pas la prétention de rien apprendre aux géographes; leur mérite est dans la vision pleine de couleur et de relief que l'artiste a su nous donner du continent noir. La traduction, si je ne puis rien dire de son exactitude, est du moins très franche; mais le traducteur nous devait bien dans son introduction de brefs renseignements sur cette relation et aussi quelques notes qui l'auraient mise à jour. — L. R.

— On se souvient encore des passagers du *Sénégal* qu'un cas de peste à bord ramena au Frioul, à peine la croisière commencée. L'un d'eux, M. Jean Bertot, s'est fait l'historien de leurs infortunes et l'écho de leurs doléances pour la plupart légitimes (*Au Lazaret, Souvenirs de quarantaine*. Avec des reproductions de photographies. Tours, Deslis, 1902, in-18, p. 299. Fr. 3 fr. 50). Son récit est pétillant de verve, mais pourquoi faire un volume où une chronique de journal suffisait ? Les pièces justificatives — un tiers du livre (pour parfaire sans doute la publication) — laisseront au lecteur plus d'une incertitude. — L. R.

— M. Maurice Trubert publie un volume de descriptions et de souvenirs (*La Mendiante turque. Le gouffre. A travers le monde. Poèmes d'automne.* Paris, Oudin, 1902, in-18, p. 252), comme nous en devons parfois aux loisirs élégants de la carrière diplomatique. Celui-ci, d'un ensemble très varié (il contient encore

de courtes esquisses, une nouvelle et des vers), nous promène agréablement en Dalmatie, au Canada et aux États-Unis, à Constantinople et à Scutari d'Albanie. — L. R.

— *The significance of Sociology for ethics* by Albion W. SMALL (Extrait des *decennal publications* de l'Université de Chicago. 1902. In-4°, 138 p. (C'est là une communication intéressante sur les rapports de la sociologie avec la morale, ou plutôt la liaison nécessaire du point de vue collectif dans la morale avec le point de vue individuel. L'auteur apporte beaucoup de clarté dans l'exposition de son sujet. Il a, sur le rôle et les devoirs de l'histoire et sur les lacunes de trop d'historiens en ce qui concerne la vie sociale, des réflexions justes. Il voudrait avec raison plus de sociologie dans l'histoire et moins de sociologues proprement dits. — Eugène D'EICHTHAL.

— La parémiographie française vient de s'enrichir d'un recueil qui mérite d'être signalé aux amateurs de ce genre de compilation : *Les animaux dans les proverbes*, par Ch. ROZAN (Ducrocq, <1902>, 2 vol. in-18). Sous la forme d'une agréable causerie, l'auteur a réuni plusieurs centaines de proverbes et de dictons où les animaux de la terre, de l'air et de l'eau jouent un rôle. Cet ouvrage représente une immense lecture et la plus vaste érudition s'y dissimule avec un art exquis. — C. E. R.

— Nous avons reçu une *Notice historique et descriptive sur l'église Saint-Séverin à Paris ; ouvrage orné de 22 photogravures et d'un plan*, par M. l'abbé A. GONDRÉ, avec le concours pour les gravures de M. l'abbé P. PERRAUD (Paris, Chéronnet, 193 pp. in-18). Deux vicaires se sont réunis pour rendre à leur église cet hommage intelligent. La notice fait une grande place aux travaux modernes et à la générosité des paroissiens qui les ont facilités ; cela était inévitable. Nous ne nous associerons pas à toutes ces politesses, non plus qu'au vœu formulé dans la conclusion : « Si vous pouvez obtenir qu'elle soit au plus tôt et complètement dégagée... » Fort heureusement, l'état des finances municipales empêche, pour le moment, que l'on ne commette l'erreur dont le « dégagement » de Notre-Dame est le plus bel échantillon. Mais par ailleurs, cette notice est soignée et complète. — S.

— On trouvera des renseignements récents et assez précis sur la situation politique et économique de l'Indo-Chine, dans le livre que M. Gaston DONNET vient de publier sous le titre : *En Indo-Chine ;* Cochinchine, Cambodge, Annam, Tonkin (Société française d'éditions d'art, 1 vol., in-4°.). Ce ne sont pas des souvenirs, mais des notes au jour le jour, écrites avec bonne humeur, rédigées avec compétence, illustrées de reproductions généralement bonnes. L'intérêt de l'ouvrage est dans la simplicité de ces notes, qui inspirent confiance parce qu'elles sont la vie même, le témoignage d'un passant. — C.

— Le douzième volume de la *Minerva*, cet « annuaire du monde savant » que publie M. Karl TRÜBNER, vient de paraître (XL et 1347, p., 14 mark). Il est encore plus considérable que les volumes précédents, et, comme remarque l'éditeur, si l'annuaire veut rester fidèle à sa tâche d'enregistrer consciencieusement tous les changements des instituts savants, la chose ne se peut éviter. Parmi les accroissements il faut citer le développement qu'a pris l'Université de Londres, la fondation de l'Académie britannique, et nombre d'Écoles d'Angleterre et surtout des États-Unis. Il est impossible, ce semble, d'être plus complet et aussi plus exact (notons toutefois qu'il faut p. 803 et 1202, écrire Fagniez et non *Fagniez*, et p. 801 et 1162 Audiffret et non *Audriffet*, que le Chuquet cité p. 788 et 803 ne doit pas

être dédoublé à la p. 1185, que Rostand fils (p. 801), manque à la table, que dans cette même table le Berthelot de la p. 801 ne devait pas être mentionné à part). Le volume est précédé d'un portrait de M. Léopold Delisle, et M. Karl Trübner est heureux de s'associer par là aux hommages que l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale a reçus le 5 novembre dernier, de toutes les parties du monde. — A. C.

— Il est malaisé de ne pas être injuste pour l'ouvrage de M. Fred Bon, *Die Dogmen der Erkenntnistheorie*. (Leipzig, Engelmann, 1902. In-8°, vii et 349 p.). Il représente certainement un travail consciencieux, des connaissances sérieuses et des intentions louables. Mais il a le défaut fort grave de dire d'excellentes choses d'une façon mortellement ennuyeuse. Il est fatigant à lire et pénible à suivre dans ses raisonnements parfois pédants, toujours longs et lourds. Sentant probablement l'aridité de son sujet et surtout de son style, l'auteur a voulu l'égayer en choisissant la forme du dialogue, mais n'a réussi qu'à rendre son livre plus indigeste encore. C'est en vain que *Misodogmos* et *Episthemos* font assaut d'éloquence et de subtilité, ils sont également filandreux et méthodiquement diffus. Dans un entretien qui commence à la première page du livre pour ne prendre fin qu'à la dernière et qui affecte les allures d'une causerie aisée sur un ton horriblement doctoral, nos deux philosophes passent en revue successivement, sans reprendre haleine, les systèmes de Berkeley, d'Aristote et de Hume, de Kant, de Locke et de Descartes. Pourquoi cet ordre plutôt qu'un autre? Pourquoi marier Aristote à Hume? Mystère. C'est un mystère aussi que le sens de l'agréable apologue qui sert de préface à l'ouvrage, à moins qu'on n'en puisse trouver la solution à la dernière page du livre, qui nous apprend que toute la philosophie moderne est la dupe d'une erreur fondamentale, dont seul l'auteur la guérirait par son « dogmatisme critique ». — Th. Schœll.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 février 1903.

M. Clermont-Ganneau communique un nouveau papyrus araméen récemment découvert en Égypte, et auquel M. Euting vient de consacrer une étude destinée aux publications de l'Académie. C'est un document historique d'un intérêt capital, un rapport officiel d'un officier persan, daté de l'an 14 de Darius II. Ainsi se trouve tranchée la question si controversée de l'âge de toute cette famille de papyrus araméens qu'on voulait classer à l'époque ptolémaïque, tandis que M. Clermont-Ganneau soutenait qu'ils devaient être reportés à l'époque perse.

M. Salomon Reinach continue la lecture de son mémoire sur un manuscrit de Philippe de Bourgogne, conservé à la Bibliothèque de l'Ermitage.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marchessou

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 2 mars — 1903

Geschichte von Sul und Schumul unbekannte Erzählung aus tausend und einer Nacht, texte arabe XVII et 104 p.; traduction VII et 94 p. Leipzig, Spirgatis, 1902. 2 livraisons in-8°.

Depuis quelques années la critique européenne s'est tournée de nouveau avec curiosité vers l'origine des *Mille et une Nuits*, leurs différentes recensions, les interpolations qu'elles ont reçues à diverses époques, leurs emprunts réciproques et d'autres petits problèmes bibliographiques dont la solution restera subordonnée à la découverte de fragments nouveaux. C'est précisément par ce caractère d'inédit que se recommande la publication de M. Seybold.

L'histoire de Sul et Chumul qui ne figure ni dans la rédaction égyptienne, ni dans les manuscrits signalés jusqu'à présent — et ceux-ci sont presque toujours de date récente — a été tirée par M. S. d'un exemplaire appartenant à la Bibliothèque de Tubingue. Cette précieuse copie, qui faisait primitivement partie de la collection Wetzstein, parait remonter au XIVe siècle; elle serait par conséquent le plus ancien manuscrit connu des célèbres contes. Dans une savante introduction, M. S. réunit les preuves qui rendent cette date très vraisemblable ; il décrit minutieusement sa copie et montre que les lacunes assez graves qui la déparent n'empêchent pas de suivre le fil de la narration.

Par opposition à la plupart des contes des *Mille et une Nuits* qui

ont pour théâtre l'Inde, Bagdad ou Samarcande et dénotent une provenance orientale, celui-ci est né en Syrie ; Damas et ses environs lui sont familiers. Musulmans et chrétiens y vivent sur le pied d'une tolérance réciproque et, n'était l'empreinte fortement islamique de l'ensemble du récit, on serait tenté de l'attribuer à un conteur chrétien.

La traduction de M. S. est aussi littérale que possible et, malgré les facilités que la langue allemande offre aux imitations versifiées, les nombreuses poésies qui agrémentent les aventures galantes de Sul et de Chumul sont rendues en simple prose avec une précision dont il faut remercier le traducteur. D'ailleurs, l'illustre Ruckert a fait peu d'élèves. La couleur générale du conte fait penser en même temps aux amours romanesques de Ouns el-Woudjoud et aux romans de chevalerie dont Antar et 'Amr en-Na'man sont les héros. Mais, je le répète, le principal mérite de la trouvaille dont nous sommes redevables à M. S. est non seulement de provenir d'une source ignorée jusqu'ici, mais aussi de fournir à la bibliographie des contes arabes et, par suite, aux recherches de la littérature populaire des données qu'on ne saurait négliger. — M. Seybold se propose de reprendre prochainement l'étude de son précieux Codex et d'en signaler l'importance au point de vue de ces questions générales. Mais dès à présent on pressent que l'ingénieuse classification en trois groupes proposée par M. Zotenberg est devenue insuffisante et qu'il faut y ajouter une ou plusieurs sections nouvelles, si l'on veut y renfermer les éléments si divers qui ont contribué à la naissance et au développement de ces merveilleux récits qui, pendant des siècles encore, charmeront le monde de leurs mensongères fantaisies et lui feront oublier les misères de la réalité.

B. M.

Beiträge zur Kentniss der religiösen Dichtung Balai's, nach den syr. Handschr. des British Museum, der Bibl. Nat., und der Kœn. Bibl. zu Berlin, herausgegeben und übersetzt von K. V. Zetterstéen, Leipzig, Hinrichs ; 1902, grand in-8°, pp. IV-52-56*. 12 marks.

Vers la fin du v° siècle, un chorévêque syrien du diocèse d'Alep, nommé Balai, se fit une certaine réputation littéraire par ses poésies religieuses, en majeure partie composées de vers pentasyllabiques, formés de deux mesures de deux et trois syllabes. Une partie de ces poésies étaient déjà publiées. M. Zetterstéen s'est imposé la tâche de réunir, parmi celles qui sont encore inédites, de courtes compositions intitulées *Ba'outa*, « *precationes* », qui comprennent généralement deux strophes de six vers chacune. Quelques-unes de ces sortes d'hymnes ont trouvé place dans les livres liturgiques des Syriens.

M. S. en publie 134, partagées en deux séries : les 65 premières sont expressément attribuées à Balai dans les mss. ; les autres sont notées par la rubrique *hâ'en l'hattâyê ;* comme elles sont de même facture que celles qui portent le nom de Balai et comme un ms. (du XIII[e] siècle toutefois) paraît indiquer assez clairement que cette rubrique désigne les hymnes de Balai, M. Z. a cru pouvoir, non sans apparence de raison, les éditer sous le nom de cet écrivain. Tout le mérite de ces poésies consiste — comme chez la plupart des poètes syriens — dans le choix des expressions et l'agencement des mots. L'édition est correcte ; M. Z. y a apporté un soin digne d'une œuvre plus importante[1]. La traduction, d'ailleurs extrêmement facile, est fidèle.

J.-B. CH.

Untersuchungen zu den Handschriften Lucans; Inaugural-dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der hohen philosophischen Fakultät der kgl. bayer. Ludwig-Maximilians-Universität zu München vorgelegt von Fr. BECK, aus Schweinfurt. München, Kastner et Lossen, 1900; 75 pp. gd. in-8.

La question abordée par M. Beck est une des plus difficiles qui existent en critique verbale. M. Hosius, en publiant les collations de Steinhardt dans son édition, avait fait connaître un nombre très restreint et, à vrai dire, tout à fait insuffisant de manuscrits de Lucain. Cette édition a d'autres mérites. Cette pénurie de renseignements m'avait invité à quelques recherches. M. Francken, qui paraît n'avoir pu les poursuivre, a donné au moins une collation complète du manuscrit Ashburnham (aujourd'hui B. N. nouv. acq. lat. 1626).

C'est à ce point que M. Beck a repris le problème. Aux manuscrits que j'avais consultés, il a ajouté un ms. d'Erlangen 304 (X[e] s.) et un ms. de Montpellier H 362, du IX[e] siècle. Il a soumis les variantes de tous ces manuscrits et les opinions des derniers éditeurs à une discussion très approfondie dont voici les conclusions.

Les manuscrits se divisent en deux familles, μ et φ. La famille μ est représentée essentiellement par *M* (Montpellier H 113), par *Z* (Paris B. N. lat. 10314), et par P (B. N. lat. 7502). La famille φ n'a de représentant parfaitement pur que *V* (Vossianus I, Leyde Q 51) ; *U* (Voss. II, Leyde F. 63) se rattache à φ, mais a subi les atteintes de μ. De même sont plus ou moins mélangés de leçons venues de μ, les mss *R* (B. N. lat. 7900 A), *G* (Bruxelles 5330) et *S* (B. N. lat. 13045). Enfin, tous les autres manuscrits connus sont des copies, directes ou indirectes de

1. L'éditeur a noté les passages bibliques auxquels les poésies font allusion. Ces références sont loin d'être complètes. Ainsi, pour le n° XXX (p. 24), cf., Ps. 88, 5 ; pour le n° XXXVIII (p. 44), cf. Matth., XXV, 34 ; n° LI (p. 47), cf. Matth., XXV ; etc. — L'expression *Meshiha Allaha* « Christ-Dieu », n'est pas exprimée d'une manière suffisamment précise par « Herrgott » (p. 51).

Z. Parmi ces copies, se trouve le manuscrit d'Ashburnham. Cette dernière conclusion est assez inattendue. Je crois qu'il vaudrait la peine de l'examiner de près, à la fois, d'après la paléographie de *A* et *Z* (p. 13) et d'après leurs variantes.

Je n'ai point parlé de Paul de Constantinople. Le roman ingénieux bâti par M. Usener sur la suscription du ms. de Paris, B. N. lat. 7530 est définitivement abandonné. M. B. place Paul dans la période des suscriptions et des revisions de manuscrits classiques à la fin de l'antiquité. Cette période s'étend de 375 à 550 environ. Nous n'avons aucune donnée qui permette de fixer Paul à l'intérieur de cette période. La critique de Paul était purement conjecturale : *mea manu solus*. Les leçons qui en dérivent ont donc la valeur de conjectures faites par un grammairien de la décadence. Il a peut-être travaillé peu avant la copie des fragments *p* et *n* du (v^e s.), où se rencontrent déjà quelques leçons « pauliniennes ». Tous les autres manuscrits sont plus ou moins infestés de ces corrections, sauf le ms. *V*. Mais le représentant le plus complet de l'émendation tentée par Paul est *P*, et après lui le ms. *U*. On a ordinairement les corrections de Paul en comparant *P* et *V*. Ces corrections sont presque toutes mauvaises. La plus notable, peut-être, est la grande transposition de vers dans le récit de la Pharsale, conservée par *U* : VII, 488, 510-520, 489, 509, 521 suiv. M. Hosius y a reconnu, avec vraisemblance, la main de Paul. Dans son erreur qui lui fait attribuer à Paul une loyauté qu'il n'a pas, il a admis cette transposition dans le texte ; M. Postgate l'a imité, en adoptant l'ordre des scolies de Berne (488, 514-520, 489-513, 521 suiv.). M. B. se range aux objections présentées contre ces transpositions par M. Francken et par moi. Mais il fortifie notre démonstration de tout ce qu'il nous apprend sur la faiblesse du travail exécuté par Paul. Il suit de cet ensemble de faits que le ms. *P* n'avait pas la valeur que je croyais.

L'étude de M. Beck est ainsi une sorte d'examen de conscience à l'usage de tous ceux qui ont traité de Lucain en ces dernières années. Nous y trouvons tous matière à *mea culpa*. Mais je ne pense pas qu'aucun de nous n'en éprouve le moindre dépit. Nous devons avoir une profonde reconnaissance au jeune savant qui a eu le courage « d'y aller voir », et qui a trouvé dans la forêt carolingienne de nos manuscrits les sentiers sûrs. On pourra corriger quelques détails de la carte dressée par M. Beck ; l'ensemble restera. Il y a entre son travail et celui de ses devanciers à peu près la même différence qu'entre deux cartes de l'Afrique, l'une d'aujourd'hui, l'autre d'il y a cinquante ans [1].

Paul Lejay.

---

1. Dans les dernières pages, M. Beck discute avec beaucoup de finesse un certain nombre de passages du premier livre et montre l'application des principes qu'il a posés.

E. Dognée. **Un officier de l'armée de Varus,** Bruxelles, s. d. chez Lebègue.

On me permettra de ne pas m'étendre sur ce livre de 225 pages où il est question de trois choses différentes : 1° les Germains depuis leurs origines « nébuleuses » jusqu'à Auguste ; 2° une inscription très connue du musée de Bonn que l'auteur croit devoir expliquer d'une façon que les épigraphistes ne peuvent guère approuver ; 3° une dissertation sur les récompenses militaires à Rome qu'accompagnent quelques reproductions de jolies phalères du musée de Berlin.

R. C.

L'Histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Striguil et de Pembroke, régent d'Angleterre de 1216 à 1219, poème français publié pour la Société de l'histoire de France, par Paul Meyer, tome III. — Paris, H. Laurens, 1901, in-8° de CLX-304 pages.

Le texte proprement dit de l'*Histoire de Guillaume le Maréchal* a occupé les deux premiers volumes de cette publication. Ce tome III en est le complément indispensable. Il contient en effet, tout d'abord une étude critique très détaillée sur le poème, son auteur et son héros ; puis la traduction abrégée de tout l'ouvrage, enfin la table générale.

Du rapprochement de certaines phrases du poème, il ressort qu'il a été composé peu de temps après la mort de Guillaume le Maréchal et achevé à peu près vers 1226. Entrepris à la demande du fils aîné du défunt et avec les encouragements de son fidèle compagnon d'armes Jean d'Erlée, il est l'œuvre d'un trouvère de profession, nommé Jean, qui a utilisé surtout les mémoires écrits à son intention par Jean d'Erlée, sans rien emprunter aux chroniques. Jean d'Erlée avait été d'ailleurs, par les relations étroites qu'il entretint avec le Maréchal dont il fut l'écuyer dès 1188, il avait été, dis-je, à même de fournir des renseignements de première main. Aussi la valeur de l'*Histoire*, en tant que document historique, est considérable pour la période qui s'étend depuis cette date de 1188 jusqu'en 1219. Pour la partie antérieure, le poème a besoin d'être contrôlé.

M. Paul Meyer établit ces différents points en retraçant la biographie complète de Guillaume le Maréchal ; en mettant les témoignages du poème en regard des documents contemporains, non seulement il a opéré la critique rigoureuse de l'ouvrage et montré quel énorme appoint il apporte à l'étude de l'histoire de la France et de l'Angleterre, mais encore il a fait revivre la physionomie du comte de Pembroke et éclairé les différents côtés de son caractère. Tout en notant une foule de traits de mœurs, il l'a replacé dans les différents milieux où il a vécu ; il a raconté les expéditions militaires et les négociations auxquelles il prit part, et enfin il a exposé, avec un luxe suffisant de

détails, les affaires publiques auxquelles il fut mêlé. Aussi peut-il conclure avec raison que « entre les hommes qui au moyen âge, ont joué les premiers rôles, il en est certainement plusieurs dont l'histoire nous est aussi bien connue... que celle de Guillaume le Maréchal...; mais on n'en pourrait citer aucun, sinon peut-être saint Louis, grâce à Joinville, dont la physionomie morale nous apparaisse aussi nettement. » Quant au poème lui-même, il faut placer « tout au premier rang dans l'historiographie française, un ouvrage si abondant en faits nouveaux, si évidemment sincère dans l'exposé des événements et dans l'appréciation des personnes... Il n'est aucune chronique française, aucun livre de mémoires du XIIIe siècle ni du XIVe qui lui soit supérieur ». Sa valeur littéraire n'est pas tout à fait aussi grande, son auteur n'est pas très habile dans l'art de la composition; mais il faut reconnaître qu'il a d'autres qualités, une habileté de présentation, une certaine érudition, une sobriété de style que n'encombrent pas les lieux communs, etc.

Les 19,000 vers de son œuvre ne nous ont été conservés que par un seul manuscrit aujourd'hui conservé à Cheltenham, et qui présente un texte très incorrect. D'où la nécessité de nombreuses rectifications: M. P. M. les a faites, en respectant cependant le plus possible les leçons du manuscrit.

Je n'ai pas à insister sur la traduction abrégée de l'*Histoire de Guillaume le Maréchal*, formant la seconde partie de ce volume. Elle est complétée par une foule de notes qui expliquent les obscurités du texte, qui le corrigent, quand il y a lieu, qui le complètent surtout ou qui le corroborent au moyen de documents diplomatiques ou de sources narratives contemporaines. La valeur historique intrinsèque du poème est donc augmentée de toute l'érudition d'un éditeur dont il serait vraiment superflu de faire l'éloge.

L.-H. LABANDE.

JANSSEN (Jean). **L'Allemagne et la Réforme** : VI *La civilisation en Allemagne, depuis la fin du moyen âge jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans*. Traduit de l'allemand sur la 13e édit. par E. Paris. Paris, Plon, Nourrit et Cie. Gr. in-8 de XV-525 p. 15 fr.

On sait qu'il ne faut demander au savant ouvrage de feu Janssen ni l'impartialité ni l'originalité des aperçus. C'est avant tout un répertoire vaste, immense et méthodique de faits curieux. On doit d'ailleurs reconnaître que dans le présent volume les défauts de l'œuvre choquent moins. Il demeure entendu que la Réforme est responsable de tout, que c'est elle qui a introduit dans le monde la corruption des mœurs, perverti le goût, ôté à l'homme le respect de lui-même et qu'on se demande comment l'Allemagne, quatre cents ans après

qu'elle a produit Luther, peut exister encore. Mais enfin il s'agit un peu moins cette fois d'histoire religieuse que d'histoire littéraire ; des faits par suite plus piquants font passer plus aisément sur le parti pris de l'auteur. On est dès lors plus à l'aise pour rendre justice à l'étendue de sa science, à l'immensité, et aussi à l'utilité de son labeur qui offre de surprenantes ressources à quiconque voudra écrire sur l'art et les lettres au XVI[e] siècle. On ne peut analyser un tel volume par le menu. Il suffit de dire que J. y examine successivement les arts (iconoclastes, intentions de propagande, influences extérieures, ouvrages techniques, art des cours, gravures, arts industriels, collections, musique d'église), la littérature (poésies de circonstance, pamphlets, drames spirituels, littérature légère, littérature du merveilleux et de l'horrible, sciences occultes).

C'est simplement comme spécimen que je cite les pages sur les déclamations des prédicants contre les images, la perte de commandes qui en résulte pour Holbein le jeune (p. 20), la n. 2 de la p. 21 sur l'absence d'originalité de Cranach, la dissipation des artistes italiens blâmée et imitée par Alb. Dürer (p. 46), les bizarreries où l'art allemand tombe en s'éloignant des sujets sacrés (p. 50-56), sur les portraits de personnes de mauvaise vie et la parodie dans les tableaux de sainteté (p. 112-113), sur les troupes de comédiens anglais ou welches (p. 328), sur les imitations d'*Amadis* (p. 368 sqq.), sur le redoublement de crédulité encouragé par les pasteurs qui voulaient avoir leurs miracles à eux (p. 374 sqq.). Mais on pourrait décupler cette liste sans épuiser les particularités instructives qu'offre l'ouvrage. De plus, précisément parce que la matière en est un peu moins étroitement liée à la controverse théologique, le jugement de l'auteur gagne en élévation et même en équité. Il reconnaît tout au moins que les catholiques ont riposté aux attaques obscènes et injurieuses. Il loue le goût vif de Luther pour la musique (p. 139) ; il nie que Luther ait composé la musique d'un seul cantique, mais il constate l'originalité de quelques-uns de ses psaumes spirituels. Il avoue que la corruption des arts du dessin en Allemagne ne tient pas seulement à l'altération du dogme, mais à une variation du goût qui abandonne la tradition germanique, non pas pour celle de l'antiquité qui, au fond, à l'entendre, était identique, mais pour celle de Michel-Ange, des successeurs de Raphaël, qui s'inspirèrent moins fidèlement de la nature. Il est vrai qu'on est un peu surpris de le voir qualifier ces nouvelles tendances de welches ; mais, pour un patriote allemand, catholique ou non, accuser les Welches des fautes de Michel-Ange, c'est presque de la courtoisie.

Félicitons le traducteur de sa persévérance et souhaitons lui le prompt achèvement de sa tâche écrasante.

Charles DEJOB.

La manœuvre de Denain, par Maurice Sautai, lieutenant d'infanterie, attaché à la Section historique de l'État-Major de l'armée, Lille, impr. Lefebvre-Ducrocq, 1902, un vol. de 299 p. avec 2 gravures et 3 cartes, publié sous la direction de la Section historique.

Historien très documenté du siège de Lille (1708), biographe consciencieux des lieutenants-généraux de La Frézelière dont le second passa la partie la plus active de sa carrière en Flandre (de 1708 à 1711), M. Sautai a pu aborder l'histoire de la bataille de Denain avec une compétence spéciale : la région lui était connue et aussi le personnel militaire appelé à s'y mouvoir pendant les dix dernières années de Louis XIV. Nous ne nous étonnerons donc pas qu'il ait étendu le champ de son étude au-delà de ce que promet le titre du volume. La « manœuvre de Denain » proprement dite et le combat qui la suivit n'occupent que 80 pages sur 300. Le reste, l'auteur l'a consacré à la préparation lointaine de la victoire et à l'homme qui eut l'initiative de cette préparation.

C'est la gloire de Villars, plus que toute autre, qu'évoque d'ordinaire le souvenir de Denain. « Le vainqueur de Denain, le sauveur de la France à Denain », sont les qualificatifs accolés couramment, depuis bientôt deux siècles, au nom du vainqueur de Friedlingen. Toutefois, pour Denain, des historiens lui ont associé deux autres personnages, le maréchal de Montesquiou et un conseiller au Parlement de Flandre, Lefebvre d'Orval. Pour Saint-Simon, animé contre Villars des sentiments que l'on sait, le vainqueur de Denain ne pouvait être que Montesquiou. M. de Vault se montra moins exclusif, mais favorable encore à ce dernier. Folard exalta, au moins dans une préface, le rôle de Lefebvre d'Orval. Voltaire aussi nomme Lefebvre, mais négligemment et pour s'amuser d'une antithèse piquante en donnant à entendre que le seul hasard d'une promenade avait fourni à un magistrat de province l'idée, si féconde, de l'attaque sur Denain et Marchiennes. A l'aide des témoignages les plus sérieux et les plus nombreux que l'on ait encore réunis, M. Santai met les choses au point. Distinguant entre le « projet de Denain », les mouvements du 23 juillet et la bataille du 24, il fait honneur à Villars de la manœuvre sans laquelle la victoire eût été impossible et à Montesquiou de l'énergique offensive prise malgré les hésitations de Villars et qui détermina le succès.

Au fond, le véritable héros de M. S., c'est Lefebvre d'Orval. Avec une sympathie émue il a reconstitué de toutes pièces cette personnalité originale d'un magistrat qu'attirent les questions militaires, qui s'y entend le mieux du monde, en fait sa spécialité, amène le ministre compétent à prendre ses avis et finit, indirectement sans doute, mais réellement, par imposer ses vues aux généraux les plus expérimentés. Bien avant Denain, dès 1706, Lefebvre s'était mis en relation avec

Versailles ; chaque année les mémoires qu'il y envoyait se faisaient plus fréquents, étaient mieux appréciés. Au commencement de la campagne de 1712 il entrevoit la portée d'une entreprise sur les communications et les derrières de l'armée ennemie ; vers la fin de mai il s'en ouvre à Voysin et, dès les premiers jours de juin, à Villars lui-même ; il en réclame auprès d'eux l'exécution jusqu'au jour où il a partie gagnée. C'est ainsi que deux hommes de guerre, l'un comptant parmi les plus grands, l'autre au moins très distingué, se trouvèrent devoir à un modeste homme de robe la conception stratégique dont la réussite éclatante est leur principal titre devant la postérité.

Les documents manuscrits utilisés par M. S. sont surtout, aux Archives historiques de la Guerre la correspondance, jusqu'alors peu explorée, de Lefebvre avec Voysin et les lettres, peu connues, adressées de Flandre au duc du Maine, aux Archives de La Haye les portefeuilles du grand pensionnaire Heinsius. Il a donné un nombre considérable de pièces justificatives, groupant immédiatement après chacun des chapitres celles qui s'y rapportent : peut-être eût-il mieux valu les rassembler toutes à la fin du volume, le récit y aurait gagné plus de suite et d'unité. M. Sautai n'a pas moins prodigué, soit au bas des pages, soit en appendice, les notes biographiques sur chacun des personnages que sa plume rencontrait. Telle est même l'abondance de ces notes que nous regrettons de ne pas les voir accompagnées d'une table qui en eût rendu l'usage plus facile.

Ces petits *desiderata* n'empêcheront point « La Manœuvre de Denain » de faire excellente figure parmi les publications historiques de notre état-major général ; c'est vraiment un copieux et substantiel morceau d'histoire militaire.

F. B.

Saint-Simon, **Mémoires** ; édition de M. A. de Boislisle, t. XV et t. XVI, avec la collaboration de M. Lecestre. Paris, Hachette, 1901 et 1902 ; 671 et 741 pages, in-8° (collection des *Grands Écrivains de la France*).

Il n'est jamais trop tard pour parler du *Saint-Simon* de M. de Boislisle. Aussi bien, la *Revue critique* a déjà dit assez souvent, notamment dans le numéro du 5 novembre 1900, tout le bien qu'elle pensait de cette publication, qui fera époque dans les fastes de l'érudition, pour qu'il suffise de signaler en quelques mots les deux derniers volumes parus.

A partir du tome XV^e, on lit sur le titre, à la suite du nom du savant éditeur, cette mention : « Avec la collaboration de L. Lecestre. » Dans l'Avertissement, mis en tête du volume, M. de Boislisle s'exprime ainsi :

« L'éditeur désigné par Adolphe Regnier aurait été incapable de soutenir une pareille tâche, avec tous ses détails infinis, et de suffire à des efforts de plus en plus complexes, sans le concours qu'il a heureusement trouvé dans le plus dévoué des auxiliaires et des collaborateurs. M. Léon Lecestre, des Archives nationales, a bien voulu s'adjoindre à moi depuis dix-sept années, c'est-à-dire depuis la mise au jour du tome V. Aussi est-ce avec une profonde gratitude, et un plein espoir pour l'avenir, que j'ai proposé que son nom fût désormais inscrit sur le titre de nos volumes. » Tous ceux qui s'occupent de l'histoire du XVII^{e} siècle ne peuvent que s'en réjouir ; ils savent, en effet, la valeur des éditions personnelles que M. Lecestre a récemment publiées des Mémoires de Gourville et des Mémoires du chevalier de Quincy.

L'Avertissement du tome XV fournit aussi quelques chiffres, qui, malgré toute leur éloquence, ne peuvent donner qu'une idée imparfaite de cet incomparable trésor sur les hommes et les choses du XVII^{e} siècle à ceux qui n'en ont pas par eux-mêmes exploré les richesses. « Le nombre des notes, sur 2361 pages de texte nouveau, dépasse 28000, à savoir, en chiffres ronds : plus de 4800 pour les notices d'identification première des personnages, plus de 1200 notes de lieux, plus de 1700 notes de langue, plus de 7300 notes de manuscrit, plus de 13000 notes de choses ou de faits. »

Le tome XV comprend la fin de l'année 1707 et le commencement de l'année 1708, soit plus du double, comme texte, de ce que le tome I^{er} avait absorbé en 1879. Les additions au *Journal de Dangeau* sont représentées par 65 numéros. Parmi les 19 Appendices, il faut signaler, pour leur étendue, les numéros suivants : III. Procès de Saint-Simon contre les Lussan ; — IV. Fleury et l'invasion à Fréjus (série de lettres très intéressantes, qui font justice de certaines imputations de l'auteur des *Mémoires* sur la conduite de Fleury lors de l'entrée en Provence de l'armée du duc de Savoie) ; — VII. Les Arnauld et les Colbert ; — X. Le cardinal Le Camus ; — XIII. Lettres de félicitation à Desmaretz, à propos de sa nomination comme contrôleur général ; — XV. Lettres du cardinal de Bouillon à Desmaretz, qui se rapportent à un procès contre les religieux réformés de Cluny.

Dans les Additions et Corrections, M. de B. parle incidemment des accusations extraordinaires qui circulèrent contre M^{me} de Montespan lors de l'affaire des Poisons ; il dit que les rapports de police qui les ont conservées lui inspirent la plus grande défiance. Nous sommes heureux d'avoir exprimé sur cet ensemble de turpitudes (*Revue critique*, 19 février 1900), le même doute que l'éminent érudit.

Le tome XVI donne la suite et la fin de l'année 1708. La bataille d'Audenarde et le siège de Lille sont les grands événements militaires de cette année. L'excellent ouvrage du lieutenant Sautai, publié en 1899, *le Siège de Lille en 1708*, a été très fréquemment cité et

utilisé dans les notes qui accompagnent le texte des *Mémoires;* cependant le dossier de la campagne de Flandre proprement dite a été encore enrichi (Appendices V et VI) de plus de cent pages de documents inédits, provenant des papiers du chevalier de Bellerive. Ces documents ont l'avantage d'offrir, pour les faits de guerre de 1708, un récit *vendômiste*, en opposition aux apologies *bourguignonnes* de Saint-Simon.

Signalons encore, dans ce tome XVI, trente-deux Additions au *Journal de Dangeau;* — et, à côté des Appendices déjà cités, divers fragments inédits de Saint-Simon sur l'origine des Beringhen, sur les marquis de la Frette, les Pompadour, le comte de Lionne, le comte de Fiesque, les Conflans Saint-Remy, des lettres de la princesse des Ursins au duc de Noailles, des lettres et mémoires du duc du Maine.

En attendant la notice sur les Postes sous Louis XIV, qui avait été promise au tome IV, p. 508, pour le volume suivant, et qui n'a pas encore été publiée, M. de B. résume la « mécanique » de ce service en quelques pages très instructives des Additions et Corrections du tome XVI (p. 661 et suiv.). Ces Additions abondent encore jusqu'à la dernière page en documents inédits.

Dans un article récent de la *Minerva*, M. Albert Sorel, parlant des éditions des mémoires historiques, citait le *Saint-Simon* de M. de Boislisle comme un exemple « destiné vraisemblablement, par son excès même de richesse et sa perfection, à demeurer inimitable ». La critique la plus exigeante ne pourra que souscrire à ce jugement.

G. Lacour-Gayet.

Mabillon en Alsace, par A. M.-P. Ingold. Colmar, Huffel, Paris, A. Picard, 1902, 107 p. in-16°. Prix : 2 fr.

Sous un titre d'ensemble, *Moines et religieuses d'Alsace*, M. le chanoine Ingold fait paraître depuis quelque temps une série de petites monographies intéressantes pour l'histoire ecclésiastique de cette province au XVII^e et au XVIII^e siècle. Il vient d'y placer le célèbre bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, à cause des deux voyages que Mabillon fit en Alsace, en 1683 et en 1696, et parce qu'il fut un instant question de lui quand il s'agit de nommer un nouvel abbé de Marmoutier, près Saverne, en 1700. Ces deux voyages littéraires (il s'agissait de réunir dans les monastères du pays des matériaux pour ses savants travaux) ne furent bien longs, ni l'un ni l'autre; Mabillon décrivit le premier à son retour à Paris et il a paru, dès 1685, dans le quatrième volume des *Vetera analecta;* M. Ingold en a donné la traduction en 1893. Le récit du second voyage, fait en compagnie de Dom Ruinart, et rédigé par ce dernier, a été traduit, d'une façon passablement,

fautive par M. Jacques Matter, alors inspecteur d'Académie à Strasbourg et plus tard inspecteur général des bibliothèques, dans le *Journal de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin*, puis tiré à part (Strasbourg, Levrault, 1826, 103 p. 8°). Depuis M. l'abbé Marchal en a donné une traduction nouvelle dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* (1862). Aussi bien l'intérêt de l'opuscule de M. Ingold réside moins dans les parties du récit, rectifiées et commentées, empruntées à Ruinart que dans la publication d'une cinquantaine de lettres inédites de Mabillon, tirées surtout du fonds français de la Bibliothèque Nationale, et dont quelques-unes sont fort intéressantes pour l'histoire des idées du temps, celles par exemple, très affectueuses, qu'il échange avec le célèbre jurisconsulte Jean Schilter, de Strasbourg, dans l'espoir secret de le convertir. M. Ingold y a joint des extraits des notes de Mabillon, conservées au fonds latin (n° 11. 902) de la Nationale, *Anecdota alsatica*, une liste des abbés de Marmoutier et quelques pièces relatives à l'abbaye de Münster.

Malgré le dédain avec lequel l'érudit éditeur parle « d'un certain M. Gravier », il n'est pas du tout certain que cet estimable archéologue lorrain, assez apprécié d'ailleurs de son temps, se soit absolument trompé en écrivant à M. Matter (*Voyage*, p. 101) les détails qui excitent le courroux de M. Ingold ; auteur d'une *Histoire de Saint-Dié*, il était parfaitement à même de trouver dans les archives conventuelles locales à sa disposition, des traces des sentiments peu fraternels des moines lorrains pour ceux de la capitale ; ces documents ont pu disparaître depuis sans qu'on soit en droit pour cela de nier qu'ils ont existé [1].

R.

Le régime de la presse pendant la Révolution française, par Alma Soederhjelm, t. II. Paris, H. Welter, 1901, iii, 216 p. 8°. Prix : 5 fr.

Le second volume de cet excellent travail a rapidement suivi le premier, dont nous rendions compte ici naguère [2]. L'auteur a exploité pour son livre les cartons des Archives nationales (Série F. 7. n°s 3448-3452), les publications de M. Aulard, le *Club des Jacobins* et *Paris*

---

1. Très sévère pour les *coquilles* nombreuses de la traduction Matter, le nouveau commentateur de Dom Ruinart n'a pas absolument échappé à l'infidélité des typographes. P. 30, il faut lire *Dulssecker* pour *Dussecker*, et *Warnkoenig* pour *Warn Koenig*. — P. 42, *Corvey* pour *Corbey*. — P. 63 *Vizthum* pour *Wizedum*. — On ne voit pas non plus pour quelle raison l'éditeur conserve l'orthographe, si fautive, des noms de localités, p. 78, sans mettre au moins en note la forme véritable si drôlement estropiée par Ruinart.

2. Voy. *Revue critique*, 9 décembre 1901.

pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire; il a parcouru à la Bibliothèque Nationale une foule de pamphlets célèbres à leur heure et depuis longtemps oubliés, qui lui ont permis de nous retracer un tableau très complet de l'opinion *parisienne*, pour la période qui l'occupe. Nous avons déjà dit — et cela s'explique par la difficulté de réunir des documents sur la matière — que Mlle Soederhjelm a négligé ou laissé de côté la presse départementale qui, sans être bien importante, a pourtant eu son influence locale et, dans certaines régions au moins, des représentants assez nombreux [1].

L'auteur nous montre ensuite la situation lamentable de la presse mise sous la surveillance de la politique par la loi du 19 fructidor (5 septembre 1797) et le rôle effacé qu'elle dut jouer jusqu'au moment où elle fut délivrée partiellement du joug par celle du 14 thermidor de l'an VII ; mais l'élan révolutionnaire était bien et dûment arrêté, et d'ailleurs le Directoire continuait à mâter les journaux en conservant le droit de déporter les journalistes, et en mettant ce droit ou cette licence à profit (comme par exemple, par son arrêté du 16 fructidor an VII). La liberté de la presse n'était plus guère qu'une fiction quand l'arrêté des Consuls du 27 nivôse an VIII mit fin à cette fiction elle-même, d'une façon qui ne permettait point au plus myope de s'y tromper.

Simplement et correctement écrit [2], sans phrases à effet, mais rempli de faits nettement exposés, l'ouvrage de Mlle Soederhjelm tiendra un rang distingué, dans la littérature, de plus en plus abondante, mais de valeur bien inégale, que nous voyons éclore sur la période de la Révolution.

R.

---

1. Ainsi, dans le Bas-Rhin, il ne se fonda pas moins de trois journaux jacobins, de 1795 à 1796 (*Der republikanische Waechter, Der Aufseher am Rhein, Der fraenkische Merkur*), en dehors des feuilles modérées qui existaient déjà. Encore en 1798, il paraissait, à Strasbourg seul, *cinq* journaux politiques, la majorité en allemand, la minorité dans les deux langues. Mais en novembre 1798 un arrêté du Directoire supprima la *Rheinische Chronik*, trois autres cessèrent de paraître volontairement et en 1799 il ne restait plus qu'une seule feuille politique, le *Weltbote*, plus tard *Courrier du Bas-Rhin*, aujourd'hui *Journal d'Alsace*.

2. P. 51, lire, dans la note 8, *1795* au lieu de *1895*. — P. 54, l. *Peuchet* pour *Péchet*. — P. 61, lire *Ad. Schmidt* pour *Smidt*. — P. 62, l. *Gallais* pour *Gallois*. — P. 98, l. *Tronson-Ducoudray* pour *Tronçon, Ducoudray*. — P. 109, lire *Garnier* (*de Saintes*) pour *Garnier des Saintes*. — P. 128, il n'est pas certain que l'augmentation du prix des journaux fut causée par la loi de 1797; nous voyons dès le 19 août *1796*, le *Strassburgische Weltbote* de Saltzmann prévenir ses abonnés que « la cherté de toutes choses » l'oblige d'élever notablement son prix à partir de ce moment. — P. 163, *indéfinitiment* est un néologisme inadmissible. — P. 167, lire *Français* de Nantes pour *François*.

est une de ces langues que la fortune n'a point favorisées et dont les rares survivances sont d'autant plus précieuses : il n'émerge pas avant la fin du XIII^e siècle, puis sombre de bonne heure, réduit par la concurrence du néerlandais et du bas-allemand à un éparpillement de patois locaux, toutefois encore vivants. Et pourtant la Frise a eu et garde encore en partie sa physionomie très distincte; et, durant sa courte existence, bornée presque à des recueils de textes juridiques, le frison constitue un anneau si intégrant de la grande chaîne germanique, que sans lui nombre de phénomènes anglo-saxons demeureraient isolés, et que lui seul permet au linguiste d'entrevoir ce que put bien être le langage des primitifs Ingvéons : entreprise périlleuse, mais dont les périls même sont tentants.

V. H.

D'ANCONA (Alessandro). **Ricordi ed affetti.** Milan, Treves, 1902. In-8, de 442 p. 4 francs.

M. D'Ancona réimprime ici, complétées et corrigées, des études critiques ou biographiques qui méritaient d'être réunies. On y trouve des notices sur quelques étudiants morts pour ainsi dire, au pied de la chaire de leur maître, sur des collègues disparus, sur des hommes ou des problèmes qui ont joué un grand rôle dans l'histoire du XIX^e siècle. Le lecteur qui s'en tiendrait à la table des matières s'exagérerait l'inégalité d'intérêt qu'offrent ces divers articles. Certes, à qui voudrait de l'érudition à tout prix, il serait permis de s'en tenir aux deux savants morceaux sur les hésitations de l'Italie moderne entre l'unité et la fédération, sur la musique et la poésie populaires de l'Italie durant les cent dernières années, et j'y insisterais si ces deux articles qui, ensemble, forment plus de cent pages, n'avaient paru dans ces *Varietà Storiche e Letterarie* aussi connues des lettrés que des érudits et qui ont fait appeler l'auteur le premier essayiste de l'Italie. Mais il n'y a guère moins de portée dans les pages improvisées où il juge quelques-uns des grands personnages de son temps; par exemple, à ceux qui estiment, non sans raison, que Leopardi n'a pas mis tout son cœur dans ses *canzoni* patriotiques, il fait observer que le poète avait tenté de l'y mettre, et il en donne pour preuve l'action qu'elles eurent sur la jeunesse de l'époque (p. 26); il prouve que le pessimisme de Leopardi n'est pas corrupteur (p. 30-31); les aberrations des physiologues qui font du stoïcien de Recanati un maniaque égoïste lui inspirent une protestation qui s'élève (p. 47-48) à la véritable éloquence; mais il démêle très bien que Leopardi, suffisamment en fonds d'idées pour la poésie, ne l'était pas assez pour la prose (p. 28). D'autre part, c'est parmi les articles consacrés aux modestes victimes d'une mort prématurée, qu'on lira quelques-unes des pages

les plus touchantes que la douleur paternelle ait jamais dictées; c'est là aussi qu'on lira le mémoire posthume d'un professeur envoyé, il y a trente ans, au collège de Bivona. J'ai souvent écrit sur la triste condition du personnel enseignant italien, j'ai cité bien des faits lamentables ; je n'en avais jamais rencontré de plus étranges : sous-préfecture où l'on n'arrive qu'après six heures à dos de mulet et point toujours sans escorte militaire, rues pleines de fondrières, et point éclairées la nuit, auberges où l'on ne peut manger que ses provisions, professeurs ramassés dans les bureaux de toutes les administrations publiques, classe où l'épaule gauche du professeur sert de gouttière et où l'on reçoit tous les matins la visite des pourceaux, uniques balayeurs de la cité, etc.

Mais peut-être le plus grand intérêt du livre est-il encore dans la personne de l'auteur qui s'y montre juste assez pour faire regretter de ne pas la voir plus souvent. Non seulement à propos de Giusti, de Centofanti, on reconnaît la haute idée qu'il se fait des devoirs de sa profession, sa malice qui n'est qu'une forme de son bon sens; mais, à plus d'un endroit, nous découvrons l'homme qui s'est jadis jeté dans la bataille et n'en est sorti qu'au moment où il n'y avait plus de dangers à courir. Le titre de l'ouvrage promet à demi une autobiographie : espérons qu'une autre fois M. d'Ancona nous donnera, non plus les Mémoires des autres, tout attachants qu'ils sont, mais les siens.

Charles DEJOB.

— M. Alf. TORP commence la publication d'*Etruskische Beiträge* (Erstes Heft, Leipzig, J. A. Barth ; 1902 ; VI-110 pp. in-8°; prix : 6 mk.). Contrairement à l'opinion de M. Pauli, le professeur de Christiania veut établir que l'étrusque a des formes verbales où le présent et le passé se distinguent par des désinences spéciales. Une deuxième étude est consacrée aux noms de nombre, spécialement d'après le texte d'Agram. Enfin, M. Torp discute quelques formes nominales, le pluriel en *-r*, la désinence casuelle *-ri*, les formes en *strets*. — S.

— Le troisième et dernier fascicule du premier volume du manuel de Möller vient de paraître : *Lehrbuch der Kirchengeschichte* von Dr Wilhelm MOELLER ; Erster Band, *Die alte Kirche*, zweite Auflage neubearbeitet von Hans von SCHUBERT, Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1902 ; XX et pp. 465-842 (prix : 8 Mk.; prix du volume complet : 20 Mk. 50). Ce fascicule comprend l'histoire depuis le règne de Julien jusqu'à la chute de l'Empire romain d'Occident (476). L'ouvrage est très sérieusement composé et la lecture en est fort agréable, ce qui n'exclut pas une bibliographie soignée. Dans ce fascicule, le long chapitre sur l'organisation et la vie intérieure de l'Église sous Constantin et ses successeurs est tout particulièrement intéressant. Naturellement, il reste peu de chose du vieux Möller. M. von Schubert nous donne un livre nouveau, où tous les résultats acquis depuis vingt ans ont trouvé leur place. Un index détaillé termine le volume. — L.

— Un des livres qui ont eu le plus de succès dans l'enseignement du moyen âge vient d'être l'objet d'une édition critique : *Remigii Autissiodorensis in artem*

Donati minorem Commentum; ad fidem codicum manu scriptorum edidit W. Fox, S. I; Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri (*Bibliotheca teubneriana*), MDCDII; XII-100 pp. in-18. Remy d'Auxerre, mort vers 908, appartient à l'une des dernières générations de maîtres formées par l'école carolingienne. Disciple d'Heiric d'Auxerre, il se rattache à Alcuin par l'intermédiaire de Loup de Ferrières et de Rhaban Maur. Le texte est établi sur neuf manuscrits et deux anciennes éditions. Le meilleur des manuscrits est à Munich, 14673, du xe siècle. Les services que peut nous rendre cet opuscule sont divers. Il est intéressant de constater, p. 83, 28, le sens de « boucher » donné à *macellarius*. D'autre part, tandis que Stace est à l'époque du *Liber glossarum* le poète classique, ici, c'est Virgile; Stace n'est même pas cité, non plus qu'Ovide. En dehors de la Bible et de quelques Pères, les auteurs cités sont Horace (2 fois), Juvénal (1), Perse (3), Salluste (1), Térence (4, dont 3 passages de l'Eunuque); il y a par contre 41 citations de Virgile. — P. L.

— M. Karl Müller a entrepris depuis vingt ans environ la publication d'une Histoire de l'Église dans la collection de manuels (*Grundriss der theologischen Wissenschaften*) édités chez Mohr. Il vient de nous donner le deuxième fascicule de la première moitié du deuxième volume : *Kirchengeschichte* von K. Müller, Zweiter Band, Zweites Heft, Schluss des ersten Halbbandes, mit einer Karte; Tübingen u. Leipzig, Mohr (Siebeck), 1902; xv et pp. 177-571; in-8°; Prix : 6 Mk. 80. Ce fascicule contient l'histoire de 1517 à 1560 environ. Il forme donc un tout, puisque c'est essentiellement une histoire de la Réforme. L'auteur y a condensé une grande quantité de renseignements. La bibliographie est soignée : la bibliographie générale de la Réforme allemande occupe à elle seule dix pages de petit texte; celle des autres pays est moins bien traitée, comme l'histoire même du protestantisme hors de l'Allemagne : Calvin et Genève n'ont que vingt pages. Cette disproportion s'explique d'ailleurs et je la constate plutôt que je ne la critique. Nous serons heureux d'avoir en France sur la Réforme allemande un manuel court et complet. Il serait encore plus pratique si l'éditeur l'avait fait coudre. La carte retrace par des couleurs différentes les progrès de la Réforme en Allemagne et en Suisse : elle est la bienvenue. — L.

— L'*American Journal of archaeology*, n° 2 (avril-juin) contient les articles suivants : A. Taramelli, *Cretan expedition of the Institute, XXI, Gortyna*; W. H. Goodyear, *Architectural refinements in Italian church*; H. N. Fowler, *Archaeological discussions* (juillet-déc. 1901), *Bibliography of archaeological books* (1901). L'article de M. Goodyear est consacré à une question qu'il étudie depuis longtemps : les écarts volontaires de la ligne droite dans les constructions d'Italie, soit en plan (cloître des Célestins de Bologne, de Saint-Zénon de Vérone), soit en élévation (cathédrale de Vicence, Saint-Augustin d'Orvieto, Saint-Ambroise et Saint-Eustorge de Milan, façades de la cathédrale de Pise, de Saint-Michel de Paire, de Saint-Ambroise de Gênes, de Saint-Marc à Venise). Ainsi des raffinements constatés depuis longtemps dans l'architecture grecque se retrouvent en Italie. Voici le sommaire du n° 3 (juillet-septembre) : Miss M. G. Williams, *Julia Domna*, R. B. Richardson, *The ancient fountain in the agora at Corinth; The ὕπαιθρος κρήνη of Pirene;* Miss M. L. Nichols, *The origin of the red-figured technique in Attic vases*; G. Schumacher, *Remains of a Mediaeval Christian church a Zer'in*; H. N. Fowler, *Archaeological news*. Le premier article est une étude très soignée de 47 pages, où le témoignage des historiens est sans cesse complété par celui des inscriptions et des médailles. — L.

— Le volume de M. G. Kurth, *Saint Boniface, 680-755* (Paris, Lecoffre, 1902;

collection « Les Saints »; IV-197 pp. in-12; prix : 2 fr.) est la première biographie du saint écrite en langue française. D'un tour oratoire et un peu emphatique, avec ses citations et ses allusions bibliques, elle ressemble à un sermon, mais à un sermon dont l'auteur est un critique. Une série de chapitres retrace la jeunesse de Boniface, ses premières années de mission, l'épiscopat, l'archiépiscopat, la réforme de l'église franque, la fondation de Fulda, la résidence à Mayence, le martyre. Ce récit a pour base la correspondance, à laquelle M. K. consacre un chapitre spécial, et les vies. Un appendice donne, au reste, une bibliographie raisonnée où les sources et les travaux modernes sont énumérés et discutés. Le lecteur sait ainsi qu'il n'a pas affaire à la vie de saint édifiante, mais à un récit sérieusement préparé. P. 4, M. K. rapporte la coutume de la nation saxonne (*mos Saxonicae gentis*), signalée par la vie de Willibald, d'élever dans les domaines ruraux des croix au pied desquelles le peuple se réunit pour prier; faut-il rapprocher ces croix de celles dont M. Duvau analysait dernièrement les curieuses représentations (*Journal des savants*, octobre 1901) ? — P. 120, dernière l., lire : prions; p. 148, n. 1, l. 5, lire : *pelli*. — P. L.

— M. Paul Thomas, professeur à l'université de Gand, est persuadé qu'il faut renouveler et vivifier notre enseignement des langues mortes en élargissant le cercle des lectures et en sortant du cadre purement classique. C'est pourquoi il publie des *Morceaux choisis des prosateurs latins du moyen âge et des temps modernes*, avec des notices et des notes (Gand, J. Vuylsteke, 1902; XVI-278 pp., petit in-8°). Cette tentative parait avoir reçu un accueil favorable en Belgique, puisque l'Académie royale a décerné un prix à M. Thomas. Je ne veux pas discuter le principe, qui me parait fort contestable. Mais quelques-uns des arguments indiqués par l'auteur dans sa préface sont bien fondés. « Je suis d'avis, dût-on crier au paradoxe, que la comparaison entre la syntaxe classique et la syntaxe de la moyenne et de la basse latinité, loin d'engendrer la confusion, affermira les connaissances grammaticales de l'élève » (p. x). Je suis aussi de cet avis. Les auteurs dont M. Th. a recueilli quelques pages sont Grégoire de Tours, Bède, Alcuin, Eginhard, Agobard, le moine de Saint-Gall, Liudprand, Guibert de Nogent, Galbert de Bruges, Orderic Vital, Jean de Salisbury, Guillaume de Tyr, frère Léon, les Annales de Gand, Pétrarque, Érasme, Thomas Morus, Longueil, Vivès, Clénard, Busbecq, Muret, Strada et Hugo Grotius. Chacun pour son compte pourra critiquer ce choix et réclamer en faveur d'un client; je regrette l'absence de Barclay, dont l'*Argenis* eut un succès comparable aux romans les plus tapageurs du XIX[e] siècle. Mais cela est matière de jugement personnel. Chaque auteur a sa notice; des notes éclaircissent le texte et surtout attirent l'attention sur les particularités ou erreurs de langue. Il est superflu d'insister sur ce qu'un latiniste de la valeur de M. Thomas a pu y dépenser de science sous une forme modeste. — Paul Lejay.

— H. Logeman. *Elckerlijc-Everyman, de vraag naar de prioriteit opnieuw onderzocht*. Gand, Vuylsteke, 1902. 175 pp. in-8°. Il existe deux moralités de même sujet qui présentent des caractères d'étroite parenté : l'une, flamande, est intitulée *Elckerlijc*, et attribuée par M. Logeman à Pieter Dorland de Diest l'autre, anglaise, s'appelle *Everyman*. En 1892, M. Logeman avait placé en tête de son édition de la pièce flamande une introduction dans laquelle il accordait la priorité à *Elckerlijc*; en 1897, dans sa thèse de doctorat, M. de Raaf s'efforça de démontrer que celle-ci revenait à *Everyman*. M. Logeman a écrit ce livre pour démontrer que son adversaire s'est trompé. Vers par vers, il analyse

minutieusement les deux œuvres et en arrive à conclure qu'*Elckerlijc* est bien la plus ancienne. Cet ouvrage paraît fort bien fait. — Victor Tourneur.

— M. Albert Collignon publie des *Notes historiques, littéraires et bibliographiques sur l'Argenis de Jean Barclay* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1902, 185 pp. et portrait de Barclay en phototypie d'après une gravure de Larmessin père). Il a sur ses devanciers, Boucher, Dupond et Koerting, l'avantage d'utiliser la correspondance de Peiresc publiée par Tamizey de Larroque. Peiresc se prit d'une grande amitié pour Barclay et à l'aide de ses lettres, on suit d'abord l'éclosion et la rédaction de l'*Argenis*, puis après la mort de Barclay, le sort du roman à travers les discussions des libraires et les impertinences des traducteurs. D'autre part, M. Ch. Urbain a publié des lettres de Barclay lui-même. Ces documents permettent sinon de renouveler complètement, au moins de préciser et la vie de Barclay depuis 1607 et l'histoire de l'*Argenis*. C'est ce que fait M. C. avec un soin et un intérêt assez inattendus. M. C. analyse le roman, en montre comme la triple perspective, roman d'amour, essai de philosophie politique, livre à clé. Il en fait sentir à la fois les qualités et les défauts, et son caractère, d'être tout latin, ce par quoi il diffère essentiellement du Télémaque. Il montre que l'influence de Pétrone est insignifiante. Il étudie la latinité de l'*Argenis*, bigarrée, mais vivante. P. 142, *timere, non dubitare*, ne sont suivis de l'infinitif dans la langue classique qu'en un sens particulier, cf. Riemann, *Syntaxe lat.*, § 182. L'analyse des pièces tirées par Du Ryer et par Calderon de l'*Argenis*, ainsi qu'une précieuse bibliographie, terminent cette brochure curieuse et érudite. — Paul Lejay.

— De 1885 à 1901 M. Ammann, professeur au collège municipal de Krumau, a fourni régulièrement, à part une interruption de trois ans, un programme (*Jahresbericht*) annuel consacré à l'étude des rapports qui existent entre la *Chanson de Roland* de Conrad et le *Charles* de Stricker. Ces quatorze programmes ont été réunis et forment un volume représentant un labeur considérable (*Das Verhältniss von Strickers Karl zum Rolandslied des Pfaffen Konrad mit Berücksichtigung der Chanson de Roland*. Wien, A. Pichlers Witwe und Sohn, 1901. Gr. in-8°, 384 pp., 15 m.). Le sujet était digne de cet effort : nombre de questions d'une certaine gravité se posent à l'occasion de la *Chanson de Roland* allemande, qui est une imitation de la *Chanson de Roland* française et qui a été elle-même imitée dans le *Charles* de Stricker, ainsi qu'au sujet de la nature de l'imitation de Stricker. Avec une patience et une abondance de documentation qu'on ne saurait trop louer M. A. a recueilli les analogies des deux textes allemands, leurs divergences ; il a élucidé l'origine des passages que Stricker n'a pas empruntés à Conrad ; enfin, dans une dernière partie, qui constitue un chapitre intéressant de l'histoire de la langue allemande aux XIIe et XIIIe siècles, il a étudié les particularités de langage qui distinguent le poème récent du poème ancien. On regrettera peut-être que l'exposition de M. A. soit trop compacte et que, malgré la table des matières placée à la fin du volume, les résultats de sa minutieuse enquête ne soient pas signalés de façon plus apparente. — F. Piquet.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marchessou

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 9 mars — 1903

Semitic study Series. N° I Selection from the annals of Tabari edited with brief notes and a selected glossary by M. J. de Goeje. Leiden, late E. J. Brill, 1902, in-12, vi et 73 p.

On se souvient peut-être dans le monde des études orientales d'une circulaire où deux savants américains, MM. R. Gottheil de l'Université de Colombie et Morris Jastrow de l'Université de Pensylvanie, annonçaient la publication prochaine d'une série de textes destinés à faciliter l'étude des principales langues sémitiques : arabe, syriaque, assyro-babylonien, hébreu post-biblique et rabbinique, sans préjudice de l'épigraphie et de la paléographie de ces mêmes régions. Le petit volume qui vient de paraître, réalisation première d'une entreprise digne de tous les encouragements, peut servir de modèle aux fascicules qui le suivront de près.

Donner de ces langues un texte court et complet, choisi parmi les meilleures éditions, par conséquent sans aucune préoccupation d'inédit ni d'appareil critique, mais soigneusement annoté et muni d'un glossaire des passages difficiles ; fournir à l'étudiant une matière de difficulté moyenne, qui suppose déjà chez lui la connaissance de la grammaire et une certaine préparation élémentaire ; en un mot, guider sa marche sans le tenir en lisières, tel est le but des deux éditeurs et, grâce à la collaboration de M. de Goeje, ils l'ont atteint dès aujourd'hui. Ils ne pouvaient d'ailleurs débuter sous de meilleurs auspices : l'illustre professeur de Leyde, qui est, de l'aveu de tous, le représentant le plus autorisé de l'érudition arabe, a mis son expérience au service de l'œuvre naissante. Dans cette belle édition de Tabari qui lui assure à jamais la reconnaissance du monde savant, il a choisi un

extrait intéressant, l'histoire du khalife Omar, ou pour mieux dire, les renseignements particuliers que le chroniqueur ajoute à la fin de chaque règne sur la famille, la vie intime, le caractère et les traits de mœurs du souverain dont il vient de retracer le rôle politique. Cet extrait qui ne dépasse pas 37 pages est précédé d'une notice où M. de G. retrace rapidement la vie et les œuvres de l'auteur, la valeur de son immense travail, l'influence qu'il a exercée sur la littérature historique des Arabes par son *Tarikh*, sur l'exégèse du Koran par le vaste commentaire qui, au bout de onze siècles, vient de trouver un éditeur au Caire. Les expressions rares ou difficiles sont réunies à la fin du volume et expliquées à la fois en anglais et en allemand, ce qui est peut-être un luxe inutile. Enfin des chiffres mis au bas des pages renvoient le lecteur à la grammaire de Wright (3e édition), toutes les fois qu'une particularité grammaticale mérite d'être signalée ; ce procédé d'un aspect quelque peu algébrique est le seul qui pouvait convenir au cadre resserré de la publication. Je ne crois pas utile d'insister sur le mérite du fragment donné ici. Ce texte de Tabari est dans les mains de tous les gens du métier ; ils savent ce que MM. de Goeje et Prym ont dépensé de travail et de sagacité pour l'établir sur les deux seules copies connues. On a donc dans ces quelques pages un bon instrument de travail, un curieux spécimen d'une des plus anciennes chroniques musulmanes. Qu'il me soit permis cependant de présenter à ce propos une critique qui a trait moins au présent volume qu'à l'avenir de la collection tout entière. Il m'a semblé, en parcourant la « tentative List of other texts to be included » — et je m'en tiens à la section arabe — que le choix des fragments qu'on se se propose de publier n'est pas toujours heureux. Assurément la géographie, les traditions (*hadis*), la poésie, la philologie y sont successivement représentées. C'est parfait. Mais après Tabari est-il bien utile de donner un fragment de Beladori ? Dans les anciens documents historiques, on le sait, les *isnad* occupent une place importante; or, s'ils fournissent une excellente garantie d'authenticité, il n'en est pas moins vrai que la lecture en est fastidieuse et sans profit au point de vue de la langue. Pourquoi encombrer de noms propres et de formules sans cesse répétées des fragments qui d'ordinaire ne devront pas dépasser deux feuilles d'impression? L'historiographie arabe est assez riche pour fournir des morceaux plus attrayants. Même remarque pour les extraits annoncés des traditions de Boukhari. — Dans la section « Geography » le traité de Hamdani, dont la lecture est encore si incertaine, pourrait être écarté sans inconvénient. En tant que modèles du style littéraire les Séances de Hariri sont bien rebattues ; celles de Bedi' ez-zeman, moins connues, se recommandent par une allure plus dégagée, un plus grand naturel, un ton moins précieux. Je n'insiste pas d'ailleurs sur ce point, puisqu'il ne s'agit encore que d'une liste d'essai susceptible d'être modifiée, mais j'ai cru pou-

voir m'autoriser de la circulaire à laquelle je faisais allusion plus haut pour soumettre aux promoteurs de la nouvelle publication une observation qui trouvera peut-être aussi son application dans les livraisons consacrées aux autres dialectes sémitiques.

En résumé nous devons sincèrement remercier MM. Gottheil et Jastrow de l'heureuse initiative qu'ils viennent de prendre. Elle mérite et obtiendra l'approbation et le concours de tous ceux qui se consacrent à l'étude de ces vieilles et nobles littératures du monde sémitique qui ont tant contribué à la culture de l'esprit moderne.

B. M.

L. Sutterlin, **Das Wesen der sprachlichen Gebilde,** Kritische Bemerkungen zu Wilhelm Wundts Sprachpsychologie. Heidelberg, Winter, 1902, in-8° vii-192 p.

Le sous-titre, *Remarques critiques sur la psychologie linguistique de W. Wundt*, indique le contenu de ce livre beaucoup mieux que le titre principal ; en effet, M. Sütterlin y suit pas à pas l'exposition de M. Wundt qu'il discute et critique chapitre par chapitre, presque paragraphe par paragraphe; nulle part il ne pose d'une manière indépendante de son auteur les problèmes généraux de la linguistique, et il est même assez malaisé de le suivre si l'on n'a pas en même temps l'ouvrage de M. Wundt sous la main. C'est une longue suite de remarques de détail souvent justes, parfois critiquables elles-mêmes, mais qui ne se prêtent pas à une discussion d'ensemble. L'ouvrage pourra rendre de bons services aux personnes dont les connaissances linguistiques sont insuffisantes pour leur permettre d'apprécier les témoignages linguistiques invoqués par M. Wundt : M. S. relève minutieusement la plupart des affirmations sur lesquelles un homme du métier peut élever des doutes. Parfois, il est vrai, la discussion semble un peu vaine, car les questions sur lesquelles elle porte sont en partie trop vagues pour comporter actuellement une solution scientifique rigoureuse. — La difficulté principale de la linguistique générale est de réduire les faits des langues considérées à un degré d'abstraction tel qu'ils deviennent vraiment comparables les uns aux autres; par exemple p. 151, M. S. parle des phrases du type latin : *omnia praeclara rara*, où la copule n'est pas exprimée, et il en rapproche le type russe : *ja bol'na* « je suis malade »; mais la phrase russe n'est pas comparable à la phrase latine ; car d'une part l'absence de la copule y est normale, et d'autre part, le caractère prédicatif de l'adjectif est indiqué par la forme même de celui-ci : un adjectif épithète aurait une autre forme *bol'naja*. Du reste il est très malaisé de ne pas commettre d'erreurs quand on doit utiliser dans des langues très diverses non pas seulement les faits matériels, c'est-à-dire la phonétique et la

morphologie, mais aussi le détail de l'emploi des formes; M. Sütterlin, bien que sachant évidemment assez bien le français, se trompe ainsi p. 48 dans l'interprétation de la phrase : *il a été décidé que la donation était nulle;* il enseigne qu'ici l'imparfait tient la place du conditionnel; il est inutile d'indiquer à un lecteur français que, en remplaçant *était* par *serait*, on obtiendrait un tout autre sens : avec *était* la phrase signifie que la donation a été nulle dès le moment où elle a été faite, avec *serait* le sens serait que la donation a été tenue pour nulle dans tout le temps qui a suivi et suivra la décision, mais non pas antérieurement à celle-ci. — Ailleurs la critique de M. Sütterlin, tout en étant exacte dans le détail, méconnaît peut-être des idées au fond justes et heureuses; ainsi M. Wundt s'est efforcé d'expliquer par des faits sociaux les changements phonétiques; M. S. n'a pas de peine à montrer (p. 38 et suiv.) que les causes particulières qui sont invoquées sont insuffisantes pour rendre compte des faits, et l'on ne pourra que souscrire à ce qu'il dit de l'explication qu'a proposée M. Wundt de la mutation consonantique en germanique; mais il n'en est pas moins vrai que c'est seulement en observant les circonstances propres à chaque groupe social que l'on pourra expliquer les conservations et les innovations phonétiques, puisque ces conservations et ces innovations sont communes à tout un groupe; tout est à faire dans cette voie et c'est le problème capital de la linguistique; mais il est clair, a priori, par exemple, qu'une population endogame et une population exogame sont dans des conditions très différentes pour conserver ou changer leur base d'articulation. M. Wundt ne s'est trompé que dans le détail et a raison au fond.

A. Meillet.

Domenico Fava. **Gli Epigrammi di Platone.** Testo, varianti, versione, preceduti da uno studio sull' autenticità di essi. Milan, Rebeschini, 1901; 74 p.

L'opuscule de M. Fava, si l'on en considère seulement le résultat d'ensemble, n'apporte rien de bien nouveau aux hellénistes : il ne faut rien chercher d'authentique dans les épigrammes attribuées à Platon. Mais il n'était pas inutile d'insister, comme il le fait judicieusement, sur l'origine de la tradition et sur les raisons qui ont pu déterminer les anciens collecteurs d'épigrammes à mettre sous le nom du grand philosophe les trente-deux petites pièces qu'il publie et traduit à la fin de son essai. C'est surtout par la discussion de ces détails qu'est intéressante l'étude de M. F. A vrai dire, on ne voit pas bien clairement, pour plusieurs de ces épigrammes, comment elles ont pu, au moment où elles furent recueillies par les alexandrins, être attribuées à Platon, et je me hâte d'ajouter que la question ne me

paraît pas soluble, même pour l'esprit le plus scrupuleux et le plus méthodique ; car il y aura toujours à déterminer, ce que je considère comme généralement impossible, quel écrivain les anciens entendaient par Platon, lorsqu'ils citaient une épigramme sous ce nom : on ne saurait être trop sceptique en cette matière. Mais à part cette observation, qui est loin, comme on le voit, d'être une critique, on reconnaîtra que M. Fava sait fort bien montrer comment les opinions courantes sur la jeunesse de Platon ont pu donner naissance à une tradition alexandrine, comment l'idée d'un Platon poète a conduit à attribuer au philosophe certaines poésies fugitives, comment une collection d'épigrammes a pu être faite sous le nom de Platon, et pourquoi enfin ces épigrammes ne peuvent être considérées comme authentiques.

My.

W. A. Eckels. Ὥστε as an index of style in the orators (thèse de doctorat de *Johns Hopkins University*). Baltimore, J. Murphy company, 1901 ; 83 p.

H. A. Hamilton. **The negative compounds in Greek** (thèse de doctorat de la même université). Baltimore, 1899 ; 62 p.

I. Les études de grammaire grecque sont redevables de maint progrès aux travaux des savants américains, et quelques-unes de leurs recherches ne manquent pas d'originalité. Guidés par d'excellents maîtres, les candidats au doctorat prennent souvent pour sujets de leurs thèses des points de syntaxe ou de stylistique grecque. Ainsi M. Eckels étudie l'usage de la conjonction ὥστε dans les orateurs, et cherche à déterminer les effets oratoires obtenus par l'emploi des diverses formes de la proposition consécutive. Il distingue, c'est là le point capital de sa dissertation, deux sortes d'emplois de ὥστε, qu'il appelle le type corrélatif et le type non corrélatif, c'est-à-dire le cas où ὥστε est précédé, et le cas où il n'est pas précédé de termes corrélatifs, comme οὕτω, τοσοῦτον etc.; car l'effet stylistique est bien différent si la « consécutivité » est indiquée et préparée d'avance par un corrélatif, ou si la proposition consécutive avec ὥστε est simplement ajoutée, comme une pensée nouvelle, à une pensée précédemment exprimée sans paraître vouloir progresser plus avant. L'orateur choisi par M. E. est Isocrate. Il s'agit surtout de statistique : Isocrate est d'abord comparé avec les autres orateurs; puis ses œuvres sont comparées entre elles, et, enfin, pour chacune d'elles la comparaison est faite entre les diverses parties. Le résultat, prévu d'ailleurs, j'ose dire connu de tous ceux qui ont fait du grec une étude approfondie, est que le type corrélatif a un caractère plus oratoire, donne à la pensée une allure plus large et plus périodique, et doit être considéré comme un procédé de style plus spécial au genre épidictique; c'est ce que M. E. a montré par une intelligente analyse de l'orateur qui attachait

le plus de prix à la forme. Les dernières pages ont pour objet de vérifier sommairement, dans l'œuvre de Démosthène, les résultats acquis. Cette bonne étude aurait pu cependant être plus développée, et M. E. à mon avis, a trop restreint son sujet. Ce n'est pas tant l'emploi de ὥστε par lui-même que la manière dont il est employé qui est un élément de style, et c'est pourquoi M. E. n'a examiné que ce dernier côté de la question. Mais l'usage même de ὥστε, avec le développement successif de ses différents sens, eût pu être traité. L'un de ces sens de ὥστε se trouve dans une construction que M. E. a appelée, peu heureusement d'ailleurs, le type « général + particulier », dans laquelle la proposition introduite par la conjonction est plutôt un exemple déterminé qu'une conséquence de la pensée plus compréhensive exprimée par la proposition principale. Le cas est, en effet, remarquable, et n'a pas échappé à l'attention des grammairiens ; ὥστε y est généralement en corrélation. Mais il eût été intéressant de voir par quelles variations la conjonction a pu passer du sens purement consécutif « et ainsi, et par conséquent » au sens de « et en effet, et la preuve, c'est que... », si voisin du sens causal ; et l'on aurait vu en même temps jusqu'à quel point il est exact de dire que ce genre de construction est déterminé « plutôt par des considérations de sens que par un effet de style » (p. 43). De toute façon, la monographie aurait été plus complète.

II. La dissertation de M. Hamilton, que j'ai reçue tardivement, a le mérite d'une division très claire : les composés négatifs en grecs ont étudiés dans leur forme, dans leur signification, dans leur valeur stylistique, dans leur développement historique. Cette dernière partie se compose de tableaux qui montrent la proportion de ces composés suivant les divers écrivains, et leur accroissement dans la suite de la littérature ; celle qui précède se borne à constater les effets de style dus à l'emploi des composés négatifs. La seconde partie est assez superficielle; la théorie relative au négatif et au simple contraire n'est pas assez fouillée; il aurait fallu établir une distinction plus précise entre les composés actifs et les composés passifs, entre ceux qui expriment l'absence (ou le contraire) d'une qualité et ceux qui expriment l'absence d'un défaut, entre ceux qui ont conservé une valeur exclusivement négative et ceux dans lesquels le sens positif a prévalu, etc. Ces questions de sémantique, qui demandent à être traitées avec une extrême précision, ne sont ici qu'effleurées. La forme des composés négatifs est au contraire étudiée avec plus de méthode et de compétence ; c'est là certainement la meilleure partie du travail de M. H. L'origine des négatifs, les limites de leur extension, leur variété et leurs substituts, sont autant de points sur lesquels on suivra l'auteur avec intérêt ; et cependant là encore on aurait pu pousser plus loin l'investigation. Si, par exemple, nous lisons dans Thucydide ἡ οὐ διάλυσις, ἡ οὐ περιτείχισις, dans Platon ἡ μὴ ἐπιτροπή, dans Aristophane ἡ μὴ 'μπειρία, cela est dû sans doute, comme le dit

fort bien M. H. (p. 31), à ce que la formation de composés de ἀ privatif avec un substantif sans variation répugnait au grec ; mais nous voudrions savoir pourquoi cette répugnance ; et avec une analyse plus subtile il n'était pas impossible d'en découvrir la raison, pas plus qu'il n'était impossible de voir pourquoi le grec ne forme pas de composés avec un verbe invarié et la particule privative. La thèse de M. Hamilton eût donc pu être meilleure, avec une méthode plus serrée et une analyse plus sévère ; mais elle dénote des recherches sérieuses, une connaissance déjà approfondie de la langue grecque, et des études préparatoires bien conduites.

My.

Ludi Saeculares, par O. Basiner, professeur à la faculté impériale de Varsovie. Varsovie, 1901, ou à Leipzig, Teubner. In-4° de 326-cxv pages (texte russe) et 12 planches. — 5 m. 40.

L'œuvre de M. Basiner est une savante monographie des Jeux Séculaires, dont il étudie la naissance et le caractère et fait l'historique. — Et d'abord, dans un premier chapitre, il précise le sens, l'étymologie et l'origine du mot *saeculum*. Écartant les théories de Mommsen, Fleckeisen, Müller, Forcellini, Hermann, Corsen, etc., M. B. s'arrête à celle de Buecheler, qui fait venir ce mot du verbe *sero, sevi, satum*, ou de la racine indo-européenne *sa* = semer. Les sens successifs du mot *saeculum* auraient été : *semences, semailles, — genre, génération, — durée de la vie humaine, siècle.* — La forme s*ae*culum, rapprochée de S*ae*turnus, viendrait du falisque s*ai*culum (cf. S*ai*turnus C. I-L, I, n° 43-60). M. B. apporte en faveur de cette hypothèse : 1° les éléments Sabino-falisques des Jeux Séculaires ; 2° l'origine étrusque de la notion du *saeculum* (c'est, pour les Etrusques, la durée maxima de la vie dans une génération d'hommes nés le même jour.) — Le chapitre II traite de l'origine des Jeux Séculaires Romains ou Tarentins. Varron, Verrius Flaccus, Censorinus nous renseignent sur les premiers jeux séculaires de 505-249. L'importance de ces témoignages n'a été vue que par Zielinsky. Ces jeux ressortissent à un culte étranger (*Dis* et Proserpine = Πλούτων et Περσεφόνη) et ont été introduits de Tarente (orth. T*a*rentum et non Terentum). Ils correspondent en effet aux *Hyacinthies* tarentines, d'origine achéenne. Après avoir étudié les hypothèses de Uschold et de Usener, M. B. se basant encore sur un texte d'Hésychius, assimile *Dis* et Proserpine d'une part, Apollon et Diane de l'autre, fêtés dans les Jeux Séculaires de Rome, à Pluton-Hyacinthe et Cora-Polybée d'un côté ; de l'autre, à Apollon-Hyacinthe et à Artémis-Polybée fêtés à Tarente : et il voit, dans ces concordances parfaites, la preuve principale de la parenté des *ludi saeculares* et des *Hyacinthies*. — Mais ces

conclusions se trouvent contredire la seule tradition assez précise (dans Valère-Maxime et Zozyme, d'après Valérius Antias), qui rattache ces jeux au culte particulier de la *gens Valeria*, et qui, de plus, parle de jeux séculaires antérieurs à 505. L'auteur démontre alors le caractère composite de cette tradition, et le particularisme du culte familial des Valérius. Les divinités primitives de ce culte, apportées de Sabine par les Valérius, se sont identifiées peu de temps avant 505-249 avec *Dis* et Proserpine, avec Apollon et Diane. La fusion, dans les *ludi saeculares*, de ce culte privé d'origine sabine et des Hyacinthies, s'explique mieux, quand on se rappelle les anciens rapports, surtout au temps de la lutte contre Rome, qui unirent les Tarentins aux Samnito-Sabins. Et l'artisan de cette fusion fut justement le poète Livius Andronicus, qui vint de Tarente à Rome en 504-250. — Après avoir montré le caractère fictif de la tradition, suivant laquelle des jeux séculaires auraient été célébrés avant 505-249, M. B. fait l'historique des *ludi saeculares*. Les seconds ont eu lieu, non point en 608-146, mais bien en 605-149, où le retour du *saeculum* de cent ans coïncide avec le début de la 3ᵉ guerre punique. — Puis viennent les jeux séculaires d'Auguste, non point en 705-49, mais en 737-17. Auguste s'est basé sur la nouvelle doctrine, trouvée dans un oracle de la Sibylle, qui fixait la durée du *saeculum* à 110 ans, et il a calculé la date d'après l'ère capitolienne qui place les premiers jeux séculaires en 298. — La date de cet oracle sibyllin est inconnue. Après avoir discuté et rejeté les opinions de Bergk, Diels, Christ, Friedrich et Mommsen, M. B. expose son hypothèse personnelle : selon lui, la doctrine du *saeculum* de 110 ans est d'origine égyptienne, et l'oracle, qui la reproduit, remonterait au temps de Sylla. — M. B. établit ensuite qu'Auguste eut d'abord l'intention de célébrer les jeux séculaires, à son retour de la guerre des Cantabres, en 730-24, année qui marquait la fin de la 4ᵉ génération de 110 ans, soit de la période de 440 ans écoulée depuis la première peste mentionnée dans les Annales. — M. B. rappelle enfin la découverte faite en 1886-7, au champ de Mars, de l'*Ara Ditis et Proserpinae*, et en 1890-91, celle de fragments de deux colonnes de marbre, avec des inscriptions mutilées donnant le protocole des jeux séculaires d'Auguste et de Septime-Sévère. M. B. en tire une longue, précise, pittoresque description de ces cérémonies. — Puis, ce sont, 63 ans après ceux d'Auguste, en 800-47, les jeux séculaires de Claude, fort ressemblants aux précédents, mais basés sur une chronologie fantaisiste, et qui ne comptent point dans la série des véritables jeux séculaires. — Domitien en célèbre de nouveaux en 841-88, 110 ans après la date de 721-23, à laquelle Auguste a vraisemblablement voulu d'abord célébrer les siens. — Mais, 59 ans plus tard, revenant à l'ancienne tradition d'un *saeculum* de 100 ans, et prenant comme base de ses calculs les jeux célébrés par Claude en 800-47, Antonin le Pieux célèbre, en 900-147, par des *ludi saeculares*

le 900e anniversaire de la fondation de Rome. Ces jeux ne sont point comptés non plus dans la série des véritables jeux séculaires. — 200 ans exactement après les jeux d'Auguste, ont lieu en 957-204 les jeux séculaires de Septime-Sévère, sur qui nous renseignent Hérodien, les monnaies séculaires et les colonnes de marbre mentionnées plus haut. — Les derniers jeux séculaires seront ceux des Philippes qui fêteront en 1001-248, avec un an de retard, le 1000e anniversaire de la fondation de Rome. Nous avons sur ces jeux les témoignages de Julius Capitolinus, d'Eutrope et d'Orose, ainsi que les nombreuses monnaies séculaires des Philippes. — M. B. réfute, en effet, dans sa conclusion, l'opinion universellement admise qui place des jeux séculaires sous Galien, Postumus, Maximilien-Hercule, etc. Il note enfin l'influence de la tradition des jeux séculaires sur l'établissement, par le pape Boniface VII, du jubilé de l'Église Romaine. — Suit un important *appendice* de cxv pages contenant les textes dont M. B. appuie son étude. Douze *planches*, artistement tirées, mettent enfin sous les yeux du lecteur un plan de la Rome ancienne impériale, l'autel de *Dis* et de Proserpine, la restauration des colonnes de marbre érigées en mémoire des *ludi saeculares* d'Auguste et de Septime-Sévère, et les monnaies séculaires des empereurs.

Edmond BLANGUERNON.

Germanistische Abhandlungen (begr. v. K. Weinhold, hrgb. v. F. Vogt), Breslau, M. H. Marcus :

XIX fasc. : **Das volkstümliche Paradiesspiel und seine mittelalterlichen Grundlagen** von Carl KLIMKE. In-8°, 96 pp., 1902, 3 mk.

XX fasc. : **Die Wortwiederholung. ein Stilmittel im Ortnit und Wolfdietrich A und in den mittelhochdeutschen Spielmannsepen Orendel, Oswald und Salman und Morolf,** von Walther Vogt. In-8°, 86 pp., 1902, 3 mk.

Deux nouveaux fascicules de l'importante collection publiée sous la direction de M. F. Vogt viennent de paraître.

Le premier est une utile contribution à l'histoire du drame religieux en Allemagne. M. Klimke y étudie le thème de la chute originelle dans les anciens *mystères* allemands et les relations qui existent entre ces *mystères* et les *Jeux du paradis* populaires modernes. On saura gré à M. K. d'avoir abordé et élucidé dans son consciencieux travail certaines questions d'histoire littéraire qui réclamaient la lumière. Grâce à lui, il est établi que les *jeux* allemands sont dérivés d'une source latine, point important sur lequel M. F. Vogt avait appelé l'attention [1], que le *Jeu du paradis* de Hans Sachs est une traduction

1. Si ce résultat affaiblit la portée de la thèse soutenue par M. Wilmotte (*Les Passions allemandes du Rhin*), je ne puis croire avec M. K. qu'il la détruise et qu'il soit démontré par là que les drames religieux allemands sont indépendants de l'influence française.

du *Protosplastus* de H. Ziegler et enfin que les *Jeux* populaires qu'il a examinés, notamment ceux d'Oberufer, de Presbourg et de Laufen, sont issus d'un type ancien influencé par le *Jeu du paradis* de Hans Sachs et par la *Grande vie de Jésus* de Cochem. On trouvera dans le livre de M. K. de nombreuses et intéressantes remarques de détail, mais on n'y trouvera pas, ce que plus d'un lecteur regrettera, une conclusion résumant les résultats essentiels auxquels l'auteur a été conduit [1].

De M. W. Vogt, auteur du second fascicule appartenant à la même collection, on pourrait difficilement réclamer cette vue d'ensemble. Son travail, en effet, est un dense tissu de remarques ingénieuses, parfois subtiles, sur la répétition de mots dans quelques-uns des poèmes populaires allemands du moyen âge. Ces observations sont, comme il convient, appuyées de nombreux exemples. On lira surtout avec intérêt les appréciations formulées par l'auteur sur la valeur esthétique des répétitions dans les poèmes qu'il a étudiés, en particulier dans le *Wolfdietrich* A.

F. Piquet.

R. P. Mortier. **Histoire des maitres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs.** Tome premier, 1170-1263. Paris, Picard, 1903, in-8°, viii-684 pages.

On pourrait chicaner le P. M. sur le titre de son livre et la manière dont il a compris son sujet. S'est-il proposé de décrire la physionomie des Maîtres généraux et leur gouvernement? Dans ce cas, son livre dépasse les cadres; car nous y voyons défiler plus d'une question où le Maître général n'eut pas à intervenir, plus d'un personnage qui n'eut avec lui aucun rapport. Dans le chapitre v (p. 229 et suiv.) l'auteur insiste sur les troubles universitaires de Paris de 1229 sans pouvoir dire si le Maître général Jourdain de Saxe y fut mêlé. Si, au contraire, le P. M. a voulu écrire l'histoire de l'Ordre tout entier, nous lui demanderons des renseignements plus précis sur l'Inquisition, les missions diplomatiques qui furent confiées par les papes et les princes aux Prêcheurs, les rapports des dominicains avec les franciscains, leurs prédications, leur enseignement, etc.

Dans l'approbation qu'ils ont donnée de son livre les examinateurs de l'Ordre félicitent le P. M. « de sa science et de son érudition puisées aux sources primitives les plus pures. » Sans nous inscrire en faux contre un pareil jugement, nous désirerions pouvoir y adhérer

---

1. J'ai été surpris de ne pas voir cité parmi les ouvrages se rapportant au sujet de M. K. le livre de M. Heinzel : *Beschreibung des geistlichen Schauspiels im deutschen Mittelalter*, auquel M. K. aurait pu renvoyer le lecteur, au moins à l'occasion de la section 4, p. 33.

encore davantage. Nous aurions voulu moins d'emprunts à des historiens dépourvus de critique tels que Malvenda, Mamachi, Réchac et Lacordaire lui-même, ou à des auteurs sans doute plus anciens, mais recherchant uniquement l'édification de leurs lecteurs, tels que Gérard de Frachet et Thomas de Cantimpré [1]. D'autre part les indications bibliographiques sont trop souvent données d'une manière incomplète, ainsi que les références.

Nous aurions aussi désiré plus d'indépendance d'esprit chez l'auteur. Libre à lui de montrer son admiration pour les personnages illustres qui ont gouverné l'Ordre et les saints qui l'ont embelli au XIIIe siècle ; malheureusement presque toujours son enthousiasme le fait glisser de l'histoire dans l'apologie. La vie de chaque Maître se termine comme un panégyrique (cf. p. 135, 412). Quoi qu'ils fassent, les chefs de l'ordre ont raison, même quand ils se contredisent entre eux. Que saint Dominique pleure devant les constructions trop ambitieuses qui avaient été édifiées en son absence à Bologne, ou qu'on élève à Paris et ailleurs les splendides couvents dont le P. M. nous fait la description ; qu'il rappelle la pauvreté personnelle et conventuelle exigée par saint Dominique ou parle des tempéraments que le temps ne tarda pas à apporter à cet idéal austère, c'est toujours pour lui une occasion nouvelle d'admirer les vertus des Prêcheurs « qui faisaient la stupeur du monde » (p. 50). Ne parle-t-il pas au même endroit de la « divine sagesse » de Jean le Teutonique ? En plusieurs passages il affirme, d'une manière plus ou moins déclarée, la supériorité des religieux sur les prêtres séculiers (p. 391) et des dominicains sur les autres religieux. Évidemment le P. M. a un peu trop écrit pour son Ordre !

Et cela gêne sa critique lorsqu'il est obligé de toucher aux questions délicates qui lui semblent intéresser la gloire dominicaine.

A l'encontre des Bollandistes — qu'il ne semble pas aimer — il affirme l'illustre origine qui aurait fait de saint Dominique le parent des rois de Castille. Mais il ne le prouve qu'en se reportant à l'affirmation des PP. Touron et Brémond, encore plus sujette à caution que la sienne. La question du Rosaire le gêne : il voudrait bien prouver d'une manière péremptoire qne cette dévotion a été révélée par la Sainte Vierge à saint Dominique lui-même et il est obligé de constater l'absence complète de documents à l'appui de cette légende. Il se tire de cette difficulté en nous renvoyant aux affirmations des papes (lesquels ?) et en particulier « à toutes les Encycliques de Léon XIII sur le Rosaire » (p. 15). Je ne sais si cet appel à l'infaillibilité pontificale sera admis dans le domaine de la science historique. Pourquoi saint Dominique a-t-il lancé ses disciples dans le monde, abandonnant ainsi cette prédication contre les Albigeois qui avait été jusqu'alors le

1. De là les récits merveilleux qui foisonnent un peu trop dans le livre du P. M.

but de sa vie? Beaucoup d'indices et surtout le discours à la fois violent et découragé qu'il adressa à l'assemblée de Prouille, nous prouvent que ce fut parce qu'il avait échoué dans cette œuvre. Il en coûte au P. M. de le reconnaître, comme si souvent l'œuvre des Saints comme celle de l'Église n'était pas un éternel recommencement, et il aime mieux attribuer la décision de saint Dominique à « une inspiration divine » (p. 89). Pourquoi Innocent IV retira-t-il sa faveur aux Prêcheurs, la dernière année de son pontificat? Grave question dont l'examen aurait pu éclairer l'histoire de l'Ordre. Le P. M. se contente de dire que le pape céda à une basse cupidité et que d'ailleurs il était vieux (p. 438-452) pour ne pas dire gâteux! Si encore il le prouvait!... Mais c'est gratuitement que sa rancune dominicaine lance ces imputations à la mémoire de l'un des plus grands papes du XIIIe siècle.

Quelques citations feront voir que pour la forme comme pour le fond le « Prêcheur » a un peu trop pris la place de l'historien. Lorsque saint Dominique revint de Rome « il rapportait à ses enfants dans sa besace de mendiant la bulle d'Honorius et dans son cœur de saint, la vertu du Très-Haut! » (p. 87). Voici en quels termes pompeux il salue l'extension de l'Ordre : « On dirait que, comme aux jours primitifs de la création la divine semence enfoncée dans les entrailles de la terre n'attendait pour germer que le *fiat* du Créateur » (p. 92). Saint Hyacinthe mourant est comparé au soleil couchant, par une métaphore aussi oratoire qu'usée : « Tel sa course accomplie, comme épuisé par le magnifique rayonnement de ses splendeurs, le soleil s'incline doucement vers l'horizon et semble reposer en une auréole de gloire sur un lit de parade » (p. 528). Parlant des résistances que l'Ordre eut à vaincre, il s'écrie magnifiquement : « Les aigles qui ouvrent la route dans les splendeurs de la lumière, d'un coup d'aile brisèrent ces entraves! » (p. 563). L'ensemble du livre est trop écrit sur ce ton oratoire.

Malgré ces défauts qui pourraient facilement s'atténuer dans la suite du travail, le P. M. a donné un livre utile, qui témoigne de recherches considérables et jette des lumières sur l'histoire si importante des Prêcheurs au XIIIe siècle. Nous y avons noté des dissertations bien conduites sur les constitutions des Dominicains et leur qualité de chanoines [1], sur la part prépondérante qu'eut saint Raymond de Pennafort à la création de l'Ordre de la Merci (p. 265 et suiv.), sur saint Dominique et l'Inquisition (app. I). L'auteur a tiré un heureux parti des règlements d'Humbert de Romans pour tracer dans les cent dernières pages du volume une intéressante description d'un couvent dominicain au XIIIe siècle. Ces chapitres nous ont paru excellents et

1. Le P. M. veut à tout prix faire des dominicaines des chanoinesses; cependant presque toujours, elles sont appelées *moniales, sanctimoniales*.

nous souhaitons d'en trouver beaucoup de ce genre dans les volumes qui suivront[1].

Jean GUIRAUD.

Raoul ALLIER, **La Cabale des dévots (1627-1666)**, Paris, in-12. 448 pp., A. Colin, 1902.

Que voilà un excellent livre sur notre XVII^e siècle et combien instructif et documenté! M. Allier nous fait l'histoire de la Compagnie du Saint-Sacrement dont il a trouvé les *Annales* à la Bibliothèque Nationale (mss. f. fr., 14489). Ce manuscrit porte faussement le nom du comte Marc René de Voyer d'Argenson, car il a été rédigé par René II de Voyer d'Argenson, qui fut mêlé à la vie de cette société, où il fut reçu le 15 septembre 1656, qui durant dix années il fréquenta, dont il fut trois fois le secrétaire et une fois le supérieur. L'histoire de cette confrérie, déclarant « que le silence était un moyen de se conformer à la vie cachée de J.-C. au Saint-Sacrement, » et par là restant secrète, qui avait des agents dans toutes les situations et fonctions, agents en majorité ecclésiastiques, la plupart évêques, est déjà par elle-même intéressante. Il nous plait d'apprendre qu'elle s'occupa d'œuvres de bienfaisance : amélioration du sort des galériens, des malades, des mendiants, des pauvres honteux, des prisonniers, des condamnés à mort, des « jeunes personnes du sexe en danger moral », des orphelins, des pupilles; qu'elle lutta sur ce terrain avec le monde parlementaire dirigé par le maître des requêtes, Charles Maignart de Bernières qui publia un journal, *les Relations*, contre lequel la Compagnie éleva *le Magasin Charitable*, organe des besoins et secours.

Mais ce qui nous touche davantage, c'est de suivre la confrérie dans sa direction morale, lorsqu'elle s'essaie à réagir contre les scandales de certaines fêtes, l'Épiphanie, la Saint-Martin, le Carnaval, la Foire Saint-Germain ; contre les déportements des femmes par sa création d'une sainte vehme de la moralité publique; contre les abus de certains couvents et les fautes de certains prêtres. Et tout cela avec des ramifications telles que les missions apostoliques en Auvergne, par exemple, et même les Missions Étrangères.

C'est beaucoup, et le livre de M. A. aurait valu le succès qu'il obtient s'il s'était contenté de porter la lumière sur ces points. Mais

---

1. Signalons au P. M. quelques taches qu'une nouvelle édition fera disparaître. C'est la famille *Savelli* et non *Conti* (p. 42) qui prétendait avoir donné naissance à Honorius III. Au temps de Foulques, Toulouse n'était qu'une ville épiscopale; elle ne devint « archiépiscopale » (p. 86) que 100 ans plus tard, sous Jean XXII ; et il fallut encore attendre plusieurs siècles pour que l'évêque de Bologne devint « archevêque » (p. 391).

il a fait autre chose et bien davantage. Après trente ans de travail dans l'ombre, cette franc-maçonnerie blanche voulut agir plus ouvertement : elle essaya d'arrêter la mode des duels, et par ainsi se découvrit devant la noblesse ; elle essaya de jeter son « parti des saints » dans « le conseil de conscience », et par ainsi elle s'aliéna Mazarin ; elle fit interdire *Tartuffe*, cette « cabale des dévots, » et par ainsi elle eut contre elle l'autorité et le génie, Louis XIV et Molière.

Et voilà connue et éclairée, cette question de Tartuffe, sur laquelle on a tant et si mal ergoté ! Tartuffe est un confrère du Saint-Sacrement ; et « le prince ennemi de la fraude » est celui qui prononça la dissolution de la Compagnie ; et le dénoûment, jusqu'ici cru factice de la pièce, est un dénoûment historique.

Je n'ose en terminant reprocher à M. Allier quelque maladresse dans l'exposition et quelque lourdeur dans le style. Ce sont chicanes d'ergoteur qui n'empêcheront point ce livre d'être un des meilleurs à l'usage des XVII-*siéclistes*...., et de bien d'autres qui tous en remercient l'auteur.

Pierre Brun.

R. Fage, **La Vie à Tulle aux XVIIe et XVIIIe siècles,** 1 vol. in-8e VII et 451 pp. Paris, Picard, 1902.

M. René Fage appartient à cette vaillante phalange d'érudits limousins, dont font aussi partie L. Guibert, Clément Simon, Alfred Leroux, et qui a su, soit à Limoges, soit à Brive et à Tulle, ressusciter les traditions de science du pays d'Étienne Baluze. Son nouvel essai historique succède à un grand nombre de publications par lesquelles s'est manifestée son activité scientifique. Parmi ces travaux déjà nombreux, puisqu'ils ne comprennent pas moins de 71 numéros, on avait déjà remarqué ceux qui concernent les États de la vicomté de Turenne, la biographie du général Souham, le collège de Tulle et le diocèse de Corrèze pendant la Révolution. On y aperçoit les qualités d'esprit qui distinguent M. R. Fage, à savoir l'étendue de l'information, la précision du détail et la clarté des vues d'ensemble. De ces études d'histoire locale il a su tirer, en effet, les idées générales qui seules leur donnent de la vie et de l'intérêt. Dans ce nouvel essai, supérieur encore à ses aînés, le savant président de la Société historique du Limousin a tenté avec un succès réel de tracer le tableau de la vie sociale et économique en Bas Limousin à l'époque du grand siècle et pendant le siècle suivant. Son œuvre est une contribution excellente pour l'histoire de l'ancienne société et sa portée générale dépasse de beaucoup celle d'une monographie provinciale. L'exposé est sobre et précis ; les conclusions prudentes et mesurées s'éloignent également des généralisations vagues et des conclusions optimistes ou pessimistes

auxquelles se complaisent les écrivains qui n'étudient l'histoire du passé que pour les besoins d'une cause. Une érudition impeccable y utilise les multiples ressources qu'offrent les bibliothèques et les archives locales, les collections imprimées, les registres municipaux, les correspondances officielles et surtout ces précieuses minutes de notaires, sans lesquelles il est malaisé de pénétrer dans l'intimité de la vie d'autrefois. Mais l'érudit ne gêne nulle part l'historien ; partout celui-ci apparaît sachant mettre en œuvre les textes et en tirer les données générales qu'ils comportent. Aussi l'ouvrage de M. R. F. est-il l'un de ceux, rares encore, qui donnent une idée exacte autant que vivante, de l'ancienne société provinciale avec ses mœurs et ses intérêts, avec l'ensemble, en un mot, de sa physionomie morale et de ses préoccupations matérielles. A ce titre, il mérite d'être signalé à l'attention non seulement des spécialistes, mais encore du public qui s'intéresse aux études historiques.

Le milieu qui y est décrit est nettement caractérisé dans les premiers chapitres de ce travail, et il rappelle par bien des traits la plupart des petites villes de province du XVII[e] et du XVIII[e] siècles. Qu'on se figure une agglomération urbaine, resserrée entre deux collines, divisée en trois quartiers et deux faubourgs, sillonnée de rues étroites et sinueuses, d'aspect à demi claustral avec sa cathédrale et ses nombreux couvents, et l'on aura l'image de Tulle pendant les deux cents dernières années de l'ancien régime. Là, une population simple, robuste, laborieuse, disciplinée, comptant à peine 5 ou 6,000 âmes, vit sous la domination de son clergé. L'évêque, successeur de l'abbé, règne vraiment par sa fortune, ses 15,000 livres de rentes qui vaudraient aujourd'hui 75,000 livres, par le prestige d'une origine presque toujours aristocratique, par la puissance de l'idée religieuse qu'il représente, par la force de la tradition qu'il continue, et par l'importance des fonctions sociales qu'il exerce comme seigneur vicomte et comme auxiliaire du pouvoir central. Auprès de lui, 120 ecclésiastiques de tout rang forment le clergé séculier, tous fort influents, depuis les prébendés du chapitre, doyens et chanoines, considérés pour leur rang et leur aisance, jusqu'aux curés de paroisses, encore bien partagés, et même jusqu'aux membres du bas clergé, de modeste origine, communalistes et vicaires, qui exercent une grande action sur le peuple, comme les autres sur la bourgeoisie. Dans un certain nombre de villes et de provinces, l'influence du clergé monastique a été plus considérable que celle du clergé séculier. Il n'en est pas ainsi en Bas-Limousin où ni les Récollets, ni les Carmes, ni les Feuillants, ni les Sulpiciens chargés de la direction du Grand Séminaire, ni les Clarisses, recrutées dans l'aristocratie et la haute bourgeoisie, ni les Visitandines, Bernandines et Bénédictines, dont le recrutement est moins aristocratique, ne paraissent avoir joué qu'un rôle assez effacé. Deux ordres seuls font exception. Les Jésuites, à Tulle, comme dans le

reste de la France, ont su, grâce au monopole de l'enseignement secondaire qu'ils exercent au collège et à l'institution de congrégations où ils groupent les notabilités laïques, mettre la main sur la formation de la jeunesse, accaparer discrètement la direction de la grande et de la petite bourgeoisie, et même obtenir des consuls ou de l'autorité municipale la surveillance des écoles primaires. Les Ursulines et les sœurs de Nevers aident au maintien de l'influence de l'Église, en dirigeant les écoles où se forment les filles de la bourgeoisie et du peuple. Tous d'ailleurs, séculiers et réguliers, parfois désunis dans la revendication de leurs privilèges surtout matériels, travaillent d'un commun accord à maintenir et à stimuler les croyances religieuses, par les confréries, telles que celles des pénitents blancs, où ils groupent presque toute la population laïque, ainsi que par les missions et les processions ou manifestations extérieures du culte qu'ils savent organiser. Ainsi s'affirme et se consolide la prépondérance sociale du clergé. Elle est restée presque intacte en Bas-Limousin, même aux approches de la Révolution.

Bien au-dessous de cette classe vient celle de la bourgeoisie. La noblesse est en effet presque éteinte. Les nobles qui avaient hôtel en ville, fief ou *repaire* à la campagne, ont été remplacés par les bourgeois qui occupent les offices de finance, de justice et de police et qui forment une aristocratie nouvelle de fonctionnaires, possédant la fortune, déguisant sa roture sous les titres des fiefs qu'elle a acquis, exerçant d'ailleurs ses charges avec exactitude et simplicité. La moyenne bourgeoisie, force vive de la cité, généralement instruite au collège, jouissant de quelque aisance, exerce les professions libérales, et ses membres, procureurs, avocats, huissiers, notaires, médecins, apothicaires, chirurgiens, marchands et patrons des métiers, partagent avec les pourvus d'office l'administration municipale ou consulat et la portion d'influence sociale que leur laisse le clergé. Enfin, au bas de la hiérarchie, vit le peuple composé des artisans, des petits patrons ou ouvriers et des journaliers agricoles qui travaillent sans autre horizon que celui de la vie matérielle de chaque jour, docilement soumis à l'autorité des classes moyennes et supérieures.

Cette société presque figée dans le moule de la tradition, ne connaît ni les ambitions, ni la fièvre dévorante, ni l'envie de notre époque. Mais elle n'en possède pas non plus l'activité intense, l'ingéniosité, la souplesse, le bien être qui corrigent les défauts de la société contemporaine. Elle a plus d'équilibre et moins de besoins, elle a moins de vitalité et moins de ces satisfactions que donne l'intensité même de l'existence. C'est ce qui ressort de l'exposé de la vie matérielle en Bas-Limousin que M. R. F., a su tracer avec beaucoup d'art et de précision, et qui fait suite au tableau de la vie morale des classes dirigeantes. La petite industrie, limitée aux besoins de la consommation locale, soumise à une réglementation minutieuse pour ses opéra-

tions, domine à peu près exclusivement dans ce milieu provincial. Telle est en particulier la condition des métiers de l'alimentation, du vêtement, des cuirs et des peaux, du bâtiment et de l'ameublement, des métaux et des transports. Vers la fin du XVII^e siècle seulement apparaissent les premières industries importantes que Tulle ait possédées et qui essaient d'étendre leur rayon d'activité hors de la province. En 1696, on voit formés ces ateliers de dentellières qui répandront au XVIII^e siècle dans toute la France le renom du point de Tulle. Un peu auparavant en 1689 ou 1690 est née la Manufacture royale d'armes qui sous la direction de Michel Pamphile, puis de Fénis de Lalombe, occupe 200 ouvriers et fabrique les canons de fusils pour l'arsenal de Rochefort, en même temps que l'armurerie de chasse ou d'exportation. Enfin, au XVIII^e siècle, les papeteries installées sur le cours de la Corrèze deviennent des centres notables d'industrie, dont les produits s'exportent dans le reste du royaume et même au dehors. Leur nombre varie de 17 à 11, entre 1706 et 1772. L'organisation du commerce présente à peu près les mêmes traits. Le petit marchand domine ; il s'approvisionne sur place, ne voyage guère, se contente d'une petite installation et d'un étalage d'objets de bon marché ; il vit sans luxe grâce à son esprit d'ordre et d'économie. Les plus riches, les bourgeois-marchands briguent les charges du consulat, figurent depuis 1710 à la Bourse du commerce et parmi les juges consulaires, et se placent aux premiers rangs de la corporation aux fêtes patronales. Là encore, le grand commerce commence à apparaître avec les grands magasins, encore très rares, tels que ceux des Brossard et des Levreaud, où l'on vend à la fois de la draperie et des tissus, des dentelles, des toiles, de la bonneterie et de la mercerie et une foule d'objets différents. La ville et la banlieue sont enfin habitées par des propriétaires agriculteurs et par des journaliers agricoles. C'est la petite propriété rurale qui domine autour de Tulle : jardins, vignobles, terres arables constituées en pièces, suivant le terme local, c'est-à-dire formées de lots de terrain très morcelés. Les jardiniers y sont nombreux, mais surtout les vignerons qui exploitent, soit pour leur compte, soit au compte d'un propriétaire. Au reste, agriculteurs, commerçants, artisans, petits patrons, dépourvus de capitaux considérables, n'ayant qu'un outillage sommaire et qu'un personnel très restreint, sont rebelles aux innovations et vivent dans la routine, heureux s'ils peuvent atteindre à la médiocrité ou éviter la misère. Le journalier et le petit propriétaire, attentifs aux intempéries et aux variations des cours des foires, ignorent les ressources de l'association. Les commerçants sont groupés en quelques corporations, mais surtout pour faciliter la perception des taxes et afin de satisfaire leur goût pour les cérémonies où ils étalent leurs livrées. Quant aux ouvriers et aux patrons, ils sont astreints aux obligations de la vie corporative, apprentissage, compagnonnage, maîtrise, dont certaines

sont favorables à la dignité et au sérieux du métier, mais dont la plupart tendent à détruire l'émulation et à fermer au compagnon pauvre l'accès d'une profession indépendante. M. F. a su analyser fidèlement ces divers caractères de la vie populaire, sans parti pris d'apologie ou de réquisitoire, c'est-à-dire avec l'impartialité qui est la vraie garantie de la vérité historique.

Il termine son ouvrage par le tableau de la vie familiale de la société limousine. La simplicité de l'alimentation est la règle, toutefois restreinte par les prétextes fréquents et l'abondance des festins de corps ou par les occasions de réjouissances populaires. Le pain de froment et de seigle, ou même d'avoine, les châtaignes, les raves, les légumes, les fruits et le fromage, en forment la base. Pour les classes aisées, le gibier, le poisson, la boucherie, la basse-cour fournissent des suppléments abondants et peu coûteux. L'usage du vin est répandu ; celui des liqueurs et du café encore rare. Avec M. F. on peut se rendre compte aussi du confort inégal de l'habitation du noble, du bourgeois, de l'artisan. On pénètre dans l'existence journalière d'une ville de province, d'où l'activité intellectuelle n'était pas absente, comme le témoignent les goûts de la bourgeoisie pour les fêtes de collèges et de théâtre, le nombre des écoles, la présence d'ateliers d'artistes peintres et sculpteurs. On voit se dérouler l'existence de ces familles où l'autorité paternelle est presque souveraine, où les habitudes de respect et de travail commun mettent une sorte de dignité grave, où les grands événements de la vie, naissances, mariages, maladie et mort, viennent jeter leur note de gaieté ou de douleur, où enfin la charité est pratiquée d'ordinaire comme une tradition inviolable. De la vie privée, on passe au tableau de la vie publique, aux élections qui ont pour objet le recrutement des 34 délégués et des 3 notables dont l'ensemble constitue le consulat. On aperçoit clairement ce que cette vie politique avait d'étroit avec ses luttes pour des franchises restreintes et toujours contestées, avec ses conflits de préséances et ses querelles de cérémonial, avec la mesquinerie de cette administration communale tenue en tutelle, limitée à la garde de la ville, au tirage au sort des miliciens, au logement des troupes, à la police de la voirie, des marchés, des mœurs et des cultes. On s'explique ainsi que sous la double domination de l'Église et de la monarchie, les transformations amenées par le développement des communications, par l'afflux d'une population nouvelle d'artisans et par l'influence de l'esprit du XVIIIe siècle aient été si lentes, si superficielles et si peu actives. L'ouvrage de M. Fage, écrit en général avec impartialité, sans parti-pris, avec une grande abondance de textes, puisés aux meilleures sources, est donc dans sa simplicité, sa précision et sa clarté, l'un de ceux qui instruisent et qui font penser. Il nous apporte sur la vie matérielle et morale de l'ancien régime une masse de renseignements. Il explique enfin les résistances que le milieu provincial a dû opposer et oppose

encore aux systèmes des théoriciens et aux évolutions trop brusques des hommes d'État, promoteurs du progrès nécessaire des institutions politiques, économiques et sociales.

P. BOISSONNADE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 février 1903.

M. S. Reinach communique, de la part de Hamdi bey, directeur du Musée de Constantinople, un rapport de d'Edhem bey, chargé de la continuation des fouilles à Tralles. On a découvert dans ces fouilles un magnifique portique en marbre, transformé plus tard en église byzantine. On y a recueilli, outre des inscriptions et deux bas-reliefs byzantins, trois têtes en marbre, d'un très beau travail, de Déméter, d'Athéna et de Zeus Sérapis.

M. Clermont-Ganneau a reçu de M. Weber, ingénieur des Ponts et chaussées de l'empire Ottoman à Tripoli de Barbarie, les croquis de deux sépulcres antiques récemment découverts aux environs de cette ville et ornés de très curieuses peintures à fresque représentant divers sujets symboliques et religieux. Les inscriptions latines qui les accompagnent montrent que ce sont les tombeaux du mari et de la femme, l'un et l'autre d'origine africaine, comme l'indiquent suffisamment les noms puniques et néo-puniques portés par eux et fidèlement transcrits. Un détail, entre autres, présente un intérêt exceptionnel. Sur le couvercle recouvrant la cuve funéraire du mari est peint un lion bondissant, avec cette épigraphe : *qui leo jacet*; sur celui recouvrant la cuve de la femme, c'est une lionne, avec l'épigraphe : *quæ lea jacet*. M. Clermont-Ganneau démontre que les défunts ainsi qualifiés de « lion » et de « lionne » devaient être des adeptes du fameux culte de Mithra, dont les initiés du quatrième degré portaient le titre de *lions*. On a donc là un témoignage très important de l'extension des croyances mithriaques en Afrique et, en outre, la preuve décisive d'un fait jusqu'ici contesté, à savoir que les femmes pouvaient être affiliées aux mystères de Mithra et passaient par les mêmes degrés d'initiation que les hommes.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Alexandre Bertrand. Les votants sont au nombre de 34; la majorité absolue est de 18. Au premier tour, M. Elie Berger obtient 9 voix; M. Chavannes, 7; M. Maurice Croiset, 11; M. Antoine Thomas, 7. Au second tour, M. Berger obtient 3 voix; M. Chavannes, 18; M. Croiset, 11; M. Thomas, 7; M. Edouard Chavannes, professeur de chinois au Collège de France, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est élu membre ordinaire de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Maxime Collignon donne lecture d'un rapport sur les fouilles exécutées par M. Degrand, consul de France à Philippopoli, dans la vallée de la Toundja (Bulgarie). A la suite de recherches commencées par M. Seure, membre de l'Ecole française d'Athènes, M. Degrand s'est proposé d'explorer méthodiquement deux *tumuli*, le Tell Racheff et le Tell Metchkur, situés non loin de la ville d'Yamboli. Ces fouilles ont amené la découverte de nécropoles où l'on trouve les vestiges d'une civilisation primitive, offrant des analogies avec celle qu'ont révélée les fouilles d'Issarlik, celles de Yortan (Mysie) et les recherches faites dans les plus anciennes nécropoles de Chypre. On peut donc constater que le domaine de cette civilisation préhistorique s'étendait à la région qui correspond à l'ancienne Thrace, et ainsi, grâce aux travaux de M. Degrand, le champ des études comparatives s'est agrandi. La question de date paraît d'ailleurs devoir être réservée. Il est possible qu'en Thrace l'état de civilisation révélé par les fouilles ait duré beaucoup plus longtemps qu'en Asie mineure. Les produits céramiques, en particulier, montrent des perfectionnements de technique assez significatifs. — MM. Reinach et Pottier présentent quelques observations.

M. Salomon Reinach termine la lecture de sa communication sur un manuscrit de Philippe de Bourgogne conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. — MM. Valois, Delisle et Picot présentent quelques observations.

M. Gustave Schlumberger lit une note sur un petit monument qu'il vient d'acquérir et qui présente le plus grand intérêt à cause des noms illustres qui y

sont gravés. C'est une petite tessère de bronze, du genre *tesseræ ædificiorum* destinées à être noyées dans la maçonnerie des monuments en construction, comme on le fait encore de nos jours lorsqu'on mure des pièces de monnaie dans les fondations. L'important de ces petits monuments tient à ce qu'ils sont inscrits aux noms des plus grands personnages de Rome et de l'Empire aux IVe et Ve siècles. Sur la tessère acquise par M. Schlumberger figurent, niellés sur des rubans d'argent incrustés dans le bronze, les noms de l'empereur d'Orient Zénon, du célèbre Odoacre, devenu à partir de 477 patrice d'Occident, enfin du préfet de la ville Symmaque, l'ami et le beau-père de Boèce. Cette tessère doit être datée des environs de l'an 485 p. C.

Séance du 27 février 1903.

M Clermont-Ganneau présente la photographie d'une statuette de bronze provenant de Kefr Djezzin, près de Berd'a, sur la côte au sud de Djebaïl, l'antique Byblos. Elle représente un personnage debout, aux longs cheveux coiffés à l'égyptienne, la face imberbe et efféminée, le bras droit relevé, le gauche ramené contre la poitrine; il est revêtu d'une longue tunique collante, recouverte d'une sorte de tablier en forme de gaine cloisonnée. On a voulu y voir la grande déesse de Byblos, dans l'attitude et avec des attributs de la Diane d'Éphèse. M. Clermont-Ganneau montre qu'il faut y reconnaître le fameux Jupiter du temple de Baalbek, dit Jupiter Heliopolitanus. Il propose de reconnaître le même dieu dans une statue de pierre mutilée conservée au Louvre et rapportée par Renan de Djouni, près de Kefr Djezzin.

M. Clermont-Ganneau communique ensuite des estampages et photographies d'un autre monument recueilli à Djebaïl même. C'est un fragment de stèle ou de table d'offrandes de granit gris, portant les cartouches hiéroglyphiques du Pharaon Chechonk Ier, ou Sesonchis, le Sésac de la Bible, qui envahit la Palestine et pilla Jérusalem sous le roi Jéroboam. Dans les parties laissées libres par le texte hiéroglyphique ont été gravées, probablement après coup, trois lignes de caractères phéniciens, très mutilées. M. Clermont-Ganneau qui y a déchiffré les noms d'Abibaal, de la ville de Gebal, de Misraïm (l'Egypte), etc., incline à croire qu'il s'agit d'une dédicace funéraire.

M. Henri Omont fait une communication sur un plagiat littéraire du moyen âge. Une vie de saint Willibrord, évêque d'Utrecht, dédiée au XIIe siècle par un prêtre du nom d'Egbert à l'abbé Gérard d'Epternach, et dont un texte jusqu'ici unique est conservé dans un manuscrit contemporain, récemment acquis par la Bibliothèque nationale, est la reproduction servile des chapitres III à XXV de la vie bien connue de saint Willibrord, rédigée par Alcuin. L'auteur de ce plagiat s'est contenté, pour le dissimuler, de remanier les deux premiers chapitres et d'écourter la fin de son modèle.

M. Philippe Berger communique une nouvelle inscription funéraire qui lui a été adressée par le R. P. Delattre. C'est l'épitaphe d'une femme qui s'intitule « négociante de la ville ». — M. Berger donne ensuite lecture d'un travail sur six nouvelles inscriptions samaritaines découvertes à Damas par le R. P. Ronzevalle. Ces inscriptions se composent d'une série de lettres isolées séparées par des points. M. Berger est arrivé à y reconnaître des passages de la Bible, dans lesquels on n'a écrit que la première lettre de chaque mot, par un système d'abréviation fréquent chez les Juifs. Les motifs d'ornementation qui encadrent ces inscriptions semblent indiquer qu'il faut les faire remonter à l'époque arabe.

M. Aymonier, directeur de l'École coloniale, établit que la seconde partie des *Annales du royaume de Siam*, connue sous le nom d'*Annales d'Ayouthia* (1350-1767) et admise comme authentique, est apocryphe, tout au moins à ses débuts (de 1350 à 1500 et au-delà), M. Aymonier, à la suite de cette constatation, a dû reconstituer l'histoire du Siam sur des bases entièrement nouvelles. — M. Senart présente quelques observations.

M. Perrot, président, annonce que M. le duc de Loubat lui a remis une nouvelle somme de 10,000 francs pour être employée à des recherches archéologiques et particulièrement au complet déblaiement de l'île de Délos.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 16 mars — **1903**

Beitræge zur alten Geschichte, herausgegeben von C. F. Lehmann, Bd I, heft 3; Bd II, 1 n. 2, Leipzig, Dieterich, 1902.

Cette savante publication, dont nous avons annoncé les deux premiers fascicules dans la *Revue critique* du 14 juillet 1902, se poursuit avec une régularité et une exactitude que nous n'osions pas naguère espérer. Le 3e fascicule du t. I contient la suite des études de M. Ginzel sur les *Connaissances astronomiques des Babyloniens*, et un article de M. Lehmann sur les *Rapports entre la mesure du temps et la mesure de l'espace dans le système sexagésimal des Babyloniens*. M. J. Beloch s'efforce de reconstituer, à l'aide des inscriptions et des documents littéraires, la liste des archontes athéniens du IIIe siècle; M. Rappaport se demande si Zosime (I, c. 1-46) a utilisé la chronique de Dexippus. Signalons enfin une longue et minutieuse étude de géographie historique : *Zur historischen Geographie des mesopotamischen Parallelogramms*, par M. K. Regling. Le volume se termine par diverses communications de MM. P. M. Meyer, J. Garofalo, C. F. Lehmann, et par un Index des noms et des choses.

Les travaux publiés dans le tome II, 1er fasc., embrassent également tout le domaine de l'antiquité classique, depuis le règne de Salmanassar IV (article de M. Lehmann sur un passage de Josèphe, *Antiquités Judaïques*, IX, 14, 2) jusqu'aux derniers temps de l'empire romain. C'est même au-delà de ces limites que M. Jullian voudrait

voir s'étendre les recherches de toponymie antique : dans une déclaration très ferme à l'adresse de l'*Association internationale des Académies*, le savant professeur de Bordeaux proclame la *Nécessité d'un Corpus topographique du monde ancien*, et insiste sur les précieux documents que pourraient fournir à cette science encore diffuse les textes du moyen âge, au moins jusqu'au début du XIII[e] siècle. L'histoire grecque est ici représentée, pour la période hellénistique par une contribution de M. Schebelew à l'histoire de Lemnos (p. 36-44) et par une étude de M. Beloch sur le *Règne des Antigonides en Grèce* (p. 26-35) ; pour la période hellénique, par une pénétrante interprétation de l'oracle delphique rapporté par Hérodote (VI, 77), et relatif aux deux villes d'Argos et de Milet (ἐπίκοινα ἔχρησε) : l'auteur de ce travail, M. J. B. Bury, explique cette double réponse de la Pythie aux θεοπρόποι argiens par le récent passage à Argos du milésien Aristagoras. — Une inscription étrusque récemment découverte (Bücheler, *Rhein. Mus.*, 1900, p. 1 sqq.) fournit à M. G. de Sanctis l'occasion de nouvelles recherches sur le personnage qui porte dans la tradition étrusque le nom de *Mastarna*. — M. Cagnat détermine les *Limites de l'Afrique proconsulaire et de la Byzacène*, avec plus de précision que ne l'avait fait en dernier lieu M. Dessau (Pauly-Wissowa, art. *Byzacène*). — M. Strzygowski apporte de nouveaux arguments à l'appui d'une thèse qu'il a déjà soutenue dans un précédent ouvrage, à savoir l'influence renaissante de l'art oriental, et en particulier de l'art égyptien, au temps de l'empire romain (*Orient oder Rom*, p. 105 sqq.). — M. Rostowzew étudie les établissements romains en Crimée (p. 80-95) ; M. Kornemann traite plusieurs questions relatives au *Monument d'Ancyre* (p. 141-162) ; enfin M. O. Hirschfeld publie un long article sur le *Domaine des empereurs romains dans les trois premiers siècles*. Le second article, paru dans le fasc. 2 du t. II, achève le sujet : le savant épigraphiste passe en revue les différentes propriétés qui composent le domaine impérial dans toutes les parties du monde romain : il semble qu'il y ait là, ou peu s'en faut, la matière d'un gros livre. — Un travail également fort étendu, et qui sera d'un grand secours aux historiens, est celui de M. Ch. Hülsen, *Neue Inschriften vom Forum Romanum*, mit 6 Abbildungen im Text und einem Plan (p. 227-283) : c'est un véritable *Corpus* (avec commentaires) de 75 inscriptions disséminées jusqu'ici dans les derniers fascicules des *Notizie* et du *Bullettino*. — Signalons encore Schulten (A.), *Italische Namen und Stæmme*; Belsch, *Die delphische Amphictionie im III Jahrhundert*; Herzog (R.), Κρητικὸς πόλεμος, et accordons une mention particulière, puisqu'il s'agit de la Gaule, aux observations de M. Toutain sur *Quelques formes religieuses de loyalisme, particulières à la Gaule et à la Germanie romaine*.

Les *Mitteilungen u. Nachrichten*, imprimées en caractères plus fins que le reste, occupent à la fin de ce fascicule plus de place que dans

les précédents. Nous y trouvons une curieuse étude de M. Lehmann sur *L'histoire et la tradition de la révolte ionienne* (p. 334-340) : Hérodote n'aurait puisé les éléments de son récit ni dans Hécatée ni dans la tradition populaire et orale, mais dans les écrits de Dionysios de Milet, lequel avait composé (si l'on modifie légèrement l'ordre donné par Suidas) des Περσικά, puis un ouvrage intitulé τὰ μετὰ Δαρεῖον ἐν βιβλίοις ε'. M. Lehmann est même tenté de croire que, si Hérodote a brusquement interrompu son livre après la prise de Sestos, c'est que Dionysios avait lui-même arrêté là son récit. Nous donnons, bien entendu, cette hypothèse sous toutes réserves.

Am. Hauvette.

Ernst Fabricius, Oscar von Sarwey et Félix Hettner. **Der obergermanisch-raetische Limes des Rœmerreiches** (Livraisons 11 à 17). Heidelberg, Otto Petters.

La publication des fouilles opérées sur la ligne du *limes* germanique continue régulièrement. Sept livraisons ont paru de 1900 à 1902. Elles contiennent l'étude de 16 camps ou forteresses, qui sont : Wörth, Trennfurt, Schlossau (XIe livr.), Niedesberg et Arzbach (XIIe livr.), Heldenbergen, Wimpfen, Heidenheim (XIIIe livr.)., Pfünz (XIV livr.), Kemel, Halheim, Dambach (XVe livr.), Okarben et Pföring (XVIe livr.), Arnsburg, Benningen (XVIIe livr.). Suivant la méthode adoptée, chaque livraison commence par la description du camp ou, du moins, de ses restes, accompagnée de l'étude technique des constructions et des moyens de défense; puis vient l'énumération et l'explication de tous les documents recueillis au cours des fouilles, inscriptions, monnaies, marques céramiques, estampilles de briques légionnaires, etc. : le tout terminé par des planches où sont reproduits le plan des ouvrages défensifs et les dessins ou photographies des menus objets trouvés dans les déblais. Une telle publication ne saurait s'analyser dans le détail; il suffit de répéter qu'elle constitue une contribution fort importante à l'histoire de l'occupation militaire dans la Germanie par les Romains. Je rappellerai que par une combinaison assez heureuse, le fascicule relatif à chaque forteresse est paginé à part et peut se vendre séparément.

Il faut souhaiter que la publication se poursuive rapidement. La mort d'un des auteurs, M. F. Hettner, de Trèves, est, à cet égard, très regrettable ; mais ses disciples et ses amis sont là pour achever son œuvre.

R. Cagnat.

Chamard (R. P. Dom Fr.), **Le linceul du Christ,** *Etude critique et historique.* Paris, Oudin [1902], in-8°. — Du Teil (Le baron J.), **Autour du Saint-Suaire de Lirey,** *Document inédit.* Paris, Klincksieck, 1902, in-8°. (Extrait des *Mémoires des Antiquaires de France*, pp. 191-217.)

Les contradicteurs de M. P. Vignon [1] n'ont plus qu'à se croiser les bras ; ses propres amis se chargent de l'exécuter. Encore une ou deux études comme celles-ci et son beau livre, — je n'ai pas dit bon —, s'effrondrera sous l'enlacement des siens. Heureusement pour lui, que le nombre en diminue chaque jour. Naguères, ce fut M. l'abbé Raboisson (*Vérité*, 28 juillet 1898), qui ne pouvait comprendre l'identique conformité des deux figures du linceul, géométriquement impossible ; plus tard, M. de Bourgade la Dardye (*Revue scientifique*, 30 août 1902) écartait dédaigneusement l'aloëtine, pour la remplacer par la radio-activité ; aujourd'hui Dom Chamard imprime carrément que M. Vignon n'ayant pas su tirer les conclusions de ses prémisses (p. 66), il va donner la solution qui mettra fin à toute polémique (préface).

Ne faisons pas languir le lecteur.

Plus affirmatif, mais non mieux documenté que ses prédécesseurs, avec une naïveté désarmante, qui découvre l'immense horizon d'une invraisemblable jeunesse scientifique, il déclare, *positivement*, que le suaire vu par Robert de Clari, et qui disparut de Constantinople en 1204, fut dérobé par Othon de la Roche (p. 38) et envoyé par lui à Besançon en 1206. Ce suaire disparut de nouveau en 1349, dans un incendie qui détruisit Saint-Étienne de Besançon ; pendant le désastre, Geoffroy de Charny s'en était emparé. Plus tard il en fit faire une copie qu'il rendit aux chanoines de Besançon, alors qu'il donnait l'original à Lirey. Et voilà. Pour preuve, l'auteur cite « l'assassinat d'une vieille rentière, âgée de 80 ans, Mme Mouttet, qu'on trouva étranglée, au quartier de la Blancard, à Marseille, le 17 décembre 1891 » (p. 72).

Tel est le fait nouveau, entouré de longues dissertations sur le Suaire et son histoire dont la critique a cependant fait justice depuis longtemps. Dom Chamard ne paraît cependant pas s'en douter, bien qu'il affirme avoir lu *toutes* les publications qui ont paru sur le Suaire (p. 83). Je le plaindrais réellement, si j'étais sûr qu'il n'a laissé passer aucune des *deux mille* études qui lui ont été consacrées. Mais j'ai des doutes ; car des quinze ou dix-huit plaquettes, réellement personnelles, qui peuvent se dégager de cet ensemble d'incompétences, sauf le travail du chanoine U. Chevalier [2], qu'il ne pouvait réellement ignorer et les études de MM. Vignon et Loth, bien en-

1. *Le Linceul du Christ, Etudes scientifiques.* Paris, Masson, 1902, in-4°.
2. Voir la *Revue critique*, 1900, p. 504.

tendu, je n'en trouve pas une seule autre citée dans les pages de son mémoire.

En résumé, ce qu'il veut prouver, c'est l'identité des deux Suaires de Lirey et de Constantinople. Depuis longtemps pourtant, la question est tranchée ; quand même elle demeurerait ouverte, il resterait à prouver que celui de Constantinople est bien celui de Jérusalem, et que celui de Jérusalem était bien celui de la Passion. Simple hiatus de douze cents ans !

— Deux mots suffisent pour juger le mémoire du baron du Teil : trop tard. Le 28 mai 1902, quand il fut lu aux Antiquaires de France, il pouvait faire illusion. On en était encore aux origines constantinopolitaines du Suaire : dès lors, il était louable de rechercher la route inconnue qu'il avait suivie pour parvenir en Occident. Aux hypothétiques suppositions du P. Sanna Solaro, M. du T. a donc cru devoir ajouter une généalogie détaillée, celle des Charny, et montrer que réellement, au XIVe siècle, ils avaient eu avec l'Orient des relations fort étroites. Dreux de Charny, frère de notre Geoffroy, avait épousé en effet, vers 1316, une fille du seigneur de la Vostitza, que Louis de Bourgogne lui donnait avec la seigneurie de ce nom, à la suite de l'expédition de Morée, et « dès lors, écrit-il, il ne serait peut-être pas téméraire d'indiquer une nouvelle étape dans les pérégrinations du Suaire, en la faisant suivre, provisoirement il est vrai, d'un point d'interrogation : Vostitza ? — Lirey — Chambéry — Turin. »

C'est bien là l'école de M. Vignon : des affirmations ; de preuves, aucune. En vérité, d'ailleurs, pourquoi aller si loin, du moment qu'on cherchait simplement les attaches orientales des Charny ? La première femme de Geoffroy de Charny n'était-elle pas une Tocy ? Et il était alors tout simple de rappeler que Narjot de Tocy, régent de l'Empire, fut un des signataires de l'engagement de la couronne d'épines, à Quirino de Venise, le 4 septembre 1238. Si l'un des ancêtres des Charny était à même de puiser dans le trésor des Reliques de Byzance, est-il besoin de parler d'un autre ? Mais qu'importe ? Aucun de ceux qui prétendaient identifier les suaires de Lirey et de Constantinople n'avait, à ce moment, lu le passage d'Arculfe[1] qui décrivait le Suaire de Jérusalem où se voyait le Christ, mais entouré des douze apôtres. Et tous aussi, se recopiant à l'envi, sans se reporter au texte original, s'en allaient rééditant la fameuse phrase de Robert de Clari « un suaire ou l'on poioit bien veïr la figure de Nostre Seigneur » oubliant par exemple de citer la suite : « qui cascuns deventes se drechoit tous drois ».

Or, sans insister sur ce que le Suaire de Turin représente un homme couché et non pas un homme qui se dresse tout droit, ils ne paraissent pas se douter que « se dréchoit tout drois » est l'exacte

1. Je l'ai publié seulement le 15 septembre.

traduction d'ἀνάστασις, la Résurrection, et qu'avec les douze apôtres qui l'entouraient, la toile représentait très certainement l'*Apparition aux Apôtres sur la Montagne de Galilée*, telle que nous la trouvons justement décrite dans le *Guide byzantin de la Peinture* (2e partie, § III).

Je m'en voudrais de ne pas citer, pour finir, la véritable trouvaille du baron du T. « Il convient d'ajouter, dit-il, que la succession des seigneurs de la Vostitza... nous met sur la trace d'un autre suaire... celui de Zante, où apparaît suivant M. le chanoine U. Chevalier un fragment du Suaire. »

Vraiment, n'est-il pas d'un esprit très averti, d'affirmer pour authentiquer le Linceul de Turin, qu'il venait d'une famille, qui sut en fournir d'autres à la vénération des fidèles ?

F. de Mély.

G. Doublet. **Le Jansénisme dans l'ancien diocèse de Vence.** Paris, Picard. 1 vol. in-8°, 340 pages.

En 1709, un humble vicaire de Tourettes, petit village des Alpes-Maritimes, de l'ancien diocèse de Vence, nommé de Guigues, fut accusé devant son évêque, « de doctrine suspecte et dangereuse, de vie irrégulière et scandaleuse ». Une minutieuse enquête suivit : de Guigues fut convaincu d'avoir lu et prêté des livres entachés de jansénisme, d'avoir prononcé des sermons d'une orthodoxie douteuse, enfin de s'être rendu coupable de quelques légèretés de conduite indignes d'un prêtre. Il fut interdit pour un an et condamné à une pénitence sévère. M. G. Doublet a retrouvé aux archives de Nice les pièces de ce procès qu'il nous raconte aujourd'hui. Mais il s'est aperçu lui-même que cette affaire n'avait en elle-même qu'un intérêt secondaire. La personne de de Guigues est peu sympathique et le modeste desservant de Tourettes, de moralité douteuse, n'offre que de très lointains points de comparaison avec les nobles et pures figures de Port Royal. Aussi M. D., déjà auteur d'un travail remarquable sur Caulet évêque de Pamiers, a-t-il voulu étendre son sujet et nous tracer une histoire complète du jansénisme dans le diocèse de Vence. Pour cette étude, il n'a négligé aucune source d'information et on aurait plutôt à regretter son trop de science que son défaut d'érudition. Pour mieux faire comprendre les faits qu'il nous expose, il n'a pas hésité en effet à entrer dans les détails les plus minutieux de l'histoire du jansénisme. Il en résulte alors que le lecteur est parfois un peu dérouté et perd de vue les points essentiels de la question. Signalons toutefois l'étude très intéressante que M. D. fait de l'épiscopat de Godeau, dont il montre bien le jansénisme opportuniste.

M. D. a cherché à rendre aussi vivante que possible l'histoire

même du procès de de Guigues : le tableau qu'il nous présente de la petite société villageoise de Tourettes ne manque pas de piquant. Mais pourquoi avoir consacré plus de 40 pages à étudier volume par volume la bibliothèque du vicaire de Tourettes, et plus de 60 pages à transcrire ses sermons ? Il y a certes là dedans bien des détails curieux, et ces chapitres témoignent en tous cas de la conscience avec laquelle M. D. a composé son travail. Combien cependant liront ces pages qui ont coûté tant de recherches pénibles à leur auteur ? M. Doublet eût pu condenser en un article de 100 à 150 pages ce qui fait l'objet d'un gros volume. Les gens du monde lui sauront mauvais gré d'avoir trop peu songé à eux, mais ceux qui étudient l'histoire religieuse des XVII[e] et XVIII[e] siècles le remercieront du nombre considérable de renseignements précieux qu'ils trouveront dans son livre.

G. G.

Alberto LUMBROSO, **Napoleone II**. Roma, Modes et Mendel ; Fratelli Bocca. In-8°, LXX et 301 p.

Dans ce volume fort bien édité et accompagné de belles gravures, M. le baron Albert Lumbroso publie toute sorte de documents et d'études sur Napoléon II. On y trouvera, par exemple, les meilleurs articles qu'a suscités en France, en Angleterre et en Allemagne l'*Aiglon* d'Edmond Rostand. Mais nous recommandons surtout à l'attention du lecteur les pages du baron Oscar de Watteville *Comment le roi de Rouen devint duc de Reichstadt ;* les souvenirs du capitaine chevalier de Foresti sur *l'éducation du duc de Reichstadt ;* l'étude de M. Edouard Wertheimer sur *le maître d'histoire de l'Aiglon* (le baron Obenaus) ; quelques lettres sur Marie-Louise et les Bonaparte en 1814, lettres arrêtées par le cabinet noir et communiquées par M. L. G. Pélissier (avec une introduction de M. le comte de Grouchy) ; une reproduction de la rarissime brochure de Prokesch-Osten *Briefe aus Wien ueber den Herzog von Reichstadt* (1831) ; un cahier contenant vingt-deux brouillons de lettres ou plutôt d'exercices épistolaires du duc de Reichstadt. Il ne faut pas oublier les propres contributions de l'auteur. M. le baron Albert Lumbroso ne s'est pas contenté de former le recueil, de l'annoter avec le soin et l'érudition dont témoignent les publications du savant et infatigable directeur de la *Revue napoléonienne.* Il a composé, outre une piquante introduction, une très intéressante étude sur *le roi de Rome et l'Aiglon ;* il a reproduit un excellent article qu'il avait donné sur le rôle de la comtesse Camerata « vraie Bradamante qui parvint à s'introduire à la cour de Vienne pour supplier le duc de partir pour Paris à la conquête du trône de son père » : il a collationné sur l'autographe, en rectifiant mainte erreur, le testament et les codicilles de Napoléon. C'est d'ailleurs M. le baron Al-

bert Lumbroso, — il nous l'apprend p. 97 — qui a fourni à Edmond Rostand une liste bibliographique « humainement complète » sur le duc de Reichstadt, et il prépare une *Bibliografia di Napoleone II.*

A. C.

Maurice Albert, **Les Théâtres des Boulevards**, (1789-1848), — Paris, in-18, Société française d'Imprimerie et de librairie, 1902.

M. Albert s'est proposé d'écrire l'histoire chronologique des *Théâtres des Boulevards de 1789 à 1848*, les jeux du peuple entre deux convulsions de la foule, les *Circenses*, au milieu des deux révolutions; et l'idée, pour être exprimée, ne manque pas de piquante allure et de contraste imprévu. Imprévu? A ce point que sans doute l'auteur n'y a point songé. Et pourtant... Quant à nous, nous ne pourrons manquer d'apercevoir ce que ces révolutions ont imprimé aux récréations intellectuelles de la France, et de remarquer qu'aux comédies rustiques et sentimentales, jouées avant 1789, ont succédé, de 1789 à 1791, les pièces patriotiques à grand spectacle et à grand succès. Succès si prodigieux que la Comédie française s'émeut, mais la liberté des spectacles est votée par l'Assemblée Nationale. et la Compagnie ne gagne par sa plainte que de développer le nombre de ses concurrents. En effet, les salles se multiplient : du *Marais, Molière, Vaudeville, la Cité, Nouvelles Variétés, Lycée;* et partout la foule se précipite à ces spectacles « populaires », attaquant surtout les couvents, les religieuses, les moines, et même les évêques, les cardinaux et le pape. Et ils font force bruit, les théâtres du peuple : *Martin, Variétés-Amusantes, Cité-Variétés, Montansier, Ambigu-Comique, Gaîté*, etc..., avec leurs railleries à toutes les idées religieuses, ici présentées sous une forme sérieuse, là sous celle de plaisanteries telles que *les Sœurs du Pot* et l'*Omelette miraculeuse.*

La Révolution a un art dramatique particulièrement anti-religieux; ce qu'elle combat, c'est l'influence du clergé; et elle craint Tartuffe qu'elle démasque. L'Empire se jette dans le drame militaire, le mélodrame louangeur des guerriers et cueilleur de lauriers. Ils fleurissent de 1804 à 1807, époque à laquelle un décret de Napoléon ferme une partie des théâtres et donne ainsi plus de vitalité aux autres : *Variétés, Vaudeville, Gaîté, Ambigu-Comique.*

Mais la Restauration rouvre les salles qu'a fermées l'Empire : des

---

1. P. 204 et 205 peut-être fallait-il mettre en note que *Depas, Desaix* et *Fansch* doivent être lus Dupas, Dessaix et Fauche; p. 275 même remarque pour *Du Theil* (Du Teil); on reprochera à l'éditeur de ne pas avoir donné la date des articles reproduits et le titre de la revue où ils ont paru (p. 158-161 l'article du « critique éminent » n'est pas neuf, et il faut lire Pontoise et non *Pontvice*).

acteurs anglais s'installent au Boulevard, où règne Madame Saqui, célébrée par Banville; *les Funambules* font recette, et la pantomime trouve un génial interprète dans Debureau. Le mélodrame se transforme; on introduit dans les drames populaires l'histoire vécue de la Révolution et le début de la légende napoléonienne, que reprendra notre époque actuelle; *la Porte-Saint-Martin* grandit, et le tragi-mélodrame ouvre la voie aux tentatives et aux querelles aujourd'hui surannées du romantisme.

La monarchie de juillet supprime, puis rétablit la censure, et laisse s'ouvrir de nouveaux théâtres : *Renaissance, Historique, Opéra-National*, où se confondent tous les genres et tous les répertoires; et toujours domine au « boulevard du Crime » *la Porte-Saint-Martin*.

Cet historique fait par M. A. avec une exactitude et un soin diligents est suffisamment précis, — encore que manquant trop de documentation, — et ne laisse pas d'avoir un intérêt assez présent. Car je crois qu'il a songé, — quoique sans guère le dire encore, — à la question du théâtre populaire, de ce « divertissement social » qui « donne une image à peu près fidèle de ce qui constitue notre vie morale. »

Dans cette conclusion de deux pages à peine réside ce qui, à mon sens, constituerait la thèse utile, dont les trois cent soixante-treize pages précédentes ne sont que la préface. Peut-être, ceci dit, regretterais-je l'ordonnance du livre. Mais quoi ! M. A. voulait faire un historique avec quelques citations curieuses à l'appui. Avons-nous le droit de lui demander autre chose ? Pourtant, qu'il me pardonne mon insistance. Quelque proportion plus exacte entre les deux parties nécessaires de l'œuvre eût sans doute captivé davantage. L'exposé d'idées vaut mieux même que des prodiges d'érudition et, de notre temps, l'érudition elle-même « n'est que littérature », comme disait ce pauvre Verlaine.

Est-il utile d'ajouter ici que M. Albert *parle* son livre dans une série de *conférences* faites avec le concours de Madame Marie Samary et de quelques autres artistes des deux sexes ? Elles ne manquent point assurément d'intérêt et sont suivies de scènes et de chansons.

Pierre Brun.

Faguet (Émile). **Le libéralisme.** Paris, Société franç. d'impr. et de librair. 1902. In-18 de xviii-300 p.

I

Le plan du nouveau livre de M. Faguet repose sur une idée singulièrement hardie, c'est qu'il n'y a pas de droits de l'homme; qu'à vouloir les énumérer, on ne réussit qu'à exaspérer ceux qui les méconnaissent ou à mettre en appétit ceux qui voudraient en accroître

le nombre au gré de leur cupidité ; que, par conséquent, le plus sage est d'accorder à l'État en principe qu'il est souverain sauf à lui prouver que l'intérêt public et la délicatesse lui interdisent d'user des pouvoirs qui ne sont pas indispensables à son unique mission, l'ordre dans la rue et la protection de la frontière. On pourra objecter que ce dernier point, cette limitation étroite du véritable devoir de l'État étant fort difficile à faire admettre, il est dangereux de reconnaître aux gouvernements une entière souveraineté. Heureusement M. F. avec le sens penétrant qu'il ne perd jamais au milieu de ses plus grandes hardiesses, suggère une définition qui facilite beaucoup la difficile rédaction des droits de l'homme : l'individu a le droit d'être respecté dans ce qu'il est, dans ce qu'il a ; il a droit à la vie, à la propriété, en ce sens qu'on n'a pas le droit de le tuer, de le dépouiller; il n'a de droits sur autrui que dans la limite des contrats qu'il a passés, mais son corps et son âme, sa conscience et les fruits de son travail sont également sacrés, à quelque condition, à quelque opinion qu'il appartienne.

Au reste ce qui importe, c'est la force, avec laquelle M. F., établit chacune des libertés nécessaires. Sur plusieurs d'entre elles, il avait eu déjà l'occasion de s'expliquer ; mais son plaidoyer pour la liberté d'enseignement est neuf de tout point; il tient qu'on n'a pas plus le droit d'interdire la propagande d'une doctrine au nom de la liberté qu'au nom de la vérité, que c'est une contradiction de réclamer au nom de la liberté le monopole de former les esprits; la liberté de penser consiste non à croire qu'on est libre, mais à penser librement ce que l'on veut; contraindre un homme à se croire libre c'est autant le violenter que si on le forçait à croire qu'il ne l'est pas.

On peut d'ailleurs s'en fier à M. F. pour ne pas nous donner un simple catalogue raisonné des libertés qu'il réclame. Il indique avec profondeur les raisons sur lesquelles elles se fondent : dans un tout petit État qui ne forme guère qu'une grande famille et où tout le monde pense à peu près de même, le gouvernement pourrait, sans trop faire souffrir personne, assumer le soin de penser pour tous ; mais dans une grande nation, et dans une grande nation moderne, il en va tout autrement. Depuis que le christianisme a déposé dans les âmes l'idée de la séparation des domaines de la loi civile et de la loi religieuse, depuis que les sciences et les doctrines philosophiques se sont multipliées à l'infini, l'unité des âmes ne peut plus être que dans l'égal patriotisme de toutes les opinions également respectées par la patrie.

Un autre mérite, peu commun chez les hommes aussi radicalement libéraux que M. F. consiste à éviter le tort où donnèrent les libéraux de l'Empire, acharnés, comme il arrive trop souvent chez nous depuis 150 ans, à saper les vérités dont on abusait contre eux. Il estime que le gouvernement, pour tout ce qui tient au maintien de

l'ordre et à la défense extérieure, n'est jamais trop armé; s'il va un instant trop loin en assurant que la loi a bien le droit de punir l'émeute mais non l'excitation à l'émeute, il stipule expressément que la liberté d'écrire trouve toujours une limite dans les nécessités d'ordre militaire. Il ne veut pas, et avec raison, que tous les fonctionnaires soient indistinctement soumis aux mêmes obligations que les agents politiques, mais il reconnaît que tous sont tenus à respecter les lois fondamentales de la nation et la personne de ses chefs.

Enfin, ce que d'autres appellent le tort d'un parti, il l'appelle courageusement le tort de tous les partis dans la France contemporaine : « Ils réclament, ils veulent et ils font un gouvernement faible contre l'étranger et fort à l'intérieur. Ils désarment du côté de l'étranger, mais ils arment contre une partie de la patrie, ce qui est armer contre la patrie. » (p. 293-294). Ce fond d'intolérance que chaque parti dissimule dans l'opposition et arbore au pouvoir, il dit en terminant qu'il n'espère guère nous en corriger ; mais il promet d'y travailler, et tous les partis qui n'ont point passé un pacte avec la Fortune devraient souhaiter qu'il y réussît.

Charles Dejob.

II

M. Faguet est comme ces causeurs qui, plus ils causent, plus ils sont brillants et parfois éblouissants. L'éminent académicien produit article sur article, volume sur volume. Jamais il n'a eu plus de verve que dans ce dernier. Il excelle à rajeunir un sujet par la vivacité de la forme et la netteté d'arêtes de l'argumentation. Je n'irai pas jusqu'à dire que celle-ci soit toujours chez lui aussi solide qu'elle est scintillante. Ici elle séduit tout d'abord par la simplicité du point de départ. Il s'agit d'établir sur un fondement solide les droits de l'état et de poser sous forme de droits de l'individu tout ce qui ne rentre pas dans les fonctions de l'État logiquement déterminées et circonscrites. Pour le commun des mortels, cette délimitation des droits de l'État et de ceux des citoyens ne va pas sans quelque embarras, ni sans quelque tâtonnement. M. Faguet rappelle à ce propos, non sans malice et en entrant dans le détail, combien à cause de leur point de départ métaphysique, les *Déclarations des Droits de l'homme et du citoyen* renferment de contradictions et de lacunes, ce qui ne l'empêche pas de constater aussi combien, sous les principes abstraits, il y a, dans les *Déclarations*, de revendications objectives répondant à des droits historiquement violés ; et de les proclamer, « dans leurs lignes générales, le charte même du libéralisme. » Seulement M. F. ne veut pas et il a raison, de l'homme « libre en naissant. » L'homme est un être sociable qui n'a de droits que ceux qui sont compatibles avec l'existence d'une société. Comment reconnaître et déterminer ces droits ? M. F. pré-

tend le faire à l'aide d'un simple postulat : L'État a, dit-il, une et n'a qu'une mission : assurer la police à l'intérieur, et à l'extérieur la sécurité du groupe qui s'est constitué autour de lui sous forme de nation précisément pour obtenir ce double résultat. Tout ce qui ne rentre pas dans ce double rôle de l'État est usurpé par lui et doit être rendu à l'initiative libre des citoyens. Voilà un criterium simple et qui, sauf sur des points de détail, permettra une discrimination facile entre ce que l'État peut faire légitimement et ce qu'il prétend illégitimement pouvoir et devoir faire. Avec quelle ingéniosité subtile M. F. tire toutes les conséquences de son postulat, en passant dans une revue successive toutes les attributions actuelles de l'Etat ou réclamées pour l'État, je n'ai pas besoin d'y insister; mais je ne puis dissimuler l'inquiétude croissante avec laquelle je l'ai suivi à travers les conclusions qu'il prétend déduire de l'application de son criterium. J'ai senti de plus en plus, à la lecture et à la réflexion, combien ce criterium renfermait d'indéterminé et soulevait d'incertitudes. Il m'a suffi d'ailleurs, pour me le prouver à moi-même, de relever quelques-unes des affirmations de l'auteur sur certains devoirs de l'État qu'il pose, sans même les discuter, comme des obligations toutes naturelles et évidentes des pouvoirs publics : celle-ci par exemple à propos de la liberté d'enseignement : « L'État n'a rien à voir dans les choses d'enseignement. Il a seulement à savoir si un collège pratique les choses de l'hygiène... et n'est pas un refuge d'immoralité. » Ou celle-ci, au sujet de la toilette des femmes : « L'État ne peut empêcher les femmes de porter des toilettes de mauvais goût, *pourvu que la pudeur soit sauve.* » Je suis loin de contester que l'État n'ait un devoir de contrôle sur ces chapitres; mais comment le faire rentrer plus que d'autres dans le fameux criterium : faire la police à l'intérieur et la sécurité à l'extérieur ?

On ne le peut qu'en étendant beaucoup les termes mêmes de la définition du mot police : et si on le fait sur ce point, pourquoi ne le ferait-on pas sur d'autres ? Et n'est-ce pas au fond ce qu'ont fait et ce que font tous ceux qui ont voulu ou veulent accroître les attributions de l'État ? N'est-ce pas parce que pour eux la police de l'État ou la défense de l'État comportent pour les citoyens toutes sortes de restrictions ou d'obligations qui leur paraissent indispensables à ce double objet ou à l'un ou l'autre de ces deux objets ? Qu'était-ce que la République de Platon, et qu'était-ce que Sparte, sinon des cités organisées spécialement au point de vue guerrier : et si vous voulez dire que le but de la cité doit être de se défendre et non d'attaquer, comment prouverez-vous que la vraie façon de se défendre n'est pas souvent d'attaquer quand il en est temps encore et en prenant les devants? Et pour constituer à son maximum la force défensive d'un État, jusqu'où ne pourrait-on aller en fait de restriction des libertés individuelles, à commencer par celle des mariages et de la libre pro-

création des futurs défenseurs de la cité ? Ne faudra-t-il pas encourager le patriotisme, et décourager le cosmopolitisme, et par là ne va-t-on pas avoir prise sur la totalité de l'éducation, sur la presse, sur l'association ? Laisserez-vous se répandre l'anarchisme ou le tolstoïsme qui désarmeront d'avance vos soldats? Et alors où est la liberté d'association ?

Je ne pose ces questions que pour indiquer combien il est malaisé de partir d'un principe absolu pour délimiter les fonctions de l'État : Sur l'esprit général et les tendances libérales de son livre, je suis le plus souvent d'accord avec M. Faguet tout en différant d'avec lui sur plusieurs points importants d'application. Je me sens plus que lui obligé de tenir compte de l'histoire des mœurs, des faits acquis, du loyalisme ou du caractère anti-constitutionnel des partis. Je crois qu'il sera toujours imprudent, et d'ailleurs impossible dans la pratique, de résoudre à priori les questions politiques et sociales : l'important c'est l'orientation principale à choisir et à suivre. Celle que conseille avec une chaleur communicative l'auteur de *Libéralisme* à ses contemporains est d'autant plus recommandable qu'elle n'est pas généralement le plus en faveur auprès des jeunes générations. Il gâte seulement sa thèse en la présentant sous une forme trop paradoxale : « L'État est un mal nécessaire, respectable, à qui nous devons de la reconnaissance; il n'est pas un bien en soi. Il est un mal comme une cuirasse ou une épée... » A ce titre toute institution sociale serait un mal. En réalité elle ne le devient qu'en outrepassant ses fonctions. Ce n'est pas l'État cuirasse ou épée qui est un mal : C'est l'État touche-à-tout. Il ne faut pas compromettre le libéralisme par une critique exagérée de la notion de l'État. « Le gouvernement, disait Benjamin Constant, en dehors de sa sphère ne doit avoir aucun pouvoir : dans sa sphère il ne saurait en avoir trop. » Reste à déterminer cette sphère. M. Faguet a voulu mesurer d'un coup de compas le rayon qu'il convenait de lui donner. Il y faudrait, je crois, moins de simplisme et accorder plus de latitude à l'expérience des choses, cette règle suprême des organisations politiques et sociales.

Eugène d'EICHTHAL.

— La philologie romane et les lettres françaises ont fait une perte cruelle, irréparable en la personne de GASTON PARIS, et d'autres que nous ont déjà déploré la fin prématurée de l'éminent académicien, qui fut un des tout premiers de sa génération, un de ceux qui représentaient et personnifiaient la France intellectuelle avec le plus d'éclat aux yeux de l'étranger, un homme rare et véritablement supérieur qui joignait à l'érudition la plus sûre, au plus vaste savoir, à la critique la plus perçante tant de bonté, de douceur et de générosité. Mais nous ne pouvons oublier qu'il fut un des principaux collaborateurs de la *Revue critique* et l'un de ses fondateurs. Il avait créé la *Revue* en 1866 pour faire progresser la science,

pour juger les auteurs et les livres, comme il disait, sans acception d'origine et de nationalité au seul point de vue de la vérité et de l'utilité scientifiques. La *Revue* s'est toujours inspirée des idées de Gaston Paris ; elle est restée fidèle au programme qu'il avait tracé, et, bien qu'il ne fût plus son directeur en titre, il la suivait d'un œil attentif, l'encourageait de ses conseils et de ses précieux éloges. Le souvenir de Paris restera cher à tous ceux qui collaborent à notre recueil, et plus d'un se souvient de ces vendredis où, lorsqu'il dirigeait la *Revue*, il déployait à propos des ouvrages déposés sur la table ou des articles qui lui étaient soumis, toute la richesse de sa mémoire, tout le charme original d'un esprit presque universel. Paris n'était pas seulement le maître des romanistes ; il avait la culture générale la plus étendue. Et avec cela, quelle tendresse d'âme, quelle noblesse de cœur ! Nous le voyons encore, en avril 1878, lisant une note sur Camille de la Berge et à la fin de sa lecture pleurant à chaudes larmes son ami perdu. On lui appliquera les derniers mots de cette notice : Il n'y a aucun de ceux qui aiment notre pays et la science qui n'ait éprouvé une émotion douloureuse à la nouvelle de la mort de Gaston Paris. — A. C.

— M. Kalbfleisch continue à étudier les papyrus qui contiennent des textes relatifs à la médecine grecque. Il s'agit actuellement des trois fragments, l'un au British Museum, les deux autres au musée de Berlin (*Ad Scholas* etc., Université de Rostock, semestre d'été 1902 ; insunt *Papyri græcæ Musei Britannici et Musei Berolinensis*. Rostock, Warkentien ; 14 p. in-4° à deux colonnes). Dans le premier sont exposées quatre façons de remédier aux luxations de la mâchoire, présentant de grandes analogies avec les préceptes d'Héliodore dans Oribase. Le texte du second, beaucoup plus court, traite de différents procédés pour faciliter les évacuations. Le troisième, dont le recto porte des fragments de lettres d'Hippocrate, est provisoirement laissé de côté par M. K. ; mais le verso contient un fragment métrologique que M. Hultsch a analysé avec la compétence et la sûreté qu'on lui connaît (*Die Masse und Gewichte des Berliner Papyrus 7094*). — My.

— Nous avons reçu le 33e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg, Saglio et Pottier : MED-MET ; VI (tome III, 2e partie), pp. 1685-1844, in-4° ; Paris, Hachette, 1902. Il contient les articles suivants : *Medicus* (fin ; Sal. Reinach) ; *Medimnus*, *Melissai*, *Meritai*, *Meseggyema*, *Mesidios archon* (Ch. Lécrivain) ; *Meditrinalia*, *Mens*, (J.-A. Hild) ; *Meilichios* (P. Foucart) ; *Mel*, *Melina*, *Mellarius*, *Membrana* (G. Lafaye) ; *Melampodeia*, *Mesostrophoniai* (F. Dürrbach) ; *Meleager*, *Merenda*, *Mergae*, *Meta* (E. Saglio) ; *Meliastai*, *Menelas*, (G. Fougères) ; *Melicertes* (J. Toutain) ; *Mendicatio* (A. Baudrillart) ; *Meniskos* (H. Lechat) ; *Mensa* (De Ridder) ; *Mensor*, *Mercator*, *Mercatura* (Cagnat) ; *Mensura* (P. Tannery) ; *Mercator*, *Mercatura* (Huvelin) ; *Mercatura* (Besnier) ; *Mercennarii* (A. Martin) ; *Mercurius* (A. Legrand) ; *Meretrices* (O. Navarre) ; *Metageitnia* (Gaspar) ; *Metalla* (E. Ardaillon).

— M. W. Uhl, professeur à l'Université de Königsberg, entreprend la publication, sous le nom de *Teutonia*, d'une collection de travaux relatifs à la philologie germanique. Plusieurs œuvres d'un haut intérêt et se rapportant à diverses branches de la science germanique sont annoncées. Le premier fascicule de la collection a paru sous le titre : *Das Spiel von den sieben Farben* von Dr Walther Gloth (Königsberg, Gräfe und Unzer, 1902, 2 mk.). M. Gloth a étudié le *Jeu des sept couleurs*, publié par A. von Keller (*Fastnachtspiele aus dem 15. Jht.*) et une version plus récente, imprimée par Zingerle (*Sterzinger Spiele*) et il a cherché à déterminer l'origine, la patrie et l'auteur de chacun de ces deux Jeux de carnaval.

M. G. a joint à cette étude, plus spécialement philologique, d'intéressantes recherches sur le langage des couleurs au moyen âge. Malgré de très nombreuses lectures M. G. n'est pas parvenu, il le reconnaît avec une aimable et louable sincérité, à épuiser son sujet. Il se propose d'y revenir lorsqu'il sera plus abondamment documenté. Il faut le féliciter des résultats déjà acquis et souhaiter qu'il mette le plus tôt possible à exécution son projet en nous donnant un ouvrage qui sera une fort utile contribution à l'histoire de la civilisation au moyen âge. — F. PIQUET.

— Le dernier en date des poèmes chevaleresques du moyen âge, *Teuerdank*, composé par l'empereur Maximilien I[er] avec la collaboration de ses secrétaires, est une œuvre intéressante par ses tendances et par ce qu'elle nous révèle du caractère de son principal auteur ; mais c'est aussi une œuvre dont l'intelligence n'est pas toujours facile. M. Otto BÜRGER, après d'autres savants, s'est proposé de l'éclaircir (*Beiträge zur Kenntnis des Teuerdank*. Strasbourg. Trübner, 1902. In-8°, 175 pp., 4 m. 50). Il a étudié les autres ouvrages de Maximilien, les chroniques du temps, les travaux de ses devanciers et a tiré parti des renseignements obtenus pour élucider les allégories qui se rencontrent dans *Teuerdank*, pour y montrer le reflet des croyances astrologiques et des idées mystiques de l'impérial co-auteur, et pour déterminer la part exacte de ce dernier dans l'invention et la rédaction du poème. Les aventures racontées dans *Teuerdank* ont été également l'objet de l'attention de M. B. qui s'est efforcé d'en découvrir l'origine et le sens (le commentaire de l'épisode de chasse que l'on a souvent identifié avec la célèbre légende de la *Martinswand* est à signaler). Servi par une érudition solide et une méthode sûre, M. B. a atteint le but qu'il s'est proposé : ajouter aux résultats acquis par ses prédécesseurs. — F. PIQUET.

— MM. Et. Bauer, professeur à l'Université de Bâle, et L. M. Hartmann, à Vienne, qui, jusqu'à ces deux dernières années, faisaient partie de la direction de la *Zeitschrift für Social-und Wirtschaftsgeschichte*, viennent de s'adjoindre M. G. von Below, professeur à l'Université de Tubingue, pour la publication d'une nouvelle revue qui portera le titre de *Vierteljahrschrift für Social-und Wirtschaftsgeschichte*. Elle négligera toutes les recherches économiques d'un caractère purement dogmatique pour s'occuper de l'histoire des idées et des faits jusqu'en 1848 environ ; elle insérera aussi des documents. D'autre part, elle contiendra des rapports généraux sur l'ensemble des publications d'histoire économique parues dans les différents pays et des comptes rendus critiques spéciaux sur certains ouvrages. Les articles en allemand, français, anglais et italien seront insérés dans la langue originale ; les autres seront traduits. M. Hartmann est spécialement chargé de la rédaction, avec M. le D[r] K. Kaser, à Vienne. La Revue a comme correspondants : M. G. Espinas à Paris, M. Ludwig à Strasbourg, M. Pirenne à Gand, M. Salvioli à Palerme et M. Vinogradov à Londres. Elle paraîtra tous les trois mois à partir du 1[er] avril 1903, par fascicules de 10 feuilles in-8° (Leipzig, Hirschfeld).

— M. Ernest PRAROND, le laborieux historien d'Abbeville, vient de publier un nouvel ouvrage : ce sont des extraits relatifs à Abbeville tirés de l'*Historia Picardiae*, rédigée par Nicolas Rumet et de la *Chronique du pays et comté de Ponthieu*, écrite par François Rumet, fils aîné de Nicolas (Paris, A Picard et fils, 1902, in-4° de LXXIV-89 pages). Les Rumet d'une famille originaire d'Artois, fixée à Abbeville après 1554, ont donné plusieurs maïeurs à leur cité d'adoption : Nicolas occupa les fonctions municipales en 1560-1561 et en 1562-1563 ; il vécut jusqu'au moins le 17 décembre 1593 ; François, né en 1554, fut maïeur en 1589-1590 et en 1599-1600.

L'histoire de leur mairie a été amplement racontée par M. E. Prarond, qui en fait un véritable chapitre des Annales Abbevilloises. L'*Historia Picardiae*, que Nicolas Rumet commença à écrire en 1562, est trop souvent dénuée de critique; elle ne devient intéressante vraiment qu'au XVIe siècle : les extraits qui sont ici donnés s'arrêtent après l'année 1593. Les quelques pages détachées de la *Chronique* de François Rumet ne vont que jusqu'en 1574 : elles ne sont ici transcrites que pour servir d'annotation ou de complément à l'œuvre précédente. — L.-H. LABANDE.

— M. Charles-André KEHR a rédigé toute une diplomatique des rois normands de Sicile, de Roger II à Guillaume II (1130-1194) dans sa volumineuse et savante étude, *Die Urkunden der normannisch-sicilischen Koenige, eine diplomatische Untersuchung* (Innsbruck, Wagner, 1902, XIV, 512 pp. 8°; prix : 25 fr.), en y joignant encore l'étude des chartes de l'impératrice Constance, fille de Roger et femme de Henri VI. Pour composer son ouvrage, il a dépouillé patiemment, et en profitant de circonstances particulièrement favorables, une longue série d'archives et d'autres dépôts publics peu fréquentés de l'Italie méridionale et de la Sicile, et y a réuni des matériaux relativement nombreux, environ quatre cents chartes royales, dont un tiers à peine existent encore, il est vrai, dans l'original. M. K. en a donné lui-même cinquante-cinq, entièrement inédites, dans l'un des appendices. On trouvera dans son volume, exposés systématiquement, tous les renseignements désirables sur la chancellerie royale de Sicile, sur ses titulaires et ses employés, sur tout ce qui se rapporte, en un mot, à l'étude extérieure et intrinsèque des documents émanés d'elle. Un dernier chapitre, non le moins intéressant, porte sur les nombreuses falsifications de diplômes, relevées dans le cours du voyage paléographique de l'auteur; M. K. n'a pas relevé moins de 91 diplômes absolument faux ou du moins contaminés par des *juristes* ou des *historiens* peu scrupuleux; c'est près d'un cinquième du nombre total. — N.

— M. N. JORGA, professeur à l'Université de Bucarest, nous envoie une nouvelle série — c'est la troisième — de ses *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au* XVe *siècle* (Paris, Leroux, 1902, 394 p. 8°; prix : 12 fr. 50 c.) qu'il publie, depuis des années dans la *Revue de l'Orient latin;* les extraits qu'elle renferme ont paru d'abord dans les volumes VI-VIII de ce périodique. Ce sont principalement des pièces groupées sous la rubrique *Documents politiques*, et qui se rapportent chronologiquement aux années 1436 à 1452; mais elle ne s'occupent pas seulement de questions politiques, ni de la Croisade proprement dite, et nous introduisent dans tout le mouvement politique, financier, militaire et commercial du bassin méditerranéen, et jusqu'aux bords de la Mer Noire vers le milieu du XVe siècle. Ces documents donnés en régestes ou en extraits, correspondances officielles et particulières, instructions d'ambassadeurs, procès-verbaux des Conseils, empruntés principalement aux archives de Venise et de Gênes, offrent à l'historien comme à l'économiste de nombreux renseignements, fort intéressants parfois et bien annotés, réunis au prix d'un rude labeur. On regrettera seulement que ces matériaux se présentent à nous un peu trop pêle-mêle, et que le savant professeur n'ait pas préféré grouper séparément les documents relatifs aux véritables affaires d'État et ceux qui ne concernaient qu'un obscur traitant ou un officier subalterne de Famagouste ou de Caffa. Une rubrique spéciale est consacrée aux *traités apocryphes*, aux *lamentations* et autres produits littéraires de l'époque, en tant qu'ils se rattachent de près ou de loin au sujet. — N.

— M. MORANVILLÉ vient d'éditer pour la première fois d'après la copie de Duchesne, un texte bien intéressant pour l'histoire des luttes nationales au

xv^e siècle et spécialement pour l'histoire de Jeanne Darc, la *Chronique de Perceval de Cagny* (Paris, Renouard, 1902, XVIII, 288 p. 8°; prix : 9 fr.). Signalée par Quicherat dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, dès 1845, elle devait être publiée, vers 1866 déjà, par MM. G. Servois et Vallet de Viriville, pour la Société de l'histoire de France. C'est aujourd'hui seulement que ce vœu, formulé depuis si longtemps, est enfin réalisé et que le récit du vieux et fidèle serviteur des ducs d'Alençon est enfin mis au jour. « Robert de Cagny, dit Perceval », originaire du Beauvaisis, fut attaché à la maison d'Alençon de 1390 à 1436, comme page d'écurie, d'abord, comme écuyer ensuite et finalement comme maître d'hôtel, et s'il devint auteur sur le tard, c'est surtout pour payer à ses maîtres un tribut sincère d'attachement et de respect. Son œuvre comprend deux parties, une notice généalogique sur les comtes et ducs d'Alençon depuis Saint-Louis jusqu'en 1436, puis la *Chronique* proprement dite. Elle débute en 1239 et se continue pendant deux siècles ; mais c'est seulement à partir de 1393 qu'elle peut passer pour un travail personnel de l'auteur; ce qui précède est copié, de droite et de gauche, comme dans toutes les compilations analogues du moyen âge. Perceval a dicté son récit à un secrétaire ; l'a-t-il dicté tout d'un trait ou bien s'y est-il remis des périodes de sa vie différentes, c'est une question que M. Moranvillé n'a pas osé trancher catégoriquement, mais il penche à croire que la narration ne fut pas entreprise avant 1421, et qu'elle fut terminée avant 1437. Ce n'est pas d'ailleurs une *Chronique des ducs d'Alençon*, comme l'appelait encore M. de Beaucourt, c'est une *Chronique générale* du temps ; mais, à vrai dire, pour la postérité, l'intérêt de son rérit se concentre presque tout entier sur ce qu'il nous raconte concernant la Pucelle, et sur le témoignage accablant qu'on en peut tirer contre Charles VII et « son petit vouloir pour conquérir son royaume ». On sera frappé d'autre part, en notre siècle d'épanchement sentimental et bavard, de la façon sèche et laconique dont le bon maître d'hôtel raconte le procès et le supplice (pp. 179-180) de l'héroïne qu'il admire pourtant. — Au dernier moment, l'éditeur a pu profiter encore de quelques documents découverts par M. Noël Valois dans les registres du Parlement de Paris, pour enrichir sa notice biographique sur le chroniqueur. — N.

— M. Paul Pélicier vient de publier pour la Société de l'histoire de France le tome troisième des *Lettres du roi Charles VIII* (Paris, Renouard, 1902, 438 p. 8°; prix : 9 fr.), qui embrasse la période s'étendant du 3 janvier 1490 au 12 décembre 1493. Ces lettres forment un ensemble de 241 pièces, d'intérêt d'ailleurs fort inégal ; on y trouve des correspondances avec le Parlement de Paris, des lettres de grâce ou octrois de bénéfices, des lettres de créance, des missives aux bourgeois des bonnes villes sur des sujets variés, mais surtout relativement à des demandes d'argent. Peu de correspondances vraiment politiques, échangées soit avec le duc de Milan, soit avec le roi des Romains, Maximilien d'Autriche ou bien encore les cantons suisses et Laurent de Médicis, etc. Si la Société n'avait pas tenu à réunir le dossier complet des lettres du fils de Louis XI, comme elle avait réuni celui du père lui-même, elle aurait pu vraiment supprimer bon nombre des numéros insérés au présent volume, car on n'y apprend pas grand chose, ni surtout rien de bien nouveau sur le règne de Charles VIII. Le savant éditeur a joint aux lettres proprement dites un appendice contenant 26 pièces justificatives, relatives aux années 1488-1493. — N.

— M. John Viénot, professeur d'histoire ecclésiastique à la faculté de théologie protestante de Paris, vient de faire paraître à la librairie Fischbacher, la leçon d'ouverture faite le 3 novembre dernier, sur *Un apologiste de la Saint-Barthé-*

lemy, dans laquelle il a restitué la physionomie curieuse mais bien peu sympathique d'un Toulousain, Pierre Charpentier, qui fut quelque temps professeur de droit à l'Académie de Genève, puis, renvoyé en 1570, à la suite d'une affaire de mœurs, alla se mettre à la solde de M. de Champagney, frère cadet du cardinal de Granvelle à Besançon. Tout en continuant à se donner comme fervent protestant, il lui servit d'espion, tant en Suisse qu'en France et aux Pays-Bas, en même temps qu'il rendait des services analogues à la reine Catherine et à Mandelot le gouverneur de Lyon. Il mourut assez tard, professeur à l'Université de Pont-à-Mousson ; il reste connu comme auteur d'une audacieuse apologie des massacres de 1572, adressée à son ancien collègue, François Portus, professeur de grec à Genève, apologie que de graves historiens (comme M. Wuttke dans son livre assez récent *Zur Vorgeschichte der Bartholomaeusnacht*) citent encore comme une voix huguenote. L'étude de M. Viénot est donc une très utile et très intéressante contribution à l'histoire politique et religieuse du temps. — R.

— Sous la direction de M. le professeur K. Lamprecht, M. F. A. Perthes, l'éditeur bien connu de Gotha, entreprend la publication d'une série d'études rédigées principalement par les élèves du Séminaire historique de l'Université de Leipzig, sous le titre de *Geschichtliche Untersuchungen*, dont les cahiers séparés seront réunis plus tard en volumes. Nous venons d'en recevoir les deux premières livraisons. L'une renferme une étude de M. Paul Ruhlmann, sur l'état de l'opinion publique dans le royaume de Saxe pendant les années qui s'écoulèrent entre la catastrophe d'Iéna et celle de Moscou (*Die œffentliche Meinung in Sachsen in den Jahren 1806 bis 1812*, 121 p. 8o ; prix : 3 fr.) qui donne des renseignements curieux sur la fluctuation des sympathies françaises et des sympathies prussiennes à ce moment, sur l'exploitation de l'Allemagne alliée par Napoléon ; on y trouvera surtout quelques indications intéressantes sur le régime de censure à outrance auquel fut soumise la presse saxonne durant l'ère impériale. — Le second mémoire, de M. Victor Werner, traite de la charge et des fonctions des juges héréditaires institués chez les agglomérations d'immigrés saxons de la Transylvanie, au moyen âge. On n'est nullement d'accord sur l'origine de ces *comites* ou *Erbgrafen* qui paraissent dans certaines régions depuis le treizième siècle ; les uns y ont vu les élus des populations, les autres des fonctionnaires désignés par le roi, d'autres encore des usurpateurs qui auraient rendu héréditaires par dol ou violence des fonctions temporaires; octroyées par le monarque ou ayant reçu la confirmation royale. (*Ursprung und Wesen des Erbegrafentums bei den Siebenbürger Sachsen*, 66 p. 8o ; prix : 1 fr. 85 c.) M. V. est d'avis qu'ils sont en effet d'émanation royale ; ils ont acquis, du moins en partie, une situation territoriale importante, se sont mélangés plus tard à la noblesse magyare, mais ne semblent pas avoir violenté pourtant l'autonomie des paroisses allemandes administrées ou gouvernées par eux. — R.

— C'est une collection analogue que la même librairie F. A. Perthes, de Gotha, lance également, presqu'au même moment, sous la direction de M. Armin Tille directeur du périodique mensuel *Deutsche Geschichtsblaetter*. Sous le titre général de *Geschichtliche Studien*, M. T. se propose de mettre au jour, par fascicules isolés, une série de monographies sur des points d'histoire moderne, qui seront réunies peu à peu en volumes et semblent être, elles aussi, des dissertations doctorales ou des travaux de séminaire de jeunes débutants. Des trois premières livraisons du tome I, parues jusqu'ici, la plus volumineuse renferme l'étude de M. Jean Ziekursch sur l'élection de l'archiduc Charles (Charles III d'Espagne) comme chef du Saint-

Empire, en 1711. (*Die Kaiserwahl Karl's VI*, XIII, 187 p. 8° p. 4 fr. 50 c.), où le chapitre deuxième surtout (*Intrigues françaises contre Charles VI*) pourra présenter de l'intérêt pour nos lecteurs, encore qu'on n'y apprenne rien de très nouveau.— La deuxième étude, dûe à M. Siegfried Tschiersky, s'occupe de la situation économique de la Silésie, encore autrichienne, durant la première moitié du xviii[e] siècle et particulièrement de l'activité du *Collège de Commerce*, créé par Charles VI en 1716, (*Die Wirtschaftspolitik des Schlesischen Commerzcollegs, 1716-1740*, VIII, 132 p. 8°; prix : 3 fr.) et qui troubla plus qu'il ne favorisa l'industrie spéciale de la province, l'industrie textile, influencé qu'il était par les théories à la mode du mercantilisme, qui s'appliquaient fort mal aux besoins particuliers et surtout à la situation géographique de la Silésie. — Dans le troisième fascicule, un jeune Bulgare, M. Mathieu Vassileff, expose un sujet tout à fait actuel, les rapports de la France et de la Russie sous Pierre-le-Grand (*Russisch-franzoesische Politik, 1689-1717*, VIII, 108 p. 8°; prix : 3 fr.) d'après les documents imprimés récemment en Russie, le volume des *Instructions des ambassadeurs* publié par M. Rambaud, etc. L'auteur s'applique à démontrer — et la tâche n'était pas difficile — combien peu sérieux fut, à ce moment, le désir des Bourbons de s'allier plus intimement aux Romanow; chose bien naturelle puisqu'au début du xviii[e] siècle encore, il s'agissait avant tout de défendre la *barrière de l'Est*, la Suède et la Pologne, nos vieilles alliées, contre l'invasion moscovite. On comprend fort bien l'hésitation de nos diplomates corrects et routiniers vis à vis d'un barbare de génie, sans avoir besoin d'accentuer, comme le fait l'auteur, leur « *mala fides* » particulière (p. 84, 108); il n'y avait point alors d'intérêts communs qui pussent déterminer une nouvelle orientation de la politique française. — R.

— Les amateurs de discussions psychologiques liront avec intérêt l'étude de M. Hans Glagau, *privat-docent* à Marbourg sur les autobiographies modernes considérées comme sources historiques (*Die moderne Selbstbiographie als historische Quelle. Eine Untersuchung*. Marbourg, Elwert, 1903, 168 p. 18°). En analysant quelques-uns des spécimens les plus connus de ce genre, les *Confessions* de J.-J. Rousseau, l'*Antoine Reiser* de Charles Philippe Moritz, les *Aveux d'une belle âme* de Goethe et surtout les *Mémoires* de Mme Roland, l'auteur s'amuse à montrer à quelles déformations bien singulières de la vérité viennent aboutir des narrateurs qui l'affichent la prétention d'être absolument sincères et qui parfois s'imaginent l'être en réalité. Il essaie d'en découvrir les motifs psychologiques et d'indiquer en même temps comment la critique historique et littéraire doit se défendre contre les pièges, volontaires et involontaires, qui lui sont tendus par les auteurs de cette catégorie, auteurs dont le nombre augmente chaque jour, à mesure que l'art de l'analyse psychologique se raffine et que s'exaspère chez les politiciens, les artistes et les gens de plume la vanité du *Moi*. — R.

— M. Georges de Pascal offre au public un tirage à part de la première série de ses *Lettres sur l'histoire de France* insérées d'abord dans le *Réveil français* (Paris, H. Oudin, 1902, 167 p. 8°) ; c'est une œuvre de combat, ce n'est pas un travail scientifique ; on juge de l'esprit qui anime l'auteur en l'entendant parler des Israëlites et du « peuple juif passant à travers le monde, témoin impérissable de la justice divine, véritable Caïn parmi les peuples, portant au front la marque sanglante de son crime inexpiable » (p. 15), ou en le voyant célébrer « le magnifique élan national de la Sainte Ligue... qui a sauvé la foi catholique et forcé la couronne à s'incliner devant les autels de Charlemagne et de Saint-Louis (p. 23).

Pour l'auteur, le rôle de la France se résume à être « l'avant-garde de l'armée de Dieu, le bras de cette humanité régénérée dont la tête est à Rome... elle est le connétable de Jésus-Christ ». En faits de documents nouveaux, M. P. n'apporte à l'histoire qu'un « procès-verbal authentique très irréfragable » relatif à cinq jeunes enfants, guéris complètement des écrouelles par l'attouchemen t de Charles X (p. 71). — La parole du Saint-Père qui termine la préface (*ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia*) avait été dite, près de vingt siècles avant Léon XIII, par Cicéron, dans son traité *de Oratore*, II, 15.) — E.

— Le *Doktor Wespe* de Benedix, publié par la librairie L. Ehlermann (Dresde) dans sa collection « Französische Uebungsbibliothek » et annoté par M. Ernst Heim, mérite à certains égards le succès (quatre éditions !) qu'il a obtenu en Allemagne. De nombreuses notes de traduction facilitent la lecture du texte ; et un vocabulaire français-allemand termine le volume. Une courte introduction renseigne le lecteur sur la vie et les œuvres de Benedix. La partie faible de ce travail, ce sont les notes de traduction. On y trouve des non-sens comme : « je ne m'y mécompte jamais (page 2, note 12) et « de le faire de l' » (page 3 note 2) et « appliquer l'évocation de l'Esprit de la terre » (page 5 note 5) etc. Le français de M. Heim est ordinairement embarrassé, obscur (cf. page 8, note 9, page 15 note 18) etc... parfois incorrect : (cf. p. 125 tragédie par Lessing), inintelligible (p. 110 note 14 « d'après le droit de change de nos jours » etc...) — E. Henri Bloch.

— Madame Eugenia Levi, connue par d'intéressantes publications, nous donne aujourd'hui une utile anthologie de poésie italienne contemporaine : *Dai nostri poeti viventi* (Florence, Lumachi, 1903) Malheureusement elle s'abstient de toute appréciation, de toute annotation même ; pas un mot de biographie ; tout au plus, inscrit-elle dans un index alphabétique l'année de la naissance de chaque poète, le titre et la date des recueils où elle a puisé. Nous attendons d'elle tout autre chose que ce très élégant volume. — Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mars 1903.

M. Th. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, écrit que le Conseil municipal de cette ville vient de voter une somme de 30,000 drachmes pour la restauration du Trésor des Athéniens à Delphes.

M. Edouard Chavannes, élu membre ordinaire de l'Académie en remplacement de M. Alexandre Bertrand, décédé, est introduit en séance.

M. Georges Perrot, président, annonce avec une profonde émotion la mort de M. Gaston Paris, décédé la veille à Cannes. La séance est levée en signe de deuil.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 23 mars — 1903

Platonis opera, recognovit brevique adnotatione critica instruxit J. BURNET. T. II, Tetralogias III-IV continens. Oxford, Clarendon, s. d. (1901 à la fin de la préface) ; non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Platonis Res publica, recognovit brevique adnotatione critica instruxit J. BURNET. Oxford, Clarendon, s. d. (1902 à la fin de la préface) ; non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Le tome II des œuvres de Platon publiées par M. Burnet contient les tétralogies III et IV ; l'éditeur s'appuie sur les travaux de Schanz, sauf pour le *Parménide* et le *Philèbe*, que Schanz n'a pas publiés : pour l'un, l'édition de Waddell lui a servi de guide, et pour l'autre il a collationné le premier les leçons du Marcianus (T). Comme pour la première tétralogie, c'est en effet ce manuscrit et le Clarkeanus (B) qui doivent être considérés comme le fondement du texte. Il faudrait cependant savoir si ces deux sources appartiennent bien à une même recension. M. B. se sépare de Schanz, qui d'ailleurs n'attachait d'importance qu'au manuscrit B, le principal représentant de la première famille, en ce sens que, tout en admettant deux recensions différentes, il fait remonter l'ensemble des manuscrits à un seul archétype postérieur au VIe siècle, à l'exception du Vindobonensis 54 (W) et de ses congénères, qui représenteraient une tradition plus ancienne. Je regrette de ne pas avoir entre les mains le premier volume de M. B., dans lequel il expose les raisons de cette opinion ; tout au moins l'examen des variantes de B et de T données dans

l'appareil critique ne semble pas s'opposer à cette hypothèse. Pour l'établissement du texte, M. B. se pose la question suivante : dans quelle mesure doit-on, pour le texte de Platon, utiliser les citations et les commentaires des anciens, Proclus, Olympiodore, Stobée, etc.? Leur témoignage peut en effet être d'un grand intérêt, car ils représentent la tradition antique, et sont par conséquent susceptibles d'avoir conservé la vraie leçon. M. B. semble n'y accorder qu'une importance assez restreinte, alléguant les interpolations qu'ont éprouvées, précisément d'après les écrits platoniciens, les manuscrits de ces auteurs. Ce qui est certain, c'est que nous pouvons croire, en général, avoir la bonne leçon lorsque l'un ou l'autre des manuscrits B et T concorde avec ces citations, et M. B. a bien fait de ne pas les négliger dans les notes critiques.

La *République* forme le tome IV du Platon de M. Burnet. Le texte en est établi, naturellement, sur le Parisinus 1807 (A), auquel s'ajoutent deux autres sources, le Venetus 185 (D) et le Cæsenas (M); ces trois manuscrits représentent une même tradition, dérivant d'un même archétype. Une recension plus ancienne serait conservée dans le Vindobonensis 55 (F), dont les nombreuses fautes, d'une nature toute particulière, ne peuvent s'expliquer que par l'hypothèse d'un ancêtre écrit en onciales, et dont les variantes coïncident avec les témoignages anciens. On voit quelle en est l'importance, et combien les leçons de ce manuscrit, lorsqu'elles sont en concordance avec le texte de Stobée ou d'Eusèbe, méritent l'attention ; elles sont soigneusement notées dans l'appareil critique. On approuvera M. B. de n'avoir cité en note qu'un nombre restreint de corrections proposées par des critiques modernes ; le texte de Platon a été en effet sollicité souvent d'une façon téméraire, et il était superflu d'enregistrer des conjectures qui méritent un juste oubli. Il est d'ailleurs lui-même extrêmement prudent en cette matière : j'ai relevé seulement, dans la *République*, une quinzaine de corrections qui lui soient personnelles ; elles sont plus nombreuses dans l'autre volume. On notera *Philèbe* 46 *e* πυρίαις (ἀπορίαις) ; *Conv*. 180 *a* ἀλλ' ἅμα (ἀλλά Vulg., ἀλλ' ἄρα W) ; *Phædr*., 235 *d* ὑπέσχησαι (ὑποσχέσει), lieu déjà diversement corrigé ; *Alcib. II* 139 *a* ἔχεις σὺ γνώμην (συγγνώμην B, γνώμην T); *Resp*. 444 *b* τῷ δ' οὐ δουλεύειν (τῷ τοῦ, τοῦ δ' αὖ codd.). [1].

My.

1. Ces volumes ne sont pas paginés, comme tous ceux de la collection ; la pagination, il est vrai, n'est pas indispensable pour les textes grecs ; mais l'effet est désagréable au premier abord.

G. Schmid. **De Pandaro** venatore homerico et de capra ægagro. (Extrait du *Journal du Ministère de l'Instr. publ.* de Russie). St-Pétersbourg, C. Ricker; Leipzig, Fock, 1901; 36 p.

Les dissertations publiées par M. G. Schmid dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique* de Russie sont toujours intéressantes. Celle-ci touche, comme celles que nous avons déjà présentées aux lecteurs (*Revue*, 1898, II, p. 122), à une question d'histoire naturelle : M. Schmid cherche à identifier la chèvre sauvage, αἶξ ἄγριος, tuée par l'archer Pandaros au chant IV de l'Iliade, 105 sv. Selon lui, l'animal dont il s'agit est l'égagre (*Capra ægagrus, C. bezoartica*), qui habite le versant méridional du Caucase, le Taurus et les autres montagnes élevées de l'Asie Mineure jusqu'en Perse, le *pasang* des Persans, qui produit le bézoard. La longueur de ses cornes, environ 1 m. 20 (ἑκκαιδεκάδωρον Hom.), serait attestée par plusieurs chasseurs et naturalistes. Cette espèce se trouvait donc en Lycie, et Pandaros semble en effet, dans Homère, être considéré comme un compatriote de Sarpédon et de Glaucos. Mais ici, les commentateurs ne sont pas d'accord. Pandaros est fils de Lycaon, qui régnait à Zéléia, ville de la Troade sur les bords de l'Æsépos; il ne pouvait donc être à la fois originaire de la Lycie et de la Troade, et pour résoudre cette aporie on imagina une Lycie troyenne et un peuple de Lyciens, compagnons de Pandaros, appelés aussi Τρῶες dans l'Iliade; Pandaros lui-même traite ses soldats de Troyens. M. S. concilie tout en admettant que Pandaros, de Zéléia en Troade, avait passé en Lycie pour satisfaire ses goûts de chasseur, y avait poursuivi et tué des égagres, gibier difficile à atteindre et inconnu à la région troyenne, et était revenu dans son pays avec une réputation justifiée d'habile archer. Il n'aurait donc rien de commun avec les Lyciens, que son séjour dans leurs montagnes. M. S. discute ensuite plusieurs autres questions relatives à Pandaros, à son arc, à la longueur des cornes de l'animal tué; et ses conclusions sont très vraisemblables. Nous remarquerons cependant, à propos du personnage lui-même, que l'Ὁρκίων σύγχυσις n'appartient pas à l'Iliade primitive, et que les termes du raisonnement de M. Schmid peuvent facilement être renversés : Pandaros, fameux archer, protégé par Apollon λυκογενής, est un héros lycien effectivement (Λυκίηθεν, ἐν Λυκίῃ E 105, 173), dont le rédacteur de l'épisode a changé la patrie pour la transporter en Troade; et la chasse à l'égagre serait alors précisément une preuve de son origine lycienne. De pareilles confusions ne sont pas très rares dans l'Iliade, et sont un indice, entre autres, des additions et des remaniements apportés au poème.

My.

P. Pasella. **La poesia convivale dei Greci.** Livourne, Belforte, 1901; 61 p.

Il ne faut pas juger un livre par son poids : trente pages substantielles valent souvent mieux qu'un gros volume. Mais ce n'est pas le cas pour les trente pages de M. Pasella sur les chants de table chez les Grecs (les trente autres comprennent les textes). Elles sont bien superficielles ; non seulement l'auteur ne nous apporte rien de nouveau, mais encore il est peu au courant de la question. Il ne connaît pas l'ouvrage de Wilamowitz, *Aristoteles und Athen*, où il aurait pu lire avec fruit, dans le tome second, les pages relatives aux σκόλια, *die attische Skoliensammlung*, pas plus que l'explication proposée par Hiller dans le *Jahresbericht* de Bursian (1883) ; et s'il cite *Epigramm und Skolion*, il semble ignorer que Reitzenstein y a démontré l'existence d'un recueil de σκόλια, d'où sont tirés ceux de ces chants qui sont cités par Athénée au livre XV, et que connaissait probablement Aristote. Il ne parle pas davantage d'Aristote parmi les auteurs de σκόλια, et pourtant nous aurions aimé savoir son opinion sur le morceau que nous appelons *Hymne à la Vertu*, donné par Athénée comme un σκόλιον. Il eût fallu ne pas se contenter de relever les explications des scoliastes et des compilateurs relatives aux chants de table, mais rechercher aussi dans la littérature les passages où il en est question — c'était d'autant plus facile qu'ils ne sont pas nombreux — et étudier de près la scène des *Guêpes* d'Aristophane 1217 sv. Citer le scoliaste du *Gorgias* 451 *e* sans en donner le texte est insuffisant; il fallait au moins dire de quoi parle la scolie, et j'aurais voulu voir mentionnée dans les sources la scolie des *Grenouilles* 1302, où il est question des σκόλια de Mélitos. Il n'était pas enfin hors de propos d'examiner en quelques lignes si le σκόλιον était différent du παροίνιον, comme on pourrait le croire d'après Pollux IV, 53, tandis que Proclus dit au contraire que c'était la même chose. Quant aux textes p. 35-61, ils sont simplement transcrits avec l'indication de leur source [1]. M. Pasella n'ayant pas voulu faire œuvre d'éditeur ni de critique, je n'ai pas à en faire l'appréciation ; je remarque seulement que certaines attributions sont plus que douteuses, et qu'il manque les σκόλια attribués aux sept sages par Lobon d'Argos. My.

De sermone amatorio apud latinos elegiarum scriptores. Thesim proponebat Fac. Litt. in Univ. Par. René Pichon, scholae normalis olim alumnus. Paris, Hachette, 1902, IX-276 pp. in-8.

Cette thèse latine dépasse par ses dimensions et par l'intérêt qu'elle

---

1. Cette indication manque pour le n° 12, mis sous le nom de Callistrate (entre parenthèses, il est vrai). Ce n'est d'ailleurs qu'un distique érotique, comme on en trouve tant dans l'Anthologie, et qui n'a rien à faire avec les σκόλια.

présente la plupart de celles que reçoit journellement la Faculté des Lettres. Elle a pour objet l'étude du langage de la galanterie chez les élégiaques latins. Ce langage, comme la galanterie elle-même, est quelque chose de factice. Les Romains, dans la vie vulgaire, lorsqu'ils parlaient de la satisfaction matérielle des sens, employaient tout simplement les mots crus : c'est ce qui transparaît dans les hendécasyllabes phaléciens et dans les iambes de Catulle, dans les satires d'Horace, dans les épigrammes de Martial, dans les Priapées. A partir de l'introduction de la civilisation hellénique à Rome, il devint à la mode parmi les gens qui fréquentaient le demi-monde — lequel se recrutait dans les pays helléniques — d'adopter le langage qu'on y parlait, c'est-à-dire le grec. Martial X, 68, 5 fait honte à une matrone romaine de mœurs faciles d'employer dans ses moments d'expansion les mots κύριέ μου, μέλι μου, ψυχή μου. Il n'a pas tort, car, entre temps les élégiaques avaient fabriqué un langage qui permettait de tout dire en latin. Le propre de ce langage était d'exclure à la fois les mots crus et les mots grecs ; à ce dernier point de vue, les élégiaques accomplirent une tache fort analogue à celle de Lucrèce, par exemple ; Lucrèce avait créé une phraséologie latine pour traduire la philosophie d'Épicure ; les élégiaques composèrent une phraséologie, grâce à laquelle on pouvait exprimer en latin tout ce qui était sensuel et sentimental.

Avant d'étudier cette langue de convention, il fallait la définir ; c'est ce qu'a fait M. Pichon dans son 1er chap. p. 6 ; mais sa définition me paraît fort inexacte. Elle comprend, selon lui, des termes techniques, des termes employés avec un autre sens que dans la langue courante, des termes employés avec le même sens mais qui se signalent par leur fréquence. Or, les termes techniques ne pouvaient guère dans l'espèce être que les mots crus ; les élégiaques, soucieux de dire élégamment même les choses scabreuses, les ont proscrits. Leur phraséologie est formée en réalité des mots de la langue courante, mais pris dans une acception érotique. C'est ce dont on se convainc en parcourant à la fin de l'ouvrage les listes du Lexique ; on ne rencontre guère que des mots usuels et c'est l'interprétation seule qui nous apprend que nous avons affaire à une langue spéciale. L'invention proprement dite des élégiaques a donc été pauvre ; outre les éliminations indiquées plus haut, leur travail — presque entièrement métaphorique — a consisté à frapper les mots courants à la marque érotique. Ainsi *nox* c'est un rendez-vous avec une courtisane, *dare* c'est pour une femme galante accorder ses faveurs, *negare* c'est les refuser, *rogare* pour un amant c'est les demander. D'autre part M. P. me paraît exagérer beaucoup, lorsqu'il insiste sur l'imprécision de la langue des élégiaques ; il croit, par exemple, qu'ils emploient souvent d'une façon indifférente *diligere* et *amare ;* or, dans les cas qu'il cite, il est facile de voir que *diligere* a bien son sens particulier ; lorsqu'ils disent *uir*,

coniunx, etc., pour désigner l'amant, cela peut jeter quelque trouble dans notre esprit ; mais en réalité, c'est une extension de sens qui correspond au désir de présenter sous couleur honnête des choses qui ne le sont pas.

La question des sources du langage de la galanterie est une grosse question, que M. P. ne pouvait traiter sans développer son travail outre mesure et qu'il a eu tort d'effleurer. C'est une recherche qui mérite d'être traitée à part et qui tentera, je l'espère, d'autres candidats au doctorat, comme aussi celle de savoir comment les poètes héroïques ont exprimé les choses de l'amour et s'ils ont fait des emprunts aux élégiaques.

Le 2e chap. est le meilleur de la thèse. M. P. a déterminé avec finesse comment chacun des élégiaques a imprimé à sa langue un caractère propre par suite de la nature de son esprit et de son talent. Il aurait fallu montrer comment le fonds primitif constitué par Catulle s'est transmis aux élégiaques du siècle d'Auguste et est devenu un bien commun sur lequel tout le monde vit en l'appropriant par des modifications et des enrichissements à ses besoins.

Le sujet du 3e chap. était particulièrement intéressant. Il semble que la connaissance exacte de la langue de la galanterie chez les élégiaques doive être d'un grand secours pour la discussion des passages corrompus et la restitution du texte. M. Pichon n'est arrivé qu'à des résultats presque négatifs ; peut-être un commerce plus durable et plus approfondi avec les élégiaques[1] aurait-il amené des résultats plus fructueux. Il a résolu autant que faire se peut une question orthographique qui a son importance ; il a examiné tous les passages dans lesquels les élégiaques ont employé les mots *Amor*, *Cupido*, *Venus* en proposant, pour mettre un terme à la fantaisie des éditeurs, d'imprimer ces mots avec une majuscule lorsqu'ils représentent des dieux, avec une minuscule, lorsqu'ils sont pris au figuré; dans un certain nombre de cas il y a chez les auteurs une véritable indétermination dans la conception ; les deux sens ont été présents à l'esprit de l'écrivain et dominent à la fois le passage.

Le Lexique offre quelques imperfections [2] : la réunion dans le même article des mots de même famille a des avantages; mais il aurait fallu que chacun figurât à sa place alphabétique avec un renvoi ; on ne peut pas se douter que sous le mot *incitare* on trouvera *suscitare ;* il faut lire l'art. *tenere* pour savoir que les élégiaques ont

---

1. P. VIII, M. P. ne connaît pas l'édit. qu'Hiller a donnée de Tibulle en 1893 dans le *Corpus* de Postgate, où il apporte quelques modifications à son texte de 1885. P. 52 il reproduit l'opinion insoutenable de Lachmann que dans Tibulle les élég. IV, 3 et 5 auraient été écrites par Sulpicia et corrigées par Tibulle, 2, 4 et 6 écrites par Tibulle. Les élég. IV, 2-6 sont de la même main.

2. Il manque des mots *continere* p. 112, *pes* p. 232, etc.; à la p. 277 l'art. *tener* n'est pas à sa place.

employé *detinere*. Malgré tout c'est là un travail considérable et qui rendra des services.

A. CARTAULT.

Edm. BISHOP, **Liturgical Note in illustration of the Book of Cerne** (Reprinted from *The Prayer Book of Aedeluald the Bishop, commonly called the Book of Cerne*, edited by A. B. Kuypers; Cambridge university press, 1902), 51 pp. in-4.

Le livre de Cerne contient un euchologe privé d'un évêque appelé Aedeluald; cet euchologe remonte à la deuxième moitié du VIIIe siècle, et le ms. au IXe siècle. Cet euchologe est très intéressant parce qu'il nous montre dans quel état d'esprit se trouvaient un Willibrord, un Boniface, un Willibald. Nous avons là une des sources de leur piété et un des ressorts de leur action extérieure.

D'autre part, ces textes sont les monuments littéraires de la barbarie chrétienne, et ils sont presque les seuls. Il y a un haut intérêt humain à les scruter et à démêler les courants qui, à travers les liturgies et les livres de dévotion, se sont croisés dans le monde au lendemain des invasions. Si l'on écrit jamais une psychologie satisfaisante des nations nouvelles, c'est là qu'on en aura recueilli les matériaux les plus précieux et les témoignages les plus parlants. C'est ce qu'a très bien compris M. Bishop. Il considère les textes liturgiques non plus comme un fatras de sacristie, mais comme des œuvres humaines où, à un certain moment, l'humanité a pris une voix.

Le travail de M. B. est très minutieux. Il relève les expressions caractéristiques des textes, les suit dans leurs migrations et retrouve la marque propre à un peuple du VIe siècle dans un chant que nous entendons encore dans nos églises. L'une de ces petites dissertations précises, qui ressemblent à des études spéciales de syntaxe ou de lexicographie, est consacrée à la localisation des mots *requies*, *quies*, *refrigerium*, *pax* et *lux* pour désigner le repos qui suit la mort; *requies* et *quies* sont gallicans (mérowingiens) et wisigothiques; *refrigerium*, *lux* et *pax* sont romains (antiques). La présence de *requies* dans le sacramentaire dit léonien dénonce la domination gothique sur Rome au VIe siècle. La messe actuelle des défunts commence par la réunion, faite postérieurement et quand les rits divers se mélangent, d'un texte gothique : *Requiem aeternam dona eis Domine*, et d'un texte romain : *Et lux perpetua luceat eis*. Ailleurs, comme dans le *Confiteor*, M. B. reconnaît la marque irlandaise.

On peut contester tel ou tel résultat particulier. Mais la méthode employée, la méthode des statistiques lexicographiques et des comparaisons verbales, est excellente et ne peut donner des résultats moins féconds dans ce domaine que dans celui des recherches purement grammaticales. M. B. est doué d'un sentiment très délicat des

nuances, fait de goût littéraire et d'esprit historique. Aussi, quand il dresse une liste de textes, il sait ce qu'il fait et ce que ces textes veulent dire. On ne trouve pas non plus chez lui de ces lapsus ou de ces impropriétés que commettent trop souvent en matière religieuse et ecclésiastique les savants profanes. M. B. n'est pas du dehors et les choses dont il parle ne sont pas étrangères à sa vie. C'est un avantage que ne remplace rien, pas même le labeur le plus consciencieux.

En ce qui concerne le recueil d'Aedeluald, voici à peu près les conclusions que l'on peut déduire de l'étude de M. B. Les éléments en sont empruntés aux livres gallicans et mozarabes (wisigothiques). Ils ont passé en Irlande, où ils ont reçu l'empreinte très caractéristique du tempérament celtique. De là, ils ont émigré en Grande-Bretagne.

L'histoire littéraire des royaumes barbares est jusqu'ici incomplète d'un chapitre, peut-être le plus important. Des recherches comme celles de M. Bishop, permettront sans doute un jour de l'écrire.

Paul Lejay.

Auguste Coulon. **Lettres secrètes et curiales du Pape Jean XXII** (1316-1334) relatives à la France, fascicules 1, 2 et 3, in-4°, Paris, Fontemoing, 1900-1901.

Les trois fascicules des *Secrètes* de Jean XXII, publiées par M. Coulon, représentent, dans l'ordre chronologique des textes édités par l'École française de Rome, le début d'une nouvelle série. Les documents relatifs à la France ont été extraits des registres pontificaux qui contiennent les Lettres secrètes et curiales des Papes d'Avignon; ils formeront une collection qui doit égaler en importance les registres du xiii^e siècle. Les Secrètes représentent, en effet, principalement la correspondance politique et la correspondance privée du pape; les volumes qui les renferment sont presque complètement dégagés des documents administratifs et surtout des provisions de bénéfices qui encombrent les registres connus sous le nom de Lettres communes. Les Lettres curiales portent principalement sur l'administration intérieure de la Curie et sur le domaine temporel du Saint-Siège.

Les documents publiés par M. Coulon sont relatifs aux quatre premières années du pontificat de Jean XXII. Il y a, dans l'histoire de France, à cette époque, peu de points sur lesquels la publication de M. C. n'apporte quelques renseignements, et n'atteste tout au moins le fait même de l'intervention de Jean XXII. Rien que pour la première année du pontificat, 377 documents ont été publiés ou analysés. En première ligne, vient la correspondance très active de Jean XXII avec Philippe le Long. Le ton même des lettres du Pape sort très souvent du ton ordinaire des documents officiels. Çà et là,

par exemple dans une série de lettres écrites par le pape à l'occasion d'un accident où le roi avait failli laisser la vie, on sent percer une émotion sincère (n° 1188). Il faudrait, je crois, remonter à Charlemagne et au pape Hadrien, pour retrouver un exemple de relations aussi étroites et aussi affectueuses entre un pape et un roi de France. Si Philippe V fait au pape de nombreux cadeaux, parmi lesquels figure le gibier des chasses royales, s'il comble de faveurs les parents du pape, celui-ci n'est pas en reste. Il vient à l'aide du roi dans toutes les difficultés que rencontrait celui-ci pendant sa régence et au début de son règne. Sous la forme d'annates, de décimes et de prêts, il lui rend des services financiers considérables au sujet desquels il y aura lieu de compléter, grâce à la publication de M. C., les renseignements fournis par M. Lehugeur, dans son excellente histoire de Philippe le Long (nos 23, 27, 471, 515, 672). Il travaille de tous ses efforts à dissoudre les ligues féodales qui s'étaient formées contre le nouveau roi. Parmi les rebelles figurent en première ligne les Flamands qui sont frappés de censures ecclésiastiques pour refus d'obéissance à leur suzerain (voir, par exemple, les nos 186-211).

Les nombreux services rendus par Jean XXII à Philippe V n'ont cependant pas le caractère d'une complaisance servile. C'est dans les Secrètes que se trouve cette curieuse lettre que Raynaldi a fait connaître et dont M. C. n'a donné qu'un extrait, dans laquelle Jean XXII reproche au roi, par exemple, de parler à l'église, et lui recommande de porter des robes longues (n° 116). Il n'est pas moins intéressant de rapprocher ces remontrances des mesures prises par Philippe V pour en assurer le respect, comme en fait foi l'Ordonnance qu'il rendit sur la tenue de son hôtel. Mais ce n'est pas seulement dans ses appréciations sur la conduite privée du roi que le pape entendait garder sa pleine liberté. Une lettre du 27 juillet 1317 (n° 330) montre, par exemple, que la division de l'évêché de Toulouse eut lieu, quoi qu'en ait pensé M. Lehugeur (p. 204), sans entente préalable avec le roi. Au moment même où Jean XXII essaie de ramener à l'obéissance les Flamands révoltés, il refuse à Philippe V un nouveau subside destiné à la poursuite de la guerre contre les rebelles (n° 530). Il lui reproche d'abuser de son droit de juger les appels du duché de Guyenne, et de rendre ainsi très difficile au roi d'Angleterre le maintien de l'ordre dans cette province (nos 923, 978). Il l'invite à faire raison au roi de Majorque qui se plaignait des nombreux attentats commis contre ses droits par les officiers français dans la ville de Montpellier (nos 158, 976). Le roi s'étant plaint d'une trêve imposée par le pape à des vassaux de la couronne, celui-ci revendique pour les pontifes romains, sur le ton de Boniface VIII, le droit d'exercer à cet égard, dans toute la chrétienté, une magistrature pacifique (n° 704). En imposant ainsi des trêves aux comtes de Foix et d'Armagnac (nos 588-599), aux sires d'Albret et de Pins (nos 32-36), au sire

de Mercœur et à Hugues de Châlons (nos 583-587), au vicomte de Narbonne et à divers vassaux du roi de Majorque (nos 1139), Jean XXII intervient, à chaque instant, dans les affaires intérieures du royaume. Il correspond directement avec les grandes familles et avec plusieurs sénéchaux. C'est peut-être au sujet du choix des évêques que Jean XXII donne au roi les plus larges satisfactions. Cependant il ne consent pas à suspendre, pour lui complaire, les droits électoraux du chapitre de Sens (no 72). Il refuse à des protégés du roi l'évêché de Meaux (no 977) et le décanat de Chartres (no 929), et il rappelle nettement à Philippe V que les clercs nantis par le Saint-Siège de grâces expectatives doivent obtenir leurs bénéfices avant tous les autres ecclésiastiques, sans excepter ceux qui ont été recommandés par le roi (no 967). Tous ces faits disposent à croire que Jean XXII, s'il a grandement servi d'ailleurs les intérêts français, ce qui est incontestable, les a servis de son plein gré et en connaissance de cause.

Après le roi, c'est la famille royale, le comte de Valois, le comte de la Marche, et la reine Clémence, la veuve de Louis X, qui figurent le plus souvent dans les Secrètes publiées par M. Coulon. Jean XXII a fort à faire pour maintenir ou rétablir la paix dans la famille royale profondément divisée. Il engage Philippe V à payer intégralement à la reine Clémence un douaire convenable, et à conclure avec elle un accord dont M. Coulon nous donne le texte jusqu'ici inédit (no 233). En même temps il exhorte la reine à la sobriété, à la réserve, et à éviter la compagnie des jeunes gens. Il lui reproche aussi ses dépenses excessives, les dettes qui l'écrasent, et s'interpose entre elle et ses âpres créanciers (nos 231, 233, 318, 476-477). Le moment vient où elle doit déposer ses joyaux en gage : il charge alors un de ses représentants de conserver une clef du coffre où ils étaient renfermés (no 974).

Les documents publiés par M. Coulon manquaient, pour la plupart, de dates dans le registre du Vatican. Ceci l'a obligé à ajouter des notes dans lesquelles, grâce à une patience, une ingéniosité et aussi une prudence qu'on ne saurait trop apprécier, il a réussi à retrouver la date d'un très grand nombre de lettres. Chemin faisant, il a rencontré bon nombre de petits problèmes historiques, et il a montré qu'il excellait dans la solution des questions de ce genre (no 72) [1]. Enfin, on recueillera, dans les documents qu'il a publiés, plus d'un renseignement utile pour la diplomatique pontificale (nos 67, 76, 78, 485, 527, 732).

A la différence des registres du XIIIe siècle, les textes seront publiés

1. A la page 3, note 1, M. Coulon parle du *sacre* de Jean XXII. Il serait plus exact de parler du *couronnement*. Jean XXII, ayant déjà reçu la consécration épiscopale, n'avait pas à être *sacré*.

dans l'ordre chronologique, et il n'y a pas lieu de s'en plaindre. Pour tout ce qui regarde les détails de la publication, on peut avoir pleine confiance en M. Coulon. Deux points appellent quelques critiques. A la vérité, le premier de ces points n'a pas grande importance. M. Coulon qui a joint, non sans raison, les Lettres curiales aux Lettres secrètes, aurait dû donner les références des Curiales, non seulement d'après les registres sur parchemin qui sont de simples copies, mais aussi d'après les registres sur papier qui sont les originaux. En outre, si c'est lui qui a le mérite d'avoir inauguré une nouvelle série dans les travaux entrepris par l'École de Rome, c'est lui aussi qui a imposé à la publication tout entière des Secrètes des Papes d'Avignon un cadre trop étroit. Il a posé en principe qu'on s'en tiendrait aux documents intéressant la France. Sa Préface nous apprendra sans doute s'il a adopté, et, par suite, si ses continuateurs ont dû adopter, pour limites, les frontières actuelles, ou bien les frontières variables du royaume au XIVe siècle. Quoi qu'il en soit, si tous les travailleurs adoptaient, dans la publication des documents pontificaux, des principes aussi étroits, on ne trouverait plus, dans aucune collection, les textes canoniques qui n'intéressent exclusivement aucune nationalité, mais qui sont relatifs à l'Église tout entière : telles, par exemple, les Constitutions apostoliques comme les Extravagantes [1]. Il y avait lieu, au contraire, de maintenir, plus que jamais, aux publications de l'École française leur caractère d'universalité, au moment où l'on abordait l'époque des Papes d'Avignon : l'époque où la France, grâce aux Angevins de Naples, grâce aux principautés de l'Orient latin, grâce surtout à la Papauté qu'elle inspire et qu'elle exploite, déborde sur la chrétienté tout entière. Il suffit, pour s'en convaincre, de constater que les registres d'où M. Coulon a extrait ses documents sont composés de lettres qui, en majorité, intéressent la France. Obligé, par son plan même, à les prendre dans leur totalité, il n'aurait pas augmenté beaucoup son travail, s'il nous avait donné de courtes analyses pour les documents qui n'intéressent pas notre pays. Elles auraient suffi à reconstituer, dans les grandes lignes et dans l'ordre chronologique, toute la politique des Papes d'Avignon, et à dispenser désormais les travailleurs qui s'intéressent à l'histoire étrangère, d'un dépouillement de registres exigeant le séjour de Rome. Hâtons-nous de dire, à la décharge, je suppose, de M. Coulon, que d'après le *Bulletin critique* [2] la faute grave qui a été commise sera plus tard presque complètement réparée : un index placé à la fin de chaque pontificat nous

---

1. Au n° 732, M. Coulon constate incidemment les divergences qui existent, d'après les manuscrits connus, entre les dates de l'Extravagante *Execrabilis*. Il aurait pu utiliser l'indication contenue dans le texte du *Reg. Vat.* 67, fol. 306 *b*, cap. 18. On y lit expressément la date : XIII *kal. decembris anno secundo*.

2. 15 février, 1902, p. 84.

donnera en résumé un tableau des documents omis comme n'intéressant pas la France. On devra s'en féliciter.

Louis GUÉRARD.

Eugène DEPREZ, **Clément VI** (1342-1352). — Lettres closes, patentes et curiales se rapportant à la France, in-4°, fascicule I. Paris, Fontemoing, 1901.

La publication de M. Deprez fait partie de la nouvelle série des travaux entrepris par l'École française de Rome sur les registres pontificaux du XIV^e siècle. Malgré le titre inscrit par le scribe d'Avignon en tête des registres dépouillés par M. Deprez, et reproduit en tête de son volume, il s'agit toujours de *Lettres secrètes* faisant suite aux publications de M. Coulon sur Jean XXII et de M. Daumet sur Benoît XII. Elles portent sur les deux premières années du pontificat de Clément VI. Lorsqu'on compare les Secrètes de Jean XXII et celles de Clément VI, on a l'impression que les lettres écrites par Clément VI aux cours de France et de Naples supposent des relations moins intimes : elles rentrent mieux dans le ton ordinaire de la chancellerie. Ces relations continuent d'ailleurs à être très suivies. Le pape reçoit des deux familles royales de nombreux cadeaux dont il accuse réception : beaux ornements d'église fleurdelysés (n° 198), reliques et reliquaires précieux (n° 211), pièces de gibier (n° 499) et vins de Bourgogne (n° 518). Parmi les lettres qui intéressent la politique, viennent en première ligne les lettres relatives aux conflits survenus entre la France et l'Angleterre. Les documents publiés par M. Deprez forment la suite naturelle des textes qui lui ont servi pour composer naguère son intéressante étude sur les relations de la papauté, de la France et de l'Angleterre, avant la guerre de Cent ans. Comme Benoît XII, Clément VI fit son devoir de pape, qui était de s'interposer entre les belligérants : comme tous les papes d'Avignon, il usa son activité et son influence à essayer de concilier des prétentions et des intérêts en réalité inconciliables. Son avènement (19 mai 1342) tombait au milieu de la guerre qui avait éclaté, pour la deuxième fois, entre Philippe VI et Édouard III, à l'occasion de la succession de Bretagne. Douze jours après son avènement, il envoie (31 mai 1342) deux cardinaux chargés de rétablir la paix ou du moins de procurer une trêve, avec pouvoir de l'imposer d'autorité (n^os 94-153). Lorsque la trêve de Malestroit eut été conclue par leurs soins, au commencement de l'année suivante, nouveaux efforts de Clément VI qui se fait l'intermédiaire de Philippe VI dont il annonce les intentions au sujet de la libération du comte de Montfort, prisonnier du roi de France (n° 176). Les négociations continuent à Avignon où Édouard III envoie deux ambassades (n^os 327, 420, 448, 449, 581). La trêve est renouvelée pour un an à dater de la fin de l'année 1343 (n^os 593-595).

Mais la Bretagne continuait toujours à être le point au sujet duquel on ne parvenait pas à s'entendre. La ville de Vannes avait été remise provisoirement dans les mains des représentants du Saint-Siège ; ils en furent chassés. En même temps, Édouard III essayait d'engager à fond le pape dans la querelle, et lui demandait d'imposer de son autorité la réparation des torts faits aux Anglais au mépris de la trêve (nos 635, 697, 743, 812).

Le fascicule publié par M. Deprez contient encore plusieurs lettres relatives à la crise dans laquelle devait disparaître, malgré les efforts du pape, le petit royaume de Majorque, absorbé par l'Aragon (nos 159, 167-168, 254, 256, 260, 295-296, 342, 356, 583-586). Il ne réussit pas mieux à rétablir la paix en Italie, à commencer par la famille royale de Naples ; là se préparait le drame où devait périr le jeune roi André (nos 196, 199, 237, 627, 643-646). L'Orient et les projets de croisade sont également représentés par plusieurs lettres adressées, soit à l'empereur de Constantinople Jean Paléologue, soit aux rois de Chypre et d'Arménie. Une lettre adressée à l' « empereur des Tartares », recommande à ce prince les chrétiens répandus dans son empire (n° 298).

Partout le pape signale des attentats contre la juridiction et les biens ecclésiastiques. Dès le 31 mai 1342, des légats sont chargés de porter aux rois de France et d'Angleterre les doléances de Clément VI (nos 97-100). Comme toujours, l'Angleterre occupe à cet égard la première place dans les sollicitudes du pontife qui se plaint surtout des difficultés que rencontrent les cardinaux dans la jouissance de leurs nombreux bénéfices (nos 275, 318, 326, 375, 394, 713).

En France, on signale des conflits entre les officiers royaux et l'archevêque de Narbonne (n° 399), entre le sénéchal et l'évêque d'Agen (n° 582), entre les gens du roi et l'évêque du Puy (n° 691), entre le duc de Bourgogne et l'archevêque de Besançon, au sujet du droit de frapper monnaie (n° 217, 763) entre le duc de Bourbon et l'église de Limoges où l'on constate également des difficultés relatives à la régale (nos 562, 682). Une longue série de plaintes est, de même, adressée au roi de Majorque, au sujet des entreprises de ses gens contre l'église d'Elne (n° 717). En général, Clément VI n'hésite pas à porter ses plaintes, non seulement au roi lui-même, mais aussi, comme ses prédécesseurs, aux sénéchaux et au Parlement (nos 178, 261, 268, 582).

En même temps le système de fiscalité et de centralisation déjà développé très largement par Jean XXII, continue de produire ses effets. Dès le lendemain de son avènement, Clément VI se réserve, pour deux ans, le revenu d'une année de tous les bénéfices vacants *apud Sedem*. Au bout de ce terme, il prolonge pour deux ans encore les effets de cette réserve (nos 1 et 826). Le 6 février 1343, la nomination aux évêchés et aux monastères du royaume de Naples est, pour

deux ans, réservée au pape (nº 170). Le 5 mai 1343, il renouvelle toutes les réserves déjà portées par ses prédécesseurs, et y ajoute un décret visant spécialement toutes les églises du royaume de Sicile auxquelles on avait l'habitude de pourvoir par voie d'élection (nºˢ 173, 174).

Le Comtat Venaissin est assez largement représenté dans le registre. Citons simplement ici la fixation des gages du préposé à la « Cour générale de justice » de cette province, et quelques lettres qui sont intéressantes pour l'histoire de la topographie d'Avignon (nºˢ 453, 508, 661, 639, 642). Un procès de sorcellerie est mentionné au nº 481.

La publication parait excellente, comme on pouvait l'attendre de M. Deprez [1]. On remarque seulement qu'en dépit du titre de « lettres se rapportant à la France », c'est la chrétienté presque entière qui passe sous nos yeux. Il est visible que M. Deprez s'est senti, non sans raison, à l'étroit dans le cadre qui lui était imposé, et a tout fait pour l'élargir, sans qu'on sache bien quels principes il a suivis dans le choix de ses documents. Les historiens ne se plaindront guère d'un procédé qui met à leur disposition un plus grand nombre de textes qu'on ne pouvait l'espérer.

Louis GUÉRARD.

Kr. Nyrop : Manuel Phonétique du Français parlé. Deuxième édition traduite et remaniée par E. PHILIPOT. — Copenhague, E. Bojesen, et Paris, A. Picard, 1902; un vol. in-8º de VIII-182 pages.

Commençons par remercier M. Philipot de nous donner une traduction de cet excellent livre, qui avait paru d'abord en danois, et qui méritait à tant d'égards de se répandre un peu chez nous. Le Manuel de M. Nyrop est en effet très simple et très savant à la fois : j'entends par là que l'auteur y a résumé avec une dextérité très sûre tout ce qu'il importe vraiment de connaître sur la prononciation actuelle du français. S'adressant, comme il le dit dans sa préface, « à ceux pour qui l'étude de la phonétique est un moyen, non pas un but », il a voulu que la science y restât, pour ainsi dire, à l'état latent. Point de considérations historiques à proprement parler, aucun étalage d'expériences de laboratoire : et malgré tout, on y sent à chaque page la griffe du maître, l'homme qui a réfléchi longuement sur l'évolution des sons et qui a étudié de près le mécanisme de leur formation. Joignez à cela que le livre est relativement court, d'une clarté

---

1. Au nº 233, il faut lire *s. Engracie* au lieu de *Eugracie*. Sainte Engrâce est le nom d'une sainte espagnole dont le culte s'est répandu dans le Sud-Ouest de la France.

parfaite, et que les matières y sont disposées dans l'ordre le plus logique. Il s'ouvre naturellement par un chapitre de théorie générale sur les organes de la parole; vient ensuite l'étude des consonnes, celle des voyelles, puis l'auteur envisage la syllabe, la quantité, les accents d'intensité et de hauteur, enfin les faits d'assimilation et de liaison. Nous sommes ainsi conduits, par des étapes bien ménagées, à nous figurer dans son ensemble ce que doit être la prononciation normale d'une phrase française. Sur chacun des points traités, M. N. a dit tout l'essentiel, rien de trop cependant, et ne s'est jamais perdu dans le détail. J'ajouterai qu'il n'a pas abusé des termes techniques, ce qui est un vrai mérite. Pour quiconque se sera bien mis dans la tête une douzaine de signes conventionnels, ce volume sera d'un bout à l'autre d'une lecture facile, attrayante même, car l'exposé toujours alerte est semé çà et là d'historiettes, de jeux de mots, de calembours, qui s'expliquent par notre façon de prononcer, et qui l'expliquent du même coup aux étrangers.

Quelles observations faire sur ce Manuel qu'on ne saurait trop recommander? A propos de l'*r* parisienne dite « grasseyée », M. N. écrit une page amusante et ironique (p. 46-48) : il triomphe facilement des définitions si diverses qu'ont données du « grasseyement » nos lexicographes et nos grammairiens. N'y a-t-il pas là cependant quelque exagération, et somme toute le terme d'*r* grasseyée est-il si mauvais, s'opposant à celui d'*r* roulée? Je ne le pense pas pour ma part, car il a une simplicité qui me plaît : le tout est de s'entendre, et de savoir qu'on désigne couramment par là l'*r* dite « uvulaire ». En revanche, M. N. a fort justement remarqué (p. 77) que nous avions d'ordinaire le tort, en France, d'appeler *a* ouvert et *a* fermé les sons qui s'entendent respectivement dans *patte* et *pâte* : une analyse physiologique, même sommaire, fait vite voir que le prétendu *a* fermé est en réalité plus ouvert encore que l'autre. Il nous faudra renoncer à ces dénominations que nous avions voulu faire cadrer avec celles de l'*e* et de l'*o*, car c'est une fausse fenêtre pour la symétrie : le plus simple serait d'appeler *a* palatal celui de *patte*, et *a* vélaire celui de *pâte*. Ceci posé, je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. N. sur la façon dont il a distribué ces différents *a* : je ne crois pas surtout qu'on puisse noter de la même façon le groupe *wa* dans deux mots comme *moi* et *mois*. Il y a aussi, semble-t-il, une distinction à faire entre l'*a* de la terminaison *-ail* et celui de *-aille*; bref tous les exemples donnés dans ce passage ont besoin d'être un peu revisés. J'en dirai autant des pages (p. 64-71) consacrées à l'*e* muet : elles m'ont paru quelque peu diffuses, et je n'ignore pas combien la matière est fuyante, particulièrement difficile à maîtriser. Le Mémoire de M. Poirot (dont j'ai rendu compte ici même) a peut-être ouvert une voie nouvelle à l'observation phonétique, en insistant sur les différences de tonalité qu'éprouvent les voyelles contiguës à un *e* muet; mais tout cela n'est encore qu'à moi-

tié établi. — Tel qu'il est, le Manuel de M. Nyrop est excellent, je le répète, sous tous les rapports, il résume parfaitement les connaissances actuelles, et ne craint la comparaison avec aucun des ouvrages de ce genre. Ai-je dit qu'il était pourvu d'un appendice copieux (p. 145-166), où est expliqué *Comment se prononcent les lettres françaises?* Là encore on trouvera tout l'essentiel, mais aucun de ces termes vieillis ou techniques dont on n'a jamais l'occasion de se servir, et qui encombrent le gros ouvrage de Lesaint. En somme, ce livre sera un guide précieux pour les étudiants étrangers, surtout ceux de langue scandinave ou germanique, car il les mettra en garde contre de nombreux vices de prononciation. Mais en France aussi il pourra rendre des services d'un autre genre, puisqu'il est d'un maniement commode et d'une lecture facile : je le souhaiterais entre les mains de tous ceux qui, sans être spécialistes, veulent se rendre compte un peu scientifiquement des choses, et des progrès qu'a faits depuis vingt ans l'analyse des sons.

E. Bourciez.

— Le troisième volume des *Éléments d'archéologie chrétienne* de M. Horace Marucchi a été publié par la librairie Desclée (Paris, 1902 ; in-8°, p. xxxiv-532, avec de nombreuses gravures, 8 fr.). Il est consacré à l'étude des *Basiliques et églises* (anciennes) *de Rome*. L'introduction donne des notions sur la topographie générale de Rome au ivᵉ siècle. Le premier livre parle des « régions » ecclésiastiques de la ville, de l'origine de la basilique chrétienne en général, et comporte un chapitre spécial rédigé par M. Dufresne sur la liturgie des basiliques. Les livres suivants sont consacrés à l'examen individuel des églises : celles de Latran, de Saint-Pierre, de Saint-Paul-hors-les-Murs, de Sainte-Marie-Majeure occupent chacune un chapitre. Soixante-neuf autres églises, réparties selon les régions, sont étudiées dans le reste de l'ouvrage, qui se termine par une liste alphabétique de toutes les églises de Rome, au nombre de plus de trois cents. — J.-B. Ch.

— M. D. Dufresne qui a été le collaborateur assidu de M. Marucchi dans la rédaction de ses *Éléments d'Archéologie*, vient de publier à la même librairie un volume intitulé : *Les Cryptes Vaticanes, souterrain de la basilique de Saint-Pierre* (in-8°, pp. 128, avec 22 grav. et 2 plans. 2 fr.). C'est un guide du visiteur, concis et méthodique, à travers le vaste hypogée situé sous la basilique vaticane où se trouvent les tombeaux d'une vingtaine de papes et de nombrenx personnages célèbres. — J.-B. Ch.

— M. Victor Chauvin poursuit méthodiquement la publication de sa bibliographie arabe [*VI. Mille et une nuits* (troisième partie). Liège et Leipzig, in-8°, 1902, 204 pp.]. La *Revue* (1901, 1, 406 et 1902, 1, 32) a déjà dit qu'il faut considérer ce patient ouvrage, qui exige à la fois chez son auteur une érudition très étendue et un sens très fin du folklore, comme l'instrument de travail nécessaire de tous ceux qui toucheront de près ou de loin aux conteurs orientaux. L'information de ce nouveau fascicule est peut-être plus précise encore et plus étendue ; il contient, sur certains points de folklore général (not. p. 58, 72, 73 (Eau de Jouvence), 126, 168 s., 199), des notices qui sont fort précieuses. Sans doute on trouverait à

ajouter encore, mais ce n'en serait pas ici le lieu, et M. Chauvin promet un fascicule de supplément. La bibliographie arabe se rendra d'ailleurs incomplète elle-même en suscitant et en rendant possibles des études que sans elle on n'aurait même pas pu tenter. Elle facilitera grandement les recherches dans les littératures extrême-orientales influencées de bouddhisme, ainsi que le montrait la récente communication présentée par M. Chavannes à la Société Asiatique sur les contes chinois. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a donné la sanction d'une de ses récompenses (prix Delalande-Guérineau) à l'opinion unanime du monde savant. — M. G. D.

— L'étude de M. Paul Azan, *Recherche d'une solution de la question indigène en Algérie* (Paris, 1903, 83 pp. in-8°) est bien écrite, avec une connaissance sérieuse des hommes et des choses d'Algérie. La première partie, exposé des fautes passées et de l'état actuel, est fort bonne. M. A. est moins heureux avec les « solutions », qui sont parfois un peu vagues et contradictoires. Il faut approuver du moins sans réserve le projet d'organisation d'une administration spéciale des indigènes, et l'indication d'une politique qui saurait créer une élite intellectuelle musulmane. M. Azan ne semble pas être bien renseigné sur les services déjà rendus en ce sens par les médersas. — M. G. D.

— Sous le titre d'*Études sur l'Ancienne Poésie latine*, M. de la Ville de Mirmont publie chez Fontemoing un recueil formé de trois articles de la « Revue » de Bordeaux (*Livius Andronicus, le Carmen Nelei, le poète Laevius*) que j'ai signalés quand ils ont paru, plus deux articles de la « Revue Universitaire » et de la « Revue de Philologie » sur la *Satura* et sur la *Nenia*. Aux critiques qui lui ont été adressées de plusieurs côtés, l'auteur n'a fait que d'infimes concessions ; il me paraît inutile d'entamer aucune discussion ; il est par trop évident que je ne pourrais m'entendre avec M. de la V. de M. ni sur la méthode, ni sur la forme qu'il a adoptée ; ce qu'il fait me paraît justement être la manière dont il ne faut pas écrire l'histoire de la Littérature latine. — É. T.

— Dans une étude publiée à Palerme chez R. Sandron (*De Juvenci poetæ amplificationibus*, 13 p. in-8°), et en s'appuyant sur l'édition Huemer du *Corpus* de Vienne, M. Fr. Vivona étudie Juvencus, « le premier des poètes chrétiens », puisque Commodien est moins un poète qu'un polémiste en vers. Ébert a jugé certainement avec trop de sévérité les quatre chants sur les Évangiles ; M. Vivona cherche à caractériser la manière du poète en s'attachant à ses digressions, ses descriptions, ses imitations, ses indications psychologiques et aussi sa manière de faire intervenir les démons. — É. T.

— M. L. Bayard a choisi pour thèse latine : *De gerundiui et gerundii ui antiquissima et usu recentiore* (Insulis, typis Lefebvre-Ducrocq, MDMII ; 61 pp. in-8°). Il a surtout étudié la question de sémantique. Il a bien mis en lumière le sens primitif, moyen réfléchi, de l'adjectif en *-ndus*. Cette démonstration n'est pas absolument nouvelle, voy. Riemann, *Syntaxe lat.*, 4e éd., p. 454, note 1. Mais elle est soigneusement présentée. Ainsi, elle vient, sur ce point, confirmer l'étymologie proposée par M. Louis Havet, qui considère l'adjectif gérondif comme un participe présent moyen. M. B. voit dans cet adjectif non précisément un présent, mais un participe de l'action imparfaite. Cette idée mérite d'être prise en considération ; mais les preuves sont encore insuffisantes. Sur le gérondif (nom verbal), M. B. s'étend davantage ; peut-être à tort. Car le gérondif est une création postérieure, l'adjectif verbal pris substantivement. Venu plus tard, il reçoit tous les sens qu'a pu acquérir déjà l'adjectif et il le suit dans son évolution. Il ne peut pas

nous renseigner directement. Je ne suis pas aussi sûr que M. B., que le sens d'obligation, de nécessité est, sinon le principal, du moins très ancien. Des trois types cités, p. 45, où il trouve cette nuance, deux au moins ne prouvent rien. *Miranda facta dicis* (Plaute, *Rud.*, 345) se traduit naturellement par : « Tu dis des choses étonnantes ». Il n'y a pas idée de nécessité dans *étonnantes* ; elle résulte donc du contexte. Dans les phrases comme *scyphos utendos dedi* (*Asin.*, 444), le verbe *dare* insinue l'idée d'une chose qui est à faire, l'idée de but. Reste la périphrase *liber legendus est* : je persiste à tenir le sens d'obligation pour un résultat de l'usage du verbe *esse* et de l'ensemble de l'expression : « Il y a lieu (à l'action) de lire le livre ». La critique que fait ici M. B. des explications de Dosson ne m'a pas convaincu et il me paraît facile de les fortifier. Ce que M. Bayard dit du sens futur acquis tardivement par les formes gérondives est intéressant. En somme, dissertation utile. — P. L.

— M. Otto Hupp croyait avoir retrouvé un des plus anciens monuments de la typographie dans un missel de la collection Rosenthal (*Ein Missale speciale, Vorläufer des Psalteriums von 1457; Beitrag zur Geschichte der ältesten Druckwerke* ; München, 1898, 30 pp. in-8°). Ce missel a des lignes entières refaites à la main ; les initiales sont toutes manuscrites ; enfin les deux types de caractères employés se retrouvent parmi les sept du Psautier de 1457, l'imprimé daté le plus ancien. A ses critiques, M. Hupp répond par une nouvelle publication : *Gutenbergs erste Drucke, Ein weiterer Beitrag zur Geschichte der älteren Druckwerke* (München, Manz, 1902 ; 98 pp. in-8°). Il a trouvé en effet en 1900 à l'exposition Gutenberg à Mayence un autre missel, provenant de Saint-Paul de Carinthie et présentant les mêmes caractères. Or, ce missel contient une gravure sur bois certainement antérieure à 1450. Les erreurs liturgiques commises ne permettent pas d'attribuer ce missel à Fust. Les deux livres sont donc des essais de Gutenberg, et peuvent se placer entre 1444 et 1448, avant la Bible de 42 lignes. Les deux mémoires de M. Hupp sont accompagnés d'excellents fac-similés. — S.

— Quand une divinité porte un surnom, si celui-ci n'est pas immédiatement compréhensible, c'est, le plus souvent, qu'il cache une divinité locale dont une divinité étrangère et d'ordre supérieur a pris la place. Appliquant ce principe à l'Arthémis Orthia de Sparte devant l'autel de qui, chaque année, on fouettait au sang les éphèbes, M. Anton Thomsen (*Orthia, en religionshistorisk Undersögelse.* Copenhague, Klein, 1902. In-8° de 42 p.) par un raisonnement très serré et bien documenté, écartant successivement les différentes explications données jusqu'à ce jour, arrive à cette conclusion, juste, à mon avis, que, primitivement, Orthia était une déesse de la végétation et de la fertilité : partant, l'acte du culte accompli devant son image tous les ans, au printemps, n'avait d'autre but que d'assurer vigueur et force aux jeunes gens des deux sexes, ainsi que c'est le cas dans toutes les cérémonies et coutumes où la « Lebensruthe » a joué et joue encore un rôle, chez les anciens comme chez nos paysans. — Léon Pineau.

— L'Église, en Islande, n'a pas, comme dans la plupart des autres pays, rompu avec le passé païen : M. R. Meissner (*Die Strengleikar. Ein Beitrag zur Geschichte der altnordischen Prosalitteratur.* Halle a. S. Niemeyer, 1902. In-8° de 319 p. Pr. 8 m.), montre, au contraire, tout l'intérêt que le clergé a, dès le début, porté à la littérature nationale et l'influence qu'il a bientôt exercée, surtout en Norvège, par la traduction non de livres d'édification seulement, mais aussi d'œuvres courtoises, comme les « Lais » de Marie de France. La traduction de ces derniers (Ljódabók, Strengleikar), entreprise, comme l'on sait, à la demande du roi Ha-

kon, est, pour la première fois, soumise à une minutieuse comparaison avec le texte original, comparaison pleine d'intéressants aperçus et au cours de laquelle M. R. M. fait fort bien ressortir comment le traducteur inconnu a su accommoder des éléments étrangers aux conditions de son pays. Malheureusement, cela finit un peu court. Ce n'est cependant pas là ma principale critique. J'estime qu'il eût fallu prendre comme titre ce qui est le sous-titre et réciproquement. Le titre actuel, « Die Strengleikar », déroute le lecteur. Sur 300 pages il faut en lire plus du tiers avant d'arriver au sujet annoncé : tandis que l'ouvrage tout entier constitue une excellente contribution à l'histoire de la littérature en prose dans le Nord scandinave. — Léon PINEAU.

— Le petit travail de M. Philip Schuyler ALLEN, *Studies in popular Poetry* (Tirage à part de « The Decennial Publications » de l'Université de Chicago, 1902) se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur traite de l'atavisme dans la poésie populaire et, en particulier, dans le Volkslied. Je l'ai lue avec d'autant plus de curiosité que cette question touche de très près à une hypothèse qui m'est particulièrement chère. De fait, j'y ai trouvé des observations intéressantes. Malheureusement, je dois constater qu'au milieu des nombreuses références germaniques, je n'ai pas découvert la moindre allusion à certains ouvrages français, au livre de M. A. Jeanroy, par exemple, sur les « Origines de la poésie lyrique en France », où, cependant, que l'auteur le veuille ou non, l'idée qu'il développe se trouve tout au long (voir seulement l'Introduction). Le beau livre de M. Richard Steffens, *Enstrofig nordisk Folklyrik*, eût également mérité d'être mentionné. Ailleurs, M. Ph. Sch. Allen explique que la ballade de Lord Randal semble n'être que le développement d'une devinette. C'est, en effet, possible. Mais il n'eût été que juste aussi d'indiquer au moins la théorie de M. Victor Henry sur ce point. Si c'est par oubli que l'auteur n'a pas cité ces noms : soit ; si c'est par parti pris, comme cela semble être de mode en certains pays : tant pis... pour lui ! La deuxième partie est consacrée à l'influence du Schnederhüpfel sur H. Heine : influence certaine, mais qu'il ne faut tout de même pas exagérer. — Léon PINEAU.

— C'est une idée excellente qu'a eue E. Th. Fr. CRANE en publiant *les Héros de roman* de Boileau (Boston, Ginn and Co, 1902, in-16 de VI-282 p.) et en accompagnant le texte de ce dialogue d'une introduction et d'une série d'extraits consacrés à l'histoire du roman français au XVII[e] siècle. Les attaques adressées aux extravagances de la littérature romanesque forment un chapitre particulièrement intéressant de l'introduction. Regrettons que l'auteur se soit interdit d'annoncer même M[me] de La Fayette : il n'eût été que juste de voir dans son œuvre un assagissement réaliste des singularités persiflées par Boileau. La *Diane* de Montemayor est de 1542 (p. 50) ; quel lapsus égare Ronsard parmi les habitués de l'hôtel de Rambouillet (p. 59) ? — F. BALDENSPERGER.

— M. Robert LAUNAY fait bien de l'honneur à une poignée d'intellectuels en intitulant *Les Pères de la Démocratie* (Paris, Perrin, 1903, in-16 de XII-254 p.) un certain nombre d'essais sur Béranger, Courier, Carrel, Heine, Crémieux. Sauf A. Carrel, pour qui l'auteur conserve quelque sympathie, ils sont malmenés de la façon la plus dure et souvent la plus injuste ; et l'on s'étonne que ce disciple de M. Barrès, si sévère pour la médiocrité d'âme et de forme de Béranger, ne garde aucune indulgence pour le joli français de Courier ou le charme émouvant de Heine. — F. B.

— Le *Heine und Napoleon I* de P. HOLZHAUSEN (Frankfurt, Diesterweg, 1903, in-8° de VIII-292 p.) ne se contente pas d'établir et d'expliquer les variations d'at-

titude de l'auteur des *Grenadiers* vis-à-vis du personnage de Napoléon, admiration absolue, doutes et réserves suivies d'un dernier accès d'enthousiasme. C'est une ample contribution à l'histoire de la « légende de l'aigle » en France, en Allemagne et dans les littératures occidentales. Il n'aurait pas fallu oublier de citer le « Napoléon raconté dans une grange » du *Médecin de campagne* de Balzac; en revanche, les *Espagnols en Danemark* de Mérimée, dont l'action est supposée se passer en 1808, ne sauraient être considérés comme une illustration du sort fait aux *anciens* officiers de l'Empire (p. 270). La date du 2 décembre 1852 (p. 218) ne convient pas tout à fait à l'événement que M. H. y attribue. — F. B.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 mars 1903.

M. Clermont-Ganneau présente les photographies des peintures, trouvées à Tripoli de Barbarie, qu'il avait déjà signalées à l'Académie dans une des précédentes séances.

M. Lair donne lecture du rapport de la commission du prix Berger. L'Académie adopte par un vote les propositions qui lui sont faites : 12,000 francs à la société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France; 500 fr. à M. Alfred Franklin, pour son *Histoire de la Bibliothèque Mazarine*; 1,000 fr. à M. Fernand Bournon, pour ses *Additions et rectifications à l'Histoire du diocèse de Paris de l'abbé Lebeuf*; 1,500 fr. à M. Viard, pour ses *Documents parisiens du règne de Philippe VI de Valois*.

M. d'Arbois de Jubainville revient sur une épitaphe trouvée dans le département des Bouches-du-Rhône et communiquée à l'Académie dans une de ses dernières séances. Cette épitaphe se compose de deux mots *Venitouta, Quadrunia*, le premier gaulois, le second ligure. On sait par Strabon que cette partie de la France était habitée par les Celto-Ligures, autrement dit par les Gallo-ligures, mélange de Gaulois et de Ligures. Cette épitaphe est gallo-ligure.

M. Héron de Villefosse communique une note où le R. P. Delattre annonce que le mur d'enceinte de l'amphithéâtre de Carthage a été dégagé sur toute sa longueur. On a pu ainsi constater que cette arène avait, à très peu près, la longueur et la largeur de celle du Colysée. Entre autres objets, on a trouvé dans les fouilles une inscription gravée sur une petite tablette de marbre : *Cn. Lurius | Abascanti | anus-voto | posuit libes | venator | Taelegeniorum.* — M. Héron de Villefosse rappelle à ce propos qu'un vase trouvé à Thapsus porte l'inscription : *Telegeni nika.* Du rapprochement des deux monuments il résulte que les *Telegenii* constituaient une famille ou une association possédant une troupe de *venatores* qui paraissaient devant le public dans l'amphithéâtre de Carthage.

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts écrit pour inviter l'Académie à se faire représenter aux fêtes du centenaire de l'installation de l'Académie de France à la villa Médicis.— Une délégation générale est donnée par l'Académie à ceux de ses membres qui se trouveront alors à Rome pour le Congrès des sciences historiques.

M. Senart fait une communication sur l'histoire du mot *nirvâna*. — MM. S. Reinach, Clermont-Ganneau et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 30 mars — 1903

I. **Keilinschriftliche Bibliothek** herausgegeben von Eberhard Schrader. VI Band. **Assyrisch-Babylonische Mythen und Epen,** von P. Jensen. 2. Hälfte. 321-588 pp. in-8 ; Reuther et Reichard, Berlin, 1901.

II. **Assyriologische Bibliothek,** herausgegeben von Friedrich Delitzsch und Paul Haupt, XVII.— **An assyrian Doomsday Book** by the Rev. C. H. W. Johns. 82 pp. XVII planches autographiées in-4° ; Hinrichs, Leipzig, 1901.

I. La première partie de l'important travail de M. Jensen a déjà été signalée dans cette revue (cf. année 1901, n° 28 pp. 25-26). Dans un nouveau volume, l'auteur complète son interprétation des Mythes et Epopées de Babylone par un commentaire justificatif qui remplit près de trois cents pages de petit texte. Le lexique assyrien avait rarement été l'objet d'une analyse aussi approfondie : rien de ce que touche M. J. n'est laissé dans l'ombre ou dans le vague ; tout est scruté et pesé avec soin, tout est discuté avec une logique d'une rigueur inflexible. Quelques-uns des sens qui paraissaient le mieux établis, ne résistent pas à cette critique si pénétrante et sur une foule de points le travail de M. J. renouvelle, complète ou précise notre connaissance de la langue assyrienne. Ce n'est pas que toutes les conclusions en puissent être acceptées sans réserve. Voici, par exemple, quelques points sur lesquels je me séparerais de M. J.: *amu* signifie « corbeille » non « baldaquin » (p. 361-362), *surinnu* « emblème » non « pilier[1] »

1. Le passage où ce terme figure, représente Marduk appliquant à la création de la terre ferme, les moyens employés par le paysan chaldéen pour dessécher un

(p. 530); *tarkullu* « mât » non « piquet ou s'attache le navire » (pp. 493-496); *parûtu* « marbre » non « albâtre » (p. 450); *râbu* « trembler, être ébranlé » [1] non « se tenir tranquille » (p. 513). Je me borne à ces courtes indications, ayant eu, ailleurs, l'occasion de traiter ces divers points plus longuement.

II. Les tablettes publiées et interprétées par le Rev. Johns dans la Bibliothèque assyriologique de Delitzsch et Haupt appartiennent à une catégorie de documents dont on ne connaissait encore aucun spécimen. Ce sont les fragments d'un registre du cens (*liber censualis*) pour le district de Harran en Mésopotamie, au VIIe siècle avant notre ère. Maisons, champs, pâturages, plantations, nombre des habitants, leur sexe et leur condition, en un mot tous les éléments nécessaires pour l'assiette de l'impôt y sont relevés avec soin. Sur la division administrative de l'empire ninivite, sur l'état quasi féodal de la société assyrienne, sur la condition servile des paysans, sur la vie rurale et les divers modes de culture, ces textes fournissent d'utiles indications que M. J. a fort clairement résumées. L'onomastique est fort intéressante : aux noms purement assyriens sont mêlés des noms de formation araméenne qui, par les éléments qui les composent, jettent un jour tout nouveau sur le panthéon mésopotamien. M. Johns a tiré un fort bon parti de ces textes : bien des points restent obscurs ; ils exerceront sans doute longtemps encore l'ingéniosité des interprètes.

F. Thureau Dangin.

Die sogenannten Karataj-Mordwinen von H. Paasonen. Helsingfors, 1902 ; in-8°, 51 pp.

A son retour par Sourgout d'un long voyage d'exploration linguistique, M. Paasonen a consacré, en 1901, un peu de son temps et de son activité au petit groupe ethnique dit des Mordves de Carataï. Aucun des savants qui étudient les langues ougro-finnoises n'était assurément plus capable que l'habile explorateur de la littérature populaire mordve, que le savant et perspicace auteur de *Die türkischen lehnwörter im mordwinischen* de nous fournir la solution définitive de la question des soi-disant Carataïs.

Car il y a une question des « Mordves Carataïs ». Des quatre peuplades mordves dont les slaves nous ont conservé les noms, deux, celles des Mokches et les Erzes, se sont maintenues jusqu'aujourd'hui, une autre, celle des Terioukhanes, a été complètement russifiée, tandis

marais (noter d'ailleurs que ce récit a dû être interpolé et qu'on peut reconstituer le texte primitif en supprimant tout ce qui n'est pas rythmé).

1. Cf. Thompson, *Reports*, p. LXXXI.

que la quatrième, celle des Carataïs, avait une destinée obscure, controversée et restait mal connue. Le grand Ahlqvist qui alla le premier la visiter en savant, la prit pour un groupe de Tatares qui auraient subi, en une certaine mesure, l'influences des Mordves; M. Heikel, se plaçant au point de vue ethographique, affirma qu'au contraire cette petite peuplade avait conservé (et non reçu) les habitudes et surtout les vêtements et motifs d'ornementation nettement mordves si remarquables en elle, et qu'elle se composait par conséquent de Mordves tartarisés. C'est à cette hypothèse que s'est rallié, sans trop dire pourquoi, M. Smirnov dans son ouvrage sur les Mordves (*Mordva*, istoritchesko-etnografitcheskii otcherk p. 114), et c'est elle que M. P. établit définitivement.

Les Carataïs qui ne sont pas plus de 1700 et habitent seuls ou mélangés les trois localités de *Carataï* (tatare : *Qara-taï*), *Mensitova* et *Chalane*[1] dans le district de Tetiouchi du gouvernement de Kazan sont appelés *Mordva* par leurs voisins russes et par leurs voisins tatares *Mouqchelar*, nom qu'ils se donnent eux-mêmes[2]. Tous parlent tatare exclusivement, mais considèrent les Tatares comme des étrangers et ne les admettent point, par exemple, à leur table. De plus leur parler se distingue de celui des Tatares, leurs voisins, par deux traits essentiels : la présence d'un certain nombre de mots particuliers, et un caractère phonétique propre.

Parmi ces mots qui leur sont spéciaux et constituent l'apport propre des Mordves au vocabulaire dont ils usent, il convient tout d'abord de signaler les noms des modèles d'ornementation et de parties du costume féminin : le caractère primitif de ces particularités ethnographiques se trouve ainsi confirmé fortement. Les autres termes originaux dans le vocabulaire sont des noms de parenté, noms dont on connaît l'importance et le caractère spécial qui les rend intéressants à la fois pour l'ethnographe et pour le linguiste. Enfin, point essentiel, certains de ces mots ont leurs correspondants corrects, aujourd'hui encore, dans les dialectes des Mokches ou des Erzes.

Pour la phonétique il s'est produit un fait des plus intéressants et que M. P. a fort bien mis en lumière. Le cadre général du tatare a été déformé, son champ d'articulation déplacé et rapproché de celui de la langue primitive. En voici deux exemples : les gutturales du tatare proprement dit sont prononcées soit au fond de la bouche soit sur l'avant du palais; mais dans le parler de Carataï, au *q* tatare postpalatal correspond un *k* médiopalatal, et au *k* tatare prépalatal un *k'* mouillé, par suite d'une sorte de glissement en avant de tout le système articulatoire, qui se trouve ainsi à la même place sensiblement

1. La forme de ces noms est celle qu'ils ont sur la carte de l'État major russe.

2. Le nom de « Carataï » est donc une appellation commode mais toute conventionnelle.

chez les Mordves de langue tatare que chez les Mokches ou les Erzes. De même le *w* tatare se trouve remplacé par le *v*, qui est mordve.

Tout cela démontre très ingénieusement et très fortement l'origine mordve des gens de langue tatare qui sous le nom de Carataïs ont excité tant de curiosité. Mais on ne saurait guère atteindre à plus de précision. Il est presque impossible de déterminer à quel peuple mordve ont appartenu les Carataïs, ou s'ils formaient un groupe spécial. Il est assez vraisemblable (très probable aux yeux de M. P.), qu'ils se composaient d'Erzes et de Mokches mêlés. En effet, les mots mordves conservés dans le parler de Carataï sont les uns erzes et les autres mokches. Mais que conclure pour le passé de l'absence actuelle et peut-être fortuite d'un mot dans une langue?

Pour finir, M. P. fait justement remarquer que le parler tatare des Mordves de Carataï contient lui aussi de ces mots originaires certainement de la langue d'un peuple turc établi sur la moyenne Volga avant l'arrivée des Tatares. Ce peuple bien entendu reste à déterminer et le restera toujours peut-être. Mais la date des débuts de l'influence turque sur les Mordves qui devaient plus tard se tatariser est ainsi déterminée, et leur histoire linguistique élucidée aussi loin que possible avec une science et surtout une méthode qu'on ne saurait trop louer, mais qui n'étonnent ni de la part de l'auteur, ni de celle d'un élève de l'Université de Helsingfors.

Robert GAUTHIOT.

Homeri opera recognoverunt brevique adnotatione critica instruxerunt D. B. MONRO et Th. W. ALLEN. Tomus I Iliadis libros I-XII continens; tomus II Iliadis libros XIII-XXIV continens. Oxford, Clarendon, s. d., sans pagination (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Ce n'est pas la première fois que M. Monro publie les poèmes d'Homère; il donne aujourd'hui le texte de l'Iliade, avec un choix de notes critiques [1], pour la collection de classiques d'Oxford. La préface, claire et substantielle dans sa brièveté, indique trois points principaux pour l'établissement du texte homérique. Il faut, dit-il, en premier lieu recueillir les témoignages des manuscrits et les soumettre à une sévère critique; secondement rechercher les leçons originales dans les travaux des critiques et commentateurs anciens, et pour cette question considérer surtout la diorthose d'Aristarque; enfin, si l'on veut remonter plus haut, essayer de retrouver les formes premières du langage épique. Mais ce dernier point, pour M. M.,

1. M. Allen a collationné le texte de plus de cent manuscrits, en a noté les variantes les plus importantes, et a réparti ces manuscrits suivant leurs affinités (v. la préface et le tableau des sigles : en l'absence de pagination, je ne puis citer autrement).

peut et doit même être négligé, car on ne peut rétablir toute l'Iliade en sa forme antique, et alors il vaut mieux s'en tenir à la tradition. Quant au texte lui-même, le vrai est celui que lisait Aristarque, parce qu'il reposait sur les anciennes éditions, témoins bien plus sûrs que nos manuscrits. En effet, quand nous avons l'opinion d'Aristarque, M. M. s'en écarte rarement. Ces principes sont excellents en tant qu'il s'agit d'une édition *ad usum scholarum* ; et néanmoins il est regrettable que les éditeurs ne s'entendent pas pour admettre dans le texte homérique des formes que la critique alexandrine n'y rétablissait pas, mais qui sont absolument rationnelles, et qui ne feraient en aucune façon un effet disparate. Je n'hésiterais pas, pour ma part, à écrire E 534 Αἰνεία(ο) ἕταρον au lieu de Αἰνείω, ce qui est d'ailleurs la leçon d'un certain nombre de manuscrits et ne dérouterait pas les élèves, ces formes en αο leur étant parfaitement connues. M 283 Homère a-t-il dit λωτοῦντα, comme le croyait Aristarque ? La plupart des manuscrits donnent λωτεῦντα, ainsi que l'édition de Marseille, qui a encore d'autres excellentes lectures. I 446 j'aurais désiré non seulement voir dans les notes l'excellente leçon ἡβάοντα du Parisinus 2766, mais encore la trouver dans le texte : je me suis exprimé assez souvent sur les formes diectatiques pour n'avoir pas besoin de me répéter. Il ne s'agit pas, évidemment, de refaire un texte éolien d'Homère, puisqu'il y a de nombreuses parties ioniennes dans l'Iliade, et que (pour moi du moins) l'éolien d'Homère n'était pas celui que nous connaissons par la lyrique lesbienne ; mais il y a dans l'Iliade des formes qui, en réalité, ne sont ni éoliennes, ni ioniennes, et ce sont ces formes que je voudrais voir expulser d'un commun accord.

My.

THULIN (Carl), **De obliqua oratione apud Thucydidem** (Acta Universitatis Lundensis, tome XXXVII et XXXVIII), Lundae, 1901-1902, 92 pp. in-4.

Cette étude de grammaire historique se rattache à deux dissertations, déjà anciennes, du professeur Cavallin, *De modis atque temporibus orationis obliquae apud Herodotum* (1877), et *De Xenophonteo temporum et modorum usu in enuntiationibus orationis obliquae* (1879-1880). M. C. Thulin a pensé que la syntaxe de Thucyde appelait, elle aussi, une enquête sur le même sujet, et il a cherché à dégager de cette enquête une vue plus juste de la valeur propre de l'optatif. La plus grande partie du travail consiste dans un classement méthodique des emplois de l'optatif, de l'indicatif ou du subjonctif dans les propositions indirectes, et ce classement est fait avec un soin qui ne laisse rien à désirer. En guise de conclusion, M. Thulin se borne à un tableau (*conspectus numerorum*), c'est-à-dire à des chiffres ; mais ces chiffres confirment, on le voit, la doctrine que l'auteur a exposée, au

début de son étude, sur la valeur de l'optatif dans le discours indirect (p. 1-6).

Am. Hauvette.

Demetrius, **On Style** (περὶ ἑρμηνείας), the greek text with introduction, translation, facsimiles, etc... by W. Rhys Roberts, Cambridge, University Press, 1902, 1 vol. de 328 pp. in-8.

M. W. Rhys Roberts nous avait annoncé ce livre dans sa récente édition des *Trois lettres littéraires* de Denys d'Halicarnasse (1901). Les deux ouvrages, composés suivant le même plan, méritent les mêmes éloges. L'auteur est de ceux qui ne ménagent pas leur peine : préface, introduction, traduction, notes critiques et explicatives, glossaire, bibliographie, index, planches phototypiques, rien n'y manque; et je dois encore ajouter à cette énumération déjà longue un feuillet curieux, inséré entre le titre du volume et la préface. Au recto de ce feuillet, M. R. a placé cette dédicace latine en beaux caractères épigraphiques : *Juventuti lucide scribendi et venuste studiosae hanc editionem;* et il a encadré cette inscription entre une citation d'Aristote (λέξεως δὲ ἀρετὴ σαφῆ καὶ μὴ ταπεινὴν εἶναι), et une autre de Denys d'Halicarnasse (ἐπτόηται γὰρ ἅπασα νέου ψυχὴ περὶ τὸν τῆς ἑρμηνείας ὡραϊσμόν). Au verso du même feuillet se lisent plusieurs pensées d'Aristote, de Milton, et cette phrase de Cicéron : *ad dicendum si quis acuat aut adjuvet in eo juventutem, vituperetur?* M. Roberts, on le voit, ne dissimule pas ses intentions : la rhétorique grecque n'est pas, à ses yeux, lettre morte; elle peut et doit servir encore de nos jours à tous ceux qui ont le souci de bien écrire et de bien parler. Cette préoccupation ne se marque d'ailleurs dans le livre de M. Roberts que par un besoin particulier de clarté : si l'auteur a songé en écrivant à l'éducation de la jeunesse, il n'a rien négligé pour imprimer à son œuvre un caractère scientifique, et il a réussi à nous donner une utile contribution à l'histoire de la critique chez les Grecs.

Am. Hauvette.

Dr Santi Consoli. Libero docente di letteratura e lingua latina nella R. Università di Catania. **L'autore del libro** « *De origine et situ Germanorum* ». Ricerche critiche, Roma, Loescher 1902. 133 pp. in-8°.

On ne gagne que sur les riches. Parmi eux, en fait d'auteurs, est naturellement Tacite, et il y a longtemps qu'il a été visé par les hypercritiques; d'habitude on lui conteste le dialogue; vouloir lui ôter la Germanie pour la donner à Pline l'ancien, est plus nouveau : c'est ce que tente un professeur de Catane, d'ordinaire très prudent et connu

jusqu'ici par de bons travaux sur les néologismes dans Pline le jeune, dans les Bucoliques et les Géorgiques[1].

Nous n'avons aujourd'hui que la première partie du travail. M. Santi Consoli compte y ajouter comme complément une étude sur le lexique, sur la syntaxe et le style des deux auteurs. Pour l'instant, il compare leurs idées. Cinq chapitres : 1° examen critique des renseignements que nous avons sur le temps où fut écrite et publiée la Germanie; 2° la Germanie dans la tradition des écrivains jusqu'au temps de la Renaissance; 3° la Germanie dans la tradition manuscrite; 4° la Germanie comparée avec l'histoire naturelle de Pline; 5° la Germanie comparée avec les œuvres de Tacite.

Rien qu'à l'énoncé de cette série, on sent que notre attention est appelée sur des points d'importance toute différente; le premier chapitre prime tous les autres; le second n'est qu'une transition pour passer au troisième chapitre; celui-ci est intéressant, mais je ne crois pas qu'on puisse en tirer rien de concluant : mettons que le manuscrit d'Enoch ou le manuscrit initial de la Germanie n'ait pas porté originairement le nom de Tacite et que ce nom ait été ajouté par les humanistes ; qu'il y ait eu là-dessus préjugé du Pogge, calcul ou illusion des moines détenteurs des manuscrits originaux ou en copie : pour la Germanie comme pour le dialogue, peut-on soutenir que l'argument soit décisif? De même pour les deux derniers chapitres. Que sur un pays assez mal connu, deux auteurs contemporains aient su et aient dit les mêmes choses, contingent assez médiocre d'ailleurs, quoi de plus naturel ? Les divergences de forme, de détails, d'orthographe que relève M. S. C., sont, comme preuves, insignifiantes; et quant à la différence de ton entre la Germanie et les autres ouvrages de Tacite, elle s'explique assez par le cadre et par le but de l'ouvrage : M. S. C. lui-même croit avoir le droit d'admettre que Pline, dans ses Guerres de Germanie dont nous aurions ici un extrait, pouvait s'exprimer autrement que dans son Histoire naturelle. Il est vrai que ceci ne paraît pas si clair et que la grande objection à faire à M. S. C. sera toujours qu'aucun lettré ne mettra jamais sur le même rang Pline l'ancien et Tacite. De l'un à l'autre il y a loin à tous les points de vue. Et la vérification est facile : Müllenhoff, dans sa *Germania antiqua*, a réuni à la suite du traité que la tradition attribue à Tacite tous les textes anciens qui touchent au même sujet; les extraits de Pline occupent là trente pages; quiconque passera de ces pages au traité lui-même ou inversement, aura, du premier coup, l'impression qu'il est impossible que les deux ouvrages soient du même auteur: voilà l'écueil sur lequel viendront inévitablement se briser toutes les thèses comme celle-ci, et cette conclusion, moins subjective qu'il ne semble, vaudra toujours contre tous les arguments. D'autre part, l'on ne gagne rien à laisser cette

1. Voir la *Revue* de 1901, I, pp. 28 et 477.

question de style pour nous représenter les deux hommes, leur vie, leurs idées, leur tour d'esprit, leurs préférences politiques : ce serait pis encore, et par ce côté, l'on ne comprendrait même pas qu'on établit ici aucune comparaison. Comment croire que le crédule, que le bon Pline ait été jamais capable, je ne dis pas de tels éclairs qui restent dans toutes les mémoires, mais simplement des vues élevées, du jugement libre et réservé qui se marque si vivement à la fin de la Germanie comme aussi en tant de pages du traité?

Pour plus de clarté, j'ai couru au but et j'ai mis en pleine opposition le début et les conclusions de la brochure. Mais si l'on suit M. S. C. dans son argumentation telle qu'il la présente, que d'objections viennent à l'esprit! Il y a dans notre texte de la Germanie des allusions à des faits postérieurs à la mort de Pline l'Ancien. M. S. C., pour s'en débarrasser, profite très habilement d'une hypothèse que M. Nissen[1], je crois, a proposée le premier et d'après laquelle Pline le jeune, en publiant les histoires de son oncle, y aurait fait des retouches. Si l'on admet ce procédé, les phrases gênantes deviennent des additions de l'éditeur ou des interpolations d'autre origine[2] : est-ce donc chose qui s'accordera si facilement?

Ai-je besoin d'ajouter que M. Santi Consoli profite des lacunes qui se trouvent dans l'histoire et dans la chronologie du premier siècle et aussi des difficultés que présente l'interprétation de mainte phrase de Tacite pour tirer le texte à lui; qu'il use et abuse partout du raisonnement *ex silentio*, le plus décevant qui existe; qu'il tire de petits faits sans importance des conclusions que personne ne lui accordera[3]?

En lisant comme en fermant le livre on remarque, non quelque chagrin, quel contraste forme ici le soin, l'exactitude du détail avec l'énorme erreur qui est au fond et où tout doit tendre. Que de travail dépensé en pure perte! Voilà donc où peuvent aboutir les arguments habituels aux philologues; il arrive que retournés, ils servent à étayer des paradoxes et aident un bon esprit à se tromper à plaisir[4].

Émile Thomas.

---

1. Voir surtout Rhein. Museum, XXVI (1871), p. 544 et suiv. Le rapprochement est de moi; mais je suppose que M. S. C., très bien informé pour le reste, connaît aussi cet article.

2. Surtout naturellement la phrase du ch. XXXVII : *ex quo si... vincitur*, où il est fait mention du second consulat de Trajan; phrase qui, d'après M. S. C., jure avec le reste du chapitre et trouble tout le raisonnement. M. S. C. relève cinq autres passages où les commentateurs s'accordent à trouver des allusions à des événements postérieurs à 79, et que naturellement il trouve moyen d'expliquer autrement.

3. Par exemple M. S. C. note que les Cimbres sont nommés sans les Teutons (p. 29, n. 1); que la Germanie ne contient pas d'allusions aux événements postérieurs au règne de Vespasien et passe brusquement au second consulat de Trajan (p. VII et p. 38 et suiv.) etc.

4. Pourquoi pas d'index bibliographique? Les indications nécessaires pour comprendre certains renvois ne se retrouvent pas toujours facilement. — P. 65, à la fin

SANVISENTI (Bernardo). **I primi influssi di Dante, del Petrarca e del Boccaccio sulla letteratura spagnuola con appendici di documenti inediti.** Milan, Hoepli, 1902. In-8° de XVI-463 pages, 7 fr. 50.

Un des principaux attraits de ce livre consiste dans l'idée avantageuse qu'il donne de la forte culture scientifique reçue dans les Universités italiennes. Muratori serait ravi et les professeurs romantiques d'il y a cinquante ans seraient confondus s'ils voyaient la probité qu'elles enseignent à porter dans la critique. M. Sanvisenti entreprend d'étudier l'influence des *trecentisti* sur les vieux écrivains espagnols. On croirait que, cédant à une inclination bien naturelle, il va, non pas tant pour justifier la peine qu'il a prise que pour faire honneur à sa patrie, exagérer, si peu que ce soit, les services rendus par Dante, Pétrarque et Boccace aux ancêtres de Lope et de Cervantes. La tentation devait être d'autant plus grande que des savants espagnols penchent à leur égard vers un excès chevaleresque de gratitude. Or, M. S. s'applique surtout à montrer que sans doute d'assez bonne heure Castillans et Catalans ont lu et goûté les *trecentisti*, mais qu'ils avaient la tête encore pleine de nos trouvères et troubadours et qu'ils ont pris d'ordinaire aux maîtres italiens ce par où ceux-ci ressemblaient aux maîtres français. Franc. Impérial emprunte quelques détails à Dante, mais pour leur donner la couleur du *Roman de la Rose ;* Ruy Paez de Ribera, que l'on croit son disciple dans le culte de Dante, doit à ses propres souffrances, et non à la Divine Comédie, l'énergie dont il peint la pauvreté ; Ganzalo Martinez de Medina n'avait pas besoin de Dante pour attaquer les malversations de toute nature avec la vivacité de D'Ayala et de l'archiprêtre de Hita. Boccace a certainement confirmé dans leur humeur misogyne Alfonso Martinez et Juan Roiz, mais ils n'ont su lui prendre que la partie traditionnelle du *Corbaccio ;* Mallol, Jordi, Ausias March laissent à Pétrarque, en l'imitant, tout ce qu'il a d'original. M. Sanvisenti n'a pas de parti pris ; il relève dans un traité didactique de Canals tout un long passage de l'*Africa* du poète de Vaucluse ; il soutient contre M. Menéndez y Pelayo, qu'Alonso De Luna a expressément imité et plus d'un endroit le *De claris mulieribus* de Boccace ; mais son grand souci est de ne pas exagérer l'intérêt des rapprochements qu'il signale, dût le lecteur le prendre en mal et fermer le volume avant la fin. On doit toutefois reconnaître, non seulement qu'il a courageusement

---

de la première note, il eût fallu indiquer plus clairement qu'il s'agit de l'édition Hachette (dans la collection destinée aux professeurs), et de plus rectifier la date : lire 1875.—Tout ce qui est dit du texte de Quintilien p. 3, fin de la n. 7, est confus et inexact. La discussion sur le texte de la Germanie p. 18, en haut, me paraît bien peu solide. — Bien que M. S. C. ait indiqué pour Pline l'édition Jan Mayhoff, on voit (par ex. p. 110) qu'il n'a pas le dernier volume du dernier éditeur et qu'il en reste au texte de von Jan souvent fort différent.

fouillé les bibliothèques, qu'il connaît la littérature du sujet, mais qu'il met en lumière certains faits curieux, par exemple les compositions poétiques inspirées par la mort du marquis de Santillana, où l'on voit Dante, Pétrarque, Boccace célébrer à l'envi le défunt et Dante déclarer n'être connu que grâce à lui ! L'ouvrage est très bien imprimé, sauf que les parenthèses y sont remplacées par des points et virgules et que les notes sont renvoyées à la fin des chapitres ; il promet en somme à l'Italie un bon hispanisant de plus.

Charles Dejob.

Geisteshelden, *34*, *35 Band*. — **Lessing,** von K. Borinski. Ernst Hofmann, Berlin, 1900 (ix, 196 pp. — xi, 230 pp. Chaque volume, 2 m. 40).

Il fallait un certain courage pour tenter une biographie de Lessing après le grand travail de M. Erich Schmidt, qui semblait avoir définitivement épuisé le sujet.

M. Borinski a eu ce courage et il convient de l'en féliciter. Il a trouvé le secret d'écrire une étude pleine de vie, dans laquelle abondent les aperçus nouveaux, les rapprochements ingénieux, les anecdotes intéressantes.

Son ouvrage se divise en quatre parties : 1° l'homme de lettres; 2° le poète dramatique et le dramaturge ; 3° l'archéologue et le critique d'art; 4° le théologien. D'importantes notes bibliographiques terminent chaque volume.

A vrai dire, il est nécessaire, pour goûter le livre de M. B. de connaître déjà, et jusque dans le détail, la vie de Lessing. La biographie de l'écrivain est noyée dans l'étude de ses œuvres, et cette étude, il faut bien le reconnaître, est une apologie incessante. Lessing est un *Geistesheld*, un précurseur, un prophète, un saint. Il est le champion de l'indépendance politique (?) littéraire et religieuse de l'Allemagne. Aux yeux de M. B., Lessing n'a guère écrit que des chefs-d'œuvre. Sa logique est irréfutable, infaillible. Sa critique du théâtre français, son interprétation d'Aristote, ses théories sur la fable ont la valeur d'axiomes géométriques.

Au demeurant, M. B. quitte rarement le ton du polémiste et l'allure nerveuse, fébrile de son style fatigue assez souvent.

Au lieu d'allusions continuelles, parfois obscures, souvent étranges, aux querelles et aux questions du jour, on eût préféré un tableau de l'Allemagne littéraire et philosophique au milieu du xviiie siècle, et surtout une exposition plus claire et plus impartiale de la philosophie de Lessing. Au début de son étude, l'auteur nous apprend que le mérite capital de son héros est d'avoir épuisé le concept de religion, — et l'on ferme le second volume sans savoir nettement en quoi consiste cette religion à laquelle M. B. nous invite à donner notre adhésion.

Ces réserves faites, nous répèterons que les deux volumes de M. Borinski méritent d'être lus et étudiés par ceux qui connaissent déjà Lessing. Ils sauront aisément faire la part de l'exagération et du paradoxe et ils seront reconnaissants à l'auteur des horizons nouveaux qu'il leur aura ouverts.

Ernest-Henri Bloch.

Eugen Zabel, **Zur modernen Dramaturgie**. Studien und Kritiken über das ausländische Theater. 2. Auflage. Oldenburg und Leipzig, Schulze, 1903, 8°, p. 454.

M. Zabel a trouvé dans ses chroniques dramatiques les matériaux d'un volume sur le théâtre étranger en Allemagne. J'aurais souhaité qu'au lieu de se contenter de nous livrer tels quels ses anciens feuilletons, — sans qu'il nous en ait prévenus, le procédé saute aux yeux — il s'en fût plutôt servi pour composer son livre. Il nous eût ainsi épargné bien des redites inévitables et des détails qui ne pouvaient qu'intéresser le lecteur de la *Nationalzeitung*, au lendemain d'une première. Il eût aussi ajouté des développements qui auraient augmenté la portée de l'ouvrage en éclairant davantage certains points et en groupant les idées générales éparses un peu partout. En dépit du plan adopté, ou plutôt de l'absence de plan, son livre qui dans beaucoup de parties sera utile à consulter pour l'histoire du théâtre allemand contemporain, est partout d'une lecture attachante.

La France occupe plus d'un tiers du volume qui débute par de courtes études sur Scribe, Augier, Labiche, A. Dumas fils (p. 1-70). Le premier est certainement surfait; Augier avait droit à un portrait plus poussé et le talent de Dumas n'est pas apprécié avec toute la justice nécessaire. M. Z. juge de haut les dernières productions de notre théâtre et il n'a pas assez de dédain pour les œuvres de M. Sardou (p. 71-108); on peut même lui accorder qu'elles ne méritaient pas l'honneur des longues analyses et des critiques où il s'est complu. Un chapitre (p. 108-144) sur les tournées de nos acteurs et de nos actrices en Allemagne, très louangeur pour eux, nous intéresse surtout, comme d'ailleurs les autres feuilletons sur les artistes italiens, en nous faisant saisir sur le vif la différence de conception d'un rôle chez les comédiens allemands et les étrangers. Le dernier chapitre sur le théâtre français (p. 144-167) est réservé à un classique. Molière devient de plus en plus populaire sur la scène allemande. Il le doit en partie à la traduction de M. Fulda dont le critique loue justement l'excellence. Je ne cite que pour mémoire l'appendice où le *Cyrano* de M. Rostand est couvert de fleurs.

Le théâtre espagnol, russe, hongrois, indien, norvégien et anglais défile ensuite rapidement devant nous (p. 168-324). Ce sont surtout des expériences tentées par les directeurs des théâtres de Berlin, sou-

vent d'ailleurs des reprises d'anciennes représentations. M. Z. nous renseigne sur ces tentatives vieilles et nouvelles, sur la valeur des traductions et adaptations, et sans être de première main ni très abondantes, ses indications sont utiles. A signaler une assez longue étude sur les drames de jeunesse d'Ibsen et son *Gabriel Borkmann* (p. 227-259).

Les pages les plus nourries et pour des lecteurs français les plus neuves peut-être se trouvent dans la dernière étude, sur les comédiens italiens en Allemagne (p. 324-445). Les principaux rôles d'Adélaïde Ristori, de Rossi et de Salvini, de la Duse et de Zacconi — je m'en tiens aux plus grands — nous sont détaillés avec le soin le plus exact et appréciés par un homme d'un goût très large, ayant une longue expérience de la scène, chez qui seulement l'admiration parfois étouffe la critique — pour la Duse en particulier [1].

L. Roustan.

M. H. d'Alméras, **Avant la gloire**, 2e série, Paris, in-18, Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1903.

De ce livre se dégagent maintes impressions; et que l'auteur, à qui je n'en ai point assez à adresser, veuille bien regarder cette phrase comme un compliment! Il y paraît, en effet, documenté et spirituel. Seulement, — il y a un seulement, — la documentation est banale et semble faite à coups de ciseaux, et l'esprit sent sa recherche et son reportage. Ce n'est pas une œuvre, mais une *œuvrette* assez agréable par plaques, dont la lecture serait facile sauf que, de ci de là, l'on retrouve Jacquot de Mirecourt et que, de là de ci, l'on est persécuté par la préoccupation du *trait* à jet continu. C'est l'histoire des débuts, — est-ce bien une histoire? — de Rochefort, Audebrand, Ranc, Maret, Cassagnac, Drumont, Bergerat, Clémenceau, Verne, les Margueritte, Foley, Brûlat. Ne croyez point que je suis servilement la table des matières! J'ai lu jusqu'au bout le livre de M. d'A., et la preuve c'est que j'y ai fait quelques découvertes. Exemples: un inconnu a acclamé Henri Rochefort, (p. 35); — Phi-

1. Je relève en terminant quelques inadvertances qui ne devraient pas se trouver dans une seconde édition dont la mise à jour d'ailleurs a été négligée. P. 23 l'*Heptaméron* n'est pas contesté à Marguerite de Navarre et le nom de Marguerite de Valois est réservé à un autre personnage, à l'auteur des Mémoires; p. 27, le théâtre d'Augier est en 7 volumes et non en 8; p. 31 et 162, une citation fausse; p. 37, *Les Effrontés* sont de 1861 et non de 1863; *le Fils de Giboyer* est de 1862 et non de 1864; p. 147, la raison du changement de nom d'Arnolphe dans l'*École des femmes* est mal indiquée; p. 154, la critique du vers traduit par Fulda porte à faux et M. Z. fait un contre-sens; p. 315, le maître Guérin d'Augier est un notaire et non un *avocat*. Il y a des titres mal cités, p. 49, 50 et 114. Enfin les fautes d'impression fourmillent, les unes gênantes, les autres plaisantes, comme à la première page, la production de Scribe qualifiée de *furchtbar* pour *fruchtbar*.

libert Audebrand a fait des vers (p. 39), qui ne sont plus de lui, (p. 287) ; — Ranc a mis pour s'évader de Lambessa des souliers trop étroits, (p. 63) ; — Paul de Cassagnac s'est battu plusieurs fois en duel ; — Edouard Drumont a trouvé dans l'antisémitisme une mine littéraire féconde ; — Emile Bergerat a été atteint du *delirium scenicum*, (pp. 139, sqq.) ; — et la France a dû la découverte de Cyrano de Bergerac, qu'elle ignorait absolument, à Edmond Rostand, (p. 204). Il avait bien été produit un in-8° de VIII-400 pp. intitulé *Savinien de Cyrano de Bergerac* ; mais peut-être n'est-il pas question, dans les *brochurettes* où se documente M. d'A., des in-8° de cette taille, que se gardèrent bien d'ignorer, et avec raison, M. Rostand et M. Coquelin, son glorieux interprète. Pour faire court, l'auteur de *Avant la Gloire*, estime que presque tous les hommes sont des imbéciles, (p. 208), constatation qui n'est point pour me déplaire ; car je ne suis pas éloigné de cet avis.

Tel quel, son livre, qui a de graves défauts, a d'indéniables qualités. Il ne manque pas de finesse et même d'érudition parfois : je n'en veux pour témoignages que les pages consacrées au Pierrot de nos pantomimes (214, sqq.) ; — une connaissance approfondie du cœur (!) des éditeurs, A. Colin, (p. 237), Perrin, (p. 245) ; — ce qui est pour instruire les débutants ; — quelques lignes d'observation malicieuse sur *les Cornalines* de Charles Foley, (p. 252) ; etc... Et ce sont ces qualités sans doute qui ont poussé la critique « à apprécier la première série » de M. d'Alméras « avec une bienveillance » dont il marque sa reconnaissance dans son *Avant-Propos*. Je désire, à l'occasion de la deuxième série, m'être acquis, moi aussi, quelque droit à cette reconnaissance.

Pierre Brun.

Pierre Lasserre. — **La morale de Nietzsche,** 1 vol. in-8° de 159 pp. Société du Mercure de France, 1902.

Nietzsche n'est pas un vulgaire héraut de l'anarchie. Sans doute, « cet esprit positif semble, au regard d'un examen superficiel, se rencontrer en une commune fureur de destruction avec les esprits du type le plus opposé. » Mais tandis que « le révolutionnaire attaque les institutions établies, parcequ'il les juge attentatoires à la liberté de de l'individu, Nietzsche veut les ruiner parce que tout y est disposé de façon à entraver l'action des hommes capables de créer des buts à la vie ». — Reconnaissant dans ce problème d'organisation de l'autorité le « centre des préoccupations » de Nietzsche, croyant cependant « devoir tempérer sa doctrine juste dans ses principes, mais exprimée parfois avec une brutalité allemande, par un correctif attique et français dans le sens de l'humanité », M. Lasserre avait écrit *sur la Hiérarchie*

un article qu'on retrouvera dans l'appendice de son présent volume avec un chapitre sur *Nietzsche en France*, un autre sur la *Méthode de Nietzsche*, que l'auteur appelle « une simple note sur l'impertinente méthode de critique historique de N., comparée avec la consciencieuse et lourde objectivité des philologues allemands ». Le début de cette note nous rappelle que la découverte du principe d'anarchie « qui se cache dans tout ce que l'Europe du xix[e] siècle divinise », fut l'événement décisif de la vie intellectuelle de N. et lui révéla sa méthode. Cette méthode « dépend du principe de philosophie naturelle : que toutes les fonctions de l'être vivant sont au service de sa volonté de vivre et que celle-ci, chez l'homme, a autant d'influence sur la pensée que sur l'estomac ».

Dans le corps de l'ouvrage, M. L. va, dès l'abord, au centre de la question en montrant l'importance attachée par Nietzsche aux mœurs, « signe de toute civilisation », et son admiration pour les cultures classiques : « Plutôt n'importe quelles mœurs que pas de mœurs. L'homme moral, c'est l'homme discipliné, châtié. La première œuvre d'art de l'homme, c'est l'homme. » De là. la grande valeur de l'acquis, de la tradition : « Tout ce qui est bon, est héritage ». Ce mot du *Crépuscule des Idoles* suffit à faire comprendre l'attitude de N. vis-à-vis des grands principes de la Révolution, des idées anglaises et de l'Encyclopédie, qui les vulgarisa : « La doctrine de l'égalité, lit-on dans le *Crépuscule*, mais il n'y a pas de poison plus vénéneux ; car elle paraît prêchée par la justice, lorsqu'elle est la fin de toute justice ». M. L. en conclut (p. 30) : « N. est du côté des Montaigne, des Hobbes. Il sait que rien n'a commencé que par l'énergie, qui ne connaît d'autre loi qu'elle-même. Il y a, à la racine de la vie, une impulsion initiale qui la pousse à se faire place, à prévaloir. *La vie est, en son principe, Volonté de puissance.* » Le deuxième point capital du développement nous fait toucher du doigt les manifestations de cette Volonté, non plus comme formule d'explication cosmique, mais dans l'histoire de l'homme, où « elle est la cause première de tout ce que l'industrie a ajouté à la nature » et, spécialement, du Bien et du Mal. Car « tout critère d'estimation morale est, au fond, un moyen de s'assurer la grandeur ». *Ainsi naît la Morale*, morale de maître chez les Romains, d'esclave chez les Juifs. Le parallèle entre les deux morales forme le troisième point et s'achève par la citation du fameux passage de *Par de là le bien et le mal*. Mais la morale des maîtres a deux aspects : dans les âges barbares, elle est « l'énergie brute, l'énergie pour elle-même » ; les âges polis au contraire donnent naissance à la morale des peuples artistes qui « plus heureux et mieux doués, ont pu s'épanouir », et dont « l'élite au moins n'a plus besoin de s'appuyer sur des autorités surnaturelles pour se rester fidèle ». Civilisée, la vertu devient un jeu, prend « des formes agiles et promptes, se manifeste par le tact et le goût... L'homme a acquis, au prix d'une disci-

pline séculaire, l'aisance et la liberté des mouvements, de nobles loisirs... C'est l'origine et la raison d'être de l'art, glorification de l'homme, fleur de la morale des maîtres ».

M. L. décrit ensuite (p. 73) comment les Juifs ont renversé les valeurs morales : « Ce n'est rien que de haïr. Mais faire taire sa rancune, tourner lentement la civilisation et déposer dans la source où elle s'alimente un poison mortel : le souci de l'invisible, la terreur d'être mauvais et stérile ! » Il nous introduit dans les arcanes de la pensée mystérieuse de Nietzsche. Il nous explique son attitude vis-à-vis de la science, « la première et la plus honorable des fonctions de subordonné ». Les sciences sont serviles parce que spéciales et qu' « est spécialité tout emploi de l'intelligence qui ne se rapporte pas immédiatement à la morale, à l'homme ». Achevant le tableau de la mentalité servile, M. Lasserre évoque la philosophie servile sous ses deux faces : métaphysique scolastique et idéologie politique moderne. L'art qui correspond à cette philosophie est le Romantisme, qui atteint son apogée dans Victor Hugo et Wagner. Mais il faut lire le parallèle final entre le Romantisme et le Classicisme ; on ne regrettera pas de se laisser aller à la chaleur communicative que dégagent ces pages si vivantes.

TH. SCHOELL.

— On nous permettra de reproduire ici le discours prononcé par M. Louis HAVET aux obsèques de Gaston Paris ; aucun journal, aucune revue ne l'a encore donné in-extenso. « Si on me demande à quel titre je viens parler ici, je dirai que je représente ceux qui ont eu le bonheur d'être les élèves de Gaston Paris, mais qui ont consacré leur vie à des études autres que les siennes. Je pourrais répondre aussi que si je suis à cette place, c'est que la douleur se soulage à exprimer l'admiration et la tendresse. Je me rappelle qu'en un moment où j'avais à Gaston Paris une obligation particulière, je lui offris une brochure insignifiante avec cet envoi d'auteur : Au maître, au patron, à l'ami, et à l'*anima cortese*. Dans cette salutation de Dante à celui qu'il appelle le bon maître, j'enfermais l'idée qui, par-dessus toute autre, unit ici nos tristes pensées. Car ce que nous pleurons, ce n'est pas seulement le savant et le professeur. Ce n'est même pas, tout d'abord, l'ami incomparable, si délicat à pénétrer dans l'âme d'autrui, qui savait cultiver et flatter en chacun ce qu'il voyait en lui de meilleur, qui aidait les jeunes avec la bonté d'un père et la simplicité d'un camarade, et qui, dans ces jours terribles qu'on n'oublie jamais, et qui peu à peu font de notre mémoire un cimetière, trouvait les mots qui bercent et apaisent. Tout cela ne vient qu'au second rang. Pour ma part, j'ai commencé à aimer Gaston Paris dans un temps où je ne lui devais rien encore, où je ne me doutais pas que je pusse jamais me dire son ami, où j'étais d'ailleurs incapable de mesurer sa maîtrise et de pressentir l'action qu'il exercerait sur la pensée savante de ce pays et de l'univers. Mon instinct novice a été d'emblée à lui, comme l'œil à la lumière. Et il me semble que l'objet principal de notre deuil n'est ni la blessure des cœurs, ni une science décapitée, ni la France, amoindrie d'un fils plus filial que tout autre, et qui a fait plus que personne

pour réveiller toute la poésie des ancêtres, le son de leur voix, leur sentiment et leur pensée. Il y a pis encore que ce multiple désastre; il vient de disparaître une nature unique, un équilibre exquis des facultés les plus hautes, où l'on n'aurait pu dire ce qui était le plus noble, de l'esprit ou bien du cœur. Soudain s'est évanoui un charme que les années n'avaient pu vieillir, et qui serait demeuré printanier jusque dans l'hiver de l'âge. Déjà je ne sais plus, ou je ne veux plus savoir, combien les cheveux de mon cher maître avaient blanchi, mais je vois et je verrai toujours ce sourire, qui à soixante ans restait plein de la candeur première. La cruauté de la mort semble avoir saisi Paris dans sa fleur, comme le jeune naufragé, en qui, dit le poète grec, les flots mouvants ont effacé la beauté de la jeunesse. Dans l'ordre de la science, Gaston Paris était un génie. J'emploie exprès ce grand mot, qui ne se dit guère que des poètes, des capitaines et des géomètres, et ce n'est pas l'affliction d'aujourd'hui qui me le suggère. Il y a une vingtaine d'années, je me rappelle avoir discuté avec un autre très cher maître, aujourd'hui disparu, si le terme de génie était applicable aux qualités qui rendent supérieur un critique, un linguiste, un déchiffreur, un commentateur. Et comme la question ne pouvait se résoudre par la théorie, nous y répondions *oui*, Bergaigne et moi, en invoquant comme preuve l'exemple de Paris. C'est parce qu'il était un génie qu'il a fécondé d'autres études que les siennes. A ses leçons romanes, Beljame venait apprendre comment on doit publier Shakespeare; Psichari, par l'histoire du vieux français, s'orientait dans la phonétique byzantine. Dans le *Saint Alexis* de Paris, livre où il semblait ne remuer que de la poussière française, j'ai puisé des enseignements, les plus précieux que j'aie jamais rencontrés, sur l'art d'exploiter les manuscrits latins. Lui-même, d'ailleurs, savait tout et aurait pu tout enseigner. Mieux que personne, il sentait qu'il y a une science, et non pas des sciences. A vingt-cinq ans, il fut un des fondateurs de la *Revue critique*, qui renouvela chez nous, en bloc, toute l'atmosphère de toutes les études historiques et philologiques, sans distinction de spécialités et de filières. Le génie se manifestait chez lui par un signe qui m'a souvent frappé. Jamais je ne l'ai vu lire un livre : le livre était déjà lu, compris, jugé, digéré, et ce qui s'y trouvait d'utile alimentait déjà et vivifiait la pensée du maître. Jamais je ne l'ai pris en flagrant délit de travail : l'œuvre était faite. Sa mémoire était aussi prodigieuse que certaines autres qui ne sont que des mémoires ; la rapidité de son jugement était une divination. La vigueur et la netteté de la pensée étaient liées à la droiture du cœur. Nul Français n'a été plus passionné pour tout ce qui était l'âme de la France, plus amoureux non seulement de nos chefs-d'œuvre de tous les âges, mais des premiers balbutiements de la pensée nationale, et aussi des chansons qui vivent encore sur des lèvres françaises ; sa critique, pourtant, habitait la région où les patries se confondent. Dans l'enseignement qu'il nous donnait, et par la parole et par la pratique, le vrai avait son double aspect, celui du savoir et celui de la morale. Lui-même a expliqué à quoi le goût du vrai doit servir; les hommes sont divisés, nous disait-il dans un banquet, par les vérités dont ils se croient possesseurs, mais la recherche de la vérité les unit. Il savait la solidarité nécessaire du mensonge avec l'outrage et l'injustice. On pouvait deviner, à l'entendre dans sa chaire, l'homme pour qui tout spectacle d'iniquité et de fraude serait une souffrance aiguë et personnelle. Il a été au Collège de France, à l'École des Hautes études, pendant bien des années, le même idéaliste qu'il était il y a huit jours, le 4 mars, veille de sa mort, dans une leçon enfantine, où ce tendre père enseignait à s'amuser de Don Quichotte, mais à ne pas se moquer de lui. Le plus beau des enseignements, c'est de laisser de soi un souvenir qui coûte des larmes, et qui

pourtant réconforte. C'est plein d'un tel souvenir que je dis adieu à mon maître bien-aimé. »

— L'étude de M. H. ACHELIS sur les *Virgines subintroductæ* (Leipzig, Hinrichs, 1902; in-8, VIII-75 pages) est d'un très grand intérêt, à raison de l'originalité, de l'érudition et de la sagacité critique avec lesquelles y est traité un point fort délicat de l'ancienne discipline ecclésiastique. L'auteur montre bien que ce qui, depuis le milieu du IIIe siècle, a été considéré comme un abus, avait été d'abord un usage qui remonte aux tout premiers temps du christianisme et qui pourrait avoir même des antécédents non chrétiens. M. A. pense que le passage de Paul, I COR. VII, 36-38, ne concerne pas le père qui a une fille vierge et qui peut se demander s'il la mariera, mais le chrétien qui a été constitué gardien d'une vierge chrétienne, et qui rencontre des difficultés morales dans cette situation. Les raisons alléguées contre l'interprétation communément reçue ont quelque valeur; mais on peut dire aussi que celles qui appuient la conclusion de M. A. ne sont pas péremptoires. — A. L.

— On ne lira pas sans profit la conférence de M. A. RÉVILLE sur *Vigilance de Calagurris* (Paris, Leroux, 1902; in-8, 52 pages, avec un rapport sommaire sur les conférences de la Section des sciences religieuses, à l'École pratique des Hautes Etudes, pour l'année 1901-1902). Tableau très vivant et bien éclairé de la carrière et des idées d'un adversaire de l'ascétisme monastique, aux environs de l'an 400. — A. B.

— Le travail de M. F. SCERBO sur l'Ancien Testament et la critique contemporaine (*Il Vecchio Testamento e la critica odierna;* Florence, 1902; in-8, IV-115) a été publié d'abord dans les *Studi religiosi*, revue catholique où l'on s'efforce d'initier le clergé italien aux méthodes et aux résultats de la critique historique. M. S. se tient sur la défensive, et, dans un exposé un peu confus, redresse ou veut redresser certaines conclusions qui ont été formulées sur des points particuliers de critique littéraire, ou de critique purement textuelle, ou de métrique biblique. — A. L.

— C'est un thème cher aux théologiens protestants que la restauration du christianisme paulinien par Luther. M. P. FEINE, dans le discours qu'il a tenu, le 31 octobre 1902, comme doyen de la Faculté de théologie de Vienne, traite le sujet avec beaucoup de compétence, et, à ce qu'il semble, sans exagérer les points de contact entre la doctrine de l'Apôtre et celle du grand réformateur. — F. G.

— Les considérations critiques de M. O. RITSCHL sur les fondements de la moralité (*Wissenschaftliche Ethik und moralische Gesetzgebung*; Tübingen, Mohr, 1903; in-8, 43 pages) laissent une impression assez vague. L'auteur nie qu'il y ait une science de la morale, ce qui peut s'entendre, si l'on veut signifier que la moralité ne s'enseigne ni ne s'apprend à la façon d'une science, mais ce qui aboutirait à priver la morale de tout appui rationnel, si l'on veut dire que l'observation ne peut déduire du fait moral une philosophie de la moralité. La tendance de M. R. est à exagérer le caractère individuel de la morale, bien qu'il voie très bien que la moralité est un attribut de l'homme social. Il fait ressortir, en terminant, l'identité de l'idéal religieux et de l'idéal moral dans le christianisme. Mais l'idéal chrétien est-il quelque chose de si absolu qu'il suffise d'en prononcer le nom pour résoudre le problème moral? — H. M.

— La conférence de M. W. KAPP sur la rémission des péchés (*Die Predigt der Sündenvergebung nach ihren religiös-sititchen Beziehungen*; Tübingen, Mohr, 1903; in-8, 40 pages) est un chapitre assez bien conçu de théologie protestante et de psychologie religieuse. — H. M.

— M. Shuckburgh, qui a déjà donné à la collection *Pitt Press Series* plusieurs livres d'Hérodote, vient d'y publier le premier livre de la *Cyropédie* de Xénophon (*Xenophon Cyropædeia* book I with introduction and notes founded of those of Holden, and a complete vocabulary. Cambridge, University Press, 1902; xx-156 p.). L'édition est destinée plus spécialement aux commençants; le texte et celui de feu Holden, ainsi que les notes, qui ont été çà et là abrégées ou modifiées en vue de la clarté. Les élèves y trouveront de nombreux secours, trop nombreux peut-être, car certaines notes me semblent superflues, se bornant à répéter des traductions qui sont dans tous les dictionnaires. Des renvois fréquents à la *Grammaire grecque* de Goodwin, et aux *Modes et Temps* du même, sont bien faits pour être utiles, quoique je craigne qu'ils ne soient guère mis à profit : les élèves sont les mêmes partout, et s'ils lisent — pas toujours — une explication grammaticale donnée en note, ils ne prennent guère la peine de chercher dans les grammaires. Ils devront au moins lire l'introduction, qui est bien faite, apprécie justement la *Cyropédie*, en caractérise exactement la tendance, et a le mérite de ne pas être trop longue. — My.

— Avec les tomes V et VI, qui contiennent le Glossaire, la Table des noms propres et une bibliographie, *l'édition de Rabelais*, en six volumes, à laquelle le regretté Marty-Laveaux n'a cessé de travailler pendant trente ans (le premier volume a paru en 1868) se trouve achevée et complétée (Lemerre 1903). La mort l'a surpris avant qu'il fut arrivé au but; mais la publication a été continuée par Petit de Julleville, lui-même prématurément frappé, et terminée par M. Edmond Huguet. On a trouvé dans les papiers de Marty-Laveaux le glossaire entièrement fini jusqu'à la lettre P. Pour le reste, les matériaux étaient déjà réunis. Il est inutile d'insister sur l'utilité de ce glossaire. On sait que de tous les écrivains français Rabelais est celui qui a la langue la plus riche et la plus originale. Ce Lexique énumère les mots et renvoie aux passages caractéristiques où ils se trouvent; il ne donne pas de définitions ni d'étymologies, c'eut été un nouvel ouvrage ajouté au précédent. Mais en notant les différents emploi^s et en replaçant le mot dans son contexte, il fait tout le travail préparatoire nécessaire. Marty Laveaux a été l'un des premiers à comprendre que pour édifier un dictionnaire complet de la langue française, il fallait d'abord faire ce qu'il a fait lui-même, d'abord en 1858 pour Corneille, et postérieurement pour Rabelais. La persévérance, l'abnégation, l'amour de notre langue ont été les traits distinctifs de cette vie de savant. On ne pourra travailler utilement sur la littérature du seizième et dix-septième siècle sans se reporter à ses ouvrages. — B.

— Fernand Henry, auteur d'une traduction en vers des *Sonnets* de Shakspeare, vient de faire œuvre de fin lettré en publiant une traduction en quatrains des *Rubâiyât d'Omar Kheyyâm* d'après la version anglaise d'Ed. Fitz Gerald (Paris, Maisonneuve, 1903, in-16 carré de LXXVI-206 pp.). La sagesse du poète astronome persan — pessimisme corrigé par un *carpe diem* souriant — est heureusement formulée dans ces aphorismes poétiques d'une ornementation tout orientale. M. Henry, çà et là, s'écarte de la version de son intermédiaire anglais : et l'on ne peut dire que *cheek* traduit par *mantille*, ou *credit* par *joie à venir*, ou le dernier vers du n° XXVI, aient toute la saveur du texte de Fitz Gerald : il faut dire qu'une singulière difficulté résultait, pour le traducteur français, du type prosodique adopté par lui et de l'abandon du vers blanc. De bonnes notices et un ingénieux commentaire accompagnent les *Rubâiyat* et en facilitent l'accès au lecteur occidental. — F. Baldensperger.

— Dans tout le fatras romantique de Fouqué l'oubli n'a guère épargné que son joli conte d'*Undine*. M. Wilhelm Pfeiffer lui a consacré une solide et agréable étude (*Ueber Fouqués Undine*. Heidelberg, Winter, 1903. In-8°, p. 169), qui nous renseigne sur la composition et les sources de l'œuvre. C'est le *Liber de nymphis*, etc. de Paracelse qui appela l'attention de Fouqué sur la légende du chevalier de Stauffenberg, mais qui surtout lui suggéra le motif psychologique dont le conte s'inspire. M. P. étudie en détail cette légende dans ses origines, sa rédaction et ses imitations. Je ne sais pas si les folkloristes lui donneront raison sur l'évolution qu'il suppose à la légende signalée par Diodore de Sicile et aussi sur son identification de l'ondine avec une walkyrie. Après une juste caractéristique du conte de Fouqué vient un chapitre plus curieux sur l'opéra qu'il en tira à la demande et d'après un scenario de Hoffmann, qui mit l'œuvre en musique et a peut-être inspiré Lortzing. Dans l'appendice, M. P. a publié l'opéra d'après les manuscrits des deux poètes, publication un peu superflue pour Fouqué, mais qui peut servir à étude sur Hoffmann, sur la collaboration duquel l'auteur eût dû insister davantage (Lire, p. 42, Mme de Montolieu, et non *Montolier*; Steinbrück, et non *Steinrück*). — L. R.

— La brochure de M. H. Romundt, *Kants philosophische Religionslehre, eine Frucht der gesamten Vernunftkritik* (Gotha, Thienemann, 1902. In-8°, 96 p.) est l'exposé, raisonné et critique, des deux premiers chapitres de *La Religion dans les limites de la raison pure*. M. Romundt, qui a déjà écrit plusieurs ouvrages sur la philosophie kantienne, veut prouver ici que *La Religion*, loin de marquer, comme on le croit souvent, une nouvelle étape dans la voie critique tracée par Kant de 1781 à 1790, est déjà, tout entière, renfermée virtuellement dans les trois grands traités : *Critique de la raison pure*, *Critique de la raison pratique*, *Critique du jugement*. Dans une première partie, il détermine le caractère général du genre humain, aussi bien le caractère absolu, potentiel, *nouménal* que le caractère « phénoménal », réel, visible et en déduit l'obligation morale, qu'il développe dans la deuxième partie. Il termine en exposant la théorie du miracle formulée par Kant. Il n'a pas l'air de se rendre compte des efforts certainement souvent inconscients du philosophe de Kœnigsberg pour concilier son système avec le christianisme officiel et des concessions de mots, sinon d'idées, qu'il a dû faire pour s'accommoder, au moins en apparence, aux doctrines religieuses de son milieu. Au reste, le style de M. R. n'est ni clair ni aisé ; il défend ses vues d'un ton passablement pédant et a l'air d'attacher une immense importance aux petites divergences qui le séparent d'autres Kant ens. Un grain d'aimable scepticisme ne nuirait pas à la sincérité de ses opinions et ne diminuerait pas la profondeur de ses jugements. — Th. Schoell.

— M. L. Goldschmidt, qui ne voit point de salut pour la philosophie hors de l'église kantienne, réimprime la suite des notes que le pasteur Mellin de Magdebourg avait écrites en 1794-1705 pour servir à l'intelligence des principales œuvres de Kant (*Marginalien und Register zu Kants Kritik der Erkenntnisvermögen*. 2. Teil. Gotha, Thienemann, 1902, in-8°, pp. 69, 237. Mk. 6). La deuxième partie de cette réimpression donne le commentaire des œuvres suivantes : *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*, *Kritik der praktischen Vernunft*, *Kritik der Urteilskraft*; l'éditeur y a joint une étude personnelle : *der Zusammenhang der Kantischen Kritiken*. — L. R.

— Nous nous bornons également à annoncer l'essai de M. Karl Heim sur le fondement de la logique (*Psychologismus oder Antipsychologismus ?* Berlin, Schwetschke, 1902, in-8°, p. 159). Entre les philosophes qui en font une province

de la phsychologie et ceux qui la rattachent à la métaphysique, l'auteur cherche une troisième explication, le *formalisme*, qui intéressera surtout les Néo-Kantiens. La démonstration est conduite avec une grande rigueur. A signaler p. 134 et suiv. une ingénieuse théorie de l'abstraction. — L. R.

— Dans ses trois années de garnison dans l'Oranais M. le commandant de Pimodan, fidèle à d'anciennes habitudes, a recueilli un volume d'impressions et de souvenirs (*Oran, Tlemcen, Sud-Oranais*. Paris, Champion, 1902, in-12, p. 227. Fr. 3,50) auxquels des lectures ont ajouté un complément d'esquisses historiques. Celles-ci sont la partie faible du livre : on ne peut plus faire aujourd'hui l'histoire de l'Algérie en s'appuyant sur des sources comme Léon l'Africain ou Ibn-Khaldoun, ni raconter la conquête espagnole d'après Fléchier. Il y a plus de valeur dans les pages sur la vie moderne d'Oran et de Tlemcen, leur industrie et leur commerce, leur population mêlée et l'effet de notre civilisation sur les indigènes ; on trouvera de copieux et intéressants détails sur les mosquées de Tlemcen et les ruines de ses environs. Le dernier chapitre est une page encore à demi écrite de l'histoire de nos armes en Algérie. L'auteur, s'il n'a pas pris part à l'expédition d'Igli, commandait la cavalerie du poste de Duveyrier-Zoubia, au seuil de l'oasis de Figuig; et il est agréable de retrouver dans le ton du chef parlant de ses soldats l'humaine et cordiale tradition des officiers africains. (P. 12, lire Ripperda et non *Riperda*; p. 200, Mme du Barry fut exécutée en 1793 et non en 1794 ; p. 208, le chiffre donné pour la population de Figuig est au-dessous de l'évaluation générale). — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 mars 1903.

M. Clermont-Ganneau présente de nouvelles photographies du tombeau des sectateurs de Mithra récemment découvert par M. Weber à Tripoli de Barbarie. On y distingue, cette fois, l'inscription et la décoration du couvercle représentant la lionne mithriaque et constituant le principal intérêt du monument.

M. Clermont-Ganneau propose ensuite une série de rectifications à la lecture de diverses inscriptions grecques récemment publiées et provenant de la province du Pont et de Gerasa.

M. Viollet est nommé membre de la commission du prix Gobert en remplacement de M. Gaston Paris, décédé.

M. Louis Havet fait une communication sur deux passages des *Captifs* de Plaute. — M. Bréal présente quelques observations.

MM. le Dr Capitan et l'abbé Breuil présentent des reproductions de quelques-unes des peintures d'animaux qu'ils ont découvertes avec M. Peyrony dans la grotte de Font-de-Gaume, près des Eyzies (Dordogne) et qui paraissent bien remonter à l'époque quaternaire magdalénienne. Il est vraisemblable que ces peintures ont été exécutées dans un but religieux ou fétichique; ce seraient les analogues des *totems* des sauvages actuels. — MM. le Dr Hamy et S. Reinach présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 6 avril — 1903

Au Musée de l'Acropole d'Athènes, par Henri Lechat, Paris, Fontemoing, 1903 (Fascicule 10 des *Annales de l'Université de Lyon*, nouvelle série).

Dans ce volume, illustré de nombreuses gravures qui en rendent la lecture plus facile et plus profitable, M. Lechat a réuni des articles publiés par lui dans différentes revues sur divers monuments conservés au musée de l'Acropole d'Athènes. Tous ces articles ne sont pas réimprimés tels quels. Plusieurs ont été complétés ou partiellement modifiés d'après de nouvelles découvertes, d'après des travaux intervenus depuis l'époque de la première publication, d'après une révision minutieuse des monuments. Ainsi, dans le chapitre consacré au costume des « dames de l'Acropole », M. L. considère aujourd'hui comme la partie supérieure du chitôn, sillonnée de fins plis qui lui donnent l'apparence d'un tricot, ce dont il faisait autrefois un vêtement distinct, le *chitoniscos*; le *méniscos* est compris par lui, non plus comme un perchoir offert aux oiseaux au-dessus de la tête des statues, sous la forme d'une tablette protectrice, mais comme une simple tige suffisante pour les empêcher — pour empêcher du moins les gros oiseaux — de se poser où ils ne devaient pas; dans les *Essais de groupements* des statues de marbre, les paragraphes IX. X. XI sont nouveaux; en maint passage, M. L. a notablement enrichi des listes de monuments présentant en com-

mun tel ou tel caractère, telle ou telle disposition curieuse, et il s'est attaché à ne rien laisser, en dehors de ces listes, de ce qui est connu à l'heure actuelle; etc. (Ajoutons que tous les monuments sont désignés maintenant d'après le numérotage du musée, qui, paraît-il, ne sera plus changé). Pour l'étude de plusieurs questions, le nouveau livre marque donc un progrès par rapport aux articles qui en forment le fond. Sur d'autres questions en revanche, qui ont donné lieu à d'assez vifs débats, M. L. maintient énergiquement son opinion primitive. L'interprétation qu'il proposait en 1890 des dames de l'Acropole, en qui il ne voyait que des « desservantes anonymes » d'Athèna, des « orantes de pierre », tend à prévaloir de plus en plus. Sur la date du sculpteur Endoios, M. Lechat n'a pas varié non plus. Les raisons invoquées dans deux articles de la *Revue des Études grecques* (1892, 1893) pour placer la carrière de cet artiste entre 520 et 475 (chiffres ronds) sont combinées ensemble dans une argumentation très serrée à laquelle (quoi qu'il doive en coûter aux défenseurs zélés de Pausanias) il me semble, en conscience, difficile de résister.

L.

J. Jüthner. **Der Gymnastikos des Philostratos.** Eine textgeschichtliche und textkritische Untersuchung. Mit drei Tafeln (Sitzungsber. der Kais. Akad. d. Wiss. in Wien, philos.-hist. Classe CXLV, I). Vienne, C. Gerold's Sohn, 1902; 79 p.

La dissertation de M. Jüthner sur le *Gymnastikos* de Philostrate est pleine de qualités : elle est claire, méthodique, solide; et, ce que l'on pourra louer particulièrement, elle n'a rien de trop : l'auteur dit ce qu'il faut, sans s'égarer, comme on le fait trop souvent, dans des développements qui ne touchent que de loin au sujet. Ce texte du *Gymnastikos* a eu une singulière destinée. On en connaît l'existence par Suidas; le scoliaste de Platon en cite un passage, et les premiers fragments en sont publiés par Kayser en 1840, d'après le Laurentianus LVIII 32 (F) et le Monacensis 242 (M), sans qu'on en connaisse davantage jusqu'au moment où Mynas en découvre un manuscrit complet à Constantinople, probablement en 1843, et le rapporte à Paris. Mais ce manuscrit reste invisible à tous les yeux; Daremberg le cherche en vain, et n'en trouve qu'une copie, de la main de Mynas (Paris, suppl. gr. 727), sur laquelle il publie le texte en novembre 1858; peu de temps auparavant, Mynas s'était hâté d'en donner lui-même une édition, après en avoir fait une seconde copie. Viennent ensuite les éditions de Volckmar (1862) et de Kayser (Teubner, 1871). Le manuscrit n'en demeurait pas moins introuvable, et quelques savants pensaient qu'il avait passé en Angleterre, quand il fut reconnu par hasard à la Bibliothèque nationale dans le manuscrit suppl.

gr. 1256 (P), avec la seconde copie de Mynas. C'est de ce manuscrit, dont on comprend l'intérêt et l'importance, que nous entretient M. J., après en avoir succinctement retracé l'histoire, et déterminé les rapports qui existent entre lui et les deux manuscrits F et M. Mais F, le meilleur, ne donne que les trois derniers chapitres; M, qui n'est d'ailleurs qu'un texte abrégé, contient seulement le dernier tiers de l'ouvrage; de telle sorte que P est l'unique source pour la presque totalité. M. J. donne une collation de P, non pas complète — ceci est réservé pour la future édition — mais seulement pour les passages où le manuscrit s'écarte du texte de Mynas : elle est suivie, attendu que P contient encore un fragment assez important de l'*Hérôïkos* et de la *Dialexis I*, des leçons qui s'écartent du texte de Kayser dans ces deux morceaux. Dans un chapitre final, M. J. examine le texte de Kayser, et défend souvent contre lui la tradition, c'est-à-dire Mynas, qui en réalité, malgré sa méthode imparfaite et son esprit superficiel, n'a pas tant commis d'erreurs qu'on pouvait le penser jusqu'ici. Ces deux dernières parties abondent en utiles observations, et sont d'excellente critique. Le texte du *Gymnastikos* y gagnera sûrement; et maintenant qu'on a une base certaine pour l'établir, on ne saurait plus se contenter des anciennes éditions. Elles furent ce qu'elles pouvaient être, en l'absence du manuscrit original; mais l'édition que prépare M. Jüthner leur sera supérieure; c'est du moins ce que fait pressentir le travail que nous signalons aujourd'hui.

My.

Norges Indskrifter med de yngre Runer, udgivne for det norske Kildeskriftfond. — *Hœnen Runerne fra Ringerike, udgivne* af Sophus Bugge. Kristiania, A. W. Brœggers Bogtrykkeri. 1902, in-4, 24 p.

Quoiqu'il ne soit pas possible de nier les relations précolombiennes des Scandinaves avec le Nouveau Monde, il serait intéressant de trouver de nouvelles preuves de leurs voyages en Vinland (Pays de la vigne), littoral des États-Unis selon les uns, Nouvelle-Écosse selon d'autres. Le présent opuscule a pour but de signaler une inscription runique où il en serait question. Quoique faiblement tracée et peu lisible, elle fut copiée en 1823 par un sérieux archéologue, le capitaine L. D. Klüwer, sur une stèle exhumée du sol à Vester-Hœnen, près de l'église de Norderhov, dans le canton de Ringerike, à 45 kilom. au N. O. de Christiania, mais aujourd'hui perdue, comme la copie elle-même, dont on ne connaît plus qu'une reproduction faite en 1838 et conservée au musée de Bergen. On fut longtemps sans pouvoir la déchiffrer et même sans la tenir pour remarquable.

C'est à ce texte de troisième main que s'est attaqué M. S. Bugge. Accoutumé à résoudre les difficultés beaucoup plus grandes que pré-

sentaient les *Inscriptions de la Norvège en runes anciennes* (Christiania, 1891-1900, 5 fasc. in-4), il a déployé les ressources inépuisables que lui offre sa connaissance approfondie de la vieille langue et des runes norraines. Analysant chaque mot et presque chaque lettre, il conclut que l'inscription fait suite à une autre qui était gravée sur une pierre disparue ; qu'elle se compose de trois distiques faisant partie d'une strophe en vers du mètre *málaháttr* ; qu'elle peut être lue ainsi : « Ut uk, uit, uk, thurba, thiru uk as, uin, lati á, isai, ubukth ath kumu auth má ilt, uika, taui ar », et qu'il transcrit en six lignes, avec l'orthographe normalisée des sagas :

Ut ok vitt ok thurfa
Therru ok áts
Vinlandi á isa
Í ubygd at komu ;
Aud má illt vega
[At] dœyi ár.

Ces vers norrains sont paraphrasés en prose dano-norvégienne et latine, mais on peut les rendre en français beaucoup plus brièvement et en se tenant plus près du texte : « Au large et au loin, n'ayant rien de sec et pas de vivres, ils arrivèrent sur les glaces dans un désert vers le Vinland. Privé de biens par l'infortune, on meurt prématurément. » On pourrait croire qu'il s'agit là de naufragés voguant sur des glaces flottantes dans la direction du Vinland et morts jeunes sur une côte déserte de Terre-Neuve et à la mémoire desquels on aurait élevé un cénotaphe dans leur patrie.

Mais pour donner à cette inscription un sens suivi et assez rationnel, il faut admettre avec l'ingénieux interprète qu'elle a été gravée, entre les années 1010 et 1050, non pas comme ce serait plus naturel avec les caractères usités dans le Ringerike, mais avec ceux de contrées éloignées comme l'île de Man et l'Écosse ; que plusieurs lettres doivent être rectifiées ; que certaines d'entre elles, malgré leur ressemblance mutuelle, ont des significations différentes ; qu'il est loisible d'en ajouter et d'en compléter arbitrairement quelques-unes, et de les lire autrement que ne le comporte la forme admise dans l'unique transcription connue, celle de 1838. Tel est le cas pour deux mots séparés par une ponctuation : *uin* et *laii* [*sic*], qui seraient vraiment importants si leur réunion devant former *Vinlanti*, Vinland au cas oblique, comme l'affirme l'éminent épigraphiste.

Or c'est prendre bien des licences avec le texte et nous ne pouvons faire moins que de regarder comme trop conjectural l'ensemble de cette savante interprétation. Il est donc difficile d'admettre que cette inscription « est le plus ancien document connu en Europe, où il est fait mention de l'Amérique. » Même si l'on suppose qu'elle parle du Vinland, elle n'a pas plus d'autorité que les témoignages concordants de l'*Islendingabók*, ou *Landnámabók*, du *Graenlendingathátt* et de plusieurs *Annales islandaises*. Elle en a même moins, puisque c'est la

copie, plus ou moins sujette à caution, de celle d'un runologue qui disait « avoir eu beaucoup de peine à transcrire l'original. » On ne pourra se prononcer avec certitude que si l'on parvient à retrouver la stèle, à lire ses runes d'une manière satisfaisante, et à les faire interpréter directement soit par M. S. Bugge, soit par un savant aussi compétent.

E. BEAUVOIS.

Wotjakische Sprachproben, gesammelt und herausgegeben von Yrjö WICHMANN, dans *Journal de la Société finno-ougrienne*, t. XI, Helsingfors, 1893 in-8°. XX-200 pp., et t. XIX, 1901, IV-200 pp.

Übersicht über die heidnische Gebräuche, Aberglauben und Religion der Wotjaken in den Gouvernements Wjatka und Kasan, von Johann WASILJEV, Priester, dans *Mémoires de la Société finno-ougrienne*, t. XVIII, Helsingfors, 1902, in-8°, IV-144 pp.

La Société finno-ougrienne ayant pris à tâche de remplir le vaste programme que s'était tracé l'infatigable M.-A. Castrén, mais dont l'exécution fut interrompue par une mort prématurée, ne pouvait laisser de côté les Votiaks, peuplade de 400,000 âmes, qui forment le groupe le plus compact et le plus important de la famille permienne et qui se perpétue entre la Viatka et la Kama, en maintenant plus ou moins pures sa langue, ses mœurs et sa religion au milieu des Russes, au sud des Zyriænes, au nord des Tchérémisses et des Mordouines, à l'ouest des Tatars. Après avoir publié dans le premier fascicule de son *Journal* (1880, pp. 32-55) des textes Votiaks transcrits par T.-G. Aminoff, elle chargea en 1891 Y. Wichmann de continuer l'œuvre de ce regretté linguiste. Il alla étudier sur place les dialectes Votiaks les moins connus, ceux de Malmych-Urchum, de Jelabuga, de Glasov, de Slobodsk et l'idiome en partie tatarisé de Bussurman. Aidé des maîtres d'école Budjin, K. Andréjev et P. Wasiliév, il transcrivit dans le cours d'une année 550 chansons, une dizaine de complaintes, 40 prières, 37 formules magiques, 70 proverbes, 440 énigmes, 55 contes et 15 mélodies. Sa collection, qui complète celles de l'inspecteur primaire Pervuchin, du missionnaire russe Boris Gawrilov et du linguiste magyar B. Munkácsi, comprend des textes en cinq dialectes, dont la traduction finnoise faite par lui a été mise en allemand par M^lle V. Relander.

Dans un second voyage qu'il fit en 1894, avec une subvention de l'Université de Helsingfors, principalement en vue de lexicographie des dialectes Votiaks de Malmych et de l'Oufa, il recueillit de nouveaux spécimens en prose des dialectes précités et les joignit aux précédents dans sa seconde publication (1901). La plupart des contes ont de l'analogie avec ceux des peuples germaniques, tant pour la structure que pour le sujet; on y retrouve les scènes et les répliques trois fois

répétées; le faible ou le disgrâcié de la nature qui est favorisé par la fortune; la ruse du renard et la stupidité de l'ours; les prétendues explications des phénomènes célestes et terrestres; les Ondins (*Vumurt*, homme de l'eau), qui correspondent aux Elfs des Scandinaves, et qui malgré leurs facultés surnaturelles, ne dédaignent pas de s'allier aux enfants des hommes. Les Votiaks ont certainement fait des emprunts aux contes indo-européens, mais ils ne leur ont pas pris l'art, le charme et la naïveté du récit.

L'élément mythique ne tient pas beaucoup de place dans leurs chants et leurs contes, qui ne doivent pas être bien anciens sous leur forme actuelle, puisqu'il y est question de vapeurs et de chemins de fer. Il n'en tient guère non plus dans la *Notice sur la mythologie des Votiaks* par T.-G. Aminoff et Y. Wichmann (*Suomi*, recueil de la Société de littérature finnoise. 3e série, t. VI, Helsingfors, 1898, in-8o 48 p.) et dans l'opuscule de J. Wasiliév, qui traite surtout du culte, de ses ministres, les prophètes, les sacrificateurs et leurs acolytes ; des bois sacrés, des fontaines miraculeuses, des fêtes fixes ou mobiles, des innombrables cérémonies publiques et privées, et de leur minutieux rituel. Les divinités des Votiaks ne sont que des personnifications de la nature, de ses forces et de ses phénomènes, comme *Inmar* (le Ciel, l'Air), l'Esprit des forêts, l'Esprit des eaux, les Génies du bonheur, du foyer; le Gardien ou protecteur du bétail, les Ancêtres éminents et surtout les premières aïeules des tribus, des familles. Sous l'influence des Russes ces divinités s'en vont et elles seraient peut-être déjà oubliées, si l'on ne craignait leur courroux et si l'on n'espérait obtenir par des offrandes leur faveur et des avantages exclusivement temporels. On leur associe même dans les prières le nom du Christ et de quelques saints de l'Église orthodoxe. Les suppliants ne regardent pas au-dessus de l'horizon de la vie quotidienne, leur idéal n'a rien d'élevé; en certains points au contraire leur morale est des plus relâchées : les parents choisissent de préférence pour brus les filles enceintes, afin d'être plus sûrs qu'elles sont propres à avoir des enfants (p. 81). Ici, comme dans leurs pratiques superstitieuses, les Votiaks n'ont d'autre mobile que l'intérêt matériel ou ce qu'ils regardent comme tel, et c'est le principal empêchement à leur conversion au christianisme.

E. Beauvois.

Littérature populaire des Esthoniens.

Les *Finnisch-Ugrische Forschungen*, qui continuent à paraître régulièrement sous la direction de MM. E.-N. Setälä et Kaarle Krohn, professeurs à l'Université de Helsingfors, renferment, dans les deux premiers numéros de l'année 1902, deux études qu'il suffit de rapprocher l'une de l'autre pour se rendre compte des résultats obtenus dans la recherche des chants, des contes, des fables, des légendes, des traditions, des énigmes, des bons mots, des souvenirs mythologiques, etc.

qui sont les diverses branches de la littérature populaire des Esthoniens. Dans le t. II, fasc. I, pp. 8-41 des *Forschungen*, le D[r] Oskar Kallas, après avoir cité les travaux de neuf de ses prédécesseurs et sa propre bibliographie des recueils imprimés ou manuscrits de poésies esthoniennes (p. 58-73 de *Die Wiederholungslieder der Esthnischen Volkspoesie* t. I, Helsingfors 1901, gr. in-8°, dans les *Mémoires de la Société Finno-Ougrienne*, t. XVI, part. I), constate que la première pièce de vers en esthonien fut éditée en 1695; que les chants populaires, proscrits par les Herrnhutes et les piétistes au XVIII[e] siècle, furent remis en honneur au XIX[e] sous l'influence de Herder et des poèmes ossianiques; recueillis par Hupel, Chr.-H.-J. Schlegel, Rosenplänter et ses disciples Knüpffer, Kr.-J. Peterson, par Fählmann, par H. Neus, qui édita *Esthnische Volkslieder* (Revel, 1850-52) et, avec Fr.-R. Kreutzwald, *Mythische und magische Lieder der Ehsten* (St-Pétersbourg, 1854). Ce dernier après avoir réuni, avec ses nombreux collaborateurs, 20,000 rhapsodies ou variantes en vers et surtout en prose, en composa un poème épique le *Kalevipoeg* (dans les *Verhandlungen der gelehrten esthnischen Gesellschaft zu Dorpat*, 1857-61, avec traduction allemande par C. Reinthal et Bertram). On doit à Jakob Hurt *Vana Kanel*, recueil d'anciens chants Esthoniens (Dorpat, 1875-1886, 2 vols.) et à M. Veske *Eesti rahvalaulud* (Dorpat, 1879, 1883, 2 fasc.). — Les Finnois qui, par leur *Kalevala* et leur *Kanteletar*, ont été les initiateurs des profondes études démomathiques chez les peuples de leur race ne pouvaient manquer de prendre part à ces travaux : la Société de littérature de Helsingfors a mis sous presse les *Chants des Esthoniens du gouvernement de Pskov* (en deux volumes); le *Kalevipoeg* a été édité à part à Kuopio (1862) avant de l'être en Esthonie par V. Reiman et F. Löwe (Revel, 1900), et Ahlqvist, J. Krohn, Mustonen ou Lönnbohm (*Virolaisia Kansanrunoja*. Helsingfors 1893), O. Kallas (1894, 1900, 1901) ont publié des pièces détachées ou des recueils de chansons et de traditions esthoniennes.

Ce sont principalement les poésies qui font l'objet des publications susmentionnées. D'après une substantielle notice de K. Krohn (dans les *Forschungen*, t. II, fasc. 2, pp. 71-77 de l'*Anzeiger*), M.-J Eisen, pasteur à Kronstadt, a tiré de sa propre collection, qui comprend plus de 43,000 pièces, de multiples spécimens en prose de la littérature populaire des Esthoniens, qu'il a publiés en 28 fascicules (Revel, Dorpat ou Narva), en n'y faisant que des retouches de style ou d'orthographe, et O. Kallas a édité 80 contes des Ljutzines ou Esthoniens du gouvernement de Vitebsk (Dorpat, 1900), On évalue à 200,000 (dont 20,000 contes et traditions en prose) les spécimens recueillis dans un petit pays qui, sous ce rapport, ne le cède en rien à beaucoup d'autres contrées plus peuplées et beaucoup plus étendues.

E. BEAUVOIS.

Charlus-Champagnac et ses seigneurs, par le Dr Louis de Ribier. Paris, H. Champion; Riom, U. Jouvet, 1902. In-8° de iv-303-xv pages. Prix : 8 fr.

Le château de Charlus-Champagnac, situé en Champagnagnès, paroisse de Bassignac (Haute-Auvergne), fut d'abord le siège d'une châtellenie, qui fut érigée en baronnie au xve siècle en faveur du vicomte de Turenne, et en comté près de deux siècles après, au profit de Charles de Lévis. Il appartint aux familles de Ventadour, de Roger de Beaufort, de Turenne, de Lévis, de Castries et de Pestel-Cassiac. M. de Ribier a tenté d'en écrire l'histoire et de rapporter la biographie de ses différents seigneurs, en accompagnant son étude de notes et de documents sur le Champagnagnès, les églises, chapelles et monastères élevés sur ce territoire. Il a divisé son livre en deux parties : 1° Monographie du château; 2° Chronologie des seigneurs. Mais il n'a pas su aussi bien diviser sa matière, ce qui a amené une certaine confusion et pas mal de désordre dans sa rédaction.

Son érudition historique est aussi assez courte; de plus, les pages de son ouvrage fourmillent de fautes d'impression, et l'*erratum* final est loin de réparer toutes les négligences du texte. Rectifions donc au moins quelques erreurs.

Page 5 et 6 : L'auteur donne l'analyse d'un certain nombre de documents du xiiie et des premières années du xive siècle, où figurent Guillaume de Charlus, Rigaud de Charlus, Hugues de Charlus, etc. « Tous ces personnages, dit-il, ne sont que des cadets de famille, peut-être même des bâtards, qui suivant l'usage du temps, ont abandonné leur nom patronymique pour adopter celui du manoir familial. » Et il appuie cette affirmation d'exemples du xvie siècle! Ce ne sont pas en effet les seigneurs du pays, puisqu'à la même époque les Ventadour sont possesseurs du château, mais ce ne sont pas davantage des cadets de cette famille. Il est très fréquent, au xiie ou xiiie siècle, de voir des noms de localités portés par des individus et cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'eux-mêmes ou leurs ancêtres étaient originaires de ces localités. Il est donc inutile d'essayer de rattacher ces Guillaume, Rigaud, Hugues de Charlus et autres aux Ventadour, seigneurs du pays. — Pages 9 et 10. M. L. de Ribier cite et analyse des documents qu'il sait lui-même faux et prétend malgré tout tirer quelque enseignement de leur contenu. C'est bien inopportun; il faudrait pour cela s'appuyer sur des pièces authentiques, qui font aussi défaut. — Page 46 : Le nom de M. Moranvillé est estropié en Morainvillé. — Pages 64 et 226 : Lire Amanieu, au lieu de Amanjeu. — Page 69 : Lire 10 juin 1460, au lieu de 1560. — Page 71, note : litre funèbre, au lieu de listre. — Page 77 : Saint-Ruf, près de Valence, au lieu de Saint-Rulf. — Page 112 : Gonzague, au lieu de Gonsagues. — Page 118, note 2 : Tissandier n'est pas la forme romane du mot *Textoris*. — Pages 131 et 132 : Il n'est pas de brefs d'Alexandre III

en 1163; le document en question est une bulle. — Page 134 : Cent sols rédituels : pourquoi pas cent sous de rente? — Même page : Jean le Meingre, comte d'Alest; de même, pages 223, 224, 226, etc., il est question du château d'Alest. C'est Alais, dans le Gard. — Page 135, 1re ligne : Antoinette de Turenne, *consorte* de Jean le Meingre; quel est ce langage? — Page 142 : Pierre Boutin ne traduit pas *Petrus Boti*, mais *Botini*. — Page 152 : Quelques phrases sur la féodalité sont inspirées des idées reconnues fausses depuis longtemps : « le régime féodal était sorti du triomphe des mœurs germaines; avec lui disparut la distinction des races... » — Pages 158 et 161 : Le fils de la Rochefoucault était prince de Marcillac et non de Marcillat. — Page 167 : Corriger Nerwende en Nerwinde. — Page 172 : duc de Lévy, en Lévis. — Page 201. Adhémar de la Garde du Monteil, en de Monteil. — Page 207 : les florins d'or « cugny de Florence » (*sic*) auraient pu être désignés du coin de Florence. — Page 208 : « Helias de Nolac, domicellus de Nolaco » est traduit par Hélie de Noailles, au lieu de Nolhac (voir encore page 268). — Page 212 : Le Bagneux que l'auteur place en Vivarais est Bagnols-sur-Cèze en Languedoc, diocèse d'Uzès. — Il est inutile d'allonger cette liste, plusieurs pages ne suffiraient pas à épuiser les corrections à effectuer. — Le texte des pièces justificatives n'est pas plus soigné : Page 263 : *meditatem*, *Avignionense*. — Page 264 : *februrarii*, *volutate*. — Page 265 : *intelligidatis*, etc. Dans les textes en vieux français, l'auteur ne sait à quel parti s'arrêter pour la ponctuation et les apostrophes; il respecte même quelquefois des abréviations qu'il résout ailleurs.

Il a illustré son livre d'assez nombreuses gravures; mais pourquoi, alors qu'on peut faire de si jolies planches avec les procédés photographiques, donner des reproductions lithographiques qui sont d'une grossière maladresse et d'une inexactitude criante : l'aspect des ruines du château de Charlus et la vue de l'église de Champagnac sont, par exemple, des plus mauvais.

En somme, ce livre, dans lequel bien des renseignements généalogiques se rencontrent, les uns puisés dans des documents inédits et les autres en plus grand nombre dans des publications préexistantes, ce livre, dis-je, aurait pu être rédigé avec beaucoup plus d'ordre et imprimé avec plus de soin.

L.-H. Labande.

Petrocchi (Policarpo). **La lingua e la storia letteraria d'Italia dalle origini fino a Dante,** Rome, Loescher, 1903, Petit in-8° de 304 p. 4 francs.

Ce livre posthume devrait commencer par la dernière page, j'entends par la notice nécrologique dont M. Menghini le fait suivre. On saurait dès lors, ce que l'ouvrage n'indique pas assez, que l'auteur le destine à la jeunesse. Mais c'est dire que ce premier volume d'une

histoire inachevée de la littérature italienne est très nourri. L'originalité en est d'ailleurs non pas tant dans la connaissance qu'il marque des travaux de la science contemporaine (ce mérite là est très répandu en Italie) ; elle consiste en ce qu'il réunit des enseignements qu'on ne trouve pas rassemblés d'ordinaire. Ainsi, après un élégant résumé sur le passage du latin aux langues néolatines, l'auteur donne un tableau de la culture du moyen âge et consacre deux chapitres à notre littérature ; on ne l'en blâmera pas si l'on songe qu'elle a beaucoup fourni aux premiers classiques italiens et que les éditions scolaires de ces classiques sont généralement beaucoup trop sommaires sur des allusions qu'il importe d'expliquer. (Je pense notamment à une édition très estimable d'ailleurs du *Novellino*). Puis viennent cinq chapitres d'histoire, profitables aussi, mais auxquels un lecteur français ferait deux reproches, celui de donner trop de faits secondaires et celui de sacrifier à la crainte mal fondée que le pouvoir temporel ne conserve encore en Italie plus de partisans qu'il ne serait à souhaiter : d'où l'effacement des services de la papauté médiévale qui n'avait pourtant pas tous les torts dans sa lutte contre les empereurs et qui en somme combattait alors pour l'indépendance de l'Italie ; déjà d'ailleurs le même esprit avait porté M. P. à présenter les légendes du côté qui peut faire sourire (p. 29-90), tandis qu'il sent fort bien le charme de la piété naïve quand elle s'offre à lui face à face (v. p. 37). On entre ensuite dans l'histoire littéraire qui est bien conduite ; les pages sur la poésie religieuse au XIIIe siècle sont intéressantes, de même que celles où l'auteur s'efforce de marquer les étapes de la route qui va de Guittone à Dante ; tâche difficile, tant ces prédécesseurs de Dante paraissent petits, pauvres et monotones auprès de lui ! On pourrait seulement reprocher à l'érudition des notes un peu de caprice : à peine un mot sur la question de l'authenticité des poésies italiennes du Poverello et toute une demi page sur celle des *carte d'Arboréa*. L'ouvrage se termine par une judicieuse biographie de Dante.

Charles Dejob.

Ernest Jovy. **Une biographie inédite de Jacques Bénigne Bossuet, évêque de Troyes.** Vitry-le-François, Tavernier, 1901. 1 vol. in-8° 351 p.

M. E. Jovy a découvert à la Bibliothèque Nationale une relation manuscrite du XVIIIe siècle sur J.-B. Bossuet, évêque de Troyes, neveu du grand orateur. Il la publie aujourd'hui, en la faisant précéder d'une introduction fort développée, où il nous fait connaître le personnage. Le neveu de Bossuet avait jusqu'ici une assez fâcheuse réputation. On lui reprochait l'esprit d'intrigue dont il aurait fait preuve à la cour de Rome, tandis qu'il poursuivait, au nom de

l'Eglise de France, la condamnation de Fénelon. Il était rendu responsable des démarches humiliantes que son oncle mourant avait dû multiplier auprès de Louis XIV, pour essayer de lui faire obtenir sa succession sur le siège de Meaux. Les lettrés enfin ne pouvaient lui pardonner le sans gêne avec lequel il avait traité les papiers de Bossuet, dont il avait hérité. M. J. essaie de le disculper sur tous ces points. Il estime que, dans l'affaire du quiétisme, l'abbé Bossuet n'a fait que se conformer aux instructions de son oncle, et il constate que ce dernier a rendu témoignage de son zèle éclairé et sage. Bossuet d'autre part aimait beaucoup son neveu, et pouvait croire très sincèrement que le roi ne lui trouverait guère un successeur plus capable de continuer son œuvre épiscopale. Enfin, dit encore M. J., il ne faut pas oublier que c'est l'évêque de Troyes qui a publié *la Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, les *Elévations sur les mystères* et les *Méditations sur l'Evangile*. — En un mot son biographe estime qu'on trouve en lui « les qualités réunies d'un véritable évêque et d'un bon citoyen ». C'est là une apologie peut-être un peu outrée, et bien des réserves pourraient encore être faites sur le caractère du prélat. Il est difficile d'oublier aussi que l'évêque de Troyes a osé prononcer comme siens des sermons de son oncle, et qu'il doit être tenu pour responsable de la perte de nombre des chefs d'œuvre de celui-ci.

Quant au document qui est l'occasion de cette étude, la Vie de l'évêque de Troyes, M. J. nous en donne le texte in extenso. Outre l'intérêt que présente tout ce qui touche à Bossuet et les détails que l'on trouve dans cette biographie sur le grand orateur, celle-ci est encore fort curieuse pour l'histoire du jansénisme et celle du diocèse de Troyes au XVIII[e] siècle. Le neveu de Bossuet fut en effet un disciple de Port Royal des plus convaincus. Evêque de Troyes en 1716, il recueillit dans son diocèse tous les prêtres persécutés pour leur opposition à la bulle Unigenitus. L'illustre Duguet, le savant docteur Petitpied trouvèrent asile près de lui. Le séminaire de Troyes, sous la direction d'austères jansénistes, fut cité comme un modèle de régularité, en même temps que ses doctrines le rendaient fort suspect en cour de Rome. Il est vrai qu'on y faisait ses délices des ouvrages de MM. de Port Royal, que la bulle Unigenitus y était fort maltraitée, et qu'en étude, les jeunes novices lisaient volontiers les *Nouvelles Ecclésiastiques*. J.-B. Bossuet se déclara en 1725 en faveur de Joachim Colbert, opposant à la Bulle, et en 1727, se joignit aux prélats qui soutinrent Soanen, l'évêque de Senez condamné par le concile d'Embrun. La relation que publie M. J. fournit des renseignements précieux sur tous ces faits qu'elle interprète naturellement dans le sens le plus janséniste. Elle insiste surtout sur l'histoire du *Missel de Troyes*, œuvre de J.-B. Bossuet et de Petitpied (1736) qui fut condamnée par le métropolitain de l'évêque, l'archevêque de Sens Languet

de Gergy. On lira encore avec intérêt dans ce document des détails inédits sur la publication des diverses œuvres de l'évêque de Meaux.

On ne pourrait guère adresser à M. J. qu'un petit reproche, c'est d'avoir noyé sous une érudition parfois un peu touffue les faits si curieux qu'il apporte. N'eut-il pas suffi aussi de publier seulement les parties vraiment caractéristiques de la relation, en résumant les points secondaires? Mais M. Jovy a voulu appuyer de preuves solides tout ce qu'il avançait et ses scrupules d'érudit lui font trop d'honneur pour qu'on lui en fasse un grief bien sérieux.

Georges Gazier.

Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, **Une page perdue de H. de Balzac,** Paris, in-12, 327 pp., Ollendorff, 1903.

Par Mercure, dieu des larcins, et par saint Antoine le Padouan, retrouveur des objets égarés, la page de Balzac qui fut perdue et que nous donne M. de Lovenjoul, encore que courte, est intéressante en ce qu'elle soulève un problème curieux, celui de la pudeur des éditeurs de *Revues* à cette période. Comme il s'agit là des mouvements « souples » des Javanaises et de leur habileté à « saisir l'amour », il paraît que les lecteurs eussent rougi, et les typographes par la même occasion, si on avait laissé figurer ce passage de *le Voyage à Java* que publiait *la Revue de Paris*. Mais ce poisson ne suffirait pas

« ..... à la faim qu'à nos yeux on expose, »

et l'assaisonnement a été nécessaire. M. de Lovenjoul l'a bien compris et il nous en a donné à sa mode, en fouillant dans son dossier Balzacien. Vous savez que rien de ce qui touche au XIX^e siècle n'est étranger à cet écrivain que tous consultent et qui fait autorité, parce qu'il ne se trompe que rarement..... ou même jamais, parce qu'il est la conscience même et l'érudition. Et donc profita-t-il de sa trouvaille pour publier « deux traités de librairie » de l'auteur de *la Comédie Humaine*, et tels autres « documents Balzaciens », — « lectures de Mercadet à la Comédie française, » — « le personnage de Canalis », et d'intéressantes lettres de Balzac, d'Amédée Pichot, de Lepoitevin, de d'Egreville, de Brohan, de Tussa, au sujet de « l'énigme sans mot à propos d'un chapitre de *la Physiologie du Mariage*, » — et les appréciations de contemporains tels que Francis Girault, Georges Guenot, Louis Lurine, — toutes choses peu connues ou inconnues que l'on lit avec profit et qui illustrent « la page retrouvée » pour le plaisir des amoureux de notre littérature nationale et la gloire de celui qui a

Dessiné sans broncher le multiple profil
De ce siècle inouï,. . . . .

comme on le disait dans la langue grandiloquente de son époque.

Pierre Brun.

La lettre T du Complément du dictionnaire de Godefroy. Fascicules 100 et 101, librairie Émile Bouillon.

Le Complément du Dictionnaire de Godefroy, aujourd'hui terminé, est une très riche contribution à l'inventaire historique du français, mais il y a encore des lacunes que finiront sans doute par combler les lexicographes de l'avenir. Voici, par exemple, une liste de mots, plus ou moins antérieurs à la fin du XVI[e] siècle, qui manquent à la lettre T. — *Tallevane*, *tallevande*, dont Littré cite un exemple de M[me] de Genlis, apparaît en 1476; *tergiversateur*, en 1552, *terminateur* suivi d'un ex. de Diderot dans Littré, est déjà usité au XVI[e] s., ainsi que *terminatif*. A la même époque on trouve *tétrastique*, *thaumaturgique*, *théologiquement*, *thesmophories*, *thurifère*, *textuaire* : « Les Sadducéens sont tant *textuaires*, répudiant toutes traditions, n'adjoustant foy sinon à ce qui est escrit. » J'ai rencontré *traversée*, *tournoir*, *tympanon*, au XIII[e] s., *trigame*, *type* au XIV[e] : « Le prestre qui porte le *type* de l'église. » Au XVI[e] s., il est fréquemment employé. Au XV[e] *tilleur* et *teilleur*, en 1415 *trotterie*, dont s'est servie plus tard M[me] de Sévigné, *trémillon* en 1408, *travaison*, en 1471. Ajoutons encore : *tapement*, *tireplomb*, *tomme*, *toparque* et *toparchie*, *tourtière*, *torpeur*, *traficant*, *transpositif*, *trimestre*, *trochile*, *troqueur*, *triaille*, qui ne sont pas rares au XVI[e] siècle.

Je passe à une autre série de mots dont la plupart ont un historique tout à fait insuffisant. On trouve au X[e] s., *tyran;* au XII[e], *trident*, au XIII[e] *tabellion*, *targelle*, *tavelle*, *tonsure*, *tournesol*, *transport*, *tribune*, *tribut*. Au XIV[e], *tangible*, c'est-à-dire deux cents ans avant Cotgrave, *tardivité*, *tartre*, *terne*, *témérité*, *tenon*, *ternir*, *testicule*, *tétin*, *tétrarque*, *tiédir*, *timidité*, *tintamarre* : « Il y eut si grant *tintamarre* et si grant escroiz qu'il sembloit que celle eglise fust renversee ce dessoulz dessus. » — *Titan*, *tituber*, *torride*, *totalité*, *trac*, *tranquille*, *transgresser*, *transplanter*, *transversal*, *trépidation*, *triomphant*, *tripette*, *triplement*, *tripler*, *tronquer*. *truellée*, sont en usage à la même époque.

Au XV[e] s., on trouve *témérairement*, *texture*, *tournebroche*, *transposition*. Cotgrave, ce que j'ai démontré largement dans mes articles précédents, est un porte malheur pour l'historique du français : ainsi sous *timbale* on cite de lui comme l'exemple le plus ancien la forme barbare *attabale* qu'il a sans doute empruntée à Vigenère (*Tableaux de Philostrate*, 117, édit. 1611). J'ai deux ex. de la forme actuelle de ce mot, l'un de 1471, l'autre de 1526 ; *temporiseur*, *trompeteur*, *tudieu*, existent depuis plus d'un demi-siècle avant ce même Cotgrave. Reste un grand nombre d'autres vocables antérieurs la plupart de cinquante ou soixante ans aux exemples donnés dans le Complément. Pour être court, je n'en citerai que quelques-uns : *taillis*, (1215), *taillanderie* (1409), *taquin* (1411), *tavaiolle* (1561), *tenacité* (1327), *théatral* (1340),

théologien (1314), *tiburon* (1529), *torréfier* (1520), *tourbillonner* (1555), *translateur* (1212), *triolet* [1] (1510), *tripe* [1] (1317), *trompette* (1329), *truffe* (1344), *tuf* (1471), *typhon* (1540).

Il est quelques articles dont les uns sont à corriger, les autres à compléter. Sous *Tapoter* l'ex. du Roman de Renart : « Lors dist Ysengrins : Ça *tapote* », est à supprimer, et il faut lire : « Ça, ta *pote* », ta main, ta patte. C'est une erreur que j'ai commise jadis, et dont je fais mon *mea culpâ* ; j'en dois la correction au très regretté G. Paris. Cf. dans Baudoin de Condé : « A tes cours bras et à tes *potes* qui sont grosses con deus machues. » *Tardigrade* est suivi d'un ex. de Jean de Montlyard, extrait des Hiéroglyphes de *Vivian :* lire de Jean-Pierre Valérian. Sous *Thomiste* est cité un passage de Marnix dont les œuvres n'ont pas été éditées par *Stecher*, mais par *Quinet*. *Taie* vous renvoie à *teie* qu'on chercherait inutilement. Dans cet ex : « Nes Deu *tonant* n'i poissies oir », tonnant n'est pas un adjectif, non plus que *touchant* dans l'ex. extrait du *Roland*. *Touchant* n'est pas davantage une préposition dans cette citation de Froissart : « Et usoit de toutes coses *touchans* as armes comme rois. » *Talonner* a aussi le sens de regimber : « Il est dur de *tallonner* contre l'aiguillon », verbe qui traduit ici le latin *calcitrare*. *Talonner* un estal = le fixer solidement. La *tarte bourbonnoise* ne désigne pas seulement un *bourbier*, mais encore une sorte de mets dont on trouve la recette dans le Viandier de Taillevent (xv^e s.). *Tiare* est fréquemment masculin : « Un *Thiaire* garni de menues perles », ex. de 1404, ce qui est aussi à noter. *Tonnelle*, toile d'araignée : « Elle (l'araignée) fit nouvelle filée... Si l'a de sa *tonnelle* enclose. Ronsard emploie *tortue* au sens de lyre, cithare, comme les Latins *testudo*. *Torve*, adjectif cher aux décadents, a été recueilli ; pourquoi pas aussi *Torvité?* Manque *Tumeur* au sens d'orgueil : « Qu'il inclinast en son parler plus sur la douceur et gracieuseté que sur l'arrogance et tumeur. »

A. Delboulle.

— Le quatrième volume des publications de l'École française d'Extrême-Orient contient un *inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, par M. E. Lunet de Lajonquière, chef de bataillon d'infanterie coloniale (Paris, Leroux. In-8°, 1902, cv et 430 p.). L'auteur avait déjà publié l'*Atlas archéologique de l'Indo-Chine*. Malgré les obstacles de tout genre, il a dressé un inventaire qui comporte, en tant que monuments proprement dits, 290 numéros, et relevé 111 inscriptions ou groupes d'inscriptions (dont 75 signalées antérieurement par M. Aymonier et 36 nouvelles). Sa très intéressante introduction est consacrée à l'art architectural cambodgien dont il examine les diverses manifestations et analyse les caractères généraux en dix chapitres : I, les temples ; II, palais ou habitations ; III, voies de communications ; IV, ponts ; V, lacs-réservoirs, mares, bassins ; VI, procédés de construction ; VII, ornementation ; VIII, sculpture ; IX, inscriptions ; X, lingâs.

Vient ensuite la description des monuments, classés par provinces et par résidences. Un index termine le volume ; il renferme les noms des monuments ou lieux-dits catalogués dans l'inventaire, les noms géographiques employés au cours de l'ouvrage et quelques noms ou expressions en sanscrit et cambodgien. Un vocabulaire qui comprend une page (p. 409) donne la traduction des mots le plus communément employés dans la désignation des monuments. L'ouvrage, accompagné de 259 figures, fait grand honneur à M. Lunet de Lajonquière. Il a, pour nous servir de ses propres expressions, déblayé la route et éclairé le terrain. Son inventaire témoigne non seulement d'une grande expérience des choses d'Indo-Chine qu'il a acquise par un séjour de longues années, mais d'un remarquable coup d'œil, d'un zèle ardent, d'un consciencieux labeur, et il rendra les plus importants services. — C.

— M. Jules Lair a fait paraître la troisième édition de son remarquable ouvrage sur *Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV* (Plon, 1903. In-8°), III et 453 p., 10 francs). Le récit n'a pas été modifié dans son ensemble, bien qu'il offre quelques additions notables. Mais ce qu'il faut surtout noter, c'est l'appendice avec ses éclaircissements, notes et documents. Il y a là plusieurs chapitres curieux, particulièrement sur les maisons successivement habitées par Louise de la Vallière (Tours, Reugny, Amboise et Blois ; le Luxembourg ; Fontainebleau ; le palais Brion ; Versailles ; hôtel proche des Tuileries ; Saint-Germain). Un grand attrait du volume, c'est la reproduction de plusieurs tableaux et portraits, jusqu'à présent inconnus, de « cette femme gracieuse et tendre dont le désintéressement et la modestie voilèrent l'unique faute, que le monde pardonnait, mais qu'elle voulut cependant expier par une pénitence de plus de quarante années ». — A. C.

— On trouvera dans les *Souvenirs normands* de M. G. Du Boscq de Beaumont (Paris, Lechevalier, 1903. In-8°, III et 200 p., préface d'Adolphe Chennevière) une intéressante étude sur les *Gardes d'honneur de la Manche* (l'auteur donne les contrôles nominatifs) ; quelques lettres d'un oncle et de ses deux neveux au XVIIIe siècle (M. du Landey, lieutenant-colonel ; M. de La Jumellière, lieutenant-général du bailliage de Bayeux qui émigre en Pologne ; M. de Toulouse Lautrec, capitaine de Condé-Dragons) ; une notice sur le lieutenant-général des armées du roi Michel Le Courtois de Surlaville qui mourut à Paris en 1796 (ses lettres à son cousin M. des Bourbes nous donnent son opinion sur quelques événements et personnages de la Révolution ; il traite Dumouriez de casse-cou, p. 138) ; une autre notice sur un peintre bayeusain du XVIIIe siècle, Joachim Rupalley ; un travail sur les conséquences de la Saint-Barthélemy dans le diocèse de Bayeux, c'est-à-dire sur les abjurations en « nombre prodigieux » qui suivirent le massacre ; la reproduction des comptes du bourreau de Caen en 1545. — A. C.

— Deux nouvelles brochures de M. Rodolphe Reuss seront, comme tout ce qui part de sa plume, les bienvenues. Dans l'une, *Les premières revues d'Alsace* (Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1901. In-8°, 34 p.) il retrace, d'après ses propres souvenirs et les réminiscences des « anciens », un chapitre de l'histoire littéraire de l'Alsace au XIXe siècle, esquisse la physionomie des recueils qui portèrent d'abord le titre de *Revue d'Alsace*, caractérise leurs principaux collaborateurs, Reiner, Levrault, Michel Lévy, Boersch, Sengenwald, Louis Schneegans, etc. Dans la seconde, *Une médaille alsatique* (*id.*, 1902. In-8°, 41 p.), il publie des documents relatifs à la confection de la médaille que le magistrat de Strasbourg avait résolu de frapper à l'occasion de la fête séculaire de l'annexion de 1681 : ces pièces, tirées

des archives municipales de la ville et munies de notes, nous initient, comme dit M. Reuss, aux discussions archéologiques qui précédèrent la frappe de la médaille et aux compétitions entre fonctionnaires, amateurs et tous ceux qui désiraient posséder un exemplaire de cette médaille; elles montrent aussi combien, à la fin du XVIIIe siècle, le magistrat de Strasbourg avait perdu l'habitude d'agir par lui-même, même sur des points de minime importance, et de suivre en tout l'avis, sinon l'ordre, du préteur royal. — A. C.

— Le livre de M. Frantz Funck-Brentano sur l'*affaire du Collier* vient d'arriver à sa cinquième édition (Paris, Hachette). Chacune des éditions successives de ce livre contenait des modifications et corrections. La cinquième édition est, en un certain nombre de ses parties, et des plus importantes, un livre nouveau. Grâce à des documents inédits dont les principaux sont tirés des archives du ministère des affaires étrangères, M. Funck-Brentano ajoute à l'œuvre antérieure plusieurs chapitres sur la vie des complices de Mme de La Motte réfugiés à l'étranger et il a pu glaner quelques menus détails dans les deux manuscrits de Joly de Fleury qui lui avaient été signalées. Il a fait précéder le volume d'une préface où il s'efforce de justifier sa méthode et où il montre de nouveau que les pièces d'archives établissent d'une manière certaine l'innocence du cardinal de Rohan dans l'escroquerie du collier, d'autant que cette innocence, jusqu'à ces derniers temps, n'avait jamais été mise en doute. — A. C.

— M. Désiré Lacroix a réédité à la librairie Garnier (In-8°, XVI et 384 p. avec vignettes et portraits. 3 fr. 50), les *Mémoires politiques et militaires du général Doppet*. Il s'est contenté de reproduire l'édition de 1824, notice, texte et éclaircissements historiques. Çà et là il a mis au bas des pages quelques notes signées de ses initiales, notamment sur les clubs, sur Dessaix, Montesquiou, Carteaux, les Du Teil, etc.; mais il a tort de croire que Bonaparte commandait l'artillerie de Carteaux devant Avignon. — A. C.

— M. P. Hémon continue la série de ses publications sur la Révolution en Bretagne. Il nous renseigne aujourd'hui sur *le comte du Trévou* (Paris, Champion, 1902. In-8°, 85 p.). Commandant de la corvette *le Papillon* en 1787 et en 1788, le comte du Trévou se montra cruel et barbare; c'était un furieux, un dément qui feignait de croire qu'on conspirait à bord et qui pour réprimer ces complots imaginaires faisait rouer de coups par leurs camarades les malheureux que désignaient ses caprices. Aussi le ministre, après une forte réprimande, lui fit-il donner un congé. Mais le 1er octobre 1792, les volontaires du 2e bataillon du Finistère rencontrèrent du Trévou à Lamballe; il y avait parmi eux des matelots du *Papillon*; du Trévou fut maltraité, conspué, puis enfermé au château du Taureau. Il essaya de s'échapper le 20 janvier 1793 et se noya. M. Hémon a retracé cette histoire de la façon la plus intéressante. Il recherche aussi ce que devinrent les autres membres de la famille du Trévou et dans les pièces justificatives il donne, en rectifiant nombre d'inexactitudes et d'erreurs, une foule de détails précis sur les parents de du Trévou, sur la chouannerie dans les Côtes-du-Nord, sur Boishardy et ses deux amis Le Gris du Val et Garnier de Kerigant. — A. C.

— Le seizième volume de l'édition du *Lessing-Lachmann* entrepris par M. F. Muncker vient de paraître à la librairie Göschen, de Leipzig (in-8°, XII et 539 p. 4 mark. 50). Il contient le reste des ébauches et des écrits inachevés, trouvés dans les papiers de Lessing et composés pour la plupart à Wolfenbüttel; travaux préliminaires pour un dictionnaire allemand, études sur l'histoire de la fable ésopique, journal du voyage d'Italie, remarques sur le *Renner* de Trimberg

etc., etc. Il y a là beaucoup de notes inédites qu'on lit avec intérêt et qu'on remerciera M. M. d'avoir exhumées. Ce seizième volume termine l'édition des œuvres. Mais il y aura six volumes encore : M. Muncker publiera dans les tomes 17, 18, 19, 20 et 21 la correspondance de Lessing ; le tome 22 renfermera un supplément, une bibliographie du grand écrivain et une table détaillée des matières. — A. C.

— La librairie Max Hesse de Leipzig vient de mettre en vente une édition de *Bürger*, en quatre volumes, reliés en un seul. Elle est due à M. Wolfgang de Wurzbach qui l'accompagne d'une introduction et de notes. On trouve dans le premier volume les poésies d'après l'édition de 1789. Le deuxième renferme les autres poèmes de Bürger et le *Münchhausen* qui manquait dans toutes les éditions précédentes et qui est reproduit d'après l'édition de 1788. Le troisième contient les écrits sur la langue, la littérature, la poésie, l'art et les discours de franc-maçonnerie. Le quatrième comprend les traductions et les dissertations que Bürger a composées à leur propos ; parmi ces morceaux, figurent pour la première fois les fragments de la traduction du *Songe d'une nuit d'été ;* mais on regrettera que l'éditeur n'ait pu insérer en entier la traduction d'Homère. Toutefois, cette édition est, en somme, la plus complète édition que nous avons de Bürger. — A. C.

— La même librairie publie en un volume une édition des Conversations de Gœthe et d'Eckermann (*Gespräche mit Gœthe in den letzten Jahren seines Lebens*) par M. Ludwig Geiger. L'introduction fait ressortir la valeur des entretiens et leur intérêt : l'œuvre, dit justement M. Geiger, est classique et complète très heureusement l'image du grand poète et du grand homme. Une suite de notes courtes et serrées, placées à la fin du volume, nous renseigne sur les œuvres et les personnages cités au cours des *Gespräche* (p. 624-646) ; elles n'étaient pas inutiles et on les consultera avec fruit, car M. Geiger connaît intimement la littérature du XVIII[e] et du XIX[e] siècle. Une table des matières très copieuse termine cet excellent volume. — A. C.

— M. Thaddée Zielinski a publié naguère une dissertation fine et parfois subtile sur le *Merlin* d'Immermann (*Die Tragödie des Glaubens, Betrachtungen zu Immermanns Merlin*. Leipzig, Teubner. In-8°, 50 p. 1 mark 20). On sent qu'il a lu et analysé le poème avec ardeur et une sorte d'enthousiasme. Selon lui, l'idée de l'œuvre, c'est la lutte entre la religion païenne de la nature et la charité, la « Charitas » du christianisme. Merlin est d'abord échauffé par le feu de la charité chrétienne et Klingsor s'incline devant lui ; mais Merlin échoue et il doit échouer contre un écueil, contre Niniana, contre l'Amour, l'amour terrestre et sensuel. M. Zielinski a étudié les personnages l'un après l'autre, et il a nombre de remarques intéressantes, notamment sur Niniana, sur Satan, sur Klingsor, sur le pélagianisme comparé avec la doctrine de Merlin. Immermann n'a sans doute pas eu toutes les idées que lui prête son critique ; mais cette dissertation comptera parmi les meilleurs travaux dont l'auteur de *Merlin* a été l'objet. — A. C.

— Un premier lieutenant de l'artillerie saxonne, M. Arthur Schurig, vient de publier une traduction de l'*Amour* de Stendhal (*Von Stendhal-Henry-Beyle, Ueber die Liebe*. Leipzig, Diederichs. In-8°, XXIV et 389 p.). L'ouvrage est très joliment imprimé. Il est précédé d'une introduction où M. Schurig prouve une profonde connaissance de la littérature stendhalienne. Les notes de Stendhal sont rejetées à la fin du volume et le traducteur y a joint un index des noms de personnes et de lieux (Lire Abbatucci et non *Abbutacci ;* Frau Bazile et non *Frau von*

Bazile; peut-on dire que le duc de Berry a « combattu, en 1814, comme colonel-général contre Napoléon » et que M^me^ d'Epinay fut « die Geliebte Rousseaus » ?; lire Consalvi et non *Gonzalvi*, Ginguené et non *Guinguené*; Joinville fut commissaire des guerres et intendant, mais non auditeur; sur M^me^ de Larnage voir les *Confessions*; les *Liaisons dangereuses* sont-elles un livre « amusant »?; Mérimée est-il l' « élève » de Stendhal?; Peguilhen est le même que Lauzun; lire Serurier et non *Serrurier* et Trestaillons au lieu de *Troistaillons*). La traduction est d'ailleurs bien faite, souvent plus élégante qu'exacte, nullement littérale et elle laisse de côté tous les masques et jeux de cache-cache; mais, comme dit M. Schurig, il fallait, avant tout, rendre claire cette langue sibylline. — A. C.

— Les deux auteurs du volume *En regardant passer la vie* (Paris, Ollendorff. In-8°, 286 p.), l'auteur d' « Amitié amoureuse » et Henri Amic, ont eu l'idée de reproduire des conversations où leur mémoire s'entraînant l'une l'autre, ils évoquaient le passé. Ils nous parlent de Corot, de Guillaumet, surtout de Maupassant, de Bastien-Lepage et de George Sand. On trouvera dans leur ouvrage bien des détails curieux sur les voyages de Maupassant, des lettres de Bastien-Lepage qui font juger de son caractère et de son talent, une correspondance très attachante et parfois émouvante entre George Sand, M^me^ Dorval et Luguet; il y a, disent avec raison les auteurs, du génie dans les lettres de George Sand, mais il y a dans celles de Luguet le génie du cœur et il semble, après avoir lu celles de Bastien-Lepage, qu'on quitte un ami. La lecture de ce livre n'est donc pas négligeable, et elle intéressera tous ceux qui veulent connaître de plus près quelques grands esprits de notre temps. — A. C.

— Le livre de M. Adalbert de Hanstein, joliment édité et accompagné de cent treize portraits, sur « la toute jeune Allemagne » (*Das jüngste Deutschland*. Leipzig, Voigtländer. 1901, in-8°, xvi et 375 pp. 6 mark 50) est le meilleur qu'on puisse consulter sur la littérature allemande des vingt dernières années du xix^e^ siècle. Bien composé et ordonné, écrit avec agrément et non sans verve, il témoigne d'un très grand soin. M. de H. possède son sujet; il a vu de près la plupart des poètes et romanciers qu'il nous présente, et il a vécu dans les sociétés littéraires qu'il nous décrit, sans être convaincu d'ailleurs de l'utilité de ces cénacles, car, « les individus qui créent librement peuvent seuls être réellement de grands artistes ». Il s'est efforcé de rester aussi impartial que possible et ses jugements sont presque toujours mesurés et équitables. On lui reprochera de s'étendre trop longuement sur certains écrivains, de traiter trop brièvement de certains autres, d'oublier tel et tel, Mais, en somme, M. de Hanstein s'est fort convenablement acquitté de sa tâche difficile et il a réussi à faire ce qu'il voulait, à tracer un tableau d'ensemble du mouvement littéraire de l'Allemagne contemporaine : sa façon large et intéressante d'exposer les choses, ses appréciations saines et justes, ses analyses exactes des œuvres principales, ses citations caractéristiques ont valu à son ouvrage un succès mérité. — A. C.

— On ne lira pas sans profit ni intérêt la brochure du général Bonnal sur *la méthode dans les hautes études militaires en Allemagne et en France* (Paris, Fontemoing. In-8°, 35 pp. 1 franc). Le général y prouve qu'il faut développer chez les chefs l'unité de doctrine ou la communauté de pensée, qu'il faut « usiner » la guerre, et il rappelle que Clausewitz a eu plus d'influence sur le développement intellectuel du commandement prussien par ses leçons pratiques à l'Académie militaire de Berlin que par la publication posthume de sa « Théorie de la grande guerre », que Moltke put à cette même Académie « grâce à un choix judicieux

établi sur des épreuves et des stages », faire de l'état major « le principe intellectuel de l'armée à sa plus haute puissance ». En revanche, pendant que l'état-major prussien se préparait, à l'aide de travaux historiques et de manœuvres de cadres, à son rôle de direction des armées, — et cela durant un demi-siècle — comment étaient organisées en France les hautes études militaires ? On croyait que la guerre est un art sublime qui échappe à tout calcul, et les ouvrages des généraux du premier Empire, Marmont, Morand, Pelet et autres n'offrent pas un corps de doctrine pour la conduite de la grande guerre. Une exception doit être faite en faveur du livre de Jomini, *Précis de l'art de la guerre ;* encore son influence sur l'esprit des officiers dont il était le bréviaire, fut-elle plutôt fâcheuse. Mais la leçon de 1870 n'a pas été inutile ; une doctrine s'est constituée en France ; l'École supérieure de guerre y a pris une large part et la mise en vigueur du règlement sur le service des armées en campagne du 28 mai 1895 l'a officiellement consacrée. Après avoir exposé les avantages de l'unité de doctrine, le général Bonnal montre ce qu'est la doctrine et comment on peut l'acquérir. Il insiste notamment sur la méthode qu'il recommande et juge la meilleure, la méthode des cas concrets : étudier, discuter, jour par jour, heure par heure, les phases d'un fragment d'une campagne moderne, en accordant la même importance et aux événements et aux idées exprimées dans les ordres du commandement, même quand ces ordres n'ont pas été suivis d'exécution ; de cette étude et discussion découlent des idées générales dont quelques-unes acquièrent la solidité de principes applicables à la généralité des circonstances. — A. C.

— Nous recevons une brochure de 70 pages de M. Paul Fontin, *Les sous-marins et l'Angleterre* (Paris, Chapelot). M. Fontin expose, d'après les sources officielles et en chiffres précis, la puissance maritime de l'Angleterre, d'autant plus grande, qu'elle a *créé* un « état d'esprit universel », la croyance que le sort de la guerre dépend des escadres et que l'empire de la mer s'obtient par la destruction ou le blocus de la flotte ennemie. Mais il y a, dit M. F., une méthode de guerre toute différente ; elle a été conçue par Fulton et l'amiral Aube. Là-dessus, M. F. raconte comment Fulton proposa à la France la vapeur appliquée à la navigation, la torpille et le sous-marin, comment il fut abreuvé d'humiliations, passa en Angleterre, obtint un succès complet... et dut partir aussitôt : « Pitt, disait Jervis, est le plus grand des sots qui aient jamais existé, d'encourager un genre de guerre inutile à ceux qui sont les maîtres de la mer et qui, s'il réussit, les privera de la suprématie. » Soixante-dix ans après Fulton, vient la tentative de l'amiral Aube, ministre de la marine ; M. F. l'expose avec beaucoup de vigueur et de clarté, et il montre que l'amiral Aube, malgré l'insuccès de ses efforts, a laissé du moins à la France le sous-marin. Et l'Amirauté britannique, elle aussi, est venue au sous-marin, mais malgré elle, et elle prétend qu'il n'est pas invulnérable, que les cuirassés s'en débarrasseront aisément et que son entrée en scène ne saurait porter atteinte au dogme de la guerre d'escadres. M. Fontin conclut que, malgré l'Amirauté britannique, la France doit mettre en ligne la quantité nécessaire de submersibles et de sous-marins pour écarter les escadres anglaises tant de notre littoral que de leurs propres rivages, et il cite l'expérience, le *raid* de juillet dernier où quatre submersibles venus de Cherbourg entrèrent invisibles dans la rade de Brest et pouvaient détruire nos vaisseaux. — A. C.

— M. Albert Soubies a publié chez Flammarion, dans sa jolie et utile collection de l'*Almanach des Spectacles*, un nouveau volume — le volume pour l'année 1901 — orné, comme les précédents, d'une eau-forte de Lalauze. On y trouvera, entre

autres documents inédits, une nomenclature des pièces qui, en 1901, ont réalisé, dans les théâtres de Paris, les recettes les plus élevées. Ce volume est le trentième de l'Annuaire dramatique que M. Soubies fait paraître; rarement le même auteur poussa aussi loin une publication, et nous en félicitons M. Soubies. — A. C.

— Nous avons à annoncer deux fascicules nouveaux du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber) : le fascicule XLV qui va de *blueste* à (*rad*)*brechen* et le fascicule XLVI qui va de (*durch*)*brechen* à *brief;* ils renferment, comme les précédents, nombre d'articles intéressants et fouillés. — C.

— La librairie Heitz et Mündel, à Strasbourg, publie la traduction française de la 3e édition de l'étude d'Adolphe Hildebrand : *Le Problème de la forme dans les arts figuratifs* (1 vol. in-12 de 162 p. Prix 2 mk. 40. A Paris, chez Bouillon). Cette traduction est l'œuvre de M. Georges M. Baltus. Il s'excuse d'avoir dû « renoncer entièrement à satisfaire des exigences littéraires qui auraient rendu son travail impossible », tant le texte est difficile à transposer selon sa valeur esthétique plus encore que le sens des mots. Le fait est que le style de cette version française est assez spécial, mais on s'y fait, et l'on sent que la pensée de l'auteur est fidèlement sauvegardée. Ces questions d'esthétique transcendante ont besoin de précision dans les termes, et bien que la lecture en soit un peu laborieuse, on ne peut leur refuser une vraie originalité. Voici les divisions du volume : Représentations de la vue et du mouvement; la forme et l'effet; la représentation spatiale et son expression dans l'apparence; la représentation de plan et de profondeur; la conception en relief; la forme, expression de la vie fonctionnelle; la sculpture en pierre. — H. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 mars 1903.

M. Théodore Reinach fait une communication sur le poème récemment découvert de Timothée : les *Perses*. C'est un *nome* citharodique célèbre de l'an 400 a. C. Le papyrus, qui le contient, trouvé en Egypte et publié à Berlin, est le plus ancien manuscrit littéraire qui soit connu; il paraît être contemporain d'Alexandre-le-Grand. M. Reinach traduit et analyse les principaux épisodes de ce poème et en fait ressortir le style prodigieusement imagé qui annonce déjà Lycophron.

M. Emile Rivière fait une communication sur une découverte faite dans une sablière de Paris. Dans plusieurs fosses on a trouvé des ossements humains brûlés et pour ainsi dire broyés, mais réunis soit dans un vase en terre noire et mêlés à des matières charbonneuses, soit en un seul et même amas; mais vases ou amas sont dans chacune de ces fosses recouverts par une pierre plate. Outre des fragments de poteries et de tuiles romaines, on y a recueilli des ossements d'animaux portant gravés des chiffres romains, presque toujours les mêmes, V, X, I., ou des lettres, comme la lettre A. Ces derniers faits n'avaient pas encore été observés.

M. Daniel Serruys communique le résultat de ses observations sur l'élément verbal dans la composition lyrique des Grecs. La méthode statistique appliquée à l'étude des vers lyriques permet d'y reconnaître un système de coupes qui éclaire à la fois la division strophique, l'équivalence des mesures et la nature du rythme fondamental. Alors que la rythmique abstraite assimilait la strophe lyrique à une prose rythmée, où la phrase musicale seule créait une périodologie, la métrique verbale y découvre une poésie susceptible de formes variées, mais régulières, dont M. Serruys détermine le caractère et les lois.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 13 avril — 1903

Hermiæ Alexandrini in Platonis Phædrum scholia, ad fidem codicis Parisini 1810 denuo collati edidit et apparatu critico ornavit P. Couvreur. Paris, Bouillon, 1901; xxiii-272 p. (Fasc. 133 de la *Bibl. de l'École des Hautes Etudes*).

Si P. Couvreur eût vécu, il fût devenu un helléniste de premier ordre. Ses premiers travaux l'avaient rapidement fait connaître, et ses recherches sur Platon avaient commencé à lui donner une juste autorité. C'est de Platon encore qu'il s'occupait dans ses dernières études. Son attention avait été attirée par les scholies d'Hermias sur le *Phèdre* publiées à la suite du texte par Ast, mais très imparfaitement publiées. Ast n'avait en effet à sa disposition qu'un manuscrit assez médiocre, tandis que notre bibliothèque nationale possède du commentaire d'Hermias plusieurs manuscrits bien supérieurs, dont M. Ruelle avait d'ailleurs signalé l'importance. Couvreur étudia le Parisinus 1810 (A), le copia en entier, le compara avec les autres manuscrits connus d'Hermias, à l'exception de quelques-uns d'ailleurs négligeables, et se rendit compte que non seulement ce manuscrit l'emporte sur tous les autres, mais encore qu'il en est la source unique. C'est ce qui est exposé dans les *Prolegomena*, où se trouve réuni, en outre, tout ce que l'antiquité nous a conservé sur Hermias, l'élève de Syrianus, le disciple et l'ami de Proclus; un appendice donne la description de A. Mais C. mourut alors que son ouvrage était prêt pour l'impression, et c'est l'un de ses amis, M. Louis Bodin, qui s'est chargé de le publier, et d'ajouter un *index scriptorum*. Il semble, d'après une note p. 47, que C. avait préparé, outre cette table des auteurs cités, un index grammatical de la langue d'Hermias; il est fâcheux, s'il a été fait, qu'il n'ait pas été retrouvé, car il eût été fort utile pour la critique du texte. L'appareil des notes se compose de deux parties :

les références aux passages des auteurs cités par Hermias, et les leçons des manuscrits ; ces dernières comprennent seulement les variantes du Monacensis 11 (M, manuscrit de Ast), et quelquefois celles des Parisini 1825 (B), 1827 (D), 1943 (E). Le texte ainsi publié est un texte lisible, sinon sans imperfections. C., semble-t-il, était trop disposé à voir des lacunes, principalement d'un mot qu'il juge nécessaire à l'intelligence de la phrase ; or, la construction d'Hermias est très libre, et fréquemment il faut retrouver, dans ce qui précède, les mots à suppléer dans une phrase qui semble incomplète. En voici un exemple typique : p. 142, 7 sv. διὸ τὸν Ἑστίᾳ εὐχόμενον πρὸς τοὺς πόλους ἀποβλεπτέον ὡς εἰς οἰκειότερον τόπον... αὐτῆς, καὶ ἄλλοις ἀλλαχοῦ κατ' οἰκειότητα ἑκάστου. En note : « ἄλλοις non intellego ». Il est évident qu'il faut construire καὶ (τὸν) ἄλλοις — i. e. θεοῖς — (εὐχόμενον) ἀλλαχοῦ ἀποβλεπτέον). Je ne verrais donc point de lacune, mais plutôt une certaine liberté de construction, par exemple 1, 13, où je rapporte αὐτόν à τὸν ἐρῶντα, à reprendre dans ἐν τῷ ἐρᾶν ; ou encore 15, 12, cf. 13, 15 ; et 17, 4, où la phrase ne laisse rien à désirer. Il ne manque rien non plus 126, 2, malgré le μέν sans δέ correspondant, cf. 127, 3. La langue d'Hermias n'est pas moins libre et moins flottante ; l'auteur vivait au v[e] siècle après J.-C., et nous n'avons pas à être surpris si nous rencontrons des irrégularités dans la syntaxe, ou des formes doubles comme Σωκράτη et Σωκράτην, ἔνθοι et ἔνθεοι, τελέα et τελεία, ἐρρήθη et ἐρρέθη, ὑγίεια et ὑγεία, et autres. C. donne le texte de A, sauf dans le cas de leçons fautives (v. p. XVIII), et c'est ainsi en effet qu'il fallait procéder ; nous lisons par exemple 96, 4 τελέαν avec A contre τελείαν M, mais 141, 11 τελείαν (τελέαν M). Mais au contraire nous avons en quelques endroits tantôt la leçon de A concordant avec M, tantôt celle de A contre M, tantôt celle de M contre A, tantôt enfin une correction contre l'accord des manuscrits, et cela pour les mêmes mots : 220, 23 ἐρρέθη *codd.*, 39, 21 ἐρρήθη (ἐρρέθη A) ; 123, 6 ταυτόν *codd.*, 37, 4 ταὐτόν (ταυτόν A) ; 122, 20, ἔνθεοι *codd.*, 99, 1 ἔνθοι (ἔνθεοι M), 98, 23 ἔνθους (ἔνθεος *codd.*) ; 15, 17 ὑγείαν *codd.*, 79, 23 ὑγίειαν (ὑγείαν A), etc. La raison de ces variations est indiscernable, et alors je ne vois pas pourquoi on ne lirait pas 65, 9 γινόμενος avec M (γιγν. A), puisque γίνεσθαι est l'orthographe constante de A, sauf de très rares exceptions. Si la forme donnée par A doit être celle du texte pour une raison de méthode, à plus forte raison doit-elle être conservée lorsqu'en d'autres passages la même forme est donnée par l'accord des manuscrits. En ce qui concerne la syntaxe, on remarquera des disparates de même nature ; des constructions identiques sont tantôt corrigées, tantôt laissées intactes : 20, 29 et 30 ὅτι ἐπιστρέφεται καί... ἐπιδράττεται (-ηται A) ; au contraire 46, 16 ὅτε ἀναδράμῃ *codd.* De même avec εἰ : 86, 19 εἰ βούλονται (-ωνται A) ; 15, 24 εἰ μὴ γενώμεθα *codd.* ; 167, 25 εἰ τριπλασιάζωσιν *codd.* (note : legendum opinor τριπλασιάζουσιν) ; 243, 18 εἰ μὴ συνδράμῃ A, -μη M (corr. συνδράμοι). De même encore avec ἵνα : 220, 32 ἵνα λέγοι *codd.* (après un présen t

comme dans les autres passages cités (corr. λέγῃ) ; 209, 4 ἵνα εἴποι *codd.* (corr. εἴπῃ) ; 3, 22 ἵν' ἔχοι avec A (ἔχῃ M) ; 228, 22, ἵνα λέγῃ avec M (λέγοι A). L'emploi du futur avec ἄν au lieu du simple futur, construction qui d'ailleurs n'est pas particulière à Hermias, est noté p. 47, 16 ; mais le subjonctif avec ἄν dans le même sens n'est pas étranger à la syntaxe de l'époque, et l'on peut se demander s'il ne vaut pas mieux écrire avec A οὐκ ἂν τελειώσῃς οὐδὲ ἐνεργήσῃς (texte -σεις) ; et de toute façon une correction comme 209, 23 οὐκ ἂν θελήσαι (-σῃ A, -σει M) n'est pas admissible, d'autant plus que ces formes de 3ᵉ pers. opt. en -σαι semblent inconnues à la langue d'Hermias. L'usage du futur dans cette construction n'est d'ailleurs pas encore suffisamment étudié, et j'inclinerais à croire qu'il ne se rencontre qu'avec les formes -σομαι et -θήσομαι et seulement avec une négation. Il y a dans tout cela quelque incertitude, peut-être même quelque inexpérience de cette langue du vᵉ siècle, qui est loin de la pureté classique ; peut-être aussi Couvreur n'eut-il pas le temps de soumettre son ouvrage à une dernière révision. Quoi qu'il en soit, M. Bodin ne pouvait, en présence d'une œuvre déjà terminée, songer à remanier quoi que ce fût ; et il faut le remercier d'avoir accepté la tâche ingrate et périlleuse de publier un texte qu'il n'avait pas préparé lui-même. Il s'en est acquitté à son honneur, et verra, je pense, par les remarques qui précèdent, combien j'ai attaché d'importance à sa publication [1].

My.

Eschine, Discours sur l'Ambassade, texte grec publié avec une introduction et un commentaire, par J.-M. Julien et H. L. de Péréra, sous la direction de M. Hauvette. Paris, Klincksieck. 1902 ; LXIV-125 p.

Dans la préface que M. Hauvette a écrite pour cette édition, il y a un mot, qui est sans doute une expression de regret, sur les « *Schulausgaben* que connaissent bien nos étudiants français. » Il est pénible en effet de constater que, pour la plupart des textes grecs, nos élèves n'ont pas d'autres éditions à leur usage que les éditions allemandes. Ce qui n'est pas moins curieux, c'est que l'idée de publier le discours d'Eschine sur l'*Ambassade* soit venue à l'esprit de deux jeunes gens de l'École normale, parce qu'il n'y en a pas d'édition classique en Allemagne ; si l'édition eût existé, ils eussent passé outre, et nos étudiants auraient continué, comme pour les autres

1. M. Bodin aurait dû supprimer la note 143, 8 « λαόν metro claudicante », qui est une erreur. — Lire 16, 1 εἰδοποιοῦσα ; 17, 7, χαρίεν : 18, 7 πλησίον : 23, 11 et 12 ὑπεναντίος, -τία ; 30, 18 ἀποθανοῦσαν ; 62, 19 ἰδίωμα ; 66, 4 κατευθῦνον ; 70, 4 ὀνόματα ; 72, 28 ἀρισταῖτο ; 98, 11 ὀνόματι ; 104, 4 οὐ ; 142, 13 ἀνωτέρω ; 143, 1 θεοί ; 258, 30 ἄψυχον ; 264, 1 ψυχαί. 88, 12 la suite du développement indique qu'il faut lire μαντικῆς au lieu de μουσικῆς.

textes, à faire leurs achats aux librairies Teubner ou Weidmann. Il y a là quelque chose d'anormal : une tentative comme celle-ci mérite donc tous les encouragements, d'autant plus qu'elle est bien comprise et rendra les services qu'on est en droit d'attendre d'elle. Dans l'introduction, écrite en un style coulant et naturel, M. de Péréra, quoique trop sévère selon moi pour Eschine, retrace la vie de l'orateur et expose l'affaire de l'*Ambassade;* M. Julien analyse le discours d'Eschine et en caractérise le style, d'après les recherches de Blass. L'édition n'est pas une édition critique, et M. Hauvette semble craindre qu'on ne s'en étonne. Le contraire aurait plutôt surpris; on n'ignore pas en effet que, si l'esprit littéraire est brillamment représenté à l'École normale, les études y sont peu orientées dans le sens de la recherche purement philologique. MM. Julien et de Péréra ont donc mieux fait de ne pas faire œuvre de critique, et je les en félicite pour ma part; car il ne suffit pas pour cela « du simple bon sens » (chacun pense en être bien pourvu, dit Descartes), même « éclairé par une connaissance exacte du grec » (il faut, pour y arriver, de longues études et des lectures assidues). Contrôler la tradition, discuter la valeur des manuscrits et choisir les variantes relève bien d'une science spéciale qui ne s'acquiert pas sans travail; et il ne serait que trop facile de montrer par des exemples que le « bon sens » a nui souvent à la saine critique des textes. Le commentaire des jeunes éditeurs est bien approprié au caractère de leur édition; il est abondant sans prolixité, puisé aux meilleures sources, et plein de bonnes remarques, utiles pour l'intelligence de la pensée d'Eschine, des allusions de son discours, et de sa tactique oratoire. Dirai-je que ce commentaire, pour ce qui touche à la grammaire et à la langue, manque parfois de précision et renferme quelques inexactitudes [1] ? Plusieurs observations de cette nature ressemblent trop à des notes prises hâtivement aux leçons du maître. Mais ne demandons pas à des élèves de première année plus qu'ils ne pouvaient donner; leur connaissance du grec s'affinera avec le temps et l'étude; l'expé-

---

1. P. 5 « l'emploi de σωφρονεῖν au passif est assez rare » induira les élèves en erreur; même *très rare* ne serait pas exact. — P. 29 καταφανής εἰμι « par analogie (?) avec φανερός εἰμι » (avec un participe ou ὅτι) n'est pas « rare »; on trouve la construction dans les meilleurs écrivains. — P. 35 παρά dans παρελθεῖν, parce que « l'on montait à la tribune par un escalier latéral; » erreur. — P. 62 dire « ὅπου correspond à peu près à ἐάν » n'est ni exact ni méthodique. — P. 62 il faut éviter des annotations comme celle-ci : « ἑνδέκατος n'est pas fréquent chez les écrivains grecs »; s'ils l'emploient peu, c'est qu'ils ne parlent pas souvent de « onzième ». — P. 63 la note sur ἐπωνυμία, d'ailleurs incomplète, est mauvaise en ce qui concerne Hérodote; ce n'est pas le surnom qui chez lui est construit au génitif avec ἐπί, mais la chose qui motive le surnom. — P. 65 la note sur λύτρα πραξάμενον est mal rédigée, et signifie tout autre chose que ce qu'elle veut dire. — P. XXIII, l'ouvrage de M. de Wilamowitz a pour titre *Aristoteles und Athen*, et non *Aristot und Athe*

rience des textes fortifiera leur sens des nuances, et une communion plus intime avec les grands écrivains leur donnera la sûreté qui leur manque encore : le présent ouvrage permet de le prévoir.

My.

The Politics of Aristotle, with an introduction, two prefatory essays and notes critical and explanatory, by W. L. Newman, t. III et IV. Oxford, Clarendon, 1902 ; XLVI-603 et LXX-708 p.

L'édition de la *Politique* d'Aristote, entreprise par M. Newman, vient enfin de s'achever ; après un intervalle de quinze ans, le savant éditeur publie les tomes III et IV, accompagnés d'une table générale, d'un index des mots grecs et d'un index grammatical. Le tome III contient deux essais, l'un sur les manuscrits de la *Politique* et sur la version latine de Guillaume de Moerbeke (c'est la suite des remarques publiées dans le second volume), l'autre sur le sujet des livres III, IV et V. Un essai commence aussi le tome IV, sur les constitutions dont Aristote s'occupe dans son ouvrage. L'édition de M. N. est appelée à tenir une place importante dans l'ensemble de la critique aristotélique ; solidement préparé par des travaux antérieurs, exactement informé de ce qui a été fait pour le texte, le nouvel éditeur a su mettre à profit l'érudition des savants qui l'ont précédé et y ajouter les résultats de ses propres recherches. Les notes ont reçu un large développement ; tous ceux qu'intéresse l'œuvre d'Aristote, même ceux qui ne s'en occupent qu'incidemment, savent par expérience combien sa pensée est difficile à pénétrer, et quel degré d'attention est nécessaire pour ne pas la comprendre à contre-sens ; ce commentaire, certainement l'un des meilleurs, sera d'un grand secours pour l'interprétation, et des remarques sur le style, que M. N. se plaît à faire de temps en temps, attireront encore l'attention du lecteur (V. à ce sujet, t. III, app. B et C). Si maintenant nous étudions le texte donné par M. N., nous nous trouvons en présence d'une conception sinon nouvelle, du moins nouvellement appliquée. Soit pour les mots eux-mêmes, soit pour leur ordre dans la phrase, M. Newman préfère généralement les leçons de la seconde famille de manuscrits (Π^2), étant ainsi en opposition avec Susemihl, pour qui la première famille (Π^1) méritait plus de confiance ; il se rapproche donc de l'Aldine et de Bekker, et se trouve d'accord avec les observations de Heylbut sur le palimpseste du Vatican. Le texte de la *Politique* a subi ainsi des variations qui ne sont pas sans importance, et la comparaison avec l'édition de Susemihl ne laisse pas que d'être instructive. Mais la question est difficile à trancher ; je me borne à renvoyer à l'un de ses derniers éléments, la préface de Susemihl, 3me éd. revue (Teubner, 1894), p. XXVIII svv.

My.

Anecdota Oxoniensia. Index Britanniae scriptorum quos ex variis bibliothecis non parvo labore collegit Johannes Baleus, cum aliis. John Bale's Index of british and other writers. Edited by Reginald Lane Poole, with the help of Mary Bateson. Oxford, at the Clarendon Press. 1902. xxxvi-579 pp. in-4°. Prix : 35 sh.

Quand on aborde l'étude de la littérature latine dans l'Angleterre médiévale, c'est à l'auteur du *Scriptorum illustrium Majoris Brytanniae Catalogus* [1], à John Bale, que l'on s'adresse tout d'abord. On sait que, suivant les traces de John Leland, son maître et son ami, Bale se proposa de recueillir le plus de renseignements possibles sur les auteurs et sur les œuvres littéraires du moyen âge. On venait de supprimer les ordres religieux et de détruire leurs maisons; leurs bibliothèques avaient été dilapidées. Des particuliers avaient formé de riches collections de livres manuscrits, dont beaucoup allaient bientôt disparaître ou se perdre. Chercher à sauver quelque chose dans un si grand naufrage, était une œuvre méritoire. Bale s'y employa avec un zèle plus ardent sans doute qu'éclairé, mais dont il faut en tout cas lui savoir gré. Il commença durant son premier séjour en Allemagne, où il s'était retiré après la chute de Th. Cromwell et d'où il ne revint qu'après l'avènement d'Édouard VI; mais il ne fit alors que compiler les travaux de ses devanciers. A partir de 1548, « afin de corriger et d'augmenter » son catalogue, dit-il lui-même, il visita « beaucoup de bibliothèques, tant à Cambridge qu'à Oxford. Dans la fameuse cité de Londres, il n'y a, si je suis bien informé, qu'une bibliothèque connue. Chez les libraires et les relieurs, j'ai trouvé beaucoup de notables antiquités, où j'ai pris les titres, les dates, les incipit; je suis allé aussi à Norwich, où les vieux livres sont utilisés par les épiciers, les fabricants de chandelle et de savon. J'en ai sauvé autant que j'ai pu, ainsi que dans d'autres villes du Norfolk et du Suffolk, notant les noms des auteurs et les titres de leurs ouvrages »; et il regrette de n'avoir pas été assez riche pour faire le même travail dans tout le royaume [2]. Quand il fut nommé évêque d'Ossory en Irlande (février 1553), il s'y transporta avec ses livres; mais malheureusement il dut abandonner la plupart de ceux-ci lorsque, après la mort d'Édouard VI, il fut contraint de fuir pour la seconde fois sur le continent. Cependant, même alors, il continua son travail de dépouillement qui enrichit la seconde édition de son *Catalogus*. Il paraît s'être arrêté peu de temps avant l'apparition du tome Ier de cette édi-

1. Titre de la deuxième édition, qui parut en deux volumes à Bâle en sept. 1557 et février 1559. La première, qui fut achevée d'imprimer à Ipswich en juillet 1548 et réimprimée à Wesel en 1549, est moins complète et beaucoup moins consultée.

2. Commentaire de Bale sur *The laboryouse journey and serche of Johan Leylande for Englandes antiquitees*, publié à Londres en 1548; voir Poole, préface, pp. xix, xx.

tion ; du moins M. Poole n'a-t-il rien trouvé dans ses notes qui soit postérieur à l'année 1557.

Le résultat de ces neufs années de recherches a été consigné par Bale en un registre ayant appartenu au Dr Thomas Gibson, qui s'y qualifie lui même « olim calcographus, nunc medicus ». Gibson avait commencé à y inscrire des recettes pharmaceutiques ; Bale en fit un répertoire, dressé par ordre alphabétique, en réservant environ six feuillets pour chaque lettre. Ce répertoire est aujourd'hui conservé à la Bodléienne parmi les manuscrits de Selden. Il a été souvent consulté, d'abord parce que la disposition alphabétique le rend d'un emploi commode, ensuite parce que, s'il comprend moins de noms que la seconde édition du *Catalogus,* il fournit dans un beaucoup plus grand nombre de cas l'incipit des ouvrages indiqués. C'est aussi pour ces raisons que M. P. a jugé utile de le publier.

A-t-il eu raison ? Valait-il la peine de nous donner le carnet de notes de Bale, puisque nous avons la rédaction définitive qu'il en a lui-même tirée? La somme de notions nouvelles que ce volume nous apporte peut-elle justifier le labeur considérable que l'éditeur s'est imposé et les frais d'une impression passablement compliquée? M. P. dit que ce travail lui a demandé plus de dix années de recherches et de soins ; n'est-on pas en droit de regretter tant d'heures dépensées, perdues peut être en partie pour la science? Il est vrai que si, manuscrit, l'ouvrage de Bale a rendu service à plus d'un érudit, une fois imprimé, il pourra être fructueusement consulté par tous ceux qui, loin d'Oxford, s'occupent des œuvres et des écrivains du moyen âge. En outre l'*Index* qu'on nous donne aujourd'hui est à certains égards supérieur au *Catalogus* d'autrefois. Sans doute la substance même du livre est demeurée à peu près la même ; mais Bale, théologien et polémiste, a voulu faire de son *Catalogus* une machine de guerre contre le papisme ; il a voulu, pour rapporter encore une fois ses propres paroles, « faire aimer et pratiquer la piété, livrer à la dérision et au mépris tous les monstres de l'Église : cardinaux, moines, crétois, ventres paresseux et menteurs [1] ». Ces aménités, trop fréquentes sous la plume des écrivains du XVIe siècle, ne se retrouvent pas dans le Carnet de notes. C'est à peine si les opinions rageusement protestantes de Bale se font sentir quand il parle de John d'Oldcastle ou de Wycliffe. Il s'abstient également, dans son *Index*, d'ornements littéraires d'un goût douteux. Si, dans son *Catalogus*, il refuse de commencer, comme Leland, l'histoire de la Bretagne avec Albina, fille du roi de Syrie Dioclétien, il n'hésite cependant pas à placer Osiris parmi les écrivains d'Albion parce qu'entre autres arts enseignés aux différents peuples de l'Europe, ce dieu apprit aux Bretons « à faire de la cervoise au lieu de vin ». Le nom

1. Ce passage, que j'abrège, se trouve dans la préface de la seconde édition seulement.

d'Osiris est absent, avec beaucoup d'autres semblables, de l'*Index*, qui se trouve allégé par là d'un fatras encombrant autant qu'insipide. Enfin et surtout M. P. a rajeuni sa matière par la façon dont il l'a traitée. Il a recherché les manuscrits marqués par Bale; pour ceux qu'il a retrouvés (et c'est le plus petit nombre), il a noté soigneusement les dépôts où ils sont aujourd'hui conservés, avec leur cote et la page des catalogues où ils sont décrits; il a de même vérifié les indications bibliographiques données par Bale d'une façon toujours abrégée et parfois fautive. Pour ce travail très long, très minutieux, très méritoire, il s'est assuré le concours de miss Mary Bateson que son édition du Catalogue des manuscrits ayant appartenu au monastère de Syon avait admirablement préparée à cette collaboration. Les abondantes ressources bibliographiques que fournissent les deux antiques universités d'Oxford et de Cambridge ont été mises à contribution et les notes de Bale, revues par deux des meilleurs érudits que ces universités aient produits dans ces derniers temps, seront accueillies avec faveur dans le monde savant.

Voici le plan qu'a suivi M. Poole. Dans la préface, il a donné l'analyse, folio par folio, des matières contenues dans le Carnet de notes de Bale; il a marqué par des italiques les notices qui ne figurent pas dans l'édition parce qu'elles sont étrangères au but de l'ouvrage; quelques mots sur l'origine du manuscrit, sur l'époque de sa compilation (1549-1557), enfin un très bref résumé biographique, complètent cette préface. Puis vient une liste alphabétique dressée par miss Bateson, des ouvrages cités dans le courant de l'ouvrage. L'Index, où l'on a rétabli l'ordre strictement alphabétique, troublé çà et là dans le manuscrit, est suivi de six appendices où figurent les ouvrages qu'on ne pouvait placer dans une liste par noms d'auteurs : 1° liste des « Scriptores anonymi »; 2° liste des « Libri anonymi »; 3° liste des ouvrages anonymes marqués dans le Carnet de notes sous le mot « Chronicon » ou ses équivalents; 4° liste des extraits empruntés à divers auteurs de *Collectanea* et qui, dans le Carnet de notes, étaient placés au nom de ces auteurs; Philippe Wolf de Seligenstadt et John Leland sont ceux qui ont fourni le plus grand nombre de notices. Le cinquième appendice (« Ex Bibliothecis ») comprend de brefs catalogues d'anciennes bibliothèques : celles des Dominicains de Londres (catalogue par leur provincial, Richard de Winkele, 1339), du monastère de Glastonbury, des rois d'Angleterre, de John Whethamstede, et du monastère de Norwich. Dans le sixième appendice, on a relégué une brève liste des « viri eruditi » ayant appartenu au collège de Merton, à Oxford, liste qui diffère de celle qu'a publiée Leland dans ses *Collectanea;* elle est donnée d'après l'ancien catalogue des « fellows » de ce collège. Le volume se termine par deux tables : 1° « Cognomina auctorum »; 2° « Tituli operum ».

Tel est cet ouvrage, édité avec une compétence indiscutable,

imprimé avec le soin dont est coutumière l'imprimerie du Clarendon press [1] et dont nos imprimeurs (je pense aux meilleurs d'entre eux) devraient être jaloux; il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques d'érudition à côté de l'antique *Catalogus* que l'on ne consultera plus guère, sinon pour y chercher des exemples d'intolérance religieuse et de pédantisme littéraire.

CH. BÉMONT.

Mélanges Léonce Couture. Études d'histoire méridionale dédiées à la mémoire de Léonce COUTURE (1832-1902). — Toulouse, E. Privat, 1902. In-8° carré de XLIV-360 pages.

A peine l'érudit professeur de littérature méridionale à l'Institut catholique de Toulouse et le zélé directeur de la *Revue de Gascogne* avait-il fermé les yeux, qu'un groupe d'admirateurs, de disciples et d'amis entreprenait de consacrer à sa mémoire un recueil de *Mélanges*. Presque tous les articles qu'ils y ont insérés intéressent Toulouse et la Gascogne : d'où le sous-titre *Études d'histoire méridionale* qui le caractérise. Contentons-nous de les signaler très brièvement.

Après la biographie de M. Léonce Couture, présentée par Mgr P. Batiffol et accompagnée de la bibliographie de ses œuvres (les principales que M. C. avait rêvé d'écrire sont restées toujours à l'état de projet et c'est bien dommage), le volume s'ouvre par une étude de M. Émile Cartailhac sur le *Préhistorique pyrénéen* (pp. 1-22). Il y résume toutes nos connaissances sur les époques primitives de la civilisation dans la région qui nous préoccupe.

Dom Henri Quentin examine après cela et publie *La plus ancienne vie de saint Seurin de Bordeaux* (pp. 23-63), dont le texte primitif a été retrouvé dans le *codex Augiensis* CXXXVI de Carlsruhe, et un remaniement dans le ms. 454 de la Bibliothèque de Saint-Gall; l'éditeur y reconnaît une œuvre de Fortunat, qui avait été considérée comme perdue. Dans une savante dissertation, il distingue deux personnages dans les saints Seurin de Bordeaux et de Cologne, et discute une des vies légendaires de ce dernier bienheureux.

La société d'acquêts entre époux sous les lois wisigothiques, tel est le titre du mémoire que M. J. Brissaud consacre à une question juridique des moins connues; il conclut que presque certainement la communauté d'acquêts était en usage chez les Wisigoths à la fin du v[e] siècle.

M. l'abbé Louis Saltet s'attache (pp. 77-96) à une question qui a déjà fait l'objet de controverses, à l'*Origine méridionale des fausses*

---

1. J'ai noté une faute d'impression, p. 334, ligne 13, où se trouve cité le précepte d'Horace : « Nonum prematur in annum »; on a laissé passer *novum*.

généalogies carolingiennes. Cette question, il la reprend *ab ovo* et il l'étudie à fond ; ce qui lui permet de distinguer le texte primitif des remaniements et d'établir que la plus ancienne est l'œuvre d'un clerc, qui « dispose autour d'une donnée messine la double donnée des dépendances méridionales de l'église de Metz à *Arisitum* et en Rouergue ». Ce généalogiste était aussi fort bien renseigné sur les traditions de l'église d'Uzès. Quel mobile l'a fait agir ? Rattacher les saints méridionaux à S. Arnoul de Metz, ou donner la liste des ancêtres de Charlemagne ? L'une et l'autre hypothèse peuvent se justifier, mais il n'y a nullement à y voir la préoccupation politique de rapprocher Francs et Aquitains.

M. Gaston Balencie a dressé (pp. 97-113) la *Chronologie des évêques de Tarbes* de 506 à 1226. Il le fait d'après les sources imprimées et pour les derniers prélats au moyen encore de cartulaires où de chartes inédites.

M. Alfred Jeanroy explique (pp. 115-125), publie et commente *Un sirventès historique de 1242*. Il est relatif à la coalition qui s'était formée à cette époque entre les seigneurs méridionaux et le roi d'Angleterre pour tenter de reprendre au roi de France l'indépendance du Midi : le poète s'était donné pour but de stimuler les courages hésitants et de les lancer dans la mêlée.

Sous le titre d'*Une chronique béarnaise inédite*, M. H. Courteault publie (pp. 127-135) une série d'« assez brèves et sèches mentions annalistiques d'événements survenus entre 1308 et 1321, dont plusieurs en Béarn ou dans les pays soumis à l'autorité de ses vicomtes. » De savantes notes viennent heureusement les compléter et en faire ressortir l'intérêt ; à vrai dire, elles avaient besoin de cet adjuvant.

C'est une curieuse figure que nous présente ensuite M. J.-M. Vidal avec *Bernard Gasc, soi-disant évêque de Ganos*. Aventurier qui avait trouvé avantageux de se parer de ce titre, il fut pris au sérieux par des prélats français tels que l'évêque de Toulouse ; son malheur vint de ce qu'il fut compromis dans la conjuration de Hugues Géraud, cet évêque de Cahors qui avait tenté d'empoisonner Jean XXII et deux cardinaux. Il ne fut cependant pas écorché vif, mais il dut rester vingt longues années en prison ; mis en liberté en 1337, il ne disparut pas de la scène politique, sans se manifester encore en 1343, dans une assemblée de personnages ecclésiastiques plus ou moins équivoques.

M. F. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne, raconte en quelques pages très documentées (pp. 161-175) les destinées de la chapellenie fondée en l'église Notre-Dame de Montgauzy, près de Foix, par Jean II de Lévis (1347). L'institution de cette chapellenie répondait au désir patriotique du fondateur d'assister de ses prières son suzerain Philippe de Valois : c'était une compensation du secours effectif que, malade, il ne pouvait lui apporter avec son épée. La chapelle de Montgauzy sub-

sista jusqu'à la Révolution, mais pendant les guerres de religion on oublia la fondation de Jean de Lévis.

M. l'abbé Victor Dubarrat étudie (pp. 177-191) d'après des actes de notaire l'*Abbaye de Lucq en Béarn au* XIV^e^ *siècle*. Il énumère les droits et les revenus du monastère, la condition des serfs qui lui appartenaient, la situation de l'abbé et des moines, etc. Une remarque : pourquoi abréger les noms propres ? La lecture du texte en devient plus difficile.

M. Jean Ducamin publie ensuite (pp. 193-211) *Deux textes gascons*, originaires de Montesquieu-Volvestre (Haute-Garonne). Le premier est une copie, exécutée en 1467, des statuts rédigés en 1370 pour la confrérie de Saint-Jacques et de Saint-Christophe; l'éditeur l'accompagne d'une traduction en dialecte moderne. Le deuxième est un bail de métairie et de moulins, daté du 25 novembre 1537.

Mgr J. de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, a payé son tribut à la mémoire de Léonce Couture par la publication (pp. 213-221) du procès-verbal de l'élection de Bérenger Guillot à l'archevêché d'Auch, par les chanoines de sa cathédrale, le 3 novembre 1408.

L'étude de M. Antoine Degert, intitulée *La fin du schisme d'Occident en Gascogne* (pp. 223-244) est un heureux complément à l'ouvrage de de M. N. Valois sur *La France et le grand schisme*. Elle commence par bien indiquer les positions des urbanistes et des clémentins dans la province à la veille du concile de Pise : elles étaient d'autant plus fortes que l'influence anglaise ou française s'y faisait sentir; puis l'auteur de cette notice marque la part prise par les prélats et seigneurs du pays aux conciles des deux obédiences, il montre enfin comment ils finirent par se rallier les uns après les autres aux décisions de Pise et de Constance.

L'art français en Navarre sous Charles le Noble (1371-1425), tel est le titre du mémoire de MM. Édouard Privat et David Cau-Durban (pp. 245 à 255). Élevé à la cour des Valois, partageant sa vie entre la France et son royaume, il fut facile au fils de Charles le Mauvais d'attirer dans ses États des architectes, sculpteurs et artisans de toutes sortes, qui rebâtirent la cathédrale et le cloître de Pampelune, ciselèrent son propre tombeau, restaurèrent et décorèrent les palais d'Olite et de Tafalla, les châteaux de Puenta-la-Reina, Estella, etc.

Le savant professeur à la Faculté des lettres de Paris, M. Antoine Thomas, consacre quelques pages (pp. 257 à 266), à un certain nombre d'étymologies gasconnes, qu'il résout avec sa science habituelle : *arbelha*, *arredogue*, *babi*, *bidelhe*, *boudè*, *brena*, *coussidè*, *cuiolar*, *eschenye*, *histar*, *laus*, et *ledanjas*.

Après lui, M. Lucien Campistron montre (pp. 267 à 277) les rapports qu'entretint avec Du Bartas, un pauvre diable de poète languedocien, *rodier* de son état, Augier Gaillard, de Rabastens. Ayant quitté son métier pour cultiver la Muse patoise, Augier Gaillard crut

arriver à la fortune, en se mettant sous la direction de Du Bartas, qui le présenta au roi de Navarre. Malheureusement, les écus que le rimailleur se promettait de son zèle à soutenir contre Ronsard et son école la cause des poètes du Midi, chère au cœur d'Henri de Navarre, ne visitèrent jamais que ses rêves. L'amitié de Du Bartas, qu'il recherchait avec tant d'affection, ne lui fut pas cependant tout à fait inutile.

Avec M. l'abbé Lestrade, qui publie (pp. 279 à 288) un projet d'organisation de l'*Aumône générale à Toulouse,* nous abordons le premier tiers du XVIIe siècle. Ce document expose la situation navrante des misères de Toulouse à cette époque : les rues et les églises étaient infestées de mendiants vivant dans la fainéantise et la débauche. L'auteur du projet demandait que tous ces gueux fussent renfermés, nourris avec le produit de quêtes faites dans la ville et employés à des travaux divers.

La publication de la bulle « In cœna Domini » en Roussillon au XVIIIe *siècle,* bulle qui condamnait la plupart des libertés gallicanes et qui était lue chaque année, le jeudi saint, dans les églises de cette province, donna lieu à bien des difficultés et occasionna bien des conflits soulevés par le zèle des représentants du roi. M. l'abbé Ph. Torreille raconte ces difficultés et ces querelles (pp. 289 à 297). La bulle, promulguée par Urbain VIII en 1627, continua à être lue après l'annexion du Roussillon à la France en 1660 : ce fut seulement en 1763 que cet usage fut supprimé par un arrêt du Conseil souverain du pays. Il y avait 44 ans que cette mesure avait été réclamée par le premier président.

M. l'abbé Louis Ricaud nous montre (pp. 299 à 318) ce que devinrent, en 1791-1792, les douze chapelains qui desservaient la chapelle de Garaison, en vertu d'une fondation de 1625 : mise sous sequestre et vente de leurs biens, dispersion ou exil des prêtres, pillage de la chapelle, etc.

M. Henri Graillot insère ensuite (pp. 319 à 322) une *Note sur les bustes antiques du Musée de Toulouse.* Ces monuments se groupent en trois séries, mais ce sont les découvertes de Martres-Tolosanes qui sont les plus importantes. L'auteur propose un certain nombre de rectifications aux identifications de M. Joulin, l'heureux inventeur de ces bustes.

Avec M. J. de Lahondès, nous restons encore au Musée de Toulouse. Avec lui, nous passons en revue (pp. 323 à 333) les différentes statues de la Vierge qui se remarquent dans cette collection : la plus ancienne paraît dater de la fin du XIe siècle, elle se trouve sur un chapiteau du cloître de Saint-Pons de Thomières. Plusieurs autres datent de l'époque romane; puis, les plus anciennes représentations ne sont que de la seconde moitié du XIVe siècle. Il est curieux de constater qu'il n'existe aucune Vierge de la Renaissance.

M. Paul Durrieu examine enfin (pp. 335 à 348) *Le prétendu « Phi-*

lippe de Champaigne » de l'église d'Asté, aux environs de Bagnères-de Bigorre, qui représenterait soi-disant Bernard d'Aspe, intendant de Bretagne, et sa famille. Il y a eu au sujet de ce tableau, peint en 1653, plusieurs méprises. Ce Bernard d'Aspe n'était qu'un commissaire subdélégué pour l'Armagnac et un président du présidial d'Auch : son histoire est d'ailleurs bien connue. Quant à l'attribution de la toile à Philippe de Champaigne. M. D. montre qu'elle ne repose sur aucun fondement; elle est plutôt l'œuvre d'un peintre de l'école toulousaine. Il sera peut-être facile d'arriver à savoir son nom par les registres de notaires et le contrat passé par le donateur en 1653.

Ce volume de mémoires historiques, philologiques ou archéologiques, est clos par une très savante dissertation de l'éminent directeur du Collège de France, M. Gaston Paris (pp. 349 à 358), sur les formes *Naimeri* et *Aymeric*, appliquées au nom d'Aimery de Narbonne; celles-ci se retrouvent dans un certain nombre de poèmes français. L'*n* initial ne proviendrait donc pas d'une épenthèse inexpliquée, mais dériverait de la particule provençale *en :* le mot Naimeri serait par conséquent un terme provençal passé dans les chansons de geste françaises. On sait que c'est un argument de M. G. P. pour établir l'existence, dès les temps carolingiens, de poèmes méridionaux consacrés à Aimery de Narbonne.

L.-H. Labande.

Journal de Dom Pierre Chastelain, Bénédictin Rémois, 1709-1782, avec ses remarques sur la température et la vigne, suivies d'un autre journal et d'observations analogues jusqu'en 1848, publiés... par Henri Jadart..., — Reims, F. Michaud, 1902. In-8° de 414 pages. Extrait du tome CX des Travaux de l'Académie de Reims.

Dom Pierre Chastelain, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Reims en 1709, était entré de bonne heure dans le cloître. Religieux à Saint-Nicaise, puis à Saint-Denis, à Noyon, à Pontlevoy, à Saint-Corneille de Compiègne, à Saint-Valéry, à Saint-Crépin de Soissons, à Saint-Germain-des-Prés, à Argenteuil, à Rebais, à Saint-Basle de Verzy, à Saint-Remy de Reims, à Soissons et enfin à Saint-Nicaise (c'est là qu'il vécut de 1766 à 1783), chargé de divers emplois dans ces différents couvents, il aurait été à même de raconter de nombreux souvenirs et d'écrire des mémoires d'autant plus intéressants qu'ils auraient fait connaître la situation matérielle et morale de son ordre. Il n'a pas cependant jugé utile de noter tout ce qu'il voyait et de transmettre à la postérité un récit développé. Ses chronogrammes sont en effet d'une concision par trop grande : il ne s'étend guère que sur les cérémonies religieuses, sur la fameuse neuvaine de Saint-Remy en 1757, sur les jubilés, sur l'incendie de cette célèbre abbaye

en 1774. Les Rémois relèveront cependant une foule de petits détails intéressant leur ville; mais, en général, tout cela n'a pas grande portée. Même, lorsqu'il avait à raconter des cérémonies telles qu'un sacre royal, le chroniqueur se trouvait rapidement à bout de souffle.

Son journal est très correctement publié par M. Jadart, qui l'a fait précéder d'une étude biographique et littéraire, ainsi que d'un inventaire analytique des papiers de D. Chastelain conservés à la Bibliothèque de Reims. Ses travaux les plus importants ont été relatifs à l'abbaye de Saint-Remy. A la suite de son Journal, notre Bénédictin avait écrit des Remarques sur la température, les années d'abondance d'abondance et de disette, les différents prix du vin et du blé et sur les émeutes populaires à Reims, le tout depuis 1328; ces observations ne valent guère que pour le XVIIIe siècle.

Afin de corser son volume, M. Jadart a publié, après l'œuvre de D. Chastelain, des notes historiques extraites des registres paroissiaux de la ville et des environs de Reims de 1709 à 1779; ces notes sont relativement courtes et leurs auteurs se sont intéressés plus spécialement, en bons champenois qu'ils étaient, aux récoltes du froment et du vin. — Il a donné ensuite le journal d'un bourgeois de Reims, très attentif lui aussi aux récoltes; bien que commençant sa rédaction à l'année 1709, il ne semble avoir eu de souvenirs précis et développés qu'à partir de l'année 1747. Il tint la plume jusqu'en 1802; mais lui aussi fut d'une concision trop grande sur bien des points : on lui aurait permis de moins s'appesantir sur les cérémonies religieuses, s'il avait été plus prolixe sur les événements de la Révolution, au milieu desquels il passa en demi-aveugle ou plutôt en citoyen prudent et discret. Ce qui lui tenait le plus à cœur, c'étaient les bonnes récoltes.

Viennent ensuite des notes de J.-B. Blavier sur les années 1740, 1744 et 1749, une notice relative au Journal des Hédouin père et fils sur la température à Reims et dans les environs de 1708 à 1815, des observations sur la végétation de la vigne rédigées par P.-A. Désodé-Géruzez pour les années 1800 à 1848.

Qu'on ne s'étonne pas de voir donner dans ce recueil une telle place aux préoccupations vinicoles : « A Monsieur Louis Pommery, l'Académie de Reims reconnaissante », telle est la dédicace du volume.

L.-H. Labande.

René Stourm. **Les Finances du Consulat**, Paris, Guillaumin, 1902, in-8, II et 363 p.

M. Stourm continue avec le présent volume la série de ses remarquables travaux sur les Finances de la France depuis l'Ancien Régime. Ce n'est pas une histoire générale des finances qu'il écrit. Une telle

histoire comprendrait l'étude particulière des différents impôts et de leur répercussion sur le développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, sur la constitution des fortunes etc., toutes questions que l'auteur a systématiquement laissées en dehors de son plan. Il s'est borné à nous donner une histoire des finances vue du cabinet du ministre. Il nous apprend par quels procédés les divers gouvernements se procuraient de l'argent, ce qu'il entrait dans leurs caisses, ce qu'il en sortait, il se préoccupe assez peu des contribuables. La matière imposable l'intéresse moins que le mécanisme fiscal.

Sa compétence professionnelle lui permet de se mouvoir à l'aise dans un sujet particulièrement difficile et il apporte à l'exposer des qualités de clarté et de méthode très précieuses, de sorte que les profanes seront agréablement surpris en lisant un livre de cette nature de ne le point trouver aride ni rebutant.

L'ouvrage est bien composé. Après une sorte d'introduction (ch. I-III) consacrée aux aptitudes financières de Bonaparte et aux portraits de ses principaux collaborateurs, de Gaudin, excellent bureaucrate, de Mollien, homme de tact et de principes, de Barbé-Marbois, naïf et maladroit, M. S. passe successivement en revue : 1° les mesures que Bonaparte prit d'urgence pour faire face aux besoins les plus pressants du Trésor (ch. IV-XII) ; 2° la liquidation du passif légué par le Directoire (ch. XIII-XVII) ; 3° les nouvelles institutions financières (ch. XVI-XXII) 4° enfin les budgets du Consulat.

De l'ensemble des faits ressort nettement cette conclusion, indiquée plus que formulée par l'auteur, que la grande habileté de Bonaparte consista à restaurer dans les finances comme dans tout le reste les procédés et les habitudes de l'ancien Régime. Bonaparte en convenait lui-même : « Je cherche le positif... Les vieilles pratiques valent mieux souvent que les nouvelles théories. » (p. 237).

Pour se procurer les ressources indispensables, il recourt aux *affaires extraordinaires* et fait flèche de tout bois. Il met en vente les domaines nationaux encore disponibles, les marais salants, les maisons que l'État possédait en plein Paris près de la Concorde et des Champs-Élysées. Pour suppléer à l'emprunt forcé de 100 millions, dont il a promis aux riches la suppression, en faisant le coup d'État, il ajoute sous le nom de contribution de guerre 25 centimes additionnels aux contributions directes déjà fort chargées. Il essaie d'emprunter aux banquiers, les réunit dans son cabinet, les harangue, mais, comme les banquiers se montrent rebelles, il doit recourir à un emprunt-loterie de 12 millions. Il rétablit le cautionnement que la Révolution avait aboli et il l'étend à des catégories de fonctionnaires qui y échappaient sous l'ancien Régime, aux notaires, aux agents des postes, aux avoués, greffiers, receveurs particuliers. La mesure parut à certains orateurs du Tribunat un retour à la vénalité des charges. M. S. la qualifie « d'emprunt déguisé de mauvais aloi » (p. 102). Il

suffisait à Bonaparte qu'elle produisît 18 millions. Dans le même esprit il fit voter la loi du 7 ventôse an VIII qui obligea tous les conscrits exemptés du service pour une raison quelconque, maladie, infirmité, inaptitude, à fournir un remplaçant ou à payer une somme de 300 fr. M. S. estime que ces procédés n'étaient ni équitables, ni originaux, mais il n'est pas loin de les excuser par les nécessités du milieu et des circonstances.

Liquider le passé était peut-être plus difficile encore qu'assurer le présent. Le marché était encombré d'une masse de papiers de toute nature émis par le Directoire : bons de réquisition délivrés en paiement des réquisitions militaires, — délégations qui donnaient à certains fournisseurs privilégiés le droit de recouvrer eux-mêmes leurs créances en postant auprès des caisses publiques des agents en permanence pour y puiser au fur et à mesure le peu de numéraire qui y tombait, — bons du tiers provisoire remis en représentation de créances exigibles non encore inscrites au Grand Livre, ni productives d'intérêt, — bons des deux tiers représentant la partie de la dette publique exclue du Grand Livre au début de l'an VI, — bons du syndicat garantis par la signature d'un groupe de banquiers et gagés sur des revenus déterminés, bons d'arérages donnés en remplacement de leurs coupons de rentes aux porteurs du tiers consolidé, — mandats impayés, etc. Tous ces papiers dépréciés, reçus en paiement des impôts, refluaient vers le Trésor et l'appauvrissaient d'autant. Bonaparte fit rapidement place nette. Les bons de réquisition furent inventoriés et acquittés, les délégations furent suspendues, les bons du syndicat remboursés, la dette publique liquidée par la loi du 30 ventôse an IX, qui inscrivit le tiers provisoire au Grand Livre sans jouissance d'intérêt et convertit les deux tiers mobilisés en rentes à taux réduit ou les admit en paiement des domaines nationaux. En moins de deux ans, il ne restait plus rien de l'énorme stock des papiers du Directoire.

Tout en liquidant l'héritage du Directoire, Bonaparte s'efforçait de réformer les rouages financiers existants ou d'en créer de nouveaux. Ici encore il se borna la plupart du temps à s'inspirer des pratiques de l'Ancien Régime.

La confection des rôles des contributions directes avait été confiée par la Révolution aux municipalités qui s'en acquittaient fort mal. La loi du 3 frimaire an VIII ressuscita l'ancienne direction des vingtièmes en rendant à des agents du pouvoir central l'assiette de l'impôt et la confection des rôles. La perception s'était faite jusque là par le moyen de collecteurs privés qui soumissionnaient au rabais le produit de l'impôt direct. La loi du 5 ventôse an XII créa les percepteurs, fonctionnaires à la nomination du gouvernement. Les receveurs généraux furent astreints aux mêmes cautionnements et aux mêmes soumissions qu'avant 89. Les impôts indirects, supprimés par la Cons-

tituante comme foncièrement injustes, sont peu à peu rétablis, avec tous les ménagements commandés par la crainte de mécontenter l'opinion. La loi du 5 ventôse an XII, qui crée un droit sur les boissons et institue la Régie les droits réunis, est un retour indirect aux aides. C'est un ancien directeur des Fermes, Français (de Nantes), qui est mis à la tête de la Régie. Entre temps, les octrois des villes sont reconstitués et les barrières, si odieuses avant 89, se relèvent partout. Sur la banque des Comptes courants qui existait depuis l'an IV, Bonaparte greffe la Banque de France sur laquelle il met de grandes espérances. A l'aide des fonds de la Caisse d'amortissement, destinée en apparence à centraliser les cautionnements des receveurs généraux et à amortir la dette, il joue à la Bourse et s'efforce, sans grand succès, de soutenir les cours de la rente. M. S. loue la création de la Banque de France, mais se montre très sévère pour la Caisse d'amortissement « institution bâtarde d'une conception autoritaire et enfantine du crédit public » (p. 265).

Le livre se termine par l'étude des budgets du Consulat, budgets incorrects qui ne distinguent pas l'ordinaire de l'extraordinaire, budgets sommaires qui résument sous quelques rubriques des centaines de millions de recettes ou de dépenses, budgets simulacres qui sont toujours présentés au Tribunat plusieurs mois en retard et sous une forme telle qu'il est impossible d'y voir clair et de les discuter. Dès l'an IX les rentes et les pensions recommencent à être payées en numéraire. Ce fut une nouveauté prodigieuse. En l'an X, les recettes équilibrent à peu près les dépenses. C'est la plus belle période financière du Consulat et de l'Empire. Mais avec la guerre qui recommence, le déficit réapparaît de plus en plus considérable et avec le déficit les opérations extraordinaires.

Ayant à juger cette œuvre financière, M. S. ne le fait pas sans quelque embarras. D'une part il est bien obligé de constater qu'elle manqua de nouveauté, de méthode, de correction, mais d'autre part il constate aussi qu'en somme elle a réussi et, cherchant les raisons de son succès, il en trouve trois principales : 1° c'est que la politique générale de Bonaparte inspirait confiance au pays ; 2° c'est qu'il mit dans l'exécution de son programme financier plus d'autorité et de précision que ses prédécesseurs ; 3° enfin c'est que la direction qu'il imprima à ses collaborateurs fut souvent heureuse parce qu'elle n'était pas encore absolument despotique.

Il serait peut-être permis de chicaner M. S. sur ces conclusions. Pendant très longtemps la confiance que Bonaparte inspira au pays fut très relative. La baisse de la rente en est une preuve. Quant au *génie* financier de Bonaparte (M. S. prononce le mot), le livre même qui vient d'être analysé le réduit à ses justes proportions. On peut estimer aussi que M. S. n'apprécie pas la politique financière du Directoire avec la même bienveillance que celle du Consulat. Il tient

largement compte des circonstances pour exécuter certaines « incorrections » des mesures prises par le Premier Consul, mais il n'invoque pas les mêmes « circonstances » atténuantes au profit du Directoire. Le chapitre qu'il consacre au Directoire (ch. XXIII) est d'ailleurs tout à fait insuffisant.

La documentation de M. Stourm paraît étendue. Il ne s'en est pas tenu aux documents imprimés, il a exploré les registres et les cartons des Archives Nationales. On s'étonnera cependant de quelques omissions. Racontant par exemple la jeunesse de Bonaparte et la formation de son esprit, il ne cite pas une seule fois l'ouvrage capital de M. A. Chuquet la *Jeunesse de Napoléon*, dont il semble ignorer l'existence. On regrettera aussi que ses citations soient parfois très imprécises, qu'il renvoie (p. 285, n. 1) à « un écrivain du temps », sans indiquer autrement de quel écrivain il invoque le témoignage.

Mais ce sont là des critiques de détail qui n'affaiblissent pas sérieusement la valeur du livre qui est très réelle.

Albert MATHIEZ.

— Le premier numéro de la *Revue d'histoire ecclésiastique* (année 1903) publiée par l'université de Louvain (Louvain, 40, 188 et 106 pp. in-8; trimestriel, 15 fr. par an pour l'étranger), contient les articles suivants : F. X. FUNK, *L'agape*, réfutation de la thèse négative soutenue par M. Batiffol; François BÉTHUNE, *Les écoles historiques de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés dans leurs rapports avec la composition des Grandes chroniques de France;* A. CAUCHIE, *Le Gallicanisme en Sorbonne, d'après la correspondance de Bargellini, nonce de France (1668-1671)*. Mais l'information occupe la plus grande place sous trois formes : comptes-rendus (pp. 55-138), chronique (pp. 139-188), bibliographie méthodique (106 pp.). La bibliographie paraît très complète (1753 nos) et bien propre à informer immédiatement des publications du trimestre. La *Revue* est dirigée par M. Cauchie, l'actif professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Louvain. Malheureusement j'ai rarement vu livre aussi mal imprimé. — Paul LEJAY.

— Nous avons reçu deux tirages à part de l'*Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, t. XII, 1902, n° 4 (Leipzig, Teubner). 1° P. MAAS, *Studien zum poetischen Plural* (pp. 479-550). M. Maas croit que le pluriel poétique des Latins est purement formel et n'implique aucun sens particulier par opposition au singulier. Cette thèse n'est peut-être pas aussi neuve qu'il pense, non plus que l'idée de prendre le latin poétique comme une langue en soi, dont l'histoire est à écrire. La pratique de l'enseignement, en France en tout cas, repose sur ces idées. Cependant, M. M. est trop exclusif, au moins en apparence, dans son explication du pluriel poétique. Je dis : en apparence ; car il admet que le pluriel poétique peut avoir une valeur expressive, un coloris particulier; qu'il se rattache au pluriel régulier qui sert à désigner des sujets multiples; qu'il est souvent choisi pour une raison de clarté. Je crois qu'il y aurait à analyser de très près ces pluriels et à les distinguer en séries sémantiques, syntaxiques et morphologiques; cf. mon introduction aux Métamorphoses d'Ovide (pp. 46 suiv.), et surtout la Syntaxe compa-

rée de M. Delbrück, dans le *Grundriss* de Brugmann, III, 1e p., 147 suiv. M. M. a traité en particulier de deux groupes : les noms de quantité et ceux des parties du corps. Il remarque en terminant que ce pluriel « poétique » est déjà imité par les prosateurs au temps de Sulla. Ne faudrait-il pas alors parler d'un pluriel « littéraire », développé par les poètes (surtout pour des raisons métriques), mais dont ils n'ont pas le monopole ? Dans ses listes, *inguina* manque ; serait-ce un pluriel ordinaire pour M. M. ? Parmi beaucoup d'observations ingénieuses et neuves, dont est parsemé ce mémoire, je note l'histoire de *ceruix*, p. 501 ; et p. 543 suiv., l'indication sur le singulier générique ou collectif du type *Poenus*, *Romanus*. M. Maas est au courant des travaux français. Cependant, p. 511, l. 19, lire : *Revue de philologie* (et non : *Revue des études grecques*). — 2° C. Weyman et G. Landgraf, *Die Epitome des Iulius Exuperantius* (ib., pp. 565-578 : et en brochure, 20 pp. in-8, Munich, Teubner, 1902 ; 0 mk. 60). Iulius Exuperantius est un abréviateur du ive ou du ve siècle après J.-C., qui s'est amplement servi des Histoires de Salluste. Aussi nous permet-il dans une certaine mesure de restituer certaines parties des Histoires. La dernière édition publiée par C. Bursian en 1868, dans un programme de l'université de Zurich, était rare. MM. Weyman et Landgraf ont été bien inspirés de nous en donner une nouvelle édition. Ils se sont servis, pour établir le texte, de deux documents que n'avait pas connus Bursian, la copie de Melchior Goldast († 1635), conservée à Brême, et qui reproduit un ms. perdu, de Bâle probablement ; et un fragment de Munich, 29 019, du xie-xiie s. Des conjectures de divers savants, de MM. A. Eussner et A. Kunze, notamment, sont relevées dans l'apparat ou insérées dans le texte. Enfin, une annotation très copieuse permet surtout de démêler ce qui revient à Salluste et ce qui est le fait de l'abréviateur ; quiconque s'intéresse à Salluste trouvera là des observations intéressantes sur sa langue et sa phraséologie. Elles dépassent même souvent cet horizon, comme on le verra dès la quatrième note (histoire de l'ancêtre latin de la locution : « promettre un grand homme », au sens de « faire attendre, faire espérer »). La grande connaissance qu'a M. Weyman de la littérature chrétienne se trahit aussi en plus d'un endroit et a été d'un grand secours pour délimiter le rôle de l'abréviateur. — Paul Lejay.

— Dans le deuxième fascicule de ses *Etruskische Beiträge* (Leipzig, Barth, 1903 ; vi-144 pp. ; prix : 7 Mk. 50), M. Alp. Torp étudie d'abord le texte d'Agram. Il le considère comme un rituel, dans lequel les prescriptions du sacrifice alternent avec les formules à réciter. M. T. étudie ensuite le cippe de Pérouse. Pour la première fois, il se risque à la traduction de phrases entières. Un appendice concerne l'inscription du mont Pitti et celle de la coupe de Narce. Comme dans le précédent fascicule, des index terminent la brochure. — S.

— Le n° 28 (t. XII, 1902) des *Hermathena, a series of papers on literature, science and philosophy, by members of Trinity College Dublin* (Dublin, Hodges, Figgis and Co ; Londres, Longmans ; 256 pp. in-8° ; prix : 4 sh). contient les mémoires suivants : Th. Hodgkin, *Origins of Barbarian history* : comparaison des généalogies et récits sur les origines des Saxons, des Goths et des Lombards ; — R. Ellis, *Notes on manuscripts of Catullus and Hisperica Famina* : renseignements sur les mss. de Carpentras, Ottoboni 1829 (*R*), de Bologne (daté de la 2e année de Jean XXII), de Brescia (bibliothèque Querini A vii 7 ; peu intéressant), de Césène (daté de 1474 ; important), Ashburnham de Florence ; nouveaux détails et variantes tirés du ms. Vat. Reg. 81 de l'*Hisperica Famina* ; — F. R. M. Hitchcock, *The Creed of Clement of Alexandria* : essai de reconstitution d'après les termes favoris de Clément ; — H. T. Johnstone, *Notes on passages in the Satire of Horace* : surtout sur les jeux de mot (*ignoras*, *ignotum*, *ignosco*, I, 3, 23 ; etc. ; quelques obser-

témoignages les plus dignes de foi la lui attribuent. Cependant, un lecteur Européen sera toujours surpris de constater combien ces courtes annales répondent mal, dans leur aridité, à ce que nous aurions attendu d'un esprit supérieur; tandis que les Chinois louent le *Tch'ouen-ts'ieou* sans restriction, c'est pour nous un perpétuel sujet d'étonnement qu'un homme tel que Confucius ait pu produire une œuvre aussi dénuée de valeur philosophique. M. G. déclare le problème insoluble, et, pour le supprimer, il n'hésite pas à proposer une hypothèse fort audacieuse; le *Tch'ouen-ts'ieou* se présente à nous accompagné de trois commentaires dont l'un, le *Tso tchouan*, est un monument historique d'une haute importance; c'est le commentaire même, dit M. Grube, dont Confucius est le véritable auteur. Je ne crois pas que beaucoup de sinologues soient disposés à souscrire à une opinion aussi révolutionnaire. Tout d'abord, elle heurte de front une tradition fermement établie; au témoignage de *Sseu-ma Ts'ien* (trad. fr., t. III, p. 18-19), Confucius fit une recension des mémoires des historiens, c'est-à-dire des documents que lui fournissaient les archives des historiographes d'état, et les arrangea suivant l'ordre des règnes des princes de *Lou* : ainsi fut composé le *Tch'ouen-ts'ieou* : plus tard, un sage du pays de *Lou*, nommé *Tso K'ieou-ming*, écrivit le commentaire appelé *Tso tchouan* ou commentaire de *Tso*. Cette assertion ne peut prêter à plusieurs interprétations, et pour la révoquer en doute, il faut la déclarer radicalement fausse. En outre, si l'on admet que Confucius est l'auteur du *Tso tchouan* aussi bien que du *Tch'ouen ts'ieou*, comment expliquera-t-on les divergences souvent considérables qu'on peut signaler entre le premier et le second de ces écrits? en vain dira-t-on que Confucius n'a fait que publier des documents préexistants; encore ne comprendrait-on guère qu'il eût laissé subsister de véritables contradictions entre deux ouvrages qui auraient été également revisés par lui. Sans méconnaître les difficultés inhérentes à la question, il me semble qu'on peut la présenter d'une autre manière. Assurément, le *Tso tchouan* est très supérieur au *Tch'ouen ts'ieou*, et, s'il émanait d'un disciple de Confucius, on pourrait à bon droit se demander comment l'élève a été tellement plus génial que son maître, et comment d'ailleurs il est resté si peu connu qu'on ne sait même pas avec précision qui fut *Tso K'ieou-ming*. Mais le *Tso tchouan* n'a été publié qu'au second siècle de notre ère et on doit le considérer, ainsi que j'ai essayé de l'exposer (introduction à la trad. de *Sseu-ma Ts'ien*, p. CXLIX et CL, n° 1), comme l'œuvre d'une école qui l'a élaboré et développé pendant deux siècles et demi tout en continuant à se réclamer d'un certain *Tso K'ieou-ming* qui fut son fondateur; dès lors, il n'y a rien de surprenant à ce qu'il soit plus parfait que le *Tch'ouen-ts'ieou* puisqu'il marque le terme d'un long progrès dans l'art d'écrire l'histoire. Quant au *Tch'ouen ts'ieou*, il faut se rappeler que

malgré tous ses défauts, il est le premier livre où les événements aient été disposés suivant un ordre chronologique rigoureux; ce n'est pas là un mince mérite puisque c'est à lui que nous devons de posséder, à partir du huitième siècle avant notre ère, un cadre scientifique d'une absolue rigidité. D'autre part, il convient de remarquer que, antérieurement au *Tch'ouen ts'ieou*, si l'on excepte les documents très anciens dont la réunion a formé le *Chou king*, les annales des divers royaumes étaient secrètes; Confucius osa les tirer au grand jour et écrire une chronique qui s'étendait jusqu'aux événements mêmes dont il fut contemporain; c'était là une hardiesse singulière, et c'est elle sans doute qui fit dire de Confucius qu'il s'érigeait en juge des princes; à partir de ce moment, l'histoire était fondée, arbitre impartiale des actions des hommes et conseillère de la postérité; les Chinois ont eu conscience qu'une œuvre d'une portée immense fit alors son apparition et c'est pourquoi ils regardent le *Tch'ouen ts'ieou* comme le principal titre de gloire du plus illustre de leurs sages.

Un second point sur lequel j'hésiterais à être de l'avis de M. G. est l'interprétation qu'il donne à deux reprises (p. 62, n. 1 et p. 319, n. 1) du mot *Hia* désignant les Chinois; c'est, dit-il, parce que la première dynastie s'appelait *Hia* que les Chinois se sont ainsi nommés eux-mêmes. C'est là une simple hypothèse et peut-être en est-il une autre plus plausible. Le terme *Hia* appliqué aux Chinois me paraît avoir une grande importance; c'est véritablement celui par lequel ils se distinguent des autres peuples; à l'époque antérieure aux *Ts'in*, les états de race purement chinoise constituaient « l'ensemble des *Hia* (*tchou Hia* ou *han Hia*) »; ils s'opposaient ainsi aux royaumes étrangers qui les entouraient quoique certains de ceux-ci eussent adopté leur civilisation, comme ce fut le cas pour les puissantes principautés de *Tch'ou*, au sud, et de *Ts'in*, à l'ouest. Or, si nous recherchons l'étymologie graphique du caractère *Hia*, nous voyons que, d'après le *Chouo wen* (rad. 198), il signifie un homme des royaumes du milieu, c'est-à-dire un Chinois, et qu'il se compose d'un idéogramme représentant la tête, les deux mains et les pieds; les Chinois se sont donc désignés à l'origine comme étant « les hommes », c'est-à-dire les hommes par excellence; ils affirmaient de cette manière leur supériorité sur les peuplades barbares qu'ils méprisaient; c'est le mot *Hia* qui a une valeur ethnique, bien plutôt que l'expression *po sing* où Terrien de Lacouperie prétendait si malencontreusement retrouver les tribus *Bak* de l'antique Elam.

Ed. Chavannes.

Hippocratis opera quæ feruntur omnia. Vol. II ex codicibus italicis edidit H. Kuehlewein. Leipzig, Teubner 1902; xvi-279 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

L'édition des œuvres d'Hippocrate entreprise par M. Kühlewein vient de s'enrichir, après sept ans, d'un second volume, qui comprend : *des Plaies de tête, de l'Officine du médecin, des Fractures*, c'est-à-dire la fin du tome III de Littré, avec deux traités du tome IV, *des Articulations* et le *Mochlique*. Pour ce dernier, la base du texte est le Marcianus 269 (M); pour les autres, ce sont M, le Vaticanus 276 (V), et principalement le Laurentianus 74, 7 (B), qu'il ne faut pas confondre avec un Mediceus également noté B par Littré; M ne contient pas le περὶ τῶν ἐν κεφαλῇ τρωμάτων, et B fait défaut pour les six derniers chapitres du même traité; il est suppléé par les deux Parisini M et N. Ce second volume n'est pas plus à l'abri de la critique que le premier. L'éditeur le plus sévère et le plus méthodique ne peut certes se flatter de retrouver le dialecte même d'Hippocrate (ou de ses continuateurs) dans toute son authenticité, et, dans nombre de cas, accepter la leçon des meilleurs manuscrits est encore la plus sûre ligne de conduite; mais du moment qu'on entre dans la voie des corrections, il ne faut pas laisser subsister des atticismes à côté des vraies formes ioniennes. Les manuscrits sont loin d'être exempts d'erreurs; or, dans un texte dialectal, il convient de considérer comme erreur ce qui n'est pas conforme à l'usage général. M. K. admet si bien ce principe qu'il n'hésite pas à expulser radicalement toutes les formes d'adjectifs en εις et en η pour y substituer εες et εα, parce que le nombre des formes non contractées l'emporte considérablement. Il peut sans doute y avoir parfois incertitude, pour des cas où la tradition est réellement flottante, et lorsqu'on manque d'autorités suffisantes pour trancher la question; par exemple pour l'orthographe πλείονες ou πλέονες; c'est alors que les meilleures sources décident; on lit donc justement 5, 3 πλέονες BV, 9, 1 πλείονες B 125, 20 πλέονι B, et 182, 10 πλείονες B (cependant 184, 16 πλέονες contre B). Mais souvent l'habitude de l'ionien est connue; les formes attiques ne se sont pas, en général, substituées partout aux ioniennes, et alors il faut ou ne rien corriger, ou corriger toutes les formes vicieuses. Rétablir un ionisme dans un passage (à plus forte raison dans plusieurs) oblige à la même correction dans les autres. On verra que M. K. n'agit pas toujours ainsi, soit par oubli, soit pour toute autre raison qu'il ne nous fait pas connaître. Je m'appuie, pour l'examen qui va suivre, non seulement sur ce que nous savons de certain sur l'ionien, mais aussi sur l'étude du dialecte qui termine les prolégomènes du tome I. Je laisse de côté le Μοχλικόν, qui fourmille d'atticismes [1].

1. M. K. en corrige quelques-uns, p. ex. 258, 22 πτέρνα, 259, 6 αἰτία, 261, 16 ῥοιώδη, *pass.* ῥᾶον; il en laisse d'autres comme 249, 13 ποιοῦσι, 256, 18 χρῶνται, 257,

Le gén. fém. plur. des pronoms οὗτος et τοιοῦτος a la forme du masculin, et doit donc être τούτων, τοιούτων : les pseudoïonismes τουτέων, τοιουτέων sont en effet régulièrement corrigés, par exemple 48, 17 ; 170, 6 etc., malgré l'accord des manuscrits (cf. t. I, p. XCI) ; cependant 166, 2 τουτέων est dans le texte. Les adverbes en έως ne sont jamais contractés (p. LXXXVIII) : on lit encore 90, 13 εὐχερῶς, 162, 16 σαφῶς ; 100, 20 συνεχῶς est corrigé. Le datif pluriel des féminins en α, toujours corrigé dans le t. I en ῃσι, forme régulière (p. LXXX), subsiste à tort sous la forme attique 221, 14 ἰσχυραῖς. Le subj. aor. passif ne contracte pas εω (p. CV note), et M. K. corrige quelquefois, par ex. 199, 23 ; 200, 2 et 4 ; 209, 22 ; mais il s'abstient, je ne sais pour quelle raison, 71, 7 et 13 ; 130, 10 ; 132, 6 et 7 ; 207, 4. Les neutres à thème en ες n'admettent pas la contraction : je ne vois pas pourquoi M. K. donne dans ce volume 36, 20 πάχη, πλάτη, 44, 18 σίνη, 99, 8 ἕλκη, 123, 2 ἔπη, 203, 2 μέρη à côté de tant de formes régulières, quand je vois dans le t. I, 55, 9 ὄρη, 57, 12 μεγέθη, corrigés en ὄρεα, μεγέθεα, et je rappelle les termes mêmes de l'éditeur p. LXXXVIII : « quas (formæ vulgares) partim licentia scribarum, partim ex memoria Galeniana irrepsisse jure concluseris ». Si M. K. a changé d'avis, nous aurions dû en être informés. Est-ce parce que nous sommes ici dans des écrits pseudohippocratiques ? Alors pourquoi corriger d'autres atticismes ? [1]. Je ne comprends pas davantage 39, 17 ἐπιδέσεως, ni 152, 5 ἀτρεμέη, ni 186, 11 τέμνεσθαι, ni 239, 9 χώρα. Dans le περὶ ἀγμῶν, 94, 12 ὁκόσοι pour ὅπ. est une erreur typographique. Enfin 184, 8 et 201, 4 τοιοῦτα, si cette forme est dans les manuscrits (?), n'est pas suffisamment appuyé. Au contraire M. K. qui dans le t. I lisait 104, 9 πειρῆσθαι avec de bons manuscrits, revient ici à la forme correcte 11, 18 πειρᾶσθαι malgré eux.

---

20 ὑστέραις, 266, 13 σκέλη, etc. A propos du *Mochlique*, je crains bien que M. K. n'ait encore maille à partir avec M. van Herwerden. Celui-ci lui ayant reproché, au sujet du premier volume, de ne pas avoir accordé assez d'attention aux lectures d'Ermerins, M. K. se justifie dès les premières pages du tome second. Mais il commet l'imprudence d'ajouter ce qui suit (p. VI-VII) : « Videbit (van Herwerden) in libro, qui inscribitur Μοχλικόν, melius me consuluisse Ermerinsio quam... Petrequinium, qui per eum librum ita illum neglexit, ut... eius editionem inspicere plane supersedisse videatnr. » Je ne vois pas ce que vient faire ici Pétrequin ; qu'il ait ou non cité Ermerins, cela ne change rien à la question ; et cela n'empêche pas de voir que M. K. a examiné le *Mochlique* dans Ermerins de la façon la plus superficielle. Je ne note pas moins, en effet, sur 30 pages de l'édition, de 10 passages où M. K. donne comme siennes (*delevi, addidi, scripsi*, etc.) les lectures d'Ermerins (une est dans les notes) ; trois autres sont attribuées à M. H. Weber, qui sont déjà (une dans les notes) dans l'édition hollandaise. Pour ne pas être accusé d'affirmer « sine ullo documento » (p. V), je donne la référence aux 13 passages : 249, 18 ; 252, 8 ; 253, 5 ; 253, 7 (Weber) ; 255, 1-2 ; 258, 23 ; 260, 14-15 (Weber) ; 261, 10 ; 269, 6 ; 272, 2 ; 272, 12 (Erm. note) ; 273, 3 (Weber ; Erm. note), 273, 17 (à titre d'exemple : « scripsi καὶ ὥς ; καὶ ὡς codd. et edd. » Erm. texte ὥς, note « ὡς vulgo, ὥς de meo »).

1. V. d'ailleurs la préface, p. XIV.

La forme 61, 3 κατεαγῆ *codd.* est corrigée avec raison en καταγῆ ; mais 186, 5 κατεαγῆ subsiste encore ; de même on lit par correction κατεηγυῖαν 46, 11 et 51, 1, κατεηγυίης 71, 3 ; mais 155, 4 κατηγυίης est resté intact. Si 219, 11 κατηγνυμένοισι B (κατεαγ. MV) est changé à bon droit en καταγν., et si 107, 20 la leçon correcte καταγνύμενα est fournie par V (κατηγν. BM), il ne fallait pas hésiter à restituer 85, 16 καταγνύμενα (κατηγν. *codd.* et texte). En ce qui concerne le ν dit paragogique, M. K. aurait bien dû exposer ses principes. Quand les manuscrits sont d'accord, il n'y a pas de difficulté, le ν est omis ou ajouté d'après eux. Il n'en est plus de même quand ils varient. La leçon suivie semble être, devant une consonne, celle de B ; devant une voyelle, celle qui a le ν ; devant un esprit rude, celle qui ne l'a pas ; mais je ne saurais rien affirmer, tant l'orthographe admise est imprécise, tant on rencontre de discordances, aussi bien dans la suite du discours que devant une forte ponctuation. On lit par exemple 123, 11 τοῖσι ἀσάρκοισι BM contre V, et deux lignes plus bas τοῖσιν ἀσαρκ. V contre BM ; 125, 1 πολλοῖσι· ἐπιδέοντα B et 94, 15 ὀθονίοισιν ἐπιδεῖν V ; 154, 13 ἴσχουσι οἱ avec M contre BM²V et 165, 14 κοινωνήσωσιν οἱ avec BM²V contre M ; 108, 3 χωρίοισι. ἐγγυτέρω B et 185, 19 αὐτοῖσιν. ἀτάρ MV ; 87, 18 μαλθακοῖσι ὥσπερ B et 206, 16 ἧσιν ἕκαστα M²V ; 182, 10 φέρουσιν· ὥσπερ MV et 149, 14 ἐμέουσι. οὗτοι B. Pourquoi 106, 6 πρόσθε γεγραμμένη contre les manuscrits, et 106, 10 πρόσθεν γέγραπται avec les manuscrits ; 99, 4 πρόσθε γέγραπται avec M contre BV, et 82, 11 πρόσθεν γεγραμμένοισιν avec BV contre M ? Ou encore 72, 19 τοῖσιν ἄλλοισι V contre BM et 82, 4 τοῖσι ἄλλοισι BM contre V ; 56, 18 τοῖσι νάρθηξι MV contre B et 202, 10 τοῖσιν νῦν B contre MV ? Je ne puis allonger ces citations ; Hippocrate lui-même m'avertit : ἀηδὲς μὴν καὶ μακρολογεῖν περὶ τούτων (Π. ἄρθρων 43 fin) ; mais elles suffisent pour éclairer le lecteur et lui montrer combien la méthode de M. K. est vacillante et indécise [1].

Je voudrais, pour terminer, attirer l'attention sur un mot intéressant dont le sens n'est pas douteux, mais dont la forme véritable est encore à trouver. On le rencontre en quatre passages : κατ' ἰητρεῖον 22, περὶ ἀγμῶν 5 (2 fois), 27, 48. Les manuscrits le donnent sous les formes suivantes : 1) ἐξαρείαται BM et 8 mss. de Littré, ἐξάρη ἅτε V, ἐξεργᾶται vulg. ; 2) les deux fois ἐξαρίαντε B, ἐξαρείαται M vulg., ἐξαρειᾶται V ; 3) ἐξαρείαται B, ἐξαείρᾳται MV vulg. et Galien, ἐξαείρεται les mss. de Littré ; 4) ἐξαρίαται BMV et 7 mss. de Littré, ἐξαρύεται vulg. D'autres

---

1. Ajouter aux corrigenda : 11, 1 οἴνος ; 15, 13 διαχαλᾶν ; 28, 8 πρῖσιν ; 74, 1 ἀτεχνότερον ; 132, 15 ὀδυνώμενοι ; 146, 9 et 148, 1 κορωνόν ; 196, 9 συναυξανόμενα ; 239, 19 ἀνθρώπους, ; 252, 10 ὀθονίοισι ; 265, 3 τρώματος. — Je ne puis m'expliquer 2, 11 δίπλοον, en note διπλόον B, ni 19, 19 ξῦσις, en note ξύσις cet. ; M. K. a sans doute voulu dire le contraire. Je souhaite que l'éditeur, dans son troisième volume, expose nettement ses principes sur la manière dont il entend publier le texte d'Hippocrate ; la préface du tome I, ne s'appliquant qu'au tome I, est insuffisante pour la suite.

manuscrits portent encore ἐξαρύαται, sauf dans le troisième passage, et, pour le second, D de Littré donne ἐξειρύαται. Les éditeurs corrigent ces formes singulières de diverses façons : ils ont usé des verbes ἐξαρύω, ἐξερύω, ἐξαιρέω, ἐξαείρω. C'est ce dernier verbe qu'ils lisent encore, et M. K. également, dans trois autres passages du περὶ ἀγμῶν, ch. 16, 21 et 25 ; il convient au sens et est d'ailleurs donné par les manuscrits, dont les variantes ne s'opposent pas à cette lecture (soit dit en passant, la correction ἐξαειρόμενα ch. 21 (codd. -εύμενα) est due à van der Linden, et non à M. K. comme il est dit dans les notes critiques). On peut négliger, malgré la leçon de B, le ch. 27 (3) : « Si l'on applique le doigt, la rougeur *disparaît*, pour reparaître aussitôt : » ἐξαείρεται Pétrequin, ἐξαιρέεται Littré, ἐξαρύεται Ermerins, ἐξείργεται Kühlewein. Le contexte n'impose pas le verbe à employer ; remarquons seulement que les meilleurs manuscrits et Galien donnent une terminaison αται. De toute façon ἐξαείρω, *élever*, et non *enlever* avec le sens de *repousser*, *faire disparaître*, est à rejeter, et ἐξαρύω, *épuiser*, ne convient pas davantage. Je reviendrai sur ἐξείργω, que M. K. écrit également au ch. 48 (ἐξείργηται), et qu'il propose en note (ἐξείργεται) dans le κατ' ἰητρεῖον. Voici maintenant les trois passages qui restent : 1) Dans le cas d'ecchymoses, de contusions... ἐξαρείαται αἷμα ἐκ τοῦ τρώματος ἐς τὸ ἄνω τοῦ σώματος... καὶ ἐς τὸ κάτω. 2) Si l'on commence la déligation par ce point, ἐξαρείαται ἐκ τούτου οἱ ἰχῶρες ἐς τὰς ἐσχατίας ἔνθα καὶ ἔνθα · si l'on commence ailleurs la compression, ἐς τοῦτο ἐξαρείαται ἐκ τοῦ πιεχθέντος. 4) Il faut disposer le bandage... ὅπως ἐξαρίαται ὡς μάλιστα ἀπὸ τοῦ σίνεος τὸ οἴδημα ἔνθεν καὶ ἔνθεν. Il faut noter qu'à une exception près (V. les variantes plus haut) les manuscrits sont d'accord, les orthographes ει, ι, υ, η étant dues à l'iotacisme ; la faute, si faute il y a, remonte donc tout au moins à leur source commune, et alors il est assez étrange que la même faute exactement se soit produite en des passages si éloignés l'un de l'autre, sur un verbe aussi connu que ἐξαείρω, ἐξαρύω ou ἐξερύω. Si, enfin, le verbe en question est ἐξείργω, dont le sens d'ailleurs, avec εἰς, me paraît peu convenir ici, comment supposer qu'une forme comme ἐξείργεται ou ἐξείργηται ait pu être méconnue au point d'être métamorphosée en celle que nous avons, et cela à plusieurs reprises ? Cela eût été, pour renverser le mot de Gomperz (*Apol. d. Heilk.*, p. 80), « das Gewohnte durch das Ungewöhnliche ersetzen ». Il ne reste donc plus qu'une hypothèse, c'est que ἐξαρείαται soit la bonne leçon, ou plutôt ἐξαρειᾶται, comme le donne V au ch. 5 du περὶ ἀγμῶν. M. Kühlewein écrit ici ἐξείργαται, c'est-à-dire une 3me pers. plur. de parfait, parce que le sujet est pluriel. Mais qui pourra admettre une telle forme ? Les parfaits ioniens en αται aspirent la gutturale devant cette terminaison (ἀπίκαται Herodt. est isolé) ; en outre nous devons avoir un présent. Or on lit dans un fragment d'Hipponax, un ionien (66 *c* Hiller-Crusius), ἀρειᾷς, avec le sens de *menacer*. Quelle que soit l'origine du mot, sa signification est la même que celle de ἀπειλέω, dont le sens primitif

semble bien être *repousser*, *refouler*, comme on le voit dans Hérodote (p. ex. IX, 34); et l'explication de Galien : ἐξαρύεται· ἐκκενοῦται, ἐκθλίβεται, τινὲς δὲ τὸ ἐξορμᾶται καὶ ἀπειλὴν ποιεῖται, suggère l'idée que ἐξαρειᾶσθαι a bien pu être l'équivalent de ἀπειλεῖσθαι, *être repoussé*, *être refoulé*, ἀπό...εἰς, d'un endroit dans l'autre. Dans ces conditions, on lirait : κατ' ἰητρ. 22 ἐξαρειᾶται indicatif; π. ἀγμ. 48 ἐξαρειᾶται subjonctif; *id.* 5 ἐξαρειῶνται, leçon corrigée de B, puisqu'il faut le pluriel; et probablement aussi, d'après B, *id.* 27 τὸ ἔρευθος ἐξαρειᾶται; de même dans le glossaire de Galien. Mot nouveau, soit; mais il est régulièrement formé, il a pour lui les manuscrits, et c'est précisément parce qu'il était hors de l'usage commun que Galien a cru devoir l'expliquer. Je soumets la question aux hellénistes.

My.

H. Hirt, **Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre.** Eine Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Griechischen (Sammlung indogermanischer Lehrbücher herausggb. von Dr Herman Hirt, I. Reihe : Grammatiken, 2). Heidelberg, Winter, 1902; xvi-464 p.

A. Gercke. **Abriss der griechischen Lautlehre.** Berlin, Weidmann, 1902; vi-86 p. et un tableau chronologique.

I. Le premier de ces volumes fait partie d'une collection d'ouvrages d'enseignement destinés, dans la pensée de M. Hirt, le directeur, à familiariser, sous une forme aussi simple que possible, avec les résultats de la linguistique ceux qui ne sont pas professionnels. M. H. a rédigé lui-même ce manuel de la langue grecque (sons et formes), et s'est adressé pour d'autres parties à plusieurs collaborateurs dont l'œuvre d'ensemble doit combler une lacune sensible. Il s'agit bien, d'après les termes répétés de la préface, d'initier les commençants aux lois de l'évolution des formes grecques depuis les origines, et de leur faire comprendre en même temps le mécanisme des sons et le système des flexions. Si je me place à ce point de vue, j'estime que M. H. aurait pu mieux réussir. Ceux qui ignorent les principes de la science des langues ne trouveront pas dans son livre ce qu'ils y chercheront, et ceux qui n'en connaissent que les grandes lignes seront souvent désorientés. M. H. ne semble pas s'être rendu compte que l'exposé d'une science aussi difficile exigeait une extrême clarté, une précision méticuleuse, une rédaction presque géométrique. Nous sommes peut-être actuellement à un tournant de la science linguistique; les recherches sont plus sûres, leur direction est plus méthodique, les résultats se condensent, et il semble que de la multitude des faits de détail qui se découvrent journellement va naître une nouvelle orientation dans l'explication des phénomènes généraux. Mais les commençants ne doivent pas être inquiétés par des résultats trop hypothé-

tiques; il ne faut pas leur dire « telle est la loi », si l'on ajoute « mais elle est incertaine », ou si sa formule n'a pas encore d'autre autorité que celle du savant qui la pose. Or c'est ce que M. H. fait souvent, en même temps qu'il néglige de donner des explications préliminaires indispensables. Quand il expose, par exemple, sa théorie des bases et de leurs divers degrés d'affaiblissement, l'initié saura sans doute s'y reconnaître, bien que l'ensemble n'aille pas sans quelque confusion; mais le profane, et celui qui ne connaît que le gros des doctrines courantes ne pourra prendre qu'une idée fort imparfaite du système, faute d'une explication suffisamment nette des premiers principes, faute surtout d'une détermination solide des catégories entre lesquelles doivent se répartir, pour le grec, les différentes sortes de bases. Il en sera de même pour la théorie de l'accent, qui suppose connus de nombreux travaux, dont les résultats d'ailleurs sont loin de concorder entre eux. Et quand avec cela l'étudiant se trouvera en présence d'hypothèses en l'air ou d'énonciations contradictoires, je doute qu'il en retire des principes fermes et des opinions vraiment scientifiques. Il verra par exemple que ἔχειν et σχεῖν sont issus d'une base *seghe*, mais il apprendra en même temps que σχεῖν et φυγεῖν n'ont pas leur base au même degré, et se demandera nécessairement pourquoi le second présente le degré nul de la base, et le premier le degré plein, surtout s'il remarque la séparation ἔχ-ειν et σχε-ῖν (p. 97), et pourquoi deux formes identiques subissent un traitement différent. S'il voit p. 157 que dans le groupe *sl* devenu *hl* (?) dans le corps d'un mot *h* disparaît avec allongement vocalique, ex. χείλιοι, comment pourra-t-il concilier cette loi avec ce qu'il aura lu p, 79, χῖλιοι pour *χίσλιοι, où ι, lui dit-on, est la réduction de ε? Il lira, même p. 157, que *sm* devient d'abord *hm* (?), puisque l'aspiration se reporte sur la voyelle initiale, avec, entre autres exemples, εἱμί, sk. *ásmi;* et s'il veut savoir pourquoi εἰμί contredit la règle, il ne trouvera aucune explication. Ces cas sont trop fréquents. Si l'on se place au point de vue purement scientifique, on reconnaîtra, au contraire, que l'ouvrage de M. H. est intéressant et suggestif, précisément pour les mêmes raisons, en partie, qui le mettent selon moi hors de la portée des débutants. Les relations des modifications vocaliques avec l'accent, si elles sont encore pleines d'obscurités, ont grandes chances d'être exactes sur beaucoup de points, telles que nous les voyons exposées, et l'hypothèse de racines disyllabiques répond à trop d'exigences de la phonétique grecque pour ne pas être admise. Mais si des racines comme *petā* (πέταμαι, πτῆναι), que M. H. appelle bases disyllabiques « lourdes », peuvent facilement se supposer et se défendre, il n'en est pas de même pour les bases « légères », qui présentent des difficultés nombreuses, dont l'une des plus graves est que la forme même n'en est pas exactement précisée. On nous parle, p. 361, de l'*e-o* final de ces bases, qui a disparu partout sauf à l'aoriste fort, et l'on ajoute que l'on a le degré nul

à la première syllabe de la base dans cet aoriste. On nous dit ailleurs, p. 337, que les formes ainsi employées accentuaient la seconde syllabe de la base, qui montre toujours le degré plein à cette seconde syllabe, cf. p. 363; enfin p. 367 « les bases légères disyllabiques devaient conserver *e-o*, qui portait l'accent. » Si alors on se reporte aux pp. 96-97, on y voit quelques types de ces bases, par ex. *bheweg*^{w} base de φεύγω, *seghe* base de ἔχω, et on lit que dans le cas de l'accentuation de *e-o* les deux syllabes de la base sont inaccentuées, d'où généralement le degré nul pour les deux syllabes. La contradiction est évidente : ou bien *e-o* ne fait pas partie de la base, et l'on a régulièrement ἔ-φυγ-ον, ἔ-σχ-ον, et par conséquent il n'y a pas lieu de parler d'une seconde syllabe accentuée et de degré plein; ou bien c'en est l'élément final, et en regard de σχο il faut poser φυγο, et alors quelle sera la forme de la base? La conception des racines, telles que la linguistique contemporaine se les représente, est souvent insuffisante et a forcé de recourir, pour l'explication de certains phénomènes, à des hypothèses plus ou moins hasardées; puis l'idée de racines disyllabiques, timidement présentée d'abord, n'a pas tardé à prendre droit de cité; enfin l'on en vient à supposer des racines disyllabiques à la base de presque toutes les formations. Je crois que c'est dépasser le but. Le livre de M. Hirt n'en garde pas moins sa valeur; il tient au courant des récentes recherches, tant de celles de l'auteur, qui renvoie souvent à son *Ablaut*, que de celles d'autres savants; les maîtres en pourront profiter, parce qu'ils discuteront et sauront apprécier à leur juste prix les théories exposées; mais les novices s'y perdront.

II. L'ouvrage de M. Gercke est d'allure plus modeste; également destiné aux commençants, il ne leur donne que ce que la science actuelle admet généralement, et se borne au strict nécessaire; l'auteur a compris qu'en pareille matière les difficultés doivent être réservées, et qu'il vaut mieux éviter d'accumuler les hypothèses. C'est par suite de ces principes que M. G. a restreint le plus possible la part du sanskrit dans ses comparaisons, qui sont faites presque uniquement avec le latin et les langues germaniques. C'est peut-être aller trop loin, surtout quand il s'agit seulement de phonétique, comme ici; car des exemples bien choisis dans le sanskrit sont très utiles pour comprendre la relation des sons grecs avec les sons primitifs, et la connaissance des mots suffit; M. G. aurait pu être moins sobre à cet égard. D'autre part, il cite fréquemment des formes dialectales; il donne même des mots phrygiens et macédoniens dont les commençants pourraient parfaitement se passer. Ce qu'ils doivent savoir, au contraire, pour aborder avec profit l'étude de la phonétique grecque, ce sont les divisions de la langue en ses dialectes, avec leurs traits caractéristiques et leurs affinités; quelques pages à ce sujet sont indispensables, et il eût été bon de les écrire. La doctrine est pour l'ensemble celle que l'on retrouvera, par exemple, dans les ouvrages de

Brugmann : « mon but, dit M. G. (p. II), ne peut pas être de donner du nouveau. » Les règles sont données en effet simplement, le plus souvent avec clarté, parfois cependant avec une certaine confusion, qui provient soit de ce que M. G. réunit ses exemples en bloc, sans les distinguer d'après la variété des cas ; par ex. q)τράπεζα n'est pas dû au même processus que δε(μ)σπότης (§ 47) ; soit de ce que la théorie n'est pas toujours d'une précision suffisante, comme pour le traitement de τ + ι (§ 12). On voudrait plus de rigueur dans l'exposé de l'affaiblissement vocalique : ἴδω n'est pas plus au degré faible que ὠμηστής n'est au degré fort, et la relation ἔδω — ὠμηστής est tout autre que la relation ῥαγῆναι — ῥήγνυμι (§ 56) ; M. G. confond des phénomènes bien différents. P. 29 ἡδίων n'est pas pour *σFαδFίων ; p. 64 πιερός n'a pas la première brève. L'appendice sur la chronologie est une innovation heureuse par elle-même, sinon par la sûreté des résultats : mais on ne chicanera pas M. Gercke, puisqu'il convient lui-même (p. III) que ce chapitre renferme une grande part d'hypothèses, et ne doit être consulté qu'avec précaution.

My.

Marcel Thibault, **Isabeau de Bavière, reine de France. Sa jeunesse** (1370-1405). — Paris, 1902, Perrin et C^ie, IV-448.

Parmi les personnages, fort nombreux en histoire, qui sont célèbres sans être connus, il convient de placer en bon rang la femme de Charles VI. Son nom même, Isabeau, est un sobriquet qui a été imposé à la tradition par un pamphlétaire, et l'imagination populaire, par un goût naïf d'antithèses, a chargé sa mémoire de tous les vices propres à mettre en relief le charme et la pureté de la femme qui devait relever le royaume perdu par une femme. Quelle est au juste la valeur des accusations dont on accable Isabeau ? Nous n'en savions rien, et, ce qui importe davantage, nous n'apercevions pas très bien le but et la marche de sa politique. M. Marcel Thibault s'est étonné de cette ignorance et il s'est proposé de compléter les très courtes notices de Vallet de Viriville et de Le Roux de Lincy. Il a étudié avec beaucoup de soin et de critique les chroniques françaises et étrangères ; il a éclairé et contrôlé leurs renseignements par ceux que nous fournissent les documents d'archives, et il nous donne aujourd'hui la première partie d'une biographie de la reine. Il a cherché à nous faire comprendre sous quelle influence s'est développé son caractère et comment elle a été préparée au rôle que les circonstances lui ont assigné. Il écrit une histoire psychologique, en même temps qu'il nous apporte les plus précieux renseignements sur la vie de la cour et l'état des mœurs pendant les dernières années du XIV^e siècle.

Ce genre est séduisant et dangereux. Il charme les lecteurs et il risque d'égarer les jeunes auteurs. M. Th. qui a été un brillant élève de l'école des Chartes, est rompu aux bonnes méthodes; non seulement il a l'art de trouver les documents inédits et de tirer des pièces les plus sèches des renseignements curieux; mais il est réservé dans ses jugements et prudent dans ses conclusions. Il m'a paru pourtant quelquefois qu'il avait un peu trop le désir de plaire et qu'il lui arrivait de faire des grâces aux lectrices que lui attireront son sujet et son talent. Son style est par endroits un peu maniéré et il n'hésite pas à écrire qu'Isabeau « préféra aux fleurs de lys les pâles myosotis qui lui rappelaient les humides prairies du pays natal » : ce sont là des tournures bien galantes pour dire que la reine ne fut jamais qu'une médiocre Française et qu'elle sacrifia les intérêts du royaume à ceux de la Bavière. Je ne signale ces vétilles, qui d'ailleurs sont rares et qu'excuse dans une certaine mesure la matière, que pour mettre en garde le jeune écrivain contre une tendance évidente de sa nature. Il est bon d'avoir de l'esprit, à condition de n'avoir pas l'air de courir après, et je demanderai à M. Thibault, s'il m'est permis de me servir de l'argot de théâtre, de ne pas en mettre trop. Qu'il évite les phrases dont le pittoresque romantique cache mal le vague et l'obscurité : est-ce faute d'imagination ? mais j'avoue que, quand il nous dit que le frère d'Isabeau, Louis de Bavière, peut passer aussi bien pour le dernier des chevaliers brigands de la vieille Allemagne que pour l'un des premiers barons pillards de l'Italie de la Renaissance (p. 319), cela ne me laisse aucune impression précise. Ce n'est pas un des moindres dangers de ces procédés maladroits que de risquer d'induire en erreur le lecteur pressé et de lui cacher ce qu'il y a dans ce travail de sérieuses études, de laborieuses recherches et de réelle probité.

M. Thibault, prévenu du péril que courent les biographes, s'est défendu de toute partialité pour son héroïne, à tel point que l'on est tenté par moment de se demander s'il a présenté avec assez de vigueur les circonstances atténuantes qui diminuent la responsabilité d'Isabeau. Elle a quinze ans quand on l'amène en France, elle ne sait pas le français, et là, sans préparation, presque sans la prévenir, en quelques jours, on la marie à un garçonnet de dix-sept ans, agité, d'une nervosité maladive, incapable d'exercer sur elle une influence sérieuse, de la guider et de la défendre. Son inexpérience et sa candeur sont jetées dans le milieu le plus dépravé et le plus égoïste : elle n'a d'autres leçons que les dilapidations et le gaspillage. Elle n'aimera jamais la France, dit-on : mais qui donc lui aurait appris cet amour, et de tous les princes du sang qui entourent Charle VI, en est-il un qui songe aux intérêts du pays ! L'opinion publique s'éloigne d'elle, avant d'avoir une seule faute sérieuse à lui reprocher; est-ce vraiment à la reine qu'il faut s'en prendre si les impôts sont lourds, la politique royale vacillante, et si le grand schisme qui se prolonge jette dans les âmes une im-

pression d'inquiétude et de tristesse? On en veut à Isabeau des maux qu'elle ne saurait détourner, et, à son tour, en face de cette injuste aversion qui grandit autour d'elle, sans appui sûr, tenue dans une sorte de dépendance par Philippe de Bourgogne qui a fait son mariage, sourdement diffamée par les ennemis du duc, bientôt abandonnée par son mari inconstant et frivole, absorbée par des grossesses qui se succèdent presque sans interruption, elle ne peut comprendre la politique que de la façon la plus plate et la plus vulgaire : elle est moins avide d'influence que d'argent, parce qu'elle sent sa situation précaire et que d'ailleurs les questions générales lui sont inintelligibles, et la seule pensée un peu constante que nous rencontrions en elle, c'est le désir de servir l'ambition et les rancunes de son père ou de son frère. M. Th. n'a pas osé, à ce qu'il me semble, tirer assez nettement les conclusions naturelles de son récit : Isabeau nous apparaît, au moins jusqu'en 1392, et même suivant moi jusqu'en 1398, comme l'instrument médiocre et docile de la politique bourguignonne; ignorante, avec des ambitions mesquines et des pensées courtes, elle subit les événements et ne les conduit pas. Il n'est pas démontré que, même plus tard, son intervention ait été beaucoup plus active et efficace et il est bien possible que son influence ait été à toutes les époques des plus limitées. Avide, frivole, irrésolue et légère, elle n'avait certainement aucune des vertus qui auraient été nécessaires pour racheter les vices de la cour, mais elle était encore plus médiocre que méchante et elle ne ressemble que de très loin à la mégère grandiose et impudique qu'a marquée de traits si vifs la légende populaire.

A la suite de quels incidents Isabeau, qui est encore en 1403 étroitement liée au parti bourguignon, devient-elle brusquement favorable au duc d'Orléans? — On a expliqué ce revirement par un coup de passion. M. Th. est un critique trop consciencieux pour ne pas nous indiquer combien l'accusation lancée contre la reine repose sur des indices contestables et vagues. Malgré tout, il semble conclure à une condamnation. Les mœurs, nous dit-il, étaient si faciles; Isabeau, si mal entourée; elle s'était définitivement séparée de son mari et, « très certainement, l'âge n'avait pas encore tué en elle le besoin des doux épanchements ». Quand un historien écrit d'une chose qu'elle est très certaine, cela signifie qu'il n'en sait absolument rien. En somme, la question demeure pour le moment absolument obscure. C'est un de ces milliers de problèmes que l'ingéniosité de la Providence réserve à la sagacité des historiens, qui sont irritants et séduisants parce qu'ils sont insolubles, et qui d'ailleurs n'ont aucune espèce d'importance. Ce qui semble sûr du moins, c'est qu'Isabeau qui avait près de trente-cinq ans, qui n'avait jamais été jolie et que de nombreuses grossesses avaient déformée et alourdie, ne devait pas être une conquête bien attrayante. Mais M. Th. me répondra que la politique a quelquefois de plus dures nécessités.

Le récit de M. Th. se termine au moment où, à la suite d'une évolution inexpliquée, Isabeau se rapproche de cette faction d'Orléans dont tout paraissait l'éloigner, ses rancunes de famille, ses intérêts, ses traditions et même ses haines de femme. La diplomatie de tous les temps nous offre d'innombrables exemples de ces sautes de vent, et les hommes du moyen âge en particulier nous surprennent souvent par leurs étranges variations. Isabeau, sur ce point aussi, suivait l'exemple que lui donnaient ses contemporains; elle n'avait ni parti ni principes, ni forces ni volonté; elle se débattait dans le vide, au jour le jour, sans savoir bien clairement elle-même ce qu'elle désirait. M. Th. n'a pas pu nous expliquer très nettement les desseins de la reine, d'abord parce que les documents sont rares et incomplets, mais surtout peut-être parce qu'elle n'avait que de vagues aspirations, qui ne prenaient pas corps dans cet esprit mobile et frivole, et que d'ailleurs tous les moyens d'exécutions lui manquaient. En revanche, cette vaine et capricieuse agitation, qui est le trait caractéristique des contemporains d'Isabeau, nous explique la décadence du royaume et les désastres qui ont suivi. Le récit de M. Th., sans parti-pris, sans déclamation, en suivant de près les faits, nous montre la désorganisation du gouvernement, l'effarement des pouvoirs publics, le morcellement spontané de la monarchie, l'incertitude et l'abaissement des âmes, la corruption et la vénalité et cette sorte de décomposition universelle que cachent mal les fêtes éclatantes et qui ont amené une des crises les plus graves de l'ancienne France. A ce point de vue, l'œuvre de M. Thibault sera lue avec le plus grand intérêt, et l'on a le droit de dire, qu'en dépit de quelques longueurs et de quelques imperfections de détail, son livre est un très heureux début et permet d'attendre avec confiance les futurs travaux du jeune historien.

E. Denis.

Hauvette (Henri). **Un exilé florentin à la cour de France au xvi^e siècle: Luigi Allamanni** (1495-1556); **sa vie et son œuvre.** Paris, Hachette, 1903. In-8 de xix-583 p.

Plus de 550 pages sur un personnage politique qui a joué un rôle bien secondaire, sur un écrivain à qui dans son propre pays on ne reconnaît plus guère que certains mérites de forme, c'est beaucoup, dira-t-on. Nul ne le sait mieux et ne le proclame plus haut que l'auteur de ce livre solide, instructif, et qui suppose une connaissance étendue et précise de tout le xvi^e siècle. Passons donc condamnation, d'autant qu'après tout, long ou court, un livre sur Alamanni était véritablement à faire. Non seulement l'homme est en somme sympathique et nullement dépourvu de talent, mais M. H. n'exagère pas quand il dit que son œuvre est le type le plus

complet du classicisme italien s'essayant à restaurer tous les genres littéraires de l'antiquité. Je n'irai pas jusqu'à dire comme M. H. que Du Bellay a composé, pour ainsi dire, son manifeste au sortir de la lecture de ses livres, mais Alamanni, qui y est cité, a certainement contribué à répandre en France le goût de la régularité latine bien plus compatible d'ailleurs avec notre tour d'esprit qu'avec celui du peuple auquel il la prêchait.

Sur un point seulement, M. H. ne satisfera pas la curiosité de tous ses lecteurs. Il y a chez Alamanni un contraste qui surprendra quiconque n'est pas italianisant de profession. Ce Florentin, dont toute la famille a servi les Sforza de Milan et même les Médicis, qui a d'abord été fort bien avec ceux-ci, entre tout à coup dans une conspiration qui vise non pas seulement à chasser, mais à égorger les Médicis ; il y entre si avant qu'à l'aide d'une confusion de noms on a quelquefois fait de lui l'homme chargé de porter le principal coup ; obligé de fuir, il revient à Florence dès la deuxième expulsion des Médicis et s'emploie de toutes ses forces à trouver pour les républicains de l'argent et des alliés. Définitivement chassé, le voici qui, sans oublier ses amis et son parti, laisse les Strozzi continuer seuls la lutte, s'installe en France, se fait auteur et non pas auteur de Philippiques républicaines, mais d'ouvrages de toutes sortes où le nom qui revient avec le plus d'insistance, escorté de toutes les flatteries imaginables est ce François I[er] qui le pensionne maintenant, mais dont naguère, et non sans motif, il conjurait Florence de n'espérer aucun secours. Comment concevoir une conduite si contradictoire ? M. H. s'est évidemment dit que ses lecteurs recourront aux historiens qui expliquent comment, après le grand effort de 1530, l'âme florentine est désormais incapable de suite dans les idées et dans la volonté. Mais tout sujet exige que l'auteur reprenne pour son propre compte les grandes questions qui s'y rattachent indissolublement et qu'il les approfondisse. M. H. l'a si bien senti pour ce qui touche à la vie littéraire d'Alamanni qu'il est revenu sur tous les problèmes que ses œuvres ont soulevés, qu'il a discuté toutes les interprétations même les plus insoutenables, qu'il s'est imposé d'arides calculs pour avoir le droit de confirmer en dernier ressort plus d'un jugement déjà émis par les maîtres de la critique. La vie politique d'Alamanni appelait une courte mais substantielle étude sur les autres proscrits de 1530 ; à voir les uns exhaler leur colère en grossières invectives, les autres constater l'impuissance de leur pensée lucide et hardie sur leurs concitoyens, les autres accepter les bienfaits de Côme I[er] et mettre tant bien que mal d'accord leur gratitude et les restes de leur indépendance, d'autres vieillir obstinément dans l'exil, mais ne plus trop savoir si leur parti avait eu tort ou raison, le lecteur profane aurait compris comme les historiens la conduite d'Alamanni.

Mais le livre réunit les deux qualités auxquelles les gens de métier tiennent le plus : une grande richesse d'informations et un jugement très sûr. M. H. a fouillé dans les moindres détails la vie et l'œuvre de son personnage. Il le fait aimer pour sa franchise, pour son courage, pour la distinction native qui le préserve d'ordinaire de cette grossièreté où se délasse trop souvent la finesse des Florentins, pour son labeur inventif qui s'essaie chaque jour à ressusciter une des formes de l'art antique. Il loue justement une modestie si peu soucieuse d'étaler ses services et ses amitiés qu'elle s'interdit de suivre la mode du siècle en publiant sa correspondance. Sans donner aussi souvent qu'il conviendrait la parole à son auteur, il met en lumière la part de sentiment, de grâce qui, encore aujourd'hui, anime quelques-unes de ses compositions. D'un autre côté, il ne dissimule ni la pauvreté d'invention, ni la froideur, ni la diffusion qui ont peu à peu détaché de lui le public, tout en distinguant, parmi les ouvrages manqués d'Alamanni ceux qui du moins partent d'une idée neuve. Il a su trouver des œuvres inédites de ce poète jadis si souvent réimprimé (cinq sonnets, onze lettres, plus vingt-cinq lettres à lui adressées par les *Dieci di balia* à l'occasion de ses missions politiques et d'autres documents du même ordre. — Il trouvera dans l'édition des écrits de Lorenzino de' Medici que contient la *Biblioteca rara* de Daelli la mention d'une lettre intéressante d'Alamanni à Filippo Strozzi). Il a rédigé enfin une bibliographie soignée de l'œuvre d'Alamanni.

Le livre est écrit dans une bonne langue ; on en détacherait aisément plus d'une agréable page (sur les raisons qui firent aimer la campagne à Alamanni, p. 268 ; sur le goût du XVIII^e siècle pour la *Coltivazione*, p. 301 ; sur certains passages du *Girone*, p. 310-311) et les fautes d'impression sont, pour ainsi dire, introuvables. Le volume est orné d'un portrait et pourvu d'un index.

M. H. exprime dans sa préface le vœu que les lecteurs désireux de s'instruire ne se reportent jamais à son travail sans en retirer quelque profit : il peut être certain que son vœu sera exaucé. On connaît, quand on l'a lu, tout ce qu'a fait, tout ce qu'a dit Alamanni ; on sait ce qu'il vaut ; car les appréciations sont aussi justes que bien déduites. (Voy. entre autres le passage où M. Hauvette explique comment il gâte l'Iliade quand il veut l'imiter (p. 360 sqq.) et, chemin faisant, on recueille force détails utiles sur tous ceux qui ont eu affaire à lui.

Charles Dejob.

Émile Faguet, **André Chénier.** Paris, in-12, 188 pp., Hachette, 1902.

Plusieurs déjà ont dit de quelle haute valeur était ce livre consacré « au dernier des poètes classiques et néo-antiques » par le plus avisé

des critiques littéraires de notre époque, mais c'est chose bonne à redire sans doute et, parmi les ouvrages dont on rend compte, si peu valent le temps consacré à les lire à cause de leur banalité ou de leur insuffisance que si, d'aventure, on en trouve quelqu'un qui suscite des idées, provoque la méditation, éveille des sentiments, instruise à la fois et charme, on est heureux d'en parler et reconnaissant à son auteur. L'*André Chénier* de M. F. est de ce nombre avec toutes les qualités suggestives d'une érudition profonde, d'une finesse aimable, d'un criticisme informé qui le caractérisent et, de plus, avec un soin du style qui fait parfois défaut aux productions plus hâtives de ce maître.

Issu d'un père Languedocien et d'une mère née à Constantinople, qui voulut, dans son salon du Marais, où elle causait et écrivait en bonne compagnie, faire de son fils « un petit parisien, » Chénier devint plutôt un « polyphile, » épris de la nature, des horizons lointains et ensoleillés, du Languedoc où vivait sa tante, des femmes qui l'accueillaient, en dépit de sa laideur, grâce à son âme de poète et à son caractère charmant. A peine soldat, — et pour cause, — il revint vite aux lectures saines et fortes, faites sans choix selon la mode de La Fontaine, et à l'étude des âmes qu'il fouilla profondément.

Par Ronsard, et par atavisme, il remonta à la Grèce antique dont il absorba, si l'on peut dire, la spontanéité, le naturel, la simplicité grandiose, en y mêlant de sa passion. Et là, M. F. qui, dans ses *Études sur le* XIXe *siècle*, a donné d'André Chénier une remarquable vision analytique, nous fait la biographie d'un esprit. Il étudie joliment et finement, — à sa façon, — la première et la deuxième manière de son écrivain, qu'il accompagne à Paris, à Londres, fait revenir à Paris fréquenter *la Société Trudaine*, et trouver sa troisième manière. La période religieuse a suivi la période fétichique, et aboutit alors à la période philosophique dans le ton d'Auguste Comte. Et sans doute, s'il eût vécu sa vie, Chénier « aurait montré l'humanité future sortant de cette lente élaboration. » Mais le *rasoir national* fit tomber, après une détention d'où partirent les *Iambes* vengeurs, cette tête « qui pourtant avait quelque chose », et Chénier disparut trop tôt. Il n'eut aucune influence sur le mouvement romantique, fut bien réinstauré lors du mouvement parnassien, mais ne nous reste guère que comme le *venerandus puer* de Virgile, « avec la beauté pure de l'antique et la grâce de l'inachevé. »

Remercions M. Faguet de nous avoir ainsi disséqué une âme d'artiste, d'avoir écrit un livre définitif sur cette gloire de notre littérature, sur cet homme qui eut le génie de savoir allier les pensers nouveaux à la forme du passé et de faire dériver la France à venir de la Grèce antique, mère des Muses.

Pierre BRUN.

Trois ans de guerre par le général Ch. De Wet. Paris, Juven, in-8°.

De Wet se défend d'avoir voulu faire œuvre d'écrivain, imageant les récits et embellissant les faits. Il a fait mieux : la vérité, qu'il nous présente, parle plus haut que les plus sonores périodes.

Ce n'est point l'histoire d'ensemble de cette guerre, qui dura trois années, mais celle de multiples épisodes, marches, bivouacs, conseils de guerre, combats, retraites, auxquels de Wet a assisté, ou qu'il a dirigés. C'est donc une des pierres et non des moindres, qui serviront à édifier l'œuvre complète.

Le général nous apporte l'émouvant témoignage de l'incapacité des milices dans les guerres modernes. « Après la bataille, dit-il, il n'y avait plus de chefs ni de soldats, mais simplement des citoyens : tous étaient égaux dans le commando. Le général et le veldcornet n'avaient pas plus de bien-être que le simple burgher et chacun prenait sa part à la discussion des opérations pour le lendemain. Cette singulière organisation, si éloignée de la hiérarchie des armées européennes, nous valut sans doute des soldats remplis de courage et d'initiative. Chacun donna tout ce qu'il pouvait d'énergie et d'habileté, mais elle nous valut aussi bien des revers, car chacun sait qu'il n'y a pas d'armée possible sans la plus vigoureuse discipline. Les Burghers, habitués à mener la vie paisible et indépendante des fermiers, n'avaient point idée de la discipline militaire et de sa nécessité pour faire la guerre; non pas qu'aucun d'eux fût récalcitrant ou de mauvaise volonté, mais ils ne comprenaient pas leur tâche. Chacun voulait donner son avis et discuter. Cette indépendance, qui, considérée au point de vue militaire apparait comme de l'indiscipline, causa bien des revers. »

Ces lignes résument tout l'ouvrage. Les opérations restent inachevées, ou s'exécutent trop tard, car chacun discute et..... déraisonne. A la guerre il ne doit exister qu'une volonté, qui, même mauvaise, souvent atteindra son but, si elle le poursuit obstinément.

Puis, nous assistons à des fuites éperdues, comme « un galop de troupeau qu'on poursuit ».

Enfin, conséquence fatale du système des milices, les femmes viennent retrouver leurs maris dans les camps ; à certaines époques, les effectifs fondent comme la neige au soleil, et chacun rentre dans sa ferme.

En lisant ces pages, je me reportai cent ans en arrière, et je retrouvai sur notre terre de France des similitudes de situations, des armées improvisées, des soldats paysans, des chefs de hasard, des succès inachevés, des triomphes et des chûtes. Deux noms pourraient s'inscrire en titre du livre : Vendée et Transvaal.

De Wet nous dit la vérité ; et peut-être la légende et la poésie, qui entouraient d'une auréole cette lutte héroïque d'un peuple pour la

justice et la liberté, auront à en souffrir, car il peint les débâcles terribles, les désertions infâmes, les découragements, les lâchetés ; mais un mot remet tout à sa place : « Les faiblesses des Burghers tiennent moins à leur nature qu'à leur inexpérience des guerres modernes. »

Il est impossible de prononcer contre les milices un plus vigoureux et plus saisissant réquisitoire. Mais le général nous fait passer sous les yeux tant de sacrifices et d'abnégation, tant de bravoure et d'héroïsme, que nous répétons avec émotion les paroles qui terminent son livre : « Burghers! Ayez confiance en l'avenir! et les jours où pèsera trop sur vos cœurs le souvenir de la liberté perdue, tâchez de vous consoler en songeant au passé, à cette lutte, que pendant trois ans, vous fûtes capables de soutenir avec héroïsme et par laquelle vous avez affirmé la vitalité de votre race, la valeur de votre énergie, votre droit enfin, sinon d'être traités comme une nation, du moins comme un groupe d'hommes, dont le nom et les hauts faits ne s'effaceront jamais de l'histoire! »

Henri BARAUDE.

— On sera un peu étonné de trouver dans la *Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana : Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras,* gesammelt u. erläutert von Ernst GERLAND (*Scriptores sacri et profani*, ediderunt Ienenses, fascic. V; Leipzig, Teubner, 1903; VIII-291 pp. in-18). Le volume a deux parties : la première est un mémoire sur l'archevêché latin de Patras, son histoire; son organisation ecclésiastique, économique et judiciaire; et sur la famille Leonessa; la deuxième partie contient les documents, latins et grecs, du XIVe et du XVe siècles. Un appendice donne la liste chronologique des gouverneurs vénitiens, des archevêques latins, des évêques grecs de Patras. Cinq tables alphabétiques : noms de personnes, noms de lieux, matières, mots latins, mots grecs, et une carte terminent le volume. — S. T.

— La troisième édition du livre de M. Albert HOUTIN, *La Controverse de l'apostolicité des églises de France au XIXe s.* (Paris, Picard, 1903; 316 pp. in-12) est bien vraiment « revue et augmentée ». La philosophie du sujet est mieux indiquée. Tout le livre a de meilleures proportions et forme un tout. Car cette histoire a son développement. On voit plus clairement que jamais la cause fondamentale d'une telle polémique, dont ce qu'il y a de plus étonnant est certainement qu'elle ait pu exister et durer. Cette cause est la lamentable insuffisance de l'éducation reçue par le clergé. Parmi les additions, se trouve une bibliographie qui est fort utile et donne l'occasion à M. H. d'y glisser de savoureuses citations. M. H. raconte aussi, avec discrétion, l'affaire des reliques de Charroux, où Mgr Pie montra un courage et une sincérité encore inférieurs à son esprit critique. Cette affaire ne se rattache que très indirectement à la controverse de l'apostolicité : c'est un témoignage de moralité sur les défenseurs des légendes. Puisque M. Houtin paraît entrer dans cette voie, il est un sujet qu'il devrait maintenant aborder, l'histoire des dévotions françaises au XIXe siècle. Sa connaissance d'une littérature rebutante, son courage à l'interroger, sa sincérité à la raconter font de lui l'homme de ce sujet. — P. 33, l. 16, lire : l'aréopagitisme; p. 51, dernière ligne du texte, ne faut-il pas lire : 1885? p. 149, avant dernière l. du texte, lire : neuf; p. 208,

lire : qui ne sont pas toujours légères: p. 259, l. 6 du bas, lire : *non ab apostolicis;* p. 268, M. Bouange n'a pas été évêque de Dijon. — Il n'eût pas été inutile de prévenir que la bibliographie ne vise pas à être complète pour l'indication des travaux critiques. Elle paraît avoir pour objet principal les publications des légendaires. — Paul Lejay.

— M. Léonard Wistén, auteur d'un travail sur *les constructions gérondives absolues dans les œuvres de Cervantes* (Lund, Malmström, 1901, in-8°, xxiii, 96 pp.), commence avec raison par discuter sommairement la question d'authenticité de certaines œuvres qui ont été attribuées, sans titres bien certains, à l'auteur du D. Quichotte. Après quoi il nous donne le résultat de ses investigations dans les œuvres de Cervantes, sous forme d'une liste où toutes les constructions gérondives absolues ont été relevées et groupées méthodiquement, selon que le gérondif est simple ou précédé de la préposition *en*, que le sujet en est, ou non, exprimé, etc. Dans chaque groupe les phrases citées sont réparties selon les rapports de temps, de manière, de consécution, de cause, etc. qu'elles expriment et enfin dans chaque subdivision M. Wistén a rangé ses citations par ordre alphabétique des verbes entrant dans la construction gérondive et il a noté ce verbe en marge en face de chaque exemple. Les recherches seront donc très faciles aux philologues qui auront à mettre à contribution ce patient et utile travail. — H. L.

— M. Séverin de la Chapelle poursuit avec un zèle et une élévation de pensée à laquelle nous avons déjà rendu hommage, ses études de droit administratif et politique. Il appartient aux organes spéciaux de les discuter : ici nous nous nous bornerons à signaler deux nouvelles et intéressantes publications : *Esquisse d'un cadre de rénovation parlementaire française* (Paris, Pichon, 1902; in-12, xii et 127 p.) et *Nouvelle méthode politique française* (Paris, Pichon, 1903; in-12, 43 p.). « Jusqu'à présent, écrit-il avec une remarquable modestie, je n'ai pas réussi à attirer l'attention publique. » Je crois pouvoir lui dire que par son insistance à frapper sans se lasser au même endroit et aussi par l'effort qu'il a fait pour dégager sa pensée, parfois difficile à saisir, il finira par triompher de l'indifférence un peu étonnée qui a accueilli ses premiers manifestes. Le grand mal de notre système politique, d'après M. de la C., consiste dans son individualisme excessif, dans son défaut de solidarité organique. Il voudrait donc « organiser » notre régime parlementaire et gouvernemental en substituant des groupements volontaires et conscients à l'émiettement actuel. Sa double tendance, à la fois démocratique et catholique, s'accuse avec toute la netteté suffisante dans le second de ses opuscules dont le titre seul est un programme. — M. Vernes.

— Nous recevons un numéro d'une revue bibliographique de Berlin, spécialement consacrée aux beaux-arts (*Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft.* Berlin, Behr's Verlag, in-8°; prix 10 mk. par an), qui a commencé de paraître au 1er avril de l'année 1902, sous la direction d'un bibliographe viennois bien connu, le Dr A. L. Jellinek. Si cette publication se poursuit, elle constituera le répertoire le plus précieux qui soit en la matière. Elle n'est pas *critique*, elle n'est que nomenclative, mais très soignée, très complète, et même très rapidement au courant (pour les revues par exemple). Le travail remonte au 1er janvier 1902, et se continue par fascicules d'importance inégale. On appréciera surtout les séries classées par pays, par villes et par noms d'artistes. — H. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 27 avril — 1903

Paul Kahle. **Der masoretische Text** des Alten Testaments nach der Ueberlieferung der babylonischen Juden. Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8, p. 108.

Les nouvelle recherches de M. Kahle sur la massore babylonienne qui, depuis quelques dizaines d'années, a si vivement éveillé l'attention des hébraïsants, sont basées sur le manuscrit de Berlin coté *Ms. or. qu 680*. Ce manuscrit a une importance exceptionnelle parce qu'il renferme une massore très ancienne, mais qui, malheureusement, a été retouchée et mise d'accord avec la massore représentée par les manuscrits que Schappira a rapportés du Yémen. « Une étude exacte, remarque l'auteur, p. 10, montre que la ponctuation du manuscrit n'a été obtenue que par une correction systématique d'une autre plus ancienne. Les signes de la méthode yéménite connue sont indiqués partout où la ponctuation du manuscrit s'écartait de la ponctuation usitée au Yémen ; tantôt ils sont simplement marqués au-dessus des signes primitifs, tantôt ceux-ci sont rayés et remplacés par des signes yéménites. Çà et là seulement sont demeurés par mégarde des restes de l'ancienne ponctuation en désaccord avec l'yéménite. » Grandes sont les difficultés, et M. K. craint de ne pas les avoir surmontées en tous points, mais il a la conviction que les résultats qu'il a obtenus par son étude du manuscrit demeureront définitivement acquis. Ses profondes connaissances du sujet et son esprit critique, dont il a donné mainte preuve, nous autorisent à souscrire à cette conclusion.

Le manuscrit de Berlin, incomplet au commencement et à la fin, ne porte pas de date. A en juger par la ponctuation, M. Kahle estime

qu'il n'est pas postérieur au XI[e] siècle, mais qu'il peut être de beaucoup antérieur à cette époque.

M. Kahle expose les principes de la massore orientale et les caractères distinctifs de la ponctuation orientale; il relève ensuite les différences des voyelles dans les mots (verbes et noms), que présente cette massore comparée avec la massore occidentale. Cependant la méthode, dans le manuscrit de Berlin, n'est pas toujours conséquente avec elle-même, mais elle reflète les variantes des diverses écoles de la Babylonie.

Deux appendices terminent cette publication. Le premier donne, pour les Proverbes, la grande massore qui est écrite à la marge inférieure du manuscrit. Le deuxième reproduit le texte massorétique des Psaumes 90-103, du Cantique des Cantiques et du premier chapitre des Lamentations.

Les hébraïsants, que ces questions ardues intéressent, étudieront cette importante contribution à la massore hébraïque.

Les mots hébreux, surchargés de signes, présentaient de sérieuses difficultés de composition. La perfection de l'exécution fait honneur à l'imprimerie Drugulin de Leipzig qui était peut-être seule capable de mener à bonne fin un pareil travail.

R. D.

Friedrich Beyschlag. **Die Anklage des Sokrates**. Kritische Untersuchungen. (Progr. Gymnase de Neustadt an der Hardt) Neustadt a. d. H., libr. Kranzbühler, 1900 (1); 58 p.

L'opinion commune sur le procès de Socrate est qu'il eut un caractère à la fois politique et religieux. Cependant, un des plus illustres commentateurs de Platon, Schanz, émit l'idée, en l'appuyant par de nombreux arguments, que l'on doit rechercher dans Platon seul la forme authentique de l'accusation, que le caractère peu historique des *Mémorables* de Xénophon s'oppose à ce que les termes dans lesquels il la reproduit soient pris à la lettre, qu'en réalité, dans l'*Euthyphron* comme dans l'*Apologie*, Platon ne discute qu'un seul chef d'accusation, celui d'impiété, et que par conséquent Socrate ne fut accusé que d'un seul crime, un crime religieux. Corrompre la jeunesse rentre dans le crime d'impiété, puisque c'est essentiellement enseigner aux jeunes gens à mépriser les dieux. C'est pour combattre cette opinion que M. Beyschlag, professeur au gymnase de Neustadt an der Hardt, a écrit le présent opuscule. Il n'est pas le seul à qui la thèse de Schanz paraisse peu soutenable. Si l'on peut prétendre avec raison que Xéno-

---

(1) Cet ouvrage a été envoyé tardivement à la *Revue*.

phon, d'après ses propres paroles, a ignoré les termes mêmes de l'accusation, il est vraisemblable cependant qu'il peut les avoir connus par la κατηγορία de Polycrate, qui est antérieure aux *Mémorables*, et en outre sa formule coïncide avec celle que nous connaissons par Favorinus (Diog. L. II, 40). Si le texte de Favorinus est authentique, la forme de l'accusation, telle qu'elle est présentée par Xénophon, est également digne de foi ; or les raisons invoquées par M. B. pour défendre ce texte sont des plus sérieuses. L'*Apologie* de Xénophon elle-même, bien qu'elle semble peu authentique, distingue nettement deux chefs d'accusation. Quant à Platon, si dans l'*Euthyphron* en particulier il n'est question que du crime d'impiété, cela tient au sujet même du dialogue et au but que se propose l'auteur ; et c'est pour des raisons d'ordre littéraire et philosophique analogues que l'*Apologie*, tout en s'exprimant dans le sens d'une double accusation, semble confondre les deux parties en une seule. Toute cette fin de la dissertation de M. B. est solide et bien menée ; ce qui précède est moins facile à suivre, parce que l'auteur se laisse aller à des digressions qui nuisent à la clarté de l'ensemble. Mais il montre, en somme, qu'il est bien difficile de ne pas voir un élément politique dans le procès de Socrate ; en effet, si le peuple athénien a pu considérer l'enseignement de Socrate comme un danger pour la religion, et si ses ennemis ont su habilement profiter de cet état d'esprit, « ses tendances aristocratiques, dit fort bien M. Rodier, ses critiques des institutions populaires devaient le rendre odieux à ceux qui avaient délivré Athènes de l'oligarchie et rétabli l'ancienne constitution ». Le crime religieux fut mis en avant pour flatter l'opinion populaire, mais des raisons politiques furent le fond de l'accusation.

My.

Claudii Hermeri Mulomedicina Chironis edidit E. Oder. Adjecta est tabula phototypa. Leipzig, Teubner, 1901 ; xxxvii-467 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Je dois m'excuser d'avoir tardé longtemps à rendre compte de cette excellente édition et à dire tout le bien qu'il faut en penser. Le manuscrit, dont M. E. Oder, bien connu par ses travaux sur les *Hippiatriques*, a publié le texte, n'est pas toujours facile à lire ; il est écrit en outre dans une langue grossière, pleine de formes barbares, de mots mal séparés, d'orthographes fantaisistes, et d'autant moins aisé à restituer, par endroits, qu'il fallait retrouver des mots grecs sous l'étrange vêtement latin qui les voile. L'un des côtés intéressants de cet ouvrage, en effet, est qu'il est la traduction d'un texte grec, faite vers la fin du ɪvᵉ siècle après J.-C., traduction connue par Végèce, qui en a largement profité. Le manuscrit, Monacensis 243, a

été signalé par W. Meyer, et un spécimen a été publié par Wölfflin dans l'*Archiv f. lat. Lexikogr.* 1898. Il s'agit d'un traité sur l'art vétérinaire en dix livres, dû à un praticien expérimenté du nom de Chiron, ce qui explique l'attribution au centaure fabuleux ; le traducteur latin, un certain Claudius Hermeros, vétérinaire lui-même, a compilé en même temps d'autres ouvrages, particulièrement ceux d'Apsyrtos. Mais cette traduction a été fort maltraitée, et il est certain qu'elle n'a plus aujourd'hui sa disposition première. M. Oder en donne un texte soigneusement étudié, avec les leçons du manuscrit et des comparaisons avec Végèce et les Hippiatriques. Ce dont il faut surtout lui savoir gré, c'est d'avoir composé de précieuses tables, non seulement des mots employés, mais de toutes les formes qui peuvent présenter quelque intérêt pour l'étude du latin rustique ; car tout n'est pas barbare au même degré dans cet ouvrage ; les nombreux accrocs qui sont faits à la grammaire, tant pour les formes que pour la syntaxe, ne sont pas tous des fautes que l'on doive corriger (celles-ci sont relevées dans la préface p. XXII-XXVII) ; la majeure partie appartient à la langue rude et incorrecte que parlait le peuple ignorant de l'époque, et que Végèce caractérise en ces termes : *Eloquentiæ inopia ac sermonis ipsius vilitate sordescit.*

My.

Academicorum philosophorum Index Herculanensis edidit S. Mekler. Berlin, Weidmann, 1902 ; XXXVI-134 p.

Parmi les papyrus découverts dans les ruines d'Herculanum et précieusement conservés au musée de Naples, plusieurs se rapportent à la philosophie grecque ; l'un d'eux, coté sous le n° 1021, renferme un ouvrage attribué provisoirement et sans preuves sérieuses d'ailleurs à l'épicurien Philodème de Gadara, et qui est une sorte d'histoire très abrégée de l'école académique fondée par Platon. L'intérêt en consiste principalement en ce qu'il fait connaître la série des chefs de l'école, avec des détails sur leur vie et leur caractère, et aussi en ce que certains points de chronologie s'y trouvent fixés par la désignation des archontes. Après que Spengel en eut reconnu le sujet, Bücheler en publia une édition en 1869, et depuis, plusieurs savants en firent l'objet de leurs études, notamment Gomperz, qui s'en occupa dans plusieurs dissertations, et à qui le texte est redevable de nombreuses restitutions. Ce papyrus, actuellement en piteux état, (désigné par P) a été reproduit en Italie par la chalcographie (*Herc. vol. Coll. altera*, t. I) après avoir été l'objet d'une première copie, actuellement à Oxford, faite sous la direction de l'Anglais Hayter, peu de temps après le déroulement. L'exemplaire italien (N) correspond exactement au prototype et en reproduit les trente-six colonnes ;

l'exemplaire anglais (O) ne donne que les trente-deux premières, mais ajoute douze autres pages encore inédites. M. S. Mekler, un disciple de Gomperz, a assumé la tâche pénible et périlleuse de donner une nouvelle édition de cet opuscule. Dans une préface fort intéressante, quoique écrite en un latin souvent lourd et même obscur, M. M. décrit minutieusement l'état actuel du texte, la manière dont sont faites les copies, et détermine les rapports de N et de O ; la conclusion est que O, tout bien pesé, est supérieur, et c'est le texte de O qui est donné en caractères épigraphiques (N pour les colonnes 33-36, et en quelques passages où O manque) ; les variantes de N et de P sont en note. La restauration du texte, là au moins où il n'est pas trop maltraité, n'était pas la seule difficulté qu'il y eût à surmonter ; il fallait encore déterminer dans quel ordre doivent se lire les quarante-huit colonnes dont se compose l'ensemble, car elles ne se rattachent pas toutes les unes aux autres. M. M. les a disposées selon leur suite présumée, tout en notant vingt-quatre fois une solution de continuité ; c'est-à-dire que le tiers au moins de l'ouvrage a disparu, par la faute, suivant l'éditeur, de ceux qui ont déroulé le papyrus (p. xxv). Comme on doit s'y attendre dans un texte qui a déjà tant attiré l'attention, M. M. a beaucoup profité des restitutions antérieures, et les notes rendent à chacun ce qui lui est dû ; mais il restait beaucoup à faire, et ce n'est que justice d'accorder au nouvel éditeur les éloges que méritent sa patience, sa pénétration et le soin qu'il a mis à recueillir dans les biographes et les autres écrivains tous les passages qui peuvent être de quelque secours pour le rétablissement, nécessairement incomplet, d'un texte si plein d'énigmes et de transcriptions imparfaites. D'autres pourront, par endroits, trouver des restitutions plus satisfaisantes, car en certains passages l'ensemble des leçons se prête mal à la lecture proposée ; mais qui pourrait, en de tels cas, se flatter d'arriver à la certitude ? Col. xv, 45 (p. 57) le mot ΔΙΑΝΤΑΙCΑΙ des apographes ne peut guère être fautif, parce qu'il est aussi donné par P ; il s'agit de Polémon qui dispute à un autre personnage le jeune Cratès : περισπῶντος τὸ μειράκιον μήτ' εἶξαι μήτε καταπλαγῆναι, μέχρι δὲ τούτου πολεμῆσαι καὶ διανταῖσαι πρὸς αὐτόν, ἕως ἐξηργάσατο καὶ μετήγαγε τὸν Κράτητα πρὸς ἑαυτόν. Cf. Hesych. ἀνταίδεται· ἐναντιοῦται (l. ἀνταίδει), et dans une scène analogue Aristoph. *Eccl.* 887 ἀνταίσομαι. Le mot s'oppose bien, d'ailleurs, à καταπλαγῆναι, comme πολεμῆσαι s'oppose à εἶξαι ; « il fit tant par ses actes et par ses paroles. » La correction διαντᾶραι de Wilamowitz est bonne sans doute, mais elle ne me paraît pas légitime en présence de l'accord des copies entre elles et avec l'original. On notera également que dans la même scène d'Aristophane on lit au v. 921 ὑφαρπάσαιο et que dans notre texte, si N a ἐξηργάσατο, O donne ἐξηρπάσατο ; il serait donc possible que P portât ἐξηρπάσατο, qui me semble bien mieux en opposition à περισπῶντος.

My.

Rud. Weynand. **De Cipporum Germaniae romanorum ornamentis.** Bonn, 1902 (Imprimé dans les *Bonner Jarbücher*, livr. 108/109), 53 pages, 3 planches.

Tous les monuments figurés sont difficiles à dater d'une façon rigoureuse, surtout quand ces monuments sont des reliefs funéraires œuvres de marbriers plus ou moins habiles. Il était donc intéressant d'établir quelle était la forme et la décoration des bas-reliefs funéraires en Germanie au Ier siècle. Mais pour dater les dits bas-reliefs et en dresser la liste, il fallait dater d'abord les inscriptions qui les accompagnent — or une inscription est difficile aussi à dater quand elle ne contient pas de données historique — et c'est le cas des épitaphes. On ne pouvait y arriver qu'en prenant pour point de départ des textes portant des mentions instructives. C'est justement le cas de ceux où figurent des noms de corps de troupes, particulièrement de légions. D'où dans la brochure de M. Weynand un premier chapitre sur l'histoire militaire de la Germanie au Ier siècle, qui permet de fixer l'âge où chacun des défunts, anciens soldats, a vécu. La période dans laquelle se renferme chaque épitaphe militaire étant établie, il s'agissait de savoir, par la rédaction même du texte, à quels signes extérieurs se reconnaissaient les tombes de cette époque, pour étendre ensuite, par application, les conclusions à des tombes quelconques. De là une suite de remarques intéressantes, comme les suivantes : La formule *Dis Manibus* apparaît en Italie avec Auguste, en Gaule Cisalpine en 33 ap. J.-C. ; en Dalmatie, avant les Flaviens, mais elle est rare, dans le sud de la Gaule au début du Ier siècle, même sous la forme abrégée D. M ; en Germanie on ne la rencontre qu'à l'époque flavienne; mais elle y reste peu usitée, même au début du IIe siècle ; on ne peut pas dire, cependant, que le manque de dédicace soit un critérium absolu pour dater une épitaphe. Plus tard apparaît l'habitude d'abréger la formule *Dis Manibus ;* mais ceci n'est point encore un *critérium*. Car on trouve à la même époque la formule écrite en entier ou en abrégé, indifféremment. Enfin d'une époque ultérieure encore sont les additions *D. M. et memoriae : D. M. et bonae numoriae*, qui ne se rencontrent que vers la fin du IIIe siècle. La formule *Hic situs est* est propre au Ier siècle, en Germanie ; *heres faciendum curavit* est strictement limité au IIe siècle ; *T(itulum) f(ieri) i(ussit)* disparaît avec les Flaviens ; plus tard apparaît *f(aciendum) c(uravit)*. On voit que les épigraphistes ont quelque profit à tirer de la thèse de M. W.

Les différentes épitaphes datées, grâces à ces remarques, il ne restait plus qu'à examiner par le détail les particularités des tombes (formes, ornements, bas-reliefs, etc.) : cela constitue la deuxième partie de la thèse. Ainsi nous apprenons que dans la première moitié du Ier siècle, on représentait le mort en bas-relief dans une niche, *jusqu'à mi-corps seulement*, depuis Claude, *en pied ;* que les images de cavaliers sont

encore rares dans la deuxième moitié du Ier siècle, assez fréquents au contraire les banquets funéraires, etc. Ce résumé suffit à montrer en quoi le livre de M. W. est instructif. Reste à savoir si la limite géographique que l'auteur s'est assignée n'est pas trop étroite ou trop large. Trop étroite parce que les habitudes artistiques — s'il est permis d'employer cette expression — des lapicides ne se sont pas assurément conformées aux usages administratifs de Rome et astreintes à respecter les limites des provinces impériales; trop large parce que dans les œuvres des marbriers il y a lieu de tenir compte non seulement de la province où ils vivaient mais même de la ville où ils avaient leur commerce. Un travail comme celui de M. Weynand, pour être achevé, devrait donc s'appliquer à la fois à des régions très vastes et à des milieux très précis, très limités. Il y aurait surtout à étudier, si l'on étendait le sujet, comme il est souhaitable qu'on le fasse, à tout l'empire, ce qui revient à la mode générale, ce qui est le propre des habitudes et des traditions locales.

R. CAGNAT.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, publié par Dom Ferdinand CABROL, prieur de Farnborough (Angleterre), avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fascicule I, AΩ à *Accusation contre les chrétiens*. Paris, Letouzey et Ané, 17, rue du Vieux-Colombier, 1903. 288 col. et 4 pl. hors texte. En souscription à 5 fr. le fascicule.

Les bénédictins français établis à Farnborough entreprennent une œuvre qui mérite les sympathies et les éloges du monde savant. Le dictionnaire de Martigny est arriéré et insuffisant. Trente années de découvertes et d'études ont accumulé des matériaux très dispersés. Les réunir, les coordonner, donner sur les sept ou huit premiers siècles de l'Eglise l'ensemble des documents réels classés, c'est une tâche opportune autant que difficile. Le premier fascicule fait bien augurer de son exécution.

On aurait pu craindre que des bénédictins français aient apporté à une telle entreprise les intentions et les arrière-pensées qui mettent un peu d'ombre à l'auréole de leur fondateur, dom Guéranger. Je n'ai rien trouvé dans ce fascicule qui pût justifier de telles craintes. L'érudition est saine, l'exposition strictement objective.

La disposition des articles est digne d'être proposée en modèle à d'autres encyclopédies. Pour peu que l'article soit long, il est divisé en sections ayant leur titre distinct. *En tête un sommaire énonce toutes ces divisions*, de sorte que l'on n'est pas obligé de parcourir quarante colonnes, avant de trouver le détail que l'on cherche. Les références sont placées au bas des pages. Je regrette que les noms d'auteurs ne soient pas en petite capitale. Quand on cite un recueil

ancien, il faudrait toujours joindre le recueil moderne correspondant, par exemple le *Corpus* latin aux recueils de L. Renier ou de Le Blant. A la fin de l'article, mais dans le corps même du dictionnaire, se trouve, quand il est nécessaire, une bibliographie générale. Cette bibliographie est parfois un peu démesurée : celle d'Abercius a deux colonnes et demie. Il faudrait alors user du procédé du Baedeker, et indiquer par une, deux astérisques, les travaux importants, les travaux très importants. Un novice — et que de novices consulteront ce *Dictionnaire* où tous ont à apprendre ? — risque de se perdre dans cette richesse surabondante.

J'aurai l'occasion de revenir plus en détail sur ce Dictionnaire. Je me contente de signaler aujourd'hui son apparition aux théologiens, aux historiens, aux archéologues, à tous ceux que leurs études mettent en contact avec le christianisme.

Voici les articles contenus dans le premier fascicule : AΩ, *Abel et Caïn*, *Abel dans la liturgie*, *Ablutions*, *Abraham dans la liturgie*, *Absolution*, *Absoute*, *Acclamations* (Cabrol) ; *Abdon et Sennen* (P. Allard) ; *Abjuration*, *Abstinence* (Ermoni) ; *Abécédaire*, *Abercius*, *Abgar*, *Abraham*, (*sacrifice*, *littérature*), *Abrasax*, *Abréviations*, *Abside*, *Acathistus*, *Accent* (H. Leclercq) ; *Abbaye*, *Abbé*, *Abbesse*, (J. M. Besse : ne s'occupe guère ici que des abbayes bénédictines) ; *Accent dans ses rapports avec le plain-chant* (Gatard) ; *Ablutions* et *Absoute dans l'Eglise grecque* (S. Pétridès). Pour avoir une idée du détail de ces articles et des services qu'ils peuvent rendre, on pourra consulter l'article *Abrasax*, où l'on trouvera un vocabulaire, une liste des symboles, un classement des représentations et des formules ; ou bien l'article *Abréviations*.

Pour cette fois, j'adresserai deux requêtes à Dom Cabrol et à l'éditeur. 1° Qu'une liste des articles et des planches soit imprimée quelque part sur la couverture de chaque fascicule. 2° Que l'on prépare pour chaque volume une table méthodique.

Paul Lejay.

Kudrun, herausgegeben und erklärt von Ernst Martin. 2te verbesserte Auflage. Halle. a. S. 1902. Buchhandlung des Waisenhauses. In-8°, LX-372 pp. 6 mk.

M. Martin a soigneusement revu le texte, les notes et l'introduction de la première édition donnée par lui, il y a près de trente ans, du poème de *Gudrun*. Il est inutile de dire que ce travail, comme tous ceux du savant germaniste qu'est M. Martin, se distingue par l'étendue et la sûreté de l'érudition, la conscience des recherches et la finesse de la critique. Actuellement nulle édition de *Gudrun* ne peut être plus utile à ceux qui abordent l'étude de « l'Odyssée allemande ».

Le texte est précédé d'une substantielle et intéressante introduction. M. M. examine les particularités prosodiques du poème en se tenant sur le terrain des théories de Lachmann. Il étudie ensuite la constitution du poème et se range à peu près à l'avis de Müllenhoff, admettant qu'à côté des strophes authentiques il se trouve un nombre considérable de strophes additionnelles. Cette opinion ne paraît plus exacte et les preuves que M. M. en donne ne peuvent guère valoir que comme témoignage d'un remaniement du poème primitif. A ce titre cependant, et à d'autres encore, les « taches » relevées méritaient d'être signalées. Enfin, dans une dernière partie, M. M. étudie la constitution de la légende. Là encore M. M. se montre résolûment conservateur. Des théories émises récemment par M. Panzer et qui ont été indiquées ici même (v. *Rev. Crit.*, 15 sept. 1902) M. M. n'admet que certaines parties négatives. Il reconnaît bien que la *Ballade des Shetland* n'a rien à voir avec la légende d'Hilde-Gudrun, mais il estime encore que le combat éternel d'Hedin et d'Hagen (le Hjadningavig) constitue le « noyau de la légende » et que cette légende est en étroit rapport avec la mythologie norroise, choses qui ne semblent pas vraisemblables.

Dans les notes relatives à l'établissement de son texte M. M. a été sobre de détails. A cet égard l'édition de M. Symons, qui donne les principales conjectures des divers éditeurs et qui d'ailleurs se tient plus près du manuscrit, reste utile à consulter. Il est superflu de relever quelques inadvertances qui se sont glissées dans le texte de M. M. et qui n'ont pas grande signification. Je me borne à signaler les graphies différentes *muget* (1212. 3, 147. 4) et *müget* (1212. 4, 1386. 2).

Ce qui fait surtout l'importance de la nouvelle édition de M. Martin, ce sont les notes explicatives qui accompagnent le texte. M. M. s'est appliqué à élucider le sens des passages difficiles, à donner la signification exacte des mots rares ou prêtant à l'équivoque, à faire comprendre et sentir les beautés ou les défauts du poème. Il est difficile dans un travail de ce genre de répondre à toutes les exigences. Les uns trouveront peut-être que les annotations de M. M. sont trop copieuses, les autres lui reprocheront l'excès contraire. Je pense que M. M. a en général observé la juste mesure ; qu'il me permette cependant de lui signaler certains points où des explications, ou des citations complémentaires m'auraient paru souhaitables.

Str. 181. 2 : M. M. aurait pu renvoyer à l'interprétation de M. Schönbach (*Das Christentum in der altdeutschen Heldendichtung*, p. 149 s.) qui semble résoudre la difficulté signalée. — Str. 179. 1 : de même à propos de *wîhen*, un renvoi à l'article de M. Schröder (*Zeitsch. f. d. Phil.*, I, 170 ss.) aurait éclairé le passage. — Str. 553. 1 : à l'occasion des quatre fonctions de la cour on attend un rapprochement avec le *Nibelungenlied* 11, où ces charges sont indiquées avec les noms de leurs titulaires à la cour de Gunther; et, puisque

M. Martin parle des sénéchaux, dont la situation est inférieure, il aurait pu signaler le passage du *Tristan* d'Eilhart, où le sénéchal est dédaigneusement appelé *schuzzeltreger* (Lichtenstein X, 1949). — Str. 781. 1 : une explication de *schranken* appuyée d'un renvoi à M. Heyne (*Das Wohnungswesen*, p. 340) n'aurait pas été superflue. — Str. 660. 3 : le vers du *Grégoire* de Hartmann *als ich waere gemâlet dar* (1607) aurait pu être ajouté aux citations faites. — Str. 1214. 3 s. : l'adjuration par la formule *allen meiden tuot ez ze êren* a son pendant dans le vers 534. 4 du *Wolfdietrich* A, où la situation est analogue : *durch aller frouwen güete bat er si stille stân*. — Str. 876. 2 : la locution *vrœlichen gie* est trop vague, dit M. M. avec raison : il aurait pu rapporter la correction de M. Klee, admise par M. Symons et qui paraît heureuse. — Enfin la remarque donnée à la strophe 1631. 3 aurait dû être faite à la strophe 1618. 3, où la même formule, *stuont von sedele*, est employée. Mais ces *desiderata* sont chose insignifiante. Peut-être même M. Martin a-t-il eu de bonnes raisons pour s'abstenir des additions que je prétends lui suggérer.

F. Piquet.

Paul Gaulot. **Amours d'autrefois.** Troisième édition. Paris, Ollendorf, 1903. In-8°, vi et 428 p. 3 fr. 50.

Ce volume renferme huit études historiques qui montrent, dit M. Gaulot, ce que furent l'amour et la passion au xviiie siècle : *la duchesse de Berry, fille du régent* ; *Un ménage royal* (Louis XVI et Marie-Antoinette) ; *Les dernières amours de la comtesse du Barry* (ses amours avec le duc de Brissac) ; *L'affaire Favras ; Un amoureux de Charlotte Corday, Adam Lux ; Les amours d'un girondin* (Ducos, sa femme et sa belle-sœur) ; *Madame de Kolly ; Conventionnel et marquise* (Osselin et Mme de Charry). Presque toutes ont été composées d'après les documents des archives nationales, principalement ceux du tribunal révolutionnaire. La meilleure nous semble être l'*affaire Favras* ; l'auteur l'a fait rentrer dans le cadre de l'ouvrage parce que Mme de Favras aimait passionnément son mari. La plus intéressante et la plus neuve est celle qui traite de Mme de Kolly et de ses amours avec Beauvoir ; elle est d'ailleurs exposée très clairement. Mais l'affaire Adam Lux n'appartient pas proprement aux « amours d'autrefois » : Adam Lux n'était pas amoureux de Charlotte Corday, il avait pour elle le plus ardent enthousiasme, et non de l'amour. Quelques fautes se sont glissées çà et là, notamment dans l'article sur Lux : la femme de Lux n'était pas sa parente ; les Mayençais ne se sont pas, après la proclamation de la République en France, « spontanément réunis pour élire une Convention germanique » ; ils n'ont pas

planté l'arbre de la liberté avant l'entrée de Custine, et ce n'est pas au lendemain de l'entrée de Custine, le 22 octobre 1792, que la Convention germanique a proclamé l'incorporation de Mayence à la France (p. 253-254); Lux et ses deux collègues ne trouvèrent pas Haussmann à Paris, mais Haussmann les avait accompagnés (p. 255). De même, dans l'*affaire Favras*, il ne faut pas placer en 1784 la révolte des Brabançons contre Joseph II, et l'avocat Vonck n'a jamais conduit les Bataves insurgés (p. 150-151). On voudrait aussi que M. Gaulot eût consulté ou du moins cité plusieurs ouvrages qui touchent au même sujet. Il ignore, par exemple, l'article de Louis Bamberger dans la *Revue moderne* et le livre d'Alfred Börckel sur Adam Lux. Il aurait dû rappeler que MM. Wallon et Aulard ont reproduit, l'un dans les annexes du tome premier de son *Histoire du tribunal révolutionnaire* (p. 466-471), l'autre dans l'appendice du tome troisième de ses *Orateurs* (p. 579-580), plusieurs lettres de la femme et de la belle-sœur de Ducos. Le volume est toutefois intéressant, et il trouvera de nombreux lecteurs [1].

A. C.

Paul GAUTIER. Madame de Staël et Napoléon. Paris, Plon, 1903: in-8 de v-422 pp. orné d'une héliogravure.

Il y a dans ce livre un récit très vivant et complet du long duel de Mme de Staël et de Napoléon, et une interprétation contestable de l'attitude des deux adversaires et du rôle joué par l'auteur de l'*Allemagne*.

La déconvenue et les déboires, les ambitions et les menées de Mme de Staël, d'abord admiratrice indiscrète de Bonaparte, ensuite opposante tenace et « incorrigible intrigailleuse », enfin ralliée un instant au Napoléon de 1814: M. Gautier nous expose les péripéties de cette lutte avec une sûreté et une richesse d'information qui complète, renouvelle ou précise ce que d'autres avaient dit sur ce sujet [2]. L'impression fâcheuse que pourrait produire tout ce qu'il y a d'un peu

---

1. P. 215, lire Abbéma au lieu de *Abéma* et *Marsch* au lieu de Marche; p. 257, Petion et non *Péthion*; p. 271 *sous les ordres de Meunier*, lire « sous les ordres de Doyré et de Meusnier »; p. 280 Wedekind est assez connu pour ne pas être appelé « un docteur Wedekind », et si la lettre émane de lui, il fallait dire qu'elle est signée L. (Laveaux).

2. Quelques inadvertances de détail: c'est trop peu dire que de rappeler que H. C. Robinson est *de passage* à Weimar (p. 149); sans doute faut-il lire *de* tout *l'empire* (p. 211, ligne 17) et *septembre* 1810 (p. 248, note 2); il est difficile d'admettre que Mme de Staël soit « prisonnière dans Coppet » dès 1808 (p. 231), lorsqu'on lit dans les souvenirs d'Oehlenschläger (II, chap. x) le récit de l'hiver mondain et animé de 1808/9 que Mme de Staël et ses hôtes passent à Genève.

occulte et policier dans cette histoire, où le cabinet noir et les rapports secrets jouent un rôle éminent, est heureusement corrigée par des portraits alertes et un suffisant rattachement à l'histoire générale et au mouvement contemporain des idées.

Le point de vue auquel se place trop souvent M. G. pour juger le rôle de Mme de Staël correspond-il à la vérité et à l'équité ? Convient-il de mettre au premier plan ce qu'on pourrait appeler sa « politique extérieure », et de lui reprocher aussi fréquemment d'avoir oublié qu'on ne pouvait pas distinguer entre l'Empereur et la France ? Outre que c'est appliquer bien souvent à des événements vieux de cent ans un criterium déterminé par l'histoire même du XIX^e^ siècle, c'est graduer inexactement l'importance des raisons qui font des adversaires implacables de ces deux êtres qui comprennent si différemment la vie politique des nations. L'attachement de Mme Staël et de son groupe au régime constitutionnel, ou, si l'on veut, la persistante *anglomanie politique* de la fille de Necker, voilà, bien plus que la correspondance avec un Gentz ou le « cosmopolitisme » de cette Genevoise, ce qui explique l'hostilité de Napoléon et la ténacité de son ennemie. M. G. aurait pu citer à ce propos un témoignage important, les *Lettres sur l'Angleterre* de Fiévée, qu'il nomme sans s'y arrêter, et qui sont, à leur date de 1802, une manifestation indirecte contre l'anglomanie politique (c'est-à-dire le libéralisme) de Camille Jordan et de Necker, absolument analogue aux attaques directes que suscitent leurs écrits. L'Angleterre est beaucoup moins en cause que le rêve d'une constitution anglaise ; et ce rêve est chez Mme de Staël une vraie marotte. Metternich ne disait-il pas que, pour un peu, elle aurait attribué le mauvais temps qu'il pouvait faire en Autriche à l'absence d'une constitution anglaise dans ce pays ?

De même, M. G. semble exagérer la part que la femme de lettres persécutée a pu prendre, pratiquement, au réveil des nationalités européennes, et de l'Allemagne en particulier. Sans doute, par ses relations, ses voyages, l'hospitalité qu'offrait Coppet, elle s'est trouvée agir sur les sentiments d'hostilité à la France napoléonienne d'une élite aristocratique ou intellectuelle. Mais, en dépit de la fameuse anecdote du commis de la barrière à la frontière saxonne, en dépit d'un témoignage de Goethe qu'il est possible d'ailleurs d'interpréter de plus d'une façon, on peut douter de l'efficacité réelle des écrits de Mme de Staël, et spécialement de l'*Allemagne*, pour le relèvement germanique. Elle a, en tout cas, été contestée : M. Holzhausen, par exemple, juge son action fort secondaire (*Heine und Napoleon*, p. 222) ; M. Walzel (*Frau von Staëls Buch... und W. Schlegel*) fait remarquer que les deux Schlegel avaient déjà commencé, avant toute jonction avec Mme de Staël, à mettre la littérature au service de la protestation nationale. De fait, elle a gémi de voir la France se désaffectionner de la liberté, se désintéresser de cet « enthousiasme rêveur » qui lui tenait

tant à cœur ; elle s'est préoccupée de rechercher où elle pouvait trouver encore des tendances qui lui étaient chères. Le *Surge, Lazare* a suivi, mais par contrecoup et par surcroît.

C'est le même genre d'objections que provoquent, çà et là, des remarques sur la qualité (ou la tare) genevoise, antifrançaise et cosmopolite de Mme de Staël. Tant qu'à sacrifier à l'idole de la race, il était peut-être de bonne guerre de le faire aussi pour Napoléon : un large symbolisme ethnique aurait opposé alors le représentant de la raison d'Etat latine à la porte-paroles de l'individualisme germanique! Plaisanterie à part, je ne discerne pas bien chez Mme de Staël (qu'un Schiller ou un Arndt trouvaient si désespérément française) quels traits spécifiquement *prussiens* elle a pu hériter des aïeux de Necker. Son « helvétisme », en revanche, me paraît plus manifeste dans maint caractère de son esprit et de son œuvre, mais à condition qu'on ne se contente pas de vagues aperçus sur Genève, carrefour de l'Europe : il est certain que le goût de la littérature à applications civiques, l'absence d'ironie et de sens artiste sont communs à Mme de Staël et à nombre d'écrivains suisses. Encore convient-il d'être prudent : le lorrain Villers a poussé plus loin que son amie l'admiration de l'Allemagne et le mépris de ce qu'il l'appelait « l'immoralité et la superficialité française » : et pourtant l'exégète le plus autorisé de la Lorraine ne voit-il pas dans cette province le boulevard de la culture latine contre le voisin de l'Est? D'une manière générale, il est fâcheux qu'on recourre si vite à un mystérieux substratum ethnique, sitôt qu'une différenciation un peu nette distingue une âme ou un esprit de la moyenne traditionnelle. Il est sans doute légitime de se préoccuper de ces explications par la race : on est obligé, néanmoins, d'en admettre d'autres pour un Vigny écrivant telles dures propositions du *Journal d'un Poète*, pour un Hugo refusant d'applaudir aux victoires françaises en Crimée et en Chine. Et si l'on songe d'autre part que l'origine allemande d'un Mairet, anglaise d'un Gresset, italienne de Rivarol, hollandaise de Paul de Kock, n'empêche pas ces écrivains de répondre assez bien à quelques-uns des caractères consacrés de ce qu'on appelle « la tradition de notre race », on se prend à douter de l'efficacité des explications ethnographiques qui tendent à appliquer à Mme de Staël le mot fameux de Savary à propos de l'*Allemagne*. M. Gautier a d'ailleurs eu la discrétion de ne point faire un appel nouveau à cet argument dans son chapitre de conclusion, qui résume d'une façon si saisissante et si forte les péripéties et le sens profond de cette lutte entre le « souverain de l'action » et « l'impératrice de la pensée. »

F. Baldensperger.

Gesammelte Reden und Aufsätze zur Geschichte der Literatur in Oesterreich und Deutschland, von August Sauer. Wien und Leipzig, Carl Fromme, 1903 in-8°, viii et 400 pages.

M. Sauer a réuni dans ce volume une série d'articles, de conférences et de discours, dont une partie avaient déjà paru, soit dans des revues, soit dans des recueils commémoratifs, mais qu'on lui saura gré d'avoir présentés au public dans leur ensemble. La plupart se rapportent à l'histoire de la littérature allemande en Autriche, et doivent montrer que les différentes provinces de la monarchie, tout en cultivant leurs traditions indigènes, savent participer à la vie intellectuelle de la grande Allemagne : c'est là l'unité du livre. Le recueil s'ouvre par une notice sur Hœlderlin, que l'on considère d'ordinaire comme un disciple de Schiller, mais « qui a subi également l'influence de Goethe, ou qu'il faudrait rattacher plutôt à la tradition hellénique inaugurée par Winckelmann ». Vient ensuite le poète moraliste et voyageur Seume, avec sa *Promenade à Syracuse*, le plus populaire de ses ouvrages, dont le succès s'explique surtout par la nouveauté du genre, dans un temps où le voyage en Italie de Goethe n'était encore connu que par quelques fragments. L'article sur le comte Kaspar Sternberg nous met en présence d'une personnalité intéressante en elle-même, non moins que par ses rapports avec Goethe. Les articles qui suivent, et qui constituent le noyau du livre, se lient étroitement les uns aux autres, et forment comme une histoire générale du théâtre autrichien dans sa période qu'on peut appeler classique. Schreyvogel, qui dirigea pendant une quinzaine d'années la scène de la Hofburg, est présenté comme le précurseur de Grillparzer dans le relèvement de la vie théâtrale à Vienne. M. Sauer consacre ensuite une série d'études spéciales à Grillparzer, qu'il considère à juste titre comme le successeur de Schiller sur la scène tragique. Les pages où il est question de Katharina Frœhlich, le grand amour et le grand tourment de Grillparzer, contiennent à part l'intérêt du sujet, une analyse psychologique très fine et très pénétrante. Dans Raimund, M. Sauer montre surtout le poète populaire et spécialement viennois. Les derniers articles sont consacrés à Otto Ludwig, apprécié comme poète et comme critique, à Scheffel, à Anzengruber et à Marie d'Ebner-Eschenbach. Le volume offre, comme on voit, une intéressante galerie de portraits, un vrai tableau d'ensemble du mouvement littéraire en Autriche, tracé par un homme de goût, toujours bien renseigné.

A. Bossert.

Paul Levin. **Victor Hugo.** Copenhague, Gyldendalske Boghandels Forlag, 1901 et 1902, 2 vol. in-8° de 303 et 303 pages.

Cette rédaction d'un cours professé en 1901 à l'Université de Copenhague tient le rang le plus honorable parmi les ouvrages qu'a vus naître le centenaire de Victor Hugo. S'il est vrai que la postérité commence aux frontières, on ne s'étonnera pas de trouver ici, plus que dans la plupart des biographies ou des études françaises, même récentes, un examen impartial de cette personnalité qui persiste à rester, chez nous, si « actuelle ». Il n'est pas indifférent non plus de savoir comment on comprend l'auteur des *Contemplations* dans les divers pays étrangers, — surtout quand on se défend, comme M. L., de porter un jugement sur les mérites de langue, de style et de versification de V. Hugo. En dépit de l'information étendue de l'auteur en matière de littérature française, nombre de détails — allusions et appréciations, comparaisons avec des poètes scandinaves [1], conclusion faisant valoir l'avantage que pourrait avoir, pour les lettres danoises, une familiarité plus grande avec Hugo, — nous avertissent que nous sommes bien en présence d'un livre fait pour un public déterminé, et non pour l'histoire littéraire en général.

C'est la date de 1851 qui marque la séparation des deux volumes de M. L., et qui fournit, pour lui, à la vie et à l'œuvre de Victor Hugo leur principale division. Il est certain que l'exil ouvre une nouvelle et décisive période dans cette longue carrière ; mais n'est-ce pas faire tort aux œuvres d'après 1851 que de leur consacrer le même nombre de pages — exactement — qu'à la production antérieure ? Cette répartition peu équitable a sa raison la plus apparente dans l'état actuel des recherches concernant les sources de V. Hugo. Les *Orientales*, par exemple, ayant été l'objet de quelques études, M. L. ne leur consacre pas moins de vingt-neuf pages, alors que les *Ballades* n'en obtenaient guère plus de deux, et que la *Légende* n'est soumise qu'à un examen assez superficiel. D'une façon générale, il y a là une discordance qui risque de donner un caractère un peu provisoire au second volume de l'ouvrage : tandis que l'ambiance historique, les influences, les précédents littéraires, ont dans la première partie la place qui leur convient [2], plusieurs chapitres de la seconde donnent l'impression d'être en quelque sorte *en l'air*, sans attaches suffisantes avec le mouvement

1. Ce n'est pas *Aladdin*, mais les *Guldhorne*, qu'écrit Oehlenschläger après sa fameuse promenade avec Steffens (p. 140 du t. II). Inversement (*ibid.*, p. 142), les conférences de Steffens sont postérieures à la composition des *Guldhorne*.

2. Signalons un très ingénieux rattachement de *Cromwell* à la seconde attitude de V. Hugo vis-à-vis de la figure de Napoléon. Il est regrettable que la décisive campagne du *Globe* ne soit pas mentionnée parmi les antécédents de la *Préface* (I, 120). On ne peut pas dire, strictement, que M^me de Staël fut la première à importer d'Allemagne le terme de *romantisme* (I, 87).

des idées antérieur ou contemporain. M. L. insiste à plusieurs reprises, il est vrai, sur la situation singulière de l'exilé de Guernesey, son isolement, son détachement des conditions réelles de la politique ou de l'évolution qui se faisait, loin de lui, dans les idées de son temps. Encore conviendrait-il de noter certains contacts entre son œuvre de l'exil et la pensée de l'âge antérieur, l'action probable du Saint-Simonisme sur une partie de sa philosophie, l'analogie de son « messianisme » avec telles théories positivistes, la publication de plusieurs poèmes des *Destinées* de Vigny précédant les *Petites Epopées*. Sans doute ces recherches d'influences amèneraient-elles à cette conclusion que Victor Hugo, de 1852 à 1870, n'est ni le visionnaire « claustral » que M. L. nous montre, ni l'écrivain représentatif, ici encore, de la France intellectuelle du XIXe siècle, tel que le voit M. Brunetière, mais plutôt un continuateur lointain de l'époque antérieure.

Ce défaut de symétrie entre la première et la deuxième parties de l'ouvrage est, ce me semble, le principal reproche qu'on pourra faire à M. Levin, et c'est, au fond, l'état actuel des recherches en cette matière qu'on en rendra responsable. Quelques détails surprennent, quelques comparaisons imprévues, une analyse un peu gauche, en dépit du secours de M. Renouvier, de la métaphysique des *Contemplations* (II, p. 41), un rapprochement un peu singulier entre les *Châtiments* et les *Orientales* (II, p. 13). Il y a plaisir en revanche à voir le grand lyrique français étudié avec cette fraîcheur d'impression et sollicité de révéler surtout, par delà les concepts « de type et de race, qui peuvent recouvrir la prévention et l'étroitesse », ce qu'il contient de large humanité.

F. Baldensperger.

Lettre du R. P. Mortier.

J'ai reçu communication de l'article publié dans la *Revue critique d'Histoire et de Littérature* sur mon premier volume de l'*Histoire des maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, par M. Jean Guiraud (9 mars 1903). A défaut de bienveillance, toute œuvre a droit à la justice. Ne l'a-t-on point lésée ?

1° Je n'ai point fait d'emprunts à Réchac ni même à Lacordaire comme sources historiques, mais comme traducteurs : à Réchac, pour son originalité peu commune ; à Lacordaire, parce qu'il m'eût semblé impertinent de redire les mêmes choses dans une autre langue que la sienne.

2° Je ne puis laisser affirmer, sans protestation, que Mamachi n'a pas de critique, et par là, pas d'autorité. Je souhaite à beaucoup d'érudits de notre temps de faire des œuvres aussi documentées, aussi sérieuses et aussi durables que la sienne dans son ensemble. N'est-il pas téméraire de laisser entendre que Gérard de Frachet et Cantimpré, contemporains des faits dont il est question, n'ont pas ou ont peu d'autorité ?

3° Les cinq généraux dont il est parlé dans ce volume ne « se contredisent » pas sur la pauvreté. Leurs actes capitulaires en font foi (cf. p. 73, p. 173, p. 280, p. 308 et p. 485).

4° Je n'ai affirmé nulle part, pas plus à la page 391 qu'ailleurs, « la supériorité des religieux sur les prêtres séculiers ». L'eussé-je fait, du reste, que j'aurais affirmé une vérité théologique. Un régulier prêtre est supérieur comme *état* à un simple prêtre séculier, parce que, à la dignité du sacerdoce, il ajoute l'état de perfection (S. Th. 2ª 2ªᵉ Q. 84, art. 8). Ces sortes de questions dépendent de la théologie, et souvent on en parle sans les connaître.

5° Je n'ai affirmé nulle part « la supériorité des Dominicains sur les autres religieux ». Ici encore la question est théologique. Les Ordres contemplatifs et actifs tout à la fois, dont les Dominicains, sont supérieurs par *état* aux religieux purement contemplatifs ou purement actifs (S. Th. 2ª 2ªᵉ Q. 88, art. 6). J'aurais donc pu le dire en toute vérité pour certains religieux. Mais je ne l'ai pas dit.

6° Je nie absolument avoir fait « appel à l'infaillibilité du Pape » en faveur du Rosaire. Je proteste de plus contre un pareil procédé de critique et je m'étonne de le trouver en M. G. J'ai fait appel, ou plutôt, j'ai constaté un *fait*, rien de plus (cf. p. 15).

7° Quant à « l'inspiration divine » qui, à mon avis, — et je ne suis pas le seul — aurait poussé saint Dominique à fonder la Prédication universelle, je la maintiens sans rougir, malgré les idées personnelles de M. G. qui ne sont pas du tout les miennes sur les origines dominicaines.

8° Je n'ai point « lancé mes imputations gratuitement à la mémoire » d'Innocent IV. Ce que j'avance est appuyé sur deux documents contemporains (cf. p. 448). « Ma rancune dominicaine » n'a rien à y voir. Les Papes — est-ce à moi de le rappeler à M. G. ? — peuvent avoir leurs faiblesses morales; ils sont sujets, comme tout le monde, aux infirmités de la vieillesse. Les constater n'est pas leur faire injure. Du reste, il suffira au premier venu de lire mes pages sur Innocent IV pour rendre justice à mes sentiments de vénération et de reconnaissance pour sa personne.

9° Les Dominicaines sont chanoinesses. Je « le veux à tout prix » parce que c'est la vérité. Le terme de *monialis, sanctimonialis* comprend toutes les religieuses à *vœux solennels*, chanoinesses ou non. La moniale — en droit canonique — est un *genre*; la chanoinesse une *espèce*.

Je remercie M. Jean Guiraud des critiques plus justes qu'il a faites sur mon travail, et dont, à l'occasion, je saurai profiter.

D. F. MORTIER.

RÉPONSE DE M. JEAN GUIRAUD.

Je remercie le R. P. Mortier de sa lettre; car elle me permet de lui exprimer la respectueuse sympathie que j'ai toujours eue pour son ordre et que les circonstances présentes ont encore avivée. Elle ne saurait toutefois porter atteinte à la liberté de mes jugements et j'espère démontrer, en répondant point par point au P. M. que si mes critiques peuvent être discutées, elles sont du moins inspirées par l'unique souci de la vérité.

1° Je demande à tout esprit scientifique s'il est de bonne critique de citer des textes historiques d'après des traductions, fussent-elles d'écrivains aussi originaux que Réchac, ou aussi grands que Lacordaire. D'ailleurs pp. 36, 37, 79, 97, 98, 121, Lacordaire est-il simplement cité comme traducteur?

2° Si j'ai parlé de Mamachi en termes qui ont soulevé l'indignation du P. Mortier, c'est qu'il me semble faire un trop grand cas du récit de la sœur Cécile sur la vie de saint Dominique. Quant à Gérard de Frachet et à Cantimpré, je n'ai jamais dit qu'il fallût les rejeter, mais bien que l'auteur leur avait peut-être fait trop d'emprunts.

3° La législation des actes capitulaires n'est pas une preuve que sur la question de la pauvreté personnelle et conventuelle, les maîtres généraux de l'Ordre n'ont pas grandement varié. Il ne suffit pas que des lois disent la même chose, il faut

encore qu'elles soient appliquées dans le même esprit et avec les mêmes scrupules pour qu'il y ait vraiment continuité. Or, est-il possible de comparer aux constructions basses, étroites et nues que saint Dominique exigea pour son couvent de Bologne, les édifices somptueux ou du moins monumentaux que le P. Mortier décrit lui-même avec tant de complaisance ?

4° et 5° Lorsqu'à la suite de saint Thomas, le P. M. affirme la supériorité des réguliers sur les séculiers, surtout lorsqu'ils unissent l'action à la contemplation — c'est-à-dire lorsqu'ils sont dominicains —, il est trop facile de lui répondre que comme M. Josse, il est... orfèvre! Mais là n'est pas la question. Il s'agit tout simplement de savoir si en proclamant lui-même cette thèse — qui peut d'ailleurs être vraie — le P. M. n'a pas donné à son œuvre un air trop marqué de partialité. Il me répond qu'il ne l'a fait ni à la page 391 ni ailleurs. Je me contente dès lors de le citer : mettant en parallèle (p. 391) les prêtres séculiers et les réguliers qui occupèrent, au XIIIe siècle, l'épiscopat, il écrit : « Innocent IV estimait que des hommes rompus à l'obéissance, d'une discipline sévère, habitués aux exercices de la vie intérieure possédaient les qualités maîtresses qui seules sont capables de créer et de diriger des prêtres. J'entends des prêtres *et non des fonctionnaires ecclésiastiques*. Du reste, il suffit de jeter un coup d'œil même superficiel sur l'histoire de l'Église, d'ouvrir un bréviaire pour constater *que l'immense majorité des évêques les plus saints sont réguliers*. Je n'insiste pas ; *car la démonstration des faits est tellement brutale qu'elle deviendrait injurieuse*. » Au lecteur impartial de voir si j'ai eu tort de dire que dans ces phrases « l'auteur affirmait d'une manière plus ou moins déclarée la supériorité des religieux et des dominicains sur les prêtres séculiers ».

6° Si à propos de la question du Rosaire j'ai reproché au P. M. de faire appel à l'infaillibilité pontificale, c'est que pour prouver l'origine dominicaine de cette dévotion, il ne cite que des lettres de Papes, et les encycliques de Léon XIII. Nous savons fort bien qu'elles existent et qu'elles sont « un fait »; mais il nous semble qu'il n'est pas probant à moins que l'infaillibilité doctrinale soit mise en jeu, ce qui n'est pas le cas puisqu'il s'agit dans l'espèce d'un débat purement historique.

7° Il semble de bonne méthode en théologie et à plus forte raison en histoire de ne faire intervenir d'explication surnaturelle que lorsqu'il est absolument impossible d'attribuer un fait à des causes naturelles. Cela étant, lorsque saint Dominique quitte le Languedoc après une dizaine d'années de prédications n'ayant produit, selon son propre témoignage, aucun résultat appréciable, n'est-il pas plus simple d'expliquer sa résolution par son insuccès plutôt que par une sorte de révélation ? C'est là une manière si banale d'expliquer un fait si simple que je ne revendique pas pour cela un brevet d'invention.

8° Quant aux accusations portées par l'auteur contre Innocent IV, je ne les rejette pas en principe : je sais fort bien que les papes peuvent avoir des faiblesses morales ; mais pour les admettre j'attendrai les preuves que le P. M. ne donne pas. Le lecteur n'a qu'à se reporter à la page 448 pour voir qu'à la suite d'Étienne de Salagnac et de Cantimpré le P. Mortier n'allègue aucun fait à l'appui de ce jugement sévère porté sur Innocent IV.

9° J'attendrai de même qu'il définisse exactement la signification du mot chanoinesse pour admettre que les « moniales » de Prouille soumises à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance, à la clôture perpétuelle, n'appartenant en rien au monde des « clercs » ont formé un ordre canonial, plutôt que monastique. Depuis plus de dix ans que j'étudie leur vie, je n'ai pas saisi dans les documents les différences essentielles qui pouvaient les distinguer des autres religieuses de leur temps n'ayant elles-mêmes aucune prétention au canonicat.

J. Guiraud.

— M. Thém. PHILADELPHIEN a publié il y a quelques mois (impr. Sakellarios, 1902) en deux volumes et en grec une Histoire d'Athènes sous la domination turque (1400-1800). M. Philadelphien a utilisé des documents nouveaux et inédits ; son Histoire est une œuvre originale et digne d'attention. — S.

— La collection *La Peinture en Europe* (Société française d'éditions d'art, vol. in-12 carré, ornés de 100 reproductions ; prix relié : 10 fr.) dont nous avons signalé successivement les volumes relatifs au *Louvre*, à la *Belgique*, la *Hollande*, *Venise* et *Florence*, vient de s'enrichir d'un volume sur *Rome*, qu'on attendait depuis longtemps et qui est arrivé juste à point pour le congrès d'Histoire convoqué dans la Ville Éternelle. Ce n'est qu'un premier tome, l'inventaire des tableaux de Rome devant en comprendre deux, mais c'est probablement le plus neuf et le plus curieux de la collection. MM. G. Lafenestre et Richtenberger y décrivent les toiles, les panneaux, les fresques, que renferment le Vatican et les quelque 50 églises, dans et hors les murs, décorées d'œuvres peintes. Un bon aperçu général, avec une bibliographie, précède la description même des œuvres et des palais, salles, chapelles ou temples qui les renferment ; un index la termine. Cette description, brève mais précise, est souvent accompagnée d'une petite documentation essentielle, au besoin de citations de textes anciens, qui témoigne d'un soin très heureux. Pour certaines églises, il y a des détails précieux et vraiment de première main, qui donnent à ce volume un attrait particulier dans la collection. Les clichés, qui proviennent de la maison Anderson, sont assez nets, malgré leur réduction, pour servir utilement. C'est en somme un livre très réussi. — Il n'est pas sans intérêt de noter, en passant, que le premier volume, celui du *Louvre*, vient d'être remis à jour en une nouvelle édition très remaniée. Nous avions reproché à la première édition d'avoir décrit les tableaux salle par salle, parti que les remaniements continuels rendaient absurde : c'est maintenant par école que nous les trouvons inventoriés. Ce procédé, seul logique, devrait toujours être adopté. — H. DE C.

— L'*Année cartographique*, le supplément à tous les atlas, que dresse chaque année M. F. Schrader, vient de paraître à la librairie Hachette (12e supplément, 3 feuilles de cartes avec texte au dos ; in-folio, prix : 3 fr.). Il contient les modifications géographiques et politiques des années 1900-1901. Le texte des cartes d'Asie a été rédigé par M. D. Aïtoff (expédition Koztoff, itinéraire Barclay Parsons, etc.). Le texte des cartes d'Afrique l'a été par M. M. Chesneau (chemins de fer, Éthiopie, etc.). Celui enfin des cartes d'Amérique (Honduras, Bolivie), est dû à M. V. Huot. La netteté des cartes est parfaite.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 avril 1903.

M. Eugène Lefèvre-Pontalis adresse le programme du Congrès archéologique qui doit se tenir à Poitiers du 16 au 24 juin.

M. Delisle communique la photographie d'une grande peinture exécutée par Jean Fouquet et qui appartiennent à la même série que neuf peintures contenues dans le célèbre ms. de la traduction française des Antiquités juives de Josèphe conservé à la Bibliothèque nationale.

M. Clermont-Ganneau écrit qu'il attache une importance toute particulière à l'apparition, dans la nouvelle inscription du temple d'Echmoun, du titre de Melek Melakim « roi des rois ». Selon lui, le titre protocolaire *adon melakim* « seigneur

des rois », ou « des royautés » était d'origine égyptienne ; il n'a jamais dû être appliqué par les Phéniciens au roi de Perse, et si jamais on trouvait dans un texte phénicien le titre protocolaire d'un roi de Perse, ce titre serait *melek melakim*, justement celui que porte la nouvelle inscription. Ce n'est d'ailleurs pas à dire que le personnage jusqu'ici inconnu, Sidikyaton, qui semble porter ce titre, soit un roi perse, et M. Clermont-Ganneau se propose de revenir sur cette question.

M. Salomon Reinach étudie le sculpteur Strongylion, qui florissait à Athènes vers 410 a. C. et dont une Artémis courant, sculptée pour un temple de Mégare, a été imitée par Praxitèle. Strongylion était aussi l'auteur d'une statuette d'amazone que l'on transportait dans les bagages de Néron. M. S. Reinach pense qu'une belle statue d'Artémis court-vêtue, découverte vers 1865 dans l'île de Lesbos et conservée au Musée de Constantinople, dérive d'un original de Strongylion ; elle offre, en effet, des analogies avec les motifs favoris de Praxitèle ; mais elle est d'un style plus archaïque, qui atteste encore l'influence de la grande école du v^e siècle, en particulier de Polyclète et de Phidias. — MM. Perrot et Heuzey présentent quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique le texte d'un certain nombre de graffites tracées sur des poteries découvertes, il y a plus de vingt-cinq ans, au sommet du Puy-de-Dôme, sur l'emplacement du temple de Mercure. Ces inscriptions contiennent en abrégé une formule votive de quatre lettres, où on peut retrouver le nom gaulois du dieu adoré dans ce temple, *Vasso Kalete*. Ces poteries inscrites sont les débris d'ex-voto offerts par des gens de modeste condition, par des paysans qui, à l'époque romaine, désignaient encore le Dieu sous son nom primitif et vulgaire, comme au temps de l'indépendance. M. Héron de Villefosse rapproche ces poteries d'un groupe d'inscriptions, malheureusement perdues, qui fut trouvé à la fin du XVII^e siècle à l'embouchure du Rhin. — MM. Salomon Reinach et d'Arbois de Jubainville présentent quelques observations.

Séance du 17 avril 1903.

L'Académie déclare vacante la place de membre ordinaire précédemment occupée par M. Gaston Paris, décédé. L'examen des titres des candidats est fixé au 15 mai.

M. Philippe Berger communique un rapport du D[r] Rouvier relatif à la nouvelle inscription du temple d'Echmoun dont il a entretenu l'Académie dans son avant-dernière séance. Ce rapport est accompagné d'une photographie qui donne pleinement raison à la lecture du D[r] Schrœder.

M. Héron de Villefosse signale une mosaïque découverte à Villelaure (Vaucluse). Le tableau central, environné de scènes de chasse, offre une représentation fort rare, celle de la nymphe Callisto dont l'aventure a été racontée par Ovide dans ses Métamorphoses. Le mosaïste a choisi le moment où Diane, ayant constaté la faute de sa compagne favorite, la chasse de son cortège et lui ordonne de s'éloigner. Un vase d'argent, trouvé en Espagne près de Valence et conservé au Petit Palais des Champs Elysées (collection Dutuit), présente le commencement de cette histoire amoureuse. On y voit Callisto avec Jupiter costumé en Diane ; c'est la scène première de l'aventure, la chute. La mosaïque de Villelaure offre la seconde scène, le châtiment. Callisto y apparaît entièrement nue ; son déshonneur éclate aux yeux de tous ; Diane irritée est debout devant elle et l'interpelle avec un geste menaçant.

M. Emile Chatelain fait une communication sur le manuscrit d'Hygin écrit en notes tironiennes, offert au pape Jules II et célébré par P. Bembo dans une lettre du 20 janvier 1513. Ce manuscrit, vainement cherché à la Vaticane, semblait perdu. Un volume exposé dans les vitrines de l'Ambrosienne de Milan contient, entre divers traités de Bède, une partie du traité d'Hygin *de sideribus*, qui peut répondre à la description de Bembo. Aucun éditeur ne s'en est servi pour établir son texte, et il semble avoir échappé jusqu'ici aux recherches des paléographes.

M. Salomon Reinach montre les photographies d'une figurine en ivoire, représentant un danseur, qui a été découverte à Cnossos (Crète) par M. Arthur Evans. Cette statuette témoigne d'un goût imprévu non seulement pour les mouvements très vifs, mais pour les formes élancées et élégantes jusqu'à la gracilité. Elle ne marque pas le début, mais la fin, la pleine maturité d'une belle période de l'histoire de l'art, hier encore complètement inconnue.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard CARNOT, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — **4 mai** — **1903**

Francesco Scerbo. **Il Vecchio Testamento e la critica odierna**, Firenze, tipografia di E. Ariani, 1902 ; iv et 115 p. in-8°.

Alfred Loisy. **Etudes évangéliques**. Paris, Alphonse Picard., 1902 ; xiv et 333 p. in-8°.

Alfred Loisy. **L'Evangile et l'Eglise**. Paris, Alphonse Picard, 1902 ; xxxiv et 234 p. in-12.

Baldassare Labanca. **Gesu Cristo nella litteratura contemporanea stzaniera e italiana**, studio storico-scientifico. Torino, Fratelli Bocca, 1903 ; xv et 435 p. in-12, con 16 incisioni.

I. M. Scerbo, professeur à l'Institut des Etudes supérieures de Florence, signale à ses collègues en critique biblique des façons d'agir qui lui semblent regrettables. C'est un rôle un peu ingrat que celui de « critique de la critique » ; nous en savons par nous-même quelque chose. Dans une communication particulière jointe à l'envoi de son livre, M. S. veut bien nous faire souvenir des réflexions que nous avons publiées sur le même point dans la *Revue critique ;* nous ne pouvons, en réponse, que l'assurer de l'importance que nous continuons d'attacher à une réforme ou modification sérieuse dans les procédés en cours.

« Dans les observations qui suivent, dit M. S., et où nous chercherons à combattre certaines tendances de la nouvelle critique biblique, par dessus tout en ce qui regarde la façon capricieuse de modifier les leçons du texte sacré de manière à l'amender, nous avons fait usage de

la même arme dont se servent les autres, à savoir uniquement de la critique fondée sur le pur raisonnement et sur des faits d'ordre exclusivement philologique, en nous abstenant résolument des arguments d'un caractère dogmatique. » Cette indication préliminaire nous fixe immédiatement sur l'esprit de cette publication et doit la faire accueillir avec une juste déférence par ceux-mêmes qui ne partagent point les scrupules de M. Scerbo et les nôtres propres sur les exagérations du principe de correction des textes pratiqué en mainte place.

S'imaginer que la critique scientifique des livres canoniques du judaïsme puisse éprouver quelque menace du fait de ceux qui dénoncent, fût-ce avec vivacité, les abus du morcellement des textes ou de leur correction proposée en dehors de toute indication externe, ce serait, en vérité, montrer bien peu de confiance dans le progrès énorme accompli au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. Ce sont les théologiens catholiques eux-mêmes qui se chargeraient volontiers aujourd'hui de signaler les divers documents primitifs ou originaux, dont la réunion et les rédactions successives ont abouti à la constitution du Pentateuque traditionnel ou de la série historique Juges-Samuel-Rois, parce que la nécessité de certains sacrifices s'est imposée à eux. Et si tels représentants des vues d'extrême droite tentent encore d'opposer la simplicité et l'unité des opinions traditionnelles touchant la composition et l'origine des livres saints d'Israël à l'inquiétante variété des vues dites « rationalistes », les gens avisés dans le parti conservateur leur savent peu de gré de cette imprudente confiance.

Les franchises de l'exégèse biblique sont un fait acquis ; rassurés à cet égard, pourquoi les critiques se refuseraient-ils à examiner dans quelle mesure sont fondées les remarques présentées par M. Scerbo, dont le mémoire atteste une solide connaissance de la matière, une information à la fois étendue et précise ?

L'ouvrage ne comporte pas une analyse ; il se compose de détails qui ne sauraient être discutés dans un compte-rendu. Peut-être l'auteur voit-il même le mal plus général et plus profond qu'il n'est en réalité. La thèse de la Bible « polychrome » ou Bible en couleurs, distinguant les sources par l'emploi d'encres différentes, attribuant le noir au premier élohiste, le rouge au jéhoviste, le bleu au deutéronomiste etc., triomphe-t-elle autant qu'il se l'imagine ? Ce procédé, qui aurait été un ingénieux et légitime moyen de démonstration, une « illustration » de la théorie des documents primitifs à dégager de l'amalgame traditionnel dans son application à quelques morceaux choisis, devient excessif et insoutenable quand on prétend l'étendre à des livres entiers. Nous croyons qu'un prochain avenir le fera voir. La protestation qui nous vient d'Italie est de nature à hâter ce moment.

II. Les œuvres d'exégèse se succèdent sous la plume de notre collaborateur M. Loisy, visiblement soucieux de mettre à la disposi-

tion du clergé de langue française les principaux résultats du travail accompli à l'étranger. Ce qu'avait fait pour le protestantisme le petit groupe de théologiens groupés entre 1850 et 1865 autour de la Revue de théologie de Strasbourg, il le tente au profit du catholicisme, où son enseignement et ses livres paraissent être l'objet d'un accueil empressé. Si la mauvaise volonté de certains à l'égard de ces innovations se traduit sous une forme empruntée aux façons de faire du passé, il est incontestable que les méthodes dont l'Allemagne a été la glorieuse initiatrice et que le protestantisme de langue anglaise vient à son tour de se décider à accepter, obtiennent de plus en plus droit de cité dans les cercles, jusqu'ici réfractaires, de la plus ancienne et de la plus conservatrice des branches du christianisme.

« Des cinq études réunies dans ce volume, dit M. L., les quatre dernières se rapportent à l'Evangile de Jean. La seconde, la troisième et la quatrième ont paru dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* en 1897, 1899 et 1900. La première, qui a pour objet les paraboles évangéliques, représente un cours donné à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes (section des sciences religieuses) pendant l'année scolaire 1901-1902. Toutes les cinq sont d'ordres purement historique et critique. » Le morceau le plus considérable du présent volume est celui qui traite la question des paraboles et où l'écrivain discute successivement leur authenticité, leur nature, leur but et leur objet. Ce travail, d'après ses propres indications, reproduit, en une grande mesure, l'œuvre consacrée récemment par un exégète allemand, A. Jülicher, au même sujet. « Certaines personnes, écrit-il à ce propos, pourront trouver que la présente publication n'ajoute rien aux recherches ni aux conclusions du savant allemand. » Néanmoins « peut-être les observateurs impartiaux reconnaîtront-ils que, sur un assez grand nombre de points, tant généraux que particuliers, notre travail contient des éclaircissements ou des compléments qui ne sont point inutiles et des conjectures qui ne sont pas trop à dédaigner. »

Les quatre dissertations qui complètent le volume sont consacrées, on l'a dit, à l'explication de passages du quatrième Evangile, à savoir le prologue (I, 1-18) que M. Loisy étudie avec une prédilection visible, l'eau et l'esprit (III, 1-21), le pain de vie (VI) et le grand exemple (XIII, 1-20).

Cette importante contribution aux études concernant le Nouveau Testament mériterait une ample exposition et une discussion approfondie. Elle vient très à propos prendre place à côté des rares publications exégétiques de langue française qui possèdent une valeur personnelle. A certains égards les mémoires concernant l'Evangile selon S. Jean compléteront utilement l'ouvrage récent de M. Jean Réville, dont une seconde édition vient de paraître.

III. Dans le volume intitulé *l'Evangile et l'Eglise*, M. Loisy a abordé avec une haute et louable décision les plus délicats problèmes

que posent l'histoire et la doctrine chrétiennes. Sous une forme aisée et précise il prétend donner son sentiment sur la relation entre le christianisme primitif et le catholicisme. Pour tout dire d'un mot, c'est la contre-partie de l'ouvrage récent de Harnack, *l'Essence du christianisme*, qui faisait du protestantisme l'héritier légitime de l'Evangile, rôle que M. L. revendique en faveur du catholicisme en s'appuyant sur des considérations d'un caractère historique.

Si les études de philosophie religieuse n'étaient pas chez nous l'objet d'une indifférence presque générale, cette œuvre où une exposition alerte et élégante est mise au service d'une pensée vigoureuse et d'une érudition solide, donnerait lieu à des discussions passionnées. Ici encore, ne pouvant entrer dans un examen méthodique et détaillé, nous nous bornerons à attirer l'attention de nos lecteurs en indiquant les principales divisions du volume et en précisant le but que s'est proposé l'écrivain. En cinq chapitres, M. L. a traité du royaume des cieux, du Fils de Dieu, de l'Eglise, du dogme chrétien, enfin du dogme catholique.

En ce qui touche le but poursuivi, voici les indications essentielles, telles que nous les extrayons de l'introduction : « Les conférences de M. Harnack ont eu un grand retentissement. » Parmi les théologiens qui les ont appréciées, quelques-uns « ont critiqué une façon d'entendre le christianisme qui élimine de son essence à peu près tout ce qu'on est accoutumé à regarder comme croyance chrétienne. L'ouvrage aurait fait sans doute plus de bruit en France et même parmi les catholiques, s'il n'était venu après l'*Esquisse d'une philosophie de la religion* de M. A. Sabatier, dont l'esprit et les conclusions étaient à peu près semblables. » L'écrivain déclare ici catégoriquement qu'il a voulu se mettre exclusivement au point de vue de l'histoire, qu'il « n'entend pas démontrer ici ni la vérité de l'Evangile, ni celle du christianisme catholique », mais qu'il « essaie seulement d'analyser et de définir le rapport qui les unit dans l'histoire. »

Nous plaçant et nous maintenant, pour notre part, scrupuleusement en dehors du terrain du dogme religieux, nous ne ferons point difficulté pour déclarer que nous nous rallions à la thèse défendue par M. Loisy et que les réserves dont nous l'accompagnerions, sont d'importance secondaire. Pour nous, comme pour l'auteur de *l'Evangile et l'Eglise*, les éléments essentiels de la doctrine et de l'organisation du christianisme catholique apparaissent dans le Nouveau Testament avec une indéniable clarté. Les compléments qu'ils attendaient — ou qui les attendaient — sont le légitime apport de l'évolution historique aboutissant à l'autonomie et à l'indépendance du judaïsme dit messianique ou chrétien, que nous désignons plus simplement par le mot de christianisme. Ce christianisme, c'est bel et bien le catholicisme, qui continue, en dépit des révolutions accomplies dans les sociétés de l'Ancien et du Nouveau Monde, à représenter la religion de Jésus

de Nazareth et de ses disciples, — notamment de cet apôtre hors rang, de ce Paul de Tarse, dit saint Paul, qui a su opposer de façon géniale la doctrine et les pratiques de la nouvelle secte à la croyance et aux rites du judaïsme aux temps du second Temple.

IV. Le très actif et très informé professeur d'histoire du christianisme à l'Université de Rome, B. Labanca, a réuni d'abondantes notes bibliographiques sur les « Vies de Jésus » de Strauss et de Renan, dont le retentissement a été si considérable, qui ont su, à la fois, passionner et transformer l'opinion, la première en mettant en lumière l'élément considérable de convention dogmatique, autrement dit « de mythe », entré aux Evangiles, la seconde en faisant de Jésus un réformateur religieux agissant dans un milieu donné en vue d'un objet défini par des moyens appropriés. Il en est résulté un remarquable ouvrage, dont la table des matières à elle seule fait ressortir l'exceptionnel intérêt. En voici les sommaires ; Chapitre 1er, la Vie de Jésus de David Strauss en Italie ; chap. II, la Vie de Jésus de Ernest Renan en Italie ; chap. III, Jésus-Christ dans les livres étrangers traduits des catholiques ; chap. IV, Jésus-Christ d'après les ouvrages originaux des catholiques ; chap. V, Jésus-Christ dans les livres étrangers traduits des protestants ; chap. VI, Jésus-Christ d'après les ouvrages originaux des protestants ; chap. VII, Jésus-Christ d'après les livres étrangers traduits des libres croyants ou des libres penseurs italiens ; chap. VIII, Jésus-Christ d'après les livres originaux des libres croyants ou des libres penseurs italiens ; chap. IX, Jésus-Christ dans les catacombes romaines d'après les archéologues chrétiens ; chap. X, la Mère de Jésus d'après les écrivains soit catholiques, soit protestants, soit libres croyants ; chap. XI, considérations finales touchant Jésus de Nazareth.

Nous avons déjà eu mainte occasion de dire en quelle estime nous tenions l'œuvre scientifique de M. Labanca. L'effort qu'il a fait ici pour prendre connaissance et rendre compte de l'énorme littérature que l'Italie, l'Allemagne et la France ont consacrée à la disucussion de l'œuvre et de la personne de Jésus dans les deux derniers tiers du XIXe siècle, lui a fourni la matière d'une publication fort instructive, qui mérite d'être accueillie très favorablement à l'Etranger comme dans le pays natal de l'auteur. En dépit de la lenteur de certains progrès, il faudrait être atteint d'un pessimisme opiniâtre pour nier quel intérêt grandissant les études d'histoire religieuse conçues en dehors de l'apologie familière à la chaire chrétienne ou de la polémique simplement contradictoire, rencontrent dans l'Europe occidentale et en Amérique. Si les pays d'origines catholiques ont été plus lents que les autres à se mettre en marche, tout porte à croire que, avec leurs excellentes habitudes classiques, ils regagneront vite le temps perdu et pourront prendre désormais leur part du travail qui aboutira à une intelligence plus complète des commencements et de l'évolution de la société européenne.

Maurice VERNES.

Das Schriftmongolische und die Urgamundart phonetisch verglichen von G. F. Ramstedt. Helsingfors 1902. 55 pp. in-8°.
Ueber die Konjugation des Khalkha Mongolischen von G. F. Ramstedt. Helsingfors 1902, xv-119 p. in-8°.

Jusqu'ici les mongolistes ont tous été, avec plus ou moins de succès, des émules ou successeurs de l'excellent J. F. Schmidt qui dans *Grammatik der Mongolischen Sprache* (pp. x-xi) déclarait faire de la langue écrite et de la littérature le but unique de ses études et traitait le parler quotidien de *Volksjargon*. Non que ce dernier terme, ni aucun autre de même violence, soit encore en usage aujourd'hui ; les mongolistes, presque tous russes, parlent avec plus de modération du *razgovornyj jazyk*, de « la langue de la conversation », et même s'occupent d'elle. Mais ils n'y voient qu'un accessoire, en traitent avec mollesse et surtout sans la précision ni la méthode indispensables dans les études linguistiques et dialectales. Pourtant la langue écrite mongole est bien décevante, et sa connaissance ne peut suffire en aucune façon à aucun grammairien. D'origine mal connue, soumise à l'influence permanente et active du tibétain, incertaine dans ses graphies, lue de diverse façon selon l'instruction et l'origine du lecteur, artificiellement vieillie par une affectation d'archaïsme qui déforme non seulement les mots récents, mais même les plus anciens, elle constitue certainement l'un des témoignages les plus défectueux qui soient d'un état linguistique d'ailleurs fort ancien.

Aussi M. Ramstedt s'est-il donné pour tâche, durant les trois années qu'il a passées en Mongolie d'étudier le mongol au point de vue linguistique; il s'est attaché à explorer à fond, à étudier avec précision *un* dialecte mongol, qui pût servir de départ à une étude critique des traditions conservées part la langue littéraire, et à une esquisse du système grammatical du mongol en général. Une pareille méthode offre immédiatement un très grand avantage : c'est de fournir en tout état de cause la description d'un dialecte vivant, aussi rigoureuse que possible tant au point de vue phonétique qu'au morphologique. Dans les deux ouvrages de M. R. cette partie est excellente : la phonétique d'une part, et d'autre part la conjugaison du dialecte khalkha, et en particulier de l'une de ses variétés orientales, le parler d'Ourga, que M. R. a étudiée spécialement, sont exposées avec une précision et une intelligence de la langue étrangère qui sont des plus remarquables. Rien de plus net que les notations phonétiques de M. R. auquel n'échappe aucune des fines nuances qu'enregistrent si habilement les phonétistes scandinaves ; mais aussi rien de plus prudent : M. R. se garde avec un soin extrême de donner dans le dogmatisme ou l'esprit de système. Quant à sa description du système verbal en mongol khalkha, elle est exemplaire : verba finita (verbes proprements dits), nomina verbalia (noms verbaux) et con-

verba (gérondifs, etc.), sont distingués avec grande finesse selon leurs emplois syntaxiques [1].

A côté de cette partie descriptive, des plus intéressantes et neuves, les livres de M. R. en offrent une seconde spécialement comparative; c'est dans le premier de ses livres, l'exposé de la phonétique du mongol littéraire, et c'est dans le second ouvrage, le recueil aussi complet que possible des formes verbales phonétiquement comparables à celles du khalkha, en mongol littéraire, dans les dialectes voisins (bouriate, kalmuk) ou en d'autres langues (mandchou, turco-tatare). Entreprises hasardées l'une et l'autre de l'aveu même de M. R. Si le phonétisme du mongol écrit peut être restitué sans trop d'incertitudes graves, la morphologie comparée du mongol repose uniquement sur des hypothèses quelquefois très hardies. Car on ne sait en cette matière ni quelles langues sont comparables, ni à quel point, et on ignore quelques-unes de celles qui semblent devoir être des plus importantes à ce point de vue. Il importe de lire avec prudence les rapprochements *turco-mongols*, *mandchou-mongols*, mais il convient de reconnaître en même temps l'ingéniosité et la vraisemblance des hypothèses que propose M. R.

Il faut donc louer à la fois et la Société Ougro-finnoise d'avoir conçu et entrepris l'exploration linguistique de l'Asie centrale et M. Ramstedt de s'y être consacré : le succès est hors conteste. Le zèle très réel et la science des orientalistes russes ne peuvent suppléer à leur préparation linguistique insuffisante : ils ne savent ni percevoir, ni noter la parole vivante. C'est à des hommes comme M. R. qu'il appartient de joindre à l'étude philologique l'observation scientifique et la méthode linguistique. C'est d'eux qu'il faut attendre les monographies dialectales sans lesquelles il n'est pas dans ces domaines mal explorés de grammaire comparée possible. Ils connaissent la discipline à suivre, l'ayant pratiquée, on sait avec quel succès, dans la constitution des grammaires finnoise et ougro-finnoise.

Robert GAUTHIOT.

The Italian Renaissance in England. Studies by Lewis EINSTEIN. New-York. The Columbia University press. London. Macmillan and Co. 1902. 1 vol. in-8°, XVI et 420 p.

L'étude de M. L. Einstein témoigne d'une érudition étendue et consciencieuse, encore qu'un peu confuse par endroits. Le sujet

---

1. Seule la nomenclature latine de tant de formes ignorées de nos grammairiens est un peu gauche. Surtout il est regrettable que M. R. ne se soit pas aperçu de l'erreur commise par MM. Vitale et Sercey, qui ont nommé « gérondif d'intervalle temporaire » au lieu de « gérondif d'intervalle temporel » ce que M. R. appelle « conuerbum abtemporale. »

qu'il s'est proposé, sans être absolument nouveau, mérite cependant de retenir l'intérêt. L'Angleterre a été fortement, au XVI^e et au XVII^e siècles, pénétrée d'idées italiennes : le mouvement qui commença dans les Universités où les formes modernes et classiques d'érudition importées d'Italie arrivèrent après de longues et mémorables luttes à supplanter la scolastique héritée du moyen âge, s'étendit bientôt à la société anglaise tout entière. Les impressions que rapportaient de leurs voyages en Italie tant d'Anglais distingués soit par leur culture soit par leur situation sociale, modifiaient peu à peu les idées traditionnelles et aidaient à cette transformation. M. L. E. suit, avec beaucoup de précision, ce mouvement d'assimilation des idées de la Renaissance italienne dans les Universités d'abord, puis à la Cour où elle influença fortement la politique en même temps qu'elle transformait les mœurs ; enfin il en retrouve la trace jusque dans l'extension du commerce anglais qui imita à son grand profit les méthodes et les procédés des grands marchands italiens de la Renaissance qui furent à un certain moment les seuls banquiers de l'Europe. La Renaissance italienne eut d'ailleurs une grande influence sur la littérature anglaise de l'époque élizabethaine, et c'est par une étude de cette influence que se termine le livre de M. L. Einstein.

Il n'y aurait guère que des éloges à en faire si dans certaines parties et en particulier dans le chapitre consacré à la littérature, M. L. E. avait un peu plus nettement séparé les différentes périodes soit de l'histoire, soit de la littérature anglaise. Ayant résolu — et de ceci je ne saurais le blâmer — de suivre les traces de l'influence italienne dans chacune des sphères de la société anglaise, il a peut-être craint de morceler par trop son étude en divisant encore chacun de ses chapitres en différentes périodes. Et cependant il ne pouvait en être autrement, sous peine de manquer de clarté et de précision.

Il y a par moments risque pour le lecteur peu averti de faire des confusions regrettables. De même l'étude de l'italianisme dans le drame anglais et en particulier dans Shakespeare est bien brève. Les raisons qui, au dire de M. L. E., semblent, en l'absence de tout document, pouvoir faire supposer que Shakspeare a dû, en sa jeunesse, aller en Italie, probablement à Padoue et à Venise, semblent bien peu probantes. Le style est d'ailleurs bien terne, bien lourd et ne semble pas de mise pour la peinture d'une époque aussi brillante, aussi chatoyante. Elle ne revit que bien faiblement sous la plume de M. L. E. Je ne veux pourtant pas finir sur une critique : ce livre est sérieux; l'érudition de M. L. Einstein est étendue et bien informée; son travail est une contribution de valeur à l'étude d'une époque particulièrement intéressante de la vie anglaise.

J. Lecoq.

Georg Witkowski. **Cornelia, die Schwester Gœthes.** Frankfurt am Main, Rütten und Lœning, 1903. In-8°, 290 pp. 5 mark. 50.

La sœur de Gœthe, tout comme le père et la mère de Gœthe, mérite une étude, un essai, un article, et non un livre. Il y a donc quelques longueurs dans le travail de M. Witkowski, — qui ne comprend, à proprement parler, que 135 pages, — et pour grossir le volume, il a reproduit intégralement le *Journal* dont Jahn n'avait publié en 1849 que des extraits (encore peut-on dire que Jahn avait très bien fait son choix et donné le caractéristique et l'essentiel) et toutes les lettres de Cornélie que nous connaissons. On lui reprochera aussi d'avoir gardé scrupuleusement dans la reproduction du *Journal* l'orthographe fautive de la jeune fille : que nous importe que Cornélie écrive *tres* et non *très?* On lui reprochera enfin de n'avoir pas connu ou cité les *Charakteristiken* d'Erich Schmidt (I, pp. 254-259) et notre étude parue dans la *Minerva* des 1 et 15 mai 1902 — d'autant que nous sommes arrivé aux mêmes conclusions que M. Witkowski. Mais l'œuvre est consciencieuse; elle cite des documents jusqu'ici inconnus, des lettres de Lavater, les comptes du conseiller Gœthe, et elle offre un vif intérêt, car elle est bien composée, écrite avec soin, semée d'appréciations justes et de fins aperçus.

A. C.

Max Herrmann. **Jahrmarktsfest zu Plundersweilern.** Entstehungsund Bühnengeschichte. Berlin, Weidmann, 1900, in-8° p. 293, Mk. 8.

M. Max Herrmann a écrit sur une bluette de Gœthe un intéressant volume, mais dont le sujet ne justifie pas l'ampleur. Jusqu'à présent on avait vu dans cette comédie une satire, une petite collection de portraits souvent difficiles à identifier. M. H. n'a pas en haute estime cette critique biographique ; il veut étudier l'œuvre en elle-même et lui chercher ses origines dans la psychologie du jeune Gœthe. La première partie de son étude est consacrée à la genèse de la piècette. Il en trouve l'idée génératrice dans les *Raritätenlieder*, le boniment avec lequel l'homme au *Guckkasten*, cet ancêtre de la lanterne magique, attirait la foule autour de sa boîte. Gœthe, dès son séjour à Strasbourg, et avant même d'avoir subi l'influence de Herder, s'est tourné avec sympathie vers cette forme fruste du théâtre populaire, dont l'auteur suit patiemment les traces et les échos en Saxe. Mais Gœthe a objectivé et dramatisé le défilé mécanique des figures du *Guckkasten* dans le symbolique pêle-mêle de la foire. M. H. établit que c'est au séjour de Darmstadt auprès de Merck, à la fin de 1772, qu'il faut rapporter le commencement de la composition de la comédie. Un long chapitre traite de l'influence de Hans Sachs, mais M. H. montre habilement qu'on doit y distinguer un intermédiaire, Gryphius et son *Peter*

Squenz. Tout ce qui dans le théâtre contemporain allemand ou étranger se rattache de près ou de loin au motif de la *foire* a été étudié avec le plus grand soin. Peut-être l'auteur s'est-il exagéré les relations qui peuvent exister entre ce motif et ce que nous appelons *théâtre de la foire* : il y a d'ailleurs sur ce genre dramatique une littérature abondante qu'il ne semble pas soupçonner et qui l'eût mieux renseigné. La peinture ou la gravure enfin ont pu aussi fournir à Gœthe quelques inspirations ; là-dessus encore l'auteur nous informe et même directement à l'aide d'illustrations très soignées. M. H. est un critique ingénieux ; il abuse des suppositions et des combinaisons. Ses démonstrations, qui reposent sur des vraisemblances le plus souvent admissibles, sont séduisantes, mais on aimerait mieux les voir s'appuyer sur des faits précis.

La seconde partie du livre traite de l'histoire des représentations, d'abord de la première, de 1778, à laquelle nous devons le remaniement qui a donné à la pièce la forme définitive qu'elle a gardée dans les œuvres du poète. La revue en raccourci qu'était le *Schönbartspiel* de 1773 est devenue un *Singspiel* avec, pour intermède, une parodie littéraire. La duchesse Amélie écrivit elle-même la musique de cette opérette et dans sa partition M. H. a fait une véritable trouvaille ; il y a découvert sept strophes de Gœthe encore inédites. Quant aux nombreuses adaptations modernes depuis 1866, il y aurait eu profit à nous épargner, ou du moins à abréger l'histoire ou l'analyse de ces plates inventions.

L'appendice enfin publie une édition critique du *Jahrmarktsfest* d'après la rédaction de 1774 et simultanément en note le remaniement de 1778. Un supplément musical nous donne le *Bänkelsängerlied* dans la composition de la duchesse Amélie, de Conradi, de Reinthaler et d'Ad. Gunkel, et aussi le Marmottenlied de Beethoven.

L. Roustan.

Ottokar Lorenz. **Kaiser Wilhelm und die Begründung des Reichs.** 1866-1871. Iena, Fischer, 1902. In-8° pp. viii, 634. Mk. 10.

La question n'est pas nouvelle et cependant elle est loin d'avoir été épuisée et ne le sera pas de longtemps, tant que les Archives nationales ou étrangères n'auront pas livré tous leurs secrets. En attendant, des matériaux nouveaux s'ajoutent aux anciens. M. O. Lorenz en a recueilli de précieux et d'une haute autorité. Ses relations avec des souverains et des ministres, acteurs ou témoins de la période historique qu'il raconte, lui ont permis d'éclairer d'un jour nouveau, sinon très différent, certaines phases de la fondation de l'Empire. Il a surtout puisé largement dans la correspondance du grand duc de Bade et dans les

archives du ministère badois, dans les lettres et les notes du duc Ernest II de Cobourg, du duc de Meiningen, des grands ducs Pierre d'Oldenbourg et Charles-Alexandre de Weimar ou de leurs ministres. Sans doute l'origine de ces documents a donné à son exposition une couleur officielle que l'historien définitif de la reconstitution de l'Empire devra atténuer; du moins lui ont-ils permis de détruire quelques légendes et de rectifier sur plusieurs points (comme pour ce qui concerne l'Autriche) les affirmations de ses prédécesseurs et le livre classique de Sybel.

L'auteur a eu en outre une autre préoccupation qui lui tenait plus encore à cœur. Il a voulu revendiquer pour l'empereur Guillaume la part, essentielle à son avis, qui lui revient dans la réalisation de l'unité allemande. Ce rôle passif et effacé du vieux souverain qu'une histoire timide a enseigné aux dernières générations n'est rien moins que la vérité. Son nouvel historien réclame éloquemment pour celui en qui il voit « le grand successeur du grand Frédéric », le véritable « héros-roi » de Carlyle, une haute initiative, une vue froide et claire dans les situations difficiles, une décision prompte et sûre pendant cette courte période de cinq ans si riche en conflits, une attitude conciliante et ferme vis-à-vis de tant d'alliés, adversaires de la veille. On peut accorder à M. L. qu'en effet les derniers historiens ont un peu sacrifié la personnalité de Guillaume, mais il ne suffit pas de se récrier d'admiration, et sauf quelques points où il a mieux dégagé l'intervention effective du souverain, sa thèse reste à démontrer. D'ailleurs ce livre écrit à la gloire de l'empereur finit sur un éloge de Bismarck [1].

Le mérite de l'ouvrage de M. L. me paraît être ailleurs que dans cette intention louable. Son livre mieux qu'un autre donnera une idée de l'esprit conservateur qui anima les fondateurs de l'Empire et surtout des obstacles que l'unité allemande rencontra devant elle. L'égoïsme des États du Sud, la répugnance de la Bavière à entrer dans la Confédération et son acharnement à disputer des avantages personnels, les mille intrigues de l'Autriche exploitant les petits particularismes vaniteux, les ménagements excessifs et inexplicables de Bismarck, égaré par une sorte de romantisme atavique, à l'égard des prétentions bavaroises, et à l'opposé le noble désintéressement du grand duc de Bade : telles sont les parties que M. L. a mises en pleine lumière et qui constituent l'originalité de son livre. Peut-être que cet éloge des fondateurs de l'unité allemande ne va pas sans quelques duretés pour ceux qui la combattirent ou ne l'acceptèrent qu'avec des réserves; mais ce n'est pas un fait nouveau que la Prusse ait trouvé dans ses fils adoptifs ses historiens les plus passionnés.

L. ROUSTAN.

---

1. Une toute récente publication, les Mémoires du général von Stosch, fournira de nouveaux arguments aux adversaires de la thèse de M. L.

Bibliothèque nationale, département des manuscrits ; [H. Omont], **Anthologie de poètes latins dite de Saumaise.** Reproduction réduite du manuscrit en onciale, Latin 10318, de la Bibliothèque nationale. Paris, imprimerie Berthaud, [1903,] 8 pp. d'impression, 290 pp. de phototypie, petit in-4° et une planche in-fol.

Voici une innovation intéressante et qui mérite d'être encouragée. Tous les philologues connaissent le *Codex Salmasianus*. M. Omont nous le donne aujourd'hui, reproduit au quart environ. L'onciale est très lisible, beaucoup moins menue que bien des impressions ; quant aux notes marginales de Saumaise ou d'autres, elles restent encore moins fines que l'écriture de beaucoup de nos contemporains. Le volume est en planches, facile à manier. Quiconque voudra étudier le texte l'aura sur sa table, où il ne tiendra pas plus de place qu'une édition. Enfin, pour qu'on puisse se rendre compte des proportions, la page 13 y est reproduite dans les dimensions de l'original, 313 millimètres sur 234; dans la réduction, elle a 150 millimètres sur 139. On aura donc, pour une vingtaine de francs, un excellent instrument de travail, au lieu des in-folios coûteux et incommodes que l'on édite ailleurs à grands frais. Cette réduction rendra tous les services que peut rendre une phototypie ; car, tels détails, comme les grattages, ne sont pas plus clairs dans la reproduction en grandeur naturelle. Il y a toujours des cas où il faut se reporter à l'original.

Évidemment, le procédé ne peut réussir parfaitement que pour les manuscrits en capitale et en onciale. Mais ce serait déjà beau si l'on avait ainsi, à peu de frais, le *Bembinus* de Térence, le *Puteanus* de Tite Live, les trois anciens manuscrits de Virgile, le *Puteanus* de Prudence. Je crois que l'on obtiendrait encore des résultats satisfaisants pour certains beaux manuscrits en minuscule. Il y a toute une collection à créer. Avec les progrès réalisés par la phototypie et la baisse de prix qu'entraîne la fabrication des cartes-postales illustrées, on doit pouvoir arriver bientôt à doubler la plupart des éditions critiques par la reproduction intégrale des principaux manuscrits.

L'introduction résume l'histoire et indique le contenu du *Salmasianus*. Elle eût pu être plus développée. On eût aimé à trouver rassemblés tous les résultats que les philologues ont acquis depuis un siècle, y compris ceux des découvertes de M. Omont [1]. Telle quelle, cette introduction donne l'indispensable [2].

En soi, la publication est excellente. Elle a de plus le mérite d'ouvrir une voie nouvelle.

Paul Lejay.

---

1. *Deux lettres de Cl. de Saumaise à J.-A. de Thou sur les anthologies grecque et latine* (*1615*); dans la *Revue de philologie*, XIX (1895), 182.

2. Ajouter, pour l'édition Haupt d'Honorius Scholasticus (p. 207 du ms.), à la référence des *Monatsberichte* de Berlin, celle des *Opuscula* de Haupt, III, 150 suiv.

WEIL (Henri), **Etudes de littérature et de rythmique grecques,** Paris, Hachette, 1902, 1 vol. de 242 p. in-12.

L'impression de ce volume, commencée en 1901, a subi quelque retard dans le courant de l'année dernière : la santé de M. Weil, un moment atteinte, ne lui a pas permis de corriger lui-même toutes ses épreuves; son gendre, G. Dalmeyda, et son élève, Th. Reinach, l'ont suppléé dans cette tâche. Si M. W. ne rappelait lui-même dans son Avant-propos ce pénible souvenir, jamais on ne croirait, en lisant ce nouvel ouvrage, que nous célébrions il y a cinq ans bientôt le 80e anniversaire du doyen des études grecques en France. Plusieurs des articles réunis dans ce volume datent, il est vrai, d'une cinquantaine d'années déjà; mais la plupart attestent une activité hier encore infatigable, une pénétration plus vive et plus puissante que jamais, je dis même une imagination aussi jeune qu'au temps où notre maître produisait ses œuvres de plus longue haleine, ses éditions magistrales d'Eschyle, d'Euripide, de Démosthène. Presque tous les textes qu'il étudie aujourd'hui, découverts à Delphes sur des marbres mutilés, ou en Egypte sur de légères feuilles de papyrus, demandaient, avec l'œil exercé d'un paléographe, la science consommée d'un helléniste, mais aussi l'espèce de divination qui permet de restituer des lettres, des mots, des lignes entières, et de rétablir le sens général des morceaux en apparence les plus désespérés. Les péans et les hymnes de Delphes, accompagnés de notes musicales, ont trouvé dans M. W. un interprète aussi sûr qu'empressé : avec une égale maîtrise, il en a éclairé le fond et la forme, rattachant cette poésie officielle à ses origines classiques, et découvrant à l'aide des notations musicales le véritable rythme de mètres depuis longtemps méconnus. Grâce à lui, les fouilles de Delphes, qui n'avaient pas encore mis au jour la statue de l'Aurige, se sont annoncées au monde savant par une trouvaille de premier ordre, que n'ont pas fait oublier les découvertes ultérieures, si précieuses pour l'archéologie et l'histoire. Pour d'autres textes, que M. W. n'avait pas eu à déchiffrer lui-même, il s'est efforcé d'en préciser, d'en compléter le sens. Un fragment élégiaque, publié par MM. Grenfell et Hunt d'après un papyrus d'Egypte, offre un remarquable exemple de ce genre de travail. Des douze vers que contient la restitution de M. Weil, il n'y en a pas un seul entier dans le papyrus : les deux premiers pieds ont partout disparu. C'est un vrai rébus, quelque chose comme le jeu des *bouts rimés*. Et pourtant personne ne saurait nier que M. W. n'en ait sûrement déterminé le sens, le caractère et l'origine : cette savante description d'une humanité primitive, toute voisine encore de l'état de nature, a tous les caractères d'une œuvre alexandrine (1).

La deuxième partie du recueil présente un intérêt d'un autre ordre.

(1) C'est la pièce que M. Fraccaroli a étudiée sous le titre de *Un'elegia di Archiloco* dans le *Boll. di Fil. class.*, t. V, p. 108.

M. W. y a réuni quelques-uns des nombreux articles qu'il a consacrés, au cours de sa carrière, à l'étude de la rythmique et de la métrique grecque ; et ainsi s'offre à nous pour la première fois, dans un ordre méthodique, le résultat de recherches qui ont longtemps occupé le savant professeur. Est-ce à dire que ces articles, publiés de 1855 à 1895 environ, forment aujourd'hui, sous la forme que leur a donnée M. Weil, une théorie complète de la rythmique? Sans doute l'auteur a classé et remanié ces études, de manière à effacer les contradictions qu'on aurait pu y relever; mais elles n'en ont pas moins conservé le caractère de comptes-rendus partiels, écrits à l'occasion d'ouvrages spéciaux ; et M. Weil, en signalant les ouvrages de Rossbach, de Westphal, de César, de Brambach ou de Lucien Müller, s'est appliqué chaque fois non pas à exposer l'ensemble d'une doctrine, mais à indiquer les points où lui-même différait des auteurs qu'il venait de lire. Chaque article répond à une thèse, que le lecteur n'a pas toujours présente à l'esprit : de là des allusions parfois obscures, qui embarrasseront, je crains, bien des profanes. Mais qui sait si, dans la pensée de M. Weil, le sujet comporte, aujourd'hui même, cet exposé didactique qu'on souhaiterait quelquefois de lui voir entreprendre ? Pour la métrique, M. Masqueray a, dans un petit livre d'une clarté irréprochable, utilisé les vues de M. Weil, en particulier pour l'étude des mètres choriambico-iambiques et des prétendus logaèdes : M. Weil, dans son avant-propos, se réjouit du succès de ses doctrines ; mais il ne saurait approuver la théorie trop absolue, trop affirmative, de son élève; il se résigne, quant à lui, à ignorer beaucoup de choses, content d'insister sur quelques points essentiels. A ses yeux, la question de méthode domine tout le reste, et le conseil auquel aboutit presque chacun de ses articles est celui-ci : « C'est seulement par l'étude des « rythmiciens grecs que l'on peut acquérir la vraie science de la « métrique ancienne et une idée nette de la manière dont se débitaient « les vers grecs et latins (p. 138) ». Mais combien est délicate cette étude des rapports des métriciens grecs avec les rythmiciens ! « L'âge « d'or où la métrique usuelle populaire était encore toute pénétrée de « rythmique, écrit M. W. (p. 172), n'a, je le crains fort, jamais existé : « les formules des métriciens plus récents qui ne s'attachaient qu'à la « forme extérieure des vers étaient déjà d'un usage courant à l'époque « classique ». Aussi bien l'incertitude de cette science ne décourage-t-elle pas les efforts de M. Weil : toujours à l'affût de quelque vérité nouvelle, les inscriptions de Delphes lui ont fourni l'occasion de reconnaître la véritable nature du vers glyconien ; le papyrus de Bacchylide l'a confirmé dans l'idée qu'il avait de la correspondance antistrophique. Ainsi se réalisent peu à peu les progrès d'une science encore inachevée : personne en France n'aura plus contribué à ces progrès que le savant éminent qui, loin de trancher toutes les questions, « se plaît, dit-il, à pratiquer l'art d'ignorer ».

Am. Hauvette.

— La maison Teubner de Leipzig vient d'inaugurer une nouvelle collection d'auteurs classiques sous le titre de *Meisterwerke der Griechen und Römer in kommentierten Ausgaben*. Le premier volume publié a été consacré aux *Perses* d'Eschyle. Dans cette collection, chaque ouvrage, chaque édition comprend deux fascicules ayant chacun une pagination propre; l'un est consacré au texte grec ou latin, l'autre au commentaire en allemand. Pourquoi la maison Teubner, qui possède déjà deux grandes collections d'auteurs classiques, l'une avec des notes en allemand, l'autre avec des notes en latin, a-t-elle senti le besoin d'en créer une troisième? A-t-elle voulu imiter la maison Freytag, qui a édité une collection d'auteurs classiques à peu près sur le modèle que nous venons de décrire? Nous recevons aujourd'hui de la nouvelle collection Teubner, le volume II, *Isokrates' Panegyrikos* herausg. von Josef Mesk, 1903 (un fasc. de texte de 49 p. et un fasc. de notes, de 66 p.) et le volume IV, *Lysias' Reden gegen Eratosthenes und über den Oelbaum* herausg. von Ernst Sewera (fasc. de texte, 42 p., fasc. de notes, 55 p.). M. Mesk, dans son édition du *Panégyrique*, suit le texte donné par Bruno Keil, 1890. C'est là, en effet, l'édition récente qui a le mieux profité des progrès qu'a faits le texte d'Isocrate. Je constate qu'au § 14, la leçon du duel πόλει, telle que je l'ai signalée dans l'Urbinas, est définitivement acceptée ; il en est de même des leçons suivantes : § 37, ἥττους αὐτῶν ἦ, et 122, μέμψασθαι Λακεδαιμονίους. Quant à l'édition de Lysias de M. Sewera, nous avons à noter quelques négligences dans le commentaire. La garnison lacédémonienne, qui occupa l'Acropole sous les Trente, était de 700 hommes (Aristote, *Rép. des Ath.*, 37, 2), et non de 7,000 ; ceci n'est point une faute d'impression, car le chiffre de 7,000 est donné trois fois par S., p. 11, 12 et 39 ; — § 20, il n'est pas exact de dire que l'eisphora était une liturgie, comme la chorégie et la triérarchie ; pour les frais que coûtaient les liturgies, il faut renvoyer surtout à Lysias, XIX, 42 et XXI, 4 ; — § 50, il y a une confusion entre Théramène et son père Hagnon ; c'est ce dernier qui a fondé Amphipolis en 437, qui a été mêlé aux négociations de la paix de Nicias en 421 et qui a été proboulos en 411 ; mais c'est Théramène qui a été mis à mort sous les Trente à l'instigation de Critias; c'est Théramène qui a été jugé très sévèrement par Lysias et très favorablement par Aristote. — A. M.

— La maison Freytag de Leipzig, dont il vient d'être question dans l'article précédent, continue la publication de sa collection d'auteurs classiques. Elle vient de donner une édition de l'*Hippolyte* d'Euripide par les soins de M. Oskar Altenburg. Ce savant a déjà publié dans la même collection une édition de *Médée*. Dans le volume que nous recevons aujourd'hui, le texte est, comme d'habitude, précédé d'une introduction qui peut paraître un peu longue pour ces petits livres ; l'archéologie et la critique littéraire y tiennent une bonne place. Nous remarquons que, dans la courte analyse, faite par M. A. de la tragédie de Racine, il n'est pas dit un mot de la jalousie de Phèdre ; la grande scène du quatrième acte, le moment le plus tragique de la pièce, n'est pas même mentionnée. Aux pages vi et vii sont indiqués les changements que M. A. a faits au texte d'Euripide ; mais il ne dit que très rarement à qui sont dues les corrections qu'il accepte. Quelques-unes de ces corrections sont de l'auteur lui-même ; la plus importante est celle des v. 467-468 ; cela ne veut pas dire que cette correction s'impose. — A. M.

— Depuis quelques années, la maison Freytag a créé, à côté de sa collection de textes d'auteurs classiques, une collection de Schüler-Kommentare qui en est complètement indépendante ; les volumes de commentaire peuvent même s'acheter séparément. Cette collection comprend déjà un nombre assez considérable

d'ouvrages. Nous recevons le commentaire que M. Lud. Hüter vient de composer pour la 3e édition de l'*Ajax* de Sophocle donnée par M. Fr. Schubert en 1894. Ce commentaire est l'œuvre d'un homme compétent qui sait ce qu'il faut pour les classes ; il donne l'indispensable. — A. M.

— La collection de classiques grecs et latins, avec notes italiennes, publiée par la maison E. Löscher de Turin, s'est enrichie de trois nouveaux volumes ; il est vrai que deux de ces volumes ne sont que des rééditions. Nous sommes dans des conditions assez défavorables pour les juger ; car, ne connaissant pas les premières éditions, nous ne pouvons pas dire en quoi les secondes en diffèrent et faire le départ entre ce qui appartient au premier éditeur ou à son successeur. M. Giuseppe Fraccaroli s'est acquitté, dit-il, d'une sorte de devoir filial en revisant l'édition de Lysias donnée par Eugenio Ferrai dont il a été l'élève (Lisia, *Orazioni scelte*, vol. primo, le accuse d'Eratostene et d'Agorato, XII-XIII, 1902, un vol. in-8° de XLVII 132 pages). M. Fraccaroli déclare qu'il n'a pas touché à la longue introduction composée par M. Ferrai ; il a seulement fait des changements dans le texte ; ces changements, en général, ne nous semblent ni bien importants, ni bien justifiés. Le commentaire est bon, un peu trop scientifique pour un ouvrage destiné aux classes. — A. M.

— Si M. Fraccaroli n'a fait que de légers changements au livre de M. Ferrai, M. Domenico Bassi déclare, au contraire, qu'il a complètement remanié l'ouvrage dont on lui a confié la réédition (*Demostene, Le tre orazioni contro Filippo*, illustrate da Girolamo Bertolotto, seconde éd., 1902, un vol. in-8° de XXXII-90 p.). M. B. suit, en général, le texte de M. Weil ; à la fin du volume, il indique les corrections qu'il a acceptées, en les discutant quelquefois. Ces quelques pages de courtes discussions critiques font bonne impression. Le commentaire paraît très suffisant. Dans l'exposition, où sont exposées la vie et la politique de Démosthène, on est étonné de ne pas voir mentionné un événement aussi important que la querelle du grand Orateur avec Midias ; on désirerait aussi que l'auteur eût exposé le programme politique des adversaires de Démosthène ; il aurait été bon de faire connaître aux élèves pour quelles raisons Eschine renvoie à Démosthène l'accusation de trahison à la patrie. — A. M.

— M. C. O. Zuretti poursuit la publication de son édition de l'Iliade (*Omero, l'Iliade*, vol. 5, liv. XVII-XX, 1903, un vol. in-8° de XII-173 p.). Comme nous l'avons déjà dit, le commentaire a un caractère surtout psychologique et moral, c'est-à-dire que l'auteur s'applique de préférence à expliquer les sentiments que le poète prête à ses personnages, à noter l'effet, la sensation que telle expression doit produire sur l'esprit du lecteur. Dans l'introduction, M. Z. exprime ses idées sur le bouclier d'Achille ; la question est à l'ordre du jour depuis Reichel ; M. Z. a lu l'ouvrage récent de Robert ; il combat avec raison une partie de ses explications ; pour Z., le bouclier est ionien non mycénien, mais cela ne veut pas dire que cette description n'ait pas fait partie du plan primitif du poème. — A. M.

— Nous recevons la deuxième édition de *La vie antique, Manuel d'archéologie grecque et romaine*, traduit sur la 4e édition de E. Guhl et W. Koner par M. F. Trawinski, 1re partie, Grèce, un vol. in-8° de XXVIII-472 p., Paris, L. Laveur. La première édition de cette traduction a paru, il y a une vingtaine d'années. C'était le moment où pour faire entrer plus complètement dans notre enseignement l'étude de la philologie et de l'archéologie, on ne trouvait rien de mieux que de traduire les principaux ouvrages de vulgarisation savante qui avaient été publiés en Allemagne. A ce titre, le manuel Guhl et Koner était tout indiqué.

Deux hommes, qui ont l'un et l'autre grandement contribué au relèvement des études en France, Albert Dumont et O. Riemann, s'étaient intéressés à cette traduction. Le premier écrivit une préface qu'on lit encore avec plaisir, le second fournit des notes au traducteur. M. Trawinski à son tour s'était acquitté de sa tâche avec du soin et de la compétence. Le succès répondit à tous ces efforts; l'Académie française accorda un de ses prix à l'ouvrage, et aujourd'hui une nouvelle édition est devenue nécessaire. Aura-t-elle le même succès que la première? Nous en doutons. Il est infiniment regrettable qu'une question d'économie ait décidé le libraire-éditeur à faire la nouvelle édition sur les clichés de l'ancienne. Nous n'avons pas en réalité une édition nouvelle, mise au courant des progrès que la science a faits dans ces vingt dernières années; nous avons une réimpression de l'édition de 1882 avec quelques changements insignifiants; les quelques paragraphes ajoutés à la fin du volume ne suffisent pas pour rajeunir l'ouvrage, ce qui était absolument nécessaire. — Albert MARTIN.

— Depuis que l'Académie hongroise a édité les « Sources de l'occupation du pays » (*A magyar honfoglalás kutfői*) un énorme volume in-4°, de 877 pages (1900) où M. Vári a publié les sources byzantines, notamment le fameux chapitre XVIII de la Tactique de Léon le Philosophe, philologues et historiens magyars s'occupent à l'envie de ce document contemporain de la prise de possession du pays. M. Jules GYOMLAY dans la brochure qu'il vient de publier : *La Tactique de Léon le philosophe comme source de l'histoire magyare* (*Bölcs Leo taktikája mint magyar történeti kutforrás*. Budapest, Académie, 1902. — 68 pages) dénie à ce fameux chapitre toute valeur documentaire. Voici son raisonnement. Il est connu que la tactique de Léon est copiée sur celle de Maurikios qui fut composée entre 582 et 602. Peut-être Maurikios lui-même a-t-il écrit ce traité vers 580 lorsqu'il était général des parties orientales de l'Empire byzantin, mais il est plus probable qu'il fut rédigé, dans son esprit, vers la fin du VIe siècle. Le chapitre intitulé Οὐρβικίου ἐπιτήδευμα, intercalé dans le chapitre XII de la Tactique de Maurikios, fut écrit sous le règne d'Anastase I (Dikoros) à la fin du Ve siècle et ne fut ajouté que plus tard aux manuscrits de Maurikios. Donc, si Léon a pris comme source pour sa description de la manière de guerroyer des anciens Magyars le Traité d'Urbikios, nous avons dans son fameux chapitre XVIII des renseignements très exacts sur les tribus *Avares* du VIe siècle, mais nullement sur les Magyars des IXe et Xe siècles, à moins qu'on démontre que la façon de vivre et de combattre des Magyars ne différait pas, à trois siècles de distance, de celle des Avares. — J. K.

— Après avoir achevé ses études sur Virgile, M. NÉMETHY aborde maintenant les Élégiaques romains, notamment Gallus, Tibulle et Properce. Dans un mémoire présenté à l'Académie hongroise sur les *Rapports de l'élégie romaine avec celle des Grecs* (*A római elegia viszonya a görögköz*. Budapest, Académie, 1903. — 28 pages), il donne un aperçu général du volume qu'il veut consacrer aux Élégiaques romains. Il combat l'opinion de ceux qui prétendent que Gallus avait pris comme modèle Euphorion, tandis que Tibulle et Properce s'inspirèrent de Philetas et de Callimaque. Euphorion n'a pas écrit d'élégie et surtout pas d'élégies érotiques dont Gallus était le premier représentant *original* chez les Romains. Philetas et Callimaque quoiqu'ils eussent écrit des élégies érotiques n'exprimaient pas leurs sentiments propres, mais composaient des récits mythiques à sujet érotique. L'élégie lyrique est donc une création romaine et dans cette création la part de Gallus était très grande. — J. K.

— L'*Ancienne Bibliothèque hongroise* dirigée par M. Gustave Heinrich, a repris, après une interruption de deux ans, ses publications. Le fascicule n° XX nous apporte : *Epines et Fleurs* de François Kazinczy (*Tövisek és virágok*, édité par Joseph Balassa. Budapest, Franklin ; 1902. — 100 pages). C'est un recueil de quarante-trois épigrammes que le grand réformateur de la langue et de la prosodie hongroises fit paraître en 1811, avec cette devise bien significative, tirée de Gœthe : Werke des Geists und der Kunst sind für den Pöbel nicht da. Les *Epines* étaient destinées à ceux qui n'acceptaient pas les réformes du maître, les fleurs étaient offertes à ses adeptes. Nous avons là un recueil analogue aux Xénies de Schiller et de Gœthe, recueil qui a certainement inspiré Kazinczy, quoiqu'il s'en défende. Voulant affiner le goût de ses contemporains, il poursuivait surtout de ses sarcasmes les membres de l'*École populaire* qui ne voulaient pas accepter ses théories empruntées à Weimar. — M. Balassa a fait précéder ce recueil d'une Introduction qui nous apprend la genèse des épigrammes; il y a ajouté un commentaire très savant et fort utile, car beaucoup d'écrivains malmenés par Kazinczy sont aujourd'hui tout à fait inconnus. Dans l'Appendice nous trouvons les *Notes* que Kazinczy avait préparées en vue d'une seconde édition; la critique très élogieuse de Jean Kis, parue — en allemand — dans les : « Annalen der Literatur und Kunst in dem oesterreichischen Kaiserthume » (1811), celle de Charles Rumy (Allgemeine Literatur Zeitung, Halle et Leipzig, 1812) qui à cette époque fit connaître la littérature magyare dans quelques périodiques allemands ; finalement celle de Paul Szemere parue dans « Aspasia » (1824). Le recueil de Kazinczy fut déjà réimprimé en 1836, 1858, 1879 et 1895.

— Le fascicule suivant (n° XXI) nous donne de l'inédit, mais de peu de valeur littéraire. Ce sont quatorze *Drames scolaires protestants* (*Protestásniskoladrámák*, édités par Louis Bernáth. — Budapest, Franklin, 1903. — 410 pages). L'éditeur a appelé l'attention des historiens de la littérature sur ces dialogues inédits, dans un article des *Irodalomtörténeti közlemények* (1899) ; aujourd'hui il nous en donne le texte en l'accompagnant d'une introduction. La pièce scolaire fut cultivée par les protestants dès le xvi° siècle ; il était écrit en magyar. Au siècle suivant les Jésuites l'introduisent dans leurs écoles, mais en latin. Les protestants les imitent. Ce n'est que dans la deuxième moitié du xviii° siècle que ces exercices deviennent de nouveau magyars, aussi bien chez les catholiques que chez les protestants. Les sujets traités sont tirés de l'antiquité ou de la vie quotidienne. Dans le recueil de M. Bernáth, fait d'après deux manuscrits conservés dans les lycées réformés de Kun-Szent-Miklos et de Sárospatak, nous trouvons les pièces suivantes : 1° *La triste histoire de Phèdre*, dialogue assaisonné d'obscénités et de grossièretés (par exemple, vers 229 et 230, 245 et 246, 270, 279, 316) qui empêcheront ce volume de pénétrer dans les lycées; 2° *Histoire de Pandore*; 3° *Histoire de Didon* qui n'est que la paraphrase du chant de l'Énéide ; 4° *Histoire tragique de Turnus* ; 5° *Florentina*, une moralité sur la supériorité du sexe faible sur le sexe fort ; 6° *L'exil d'Ovide*, avec un dialogue très amusant entre le poète romain et deux Gètes ; Ovide parle en latin, tandis que les Gètes, c'est-à-dire les paysans hongrois, le tournent en ridicule en magyar, parce qu'ils le prennent pour « un Allemand muet » ; 7° *Thetis et Lyée* dont l'original est le « Goliae dialogus inter aquam et vinum » de Gautier Map. Nous savons que son recueil : « De Nugis Curialium » nous a conservé le nom d'un étudiant magyar à l'Université de Paris aux environs de 1150 ; 8° *Comoedia de Artibus* ; 9° *Tragaedia Valedictionaria* ; 10° *Critique des poètes* ; 11° *Dialogue entre un Tzigane et un élève* ; 12° *Comédie*

et Tragédie (la légende d'Oedipe); 13° *Dialogue entre trois pâtres*; 14° *Enée et Didon*. Toutes ces pièces, qu'on jouait dans les écoles au XVIII^e siècle, faute de théâtre, sont très faibles à tous les points de vue. — J. K.

— M. Jean Váczy vient de publier le XII^e volume de la *Correspondance de Kazinczy* (*Kazinczy Ferencz levelezése*. Budapest, Académie, 1902. — XXXIII et 652 pp. in-8°). Ce volume contient les lettres échangées entre Kazinczy et ses correspondants du 1^er août 1814 au 30 juin 1815; elles se rapportent, en grande partie, aux traductions du grand réformateur. Nous savons que les traductions de Kazinczy ont rendu plus de service à la littérature naissante que ses œuvres originales. Il y déployait de grandes qualités de styliste et a su donner de la souplesse à un idiome encore bien primitif. Il a traduit principalement des œuvres allemandes (Gessner, Lessing, Herder et Gœthe) mais on lui doit également un choix des *Contes moraux* de Marmontel, que Bároczy avait traduits dès 1775, puis les *Maximes* de La Rochefoucauld et deux comédies de Molière : *Le Médecin malgré lui* et *Le Mariage forcé*. — Nous trouvons dans ce volume quelques détails intéressants sur la vie des écrivains magyars. Faute d'un centre littéraire, ils vivaient dispersés dans le pays et Kazinczy, grâce à son énorme correspondance, dirigeait le mouvement littéraire. Cette correspondance que M. Váczy édite avec tant de patience, forme la III^e série des Œuvres complètes de Kazinczy; les deux premières donneront les œuvres originales et les traductions. — J. K.

— Le XII^e volume de la *Revue d'histoire littéraire*, rédigée par M. Aron *Szilády* (*Irodalomtörténeti Közlemények*, Budapest, 1902. — 538 pages) contient quelques travaux qui méritent d'être signalés. Alexandre *Kórósi* dans ses quatre articles sur *Zrinyi et Machiavel* démontre le grand ascendant que l'écrivain italien exerça sur le héros hongrois. On savait tout ce que l'auteur de la Zrinyade (1651) devait au Tasse; M. Kórösi nous montre maintenant que les œuvres politiques et stratégiques de Zrinyi sont pleines de réminiscences et d'emprunts faits à Machiavel. — Ernest *Császár* examine les traductions magyares des Psaumes faites par les protestants aux XVI^e et XVII^e siècles; François *Szinnyei* nous donne la première biographie détaillée d'*Ignace Nagy* (1810-1854) connu surtout pour sa comédie : « Élection des fonctionnaires » où il fustige les mœurs électorales et par ses nombreux romans. — Zoltan *Ferenczi*, après avoir donné la biographie de Petőfi en trois volumes (1896) commence à étudier le grand lyrique hongrois au point de vue esthétique. Son étude s'intitule : *Petőfi et la femme*. — Guillaume *Tolnai* examine les sources de quelques poèmes épiques d'Arany. — Étienne *Hegedüs* retrace, d'après la biographie de Marchesi (Catane, 1900) les rapports de *Bartolomeo della Fonte*, humaniste italien, avec la Cour de Mathias Corvin. Della Fonte était attaché pendant un an, à la célèbre Corvina. — La Revue donne, en outre, de nombreux documents inédits, entre autres ceux qui se rapportent à Ladislas Amadé, poète lyrique du XVIII^e siècle. — J. K.

— Le XXXII^e volume de la *Revue de philologie* (*Nyelvtudományi Közlemények*, rédigée par Joseph *Szinnyei*, Budapest, 1902. — 484 pages) entièrement consacrée aux études finno-ougriennes, donne la suite des études de M. B. *Munkàcsi* sur les anciennes croyances des Vogouls, tribu parente des Magyars; Jean *Melich* étudie, dans une série de quatre articles, les *Mots slaves en magyar*; il combat les théories de M. Asboth; *Balassa* et *Szinnyei* cherchent une méthode pour la transcription phonétique des langues finno-ougriennes; E. *Kalmár* a quatre articles sur les *Adverbes magyars*; H. *Paasonen* donne des étymologies votiakes et turques; B. *Munkàcsi* des contributions à l'étude des *Éléments turcs et mongols*

dans la langue magyare. Parmi les comptes rendus sur les principaux ouvrages linguistiques parus en Europe, nous signalons les analyses très détaillées des *Indogermanische Forschungen* de Gédéon *Petz*. — J. K.

— Le XXX^e volume du *Gardien de la langue* rédigé par Sigismond *Simonyi* (*Magyar Nyelvör*. — Budapest, 1902. — 600 pages) contient de nombreuses notices qui se rapportent toutes à la langue, à la poésie populaire et au folklore magyars. Ces notices sont ordinairement très courtes; on trouve cependant, dans ce volume, quelques études plus développées, ainsi celle de M. *Simonyi* sur l'*Ordre des mots en magyar*, celle de Zoltán *Gombocz* sur l'*Histoire des langues et la psychologie*, celle de Louis *Katona* sur les *Contre-sens dans les traductions magyares du Codex-Ehrenfeld*. Les anciens collaborateurs : MM. Szily, Joannovics, Melich, Asboth, Tolnai et Hugo Schuchardt, un des rares savants allemands qui s'occupent de philologie magyare, ont donné des contributions intéressantes sur certains vocables. Les comptes rendus sont généralement sévères, car le Nyelvör veille avec soin à la pureté de la langue. La Revue prépare, pour ainsi dire, les grands travaux lexicologiques magyars et donne de nombreuses notices sur les patois et sur les croyances populaires. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 avril 1903.

M. le D[r] Hamy donne lecture d'une lettre de M. Auguste Chevalier, sur les résultats de sa mission dans la région du Chari.

M. Héron de Villefosse présente une aquarelle représentant la prêtresse carthaginoise découverte en décembre dernier par le R. P. Delattre. Cette statue couchée sur un couvercle de sarcophage est rehaussée de peintures très vives et très délicatement exécutées. E. Renan, dans sa *Mission de Phénicie*, disait, en rappelant les sarcophages anthropoïdes de Palerme et de Solonte dont les peintures ont disparu : « Il serait capital de trouver un sarcophage du genre de ceux dont nous parlons avec toutes ses *peintures*. » Ce vœu est aujourd'hui réalisé.

M. Perrot, président, annonce que M. le duc de Loubat lui a remis, pour les fouilles de Délos, une nouvelle somme de 20,000 francs, qui, ajoutée aux trois dons de 10,000 francs déjà faits par le correspondant de l'Académie, porte cette subvention à 50,000 francs. — M. Perrot remercie M. le duc de Loubat au nom de l'Académie et au nom de l'Ecole française d'Athènes, qui vient d'être dotée, ainsi que l'Ecole de Rome, de la personnalité civile.

M. Charles Joret lit une note du D[r] Bonnet, attaché au Muséum d'histoire naturelle, sur les peintures d'un manuscrit de Dioscoride conservé à la Bibliothèque nationale (grec 2179).

M. Louis Havet signale dans les comédies de Plaute plusieurs passages qui constituent des interpolations dues à un Grec.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 11 mai — 1903

Euripide, Troades et Rhesus, p. Wecklein. — Eschyle, Les Sept contre Thèbes, p. Wecklein et Inama. — Antigone, p. Shuckburgh. — Poupardin, Le royaume de Provence sous les Carolingiens. — Othello, trad. Beljame. — Missions archéologiques françaises en Orient, p. Omont. — Hubert, Les garnisons de la Barrière. — Denis, La Bohême depuis la Montagne Blanche. — Elie Halévy, Thomas Hodgskin. — Traductions hongroises. — Gyalui, Les bibliothèques de Hongrie. — Publications scandinaves. — Obrik, Le Ragnarok. — Kauffmann, Balder. — Académie des inscriptions.

Euripidis fabulae. Ediderunt R. Prinz et N. Wecklein. Vol. III, Pars V. Troades. Leipzig, Teubner, 1901. Un vol. in-8° de 72 pages. Prix 2 marcs 80. — Vol. III. Pars VI, Rhesus. Accedunt Addenda et Corrigenda, Vita Euripidis, Tabula, 1902. Un vol. de 101 p. Prix 3 m. 60.

Aeschylos Sieben gegen Theben, mit erklärenden Anmerkungen von N. Wecklein. Leipzig, Teubner, 1902. Un vol. in-8° de 100 p.

Eschilo I sette a Tebe, con note di Vigilio Inama. Turin, E. Loescher. Un vol. in-8° de xxviii-96 p.

The Antigone of Sophocles, with a commentar abridged from the large edition of Sir Richard C. Jebb by E. S. Shuckburgh, Cambridge, at the University Press Un vol. in-16 de xl-252 pp.

Avec les deux fascicules contenant, l'un les *Troyennes*, l'autre le *Rhésus*, se trouve terminée la grande édition d'Euripide, la seule qui fasse loi désormais pour la constitution du texte du poète. Commencée par Rod. Prinz, qui publia la *Médée* en 1878, l'*Alceste* en 1879, l'*Hécube* en 1883, arrêtée par la mort de ce regretté savant, cette édition ne fut reprise qu'après un intervalle de quinze ans. En 1898, M. Wecklein publiait l'*Electre*; et l'une après l'autre, toutes les autres pièces d'Euripide ont, dès ce moment, été données sans interruption (1). Il a suffi de cinq ans au nouvel éditeur pour mener cette œuvre à

(1) Nous avons rendu compte dans cette Revue de tous les volumes de cette édition à mesure qu'ils paraissaient, cf. les n°s du 31 déc. 1898, du 26 juin, 18 déc. 1899, du 3 juin 1900, du 13 mai 1901.

bonne fin. M. W. a même donné une nouvelle recension des trois tragédies publiées par le premier éditeur.

Nul n'était mieux désigné que M. W. pour reprendre l'œuvre commencée par Prinz. Il s'était fait de bonne heure une spécialité de l'étude des tragiques grecs. Il avait inauguré ces études par un ouvrage sur la critique de Sophocle, *Ars Sophoclis emendandi*, qui parut en 1869; peu après, en 1872, étaient publiés des *Studien zu Aeschylus*. Depuis cette époque, M. W. n'a cessé de s'occuper des tragiques. Il nous suffira de rappeler l'édition de Sophocle, publiée à Munich chez Lindauer; une double édition d'Eschyle, la première publiée en 1885 à Berlin, la seconde quelques années après à Athènes; enfin en 1888, une édition de l'*Orestie* publiée à Leipzig. Faut-il mentionner aussi les éditions de pièces seules, comme les *Perses* et le *Prométhée* d'Eschyle, la *Médée*, l'*Iphigénie en Tauride*, les *Bacchantes*, les *Héraclides*, etc. d'*Euripide* ? Pour cette présente édition d'Euripide, M. W. a eu communication des collations laissées par Prinz. Il faut rendre cette justice à Prinz qu'il avait collationné avec soin et compétence tous les manuscrits importants d'Euripide; il y avait là une somme considérable de travail tout prêt dont M. W. a profité. Cependant quelques changements étaient à faire; ainsi M. Vitelli avait démontré que le manuscrit désigné par la lettre P, c'est-à-dire le Palatinus 287 de la Vaticane, que Prinz avait considéré comme une des bases du texte, n'était pas issu du même archétype que L, c'est-à-dire le Laurentianus 32,2, mais n'était autre chose qu'une copie de ce dernier manuscrit. Bon nombre des manuscrits collationnés par Prinz, ont été étudiés de nouveau; quelques autres manuscrits ont été découverts ainsi que des fragments sur papyrus. C'est avec tous ces secours que M. W. a pu constituer l'appareil critique qui fait le mérite durable de l'ouvrage (1). Tout le monde sait combien une édition critique répondant à toutes les exigences de la science, était nécessaire pour Euripide. Nous avons une édition de ce genre pour Eschyle; nous ne l'avons pas encore pour Sophocle. Mais nous possédons de ces deux poètes un manuscrit qui a une supériorité très marquée sur tous les autres, c'est le Laurentianus L. Or il a été fait de ce manuscrit deux reproductions phototypiques, l'une pour Eschyle, l'autre pour Sophocle. Nous avons donc aujourd'hui sous la main, dans nos bibliothèques, quelque chose qui est presque le manuscrit lui-même; nous pouvons le consulter tout à notre aise, sans nous déranger. Il en est tout autrement pour Euripide. Aucun des manuscrits du poète n'a la valeur du Laurentianus; c'est trois, quatre manuscrits au moins qu'il faudrait photographier. Le fera-t-

(1) Peut-être cependant trouvera-t-on que M. W. aurait pu conserver les *testimonia* dont Prinz avait enrichi ces éditions; ces *testimonia* ne sont pas si inutiles que le dit W.

on un jour ? Nous ne voulons pas désespérer. En attendant ce jour lointain peut-être, l'édition de M. W. nous donne un texte qui présente des garanties de certitude très suffisantes. L'appareil critique, s'il est la partie la plus importante d'une édition scientifique, n'est pas tout cependant. Depuis la Renaissance, nos textes grecs ont été, de la part des philologues, l'objet d'observations précieuses et de corrections souvent probantes. Ce travail de nos devanciers a fait faire aux textes classiques des progrès qu'il serait puéril de nier, si prévenu que l'on puisse être contre la critique verbale. Il est donc impossible de ne pas en tenir compte. Dans l'édition que nous donne M. Wecklein, ce relevé des conjectures a été fait avec une ampleur particulière (1). Les corrections les plus sûres ont été introduites dans le texte; les meilleures sont indiquées dans les notes au bas des pages; enfin les corrections, « minus probabiliores », mais encore très recommandables, se trouvent consignées à la fin de chacun des fascicules. Ces pages, en caractères très fins, qui suivent chaque pièce, sont pleines de choses intéressantes; elles nous montrent les progrès qu'a faits le texte d'Euripide depuis la Renaissance; souvent aussi elles nous aident à comprendre bon nombre de passages, dont le texte nous est parvenu manifestement altéré. Toutes les conjectures, citées par M. W. dans la liste des « minus probabiliores » méritaient-elles d'être tirées de l'oubli ? Assurément non. Mais on sait combien il est difficile de choisir en pareille matière; et tout en reconnaissant que les choix de M. W. auraient pu quelquefois être plus heureux, il faut remercier l'éditeur de la peine considérable qu'il a prise pour faire ce travail.

Au moment même où paraît le dernier fascicule de cette grande édition d'Euripide, M. W. toujours infatigable, publie une édition des *Sept Chefs*, d'Eschyle. Dans la préface, M. W. dit qu'il n'existe pas, pour cette pièce et pour les *Suppliantes*, d'édition avec notes en allemand, qu'il importe de combler cette lacune. Nous avons donc un double sujet de satisfaction, et par ce que M. W. nous donne, et par ce qu'il nous promet. La nouvelle édition est destinée aux classes. L'auteur a écarté tout ce qui concerne la critique du texte; il renvoie là-dessus à la grande édition d'Eschyle de 1885. Quant au commentaire, il est très instructif, trop développé peut-être pour une édition de classe. Dans l'introduction, nous relevons l'explication déjà proposée par M. W. d'après laquelle Etéocle doit paraître sur la scène, au vers 359, accompagné seulement de trois chefs thébains, les trois autres étant déjà au poste qui leur a été désigné, chacun à une des portes de la ville. Cette explication est-elle acceptable ? — Vers 369, l'espion dit que l'attaque des Argiens contre Thèbes a été suspendue, parce que les victimes ne donnent pas de bons présages; M. W.

1. M. W. avait déjà procédé ainsi pour l'édition d'Eschyle publiée à Berlin. On doit le féliciter d'avoir cette fois encore fait un travail si pénible.

pense que, par ce vers, Eschyle a réfuté d'avance la critique que, dans les *Phéniciennes*, Euripide fait de cette scène, en observant que le moment est mal choisi de réciter de longs discours, quand l'ennemi donne l'assaut à la ville. — Nous remarquons enfin que M. W. admet l'authenticité de la scène dernière, dans laquelle une action nouvelle commence par le refus fait par Antigone de se soumettre au décret des magistrats de Thèbes défendant d'ensevelir Polynice.

M. W. Inama a déjà donné une édition des *Perses* dans cette collection Loescher, à qui l'Italie doit un certain nombre de bons ouvrages. Il n'y a dans cette édition des *Perses* comme dans la présente édition des *Sept Chefs*, aucune prétention scientifique ; l'auteur est cependant au courant des travaux de la critique moderne ; de pareils livres sont très satisfaisants pour les classes. Je note qu'à la page IX, Polyphradmon est indiqué comme fils de Choerilos, tandis qu'à la page I, on lui donne pour père Phrynichos. Ce sont de ces négligences qui font mauvaise impression.

On sait le succès que l'édition de Sophocle par M. R. C. Jebb a obtenu, non pas seulement en Angleterre, mais dans tous les pays qui pratiquent le culte des lettres classiques. Cette édition, accompagnée d'un commentaire critique et exégétique très développé, précédée de longues introductions, terminée par une suite d'appendices consacrés aux discussions critiques trop longues pour trouver place dans les notes, est assurément le meilleur secours dont nous disposions aujourd'hui pour l'intelligence de Sophocle. Il était naturel que, dans la patrie de l'auteur, on eût l'idée de faire entrer dans l'enseignement des classes, l'ouvrage qui est un des titres de gloire de la philologie anglaise. Pour cela, il fallait l'alléger un peu, en retrancher tout ce qui est controverse scientifique et discussion technique. M. Shuckburgh s'est chargé de ce travail ; il a procédé, à ce qu'il nous semble, avec tact et mesure. Nous regrettons qu'il ait fait disparaître de l'introduction le passage dans lequel M. Jebb explique pourquoi Créon va d'abord ensevelir Polynice, ce qui est assurément moins urgent que d'aller tirer Antigone de la tombe où elle se meurt. M. Jebb exprime l'opinion qu'ici c'est une raison littéraire qui a guidé le poète : après le récit de la mort d'Antigone et d'Hémon, l'émotion est portée au comble, le récit des funérailles de Polynice paraîtrait froid et oiseux ; il est nécessaire cependant que le spectateur sache que ces funérailles ont eu lieu, que satisfaction a été donnée à la loi divine ; d'où la nécessité d'intervertir les deux récits. Cette explication est très fine et très ingénieuse ; nous croyons qu'elle est juste et qu'elle a une portée générale ; nous croyons que cette scène fournit un argument sérieux à ceux qui pensent qu'au théâtre il y a des exigences qui obligent parfois à sacrifier la vérité à l'effet, à soumettre la réalité aux convenances dramatiques.

Albert Martin.

Le Royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933), par René POUPARDIN.... — Paris, E. Bouillon, 1901. In-8° de XXXIV-472 pages. 131e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études.

Ce volume rentre dans la série des annales carolingiennes, dont la publication a été entreprise sous la direction du regretté M. A. Giry. Il y figurera avec honneur, car on y retrouve toutes les qualités de critique sévère et d'informations étendues, qui caractérisent la plupart des ouvrages parus dans cette collection.

Le sujet, il est à peine besoin de l'indiquer ici. M. Poupardin a pris son récit à partir du partage des possessions de l'empereur Lothaire entre ses deux fils cadets, Lothaire II et Charles (28 ou 29 septembre 855) : Charles eut la Provence avec Vienne, Lyon et Arles, mais son royaume eut une existence éphémère; lui mort en 870, ses biens se trouvèrent de nouveau séparés en deux parties, qui revinrent à ses frères l'empereur Louis II et Lothaire, roi de Lorraine. Charles le Chauve devait en hériter plus tard, mais sous ses faibles successeurs, le comte Boson sut profiter de la situation exceptionnelle qu'il avait acquise dans le Sud-Est de la France, pour reconstituer le royaume de Provence et s'en faire à Montaille proclamer le souverain (879). Son usurpation ne lui porta pas bonheur; vaincu par le comte d'Autun Richard le Justicier, qui commandait les troupes du roi Carloman et qui lui prit Vienne, il eut une fin lamentable (887). Cependant, son fils Louis lui succéda sous la tutelle de sa mère Ermengarde, fille de l'empereur Louis II et fut élu roi au commencement de 890. Le rôle qu'il exerça en Provence fut assez effacé, bien que l'on ait conservé de lui de nombreux diplômes. Il fut plus connu par ses expéditions malheureuses en Italie, qui lui valurent quelque temps la couronne impériale, mais aussi de sanglantes défaites et le supplice de l'aveuglement. Quand il mourut en 928, le royaume de Provence ne devait plus avoir de titulaire. Son fils Charles-Constantin, comte de Vienne, dut sans doute à sa bâtardise de ne pouvoir prendre le même titre : il conserva cependant une partie des États de son père, où son pouvoir fut extrêmement limité par l'influence de Hugues d'Arles, d'abord comte de Provence, puis roi d'Italie.

Le récit de tous ces événements était d'autant plus difficile à rédiger que les sources historiques provençales sont pour l'époque d'une remarquable pauvreté. Cette période correspond, en effet, aux invasions sarrasines et les textes diplomatiques sont des plus rares : ils manquent même complètement pour la province ecclésiastique d'Embrun. Quant aux sources narratives, elles font entièrement défaut : la Provence, le Lyonnais et le Viennois à l'époque carolingienne n'ont ni annales, ni chroniques. Il a donc fallu de longues investigations, pour essayer de reconstituer, sans de trop grandes lacunes, l'histoire du Sud-Est aux IXe et Xe siècles.

M. Poupardin a joint à son ouvrage, qui est suivi d'un important chapitre sur les Sarrasins, leurs invasions en Provence au x[e] siècle et leur établissement au Frainet, il a joint, dis-je, un certain nombre d'appendices très utiles à consulter pour l'histoire des grandes familles comtales carolingiennes : à signaler surtout ceux qui sont relatifs aux comtes Girard sous Charles le Chauve, à Boson, mari d'Engeltrude, aux origines du roi Boson, à Richard le Justicier, père du roi Raoul, aux vicomtes de Vienne au x[e] siècle, etc. Il y en a cependant que j'aurais bien désiré voir figurer à côté des autres, c'est celui où M. P. aurait étudié, au moins sommairement, la diplomatique des rois de Provence et la façon dont ils ont daté leurs diplômes. Mais il a sans doute voulu réserver cette question pour le jour où il publiera le texte des diplômes eux-mêmes [1].

L.-H. Labande.

A. Beljame. **William Shakespeare. Othello.** Texte critique avec la traduction en regard. Paris. Hachette. 1902, liv-332 pp.

On sait que le poète ne revit aucune des pièces publiées de son vivant. Après sa mort, ses camarades, les acteurs Heminge et Condell, donnèrent une édition complète de ses œuvres en un fort volume que les critiques appellent l'in-folio de 1623. M. Beljame attache à ce texte une importance exceptionnelle. On a, en effet, des raisons sérieuses de croire que ces premiers éditeurs possédaient, sinon les manusc its mêmes du poète, au moins des copies authentiques. Malheureusement les imprimeurs de Londres, pauvres, sans crédit, suspects à la police, ne pouvaient amener un travail confié à leurs humbles presses au degré de perfection où étaient parvenus les imprimeurs d'Amsterdam ou de Venise. On eût dit qu'ils cherchaient à multiplier les risques d'erreur par leur fâcheuse habitude de dicter au compositeur la page à imprimer. Sans doute la ponctuation de l'in-folio est incertaine, la prose et les vers sont souvent confondus, l'attribution des couplets aux différents personnages ne respecte pas toujours la situation dramatique, mais des fautes pareilles se retrouvent dans tout le théâtre anglais de cette époque; peut-être sont-elles relativement plus rares dans le volume dont Heminge et Condell ont surveillé l'impression avec une conscience telle qu'entre deux exemplaires de la même édition on remarque des différences dues à des corrections faites au moment du tirage.

---

1. Rectifions une identification ;p. 199. note 2, l'abbaye de Notre-Dame de Gourdaigne au diocèse d'Uzès est l'abbaye de Gourdargues.

Pour *Othello* la tâche du critique est compliquée par l'existence d'un in-quarto paru en 1622, et imprimé probablement d'après une copie d'acteur. En combinant ces deux éditions, tout en conservant à l'in-folio sa supériorité, M. B. est parvenu à donner un texte très satisfaisant, sans risquer plus d'une seule conjecture. Pour comprendre l'esprit dans lequel ce travail a été entrepris, on nous permettra de citer un passage de l'Introduction où M. B. compare les différents textes de la pièce : « Dans cet examen, dit-il, je ne ferai entrer en rien ni la préférence littéraire ni les questions de goût. Sur ces questions il ne peut guère y avoir d'entente certaine entre plusieurs éditeurs ; chaque éditeur même, pris individuellement, pourrait bien, à quelque intervalle de temps, n'être pas d'accord avec soi-même, tant ces impressions de style et de langue sont délicates et variables. » Et plus loin il ajoute : « Le danger sans doute est d'être trop esclave de ces vieilles impressions qui, n'ayant pas été revues par le poète lui-même, n'offrent qu'une garantie limitée. Mais, si on les abandonne trop facilement, le danger n'est-il pas plus grand encore, et sait-on jamais sur quel terrain on se trouve? » Il est presque inouï qu'un éditeur de Shakespeare fasse si rigoureusement abstraction de ses préférences littéraires. Nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion de signaler dans cette *Revue* les fantaisies des savants anglais et allemands. Dès qu'il s'agit de Shakespeare, le respect que doit inspirer une œuvre d'art perd sa force. Chacun a un plan suivant lequel il faut restaurer le monument dont à peine quelques pierres ont bougé. On ajoute, on retranche, on transforme. Des mutilations barbares, des interpolations inattendues n'excitent aucune indignation et c'est le public qui se fait le complice ou plutôt qui devient la dupe de ces éditeurs coupables en applaudissant leurs corrections comme du Shakespeare authentique.

De la traduction nous n'avons rien à dire sinon qu'elle a été faite dans le même esprit scientifique. S'attachant à suivre le texte presque mot à mot, elle en reproduit les moindres contours avec une étonnante exactitude. Sans doute on peut rêver un autre procédé de traduction où les épithètes, les images, le style enfin de Shakespeare serait élégamment francisé, mais, dans ce cas, le traducteur devrait colorer l'original de ses préférences littéraires, et c'est justement le danger auquel échappe M. Beljame. C'est à de tels travaux, poursuivis avec l'admirable impartialité de la science, que nous devons de voir déjà, dans l'image traditionnelle de Shakespeare, déformée tantôt par les préjugés de Voltaire, tantôt par l'imprudente admiration des romantiques, une image plus simple, plus grande et plus vraie, transparaître et s'accuser.

Ch. Bastide.

Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles. Documents publiés par Henri OMONT,... — *Paris, imp. nat.*, 1902 2 vol. in-4° de XVI-1237 pages. (Collection de documents inédits sur l'histoire de France.)

Avec la Renaissance et le goût des antiquités et des auteurs grecs, l'attention des bibliophiles et des érudits devait fatalement se tourner vers l'Orient pour tâcher de retrouver les vestiges des anciennes civilisations et de sauver ce qui restait des trésors de la littérature grecque.

Cependant, il fallut arriver jusqu'aux premières années du XVII^e siècle et attendre l'arrivée de Jacques-Auguste de Thou à la garde de la Bibliothèque du Roi, pour reconnaître les premières tentatives d'explorations scientifiques dans les pays soumis à la domination turque. C'est de Thou, en effet, qui eut le premier l'idée de mettre à profit le zèle de nos agents diplomatiques en Orient, pour enrichir les collections royales de manuscrits grecs, hébreux, syriaques, perses, etc.

Les acquisitions qu'il put faire par l'entremise d'Achille de Harlay, ambassadeur de France à Constantinople, témoignèrent qu'il était entré dans une voie excellente. Les successeurs immédiats de de Thou durent négliger pourtant cette source féconde et laisser le champ libre à des rivaux. L'illustre Peiresc fut un de ceux-ci et par ses relations avec les consuls et missionnaires français en Syrie, en Égypte et à Chypre, il augmenta sa belle bibliothèque de médailles, manuscrits, antiquités et curiosités naturelles.

Les explorations vraiment scientifiques commencèrent vers Louis XIV ; le cardinal Mazarin et le chancelier Seguier les inaugurèrent à leur profit, au milieu même des troubles de la Fronde. Le premier avait trouvé un excellent auxiliaire dans notre ambassadeur à Constantinople, Jean de la Haye, qui essaya de faire négocier avec les moines du Mont-Athos. Le P. Athanase Rhetor fut un agent précieux pour cette mission ; en l'espace de dix ans, il procura à Mazarin et Seguier environ 300 manuscrits grecs. Colbert devait, avec son intelligence habituelle des choses, encourager lui aussi de tels voyages d'investigations. Dès 1667, il chargeait deux Français, MM. de Monceaux et Laisné, de recueillir en Orient des manuscrits et médailles pour la Bibliothèque du roi ; il leur fit dresser des instructions détaillées par le garde de cette Bibliothèque, Pierre de Carcavy. Les avantages qu'on retira de cette mission déterminèrent le ministre à en confier une nouvelle à un Dominicain allemand, le P. Wansleben (1671), qui avait déjà voyagé en Egypte. Celui-ci parcourut de nouveau l'Egypte, puis la Syrie, l'Asie-Mineure, les îles de l'Archipel, les environs de Constantinople ; pendant quatre années, sa récolte en manuscrits et médailles fut extrêmement abondante.

Dans le même temps, nos ambassadeurs et consuls déployaient une

louable activité pour l'accroissement des richesses de la Bibliothèque royale; l'objectif principal des ambassadeurs français à Constantinople était double : pénétrer dans la Bibliothèque du Sultan au Sérail et explorer les couvents de l'Athos. Ils se heurtèrent à de nombreuses difficultés et s'ils finirent par obtenir la connaissance des manuscrits qui s'y trouvaient, ils éprouvèrent des désillusions sur leur valeur et leur nombre. En Egypte, des missionnaires dressaient la relation de leurs voyages; des consuls commençaient à dépouiller le pays des antiquités qu'ils expédiaient en France. L'un d'eux même eut le projet de faire transporter à Paris la colonne de Pompée près d'Alexandrie : les trop grands frais qui devaient en résulter ne permirent pas d'y donner suite.

La très active impulsion de l'abbé Jean-Paul Bignon, nommé bibliothécaire du roi en 1718, stimula encore davantage le zèle des représentants de la France en Orient : il réussit à en obtenir de fréquents envois de manuscrits et de médailles. Mais c'est surtout de la mission des abbés Sevin et Fourmont, tous deux membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, désignés par M. Bignon pour partir avec le nouvel ambassadeur à Constantinople, le marquis de Villeneuve (1728), qu'on devait retirer les plus grands profits. Sevin resta à Constantinople auprès de l'ambassadeur, multiplia les démarches, envoya partout à la recherche des manuscrits et livres rares, traça des instructions aux consuls et missionnaires, fit de très importantes acquisitions d'ouvrages grecs, syriaques, arméniens, hébreux, etc., nous même des relations avec le prince de Valachie, dont il aurait été heureux d'acheter les livres les plus précieux, fut enfin un véritable conquérant scientifique. Son compagnon de mission, Michel Fourmont, l'avait quitté pour la Grèce : il eut le regret de ne trouver aucun ouvrage digne d'entrer dans la Bibliothèque du roi ; par contre, il fit de nombreux relevés archéologiques avec l'aide de son neveu Claude-Louis Fourmont, entreprit des fouilles très importantes, notamment à Sparte, et forma un volumineux dossier d'inscriptions antiques. Le zèle qu'il déploya serait peut-être aujourd'hui jugé quelquefois inconsidéré : ses fouilles hâtives et ses démolitions plus ou moins méthodiques ont dû contribuer à la perte de monuments précieux. Mais il faut songer qu'il opérait en plein XVIIIe siècle, avec peu d'argent et beaucoup trop peu de temps.

L'abbé Bignon, qui après la mission Sevin-Fourmont, fit continuer ses heureuses explorations de l'Orient grec, fut aussi le premier qui mit à profit les facilités que nos religieux et commerçants venaient d'obtenir de pénétrer dans l'Inde et en Chine. Il procura à la Bibliothèque royale par ce moyen les premiers fonds de manuscrits hindous et de livres chinois.

Les documents relatifs à toutes ces missions et négociations et publiés par M. H. O. dans les deux volumes cités ci-dessus, sont des

plus curieux et des plus intéressants. Les lettres, relations et mémoires rédigés sur l'Egypte, la Grèce, le Mont-Athos, Constantinople, constituent de précieux éléments d'informations sur l'état de ces pays, en même temps qu'ils fournissent des détails circonstanciés sur les monuments antiques qu'on voyait encore aux xvii^e^ et xviii^e^ siècles. A toute espèce de points de vue, ils méritaient donc d'être mis à jour. Il est à peine besoin d'ajouter qu'ils permettent de retracer l'histoire de plusieurs fonds très riches du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale et d'établir la filiation de nombreux volumes, surtout de ce fonds grec, que M. Omont met en valeur avec tant de zèle et de science. Leur éditeur vient donc de s'acquérir de nouveaux titres de reconnaissance, non seulement de la part de ceux qui étudient la littérature grecque, mais encore des archéologues de l'antiquité et des historiens orientaux.

L.-H. Labande.

Les garnisons de la Barrière dans les Pays-Bas Autrichiens (1715-1782). Etude d'histoire politique et diplomatique par Eugène Hubert, professeur à l'Université de Liège, Bruxelles, J. Lebègue, 1902, 399 p. 4°.

M. Eug. Habert est un de ceux qui, dans les vingt dernières années, ont le plus notablement enrichi la littérature historique sur les Pays-Bas autrichiens au xviii^e^ siècle. Nous avons récemment eu l'occasion d'annoncer dans la Revue son mémoire sur *la Torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le* xviii^e^ *siècle* (1877) et son étude sur le *Voyage de l'empereur Joseph II dans les Pays-Bas en 1781* (1900). Ayant découvert naguère aux Archives de Bruxelles deux pièces de 1751, dans lesquelles de hauts fonctionnaires autrichiens, le baron de Keerle et le comte de Neny, exposaient les griefs multiples de l'administration entre les garnisons hollandaises établies sur les terres de la Maison d'Autriche, M. H. a eu la curiosité de continuer ses recherches dans cette direction nouvelle et a découvert peu à peu, soit dans la capitale même de la Belgique, aux dépôts de l'ancienne Chancellerie du Conseil privé, de la Secrétairerie d'Etat, soit aux Archives Royales de La Haye, soit dans les archives municipales de Namur, Tournay, Ypres, soit encore à Vienne, des dossiers restés inconnus à ses devanciers, Willequet, de Borgnet, Rahlenbeck, etc. Ceux-ci avaient traité principalement la question de la Barrière au point de vue des événements politiques et des incidents diplomatiques qui s'y rattachent, M. H. au contraire, tout en ne négligeant pas la question des origines, qui remonte à 1673, s'est attaché à nous faire connaître les résultats, généralement désagréables pour le gouvernement autrichien, de la présence des garnisaires étrangers dans les sept places de son territoire, que le traité du 16 novembre 1715 l'obligeait à y

recevoir, afin de protéger les terres d'Autriche contre l'invasion française. Ces désagréments étaient de nature variée et M. H. les expose d'une façon très impartiale, très lucide et avec abondance de détails caractéristiques empruntés aux dossiers réciproques de Bruxelles et de La Haye. En première ligne de leurs griefs, les magistrats des villes de la Barrière mettaient l'obligation de tolérer l'exercice du culte des garnisaires hérétiques et la présence de leurs aumôniers en vertu de l'article IX du traité, mais surtout ils protestaient contre la tolérance illégale, que les commandants de ces places accordaient à d'autres hérétiques, sujets autrichiens ou étrangers, qui n'étaient nullement protégés par la lettre ni par l'esprit de la convention [1]. Les Etats-Généraux des Provinces-Unies soutenaient d'ordinaire leurs représentants militaires dans ces querelles confessionnelles et lorsqu'on réclamait trop violemment auprès d'eux, de la part du gouvernement central des Pays-Bas [2], ils rappelaient aux archiducs qu'il y avait aussi des catholiques chez eux et menaçaient d'user de représailles ; cette manière d'agir ne laisse pas d'être le plus souvent efficace, mais on comprend qu'elle surexcitât les dévots qui voulaient également voir dans l'attitude des commandants hollandais vis-à-vis des processions, etc., un outrage calculé à leur zèle religieux. En matière de police, ils n'étaient guère moins odieux au clergé puisqu'ils refusaient de respecter l'absurde droit d'asile en faveur des déserteurs qu'une législation surannée accordait encore aux églises et aux couvents et que la rigueur des consignes militaires gênait naturellement les habitants de la cité. Ils l'étaient aussi parce qu'ils réclamaient le droit de chasse et de pêche, que dans certaines localités (à Tournai par exemple), les chanoines et les curés s'étaient réservés ; ils l'étaient, à meilleur droit, au gros du public parce qu'ils frappaient des taxes vexatoires, parce qu'ils faisaient, par leurs ouvriers militaires, une certaine concurrence aux corps de métiers [3], concurrence aussi aux aubergistes autochthones par leurs cantines et qu'ils pesaient lourdement sur les finances des villes par les logements militaires et toute une série d'autres mesures, plus ou moins gênantes, que l'auteur examine très en détail. Les rixes, les violences et les sévices ne manquaient pas non plus, comme on pense bien, entre civils et militaires, mais cependant les faits vraiment graves (meurtres, viols, etc.) semblent avoir été passablement rares dans ces centres de population où le bourgeois

1. Il était incontestablement irritant pour un gouvernement aussi catholique que celui des Pays-Bas, de voir se former ainsi contre son gré, sur son territoire, des communautés d'hérétiques, et de voir généralement ses plaintes à La Haye écartées sans longues discussions.

2. En plein XVIIIe siècle il refusait à ses sujets le droit de s'expatrier pour rester fidèles à leur foi (p. 71.)

3. De leur côté les officiers hollandais se plaignent naturellement qu'on « écorche le pauvre soldat ».

prenait évidemment quelque plaisir à faire endêver les soldats et où le militaire rendait volontiers la pareille aux civils. De tous les innombrables détails accumulés par M. H., se dégage pour nous l'impression générale de la grande débilité politique de ce gouvernement des Habsbourgs d'Autriche et celle aussi d'un certain obscurantisme intellectuel et moral dans les couches élevées, d'une soumission complète des masses à l'omnipotence cléricale qui ne craint pas d'user à l'occasion de moyens répréhensibles pour exciter les esprits [1]. On comprend donc parfaitement que la population tout entière ait applaudi quand, à la suite de nouveaux arrangements diplomatiques, les garnisons hollandaises évacuèrent en 1782 leurs places fortes, où elles laissèrent un peu agréable souvenir ; mais on ne peut trop en vouloir non plus aux *Hoochmogende Staaten General* d'avoir secoué de temps à autre ces esprits réfractaires à tout progrès, pour leur faire faire, quoique bien à contre-cœur, quelques pas dans la voie de la tolérance obligatoire. En cela du moins, les garnisons de la Barrière, cette « institution néfaste pour la Belgique », ont eu quelque utilité pratique et M. Rahlenbeck n'avait pas si tort de le proclamer ; mais M. H. a raison, lui aussi, d'accentuer que ces professeurs de tolérance eurent le verbe trop haut et la main trop lourde pour qu'on pût prendre le moindre plaisir à leurs leçons [2].

R.

E. Denis, **La Bohême depuis la Montagne Blanche,** t. I; **Le triomphe de l'Église. Le centralisme,** t. II; **La renaissance tchèque. Vers le fédéralisme,** 2 vol. in-8°, pp. 644 et 675. Paris, Leroux, 1903.

A la Montagne Blanche, la Bohême perd le reste d'indépendance qu'elle avait jusque-là conservé dans la monarchie autrichienne, elle devient, en fait, une province. Une réaction catholique impitoyable, prolongée pendant plus d'un demi-siècle, prépare le terrain pour la fusion politique complète, qui s'accomplit, sous Marie-Thérèse, par la centralisation administrative : la Bohême, à ce moment (1749) disparaît jusqu'au nom dans l'État autrichien, unitaire et d'apparences allemandes. De la nation tchèque qui, avant 1620, dominait le pays et gouvernait l'État, il ne subsiste que la foule anonyme des paysans, des artisans, des ouvriers, portant dans la servitude et sous l'oppres-

---

1. C'est un cas typique que celui du prédicant Dipeluis d'Anvers, accusé par le comte de Cobenzl de haute trahison pour avoir illuminé en l'honneur de la victoire de Leuthen par les Prussiens; on fait une longue enquête et il est prouvé que tout est mensonge et que tout provient du dire d'un P. Minime, qui doit avouer finalement qu'il ne sait rien et n'a rien vu (p. 264.)

2. P. 38, l. 9. lire Charles VI pour Charles II.

sion étrangère leur dur destin ; la Bohême a perdu ses « entraîneurs » (I, 87). — Vers 1775, quelques hommes, philologues, littérateurs ou simples patriotes, esprits curieux et cœurs « sensibles », commencent à s'intéresser à ce peuple qui meurt, et s'attachent, non point à le disputer à la mort — tant l'entreprise semblait alors vaine — mais à adoucir et à ennoblir sa fin, en lui rendant une langue et une littérature, pour lui ouvrir le trésor des idées nouvelles. Contre leur propre attente, ces hommes deviennent les « éveilleurs » de la nation ; aux linguistes et aux poètes succèdent les historiens, qui rendent ses titres au peuple tchèque, et dégagent du vague sentiment panslave des premiers « éveilleurs » la pure conscience tchèque ; l'union de l'élite intellectuelle et des masses populaires, condition nécessaire de la renaissance nationale, est scellée définitivement. 1848 marque, avec l'effondrement de l'ancien régime, la rentrée des Tchèques dans l'action politique, et depuis lors, la nation combat pour reconquérir son influence légitime et régler, suivant ce qu'elle tient pour son droit et son intérêt, les rapports de la Bohême avec la dynastie et avec la monarchie, c'est-à-dire l'ensemble des États des Habsbourgs. L'étude historique de M. Denis aboutit d'elle-même à une conclusion politique sur l'irritante et complexe « question d'Autriche ». C'est qu'en Autriche la politique est avant tout de l'histoire : le conflit d'intérêts des races diverses n'aurait jamais atteint le degré d'exaspération où nous le voyons parvenu sans les revendications et les rancunes historiques : entre Tchèques et Allemands, en Bohême et en Autriche, une entente est possible, mais entre la domination « historique » des Tchèques en Bohême et l'hégémonie « historique » des Allemands en Autriche, entre le droit d'État de la Bohême et la théorie des « pays ayant fait partie de la Confédération germanique [1] ? » Avec une clarté doublement méritoire dans un sujet si embrouillé, M. D. expose l'origine et l'évolution des programmes et des partis politiques et nationaux, en Bohême et dans toute l'Autriche ; il offre à son lecteur, — sous réserve des quelques corrections qu'appellent son point de vue spécialement bohême et ses sympathies tchèques, hautement proclamées, — tous les éléments d'une opinion fondée et raisonnée sur les affaires autrichiennes. Cette excellente histoire de la Bohême est aussi le meilleur livre que nous possédions sur la question d'Autriche.

La période de l'abaissement, puis du réveil national, la plus intéressante peut-être de l'histoire de la Bohême, en est à coup sûr la plus difficile à traiter. Impossible de se borner aux faits politiques : la Bohême politique, au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, c'est une aristocratie

1. Un groupe de plus en plus nombreux parmi les Allemands d'Autriche revendique pour l'allemand le monopole de la situation de langue officielle en Cisleithanie, après séparation de la Dalmatie et de la Galicie, parce que le territoire ainsi délimité était jusqu'en 1866 partie de la Confédération germanique.

parasite, un gouvernement et une administration étrangers : le peuple tchèque, décapité par la réaction, a été rayé pour deux siècles du nombre des vivants. Et pourtant, c'est ses masses opprimées, gardiennes inconscientes d'un précieux dépôt, c'est les ouvriers de la renaissance littéraire qu'il faut connaître pour comprendre la Bohême vraie, d'alors et d'aujourd'hui ; c'est l'histoire de la société, des mœurs, des lettres, des idées qu'il faut posséder et exposer. M. D. s'est acquitté brillamment de cette tâche, montrant ainsi à nouveau cette universalité d'information à laquelle il doit son autorité jusqu'en Bohême. Ses chapitres sur la condition des paysans et des artisans ou sur le mouvement littéraire sont les plus intéressants, et, pour nous, les plus neufs : l'*État politique et social de la Bohême sous Léopold Ier*, par exemple, ou encore *Le Réveil national* (liv. I du second volume). En passant, il projette sur plus d'une question mêlée à l'histoire de la Bohême, mais d'intérêt général, une lumière nouvelle : il recueille et fait connaître les résultats du travail historique tchèque : le tableau de l'action des Jésuites en Bohême (I, 266-281), composé en grande partie sur des sources tchèques, est une contribution précieuse à l'histoire des méthodes de la compagnie ; le Waldstein que M. D. nous présente, d'après MM. Dvorsky et Pekar, diffère sensiblement du Wallenstein traditionnel. — L'exposition de ce livre fortement documenté est claire, presque toujours simple, alerte, animée. M. D. est pour l'histoire vivante; les prétentions de « l'histoire dite scientifique » (I, 127) ne lui en imposent pas ; il fait à l'imagination sa part et lui donne ses droits. Il est attiré par le portrait, le tableau, l'analyse psychologique, et c'est tout profit pour le lecteur. Citons seulement le Ferdinand II du premier chapitre (I, 19-22), et, dans un autre genre, les quelques pages sur la noblesse féodale de Bohême (I, 168, 318-319 ; II, 184-187), qui sont un modèle de finesse et de pénétration : comment l'orgueil et l'intérêt de caste ont transformé en aristocratie bohême les descendants des aventuriers espagnols, italiens et wallons auxquels Ferdinand II avait distribué les dépouilles des grandes familles nationales, pourquoi ces usurpateurs étrangers sont devenus les tenants les plus fidèles du droit d'État bohême, il est impossible de mieux expliquer cette évolution décisive pour l'histoire de l'Autriche, en aussi peu de mots, avec plus de profondeur dans la pensée et de bonheur dans l'expression.

Par trois côtés surtout, M. Denis offre prise à la critique. — 1° Il lui arrive, pour faire vivre l'histoire, de la retoucher, légèrement et de très bonne foi. Son imagination, qu'il laisse volontiers courir, l'entraîne souvent trop loin. Plus d'un de ses portraits vaut plus par l'art que par la vérité : Leo Thun est noirci à l'excès (II, 269-282), et Bach trop blanchi (II, 338-339) ; de Joseph II, peut-on vraiment dire (I, 523-526) que son intelligence était « courte, superficielle et frivole » ? Dès que l'imagination s'emporte ainsi, le style change : il se tend, se bour-

soufle, devient emphatique, déclamatoire. On voit d'ailleurs l'historien faire effort aussitôt pour se ressaisir : s'il conteste qu'on puisse parler du libéralisme de Joseph II, immédiatement il se corrige lui-même (II, 548-529) ; s'il énumère les torts de Joseph envers le peuple tchèque, d'avance il a compté (I, 495-496) les services qui les compensent. Ses jugements balancés, qui laissent le lecteur sous une impression d'incertitude (I, 495-496, 523-6 ; II, 204-206, par exemple) montrent bien la volonté de se mettre en garde contre l'entraînement de ses sympathies. — 2° Ces sympathies, il les a, dans sa préface, loyalement déclarées : elles vont toutes aux Tchèques ; il fait des vœux pour la cause de la Bohême. Il n'est donc pas indifférent, mais il veut être impartial, sans faiblesse pour ceux qu'il aime. Il dévoile, sans réticence et sans pitié, les erreurs de la politique tchèque : des hommes et des idées, il dit ce qu'il pense, avec des ménagements parfois dans la forme, toujours avec franchise : à preuve ses jugements sur Trojan (II, 241, presque identique à celui de Springer, qui n'est pas tendre pour les Tchèques, *Gesch. Oest.*, II, 174), sur Rieger (II, 253), sur les fautes des chefs tchèques en septembre, 1848, en 1867, en 1870 (II, 332, 499-501, 521). Il ne se croit pas tenu d'adorer l'idole du droit d'État, et ne cache pas aux Tchèques combien leur a nui leur attachement obstiné à ce programme suranné, et combien il aurait mieux valu substituer au droit historique le droit naturel, le droit moderne des peuples (II, 552-553). Est-ce pour racheter cette indépendance de jugement qu'il embrasse les rancunes et les passions de ses amis, et devient injuste pour leurs ennemis ? Schmerling avait ses ridicules, mais il avait des qualités ; Herbet était un doctrinaire étroit, mais aussi un orateur abondant et précis, et surtout un logicien redoutable ; ni l'un ni l'autre n'avait une tâche facile : l'un et l'autre nous sont présentés en caricature (II, 427-428, 445, 517). Brestel manquait d'élégance, mais non de dignité simple et de courage. Giskra était un personnage peu recommandable : au procès Ofenheim, il eût mérité de figurer comme accusé ; mais il n'y était que témoin, et l'on ne doit donc pas dire qu'il « finit en police correctionnelle » (II, 457). Peut-on voir autre chose que l'obsession des polémiques actuelles dans l'emploi, significatif par son anachronisme, du mot « pangermanisme » (I, 117, 124, 137, 379 ; II, 232), dans l'accusation portée (II, 249) contre les Allemands d'avoir, en 1848, voulu sacrifier l'Autriche à l'Allemagne — ce qui n'est vrai que d'une infime minorité —, dans les arrière-pensées de trahison vaguement prêtées à tous les partis allemands depuis 1860 ? Et comme, par ailleurs, M. D., redevenu historien, convient (II, 323) qu'en 1848 les Allemands ne voulaient pas de mal à l'Autriche, comme il parle (II, 346) de « l'alliance naturelle » des Tchèques et des Allemands, comme il reconnaît (II, 592) le loyalisme de l'ancienne gauche allemande, comme sa conclusion optimiste (II, 666 sqq.) exclut évidemment l'idée que les Allemands

de Bohême soient en majorité des pangermanistes, la clarté ordinaire de la pensée souffre de ces contradictions, et plus d'un lecteur s'en trouvera un peu désorienté. Et n'est-ce pas aussi faire une trop grande concession au point de vue tchèque, n'est-ce pas trop voir l'Autriche de Prague, que de faire découler toutes les difficultés actuelles de la monarchie de « la substitution d'un régime de centralisation au fédéralisme historique » ? (I, 458). Cette explication trop simpliste, qui néglige les influences auliques et catholiques, les chimères si longtemps caressées d'empire universel, donne-t-elle bien une idée juste de l'histoire de l'Autriche depuis cent cinquante ans ? — 3° Pour donner cette idée juste, M. Denis aurait dû encore mettre en bien plus vive lumière le fait capital de cette histoire depuis 1860 : le rôle joué, l'influence exercée par la Hongrie. Il indique à peine, en passant, un trait pourtant essentiel : la politique tchèque du droit d'État et de la résistance passive est une copie, due aux féodaux, de la politique hongroise de 1849 à 1865 ; et l'erreur des Tchèques a été de s'y obstiner, bien que leur situation historique et géographique fût toute différente de celle des Magyars. Il ne montre pas non plus assez clairement que, dans les crises de la politique intérieure autrichienne, en 1867, en 1871, et depuis 1895, c'est l'intervention de la Hongrie qui toujours a été décisive. Il y a là une situation qui dérive nécessairement du dualisme, et qui durera sans doute aussi longtemps que la lutte entre les Tchèques et les Allemands paralysera l'Autriche en face de la Hongrie. C'est une des données fondamentales de l'histoire contemporaine de l'Autriche et du problème autrichien en général, et elle a assez d'importance, même au point de vue spécialement tchèque, pour mériter d'être fortement soulignée.

Pour les noms propres tchèques, M. Denis a voulu adopter une transcription qui en rende fidèlement la prononciation. Mais est-ce bien la prononciation qui importe ici, et non plutôt l'orthographe ? et le système de M. D. ne complique-t-il pas les recherches, en obligeant le lecteur à restituer d'abord l'orthographe tchèque ? Les noms géographiques, par exemple — quand on les trouve dans nos atlas — y sont écrits à la tchèque : il nous faudra rechiffrer Budiéjovitse en Budějovice, pour le découvrir sous Budweis. Pour le lecteur non spécialiste, le système n'a pas d'avantages ; pour celui qui est au courant du sujet, il a l'inconvénient de le dépayser et de le dérouter : il faut un instant de réflexion pour reconnaître Palacky dans Palatsky. D'ailleurs les transcriptions sont faites sans règle fixe : le *j* tchèque est rendu tantôt par *j*, tantôt par *i*, tantôt encore par *y* ; le *ch*, quelquefois par *kh*, plus souvent par *ch*, ce qui prête à confusion avec le *š* transcrit de même ; le *ř* parfois par *rj*, ce qui est logique, fréquemment par le *rz* polonais (où est alors l'avance ?) ; *u* par *u* ou par *ou*. Pourquoi, d'ailleurs, borner au tchèque cette orthographe phonétique ? M. D. a risqué Saa*tz*, Lin*tz*, Leitmeri*ts*, R*ou*mb*ou*rg, mais il a

reculé — heureusement — devant Tra*ou*tena*ou*. — Pour donner l'impression de la réalité, il emploie, dit-il, les termes géographiques tchèques ou allemands, selon que la majorité de la population est tchèque ou allemande : mais, outre que les noms allemands sont presque francisés par l'usage — ainsi Pilsen, que M. Denis ne réussira pas à remplacer par Plzein — et qu'ils se rencontrent à peu près seuls dans nos atlas, la règle est souvent violée aux dépens de l'allemand : les villes de la Bohême du Nord (1,365), celles de la Moravie, pour la plupart allemandes, sont fréquemment désignées par leurs noms tchèques. Dans ces conditions, n'eût-il pas mieux valu respecter des habitudes anciennes, et que M. D. depuis vingt-cinq ans qu'il y travaille, n'est pas parvenu à modifier ?

Si certaines parties du livre prêtent à la critique, si quelques jugements appellent une révision, ces réserves ne diminuent en rien le très grand mérite de ces deux volumes. Ils couronnent dignement l'histoire de la Bohême moderne dont la thèse de M. D. sur Jean Hus formait, il y a vingt-cinq ans, le commencement : travail considérable et jusqu'ici sans rival. L'autorité de l'historien a grandi à mesure qu'il avançait vers son but. Des recherches nouvelles pourront ébranler son édifice ; des documents deviendront accessibles — les mémoires de Schmerling ou de Rieger, par exemple — qui modifieront sans doute l'aspect de l'histoire contemporaine de la Bohême. M. Denis lui-même, dans sa préface, se défend d'avoir eu l'illusion de faire une œuvre définitive. L'œuvre qu'il a faite restera du moins comme un modèle de science et de conscience, de probité scientifique et de talent [1].

Louis Eisenmann.

---

1. Quelques remarques de détail. — T. I. 15, 53, 70, 121 : Béthlen Gábor ou Gábor tout court; pourquoi ne pas dire Gabriel B? 106— : Deák et les conservateurs hongrois ; expression un peu équivoque : D. n'est pas conservateur. — 294 : le texte cité de Bidermann n'est pas si affirmatif. — 304 : la traduction trop libre fausse le sens du texte cité. — 393-4 : le passage sur la Hongrie n'est pas tout à fait exact. — 401-2 : M. D. ne dit pas que la Pragmatique Sanction n'a pas le même caractère en Hongrie et dans les autres pays, contrat bilatéral d'un côté, acte unilatéral de la volonté souveraine de l'autre ; cependant, cette différence est à la base du dualisme. — 437 : Windischgrätz, lapsus pour Schwarzenberg. — T. II. 34 : le titre et la référence de l'ouvrage de Beidtel sont inexactement donnés : *Gesch. der öst. Staatsverwaltung*, II. 44. — 182 : Joseph, lapsus pour Etienne. — 249-50 : c'est la cour elle-même qui a fait les concessions à la Hongrie ; toute l'explication de M. D., trop simpliste, ne tient pas assez compte de la complexité de la situation. — 320 (cf. aussi 625) : M. D. intervertit le sens ordinaire des termes « autonomiste » et « fédéraliste ». — 325 : François Stadion, lapsus pour Rodolphe S. — 361 (cf. aussi 471) : droit d'Etat tchèque au lieu de *bohême* ; confusion qui a son origine en tchèque. — 424 : le rôle de Szécsen est prêté à Clam. — 430 : à en juger par leurs discours, leurs écrits et leurs actes, Perthaler était au contraire plus Allemand, et Lasser plus Autrichien. — 494 : l'histoire de la déclaration de guerre de l'Autriche en 1866 est tout autre. — 497 : le récit ne donne pas une idée

— L'Académie hongroise a fait traduire les trois volumes suivants : 1° Henri *Friedjung : Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland* (*Harcz a német hegemoniáért*, par Junius, d'après la 5e édition allemande; Budapest, Académie, 1902. Tome I. — 392 pages). L'auteur y raconte les événements de 1859 à 1869, surtout la lutte entre l'Autriche et l'Allemagne. — 2° Robert *Southey* : *La Vie de Nelson* (*Nelson életrajza*, par A. Reményi. — 428 pages). L'ouvrage date de 1813 et, à ce que dit le traducteur, il ne manque dans la bibliothèque d'aucune famille anglaise. Pour le mettre à jour, M. Reményi a ajouté de nombreuses notes pour lesquelles il a utilisé les principaux ouvrages sur Nelson et sur les guerres maritimes en général (Chabaud-Arnault, Troude, Jurien de la Gravière et de nombreux travaux anglais). — 3° A. V. *Dicey* : *Introduction in the law of the Constitution*, 1885 (*Bevezetés az angol alkotmányjogba*, par Jean *Tarnai*. — 412 pages). Cet ouvrage dont une traduction française a paru en 1902, montrera aux lecteurs magyars la grande parenté de la vie constitutionnelle anglaise et de la leur. — J. K.

— M. F. Gyalui fait, depuis cette année, à la Faculté des Lettres de Kolozsvár un cours de bibliographie et de service de bibliothèques. Cet enseignement n'est pas encore organisé en Hongrie. Dans une brochure sur le but et les devoirs de cette science en Hongrie (*A Könyvtári tudományok célja és feladata Magyarországon*. Kolozsvár, 1903. — 25 pages). M. Gyalui passe en revue ce que les autres pays ont déjà fait dans ce domaine (il cite le cours de M. Ch. V. Langlois à la Sorbonne et celui de M. Martel à l'École des Chartes) et constate que la Hongrie quoiqu'elle possède de nombreuses bibliothèques — d'après la dernière statistique : 2250, dont 129 grandes bibliothèques, mais seulement 25 à 30 publiques — n'a pas encore bien organisé le service. Maintenant que le gouvernement a institué une Commission des Musées et des Bibliothèques, que le Musée national de Budapest consacre sa revue : *Magyar Könyvszemle* et son Annuaire : *Magyar Minerva* à cette cause, il espère que l'organisation méthodique s'étendra bientôt, de la capitale à la province où les réformes sont devenues urgentes. — J. K.

— *Publications scandinaves*. Ont paru à la librairie Gyldendal, à Copenhague les fascicules 15-19 de l'excellent *Dictionnaire anglo-dano-norvégien* de J. Brynildsen, revu par Joh. Magnussen, avec la prononciation figurée par Otto Jespersen. — A Christiania, 1902 (chez Jac. Dybwad), le premier fascicule, in-8° de 144 p., du deuxième volume des *Historiske Samlinger* éditées par le « Comité des sources de l'histoire de la Norvège ». Ce fascicule contient un certain nombre de documents pour l'histoire de la Norvège en 1814 recueillis par Ludwig Daae. Ce sont : le journal du capitaine, plus tard adjudant-général Ole Elias Holck; des lettres du curé Sœren Tybring sur la diète extraordinaire de 1814; le journal du curé, plus tard évêque, Dr. Jacob Neumann, sur cette même diète de 1814; des lettres de Christen Pram et de l'évêque J. N. Brun. Enfin un supplément aux

---

exacte de la différence du programme entre Belcredi et Beust. — 551 : les choses ne se sont pas passées si facilement en Hongrie en 1878; il y a eu une crise ministérielle, M. de Széll a donné sa démission. — 597 : la couronne reviendra à l'archiduc Otto avant ses fils. — 647 : le point de vue des socialistes dans la question des ordonnances est inexactement exposé : ils protestaient contre le principe du droit historique, pour le droit naturel, et contre le règlement par l'exécutif seul d'une question si importante. — 663 : Cracovie est encore représentée au Reichsrath par un socialiste. — 629-30 : dans le ministère de coalition est oublié le nom le plus significatif, celui de M. de Plener, chef de la gauche allemande.

lettres de J. Chr. Berg, publiées dans le premier volume de cette collection. — A signaler aussi la thèse de doctorat de M. Vilh. Grœnbech, *Études préliminaires à l'histoire de la phonétique turque* (Copenhague, Lehmann et Stage, 1902. In-8° de 121 p.) et le livre de M. Raphael Meyer, *Gerbertsagnet* (Copenhague, Det nordiske Forlag, 1902. In-8° de 170 p.). Dans ce dernier ouvrage l'auteur, après un rapide exposé de la civilisation au xe siècle, raconte la vie, puis la légende de ce Gerbert, qui fut le pape Sylvestre II, et la compare ensuite avec les légendes identiques, principalement celle de Faust. — L. P.

— Peu de mythes germaniques ont été plus discutés que le Ragnarok scandinave. Certains, le tenant pour une combinaison d'idées chrétiennes, le datent de l'époque des Vikings; d'autres, au contraire, y voient une conception originale qui remonterait aux premiers âges de la race : seulement, jusqu'à ce jour, personne ne lui avait consacré d'étude véritablement complète. C'est cette invraisemblable lacune que vient combler l'ouvrage de M. Axel Obrik (Om Ragnarok. Copenhague, Gad. 1902. In-8°, 135 p.), lequel me paraît ne devoir laisser qu'une bien maigre glane aux mythologues qui voudront encore s'occuper de cette question. M. A. Obrik, après avoir reconnu une à une toutes les sources, non seulement dans l'Edda, mais aussi celles que nous ont conservées les monuments runiques, et surtout dans la tradition, constate plusieurs groupes de croyances très différentes : si c'est, selon le Voluspa, le feu qui en un immense incendie doit anéantir le monde, ailleurs ce sont les flots, dit-on, qui engloutiront la terre ou bien un hiver extraordinairement long et rigoureux qui détruira tous les êtres — après quoi un monde nouveau renaîtra, meilleur sans doute que le premier. Les différents phénomènes, qui précéderont ou accompagneront le Ragnarok, sont alors passés successivement en revue : le soleil avalé par un monstre, les dieux luttant contre les géants, etc., etc. Or, tout cela, ce sont autant de croyances pour le moins aussi répandues chez les Celtes que chez les Scandinaves. M. A. Obrik, supposant, avec raison, que ces deux peuples voisins n'ont pas dû arriver fortuitement à un tel ensemble de conceptions si complètement identiques, estime qu'il a dû y avoir emprunt d'un peuple à l'autre, et que ce sont les Celtes qui, vers le début de notre ère, ont donné aux populations du Nord cette idée de la fin du monde. Je ne crois pas à un tel emprunt. A mon avis, les éléments du Ragnarok, se retrouvant chez nombre de Primitifs, ou bien viendraient d'une époque où Celtes et Scandinaves, alors des Primitifs aussi, vivaient encore sous la même tente, ou bien appartiendraient aux Celtes seuls, établis non seulement dans les régions qu'ils occupent de nos jours, mais un peu partout en Europe, voire dans les pays du Nord, où d'autres peuples, venant constituer une nouvelle nationalité, se sont plus tard superposés sur eux, ainsi qu'eux-mêmes l'ont dû faire sur les populations antérieures : dans un cas comme dans l'autre, l'identité fondamentale des croyances s'explique tout naturellement avec aussi les mille divergences de détails issus d'un développement ultérieur. C'est, du reste, une question qu'il est prématuré de vouloir résoudre. Il importe auparavant d'étudier les différents mythes de la fin du monde chez les autres races de l'humanité : ce sera l'objet d'une deuxième partie que nous promet M. A. Obrik et qu'il faut souhaiter de voir paraître bientôt — avec un index analytique alphabétique pour l'ouvrage entier. — Léon Pineau.

— C'est aussi une très importante contribution à l'étude de la mythologie scandinave que l'ouvrage de M. Friedrich Kauffmann sur le mythe de Balder (*Balder, Mythus und Sage nach ihren dichterischen und religiösen Elementen untersucht.*

In-8° de 308 p. Strassburg, K. Trübner, 1903. Pr. 9 M.). M. Fr. K., qui, dans sa préface, commence par rendre hommage aux mythologues d'Angleterre et de France — ce à quoi ses compatriotes ne nous ont guère habitués — passe en revue les différentes interprétations, quelques-unes saugrenues, qui jusqu'à ce jour ont été données de ce mythe et, les ayant toutes rejetées, après un examen très attentif et très minutieux des moindres détails, il s'efforce de prouver que nous n'avons là que l'expression symbolique d'un acte rituel commun non seulement à tous les peuples de race germanique, mais peut-être à tous les Aryens : puisque le thème s'en retrouve aussi bien dans l'Inde ancienne que chez les Persans. Et, rappelant combien c'est une coutume répandue dans les religions primitives que de charger un « élu » de toutes les fautes de la tribu ou de la nation, puis de le sacrifier aux dieux, dans les circonstances les plus graves cette victime de choix n'étant autre que le roi en personne, il estime que c'est précisément ce qui serait arrivé à Balder, les dieux n'agissant point autrement dans le Valhal que les hommes ici-bas. La démonstration de M. Fr. K., consciencieusement documentée, abonde en aperçus ingénieux. Sa conclusion est-elle inattaquable ? C'est autre chose. Pour ma part, je n'y puis souscrire. Ou, du moins, si je suis tout disposé à admettre que les divers incidents qui marquent la mort de Balder aient pu être imaginés à l'imitation du sacrifice d'un roi chez les anciens Germains, je persiste à croire que Balder lui-même est, non pas un prince de ce monde élevé au rang de divinité, mais un dieu solaire, comme le fut, à l'origine, Sigurd, à qui, du reste, il ressemble étrangement. Aussi bien, la mort de l'un et de l'autre pourrait avoir eu un motif identique, Loki, à qui Balder est sacrifié, me paraissant tout à fait répondre aux puissances infernales des Nibelungen. — Léon Pineau.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er mai 1903.

M. Philippe Berger, empêché d'assister à la séance, écrit qu'il a reçu du R. P. Delattre une coupe en plomb, couverte d'ornementations, qui porte une inscription bilingue, phénicienne et grecque. La partie phénicienne doit se lire *le Elim* « aux dieux » ou « au dieu ». La partie grecque est plus mutilée ; on y distingue pourtant les lettres φηαμ ou φηαμι, qui paraissent désigner soit celui qui a fait l'offrande, soit le dieu auquel elle était faite.

M. Paul Meyer rend compte du Congrès international des sciences historiques qui a récemment tenu des séances à Rome.

M. Louis Havet insiste sur l'importance qu'il y aurait à appuyer un des vœux émis par le Congrès, pour l'unification de la prononciation latine dans les différents pays. — M. Bouché-Leclercq indique dans quelles conditions ce vœu a été présenté. — MM. Boissier, Babelon, Heuzey et Joret présentent diverses observations.

L'Académie procède au remplacement de M. Gaston Paris, décédé, dans quatre commissions. Sont élus :

Commission de l'Histoire littéraire de la France : M. Noël Valois.
Commission des travaux littéraires : M. Senart.
Commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : M. Emile Chatelain.
Prix de La Grange : M. Léopold Delisle.

M. Louis Havet étudie divers passages du discours de Cicéron *pro lege Manilia*, de l'*Aulularia* de Plaute (v. 437).

M. Emile Picot présente la *Bibliographie des travaux de Léopold Delisle*, par Paul Lacombe (Paris, 1903, in-8° ; 1889 articles) publié sur l'initiative des membres du Congrès international des bibliothécaires tenu à Paris en 1900. — M. Perrot, président, félicite M. Delisle au nom de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 18 mai — 1903

Die Keilinschriften und das Alte Testament, von E. Schrader. Dritte Auflage, neu bearbeitet von H. Zimmern, und H. Winckler. I Hälfte. Berlin, Reuther, 1902; in-8, vi-342 pages.

A. Jeremias. **Im Kampfe um Babel und Bibel.** Leipzig, Hinrichs, 1903; in-8, 38 pages.

Der Zug des Sanherib gegen Jerusalem, nach den Quellen dargestellt von G. Nagel. Leipzig, Hinrichs, 1902; in-8, viii-123 pages.

L'ouvrage de M. E. Schrader avait été fort apprécié pour la sûreté de la méthode, l'abondance des informations et la modération des conclusions. Dans les premières éditions, l'auteur suivait l'ordre des écrits bibliques, indiquant, pour chaque récit ou détail, les rapprochements suggérés par la comparaison des textes cunéiformes déjà connus. Cette disposition, toute simple et naturelle, présentait certains avantages. On eût peut-être bien fait d'en retenir quelque chose. Dans la nouvelle édition, l'on a suivi un procédé tout différent : l'histoire et la géographie sont traitées séparément par M. Winckler dans une première partie ; M. Zimmern s'occupera, dans la seconde partie, de la religion et de la langue. Ce plan permet d'ouvrir au lecteur de plus larges horizons ; il n'est pas trop téméraire de penser qu'on l'a choisi surtout parce qu'il permet aux auteurs de développer leurs vues personnelles, non seulement sur le rapport de la Bible et de l'assyriologie, mais encore et premièrement, sur l'histoire, la religion, la littérature chaldéo-assyriennes, et sur l'histoire d'Israël. Du livre de M. Schrader il ne subsiste guère que le titre.

On ne peut que rendre hommage à l'érudition de M. Winckler et à l'originalité de ses conceptions. Ce qu'il nous donne est beaucoup moins une étude comparée des données bibliques et assyriologiques sur les objets qu'elles ont en commun dans le domaine de l'histoire, qu'un exposé distinct et complet de l'histoire des empires babylonien et assyrien, et de l'histoire d'Israël, le commentaire de la Bible restant plus ou moins à dégager de l'une et de l'autre. Les renseignements sont d'ailleurs aussi nombreux et précis qu'on peut le souhaiter. Mais on trouve, à côté de ces renseignements, surtout en ce qui regarde l'histoire biblique, une quantité d'hypothèses qui ne tendent à rien moins qu'à bouleverser les idées communément reçues parmi les exégètes critiques sur le caractère des documents qui constituent le fond primitif des Juges, de Samuel et même des Rois. M. Winckler est persuadé que l'astrologie mythique de Babylone est à la base de toutes les mythologies. Ce sont les mythes de cette même astrologie qui se présenteraient à nous dans les récits bibliques, de telle sorte que l'histoire d'Israël avant Saül ne serait pas seulement légendaire, mais mythique, et que l'histoire même des premiers rois serait presque entièrement recouverte par la mythologie. Il est possible que, dans la masse des conjectures ébauchées par l'imagination inépuisable du savant orientaliste, quelques-unes ou même plusieurs soient à retenir et que l'exégèse biblique doive en tirer profit. Dans l'ensemble, le système s'appuie sur des indices extrêmement fragiles, et il est même irréfutable, parce qu'on ne voit pas bien sur quoi il repose. Il est dit, par exemple, que les plus anciens dieux du panthéon babylonien étant la lune (père), le soleil (fils) et l'étoile du matin (Istar-Vénus), Saül correspond à la lune, Jonathas au soleil, David à l'été, Salomon à l'hiver, l'été et l'hiver étant les deux moitiés de Tammuz, l'époux d'Istar. Le successeur de David se serait appelé Iedidia et aurait été fils d'Abigaïl, Bethsabée étant Istar. Ces hypothèses et une infinité d'autres se suivent en forme de notes mises bout à bout. Tout le travail de M. W. a cette apparence; il sera utile à consulter, mais la lecture en est assez fatigante.

La brochure de M. Jeremias a un caractère polémique; elle est d'ailleurs écrite sur un ton modéré. L'auteur prend la défense de M. Delitzsch contre les critiques provoquées par sa conférence sur Babylone et la Bible (*Babel und Bibel*); il se fait aussi le champion de M. Winckler; et il soutient, après ces deux savants, l'existence d'un ancien monothéisme babylonien, doctrine ésotérique dont le rapport avec le monothéisme israélite n'est pas clairement défini. Si ce monothéisme chaldéen a existé, ce qui ne paraît pas encore bien prouvé, ce n'a pu être qu'une sorte de panthéisme, un système plus ou moins philosophique, nullement primitif, dont l'influence aurait été nulle sur le développement religieux d'Israël.

La dissertation de M. Nagel est conçue dans un esprit très conser-

vateur. L'auteur semble prendre à tâche de concilier, conformément à l'ancienne méthode apologétique, les récits bibliques entre eux et avec les documents assyriologiques. Le récit d'Is. XXXVI-XXXVII serait d'un contemporain de Sennachérib, et jouirait de la plus parfaite unité ; II Rois, XVIII, 14-16, viendrait d'une autre source, mais ne serait pas à considérer comme un récit indépendant ; ce serait une indication concernant le début d'une affaire dont Isaïe raconte la suite. Un critique sans parti-pris ne peut se défendre d'admettre que ce morceau a un caractère tout différent de son contexte ; c'est une donnée purement historique, on pourrait dire la relation « laïque » d'un fait, tandis que le récit développé qui vient ensuite a un caractère religieux et représente une leçon morale à propos d'un événement dont le rédacteur semble déjà passablement éloigné. Et il ne semble pas que M. Nagel réussisse à prouver l'unité de cette relation « ecclésiastique ». Mais il paraît bien avoir raison de combattre ceux qui fondent sur ce document l'hypothèse d'une expédition de Sennachérib en Palestine, qui ne serait pas celle de l'an 701, et qui aurait eu lieu beaucoup plus tard, vers 683 ou 682.

Alfred Loisy.

Die Echtheit des zweiten Thessalonichersbriefs untersucht von W. Wrede. Leipzig, Hinrichs, 1903 ; in-8°, VIII-116 pages.

La notion johannique de l'esprit, par M. Goguel. Paris, Fischbacher, 1902 ; in-8°, 171 pages.

The early Eucharist, by W. B. Frankland. London, Clay, 1902 ; gr. in-8°, XII-132 pages.

Le plaidoyer de M. Wrede contre l'authenticité de la seconde Épître de Paul aux Thessaloniciens est conduit avec une sorte d'âpre subtilité qui ne satisfait pas toujours le lecteur. Qu'il y ait de grandes ressemblances de fond et de forme entre deux lettres écrites par la même personne, aux mêmes destinataires, et dans le même temps, on n'a pas lieu d'en être surpris. Que, dans le cas présent, ces affinités ne soient pas naturelles et trahissent une imitation réfléchie, c'est que M. W. ne semble pas avoir rendu évident. Le retour des mêmes pensées et des mêmes formes de langage n'est pas une preuve décisive contre l'authenticité. Un homme exempt de prétentions littéraires, qui suit, en écrivant, le cours habituel de ses réflexions et ne surveille pas son style, se répète inévitablement. Que conclure de ce que Paul, après avoir exprimé dans I Thess. III, 11-13, et dans II Thess. II, 15-16, un souhait dont le développement est d'ailleurs assez différent de part et d'autre, se reprend dans les deux Épîtres, en disant ensuite : « Du reste, mes frères », quand l'instruction ainsi introduite n'est pas la même ? On peut multiplier de pareils rappro-

chements sans qu'il soit possible d'en rien conclure. Un certain parallélisme dans la distribution générale des deux Épîtres et dans les sujets traités se comprend en toute hypothèse. Ce serait un cas d'imitation extraordinairement naturelle, sans vulgaire plagiat ni artifice d'adaptation. L'argument qui est, pour M. W., le principal, a grand besoin de s'appuyer sur celui qu'on a tiré de II Thess. II, 1-11. Ce passage est très ingénieusement discuté, ainsi que III, 17. Le docte commentateur pense que II, 2 et III, 17, s'expliquent seulement dans l'hypothèse d'une fraude littéraire; et il est certain qu'ils peuvent très bien s'expliquer ainsi. Mais il n'est pas autrement démontré que Paul n'ait pu avoir à prémunir les Thessaloniciens contre une fausse lettre qui leur aurait été adressée sous son nom. Il faut avouer cependant que là est le point délicat de la question. Selon M. W., II, 2 se rapporterait à la première Épître, que l'auteur de la seconde présenterait, non comme apocryphe, mais comme ayant été mal interprétée; et ainsi la marque d'authenticité que fait valoir III, 17, trahirait, au contraire, l'artifice de la composition. Ce qui est dit, II, 4, de l'Antéchrist s'asseyant dans le temple de Dieu, serait un trait de tradition apocalyptique, reproduit par l'auteur, et qui ne supposerait pas l'existence du temple de Jérusalem dans le temps où l'Épître fut écrite.

Il est souvent question de « l'esprit » dans le quatrième Évangile, et la notion de l'esprit y est certainement fondamentale. On conçoit que M. Goguel ait voulu consacrer à cette notion une étude spéciale, suffisamment développée, pour déterminer les antécédents non chrétiens (hébraïsme, judaïsme, philonisme) et chrétiens (Jean-Baptiste, Jésus, la conception populaire dans les Synoptiques, les Actes et l'Apocalypse, la notion paulinienne) de la doctrine johannique, puis cette doctrine elle-même et ce que le quatrième Évangile entend par le monde de l'esprit et celui de la chair, l'action de l'esprit avant, pendant et depuis le ministère du Christ. Travail consciencieux et méthodique, suffisamment documenté. La conclusion générale, qui en indique le but dernier, est un peu vague et semble fort discutable : « C'est (la doctrine de l'Esprit) qui nous permettra d'être des penseurs rigoureux, ne reculant devant aucune des exigences de la critique philosophique, sans cesser pour cela d'être des hommes religieux, car notre foi et notre expérience religieuses ne dépendront, en aucune mesure, de faits et d'idées que la critique puisse atteindre. » Voilà qui est bientôt dit ; mais est-il possible qu'une doctrine quelconque échappe entièrement au contrôle de la critique, et que les faits et les idées dont dépend la foi, étant des faits et des idées, ne soient, en aucune façon, matière de philosophie ? On ne voit pas comment la « théologie du fait religieux de la foi » pourra être « rigoureusement scientifique » si son objet se dérobe entièrement à la science.

« La pensée de Jésus sur l'Esprit nous est fort mal connue, dit M. G. Nous ne sommes même pas en mesure de dire si cette notion a été un élément important de sa pensée ». Dans ces conditions, il est assez téméraire de mettre l'essence du christianisme dans la doctrine de l'Esprit. La question méritait d'être examinée plus à fond. C'est au moins un fait très significatif, que la plus ancienne tradition de l'Évangile se soit expliqué l'action messianique de Jésus par une pleine communication de l'Esprit divin. On comprend que le Christ lui-même ne se soit livré à aucune dissertation sur le sujet; mais les indices qu'on peut recueillir dans les Évangiles permettent sans doute d'affirmer que la tradition n'a pas simplement interprété le Christ, et qu'elle reflète directement sa pensée, bien que cette idée de l'Esprit communiqué soit subordonnée à celle de la filiation divine et qu'elle n'en épuise pas le contenu. Est-il bien exact de dire qu'il y a contradiction entre l'idée du baptême d'esprit et celle de la naissance surnaturelle? En lisant les récits de la naissance, on voit très bien qu'ils anticipent le baptême d'esprit, en le reportant au premier instant de l'existence de Jésus.

De même, la contradiction de M. G. trouve entre la conception johannique de l'incarnation et la christologie de Marc ou celle de Matthieu pourrait bien tenir à une interprétation défectueuse du quatrième Évangile. Jean opère, lui aussi, avec la notion de l'Esprit, et son Christ n'est pas précisément « le fils d'un Dieu, préexistant de toute éternité, qui s'incarne dans la personne historique de Jésus de Nazareth ». Si on l'entend bien, Jean veut dire que le Christ est né de Dieu en tant qu'il a reçu la plénitude d'esprit divin qui est dans le Verbe éternel, tout comme les chrétiens deviennent enfants de Dieu par le don de l'Esprit qu'ils reçoivent avec l'eau baptismale. Il est vrai que la descente de l'Esprit, dans le quatrième Évangile, est un signe pour Jean-Baptiste ; mais elle est aussi bien autre chose; et ici encore il suffit de lire attentivement le texte pour s'apercevoir que le Précurseur, par cela même qu'il a vu descendre l'Esprit, est constitué témoin de l'Incarnation. L'évangéliste ne conçoit pas simplement la vie de Jésus comme faisant suite à la préexistence éternelle du Verbe, mais comme dominée ou pénétrée par le Verbe-Esprit-Dieu, de façon à être la manifestation sensible de la lumière et de la vie éternelles. La notion de personne est à l'arrière-plan, et, bien que le Christ ne soit pas une personnalité distincte du Verbe, ce n'est pas sur cette conception de l'identité personnelle que Jean édifie sa christologie. On peut dire qu'il commente et traduit Marc, mais il n'a pas voulu le contredire et il ne le contredit pas.

Il ne semble pas non plus que M. G. ait bien saisi l'économie du symbolisme johannique. Ce n'est pas assez de retrouver dans l'eau et le sang que le coup de lance fait jaillir du côté du Christ un symbole de l'Esprit. L'eau et le sang figurent directement les sacrements chré-

tiens du baptême (discours à Nicodème) et de l'eucharistie (discours sur le pain de vie), par le moyen desquels le Christ glorifié communique son Esprit à ses fidèles. L'on méconnaît le principe fondamental du quatrième Évangile en supposant que l'action de l'Esprit doit être indépendante de tout élément sensible. La pneumatologie de Jean n'est pas plus docète que sa christologie, dont elle fait d'ailleurs partie ; de même que le Verbe se manifestait et agissait par Jésus, l'Esprit se manifeste et agit dans la parole évangélique et les rites chrétiens. Pareillement, ce que le Christ johannique dit de son retour ne doit pas plus s'entendre du don de l'Esprit, à l'exclusion des apparitions du Sauveur ressuscité, que de ces apparitions à l'exclusion du don de l'Esprit ; mais il faut l'entendre des deux à la fois, le retour par les apparitions figurant le retour par l'Esprit, ainsi qu'il résulte de l'apparition principale (Jean, xx, 22), où Jésus souffle sur ses disciples pour leur donner l'Esprit-Saint.

M. Frankland a voulu recueillir et commenter les anciens textes relatifs à l'eucharistie, depuis les récits de saint Paul et des Synoptiques, jusqu'à saint Irénée inclusivement. Le groupement des textes a son utilité. Le commentaire exigerait une finesse d'analyse et une dextérité de main qui suppléeraient au petit nombre et à la brièveté des témoignages. Celui que nous donne M. F. est le fruit d'une critique non moins circonspecte que bien informée. Si l'on admet que le récit de la dernière cène dans Marc est indépendant de Paul (I Cor. xi, 23-25), que Paul lui-même parle uniquement d'après une tradition historique, et que Luc a fait deux éditions de son Évangile qui ne laissent pas d'avoir la même signification, pour ce qui regarde la cène, bien qu'elles diffèrent sensiblement pour la rédaction, les obscurités que présente le témoignage du Nouveau Testament sont singulièrement réduites. Mais il est bien difficile de ne pas reconnaître, au moins chez Paul, une sorte d'interprétation de la donnée traditionnelle selon la théologie de l'Apôtre. Et l'on ne peut guère contester dans Marc une influence de Paul, qui s'accuse, pour ainsi dire, matériellement, en ce que les paroles de Marc, xiv, 24, semblent interpolées dans leur contexte ; sans cette addition, le récit du second Évangile se trouve correspondre à la recension dite occidentale de Luc, en sorte que cette recension, qui serait primitive pour le troisième Évangile, dépendrait d'un proto-Marc ou du document qui est à la base du second Évangile. Dans ces textes plus anciens, le sens du rite semblerait attaché principalement à la fraction du pain, conformément à ce qu'on lit dans les Actes ; mais l'idée de communion au Christ dans un acte commémoratif de sa mort s'y trouve déjà. Paul accentue la signification de la mort, en la présentant comme une expiation du péché ; de ce point de vue, la coupe distribuée a autant de sens que le pain rompu. Que les prières eucharistiques de la *Didaché* soient des oraisons de dévotion, pour l'usage des

simples fidèles, il est permis d'en douter, comme on peut douter aussi que le chapitre VI de Jean représente un discours qui aurait été réellement prononcé par le Christ, en prévision de l'institution eucharistique, dans la synagogue de Capharnaüm. A diverses reprises M. F. fait allusion à l'hypothèse de M. Harnack sur les textes de Justin, où la mention du vin eucharistique aurait été ajoutée après coup; il semble s'exagérer la portée réelle de cette hypothèse, dans la pensée de son auteur, et il n'explique pas les particularités assez bizarres des textes qui sont en discussion. Quand Justin allègue l'emploi du pain et de la coupe d'eau dans les mystères de Mithra, il ne paraît aucunement songer à relever une différence avec le mystère chrétien. La conclusion générale de M. F., sur l'unité de la conception chrétienne primitive touchant l'eucharistie, est assurément très défendable, mais l'auteur ne semble pas avoir saisi et analyse le problème dans toute sa complexité.

Alfred Loisy.

Georg Weicker, **Der Seelenvogel in der alten Litteratur und Kunst.** Leipzig, Teubner, 1902. In-4°, pp. 1-218, avec 103 figures. Prix : 28 m.

M. Weicker est revenu dans ce livre sur sa dissertation de 1895 : *de Sirenibus quaestiones selectæ*. Il a étudié le sujet plus à fond et modifié, comme il nous en prévient lui-même, quelques-unes de ses opinions antérieures. L'ouvrage qui nous est présenté aujourd'hui se partage en deux parties distinctes, mais non indépendantes l'une de l'autre : dans la première, pp. 1-84, M. W. considère la sirène dans les croyances populaires et dans la littérature, dans la seconde il cherche sous quelles formes elle apparaît dans l'art. La thèse de M. W. est résumée par ce titre même de l'ouvrage. Pour lui, la sirène, c'est-à-dire l'oiseau à tête ou à buste d'homme est un « oiseau-âme » et représente originairement l'âme humaine. Une fois le type formé, et avec les progrès de l'art, les Grecs ont pu s'y tromper et ne chercher dans ce motif qu'un élément décoratif, mais leurs ancêtres y voyaient ce qui restait de l'homme après la mort, et quelque chose de cette croyance a persisté jusque dans les derniers temps du monde ancien. La théorie a l'avantage d'expliquer fort bien (p. 32) la barbe que portent souvent les sirènes archaïques : comme celles-ci sont l'âme figurée d'un mort quelconque, que ce mort soit un homme ou une femme, il n'y a pas de raison pour qu'elles n'aient pas été représentées avec une tête, tantôt masculine et tantôt féminine; seule une raison d'esthétique a pu faire prévaloir par la suite le type féminin. M. W. a eu seulement le tort d'exagérer une opinion vraie. Ainsi, p. 35, il admet, non seulement qu'Athena puisse avoir une « âme » ou sirène à son image, mais

que cette sirène puisse, le cas échéant, et sans qu'il soit besoin d'une indication supplémentaire, tenir lieu de la déesse. Pour étayer une théorie aussi aventureuse, il faudrait autre chose qu'une peinture de vase obscure et qu'on peut autrement interpréter [1]. Je louerai, par contre, le soin avec lequel il a étudié et classé les textes littéraires. La sirène y apparaît comme une conception purement grecque, où n'entre aucun élément étranger ou sémitique. Le nom même (p. 84) est hellénique (de σεῖρα, la corde) : il témoigne du pouvoir que l'imagination populaire attribuait aux âmes errantes, souvent malheureuses et vengeresses.

La seconde partie, qui se confond parfois avec la première, n'est pas étudiée avec moins de zèle, mais on sent, à la lire, et M. W. a eu la loyauté de nous en prévenir, que l'auteur connaît assez mal les musées et n'est pas un archéologue de profession. Pour ne prendre qu'un exemple, la sirène de la page 35 (fig. 15) n'est nullement casquée : M. W. a pris pour une coiffure l'une de ces taches dont les potiers corinthiens parsèment volontiers le champ. De même il accepte sans les discuter les théories aventureuses de Bœhlau et s'explique mal sur les rapports de la céramique chalcidienne avec la corinthienne et l'ionienne. Pour lui, et je ne doute pas qu'il ait raison, la représentation figurée de la sirène est d'origine égyptienne. Il écarte toute influence assyrienne et sémitique, et considère les protomes archaïques en forme d'oiseaux qu'on a trouvées sur toute la surface du monde antique comme des produits de l'art grec, primitif et ionien. De l'Asie-Mineure, il passe à Chalcis (p. 30), à Corinthe (p. 37), à la Béotie (p. 145) et à l'Attique (p. 153). Il étudie ensuite l'art hellénistique et oriental (p. 175), puis l'art italiote, dans lequel il distingue l'art étrusque et campanien (p. 184), la céramique (p. 197), enfin (p. 201), l'art romain. Peut-être la partie la plus utile de son livre est-elle la bibliographie, et surtout l'illustration, qui est généralement soignée et qui comprend d'assez nombreux monuments inédits, dont quelques-uns sont de tout premier ordre. Je signalerai parmi les plus intéressants un mastos corinthien du musée d'Athènes (fig. 8, p. 14), un vase étrusque du Louvre (fig. 11, p. 18), un anneau d'or du même musée (fig. 16, p. 43), une curieuse urne peinte de Gizeh (fig. 20, p. 80), une terre cuite de Dali au Louvre (fig. 22, p. 91), un bronze archaïque de Rhodes au British Museum (fig. 26, p. 98), une intaille ionienne du même musée (fig. 28, p. 99), une sirène de bronze de la collection Mundy (fig. 33, p. 102), un vase figuré de Rhodes au British

1. Il s'agit d'une amphore du Cabinet des Médailles (174, pp. 80-82, fig. 5-6 de mon catalogue). Héraklès n'est sûrement pas représenté sur la face en question, donc il n'y a pas de raison pour qu'Athena soit figurée à ses côtés. J'ai supposé que Thésée luttait contre le taureau de Marathon, dont l'oiseau, comme de Witte l'a cru, peut très bien être l'âme.

Museum (fig. 34, p. 103), une importante œnochoé de même provenance, conservée au même musée (fig. 38-39, p. 107), une amphore ionienne de Bonn (fig. 46, p. 120), une terre cuite de Londres (fig. 47, p. 122), une autre de Heidelberg (fig. 52, p. 124), un abraxas de Dresde (fig. 55, p. 129), un alabastron du Louvre (fig. 65, p. 142), une pyxis de Bonn (fig. 66-67, p. 143), une amphore géométrique de Thera, où il n'est pas sûr qu'un oiseau ne soit pas représenté (fig. 69-70, p. 143), une terre cuite béotienne de Bonn (fig. 73-74, p. 149), deux autres de même provenance au Musée du Louvre (fig. 75-76, p. 150), une coupe attique du British Museum (fig. 81, p. 160), une amphore campanienne de Berlin (fig. 94, p. 189), une attache d'anse « étrusque » (fig. 95, p. 190), un fragment de vase arétin du Musée de Boston (fig. 102, p. 203). Il faudrait ajouter à ces monuments inédits, dont je n'ai cité que les principaux, des reproductions nouvelles d'œuvres déjà connues, telles que la sirène du Musée de Gizeh (fig. 91, p. 181). La diligence avec laquelle M. Weicker a réuni ces matériaux mérite toute la reconnaissance des archéologues.

A. De Ridder.

U. von Wilamowitz-Möllendorff : **Der Unterricht im Griechischen** (Die Reform des höheren Schulwesens in Preussen, Halle s. S., 1902, pp. 157 et suiv.).

Un décret du 26 novembre 1900 a mis sur le même pied, en Prusse, le Gymnase, le *Realgymnasium*, et l'*Oberrealschule*. Cette innovation, et les remaniements de programmes qu'elle a entraînés, ont donné lieu à la publication d'un gros volume de 436 pages, composé d'articles de différents auteurs, et faisant, branche par branche, comme le commentaire historique de la réforme. M. de Wilamowitz s'est chargé du grec. Sa collaboration nous vaut une curieuse notice, où le régime auquel l'enseignement du grec doit son anémie, est finement analysé, et où ressortent d'une façon saisissante des constatations bonnes à faire connaître à tous et partout.

Je laisse de côté toute la première partie de l'article, qui nous montre les hésitations et les revirements de la règlementation officielle des études au siècle dernier, et j'aborde le passage capital, où M. de W. décrit et apprécie les « réalités » de l'enseignement du grec, entre 1800 et 1900.

D'abord, on n'avait pas vu que le gymnase est tout autre chose que l'université, et l'on y faisait faire trop de philologie. « Les éolismes et les dorismes étouffaient le bruit du combat des héros. » Les élèves voyaient fonctionner le van de la critique, mais le vanneur ne leur donnait pas à goûter les bons grains qu'il avait nettoyés.

Quelle grammaire donnait-on à étudier? Un arrangement moderne de règles et de divisions qui remontaient à la science alexandrine, mais qui s'étaient déformées en passant de manuel en manuel, depuis les professeurs de Rome et ceux de Byzance, jusqu'aux hellénistes du XVI^e siècle. « Cette grammaire aurait fini par retrouver et suivre les traces de la bonne théorie antique, si la linguistique ne lui avait ouvert soudain de tout autres voies. »

En fait de syntaxe, on visait à enseigner le *grec classique*, quelque chose d'analogue au latin de Cicéron. Hérodote et Platon étaient heureusement tenus pour « classiques ». Sinon, la censure leur eût fait passer un bien mauvais quart d'heure. On cherchait dans les textes grecs cette rigueur logique de l'expression des pensées, que l'on trouvait dans les écrits des classiques romains, écrits élaborés d'après les prescriptions de la rhétorique. On voulait imposer au grec, bon gré mal gré, une syntaxe pareille à celle du latin, et l'on ne reculait pas même devant la « concordance des temps ». La correction logique paraissait être le πρότερον φύσει, pour parler comme Aristote. Quant au langage vivant et primesautier, celui que fait venir sur les lèvres le libre mouvement des impressions et du sentiment, il semblait plein d'imperfections. On le ramena au type dit correct, en supposant des anacoluthes, des ellipses, etc. On obtint ainsi un grec qui était facile à apprendre à cause de sa régularité, mais qui n'était qu'une fiction. Dans l'explication des écrivains, on s'attachait surtout à voir jusqu'à quel point s'y retrouvait la correction grammaticale. Jetez un coup d'œil sur les notes du *Thucydide* de Krüger, vous aurez l'impression que l'historien a écrit pour donner à l'élève l'occasion de s'informer de ses hardiesses et de ses fautes en fait de syntaxe. Le purisme de cet enseignement fit exclure Arrien de l'école, et il respecta Xénophon. « Que l'élève lût le récit de l'exploration et de la conquête du monde par Alexandre, ou celui des maraudages d'un officier au service d'un condottiere, cela importait peu... C'est une des aberrations les plus étranges que de donner à lire du Xénophon, c'est-à-dire un dilettante borné, que Platon et Aristote n'ont pas jugé digne même d'un seul mot de réfutation, et d'en donner à lire infiniment plus qu'on ne le fait pour les maîtres qu'il a essayé d'imiter ».

Certes, cet enseignement grammatical était excellent pour former des philologues. Il leur donnait une connaissance sûre de la langue, et une grande facilité pour lire le grec. Certes aussi, l'action éducatrice formelle du latin était renforcée par là. Mais, tout aussi incontestablement, le contenu des textes était négligé. Savoir écrire en grec n'était plus un moyen, c'était une fin. Il était inévitable, avec ce système, que l'on vint se buter à une grosse objection : « Si le grec, lui aussi, ne donne qu'une éducation essentiellement formelle, à côté du latin, il est superflu. » Enfin cette façon de traiter la langue grecque impliquait une erreur. C'était admettre comme ayant une valeur

absolue, des formes qui n'étaient que le produit artificiel d'une longue culture et la phase finale de toute une évolution. C'était oublier que le langage vraiment vivant, celui qui part du cœur, doit être analysé non par la logique, mais par la psychologie. Disséquer une phrase de Platon de façon à la ramener à des applications de formules grammaticales, c'est comme si l'on prétendait que le langage se compose des lettres de l'alphabet. Ce à quoi le grec doit servir, c'est à montrer un progrès allant du langage libre et pour ainsi dire improvisé, à la phrase stylisée par les préceptes de l'école. La syntaxe grecque ne doit pas être enseignée parallèlement à celle du latin (procédé appliqué magistralement par Madvig, qui se demandait toujours jusqu'à quel point l'attique correct se soumettait aux catégories logiques, maîtresses souveraines de la grammaire latine : propositions finales, conditionnelles, consécutives, etc.); la syntaxe grecque doit faire contraste avec la syntaxe latine. Ce résultat s'obtiendra si, au lieu de procéder à coup de règles, on s'attache à expliquer et à interpréter avec souplesse et exactitude le langage naturel et spontané, celui qui n'a point subi la contrainte d'un code de syntaxe au moment où il s'exprimait.

Ici, M. de W. dit un mot de la *version :* elle ne doit servir qu'à faire constater si l'élève a compris le texte qu'il lit. Du moment que la version vise plus haut, qu'elle se fait artiste, qu'elle prétend produire un effet identique à celui de l'original, elle devient un exercice étranger à l'étude du grec, quelque parti d'ailleurs que puisse en tirer un maître intelligent pour instruire et intéresser. L'élève qui voit pourquoi ceci peut être traduit et pas cela, a appris bien plus que s'il s'est approprié une certaine habileté à exprimer approximativement dans un allemand passable le sens d'un texte grec.

M. de W. parle ensuite de la réaction qui a suivi tous ces excès. Depuis vingt ans, les abus de philologie ont cessé. On ne fait plus d'éditions savantes à l'usage des élèves. Il y a toute une collection de textes publiés de façon à leur épargner la fatigue de la préparation. La grammaire s'est simplifiée, elle a rejeté tout ce qui ne se rencontre pas dans les auteurs expliqués. Les lexiques se sont faits plus sobres, petits et peu coûteux : « rempart solide contre la lecture à domicile ». Quel a été le résultat? La connaissance de la langue, et notamment celle de la grammaire manque aux jeunes gens à tel point qu'ils ne sont plus capables de lire du grec.

Après cet exposé plutôt navrant des dernières expériences faites par le gymnase, M. de Wilamowitz indique les tendances de la réforme de 1900-1901, qui est due en grande partie à son intervention. Il montre avec éloquence que la situation n'a rien de désespéré; que les modernes n'éprouvent d'horreur que pour le grec tel qu'il est enseigné; qu'ils sont pleins de sympathie, au contraire, pour l'Hellénisme que la science est occupée à découvrir, et que c'est cet Hellénisme qui

doit être évoqué dans l'éducation du gymnase. Mais l'espace me manque pour faire connaître ici les principes de la réforme. Peut être les extraits cités ci-dessus donneront-ils le goût de chercher ailleurs des renseignements sur un programme grandiose, qui ne restera pas un vain rêve, et qui déjà gagne de plus en plus d'adhérents. Il est en effet la mise en œuvre d'une idée féconde, et il a pour lui l'influence d'un esprit puissant, qui sait faire voir les choses de haut et de loin.

J. Bidez.

Geschichte der rheinischen Staedtekultur von ihren Anfaengen bis zur Gegenwart, mit besondrer Berücksichtigung der Stadt Worms, von Heinrich Boos. Vierter Theil, Berlin, Stargardt, 1901, VIII, 741 p. in-4°, illustr.

Nous avons parlé précédemment ici des deux premiers volumes du grand ouvrage de M. H. Boos sur l'histoire de la civilisation dans les cités rhénanes et spécialement à Worms [1]. Le troisième volume, qui raconte sans doute l'histoire du développement des forces matérielles et de l'influence politique de ces riches cités dans les derniers siècles du moyen âge, ne nous est malheureusement point parvenu. Le quatrième et dernier tome de ce splendide ouvrage, illustré par les gravures sur bois si originales de M. Joseph Sattler, embrasse l'histoire de Worms pendant les quatre siècles de l'histoire moderne; il débute par l'avènement de Jean de Dalberg à l'épiscopat, en 1482, et s'étend jusqu'à la proclamation du nouvel Empire allemand en 1871. C'est, en somme, le tableau de la décadence lente, mais irrémédiable; après les guerres contre les évêques, à la fin du xv[e] et au début du xvi[e] siècle, viennent les luttes contre François de Sickingen, la Réforme et la Contre-réformation sur les bords du Rhin, la guerre de Trente Ans, celles de la succession du Palatinat et de la succession d'Espagne, qui ruinent et dépeuplent la malheureuse cité et à un moment donné (1689) l'anéantissent presque tout entière sous les torches des soldats de Louis XIV. Si le xviii[e] siècle, dans son ensemble, est une période plutôt calme, les cités rhénanes, stagnantes désormais et comme éteintes, n'en profitent guère pour refleurir et l'ère de la Révolution, la *Franzosenzeit*, ne les tire d'abord de leur torpeur que pour les faire souffrir davantage. M. Boos raconte encore avec quelque détail l'arrivée des émigrés, l'invasion de 1792, les menées des commissaires de la Terreur, les exactions des agents du Directoire, l'ère napoléonienne [2]. A vrai dire, son récit s'arrête avec le traité de Vienne et ses

---

1. Cf. *Revue critique* du 28 juin 1897 et du 25 avril 1898.

2. M. B. n'est pas très sympathique, naturellement, aux agissements de la Révolution sur les bords du Rhin. Il reconnaît néanmoins que les populations rhénanes seraient devenues d'aussi bons Français que les Alsaciens, si la réunion avait duré un ou deux âges d'homme de plus.

annexes, dont les stipulations firent passer Worms, en 1816, à la Hesse grand-ducale. Depuis, Worms, comme les peuples heureux, n'a plus, pour ainsi dire, d'histoire, mais sa prospérité matérielle s'est notablement accrue. Grâce à la munificence de M. le baron Heyl de Hernsheim, le grand industriel et le député de la région, qui a fait les frais de ce coûteux et splendide ouvrage, grâce à l'érudition patiente de M. Boos, qui, durant de longues années, s'est appliqué à recueillir d'abord les matériaux du *Cartulaire de Worms*, puis à l'éditer, puis à en utiliser les documents dans ce vaste récit historique, accessible à tout lecteur un peu cultivé [1], les habitants de l'ancienne ville libre possèdent à l'heure actuelle une monographie scientifique et artistique de la cité hessoise que leur envieraient à bon droit bien des capitales de l'Europe [2].

R.

Henri-Charles LEA, **Histoire de l'Inquisition au moyen âge,** traduit sur l'exemplaire revu et corrigé de l'auteur par Salomon Reinach, de l'Institut. T. III. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1902, V, 898 pp. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Nous avons récemment parlé de la haute valeur scientifique du grand ouvrage de M. Lea, en rendant compte ici des deux premiers volumes de l'*Histoire de l'Inquisition au moyen âge* [3] ; il est vraiment inutile d'insister encore une fois sur la conscience et la science qu'a mis l'auteur à cette œuvre qui restera pendant longtemps le tableau le plus exact et le plus détaillé de cette institution célèbre, « fruit monstrueux d'un zèle erroné, au service de la cupidité égoïste et de la soif du pouvoir », qui, pendant des siècles, « s'employa à étouffer les plus hautes aspirations des hommes et à stimuler leurs appétits les plus vils » (p. 786). Nous nous contenterons de remercier encore une fois M. Salomon Reinach d'avoir mis sous les yeux de ceux de nos compatriotes, qui n'étaient point à même de lire l'original, la traduction d'un livre, utile à étudier et à méditer aujourd'hui plus que jamais ;

---

1. Il ne faut pas oublier, en jugeant l'ouvrage dans son ensemble, que c'est précisément dans ce but qu'il a été écrit, afin de servir de lecture *patriotique* et *instructive* aux *bourgeois* de Worms; mais précisément, puisque tel est le but indiqué par le protecteur de l'entreprise et visé par l'auteur, nous ne comprenons pas qu'ils aient choisi pour leurs quatre in-quartos ce type gothique épais (*Schwabacher Schrift*), qui fatigue les yeux au-delà de toute expression. Grâce à MM. Heyl de Hernsheim et Boos, nombre de jeunes Wormsois trop appliqués à scruter leurs origines, deviendront myopes.

2. P. 640, lire *Tugnot* pour *Tungot*. — P. 645, l. *Rudler* p. *Radler*. — P. 646. Il est faux de dire que les départements de la Roër, etc., réunis le 28 décembre 1797, l'aient été « par ordre de Napoléon. »

3. *Revue critique*, 28 avril 1902.

car il ne manque pas, de par le monde, de gens de toute robe — et même sans robe — qui, demain, s'ils le pouvaient, feraient flamber allègrement les bûchers pour se débarrasser des libres-penseurs et des hérétiques avérés du dehors et plus volontiers encore de tous ceux qu'ils sentent cachés au sein même de l'Église.

Le troisième volume de l'auteur américain nous introduit dans ce qu'il appelle les domaines particuliers de l'activité inquisitoriale. Il nous la montre s'exerçant contre les imprudents ou trop fidèles disciples du grand Saint d'Assise, contre les Franciscains spirituels, les Dolcinistes, les *Fraticelli*; il nous montre aussi comment l'Inquisition savait « travailler » au profit de la hiérarchie catholique ou de l'État contre les *hérésies politiques*, en étudiant le dramatique épisode de la lutte contre les *Stedinger* de l'Allemagne du nord, ou l'histoire de Cola di Rienzo et celle de Savonarole, en examinant en détail le procès des Templiers ou celui de Jeanne d'Arc. Il termine par l'étude des persécutions pour cause de magie et de sorcellerie, qui s'accentuant de plus en plus au xv[e] siècle, sont un des legs les plus honteux faits par l'époque de la Renaissance à celle de la Réforme. Une table des matières très complète clôt ce dernier volume et facilite les recherches du lecteur pressé de retrouver un renseignement spécial dans ce vaste ouvrage, vrai monument d'un labeur scientifique énorme, accompli dans un esprit de tolérance philosophique dont les persécuteurs profitent bien plus encore que les persécutés [1].

R.

Société industrielle de Mulhouse. **Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs au xix[e] siècle.** Mulhouse, veuve Bader, 1902. In-4, t. I (x et 544 p.), t. II (545 à 1094 p.), 261 fig. et XLVI planches et cartes.

Au lieu des notices décennales qu'elle avait coutume de publier à l'occasion des expositions internationales parisiennes, la célèbre

---

1. Quelques détails notés à la lecture : P. 201, lire *Muntaner* pour *Mutaner*. — P. 214, l. *aus* p. *Raus*. — P. 225, l. *Dixmude* p. *Dixmunde*. — P. 366, *Mostaire*, dans l'archevêché de Mayence, doit être une faute d'impression ; cette localité n'existe pas. — P. 520, l. *Richtsteig Landrechts* p. *Richstich Landrecht*. — P. 644, l. *Braunsberg* p. *Brauenserg*. — M. L. se trompe en appelant M. Diefenbach (1888) « le plus récent historiographe de la sorcellerie » puisqu'il y a eu depuis les deux ouvrages capitaux de M. J. Hansen, *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter* (1900) et *Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Zauberwahns im Mittelalter* (1901), où notre auteur aurait pu trouver des détails tout nouveaux sur Sprenger et le *Malleus maleficarum*. — P. 730 et suiv. il faut lire partout *Ietzer* au lieu de *Letzer*, et *Bolzhurst* pour *Bolshorst*. M. L. ne connait encore pas la plus récente littérature sur le procès des Dominicains de Berne (1507-1509), ni l'étude de M. l'abbé Paulus, ni celle de M. Rettig, ni le travail de M. R. Steck, professeur à l'Université de Berne, *Der Berner Jetzerprozess in neuer Beleuchtung* (Berne, 1902, in-8°), qui changeraient assez notablement la teneur de son récit, basé principalement sur celui de Murner.

Société industrielle de Mulhouse, dont la glorieuse histoire remonte à 1826, a eu l'excellente idée de faire écrire, par une armée de rapporteurs, la monographie industrielle de la ville depuis son annexion à la France (1798) jusqu'à nos jours. Le mérite de cette initiative revient à M. Meininger; le secrétaire de la rédaction, M. Aug. Thierry-Mieg, a coordonné les rapports partiels.

L'ouvrage s'ouvre par un résumé de l'histoire municipale de Mulhouse. On ne peut demander à ce chapitre de nous apporter du nouveau; il utilise cependant quelques notes inédites sur les incidents de l'occupation allemande en 1870-71. Ensuite viennent une série d'études sur les industries du coton, de la laine, de la soie, des papiers peints, des constructions mécaniques, de l'imprimerie, photographie, tannerie, meunerie, brasserie, du bâtiment, du chauffage et de l'éclairage. Chacune de ces études est accompagnée de renseignements chronologiques et statistiques, listes d'industriels, etc. Elles ne se limitent pas à Mulhouse et à ses faubourgs; elles s'étendent, non à toute la Haute-Alsace, mais aux vallées d'Altkirch, Massevaux, Thann, Wesserling, Guebwiller, Soultzmatt. Les derniers chapitres passent en revue les questions des voies de communication, du commerce et du régime douanier, enfin des institutions d'utilité publique. Il est peu d'exemples d'un ensemble aussi complet et aussi bien ordonné.

La place d'honneur y appartient naturellement à l'industrie mulhousienne par excellence, celle des toiles peintes [1]. Elle y existe depuis 1746. La première machine à imprimer fit son apparition à Wesserling dès 1803; elle a été perfectionnée depuis au point de pouvoir imprimer en seize couleurs [2]. Mais c'est surtout à la chimie que, depuis 1830, l'indiennerie mulhousienne est redevable de ses triomphes; en 1874, Schützenberger et Lauth lui donnent l'alizarine synthétique, brevetée depuis 1868 [3].

C'est autour de cette industrie que se groupent les autres industries mulhousiennes. Nous venons de voir que l'industrie chimique, inaugurée par Kestner dès 1806 à Thann, a eu surtout pour objet de fournir à l'indienne ses couleurs. C'est pour lui fournir ses tissus que Mulhouse, éloignée de tout port de mer, est devenue cependant un centre cotonnier. Une filature mécanique s'installe à Wesserling dès 1802; on applique la machine à vapeur à la filature en 1812. Le métier mécanique à tisser apparait en 1821; le métier à bras ne disparaîtra d'ailleurs qu'en 1875.

L'existence d'un outillage spécial à l'impression des cotonnades, la

1. La première partie du rapport sur les toiles peintes (jusqu'en 1830) reproduit un ancien travail du Dr Penot, revu en 1868 par C. Kœchlin.

2. Au delà, on emploie encore le procédé d'impression à la main.

3. Elle emploie l'indigo artificiel depuis 1898.

présence d'une population ouvrière expérimentée ont donné naturellement naissance à l'industrie des papiers peints, auxquels on applique en 1827 le rouleau à imprimer les toiles, et en 1847 la machine à vapeur. C'est pour servir la double industrie des toiles et des papiers peints que se développe la gravure des rouleaux. De même c'est l'essor des industries textiles qui crée l'industrie des constructions mécaniques, aujourd'hui l'une des principales richesses de la cité alsacienne. — Ajoutez à ces industries la lithographie et la photographie, vous aurez un tableau complet de l'activité mulhousienne.

Les phases de cette histoire sont aisées à démêler. Étouffant dans son étroit corset douanier, la république de Mulhouse vit le salut économique dans l'union avec la France. L'annexion de 1798 lui ouvrit un immense marché, que les victoires impériales allaient encore élargir. C'est pendant la période du blocus que se posent les fondements de la grandeur mulhousienne. Lors de la révolution douanière de 1860, l'industrie cotonnière de Mulhouse a déjà une vitalité assez puissante pour que la concurrence anglaise l'excite au lieu de l'abattre. Une crise plus redoutable fut celle de 1871. Brusquement séparée de son marché séculaire [1], elle rencontre sur le marché allemand des concurrents acharnés à défendre leurs positions.

Pour résister à cette cause de ruine, il a fallu que Mulhouse fît de prodigieux efforts. Elle a été servie, dès le temps français, par le développement des voies de communication. Les auteurs du livre, en publiant des reproductions phototypes de la carte de Cassini et de la dernière carte de l'état-major français, ont mis ce fait en lumière. Cette question était essentielle pour une ville qui est éloignée des gisements houillers, et qui n'est même pas dans le voisinage immédiat des forces hydrauliques. L'Ill canalisé, le canal du Rhône au Rhin, les chemins de fer, en dernier lieu le percement du Gothard, ont fait du petit groupe de moulins (*Mülnhusen*), perdu dans la plaine, un carrefour de routes. Ils ont fourni à l'industrie mulhousienne ce qui lui manquait : la houille lorraine; aujourd'hui, la progression des houilles apportées par rail semble avoir atteint son maximum; la courbe des houilles apportées par canal tend à la rejoindre. — Ajoutons que le réseau de tramways qui amène à Mulhouse les produits de ferme de la campagne et les ouvriers de la banlieue y réalisent le type, si bien dénommé par M. Vandervelde, de « ville tentaculaire ».

Le secret de la vitalité mulhousienne est dans sa population laborieuse, énergique, intelligente. Sans transition, la petite république à demi-suissse est devenue partie intégrante de la république française; elle a toujours respiré l'air de la liberté. Elle a trouvé chez elle, dans

1. Elle ne conserve de rapports avec lui que grâce aux usines que les industriels mulhousiens créent en deçà de la nouvelle frontière.

un petit nombre de familles célèbres, des chefs dignes de la conduire. Ajoutons que ces chefs, les Dollfus, les Mieg, les Kestner, les Kœchlin, n'ont pas été seulement des esprits inventifs, des industriels aux combinaisons hardies, des négociants avisés; ils ont été des hommes. Quelques-uns d'entre eux furent, dans le monde, les premiers à faire cette découverte : à savoir que le plus mauvais calcul, pour un patron, n'est pas de bien payer ses ouvriers, de leur assurer un logement sain [1], de réduire leur journée de travail, de ménager les forces de la femme et de l'enfant.

Il faut donc remercier hautement la Société industrielle d'avoir entrepris cette belle publication. Elle s'adresse non seulement à tous ceux qui s'intéressent à l'Alsace, mais aussi tous ceux qu'intéresse l'évolution économique et sociale du siècle dernier.

L'illustration de ces deux volumes a été confiée à la grande maison Braun, Clément et Cie, de Dornach. Elle a vraiment une valeur documentaire. Vues de monuments (quelques-uns disparus, par exemple l'ancienne église Saint-Étienne), vues d'usines autrefois et aujourd'hui, intérieurs d'ateliers, cartes et plans, il n'y a rien là qui ressemble à une imagerie de fantaisie, rien qui ne serve à éclairer le texte.

Henri HAUSER.

Thomas Hodgskin (1787-1869) par Elie HALÉVY, 1 vol. in-18, 1.219 p. Société nouvelle de librairie et d'édition, 1903.

M. et Mme S. Webbs, dans leur histoire du *Trade-Unionism*, ont appelé K. Marx « le disciple illustre de Thomas Hodgskin ». Mais, fait observer avec raison M. E. Halévy, Marx a eu tant de maîtres et si divers qu'il est intéressant de savoir ce qu'il doit à chacun, et notamment à Hodgskin que Marx n'a cité que trois fois. La tâche n'est pas facile. L'œuvre de l'auteur du *Capital* a eu certainement des sources très nombreuses. A. Menger a insisté surtout sur les sources anglaises, notamment Godwin, Ch. Hall, Thomson. M. Andler, dans son Commentaire du *Manifeste Communiste*, a voulu mettre en relief les influences françaises. Il est curieux qu'à mesure que l'autorité de Marx s'affaiblit sous l'effort critique des économistes et des socialistes eux-mêmes éclairés par les faits, les travaux sur la genèse historique de son système se multiplient. Il en est souvent ainsi des dogmes qui finissent. En tout cas M. Halévy était bien préparé par

1. L'entreprise fameuse des « cités ouvrières » n'a pas donné tous les résultats espérés. 1243 maisons ont été bâties (et payées) en 46 ans; mais 24 pour 100 des ouvriers-propriétaires ont revendu leur maison à des tiers.

ses vastes études sur le XIX[e] siècle Anglais [1] pour élucider le côté de la question auquel il s'est attaché. Son héros a laissé peu de traces dans l'histoire contemporaine. Après un moment de notoriété et même de popularité dans les milieux ouvriers, il a disparu dans l'obscurité de collaborations anonymes à des périodiques surtout économiques. Dans l'intervalle il avait publié des écrits dont les socialistes d'avant 1830 se sont occupés et inspirés. Cependant ses lettres à F. Place qui contiennent le plus d'idées nouvelles (1817-1823) sont restées inédites jusqu'à leur publication par fragments dans le volume de M. H., et si elles ont exercé une influence, cela n'a pu être qu'une influence indirecte, par l'intermédiaire de Place, très lié lui-même avec le milieu radical et mêlé au mouvement ouvrier. Ces lettres valaient bien la peine d'être mises au jour, et M. H. a rendu un vrai service à l'histoire du socialisme en les tirant des *Papiers de F. Place* déposés au *British Museum*. Hodgskin s'y montre très opposé à toute intervention législative, parce que pour lui toute loi positive est non seulement inutile, mais forcément injuste, devant fatalement favoriser la propriété qui par elle-même est improductive et léser le travail qui seul est producteur de toute richesse. Là est le point de départ du *socialisme* de Hodgskin et M. H. le met bien en relief. « C'est le travail humain qui rend un sol quelconque productif, écrit Hodgskin en contredisant Ricardo, et c'est en conséquence du fait que les propriétaires fonciers ont originellement monopolisé le travail de leurs esclaves qu'une rente se paie aujourd'hui en Europe. » C'est là une idée que Hodgskin répète et développe à satiété, en l'opposant à l'optimisme des économistes de l'école anglaise d'alors. Mais d'autres l'ont également trouvée et répétée, notamment Enfantin et les écrivains du *Producteur*. Il est difficile de démêler dans ce concert quelles influences ont été prépondérantes sur les écrivains postérieurs qui ont fait de la condamnation de la rente l'A. B. C. du socialisme. En tout cas il est bon de chercher à éclaircir les origines d'un mouvement qui a entraîné, même par ses erreurs, tant de conséquences sociales et politiques. A ce point de vue M. H. donne une analyse précise et intéressante des différents écrits de Hodgskin, notamment « *la Défense du travail* (1825) » et « l'*Economie politique populaire* (1827) », où l'auteur déploie de remarquables qualités de dialecticien. Après avoir retracé brièvement la biographie de son héros devenu bien obscur depuis 1832 jusqu'en 1867 (époque de sa mort), M. Halévy, dans une intéressante conclusion, juge, non sans quelque subtilité dans la terminologie, quelques-unes des idées mères de Hodgskin et montre comment sur certains points Marx s'est inspiré de lui, et sur d'autres, séparé, tout en restant l'un et l'autre les interprètes « non

1. Voir son ouvrage encore inachevé sur la *Formation du Radicalisme philosophique*, 2 vol., 1901.

de la réalité économique actuelle, mais d'un idéal juridique préconçu » ; idéal juridique qui pourrait bien être lui-même gros d'injustices quand on veut le traduire en institutions sociales.

Eugène D'EICHTHAL.

— M. L. SAINÉAN donne un tirage à part (77 p.) des articles qu'il a publiés dans les tomes XXX et XXXI de la *Romania* sur *Les éléments orientaux en Roumain*. Ces articles ne sont eux-mêmes que le résumé des patientes recherches de l'auteur et des trois gros volumes écrits en roumain qu'il a fait paraître à Bucarest en 1900. M. S. y montre justement et d'après une saine méthode combien sont hasardeuses les théories soutenues naguère par M. Hasdeu et quelques autres sur des emprunts linguistiques remontant jusqu'aux anciennes invasions des Petchénègues, des Comans et des Tatars. En réalité la présence d'éléments osmanlis est encore à peine sensible dans la langue roumaine du XVI[e] siècle : c'est surtout du XVII[e] et du XVIII[e] qu'ils y datent. L'auteur a donné des listes très amples, et groupé ensuite les mots d'après les classes d'idées qu'ils représentent. Ces emprunts orientaux se rapportent à l'habitation, à l'alimentation, au costume, au commerce, bref à des idées essentiellement concrètes : cela prouve bien qu'il n'y a pas eu entre les deux races une véritable fusion intellectuelle, et ce sont là des considérations sémantiques fort intéressantes. — E. B.

— M. Georges GOURDON vient de donner chez Lemerre une deuxième édition de ses *Chansons de Geste*, poésies que l'Académie française avait très justement couronnées en 1902. On y trouvera une trentaine de pièces d'inégale importance, que l'auteur, s'inspirant un peu des procédés de Victor Hugo, a découpées très librement, mais non sans fidélité, dans la vieille « matière de France ». Ces vers sont de belle facture, à la fois forte et simple ; ils méritent d'être lus pour eux-mêmes et aussi parce qu'ils nous parlent de la reine Berthe, de Roland, d'Ogier, de Girart de Roussillon. Ils sont donc très propres à donner quelque idée de notre passé épique à ceux qui ne peuvent pas l'étudier dans les textes. C'est là un moyen âge, mis évidemment à la portée des Français d'aujourd'hui, mais qui n'est cependant ni travesti, ni affadi : on y sent du souffle et quelque chose des fiers sentiments d'autrefois. — E. B.

— Dans une plaquette de 19 pages (Paris, Champion, 1903), publiée sous le titre de *Un texte non cité de La Fontaine*, M. Pierre-Paul PLAN soulève une assez intéressante question d'attribution littéraire. Ce texte, que Walckenaer et Brunet jadis, plus récemment M. Pauly et M. Ad. Regnier n'ont pas reconnu comme étant de La Fontaine, est la préface d'une anthologie en trois volumes publiée chez Pierre Le Petit en 1671, sous le nom de *Recueil de Poésies chrestiennes et diverses*. Cette préface a été attribuée jusqu'ici à MM. de Port-Royal, soit à Lancelot, soit à Nicole. M. P. la reproduit intégralement : par certains rapprochements, par des observations sur quelques détails de style, il cherche ensuite à établir qu'elle est bien de La Fontaine, que la « manière » de notre grand fabuliste s'y trahit en maint endroit. Son argumentation est assez solide et mérite, je crois, d'être prise en sérieuse considération. — E. B.

— Nous signalons l'excellente édition, par M. A. H. QUINN, professeur à l'Université de Pensylvanie, d'une comédie du XVII[e] siècle (*The faire Maide of Bristow*, Philadelphie, 1902) dont l'auteur est inconnu. Jouée vers 1604 à la cour de Jacques I[er], cette pièce est contemporaine des meilleurs drames de Shakespeare.

On la croirait de quinze ans antérieure, tant le sujet en est invraisemblable et l'exécution médiocre. Elle ne paraît offrir qu'un intérêt historique. Tieck l'a pourtant jugée digne d'être traduite. — Ch. Bastide.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 mai 1903.

M. Philippe Berger présente la photographie du disque de plomb avec inscription bilingue dont il a annoncé la découverte. Les palmettes qui le décorent sont très élégantes. L'inscription est de bonne époque, presque archaïque ; elle paraît devoir se lire : « Au dieu Phéamios. » Le reste de ce petit texte est presque entièrement effacé. — M. Berger présente ensuite une nouvelle épitaphe de prêtresse trouvée par le R. P. Delattre. Elle porte : « Tombeau d'Ummastoret, fille d'Esmounamas, la prêtresse. » Elle a été trouvée en place, encastrée dans la pierre fermant l'entrée du sépulcre.

M. Salomon Reinach communique, au nom de M. Clerc, directeur du Musée de Marseille, un bas-relief découvert à Montsalier et appartenant à M. l'abbé Arnaud d'Agnel. Il représente un groupe de trois personnages et une tête humaine de grande dimension, posée sur une espèce de socle. Sur le socle sont gravées des lettres grecques qui ne donnent pas de sens ; M. Clerc suppose qu'on est en présence d'une sculpture et d'une inscription ligures.

M. le Dr Hamy annonce que la commission de la fondation Garnier a alloué : 6,000 francs à M. Dufour, pour terminer les recherches archéologiques commencées en 1901 dans le monument kmer de Bayôn, à Angkor ; — 15,000 francs à M. le capitaine Lenfant, attaché à la section technique des troupes coloniales au Ministère de la guerre, pour l'aider à accomplir une mission scientifique de la Binoué au Tchad par le Mayo-Kebbi, les lacs Toubouri et le Logone ; — enfin, 1,500 francs à M. le lieutenant Desplagnes, pour reprendre et continuer ses fouilles dans les tumulus de la région de Tombouctou.

M. Babelon communique un grand médaillon d'or de Constantin qui fait partie des collections de M. Carlos de Beistegui. Ce médaillon, qui donne à Constantin le titre d'*Invictus Constantinus Maximus Augustus*, et porte au revers la légende : *Felix adventus Augustorum nostrorum*, a été frappé pour commémorer la célèbre entrevue de Constantin et de Licinius, à Milan, en février 313. On sait que c'est dans cette conférence que fut proclamée pour la première fois la liberté des cultes.

M. Léopold Delisle propose, au nom de la Commission du concours des Antiquités nationales, d'augmenter le nombre des mentions à décerner. — Cette proposition est adoptée.

M. Salomon Reinach commente une inscription récemment découverte à Rome, qui fait connaître les exploits d'un cocher de cirque du temps de Domitien, Avilius Teres. L'inscription indique les noms et le pays d'origine des chevaux qui ont valu ses nombreuses victoires à Avilius. Presque tous ces chevaux sont africains ; quelques-uns sont grecs, gaulois ou espagnols. Dans d'autres documents de même genre, qui sont des « éloges » de cochers, ce sont toujours les chevaux africains qui sont les plus nombreux. Pas une seule fois il n'est question d'un cheval arabe. C'est que les Arabes, à l'époque de l'Empire romain, avaient des chameaux et non pas des chevaux, tandis que les habitants de l'Afrique du nord avaient les plus beaux chevaux du monde et ne possédaient pas de chameaux. Il faut descendre jusque vers l'an 1100 p. C. pour trouver dans un texte grec l'éloge d'un cheval arabe. Dans l'intervalle s'était produite l'invasion arabe dans l'Afrique du nord, qui reçut sans doute, à cette occasion, un grand nombre de chameaux, mais à laquelle les Arabes enlevèrent ses meilleurs chevaux ; désormais le cheval barbe, introduit en Syrie et en Arabie, y fera souche de la race arabe. C'est d'Afrique, et non d'Arabie, que les Egyptiens, les Grecs et peut-être les Assyriens ont tiré leurs meilleurs chevaux ; si le cheval grec du Parthénon ressemble à la fois au cheval arabe et au cheval anglais, c'est qu'ils ont pour ancêtre commun le cheval barbe. Ce dernier est probablement un dérivé d'une des variétés de zèbres indigènes en Afrique et n'a rien à voir avec le cheval quaternaire européen, qui a donné les races communes de l'Europe et de l'Asie. L'hypothèse de la provenance asiatique des chevaux de race noble est aussi dénuée de fondement que celle de l'origine asiatique des Aryens. — MM. Babelon, Pottier et Heuzey présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 25 mai — 1903

F. N. Finck (unter Mitwirkung von St. Kanajeanz). **Lehrbuch der neuostarmenischen Litteratursprache,** 1902, Vagharschapat et Marburg, pet. in-4°, x-141 p.

M. Finck, qui s'est fait connaître par des publications distinguées relatives à la linguistique générale et aux langues letto-slaves et celtiques, s'est adonné depuis quelques années à l'étude de l'arménien; il a fondé une revue de philologie arménienne qui paraît en Allemagne et qui est rédigée presque tout entière dans les langues occidentales de l'Europe. Le présent ouvrage, qui sort des presses du couvent d'Etchmiadzin, est l'un des fruits du séjour prolongé qu'il a fait à Vagharschapat et à Tiflis. C'est une description très soignée et très exacte de la langue littéraire des Arméniens de Russie; la prononciation y est étudiée en détail; la syntaxe n'y est pas négligée; et cette grammaire sera la meilleure des introductions à l'étude des dialectes arméniens orientaux. Avec pleine raison, M. Finck s'est borné à la simple description et a évité toute explication historique : la grammaire descriptive et la grammaire historique sont choses distinctes et qu'il y a tout profit à ne pas emmêler; mais on reconnaît

partout dans son exposition le savant expert et renseigné, qui a réfléchi sur les problèmes de la linguistique et qui est au clair sur les idées générales.

La chrestomathie ne comprend que deux morceaux, dont le choix n'est pas très heureux. Évidemment préoccupé de donner des textes faciles, M. F. ne présente à son lecteur que les formes les moins idiomatiques; il semble préférable de jeter dès l'abord l'étudiant au cœur même de la langue, quitte à lui aplanir les difficultés par de nombreuses notes explicatives. Des deux morceaux en question, le premier est un extrait de l'*Histoire des Arméniens* de Palasanean, où est racontée l'invention de l'alphabet par Mesrob : il eût été bon de signaler d'un mot qu'il s'agit d'une légende, ou, pour mieux dire, d'une combinaison de deux légendes distinctes par l'historien moderne; il serait fâcheux qu'un lecteur naïf pût prendre ce récit pour de l'histoire. — D'ailleurs ces quelques pages suffisent à donner un premier aperçu du mécanisme de la langue, et c'est sans doute ce que l'auteur a eu en vue. Le livre ne peut qu'être recommandé aux personnes qui voudront étudier l'arménien moderne oriental, très différent comme on sait de l'arménien moderne occidental.

A. Meillet.

Poetarum graecorum fragmenta, auctore U. de Wilamowitz-Möllendorff, vol. III, fasc. I : **Poetarum Philosophorum fragmenta,** ed. H. Diels; Berolini ap. Weidmannos, 1901.

Parmi les collaborateurs des *Poetarum graecorum fragmenta*, ce n'est pas M. Diels, assurément, qui a eu la tâche la plus facile. On ne peut éditer les fragments des philosophes, notamment ceux de Xénophane, de Parménide et d'Empédocle, sans avoir exploré à peu près toutes les littératures grecque et latine. Déjà Platon et Aristote doivent être examinés en entier, et ce n'est pas en parcourant leurs écrits d'un coup d'œil rapide, que l'on réussira à apercevoir tout ce qu'ils ont pris aux œuvres de leurs devanciers. Pour la plupart des fragments, on se trouve devant une masse confuse de citations qui s'entrecroisent, souvent semblent se contredire, plus souvent encore sont employées à contre-sens ou paraphrasées sans le moindre souci d'exactitude historique; qui, enfin, sont désespérément altérées par la longue série des intermédiaires qui nous les ont transmises. J'ai noté un fragment d'Empédocle (n° 17) qui est cité par pièces et morceaux dans dix-neuf auteurs, outre neuf endroits de Simplicius. Pour établir le texte du fragment 115 du même Empédocle, c'est-à-dire treize vers et demi, M. D. doit renvoyer à vingt-quatre passages d'auteurs grecs!

Parallèlement à ces citations, l'éditeur doit consulter une doxogra-

phie tout aussi touffue, et cependant indispensable, puisqu'elle dérive elle aussi des poèmes dont il faut rassembler les restes.

Enfin, *last not least*, si l'on veut refaire le texte de ces fragments difficiles, altérés, mutilés, enveloppés d'un triple voile de ténèbres, on ne peut se dispenser de consulter une description complète et minutieuse de la tradition manuscrite des auteurs chez qui les fragments ont été conservés. Mais où trouver cette description ? où sont les bonnes éditions critiques des principaux auteurs grecs ? Pour les classiques, tout est encore à faire. Éditer Platon est une tâche si difficile, que les deux tentatives les plus récentes ont échoué piteusement. Et Plutarque, Galien, Clément d'Alexandrie, Diogène Laërce, la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, Stobée, sont-ils mieux traités? De tant d'éditions, depuis longtemps promises et commencées, qu'a-t-on vu paraître ? Les deux premiers tiers de Stobée, et encore ce torse menace-t-il de demeurer inachevé ! Les difficultés rencontrées de ce côté par M. D. ont été telles que, dans son recueil des fragments des Présocratiques[1], récemment paru, il a renoncé à faire une édition critique. Les exigences de la science ont augmenté démesurément, depuis le temps où l'on se fiait à un seul manuscrit, et où l'on dressait un apparat critique « en prenant son café de l'après-midi[2]. » Les exigences de la science ont augmenté, et les facilités de travail, le nombre et surtout les loisirs des travailleurs n'ont pas augmenté dans la même mesure. Notre époque saura-t-elle faire les sacrifices nécessaires pour arriver à la connaissance scientifique des origines de sa culture? On se sent pris de doutes et de mélancolie, en voyant un savant tel que M. D. renoncer, faute d'avoir été secondé, à une tâche qu'il eût admirablement remplie. Félicitons-nous d'autant plus de l'abnégation avec laquelle il s'est imposé de nous donner, en dépit de tout, au moins les fragments des philosophes poètes.

Voici la liste des auteurs que le plan de la collection a fait ranger dans le lot de M. Diels : Thalès, Cléostrate de Ténédos (tous deux représentant, avec leurs ἀστρολογίαι en hexamètres, les études astronomiques dont la philosophie ionienne est issue), Xénophane, Parménide, Empédocle (Περὶ φύσεως et Καθαρμοί), Scythinus et Ménécrate (qui sont vis-à-vis d'Héraclite dans la même situation que Timon vis-à-vis de Xénophane), Sminthès, puis Timon, entraînant à sa suite Cratès et Démétrius de Trézène. Ce choix est sensé. — Quant aux Καθαρμοί d'Empédocle, évidemment ils ne peuvent s'expliquer, si on les isole et les détache de poèmes similaires qui ont leur place marquée dans un autre volume du recueil (*Orphica et Mystica*). Mais pourrait-on

---

1. *Die Fragmente der Vorsokratiker, griechisch und deutsch*, von H. Diels, Berlin, Weidmann, 1903.

2. Voir l'intéressante préface que M. Diels a mise en tête d'une plaquette intitulée *Elementum* (Teubner, 1899), p. x.

songer raisonnablement à éditer l'une sans l'autre les deux œuvres du philosophe sicilien? Peu de poèmes, sans doute, sont aussi disparates que sa *Physique* matérialiste, et ses *Purifications* spiritualistes. Mais on voit aux méprises commises par les devanciers de M. Diels [1], combien, dans les fragments, la part de chacune des deux œuvres est difficile à déterminer.

Pour chaque auteur, M. D. donne successivement les *testimonia vitae* (ce qui nous vaut une édition scientifique de six des vies de Diogène Laërce), les *testimonia carminum*, *doctrinae*, et enfin les fragments.

M. D. a eu l'heureuse idée de détacher les lemmes des notes critiques, pour les placer en tête des fragments : grâce à cette disposition, on se retrouve sans peine dans la masse des renseignements que l'éditeur a accumulés sur un très petit espace [2]. Les sources des fragments sont soigneusement classées ; un système ingénieux de signes permet de voir immédiatement quelles citations sont sans intérêt pour la constitution du texte. Quant à l'apparat critique, il est muni de notes justificatives qui en font un commentaire extrêmement approfondi.

M. D. traite le texte de ses fragments en homme qui les a longuement médités, et qui connaît admirablement la langue et les idées de ses auteurs. Maintes fois, il corrige des altérations que même un lecteur attentif n'aurait pas soupçonnées. D'autre part, il ne tombe dans aucun des excès de la correction et de la conjecture. Il respecte notamment les formes dialectales de la tradition. S'il avait suivi une pratique à laquelle Kaibel lui-même a fait des concessions dans sa *Doriensium comoedia*, M. D. aurait ramené la langue des poètes philosophes à ce qui passe pour la norme du dialecte épique. Mais, d'abord, ce que l'on prend pour le dialecte épique, est en grande partie l'œuvre des éditeurs alexandrins. Appliquer une couche de formes épiques ou homériques sur les fragments de Parménide et d'Empédocle, ce serait risquer de faire disparaître bien des traces de particularités italiotes ou siciliennes. Les pièces de vers qu'on a retrouvées gravées sur des pierres, les copies anciennes de Solon et de Bachylide, ont montré que les dialectes poétiques des Grecs furent moins fixes que les modernes ne l'avaient cru longtemps. Pour le moment, dit M. Diels, il convient d'éditer les fragments « *dispari potius et incompto quam fucato sermone.* » On ne peut qu'approuver.

---

1. Mullach, par exemple, rangeait dans le début du Περὶ φύσεως la plupart des fragments des Καθαρμοί.

2. Je me demande si la concision n'est pas poussée parfois un peu trop loin. Par exemple, p. 78, l. 24, on a lu longtemps : καὶ αὐτὸς ἔπειτα αὖ ταῖς ἐντετυχηκέναι ; l'apparat critique ne le dit pas ; — 80, 32, M. D. imprime ἐμβάτας χαλκᾶς sans rien annoter ; on sera embarrassé devant cet adjectif féminin (Strabon, cité p. 85, nº 16, donne d'ailleurs ἐμβάδων).

Ce n'est là d'ailleurs qu'une des applications de la méthode prudente et sûre suivie par l'éditeur dans toute la reconstruction et dans la disposition des fragments, méthode dont il avait déjà donné un spécimen dans son édition d'Héraclite [1], et qu'il a caractérisée lui-même dans la belle introduction de son *Parménide* [2] : « Celui qui veut publier aujourd'hui le poème de Parménide, disait en substance M. Diels, se proposera un but tout autre déjà que même le plus récent de ses devanciers, Henri Stein, l'élève de Ritschl. La génération d'alors espérait encore pouvoir rendre à ses textes leur forme primitive, les éditer tels qu'ils furent en sortant des mains de leur auteur. Et les exigences auxquelles on soumettait alors les œuvres classiques, pour qu'elles fussent d'accord avec l'idéal de perfection qu'on leur attribuait, étaient si élevées, et en même temps s'inspiraient tellement des conceptions modernes, que l'on était entraîné à toute espèce de hardiesses. Le poème de Parménide dut ainsi subir des émendations et des remaniements, on supposa que les fragments conservés avaient des lacunes, on les expurgea au moyen de l'athétèse, bref on ne recula devant aucune des opérations autorisées par « *la méthode* » pour donner à ce qui restait du poème la perfection esthétique qu'un contemporain d'Eschyle et de Pindare était, en l'an 1867, censé avoir réalisée. » La tâche que M. D. se propose est plus modeste : c'est de comprendre ce qui nous a été conservé, et de voir comment cela nous a été conservé. Je ne pourrais d'ailleurs donner la moindre idée ici de tout ce que M. D. a écarté en fait d'erreurs et de bévues anciennes et modernes, de tout ce qu'il a découvert de fragments nouveaux (dix rien que pour la *Physique* d'Empédocle), bref de tous les progrès que lui devront les textes de ses philosophes, et ce serait répéter, sans utilité, des éloges qui ont été faits à propos de chacune des éditions publiées par M. Diels.

Après le texte des fragments, on trouve à la fin du volume les tables de concordance, et un *index verborum* où tout est relevé, sauf les moins intéressantes des particules : pour celles-ci, M. D. se contente d'indiquer par deux chiffres superposés, combien de fois la particule est employée par chaque poète, et quel est le nombre des vers que l'on possède de cet auteur : de la sorte, un simple coup d'œil jeté, par exemple, sur l'article γάρ, montre que les poètes les plus anciens emploient la conjonction beaucoup plus que leurs épigones.

Ce serait faire injure à M. Diels que de dire de son recueil qu'il remplace avantageusement celui de Mullach, de ce Mullach qui avait réussi, lui, à faire moins bien que plus d'un de ses devanciers. Cette collection de fragments, qui servira de modèle aux travailleurs de plus d'une génération, est l'œuvre d'une activité scientifique dont il

1. Voir *Revue critique*, t. LII, p. 302.
2. *Parmenides Lehrgedicht, griechisch und deutsch*, Berlin, Reimer, 1897.

serait donné à peu de tempéraments de supporter l'âpre et incessant labeur. Tous ceux qui s'intéressent à la connaissance de l'antiquité et à l'histoire de la philosophie et des sciences, éprouveront un sentiment d'admiration et de reconnaissance devant le travail gigantesque et le puissant effort de pensée qui vient de leur donner coup sur coup les *Poetarum philosophorum fragmenta* et *Die Fragmente der Vorsokratiker.*

J. Bidez.

T. Lucreti Cari De rerum natura edited by H. A. J. Munro; **Lucrèce, De la nature**, Livre III; texte latin, accompagné du commentaire critique et explicatif de H. A. J. Munro; traduit de l'anglais et mis au courant des travaux les plus récents par A. Reymond. Paris, C. Klincksieck. 1903, vii-103 pp. in-8°.

Il y a neuf ans que M. Reymond a publié la traduction du livre II du Lucrèce de Munro. Depuis lors, Giussani a donné son édition. D'autre part une édition du livre III par M. R. Heinze et l'édition du texte par M. Brieger sont les principaux travaux qui ont renouvelé la critique et l'interprétation de Lucrèce. M. Reymond a cru nécessaire de compléter, d'après ces ouvrages, le commentaire de Munro. C'est surtout à Giussani qu'il a fait des emprunts.

L'entreprise était délicate. L'œuvre de Munro a un caractère très défini : elle est avant tout littéraire. Munro était humaniste et philologue. La philosophie tient une place secondaire dans son œuvre. Giussani est, au contraire, un historien de la philosophie dans son édition de Lucrèce. A vouloir combler les « lacunes » de Munro, on risquait donc d'altérer profondément la physionomie de son œuvre.

M. R. n'a pas toujours été heureux dans ce travail, peut-être impossible. Il eût fallu, d'abord, respecter le texte de Munro et ne rien supprimer. La préface annonce le contraire : « Nous avons dû pratiquer quelques coupures dans le travail de Munro, mais nous n'avons rien sacrifié d'essentiel. » Cet avis est inquiétant. De fait, les lettrés et les historiens de la poésie latine regretteront de ne plus trouver, n. du v. 449, la liste des passages parallèles de Virgile et de Lucrèce; les métriciens, n. du v. 1042, la discussion de la théorie de Lachmann sur les parfaits en *-iit*.

Il eût été nécessaire aussi d'employer un moyen clair et toujours le même pour distinguer les additions à Munro. M. R. a employé tous les systèmes : les crochets droits, par lesquels Munro signale lui-même ses propres additions ; les guillemets, les initiales, le nom entre parenthèse à la fin de la note. Telle note commence par le commentaire de Munro et finit par la critique de Munro, sans que le lecteur soit averti par un signe sans équivoque du changement d'auteur (p. 44, note des vers 526-547 ; p. 57, v. 717). Très souvent, une note

de M. R. résume et discute les opinions de Giussani, de MM. Heinze et Brieger, sans crochets ni signature : voy. v. 239, 404, 487, etc. M. R. y mêle son jugement personnel (v. 492) ou celui de ses amis (conjecture de M. Le Coutre, v. 132, mais entre crochets). Peu à peu, l'édition prend un aspect nouveau ; ce n'est plus l'édition Munro, ce n'est pas cependant l'édition Reymond.

Ces observations n'empêchent pas que le travail de M. R. ne soit utile et consciencieux. Il rendra de grands services, malgré la méthode flottante de l'adaptation. Les additions seront bien accueillies des étudiants ; car elles ne dispensent pas les professeurs d'avoir Giussani. M. R. peut continuer sur ce plan nouveau pour les livres suivants, à condition de ne rien supprimer et de mieux établir la démarcation entre Munro et ce qui lui est étranger.

Le livre IV est annoncé comme prochain. Nous souhaitons vivement qu'il paraisse bientôt et que M. Reymond achève rapidement sa tâche, d'autant plus méritoire qu'elle est plus modeste et plus désintéressée [1].

Paul Lejay.

La Suède sous la République et le premier Empire. Mémoires du lieutenant-général de Suremain (1794-1815), publiés par un de ses petits-neveux. Paris, Plon-Nourrit et Comp., 1902, VI, 392, in-8, portraits.

Les Mémoires de M. de Suremain compteront assurément parmi les plus intéressants de tous ces nombreux *Souvenirs* que les dernières années nous ont apportés du monde de l'émigration, non pas seulement parce qu'il nous introduisent dans des sphères un peu différentes de celles que nous ont fait connaître tant de récits analogues, mais par le ton même du narrateur. L'auteur a pu dire de lui-même, dans sa préface, sans trop se flatter, qu'il avait écrit ses mémoires « avec bonne foi, indépendance et simplicité » et le lecteur, en contrôlant ses dires, ne songera pas à lui donner un démenti. M. de Suremain, d'origine bourguignonne, n'avait pas trente ans, et était capitaine au régiment de La Fère, quand « les progrès de la Révolution le déterminèrent à émigrer ». Après une première campagne à l'armée des princes, il fut introduit par son ex-collègue, M. de Parseval, chambellan du prince Henri de Prusse, à la petite cour de Rheinsberg, où il ne fit d'ailleurs que passer. Dès 1794 nous le trouvons en Suède, où il fut incorporé à l'armée et désigné bientôt comme

---

1. M. R. n'a pas été toujours bien servi par son imprimeur : p. 20, fin de la n. du v. 247, crochet omis ; p. 72, n. du v. 877, l. 4, lire : *reicitque;* p. 74, fin de la n. du v. 895, lire : Willmanns ; p. 90, n. du v. 1061, lire : Oudendorp. — P. 5, n. du v. 57, « pamphlet » est un anglicisme ; p. 11, n. du v. 135, lire : Philopon ; p. 33, v. 412, il eût fallu dire : « la moitié d'un m final ».

précepteur militaire du malheureux déséquilibré qui porta la couronne sous le nom de Gustave IV-Adolphe[1]. Adjudant du duc de Sudermanie, l'oncle du roi, il se distingua dans la campagne désastreuse de Finlande, puis, quand son protecteur fut devenu roi à son tour, sous le nom de Charles XIII, il occupa le poste élevé d'inspecteur-général de l'artillerie suédoise. Mais il se brouilla avec le nouveau prince royal, Bernadotte, quitta la Suède en mai 1815, après avoir pris part encore à la campagne de Norvège, et rentra au service des Bourbons comme lieutenant-général et lieutenant du roi à Metz. Il avait été d'ailleurs rayé de la liste des émigrés par le premier Consul, dès 1803, et autorisé par lui à continuer son service dans l'armée suédoise. M. de Suremain ne resta plus longtemps sous les drapeaux, et, après s'être retiré dans la vie privée, il y acheva les mémoires, commencés longtemps auparavant, alors qu'il habitait Stockholm : il est mort à Dijon, en 1835. C'est l'un des membres de sa famille, M. G. de Suremain, qui les a mis au jour avec le concours de M. Léonce Pingaud Auparavant déjà, ce récit autobiographique n'était pas entièrement inconnu ; M. Pingaud l'avait utilisé dans son livre *Bernadotte, Napoléon et les Bourbons* et M. le baron Ernouf en avait tiré parti, lui aussi, dans son article *Comment Bernadotte devint roi*. On ne peut que se féliciter d'en posséder aujourd'hui le texte complet ; l'auteur a le grand mérite de ne parler dans ces pages que « de ce qu'il sait pertinemment », d'être singulièrement affranchi de toutes les faiblesses, les colères, les injustices ordinaires de l'émigration, ce qui donne du poids à ses affirmations sobres et précises, et permet de l'en croire, alors même qu'il contredit des allégations de source plus ou moins autorisée. On le consultera surtout sur deux chapitres également intéressants de l'histoire intérieure de la Suède à cette époque. Tout d'abord c'est un témoin de grande valeur sur la révolution de mars 1809, car il a vécu dans l'intimité de la victime royale et de ceux qui l'ont détrôné, et ce qu'il dit sur la mentalité du malheureux monarque, sur les agissements d'un Adlercreutz, d'un Adlersparre, ou d'un Armfelt, d'après les confidences reçues par lui-même, nous semble digne de toute créance. Puis il a été mêlé, comme envoyé extraordinaire du régent, devenu Charles XIII, à la cour de France, en mars et décembre 1809, à toutes les intrigues embrouillées qui finirent par amener le prince de Ponte-Corvo jusqu'au trône de Suède, grâce au savoir faire de ce dernier, grâce aussi au talent hors ligne de ses agents confidentiels, Signeul et Fournier, résultat d'autant plus flatteur pour le génie d'intrigue de Bernadotte et de ses affidés qu'au fond il ressort du récit de Suremain que ni Napoléon, ni le roi Charles XIII, ni la Diète suédoise ne tenaient énormément à le voir réussir. Peut-être bien, que

1. Il fournit (p. 21-22) de curieux détails sur ce prince, sans se prononcer d'ailleurs sur la question de sa filiation avec Gustave III.

dans cette partie de son récit, le narrateur s'est laissé quelque peu impressionner par le souvenir des rapports pénibles qu'il eut avec le général en chef de l'armée suédoise durant la campagne de 1813, alors qu'il refusa de quitter le sol de la Poméranie pour aller combattre ses compatriotes, querelles qui finirent par l'amener à donner sa démission d'officier-général au service de Suède ; mais peut-être aussi ces froissements mêmes nous ont-ils valu le portrait très vivant et très piquant [1] de l'aventureux et habile Gascon qui, sorti d'un cabinet d'avocat, sut s'élever jusqu'au double trône de la Scandinavie [2].

R.

Correspondance inédite du roi Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise avec l'empereur Alexandre I^er^, publiée par Paul Bailleu. Leipzig, Hirzel et Paris, Klincksieck, 1900, pp. XXII, 564. Mk. 16.

L'importante publication des archives prussiennes s'est enrichie, par les soins de M. P. Bailleu, d'un nouveau volume qui nous donne la correspondance de Frédéric-Guillaume III avec Alexandre I^er^ et aussi, tantôt intégralement, tantôt en un choix, les lettres échangées entre les membres de leurs familles. Le premier recueil, embrassant tout le règne d'Alexandre, 1801-1825, est de beaucoup le plus important (p. 1-344). Il nous fournit sur la personne et le caractère si différents des deux souverains de précieux renseignements et surtout il nous fait suivre dans le détail les curieuses oscillations de l'alliance entre la Prusse et la Russie pendant les guerres de l'Empire : Frédéric-Guillaume, plein de déférence, mais confit en réserves, avançant et retirant tour à tour la main, suivant que sa chère neutralité lui paraît compromise ou assurée ; Alexandre, pressant, conjurant, invoquant l'honneur et la gloire, jouant le champion de l'humanité, puis de la religion, mais non moins soucieux des intérêts plus tangibles de la Russie. Ce sont les lettres avant et après Austerlitz, Tilsitt, Aspern, la campagne de Russie, qui, mettant à nu ces conflits d'intérêts ou ces velléités contradictoires, offriront à l'historien les informations les plus utiles. La période de crises terminée, la correspondance n'a plus qu'un intérêt secondaire ; les questions politiques en sont absentes, si l'on excepte quelques rares allusions aux mesures de la Restauration et des démêlés sur des tarifs commerciaux. Les questions de famille, mariages et visites, en constituent maintenant le fond, avec l'éternelle répétition des protestations d'amitié.

Les recueils suivants ont en grande partie ce même caractère : la politique y est aussi à peu près étrangère. On ne lira pas cependant

---

1. Voy. surtout, p. 253.
2. P. 80. Schill n'était pas *colonel*, mais *major*.

sans intérêt la correspondance échangée entre Frédéric-Guillaume et les impératrices (II). Les lettres de l'impératrice-mère Maria-Feodorowna, dans leur français parfois incorrect et mêlé d'allemand, offrent un vivant crayon de la veuve de Paul I^er^. Dans celles (III) que le roi écrivit à la sœur d'Alexandre, la grande-duchesse Hélène Paulowna, mariée au prince héréditaire de Mecklenbourg-Schwerin, on découvrira, non sans surprise, un Frédéric-Guillaume galant, se mettant en grands frais d'esprit et de coquetterie avec sa belle cousine. La correspondance du grand-duc Nicolas, plus tard Nicolas I^er^, avec le roi (IV) et celle des princes Frédéric-Guillaume et Guillaume avec Alexandre (VII) n'offrent pas grand intérêt. Au contraire les lettres de la reine Louise à l'empereur (V) et aux impératrices (VI) sont parmi les plus attachantes du volume. La souveraine mélancolique et frêle, mais avec une flamme d'énergie mâle dans sa faiblesse, si touchante par ses malheurs, charme par la simplicité et le naturel de son esprit. Le français de cour, toujours solennel et un peu guindé sous la plume de son mari, devient sous la sienne aimable et aisé, et s'efface d'ailleurs devant l'allemand, quand il a besoin d'un mot jailli du cœur. A sa correspondance M. B. a joint le journal (VIII) que la reine Louise avait tenu pendant l'entrevue des souverains à Memel en 1802 et celui qu'elle avait écrit à l'occasion de la visite qu'elle fit avec le roi à Saint-Pétersbourg en 1808-1809.

Les historiens sauront grand gré à M. B. d'avoir mis à leur disposition des documents épars dans les archives de Berlin, de Charlottenbourg et de Saint-Pétersbourg. Il n'est pas besoin de leur rappeler avec quel soin l'éditeur de la *Correspondance diplomatique entre la France et la Prusse* a établi ce nouveau volume. Il s'ouvre par une esquisse des relations entre la Prusse et la Russie sous Frédéric-Guillaume et Alexandre. Dans le corps de l'ouvrage chaque lettre est précédée d'une indication sur son origine avec un sommaire en quelques mots et accompagnée de courtes notes là où elles sont indispensables. En outre, les brouillons pour un grand nombre se sont conservés et l'éditeur nous communique les passages qui offrent avec l'original — le cas est des plus fréquents — d'utiles variantes. Deux autographes des deux souverains reproduits en fac-simile sont joints au volume que termine un index.

L. Roustan.

Kuno Fischer. **Goethes Faust.** Dritter Band : die Erklärung des goetheschen Faust nach der Reihenfolge seiner Scenen. Erster Theil. — Heidelberg, Winter, 1903. in-8°, p. 405. Mk. 7.

Le nouveau volume de la série des *Gœthe-Schriften* forme la troisième des études que M. Kuno Fischer a publiées sur le *Faust*. Celle-ci est à proprement parler un commentaire, qui suit la première par-

tie du drame scène par scène, pour nous en faire saisir les liens et aussi les contradictions. Sans entrer dans le détail de la genèse de l'œuvre — les volumes précédents nous renseignent à cet égard — et en la considérant dans sa forme actuelle, M. K. F. a nettement marqué les différences de conception que présentent le *Faust* primitif (*Urfaust*), le *Fragment* de 1790 et l'édition de 1808 et qui reflètent toutes l'évolution même accomplie par le poète. Dans chacun de ces chapitres très méthodiques, soigneusement divisés et subdivisés, l'auteur ramasse ensemble les éléments épars, dégage entre eux le trait essentiel et le grave en une formule qui frappe, grâce non seulement au procédé typographique, mais aussi parce qu'elle est souvent heureuse. Toutefois je me demande si partout cette paraphrase, très limpide, il faut le dire, du texte de Gœthe reproduit en copieuses citations était bien indispensable. Ainsi les chapitres *Ostersonntag*, *Mephistopheles und der Schüler*, *Auerbachs Keller* et en grande partie tout le drame de Gretchen ne sont guère que d'agréables et faciles développements, inutiles pour le lecteur attentif qui sait s'arrêter à temps et relire. Il saura plus de gré au critique des renseignements qu'il lui fournit sur des parties plus obscures et où il ne saurait marcher sans guide : *Hexenküche*, *Walpurgisnacht* (celui que M. K. F. suit ici lui-même est souvent M. Witkowski). Dans certaines enfin, celles qui touchent aux passages plus particulièrement philosophiques du poème, beaucoup des démonstrations de l'auteur sont acceptables, mais toutes ses solutions ne convaincront pas les critiques.

Je me permets de signaler quelques points où son interprétation m'a paru contestable. P. 55 et suiv., les deux âmes que Faust sent en lui sont-elles bien le *Weltdurst* et le *Wissensdurst* et la traduction de *Gefilde hoher Ahnen* = *Urgründe, Urwesen* est-elle entièrement satisfaisante ? Dans le passage cité p. 88, Faust ne parle pas de sa croyance au panthéisme, mais seulement de deux forces inégales dans son être, sa faculté d'émotion qui est illimitée et son pouvoir de jouir qui est borné ; le rapprochement avec la poésie du *Proemion* porte à faux. P. 183 et suiv., la Gretchen de Francfort serait l'original de la Gretchen du *Faust* : ces sortes d'identifications sont toujours délicates et le critique me parait aller bien loin sur l'unique foi de l'autobiographie. P. 288, il n'y a pas de dialogue religieux entre Faust et Gretchen, il n'y a qu'un dialogue d'amour pour M. K. F. qui ne voit dans cet essai de catéchiser Faust qu'un préambule timide pour aborder une question plus grave, l'angoisse où la société de Méphisto jette la jeune fille : la démonstration n'est pas probante. P. 299, l'interprétation de *Spottgeburt* me paraît plus invraisemblable que celle donnée par M. Minor et que M. K. F. dénature en l'expliquant. P. 395, dans sa prison Gretchen n'est pas devenue folle, il n'y a qu'un « obscurcissement de sa conscience », soutient M. K. F. : mais toute la scène marque l'égarement le plus complet.

M. K. F. est surtout éloigné des explications trop subtiles — et on sait si elles se sont souvent risquées sous la plume des interprètes du *Faust ;* il n'a pas ménagé à Düntzer et à d'autres ses railleries qui ne sont pas toutes du meilleur goût. A lui du moins on ne reprochera pas, comme il le fait aux collaborateurs du *Gœthe-Jahrbuch*, les raffinements de l'hypercritique. Son commentaire reste sage partout, simpliste, aisé à suivre, très affirmatif, mais par sa simplicité même et son assurance il semblera à quelques-uns n'avoir pas levé toutes les difficultés.

L. Roustan.

Oskar Weise, **Aesthetik der deutschen Sprache.** Leipzig, Teubner 1903, in-8, p. 309.

Ce titre est mal choisi, car le livre qu'il désigne n'a rien de systématique ; c'est plutôt un recueil d'observations réunies par un fil assez ténu sur « les richesses de la langue allemande », sur les ressources variées dont elle dispose pour peindre par le son, pour donner à l'expression de la force ou de la douceur, de la dignité ou de la grâce, pour créer des images à l'infini, jaillies spontanément de la verve populaire ou façonnées par le génie des poètes. Je viens d'énumérer les rubriques des principaux chapitres qui forment la première partie du livre de M. Weise ; mais il est difficile de donner une idée de la richesse d'information dont l'auteur a fourni déjà d'autres preuves. Ce nouveau volume fourmille de curieux détails sur la valeur des mots que M. W. sait illustrer par l'évolution historique et le rapprochement avec les formes dialectales. Certaines de ces observations sont sans doute déjà anciennes et maint chapitre aurait gagné à être rajeuni ou écrit à un point de vue moins étroit, comme ceux de l'euphémisme et du néologisme, où M. W. se montre un peu de la lignée du *Turnvater* Jahn ; mais la moisson qu'il nous offre est si riche qu'on peut passer condamnation.

La seconde partie — les beautés de la langue poétique — est moins neuve et manque trop d'ordre. Mélange d'histoire littéraire et de traité didactique, à la façon de nos vieux manuels de rhétorique, elle vaut encore par certaines constatations précises sur la langue de tel ou tel poète et par des détails de statistique ; mais elle touche à des questions dont l'ampleur dépasse le cadre des petits chapitres que l'auteur pouvait leur consacrer. En outre, il n'a pas fait une place assez grande à l'allemand moderne. L'auteur futur de l'Esthétique de la langue allemande trouvera dans ce volume de précieux matériaux. Malgré ces réserves, l'ouvrage de M. W. forme un livre utile et même attrayant que nos étudiants et nos professeurs auront profit à consulter. Ils y trouveront aussi une bibliographie au moins abondante — la matière

ici était inépuisable — qui a le mérite de signaler les travaux les plus récents, mais le tort d'ignorer ce qui s'est fait en France.

Il est trop évident qu'un pareil ouvrage doit soulever de nombreuses observations de détail. En voici quelques-unes. P. 32, *Gutlein* n'est pas une forme souabe, on dit *Gutle* ou *Gutsel*; p. 43, on dit *er passt auf wie ein Hechtelmacher*, et non *Heftelmacher* ; ibid., dans nihil, *ne hilum* ne signifie pas *nicht ein Haar* ; p. 44 *Judenangst* n'est n'est pas *Angst wie vor Juden*, mais *ängstlich wie ein Jude* ; p. 53, le positif de *ungeschlacht, geschlacht*, existe en souabe ; p. 100, *satira* n'est pas *die volle Schüssel*, mais désigne une macédoine ; p. 72, les pruderies des précieuses sont faussement attribuées au XVIII^e siècle ; p. 107, une table à desservir s'appelle un *Johann* (nous disons aussi une *servante*) ; ibid., *Patrone* tire son origine de l'ancien nom de la giberne, la *patronne* ; p. 138, la reine au jeu d'échecs ne s'appelle pas la *vierge* ; p. 208, *das Mus* ne correspond pas du tout au *blanc-manger*.

A côté de ces rectifications, il faudrait aussi relever beaucoup d'explications contestables, souvent tirées de trop loin ; la place manque pour les énumérer. Certaines expressions données comme propres à l'allemand sont des emprunts directs d'une autre langue (comme p. 115, dans Wieland *blaue Märchen*) qu'il eût fallu signaler. D'ailleurs, ces origines ne sont pas toujours aisées à démêler : là où l'auteur voit une influence du grec, des poètes suisses, etc., on peut aussi justement trouver des infiltrations du français.

Enfin, il y a çà et là quelques lapsus. P. 58, un vers bien connu de Gœthe dans le Tasse est rangé dans les poésies de Schiller ; ibid., *Kurz ist der Wahn* pour *der Wahn ist kurz*; p. 162, dans le vers de Lenau, lire *von flinken Rossen* et non *blanken ;* p. 180, citation de Schiller, *mit Zähnklappern* et non *Zähneklappen ;* p. 220, il fallait ajouter que dans la conclusion de la poésie *der Handschuh* Schiller était revenu à la leçon primitive.

L. ROUSTAN

Graf Kaspar von STERNBERG. **Ausgewählte Werke.** I. Bd. *Briefwechsel zwischen Gœthe und Sternberg. (1820-1832)*, hgg. von A. Sauer (Bibliothek deutscher Schriftsteller aus Böhmen. Bd. XIII). Prag, Calve, 1902, in-8°, pp. LI, 434.

Le comte Gaspard de Sternberg, qui a tenu un nom très honorable dans la science, est connu en littérature par son amitié avec Gœthe. Bratranek publia en 1866 les lettres qu'ils avaient échangées de 1820 à 1832. C'est par cette correspondance, sur le fond de laquelle il n'y a pas à revenir, que M. Sauer inaugure la publication d'un choix des œuvres non exclusivement scientifiques de Sternberg. Le volume du nouvel éditeur est plus complet et plus précis que celui de Bratranek.

Il s'est enrichi de quelques *inedita* et de pièces accessoires qui illustrent mieux les relations des deux correspondants et surtout les rapports de Gœthe avec le mouvement patriotique et intellectuel en Bohême. L'introduction nous raconte l'histoire de ces relations et expose en détail la part prise par Sternberg au *risorgimento* tchèque : fondation de la société du *Vaterländisches Museum* à Prague, dont Gœthe fut membre, et création d'une revue, organe du *Museum*, à laquelle le poète s'est aussi vivement intéressé. Dans l'apparat critique (p. 261-382), établi avec un soin dont l'éloge n'est plus à faire, M. S. communique d'intéressants passages empruntés aux brouillons des lettres de Sternberg ou de Gœthe, des variantes utiles, des renseignements puisés dans le *Tagebuch* de Gœthe et l'autobiographie de Sternberg, ou dans leur correspondance, ou à d'autres sources encore, parfois inédites, du moins dans ce qui touche à Sternberg. Tous les noms propres et toutes les allusions à des événements contemporains sont accompagnés de courtes mais substantielles notes [1]. Un triple index des personnes, des lieux et des matières facilite le maniement de ce volume dont il convient aussi de louer l'élégance et les trois beaux portraits de Sternberg joints au texte.

L. Roustan.

— M. K. Franck, professeur agrégé à l'École technique supérieure de Stuttgart, avait vu couronner en 1898 un mémoire académique sur la sculpture allemande du xiiie siècle, envisagée au point de vue spécial de ses rapports avec l'art français. Après un séjour d'études dans notre pays, l'auteur a repris et développé son travail et il en publie maintenant un chapitre isolé, dont la suite paraîtra prochainement (*Der Meister der Ecclesia und Synagoge am Strassburger Münster*, Düsseldorf, Schwann, 1903, X, 115 p. in-8°, avec planches). Il y examine quelques statues considérées comme étant parmi les plus remarquables d'entre toutes celles qui ornent les différents portiques de la cathédrale de Strasbourg ; elles représentent l'Église triomphante et la Synagogue vaincue, l'opposition de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, la Foi et l'Erreur. M. Franck établit que ces deux chefs-d'œuvre de l'art du xiiie siècle, ornant le portail méridional, sont dûs au ciseau d'un maître, s'inspirant des traditions françaises, mais les dépassant en plaçant en plein air, pour ainsi dire, avec une plus grande liberté d'allures, les personnages symboliques ou les saints enfoncés jusqu'ici dans leurs niches de pierre. Déjà M. Dehio avait démontré que les sculptures de la cathédrale de Bamberg étaient d'inspiration française ; notre auteur rend la chose extrêmement probable pour celles de Strasbourg, en les rattachant plus spécialement aux modèles de la Cathédrale de Chartres ; les comparaisons faites par lui — et qu'on

1 P. 281, les dates pour Fraunhofer sont : 1787-1826, et non : *1813-1879* ; même page, lire Museum et non *Musée* ; p. 326 et ailleurs, Haüy et non Hauy ; p. 380, J. Baader est mort en 1835 et non en *1865* ; Sternberg doit faire allusion à son ouvrage : *Ueber die Vorzüge einer verbesserten Bauart von Eisenbahnen*, 1828.

peut refaire soi-même, grâce aux photographies ajoutées à son étude — avec les statues de saint Potentien et de sainte Modeste, dans cette dernière église, sont vraiment frappantes; sans se risquer d'ailleurs à nommer un nom propre, ni à fixer une date précise, M. Franck revendique encore pour le même artiste génial plusieurs autres travaux d'art strasbourgeois, soit à la Cathédrale même, soit à Saint-Thomas, soit à l'Œuvre-Notre-Dame, et le déclare ou Français lui-même ou tout au moins élève du maître français qui créa les sculptures chartraines. — N.

— M. K. Hanquet, docteur en droit et en sciences historiques, nous envoie une étude (*L'auteur de la Chronique de Saint-Hubert, du second livre des Miracula Sancti Huberti et du Vita Theoderici*, Bruxelles, Kiessling, 1901, 42 p. in-8°), tirage à part du *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, dans laquelle il répond à M. A. Cauchie au sujet de l'attribution faite par lui de la Chronique de l'abbaye de Saint-Hubert, au diocèse de Liège, à un moine de ce couvent, Lambert le Jeune, ayant vécu à la fin du XI^e et au début du XII^e siècle. Le professeur de Louvain n'ayant point admis la paternité de Lambert pour les écrits énumérés plus haut, M. Hanquet reprend en détail ses propres arguments et les objections du savant critique, pour aboutir naturellement, en fin de compte, à ses conclusions premières. Ceux qui s'intéressent aux polémiques érudites et courtoises et surtout à l'histoire du pays liégeois au moyen âge, suivront avec intérêt cette discussion où l'auteur a su rendre tout au moins fort vraisemblables ses affirmations, encore qu'il ne les ait pas toutes également démontrées avec la même certitude. — N.

— M. Gustave Beckmann, l'un des collaborateurs à la grande œuvre des *Deutsche Reichstagsakten*, prétend démontrer dans son étude sur la politique orientale de l'empereur Sigismond (*Der Kampf Kaiser Sigismunds gegen die werdende Weltmacht der Osmanen*, Gotha, Perthes, 1902, 118 p. in-8°) que l'idée de la lutte commune de la chrétienté contre les Ottomans a été, depuis 1392 jusqu'en 1437, le centre de toutes ses préoccupations et de toute son activité politique. Il est incontestable que le jeune roi de Hongrie, comme plus tard le chef du Saint-Empire, a dû se dire que le jour où les Turcs auraient achevé de démolir l'empire byzantin, ils se rueraient vers l'ouest, et qu'esprit pratique, diplomate aux combinaisons multiples, il a dû prendre ses précautions contre un aussi évident danger; mais il y a loin de ces efforts intermittents à cette attitude de grand homme d'État (*aecht staatsmaennische Groesse*) que lui prête un peu bénévolement l'auteur. Pour nous persuader que Sigismond « embrassait toute l'Europe et une partie de l'Asie » dans ses projets grandioses, M. B. est obligé de prétendre que l'empereur n'a jamais songé à une réforme sérieuse de l'Église; que tous les savants qui se sont occupés de son héros ont été victimes de leur imagination, et que tout ce qu'il en a dit lui-même, lors de la convocation du Concile de Constance, n'était que des « fleurs de rhétorique ». Cette façon de voir qui nous est exposée « comme le fruit, non pas de longs jours d'un travail fatigant mais d'une courte heure de découverte heureuse, d'un de ces moments de félicité où l'on ressent avec volupté les joies de la création intellectuelle », n'aura pas, je le crains, un énorme succès; dans ce qu'elle a de vrai, elle n'est pas précisément neuve, tous les prédécesseurs de M. B. ayant tenu compte des efforts diplomatiques et militaires de Sigismond contre les Turcs, et dans ce qu'elle a de neuf, c'est-à-dire d'exclusif, par rapport aux autres visées politiques et religieuses de l'empereur, je doute fort qu'elle recueille des adhésions nombreuses et réfléchies. — E.

— Dans une plaquette élégante, imprimée à Strasbourg à l'occasion du mariage d'un jeune couple montbéliardais, M. J. E. Gerock raconte deux épisodes de la

grande « guerre de Bourgogne » (*Les Strasbourgeois en Franche-Comté, Héricourt-Blamont, 1474-1475*, Strasbourg, Heitz et Mündel, 1902, 36 p. in-8°) : 1° le siège de la petite ville d'Héricourt, occupée par les Bourguignons sous Étienne de Hagenbach et prise en novembre 1474 par les Suisses et leurs alliés d'Alsace, après que les assiégeants eurent repoussé la tentative de débloquement faite par les comtes de Romont et de Blamont; 2° la prise de la petite place de Blamont, en août 1475, après une défense énergique qui se termina par l'incendie de la localité et le massacre des garnisaires après la capitulation. M. Gerock en a puisé les détails dans la riche littérature accumulée sur ce sujet, depuis les récits contemporains du bon chapelain Knebel et de Diebolt Schilling; il a su rectifier et enrichir, sur quelques points, les plus récents historiens de ces campagnes, MM. Witte et Toutey, et son étude *per nozze* sera certainement la bienvenue auprès des amateurs de l'histoire locale. — R.

— Chargé par M. le comte de Baglion de recherches relatives au passé de sa famille, originaire de l'Ombrie, M. l'abbé Eugène Sol, archiviste-paléographe, a profité de l'occasion pour faire œuvre utile en faisant connaître les dépôts officiels ou particuliers qui s'ouvraient à lui, au cours de ses études. De là le titre d'*Archives ombriennes* mis en tête d'un premier fascicule, qui s'occupe tout naturellement des archives de la famille même qu'il devait étudier tout d'abord, et qui se trouvent à la villa des Oddi-Baglioni, à Sant' Erminio, à deux kilomètres de Pérouse (*Les Archives des Oddi-Baglioni*, Paris, A. Picard, 1903, 40 p. in-8°; prix : 1 fr.). M. S. n'y a point découvert sans doute de pièces importantes pour l'histoire générale, mais il y relève pourtant une série de documents intéressant l'histoire locale et nobiliaire de l'Ombrie, des brefs pontificaux en assez grand nombre et tout un ensemble d'actes divers et de correspondances qui vont du xv° au xix° siècle. Quelques-uns de ces papiers de famille doivent être apocryphes; ainsi je suis absolument sceptique à l'égard de ce Baglioni qu'on prétend avoir été, soit au xv° siècle, soit plus tard, — le texte n'est pas clair — *landgrave de Hesse*. D'autres sont intéressants, même pour les étrangers, comme les lettres de Henri le Balafré que M. S. donne en appendice et qui, datées de 1587, sont adressées à Marc' Antonio Oddi, condottiere pérousin que Guise appelait à combattre sous ses drapeaux. On ne peut qu'encourager M. Sol à continuer ses recherches et à nous en communiquer de temps à autre les résultats. — P. 10, il faut lire sans doute *1850* au lieu de *1550*. — P. 13. On lit à côté du nom d'*Alexandre VI* la *date* de *1301*. Si le nom du *pape* est exact, il faut lire *1501*; si c'est la *date* qui est correcte, il faudrait substituer le nom de *Boniface VIII*. — P. 28. En *1804* il n'y avait pas de *roi de Toscane*, mais un *roi d'Étrurie*. — R.

— M. Michel Huisman a voulu s'orienter sur les origines et sur le caractère propre de la grande Compagnie d'Ostende ou Compagnie des Indes, créée aux Pays-Bas autrichiens par l'empereur Charles VI, et sur laquelle les avis restaient passablement divergents jusqu'à ce jour, les uns l'ayant prise fort au sérieux, d'autres, comme Carlyle, déclarant que ce n'était qu'une « compagnie de papier ». L'auteur a cherché une réponse dans les archives de Bruxelles, La Haye, Vienne, Paris et Berlin, surtout aussi dans les dossiers de la Compagnie elle-même, conservés aux Archives municipales d'Anvers, et de ses fouilles patientes a surgi un gros volume, *La Belgique commerciale sous l'empereur Charles VI*, avec le sous-titre *La Compagnie d'Ostende* (Bruxelles, Lamertin, 1902, XII, 556 p. in-8°). On ne pourra plus se plaindre désormais de ne rien savoir de précis sur cette entreprise commerciale et coloniale, imaginée par le gouvernement impérial pour pro-

curer quelque bien-être et quelques ressources nouvelles aux Pays-Bas autrichiens, appauvris par les guerres de Louis XIV, mais que la jalousie des Provinces-Unies et celle de l'Angleterre ne laissèrent jamais se développer librement, après que l'empereur lui eut conféré le monopole du commerce et de la navigation aux Indes, en novembre 1722. Ce n'est certes pas un spectacle très édifiant, mais néanmoins curieux, d'étudier les moyens employés par ses rivaux en Orient afin d'étouffer la concurrence incommode de la Compagnie, « ce nid de vermine » comme l'appelait un pamphlet hostile. Comme Charles VI avait encore d'autres projets plus à cœur — on se souvient de la Pragmatique Sanction — que de trafiquer lucrativement en Hindoustan, et qu'il ne pouvait compter avec certitude sur l'appui de personne contre les Hollandais et les Anglais, il se résigna finalement à suspendre sa Compagnie des Indes en 1727, puis il s'engagea à cesser tout trafic dans ces régions par le traité de Vienne (1731) et en février 1732 la *Compagnie Impériale et Royale* disparaissait définitivement, encore qu'elle eût fait d'assez bonnes affaires, au point de vue commercial. Tout cela est raconté d'une façon très abondante, mais très lucide et très impartiale; les économistes liront le volume avec intérêt et les hommes politiques sérieux tireront de cette lecture une preuve de plus combien les nations qui désirent se livrer au commerce colonial ont besoin d'une marine de guerre suffisante pour le protéger contre les prétentions et les insultes de rivaux ambitieux et jamais contents. — R.

— La librairie Mohr à Tubingue, vient de publier dans la série de ses *Gemeinnützliche Vortraege* relatifs à l'histoire religieuse, une conférence sur les négociations entre le gouvernement du premier Consul et les Églises luthérienne et réformée de France, relativement à l'établissement de leurs articles organiques, en 1802 (*Bonaparte und die protestantischen Kirchen Frankreich's*, 1903, 42 p. in-8°, prix : 1 fr. 15 c.), publication posthume du regretté professeur d'histoire ecclésiastique à la faculté de théologie de Strasbourg, M. Ernest Lucius, enlevé, il y a quelques mois, à la science et aux siens, à la force de l'âge. C'est un résumé préalable, exact et concis, sur la matière à laquelle le défunt voulait consacrer un travail de longue haleine, pour lequel il réunissait les matériaux depuis plusieurs années, dans les archives ecclésiastiques et civiles. Le jugement impartial qu'il porte sur toutes ces questions délicates, les renseignements nouveaux qu'on devine, même dans cette esquisse sommaire, font doublement regretter que M. Lucius n'ait pas eu le temps de mener son entreprise à terme ; espérons qu'on pourra tirer encore quelque parti des papiers nombreux, laissés par lui, et reconstituer, dans une certaine mesure, l'ouvrage, fruit de ses consciencieuses recherches, dont nous n'avons ici qu'une première ébauche. — R.

— M. Stanislas Millet, professeur au collège de Lorient, publie avec une introduction et quelques notes supplémentaires, les souvenirs de son grand-père, Pierre-Jean-Baptiste Millet, sur la campagne d'Orient qu'il fit avec Bonaparte (*Le Chasseur Pierre Millet, Souvenirs de la campagne d'Égypte, 1798-1801*. Paris, Émile Paul, 1903, 288 pages in-18. Prix : 3 fr. 50 c.). Né en 1776, dans une petite paroisse de Normandie, d'un sergent du régiment de Languedoc, qui avait eu dix-huit enfants, Pierre Millet était commis chez un marchand de meubles à Paris, quand il fut appelé sous les drapeaux ; après avoir servi d'abord dans une brigade de l'armée de Sambre-et-Meuse, il passa ensuite à l'armée d'Égypte, mais ni sa bravoure, ni son savoir relatif, mal servis par un caractère trop entier, ne purent l'élever au moindre grade supérieur et quand il fut réformé pour cause d'ophthalmie contractée sur le sol africain, il était encore simple chasseur. Devenu

alors maître d'école, il desservit comme tel différentes communes de l'Orne, de 1801 à 1849 et mourut en 1857. C'est plus tard seulement qu'on a trouvé dans un grenier le manuscrit, aujourd'hui incomplet, intitulé « Cahier contenant les batailles données par les Français en Orient, pays d'Égypte » édité par son petit-fils. Le récit du troupier, très modeste (il ne parle presque pas de lui-même), est intéressant, non pour des révélations historiques qu'on ne saurait attendre de lui, mais par l'effort visible du narrateur naïf, de vouloir rapporter sincèrement ce qu'il a vu tout autour de lui, la brutalité du conquérant comme la résistance désespérée des possesseurs légitimes du sol (pour lesquels il éprouve d'ailleurs peu de compassion), les misères endurées par les soldats, les mœurs étranges de ces populations si différentes de celles qu'il connaît. Il rappelle, à bien des égards, les mémoires de cet autre « Égyptien », le conscrit vosgien Vaxelaire, publiés récemment par M. Gauthier-Villars, et sans exagérer la valeur documentaire du récit de Millet, on peut dire qu'il fournira quelques détails utiles pour connaître la psychologie des troupes employées en cette expédition lointaine, dont les aventures pittoresques ne peuvent plus masquer pour nous les souffrances des uns, les cruautés des autres et l'inutilité finale. — R.

— M. Max Bruchet a résumé en quelques pages l'histoire assez curieuse du *Plébiscite occulte du département du Mont-Blanc en 1815* (Paris, Imprimerie Nationale, 1903, 47 p, in-8°), relatif à la restauration de la maison de Savoie, organisé par la noblesse et le clergé savoyards, malgré les efforts de quelques patriotes français. Grâce à l'appui moral des alliés, l'organisateur de ce vote plus ou moins occulte, le marquis d'Oncieux, obtint, si l'on peut en croire les chiffres officiels, un brillant succès. Le 28 août 1815 on mandait au plénipotentiaire sarde à Vienne, M. de Revel, que sur 31,000 chefs de famille, plus de 27,000 avaient fait connaître leur vœu et que 26,400 s'étaient prononcés pour le retour à la maison de Savoie. Seulement M. Bruchet nous fait voir combien certains de ces chiffres doivent inspirer de méfiance, et combien le suffrage fut peu universel, puisqu'à Chambéry, par exemple, sur 10,000 habitants, il n'y eut en tout que 1,002 votants, dont exactement le quart étaient des élèves du Grand-Séminaire ! — R.

— M. André Waltz, bibliothécaire de la ville de Colmar, vient de faire paraître (Colmar, Jung, 1902, 539 p. in-8°) sous les auspices de la Société industrielle de Mulhouse, une *Bibliographie de la ville de Colmar*, à peu près complète, embrassant dans un cadre systématique très détaillé les écrits (volumes, brochures, feuilles volantes, articles de revues et même de journaux) relatifs au chef-lieu de l'ancien département du Haut-Rhin; c'est un instrument de travail précieux pour tous ceux qui auraient à s'occuper du passé de l'ancienne ville impériale, à un point de vue quelconque. Nous devons également au zélé conservateur la mise au jour d'une espèce de *Chronique de Colmar* (Colmar, Jung, 1903, 189 p. in-8°), rédigée vers la fin du XVIII[e] siècle par le syndic Félix-Henri-Joseph Chauffour (1718-1806), et qui, d'un intérêt assez médiocre pour les siècles du moyen âge, en présente davantage pour les temps plus rapprochés du narrateur, haut fonctionnaire de la dite cité avant la Révolution. M. W. a joint au texte du vieux syndic plusieurs appendices, entre autres, les listes des dignitaires colmariens, du XVII[e] siècle à 1789. — R.

— Il y a quelque hardiesse à prétendre reviser un jugement unanimement accepté et qui s'appuie sur l'autorité de juges tels que Helmholtz, Virchow et d'autres. M. Alfred Peltzer (*Die ästhetische Bedeutung von Gœthes Farbenlehre.*

Heidelberg, Winter, 1903, gr. in-8°, p. 47) n'est cependant pas convaincu de l'erreur de Gœthe dans sa théorie des couleurs et sans essayer de rouvrir le débat entre lui et Newton, il a voulu démontrer que la conception du poète n'est pas sans résultats précieux dans le domaine de l'esthétique. M. P., qui est critique d'art, a bien pu trouver dans la théorie de Gœthe, dont le point de départ fut, comme on sait, l'étude de la peinture italienne, nombre d'observations de détail qui se vérifient dans la technique des peintres et que quelques-uns même, comme Léonard de Vinci, ont avant lui analysées, plume en main ; on lui saura gré de ces rapprochements et du choix de vérités qu'il a recueillies dans la *Farbenlehre*, mais il ne réussira pas à changer l'opinion établie que de tous les titres scientifiques de Gœthe sa Chromatique est le plus faible. — L. R.

— On sait qu'une réforme importante, inaugurée à Altona et vivement reprise par Francfort, a créé en Allemagne depuis près de vingt-cinq ans un nouveau type de *Gymnase* et de *Realgymnase*, en reculant jusqu'à la cinquième l'enseignement du latin qui commence en huitième (je conserve les noms équivalents qui nous sont plus familiers) dans les autres établissements. Les directeurs et professeurs de ces *Reformschulen* dont le nombre actuel est de 60 environ, ont tenu à Cassel en 1901 un congrès où ils ont agité des questions d'organisation, de programmes, distribution d'heures, etc., en échangeant les expériences déjà faites. Je ne puis pas entrer dans le détail de ces débats qu'on lira dans la première partie du *Manuel* que M. Otto Liermann se propose de consacrer à la question des nouvelles écoles (*Reformschulen nach Frankfurter und Altonaer System. Erster Teil : die Casseler Novemberkonferenz von 1901 über Fragen des Reformschulunterrichts*. Berlin, Weidmann, 1903, gr. in-8°, p. 140. Mk. 3 fr. 60). Nous recevrons avec plaisir d'une source aussi autorisée les renseignements qu'il nous promet sur l'histoire, les plans d'études et les méthodes d'enseignement des *Reformschulen ;* ils nous permettront, j'espère, d'avoir des notions précises sur l'étendue et la valeur de cette transformation partielle de l'enseignement secondaire en Allemagne et d'y trouver pour nous — le moment est favorable — matière à comparaison. — L. R.

— L'auteur de la précédente brochure, au cours des débats qu'elle résume, émettait le vœu que dans l'enseignement du latin une place fût faite, à côté des classiques, aux autres écrivains de langue latine, en particulier aux humanistes. Un professeur du *Reformgymnasium* de Barmen, M. W. Kersten, vient de donner une forme à ce desideratum en adaptant à l'usage des classes quelques dialogues d'Érasme (*20 Colloquia familiaria des Erasmus von Rotterdam*. Leipzig, Freytag, 1903, in-16, p. 64. Mk. 1). Seulement son but n'est pas le même. Moins préoccupé de la question du fond, il veut que son petit livre initie les élèves au maniement oral et pratique du latin, de la même manière qu'ils se familiarisent avec l'usage d'une langue vivante par les exercices correspondants de leurs *Lesebücher* français ou anglais. L'analogie entre les deux enseignements est loin cependant d'être complète et cet emprunt à une méthode étrangère ou, si l'on veut, ce retour à de vieilles traditions que nous avons aussi connues ne laisse pas de soulever beaucoup d'objections. Mais il s'agit d'une expérience à tenter : il faut la signaler et en attendre les résultats. — L. R.

— M. Auguste Théret a voulu réveiller deux gloires provinciales, deux poètes berrichons, Henri de Latouche et Émile Deschamps (*Littérature du Berry. Poésie. Le XIX° siècle avec H. de Latouche et Em. Deschamps*. Paris, Société

anonyme de publications périodiques, 1902. In-8°, p. 592. Fr. 10). Il n'a pas ménagé son admiration à ces romantiques oubliés ; mais ce lourd volume avec ses copieuses citations et ses interminables analyses, paraîtra excessif même à ses compatriotes. De critique, il n'en est pas question ; elle est d'ailleurs singulièrement informée. Voici comment à propos de l'influence allemande subie par de Latouche M. Th. définit le Lied : « Le Lied poétique, c'est la fable, la chanson et la satire réunies », p. 102 et p. 356 : « Le Lied renferme l'élégie, la cantate, l'épigramme ou la satire ». Si Gœthe a écrit l'*Erlkönig*, c'est qu'il voulait donner une leçon aux nourrices superstitieuses et « guérir ses concitoyens des idées étroites et routinières » (p. 95). Le style est non moins remarquable. P. 99, « M. de Latouche a imité des élégies italiennes, ossianiques et suissesses » ; ailleurs, p. 355, « il a défendu le bon goût à corps et à cris (*sic*), au point de se séparer du Cénacle pour la raison que des poètes emballés faisaient des choses extravagantes dans le romantisme ». J'ajouterai seulement avec M. Th., p. 315 : « J'en passe et de bien plus raides ». — L. R.

— Notre collaborateur, M. Hubert Pernot, vient de publier : *En pays turc ; L'île de Chio*, avec 17 mélodies populaires et 118 simili-gravures exécutées d'après les clichés de l'auteur ; Paris, J. Maisonneuve, 1903 ; 284 pp. in-8°. C'est un livre sincère et exact. Les « bienfaits » de l'administration turque y sont retracés sans optimisme officiel. D'autre part, les Grecs sont peints sans flatterie. M. Pernot avait emporté une jumelle photographique et un phonographe. Grâce au phonographe, il a pu transcrire et noter des mélodies populaires, en même temps qu'il recueillait d'excellents matériaux linguistiques. Le livre a autant d'intérêt que de valeur documentaire. Il plaît et il entraîne par le ton franc et « direct » du récit. — L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 mars 1903.

M. Babelon communique, au nom de M. Clermont-Ganneau, une lettre de M. Weber (Tripoli de Barbarie, 5 mai 1903) contenant le dessin et les estampages d'une colonnette de pierre calcaire, trouvée à *Leptis Magna*, et dont le fût est surmonté d'un chapiteau sculpté dans le même bloc. Sur la face antérieure de l'abaque est gravée une ligne de caractères romains ; l'inscription se poursuit en deux autres lignes dans un cartouche formant la partie inférieure du chapiteau. M. Clermont-Ganneau croit lire : (*Merc*(*urio*) *et Minervae* | *Animos*(?) | *summa fide*.

M. Salomon-Reinach donne lecture du rapport de la commission du concours des Antiquités nationales, qui a décerné les médailles et les mentions de la manière suivante : 1re médaille, M. l'abbé Angot, *Dictionnaire historique de la Mayenne ;* 2e médaille, M. Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie :* 3e médaille, M. Espinas, *Les finances de la commune de Douai, des origines au* xve *siècle* ; 4e médaille, MM. Maître et Berthon, *Itinéraire de Bretagne*. — 1re mention, M. l'abbé Dijon, *L'église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné ;* 2e mention, M. Labande, *Études d'histoire et d'archéologie romane ;* 3e mention, M. Romanet, *Géographie du Perche ;* 4e mention, M. Alliot, *Visites archidiaconales de Josas ;* 5e mention, M. de Rochemonteix, *Les églises romanes de la haute Auvergne ;* 6e mention, M. Pagart d'Hermansart, *L'administration municipale de Saint-Omer ;* 7e mention, MM. de Gérin-Ricard et l'abbé Arnaud d'Agnel, *Les antiquités de la Vallée-de-l'Arc ;* 8e mention, M. Portal, *Histoire de la ville de Cordes ;* 9e mention, M. Porée, *Le consulat et l'administration municipale de Mende*.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 1er juin — 1903

Hermann Diels : **Die Fragmente der Vorsokratiker, Griechisch und Deutsch.** Berlin, Weidmann, 1903. x-602 pages. Prix : 15 mk.

Cet ouvrage est destiné à servir avant tout d'instrument pour des leçons sur l'histoire de la philosophie. Si l'on veut comprendre à fond les idées et les systèmes, on doit suivre dans les textes le développement de la pensée grecque, *in statu nascendi*. Or un recueil qui donne seulement un choix de fragments, fera toujours l'impression de mettre à l'étroit, d'imposer comme une tutelle à ceux qui enseignent et à ceux qui sont enseignés. C'est pourquoi M. Diels s'est proposé de donner les fragments au complet, et il y a joint, en guise de commentaire doctrinal et historique, les renseignements biographiques et doxographiques essentiels. Pour la doxographie de chaque auteur, l'ordre à suivre était tout indiqué par l'exemple des Φυσικῶν δόξαι de Théophraste : Principes — Dieu — l'univers — le ciel — psychologie — physiologie.

La philosophie a été prise dans son extension la plus grande, à la façon antique. M. D. fait la monographie des présocratiques qui se sont occupés des sciences exactes; c'est ainsi que l'on trouve dans son recueil des mathématiciens, comme Œnopide et Hippocrate de Chios, Théodore, etc. Quant à la médecine, eu égard à l'entreprise de M. Wellmann, on n'en a relevé que ce qui se rattache à la physiologie. Notamment, M. D. a réuni tout ce qu'on sait du médecin Démocédès, d'Ikkos de Tarente, et les quelques restes du *canon* de Polyclète. Autant que possible, chaque philosophe fait l'objet d'une notice séparée. Il est rare que l'on trouve plusieurs noms réunis dans la

même rubrique. Si le groupement par écoles est nécessaire à l'histoire proprement dite, on ne doit pas renoncer pour cela à considérer les individus isolément, les petits aussi bien que les grands, et ceux-là même dont le travail et l'intervention ne se font sentir que dans les grandes poussées de ce progrès merveilleux, auquel est due la philosophie du VI[e] et surtout du V[e] siècle. Plus de quatre cents penseurs sont évoqués devant nous dans le cours du volume. Quatre-vingt-quinze font l'objet d'une étude spéciale. Quand les écoles se sont perpétuées au-delà du V[e] siècle, la διαδοχή post-socratique n'a pas été exclue. C'est ainsi que la série des atomistes figure dans le recueil jusqu'à Anaxarque d'Abdère (340 environ). Enfin, dans un appendice d'une centaine de pages, on trouve : I, la poésie cosmologique du VI[e] siècle (Orphée — Musée — Épiménide; naturellement, dans la masse des fragments orphiques, M. D. n'a recueilli que ce qui est attesté par des témoignages anciens); — II, la poésie astronomique (Phokos, Cléostrate); — III, la prose cosmologique (Phérécyde, Théagène, Acousilas); — IV, la sophistique ancienne, depuis Protagoras jusqu'à Antiphon et Critias, avec l'anonyme de Jamblique (*Protrept.*, c. 20) et, pour finir, les dissertations — conservées sans titre dans les manuscrits de Sextus Empiricus — d'un sophiste de l'an 400 environ, qui traite du bien et du mal, du beau et du laid, du juste et de l'injuste, etc.

M. D. avait annoncé autrefois qu'il donnerait une édition critique de ses *Présocratiques*. Il a dû renoncer à ce projet. Il n'a pas voulu repasser par « le calvaire où il a dû se traîner, pendant la préparation des *Poetae philosophi* (voir *Revue critique*, n° 21). Aussi longtemps que les éditeurs de Plutarque, de Galien, de Clément, de Diogène Laërce, d'Eusèbe, n'auront pas rempli leur devoir vis-à-vis de la science, qui les attend avec impatience, on ne pourra songer à faire un travail fructueux de ce côté. »

Si M. D. a cependant entrepris son œuvre, en renonçant d'avance à l'exactitude parfaite, c'est qu'il était « poussé par le désir de venir en aide aux jeunes philologues et aux jeunes philosophes, qui, d'une part, ne peuvent se contenter du choix arbitraire et restreint des recueils existants, et qui, d'autre part, n'ont pas l'énorme collection des monographies nécessaires pour l'étude des textes originaux ». Quant aux *Fragmenta philosophorum graecorum* de Mullach, leurs défauts scientifiques et pratiques les rendent vraiment inutilisables.

Quoi qu'en dise M. D., personne ne croira qu'il se soit contenté de faire une sorte de compilation à l'usage des débutants. Chaque philosophe, a été l'objet de recherches originales et extrêmement fructueuses. Pour Anaxagore, M. D. donne cinq fragments nouveaux sur vingt-deux; pour Diogène d'Apollonie, il y a un fragment nouveau sur dix; trois sur quatorze pour Hécatée d'Abdère; un sur douze pour Phérécyde; la reconstitution de la *Théogonie* d'Épiménide est complè-

tement remaniée; M. D. attribue à ce poème, avec une extrême vraisemblance, quatorze fragments de plus que M. Kern. Et que d'auteurs ne trouve-t-on pas dans le volume, dont la monographie n'avait pas encore été faite! Supposé qu'on ait sous la main la bibliothèque de brochures dont parle M. D., je me demande quand on pourrait se dispenser de recourir aux *Vorsokratiker*.

Afin de ne pas grossir démesurément le volume, M. D. a dû renoncer à justifier les leçons et la disposition qu'il adopte. Il y a des exceptions, et on les eût souhaitées plus fréquentes qu'elles ne le sont. Les sept lignes d'introduction aux fragments d'Épicharme, par exemple, peuvent être citées pour tout ce que M. D. a su entasser de science dans leur brièveté. Il nous annonce d'ailleurs un fascicule supplémentaire, qui servira comme d'appendice justificatif, et où l'on trouvera les tables (*Sach-, Wort-, und Stellen register*). Le volume des *Vorsokratiker* n'est en effet muni que d'un *index* des noms propres d'hommes.

Déjà dans son édition d'Héraclite (voir *Revue critique*, 1901, n° 42), M. D. avait rangé les fragments d'après l'ordre alphabétique des auteurs qui les citent. Cette disposition fut plutôt désapprouvée. M. D. la maintient, mais il n'y recourt, cela va de soi, que là seulement où ni la tradition, ni le contenu des fragments n'indiquent l'ordre à suivre. A quoi sert de trouver çà et là dans la masse des aphorismes de Démocrite ou d'Héraclite un enchaînement d'idées réel ou supposé, alors que, vis-à-vis de presque tous, on reste perplexe à cet égard? Le classement d'après les sources a l'avantage de nous montrer réuni ce que la tradition nous a transmis réuni, et cela a son importance, quand il s'agit d'apprécier l'authenticité des fragments, ou bien la forme sous laquelle ils nous arrivent. De plus, vu la coutume des auteurs d'anthologies de mettre à la suite l'un de l'autre des passages qui étaient voisins dans l'original, on sera dans beaucoup de cas, si l'on adopte ce classement, plus près de l'ordre primitif qu'en distribuant les fragments d'après quelque reconstruction d'inspiration moderne. Pour la critique du texte aussi, cette disposition peut avoir son utilité. Souvent en effet, même quand les extraits viennent d'endroits différents, ils ont en commun quelque idée ou quelque expression caractéristique; toutes les anthologies, les plus anciennes comme les plus tardives, distribuaient les morceaux dans les chapitres d'après un mot saillant. Et, à l'appui de son système, M. D. cite une mauvaise correction de M. Natorp (χρήμασι] νοήμασι Démocrite, fr. 280), que cet estimable savant n'aurait peut-être pas commise, s'il avait laissé ensemble les extraits provenant de la même source, et s'il s'était ménagé ainsi l'occasion de remarquer que, dans le fragment 280 comme dans le précédent, le mot χρήμασι est essentiel.

Une traduction allemande, placée sous les textes, tient lieu d'un commentaire, et initie tout de suite au sens. M. D. a rendu par là à

ses lecteurs un service inappréciable. En effet, l'intelligence des prosateurs aussi bien que celle des poètes, donne lieu à beaucoup de difficultés. Abstraction faite de l'obscurité, voulue ou non, d'expressions à travers lesquelles essaient de percer des idées sortant pour la première fois des combinaisons les plus obscures de la pensée, cette langue archaïque est encore loin de l'élégance des attiques du IV^{e} siècle, de leurs phrases tournées en périodes, de leur sémantique constituée. Beaucoup de mots n'ont restreint leur signification que sur le tard; ce qu'il y a de flottant et d'imprécis dans leur acception primitive, peut donner lieu à bien des erreurs. M. D. cite de ces méprises, commises déjà par Aristote et Eudème.

Ces remarques, empruntées presque toutes à la préface même de M. Diels, feront connaître suffisamment l'importance d'un recueil qui va renouveler notre connaissance des présocratiques. Mais il faut avoir feuilleté le volume pour se rendre compte de tout ce qu'il renferme de nouveautés, de tout ce qu'il implique de difficultés aperçues, définies et surmontées. M. D. ne s'est épargné aucune peine pour rendre la tâche aisée aux autres, là où lui-même l'a eue si pénible. Quand il y a lieu, des figures éclaircissent les raisonnements. L' « apophtegmatique » des philosophes, les imitations de leurs œuvres sont relevées. A titre d'exemple, voici ce que contient le chapitre relatif à l'école pythagoricienne, après que tous les représentants de marque de cette école ont eu leur notice séparée : A Catalogue de Jamblique; — B Pythagoriciens anonymes, d'après la tradition des péripatéticiens anciens (43 extraits); — C préceptes et symboles; — D extraits des *Sentences pythagoriciennes* d'Aristoxène; — E les Pythagorisants dans la comédie moyenne.

Enfin, un des chapitres les plus importants du recueil est, à coup sûr, celui qui est consacré à Démocrite (365-472). Les fragments des apocryphes y figurent au complet, et, dans les imitations, on trouve même tout ce qui reste des prétendues lettres de Démocrite à Hippocrate.

Cette analyse de l'ouvrage suffira, je crois, pour en faire comprendre l'extraordinaire importance. Les travaux de M. Diels sont de ceux qui peuvent se passer d'éloges. Les signaler, c'est les recommander.

J. Bidez.

J.-G. Frazer. **Le Rameau d'or.** Étude sur la magie et la religion. Traduit de l'anglais par R. Stiébel et J. Toutain. Tome I, Magie et Religion; les Tabous; Paris, Schleicher, 1903, 1 vol. v-403 pp. in-8°. Prix : 10 fr.

L'éloge du *Golden Bough* de M. Frazer n'est plus à faire. On a depuis longtemps déjà rendu un hommage mérité à cette prodigieuse accumulation de matériaux et à l'ingénieuse construction qu'ils

servent à étayer. La deuxième édition, parue en 1900, a presque doublé l'étendue de l'ouvrage original, sans en modifier d'ailleurs ni la composition parfois confuse, ni l'ordonnnance peu rigoureuse. On saura gré à M. J. Toutain et à son élève R. Stiébel de la peine qu'ils ont prise pour nous donner de cette œuvre considérable une adaptation française aussi soignée et aussi complète. L. Marillier, dans un compte rendu du livre anglais, avait indiqué l'ordre dans lequel, à son avis, il conviendrait de grouper les faits innombrables recueillis et exposés par M. Frazer. C'est ce plan, tracé par le maître regretté, qu'ont suivi les traducteurs, avec l'approbation de l'auteur. Le vol. Ier nous donne *les Tabous;* le IIe contiendra *les Meurtres rituels, les Périls et les Transmigrations de l'âme;* le IIIe, *les Cultes agraires et sylvestres*. Si quelques exemples ont été résumés ou présentés plus brièvement, on a toujours reproduit, avec une scrupuleuse et méritoire exactitude, les indications et les références bibliographiques de l'ouvrage original. Mais pourquoi ne pas citer l'édition française des livres de Lyall, de Tylor, de Marquardt et autres qui ont été traduits? C'est un témoignage de reconnaissance qu'il faut accorder aux traducteurs et que ceux du *Golden Bough* seraient sans doute bien aises qu'on leur rendît. On annonce qu'au Ier volume traduit par R. Stiébel et que celui-ci n'a pas eu la satisfaction de voir imprimé, M. J. Toutain fera succéder le IIe terminé par lui-même et le IIIe qu'il a traduit en entier. Un index général, dressé par M. Fr. Alluard, élève de l'École des Hautes-Études, sera placé à la fin du tome III.

Ch. M.

R. Dareste, **Nouvelles Études d'Histoire du droit.** Paris, L. Larose, 1902, VIII-376 pp. in-8. Prix : 9 fr.

Tous ceux que préoccupe l'histoire du droit et en particulier celle du droit grec, seront heureux de trouver réunis dans ces *Nouvelles Études* les articles, éparpillés jusqu'ici dans le *Journal des Savants*, les *Séances et travaux* de l'Académie des sciences morales et politiques, la *Nouvelle Revue historique de droit*, la *Revue des Études grecques*, où M. R. Dareste a su mettre tant de science et de lumière. Le droit grec a une place prépondérante dans la collection nouvelle : à côté d'études anciennes, consciencieusement remaniées et complétées, on y trouve quelques-uns de ces travaux inédits que l'infatigable savant accumule sans cesse autour des premières et qui portent tous la marque de son érudition précise et étendue, et de cette vue claire des choses qui donne tant de prix à tout ce qu'il publie. Si la première moitié du volume, avec les *Questions de droit grec*, qui en forment comme le centre, s'adresse tout d'abord aux hellénistes, la seconde,

avec ses substantielles monographies sur le droit des Mongols, de la Chine, du Japon, de l'Indo-Chine, fournit un complément très appréciable au premier volume. Elle ajoute l'Extrême-Orient aux chapitres de droit comparé consacrés naguère à l'Égypte, aux peuples sémitiques, à l'Inde, à la Perse, au Caucase, aux Hongrois, aux Slaves, aux Germains et aux Celtes, et complète notablement plusieurs de ces chapitres. Ici, plus encore que dans le premier volume, il est facile d'apercevoir combien les documents variés, mis en œuvre par un jurisconsulte comme M. R. Dareste, jettent de lumière sur les origines reculées de notre droit moderne. Ce n'est pas encore, tant s'en faut, l'histoire générale du droit, qui se fera sans doute attendre encore longtemps, mais, comme l'a dit l'auteur, « dès à présent on peut marquer le but, réunir des matériaux, faire connaître par des analyses fidèles les principaux monuments de législation publiés par les savants des divers pays de l'Europe, en un mot dresser une sorte d'inventaire sommaire des richesses acquises, en indiquant par aperçu quelques idées qui se dégagent de l'ensemble des travaux accomplis ». On conviendra qu'il y a réussi excellemment et que ses *analyses* et ses *aperçus* auront contribué plus que bien des gros volumes à faire avancer la science du droit.

Ch. M.

Dr Heinrich Singer, **Die Summa decretorum des Magister Rufinus,** Paderborn, Schöningh. 1902, CLXXXIII-570 pp.

La *Somme* de maître Rufin, un des décrétistes les plus en vue de l'école du XIIe siècle, avait été publiée par Schulte, en 1892 [1] : mais cette édition n'avait pas été faite sur le texte original : elle ne contenait qu'une série d'extraits et de plagiats. L'œuvre du maître y était complètement défigurée. M. H. Singer, professeur à l'Université de Prague, aidé des ressources d'une Société savante de Prague (la *Gesellschaft zur Förderung deutscher Wissenschaft, Kunst und Litteratur in Böhmen*) a pu en donner une nouvelle édition d'après les manuscrits qui contiennent le texte original, et surtout d'après le latin 15993 de notre Bibliothèque Nationale, le plus complet de tous et le plus ancien (fin du XIIe siècle). M. S. s'était préparé à sa tâche d'éditeur par des travaux de critique approfondie sur le même sujet, notamment par ceux qu'il a insérés, sous le titre de *Beiträge zur Würdigung der Dekretistenlitteratur*, dans l'Archiv für katholisches Kirchenrecht. Il a établi que maître Rufin était le professeur de Bologne du même nom, qui assista comme évêque d'Assise au troisième concile de Latran de 1179, et qui mourut, à une époque qu'on ne peut fixer avec

---

1. Schulte, *Summa Magistri Rufini zum Decretum Gratiani*, Giessen, 1892.

certitude, mais qui est antérieure certainement à l'année 1192. Selon toute probabilité, il aurait composé sa *Somme* entre 1157 et 1159, en tous cas avant l'avènement d'Alexandre III. Cette *Somme* n'est d'ailleurs qu'un « apparat » au décret de Gratien, un grand commentaire exégétique. M. Singer nous paraît avoir donné à cette édition tout le soin et toute l'exactitude scientifique dont témoignent ses précédents travaux.

Achille Luchaire.

Geschichte des neueren Dramas, von Wilhelm Creizenach, Professor der deutschen Sprache und Litteratur an der Universität Krakau. Zweiter Band. Renaissance und Reformation. Halle, Niemeyer, 1901. In-8°, vii et 532 p. 14 mark.

M. Creizenach continue avec un labeur assidu et la plus louable persévérance son *Histoire du drame moderne.* Le deuxième volume, paru depuis près de deux ans, est digne du premier. Il traite, comme l'indique le sous-titre, de la Renaissance et de la Réforme. L'auteur l'a divisé en trois livres.

Dans le premier livre, (p. 1-181) il étudie le *drame latin*, le « réveil de la scène antique » à Rome (Pomponius et les Pomponiens, Verardi), les drames de Domizio à Florence, la *Stephanium* d'Harmonius Marsus, les pièces de Gallus. Puis il nous transporte en Allemagne, nous analyse les « dialogues » (le *Stilpho* de Wimpheling, le *Codrus* de Kerkmeister, les drames de Locher [1]), les pièces de circonstance de Grünpeck, de Celtis, de Sibutus, les allégories, les comédies de Reuchlin — à propos de l'*Henno*, dont il remarque justement que nulle œuvre scénique n'avait encore rendu avec autant de perfection le style du drame antique, il aurait pu citer le travail de Parmentier, — les imitations de la comédie romaine et les représentations de comédies latines. Il passe ensuite à la Hollande, à la France qu'il nomme le pays classique de la science, de la poésie et de l'art du moyen âge (p. 59), et il insiste notamment, et non sans raison, sur Tissier de Ravisy ou Ravisius Textor, le *wackerer Schulmann* dont les pièces sont plus intéressantes, plus naturelles, plus aimables que celles de Celtis et de Locher, et qui, par une certaine gaieté populaire rappelle son grand compatriote Rabelais (p. 61 et 66). Le livre se termine par une foule de remarques et de considérations instructives sur la « nouvelle direction du drame scolaire » : influence de Térence (on sait le mot d'Erasme « sine Terentio nemo unquam evasit latinus »); forme classique; mètre; langue — « on reconnaît à chaque pas, dit M. C., que ces hommes avaient été exercés, dressés à la langue et au style de Térence » — mise

---

1. P. 31, était-il utile de relever dans le texte la faute *tenuis* pour *tenuibus*?; p. 99, ligne 5, lire *humani*.

en scène, épisodes comiques et anachronismes [1], prétentions de ces humanistes qui parlent avec une modestie affectée de leur *tenuis Thaliola*, de leurs *viriculae*, de leur *ingeniolum*, personnalités, tendance morale, sujets traités et tirés de la Bible (le *Joseph* de Crocus, l'*Aman* de Naogeorgus et son *Judas Iscariote* « œuvre de colère et de haine », l'*Acolastus* de Gnaphaeus, etc.), drames contre Luther, drames allégoriques, drames antiques, comme l'*Apelle* de Micyllus et le *Cyrus* de Ziegler, drames universitaires comme les *Studentes* de Stymmelius, les farces populaires.

Le deuxième livre de l'ouvrage est consacré au drame comique et pastoral en Italie (p. 182-368). L'auteur passe successivement en revue les formes médiévales du drame comique en Italie ; les églogues, allégories et mythologies comme l'*Orfeo* de Politien et le *Timone* de Bojardo ; les nouvelles dramatisées ; les représentations de comédies latines en langue italienne, à Ferrare, à Milan, à Mantoue, à Venise ; les comédies en rimes — et M. C. regrette à ce sujet que Giuliano de Ricci, par peur pour ses yeux, n'ait pas voulu copier la comédie aristophanesque de Machiavel ; — les comédies en prose ; la *Cassaria* et les *Suppositi* d'Arioste dont le mérite consiste non pas dans la fraicheur et le naturel, mais dans le détail, dans la pointe spirituelle (p. 241) ; la *Calandria* de Bibbiena ; la *Mandragola* où l'originalité de Machiavel se montre dans la façon dont il pousse et développe devant nous les caractères et où, s'il n'a eu d'abord d'autre but que d'écrire une bouffonnerie, se trahit néanmoins l'humeur d'un homme souvent et amèrement déçu (p. 247-249) ; les comédies postérieures d'Arioste ; celles d'Arétin. Comme le livre précédent, celui-ci conclut par des réflexions générales sur le style, la langue, les personnages, l'intrigue, les prologues, les discours. Mais si la comédie prend, comme dit M. C., un caractère de plus en plus routinier, il y a pourtant, à cause du particularisme italien, dans plusieurs villes et contrées des variétés du type général, et ces variétés, il les examine l'une après l'autre et d'endroit en endroit (p. 302-303), à Ferrare, à Sienne, à Florence, à Rome, à Venise, cette capitale de la librairie et de la littérature de métier (à remarquer surtout les pages relatives à Ruzzante, « le premier dramatiste de profession, et un dramatiste de profession dans le grand style »). Et déja s'annonce la « Commedia dell' arte », et à Sienne, où la « commedia erudita » est brillamment représentée par l'Académie des Intronati, se fonde la société des Rozzi.

Le troisième livre (p. 369-505) concerne la tragédie de la Renaissance. Nous voyons fleurir en Italie l'étude des tragédies de Sénèque et des Grecs, paraître la *Sophonisbe* de Trissin, la *Rosamonde* et l'*Oreste* de Rucellai, la *Tullia* de Martelli, la *Didon* de Pazzi, l'*Anti-*

1. On aurait voulu quelques exemples, cités au bas de la page 104, de ces proverbes populaires allemands habilement traduits en latin.

gone d'Alamanni, et, après cette première période de la tragédie italienne qu'on peut nommer la période trissinienne, se produire au milieu du siècle une deuxième période dont le principal tenant est le savant et poète ferrarais Giraldi Cinthio. Nous voyons en France, comme en Italie, s'acclimater la tragédie classique : tragédie latine (le *Christus Xylonicus* de Barthélemy de Loches, le *Baptiste* et le *Jephté* de Buchanan, le *César* de Muret, la *Philanire*, le *Pierre* et l'*Aman* de Rouillet qui « a surtout réussi dans *Aman* à imiter la langue sacrée et imagée de Sénèque » ; traductions de Baïf et de Sibilet; la Pléiade qui cherche « par de neuves créations à conquérir pour la patrie les genres les plus élevés de l'antique poésie », mais qui n'agit pas sur les masses; Jodelle qui « marque un recul vis-à-vis des traducteurs de l'époque précédente » ; Jean de la Péruse qui « tombe souvent dans une triviale verbosité » ; Melin de Saint-Gelais qui « quitta une fois sa spécialité, les agréables bagatelles poétiques, pour rivaliser avec les membres de la Pléiade sur le domaine nouvellement conquis de la tragédie »; Grévin, moins lourd que Jodelle, plus chaud que Muret, mais « chez qui quelques détails exprimés avec énergie et élévation disparaissent sous la masse des pauvretés et des faiblesses » ; La Taille qui laissa des « travaux de jeunesse sans nulle maturité »; Filleul « très ennuyeux et gauche »; Guersens qui « n'était pas un poète médiocre et trivial » ; Baïf qui, dans les dialogues de l'*Antigone*, a l'expression forte et souple; Bonnin dont la *Soltane* précède le *Bajazet* de Racine; les tragédies bibliques (Bèze, Coignac, La Croix, Rivaudeau, Des Mazures, La Taille). Nous voyons l'Angleterre (*Gorboduc*, *Tancrède et Gismonde*, *Jocaste*), l'Espagne, le Portugal (l'*Inès* de Ferreira) subir également l'empire de la tragédie classique. Et, à la fin de ce troisième livre, M. C. trace, comme précédemment, les caractères généraux des pièces étudiées. Il montre quelle a été sur la tragédie de la Renaissance l'influence de la théorie, l'influence d'Horace et d'Aristote. Il examine quelle était l'idée de la tragédie, quels sujets elle traitait, l'importance qu'elle accordait à l' « atrocitas », la division en cinq actes, le nombre des personnages, les trois unités, les scènes de meurtre sur la scène, les effets tragiques, la « Gravität » ou la dignité du style, l'usage des sentences, les chants des chœurs.

Le quatrième livre traite du drame serbo-croate en Dalmatie d'après les pièces contenues dans les *Stari pisci* de l'Académie d'Agram et le travail de Pavic (p. 506-526).

Tel est ce volume où nous trouvons, comme dans le précédent, à la fois des analyses et des appréciations précieuses. M. C. n'a pas seulement consulté les imprimés — dont il donne la liste en quatre pages à la fin du tome (p. 527-530) ; il a cherché et trouvé de l'inédit ; il a lu les drames de Domizio dans le manuscrit. Mais ce qu'il faut louer dans cette publication, c'est, outre la minutie de l'enquête et l'étendue des connaissances, outre la variété des citations tirées de divers côtés,

outre les résumés de tant de pièces de différentes nations, le tableau d'ensemble qui clôt chaque livre et qui renferme une foule de détails instructifs, d'observations utiles. Le travail de M. Creizenach — qui, pendant qu'il fait son livre, a un cours à l'Université de Cracovie — lui a coûté infiniment de peine et de temps. On ne peut que lui savoir le plus grand gré de son entreprise ; le remercier de sa patience et de sa ténacité ; le féliciter du talent, de l'habileté, de la « Sauberkeit » qu'il met dans l'exposition de ses recherches ; lui souhaiter bon courage et bon succès dans la suite de cette œuvre si importante et si ardue.

A. C.

The Moricos of Spain, their conversion and expulsion, by Henry Charles Lea. Philadelphia, Lea brothers and Comp. 1901, xii, 463 p. in-8°.

Ce livre est un chapitre de l'histoire de l'Inquisition dans les temps modernes, écrit par le célèbre auteur de l'*Histoire de l'Inquisition au moyen âge* dont nous entretenions naguère les lecteurs de la *Revue*. Il est presque inutile de leur recommander spécialement ce nouveau volume ; le talent et la sereine impartialité de M. Lea sont restés les mêmes, les documents sont plus nombreux, les personnages mieux connus et comme la scène est moins vaste, comme notre attention n'est pas sollicitée dans autant de directions diverses, cette tragédie lugubre et sanglante des Morisques d'Espagne nous semble appelée à un succès littéraire encore plus grand que la volumineuse histoire de l'inquisition au moyen âge. On en recommandera surtout l'étude aux politiques à courte vue qui s'imaginent qu'on peut avoir impunément recours à la force intolérante pour écraser une foi ou une nationalité hostiles. Le livre de M. Lea permet en effet d'étudier en détail les erreurs du sens moral, puis leurs conséquences économiques, qui dans l'espace d'un siècle et demi, firent de la puissante monarchie de Charles-Quint la lamentable épave de l'idiot Charles II. Empruntant ses documents aux nombreuses publications historiques espagnoles plus récentes sur le xvi[e] et le xvii[e] siècles, les complétant par les recherches personnelles de l'auteur aux archives royales de Simancas et d'Alcala de Hénarés, le récit que nous annonçons est une œuvre d'équité magistrale ; la balance de la justice y est si scrupuleusement maintenue, que jamais l'opprimé ne semble le moins du monde favorisé aux dépens de l'oppresseur, dont l'auteur s'efforce loyalement de comprendre et d'expliquer tous les actes, depuis le moment où la prise de Grenade, reconstituant l'unité catholique de la péninsule, permet aux monarques de Castille et d'Aragon d'accentuer leur zèle religieux, sans crainte de complications trop dangereuses. Nous assistons à l'établissement de l'Inquisition, à ses travaux préparatoires, si l'on peut dire, sous Ximenès, constatant les ruines maté-

rielles qu'elle ne tarde pas à semer autour d'elle, l'alternance des deux systèmes de conversion prônés dans les conseils du gouvernement, et appliqués tour à tour, celui de la persuasion et celui des violences. L'auteur nous montre — et c'est là certainement un des aspects les plus neufs de son sujet, — que la haine du mécréant est entrée dans le sang même du peuple espagnol, et comment cette haine des masses, créée par la foi, mais aussi par la jalousie, l'envie, le mépris religieux a été lentement mais sûrement inculquée aux vainqueurs par six siècles de guerre sainte, alors que sous la domination arabe, Maures, chrétiens et juifs vivaient à peu près toujours en paix. La persécution officielle n'a été que la sanction légale, pour ainsi dire, d'une disposition générale des esprits. Aussi l'on peut affirmer, en employant une citation connue, que les Espagnols n'ont pas seulement souffert du délire de leurs rois mais qu'ils l'ont pleinement partagé.

L'intérêt du récit de M. L. se concentre naturellement sur la catastrophe elle-même, racontée dans la seconde partie de son volume, alors que Philippe II et Philippe III, désespérant d'arracher des cœurs de leurs sujets indociles les restes des traditions religieuses et sociales de l'Islam et de la Loi, même après la répression féroce de la grande rébellion de 1567, prêtèrent l'oreille aux projets d'expulsion en masse qui germaient depuis longtemps dans les cervelles des théologiens et que recommandaient maintenant aussi les hommes politiques. Cet acte de folie religieuse, finalement décrété par le roi Philippe III, en septembre 1609, et exécuté avec une ténacité, une exaltation sereine, digne d'une meilleure cause, peut être qualifié de suicide de la monarchie espagnole; elle couvrit l'Afrique, la France, l'Italie, la Turquie, etc., de milliers de fugitifs, tandis que des milliers d'autres périssaient de misère sur les mers ou dans le pays même, sur les grands chemins, dans les cachots, dans les *autodafés*. La *grande traque* dure, avec de rares interruptions, jusqu'en l'année 1623[1]. A cette date, l'Espagne « purifiée et libre » peut enfin respirer et s'épanouir dans sa conscience de nation « très catholique[2] »; mais à quel prix!

C'est un des grands mérites du récit de M. L. de n'avoir nullement concentré l'attention du lecteur sur le côté dramatique seulement des persécutions atroces qu'il nous raconte; il s'est appliqué surtout à en

---

1. La véritable *expulsion en masse* est terminée dès 1614. C'est à cette date que Philippe III, sur la proposition de l'archevêque de Grenade, prescrit à tous les prélats du royaume une fête solennelle d'actions de grâce pour ce triomphe de la foi.

2. Même après cela, bien des descendants de Maures et de Juifs, soumis dans les premiers siècles de la croisade et lentement convertis et assimilés restent cachés parmi les *viejos christianos*, même dans la noblesse; physiologiquement parlant, beaucoup d'Espagnols ont du sang d'hérétiques dans les veines.

faire ressortir les conséquences économiques, tant immédiates que futures. Il s'est appliqué aussi à tirer au clair les données statistiques *partielles* que nous rencontrons en grand nombre dans les chroniques espagnoles et les travaux plus récents, publiés au-delà des Pyrénées, mais qui sont loin de s'accorder, et les indications *générales*, qui semblent plus sujettes encore à caution et échappent d'ailleurs à tout contrôle. Navarrete (dont le livre parut en 1626) va jusqu'à parler de *trois millions* de Maures et de *deux millions* de Juifs expulsés de la péninsule, à différents moments, et Gil Gonzalez Davila, l'historiographe officiel de Philippe III, copie ses chiffres. Plus récemment Lorente s'arrêtait au chiffre d'*un* million, tandis que Alfonso Sanchez, au XVIIe siècle, donnait un total de 900,000 âmes. On est descendu parfois à des chiffres absolument inadmissibles, comme Vicente de la Fuente, qui, dans son *Histoire ecclésiastique d'Espagne*, prétend que 120,000 hérétiques présumés seulement furent chassés de leurs foyers. Danvila y Collado, résumant les statistiques officielles, autant qu'on peut les trouver, s'arrête à 500,000 environ, et M. Lea se prononce pour un chiffre approchant [1].

On comprend que Richelieu, véritable homme d'État, tout en étant homme d'Église, ait appelé cette expulsion de tout un peuple « le plus hardi et le plus barbare conseil dont l'histoire de tous les siècles fasse mention [2] ». Il faut lire dans M. Lea les mille détails authentiques sur ces navrantes odyssées de tant de fugitifs, presque toujours terminées par une dernière catastrophe [3]. La convoitise matérielle surchauffa jusqu'au fanatisme religieux ; on vit des familles chrétiennes depuis des siècles persécutées, des prêtres même livrés comme Morisques à l'Inquisition, pour que leurs dénonciateurs pussent s'enrichir de leurs dépouilles [4]. L'appauvrissement immédiat, puis la misère générale furent le résultat de mesures aussi insensées [5], misère qui frappa les classes de l'aristocratie et de la bourgeoisie, privées de leurs meilleurs fermiers, comme les couches populaires et qui n'a pas, à vrai dire, cessé depuis. Je n'ignore pas que tout le monde, au-delà des Pyrénées, ne partage pas la manière de voir de l'auteur et

---

1. Which is probably not far from correct ». *Moriscos*, p. 359.

2. *Mémoires*, I, p. 86.

3. On estimait en Espagne que les *trois quarts* des déportés en Afrique avaient péri de misère ou massacrés par les indigènes. Ainsi à Tétuan, ces malheureux, chassés comme *Infidèles* de leurs demeures andalouses, étaient lapidés par les Musulmans *parce qu'ils se refusaient à abjurer le christianisme* (p. 363).

4. Voy. le curieux procès du prêtre Herrador, licencié et fils d'alcade, en 1640, p. 374.

5. En 1627 don Francisco Solano Salazar écrivait à Philippe IV que les habitants des couvents étaient les seuls dans tout le royaume qui ne mourussent pas de faim (p. 381). En 1634, Philippe IV avouait au pape Urbain VIII que les revenus des prébendes et terres ecclésiastiques avaient, grâce à la dépopulation, diminué des deux tiers (p. 369).

qu'il s'est trouvé un historien espagnol pour écrire qu'il fallait être atteint « d'ophtalmie historique » pour croire que les Maures furent utiles à l'Espagne [1]. Il paraît que leur expulsion fut « la suite naturelle d'une loi historique ». C'est bien le cas de dire qu'il n'est de pires aveugles que ceux qui ne veulent point voir ; tous les lecteurs de sang-froid, tous ceux que n'aveugle pas le fanatisme religieux ou je ne sais quel amour-propre national malsain, s'associeront aux conclusions de M. Lea, quand il affirme que « l'histoire offre peu d'exemples d'une rétribution aussi complète et désastreuse que fut la conséquence des fanatiques efforts de Ximenès » (p. 399). Ce ne sont pas en effet, les guerres du dehors qui ont éliminé l'Espagne en tant que nation comptant en Europe. La France pendant les longues luttes de Louis XIV et de Napoléon I, l'Allemagne pendant les horreurs de la guerre de Trente Ans ont comparativement perdu bien plus d'hommes, mais leur vitalité même ne fut pas atteinte. Dans la péninsule ibérique au contraire, la sève industrielle, agricole, commerciale, intellectuelle fut également tarie par la politique démente de ses rois et de son clergé. Le travail méprisé par l'hidalgo chrétien fit place à la mendicité, la théocratie se chargea d'étouffer la pensée. L'Église a trouvé en Espagne un champ d'activité unique ; on peut dire qu'elle a pétri ce peuple à souhait ; il lui a été donné d'en faire tout ce qu'elle voulut qu'il fût. Qui n'en connaît les résultats tragiques ? Malgré son passé glorieux, malgré tous les trésors du Nouveau-Monde, la décadence a été ininterrompue. Depuis un siècle, une lente gangrène enlève l'un après l'autre les membres de ce corps autrefois si puissant ; il se débat dans des convulsions politiques incessantes et par moments il semble que ses populations miséreuses soient à la veille de mourir de faim. L'historien qui, remontant des effets aux causes, a suivi M. Lea, et s'est rendu compte, par son récit, des outrages sans nombre aux lois morales comme aux lois économiques, commis par les gouvernants d'Espagne, du moyen âge aux temps modernes, ne s'étonnera point de sa conclusion sévère : écrasés sans pitié, les Morisques ont été terriblement vengés [2].

R.

Histoire de Genève à l'époque de l'Escalade, 1597-1603, par Henri Fazy. Genève, H. Kündig, 1902, 570 pp. in-8° gravures.

L'Escalade de Genève et la Ligue d'après les documents recueillis à Paris, par Francis De Crue, professeur à l'Université. Genève, Imprimerie du *Journal de Genève*, 1903, 16 pp. in-18°.

M. H. Fazy, l'érudit historien genevois, bien connu par de nombreuses publications sur l'histoire locale, dont les plus anciennes

1. Voy. le texte même de M. Danvila y Collado chez Lea, *The Moriscos*, p. 395.
2. P. 362, livre *1611* au lieu de *1511*.

remontent à près de quarante ans, n'a pas voulu laisser passer le troisième centenaire de la fameuse Escalade du 12 décembre 1602, tentée par une bande d'aventuriers cosmopolites au service du duc de Savoie, sans consacrer à cet événement un travail solidement documenté mais d'allures plutôt populaires et rédigé dans un esprit de fierté républicaine, qui se justifie aisément. Ce n'est pas seulement le récit de l'escalade même, dont la presque réussite est peu flatteuse en somme pour la vigilance des citoyens depuis longtemps avertis, mais tout le tableau de l'histoire extérieure de Genève, pendant les années 1597 à 1603, que l'auteur met sous nos yeux. Il est intéressant de le comparer au volume de M. De Crue dont nous parlions ici naguère [1], car il projette une vive lumière sur la politique du roi de France vis-à-vis des *Eidgenossen*, durant la même période, comme aussi sur l'attitude de Berne et de ses alliés suisses vis-à-vis de Genève. On admirera vraiment par quel heureux concours de circonstances favorables, la petite république des bords du Léman a pu résister, échapper aux embûches de tant d'ennemis mortels, le pape, la Savoie, l'Espagne, les cantons catholiques, alors qu'elle était assez médiocrement soutenue par de tièdes amis. M. Fazy, dans son récit très vivant, fait bien comprendre aussi quelles difficultés continuelles créait à une politique plus active de sa part, le manque perpétuel d'argent dont souffrait Henri IV, les oppositions sourdes qu'il avait à vaincre dans son propre entourage, où le vieux ligueur Villeroy, Sully, Bellièvre, Jeannin essayaient de déterminer ses résolutions dans des directions opposées. Aussi comprend-on que les Genevois d'aujourd'hui aient bonne opinion de la vaillance et de l'habileté de leurs ancêtres au début du XVIIe siècle, en voyant au milieu de quels dangers ils se sont débattus et battus.

Quelque populaire cependant qu'ait voulu être l'auteur, et quels que soient les lecteurs auxquels il destinait son livre, je regrette pourtant qu'il lui ait donné en maint endroit des allures inutilement romanesques en y introduisant le dialogue direct. Cela est bon quand on a la sténographie d'un entretien entre diplomates ou parlementaires modernes. Mais j'estime qu'un *historien* n'a pas le droit de mettre en scène des personnages, comme des marionnettes de théâtre et de nous faire assister à des colloques confidentiels comme celui entre Lesdiguières et Budé de Vérace (p. 101), entre Henri IV et Chapeaurouge (p. 197), ou bien encore à l'entretien de M. Roncas avec l'envoyé genevois Savion (p. 331), on à celui du président Rochette avec les délégués du Conseil (p. 428). De pareils procédés *de littérateur* mettent les lecteurs sérieux en défiance et j'estime qu'ils ont mille fois raison. D'autant plus que M. Fazy n'avait nul besoin de sacrifier à cette mode nouvelle pour donner à son récit toute la vie et l'animation nécessaires!

---

1. *Henri IV et les députés de Genève*, voy. la *Revue* du 22 décembre 1902.

— La brochure de M. de Crue n'est qu'un tirage à part d'un feuilleton du *Journal de Genève*, dans lequel le savant professeur rend compte au public de la mission qui lui fut confiée par la Société d'histoire de Genève, à savoir, de réunir à Paris tous les documents d'archives qu'il pourrait y trouver, se rapportant, directement ou indirectement, aux préparatifs de l'Escalade, à cet événement lui-même et aux suites qu'il eut dans la politique européenne; M. De Crue y résume surtout les données nouvelles de son dossier, relatives à Charles de Simiane, seigneur d'Albigny, le chef de l'entreprise; il échappa pour le moment au châtiment capital qui frappa ceux de ses sous-ordres faits prisonniers par les Genevois; mais il paya de sa tête une trahison nouvelle qu'il commit à l'égard de son maître, Charles-Emmanuel de Savoie, et au profit de l'Espagne, quelques années plus tard.

R.

Frantz Funck-Brentano. — **La Bastille des Comédiens : le For-l'Évêque.** — Paris, Fontemoing, 1903; in-8° de 316 pp. av. 11 gr. h. t. (Collection Minerva).

M. Funck-Brentano vient d'esquisser habilement l'histoire plutôt gaie de la *bastille des comédiens, du For-l'Évêque*, et cette prison, d'importance secondaire, ne pouvait avoir un meilleur historien. L'auteur s'est appliqué à nous conter par le menu mille aventures piquantes, qui eurent pour héros comédiens, directeurs et critiques, et, pour théâtre, cette petite maison du quai de la Mégisserie, large de 9 mètres, longue de 35, où, parfois, au cours de son existence comme prison royale, de 1674 à 1781, se trouvèrent jusqu'à 250 détenus.

Les détails curieux abondent, souvent inédits, dans l'étude de M. F.-B. Ils nous édifient pleinement sur le régime intérieur de cette petite bastille, dont les portes s'entre-bâillent faciles, pour permettre au mari de venir de nuit consoler son épouse, ou s'ouvrent même toutes larges aux artistes célèbres qui jouent paisiblement sur les grandes scènes de la capitale et regagnent ensuite leur cellule, où ils trouvent le gîte, le couvert et le reste. La Clairon y reçoit le Paris qui s'amuse. M^me^ de Cohade y tient banque ouverte. Sarrazin y continue sa périlleuse profession de nouvelliste, et Saint-Louis son commerce spécial, la traite des blanches.

Parmi les prisonniers célèbres dont M. F.-B. trace le portrait en quelques coups de plume, citons encore M. de Montespan, royalement trompé et pas content; la petite Favart qui aimait follement amants et mari, sauf le pauvre maréchal de Saxe; le sire de Vauchaux, gentilhomme verrier, possesseur d'un secret pour la fabrication des bouteilles, dont l'infaillibilité, au dire de ces messieurs de l'Académie des Sciences, consistait dans l'emploi de cierge pascal et de sel béni.

Ce sont là quelques gerbes dans l'abondante moisson de faits que l'auteur a cueillis. Son livre, toutefois, ne s'adresse pas seulement au gros public qui se pique d'histoire; il renferme encore quelques chapitres courts, mais substantiels, où se révèle l'érudit. Les origines du For-l'Évêque, siège de juridiction et prison épiscopales, sa topographie, son administration, ses règlements y sont traités avec autorité. On ajoutera à cette partie de l'œuvre de M. Funck-Brentano; on n'en modifiera pas les grandes lignes.

Quelques pages dépassent même les limites du cadre que l'auteur s'est fixé. Ses observations sur les diverses catégories de détenus, *d'ordre du roi et recommandés*, sur les formalités d'incarcération et de libération, sur l'autorité du lieutenant de police, sur les prisonniers de famille, ont une portée générale. Son exposé de la vie au For-l'Évêque montre qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, dans les prisons dont Colbert, en 1666, constatait l'état lamentable, l'extrême indulgence voisinait avec la sévérité la plus odieuse, le régime le plus doux avec les rigueurs les plus absolues.

René BONNAT.

Ahnentafeln der letzten regierenden Markgrafen von Baden-Baden und Baden-Durlach, bearbeitat von Otto Konrad ROLLER. Heidelberg, Winter, 1902, CCXIV, 153 pp. in-8°, avec un atlas de tables généalogiques in-folio. Prix : 25 francs.

Tout le monde connaît les tables généalogiques (*Stammtafeln*) qui permettent aux érudits et à ceux qui ne le sont pas, de se renseigner rapidement sur la filiation d'un personnage historique princier, ses tenants et aboutissants et aucun travailleur ne refusera jamais la reconnaissance qui leur est due, aux savants compétents et consciencieux qui s'occupent de ce département spécial des études historiques. On connaît moins peut-être — du moins chez nous — les « tables ancestrales » (*Ahnentafeln*) qu'a mises à la mode en Allemagne M. le professeur Ottokar Lorenz d'Iéna, par son *Lehrbuch der gesammten wissenschaftlichen Genealogie*. On y remonte d'un personnage quelconque à ses parents, à ses grands-parents, à ses arrières grands-parents, et ainsi de suite, aussi longtemps que les matériaux nécessaires à l'érection de cette échelle de Jacob, c'est-à-dire les noms et les dates, ne font pas absolument défaut. On obtient de la sorte un éventail à l'envergure de plus en plus gigantesque, en exacte opposition à « l'arbre généalogique » ordinaire et l'on s'aperçoit — quand on possède les loisirs et la patience nécessaires — quelle foule d'individualités hétérogènes, venues de tous les points de l'horizon du monde civilisé et barbare, ont contribué pour leur petite part, à engendrer un prince du XIX^e ou du XX^e siècle et à lui fournir une dose plus ou moins

infinitésimale de ses capacités intellectuelles ou de ses tares physiques et morales.

M. le Dr Roller, archiviste au *Generallandesarchiv* de Carlsruhe, a voulu nous donner un spécimen détaillé de cette méthode nouvelle, si prônée par ses inventeurs récents, comme amenant une compréhension bien plus approfondie des faits historiques, en *illustrant* la théorie par l'établissement des *Ahnentafeln* de Charles-Frédéric, premier grand-duc de Bade, contemporain de Napoléon Ier; il n'est remonté d'ailleurs qu'à la *treizième* génération. On connaît la vieille anecdote du joueur d'échecs qui ne demandait qu'un seul grain de blé pour la première case de son échiquier, sauf à doubler le chiffre à chaque case suivante; le système « ancestral » donne des résultats en chiffres presque aussi effrayants; seulement il est encore bien plus compliqué pour les savants qui le pratiquent, parce qu'à chaque instant on rencontre sur son chemin des personnalités ayant des *ancêtres communs* avec telle autre personnalité, et qu'il faut défalquer ces « pertes d'ancêtres » (*Ahnenverluste*), ce qui embrouille terriblement les séries et fait, par exemple, que, pour tel couple marié, dont on supprime un nombre inégal d'ascendants, l'un des conjoints se voit tout à coup classé à un ou deux siècles de distance de l'autre.

Dans les treize générations établies par M. Roller pour Charles-Frédéric de Bade — c'est-à-dire en chiffres ronds, pour une durée de quatre siècles — le héros éponyme de son travail a droit à 8,192 ancêtres et c'est un travail prodigieux de patience et d'érudition que M. R. a fourni en nous les présentant dans l'ordre alphabétique des familles, depuis les comtes d'*Abensberg* et les sires d'*Ailly* jusqu'aux comtes de *Zips* et de *Zweibrücken* (Deux-Ponts [1]). Il n'y manque pas d'ailleurs, je pense, une seule famille régnante d'autrefois, des Premyzlides et des Jagellons aux Capétiens et aux Lancastre, sans compter d'innombrables races ducales, comtales, baroniales, etc. [2]. L'auteur n'a pas continué ses tables au delà de la treizième génération, mais il a continué ses *calculs*. Il nous dit — et nous l'en croyons sur parole — que dans la XXVe génération Frédéric Barberousse figurerait *au moins* 3,015 fois dans la généalogie de Charles-Frédéric; que dans la XXXVIIIe, Othon-le-Grand verrait son nom s'y répéter 14,307 fois; que dans la XLIe enfin, l'inspection des tables ancestrales — s'il était possible de

1. Dans ce catalogue je relève 145 *familles* françaises, avec 374 *personnes*, représentant 1,042 numéros.

2. M. Roller semble ne pas admettre de sang roturier dans les veines des grands de la terre. Et, soit dit en passant, on peut noter ici une des grandes raisons de l'inanité de son système d'influences héréditaires. Pour combien de dynasties d'Europe ne savons-nous pas, par les indiscrétions des contemporains, qu'elles n'ont nullement été continuées par les représentants *officiels* de la famille? Je ne nomme aucun nom propre, ne voulant scandaliser personne; mais aucun de ceux qui ont étudié l'histoire des quatre derniers siècles ne saurait le nier.

les dresser — démontrerait que Charlemagne y figure à bon droit 97,487 fois! (p. CCIV).

Tout cela est peut-être fort curieux et sans doute exact au point de vue des formules de mathématiques. Mais on se demande vraiment à quoi bon ces jongleries de chiffres et à quel but sérieux peuvent nous mener ces résultats si péniblement obtenus, et l'on plaint, plus encore qu'on ne les admire, les travailleurs sérieux qui perdent un temps précieux en des élucubrations aussi oiseuses. Incontestablement, il y a une idée juste au fond de la théorie de M. Lorenz et de ses disciples; il peut être utile de se rendre compte — sans trop de recherches — des *ascendants* d'un personnage historique, de l'*influence héréditaire* qu'ils ont pu exercer sur lui, des *relations familiales* qui ont pu déterminer sa politique, etc. Mais cela n'a de raison d'être que pour deux ou trois générations au plus, après quoi les influences diverses se croisent, se neutralisent et s'effacent. Puis cela n'est possible que pour les siècles de l'histoire moderne et les derniers du moyen âge. A mesure que l'on remontera dans le passé, le nombre des numéros *inconnus* augmentera de plus en plus, en comparaison des individualités *connues* ou soi-disant telles [1]. En fin de compte, tout prince du Saint-Empire et les plus puissants monarques de l'Europe aboutirent toujours à quelque nomade des forêts de Germanie ou à quelque habitant des cavernes préhistoriques, dont la mentalité n'échappera pas moins à la sagacité de M. Lorenz qu'à la nôtre. Aussi, tout en rendant pleine justice à la conviction scientifique de l'auteur, au sérieux de ses recherches, nous croyons bien — et beaucoup d'autres seront sans doute de notre avis — qu'il aurait rendu un plus grand service à ses confrères en érudition, en publiant un nouveau volume des *Inventaires des Archives grand-ducales de Bade* qu'en calculant, pour l'édification des curieux, que Charlemagne reparaît 97,487 fois parmi les ancêtres du bon margrave Charles-Frédéric.

E.

Mémoires du général-major russe, baron de Lœwenstern, 1776-1858, publiés d'après le manuscrit original et annotés par M.-H. Weil, tome Ier, 1776-1812, avec un portrait en héliogravure. Paris, Fontemoing, 1903. In-8°, XXVIII et 422 p. 7 fr. 50.

M. Weil a très bien fait de publier ces *Mémoires* dont on lui a communiqué le manuscrit original. Löwenstern a joué son bout de rôle dans les guerres de l'Empire, et on lira avec autant de profit que d'in-

1. En effet, de tant de personnages soi-disant historiques, nous ne connaissons, nous, que le nom et la date de la naissance et de la mort, celle de quelques diplômes signés par lui, celle de quelques batailles livrées sous son règne; je me demande ce que cela peut nous apprendre sur la mentalité de cet individu et comment nous retrouverons par là les traces de son influence morale ou physique sur les individus qui descendront de lui.

térêt les pages qu'il consacre à la campagne de 1809 et à l'expédition de Russie : il assiste aux passages du Danube et à Wagram; il est aide de camp de Barclay de Tolly et de Koutouzoff; il voit de très près la bataille de Borodino; il poursuit les Français dans leur retraite, et, un matin, par un épais brouillard, sur le grand chemin de Krasnoe, il se trouve soudain au milieu d'un groupe d'officiers français, si près du maréchal Ney qu'il a le temps de le saluer par son nom tout en s'éloignant au petit galop (p. 345). Mentionnons aussi une foule de détails intéressants sur la société de Saint-Pétersbourg. Nous attendons avec impatience le second volume qui nous expliquera les causes de la disgrâce de Löwenstern, et nous félicitons, en attendant, M. Weil du soin qu'il apporte à la publication et à l'annotation de ce texte si attachant et si curieux (qu'il eût pu cependant alléger par endroits). L'annotation témoigne d'un patient labeur et d'une rare compétence.

A. C.

Georges Pellissier, **Précis de l'Histoire de la Littérature française,** Paris, in-12, cart. VI-556 pp., Delagrave, s. d.

Voilà deux fois que le nom de M. Pellissier se rencontre sous ma plume à de brefs intervalles et, par un fâcheux hasard, — dont je souffre certes beaucoup plus que lui, — il advient que deux fois nous ne sommes point tout à fait d'accord. M. P. est un de nos plus diligents professeurs : il a publié déjà maint volume; il a poussé son effort consciencieux et patient sur notre littérature contemporaine, et son *Histoire de la littérature.....* s'en ressent, puisque le mouvement du XIXe siècle en occupe deux parties. Pourquoi faut-il que cette *Histoire.....* ne m'agrée guère? M. P. pourrait finir par croire que j'y apporte quelque parti-pris.

Ces *Manuels* ou *Précis* abondent, tous aussi détestables que possible, — d'ailleurs fatalement détestables, — et je vais m'en expliquer. En une carrière de travailleur, l'on arrive péniblement à posséder, comme on dit, cinquante années de notre littérature, et que d'obscurités encore! Comment donc serait-il loisible à un seul, même érudit, de traiter fidèlement et avec compétence le moyen âge si peu connu, le XVIe siècle si confus, le XVIIe si merveilleux, le XVIIIe si profond, le XIXe trop proche encore de nous? Comment donner des appréciations, même approximatives, sur cette abondance d'écrivains et de penseurs, qui fait la gloire de notre pays et le désespoir des *étudiants* que nous sommes ?

M. P. s'est tiré pourtant à son honneur de cette tâche inaccomplissable : il a donné ses soins au XVIIe siècle, une juste part au XVIIIe, quatre-vingt pages des Origines à la Renaissance; il a écrit, comme il le souhaitait, « un livre clair, suivi et méthodique », qui rendra des

services avec ses résumés, encore que bien concis, et ses bibliographies, encore que bien incomplètes. La plupart des auteurs sont cités dans leur ordre et appréciés dans leur valeur; les omissions, que j'estime volontaires, ne sont point trop nombreuses; les opinions émises sont moins tranchantes et moins puériles que celles des ouvrages similaires nouveaux, (MM. Brunetière, Doumic, etc.), et plus informées que celles des œuvres moins récentes (Nisard, Vapereau, Demogeot, etc.). Le livre de M. Pellissier est un bon livre classique, que les débutants pourront lire avec quelque profit. C'est bien là, je suppose, tout ce que voulait l'auteur. Mais qui donnera à la France une *Histoire de la Littérature*, — car je ne veux point parler ici de celle qu'a rédigée le regretté Petit de Julleville, — en résumant et en coordonnant chronologiquement les si remarquables et si variées Thèses de doctorat qui sont définitives, chacune sur la question particulière qu'elle a traitée?

Pierre BRUN.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 mai 1903.

M. Philippe Berger donne lecture d'une lettre de M. G. Bénédite, qui annonce la mort de M. Gombert, membre de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, qui est décédé à la suite d'une chute faite au cours de fouilles à Tounah.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Gaston Paris. Les candidats sont MM. Elie Berger, Maurice Croiset et Antoine Thomas. Les votants sont au nombre de 35; la majorité est de 18. Au premier tour de scrutin, M. Berger obtient 11 voix; M. Croiset, 12; M. Thomas, 12. Au second tour, M. Berger obtient 8 voix; M. Croiset, 22; M. Thomas, 5. M. Maurice Croiset, ayant obtenu la majorité des voix, est proclamé élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Louis Havet annonce que la commission du prix Chavée a partagé ce prix également entre les ouvrages de MM. Constantin et Désormeaux, *Dictionnaire savoyard*; de MM. Dottin et Langouët, *Glossaire du parler de Pléchâtel* (Ille-et-Vilaine); et de M. Guerlin de Guer, sur les parlers normands.

M. Charles Joret fait une communication sur la bataille de Formigny, gagnée le 15 avril 1450 sur les Anglais par le comte de Clermont et le connétable de Richemont. — MM. Dieulafoy et Lair présentent quelques observations.

M. Daniel Serruys communique un fragment important des actes du concile iconoclaste de l'an 815. Les circonstances dans lesquelles Léon l'Arménien réunit cette assemblée sont connues; mais les décisions qui y furent prises restaient ignorées. M. Serruys les a retrouvées dans un traité également inédit du patriarche Nicéphore, qui fut détrôné par le même concile. Ce traité, qui est l'œuvre principale du patriarche, est une histoire et une réfutation de l'iconoclastie byzantine.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 8 juin — 1903

Textes religieux, assyriens et babyloniens, transcription, traduction et commentaire par F. Martin. Paris, Letouzey, 1903 ; in-8°, xxviii-336 pages.

Les textes dont M. Martin donne la transcription et la traduction ont été publiés en, 1895, par M. J. Craig (*Assyrian and babylonian religions texts*, I), mais quelques-uns seulement avaient été traduits. Comme ces morceaux, qui représentent un choix, sont d'une réelle importance, le travail de M. M. a sa raison d'être, et il a été heureusement exécuté. Transcriptions, traductions, notes grammaticales et lexicographiques sont très satisfaisantes. Une introduction clairement rédigée résume les données des textes et la contribution qu'ils fournissent à l'histoire de la religion babylonienne. Telle de ces données ne manque pas de signification. Ainsi Sennachérib, dans une dédicace, loue le dieu Ashur, qui est « son propre créateur, le père des dieux ; dont la personne a grandi dans l'abîme ; qui a fait les cieux d'Anu et le monde souterrain ; créateur de tous les hommes ». Ces quelques lignes révèlent toute une cosmogonie assez différente de celle qu'on trouve dans le poème babylonien de la création. Non seulement Ashur y est substitué, comme créateur, à Marduk, ce qui n'a rien d'étonnant; mais l'évolution de l'univers est autrement conçue. Il ne semble pas que le chaos soit personnifié en un couple primordial

dont procède la généalogie des dieux ; Ashur naît dans le chaos, sans ancêtre, et produit à lui seul les dieux, avant d'organiser le monde. Les textes liturgiques donnent lieu à beaucoup de rapprochements avec la Bible, soit en ce qui regarde les formules de prière, soit en ce qui regarde les rites. M. Martin a indiqué ces rapprochements et il les discute avec beaucoup de finesse critique. Il y en a un cependant qu'il n'a pas fait. Quand les dieux rendaient des oracles pour le roi, on trouvait la tablette tout écrite devant l'idole. Un oracle rendu pour Asarhaddon décrit la cérémonie : « Voilà l'oracle qui était devant la statue. Cette tablette des décrets d'Ashur sur un plateau devant le roi paraîtra. De bonne huile on l'aspergera ; des moutons en sacrifice on offrira ; des parfums on brûlera. Au roi on la lira. » Sauf l'huile, les moutons et les parfums, dont la Bible ne parle pas, ce doit être à peu près de cette façon qu'on a « découvert » le Deutéronome dans le temple de Jérusalem et qu'on l'a présenté au roi Josias.

Alfred Loisy.

Die Bücher Samuel erklärt von K. Budde (*Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament*, Lief. 18). Tübingen, Mohr, 1902 ; in-8°, xxvii-343 pages.
Geschichtsbetrachtung und geschichtliche Ueberlieferung bei den vorexilischen Propheten, von. O. Proeksch. Leipzig, Hinrichs, 1902 ; in-8°, 176 pages.
Die Reichsgotteshoffnung in den ältesten christlichen Dokumenten und bei Jesus, von P. Wernle. Tübingen, Mohr, 1903 ; in-8°, 58 pages.

Le commentaire de Samuel est tel qu'on pouvait l'attendre de M. Budde. La discussion des sources et de la rédaction aurait pu être plus claire ; en défendant ses conclusions, déjà connues par des publications antérieures, contre ceux qui, dans ces dernières années, ont soutenu d'autres hypothèses, l'auteur n'a pas évité une certaine confusion. Sa thèse générale n'en paraît pas moins solide : il n'y a que deux sources dans le livre de Samuel, avec une rédaction deutéronomiste et différentes retouches et additions postérieures ; la source judéenne doit faire suite à la source iahviste, et la source éphraïmite à la source élohiste de l'Hexateuque et des Juges ; on distingue, dans la source éphraïmite, une couche rédactionnelle plus récente, postérieure à la chute du royaume du Nord, et judéenne. Les considérations sur l'état du texte hébreu et le moyen de le corriger par un emploi judicieux des Septante sont parfaitement justes. Dans le commentaire, la critique des sources est magistralement conduite ; la critique du texte se fait suivant les principes énoncés dans l'introduction. A propos du long psaume de II Sam. xxii, M. B. émet une hypothèse qui ne manque pas de vraisemblance ; un psaume ordinaire, contenu dans les vv. 2-24, aurait reçu un long complément pour s'adapter à l'idée de l'origine davidique.

Il n'est guère possible de donner, en un volume qui n'a pas deux cents pages, l'analyse et une sorte de commentaire historique, bien documenté des livres prophétiques, sans que l'exposition devienne aride, sinon obscure. La dissertation de M. Proeksch est le fruit d'un travail très approfondi, d'une critique subtile et d'une érudition bien informée ; mais la lecture en est assez pénible et les conclusions ne se dégagent pas nettement de la discussion. Le Deutéronome est analysé parmi les écrits des prophètes préexiliens. Il aurait été composé sous Manassé, peut-être même à la fin du règne d'Ézéchias, et la découverte, sous Josias, aurait été accidentelle. On a bien pu, dit M. P., trouver un livre oublié dans quelque dépendance du temple. Mais possibilité n'est pas vraisemblance, et le récit n'invite nullement à supposer que le livre ait été trouvé dans un endroit quelconque. Helcias dit : « dans la maison de Iahvé », sans plus d'explication ; il faut vraiment de la bonne volonté pour admettre que le hasard a tout fait, et qu'il s'agit d'un livre quelconque, trouvé dans un coin quelconque, par le premier venu. Le Chroniqueur a conjecturé que le livre était avec l'argent du trésor ; mais le texte des Rois ne favorise pas cette hypothèse, et donne plutôt l'impression d'une découverte préparée, ou supposée, dans le lieu saint. L'examen des passages où les prophètes font allusion à l'histoire ancienne d'Israël contient des vues ingénieuses, mais qu'une critique prudente hésitera parfois à admettre. Ainsi le texte d'Amos (v, 25) prouve que ce prophète ne connaissait pas de prescriptions cultuelles promulguées au Horeb ; il ne connaissait donc ni le Livre de l'alliance (Ex. xx, 24-xxiii, 19) ni le second décalogue (Ex. xxxiv, 14-26), comme lois sinaïtiques : M. P. pense, après d'autres critiques, que le Livre de l'alliance n'est pas à sa place ; il essaie de prouver que le second décalogue n'a pu être le pacte primitif dans la source iahviste ; et il en vient à conclure que les sources E et J, et Amos avec elles, ne connaissaient d'autre loi sinaïtique que le décalogue d'Ex. xx, 1-17. Cela serait très beau, si l'on pouvait réellement démontrer que c'est vrai. Amos dépend d'une tradition analogue à E ; Osée connaissait cette source, mais elle ne contenait pas encore l'histoire du veau d'or. Le rapport entre Os. ix, 10-13 et le document élohiste est encore plus étroit que ne l'a vu M. P.[1]. Isaïe, Michée, Jérémie dépendraient de E ou de sa tradition ; E et J n'auraient pas encore été mêlés à la fin du viie siècle ; l'influence de J. ne se ferait sentir que dans Ézéchiel. Cette dernière conclusion ne manquerait pas d'importance, mais elle serait d'abord à contrôler sérieusement.

M. Wernle examine sommairement, avec un grand sens critique, l'idée du « royaume de Dieu » dans Paul, dans l'Apocalypse, dans Matthieu, Luc, Marc, le premier recueil des discours du Christ.

1. Cf. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, III (1898), 502-507.

Dans Paul l'idée est double, eschatologique et ecclésiastique; de même, dans l'Apocalypse où l'on trouve un sentiment très vivant du règne du Christ dans l'Église; la même notion se rencontre dans quelques passages de Matthieu qui expriment une pensée de l'évangéliste; d'autres passages donnent à entendre que le royaume est présent parce que les miracles de Jésus détruisent l'empire de Satan. Le point de vue eschatologique domine exclusivement dans Luc. M. W. propose une explication originale du passage si discuté (Luc, xvii, 21) : « Le royaume de Dieu est chez vous ». L'évangéliste aurait voulu dire que le royaume arrivera subitement, sans signes avertisseurs. Cette interprétation paraît très soutenable. Dans Marc, le point de vue eschatologique l'emporte, mais n'exclut pas une présence initiale du royaume. Dans le recueil de discours, quelques passages seulement supposent le royaume présent dans l'Évangile. M. W. les discute : Matth. xi, 11-12, serait un morceau d'apologétique primitive contre les sectateurs de Jean-Baptiste; et pareillement Matth. xii, 28, contre les Juifs; les paraboles du Senevé et du Levain, que l'on entend souvent des progrès du royaume dans le présent, s'entendent bien plus facilement au sens eschatologique, comme opposant l'humble ministère de Jésus à la consommation glorieuse du royaume des cieux. Toujours est-il que le point de vue du Christ a été rigoureusement eschatologique. M. W. pense que l'idée apologétique du royaume déjà présent dans son germe par les miracles, remonte aussi à Jésus lui-même. La pureté du cœur et toute la morale évangélique ne sont pas le royaume, mais les conditions d'admissibilité au royaume. Telle est bien la physionomie historique de l'Évangile annoncé par le Christ.

Alfred Loisy.

Die Religion des Judentums im neutestamentlichen Zeitalter, von W. Bousset. Berlin, Reuther, 1903; in-8°, xiv-512 pages.

Die messianisch-apokalyptischen Hoffnungen des Judentums, von W. Baldensperger, 3° édition; Strasbourg, Heitz, 1903; in-8°, xii-240 pages.

War Jesus Ekstatiker? von O. Holtzmann. Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, viii-143 pages.

Le livre de M. Bousset contient un ensemble de renseignements, très complets et bien ordonnés, sur un sujet de première importance. Une certaine aridité de forme, un certain manque de relief dans les idées générales en diminuent l'agrément sans en compromettre la valeur. L'évolution intérieure du judaïsme y est fort bien décrite, et aussi son évolution extérieure, la dispersion des Juifs et la propagande juive dans le monde gréco-romain. L'analyse des espérances messianiques et des idées apocalyptiques est très remarquable. On peut en dire autant des chapitres concernant la foi en Dieu, l'angélologie, la démonologie, les hypostases divines. Certaines questions

sont tranchées un peu rapidement : ainsi, la façon dont le mariage et la virginité étaient appréciés chez les Juifs. Une conception peu élevée du mariage et l'estime de la virginité ne sont pas deux choses nécessairement corrélatives; les indices que M. B. relève touchant la seconde sont assez tardifs, et l'on contestera sans doute qu'ils expliquent suffisamment l'origine juive du dogme de la conception virginale. On ne peut que souscrire au jugement porté sur le génie de Philon et sur les raisons qui ont contribué à limiter grandement l'influence de sa philosophie mystique ; ce qu'il y avait de meilleur en Philon n'a pas profité aux Juifs, mais aux chrétiens. Faut-il admettre une assez grande influence de l'essénisme sur le christianisme primitif, notamment en ce qui concerne les sacrements et l'abstention à l'égard du culte juif? M. B. l'affirme peut-être un peu trop vite. Est-ce que le rite eucharistique, tel que l'a pratiqué la première génération chrétienne, atteste une influence étrangère ? Est-ce que saint Paul a subi l'influence de l'essénisme ? L'essénisme a-t-il fourni beaucoup de recrues au christianisme primitif ? Saint Paul n'a-t-il pas pratiqué le culte juif jusqu'au terme de sa carrière ? Ce n'est pas l'essénisme, mais l'incompatibilité grandissante de la foi chrétienne et du judaïsme traditionnel, qui a constitué un culte chrétien de plus en plus distinct et bientôt séparé du culte juif.

M. Baldensperger traite spécialement de l'espérance messianique, suivant un plan régulier et didactique : les sources, le sens des espérances messianiques, le développement des idées apocalyptiques, la nature de l'apocalyptique. L'ouvrage se lit très facilement, d'autant plus facilement que les vues de l'auteur semblent parfois un peu systématiques. Ainsi cette assertion : « Le judaïsme avait deux pôles, le nomisme et le messianisme », est une vérité générale qu'il ne faut pas entendre trop absolument, vu que la Loi représente, dans le judaïsme, un élément plus consistant et d'influence plus uniforme que l'espérance messianique. La part du travail exégétique sur les Écritures, dans le développement de l'eschatologie messianique, est bien expliquée ; de même l'influence du milieu, par exemple le rapport de l'angélologie avec la façon de se représenter le Messie en être céleste. M. B. remarque fort judicieusement que les messianistes juifs avaient, à cet égard, préparé la voie aux spéculations christologiques de Paul et de Jean. Dans l'ensemble, son livre est un essai louable et heureux, pour comprendre, en quelque sorte, par le dedans, l'idée messianique, en reconstituant l'harmonie logique de son évolution. On peut trouver seulement que les explications se substituent quelque peu à l'histoire.

S'il est un sujet délicat, c'est celui qu'aborde M. O. Holtzmann. Peut-être aurait-il bien fait de dire clairement d'abord ce qu'il entend par « extatique ». Il semble que le mot soit pris au sens de « visionnaire », mais sans la nuance défavorable que ce qualificatif pourrait

comporter en français. Certaines choses dans l'activité de Jésus appartiendraient au « genre extatique », et d'autres non. Ainsi le Christ aurait acquis la certitude de sa vocation messianique dans la vision qu'il eut lorsque Jean le baptisa. Vision aussi la tentation dans le désert. Données extatiques la foi au prochain avènement du royaume céleste, la promesse du centuple à qui abandonnera tout pour suivre le Sauveur, la prévision de la passion, la parole concernant la communauté fondée sur Pierre, les mots prononcés sur le pain et la coupe eucharistique dans la dernière cène. Mais les idées que le Christ professait touchant le pouvoir politique, l'impôt, le travail, la bonté de Dieu, la charité du prochain, n'étaient pas d'un extatique. C'est l'extase qui aurait poussé Jésus à divulguer ce trésor spirituel. Jésus aurait été possédé de l'esprit divin comme les démoniaques étaient possédés du mauvais esprit ; il était avec l'Esprit dans une relation personnelle, et M. H. n'hésite pas à admettre que le Christ a parlé de « sa mère l'Esprit saint », comme il était dit dans l'Évangile des Hébreux.

Cette dernière conclusion est au moins fort risquée. En général, l'exégèse de M. H., qui ne peut être discutée dans ce compte rendu, semble manquer un peu de finesse et de pénétration. Le caractère symbolique de récits tels que ceux du baptême, de la tentation, de la multiplication des pains, n'est pas senti. L'auteur ne tient pas assez compte des conditions dans lesquelles se présentent, eu égard au développement de la tradition évangélique, les paroles du Christ à Pierre sur la fondation de l'Église, les prophéties de la passion, les formules eucharistiques. Une analyse un peu plus sévère des textes ne permet pas d'affirmer si catégoriquement que le Christ ait eu des visions.

Cependant il est certain que toute sa pensée, toute son activité sont régies par d'autres principes que ceux de la raison vulgaire. On peut dire que l'impulsion de sa vie est religieuse, et l'on peut ajouter uniquement, ardemment religieuse. Si M. H. appelle extase les simples et profondes intuitions de la conscience, la superbe assurance de la foi, il aurait dû s'exprimer autrement. Car ce n'est pas tout à fait la même chose que Jésus ait ressenti en son âme ce que, faute de termes mieux appropriés, on peut nommer l'appel messianique, qu'il y ait adhéré par l'effet d'une lumière intérieure, d'un mouvement irrésistible, et qu'il se soit cru Messie pour avoir vu les cieux ouverts, et la colombe du Saint-Esprit. La circonstance de son baptême peut avoir eu une influence décisive sur le développement de sa conscience messianique, sans que la vision céleste, qui a été conçue d'abord comme le sacre du Messie, se soit déroulée en son esprit telle que les évangélistes nous la racontent. Le récit est déjà une interprétation théologique et apologétique du fait qui a pu se passer. D'autre part, rien dans l'enseignement de Jésus ne peut être considéré comme indépendant du point de vue messianique. Il importe

peu que la matière des paraboles soit prise de l'observation journalière; les paraboles mêmes n'en concernent pas moins l'économie du royaume des cieux, et elles ne prouvent pas que leur auteur prît un intérêt particulier aux conditions de la vie présente. Les deux parts que l'on veut faire dans l'expérience religieuse du Christ semblent indiscernables. Le visionnaire et l'homme pratique de M. H. se fondent en quelque chose de plus haut, qui n'est proprement ni l'un ni l'autre, à savoir, une conscience pénétrée d'un idéal religieux très pur, et dominée par le sentiment d'une vocation unique pour le réaliser.

Alfred Loisy.

Dessau. **Inscriptiones latinae selectae,** vol. II pars I. Berlin, Weidmann. 1902 in-8°, 736 pages; 24 marks.

J'ai parlé dans la *Revue*, il y a une dizaine d'années, du premier volume de ce recueil et j'ai expliqué que c'était une refonte de l'Orelli-Henzen, mis au courant des progrès de l'épigraphie par un auteur qui avait lui-même fortement contribué à ces progrès. Ce premier volume comprenait les inscriptions publiques ou relatives à l'histoire générale; le second est rempli par les inscriptions religieuses, les inscriptions relatives aux jeux (théâtre, amphithéâtre, cirque), celles qui intéressent les constructions publiques et privées et les inscriptions municipales. Le classement des textes est fait suivant une méthode un peu différente de celle qu'ont adoptée les *Corpus*, par cela même que la division générale de l'ouvrage ne repose pas sur la géographie, mais sur la nature même des renseignements que contiennnent les inscriptions. Ainsi les *tituli sacri* ne sont pas rangés par ordre alphabétique de divinités. M. Dessau les a groupés d'une façon plus didactique : divinités romaines, divinités grecques, thraces, orientales, égyptiennes, africaines, espagnoles, gauloises, germaines, danubiennes, etc. Puis viennent les lois religieuses, les inventaires sacrés, les documents relatifs aux prêtres, les actes des Arvales. Ainsi des autres chapitres du livre.

Les inscriptions sont reproduites en caractère courant, les alinéas étant séparés par des barres verticales. Les annotations sont sobres, mais pleines de faits. Reste à publier le dernier volume qui comprendra les tables générales.

R. Cagnat.

Le latin de saint Cyprien; thèse pour le doctorat ès-lettres présentée à Paris par L. Bayard. Paris, Hachette, 1902. LIX-386 pp. in-8.

Le sujet de cette thèse est heureusement choisi. L'édition Hartel, si elle ne paraît plus répondre tout à fait au progrès des dernières recherches, offre cependant une base solide et permet un contrôle direct sur les manuscrits.

A vrai dire, ce contrôle n'a pas été exercé par M. Bayard. Il s'est fié aux indications de M. Hartel, sans plus. Son appendice critique, qui réunit des corrections jugées nécessaires au texte de l'édition viennoise, repose exclusivement sur « la connaissance acquise, au cours de ce travail, des habitudes de langage, de style et de métrique de l'auteur », et sur « l'autorité de bons manuscrits, dont les leçons se trouvent dans l'apparat de Hartel. » Cette constatation est une constatation, non une critique. Quand on emploie les loisirs d'un enseignement absorbant à la rédaction d'un ouvrage comme celui-ci, on est excusable de ne pas être allé voir, en passant à Paris, les manuscrits de Cyprien que possède la Bibliothèque nationale. Il y a là cependant une lacune, d'autant plus regrettable que l'apparat critique de Hartel n'est pas toujours exact.

L'ouvrage est divisé en trois parties : Phonétique, Sémantique, Style. La première, Phonétique, contient les livres suivants : orthographe et prononciation, dérivation, composition, flexion; la deuxième partie, Sémantique, traite du vocabulaire et de la syntaxe.

L'auteur attache une certaine importance à son plan. Il a fait effort pour être rationnel et neuf, et certaines parties de ses classifications sont heureusement trouvées. Mais on sera fort surpris de voir sous le titre Phonétique des choses si disparates. Phonétique indique qu'il s'agit des sons; sémantique, du sens. La flexion, la composition et la dérivation sont-elles donc l'affaire des organes vocaux et n'ont-elles rien à démêler avec la pensée? J'avoue que je ne comprends pas. D'autre part, le mot excellent de sémantique désigne jusqu'ici la partie spirituelle du vocabulaire ; ce serait d'une bien mauvaise sémantique que d'étendre l'acception de ce terme. Il faut laisser à la phonétique le sens qu'on lui donne ; le mot est bien fait. M. B. le remplace par « prononciation », ce qui est tout à fait malheureux. La prononciation se définit par rapport à l'écriture. Un patois non écrit n'a pas de prononciation, mais seulement une phonétique. Une langue comme le latin a une prononciation et une phonétique, mais la prononciation n'est que l'appendice de la phonétique, le chapitre final où l'on indique la relation des sons avec l'alphabet historique. Il est au contraire légitime de grouper avec la dérivation et la composition une partie de la conjugaison. *Amaba-* et *amauera-*, thèmes de l'imparfait et du plus-que-parfait, sont formés d'éléments semblables à ceux de *amator-* et *amabili-;* ces thèmes, verbaux ou nominaux, sont constitués par des suffixes. On ne peut au contraire rapprocher immédiatement de ces faits la formation désinentielle, la flexion, au sens le plus strict. Enfin, dans une grammaire tout à fait scientifique, il serait impossible de séparer de la morphologie une partie de la syntaxe. Quand *moiros* aboutit à *murus*, le sens n'était pas intéressé aux changements. Quand de *amator* on passe à *amabilis* ou à *amabam*, le sens est tout différent; le changement a lieu dans la signification et

pour la signification. Il y a enfin un abîme chronologique entre l'alternance *moiros : murus* et les alternances *amabam : amabas : amaueram : amabilis : amator*. Celles-ci sont simultanées ou peuvent être simultanées; *moiros* et *murus* s'excluent nécessairement pour une même date. Toutes ces confusions reposent sur une vue peu nette des faits linguistiques.

Le dépouillement du texte de Cyprien paraît complet. Il est accompagné de remarques judicieuses et de rapprochements utiles. P. XIV, est-il si sûr que saint Augustin « parlait » le punique? P. XVI, la question et surtout la bibliographie de l'*Africitas* sont traitées bien sommairement. P. XXI, l'opposition *possideri magis quam possidere* ne se trouve pas seulement dans Pline le jeune [1]. P. 8, n. de la p. 7, *aqua* et *quoque*, en fin de vers, *neque* au commencement du cinquième pied ne sont pas dans Commodien les restes de la vieille prosodie lucrétienne, peut-être d'ailleurs artificielle (*qv* faisant position). La première syllabe est frappée de l'accent tonique, ce qui justifie pour Commodien sa place au temps fort. *Quoque* aurait aussi, d'après M. B., la première syllabe longue dans les clausules de Cyprien. Je crois que c'est une prosodie demi-populaire et demi-savante, dérivée du même fait de prononciation et sans doute appuyée sur quelque étymologie explicative (on voyait l'ablatif du pronom dans *quoque*). P. 259, l'emploi de « vouloir » comme auxiliaire formatif du futur est courant dans le français populaire de l'Est et en dehors de tout contact avec l'allemand.

M. B. a fait une grande place à la prose métrique. Il est du plus haut intérêt de voir Cyprien appliquer des règles plus strictes que celles de Cicéron et conformes à la doctrine du grammairien Juba. M. B. a tiré un excellent parti de ces observances dans tout le cours de son livre.

Un point qui me paraît plus contestable est l'usage de la rime. Pp. XXIII et 296, M. B. cite des phrases qui ne prouvent pas grand'-chose. La prose de Cyprien est symétrique et balancée. Par suite de la structure de la langue latine, les membres parallèles de la phrase doivent nécessairement rimer : « Si auaritia prostrat*a est*, exsurgit libid*o*; si libido compress*a est*, succedit ambiti*o*; si ambitio contempt*a est*, ira exasper*at*, inflat superbia, uinolentia inuit*at*, inuidia concordiam rump*it*, amicitiam zelus absci*dit*, etc. (Hartel, p. 299, 15). » Je ne vois dans une telle phrase que l'inévitable effet de la symétrie; c'est la symétrie qui est voulue, comme le prouve le chiasme : « ira *exasperat*, *inflat* superbia, uinolentia *inuitat* ». Il faut tenir compte aussi, dans de telles phrases, du parallélisme que la

---

1. Morawski, *Rhetorum romanorum ampullae*; Wölfflin, *Archiv für lat. Lexikographie*, XII (1901), 345.

Bible offrait en modèle. La recherche de la rime ne semble pas jouer de rôle.

Le livre de M. Bayard est plein de ces faits qui excitent la réflexion. Dans cette histoire de la langue latine que forment peu à peu d'excellentes monographies, il prend et il gardera une place distinguée.

Paul Lejay.

The Discoveries of the Norsemen in America, with special relation to their early cartographical representation, by Joseph Fischer, S. J., professor of Geography, Jesuit College, Feldkirch, Austria, translated from the German by Basil H. Soulsby, Superintendant of the Map Room, British Museum, Hon. Sec. of the Hakluyt Society. London, Henry Stevens, Son & Stiles, 1903, xxiv-132 pp. in-8°, avec 1 pl. en phototypie, 5 cartes dans le texte et 10 à part.

L'auteur s'est proposé de vulgariser en Allemagne les travaux trop peu connus des Américanistes Scandinaves, mais n'étant pas familiarisé avec les idiomes dans lesquels ils sont écrits, il s'appuie spécialement sur les publications[1] du regretté Dr G. Storm, professeur à l'université de Christiania, et sur *The Finding of Wineland the Good* (Londres, 1890) du savant anglais Arth. M. Reeves, mais il le prend haut avec les éditeurs des *Monuments historiques du Grœnland* et des *Antiquitates Americanæ*, l'islandais Finn Magnusen et le danois C. Chr. Rafn, auxquels nous devons pourtant le plus grand nombre de textes norrains et de commentaires précis sur le sujet du présent ouvrage. Faute d'avoir eu accès aux vraies sources, il a pris à son compte les hypothèses, pour ne pas dire les erreurs, de ses guides qu'il n'était pas à même de contrôler. C'est ainsi qu'il nie le voyage et même l'existence de Bjarné Herjúlfsson qui passe à tort pour avoir découvert en 986 le continent américain, habité depuis 983 par un naufrage islandais Aré Márssón. Il répète que les *Épisodes* (Thátt) *d'Erik Raudé* et *des Grœnlandais*, où se trouve la brève relation du voyage de Biarné, ont été interpolés vers la fin du xive siècle dans la *Saga d'Olaf Tryggvason* par Jón Thordarson, l'un des copistes du *Flateyjarbók;* que Bjarné ayant parlé des terres entrevues par lui à Eirik Hákonarson, maître de la Norvège occidentale seulement après la défaite et la mort de Saint Olaf, en l'an 1000, n'avait pu précéder Leif Eiriksson qui, allant évangéliser le Grœnland par ordre de ce dernier prince, découvrit le Vinland sur le littoral Atlantique de l'Amérique du Nord; que Bjarné ne connaissait pas réellement le Labrador (Helluland) puisqu'il disait y avoir vu des glaciers; qu'en conséquence c'est un personnage fictif, d'autant plus qu'il ne figure pas dans la *Saga d'Eirik Raudé* et que le *Landnámabók,* Livre de la prise de possession de l'Islande, ne parle plus de lui.

1. Qui lui furent traduites, ainsi que d'autres par le P. H. Klene, S. J.

Il est facile de répondre point par point que les *Épisodes* précités, loin de flatter Bjarné en lui attribuant la découverte de Leif, portent que, faute d'avoir fait des descentes sur les côtes longées par lui, il fut blamé par Eirik Jarl qui, longtemps avant de devenir l'un des souverains de la Norvège, en tenait une partie en fief; que s'il n'est pas question de Bjarné dans la *Saga d'Eirik Raudé*, c'est que celle-ci est l'histoire généalogique d'une famille dont il ne faisait pas partie; que le *Landnámabók* est spécialement consacré aux colonisateurs de l'Islande, non à ceux du Grœnland; que les *jœklar* attribués au Helluland ne signifient pas seulement *glaciers*, mais encore *glaces* dont il ne manque certes pas en Labrador; que d'autres inexactitudes reprochées aux *Épisodes* ne sont pas mieux fondées. Le texte norrain par exemple porte à propos des raisins sauvages trouvés en Vinland par Tyrkr que cette découverte le mit hors de lui-même (*skapfátt*), mais non qu'il devint ivre; que les mâts tirés par Leif des forêts du Vinland étaient faits avec des arbres abatus par son ordre, et non avec des ceps de vignes.

Voilà ce que notre auteur aurait pu voir dans les originaux, s'il ne s'était pas borné à recourir aux ouvrages de seconde main. Après eux, il nie que le Grœnland de la carte des Zeni ait eu un monastère dominicain dont les calorifères étaient chauffés par des eaux thermales; mais le *Sancti Thomasi ʒenobium* est placé à la latitude de l'île Jan Mayen et si c'est une erreur que de prolonger jusque là le littoral grœnlandais, il n'est pas moins vrai qu'il y a dans cette île un volcan, le Beerenberg, naguère en activité, dont les fumerolles pouvaient fondre la neige entourant son cratère et la convertir en eau bouillante. Le P. J. Fischer cite même (p. 68) des passages d'écrits indépendants de la relation des Zeno et qui néanmoins concordent avec elle en ce point, mais au lieu de s'en tenir à la localisation qu'ils donnent au *Juegelberch* (transcription du norrain *Jœkulberg*) dans le pays des *Karalit* ou Esquimaux (Mons mari norvegico circumseptus, c'est-à-dire isolé dans l'Océan glacial comme l'est Jan Mayen), il identifie ce mont tantôt avec l'*Hekla* en Islande, tantôt avec le *Lacus penarum* en Norvège. Dans ce cas comme dans d'autres, embarrassé pour éclaircir les points obscurs de la relation des Zeno, il croit que leur carte est une compilation postérieure faite d'après celles du danois Claudius Clavius et de Nicolaus Germanus ou Donis (p. 92); mais outre qu'elle ne leur ressemble guère, la configuration et la situation du Grœnland y sont beaucoup plus exactes et complètes que sur celles-ci et que sur les cartes des xv[e] et xvi[e] siècles. Si les contours du Grœnland n'ont pas été tracés par Antonio Zeno d'après ses propres observations et celles de son frère Nicoló et surtout d'après le périple de leur patron le Frislandais Zichinni, on se demande à quel autre explorateur serait due cette œuvre si remarquable pour le temps; mais comme on n'en connaît pas, il vaut mieux s'en tenir aux assertions des Zeno.

En résumé si le P. J. F. ne traitait que des *Découvertes des Norvégiens* (il serait plus juste de dire des Islandais, alors indépendants de leur mère-patrie), son ouvrage ne serait utile qu'au grand public qui n'y regarde pas de si près, mais il contient aussi l'exposé de celles que l'auteur, que le professeur Fr. von Wieser et le P. Hafner, S. J., firent d'anciennes cartes oubliées dans diverses bibliothèques. Les fac-similés des parties nord-ouest de ces cartes, qu'il doit d'ailleurs publier intégralement en collaboration avec Fr. v. Wieser, contribuent aux progrès de l'histoire de la géographie; il est à regretter toutefois que les noms de lieux figurant sur ces extraits ne soient ni identifiés ni même énumérés [1]. Celui d'un laborieux cartographe de la seconde moitié du xv[e] siècle doit être rectifié conformément aux pièces inédites publiées en appendice : au lieu de Nicolaus *Donis*, il faudra désormais lire, avec le P. J. Fischer, *Donnus* [dominus] Nicolaus Germanus ou de Alemania, en italien : *Maistro* Nicolo Todesco. — La traduction anglaise est enrichie d'un copieux index et d'une précieuse (quoique incomplète) bibliographie (p. XI-XXIV) où sont énumérés peut-être vingt fois plus d'ouvrages et de mémoires que n'en cite le texte allemand.

Eug. Beauvois.

Metrische Untersuchungen über Reinbots Georg. Mit zwei Exkursen, von Carl Kraus. Berlin, Weidmann, 1902 (Abh. d. K. Gesell. der Wissensch. z. Göttingen. Phil. hist. Kl. N. F. B. VI, n° 1). In-4°, 225 pp. 16 mk.

M. Kraus s'attend à ce que le lecteur du titre de son ouvrage s'étonne qu'on consacre un gros volume à des recherches de métrique sur l'œuvre d'un poète secondaire comme Reinbot de Durn, et il explique que c'est la préparation d'une édition du *Saint Georges* de Reinbot qui l'a conduit à ces minutieuses études de prosodie. On aurait tort d'ailleurs de s'étonner et surtout de blâmer M. K. d'avoir assumé cette tâche. De ses investigations est née la découverte d'un nouveau principe de la prosodie allemande du m. â. M. K. a démontré qu'un certain nombre de poètes ont composé leurs vers en tenant plus ou moins compte des exigences de la déclamation. Tel mot ou telle partie d'un mot portera la *Hebung* parce que cela sera utile au point de vue de la mise en relief. Le même mot ou le même vers pourra être accentué différemment si l'effet déclamatoire l'exige. Ce

---

1. L'orthographe des noms propres y est souvent négligée : *Hallagland* (p. 3) pour *Hálogaland; Gretti* saga et *Porhall* (p. 9) pour *Grettis* saga et *Thorhall;* Chalon sur le *son* (p. 78) pour Chalon-sur-*Saône; Cabulium* (p. 77) pour *Cabilon* [Chalon]; erreur de date et anachronisme (p. 103) : 1108 pour 1208, et *Vatican* pour cour d'*Avignon*.

principe trouve son application surtout dans les cas où une *Hebung* n'est pas suivie de *Senkung*, c'est-à-dire, pour employer l'expression créée par M. K. où la *Hebung* est grave (*beschwert*). La plus grande partie du livre est consacrée à l'examen des diverses conditions dans lesquelles se présente et est autorisée la *Hebung* grave : nature grammaticale du mot qui la porte, nombre de ses syllabes, caractère phonétique du mot qui précède ou qui suit, etc.

Dans deux appendices, dont le premier offre un très vif intérêt, M. K. a étudié la *Hebung* grave à l'avant-dernier pied devant un monosyllabe à début vocalique chez divers poètes mha. puis il a examiné l'accentuation prosodique des mots étrangers.

M. K. est partisan des théories métriques de Lachmann, dont il fait un bel éloge. Il reconnaît bien, à la vérité, que le « vieux maître » a erré quelquefois, et, dans la question si controversée de l'accentuation de la syllabe finale d'un mot suivie d'un monosyllabe indépendant (*verliesen den lip*) il prend nettement parti contre lui. Mais il pense qu'en général les règles de Lachmann n'ont pas l'arbitraire qu'on leur a reproché et qu'elles sont fondées, encore que la raison qu'en a donnée leur auteur ne soit pas toujours exacte. Il cite comme exemple la règle, aussi fort débattue, concernant l'avant-dernier pied précédant un monosyllabe à début vocalique (*mag ich*) et il estime qu'elle est juste, mais que Lachmann n'en a pas trouvé l'explication, découverte par lui-même (v. p. 156 et 167 ss.). J'avoue ne pas avoir bien saisi le raisonnement qu'il fait à cette occasion. Sa règle diffère tout à fait de celle de Lachmann et dans son exposition et dans ses effets ; elle ne connaît pas certaines prohibitions formulées par Lachmann et inversement interdit ce qu'autorise le « vieux maître ». Le seul point commun entre M. K. et Lachmann, c'est la constatation de la rareté des cas envisagés.

On pourra adresser à M. K. quelques légères critiques. On lui fera remarquer que ses observations ont parfois un caractère subjectif et que telle explication donnée par lui, et basée sur une impression personnelle, ne sera pas unanimement acceptée ; on lui dira que ses scansions ne seront pas toutes admises par les métriciens ; on appellera son attention sur de menues erreurs [1] ; mais on devra reconnaître que son travail est très suggestif et qu'il y aura lieu de tenir compte, non seulement dans les études de métrique futures, mais aussi au sujet de l'appréciation esthétique des poètes allemands du moyen âge des si fines, si ingénieuses et si pénétrantes observations qui se rencontrent dans tout son livre et qui abondent particulièrement dans le premier appendice.

F. PIQUET.

---

1. Ainsi p. 117, note ; au lieu de lire *Zs. f. d. Ph.* 32, 39, l. *Zs. f. d. Ph.* 32, 93 ; p. 168, n. 1 : au lien de *Osterode* l. *Hohenstein* et au lieu de *1888* l. *1887-88*.

Henri Prentout. **L'Ile de France sous Decaen,** 1803-1810, *Essai sur la politique coloniale du Premier Empire* et *la rivalité de la France et de l'Angleterre dans les Indes Orientales.* Hachette, 1901, XLV-688 p.

A l'inverse des ouvrages qui ne tiennent pas les promesses de leur titre, cette thèse de doctorat donne plus qu'elle ne semble promettre. Outre une excellente biographie du général Decaen, elle renferme une étude très attentive de l'administration coloniale du Premier Empire dans nos possessions des Mascareignes et de Madagascar (livres I et II) et elle se termine par un tableau très complet et très travaillé de la rivalité de la France et de l'Angleterre dans l'Océan Indien (livres III et IV). La documentation ne laisse rien à désirer. Papiers de Decaen, archives françaises des divers ministères, archives anglaises, mémoires, correspondances, etc., tout a été consulté, dépouillé, critiqué et utilisé d'après les règles d'une méthode rigoureuse. On se prend seulement à regretter que l'auteur n'ait apporté qu'une contribution, alors qu'avec un faible effort supplémentaire, il eût pu facilement nous donner une histoire générale de la politique coloniale de Napoléon.

Sur l'exemple précis où il l'a étudiée, cette politique apparaît réactionnaire, incohérente et imprévoyante. Réactionnaire, elle ne se borne pas à rétablir l'esclavage et la traite, à supprimer toutes les libertés locales accordées aux colons par la Révolution, à restaurer la toute-puissance du gouverneur, appelé maintenant capitaine général et de l'intendant, désormais préfet colonial ; elle pousse à l'excès la défiance contre les nouveautés révolutionnaires. A l'Ile de France et à la Réunion les juges de paix disparaissent, malgré le vœu des habitants, les anciennes pénalités contre les esclaves sont rétablies et aggravées. Decaen et son commissaire de justice retirent à la classe des noirs libres une partie des avantages que leur conféraient les anciennes ordonnances, ils les inscrivent par exemple sur un registre spécial d'état civil et ils multiplient les entraves aux affranchissements qui pourraient accroître leur nombre et leur importance. Dans sa défiance contre les corps élus, Decaen supprime les districts, cantons, municipalités et rétablit l'ancienne division par quartiers. Il refuse aux négociants la chambre de commerce qu'ils sollicitent, etc. Les colons n'acceptent le nouveau régime que parce qu'il rassure leurs intérêts. Il est d'ailleurs difficile de savoir exactement ce qu'ils en pensaient. car leur assemblée locale étant supprimée, ils n'ont plus d'organe légal pour exprimer leurs vœux. — Notons en passant que M. P. ne nous dit pas s'il y avait des journaux à l'Ile de France et c'est une des rares lacunes de son livre. Ses seules sources d'information sont ici les mémoires de quelques colons, forcément sujets à caution.

Réactionnaire, la politique coloniale de Napoléon est aussi incohérente et imprévoyante. Absorbé par les affaires du continent, il ne

s'occupe des colonies qu'à de rares intervalles, après Amiens, après Tilsitt. Il rêve alors des projets grandioses, d'attaquer l'Inde par terre et par mer ; il prescrit à son ministre de la marine, le sceptique et indolent Decrès, d'envoyer à Decaen des troupes, des escadres... et rien ne part. Les colonies sont laissées dans le dénuement le plus complet. Elles doivent se suffire à elles-mêmes, déclare l'Empereur. Decaen n'a pas 2,000 hommes de bonnes troupes pour défendre nos établissements de l'Océan Indien. Il est sans argent, sans crédit dans les moments les plus critiques et cependant avec de si faibles moyens il fait des merveilles et ses corsaires ruinent longtemps le commerce anglais.

C'est qu'au début tout au moins la France avait sur l'Angleterre dans l'Océan Indien la supériorité des positions. Ses alliées, la Hollande, l'Espagne tenaient les routes de l'Inde, la route de l'Atlantique par Le Cap, la route du Pacifique et des mers de Chine par les îles de la Sonde et par les Philippines. Mais le Cap mal défendu tombe au pouvoir des Anglais dès 1806. En 1808, lors de la guerre d'Espagne, les Philippines nous sont fermées. Les Anglais, qui ont terminé la guerre des Mahrattes, prennent l'offensive et la même année (1810) s'emparent de Bourbon d'abord, de l'Ile de France ensuite.

M. P. a traité les différentes phases de la lutte avec beaucoup de précision et de clarté et d'un point de vue élevé, en montrant leurs rapports avec la politique générale de Napoléon. Son livre est le plus solide qui ait été écrit sur l'histoire coloniale du Premier Empire [1].

Albert Mathiez.

A. Brückner. **Geschichte der polnischen Litteratur.** Leipzig, Amelang. 1901, gr. in-8° de 628 p., 7 m. 50.

L'histoire de la littérature polonaise de M. A. Brückner ouvre une série de monographies des littératures de l'Orient que publie le même éditeur. C'est une entreprise analogue à celle que nous avons vu naître en Angleterre il y a quelques années. Il faut rendre justice à la conscience et à la somme de travail et de connaissances dont le professeur berlinois a fait preuve. Sa compétence est indiscutable et il traite son sujet avec un effort d'impartialité qui lui fait honneur.

Cependant, l'ouvrage appelle une sérieuse critique dont M. B. a eu d'ailleurs conscience, puisqu'il y fait allusion dans sa préface. Voici une volumineuse histoire de la littérature polonaise : or, non seulement elle ne contient pas une note (c'était là sans doute une condi-

---

1. L'ouvrage a été relu avec soin et je n'ai relevé qu'une faute d'impression. P .38, ligne 12, an XI, pour an X.

tion de l'éditeur), mais on n'y trouve ni notices biographiques, ni listes bibliographiques, ni extraits des auteurs cités. Passe encore pour cette dernière omission : les extraits eussent probablement été traduits, et dès lors la valeur en eut été bien réduite. Mais il est vraiment fâcheux qu'un lecteur qui s'est procuré ce volume ne puisse y trouver ni le lieu ni la date de naissance ou de mort des auteurs polonais qui y sont commentés. On pouvait accepter cela à la rigueur dans les brefs volumes de la collection anglaise : car là du moins, l'intention de faire une large vulgarisation était évidente. Mais, lorsqu'on se trouve en présence d'un ouvrage de poids aussi sérieux que celui de M. B., on ne saurait admettre qu'il soit uniquement destiné à un public indifférent aux détails précis, et l'on s'inquiète de le voir fournir si peu d'aide aux travailleurs un peu curieux.

Ces remarques faites, il est évident que ce qui est le meilleur dans le volume, ce sont les chapitres d'un caractère général. Tels sont ceux dans lesquels M. B. esquisse à grands traits les débuts de la littérature polonaise jusqu'au XVIII[e] siècle. Pour la période moderne, on se perd trop souvent à sa suite : on voit se succéder sous sa plume les écrivains les plus divers sans autre raison que son bon plaisir, et comme on n'a ni dates ni divisions qui permettent de respirer, comme aussi de contrôler, on s'épuise et l'on s'irrite.

Parmi les études qui nous ont paru plus spécialement fouillées, nous citerons celles de Mickiewicz, de Kraszewski, et de Sienkiewicz, cette dernière pourtant, exagérée dans ses conclusions. M. B. prend acte de l'énorme succès de librairie de l'auteur de *Quo Vadis*, pour en conclure la supériorité de sa maîtrise. C'est là un procédé quelque peu enfantin qui, appliqué à la littérature allemande, par exemple, nous ferait regarder O. de Redwitz comme un des plus éminents poètes allemands...

M. B. n'a pas jugé à propos de conserver en totalité l'orthographe polonaise, et il a fait à ce sujet un compromis peu scientifique, en s'autorisant de son désir de « faciliter » la lecture des noms polonais. Il écrit par exemple *Rzewuski*, mais *Kraschewski* (pour Kraszewski) et *Sieroschewski* (pour Sieroszewski), etc., etc.

Ajoutons enfin que le style est extrêmement pénible et lourd : M. B. a un faible pour les immenses phrases énumératives et il fait des participes présents, si parfaitement intolérables en allemand, une consommation vraiment exagérée. Le vocabulaire et surtout certains superlatifs sont également parfois très fatigants, et on le regrette d'autant plus qu'une œuvre de cette importance mérite d'attentifs lecteurs.

Jules LEGRAS.

M. Albert Reggio, **L'Œuvre de M. Paul Bourget et la manière de M. Anatole France,** Paris, petit in-18°, 59 pp., Perrin, 1902.

Une notule suffirait pour rendre ici compte de la dissertation de M. Reggio, si son sujet ne dépassait de beaucoup le cadre dans lequel il paraît avoir eu le tort de vouloir l'enfermer. MM. Bourget et France, deux écrivains sinon grands, du moins « tenant de la place », comme disait cet Auvergnat, laminés en cinquante-neuf pages, un par vingt-neuf pages et une fraction! Toutefois, si elles sont pleines de moëlle, « la longueur ne fait rien à l'affaire, » sauf de donner un bon soufflet sur la joue de tous ceux qui ont usé des in-folios, ou même des in-8os. Donc brisons l'os! M. R. aime M. Bourget, qui « a en quelque sorte achevé l'évolution du roman d'analyses en faisant franchement de celui-ci un prétexte à chirurgie psychique ». Et cette phrase est représentative de la première partie de la plaquette de M. R., en ce qu'elle renferme des vues audacieuses et discutables et un style obscur et tarabiscoté. Mais il faut savoir gré à l'auteur d'avoir affirmé ses admirations pour le penseur subtil et profond, le logicien persuasif, le poète émouvant, l'artiste et par surcroît le charmeur. Peste! c'est à peine si nous trouvons une réserve dans ce fait que M. Bourget a été victime du souci de la recherche analytique, et aussi des contradictions entre ses dispositions raisonnées et les exigences de sa sensibilité.

Même enthousiasme pour M. France, écrivain de race, qui « mentalise » et cherche la volupté de l'expression, mais qui, par contre, est le moins sentimental de nos contemporains. Et M. R. de vanter le contraire en ce sujet différent, de brûler ce qu'il a adoré et d'adorer ce qu'il a brûlé, ce qui témoigne d'un esprit critique plus large que conséquent, et qui, après avoir loué la croyance, se réjouit à l'ironie de Pyrrhon et de Voltaire. La restriction arrive pourtant aussi : M. France veut enseigner, mais son dilettantisme et « sa blague » l'en empêchent, et par là il obtient de nous plus d'estime que d'admiration émue et ne peut guère prétendre qu'à la vague gloire de faire œuvre de subtil amuseur.

La brochure de M. Reggio remue donc beaucoup d'idées en peu de lignes. Ce n'est pas un léger mérite. Pourquoi ne les rend-il pas plus aimables par moins de laconisme et plus de clarté?

Pierre Brun.

— La livraison 19 du tome V du *Recueil d'archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux. — Sommaire : § 46 : *Fiches et Notules* : L'ère de Tyr. — La date de la mosaïque de Nebi Younés. — Inscription de Deir Sem'ân. — Sahouet (El-Khidhr). — Θεὸς Ἀρεμθηνός et 'Aramtâ. — § 47 : Inscriptions grecques du Pont. — § 48 : *Fiches et Notules :* La « Terre de

Reseph ». — Chamim Roumim et Chamim Addirim. — Sofsaf et Ménagadem. — § 49 : Inscription gréco-palmyrénienne d'Égypte.

— C'est, à l'heure actuelle, une question fort délicate que celle du rapport de la science religieuse avec l'intérêt spirituel de l'Église. M. Arnold Meyer explique fort bien comment la question se pose dans le protestantisme allemand (*Theologische Wissenschaft und kirchliche Bedürfnisse;* Tübingen, Mohr, 1903 ; in-8°, 92 pages). Le droit de la critique sur la Bible est nettement établi. Le véritable intérêt de l'Église n'est pas qu'on évite la discussion des problèmes. « O gardiens prévoyants, qui nous invitez toujours à ne pas porter ces questions devant la communauté et à lui laisser la paix, ne savez-vous pas que bien d'autres idées que celles que nous lui présenterions, de bien autres doutes que ceux que nous pourrions lui suggérer, circulent partout et gagnent de proche en proche individus et maisons ? » Et M. M. d'insister sur les services que la science historique rend à l'Église. Il développe des pensées fort justes dans des pages fort éloquentes. Lui aussi met l'essence du christianisme dans la foi au Dieu-Père, et il regarde cette essence comme immuable. Conception de théologie systématique, qui veut sauvegarder la liberté de l'histoire, et que l'histoire ne peut admettre sans rectification. — A. L.

— *Le fait religieux et la manière de l'observer*, par l'abbé F. Klein (Paris, Lethielleux, 1903 ; in-12, 212 pages) atteste un sérieux effort pour donner à la théologie et à l'apologétique catholiques une base positive dans la psychologie et l'histoire. Le présent volume concerne surtout la méthode à suivre dans l'observation du « phénomène religieux » ; les considérations sur le sens religieux et ses caractères sont rédigées en fort bon style, comme le livre entier, mais sont peut-être un peu trop générales et, si l'on peut dire, extérieures. L'ouvrage ne laisse pas d'être un témoin discret du mouvement d'idées qui se dessine depuis quelques années dans le clergé français. — A. L.

— M. P. Oltramare s'est étonné à bon droit du caractère effacé de la fonction que remplit le sacrifiant laïque dans le sacrifice brâhmanique : il semble n'y figurer que pour faire les frais de la cérémonie et pour se prêter à quelques manœuvres de pure forme. Dans un article fortement documenté (*le Rôle du Yajamâna*, Louvain, 1903, 34 pp.), l'auteur a colligé toutes les faibles traces qu'a pu garder de l'importance des fonctions du laïque la littérature essentiellement sacerdotale qui nous est parvenue, et il en vient à penser qu'au temps jadis le yajamâna père de famille fut le chef de la prière, le vrai organisateur du petit drame religieux dont plus tard le prêtre est devenu le protagoniste. La conclusion, il va de soi, ne se laisse point démontrer de façon irréfragable ; mais elle transparaît à travers la brume des textes rédigés dans un tout autre esprit, et elle est conforme à ce que nous savons des progrès de la division du travail social. En fait, il est infiniment probable qu'à un moment donné chaque maître de maison fut à lui-même, non seulement son propre prêtre, mais son propre sorcier-conjurateur, et les charmes de labourage du Kauçika-Sûtra XX, où le brahmane n'est qu'un accessoire, obligé, mais visiblement adventice, reflètent encore quelque chose de cette simplicité primitive. — V. H.

— Le tome III des *Studi glottologici italiani* publiés par M. G. de Gregorio (Turin, Loescher, 1903, pet. in-4°, 314 pp., 12 lire) contient les articles suivants : 1° T. Zanardelli, les toponymiques en *-aticus* de l'Émilie et de la Romagne ; 2° D. Olivieri, études sur la toponymie vénète ; 3° F. Tamboni, menus problèmes falisques ; 4° G. de Gregorio et F. Seybold, les mots siciliens d'origine arabe ;

5° G. de GREGORIO, étymologie et lexicographie romanes au point de vue spécial des dialectes siciliens ; 6° G. de GREGORIO, sur la simplicité de deux articulations prépalatales (en français, il s'agit du *c* et du *g* italiens, et autres consonnes similaires dans d'autres langues : que ces articulations soient simples, mi-occlusives, et non doubles ni continues, c'est une thèse absolument incontestable, mais moins neuve qu'il ne semble à l'auteur ; encore faut-il distinguer entre la consonne de l'italien *oggi* et celle du français *adjurer*, entre celle de l'anglais *church* et celle de l'allemand *petschaft*). — V. H.

— MM. NIEDERLE, PASTRNEK, POLIVKA et ZUBATY viennent de faire paraître la seconde année de leur *Věstnik slovanské filologie* (Prague, 1902), comprenant la bibliographie de tous les travaux publiés en 1901 sur la philologie et l'archéologie slaves. Cette excellente publication comble une lacune très grave ; les auteurs qui ont eu le courage de l'entreprendre et la force de le réaliser ont droit à la reconnaissance de tous les slavistes. — A. MEILLET.

— M. N. SÖDERBLOM, le distingué professeur de l'Université d'Upsal qui s'est fait connaître par d'importantes publications en français, a publié (à Breslau, 1903 ; pet. in-8°, XII-426 p.) une troisième édition allemande du *Kompendium der Religionsgeschichte* du regretté Tiele, fortement revue et corrigée. Dans une prochaine édition, il conviendra d'effacer le rapprochement du grec θεός et du latin *deus* qui est indéfendable ; et, sans vouloir critiquer l'expression de *indo-germanique*, usuelle en Allemagne, et qui ne présente aucun inconvénient, il sera permis de noter qu'on ne saurait la défendre par l'observation que les Hindous et les Germains seraient les deux populations extrêmes de langue indo-européenne ; ce sont les Celtes qui occupent l'extrémité ouest du domaine. — A. MEILLET.

— M. N. P. KONDAKOV dont on connaît les beaux travaux sur l'histoire de l'art byzantin, vient de publier pour l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg un volume *Pamiatniki christianskago iskousstva na Afouié* (Monuments de l'art chrétien au mont Athos). Ce volume est accompagné de 49 phototypies et de 103 dessins dans le texte. — L. L.

— M. Vsévolode MILLER vient de publier des *Digorskia skazania* ou Contes digoriens (Bibliot. de l'Institut Lazarev, fasc. XI, Moscou, 1902, in-8° de V-145 pp., 1 rouble). Ce sont quatorze récits en dialecte digorien, dont deux en vers, qu'il a recueillis auprès de représentants de cette tribu du rameau ossète. Il les a reproduits d'après la transcription qui lui est propre, et traduits en russe. — J. L.

— On attendait depuis longtemps déjà la suite de l'intéressant *Album géographique* de MM. Marcel DUBOIS et Camille GUY, dont nous avons signalé ici les trois premiers volumes (Aspects généraux de la nature, Régions tropicales, Régions tempérées), auxquels il ne restait plus à joindre que la France et ses colonies pour achever le tableau de la terre entière. C'est ce dernier sujet qui est traité dans le volume qui vient de paraître : *Les colonies françaises* (Libr. Armand Colin, pet. in-4°, texte et 550 reproductions ; 244 pages ; prix : 15 fr.). On sait la disposition de cette publication. Chaque chapitre comprend, à peu près uniformément, un texte général de 4 pages, et 12 pages de vues pittoresques ou ethnographiques, élucidées, chacune, par une légende précise et documentée. Ces vues sont petites, mais nettes, et le plus souvent inédites, prises sur place, envoyées par des correspondants, des voyageurs, devenus ainsi comme des collaborateurs de l'œuvre. Aussi bien l'Album géographique, si bien commencé, semble-t-il encore en progrès, tant les auteurs ont su donner sur chaque chose le plus de renseignements sûrs et récents en le moins de phrases possible. C'est l'idéal de l'enseignement par les yeux, qui est si important dans l'étude de la géographie.

Le dernier et cinquième volume à paraître, *la France*, est annoncé comme sous presse. — H. DE C.

— La librairie Ludwig ROSENTHAL publie son *Catalogue CV, Incunables et Bibliographie des livres imprimés avant 1501* (Munich, 16, Hildegardstr.), avec 48 fac-similés. Il comprend 2,002 numéros et 272 pages. Parmi les livres décrits, deux cents environ ne figurent pas dans Hain. Les livres sont classés par lieux d'impression. En tête figure le *Missale speciale* de Constance qui a été depuis quatre ans l'objet de tant d'études. — L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 mai 1903.

La municipalité de Chartres invite l'Académie à la cérémonie de l'inauguration du monument qui vient d'être élevé dans cette ville en l'honneur de Pasteur.

M. Cagnat fait connaître, de la part de M. le Dr Carton, que les fouilles de Sousse, subventionnées par l'Académie, ont été commencées et ont déjà amené la découverte de lampes, de petits autels et de stèles puniques, ainsi que de l'orchestre d'un théâtre.

M. Leger entretient l'Académie des travaux entrepris pour la conservation de la croix dite de Bohême, située sur le champ de bataille de Crécy (commune d'Estrées).

M. Héron de Villefosse communique, au nom de MM. de Gérin-Ricard et l'abbé Arnaud d'Agnel, une note sur la découverte d'un trésor monétaire très considérable, faite à Tournes en 1866. Les détails relatifs à cette découverte sont consignés dans un acte qui figure aux registres de la Chambre des comptes de Provence. Toutes ces monnaies, au troisième type d'Apollon avec revers à la roue accompagnée des lettres MA entre les rayons, avaient été frappées à Marseille. On recueillit une telle quantité de numéraire que, selon le rédacteur de l'acte, on l'évalua à la charge de vingt mules.

M. Charles Bayet entretient l'Académie des récentes découvertes faites par la mission J. de Morgan, puis de la cérémonie de la remise officielle du Musée de Delphes par l'École française d'Athènes au gouvernement grec.

M. Philippe Berger communique, de la part de M. Perdrizet, un petit monument acheté par lui à Saïda. C'est une petite plaque en bronze qui porte, en grec, les mots suivants : « De la synagogue d'Ornithocomé », qui constituent la première mention de cette synagogue de Juifs parlant grec ou de syriens hellénisés. M. Perdrizet propose d'identifier Ornithocomé « le bourg des Oiseaux » avec Ornithopolis, ville située entre Tyr et Sidon et mentionnée dans plusieurs textes littéraires de l'antiquité.

M. Edmond Pottier montre un fragment de vase grec qui représentait un cheval modelé en ronde bosse et récemment acquis par le Musée du Louvre. C'est un vase identique à celui dont les fragments ont été retrouvés par M. de Morgan à Suse. Grâce au nouveau fragment qui porte une signature d'artiste, on peut maintenant nommer l'auteur de ces œuvres céramiques, dont la technique est remarquable. Il s'appelait Sotadès, et il est connu par une série importante, en particulier par de très jolies coupes à fond blanc. Il travaillait donc déjà entre les deux guerres médiques, entre 490 et 480, et fabriquait non seulement des coupes, mais aussi de beaux vases plastiques.

MM. Capitan, Breuil et Peyrony signalent de nouvelles gravures préhistoriques découvertes par eux sur les parois d'une grotte d'un accès fort difficile, la grotte de Bernifal située aux environs des Eyzies (Dordogne). C'est la huitième grotte connue à parois gravées, et la quatrième signalée aux environs des Eyzies. Elle est formée de trois grandes salles, d'une longueur totale de 72 mètres, à parois couvertes de stalagmite épaisse. Les figures, qui ne sont visibles que dans la salle du milieu, sont au nombre de 26, réparties en 12 groupes. Ce qui est spécial à cette grotte, c'est le nombre élevé (12) des signes triangulaires où l'on peut voir la figuration de la maison ou de la hutte. L'un d'eux, jusqu'ici unique, semble représenter une hutte couverte de terre ou de peaux jetées sur la charpente. Plusieurs de ces figures sont gravées sur le corps des mammouths et ont peut-être une valeur magique.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 15 juin — 1903

A. MEILLET. **Introduction à l'Étude comparative des Langues indo-européennes.** Paris, Hachette, 1903. In-8, XXIV-434 pp. Prix : 10 fr.

Un lettré de haut vol, depuis entré à l'Académie française, me disait un jour : « Oui, la linguistique m'intéresserait assez, si elle ne changeait pas tous les dix ans. » Il y a du vrai dans cette boutade. Raison de plus pour en augurer que la linguistique est une science bien vivante et en constant progrès. Raison de plus aussi pour faire bon accueil aux livres qui en marquent les étapes ou même en pressentent les tournants. Le livre de M. Meillet est de ceux-là : assez poussé dans le détail, pour que, de longtemps sans doute, il n'y ait presque rien d'essentiel à y ajouter ; assez synthétique dans l'ensemble, pour que les grandes lignes en demeurent alors que tels détails auront vieilli.

De fait, la linguistique ne change point ; mais elle marche, et c'est son horizon qui change. Au début du dernier siècle, elle eut de hautes ambitions : elle ne douta point d'atteindre, à travers le langage, les arcanes du travail de la pensée, et Bopp et Grimm, peut-être, eussent dédaigné le vain travail de peser les syllabes, s'ils n'avaient été soutenus par cette noble espérance. Il ne manque pas, aujourd'hui encore, de philosophes qui appuient sur un simple fait de sémantique tout un édifice de spéculation psychologique ; mais les linguistes, du moins, ont renoncé, à peu près tous, à demander à l'étymologie indo-européenne des renseignements sur la genèse du verbe humain. Plus tard, avec Schleicher, on comprit que les langues indo-européennes ne nous apprendraient jamais que l'indo-européen,

mais on voulut qu'elles nous l'apprissent à fond : ce fut une curiosité et une piété, de connaître en tous ses détails la langue que parlèrent nos pères au moins spirituels dans le coin d'entre Europe et Asie d'où ils étaient partis à la conquête du monde, de l'écrire, de la parler comme eux, si possible, et — surtout — de savoir comment elle-même s'était créée, quels éléments y étaient entrés, quelles agglutinations primitives avaient abouti à la flexion caractéristique si merveilleusement transmise et maintenue d'âge en âge. Je suis de ce temps-là : « Schleichérien vous êtes, et Schleichérien vous resterez ! » me disait mon cher Bergaigne, le jour où je soutins ma thèse de doctorat. Dès lors, cependant, l'idée commençait à se faire jour, que, sussions-nous à merveille l'indo-européen, nous ne saurions encore pas comment il s'était formé : une langue donnée n'est qu'un fait actuel, tant que la comparaison avec une autre langue apparentée ne nous a point permis de remonter à un fait antérieur ; et jusqu'ici l'on ne connaît point de parent à l'indo-européen. Mais, bien plus, voici qu'on vient nous dire que lui-même nous ne le connaissons pas, que ce que nous appelons de ce nom n'est qu'un schéma, n'a de valeur qu'en tant que système défini de correspondance entre les langues historiquement attestées ; rien de plus, et, si schleichérien qu'on soit d'éducation ou de tempérament, il faudra bien qu'on s'accommode de ce nouveau point de vue. C'est le vrai et le définitif ; seulement, il y a manière de s'y accommoder.

Depuis les *Principien* de Paul, tous les linguistes, ou peu s'en faut, en tombent d'accord. Et pourtant c'est précisément, à cette heure, l'école allemande qui s'y montre le moins fidèle dans les applications : tous ses adeptes se défendent à l'envi de ce qu'ils nomment « glottogonie » ; et il n'est presque pas un de leurs plus estimables ouvrages où quelque théorie glottogonique ne montre au moins un bout d'oreille. Ici, c'est une période d'accent intensif que l'indo-européen est censé avoir traversée, antérieurement au stade d'accent tonique que seul nous révèlent les plus anciens et authentiques témoins du parler proethnique ; ailleurs, ce sont des racines presque toutes dissyllabiques à l'origine, qu'un processus phonétique accompli au sein même de la langue-mère a réduites au monosyllabisme apparent : il semblerait parfois que cette évolution eût été enregistrée par quelque phonographe breveté. N'est-ce point là une survivance de l'ancienne illusion de Bopp, transférée de la morphologie à la phonétique ? Comme Bopp se flattait de retrouver un jour l'origine et le sens intime de chaque suffixe, comme il voyait le verbe « être » dans l'*s* de l'aoriste, ou la négation dans l'*a* sanscrit de l'augment, ainsi l'on veut que chaque voyelle ou chaque consonne de la langue proethnique nous renseigne, non sur ce qu'elle est, mais sur ce qu'elle fut avant d'être ce qu'elle est. Cela, malheureusement, n'est pas en son pouvoir.

Il est utile et légitime de réagir contre ces tendances, dût la réaction, à son tour, dépasser quelque peu le but ; et par là j'entends qu'à me supposer capable d'écrire le beau livre de M. Meillet, je ne l'aurais jamais été de hausser mon exposition au niveau de sa sobre intransigeance. Il m'est arrivé, je dois le reconnaître, de restituer jusqu'à des phrases indo-européennes, et de regretter que la syntaxe comparative se privât de ce schématisme commode ; et M. Meillet, qui a écrit des pages si neuves et si fortes sur la phrase indo-européenne (p. 326-343), qui a pénétré plus avant qu'aucun de nous dans le mécanisme de la syntaxe commune aux divers idiomes, non seulement a réussi à le définir et à nous le manifester sans le secours d'aucun exemple qui n'appartînt à une langue historique, mais même a conçu et construit toute sa morphologie dans le domaine des faits directements attestés, en cédant le moins possible à la tentation de refaire sur le papier une forme à jamais évanouie. Bien entendu, l'indispensable astérisque foisonne chez lui autant que partout ailleurs ; mais il ne signale guère que des racines et des suffixes, c'est-à-dire de simples éléments, les atomes crochus du langage : comment ces atomes se combinent, c'est affaire aux langues réelles de nous le faire voir ; et il suffit qu'elles les combinent toutes de la même manière, pour nous convaincre que la combinaison remonte plus loin qu'elles, sans qu'il soit nécessaire de placer immédiatement sous nos yeux cette combinaison hypothétique.

La gageure était hardie ; mais il valait la peine de la tenir, et, je le répète, elle est justifiée par le succès : les futurs linguistes apprendront désormais qu'on peut rigoureusement superposer entre eux les manuscrits mutilés que figurent les membres d'une famille de langues, sans récrire d'un bout à l'autre l'archétype perdu, et les sceptiques cesseront peut-être de reprocher à la linguistique de chevaucher la jument de Roland. Il faut donc savoir gré à l'auteur d'un parti-pris de positivisme qui peut sur certains points paraître inopportun ou excessif. La théorie des alternances vocaliques rentre chez lui dans la morphologie, et non dans la phonétique. Pourquoi ? C'est un pas en arrière, semble-t-il. Il y a près d'un demi-siècle que Benfey écrivait : « Il est probable que le gu*n*a a commencé par n'être qu'une altération mécanique de la voyelle radicale et n'a pris qu'à la longue et par accident une valeur dynamique. » Ne rappelez point à M. M. cette proposition aussi irréprochable qu'indémontrable : il n'a pas besoin qu'on l'en avertisse ; il en est aussi informé et, je pense, aussi persuadé que vous ; seulement, il ignore la cause mécanique dont relève l'apophonie, et il déclare n'avoir aucun moyen sûr de la connaître. Les saisissantes concordances de l'accentuation et du degré normal, de l'atonie et du degré réduit ou fléchi, — *véda* : *vidmá*, *juhóti* : *juhuté*, γένος : εὐγενής, πατήρ : ἀπάτωρ, — ne sauraient lui échapper ; mais il se refuse à convertir de sa grâce en un rapport de causa-

lité ce qui peut n'être qu'une simple coïncidence. « Je n'y étais point », dirait Rabelais.

A ce degré presque superstitieux est poussé le souci de ne rien avancer qui ne soit *un fait*. Mais, en récompense, quelle abondance de faits, quelle utilisation soigneuse de chacun d'eux à sa place et à son rang, surtout quel groupement habile des faits connexes, et quelles vues d'ensemble sur la structure de ce langage indo-européen, — dont la charpente apparaît d'autant mieux dégagée qu'il s'abstient de la revêtir de maçonnerie factice, — je le laisse à penser à ceux qui connaissent les précédents travaux de M. M., et je me borne à constater qu'il s'est résumé et surpassé dans celui-ci. « On ne remarquera jamais assez à quel point *tout se tient* dans la structure d'une langue » : cette observation est de lui (p. 159) et sert de conclusion à une page où il nous fait toucher du doigt la cohésion intime et nécessaire des particularités saillantes de la morphologie indo-européenne, opposées à celles, non moins cohérentes d'autre part, de la morphologie sémitique. Et il eût pu, s'il l'avait voulu, se donner plus de champ, montrer que la morphologie ouralo-altaïque ou bantoue est, elle aussi, un système de coordination aussi parfaite que d'ailleurs inconsciente. Substituer à l'analyse logique, qui fut la seule grammaire raisonnée jusqu'au commencement du XIX[e] siècle, le sens et l'observation de l'évolution historique du langage [1], voilà qui est bien; mais prouver que cette évolution, à son tour, obéit à une logique intime et latente, dont ne se doutent ceux qui la créent non plus que l'abeille ne connaît la mesure du côté de l'hexagone régulier, voilà qui est mieux encore; car c'est vraiment, cette fois, avoir saisi l'essence du langage, et comprendre que la logique aristotélicienne s'est moulée sur lui, bien loin qu'elle lui ait servi de moule.

Ainsi s'explique encore une particularité du plan de M. M., à laquelle évidemment il tient beaucoup. La forme et la fonction sont, dans le langage, deux catégories très distinctes, et l'on n'a su faire de saine morphologie que du jour où, rejetant les langes ou les oripeaux dont la fonction grammaticale et logique affublait la forme, on a envisagé celle-ci toute nue, en elle-même et pour elle-même, sauf à demander subsidiairement à la syntaxe quel rôle elle était appelée à jouer. Voici cependant un livre où la théorie de l'emploi des formes n'est point séparée de la morphologie. Est-ce là un recul ? En aucune façon : maintenant que la forme et la fonction sont bien nettement tenues pour distinctes et que la linguistique ne court plus le risque de les confondre, elle peut sans inconvénient, elle doit, pour se for-

1. Dans un excellent *Aperçu du développement de la grammaire comparée* (p. 383-414), l'auteur fait bien voir qu'à ce prix seulement la linguistique pouvait naître. « La grammaire comparée n'est qu'une partie du grand ensemble des recherches méthodiques que le XIX[e] siècle a instituées sur le développement historique des faits naturels et sociaux. »

mer une idée adéquate du langage, renoncer à les séparer. Deux réseaux concordants, l'un de formes, l'autre de fonctions : ainsi pourrait-on, à ce point de vue, définir le langage; et, comme tout se tient dans chacun d'eux, il faut que tout se tienne entre les lieux des points où ils se rencontrent; en d'autres termes, il y a répercussion constante, et implacablement quoique inconsciemment logique, de la genèse d'une forme à son emploi, et de son emploi à sa genèse. Par exemple : si le grec et le latin n'avaient pas confondu l'ancien instrumental, l'un avec son datif, l'autre avec son ablatif, ils n'auraient pas éprouvé le besoin de distinguer, à la suite du verbe passif, l'agent causal de l'agent instrumental, et ils auraient continué, comme le sanscrit, à dire indifféremment *dandéna hanyatê* « il est frappé par le bâton » et *gôpêna hanyatê* « il est frappé par le berger »; et, parce qu'ils ont fait cette distinction, les dernières traces de l'instrumental, devenu désormais inutile, se sont effacées chez eux, même dans les déclinaisons où ce cas n'avait aucune raison phonétique ou autre de se confondre avec l'ablatif ou le datif. *Consuetudo dicendi est in motu*, disaient les anciens, et ils ne croyaient pas si bien dire : non seulement l'appareil bouge toujours, mais toujours, à tout moment, les images qu'il fournit sont symétriques.

Le mérite et l'originalité de M. M. sera d'avoir, plus clairement et avec plus d'insistance qu'aucun autre, appelé notre attention sur cette symétrie, et d'avoir orienté dans cet esprit la jeune génération de linguistes qu'il a déjà formée [1]. Sa méthode de groupement, qui ne redoute point le complexe, lui sert en même temps à le débrouiller, en montrant que le complexe n'a pas, au fond, d'autres lois que le simple. C'est ainsi que sa phonétique, au lieu de se limiter au phonème en soi, où elle apparaît nécessairement rigide, pénible et peu vivante, envisage successivement : le phonème, la syllabe, le mot. C'était bien simple; mais il fallait s'en aviser.

En présence d'une œuvre aussi complète et elle-même aussi cohérente en toutes ses parties, il y a mieux à faire que d'y chercher quelques lapsus, imputables surtout à l'imprimeur [2]; mieux aussi, que d'en donner un sec résumé [3]; et j'ai cru mieux servir l'auteur et les

---

1. Cf. *Revue critique*, LIV (1902), p. 401.

2. P. 92, l. 4 et 5 du bas, lire « poupe » au lieu de « proue ». — P. 207, l. 14, le mot grec a un α de trop. — P. 319, l. 12, véd. *utá çrutam* pourrait en effet signifier « et écoutez », mais signifie certainement, dans ce passage-là (R. V. VII. 68. 8), « et vous avez écouté ».

3. Un mot pourtant de la masse de renseignements qu'on y trouvera. — Méthode. — Les langues indo-européennes. — Phonétique. — Morphologie (la conjugaison avant la déclinaison). — La phrase. — Le vocabulaire. — Appendices (histoire et bibliographie). — On ne perdra pas de vue que *toutes* les langues indo-européennes, y compris naturellement l'arménien, et sauf le seul albanais, qui n'a, en effet, rien d'important à nous apprendre, sont appelées à la fois ou tour à tour en témoignage de ce qu'elles savent des origines.

lecteurs, en me bornant à dégager l'idée générale qui en forme la trame discrète et continue.

Le scrupule qu'apporte M. Meillet à purger la linguistique de tout ce qui n'est point « attesté » doit faire présumer qu'il est encore moins indulgent à l'induction linguistique promenée dans les domaines qui lui sont étrangers; et, de fait, il écrit sans sourciller (p. 366) que « la linguistique ne saurait apporter à la mythologie comparée aucun témoignage solide ». Cette phrase ira au cœur des folkloristes qui sont « bien aises » de ne pas savoir le sanscrit. Pour moi, je lui en ferais grief, si je ne tenais qu'un auteur ne doit compte à la critique que de ce qu'il a prétendu enseigner, non de ce dont il a délibérément voulu se taire [1].

V. Henry.

Die Bruchstücke der Skeireins, herausgegeben und erklärt von Dr. Ernst Dietrich. Mit einer Schrifttafel in Kupferätzung. (Texte und Untersuchungen zur Altgermanischen Religionsgeschichte, herausgegeben von Dr. Fr. Kauffmann. Texte : II.) — Strasbourg, Trübner, 1903. In-4°, lxxviij-36 pp. Prix : 9 mk.

Depuis Massmann qui, le premier, les publia au complet, on désigne sous le titre conventionnel de *Skeireins* les fragments mutilés d'un commentaire gotique sur l'Évangile de saint Jean, conservés en huit feuillets manuscrits, partie à l'Ambrosienne de Milan, partie à la Vaticane, et découverts en 1819 par le cardinal Mai. Ces pages éparses sont d'importance à bien des points de vue : elles constituent notamment le seul texte gotique un peu long qui soit indépendant, le seul du moins où l'on ne doive pas nécessairement voir une traduction; et, par cette raison même, elles sont d'intelligence beaucoup plus difficile que les fragments d'Ulfilas, qui se superposent si exactement à l'original grec, et elles ont donné fort à faire aux nombreux commentateurs qui y ont essayé leur sagacité durant trois quarts de siècle. De ces éminents germanistes, aucun, à coup sûr, n'a été mieux informé ni plus pénétrant que le dernier venu; mais aussi son œuvre avait-elle été bien préparée par celle de ses devanciers.

L'esprit de la nouvelle édition est en général extrêmement conservateur. En ce qui concerne l'état du texte, M. D. démontre que les

---

1. De tout récents rapprochements, que l'auteur connaît bien, — *Máthava* et Προμηθεύς (Fay), *Nirrti* et *Nerthus* (Speijer), — suffisent à venger la linguistique de ce dédain. Mais n'est-il pas encore tout à l'honneur de M. Meillet, qui, amoureux exclusif de la science qu'il connaît à fond, aime mieux la déprécier que risquer de la surfaire ?

négligences, spécialement les grossières fautes d'interponction reprochées au copiste, reposent tout uniment sur l'observation de règles qui, à la vérité, ne sont pas les nôtres, mais qui sans doute furent celles de son temps et qu'en tout cas il appliquait avec conséquence. Il le décharge également des fautes de grammaire qu'on lui avait imputées, et n'hésite pas à rétablir les déconcertantes anacoluthes qu'avaient éliminées tant bien que mal les précédents éditeurs. C'est que, dans l'intervalle, a paru la remarquable *Étude sur le grec du Nouveau Testament* de M. l'abbé Viteau, qui a légitimé, par l'infiltration d'un hébraïsme courant, la singulière construction paratactique d'un verbe à un mode personnel et d'un participe présent, v. g. II Cor. 5, 12 : οὐ πάλιν ἑαυτοὺς συνιστάνομεν ὑμῖν, ἀλλὰ διδόντες.... Si pareille tournure surabonde dans cette courte Skeireins, il est à supposer que l'auteur, nourri des Écritures, l'avait retenue à raison de sa singularité même, et s'en faisait une manière d'élégance, consciente ou non. Par là se trouve tranchée, selon M. D., la question de savoir si la Skeireins est une œuvre originale ou la traduction de quelque écrit grec ou latin : les Pères n'écrivaient point ainsi ; le style est celui d'un prêtre got qui, par devoir et par goût, a beaucoup lu Ulfilas. De là pourtant à attribuer l'ouvrage au pieux évêque lui-même (p. lxxv), il y a encore quelque distance : il n'est nullement nécessaire qu'Ulfilas ait composé à lui seul toute la littérature gotique, et ses prédications, ses voyages, sa traduction de la Bible ont pu suffire à remplir sa vie accidentée.

Je ne donnerais du savant travail de M. D. qu'une idée fort incomplète, si je bornais mon analyse à la partie philologique et grammaticale; car il contient d'autres chapitres d'un intérêt au moins égal. C'est d'abord une longue étude des sources, où sont relevés tous les passages des Livres saints ou des Pères plus ou moins directement visés dans la Skeireins, soit par citation avec ou sans variantes, — et les variantes sont discutées, — soit par voie de simple allusion. C'est ensuite l'examen de la position prise par le théologien dans le grand débat que soulève, en ce moment, au sein de l'Église, la réfutation de l'hérésie arienne. Mais, en ces délicates matières, je n'ai d'autre droit que celui de me laisser instruire.

Viennent ensuite la transcription et la traduction [1] des fragments, des notes copieuses, — deux fois la longueur du texte, — et un index de tous les mots employés dans la Skeireins, avec leur équivalent en grec.

V. HENRY.

---

1. P. 7, au bas, j'aurais écrit « .... eines ausser dem Lager verbrannten *weiblichen* Kalbes.... » Car c'est bien d'une génisse (*kalbôs* = δαμάλεως Ammonius) qu'il est question aux *Nombres* (19, 2) : « une vache rousse qui ait atteint l'âge adulte, qui soit sans tache et n'ait jamais subi le joug ».

Philostrati minoris Imagines et **Callistrati Descriptiones,** recensuerunt Carolus Schenkl et Æmilius Reisch. Leipzig, Teubner, 1902, LVIII-82 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le texte des *Imagines* de Philostrate le Jeune n'est pas un de ceux dont la publication comporte beaucoup de difficultés. Il nous est donné par un manuscrit pour ainsi dire unique, le Laurentianus LVIII, 32 (F, XII^e siècle), puisque le Parisiensis 1760 (P) n'est qu'une copie d'un de ses descendants, d'ailleurs pleine de fautes et de lacunes. Quelle que soit donc la valeur de F, cette valeur est absolue au point de vue de l'art critique. Il n'en est pas de même pour les Ἐκφράσεις de Callistrate, et la question est loin d'être aussi simple. Les vingt manuscrits en effet qui nous ont conservé en tout ou en partie le texte de ces descriptions peuvent se diviser en trois groupes dont la valeur relative est fort difficile à apprécier. Deux d'entre eux, dont le plus ancien de tous (F, Laurentianus LIX, 15, XI^e siècle, et P, Parisiensis 1696), remontent à une même source, et ont pour dérivés le premier trois, le second un des autres manuscrits; un troisième (V, Vaticanus 1898) a pour origine une recension à laquelle quatre autres se rattachent (famille A des éditeurs); le dernier groupe enfin comprend sept manuscrits, dont la source commune semble avoir fourni deux courants, reconnaissables l'un dans six exemplaires, l'autre dans un seul (famille B). Les deux manuscrits qui restent ne contiennent que quelques extraits. De plus, ces manuscrits ne sont pas partout en présence : les quatorze descriptions ne sont au complet que dans les manuscrits de la famille B et dans le Vaticanus 87 (A', classe A); F n'a que 1-5, P que 1-7, V que 9-14, et les autres manuscrits de la classe A omettent pour le moins 12 et 14. Il fallait donc étudier ces divers groupes, relever leurs leçons, les comparer entre elles, et déterminer quelle autorité il convient d'attribuer à chacun. Le travail se compliquait encore parce que, selon toute vraisemblance, ces groupes ont subi l'influence les uns des autres. MM. C. Schenkl et Reisch ont réussi à donner, pour cette question si délicate, une solution sinon absolument certaine, au moins fort acceptable provisoirement : F ou P seuls ne méritent pas une grande confiance, mais leur accord vaut autant que l'accord des classes A et B; on ne doit attribuer à V qu'une valeur relative, et d'ailleurs il s'accorde plus fréquemment avec A qu'avec B ; enfin A et B sont à peu près sur la même ligne, cette dernière classe ayant cependant moins souffert d'interpolations. Tout cela est fort bien exposé, et avec de nombreux arguments, au cours de la préface, dont je recommande la lecture et l'étude; on ne peut néanmoins se défendre de quelque doute sur la solidité de l'une au moins de ces conclusions. MM. S. et R. avouent eux-mêmes très nettement — et cela fait honneur à leur conscience d'éditeurs — qu'ils ne sont pas complètement

d'accord sur la valeur respective des familles A et B. Il en résulte un certain flottement, non dans les principes des éditeurs, mais dans la constitution du texte ; cela ne serait pas si l'on pouvait établir avec fermeté la supériorité de l'une des deux familles, et je ne crois pas, autant que j'en puis juger par les notes critiques, que cela soit impossible. Il y a en effet des leçons mauvaises qui sont interpolées, tandis que d'autres sont seulement des fautes de copie ; et, bien que les éditeurs ne négligent pas cette distinction, peut-être pourrait-on aller plus loin dans cet examen. Ce n'est pas le rôle du recenseur de discuter à fond des questions de ce genre ; mais j'avoue que je penche plutôt pour l'avis de M. Reisch, qui dans quelques cas douteux préfère les leçons de B, et qu'en général B me paraît représenter plus fidèlement le texte original, tant par ses bonnes leçons que par la nature même de ses fautes. Quoi qu'il en soit, cette édition, préparée avec soin et méthode, fait une bonne suite à celle des *Tableaux* de Philostrate l'Ancien, parue en 1893. J'avais exprimé l'opinion, à propos de cette dernière, qu'il eût mieux valu ne pas admettre dans l'*index verborum* les mots de Philostrate le Jeune et de Callistrate ; MM. C. Schenkl et Reisch ont dû en effet ajouter à la fin de leur édition un supplément de plus de trois pages, où sont notés des *addenda*, et surtout de nombreux *delenda*, par rapport à l'édition de Kayser ; les différences sont en effet sensibles, et sont d'ailleurs signalées dans les notes.

My.

J. Samuelsson. **Ad Apollonium Rhodium adversaria.** Upsal, libr. académique Lundström ; Leipzig, Harrassowitz, *1902* ; 45 p.

Le texte d'Apollonius de Rhodes peut encore donner lieu à d'intéressantes conjectures, bien qu'il soit un des mieux établis et que l'édition de Merkel ne laisse plus beaucoup à faire ; M. Samuelsson donne dans cette brochure le résultat de ses études sur les *Argonautiques*. Sa tendance est plutôt conservatrice, et il explique en effet fort bien plusieurs passages dans lesquels d'autres commentateurs avaient cru devoir user d'une correction. Il défend avec raison τεὴν κατὰ βάξιν I, 8, ἀπήμοσιν I, 888 (avec Wellauer), ἀρωγῇ II, 501, πορφύρουσαν IV, 666, Ἀλκινόοιο IV, 1198, εἴτε σύ γε Τρίτων(α) IV, 1596. L'interprétation de οἱ I, 18 est excellente et donne le véritable sens du passage : οἱ, *à lui*, et non οἱ πρόσθεν ἀοιδοί ; il en résulte que la correction ἐπικλείουσιν pour ἔτι κλείουσιν n'est pas nécessaire. On doutera d'autre part de la légitimité de certaines conjectures, comme ἀμεῤῥόμενοι ou ἀμειρόμενοι (Kœchly ἀμυνόμενοι) pour ἀμειβόμενοι I, 749, qui peut très bien se défendre, ou encore αὐτὸς ἑκών pour αὐτὸς ἰών IV, 1115, qui n'a rien d'absurde, quoi

qu'en dise M. S.; Alkinoos va en effet en personne vers les Colchiens, cf. 1174 sv. Il y a, somme toute, beaucoup de bien dans ces notes de M. Samuelsson; mais ce que j'y trouve de plus intéressant, c'est la manière dont il dispose le texte II 563 sv. Il s'agit de la colombe que le héros Euphémos lance à travers les Symplégades. Il est assez difficile de croire que la suite des vers, dans le récit d'Apollonius, ait pu être modifiée par quelque scribe; mais le remaniement proposé n'en est pas moins fort élégant; il consiste à transposer 573[b]-575[a] après 567[a], et l'ordre ainsi obtenu est très naturel et très séduisant.

My.

Ludwig Weigl. **Studien zu dem unedierten astrologischen Lehrgedicht des** *Joannes Kamateros*. Würzbourg, impr. univ. Stürtz, 1902; 58 p.

Cet opuscule n'est qu'un travail préparatoire : M. Weigl annonce qu'il va donner une édition d'un poème astrologique en vers politiques, composé par un Byzantin du XII[e] siècle nommé Jean Kamatéros. Ce personnage est surtout connu par les recherches de Miller, qui a publié de lui un poème de sujet analogue, également dédié à l'empereur Manuel Comnène (*Notices et extraits des manuscrits*, XXIII, 2 [1872]). M. W. indique les manuscrits, au nombre de quatre, où est conservé ce poème, et montre quelles furent les sources de Kamatéros, dont plusieurs sont citées par l'auteur lui-même, parmi lesquelles Lydus et Ptolémée. Il signale en outre les faits de langue les plus saillants, et à ce point de vue l'étude du texte ne pourra manquer d'être instructive; mais je ne puis juger actuellement; il m'est impossible d'avoir une opinion sur des affirmations qui reposent uniquement sur de l'inédit. Aussi bien M. W. n'a-t-il voulu que faire ressortir les divers genres d'intérêt qui s'attachent à l'édition qu'il projette : attendons-la. — P. 23 il est question d'un Ammonios, ἀγαρινοῦ πλὴν καὶ σοφοῦ ὑπάρχοντος ἐν κανόνι (vers 3898, qui d'ailleurs est faux), et p. 40 M. Weigl explique : « ἀγαρινός, sans doute ἀγαυρινός de ἀγαυρός, *célèbre*. » Cela me parait bien invraisemblable; il me semble qu'il faut lire Ἀγαρηνός, mot par lequel on désigne encore aujourd'hui les Turcs, dans certains pays grecs, et qui signifiait alors les Arabes. Qu'Ammonios fut un Grec, il n'y a pas à en douter, et peut-être même était-ce un Grec d'Égypte; mais il se peut que Kamatéros ait fait une confusion. V. *Catal. cod. astrol. graec. II Cod. Venet.*, p. 182, où il est question précisément du κανόνιον d'Ammonios.

My.

TSAKALÔTOS. Λεξικὸν ἑλληνολατινικόν. Athènes, Sakellarios, 1900, ις'-872 p.

L'auteur de ce lexique grec-latin, M. Tsakalôtos, professeur au Varvakìon, le lycée de garçons d'Athènes, « accueillera avec plaisir et reconnaissance toutes les critiques et toutes les observations qui pourront servir à compléter, à rectifier et à corriger son ouvrage ». Cette phrase de la préface (p. ις') me met à mon aise ; mes critiques paraîtront sans doute sévères à M. T.; mais si elles ont pour résultat de faire disparaître dans une seconde édition les erreurs et les fautes qui encombrent la première, il reconnaîtra qu'en fin de compte je lui ai rendu service. Il y a d'ailleurs du bon dans son lexique ; certains articles sont bien rédigés, avec des exemples bien traduits, et les acceptions du mot traité y sont délimitées comme il convient; mais ce qu'il y a de bon est trop souvent en voisinage avec des imperfections de toute nature, dont la plupart, j'imagine, sont dues à des erreurs typographiques, mais dont un certain nombre sont à faire frémir un simple rhétoricien. Je ne veux pas insister sur le choix des mots grecs admis dans le lexique ; il comprend, nous dit l'auteur, les termes de la prose, les plus connus de ceux qu'ont employés les poètes, et, en outre, les mots nouveaux formés par les modernes et actuellement d'usage général. Il s'en faut cependant que le dictionnaire soit sans lacunes : si l'on y voit des termes à peine usités comme ἀλευρότησις, ἀφθεγκτέω, γραιοῦμαι, ζητταρετησιάδης, on a le droit d'y réclamer des mots de la prose aussi connus que ἅμαλλα, ζωγρεῖον, ἴλη, Ἰλισός, θύρετρον, et bien d'autres. On est également surpris de ne pas trouver des mots latins que les mots grecs suggèrent immédiatement, comme *extispicium* sous ἡπατοσκοπία, *ærugo* sous ἰὸς χαλκοῦ, *imbrex* sous καλυπτήρ, *fascia* sous ἀπόδεσμος, *acetabulum* sous παροψίς, etc., tandis qu'on rencontre trop fréquemment des mots suspects ou de basse époque — ou même d'aucune époque — tels que *propensia*, *disertitudo*, *impræmeditatus*, *innascentia* (subst.), *valor* (p. 306, 332, 105, 248, 783), ou encore *ostentivus* (165), *contemptitas* (335), *adsequabilis* (349), *aggentulor* (159), *trajicio, onis* (806), et tant d'autres qu'il serait long de mentionner. Bien qu'il soit de mauvaise méthode d'enseigner aux élèves une latinité douteuse, on pourrait encore passer condamnation, eu égard à la difficulté qu'il y a souvent à rendre certaines expressions grecques en bon latin autrement que par des périphrases; mais ce qui est plus grave, c'est la foule de barbarismes et de solécismes que les élèves sont exposés à prendre pour des formes correctes. Je ne mets pas en cause la science de M. Ts.; mais il n'a pas revu ses épreuves et a fait ou laissé imprimer à la diable : sur 872 pages, il n'y en a pas cent qui soient exemptes d'erreurs typographiques. Conjugaison : brevio, *ire* 147; inflecto, *are* 177; discrepo, *ere* 190, 326; corusco, *ere* 490; lacesso, *ire* 665; concubo, *ere* 733 (ter),

734 (bis); æmulor, *i* 175; emetior, *i* 234; connitor, *ere* 188; complector, *ari* 681, 742, etc., etc. — Déclinaison : feles, *i* 17; legumina, *orum* 850; propagines, *arum* 314; nasus, *us* 524; vulgus, *us* 570; nurus. *i* 535; porticus, *i* 602, 682, 727; anus, *i* 160; (γραῦς, cf. *anis* conveniens *ibid.*); currus, *i* 33, 200 (cf. bonos *curros* 329, ærato *curro* 847); jusjurandum, *i* 562 (cf. *jusjurandi* observatio 339), creber, *bris, bre* 765; pervetus, *a, um* 806, etc. — Genre : *masc.* frigus 499; dedecus 19,237; exemplar 126,814; humus 856,862; porticus 602; concio 170; messis 35; Gades 149; nares 522; ebur 245; robur 204, 205; *fém.* nauta 525, 526; titio 163; sermo 181, 550, 759, 845; ordo 452, 765, 771; umbo 554, pugio 219, 492, 583 (bis); ardor 185; odores 523; *neut.* formido 165; murus 776; vomer 802, etc., etc. Cf. impetuos*us* robur 374; iter commun*is* 758; tempus posteri*or* 823; splendor exim*ia* 811; rumores fals*æ* 720; nig*ra* crinis 497; umbonem aur*eam* 860; flav*æ* crines 536; malus persic*us* 700; morbus porrect*a* est 288, etc. Je suis loin d'avoir épuisé la liste; je n'ajoute plus que quelques exemples pour la syntaxe : quanquam arbitrentur 395; vix dixeram quum statim omnes riderent 829; exsurgo ut deambularem 270; nunquam latere spera 510; ingenium suum nondum ad maturitatem venit 627; — ou des phrases mal équilibrées : quem contradici non potest 48; constituimus inter se aliquid 760; malum summum fastigium attactum est 451; Nicias tuo sui amori delectat 213. — M. Tsakalôtos a également publié un lexique latin-grec qui a atteint sa troisième édition; il est possible que celui-ci ait la même fortune, mais je conseille à l'auteur de le revoir minutieusement, de le corriger, de l'expurger avec grand soin; ce qui, dans une première édition, peut être considéré par des esprits indulgents comme erreur typographique ne serait plus excusable dans une seconde [1].

My.

Gaston Boissier, **Tacite.** Paris, Hachette, 1903, iv-343 pp. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Comment Tacite est devenu historien, la conception de l'histoire dans Tacite, le jugement de Tacite sur les empereurs, les opinions politiques de Tacite : telles sont les quatre questions que M. Boissier traite et auxquelles il rattache son étude sur Tacite. Cette étude manquait à notre littérature et nous l'attendions de celui qui nous la donne.

Il est superflu de l'analyser. Tout le monde l'a déjà lue, sinon dans

1. Il faudrait aussi unifier l'orthographe, qui va absolument au hasard : *litera* et *littera*, *numus* et *nummus*, *negligo* et *neglego*, *renuntio* et *renuncio*, *obedio* et *obœdio*, *conjunx* et *conjux*, *anulus* et *annulus*, *auctumnus* et *autumnus*, *mixtio* et *mistio*, *adfero* et *affero*, etc.

la *Revue des Deux-Mondes*, où elle parut en articles au cours des deux dernières années, du moins dans le volume qui la présente aujourd'hui. Il n'est pas inutile, au contraire, d'en relever quelques-uns des aperçus les plus neufs.

La formation du génie de Tacite coïncide avec une des crises de la littérature latine, la controverse entre les partisans et les adversaires de Sénèque. Quintilien est à la tête des adversaires et son nom les résume pour la postérité. Dans l'Institution oratoire, Quintilien a réduit le débat à une querelle littéraire. M. B. montre très bien qu'il avait une portée beaucoup plus haute. Il y avait en présence sur la patrie romaine deux pensées, deux politiques. Sénèque, homme de livres et cosmopolite, s'oppose à Quintilien, romain traditionnel et homme d'action. L'on peut être étonné de voir Quintilien appelé un homme d'action. Mais alors, « la parole était regardée comme l'action même : elle dirigeait la politique, elle inspirait les résolutions qui font le salut ou la perte des États; c'est elle qui menait le monde, *regina rerum oratio* » (p. 19). Tacite est un disciple de Quintilien. Il partage ses idées. Cela nous explique l'attitude de l'historien à l'égard des Juifs et des chrétiens. M. B. (pp. 146 suiv.) réduit trop les motifs de l'aversion qu'exprime Tacite, à des préjugés et à des impressions. Instinctivement ou consciemment, Tacite devait être hostile à tout élément dissolvant de l'unité et de la tradition romaines.

La méthode de Tacite est analysée avec soin et bon sens. J'écris : bon sens, et j'entends écrire une louange rare. On a mis en doute l'exactitude de Tacite pour deux raisons, aussi mauvaises l'une que l'autre et aussi peu vraisemblables. 1° Tacite se trompe, parce qu'il ne consulte jamais qu'une autorité à la fois; tous les historiens anciens n'ont jamais eu sous les yeux qu'un seul auteur à la fois. C'est là la fameuse loi de Nissen, une loi d'airain. Elle n'est pas aussi solide qu'on le croyait il y a vingt ans. Mais, comme elle a été prônée en France au moment où elle était abandonnée en Allemagne, M. B. nous en donne une excellente réfutation. A noter ce trait. On sent, chez Tacite peut-être plus que chez aucun autre historien, la variété des sources. Tacite est indécis, émet plusieurs hypothèses, hésite, se reprend, lui à qui l'on reproche souvent de trancher. 2° Tacite est inexact, parce qu'il ne consulte pas les documents officiels. La superstition du document officiel a remplacé chez certains historiens la superstition de l'inédit. Ces documents sont généralement pleins de mensonges ou de petits faits, futiles et sans intérêt. Avec raison d'ailleurs, M. B. n'approuve pas complètement Tacite de les avoir peu consultés. « De tout ce fatras, un historien avisé pouvait tirer des renseignements utiles, des dates plus certaines, des faits précis » (P. 73). M. B. montre au surplus que Tacite s'en est servi plus qu'on ne l'a dit.

Les conséquences de la gravité de Tacite sont fort bien mises en

lumière. Tacite se fait de l'histoire une idée qui le rapproche de Buffon. Il veut être général et digne. L'insertion de documents, reproduits tels quels, est une atteinte à l'unité du ton, à la tenue de l'historien. Ces scrupules sont bien dans la tradition latine. Par son esprit de généralisation, par son goût des types, par ses préoccupations morales, Tacite est un vrai Latin. Par là aussi, il a cette valeur éducatrice qui est la valeur propre de la littérature latine.

Sur l'impartialité de Tacite, il y a maintenant moins de discussions. L'accueil fait aux œuvres de Tacite par les contemporains ne prouverait pas grand'chose, si ce public était prévenu contre les Tibère et les Néron. Mais l'accord est trop fort contre eux. M. B. a marqué les différentes raisons que nous avons de nous y fier et en même temps les réserves qu'il faut apporter. Qu'on voie comment M. B. corrige le discours de Galgacus par celui de Cerialis, p. 139. Mais je ne trouve pas dans celui de Cerialis l'effet de « la culture grecque ». C'est « le parfait Romain » qu'est Tacite (p. 128), qui parle avec cette précision, ce sens juste des réalités, ce calme décidé, cette profondeur de vues politiques. M. B. indique aussi qu'en plus d'un passage, Tacite a réagi contre l'hostilité des contemporains (p. 127).

Un des charmes du livre de M. B., est que l'auteur écrit pour des Français et qu'il y pense. Au milieu de ces graves analyses, des rapprochements viennent éclairer subitement l'antique histoire; comparaison des procédés de Tacite avec ceux des historiens modernes (p. 99), histoire du procès intenté par les modernes à la véracité de Tacite (p. 108), usage qu'on a fait de Tacite à l'époque de la Révolution française (p. 189), ces épisodes ne sont pas des hors-d'œuvre. Il est bon de rappeler aux plus savants philologues qu'il est des époques pour comprendre tels auteurs anciens, et que l'histoire des tyrannies ne varie que par le nom des personnes et des hypocrisies. Les empereurs romains disaient « république »; d'autres ont dit : « liberté ». « Tacite, seize siècles après sa mort, se trouva réaliser l'idée qu'il nous donne de l'histoire, quand il l'associe à la morale, et veut en faire, suivant ses expressions, la conscience de l'humanité » (p. 194).

La fin du volume de M. B. est formée par quatre études séparées. Ce sont comme des appendices à l'étude sur Tacite. En nous introduisant dans *les écoles de déclamation à Rome*, M. B. nous montre quels exercices préparaient un Tacite. Le *Journal de Rome* est la principale de ces sources officielles pour lesquelles Tacite a peu d'attrait, non sans motif. Enfin la vie et les œuvres du poète Martial nous font connaître le milieu dans lequel a vécu l'historien et la condition des gens de lettres [1].

---

1. P. 125, Philon paraît présenté en relation trop étroite avec la Palestine. — P. 137, sur l'éducation grecque : « Tout ce que Rome a eu de généreux, de large,

L'ensemble est un beau livre, sobre et sévère, comme le sujet, gonflé de pensée et solidement raciné dans les textes, animé d'une sève toujours jeune. M. Boissier n'a pas de faible pour les idées reçues parce qu'elles sont reçues. Il marque aux vieilles erreurs traditionnelles l'hostilité critique d'un débutant. Puisse-t-il poursuivre encore très longtemps sa tâche d'humaniste et de savant, pour le profit des lettres latines !

Paul Lejay.

M. N. Rozanov. — **Un poète de la période « d'Orage » : Jacob Lenz** (en russe). — Moscou, 1901 ; in-8° de 582 + 57 pp., suivi de documents inédits. — 2 roubles.

Cette thèse russe de doctorat est du même type que bien des thèses françaises : M. Rozanov, Privat Docent à l'université de Moscou, a voulu faire avant tout une œuvre de copieuse érudition : voyages à l'étranger, lectures en quatre ou cinq langues, dépouillement de manuscrits, il n'a rien épargné. Aussi est-il armé jusqu'aux dents de citations et de références. Par malheur, comme dit le proverbe allemand, tant d'arbres cachent un peu la forêt : la personnalité de Lenz apparaît mal dans cet effritement de détails. On eût souhaité dans cet ouvrage une idée directrice qui le coordonnât : on la cherche en vain. M. R. a adopté l'ordre chronologique, et l'a fidèlement suivi, pas à pas, avec une exemplaire patience et une conscience digne de tout éloge. Mais nulle part il n'apparaît qu'il ait tenté de caractériser en quelques pages son étrange et inégal poète. Il y a chez Lenz toute une part d'incertitude, d'inconstance, de nervosité inquiète que n'expliquent pas seuls ses soucis matériels. La folie où il devait aboutir semble être comme la résultante d'un état nerveux particulièrement agité durant les années les plus fécondes de sa carrière. Or, non seulement M. R. s'est contenté de noter les accès de folie sans chercher à les classer dans un genre particulier, mais il n'a pas montré dans le caractère de

---

de libéral, lui est venu de là. » N'est-ce pas bien exagéré? Le sens pratique des nécessités sociales n'aurait-il pas suffi souvent aux Romains? Mais le large sentiment d'humanité qui anime la littérature latine et fleurit dans l'œuvre de Virgile n'a rien de comparable en Grèce. — P. 231, l'explication de Sénèque le rhéteur, *philosophatus est*, ne doit-elle pas s'appliquer à telles pages du philosophe (cf. p. 141)? — P. 311, les vers de Martial, VIII, 3, ne me paraissent pas prouver la réunion des deux sexes dans les écoles; le poète aurait pu s'exprimer de même s'ils avaient été séparés. — P. 312, autre rapprochement, plus moderne, à mettre à côté du manteau de M. de Varillas. Une « nouvelle à la main », célèbre autrefois, s'exprimait ainsi : « Hier, un fiacre vide s'est arrêté devant le Théâtre-Français ; Mme Sarah Bernhardt en est descendue. » Martial est moins vif (XI, 101) : *Thaida tam tenuem potuisti, Flacce, uidere? | Tu, puto, quod non est, Flacce, uidere potes.* Il y a peu de fautes d'impression : p. 131, l. 11 : de son *œuvre* ; 231, l. 12 : et *pourtant* Sénèque ; 267, l. 8 de la n. : L'opinion *de M.* Mommsen ; 269, l. 4 : *Acta diurni populi.*

Lenz ce lent acheminement vers la catastrophe finale. Il y avait là pourtant un moyen de coordonner beaucoup d'observations éparses dans le volume.

Plus préoccupé du détail que de l'ensemble, M. R. a bien apporté sur plus d'un point des idées intéressantes, mais ces idées se trouvent noyées dans un flot d'érudition qui les masque trop souvent. Parmi les renseignements nouveaux que nous devons au critique russe, nous trouvons surtout à citer ceux que contiennent les deux derniers chapitres, relatifs au séjour de Lenz à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Les relations du poète avec Karamzine sont spécialement mises en lumière, et sont curieuses, bien que plus intéressantes, évidemment, au point de vue du jeune Karamzine que de l'aliéné Lenz.

M. R. consacre tout un chapitre aux idées dramatiques de Sébastien Mercier dont il montre les rapports avec les théories des *Stürmer und Dränger* : il soutient même, non seulement que Mercier se rencontre avec Tolstoï (dans la brochure *sur l'art*), mais encore que son *Nouvel essai sur l'art dramatique* a exercé une influence sur la Préface de *Cromwell* (p. 161).

Dans ses jugements sur l'amour de Lenz pour Fréderike Brion, M. Rozanov prend une attitude excellente : il soutient la sincérité du poète, et fait observer d'une part que, en 1772, il n'y avait pas de présomption à marcher sur les traces de Gœthe, qui n'était alors, guère plus que Lenz lui-même, et que, d'autre part, nous devons nous défier des jugements de Gœthe sur son ancien ami, car ils sont influencés par leur querelle de Weimar.

Les documents inédits qui terminent le volume comprennent 25 lettres sans grand intérêt de Lenz; 5 lettres ou billets de Herder (dans une lettre du 9 mars 1776, on trouve cette jolie caractéristique de Lenz : « Und du, was zitterst du, wie ein Irrlicht zu erlöschen ? ») — 1 billet de Wieland — 2 lettres de Merck — et quelques pages inédites du poète. Ces documents proviennent pour la plupart de la bibliothèque municipale de Riga.

Ce livre consciencieux eût pu rendre des services appréciables aux futurs historiens de la *Période d'Orage*, s'il eut été disposé de façon à pouvoir être consulté ou feuilleté. Mais, l'horrible papier à cigarettes de tant d'impressions russes, est hostile à toute recherche rapide; en outre, non seulement ce livre ne contient pas d'index, mais les notes en sont placées, à la mode d'il y a 50 ans, à la fin du volume, et ce, non pas avec une numérotation continue, mais avec une numérotation par chapitres. On ne saurait mieux s'entendre à faire perdre temps et patience à ses lecteurs.

Jules Legras.

M. Remy de Gourmont. **Le Problème du Style,** Paris, in-18, 278 pp. Ed. du Mercure de France, 1902.

Dans cette œuvre, l'auteur étudie les conditions selon lesquelles, à son sens, se développe naturellement le talent d'écrire. Et rien de mieux ; car la question est intéressante à plus d'un titre. Mais M. de G. a donné cette étude en cherchant à faire, de son aveu même, une réfutation. Et alors le « problème » important déborde le cadre : deux écoles sont en présence, l'école classique, dite avec un mépris nauséeux école universitaire; l'autre modern-style, dite des esthètes, dont le *Mercure de France*, nouveau genre, est la feuille préférée. Le représentant de la première, — encore qu'il n'appartienne pas à l'Université, — est M. Ant. Albalat, dont *l'Art d'Ecrire...* eut un réel et mérité succès, auteur de *la Formation du Style*, qu'il s'agit pour M. de G. de réfuter. M. Albalat affirme que, dans le style, il y a une partie de métier à apprendre, une partie de procédés à savoir, tout un côté positif, réel. A ces affirmations la seconde école substitue des doutes, « parce que le doute est libérateur », et nie qu'on puisse apprendre quelque chose sans imiter, en ajoutant que « l'imitateur est un invertébré ». C'est donc un duel, qui avait eu sa première reprise quand M. Albalat combattait, en sa *Formation du Style*, l'*Esthétique de la langue française* de son présent contradicteur ; et un duel dont le hasard me fait ici juge de camp en une périlleuse situation. Approuver M. Albalat, désapprouver M. de G., et je passe aussitôt pour un pédantissime docteur, l'*animal indecrotabile* dont parle le *Francion* de Sorel, pour un rétrograde pédagogue. Et ce sont choses disgracieuses. Au lieu qu'il serait si élégant d'adorer le paradoxe; d'apprécier, — ainsi que le fait M. de G. dans son *Chemin de Velours*, — la casuistique des Jésuites ; d'être faisandé quelque peu ; de nier le goût et ses preuves ; de déclarer incorrects, et aussi cacophoniques, les grands écrivains, — qui sont petits ; — et de dresser sur les ruines de la rhétorique le temple de la chicane subtile, où l'on pontifierait en prêtre sectaire de la sophistique et de l'esthétisme. Alors, ivre de discussion, prêtant des sottises à son adversaire afin d'en avoir meilleur marché, ergotant et ratiocinant, on édifierait des théories séduisantes, mais impuissantes peut-être, qui ne tiendraient compte dans le problème du style ni de son anatomie, ni de son mécanisme. Et si ce pontife, si ce ratiocineur avait tout le talent exquis de M. de G., que nous pèserions peu lourd dans sa main, et que de pavés nous décocheraient, convaincus, les esthètes de sa suite, qui n'ont d'ailleurs ni idées, ni style ! — Un goût? Il y a donc un goût? — Des règles ? Il y a donc des règles ? — Oui, certes, et c'est par la connaissance de ce goût, par la pratique de ces règles que le style — même particulier — s'acquiert. Non, M. Albalat ne veut pas limiter, — en quoi il aurait tort, — le style au pastiche adroit ; non, il

ne compte pas nous faire acquérir un style inspiré des auteurs illustres. Mais il déclare, — et avec raison, — qu'il y a de grands modèles, dits classiques, et qu'à force d'étudier leur pensée puissante et leur style génial, de se pénétrer de leur goût impeccable, on arrive à développer ses qualités personnelles, — oui personnelles, — et à se former à leur école, sans être contraint de tomber dans « le bovarysme » et la servilité, et sans renoncer à son originalité, — si l'on en a.

Pour moi, je voudrais poser une question à M. de G. : « Qu'écrirait et comment écrirait un homme, — même né esthète, — qui n'aurait jamais rien lu, même Homère, même Fénelon, même Taine ? » Sa composition et son style auraient sans doute de l'originalité, mais quels seraient-ils ? Et sans doute n'aurait-il pas mieux fait de lire Montaigne dont M. Albalat prêche l'utilité ; et Pascal « à l'idée toute nue, raccourcie, souple, violente » ; et Bossuet « l'écrivain complet » ; et d'autres encore, comme faisait La Fontaine :

« J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi. »

Mais voilà ! C'est bien banal, ce que j'écris là, et les esthètes qui me liraient n'en ont cure.

A cette partie importante de son livre, M. de G. ajoute quelques *Essais* du même goût : *de l'influence de la littérature étrangère sur la nouvelle poésie française ; — la question de l'E muet*, dont la prononciation passionnée, — car nous nous passionnons, paraît-il, — est le résultat d'un conflit entre l'œil et l'oreille, et où *le Petit traité de Poésie française* de Th. de Banville est appelé « monstrueux » ; — diverses *Questions d'Art et de Grammaire*, où se retrouvent les merveilleuses qualités et les défauts voulus, cherchés, extra-naturels de l'auteur. Mais il faut bien prêcher quelque croisade contre « les barbares assermentés et diplômés ». Pauvres barbares ! Si l'on savait le mal qu'ils ont pour arriver à mettre dans des têtes de débutants quelques idées saines, et à former leur style, quittes à se sentir heureux, — beaucoup plus tard, — quand certains de ces débutants sont devenus des esthètes.... avec un peu du talent prestigieux de M. de G. lui-même !

Pierre Brun.

— Les livraisons 20-21 du tome V du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 49. Inscriptions gréco-palmyréenne d'Égypte. — § 50. Inscriptions grecques de Djerach. — § 51. Sur deux épitaphes puniques. — § 52. La notion de la sainteté chez les Sémites. — § 53. La « Porte de Nicanor » du Temple de Jérusalem (pl. vii).

— M. Charles Schmidt a fait tirer à part la lecture qu'il avait faite le 7 décembre 1902, à la Société d'histoire moderne sur *Le fonds de la police générale aux Archives nationales*. Il y expose quelles séries de documents composent ce fonds énorme de dix mille cartons auxquels on a donné la cote F 7. Il conseille aux

travailleurs de « se défier », d'appliquer très sévèrement les règles de la critique à ces documents de la police, de tenir compte, en les consultant, de la valeur et de la sincérité de celui qui écrit. Il montre aussi que dans ces rapports et ces dossiers existent des éléments précieux pour l'histoire politique, économique et religieuse, et il retrace de la façon la plus intéressante les trois aspects différents sous lesquels se présentent les documents de police : 1° rapports et bulletins; 2° fonds personnels; 3° fonds spéciaux. Tous les historiens et amateurs d'histoire qui liront ces quinze pages, y trouveront sûrement plus d'une indication utile, plus d'un renseignement précieux, et tous seront reconnaissants à M. Charles Schmidt de cette communication où, comme toujours, il met à nous instruire tant d'obligeance et de savoir. — A. C.

— Le tome deuxième du livre si clair et si consciencieux du capitaine Fournier sur la *Guerre sud-africaine* (Paris, Chapelot, 1902. In-8°, xxxix et 164, 119 p. avec dix cartes et croquis) vient de paraître. Le sous-titre indique suffisamment les matières dont il traite : « les échecs des Anglais, Stormberg, Maggersfontein, Colenso, Spionkop, Vralkrantz, siège et délivrance de Ladysmith ». Il retrace ainsi la deuxième période de la guerre, et, dès à présent, comme l'auteur le fait dans l'avant-propos, on peut tirer du récit des événements des enseignements de plusieurs sortes : que la meilleure garantie de l'indépendance d'un peuple est dans la ferme volonté de prolonger la lutte jusqu'au dernier homme; que les Boers, malgré leurs remarquables qualités individuelles, malgré leur profond patriotisme, n'ont pu opposer qu'une résistance passive parce qu'ils manquaient d'organisation, de commandement, de discipline et, en un mot, ne constituaient que des milices, etc. L'ouvrage se termine par dix appendices et documents annexes. — A. C.

— La même librairie publie en même temps une brochure du général Bonnal, *La récente guerre sud-africaine et ses enseignements* (In-8°, 63 p., 1 fr.). Cette étude est une analyse de l'article publié le 15 juin 1902 dans la *Revue des Deux-Mondes* sur les enseignements de la guerre sud-africaine. Les conclusions du général sont un peu différentes; ce sont les mêmes que celles du capitaine Gilbert; il y a, dit-il à peu près, deux camps : celui des tacticiens de l'école historique, fidèles aux traditions de la guerre napoléonienne, ne voulant introduire dans la tactique que les modifications qu'impose la puissance croissante de l'armement, et celui des « tacticiens rationalistes » qui veulent une tactique entièrement neuve, la tactique de l'avenir; mais « une révolution ne se justifie que dans les cas désespérés, et la tactique actuelle est loin de réclamer un pareil traitement ». — A. C.

— Trois publications de M. Albert Soubies : le tome dernier de son *Histoire de la musique*, consacré à la Norvège au xix[e] siècle et qui, comme les volumes précédents, fait une large place au théâtre (Paris, Flammarion, petit in-8°, 44 p.); la table décennale (1892-1901), de l'*Almanach des Spectacles* (Paris, Flammarion, petit in-8°, 158 p.); *les Directions de l'Académie de France à la ville Médicis* (Paris, Flammarion, petit in-8°, 126 p. avec une eau-forte de Lalauze); dans ce dernier volume M. Soubies passe successivement en revue ceux qui ont eu l'honneur de diriger l'École française à Rome, Suvée, Le Thière, Thévenin, Guérin, Horace Vernet, Ingres, Schnetz, Alaux, Robert-Fleury, Hébert, Lenepveu, Cabat et Guillaume. Lui-même indique la méthode qu'il a suivie dans ce petit livre; il a « tracé quelques silhouettes » et « replacé ces divers artistes dans leur milieu », sans négliger l'anecdote caractéristique et en citant les jugements des contemporains. — A. C.

— L'Université de Cambridge avait organisé, l'été dernier, une série de conférences sur des questions d'art et de littérature, et la première, la « lecture » d'inauguration, avait été faite par M. Charles WALDSTEIN sous ce titre général : *L'Art au XIXe siècle*. Pressé par une pétition des étudiants, le professeur vient de la faire paraître (*Art in the Nineteenth Century*. Cambridge, University Press, 1903, in-12 ; prix : 2 sh.). M. Ch. Waldstein est connu par plusieurs travaux d'archéologie et d'esthétique ; dans celui-ci, qui touche à la fois aux arts littéraires et plastiques et à la musique, on reconnaîtra surtout l'élégance avec laquelle il a effleuré, en 90 petites pages, quelques-uns des traits caractéristiques du développement artistique d'un des siècles les plus remuants de l'histoire. — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 juin 1903.

M. Maurice Croiset, élu membre ordinaire en remplacement de M. Gaston Paris, est introduit en séance.

M. C. Moyaux, président de la Société centrale des architectes français, écrit que la grande médaille d'argent pour travaux archéologiques sera décernée cette année à M. Durrbach, professeur à l'Université de Toulouse.

M. Philippe Berger communique une inscription juive trouvée par M. Emile Gautier dans le Sahara central, à El-Rormali, dans la région du Touat. Cette inscription provient de la communauté juive qui fut détruite, à la fin du XVe siècle, par la persécution musulmane. C'est l'épitaphe d'une femme morte jeune en 4089, c'est-à-dire en l'an 1329 p. C.

M. Omont annonce, au nom de la commission du prix Brunet, que ce prix de 3,000 francs a été partagé par moitié entre MM. A. Claudin, pour les deux premiers volumes de son *Histoire de l'imprimerie en France*, et Auguste Molinier, pour les trois premiers volumes de son manuel des *Sources de l'histoire de France*.

M. G. Schlumberger lit un rapport sur les découvertes faites dans l'église d'Abougosh près Jérusalem, l'ancien tombeau de la Vierge, l'ancienne abbaye de N.-D. de Josaphat des Croisades, par les Bénédictins français établis en ce lieu, qui y ont retrouvé surtout un ensemble de peintures décoratives fort intéressantes pour l'histoire artistique du royaume latin de Jérusalem.

M. Foucart fait une communication sur le culte de Dionysos en Attique.

M. de Mély communique la photographie d'un dessin contenu dans un manuscrit de la collection Gaignières et représentant une aiguière de porcelaine blanche avec monture de vermeil ornée de magnifiques émaux, et qui a appartenu à la reine Jeanne Ire de Naples. Cette aiguière, qui appartenait en 1711 au Dauphin, en 1713 à M. de Caumartin, prouve que, bien avant le XVIe siècle, les trésors royaux renfermaient des objets de véritable porcelaine chinoise. L'exactitude du dessin permet d'y reconnaître un échantillon de la porcelaine très rare de Ting-Yao, célèbre sous les Song (960-1279). — M. de Mély présente ensuite une coupe de porcelaine chinoise de la même fabrique, en même temps qu'un petit vase de sa collection, d'une antiquité plus grande que la porcelaine de Ting-Yao. — M. Chavannes présente quelques observations.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 22 juin — 1903

Chronica minora, pars prior; interpretatus est Ignatius Guidi. Corpus scriptorum christianorum orientalium, curantibus J.-B. Chabot, I. Guidi, H. Hyvernat, B. Carra de Vaux. Scriptores syri, series tertia, tomus IV. Paris, Ch. Poussièlgue, et Leipzig, Otto Harrassowitz, in-8°; texte syriaque, p. 39; traduction latine, p. 32.

La critique historique qui s'en réfère aux sources mêmes a suscité de toute part des collections de documents édités ou inédits, instruments indispensables aux travailleurs modernes. Il y a plusieurs années, Mgr Graffin a commencé une Patrologie syriaque qui forme la suite des Patrologies grecque et latine de Migne. Le savant orientaliste se propose d'étendre, avec le concours de M. l'abbé Nau, le domaine de ses publications et d'y comprendre des documents empruntés aux autres littératures chrétiennes de l'Orient. De son côté, M. l'abbé Chabot fonde une entreprise du même genre sous le titre de *Corpus scriptorum christianorum orientalium*. Ce sont là, de part et d'autre, de louables efforts qui font honneur à l'orientalisme français; nous nous empressons de les saluer en leur souhaitant un égal succès.

Le *Corpus scriptorum christianorum orientalium* a un bon début : le premier fascicule contient deux chroniques syriaques de grande valeur, rééditées par les soins de M. Guidi. Le célèbre orientaliste de Rome était tout désigné par ses précédents travaux sur ces chro-

niques. En 1892, il avait revisé, pour l'édition de M. Hallier, sur le manuscrit unique du Vatican le texte, publié par Assémani, de la première chronique, la *Chronique d'Édesse*. Dans cette nouvelle édition, M. G. reproduit avec soin tous les points diacritiques du manuscrit. La seconde chronique, qui traite des derniers temps des Sassanides, avait été découverte et publiée par M. Guidi; M. Noeldeke l'avait vulgarisée en la traduisant en allemand et en la commentant. Pour sa réédition M. Guidi a pu obtenir une collation du manuscrit original conservé au couvent d'Hormizd, au nord de Mossoul.

Ce premier fascicule sort des presses de l'Imprimerie nationale et est tiré sur beau papier. Au point de vue de l'exécution typographique, il est irréprochable.

La fortune de ces œuvres de longue haleine dépend du choix des ouvrages, du talent des éditeurs et de la suite continue et régulière des publications. A en juger par le prospectus de MM. Graffin et Nau et par le prospectus de M. Chabot, les entreprises de ces éminents orientalistes remplissent ces conditions. De chaque côté on s'est assuré la collaboration de spécialistes connus. La collection de MM. Graffin et Nau paraîtra à raison de quatre à huit fascicules de 80 à 150 pages par an dans le format grand in-8°. Le prix est fixé pour les souscripteurs à 60 centimes la feuille de seize pages, et à 95 centimes pour les acquéreurs postérieurs. M. Chabot nous promet quatre à cinq volumes par an, in-8°. Le texte et la traduction seront vendus séparément, au prix de 1 franc pour la feuille de texte de seize pages, et au prix de 50 centimes pour la feuille de traduction.

R. D.

Daçakumâracaritam. Die Abenteuer der zehn Prinzen, nach dem Sanskrit-Originale des Da*n*din übersetzt, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen, von Dr. M. Haberlandt. — Munich, Bruckmann, 1903. In-8°, 156 pp. Prix : 3 mk.

On doit féliciter M. Haberlandt, ne fût-ce que de sa belle vaillance; car il en faut pour traduire un conte à dormir debout comme « le Roman des dix Infants », une de ces compositions spéciales à l'Inde décadente, où la bizarrerie voulue n'exclut pas l'incurable monotonie. On y voit des gens qui tombent du haut des airs dans les bras d'un promeneur, sans se faire le moindre mal, ni à celui qui les reçoit; des voleurs si habiles, qu'au bout de quelques mois tous les millionnaires d'une ville sont réduits à la plus sombre misère, et viennent mendier à la porte des palais des anciens gueux, — voilà des réformateurs pleins de sens pratique; — une chaîne, qui entrave les

pieds d'un captif, se dénouer toute seule et devenir une jeune fille qui le console de tous ses maux; un prince qui dit à son émissaire : « Tiens, voilà mon portrait; va le montrer à cette femme, et elle te demandera aussitôt si vraiment il existe au monde un être aussi beau »... et tout se passe ainsi qu'il l'a prévu. De cette littérature enfantine ou retombée en enfance, ne nous moquons pas trop cependant : songeons que notre moyen âge aussi, qui n'est pas si loin de nous, a fait ses délices de fadaises toutes pareilles, et que le génial *Don Quichote*, qui en a sonné le glas, n'en a point pourtant mené les funérailles.

Le style est à l'avenant. En même temps que se boursouflait à plaisir le simple folklore des anciens âges, la langue s'épuisait en raffinements pour en épouser les informes contours. Tels de ces *concetti*, délayés en un discours d'une demi-page, eussent fait pâmer d'aise les admirateurs du *cavaliere* Marini, ou ravi en extase Cathos et Madelon. On y lit (p. 92) que le fleuve de lumière s'est desséché, ne laissant dans son lit qu'une vase de noirceur, et cela veut dire que la nuit est venue. Mais le fin du fin, c'est le tour de force phonétique de l'avant-dernier récit : le jeune prince qui conte son histoire est blessé à la lèvre, — n'en prenez pas souci, c'est une douce blessure, — et en conséquence il ne saurait articuler de labiales; ci, neuf pages de sanscrit, petit texte, où ne se rencontre ni un *p* ni un *b* ni un *m*, consonnes pourtant fort communes dans la langue. Ce sont de ces choses qui ne se peuvent payer.

Avec tout cela, il est évident que l'œuvre de ce Da*n*din, qui vécut entre le VI[e] et le X[e] siècle de notre ère, ne laisse pas de présenter un sérieux intérêt : c'est, pour l'histoire littéraire, l'ultime aboutissant d'un art qui tombe en déliquescence; pour la littérature comparée, l'une des origines probables de notre roman d'aventures, de ces compositions à tiroirs où un récit en enchâsse médiatement dix autres, où le merveilleux tourne à l'absurdité pure et l'élégance à l'amphigouri. A tous ces points de vue, on peut souhaiter et prédire à la traduction fidèle et claire de M. H. bon nombre de lecteurs qui n'y perdront pas leur temps.

Il l'a écrite, nous dit-il, de 1882 à 1885 : il en a donc établi la I[re] partie sur l'édition de Bühler et la II[e] sur celle de Wilson; mais on se demande pourquoi il a négligé de reviser celle-ci sur l'édition de M. Peterson, qui date de douze ans déjà et qui est la continuation de celle de Bühler [1]. En l'état, je ne dois relever de divergences d'interprétation que dans le cas de concordance de texte. — P. 32, il ne s'agit pas de « l'ombre d'un homme, ronde comme une tortue qui

1. Il existe, en outre, une édition de Tarkavacaspati, et une autre, — de première importance, puisqu'elle contient les commentaires, — du Nirnaya Sâgara (Bombay 1898).

a contracté tous ses membres à la chaleur de midi »; car l'auteur a écrit *dinamadhyasamkucitasarvâvayavâm kûrmâkrtim manushacchâyâm*, où il n'est pas question de chaleur, et où l'adjectif composé ne peut pas être l'épithète de *kûrma-* « tortue », qui lui-même fait partie d'un autre adjectif composé. Le trait d'observation est juste et bien rendu : l'homme qui tombe du ciel, alors que le soleil est au zénith, ne projette sur le sol qu'une ombre amorphe, sans trace de membres, et ronde comme une tortue. — P. 98, manque la transition au chapitre suivant : rien n'indique que c'est maintenant Arthapâla qui prend la parole. — P. 100, pourquoi supprimer le jeu de mots? « Comme la Mort ce Vainqueur de la Mort est joyeux de nuisance » (il s'agit d'un éléphant dont le nom ne signifie pas « schrecklich wie der Tod [1] »). — D'après les termes de la p. 102, il est impossible au lecteur non informé de deviner que Kuvêra est un dieu; et, même à supposer qu'il le sache, il doit se dire qu'il s'y agit d'un roi terrestre qui a pris un nom divin. — P. 124, « il est si fort que d'une seule pression de son poing, il écraserait bien mille grappes du raisin que nous transportons ». Il n'y a rien de tout cela au texte, qui porte : *sôyamapi siñcêt sahasram drâkshânâm kshanênaikêna*. Les matelots viennent de tirer de l'eau un inconnu : à quoi voient-ils qu'il est si fort? et qu'est-ce que sa force fait à l'affaire en cours? et quelle force y a-t-il à écraser mille grappes de raisin d'un coup, pourvu qu'on ait la main assez grande pour les contenir, — ce qui n'est point ici le cas? — Mais non, la facétie des Yavanas, exportateurs de raisin et fabricants de vin, se comprend d'elle-même : « Ce gaillard-là [est si trempé que, si on le pressurait, il] fournirait bien en un clin d'œil la coulée de mille grappes. »

L'impression est fort correcte, sauf, de temps à autre, une longue pour une brève ou réciproquement, surtout dans les noms propres. On ne s'y arrêtera pas. Mais on s'étonnera à bon droit de la transcription surannée *dsch* pour le *j* sanscrit, symbole qui, pour compliqué et disgracieux qu'on doive le reconnaître, n'a pas même l'avantage d'être exact : ne suffirait-il donc pas d'écrire, en avertissant de prononcer comme en anglais? Enfin, ce n'est pas notre affaire.

J'ai dit qu'il fallait louer l'auteur de son courage. Il a pourtant fléchi vers la fin et s'est dérobé devant le prolixe verbiage du dernier conte : c'est dommage, car on y perd quelques traits de mœurs bien

1. Sur la traduction des noms propres, j'aurais d'autres observations à présenter, si elles en valaient la peine. Ainsi Candrapâla (p. 34) n'est pas « protégé de la lune », mais rigoureusement « gardien de la lune » : ce qui revient à dire que ce nom ne signifie rien, comme beaucoup d'autres; le personnage se nomme Candrapâla uniquement parce que son père s'appelle Bandhupâla, suivant une habitude traditionnelle de l'onomastique indo-européenne. Il y a donc des appellatifs qu'on ne peut traduire et qu'il faut se borner à analyser. En revanche (p. 120), il n'eût pas été déplacé de dire que Kandukâvatî signifie « qui a une balle à jouer ».

hindous. Partout ailleurs, il n'a été tenu en bride que par une pudeur peut-être parfois excessive : dès que s'ouvre un passage quelque peu scabreux, M. Haberlandt s'alarme, supprime, et il n'y aurait que demi-mal, si le lest ainsi jeté n'était parfois cargaison de valeur. Heureusement, il en reste encore assez : c'est, par exemple, un type bien précieux (p. 60) que le pieux ermite qui exhorte pieusement la pécheresse repentie à retourner à son métier ; car chacun, n'est-ce pas ? se doit à sa famille et à l'office de sa caste [1].

V. HENRY.

E. Wheeler SCRIPTURE. **The elements of experimental phonetics,** in-8°, XVIII-627 p., avec 348 figures et 26 planches. New-York et Londres, 1902 (fait partie des publications faites à l'occasion du bi-centenaire de l'Université de Yale).

On trouvera dans ce gros volume un résumé généralement très clair de ce qui a été publié jusqu'ici sur les phénomènes physiques, physiologiques et psychologiques relatifs au langage. L'auteur ne s'est préoccupé de rendre son ouvrage ni très original ni très systématique ; pour ce qui touche les faits linguistiques proprement dits, M. Scripture s'est beaucoup inspiré des travaux de M. l'abbé Rousselot, et il suit de si près son guide qu'il emprunte ses figures anatomiques au même manuel français que celui-ci. Les divers articles parus sur la phonétique expérimentale sont analysés, parfois d'une manière assez détaillée, mais sans souci de former des résultats un corps de doctrine cohérent, ce qui serait du reste prématuré pour la plupart des questions. La rédaction n'est pas exempte de quelque pédantisme ; après avoir constaté que le rythme dépend de différences de timbre, de hauteur, d'intensité et de durée, l'auteur représente ces quatre ordres de qualités par des lettres et écrit :

$$T = f(x, y, z, w).$$

Rien n'est plus vain, puisqu'il est impossible de faire aucun calcul sur ces lettres, et c'est donner à l'exposition une apparence trompeuse de rigueur, que le sujet ne comporte pas. — Par son abondante information, par sa netteté, par l'excellence de ses figures, le livre de M. Scripture rendra certainement des services.

Il n'y a pas lieu d'y insister longuement ici ; car l'auteur ne se place jamais à un point de vue historique, ou philologique, ou même

---

1. Les notes sont un peu maigres. Les singularités de l'Inde réclameraient, pour le grand public, plus d'éclaircissements. Devinera-t-il ce que veut dire le héros qui s'écrie : « Ses vêtements sont poudreux : donc, ô bonheur! c'est une femme, et non une déesse » (p. 112)? On reconnaît les dieux à ce signe infaillible, parce qu'ils voyagent par les chemins aériens, qui sont sans poussière.

linguistique. Et, dans les rares occasions où il a à indiquer des faits de langue, il ne montre aucune compétence particulière, ne citant que des faits très connus et très simples, et d'une manière imprécise. On voit bien par ce livre à quel point les études de phonétique expérimentale sont au fond distinctes de la linguistique proprement dite.

A. MEILLET.

KNUDTZON J.-A. **Die zwei Arzawa-briefe.** Die ältesten Urkunden in indo-germanischer Sprache. Mit Bemerkungen von Sophus Bugge und Alf. Torp. IV-140 p. in-8°. Leipzig, 1902. Prix : 5 mk.

Le titre de cet ouvrage est fort alléchant; mais le linguiste curieux qui jettera les yeux sur les deux documents dont M. Knudtzon propose un déchiffrement éprouvera sans doute une désillusion pénible en constatant que le plus ancien texte indo-européen ne renferme pas un mot indo-européen ; seule, la grammaire en serait indo-européenne, et encore n'enseigne-t-elle rien de nouveau. Correcte ou non, l'hypothèse de M. K. ne semble donc pas de nature à modifier ou à perfectionner sur un point quelconque les doctrines de la grammaire comparée des langues indo-européennes.

Parmi les tablettes d'El-Amarna, il s'en trouve trois qui, tout en étant écrites avec l'alphabet assyrien, ne sont pas rédigées en langue assyrienne ; l'une émane d'un roi de Mitanni et a été déjà souvent étudiée ; les deux autres émanent d'un roi d'Arzawa (la lecture de ce mot n'est pas tout à fait sûre, dit M. K.), et ce sont celles qui forment l'objet de la publication analysée ici.

M. K. donne d'abord la transcription des deux documents, en indiquant les points où l'ambiguité des caractères assyriens ne permet pas une lecture certaine. Puis il constate que l'un d'eux présente *mi* et *ti*, là où, d'après d'autres documents analogues à ceux-ci, on attend une opposition de « moi » et « toi » ; il n'en faut pas davantage pour suggérer l'hypothèse que la langue de ces tablettes serait de la famille indo-européenne. Et il se rencontre quelques finales de mots qui ressemblent plus ou moins à certaines désinences indo-européennes. Quant au vocabulaire, il ne renferme aucun substantif ni aucun verbe dont l'étymologie apparaisse clairement en indo-européen.

L'éminent professeur de grammaire comparée de Christiania, M. S. Bugge, et l'un de ses collègues, M. Torp, ont ajouté au travail de M. K. une discussion linguistique détaillée du texte. Ils affirment à leur tour que la langue des deux tablettes est indo-européennne ; on sait que les mêmes savants affirment énergiquement le caractère indo-européen du lycien, alors que d'autres savants plus prudents le nient tout à fait, comme M. Kretschmer, ou du moins le tiennent pour indémontré, comme l'illustre maître de Copenhague, M. V. Thomsen.

Un exemple suffira pour indiquer tout ce qu'il y a d'arbitraire et d'incertain dans les combinaisons proposées : la sifflante finale de certains génitifs représenterait celle des génitifs singuliers comparables : gr. -ος, lat. -*is*; mais M. Bugge ne se laisse pas arrêter par l'absence de toute sifflante finale à la fin des nominatifs singuliers. D'autre part, il fait ici le même abus de l'arménien que dans ses publications sur le lycien; il ne sera pas inutile de rappeler une fois de plus avec quelle réserve on doit utiliser l'arménien du v[e] siècle après Jésus-Christ quand on interprète des textes de tant de siècles plus anciens.

A. MEILLET.

ROUSSELOT et F. LACLOTTE. **Précis de prononciation française.** Paris, 1903; in-8°, 256 p. Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Rousselot a confié à son neveu M. F. Laclotte la rédaction du précis de prononciation française dont il avait amassé les matériaux depuis assez longtemps ; le but de l'ouvrage est avant tout pédagogique, et il n'y aurait pas lieu d'en parler ici si le nom de l'auteur ne garantissait d'avance que les savants ne sauraient manquer d'avoir à en tirer profit. Une première partie est consacrée à la description de la prononciation parisienne, la seule qui puisse et doive en effet servir de norme ; chaque détail est illustré par des tracés et les personnes qui en douteraient encore pourront voir là combien un tracé bien fait est plus clair, plus précis, plus facile à garder dans la mémoire que la meilleure des descriptions ; la figure 79 par exemple montrera mieux que n'importe quelle formule l'abrègement des syllabes non finales au fur et à mesure de l'allongement des mots. — Une seconde partie, intitulée *Principes de lecture*, enseigne à quoi répondent à Paris les signes compliqués de l'orthographe française. L'auteur s'est visiblement efforcé de citer la plupart des cas qui peuvent faire difficulté pour un provincial et pour un étranger. Il a fait pour cela une enquête qui a porté sur les diverses classes de la société, et il indique souvent des divergences qui tiennent soit à la condition sociale, soit à la profession, soit à l'âge des sujets examinés. Le témoignage d'un observateur aussi fin et aussi soigneux que M. l'abbé Rousselot restera sans doute comme le document le meilleur à tous égards auquel se rapporteront les philologues de l'avenir sur la prononciation française au début du xx[e] siècle. On y trouvera la prononciation parisienne telle qu'elle est, et non pas, comme dans le livre de M. Koschwitz, des exemples qui représentent presque tous des prononciations artificielles d'acteurs et des prononciations incorrectes d'écrivains élevés en province, et dans des régions où le français est une langue savante et importée.

M. R. ne donne malheureusement aucun renvoi bibliographique sauf à quelques-unes de ses propres publications, et ne critique — au moins expressément et en le citant — aucun de ses prédécesseurs; quelques renvois n'auraient pas sensiblement allongé le livre et auraient rendu des services; par exemple, ce que dit M. R. de l'*e* muet ne dispense pas d'étudier l'article remarquable de M. M. Grammont dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, VIII, 52 et suiv. — D'autre part, quelques explications auraient parfois été utiles pour guider le lecteur; par exemple, p. 109, M. R. constate très justement que *empoigner* a conservé dans la conversation sa prononciation par *o* suivi de *n* mouillée, tandis que *poignant* se prononce avec *wa*; c'est que *poignant* est un mot à peu près exclusivement littéraire et que les Parisiens apprennent par les livres, tandis que *empoigner* est usuel. — Il n'aurait sans doute pas été inutile d'indiquer à la même page que la forme *aimâmes* se prononce quand on lit à haute voix, mais n'existe pas dans la conversation. Au chapitre des liaisons, il aurait été bon de mettre à part les cas où *s* du pluriel d'un article, d'un démonstratif ou d'un possessif se lie avec un subjectif suivant commençant par voyelle; le *z* ainsi produit a pris une valeur morphologique, et c'est, à vrai dire, la seule marque du pluriel qui soit normale dans les substantifs français; ceci est si vrai qu'on en est venu à dire *zenfants* avec valeur de vocatif, sans aucun article. Il s'agit ici de grammaire plutôt que de prononciation. — Les vers français, classiques ou modernes, ne sauraient servir à enseigner la prononciation; car les règles de la versification ne répondent plus à la prononciation actuelle; personne assurément ne fait la liaison du *t* dans *intérêt et principal*, mais c'est fausser le vers que de ne pas la faire dans la fable de La Fontaine, comme il arrive dans l'exemple de la page 199.

A. MEILLET.

Carlo PASCAL Professore nella R. Università di Catania. **Fatti e Leggende di** Roma antica. Firenze, successori Le Monnier, 1903, 219 p. in-8°.

Du même : **Studii Critici sul poema di Lucrezio**. Roma-Milano. Società editrice Dante Alghieri di Albrighi, Segati et C. : 218 p. gr. in-8°. 5 L.

Pitt Press Series. **T. Lucreti Cari.** De rerum natura liber tertius edited with introduction, notes and index by J. D. DUFF, M. A. fellow of Trinity College, Cambridge, at the University Press, 1903, 111 p. petit in-12.

Y a-t-il au monde un latiniste qui publie plus ou même autant que M. Carlo Pascal, professeur à l'Université de Catane? La liste jointe au volume cité sur Lucrèce comprend bien une quarantaine de livres, articles ou éditions [1] : c'est là quelque chose sans doute, surtout quand

1. Il est possible que j'aie mal compris quelques parties du premier ouvrage mentionné ci-dessus faute de connaître un livre précédent de M. P. auquel il se réfère : Studii di antichità e mitologia, Milan, Hoepli, 1896.

l'auteur s'entend parfaitement à piquer l'attention : c'est le cas ici et M. P. l'a bien montré, il y a quelques années, par sa brochure, réimprimée et traduite en plusieurs langues, sur l'Incendie de Rome et les premiers chrétiens. On retrouvera dans le premier de nos volumes cet article sensationnel, muni de trois ou quatre appendices. C'est un sujet, que, pour cette fois, j'aime autant laisser reposer. Laissons donc cette partie des faits (*Fatti*) ; voyons ce qui concerne l'histoire primitive de Rome (*Leggende*), et aussi le résultat des études de M. P. sur Lucrèce.

On se doute bien d'avance de l'école à laquelle va se rattacher M. Pascal : pour la critique de l'histoire des rois, il suit avant tout Schwegler : remarquer combien l'influence de ce savant a été profonde et comme on reproduit sans fin ses arguments et ses vues ; pour les essais de reconstitution, M. P. est évidemment un élève du professeur de Naples M. Ettore Pais, autant du moins que nous en pouvons juger : car nous ne connaissons encore qu'insuffisamment sa doctrine, et nous n'avons toujours pas le volume complémentaire annoncé des *Fasti ed Annali, Cuelti e Leggende dell' antichissima Roma;* M. P. procède comme M. Pais; il a les mêmes audaces et je ne voudrais pas certes suivre entièrement l'un ou l'autre ; mais on trouvera commode d'avoir ici sous la main des articles dispersés dans les Revues et de pouvoir regarder, du point de vue moderne, ces fameux récits de l'histoire de Tarpeia, des Sabines, des Horaces et des Curiaces, de Servius Tullius. Critique historique, linguistique, étude des monuments, toutes les ressources de la philologie sont réunies et employées pour tâcher d'éclaircir les noms et les faits, et il me semble que l'auteur très souvent n'y réussit pas trop mal. L'origine et le sens de *Talassio* (p. 12 et s.) est sûrement expliqué d'une façon neuve [1]. — Je dois prévenir ceux qui tiennent aux traditions qu'en lisant plus d'une page, ils pourront être déçus : que diront-ils en apprenant que dans le fameux combat, c'est les Horaces qui ont été vaincus, et que les *Pila* portaient leurs dépouilles ; que le *tigillum sororium* n'était que le reste d'un autel dédié à *Jupiter Tigillus*, le dieu infernal auquel on consacrait les dépouilles des vaincus ? *Sororium* serait ici le souvenir d'un autel voisin élevé à *Juno Sororia* : cela et le reste sera sûrement un peu dur à passer.

M. P. résout aussi à sa façon le problème de Servius Tullius : il représenterait l'élément latin, la tribu plébéienne forcée d'habiter l'Esquilin, qui finit par secouer le joug des Tarquins grâce à l'appui des Etrusques du Célius commandés par les frères Vibenna.

---

1. Rac. tāl, être fort, croitre, fleurir ; cf. τᾶλις, jeune femme, et τηλεθάω. Surtout rapprocher Festus, *Talia*, folliculum cepae ; et Servius, G. III, 136 expliquant *genitali arvo* par *muliebri folliculo*. La κτείς avec le *phallus* cachés dans le *calathus* auraient servi de *fascini*.

Il y a forcément moins d'originalité dans les trois chapitres plutôt historiques sur les procès des Scipion, l'exil du premier Africain, l'assassinat du second Africain. Il peut même paraître quelque peu risqué, à l'un de nos contemporains, d'avoir repris, pour aboutir de même, un des sujets traités à fond par Mommsen dans ses Römische Forschungen.

Louons M. P. d'avoir reproduit loyalement toutes les critiques qui ont été adressées à ses articles sauf à donner sa réplique.

Le grec et les noms propres sont souvent déformés par des fautes d'impression. Je répète une fois de plus que Dubois-Guchan, cité ici coup sur coup (p. 198, etc.), a fait sur Tacite un gros livre qui très justement n'est plus lu chez nous et qui, pour toutes sortes de raisons, n'a véritablement aucune valeur.

Le petit index alphabétique est commode ; mais on le voudrait plus complet.

L'exégèse de Lucrèce était jadis anglaise avec Munro ; elle s'est faite italienne avec Giussani, et M. Pascal y joint son apport qui me paraît très digne d'attention. Il avait jusqu'ici publié des notes séparées sur les livres I, etc. Les voici réunies, ce qui est plus commode et permet de mieux suivre les idées et la méthode de l'auteur [1].

L'originalité de ce nouveau travail consiste, ce me semble, dans les nombreux rapprochements avec les sources grecques : Aristote, les fragments d'Épicure, d'Héraclite, etc.; aussi dans l'effort pour suivre l'évolution des idées anciennes; montrer par exemple comment l'idée de la fin du monde passe d'Héraclite aux Stoïciens et par eux à Épicure. M. P. s'attache à distinguer ce qui, dans la doctrine épicurienne, a pu être modifié, par Épicure, mais qu'il avait emprunté à tel de ses prédécesseurs, par exemple à Aristote ; aussi, et ceci n'est pas moins intéressant, il montre comment, dans la doctrine d'Épicure, se sont glissés, sous l'immuabilité apparente, des changements dont on retrouve la trace dans Lucrèce.

En ce qui concerne le texte, je goûte tout à fait les objections que fait M. P. à la méthode qui prétend résoudre par des transpositions de vers toutes les difficultés, comme si nous pouvions faire ce travail de réordination du poème, que les anciens eux-mêmes n'ont pas osé tenter. Le moindre risque à courir est celui de substituer nos visées logiques à celles du poète. M. P. combat avec d'excellents raisonnements certaines transpositions de vers trop facilement adoptées par Brieger et Giussani (ainsi p. 9 et s. celle de I, 205-207). Les résultats parfaitement contradictoires auxquels sont arrivés les savants qui ont soumis le poème à de tels essais, ne justifient que trop notre défiance.

---

1. Mais pourquoi n'avoir pas donné un index dans l'ordre des vers du *De Natura* ? — Il n'aurait pas été non plus inutile de joindre à la liste des éditions et des sources (p. vi) celle des travaux cités ou visés, coup sur coup, dans le livre.

En ce qui regarde le commentaire, on sera chez nous quelque peu étonné des duretés qu'on trouvera ici à l'adresse de Giussani (p. 60 au bas). Nul n'est prophète...

Notons encore dans la préface le passage où M. P. remarque qu'encore aujourd'hui la poésie de Lucrèce a « tout son effet et sa vigueur »; qu'elle nous amène à étudier dans son fond sérieux et élevé la doctrine épicurienne et qu'il jaillit encore du poème devant notre intelligence une lumière toujours vive. — Mêmes fautes d'impression que dans l'autre volume.

M. Duff nous est connu par deux éditions de la même collection; un Juvénal que j'ai signalé autrefois [1], et un livre V de Lucrèce que je ne connais pas. M. D. signale les derniers travaux sur Lucrèce (Heinze et Giussani) qu'il estime à leur prix et qu'il a soigneusement utilisés. Les notes critiques au bas des pages ne constituent pas un apparat critique, mais indiquent simplement les divergences avec le texte de Munro (sauf celles qui ne concernent que l'orthographe et la ponctuation); en tout 47, si j'ai bien compté. — Pour la seule correction proposée par M. D. (sur le 544 : *per artus* au lieu de *per auras*), voir les objections ingénieuses de M. G. Birdwood, *Athenaeum*, n° 3937, p. 466.

Émile THOMAS.

Histoire de Belgique, par H. PIRENNE, professeur à l'Université de Gand. II. Du commencement du XIVe siècle à la mort de Charles le Téméraire. Bruxelles, Lamertin, 1903. In-8°, 470 p. avec une carte.

On retrouve dans ce deuxième volume, consacré à la Belgique au XIVe et au XVe siècles, les qualités qu'offrait le tome premier. L'auteur est maître de son sujet; il l'ordonne clairement; il le traite avec savoir et habileté. Grâce à de patientes recherches dans les archives, il mêle des faits nouveaux aux faits déjà connus (notamment en ce qui concerne l'industrie drapière dans la Flandre du XIVe siècle). Grâce à la sagacité de son esprit, à la finesse de sa critique, à la sûreté de sa méthode, il expose on ne peut mieux les causes et les conséquences des événements. Il explique par la situation des villes pourquoi l'établissement d'un modus vivendi contractuel entre le prince et ses sujets a été inutile dans le Hainaut et impossible en Flandre : l'équilibre s'est établi en Hainaut entre les trois ordres; en Flandre, les villes avaient une prépondérance trop marquée pour partager le pouvoir avec la noblesse et le clergé. Il fait voir comment la politique d'Artevelde a été inspirée par le désir de donner à Gand avec l'aide de l'Angleterre l'hégémonie de la Flandre et de lui assurer parmi les autres

1. Voir la *Revue* de 1899, I, p. 283.

villes une place analogue à celle que Berne aura plus tard parmi les cantons suisses; comment la politique de Louis de Male — qui a été, non pas, comme on l'a cru, un insouciant et un débauché, mais un esprit pratique et adroit, tout l'opposé de son loyal et chevaleresque père, Louis de Nevers — lui fut dictée par l'intelligence parfaite des conditions qui s'imposaient en Flandre à l'exercice du gouvernement; comment la politique des ducs de Bourgogne fut aidée, sauf à Liège et à Gueldre, par le sentiment public.

Certains chapitres, comme ceux qui sont intitulés *Le soulèvement de la Flandre maritime*, *La guerre de Cent Ans*, *Les nouvelles dynasties*, intéresseront le lecteur français qui y trouvera le récit de la lutte de Philippe de Valois contre les grandes communes flamandes, de la dictature d'Artevelde, du destin de Louis de Male chassé parce qu'il s'allie à la haute bourgeoisie et empiète sur les franchises urbaines, ramené par le duc de Bourgogne qui doit prochainement recueillir sa succession.

Une des parties les plus curieuses et les plus vivantes, les plus brillantes du volume est celle qui traite des ducs de Bourgogne, de cette dynastie qui unit les diverses principautés, de cette maison française qui arrache les Pays-Bas à la France. Successivement passent devant nos yeux : Philippe le Hardi, bon français après tout et toujours Valois, ennemi acharné de l'Angleterre, ne pensant d'ailleurs qu'à donner à ses descendants le premier rang en France, étranger aux Pays-Bas, mais sachant par sa modération se concilier les vaincus de Roosebecque; Jean sans Peur, Bourguignon et non plus Valois, retiré dans les Pays-Bas comme dans une forteresse et prenant pour devise les deux mots flamands *ik hou* « je tiens »; Philippe le Bon, le « grand duc d'Occident », allié à l'Angleterre, puis se retournant vers la France pour obtenir au traité d'Arras la reconnaissance de sa souveraineté, le *conditor Belgii*, comme le nomme Juste Lipse, qui crée en quinze ans un État nouveau, le « bon duc » qui se rend populaire et qui donne aux Pays-Bas une telle prospérité que Commines les compare au paradis terrestre; Charles le Téméraire, orgueilleux, obstiné, absolu, usant pour gouverner de violence et de terreur, commettant envers les Liégeois une « barbarie inutile », et dans l'aveuglement de sa puissance entreprenant une politique de conquête qui le ruine et le perd. Notons en passant que M. Pirenne met à part la narration des *guerres liégeoises*. Il retrace ainsi d'une seule teneur et avec une plus saisissante clarté l'histoire si compliquée et si pleine de la principauté de Liège, de ce Liège devenue une ville de charbonniers et d'armuriers, et de ces cités de la vallée de la Meuse qui résistent à la maison de Bourgogne pour sauver leurs franchises et ne veulent vivre que « sous l'autorité illusoire d'un prince impuissant. »

Ce qu'on devra louer encore chez l'auteur, c'est la part considérable et méritée qu'il fait aux rapports entre les pays et les princes, ceux-ci

forcés par les nécessités financières de gouverner d'accord avec ceux-là. Dans un chapitre sur les villes au XIVe siècle, il étudie le mouvement urbain à Liège, en Brabant et en Flandre : Liège excluant les patriciens du gouvernement, les artisans brabançons profitant de la décadence du patriciat pour conquérir des droits politiques, les tisserands de Flandre se mettant à la tête du mouvement démocratique. Dans un autre chapitre, il analyse les « constitutions territoriales » qui réservent aux villes le rôle essentiel et qui se développent si rapidement et avec une telle vitalité qu'à la fin du XVIIIe siècle les Brabançons et les Liégeois s'insurgent au nom de ces actes constitutionnels qui consacrent les droits du pays vis-à-vis des droits du prince, les Brabançons au nom de la Joyeuse Entrée, les Liégeois, au nom de la paix de Fexhe. Deux chapitres sont consacrés à l'organisation politique et administrative de l'État bourguignon : les résistances domptées par les ducs; l'institution du Conseil de Flandre, de la Chambre des comptes de Lille, du Conseil de Brabant; le Grand Conseil de Philippe le Bon; la politique centralisatrice du Téméraire qui se manifeste surtout par l'érection du parlement de Malines; les finances et les impôts; les États généraux créés par Philippe le Bon, réunis par le Téméraire pour le vote de l'aide, et destinés à grandir, à jouer un rôle prépondérant sous Marie de Bourgogne.

On a déjà vu par ce qui précède que l'histoire des faits économiques et sociaux préoccupe justement l'auteur. Il ne s'est pas contenté de signaler chemin faisant les modifications profondes que les tisserands voulaient introduire dans l'organisation du travail, le caractère démocratique de la révolte de 1324 où les petits propriétaires et fermiers se soulèvent contre les nobles et les riches, la crise provoquée en Flandre par les mesures d'Édouard III, etc. Tout un chapitre, fort intéressant et instructif, est relatif au mouvement économique du XVe siècle : système monétaire bourguignon, décadence de la draperie urbaine et développement de l'industrie linière, déclin de la ville de Bruges protectionniste et mesquinement conservatrice, prospérité d'Anvers due surtout à ses foires et à son esprit libéral et novateur, progrès de l'agriculture, etc.

Le volume se termine par un bon chapitre sur le mouvement intellectuel (où l'on regrette que l'auteur n'ait pas cité le travail de Bonet-Maury sur Gérard de Groote et les frères de la vie commune). Il est, comme nous l'avons dit, très digne de son aîné. L'histoire politique y a été plus copieusement traitée que dans le précédent volume, et il fallait la développer en effet pour mieux faire comprendre la formation de l'État bourguignon. Toutefois la vie sociale et tout ce qui fait alors le caractère propre de la civilisation des Pays-Bas n'est nullement négligé, nullement laissé de côté : on a là ce que les Allemands nomment un *Culturbild*. Si la tâche de M. Pirenne a été facilitée en plusieurs endroits par les œuvres de ses devanciers, par *les Artevelde* de

Vanderkindere, par le *Rôle des ducs* de Fredericq, par l'*Histoire* de Blok, il a mis très habilement en œuvre les textes dont il disposait, et ce deuxième volume de l'*Histoire de Belgique*, remarquable par la quantité des faits et des aperçus, sera consulté avec fruit par quiconque veut étudier et connaître et la Belgique et l'Europe de la fin du moyen âge.

A. C.

Une énigme littéraire. Le « Don Quichotte » d'Avellaneda. — Le Drame espagnol. — Philologie amusante. — Hernani. — Carmen, par Paul Groussac, directeur de la Bibliothèque Nationale de Buenos-Ayres. Paris, A. Picard, 1903, in-12, xii-303 p.

En 1614, dix ans après la publication de Don Quichotte, une *Seconde Partie* paraissait à Tarragone sous le nom du licencié Alonso Fernández de Avellaneda, natif de Tordesillas. C'était une suite plus ou moins maladroite au roman, déjà célèbre, de Cervantes. Quant à cet Avellaneda, auteur inconnu, il n'en a jamais été trouvé d'autre trace que le nom mis en tête de ce livre. On en a conclu, et Cervantes tout le premier, que cet Avellaneda était un personnage fictif, et, depuis lors, toute une série d'historiens de la littérature se sont efforcés de démasquer le contrefacteur à qui l'on doit ce médiocre *Segundo Tomo*. Sur des indices assez vagues on s'est ingénié en suppositions étranges et les noms les plus divers et les plus imprévus ont été mis en avant : Blanco de Paz, l'allemand Gaspard Schöppe, le dominicain Aliaga, confesseur de Philippe III, Bartolomé Argensola, Lope de Vega, Alarcon, Tirso de Molina, en dernier lieu un obscur rimeur aragonais, Alfonso Lamberto, proposé par M. Menéndez y Pelayo. Avec une rudesse parfois excessive, M. Groussac repousse toutes ces hypothèses et la critique espagnole passe un mauvais quart d'heure sous sa férule sans indulgence. Enfin, après avoir bousculé tous les systèmes échafaudés jusqu'à ce jour, il retient un certain nombre de points qui, en effet, peuvent être admis comme acquis au procès : l'origine aragonaise ou valencienne du pseudo-Avellaneda, ses études de droit et de théologie, son passage à l'Université d'Alcalá, une certaine connaissance de l'Italie et de l'Italien, et trois ou quatre autres détails. Il retrouve alors dans la littérature de l'époque un certain Juan Martí, qui a déjà à son compte une flibusterie du même genre, une suite contrefaite du fameux Guzman d'Alfarache, de Mateo Alemán. Or, ce Martí répond aux postulats du problème, et comme son pastiche du Guzman et le pastiche du Don Quichotte offrent de plus certaines analogies de langue, d'allusions et de souvenirs, M. Groussac croit pouvoir en inférer qu'Avellaneda et Martí ne font qu'un. La solution nous semble ingénieuse, élégante et plausible.

Les quelques articles qui accompagnent cette étude principale sont de moindre portée. Le plus intéressant est celui où M. Groussac s'est amusé à relever dans Hernani quelques-unes des nombreuses fautes de « couleur locale » commises par Victor Hugo, en dépit de ses prétentions de rigoureuse exactitude.

H. LÉONARDON.

Philosophie des sciences sociales, par René WORMS, docteur en droit et ès-lettres. I *Objet des sciences sociales*, 1 vol. in-8, de la Bibliothèque sociologique internationale, I, 230 p., Giard et Brière, éditeurs, 1903.

« Nous ne croyons pas à la possibilité d'englober sous une même dénomination toutes les recherches de géographie sociale, de démographie, de science économique, d'histoire de la famille, d'histoire de la vie morale, d'histoire des religions, d'histoire des arts, des lettres et des sciences, d'histoire politique.... Le champ est trop vaste et les recherches déjà faites sont trop nombreuses pour que cela soit possible... Une division du travail s'impose donc entre les chercheurs... » On pourrait croire qu'en s'exprimant ainsi, M. René Worms vise la sociologie : ce serait une erreur. Il distingue soigneusement la « science sociale » de la sociologie. C'est à la première que s'adressent ses critiques, tandis que la seconde est à ses yeux une synthèse légitime de toutes « les sciences sociales » particulières. Seulement, quand on creuse un peu son argumentation, on se prend à douter si les réserves qu'il pose au sujet de l'une ne seraient pas aussi justifiées en ce qui concerne l'autre. Comment faire la synthèse de sciences qui, chacune dans son camp d'études, n'a encore enregistré que des résultats très partiels ? L'auteur constate ces lacunes avec raison dans plusieurs passages de son livre ; et il résume ainsi son opinion : « La vérité nous paraît être, en somme, que dans l'ensemble des sciences sociales, ni les recherches descriptives, ni les recherches comparatives ne sont encore fort près de leur perfection, bien que les unes comme les autres soient déjà entrées dans le droit chemin. » — Dans ces conditions, n'est-ce pas bien ambitieux et un peu chimérique, ou au moins prématuré, de représenter la sociologie comme « à la fois le point de départ et le point d'arrivée des sciences sociales particulières ? » Qu'elle puisse être leur point de départ en fixant à chacune d'elles son objet propre, à la fois distinct des objets de toutes les autres et lié à tous ceux-ci, c'est admissible, et c'est un rôle utile, ne fût-ce que pour éviter les doubles emplois, ou fixer les définitions qui doivent servir à plusieurs sciences : mais le point d'arrivée qui consisterait à « recevoir les conclusions de toutes les autres sciences sociales, et à édifier avec celles-ci sa propre synthèse » supposerait que ces conclusions existent avec un degré de certitude suffisant pour entrer dans

une conclusion plus générale et ayant un caractère scientifique. C'est demander aux sciences partielles plus qu'elles ne peuvent donner dans leur état actuel. L'auteur, du reste, semble s'en rendre compte jusqu'à un certain point, lorsqu'il refuse de trancher la question si la sociologie est une science proprement dite ou une philosophie, distinction qui ne signifierait rien si elle ne répondait à un scrupule de l'esprit de l'auteur au sujet du mot science. Pour nous, le mot « philosophie » convient mieux et nous louons M. W. de s'y être arrêté, en ce qu'il indique que la sociologie est présentement un essai de coordination, une tentative de vue d'ensemble des phénomènes sociaux, mais avec le sentiment profond de l'insuffisance de plusieurs de ses données et de la prudence qui lui convient dans la prévision.

Cette insuffisance atteint la sociologie dans son point de départ même, qui est la définition de son objet; ou plutôt les sociologues, y compris M. R. W., veulent, à tort, à mon avis, commencer par une définition des sociétés qui suppose résolus toute espèce de problèmes relatifs aux groupements humains. — Une société est-elle réellement un être organique? En supposant une réponse affirmative dans certains cas quelle société l'humanité, un Continent, un État, une corporation, une Église, une association commerciale ou littéraire, offre-t-elle les caractères nécessaires à ce qu'on l'assimile à une unité biologique vivante ? On est là sur un terrain de controverse ardente. Les partisans de l'*organicisme*, si exagérément en faveur pendant quelques années, ont battu en retraite sur bien des points, et M. R. W. est lui-même obligé de faire son *mea culpa* et de reconnaître que les difficultés du problème sont beaucoup plus grandes qu'il ne l'avait cru à une certaine époque. Il persiste cependant à vouloir défendre « la réalité de l'être social ». Seulement, il passe de l'appellation d'organisme à celle de « super-organisme », ce qui ne change pas grand chose au fond de la question et laisse toujours ouverte celle de savoir si, étant reconnu qu'il existe d'incontestables différences entre les sociétés et les organismes, elles sont telles cependant qu'on doive, ou non, séparer radicalement les premières des secondes.

A cette question un observateur vraiment scientifique ne répondrait que par l'abstention jusqu'à ce que la synthèse des conclusions des sciences sociales partielles poussées à un degré d'investigation suffisant lui permît une réponse affirmative ou négative, et cela le forcerait au silence prolongé pendant bien des années ou des siècles; ou s'en tenant aux constatations actuelles de la biologie, il répondrait négativement, se sentant contraint, pour répondre autrement, à élargir la notion de l'être au delà de ce que permet l'usage légitime et consacré du mot : « Il faudrait admettre par exemple, écrit M. R. W., qu'un être n'est pas nécessairement composé d'éléments continus. » Il faudrait admettre bien d'autres conditions contradictoires avec nos notions actuelles des êtres individuels, par exemple la multiplicité de

conscience. « Notre expérience, allègue M. W., est trop limitée pour que nous puissions croire y embrasser l'univers. Il faut laisser la porte ouverte à des possibilités non encore définies... qui sait si des êtres nouveaux ne seront pas découverts, qui différeront bien plus des organismes que ceux-ci ne diffèrent des sociétés? » Attendons donc ces découvertes avant de faire entrer celles-ci « dans la liste des réalités concrètes ». Ou du moins contentons-nous de poser à l'état d'hypothèse l'être social, et n'en faisons pas le départ d'une science à prétentions positives.

C'est ainsi qu'à notre avis, M. W., en affirmant même avec des précautions, l'être social, au début de son livre, a commencé par où il aurait dû terminer les trois volumes qu'il annonce devoir consacrer à son sujet, si le résultat de ses investigations lui eût permis, à la clôture de sa longue exploration, une affirmation de ce genre. Le reste du premier volume qu'il nous donne aujourd'hui, contient dans une deuxième partie un examen et un essai de classification des éléments et des faits sociaux, et dans une troisième partie, une tentative de distinction de la science et de l'art social, et de classification des sciences et des arts sociaux. Dans ces divers domaines, encore livrés à la discordance des méthodes et des aperçus, M. W. a le mérite de rappeler clairement les systèmes divers ou antagonistes antérieurs, avant de proposer les siens propres qui ont une tendance un peu trop marquée à concilier les systèmes précédents même lorsque ceux-ci sont difficilement conciliables. Comme tableau résumé des efforts de la sociologie vers la certitude, et de la persistance de beaucoup de ses incertitudes, ce que nous connaissons déjà de la « Philosophie des sciences sociales » de M. René Worms, est une contribution utile aux disciplines qui ont pour but de rechercher les lois des sociétés.

Eugène d'Eichthal.

Pierre Decharme. **Compagnies et sociétés coloniales allemandes.** Paris, Masson, 1903. In-8°, xii-305 p.

M. Decharme a voulu éclairer l'une des parties les plus importantes — et les plus mal connues [1] — de l'histoire de la colonisation allemande : le rôle joué dans cette histoire par les compagnies et sociétés, grandes et petites.

On sait quel engouement a excité, dans ces dernières années, cette colonisation par les compagnies qui semblait abandonnée depuis

---

1. Comme preuves de cette ignorance, il suffit de signaler les graves erreurs de fait que M. D. relève dans la cinquième édition de *La colonisation* de M. P. Leroy-Beaulieu.

la fin de l'ancien régime. A l'engouement paraît avoir succédé un peu plus que de la défiance. Suivant les dispositions du moment et l'état d'esprit de chacun on a souvent, surtout en France, attribué à ces sociétés les mérites ou les défauts de la colonisation allemande, et confondu, sous le nom de compagnies coloniales, des espèces très différentes.

Après un substantiel exposé historique [1] où s'affirme le caractère essentiellement commercial de la colonisation allemande depuis le XVIe siècle, M. D. distingue avec soin les diverses formes juridiques, très variées, des sociétés coloniales allemandes : compagnies souveraines, compagnies privilégiées mais non souveraines, sociétés coloniales, compagnies concessionnaires. Dans chacune de ces espèces, il importe de distinguer presque autant de sous-espèces qu'il existe de sociétés, chacune d'elles ayant une charte différente de ses voisines. L'erreur est donc grande de ceux qui ne voient dans les sociétés coloniales allemandes que des compagnies souveraines. Il est bien vrai que lorsque Bismarck, en 1884-85, posait la théorie des *Schutzgebiete*, son intention était de laisser l'État s'effacer derrière l'initiative privée, de faire administrer ces territoires par des compagnies souveraines, placées sous la suzeraineté de l'Empire [2]. Mais, en fait, il n'y a jamais eu que deux compagnies souveraines, et les efforts de Bismarck pour en créer une troisième avec la société du Sud-ouest africain n'ont pas abouti. Bon gré mal gré, il a fallu tâter de cette colonisation « à la française » pour laquelle le chancelier n'avait pas assez de dédaigneuse pitié. Après une existence éphémère — modeste pour l'une, pitoyable pour l'autre — les compagnies de l'Est africain et de la Nouvelle-Guinée ont dû renoncer à leurs droits régaliens, remettre à l'Empire l'administration des territoires, redescendre au rang de compagnies simplement privilégiées. La charte de souveraineté n'aura été qu'un expédient temporaire, mais non inutile, pour acquérir des territoires sans engager trop directement l'action impériale. Et c'est peut-être bien, somme toute, ce que Bismarck avait voulu.

M. D. montre que la colonisation allemande a évolué de la compagnie souveraine à la compagnie privilégiée, et de celle-ci à la société coloniale pure, pour aboutir à la société concessionnaire, type éminemment réalisé au Cameroun, et dont nous faisons nous-même

---

1. Ce n'est pas en 1850, mais en 1858, que disparaît la « Vieille Dame de Londres ». Il aurait fallu rappeler la compagnie d'Ostende ; dans son introduction historique, M. D. confond trop l'Allemagne avec la Prusse.

2. Les juristes discutent, il est vrai, la véritable nature des rapports qui existent entre l'Empire et la compagnie. Il me semble cependant que le passage suivant des statuts de la compagnie de la Nouvelle-Guinée, approuvés par l'Empereur le 12 mai 1886, ne laissent aucune place au doute : « Exercer les droits de souveraineté que la charte impériale précitée lui a conférés sous la suzeraineté de Sa Majesté... »

l'expérience au Congo. Il estime que tout jugement sur ce dernier type serait, à l'heure actuelle, prématuré.

Toute cette exposition, complétée par des traductions de chartes, traités, statuts [1], est très claire et très complète. Si le travail de M. D. est plus faible sur un point, c'est en ce qui concerne les résultats obtenus par les sociétés. S'il insiste avec raison sur l'échec administratif des compagnies souveraines, il passe trop rapidement sur leur rôle économique et sur celui des autres sociétés coloniales [2]. Mais cette partie du sujet était plus connue.

Henri HAUSER.

— La traduction du *Livre de l'art du traitement* de Najm ad-Dyn Mahmoud (Beyrouth, 1903, in-8°, chez l'auteur) que M. le Dr P. GUIGNES vient de donner, d'après un manuscrit qui appartient à l'Université de Saint-Joseph de Beyrouth, encore qu'elle ne soit pas complète, sera accueillie avec reconnaissance. Des cinq parties dont se compose le traité de matière médicale de Ad-Dyn Mahmoud, le Dr P. G. n'a entrepris de reproduire que la cinquième : les « Médicaments composés »; mais c'est aussi la plus intéressante et celle qu'il importait le plus de mettre à la portée des érudits non arabisants. Mon ignorance de la langue, dans laquelle a écrit Najm ad-Dyn, m'empêche de me prononcer sur la valeur de la traduction du Dr P. G.; mais on peut dire que, médecin et vivant, depuis plusieurs années, dans un pays arabe, il avait toute la compétence requise pour mener à bien le travail qu'il a entrepris. Il a d'ailleurs fait suivre sa version du texte de Ad-Dyn Mahmoud : les orientalistes pourront ainsi en contrôler l'exactitude. Tous ceux qui s'intéressent aux études pharmaceutiques lui sauront gré d'avoir ajouté à sa traduction des médicaments composés un double glossaire, l'un en caractères arabes, l'autre en caractères français, des noms des médicaments simples. Dans sa préface, le Dr P. Guignes dit qu'il avait eu l'intention de donner, dans son Introduction, un aperçu de la Pharmacopée arabe, mais que, « pressé par le temps, il a dû, à regret, renoncer à ce projet et qu'il le reprendra »; nous souhaitons qu'il y revienne bientôt, et qu'il donne à son étude tous les développements que comporte et que mérite un sujet encore aussi nouveau et d'un aussi grand intérêt. — Ch. J.

— M. Albert COUNSON, docteur en philosophie et lettres, lecteur à l'Université de Halle, a publié l'an dernier, dans le Musée belge, un article sur « Lucrèce en France; l'Anti-Lucrèce ». Il vient d'en donner un autre dans le même recueil : sur « l'influence de Sénèque le philosophe ». Le début est intéressant, d'un style vif et agréable; mais cela ne se soutient pas. J'ai noté maint détail curieux; cependant j'aurais bien à dire sur la forme et sur le fonds de plus d'un passage; je me borne à constater que le titre est inexact puisque l'auteur laisse entièrement de côté l'influence de Sénèque dans l'antiquité, et qu'après bien des sautes

---

1. Ces annexes occupent les p. 217-290. Il aurait été bon, pour certaines expressions dont la valeur juridique est considérable, de donner entre parenthèses, à côté de la traduction, les mots allemands. Une bonne bibliographie.

2. Rien, par exemple, sur le développement des irrigations dans le Deutsch-südwestafrika.

et des digressions, plutôt fâcheuses, il ne traite guère méthodiquement que des imitations ou souvenirs de Sénèque au XVII^e et au XVIII^e siècles. L'impression n'est pas bonne : P. 3, au commencement de la note 1, lire I, XVIII; p. 10, à l'avant dernière ligne lire : vers le même *temps;* p. 26 au bas, avant le n. 3 : la citatiou de Malherbe est faite très inexactement, et il y faut lire de plus Hésiode. — É. T.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juin 1903.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, écrit pour donner à l'Académie quelques détails sur le Congrès archéologique qui aura lieu à Athènes en 1905.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, un fragment d'inscription récemment découvert à Djebba, l'antique *Thigiba*, par le R. P. Heurtebise. Il ajoute qu'il résulte de cette découverte que trois points antiques, situés sur le versant N. du Djebel Gorra, à une faible distance les uns des autres et placés sur une même ligne, de l'E. à l'O., s'appelaient *Thubursicum Bure*, *Thimida Bure* et *Thigiba Bure*. Il faut sans doute chercher l'explication du mot *Bure* dans le langage punique. Enfin, le fragment découvert appartient à une inscription en l'honneur de Constantin le Grand, qui paraît avoir été gravée entre les années 323 et 326. — M. Cagnat fait observer que, dans une épitaphe autrefois copiée par lui, on lit : *Gimma te genuit, tenet Thigibba sepultum.* On en avait conclu que la ruine où l'épitaphe a été découverte était *Thigibba*. Il serait possible, étant donnée la trouvaille du R. P. Heurtebise, que cette ruine fût, au contraire, *Gimma*, et que le personnage eût été enterré à Djebba. Le tombeau où se lisait l'épitaphe aurait été, dans ce cas, un cénotaphe, ou un tombeau de famille où l'on aurait tenu à relater son nom.

M. Senart, au nom de la commission du prix Stanislas Julien, annonce que ce prix a été décerné à M. Maurice Courant, pour le premier volume de son *Catalogue des livres chinois, coréens, etc. de la Bibliothèque nationale*.

M. Senart, au nom de la commission du prix ordinaire, annonce que ce prix est décerné à M. L. Cadière, pour son mémoire intitulé : *Le mur de Dông Hoi, étude sur l'établissement des Nguyên en Cochinchine.*

M. Philippe Berger, au nom des commissions des prix Bordin et Saintour, annonce que le montant de ces prix a été réparti de la manière suivante :

Prix Bordin : 1,200 fr. à M. Gnidi, *Dictionnaire amharique*; 1,000 fr. à M. Dussaud, *Histoire* et *religion des Nosairis*, et *Voyage au Safa*, en collaboration avec M. Macler; 800 fr. aux Missions catholiques du Thibet, pour leur *Dictionnaire thibétain*.

Prix Saintour : 1,200 fr. à M. Fossey, *Magie assyrienne;* 800 fr. à M. Grosset, *Bhâratîya Nâtya Sâstra*; 500 fr. à M. Moret, *Rituel du culte non journalier en Egypte*; 500 fr. à M. Toscanne, *Cylindres de Gudéa.*

M. Eugène Révillout lit une lettre adressée à M. Wallon sur de nouveaux évangiles apocryphes.

M. Paul Foucart donne une seconde lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

M. Bouché-Leclercq annonce, au nom de la commission du prix Bordin (sujet proposé : *Sentiments des Romains à l'égard des Grecs pendant la période républicaine*), que le prix est décerné à M. Colin, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 29 juin — 1903

Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale d'après les estampages de M. Ch. E. Bonin, par M. Ed. Chavannes. 1 vol. in-4° (Extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). Paris 1902.

Parmi les explorateurs des dernières années en Asie centrale, il n'en est guère qui n'ait apporté son contingent de documents archéologiques et qui n'ait contribué ainsi à refaire l'histoire presque oubliée de ces vastes régions intermédiaires entre la Chine et l'Islam. Plus d'un parmi ces monuments nous reporte à une époque antérieure à la naissance ou à la propagation de l'islamisme; sous l'alluvion mahométane, nous trouvons le bouddhisme et avec lui, avant lui peut-être, la civilisation chinoise représentée par ses armes et sa diplomatie. Les âges écoulés se remplissent, les steppes et les montagnes se peuplent; les fastes des peuples turcs vieillissent de dix siècles et s'étendent des confins mantchous au nord de l'Inde; les Tibétains, les races tongouses, même les tribus méridionales, moins avancées, jusqu'ici

moins étudiées, évoquent à nos yeux leurs anciens chefs et leur vie d'autrefois.

Ce sont de nouveaux documents pour cette résurrection que M. Bonin a rapportés de son voyage et que M. Chavannes a traduits et commentés. Ils nous montrent les Chinois dans le Turkestan au IIe et au VIIe siècle, le bouddhisme au Kan-sou au XVIe et au XVIIe siècle, les statues bouddhiques et les inscriptions votives des vieilles grottes consacrées du Sin-kiang; les intéressants rapprochements historiques et épigraphiques établis par M. Chavannes replacent ces documents dans leur série, en font saisir la valeur pour l'histoire politique et religieuse.

Dans quelques années, il sera temps sans doute d'écrire pour l'Asie centrale quelques chapitres nouveaux de l'histoire de la civilisation.

Maurice Courant.

Fragmentsammlung der griechischen Aerzte, Band. I. Die Fragmente der sikelischen Aerzte Akron, Philistion und des Diokles von Karystos, herausgegeben von M. Wellmann. — Berlin, Weidmann, 1901, in-8, 254 pp.

Cette collection des fragments des médecins grecs, quand elle sera terminée, aura, pour l'histoire de la science dans l'antiquité, une importance égale à celle des *Doxographi græci* d'Hermann Diels, qui du reste avait songé sérieusement à la diriger lui-même et qui, par la publication du texte grec de l'*Anonyme de Londres*, a notamment fait connaître une source précieuse. Max Wellmann qui a déjà publié deux études importantes sur l'*Ecole pneumatique jusqu'à Archigène* et sur *Crateuas*, joint à des connaissances médicales approfondies un acquis philologique qui ne laisse rien à désirer. L'œuvre est donc en tout cas en bonnes mains. Le texte des fragments est précédé d'une importante introduction de 107 pages, dont je vais analyser les trois divisions.

I. *Sources pour la doctrine de Dioclès. Dioclès et le Corpus hippocratique:* Dioclès de Caryste, contemporain de Platon, a été certainement, après Hippocrate, le médecin le plus célèbre de la période hellène, mais jusqu'ici ses doctrines n'avaient pas été suffisamment déterminées. Le document capital dont se sert M. W. pour les restituer est un texte latin édité en 1532 sous le nom d'Octavius Horatianus, et dont l'importance a été révélée par la publication de l'Anonyme du ms. de Paris, suppl. gr. 636, due à Fuchs (Rh. Mus. XXIX). M. W. réédite ce texte latin, d'après le ms. de Bruxelles 1342-50, et l'attribue à Vindicianus, *comes archiatrorum* vers la fin du IVe siècle. Il serait d'ailleurs formé par des traductions d'extraits d'Alexandre Philaléthès hérophilien qui vivait au temps d'Auguste. L'Anonyme de Paris remonte à la même source, et donne

des noms d'auteurs qui manquent dans Vindicianus. Mais ce dernier doit aussi avoir utilisé Soranus. En tout cas, il reproduit surtout les opinions de Dioclès, comme l'avaient du reste déjà pensé depuis longtemps Rose d'une part, et Diels de l'autre. Par là même se trouve établi que la physiologie du *Timée* de Platon, qui nous paraît si étrange, reproduit fidèlement celle de Dioclès. En donnant des détails à ce sujet, M. W. montre que cette doctrine remonte, en ce qui concerne l'importance donnée au *pneuma*, au médecin de Sicile Philistion, intermédiaire entre Empédocle et Dioclès. En résumé, l'intérêt principal de ce premier volume de fragments des médecins grecs sera de mettre en lumière une école sicilienne, distincte de celles de Cos et de Cnide, se rattachant comme origines par Acron et Empédocle aux médecins de Crotone et aux pythagoriens, mais subissant ensuite une évolution caractéristique.

M. W. termine cet article en déterminant les écrits hippocratiques dont on peut attester la connaissance par Dioclès. Il conclut nettement que ce dernier peut être considéré comme le créateur du premier corpus hippocratique, mais qu'il n'en savait pas plus que nous sur l'authenticité des écrits qu'il réunissait.

II. *Dioclès de Caryste et Philistion de Locres.* Examen détaillé des rapports entre ces deux médecins et preuves que le second doit être considéré comme le maître du premier. — III. *L'écrit* περὶ καρδίης de la collection hippocratique, qui se distingue par les connaissances anatomiques de l'auteur, a dû être composé sous l'influence des doctrines siciliennes et en particulier de celles de Philistion.

Toute cette introduction est pleine d'érudition et on y trouvera nombre de remarques importantes sur lesquelles je ne puis insister ici. Malheureusement le plan général n'est pas d'une ordonnance suffisamment claire, et l'ensemble demeure confus. Ce sont plutôt des matériaux mis au point pour la construction qu'un monument vraiment digne de l'entreprise. Mais je ne fais là qu'une critique de forme ; pour le fonds, je regrette parfois un manque de précision dans le langage que je considère comme fâcheux pour les travaux de ce genre. Ainsi p. 15, M. W. dit qu'Empédocle avait placé le siège de l'âme dans le sang du cœur et renvoie au fr. Théophr. *de sensibus* où il n'est parlé de l'âme ni de son siège. De même je ne puis considérer comme prouvé que Dioclès ait localisé l'âme dans le pneuma du cœur, et l'expression de ψυχικὸν πνεῦμα, qui lui est attribuée, ne me semble provenir que de textes postérieurs à l'influence stoïcienne et aux débats sur l'ἡγεμονικόν. En fait, il n'y a là au plus que des impropriétés d'expression ; mais elles peuvent gravement induire en erreur le lecteur peu attentif, et dans l'histoire de la science comme dans celle de la philosophie, il importe de ne pas antidater les termes techniques, à moins de le signaler.

La collection des fragments comporte 3 numéros pour Acron,

19 pour Philistion, 193 pour Dioclès; elle est disposée par ordre de matières avec le plus grand soin, et à tous les points de vue, elle ne mérite que des éloges. J'ai remarqué une omission : le fragment 177 de Dioclès (= Macrob. comm. in somn. Scip. I, 6, 63) devrait être doublé par le texte grec correspondant qui se trouve dans les *Theologumena arithmetisce* (de septenario). Si d'ailleurs M. Wellmann renvoie au sujet de ce fragment à Thrasylle dans Théon, éd. Hiller, p. 104, et indique comme source originelle le commentaire du Timée par Posidonius, je considère la chose tout autrement. J'ai dit ailleurs (*Annales internationales d'histoire*. Colin 1901, 5e section, p. 56) comment je regardais tout ce qu'on trouve dans Théon de Smyrne sur la décade comme une compilation byzantine, interpolée dans l'ouvrage primitif et provenant, non pas de Thrasylle, mais des *Theologumena* de Nicomaque, aussi bien que de ceux que nous avons. Quant à la citation de Posidonius dans le passage de Théon, il ne me semble nullement, eu égard à l'ensemble des textes correspondants que nous possédons, indiquer que la suite vient du stoïcien.

Paul Tannery.

Der Timotheos-Papyrus gefunden bei Abusir am 1 februar 1902. Lichtdruck Ausgabe. Text und Einleitung von Ulrich von Wilamowitz-Möllendorf (Wissensch. Veröff. der Deutschen Orient Gesellschaft. Heft III). 1903, in-folio, 15 pp. de texte et 7 planches. 12 mark.

Tuimotheos, Die Perser, aus einem Papyrus von Abusir, hrsg. von Wilamowitz-Möllendorf. Leipzig, Hinrichs. 1903. In-8°, 126 pp. 3 mark.

Les papyrus égyptiens, qui nous avaient déjà livré tant d'œuvres intéressantes, viennent de nous en restituer une de plus. A Abousir (l'antique Bousiris), en cherchant un tombeau de l'Ancien Empire, M. Borchardt a rencontré un cimetière d'immigrés grecs : dans un des sarcophages, près de la tête de la momie, était enfermé un rouleau de papyrus de 18 c. 5 de haut qui, déployé, avait 1 m. 11 de long. Sur un des côtés, on vit cinq colonnes d'écriture grecque, les premières abîmées, les autres à peu près intactes : c'était une partie de la pièce des *Perses*, de Timothée de Milet, connue par un passage de Plutarque, un autre de Polybe, etc. La trouvaille a été déposée au musée de Berlin et publiée par la *Deutsche Orient Gesellschaft*, sous le titre *Der Timotheos-Papyrus*. La publication comprend deux photographies du sarcophage où a été retrouvé le papyrus, le fac-similé du papyrus même en 7 planches, avec quelques mots d'explication de M. de Wilamowitz et une transcription du texte.

La partie conservée de l'œuvre commence par un récit de bataille navale : il s'agit d'une bataille entre Grecs et Barbares, évidemment la bataille de Salamine. Après un passage très mutilé, nous entendons un Phrygien, maltraité par les vagues, se lamenter en termes bur-

lesquement éloquents. Puis viennent les gémissements des Barbares en déroute, et le discours, en grec travesti, de l'un d'entre eux au soldat qui l'a fait prisonnier; ensuite la plainte du Grand Roi, assez heureusement opposée au chant de triomphe des Grecs. La pièce se termine par une allusion du poète à sa situation personnelle, à ses innovations dans l'art, et par des vœux pour la ville où il chante. Il existe d'ailleurs une traduction par M. Mazon (*Revue de Philologie* avril 1903).

La publication a été accompagnée d'un commentaire intitulé *Timotheos, die Perser*. Après quelques remarques sur l'écriture, M. de W. donne une première transcription du texte tel qu'il se présente, c'est-à-dire sans séparation entre les vers, puis une transcription en vers, avec paraphrase en grec byzantin. Suivent des remarques sur la métrique et la grammaire; puis les renseignements historiques qu'on peut tirer de l'œuvre. La partie la plus attachante du commentaire est l'historique du genre auquel appartiennent *les Perses*. M. de W. y a joint les autres fragments de Timothée connus jusqu'à présent.

Le document est étudié d'abord au point de vue paléographique. Le cimetière où il a été trouvé est du milieu du IVe siècle avant J.-C. : un Grec établi en Égypte aura donné à un parent, pour le distraire dans l'autre monde, une moitié des *Perses* de Timothée, œuvre déjà classique à cette époque (Alexandre et ses officiers devaient en avoir des exemplaires dans leur bagage). C'est donc une page d'écriture du temps de Démosthène, la *plus ancienne que nous ayons jusqu'à présent*, abstraction faite de quelques fragments comme le papyrus Grenfell-Hunt (*Greek Papyri*, II, 1). L'écriture a un caractère monumental : elle ressemble aux inscriptions d'époque un peu postérieure, parce que l'écriture à la plume devance toujours les changements de l'écriture sur pierre.

L'œuvre ainsi conservée remonte au moins à l'an 396 av. J.-C. — Au point de vue métrique, on y remarque la prédominance du vers iambique. M. de W. signale, au vers 77, une forme nouvelle du vers dochmiaque : elle serait à ajouter à celles qu'on connaît déjà. Il signale aussi l'absence de hiatus : à ce trait, on reconnaît le contemporain d'Euripide et d'Isocrate. — Au point de vue de la langue, on relève des traces d'influence attique. Mais le morceau est écrit par un Ionien, et c'est surtout dans le discours baroque du Phrygien qu'il faut chercher un monument de l'ionique populaire, d'où devait sortir le grec vulgaire. Le style est chargé de métaphores, il a un caractère artificiel : on voit ici que la poésie lyrique, après avoir été une réaction du libre génie ionien contre le ton conventionnel de l'épopée, était devenue conventionnelle elle-même. Aussi les philologues du IIIe siècle, qui ont cherché les canons du grec classique dans les attiques contemporains de Timothée, ont-ils laissé de côté les œuvres comme celle qui nous occupe.

La pièce porte la trace du temps où elle a été composée. C'est un récit de Salamine; le sujet plaît toujours aux Grecs, mais ici l'esprit historique comme le souffle héroïque sont passablement absents. Athènes n'est pas nommée : Salamine sans Athènes! Le morceau est donc postérieur à la chute de l'empire athénien (404). Il contient une flatterie à l'adresse de Sparte victorieuse, flatterie qui a échappé à M. de W. (M. Mazon donne la vraie interprétation du passage) : au vers 219-224, le savant allemand a traduit ὁ... Σπάρτας μέγας ἁγεμών... λαὸς par : *le peuple, qui est le souverain chef à Sparte*, alors que le sens paraît être : *le peuple de Sparte, chef suprême* (*des Grecs*).

Le passage le plus intéressant est celui où le poète nous donne des renseignements sur les innovations qu'il a introduites dans la musique. Il nous apprend que Timothée avait ajouté une douzième corde à la lyre : on croyait auparavant que l'innovation était antérieure au poète Ion de Chios (début du v^e siècle), mais M. de W. montre que l'erreur, maintenant certaine, provient d'une confusion avec Ion de Samos, contemporain de Timothée. L'ignorance où nous sommes actuellement de la musique ancienne nous empêche de saisir la portée de cette innovation.

Enfin, M. de Wilamowitz a retracé l'historique du genre dont l'œuvre de Timothée est un exemple : le *nome*. A l'époque homérique, le poète, Démodocos, Phémios, chante les héros en s'accompagnant de la cithare. Puis, l'épopée devient un genre « livresque » : le rhapsode récite sans chanter les fragments épiques, tandis que le cithariste les prend pour thèmes de variations musicales. La modification décisive s'est produite lorsque le cithariste s'est créé à lui-même son libretto, s'est fait sa règle (νόμος) : le genre du *nome* est né ainsi, vers le temps de la guerre du Péloponnèse. Grâce à la découverte des *Perses*, nous voyons comment était bâti un nome, au moins en partie. La finale, ou σφραγίς, ainsi nommée parce que le poète y prend la parole en son nom, et met en quelque sorte sa signature sur l'œuvre, est particulièrement intéressante : elle montre quelle abondance de renseignements les historiens de la littérature ont pu, dès l'antiquité, tirer de ces compositions.

Voilà donc les *Perses* présentés, et bien présentés, à l'érudition moderne. Ils ne sont pas de nature à nous faire regretter, au point de vue littéraire, les œuvres que le purisme des Alexandrins a bannies de la littérature classique. Mais ils sont intéressants, historiquement, précisément par les aperçus qu'ils ouvrent sur les branches ignorées de l'art hellénique.

E. Cavaignac.

Vergils erste und neunte Ecloge par Fr. Leo. Berlin, Weidmann, 1902, in-8°, 18 pp. (Tirage à part du t. 38 de l'Hermes).

Le nom de l'auteur et l'importance du sujet suffisent pour attirer l'attention sur ce travail, dont je n'accepte point du reste les conclusions. La première églogue me paraît manquer de netteté dans la conception et dans l'exécution, parce que derrière le personnage de Tityre on voit transparaître Virgile et que par la bouche de Tityre c'est parfois Virgile lui-même qui parle. C'est contre ce reproche de maladresse que M. L. défend le poète. On peut lui accorder que Tityre n'est en somme qu'un paysan, un ancien esclave à qui son maître avait laissé la jouissance de quelques champs, qui en a obtenu sur le tard la possession définitive avec la liberté en même temps que la promesse de ne pas être compris dans le partage des terres et encore on se demande quel titre avait son maître pour lui faire cette promesse, que ce caractère a de l'unité et que rien en lui ne rappelle Virgile. Mais on s'étonnera toujours que, lorsque Mélibée veut savoir comment il a fait pour échapper à la spoliation générale, il réponde par l'histoire de son affranchissement, qu'une fois à Rome il ne parle plus de son maître ni de cet affranchissement, qu'il y obtienne immédiatement accès auprès du jeune dieu qui l'exempte du sort commun (quelle raison pouvait bien avoir Octave de s'intéresser à Tityre en tant que Tityre?). Il est difficile de soutenir que le domaine décrit v. 46-58 n'est pas celui que Virgile possédait près de Mantoue. Il serait singulier que Virgile, voulant remercier Octave de lui conserver sa propriété, ne parle pas d'elle, mais d'une propriété quelconque : en outre, c'est bien d'elle qu'il s'agit Égl. IX, 7 sqq. Or, il y est question de hêtres : ici Tityre est assis sous un hêtre. Elle va de la colline à la rivière : ici il est question d'une roche au pied de laquelle pousse de la vigne, de cours d'eau, de prairies humides. Donc l'aventure de Tityre recouvre celle de Virgile et le lecteur passe sans transition de ce qui concerne l'un à ce qui concerne l'autre. Est-ce un défaut? La pièce ne tire-t-elle pas de là son attrait et ce qu'elle a de piquant? On peut discuter là-dessus. En tout cas, je ne vois pas quel intérêt il y a à partir de ce point de vue systématique que Virgile a été dès ses débuts un poète impeccable : il faut reconnaître avec impartialité ses défauts aussi bien que ses qualités. La création poétique n'est souvent chez lui qu'un effort pour fondre ensemble des éléments qui ne sont pas toujours compatibles et il en résulte des disparates que nous avons le droit de relever.

Dans la 9e Égl. M. L. reconnaît que Menalcas est bien Virgile, mais il ne veut pas qu'il soit le maître de Mœris, p. 15. Ils auraient été tous deux co-propriétaires. Mais alors la situation serait bien singulière : Menalcas-Virgile a sûrement perdu son bien après avoir espéré le conserver v. 2 sqq., 10 sqq. Comment l'un des propriétaires

aurait-il été expulsé et l'autre non? M. L. ne voit rien dans la pièce qui indique que Virgile ait dû fuir devant une menace personnelle, p. 17. Il est certain pourtant qu'il est parti en renonçant à la lutte, sans quoi il risquait de perdre la vie v. 16. M. Leo nie que les vers chantés par Lycidas et Mœris soient des fragments anciens, insérés par Virgile dans un scénario composé pour la circonstance; ils auraient été écrits par Virgile pour l'Égl. 9. Le texte même des v. 46-50 montre d'après lui qu'ils sont d'une époque où l'on constatait que l'ère de prospérité annoncée par l'étoile de César ne s'était point réalisée par suite des guerres civiles, p. 16. Mais il néglige le v. 50 *Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes*, qui ne peut avoir été écrit qu'au moment même où l'apparition du nouvel astre avait suscité des espérances qui n'étaient pas encore refroidies. Quant aux v. 26-29 ils sont d'un poème que Virgile n'a pas terminé, parce qu'il s'est aperçu qu'en s'adressant à Varus il faisait fausse route.

A. CARTAULT.

Meisterwerke der Griechen und Römer in kommentierten Ausgaben. III. Auswahl aus *den Römischen Lyrikern* mit griechischen Parallelen herausg. und erklärt von Hugo JURENKA. Textheft, 68 p. Einleitung und Kommentar 84 p. in-8°. Leipzig und Berlin, Teubner, 1903. 1. 60.

La librairie Teubner commence une collection destinée aux lectures privées des élèves des classes supérieures des Gymnases, mais aussi aux philologues débutants et aux amis de l'antiquité classique [1]. Il s'agit de mettre à leur portée, en tenant compte des progrès de la science, de bons textes de ces auteurs qu'on lit rarement ou qu'on ne lit pas du tout dans les gymnases. Ont paru, outre notre livre, les Perses d'Eschyle (Jurenka), le Panégyrique d'Isocrate (Mesk), les discours de Lysias contre Eratosthène et sur l'olivier [VII Areopagitica] (Sewera). Sont annoncés les Adelphes de Térence (Kauer), choix de lettres de Pline (Kukula), les Oiseaux d'Aristophane (Jurenka), choix de lettres de Cicéron (Gschwind), Lycurgue (Sofer), Alceste d'Euripide (Bloch).

Pour notre livre, dans le commentaire, deux listes de mots latins et de mots grecs rares, chacune d'une page ; très courtes notices d'une page au plus, souvent de quelques lignes. A la fin, un petit tableau des mètres de Catulle et des lyriques [2]. En tête du texte, variantes rapportées, pour les Latins, à l'édition de L. Müller [3], pour les Grecs à

1. Il faudrait ici plus d'une restriction. Mais l'indication vient, je pense, plutôt du libraire que des éditeurs responsables.
2. Est-il suffisamment clair et complet?
3. Liste incomplète.

celle de O. Crusius. Par une exception que je ne m'explique pas très bien, une seule gravure (p. 76), celle d'une torche allumée. Aux poèmes latins sont entremêlés de courts morceaux de lyriques grecs : d'Alcée et de Sapho, (dont le fragment découvert l'an dernier) dans le Catulle ; de Bacchylide, de Mimnerme, de Théognis, de Pindare, dans le Tibulle ; d'Alcman et d'Anacréon dans le livre IV de Tibulle ; d'Anacréon, de Solon, de Pindare, de Bacchylide. Dans le Properce, une vraie *lanx satura*.

Nous avons affaire ici, cela est trop clair, non à des livres de science, mais à une entreprise pédagogique. A l'expérience de faire voir à nos voisins, si les éditeurs ont ou non atteint leur but. Je doute qu'un tel cadre chez nous puisse plaire ou même paraître acceptable.

E. T.

A. Carnoy : **Le latin d'Espagne d'après les inscriptions.** Étude phonétique et morphologique ; 1re partie : Vocalisme. — Louvain, J.-B. Istas, 1903 ; un vol. in-8°, de 119 pages.

Nous avons ici, fait pour la première fois d'une façon méthodique et complète, le relevé des particularités que présente le latin dans les inscriptions de la péninsule ibérique. M. Carnoy a expliqué dans son introduction comment il avait procédé, et tout d'abord sur quel matériel il avait opéré. Ce matériel se trouve avant tout naturellement dans le second volume du *Corpus* et dans son supplément, il consiste en un total d'environ 7,500 inscriptions : peut-être l'auteur aurait-il pu y joindre des recherches sur la numismatique ibérique, et aurait-il trouvé notamment quelque chose à glaner dans le gros volume publié en 1870 par Aloïss Heiss sur les *Monnaies antiques de l'Espagne*. Quant à la façon dont a été fait le présent dépouillement, elle est consciencieuse : M. C. a apporté tout le soin désirable à tenir compte de l'âge des monuments, de leur répartition géographique, de leur degré de rusticité. C'est à ce prix en effet qu'on peut espérer des constatations définitives ; mais, ainsi qu'il le dit lui-même par avance, les résultats auxquels on arrive sont souvent assez maigres. Il faut bien s'y résigner : ces lapicides romains ont été, dans toute l'étendue de l'empire, d'une correction uniforme et désespérante, ils ne nous laissent rien ou à peu près rien entrevoir des altérations de la langue qu'on parlait autour d'eux. A cet égard nous revenons de plus en plus des espérances qu'avaient fait concevoir jadis aux linguistes les monuments épigraphiques, à une époque où leur déchiffrement n'était encore que commencé, et les classements imparfaits.

Sous ces réserves, l'étude de M. C. n'en est pas moins intéressante, et autant qu'elle peut l'être ; elle est conduite avec une grande prudence, si grande qu'on serait parfois tenté de la trouver excessive.

L'auteur évite de se prononcer sur tous les points qui sont encore en litige, et à la page 27 par exemple, après avoir rapporté les spécimens espagnols de la confusion entre *ē* et *ĭ*, il fait remarquer qu'on peut en conclure que le fait est ancien... à moins qu'on ne préfère en inférer qu'il est d'époque relativement récente. Il y a là, je crois, quelque exagération dans le sens d'un scepticisme linguistique. J'aime mieux la façon dont est présenté (p. 47 suiv.) le passage de *u* final à *o*, qui semble attesté en Lusitanie par des inscriptions du IIe siècle, tandis qu'il ne s'est pas opéré plus au nord, conformément à ce que nous apprend aujourd'hui l'asturien. Une des parties les plus neuves de ce travail est peut-être la discussion (pp. 87-95) qu'entame M. C. à propos de la réduction en *a* de la diphtongue *au*. Il note aussi çà et là des petits faits qui ont bien leur importance, ainsi (p. 63) la forme *octūber* attestée dans la péninsule dès l'an 119, ce qui est tout à fait d'accord avec l'espagnol et le portugais actuels. Voici encore quelques menues observations que j'ai faites au courant de la lecture. Pourquoi dire (p. 61) que *fŏrmica* ne suffit pas à expliquer le français *fourmi*, puisque *pŏrcellus* est bien devenu *pourceau?* A la p. 108, je trouve l'espagnol *balar* cité parmi les cas d'assimilation vocalique : mais la forme du latin classique était précisément *balare*, et c'est le français *béler* qui remonte jusqu'à une dissimilation *belare* employée, je crois, déjà par Varron. Je comprends mal le passage de la p. 114, où il est dit que des mots basques comme *erreina*, *errenyu* (= regina, regnum) ne doivent pas entrer en ligne de compte pour les cas de prothèse, et qu'il y a là « un procédé instinctif de cette langue » : mais vraiment y a-t-il donc autre chose en phonétique que des « procédés instinctifs »? Enfin, à la p. 119, est signalée une intéressante réduction de de *posivit* en *posiut*, et il en est conclu que les parfaits espagnols en *-ió* peuvent être expliqués sans qu'on fasse intervenir *mató*, *llegó*, etc. (c'est-à-dire ceux où *-ó* = *-aut*) : cela reste douteux, et il faudrait au moins observer que nous avons là un important déplacement de l'accent. — Malgré ces légères critiques, et quelques autres encore qui pourraient être formulées, il n'en reste pas moins que le travail de M. Carnoy est sagement conçu, bien exécuté d'un bout à l'autre, et avec la précision qu'on doit demander aux études de ce genre : il est à souhaiter que les deux autres parties, relatives au consonantisme et à la morphologie, ne se fassent pas trop attendre. Nous réservent-elles des surprises? Ce qui est certain, c'est que peu à peu le matériel épigraphique des régions où se sont développées les langues romanes est ordonné et mis à jour : M. Piron a dépouillé récemment celui de la Gaule; M. Densusianu, dans son *Histoire de la langue roumaine*, nous a fait connaître ce qu'il y avait d'essentiel pour la péninsule des Balkans. A quand une étude méthodique sur les inscriptions de l'Italie? Il est vrai que celle-là est complexe et de fort longue haleine.

E. Bourciez.

1. **Franz Grillparzers Werke,** mit einer Skizze seines Lebens und seiner Persönlichkeit von J. Minor, Stuttgart und Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt. Prix : 3 marcs.

2. **Grillparzers sämtliche Werke.** Vollständige Ausgabe in-16 Bänden, herausgegeben von Moritz Necker, Leipzig, Max Hesse's Verlag. Prix : 4 m. 50.

Grillparzer étant mort en 1872, ses œuvres viennent de tomber dans le domaine public. La librairie Cotta, qui en avait eu la propriété jusqu'à présent, avait cherché à prévenir la concurrence, avant l'expiration de son privilège, en faisant paraître simultanément, l'année dernière, une édition complète à bon marché et un choix des pièces les plus célèbres. Cette publication n'a pas empêché plusieurs autres librairies d'offrir à la foule le tout ou partie des œuvres du poète autrichien. De ces éditions variées, les deux que nous avons sous les yeux se recommandent à des titres divers.

La « Deutsche Verlags-Anstalt » s'est adressée, pour présenter Grillparzer au grand public, à M. Minor, professeur à l'Université de Vienne. L'auteur connu du traité de métrique, de la biographie de Schiller et du récent commentaire de *Faust* s'est à diverses reprises occupé de Grillparzer, notamment dans une étude sur l'*Aïeule* et la tragédie fataliste, et dans une autre sur *Weh dem, der lügt*. Son introduction à l'édition des œuvres du poète est succincte et substantielle. Elle raconte, dans une première partie, les faits principaux de la vie de Grillparzer, sa carrière de fonctionnaire, ses difficultés avec la censure, l'histoire de ses pièces, son roman avec Catherine Frœhlich. Une deuxième partie est la reproduction du panégyrique prononcé le 15 janvier 1891 à l'Université de Vienne, lors de la célébration du centenaire du poète. Dans des pages brillantes, M. M. rappelle le milieu politique et social où s'est développé le talent de Grillparzer ; il explique pour quelles raisons cette nature s'est repliée sur elle-même, amoureuse de solitude, hostile aux ambitions vastes, effrayée par l'action, et portée par là même à décrire le monde intérieur de l'âme ; il nous montre en Grillparzer un des représentants les plus typiques du tempérament autrichien, sans que cependant ces dispositions spéciales le détournent du grand art classique qui saisit toute la vérité humaine.

L'édition elle-même n'est pas complète. Il manque au volume unique de 832 pages qu'elle forme les études historiques, philosophiques, critiques et littéraires contenues dans les tomes XIV à XVIII de l'édition Cotta. Cette lacune est regrettable. On ne connaît pas Grillparzer tout entier, si l'on n'a pas lu, par exemple, les pages sur Metternich ou ses jugements sur Lope de Vega.

L'édition de la librairie Max Hesse présente un caractère tout différent. Elle vise à être aussi complète que possible. Non seulement elle reproduit dans ses seize volumes tout le contenu des vingt

volumes de l'édition Cotta, mais elle y ajoute des documents désormais indispensables, c'est-à-dire les *Tagebuchblätter* épars jusqu'ici dans les 2e et 3e volumes du *Grillparzer Jahrbuch*, dans la biographie du poète par Laube, ou dans l'introduction d'A. Sauer à l'édition Cotta. Le maniement des seize volumes est rendu très facile par des tables alphabétiques dressées avec soin, table des matières, table des noms de personnes et de lieux, table des passages où Grillparzer parle de ses propres œuvres.

L'édition est précédée d'une notice de 87 pages faite par M. Moritz Necker qui a, de plus, écrit une introduction spéciale pour les principales œuvres. La notice est le travail d'un homme qui s'est renseigné aux meilleures sources et qui possède pleinement son sujet. Elle présente, comme l'avait fait auparavant, d'une manière plus développée, M. Edouard Castle dans la biographie de Lenau publiée par la même maison, un tableau de l'Autriche de Joseph II et de François II, avec une histoire résumée de la censure, en grande partie d'après les excellents travaux de M. Karl Glossy, et des vaines luttes du libéralisme contre la réaction. L'auteur donne sur la famille de Grillparzer, sur sa jeunesse, sur ses débuts au théâtre des renseignements abondants et précis. Le même souci d'être complet et exact apparait dans les autres chapitres, habilement groupés, de cette attrayante biographie.

Les études spéciales mises en tête des principales œuvres développent et complètent les indications qui s'y rapportent dans l'introduction générale. Elles racontent et expliquent plutôt qu'elles n'apprécient, quoique M. N. ne renonce pas à donner, le cas échéant, son jugement qui est celui d'un esprit réfléchi et d'un homme de goût. Il préfère constater l'accueil fait aux pièces par le public et par la critique. Il a surtout soin de reproduire, en tête de chacune d'elles, l'opinion qu'en avait Grillparzer lui-même.

Grâce à ce luxe de renseignements, auxquels s'ajoutent plusieurs portraits et fac-similés, grâce aux soins apportés à l'exécution typographique, l'édition de la maison Hesse tiendra dignement sa place à côté de l'ancienne édition Cotta. Les admirateurs de Grillparzer salueront avec joie une publication qui rend la totalité de l'œuvre du poète accessible à tous, en l'entourant de tout ce qui est nécessaire pour en avoir la pleine intelligence.

A. Ehrhard

Juan Agustin Garcia (hijo). **La Ciudad Indiana**. (Buenos Aires, desde 1600 hatas mediados del siglo xviii). Buenos Aires, Angel Estrada, 1900, in-8°, 375 pages.

Ce livre est d'un disciple hispano-américain de Fustel de Coulanges et de Taine, qui s'est proposé d'appliquer leurs méthodes à l'étude du développement d'une Cité Indienne. En l'espèce c'est de

Buenos Aires qu'il s'agit, depuis sa fondation jusque vers la seconde moitié du XVIII[e] siècle, l'auteur n'ayant pas abordé la période qui forme pour ainsi dire préface à la révolution et à la guerre de l'indépendance. M. Garcia ne s'est pas attaché à nous faire l'histoire de la capitale argentine en s'astreignant à respecter l'ordre chronologique et peut-être même un peu moins d'incertitude à cet égard eût-il été souhaitable. Mais ce qu'il a voulu nous offrir, c'est une série de tableaux visant à nous donner une représentation animée de la vie de Buenos Aires sous le régime espagnol. Il a donc étudié la ville et la campagne avoisinante, les affaires, le commerce, la famille, la progression de la fortune publique et privée ; il a démonté pour nous les rouages compliqués de l'oppressante machine administrative; enfin il nous a montré le rôle autoritaire joué par l'Eglise avec des résultats parfois imprévus au point de vue du progrès et de la civilisation. Peut-être y aurait-il eu lieu de fouiller un peu plus cette œuvre et nous nous étonnons de son insuffisance en ce qui touche à l'éducative et l'instruction, si peu avancée à cet égard qu'ait été la colonie à l'époque envisagée. Néanmoins il y a dans ce travail une tentative originale, qui mérite d'être louée et sur une de ces contrées, de l'Amérique espagnole, encore si imparfaitement étudiées, le livre de M. Garcia nous ouvre des aperçus d'un très réel intérêt.

H. L.

Bernard DE LACOMBE. **Talleyrand, évêque d'Autun,** d'après des documents inédits. Perrin, 1903. VIII et 302 pp.

Talleyrand fut évêque d'Autun pendant deux ans, de janvier 1789 à janvier 1791. Il ne séjourna à Autun qu'un mois à peine, juste le temps de se faire nommer député de son ordre aux États généraux et il n'entretint avec son diocèse que les rapports les plus lointains. C'est dire qu'étudier l'évêque dans Talleyrand ne peut présenter qu'un intérêt secondaire. Aussi le livre de M. B. de Lacombe est-il en réalité une biographie de Talleyrand depuis sa naissance jusqu'à son départ pour l'Angleterre en 1792.

Bien qu'elle soit faite d'après des documents en partie inédits et notamment à l'aide de volumineux papiers réunis par Dupanloup, cette biographie n'apporte presque rien de nouveau sur le personnage de Talleyrand, rien non plus sur son rôle à la Constituante et sur ses idées politiques. M. B. de L. passe très vite sur les points de son sujet qui auraient pu mériter une étude approfondie, sur la fonction d'agent général du clergé que remplit Talleyrand de 1780 à 1785, sur ses relations avec Mirabeau et avec le parti avancé à la Constituante, sur sa tentative de rapprochement avec la Cour en 1791, sur sa mission à Londres, etc. Bref, son travail donne l'impression d'être superficiel. On

y voudrait aussi plus de critique. A tout instant (pp. 136, 137, 143...) M. B. de Lacombe cite la réimpression du *Moniteur* pour le compte rendu des séances de l'assemblée de mai à octobre 1789. Il représente même un curé de l'Autunois lisant ce journal en octobre 1789! S'il avait consulté la *Bibliographie* de M. Tourneux (t. II., nº 10374), il saurait que le *Moniteur* n'a commencé réellement à paraître que le 24 novembre 1789 et que les 93 premiers numéros (du 5 mai au 23 novembre) ont été confectionnés de toutes pièces en l'an IV.

Albert Mathiez.

Julien Tiersot. **Chansons populaires des Alpes Françaises (Savoie et Dauphiné).** Fort vol. in-4º de 550 p. imprimé rouge et noir et tiré à 1350 exemplaires numérotés. Prix sur Japon 150 francs, sur Chine 100 francs, sur papier vélin 40 fr. François Ducloz, librairie savoyarde à Moutiers et librairie dauphinoise à Grenoble, 1903.

En 1895, M. J. Tiersot fut chargé par M. le Ministre de l'Instruction publique d'une mission à l'effet de recueillir les chansons populaires conservées par la tradition dans les Alpes Françaises. Aujourd'hui, en un magnifique volume, qui lui fait grand honneur et aussi à ses éditeurs, il nous offre le résultat de sa longue et minutieuse enquête : soit environ trois cents chansons et chants français et patois — chants historiques ou traditionnels, chansons d'amour et de mariage, pastourelles, chants de mai, chants de travail, danses. Chaque chanson, accompagnée de notes et critiques, a sa musique notée. De plus, en tête de chaque chapitre, M. J. T. a mis une mélodie populaire harmonisée au piano ou la reproduction d'une estampe ancienne, ayant rapport au sujet. Enfin, en appendice, un nombre considérable de fragments ou d'analyses. C'est, on le voit, un travail extrêmement important et dont il y a tout lieu d'être reconnaissant à l'auteur.

Malheureusement, c'est un faux départ. A publier ainsi les chansons d'une région particulière on s'expose à des redites et à des lacunes. Toutes les chansons que donne M. J. T. ne sont point propres à la Savoie ou au Dauphiné : il s'en faut même de beaucoup ; et les comparaisons qu'il en fait avec les autres provinces sont absolument incomplètes. C'est trop ou pas assez. Il est franchement à regretter que ce si beau volume ne puisse pas être le premier d'un « Corpus » de nos vieilles chansons. Pour cela, à l'exemple de Sv. Grundtvig et de Child, il eût fallu prendre successivement chaque chanson en son type le plus pur et en donner, avec toutes les critiques nécessaires, les variantes trouvées dans les différentes provinces. Certes, la besogne eût été grande ; mais, au cas où elle eût dépassé les forces d'un seul, on eût pu la confier à plusieurs constitués en comité et travaillant sur un plan bien déterminé : telle société eût même pu prêter son

assistance en invitant ses membres disséminés par toute la France à apporter leur pierre à l'édifice. Et, de cette façon, notre pays eût bientôt possédé un recueil au moins égal à ceux des « Danmarks gamle Folkeviser » et des « English and Scottish popular ballads » ; et l'on eût vu quelles véritables richesses nous possédons sous ce rapport. Je lisais ces derniers jours, dans un ouvrage assez récent sur le Volkslied, que l'Allemagne est le seul pays qui ait conservé l'amour du chant populaire — preuve, dit l'auteur, non sans quelque ingénuité, que ce pays est appelé aux plus hautes destinées ! En ce cas, la France aussi peut se permettre quelques espérances : car on chante aussi dans nos provinces, de moins en moins, j'en conviens ; mais je défie bien les Allemands de nous montrer une ballade plus pathétique que celle de notre « Roi Renaud », ou même des « lieder » plus jolis que tant de nos chansons, « En revenant des noces », par exemple, et la chanson si connue des métamorphoses. Et c'est pourquoi je voudrais que de ce recueil à venir on tirât une anthologie pour nos écoles de campagne, mais franchement, sans pruderie exagérée et sans remaniements fantaisistes. M. J. T. dit quelque part, dans sa Préface, qu'il faut se résigner à ne bientôt plus trouver ces chansons que dans les livres et que le devoir de ceux qui s'y intéressent n'est pas de prolonger leur existence : il ne faut pas que l'étude des anciennes traditions populaires soit un prétexte à la restauration d'un passé aboli. C'est sûr. Mais nombre de chansons ne sont d'aucune époque, parce qu'elles sont l'expression de sentiments qui appartiennent à tous les temps ; d'autres, pour avoir un certain cachet d'antiquité, n'en sont pas moins des manifestations d'un art naïf et vrai qui ne cessera jamais de plaire : et ce sont celles-là, les plus belles tout au moins, qu'à mon avis on devrait faire entrer dans notre domaine classique.

Léon PINEAU.

— Si j'écris que le *Catalogue of the Sanskrit Manuscripts in the British Museum* (printed by order of the trustees. London, 1902, gr. in-4° cartonné, viij-262 pp.) est signé du nom de M. Cecil BENDALL, je pense que tout sera dit et l'œuvre jugée. Elle comprend toute la littérature sanscrite ordinaire, brâhmanique, profane et bouddhique, et n'exclut que le jaïnisme, dont les documents sanscrits ne sont en général que des commentaires d'ouvrages prâcrits. Le catalogue comporte 559 numéros, ainsi répartis : védisme (66) ; poésie religieuse post-védique (95) ; jurisprudence (50) ; littérature proprement dite, poésie, drame et prose (75) ; philosophie (63) ; grammaire (39) ; lexicographie (31) ; rhétorique et poétique (8) ; prosodie (9) ; mathématiques et astrologie (75) ; médecine (9) ; arts divers (8) ; copies d'inscriptions (7) ; bouddhisme (13) ; additions (13). A chaque manuscrit est jointe la mention de l'édition la plus importante, en sorte que les inédits se trouvent tacitement signalés. Trois index alphabétiques et un index numérique terminent le volume, d'une exécution irréprochable. — V. H.

— Sous le titre de *Contributions from the Jaiminiya Brâhmana to the history of the Brâhmana Literature*, IV, *Specimens of verbal correspondences*, etc. (extrait du *Journal of the American Oriental Society*, XXIII, 1902, pp. 325-349), M. Hanns Oertel, professeur à Yale University, qui connaît comme pas un le Jaiminîya-Brâhmana, en publie trois passages, collationnés respectivement avec un passage du Shadvimça-Brâhmana et deux du Çatapatha-Brâhmana. Ce travail de comparaison est destiné, dans la pensée de l'auteur, à préparer la solution de la question de savoir comment s'est constitué le corps actuel des Brâhmanas, et nommément s'il existait antérieurement un stock courant de tradition textuellement fixée où les divers compilateurs ont puisé à loisir. Dès à présent, l'affirmative s'accuse probable; mais le caractère impersonnel et hiératique du texte transmis ne permettra jamais, malheureusement, entre les documents qui le composent, un départ même aussi sommaire et incertain que celui qu'établissent les hébraïsants entre la source élohiste et la source jéhoviste. — V. H.

— M. le comte de Charencey vient, avec grand courage, de tenter une œuvre des plus difficiles. S'inspirant des nombreuses « *Années* » de toutes sortes qui paraissent au bout de l'an, il a lancé une *Année Linguistique* dont le premier volume nous est présenté comme un essai. Ce n'est, en effet, pas encore un succès : le volume qui porte la date 1901-1902, traite des années 1898 et 1899; l'on y voit confondus des articles bibliographiques, des exposés critiques qui peuvent être bons, pris isolément, des revues et de simples listes d'ouvrages, enfin les langues connues et inconnues, la linguistique et la philologie, jusqu'à la pédagogie (écriture des aveugles) s'y mêlent de façon surprenante. De l'indo-européen, du sémitique, du finno-ougrien, du bantou, des familles les mieux reconstituées il n'est pas question; des langues essentielles dans chacun de ces groupes, rien n'est dit. Les langues de l'Extrême-Orient qui ne forment à aucun titre une famille y figurent sur le même pied que le basque. Mais M. de Charencey sait tout cela et si nous rappelons ces défauts de son Année linguistique ce n'est certes point avec la pensée de l'avertir ou de le critiquer; c'est bien plutôt pour en rechercher avec lui la raison. En effet M. de Charencey lui-même indique que le nombre des collaborateurs nécessaires « entraîne d'inévitables retards, de regrettables lacunes », car, dit-il, « nul ne peut se flatter de connaître également bien les idiomes indo-européens, sémitiques, américains, malayo-polynésiens. Et cela est incontestable. Mais ce qui nous paraît singulièrement plus important c'est que tous les idiomes ne dépendent pas également de la grammaire comparée qui seule est objet de science. Toute étude du langage où la stricte méthode linguistique ne règne pas, relève de l'empirisme et doit être rigoureusement écartée. C'est la méthode qui fait l'unité des *Années scientifiques* et leur valeur, c'est aussi la méthode seule qu'il convient de mettre à la base d'une année linguistique, si l'on veut qu'il en paraisse une. Quant aux années littéraires et politiques, elles participent à la fois de la nomenclature et de la dissertation. — K.

— Le cinquième bulletin de l'École américaine d'Athènes se compose d'un rapport sur les vingt premières années de l'École, par M. le professeur Day Thomas Seymour, de Yale University, qui fut président du bureau d'administration de 1887 à 1901 (Bull. of the School of class. Stud. at Athens, V, *The first twenty years of the Amer. Sch. of class.* etc.; Norwood, 1902, 69 p.). M. S. insiste spécialement sur la nécessité qu'il y a, pour bien connaître la Grèce, de voir le pays et les monuments : « Il vaut mieux connaître la Grèce que ce qui a été écrit sur la Grèce » (p. 19). Il rappelle, après quelques mots sur les premiers voyageurs américains

en Grèce, comment l'École fut fondée en 1881, ouverte en 1882, la suite de ses travaux (fouilles à Thoricos, à Sicyone, à Icaria, à Platées, et surtout à l'Héraion d'Argos et à Corinthe), et résume ce qu'elle a donné à la science. Il expose enfin sa situation matérielle, et termine en exprimant le regret qu'aucun membre de l'École ne se soit adonné à l'étude du grec moderne, de ses origines et de son développement. — My.

— Dans les Pitt Press Series de Cambridge, M. W. C. Summers, M. A., assistant lecturer in latin in the Owens College Manchester, vient de donner un *Jugurtha* avec introduction, notes et Index. Le texte, sauf en quelques passages dont la liste est dressée, est celui de Jordan. Pour le commentaire, M. S. a surtout puisé dans Fabri et dans Jacobs Wirz. M. S. accepte les derniers travaux de Wirz et, pour les chapitres qui manquent dans les *mutili*, il prend comme base ses cinq manuscrits. Tout cela peut après tout se défendre. Petit livre clair, sobre, consciencieux. — É. T.

— M. Franz Rohde, élève de M. Ludw. Jeep, vient de soutenir à Königsberg une thèse dont voici le titre : *Cicero quæ de inventione præcepit, quatenus secutus sit in orationibus generis judicialis* (172 p.). M. R. rapproche la pratique des préceptes de Cicéron dans les diverses parties du discours : exorde, narration, division, confirmation, réfutation. Auparavant un chapitre sur les « constitutions »; à la fin un autre sur les thèmes généraux (*loci*) qui doivent être développés dans les diverses constitutions. Le latin est clair et élégant. Je n'ai relevé que quelques lapsus ou fautes d'impression sans grande importance. — É. T.

— La librairie Loescher, de Turin, inaugure une collection de vocabulaires spéciaux pour les classiques grecs et latins, par un Dictionnaire de César de MM. M. Chicco et G. Ferrari, professeurs au Gymnase D'Oria à Gênes (in-8°, 283 p., 3 l.). On a gagné de la place par la suppression des textes douteux, et aussi des noms de personnes, de peuples, de pays, etc. D'ailleurs, le sens est donné, ainsi que toutes les constructions exceptionnelles, mais non toutes les références. Les textes sont souvent ramenés à une forme simple. Il est clair qu'il s'agit d'un livre destiné uniquement aux élèves. Le texte est fondé sur l'édition critique de Ramorino (Lœscher, 1890). Comment l'index bibliographique cite-t-il de Teuffel la 2e édition? Pourquoi le Vercingétorix de Jullian est-il omis? Et de même rien des éditions de Meusel et Kübler. Par contre, que vient faire cette étude sur la tactique romaine de *1783*? P. vi : écrire *Le*breton et *syn*taxis; p. iii, l. 9 : Te*n*cterorum etc. — É. T.

— M. Allain a terminé son Pline (Fontemoing); trois grands in-4° de 600 et 700 p. et un quatrième volume de tables de 200 pages. Voilà Pline copieusement célébré. Peut-être cette façon de l'être eut-elle été de son goût; car il se demandait si l'abondance n'était pas la première qualité de l'orateur. Il est vrai qu'il n'occupe pas ici toute la place, tant s'en faut. Le titre de l'ouvrage aurait été plus justement : « *Autour de Pline* »; et plutôt que d'énumérer toutes les choses dont parle M. A., on eût plus vite fait de dire ce qu'il omet. Mais il aime son sujet; il s'épanche familièrement avec le lecteur; il voudrait lui communiquer son goût des lettres; souhaitons-lui donc un bon succès. — É. T.

— Nous avons reçu de Philadelphie une thèse de stilistique ou autrement de statistique en grammaire latine qui porte en tête le nom de Mlle Mary Helen Ritchie : *A study of conditional and temporal clauses in Pliny the younger* (Civil printing company, 1902, 57 p. in-8°). Elle paraît faite avec grand soin. Mais forcément, ce qui frappe ici, n'est pas tant le sujet ou la méthode que le sexe de

l'auteur. Notez que Mlle Mary Ritchie, d'après la Minerva, est secrétaire d'un collège de Pensylvanie (École supérieure pour demoiselles) dont le personnel est presque entièrement féminin. — É. T.

— Deux discours de rentrée dont il suffit de mentionner les sujets : l'un de M. Th. ZIELINSKI (Saint-Pétersbourg), *Rom und seine Gottheit* (32 p.) (inspiré par le livre de G. Wissowa); l'autre de M. Kaerst (de Leipzig; ce professeur vient de publier une histoire de l'hellénisme) : *Die antike Idee der Oekumene in ihrer politischen und kulturellen Bedeutung* (34 p.). Le dernier discours a été revu et il est suivi ici d'une quarantaine de notes.

— L'ouvrage de M. A. LEFÈVRE, *Germains et Slaves* (T. VIII de la bibliothèque d'Histoire et de Géographie universelles, Paris, 1903, Schleicher et Cie. Un vol. de 320 p. avec 15 fig. dans le texte et un atlas de 32 cartes. Pr. 3 fr. 50) est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur passe en revue les divers renseignements que nous a conservés l'antiquité classique sur les Germains primitifs ; puis, il étudie successivement les Germains de Tacite et ceux des invasions; après quoi il résume leur mythologie et la légende épique. Sur le même plan, mais d'une façon plus rapide encore, la deuxième partie est consacrée aux Slaves et aux Finnois. Si M. Lefèvre n'a voulu que faire œuvre de vulgarisateur, son livre intéressera plus d'un lecteur curieux. Autrement, au point de vue scientifique, il y a des lacunes et quelques erreurs. Il y aurait aussi des observations à faire à propos de certaines interprétations. Je n'en veux donner qu'un exemple. Quand Sigurd (p. 130), posté dans un trou, attend Fafnir pour le frapper : sans doute, dit M. Lefèvre, c'est le soleil enveloppé d'un nuage. Autant que personne je suis convaincu qu'effectivement nous devons voir en Sigurd un héros solaire; mais, c'est par des explications comme celle-là qu'on risque de rendre une théorie ridicule. Ce thème du héros ou dieu luttant contre le dragon une fois trouvé, les détails du combat seront empruntés à la vie réelle et non point imaginés : Sigurd se cache dans un trou pour attendre le monstre, tout simplement parce que c'est ainsi que procèdent les Primitifs pour tuer les grands fauves. — Léon PINEAU.

— C'est une excellente idée qu'ont eue MM. Andreas HEUSLER et Wilhelm RENISCH (*Eddica minora*. In-8°, Dortmund, Rehfus, 1903, cx-160 p.) d'extraire des sagas et autres ouvrages en prose les poèmes ou fragments de poèmes apparentés à l'Edda et de les avoir réunis en un volume : on ne peut qu'en être reconnaissant aux deux érudits. Chacun des vingt-cinq morceaux qu'ils nous donnent dans cette édition, très soignée typographiquement, est précédé d'une introduction qui en explique les sources et en indique la place dans la littérature nordique. Le tout est suivi d'un index des noms propres et d'un glossaire, qui constitue un utile supplément à celui de Hugo Gering. Les *Eddica minora* sont indispensables à quiconque s'intéresse à la vieille littérature du Nord. — L. P.

— Le volume que Jessie L. WESTON publie sous le titre *The three Day's tournament. A Study in Romance and Folk-Lore* (Londres, David Nutt, 1902. Petit in-8° de xi-59 p.) est le XVe de la « Grimm Library », la jolie et si intéressante collection éditée par M. D. Nutt, et en réalité un appendice au vol. XII, *The Legend of Sir Lancelot du Lac*. L'auteur y apporte de nouveaux arguments à l'appui de sa théorie sur l'évolution des légendes arthuriennes. Je crois qu'il est difficile de ne pas souscrire à son assertion : que ces légendes ont dû avoir une longue période de développement avant de devenir le thème favori de toute une époque littéraire. Il convient donc d'être extrêmement prudent dans leur critique, et, bien loin de s'en tenir aux sources écrites, il est indispensable d'interroger la

tradition orale : c'est peut-être encore elle qui fournira les plus curieux éléments à la solution des difficiles problèmes qu'elles soulèvent. — L. P.

— Un tout jeune homme qui porte un nom illustre, M. Paolo d'Ancona, vient de faire tirer à part un article qu'il avait donné à la Revue l'*Arte* (Ann. V, fasc. 5-12) sur *les représentations allégoriques des arts libéraux durant le moyen âge et la Renaissance*. Il en montre le rapport avec les opinions de nos ancêtres sur le système planétaire et il les suit chez les différentes nations dans les tableaux, les sculptures, les enluminures. C'est aux spécialistes qu'il appartient d'examiner son travail. Nous nous permettons seulement de le leur signaler parce que si en général les débutants italiens ont dès la première heure une bonne méthode d'investigation, il n'est pas très fréquent de les voir choisir un sujet qui embrasse une longue période de temps ; et ils en gardent quelquefois une timidité qui les suit toute leur vie. Plusieurs savants italiens ont signalé ce danger. C'est un bon signe chez M. Paul D'Ancona d'avoir su trouver une question à la fois assez limitée et assez étendue pour que son ouvrage ne fût pas de la témérité. — Charles Dejob.

— L'énigme dantesque dont M. E. Sicardi entreprend de donner la solution, après tant d'autres, dans la *Rivista d'Italia* (*Un Enimma dantesco*, août 1902 ; *Ancora per la spiegazione di un enimma dantesco*, octobre) est celui du « piè fermo » (*Inf.* I, 30). Selon ce commentateur sagace le mouvement représenté par ce vers trop fameux ne devrait pas être expliqué par la configuration du sol où s'avance le poète, mais par les dispositions morales, par l'hésitation, la crainte avec laquelle Dante va au devant de difficultés certaines ; cette hésitation est traduite par la démarche : seul le pied posé à terre est immobile, solidement appuyé, fixé au sol ; l'autre, qui est levé, n'ose s'abaisser, il tâtonne, il cherche timidement un point d'appui, et ces incertitudes se renouvelant à chaque pas donnent à la démarche un caractère particulier qu'exprime le vers tant discuté. Interprétation ingénieuse, dont il faudra tenir compte. — H. H.

— Le même critique consacre une note fort intéressante au sonnet de Pétrarque *Mai non vedranno le mie luci asciutte* que l'on considère généralement comme adressé à l'évêque de Lombez Giacomo Colonna (*Fanfulla della domenica*, XXIV, n° 24) : ce sonnet n'aurait jamais été écrit pour ce prélat, mais roulerait, comme tant d'autres, sur les chagrins amoureux du poète après la mort de Laure. La démonstration de M. Sicardi, qui se heurtait à quelques difficultés sérieuses, parait en triompher victorieusement. — H. H.

— Le succès avec lequel a été accueilli l'élégant volume destiné au grand public, dans lequel M. Karl Brandi a évoqué les plus beaux souvenirs de l'art et de la littérature à l'époque de la Renaissance italienne, est parfaitement justifié ; la première édition, que la *Revue critique* avait signalée (septembre 1900, t. 50, p. 238), a été épuisée en deux ans ; une seconde édition vient de paraître (*Die Renaissance in Florenz und Rom* : Leipzig, Teubner, 1903, x-265 pages), en tous points semblable à la première, bien que soigneusement revue par l'auteur. — H. H.

— A l'occasion du mariage récent d'un homme politique italien (*Nozze Galimberti-Schanzer*, octobre 1902), M. Adolfo Cinquini a publié dix-neuf lettres inédites, extraites d'un manuscrit de l'Ambrosienne, écrites par l'humaniste Pier Candido Decembrio ou à lui adressées. Les traits principaux de la physionomie de Decembrio, et sa vie agitée sont résumés dans les pages sobres et claires de l'introduction ; M. C. y fait ressortir l'intérêt qu'il y aurait à publier intégrale-

ment, à classer et à commenter cette correspondance, comme on l'a déjà fait avec tant de bonheur pour quelques autres correspondances du xv[e] siècle ; et en attendant ce grand travail, qu'il nous donnera peut-être lui-même, M. C. fournit quelques renseignements bibliographiques précieux. L'appendice notamment, où il donne la bibliographie des lettres déjà publiées de Decembrio, est une fort utile contribution à l'œuvre plus vaste que M. C. souhaite de voir entreprendre. — H. H.

— Sous le titre général de *Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas*, M. J. Schnitzer publie un premier fascicule contenant les relations de la mort de Savonarole, et des événements qui l'accompagnèrent, composées par Bartolomeo Redditi et Tommaso Ginori (Munich, 1902, in-8°, 108 pages). La relation du notaire florentin B. Redditi, dont la personnalité est peu connue, mais qui fut certainement un des plus chauds partisans du moine de Saint-Marc, est assez développée (p. 37-84) malgré son titre modeste de « Breve compendio o sommario », et présente un réel intérêt qui en justifie la publication. Dans une solide introduction, M. S. en a analysé et discuté attentivement les données, en même temps qu'il a fourni quelques explications sur la façon dont il en a établi le texte. Moins importants, mais curieux à plus d'un égard, sont les extraits du « Libro di debitori e creditori e ricordanze » de Tommaso Ginori (p. 94-104), un indécis cette fois, qui ne savait que croire au milieu de tous les récits contradictoires qui circulaient ; après avoir rapporté une version défavorable à Savonarole, il barre toute une page de son journal, et fait amende honorable, en sorte que la bonne foi tout au moins de ce témoin nous le rend sympathique. Ces textes sont publiés par M. S. avec un soin qui va jusqu'à la superstition dans le respect des graphies des manuscrits ; ce scrupule n'est-il pas fort exagéré lorsque l'éditeur a sous les yeux — et c'est le cas pour la relation de B. Redditi — des textes postérieurs d'un siècle ou même davantage à l'époque où l'auteur écrivait ? Quel intérêt y a-t-il à conserver certaines bizarreries orthographiques — pour ne rien dire de leçons évidemment fautives — qui ne sont certainement pas attribuables à l'auteur ? Pour le *Diario* autographe de T. Ginori, la chose est différente ; encore ne faudrait-il pas outrer une fidélité de transcription qui ne rime à rien, car elle ne répond même pas aux intentions du rédacteur. M. S. proscrit tout accent sur les mots italiens ; c'est son droit ; il nous semble cependant que les Florentins de ce temps distinguaient en général *è*, verbe, de la particule *e*, et il est assez fâcheux qu'il ait renoncé systématiquement, lui, à les distinguer ; il s'obstine à écrire en un seul mot *aore*, sans détacher la proposition du substantif ; dans quel intérêt ? Il imprime *megliol a* pour *meglio la* (p. 104, peut-être n'est-ce qu'une faute d'impression ? elle ne serait pas la seule), et conserve religieusement la forme *Jeronimo Farinarola* (p. 101) pour désigner le fougueux dominicain ! Comme il ne s'agit pas d'un *testo di lingua* à publier diplomatiquement, mais d'un document historique, destiné à être consulté par des savants qui ne sont pas tous nécessairement familiers avec l'idiome florentin, il aurait peut-être été bon de leur en faciliter le plus possible l'intelligence ; dans ce but on pouvait, sans trahir personne, écrire *uno* toutes les fois que Ginori a employé le signe *1°* ; pour beaucoup de lecteurs non prévenus, ce *1°* qui reparait obstinément au milieu des phrases, fera l'effet d'une devinette. — H. H.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 1 Trente-septième année 5 janvier ~~1902~~

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Correspondance historique et archéologique, novembre 1902 : Lavoine, Notes historiques sur les premiers imprimeurs de l'Artois (suite). — Comte Ch. de Beaumont, Le congrès archéologique de Troyes et de Provins. — Mazarolle, Acte de société passé entre Jean de Senlis et François Rochelance, boulangers parisiens, pour la fourniture du pain à l'armée du prince de Condé. — *Question :* La famille de Flesselles ; Un buste en cire de Cartouche. — Ouvrages nouveaux et périodiques.

Bulletin Hispanique, 4me livraison : M.-R. de Berlanga, Estudios numismáticos : Una moneda mal leída de la Hispania romana. — R. Menéndez Pidal, Sobre la bibliografía de San Pedro Pascual. — M. Serrano y Sanz, Comedia del Pobre honrrado de D Guillem de Castro (suite et fin). — H. Léonardon, Relation du voyage fait en 1679 au-devant et à la suite de la reine Marie-Louise d'Orléans, femme de Charles II (suite et fin). — *Variétés :* « Simón » et « Birlocho » (A. M.-F.). — Publications de M. Archer M. Huntington (A. M.-F.). — *Agrégation :* Notes bibliographiques sur les auteurs du programme de l'agrégation d'espagnol (concours de 1903) (E. Mérimée et A. Morel-Fatio). — Sur le texte des poésies de Góngora (E. Mérimée). — *Bibliographie :* E. Krapf, El libro de Patronio ó el Conde Lucanor (A. M.-F.). — Carolina Michaëlis de Vasconcellos, A infanta Maria de Portugal (A.-M. F.). — D. K. Pétrof, Etudes sur Lope de Vega (A.-M. F.). — Catálogo de la Biblioteca municipal de Madrid (A.-M. F). — C. Fernández Duro, Armada española (P. Boissonnade). — B. Haendcke, Studien zur Geschichte der spanischen Plastik (J.-M. V.). — Mme Carette, La comtesse d'Aulnoy (H. L.). — Augusto Conte, Recuerdos de diplomático (H. Léonardon).

Academy and Literature, n° 1598 : Lily, Works, p. Bond. — Matthew Arnold's Notebooks, p. Wodehouse. — A. Dobson, Samuel Richardson. — Journal of Edward Ellerker Williams, p. Garnett. — Illingworth, Reason and revelation. — Poets, made, not born. — Turgenev and Smoke. — Dostoievsky and Le crime et le châtiment. — Othello.

Athenaeum, n° 3421 : Edward Bowen. — Sidney Lee, Queen Victoria. — Macneill, In poursuit of the Mad Mullah. — Poe, Complete works ; Walt Whitman, Complete works. — King Horn, p. Hall, Floris and Blanscheflur, p. Macknight ; Lempp, Frère Elie de Cortone. — Prof. Withers Kestell's Through shot and flame. — The Gowrie Mystery. — Berachyah the fabulist (Bellell). — Bristish branch of the International Society of Franciscan studies. — Austin, Among swamps and giants in Equatorial Africa. — History of art in recent periodicals.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 51-52 : Harnack, Die Mission und Ausbreitung des Christenthums in den ersten drei Jahrhunderten (admirable). — Reichenberger, Wolfgang von Salm, Bischof von Passau (1540-1555). — Monatschrift für höhere Schulen. Hgb. von Köpke und Matthias. I. — Böhmel, Idealismus und Realismus in der Pädagogik. — Geschichte von Sul und Schumul. Hgb. u. Seybold ; Uebs. von C.F. Seybold. — Chattopâdyâya, The Mricchakatika, or the Toy Cart of King Sûdraka. — Ed. Schwartz, Charakterköpfe aus der antiken Litteratur (très instructif). — Vendryes, Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin (très soigné et fait avec goût). — Gercke,

Abriss der griechischen Lautlehre. — GABRIEL, Friedrich von Heyden mit besonderer Berücksichtigung der Hohenstaufendichtungen. — MUTHESIUS, Gœthe als Kinderfreund. — Fr. Th. VISCHER, Shakespeare-Vorträge. 4. Bd. : König Johann. Richard II. Heinrich IV. Heinrich V. — SCHLACHTER, Spottlieder in französischer Sprache, besonders auf die Franzosen, aus dem Beginne des siebenjährigen Krieges. — FRIEDWAGNER, Frau von Staels Antheil an der romantischen Bewegung in Frankreich. — HUSZAR, Honoré de Balzac. — HACKMANN, Die Schlacht bei Gaugamela (n'avance pas la science). — TITZ, Cassiodors Stellung zu Theoderich III. — MÜLLER, Das Itinerar Kaiser Heinrichs III, 1039 bis 1056. — DAENELL, Die Hansestädte und der Krieg um Schleswig. — KOSER, König Friedrich der Grosse (très bon). — Geschichte des russisch-türkischen Krieges auf der Balkan-Halbinsel 1877/78. Bearb. von Krahmer. — TARIEL, La campagne de Chine (1900-1901) et le matériel de 75. — BERG, Die wichtigste geographische Litteratur. — ASCHAFFENBURG, Das Verbrechen und seine Bekämpfung. Kriminalpsychologie. — HARTUNG, Die bayerischen Landstrassen, ihre Entwicklung im 19. Jahrh. und ihre Zukunft. — R. von HIPPEL, Zur Vagabundenfrage. — N. de G. DAVIES, The rock tombs of Deir el Gebrâwi.

Literarisches Centralblatt, n° 51-52 : HEINRICI, Das Urchristentum (esquisse). — FECHNER, Zend-Avesta; WUNDT, Fechner. — KOLB, Die Anfaenge des Pietismus u. Separatismus in Württemberg. — LINDNER, Weltgesch. seit der Völkerwanderung, I und II (bon et fait bien augurer de l'ensemble). — RUGE, Columbus, 2e éd. — F. MÜLLER, Beitr. zur Culturgesch. der Stadt Demmin. — BÜSCHING, Die Handelsbezieh. zwischen England u. seinen Kolonien bis 1860. — DORYS, Abdal-Hamids Privatleben. — BIGELOW, Die Völker im Kolonialwettstreit. — D'HAUTERIVE, La Moldavie en 1787. — Sibawaiki p. JAHN, 23-30. — A. MEILLET, L'arménien classique (cf. le présent n°). — RÖMER, Studien zu Aristophanes, I. — SAKELLAROPOULOS, Livius Andronicus (en grec). — DEBERRE, La vie littéraire à Dijon au XVIIIe siècle. — Yvain, p. FOERSTER, 2e éd. — Gœthes Werke, éd. HEINEMANN, V et VI. — Grabbe's Werke, IV. — STIEDA, Ilmenau und Stützerbach. — C. F. MÜLLER, Zur Sprache Fritz Reuters. — TORBJÖRNSSON, Die gemeinslavische Liquidametathese.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 2 Trente-septième année 12 janvier 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^{e}

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, janvier-février 1903 : Louis MADELIN, Pie VI et la première coalition. — HERZOG, La collection des manuscrits de Zurlauben à la bibliothèque cantonale d'Aarau. — Ch. E. ŒLSNER, Fragments de Mémoires relatifs à l'histoire de la Révolution française, publiés par Alf. STERN ; *suite*. — A. MATHIEZ, Le Bureau politique du Directoire ; notes et documents. — *Correspondance :* L'Europe et la question d'Autriche. Lettre de M. CHÉRADAME. — *Bulletin historique* : France. Antiquités nationales, par C. JULLIAN ; Epoque contemporaine, par Rod. REUSS et G. MONOD ; Belgique, 1899-1901, *suite*, par Eug. HUBERT ; Pays-Bas, 1895-1902, par Th. BUSSEMAKER. — *Comptes rendus critiques* : MONTANARI, Annibale ; STREHL, Alte Geschichte ; MARANCA, Il tribuno della plebe ; MAU, Pompeji ; BARTAL, Glossarium latinitatis Ungariae ; EUBEL, Der Mendicanten-Orden ; SORBELLI, Fr. Sforza a Genova ; FREDERICQ, Corpus Inquis. neerl. IV ; Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden, II.

Revue musicale, n° 12, décembre 1902 : La Rédaction, A nos lecteurs, offrandes musicales. — A. DE LONGEPIERRE, Noël. — S., Le théâtre lyrique populaire. — L. LALOY, l'Etranger (M. Vincent d'Indy). — L. SCHNEIDER, La Carmélite (M. Raynaldo Hahn). — VILLANIS, Une chanson française à trois voix. — P. AUBRY, Les proses. — H. PARRY, La musique française au XVII^e siècle (lectures musicales). — J. COMBARIEU, Esthétique musicale, les idées de Darwin. — DAMON, Exercices d'analyse.— C. Q. Correspondance de Lille. — Informations. — Les concerts. — Notes bibliographiques. — Publications nouvelles. — Périodiques. — Texte musical : Une chanson française à trois voix.

Academy and Literature, n° 1599 : KRAPOTKIN, Mutual aid. — MATHIESON, Politics and religion. — CONWAY, Early Tuscan art. — Agnes TOBIN, Love's crucifix, nine sonnets and a canzone, from Petrarch. — OLIPHANT, Rome and Reform. — Alathea WIEL, The story of Verona. — SAHNON, The story of the Empire. — The tragedy of the Celt. — The home of the Aryans (Legge).

Athenaeum, n° 3922 : CHESTERTON, Twelve types. — Franz BRENTANO, The origin of the Knowledge of right and wrong. — Scott's Minstrelsy of the Scottish Border, p. HENDERSON. — PASTON, Sidelights on the Georgian period. — LOUNSBURY, Shakespeare and Voltaire. — School-books. — Education in the United States. — Political economy. — The Gowrie Mystery. — Cosmo III de Medicis, afterwards Grand Duke of Toscany, in England (E.-J.-L. Scott). — The Heroica of Philostrastus, II (C. H. Bromby). — DAVIES, Frans Hals. — Lord Ronald ROWER, Sir Joshua Reynolds. — POUGIN, La Comédie Française et la Révolution ; BERNARDIN, La Comédie Italienne en France et le théâtre de la Foire.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 1 : REPORT of the Librarian of Congress for the fiscal year ending June 30, 1901. — LIBRARY OF CONGRESS. Division of Bibliography. Comp. of A. P. C. Griffin. — LIBRARY OF CONGRESS. Classification. Class Z. — H. SMALL, Handbook of the new Library of Congress. — LEONHARD, Samuel Selfisch. — Karl MÜLLER, Kirchengeschichte. 2. Bd., 2 Heft. — SCHNEDERMANN, Der geschichtliche Christus und die christliche Glaubenslehre. — STUMPF, Leib und Seele. Der Entwicklungsgedanke in der gegenwärtigen Philosophie. — SEIDENBERGER, Grundlinien idealer Weltanchauung aus Otto Willmanns Geschichte des Idealismus und seiner Didaktik zusam-

mengestellt. — HEYDTMANN und CLAUSNITZER, Deutsches Lesebuch für Lehrerseminare. I. u. II. — Deutsches Lesebuch für Präparandenanstalten. II. u. III. — MESSER, Hermann Schiller als Pädagog. — STEINSCHNEIDER, Die arabische Litteratur der Juden. Ein Beitrag zur Literaturgeschichte der Araber, grossentheils aus handschriftlichen Quellen (très utile). = TILBE, Pali First Lessons. — LINDSAY, Nonius Marcellus Dictionary of republican Latin (résultats importants). — Martha FLIPSE, De vocis quae est λόγος significatione atque usu. — LANGKAVEL, Die französischen Uebertragungen von Goethes Faust. — SAUER, Gesammelte Reden und Aufsätze zur Geschichte der Litteratur in Oesterreich und Deutschland. — F. BRUNETIÈRE, Manuel de l'Histoire de la Littérature française (très long et instructif article de Ransohoff). — KOPPLOW, Shakespeares « King John » und seine Quelle. — EICHHOFF, Shakespeares Forderung einer absoluten Moral. — Ch.-V. LANGLOIS, Questions d'histoire et d'enseignement. — PIRRO, Il primo giorno dell'anno consolare romano. — LILIENFEIN, Die Anschauungen von Staat und Kirche im Reich der Karolinger. — HUYSKENS, Kardinal Napoleon Orsini. I. — HAAKE, König August der Starke. — HANDBUCH DER WIRTHSCHAFTSKUNDE DEUTSCHLANDS. — WETTSTEIN, Zur Anthropologie und Ethnographie des Kreises Disentis. — BUSCHING, Die Entwickelung der handelspolitischen Beziehungen zwischen England und seinen Kolonien bis zum Jahre 1860. — VANDERVELDE, Die Entwicklung zum Sozialismus. — DORST, Die notarielle Urkunde nach Form und Inhalt. — PRESTEL, Die Baugeschichte des jüdischen Heiligthums und der Tempel Salomonis.

Literarisches Centralblatt, n° 1 : PLITT, Grundriss der Symbolik. — ZÖLLIG, Die Inspirationslehre des Origenes. — BÖKLEN, Die Verwantschaft der jüdisch-christlichen mit der parsischen Eschatologie. — KRETZER, Gobineau. — WUNDT, Grundzüge der physiologischen Psychologie. — LILIENFEIN, Staat und Kirche im Reiche der Karolinger (cf. *Revue*, n° 41). — MEINARDUS, Der Katzelnbogische Erbfolgestreit. — SCHOBER, Spuren und Denkmäler russischer Geschichte auf Schlesischem Boden — SCHEIBERT, Mit Schwert und Feder. — SCHIEL, 23 Jahre Sturm und Sonnenschein in Südafrika. — BARAT, Die Freistadt Temesvar. — Mahabharata, scelti p. PAVOLINI (cf *Revue*, n° 31). — The Tebtunis Papyri, I, p. GRENFELL, HUNT and SMYLY. — Donati commentum Terenti, p. WESSNER, I (bon). — Italien. Volksromanzen, p. ULRICH. — EICHHOFF, Der Weg zu Shakespeare. — Germanist. Abhandlungen Paul dargebracht. — STROBL, Der Buddhismus und die neue Kunst ; Die Weltanschauung in der Moderne.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 3 Trente-septième année 19 janvier 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy and Literature, n° 1600 : Lounsbury, Shakespeare and Voltaire. — Bolton King, Mazzini. — Millar, The mid-eighteenth century. — Riis, The baltle with the slum. — Countess Martinengo Cesaresco, Lombard Studies; Bisiker, Across Ireland.

Athenaeum, n° 3923 : The naval tracts of Sir William Monson, p. Oppenheim, I and II. — Harrison, Studies in Theognis. — Roe, Ancient coffers and cupboands. — Hodgkin, Rariora. — Acters of the privy Council, vol. XXVI; Calendar of State Papers, Domestic, 1673, p. Daniell. — The Greek Grammar of Roger Bacon and a fragment of his Hebrew Grammar, p. Nolan and Hirsch; Goodell, Chapters on Greek metric; Studies in honor of Gildersleeve. — Alger, Paris 1789-1794; Dorman, History of the British Empire in the XIX century; Mockler-Ferryman, British Nigeria. — Archbishop Temple. — Head Master's Conference at Tonbridge. — The Dean of Winchester. — Old English masters, engraved by Timothy Cole. — Parry, The Oxford History of music, vol. III. The music of the XVII century.

Literarisches Centralblatt, n° 2 : Jülicher, Einleitung in das A. T. — Eppler, Gesch. der Basler Mission, 1815-1899. — Gény, Die Fahnen der Strassburger Bürgerwehr. — Krebs, Die Politik von Bern, Solothurn und Basel, 1466-1468. — Laharpe et Alexandre de Russie (n'offre rien à la science). — Trap, Kongeriget Danmark, II-IV. — Reiset, Mes souvenirs. — Errera, L'epoca delle grandi scoperte Geografiche. — Hartmann, Repertorium op de litteratuur betreffende de nederlandsche Kolonien in Oost-en West-Indie. — Holtze, Gesch. des Kammergerichts in Brandenburg-Preussen, III, Im 18 Jahrh. — Von Hoffmann, Das Kirchenverfassungsrecht der niederl. Reformirten bis zum Beginne der Dordrechter Nationalsynode von 1618-1619. — Mombert, Die deutschen Stadtgemeinden und ihre Arbeiter. — Platonis Res Publica, p. Burnet. — Augustini De perfectione justitiae hominis, etc. p. Urba et Zycha. — Kaluza, Histor. Grammatik der englischen Sprache, II (beaucoup et trop de détails). — Petzet, Die Blütezeit der deutschen politischen Lyrik 1840-1850, I. — Saly-Stern, Lenau (fin). — Berneker, Slavische Chrestomathie mit Glossaren. — Liadain and Curithir, trad. Kuno Meyer. — Berling, Kunstgewerbliche Stilproben. — Buhle, Briefe über Erziehung.

PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

Ph. BERGER, de l'Institut.

Inscriptions céramiques de la nécropole punique d'Adrumète. In-8..... 3 fr. »

J. A. BLANCHET

Tessères antiques, théâtrales et autres. In-8, fig.................. 2 fr. 50

E. BLOCHET

Les inscriptions de Samarkand. In-8. 2 fr. 50

Les inscriptions turques de l'Orkhon. In-8.................... 2 fr. 50

R. CAGNAT, de l'Institut.

Lettre sur quelques inscriptions de Chemtou. In-8............ 1 fr. »

Inscription des Thermes de Carthage. In-8, planche.............. 1 fr. 25

C. CARAPANOS

Inscriptions de l'Oracle de Dodone et pierre gravée. In-8, fig....... 1 fr. »

Dr. CARTON

Inscription du temple du Capitole à Numiulis. In-8.............. 1 fr. 25

Estampilles puniques sur amphores. In-8.................... 1 fr. 25

A. CASTAN

Deux épitaphes romaines de femmes, de l'avenue sépulcrale de Vesontio. In-8. 1 fr. 50

CLERMONT-GANNEAU, de l'Institut.

Notes d'épigraphie et d'histoire arabe. In-8.................... 1 fr. 50

Sur une inscription arabe de Bosra relative aux Croisades. In-8..... 1 fr. 25

La stèle phénicienne d'Oumm el' Aouamid. In-8, 2 planches......... 1 fr. 50

F. CUMONT

Note sur une inscription de Sébaste. In-8.................... 1 fr. »

J. DELAMARRE

Inscription d'Amorgos. In-8.... 1 fr. 25

J. DERAMEY

Les inscriptions d'Adoulis et d'Axoum. In-8.................... 2 fr. 50

E. DESJARDINS, de l'Institut.

L'inscription d'Hasparren et les Novem Populi. In-8.............. 1 fr. »

FRŒHNER

Inscriptions grecquess archaïques de la collection Tyzkiewicz. In-8, pl. 2 fr. »

H. GAIDOZ

Trois inscriptions nouvelles d'Aix-les-Bains. In-8............... 0 fr. 50

J. GUILLEMAUD

Les inscriptions gauloises, nouvel essai d'interprétation. 2 fascicules in-8. Chaque................ 2 fr. »

B. HAUSSOULLIER

Sur la formation des caractères complémentaires de l'alphabet grec. In-8.................... 1 fr. »

HELBIG

Inscription gravée sur un vase tarentin. In-8, fig................ 1 fr. »

HÉRON DE VILLEFOSSE, de l'Institut.

Inscriptions provenant du Maroc et de la Tunisie. In-8............ 1 fr. 25

C. JULLIAN

Inscriptions grecques d'Égypte. In-8. 1 fr. 25

L. JURGIEWITCH

Sur deux inscriptions grecques inédites de la Russie méridionale. In-8. 1 fr. 25

R. DE LA BLANCHÈRE

Les inscriptions du Djebel Toumiat. In-8.................... 1 fr. »

Inscription du Musée d'Oran. In-8 0 fr. 50

LEBÈGUE

Inscriptions latines trouvées dans la Narbonnaise. In-8............. 1 fr. »

A. LEVAL

Inscription grecque de Constantinople. In-8.................... 1 fr. »

Inscription de Constantinople. In-8. 0 fr. 50

D. MALLET

Les inscriptions de Naucratis. In-8 2 fr. »

E. MILLER, de l'Institut.

Inscriptions grecques découvertes en Egypte. 2 fasc. in-8........ 2 fr. »

R. MOWAT

Inscriptions de la cité des Lingons conservées à Dijon et à Langres. In-8, 2 planches............... 2 fr. »

NÉROUTSOS BEY

Inscriptions grecques et latines d'Alexandrie. In-8................ 1 fr. »

PERNOT

A propos de l'inscription d'Henchir-Mettich. In-8.................. 0 fr. 50

E. RENAN, de l'Institut

Inscription phénicienne et grecque découverte au Pirée. In 8, pl.... 1 fr. 50

S. DE RICCI

Répertoire épigraphique des départements de l'Aisne et de l'Oise. In-8. 1 fr. 50

Inscriptions de l'Oise. Ager Bellovacorum. — Sylvanectes. In-8.... 1 fr. 50

Note sur une inscription d'Amiens. In-8.................. 0 fr. 50

Inscriptions déguisées. In-8.... 1 fr. »

Inscriptions de Germanie dans la correspondance d'Oberlin. In-8, fig. 1 fr. 25

F. SAUREL

Une nouvelle inscription gauloise. In-8. 0 fr. 50

L. VERNIER

Inscriptions métriques de l'Afrique romaine. In-8............... 1 fr. »

WAILLE ET GAUCKLER

Inscriptions inédites de Cherchel. In-8. 1 fr. 50

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 4 Trente-septième année 26 janvier 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 103 : Souvenirs de J. F. Revel, 1804-1816 (celui dont la femme, la belle Eléonore, fut la maîtresse de Napoléon). — L'exil du Parlement à Troyes, 1787, journal du P. Adry (fin). — St Domingue sous le Consulat, fragments de Souvenirs de la générale Lallemand (fin). — Engagements de recrues pour les armées du roi de Prusse, 1725. — Lettres d'un bourgeois nantais pendant les guerres de Vendée 1793-1795 (suite).

Annales du Midi, n° 57, janvier, A. de Cazenove, Campagnes de Rohan en Languedoc 1621-1629 (suite). — Grand, Testament de Pons de Cervière. — A. Thomas, Le mot rouergat Oütjabo. — *Comptes rendus :* Roucante, La formation du domaine royal en Gévaudan ; Andrau, Raimon de Miraval ; Quae judicia de litteris fecerint Provinciales ; Salverda de Grave, Bertran d'Alamanon ; Fage, La vie à Tulle ; Fray-Fournier, Fêtes nationales et cérémonies civiques dans la Haute Vienne pendant la Révolution.

Revue d'Alsace, janvier-février : Reuss, Grandidier est-il un faussaire ? — Kuény, Un météorologiste alsacien au xviii^e siècle. — Helmer, La manufacture d'armes blanches d'Alsace, II. — Ingold, Les troubles de Landser il y a cent ans (fin). — Bardy, Le premier historien de Belfort. — Hanauer, Les petits imprimeurs de Haguenau. — Le monument de Mulhouse (Ingold). — Livres nouveaux : Collections de médailles et monnaies d'Alsace formée par H. Meyer et donnée au département des médailles de la Bibliothèque Nationale par M. Carlos de Beistegui en 1902 ; Héron de Villefosse, Recherches archéologiques sur le territoire de Mantoche (Haute-Saône).

Academy and Literature, n° 1601 : Knight, Some nineteenth century Scotsmen. — Bevan, The house of Seleucus. — Ruskin on pictures. — Maeneill, The Egregious English Echoes. — Little Bayes.

Athenaeum, n° 3294 : Harper, The Cambridge Road. — Barry, The papal monarchy, 590-1303. — Kropotkin, Mutual aid. — Horton, In Argolis. — Anna Lea Merritt, A Hamlet in old Hampshire. — Vik, the century, a collection of Malo-Russian poetry and prose published from 1798 to 1898. — Travel. — Ceremonies and processions of the Cathedral church of Salisbury, p. Wordsworth. — Jerkin (étym.). — The Gowrie dilemmas. — Viscount Dundee's letter to James II after his victory at Killiecrankie (Mawdesley). — A new Chaucer word (J. Koch). — The source of Chapman's « The conspiracie and tragedie of Charles, duke of Byron » and « The revenge of Bussy d'Ambois (Boas). — Lanciani, Storia degli scavi di Roma e notizie intorno le collezione romane di antichita, I. 1000-1530. — Maitland, Oxford history of music, vol. IV, the age of Bach and Handel.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 2 : A. Keysser, Mittheilungen über die Stadtbibliothek in Coeln 1602-1902. — Bertarelli e Prior, Gli ex libris italiani. — Kurzes Bibelwörterbuch hgb. von H. Guthe. — Augustins, Bekenntnisse gekürzt und verdeutscht von E. Pfleiderer. — Hellpach, Die Grenzwissenschaften der Psychologie. — Orestano, Der Tugendbegriff bei Kant. — Oberg, Die Bedeutung des Märchens für Erziehung und Unterricht. — Candra-Vyakarana. Die Grammatik des Candragomin hgb. von Br. Liebich. — The Works of Kâlidâsa transl. into English. — Heyden-Zielewicz, Prolegomena in

Pseudocelli de universi natura libellum. — Apulei fabula de Psyche et Cupidine, p. — Beck (commentaire insuffisant). — Αἰσχίνου περὶ τῆς παραπρεσβείας p. Julien et de Péréra. — Kock, Die deutschen Relativpronomen. — Streinz, Urkunden der Iglauer Meistersinger. I. — Thomas, Young (très bon). — Toller, Outlines of the history of the English language. — Payen-Payne, French idioms and proverbs. — Longhaye, xix^e siècle. Esquisses littéraires et morales. — Callewaert, Les premiers chrétiens furent-ils persécutés par édits généraux ou par mesures de police? — Sello, Der Roland zu Bremen (très important). — Monumenta boica. Neue Folge. I. Bd. — Friederich, Geschichte des Herbstfeldzuges 1813. — Festschrift des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen. — Sir H. H. Johnston, Geschichte der Kolonisation Afrikas durch fremde Rassen. Uebs. von Max von Halfern. — W. von Massow, Aus Krim und Kaukasus. — Baasch, Beiträge zur Geschichte des deutschen Seeschiffbaues und der Schiffbaupolitik. — Wartmann, Industrie und Handel der Schweiz im 19. Jahrhundert. — E. Volkmar, Vis maior und Betriebsgefahr. — Friedmann, Die unkörperliche Sache. — Matthaei, Die bildende Kunst und das Volksleben in Deutschland.

Le Puy-en-Velay, imprimerie Régis Marhcessou

N° 5 Trente-septième année 2 février 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue celtique, n° 4 : Jullian, Du patriotisme gaulois. — Stokes, The Death of Muirchertach Mac Erca. — Ernault, Table des principaux mots étudiés dans le tome XXIII de la Revue celtique.

Annales de l'Est, n° 1 : Debidour, Le général Fabvier (suite). — Bergerot, Le chapitre de Remiremont (fin). — Reybel, La question d'Alsace et de Brisach 1635-1639 (suite). — *Comptes rendus :* Waltz, Bibliographie de la ville de Colmar; Boyé, Les Hautes-Chaumes des Vosges; Jérome, L'abbaye de Moyenmoutier, I; Souvenirs du comte de Reiset, III; Ehret, Friedrich Otte; Das Reichsland, 6ᵉ Lieferung; Weisgeber, Table des matières de la Revue d'Alsace; Miez et Fliche, Bleicher; Abel, Im Herbstwawel el Unseri schöne Rawe; Halter, Noël d'Alsace; Roy, Le théâtre français du xivᵉ et du xvᵉ siècle; Pariset, La primatie de Bourges.

Academy, n° 1602 : Euripides, trad. G. Murray. — Gower, IV, Latin works, p. Macaulay. — Conflict of studies. — Hammond, Aristotle's psychology. — The beginnings of an author.

Athenaeum, n° 3925 : The Cambridge Modern History, I. The Renaissance. — Marvin, The American Merchant marine, its history and romance 1620-1902. — Dobson, Samuel Richardson. — Peel, The enemies of England. — Landor, A journey from Flushing to Calcutta. — The Tebtunis Papyri, I, p. Grenfell, Hunt and Singly. — Fox Bourne, Civilisation in Congoland. — American books. — Military books. — The Gowrie Mystery.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 3 : Jahrbuch der deutschen Bibliotheken. Joret, Vie et travaux de La Borderie. — Hauck, Kirchengeschichte Deutschlands. Th. : Die Hohenstaufenzeit. — Der Protestantismus am Ende des XIX. Jahrhunderts in Wort und Bild. — Etudes de Théologie et d'Histoire p. p. MM. les professeurs de la faculté de théol. protest. de Paris en hommage à la faculté de théol. de Montauban. — Külpe, Die Philosophie der Gegenwart in Deutschland. — Queyrat, La logique chez l'enfant et sa culture. — Fr. Schmidt, Die schulhygienischen Vorschriften in der Schweiz. — E. Sievers, Metrische Studien. I. Studien zur hebräischen Metrik. — Jackson, Notes from India. — Das Waltharilied. Uebs. und erläut. von H. Althof. — Rudens ed. Sonnenschein. — Nicolini, Per la data dell'Epistola d'Orazio « ad Pisones ». — Karl Fischer, Eduard Mörikes Leben und Werke; H. Maync, Eduard Mörike. — Koeppel, Byron. — Chauncey-Baldwin, Ben Jonson's indebtedness to the Greek character sketch. — Salvioni, Dell'antico dialetto pavese. — Orléans, Die Leyguessche Reform der französischen Syntax und Orthographie und ihre Berechtigung. — Dahm, Die Feldzüge des Germanicus in Deutschland (arbitraire). — Paton, The early history of Syria and Palestina. — Vintterlin, Geschichte der Behördenorganisation in Württemberg. — U. Chevalier, L'abjuration de Jeanne d'Arc et l'authenticité de sa formule. — Kraus, Cavour. Die Erhebung Italiens im neunzehnten Jahrhundert (très vivant). — Urkundliche Beiträge und Forschungen zur Geschichte des preussischen Heeres. — Ambrosius, Die Volksdichte am deutschen Niederrhein. — Jenner, A Spanish account of Drake's voyages. — Allfeld, Der bedingte Straferlass. — Tophoff, Die Rechte des deutschen Kaisers. — Hahn, Der Wiederkauf.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : The prayer book of Aedeluald, p. Cuy-

PERS. — S. STERN, Der Kampf des Rabbiners gegen den Talmud im XVII Jahrhundert. — VORLÄNDER, Gesch. der Philosophie. — MÜNSTERBERG, Grundzüge der Psychologie. — G. ESPINAS, Les finances de Douai (soigné). — WIBEL, Beiträge zur Kritik der Annales Regni Francorum. — Das Amt Plauen und das Erbbuch vom Jahre 1506, p. RAAB. — ELLINGER, Melanchthon (très bien fait). — Heeresbewegungen im Jahre 1870-1871. — STEAD, Japan to-day. — PETERS, Im Goldland des Altertums, Forschungen zwischen Zambesi und Sabi. — NESTLE, Untersuch. über die philos. Quellen des Euripides (Intéressant en ce qui concerne Héraclite et Epicharme). — BARTEL, Glossaricum mediae et infimae latin. regni Hungariae. — MANZONI, i fioretti di Sancto Franciescho. — COLLIN, Björnstjerne Björnson, einzige berechtigte Uebersetzung, I. — MOESTUE, Uhlands Nordische Quellen. — Sauter, Ausgew. Gedichte, p. KILIAN-SAUER, Gesamm. Reden und Aufsätze zur Gesch. der Literatur in Oesterreich und Deutschland (très bon). — Opitz, Teutsche Poemata, p. WITKOWSKI — WAHL, J.-C. Rost. — REITZENSTEIN, Zwei religionsgesch. Fragen nach ungedr. griech. Texten der Strassburger Bibliothek. — TOLSTOÏ, Was ist Kunst? — MARX, Beethoven.

Le Puy-en-Velay — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 6 Trente-septième année 9 février 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, n° 1 : Z. Les puissances maritimes en Extrême-Orient. — L. RENAULT, Un premier litige devant la Cour d'arbitrage de La Haye. — P. de ROUSIERS, Le Congrès de la houille blanche. — A. ESMEIN, Une survivance qui disparaît (The demise of the Crown Act du 2 juillet 1901). — ZOLLA, Chronique des questions agricoles (1902). — *Analyses et comptes rendus :* SELIGMAN (Edwin), L'interprétation économique de l'histoire; DOP, La démocratie rurale devant l'impôt et les questions agricoles; TONDEUR-SCHEFFLER, Les syndicats ouvriers allemands (Gewerkverein et Gewerkschaften); Julius WOLF, L'Allemagne et le marché du monde; Marquis de BARTHÉLEMY, En Indo-Chine; ROURE, Anarchie morale et crise sociale.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 8, octobre : BIENKOWSKI, La défaite des Galates à Delphes dans les œuvres d'art de l'antiquité; KAWCZYNSKI, Huon de Bordeaux, poème en ancien français; CZERKAWSKI, Recherches sur le nombre et le groupement des Polonais à l'étranger; ZÁKRZEWSKI, L'abbaye des saints Boniface et Alexis sur l'Aventin, Les peintures de l'église S. Clément à Rome.

— N° 9, novembre : KETRZYNSKI, Recherches critiques sur Gervais de Tilbury.

— N° 10, décembre : ZAKRZEWSKI, Les abbayes d'Ossiach et de Wilten, contribution à l'histoire des rapports dynastiques des Piasts au XIe siècle.

Academy and Literature, n° 1603 : Nova Solyma or Jerusalem regained, an anonymous romance written in the time of Charles I, now first drawn from obscurity and attributed to the illustrious John Milton, p. BEGLEY. — DOUGLAS, A history of Siena. — OAKESMITH, The religion of Plutarch. — Emerson's works.

Athenaeum, n° 3926 : A. LANG, History of Scotland from the Roman occupation, II. — Nova Solyma. — Life and letters of Max Müller. — Memoirs of Chateaubriand, transl. TEIXEIRA DE MATTOS. — COWAN, The Gowrie Conspiracy and its official narrative. — Oriental literature. — Ernest Cheyne. — The coronation service book of the archbishop of Canterbury. — A new Arabic ms. — Carrier Hobson. — The Jaggard press.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4 : Palaeographical Society. Index to facsimiles of manuscripts and inscriptions. — GRIMM, Euphemistic Liturgical Appendixes in the Old Testament. — W. THOMAS, Das Erkenntnissprinzip bei Zwingli. — NAUMANN, Die Werthschätzung des Wunders im Neuen Testament. — KINKEL, Herbart. — LÖWENBERG, Benekes Stellung zur Kantschen Moralphilosophie. — Die Kunst im Leben des Kindes. Hgb. von L. Dröscher, O. Feld, M. Osborn. W. Spohr und Fr. Stahl. — STALMANN, Das Herzogliche philologischpädagogische Institut auf der Universität zu Helmstedt, I. — A. ERMAN, Aegyptische Grammatik. — Mélanges linguistiques offerts à M. Antoine Meillet, A. — BLASS, Grammatik des neutestamentlichen Griechisch. 2. Aufl. — LINSE, Adversaria in latinos scriptores. — WITKOWSKI, Cornelia, die Schwester Goethes. — TROST, Goethe und der Protestantismus des zwanzigsten Jahrhunderts. — KING ALFRED's Old English Version of St. Augustine's Soliloquies, ed. by H. L. Hargrove. — A. THOMAS, Mélanges d'étymologie française. — KUPKA, Zur Chronologie und Genesis des Roman de la Rose. — MONTANARI, Annibale,

la traversata delle Alpi et le prime campagne d'Italia fino al Trasimeno. — Caspar, Die Gründungsurkunden der sizilischen Bisthümer und die Kirchenpolitik Graf Rogers. — A. Meister, Niederdeutsche Chroniken aus dem 15. Jahrh. — Lady Blennerhasset, Chateaubriand. — Finke, Bilder vom Konstanzer Konzil. — Nissen, Italische Landeskunde. II. Die Städte. — Bernhard, Die Entstehung und Entwicklung der Gedingeordnungen im deutschen Bergrecht. — Eheberg, Die Jagd in volkswirthschaftlicher Beziehung. — Thurow, Beiträge zur Lehre von der Erpressung. — Crusen, Das japanische Gefängnisswesen. — Hampe, Das Germanische National-museum 1852-1902.

Literarisches Centralblatt, n° 4 : Eusebius, Kirchengesch, p. Preuschen. — Harnack, Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den drei ersten Jahrhunderten (grand ouvrage suggestif, plein d'éclat et de profondeur). — Bornemann, Einführung in die evangelische Missionskunde. — Rothstein, Die Genealogie des Königs Jojachin und seiner Nachkommen. — Baasch, Forschungen zur hamburg. Handelsgeschichte, III, 1, 2, 3. — L. Schmidt, Geschichte der Wandalen (très soigné et sûr). — Süssheim, Preussens Politik in Ansbach-Bayreuth 1791-1806 (bon). — R. O. Franke, Pâli-und Sanskrit. — Aristophanis Equites, Acharnenses, p. Van Leeuwen. — Sancti Ambrosii Opera, IV, p. Schenkl. — Lampel, Die Incunabeln und Frühdrucke bis 1520 der Bibliothek des Chorherrnstiftes in Vorau. — Porena, Delle manifestazioni plastiche del sentimento nei personaggi della Divina Commedia. — Liddell, An introduction to the scientific study of English poetry. — C. F. Müller, Der Mecklenburger Volksmund in Fritz Reuters Schriften. — Nieten, Grabbe.

Euphorion, IX, 4 (Vienne, Fromme) : Sokolowsky, Henrik Ibsens Römerdramen. — Stiefel, Zu den Quellen der Erasmus Alberschen Fabeln. — Kopp, Die niederrheinische Liederhandschrift, 1574. — Hauffen, Fischart-Studien, VI. Die Verdeutschungen politischer Flugschriften aus Frankreich, der Schweiz und den Niederlanden (suite, 8. ein aus Mailand überschriebener Bericht, 1589 ; 9. Discours, ein fürtreffliches Bedenken und Urteil vom heutigen Zustand in Frankreich, 1589 ; 10. Verzeichnis von der spanischen Armada, 1588. — Mornis, Verschollenes von Gœthe. — R. Steig, Zu Otto Runges Leben und Schriften. — Rahmer, Ungedruckte Brieffragmente Heinrich von Kleists. — Pfeiffer, Drei Briefe an Fouqué. — Wypfel, Grillparzer und Byron, zur Entstehungsgeschichte von Ein treuer Diener seines Herrn. — Maync, Zwei fragmentarische Prosadichtungen Mörikes, 1. Spillner. — Tielo, Strachwitz's episch-lyrisches Nordland und Romanzen und Historien : 13. Die Perle der Wüste. 14. Der König immer der Erste. 15. Rolf Dürnig. 16. Die Jagd des Moguls. 17. Das Herz von Douglas. — *Miscellen :* M. Rieger, Stammbuchblätter von Gœthe und Klinger. — L. Geiger, Zur Kritik von Eckermanns Gesprächen. — H. Hoffmann, Zu Hauffs Märchen. — Krause, Sprachwissenschaftliche Abhandlungen. — Weitbrecht, Das deutsche Drama. — Klaiber-Lyon, Die Meister des deutschen Briefes. — Consentius, Lessing und die Vossische Zeitung. — Pomezny, Grazie und Grazien in der deutschen Literatur des XVIII Jahrhunderts. — Komorzynski, Emanuel Schikaneder. — Briefe an Beneke, p. Baier. — Briefe von Stägemann an Oelsner, p. Rühl. — Holzhausen, Napoleons Tod. — Kopp, Die Bühnenleitung Max Klingemanns in Braunschweig (Dewient). — Zwei Mörike-Biographien, I von K. Fischer. 2, von Mayne. — Hebbels Briefe von R. M. Werner, hrsgb. Nachlese. — Ilges, Ernst Ortlepp. — Sieg-

FRIED, Adolf Stäbli. — Hegel, Leben und Erinnerungen. — MATTHIAS, Bismarck als Künstler. — von KEUDELL, Fürst und Fürstin Bismarck. — LANDSBERG, Nietzsche und die deutsche Literatur. — Bibliographie bearbeitet von ROSENBAUM : Zeitschriften. — Zeitschriften für Volkskunde, bearb. von HAUFFEN. — Register, bearb. von ROSENBAUM.

Museum, n° 4, janvier 1903 : SYMONS : SCHRADER'S Reallexikon d. idg. Altertumskunde. — Van HERWERDEN, Lexicon Graecum supplet. et dialect. (Van Leeuwen). — BIRT, Griech. Erinnerungen eines Reisenden (Hesseling). — BERGER, Préfaces jointes aux Livres de la Bible (Wildeboer). — TRENDELENBURG, Der grosse Altar des Zeus in Olympia (J. H. Holwerda). — Leven van S. Lutgart uitg. d. Van. VEERDEGHEM (Leendertz), I. — DIEHN, Die Pronomina im Frühmittelenglischen (Fijn van Dratt).— FREUND, Aus d. deutschen Gesellschaft d. 18. Jahrh. (De Vries). — P. L. MULLER, Geschiedenis van onzen tijd, I (De Beaufort). — OVERVOORDE, Geschiedenis van het postwezen (Brugmans). — FEITH, Uit Groningen's Verleden (Gratama). — MOES, De Amsterdamsche boekdrukkers enz, afl. 5 (J. W. Enschedé).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 7 Trente-septième année 16 février 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, nov.-déc. : W. SIEROSZEWSKI, Du chamanisme d'après les croyances des Yakoutes. — G. D'ALVIELLA, De quelques problèmes relatifs aux mystères d'Éleusis, II, L'eschatologie des mystères. — E. DE FAYE, Introduction à l'histoire du gnosticisme au IIe et au IIIe siècle, IV. — Correspondance. — Revue des livres. — Chronique.

Revue des études grecques, nov.-déc. : *Partie administrative*. — *Partie littéraire* : Ph. E. LEGRAND, Pour l'histoire de la comédie nouvelle. — A. DE RIDDER, Bulletin archéologique. — S. DE RICCI, Bulletin papyrologique. — Actes de l'association. — Bibliographie.

Academy and Literature, n° 1604 : George Wither, Poems, p. SIDGWICK. — Social Germany in Luther's time, being the Memoirs of B. Sastrow, transl. VANDAM. — James SULLY, An essay on laughter. — SHAND, Wellington's lieutenants. — Miss Burney's Diary.

Athenaeum, n° 3927 : Sir Walter BESANT, London in the XVIII century. — Matthew Arnold Notebooks. — BEVAN, The house of Seleucus. — RUSSELL, H. C. Shuttleworth ; CLAYTON, Father Dolling. — RUSCOE, Robert Harley, earl of Oxford, prime minister 1710-1714. — Fernand HENRY, Les Rubaiyat d'Omar Kheyyam, trad. en vers français d'après la version anglaise de Fitzgerald. — Books on China. — History and Biography. — Spanish literature. — Scotch history. — Augustus Hare. — Nova Solyma. — Lady DILKE, French engravers and draughtsmen of the XVIII century. — Modern inscriptions added to old silver plate.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 5 : Hamelmanns Schriften zur niedersächsisch-westfälischen Gelehrtengeschichte, hgb. von H. Detmer. H. 1. — GRIMME, Psalmenprobleme. — BRUCE, The formation of christian character. — H. v. LEONHARDI, Krauses Leben und Lehre. Hgb. von Hohlfeld und Wünsche. — MILLIOUD, Le problème de la personnalité. — PFALZ, Ein Knabenleben vor sechzig Jahren. II. — Selections from the Annals of Tabari, ed. by M. J. de Goeje. — KENNEDY, Buddhist Gnosticism. The System of Basilides. — METHNER, Untersuchungen zur lateinischen Tempus und Moduslehre. — CIACERI, La Alessandra di Licofrone. — M. MEYER, Grundriss der neuern deutschen Litteraturgeschichte. — SCHEICH, Zu Grillparzers Weh dem, der lügt. — HAMMOND, On the Text of Chaucer's Parlement of Foules. — NYROP, Manuel phonétique du français parlé. 2e éd. trad. et remaniée par E. Philipot. — BREYSIG, Der Aufbau der europäischen Geschichte ; Geschichtliche Gesetzmässigkeiten. — J. DU TEIL, Rome, Naples et le Directoire. Armistices et Traités 1796-1797. — C. DE CESARI ROCCA, Recherches sur la Corse au moyen âge. — WINTER, Die Gründung des k. u. k. Haus-, Hof- und Staatsarchivs. — BAUMGARTNER, Durch Skandinavien nach St. Petersburg. 3. Aufl. — FREYMARK, Die Reform der preussischen Handels- und Zollpolitik von 1800-1821 und ihre Bedeutung. — KESTNER, Die deutschen Eisenzölle 1879-1900.

Literarisches Centralblatt, n° 5 : KITTEL, Die Bücher der Chronik. — LEA, Hist. de l'inquis. au moyen âge, trad. Salomon REINACH, III. — BOUSSET, Die Religion des Judentums im neut. Zeitalter (très instructif, ne doit manquer dans la bibliothèque d'aucun théologien). — CRAWLEY, The mystic rose. — Geldenhauer Collectanea, p. PRINSEN. — E. HOFFMANN, Naumburg im Zeitalter der Reform. — Urk. zur Gesch.

der Stadt Riga, 1710-1740, p. BULMERINCQ, I. — HUISMAN, La Belgique commerciale sous l'empereur Charles VI (remarquable). — Lebenserinn. des Präs. Krüger. — P. D. FISCHER, Italien und die Italiener. — SELER, Ges. Abhandl. zur amerikan. Sprach= und Altertumskunde. — Mickl, Plus ultra, ein latein. Gedicht über die Entdeckung Amerikas. — R. HUCH, Ausbreitung und Verfall der Romantik. — Festschrift des german. Vereins in Breslau. — Max MORRIS, Gœthe-Studien, 2e éd. — BARNUM, Grammatical fundaments of the Innuit language. — Mélanges Perrot. — MINDE-POUET, Kunstpflege in Posen. — Beispiele künstlerischer Schrift.

Altpreussische Monatsschrift, VII et VIII, octobre-décembre 1902 : KOCH, Briefwechsel Joachim Mörlins mit Herzog Albrecht, Wolf von Côteritz und Christoph von Creutz während der Osiandrischen Wirren 1551, 1552. — Max JACOBI, Otto von Guericke als Astronom und Meteorolog. — SCHÖNDÖRFFER, Kant's Briefwechsel, III, 1795-1803, Nachträge und Anhang. — Kritiken und Referate : SAHM, Gesch. der Stadt Creuzburg (Sembritzki) ; WEBER, Lehr = und Handbuch der Weltgesch, 21e éd. II. Mittelalter (Reicke) ; Historischer Jahresbericht aus Memel 1901-1902 (Sembritzki). — Mitteilungen und Anhang : SOMMERFELDT, Die Handfeste des Passargekruges bei Liebstadt 1394. — Universitätschronik 1902. — Kantstudien, VII, 1-4. — Register.

Museum, n° 5, févr. : SPEYER, Lalista Vistara. Text-ausgabe von LEFMANN, I. — BECHTEL, Die Attischen Frauennamen (Hesseling). — BLAYDES, Spicilegium Aristophaneum (Van Leeuwen). — BLAYDES, Spicilegium Tragicum (Van Leeuwen). — Van GILS, Quaestiones Euhemereae (Vürtheim). — HESSELING, Byzantium (Thumb). — BROWNE, Literary History of Persia, I (De Goeje). — Leven van S. Lutgart uitg. d. Van VEERDEGHEM (Leendertz), II. — JACOBS, De verouderde woorden bij Kiliaan (Kluyver). — SLEUMER, Die Dramen Victor Hugo's (Van Hamel). — Fijn van DRAAT en De Josselin de Jong, Outlanders (Stoffel). — FRUIN, Het archief der O. L. V. abdij te Middelburg (Overvoorde). — BERG, Enea Silvio als Geograph (Blink). — BABELON, Histoire de la Gravure sur gemmes en France (De Dompierre de Chaufepié). — Horatii Carmina bew. d. Kruijtbosch (Speyer).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 8 Trente-septième année 23 février 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de Philologie, de Littératere et d'Histoire anciennes, numéro de janvier 1903 : Les constructions de l'Acropole d'après l'Anonymus Argentinensis, par P. Foucart. — Plautus, Epidicus, par Georges Ramain. — Études cicéroniennes, II. Emploi du pronom démonstratif coordonné à un relatif, par Jules Lebreton. — Les manuscrits parisiens de Grégoire de Nazianze (suite), par A. Misier. — Notes sur quelques palimpsestes de Turin, par Emile Chatelain. — Note sur une inscription d'Éphèse, par B. Haussoullier. — Plautus Persa 159, par Louis Havet. — Ad Caesaris comm. de bello gallico initium, par Mortimer Lamson Earle. — Le texte de Sénèque le père (suite et fin), par Henri Bornecque. — Plautus Men. 98, par Louis Havet. — Notes sur le texte des Institutiones de Cassiodore (troisième article), par Victor Mortet. — Un faux dieu des Oracles Chaldaïques, par J. Bidez. — Fragments nouveaux de Sotérichos? par le même. — Études latines. — Note complémentaire sur quid est quod, par F. Gaffiot.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 104 : Souvenirs de Jean-François Revel, 1804-1806, fin, par Emile Lepage. — Documents sur deux voyages et une correspondance de Marie-Louise 1810-1813, par le vicomte de Grouchy. — Les spectacles du Palais Royal en 1790, par Paul d'Estrée. — Lettres d'un bourgeois nantais pendant les guerres de Vendée, 1793-1795, suite, par Bonnemère.

Revue des études historiques, janvier-février 1903 : Lacour-Gayet, Un utopiste inconnu, les codicilles de Louis XIII. — J. Cart, Souvenirs de Russie, 1783-1798, extraits du Journal de Mlle Lienhart. — Ouvrages analysés : Dom Cabrol, Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie; Lombard, Constantin V; Reynier, La vie universitaire dans l'ancienne Espagne; U. Robert, Philippe de Chalon; Ledru, La maison de Bery; Fage, La vie à Tulle; Edgard, The struggle for a continent; Vandal, L'avènement de Bonaparte; Gachot, Mém. du colonel Delagrave; Dry, Reims en 1814; Malet, Louis XVIII à Gand; Boyé, Les Hautes-Chaumes.

Correspondance historique et archéologique, n° 108, décembre 1902 : Kohler, Histoire de Laon, divisée en huit livres, par Me Claude Leleu, prêtre, docteur de Sorbonne. — Levillain, L'abbé Ebles, chancelier du roi Eudes. — Plan d'un voyage littéraire en Égypte effectué en 1828-1829 (document communiqué par M. Max. de Germigny. — Une lettre de Théroigne de Méricourt au banquier Perregaux, 6 novembre 1790 (document communiqué par M. P. Dablin.)

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 4, octobre-décembre 1902 : Bonnefon, Une inimitié littéraire au xviiie siècle, Voltaire et Jean-Baptiste Rousseau. — Berret, Comment V. Hugo composa Plein Ciel. — P. Brun, Jean Chapelain. — Mélanges : Sur deux phrases de Rabelais (Bodin); Le Traité de la Guerre de Fr. d'Espinay de Saint-Luc (Omont); Ét. Binet et ses Merveilles de nature (Godefroy); Extraits de la chronique du samedi, registre original de Pellisson (Belmont); La défection de Chateaubriand (Lanson); Correction à un passage de Chateaubriand (Perdrizet). — Comptes rendus : Dreyfus-Brisac, Un faux classique, Nicolas Boileau (Morillot); Klinger, Die Comedie Italienne in Paris nach der Sammlung von Gherardi (Toldo); Perdrizet, Ronsard et la Réforme (Harmand); A. Collignon, L'Argenis de Barclay (Roy); Toldo, Le théâtre comique français du moyen âge (Roy); Vaganay, Le sonnet en Italie et en France au xvie siècle

(Vianey); LACHÈVRE, Bibliographie des recueils collectifs de poésie publiés de 1597 à 1700 (Bonnefon). — Périodiques. — Livres nouveaux. — Chronique.

Deusche Litteraturzeitung, n° 6 : BRAIG, Zur Erinnerung an Franz Xaver Kraus. — Aus der Humboldt-Akademie. Dem Generalsekretär Dr. Max Hirsch zu seinem 70. Geburtstage gewidmet. — A. LOISY, Etudes évangéliques (prouve la vaste compétence de l'auteur et sa liberté d'esprit ; rendra de bons services). — S. BERGER, Les préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate. — J. RÉVILLE, Religiöse Reden. — LANDRY, La responsabilité pénale. — RATZENHOFER, Die Kritik des Intellekts. — KARPPE, Essais de critique et d'histoire de philosophie. — KEFERSTEIN, Herders Pädagogische Schriften und Aeusserungen. — Ur'Abd Allah b. 'Abd ez-Zâhir's Biografi över Sultanen el-Melik el-Asraf Halil. Utgiven av. A. MOBERG. — HATTORI, Konfucius. — Harvard Studies in Classical Philology. XIII. — Album gratulatorium in honorem Henrici van Herwerden. — TIELO, Die Dichtung des Grafen Moritz von Strachwitz (assez bon). — BOSCHULTE, Matthisson, seine Anhänger und Nachahmer. — THIEME, Neues und volltändiges Handwörterbuch der englischen und deutschen Sprache, neu bearb. von L. Kellner. I. — V. GIRAUD, Taine. — OMAN, Seven Roman Statesmen of the later Republic. — HELLEMS, Lex de imperio Vespasiani. — LA CORTE, I Barbaricini di Procopio (de bello Vandalicorum II, 13). — SCHMEIDLER, Der dux und das comune Venetiarum von 1141-1229. — L. HALPHEN, Prévôts et voyers du XIe siècle. — H. VOGEL, Der Kampf auf dem westfälischen Friedens-Kongress um die Einführung der Parität in der Stadt Augsburg. — Maurice COURCELLE, Disraëli. — BALTHASAR, Springers Indien-fahrt 1505/06 hgb. von Frz. Schulze. — SCHLÜTER, Die Siedelungen im nordöstlichen Thüringen. — Joh. CONRAD, Grundriss zum Studium der politischen Oekonomie. II. Volkswirthschaftspolitik.

Literarisches Centralblatt, n° 6 : PETERSEN, Johannes, Evangelium. — KÜGELGEN, Die Ethik Zwingli's. — E. FISCHER, Zur Gesch. der evangel. Beichte, I. — RIDGEWAY, The early age of Greece (nouvel essai de résoudre la question mexicaine, mais la méthode est insuffisante). — KEHR, Die Urkunden der normannisch-sicilischen Könige (exact et méthodique). — OVERMANN, Die ersten Jahre der preuss. Herrschaft in Erfurt, 1802-1806. — Sophia H. MAC LEHOSE, The last days of the French monarchy (rien de neuf). — W. von HANNEKEN, Kreuz und quer durchs Leben, I. — SERVIÈRES, Cités d'Allemagne. — Candra-Vyakarana, die Grammatik des Candragomin, p. LIEBICH (tâche très difficile et très bien remplie). — Remigii Autissiodorensis in artem Donäti minorem commentum, FOX. — MONGIN, L'Italie des romantiques (idée heureuse). — DYCE, A glossary to the works of Shakspeare. — BÜLBRING, Altenglisches Elementarbuch, I. — SUTER, Die Züricher Mundart in Usteri's Dialektgedichten. — Th. Körner's sämmtliche Werke, p. GENSICHEN. — BODE, Vorderasiatische Krüpftepiche aus aeltester Zeit. — E. von SALLWÜRK, Die didaktischen Normalformen.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 9 Trente-septième année 2 mars 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie française et de littérature, 1[er] trimestre : HORLUE et CLÉDAT, La répétition de si dans les propositions conditionnelles coordonnées. — CLÉDAT, Le participe passé, le passé composé et les deux auxiliaires. — BALDENSPERGER, Les premières définitions françaises de l'humour. — *Comptes rendus :* A. et G. DOUTREPONT, Trad. française de la grammaire des langues romanes par Meyer-Lübke, III (Clédat); HAAS, Le subjonctif en français (Véron); GUERLIN DE GUER, Atlas dialectologique de Normandie. — *Chronique :* L'Académie et le Dictionnaire; Lettre de M. Lavedan; Remarques de M. Michel Bréal sur les formules négatives.

Academy and Literature, n° 1605, 7 février 1903 : R. Buchanan, Some account of his life, his life's work and his literary friendships, par HARRI et SAY. — Bernard MALLET, Mallet du Pan, and the French Revolution. — Andrew LANG, History of Scotland, II. — Arvède BARINE, La Grande Mademoiselle, 1627-1652, transl. Helen MEYER. — MILLIN, The village problem. — Lady DILKE, French engravers and draughtsmen of the XVIII century. — Anatole France on Childhood. — Tolstoy's Resurrection. — Half-forgotten books.

— N° 1606 : Life and letters of Max Müller. — HALE, Memories of a hundred years. — RUSSELL, The household of faith. — HULME, Proverb lore. — PATON, Scottish life and history. — The Cuchullin saga (E. Garnett). — The dislike of Tragedy.

— N° 1607 : Sénancour, Obermann, p. WAITE. — Nietzsche, The dawn of day, trad. VOLZ. — A. M. CLERKE, Problems in astro-physics. — Aucassin and Nicolette. — The devotions of St Anselm, p. WEBB. — The sonnet. — Neo-christianity on the stage (Chambers).

Athenaeum, n° 3928, 7 février 1903 : DRUMMOND and UPTON, James Martineau. — SAYCE, The religions of Ancient Egypt and Babylonia — GWYNN, To-day and to-morrow in Ireland; COCHRANE, The unconquerable colony. — Memoirs of Chateaubriand, transl. TEIXEIRA DE MATTOS (second article). — Journal of E. E. Williams, companion of Shelley and Byron 1821 and 1822, p. R. GARNETT. — American books. — The late warden of New College. — The metrical form of Fitzgerald (F. Gosse). — The earliest Dublin edition of Shakspeare's plays (Dix). — Prof. Earl. — GRONAU, Aus Raphael's Florentiner Tagen. — A last portrait of Francia. — Notes from Rome (Lanciani). — The excavation of Gezer (Macalister).

— N° 3929 : Works of Lily, p. BAND. — Sophokles, trad. PHILLIMORE, Euripides, trad. G. MURRAY. — The life and death of Cormac the Skald, being the Icelandic Kormakssaga, trad. COLLINGWOOD and STEFANSSON. — MATHIESON, Politics and religion. — Travel. — Prof. Cowell. — The Williams diary. — Edna Lyall. — Maria Alinda Brunamonti. — Arthur Wilson, The Swisser. — The Westminster plays, accounts of 1564 and 1606.

— N° 3930 : Viscount GOSCHEN, Tke life and times of G. J. Goschen, publisher and printer of Leipzig, 1752-1828. — The Red Paper Book of Colchester, p. BENHAM. The poetry of George Wither, p. SIDGWICK. — M. Stottard's mss. — The metrical form of Fitzgerald. — Boisterous, Avaunt. — Cormac's saga. — MOORE, The Tanganyika problem. — WALDSTEIN, The Argive Heraeum, vol. I. — F. C. Penrose.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : HOENNICKE, Studien zur protest. Ethik. — HAAS, Gesch. des Christentums in Japan, I. — Berachya, The ethical treatises, p. GOLLANEZ. — PLEYTE. Die Buddha-Legende in den Skulpturen des Tempels von Boro-Budur. — OTTOSEN, Vor historie iudtil Dronning Margrete (bon et clair). — WIESE und KAISERSWALDAU, F. W. Graf von Goetzen, Schlesiens Held in der Franzosenzeit 1806-1807 (solide et neuf). — BERNER, Der Regierungsanfang des Prinzregenten von Preussen und seine Gemahlin (très bon, beaucoup de sagacité et de mesure). — BOECK, Durch Indien in das verschlossene Land Nepal. — Catalogue of the library of the India office, II, 3. — Die Oracula Sibyllina, p. GEFFCKEN ; *id.* Composition und Entstheungsgesch. der Orac. Sib. — LEGAY, Hugo jugé par son siècle. — HOLLECK-WEITHMANN, Zur Quellenfrage von Much ado about nothing. — BRANDSTETTER, Das Lehnwort. — Bettine von Arnim und Friedrich Wilhelm IV, Briefe u. Actenstücke, p. L. GEIGER. — K.-E. SCHMIDT, Kodoba und Granada.

BABELON (Ernest), de l'Institut.

Traité des monnaies grecques et romaines Première partie. Théorie et doctrine. Tome premier. Un fort volume petit in-4 à 2 colonnes, avec figures........... 30 fr.

A. DE RIDDER

Catalogue des vases peints de la Bibliothèque Nationale. Deux parties en un fort volume in-4, avec nombreuses figures et planches........................ 60 fr

---

MONUMENTS PIOT

Monuments et Mémoires, publiés sous la direction de MM. Georges PERROT et Robert de LASTEYRIE, membres de l'Institut, avec le concours de M. P. JAMOT, secrétaire de la Rédaction. Tomes I à IX, in-4, nombreuses figures et planches........................ 360 fr.

J. DE MORGAN

Mémoires de la Délégation en Perse. Fouilles à Suse. Tomes I à IV, in-4, nombr. planches................. 200 fr.

Mission scientifique en Perse. 4 vol., in-4, fig., planches et atlas.................................... 190 fr.

A.-J. LETROUNE, de l'Institut.

Œuvres archéologiques, égyptologiques, etc., 6 vol. in-8, fig. et planches.................................. 75 fr.

A. DE LONGPÉRIER, de l'Institut.

Œuvres, publiées par G. SCHLUMBERGER, de l'Institut. 7 vol. in 8, fig. et planches........................ 125 fr.

HAMDY BEY et **Th. REINACH**

Une nécropole royale à Sidon. In-folio, planches en héliogravure et héliochromie........................ 200 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

N° 10 Trente-septième année 9 mars 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deusche Litteraturzeitung, nº 7 : Meister, Die Anfänge der diplomatischen Geheimschrift. — Erbt, Jeremia und seine Zeit. — Schell, Christus, Das Evangelium und seine weltgeschichtliche Bedeutung. — Haussleiter, Melanchthon-Kompendium. — Baron Carra de Vaux, Gazâli (instructif). — Hartenberg, Les Timides et la Timidité. — Heinzig, Die Schule Frankreichs in ihrer historischen Entwickelung besonders seit dem deutsch-französischen Kriege von 1870-71. — Henderson, Die ökonomische Lage der Collegien im Staate Illinois, Nordamerika. — Littmann, Zur Entzifferung der Safâ-Inschriften. — V. Henry, Eléments de sanscrit classique. — Pseudacronis scholia in Horatium vetustiora rec. O. Keller. — Kortz, Die Eigenthümlichkeiten der kallimacheischen Dichtkunst. — M. Kaufmann, Heines Charakter und die moderne Seele (mauvais). — Hofmann, Wilhelm Hauff. — Gérin, Pages Nivernaises; Claude Tillier en Espagne; Variantes de mon oncle Benjamin. — Weston, The Legend of Sir Lancelot du Lac. — E. R. Schneider, Abriss der römischen Alterthumskunde. II. — Vieze, Domitians Chattenkrieg im Lichte der Limesforschung. — Gengler, Ueber die deutschen Städteprivilegien des XVI., XVII. und XVIII. Jahrhunderts. — Herbette, Une ambassade turque sous le Directoire. — Guesnon, Le cartulaire de l'évêché d'Arras. — Launay, Les pères de la démocratie. — Malavialle, La Carte de l'Inde d'après Pomponius Méla. — Hänsch, Matthias Christian Sprengel, ein geographischer Publizist am Ausgang des 18. Jahrhunderts. — Baumstark, Das Verzeichniss der römischen Cömeterien bel Andrea Fulvio.

— Nº 8 : Missions archéologiques françaises en Orient aux xviie et xviiie siècles. P. p. H. Omont. — Tijdschrift voor Boek en Bibliotheekwezen I, 1. — Green, Die Einheit der Genesis. Uebs. von O. Becker. — Houtin, La question biblique chez les catholiques de France au xixe siècle. — Ad. Harnack, Essence du christianisme. — Krause, Anschauungen oder Lehren und Entwürfe zur Höherbildung des Menschheits lebens. Hgb. von P. Hohlfeld und A. Wünsche. — Reinstadler, Elementa philosophiae scholasticae. — Eickhoff, Berliner Schulreform. — Bonnefoy, L'enseignement nouveau. — Al-Mostatraf. Trad. par G. Rat (utile). — Tripâthi, A Sketch of the Vedânta Philosophy. — Kempf, Romanorum sermonis castrensis reliquae collectae et illustratae. — Skobielski, Zu Horaz carm. II, 17, 21. — Vicol, Der Kunstcharacter des Sophokles hinsichtlich der Handlung und Charakterzeichnung. — Strophen Christian Günthers. Hgb. von W. von Scholz. — Bötticher und Kinzel, Geschichte der deutschen Litteratur. 3. Aufl. — Chambers, Cyclopaedia of English Literature. New edition by David Patrick. Vol. I. — La Novella di Duo Preti et Un Cherico inamorati d'una dona. Facsimilé hgb. von H. Varnhagen. — D'Alméras, Avant la gloire. Leurs débuts. — Van Gils, Quaestiones Euhemereae. — C. Jullian, Vercingétorix. 2 éd. — B. Capasso, Le fonti della storia delle provincie Napolitane dal 568 al 1500. Con note del Dr E. Oreste Mastrojanni (très utile). — Knöpfler, Die Reichsstädtesteuer in Schwaben, Elsass und am Oberrhein zur Zeit Kaiser Ludwig des Baiern. — Ellinger, Philipp Melanchthon (bon résumé). — Orsi, Das moderne Italien. Geschichte der letzten 150 Jahre bis zum Ende des 19. Jahrhunderts. Uebs. von F. Goetz (remarquable). — Leo König, Pius VII. und das Reichskonkordat. — Fr. Kauffmann, Balder (cuirassé de citations, mais l'hypothèse est peu soutenable). — Erlanger. Meine Reise durch Süd-Schoa, Galla

und die Somalländer. — NAWIASKY, Die Frauen im östereichischen Staatsdienst. — AFTALION, Les ports francs en Allemagne et les projets de création de ports francs en France. — WEIGEL, Die Zuständigkeitsgrenzen zwischen Militär und Zivilgerichtsbarkeit im Deutschen Reiche. — WOLF, Histoire de l'Observatoire de Paris, de sa fondation à 1793. — NEUWIRTH, Prag.

Literarisches Centralblatt, n° 8 : E. SCHRADER, Die Keilinschriften und das Alte Testament, 3e ed. — GRIMME, Psalmenprobleme. — WERNDE, Die Reichgotteshoffnung in den ältesten christlichen Documenten und bei Jesus. — PETERSDORFF, Germanen und Griechen (soigné et recommandable). — GELZER, Der patriarchat von Achrida (excellent). — Voss, Chronik des Gasthauses zum Ritter St Jürgen zu Husum. — Von Bernhardi, Zwischen zwei Kriegen, Tagebuchblätter aus den Jahren 1867-1869. — HAMPE, Das germanische Nationalmuseum 1852-1902. — SAPPER, Mittelamerikanische Reisen und Studien 1888-1900. — HIRT, Handbuch der griech. Laut=und Formenlehre (bien disposé et exposé). — HARRISSE, Les premiers incunables bâlois et leurs dérivés (très détaillé et clair). — BEER and E. J IRVING, The literary reader. — GOEDEL, Etym. Wörterbuch der deutschen Seemannssprache (populaire). — H. PAUL, Die Umschreibung des Perfektums im Deutschen mit haben und sein (important). — SCHOOF, Die deutsche Dichtung in Hessen. — Togail Bruidne da Derga, ed. W. STOKES. — Athena, XIV, 1-3. — MAAS, Griechen und Semiten auf dem Isthmus von Korinth (très érudit et nouveau). — PASSOW, Studien zum Parthenon. — WEIMER, Geschichte der Pädagogik.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 11 Trente-septième année 16 mars 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mars-avril 1903; A. LUCHAIRE, Innocent III et le peuple romain. — M. MARION, Les Etats de Bretagne sous Louis XVI. — E. BABUT, Une journée au district des Cordeliers, le 22 janvier 1790. — Ch. E. ŒLSNER, Fragments de Mémoires relatifs à la Révolution française, publiés par A. STERN; *suite*. — *Bulletin historique* : France. Moyen âge, par A. MOLINIER. — Publications diverses, par G. MONOD, — Belgique, 1899-1901, par Eug. HUBERT; *suite et fin*. — *Correspondance* : Lettre de M. le comte Albert VANDAL. — *Comptes-rendus critiques :* KURTH, Clovis. — PFISTER, Histoire de Nancy. — L. BERTRAND, Henri de Béthune, archevêque de Bordeaux.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 9 : MURKO, Vatroslav Oblak. Ein Beitrag zur Geschichte der neuesten Slavistik. — KAUTZSCH, Die Poesie und die poetischen Bücher des Alten Testaments (simple et clair). — WITZ-OBERLIN, Jesus Christus nach dem Evangelium Johannis (plein d'idées). — GRAUE, Kurze Glaubens-und Sittenlehre für die evangelische Gemeinde. — SIEDL, Kunst und Kultur. — HEIM, Psychologismus oder Antipsychologismus? — Un étudiant, Les droits de l'homme et la liberté d'enseignement. — M. HARTMANN, Caghataisches. — Journal of Comparative Literature ed. by WOODBERRY, FLETCHER, SPINGARN. — Römische Komödien. Deutsch von BARDT (très bon). — Q. Horatius FLACCUS. Erkl. von Ad. Kiessling. 4. Aufl. besorgt von R. Heinze. I. — Lichtenbergs Aphorismen. Hgb. von LEITZMANN. I. — De GRAVE, Bijdragen tot de Kennis der uit het Frans overgenomen woorden in het Nederlands. — LENEL, Un homme de lettres au XVIII^e siècle. Marmontel (bon et solide). — A. MEYER, Englische Lautdauer. — POSTL, Les œuvres de Victor Hugo. — FERRERO, Grandezza e decadenza di Roma. 1 u. 2.— CAGOVEC, Prepodobnyj Feodosij Peeerskij. — VANCSA, Politische Geschichte der Stadt Wien 1283-1522. — LINCOLN, The revolutionary movement in Pennsylvania 1760-76. — Fürstin Schakovskoy-Gleboff-Strechneff, Drei russische Frauengestalten. — Henri-Ph. d'ORLÉANS, L'âme du voyageur. — FITGER, Die wirthschaftliche und technische Entwicklung der Seeschiffahrt von der Mitte des 19. Jahrhunderts bis auf die Gegenwart. I. Die Lage der in der Seeschiffahrt beschäftigten Arbeiter. — ASPE-FLEURIMONT, La colonisation française. — DURRIEU, Les débuts des Van Eyck.

— n° 10 *:* Marksteine aus der Weltlitteratur in Originalschriften hgb. von BAENSCH-DRUGULIN, — FOCKE, Die Aufgaben und die Ziele der Kaiser-Wilhelm-Bibliothek zu Posen. — Ed. KÖNIG, Das Berufungsbewusstsein der alttestamentlichen Propheten. — W. KÖHLER, Dokumente zum Ablasstreit von 1517. — ZIMMERMANN, Die Entwicklung der Kircheninspektionen 1530-1800. — ECK, Goethes Lebensanschauung. — SARKAR, The Hindu System of Moral Science. — WEISSENFELS, Kernfragen des höheren Unterrichts. N. F. — H SCHERER, Der Werkunterricht in seiner sozioligischen und physiologisch-pädagogischen Begründung. — HIRSCHFELD, New Researches into the composition and Exegesis of the Qoran. — HEINZE, Vergils epische Technik (le meilleur livre sur le sujet). — PEPPLER, Comic Terminations in Aristophanes and the Comic Fragments. I. — STEIG, Neue Kunde zu Heinrich von Kleist. — KLEE, Grundzüge der deutschen Litteraturgeschichte. 5. Aufl. — FRIEDRICH, William Falconer, The Shipwreck. A poem by a sailor 1762. — Plate-Kares, Lehrgang der englischen Sprache. II. neu bearb. von G. TANGER. — SANVISENTI,

I primi influssi di Dante, del Petrarca e del Boccaccio sulla letteratura Spagnuola. — Bezold, Ninive und Babylon. — Baldauf, Der Mönch von St. Gallen. — Frhr. v. Reibnitz, Geschichte der Herren und Freiherren von Reibnitz. — M. von Stojentin, Aus Pommerns Herzogstagen. — Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France. Red. de G. Brière et P. Caron. — Gudmundsson, Die Fortschritte Islands im 19. Jahhundert. — Bellucci, Amuleti italiani antichi e contemporanei. — St. Brasseloff, Zur Kenntniss des Volksrechtes in den romananisirten Ostseeprovinzen des römischen Kaiserreichs. — Bode, Vorderasiatische Knüpfteppiche aus älterer Zeit. — Pazaurek, Moderne Gläser. — Brüning, Die Schmiedekunst seit dem Ende der Renaissance. — Luer, Technik der Bronzeplastik. — Borrmann, Moderne Keramik. — Bode, Die italienischen Hausmöbel der Renaissance. — Luthmer, Deutsche Möbel der Vergangenheit.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : Kreyenbühl, Das Evangelium der Wahrheit. — Schleirmacher, Monologen. p. Sschiele. — Lafont, Les Aryas de Galilée et les origines aryennes du christianisme, I. — Bilharz Die Lehre vom Leben. — Schlapp, Kants Lehre vom Genie. — Melsted, Islendinga Saga, I, 1. — Wintterlin, Gesch. der Behördenorganisation in Württemberg, I (méritoire). — Heyck, Der grosse Kurfürst, I (solide).— Monatshefte der Comenius-Gesellschaft, p. Keller, X, XI. — Rohrbach, Im Lande Jahwes und Jesu. — Reinhard, Die wichtigsten deutschen Seehandelstädte — Indog. Forsch. p. Brugmann, u. Streitberg, XIV. — Max Müller, Aus neinem Leben, übers Groschke. — Marchot, Petite phonétique du français prélittéraire, I et II (peu de nouveau). — Golther, Die sagengesch. Grundlagen der Ringdichtung Wagners (très habilement fait). — Philologische Hefte, p. Simonyi (en hongrois). — Schumann, Griech. Altertümer, 4e ed. p. J. H. Lipsius, II. Die internationalen Verhältnisse und das Religionswesen. — C. Neumann, Rembrandt. — Die Badischen Schulordnungen. p. K. Brunner, I. Die Schulordnungen der badischen Markgrafschaften.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 12 Trente-septième année 23 mars 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle Revue rétrospective, n° 105, 10 mars 1903 : Les Cartouchiens rue Quincampoix, au temps du système de Law (communication de M. Funck-Brentano). — Papiers d'émigrés. I. Gustave IV et le comte d'Antraigues, 1803 (commun. de M. L. Pingaud). — II. Entrevue d'un royaliste avec le général Moreau 1800 (communication de M. Ch. Leroux-Cesbron). — Lettres d'un bourgeois nantais pendant les guerres de Vendée 1793-1795, fin (commun. de M. L. Bonnemère). Le combat d'Ollioules du 31 août 1793 commun. de M. J.-B. Marleix).

Le Bibliographe moderne, septembre-décembre 1902 : ARNAULDET, Catalogue de la bibliothèque du château de Blois en 1518. — ROSEROT, Catalogue des actes royaux conservés dans les archives de la Haute-Marne. — STEIN, Le livre, les archives, les bibliothèques et la bibliographie à l'Exposition universelle de 1900. — CASANOVA, Le nouveau règlement général des Archives d'état italiennes. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres, France et étranger. — *Comptes rendus :* G. WINTER, Die Gründung des K. K. Haus = Hof = und Staatsarchivs, 1749-1762; SAIGE et LACAILLE, Trésor des chartes du comté de Rethel, I; FALK, Beitraege zur Reconstruction der alten Bibliotheca Fuldensis; ROUSSE et GIRAUD-MANON, Bibliothèque de la ville de Nantes, collection Dugast-Matifeux; ROQUETTE, Die Finanzlage der deutschen Bibliotheken; ANDREU, Catalogo de una coleccion de impresos referentes a Cataluna; CHARLETY, Bibliographie critique de l'hist. de Lyon jusqu'à 1789; LUNDSTEDT, Sveriges periodiska literatur bibliografi, III; BOUCHOT, Un ancêtre de la gravure sur bois, étude sur un xylographe taillé en Bourgogne vers 1370; NIJHOFF, L'art typographique dans les Pays-Bas, 1500-1540.

Bulletin italien, tome III, 1903, n° 1 : H. HAUVETTE, Un chapitre de Boccace (De Casibus virorum illustrium, IX, 26) et sa fortune dans la Littérature française. — É. PICOT, Les Italiens en France au XVI[e] siècle (5[e] article). — *Mélanges et documents :* MOREL-FATIO (A.), A propos du sonnet « Superbi colli ». — AUVRAY (L.), Note sur une Lettre de Machiavel. — *Questions d'enseignement :* Rapport sur le Concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1902 (A. Morel-Fatio). — *Bibliographie :* A. d'ANCONA e O. BACCI, Manuale della Letteratura italiana, 2[e] édit. (Ch. Dejob). — Actus beati Francisci et sociorum ejus edidit P. SABATIER; Opuscules de critique historique, fasc. I-IV; Floretum S. Francisci Assisiensis edidit P. SABATIER, (E. Landry). — L. MARENCO, L'Oratoria sacra italiana nel medio evo (E. Landry), Bibliografia dantesca, direttore L. SUTTINA (E. Bouvy). — G. LISIO, L'Arte del periodo nelle opere volgari di Dante Alighieri e del secolo XIII (H. Hauvette). — Strenna dantesca, anno II (E. Bouvy). — M. PORENA, Delle manifestazioni plastiche del sentimento nei personaggi della Divina Commedia (J. Marchioni). — Les grands artistes : Raphaël, par E. MÜNTZ (A. Oriol). — M. BIANCALE, La Tragedia italiana nel Cinquecento (H. Hauvette). — U. FRESCO, Le Commedie di P. Aretino (H. Hauvette). — L. DI FRANCIA, Franco Sacchetti novelliere (J. Teulier). — E. RODOCANACHI, Les Infortunes d'une petite-fille d'Henri IV : Marguerite d'Orléans, grande-duchesse de Toscane (A. D.). — A. BERTOLDI, Prose critiche di storia ed arte (M. Paoli). — Matériaux pour servir à l'histoire d'une femme et d'une société. Le portefeuille de la comtesse d'Albany (1808-1824), lettres mises en ordre et publiées par L.-G. PÉLISSIER (P. Sirven). — A. MAN-

zoni, I Promessi sposi raffrontati sulle due edizioni del 1825 e 1840, con un commento di P. Petrocchi (H. Hauvette). — A. Graf, Morgana, nuove poesie (M. Paoli). — Chronique.

Academy and Literature, 28 février, n° 1608 : Myers, Human personality and its survival of bodily death. — Herbert's poems, p. Walton. — Shuckburgh, Augustus, the life and times of the founder of the Empire. — Phillimore, The Athenian drama, II, Sophocles. — Foster, The Stuarts. — Letters from an Uitlander. — Hancock, Life at West-Point. — The Cuchullin Saga.

7 mars, n° 1609 : Sir Walter Besant, London in the XVIII century. — The life and times of G.-J. Goschen. — A selection from the poetical works of Skelton. — The Booke of thenseygementes and techynge that the Knyght of the Toure made to his daughters. — Lamb's composite portraits (J. Rogers). — The seriousness of comedy.

Athenaeum, n° 3931 : Elwin, Some XVIII century men of letters. — Pinches, The Old Testament in the light of the historical records and legends of Assyria and Babylonia. — Forrest, Cities of India. — Maudsley, Life in mind and conduct. — Books on Dante. — Essex' poem of the Bee. — Myers, Human personality and its survival of bodily death. — Maccoll, Nineteenth-century art. — The brothers Van Eyck.

— N° 3932 : Berkeley, The campaign of Adowa and the rise of Menelik.— Letters of Emilia Russell Gurney.—Prichard, Through the heart of Patagonia. — Nietzsche, The Dawn of Day. — Koeppel, Byron ; Eckhardt, Die lustige Person im älteren englischen Drama.— Camden Miscellany, X.—The John Bull letter to lord Byron.— The catalogue of the London Library. — Foster, The Stuarts. — The Rhodesian ruins (Keane).

Zeitschrift für katholische Theologie, 1903, n° 1 : C. A. Kneller, Papst und Conzil im ersten Jahrtausend. — J. Göttler, Zur Lehre des hl. Thomas von Aquin über die Wirkungen des Bussacramentes. — St. von Dunin-Borkowski, Die Interpretation der wichtigsten Texte zur Verfassungsgeschichte der alten Kirche. —Rezensionen. — Analekten

Museum, n° 6, mars : Van Leeuwen, De lapidibus caute interrogandis. — Dieterich, Geschichte d. byzant. u. neugriech. Litteratur (Hesseling). — Seneca Phil., rec. Haase (Bierma) — Donati Commentum Terenti, rec. Wessner. I. (Karsten). — Hartmann, Mesreb der weise Narr (Houtsma).— Droefl. stryt van Roncevale, uitg. d. Boekenoogen (Stoett). — Borgeld, Aristoteles en Phyllis (Huet). — Gloth, Das Spiel von den sieben Farben (Symons). — Gilbert, Griechische Götterlehre (Brandt). — Hampe, Das Germanische Nationalmuseum (S. Muller Fz.). — Hylkema, Reformateurs, II (Meinsma). — Chamberlain, Dillettantismus, Rasse, Monotheismus, Rom (Colenbrander). —Beversen en De Jonge, Oefeningen bij het onderwijs in het Latijn[2], I (Van IJsendijk). — Van Wageningen, Gids voor Gymnasiasten[3] (Singels).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 13 Trente-septième année 30 mars 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Minerva, n° 25, 1 mars : A. Chuquet, Adam Lux, I. — P. Avril, Un prêtre réfractaire, instituteur de Stendhal, l'abbé Raillane 1756-1840. — R.-L. Stevenson, Lettres à divers, ses idées sur l'art et sur la vie d'après sa correspondance.

— N° 26, 15 mars : A. Chuquet, Adam Lux, II. — Général de Lœwenstern, Mémoires, 1812 : le passage du Niémen, la retraite des Russes, Borodino, Moscou. — M. Pottecher, Paysages de Grèce. Le lieu tragique : Mycènes. — R.-L. Stevenson, Lettres à divers, fin. — Pingrenon, Les livres ornés et illustrés en couleur. — Comte Fleury, Fantômes et silhouettes (F. Plessis).

Revue d'Alsace, mars-avril : M. Waltz et la Bibliographie colmarienne (avec portrait). — Dubail-Roy, Chronique belfortaine de l'abbé Schuler. — Hanauer, Les petits imprimeurs de Haguenau, Farkal, Seltz, Kobian, Bund. — Kueny, Un météorologiste alsacien au xviii[e] siècle. — Gasser, Les impositions, corvées et dîmes à Soultz. — Helmer, La manufacture d'armes blanches d'Alsace, III. Les ouvriers. — Marleix, Le régiment du Bas-Rhin, 1813-1814. — Livres nouveaux, Boyé, Les Hautes Chaumes (Ingold); Clauss, Das alte Kaysersberg (Alsata). — Articles de revues.

Bulletin hispanique, tome V, 1903, n° 1 : P. Paris, Isis, terre-cuite du Musée Balaguer, à Villanueva y Geltru. — Fr. Simón y Nieno, La nodriza de D[a] Blanca de Castilla. — A. Morel-Fatio, Ate relegata et Minerva restituta, Comédie de Collège représentée à Alcalá de Henar es en 1539 ou 1540. — E. Piñeyro, Mariano José de Larra. — R. J. Cuervo, El castellano en América (fin de una polémica). — *Bibliographie* : E. de Hinojosa, Le servage en Catalogne. — Le Jus primae noctis a-t-il existé en Catalogne ? (J.-A. Brutails). — J. Catalina Garcia, Castilla y León (G. Daumet). — E. Garcia de Quevedo, El Abad Maluenda (E. Mérimée). — G. Desdevises du Dezert, Le Conseil de Castille au xviii[e] siècle.— F. Hanssen, Notas á la versificación de J. Manuel. — E. Bullón, El clasicismo y el utilitarismo en la Enseñanza. — C. Servert Fortuny, Leyendas toledanas. — M. F. Villegas, Estrofas (E.-M.). — F. Moreno, Esgrima española (H. Léonardon). — J. M. Nogués, Archivo de la Real Casa (H. L.). — Conde de Valencia San Juan, Armas y tapices de la Corona de España (H. Léonardon). — E. García Herreros, La sucesión contractual (C. Pitollet). — Juan Valera, Florilegio (E.-M.). — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — *Planches :* I. Isis, terre-cuite du Musée Balaguer, à Villanueva y Geltru (Espagne). II. Donación del Rey de Castilla D. Alonso el Noble á Sancha López, nodriza de su hija D[a] Blanca.

Academy and Literature, 14 mars 1903 : More letters of Darwin. — Two biographies of William Bedell, bishop of Kilmore, p. Shuckburgh. — Mrs Gilman, Concerning children. — Mrs Bell, The minor moralist. — Journal of a tour in the Highlands and western islands of Scotland in 1800. — Montefiore, Liberal judaism. — Besant, As we are and as we may be.

Athenaeum, n° 3933 : Overton, The nonjurors, their lives, principles and writings. — Browne, A literary history of Persia from the earliest times until Firdawsî. — Dialogus de saccario, p. Hughes, Crump and Johnson. — Farmer and Henley, Slang and its analogues, V, VI. — Hutchins and Harrison, A history of factory legislation. — Classical books : Demetrius on style, p. Roberts. — Maccarthy, The reign of

Queen Anne ; O'BRIEN, My adventures during the late war. — Gaston Paris. — The authoress of The flower and the leaf (Skeat).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 11 : WACKERNELL, Beda Weber 1798-1858 und die Tirolische Litteratur 1800-1846. — Freundesgaben für Karl Frenzel zu seinem goldenen Doktorjubiläum am 19. Februar 1903. — Eugen MÜLLER, Der echte Hiob (faut-il rire ou se fâcher?). — JACQUIER, Histoire des livres du Nouveau Testament. — GOSSART, Un livre d'Erasme réprouvé par l'Université de Louvain (1558). — RIEHL, Zur Einführung in die Philosophie der Gegenwart. — HEMPEL, Ueber die Erziehung der jungen Männer. — L'Année linguistique publiée sous les auspices de la Société de Philologie. — LINDSAY, Ancient Editions of Martial. — M. Valeri MARTIALIS, Epigrammata rec. Lindsay. — Euripides' Hippolyt. Hgb. von O. Altenburg. — GESKY, Lenau als Naturdichter. — SALY-STERN, La vie d'un poète. Essai sur Lenau. — SPRUCH-WÖRTERBUCH, hgb. von Lipperheide. — A. HOFFMANN, Edme Boursault nach seinem Leben und in seinen Werken. — Gr. SMITH, Specimens of Middle Scots. — ROY, Etude sur le théâtre français du XIVe et du XVe siècle. — LINDNER, Geschichtsphilosophie. — Chad BOSCAVEN, Explorations at Susa. — M. RITTER, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation und des dreissigjährigen Krieges (1555-1648). II, 2. — WERNER, Ursprung und Wesen des Erbgrafenthums bei den Siebenbürger Sachsen. — WITTINGHAUSEN, Austerlitz. — THIELE, Die Volksverdichtung im Regierungsbezirk Aurich. — LAUBE, Volksthümliche Ueberlieferungen aus Teplitz und Umgebung. — G. ESPINAS, Les finances de la commune de Douai des origines au XVe siècle. — DAMASCHKE, Die Bodenreform.

Literarisches Centralblatt, n° 10 : ENGERT, Der betende Gerechte der Psalmen. — Nietzsche, Nachlass. — C. H. BECKER, Beitraege zur Gesch. Aegyptens unter dem Islam, I. — Osnabrücker Urkundenbuch, IV. — FINKE, Aus den Tagen Bonifaz' VIII, Funde und Forschungen (solide). — DEHN, Bismarck als Erzieher. — MACKINDER, Britain and the British seas. — SOLSTEN, Kulturbilder aus dem Rheinland. — CRUM, Coptic ostraca. — BLASS, Grammatik des neut. Griechisch, 2e éd. — DIETERICH, Gesch. der byzant. u. neugr. Literatur; HORN, Gesch. der türkischen Literatur. — BROTANEK, Die englischen Maskenspiele (bon). — KLIMKE, Das volkstümliche Paradiesspiel. — A. MÜLLER, Das attische Bühnenwesen.

— N° 11 : KRAUS, Das Leben Jesu nach jüdischen Quellen. — BERTHOLET, Buddhismus u. Christentum. — ZIEGLER, Die Königsgleichnisse des Midrasch, beleuchtet durch die römische Kaiserzeit. — Actes du Comité, p. AULARD, XIV. — O. E. SCHMIDT, Kursächsische Streifzüge. — P. CURTIUS, Bürgermeister Curtius. — BÜCHER, Arbeit und Rhythmus, 3e éd. — CUNTZ, Polybius und sein Werk (très soigné). — O. von der PFORDTEN, Werden und Wesen des historischen Dramas. — LOUNSBURY, Shakspeare as a dramatic artist. — Werke des Euthymius, p. KALUZNIACKI. — F. HEINEMANN, Tell-Iconographie.

VOYAGES AU LEVANT

LE VOYAGE DE LA SAINCTE CYTÉ DE HIÉRUSALEM

Fait l'an mil quatre cens quatre vingtz, estant le siège du Grand-Turc à Rhodes, et régnant en France Loys, unziesme de ce nom. Publié par Ch. Schefer, de l'Institut. Gr. in-8 .... 16 fr.

Le même, sur papier vergé de Hollande .... 25 fr.

LE VOYAGE ET ITINÉRAIRE D'OUTREMER

Fait par Frère Jean Thenault. — Egypte, Mont Sinay, Palestine, suivi de la relation de Domenico Trevisan auprès du Soudan d'Égypte. Publié et annoté par Ch. Schefer, membre de l'Institut. Gr. in-8, avec carte et planches. 25 fr.

Le même, sur papier de Hollande .... 40 fr.

LE VOYAGE DE MONSIEUR D'ARAMON

Ambassadeur pour le roi en Levant, escrit par noble homme Jean Chesneau. Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. Gr. in-8 avec planches. 20 fr.

Le même, sur papier de Hollande .... 30 fr.

LES VOYAGES DE LUDOVICO DI VARTHEMA

OU LE VIATEUR DE LA PLUS GRANDE PARTIE DE L'ORIENT

Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. Grand in-8, avec carte. 30 fr.

Le même, sur papier de Hollande .... 40 fr.

LE VOYAGE DE LA TERRE SAINTE

Composé par Denis Possot et achevé par Charles-Philippe, seigneur de Champermoy et Grandchamp, procureur du seigneur Robert de la Marck (1532). Publié par Ch. Schefer, de l'Institut. Gr. in-8 avec planches .... 30 fr.

Le même, sur papier de Hollande .... 40 fr.

LE VOYAGE D'OUTREMER DE BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE

Premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. Gr. in-8, avec planches..... 30 fr.

Le même, sur papier de Hollande .... 40 fr.

VOYAGE DANS LE LEVANT

De M. Du Fresne Canaye (1573), publié par M. Hauser, professeur à l'Université des Lettres de Clermont. Gr. in-8, avec carte et planches .... 25 fr.

Le même, sur papier de Hollande .... fr.

JÉROME MAURAND

Itinéraire illustré d'Antibes à Constantinople (1544). Texte italien, publié pour la première fois, avec une introduction, une traduction française et des notes, par Léon Dorez. Gr. in-8, avec planches .... 30 fr.

Le même, sur papier de Hollande .... 40 fr.

N° 14 Trente-septième année 6 avril 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, mars 1903 : M. B., L'armée italienne, I. — François Maury, Anvers, Belges, Allemands, Français (fin). — Paul Matter, Le code pénal et la clémence. — Gilbert Flandin, La Caisse des dépôts et consignations. Son rôle dans la vie financière du pays (fin). — René Henry, Le Congrès slave de Prague (1848). — O. Festy, Chronique des questions ouvrières (1902). — *Analyses et comptes rendus :* Vandal, L'avènement de Bonaparte, I ; Descamps. La neutralité de la Belgique ; Antheaume, Les bouilleurs de cru ; Doumer, Situation de l'Indo-Chine ; Canton, Napoléon antimilitariste ; Jacques Vincent, Trois amoureuses.

Academy and Literature, n° 1611 : W. Raleigh, Wordsworth. — Abbott, The tale of a tour in Macedonia. — Noyes, The flower of Old Japan. — Bonnell, Charlotte Bronte, George Eliot, Jane Austen, studies in their works. — Welby, What is meaning? Studies in the development of significance. — The praise of famous men. — Emerson. — Swinburne as critic.

Athenaeum, n° 3934 : Dumolard, Le Japon politique, économique et social ; Kakah, Okakura, The ideals of the east. — Bradley, A new English dictionary, VI, Lief-Lock. — Schuckhurgh, Two biographies of William Bedell. — Hale, Memories of a hundred years. — Theological literature : Furse, The beauty of holiness ; Frankland, The Holy Eucharist ; Carpenter, The composition of the Hexateuch ; Bayne, The fifth book of the Ecclesiastical Polity. — Assyriological books : King, The seven Tables of the Creation ; Radau, The creation story of Genesis, I ; Winckler, Die Gesetze Hammurabis. — The late dean Bradley. — The British Academy. — Legouvé. — More letters of Darwin. — Hakluyt's Voyages. — E. A. Gardner, Ancient Athens.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 12 : Pichler, Das Sturmjahr. — Verzeichniss der Sammlungen des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler. III : Katalog der Bibliothek. 2. Bd. — Ziegler, Die Versöhnung mit Gott. — Joly, Psychologie des Saints. — Franke, Christenthum und Darwinismus in ihrer Versöhnung. — Thomsen, Ueber die Entwickelung der ethischen Theorie Benekes. — Brinker, Welchen Antheil haben Fichte und Schleiermacher an der Entwickelung der Erziehung im 19. Jahrh.? — Die Reden Gotamo Buddho's, übs. von K. E. Neumann. — Schuyler, Index Verborum of the Fragments of the Avesta. — Lehrs, Kleine Schriften. Hgb. von A. Ludwich. — Poetae latini minores. Testo critico commentato da G. Curcio. I, 1, 2. — Briefe der Frau Rath an ihre lieben Enkeleins. — Poestion, Norwegisches Lesebuch. — Weitbrecht, Deutsche Litteraturgeschichte der Klassikerzeit. — Lydgate's Reson and Sensuallyte ed. by E. Sieper. P. I : The Manuscripts, Text, Glossary. — G. Paris, Mediæval French literature. Transl. by H. Lynch. — E. Dupuy, La jeunesse de Victor Hugo. — Kaerst, Geschichte des hellenistischen Zeitalters. Bd. I : Die Grundlegung des Hellenismus. — Redlich, Die Auflehnung der Kanoniker am Kunibertstift zu Köln gegen ihren Dechanten im Jahre 1386. — Hoffmann, Kaiser Friedrichs III. (IV.) Beziehungen zu Ungarn in den Jahren 1464-1477. II. — Bienemann, Der Dorpater Professor Georg Friedrich Parrot und Kaiser Alexander I. — Hille, Der Erwerb der Grafschaft Rantzau durch König Friedrich IV, von Dänemark. — Nedderich, Wirthschaftsgeo-

graphische Verhältnisse, Ansiedlungen und Bevölkerungsvertheilung im Ostfälischen Hügel und Tiefland. — Zeitschrift des deutschen und österreichischen Alpenvereins. Jahrg. 1902. — P. VIGNON, Le linceul du Christ. — DÜLBERG, Fruhholländer in der Schweiz.

Literarisches Centralblatt, n° 12 : Das Buch Hiob, trad. DELITZSCH. — HOLZHEY, Die Bücher Esra und Nehemia. — JULIUS, Die griech. Danielzusätze und ihre Kanonische Geltung. — MONTANARI, Annibale (naïf, prétentieux et peu au courant). — Corporis chartarum Italiae, p. L. M. HARTMANN. — E. MÜLLER, Das Itinerar Kaiser Heinrichs III. JOHNSTON, The Roman theocracy and the republic 1846-1849. — DOVE, Grossherzog Friedrich von Baden als Landesvater und deutscher Fürst; O. LORENZ, Friedrich Grossherzog von Baden (Dove est excellent et traite le sujet à tous les points de vue; Lorenz, plus court, a eu en main des documents inédits). — H. MEYER, Die Eisenbahnen im tropischen Africa. — CROW, Arabic manual. — GARDTHAUSEN, Sammlungen und Cataloge griech. Handschriften. — NYROP, Manuel phonétique du français parlé. — KÜHNE, Venus, Amor und Bacchus in Shakspeare's Dramen. — JESS, Langbein u. seine Verserzählungen. — REPKE, Die Perspektive und Architektur auf den Dürerschen Handzeichnungen. — Taine, Philosophie der Kunst, trad. HARDT.

La Revue Musicale, janvier 1903 : M. KARLOWIEZ, préface aux souvenirs inédits de Chopin. — Frédéric CHOPIN, Souvenirs inédits, publiés par M. Karlowiez. — Louis LALOZ, la demoiselle Elue (M. LL. Debussy). — Julien TIERSOT, Les Chœurs d'Esther de Moreau. — Romain ROLLAND, Les Maitres de l'Opéra : I. Gluet. (Texte musical). — PHY-SICUS, le baromètre musical. — L. L. l'Etranger à Bruxelles (M. V. d'Indy). — Pierre AUBRY, Une grève de musiciens à Rome. — DAMON, Exercices d'analyse. — A. DERENBOURG, A propos des Derviches tourneurs. — Louis SCHNEIDER, Titania (M. Georges Hüe). — TEXTE MUSICAL INÉDIT : Scène de la danza pastorella de Gluet. — Février 1903 : Georges Pfeiffer, La Classe d'ensemble au Conservatoire. — Jean CHANTAVOINE, Beethoven compositeur pour boîte de musique. — Louis LALOZ, Un Artiste inconnu. — Julien TIERSOT, Nouvelles lettres de Berlioz. — Louis SCHNEIDER, Le Tasse (M. E. d'Harcourt. — Frédéric CHOPIN. Souvenirs inédits (suite). — TEXTE MUSICAL INÉDIT : Allegro de Beethoven. — Mars 1903 : Jules COMBARIEU, La « Damnation de Faust »à Monte-Carlo. — Gustave LYON, L'Acoustique du Trocadéro. — Louis LALOZ, Ephémérides grégoriennes. — Henry GAUTHIER-VILLARS, Qu'est-ce que la musique française ? — Romain ROLLAND, Les origines de l'Opéra. — Henri GUITTARD, Louis Couperin. — Constant ZAKONE, Un nouvel orchestre. — DAMON, Exercices d'analyse. — Amédé LEMOINE, La « statue » de M. E. Boyer. — Pol NEVEUX, Nécrologie. — Frédéric CHOPIN, Souvenirs inédits (suite). — TEXTE MUSICAL INÉDIT : Prélude de Louis Couperin.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 15 Trente-septième année 13 avril 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études anciennes, n° 1 : G. Radet, Sur un point de l'itinéraire d'Alexandre en Lycie. — Haussoullier, Cumont et Radet, Dioshérion et Bonita. — P. Paris, Isis, terre cuite du musée Balaguer à Villanueva y Geltru. — C. Jullian, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise; A propos des Suessiones. — Déchelette, La fabrique de la Graufesenque (Aveyron); les origines de la poterie sigillée gallo-romaine. — G. Gassies, Vénus et Adonis sur un monument trouvé à Meaux. — Bibliographie. — Chronique des papyrus.

Revue de l'histoire des religions, n° 1 : Goblet d'Alviella, Les mystères d'Eleusis et l'Orphisme. — A. Guérinot, La doctrine des êtres vivants dans la religion Jaïna. — A. van Gennep, De l'emploi du mot « chamanisme ». — A. Nicolas, A propos de deux mss. « babis » de la bibliothèque nationale. — C. Piepenbring, Revue de périodiques, Judaïsme biblique. — *Revue des livres*, *Chronique*.

Revue d'histoire et de littérature religieuses, n° 1 : J. Turmel, Le dogme du péché originel après saint Augustin dans l'Eglise latine, III. — P. Richard, La légation Aldobrandini et le traité de Lyon (sept. 1600-mars 1601), II. — E. Griselle, L'aventure de l'abbé Bossuet à Rome, II. — H. M. Hemmer, Chronique d'histoire ecclésiastique. — J. Dalbret, Littérature religieuse moderne.

— N° 2 : A. Loisy, Le discours sur la montagne, I. — P. Richard, La légation Aldobrandini, III. — C. Callewaert, Le rescrit d'Hadrien à Minicius Fundanus. — A. Loisy, Chronique biblique. — J. Dalbret, Littérature religieuse moderne.

Romania, n° 125, janvier : Lot, La chanson de Landri. — P. Meyer, Les manuscrits français de Cambridge (Trinity college). — *Mélanges :* Les noms des Romains de l'Istrie (Popovici); Diserte = Decepta (Cornu) ; Tant mieux, tant pis, tant plus, tant moins (Cornu); Poche « cuiller à pot » (Cornu). — *Comptes rendus :* A. Tobler, Etymologisches (G. P.) ; Andraud, Raimon de Miraval (Jeanroy) ; Les enseignements de Trebor, p. p. M. Y. Young (G. P.) ; Sachrow, Ueber die Vengeance d'Alexandre von Jean Le Venelais ; Schultz-Gora, Die Vengeance Alixandre von Jehan le Nevelon (Walberg).

Minerva, n° 27 : 1er avril : Louis Leger, Souvenirs d'un slavophile. 1871-1872. — H. Bordeaux, La Savoie peinte par ses écrivains. — Madelin, Médicis et Valois, autour du premier Concordat, I. — Général de Loewenstern, Mémoires, 1812, la retraite de Russie. — *Bibliographie :* Maurras, Les amants de Venise.

Academy and Literature, 28 mars : Lanier, Shakspere and his forerunners. — Okakura, Ideals of the East. — Pemberton, The life of Bret Harte. — Molloy, The sailor King, Wilhelm the fourth, his court and his subjects. — Memoirs of a contemporary translated by Lionel Strachey. — Annie W. Patterson, Schumann. — G. Lynch, The impressions of a war correspondent.

Athenaeum, n° 3935 : Howells, Literature and life, studies. — Mme Giglioli, Naples in 1799. — Sully, An essay on laughter. — Ada Cambridge, Thirty years in Australia. — Alice Gardnrr, The conflict of duties. — Leland (not. nécr.). — The flower and the leaf (Hales).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13 : ROQUETTE, Die Finanzlage der deutschen Bibliotheken. — ENSCHEDÉ, De boekletter in Nederland. — GAUL, Die Abfassungsverhältnisse der pseudojustinischen Cohortatio ad Graecos. — WIDMANN, Die Echtheit der Mahnrede Justin des Märtyrers an die Heiden. — E. FOERSTER, Das Ziel des Wollens. — KÜGELGEN, Aufklärung und Verklärung. Metaphysikfreie Predigten. — CASSIRER, Leibniz' System in seinen wissenschaftlichen Grundlagen. — COUCHOUD, Benoit de Spinoza. — STANLEY HALL, Ausgewählte Beiträge zur Kinderpsychologie und Pädagogik übs. von J. Stimpfl. — KNUDTZON, Die zwei Arzawa-Briefe, die ältesten Urkunden in indogermanischer Sprache. Mit Bemerkungen von S. Bugge und A. Torp (instructif). — SÈN, Banga Bharha o Sahitya. History of the Bengal Language and Literature. — REICH, Der Mimus (important). — PASCAL, Di una fonte greca del *Somnium Scipionis* di Cicerone. — O. von GREYERZ, Albrech Haller als Dichter. — KOPP, Ein Sträusschen Liebesblüten. — BRÄUTIGAM, Uebersicht über die neuere deutsche Litteratur 1880-1902. — VOGEL, Zur Flexion des englischen Verbums im XI. und XII. Jahrhundert. — DUBOIS, Exercices espagnols oraux. — W. HARTMANN, Konstantin der Grosse als Christ und Philosoph in seinen Briefen und Erlassen. — L'armée à travers les âges. — LENZ, Geschichte Bismarcks (profond et très remarquable). — G. WEBER, Lehr- und Handbuch der Weltgeschichte, 21. Aufl. II. Bd. : Mittelalter. — ALBERT, Die Geschichts- und Alterthumsvereine Badens. — KEPPLER, Wanderfahrten und Wallfahrten im Orient (de valeur). — PULLÈ, La Cartografia antica dell' India. — E. FREY, Die Neutralität der Schweiz. — DELPY, Die Legende von der heiligen Ursula in der Kölner Malerschule.

Literarisches Centralblatt, n° 13 : GOLDFRIEDRICH, Die histor. Ideenlehre in Deutschland. — Ibn el Athir, Annales du Magreb et de l'Espagne, trad. FAGNAN. — ASBACH, Zur gesch. u. Kultur der röm. Rheinlande (utile, malgré beaucoup de petites fautes). — TOUTEY, Charles le Téméraire et la ligue de Constance. — Urkunden-Regesten der Klöster Böhmens, p. SCHUBERT. — Feldbriefe eines Kriegsfreiwilligen von 1813, p. JANKE. — SCHORN, Friedrichsort. — POTTER, Sohrab und Rustem (beaucoup de savoir). — EHRLICH, Die Nomina auf—eus (soin, finesse, mais résultats peu vraisemblables). — HOLBROOK, Dante and the animal Kingdom (compilation critique). — KOHM, Die Ahnfrau (important). — Hebbel, sämtliche Werke. p. R. M. WERNER. — FOUCART, Les grands mystères d'Eleusis (le meilleur des guides sur le sujet). — Der röm. Limes in Oesterreich, III. SCHMERBER, Das deutsche Schloss u. Bürgerhaus im 17 u. 18 Jahrh. — MERTZ, Das Schulwesen der deutschen Reformation im 16 Jahrh.

VOYAGES AU LEVANT

LE VOYAGE DE LA SAINCTE CYTÉ DE HIÉRUSALEM

Fait l'an mil quatre cens quatre vingtz, estant le siège du Grand-Turc à Rhodes, et régnant en France Loys, unziesme de ce nom. Publié par Ch. Schefer, de l'Institut. Gr. in-8.. 16 fr.

Le même, sur papier vergé de Hollande .... 25 fr.

LE VOYAGE ET ITINÉRAIRE D'OUTREMER

Fait par Frère Jean Thenault. — Egypte, Mont Sinay, Palestine, suivi de la relation de Domenico Trevisan auprès du Soudan d'Égypte. Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. Gr. in-8, avec carte et planches......... 25 fr.

Le même, sur papier de Hollande.. 40 fr.

LE VOYAGE DE MONSIEUR D'ARAMON

Ambassadeur pour le roi en Levant, escrit par noble homme Jean Chesneau. Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. Gr. in-8 avec planches. 20 fr.

Le même, sur papier de Hollande.. 30 fr.

LES VOYAGES DE LUDOVICO DI VARTHEMA

OU LE VIATEUR DE LA PLUS GRANDE PARTIE DE L'ORIENT

Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. Grand in-8, avec carte. 30 fr.

Le même, sur papier de Hollande.. 40 fr.

LE VOYAGE DE LA TERRE SAINTE

Composé par Denis Possot et achevé par Charles-Philippe, seigneur de Champermoy et Grandchamp, procureur du seigneur Robert de la Marck (1532). Publié par Ch. Schefer, de l'Institut. Gr. in-8 avec planches......... 30 fr.

Le même, sur papier de Hollande.. 40 fr.

LE VOYAGE D'OUTREMER DE BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE

Premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. Gr. in-8, avec planches..... 30 fr.

Le même, sur papier de Hollande.. 40 fr.

VOYAGE DANS LE LEVANT

De M. Du Fresne Canaye (1573), publié par M. Hauser, professeur à l'Université des Lettres de Clermont. Gr. in-8, avec carte et planches......... 25 fr.

Le même, sur papier de Hollande.. fr.

JÉROME MAURAND

Itinéraire illustré d'Antibes à Constantinople (1544). Texte italien, publié pour la première fois, avec une introduction, une traduction française et des notes, par Léon Dorez. Gr. in-8, avec planches.............................. 30 fr.

Le même, sur papier de Hollande.. 40 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 16 Trente-septième année 20 avril 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études historiques, mars-avril 1903 : comte Fleury, La comtesse de Luçay, 1769-1842. — J. Cart, Souvenir de Russie, 1783-1798, extraits du journal de Mlle Lienhart (suite). — Louis Madelin, Talleyrand préhistorique. — Tabournel, Les dernières volontés du prince Henri de Prusse. — *Comptes rendus critiques :* Janssen, Civil. en Allemagne ; Rouméjoux, Guerres de religion en Périgord ; abbé Richard, Pierre d'Epinac, archevêque de Lyon ; A. Collignon, L'Argenis ; Maugras, La disgrâce de Choiseul ; Angot des Rotours, S. Alphonse de Liguori ; Vaissière, Gentilshommes campagnards de l'ancienne France ; comte Fleury, Fantômes et silhouettes ; Bernet-Rollande, La Basse Auvergne en 1789 ; B. Mallet, Mallet du Pan and the French Revolution ; La Jonquière, L'expédition d'Egypte ; Lévy, Napoléon et la paix ; Dayot, Napoléon raconté par l'image ; Masson, Marie-Louise ; Gentil, La chute du royaume de Rabah ; Samuel et Bonet-Maury, Annuaire du parlement.

La Revue Musicale, Janvier 1903 : M. Karlowicz, Préface aux souvenirs inédits de Chopin. — Frédéric Chopin, Souvenirs inédits, publiés par M. Karlowicz. — Louis Laloy, La Demoiselle Elue (M. Cl. Debussy). — Julien Tiersot, Les Chœurs d'Esther de Moreau. — Romain Rolland. Les Maîtres de l'Opéra : I. Gluck. (Texte musical). — Physicus, Le baromètre musical. — L. L. l'Etranger à Bruxelles (M. V. d'Indy). — Pierre Aubry, Une grève de musiciens à Rome. — Damon, Exercices d'analyse. — A. Derenbourg, A propos des Derviches tourneurs. — Louis Schneider, Titania (M. Georges Hüe). — *Texte musical inédit :* Scène de la danza pastorella de Gluck.

— Février 1903 : Georges Pfeiffer, La Classe d'ensemble au Conservatoire. — Jean Chantavoine, Beethoven compositeur pour boîte à musique. — Louis Laloy, Un Artiste inconnu. — Julien Tiersot, Nouvelles lettres de Berlioz. — Louis Schneider, Le Tasse (M. E. d'Harcourt). — Frédéric Chopin, Souvenirs inédits (suite). — *Texte musical inédit :* Allegro de Beethoven.

— Mars 1903 : Jules Combarieu, La « Damnation de Faust » à Monte-Carlo. — Gustave Lyon, L'Acoustique du Trocadéro. — Louis Laloy, Ephémérides grégoriennes. — Henry Gauthier-Villars, Qu'est-ce que la musique française ? — Romain Rolland, Les origines de l'Opéra. — Henri Quittard, Louis Couperin. — Constant Zakone, Un nouvel orchestre. — Damon, Exercices d'analyse. — Amédée Lemoine, La « statue » de M. E. Reyer. — Pol Neveux, Nécrologie. — Frédéric Chopin, Souvenirs inédits (suite). — *Texte musical inédit :* Prélude de Louis Couperin.

Correspondance historique et archéologique, janvier-février 1903 : F. de Villenoisy, Alexandre Bertrand. — C. Piton, Deux chapitres de l'histoire de Marly. — Momméja, Bernard Palissy, Agenais (fin). — Coyecque, A travers le budget de l'instruction publique de 1903. — *Chroniques :* ouvrages nouveaux et périodiques.

Academy and Literature, 4 avril : Is it Shakespeare, by a Cambridge graduate. — The Rhaguvanca, by Kalidasa, transl. P. de Lacy Johnstone. — Ch. Yonge, Her life and letters, by Ch. Coleridge. — Memoirs of Grammont, by Hamilton, p. Gvodwin. — Journals of field-marshal count von Blumenthal, 1866 and 1870, trad. Gillespie-Addison. — Eliz. Butler, Letters from the Holy Land. — Profeit, The creation of matter. — Tompkins, Hertfordshire ; Ada Cambridge, Thirty years in Australia.

Athenaeum, n° 3936, 4 avril : GERRARE, Great Ruzzia. — ELSMIE, Fieldmarshal sir Donald Stewart. — SHUCKBURGH, Augustus and his times. — CH. COLERIDGE, Ch. Yonge, her life and letters. — AUSTIN, With Macdonald in Uganda. — The Lylyan Apocrypha (Littledale). — CAW, Scottish portraits, I. — B. LITZMANN, Clara Schumann, I, Mädchenjahre.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 14 : HÜTTNER, Selbstbiographie des Stadtpfarrers Wolfgang Ammon zu Marktbreit. — A. von OETTINGEN, Lutherische Dogmatik. II. B. : System der christlichen Heilswahrheit. 2. T. : Die Heilsverwirklichung. — CRUISE, Wer war der Verfasser der Nachfolge Christi? — CROCE, Estetica come scienza dell' espressione e linguistica generale. — NYS, La notion d'espace au point de vue cosmologique et psychologique. — Die Reform des höheren Schulwesens in Preussen. Hgb. von W. Lexis. — STEUDING, Hilfsbuch für den deutschen Unterricht. — BROWNE, A literary history of Persia from the earliest times until Firdawsi (très utile). — IRWIN, The Burmese Calendar. — TORP, Etruskische Beiträge. II (manqué, mais bien sagace). — Mary Helen RITCHIE, A study of conditional and temporal clauses in Pliny the younger. — HEIMSKRINGLA, Noeregs Konunga Sogur af Snorri Sturluson, P. Joensson. — WAETZOLDT, Die Jugendsprache Goethes. Goethe und die Romantik. Goethes Ballade. — SCHÜNEMANN, Die Hilfszeitwörter in den englischen Bibelübersetzungen der Hexapla (1388-1611). — HUSZAR, P. Corneille et le Théâtre espagnol. — GRUNDY, The great Persian war and its preliminaries. — POSSIDENTI, Il re Lisimaco di Tracia. — KEHR, Die Urkunden der normannisch-sizilischen Könige (très érudit et instructif). — G. PARISET, L'établissement de la primatie de Bourges. — M. SPAHN, Der Grosse Kurfürst (ne remplit pas notre attente : fausse perspective). — H. von WIESE und KAISERSWALDAU, Friedrich Wilhelm Graf von Goetzen, Schlesiens Held in der Franzosenzeit 1806-1807. — MACKINDER, Britain and the British Seas. — FRICKER, Die Pässe und Strassen der schwäbischen Alb. — A. SALOMON, Soziale Frauenpflichten. — FEDER, Verantwortlichkeit für fremdes Verschulden nach dem bürgerlichen Gesetzbuche. — M. FRIEDLÄNDER, Das deutsche Lied im 18. Jahrhundert.

Literarisches Centralblatt, n° 14 : NOWACK, Bücher Samuelis übersetzt und erklärt. — SCHELL, Christus. — Clement of Alexandria, Miscellanies, book VII, p. HORT and MAYOR. — UEBERWEG, Gesch. der Philosophie, I, 9e éd. p. HEINZE. — DAHM, Die Feldzüge des Germanicus in Deutschland (clair et impartial). — BILFINGER, Untersuchungen über die Zeitrechnung der alten Germanen, II Das germ. Julfest (très important). — POUPARDIN, Le royaume de Provence sous les Carlovingiens, 855-933 (critique réfléchie). — ADAMEK, Die wissenschaftliche Heranbildung von Lehrern der Geschichte für die oesterr. Mittelschulen. — HUTTER, Wander. und Forschungen im Nordhinterland von Kamerun. — FRIEDLAENDER, Arabisch-deutsches Lexikon zum Sprachgebrauch des Maimonides (méritoire). — GASPAR, Essai de chronologie pindarique (n'est pas toujours incontestable). — Das Waltharilied, übers. ALTHOF. — UHDE-BERNAYS, Der Mannheimer-Shakespeare. — POESTION, Norwegisches Lesebuch. — Von LILIENCRON, Frohe Jugendtage, Lebenserinnerungen (aimable et suggestif). — De BEYLIÉ, L'habitation byzantine (a à maints égard la valeur d'un ouvrage de sources). — RIEHL, Gesch. der Stein = und Holzplastik in Oberbayern. — HYMANS, Gent und Tournai. — CAUER, Palaestra vitae, eine neue Aufgabe des altkl. Unterrichts; WEISSENFELS, Kernfrageu des hoeheren Unterrichts.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 17 Trente-septième année 27 avril 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle revue rétrospective, n° 106, 10 avril, Campagne de Chine, 1859-1861, journal du capitaine Béziat (comm. du vic. de Grouchy). — Un honnête homme, lettres du citoyen Costé, commissaire du pouvoir exécutif au Havre, 1798 (comm. de M. Chardon). — *Autographes :* lettres d'Ernest Legouvé, Jules Simon, Félix Pyat (comm. de MM. Stryienski, Le Breton, Baussy.)

Minerva, n° 28, 15 avril : L. Leger, Souvenirs d'un slavophile, 1871-1872, fin. — Maurras, Le romantisme féminin, I, M^lle^ Renée Vivien, M^me^ de Régnier. — Madelin, Médicis et Valois, autour du premier Concordat (fin). — Bainville, La sensibilité de M. Maurice Barrès. — J. Viaud, La confiscation, autrefois et aujourd'hui, I. — Ch. Nodier, L'apocalypse du solitaire avec avant-propos de M. Pierre Gauthier. — *Bibliographie* : A. Bordeaux, Sibérie et Californie; Lapauze, Les portraits dessinés de Ingres; E. Müntz, Le Musée d'art.

Academy and Literature, 11 avril 1903 : The poetical works of Thomas Traherne, p. Dobell. — Sir A. Henry Layard, Autobiography. — G. Brandes, Poland, a study on the land, people and literature. — Peters, The Eldorado of the ancients. — Omond, A study of metre. — Holbein's Ambassadors unriddled. — Benson, The Book of months; Thoughts from Maeterlinck. — Fiction and froth. — Symbolism. — The Roman Jeremiah. — New Englishmen and Italy.

Athenaeum, n° 3937 : Abbott, The tale of a tour in Macedonia. — Corresp. of lady Burgersh with Wellington. — Butler, The Arab conquest of Egypt and the last thirty years of the Roman dominion. — Wiener, Anthology of Russian literature. — Dobell, Sidelights on Charles Lamb. — Local history. — The O edition of Robeson Cruso (Purves). — An emendation in Lucretius (Birdwood : « per auras » au lieu de « per artus », I, 544). — Congresso internazionale di scienze storiche. — Holmes, Constable and his influence on landscape painting. — Anderson and Spiers, The architecture of Greece and Rome. — Dürer's mathematical constructions of the human figure.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 15 : Revue des Bibliothèques et Archives de Belgique, réd. p. Stainier. I, 1. — Zscharnack, Der Dienst der Frau in den ersten Jahrhunderten der christlichen Kirche (savant mais partial). — H. Jordan, Die Theologie der neuentdeckten Predigten Novatians. — Stave, Der Einfluss der Bibelkritik auf das christliche Glaubensleben. — Busse, Geist und Körper, Seele und Leib. — Clifford, Von der Natur der Dinge an sich. Übs. und hgb. von H. Kleinpeter. — Specht, Geschichte der ehemaligen Universität Dillingen (1549-1804) und der mit ihr verbundenen Lehr- und Erziehungsanstalten. — Dumesnil, Pour la pédagogie. — Adriani, Verhaal van Sesen Taola. — Toradja'sche Vertellingen. — Ed. König, Poesie und Prosa in der althebräischen Litteratur. — F. Bechtol, Die attischen Frauennamen (tout est à louer). — Neville, The Case-Construction after the Comparative in Latin. — Ilgenstein, Mörike und Goethe. — Fischer, Der Neuhumanismus in der deutschen Litteratur. — Nourrisson, J.-J. Rousseau et le Rousseauisme. — Heuser, Eine neue mittelenglische Version der Theophilus-Sage. — Merrill, On the date of Pliny's Prefecture of the Treasury of Saturn. — E. Leo, Die Schlacht bei Nördlingen 1634 (souvent contestable) — A. d'Ancona, Friedrich der Grosse und die Italiener. Deutsch von

A. Schnell. — KOLDE, Das Staatsideal des Mittelalters. I. Seine Grundlegung durch Augustin. — POHLE und BRUST, Berliner Schulatlas. — PFAFF, Heidelberg und Umgebung. 2. weit. Aufl. — A. v. MASSOW, Die Polen-Not im deustchen Osten. — MENZEL, Die Kartelle und die Rechtsordnung. 2. Aufl. — FRANKENBURGER, Beiträge zur Geschichte Wenzel Jamnitzers und seiner Familie.

Literarisches Centralblatt, n^os 15-16 : BAUDISSIN, Einleitung in die Bücher des A. T. — PFLEIDERER, Des Urchristentum, seine Schriften und Lehren. — WEIMAR, Geistliches Liederbuch. — MAETERLINCK, Der begrabene Tempel. — HESSELING, Byzantium (ouvrage en hollandais, très bien fait). — D'UJFALVY, Le type physique d'Alexandre le Grand (grand soin, mais peu d'ordre). — Urk. des Klosters Kaufungen in Hessen, p. ROQUES, II. — UHLIRZ, Jahrbücher des deutschen Reiches unter Otto II und Otto III, 1. 973-983. — REICHENBERGER, Wolfgang von Salm, Bischof von Passau, 1540-1555. — FRIIS, A. P. Bernstorff og Ove Hoegh Guldberg. — SASKI, Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche, III. — PICHLER, Austria Romana. — H. MAGNUS, Medicin und Religion in ihren gegenseitigen Beziehungen. — DURM, Die Baukunst der Renaissance in Italien. — BROCKELMANN, Gesch. der arabischen Literatur, II (fin de ce grand et difficile travail). — Hesiodi carmina, p. RZACH (très important). — De arte amatoria, p. BRANDT. — Grundriss der romanischen Philologie, p. GRÖBER. II Band, 3 Abt. III u. IV Liefer. 1 Abt. IV u. V Lief. — PUGHE, Studien über Byron und Wordsworth (bon). — HOLZHAUSEN, Heine u. Napoleon I (instructif).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 18 Trente-septième année 4 mai 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^{e}

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 16 : Kleemeier, Handbuch der Bibliographie. — Wilke, Die Leipziger Illustrirte Zeitung und ihre Geschichte. — Loofs, Symbolik oder christliche Konfessionskunde. I. — E. von Schrenck, Jesus und seine Predigt. — Engert, Der betende Gerechte der Psalmen. — Guttmann, Die Scholastik des dreizehnten Jahrhunderts in ihren Beziehungen zum Judentum und zur jüdischen Litteratur (important). — James, La théorie de l'émotion. — Schneider, Die Errichtung einer « deutschen Schul » am Gymnasium zu Gotha durch Herzog Ernst d. Fr. — Ch. André, Le Latin et le Problème de la langue internationale. — Crow, Arabic Manual. A Colloquial Handbook in the Syrian Dialect. (moins bon que Hartmann). — Transactions and Proceedings of the American Philological Association 1900-1901. — Le Orazioni di Iseo trad. da Caccialanza. — Moestue, Uhlands nordische Studien. — Lessing, Schillers Einfluss auf Grillparzer (bon). — Zupitza, Alt = und mittelenglisches Ubungsbuch. 6. Aufl. p. Schipper. — Boileau, Les héros de roman ed. by Crane. — Eugenia Levi, Dai nostri poeti viventi. — K. Breysig, Kulturgeschichte der Neuzeit. I. Bd. : Aufgabe und Masstäbe einer allgemeinen Geschichtsschreibung. — C. Jullian, Gallia. — P. Holzhausen, Heinrich Heine und Napoleon I (intéressant, souvent contestables). — Rivoire, Registres du conseil de Genève. I. — Ratzel, Die Erde und das Leben. I. — Sievers, Venezuela und die deutschen Interessen. — Fouillée, Esquisse psychologique des peuples européens. 2e éd. — Shadwell, Drink, temperance and legislation. — Kretzschmar, Einführung in das Grundbuchrecht. — Weicker, Der Seelenvogel in der alten Litteratur und Kunst. — Weis-Liebersdorf, Christus und die Apostelbilder.

— N° 17 : Wartburgstimmen. Monatsschrift für das religiöse, künstlerische und philosophische Leben des deutschen Volkstums und die staatspädagogische Kultur der germanischen Völker hgb. von Buhmann, I. 1. — Garnett, Early Arabian Paper Making. — Köstlin, Leitfaden zum Unterricht im Alten Testament für höhere Schulen. 3. Aufl. ; Leitfaden zum Unterricht im Neuen Testament für höhere Schulen. 3. Aufl. — Marshall, Die gegenwärtigen Richtungen der Religionsphilosophie in England. — Zapletal, Der Schöpfungsbericht der Genesis (1, 1-2, 3). — Schillers Philosophische Schriften und Gedichte, Auswahl, p. Kühnemann. — Eitle, Schleiermacher als Erzieher. — Genz, Der Agnostizismus Spencers mit Rücksicht auf Comte u. Lange. — Maimonides' Einleitung in die Misna. Übers. und hgb. von B. Hamburger, Der Mischna-Kommentar des Maimonides zum Traktat Mo'ed katan und zum Traktat Sabbath V, VI, VII. Hgb. von J. Simon. — Ψυχάρης, Ρόδα καὶ Μῆλα. — Cicerone, De officiis comment. da G. Segré. — P. Bastier, La mère de Gœthe (quelques défauts). — Kettner, Schillers Fragment Das Schiff. — Kingsley, The Heroes or Greek Fairy Tales ed. by Gardner. — Morceaux choisis de prosateurs et de poètes espagnols p. Pitollet. — Procksch, Geschichtsbetrachtung und geschichtliche Überlieferung bei den vorexilischen Propheten. — Max Lehmann, Freiherr von Stein. I. T. : Vor der Reform. 1757-1807 (très bon). — Albert Ier, Prince de Monaco, La Carrière d'un Navigateur. — Egloffstein, Wanderungen. — Chr. Gruber, Deutsches Wirtschaftsleben. — Roby, Essays on the law in Cicero's private orations.

Gauckler (P.), correspondant de l'Institut. Musée de Cherchel. In-4, 31 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

— Musée Alaoui. In-8, illustré de 43 planches. . . . . 10 fr. »

— Monuments historiques de la Tunisie. I. Les temples païens. In-4, fig. et 33 planches en un carton. . . . . 25 fr. »

— Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie. Fasc. I-IV. In-8. . . . . 11 fr. »

Grammont (H. de). Correspondance des Consuls d'Alger (1690-1742). In-8 . 6 fr. »

— Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1830). In-8. . . . . 8 fr. »

Gsell (S.). Recherches archéologiques en Algérie. In-8, nombreux dessins et 8 planches. . . . . 10 fr. »

— Musée de Philippeville. In-4, 11 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

La Blanchère (R. de). Musée d'Oran. In-4, 7 planches en un carton . . . . . 10 fr. »

— Tombes en mosaïque de Thabraca. — Douze stèles votives du Musée du Bardo. In-8, 7 planches. . . . . 3 fr. 50

Le Chatelier (A.). L'Islam au XIXe siècle. In-18. . . . . 2 fr. 50

— Les confréries musulmanes du Hedjaz. In-18. . . . . 5 fr. »

— Les Medaganat. In-8, carte . . . . 2 fr. 50

— Les tribus du sud-ouest marocain. In-8. . . . . 3 fr. »

Législation de la Tunisie. Recueil des lois, décrets et règlements en vigueur dans la Régence de Tunis au 1er janvier 1888. Publié par M. Bompard. n-8 . . . 20 fr. »

— Supplément par M. Caudel. Recueil des lois, décrets et règlements promulgués du 1er janvier 1888 au 1er janvier 1896. In-8. . . . . 15 fr. »

Léon L'Africain. Description de l'Afrique. Nouv. édition publiée et annotée par Ch. Schefer, membre de l'Institut. 3 vol. grand in-8. . . . . 75 fr. »

Liorel (J.). Kabylie du Jurjura. Races berbères. In-18. . . . . 5 fr. »

Lombay (J. de). Alger, Oran, Tlemcen. In-18, dessin et carte. . . . . 4 fr. »

Masqueray (E.), directeur de l'Ecole des Lettres d'Alger. Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs. Beni Mezâb). In-8. . . . . 10 fr. »

Mercier (Ernest). Histoire de l'Afrique septentrionale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française. 3 vol. in-8, cartes . . . . 25 fr. »

— La France dans le Sahara et au Soudan. In-18. . . . . 1 fr. 25

Mohammed Seghir Ben Youssef. Mechra el-Melki, chronique tunisienne (1705-1771). Traduit par Victor Serres et Mohammed Lasram. In-8 . . . . 10 fr. »

Monceaux (P.). Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne. 2 vol. in-18... 15 fr. »

Pallu de Lessert (A. Clément). Fastes des provinces romaines d'Afrique sous la domination romaine.

— Tome I. République et Haut Empire. 2 parties in-4. Chaque. . . . . 15 fr. »

— Tome II. Proconsuls, vicaires, comtes d'Afrique, Byzacène, Tripolitaine, Numidie, Maurétanie Césarienne. 2 parties in-4. Chaque . . . . 15 fr. »

Philibert (Le Général). La conquête pacifique de l'intérieur africain. Nègres, musulmans et chrétiens. In-8, 3 cartes et nombr. illustrations. . . . . 12 fr. »

Radiot (P.). Les vieux Arabes. L'art et l'âme. In-18. . . . . 3 fr. 50

Ruff (Paul). La domination espagnole à Oran sous le gouvernement du Comte d'Alcaudète (1534-1558). In-8. . . . . 5 fr. »

Sainte-Marie (E. de). Mission à Carthage. In-8, 400 fig. . . . . 5 fr. »

Saladin (Henri). La mosquée de Sidi Okba à Kairouan. In-4, fig. et 29 planches en un carton. . . . . 25 fr. »

Schnell (Paul). L'Atlas marocain, d'après les documents originaux. Traduit par Aug. Bernard. In-8, grande carte de l'Atlas. . . . . 10 fr. »

Tauxier (H.). Les migrations des nations berbères avant l'islamisme. In-8. 1 fr. 50

Tissot (Ch.) et **S. Reinach**, membres de l'Institut. Géographie comparée de la province romaine d'Afrique. 2 vol. in-4 et atlas. . . . . 36 fr. »

ALGÉRIE — TUNISIE — MAROC

Babelon (E.), de l'Institut. Guide à Carthage. In-18, fig. et plans. . . . 3 fr. »

Ballu (Albert), architecte en chef des monuments historiques de l'Algérie. Les ruines de Timgad. In-8, illustré de 8 plans, une carte, 32 planches et 40 dessins. . . . . 25 fr. »

— Le monastère byzantin de Tébessa. In-folio, dessins, phototypies et planches en couleur. . . . . 50 fr. »

— (En collaboration avec M. R. Cagnat, de l'Institut). Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain. Livraisons I à VI, avec dessins et planches. Chaque livraison. . . . . 10 fr. »

— Guide à Timgad. In-18, fig. . . . . 1 fr. 50

Bardon (X.). Histoire nationale de l'Algérie. In-8. . . . . 5 fr. »

Basset (René), directeur de l'École des Lettres d'Alger. Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541, publiés et traduits. In-8. . . . . 2 fr. 50

— Fastes chronologiques de la ville d'Oran pendant la période arabe (290-915 hégire). 903-1509 de J.-C. In-8. . . . . 2 fr. »

— Relation de Sidi-Brahim de Massat, traduit sur le texte chelha. In-8. 2 fr. »

— Documents géographiques sur l'Afrique Septentrionale, traduits de l'arabe In-8. . . . . 2 fr. 50

Baudouin (A.), instituteur. En Tunisie, notes de voyage. In-18. . . . . . 2 fr. »

Bisson (F. de). La Tripolitaine et la Tunisie. In-8. . . . . 1 fr. »

Cagnat (R.), de l'Institut, professeur au collège de France. L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs, In-4, figures, héliogravures, cartes. . . . . 40 fr. »

— Musée de Lambèse. In-4, 7 planches en un carton. . . . . 10 fr. »

— Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie. In-8, cartes. . . . . 3 fr. 50

— Guide à Lambèse. In-18, avec figures et plan. . . . . 1 fr. 50

Cat (E.). De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8, carte . . . . 2 fr. 50

— Précis d'histoire de l'Algérie française. In-18, cart. . . . . 2 fr. 50

Caudel. Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. 2 parties in-8. Chaque . . . . 6 fr. »

Delattre (Le P.). Musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage, publié par MM. R. Cagnat et Ph. Berger, membres de l'Institut.

I. Antiquités puniques. In-4, 36 planches en un carton. . . . . 26 fr. »
II. Antiquités romaines. In-4, 27 planches en un carton. . . . . 13 fr. »
III. Antiquités chrétiennes. In-4, 13 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

Diehl (Ch.), correspondant de l'Institut. L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709). In-8, cartes, fig. et pl. . . . . 20 fr. »

Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan. I. Tarikh es Soudan. Histoire du Soudan, par Abderrahman ben Abdallah et Tonboukti. Texte arabe et traduction par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque . . . . 16 fr. »

— II. Tedzkiret en-Nisian fi Akhbâr Moulouk es-Soudan. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

Doublet (G.) Musée d'Alger. In-4, 17 planches, en un carton. . . . . 12 fr. »

Doublet (G.) et **P. Gauckler**. Musée de Constantine. In-4, 26 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

El-Nesawi. Vie de Djelal eddin Mankobirti (VIIe siècle de l'hégire). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

Eloufrani (Mohammed Esseghir). Nozhet-Elhadi. Histoire de la dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

Ezziani (Aboulqâsem ben Ahmed). Le Maroc de 1631 à 1812. Texte arabe et traduction par O. Houdas. In-8. . . . . 15 fr. »

Fournel (Henri). Les Berbers, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, d'après les textes arabes imprimés. 2 vol. in-4. . . . . 40 fr. »

Frisch (Le commandant R.-J.). Le Maroc. Géographie, organisation, politique. In-18, carte. . . . . 3 fr. 50

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 19 Trente-septième année 11 mai 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 1, janvier-mars : Brunel, Un opuscule de Diderot, Lettre sur le commerce de la librairie. — Toldo, Le théâtre de Regnard. — Laumonier, Chronologie et variantes des poésies de Ronsard (suite). — *Mélanges :* Anecdotes sur la vie de Bossuet par l'abbé de Saint-André et Winslow (Urbain); Bibliographie des écrits de Sainte-Beuve, suite (Michaut). — *Comptes rendus :* Huszar, Corneille et le théâtre espagnol (Martinenche) ; P. Glachant, André Chénier critique et critiqué ; Faguet, A. Chénier (Morillot) ; Betz, Studien zur vergl. Literaturgesch. (Baldensperger) ; Biré, Les dernières années de Chateaubriand, 1830-1848 (Brunel). — Périodiques, Livres nouveaux, Chronique.

Academy and Literature, 18 avril : Life and letters of Westcott, sometime bishop of Durham. — Murray, A new English dictionary, Onomastical-Outing. — Kloss, In the Andamans and Nicobars. — Marriott, Canning. — Living history. — Everyman on Notting Hill (Chambers). — Pioneers of the Delusion (Stronach).

Athenaeum, n° 3938 : Fisher, The true history of the American Revolution. — I. Savory, In the tail of the peacock : Marquis de Segonzac, Voyages au Maroc. — Flint, Agnosticism. — Hanotaux, Contemporary France, trad. Tarver, I, 1870-1873. (« It is wholly compiled from materials gathered by others and already well known, but it is so excellently put together and so eloquently written that it is certain to have a great and welldeserved circulation »). — The Indian Mutiny, selections from State Papers preserved in the Military Department. Vols II and III., ed. Forrest. — Accounts of the Lord High Treasurer of Scotland. Vol. IV, 1507-1513, p. Sir James Balfour Paul. — G. F. Wright, Asiatic Russia ; Krausse, The Far East. — Scotch history. — Il Provenzale in Dante's Convivio (P. Toyubee). — The O editio of Robinson Cruso (Purves). — Wynnere and Wastoure (Bradley). — The church of Brou (W. K. Johnson). — Berenson, Lorenzo Lotto. — Roman Britain in 1902 (F. Haverfield). — The Roman Forum. — Fyfe, Pinero. — The Player's petition to Charles II (Lawrence).

Revue byzantine russe, Tome VIII. Fascicule 3-4. Le plus ancien formulaire de confession et de pénitence dans l'église orientale (N. Souvarov). — A quelle époque vivait le poète Roman ? (A. Vasiliev). — Les manuscrits des ἐκλογαί περί πράσεων (M. Krachennikov). — Les mosaïques du baptistère de Abbenga (Aïnalov). — Manuel Chrysaphis le lampadaire (A. Papadopoulo-Kerameus). — Comptes-rendus. Ouvrages de Papadopoulo-Kerameus, Stephan Beissel, Alexander van Millingen, Margarites, Denitsas. — *Bibliographie :* Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Hollande, Espagne. — Notes et informations.

Literarisches Centralblatt, n° 17 : Kawerau, Die Versuche Melanchton zur Kathol. Kirche zurückzuführen. — Weber, Weltgesch. I, II. Altertum, Mittelalter, p. Baldamus. — Mummenhoff, Der Handwerker in der deutschen Vergangenheit (très recommandable). — Gobineau, Die Renaissance trad. Schemann. — Blum, Bismarck. — Langenbeck, Leitfaden der Geographie. — Sundbärg, Sveriges land och folk. — Zettersteen, Beitraege zur Kenntnis der relig. Dichtung Balaï's. — Aristophanis Aves, p. Leeuwen. — Betz, Studien zur vergl. Literaturgesch. der neueren Zeit. — Gœthes Werke p. von der Hellen, 1 u. 12 ; Wohlrab, Aesthetische Erklärung von Gœthes Iphigenie. — Leonhard, Samuel Selfisch, ein deutscher Buchhändler am Ausgange des 16 Jahrh. — Wünsch, Das Fröhlingsfest der Insel Malta (recherches intéressantes).

Gauckler (P.), correspondant de l'Institut. Musée de Cherchel. In-4, 31 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

— Musée Alaoui. In-8, illustré de 43 planches. . . . . 10 fr. »

— Monuments historiques de la Tunisie. 1. Les temples païens. In-4, fig. et 33 planches en un carton. . . . . 25 fr. »

— Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie. Fasc. I-IV, In-8. . . . . 11 fr. »

Grammont (H. de). Correspondance des Consuls d'Alger (1690-1742). In-8 . 6 fr. »

— Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1830). In-8. . . . . 8 fr. »

Gsell (S.). Recherches archéologiques en Algérie. In-8, nombreux dessins et 8 planches. . . . . 10 fr. »

— Musée de Philippeville. In-4, 11 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

La Blanchère (R. de). Musée d'Oran. In-4, 7 planches en un carton . . . . . 10 fr. »

— Tombes en mosaïque de Thabraca. — Douze stèles votives du Musée du Bardo. In-8, 7 planches. . . . . 3 fr. 50

Le Chatelier (A.). L'Islam au XIXe siècle. In-18. . . . . 2 fr. 50

— Les confréries musulmanes du Hedjaz. In-18. . . . . 5 fr. »

— Les Medaganat. In-8, carte . . . . 2 fr. 50

— Les tribus du sud-ouest marocain. In-8. . . . . 3 fr. »

Législation de la Tunisie. Recueil des lois, décrets et règlements en vigueur dans la Régence de Tunis au 1er janvier 1888. Publié par M. Bompard. n-8 . . . 20 fr. »

— Supplément par M. Caudel. Recueil des lois, décrets et règlements promulgués du 1er janvier 1888 au 1er janvier 1896. In-8. . . . . 15 fr. »

Léon L'Africain. Description de l'Afrique. Nouv. édition publiée et annotée par Ch. Schefer, membre de l'Institut. 3 vol. grand in-8. . . . . 75 fr. »

Liorel (J.). Kabylie du Jurjura. Races berbères. In-18. . . . . 5 fr. »

Lombay (J. de). Alger, Oran, Tlemcen. In-18, dessin et carte . . . . 4 fr. »

Masqueray (E.), directeur de l'Ecole des Lettres d'Alger. Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs. Beni Mezâb). In-8. . . . . 10 fr. »

Mercier (Ernest). Histoire de l'Afrique septentrionale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française. 3 vol. in-8, cartes . . . . 25 fr. »

— La France dans le Sahara et au Soudan. In-18. . . . . 1 fr. 25

Mohammed Seghir Ben Youssef. Mechra el-Melki, chronique tunisienne (1705-1771). Traduit par Victor Serres et Mohammed Lasram. In-8 . . . . 10 fr. »

Monceaux (P.). Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne. 2 vol. in-18. . . 15 fr. »

Pallu de Lessert (A. Clément). Fastes des provinces romaines d'Afrique sous la domination romaine.

— Tome I. République et Haut Empire. 2 parties in-4. Chaque. . . . . 15 fr. »

— Tome II. Proconsuls, vicaires, comtes d'Afrique, Byzacène, Tripolitaine, Numidie, Maurétanie Césarienne. 2 parties in-4. Chaque . . . . 15 fr. »

Philibert (Le Général). La conquête pacifique de l'intérieur africain. Nègres, musulmans et chrétiens. In-8, 3 cartes et nombr. illustrations. . . . . 12 fr. »

Radiot (P.). Les vieux Arabes. L'art et l'âme. In-18. . . . . 3 fr. 50

Ruff (Paul). La domination espagnole à Oran sous le gouvernement du Comte d'Alcaudete (1534-1558). In-8. . . . . 5 fr. »

Sainte-Marie (E. de). Mission à Carthage. In-8, 400 fig. . . . . 5 fr. »

Saladin (Henri). La mosquée de Sidi Okba à Kairouan. In-4, fig. et 29 planches en un carton. . . . . 25 fr. »

Schnell (Paul). L'Atlas marocain, d'après les documents originaux. Traduit par Aug. Bernard. In-8, grande carte de l'Atlas. . . . . 10 fr. »

Tauxier (H.). Les migrations des nations berbères avant l'islamisme. In-8. 1 fr. 50

Tissot (Ch.) et **S. Reinach**, membres de l'Institut. Géographie comparée de la province romaine d'Afrique. 2 vol. in-4 et atlas. . . . . 36 fr. »

ALGÉRIE — TUNISIE — MAROC

Babelon (E.), de l'Institut. Guide à Carthage. In-18, fig. et plans. . . . 3 fr. »

Ballu (Albert), architecte en chef des monuments historiques de l'Algérie. Les ruines de Timgad. In-8, illustré de 8 plans, une carte, 32 planches et 40 dessins. . . . . 25 fr. »
— Le monastère byzantin de Tébessa. In-folio, dessins, phototypies et planches en couleur. . . . . 50 fr. »
— (En collaboration avec M. R. Cagnat, de l'Institut). Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain. Livraisons I à VI, avec dessins et planches. Chaque livraison. . . . . 10 fr. »
— Guide à Timgad. In-18, fig. . . . . 1 fr. 50

Bardon (X.). Histoire nationale de l'Algérie. In-8. . . . . 5 fr. »

Basset (René), directeur de l'École des Lettres d'Alger. Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541, publiés et traduits. In-8. . . . . 2 fr. 50
— Fastes chronologiques de la ville d'Oran pendant la période arabe (290-915 hégire). 903-1509 de J.-C. In-8. . . . . 2 fr. »
— Relation de Sidi-Brahim de Massat, traduit sur le texte chelha. In-8. 2 fr. »
— Documents géographiques sur l'Afrique Septentrionale, traduits de l'arabe. In-8. . . . . 2 fr. 50

Baudouin (A.), instituteur. En Tunisie, notes de voyage. In-18. . . . . . 2 fr. »

Bisson (F. de). La Tripolitaine et la Tunisie. In-8. . . . . 1 fr. »

Cagnat (R.), de l'Institut, professeur au collège de France. L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs, In-4, figures, héliogravures, cartes. . . . . 40 fr. »
— Musée de Lambèse. In-4, 7 planches en un carton. . . . . 10 fr, »
— Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie. In-8, cartes. . . . . 3 fr. 50
— Guide à Lambèse. In-18, avec figures et plan. . . . . 1 fr. 50

Cat (E.). De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8, carte . . . . 2 fr. 50
— Précis d'histoire de l'Algérie française. In-18, cart. . . . . 2 fr. 50

Caudel. Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. 2 parties in-8. Chaque . . . . 6 fr. »

Delattre (Le P.). Musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage, publié par MM. R. Cagnat et Ph. Berger, membres de l'Institut.
I. Antiquités puniques. In-4, 36 planches en un carton. . . . . 26 fr. »
II. Antiquités romaines. In-4, 27 planches en un carton, ... 13 fr. »
III. Antiquités chrétiennes. In-4, 13 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

Diehl (Ch.), correspondant de l'Institut. L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709). In-8, cartes, fig. et pl. . . . . 20 fr. »

Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan. I. Tarikh es Soudan. Histoire du Soudan, par Abderrahman ben Abdallah et Tonboukti. Texte arabe et traduction par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque . . . . 16 fr. »
— II. Tedzkiret en-Nisian fi Akhbâr Moulouk es-Soudan. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

Doublet (G.) Musée d'Alger. In-4, 17 planches, en un carton. . . . . 12 fr. »

Doublet (G.) et **P. Gauckler**. Musée de Constantine. In-4, 26 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

El-Nesawi. Vie de Djelal eddin Mankobirti (VIIIe siècle de l'hégire). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

Eloufrani (Mohammed Esseghir). Nozhet-Elhadi. Histoire de la dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

Ezziani (Aboulqâsem ben Ahmed). Le Maroc de 1631 à 1812. Texte arabe et traduction par O. Houdas. In-8. . . . . 15 fr. »

Fournel (Henri). Les Berbers, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, d'après les textes arabes imprimés. 2 vol. in-4. . . . . 40 fr. »

Frisch (Le commandant R.-J.). Le Maroc. Géographie, organisation, politique. In-18, carte. . . . . 3 fr. 50

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 20 Trente-septième année 18 mai 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mai-juin 1903 : Alfred BOURGUET, Le duc de Choiseul et la Hollande (suite). — Aug. FOURNIER, Marie-Louise et la chute de Napoléon. Contribution à la biographie de Marie-Louise. — Ch. E. ŒLSNER, Fragments de ses Mémoires relatifs à l'histoire de la Révolution française, publiés par Alfred STERN (suite). — *Bulletin historique :* France, Gaston Paris; article nécrologique. — Le Centenaire d'Edgar Quinet, par G. MONOD. — Époque moderne, par Henri HAUSER, 1re partie. — Allemagne, Histoire moderne et contemporaine; publications de l'année 1901, par M. PHILIPPSON. — Espagne, Publications des années 1899-1900, par Rafael ALTAMIRA. — *Comptes rendus critiques :* The Jewish Encyclopedia; INAMA-STERNEGG, Deutsche Wirtschaftsgeschichte; PERSICO, Diomede Carafa; ORANO, Il sacco di Roma, I; LACOUR-GAYET, Les codicilles de Louis XIII.

Minerva, 1er mai, n° 29 : MAURAS, Le romantisme féminin (suite), Mme Delarue-Mardrus; Mme de Noailles. — DE LA VILLE DE MIRMONT, A propos d'un anniversaire, la jeunesse de Charles Perrault, I. — VIAUD, La confiscation, autrefois et aujourd'hui (fin). — BAROU, L'Arétin. — Frantz FRUNCK-BRENTANO, Les rives du passé, routiers d'Orient (à propos du livre de G. Schlumberger sur les Almugavares). — BEAUNIER, Les théâtres et la vie de Paris. — *Bibliographie :* F. DE NAVENNE, Entre le Tibre et l'Arno (L. Madelin).

Annales de l'Est, n° 2, avril : DEBIDOUR, Le général Fabvier (suite). — REYBEL, La question d'Alsace et de Brisach 1635-1639 (fin). — E.-P. BEAULIEU, Les faux sauniers sous Louis XIV. — *Comptes rendus :* G. HERVÉ, La taille en Alsace; le renouvellement de la population alsacienne au XVIIe siècle: Alsaciens contemporains et Alsaciens du moyen âge; GEROCK, Les Strasbourgeois en Franche-Comté, Héricourt, Blamont, 1474-1475; DOUMERGUE, Calvin, Les hommes et les choses de son temps; BARDY, La tour de Milandre; REUSS, Un chapitre de l'histoire des persécutions religieuses; LAMBERT DES CILLEULS, L'Ecole supérieure de pharmacie de Strasbourg; SCHOEN, Le théâtre populaire en Alsace; SOURIAU, L'imagination de l'artiste. — Recueils périodiques et sociétés savantes. (Analyses très précieuses).

Correspondance historique et archéologique, n° III, mars : DESLANDES, Un religieux breton au temps des guerres de religion. — VIAL et CAPON, Monographie de la rue de Popincourt (fin).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, janvier et février 1903, nos 1 et 2 : MORAWSKI, Catulliana et Ciceroniana. — CZERMAK, L'égalité devant la loi des orthodoxes et des catholiques en Lithuanie. — KUTRZEBA, Les origines et la juridiction des fonctionnaires royaux dits capitanei (starosta) en Pologne jusqu'à la fin du XVe siècle.

Academy and Literature, n° 1616 : HORNE, A popular history of the Free churches. — DUKE OF THE ABRUZZI, On the Polar Star in the Arctic Lea. — HALIL HALID, The diary of a Turk. — E. A. GARDNER, Ancient Athens. — Shakspeare, Bacon and Dr Murray (G. Stronach).

— N° 1617, 2 mai : Lady Gregory, Poets and dreamers, studies and translations from the IRISH. — The letters of Mme de Lespinasse, trad. K. P. WORMELEY. — The despatches of Wellington, arranged by W. WOOD; Corresp of Lady Burghersh with Wellington, p. lady Rose WEIGALL. — FRASER, America at work. — LILLY, Christianity and modern civilization. — Mrs WOOLSEY, Republics versus woman. — DELLENBAUGH, The romance of the Colorado River.

Athenaeum, n° 3939 : MARRIOTT, Georg Canning and his times. — J. BRYCE, Studies in contemporary biography. — Adamson, The development of modern philosophy, p. SORLEY. — YORCK VON WARTENBURG, Napoleon as a general. — BRANDES, Poland. — WRIGHT, English Dialect Dictionary, 15-18. — SCHOLLE and SMITH, Elementary phonetics. — Lord Brooke and Coleridge. — Les Trade-Unions en 1902. — Jahrbuch der königl. preuss. Sammlungen. XXIII. — The church of San Francesco in Siena (W. Moreer). — The Lelong collection.

— N° 3940, 2 mai : Sir Henry Layard, Autobiography and letters from his childhood until his appointment as ambassador at Madrid, p. BRUCE. — SHAND, Wellington's lieutenants. — The travels of Pedro Teixeira, with his kings of Harmus and extracts from his Kings of Persia, trad. SINCLAIR. — LAURIE, Studies in the history of educational opinion from the Renaissance. — S. LEE, Dictionnary of National Biography, Index and Epitome. — Americana : FISKE, Essays ; J. Fischer, The discoveries of the Norsemen in America, trad. SOULSBY; HULBERT, Historic highways of America. — Chancellor Silvan Evans (Rhys). — The authorship of Robinson Crusoe, I (Purvess). — Miss Browning.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18 : WINTERNITZ, A Catalogue of South Indian Sanskrit Manuscripts. — Auskunftsbuch für Schriftsteller. — E. WALTHER, Bibelwort und Bibelwissenschaft. — ROY, Israel und die Welt in Jesaja 40-55. — BREEST, Handbuch zur Orientierung in der heiligen Schrift. — JÁNOSI BÉLA, Az aesthetika története. III. Baumgartentöl napjainkig (B. Jánosi, Geschichte der Aesthetik. III. Von Baumgarten bis auf unsere Tage). — TARDE, L'opinion et la foule. — LIERMANN, Reformschulen nach Frankfurter und Altonaer System. I. T. : Die Kasseler Novemberkonferenz von 1901 über Fragen des Reformschulunterrichts. — Sammlung naturwissenschaftlich-pädagogischer Abhandlungen hgb. von O. SCHMEIL und W. B. SCHMIDT. H. 1. 2. — STUMME, Arabisch, Persisch und Türkisch in den Grundzügen der Laut- und Formenlehre. — CRONBECH, Forstudier til tyrkisk lydhistorie. — Codices Mediolanenses descrips. Ae. MARTINI et D. BASSI ; Codices italicos praeter Florentinos, Venetos, Mediolanenses, Romanos descrips. D. BASSI, Fr. CUMONT, Ae. MARTINI, A. OLIVIERI. — SCHLITTENBAUER, Die Tendenz von Ciceros Orator (à lire). — HOLZ, Lieder auf einer alten Laute (manqué). — TARDEL, Studien zur Lyrik Chamissos. — SANDER, Das Moment der letzten Spannung in der englischen Tragödie bis zu Shakespeare. — LEGAY, Victor Hugo jugé par son siècle. — SANDA, Die Aramäer. — PRUTZ, Preussische Geschichte. I-III (sera peu utile). — TEICHMANN, Aachen in Philipp Mouskets Reimchronik. — OTTO, Polen und Deutsche. — Die ERDKUNDE, Eine Darstellung ihrer Wissensgebiete, ihrer Hilfswissenschaften und der Methode ihres Unterrichts hgb. von M. Klar. — YVER, Le Commerce et les Marchands dans l'Italie méridionale au XIII^e et au XIV^e siècle (très méritoire). — LA LOGGIA, La esecuzione delle sentenze straniere in materia civile. — HOEGEL, Die Straffälligkeit der Jugendlichen. — BLISS and St. MACALISTER, Excavations in Palestine during the years 1898-1900. With a chapter by Prof. Dr. Wünsch. Publ. by the Commitee of the Palestine Exploration Fund.

Literarisches Centralblatt, n° 18 : SEEBERG, Die Grundwahrheiten der christlichen Religion. — K. LORENZ, Die kirchlich politische Parteibildung in Deutschland vom Reginn des dreissigj. Krieges. — DIETZ, Die Restauration des evangel. Kirchenlieds. — Ed. MEYER, Gesch.

des Altertums, IV und V (toujours les mêmes mérites ; cf. *Revue*, n^os 2 et 4). — PIEPER, Die alte Universität Münster 1773-1818 (bon petit livre). — COUTZEN, Die letzten Tage von Ormuz, mit Ausblicken auf die gegenw. Verhältnisse am persischen Hof (plein de détails). — Alb. PFISTER, Deutsche Zwietracht, Erinnerungen aus meiner Leutnantszeit. 1859-1869. — WIEDENFELD, Die nordwesteurop. Welthäfen. — Die Summa Decretorum des Magister Rufinus, p. SINGER. — Mitteil. des Seminars für orient. Sprachen, p. SACHAU. IV. — WILAMOWITZ, Griech. Lesebuch. — SCHNEE, Hilfsbüchlein für den latein. Unterricht. — Die altfr. Prosaübers. von Brendans Meerfahrt, p. WAHLUND (cf. *Revue*, n° 5). — HEINZE, Gesch. der deutschen Literatur von Goethes Tod (assez bon). — Ausgew. Werke des Grafen G. von Sternberg (cf. le présent numéro). — Journal of Comparative literature, I. — ASENIJEFF, Klingers Beethoven ; BULLE, *id.*, VOGEL, Klingers Leipziger Sculpturen. — The Jewish Encyclopedia, II. Apocrypha-Benash.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 2 : St. von DUNIN-BORKOWSKI, Die Interpretation der wichtigsten Texte zur Verfassungsgeschichte der alten Kirche. — I. GÖTTLER, Zur Lehre des hl. Thomas von Aquin über die Wirkungen des Busssakramentes. — Fr. SCHMID, Die Konsekration in zwei Gestalten. — J. STUFLER, Die Verstocktheit der Verdammten. — L. FONCK, Leben u. Lehre Jesu in der neuesten Literatur. — Rezensionen. — Analekten. — Mitteilungen.

Zeitschrift für Theologie und Kirche, XIII, 1, janvier 1903 : HEGLER, Kirchengeschichte oder christliche Religionsgeschichte. — TRAUB, Kirchliche und unkirchliche Theologie. — GOTTSCHICK, Die Entstehung der Losung der Unkirchlichkeit der Theologie.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

N° 21 Trente-septième année 25 mai 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 1, janvier : Loth, Etudes corniques, V, Les dix commandements de Dieu. — Purton, A note on Lebor na huidre. — Loth, La principale source des Poèmes des XIII^e-XIV^e siècles dans la Myvyrian Archaeology of Wales. — Whitley Stokes, The battle of Allen. — Seymour de Ricci, Notes d'onomastique pyrénéenne. — Loth, Mélanges brittoniques. — Introduction au Livre noir de Carmarthen, la métrique galloise, p. Loth (G. Dottin). — Chronique. — Périodiques. — Nécrologie. — Postscriptum. — Corrigenda.

Annales du Midi, n° 58, avril : Jeanroy, Un sirventès contre Charles d'Anjou, 1268. — A. de Cazenove, Campagnes de Rohan en Languedoc, 1621-1679 (fin). — Mélanges et documents : I. A. Thomas, A propos des coutumes de Laroquebrou. II. Jullian, Questions de topographie et de toponymie méridionales à Monaco. III. Millardet, Gascon aneru, anerun. — *Comptes rendus critiques :* Schultz-Gora, Ein sirventes von Guilhem Figueira gegen Friedrich II (Jeanroy). — Torraca, Su la lirica italiana del duecento (Jeanroy). — Allier, La cabale des dévots 1627-1666 (Leroux). — Lévy-Schneider, Le conventionnel Jeanbon Saint-André (Dumas).

Nouvelle revue rétrospective, n° 107 : Campagne de Chine, journal du capitaine Béziat (suite), (communication de M. de Grouchy). — Les préliminaires du 18 fructidor an V, fragments d'une lettre de J.-A. Creuzé-Latouche (communic. de M. M. Prouteau). — Deux lettres du P. Enfantin à Lamartine 1849 (comm. de M. E. Baussy). — Une démission de Chateaubriand, 1815 (comm. de M. Léonce Pingaud.)

Revue d'Alsace, mai-juin : Vicomte de Reiset, Charles X en Alsace, 1828. — Mgr Chèvre, Les suffragants de l'ancien évêché de Bâle au XIII^e siècle. — Hanauer, Les imprimeurs de Haguenau (fin). VI. Les problèmes bibliographiques. — P.-A. Hehner, La manufacture d'armes blanches d'Alsace (fin). — L. Ehrhard, Corresp. entre le duc d'Aiguillon et le prince coadjuteur Louis de Rohan. — A. Dollfus, Sur la fondation à Mulhouse de la Feuille des jeunes naturalistes, notes et souvenirs. — A. M. P. I., Soldats alsaciens, III. Le capitaine Mann, d'Oberbergheim 1750-1822. — L. Kueny, Un météorologiste alsacien au XVIII^e siècle (fin). — Livres nouveaux : Chronique de Colmar, p. Ingold (A. Angel); Les Sires de Parroy, miscellanées, p. Bardy (id.); Les Etats-Unis d'Europe (Alsata); L'abime, p. R. Maygrier (id.); Observations sur la légende de sainte Odile; Articles de revues.

Academy and Literature, n° 1618 : new letters and memorials of Jane Weslh Carlyle. — Bryce, Studies in contemporary biography. — Atkinson, Primal law. — Percy Gardner, Oxford at the Cross Roads. — J. Corbin, A new portrait of Shakespeare. — Bacon, The Hudson River.

Athenaeum, n° 3941 : New letters and memorials of Jane Welsh Carlyle. — Wilkinson, The nation's need, chapters on education. — Gollancz, The love letters of Dorothy Osborne to sir William Temple. — G. Paris, Mediaeval French literature. — Perry, A study of prose fiction. — Leland, and Prince, Kuloskap the Master and other Algonquinpoems; Maclagru, The evil eye in the Western Higlands. — Lyly's doubtful poems, I (Boud). — The Bede memorial (Rawnsley). — The authorship of Robinson Crusoe, II (Purves).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 19 : Riehl, Rudolf Haym. — Jordell, Répertoire bibliographique des Revues françaises pour l'année 1899.

— Bonus, Religion als Schöpfung. — Hort, Notes introductory to the study of the Clementine Recognitions. — Kapp, Religion und Moral im Christentum Luthers. — Gurlitt, Der Deutsche und sein Vaterland (souvent exagéré mais instructif). — Warmuth, Wissen und Glauben bei Pascal. — Messer, Die Berechtigungsfrage. — Grube, Geschichte der chinesischen Litteratur (très bon). — Ed. Lehmann, Zarathustra. — Ciceronis orationes. Vol. VI : pro Milone, Marcello, Ligario, rege Deiotaro Philippicae I-XIV rec. A. C. Clark (à accueillir avec joie). — The Knights of Aristophanes ed. by Neil. — B. Seuffert, Teplitz in Goethes Novelle (très vraisemblable). — B. Croce, Volfango Goethe a Napoli (agréable). — Hölzke, Das Hässliche in der modernen deutschen Litteratur. — Schütt, Jack Straw (bon travail). — Muoni, Ludovico di Breme e le prime polemiche intorno a Madama di Staël ed el romanticismo in Italia (recueil de matériaux). — Belck, Beiträge zur alten Geographie und Geschichte Vorderasiens. I und II. — Efterladte Papirer fra den Reventlowske Familiekreds i Tidsrummet 1770-1827 udg. ved L. Bobe. V. — Preiswerk, Der Einfluss Aragons auf den Prozess des Basler Konzils gegen Papst Eugen IV. — Otto, Pflanzer-und Jägerleben auf Sumatra. — Bretzl, Botanische Forschungen des Alexanderzuges (bon et purement scientifique). — J. Lessing, Wandteppiche und Decken des Mittelalters in Deutschland.

Literarisches Centralblatt, n° 19 : Das Buch Henoch p. Fleming und Radermacher. — Haussleiter, Melanchton-Compendium. — Baldwin, Dictionary of philosophy and psychology, II. — Epistulae et chartae ad historiam primi belli sacri spectantes, 1088-1100, p. Hagenmeyer (très soigné). — The Cambridge modern history planned by the late Lord Acton, p. Ward, Prothero, Leathes. I. Renaissance. — Catalogus van de pamflettenverzameling p. Knuttel, IV. — Urk. Beitr. zur Gesch. des preuss. Heeres : IV. 1. Réflexions et anecdotes vraies, mais hardies sur la campagne de 1756, von Prinzen Ferdinand von Braunschweig ; 2. Zur Gesch. der Einnahme von Berlin durch Hadik 1757. — Goodrich-Freer, Outer isles. — O. Hübners statistiche Tabellen aller Länder, 51 Ausgabe für das Jahr 1902. — Boghitchevitch, Halbsouveränität, admin. u. polit. Autonomie seit dem Pariser Vertrage, 1856. — S. O. Koch, Nikolaus Thaddäus von Gönners Staatslehre. — Van der Borght, Handel und Handelspolitik. — Haberlandt, Die Hauptliteraturen des Orients, I und II (court et réussi). — Blaydes, Spicilegium tragicum ; Spicilegium Aristophaneum. — Dedekindus, Grobianus, p. Bömer (excellente réimpression). — Das Spiel von den sieben Farben, p. Gloth. — Klinke, Hoffmanns Leben und Werke (travail intéressant d'un médecin). — Athenas XIV, 4. — Rostowzew, Sur les tesserae romaines en plomb (en russe : très instructif et abondant). — O. Baumgarten, Neue Bahnen, der Unterricht in der christlichen Religion im Geist der modernen Theologie.

Altpreussische Monatschrift, 1-2, janvier-mars : Kühn, Der Staatswirtschaftslehrer Christian Jakob Kraus und seine Beziehungen zu Adam Smith (fin). — Sommerfeldt, Aus dem Franzosenjahre 1807. III. Die Flucht des Hofes nach Memel und das Verweilen bei Tilsit. — A. Warda, Zwei Entwürfe Kants zu seinem Nachwort für Soemmerrings Werk « Ueber das Organ der Seele ». — Krollmann, Heinrich von Schaumberg, Bischof von Samland 1414-1416. — Sitzungsberichte des Vereins für Geschichte von Ost=und Westpreussen, 1900-1902. — L. Goldschmidt, Ein Stammbuchblatt für die Kantkritik. — Lyceum Hosianum in Braunsberg.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 22 Trente-septième année 1er juin 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, mai 1903 : R. WAULTRIN, Le rapprochement dano-allemand et la question du Schleswig, I. — Stéphane PIOT, Deux années d'agitations agraires en Italie (1901-1902). — A. POISSON, La politique douanière de l'empire allemand. Le prince de Bismarck, I. — M. B. : L'armée italienne (fin). — M. COURANT, Les événements de Chine (1900), d'après les récits de quelques témoins. — J.-P. Armand HAHN, Une revue allemande il y a cent ans : les « Annales européennes ». — G. SALAUN, Chronique budgétaire et législative (1902). — *Analyses et comptes rendus :* A. SOREL, L'Europe et la Révolution française, V. — G. DE MARTENS, La paix et la guerre *et* La confiance de la paix à la Haye, trad. N. DE SANCÉ. — FREDERIKSEN, La Finlande. — MOUREY et BRUNEL, L'armée coloniale, III.

Minerva, n° 30, 15 mai : Loewenstern, Mémoires, 1814; la campagne de France et la capitulation de Paris. — MAURRAS, Le romantisme féminin (fin). — DE LA VILLE DE MIRMONT, A propos d'un anniversaire, la jeunesse de Charles Perrault (fin). — MADELIN, Joyeux cachots, la Bastille des comédiens. — P. GAUTHIEZ, Quelques mots sur l'Arétin. — *Bibliographie :* REIBELL, Le commandant Lamy; BONNAL, L'esprit de la guerre moderne, de Rossbach à Ulm; ONFROY, L'abbé Gerbold, archéologue. — F. MOREAU, Pour le régime parlementaire.

Academy and Literature, n° 1619, 16 mai : Odyssey, trad. MACKAIL, I-VIII. — SECCOMBE and ALLEN, The age of Shakspeare. — BENNETT, The society for physical research, its rise and progress and a sketch of his work. — CASSERLY, The land of the Boxers. — WELCH, History of the worshipful compagny of Pewterers of the City of London. — EAST, The last days of great men, Cromwell, Napoleon, Mahomet. — WYON and PRANCE, In the land of the Black Mountain. — Ancient tragedy in English verse. — A bewildered poet. — Swift's famous joke. — LOTI, L'Inde (un tour de force, livre plein de pages d'une beauté indescriptible).

Athenaeum, n° 3942, 16 mai : BOOTH, Life and labour of the people in London, religious influences. — P. GARDNER, Oxford at the Cross Roads, a criticism of the course of Litterae humaniores in the University. — K. NORGATE, John Lackland; Sir J.-H. RAMSAY, The Angevin Empire. 1154-1216; STUBBS, Historical introductions to the Roll Series. — MACLEAN, The literature of the Celts, its history and romance; The Courtship of Ferb, a romance of the Cuchulainn Cycle, trad. LEAHY; An. T-U'-r Ghort. — Essays : Newman's University Sketches; JERROLD, Meredith; PEACOCK, Selected English Essays. — Lyly's doubtful poems, II. (W. Bond). — Wynnere and Wastoure (Neilson).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 20 : C. RÖSSLER, Ausgewählte Aufsätze. — HARRISSE, Les falsifications bolognaises. Reliures et livres (très détaillé et exact). — Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche, p. Hauck. 11. u. 12. — STEINMANN, Die geistige Offenbarung Gottes in der geschichtlichen Person Jesu. — FESTSCHRIFT, Wilhelm Wundt zum 70. Geburtstage überreicht.— BEHNCKE, Schulandachten und Ansprachen. — PUDOR, Die neue Erziehung. — The Srauta Sútra of Apastamba, p. Garbe (travail plein de renoncement et aussi de succès). — FLEURY et SOUALAH, L'arabe pratique et commercial. — JAECKEL, De poetarum Siculorum hexametro. — HEINICHEN, Lateinisch-deutsches Schulwörterbuch. 7. Aufl. bearb. von C. Wagener. — Lavater 1741-1801. — ANDREEN, Studies in the idyl

in German literature. — SUCHIER und Birch-Hirschfeld, Geschichte der französischen Litteratur (très bon). — CHALMERS, Charakteristische Eigenschaften von Stevensons Stil. — DOGNÉE, Un officier de l'armée de Varus. — Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano'l-Mogrib, trad. Fagnan. — HERRMANN, Teige u. Winter, Das Prager Ghetto. — FESTER, Die Bayreuther Schwester Friedrichs des Grossen (très instructif). — Journal et correspondance intimes de Cuvillier-Fleury p. Bertin. — G. DE GRANDMAISON, M. de Norvins et les princes d'Espagne à Rome 1811-13. — SVERDRUP, Neues Land. Vier Jahre in arktischen Gebieten. — BUCHENBERGER, Finanzpolitik und Staatshaushalt im Grossherzogtum Baden in den Jahren 1850-1900. — SCHORER, Die Wohltätigkeitsstiftungen im Königreich Bayern. — BENEDIKT, Die Advokatur unserer Zeit.

Literarisches Centralblatt, n° 20 : W. BALDENSPERGER, Die messianisch-apokalypt. Hoffnungen des Judentums, 3e ed. — KLAAR, Wir und die Humanität, Gedankengänge und Anregungen. — SHUCKBURGH, A short history of the Greeks (à ne pas consulter, n'est pas au courant). — P. VIOLLET, Les communes au moyen-âge (très fouillé, comme toujours, et des renseignements intéressants sur beaucoup de choses). — KRAUEL, Prinz Heinrich von Preussen als Politiker (très méritoire). — FRIEDERICH, Gesch. des Herbstfeldzuges 1813, Band I, bis zur Schlacht bei Kulm (très bon). — NORMAN, All the Russias. — F. SCHULZE, Balthasar Springers Indienfahrt, 1505-1506. — Stenzler, Elementarbuch der Sanskrit-Sprache, 7e ed. p. PISCHEL. — E. MARTINI, Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle bibliotheche italiane, II. — DENSUSIANU, Gaston Paris (fait honneur à l'élève du grand philologue). — Deloney, The gentle craft, p. A. L. LANGE (important pour la connaissance de la littérature d'Elizabeth). — O. WEISE, Aesthetik der deutschen Sprache (cf. le précédent numéro). — MACALISTER, Studies in Irish epigraphy, II. — VAN DE VELDE, Kunstgewerbliche Laienpredigten.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 23 Trente-septième année 8 juin 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy and Literature, n° 1620, 23 mai : Booth, Life and labour of the people of London. — Letters of Ruskin. — Isabel Meredith, A girl among the anarchists. — A few of Hamilton's letters, including his description of the great West Indian Hurricane in 1772, p. G. Atherton. — J. Cartwright, Isabelle d'Este Marchioness of Mantua, 1474-1539. — Maccarthy, British political leaders. — Hereabouts. — A colonial poet (Thomas Pringle). — The ethics of parody.

Athenaeum, n° 3943, 23 mai : Bury, An inaugural lecture. — Lady Gregory, Poets and dreamers, studies and translations from the Irish. — Mallock, Religion as a credible doctrine. — Sidney Lanier, Shakspere and his forerunners. — Egyptological books. — American books. — Stoddard (not. nécr.). — Celtic literature (Leahy and Nutt). — Wynnere and Wastoure (Bradley).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 21 : Jahrbuch des Freien Deutschen Hochstifts, 1902. — Katalog der Ausstellung neuerer Lehr-und Anschauungsmittel für den Unterricht an (österr.) Mittelschulen. — Diettrich, Isô'dâdh's Stellung in der Auslegungsgeschichte des Alten Testamentes. — Seeberg, Die Grundwahrheiten der christlichen Religion. — Tickell, Christian Heresies classified as simplifications of Christian Dogmas by conversion of Plurality into Unity or of Unity into Plurality. — Sully, An Essay on laughter. — Schmöller, Die scholastische Lehre von Materie und Form. — Gschwind, Anschauungsunterricht auf dem Gymnasium und Verteilung der Realerklärung aus der römischen Altertumswissenschaft auf die einzelnen Klassen des Obergymnasiums. — Förhandlingar vid sjätte Nordiska Filologmötet i Upsala 14-16 Augusti 1902 utg. af E Staaff. — Bullock, Progressive Exercises in the Chinese Written Language. — Dieterich, Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Litteratur (fait un peu vite, mais avec esprit). — Bayard, De gerundivi et gerundii vi antiquissima et usu recentiore. — Diezmann, Goethe und die lustige Zeit in Weimar. Neudruck. — Halusa, Bilder aus der Litteratur des 19. Jahrh. s. — The Lay of Havelok the Dane reed. by Skeat. — Gossart, Antoine de la Sale, sa vie et ses œuvres. — Adamek, Die wissenschaftliche Heranbildung von Lehrern der Geschichte für die österreichischen Mittelschulen. — Heyck, Der Grosse Kurfürst (élégante esquisse). — Geheime Korrespondenz Josefs II. mit seinem Minister in den österreichischen Niederlanden Ferdinand Grafen Trautmansdorff 1787-1789 hgb. von Schlitter (important). — Krammer, Rechtsgeschiche des Kurfürstenkollegs bis zum Ausgange Karls IV. I. Kap. : Der Einfluss des Papsttums auf die deutsche Königswahl. — W. von Oettingen, Unter der Sonne Homers. — Köhl, Die deutschen Sprachinseln in Südungarn und Slavonien. — Annales du service des antiquités de l'Egypte, vol. II. — E. Frhr. von Danckelman, Charles Batteux, sein Leben und sein ästhetisches Lehrgebäude.

Literarisches Centralblatt, n° 21 : Jacquier, Hist. des livres du N. T. 1. — Jordan, Die Theologie der neuentdeckten Predigten Novatians. — Coucheron-Aamot, Det norske folk. — Paul Gautier, Mme de Staël et Napoléon (clair, fin et sûr). — Falkmann, Graf Simon VI zur Lippe und seine Zeit. — Von Janson, Gesch. des Feldzugs 1814 in Frankreich, I (bon). — Dübi, Soas-Fee und Umgebung. — Pflüger, Smaragdinseln der Südsee. — Sieg, Die Sagenstoffe des Rigveda u. die indische Itihasatradition, 1 (marque un progrès sensible). — Flavius Josephus' jüdischer Krieg, trad. Kohout (clair, fidèle, vivant). — Servius, p. Thilo et Hagen. III, 2. Appendix Serviana. — Bauer, Waldeckisches Wörterbuch nebst Dialektproben. — Benedict, Die Gudrunsage in der neueren deutschen Literatur. — Kurth, Die Mosaiken der christlichen Aera, I. Die Wandmosaiken von Ravenna.

Gauckler (P.), correspondant de l'Institut. Musée de Cherchel. In-4, 31 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

— Musée Alaoui. In-8, illustré de 43 planches. . . . . 10 fr. »

— Monuments historiques de la Tunisie. I. Les temples païens. In-4, fig. et 33 planches en un carton. . . . . 25 fr. »

— Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie. Fasc. I-IV, In-8. . . . . 11 fr. »

Grammont (H. de). Correspondance des Consuls d'Alger (1690-1742). In-8 . 6 fr. »

— Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1830). In-8. . . . . 8 fr. »

Gsell (S.). Recherches archéologiques en Algérie. In-8, nombreux dessins et 8 planches. . . . . 10 fr. »

— Musée de Philippeville. In-4, 11 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

La Blanchère (R. de). Musée d'Oran. In-4, 7 planches en un carton . . . . . 10 fr. »

— Tombes en mosaïque de Thabraca. — Douze stèles votives du Musée du Bardo. In-8, 7 planches. . . . . 3 fr. 50

Le Chatelier (A.). L'Islam au XIX[e] siècle. In-18. . . . . 2 fr. 50

— Les confréries musulmanes du Hedjaz. In-18. . . . . 5 fr. »

— Les Medaganat. In-8, carte . . . . 2 fr. 50

— Les tribus du sud-ouest marocain. In-8. . . . . 3 fr. »

Législation de la Tunisie. Recueil des lois, décrets et règlements en vigueur dans la Régence de Tunis au 1[er] janvier 1888. Publié par M. Bompard. n-8 . . . 20 fr. »

— Supplément par M. Caudel. Recueil des lois, décrets et règlements promulgués du 1[er] janvier 1888 au 1[er] janvier 1896. In-8. . . . . 15 fr. »

Léon L'Africain. Description de l'Afrique. Nouv. édition publiée et annotée par Ch. Schefer, membre de l'Institut. 3 vol. grand in-8. . . . . 75 fr. »

Liorel (J.). Kabylie du Jurjura. Races berbères. In-18. . . . . 5 fr. »

Lombay (J. de). Alger, Oran, Tlemcen. In-18, dessin et carte. . . . . 4 fr. »

Masqueray (E.), directeur de l'Ecole des Lettres d'Alger. Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs, Beni Mezâb). In-8. . . . . 10 fr. »

Mercier (Ernest). Histoire de l'Afrique septentrionale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française. 3 vol. in-8, cartes . . . . 25 fr. »

— La France dans le Sahara et au Soudan. In-18. . . . . 1 fr. 25

Mohammed Seghir Ben Youssef. Mechra el-Melki, chronique tunisienne (1705-1771). Traduit par Victor Serres et Mohammed Lasram. In-8 . . . . 10 fr. »

Monceaux (P.). Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne. 2 vol. in-18. . . 15 fr. »

Pallu de Lessert (A. Clément). Fastes des provinces romaines d'Afrique sous la domination romaine.

— Tome I. République et Haut Empire. 2 parties in-4. Chaque. . . . . 15 fr. »

— Tome II. Proconsuls, vicaires, comtes d'Afrique, Byzacène, Tripolitaine, Numidie, Maurétanie Césarienne. 2 parties in-4. Chaque . . . . 15 fr. »

Philibert (Le Général). La conquête pacifique de l'intérieur africain. Nègres, musulmans et chrétiens. In-8, 3 cartes et nombr. illustrations. . . . . 12 fr. »

Radiot (P.). Les vieux Arabes. L'art et l'âme. In-18. . . . . 3 fr. 50

Ruff (Paul). La domination espagnole à Oran sous le gouvernement du Comte d'Alcaudete (1534-1558). In-8. . . . . 5 fr. »

Sainte-Marie (E. de). Mission à Carthage. In-8, 400 fig. . . . . 5 fr. »

Saladin (Henri). La mosquée de Sidi Okba à Kairouan. In-4, fig. et 29 planches en un carton. . . . . 25 fr. »

Schnell (Paul). L'Atlas marocain, d'après les documents originaux. Traduit par Aug. Bernard. In-8, grande carte de l'Atlas. . . . . 10 fr. »

Tauxier (H.). Les migrations des nations berbères avant l'islamisme. In-8. 1 fr. 50

Tissot (Ch.) et **S. Reinach**, membres de l'Institut. Géographie comparée de la province romaine d'Afrique. 2 vol. in-4 et atlas. . . . . 36 fr. »

ALGÉRIE — TUNISIE — MAROC

Babelon (E.), de l'Institut. Guide à Carthage. In-18, fig. et plans. . . . 3 fr. »

Ballu (Albert), architecte en chef des monuments historiques de l'Algérie. Les ruines de Timgad. In-8, illustré de 8 plans, une carte, 32 planches et 40 dessins. . . . . 25 fr. »

— Le monastère byzantin de Tébessa. In-folio, dessins, phototypies et planches en couleur. . . . . 50 fr. »

— (En collaboration avec M. R. Cagnat, de l'Institut). Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain. Livraisons I à VI, avec dessins et planches. Chaque livraison. . . . . 10 fr. »

— Guide à Timgad. In-18, fig. . . . . 1 fr. 50

Bardon (X.). Histoire nationale de l'Algérie. In-8. . . . . 5 fr. »

Basset (René), directeur de l'École des Lettres d'Alger. Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541, publiés et traduits. In-8. . . . . 2 fr. 50

— Fastes chronologiques de la ville d'Oran pendant la période arabe (290-915 hégire). 903-1509 de J.-C. In-8. . . . . 2 fr. »

— Relation de Sidi-Brahim de Massat, traduit sur le texte chelha. In-8. 2 fr. »

— Documents géographiques sur l'Afrique Septentrionale, traduits de l'arabe. In-8. . . . . 2 fr. 50

Baudouin (A.), instituteur. En Tunisie, notes de voyage. In-18. . . . . . 2 fr. »

Bisson (F. de). La Tripolitaine et la Tunisie. In-8. . . . . 1 fr. »

Cagnat (R.), de l'Institut, professeur au collège de France. L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs, In-4, figures, héliogravures, cartes. . . . . 40 fr. »

— Musée de Lambèse. In-4, 7 planches en un carton. . . . . 10 fr. »

— Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie. In-8, cartes. . . . . 3 fr. 50

— Guide à Lambèse. In-18, avec figures et plan. . . . . 1 fr. 50

Cat (E.). De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8, carte . . . . 2 fr. 50

— Précis d'histoire de l'Algérie française. In-18, cart. . . . . 2 fr. 50

Caudel. Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. 2 parties in-8. Chaque . . . . 6 fr. »

Delattre (Le P.). Musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage, publié par MM. R. Cagnat et Ph. Berger, membres de l'Institut.
I. Antiquités puniques. In-4, 36 planches en un carton. . . . . 26 fr. »
II. Antiquités romaines. In-4, 27 planches en un carton. . . . . 13 fr. »
III. Antiquités chrétiennes. In-4, 13 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

Diehl (Ch.), correspondant de l'Institut. L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709). In-8, cartes, fig. et pl. . . . . 20 fr. »

Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan. I. Tarikh es Soudan. Histoire du Soudan, par Abderrahman ben Abdallah et Tonboukti. Texte arabe et traduction par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque . . . . 16 fr. »

— II. Tedzkiret en-Nisian fi Akhbâr Moulouk es-Soudan. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

Doublet (G.) Musée d'Alger. In-4, 17 planches, en un carton. . . . . 12 fr. »

Doublet (G.) et **P. Gauckler**. Musée de Constantine. In-4, 26 planches en un carton. . . . . 12 fr. »

El-Nesawi. Vie de Djelal eddin Mankobirti (VIIIe siècle de l'hégire). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

Eloufrani (Mohammed Esseghir). Nozhet-Elhadi. Histoire de la dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

Ezziani (Aboulqâsem ben Ahmed). Le Maroc de 1631 à 1812. Texte arabe et traduction par O. Houdas. In-8. . . . . 15 fr. »

Fournel (Henri). Les Berbers, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, d'après les textes arabes imprimés. 2 vol. in-4. . . . . 40 fr. »

Frisch (Le commandant R.-J.). Le Maroc. Géographie, organisation, politique. In-18, carte. . . . . 3 fr. 50

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 24 Trente-septième année 15 juin 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy and Literature, n° 1621 : Hudson, Hampshire days. — Osborne, Father Dolling. — The Journal of Arthur Stirling. — Borsdorf, On the literary theories of Taine and Herbert Spencer. — Sharp, Selections from the poems of Eugene Lee-Hamilton. — Paget, Experiments on animals. — Hassall, Mazarin. — Lister, Jean Goujon. — Fitzgerald and Calderon. — Andersen's raw material.

Athenaeum, n° 3944 : Douglas, A history of Siena; Gardner, The story of Siena and San Gimignano; Heywood, Our Lady of August and the Palio of Siena. — Brooks, The social unrest. — Shaksperes Europe, unpublished chapters of Fynes Moryson's Itinerary, p. Hughes. — M. Balfour's Apologetics criminally examined. — Political leaders and problems. — Max O'Rell. — Wynnere and Wastoure and the Awntyrs, I, The Awntyrs. — The Literary Department at Somerset House. — Lumholtz, Unknown Mexico.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 22 : Baer, Die illustrierten Historienbücher des 15. Jahrhunderts. — D. Giurati, Il plagio. — Karo et Lietzmann, Catenarum graecarum Catalogus (consciencieux). — Gallwitz, Eine heilige allgemeine christliche Kirche. — Baumann, Deutsche und ausserdeutsche Philosophie der letzten Jahrzehnte. — Picavet, Relations entre professeurs et étudiants. — Brockelmann, Geschichte der arabischen Litteratur (très recommandable). — Naville, La pierre de Palerme. — Persi et Iuvenalis Saturae rec. S. G. Owen. — Rogge, Aus der Demosthenes-Lektüre — Rahmer, Das Kleist-Problem. — Prosch, Geschichte der deutschen Dichtung. — Pergameni, Histoire générale de la Littérature française, 2e éd. (bon). — Meyerfeld, Von Sprach' und Art der Deutschen und Engländer. — A. G. Kurth à l'occasion du XXVme anniversaire de la fondation de son Cours pratique d'histoire. — Hoschek, Das römische Reich am Ende des II. Jahrh. s. n. Chr. — Les Registres d'Urbain IV (1261-1264). Rec. p. M. J. Guiraud. T. II : Registre ordinaire. — Kleinclausz, Quomodo primi duces capetianae stirpis Burgundiae res gesserint 1032-1162. — Denis, La Bohême depuis la montagne-blanche. Ire partie : Le triomphe de l'Église et le centralisme. IIe partie : La renaissance tchèque vers le fédéralisme (le seul exposé détaillé du sujet, se lit d'un bout à l'autre avec un intérêt toujours croissant). — Bienemann jun., Die Katastrophe der Stadt Dorpat während des nordischen Krieges. — Deckert, Grundzüge der Handels- und Verkehrsgeographie. 3. Aufl. — Herbertson, Central and South America with the West Indies. — Sophokles' Ausgewählte Tragödien : König Oedipus. — Oedipus in Kolonos. — Antigone. — Elektra. Übertr. von A. Wilbrandt. 2. Aufl.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

COLLECTION DE CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

I. — CONTES POPULAIRES GRECS, traduits par Émile Legrand. In-18. . . . . 5 fr.
II. — ROMANCEIRO PORTUGAIS. Chants populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de Puymaigre. In-18. . . . . 5 fr.
III. — CONTES POPULAIRES ALBANAIS, traduits par Aug. Dozon. In-18. . . . . 5 fr.
IV. — CONTES POPULAIRES DE LA KABYLIE DU DJURDJURA, recueillis et traduits par J. Rivière. In-18. . . . . 5 fr.
V. — CONTES POPULAIRES SLAVES, traduits par L. Leger. In-18. 5 fr.
VI. — CONTES INDIENS. Les trente-deux récits du trône, traduits du bengali par Lo Feer. In-18. . . . . 5 fr.
VII. — CONTES ARABES. Histoire des dix vizirs (*Bakhtiar Nameh*), traduite par René Basset. In-18. . . . . 5 fr.
VIII. — CONTES POPULAIRES FRANÇAIS, recueillis par E.-H. Carnoy. In-18. . . . . 5 fr.
IX. — CONTES DE LA SÉNÉGAMBIE, recueillis par le Dr Bérenger Féraud. In-18. . . . . 5 fr.
X. — LES VOCERIE DE L'ILE DE CORSE, recueillis et traduits par Frédéric Ortoli. In-18, avec musique. . . . . 5 fr.
XI. — CONTES DES PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE, recueillis par Bérenger Féraud. In-18. . . . . 5 fr.
XII. — CONTES POPULAIRES BERBÈRES, recueillis, traduits et annotés par René Basset. In-18. . . . . 5 fr.
XIII-XIV. — CONTES DE L'ÉGYPTE CHRÉTIENNE, traduits par Amélineau. 2 vol. In-18. . . . . 5 fr.
XV. — LES CHANTS ET LES TRADITIONS POPULAIRES DES ANNAMITES, recueillis et traduits par G. Dumoutier. In-18. . . . . 5 fr.
XVI. — LES CONTES POPULAIRES DU POITOU, par Léon Pineau. In-18. . . . . 5 fr.
XVII. — CONTES LIGURES. Traditions de la Rivière, recueillies par J.-B Andrews. In-18. . . . . 5 fr.
XVIII. — LE FOLK-LORE DU POITOU, par Léon PINEAU. In-18. 5 fr.
XIX. — CONTES POPULAIRES MALGACHES, recueillis, traduits et annotés par G. Ferrand. Introduction par M. René Basset. In-18. 5 fr.
XX.— CONTES POPULAIRES DES BA-SOUTO (Afrique du Sud), recueillis et traduits par E. Jacottet. In-18. . . . . 5 fr.
XXI. — LÉGENDES RELIGIEUSES BULGARES, traduites par Lydia Schischmanov. In-18. . . . . 5 fr.
XXII. — CHANSONS ET FÊTES DU LAOS, par Pierre Lefèvre-Pontalis. In-18, illustré. . . . . 5 fr.
XXIII. — NOUVEAUX CONTES BERBÈRES, recueillis, tranduits et annotés par René Basset. In-18. . . . . 5 fr.
XXIV. — CONTES BIRMANS, d'après le *Thoudamma* Sari Dammazat, par Louis Vossion, ancien consul à Rangoon. In-18. . . . . . . 5 fr.
XXV. — CONTES LAOTIENS ET CONTES CAMBODGIENS, recueillis, traduits et annotés par Adhémard Leclère, résident de France au Cambodge. In-18. . . . . 5 fr.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 25 Trente-septième année. 22 juin 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue musicale, mai-juin, *sommaire; texte littéraire :* Vincent d'Indy, César Franck. — Romain Rolland, « Echo et Narcisse », opéra de Gluck. — Gilbert Desvallons, La Musique et la Danse au Gabon. — Jules Combarieu, Esthétique musicale : IX. La musique au point de vue sociologique. — Julien Tiersot, La musique et la Convention Nationale. — Louis Laloy, Phonographes et Gramophone. — Frédéric Chopin, Lettres inédites (suite). — *Musique :* Saint-Saëns, Scherzetto. — Gluck, Air d' « Echo et Narcisse ». — Ed. Missa, Ballade flamande.

Revue de philologie française et de littérature, n° 2 : Vignon, Les patois de la région lyonnaise, le pronom régime de la 3e personne (suite). — Vézinet, Le latin et le problème de la langue internationale. — Casse et Chaminade, Vieilles chansons patoises du Périgord. — Clédat, Sur le traitement de C après la protonique et la pénultième atones. — *Comptes rendus :* Polentz, Les fonctions du pronom relatif français « lequel » (Yvon); Constantin et Désormaux, Dictionnaire savoyard (L. V.); Haillant et Virtet, Choix de proverbes et de dictons patois (L. Vignon); Klausing, Die Schicksale der latein. Proparoxytona im franz. (L. Vignon). — Herzog, Unters. zu Macé de la Charte (P. Horluc).

Revue des études historiques, mai-juin : R. Lavollée, Le duc de Montmorency-Bouteville. — J. Cart, Souvenirs de Russie, 1783-1798, extraits du journal de Mlle Lienhart. — Misermont, Le conventionnel Lebon avant son entrée dans la vie publique. — *Ouvrages analysés :* Toutey, Charles le Téméraire et la ligue de Constance; Lesort, La succession de Charles le Téméraire à Cambrai; Charnay, Ms. Ramirez, Histoire de l'origine des Indiens de la Nouvelle-Espagne; Froidevaux, Les Lazaristes à Madagascar au xviie siècle; Lair, La Vallière, 3e éd.; Fromageot, La foire de S.-Germain-des-Prés; Paul-Dubois, Frédéric le Grand d'après sa correspondance politique; Cabanès, Les indiscrétions de l'histoire; Giglioli, Naples in 1799; Couvreu, La constitution vaudoise de 1803; Bertin, Journal et correspondance de Cuvillier-Fleury, II.

Correspondance historique et archéologique, n° 112, avril 1903 : Emma Sakellaridès, A propos de l'Othello de Vigny. — Lavoine, Notes historiques sur les premiers imprimeurs de l'Artois. — *Questions :* Haut les bras, Monsieur l'abbé; Les Mémoires de Jean Benjamin de la Borde. — Chronique (à noter l'article sur l'ouvrage de Mlle Emma Sakellaridès, Vigny, auteur dramatique).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 3, mars : Comptes rendus des séances de la Commission de l'histoire de l'art (26 février 1903) et de la Commission historique (24 janvier 1903). — Ketrzynski, L'introduction en Pologne de l'Ordre teutonique par Conrad, duc de Mazovie.

Academy and Literature, n° 1622 : Chesterton, Robert Browning. — Pike, Wesley and his preachers. — Eliz. Godfrey, Home life under the Stuarts. — Sir Mountstuart, Out of the past. — Rowland, The new nation (l'Australie). — The detachment of Maurice Maeterlinck — France and her sculptors. — The evolution of sense.

Athenaeum, n° 3945 : Del Mar, Around the world through Japan. — Hassall, Mazarin. — Roby, Roman private law in the times of licero

and the Antonines. — Mgr Duchesne, Christian worship, its origin and evolution, a study of the Latin liturgy up to the time of Charlemagne. — Fynes Moryson's Itinerary (Waters). — The origins of the ballad (G. Senith). — Algonkin folk-lore (Prince). — Duke of the Abruzzi, On the Polar star in the Arctic Sea. — Sir Wyke Bayliss, Rex Regum, a painter's study of the likeness of Christ from the time of the apostles to the present day.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33 : Eichler, Quellensammlung zur Geschichte des deutschen Bibliothekswesens. — Rothstein, Die Genealogie des Königs Jojachin und seiner Nachkommen (I Chron. 3, 17-24). — Feine, Jesus Christus und Paulus. — Würzburger Luther-Vorträge. I-V. — Dutoit, Die Theorie des Milieu. — Thomsen, Sprogvidenskabens Historie. — Conrady, Chinas Kultur und Litteratur. — Thimotheos, Die Perser. Hgb. von U. v. Wilamowitz-Möllendorff; Der Timotheos-Papyrus. Lichtdruck-Ausgabe. Hgb. von U. v. Wilamowitz-Möllendorff (important). — Tacitus, Germania. p. Schweizer-Sidler. 6 Aufl. bearb. von Schwyzer. — Lillge, De elegiis in Maecenatem quaestiones. — Rüdiger, Caroline Rudolphi, eine deutsche Dichterin und Erzieherin, Klopstocks Freundin. — Miessner, Ludwig Tiecks Lyrik. — R. Beer, Spanische Litteraturgeschichte (fort utile). — Otto, Typische Motive in dem weltlichen Epos der Angelsachsen. — Prokop, Gotenkrieg. Uebs. von D. Coste, 2. Aufl. — Steck, Der Berner Jetzerprozess (1507-1509). — Ribbeck, Ubersicht über die Verfassung der Stadt Essen. — P. Gautier, Madame de Staël et Napoléon. — Comte de Chabot, Vendéennes 1793-1832. — Kaindl, Die Volkskunde. — Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft in München. 1901/2. — Meyer, Donatello. — Füh, Geschichte der bildenden Künste. 2. Aufl. I-V.

N° 24 : Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet. p. Latreille et Roustan. — Tews, Wie gründet und leitet man ländliche Volksbibliotheken ? 9. Aufl. — Apocrypha Syriaca. The Protevangelium Jacobi and Transitus Mariae. Ed. and. transl. by Agnes Smith Lewis. — Mariano, Papa, clero e chiesa in Italia. — Soltau, Die Herkunft der Reden in der Apostelgeschichte. — Rozdestvenskij, Istoriceskij Obzor Dejatel'nosti Ministerstva Narodnago Prosvěšcenija 1802-1902 — Hess, Das Märchen vom Kausalzusammenhang oder Im Banne des Zwecks. — Hinträger, Volksschulhäuser in Osterreich-Ungarn, Bosnien und der Herzegowina. — The Histories of Rabban Hôrmizd the Persian and Rabban Bar'Idtâ. Budge. — Oertel, Contributions from the Jaiminiya Brahmana to the history of the Brahmana literature. — Scholia vetera in Pindari carmina rec. Drachmann. I. (travail digne de Böckh). — Brandes, Beiträge zu Ausonius. III. Die Periochae Iliadis et Odyssiae. — Raphael, Le Rhin allemand. — Cutting, Concerning the modern German relatives « das » and « was » in clauses dependent upon substantivized adjectives. — H. Hauvette. Un exilé florentin à la cour de France au xvi° siècle. Luigi Alamanni (1495-1566), sa vie et son œuvre (monument durable). — Jordan, Die altenglischen Säugetiernamen. — Kromayer, Studien über die Wehrkraft und Wehrverfassung der griechischen Staaten. — Kehr, Ein verschollenes Karolingisches Annalenwerk. — Hill, Die Fürstin Orsini Camerera-Mayor am Hofe Phillips V. von Spanien. Ubers. von Frida Arnold. — G Jansen, Grossherzog Nicolaus Friedrich Peter von Oldenburg. — Festschrift, zur Erinnerung an das 25 jährige Stiftungsfest der Deutschen Gesellschaft für Natur-und Völkerkunde

Ostasiens. — MARWITZ, Der Bühnenengagementsvertrag. — GEERING, und HOTZ, Wirtschaftskunde der Schweiz.

Literarisches Centralblatt, n° 22 : Acta apost. I, II, p. LIPSIUS, p. M. BONNET. — LASK, Fichtes Idealismus und die Geschichte. — STAUF VON DER MARCH, Germanen und Griechen (à lire avec précaution) — STOESSER, Grabstätten und Grabschriften der Badischen Regenten 1074-1811. — Quellen zur Gesch. des Krieges von 1799 u. 1800, p. HUEFFER. II. 1-2. — Brieven van Nicolaes van Reigersberch an Hugo de Groot, p. ROGGE. — Die Kriege Friedrichs des Grossen, III. 4 : Gross-Jägersdorf und Breslau. — Catalogue of two collections of Persian and Arabic mss. p. Ross and BROWNE. — Academicorum philosophorum index Herculanensis p. MEKLER. — HEINZE, Vergils epsiche Technik (marque un progrès très essentiel) — La 1re partie du chansonnier de Bernart Amoros, p. STENGEL. — BANG, Norske Hexeformularer og magiske Opskrifter. — BAUMGART, Goethes Faust. — Erinnerungsblätter aus dem Leben Luise Mühbachs. — DÖRPFELD, Troja und Ilion (le plus beau monument que la science allemande pût élever à Schliemann). — K. SIMON, Studien zum romanischen Wohnbau in Deutschland. — F. H. HOFMANN, Bayreuth und seine Kunstdenkmale — WINDS, Aus der Werkstätte des Schauspielers.

— N° 23 : La nea Diathéké. — HÄGERSTRÖM, Kants Ethik. — A. SCHULTE, Gesch. des mittelalt. Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien (très détaillé et fouillé). — GLAGAU, Die moderne Selbstbiographie als histor. Quelle. — Dorothea Biehl's breve am kong Christian VII. — MATHIESON, Politics and religion. — GILBERT, La guerre sud-africaine. — ROHRBACH, Vom Kaukasus zum Mittelmeer. — PISCHEL, Materialien zur Kenntnis des Apobhramsa. — POGNON, une version syriaque des aphorismes d'Hippocrate, I (grande « acribie »). — Stoicorum veterum fragmenta p. J. ab ARNIM, II Chrysipp (excellent). — STEFFENS, Latein. Paläographie (très instructif). — KOCH, Catalogue of the Dante Collection, Cornell University. — SERVAES, H. von Kleist (clair et frappant portrait). — PATZAK, Hebbels Epigramme. — KAUFMANN, Balder (mérite l'attention). — Th. REINACH, L'histoire par les monnaies (beaucoup de points de vue nouveaux et remarquables ; très suggestif et savant). — PENNELL, Die moderne Illustration. — Clara Schumann Ein Künstlerleben, p. B. LITZMANN. — DRAESEKE, Der gebundene Styl. — Hall Ausgew. Beitraege zur Kinderpsychologie und Pädagogik, p. STIMPFL.

Onze Eeuw, III, 5, mai 1903 (Haarlem, Bohn) : Marie RAMONDT, Heimwee. — COLENBRANDER, Gijsbert Karll van Hogendorp in zijn rijpen leeftijd, IV. — KIELSTRA, De Bandjermasinsche Sultanspartij. — VAN DER HOEVEN, Eene mislukte proeve. — HAMBURG, Annteekeningen over schilderkunst. — Onze Lezetafel (Nico von SUCHTELEN, Primavera ; Niuwe Arbeid.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 26 Trente-septième année 29 juin 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études anciennes, n° 2 : P. Masqueray, Euripide et les femmes, 1[er] art. — P. Perdrizet, Stèle funéraire du v[e] siècle au musée de Candie. — C. Jullian, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise, V; Inscription de Toulon en Saintonge; Sur quelques noms de lieux méridionaux. — P. Jouguet, Chronique des papyrus. — L. Constant, La fabrique de la Graufesenque. — G. Radet, Le congrès international des sciences historiques à Rome. — M. Clerc, Inscription de Vitrolles. — Bibliographie.

Revue de l'histoire des religions, n° 2, mars-avril : Goblet d'Alviella, Les survivances des mystères. — H. de Castries, Une apologie de l'Islam par un sultan du Maroc. — A. Van Gennep, Notes sur le Domovoï. — Revue des livres. — Chronique.

Nouvelle Revue rétrospective, 10 juin : campagnes et missions de Charles-Stanislas Lefebvre 1793-1815. — Lettres d'un page du roi à sa mère, 1820-1823. — Campagne de Chine, 1859-1861, journal du capitaine Béziat (fin). — Deux lettres de Joseph Lebon (1793). — George Sand à Rachel (1840).

Revue Musicale, juin : *sommaire*; *texte littéraire* : La Rédaction, A propos du monument de Ch. Garnier. — Louise Garnier, Charles Garnier (1825-1898). — Charles Malherbe, La Bibliothèque de l'Opéra. — Romain Rolland, Les origines de l'Opéra italien. — Louis Schneider, La « Petite Maison » à l'Opéra-Comique. — *Musique* : A. Vivaldi, Gigue de la Suite en *la*. — W. Chaumet, Femmes et Fleurs.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, 1902, 6 : P. Lejay, La date et le but de l'art poétique d'Horace. I. — L. Parmentier, Dion Chrysostome XII § 43 (p. 206 M.). — H. Demoulin, Inscriptions de Ténos. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. J.-B. Chabot, Rhys Roberts, O. Drenchkahn, H. Bornecque, Ch. Roessler, A. Doren, Laenen, Van Hogendorp, H. Berger, P. Brun, E. Dupuy, Brunetière, H. d'Alméras, H. Bulthaupt, V. Cantineau. — Chronique.

— 1903, 1 : A. Willems, Du choix des mots chez les Attiques. A propos d'un passage des *Cavaliers* d'Aristophane. — F. Cumont, La conversion des Juifs Byzantins au ix[e] siècle. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. Gardthausen, Gebhardi, Curcio, Guillaume, Chatelain, J. Asbach, H. Schiller, F. Kiener, Ph. Lauer, E. Hubert, A. Aulard, Labbé, Pecqueur, J. Jaurès, H. Bischoff. — Chronique.
— N° 2 : M. Wilmotte, Gaston Paris. — M. Laurent, Les origines lointaines de l'art grec, *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. E. Jacquier, Pauly et Wissowa, W. Leaf, R. Methner, L. Vanderkindere, Friese et Liesegang, J. Mees, Roseberg, Junker, Matile, Fonsny et Van Docren, Renouvier. — Chronique.

Academy and Literature, n° 1623 : The works of Charles and Mary Lamb, p. Lucas, I, miscellaneous prose. — Box, Rise and fall of the Anabaptists. — Tourist Supplement.

Athenaeum, n° 3946 : Saintsbury, A history of criticism, II. — Warren, Christian Victor, the story of a young soldier. — Chesterton, Robert Browning. — 25 years in 17 prisons, the lifestory of an ex-convict, by « n° 7 ». — Black, The Marquess of Dufferin and Ava. — Foakes-

Jackson, Some christian difficulties of the second and twentieth centuries. — Escott, King Edward and his court. — The Republic of Plato, p. Adam, I and II; Bovet, Le Dieu de Platon. — Wynnere and Wastoure, and the Awntyrs, II. Wynnere and Wastoure (Weilson). — Shakspeare, another seventeeth-century allusion (Evans).

Literarisches Centralblatt, n° 24 : Wrede, Die Echtheit des zweiten Thessalonicherbriefes. — Schian, Das kirchliche Leben der ev. Kirche der Provinz Schlesien. — Lüneburgs aeltestes Stadtbuch, p. Reinecke. — Aus der preuss. Hof= und Diplomatiegesellschaft p. A. von Boguslawski, I. Aus der preuss. Hofges, 1822-1826 : 2 Ernestine von Wildenbruch, 1805-1858. — Rodocanachi, Les infortunes d'une petite-fille d'Henri IV. — Baier, Stralsundische Geschichten. — Delbrück, Erinnerungen, Aufsätze und Reden. — Emm. de Martonne, La Valachie. — Erman, Aegypt. Grammatik, 2e éd. — M. Hartmann, Caghataisches, die grammatik ussi Jisani turki des Mehemed Sadiq (important et intéressant). — Fürst, Die literarische Porträtmanier im Bereich des griechischrömischen Schrifttums (très sagace et convaincant). — Kaeppel, Lord Byron (étude vivante et à grands traits). — Von Hanstein, Wie entstand Schillers Geisterseher (très remarquable). — Reuschel, Volkskundliche Streifzüge.

Museum, mai n° 8 : Van Hamel, Gaston Paris. — Timoteos, her. von Wilamowitz (Van Leeuwen). — Aristophanes Aues, ed. van Leeuwen (Polak). — De Rosny, Feuilles de Momidzi (De Visser). — Het oude Nederl. lied verz. door Van Duyse, 2-14 (Kalff). — Priebsch, Deutsche Handschriften in England, II (Leendertz). — Nieuwe publikaties over Oudfranse en Provençaalse taal- en letterkunde (Salwerda de Grave). — Nicolaes v. Reigersberch, Brieves, nitg. door H. C. Rogge (Blok).

— Juin, n° 9 : Hesseling, Le douzième anniversaire de la « Byzantinische Zeitschrift ». — Album-Kern (Speyer). — Beiträge Aug. Wilmanns, gewidmet. — Peppler, Comic Terminations in Aristophanes, I (Van Leeuwen). — Brakman, Frotoniana (Beck). — Mnl. Marialegenden, uitg. door De Vooys, I (Leendertz). — Heuser, Altfriesisches Lesebuch (Buitenrust Hettema). — Noreen, Vart Sprak, II (Boer). — Eckhardt, Die lustige Person i. ält. engl. Drama (Logeman). — Van Hardenbroek, Gedenkschriften, uigt. door Krämer, I-II (Rogge). — Thomas, Morceaux choisis de Prosateurs lat. du moyen âge (Damsté). — Tack, Verklaring van Nederl. Leesstukken (Kluyver). — Sormani en Beck, Brochures over gymnasiaal ondsrwijs (Hesseling). — Vergadering van Rectoren en Conrectoren.

Revue Byzantine Russe, Tome IV, fasc. 3-4, Aïnalov, Les icones byzantines peintes à la cire. — Souvorov, Le règlement de la confession et de la pénitence dans l'église orientale (suite). — Loparev, Le mariage de la fille de Mstislav en 1122. — Monodie de Nicetas Eugernanos sur Theodore Prodrome (Ce travail écrit en français est de M. L. Petit). — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. Djanavchili, Blass, Reinhold, Tumb, Krumbacher, Tikkanen, Aristarchos. *Bibliographie :* Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Hollande, Suède, Portugal. Notices et informations (La Revue byzantine, tout en étant rédigée en russe, fait une place de plus en plus considérable aux travaux en langue française et en langue grecque).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LVI

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LVI

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VI[e]

—

1903

ANNÉE 1903

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des lettres françaises et étrangères.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Academy.
Athenaeum.

LE PUY. — IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 6 juillet — 1903

Ueber das rituelle Sûtra des Baudhâyana. Von Dr. W. Caland. (Abhandlungen für die Kundedes Morgenlandes, XII, 1.) — Leipzig, F. A. Brockhaus, 1903. In-8, viij-65 pp.

Bien peu d'indianistes ont pénétré aussi avant que M. Caland dans l'étude de la liturgie védique : il la connaît à fond, autant du moins qu'il est possible à l'heure présente ; et, si plus tard on la connaît mieux, c'est à lui pour une très grande part qu'on le devra. Pour le moment, et depuis longtemps déjà, il s'est voué à la tâche de publier l'ensemble des Sûtras de Baudhâyana, imposant recueil qui se rattache au Yajur-Véda Noir et à la branche des Taittirîyas. Outre l'intérêt qui s'attache naturellement à tous les documents authentiques du rituel de l'adhvaryu, prêtre officiant par excellence en dépit des prétentions de ses confrères [1], ce Sûtra présente quelques caractères à lui propres, qui le recommandent à l'attention des védisants : son étendue considérable (p. 2) ; les détails copieux dans lesquels il entre, non seulement sur les pratiques en elles-mêmes, mais sur la raison d'être de ces pratiques, au point que certains passages sembleraient bien plutôt appartenir à un Brâhma*n*a qu'à un manuel de culte (p. 5) ; les légendes inconnues par ailleurs, ou les variantes de légendes, qu'à ce dernier titre il nous a conservées (p. 19 sq.) ; le soin qu'il prend de relever à part les légères divergences de vues entre théologiens de

1. Cf. *Revue critique*, LII (1901), p. 261.

l'école, et de donner *in extenso* les formules rituelles, que les autres traités ne citent que par les premiers mots (p. 10); son antiquité relative, enfin (p. 11), qui ressort, tant de quelques-unes des particularités ci-dessus, que de sa langue encore si franchement védique par certains côtés (p. 41 sq. [1]) et peut-être de certaines données astronomiques sur la latitude des Pléiades (p. 37 sq.). Par tous ces motifs, on ne peut qu'applaudir à l'entreprise si vaillamment conduite par M. C., ainsi qu'à la promesse qu'il nous fait (p. 65) de ne point tarder à publier son premier fascicule.

En attendant, il n'a pas voulu garder pour lui seul ce que la difficile lecture des manuscrits hindous lui avait révélé d'intéressant, et il nous fait part des résultats généraux auxquels elle l'a conduit : forme et date de la composition (VI[e] siècle avant notre ère, ou un peu plus tard); division de l'ouvrage; extraits caractéristiques; particularités de grammaire, de syntaxe, de style et de lexique. Ne pouvant le suivre dans le détail de son étude, je relève du moins (p. 6) la conclusion qui en fait la principale valeur, en même temps qu'elle rehausse celle de l'ouvrage : le Baudhâyana-Sûtra n'est pas, à proprement parler, un Sûtra, c'est-à-dire un manuel destiné à être appris par cœur et, par cette raison, couché sur le lit de Procruste d'une concision outrancière; c'est, comme les Brâhma*n*as, une rédaction libre d'enseignement oral. Si je comprends bien la pensée de M. C., dirai-je « des notes de cours »? Oui, des notes de cours, mais mises au net, clarifiées, rangées dans un ordre à peu près irréprochable, complétées même, par le travail de deux ou trois générations de maîtres et d'élèves, qui ne se contentaient pas de se transmettre leurs procédés cultuels, mais qui en discutaient les principes directeurs. Ce que vaut cette discussion aux yeux de la critique occidentale, c'est une autre affaire; mais il est bien certain qu'elle est la seule voie par laquelle il nous soit jamais donné de pénétrer l'intellect de ces frères de race qui nous sont devenus mentalement si étrangers.

Au prix de quelles difficultés vaincues M. C y parvient, il nous le dit à peine, mais il n'est pas malaisé de le deviner : sans avoir le texte sous les yeux, on juge, à la multiplicité des parenthèses et des points d'interrogation dont s'émaille la traduction, que, fût-il d'ailleurs toujours correct, — ce qui n'est point le cas, tant s'en faut, — il apprêterait encore bien des tortures à l'interprète. Sans prétendre lui apporter aucune aide efficace, — d'autant que je n'ai sous les yeux que le fragment cité (p. 47), et ne sais ni de qui ni de quoi il y est question, — me permettra-t-il de lui faire observer que *pranitâsu pranéshyatsu* pourrait fort bien signifier « lorsqu'elles ont été amenées [ou] qu'on est sur le point de les amener », ce qui supprimerait une

1. Malgré la forme déjà toute pâlie *bhindata* pour *bhintta* (p. 55), qui détonne singulièrement dans un praisha.

monstruosité grammaticale dont Sâyana, comme de raison, ne se fait pas le moindre souci[1]?

Parmi les légendes propres à Baudhâyana, je ne puis m'empêcher de relever celle de Kâvya Uçanas, chapelain des Asuras (p. 26 sq.). Dans la forme banale que lui donnent les Brâhmanas, M. Hillebrandt, qui pourtant n'est pas suspect de prévention contre le solarisme, n'avait cru pouvoir reconnaître qu'une vieille tradition de famille[2]; mais ici elle s'entoure de nombre d'accessoires qui laissent deviner un mythe solaire. Comme, d'autre part, il n'est guère douteux qu'elle ne remonte à la période indo-éranienne, on voit aussi que, plus un récit est anciennement attesté, mieux s'y laisse apercevoir le noyau naturaliste que les siècles ultérieurs ont lentement enveloppé de leur gangue.

V. HENRY.

Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides, par M. Th. HOUTSMA. Vol. IV. Histoire des Seldjoucides d'Asie-Mineure, d'après l'Abrégé du Seldjouknâmeh d'Ibn-Bîbî. Librairie et imprimerie ci-devant E. J. Brill, Leide. 1902. xviii-358 pp.

Nous n'avons plus l'histoire des Seldjoucides d'Asie-Mineure écrite en persan par Ibn-Bîbî, c'est-à-dire le fils de la dame, ainsi surnommé parce que sa mère, fille du chef de la communauté châféïte de Nichâpour, s'était acquis une réputation extraordinaire dans l'exercice du noble art de l'astrologie; elle était connue sous le sobriquet de Bîbî-Mounedjdjimè, la dame astrologue. Ayant eu le talent de prédire la capitulation du château de Kharpout, occupé par les troupes syriennes, elle vit Kaï-Qobâd prendre son mari à son service, tandis que son fils entrait dans les bureaux de l'administration. Voilà pour l'origine du nom de l'auteur; quant à la date de la composition de son ouvrage, elle a été déterminée par le savant éditeur, grâce à la comparaison d'un passage de l'histoire avec l'épitaphe du ministre Fakhreddin, rapportée de Qonya par celui qui écrit ces lignes, et fixée entre les années 1282 et 1285. C'est encore ce merveilleux XIII[e] siècle, qui en Perse a produit tant et de si admirables chefs-d'œuvre.

Si nous n'avons plus cette histoire, nous en possédons au moins une traduction turque, dont la première partie a été publiée par M. Th. Houtsma dans le troisième volume de ce même recueil, et un abrégé persan par un auteur inconnu, qui faisait partie de la collection

---

1. Sur l'usage étrange de commencer par *sa* une proposition relative, quel qu'en soit le sujet (p. 46), comparer le pâli *sacé* « si », qui à coup sûr procède primitivement de phrases à sujet masculin singulier, et qui suffit à attester que cet artifice de style date de fort loin.

2. *Vedische Mythologie*, III, p. 442.

Schefer et se trouve actuellement à la Bibliothèque Nationale. C'est un manuscrit unique, et nous devons la plus grande obligation à l'éditeur hollandais, pour l'avoir publié et rendu accessible aux orientalistes qui n'ont pas le loisir ou les moyens d'aller le consulter dans la salle de lecture de la grande collection parisienne. Mais c'est ici, ce me semble, qu'éclate le mieux aux yeux le grand défaut du système si commun dans l'érudition allemande, et qui consiste à publier les textes sans les accompagner d'une traduction. En effet, l'histoire des Seldjoucides de Roûm intéresse autant, si non plus, les historiens de l'empire byzantin que les orientalistes proprement dits; et encore ceux-ci se spécialisant chaque jour davantage, il peut arriver qu'un arabisant soit conduit à étudier à son tour les rapports des petites dynasties de Syrie avec le souverain de Qonya ; que fera-t-il du texte d'Ibn-Bîbî, s'il ne sait pas le persan, ce qui n'est pas sans exemple ? Et l'arménisant, pour les rapports des rois de la petite Arménie avec leurs suzerains musulmans ? Et l'historien de la quatrième croisade et des établissements francs sur la côte d'Asie-Mineure ? Je crains bien que des documents tels que celui qui nous est offert, ne leur restent longtemps inaccessibles ; une traduction en une langue européenne aurait satisfait tout le monde. En revanche, nous devons savoir le plus grand gré à M. Th. H. d'avoir suivi, pour sa préface et ses notes, l'exemple brillamment donné par ses illustres devanciers, et d'avoir rédigé en français, d'une manière claire et précise, l'introduction qui contient les données essentielles sur la nature et les origines de l'ouvrage publié.

La lecture m'en a suggéré un certain nombre de corrections et d'observations que je soumets à l'appréciation du savant éditeur et des amateurs de littérature persane. — P. 2, l. 12 : Lisez *bè-taḥçîl :* « (Je l'ai abrégé) pour que chacun puisse s'en procurer un exemplaire et satisfasse son désir ». — P. 7, l. 5 et 7 : *bè-djamî' èt* (avec *techdîd* sur l'*i*) doit être une faute d'impression pour *bè-djam' iyyèt*. — P. 8, l. 14 et *passim : dèr khafiyyè* « en cachette » ; c'est la forme arabe; mais les Persans disent *dèr khoufyè*. — P. 9. Le texte donne une étymologie populaire du surnom de Laodicée de Phrygie, sans se douter que déjà les anciens disaient *combusta*, κεκαυμένη ; une note n'aurait pas été inutile. — P. 10, l. 21 et *passim : kèrdânîd* pour *gèrdânîd*. Alors que, comme tout éditeur consciencieux doit le faire, M. H. a soigneusement distingué, en le surmontant de trois points, le *g* du *k*, ce que ne font jamais les copistes orientaux, il a évité non moins soigneusement (sauf p. 249, l. 4) d'étendre ce principe au verbe *gèrdânidèn*, causatif de *gèchtèn* = *gèrdidèn*, dont l'emploi est si fréquent; de sorte que le lecteur inattentif ou distrait, l'étudiant encore au début de sa grammaire, pourrait être tenté de le rattacher inconsciemment à *kèrdèn*. — P. 15, l. 21 : suppléer *èz : yèkî* (*èz*) *âhâd-i èdjnâd* « un des simples soldats ». — P. 21,

l. 10 : *bè-gharw* est une faute d'impression pour *bè-ghazw*. — P. 22, l. 11 : lisez *kèfèrè-ï fèdjèrè*, avec l'*izâfet* remplaçant la copule. — P. 35, l. 20 : *Tchènîn konènd*, etc., est un hémistiche, mètre *modjtass*. — P. 37, l. 17 : *badâkhchân* ; la forme usuelle du nom de cette contrée célèbre par ses rubis balais, est Badakhchân. — P. 42, l. 1 : lisez *bèndè-ï kèmîn* ; l'*izâfet* est nécessaire. — P. 52, l. 12 : même remarque : lisez *nèrdbân-hâ-ï fèrâkh* « de larges échelles ». — P. 54, l. 10 : l'éditeur n'aurait pas dû conserver l'orthographe usuelle, mais fautive, de *monaghghaç* ; il aurait fallu remplacer ce mot par *monghaç*. — P. 55, l. 4 : *bèmâyèd*, faute d'impression pour *noumâyèd*. — P. 57, l. 17 : *notârân*, lat. *notarius*, est un de ces mots de la langue des Francs introduits dans les langues orientales par les croisades. — P. 62, l. 16 : l'expression *djèng-i soltânî* a été expliquée par M. H. dans le tome Ier, p. XIX, de son Recueil, où il semble avoir la signification de combat corps à corps ; l'emploi de *dèr pèïvèstèn* contribue à confirmer ce sens. — P. 67, l. 4 : lisez *râh-hâ-ï*, avec l'*izâfet*. — P. 73, l. 8 : lisez *molk-gochâyî*. — P. 84, l. 6 : suppléez *mèïl* avant *noumoûdènd* ; l. 15, lire *talabîd*. — P. 88, l. 4 : lisez *fermoûd* (faute d'impression). — P. 97, l. 7 : lisez *mouté'âl* pour la rime. — P. 99, l. 13 : *sahmgîn* (faute typographique). — P. 117, l. 14 : *koûftè-khâtir*, et non *koûftè-ï khâtir*. — P. 118, l. 3, *tâ'atdârî* ; l. 12, *kondiçtabal*, *comitem stabuli*, connétable, titre donné à l'émir musulman Asad-ouddîn, aurait mérité une note. — P. 128, au bas : *râh-i Soghdâq gîrèd*, et non *kèrd*. — P. 139, l. 10. Si étrange qu'elle puisse paraître, la leçon du manuscrit Schefer est bonne ; la phrase signifie : « Les lances dignes de Samhar trouvèrent, comme le ferait l'insomnie, le chemin des yeux. » — P. 146, l. 3 : la leçon de P, *gohar-bâr*, est plus satisfaisante que celle qui a été adoptée par l'éditeur, *kah-roubâ* ; l. 19, il faut *goûyî*, pour l'orthographe et le mètre. — P. 147, l. 12 : lire *manzhèrè-hâ-ï zibâ-ï dil-gochâ*. — P. 148, l. 5, *amîn nistèm*. — P. 156, l. 4 : lisez *a'dâ-ï*. — P. 226, l. 12 : peut-être *abkhâz* ? — P. 254, l. 6 : *hilm-i taqwîm*, lisez *hokm*.

Interrompons ici cette revue. Ceux qui ont eu entre les mains le manuscrit original ou tout au moins ont étudié les deux fac-similés publiés jadis par Schefer dans le *Recueil de textes et de traductions* seront reconnaissants à M. Th. Houtsma d'avoir reconstitué, à travers mille difficultés, le texte d'un historien d'une époque sur laquelle nous avons peu de données, malgré son importance considérable pour l'histoire générale : l'établissement des Seldjoucides en Asie Mineure contient en germe la puissance conquérante des Osmanlis et prépare la chute définitive de l'empire romain d'Orient.

Cl. HUART.

Vergilius élete és müvei (La vie et les œuvres de Virgile) par Géza Némethy. — Budapest, Académie, 1902. vi et 472 pages.

Après avoir donné plusieurs études critiques sur Euhémère, sur les Distiques de Caton et sur Firmicus Maternus, M. Némethy, un des meilleurs latinistes de Hongrie, étudie l'époque classique de la littérature latine. Voilà bientôt quinze ans qu'il s'occupe de Virgile. La monographie qu'il vient de publier a paru dans la Collection que l'Académie hongroise destine au public lettré, collection où elle donne tantôt des traductions d'œuvres étrangères sur l'histoire, la littérature et les sciences politiques, tantôt des ouvrages magyars originaux qui se distinguent par une érudition sûre et une belle exposition. Nous avons donc ici une de ces études, fort rares en Hongrie, qui embrasse la vie et les œuvres d'un auteur latin, le considère sous tous les rapports, sans entrer toutefois dans des discussions arides.

Le livre se divise en 21 chapitres et donne, outre l'appréciation des œuvres du poète, appréciation semée de traductions en hexamètres fort réussies, un aperçu de la poésie romaine avant Virgile, des influences que le poète subit dans sa jeunesse (Catulle, la philosophie d'Épicure, Lucrèce), de l'action qu'exercèrent sur lui Pollion (les Églogues), Mécène (les Géorgiques) et Auguste (L'Énéide) et surtout une discussion fort intéressante sur le but de l'Énéide où M. Némethy, en vrai éclectique, combine les opinions les plus opposées et caractérise cette épopée au point de vue religieux, national et dynastique. Finalement nous trouvons un chapitre sur la place que Virgile occupe dans la poésie latine.

M. N. est très au courant des travaux français, allemands et anglais qu'on a consacrés à Virgile. Il cite le mémoire de l'abbé Vatry sur la fable de l'Énéide (1783) et discute les études de Sainte-Beuve, de Beulé et de M. Boissier (cette dernière fut traduite en magyar). La lecture de Sainte-Beuve aurait pu montrer à M. N. qu'un chapitre sur « Virgile en Hongrie » n'eût pas été superflu. Dans tout son volume nous ne trouvons que deux allusions à la littérature magyare (pp. 247 et 366), encore la première sur les Mécènes en Hongrie, ou plutôt sur leur absence, n'a rien de littéraire. Or, quand on pense à l'énorme influence que Virgile a exercée depuis la fin du xviiie siècle, non seulement sur certains écrivains comme Faludi et les poètes bucoliques, mais sur le développement de la langue et sur l'introduction de l'hexamètre, rythme devenu pour ainsi dire national, — toutes les épopées depuis Vörösmarty et Czuczor jusqu'à Debreczeni sont écrites dans ce mètre, — on regrette cette lacune. M. Némethy aurait dû nous montrer — et c'eût été un travail original — dans quelle mesure les Églogues et les Géorgiques ont agi sur les fondateurs de l'École des Latinistes : Baróti Szabó, Rajnis et Révai; ce que les poètes épiques du xixe siècle ont appris de l'Énéide et quelle influence heureuse — au

point de vue de la langue et du rythme — les premiers traducteurs en vers des œuvres de Virgile ont exercée, vers la fin du XVIII[e] siècle où les courants français, allemand et latin se croisèrent pour créer une littérature nationale. Le chapitre dont nous regrettons l'absence aurait donné un cachet magyar à cette monographie écrite avec autant de soin que de savoir.

J. KONT.

Temesvári Pelbárt példái (Les paraboles de Pelbart de Temesvár) par Louis KATONA. Budapest, Académie, 1902, 89 pages.

Specimina et elenchus exemplorum quae in Pomerio Serm. quadragesimalium et de tempore Fr. Pelbarti de Temesvár occurrunt, par le même. Budapest, 1902, 53 pages.

Pelbárt de Temesvár de l'Ordre des Frères Mineurs fut le plus grand prédicateur hongrois du XV[e] siècle. Son « Stellarium Coronae Benedictae Mariae » et son recueil « Sermones Pomerii » eurent de nombreuses éditions en Allemagne et en France. La littérature hongroise le connaissait à peine jusqu'à ce que M. Aron Szilády lui consacrât, en 1880, un important travail. M. Katona étudie dans le mémoire que nous annonçons les paraboles qu'on trouve dans ses sermons. Les prédicateurs du moyen âge intercalaient ces paraboles pour tenir l'attention de leurs auditeurs éveillée, pour compenser l'aridité des discussions dogmatiques. Les Sermons de Jacques de Vitry, le recueil des « Exempla » d'Étienne de Bourbon du XIII[e] siècle, montrent suffisamment la vogue dont jouissaient ces intermèdes, pour lesquels Jacques de Vitry recommanda : « Scurrilia tamen aut obscoena verba vel turpis sermo ex ore praedicatoris non procedant. » Il y avait, en effet, des prédicateurs qui n'observaient pas toujours la juste mesure. M. K. a montré dans l'Appendice (pp. 35-83) les sources de Pelbart (*Speculum exemplorum, Vitæ Patrum, Dialogus miraculorum, Bonum universale de Apibus, Gesta Romanorum*, etc.) et les emprunts que d'autres prédicateurs firent à ses Sermons. Nous avons là quatre cents exemples bien choisis dont quelques-uns sont très curieux. Ainsi M. K. démontre que la première rédaction de la parabole : *Justitia et Injustitia* que nous trouvons avec de nombreuses variantes dans la littérature occidentale, provient de Pelbart (Sermones Pomerii de Temp. pasch. 8. Y.) L'examen détaillé de : *Superbi, avari et invidi*, de : *Confessio leonis, lupi et asini*, de : *Olla lactis* (avec des remarques intéressantes sur les fables de La Fontaine : *Les animaux malades de la peste, Perrette et le pot au lait*) de : *Fridolin* (comp. Schiller : *Der Gang nach dem Eisenhammer*) de : *Vinea bis vindemiata*, n'est pas moins instructif.

Pour rendre son travail accessible à ceux qui ne lisent pas le hongrois, M. Katona a fait réimprimer l'Appendice qui est en latin, avec une petite préface. Là les folkloristes et tous ceux qui s'occupent de la filiation des paraboles et des fables trouveront une ample moisson de renseignements utiles.

J. Kont.

Les lettres U, V, X, Y et Z du Complément du Dictionnaire de Godefroy. Fascicule 101^me et dernier, librairie Emile Bouillon.

C'est sans doute pour ne pas grossir outre mesure ce dernier fascicule du Complément que les lettres U, V, X, Y et Z, n'y ont obtenu que tout juste cinquante-cinq pages. Bien qu'un grand nombre d'articles soient riches en citations depuis l'origine de notre langue jusqu'au xvi^e siècle, il s'en trouve trop qui sont à peu près inutiles, et qui n'ajoutent absolument rien à l'historique du français, comme *valériane*, *verdâtre*, *vivifiant*, *vilipender*, *vivoter*, *vocabulaire*, *vomitoire*, *vice-gérent* orthographié à tort *vice-gérant*, admis préférablement, je ne sais pourquoi, à *vitrier*, *verbosité*, *vulgarité*, *vorace*, *voracité*, *vivification*, *volition*, etc. A la lettre U manquent *uligineux*, *ulve*, usités au xvi^e siècle, mots que Littré donne sans historique. On trouve *uriner* au xiii^e siècle, *université* en 1261, *usuraire* en 1320, et *usufruitier* en 1411, environ deux cents ans avant Cotgrave. *Unième* renvoie à *unisme* qu'il serait inutile de chercher : l'exemple est sous *Unième* dans le *Dict. général*.

J'ai rencontré au xii^e siècle : *valetage*, *valeureux*, *vase*[2], *vergette*, *vielleur*, *vineux*, *viole*, *virginalement* qui fait défaut, *vivres* : « A chescun deit suffire *vivres* et vesture. — Li detor de chevals, de robes, de *vivres* ». Au xiii^e siècle, *vaguer*, très fréquent à cette époque, *vinaigre*, *vraisemblable*, *vulgairement*. Au xiv^e siècle, *vaticinateur*, *viagèrement*, *victime*, « offrir olacaustes et victimes » ; *vigilance*, *vileté*, *vindicatif*. *viril*, *virilement*, *volupté*, *voyager*, et les suivants qui manquent tous : *vetusté*, *ventilateur*, au sens du latin *ventilator*, *vespertilion*, *vigilant*, *volige*, *vitrerie* et *vivifique* dont Rabelais est loin d'être l'inventeur. Au xv^e siècle, *valider* (1411) dont tous les dictionnaires citent un exemple d'Amyot, antérieur à celui même que donne le Complément ; *vase* [1], *vaticiner*, *venusté*, *versificateur*, *virevolte*. Ajoutons encore *volubile*, *vitrail* : « Faire un *vitral* devers le cousté du grand jardin, de telle grandeur qu'il sera advisé », 1493. Ce dernier mot n'a point d'histoire dans Littré, et le Dictionnaire général ne note son apparition qu'à la date de 1691. Entre les mots du xvi^e siècle qu'on chercherait en vain dans ce fascicule, je citerai seulement : *vermiculé*, *vèlement*, *verruqueux*, *verse* [1], *versicolore*, *victi-*

maire, visa, versification, mot qu'on rencontre dans Amyot, Loys Le Roy, François de Sales, dont Littré ne cite des exemples qu'au XVIIIe siècle, et le *Dict. général* à la date de 1680. Il n'est pas sans intérêt de noter que le verbe *victimer*, qui passe pour un néologisme, a été employé en 1613, et plusieurs fois, par un ami, si non par un disciple de Malherbe. J'omets, pour ne pas être trop long, beaucoup de vocables antérieurs, la plupart d'un demi-siècle, aux exemples qu'en donnent Godefroy ou ses continuateurs, comme « *vagabond, vénérateur, vénérer, vermillonner* (1518), *verdissant* (1513), *verrier* (1320), *viédaze* (1532), mot rabelaisien, *vindicte* (1566), *vidimus* (1344), *volatiliser* (1570), etc. Manquent encore : *xérophthalmie, xyste, yeuse, zénithal* ; on trouve *yucca* en 1556 et la forme moderne *zibeline* au XVe siècle, toujours bien longtemps avant Cotgrave.

L'emploi elliptique de *Un, Une*, était digne de remarque : « Oster a *ung* ce que la fortune lui avoit acquis. — Ne peut *une* de race cordonnière espouser un charpentier ». Montaigne se sert du réfléchi *s'user* au sens d'être en usage : « Je n'en refuis aulcune (phrase) de celles qui *s'usent* emmy les rues françoises ». *Veilleur*, le féminin *veilleresse* qui manque dans le Dictionnaire, n'est pas rare. *Veillote*, dans l'exemple cité extrait de la traduction de Pline par Du Pinet, n'est pas le colchique d'automne, mais le gland du chêne dit en latin *esculus*, et *escueil* dans le français du XVIe siècle. *Vendange* : manque la forme *venoinge*. *Vendredi aouré* = le vendredi saint, n'est pas mentionné. *Vente* a quelquefois le sens d'estime, de réputation : « En la court... ou li bon ont leur *vente* ». *Venter* = balancer, flotter : « Et l'aigle d'or qui *vente* quand solaus esclarchist ». *Vermine* est masculin dans cet exemple de l'*internelle consolacion* : « Vostre tres povre serviteur, vil et abject *vermine* ». *Vérolé* : on trouve antérieurement (1535) l'infinitif *véroler* = donner la vérole. Il y a des exemples de *vicaire* au féminin : « Nulle sereur ne envoit a autre seur pitance sanz le congié de la prieuse ou de la *vicaire* », XIIIe siècle. *Vilain* a signifié destiné aux vilains : « Se ces est un bas hom il face sa penitence en la *vilaine* prison le duc », et aussi celui de je ne sais quel petit poisson, peut-être chevanne ou meunier : « Un plat de brenes, cinq sols. » plat de *villains*, 3 sols. » Sous les deux articles *Volerie*, je n'ai rien trouvé qui explique *volerie* dans cet exemple : « La moitié d'une *volerie* d'une granche assise en la rue d'Amont » (1371). *Voyant* : la définition ne convient pas du tout au premier exemple, où *voyant* signifie simplement prophète, et s'applique à Samuel.

Par cet article et les précédents publiés dans la Revue, mon intention n'a jamais été d'amoindrir la valeur des laborieuses et infinies recherches de Godefroy, non plus que celles de ses continuateurs, mais de montrer seulement que les Académiciens présents et futurs

qui travaillent à parfaire un Dictionnaire historique de notre langue, auront encore longtemps, très longtemps une rude et lourde besogne. Leur œuvre n'avance guère, puisqu'en 1887 M. Brunetière souhaitait avant de mourir « de voir ce Dictionnaire historique passer la lettre B » ; ajoutant que « si les dieux exauçaient ce souhait, il se tiendrait assuré de mourir au moins nonagénaire. »

A. Delboulle.

Gilbert-Augustin Thierry. **Conspirateurs et Gens de police : Le complot des libelles** (1802). Un vol. in-18 avec 6 planches hors textes. 3 fr. 50. Armand Colin, éditeur, 1903.

En l'an X, qui vit s'établir la paix générale, éphémère, il est vrai, et la paix religieuse plus apparente que réelle, Bonaparte, premier consul à l'apogée de sa puissance, fut en butte à la haine des mécontents et à la jalousie de ses rivaux moins heureux. Dans l'armée, surtout, on clabaudait et les têtes s'échauffaient singulièrement. Ce n'était pas pour en arriver à des « capucinades qu'on s'était fait casser la g... sur les champs de bataille », depuis dix ans. Et qu'allaient devenir tous ces généraux, tous ces soldats, dont la guerre était l'unique métier, l'unique espoir, alors qu'on avait fait la paix, même avec l'Angleterre ? Le mécontentement engendra les complots, on conspirait ouvertement ; or, rien n'est moins dangereux qu'une conspiration générale, car personne ne prend l'initiative de l'action. Parmi ceux qui osèrent timidement tenter quelque chose, on trouve le général Edouard Simon, ancien chef d'état-major de l'armée de Bretagne, dont Bernadotte l'envieux venait de quitter le commandement. Le général Simon écrivit des *libelles* contre le Premier Consul et les adressa à l'armée. C'est l'histoire de ce complot, qu'on appella « conspiration des pots de beurre », sans doute parce qu'il n'y avait pas plus de pots de beurre qu'il n'y avait de conspiration, que M. Gilbert-Augustin Thierry nous raconte en ce premier volume d'une série qu'il a entreprise sous le titre de *Conspirateurs et gens de Police*.

L'auteur qui est un de nos écrivains les plus estimés, n'est pas assurément de l'école dite *documentaire*, dont la méthode, sous prétexte de respecter la vérité historique, consiste à faire d'énormes volumes à coup de documents, méthode facile qui dispense l'auteur d'écrire, voire de réfléchir. Le grand public ne pouvait longtemps prendre goût à ces livres sinon tout entier faits de documents, tout au moins encombrés d'un fatras indigeste. Tout le monde, en effet, n'a pas le temps, le courage et l'estomac nécessaire pour absorber cette masse — or, il ne suffit pas de lire, il faut digérer ce qu'on lit, et ce qui est indigeste, n'intéresse ni le grand, ni le petit public. Mais, si M. G.-A. Th. n'est pas documentaire, il est documenté

comme peu d'écrivains le sont, il possède bien son sujet, son ambiant; chez lui rien n'est livré à la fantaisie de l'imagination; tout est au contraire le fruit de cette intuition, de cette divination absolument indispensable à l'écrivain qui évoque, fait revivre les hommes et les faits de l'histoire à l'aide des documents officiels ou privés ; matériaux inertes et incohérents, aliments substantiels mais bruts qu'il faut savoir rendre assimilables. M. G.-A. Th. romancier habile, styliste délicat, esprit subtil, a écrit un volume plein de vie intense, de mouvement et de couleur, plein d'une vérité surprenante, d'une exactitude scrupuleuse presque dans les moindres détails ; pas une parole, pas un dialogue qui n'ait été en réalité, exprimé, transcrit ou indiqué par les personnages eux-mêmes. Nous pouvons l'attester, cette exactitude, nous qui avons étudié longuement tous les documents qui ont été utilisés. M. G.-A. Th. se souvient qu'il est de la famille de ceux qui ont écrit les *Récits des temps mérovingiens* et *l'Histoire d'Attila* et il en continue les procédés. Il aime beaucoup faire les portraits, peindre minutieusement le tableau ; il excelle surtout dans l'antithèse dont l'abus pourrait être un mal, l'antithèse produit fatalement une erreur de vision, les qualités font voir les défauts d'une façon qui dépasse souvent les limites d'une juste proportion, d'une équitable vérité. En somme, ce livre qui n'est qu'un chapitre de la conspiration latente des généraux contre Bonaparte, conspiration qui dura quinze ans, est un bon livre d'histoire écrit par un romancier, au rebours de tant de romans écrits par de prétendus historiens.

Léonce GRASILIER.

Julius von PFLUGK-HARTTUNG, **Vorgeschichte der Schlacht bei Belle-Alliance. Wellington.** Berlin, Richard Schrœder, 1903. In-8, xv-378 p.

L'objet principal de cette série de dissertations — car on ne peut guère appeler cela un livre — est d'établir les responsabilités de Wellington et de Bülow dans la journée du 16 juin 1815 (batailles de Ligny et des Quatre-Bras). En réalité, comme le remarque justement l'auteur, il n'y eut là, en vérité, qu'une seule bataille : Blücher, à l'aile gauche des Alliés, fut vaincu, tandis que Wellington conservait ses positions à l'aile droite. Le fait que Wellington n'a point secondé Blücher ce jour-là, alors que, deux jours après, Blücher sauva Wellington à Waterloo, a provoqué, depuis 1815, la mauvaise humeur des généraux prussiens et les récriminations des historiens qui se sont inspirés de leurs dires. Malgré le succès final de cette courte campagne, l'échec des Prussiens à Ligny coûta d'autant plus à leur amour-propre qu'ils s'étaient promis d'en finir seuls avec leur adver-

saire. Mal traités au Congrès de Vienne, ou, du moins, mal récompensés de leurs sacrifices, ils avaient saisi avec joie l'occasion de faire valoir leurs qualités militaires sur un nouveau théâtre. C'est pourquoi Gneisenau, qui fut l'âme de l'armée prussienne en 1815, refusait d'écouter les conseils de la Russie et de l'Autriche, qui désiraient retarder le début de la campagne jusqu'à ce que leurs armées pussent entrer en ligne. Gneisenau et Blücher voulaient vaincre seuls. Il est certain que Blücher pouvait refuser le combat à Ligny, bien que son armée fût plus nombreuse que celle de Napoléon ; il est certain aussi que Wellington ne lui conseilla pas de livrer bataille. Blücher s'engagea cependant et fut vaincu ; sa défaite aurait été transformée en déroute sans la faute du général Drouet d'Erlon. Pourquoi Wellington n'est-il pas venu à son secours ?

La question est complexe. Il s'agit de savoir : 1° si Wellington avait promis sa coopération à Blücher ; 2° s'il avait trop tardé à concentrer ses troupes ; 3° s'il pouvait détacher dix à quinze mille hommes de son armée qui défendait la position des Quatre-Bras.

Le premier point ne sera jamais définitivement élucidé, car le désaccord porte sur les termes d'une conversation entre les chefs, au moulin de Brye, et les témoins ne sont pas d'accord sur les nuances des propos qui furent tenus là. Toutefois, comme M. Houssaye, M. de Pflugk-Harttung admet que Wellington ne prit pas d'engagement formel.

Sur le second point, il n'est pas douteux que Wellington se soit montré indécis dans la soirée du 15, alors qu'il avait appris de bonne heure le mouvement offensif de Napoléon ; mais les ordres successifs qu'il donna furent empreints d'une grande sagesse, étant donnés l'ignorance où il était des véritables desseins de l'empereur et son désir de ne pas découvrir Bruxelles.

Enfin, M. de P. H. a très bien montré que la supériorité numérique de Wellington aux Quatre-Bras était illusoire, car une bonne partie de son armée n'était pas solide ; il n'aurait pu en détacher même 10,000 hommes — que Blücher, d'ailleurs, ne lui demanda pas — sans risquer d'être culbuté par Ney.

Ainsi Wellington sort à peu près indemne de cette discussion. Il n'en est pas de même de Bülow, le commandant du IV^e^ corps prussien. Bülow était en froid avec Blücher, Gneisenau et Grolman ; il se tenait à l'écart, se considérant comme le chef d'une armée distincte, destinée à couvrir le pays entre Liège et Luxembourg. A la date du 15 juin, il était encore convaincu que Napoléon ne prendrait jamais l'offensive. Le 14 juin, Blücher donna ordre à Bülow, qui était à Liège, de se diriger sur Hannut ; Bülow reçut cet ordre le 15 à 5 heures du matin, puis un second ordre plus précis vers 11 heures. Il prit ses dispositions de marche avec lenteur, comme en rechignant, et n'était pas encore à Hannut le 15 au soir, lorsqu'un officier vint

apporter dans cette bourgade un nouvel ordre de Gneisenau : le IV[e] corps devait arriver à Sombreffe (Ligny) le lendemain à 10 heures. L'officier courut à Liège, où Bülow se trouvait encore; le général se hâta de marcher vers Ligny; mais, malgré tous ses efforts, il ne put arriver qu'après le coucher du soleil, alors que la bataille était perdue. Sans la victoire du 18, à laquelle Bülow prit une part importante, le commandant du IV[e] corps prussien aurait passé en conseil de guerre; Bülow le savait et déclarait n'avoir rien à craindre. Mais le fait subsiste qu'il a obéi mollement, ce qui, à la guerre, est une façon de désobéir, en homme qui ne croyait pas à la clairvoyance de ses chefs et se permettait, en présence d'un ordre de marche, d'avoir une opinion personnelle.

M. de P. H. a utilisé et publié un certain nombre de documents inédits, empruntés aux archives de la guerre de Berlin, à celles de la famille Gneisenau, aux dossiers encore partiellement inédits du colonel hollandais De Bas, etc. Je lis avec surprise (p. IX) que beaucoup de pièces importantes du dépôt de Berlin ont été prêtées au dehors (*nach auswärts*); est-ce que l'on envoie en communication des documents militaires, au lieu d'en faire exécuter des copies? — Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'inédit qu'apporte M. de P. H., c'est la correspondance de Müffling avec le quartier-général prussien et divers personnages, du 25 mars au 8 juillet 1815. Ce général Müffling, qui représentait la Prusse en armes auprès de Wellington, parait avoir été un petit esprit, vaniteux et tatillon; M. de P. H. a montré que ses *Mémoires* fourmillent d'inexactitudes. Voici ce qu'il écrivait le 8 juillet de Paris : « L'affaire du pont d'Iéna fait ici beaucoup de bruit et cause de grandes inquiétudes. Le préfet de police vient me voir demain matin. Je lui donnerai le conseil suivant : si Messieurs les ministres font en sorte que les noms des ponts d'Iéna et d'Austerlitz soient promptement changés et si, avant l'arrivée des souverains, ils font démolir la colonne de la place Vendôme, les arcs de triomphe de la place du Carrousel et de la Barrière des Étoiles (*sic*), je crois que le prince [Blücher] se laissera fléchir et ne fera pas sauter le pont d'Iéna ». Il est difficile de pousser plus loin la sottise; beaucoup d'autres lettres ne donnent pas une plus haute idée de leur auteur. Le roi de Prusse avait été bien mal inspiré d'accréditer ce Müffling auprès du *gentleman* accompli qu'était Wellington.

Çà et là, dans le gros volume de M. de P.-H., je trouve la preuve que la trahison a joué, dans la campagne de 1815, un rôle beaucoup plus grand qu'on ne le croit d'ordinaire. J'ai déjà insisté sur ce point il y a quatre ans (*Revue*, 1899, I, p. 455); le livre de M. de P.-H. me donne raison [1]. Le général Dörnberg était le chef du ser-

---

1. Une partie des indications de M. P. H. à ce sujet figurent déjà dans les recueils des dépêches publiées de Wellington.

vice des renseignements des Alliés à Mons; si ceux-ci ont été surpris le 15, c'est parce qu'ils n'ont pas voulu croire aux avis qu'ils recevaient; mais ces avis, de source française, étaient abondants et précis. « J'étais très bien instruit, écrit Dörnberg, des mouvements de l'armée française, de son rassemblement à Beaumont et de l'arrivée de Bonaparte, tant par mes voyageurs que par une foule de Français (*eine Menge Franzosen*), qui arrivaient tous les jours. » (p. 291.) Wellington, avant les débuts de la campagne, recevait presque quotidiennement un courrier de Paris; bien que ces lettres n'aient pas été publiées encore, il est avéré que le ministère de la police (Fouché) et le *cabinet* du général Bertrand, confident de Napoléon, étaient en relations avec le général anglais. Les agents de Fouché promettaient à Wellington de lui communiquer à temps le plan de Napoléon. L'oncle de la générale Bertrand, le colonel Henri Dillon, s'informait auprès du général et envoyait aussitôt en Belgique les renseignements qu'il recueillait (p. 27). Le 6 juin, un déserteur français annonça qu'on attendait Napoléon le 7 à Valenciennes et, le même jour, un officier français « du bureau du général Bertrand » vint dire à Dörnberg que les hostilités commenceraient dans huit ou dix jours, que Napoléon allait se jeter entre les armées anglaise et prussienne (p. 29). Le 11 juin, le colonel Dillon arriva à Mons; il avait quitté Paris le 2 juin, mais avait été retenu pendant cinq jours à Valenciennes. On apprit de lui que la garde impériale s'était mise en route le 6, qu'il y avait à Valenciennes 250 bouches à feu (p. 31). Le 10 juin, Clarke, duc de Feltre, qui était auprès de Louis XVIII, communiqua à Wellington un rapport *qui lui venait du ministère de la guerre à Paris*, portant l'indication de l'effectif des différents corps français (p. 32, 196). Quand Napoléon quitta Paris dans la nuit du 11 au 12 juin, Fouché confia, dit-on, des notes chiffrées, revélant le plan adopté pour la campagne, à une « grande dame » qui ne paraît pas être arrivée à destination (p. 40.) Le 12 juin, un déserteur du 5me régiment de lanciers informa le général de Merlen de ce qui se passait à Avesnes et à Maubeuge; il lui apprit que cinq régiments de lanciers et trois compagnies d'artillerie montée allaient franchir la Sambre ce jour-là (p. 196). Le 15 juin, un capitaine français, déguisé en paysan, se présenta à Nivelles et annonça que les Prussiens venaient d'être culbutés, que Napoléon marchait sur Bruxelles avec 150,000 hommes (p. 71.) Le 16 juin vers midi, un « adjudant général français » parut au quartier du général Perponcher et raconta que les troupes qui attaquaient Quatre-Bras comprenaient huit divisions d'infanterie et quatre de cavalerie, sous le commandement de Ney. « Les indications de ce déserteur révélèrent au prince d'Orange tout le danger de la situation; il reconnut alors seulement que le point critique n'était pas Nivelles, mais les Quatre-Bras ou Sombreffe » (p. 169, 170). Napoléon ne se doutait pas de cet incident quand il

disait à Saint-Hélène : « Sans l'héroïque détermination du prince d'Orange, qui, avec une poignée d'hommes, a osé prendre position aux Quatre-Bras, j'étais vainqueur comme à Friedland.... Le prince d'Orange a fait preuve dans cette journée qu'il a le coup d'œil et le génie de la guerre. Tout l'honneur de cette campagne lui appartient. » Le « coup d'œil » vanté du prince d'Orange a consisté à se laisser informer par un traître! M. de P. H. ne nomme pas cet individu; ce doit être l'adjudant-commandant Gordon, chef d'état-major de la division Durutte, qui passa à l'ennemi le 16, avec le chef d'escadron Gangler (*Rev. crit.*, 1899, I, p. 455.) Il est digne de remarque que Bourmont et ses co-déserteurs ne paraissent pas dans les documents que M. de P. H. a consultés ; on croit toutefois que Bourmont donna des renseignements importants, dès le 15, à deux officiers prussiens et à Clarke (Houssaye, p. 112)[1].

Parmi les généraux qui avaient refusé de servir Napoléon en 1815, quelques-uns, comme l'honnête Macdonald, se gardèrent de prêter leur concours à l'ennemi. Mais d'autres eurent moins de scrupules. Dans le plan d'attaque rédigé par Gneisenau, daté d'Aix-la-Chapelle le 3 avril (texte publié pour la première fois par M. de P. H.), on lit : « Le général Maison, qui est ici, calcule que Napoléon ne peut mettre en ligne plus de 130-140,000 hommes ». Le calcul était exact. Dès le 25 mars, Müffling, dans un *memorandum*, citait les informations données par le général Maison au général Dörnberg à Mons (p. 317). M. Houssaye (p. 42) a bien dit que Maison, sollicité par Napoléon de rentrer en France, répondit qu'il n'y reviendrait qu'avec 500,000 baïonnettes ; mais il n'a point dit que Maison, plus tard maréchal de France, avait été le conseiller militaire des Prussiens. De même, M. Houssaye a raconté (p. 57) la fin mystérieuse du maréchal Berthier à Bamberg, le 1er juin, mais il n'a pas connu une lettre de Müffling au roi de Prusse, datant des premiers jours d'avril, qui commence ainsi : « Ce matin, le prince Berthier a passé ici, allant à Würzbourg. Il était d'avis que la révolution avait eu lieu contre l'avis des maréchaux, Ney excepté. L'armée et le peuple l'ont faite seuls [c'est précisément la thèse développée avec raison par M. Houssaye]. Pour le moment, Napoléon ne peut disposer que d'une faible armée ; il manque d'argent et de fusils ; mais il a encore de grandes ressources et, si on lui laisse le temps, il pourra bientôt paraître à la tête de forces imposantes. » Ainsi, le prince de Wagram faisait profiter le général Müffling de sa connaissance de l'état militaire de son pays et excitait les Prussiens à commencer la campagne, alors que toute semaine de retard devait profiter à Napoléon et à la France.

J'ai vainement cherché, dans le gros ouvrage de M. Madelin sur

1. Je ne suis pas aussi convaincu de cela que M. Houssaye; mais on voudrait connaître le rôle des compagnons de Bourmont, Villoutreys, d'Andigné, Clouet.

Fouché, des renseignements sur les rapports de cet homme avec l'ennemi, entre mars et juin 1815. Cependant le fait de ces rapports ne peut être mis en doute, et il est certain que Fouché eut des complices dans l'armée. En 1835, Bourmont rencontra Falloux en Italie et lui raconta un entretien qu'il avait eu, après l'Acte Additionnel, avec Fouché, ministre de la police. « L'empereur est fou, me dit-il ; l'armée a cédé à un premier enivrement; elle comprend aujourd'hui que le patriotisme doit l'emporter sur un enthousiasme hors de saison. *Les maréchaux eux-mêmes me tiennent journellement ce langage et ils sauront mettre fin à cette terrible aventure avant que l'Europe ne l'ait rendue irréparable.* » « Fouché, continue Falloux (*Mémoires*, I, p. 106, 107), appuya son dire de *noms propres et de circonstances* qui, ne laissant plus de doute dans l'esprit de M. de Bourmont, lui persuadèrent qu'en reprenant son poste de lieutenant-général, il pourrait prêter son concours à un dénouement pacifique et prochain. » Ces mots un peu énigmatiques ne peuvent guère viser qu'une sorte de conspiration militaire qui devait éclater au moment de l'entrée en campagne, en se manifestant peut-être par des désertions en masse. Tout cela est très important pour l'histoire et n'a pas encore été élucidé. Les correspondances secrètes reçues par Wellington entre mars et juin doivent exister quelque part en Angleterre; pourquoi ne les recherche-t-on pas?

L'empereur, à Sainte-Hélène, a toujours pensé qu'il avait été trahi en 1815. Les fuyards de Waterloo criaient qu'ils étaient trahis. L'empereur et ses soldats avaient raison. C'est la trahison d'un capitaine de carabiniers (Houssaye, p. 391) qui a fait tourner la fortune sur le champ de bataille de Waterloo; par hasard, nous connaissons celle-là, mais combien d'autres doivent être encore ignorées ou le resteront toujours! N'est-il pas singulier que dans les premiers jours de la campagne les traîtres et les déserteurs aient été si nombreux, alors que l'histoire n'a guère retenu que le nom de Bourmont? Napoléon ne s'expliquait pas la « terreur panique » qui s'empara de son armée encore si forte, le 18 juin à 8 heures du soir; je ne sache pas que les historiens modernes en aient rendu compte; quand je les lis, il me semble qu'il manque un feuillet, celui qui contient l'explication désirée. On est en droit de se demander si le cri de *Sauve qui peut*, qui sonna le glas de la dernière armée impériale, fut poussé d'abord, ou fut poussé seulement, par des combattants héroïques, mais épuisés.

Salomon Reinach.

CHIARINI (Giuseppe). **Memorie della vita di G. Carducci raccolte da un amico.** Florence, Barbèra, 1903. Petit in-8 de 470 p. 4 francs.

La vie de M. Carducci est bien connue. Tout d'abord elle est curieuse. Non pas qu'elle offre nombre de péripéties; rien de plus uni au fond et l'on trouverait sans peine dans le cercle des professeurs italiens de la génération présente des existences plus fécondes en incidents piquants, ne fût-ce que celle de M. Angelo De Gubernatis : M. C. est entré dès l'adolescence dans la carrière ; son avancement a été rapide comme son talent l'exigeait, mais il a passé par tous les degrés de la filière : élève de l'Ecole Normale de Pise, professeur de Lycée, professeur de Faculté; il n'a pas conspiré, n'a pas goûté des prisons, n'a pas porté la chemise rouge; il a été un instant suspendu de ses fonctions, mais ce désagrément est arrivé à bien d'autres, et il est sénateur depuis 1890. Seulement ce poète amoureux de la métrique savante et des images sereines, ce philologue consommé, cet érudit scrupuleux adore la polémique, les luttes d'idées et aussi de personnes; il y porte une verdeur d'appréciation, d'expression, qui surprend un lecteur français. D'autre part, s'il n'est pas toujours très liant avec ses collègues, il accueille et retient auprès de lui par sa bonté familière tous les jeunes gens qui lui confient la formation de leur esprit : on devine si chacun d'eux est fier de ses épanchements et empressé de faire connaître le maître au grand public.

L'auteur de la nouvelle biographie ne se flattait donc pas de nous révéler les traits saillants du caractère et de l'œuvre de l'illustre professeur de Bologne. Mais il a été un de ses amis de la première heure; il a entretenu avec lui une incessante correspondance; il l'a souvent conseillé, et peut-être est-ce à lui, du moins je me l'imagine, qu'on doit que M. Carducci ait ajouté l'étude des littératures étrangères à celle des classiques de l'Italie et de l'antiquité. Aussi éclaire-t-il une foule de points comme peu d'autres eussent pu le faire. En particulier, il rassemble quantité de documents qui seront indispensables pour la bibliographie de son auteur et pour l'histoire de ses polémiques. Il s'étend même un peu trop sur ce dernier point. On ne s'intéressera bientôt plus à ces discussions violentes avec d'obscurs adversaires ; on constatera d'un simple mot que les ennemis de l'unité italienne prétendaient enrôler Manzoni parmi eux et qu'au lieu de le leur reprendre, M. Carducci travailla à le discréditer. Il eût été plus intéressant d'approfondir l'action exercée par M. Carducci sur ses élèves : M. Chiarini avait sous la main le plus brillant de tous; c'est sans doute par modestie qu'il ne fait apparaître que de loin en loin et d'une façon tout incidente M. G, Mazzoni.

Du moins il définit très bien l'action générale de M. Carducci sur la poésie et la critique italiennes, tout en se défendant avec raison de faire de lui le représentant de la génération présente. Il met

en pleine lumière son étonnante puissance de travail (v. ex. p. 137 sq., 157), la pauvreté contre laquelle il se débattit longtemps avec un rare courage (p. 64, 79), la peine qu'il eut à conquérir un public de lecteurs et même d'étudiants (Dans sa première année à Bologne, il avait trois élèves inscrits, dans la deuxième six, et cela pour un cours de littérature italienne; plus tard l'affluence vint, et les auditeurs bénévoles, ce qui est moins fréquent en Italie que chez nous, s'en mêlèrent, retenus peut-être en partie par les invitations à ne pas revenir que le professeur ne leur ménageait pas.)

Je voudrais citer la page où M. Chiarini décrit la vie d'anachorète que, durant ces années de labeur, M. Carducci menait à Bologne jusqu'à six heures du soir, plus végétarien, plus *astemio* encore que Pétrarque. Je signale aussi de fines remarques sur le fond de timidité que recouvre son humeur batailleuse (p. 162, 275, 298), sur la réserve qu'il a toujours gardée avec ses pairs (p. 147, 162-3, 235-237), et je termine par un trait inattendu. Nous ne savons généralement pas en France le prestige que feu Crispi conserve encore aujourd'hui sur les maîtres de la jeunesse italienne. M. Carducci subit ce prestige et M. Chiarini aussi. Ce n'est pas tant qu'ils approuvent tel ou tel acte de Crispi, c'est qu'ils voient en lui un homme hardi qui, du jour où il a su ses derrières assurés, s'est lancé à travers les dangers en vue de grands avantages. Ils regrettent son insuccès plutôt qu'ils ne l'accusent; ils s'en prendraient plus volontiers à ceux qui arrêtèrent dans sa marche cet impétueux serviteur de l'Italie. Ils lui pardonnent ses moyens d'action, son entourage, en considération de son orgueil patriotique et de sa fermeté. Après tout, si on laisse la vie privée à part, Crispi est un Cavour qui est mort trop tard. Puis il défendait l'ordre existant de toute l'ardeur d'un révolutionnaire rallié, et, comme il n'a pas eu le temps de le compromettre sans retour, on lui sait gré d'un zèle qui attestait une énergie peu commune. Je ne puis rapporter tous les passages où se marque l'admiration qu'il inspirait à M. Carducci (p. 291-2, 294, 296, 302, 320-1), mais un seul suffira. Au cours d'un joyeux dîner, un ami apporte la nouvelle que la Chambre est en train de renverser Crispi et cache mal la joie qu'il en éprouve. « Les lâches ! s'écrie M. Carducci. C'est le seul homme d'État qui puisse gouverner l'Italie et en tenir haut le renom. Les lâches ! — Et roulant des yeux enflammés de colère qu'il arrêtait de temps en temps sur le porteur de la nouvelle, il semblait vouloir l'écraser, l'anéantir par son regard. Un des convives essaya de glisser quelques paroles pour atténuer l'effet produit sur Carducci par l'annonce inattendue; moi, qui le connais bien, je gardai le silence, sachant bien que le moindre mot pourrait hâter l'explosion de la tempête, au lieu de la conjurer, et, à chaque observation ou réponse du malheureux messager, je m'attendais à voir Carducci se lever d'un bond et se jeter sur lui. »

Charles Dejob.

— Le 3ᵉ fascicule du tome II des *Finnisch-Ugrische Forschungen* dirigées par MM. Setälä et Krohn (Helsingfors et Leipzig, 1902, pp. 165-280 de la *Zeitschrift* et 91-112 de l'*Anzeiger*), contient les articles suivants : Wichmann, les emprunts samoyèdes en zyryène ; Paasonen, recherches étymologiques ; Karsten, mots germaniques en finnois (les premiers linguistes qui restituèrent le prégermanique étaient loin de se douter qu'un jour on le retrouverait lui-même, confit à la glace en finnois, et que cette trouvaille serait tout à l'honneur de la sûreté de leur méthode) ; Saxén, toponymiques scandinaves en finnois ; Krohn, où et quand naquirent les chants magiques finnois ? Setälä, phonétique finno-ougrienne (fragments pleins de promesses d'un grand ouvrage qui sera le *Compendium* de ce domaine linguistique) ; Setälä, contributions à l'étymologie finno-ougrienne (il me paraît difficile, néanmoins, qu'il n'y ait rien de l'all. *fogal* dans le magy. *fogoly* « perdrix ») ; comptes rendus d'ouvrages ; bibliographie ; tables du tome II. — V. H.

— M. H. Oldenberg publie en 4ᵉ édition (Stuttgart et Berlin, Cotta, 1903) son *Buddha, sein Leben, seine Lehre, seine Gemeinde*. On ne saurait songer à donner ici le compte rendu d'un ouvrage qui est bien connu en France et dont la traduction par M. Foucher vient elle-même d'y atteindre sa 2ᵉ édition (Alcan). Mais on ne peut non plus s'abstenir de signaler le soin scrupuleux avec lequel l'auteur complète, revise et amende sans cesse sa pensée : sur la théorie de la douleur, notamment, sur son énigmatique conception du nirvâna, sans rien changer à son esquisse générale, il l'a nuancée de touches nouvelles ; il est à peine besoin d'ajouter qu'il a largement utilisé la belle étude de M. Senart sur les rapports du bouddhisme et du yôga (p. 79-80). C'est par cette conscience scientifique que M. Oldenberg résout constamment le difficile problème de plaire au grand public tout en instruisant ses confrères en indianisme. — V. H.

— Deux textes de Xénophon viennent de paraître dans *Pitt Press Series*. Le second livre de la *Cyropédie*, publié par M. Shuckburgh, a suivi de près le premier (*Xenophon : Cyropædeia*, book II... Cambridge, University Press, 1903 ; VIII-102 p.). Une brève introduction en expose le plan ; viennent alors le texte, puis les notes, qui reproduisent en les simplifiant celles de Holden, et enfin le vocabulaire. Comme dans le livre I, certaines notes pourraient sans inconvénient être supprimées ; mais ces notes et le vocabulaire se complètent mutuellement, et pour des commençants mieux vaut trop que trop peu. M. S. devrait renvoyer aux dernières éditions des ouvrages qu'il cite ; par exemple Veitch, *Greek Verbs*, 1871 ; la 4ᵉ édition 1879 est bien supérieure (V. la *Revue* du 30 mars). — My.

— Pour les *Mémorables*, publiés par M. Edwards, c'est le premier livre qui a suivi le second (*The Memorabilia of Xenophon*, book I ; Cambridge, University Press, 1903 ; XLII-80 p.). Le plan est, naturellement, identique : une introduction, la même que dans le livre II, moins trois citations à la fin ; le texte, qui est, nous dit-on, cette fois, celui de Gilbert, moins quelques passages (2, 30 ; 3, 8-15 ; 4, 12 fin) ; les notes, qui sont bonnes et bien comprises, et illustrées de temps en temps par des citations de Grote, Zeller, Seyffert et autres savants. Je continue à ne pas comprendre le plan de l'index des mots grecs : qu'il s'agisse des mots du texte, ou des mots expliqués dans les notes, ou seulement des mots importants, dans tous les cas il est très incomplet, et par suite inutile ; il renferme d'ailleurs plusieurs renvois inexacts (V. la *Revue* du 7 juillet 1902). — My.

— M. Maximilien Arnold a présenté comme dissertation inaugurable à l'Université de Leipzig des *Quaestiones Posidonianae specimen I.* (Lipsiae, typ. O. Schmidt), 74 pp. in-8, 1903. En réalité, M. A. traite de Cléomédès comme source de Posidonius. Il discute d'une manière générale la date de Cléomédès, la forme et les sources de son ouvrage; il analyse brièvement les deux premiers chapitres du second livre, puis il les étudie à fond. Ces chapitres traitent de la grandeur du soleil. M. Arnold s'efforce de démontrer qu'ils reposent essentiellement sur une discussion de Posidonius. Ce résultat est assez important, à cause de l'influence exercée par Posidonius sur les écrivains postérieurs. Un appendice sur la langue de Posidonius sera utile pour la recherche et l'identification des citations chez les auteurs anciens. — L.

— M. Carlo Pascal, professeur à l'Université de Catane et souvent nommé dans cette *Revue*, nous envoie des *Studi critici sul poema di Lucrezio* (Roma, Milano; Albrighi, Segati et Cie; 1903; VII et 218 pp. in-8). Ce sont les dix-neuf études suivantes: 1° Questions sur le préambule du premier livre (la lacune des vers 44-50; l'amitié épicurienne et la dédicace à Memmius); 2° De quelques transpositions proposées dans le livre I (199-207, 518-519, 528-535); 3° *Coniuncta* et *euenta* (I, 449-463); 4° *Inane* (I, 503-550); 5° *Simplicitas* (I, 540-550); 6° La divisibilité de la matière à l'infini (I, 551-564); 7° *Partes minimae* (I, 599-634); 8° La réfutation d'Héraclite dans Lucrèce (I, 635-704; 782-802); 9° La réfutation d'Empédocle dans Lucrèce (I, 734-781; 803-829); 10° La fixité des espèces et l'isonomie (I, 584-598; 1021-1034; V, 677-679; 819-924); 11° Une théorie péripatéticienne et stoïcienne réfutée par Lucrèce (I, 1052-1113; II, 184-215; M. P. défend, de ces deux passages, des vers que l'on avait suspectés); 12° Les visions dans le délire (I, 132-135; IV, 33-36); 13° La déclinaison atomique dans Epicure et Lucrèce (II, 217-293); 14° La fin du monde (V, 90-415); 15° Cosmogonie (V, 415-508); 16° Appendice à l'étude précédente, la doctrine cosmogonique de l'églogue VI de Virgile; 17° Les crues du Nil (VI, 712-738); 18° L'aimant (VI, 906-1089); 19° La cause des épidémies (VI, 1090-1137). Quatre notes additionnelles, sur Epicure, *Ad Herodotum*, 68 et sur 43, sur Cicéron et les Epicuriens, sur Lucrèce II, 1144-1174, terminent la brochure. Comme on le voit, ce sont presque tous les points de la philosophie physique exposée par Lucrèce, que M. P. touche dans ces études, et il sera difficile de les négliger notamment pour l'explication du premier livre. M. P. est d'ailleurs très bien informé. Les textes parallèles des auteurs anciens sont constamment rapprochés; la bibliographie moderne est abondante, au moins la bibliographie des travaux allemands, car M. Pascal ne paraît pas connaître l'article de M. Tannery sur la grande année. P. 8, note 5, lire: Guyau, non Goyau. Enfin la typographie fait honneur aux « presses allemandes » de l'imprimerie Giannotta de Catane, si l'on fait abstraction du grec qui est mauvais. — P. L.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 13 juillet — 1903

Une version syriaque des Aphorismes d'Hippocrate, texte et traduction par H. Pognon, consul de France à Alep; première partie : Texte syriaque. Leipzig, Hinrichs, 1903, in-4°, pp. xl et 32. Prix : 12 mark.

M. Pognon, consul de France à Alep, continue de communiquer à l'Europe les trouvailles que l'Orient lui procure. C'est en Allemagne qu'il fait imprimer maintenant ses publications, et c'est à Leipzig que vient de paraître la première partie de la version syriaque des Aphorismes d'Hippocrate, comprenant le texte et un avertissement. Dans l'avertissement, l'éditeur insiste longuement sur les défectuosités des anciennes versions syriaques de livres grecs; les Syriens traduisaient ou transcrivaient les mots avec une servilité absurde sans se pénétrer de la pensée de leurs auteurs; de là, nombre de contresens et de non-sens. Le fait est connu des syrologues et il a déjà été signalé mainte fois; il s'explique par les difficultés qu'il y avait à importer en bloc en Syrie des sciences toutes faites qui avaient déjà parcouru une longue marche dans leur pays d'origine. Les Syriens n'avançaient qu'à tâtons, pour ainsi dire, dans un domaine inconnu, et ils n'osaient lâcher le fil conducteur qu'ils suivaient maladroitement. Mais cette dissertation

a fourni à M. P. l'occasion de reproduire et d'étudier des textes intéressants. Aussi son introduction se lit-elle avec plaisir [1].

Parmi ces textes figurent des lettres de Timothée I, nommé patriarche des nestoriens en 779 et mort en 823. La première, adressée à Rabban Péthion est relative à des traductions d'Aristote et d'autres auteurs grecs. M. P. ne sait pas qu'elle a déjà été publiée par M. Braun dans l'*Oriens Christianus*, 1902, pp. 1-10. La seconde lettre, inédite, est adressée à Sergius, métropolitain d'Élam, et a pour objet l'explication du mot αὐλητρίδες « joueuses de flûte » qu'un ancien traducteur syriaque avait trouvé dans son manuscrit des *Analytiques postérieurs*, l. I, chap. XIII, où l'on lit, dans nos éditions d'Aristote, αὐληταί « joueurs de flûtes ». Timothée n'était pas assurément un grand helléniste, mais prétendre qu'il ne savait pas le grec (p. XX, dernière ligne), c'est aller trop loin. A cette époque, le grec faisait encore partie du programme des écoles; les Syriens affectaient même, comme les Romains du temps des Césars, d'employer des mots grecs. Gabriel, fils de Bochtischo, est appelé le σύγκελλος du Calife dans une lettre de Timothée publiée par M. Braun dans *Oriens Christianus*, 1901, p. 300. M. P. cite, à l'appui de son dire que Timothée ne savait pas le grec, un passage de cette lettre qui parle des copies que ce patriarche avait fait faire de l'Hexaplaire syriaque propre aux jacobites et inusitée chez les nestoriens. Mais ce passage, certainement obscur, semble prouver le contraire, puisque Timothée reconnaît que les mots grecs sont déformés dans l'exemplaire qu'il fit copier. La traduction de ce passage par M. P. est inadmissible et celle de M. Braun, que M. P. ignore, est plus exacte. Il est question de mots grecs écrits

---

1. Sauf la longue diatribe contre M. l'abbé Chabot. Les phrases obscures et les non-sens que renferme la Chronique de Michel n'ont rien de surprenant puisque cette Chronique est une compilation de seconde main, faite avec des documents rassemblés de tous côtés et avec des traductions de livres grecs plus ou moins correctes. Ces défauts, pour la majorité, sont imputables à Michel ou à ses autorités. M. Pognon relève des fautes du copiste de M. Chabot en s'en référant à la copie de Mgr Rahmâni, mais celle-ci n'est-elle pas fautive dans d'autres passages? Et est-ce une raison de conclure que le manuscrit de M. Chabot est mauvais? Quant aux quelques erreurs de traduction, elles sont assurément regrettables, mais qui est impeccable? Pas M. Pognon, plus que les autres. Il aurait été plus juste, de sa part, de reconnaître les efforts consciencieux de l'éditeur qui, par de patientes recherches dans les documents syriaques et dans la littérature byzantine, a réussi à faire la lumière là où d'autres auraient échoué. M. P. termine par le vœu que Mgr Rahmâni « ne tarde pas à nous donner une édition vraiment lisible et correcte, ou du moins aussi correcte que possible, de l'ouvrage de Michel. » Nous rappellerons seulement un fait bien connu des orientalistes. Mgr Rahmâni a traîné sa copie par toute l'Europe pendant plus de dix ans, s'engageant envers plusieurs sociétés savantes à la publier, sans tenir ses promesses. En ce qui concerne la Société asiatique, nous renvoyons au procès-verbal de la Séance du 12 janvier 1894, publié dans le *Journal* de cette Société. Sans M. Chabot, nous attendrions longtemps encore la publication de la Chronique de Michel.

à l'envers, c'est-à-dire de droite à gauche suivant l'usage syriaque : « Le grec du copiste était semblable au nôtre, à la seule exception que celui-ci ne reconnut pas le renversement des lettres de son texte, tandis que nous, nous avons compris ce qu'il en était. » Ainsi traduit M. Braun. M. P. fait dire à Timothée : « La force en grec du copiste était égale à la nôtre, sauf toutefois qu'il n'a pas su que les lettres étaient écrites tout de travers dans sa copie, tandis que nous, nous nous en sommes aperçus, tant bien que mal. »

Nous espérons que M. P. ne demeurera pas longtemps « très porté à croire que tous les ouvrages que Timothée cite et même beaucoup d'ouvrages d'auteurs païens avaient été traduits, en effet, avant l'époque de Nestorius » (pp. XXVIII-XXIX). Il s'agit d'un passage d'une lettre de Timothée concernant des traductions de Pères grecs, mais Timothée ne peut faire autorité dans ce cas. Dès avant lui, les nestoriens prétendaient que leur doctrine concernant le dogme de l'Incarnation était celle des premiers Pères de l'Église et remontait à l'origine du christianisme. L'histoire des traductions syriaques est maintenant suffisamment connue, et on sait que les plus anciennes furent faites à Édesse au temps d'Ibas, dans la première moitié du v[e] siècle, à l'époque même de Nestorius [1].

La version syriaque des Aphorismes d'Hippocrate « est, dit M. P. (p. XIV), une traduction presque littérale ; elle renferme, par suite, des phrases obscures, des phrases incompréhensibles, en un mot, c'est ce que nous modernes nous appellerions une détestable traduction ». Mais M. P. omet de nous dire quel intérêt il trouve à éditer cette détestable traduction. Une traduction a de la valeur quand elle nous fait connaître un original perdu ; or les Aphorismes d'Hippocrate existent en grec. Elle a aussi de l'utilité quand, l'original s'étant conservé, elle présente d'importantes variantes ; elle vaut alors un manuscrit ancien ; ce n'est pas le cas ici puisque les variantes sont des fautes d'un traducteur ignorant. Une traduction peut enfin offrir quelque intérêt historique si la date et le nom du traducteur sont connus ; la version syriaque des Aphorismes ne donne ni date ni nom d'auteur, et le manuscrit de M. P., achevé le 10 octobre 1205, est moderne.

Nous reviendrons sur cette édition quand aura paru la traduction de M. Pognon que nous étudierons en même temps que le texte syriaque.

R. D.

---

1. P. XXIX, note, M. P. dit qu'il ignore quel est le personnage que Timothée appelle Stéphane. C'est Étienne d'Alexandrie, auteur d'un commentaire de l'*Isagogé*, voir Baumstark, *Aristoteles bei den Syrern von* V-VIII *Jahrhundert*, p. 182.

Fr. Macler. **Histoire de saint Azazaïl.** Texte syriaque inédit avec introduction et traduction française, précédée des actes grecs de saint Pancrace. 141ᵉ fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études. Paris, Bouillon, 1902, in-8°.

Les actes du martyr Azazaïl ont été découverts par M. Macler dans un manuscrit du couvent syrien jacobite de Jérusalem. La quasi-identité de sens entre le grec παγκράτιος et le syriaque Azazaïl, a conduit M. M. à rapprocher la Passion d'Azazaïl de celle de saint Pancrace, connue depuis longtemps en latin, mais dont, à cette occasion, il a édité le premier le texte grec. Le parallélisme frappant de ces pièces hagiographiques a donné à l'heureuse conjecture de M. Macler la valeur d'une entière certitude. Nous voudrions nous déclarer pleinement satisfaits de la manière dont a été établi le texte syriaque. Nous regrettons d'autant plus de ne pouvoir le faire que la Passion d'Azazaïl ne présente aucune difficulté lexicographique ou grammaticale [1]. Les corrections et restitutions sont assez rares, et pas toujours heureuses, par exemple, p. 15, note 1. Il en est d'inutiles comme p. 17, n. 1. La forme verbale qui a paru nécessiter une correction est dûment cataloguée dans le *Thesaurus* de Payne Smith. D'ailleurs le mot proposé signifierait « mourant » alors que le sens exigerait « mort ». Quelques rapprochements historiques nous ont semblé sujets à caution. N'est-il pas un peu téméraire de retrouver dans la Passion d'Azazaïl (p. 39, n. 1) « des expressions empruntées au symbole de saint Athanase » ? On sait, en effet, que ce symbole est une œuvre occidentale qui n'a jamais été connue en Orient.

J. Labourt.

Collignon et Couve. **Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes.** Fascicule 85 *bis* de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. Paris, Fontemoing, 1903. In-8°, pp. 673-709. Prix : 3 fr.

Dans le compte rendu que j'ai donné ici même du catalogue (1902, n° 26, pp. 502-4), j'ai pu annoncer l'apparition prochaine d'un supplément qui contiendrait les planches et les tables. M. Collignon, qui s'est assuré la collaboration de MM. Xoual et Montigny, nous donne

1. Voici quelques-unes des inexactitudes que nous avons relevées au hasard d'une rapide lecture. Dans les premières pages de son texte, l'auteur a confondu plusieurs fois le mot syriaque qui signifie « erreur » avec celui qui signifie « jeunesse »; p. 3, l. 1, p. 4, l. 1, p. 4, l. 9. Cette triple confusion passera difficilement pour une simple coquille. Nous en dirons autant de la désastreuse coupure : p. 3, l. 8 et 9 qui suppose un contre-sens doublé d'un barbarisme. La traduction est souvent peu serrée, ainsi : trad. p. 25, l. 18 ajoutez *par des libations*, p 31, l. 2 ajoutez *et il refroidit un peu sa véhémence*. P. 31, l. 8, au lieu de « tortures » lisez *des peignes de fer et des fouets*, p. 32, l. 24, au lieu de « personne », lisez : *un serviteur*. Un peu partout, au lieu de « gardiens » lisez : *bourreaux*.

aujourd'hui les index : un album in-4° doit contenir les principaux types de vases. Les tables sont au nombre de trois, l'index des vases publiés, la liste des inscriptions et l'index alphabétique. Il n'y manque qu'une table de concordance qui permette de se reporter à la première édition du catalogue. Tous les index sont d'ailleurs rédigés avec grand soin. Les illustrations publiées après l'apparition du volume y sont même indiquées (Ἐφημερίς, 1901, pl. 1). Peut-être eût-il mieux valu ne pas mentionner le *Répertoire* de Reinach, qui reproduit des recueils antérieurs : si on le faisait entrer dans l'index, pourquoi se borner aux trois vases 1167, 214 et 1228, au lieu qu'il y en a beaucoup d'autres dans le Répertoire, qu'ils soient empruntés à l'*Archæologische Zeitung*, à l'Ἐφημερίς ou aux *Monumenti?* L'index alphabétique est très complet, peut-être trop complet. Les rubriques : homme, femme, éphèbe sont trop générales. De même au mot *Satyres* (qui comprend les *Silènes*), la distinction des Ménades et des Bacchantes est artificielle. Les auteurs ont eu, par contre, raison de multiplier les catégories, et de relever, entre autres, les différentes scènes représentées. Les archéologues tireront grand profit de leur travail.

A. DE RIDDER.

A. RUTGERS VAN DER LOEFF, **De ludis eleusiniis**, 1 v. in-8°, pp. 1-143. Leyde, Van Doesburgh, 1903.

La thèse de M. v. d. Loeff est consacrée aux *Eleusinia*. L'auteur ne s'est pas proposé de résumer tout ce que nous savons de ces fêtes, mais de préciser quelques points de détail, qui ont trait à leur célébration. Il établit que le mot ne s'applique jamais, dans la langue officielle des inscriptions, aux mystères d'Eleusis : les jeux en sont distincts et se célèbrent avant eux, sans doute dans le mois de Metageitnion. Ils avaient lieu tous les deux ans et portaient, alternativement, le nom de pentétérie et de triétérie éleusininienne. La pentétérie coïncidait, semble-t-il, avec la première année de chaque olympiade : la triétérie, qui serait plus récente, était fêtée, comme les grandes Panathénées, dans la troisième année des Olympiades. J'aime moins la première partie de la thèse, où l'auteur essaie d'établir que le mot *Eleusinia* ne vient pas d'Eleusis, mais se rattache à la mystérieuse Eleusia-Eleuthia-Eleuthya de la Crète et de la Laconie. Celle-ci est bien distincte (pp. 37-49) de l'Εἰλείθυια des Attiques, mais n'est pas sans rapport avec elle : le culte de Dèmèter ne serait pas un culte primitif, même à Eleusis, mais la déesse y remplacerait, comme à Olympie et en Laconie, l'antique Eleuthia. Les Eleusinia, dont l'origine est lointaine, rappelleraient à peu près seuls la religion originelle d'Eleusis : les mystères, plus récents, seraient consacrés à la déesse étrangère. L'auteur aurait été plus sage, si, quittant le terrain peu sûr

de la philologie mythologique, il avait complété sa thèse par l'étude sommaire, mais précise, des différents jeux qui faisaient partie des Eleusinia. Tel quel, son livre, assez mal composé, a le mérite d'apporter quelque lumière dans un sujet difficile.

A. DE RIDDER.

Aristophanis Aves cum prolegomenis et commentariis edidit J. van LEEUWEN J.-F. 1 vol. in-8° de xv-275 pages. Leyde, Sijthoff, 1902.

Nous posséderons bientôt grâce à M. van Leeuwen une édition complète d'Aristophane, agréable, commode et, par tout ce qu'elle a de gai, d'alerte, de vivant, vraiment digne du poète. M. v. L. a le sens du comique. Il saisit les jeux de scène, découvre les plaisanteries, aperçoit les allusions, et, jusque dans la façon dont il présente le texte — en le coupant de brèves indications scéniques et en recourant à tous les signes de ponctuation, y compris le point d'exclamation — il le rajeunit et en fait sentir le mouvement. Son commentaire, écrit dans un latin charmant, abonde en explications nouvelles, téméraires quelquefois, mais toujours intéressantes et suggestives.

A cet égard, l'édition des *Oiseaux* [1] est tout à fait digne des précédentes. Il est impossible d'indiquer ici toutes les interprétations que propose M. van Leeuwen [2]. Je note les plus importantes ou celles qui appellent quelques réserves. Au v. 92, l'éditeur relève, avec raison, un jeu de mots dans τὴν ὕλην (= τὴν πύλην); mais il n'explique nulle part assez nettement la distinction à faire, au point de vue de la mise en scène, entre τὴν ὕλην et τὴν λόχμην. — Le début de la *parodos* est très heureusement présenté. Les quatre oiseaux qui précèdent le chœur sont vêtus de façon bizarre et font des entrées à sensation. Il y aurait cependant à tenir compte d'expressions comme καὶ οὗτος ἔξεδρον χώραν ἔχων 275, λόφον κατειληφώς 279, τοὺς λόφους ἔχουσιν (remarquable conjecture de van Herwerden) 293, qui indiquent que certainement ils apparaissent — les trois derniers au moins — à une place insolite, peut-être sur les rochers que nécessite le décor. — 439 sqq. L'hypothèse

---

1. L'impression est très soignée. A signaler cependant p. III *regione* pour *religione*. — v. 11 ἐγγετευθενί. — 102 comment. ταῶς. — p. 25, n. 6, référence insuffisante au fr. 564. — v. 306 οἷα. — 379, comment. *Pisetaerus* pour *Epops*. — 615-630, la numérotation des vers ne correspond pas à celle du commentaire. — 624 διδόναι τι pour διδόναι τό. — p. 152, comment., 2° col. l. 8, ὅ pour ὁ. — p. 153, comment., 2° col. l. 3, clôcher pour clocher (M. v. L. paraît cependant connaître remarquablement notre langue). — v. 1437, comment., *Dicaeopolis* pour *Pisetaerus*. — p. 263, n. 8, Æsch. *Sept*. pour Æsch. *Supp*.

2. J'ai relevé d'excellentes remarques sur ὄρνις ἢ ταὼς (102); ῥύγχος βόσκειν (479); κοκκύ, ψωλοὶ πεδίονδε (507); ὀρχίλος ὄρνις (568); ἡμεῖς δ' ὡς ἐσμέν (703); πόκον ἠρινόν (714); ψηφισματοπώλης (1035); ὀπτεύω (1061); ἱερακίσκον (1112); καὶ νῦν (1221); ποίοισιν (1234); καταιθαλώσεις (1261); κερκωπίδα (1407).

d'une fable ésopique est très douteuse, à cause de ὁ μαγειροποιός que M. v. L. suspecte trop facilement; mais l'explication de δάκνειν et δ' ὀρύττειν est excellente. — Le passage où le messager raconte la construction du mur (114 sqq.) est à peu près élucidé par la transposition des vers 1150 et 1151 et la substitution, due à Dittemberger, de ἐπαγωγέα à ὑπαγωγέα au v. 1149. — Il est difficile aussi de ne pas donner raison à M. van L. dans l'interprétation scénique qu'il propose des vers 1401-1402 : elle est pleinement justifiée par le texte et, en elle-même, très vraisemblable.

Voici en revanche quelques observations que m'a suggérées la lecture de la pièce et de son récent commentaire. M. v. L. a trop pratiqué Aristophane pour ne pas connaître le sens de ταῦτ' ἄρα. C'est sans doute par inadvertance qu'il donne cette expression comme possible au v. 120. — Au v. 266, la comparaison avec le pluvier ne doit pas porter sur le fait de *glousser* (ἐπῴζειν), mais sur celui de *glousser vainement*. La place d' ἄλλως ne permet pas d'autre explication. — v. 565, il y a certainement une altération ; mais, d'après les vers suivants, je crois qu'il était fait mention également de ce qu'on offrait à Aphrodite : κριθάς (ou tout autre mot remplaçant πυρούς) serait alors le régime de θύῃ et ὄρνιθι a très bien pu prendre la place de celui de θύειν. — v. 607, M. v. L. aurait pu renvoyer plus justement à l'*Assemblée* 158. — Au v. 705 τέρμα doit garder son sens de « *limite finale* ». Dans les deux passages cités de Sophocle τέρμα σωτηρίας = « *le salut qui est le terme* ». — 725 L'alliance de mots μετρίῳ πνίγει est finement critiquée. On peut cependant rapprocher Platon *Phèdre* 279 B. — 933 Je ponctuerais Οὗτος; Σύ μέντοι. Σπολάδα καὶ χιτῶν' ἔχεις; Le jeu de scène est aisé à imaginer (cf. *Gren.* 171). — χελιδών au v. 1293, ingénieusement expliqué par le v. 681 des *Grenouilles*, signifie peut-être simplement que Ménippe « bredouillait ». — 1346. Le jeu de mots subsiste et beaucoup plus satisfaisant en écrivant νόμοι (*chants*). — 1567, n. 4. Il n'est pas sûr que la phrase du *Théétète* ait le sens admis ici. La véritable explication paraît avoir été donnée par L. Laloy (*Rev. de Phil.*, 1902).

La façon dont M. v. L. entend la constitution du texte appellerait de nombreuses réserves. On peut être hardi ; encore faut-il l'être à propos. Or, pourquoi au v. 147 remplacer ἕωθεν qui est pittoresque par ἐκεῖθεν qui n'ajoute rien? ou, au v. 204, καλοῦμεν αὐτούς, tournure très logique par l'expression καλῶ μετ' αὐτῆς dans laquelle καλῶ exige un régime ? Et de même a-t-on le droit, surtout quand on a contre soi un texte comme celui de l'*Ion* d'Euripide (106 et 154), de substituer à un détail précis tel que ἐν τοῖς ἱεροῖς, 525, une indication aussi dénuée d'intérêt que ἐν τοῖς ἀγροῖς (conjecture de Hirschig) ? — Ce ne sont là que des exemples : on pourrait les multiplier. Qu'il suffise cependant d'indiquer la tendance. Sur d'autres points le texte est en progrès. On doit en particulier à M. v. L. d'excellentes transpositions (67-66;

1151-50) et de plausibles changements d'attribution (260-62 donnés au chœur avec plusieurs manuscrits ; 305-308 et 800-805 habilement distribués). On lui doit aussi dans plusieurs passages importants une critique pénétrante du texte traditionnel (468-469 ; 753-54, etc.). Souvent, il est vrai, il est ici guidé par Blaydes. Mais quel est l'éditeur d'Aristophane qui pourrait se vanter de n'être pas l'obligé de Blaydes ? Ce que M. van Leeuwen lui emprunte ne nuit en rien à l'originalité de son édition, qui est avant tout l'œuvre d'un homme de goût et d'esprit, très familier avec Aristophane et très informé de l'histoire de son temps.

L. Bodin.

Flickinger. **The meaning of ἐπὶ τῆς σκηνῆς in writers of the fourth century** (Université de Chicago : *The decennial Publications*, vol. VI, p. 13-26, tir. à part). Chicago, Univ. Press, 1902 ; 16 p.

M. Flickinger examine dans cette dissertation quatre passages d'Aristote, *Poétique* 1453 a, 1455 a, 1459 b, 1460 a, et un de Démosthène, *Amb.* 337, où se trouve l'expression ἐπὶ τῆς (σκηνῆς). Pour lui, ces mots ont simplement le sens général de « à la représentation ». Il en résulte que σκηνή désigne le lieu où étaient représentées les pièces de théâtre. Mais il faut s'entendre. Il n'est rien moins que démontré par l'étude de M. F., d'ailleurs intéressante, qu'Aristote n'avait pas dans l'esprit la scène seule ; il faudrait montrer, pour prouver le contraire, qu'il pense à autre chose qu'aux acteurs, c'est-à-dire aux personnages même de l'action ; et, bien que le chœur soit une partie essentielle du drame antique, on ne peut dire qu'Aristote le comprenne nécessairement dans sa théorie toutes les fois qu'il dit ἐπὶ τῆς σκηνῆς. M. F. s'efforce de nous convaincre que σκηνή, dans ces passages, comprend à la fois la scène et l'orchestre ; mais je ne saurais voir là qu'une opinion, appuyée non sur des preuves, mais sur d'autres opinions également discutables. Quand nous lisons à la dernière page cette phrase qui résume la pensée de M. Flickinger : « L'expression ἐπὶ τῆς σκηνῆς comprend quelquefois indubitablement le chœur, tandis qu'elle ne l'exclut jamais expressément », nous voyons là bien plutôt une adaptation des textes à une théorie, qu'une théorie résultant nécessairement des textes. Le chœur, dit Aristote, n'agit pas et n'imite pas ; il n'est qu'un κηδευτὴς ἄπρακτος (*Probl.* 48), tandis que l'acteur est ἀγωνιστὴς καὶ μιμητής (*Probl.* 15) ; la scène est le lieu de l'imitation (*Probl.* 30), et ce sont les héros qui imitent (*Probl.* 48). Que conclure donc, sinon qu'il y a un rapport très étroit entre les héros, c'est-à-dire les acteurs qui les représentent, et la scène, et par suite qu'Aristote, quand il parle de σκηνή, entend le lieu où *agissent* les acteurs, différent de celui où *n'agit pas* le chœur, puisque πράττειν οὐκ οἰκεῖόν ἐστι χορῷ (*Probl.* 48) ?

My.

Studi di storia antica pubblicati da *Guilio Beloch*, prof. nella R. Università di Roma. Fasc. III. Prospero VARESE : **Il calendario romano** all' età della prima guerra punica. Lœscher, 1902, 74 p. gr. in-8°, 4 l.

Dans un recueil d'études [1] dirigé par M. Beloch, le professeur de l'université de Rome, a été inséré le présent travail, très technique, dont le choix n'étonnera pas ceux qui ont quelque expérience des épines de la chronologie romaine. M. Varese s'est bravement attaqué à une de ses parties les plus ardues [2]. M. Wachsmuth avait justement provoqué en 1887 sur ce thème l'excellente thèse de M. Osc. Seipt. Comme on continue à discuter, c'était une heureuse idée que de reprendre le sujet en dressant un calendrier des années 265 à 229.

Sept chapitres : 1° Opinioni sul calendario romano anteriore alla guerra annibalica. Entrata in carica dei consoli. 2. La data della battaglia delle Egadi e sue conseguenze pel calendario romano. 3. Esame delle opinioni contrarie. 4. La cronologia polibiana della prima guerra punica. 5. La cronologia dei fasti trionfali della prima guerra punica. 6. La cronologia polibiana dal 241 al 218 a. C. 7. La cronologia dei fasti trionfali dal 241 al 228 a C. A la fin, Specchio cronologico.

La thèse de M. Varese, si je l'ai bien comprise, est celle-ci. Des objections sérieuses empêchent d'admettre que le calendrier romain ait fonctionné normalement avant la guerre d'Annibal (Soltau) et aussi qu'il y ait à en reporter les dates de deux mois en avant (mars ou avril romain devant répondre à janvier-février dans l'année astronomique). Il propose un déplacement de trois mois au plus, à faire dans l'autre sens, mai romain devenant le mois d'août astronomique ; on daterait le changement de 228 environ ; l'écart diminuerait peu à peu, à mesure qu'on rétrograderait de quinze à vingt ans, pour être nul à une époque plus éloignée.

Pour la date à laquelle les consuls entraient en charge au milieu du siècle qui précède la guerre d'Annibal, question qui est à la base de la discussion présente, M. V. admet, en se fondant sur une indication des fastes triomphaux (*cos.* ou *pro cos.*) que de 252 à 229, elle était comprise entre les ides d'avril et les ides de juin ; donc que les consuls inauguraient l'année aux calendes ou aux ides de mai ou aux

1. Contenu des deux fascicules précédents : I, Cantalupi, Le legioni romane nella guerra d'Annibale ; Clementi, La guerra Annibalica in Oriente ; Tuzzi, Ricerche cronologiche sulla seconda guerra punicain Sicilia ; Pedroli, I tributi degli alleati d'Atene. — II. De Sanctis, Contributi alla storia Ateniese dalla guerra Lamiaca alla guerra Cremonidea. Corsetti, Sul prezzo dei grani nell' antichità classica. Salvetti. Ricerche storiche intorno alla lega Etolica. Arci, Il Peloponneso al tempo della guerra sociale.

2. Il a, je suppose, mis à profit une phrase de Soltau, *Röm. chron.*, p. 208 : « über den 1 punischen krieg fehlt es noch an erchöpfenden spezial untersuchungen ».

calendes de juin, plutôt aux calendes de mai. Le changement de date qui eut lieu quand l'entrée fut reportée aux ides de mars, aurait eu lieu à la fin de 223.

Le calendrier proposé ici diffère des fastes de Clinton par exemple en ce sens qu'il ne donne que les événements qu'on peut, d'après le texte précédent, rapporter à une époque précise à tel mois ou tout au moins à telle saison.

M. Varese annonce un travail sur la chronologie de la guerre d'Annibal où il traitera en même temps de la chronologie de la grande invasion gauloise [1].

E. T.

Benedetto Romano, **La Critica letteraria in Aulo Gellio,** 118 p. gr. in-8°. Turin, Loescher 1902, 2 l.

Ouvrage d'érudition, dédié à L. Valmaggi, mais qui ne me satisfait guère. Tout d'abord le manque d'index et l'extrême exiguité de la table rendent la lecture du livre incommode. Le plan est bien artificiel [2] et je n'aime pas beaucoup la manière dont il est exécuté, tant je trouve çà et là de banalité et d'inexactitudes. Surtout j'avoue ne pas bien distinguer quel intérêt peut avoir le livre et comment ni en quoi l'auteur a cru renouveler le sujet. S'il s'agit de pure vulgarisation, comme mainte explication semble l'indiquer, pourquoi la faire porter sur un auteur aussi médiocre que celui-ci? Est-ce au contraire une étude de fonds? Alors entreprendre l'*Histoire littéraire* d'un écrivain comme Aulu-Gelle, était, ce semble, une erreur. Il ne vaut pour nous que par ses extraits : dites-nous donc, avant tout, où il les prenait et comment il les faisait; voilà seulement ce qui importe. S'étendre si longuement sur ses jugements, comme s'ils comptaient, n'est-ce pas en vérité du temps perdu?

M. Romano croit qu'on est injuste pour Aulu-Gelle et pour l'école de Fronton; il proteste contre le dédain auquel elle est d'ordinaire en butte; il relève les bonnes intentions, l'esprit vraiment romain au fond qui l'inspirait. D'accord : mais dès qu'il y a quelque difficulté, pourquoi M. R. sait-il si bien aussitôt l'éluder [3]? Comment ne nous rien dire de ces documents fabriqués qu'Aulu-Gelle emprunte à Quadrigarius et qui ont induit en erreur plus d'un historien : décrets des

---

1. J'ai relevé dans les extraits des *Fasti Triumphales* plusieurs inexactitudes, ce qui a sa gravité. P. 15, l. 9, lire questus. Fautes nombreuses et assez graves dans le Grec.

2. Après l'introduction, deux grandes divisions : *Della lingua* : purezza e proprietà ; *Della letteratura* : 1° Prosa. L'Oratoria. La Storia. 2° Poesia. Il Teatro. L'Epica. La Lirica. Tel est tout le contenu de la table des matières.

3. P. 58 en haut, sur la langue dans laquelle a écrit l'historien Fabius Pictor.

tribuns dans le procès des Scipions, etc. (VI, 19)? Comment ne pas parler de ces citations formant série ou chapelet, par exemple des cinq auteurs sur lesquels Aulu-Gelle (IX, 4) prétend être tombé par hasard et dont il copie bonnement les textes dans Pline [1]?

Faute d'avoir fait sur son auteur les réserves nécessaires, M. Romano nous conduirait à être trop sévère pour lui-même et par exemple à conclure (ce serait excessif à mon sens) que cette étude, par son manque de plan, par le défaut de critique, ressemble vraiment trop aux Nuits Attiques [2].

E. T.

The Cambridge modern history, edited by A. W. Ward, G. W. Prothero, Stanley Leathes; Vol. I, the Renaissance; — Cambridge, imprimerie de l'Université; in-8° de xxx-807 pages.

Voici le premier volume d'une nouvelle histoire moderne; onze autres le suivront, tous conçus suivant un même plan que nous indique la préface (pp. v-viii). Les auteurs s'attacheront moins à exposer le détail des faits qu'à en marquer l'enchaînement; leur but essentiel, c'est la peinture de la vie *politique*, *économique*, *sociale* : on remarquera qu'ils écartent systématiquement de leur propos l'histoire de l'art et de la littérature. A la fin de chaque volume, ils donneront, pour les différents chapitres, des bibliographies détaillées, mais de leur texte même ils suppriment toute référence : je doute que l'innovation semble bien heureuse aux lecteurs.

Dans ce volume, intitulé la *Renaissance*, quelques chapitres seulement sont de ma compétence, et j'en parlerai tout à l'heure; cependant, on me permettra d'indiquer — très vite — les défauts que je vois au livre tout entier. Le titre même n'en est pas clair, et, pour deviner quelle est la période historique dont les auteurs entendent parler, il faut savoir que le volume suivant s'appellera la *Réforme*. Celui-ci embrasse la plus grande partie du xv^e siècle, et les premières années du xvi^e. Mais, dans cette suite de chapitres rattachés par un lien très lâche, je cherche vainement ce développement continu de la Renaissance auquel les auteurs ont prétendu nous faire assister. Nous avons là une série de monographies dont l'ordre même est souvent arbitraire. Ainsi, le chapitre des guerres d'Italie vient bien avant celui qui traite de la France, sous Charles VII et Louis XI. De

---

1. Voir Schanz, III, p. 160.

2. Aucune bibliographie. — Les citations ne sont pas toujours exactes : Salluste ne dit pas exactement ce que lui fait dire M. R. p. 57 en haut; comment commet-il l'imprudence de citer le texte latin (n. 2)? — Fautes d'impression : p. 21, vers le milieu devant *omnibus*, lire in*que*, et cette phrase de Varron est répétée encore à la n. 5. P. 14, à l'avant-dernière ligne de la n. 4, lire circum *un*dique, etc.

plus, la place faite aux divers états n'est pas toujours en rapport avec leur importance véritable. L'Italie de cette époque prend à elle seule quatre chapitres; un seul, dans tout le volume, est consacré à la France. Aux historiens de dire ce qu'il vaut; j'ai seulement noté dans la bibliographie (pp. 754-760), beaucoup de menus défauts : erreurs fréquentes dans la transcription des titres, et que chacun relèvera; mentions d'ouvrages vieillis, comme l'Histoire de France d'Henri Martin, comme l'histoire de Louis XII, par Tailhé, parue en 1755!

Après avoir passé en revue les principaux états de l'Europe, les auteurs consacrent à *la Renaissance classique* et à *la Renaissance chrétienne* deux chapitres (xvi, xvii) que j'ai étudiés de plus près. La bibliographie du chapitre xvi (pages 779-781), présente des traces fâcheuses de négligence. L'ouvrage capital de G. Voigt est cité d'après la première édition quand on en possède une 3e édition, parue en 1893. Le livre de Bursian, *Geschichte der classischen Philologie in Deutschland*, est cité sous deux rubriques différentes; l'*Epistolario* de Salutati, dans l'édition Novati, compte aujourd'hui bien plus d'un volume. Enfin, on ne trouve nulle part, dans cette Bibliographie, la mention des œuvres de Pétrarque; c'est là la plus grave des omissions : il y en a beaucoup d'autres. Dans le courant du chapitre, j'ai relevé quelques erreurs. Politien n'a jamais donné une édition des Pandectes (p. 546); la Basilique de Saint-Pierre n'a pas remplacé à Rome la basilique de Constantin (p. 548); il ne semble pas que Lascaris ait jamais enseigné publiquement à Paris (p. 575). On voit que pour le détail, ce tableau de la Renaissance classique est loin d'être exact; on y trouve cependant de bonnes pages, mais le plan reste défectueux. Ce qu'il y faut chercher, c'est un inventaire des résultats que la Renaissance a donnés dans le domaine de la philologie; mais l'auteur a esquivé l'étude qu'on attendait de lui sur le principe de la Renaissance, sur les caractéristiques qu'elle a présentées en Italie, sur sa diffusion parmi les autres nations. Je laisse de côté le tableau de la Renaissance chrétienne qui forme le chapitre XVII : il appellerait des observations analogues.

Ce sont là deux chapitres isolés de l'ouvrage; j'aime à croire que les autres ne prêteraient pas aux mêmes critiques : mais cela ne fera pas que, dans l'ensemble, le livre soit fort bon. Il manque à sa première raison d'être, qui serait de présenter un tableau complet et synthétique de l'Europe à l'époque de la Renaissance.

Louis Delaruelle.

Paul Cottin. **Sophie de Monnier et Mirabeau d'après leur correspondance secrète inédite.** 1775-1789. CCLX et 282 pp. Plon. 1903.

Mirabeau. **Lettres à Julie écrites du donjon de Vincennes,** publiées et commentées d'après les manuscrits originaux et inédits par Dauphin Meunier avec la collaboration de Georges Leloir : III et 463 pp. Plon. 1903.

Pendant son séjour au donjon de Vincennes de 1777 à 1780, Mirabeau entretint une double correspondance l'une ouverte, l'autre secrète avec sa maîtresse Sophie Monnier, alors internée aux Saintes-Claires de Gien. La correspondance ouverte, dont les originaux étaient conservés à la police, a été publiée par P. Manuel en 1792. C'est la correspondance secrète, en partie chiffrée, que nous donne aujourd'hui M. P. Cottin.

Au donjon, Mirabeau entra en relations avec un compagnon de captivité, l'ancien maître des requêtes Baudouin de Quémadeuc[1], qui le mit en rapports avec un de ses anciens commis nommé Lafage et avec la maîtresse de ce dernier, Julie Dauvers. Mirabeau offrit son crédit à Julie Dauvers pour lui obtenir une place à la Cour et entretint avec elle un commerce de lettres où il s'efforça de faire sa conquête et de lui soutirer des services. Cela ne l'empêchait pas d'ailleurs de renouveler en même temps à Sophie l'assurance d'un éternel amour. Ce sont les lettres de Mirabeau à Julie Dauvers qu'éditent aujourd'hui MM. D. Meunier et G. Leloir.

Rassemblées il y a près d'un siècle par Lucas de Montigny pour servir à la rédaction de ses volumineux *Mémoires* sur Mirabeau, son père adoptif, ces lettres inédites ont attendu pour voir le jour la bonne volonté de leur possesseur actuel, petit-fils de l'auteur des *Mémoires*. La correspondance publiée n'est d'ailleurs pas complète. Une partie s'est égarée de bonne heure, une partie a été détruite par Lucas de Montigny lui-même, dans son excessif souci de la gloire de son maître. Il manque dans le recueil des lettres de Mirabeau à Julie Dauvers les réponses de Julie, dans le recueil des lettres de Sophie les réponses de Mirabeau, à quelques exceptions près.

Les deux correspondances se complètent et s'éclairent l'une l'autre et on ne peut que féliciter les éditeurs de l'avoir compris et de s'être communiqué leurs manuscrits. Il est seulement regrettable qu'ils n'aient pas songé à s'entendre aussi sur une méthode commune de publication.

Ce n'est pas qu'on ait des reproches à faire à M. P. Cottin. Après avoir consacré une longue introduction à l'histoire très claire et très sobre des amours de Sophie Monnier et de Mirabeau, il donne les lettres qui lui sont parvenues en les accompagnant de notes abondantes, précises, renvoyées conformément à l'usage au bas des pages.

---

1. M. Cottin écrit toujours Baudoin *de* Quémadeuc, M. D. Meunier Baudoin *du* Quémadeuc. Ni l'un ni l'autre ne justifient l'orthographe qu'ils adoptent.

Son consciencieux travail d'érudit ne laisse à désirer qu'une table un peu plus complète, qui comprendrait non seulement l'introduction mais les lettres.

Toute autre est la manière des autres éditeurs. Le titre qu'ils donnent à leur recueil : « MIRABEAU. *Lettres à Julie* » a déjà de quoi surprendre. Il fait songer à quelque roman inédit de Mirabeau, à quelque suite de la *Nouvelle Héloïse.*

Pourquoi aussi avoir découpé leur commentaire en petites tranches qui viennent s'intercaler entre les différents paquets de lettres?

Aucune note au bas des pages. Les éclaircissements sont relégués à la fin du volume, les uns dans de nombreux appendices, les autres dans un dictionnaire alphabétique des noms propres, qui est une chose curieuse. On apprend dans ce dictionnaire qu'Abélard fut « un philosophe amant d'Héloïse », qu'Achille était « fils de Pélée et de Thétis », Alcibiade « un général athénien », Ajax « un roi de Salamine », qu'Adonis « fut aimé de Vénus suivant la fable », etc.

Autant le style de M. P. Cottin est simple, autant l'écriture de M. D. Meunier est recherchée et rare. On sent qu'ils n'ont pas eu en vue le même public. M. D. Meunier a surtout songé aux lecteurs mondains, amateurs d'anecdotes scandaleuses, joliment contées. C'est pour leur ignorance qu'il a fait entrer dans son dictionnaire des noms propres ces courtes notices sur Égérie, Esaü, Jacob, Galilée etc..., pour leur frivolité qu'il recueille les potins du temps, qu'il énumère par exemple les amants de Sophie Arnould et de la Guimard ou qu'il décrit la chambre à coucher de M^{me} Baudouin « cette chambre cramoisie, au lit de damas à la polonaise, que renommait la chronique pour avoir aussi connu les ébats d'une foule d'étrangers et de provinciaux de qualité... » (p. 9).

Quelle est maintenant l'importance de cette publication? Elle contribue sans doute à nous faire mieux connaître Mirabeau, ses vices, son absence de scrupules, sa perversité, sa hâblerie, mais rien de ce qu'elle nous apprend à ce sujet n'est vraiment nouveau.

Elle est surtout un document précieux pour l'histoire des mœurs de cette fin du XVIII^e siècle, travaillée à la fois d'un tel appétit de luxure et d'un tel désir de rénovation sociale.

Elle pose enfin une question intéressante. Mirabeau se vante auprès de Sophie comme de Julie d'être en relations intimes avec une haute dame de la cour, une « puissance », qui paraît bien être M^{me} de Lamballe. Dit-il vrai? M^{me} de Lamballe fut-elle son amante? Les deux éditeurs concluent pour la négative, mais leurs arguments ne sont pas de ceux qui imposent une conviction absolue et la question reste ouverte [1].

Albert MATHIEZ.

---

1. A noter quelques fautes d'impression dans le recueil de M. D. Meunier : p. 3, l. 2, témoigé*n* pour témoig*né*; p. 29, l. 6, da*tt*es pour da*t*es; p. 431, 1^{er} col. l. 31, Gadet pour Cadet, etc.

Gilbert Stenger. **La société française pendant le Consulat.** La renaissance de la France. Perrin. 1903, III et 447 pp.

Si M. Stenger a voulu continuer les belles études des Goncourt sur la société française, il y a bien mal réussi. Son livre n'est qu'un recueil de faits divers mis bout à bout sans ordre et sans critique. Grands et petits événements, victoires de nos armées et travaux publics, changements politiques et potins d'antichambre, modes et complots etc., tout s'y rencontre au hasard dans une étrange confusion.

Nous apprenons dans la même page (p. 182) qu'on créa un directeur général des douanes, qu'au Jardin des Plantes on augmenta la collection des bêtes féroces et que la paix fut signée avec le Portugal. La même incohérence règne d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

M. S. cite pêle-mêle travaux de seconde main, mémoires et journaux, tantôt en donnant la page, plus souvent en n'indiquant que le titre. Il ne s'est pas servi des rapports sur l'esprit public publiés par Schmidt, pas plus que du recueil de M. Aulard, *Paris sous la réaction thermidorienne, sous le Directoire et sous le Consulat*, qui étaient des documents capitaux pour son sujet. A plus forte raison, il n'a pas consulté de pièces d'archives. Tout au moins aurait-il pu mettre plus de discernement dans l'emploi des sources imprimées. Cela lui aurait évité d'écrire (p. 322) que « les Théophilanthropes et les sectateurs de la morale universelle célébraient leurs cérémonies dans les églises », comme si les Théophilantropes n'étaient pas précisément les mêmes personnes que les sectateurs de la morale universelle; — que « les admirateurs de Socrate y succédaient aux Théophilantropes » (p. 173) comme si ces *admirateurs de Socrate* (?) formaient une secte distincte; — il n'aurait pas confondu le temple de Mars (chapelle des Invalides) avec le temple de la Victoire (Saint-Sulpice) (p. 101); — il n'aurait pas attribué à Augereau le mot de Delmas sur le Concordat (« une belle capucinade! ») (p. 221); — il n'aurait pas rangé parmi les membres du club de Salm, Siméon, Portalis, Tronçon-Ducoudray, Camille Jordan, Clichiens notoires (p. 67); — il n'aurait pas affirmé (p. 65) qu'après le 18 fructidor an V le club de Clichy était devenu « plus remuant que jamais » pour la bonne raison qu'il n'existait plus. Mais je n'en finirais pas de relever toutes les erreurs, petites et grandes, qui lui ont échappé.

Après tout ai-je le droit de m'en plaindre? M. S. n'a-t-il pas pris le soin de nous avertir qu'il faisait « œuvre d'observateur et de philosophe plutôt que d'historien »? (préface, III). Je ne croyais pas que l'observateur et le philosophe fussent dispensés d'écrire. M. Stenger s'affranchit de cette obligation et on lit sous sa plume « un échappé des Girondins » pour un « Girondin échappé » (p. 62), « l'effaçure des injustices du Directoire » (p. 97), « l'accession vers le chef du gouvernement » (p. 103) etc.

Albert Mathiez.

Voyages au Maroc (1899-1901), par le marquis de SEGONZAC. Paris, Armand Colin, in-8° 1903, avec phot. et carte.

M. de Segonzac a parcouru, en trois campagnes (1899-1901), 3,260 kilomètres, qu'il a jalonnés d'observations astronomiques et météorologiques : aucune partie de son itinéraire n'est donc négligeable, et quand il n'apporte pas à la connaissance du Maroc des renseignements tout nouveaux, il précise, complète ou corrige les itinéraires moins soigneusement établis par quelques-uns de ses devanciers : ce n'est que pour les quatre dernières étapes de son voyage au Sous, d'Agadir à Mogador, que M. de S. néglige de publier ses notes : il a en effet doublé là le tracé d'un admirable voyageur, M. de Foucauld. Ce n'est point ici le lieu de préciser, dans les détails, les progrès que les voyages de M. de S. font faire à la géographie du Maroc ; M. de Flotte Roquevaire, dont on connait la compétence, les a exposés, dans un excellent chapitre, qui termine le livre. Il faut indiquer du moins d'un mot les deux régions où l'auteur donne des tracés tout à fait nouveaux : l'un au Rif, l'autre dans le moyen Atlas, chez les Beraber. Du premier (Fez à Melilià), on ne connaissait guère que les renseignements fournis à M. Mouliéras par des indigènes et publiés par lui dans le *Maroc Inconnu* : les observations de M. de S. démontrent l'exactitude générale de ces documents, mais aussi leur insuffisance à pouvoir figurer utilement sur une carte. Dans le moyen Atlas, M. de S. a parcouru de Feggous à Taza et à l'ain Sebou des territoires ignorés, dont il vante la beauté et la richesse. Dans les régions déjà connues, les résultats sont encore considérables : l'ascencion du Ari Aïach (grand Atlas) précise pour cette montagne une hauteur d'environ 4,250 mètres : c'est un beau tour de force d'alpiniste : au Sous, le Tizi Bibaoun devra être de nouveau reporté vers le Nord-Ouest de Taroudant.

Le voyage du Rif a été rendu possible par l'appui des chérifs d'Ouezzan. Celui des Beraber ne pouvait être tenté utilement que dans des circonstances exceptionnelles : M. de S. a su les faire naître, et c'est dans l'entourage d'un chérif en tournée d'aumônes qu'il a parcouru aisément la région la plus inaccessible du Maroc. D'ailleurs, les dangers courus, les fatigues endurées, ce sont là choses où M. de S. n'insiste guère. Son récit, d'une concision voulue, un peu sèche, a grand air : l'auteur a été au Maroc voir des pays neufs, préciser la topographie du sol et l'habitat des tribus, recueillir des documents pour l'étude géologique, botanique et zoologique des régions parcourues ; il dit ce qu'il a vu, il donne ses observations avec une précision toute scientifique, et il passe. De ci de là, en quelques lignes, un paysage se dresse, sous la couleur voluptueuse de notre Afrique, et l'on sait ainsi que l'auteur, s'il l'eut voulu, eut fait de son livre une œuvre d'art. Plus souvent, des détails de mœurs apparaissent,

nettement observés et dits sans phrases, sans essai malheureux d'un commentaire ; et l'on apprend que quand M. de S. fera un séjour moins rapide, il saura étudier les populations aussi bien que le sol.

Ouvrage d'étude, les *Voyages au Maroc* seront pourtant à leur place sur les tables de tous ceux qui lisent encore : livre de causerie simple, de science sûre, de concision élégante, d'observation artiste, bien français, il est de la lignée de *la Reconnaissance au Maroc* de M. de Foucauld[1].

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

— Nous avons reçu : *Das Johannes-Euangelium, nach der Paraphrase des Nonnus Panopolitanus;* mit einem ausführlichen kritischen Apparat herausgegeben von R. JANSSEN (Leipzig, J. C. Hinrichs, 1903; IV-80 pp. in-8°; prix : 2 Mk. 50). C'est le travail d'un élève de M. Blass. C'est la reconstruction du texte que Nonnos a paraphrasé. M. Janssen s'est servi naturellement de Tischendorf, et de son apparat critique. Mais il a trouvé très incomplète la célèbre édition et a dû dépouiller pour son compte un grand nombre des sources du texte, les versions latines et Chrysostome. La similitude du texte de Nonnos avec celui de Chrysostome est tout à fait remarquable et demanderait une étude spéciale. Un certain nombre des particularités de Nonnos se retrouvent aussi dans le syriaque. Le texte de Nonnos qui a servi de base à cette reconstruction est celui de Scheindler. On est un peu dérouté par l'absence d'accents et d'esprits dans le grec, bien que ce procédé puisse se défendre. Mais ne faudrait-il pas alors supprimer aussi l'iota souscrit ou l'ascrire ? — L.

— Une nouvelle brochure de M. l'abbé E. MISSET a pour sujet : *Une église de Victorins en Champagne, Notre-Dame de l'Épine près Chalons-sur-Marne; la légende, l'histoire, le monument et le pèlerinage* (Paris, Champion et chez l'auteur, 11, rue Beudant, 1902; 104 pp. in-8°). Une « tradition » rapporte que le 24 mars 1419, deux bergers virent apparaître une statue de la Vierge dans un buisson d'épines enflammé ; cette statue fut recueillie par l'évêque de Châlons, Charles de Poitiers ; on construisit une église qui devint comme « un confluent de pèlerinages ». Tel est le récit que les autorités ecclésiastiques ont sanctionné, et qui figure depuis 1884 dans le bréviaire local, avec approbation romaine. Or, en 1419, Charles de Poitiers avait passé depuis six ans du siège de Châlons à celui de

---

1. Les photographies, si intéressantes, sont mal venues. — p. 25, Le fils d'Abou l'Hassan Ali s'appelle Abou Inan Farès : la forme Abou 'Aïnin, l'homme aux deux yeux, est une absurdité, répandue par Budgett Meakin. — p. 32, Dhou le qarnin est Alexandre, prophète musulman. — p. 66. Antar est un héros antiislamique. — p. 68. Damas, plutôt que la Syrie. — p. 81. Rhezana p. Khezana, gitoum p. giṭoun ; — p. 97 note 1. Ces équivalences demanderaient vérification. — p. 135. reita p. ṛeiṭa, gombri p. gonbri. — p. 215. Sidi Keddoub = le seigneur grand menteur. Note. Il sera intéressant de connaître les doctrines des B. Mahsen ; Anahabites p. Wahabites. — p. 240. Marhaba bikoum, m. à m. soyez au large, soyez les bienvenus. — p. 265. tagines p. tadjines, ragouts de moutons ou de poulet. — p. 291. mahboula et mouqarraba signifient ravie, rapprochée (de Dieu par l'extase). — etc.

Langres, et l'évêque de 1419 s'appelait à Châlons Louis de Bar; le 20 mars 1419, Louis de Bar lui-même était à Foug en Lorraine, où il fiançait son petit-neveu, René d'Anjou, et il est probable qu'il y était encore le 24; quant au supérieur légitime de la cure régulière de l'Épine Melette, ce n'était pas l'évêque de Châlons, mais l'abbé de Toussaints; par un hasard fâcheux, il venait de mourir, le 16 mars, et n'eut pas de successeur avant le 26 mai. Évidemment qui dit « tradition » ne dit pas « chronologie ». D'autre part, Notre-Dame de l'Épine est plus ancienne que la miraculeuse apparition du 24 mars 1416 : elle est documentée par des textes dont le plus ancien est un testament antérieur à 1237, postérieur à 1211. Venons maintenant aux deux bergers. Une image éditée par le curé Samuel Hacquin en 1629 prouve que ces deux bergers n'en font qu'un : Moïse devant le buisson ardent dans deux positions différentes. Enfin, le même curé a commis un contre-sens. Il a pris le buisson de Moïse, symbole iconographique de la virginité de Marie et d'où l'on faisait émerger la Vierge, pour l'invention d'une vierge dans un buisson. Telle est la partie critique de l'étude de M. Misset. L'auteur fait ensuite l'histoire du symbole de l' « espinei ». Il est né à Saint-Victor d'un texte de Saint-Augustin, et il s'est répandu sous l'influence de la célèbre abbaye parisienne. Or, la cure de l'Épine-Melette était une cure à la collation des Victorins. Le concordat de François Ier la fit tomber en commande au plus tard en 1530. Le concile de Trente, en supprimant les liturgies particulières, en 1523, détruisit les liens qui unissaient le présent au passé. M. Misset entre dans d'assez longs détails sur les idées mystiques des Victorins et sur leur traduction dans l'église de l'Épine. Bien entendu, après les ignorances du clergé, la « compétence » des architectes restaurateurs est venue au XIXe siècle essayer de détruire ce qui restait de l'histoire écrite dans la pierre; il y a pp. 64 suiv. une aventure bien caractéristique de l'emblème victorin, l'escarboucle à huit rais fleurdelisés. Mais je me borne à recommander la lecture de M. Misset à tous ceux qu'a scandalisés celle de M. Houtin. — P. L.

— Nous avons tous consulté autrefois le répertoire des thèses, le Mourier et Deltour. Ce recueil arrêté à 1880 doit être maintenant complété par vingt-deux suppléments qui le rendent d'un maniement presque impossible, car la perte de temps est disproportionnée au profit. Le prix se trouve, du même coup, porté à un taux vraiment exorbitant (une cinquantaine de francs). Aussi faut-il remercier M. Albert Maire, bibliothécaire à la Sorbonne, de nous donner un *Répertoire alphabétique des thèses de doctorat ès-lettres des universités françaises, 1810-1900*, avec table chronologique par universités et table détaillée des matières (Paris, Picard; VI-227 pp. in-8°; prix : 5 fr.). Le titre indique très bien la disposition du nouveau répertoire. Chaque thèse a un numéro d'ordre à la place que lui assigne le nom de son auteur. Les listes suivantes renvoient à ces numéros. Les titres des thèses refusées sont précédés d'une astérisque. Quelques titres (n° 58, par exemple) n'ont pu être retrouvés; le numéro attend qu'une recherche plus heureuse permette de combler la lacune. La publication sera tenue à jour à l'aide de suppléments quinquennaux. En soi, l'intention est louable. Mais il ne faudra pas trop les multiplier. C'est par une refonte que l'on met vraiment au courant les répertoires bibliographiques. — L.

— La librairie A. Reber, de Palerme, met en vente la cinquième série des études de M. A. Loforte-Randi, *Nelle letterature Straniere*, dont la *Revue critique* a déjà entretenu ses lecteurs. Ce cinquième volume, plus gros que les précédents, est intitulé *Poeti* (1903, 458 pages), et traite de Shakespeare, lord Byron, Gœthe et Shelley. La plus grande originalité de cette série paraît être le violent

réquisitoire qui fait l'auteur contre Gœthe, ou, comme il le dit, « contre un étranger qui a perpétré un énorme vol de gloire » (*sic*). Visiblement la lecture de Faust, des deux Faust, a provoqué chez M. Loforte-Randi un accès d'exaspération suraiguë, qui ôtera toute envie de discuter avec lui. — H. H.

— L'histoire de l'Italie moderne (1750-1900) par M. Pietro Orsi, déjà traduite en anglais, paraît en allemand par les soins de M. F. Goetz (*Das moderne Italien*, Leipzig, Teubner, 1902 ; in-8°, x-380 pages), et l'on ne peut que se féliciter du succès et de la diffusion de cet excellent manuel, clair et nourri de faits précis, dégagé de toutes notes encombrantes, mais pourvu d'un utile appendice bibliographique et d'un index des noms propres. — H. H.

— C'est encore à l'Italie contemporaine, à son essor économique, agricole, social et politique que M. Paul Ghio consacre un court volume de notes (*Notes sur l'Italie contemporaine*, Paris, Colin, 1902), qui constituent un ouvrage de vulgarisation particulièrement bienvenu, à l'heure où un rapprochement entre la France et sa voisine méridionale fait un devoir, à tous ceux qui aiment l'Italie, de répandre chez nous des idées plus exactes sur la situation réelle de ce beau pays. Les *Notes* de M. P. G. y contribueront certainement, encore qu'elles soient un peu superficielles : l'introduction, sur les caractères généraux de la vie italienne, pourrait donner prise à bien des critiques ; la bibliographie des divers chapitres laisse également à désirer (au ch. IV, on voudrait voir citées les *Questioni sociali* de M. Villari, publiées sous forme d'articles avant d'être réunies en volume). Mais la précision des renseignements réunis par l'auteur et l'agrément de certaines pages, bien senties, constituent un indéniable élément de succès auprès du grand public. — H. H.

— Le quatrième fascicule, ou, pour parler plus exactement, le second fascicule du tome II de l'*Inventaire sommaire des archives historiques du Ministère de la guerre* (Paris, imprimerie nationale, in-8°, p. 263-516) vient de paraître par les soins de M. Félix Brun, rédacteur principal. Le consciencieux érudit a inventorié dans ce fascicule 272 volumes. Ils se rapportent aux années 1706-1709, quatre années désastreuses pour la monarchie de Louis XIV : Turin, Ramillies, Malplaquet, Lille, les Français chassés d'Italie, le roi d'Espagne, Philippe V, abandonné de son aïeul, l'insuccès du chevalier de Saint-Georges en Écosse, l'affaire du comté de Neuchâtel, le rude hiver de 1789, Voysin succédant à Chamillart, les premières négociations de paix. Comme toujours, M. Brun, désireux d'être utile à l'histoire, non seulement à l'histoire des armées et à celle de l'armée, mais à l'histoire de la diplomatie, des finances et de l'intérieur, analyse nombre de documents très divers. Il ne se borne pas à relever tous les noms des régiments cités dans les rapports militaires et à indiquer une foule de détails relatifs à l'organisation des troupes, à leur administration, à leur discipline, à leurs subsistances ; il signale chemin faisant de curieuses affaires d'ordre privé, des particularités judiciaires d'assez grand intérêt, et les mesures prises contre les jansénistes et les protestants. Les chercheurs tireront grand profit de ce fascicule et se joindront à nous, espérons-le, pour exprimer leur reconnaissance au modeste et savant archiviste. — A. C.

— Sous le titre de « Notre langue (*Vart Sprak. Nysvensk Grammatik*, B. I. Fasc. 1. Lund, Gleerup. In-8°, 132 p., 2 kr.), M. A. Noreen vient de publier le premier fascicule d'une grammaire du suédois moderne, qui doit comprendre neuf volumes de 500 à 600 pages chacun. Cet ouvrage gigantesque sera divisé en quatre parties : I, Introduction générale ; II, Phonétique ; III, Lexicologie ; IV, Morpho-

logie. Le tout terminé par un index général. Les différents fascicules des vol. I, III, V et VII doivent paraître simultanément. L'ampleur de ce plan et le nom bien connu de l'auteur dispensent de toute autre recommandation. — L. P.

— Dans le volume *Un dernier amour de René : correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V.* (Paris, Perrin, 1903, in-8° de xx-253 p.) M. T. de Wyzewa publie les lettres échangées, de 1827 à 1829, entre Chateaubriand et une admiratrice de province qui passe sa vie, comme elle le dit elle-même, « à désirer son affection et à fuir sa présence », et qui met sa coquetterie à lui rester inconnue de visage : elle a cinquante ans, ou tout proche, et redoute de décevoir René. C'est là ce qui fait le piquant de ces lettres, auxquelles Chateaubriand répond avec sollicitude d'abord, et quelque ennui ensuite. La préface est intéressante, mais on lui saurait gré de nous dire la provenance de ces lettres et l'origine du portrait de la marquise qui les accompagne. Deux lapsus inquiétants : le 29 mars 1816 n'était pas un samedi, comme l'écrit Chateaubriand (p. 5); la marquise, qui s'est absorbée si profondément dans cette intrigue épistolaire, est inexcusable d'en reporter le début en 1817, et non en 1816 (p. 28). — F. Baldensperger.

— Nous avons déjà parlé ici assez longuement pour en faire connaître le caractère et le prix, du premier volume de cet *Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo* que MM. Paul et Victor Glachant intitulent très justement : « Un laboratoire dramaturgique ». Le second et dernier volume a paru à son tour (Paris, Hachette, 1 vol. in-12 d. 516 p.), et contient l'étude, vers après vers, ligne après ligne, des manuscrits, avec leurs variantes, leçons et remaniements divers : des drames romantiques en prose (*Amy Robsart*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo*), des drames épiques (*Les Burgraves*, *Torquemada*, *L'Epée*), enfin des comédies lyriques (*Théâtre en liberté*). Comme dans le volume consacré aux drames en vers, de copieuses et très intéressantes introductions précèdent ces trois parties. MM. Glachant y étudient le mélodrame et ses procédés adaptés au drame en prose, puis l'évolution de Victor Hugo vers le drame simplifié devenu épique. Ils examinent également l'esprit, la satire, la bouffonnerie dans les œuvres du poète et spécialement cet étrange arsenal d'essais qui reçut le nom de théâtre en liberté. Enfin une conclusion générale passe en revue l'évolution de toute l'œuvre dramatique d'Hugo, ses situations, ses effets répétés, ses corrections. Nous ne rappelons pas les études linguistiques, graphiques et littéraires dont chaque pièce est bien entendu l'objet. Parfois un peu minutieuse, surtout quand il ne s'agit pas d'une de ces œuvres que la mémoire garde toujours présente, cette lecture est toujours intéressante et bien curieuse dans ses résultats. Un pareil labeur est un exemple qu'on devrait bien suivre pour plus d'un autre de nos grands écrivains, et qui rendrait les plus inappréciables services. — H. de C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 20 juillet — 1903

Hesiodi Carmina; accedit Homeri et Hesiodi certamen; recensuit Aloisius RZACH. Leipzig, Teubner, 1902; gr. in-8°; XII-460 p.
Hesiodi Carmina, recensuit A. RZACH. Leipzig, Teubner, 1902; IV-228 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Il y a déjà près de vingt ans (1884) que M. Rzach a donné sa première édition des poèmes d'Hésiode. Il n'a pas cru cependant que son œuvre fût définitive, et ses recherches n'ont pas cessé depuis lors; la matière, il est vrai, ne manquait pas. Malheureusement, ses articles ne sont peut-être pas accessibles à tous; les recueils dans lesquels il a publié ses observations ne sont pas tous aussi répandus; et si l'*Hermes* ou les *Wiener Studien* sont dans toutes les bibliothèques, il n'en est pas de même des *Symbolæ Pragenses* et de la *Serta Harteliana;* or les articles auxquels je fais allusion fournissent d'importantes contributions à l'étude du texte d'Hésiode. En même temps, les travaux d'autres savants venaient également préciser notre connaissance du poète; les articles de M. Peppmüller, par exemple, et l'ouvrage de Dimitrijevic sur les Ἔργα (*Studia Hesiodea*, 1899) sont, je pense, connus des hellénistes. Enfin les découvertes égyptiennes apportaient, pour Hésiode comme pour tant d'autres, leur contingent de matériaux. M. R. a donc pensé avec raison qu'une nouvelle recension serait la bienvenue. Il n'a négligé aucun moyen d'information : il a examiné à nouveau la plupart des manuscrits; il a étudié soigneusement les papyrus, à mesure qu'ils étaient découverts et publiés, jusqu'au seuil même de l'édition nouvelle, entre autres des fragments importants de la collection de l'archiduc Rainer, le célèbre papyrus Naville, et un papyrus du musée de Berlin qui contient un long mor-

ceau du Κατάλογος; il a recueilli les citations des anciens auteurs, les imitations des poètes grecs et latins, et a mis à profit, enfin, les éditions et les commentaires de ses prédécesseurs. Comme on le voit, M. R. n'a épargné ni son temps ni sa peine. Ainsi préparée, l'édition satisfera-t-elle les exigences de la critique ? Il suffirait de la feuilleter pour répondre affirmativement. Mais si l'on ne se contente pas d'un examen superficiel, et que l'on étudie de près l'annotation, on n'aura plus aucun doute à cet égard. Ces notes sont une mine abondante de renseignements non seulement sur le texte lui-même, mais encore sur son histoire. Elles sont divisées en quatre parties : l'une donne les parallèles homériques ; l'autre, les imitations et les ressemblances dans les poètes postérieurs [1]; la troisième, les témoignages anciens ; la dernière renferme l'appareil critique proprement dit, à savoir les variantes des manuscrits et les principales conjectures des modernes. Le texte est donc accompagné de tous les secours nécessaires pour qu'on puisse en approfondir l'étude. On conçoit qu'une partie de l'intérêt de cet appareil se trouve dans les leçons des papyrus, dont la plupart furent connus postérieurement à la première édition ; souvent ils confirment les manuscrits, parfois aussi ils donnent un meilleur texte, par exemple *Boucl.* 432 ἐλθέμεν, les manuscrits portant tous ἐλθεῖν, ou encore *Théog.* 630-631, où le papyrus Rainer rétablit l'ordre véritable, confirmé d'ailleurs par les vers 647-648. Les citations des auteurs ne sont pas moins précieuses; pour Hésiode comme pour Homère, il est utile de les avoir sous les yeux, non seulement parce qu'elles permettent de reconnaître plusieurs recensions anciennes, mais parce qu'on y retrouve quelquefois le vrai texte, comme *Tr. et J.* 278 ἐσθέμεν, conservé seulement par Clément d'Alexandrie. Il serait superflu d'insister longuement sur les mérites de cette excellente édition, qui devra être dans toutes les mains; M. Rzach l'a complétée en y ajoutant les fragments, dont plusieurs sont nouveaux, le *Certamen Homeri et Hesiodi,* et un index des noms propres.

La même édition (*Théogonie, Travaux et Jours, Bouclier*, plus les fragments et l'index) est reproduite dans la bibliothèque Teubnérienne grecque-latine, avec un appareil qui comprend les principales variantes, tirées des manuscrits et des citations anciennes, et un choix de conjectures. Elle est précédée d'une préface de deux pages, où M. Rzach reproduit l'essentiel de la préface de sa grande édition et énumère brièvement les sources diverses qui lui ont servi à constituer le texte.

My.

1. On pourrait en ajouter quelques-unes; dans Théocrite, par exemple, ἀφνειὸν μήλοις XXV, 119 rappelle *Tr. et J.* 120 ; ἔργον ἐπ' ἔργῳ XV, 20 = *Tr. et J.* 382 ; ἔχον πόνον VII, 139 = *Boucl.* 305, à la même place dans le vers.

Th. GOMPERZ. **Platonische Aufsätze;** III. Die Composition der « Gesetze ». Sitzungsber. der kais. Akad. der Wissensch. in Wien, philos.-hist. Classe, t. CXLV, XI). Vienne, C. Gerold's Sohn, 1902; 36 p.

Il n'est pas besoin de beaucoup de mots pour apprécier les réflexions de M. Gomperz sur la composition des *Lois* de Platon : c'est le bon sens qui parle par sa bouche. La critique moderne ne tendrait à rien moins qu'à faire de Philippe d'Oponte, l'éditeur des *Lois*, une sorte de faussaire, inintelligent par surcroît. En certains passages, Platon se réfère à ce qu'il a dit antérieurement, et ce qu'il a dit ne se retrouve pas; ailleurs il renvoie à une discussion postérieure, et cette discussion n'est pas établie ; enfin il ne manque pas de contradictions dans le cours de l'ouvrage. Cela prouverait (c'est surtout M. Ivo Bruns que réfute M. G.) que Philippe a eu entre les mains une suite de morceaux encore dépourvus de lien, qu'il les a disposés et mélangés sans conscience, qu'il n'a su y apporter aucun ordre, et qu'en fin de compte il n'a fait que des bévues. En y regardant de près, un esprit non prévenu peut fort bien penser que le texte des *Lois* est imparfait, puisqu'on sait que Platon n'y put mettre la dernière main, et que, par conséquent, les inconséquences que l'on remarque dans la disposition de l'ouvrage ne sont point imputables à Philippe d'Oponte. En matière de goût (car c'est là, au fond, une argumentation purement subjective), il y a toujours au moins deux interprétations possibles. Telle considération n'est pas à sa place, tel passage manque, auquel il est fait allusion dans la suite : c'est Philippe le coupable. Un autre répondra : c'est Platon lui-même, qui n'a pu revoir et mettre au point cette vaste composition. Mais M. G. va plus loin. Le texte des *Lois* peut être troublé par endroits; il peut y avoir des lacunes; Platon, en écrivant, peut avoir oublié quelque exposition précédente ou ne pas avoir tenu une promesse faite; tout cela n'empêche pas les *Lois* d'avoir été composées avec suite et méthode, sur un plan bien défini, et avec une vue d'ensemble parfaitement nette. M. Gomperz le montre par une étude très fine de tous les passages où Platon renvoie lui-même à des passages antérieurs ou postérieurs, et par une analyse non moins heureuse de certains détails où l'on reproche à Platon de se contredire. On lira notamment avec intérêt le bref, mais substantiel commentaire des deux passages relatifs à l'usage du vin (637^e et 674^a, p. 22-24), qui en réalité n'ont rien de contradictoire. C'est là de saine critique et d'excellente littérature.

MY.

M. Rostovtzew et M. Prou, **Catalogue des plombs de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes, conservés à la Bibliothèque Nationale,** Paris, in-8°, 1900, 416 pages et 12 pl.

Rostovtzew, **Rimskia Svintsoviia Tessera** (Tessères romaines de plomb) Pétersbourg, 1903, in-8°, 332 p. et 5 pl. en phototypie.

Rostovtzew, **Tesserae plumbeae urbis Romae et suburbi,** Pétersbourg, 1903, in-8°, 440 p. avec Atlas de 12 pl. en phototypie.

Il y a trois ans, MM. Rostovtzew et Prou donnaient le catalogue des plombs conservés au Cabinet des Médailles ; le livre était précédé d'une étude très instructive de M. Rostovtzew sur les plombs antiques en général. Cette étude, il vient de la reprendre et de la développer dans un long travail, écrit en russe et par cela même abordable à un nombre très restreint de lecteurs. En même temps, il a publié, en latin, un recueil des plombs découverts à Rome ou dans les environs. Ces différentes publications qui s'éclairent et se complètent l'une l'autre, ont jeté quelque lumière sur une série de monuments assez négligés jusqu'ici, malgré quelques bons travaux parus en France ou à l'étranger et encore fort mal connus. Pour eux, comme pour la plupart des documents archéologiques, il n'y avait qu'un moyen de les comprendre et de les interpréter, qui était d'en donner d'abord un inventaire général ; c'est ce que M. R. a eu la patience de faire le premier, en compulsant les publications, en examinant les collections publiques et privées, en se référant au texte des auteurs. Les ouvrages cités en tête de cet article sont le résultat de cette longue et fructueuse enquête.

Dans ces trois ouvrages, M. R. s'est presque exclusivement occupé des *tessères*, qui sont, pour lui emprunter sa définition, « des rondelles, parfois des carrés ou des losanges, en plomb, presque toujours coulées, de dimensions variables, portant sur une ou sur les deux faces diverses représentations et légendes ». Si un de ces travaux ne dépasse pas les limites de la ville de Rome et de ses environs immédiats, les autres envisagent l'ensemble du monde romain ; mais la doctrine et les classifications adoptées sont les mêmes dans chacun d'eux ; et c'est à quoi il est intéressant de s'attacher, plutôt qu'aux détails.

L'auteur divise les tessères en plusieurs catégories : tessères officielles et tessères privées ; d'autres sont rangées par lui sous la rubrique : incertaines, parce que les inscriptions ou les représentations ne permettent pas d'en saisir, même par conjecture, la destination ; peut-être quelque jour pourra-t-on être plus précis à leur sujet.

En tête des tessères officielles M. R. place les tessères qui portent des effigies ou des noms d'empereurs. Il y voit des jetons distribués à l'occasion de quelque libéralité impériale, pour être échangés par ceux qui les recevaient contre une somme d'argent ou un cadeau en nature — c'est d'ailleurs là la destination de la plupart des tessères. Les types du revers indiquent la circonstance à propos de laquelle

elles étaient frappées : victoires, événements intéressant le prince ou sa famille etc. Ce sont donc là des documents d'une valeur historique indéniable. La seconde catégorie est composée des types militaires, qui indiquent pour la plupart des *donativa* distribués aux soldats ; à côté d'emblèmes militaires on y lit parfois le nom et le numéro du corps de troupes appelé à profiter de la distribution, légions, cohortes, prétoriennes, ailes de cavalerie. La troisième classe comprend les tessères relatives aux largesses faites par le service de l'annone : on y marquait souvent la quantité de solide et de liquide à laquelle le bénéficiaire avait droit, et le lieu où il devait se transporter pour toucher sa ration. Un modius d'où sortent des épis était l'emblème habituel. Les plombs qui forment le chapitre suivant sont considérés par M. R. comme des billets d'entrée à des spectacles publics ; on y voit figurés, en effet, des sujets qui rappellent le théâtre, le cirque ou l'amphithéâtre, surtout les deux derniers : animaux, biges, quadriges, bestiaires, gladiateurs sont les représentations courantes. Une place à part doit être faite à des tessères où se lisent les mots IVVENES ou SODALES. L'auteur les tient pour des marques de distributions faites aux collèges de *juvenes* à Rome et dans les municipes et il les place parmi les tessères officielles parce qu'il reconnait à ces collèges un caractère officiel ou tout au moins quasi officiel (*Catalogue des plombs de la Bibl. Nat.*, p. 90 et suiv.)

Beaucoup plus nombreuses et d'explication beaucoup plus problématique sont les tessères privées. Pour quelques unes on devine à peu près l'usage auquel elles pouvaient servir. Celles qui portent des noms de collèges ou des emblèmes relatifs à des professions, par exemple des bateaux pour les *navicularii,* peuvent avec vraisemblance être regardées comme relatives aux distributions faites par ou pour ces collèges ; celles qui sont marquées BALINEVM, ou BAL ou qui montrent un strigile ou un homme sautant dans une piscine, soit des entrées aux thermes, soit des cachets mis en circulation par des bains privés, soit plutôt des bons distribués aux citoyens à qui un bienfaiteur voulait concéder à propos de quelque solennité « *lavationem gratuitam* ». Mais, il en est un grand nombre qui méritent d'être classés simplement dans les incertaines bien que M. R. ait proposé des attributions. Les tessères où se voit un phallus, sont-elles des tickets pour *lupanar* ? un âne ou un homme portant un fardeau indiquent-ils une monnaie conventionnelle pour payer les hôteliers ? un poisson, un collège de pêcheurs ? Bien hardi qui pourrait l'affirmer et nous ne suivrons pas l'auteur dans ces classifications. Tout au plus pouvons-nous concéder que ces explications sont ingénieuses.

En somme, M. Rostowtsew a entrepris là un travail très méritoire et qui devait être tenté quelque jour ; il y a dépensé beaucoup de soin, de patience, d'érudition ; mais il faut bien reconnaître qu'il n'est pas arrivé, qu'il ne pouvait pas arriver à des résultats importants histori-

quement. La plupart de ces petits monuments restent une énigme; parmi ceux dont on saisit la portée, bien peu comportent des conséquences vraiment intéressantes pour l'étude des antiquités romaines.

R. Cagnat.

Dante Vaglieri, **Gli scavi recenti nel foro romano.** Rome, 1903, in-8°, 239 pages. (Forme les fasc. 1 et 2 du *Bullettino della Commiissone comunale*, XXXI).

On sait les fouilles poursuivies depuis plusieurs années par le gouvernement italien et les trouvailles heureuses qui ont récompensé la persévérance et la méthode des chercheurs. Il suffit de rappeler la découverte de la fameuse « tombe de Romulus », du pavement de pierres noires (*lapis niger*), de l'inscripion archaïque incompréhensible qui a exercé l'ingéniosité de tant de philologues, de la fontaine et du sanctuaire de Juturne, etc. Tout cela a été l'objet de nombreux comptes rendus, articles, brochures; et les périodiques, surtout les périodiques italiens, en ont été remplis. M. V. a cru devoir résumer en un article unique les résultats obtenus. Sans contenir rien de nouveau, son travail a le mérite de nous fournir une bonne vue d'ensemble et d'apporter sur les questions que soulève chaque trouvaille des solutions très pondérées. Le livre contient beaucoup de vues et de vignettes qui sont, pour la plupart, inédites.

R. C.

Manfredi Porena. **Delle manifestazioni plastiche del sentimento nei personaggi della Divina Commedia;** Milan, Hoepli, 1902; in-16, 190 pages.

Orsini Begani. **Fra Dolcino nella tradizione e nella storia;** Milan, Cogliati, 1901; in-12, 139 pages.

Le commentaire littéral, la critique verbale du texte de Dante ne suffit plus au zèle des jeunes professeurs d'Italie : M. Manfredi Porena a eu l'idée ingénieuse d'étudier tout ce qui, dans la Divine Comédie, constitue l'expression muette des sentiments, les gestes, les soupirs, et même les silences. C'est une voie nouvelle qui s'ouvre à l'activité inlassable des commentateurs de Dante, et nous ne pourrions que nous en réjouir si les adeptes de cette nouvelle école savaient, en analysant le silence des damnés ou des bienheureux, se montrer eux-mêmes moins bavards que beaucoup de leurs devanciers. Par malheur la dissertation de M. P., à laquelle la critique n'a pas ménagé les éloges, et des éloges mérités, ne paraît pas présenter de garanties suffisantes à ce point de vue; on y remarque un sentiment très vif de la poésie dantesque, des observations fines et pénétrantes exprimées avec clarté, en un style distingué; mais en somme tout cela est un

peu menu, et développé avec excès. L'auteur aurait pu tirer de son étude un agréable article de revue, en une vingtaine de pages ; il lui a fallu quelque complaisance pour en former ce coquet volume qui, malgré tous les artifices, n'atteint pas deux cents pages [1], sans réussir pour cela à faire plus d'impression sur le lecteur. Car, il faut bien le dire, ce genre de critique qui repose, non sur des faits, mais sur l'analyse d'impressions personnelles, ne peut compter que sur les lecteurs que retiendra l'attrait d'une pensée juste exprimée avec une élégance sobre et discrète. Le bavardage, pénible dans les œuvres d'érudition, est fatal aux essais dont le principal objet est de plaire.

Ces réserves faites, il faut louer l'intelligence avec laquelle M. P. a dépouillé la Divine Comédie, en y relevant toutes les attitudes expressives, a classé ses notes, et a su en tirer parti. Il a écrit quelques pages heureuses sur l'épisode de Nicolas III au ch. XIX de l'Enfer (p. 13-21 ; à dire vrai, dans ce passage il n'est pas question seulement des manifestations *plastiques* des sentiments), sur celui du glouton Ciacco (p. 44-46 ; l'interprétation des *occhi biechi*, Inf. VI, 91, un peu subtile peut-être, est intéressante), d'Ugolin (p. 47-50), ou encore des diables grotesques préposés à la garde de la 5e « bolgia » (p. 65-70). On peut ne pas partager toujours le sentiment de M. P. sur chaque détail, mais tant qu'il s'appuie sur le texte de Dante, il déploie des qualités fort estimables de commentateur sagace et pénétré des beautés qu'il analyse. C'est lorsqu'il s'en éloigne, pour se lancer dans des considérations plus personnelles, qu'il nous est arrivé de le suivre avec moins d'intérêt. Aussi est-ce avec un réel plaisir que l'on retrouve en lui l'interprète ingénieux du texte de Dante, dans son appendice I, sur l'allégorie de Matelda, le mystérieux personnage du Paradis terrestre. Cet épisode a déjà fait l'objet de nombreuses et longues dissertations ; M. P. apporte dans la dicussion quelques idées nouvelles, qui ne seront sans doute pas accueillies telles quelles, mais qui ne sont assurément pas négligeables. A l'en croire, Matelda incarnerait *simultanément* (là est la difficulté) la vie active et la vie contemplative, pour représenter la félicité terrestre parfaite. Ce sont, croyons-nous, les trente pages qu'il consacre à ce problème qui rendront le petit livre de M. P. le plus utile à ceux qui font profession d'étudier et d'expliquer le poème de Dante.

C'est une contribution d'un genre assez différent, sur un point particulier de la Divine Comédie — la mention de fra Dolcino au ch. XXVIII de l'Enfer —, que M. Orsini Begani nous présente dans un opuscule que nous regrettons d'annoncer avec quelque retard ; mais paru avant celui de M. Porena, il ne nous est parvenu qu'après.

---

1. Pour corser son volume, M. P. a réimprimé en appendice (soit environ 25 pages) un article de lui, déjà publié, « Sulla descrizione dei caratteri fisici de personnagi nei Promessi Sposi », dont la couverture ne trahit pas la présence.

L'auteur s'est attaché à réunir tous les renseignements historiques relatifs à fra Dolcino ainsi qu'à la secte des « Apostoliques » dont il fut le chef, et à dégager l'histoire de tous les éléments légendaires qui l'avaient envahie dès le xiv[e] siècle. M. O. B., bien au courant des sources et des publications les plus récentes, a fait de la question un exposé clair et qui, étant accompagné des textes les plus importants, est appelé à rendre de réels services à tous ceux qui sont hors d'état de consulter les documents originaux relatifs à l'hérésie de fra Dolcino.

Henri HAUVETTE.

Fredrik WULFF. **Deux Discours sur Pétrarque en résumé** (Extr. de *Förhandlingar vid det VI[e] allmänna Nordiska Filologmötet i Upsala*); in-8°, 26 pages, 2 fac-sim. et une carte en couleurs; Upsala, 1902.

Dans cette brochure, que rendent singulièrement précieuse les deux grandes reproductions en phototypie, recto et verso, de la feuille de garde du Virgile de Pétrarque, à l'Ambrosienne, où se lit la fameuse note *Laurea propriis virtutibus, etc.*, plus un plan des environs de Vaucluse à une grande échelle, M. F. Wulff revient sur deux questions qui lui tiennent à cœur, et dont nous avons déjà brièvement entretenu les lecteurs de la *Revue critique* (4 août 1902, p. 98). De la seconde, relative à la topographie de Vaucluse et à cette colline de Galas où aurait vécu, où serait ensevelie la Laure du poète, nous ne dirons rien maintenant, car M. W. n'apporte cette fois aucun élément nouveau dans la discussion; mais la première étude, sur le feuillet de garde du Virgile, est d'un incontestable intérêt. L'auteur demande à la rédaction de la *Revue critique* et de la *Romania* de rectifier les phrases où on l'avait accusé de se prononcer « contre l'authenticité » de la note de Pétrarque *Laurea propriis, etc.* Pour notre compte, nous lui donnons bien volontiers satisfaction, et nous saluons même avec joie sa déclaration, explicite cette fois : la note est bien de l'écriture de Pétrarque. A la bonne heure! Mais ce n'est pas tout à fait ce qu'il disait il y a un an.

Si « l'autographie » de la note n'est plus suspecte à M. W., celle-ci ne lui en paraît pas moins une « supercherie », de Pétrarque lui-même bien entendu. Le savant professeur de Lund est à l'avant-garde de ces admirateurs du poète, qui exaltent son génie aussi ardemment qu'ils rabaissent son caractère et sa moralité, et qui, derrière ses déclarations les plus nettes, cherchent un calcul et découvrent un mensonge! Il y aurait fort à dire sur cette disposition des critiques, dont Pétrarque, il faut bien l'avouer, est en partie responsable; le tout est de ne pas croire qu'il ait dû toujours mentir parce qu'on le prend parfois en flagrant délit d'habileté! Donc la note serait une supercherie; elle n'aurait pas été écrite sur le feuillet où nous la

lisons actuellement avant l'année 1361, soit plus de treize ans après la date à laquelle elle semble se rapporter; elle y aurait été mise après toutes les autres notices nécrologiques contenues sur ce même feuillet; seule la note *Liber hic furto mihi subreptus fuerat* (cf. Nolhac, *Pétr. et l'Hum.*, p. 121), qui contient les dates 1326 et 1338, serait encore postérieure. Cette chronologie est assez surprenante, et je dois avouer que les raisonnements sur lesquels elle s'appuie ne sont ni convaincants ni même toujours clairs. Une des raisons invoquées par M. W. — ce n'est pas la seule, mais c'est une de celles dont l'auteur semble le plus satisfait — est assez déconcertante : Pétrarque n'a écrit la note sur Laure qu'après la mort de son fils Giovanni et le mariage de sa fille Francesca : « Tant que vivait la pauvre Giovanni, qui était incommode et turbulent....., Pétrarque n'a guère eu l'idée de nous rien dire sur la personne de Laure..... Mais quand le fils indiscret était mort, et que la docile fille, Francesca, était mariée à Brossano (notez-le bien, en 1361), alors le poète avait beau jeu » (p. 10). En présence d'arguments qui révèlent une si profonde connaissance de la psychologie de Pétrarque et de ses rapports avec ses enfants (lesquels étaient apparemment bien mal élevés, puisqu'ils étaient capables de fureter dans les livres de leur père pour y surveiller ses confidences !), les critiques qui ne possèdent pas de lumières sur ces sujets délicats sont évidemment réduits au silence.

M. Wulff a encore déchiffré sur le même feuillet du Virgile un fragment de commentaire sur la premiere églogue de ce poète (la dernière partie de ce fragment, M. W. s'en est aperçu après coup, est une citation de Sénèque), et il estime que « cet échantillon de commentaire » fut apporté par Pétrarque à Naples, en février 1341, parmi les œuvres, ou simplement les notes, dont il se servit pour éblouir le roi Robert au cours d'un examen demeuré célèbre. C'est là une hypothèse ingénieuse, mais d'une évidence contestable. Une fois de plus, M. W. montre beaucoup de sagacité dans ses recherches, mais peut-être trop de facilité à se convaincre que les choses sont exactement comme il les voit au premier abord.

Henri HAUVETTE.

Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles, documents publiés par Henry OMONT. Paris, Imprimerie nationale, 1902, in-4° (Collection des Documents inédits.)

L'histoire des missions en Orient est particulièrement curieuse pour celles des grandes collections artistiques et archéologiques formées par le gouvernement français depuis le XVII^e siècle. Avant Colbert, certains riches bibliophiles, de Thou, Peiresc, avaient mis à profit leurs relations personnelles avec les ministres français à

Constantinople pour se procurer des manuscrits ou des objets d'art, mais ces recherches, conduites un peu au hasard, ne pouvaient donner de résultats bien fructueux au surplus, sauf exception, elles n'enrichissaient que des collections privées. C'est au temps de Colbert que des savants pensionnés par le trésor public commencent à explorer méthodiquement les pays orientaux, principalement l'Empire turc; munis de lettres de créances, se présentant partout comme délégués du roi très chrétien, ils peuvent forcer les portes les plus hermétiquement closes et faire servir à leurs fins les autorités locales. La récolte fut, on le sait, extrêmement riche, et une foule de manuscrits grecs et orientaux, de monnaies rares, de monuments de tout ordre vinrent s'entasser à la Bibliothèque du Roi et au Cabinet du Louvre. Bien mieux, non contents d'acheter, les savants missionnaires font des explorations archéologiques, copient des inscriptions, entreprennent des fouilles; en un mot, commence dès lors cette étude méthodique de l'ancien domaine grec, qui patiemment continuée depuis, est encore loin de son terme. C'est là un chapitre curieux, le plus curieux peut-être des relations entre la France et l'Orient musulman.

M. Omont a tiré les éléments de sa très intéressante publication, soit des correspondances conservées aux Affaires étrangères et à la Marine, soit des collections manuscrites de la Bibliothèque nationale. Voici le plan adopté par lui : les différentes missions se suivent dans l'ordre chronologique; l'éditeur publie les lettres et rapports des savants dans leur ordre de date, en reliant les différentes pièces par quelques mots d'explication. C'est en somme une sorte d'histoire documentée.

Ces lettres, la plupart en français, quelques-unes en latin ou en italien, sont des plus curieuses; très sagement, M. Omont les a données en entier; les auteurs, surtout quand ils peuvent envoyer leurs dépêches par une voie sûre, ne parlent pas uniquement de manuscrits et d'antiquités, ils entrent également dans une foule de détails sur les affaires politiques, et s'étendent sur leurs relations avec les gens du pays. Naturellement, ceux-ci font les plus grandes difficultés pour montrer leurs richesses, ils savent à quel grand prince ils vont les vendre, et en bons commerçants, cherchent à faire valoir leurs marchandises. De là des intrigues, de petits complots, dont le récit est parfois fort amusant et apporte quelque agrément dans ces sujets plutôt austères. Notons encore la peinture dans certaines de ces lettres, notamment celle de Fourmont (1729-1730), de l'état social de la Grèce asservie, de la Morée par exemple. Il faut le lire pour se rendre compte du mal qu'une race brutale, indolente et inhabile, peut faire à un pays; ce sont là des faits sur lesquels on a le droit d'insister au moment actuel, et qui prouvent combien la domination turque a été immuablement désastreuse et inintelligente. Seule différence à noter :

au XVIIIe siècle ces maux paraissaient chose toute naturelle; aujourd'hui, il y a pas mal de gens un peu partout en Europe, réserve faite de quelques spéculateurs malhonnêtes et de diplomates vieillots, pour ne point juger indispensable le maintien de ces antiques errements.

Ces quelques mots donnent une idée suffisante de la publication de M. Omont. Tous les archéologues qui explorent encore aujourd'hui ce domaine merveilleux, feront bien de lire et de méditer ces rapports pour la plupart rédigés avec un soin méticuleux. La plupart de ces missionnaires non seulement disent ce qu'ils ont vu, rapportent ce qu'on leur a dit, mais encore ils indiquent une foule de points, de localités qu'ils n'ont pu examiner eux-mêmes; autant de mines à exploiter pour leur modernes successeurs.

A. MOLINIER.

Etude sur Alexandre Vinet, critique de Pascal, par L.-J. NAZELLE, pasteur, docteur de l'Université de Paris. Paris, Fischbacher, 1902, in-8°.

Vinet, admirateur passionné de Pascal, dépensa la majeure partie de sa brève existence à commenter, à expliquer les *Provinciales* et les *Pensées*. Il n'est pas le seul qu'ait séduit ce génie troublant, mais de tous les dévôts du grand janséniste, aucun peut-être n'était moins fait en apparence pour l'aimer et le comprendre. Vinet a toutes les qualités qui manquent à Pascal; il est tolérant, exempt de tous préjugés religieux: Pascal est intransigeant et sectaire; pour Vinet, la religion est affaire personnelle, chacun devant choisir librement la règle morale et religieuse que sa conscience lui suggère: Pascal accepte une religion toute faite, sans examen et soumet entièrement son cœur et sa raison à son confesseur; enfin Vinet, protestant libéral, a épuré le sentiment religieux, en a banni entièrement le surnaturel; pour Pascal les miracles sont le fondement même de la foi et la preuve la plus forte de la vérité du christianisme.

Ce sont là contradictions singulières que M. Nazelle a vues et dont il a essayé de rendre raison; c'est là vraiment un *dualisme*, pour parler comme Vinet; il s'agit de le réduire à l'unité. Analysant les nombreux écrits où le philosophe de Lausanne a exprimé sa pensée sur Pascal, l'auteur s'attache à montrer comment, aux yeux de Vinet, Pascal, pour arriver à un terme tout différent, a suivi le même chemin que son admirateur du XIXe siècle. Chez ce dernier, la conscience dicte le choix de la forme religieuse et elle le conduit au protestantisme libéral. Pascal se laisse guider par le cœur et janséniste français du XVIIe siècle, il choisit la confession romaine. Jusqu'à quel point l'opinion de Vinet est-elle fondée? Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet. Aucun livre de philosophie plus difficile à critiquer que les *Pensées*; il paraît presque impossible, dans l'état où se présente cet

amas de fragments sans ordre ni suite, de faire le départ entre les opinions personnelles de l'auteur et celles qu'il combat. De là nombre de jugements contradictoires ; on a pu avec la même apparence de certitude faire de l'auteur un sceptique effrayé de ses doutes mêmes et se rattachant désespérément à une foi chancelante, et un croyant convaincu. En réalité, cette dernière opinion, Vinet l'a bien vu, est la seule acceptable, mais à quelques égards le philosophe suisse a trop jugé son idole d'après lui-même. On nous opposera sans doute la fameuse amulette de 1654, car on fait de ce singulier document la preuve d'un combat entre le doute et la foi, terminé par le triomphe de celle-ci : il y a donc eu, dit Vinet, victoire du cœur sur la raison, donc à l'origine un choix. La conclusion nous paraît forcée, et peut-être Vinet fait-il trop de Pascal un homme du XIX[e] siècle. A notre sens, cette amulette marque seulement le triomphe chez Pascal du mysticisme et de l'ascétisme, le moment où les idées jansénistes outrancières remplacent chez lui les anciennes idées religieuses moins exaltées ; il y a changement alors, non dans la nature même, mais dans le degré d'intensité de la foi religieuse.

D'autre part, si Vinet a bien vu l'un des côtés du caractère de Pascal, à savoir la passion, il n'a pas à notre sens suffisamment insisté sur ce point. Pascal, par nature, par suite aussi d'une certaine nervosité maladive, était passionné à un degré qu'on a peine à se figurer. Dès le début de sa carrière scientifique, il montre son goût pour la dispute ; polémiste dans les *Pensées*, quand il maltraite les libertins, il l'est, avec quelle violence on le sait, dans les *Provinciales*. La moindre contradiction le met hors de lui : esprit purement géométrique, il ne sait rien de la complexité de la nature humaine. Dans les *Petites lettres* déjà ce défaut se fait jour quand il a la prétention d'appliquer à l'humanité entière les règles d'une morale austère qu'à peine quelques hommes sur des millions pourraient pleinement pratiquer ; il ne montre pas la moindre indulgence pour la nature humaine faillible, ondoyante et diverse. Dans les *Pensées* on retrouve bien des marques de cette même intransigeance ; de là des exagérations manifestes dans l'expression des idées, une tendance dangereuse à simplifier les problèmes moraux, à procéder par antithèses violentes, un mépris vraiment regrettable pour la plupart des instincts humains même les plus respectables.

En un mot, nous estimons qu'à bien des égards Vinet s'est abusé sur le compte de Pascal ; il n'a pas assez remarqué la méthode de dialectique employée dans les *Pensées*, il n'a pas tenu compte de la recherche littéraire, évidente à qui examine un peu longuement le manuscrit autographe. Mais cette erreur du philosophe de Lausanne a été féconde : s'il a peint un Pascal à notre sens bien idéalisé, bien peu réel, il a peint au naturel un homme qui, sans avoir le génie de l'auteur français, lui était sur plus d'un point supérieur, Vinet lui-

même, âme à la fois forte et tendre, réfléchie et croyante, l'un des meilleurs exemples de ce que peut produire le protestantisme dégagé de toutes préoccupations dogmatiques et théologiques, faisant appel à la réflexion personnelle, à ce libre examen, dont le seul nom eût fait frémir l'auteur des *Pensées*.

On doit donc remercier M. Nazelle d'avoir pour sa part contribué à faire mieux connaître un aspect de la haute intelligence, de la forte et délicate conscience que fut Alexandre Vinet.

A. M.

Gaston MAUGRAS, **La Disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul, la vie à Chanteloup, le retour à Paris, la mort,** Paris, in-8°, avec des gravures hors texte et un portrait en héliogravure, 528 pp., Plon-Nourrit, 1903.

Il y a un an, M. Maugras, dans un premier volume dont j'ai rendu compte en cette *Revue*, — n° du 27 octobre 1902, — avait étudié la prospérité de la famille de Choiseul, et surtout cette femme célèbre par ses vertus, son esprit et son charme. Les mêmes qualités, — heureusement ! — et aussi, — hélas ! — les mêmes défauts se retrouvent en ce second volume, où l'auteur montre le duc et la duchesse après leur disgrâce, due à madame du Barry, et datée du 24 décembre 1770. Il n'y aurait donc guère à dire si la visée de l'historien ne paraissait ici plus haute, parce que l'histoire lui a semblé plus attendrissante : il cherche à tirer « un exemple et un grand enseignement » de la banalité des événements coutumiers ; et c'est bien, que je crois, de la poudre aux moineaux. Si nous allions nous émouvoir à l'excès des contrastes amenés dans les existences des courtisans par les intrigues des cours, et de la misère des puissants aux temps troublés de la période révolutionnaire ; si nous voulions aboutir aux « vanités » magnifiées par Bossuet, ou au « Dieu seul est grand ! » de Massillon pour en faire jaillir « de terribles leçons, » nous n'aurions guère plus de motif impérieux de choisir l'existence, en somme assez ordinaire, des Choiseul plutôt que la vie de tant d'autres de leurs contemporains. Se brouiller avec Voltaire, réformer sa maison, perdre les bonnes grâces du Roi par la jalousie d'une favorite, avoir des embarras financiers après des rentes de 800,000 livres, vendre ses galeries de tableaux et ses écrins, ensevelir un beau-frère d'ailleurs âgé, être cité devant le tribunal révolutionnaire, c'était, à tout prendre, monnaie courante, comme on dit ; et, lorsqu'on échappait à ce « rasoir national » qui a effaré M. Funck-Brentano, on pouvait encore s'estimer relativement fortuné. Quant au calme souriant de la duchesse en son grenier où la guillotine la menace, il est certes des plus louables ; mais Marie-Antoinette, lavant elle-même au Temple sa dernière coiffe dans la nuit qui précède son supplice, est d'un autre « enseignement. »

M. M. me paraît avoir cédé à cette faiblesse qui tient les auteurs de monographies, — tous ou à peu près, car il convient de ne pas condamner en bloc, encore que le mot soit de mode, — à savoir de grandir ses héros et de se figurer qu'ils occupent dans l'histoire générale une place de premier plan.

Cette réserve n'empêche point le livre d'être d'une information suffisante, d'un bon style, d'une érudition aimable ; et le luxe des détails en rend la lecture intéressante. Car, en dehors des Choiseul, il y a un peu de tout dans l'œuvre de M. Maugras : Boyer de Fonscolombe et le parlement Maupeou, madame du Deffand et le prince de Beauvau, Madame de Brionne et le prince de Beauffremont, Walpole et l'abbé Barthélemy, le musicien Phonège et le petit Louis, Joseph II et le comte d'Artois, Necker et Cazotte, madame du Châtelet et madame Josèphe de Monaco. Et tout cela s'agite, papillotte, s'ébroue, versifie, chante, pleure, gaspille l'argent et en manque, s'éprend de la Grèce sans la comprendre et de la politique sans la savoir, kaléidoscope d'une époque agitée par les convulsions d'un monde qui disparaissait et dansait sur un volcan.

Donc, une fois encore et avec plaisir, je déclare que ce gros volume ne manque pas d'attrait, sous la condition qu'on m'accorde que cet attrait s'éparpille et que, si dans le verger touffu il y a maints fruits savoureux à cueillir, ils sont comme perdus dans un fouillis de branches parasites et de lianes emmêlées qui en rendent, à mon sens, la récolte difficile quelquefois.

Pierre Brun.

Contribution à l'histoire de l'enseignement des sourds-muets par A. Regnard, Inspecteur général des services administratifs du ministère de l'Intérieur, ancien président de la section des établissements de bienfaisance, etc. Paris. L. Larose, 1902.

M. Regnard est un philosophe passionné; il professe un ardent amour pour l'antiquité et la Renaissance, ce qui le rend un peu exclusif. Selon lui, « tout effort en vue des progrès de l'esprit humain a pris fin lorsque le mal sémitique, sous la forme du judéo-christianisme, commença d'infecter le monde » et le moyen âge n'est pour lui qu'une interruption de dix siècles dans la série des conquêtes scientifiques et esthétiques; ce sont ses propres expressions.

En englobant juifs et chrétiens dans la même réprobation, je dois reconnaître que M. R. est d'une logique qui manque à un trop grand nombre de ses contemporains; M. R. a un autre mérite, celui de la franchise et de la sincérité dans les convictions.

Ne pouvant ici, à propos des sourds-muets, discuter à fond cette manière de voir avec tout le développement que pareil sujet comporterait, je me bornerai à faire remarquer à M. R. qu'en médecine, tout

au moins, le moyen âge n'a pas toujours eu le caractère profondément barbare qu'il lui attribue gratuitement.

C'est au XIVe siècle que Guy de Chauliac, chirurgien français, ne cessait de prêcher l'expérience personnelle, et se moquait de ses confrères d'Italie qui, dénués de toute initiative, « se suivent, dit-il, comme des grues »[1].

C'est au XIIIe siècle qu'on se remit à étudier directement en le disséquant, le corps de l'homme non sans retard, ni difficulté, du reste[2].

C'est au XIIIe siècle que la théorie de la suggestion fut formulée pour la première fois par Roger Bacon[3].

C'est au XIe siècle, peut-être plus tôt que d'obscurs expérimentateurs, des empiriques, si l'on veut, trouvèrent le secret perdu par leurs orgueilleux successeurs de rendre par des procédés anesthésiques les patients insensibles à la douleur[4].

Il en est de même de la position déclive, dite de Trendelenburg, considérée par les chirurgiens les plus audacieux de notre époque comme un réel progrès, puisqu'elle a valu à son auteur présumé une réputation à peu près universelle; elle est figurée et décrite, dès le moyen âge, par tous les classiques des XIIIe et XIVe siècles[5].

Chacun connaît et admire, à notre époque de lutte antituberculeuse, les mesures de prophylaxie et d'hygiène que comprenait et savait mettre si énergiquement en vigueur le moyen âge dans la lutte contre la lèpre, la tuberculose de l'époque.

Il n'est pas jusqu'aux hôpitaux dont il n'ait existé, dès le XIIIe siècle, des modèles que « sous certains rapports, écrivait récemment le Dr Chaput, chirurgien des hôpitaux de Paris, on pourrait envier aujourd'hui »[6].

Ainsi donc le moyen âge n'a pas été, au point de vue scientifique si complètement obscurantiste que veut bien le penser M. R.; j'ajouterai même que si le fléau judéo-chrétien ne s'était pas manifesté en la personne de moines franciscains tels que Roger Bacon, par exemple, on serait en droit de se demander si la Renaissance eût pu se produire après le passage du fléau des Huns et autres envahisseurs barbares, ceux-là.

---

1. Guy de Chauliac, cité par Malgaigne, *Œuvres* d'Ambroise Paré, t. I, pp. LXV-LXVIII.

2. Hœser. Lehrbuch der Geschischte der Medicin und der epidemischen Krankhei; ten. 3e édit. Iéna 1875, p. 733 § 201.

3. Émile Charles, Roger Bacon 1861, pp. 308, 309.

4. Delisle. Notice sur les manuscrits originaux d'Ademar de Chabannes, Paris, 1896, p. 45.

5. F. Jayle, Presse médicale, 25 juin 1902, p. 603.

6. Presse médicale, 7 fév. 1903, p. 149. Le Dr Chaput avait en vue Notre-Dame de Fontenilles de Tonnerre, hôpital fondé en 1293 par Marguerite de Bourgogne, monument remarquable que la municipalité de cette ville voulait tout récemment détruire et que médecins et archéologues ont réussi à sauver à cause de l'intérêt très grand qu'ils y attachaient.

Mais ce sont là de tels lieux communs qu'il serait inutile de m'y arrêter, car vraiment il me semble par trop ironique d'être obligé de rappeler à un parisien l'existence d'une Sainte-Chapelle ou de Notre-Dame de Paris pour lui faire reconnaître que le moyen âge avait bien aussi un certain idéal esthétique.

Je préfère aborder et discuter de suite quelques-uns des faits particuliers, ayant trait à l'enseignement des sourds-muets, que M. R. invoque à l'appui de ses convictions philosophiques, politiques et religieuses, convictions qu'il vaudrait mieux, ce semble, ne pas faire intervenir dans la solution d'un problème historique tel que celui de l'enseignement des sourds-muets, sous peine de compromettre cet enseignement si péniblement réédifié en France, depuis vingt ans, par les conséquences immédiatement logiques, mais fâcheuses, que pourraient en tirer, sous l'influence des passions politiques et religieuses de l'heure présente, des esprits moins éclairés que M. R. [1].

Page 13, M. R. tire d'un passage du code de Justinien (lib. sextus, xxii, 10) la conclusion « qu'à Rome les sourds-muets — au moins certains d'entre eux — recevaient de l'instruction », ce sont ses propres termes; or à bien lire le texte dont il s'agit qui a trait au droit de tester, il ne me paraît pas douteux que le législateur romain, en autorisant à tester des personnes sourdes et muettes, à la condition qu'elles possèdent quelque culture, qu'elles puissent tester de leur main propre, ne soient pas sourdes et muettes de naissance, mais le soient devenues ultérieurement à la suite de maladies, ne visait nullement la catégorie d'infirmes que l'on désigne communément sous le nom de sourds-muets.

Pour le légiste romain, la distinction toute moderne du sourd-muet de naissance et du sourd-muet devenu sourd par suite d'une affection survenue dans le jeune âge qui, en détruisant le sens de l'ouïe, entraîne la perte du langage, ne devait pas exister.

Devait être réputé sourd-muet tout individu qui n'avait pu entendre ou parler de façon à recevoir une éducation quelconque, et à ceux-là était absolument refusé le droit de tester; tout au contraire, ce droit était réservé aux personnes instruites sachant écrire qu'une infirmité quelconque, affection cérébrale ou méningée, tumeur ou maladie quelle qu'elle soit, avait pu rendre sourdes et muettes, ce qui n'a plus rien que de très naturel, même pour l'époque.

1. Les tendances de la politique à s'immiscer dans ces questions où elle n'a que faire, ne sont déjà que trop manifestes : le choix presque habituel de directeurs de l'Institution nationale des sourds-muets de Paris, parfaitement incompétents dans ces questions, fait au gré de la politique, parmi d'anciens préfets ou sous préfets, en est une preuve suffisante; les conséquences de pareils choix ne peuvent qu'être déplorables pour l'enseignement donné dans cette Institution (sur les défectuosités de l'enseignement dans cette école comparé à celui qui se donne ailleurs, voir la brochure de M. Regnard lui-même, pp. 67, 70, 71).

L'interdiction absolue faite aux sourds-muets de naissance, je viens d'expliquer la signification large qu'il convenait, croyons-nous, de donner ici à ce mot, démontre que le sourd-muet n'avait pas, à l'époque de Justinien, la personnalité juridique qu'il tend à reconquérir seulement de nos jours et encore avec peine, malgré les immenses progrès réalisés par plusieurs siècles d'efforts dans son éducation [1].

Le plus vraisemblable est donc qu'à Rome, au temps de Justinien, on se souciait fort peu de l'éducation des sourds-muets.

Plus loin, chap. III, p. 19 et conclusions, p. 73, M. R. mettant en doute le rôle considérable de novateur attribué universellement au moine espagnol, Pedro Ponce, dans la création et la mise en œuvre des méthodes d'enseignement modernes des sourds-muets qu'il aurait imaginées dès le milieu du XVI^e siècle, va jusqu'à écrire qu'« on ne connaît rien de précis sur ce moine qui n'a laissé aucun écrit »; il le traite ailleurs de simple empirique (p. 28) et attribue à l'un de ses compatriotes, Juan-Pablo Bonet, tout le mérite de ses découvertes.

Or, des récits authentiques et puisés aux meilleures sources, des témoignages considérables et multipliés que nous possédons, permettent d'affirmer à nouveau le mérite du bénédictin espagnol dans l'art d'apprendre la parole aux sourds-muets.

Quand environ un demi-siècle seulement avant Bonet et dans le même pays, on a enseigné la parole à des sourds-muets et poussé leur éducation au point qu'ils peuvent parler latin, se confesser de vive voix, etc. [2] que ces élèves s'appellent don Gaspar de Guerra, fils du gouverneur d'Aragon, pays d'origine de Bonet (témoignage de Juan de Castaniza [3]), don Pedro de Velasco, fils de la senora marquise de Berlanga, grand oncle du connétable de Castille dont le frère, également sourd-muet, devait être éduqué, par Bonet, cinquante ans plus tard (témoignage de Moralès [4]) de nombre de princes ou seigneurs (témoignage de Pierre Ponce lui-

---

1. Voir Ad. Bélanger. Le sourd-muet devant la loi française et le Testament d'une sourde-muette. Revue générale de l'enseignement des sourds-muets nov. déc. 1901, déc. 1902 et janv. 1903.

2. Voir pour ces détails l'article de A. Boyer, *l. c.* Le frère Ponce, pas plus que Bonet ne semble avoir connu la lecture sur les lèvres, que semble avoir employée le premier le médecin suisse Conrad Amman; on était obligé de parler par signes ou d'écrire aux élèves des deux instituteurs espagnols les questions auxquelles on désirait qu'ils répondent de vive voix (voir de Moralès, *l. c.*) et Regnard, p. 27.

3. Cité par A. Boyer dans un article récent très documenté sur le frère Ponce auquel j'emprunte une partie des renseignements que je fournis. Revue générale de l'enseignement des sourds-muets, Paris 1903, p. 194.

4. Ambroise Moralès dans ses Antiquités d'Espagne, cité par Degerando. T. I, part. II, ch. I, p. 309. L'existence des liens de parenté sur lesquels j'insiste, m'a été signalée par une obligeante communication de M. Morel Fatio dont l'autorité en matière d'histoire et de littérature espagnoles est connue de tous.

même) (voir note 2), il semble difficile d'attribuer tout le mérite de la découverte des méthodes à Bonet ainsi que prétend le faire M. R. Car, après tout, le seul mérite de Bonet est sans doute d'avoir codifié et vulgarisé les méthodes qui avaient permis au frère Pedro Ponce de Léon de faire parler les muets, méthodes dont Bonet ne pouvait pas, semble-t-il, ne pas avoir entendu parler, étant données les circonstances de temps, de lieu, de parenté que je viens de relater ainsi que la qualité même des élèves du frère Ponce, issus de grands seigneurs ou de personnes de marque, ainsi qu'il les qualifie lui-même dans un acte notarié [1].

Quand bien même, du reste, Bonet aurait complètement ignoré, ce qui nous paraît invraisemblable étant données les circonstances signalées plus haut, les méthodes du frère Ponce, il n'en resterait pas moins vrai que Pedro Ponce a été un précurseur méritant plus d'attention que n'affecte de lui en donner M. R.

Au XVIe siècle, on avait dû parler beaucoup et dans les plus hautes sphères, les plus influentes d'Espagne, des cures du frère Ponce ; cela seul suffirait à expliquer la genèse du livre de Bonet et de l'école espagnole en matière d'enseignement de sourds-muets, école dont devaient dériver les différentes écoles modernes de sourds-muets du monde entier.

La question de l'éducation des sourds-muets ayant été une première fois résolue, l'opinion était faite en Espagne grâce au frère Ponce et c'est beaucoup, quand on songe aux retards presque indéfinis qui peuvent être apportés aux plus belles réformes par les préjugés et l'ignorance d'une époque.

L'histoire de l'enseignement des sourds-muets, en France, dans ces dernières années, nous en est un exemple frappant : je fais allusion à l'introduction de la méthode orale dans nos écoles françaises de sourds-muets qui, plus de 300 ans après la découverte du frère Ponce, trouvait encore une telle opposition dans l'opinion du public réputé le plus éclairé, vers 1875, que l'Académie de médecine et celle des sciences morales, les médecins de l'Institution Nationale des sourds-muets et les journaux les plus importants de l'époque tels que le Temps, se déclaraient encore ouvertement opposés aux réformes d'enseignement aujourd'hui universellement adoptées [2].

C'est donc bien à Pedro Ponce qu'il faut appliquer ce mot que M. R.

---

1. Ce document cité par A. Boyer, *l. c.*, est rempli de détails précis sur la situation sociale, la fortune et les talents des élèves de Ponce qui dit en outre positivement que ses élèves etaient sourds-muets de naissance. Le frère Ponce avait doté de la parole deux frères et une sœur du connétable ; un de ces deux frères était don Pedro de Velasco dont j'ai parlé (de Moralès, cité par Boyer).

2. J'ai puisé ces renseignements dans les journaux de l'époque dont les coupures m'ont été obligeamment fournies par M. Castets, collaborateur de la Revue encyclopédique Larousse.

applique, selon moi, à tort, à Bonet : « s'il n'a pas tout perfectionné, il a tout préparé ».

En terminant, je dois reconnaître que l'étude de M. R. contient des aperçus souvent intéressants sur l'enseignement des sourds-muets et les progrès qui sont encore à réaliser dans cette branche.

Je relève notamment ce fait qu'à l'Institution Nationale de Paris 64 o/o seulement des sourds-muets sont susceptibles de retirer un profit véritable de l'enseignement oral (p. 69) ; l'opinion de M. Regnard sur la nécessité de ne pas laisser le sourd-muet toujours en contact avec un seul et même maître pendant toute la durée de ses études, me paraît très digne d'attention (p. 33) ; les critiques de l'auteur sur l'importance peut-être trop grande donnée à l'apprentissage de la langue dans les écoles de sourds-muets (pp. 67, 68) paraissent fondées et la part plus grande à faire à l'apprentissage d'un métier manuel ou agricole, me paraît, comme à lui, souhaitable au moins pour toute une catégorie de sourds-muets (p. 70). Je trouve la confirmation bien frappante de ces deux derniers desiderata dans les écrits d'un sourd-muet de talent, bien connu dans le monde des sourds-muets, M. Henri Gaillard, dont l'opinion a le mérite d'être basée sur une expérience personnelle vivement sentie; les pages qu'il consacre à revendiquer pour les sourds-muets, ses frères, le droit à l'existence par une éducation professionnelle solidement établie, sont d'une éloquence poignante.

Dr Paul Viollet.

— M. A. Counson, auteur d'un travail sur *l'influence de Sénèque le philosophe*, nous prie de faire remarquer à nos lecteurs que la citation qu'il a faite de Malherbe est exactement conforme au texte de l'édition Lalanne : « si l'auteur du compte-rendu (nº du 22 juin 1903) a cru y voir une inexactitude, c'est qu'il avait sous les yeux l'édition de 1660 du Sénèque de Malherbe où le passage diffère légèrement de celui de l'édition critique. »

— M. J. Stilling, professeur d'ophthalomologie à Strasbourg, défend, contre de nombreux adversaires, sa théorie de la myopie, qui, d'après lui, n'est pas une maladie, mais a une origine anatomique en ce sens qu'elle dépendrait de la forme du crâne et proviendrait de la pression des muscles oculaires obliques provoquée par le peu de hauteur de la cavité oculaire. (*Die Kurzsichtigkeit, ihre Entstehungund Bedeutung.* Avec 4 croquis. Grand in-8º de 75 p. Berlin, Reuther et Reichard, 1903, 2 mark). Ce serait donc une adaptation fort naturelle de l'œil obligé, pour lire et écrire longtemps, d'abaisser le rayon visuel de façon anormale. On aperçoit tout de suite les graves conséquences de cette théorie : les mesures prophylactiques d'hygiène scolaire auraient beaucoup moins d'effet qu'on ne le pensait sur la diminution du nombre des myopes ; la part de l'hérédité aussi serait restreinte ; ce serait presque une question de race et de structure physique. La théorie de M. Stilling vient confirmer aussi dans une certaine mesure l'opinion traditionnelle que les myopes ont les meilleurs yeux et sont à l'abri des infir-

mités que la vieillesse réserve aux presbytes. Pour certaines carrières, ce serait un bonheur et une garantie de santé que d'avoir la vue basse. Si le nombre des myopes augmente (et pas autant qu'on le croit souvent), la faute en est moins au surmenage scolaire qu'aux conditions sociales générales. On trouvera p. 34-35 les quatres thèses qui condensent l'hypothèse de M. Stilling. D'ailleurs, il ne veut pas entendre parler d'hypothèse et prétend présenter une théorie scientifiquement prouvée. Hypothèse ou non, elle est consolante pour les myopes. — Th. Schœll.

— L'ouvrage de M. Théodore Dahmen, *Die Theorie des Schoenen. Von dem Bewegungsprincip abgeleitete Aesthetik* (In-8° de 191 p. Leipzig, Engelmann, 1903, 4 mark) est un ouvrage pédant. Les questions d'art veulent être touchées d'une plume plus légère. Si le hasard veut, ce qui vient de nous arriver, que vous en abordiez la lecture après avoir parcouru, par exemple, le *Voyage en Italie de Taine*, la comparaison vous laissera une impression désastreuse. Cette réserve, toutefois, ne prétend pas enlever toute valeur à l'étude de M. D. Il a d'une main lourde mais sûre, dressé tout un arsenal, où l'on trouvera, soigneusement classées et étiquetées, les notions courantes d'esthétique, éclairées cependant d'un jour spécial. En effet, l'auteur est convaincu d'avoir trouvé dans le Mouvement le principe unique et absolu de toute philosophie du beau. Réservant pour une étude ultérieure les problèmes de la création artistique et du goût, il commence ici par faire la critique des divers principes explicatifs sur lesquels l'esthétique empirique a essayé, jusqu'à présent, de se fonder : l'harmonie, l'unité, la fusion des deux dans l'idée de l'essentiel ou dans celle de la symétrie, la reproduction de la réalité, c'est-à-dire la vérité. Puis il trouve, en examinant les conditions du sentiment du beau, que ces principes partiels convergent tous vers le sien, le principe fondamental du Mouvement. Des trois possibilités qu'il établit p. 25 : ou bien il y a des principes différents pour le mouvement et pour l'immobilité ; ou bien il n'y en a qu'un, mais qui n'est pas à chercher dans le mouvement ; ou bien ce dernier est à considérer comme l'unique principe explicatif, c'est la 3e naturellement qu'il proclame seule admissible. Introduisant son argumentation par l'interprétation du mouvement dans les formes, il développe 6 lois p. 32-48, dans son chapitre *Allgemeine Wirkung fremder Bewegungen*, qui est le chapitre capital de son livre en ce qu'il contient l'application toute nouvelle de sa théorie ; à la lumière de celle-ci il passe ensuite en revue tous les autres domaines de l'esthétique, notamment la peinture. Il attache une importance spéciale à cet art, convaincu qu'il est que s'il parvient à prouver sur elle la vérité de sa thèse, elle sera prouvée *a fortiori* dans la sculpture et l'architecture. Son paragraphe sur la peinture religieuse (p. 103-107) nous semble mériter une mention particulière. Montrant très bien le rapport entre l'esprit chrétien et la peinture chrétienne, il conclut en faisant voir pourquoi cette dernière est morte aujourd'hui ou mourante. L'argument final qu'il ajoute à la dernière page en faveur de son hypothèse, est frappant et renferme certainement une part de vérité, comme d'ailleurs sa thèse elle-même. — Th. Schœll.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 27 juillet — 1903

A. Moret, **Le Rituel du Culte divin journalier en Égypte,** d'après les Papyrus de Berlin et les textes du temple de Séti Ier à Abydos (Annales du Musée Guinet, Bibliothèque d'Études, t. XIV), in-8°, Paris, Leroux, 1902, III-288 pages.

Chaque temple égyptien possédait un ou plusieurs rituels du culte, tel qu'on le célébrait chaque jour : les rituels de ce genre comprenaient tous, de même que nos offices religieux, une partie commune répondant aux cérémonies générales et applicables à tous les dieux, puis une partie plus spéciale qui ne s'adressait qu'au dieu du temple et qui constituait le propre de ce dieu. Les tableaux et les formules détachés de ces rituels se retrouvent partout par fragments, dans les ruines, mais l'ensemble des services ne nous a été conservé que par un nombre assez restreint de documents, papyrus sans vignettes et textes monumentaux où des bas-reliefs très détaillés représentant l'action qui accompagnait les formules et qui leur prêtait leur efficacité. M. Moret s'est attaqué au Papyrus n° 3055 du Musée de Berlin, déjà analysé il y a vingt ans par M. de Lemm et intitulé : *Commencement des rites divins célébrés dans la maison d'Amonrâ, roi des dieux, au cours de chaque jour par le grand prêtre de service ce jour-là ;* il en a complété le texte par deux autres rituels thébains appartenant au culte de Maout (Papyrus nos 3014 et 3053 de Berlin) et par les rituels similaires du temple de Séti Ier à Abydos. Il a pu donner ainsi une édition fort soignée de cette sorte de Missel égyptien, qu'il a traduit, puis commenté, et auquel il a joint un index philologique précieux. C'est

une de ces monographies, telles qu'en faisait l'école de Rougé et de Chabas, et qui étaient devenues assez rares en ces dernières années. La grammaire y trouve son compte, ainsi que la lexicographie et notre connaissance de la religion égyptienne s'en trouve augmentée considérablement.

L'office débute, comme dans toutes les religions, par les purifications réglementaires. Le prêtre allume le feu en battant le briquet (§ 1), puis il saisit l'encensoir, il y pose le petit réchaud pour l'encens, puis il y jette les boules de résine (§ 2-4), et il s'avance vers le lieu saint (§ 5-6) jusqu'au naos qui contenait la statue ou l'emblème du dieu. Il procède aussitôt à l'ouverture afin de pouvoir contempler cette statue face à face, et d'abord il rompt le fil qui maintenait fermés les battants de la porte (§ 7), il détache la terre sigillaire sur laquelle le dernier officiant avait empreint son sceau, après avoir achevé l'office précédent (§ 8), et il brise le sceau qui assurait les deux extrémités du lien (§ 9), ou, s'il y a lieu, il fait glisser le verrou. Le naos ouvert, l'image du dieu apparaît (§ 10) ; le prêtre l'aperçoit (§ 11) et il tombe à genoux devant elle, en lui présentant le réchaud pour l'encens. A ce point, les préliminaires sont terminés et la fonction réelle s'engage : le prêtre s'agenouille et *flaire la terre* (§ 12), puis il s'allonge sur le ventre devant l'image et se relève (§ 13-14). Parfois il se tient debout, parfois il s'accroupit, et, les mains levées dans la posture de l'adoration, il récite un ou plusieurs hymnes en l'honneur du dieu, proportionnant probablement le nombre à la solennité de l'office (§ 18-19), puis il entreprend la toilette de la statue : il l'oint avec le parfum de fête mêlé de miel (§ 20), il l'encense (§ 21), il la serre dans ses bras et il l'anime d'une âme nouvelle par le don de l'œil d'Horus ; mais au moment où il semble devoir accomplir la consécration suprême il revient en arrière (§ 22-24). Les rites égyptiens comportaient au moins deux répétitions des mêmes actes, l'une pour les dieux du Nord, l'autre pour les dieux du Sud : il reprend donc la cérémonie dès son principe, entre au temple, monte l'escalier qui mène au naos (§ 25), découvre de nouveau l'image du dieu (§ 26-27) et la voit (§ 28), se prosterne encore devant elle, flaire la terre, se met sur le ventre, se relève (§ 29-34), encense, puis récite d'autres hymnes (§ 35-41), et comme il a clos le premier acte par le don de l'œil d'Horus, il termine le second par le don de la déesse Maït, la Vérité, dont le dieu va se nourrir (§ 42), ainsi que ses parèdres, ses associés dans le culte (§ 43). C'est l'acte capital, celui auquel correspondait le sacrifice des bœufs, lorsque l'office comportait une fonction sanglante : le dieu est repu et prêt à accorder au prêtre ce que celui-ci lui demande. Le reste n'est plus que la série des manipulations nécessaires pour mettre la statue rassasiée en état de rentrer dans l'obscurité de sa demeure fermée. On la saisit (§ 44), on l'huile (§ 45), on la passe à l'encens et à l'eau (§ 46-48), on l'habille des bandelettes blanche, jaune, verte, rouge

(§ 49-53), on lui farde les yeux et les joues aux fards rouge, vert et noir (§ 54-57), puis, pour assurer sa conservation, on répand du sable devant elle (§ 58) et on tourne quatre fois autour du naos en l'encensant (§ 59), comme s'il s'agissait de réparer la demeure endommagée par l'ouverture; enfin, on la soumet aux purifications finales par l'eau pure ou additionnée de substances diverses (§ 60-66) et on referme le naos, dont on arrête la porte avec le fil, l'argile et le sceau.

M. Moret a fait ressortir très nettement le sens et la valeur de chaque manipulation, et je ne le chicanerai pas, si, dans ses traductions ou dans ses commentaires, il y a quelques points qui m'ont paru hasardeux. Il y a pourtant une question où je ne me range pas à son avis, celle du *mâ-khrôou :* pour lui Maît est la réalité créée par la lumière, et le dieu ou le défunt est qualifié *mâ-khrôou* lorsqu'il est mis par l'office en possession de cette réalité. *Mâkhrôou* signifierait donc *celui qui réalise la voix* ou plus librement *l'homme à la voix créatrice.* Il me semble qu'en traduisant ainsi, M. Moret a agi de la même façon qu'avait fait Devéria, lorsqu'il avait traduit la même expression par *triomphant :* il a restreint la signification de la locution, en pensant l'agrandir. J'espère revenir ailleurs sur cette question dans un endroit où il me sera possible de développer ma pensée. Pour le moment, je me borne à dire que *mâkhrôou* signifie bien *celui qui a la voix juste*, celui qui sait entonner et réciter avec la mélopée voulue les incantations irrésistibles de la magie. Celui qui est *mâkhrôou*, grâce à sa voix juste triomphe, des ennemis qui s'opposent à lui, et en cela Devéria avait raison de traduire l'expression par *triomphant*. Celui qui est *mâkhrôou*, grâce à sa voix juste, crée et réalise tout ce qu'il veut, et en cela M. Moret n'a pas tort de traduire l'expression par *le réalisateur de la voix, le créateur par la voix*. Dans les deux cas la traduction rend une partie du sens, mais une partie seulement, et surtout elle laisse dans l'ombre la vertu par laquelle le *mâkhrôou* triomphait et créait, la justesse de la voix, sans quoi toute incantation demeurait sans effet. Je continuerai donc à traduire *juste de voix*, bien que souvent cette traduction nécessite un commentaire pour être comprise des personnes étrangères aux études égyptologiques.

Théoriquement, le sacrifice complet ne pouvait être accompli que par le souverain et par le prêtre s'identifiant au souverain. M. Moret insiste sur cette particularité, et on comprend cette insistance quand on connaît l'intention qui a présidé à la rédaction de son mémoire. Son étude sur le Rituel journalier était pour lui à l'origine comme l'annexe ou l'une des meilleures pièces justificatives d'une thèse sur *le Caractère religieux de la Royauté Pharaonique*. L'annexe risquait de devenir aussi volumineuse que le principal : il en a fait un mémoire à part, et il a eu raison. La Sorbonne n'y a point perdu et nous y avons gagné un excellent ouvrage d'égyptologie pure.

G. Maspero,

Philologische Untersuchungen herausgegeben von A. Kiessling und U. v. Wilamowitz-Möllendorff. Sechzentes Heft : **Apollodors Chronik. Eine Sammlung der Fragmente** von Felix Jacoby. Berlin, Weidmann, 1902. Un vol. in-8° de 416 p. Prix 14 m.

C'est M. Diels qui a le premier attiré l'attention sur Apollodore; c'est lui qui, comme le dit M. Jacoby, l'a ramené de l'ombre à la lumière, et qui a montré son importance comme chronographe. Il était donc naturel que M. Jacoby, qui est l'élève de M. Diels, dédiât cet ouvrage à son ancien maître.

Le recueil de fragments est précédé de quatre chapitres, qui ont pour sujets : la vie d'Apollodore, l'examen de son ouvrage intitulé Χρονικά, la méthode d'Apollodore, le vers iambique. Voici les principaux résultats auxquels M. J. arrive dans cette partie de son ouvrage. Apollodore est bien d'Athènes; il n'y a pas lieu de le distinguer, comme l'ont fait certains savants, du chronographe anonyme cité par Skymnos; il fut élève d'Aristarque et d'Ératosthène; ce dernier avait aussi composé un ouvrage sur la chronologie; Apollodore le prit pour modèle, mais de façon à faire oublier l'ouvrage de son maître. Le chapitre qui traite de la méthode d'Apollodore est le plus intéressant. Il nous montre combien l'établissement d'une chronologie, rationnelle dans la mesure du possible, a dû être chose difficile. Pour les temps primitifs surtout que pouvait-on faire? Les seules données étaient fournies par la tradition, par des légendes, par des chants dont on ignorait l'origine. Dans les événements ainsi révélés, on pouvait bien distinguer une succession; on avait des raisons de supposer que tel fait était antérieur à tel autre ; mais cette distinction était indécise, souvent obscure; dans le lointain du passé les faits eux-mêmes se perdaient dans un horizon confus où tous les objets apparaissaient comme des ombres toutes sur le même plan C'est cette confusion que les chronographes essayèrent d'éclaircir. Tout document authentique faisant défaut, ils furent bien obligés de procéder par des inductions et des hypothèses. Comme il s'agissait d'établir des rapports de temps entre des faits, il leur fallait une unité de mesure ; ils en prirent deux : la durée moyenne attribuée à une génération humaine, γενεά; l'âge où l'homme atteint son développement complet, ἀκμή. Malheureusement ni la γενεά ni l'ἀκμή n'avaient ce degré de précision qui est nécessaire à une mesure qu'on veut proposer pour unité. L'on donnait à la γενεά une durée tantôt de 25 ans, tantôt de 30 ans, tantôt de 33 ans et demi. Pour l'ἀκμή, les variations n'étaient pas moindres : on avait cependant généralement adopté comme point culminant de la vie de l'homme, l'âge de 40 ans [1]. Cette détermina-

1. Ces termes ἀκμή, ἀκμάζειν semblent avoir été empruntés au langage de la médecine, cf. le présent ouvrage p. 41; Cicéron les traduit par le verbe vigeo; Tatien emploie généralement le participe γεγονώς et Suidas le parfait γέγονε.

tion, proposée par l'école pythagoricienne, se retrouve aussi chez d'autres peuples, les Juifs, les Arabes. Apollodore adopta cette détermination ; il en fit la base d'un système, qui eut le défaut de tous les systèmes, celui de ne pas tenir compte suffisamment des faits et même de vouloir les plier aux exigences de la théorie. Dans la vie de tout homme, dont l'histoire a gardé le souvenir, cet âge de 40 ans, ou celui de 20 ans, prend une importance extraordinaire ; c'est invariablement à ces deux moments de la vie que se produisent les événements qui ont signalé le nom de ces hommes à la postérité. Pittacus avait 40 ans quand il s'empara de la tyrannie ; Thalès, quand il prédit une éclipse de soleil ; Pythagore, quand il alla fonder son école en Italie ; Thémistocle, quand il fut nommé archonte, etc. etc. L'ἀκμή de Zénon est placée par Apollodore à une date qui est en complète contradiction avec le témoignage formel de Platon. On voit combien l'esprit de système a dominé dans l'établissement de la chronologie ancienne, et sur quelles bases fragiles repose tout l'édifice. Nous devons ajouter que, d'après M. Jacoby, les Chronica auraient été retouchés et altérés par la main d'un écrivain juif du Ier siècle après J.-C. C'est à cet interpolateur qu'il faudrait attribuer les principales erreurs qui déparent l'ouvrage d'Apollodore.

On sait que les Chronica étaient rédigés en vers iambiques. Le vers d'Apollodore a une allure particulière ; il se rapprocherait du trimètre tragique plus que du trimètre comique. L'iambe, comme le dit Aristote, est le mètre naturel de la conversation. L'essai d'Apollodore eut un plein succès ; cet auteur fut le créateur d'un genre de poésie didactique destinée à une longue durée ; bien des siècles après lui, le trimètre iambique continuait à être en honneur à Byzance ; c'est en iambes, plus ou moins corrects, que grammairiens, historiens, philosophes écrivaient souvent leurs traités.

Quant au recueil des fragments des Χρονικά, celui que nous donne aujourd'hui M. J. est singulièrement riche, si on le compare aux recueils précédents. L'éditeur des *Fragmenta historicorum Graecorum* de la collection Didot avait réuni seulement 60 fragments ; de plus, parmi ces 60 textes, un certain nombre ne sont pas authentiques ; par exemple, le long morceau sur les rois de Thèbes en Égypte. Comparé au recueil de l'édition Didot, celui de M. J. s'est accru du double. M. J. est arrivé à ce résultat en attribuant à Apollodore un certain nombre de citations qui n'ont pas de référence, mais qui portent bien la marque du chronographe, qui dérivent de son système. Quelques citations authentiques des *Chronica* ont été retrouvées tout récemment dans les fragments de Philodème du Musée de Naples ; le fragment 85 est particulièrement important ; il nous donne la date exacte de la fin de la guerre de Chrémonide en 265-4. M. J. a fait suivre chaque fragment d'une discussion approfondie ; et, comme c'est la chronologie d'Apollodore qui fut le plus

généralement adoptée, comme c'est son système qu'on retrouve le plus souvent chaque fois qu'une question de chronologie est examinée par un auteur ancien, on peut dire que c'est presque toute l'histoire de la Grèce, histoire politique, littéraire, philosophique qui est étudiée ici à un point de vue particulier. Parmi les discussions les plus intéressantes, il faut placer celles qui concernent la chronologie des rois de Sparte, des rois de Corinthe, de Solon, de Sophocle, d'Euripide, de Démosthène, etc. Dans le paragraphe relatif à Solon, M. J. accepte la correction qu'on a faite à la *Rep. des Ath.* d'Aristote, XIV, 1, en écrivant ἔτει δ' καὶ τριακοστῷ au lieu de ἔτει δευτέρῳ καὶ τριακοστῷ. M. Jacoby, qui apporte quelques nouvelles raisons en faveur de la correction, dit que la confusion entre δ' et δεύτερος est fréquente dans nos manuscrits : aux exemples qu'il cite, p. 171, v. 14, j'ajouterai celui de la *Rép. des Lacéd.* de Xénophon, XI, 4, où presque tous les critiques acceptent la correction λοχαγοὺς δύο au lieu de λοχαγοὺς τέτταρας. Pour Démosthène, M. J. n'a pas de peine à montrer que le grand orateur s'est rajeuni de près de trois ans dans la Midienne ; il n'était pas né en 381 : mais en 384 ; la vérité sur ce point avait déjà été établie par M. H. Weil (*Les harangues de Démosthène*, 2e éd., p. XXXIV), que M. Jacoby aurait bien pu citer. Ici Apollodore avait trop facilement accepté le dire de l'orateur.

Albert MARTIN.

Spicilegium Aristophaneum scripsit Fredericus H. M. BLAYDES. Halis Saxorum in Orphanotrophei libraria, 1902. Un vol. in-8º de 136 p. Prix 3 m.

Du même, **Spicilegium Tragicum.** Observationes criticas in tragicos poetas graecos continens. 1902. Un vol. in-8º de 263 p. Prix 6 m.

Louis BODIN et Paul MAZON, **Extraits d'Aristophane,** Texte grec publié avec une introduction, un index et des notes. Paris, Hachette, 1902. Un vol. in-16 de LXXIX-296 p.

Dans la préface de ses *Adversaria critica in Sophoclem* parus en 1899, M. Blaydes disait qu'il avait quatre-vingts ans ; il se plaignait de son âge, de sa mauvaise santé. Cependant il venait d'entreprendre une grande édition de l'*Orestie* d'Eschyle : l'*Agamemnon* avait paru en 1898. Depuis, ni la vieillesse, ni la maladie n'ont arrêté ce travailleur infatigable. Dans cette même année 1899, il éditait les *Choéphores* d'Eschyle, peu après les *Euménides* ; l'édition de la grande trilogie était ainsi terminée. En 1901, il publiait un volume de 544 pages, *Adversaria critica in Euripidem.* Aujourd'hui, M. B. nous donne coup sur coup deux volumes de conjectures ou de remarques, l'un sur Aristophane, l'autre sur les tragiques grecs. Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur ces deux ouvrages. Nous avouons n'avoir pas pu résister longtemps à la fatigue que donne la lecture de ces notes où ce qu'il peut y avoir de bon est noyé et perdu au milieu d'un fatras inu-

tile de choses déjà connues, déjà dites et redites et le plus souvent par l'auteur lui-même dans ses précédents ouvrages. Dans tous nos articles sur les livres de M. Blaydes, nous avons toujours rendu justice à son mérite [1], tout en reconnaissant que parfois des défauts graves déparaient ses ouvrages. Aujourd'hui, ce sont décidément les défauts qui l'emportent. Le minimum d'égards que le public puisse exiger d'un auteur, c'est que cet auteur se connaisse lui-même, qu'il connaisse ses propres ouvrages. Si, sous prétexte qu'il n'a pas le temps d'aller prendre dans sa bibliothèque les livres qu'il a déjà publiés, il s'imagine qu'il peut toujours nous servir les mêmes choses, nous pouvons nous imaginer, nous, que nous n'avons nul besoin de lire des livres prétendus nouveaux où nous ne trouverons toujours que les mêmes choses. Car, enfin, notre temps, à nous public, est bien aussi précieux que le sien.

Le recueil d'*Extraits d'Aristophane* a été composé avec soin et compétence. Les morceaux sont bien choisis pour faire connaître le grand comique à nos élèves. En tête du volume, se trouve une longue introduction où les auteurs traitent de l'organisation matérielle du théâtre grec; la question du logéion y est longuement examinée; suit une analyse de chacune des comédies d'Aristophane au point de vue de la mise en scène et du décor; pour une édition de classes c'est beaucoup de choses, et on regrette qu'il n'y ait rien sur la critique littéraire. Cette introduction est terminée par un résumé de la métrique des chœurs qui sera très utile à ceux de nos étudiants qui seront en état de s'intéresser à la métrique grecque! Les auteurs ont proposé quelques corrections; nous citerons celle du vers 1391 des *Guèpes;* c'est ce qu'on a trouvé jusqu'ici de mieux pour ce *locus desperatus*. Quelques explications paraissent bien pénibles, en particulier *Ach.* 478; *Eq.* 220; il est difficile aussi d'accepter la traduction donnée pour le v. 1027 du *Ranae*. Le volume se termine par un *index des particules* qui est peut-être la meilleure partie du livre.

Albert MARTIN.

Homeri carmina recensuit et selecta lectionis varietate instruxit A. LUDWICH. Pars prior, *Ilias*, volumen prius. Leipzig, Teubner, 1902; XIX-514 p.

Les hellénistes qui connaissent les longues recherches et les importants travaux de M. Ludwich sur l'œuvre d'Homère doivent s'attendre à voir qualifier d'excellente sa récente édition de l'Iliade, dont nous avons en ce volume les douze premiers chants. Ils ne seront pas déçus. Ce n'est pas que je n'aie quelques sujets de doute relativement à la constitution même du texte et au choix des leçons; la question de

1. Voir en particulier l'article sur les *Adversaria critica in Euripidem*, numéro du 13 mai 1901 de cette Revue.

l'augment, entre autres, dans les verbes placés à la fin du vers et précédés d'un mot terminé par une voyelle susceptible d'élision, comme α et ε, ne me semble pas résolue par le texte que donne M. L. Les manuscrits sont rarement d'accord; un même manuscrit a une orthographe extrêmement variable, et les commentateurs anciens sont assez souvent hésitants; par exemple, Eustathe donne à la fois M 136 οὐδὲ φείδοντο et οὐδ' ἐφείδοντο; cf. Λ 178. Lorsqu'il s'agit de α final devant une forme quadrisyllabique, il semble bien qu'Aristarque soit le meilleur guide, et nous connaissons son opinion sur ce point : M. L. lit avec lui B 427 σπλάγχνα πάσαντο, Δ 517 μοῖρα πέδησε, I 492 πολλὰ μόγησα, et par suite Γ 119 ἄρνα κέλευεν, E 315 πτύγμα κάλυψεν, malgré la tradition manuscrite. Il est loin d'être aussi certain que dans la même combinaison l'augment doive être supprimé après ε, ce que nous voyons ici régulièrement. Si les meilleurs témoignages donnent souvent la forme sans augment, il arrive non moins fréquemment que tous s'accordent pour le contraire; or nous lisons H 379 ἠδὲ πίθοντο, M 470 Δαναοὶ δὲ φόβηθεν, Δ 200 τὸν δὲ νόησεν, etc. (cependant τοὶ δ' ἐχάρησαν H 307). On est pourtant obligé d'admettre des finales comme E 659 νὺξ ἐκάλυψε, I 212 φλὸξ ἐμαράνθη, H 69 οὐκ ἐτέλεσσεν, etc., et cette observation indique nettement, à mon avis, qu'il y aurait à conserver les mêmes formes avec les finales νὺξ δ' ἐκάλυψε, οὐδ' ἐτέλεσσεν. Je suis d'ailleurs confirmé dans cette opinion par des fins de vers comme E 68 ἀμφεκάλυψε, Z 461 ἀμφεμάχοντο, Λ 809 ἀντεβόλησε, etc. Ce n'est pas le seul point sur lequel l'édition de M. L. appelle la discussion : les verbes commençant par ο suivi de muette + liquide doivent-ils être ou non augmentés en ω? Θ 55 Aristarque lisait ὁπλίζοντο, les meilleurs manuscrits et Eustathe donnent ὡπλίζοντο; Λ 86 ὡπλίσ(σ)ατο les manuscrits sauf un; Λ 641 ὥπλισσε manuscrits. Si l'on suit Aristarque dans le premier cas, comme fait M. L., ne doit-on pas conclure de sa remarque qu'il lisait également sans augment ailleurs? Ou si ὡπλίσσατο, ὥπλισσε représentent le véritable texte, n'est-il pas préférable de lire ὡπλίζοντο? Z 415 M. L. donne εὐναιετόωσαν, lecture d'Aristarque, bien que cette forme soit difficile à défendre (mss. -άωσαν et -άουσαν). Il est ici conséquent avec lui-même, car il ne recule pas devant les formes distraites, qui représentent pour lui un texte beaucoup plus digne de foi, et tel qu'il était lu par les anciens critiques. C'est pourtant un fait remarquable, que la plupart des manuscrits portent Δ 45 ναιετάουσι, Z 497, Λ 769 εὐναιετάοντας, et qu'en général le verbe ναιετάω ait échappé à cette corruption qui n'a laissé intacte presque aucune forme des verbes en άω. M. L. suit les manuscrits avec raison; mais qui pensera que Z 415 l'autorité d'Aristarque soit suffisante pour faire accepter cette forme suspecte? Je ne veux pas aller plus loin dans ces observations, que j'aurai sans doute l'occasion de compléter en parlant du second volume. Ce qu'il importe qu'on sache dès maintenant, c'est que l'édition de M. L. est précieuse pour tous ceux qui s'occupent du texte et de la

langue d'Homère. Le soin avec lequel elle a été préparée, l'étude minutieuse des ouvrages anciens, où l'auteur a recueilli tout ce qui peut servir à l'histoire du texte, la comparaison et l'appréciation d'une foule de manuscrits, et du nombre déjà grand des papyrus qui contiennent des fragments de l'Iliade, tout cela est digne de la critique la plus élogieuse. Le résultat de ces longs travaux est condensé dans une annotation abondante, où l'helléniste trouvera non seulement la plupart des variantes des manuscrits, mais encore les lectures des commentateurs anciens, celles des antiques éditions, celles des écrivains qui ont cité Homère, et enfin, pour éclairer complètement le lecteur, un choix des principales conjectures modernes. Nous avons là vraiment un instrument indispensable pour l'étude de l'Iliade et de son histoire. Mais aussi, la critique mieux armée, mieux aidée dans ses recherches, ne manquera pas de trouver matière à discuter, parfois même à désapprouver, comme le montrent les quelques remarques qui précèdent; et M. Ludwich ne pourra qu'en être satisfait, puisqu'on arrivera ainsi à se rapprocher de plus en plus de cette vulgate préalexandrine qui lui est si chère.

My.

N. G. Politis. Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παροιμίαι, t. IV (Bibl. Marasli, n[os] 184-187, suppl. 5); Athènes, Sakellarios, 1902; 886 p.

Le tome IV de la collection de proverbes de M. Politis va de γλῶσσα à ἐλεῶ; on voit que nous ne sommes pas encore à la fin. Mais M. P. continue à recevoir des communications de tous les pays grecs, et quand l'œuvre sera achevée, il faudra encore un supplément qui ne sera pas mince. Le lecteur sait (v. la *Revue*, 2 juillet 1900, 22 juillet 1901, 20 octobre 1902) tout le bien que je pense de cet utile recueil; il connaît aussi mon opinion sur l'infatigable activité de l'auteur, et cette impression favorable ne saurait être modifiée. Mais il sait aussi que j'ai quelques critiques à adresser à M. P., dont l'une s'applique à la disposition et au groupement des proverbes. Dans ce volume, comme dans les précédents, ou pourra s'étonner de certains rangements bien inattendus. On lit par exemple sous δείχνω : Δεῖξέ μας τὴ ῥάχη σου (ajouter : Koraïs Ἄτ. IV, 473); au contraire τὸν ἔδειξε τὰ δόντια est à l'article δόντι. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir au sujet du mot principal de ces deux proverbes, il n'y a pas ici d'hésitation possible; ou bien ils devraient être tous deux sous δείχνω, ou bien, ce qui serait mieux selon moi, l'un à l'article δόντι, l'autre à l'article ῥάχη. Au mot διπρόσωπος, on voit le proverbe ἄνθρωπος διπρόσωπος, ἀτός του κι' ἀπατός του Κάνει κακὸ τσῆ μοίρας του ποῦ δὲν τὸ κάνει ὀχτρός του (Naxos); une autre forme se trouve sous ἀδιαλόγιστος (t. I; Lesbos); une troisième sous βαριορίζικος (t. III; Théra); les trois nous renvoient à ἄνθρωπος 37 (t. II), où nous lisons, en effet, κατακαιμένος ἄνθρωπος, etc.

(Athènes). On ne saurait comprendre la raison de cette dispersion. Si la place des deux premières formes peut se justifier par le mot qui appelle l'attention (διπρόσωπος, ἀδιαλόγιστος), les deux autres devraient être rangées sous le même titre, les deux épithètes y ayant un sens identique, et n'ajoutant d'ailleurs aucune nuance spéciale. On peut hésiter entre ἄνθρωπος et ἀπατός μου (t. II), le sens général étant que *l'homme* est *à lui-même* son plus grand ennemi ; et je préférerais pour chef de file des quatre exemplaires le dernier mot, où le nº 3 reproduit le même proverbe, sans les deux premiers termes. On aurait pu s'attendre à voir au mot δάχτυλο le proverbe ὅστις κρύπτεται ὀπίσω τοῦ δακτύλου του ὅλος φαίνεται, cité par Koraïs Ἄτ. II, 102 ; nous sommes renvoyés (coll. Warner, t. II, p. 56) au mot κρύβω. Mais y trouverons-nous la forme crétoise ὅποιος χώνεται 'ς τὰ δαχτύλια τ' ἀπὸ πίσω φαίνεται οὖλος, où κρύβω est remplacé par un synonyme ? Il y a là une question de méthode, relative au classement des proverbes, sur laquelle je ne reviendrai plus au sujet de chaque volume, mais que j'essaierai d'exposer quand l'ouvrage sera terminé. En principe, quand plusieurs proverbes de même forme — je ne dis pas de même sens — diffèrent par un seul mot, il y a grandes chances pour que ce mot ne soit pas le mot important, qui a motivé l'expression. J'ajoute quelques observations de détail [1]. Le proverbe γριά 5 est cité dans les *Lettres crétoises*, p. 8 sous la forme σὰν τὴν πάθ' ἡ παππαδιά, σφιγκτομανταλόνεται. Γλῶσσα 54 : 'ς τὴν γλῶσσάν μου γυρίζεται, ajouter Koraïs Ἄτ. IV, 612 (τρέχει) ; δόντι 27 : τοῦ ἐμίλησε ὄξω ἀπὸ τὰ δόντια, ajouter Koraïs Ἄτ. II, 269 (τὸν ἐλάλησα). Parmi les proverbes réunis sous ἑαυτοῦ manque celui-ci, analogue à plusieurs d'entre eux : Καθένας τὴν πίτταν του διὰ ψωμὶν τὴν ἔχει, également cité et expliqué par Koraïs Ἄτ. IV, 468. Le proverbe δικός 2 est accompagné de la mention suivante : Κρήτης. Ἐφημερίς 26 sept. 1889. Il a été cité bien antérieurement dans le Μέλλον du 31 mai 1868, et dans le Νεολόγος Ἀθηνῶν du 27 juillet 1876. Δίνω 49 : δοῦδε καὶ νὰ δούδω n'a des parallèles que pour l'allemand, l'espagnol et l'italien ; ajoutons-y le français, très connu dans le centre : « Donne-moi d' quoi qu' t' as, j' te donnerai d' quoi qu' j'ai ». M. P. cite volontiers les anciens, et c'est l'un des multiples intérêts de son ouvrage ; le proverbe δῶρο καὶ μικρὸ μεγάλη χάρη ἔχει aurait dû lui rappeler Théocrite, XXVIII, 24 : ἦ μεγάλα χάρις δώρῳ σὺν ὀλίγῳ. A propos du mot διπρόσωπος, M. Politis nous informe (p. 494) qu'en Crète διπροσωπία se dit διμουριά, et διπρόσωπος δίμουρος. L'adjectif

1. M. Politis possède-t-il le renseignement suivant ? Il parle des corrections de Koraïs au texte Πίσκοπε τοῦ Δαμαλᾶ, etc. (γυρεύω 28) sans dire où elles se trouvent. Il les verra dans l'une des Lettres inédites de Coray à Barbié du Bocage, à la suite des *Lettres au Protopsalte* publiées par le M[is] de Queux de Saint-Hilaire, p. 279. — La *Mélusine*, dont je parlais dans mes précédents articles, est citée plusieurs fois dans ce volume. — Dans la liste des noms cités, p. 16, lire Μανωλακάκης au lieu de Μανωλάκης.

est également en usage à Chypre, où j'ai souvent entendu chanter ce joli distique :

Δίμουρη καὶ διπρόσωπη, καὶ ψεῦτρα τῆς ἀάπης,
Ἀ(ν) δὲν ἰξεύρῃς ν' ἀαπᾷς, γιὰ τί δὲ(ν) ῥωτᾷς νὰ μάθῃς.

MY.

P. REYNAUD, aumônier de l'école Albert-le-Grand. **La civilisation païenne et la politique.** Paris, 1903. Perrin, in-12, p. 342.

Abbé Louis DEDOUVRES, docteur ès-lettres. **Les Latins peints par eux-mêmes.** Leçons professées à la Faculté libre des lettres de l'Ouest. Picard, 1903, in-8°, p. 450.

Je ne vois absolument rien d'utile à recueillir dans les deux livres dont on vient de lire le titre. Ils se rattachent à cette littérature encombrante, plutôt propre à décrier nos études, qui tourne vers la polémique de journaux, les sermons ou tout autres compilations sans critique et sans choix. Je perdrais mon temps à en discuter le sujet, le plan ou telle partie. Je me borne à en extraire quelques phrases qui me paraissent caractéristiques et qui pourront donner au lecteur une idée suffisante du style habituel des deux auteurs [1].

Émile THOMAS.

---

1. A part quelques citations de la Politique d'Aristote, les sources de M. Reynaud sont d'ordinaire : Duruy ou Dezobry, Rome au siècle d'Auguste. Les références sont données sous cette forme : (p. 332, n. 1) Plutarque, Vie de Sylla ; (p. 323, n. 1) Vie de Périclès. Voici quelques phrases : p. 23, note : « La séparation des pouvoirs est une idée évangélique, adoptée et développée par Montesquieu ». P. 120 en haut : « le christianisme... nous a donné un droit naturel, source de tous les autres droits » ; il a « brisé l'omnipotence de l'état », lui a « enlevé le pouvoir religieux et a arraché les âmes à son empire trop absolu » ;... « le droit civil vicié et corrompu dans ses origines et ses sources fut purifié »... ; « le droit des gens qui n'existait pas « fut tiré du néant par Jésus-Christ » (p. XI et XII). P. 58 : » Jésus-Christ a surnaturalisé la nature et a rendu la nature plus raisonnable ». Notez (p. 257) cette jolie restriction, d'une belle inconscience : Constantin « *de tous les baptisés* quelle que fût leur origine et leur race, tâcha de faire des hommes libres ». P. 110 en haut : « Les anciennes législations avaient formulé un arrêt de mort contre la femme adultère... ; la loi romaine *exigeait la mort* ». P. 93 au bas : « A Rome... on désignait sous le nom de peine capitale non seulement la condamnation à mort, mais les autres condamnations entraînant la perte des droits civils, c'est-à-dire l'exil ou la proscription. En termes juridiques, on exprimait le rapport ou la différence de ces deux catégories de peines en appelant la peine de mort *maxima capitis diminutio* et la perte des droits civiques, *minor capitis diminutio;* c'était la grande et la petite peine capitale ». P. 123 au bas : « La loi naturelle est indestructible. Il faudrait *broyer* la conscience humaine et l'anéantir si on voulait faire disparaître cette loi. » Il est question ensuite de « l'épaisse couche de boue, couche fangeuse », que « les suggestions mauvaises peuvent mettre sur notre conscience » ; mais « une tempête du ciel peut un jour ou l'autre balayer cette boue ». — « Où en sommes-nous maintenant de cette influence chrétienne en matière politique ? De nos jours en

The University of Chicago founded by John D. Rockefeller. The Decennial Publications. The *Proconsulate of Julius Agricola* in relation to history and to encomium by George Licoln Hendrickson prof. of. Latin. Printed from vol. VI. Chicago. 1902. 33 p. in-4°.

Les critiques ont eu le tort d'étudier jusqu'ici l'Agricola de Tacite chacun sous un angle particulier d'après lequel on jugeait du reste; on en a fait successivement une *laudatio funebris* (Hübner), une appli-

---

France, la politique semble vouloir revenir aux errements païens... On revient à la vieille conception d'un État omnipotent... On essaie de supprimer l'une après l'autre toutes les libertés individuelles, la liberté de penser, la liberté d'enseigner, la liberté de s'associer » (p. xiii et xiv). — Les thèses de doctorat de M. Dedouvres datent de 1895 et ont pour titre : « le P. Joseph polémiste; ses premiers écrits (1623-1626). De P. Josephi Turciados libris quinque ». — Naturellement rien ici des héros de Hervieu *peints par eux-mêmes*. Il ne faut mêler ni les gens, ni les genres. M. D., est hanté par son admiration pour Villemain à qui il renvoie (p. 162 etc.); lui aussi modestement, il procède par leçons : « Messieurs... ». Références : Villemain, Patin, Nisard, Pichon; Revue des cours et conférences; Freinshemius (supplément à Tite-Live) (p. 212). P. 227, n. 1 : « Ferraz dans sa thèse latine... *Avant Ferraz* Aulu-Gelle... »; p. 227 au bas, note : « quoi que dise *Didot* dans *son édition d'Horace* à propos des épîtres. » Les amateurs retrouveront ici les clichés connus : *satira tota... in comœdia claudicamus*... avec de beaux développements pleins d'intérêt. Les citations ne sont pas seulement entassées; c'est une vraie enfilade, M. D. citant pour citer, et l'une appelant l'autre; elles sont souvent d'une longueur sans fin, plus longues, nous dit-on (p. 35 note), que dans la leçon; je le crois bien : l'une d'elles a deux pages en texte serré. Très banales en général. Les textes y sont souvent incorrects. Partout les phrases de Bossuet sont mêlées au texte latin sans que M. D. semble faire différence dans leur valeur probante. Voici, d'ailleurs, comment M. D. juge et raisonne. P. 33, à propos d'un passage de Cicéron où M. D. trouve « le charme de la plus gracieuse poésie » : « en effet, Cicéron avait été poète, ou plutôt, *il l'a toujours été, c'est un poète* ». P. 165, note : « en cela (il s'agit de la fameuse question de savoir qui doit l'emporter du général ou du jurisconsulte), en cela *comme en tout le reste*, Cicéron *a voulu être un opportuniste.* » P. 247 : « *nous avons* de lui (Cicéron) trois livres de bons mots que nous a conservés son affranchi Tiron ». P. 164 : « Plaute fait encore une plus grande place aux procès. Voyez, en effet, *passim* l'Asinaire... ». Suivent cinq lignes toutes de numéros joints à des titres de pièces. P. 149, M. D. cite le passage du *Truculentus* où Stratophane, lorsqu'on lui fait croire qu'un fils lui est né, reconnait l'enfant pour sien parce qu'à peine au monde, il demande, lui dit-on, une épée et un bouclier. « C'est la fanfaronnade d'un matamore; mais dans cette exagération comique *perce pourtant cette vérité que le Romain naît soldat* ». M. D. croit authentiques (p. 332, n. 1) dans Salluste (et cependant il y a là un *hujuscemodi* significatif) le discours de Memmius et celui de Sylla. — P. 361 : « Les courtisanes grecques, avaient presque toutes leur nom en ιον... ; *c'était pour les Grecs une manière d'humilier ces êtres amoindris* ». — P. 95 : « Dans cette étude, reconnaissons aux porcs toute la place que les écrivains latins leur ont faite dans leurs ouvrages ». La préface se termine ainsi : « Si jamais en France le silence devait être imposé aux maîtres chrétiens, ce serait du moins un allègement à leur peine extrême de penser qu'ils ont fait preuve de bonne volonté, utilisé la part de liberté et de vie qui leur a été accordée et suivi le conseil du philosophe latin qui disait à son disciple : relinquamus aliquid quo nos vixisse testemur ». Combien il y aurait à dire, sur ce singulier à propos (vraiment : déjà !); et M. D. se figure-t-il par exemple qu'un livre comme le sien, soit à ce point un signe de vie ?

cation des règles que donne la rhétorique sur le βασιλικὸς λόγος (M. Gudeman), ou encore un fragment préliminaire des Histoires (et non une biographie) à cause de la description de la Bretagne (M. Andresen); enfin, une forme particulière et renouvelée de biographie (M. Leo) [1]. M. H. reprend pour le rectifier un point de l'étude de M. Leo, d'après qui les chapitres de la description et de la conquête de la Bretagne auraient un caractère historique et non géographique. M. H. montre que, contrairement à ce qu'on dit, la fin de la phrase du ch. III prouve que Tacite présente son livre non comme une histoire, mais comme un acte de piété à l'égard de la mémoire de son beau-père. La forme historique conventionnelle, donnée au récit de la conquête, serait un artifice employé pour que l'exposé de cette partie glorieuse de la vie d'Agricola parût moins propre à exciter l'envie ou le dénigrement. Tacite aurait en cela suivi une tradition déjà ancienne, et notamment il se serait fondé, en ce qu'il dit de Corbulon dans les Annales, sur un *encomium* tout semblable. Comme contre-épreuve de sa thèse, M. H. montre qu'on trouve observées par Tacite les quatre règles du genre « encomiastique » telles que les formule Aristide.

Nous avons constaté plus d'une fois la stérilité de toutes les discussions de ce genre. Même après avoir lu M. H., je ne trouve pas que nous ayons à changer d'avis.

A la fin, en appendice, quatre pages de notes sur divers passages.

E. T.

Fünf Bücher deutscher Hausaltertümer, von den ältesten geschichtlichen Zeiten bis zum 16. Jahrhundert. Ein Lehrbuch von Moriz Heyne. Leipzig, Hirzel.

I. Das deutsche Wohnungswesen, mit 104 Abbildungen im Text. 1899, gr. in-8°, VI-406 pp. 12 mk.

II. Das deutsche Nahrungswesen, mit 75 Abbildungen im Text. 1901 gr. in-8°, 408 pp. 12 mk.

M. Heyne estime que les germanistes, en laissant aux non philologues le soin d'écrire l'histoire de la civilisation de l'Allemagne ancienne, se dérobent à leur tâche : mieux que les historiens, juristes, architectes, etc. ils sont capables de comprendre le sens des mots et par suite celui des choses, qui échappe maintes fois aux savants dépourvus d'une préparation grammaticale méthodique. Aussi s'est-il il décidé à creuser son sillon et, armé des connaissances qu'il juge essentielles, il a entrepris de donner en cinq volumes un tableau de ce qu'il appelle l'archéologie germanique extérieure. Aux deux volumes déjà parus, et qui sont consacrés, le premier à l'habitation, le second à

1. Voir la Revue du 17 fév. 1902, p. 134.

l'alimentation, se joindront l'histoire du commerce et de l'industrie, des soins corporels et du vêtement, enfin des diverses manifestations de la vie sociale. C'est là un vaste programme; même restreint comme il apparaît chez M. Heyne, qui n'a donné qu'un plan d'ensemble et non une exposition embrassant tous les détails, il exige pour être convenablement exécuté une érudition étendue, un extrême effort de labeur et une grande souplesse d'esprit. On sait que ces conditions sont réunies chez M. Heyne, qui a produit dans sa longue carrière tant d'œuvres utiles et qui a su, après avoir été distancé par les néo-grammairiens, ne pas s'enliser dans des théories vieillies.

Les deux volumes publiés par M. H. montrent combien utile et importante sera son œuvre. Faisant appel aux témoignages fournis par les écrivains latins, les chroniqueurs, les glossaires, les chartes, les textes littéraires, les données tirées de la grammaire comparée, il a esquissé à grands traits, mais avec beaucoup de vivacité et une remarquable sûreté de main, l'histoire de l'habitation et de l'alimentation dans l'Allemagne ancienne, depuis la période germanique jusqu'au XVIe siècle. Le second volume contient plus de choses originales que le premier, dont quelques chapitres ont été traités par MM. Henning, A. Schultz, Hartung, et d'autres encore. Le texte, précis et clair, est illustré de nombreuses gravures dont beaucoup sont inédites. Comme dans la plupart des ouvrages de ce genre la table des matières est remplacée par un index alphabétique qui rend les recherches très commodes.

Il est superflu, après ce qui a été dit plus haut, de faire remarquer que l'on ne trouvera pas dans les études de M. H. tous les renseignements dont le germaniste a besoin. On y cherchera par exemple en vain *selde*, mot concernant l'habitation et plusieurs fois cité dans *Gudrun*; il n'y est pas question des *tentes*, souvent mentionnées dans les poèmes moyen-haut-allemands; M. H. n'y parle pas des *mâchicoulis* (*Gusslöcher*), qui paraissent différer des *Pechnasen* signalés par lui, etc. Aussi pourrait-on aisément apporter des additions, peu importantes d'ailleurs, à son texte. Ainsi le mot *pisel-pesel*, que M. H. déclare avoir été en usage au moyen âge (p. 122 s.) n'est pas encore entièrement disparu (V. E. Martin : *Kudrun*, n. à la str. 996). De plus le chauffage de ce genre de pièces, dont M. H. dit qu'on ne sait comment il était pratiqué, avait certainement lieu parfois à l'aide d'un fourneau (v. *Gudrun*, 996. 4 et 1008. 1 ss.).

M. H. pense que les renseignements fournis par l'étymologie et la comparaison des mots de même racine aident puissamment aux recherches relatives aux choses concrètes. La remarque est juste. Mais il faudrait, pour avoir le droit de tirer des conclusions assurées des étymologies données, que celles-ci fussent à l'abri de toute contestation. Ce n'est pas toujours le cas de celles qu'apporte M. H. Ainsi l'origine de *schliessen* (I, p. 31 s.), de *Stube* (I, p. 45), de *Tenne* (II,

p. 54), de *Linse* (II, p. 65) et même de *Pflaume* (II, p. 78, cf. Dieter : *Laut-und Formenlehre des altgerm. Dial.* I, p. 183) n'est pas absolument certaine.

Mais ces critiques n'ont qu'un intérêt secondaire : les livres de M. Heyne, et c'est ce qu'il importe de retenir, sont une œuvre de haute valeur dont on attendra impatiemment la suite.

F. Piquet.

Jean-Félix Nourrisson. **J.-J. Rousseau et le Rousseauisme** (publié par Paul Nourrisson). Paris, Fontemoing, 1903, in-8° de pp. xv-507.

Publié par des mains plus pieuses peut-être qu'attentives, cet ouvrage posthume est loin d'être exempt « des imperfections qui, nous dit l'*Avant-propos*, n'auraient point subsisté assurément sous la plume scrupuleuse et dans la rédaction définitive de l'auteur [1] ». Du moins est-on assuré de retrouver intactes, dans ce pendant du livre sur *Voltaire et le voltairianisme*, la franchise et la sévérité impitoyables d'un vif adversaire du xviii[e] siècle. « Si le Voltairianisme a tourné toute chose en dérision, le Rousseauisme, de son côté, a faussé toutes les idées et dogmatiquement tout perverti » : telle est la conclusion du dernier chapitre, et c'est aussi l'idée directrice du livre tout entier, qui ne ménage pas le sophiste ingénieux et éloquent, parant de noms séduisants les troubles d'une âme tarée et les insuffisances d'un esprit plus ardent que juste. Sévérités assez justifiées à l'ordinaire, mais auxquelles manque l'équitable contre-partie des circonstances atténuantes. C'est ainsi que (pp. 469 et suivantes) le souci de laisser entière la responsabilité de Rousseau induit l'auteur en des distinctions assez pénibles sur divers genres de folie, ou que des détails de peu de gravité sont interprétés dans le sens le moins favorable [2]. C'est ainsi, surtout, que le chapitre xx, après avoir fort légitimement insisté sur le paradoxe de l'état de nature qui fait le fonds de la philosophie de Rousseau, se tient aisément quitte envers le « Rousseauisme » : même en admettant son insuffisance doctrinale, on pouvait expliquer son

1. Le père de M[me] de Warens doit s'être remarié en janvier 1705 (p. 10); c'est *avant* d'aller à Fribourg que Rousseau visite son père à Nyon (p. 24); Cl. Anet est mort le *13* mars 1734, et c'est l'acte d'inhumation qui est du 14 (p. 31); le mariage de M[me] d'Houdetot est de février 174*8* (p. 178); il y a quelque insuffisance à parler « du charme pénétrant des mélodies » de Gluck et de Grétry, qui aurait ramené Jean-Jacques de ses préventions contre la musique française (p. 131), ou à définir Richardson « le disciple de Bunyan » (p. 217). Plusieurs fautes d'impression, dont une amusante, p. 71, la place de *percepteur* chez M. de Mably.

2. Rousseau envoyait 240 livres, le 13 février 1753, à M[me] de Warens : c'est mieux que les « légers secours » signalés p. 16. Convient-il de tant s'ébahir (p. 428) de la « manière bizarre de dater » les lettres de 1770 ?

importance historique et son retentissement par d'autres raisons encore, que je ne sais quelles frivoles et spécieuses séductions [1].

Pour expliquer et condamner une bonne part de l'individualité et de l'activité de Rousseau, l'auteur l'examine à un point de vue fort intéressant et que personne, ce semble, n'avait adopté aussi continuement. Il est bien un « philosophe genevois », un publiciste, un moraliste à la pensée de qui Genève est toujours présente, et qui, manquant de sens historique par dessus tout, fait indifféremment à toute forme de société et de civilisation l'application de théories dont les racines sont dans la République natale : d'où des malentendus et des méprises innombrables. Cette idée est développée par M. Nourrisson avec une insistance visible, souvent avec une certaine force, parfois avec des arguments médiocres : on ne voit point, par exemple (p. 306), en quoi le choix de Leyde, pour l'impression du *Contrat social*, achève de prouver que ce traité était destiné à Genève et non à la France. La thèse paraît juste dans son ensemble, et quoi qu'en dise l'*Avant-propos*, elle marque une modification dans le jugement de M Nourrisson sur Rousseau, puisqu'il ne voyait en 1859, dans ses théories, « que des considérations géométriques ». Mais convient-il de faire de cette particularité le principal argument contre Rousseau, et l'évolution du monde moderne n'est-elle pas due en grande partie au phénomène qui fait accueillir, grâce à une adaptation convenable, et admettre par des groupes plus compréhensifs, des manifestations issues d'un point déterminé? Et le christianisme lui-même, dont l'apologie occupe plusieurs pages du dernier chapitre, échappe-t-il à ces conditions?

F. Baldensperger.

Eichthal (Eugène d'), **Hérodote et Victor Hugo,** extrait de la *Revue des Études grecques*, Paris, Leroux, 1902.

Nous signalons cette rareté aux historiens de la littérature française : une étude sur Victor Hugo dans la *Revue des études grecques!* Il s'agit du poème de la *Légende* intitulé *Les trois cents.* Victor Hugo lui-même a inscrit en tête de son poème une phrase d'Hérodote, et c'est bien, en effet, au vieux conteur qu'il a emprunté presque tous les traits de sa description. Mais il y a mis surtout beaucoup de lui-même, à commencer par cette idée bizarre, mais grandiose :

> Et chacun de ces coups de fouet toucha Neptune :
> Alors le dieu......... créa Léonidas,
> Et de ces trois cents coups il fit trois cents soldats,
> Gardiens des monts, gardiens des lois, gardiens des villes,
> Et Xerxès les trouva debout aux Thermopyles!

1. Notons à ce sujet l'exiguïté des lignes consacrées à l'influence de Rousseau en Allemagne, et l'absence, dans la *Bibliographie*, des ouvrages étrangers, Morley, E. Schmidt, R. Fester, etc.

Dans le détail, l'imagination de Victor Hugo a moins inventé qu'elle n'a combiné, d'une manière souvent étrange, les éléments du récit grec. M. d'Eichthal a pris la peine de relever une à une les traces de cette imitation libre et désordonnée : c'est une étude piquante et instructive. On voudrait pouvoir appliquer la même méthode à d'autres pièces, singulièrement obscures, de la *Légende des siècles*.

Am. HAUVETTE.

— Ce n'est pas au point de vue de l'érudition pure qu'il faudrait juger l'ouvrage de M. Félix GUILLON sur *Jean Clopinel dit de Mung, le roman de la Rose considéré comme document historique du règne de Philippe-leBel* (Paris, A. Picard, Orléans, Loddé, 1903, XII, 223 pp. in-8°). L'auteur, ancien élève des Frères d'Orléans, employé au chemin de fer, est évidemment un autodidacte, mais c'est un travailleur de bonne volonté, s'intéressant beaucoup aux antiquités et à l'histoire locales, et depuis bientôt trente ans, il a publié toute une série de travaux bien accueillis, semble-il, par ses concitoyens et couronnés même par le Conseil général du département. Le présent volume fait suite à une *Étude historique et biographique sur Guillaume de Lorris, auteur du roman de la Rose*, parue en 1881. M. G. s'occupe aujourd'hui de son continuateur, qu'il appelle, un peu pompeusement peut-être, « l'Homère de la satire en France et le Voltaire du moyen âge. » Il fixe approximativement les dates principales de la biographie de ce protégé de Philippe-le-Bel, et de son activité littéraire; il étudie et dépouille les 18,000 vers ajoutés par Clopinel aux 4,000 de Lorris, afin d'en tirer un tableau complet de la société française vers la fin du XIII° siècle et l'on voit qu'il a très consciencieusement étudié son poème. Sans doute, pour ce qui n'est pas de son sujet immédiat, où quand il lui manque des guides aussi précieux que M. Paulin Paris, son érudition est parfois sujette à caution, encore qu'il l'étaie sur des autorités bien précaires aujourd'hui, Mezeray, l'abbé Velly, Chateaubriand, ou sur des lectures bien confuses, comme cela lui arrive à propos des lois de Confucius (p. 141). Ainsi, à la p. 22, il citera les *empereurs* Rodolphe de Habsbourg et *Albert* de Nassau, qui ne furent tous deux que *roi d'Allemagne* et dont le second s'appelait d'ailleurs *Adolphe* et non *Albert*. P. 81, on nous apprend que la croyance générale du moyen âge, que la femme n'avait point d'âme, « remonte *aux temps bibliques* » etc. Mais tout cela ne nous empêchera pas de louer le zèle consciencieux avec lequel M. Guillon a tenté de faire revivre la physionomie, fort effacée, de Clopinel ou Chopinel au profit de ses compatriotes; espérons qu'ils s'y intéresseront davantage quand prochainement la statue du poète se dressera sur l'une des places de la ville de Meung. — E.

— Le P. JACQUIN, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nous envoie une *Étude sur l'abbaye de Liessies* (*1095-1147*), extraite du Bulletin de la commission royale d'histoire de la Belgique (Bruxelles, Kiessling, 1903, 122 pp. in-8°) dans laquelle il nous retrace une partie notable de l'histoire de ce monastère réformé d'après la règle de Cluny et situé dans le diocèse de Cambray, à l'aide de documents imparfaitement utilisés jusqu'ici. C'est une monographie consciencieuse, élaborée sous la direction de M. l'abbé Cauchie, professeur à l'Université de Louvain. L'auteur nous y entretient d'abord de ses sources, cartulaires et inventaires divers, et sur-

tout du *Chronicon Laetiense*, composé à l'abbaye même, et partiellement publié dans les *Monumenta*. Il nous en donne quelques fragments encore inédits à la fin de son travail. Il nous retrace ensuite l'histoire générale de Liessies jusqu'au moment de sa décadence rapide vers le milieu du XIIe siècle, causée surtout par des querelles avec les sires d'Avesnes, les trops puissants voisins de l'abbaye et la diminution de la ferveur religieuse parmi les habitants du monastère. M. Jacquin a joint à son récit un petit cartulaire contenant 46 pièces et une liste des dix-neuf personnages qui ont occupé le siège abbatial de Liessies, de 1096 à 1331. — E.

— M. J. Vaesen continue, avec une persévérance digne des plus grands éloges, son recueil des *Lettres de Louis XI, roi de France*, édité par la Société de l'histoire de France; c'est le tome *huitième* qui vient de paraître (Paris, Renouard, 1903, 381 pp. in-8°) et nous nous acheminons avec lui vers la fin de l'entreprise, car il embrasse la correspondance royale du 8 mai 1479 au 30 décembre 1480. Le volume renferme deux cent cinquante pièces d'importance très inégale, correspondances politiques (lettres à Sigismond d'Autriche, aux *Eidgenossen* de Lucerne, au cardinal Julien de la Rovère, etc.) missives judiciaires au Parlement, ordres divers à des fonctionnaires et à des gens d'église (demande d'une messe pour le repos de l'âme du vieux roi René, adressée au chapitre d'Angers) etc. Quelques-uns de ces documents sont très insignifiants et si l'on peut s'intéresser encore, au point de vue des mœurs royales, à la demande d'un barbier de Montpellier ou de petites « levrières châtrées » d'Allemangne, il en est d'autres qu'on supprimerait sans perte aucune pour l'histoire, comme le billet de Louis à son « premier varlet de chambre », le seigneur du Bouchage : « Mon amy, je vous prie que soiez ycy demain au matin à mon lever, pour me dire s'il fait bon à Corbeil. Et à Dieu ! » (p. 204). Mais sans doute M. V. n'a voulu perdre aucune des glanes de ses longues et patientes recherches. Parmi les pièces justificatives jointes au présent volume, nous relèverons les instructions dressées pour les ambassadeurs chargés d'aller en Angleterre négocier le mariage du Dauphin avec une fille d'Edouard IV, en février 1480. — R.

— M. le professeur E. Charvériat, de Lyon, publie la *Correspondance échangée entre M. de Nagu-Varennes et les échevins de Lyon* (Lyon, Rey, 1903, 186 pages in-16°), ou plutôt une analyse de cette correspondance avec de copieux extraits des missives envoyées aux autorités de cette ville par ce personnage, ancien bailli du Beaujolais pour Henri III, puis gouverneur de Macon pour la Ligue; revenu, après la conversion de Henri de Navarre, et les armes de Tavannes aidant, à des sentiments d'obéissance envers la monarchie légitime, il remit Macon au roi, en avril 1594. Il se trouvait en rapports d'affaires et de bon voisinage assez fréquents avec les autorités du territoire rebelle que l'auteur appelle « la république lyonnaise », et que gouvernait une espèce de Conseil d'État, sous l'autorité quasi-nominale du jeune Henri de Savoie, marquis de Saint Sorlin et frère cadet du duc de Nemours. Cette correspondance ne nous apprend naturellement rien de bien nouveau sur la situation générale du royaume, mais elle nous permet d'étudier en détail quelques-uns des innombrables épisodes de cette *petite guerre* qui désolait alors tout le pays, et dans laquelle, ligueurs, huguenots, royalistes et tiers-parti se disputaient villes, bourgs et châteaux, pillant et épuisant les provinces. M. de Nagu-Varennes ne semble pas avoir été un des plus méchants parmi les innombrables tyranneaux d'alors; en tout cas, il sut tirer à temps son épingle du jeu, comme le montrent les pièces mises au jour par M. Charvériat, d'après les archives lyonnaises, qui nous le font assez intimement connaître; c'est une con-

tribution utile à l'histoire de la dernière période des guerres de religion dans le Lyonnais, le Beaujolais et le Maconnais. — R.

— M. Arthur Hassal vient d'ajouter un nouveau volume à la collection des biographies des *Foreign Statesmen*, dirigée par M. Bury, professeur d'histoire moderne à Cambridge, et qui compte déjà le *Charlemagne* de M. Hodgkin, le *Philippe-Auguste* de M. Hutton, le *Mirabeau* de M. Willert et le *Richelieu* de M. Lodge. C'est une étude sur *Mazarin* (London, Macmillan, 1903, xv, 187 pp. in-18°; prix : 3 fr.). Elle résume en un nombre très restreint de pages la carrière assez longue et si prodigieusement variée de l'homme qui succéda comme directeur de la politique française à Richelieu, après avoir été, depuis une dizaine d'années seulement, au service de la France. L'auteur nous le montre, réussissant dans une certaine mesure, à remplacer et à suppléer le grand cardinal, et à obtenir pour son pays d'adoption les traités de Westphalie et celui des Pyrénées, tout en abattant entre temps la Fronde, amenant l'alliance avec Cromwell et formant la Ligne du Rhin. C'est lui qui établit aussi — bien mauvais service d'ailleurs rendu à la France! — le despotisme absolu de Louis XIV. En s'appuyant de préférence sur un guide aussi sûr que M. Chéruel, M. H. n'a pas pu commettre d'erreurs notables dans un résumé si succinct et il juge sainement en général les actes de ce personnage habile, trop rusé, trop avare, qui possédait certainement mais auquel manquaient aussi certaines parties essentielles de l'homme d'État. Le lecteur non anglais s'étonnera sans doute de la comparaison entre Mazarin et Disraéli, que l'auteur traite d'« homme de génie » (p. 178). Je crains bien qu'au xxi[e] siècle lord Beaconsfield, l'inventeur responsable de l'*impérialisme* anglais, ne soit plus aussi célèbre que le cardinal l'est encore aujourd'hui. — R.

— C'est le travail posthume d'un jeune savant, son élève, que M. le professeur Michel, de Fribourg-en-Brisgau, publie sous le titre de *Die Friedensbestrebungen Wilhelms von England in den Jahren 1694-1697, ein Beitrag zur Geschichte des Ryswyker Friedens* (Tubingue et Leipzig, Mohr, 1903, iv, 105 pp. in-8°; prix : 3 fr. 15 c.). Le mémoire de M. Gallus Koch, pour méritoire qu'il soit, ne nous apprend rien de bien neuf, au fond, sur les négociations particulières nouées entre diplomates français et anglais, au sujet de la paix entre les deux pays, durant les conférences générales tenues à Ryswick par la diplomatie européenne. Il nous raconte en détail les entrevues du comte de Portland et du maréchal de Boufflers, à Hall du 8 au 26 juillet, entrevues qui aboutirent à un accord préliminaire et eurent pour résultat l'entente à l'amiable des puissances maritimes avec Louis XIV, dans la nuit du 20-21 septembre. Il nous montre ensuite comment les Impériaux, trop arrogants dans leurs prétentions et trop sûrs du succès, furent abandonnés par Guillaume et les Provinces-Unies, perdirent définitivement Strasbourg qu'ils se croyaient assurés de ravoir et eussent eu à supporter seuls le poids d'une lutte éventuelle prolongée, s'ils n'avaient point accédé à la paix générale. Mais une bonne partie des pièces citées par l'auteur d'après les dépôts publics anglais, étaient déjà connues; M. Paul Grimblot a publié jadis la correspondance de Guillaume III et de Louis XIV; d'autres figurent dans la correspondance du grand pensionnaire Heinsius, mise au jour par M. van der Heim, ou dans les *Notes et documents* de M. Legrelle; cependant les dépêches du diplomate anglais, George Stepney, au *Record-Office* et certaines séries du British Museum, surtout la collection MacIntosh, ont fourni à M. Koch plusieurs détails intéressants pour son sujet. Les épreuves de notre étude n'ont pas toujours été corrigées avec assez d'attention (P. 7, lire *Bentinck* pour *Bentinok*. — P. 16, l. *Grovestins* pour *Grovestin*. — P. 46,

l. *retabliren* pour *rentabliren*. — P. 85, l. *Onno* pour *Onna*. — P. 103, l. *Albemarle* pour *Albemale*. — P. 103, l. *marquis de Montpouillan* pour *Marg. de Mountpoullan*. — R.

— M. le chanoine Ingold, ancien bibliothécaire de l'Oratoire, vient de commencer la publication des *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*, qui furent composés au XVIIIe siècle par le P. Louis Batterel (1680-1752), secrétaire de cette congrégation pendant de longues années. Ils forment une œuvre considérable, car ils comprennent « six volumes in-4° fort compacts »; les deux premiers et les deux derniers sont conservés dans les Archives de l'Oratoire; ceux du milieu, tombés, on ne nous dit pas comment, dans le domaine public, furent acquis jadis par Mlle Marie Pellechet et légués par elle à la Bibliothèque de Montpellier; ce sont ces derniers que M. Ingold, aidé du P. Bonnardet, a mis au jour (*Les Pères de l'Oratoire..... qui ont vécu sous Mgr le cardinal de Bérulle*, Paris, A. Picard, 1902, VII, 479 pp. in-8°. — *Les Pères..... qui ont vécu sous les PP. de Condren et Bourgoing*, 1903, III, 613 pp. Prix : 5 fr. le volume). — Ils contiennent outre la biographie des deux premiers supérieurs généraux de l'Oratoire, successeurs de Bérulle, une centaine de notices biographiques sur des pères qui se sont recommandés par leur piété ou par leurs travaux littéraires; ces notices d'étendue fort inégale — elles ont de deux à trente pages —, sont également d'un intérêt très inégal, car il en est beaucoup qui sont consacrées à des personnages absolument oubliés et qui méritaient plus ou moins de l'être. Mais on y trouvera aussi bien des détails très curieux, tant pour l'histoire de la vie religieuse en France au XVIIe siècle en général, que pour les particularités de la vie dévote d'alors, pour les querelles ecclésiastiques du temps, et même quelques renseignements fort utiles relatifs à la vie politique et aux affaires séculières de ce temps. Le P. Batterel a réellement mis un grand zèle à réunir « tout ce qu'il pouvait déterrer concernant l'histoire de la Congrégation dans son premier siècle » et bien qu'il s'accuse lui-même d'écrire dans « un style sec, bigarré, suranné, sans grâce », on ne laisse pas de lire certains de ses chapitres avec un intérêt sympathique, soit qu'il s'agisse de hagiographie pure (comme dans les biographies du P. Romillion, l'ancien calviniste, ou du P. Gault, qui tous deux ont fait des miracles après leur mort), soit qu'il soit question de littérature (comme pour le poète néo-latin Nicolas Bourbon), ou de diplomatie (comme pour l'ambassadeur en Turquie, Harlay de Sancy) soit enfin qu'on entre dans le journalisme d'alors avec le célèbre pamphlétaire, le P. Jacques d'Apchon de Chantaloube, l'adversaire impénitent de Richelieu, le défenseur infatigable de Marie de Médicis, dont il plaida la cause sous le nom de Mathieu de Morgues et qu'il suivit dans l'exil. N'oublions pas non plus « le confrère Jean de la Fontaine » l'auteur des *Contes* et des *Fables*, que quelques-uns seront assez surpris de trouver, si pieux, en si édifiante compagnie. On doit donc des remerciements sincères aux éditeurs pour avoir publié ces textes inédits qu'on ne devra pas utiliser aveuglément sans doute, mais qui augmentent nos connaissances pour ce qui concerne un des côtés au moins de la physionomie générale du XVIIe siècle. — R.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 3 août — 1903

Stotternde Kinder, von Dr. Alb. Liebmann (Sammlung von Abhandlungen aus dem Gebiete der Pädagogischen Psychologie und Physiologie herausgegeben von Th. Ziegler und Th. Ziehen. VI, 2). — Berlin, Reuther et Reichard, 1903. In-8°, 96 pp. Prix : 2 mk. 40.

M. Liebmann est médecin et psychologue ; mais, heureusement, il n'est pas besoin de l'être pour apprécier la finesse de ses considérations et de ses analyses, l'ingénieuse et sympathique patience de sa médication. Il a réuni quinze cas de bégaiement parmi les plus variés et les plus typiques qui lui aient passé sous les yeux : adolescents inquiets et timides, énervés par les exercices de prononciation auxquels on les a soumis, réduits à une quasi-mutité par les gronderies de leurs parents et de leurs maîtres, par les railleries de leurs camarades ; sujets mal doués, chez qui les premiers essais de travail scolaire ont suscité des hésitations de parole promptement aggravées; enfants dont la parole, très nette dans les jeux, embarrassée seulement à l'école et devant les grandes personnes, donne prise à l'injuste soupçon de simulation; autres, très jeunes, qui n'ont point encore une conscience exacte de leur état et par ainsi n'en ont pas éprouvé la honte, mais qui dès lors ne savent trop ce qu'on leur veut et réagissent mal au traitement; bègues affligés de bredouillement, et qui exigent un entraînement tout différent, suivant que l'une des deux infirmités est la cause

ou l'effet de l'autre; car le bredouilleur a besoin qu'on stimule son attention, et le bègue, qu'on la distraie.

C'est là le principe directeur de la méthode de M. Liebmann, principe dont je ne suis point juge, mais qu'il développe avec une conviction et une logique persuasives. Il proscrit radicalement tous les exercices, qui accroissent chez le bègue la conscience de son défaut, et ne peuvent, dit-il, que pousser à outrance sa *Lautfurcht*. Il s'agit, au contraire, de lui inspirer pleine confiance en son appareil vocal, de lui prouver peu à peu qu'il est capable de parler comme tout le monde. A cet effet, après s'être fait narrer les antécédents, il avertit l'entourage de lui épargner les reproches et même les simples remarques, de paraître entièrement indifférent à sa manière de parler, sauf, de temps à autre, pour en louer à propos les progrès. Quant à lui, il commence, si son malade a de la voix, par le faire chanter : il est rare qu'un bègue bégaie en chantant, parce que la très lente émission de la voyelle facilite l'amenée de la consonne. Ensuite il prononce des mots en traînant sur les voyelles, et les fait répéter, d'abord en même temps que lui, puis sans lui; il lit, de même, avec le patient, puis laisse celui-ci continuer tout seul; par dessus tout, quand le bégaiement se produit, il n'a pas l'air de s'en apercevoir, mais, sous un prétexte quelconque, suspend la lecture, cause de choses et d'autres, et lève la séance sans hâte, en disant qu'elle a bien marché et marchera mieux encore le lendemain. De ces procédés de suggestion il obtient, assure-t-il, d'excellents résultats, et vraiment il faut reconnaître qu'il le mérite. Plus d'un parmi ses petits clients a dû lui dire qu'il était bien nommé.

V. H.

Das Mânava-Çranta-Sûtra herausgegeben von Dr. Fr. Knauer. Buch III-V. — Saint-Pétersbourg et Leipzig (Voss), 1903. Gr. in-4°, x-82 pp. (cotées 133-214 [1]. Prix: 80 kop. = 2 mk.)

M. Knauer poursuit avec un plein succès la publication du rituel d'âdhvaryava qu'il a entreprise ; mais au prix de quelles difficultés, c'est ce que montre assez son apparat critique où fourmillent les variantes les plus embarrassantes. Il nous en avait, au surplus, prévenu dès le début, en nous disant, dans la préface de son premier livre (p. xv), qu'il pèse, semble-t-il, sur la famille sacerdotale des Mânavas une malédiction védique de première intensité, qui menace par contre-

1. Sur les deux premiers livres, cf. *Revue Critique*, LII (1901), p. 261. Dans cet article, je me suis efforcé de décrire le plan général du Sûtra et d'en indiquer la valeur liturgique avec assez de détail, pour devoir me borner aujourd'hui au strict nécessaire.

coup leur éditeur. Celui-ci, heureusement, est un védisant assez expérimenté pour n'être point à court de contre-charmes.

Le livre III, fort bref, traite des prâyaçcittas, c'est-à-dire des rites expiatoires prescrits pour irrégularités quelconques intervenues dans les sacrifices jusqu'ici décrits, soit donc : (1) généralités ; (2-4) l'agnihôtra ; (5) le sacrifice sanglant ; (6-7) le sacrifice de sôma (respectivement, manipulations et récitations) ; (8) divers. — Les règles relatives aux substituts possibles du sôma, en cas qu'il fasse défaut, sont à rapprocher de celles qu'a colligées M. Hillebrandt [1]. Il est à remarquer que les *ad libitum* du Mânava sont moins larges que ceux d'Âpastamba : il finit, à la vérité, à défaut de pouvoir se procurer telle espèce ou couleur de végétaux, par autoriser « n'importe quelles plantes », mais il exige qu'elles soient « forestières » (6.4) ; son confrère (XIV.24.13), après avoir parlé de plantes laiteuses, etc., va jusqu'à permettre l'orge et le riz. Le pressurage de sôma devait parfois fournir d'assez étranges liquides, et il n'est pas outre mesure étonnant qu'il ait abouti à celui dont Haug eut la nausée ; mais qui nous donnera de goûter l'authentique, l'exquis sôma du Véda ? Il y a beau temps que les brahmanes nous ont avertis (R. V. x. 85.3) qu'ils seraient toujours seuls à le connaître.

Le livre IV, plus court encore, ne se restreint pas, malgré son titre, au pravargya (1-4), c'est-à-dire à cette simple oblation de lait bouillant, première et rudimentaire observance de quelque population pastorale et peu avancée en poterie, dont les brahmanes ont su faire le compendium mystique de leur conception de l'univers. Il y adjoint divers autres rites (5-8) ; le dadhigharma, ce qui est fort naturel ; une exécration contre les bestiaux (*âsurigavya*), par ailleurs inconnue ; l'avântaradîksâ, et l'instruction forestière ; ces dernières pratiques, évidemment, à raison du caractère omineux qui s'y attache, comme à certaines parties du pravargya ; car le livre s'achève sur cette prescription générale et bien caractéristique : « A chaque fois qu'on a fait usage d'une formule mystérieuse, il faut faire hommage [à la déesse Parole] et s'essuyer ».

Le livre V est au contraire très long (46 pp.), mais il est consacré à l'istikalpa, oblations de moindre importance ou sacrifices pour l'obtention de grâces spéciales, qui n'intéressent qu'accessoirement la liturgie du grand culte. J'y relève notamment (2-4) [2] la sautrâmanî, que doit célébrer « celui à qui le sôma a fait l'effet d'un purgatif, le roi qui s'apprête au sacre solennel (*râjasûya*), celui qui désire la prospérité, ou un malade » [3], et (2-6) la kârîristi, destinée à hâter la

1. *Vedische Mythologie*, I, p. 21.
2. Un peu plus haut (2. 2. 1 i. n.), les mss. portent-ils vraiment *ámapávyá*, ou bien le *p* pour le *y* est-il une faute d'impression ?
3. La sautrâmanî kaukilî est traitée à part, au § 11 du même chapitre.

venue de la saison des pluies. — Sur le mot *aturmuhyam* (1.7.4), je suis de l'avis de l'auteur, en ce sens que je le maintiendrais et le traduirais par « invincibilité » ; mais je ne l'analyserais pas comme lui. Pour moi, un composé de ce genre sous-entend médialement son suffixe final : en d'autres termes, il vaut *aturyam* (= non vincendum) *amuhyam ca* (= nec turbandum) « le fait de ne pouvoir être vaincu ni défait ». Ces sortes de composés, que je proposerais d'appeler « des copulatifs dérivés », sont fort rares en sanscrit ; mais c'est peut-être qu'on n'y a pas regardé d'assez près. En fait, ils ne doivent nullement répugner au génie de la langue, puisque les idiomes prâcritiques eux-mêmes paraissent en présenter des spécimens : le pâli *dhôrayha* « bête de somme », par exemple, ne peut guère s'expliquer que par *dhar + vah + ya* « qui est susceptible de porter et de charrier ».

V. Henry.

Salomon Reinach. **Recueil de têtes antiques idéales ou idéalisées,** in-8°, vii-230 pp., 276 pl. hors texte, 18 grav. dans le texte. Paris, *Gazette des Beaux-Arts,* 1903. Prix : 20 fr.

M. Salomon Reinach avait fait le projet — que j'estime gigantesque — de publier un recueil de *cinq cents* têtes antiques (à l'exclusion des portraits), chacune avec notice descriptive, commentaire archéologique et bibliographie. Ce n'est pas à M. R. que le courage a manqué, mais à son dessinateur. Les 276 pl. du *Recueil* qui vient de paraître ne comprennent (si j'ai bien compté) que 212 têtes, plusieurs de celles-ci étant répétées deux fois, de face et de profil : c'est déjà un joli chiffre, et il s'accroît encore de quelques unités, grâce aux 18 gravures insérées dans le texte. Par ce nouveau travail, M. R. continue l'œuvre si méritante qu'il a depuis longtemps entreprise et à laquelle il a consacré plusieurs de ses grandes publications antérieures : *Bibliothèque des monuments figurés* (4 vol.), *Répertoire de la statuaire* (3 vol.), *Répertoire des vases peints* (2 vol.). Il s'agit toujours de vulgariser les monuments de l'art antique, de les mettre à la portée des travailleurs et des simples curieux, dans des ouvrages de format commode et de prix très modique. Pour cette diffusion à bon marché, les procédés coûteux de reproduction devaient naturellement être écartés, et M. Reinach, ne pouvant fournir des héliogravures à un sou la pièce, s'est contenté de nous donner des dessins excellents et fidèles. J'ai tort d'écrire « s'est contenté » ; car l'auteur tâche de nous convaincre que ses dessins ne le cèdent en rien, ou si peu que rien, à aucun autre

procédé parmi les meilleurs. Mais ce plaidoyer est excessif; surtout il est inutile : ne suffisait-il pas de dire que le moyen employé était le seul qui permît la réalisation de l'entreprise? et lequel d'entre nous qui avons le bénéfice quotidien du labeur et de l'abnégation de M. Reinach, aurait osé lui reprocher d'avoir pris la route qui lui était imposée par le caractère de son entreprise même?

Le texte des notices « a été rédigé avec la préoccupation constante de rendre sensible, par l'étude détaillée des têtes, la diversité des écoles et l'évolution de l'art ». Comme les exemples choisis s'échelonnent sans interruption depuis l'époque archaïque (insuffisamment représentée, il est vrai) jusqu'à l'époque pergaménienne et alexandrine, c'est donc tout le développement de la statuaire grecque qui s'offre à nous, sous un angle un peu resserré, sans doute, et d'un point de vue qui ne laisse pas d'être un peu conventionnel. Car les statues devant lesquelles nous sommes successivement conduits, nous sont montrées en quelque sorte enterrées jusqu'au cou, n'ayant de visible que la tête; et tout le reste, à savoir la pose et le mouvement du corps, d'où dépendent d'ordinaire la pose et le mouvement de la tête elle-même, puis le modelé des chairs nues, puis l'exécution de la draperie, si variée et d'une si grande importance, tout cela ne compte pas et nous ne devons pas y penser. Eh bien, un tel parti-pris est excellent, en tant que travail préparatoire. Il oblige à regarder les choses de près, à scruter avec attention l'arrangement des cheveux, la ligne de la bouche et celle des yeux, la construction du nez et l'aspect du front. Étant entendu, d'ailleurs, qu'on doit interroger aussi, avec un égal soin, et le torse et les membres et les moindres plis de la draperie, il y a toujours, selon les expressions de M. Reinach, que c'est dans la tête qu'on trouve réunis, sur l'espace le plus restreint, le plus grand nombre de détails variables, dont l'énumération et la *définition* peuvent le mieux préciser le style respectif des sculpteurs-maîtres. Par cette méthode — fort simple et toute naturelle, puisqu'elle se réduit à étudier avec le plus possible d'exactitude et de pénétration les produits significatifs de l'art, comme on lit avec réflexion et mot par mot un ouvrage d'un grand écrivain — ce n'est pas seulement les œuvres prises isolément qu'on apprend à connaître jusqu'en leur fond; c'est encore les rapports de ces œuvres les unes avec les autres, et la dépendance *nécessaire* où sont les plus récentes relativement à celles qui les ont précédées et préparées. Ainsi s'aperçoit mieux l'existence, sous les variétés de surface, d'un grand courant général, qui porte l'art tout entier, le maintient à son insu entre des rives fixes, le dirige en vertu d'une loi secrète aussi irrésistible qu'une loi de la nature, et qui, lors même qu'il change sa direction, ne s'infléchit jamais que par courbes larges et lentes, et non par coudes brusques. « Le rôle des génies individuels se trouve ainsi restreint, alors que celui des écoles, des traditions, des ateliers, s'accroît d'autant. » — Je regrette que M. R. n'ait consacré

qu'une page tout juste à l'indication de ces idées importantes; un plus long développement n'eût pas été inutile, ne fut-ce que pour atténuer ce qu'un tel exposé, ainsi ramassé, offre nécessairement d'un peu rigide et intransigeant. Certes, il faut restreindre la part des génies individuels; c'est fausser radicalement l'histoire de l'art que de n'avoir d'yeux que pour eux seuls, et de faire à leur sujet comme une suite de monographies des îlots espacés dans le cours d'un fleuve, en oubliant le fleuve lui-même. Mais il ne faut pourtant pas sacrifier à un déterminisme trop absolu. Il est incontestable que, jusqu'à Phidias inclusivement et Polyclète inclusivement, on doit accorder beaucoup moins aux îlots individuels qu'au courant général de l'art; mais cela n'est pas aussi vrai pour la suite, et, par exemple, l'on pourrait aisément soutenir, il me semble, que l'art de Scopas est venu plus tôt et plus brusquement que ne l'annonçaient les œuvres antérieures, et la cause n'en est autre que la personnalité même de Scopas. Cette restriction marquée, je pense qu'on reconnaîtra volontiers la justesse de la démonstration que M. R. s'est faite à lui-même en étudiant, comparant et classant ses 200 et quelques têtes antiques, démonstration qui me paraît pouvoir être résumée en ces deux termes : 1° incertitude et scepticisme fréquents pour ce qui est des attributions précises à tel artiste déterminé; 2° enchaînement rigoureux, dans un ordre non arbitraire, des styles ou idéals de beauté que l'art grec a successivement créés.

Pour le détail des notices de M. Reinach, il faudrait les prendre une à une, et il y en a plus de 200! Je me bornerai à quelques annotations marginales, çà et là. — Pl. 5-6. Un rapprochement s'imposait entre cette tête en bronze de l'Acropole d'Athènes et le « *Miltiade* » en marbre conservé à Munich (Furtwængler, *Beschr. d. Glypt.*, 50). — Pl. 9-10. M. R. chercherait l'auteur de l'*Aurige de Delphes* « dans le cercle de Pythagore de Rhégium plutôt que dans celui de Calamis ». Pythagore de Rhégium n'est pour nous, jusqu'à présent, qu'un nom vide; c'est pourquoi, ayant exprimé dès 1899 (*Rev. ét. gr.*, 1899, p. 183) la même opinion au fond que M. Reinach, j'ai parlé plus vaguement des « ateliers doriens », sans vouloir choisir entre eux. Le détail des sourcils *un peu saillants* paraît venir à l'appui de l'hypothèse « dorienne » : cf. Arndt, notice de la pl. 506 des Brunn-Bruckmann's *Denkmaeler*. — Pl. 18. Tête d'homme, très bien placée en face de la tête d'*Harmodios;* car c'est sur ce modèle que je me représente le mieux, d'après les indications mêmes que nous possédons, la tête perdue d'Aristogeiton dans le groupe des *Tyrannoctones*. — Pl. 31, p. 29. La petite tête en marbre, du Louvre (Collignon, *Hist. sculpt. gr.*, I, fig. 220), à laquelle il est fait allusion, n'est pas seulement à « rapprocher du *Spinario* ». C'est une copie pure et simple de la tête du *Spinario;* mais cette copie est-elle antique ou n'est-elle qu'un pastiche italien de la Renaissance? Je crois que la seconde alternative est

la plus probable [1]. — Pl. 51-52. L'attribution à Polyclète de cette petite tête provenant d'Argos ne me paraît pas justifiée : la structure de la tête et la forme du crâne par dessus ne sont pas conformes au type polyclétéen. Il me semble aussi que l'œuvre n'est pas antérieure à l'an 400. — Pl. 58. Que M. R. rapproche de cette tête en bronze du musée de Naples la tête en marbre, dite *Tripotolémos (?)*, du musée de Berlin, je ne saurais le trouver mauvais, étant moi aussi d'avis que les deux têtes ont entre elles une certaine parenté (cf. *Revue critique*, 1900, II, p. 327); mais qu'elles soient deux répliques du même original, cela ne me paraît pas exact. En tout cas, il eût été utile d'en essayer la démonstration, surtout après que M. Arndt a si vivement affirmé qu'elles n'avaient rien de commun (cf. notice de la pl. 504 des Brunn-Bruckmann's *Denkmæler*). — Pl. 65. De cette tête en marbre, M. R. dit qu'elle dérive « évidemment » d'un original en bronze. A plusieurs reprises (cf. encore, par exemple, notice de pl. 135), reviennent des affirmations de ce genre, fondées toujours sur la qualité du travail des cheveux. Je ne dis pas qu'elles ne soient pas justes, elles doivent l'être le plus souvent ; mais il y faut mettre pourtant quelque prudence. Car il existe des *originaux* en marbre, où le travail des cheveux donne l'illusion d'une ciselure sur le bronze : l'exemple le plus remarquable en est le bas-relief de la pl. 165. — Pl. 66-67. Est-il vrai de dire, même à propos du *Discobole*, que Myron s'y montre « aussi dégagé de l'archaïsme que Phidias »? J. Lange (*Darstellung d. Menschen*, p. 75) a fait, précisément sur le *Discobole*, une observation certainement exacte, d'où résulte que Myron traînait encore avec lui un peu de l'archaïsme héréditaire. — Pl. 74. L'*Héra Farnèse* doit être plus péloponnésienne qu'attique : la forme aplatie du crâne par dessus est un trait significatif à ce point de vue, et la rend aussi différente que possible de l'*Athéna* de Bologne. — Pl. 101. Le rapprochement avec l'*Athéna* de Glienicke me semble être d'une incontestable justesse. — Pl. 106. Cette tête, assez lourde et médiocre, sans caractère bien défini, serait plutôt, à mon avis, une œuvre romaine, inspirée en partie d'un type praxitélien, mais qui ne visait nullement à en être une reproduction fidèle. — Pl. 115-116. L'attribution à Callimaque de l'original de la *Vénus de Fréjus* est une hypothèse pénétrante qui mérite d'être retenue et sera vraisemblablement confirmée. — Pl. 117-118. Ici encore, je songerais davantage à une école péloponnésienne, à cause de la forme aplatie du crâne. — Pl. 125. L'original de ce *Dionysos* ne doit pas être antérieur au

---

1. Le *Spinario* fut un des antiques le plus anciennement et le mieux connus des sculpteurs italiens de la Renaissance. Il était déjà au Capitole dès le XVe siècle ; et il semble bien que c'est cette statue même que Brunelleschi a imitée dans un des détails de son morceau de concours pour la porte du Baptistère de Florence (1404).

ivᵉ siècle. — Pl. 130. « L'oreille *gauche*, plus exposée que la droite aux coups portés par la main droite de l'adversaire... » Mais, d'abord, le gonflement et la déformation de l'oreille ne sont pas dus à des coups de poing (cf. *Mélanges Perrot*, p. 210, note 7; prière aux incrédules de consulter là dessus un chirurgien); d'autre part, la tête reproduite aux pl. 150-151 a aussi les deux oreilles inégalement tuméfiées; mais là il se trouve que c'est l'oreille *droite* qui l'est le plus. L'explication n'est donc pas bonne, et en vérité il n'y a rien à expliquer : de telles inégalités dans le travail des oreilles sont fréquentes, comme les dissymétries entre les deux yeux et les deux moitiés du visage. — Pl. 134. M. R. exagère en parlant du « charme » de cette tête d'Apollonie, qui provient d'une statue funéraire. Elle est d'un travail sec et peu intéressant; très probablement, c'est une œuvre originale, non pas une copie; et postérieure, non pas antérieure à Praxitèle. — Pl. 135-136. Il me paraît que cette tête du musée d'Arles n'est autre qu'une *Aphrodite*, et dérivée d'un modèle praxitélien. — Pl. 138. Pas plus aujourd'hui qu'auparavant (cf. *Rev. ét. gr.*, IX, 1896, p. 276), la tête Jérichau ne me fait l'effet d'être la copie d'un original en bronze des environs de l'an 400; mais une œuvre originale, simple statue funéraire, probablement du iiiᵉ siècle. — Pl. 139. Je crois que M. R. date aussi trop haut cette belle tête de bronze, dont la forte structure, les contours gras et un peu lourds, l'aspect de maturité opulente me rappellent invinciblement l'*Aphrodite accroupie* de Dædalsès (telle du moins que nous la montre le grand torse de Vienne) et me semblent ressortir au même type de beauté féminine. — Pl. 147. Je veux bien qu'on « cherche dans l'école attique de Myron la source de la sculpture expressive et passionnée » de Scopas; mais on ne l'y trouvera pas. On ne trouvera chez Myron que l'*action*, non la *passion;* l'action, qui conduit assez vite au réalisme; non la passion, qui s'accommode fort bien avec l'idéal. — Pl. 160. Plutôt une *Aphrodite* qu'une *Artémis*, semble-t-il; une *Aphrodite* vaguement praxitélienne, au même degré que les deux têtes des pl. 135-136 et 137. — Pl. 163-164. Hypothèse des plus heureuses et qui mérite grande attention, d'après quoi l'*Artémis* de Mételin, au musée de Constantinople, dériverait d'un original de Strongylion. — Pl. 171. Il n'y a pas de raison probante pour enlever à Praxitèle l'*Eubouleus* d'Éleusis : le cou large et fort, le modelé puissant et doux du front, le pittoresque de la chevelure sont des traits qu'on retrouve pareils dans l'*Hermès;* quant aux yeux peu ouverts, on les retrouve dans l'*Aphrodite de Cnide*, puis dans le *Zeus* d'Otricoli, où le style praxitélien est unanimement reconnu. — Pl.176. Une tête de la même catégorie « éclectique », qui évoque à la fois Scopas et Praxitèle, est un athlète du musée de Berlin (*Beschr.*, 482). — Pl. 177-178. Cette petite tête mutilée, rapidement exécutée, et même inachevée sur les côtés et par derrière, est bien, en effet, « la plus praxitélienne » que nous connaissions, par son

regard surtout, le regard ὑγρόν, noyé à la fois dans l'ombre et le rêve, dans une ombre transparente et fine, dans un rêve léger et tendre. — Pl. 182-183. L'attribution à Képhisodote de l'original de la grande *Vénus d'Arles* est une hypothèse à considérer. Aux traits signalés par M. R. comme anté-praxitéliens, on peut ajouter celui-ci encore : l'aspect plat et raide du torse, très opposé à cette « plénitude de la rondeur [1] » que Praxitèle a donnée au corps humain dans son *Hermès*. — Pl. 191. Si l'on doit chercher ailleurs que dans une mode romaine l'origine des parures qui surmontent les cheveux de l'*Héra Ludovisi*, ne pourrait-on pas penser aussi à ces *corés* archaïques, qui furent tellement goûtées à Rome? Le diadème avec ses palmettes sculptées en relief est identique à l'ancienne *stéphané* à palmettes peintes, et le chapelet de perles qui court au bas du diadème a également son prototype sur les têtes féminines du VIe siècle (cf. H. Lechat, *Au musée de l'Acrop.*, p. 211, fig. 23). — Pl. 216-217. M. R. maintient fermement l'hypothèse qu'il a émise il y a trois ans, à savoir que l'original de la « grande Herculanaise » de Dresde serait une statue de Lysippe. Sans que j'eusse fait une étude approfondie de cette opinion, elle m'avait peu séduit dès le début (cf. *Rev. ét. gr.*, XIV, 1901, p. 451), et j'avoue qu'elle ne m'attire pas davantage aujourd'hui; M. Arndt, de son côté, vient de la combattre d'une façon très nette (cf. notice de la pl. 558 des Brunn-Bruckmann's *Denkmæler*). — Pl. 220. L'appellation d'*Artémis*, proposée pour ce buste d'Herculanum, doit être juste; la tête n'a rien d'un portrait et ne peut pas représenter une mortelle. A noter encore que, dans la villa où ce bronze fut trouvé, il était à côté d'un buste archaïque d'*Apollon*. — Pl. 221-222. Il n'est malheureusement pas toujours possible, toutes les fois que la comparaison de deux photographies nous suggère l'idée d'une certaine parenté entre les deux œuvres représentées, d'aller s'assurer devant les originaux que cette idée est bien fondée et qu'on n'a pas été dupe d'une apparence. La précaution serait bonne, cependant; car la photographie, en immobilisant une sculpture de ronde bosse sous un angle fixe, en ne nous permettant pas de la regarder de droite et de gauche et de tourner autour, peut lui donner accidentellement tel aspect illusoire, qui s'évanouit et dont on ne retrouve plus rien dans un examen plus complet de la sculpture elle-même. Ainsi, M. R. a entrevu « une analogie curieuse » entre la *Coré* (?) de Munich, reproduite aux pl. 221-222, et la Tête de cire du musée de Lille, et il a conclu de là que l'auteur de la Tête de cire devait avoir vu des têtes antiques « analogues par le sentiment à celle de Munich ». Or, j'ai sous les yeux un moulage (et même deux moulages!) de la tête de Munich; d'autre part, j'ai bien rendu une dizaine de visites, en ma vie, à la Tête de cire du musée Wicar, et je crois avoir nettement pré-

1. Cf. *Gaz. des Beaux-Arts*, 1897, II, p. 135 (E. Sellers).

sents à la mémoire ses traits menus et délicats, le pâle sourire souffrant de sa bouche étroite, ses yeux petits, trop petits, et peu ouverts, le profil légèrement concave de son nez mince, son air de jeunesse frêle et pliante et près d'être rompue [1]; — et entre les deux têtes, je n'aperçois aucune ressemblance, absolument aucune. Mais il me semble apercevoir, en revanche, la cause de l'erreur de M. Reinach : elle est dans cet air penché, dans cette expression de tendre modestie et de songerie douce, que nous montre le dessin de la pl. 221. Mais qu'une telle expression soit, en grande partie, accidentelle, due à un effet de photographie (auquel le dessinateur a sans doute ajouté involontairement), cela ressort avec évidence d'une comparaison de la pl. 221 avec la pl. 222 où il ne subsiste pour ainsi dire plus rien de cette expression là; et quant à l'air penché, c'est-à-dire à l'inclinaison de la tête relativement aux épaules et à la poitrine, il faut ne point perdre de vue que, dans le marbre de Munich (M. Reinach l'a rappelé lui-même), « *le cou et le buste* sont modernes », la tête seule est antique, et rien ne nous assure qu'elle fût posée et inclinée d'une façon analogue à la Tête de cire [2].

Henri Lechat.

---

1. La gravure connue de Gaillard est sur certains points, peu fidèle d'esprit, voire inexacte matériellement.

2. A corriger, çà et là, quelques erreurs et omissions. P. IV, 2e ligne de la note 1, lire *287* au lieu de 187. — P. 27, note 2, ajouter à la bibliographie pour le *Discobole Lancelotti* : Springer-Michaelis, *Handbuch*, 6e éd., I, fig. 366-367. — P. 61, note 2, ajouter à la bibliographie pour l'*Héra Farnèse* : Brunn, *Griech. Gœtterideale*, pl. I, et gravure p. 7. — P. 82, note 3, ajouter à la bibliographie pour le *Dionysos* (?) du Vatican : Arndt, *Glypt. Ny Calsberg*, p. 75. — P. 112, notice de pl. 144, et p. 127, notice de pl. 163-164, M. Reinach signale comme étant probablement une « addition du copiste » certaine petite boucle de cheveux sur la tempe, qui est ce qu'il y a au monde de plus naturel, mais ne se rencontre guère dans les statues grecques avant la deuxième moitié du IVe siècle. Or, p. 148, notice de pl. 186-187, M. Reinach, rappelant encore que ce détail ne se trouve guère avant l'année 350 environ, ajoute : « Là où il se rencontre sur des têtes d'un style plus ancien,... on est disposé, *peut-être à tort*, à y voir une addition du copiste ; » et il cite comme argument la tête de pl. 163-164, qui serait des environs de l'an 400, celle même dont il a dit (p. 127) que la petite boucle au-dessus de l'oreille ne s'explique pas et « pourrait être une addition du copiste ». Il y a là une légère contradiction, qui d'ailleurs est surtout dans les termes, plus que dans la pensée. — P. 141, 1re ligne de la note 1, lire p. *28* au lieu de p. 5. — P. 176, 1re ligne de la notice de pl. 219, le mot « colossale » est une erreur; la statue est de grandeur naturelle. — P. 218, dernière ligne : c'est certainement par un *lapsus* que M. Reinach a écrit que la meilleure réplique de l'*Enfant à l'oie* est celle du Louvre. La meilleure est celle de Munich (Furtwængler, *Beschr. d. Glypt.*, 268); dans celle du Louvre, inférieure à tout point de vue, la tête de l'enfant est une restauration moderne.

Theodor Birt, **Der Hiat bei Plautus und die lateinische Aspiration bis zum X Jhd. nach Chr.** Marburg, N. G. Elwert; 1901. iv-375 pp. in-8°. Prix ; 9 Mk. 60.

On dit en général que l'*h* en latin est devenue de bonne heure (dès le iii^e siècle avant J.-C.) une *h* muette, ou tout au moins un son instable et qui a fini par disparaître. Nous aurions donc dans l'antiquité un des exemples les plus remarquables de ce qu'on appelle l'orthographe étymologique. Copistes des manuscrits et graveurs d'inscriptions auraient, sauf accidents de détail, conservé pendant des siècles une notation qui ne correspondait à rien, et cela dès la période préclassique, avant la fixation de la vulgate orthographique que l'on rapporte au temps de Quintilien[1]. Il faut convenir que le fait est assez singulier pour qu'on le considère de près.

M. Birt lui consacre tout un volume, en quatre parties : 1° l'*h* au temps de la République ; 2° l'*h* à l'époque impériale ; 3° l'*h* du vii^e au x^e siècle ; 4° l'esprit doux dans la métrique de Plaute.

Avant l'Empire, d'après M. Birt, l'*h* est une aspiration véritable. Pour l'époque la plus ancienne, l'argument le plus fort en faveur de cette doctrine est l'hiatus dans les vers de Plaute, 346 exemples environ, accessoirement chez les autres auteurs archaïques, en tout 430 hiatus certains. On voudrait savoir ce que représente ce chiffre par rapport au chiffre total des hiatus présentés par les manuscrits. Mais je ne crois pas que M. B. ait fait cette comparaison statistique. L'hiatus a une tendance à disparaître sous l'influence de la culture grecque. Dans l'hexamètre latin, tel qu'Ennius le constitue, il est banni pour toujours, quoique le même Ennius ne l'ait pas évité dans ses œuvres dramatiques. Parmi d'autres preuves secondaires de la prononciation aspirée de l'*h*, M. B. allègue l'allitération de mots commençant par *h*. Il est moins affirmatif sur l'allongement de la syllabe par un groupe composé de consonne plus *h* ; voy. cependant pp. 45 suiv. Il admet surtout que *h* fait position après *m* finale, p. 74. Pour lui, à cette époque, *h* a un son vigoureux intermédiaire entre l'*h* et le *ch* de l'allemand moderne. La tendance de la langue populaire est d'étendre l'aspiration ; comme dit Nigidius Figulus, cité par Aulu Gelle (XIII, vi, 2) : « *Rusticus fit sermo si aspires perperam* ». C'est en ce sens qu'il faut interpréter la pièce 84 de Catulle sur Arrius. Ainsi les anciens Romains étaient, comme les Attiques de l'époque classique, δασυντικοί.

Si du premier siècle avant J.-C. on passe brusquement à la fin de l'antiquité, on constate les mêmes phénomènes. M. B. donne des listes de hiatus devant *h* et d'allongement dûs à cette consonne. Quand

1. Lindsay, *The Latin language* (non : *linguage*, comme écrit M. B. p. 3, n. 6), Oxford, 1894, p. 53 : « We have no reason to doubt that the sound was dropped in Vulgar Latin as early as the middle of the third cent. B. C. »

Wulfila veut transcrire l'aspiration germanique, il emprunte l'*h* latine. En somme, il est peu contestable qu'alors *h* produisait en latin les effets d'une consonne.

Mais, dans l'intervalle, se manifestent des faits contradictoires. Le premier exemple daté de l'omission de l'*h* est, dans les inscriptions *erceiscunda* (*C. I. L.* I, 205): il est de 49 avant J.-C.; puis, vient *Irtio*, (*C. I. L.* I, 625; 43 avant J.-C.). Sur les monnaies, il y a un exemple plus ancien : *Ypsae* (*ib.* 467), de 57 environ, mais *Hypsae* se trouve aussi (*ib.*, 466), et le cas est un peu spécial comme on va le voir. D'autres exemples suivent; le datif *his* est confondu avec *eis* (*iis*, *is*) en 44.

Voici l'explication que M. B. donne de ces formes. En grec (disons plus exactement dans l'alphabet ionien adopté à Athènes à la fin du v[e] siècle avant J.-C.), l'aspiration a été conservée à l'intérieur (φ χ θ) et omise à l'initiale. Les Romains de culture grecque ont voulu imiter les Grecs. Ainsi l'omission de l'*h* serait une orthographe savante. A Pompéi, ville fortement hellénisée, on écrit *abiat*, pour *habeat*, *abeto*, *onore*. Varron *Hinter litteras non esse disputauit* (*Gram. lat.* éd. Keil, VII, 153). C'est qu'il l'assimilait à l'esprit rude. On a tiré la conséquence de cette doctrine, et on a jugé inutile de l'écrire. En particulier, les mots grecs commençant par ὑ étaient dans certaines écoles transcrits par *y* sans *h* pour deux raisons : 1° *neque litteram eam esse;* 2° *quoniam nusquam y littera praecedens exiliter enuntietur* (Terentius Scaurus, *ib.*, VII, 23; Velius Longus, *ib.*, VII, 81); et les grammairiens ajoutent que c'est un signe de rusticité de ne pas savoir placer l'aspiration où il faut : *ita satis per se positam adspirationem sui declarare nisi opicus legat.* A cette cause générale de changement dans l'orthographe, qui agissait au moment même où l'on apprenait à écrire, d'autres causes secondaires s'ajoutaient : étymologies savantes (*harena* de *aridus*), identifications populaires (*hominem*, *omnem*), jeux de mots (*honos onus*), traitement des noms grecs étendu à tous les noms propres, contre-coups de fausses orthographes (*hyemps* conduit à *yemps*), influence du composé sur le simple (*illic* décomposé *ill-ic* produit *ic*). Inversement, *h* s'introduit dans des mots qui n'y avaient pas droit, et au moyen âge la confusion finit par être générale.

Arrivé à ce point de la discussion, M. B. retourne brusquement en arrière et des récits hagiographiques, des chartes carolingiennes, des copistes du IX[e] et du X[e] siècles, il nous reporte à Plaute. Il s'agit précisément d'expliquer les hiatus qui ont lieu devant voyelle non précédée de *h*, ces hiatus dont je réclamais la statistique tout à l'heure. M. B. les classe ainsi : devant *ab* (*a*), *au-*, *in ;* devant diverses initiales; devant noms propres; devant pronoms sous le temps fort; à la pause de débit; formes pronominales à *u* initial; divers. Ces hiatus se justifient, pour M. Birt, par l'existence d'une légère aspiration, d'un esprit doux.

Tel est, très sommairement, moins le contenu que la direction générale de ce livre. Il est difficile de le résumer, plus encore de le discuter : c'est un fourmillement d'infiniment petits. Bien des parties paraissent hypothétiques, comme le *deus ex machina* de l'esprit doux. Sur deux ou trois points, je vais montrer à quel détail il faut descendre. M. B. n'a pu, trop souvent, qu'effleurer la surface de ces microbes. Pour raisonner à coup sûr, on devrait reprendre un à un les matériaux recueillis par M. B. et les analyser au microscope.

M. B. parle, p. 24 et ailleurs, de la prononciation et de l'orthographe de l'adjectif *uehemens*. Voici, pour un seul auteur, Horace, les résultats auxquels j'arrive d'après l'édition Keller et Holder. Dans les deux passages où le mot peut se prononcer, théoriquement, soit comme un disyllabe soit comme un monosyllabe, *Epist.* I, 13, 5 et II, 2, 28, les manuscrits qui comptent donnent *uehemens*. Mais le mot est en tête du vers, *Epist.*, II, 2, 120; alors deux manuscrits essaient par une transposition de mots de mettre d'accord la prononciation trisyllabique avec la métrique. Là encore, l'archétype avait *uehemens*, quoique la prononciation fût *uemens*. Dans les mêmes manuscrits, *prehendere* et ses composés présentent des phénomènes analogues. Dans les cas où la prononciation *prehendere* est possible théoriquement, les manuscrits ont en général l'orthographe correspondante; mais *prendere* s'introduit plus ou moins dans les cas où la prononciation *prehendere* n'est pas possible [1]. L'archétype avait donc partout *prehendo, deprehendo, reprehendo*, comme il avait partout *uehemens*. On prononçait *prendo* et *uemens*; mais on écrivait *prehendo, uehemens*. M. B. paraît n'avoir pas vu que, dans ces cas, écriture et prononciation ne correspondaient pas. Je crois qu'on devrait étendre cette conclusion à *mihi* (*mi*), *nihil* (*nil*), avec cette nuance que les prononciations *mihi* et *nihil* coexistent avec les prononciations monosyllabiques. En somme, pour ces cas-là, l'orthographe des manuscrits, et probablement l'orthographe antique, ne nous apprend rien sur la prononciation.

Une inscription, *C. I. L.*, I, 819 présente :

h
anc

L'*h* au-dessus de la ligne est comparable à l'esprit rude. M. B. ne manque pas de dire : c'est l'esprit rude transporté en latin; et il revient souvent sur cette *h* suscrite. Mais l'inscription est gravée sur une plaque de plomb, et l'on sait à quels accidents était sujette l'orthographe de ces menus textes. Mais, dans la même inscription, le nom grec *Eutychiam* est écrit *Etychiam* avec *u* omis, puis rajouté en haut. N'est-ce pas l'histoire de l'*h* de *hanc* ? Donc, rien à conclure.

Aux leçons des manuscrits, aux inscriptions, M. B. devait joindre

---

1. Pour être bref, je ne donne pas ici le tableau des variantes; mais j'écris en l'ayant sous les yeux.

les témoignages des anciens, grammairiens et autres. P. 301, il cite l'*Orator*, § 150; Cicéron parle de l'hiatus et dit que le latin l'évite : *nemo ut tam rusticus sit quin uocalis nolit coniungere.* M. B. conclut : « Das Sprechen mit Hiat war rustikan ». Je veux bien; mais Cicéron ne dit pas précisément que tel était le parler des paysans; il dit seulement que le hiatus en serait digne. Il y a une nuance.

On voit quelle attention minutieuse et quelles précautions demandent ces recherches. En soumettant les milliers de petits faits groupés par M. B. à une enquête précise et exhaustive, on démêlerait ce qui peut être acquis des conclusions et des systèmes exposés dans ce livre. Cela demanderait une dizaine d'années. J'ai l'impression que tout ne s'écroulerait pas; il resterait des morceaux solides. M. B. ne prétendait sans doute pas à un autre résultat. On a vu, par le résumé très incomplet que j'ai fait du livre, que certaines thèses sont appuyées par des raisons générales de quelque valeur. M. Birt a posé le problème; il a formulé plus d'un résultat certain. Là est le grand mérite de son travail. Toutes les fois qu'on abordera des questions d'orthographe, de prononciation, de phonétique, de prosodie ou de métrique latines, on devra le consulter et reconnaître le pays sommairement repéré dans ce volume.

Paul Lejay.

Italische Landeskunde von Heinrich Nissen. Zweiter Band, *Die Staedte* IV-1004 pp. in-8°, en deux tomes. Berlin, Weidmann. Prix : 15 Mk.

Le premier volume de cette géographie de l'Italie, Le pays et les habitants, a paru en 1883. Ce deuxième volume s'ouvre sur une large introduction : étendue et divisions de l'Italie; les groupements de population; les municipes; les colonies; le développement des villes; les routes; mesures et monnaies; richesse du pays; le peuplement. Chacune de ces questions est traitée chronologiquement, à l'aide de tableaux et de listes méthodiques quand il est possible. M. Nissen décrit ensuite le pays par régions, en commençant par le nord. De là seize chapitres subdivisés en paragraphes d'après les populations de chaque région ou d'après la conformation topographique. Le chapitre X, sur Rome, après des indications générales et une excellente bibliographie raisonnée, traite des origines de la ville, de la vieille ville, de la ville impériale, des parties de la ville, de la banlieue.

La méthode d'exposition est sobre et d'une merveilleuse condensation positive. Presque chaque phrase est appuyée d'un ou de plusieurs renvois aux sources. Le livre de M. N. est, en somme, le recueil coordonné et éclairci des renseignements antiques sur l'Italie. Cette méthode fait la solidité du travail, et sa valeur durable. Dans trois siècles, ces volumes serviront, comme servent aujourd'hui les volumes

de Tillemont pour l'histoire des empereurs. Et M. N. est, à tout prendre, plus lisible que l'érudit français. La méthode suivie donne aussi au livre un avantage, accessoire mais non sans mérite. Les philologues, qui toute la journée manient des textes; les professeurs, qui les expliquent; les étudiants, qui les lisent pour la première fois, trouveront là l'ensemble des données antiques sur les questions de géographie italienne. L'histoire littéraire elle-même connaît quelques-uns de ces problèmes, et l'on est toujours un peu embarrassé pour les discuter, surtout à distance. M. N. servira de guide. Telle est la vieille question de la Rudies d'Ennius. M. N. supprime le problème : c'est par erreur que Méla, et Pline à sa suite, placent Rudies hors de la Calabre, près de Brindes (p. 883, n. 1).

Si les auteurs anciens sont soigneusement dépouillés et cités, M. N. a été à bon droit sobre de bibliographie moderne. Il n'indique que le dernier ouvrage ou le plus décisif, et assez rarement.

Pour se rendre compte du progrès réalisé par cet ouvrage, on n'a qu'à le comparer avec les articles correspondants du dictionnaire de Smith. Tous les résultats acquis depuis cinquante ans par une étude et une édition plus solides des auteurs et par les fouilles et les découvertes archéologiques, se trouvent mis au point par M. Nissen avec une sobriété et une aisance qui laissent à peine soupçonner la richesse des matériaux réunis [1].

Paul Lejay.

Henri IV et la Ligue Evangélique. Etude sur la politique française en Allemagne (1589-1610), par Jean Petresco, élève diplômé de l'École pratique des Hautes Études. Paris, imprimerie Jouve, 1903, 326 p. gr. in-8°.

Dans cette étude, qui a valu à l'auteur le diplôme de l'École des Hautes Etudes, M. Petresco a voulu exposer « les efforts faits par Henri IV pour amener en Allemagne la création d'une *Ligue évangélique* et plus tard, quand elle existe, pour l'amener à lutter, de concert avec lui, contre la maison d'Autriche. » Il a notamment exploité, pour ce travail, les papiers de Jacques de Bongars, le diplomate français accrédité par le roi auprès des princes protestants du Saint-Empire, papiers qui sont conservés en majeure partie à la Bibliothèque nationale, et qul avaient déjà servi antérieurement de base au travail très méritoire de M. L. Anquez sur *Henri IV et l'Allemagne* [2]. M. P. a pu, grâce à l'exploitation fructueuse de la riche collection de documents réunie par M. Maurice Ritter, de Bonn,

---

1. P. 622, n. 10 : on pourrait peut-être rappeler ici l'*italum acetum* (Horace, *Sat.*, I, 7, 28) de Rupilius Rex, qui était de Préneste.
2. Paris, Hachette, 1887, 8°.

sous le titre de *Briefe und Acten zur Geschichte des dreissigjaehrigen Krieges*[1] examiner de plus près que son devancier, les négociations intimes des princes allemands entre eux, au sujet d'une alliance éventuelle avec la couronne de France[2], et il en a suivi l'enchevêtrement et les interminables péripéties avec une patience et une attention des plus méritoires. Son mémoire permet de suivre dans tous leurs détails les tentatives faites par Henri IV pour trouver, outre-Rhin, un point d'appui solide contre les ambitions de la maison d'Autriche, et les faux fuyants opposés à ses efforts par la pusillanimité et le peu de perspicacité politique de la plupart de ses contemporains princiers du Saint-Empire. Les souvenirs du passé, de la conduite surtout du roi Henri II en Allemagne, y hantaient évidemment encore bien des esprits et empêchaient la confiance d'être entière à l'égard de son plus généreux successeur. Ce n'est pas la faute du narrateur si, dans ce long récit de négociations toujours reprises et toujours interrompues avant d'avoir abouti, on rencontre peu de ces faits saillants qui attirent et retiennent l'attention du lecteur ; la matière était essentiellement ingrate et l'auteur lui-même ne s'est pas dissimulé sans doute que ce n'était pas là un de ces sujets qui captivent et entraînent par eux-mêmes. Mais il n'en est pas moins utile qu'ils soient explorés et soigneusement étudiés à leur tour et l'on doit certainement savoir gré aux travailleurs qui se résignent à une tâche peu attrayante peut-être mais nécessaire. M. P. a bien rempli la sienne, en étudiant avec conscience et sagacité les rapports tantôt cordiaux, tantôt plus froids, établis entre l'*Union évangélique*[3] et le roi de France, rapports qui tout en amenant la signature du traité de Schwaebisch-Hall, n'eurent, par suite de l'assassinat du monarque, qu'un résultat tout à fait éphémère, la courte expédition du maréchal de La Châtre contre Juliers, (août 1610). Il est probable que, si Henri IV avait vécu, cette alliance, abandonnée par Marie de Médicis et reprise, bien plus tard seulement, par Richelieu, aurait pu porter des fruits plus nombreux et empêcher l'explosion de la grande lutte trentenaire. En tout cas ces nombreuses ambasssades, ces projets d'alliance ébauchés et non exécutés que nous voyons passer et repasser ici sous nos yeux ont servi à conserver dans la mémoire des princes protestants allemands le souvenir de la bonne volonté du Bourbon jadis hérétique et quand plus tard le danger pour eux redevint extrême, les démarches du grand ministre furent

1. München, Rieger, 1870-1877, vol. I-III.

2. Du moins en ce qui regarde les princes protestants. On peut regretter en effet que M. P., du moment qu'il traitait cette question d'histoire générale, n'ait pas englobé aussi dans son récit les négociations parallèles du roi avec les princes catholiques, les Electeurs ecclésiastiques du Rhin, les ducs de Bavière, etc.

3. Je ne sais trop pourquoi M. P. a préféré à l'expression officielle et consacrée le mot de *Ligue*. Sans doute il l'a cru plus facile à comprendre pour le lecteur français.

préparées et facilitées par celles qu'avait faites, un quart de siècle auparavant, le grand roi. C'est donc également une utile introduction à l'histoire de la guerre de Trente Ans que nous offre le substantiel mémoire de M. Petresco que nous serions plus libre de louer davantage si l'auteur ne nous l'avait dédié.

R.

— Le n° 1 de l'*American Journal of Archaeology* de 1903 (janvier-mars) contient les articles suivants : F. W. Shipley, Quelques causes de corruption dans les manuscrits latins : comparaison du *Reginensis* 762 de Tite Live avec son original, le *Puteanus*; deux notes, p. 5, donnent la liste des auteurs conservés par des manuscrits carolingiens et par des manuscrits antérieurs ;— B. Powell, Inscriptions grecques de Corinthe (dédicace de la statue de Regilla, femme d'Hérode Atticus; dédicaces à Cn. Cornelius Pulcher, dont l'une peut provenir d'Aulu-Gelle ; inscriptions métriques); — les comptes rendus du congrès archéologique américain tenu à Princeton le 31 décembre, les 1 et 2 janvier; — d'abondantes nouvelles archéologiques classées par M. H. N. Fowler. — L.

— Les *Transactions and Proceedings of the American philological association*, année 1902, vol. XXXIII (Boston, Ginn et C^ie^, 169 - CLVI pp. in 8) contiennent dix mémoires étendus. M. Earle a étudié les rapports des *Trachiniennes* de Sophocle avec *Alceste* et *Médée* d'Euripide ; il a comparé la traduction de Cicéron dans les Tusculanes, II, 20-22, avec l'original, *Trach.*, 1046-1102 : traduction très littérale, quoique parfois inexacte. — M. H. Morgan a voulu se rendre compte de l'approvisionnement d'eau à Rome, depuis la construction de l'*Aqua Appia* (312 av. J.-C.) jusqu'à l'adduction de l'*Anio Nouus* (38 à 52 après J.-C.). Il se sert d'un livre qu'il n'est pas inutile de mentionner, parce qu'il a des chances de n'être pas connu en Europe. Un ingénieur américain, M. Clem. Herschel, a publié il y a trois ans un livre considérable sur Frontin : fac-simile du manuscrit, traduction anglaise, commentaire explicatif et technique ; M. Morgan fait le plus grand cas de cet ouvrage. — M. L. J. Richardson fait un travail de statistique sur la strophe sapphique d'Horace. Il a porté une attention particulière à la distribution des mots dans le vers. Mais il paraît compter comme césure la séparation entre un mot proclitique et le suivant; il eût fallu au moins mettre ces cas tout à fait à part. — M. F. W. Shipley a comparé le *Puteanus* de Tite Live (B. N. lat. 5730), avec le *Reginensis* (Vat. Reg. 762), sa copie ; il a relevé les corruptions que les chiffres ont subies en passant dans la copie. — Sous le titre, peut-être précis en anglais, mais assez vague pour un grammairien étranger : *Some forms of complemental statements in Livy*, M. R. B. Steele a classé les formes corrélatives et alternatives de la phrase dans Tite-Live, aussi bien celles qui relèvent de la subordination (*ideo... ut, id... ut*, etc.) que celles qui sont coordonnées (*aut... aut...*, *modo... modo...*, *non modo... sed etiam...*, etc.) : travail un peu hérissé, où le grammairien trouvera des faits et des textes, et qui montre surtout la grande variété de moyens employés par l'historien latin. — M. W. R. Prentice a donné une sorte de *Corpus* des inscriptions chrétiennes de contenu liturgique trouvées dans la Syrie septentrionale. Plusieurs de ces textes étaient encore inédits comme celui qui sert de point de départ à ce mémoire ; linteau de porte provenant des ruines de Bshindelinteh, à l'est d'Antioche sur l'Oronte : Ἅγιος ὁ θεός, ἅγιος ἰσχυρός,

ἅγιος ἀθάνατος, σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς ἐλέησον ἡμᾶς. C'est le trisagion, avec la formule monophysite introduite par Pierre le Foulon, qui affirmait la crucifixion du Dieu un. Les autres inscriptions paraissent à M. Prentice appartenir au même rituel. — M. J. T. Allen discute la nature de l'optatif dit itératif. Goodwin y voyait un subjonctif transporté dans le passé. Se fondant sur une étude des phrases d'Homère où l'on trouve le subjonctif ou l'optatif dans la proposition conditionnelle ou de sens conditionnel, M. Allen conteste cette théorie. Comme l'optatif dit oblique, cette construction est d'origine grecque et paraît une extension aux propositions temporelles d'un emploi courant dans les propositions conditionnelles ordinaires. On est un peu étonné de ne trouver mentionnée nulle part dans cette longue étude le livre méritoire de M. Vandaele sur l'optatif. — M. B. I. Wheeler prend la défense du récit de la bataille de Salamine dans Hérodote, en le comparant avec celui des *Perses* d'Eschyle. Non seulement le récit d'Hérodote n'a pas de contradictions internes, mais il s'accorde complètement avec les autres renseignements. — M. B. Perrin montre que Plutarque dans sa biographie de Nicias, surtout pour les chapitres 4 et 5, a exploité directement le Nicias de Pasiphon. — Enfin M. G. Hempl nous apporte encore une nouvelle interprétation de l'inscription dite de Duénos ; il discute surtout l'interprétation de M. Conway, en cherchant à la perfectionner. — Les *Proceedings* contiennent une quarantaine d'analyses ou de courtes notes ; à remarquer surtout une étude du *Carmen figuratum* d'après les œuvres de Porphyrius Optatianus, par M. N. W. Helm ; un très utile classement des emplois de la préposition *cum* dans Plaute, par M. W. E. Waters ; une comparaison des fables rapportées par Hérodote, Archiloque, Horace et Tite-Live, par M. H. T. Archibald, qui se propose de publier un livre sur la fable dans les littératures anciennes ; une note de M. F. S. Dunn sur le discours perdu de Cicéron, *Pro muliere Arretina* (*Pro Cluentio*, 97), amorce d'un travail sur l'ensemble des discours perdus de Cicéron. — P. L.

— M. H. Bosscher a présenté comme dissertation inaugurale à l'université de Leyde : *De Plauti Curculione disputatio* : Lugduni Batauorum, E. J. Brill, MDCCCCII 163 pp. in-8. Le *Curculio* est une des pièces les plus courtes de Plaute. Les éditeurs récents pensaient qu'elle avait été remaniée. M. B. a repris une opinion de Guillaume Canter. Elle est plus courte, parce qu'elle a perdu des scènes à l'acte III après les vers 382 et 454. Les vers où l'on a cru trouver des traces de remaniement sont altérés ou ont été mal compris. Outre cette thèse générale, M. B. soutient encore les points suivants : *dierectus* est un barbarisme, issu de la contamination des orthographes *derectus* et *directus* ; *itaque* n'a pas le sens du simple *ita* : là où on l'a vu, on doit entendre *ita* suivi de *que* ou le sens ordinaire. A propos de la parabase du *Curculio*, M. B. discute un certain nombre de questions topographiques auxquelles se rattachent deux des *theses* énoncées à la fin de la brochure : l'origine des basiliques doit être cherchée à Rome ; la création du *macellum* (Varron, *L. L.* V, 147) est de 209 avant J.-C. La dissertation de M. Bosscher est d'un esprit clair et judicieux. — P. L.

— M. Anton Pollaschek, dans le programme du gymnase municipal de Floridsdorf, *Studien zur grammatischen Topik im Corpus Caesarianum* (Floridsdorf, 1902, 23 pp. in-8), signale des détails intéressants du style de César, surtout la manière dont il varie l'expression. La brochure est consacrée au verbe *esse*, à ses substituts et surtout à la place qui lui est donnée dans la phrase. D'après la statistique brute, ce verbe est souvent entre le sujet et l'attribut ; ordinairement, à la fin de la phrase. — P. L.

— M. H. GEORGII, qui a publié en 1891 un livre sur la critique des anciens appliquée à l'Enéide, lui ajoute aujourd'hui un complément : *Die antike Vergilkritik in den Bukolika und Georgika* (Leipzig, Dieterich, 1902 ; suppl. au *Philologus* t. IX ; 120 pp. in-8). Après une brève introduction sur les scoliastes, M. G. réunit et discute vers par vers les données de l'exégèse antique. Ce travail, patient et solide, sera fort utile aux successeurs modernes de Servius et de Donat. M. Georgii, sur plus d'un point, est forcé de passer des scoliastes au poète lui-même et de petites dissertations précisent souvent le sens ou les sources des vers de Virgile. — P. L.

— M. Herm. KIENZLE, dans sa dissertation inaugurale : *Ouidius qua ratione compendium mythologicum ad Metamorphoseis componendas adhibuerit* (Basileae, ex officina zum Basler Berichtaus A. G. ; MCMIII, 68 p. in-8), a exposé une hypothèse vraisemblable. Ovide se serait servi d'un abrégé de mythologie analogue à la Bibliothèque d'Apollodore. C'est de là qu'il aurait tiré les histoires suivies et enchaînées sur Cadmus et sa descendance, Médée et les Argonautes, les origines légendaires d'Athènes, Thésée, Méléagre, Hercule, la guerre de Troie. Suivant son dessein particulier, il aurait développé les fables qui contenaient des métamorphoses. Il n'aurait pas d'ailleurs négligé d'autres sources, récits populaires et œuvres alexandrines. A la fin, négligeant les Retours des héros grecs, Ovide a puisé dans l'Enéide des légendes qui intéressaient plus directement ses lecteurs romains. C'est donc par cet abrégé qu'Ovide aurait surtout connu le sujet des tragédies grecques. Cette supposition est assez naturelle. Mais Ovide n'avait pas besoin d'un manuel pour grouper adroitement, souvent trop ingénieusement, les histoires trop décousues qu'il raconte ; sur ses transitions, voir Hartman, *Mnemosyne*, XVIII (1890), pp. 168 suiv. En tout cas, M. Kienzle a bien fait de porter son attention sur la suite des légendes que ses devanciers avait surtout savamment disséquées l'une après l'autre. Son travail est soigné et rendra service. — P. L.

— M. Hugo MAGNUS, en poursuivant ses *Studien zur Ueberlieferung und Kritik der Metamorphosen Ovids*, nous donne ajourd'hui un excellent travail et d'une haute utilité : VI. *Noch einmal Marcianus und Neapolitanus* (progr., Sophien Gymnasium, Ostern 1902 ; progr. n° 66 ; Berlin, R. Gaertner : 65 pp. in-4). Nous avons ici la collation des deux principaux manuscrits des Métamorphoses, collation exacte et complète. Or rien n'était plus difficile que de connaître la leçon de ces manuscrits jusqu'à présent. M. Magnus annonce une édition critique : excellente nouvelle dont tous les amis d'Ovide se réjouiront. Mais la collation publiée dans ce programme gardera sa valeur, étant nécessairement plus développée et plus détaillée. Elle prouve aussi, s'il en était encore besoin, que l'édition critique est en bonnes mains. — P. L.

— M. C. PASCAL, *De Metamorphoseon locis quibusdam* (Turin, Paravia, MCMII ; XI pp. in 18), discute quelques passages difficiles. I, 2, je persiste à garder *illa* ; 173, *a fronte*, « au devant de la rue », est à retenir ; VI, 280-284 : à suivre le raisonnement et à apprécier les rapprochements de M. P., rien n'est suspect dans ces vers ; VIII, 637, bonne défense de *paruos* ; 719, *Dinieius* me parait toujours excellent : M. P. parle de l'ignorance d'Ovide en géographie : elle est possible, mais ici il peut être *doctus cum libro* s'il imite un alexandrin ; X, 132-134,... *Dixit !... Admonuit !* ponctuations excellentes, qui ne sont d'ailleurs pas nouvelles. Du même : *L'imitazione di Empedocle nelle metamorfosi di Ovidio* (Napoli, 1902, 29 pp. in-8). — Paul LEJAY.

— M. Alfred Gudeman a étudié : *The sources of Plutarch's life of Cicero* (Publications of the university of Pennsylvania; Philology and Literature, VIII, n° 2; Philadelphia, Ginn, 1902; 117 pp. in-8). Plutarque n'a pas utilisé directement les œuvres de Cicéron ou les auteurs contemporains, Salluste, Tiro, Nepos. Sa principale source est la biographie de Suétone. A la suite de ce mémoire, M. Gudeman réimprime la vie de Plutarque avec des notes relatives aux sources. textes en accord ou en désaccord avec l'auteur grec. — L.

— M. Rasi a publié : *Dell'arte metrica di Magno Felice Ennodio*, Pavia, Fusi, 1902; *Bolletino della società Pavese di storia patria*, 87-140; in-8°. C'est un travail précis et détaillé, consistant surtout en statistiques, et que complète : *Saggio di alcune particolarità nei distici di Ennodio* (*Rendiconti* de l'académie lombarde, 1902, pp. 335-353; in-8°). Du même auteur : *I personnagi di carattere bucolico nelle egloghe di Virgilio* (Mantova, Mondovi, 30 pp. in-8°); *Di Lucilio « Rudis et graecis intacti carminis auctor »* (*Rivista di filologia*, XXXI, 1903; 121-125 : rapprochement intéressant avec les v. 56 suiv. de la même satire, mais qui ne me paraît pas démonstratif de l'équation *Lucilius = auctor*). — P. L.

— M. J. P. Postgate nous donne une édition paléographique, avec fac-simile, de fragments enlevés à un précieux manuscrit de Saint-Gall et gardés à la suite d'une guerre à Zurich : *On some papyrus fragments of Isidore at Zurich* (*Transactions of Cambridge philological society*, V, 4; London, Clay and sons, 1902; pp. 189-193). Le manuscrit sur papyrus, est de la fin du VII[e] s. et le texte correspond aux Synonymes, II, 40-43, (Migne, t. 83, 854). — P. L.

— M. V. Ussani nous a envoyé : 1° *Di una redazione del Commento di Benvenuto da Imola* (*Rendiconti della r. Academia dei Lincei*, XI, 4; Roma, Salviucci, 1902; 15 pp. in-8); où il explique les particularités que présente le ms. 653 de la bibliothèque universitaire de Padoue; — 2° *Catullo mimografo e uno scolio lucano* : Catulle, le mimographe du temps de Caligula, est, quoi qu'en pense M. Usener, mentionné par la scolie bernoise de Lucain, I, 544; la note de Servius, *En.* I, 568 et la fable 258 d'Hygin ne descendent pas du Thyeste de Catulle; — 3° *Codices latini bybliothecae universitatis Messanensis ante saec XVI exarati* (*Studi italiani*, t. X; Firenze, Seeber, 1902; pp. 165-174); description de 18 mss., l'un deux contient un texte du poème *Lydia bella puella candida* (Riese, *Anth. lat.*, II, p. XL), meilleur que celui que donna Riese; M. Ussani réédite ce petit poème d'après les deux manuscrits connus. — L.

— Le deuxième fascicule du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* par dom E. Cabrol contient les articles suivants : *Accusations contre les chrétiens*, *Achaïe*, *Acolouthia*, *Acolyte*, *Acrostiche*, *Actes des martyrs*, *Ad bestias*, *Ad metalla*, *Ad sanctos*, *Adam et Eve*, *Adelphia*, *Adjuration*, *Adoration*, *Adultère*, *Affranchissement* (H. Leclercq); *Acémètes* (J. Pargoire); *Acrotéleutique* (S. Pétridès); *Actio*, *Adstantes* (F. Cabrol); *Ad complendum*, *Ad pacem* (G. Gastoué); *André et Maris (liturgie d')*, *Adon* (V. Ermoni); *Adultère* (E. Vacandard); *Addextrator*, *Adminiculator*. Ce fascicule (tome I, col. 289-576), outre 43 gravures, a deux grandes planches hors texte : Hymne acrostiche sur un papyrus de la collection de lord Amherst; Formule d'adjuration, écrite sur une feuille de plomb, découverte à Hadrumète en 1890. — P. L.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 10 août — 1903

A. Moret, **du Caractère religieux de la royauté pharaonique,** Thèse pour le Doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Paris, in-8°, Paris, Leroux, 1902, viii-344 p. 95 fig. et deux planches.

Le sujet choisi par M. Moret pour sa thèse française de doctorat ès-lettres est l'un des plus intéressants que présente l'histoire de l'Égypte. Il est aussi de ceux que l'état de notre science nous permet déjà de traiter. Les documents abondent, ils sont publiés, pour une grande part, et ils ont été étudiés, l'un des plus importants par M. M. lui-même dans ce mémoire sur *le Culte divin journalier en Égypte* qui forme la préface naturelle de son ouvrage; les idées maîtresses ont été discernées, dégagées, discutées à plusieurs reprises. Il restait à les mettre au point et à les réunir dans une exposition d'ensemble qui les éclairât l'une par l'autre, et qui les transportât au dehors du petit cercle de savants où elles demeuraient confinées : M. M. s'est chargé de cette tâche délicate et il s'en est acquitté avec succès.

La royauté égyptienne présente, parmi les royautés de l'ancien monde Oriental, ce caractère particulier d'être exercée non point par un homme, lieutenant des dieux, et choisi par eux, mais par un dieu incarné dans un corps d'homme et descendu sur la terre. C'est ce que M. Moret établit nettement, dès son premier chapitre, entre

autres par l'analyse du protocole pharaonique. Le roi est Horus lui-même, un Horus vivant, un Horus d'or, ou bien il est la chair de Râ, l'émanation de Râ, surtout le fils de Râ, et cette dernière qualification accompagne toujours son second cartouche, celui qui contient son nom propre. De même que le fils aîné d'une famille terrestre hérite le domaine paternel, il a reçu, par testament et selon les formes légales, les biens que les dieux, ses ancêtres, avaient détenus autrefois : il siège sur le trône de Gabou-Sibou et de l'Horus des vivants, il possède les deux moitiés d'Horus et de Set, le Delta et le Saïd qui constituent l'Égypte et il domine sur le cercle de la terre, autour duquel le soleil circule journellement. Les cartouches où il enferme ses noms ne sont que la reproduction conventionnelle de ce cercle mystique. Et ce n'était point simple figure de rhétorique si le roi se disait *fils de Râ* : la filiation divine passait pour chose si authentique, qu'on en gravait sur les murs des temples toutes les scènes et tous les moments. A Louxor, par exemple, on voit Amonrâ revêtir le corps de Thoutmôsis IV pour descendre la nuit auprès de la reine Moutemoua : celle-ci conçoit, dans les bras du dieu, l'enfant qui sera plus tard Aménôthès III. La grossesse, l'accouchement, la réception et la nomination de l'enfant divin, son éducation, forment le sujet d'autant de tableaux où l'origine surnaturelle du Pharaon est attestée à mainte reprise. Les rois étaient donc les fils charnels des dieux et c'est en tant que dieux qu'ils régnaient sur la vallée du Nil. Leur sacre solennel, au moment où ils montaient sur le trône, était l'ensemble des rites par lesquels les dieux leur conféraient les pouvoirs nécessaires à bien établir et à bien exercer leur fonction divine : j'ajouterai que la cérémonie énigmatique du *habou-sadou* qu'ils célébraient, après un certain nombre d'années de règne, était au fond une confirmation des pouvoirs reçus au sacre, et comme les noces d'argent ou d'or du roi avec sa royauté.

Du moment que le roi est fils et héritier des dieux, ses devoirs envers les dieux, ses prédécesseurs, sont tout tracés : ils sont ceux des fils envers le père, la piété, la libéralité, le culte qui assure aux *doubles* des ancêtres la vie heureuse dans le monde ultraterrestre. Le roi est donc le prêtre par excellence : il rend à toutes les divinités l'hommage et les services qu'Horus, fils d'Isis, avait rendus à son père Osiris. Il leur construit des temples, il les décore, il les consacre, il les enrichit de donations prélevées sur les tributs de son peuple et sur les butins de ses armées, puis il y célèbre leur culte. Tous les détails en sont consignés dans les rituels, surtout dans celui que M. M. a traduit et auquel je renvoie. Il va de soi que cette fonction exigeait la meilleure partie de son temps et que les dépenses qu'elle entrainait absorbaient la plus grosse part de son budget. Les dieux reçoivent toujours et ils rendent le moins possible de ce qu'ils ont reçu : leurs biens formèrent une mainmorte si considérable que leurs sacerdoces

devinrent de vrais États dans l'État. On sait, par *le Papyrus Harris*, quelle était la fortune d'Amon Thébain pendant les cinquante premières années de la XX[e] Dynastie ; on sait aussi que le pouvoir des grands-prêtres d'Amon s'accrut dans de telles proportions qu'il en vint bientôt à dépasser le pouvoir royal et que la famille des Ramessides ne réussit pas à se maintenir sur le trône. Le caractère religieux de la royauté égyptienne, s'il était pour elle une cause de force morale en ce qu'il lui prêtait l'autorité des dieux et qu'il faisait d'elle l'intermédiaire obligé entre l'homme et les dieux, lui fut donc aussi une cause de faiblesse, lorsqu'un sacerdoce ambitieux se dressa à côté d'elle.

Reste à déterminer quelle influence la divinité du Pharaon exerce sur la conduite de sa vie et sur les rapports de ses sujets avec lui. Un dieu doit être adoré ; or, le roi est un dieu ; donc il est adoré, et M. M. prouve que, du jour de son intronisation à celui de ses funérailles, son passage sur la terre est un culte perpétuel. Il a les insignes des dieux, leurs sceptres, leurs couronnes, leurs coiffures, leurs costumes, et quand il s'est habillé comme l'un d'eux, il est identifié avec celui-là pour tout le temps que dure cette sorte de déguisement. Il fraie, d'ailleurs, avec toutes les divinités, il prend ses repas avec elles après les sacrifices et il les entretient directement dans l'ombre du sanctuaire ou au grand jour, au milieu des cérémonies publiques. Il leur adresse la parole et leur voix lui répond. Il pose un cas ou il demande conseil à leur statue, et leur statue l'approuve en remuant lourdement la tête par deux fois. L'Égypte n'est pas le seul pays où l'on en agissait ainsi, et en Assyrie par exemple ou en Chaldée, les dieux n'obtenaient pas une part moins effective au gouvernement. Toutefois, dans les contrées asiatiques, si Ishtar daignait apparaître ou Shamash dicter une réponse aux questions que le souverain lui posait, c'était en tant que Dieu favorisant un homme, très élevé sans doute, mais un homme. A Thèbes, les choses se passaient d'égal à égal : Amon, dieu, causait avec Ramsès dieu et de l'échange de leurs idées sortait la résolution qui décidait de la conduite à suivre dans les affaires. Dans ces conditions, l'opposition aux volontés du souverain n'était plus un crime simple, mais elle devenait un sacrilège, et l'on ne doit pas s'étonner si la peine qu'on lui réservait était celle même dont on frappait les sacrilèges, le bûcher. Si Sabacon fit brûler vif le Saïte Bocchoris, ainsi que la tradition le veut, c'est que celui-ci, en ceignant la couronne, avait contrevenu, à la volonté des dieux, qui avaient livré l'Égypte à l'Éthiopie, et résisté au représentant des dieux sur la terre qu'était le conquérant éthiopien.

Pharaon nous apparaît donc comme un dieu, fils des dieux, prêtre des dieux, occupé sa vie durant à exercer une autorité de dieu sur la terre : tout ce qui l'environne et tout ce qui dépend de lui prend un caractère divin qui s'attache même à ses armes et à ses vêtements.

M. Moret l'a démontré de manière évidente, posant au début les principes et en déduisant par la suite toutes les conséquences logiques que les Égyptiens en tirèrent : puisque aussi bien son mémoire était destiné à lui obtenir le titre de Docteur ès-Lettres, il lui a donné la forme classique de la thèse et il ne s'en est pas departi un instant. Il y a certains points que j'aurais voulu discuter avec lui si j'avais été de ses examinateurs : par exemple, ce qui concerne la théogamie égyptienne. Il me semble que la forme sous laquelle nous la montrent les monuments n'en est pas la forme première, et même qu'elle ne s'est arrêtée qu'entre la XII[e] et la XVIII[e] dynastie : elle était exceptionnelle à l'origine, ainsi que je l'ai dit, et si elle s'est généralisée vers le milieu de la seconde époque thébaine, c'est qu'en vérité, par les révolutions de palais ou par les usurpations, la lignée solaire cessa souvent d'être pure et sans mélange : il vint un moment où tous les Pharaons ne furent plus qu'à demi légitimes selon la croyance courante et où, par conséquent, le dieu fut obligé d'intervenir presque à chaque génération pour rétablir la pureté de sa race. L'examen de cette question pourra trouver place ailleurs : en attendant, je recommanderai la lecture du livre de M. Moret, à toutes les personnes, même étrangères à l'égyptologie, que l'étude des idées religieuses intéresse : ils y trouveront l'exposition la plus complète, la plus claire et la plus suggestive des faits relatifs à l'une des conceptions de la royauté les plus originales et les plus durables que l'humanité se soit forgées à elle-même.

G. Maspero.

A. Moret, **De Bocchori rege,** Thesim Facultati Litterarum Universitatis Parisiensis proponebat, in-8°. Paris, E. Leroux, 1903, vii-90 p. 15 fig.

Bocchoris n'est pas très connu des modernes, mais il jouissait d'une notoriété réelle chez les écrivains de l'époque gréco-romaine et l'on comprend que M. Moret ait été amené à le choisir pour sujet d'une de ces thèses mixtes, où une part d'érudition classique se joint à la science orientale. La contribution des monuments originaux est très faible : Bocchoris nous a laissé quelques stèles datées au Sérapéum, et de menus objets dont le plus important est un vase d'émail égypto-phénicien à son nom. En revanche son histoire légendaire conserve encore tant de témoignages et d'épisodes qu'à un moment donné elle dut être fort considérable et faire de lui un héros de roman comparable à Sésostris, à Rampsinite et aux souverains constructeurs de pyramides. M. Moret a rassemblé fort diligemment tout ce que nous savons du Bocchoris réel, et du Bocchoris fabuleux, la prophétie de l'agneau, les jugements, les lois : l'ensemble est des plus complets et j'y relève peu de faits qui me paraissent douteux. Je crois

pourtant que M. Moret aurait dû insister un peu plus sur les raisons qui ont porté plusieurs savants à douter que les peintures romaines représentassent des épisodes de la Sagesse de Bocchoris. Je pense aussi que l'argument que M. Moret tire du silence d'Hérodote, pour déclarer que la prophétie de l'agneau fut tenue cachée jusque vers la conquête macédonienne n'est pas très solide. Hérodote n'a recueilli dans son histoire d'Égypte que des récits attachés aux monuments qu'il visitait et que ses drogmans lui racontèrent en présence de ces monuments, à Saïs ou à Memphis. Bocchoris n'eut probablement ni le temps ni les ressources de bâtir beaucoup, et le silence d'Hérodote prouve seulement que la légende de l'agneau prophétique ne dépendait d'aucun des édifices qu'on lui montra : elle pouvait être très populaire dans les milieux égyptiens où Hérodote ne fréquentait pas.

Ce sont là des critiques sans importance : M. Moret a traité son sujet de façon à l'épuiser, et, tant que nous ne recouvrerons pas de documents nouveaux, je ne vois pas trop ce qu'on pourra ajouter d'utile à son mémoire.

G. Maspero.

Klassisch-Antike Goldschmiedearbeiten im Besitze Sr. Excellenz A. J. von Nelidow, Kaiserl. russ. Botschafter in Rom, beschrieben und erlaütert von Ludwig Pollak, Leipzig, Hiersemann, 1903. In-4°, x-198 pp., avec 20 pl. en couleurs et 37 illustrations dans le texte.

Les procédés techniques de l'orfèvrerie et de la bijouterie des anciens sont encore très imparfaitement connus ; on a pu s'en rendre compte tout récemment, à propos de la tiare de Saïtapharnès, lorsque les archéologues cherchèrent vainement des informations précises sur les procédés de soudure employés par les Grecs. Il apparut que les travaux modernes à ce sujet dérivaient tous d'un article de M. Saglio, où ce savant déclare justement que la question a été mal étudiée. Castellani et Fontenay sont à peu près les seuls orfèvres qui se soient appliqués avec compétence à la recherche des procédés des anciens ; on peut donc regretter que l'auteur d'un catalogue illustré comme celui que nous annonçons ne se soit pas assuré la collaboration d'un orfèvre. A l'avenir, celle de M. Rouchoumowski serait tout indiquée.

Si les procédés sont mal connus, la chronologie ne l'est guère mieux, surtout quand on arrive à cette longue période qui s'étend entre Alexandre le Grand et la fin des Antonins. C'est à peine si, lorqu'il s'agit d'un bas-relief ou d'une pierre gravée, on peut, sans charlatanisme, en fixer la date à deux siècles près ; mais cette précision même est hors de saison quand on veut classer une boucle d'oreille ou un bracelet. Cela tient à ce que le nombre des monuments datés, soit par des inscriptions, soit par des découvertes de monnaies, est encore très restreint ; cela tient aussi à ce que les types et les procédés

de l'orfèvrerie paraissent avoir moins subi les fluctuations de la mode que ceux d'autres industries, comme la céramique. Enfin, la valeur vénale des objets d'orfèvrerie et de bijouterie engage les explorateurs non autorisés qui les découvrent à ne point renseigner les marchands sur les circonstances exactes de leurs trouvailles ; il en résulte que bien peu d'objets de ces séries ont leur état civil en règle et que les indications générales de provenance — Grèce, îles, Asie Mineure, Italie — sont elles-mêmes souvent sujettes à caution.

M. le comte Nelidoff, ambassadeur de Russie à Rome, a été, pendant de longues années, titulaire du même poste à Constantinople ; il en a profité pour réunir une collection très nombreuse de pièces d'orfèvrerie qui, à peu d'exceptions près, lui ont toutes été vendues comme provenant de pays helléniques. Il a acquis, entr'autres, à Constantinople, une partie de la collection Whittall, qui fut formée à une époque où l'exportation des antiquités vers l'Occident était beaucoup moins active qu'aujourd'hui. Combien de musées publics, en dehors de l'Ermitage, possèdent des collections d'orfèvrerie hellénique aussi riches que celles de M. le comte Nelidoff? Je crois vraiment qu'il n'y en a point. Le possesseur de ce trésor a donc été singulièrement bien inspiré en le communiquant au public et en chargeant de l'édition un savant établi depuis longtemps à Rome, qui joint à une éducation de philologue le privilège plus rare d'avoir manié et de manier sans cesse des centaines d'objets de prix.

Malgré les difficultés qui s'opposent, comme nous l'avons dit, à un classement chronologique rigoureux, M. Pollak s'est efforcé de présenter dans cet ordre les antiques de la collection Nelidoff; il n'y a renoncé que pour les boucles d'oreilles, un nombre de 269 — près de la moitié de l'ensemble — qu'il a disposées dans l'ordre typologique. Chaque description est suivie d'indications comparatives, en particulier de rapprochements avec les bijoux du Bosphore cimmérien, qui, grâce aux trouvailles de vases faites dans les mêmes sépultures, ont pu être, en partie du moins, datés avec quelque précision.

Signalons, à cause de leur importance exceptionnelle, trois pièces de la collection: 1° nº 40, un masque d'or de Sidon, à rapprocher de ceux de Mycènes et de Crimée. M. P. le place vers le VI°-V° siècle avant J.-C. ; je le croirais volontiers plus ancien et le classerais parmi les objets qui attestent la survivance de la civilisation de Mycènes sur la côte syrienne ; 2° nº 511, une statuette en électron découverte à Tarse, figurant un personnage debout, tenant une fleur, avec coiffure mithriaque (?), une perruque descendant jusqu'à terre, de grandes oreilles et un long nez pointu ; le type rappelle ceux des reliefs de Boghaz-Keui ; si l'authenticité est hors de doute, c'est une pièce de premier ordre ; 3° nº 399, un pectoral orné de quatre croix gammées, avec une perle au milieu de chacune, travail lydien archaïque à rapprocher des bijoux aujourd'hui au Louvre (*Bull. de Corresp. hellén.*, 1879, pl. IV-V.)

Les divisions du catalogue sont les suivantes: couronnes et diadèmes; épingles, serre-boucles, masques, boucles d'oreilles, colliers, pectoraux, bracelets, bijoux, fibules, agrafes, parures de vêtements, statuettes, vases, rouelles, pendeloques, amulettes, appliques, *varia*. A la fin de chaque section, M. Pollak a inséré dans le texte la photographie d'un des charmants petits bronzes que possède le comte Nelidoff; on y trouvera figurée, sous plusieurs aspects, la belle statuette d'Alexandre le Grand qui est un des ornements de cette collection.

Je ne sais si le possesseur a eu raison de faire reproduire ses précieux objets en couleur, c'est-à-dire dorés ou argentés; malgré l'excellence de l'exécution, les poudres métalliques empâtent les lignes et rendent parfois difficile la lecture des contours intérieurs.

L'ouvrage n'a été tiré qu'à 300 exemplaires numérotés, dont 200 seulement ont été mis dans le commerce.

Salomon Reinach.

J. Fürst. **Die litterarische Portraitmanier im Bereich des griechisch-römischen Schrifttums** (En titre courant : Untersuchungen zur Ephemeris des Diktys von Kreta). Extr. du *Philologus* t. LXI (N. F. XV), fasc. 3, pp. 374-440 et 593-622. Leipzig, Dieterich (Th. Weicher), 1903; 100 pp.

Bien que la question d'un original grec de Dictys de Crète (*Ephemeris belli Troiani*) ne soit pas définitivement tranchée, il y a cependant de nombreuses raisons pour croire que cet original a existé. Il est à remarquer cependant que le chronographe byzantin Malalas, qui à plusieurs reprises cite Dictys dans son livre V (Χρόνων Τρωϊκῶν), y donne en même temps un certain nombre de portraits de Grecs et de Troyens, qui manquent dans le texte latin de Septimius, seul aujourd'hui connu. On en a conclu que ces portraits de héros étaient une pure invention de Malalas, qui se conformait à un usage de son temps, et qu'en somme il ne fallait voir là qu'une manie et un faux goût ridicule du pédantisme byzantin. M. Fürst est d'un avis tout opposé. Notons d'abord qu'il ne s'agit pas de portraits littéraires, comme nous pourrions actuellement entendre le mot; M. F. compare justement ces descriptions à des signalements. Elles consistent en effet en une série d'épithètes mises sans lien à la suite l'une de l'autre, qui caractérisent avec plus ou moins de précision les parties du corps, et quelquefois expriment des attributs moraux. Or M. F. observe que ce genre de signalement se retrouve sous une forme identique dans les papyrus d'Égypte, déjà au IIIe siècle avant J.-C., et principalement dans les testaments. A l'époque impériale, les biographes comme Suétone aiment à énumérer les caractères physiques de leurs personnages, et plus tard Ammien Marcellin et les auteurs de l'Histoire Auguste sont coutumiers de cette sorte de prosopographie. Les Grecs font de même; Plutarque ne néglige pas les

traits physiques de ses héros, et l'*Héroïkos* de Philostrate est rempli de portraits, qui n'ont rien encore, il est vrai, de la sécheresse et de l'incohérence des énumérations byzantines, mais qui en furent sans doute les précurseurs et les types généraux. Ce sont précisément, dans Philostrate comme dans Malalas-Dictys, les héros de la guerre de Troie qui sont ainsi dépeints, et M. F. note à juste raison que l'informateur est un témoin oculaire (Dictys était soi-disant un compagnon d'Idoménée), et pour les lecteurs, par conséquent, digne de foi ou prétendant l'être. Il étudie ainsi, pour déterminer l'origine et l'évolution du genre, les textes antérieurs à l'époque que l'on peut assigner au Dictys grec (IIe siècle après J.-C.), et les auteurs ses contemporains, mais aussi les écrits postérieurs, en particulier les apocryphes de la littérature chrétienne, où les apôtres se trouvent dépeints par leurs caractères physiques; et il insiste également sur l'influence que durent exercer les traités de physiognomonie, en ce sens qu'une correspondance devait nécessairement s'établir entre les traits du visage et le caractère moral. Ajoutons enfin qu'au IIe siècle les sophistes et les rhéteurs prétendaient rivaliser avec les arts plastiques dans l'expression et la représentation du corps humain. Appuyé sur toutes ces considérations, M. F. n'est pas éloigné d'attribuer au genre « portrait » une origine égyptienne, ou tout au moins égypto-asiatique; et, en ce qui concerne Malalas et Dictys, il conclut que ces sortes de descriptions n'ont rien de spécialement byzantin, qu'elles étaient fort répandues à l'époque du Dictys grec, et que le chronographe byzantin a pris ses portraits dans l'original grec, l'une de ses sources pour les événements de Troie. Il est nécessaire de dire, pour qu'on puisse apprécier ces conclusions à leur valeur, que M. F. envisage la question sous un jour particulier, en ce qu'il considère seulement le type choisi pour le signalement des personnages, à l'exclusion de la mise en œuvre; en d'autres termes, la manière en tant que manière, indépendamment de son objet. Mais aussi, en se plaçant au même point de vue, on estimera peut-être que ce genre « portrait » a des attaches, dans la littérature, moins éloignées de l'époque byzantine que ne le suppose M. Fürst, et qu'il est seulement le produit d'une époque où la recherche du détail, l'importance attachée à la minutie et l'affectation puérile d'exactitude avaient remplacé les vues générales, la largeur des conceptions et l'élévation des pensées [1].

My.

---

1. Dans un appendice, M. Fürst a réuni tous les signalements connus par les papyrus; dans un second sont quelques intéressantes observations sur les portraits d'empereurs qui se trouvent dans Malalas à partir du livre IX.

G. M. Columba. **Cassio Dione e le guerre galliche di Cesare.** Memoria presentata alla R. Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti (10 mars 1902). Extrait des *Atti* de l'Académie, vol. XXII. Naples, typogr. de l'Université, Tessitore et fils, 1902; 64 pp. in-4°.

Le principal objet de cette dissertation est d'expliquer pourquoi, dans le récit qu'il fait de la guerre des Gaules, Dion Cassius ne s'en tient pas uniquement aux données des *Commentaires* de César et présente souvent les faits d'une manière différente. M. Columba trouve la raison de ces divergences non dans une hostilité préconçue de Dion contre César, hostilité dont il ne voit aucune trace sérieuse, mais dans ce fait que Dion suit de préférence la tradition de Tite-Live, en certains cas sa source immédiate, où le récit de César avait déjà subi quelques retouches, et principalement dans le système de l'historien grec, « l'idée fondamentale qui l'a guidé, et le mécanisme même de son travail » (p. 27). Ce système, selon M. Columba, est simplement le suivant. Il y avait des traditions historiques sur les peuples de la Gaule, sur leurs qualités physiques, sur leur caractère moral; et Dion, historien psychologue, juge selon ces données historiques d'ordre général plutôt que selon les données particulières de César, interprète les faits d'après ces éléments, et y accommode sa narration. Il en résulte que le récit de César, d'une extrême simplicité et souvent d'une sécheresse calculée, ne répondait pas aux exigences historiographiques de Dion, et que celui-ci, soit de lui-même, soit en se reportant à sa source immédiate, a introduit un certain nombre de particularités étrangères aux *Commentaires;* les faits antérieurs aux combats et leurs divers moments étaient ainsi expliqués non seulement au point de vue rationnel, mais aussi selon la technique traditionnelle de l'histoire à cette époque. M. C. appuie cette thèse sur de nombreux exemples, et essaie de la confirmer par l'examen détaillé des textes de César et de Dion, dans les récits de la bataille contre Arioviste et du combat naval avec les Vénètes. Un peu flottante dans le début, cette dissertation prend une allure plus égale et plus ferme lorsque l'auteur arrive à son point principal; elle est alors sérieusement documentée et rigoureusement conduite. On trouvera peut-être que par endroits M. C. se laisse entraîner, lui aussi, par sa théorie, et qu'il voit le système de Dion là où ses expressions ne sont que la constatation même des faits d'après César. Pour ne prendre qu'un exemple, les indications de Dion sur les navires des Vénètes ne sont pas données uniquement « comme d'habitude »; πλῆθος, μέγεθος et παχύτης τῶν νεῶν sont des traits précis de César, et le motif de la καταφρόνησις, s'il n'est pas expressément mentionné dans les *Commentaires,* est cependant nettement indiqué par les termes III, 9 « confidebant... se plurimum navibus posse; Romanos neque ullam facultatem habere navium etc. », de sorte qu'ici ce n'est pas le procédé de Dion qui résulte de son système,

mais bien plutôt le système qui se trouve exactement cadrer avec les faits ; ce n'est pas tout à fait la même chose. On reconnaîtra néanmoins, si l'on est pas toujours d'accord avec M. Columba pour l'interprétation de certains détails, que son étude et sa conclusion ont une valeur toute particulière pour l'appréciation des tendances de Dion Cassius, et qu'elles mettent justement en lumière la manière dont il a compris et présenté la guerre des Gaules.

My.

Aus Vergils Frühzeit, von Franz Skutsch, Leipzig, Teubner, 1901 ; xii-170 pp. in-8°.

Livre séduisant et spécieux, qui témoigne d'un esprit de combinaison ingénieux et imaginatif. L'églogue X de Virgile est pour M. Skutsch une sorte de biographie poétique de Gallus ; il y retrouve la liste de ses œuvres, et, avec la rage de classification qui sévit en ce moment, voilà la X^e églogue pourvue d'une étiquette : poésie de catalogue (*Kataloggedicht*). M. Sk. ne s'arrête plus. Poésie de catalogue, la VI^e églogue : nous y apprenons entre autres que Gallus a fait un poème dans le genre de Lucrèce. Poésies de catalogue, l'Ibis d'Ovide et la deuxième élégie des Amours. Puis, c'est la *Ciris* qui devient une œuvre de la jeunesse de Gallus et que Virgile imite dans les deux églogues.

Ces hypothèses, qui sortent l'une de l'autre, sont mêlées à un papillotement de rapprochements et d'interprétations. Le livre a été très discuté en Allemagne. Les grandes revues lui ont consacré un ou plusieurs articles. La discussion est fort intéressante. Il en restera quelque chose pour l'explication de Virgile. Mais Gallus s'enveloppe de ténèbres plus épaisses que jamais.

P. L.

M. Tullii Ciceronis in M. Antonium oratio philippica prima. Texte latin publié avec apparat critique, introduction bibliographique et historique, et commentaire explicatif par H. de la Ville de Mirmont. Paris, C. Klincksieck, 1902 ; 103 pp. in-8°. Prix 3 fr.

Le titre indique assez le contenu de cette édition. M. de la Ville de Mirmont s'est, dans l'introduction et dans le commentaire, attaché à élucider les questions historiques que soulève cette Philippique. Le commentaire a, en outre de bonnes notes grammaticales, des interprétations et des rapprochements. P. 45, n. 5 : *quae urbs*, cette répétition de l'antécédent paraît un trait de la langue antique, et en tout cas de la langue officielle ; voir les textes de lois d'époque républicaine. P. 54, n. 8 : rappeler l'expulsion des rois à propos de Brutus.

était une habitude dans la conversation, voir la pointe qui termine dans Horace la satire 7 du premier livre. L'apparat critique est très abrégé : plusieurs pages se succèdent sans note. L'essentiel s'y trouve cependant. En résumé, bonne édition.

P. L.

Mittelhochdeutsches Namenbuch, nach oberrheinischen Quellen des zwölften und dreizehnten Jahrhunderts, von Adolf Socin. — Bâle, Helbing et Lichtenhahn, 1903. Gr. in-4°, xvj-787 pp. Prix : 50 fr.

L'onomastique actuellement en usage dans tous les pays européens ou européanisés est sortie, de par les besoins et le progrès de la civilisation, d'un système aussi rudimentaire et confus que celui des Arabes : « Pierre fils de Jean », c'est toute la nomenclature du haut moyen âge, traditionnelle encore en pays slave. Comment le nom de famille permanent est issu du prénom variable, comment et à quelles époques les noms d'emplois et de métiers sont devenus noms de famille, ce sont là, entre cent autres, de menus problèmes à résoudre, pour chaque région en particulier, d'après les plus anciennes archives qu'elle nous ait léguées. Dans la compilation de son vaste et intéressant recueil, M. Socin s'est arrêté au début du xiv^e siècle : plus bas, plus la matière foisonne, moins elle est instructive ; car alors l'évolution est à près achevée et l'onomastique fixée comme de nos jours.

Le domaine exploré coïncide sensiblement avec celui des anciens évêques de Bâle : cette ville en est donc le centre virtuel, mais non géographique; car elle est beaucoup plus rapprochée de la limite méridionale que de la limite septentrionale. Il s'étend : au N.-O., sur toute la Haute-Alsace, soit donc un peu par delà Colmar ; au N.-E., de Waldshut à Fribourg-en-Brisgau ; au sud, environ jusqu'à Soleure (non compris). Ces limites ne sont pas exclusives : en cas d'insuffisance de ses sources, l'auteur a puisé à Strasbourg, Zurich, Schafhouse, Constance, et jusqu'en pays de langue française. La liste de ses documents remplit 5 pages de petit texte ; son index alphabétique, 80 : on jugera, par ces seuls détails, d'une richesse d'information dont une analyse nécessairement sommaire ne saurait donner qu'une très imparfaite idée.

I. Prénoms allemands. — C'est dans la seconde moitié du xiii^e siècle qu'apparaissent, pour les hommes et pour les femmes (pp. 48 et 63), les prénoms abrégés en *-i*, qui sont encore aujourd'hui d'un usage si courant dans toute la région. — Curieuses observations phonétiques et chronologiques sur la métaphonie du premier terme par le second, v. g. *Mahtildis* > *Mehtildis* (p. 45).

II. Prénoms étrangers. — Historiquement, par les Saintes Écritures, ils viennent de l'Orient, mais géographiquement, de l'Occident, car il

va de soi que les pays romans les ont adoptés et propagés plus tôt que ceux de langue germanique (p. 82).

III. Hérédité du prénom. — Dans quelques familles, le prénom unique est héréditaire absolument; dans la plupart, il y en a deux, dont chacun saute une génération (p. 97) : c'est le premier rudiment d'une fixité familiale.

IV. Homonymie et polyonymie. — Le prénom étant surtout affaire de prédilection familiale, il n'est pas rare que plusieurs frères portent le même (p. 105). Puis, pour parer aux confusions qui se produisent, ou imagine le double prénom : en 1247, trois frères s'appellent respectivement Gautier, Ulric et Gautier-Ulric (p. 107), — l'enfance de l'art.

V. Changements effectués dans l'onomastique germanique du x[e] au xii[e] siècle.

VI. Noms d'ancienne onomastique et prénoms devenus noms de famille. — Dès le xiii[e] siècle, il est exceptionnel qu'un personnage ne porte qu'un nom (p. 129) : en d'autres termes, le prénom s'adjoint, par une remarquable variété de procédés qu'illustrent les exemples relevés, un nom fixe et héréditaire.

VII. Usage des anciens *Kurznamen*.— Tous les germanistes, depuis Müllenhoff, et, depuis M. Fick, tous les indogermanistes savent ce qu'il faut entendre par cette catégorie onomastique.

VIII. Sens des noms traditionnels. — Malgré l'usage immémorial de combiner dans le nom de l'enfant deux des composants de ceux des parents, on ne laissait pas d'y saisir un sens, parfois peut-être très forcé, mais, somme toute, raisonnable, et volontiers pieux (p. 197).

IX. Le vieux nom germanique en transmission familiale. — Un Isan*hart* est père d'un Regin*hart*, dont les fils s'appellent Isan*hart* et Ellan*hart* (p. 208), etc.

X. Innovations dans l'onomastique que le germanique avait héritée de l'indo-européen. — La nomenclature du moyen âge commence à se dessiner dès la période plus ancienne; seulement, ce qui, dans celle-ci, reste l'exception, devient la règle dans celle-là (p. 225).

XI. Cas très anciens de dionymie.

XII. Cas très anciens de noms d'origine (caractérisés par la préposition *de*).

XIII. Noms de famille du xii[e] siècle où n'apparaît pas cette préposition. — C'est dans les villes (Zurich et Constance, p. 268), où se développa de bonne heure le droit de bourgeoisie, que l'on en recueille les plus nombreux et topiques exemples.

XIV. Noms nobles à particule *de*.

XV. Noms de chevaliers sans particule.

XVI. Noms de bourgeois à particule. — Ils sont extrêmement nombreux. Mais il paraît, d'après l'auteur (p. 310), que le bourgeois allemand ou suisse en juge tout comme le nôtre : on ne lui fera pas entrer en tête qu'un M. de... puisse ne pas être noble.

XVII. Noms de localité, ou dérivés de noms locaux, devenus noms de famille.

XVIII. Noms tirés de l'habitat (Nicolaus dictus *ʒim Affen*, Heinricus *in alba Turri*, etc., p. 369 sq.) : très communs.

XIX. Surnoms : extrêmement variés, adjectifs (*calvus*, *crassus*, cf. ceux des rois de France), noms d'animaux, etc. — Il est naturellement impossible, dans la plupart des cas, de décider lesquels sont surnoms individuels, lesquels déjà devenus patronymiques (p. 451).

XX. Noms syntactiques (*Satʒnamen*). — Le type est *Haltichfrisch* (1300); le plus anciennement attesté, *Zukeshach*, est de 1214. Le sentiment linguistique ne les décompose plus et en fait un tout indissoluble (p. 466).

XXI. — Noms tirés de fonctions ou dignités. — Il est souvent difficile de discerner si le mot indique réellement la fonction ou s'il n'est plus qu'un simple nom (p. 506).

XXII. Noms tirés de la profession, en nombre considérable. — Même observation (p. 544) : quand le mot *dictus* s'interpose, il n'y a pas de doute qu'on n'ait affaire à un patronymique ; mais c'en est peut être un, même sans cette interposition (p. 549). — Les noms professionnels constituent chronologiquement la couche la plus récente (p. 546 sq.), parce que, au xiie siècle, les artisans ne sont pas encore libres et demeurent par conséquent étrangers aux relations de droit privé.

XXIII. Noms de nationalité. — A noter les curieux diminutifs *Swebelin* <*Swab*, *Peierli*, *Sehsselin* <*Sahse* (p. 557).

XXIV. Noms étrangers : surtout d'immigrés français, v. g. *Merschant* (p. 560).

XXV. Noms judaïques. — Il ressort de comparaisons que les juifs avaient deux onomastiques différentes, l'une pour leurs rapports entre eux, l'autre pour les *goyim* (p. 563).

XXVI. Noms empruntés à la légende ou à l'histoire (type *Nibelunc*). — L'Alsace et la Forêt-Noire sont beaucoup plus riches que la Suisse en réminiscences de ce genre : en Suisse il n'y a guère que la légende de Dietrich qui semble populaire (p. 571).

XXVII. Noms terminés en *-a* (presque tous peu clairs, paraissent être essentiellement des noms de lieux dits, p. 573).

XXVIII. Noms mal transmis ou inexplicables.

XXIX. Noms exprimés par un génitif : tendent, dès le xiiie siècle, à disparaître en passant au nominatif (p. 589).

XXX. Noms de clercs : se désignent le plus souvent par le prénom, soit réel, soit conventuel, et par la dignité, sans addition de nom de famille ou d'origine (p. 594).

XXXI. Noms de manants : la plupart sont déjà semi-émancipés de servage et, en conséquence, portent deux noms (p. 629).

XXXII. Cumul pour la femme mariée, de son nom de famille et de

celui de son époux : assez fréquent; indique un relèvement de sa personnalité (p. 652).

XXXIII. Inconsistance du nom de famille : la même personne en a deux, et on la désigne, tantôt sous l'un, tantôt sous l'autre (p. 665).

XXXIV. Omission du prénom et pléonasme de patronymique : symptôme évident de la victoire définitive du nom de famille.

V. H.

Cardinal Mathieu. — **Le Concordat de 1801. — Ses origines. — Son histoire** d'après des documents inédits. Perrin, 1903. 383 p.

Étudier le Concordat sans dire un mot des lois qui réglementaient auparavant les rapports des Églises et de l'État sous le régime de la séparation, sans essayer de déterminer les forces respectives des différents groupements philosophiques ou religieux qui partageaient alors la France, sans rechercher si le Concordat a été souhaité par eux ou s'il leur a porté préjudice, sans même analyser les articles organiques, sous prétexte qu'ils n'existent pas aux yeux de l'Église et qu'on ne trouverait plus en France, à l'heure qu'il est, un évêque, un prêtre, un catholique instruit qui leur attribuât la moindre valeur canonique (p. 328), — c'est le tour de force exécuté dans cet ouvrage, qui ressemble plus à un pamphlet qu'à un livre d'histoire.

L'auteur, ultramontain intransigeant [1], en est encore à la philosophie de l'histoire de Bossuet et de saint Augustin. La Providence gouverne le monde. La Providence a choisi Bonaparte pour faire cesser les épreuves de l'Église de France. Le Concordat, « acte extraordinaire et absolument providentiel » (p. 323) lui a été inspiré par les sentiments chrétiens qu'il gardait au fond du cœur..... Que Bonaparte ait obéi à d'autres motifs, où la religion n'avait rien à voir, M. M. ne l'examine même pas, tant cela lui semble d'intérêt secondaire. — C'est une question cependant de savoir si Bonaparte était religieux. Sur le seul témoignage de Chaptal et de Mme de Montholon, M. M. se prononce pour une affirmative intrépide. Que fait-il des nombreux témoignages contradictoires à ceux-là ? Il les repousse ? Non pas même. Il les passe sous silence. Il résout ainsi par des affirmations tranchées et par des silences opportuns bien d'autres difficultés.

Le récit est coupé de digressions continuelles. A propos de chaque article débattu au cours de la négociation, l'auteur éprouve le besoin de donner des éclaircissements inutiles et il refait ainsi à sa manière toute l'histoire religieuse de la Révolution. Ici, il condamne en quelques mots sommaires et dédaigneux la constitution civile du clergé

1. Voir sa sortie contre le gallicantsme (p. 23-24).

(p. 41), là il fait un éloge sans restriction des Vendéens et met à la charge des seuls bleus toutes les horreurs de la guerre civile (p. 51), plus loin il essaie de justifier la propriété ecclésiastique par des arguments qui n'ont rien de juridique (p. 87-89), etc.

Son absence de méthode se trahit particulièrement dans les citations et les références, généralement dépourvues de l'indication de la page et de l'édition du volume cité [1].

Est-ce à dire que ce livre sera complètement inutile? Nullement. Grâce à sa situation personnelle à la cour pontificale, M. M. a pu obtenir communication d'un certain nombre de documents inédits, dont il ne faudrait pas d'ailleurs s'exagérer l'importance. Il publie soit dans le corps de l'ouvrage, soit en appendice : p. 3, la lettre du 26 juin 1800 dans laquelle le cardinal Martiniana, évêque de Verceil, raconte l'entretien que Bonaparte vient d'avoir avec lui sur l'opportunité d'un rapprochement entre la France et Rome, entretien qui fut le point de départ de la négociation du Concordat ; — p. 216, une lettre de Bernier à Spina qui ne figure pas dans le grand recueil de Boulay (au sujet de la reconnaissance du catholicisme comme religion de la majorité des Français) ; — p. 347 et suiv., plusieurs lettres concernant le mariage et la mort de Talleyrand et surtout, p. 355 et suiv. un extrait assez long du texte italien authentique des mémoires de Consalvi qui diffère assez notablement de la traduction française qu'en donna Crétineau-Joly en 1864. M.M. a aussi utilisé un recueil officiel de pièces relatives au Concordat, tiré à quelques exemplaires et distribué aux cardinaux de la congrégation chargée de donner leur avis sur la ratification de la convention [2] (p. 246). Il a pu consulter le journal inédit du théologien Di Pietro (p. 295), le *Diario romano* de Mgr Sala (p. 32), les papiers conservés au château de la Jonchère (p. 199), mais il ne paraît pas qu'il ait fait subir à ces différents documents une suffisante critique. Il nous révèle, d'après le *Diario romano*, comme un fait nouveau, les pourparlers engagés dès 1797 entre la France et Rome au sujet de la réconciliation religieuse. Il ignore apparemment que l'histoire de cette négociation a été écrite en détail d'abord par M. Léon Séché dans ses *Origines du Concordat* (2 vol. 1894) puis par M. le vicomte de Richemont dans un remarquable article paru dans le *Correspondant* du 10 septembre 1897 [3]. — D'après les papiers de la Jonchère (qu'il oublie d'ailleurs de décrire et sur la nature desquels il ne donne aucune indication), M. M. raconte qu'à un moment donné de la négociation du Concordat, rebuté par les

1. Voir entre autres les notes des p. 52 et 74.

2. *Esame del Trattato di Convenzione tra la S. Sede e il governo Francese sottoscritto dai respettivi Plenipotenziari a Parigi il 15 Luglio 1801.*

3. Sous ce titre : *Première rencontre du pape et de la République française. Bonaparte et Caleppi à Tolentino d'après les documents inédits des archives secrètes du Saint-Siège.*

exigences de Rome, Bonaparte aurait pensé à reconstituer une église nationale avec Bernier comme patriarche. La chose me semble très suspecte. M. M. lui-même avoue que son récit renferme des invraisemblances, mais, cet aveu fait, il déclare cependant qu'il en accepte les données (p. 199). C'est d'une critique plutôt facile.

Ce qui est surtout déplaisant dans ce livre, c'est le ton passionné qui y règne, les préoccupations plus politiques qu'historiques ou même religieuses qui s'y manifestent à chaque page. Voici par exemple (p. 131) que l'auteur nous apprend que « le ministre de la place Beauvau travaille inconsciemment contre celui du quai d'Orsay », qu'il fait l'éloge discret mais bien senti de notre ambassadeur actuel auprès du Saint-Siège (id.); — qu'il publie le texte de la lettre écrite par M. E. Loubet à ses confrères les chanoines de Latran à l'occasion du 1er janvier de l'année dernière (p. 322); — qu'il s'écrie avec indignation : « Est-ce une politique de fermer des centaines d'écoles et de persécuter des saintes femmes parce qu'un capitaine juif aurait été condamné injustement par un conseil de guerre » (p. 335); — qu'il fait appel à ceux qui possèdent pour défendre l'Église et qu'il leur dit : « La société actuelle ne ressemble-t-elle pas à un automobile qui a perdu ses freins et qui descend à toute vitesse une pente des plus dangereuses ? » (p. 337). J'en passe et des meilleures.

De telles incursions hors du domaine de l'histoire ne sont pas faites pour donner de l'autorité à une thèse, même défendable.

Albert Mathiez.

— Le code d'Hammurabi, ce remarquable monument découvert à Sun par la mission de Morgan, fait ressortir la modernité du Pentateuque. Il fallait s'attendre néanmoins à voir citer Hammurabi en preuve de l'activité législatrice de Moïse, et c'est ce que fait très courageusement M. Joh. Jeremias dans une brochure qui témoigne, par son titre, d'une certaine indifférence à l'égard des rapports chronologiques : *Moses und Hammurabi* (Leipzig, Hinrichs, 1903; in-8°, 47 pages). On y trouve, d'ailleurs, une bonne analyse du code babylonien; mais la tendance de l'auteur est, semble-t-il, à exagérer le nombre et l'importance des points de contact qui peuvent exister entre ce code et le Livre de l'alliance. Peut-être aussi a-t-il fait valoir plus que de raison la supériorité morale de la Loi. Après tout, le décalogue n'est pas un texte législatif, et un roi qui promulgue un code n'est ni un prophète ni un moraliste. Espérons pour Hammurabi qu'il trouvera bientôt d'autres commentateurs que les théologiens — A. L.

— M. A. Bertholet, dans sa conférence sur le séjour des bienheureux (*Die Gefilde der Seligen*; Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, 33 pages) donne un rapide aperçu des croyances anciennes et modernes touchant le séjour des morts, et des causes auxquelles ces croyances peuvent être rapportées. Œuvre de vulgarisation, avec une certaine recherche de littérature. — A. L.

— Sous ce titre un peu nébuleux : *Die Nichtkirchlichen und die freie Theologie* (Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, 76 pages) M. H. Weinel développe un programme

d'action religieuse fondé sur une conception du christianisme analogue à celle de M. Harnack, et il décrit les agissements et controverses occasionnés par des conférences qu'il a lui-même données à Solingen, sur la critique des Évangiles et le Christ historique. Le tout a son intérêt comme document sur la crise de la foi dans le protestantisme allemand. En soi la querelle théologique racontée par M. Weinel est comme beaucoup d'autres querelles théologiques quelque chose d'assez insipide et de médiocrement édifiant. — A. L.

— L'éditeur Remo Sandron de Palerme nous a récemment envoyé avec la date de 1901, une brochure de M. Giovanni Caruselli : *Sulle origini dei popoli italici. Del nome Pelasgi e di una pretesa età della pietra nel mondo khamitico europeo* (xxi-32 p. in-4°). L'auteur avait publié antérieurement des Observations et recherches sur l'histoire de la Sicile antique (Vasto, 1893) ; une première partie : démonstration historique et littéraire sur les origines des peuples italiens (Girgenti, 1896) ; et aussi à Palerme, en 1897, une étude sur les Italianismes de la langue grecque (les emprunts prouvés s'étendraient à des centaines de mots). Contrairement aux savants contemporains qui croient que les Aryens furent des peuples du Nord, M. C. pense que les Pélasges, qui, les premiers, habitèrent les côtes de la Méditerranée d'Europe furent italiens de sang et de langue. C'est là « sa découverte ». A l'arrivée des Aryens, les Pélasges italiens durent enseigner aux nouveaux venus les noms des animaux, des minéraux, des végétaux, des arts, des institutions et des mythes que les Aryens, au Nord, n'avaient pas connus. J'avoue que le seul énoncé de la thèse, m'enlevant tout courage, je n'ai pas suivi M. C. dans toute son argumentation. — E. T.

— Nous avons reçu un nouveau fascicule (Pars I, fasc. II, lib. IV-VI) de la seconde édition de Tite-Live par Maurice Müller dans la Bibliothèque Teubner (Cf. Rev. de 1899, II, p. 182). Ni préface, ni notes critiques : donc rien à en dire. — E. T.

— Dans la même bibliothèque, M. Charles Hosius vient de rééditer, après M. Hertz, l'Aulu-Gelle. Mais on ne nous a adressé que le tome II (livres XI-XX et index). Il nous eût fallu le tome I où la préface doit indiquer le but et la méthode de l'éditeur. Comment sans cela donner un véritable compte rendu ? — É. T.

— Sous le titre *Frontoniana* (thèse d'Utrecht, 1902, deux fasc. in-8° de 43 p.), M. Cornelius Brakman, élève de Van der Vliet, nous donne en somme une vérification scrupuleuse du texte de Naber, faite sur le manuscrit de l'Ambrosienne et le manuscrit du Vatican 5750. Le point de départ de M. B. est la lettre de Studemund (1874) dont il confirme pour l'ensemble la parfaite exactitude. M. B. a fait plusieurs voyages en Italie, et notamment deux séjours à Milan. Les passages douteux, corrigés ou compliqués d'abréviations ou surcharges, sont ici reproduits pour plus de clarté avec le dessin des caractères du manuscrit. A la fin se trouve un supplément de 18 pages intitulé *Aliquot observationes de tempore quo scriptae sunt nonnullae litterae Frontonianae*. On ne comprend pas très bien qu'un débutant ait choisi un pareil sujet, et surtout que ses maîtres ne l'en aient pas détourné. Le travail n'était-il pas au-dessus de ses forces ? Discuter de telles dates ou rectifier, compléter ces textes obscurs et fragmentaires est, ce semble, l'affaire des habiles, mais non d'un futur « habilité ». Acceptons tel quel ce que nous donne le jeune docteur. Apprécions surtout le soin qu'il a pris de comparer continuellement Fronton à lui-même, ce qui lui a suggéré d'heureuses conjectures. La rédac-

tion latine a le tort d'être souvent équivoque et obscure. Les fautes d'impression ne manquent pas et il s'en faut que les erratas joints à chaque fascicule soient complets. Par la réflexion I, 4, sur p. 8, 7 à propos d'une inexactitude historique de Fronton, il semble bien que M. B. se fait des illusions sur les habitudes d'esprit de son auteur. — É. T.

— M. Hans Lietzmann, connu par ses recherches sur les Chaînes bibliques, vient d'entreprendre une collection digne d'encouragement : *Kleine Texte für theologische Vorlesungen* (Bonn, A. Marcus et E. Weber éditeurs). Il a été frappé de la difficulté que les étudiants et même les professeurs trouvent à se procurer les textes essentiels pour l'étude de la théologie chrétienne. Il n'est pas d'ailleurs pratique d'apporter à un cours un volume de Migne ou des Bénédictins pour suivre les explications du professeur. De là est venue l'idée des brochures légères et de format commode (petit in-8°) dont M. L. a entrepris la publication. Les textes sont édités avec quelques variantes. De courtes introductions donnent en une trentaine de lignes la bibliographie et les renseignements indispensables. Ont déjà paru : 1. H. Lietzmann, *Das Muratorische Fragment und die monarchianischen Prologe zu den Evangelien*; 16 pp. ; prix . 0,30 Mk. ; — 2. H. Lietzmann, *Die drei ältesten Martyrologien*; 16 pp. ; prix : 0,40 Mk. ; — 3. E. Klostermann, *Apocrypha I, Reste des Petrusevangeliums, des Petrusapocalypse und des Kerygma Petri*; 16 pp. ; 0'30 Mk.; — 4. *Ausgewählte Predigten I, Origenes Homilie X über den Propheten Jeremias*; 16 pp. prix : 0,30 Mk. La collection en est là. Nous souhaitons qu'elle s'accroisse rapidement et qu'elle se répande. On y trouvera, comme l'on voit, des textes très importants pour un prix « qui défie toute concurrence ! » Il faut ajouter que les textes sont très courts. — P. L.

— M. Alphonse Roersch, continuant ses recherches sur l'histoire de l'humanisme belge, a publié, avec le concours de M. V. Chauvin : *Une lettre inédite de Nicolas Clénard* (Extrait du *Musée belge*, t. VI; Louvain, 1902, 16 pp. in 8); et seul dans la *Biographie nationale*, publiée par l'Académie de Belgique, l'article *Pighius* (t. XVII, col. 501-509); dans le *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, une *Correspondance, inédite du chartreux Laevinus Ammonius* (Gand, imprimerie Doosselaere 1901, 21 pp. in 8). — L.

— Nous avons reçu les deux premières parties du catalogue 31 de la librairie Rosenthal de Munich : *Sciences occultes et Folk-lore :* Alchimie ; Chiromancie, Phénologie, etc. ; Prophétie et extase ; Miracles, images, reliques, eau bénite ; Apparitions, vampires, amulettes ; Songes ; Ciel et enfer ; Cosmogonie et Jugement dernier ; Magie ; Magnétisme ; Médecine ; Astrologie ; Comètes. Ces deux brochures (272 pp. in 8 et 3656 numéros) contiennent l'indication d'une quantité de curiosa.

— M. l'abbé Uzureau, dont la fécondité ne se lasse pas, nous envoie une nouvelle plaquette *L'enseignement secondaire en Anjou*, avec le sous-titre *Programmes, prospectus et réclames au* XVIII° *siècle*, extraite des Mémoires de la Société des sciences et arts d'Angers (Angers, Germain et Grassin, 1903, 79 pp. in-8°). Elle est tirée principalement des périodiques locaux du temps, *Affiches d'Angers* et *Almanachs d'Anjou*, comme l'étude précédente sur les exercices publics et les distributions de prix ; les renseignements se rapportent à peu près exclusivement aux années précédant la Révolution, ce qu'il aurait fallu préciser davantage sur le titre de la brochure ; il y en a d'ailleurs de bien amusants et l'on admirera l'art et la façon avec laquelle les ecclésiastiques de toute robe s'entendaient à vanter les mérites de leurs écoles ou de leurs pensionnats. Il n'est guère question, en effet, dans tout le travail, que d'écoles dirigées par des prêtres ou placées sous la surveillance de

l'évêque, et les maîtres d'armes d'alors eux-mêmes tiennent à faire savoir au public que chez eux « les prières et exercices chrétiens, ainsi que le bon ordre, sont régulièrement suivis » (p. 73). On est un peu surpris de constater dans cet *enseignement secondaire* des *cours de chirurgie et d'accouchement* (p. 54) et l'on se demande à quel public scolaire les maîtres donnaient cette instruction précoce. — R.

— M. Théodore Kolde, professeur à l'Unversité d'Erlangen et directeur de la revue *Beitraege zur bayerischen Kirchengeschichte*, vient de faire paraître, en seconde édition, une intéressante étude historique à l'occasion du centenaire de l'Édit de religion, du 10 janvier 1803, par lequel le nouvel Électeur et futur roi de Bavière, Maximilien-Joseph de Deux-Ponts, l'ancien colonel de Royal-Alsace, au service de France, introduisait la liberté des cultes dans ses territoires (*Das bayerische Religionsedikt vom 10. Januar 1803, ein Gedenkblatt*. Erlangen, Junge, 1903, 44 pp. in-8°. Prix : 1 fr. 15 c.). Depuis le milieu du XVI[e] siècle, la Bavière restoit l'une des terres promises de l'obscurantisme et les hérétiques avaient défense absolue d'y demeurer. Quand un étudiant en droit d'Ingolstadt, fils de baron pourtant, avait voulu démontrer, dans une thèse, en 1791, qu'il fallait tolérer les cultes étrangers, ç'avait été un scandale terrible dans ce pays où l'on comptait un moine ou un prêtre sur 166 âmes, et il fallut, en 1801, un véritable coup de force pour amener le magistrat de Munich à accorder le droit de bourgeoisie à un protégé luthérien de l'électeur. Mais Max-Joseph, qui avait épousé une princesse hérétique et s'était imbu en France des idées de tolérance qui y dominaient alors, mit beaucoup d'énergie et de ténacité à changer les idées des gouvernants et des gouvernés sur cette matière et son Édit du 10 janvier 1803 fut, comme le dit avec raison l'auteur, « le jour de naissance de la Bavière moderne »; le souverain ne se laissa même pas intimider par un bref assez violent, lancé par le pape Pie VII, le 12 février suivant, pour condamner ces nouveautés regrettables. M. Kolde donne des détails, bien curieux au point de vue de l'histoire de la civilisation, sur les progrès de l'esprit de largeur (*Aufklaerung*) introduit alors en Bavière, progrès qui allaient presque jusqu'à effacer les frontières naturelles entre les cultes divers. Il aurait paru certainement incroyable au roi paternel et bon-vivant qui donna cet Édit de tolérance, que cent ans plus tard, l'une et l'autre confession rivaliseraient d'étroitesse et d'orthodoxie dans son royaume. — R.

— M. V. Carpino nous adresse une conférence qu'il a faite devant ce que nous appellerions les classes de grammaire d'une petite ville de Sicile sur *Alfieri et l'éducation nationale*. Nos lecteurs n'y trouveraient rien à apprendre. Sachons lui gré toutefois de parler de nous sur un ton sympathique dont la Sicile n'est pas coutumière. — Charles Dejob.

— Dans une brochure intitulée *Les lacs de l'Algérie* (Oran, Perrier, 1903) M. Alfred Bel expose, en se servant de renseignements inédits, l'état des connaissances sur cette question : plan des travaux à entreprendre pour étudier plus complètement les chotts ; indication des essais à faire pour utiliser des surfaces qui n'ont de lacs que le nom ; etc. Cette brochure, qui a pour origine une leçon d'examen, fait honneur à l'enseignement de l'École des Lettres d'Alger. — M. G.-D.

— La première leçon du cours d'histoire du commerce professé à l'Université de Bruxelles par M. Michel Huisman (extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, mars 1903) est consacrée à l'examen de la théorie de Karl Bücher. On sait comment M. Bücher, synthétisant les tendances de la *Nationalökonomie* allemande, se représente l'évolution économique de l'humanité : après avoir réduit en poudre

l'encombrante idole qu'était l'*homo Œconomicus*, il établit une loi de succession entre les trois stades de l'économie domestique fermée, de l'économie urbaine, de l'économie nationale. Cette loi des trois états économiques, qui fait penser à celle de Comte, vaut comme explication de l'évolution spéciale de chaque société, mais elle ne saurait valoir, pas plus que celle de Comte, comme représentation historique de l'évolution totale de l'humanité. Cette évolution, en effet, ne peut se réduire à une série linéaire unique, et les séries multiples dont elle se compose ne sont nullement synchrones. De plus ces diverses séries, loin d'être parallèles, s'entrecroisent et s'enchevêtrent. C'est ce que montre fort bien, en véritable historien, M. M. Huisman; il met en lumière les faits de mercantilisme qui se manifestent avec tant de netteté dès l'antiquité classique; la permanence, dans cette période d'économie domestique fermée que fut le haut moyen âge, de certains traits empruntés à l'économie de l'empire romain; la coexistence, à côté d'une Europe chrétienne où nous nous complaisons toujours beaucoup trop à enclore l'univers, d'une économie arabe, d'une économie chinoise. Il se propose d'étudier surtout les courants commerciaux, et d'asseoir l'histoire du commerce sur la base solide de la géographie. — H. H.

— Nous avons déjà rendu compte (*Revue critique*, 16 février 1903, p. 136) de la Revue anglaise, *The Ancestor* (Archibald Coustable, Londres). Signalons, dans le numéro d'avril, un curieux article sur les erreurs de certains romanciers modernes en matière d'archéologie et d'histoire, un essai sur le costume en Angleterre au XIIIe siècle, des notes sur la généalogie de Lord Salisbury, etc. Cette publication n'intéresse pas seulement les spécialistes, elle fait œuvre de vulgarisation, et cherche à éclairer le public anglais, trop souvent dupe, paraît-il, de généalogistes ignorants ou peu scrupuleux. — Ch. BASTIDE.

— Le recueil que publie M. O. WEISE, *Musterstücke deutscher Prosa, zur Stilbildung und zur Belehrung* (Leipzig, Teubner, in-8°, VI et 144 pp.) est destiné surtout, dans l'intention de l'auteur, à former le style de la jeunesse. M. Weise remarque avec raison que dans les « Choix de Lectures » répandus en Allemagne, la question du style est généralement négligée. Son choix est fort bien fait, à tous les points de vue. Chaque morceau est suivi de quelques remarques où M. Weise essaie de caractériser le style de l'écrivain cité. — A. B.

— La petite « collection d'enseignement et de vulgarisation » *les Grands Artistes*, que publie l'éditeur H. Laurens (Libr. Renouard, vol. pet. in-8°, carré à 2 fr. 50, illustrés de 24 reproductions) vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, consacrés, l'un, à *Léonard de Vinci*, par M. Gabriel Séailles, l'autre, à *Millet*, par M. Henry Marcel. Comme nous l'avons déjà dit, ce sont bien des biographies critiques, c'est-à-dire tenant moins à donner le détail de tous les renseignements et documents possibles, que d'en tirer parti pour formuler d'ensemble le caractère de l'artiste et de son œuvre et les juger. On n'est pas forcé de partager toujours ce jugement, mais on doit exiger qu'il soit porté par une vraie compétence, et c'est généralement le cas ici. Le côté anecdotique, cette fois, est plus développé pour Millet, le côté critique d'art davantage pour Léonard, et c'est assez naturel. Les reproductions sont fort bonnes et fort intéressantes pour ce dernier surtout. — H. DE C.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 17 août — 1903

J. Garstang, **Mahasna and Bet-Khallaf,** with a Chapter by Kurt Sethe (Egyptian Research Account, VII Year), Londres, Quaritch, 1902. — In-4°, v-42 p. et XLIII pl.

Les fouilles de M. Garstang à Bet-Khallaf et à Mahasna pendant l'hiver de 1900-1901 ont produit des résultats excellents dans le champ d'études archaïques exploité déjà par MM. Amélineau, de Morgan et Flinders Petrie. Elles ont amené la découverte de tombes prédynastiques, mêlées à des tombes de l'empire thinite et de l'empire memphite, mais surtout la mise au jour de deux sépultures royales de la III^{e} Dynastie, ayant appartenu à deux Pharaons dont les noms d'Horus sont Noutir-Khaît, et Hon-nakhît ou peut-être Sa-nakhît. Noutir-khaît n'est pas un inconnu pour nous; son nom nous a déjà été révélé de longue date dans la pyramide à degrés de Sakkarah, et Bénédite l'a signalé sur les rochers du Sinaï. Comment et pourquoi la pyramide à degrés le porte quand le tombeau réel était près d'Abydos, c'est ce que ni M. Garstang, ni son collaborateur M. Sethe n'ont expliqué jusqu'à présent. J'ai bien à ce sujet un commencement d'opinion, mais qui ne pourra être développé que le jour où les fouilles d'Abydos seront terminées : le mieux est de suspendre le jugement jusqu'à ce moment.

La tombe de Noutir-Khaît présente un véritable intérêt pour l'histoire de l'architecture funéraire. Elle est à mi-chemin entre le mastaba et la pyramide : elle est un mastaba pour la forme extérieure,

une pyramide par la disposition des sous-sols et des chambres. La portion visible figure un grand rectangle massif, allongé à peu près dans la direction du Nord au Sud ; les parements en sont formés de murs épais en briques sèches, entre lesquels on a jeté un remplissage de sable mêlé à des débris de pierre. L'entrée des chambres n'est pas une porte pratiquée dans l'une des murailles latérales, mais, comme dans certains des mastabas très archaïques de Gizéh, un escalier dont la première marche affleure à la plate forme terminale, et qui s'enfonce à travers la brique d'abord, puis à travers la roche native jusqu'aux appartements du mort. On y avait disposé sur les marches des vases d'albâtre, des tables d'offrandes, des jarres à vin, coiffées de leurs chapeaux d'argile au nom du souverain et de ses officiers, des poteries communes, puis on avait remblayé le tout et recouvert l'issue d'une maçonnerie en briques. Huit cents objets environ avaient été répartis ainsi sur la longueur de l'escalier ; au-delà le passage était coupé d'espace en espace par des blocs de pierre de hauteur toujours croissante, et dont le poids varie de huit à treize tonnes. Pour les ajuster en place, on avait ménagé des puits par lesquels on les coula lorsque l'on ferma le tombeau, puis que l'on combla avec soin ; c'est la forme la plus simple de ces herses de granit que l'on rencontre dans les pyramides de l'âge memphite. Au-delà de la cinquième pierre, le couloir se redresse et marchant horizontalement, aboutit à une grande chambre, dont les murs sont formés de belles dalles bien taillées. C'est le caveau funéraire proprement dit où le roi fut enseveli. Les voleurs de l'époque romaine y avaient pénétré par un boyau qui aboutit au plafond, et ils l'avaient saccagé entièrement ; ils avaient défoncé le sol à la recherche d'un trésor, arraché une partie des revêtements, brisé le cadavre, et détruit les parties du mobilier qu'ils n'emportèrent pas. Tout autour du caveau, dix-sept autres chambres sont groupées auxquelles on accède par des corridors dérivés du couloir principal. Les provisions et les réserves du mort y avaient été entassées jadis, mais la plupart des objets avaient été dérobés dans l'antiquité et le reste anéanti. Noutir-Khaît avait été suivi dans le site de Bet-Khallaf par plusieurs des principaux officiers de sa cour, et par un autre Pharaon Hon-nakhît ou Sa-nakhît ; ils avaient été pillés tous, probablement vers la même époque, et ils ne fournirent rien dont l'équivalent ne se trouvât déjà chez lui.

Les objets découverts appartiennent tous à des types déjà connus, et les inscriptions que certains d'eux portent ne nous fournissent pas beaucoup d'éléments nouveaux pour nous aider à connaître la langue archaïque. On y rencontre pourtant quelques formules un peu plus développées que sur les objets des rois antérieurs, et M. Sethe leur a consacré une étude particulièrement intéressante. Je l'ai examinée de très près, et il me semble que les interprétations et les traductions proposées par M. Sethe sont susceptibles çà et là de quelques modifi-

cations. Ainsi, dans le sceau d'office n° 1 de la planche VIII, à propos du titre *Ouapouaouitou samou Kheri-â*, il dit que *kheri-â* est d'ordinaire rendu inexactement par *aide*. Le mot *kheri-â* est formé avec le mot *â* qui désigne la planchette sur laquelle on écrivait les formules religieuses ou les actes officiels : *kheri-â* est le pendant de *kheri-habi* et doit se traduire *l'homme à la planchette* comme *kheri-habi* se traduit *l'homme au rouleau de fête*. Le grand prêtre du dieu chacal s'appelait le *samou* (le guide, ou le domestique), *homme à la planchette d'Ouapouaouitou*, à cause de la planchette qu'il tenait comme indice de ses fonctions et qu'on lui voit à la main : sur cette planchette, étaient tracées les formules et les instructions à lui nécessaires pour qu'il remplît son métier convenablement. Le titre revient souvent appliqué à des fonctionnaires divers sur les monuments de l'époque archaïque : la planchette était en effet alors employée usuellement par les scribes et par les prêtres, comme coûtant moins cher que le papyrus.

Le sceau n° 3 (*a*) contient une particularité d'écriture qui a égaré M. Sethe. Il est conçu *Noutir nofir ânkhouzou rinou nozmou sasha nouz-noutirou* et traduit par M. Sethe. *Un qui fut bon en sa vie, un dieu lorsqu'il commande, un maître agréable lorsqu'on lui demande avis, le scribe Nezneterou.* Il est certain qu'un Egyptien de l'âge classique n'aurait jamais osé prendre le titre de dieu, réservé aux rois, lorsqu'on ne l'appliquait pas à la divinité elle-même : il me paraît peu vraisemblable que les Egyptiens de l'époque archaïque se soient accordé cette liberté. De plus, il est toujours imprudent de rompre un assemblage de mots aussi anciennement utilisé que l'est le titre *Noutir nofir* appliqué aux rois, et dans le cas présent la variante *ouzou ânkh* du titre signalée par M. Sethe lui-même, nous ramène dans un ordre d'idées connu. *Noutir nofir ouzou ânkh* est une épithète du roi qui, de même qu'Osiris et les autres dieux, décrète du haut de son trône la vie pour les êtres ; elle doit se traduire *le dieu bon qui décrète la vie*, et elle désigne le Pharaon. La place de l'épithète en tête de la formule est une application du principe d'honneur qui a échappé à M. Sethe : elle dépend du titre de fonction qui suit, comme dans le sceau que j'ai cité tout à l'heure, le nom du dieu Ouapouaouitou dépend du titre *samou kheri-â*. Toutefois, je serai moins hardi que M. Sethe et je ne me hasarderai pas à traduire tous les mots qui séparent l'épithète du mot scribe : notre personnage était peut-être *rannozmou, doux nourricier du dieu Grand qui décrète la vie*, mais il faudrait avoir d'autres exemples pour arriver à une traduction moins problématique que celle-là.

Il y aurait d'autres menus points sur lesquels il me paraît difficile d'admettre les hypothèses de M. Sethe. Ces documents archaïques sont si concis de rédaction et si hâtifs d'écriture que le déchiffrement en présente des difficultés sérieuses. Pour que M. Sethe fût arrivé à des

conclusions assurées, il aurait fallu que le nombre des documents dont il disposait eût été plus considérable. Tel qu'il est, le chapitre où il a exposé le résultat de ses recherches renferme des conjectures très ingénieuses et complète heureusement l'exposé que M. Garstang a fait de ses fouilles.

G. Maspero.

Al Mostatraf par le Saik Al Absîhi, traduit pour la première fois par G. Rat. T. II. Paris, Leroux, 1902. In-8°.

L'ouvrage d'El Ibchibi appartient à un genre très goûté des Arabes : c'est un recueil de notes extraites des lectures très étendues et très variées d'un bon savant, qui, sans chercher à penser par lui-même, a voulu léguer à ses concitoyens le fruit de ses longues veilles. On trouve, dans ce second volume du Mostatref, des histoires d'amour et des descriptions géographiques, un chapitre sur les divers genres de poésie avec des exemples et un autre sur les espèces animales les plus connues, des histoires d'ivrognes et des instructions pour le choix de la prière la plus capable d'attirer la faveur divine, des notes sur les Arabes de l'époque antéislamique, des anecdotes sur les ruses des femmes, etc. D'une lecture facile et agréable, ce livre est une source importante de renseignements de seconde main, tant par les faits qu'il contient, que par les vers et les noms propres qu'il cite, et M. Rat a rendu un réel service au public en le lui livrant sous la forme d'une traduction fidèle.

Mais les récits, les anecdotes, les renseignements d'el Ibchihi sont pleins d'expressions et d'allusions, incompréhensibles pour les Européens qui n'ont point fait une étude spéciale de la langue et de la vie arabe ; il semble que c'était la tâche du traducteur d'éclairer, brièvement sans doute, mais nettement, les obscurités d'un texte qu'il comprenait si bien, et l'on a peine à s'imaginer qu'il ne l'ait point voulu. Les notes qu'il a mises au bas des pages compactes de son livre sont rares, et l'on ne voit pas pourquoi ce sont celles-là qu'il a données plutôt que d'autres : d'une façon générale, l'absence de commentaire nuit grandement à la compréhension de l'ouvrage. Cet appareil d'annotation devait aussi, comme l'a dit M. René Basset dans la *Revue d'Histoire des Religions*, s'étendre à l'indication des sources du livre et à celle des ouvrages où l'on rencontre également quelques-uns des nombreux vers cités par El Ibchihi. Et tout cela, semble-t-il, pouvait être fait avec assez de concision pour ne point augmenter outre mesure la masse de l'ouvrage. — Enfin, il serait précieux de savoir rapidement si le Mostatref parle de tel ou tel personnage, et un index très complet, utile aux folkloristes et aux historiens, est nécessaire aux arabisants qui peuvent se passer d'une traduction, mais qui voient

leurs recherches indéfiniment retardées par l'absence de tables analytiques dans les ouvrages orientaux. Sans doute le travail eut été long et fastidieux ; mais M. R. eût pu se souvenir que des savants comme M. de Goeje pour les géographes arabes, comme MM. Guidi, feu Stanislas Guyard, etc. pour le Kitab el Aghani, se sont résignés à cette pénible tâche avec la certitude réconfortante de rendre un service éminent aux études orientales.

Telle qu'elle est, la traduction de M. R. sera fort utile; mais la fidélité même avec laquelle l'auteur y a transporté le texte du Mostatref, fait regretter qu'après ce grand effort il n'ait point voulu en faire un relativement léger, qui aurait mis son livre à l'abri de toute critique.

M. G.-D.

Catalogus codicum astrologorum græcorum; t. IV : *Codices Italicos* præter Florentinos, Venetos, Mediolanenses, Romanos, descripserunt D. Bassi, F. Cumont, Aem. Martini, Al. Olivieri. Bruxelles, Lamertin, 1903; VIII-192 pp. T. VI : **Codices Vindobonenses,** descripsit Guilelmus Kroll. Bruxelles, Lamertin, 1903; VIII-122 pp.

Le premier de ces deux volumes contient le catalogue des manuscrits astrologiques qui se trouvent dans les villes d'Italie, à part ceux de Florence, Venise, Milan, qui forment les trois premiers tomes de la collection, et ceux de Rome, qui seront publiés prochainement. On y voit analysés cinq manuscrits de Turin, un de Bergame, un de Parme, neuf de Modène, deux de Bologne, huit de Naples, un de Messine, et quatre nouveaux manuscrits de Florence, qui avaient échappé aux éditeurs du tome I. La lecture de ce volume m'a suggéré un certain nombre d'observations, dont les principales porteront sur trois morceaux : la lettre de Pétosiris à Nechepso pp. 120-121, un procédé de divination pp. 148-149, et les pronostics relatifs aux naissances pp. 158-169. Pour le premier, il s'agira de rectifications au texte; pour le second, d'une explication ; pour le troisième, d'une critique. J'espère que les éditeurs y verront une preuve de l'intérêt que suscite leur publication.

Il est question, dans la lettre de Pétorisis, d'un moyen destiné à faire connaître l'issue d'un combat singulier, d'un procès, d'une maladie, etc. Tout repose sur ce qui est appelé le nombre de la Lune, et sur la place qu'occupera, dans un diagramme à cet usage, un autre nombre obtenu par des opérations déterminées. La lettre se compose de deux parties, dont l'une, déjà connue par plusieurs répliques (Riess, *Philologus*, Suppl. VI) expose la méthode générale et donne un exemple de son application (généralement Achille et Hector), et l'autre, ici publiée d'après le manuscrit de Modène 174, cod. 13 du catalogue, décrit quatre tableaux où sont contenus les nombres séléniaques

pour chaque jour de la Lune, et les restes de leur division par 29. L'éditeur dit en note, pour cette seconde partie, « hæc vix ac ne vix quidem intelligi possunt sine tabellis quas textus explicabat. » On pourrait se demander alors pourquoi il l'a publiée. Mais en réalité cette description est loin d'être inintelligible ; on se rend compte facilement, à l'aide du calcul, que la plupart des nombres donnés sont exacts, et que les fautes sont en général d'ordre paléographique, dues soit à une confusion du scribe, soit à une erreur de lecture. L'erreur initiale, d'où dépendent en somme toutes les autres, a consisté dans l'altération du nombre qui doit être ajouté au nombre propre de chaque jour (somme, comme on le sait, des lettres de πρώτη, δευτέρα, etc., considérées comme nombres) ; nous lisons en effet p. 121 l. 5 ια' (11), l. 14 τκα' (321), et l. 17 πα' (81). Il faut corriger τα' (301), c'est-à-dire le nombre propre de la Lune ; 301 est bien en effet le total σ + ε + λ + η + ν + η. Ce nombre, ajouté suivant les indications du texte aux nombres de chaque jour, fournit les totaux donnés l. 16-22, jusqu'au 15me jour de la Lune. Il faut alors, au lieu de ͵απη' l. 14, lire ͵ασπη' (1288), ce qui donne, en ajoutant 301, le nombre exact ͵αφπθ' (1589), et la ligne 13 doit se lire πρῶτον καὶ δεύτερον πλινθίον · τῆς Σελήνης ἡμέρα πρώτη ἔχει etc., au lieu de ...πλινθίον τῆς Σελήνης · Ἡμέρα πρώτη etc. Plus bas l. 15 ponctuer après ͵αφπθ' et supprimer la ponctuation après ὡσαύτως. Suit la phrase Σελήνη ἔχει δευτέραν προσθήκην ωιε' (815), μετὰ δὲ τῆς προσθήκης τῶν πα' (lire τα')... ͵αρις' (1116), dont la première partie, sous cette forme, n'a aucun sens. On lira, ce qui s'impose, Σελήνης ἔχει δευτέρ<α> ἄν<ευ> προσθήκης ωιε' : « Le 2e jour de la Lune a pour nombre, sans addition, 815, et avec l'addition de 301, 1116 » ; très exact. L'éditeur continue : Σελήνης τρίτη ͵αιθ' μετὰ τῆς προσθήκης *** Σελήνης τετάρτη ͵ατιε' etc. ; en note « lacunam signavi ». Il n'y a aucune lacune : « Le 3e jour 1019 avec l'addition ; le 4e 1315 » et ainsi de suite ; en effet τρίτη = 718, et 718 + 301 = 1019, etc. Tout cela est de la dernière clarté ; et ce qui suit, jusqu'au 15e jour inclusivement, n'est pas moins clair. On corrigera donc : 9e jour χξε' au lieu de χξη', 12e ͵αυμγ' pour ͵ανμγ' qui est impossible ; et 14e, au lieu de ͵αχπς', ͵αχπα', obtenu avec la forme correcte τεσσαρεσκαιδεκάτη, à substituer à τεσσαρακ. Nous avons, pour le 7e jour, au lieu de υλ' (430 = ἑβδόμη 129 + 301) le nombre ωκη' (828) que je ne puis guère m'expliquer ; mais l'erreur est certaine, d'abord parce que l'on ne voit pas de raison pour que ce nombre soit obtenu différemment des autres, et ensuite parce que, dans le tableau des restes l. 28-31, le 7e jour a 24, qui est inexact pour 828, exact au contraire pour 430. Pour en finir avec ce premier tableau (1er-15e jour), disons que les restes de la division par 29, donnés dans le troisième, sont exacts sauf trois : 5e jour, lire ϛ' au lieu de ς' ; 12e, κϛ' au lieu de κγ' ; et 14e, où le scribe a répété par erreur le quantième, ἡ ιδ' ιδ' au lieu de ἡ ιδ' κη'. A partir du 16e jour, le nombre additionnel n'est plus 301 ; c'est un nombre dont je n'ai pas découvert l'origine, qui est l. 7

ρλα' (131) et l. 23 ρλη' (138), cf. p. 120 l. 21. Le calcul montre que c'est 138. A corriger : 16e jour ϙοδ' pour τοδ', et lire ἑξκαιδεκάτη ; 18e ,αχϙζ pour ,αχς', et 19e χιη' pour ,αιη'.

Le 20e jour est appelé dans le texte εἰκοστή ; mais ce n'est pas ce mot qui sert de base au calcul ; les nombres auxquels on doit ajouter 138 sont fournis par les mots εἰκάς, πρώτη καὶ εἰκάς, ... ἐνάτη καὶ εἰκάς, τριακάς. Les totaux sont exacts ; il n'y a à corriger que 23e jour (lire κγ' au lieu de κς') ,αςνγ' et 24e ,ανιθ', qui ne sont pas des nombres, en ,αρνγ' et ,αυιθ'. Le nombre du 21e jour devrait être ,αχϙγ' (1693) ; le texte donne ,αχξβ' (1662), qui répond exactement à πρώτη εἰκάς ; les deux formules étant usitées (Plut. *Rom.* 12 τρίτη καὶ εἰκάδι, et Plat. *Lois* 849b τρίτη εἰκάδι), je n'ose me prononcer ; le reste n'est pas indiqué dans le quatrième tableau l. 32. Enfin le 25e jour a pour nombre ωπτ' qui est évidemment corrompu ; mais pour la même raison je ne sais s'il faut lire ωπζ' (887= πέμπτη εἰκάς) ou ϡιη' (918 = πέμπτη καὶ εἰκάς) ; le reste ιε' (15) est erroné dans les deux cas. Le dernier nombre est cependant plus conforme à la méthode générale, la corruption s'explique également bien, et ιε' me semble plutôt altéré de ιθ' que de ιζ'. Les restes l. 31-33 sont parfois erronés ; on les rétablira facilement. On comprendra que les nombres ainsi obtenus doivent varier suivant la langue ; le nombre du 2e jour, par exemple, différera selon qu'il représentera δευτέρα ou δευτέρη, celui du 9me suivra l'orthographe ἐνάτη ou ἐννάτη, et celui du 30e pourra être 770 (τριακάς + 138) ou 1147 (τριακοστή + 138). C'est ainsi que les nombres du manuscrit de Modène se sont pas les mêmes, en partie, que ceux des tableaux publiés par M. Berthelot (*Alch. gr.* I, p. 88). Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ces questions.

Le fragment p. 148-149 n'est pas sans doute d'une extrême clarté ; mais cela tient à ce que certains nombres ne nous sont pas connus ; la marche des opérations et le résultat final ne présentent néanmoins aucune difficulté. Il s'agit d'un procédé fantaisiste pour trouver la réponse à une question ; elle est obtenue lettre par lettre au moyen de plusieurs opérations arithmétiques, dont le point de départ est la première lettre, puis la seconde, etc., de la question posée. Cette lettre est un nombre, et le nombre final, opérations faites, donne une lettre. Lisons d'abord 148, 25-26 τὰ καταλειφθέντα ἔλαττον (cod. ἴλε ἐπὶ « vix sanum » disent avec raison les éditeurs ; cf. 149, 4 où est la vraie leçon) τῶν κδ' ἢ καὶ κδ' ἴσως (note : « non capio ») ἐστὶ τὸ <α> γράμμα τῆς ἀποκρίσεως ; lisons ensuite et ponctuons l. 30 sv. : ἡ γὰρ πρότασις (cod. πρόθεσις, mais cf. l. 17) τῆς ἐρωτήσεως οὕτως ἔχει, ὡς εἴπομεν (cf. l. 18) ἢ « ἐρωτᾷ ὁ δεῖνα » ἢ « ἐρωτῶ ἐγώ. » La question commence donc par un ε et c'est le nombre 5 qui sert de base au premier calcul. Les opérations sont les suivantes : une multiplication de 5 par un nombre connu ; une addition dans laquelle entre le produit obtenu ; une division du total par un nombre donné (indiquée, comme souvent, sous la forme d'une série de soustractions) ; et une nouvelle division du

reste de la première par 24, nombre des lettres de l'alphabet. Le reste de celle-ci est un nombre qui donne le rang de la lettre cherchée ; s'il n'y a pas de reste, ce nombre est 24, et la lettre est ω ; « le reste, inférieur à 24 ou peut-être 24 même, est la première lettre de la réponse. » — P. 149 l. 27-28 les abréviations (note : « non intellegimus ») doivent se lire selon toute vraisemblance : (καὶ εὗρον τὴν διαφορὰν τοῦ ἐπάνω στοιχείου) πρὸς τὸν (*sic*) κάτω ὡς τοῦ να' λα' πρὸς τὸν νβ' κη', ἥτις ἐστὶ λεπτὰ νζ'. Il y a bien en effet 57′ de différence entre 51° 31′ et 52° 28′.

La manière dont est publié le texte des pronostics p. 158 svv. ne me semble pas à l'abri de la critique. Les éditeurs ont cru devoir corriger les formes vulgaires de la langue, et ont ainsi donné à ce morceau un aspect tout différent de celui qu'il doit avoir. Je considère cela comme une erreur. Il ne faut corriger, dans des textes de ce genre, que les incorrections évidentes ; ce qui est conforme à l'usage de l'époque doit être conservé scrupuleusement. On a bien gardé les accusatifs comme γυναῖκαν, ἄνδραν, quelques neutres en ιν comme παιδίν, le participe ἀγαποῦσα 161, 28, ἔρχουνται 161, 1, et les deux féminins μικρή 167, 6 et 12, et καματερή 167, 7 ; mais tout le reste, quand c'était possible, a été ramené à la même norme d'une langue soi-disant plus régulière. Les adjectifs féminins comme θλιβερή, εὐμόρφη (il vaudrait mieux accentuer εὔμορφη) ont été refaits suivant le type en α ou ος classique ; le génitif a été rétabli partout avec ἀπό et μετά au lieu de l'accusatif vulgaire du manuscrit ; il en résulte que dans ἀπὸ ἄνεμον φόβον ἕξει 162, 29 on propose ἀναίμων, que l'on se demande si πλευρίτης est une forme vulgaire (cod. ἀπὸ πλευρήτην 163, 17 ; lire ἀπὸ πλευρῖτιν), et que l'on corrige ἀπὸ μέγαν ἄνθρωπον en ἀπὸ μεγάλων ἀνθρώπων. Ἀγαπωμένη est substitué à ἀγαπημένη 160, 32 ; on n'a pas cependant touché à ζηλευθήσεται, qui est fréquent, mais on propose inutilement ζηλωθήσεται. Il n'y a pas lieu de corriger μασθός en μαστός, ni de conjecturer χάσει pour χαώσει 168, 30 ; χαώνω est médiéval. Quelques formes intéressantes ont été méconnues : 159, 1 αὐστηροπρόσωπος (cod. αὐθιροπρ.), lire ἀνθηροπρόσωπος, cf. Malalas X 157 (St. Paul) et ἀνθηρόχειλος Mal. V 106 (Polyxène). 165, 11 γυνὴ ἐσχατωτέρα, ἀλλὰ πλουσιωτέρα ; en note « num αἰσχροτέρα ? » Il faut lire ἐσχατογέρα, *extrêmement vieille*. 167, 6-7 εὐμοστοσύντυχος est transcrit « dubitanter » εὔρωστος, εὔτυχος ; je lirais εὐνοστοσύντυχος, *d'un abord agréable* ; εὔνοστος est régulier, a pour correspondant le moderne ὅμνοστος, et a le même sens que νόστιμος, *aimable, gracieux*. Le mot est un de ces composés, si fréquents à l'époque, qu'il ne fallait pas scinder, pas plus que καλοπρόσχαρος 164, 20, malheureusement séparé en κάλλει προσχαρής, ni que γοργοψιθυριστής 169, 2, également divisé en deux mots. On voit que ce texte aurait pu être mieux publié.

Deux notes seulement pour le reste du volume : 88, 18 λαγωνικῶν ou λακωνικῶν des manuscrits est corrigé inutilement en λαγῳδίων ; le mot est bien connu et signifie *lévrier* ; et 88, 14 le mot σκεβροσβάκιον est

marqué d'une croix, avec la note « an σκευοσδόχιον ? » Il n'y a rien à conjecturer ; le terme σκεδροσδόχιον, *sorte de grand coffre*, est un mot du moyen âge, comme le simple σκεδρίον, et n'a rien à faire avec σκεῦος. Les éditeurs ne sont peut-être pas suffisamment familiarisés avec le grec vulgaire des époques byzantine et médiévale.

Le tome VI contient le catalogue des manuscrits de Vienne, au nombre de douze, plus deux manuscrits de Cracovie et un de Nikolsburg. La publication, très soignée, est toute à l'honneur de M. K. de tous les volumes parus jusqu'ici, celui-ci est de beaucoup supérieur pour la correction ; je n'y ai noté que deux fautes d'impression : 68, 19 ἐῷαν et 100, 16 ἐν répété [1]. L'intérêt principal du volume réside dans les vers de l'astrologue poète Dorothéos de Sidon, conservés pour la plupart dans les manuscrits d'Héphestion. Plusieurs des morceaux publiés n'ont qu'un rapport éloigné avec l'astrologie ; mais l'histoire de la superstition y touche de très près, et l'on saura gré à M. Kroll d'avoir donné ici des textes de ce genre ; pour ma part, je souhaiterais qu'une plus grande place leur fût attribuée dans les volumes à venir. Je n'ai à présenter que quelques observations sur le texte : 104, 7 οὐκ ἐπὶ δηθὰ μένουσιν ; ne doit-on pas lire ἐπὶ δηρά ? cf. ἐπὶ δηρόν 112, 17 et 20. P. 87, 4 il ne fallait pas corriger τὴν ἐδικήν σου en ἰδικήν ; 73, 25 cod. ἠριγίου, corr. « dubitanter » ἠριγέροντος ; plutôt ἠρυγγίου. Dans le texte magique 84, 7 il est impossible que δεδρην du manuscrit représente δεδρεγμένον (χάρτην), qui donne d'ailleurs un sens peu acceptable ; le mot est vraisemblablement δέδρηνον, *membraneum*, cf. δεδράϊνον 61, 11 ; on connaît δεδράνα, *membrana*. Même morceau l. 12 πέπτουντει πολλὰ ὑποκάτω τοῦ ἀετοῦ καὶ τὰ ζῷα ἀπὸ τῶν φόδων τῶν λεόντων ; la note « πέπτουντει fortasse forma vulgaris pro πίπτουσι » est inadmissible ; je lirais, j'ose dire certainement, πέπτουν τὰ πουλιὰ ὑποκάτω... et ἀπὸ τὸν φόβον. Le sens est « de même que les oiseaux sont vaincus par l'aigle et les animaux par le lion, qu'ainsi mes adversaires soient vaincus par moi. »

My.

Edouard Lambert, professeur à l'Université de Lyon. **Le problème de l'origine des XII tables.** Quelques contributions empruntées à l'histoire comparative et à la psychologie des peuples. Extrait de la *Revue générale du droit*. Fontemoing, 1902. 60 p. in-8°.

Charles Appleton, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Lyon. **Le Testament romain.** La méthode du droit comparé et l'authenticité des XII tables. Extrait de la *Revue générale du droit*, 1902-1903, augmenté de nouvelles observations sur la question des XII Tables. Fontemoing, 1903, 148 p., in-8°.

J'ai signalé l'an dernier [2] l'étude de M. Lambert sur la question de l'authenticité et les *Annales Maximi*. Elle a été suivie de réfutations

1. Ajouter 87, 27, δεξαμένας, *réservoirs* ; le mot est oxyton.
2. *Revue* du 15 décembre, p. 461.

entremêlées de ménagements (May, *Revue des Études anciennes*, IV, 1902, p. 201) ou poussées à fond (Girard, *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, juillet, 1902, p. 381 et s.)[1]. M. L. ne tient presque aucun compte des critiques qui lui ont été adressées de divers côtés ; il ne les ignore pas[2] ; c'est donc qu'elles lui semblent mal fondées. Il part ici des conclusions du précédent article (p. 29) comme de faits constatés et bien établis. Cela est logique sans être plus convaincant. Je dois ajouter que si jusqu'ici je suivais M. L. et croyais le comprendre, je n'en puis dire autant à propos de son nouvel article. C'est ma faute sans doute ; « l'histoire comparative », la « psychologie des peuples » me font plutôt peur, ou tout au moins elles me font perdre pied ; n'y a-t-il pas là des mystères que profane je dois renoncer à connaître ? Il en est de même des « données solides de l'histoire comparative et de l'ethnologie juridique ». M. L. croit pouvoir les employer pour contrôler les hypothèses fragiles, qui nous sont suggérées par la littérature latine. Pour croire à la valeur de la méthode, je préfère attendre les résultats auxquels elle pourra conduire. Il est trop clair (et cet aveu que font ses partisans me semble caractéristique) qu'elle ne doit être maniée qu'avec prudence[3]. Provisoirement je reste persuadé que ce que M. L. appelle (p. 42 au bas) « ses guides préférés », que l'histoire comparative et la psychologie des peuples l'ont souvent induit en erreur et qu'il ne pouvait en être autrement. Quelle idée de noyer des monuments tels que les lois de Dracon, de Solon, surtout les Douze Tables dans le flot de compositions légendaires ou toute différentes comme Minos, les vieilles lois irlandaises, galloises, scandinaves ; la Thora ; les lois hindoues, le Coran, et de prétendre conclure de celles-ci à celles-là ! M. L. suppose chez tous ces peuples l'identité d'évolution qui est, de toute nécessité, la base de tous ses raisonnements : y avait-il donc chez eux identité de culture ? Dès qu'on s'avise de les comparer, l'on ne voit que différences de toute sorte. Que les faits recueillis dans le folk-lore et que la méthode, qui y est

---

1. Voir aussi la première partie du livre de M. Appleton cité en second lieu dans le titre.

2. La réplique, d'ailleurs très indirecte et à peine ébauchée, aux critiques de fond de MM. Girard et May est ici glissée dans une note, p. 54, n. 4.

3. A propos des conjectures de M. L., M. Appleton objecte très finement à son collègue (p. 79 en haut) : « Avant d'aller chercher *bien loin, je veux dire dans le droit comparé*, ne convient-il pas de voir si nous ne trouvons pas *dans le droit romain lui-même* une institution qui vient tout juste remplir le vide ? » Rien de plus juste ni de plus sage. M. A. dit encore (p. 82 au mil.) : « Pour combler les lacunes de la tradition romaine, il nous paraît prudent d'utiliser d'abord toutes les données de cette tradition, de n'en négliger aucune. C'est réparer les brèches de la mosaïque ancienne avec ses propres débris. On a ainsi plus de chances de reconstituer exactement l'œuvre qu'en allant chercher *au loin* des matériaux empruntés aux monuments d'un art plus ou moins analogue ».

d'usage, puisse servir à éclairer des parties de l'histoire primitive et mythique de Rome, tout le monde à peu près l'admettra; qu'un profit analogue puisse être tiré d'une application semblable à toute la période qui comprend la législation primitive, cela sera accordé quoique moins facilement. Au contraire, ici sur un terrain où les appuis ne manquent pas, où se discutent des textes, des prescriptions légales précises, des formules orales et écrites, donc des faits, on s'attendrait plutôt à autre chose. Réservons provisoirement nos critiques puisque M. L. nous renvoie à un prochain ouvrage [1] où doit se trouver son argumentation avec « l'appareil de preuves assez complexe que l'exposé nécessite ».

M. L. reproche à l'école dominante de trop consulter les classiques sur des « questions qui ne sont pas de leur compétence » (p. 57). Cela n'est certes pas pour nous aussi une invitation, et je dois m'excuser de revenir, non tout à fait volontairement, sur ce sujet [2].

Pour résumer le nouvel article je me borne à dire que M. L. s'efforce de démontrer l'inexactitude de ces deux affirmations de l'historiographie officielle : 1° que toutes les dispositions, signalées comme extraites des XII Tables, aient été simultanément en vigueur. M. L. ne peut admettre que les règles sur le talion, sur le dépeçage du débiteur aient voisiné avec la réglementation du régime des associations ou des rites des funérailles (l'argument a-t-il donc tant de force? et un tel contraste ne se retrouve-t-il pas forcément partout où il y a survivances?) 2° que dès le milieu du v[e] siècle, le peuple ait procédé, par l'intermédiaire de magistrats profanes, à une codification d'ensemble de son droit civil. Ici encore M. L. recourt aux arguments *ab silentio* sans paraître se douter qu'il n'y a rien de plus risqué que les conclusions tirées de telle indication ou telle absence d'indications dans nos minces recueils de fragments [3].

On n'admettra pas davantage ses objections sur les articles des XII Tables qu'on croit empruntés à la législation de Solon. Les exceptions aux règlements sur les lieux des sépultures sont de tous les temps et de tous les pays; par conséquent le raisonnement de M. L. (p. 38 et s.) qui présuppose des principes et une application rigoureuse, est caduc de par la nature du sujet. D'autre part le luxe

---

1. Titre : « *Études de droit commun législatif ou de droit civil comparé*, deux volumes *d'introduction* », qui vont paraître.

2. Et cependant ce reproche d'incompétence si généreusement adressé aux classiques, ne pourrions-nous pas le retourner au compte des juristes? Voici trois auteurs, M. Appleton, M. Lambert et M. Costa, qui interprètent les passages de Plaute (p. 136 et suiv.) où il est question de testaments; et ils ont apporté chacun un système différent. On demande où sera finalement « la compétence? »

3. Par exemple p. 35, vers le bas : « Les premières traces de la légende du décemvirat *ne se rencontrent* qu'au milieu du deuxième siècle, dans Cassius Hemina et Sempronius Tuditanus ».

est toujours relatif ; il n'est nullement nécessaire de recourir à l'hypothèse des « anticipations ou duplications » (p. 42) dans l'historiographie romaine pour comprendre qu'il a pu y avoir dans les funérailles des excès de dépense qui choquaient à telle époque et qu'on aura voulu supprimer. Nous n'avons là aucune preuve sérieuse de « l'origine récente » des XII Tables. L'interprétation d'une scolie de Servius telle qu'on la lit ici a forcément un sens macabre dont M. L. ne paraît pas s'être douté [1].

Je dois ajouter pourtant que telle vue de M. L. est faite pour nous plaire [2] et qu'ici, comme dans l'article précédent, l'auteur est souvent très suggestif. Mais ne se fait-il pas illusion quand il croit « que l'histoire de la législation romaine reste à édifier et que cette tâche ne pourra être accomplie que par des romanistes élevés à l'école de l'histoire comparative [3] » ? Comparaison n'est pas raison. Ne voir qu'arbitraire dans le choix que font Niebuhr et Mommsen de tel mot, de tel détail relevé dans les scoliastes ou les historiens [4], c'est nier l'action de l'esprit qui est le fond même de cette science comme des autres. Bref je continue à penser que M. L. est beaucoup trop téméraire ; que sa méthode est peu rigoureuse, ses conclusions très contestables ; mais aussi que ses recherches sont très intéressantes et qu'elles serviront tout au moins d'aiguillon à la science contemporaine.

Autour de la brochure de M. Lambert sur les Douze Tables se sont groupés peu à peu d'autres sujets de discussion plus ou moins prochains, l'un notamment sur le testament : faut-il croire que le testament proprement dit existait déjà au temps des Douze Tables (ɪvᵉ s. de Rome), ou ce concept ne se serait-il dégagé, comme le veut M. Lambert, que trois cents ans plus tard ? M. Appleton avait d'abord fait un simple examen critique de la thèse de M. Lambert. De proche en proche il en est venu à exposer ses vues sur le fond de la question. Son article nouveau se compose de deux parties : I. La méthode du droit comparé (et accessoirement de l'authenticité des XII Tables). II. La genèse du testament romain. § 1. Les *criteria* du testament, § 2. Le testament comitial et *in procinctu*, § 3. La *mancipatio familiæ* et le testament *per æs et libram*.

La plaquette de M. A. se distingue des autres critiques adressées à M. Lambert d'abord en ceci que le critique a entendu, pour plu-

1. P. 38, n. 1 : les Vestales, comme les empereurs, ont le privilège d'échapper aux règlements sur les lieux de sépulture et de pouvoir être inhumés dans la ville ; il est vrai que pour les Vestales, il s'agit d'être enterrées vives dans le *campus sceleratus*. Heureuses Vestales !

2. Ainsi, p. 59 au bas « c'est cette reconstitution du système juridique romain, pendant ses périodes de floraison, qui demeurera l'œuvre vraiment originale et féconde des romanistes du xɪxᵉ siècle ».

3. Fin de la brochure.

4. A la fin de la brochure.

sieurs points, tirer profit de certaines objections de son adversaire ; aussi parce qu'il ne se borne pas à critiquer, mais qu'à son tour il expose le sujet, en distinguant ce qui lui semble certain et ce qui est vraisemblable, et en proposant lui aussi une succession dans les stades de l'évolution qu'il admet. Je ne puis ni ne veux entrer ici dans le détail. Qu'il me suffise de dire que plusieurs des hypothèses que propose M. A. me paraissent séduisantes. On trouvera dans toutes ces pages une très solide érudition ; beaucoup de bon sens et des suggestions très ingénieuses ; toutes sortes de qualités sur lesquelles je n'ose insister par déférence même pour M. A. Mais je demande de pouvoir glisser une critique au nom des profanes dont je suis : pourquoi tout cela est-il jeté dans cet apparat juridique de pure forme, mais qui effraie ; combien de gens s'y risqueront, en dehors des spécialistes. N'est-ce pas dommage ? Autre reproche. Les textes sont mal orthographiés, gâtés souvent par de très graves fautes[1], surtout le Plaute et jusqu'à cette scolie de Vérone (p. 82, note) sur laquelle M. A. revient si souvent.

Émile Thomas.

Sancti Aureli Augustini, De perfectione iustitiae hominis, De gestis Pelagii, De gratia Christi et de peccato originali libri duo, De nuptiis et concupiscentia ad Valerium comitem libri duo. Recensuerunt Carolus F. Urba et Iosephus Zycha. Vindobonae, Pragae, Tempsky ; Lipsiae, G. Freytag ; mdcccccii, xxx-333 pp. in-8. Prix : 11 Mk.

(*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, vol. XXXXII ; Augustini sect. VIII, pars II).

Ce volume contient une partie des documents augustiniens de la controverse antipélagienne.

Le *De perfectione iustitiae hominis* a été conservé dans un assez grand nombre de manuscrits. Le plus ancien est du viii[e] siècle, c'est le manuscrit de Lyon 524. Neuf autres ont été collationnés et figurent à l'apparat critique.

Le *De gestis Pelagii*, est ici représenté par neuf manuscrits, un manuscrit de la fin du xiii[e] siècle, quatre de la Renaissance, quatre du xvii[e] siècle. Les quatre manuscrits de la Renaissance paraissent se rattacher, directement ou indirectement, au manuscrit de la fin du xiii[e] siècle, le *Laurentianus*, pl. XVIII, 4 ; et deux des manuscrits du xvii[e] siècle, également ; les deux autres dérivent d'un des manuscrits

---

1. Il ne faut pas, sous prétexte de conserver la leçon des manuscrits, donner leur texte sous une forme illisible : comme p. 123, n. 2, dans le texte de Gaius, II, 104 : de toute nécessité, il faut, si l'on conserve famil*iam*...., suppléer un verbe après *mea* : *esse aio* ou *recipio* ; sinon rétablir le nominatif, *familia*.

du xv^e siècle, un *Faesulanus* (aujourd'hui à la Laurentienne), qui est aussi la source de la première édition (par Marc Velser, Augsbourg, 1611).

Le *De gratia Christi et de peccato originali* est publié d'après cinq manuscrits du xi^e ou du xii^e siècle, et d'après un manuscrit du xv^e s. Le plus important est un manuscrit provenant de Bobbio, que les Bénédictins n'ont pas connu, aujourd'hui à Milan, S 55 sup.

Le *De nuptiis et concupiscentia* est conservé dans un grand nombre de manuscrits. Vingt et un manuscrits ont été collationnés pour cette édition, dont quinze figurent à l'apparat critique. Ils se divisent en deux classes, suivant qu'ils ont ou n'ont pas à la fin du premier chapitre la phrase interpolée : *Non enim corpus mortis huius in paradiso tale fuit ante peccatum... in corpore mortis huius fieri non potest*.

Une table des auteurs cités termine le volume. Elle est d'autant plus importante que saint Augustin nous a conservé dans ces ouvrages de nombreux extraits de Pélage et de Céleste; voir cependant à ce sujet une phrase obscure de l'introduction, p. xxviiii. Les auteurs n'ont pu avoir connaissance des articles de M. Turmel, parus en 1901 et en 1902, sur le Péché originel dans Augustin [1].

P. L.

Studies in honor of Basil L. Gildersleeve. Baltimore, The Johns Hopkins press, 1902, ix-517 pp. in-8°.

Un des philologues les plus honorablement connus des États-Unis, M. Gildersleeve, a reçu de ses élèves le beau volume dont nous venons de transcrire le titre [2]. Il y a en tout quarante-quatre mémoires dont voici les titres :

(1) The Apostolic Commission. By Charles A. Briggs. — (2) Homeric Echoes in Matthew Arnold's « Balder Dead. » By Wilfred P. Mustard. — (3) Ad Catull., XXX, 4-5. By William Hamilton Kirk. — (4) The Symbolic Gods. By Maurice Bloomfield. — (5) The Use of the Simple for the Compound Verb in Persius. By Harry Langford Wilson. — (6) The Motion of the Voice in Connection with Accent and Accentual Arsis and Thesis. By C. W. L. Johnson. — (7) Augustus Princeps. By E. G. Sihler. — (8) The Athenian in his Relations to the State. By Charles Albert Savage. — (9) Use of the Suffixes *-ānus* and *-īnus* in forming Possessive Adjectives from Names of Persons.

---

1. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, tomes VI et VII.

2. On aurait voulu trouver en tête du volume, après la belle héliogravure du dédicataire, la liste de ses publications. Il est à peine besoin de rappeler les plus récentes, une petite grammaire latine d'une rare clarté et le premier volume d'une syntaxe grecque dont la principale originalité est, si j'ose dire, d'être originale.

By Robert S. Radford. — (10) The Fall of the Assyrian Empire. By Christopher Johnston. — (11) *Ne emisses, ne poposcisses*, and Similar Expressions. By H. C. Elmer. — (12) Notes on the Latin Verbs of Rating. By Gordon J. Laing. — (13) The Pentapody in Greek Poetry. By E. H. Spieker. — (14) Horace and Lucilius : A Study of Horace Serm. I, 10. By George Lincoln Hendrickson. — (15) The Aim and Results of Plato's Theaetetus. By W. J. Alexander. — (16) On the Uses of the Prepositions in Homer. By A. S. Haggett. — (17) An Erroneous Phonetic Sequence. By Edwin W. Fay. — (18) The Connection between Music and Poetry in Early Greek Literature. By H. Rushton Fairclough. — (19) Some Statistics on the Order of Words in Greek. By Herman Louis Ebeling. — (20) The Athens of Aristophanes. By Mitchell Carroll. — (21) On the Theory of the Ideal Condition in Latin. By Gonzalez Lodge. — (22) On the Case Construction of Verbs of Sight and Hearing in Greek. By James William Kern. — (23) The Scenic Value of the Miniatures in the Manuscripts of Terence. By John W. Basore. — (24) Pupula Duplex. By Kirby Flower Smith. — (25) *Ingenium* in the Ablative of Quality and the Genitive of Quality. By George Vail Edwards. — (26) Magic in Theokritos and Vergil. By Morris C. Sutphen. — (27) The Interpretation of Euripides' Alcestis. By Augustus Taber Murray. — (28) Chiasmus in the Epistles of Cicero, Seneca, Pliny and Fronto. By R. B. Steele. — (29) On Causes Contributory to the Loss of the Optative, etc., in Later Greek. By Francis G. Allinson. — (30) The Etymology and Meaning of the Sanskrit Root *íd*. By Jens A. Ness. — (31) The Technic of Shakspere's Sonnets. By Thomas R. Price. — (32) The Attitude of Alcuin toward Vergil. By Omera Floyd Long. — (33) Notes on Lucian's Syrian Goddess. By Daniel A. Penick. — (34) The Greeting in the Letters of Cicero. By E. M. Pease. — (35) Oration XI of Dio Chrysostomus, A Study in Sources. By Walter A. Montgomery. — (36) The Use of *atque* and *ac* in Silver Latin. By Emory B. Lease. — (37) Indicative Questions with μή and ἆρα μή. By J. E. Harry. — (38) Rime-Parallelism in Old High German Verse. By Bert John Vos. — (39) Did Euripides write σκύμνων Hipp. 1276? By Henry N. Sanders. — (40) The Participle in Apollonius Rhodius. By George Melville Bolling. — (41) Μή for οὐ before Lucian. By Edwin L. Green. — (42) A Tragic Fragment of Ion. By Johm Adams Scott. — (43) The Metaphor in Aeschylus. By J. T. Lees. — (44) The Relation of the Rhythm of Poetry to that of the Spoken Language with especial reference to Ancient Greek. By C. W. E. Miller.

Il ne peut être question d'analyser, encore moins de discuter ces quarante-quatre mémoires, dont quelques-uns sont fort étendus. Je me bornerai à signaler ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ont attiré mon attention.

Plusieurs n'ont pour nous rien d'inattendu, puisqu'ils sont la suite de publications antérieures, quelques-unes signalées ici même. Ainsi le mémoire de M. Wilson (n° 5) continue des études du même genre, qui ont d'abord porté sur Juvénal (dans les *Transactions* de l'association philologique américaine pour 1900). M. Johnson poursuit aujourd'hui par la discussion des textes des grammairiens anciens la démonstration d'une thèse sur la nature de l'accent métrique, en montrant qu'il n'a rien de commun, dans sa nature, avec l'accent du mot. M. G. L. Hendrickson complète par une étude de la dixième satire d'Horace celle qu'il a publiée sur la quatrième dans l'*American Journal of Philology*. Ces deux articles ont pour objet de préciser l'attitude d'Horace vis à vis de Lucilius. Ils sont ingénieux et savants. Mais je n'en accepterais pas toutes les conclusions. Ainsi M. Hopkins donne à *auctor* (*Graecis intacti carminis auctor*, I, 10, 66) un sens contraire au bon usage du latin, sans se douter de la difficulté, après bien d'autres d'ailleurs. Je suis étonné aussi de ne pas trouver une seule mention du livre de M. Cartault sur les Satires d'Horace.

D'autres articles portent en eux-mêmes leur résumé : tableaux statistiques et listes de passages; c'est le cas de ceux qu'ont signés MM. Haggett (n° 16), Ebelig (n° 19), Edwards (n° 25), Steele (n° 28), Lease (n° 36), Harry (n° 37), Vos (n° 38), Bolling (n° 40), Green (n° 41 ; compare Lucien avec divers ouvrages d'époque hellénistique depuis Polybe), Lees (n° 43).

Quelques-uns ne sont cependant pas assez définis par leur titre et l'on y trouve des choses inattendues. Voici quelques indications. L'étude sur Catulle (n° 3) est le prétexte d'une discussion intéressante sur divers sens ou emplois de *nec*. En traitant des suffixes *-anus* et *-inus*, M. Radford est amené à parler (p. 109) de constructions comme *Forum Iulium;* aux listes données par lui, ajouter les noms de ponts (*Fabricius*, *Aemilius*), les noms de lois (*Gabinia*, *Cornelia*, *Valeria*), la *curia Hostilia*, les *horrea Sulpicia* (Hor., *Od*. IV, 12, 18), l'extension poétique de cet usage (*Claudiae manus*, *ib*. 4, 73; *Mercuriale cognomen*, *Sat*., II, 3, 25), etc. L'expression d'Ovide, Amours, I, 8, 15, *pupula duplex*, qui correspond au grec δίκορος permet à M. K. F. Smith (n° 24) d'écrire un supplément intéressant à l'histoire du mauvais œil. A propos de la disparition de l'optatif grec, M. Allinson (n° 26) cherche à expliquer certains emplois de l'optatif dans Lucien après un temps principal (p. 355).

Enfin, je termine par deux observations. M. G. Lodge (n° 21) traite du type de phrase : *est*, *si sit*, en se référant aux travaux anciens de Lilie et de Blase, sans se douter des profondes modifications qu'ont apportées à leurs conclusions les recherches du P. Lebreton (*Études sur la langue de Cicéron*, pp. 349 suiv.). Le travail de M. Pease (n° 34) sur les formules dans les lettres de Cicéron est à rapprocher

d'un article tout récent de M. Gurlitt dans la *Festschrift Hirschfeld* (p. 16); ils se complètent mutuellement.

Il y a peu de critiques à faire sur ces mémoires; ils font honneur aux élèves de M. Gildersleeve et au maître qui les a inspirés. Les recherches sont facilitées dans ce gros volume par un index alphabétique : nous ne sommes pas habitués à ce genre de prévenances. L'exécution typographique ne laisse rien à désirer.

Paul Lejay.

Reims en 1814. 1 vol. in-8° avec 20 gravures et trois cartes par A. Dry. Paris, Plon. In-8°, 411 pages, 10 francs.

Ce volume, dont M. Henry Houssaye a écrit la préface, est dédié par son auteur, un membre de la Sabretache, — « à la mémoire des officiers et des soldats français qui, en 1814, à Reims et près de Reims, sont morts en défendant la patrie. »

M. A. Dry s'est proposé d'écrire l'histoire, — peu connue du grand public — des événements militaires dont Reims et la région rémoise ont été le théâtre en 1814. La ville a été prise trois fois par les Russes, reprise deux fois par les Français et a vu passer dans ses murs des généraux fameux comme Winzingerode, Saint-Priest, Blücher, Kellermann, Ney, etc. Napoléon y est entré vainqueur le 13 mars.

Malgré l'intérêt qui s'attache aux opérations de cette campagne, M. D., — et on lui en saura gré, — ne s'est pas borné à nous en exposer le détail. C'est l'histoire politique, économique et sociale de la cité rémoise pendant cette année 1814 qu'il offre au public. Un chapitre très documenté nous renseigne sur la situation de Reims avant l'invasion.

Les Rémois goûteront-ils l'esquisse psychologique que M. D. a tracée de leur caractère? Sont-ils vraiment si « traditionnels » qu'il veut bien le dire? Et n'a-t-il pas pris pour de l'apathie ce scepticisme malicieux qui est un des traits dominants de l'esprit champenois? Peu importe. Mieux vaut constater que l'auteur puise toujours et abondamment — trop abondamment parfois — aux sources. Je doute qu'Il en ait négligé aucune. Nous ne le suivrons pas dans l'exposé très complet, très développé des faits de guerre, bien qu'il ait su presque toujours le rendre intéressant. Tout le monde lira avec plaisir le récit très vivant du combat du 13 mars.

Ce qui frappe surtout dans cet ouvrage, c'est le souci de l'exactitude historique, poussée par instants jusqu'à une minutie extrême. L'auteur ne plane pas suffisamment au-dessus de son sujet. Beaucoup de détails biographiques, d'anecdotes auraient gagné à être relatés en notes au bas des pages. Bien des indications n'offriront même d'intérêt que pour les Rémois, qui salueront au passage des noms familiers.

Mais M. Dry a le grand mérite d'avoir souvent caractérisé avec bonheur ses personnages, d'avoir été l'historien scrupuleux, sincère, impartial, bien qu'ému, d'un épisode presque ignoré et pourtant passionnant du grand drame impérial. De fort belles vues de Reims, des plans, des portraits des plus célèbres généraux français et étrangers augmentent encore l'attrait du volume.

E. Henri Bloch.

— Le VI[e] fascicule du *Schwäbisches Wörterbuch* de M. H. Fischer (Tübingen, Laupp, 1903, 3 mk.) va de la colonne 801 à la colonne 960, et de *Bein* à *Bett* (on sait que le *b* et le *p* sont réunis). Il contient, naturellement, une énorme majorité de mots commençant par le préfixe *be-*. — Col. 816 : à noter l'existence d'un verbe *beiten* « attendre », disparu de l'allemand classique, et que l'alsacien ne connaît pas non plus; cf. anglais *to abide*. — Col. 825 : on n'a pas souvent l'occasion de constater l'influence de la confession religieuse sur la phonétique. M. F. relève des ê diversement prononcés suivant qu'ils le sont par des catholiques ou des protestants. — Col. 839 : l'étrange dicton *Luzei wäscht den Pelz* doit équivaloir (mais je cherche en vain comment) au proverbe français « à la Sainte-Luce le jour croît du saut d'une puce »; il remonte à une époque immédiatement antérieure à la réforme grégorienne, où, par suite du retard du calendrier julien, le solstice d'hiver était venu à tomber vers le 13 décembre. — Col. 863 : l'adjectif *bereit* n'est plus souabe; ni alsacien, ajouterai-je, mais l'Alsace ne le remplace par aucun des équivalents souabes, et notamment *fertik* n'y signifie que « fini »; on dit *kréscht* = *gerüstet*. — Col. 900 : est-ce que le dialecte ne possède rien qui réponde au substantif *paschler*, « homme adroit, artisan à toute menue besogne », si usité en Alsace? — Col. 913 : il est remarquable que l'*m* de *Besem* « balai » se conserve encore dans quelques localités, qui toutefois l'abandonnent peu à peu sous l'influence de la langue commune. — Col. 949 : une belle maxime, « travaille comme si tu devais vivre éternellement, et prie comme si tu devais mourir tout à l'heure »; le vieux Vyâsa avait déjà trouvé cela, ou approchant (*Indische Sprüche*, 94). — Les articles *Berg*, *besser*, *Peter* et *Bett* sont particulièrement riches en facéties paysannes. J'en relève une qui est bien dans le ton bonhomme et pince-sans-rire de l'Allemagne du Sud : « Il faut que je me couche de bonne heure; je dois demain aider à sonner l'angélus de midi » col. 960). — V. H.

— Voici un travail qui mérite, non seulement d'être signalé avec des éloges sincères, mais de faire école et de servir de modèle à d'autres dont on ne manquera pas de saisir l'utilité : sous le titre de *Dictionnaire historique et artistique de la Forêt de Fontainebleau*, M. Félix Herbet a coordonné les notes historiques, iconographiques et bibliographiques qu'il prenait depuis vingt ans, en amoureux de la forêt qui n'oublie pas qu'il a été chartiste, et le résultat est une excellente contribution à la géographie de cette célèbre contrée, pleine de renseignements précis et nouveaux, écrite avec goût, sans phrases (l'auteur ne s'est-il même pas un peu trop défié de « toute effusion lyrique », et n'eût-il pas pu *décrire* parfois certains sites, en caractériser la nature?), enfin, dont on ne peut dire qu'elle commentera agréablement les cartes, car au contraire elle les complète et les corrige constamment et sera désormais indispensable à tout travail un peu sérieux. Le

plan de l'auteur consiste en la simple nomenclature des routes (mais déjà le relevé était des plus malaisés, faute de carte préalable authentique et sûre), avec celle des cantons, monuments, etc.; puis l'historique de chacun de ces noms, ou sites, ou monuments, d'après des textes parfois inédits (on sait par exemple combien la forêt contenait d'ermitages), et aussi des officiers dont les noms sont restés attachés à ces souvenirs; enfin le relevé, souvent considérable, de tous les tableaux, dessins ou gravures ayant figuré dans des expositions et représentant des sites déterminés de la forêt. Quelques reproductions illustrent le volume, d'après ces œuvres d'art. A vrai dire, je crois que le lecteur eût préféré les plans des 9 *gardes* de la forêt. M. Herbet a peut-être reculé devant la difficulté d'un tel travail; pourtant il est à croire qu'il l'avait fait déjà pour lui-même : nous en eussions profité avec joie (1 vol. in-8° de 535 pp., avec 8 planches. — Fontainebleau, M. Bourges, éd.). — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 juin 1903.

M. Perrot, président, annonce la mort de M. Charles de Grandmaison, correspondant de l'Académie, décédé à Tours le 16 juin. M. de Grandmaison était correspondant depuis 1892.

M. Clermont-Ganneau présente trois inscriptions grecques, gravées sur plaques de marbre, qui, découvertes par lui en 1870 à Gaza, avaient été depuis transportées subrepticement à Tyr. Avec l'autorisation de l'Académie, il a réussi à les acquérir par l'obligeante entremise du P. Paul de Saint-Aignan et à les faire venir à Paris. Il exprime le vœu qu'elles soient mises à la disposition du Louvre moyennant le remboursement des frais supportés par l'Académie. Ce sont trois épitaphes datées, dont l'une présente un intérêt considérable pour la chronologie antique; elle permet, en effet, de déterminer avec la plus entière précision le point de départ de l'ère de Gaza qui, comme l'a établi M. Clermont-Ganneau, doit être fixé au 28 octobre de l'an 61 avant Jésus-Christ. Ces documents font, en outre, connaître, dans tous ses détails le calendrier de Gaza, qui était modelé sur le calendrier égyptien, avec l'intercalation des cinq jours épagomènes, ou complémentaires, entre le 23 et le 29 août (x° et xi° mois, Lôos et Gorpiacos).

M. Perrot, président, annonce que l'Académie a accordé : 1° sur les revenus de la Fondation Piot : une somme de 1,000 francs à M. Degrand pour subventionner ses fouilles dans le tumulus de Costievo, près de Philippopolis; une somme de 200 francs à M. Berteaux pour faire exécuter les photographies d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Naples, attribué à Charles VIII; 2° sur les revenus de la fondation Benoît Garnier; une somme de 2,000 francs à M. Émile Gautier pous sa mission dans le Touat, le Gourara et le Sahara central, afin de relever dans ces régions les monuments épigraphiques qui y ont été signalés dans ces derniers temps.

Le Président annonce enfin que la Commission du prix Allier de Hauteroche (numismatique ancienne) a décerné, cette année, le prix à M. Jules Maurice, pour l'ensemble de ses travaux sur les émissions monétaires de l'Empire romain pendant la période constantinienne.

L'Académie procède au vote sur les conclusions du rapport de la commission du prix Gobert. Pour le premier prix, M. Dupont-Ferrier obtient 35 suffrages; M. Godefroy, 1. En conséquence, le premier prix Gobert est décerné à M. Dupont-Ferrier, pour son ouvrage intitulé : *Les officiers royaux des bailliages et sénéchaussées, et les institutions monarchiques locales en France à la fin du moyen âge.* — Pour le second prix, M. Déprez obtient 23 suffrages; M. Kleinclausz, 9; il y a 4 bulletins blancs. En conséquence, le second prix Gobert est décerné à M. Eugène Déprez, pour ses *Préliminaires de la guerre de Cent ans.*

M. Ph. Berger communique les résultats de la mission de M. Perdrizet à Saïda. M. Perdrizet s'est livré à une étude approfondie des ruines du temple d'Esmoun et il a réussi à négocier l'acquisition de trois nouvelles inscriptions de fondation de ce temple. M. Berger présente une de ces inscriptions à l'Académie et il montre sur la pierre elle-même les signes qui permettent d'en affirmer

l'authenticité. Il présente, comme objet de comparaison, une inscription fausse qui vient du même endroit, et il fait ressortir les profondes différences des deux monuments.

M. Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

Séance du 26 juin 1903.

Au nom de la commission de la fondation Benoît Garnier, M. Hamy annonce que le capitaine Lenfant va partir dans une quinzaine de jours pour sa mission. Il a donné à son canot en fer, qu'il a fait construire à cet effet, le nom de « Benoît Garnier ». C'est avec une partie des fonds du legs Garnier qu'il a été construit. Le canot, partant de Bezons, va descendre la Seine pour remonter ensuite le Niger.

M. Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

M. Perdrizet rend compte de la mission que lui avait confiée l'Académie et qui avait pour objet l'étude du sanctuaire d'Echmoun, près Sidon. Ce sanctuaire consistait en une grande enceinte, en blocs énormes, qui est toujours restée apparente ; elle a été signalée pour la première fois par Gaillardot. Les inscriptions phéniciennes au nom du roi Bodachtoret qu'on a trouvées dans les fondations sont au nombre de sept ; quatre sont au Louvre, deux au Musée ottoman, une à l'Université presbytérienne de Beyrouth. Le sanctuaire d'Echmoun, dédié dans la première moitié du IVe siècle, fut probablement détruit par Artaxercès en 348. Accessoirement, M. Perdrizet a eu l'occasion d'étudier les débris d'un palais de style perse, découvert récemment dans Sidon même, et qui dut être détruit, avant d'être complètement achevé, en 351, lors de la révolte de Sidon.

M. Clermont-Ganneau fait observer qu'il avait déjà signalé à l'Académie, il y a trois ans environ déjà, la découverte de ce palais, en lui attribuant la même origine. Cette communication avait été faite en comité secret.

L'Académie procède à la nomination d'une commission qui sera chargée de vérifier les comptes des recettes et dépenses de l'Académie pendant l'année 1902. Sont désignés : MM. Schlumberger et Longnon.

M. Victor Bérard communique à l'Académie, au nom de M. Fed. Halbherr, l'empreinte d'un sceau égyptien trouvé dans les fouilles d'Hagia-Triada, près de Phaistos (Crète). Ce sceau provient des ruines d'un tombeau à coupole. Il semble avoir fait partie d'un collier d'or dont les pendeloques (lions accroupis et têtes de taureau) sont tout semblables ou même identiques à celles d'un collier trouvé à Mycènes (VIe tombeau). Ce sceau porte le nom de la femme royale Tii, femme d'Aménophis III. On sait que les fouilles de Mycènes avaient déjà livré un scarabée de la même reine Tii et des cartouches du même Aménophis III. Il y a donc là une date de concordance entre les civilisations de la Crète et de Mycènes. Cette date reporte au XVe siècle avant J.-C. : c'est exactement la date que donne la *Chronique de Paros* pour l'arrivée en Grèce des Kekrops, Danaos, Hadmos et autres colons phéniciens.

M. E. Cartailhac, correspondant de l'Institut, fait en son nom et au nom de M. l'abbé Breuil une communication sur les peintures de la grotte d'Altamira près Santander (Espagne). Ces peintures couvrent les parois et le plafond de la grotte ; ce sont des figures noires d'animaux et de signes inintelligibles, les premières tracées ; puis des figures triangulaires, scaliformes et des animaux peints en rouge plat ; par-dessus cette double couche, de nombreux graffites figurant des cerfs, biches, huttes et bonshommes ont été légèrement gravés ; enfin une dernière couche de peinture a été pratiquée, très supérieure aux précédentes par la valeur et les dimensions des animaux représentés (sangliers, biche, cheval, bison) ; ils atteignent 2 m. 20, et sont en rouge et noir. Les attitudes sont si bien saisies, ainsi que le modelé, que cela suppose des artistes à culture approfondie, et dont la technique s'était peu à peu améliorée. L'identité de ces œuvres d'art avec celles des grottes françaises est absolue ; c'est l'œuvre d'une même école d'art, obéissant aux mêmes préoccupations, suivant des coutumes identiques. Une semblable unité et de telles coutumes sont si frappantes qu'il faut en chercher l'explication dans des pratiques religieuses, qui donnent aussi l'explication de ce fait que seuls certains animaux, tous comestibles, ont été figurés à l'exclusion de tous les autres.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 24 août — 1903

Kurt Sethe, **das Aegyptische Verbum, im altaegyptischen, neu-aegyptischen und Koptischen** IIIer Band, *Indices*, in-4°, Leipzig, J. C. Hinrichs'che Buchhandlung, 1902, 119 p.

Après quatre ans d'attente, ce volume, qui complète l'ouvrage monumental de M. Sethe sur le Verbe Egyptien, vient enfin de paraître. Il est le très bienvenu, car il nous permet d'utiliser les deux premiers aisément pour les recherches de détail. Aucun compte rendu n'est possible d'une publication de ce genre. Quand j'aurai dit qu'elle a été exécutée par M. Günther Rœder sous la direction de M. Sethe lui-même, et qu'elle comprend six index différents, pour l'égyptien, pour le copte, pour le grec, pour les langues sémitiques, pour les questions de grammaire, et pour les signes hiéroglyphiques, j'aurai donné une idée exacte de ce qu'elle contient. Si j'ajoute que le tout a été fait très consciencieusement, et qu'après m'en être servi pendant six mois, je n'y ai relevé que des fautes insignifiantes, ce sera justice : c'est une bonne terminaison d'une entreprise très hardie et très puissante.

J'ai consigné ici même mon impression sur le corps même de l'œuvre il y a plusieurs années, et le temps écoulé depuis lors n'a fait que me confirmer dans ma première impression. Je ressens toujours la même admiration pour la somme de labeur et d'intelligence dépensée, pour la connaissance très réelle des textes, pour la force de

comparaison et d'intuition, pour la pénétration de l'auteur et son habileté à édifier une théorie, mais a-t-il vraiment réussi à démontrer sa thèse ? On sait que pour lui, comme pour M. Erman et pour la plupart des savants berlinois, l'Egyptien est une vraie langue sémitique. Sa conviction est si bien ancrée sur ce point qu'il n'a essayé de la justifier nulle part de façon complète. Il tient son idée pour si bien établie qu'il ne cherche aucune autre explication que l'explication sémitique, et quand, un fait ne voulant pas rentrer dans le cadre sémitique, il est contraint de le laisser hors cadre, il préfère le déclarer inexplicable plutôt que de s'adresser aux langues africaines, berbères ou autres. Tout cela ne va point sans tiraillements, et, malgré tout, il arrive à des formes qui étonnent à bon droit les sémitisants de métier. Sans entrer dans le détail, ce que je compte faire par ailleurs, je me bornerai à dire que ni en ce qui concerne la phonétique ni en ce qui concerne la grammaire formelle, M. Sethe ne me paraît avoir prouvé que l'Egyptien est une langue du type sémitique classique.

Cela veut-il dire qu'il n'y ait aucun rapport entre l'Egyptien et ces mêmes langues ? On m'a prêté cette opinion, — *on*, dans la circonstance, est, entre autres, M. Griffith, — et l'on s'est étonné que, sachant l'Egyptien, je n'aie pas été convaincu par M. Sethe. C'est justement la grande connaissance pratique que j'ai de l'Egyptien qui me retient. Je crois bien être actuellement, depuis que Chabas et Brugsch sont morts, celui des Egyptologues vivants qui ai traduit le plus de textes, et je suis plus près de m'en affliger que de m'en réjouir, car cela prouve que je ne suis plus aussi jeune que je l'étais il y a trente-six ans, au temps de mes débuts : textes religieux, textes littéraires, textes médicaux, textes historiques, textes philosophiques, depuis l'époque des Pyramides et auparavant, jusqu'à l'époque copte, et aucun d'eux ne m'a donné la sensation de sémitisme que j'éprouve au contact de l'assyrien, de l'hébreu ou de l'arabe. Une expérience toute empirique permettra à qui le veut de vérifier ce que je dis : faites transcrire un texte Egyptien, même parmi les plus vieux, en caractères hébraïques comme on a fait pour l'assyrien au début du déchiffrement, et la transcription ne fournira pas ce que celle de l'assyrien avait fourni des textes où les sémitisants reconnaîtront sans hésiter un idiome sémitique. M. Oppert a pu publier en caractères hébreux la première édition de sa *Grammaire assyrienne* et malgré la nouveauté de certaines formes, il a porté bientôt la conviction dans l'esprit des sémitisants les plus sceptiques : je doute qu'une édition ainsi présentée de la *Grammaire* d'Erman produise les mêmes conversions.

Et à coup sûr, lorsqu'on examine les choses sans préjugé, on en est amené à confesser que, s'il y a dans l'égyptien des éléments de ressemblance avec les langues sémitiques, il y a aussi des éléments de dissemblance considérable. J'ai, pour mon compte, indiqué à plusieurs reprises, dans des mémoires spéciaux, quelques-uns des aspects

sémitiques; j'ai aussi tâché de montrer les analogies berbères, mais la meilleure part de mes études dans cette direction est demeurée inédite. Quoi qu'il en soit, ces recherches m'ont confirmé dans l'opinion déjà émise par E. de Rougé que l'Égyptien représente un état du langage antérieur à celui des langues sémitiques classiques. Il a les tendances à la trilitéralité qui ont abouti chez elles, il a une bonne part des éléments lexicographiques et grammaticaux qu'elles possèdent, mais il les a employés d'une façon différente et il est arrivé à des combinaisons qu'elles n'ont jamais soupçonnées. Bref, pour me servir du terme proposé par M. de Rougé, l'Égyptien est un langage *proto-sémitique*. Je n'aime pas beaucoup le mot, qui ne me paraît pas répondre entièrement à la réalité des faits, mais il rend assez bien une partie de ce que je veux dire, et j'userai de lui aussi longtemps que nous n'aurons pas forgé un mot plus exact.

Ainsi donc, c'est affaire de proportions et de dosage entre ceux qui, comme M. S., se sont rattachés aux idées d'Erman, et ceux qui, comme moi, appartiennent à la vieille école : pour les premiers, l'Égyptien est un frère méconnu des langues sémitiques classiques, au moins à ses origines, mais pour nous il en est un des précurseurs, un des types par lesquels les langues sémitiques classiques auront pu passer avant de s'enfermer dans leur cadre actuel. On conçoit combien il m'est difficile d'admettre tous les subterfuges dont M. Sethe s'est servi pour amener au Sémitisme complet des quantités de formes égyptiennes récalcitrantes, orthographes défectives, disqualifications de signes gênants qui ont le tort de se trouver écrits régulièrement à des places où ils auraient dû ne pas être si les Égyptiens avaient connu la théorie de M. Sethe, transport tel quel de la vocalisation d'une partie du copte à l'Égyptien très antique, sans tenir compte des trente ou quarante siècles d'intervalle. Il a fallu toute l'ingéniosité de M. S. et toute sa science pour dissimuler ce que ses moyens avaient d'arbitraire, et pour prêter à son œuvre l'apparence plausible qui a séduit plusieurs des Égyptologues, surtout en Angleterre et en Amérique.

Ces réserves faites, il demeure certain que le *Verbe* de M. Sethe est de premier mérite et que toute une génération de savants trouvera à y travailler. C'est le propre des œuvres fortes que la critique s'y attaque aussitôt et qu'elle y revient sans cesse, recherchant les points faibles, éprouvant la méthode, passant tous les résultats au crible : elle s'est mise après M. Sethe, et elle lui demeurera attachée longtemps encore, avant d'avoir opéré le départ entre ce qu'il renferme d'erroné ou d'aventureux et ce qui y abonde de sain et de vigoureusement pensé.

G. Maspero.

Beiträge zur alten Geschichte und griechisch-römischen Alterthumskunde; **Festschrift zu Otto Hirschfelds sechzigstem Geburtstage**; Berlin, Weidmann, 1903. x-513 pp. gd. in-8; portrait et planches.

A. Bauer, *Aus einer neuen Weltchronik* : fragment d'une source grecque du *Barbarus Scaligeri* d'après un papyrus. — C. Wessely, *Papyrusfragment eines griechischen Historikers* : complète le récit de Diodore, liv. XVI, sur Charès et les événements de 355-354 av. J.-C. — R. Schöne, *Ein Fragment des Joh. Laurentius Lydus bei Anastasius Sinaita* : Migne. P. G., LXXXIX, 866 BC; édition nouvelle d'après sept mss; complète le texte de Lydus, éd. Wünsch, II, 2, pp. 18, 11 — 20, 12. — L. M. Hartmann, *Fragmente einer italischen Chronik* : tirés du registre du pape Grégoire le Grand. — H. Swoboda, Ταγός. — O. Kern, *Zum Orakel des Apollon Koropaios* : inscriptions de Bupha. — U. Ph. Boissevain, *Die Inschrift der nach dem Perserkriege im Olympia gestifteten Zeusstatue* : essai de restitution d'après Pausanias. — O. Benndorf, *Historische Inschriften von Stadtthor zu Xanthos*. — F. Hiller von Gärtringen, *Der Verein der Bakchisten und die Ptolemäerherrschaft in Thera*. — W. Kolbe, *Zu athenischen Archontenliste des III Jhts*. — A. Ludwich, *Zur Aristotelischen Schrift vom Staatswesen der Athener* : le passage sur les quatre classes de Solon, 7, 4. — M. Rostowzew, *August und Athen* : groupe les renseignements fournis par les inscriptions, les monnaies et les tessères (5 fig.). — U. Wilcken, *Ein dunkles Blatt aus der inneren Geschichte Aegyptens* : l'Égypte paraît avoir subi, comme les autres parties de l'Empire romain, une diminution dans le nombre de sa population, à en juger par quelques renseignements tirés des papyrus. — J. Krall, *Zum makedonischen Kalender in Aegypten*. — G. Lumbroso, *Sull' orazione di Dione Crisostomo* πρὸς Ἀλεξανδρεῖς : passages intéressants pour la connaissance de la vie antique. — Paul M. Meyer, Διοίκησις *und* Ἴδιος Λόγος. — S. de Ricci, *Deux papyrus grecs de Soknopaion Nésos* : papyrus du Louvre. — A. Schiff, *Inschriften aus Schedia* (*Unterägypten*) : quatre inscriptions avec fig. — Fr. W. von Bissing, Σιρβωνὶς Λίμνη : explication d'Hérodote II, 6, d'après d'autres renseignements. — M. Rothstein, *Suffragium* : substantif verbal apparenté à *fragor*, et synonyme à l'origine de *succlamatio*; c'est le murmure favorable qui répond aux communications du chef ou monte jusqu'à lui : de là, *sub*. — B. Kübler, *Privatrechtliche Competenzen der Volkstribunen in der Kaiserzeit* : explique Juvénal 7, 228; 8, 192; 11, 3. — F. Münzer, *Die Verhandlung über das Ius honorum der Gallier im Jahre 48* : comparaison de Tacite, *Ann.*, XI, 24 avec le texte du discours de Lyon; Tacite a coordonné, éclairci, adapté le texte original dans l'esprit de l'original. – Th. Mommsen, *Die Erblichkeit des Decurionats*. — A. von Premerstein, *Stadtrömische u. municipale Quin-*

queuiri. — C. Jullian, *Sur le mode de formation des cités gauloises.* Un cours d'eau n'est pas une limite en Gaule, et généralement le même peuple habite les deux rives ; la vraie limite est fournie par une zone inculte et déserte. De plus, chaque peuple a le plus souvent deux zones différentes : des collines ou un plateau et la plaine qui s'étend au pied. — E. Kornemann, *Die Entstehung der Provinz Lusitanien.* — J. Jung, *Zur Landeskunde Tusciens* : situation des cités au moyen âge. — C. Patsch, *Zur Landeskunde von Dalmatien* : sur l'étendue des forêts à l'époque romaine. — P. Groebe, *Caesars Legionen im gallischen Kriege.* — E. Ritterling, *Zum römischen Heerwesen des ausgehenden dritten Jahrhunderts.* — A. von Domaszewki, *Die Eigenschaftsgötter der altrömischen Religion* : divinités qui n'existent pas par elles-mêmes, mais en tant que qualité et propriété d'un sujet, comme *Felicitas* appartient à l'empereur, *Victoria* à l'armée. Explication d'Aulu-Gelle, XIII, 23. — E. Samter, *Zu römischen Bestattungsgebräuchen* : usage de mettre le mourant sur la terre (*deponere*) ; tenue des pleurants (tête couverte, pieds nus, nudité) ; direction du cadavre. — F. Cumont, *Gladiateurs et acteurs dans le Pont* : inscriptions qui prouvent que les *munera* avaient été apportés dans cette partie reculée de l'Empire ; inscriptions d'acteurs ; fig. — H. Dressel, *Ludi decennales auf einem Medaillon des Pius* : explication du médaillon du Cabinet des médailles, Cohen, *Monnaies de l'Empire*, II, 302, n. 325. — K. Regling, *Römische aurei aus dem Funde von Karnak* : 63 numéros ; planche. — E. Pridrik, *Ein unedirtes Gold-medaillon des Kaisers Numerian* : du musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. — E. Bormann, *Zu römischen Urkunden der Zeit der Republik* : notes sur le sénatus consulte *De Oropiis*, sur la *lex agraria* de 111 et la *lex repetundarum* de 123-122 (*C. I. L.*, I, 200 et 198), sur la *lex Antonia de Termessibus.* — R. Heberdey, *Zum Verzeichnis der Proconsules Asiae* : sur le Cethegus de Lucien, *Démonax*, 30. — P. Orsi, *Frustula epigraphica Pompeiana.* — M. Krascheninnikov. *Observationes epigraphicae Pompeianae* : sur les inscriptions des *dormientes*, *furunculi*, *seribibi* (rapprochement amusant avec les élections à Rome aujourd'hui). — R. Cagnat, *Africana* : inscriptions de Voconius Saxa et d'un Gordien avec le surnom *Sempronianus* en toutes lettres. — A. Héron de Villefosse, *Nouveau fragment daté des allocutions d'Hadrien à l'armée de Numidie* : fragments trouvés à Lambèse, maintenant au Louvre. — A. Schulten, *Prozess wegen Weidefrevel (africanische Inschrift)* : inscription de l'Henschir Snobbeur maintenant au Bardo. — C. F. Lehmann, *Zwei griechische Inschriften römischer Zeit aus Klein-Armenien und Kommagene* ; fig. — S. Frankfurter, *Eine doppelsprachige Inschrift aus Carnuntum.* — F. Bulic, *Das Grabdenkmal der Pomponia Vera* ; fig. — G. G. Tocilescu, *Fouilles d'Axiopolis* ; plan. — E. Löwy, *Zur Herkunft des Triumphbogens* : d'après des peintures de Pompéi qui

trahissent l'influence égyptienne; 2 fig. — C. Hülsen, *Zu den römischen Ehrenbögen* : comme le précédent, croit que l'arc de triomphe n'est pas d'origine romaine; le lien établi entre ce genre de monument et le triomphe n'était pas à l'origine, mais s'est établi par la suite. — E. Majonica, *Antike Schreibrequisiten aus Aquileja* : 3 fig.; représentations d'encrier, de *tabula*, de rouleaux et de *codex*. — F. Studniczka, *Eine ligorische Portraitinschrift* : Hermès qui paraît authentique avec l'inscription : *L. Iunii Fuffici* (sic : *Fufeicii*), *philosophi stoici, L. Iunius, L. l., Myrinus, p. p.*; Cf. C. I. L., VI, 1320. — I. Vahlen, *Ad Ciceronis Pisonianam*, 98. — c. Bardt, *Ad Atticum*, VIII, 9; traite incidemment du groupement des lettres qui n'est pas arbitraire et suit la chronologie. — L. Gurlitt, *Ueber das Fehlen der Briefdaten in den Ciceronischen Korrespondenzen* : les lettres importantes, ayant un caractère politique, portées par exprès, ou écrites en voyage ont seules une date. L'année, quand elle est indiquée, est une interpolation. — H. Dessau, *Die Vorrede des Livius*. — O. Seeck, *Die Quellenbenutzung des Tacitus* : manière dont il utilise ses sources; il ne néglige rien de ce qu'il peut avoir à sa disposition. — P. von Bienkowski, *Tacitus Germania 17* : le costume des Germains commenté par les monuments; 2 fig. — M. Ihm, *Zu Isidors Viri illustres* : la rédaction la plus courte, seule authentique, a été allongée par un interpolateur dont on peut indiquer la méthode. — C. Cichorius, *Zur Deutung von Catulls Phaselusgedicht* : se rapporte aux lacs de Bithynie et est un souvenir de voyage; 4 fig. — L. Friedländer, *Zur Cena Trimalchionis* : notes de F. et de C. F. W. Müller. — H. Lucas, *Ein Märchen bei Petron* : le jugement de Salomon, ch. 80; 4 fig. — J. Dürr, *Juvenal und Hadrian* : Hadrien, ayant pris pour lui des traits de la satire VII, envoya par dérision le vieux poète commander des troupes en Égypte : c'est ce qui explique le ton des dernières satires. — H. Schöne, *Sechs Briefe Niebuhrs an Mai* : d'après les mss. Vat. lat. 9555 et 9589.

P. L.

Deutsche Wirtschaftsgeschichte in den letzten Jahrhunderten des Mittelalters, von Dr Karl Theodor von Inama-Sternegg. Zweiter Theil. Leipzig, Duncker und Humblot, 1901, XVIII, 559 pp. in-8°.

Nous avons parlé du premier volume de cet important ouvrage dans une des années précédentes de notre recueil [1]. L'auteur nous donne ici la fin de son histoire économique de l'Allemagne au moyen âge, et si nous sommes reconnaissants au savant président de la Commission centrale de statistique à Vienne d'avoir consacré près de la

1. Voy. la Revue du 17 septembre 1900.

moitié d'une longue carrière universitaire et administrative à réunir d'abord, puis à élaborer les matériaux de ce beau monument de la science économique, c'est avec un vif regret que nous apprenons par la préface de notre volume que M. d'Inama-Sternegg ne continuera pas sans doute son travail pour le xvi[e] et le xvii[e] siècles, où nous nous réjouissions de le trouver bientôt comme guide et garant dans ce chapitre, si peu exploité encore, des études historiques.

L'auteur aborde successivement dans les quatre livres du présent tome l'histoire de la production industrielle; il nous fait connaître (livre V) la législation des industries et l'activité industrielle dans les campagnes, où les serfs sont groupés autour de la *villa*, du *hof*, sous l'autorité seigneuriale et sous la direction d'un fonctionnaire du seigneur. Il nous renseigne ensuite sur l'origine purement urbaine des constitutions des arts et métiers, sur la formation des confréries, leur rôle exclusivement économique d'abord, qui plus tard devient un rôle politique; il nous expose la vie intérieure des confréries, leurs groupements, leur activité technique, etc. Nous étudions (livre VI) la législation et l'exploitation des mines, des usines pour la fonte des métaux, des salines, tout ce qui avait rapport au monopole et à la vente du sel, puis les questions relatives au commerce (livre VII); la politique commerciale de l'Empire, qui ne songeait guère à protéger la production nationale, les douanes, péages et droits de navigation, la politique commerciale des villes, assez étroite au contraire et généralement très protectionniste vis-à-vis du trafic étranger, sont exposées tour à tour; puis le rôle des entrepôts urbains, la police des marchés, les différentes branches les plus importantes de ce commerce (vins, céréales, bois, draps, etc.) par terre et par mer sont l'objet de paragraphes détaillés; l'auteur nous parle des associations de négociants (Hanse) et de leurs comptoirs au dehors; il s'occupe enfin (livre VIII) des poids et mesures, des monnaies, du crédit public et des établissements destinés à le soutenir. Nous apprenons à connaître les nombreuses mesures qui, au moyen âge (comme au xvi[e] et au xvii[e] siècles d'ailleurs) changeaient la fabrication des monnaies et en dépréciaient la valeur, amenant des variations énormes dans le prix des denrées, etc.

L'auteur termine son tableau de l'état économique de l'Allemagne vers la fin du xv[e] siècle, en constatant le développement considérable du commerce des villes allemandes à cette date, surtout dans les mers septentrionales de l'Europe, développement dont la conséquence naturelle avait été une augmentation notable de la fortune publique et privée. Seulement, cet état de choses, n'étant point basé sur une puissance politique équivalente, avait quelque chose de précaire et l'Allemagne fut d'autant moins en état de continuer à tenir son rang économique au dehors que le changement de direction des grandes routes commerciales maritimes se fit, dans un sens désastreux pour elle, au

profit du Portugal, de l'Espagne, et plus tard des Pays-Bas et de l'Angleterre.

Il va sans dire que l'auteur connaît à fond la vaste littérature de son sujet; il semblerait néanmoins qu'il n'a pas tenu à l'exploiter dans tous ses détails, ni à épuiser les différents côtés de son sujet, se contentant d'en fixer partout les lignes principales. Tout savant s'occupant spécialement d'histoire provinciale ou locale pourrait facilement ajouter aux détails fournis par M. d'Inama-Sternegg, à titre d'exemples, d'autres détails encore [1]. Ce n'est pas, bien entendu, un reproche que j'adresse à l'auteur; on comprend qu'il ait voulu se borner et ne pas se perdre dans l'infini. Parfois les données sont formulées d'une façon un peu vague et l'on ne trouve aucune date précise de citée, quant il ne serait pas impossible d'en fixer une, à propos de tel ou tel fait économique.

Un détail que M. Blondel a déjà relevé dans la *Revue historique* (tome LXXXII, p. 157) et qui ne peut manquer en effet de frapper un lecteur attentif, c'est que l'auteur, s'occupant exclusivement du côté *économique* des choses, n'a accordé qu'une influence presque nulle aux facteurs politiques ou religieux qui, même en cette matière, et surtout au moyen âge, ne laissent pas d'avoir une importance sérieuse. Ainsi dans le paragraphe relatif aux *prêts* d'argent, *trois lignes* seulement (p. 476) sont consacrées à la doctrine de l'Église à ce sujet, *une ligne* à la défense de se livrer à l'usure (p. 477)! C'est vraiment trop peu.

Au point de vue de la forme extérieure, nous aurions voulu que le volume fut divisé en chapitres ou du moins qu'en tête de chaque alinéa, figurât, comme titre, le sommaire de la table des matières; lire cinq cents pages sur une matière aussi sérieuse, — j'allais dire aussi austère — sans qu'on rencontre plus de quatre véritables coupures, c'est un peu fatigant.

A la fin du volume se trouvent treize appendices, relatifs à des points de détail, documents inédits pour la plupart; signalons des listes de corporations d'arts et métiers (1355-1405) pour les principales villes de l'Allemagne (n° I) et des tarifs douaniers du XIII[e] siècle (n° IV).

Espérons que malgré la déclaration de la préface, M. d'Inama-Sternegg trouvera les forces et les loisirs nécessaires pour continuer son beau travail.

R.

---

1. Ainsi, pour n'indiquer qu'un ou deux points, rentrant dans mes études personnelles, l'auteur aurait pu trouver encore bien des données intéressantes sur les corporations d'arts et métiers dans les *Strassburger Polizei-und Zunftordnungen im XIV. und XV. Jahrhundert* de M. Brucker (1889), il ne parle pas du tout des salines de la Lorraine et de leur trafic, si important au moyen âge; il n'a guère utilisé pour le commerce rhénan l'ouvrage de Loeper, *Die Rheinschiffahrt Strassburgs* (1877).

Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae, verzameling van STUKKEN... uitgeven door D. Paul Fredericq, hoogleerar en zÿne leerlingen. Vÿfde deel, Gent, Vuylsteke, S' Gravenhage, Nÿhoff, 1903, XLVIII, 485 pp. 8°. (Prix : 15 fr.)

M. Paul Frédéricq, professeur à l'Université de Gand, continue avec une ardeur infatigable et secondé par les élèves de son Séminaire historique, à réunir et à publier l'énorme dossier des faits et gestes de l'Inquisition épiscopale et papale aux Pays-Bas, depuis les origines jusqu'à la fin du seizième siècle. Nous avons rendu compte ici même successivement des différents volumes du *Corpus* lui-même ainsi que du récit qu'il a commencé à en tirer [1] et nous en avons dit tout le bien qu'ils méritent qu'on en dise, non sans regretter chaque fois que l'intérêt en fut gâté, dans une assez forte mesure, par l'obligation de lire péniblement en flamand ce que M. F. pourrait si bien nous dire en excellent français, sauf à le réécrire dans la langue de l'autre moitié de la Belgique, pour ceux qui ne savent pas notre langue. Remercions-le donc, une fois de plus, d'avoir réuni cet amas formidable de faits spéciaux, précis, indiscutables, qui nous montrent ce que fut, durant tout le moyen âge et au début des temps modernes, cette Inquisition dans l'emploi de laquelle rivalisaient le Saint-Siège et le pouvoir civil pour mieux étouffer dans le monde les moindres aspirations de la liberté de croire et de penser. Le tome IV avait ouvert la série des pièces de procédure, extraits de chroniques et autres documents [2], relatifs au siècle de la Réforme, puisés surtout aux Archives de Bruxelles et de La Haye, pour les années 1514 à 1525.

Le présent volume est une *première suite* de cette *seconde série*, (la série *moderne*), qu'elle continue du n° 391 au n° 746. Ces trois cent cinquante numéros n'embrassent que les cas de trois années, de septembre 1525 à décembre 1528. C'est que c'est le moment de la prédication des doctrines luthériennes par les moines augustins de Louvain, d'Anvers et d'autres lieux, l'époque où, du côté de l'Allemagne, les nouvelles hérésies pénètrent aux Pays-Bas, à la fois par les livres et le commerce, par les colporteurs, les prédicants, les ouvriers en tout genre, et se répandent parmi la bourgeoisie des villes, le bas clergé et çà et là même déjà dans le bas peuple, [3] tandis que la noblesse et le haut clergé restent absolument réfractaires ou se gardent du moins

---

1. Geschiednis der Inquisitie in de Nederlanden, tom. II (Voy. Revue, 14 mars 1898).

2. Parmi eux nous mentionnerons les comptes des bourreaux ; ce ne sont pas les moins intéressants du nouveau tome que nous annonçons.

2. Il y en eut un certain nombre qu'on brûla comme sorciers, ou *vaudois* (voy. p. ex. les n°s 595, 597, 628, 636).

de proclamer des convictions dangereuses [1]. Le volume s'ouvre par une liste des hérétiques des deux sexes, dressée chronologiquement (p. I-XXXV) ; elle est suivie de la liste des inquisiteurs (p. XXXVI-XLII) et du catalogue des bulles pontificales et des placards impériaux (p. XLIII-LVIII). Parmi les dossiers des plus complets, citons celui de Wendelmoet, fille de Claude de Monickendam, en novembre 1527 (n° 649-655), et un autre, bien touchant aussi, celui de ce frère augustin de Tournai (juillet 1528) dont la constance, au milieu des tourments, fut si grande qu'un simple bourgeois, assistant au supplice, s'élança sur l'échafaud où l'on allait allumer le bûcher, pour y mourir avec lui (n° 708-712).

Naturellement — M. Fr. ne m'en voudra pas trop, j'espère, de ce refrain nécessaire qui fait suite à mes éloges — il y a, pour ce volume aussi, un *Anhangsel*, renfermant des pièces trouvées trop tard et se rapportant aux tomes IV et V, empruntées en partie aux *Monumenta* de Balan, publiés depuis 1883 et 1884, et qui, ayant attendu vingt ans, auraient pu attendre encore un peu plus longtemps. Suit un registre des sources imprimees et manuscrites (p. 432-444) [2], puis des *Verbeteringen en anvulligen* du *Corpus*, tome IV et V ; puis encore un dernier *Errata !* Ne pourrait-on donc pas réserver une bonne fois ces glanures et ces corrections, très utiles, je l'accorde, pour le volume final, au lieu de les disséminer à l'infini, ce qui, plus tard, alors qu'ils voudront utiliser ce précieux recueil, fera pousser aux érudits un peu pressés du siècle présent et des siècles futurs des soupirs mélangés, je le crains, à quelques sourdes malédictions contre le trop consciencieux éditeur ?

R.

L'Europe et la Révolution française par Albert SOREL, de l'Académie française. Cinquième partie. Bonaparte et le Directoire, 1795-1799. Paris, Plon. 1903. In-8°, 499 p.

Il n'y a de nouveau qu'à louer dans l'ouvrage de M. Sorel. Ce cinquième volume est tout à fait remarquable, ne serait-ce que par l'ampleur et l'éclat du style, que par la belle et lumineuse ordonnance. Mais on sait assez quelles sont chez M. S. les qualités de forme, et il vaut mieux insister, trop brièvement à notre gré, sur les idées qu'il expose. Le volume comprend deux parties, deux livres : le livre pre-

---

1. Je n'ai guère rencontré que l'histoire d'un chevalier de Rhodes, établi à Anvers (n° 713) à qui « fut perchié la langhue et cy bruslant les ceveulx dessus sa teste » pour avoir « mal parlé du Saint-Sacrement. »

2. On est un peu étonné de voir citer, dans un travail d'érudition sérieuse comme le présent, les œuvres de Calvin d'après la vieille édition d'Amsterdam parue au XVII° siècle, et non d'après la récente édition critique de Brunswick.

mier a pour titre *Bonaparte* et le livre second, le *Directoire*. Dans *Bonaparte* nous voyons le général conquérir la Lombardie, signer les préliminaires de Léoben où Venise paie la rive gauche du Rhin, se préparer à gouverner la France en organisant l'Italie, et déjà tenir tout en sa main, obliger les directeurs à lui écrire qu'ils croient, qu'ils se confient à sa vertu (p. 231). Dans le *Directoire*, nous voyons, selon l'heureuse expression de l'auteur, le Directoire tout faire pour hâter le moment où Bonaparte, ce Bonaparte qui envahit tellement l'histoire de France, sera nécessaire (p. 310) : le Directoire échoue dans ses combinaisons, il échoue notamment dans sa grande entreprise de républicanisation, il soulève les républiques contre la République, il provoque une telle crise que l'idée d'une dictature s'impose à la plupart des Français, et lorsque Bonaparte revient, le coup d'état, bien que mal conduit, réussit à cause de « l'état général des esprits », à cause de « l'allure générale », parce que le Directoire est honni, et Bonaparte populaire (p. 487). Au milieu de tous ces événements qui se passent en cinq ans, M. S. n'oublie pas de nous montrer comment la question de la Belgique prime tout : la négociation de Malmesbury précise et résume les tentatives de paix qui seront faites depuis; l'Angleterre ne consent pas à la cession des Pays-Bas, la France refuse de les restituer, et il en ira de la sorte jusqu'à 1814 et 1815, jusqu'au jour où l'Angleterre victorieuse dictera ses conditions (p. 130). Aussi, même après Campo-Formio, l'Angleterre veut la guerre; Malmesbury dit en revenant de Lille qu'il persiste dans son idée de *bellum internecivum* à la France; un autre déclare que la sécurité sans la paix vaut mieux que la paix sans la sécurité, et « huit jours après la ratification du traité, la seconde coalition germe déjà ». (p. 251). Au même moment, le Directoire prononce le *delenda Carthago* contre l'Angleterre; la France ne peut avoir la paix qu'en exterminant l'Angleterre; elle aura beau vaincre l'Autriche, la Prusse, la Russie; en 1801, en 1805, en 1807, en 1809, il lui faudra lutter encore contre cette tenace rivale, et Bonaparte qui mènera cette politique à travers quinze ans de guerres « se cabrera contre la force des choses, prétendra rompre les destinées, prendre l'histoire à revers : l'entreprise le conduira de Madrid à Moscou et de Moscou à Sainte-Hélène » (p. 258). C'est en 1797, à son passage à Paris, comme le fait voir M. S. que Bonaparte comprend la nécessité de triompher de l'Angleterre; il écrit bien à Talleyrand le 7 octobre qu'il ne saurait pas faire les miracles qu'on désire de lui; mais il a déjà comme l'idée de son destin : régner sur la France et pour régner sur la France, lui donner la suprématie en Europe, lui conserver les positions conquises par le Directoire, ne jamais diminuer sa puissance et son prestige, par suite « coaliser le continent contre l'Angleterre et pousser sans cesse plus loin ses postes avancés » (p. 287). Voilà un des points principaux de l'ouvrage. Mais il faut noter encore com-

ment le Directoire et les cours continuent l'histoire de la France et de l'Europe : l'Angleterre libérale sent que la République reprend les traditions de conquête et de suprématie de Louis XIV (p. 350), et l'histoire de la grande guerre du commencement du XIX^e siècle se relie ainsi à l'histoire de la grande guerre du commencement du XVIII^e siècle; la République et Napoléon sont craints et haïs comme l'avait été Louis XIV, et de même que le prince Eugène en 1709, l'Europe veut « tout tenter pour remettre la France hors d'état de plus sortir de ses limites où il faut la rappeler » (p. 402-403). A partir de 1799, dit à peu près M. Sorel, la guerre est comme un siège de seize ans soutenu par la France; l'assiégé fait d'impétueuses sorties, il repousse les assiégeants en 1805, en 1806, en 1809, mais il s'éparpille, s'épuise; pour en finir, il tente une sortie à fond en 1812; il est vaincu, et de poste en poste, de bastion en bastion, il recule aux limites de 1809, de 1805, de 1802, de 1799, de 1792. Nous le répétons, il n'y a qu'à louer, et les vues générales, et le récit toujours clair et vivant des négociations, et les portraits si joliment enlevés des principaux personnages, et les tableaux comme celui de la république napolitaine, celui de l'expédition de Syrie, celui de la journée de Saint-Cloud : à la vigueur de la pensée, à la sagacité et à la profondeur des vues, à la maestria avec laquelle il unit et amalgame dans son récit les guerres, la diplomatie, les luttes des partis et les conflits des caractères, l'auteur joint une admirable façon de peindre les hommes et de présenter les choses; ce nouveau volume lui donne ou plutôt lui maintient le tout premier rang parmi les historiens de notre temps.

A. C.

— Dans son livre *Les origines de l'Église de Tournai* (Louvain, Peeters, Paris, Fontemoing, 1902, 226 pp. in-8°) M. Joseph Warichez s'est imposé la tâche difficile de vérifier l'histoire traditionnelle de ce diocèse, telle que l'a constituée surtout Jean Cousin, chanoine tournaisien du XVII^e siècle. C'était une besogne ardue de refaire l'histoire religieuse de ce coin des Pays-Bas, depuis les origines du christianisme jusque vers la fin du IX^e siècle, époque où les Normands payens le firent momentanément disparaître « dans un tourbillon de poussière et de fumée », en l'absence à peu près complète de documents sérieux. Il n'existe sur toute cette période que quelques chartes, qui d'ailleurs sont loin d'être toutes authentiques, et les *Vies des Saints* (celles de saint Éleuthère, de saint Amand, de saint Éloi) ne fournissent pas plus de renseignements utilisables par une critique prudente. Si le récit de l'abbé Hériman de Saint-Martin (qui est du XII^e siècle) place l'évangélisation du Tournaisis dans la deuxième moitié du III^e siècle, il n'est guère possible de rien affirmer sur les premiers occupants du prétendu siège épiscopal de Tournai, puisque l'évêque des Nerviens, Superior, qui aurait assisté au fameux concile de Sardique (343), reste lui-même légendaire pour ceux qui n'admettent pas les actes de ce concile comme un document historique. Il restera toujours plus sage de résumer cette première période, en disant avec l'auteur — en éten-

dant encore ses conclusions — que l'Église tournaisienne « reste perdue pendant cinq siècles dans la région des nébuleuses ». Naturellement M. Warichez essaie de sauver de la tradition ce qu'il est possible d'en sauver, quoiqu'il fasse de louables efforts pour repousser « l'épaisse végétation des légendes » en établissant sa liste épiscopale. Le P. Gams, dans son ouvrage bien connu, *Series episcoporum*, ne commence, lui, qu'en 1146 la liste des évêques de Tournai ; auparavant l'ancienne *civitas* vernienne est placée sous l'autorité des évêques de Noyon. Dans les chapitres suivants M. W. se trouve sur un terrain en partie plus solide ; il expose en détail les limites diocésaines, les institutions ecclésiastiques, la constitution hiérarchique du Tournaisis, l'étendue des domaines appartenant à l'Église, ses rapports avec l'État, la vie sociale du temps, etc. Son travail qui porte *l'imprimatur* du cardinal-archevêque de Malines, forme le dixième fascicule des *Travaux des conférences d'histoire et de philosophie de l'Université de Louvain*, dirigés par M. Cauchie et il fait honneur au maître qui l'a inspiré et en a dirigé les recherches. — E.

— Nous recevons le *Troisième livre d'histoire de la Suisse, livre de lectures historiques, partie du maître* (Berne, Francke, 1903, 104 pp. in-4° ; prix : 2 fr. 50 c.), qui fait partie d'une série de cours gradués d'histoire nationale, rédigés par M. Henri Elzingre pour les écoles primaires et secondaires suisses. Ce cahier qui comprend la période des *origines* (jusqu'en 1291) et celle des *temps héroïques* (jusqu'en 1517), nous semble rédigé par un pédagogue expérimenté dans un esprit large et impartial et avec le vif désir d'intéresser la jeunesse helvétique au glorieux passé de son pays. Des indications multiples sur les lectures à faire et les documents à consulter, des cartes, des croquis de batailles, etc. y facilitent la tâche du maître, sans l'encombrer de données inutiles ; si ce dernier réussit vraiment à fixer dans la mémoire et l'esprit de ses élèves une partie tant soit peu notable des matériaux préparés par M. E., on peut affirmer qu'il aura abouti à des résultats satisfaisants pour lui-même et pour la jeunesse confiée à ses soins. Il est vrai que les véritables difficultés politiques et confessionnelles n'apparaissent pas encore pour l'histoire du moyen âge. Peut-être sera-t-il moins facile de contenter tout le monde et de se maintenir dans une impartialité complète en racontant ce que l'auteur lui-même appelle l'époque des guerres civiles (1517-1798) et l'histoire contemporaine de la Suisse. — N.

— On sait que dans un certain nombre de localités, grandes et petites, du nord-ouest de l'Allemagne se rencontrent encore sur les places publiques des statues généralement colossales, plus ou moins grossièrement taillées, que le peuple appelle des *colonnes de Roland* (*Rolandsaeulen*) ou simplement des *Rolands*. Depuis que Jean Gryphiander tenta, le premier, en 1625, d'expliquer l'origine de ces symboles dans son traité *de Weichbildis saxonicis sive colossis Rulandinis*, on a beaucoup écrit à ce sujet, sans parvenir à s'entendre. M. Paul Platen, professeur au gymnase Vizthum, à Dresde, qui, par de nombreuses études de détail antérieures, s'est acquis une autorité spéciale sur cette matière, a profité de la récente *Exposition des villes d'Allemagne* qui a eu lieu dans la capitale saxonne, pour résumer et condenser dans un travail d'ensemble ses vues sur « le problème des Rolands » (*Der Ursprung der Rolande*, Dresden, Zahn und Iaensch, 1903, 148 pp. in-8°). Il les fait dériver de l'image d'un dieu de l'antiquité germanique, dieu de la guerre ou de la justice (Tiu ou Sahsnôt), auquel les Saxons, mal convertis par Charlemagne, auraient conservé une place, au moins clandestine au milieu de leurs réunions populaires (pour séances de justice, tenue de marchés, réjouis-

sances publiques etc.), même après avoir perdu peu à peu le souvenir de sa signification religieuse primitive. On n'en parle sans doute à notre sû, d'une façon courante, qu'à partir du milieu du xiv^e siècle, en les appelant des *Rolands*, mais ils ont certainement existé pendant fort longtemps avant d'être revêtus de ce nom. Celui-ci leur est venu à la suite de la renommée grandissante du *Rolandslied*, qui a répandu la donnée absolument légendaire que la défaite des Saxons était due principalement au héros de Roncevaux. Il aurait aidé à conquérir le pays payen et Charles, laissant ou rendant aux vaincus certaines libertés, très vaguement désignées, aurait dressé ces statues par toute la région saxonne en souvenir des exploits de son compagnon d'armes, comme *souvenir aussi de soumission* et comme *témoignage des libertés précieuses* accordées aux vaincus, ce qui peut sembler un peu contradictoire. Une première allusion à cette nouvelle croyance populaire, désormais triomphante, se rencontre dans la charte des franchises de Brême, accordée par Frédéric Barberousse à cette ville, en 1186. La seconde partie du mémoire de M. Platen est moins sujette à controverse. Elle traite de l'exécution matérielle de ces Rolands, de leur *Formengeschichte* ou de leurs métamorphoses ; tous ceux que nous connaissons comme vraiment anciens — car il y en a qui furent renouvelés encore au xviii^e siècle — sont assez grossièrement exécutés, de taille surhumaine, placés à ciel ouvert, et tous ils tiennent une épée levée dans leur main droite. (Une gravure nous montre celui de Brême). La troisième partie enfin s'occupe de la littérature antérieure du sujet et l'auteur y poursuit ses controverses avec divers critiques et principalement avec M. G. Sello, qui, lui aussi, a beaucoup écrit sur ces *Rolands*. En l'absence de toute preuve *matérielle* (aucune image ne remontant jusqu'au paganisme germain, et les rares données des classiques romains ou des Vies des Saints sur les monuments figurés du culte germanique, tels que l'Irminsul par exemple, étant absolument insuffisants), il sera toujours difficile de convaincre tout le monde de l'exactitude absolue des déductions de notre auteur, en tant qu'elles veulent rattacher l'antiquité payenne aux légendes du moyen âge, mais nous devons dire qu'elles nous paraissent vraisemblables, et nous ne voyons pas pourquoi l'on refuserait de les accepter comme vraies. Il sera toujours temps de changer d'avis si, par impossible, on trouvait quelque jour soit dans les archives, soit parmi les débris archéologiques de ces régions, des preuves convainquantes de l'opinion contraire. — R.

— M. Moritz Hartmann continue avec succès, dans la collection dirigée jadis par Heeren et Uckert et aujourd'hui par M. K. Lamprecht, la publication de son *Histoire d'Italie au moyen âge*, qui remplacera désormais dans ladite collection des *Geschichten der europaeischen Staaten* les volumes afférents de l'*Histoire d'Italie* de Henri Léo, parus dès 1829 et terriblement vieillis. Le quatrième demi-volume de M. Hartmann (*Geschichte Italien's in Mittelalter*, II, 2 : *Die Losloesung Italien's vom Oriente*. Gotha, Perthes, 1903, IX, 387 pp. in-8°; prix : 12 fr. 50 c.) expose d'abord l'organisation intérieure du royaume des Lombards, puis ce que l'auteur appelle la *révolution italienne*, c'est-à-dire le mouvement plus ou moins spontané qui amène une espèce de concentration nationale encore inconsciente autour de la papauté de Rome, en opposition avec la royauté de Pavie comme avec l'empire de Byzance. Puis il nous raconte la conquête de l'exarchat de Ravenne et l'attaque de Rome par Liutprant, les premières interventions franques contre Aïstulphe, la création du patrimoine de Saint-Pierre, le conflit final entre Charlemagne et Désidérius, le développement de la puissance du roi frank dans la péninsule; le récit s'arrête à la fondation du nouvel empire romain d'Occident,

en 800. M. Hartmann raconte très simplement et sans rechercher les effets de style; il s'attache surtout à bien établir les faits, sans fuir à l'occasion les considérations générales. Mais il ne se perd pas dans de longues déductions (voy. comme exemple la façon si sobre dont il traite la prétendue donation de Constantin) et ne nous accable pas de détails trop minutieux. On peut dire, même quand on ne partagerait pas toujours sa manière de voir sur tel point, qu'il éclaire impartialement et suffisamment toutes les différentes faces du curieux problème politique, ethnique et religieux qu'il nous met sous les yeux. On peut regretter seulement que les notes rejetées à la fin de chaque chapitre, ne se trouvent pas immédiatement en face des affirmations qu'elles sont chargées de documenter pour les érudits. — E.

— M. Germain Lefèvre-Pontalis s'est donné pour tâche d'étudier les *Sources allemandes de l'histoire de Jeanne Darc*. Il a consacré un premier volume au chroniqueur mayençais *Eberhard Windecke* (Paris, Fontemoing, 1903, IX, 228 pp. in-8°; prix : 7 fr. 50 c.), qui visita à plusieurs reprises la France et devint le biographe de l'empereur Sigismond. Son curieux Mémorial avait été partiellement mis au jour, dès 1728 déjà, par Mencke, dans ses *Scriptores rerum germanicarum*, mais le texte complet n'en a été édité, d'une manière définitive, qu'en 1893 par M. Guillaume Altmann, d'après deux manuscrits de Vienne et de Hambourg. Les fragments donnés par Mencke, transcrits en allemand moderne dans le livre bien connu de Goerres sur *Jeanne Darc* (1834) avaient pénétré par des traductions de ce livre, dans la littérature historique française, dès 1840, mais les fragments nouveaux, fournis par M. Altmann, n'ont pas encore été utilisés chez nous et M. L.-P. a donc fait œuvre utile en les éditant à neuf avec une traduction très exacte et un abondant commentaire. Encore ne faut-il pas s'exagérer l'importance et la valeur d'Everard Windecke comme historien; ce n'était nullement un homme à instincts scientifiques, ni même un diplomate de profession. Négociant habile, hommes d'affaires occasionnel de Sigismond, s'il l'a suivi dans quelques-uns de ses voyages, ce n'a point été dans son entourage immédiat, mais perdu dans la foule des serviteurs subalternes et il n'a pu que recueillir les bruits du jour et les anecdotes qui circulaient dans le peuple, sur la Pucelle d'Orléans, comme pour le reste de ses renseignements historiques. Toujours est-il que ces racontars eux-mêmes sont curieux comme échos plus ou moins fidèles des idées et des croyances du temps. On ne se rend pas très bien compte du motif pour lequel le consciencieux éditeur a donné *deux fois* (p. 92-131 et p. 180-193) les textes identiques de Windecke; c'était grossir bien inutilement son volume. — Il n'est pas probable sans doute que le dépouillement des chroniqueurs du xv^e siècle, avec quelque zèle intelligent qu'on le fasse, nous apporte des révélations bien nouvelles sur la Pucelle d'Orléans; mais il est certes désirable, aujourd'hui que les sources nationales sont vraisemblablement épuisées, que l'on a déjà colligé celles de l'Angleterre, de l'Italie, etc. sur le même sujet, que l'on puisse se rendre compte également de l'impression que la figure si émouvante et si originale de Jeanne la Lorraine a faite sur les voisins orientaux de la France. On ne peut donc qu'encourager M. G. Lefèvre-Pontalis à continuer son relevé critique, d'autant que les assez nombreux historiens allemands qui, de nos jours, ont raconté la vie de Jeanne Darc, n'ont guère appuyé sur ce côté de la question. — R.

— Un élève de M. le professeur Blok, M. Cornelis Molsbergen, vient de publier une substantielle étude sur les rapports de la France et des Provinces-Unies durant la quinzaine d'années qui séparent les traités de Westphalie du gouvernement

direct de Louis XIV (*Frankrijk en de Republick der vereenigde Nederlanden, 1648-1662*, Rotterdam, Wenk en Birkhoff, 1902, XV, 263 pp. in-8°). Établi sur des documents empruntés aux Archives étrangères de Paris et au *Ryksarchiv* de La Haye, le mémoire de M. M., pour ce qui concerne les négociations même de 1648, puis pour l'exposé de l'opposition marquée qui se produisit entre le stadhouder Guillaume II et le cardinal Mazarin, se rencontre avec le grand ouvrage, plus détaillé de M. A. Waddington, dont on a parlé autrefois dans la *Revue*. On y étudie les courants anti-français qui travaillèrent dès lors la république des Pays-Bas, jusqu'au moment où le souci de ses intérêts commerciaux ramenèrent pour un temps les États-Généraux à des sentiments plus amicaux, après la mort de Guillaume II (novembre 1650), les négociations qui se rattachent au nom des Bellièvre, des Chanut, des de Thou, et qui se terminèrent par la conclusion du traité offensif et défensif entre les deux pays, signé à Paris, le 27 avril 1662. Mais, conclu pour vingt-cinq ans, il n'empêcha pas la lutte de reprendre quelques années plus tard; l'ambition de Louis XIV inquiétait trop les meneurs de la politique hollandaise et Jean de Witt voulait bien avoir le roi de France pour allié, mais non pas pour voisin. — Parmi les pièces inédites jointes au récit de M. Molsbergen nous signalerons quelques mémoires confidentiels de Brasset, l'agent de Mazarin (1648-1649) et les *Instructions* pour le président de Bellièvre envoyé à La Haye après la mort du stadhouder, dressées en janvier 1651. — R.

— Dans son étude sur *La déclaration des Droits de l'homme et du citoyen et l'Assemblée Constituante* (Paris, Jouve, 1903, 240 pp. in-8°), M. Émile Walch n'a recherché ni l'origine philosophique de ces principes, ni procédé à leur analyse abstraite. Il s'est borné à les étudier à l'Assemblée Nationale même, en nous initiant aux travaux préparatoires de la Constituante et à ses discussions publiques. L'auteur se maintient donc à peu près partout dans le rôle d'un simple rapporteur des faits; les débats, qui, du 5 mai au 1er août 1789 se sont déroulés à l'Assemblée, au sujet des Droits de l'homme, sont exposés avec la plus grande exactitude possible d'après les sources, en somme fort incomplètes, qui peuvent nous fournir des éclaircissements sur la matière, c'est-à-dire le procès-verbal des séances de l'assemblée lui-même et les comptes rendus de certains journaux, principalement le *Point du Jour*, de Barère, et le *Journal des États-Généraux*. Après avoir analysé les projets individuels d'un La Fayette, d'un Mounier, d'un Sieyès, les rapports présentés au nom des Comités par l'archevêque de Bordeaux, Champion de Cicé, et par le comte de Clermont-Tonnerre, M. W. suit en détail la discussion des articles qui se fit en séance générale du 20 au 26 août, date à laquelle elle fut provisoirement arrêtée après le vote du dix-septième article, qui ne devait pas être alors le dernier. On se réservait d'y revenir plus tard; le temps et les occasions propices manquèrent, et quand une fois Louis XVI eut accepté, le 5 octobre, fort à contre-cœur d'ailleurs, la Déclaration telle qu'elle existait à cette date, on jugea inutile de s'occuper encore de ce morceau d'apparat. L'auteur a discuté en terminant la question naguère soulevée par un professeur allemand, M. Jellinek, au sujet de la dépendance de la *Déclaration des droits* des textes analogues des constitutions américaines. On sait que M. E. Boutmy, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques* (mai 1903) a très énergiquement revendiqué l'autonomie de la pensée des Constituants, inspirés, selon lui, par toute l'atmosphère ambiante du XVIIIe siècle français et par le *Contrat social*, mais nullement par les idées de la Réforme, américanisées dans les colonies du Nouveau-Monde comme l'affirme M. Jellinek. M. W. n'a pas eu de

peine à montrer que la *Déclaration générale d'indépendance* du 4 juillet 1776, violent réquisitoire contre l'Angleterre, ne présente guère d'analogies avec les articles votés par l'Assemblée Nationale; que la *Déclaration fédérale des Droits*, plus ressemblante, fut votée *longtemps après* la Constitution fédérale de 1787; elle ne fut discutée qu'en septembre 1789 et adoptée qu'en décembre 1791. Quant à la *Déclaration de l'État de Virginie*, imitée par quelques autres États de l'Union, ses seize articles furent votés en mai 1776 et il se peut fort bien que La Fayette, Robespierre et d'autres constituants aient songé à elle en proposant la rédaction d'un document analogue, mais une comparaison attentive des deux pièces fait voir bien vite que les députés de la Virginie formulaient des demandes d'ordre plus local, bien moins générales que nos Constituants. Le *fond* de la *Déclaration des droits de l'homme* est certainement français, en tant qu'il est licite de réclamer pour une nationalité seule l'élaboration lente et parfois inconsciente des vérités universelles qui, tôt ou tard, s'imposent à tous les peuples civilisés; la *forme* en a été inspirée probablement par les actes analogues de la république d'outre-mer. — P. 212 il faut lire 1774 au lieu de 1743 et 1765 pour 1775. — R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 juillet 1903.

M. Clermont-Ganneau présente quelques observations au sujet de la communication faite, à la séance précédente, par M. Perdrizet sur diverses antiquités provenant de Sidon. La belle statue, dont une photographie a été soumise par celui-ci à l'Académie, offre une particularité du plus haut intérêt qui avait échappé à l'attention : elle porte, en effet, gravée sur le bras droit, une inscription phénicienne de deux lignes dont M. Clermont-Ganneau a reconnu les traces sur la photographie même. Il serait vivement à désirer que M. Perdrizet fît le nécessaire pour obtenir un estampage qui en permettrait le déchiffrement.

M. le marquis de Vogüé communique l'estampage, envoyé par M. Maspero, d'une inscription araméenne gravée sur une stèle de grès provenant d'Assouran (Syène, Eléphantine) et conservée au Musée du Caire. Le monument est mutilé en haut et en bas : l'inscription ne comprend plus que cinq lignes dont trois seulement intactes. Elle se traduit ainsi : ......*fils de Marsa*...... *chef de la garnison de Syène, a fait au mois de Siwau qui est mekhir l'année sept d'Artaxerxès Roé à*........ *dieu*...... Le nom du dieu est assez mutilé et M. de Vogüé se réserve de l'étudier plus à loisir. La question de date est assez délicate et M. de Vogüé la discute sous ses divers aspects.

M. de Vogüé analyse ensuite un mémoire du R. P. Ronzevalle sur un bas-relief trouvé à Emèse et plusieurs monuments palmyréniens.

M. Cagnat lit une lettre de M. le Dr Carton sur l'état des fouilles qu'il exécute à el Kenissia, près de Sousse, pour le compte de l'Académie, avec le concours de M. le capitaine Ordioni. Le dégagement de théâtre est poursuivi méthodiquement. On y a découvert presque entièrement les *parascenia*, le mur du fond et la scène et une partie de l'orchestre. Les découvertes les plus intéressantes sont faites dans un sanctuaire orienté à l'est, et qui renferme des autels en maçonnerie, entourés de stèles votives à emblèmes puniques. Au pied de ces dernières, plus de deux cents lampes puniques, des ossuaires renfermant les restes de petits animaux sacrifiés ont été découverts à côté de brûle-parfums, de statuettes en terre cuite, etc. Au fond de l'aire sacrée, on découvre en ce moment un grand escalier dont les marches, en partie seulement mises à jour, peuvent être suivies déjà sur 20 mètres de longueur.

M. S. Reinach annonce que dans un lot de papyrus découverts par eux à Oxyrhynchus, MM. Grenfell et Hunt ont déchiffré des fragments considérables d'une *epitome* de Tite-Live, livres 37-39 et 49-55. Les livres 49-55 ne nous sont pas par-

venus et la nouvelle epitome est fort différente de celle que nous possédons. On sait que les papyrus latins sont relativement rares. Le fait que Tite-Live est représenté parmi les auteurs que l'on lisait et que l'on résumait en Egypte à l'époque romaine est bien propre à éveiller la curiosité. — MM. Grenfell et Hunt annoncent, en outre, la découverte d'une nouvelle série de sentences attribuées à Jésus-Christ et celle d'une ode qu'ils attribuent à la prêtresse Corinne.

M. Bréal rappelle que, il y a deux ans, il disait que l'Egypte serait une mine féconde à exploiter en fait de découvertes antiques. Il ne croyait pas que la découverte signalée par M. S. Reinach viendrait lui donner si vite raison. Il se demande pourquoi la France ne prend pas une part plus grande à ces découvertes, et il exprime le vœu qu'une somme soit prélevée, tous les ans, sur les revenus de la Fondation Piot, pour achat de papyrus. — La proposition de M. Bréal est renvoyée à l'examen de la Commission Piot.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission du prix Prost. — M. Longnon est réélu.

M. Foucart continue la lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

Séance du 10 juillet 1903.

M. Emile Picot, au nom de la commission du prix de La Grange, annonce que cette Commission a décerné ce prix à M. A. Guesnon pour l'ensemble de ses travaux sur les trouvères artésiens.

M. de Barthélemy annonce que la commission du prix Prost a décidé de donner, sur les arrérages de la fondation, deux récompenses : 1° Une récompense de 900 francs à M. Pfister pour le tome I[er] de son *Histoire de Nancy*; 2° Une récompense de 300 francs à M. Paul Marichal, pour un opuscule intitulé : *Remarques chronologiques et topographiques sur le Cartulaire de Gorze*.

M. Salomon Reinach, au nom de la commission des Antiquités de la France, donne lecture du rapport sur le concours de cette année. — Le rapport est approuvé.

M. Foucart achève la seconde lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

M. Maurice Croiset lit une note sur le sens du mot δίκη et l'idée de justice dans Homère. Il montre que la langue homérique ne contient aucun mot qui exprime l'idée abstraite de justice, dans toute son étendue. Le terme δίκη signifie proprement « déclaration » et s'applique spécialement à une sentence arbitrale. La sentence de l'arbitre a été comme le noyau autour duquel se sont cristallisées des notions éparses, et le terme qui la désignait est devenu peu à peu le nom de la vertu sociale par excellence. Mais cette élaboration ne s'est accomplie que dans la période postérieure à la composition des poèmes homériques.

Séance du 17 juillet 1903.

M. Finot, directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, adresse au Secrétaire perpétuel une lettre où il annonce à l'Académie qu'une partie des collections de l'Ecole française a été détruite par le cyclone qui a dévasté la ville de Hanoï dans la nuit du 7 juin.

Les remerciements de l'Académie seront adressés à M. Finot et à son personnel pour l'énergie qu'ils ont mise à préserver autant qu'il était possible les collections de l'Ecole.

M. Cagnat écrit au Secrétaire perpétuel pour le prier d'annoncer à l'Académie qu'il a été avisé d'une découverte faite à Souk-Ahras par M. le D[r] Rouquette, médecin-major. Il s'agit d'une fort belle lampe de bronze trouvée, avec une partie de son candélabre, dans les ruines d'un édifice de l'époque chrétienne.

M. Ph. Berger adresse au Secrétaire perpétuel une lettre où il annonce que le R. P. Delattre a découvert deux nouvelles urnes à inscription.

M. Hamy, dans une lettre qu'il adresse au Secrétaire perpétuel, communique à l'Académie les dernières nouvelles qu'il a reçues de la mission Chevalier subventionnée sur les fonds de la fondation Benoît Garnier. Les voyageurs espèrent arriver au Tchad à la fin de juillet, au moment de la crue.

M. Maxime Collignon donne lecture d'une étude sur une tête en marbre provenant d'Egypte, acquise par le Louvre, en 1901. C'est une tête plus grande que nature, représentant un athlète aux oreilles tuméfiées. Le style, l'expression du regard dirigé vers le haut, font songer à l'école de Scopas, et dénotent un original grec. La provenance égyptienne ajoute à l'intérêt du monument. C'est un docu-

ment important pour l'étude des rapports artistiques entre l'Egypte des Ptolémée et les écoles de la Grèce propre dont l'influence s'est exercée à Alexandrie au début de la période gréco-égyptienne. La tête du Louvre offre en outre une particularité curieuse pour l'étude de la technique du marbre. Le nez et le menton présentent des sections nettes, à la surface soigneusement polie, indiquant l'emploi de morceaux rapportés. — MM. Salomon Reinach et Gauckler, correspondant de l'Institut, présentent au sujet de cette communication quelques observations.

L'Académie fixe au 13 novembre la date de sa séance publique annuelle.

M. d'Arbois de Jubainville dit qu'il y a dans l'année bretonne une période initiale commençant le 25 décembre soit le 1er janvier. Elle dure douze jours et s'appelle *gourdeiziou*, c'est-à-dire littéralement « les surjours », « les jours supplémentaires ». Ce sont ceux qui, ajoutés aux 354 jours de l'année lunaire, en font une année solaire de 366 jours. Ces douze jours se retrouvent avec une valeur mythique en Allemagne : pendant ces douze jours a lieu la chasse de Wotan ou Odin. On les trouve aussi dans l'Inde où, comme en Bretagne, ils présagent le temps qu'il fera pendant l'année dans chacun des douze mois correspondants. Il y a là, à l'origine, une distinction savante entre l'année solaire et l'année lunaire qui, probablement, a été empruntée aux Babyloniens par les Indo-européens. C'est une découverte due à MM. J. Loth et Vallée.

Séance du 24 juillet 1903.

M. Pottier, président de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, transmet un vœu émis par cette Association relativement au projet exposé au récent Congrès de Rome et concernant la publication d'un *Corpus* des philosophes byzantins de la Renaissance. — M. Pottier insiste sur l'intérêt que présenterait cette entreprise.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

M. Cagnat annonce que la Commission du prix Bordin (étudier l'authenticité et le caractère des monographies qui composent l'*Histoire Auguste*, l'époque où elles ont été composées et quels en sont les auteurs) a décidé de partager également le prix (3,000 fr.) entre les auteurs des deux mémoires déposés. Le Président ouvre les plis cachetés et y lit les noms de MM. Charles Lécrivain, professeur à l'Université de Toulouse, et Homo, ancien membre de l'Ecole française de Rome.

M. Clermont-Ganneau présente, au nom de M. Palma di Cesnola, les photographies du char archaïque de Norcia, récemment entré au Musée métropolitain de New-York ; puis il communique une inscription trouvée dans le pays de Tyr et qui lui a été envoyée par le R. P. Paul de Saint-Aignan.

M. Maurice Croiset est désigné comme lecteur pour la prochaine séance publique de l'Académie.

M. Salomon Reinach montre les photographies de huit têtes en pierre, de grandeur naturelle, qui n'ont pas encore été étudiées par les archéologues. Sept d'entre elles décorent les angles des croisées d'ogives dans la chapelle du château de Saint-Germain construite vers 1240 par saint Louis, défigurée sous Louis XIV, restaurée de nos jours par MM. Millet et Daumet, et convertie, depuis 1900 en un Musée des monuments chrétiens de la Gaule. De ces huit têtes six sont des têtes d'hommes ; deux têtes d'hommes et une tête de femme portent la couronne royale. M. Reinach essaie d'établir que ce sont des portraits contemporains de saint Louis, de sa mère Blanche de Castille, ou de sa femme Marguerite, de sa sœur Isabelle, de ses trois frères encore vivants en 1240, Robert, Alphonse et Charles, enfin de ses deux frères morts en bas âge, Philippe et Jean. L'iconographie de saint Louis et de sa famille, jusqu'à présent très pauvre ou même nulle, se trouve ainsi constituée par des documents dont la valeur d'art est incontestable et qui présentent, suivant M. Reinach, toutes garanties d'authenticité.

M. A. Lefranc lit une notice sur l'origine d'un prétendu cinquième livre de Rabelais.

Séance du 31 juillet 1903.

M. Philippe Berger adresse une note de M. Frœlich sur les inscriptions de la Roche de Trupt (Vosges), dont les caractères se rapprochent des alphabets signalés par M. Jullian dans la *Revue des Etudes anciennes* (Bordeaux, t. II, 1900, p. 136-141).

M. le Dr Hamy adresse à M. le Secrétaire perpétuel une lettre où il donne quelques renseignements sur la mission Lenfant.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur Lepcis ou Leptis Magna.

M. Bouché-Leclercq lit, au nom de M. d'Arbois de Jubainville, un mémoire sur le *candetum* gaulois.

M. Ch. Joret lit la fin d'une note de M. le Dr Bonnet sur une traduction arabe ornée de peintures et conservée à la Bibliothèque nationale. — MM. Omont, Clermont-Ganneau et Hartwig Derenbourg présentent quelques observations.

M. Emile Mâle, professeur au Lycée Louis-le-Grand, fait une communication relative à l'influence du théâtre sur l'art à la fin du moyen âge. Il montre que la représentation des mystères a fait entrer dans la peinture et dans la sculpture du xve siècle plusieurs thèmes nouveaux. Il explique de la sorte quelques œuvres d'art qui étaient demeurées énigmatiques. Deux des miniatures de Fouquet à Chantilly montrent une vieille femme guidant les soldats au jardin des Oliviers et forgeant les clous de la croix. Ce personnage figure dans les mystères; ce qui prouve que Fouquet, en peignant sa suite de la Passion, s'est inspiré du théâtre de son temps. Une foule d'œuvres d'art, le vitrail de l'Ascension à Saint-Taurin d'Evreux, le vitrail de Justice et Miséricorde à Saint-Patrice de Rouen, le tableau des saintes femmes au tombeau attribué à Hubert van Eyck, etc., reproduisent des scènes de théâtre du xve siècle. Les mystères n'ont pas seulement introduit dans l'art des scènes nouvelles; ils ont, selon M. Mâle, profondément modifié la vieille iconographie du xiiie siècle et inspiré aux artistes des agencements tout nouveaux.

M. Léon Dorez signale cinq actes de vente, datés de 1315 à 1346, qui pourraient autoriser à penser que la famille paternelle de Jeanne d'Arc était d'origine lorraine.

Séance du 7 août 1903.

M. Collignon lit, au nom de M. Naville, une note sur l'interprétation de la scène qui orne le fronton oriental du temple de Zeus à Olympie.

M. Pottier lit une note de M. Degrand, consul de France à Philippopoli, sur une sculpture rupestre des environs de Schumla. Elle représente un cavalier, accompagné d'un chien, combattant une bête fauve. Elle est accompagnée d'une assez longue inscription que l'on n'a pas encore pu déchiffrer; car le relief se trouve à environ 30 mètres de hauteur sur une falaise à pic.

M. Salomon Reinach communique une note de M. Émile Bourguet, maître de conférences à l'Université de Montpellier, sur le système métrologique de Pheidon d'Argos. Il résulte d'une inscription de Delphes que, dans ce système, le médimne contenait 45 l. 46. La table à mesures trouvée à Gytheion est conforme à ce système et prouve en outre que Pheidon avait adopté une seule échelle pour les mesures des solides et des liquides.

M. Homolle donne lecture de deux lettres de M. Durrbach, datées de Myconos, 26 juillet, et de Délos, 28 juillet, sur ses découvertes épigraphiques, dont un long fragment d'inventaire athénien, deux débuts de décrets, etc.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur les sépulcres à fresques de Guigariche et le culte de Mithra en Afrique.

Séance du 14 août 1903.

M. Clermont-Ganneau lit un mémoire sur un papyrus araméen récemment découvert en Egypte et publié par M. J. Euting. Il fait d'abord ressortir l'importance historique de ce document qui est daté en toutes lettres de l'an XIV du roi Darius et mentionne un satrape d'Égypte nommé Arsamès; ainsi se trouve confirmée l'opinion de M. Clermont-Ganneau qui avait autrefois proposé de classer à l'époque perse, et non pas ptolémaïque, les divers monuments araméens trouvés en Egypte. M. Clermont-Ganneau rectifie ensuite la lecture et la traduction de M. Euting. Il montre qu'il s'agit d'une requête adressée au satrape gouverneur d'Egypte pour dénoncer les agissements criminels des prêtres égyptiens du Séraéum qui, après avoir corrompu le sous-gouverneur, avaient profité de travaux de réparation exécutés à la forteresse d'Eléphantine (Haute-Egypte), pour boucher un puits servant aux besoins de la garnison de cette place frontière. Les pétitionnaires, après avoir rappelé qu'ils ont toujours été de fidèles sujets du grand roi, invitent le satrape à faire ouvrir, par l'intermédiaire des autorités perses de la région, une enquête qui démontrera le bien fondé de l'accusation par eux articulée.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 31 août — 1903

Au Musée de l'Acropole d'Athènes, études sur la sculpture en Attique avant la ruine de l'Acropole lors de l'invasion de Xerxès, par H. Lechat. 47 fig. dans le texte et 3 pl. hors texte. 468 p. in-8°. Lyon (Rey) et Paris (Fontemoing), 1903.

M. Lechat vient de rassembler en un volume les articles qu'il a publiés dans les quinze dernières années. Les résultats auxquels il était arrivé sont déjà connus des érudits. Mais, tout d'abord, il ne s'est pas contenté de les reproduire sans changement ; il les a complétés sur certains points, rectifiés sur d'autres (p. ex. sur la question du *chitonisque*). Ensuite et surtout, en réunissant et en ordonnant ses articles, il en a marqué l'enchaînement et le lien, et par là augmenté la portée. Une étude sur le fronton du Typhon ou sur le sculpteur Endoios ne pouvait guère être remarquée que par les spécialistes : une étude sur la sculpture attique jusqu'au siècle de Périclès mérite d'être signalée à quiconque s'intéresse aux origines de l'art grec.

L'auteur a divisé son ouvrage en deux grandes parties : la *sculpture en pierre tendre*, la *sculpture en marbre*.

Dans la première, il envisage les monuments de la sculpture en pierre comme documents sur une période de l'art (correspondant au VIIe et à la première moitié du VIe siècle). Partant de cette idée, qu'à l'origine l'effort du sculpteur a consisté presque uniquement à lutter contre la matière par le perfectionnement de la technique, et que par conséquent il peut être question de *progrès*, M. Lechat cherche à suivre sur les monuments attiques les traces de ce progrès.

La première période de la sculpture fut la période de la sculpture *en bois :* mais, dans un temps où la profession de sculpteur était héréditaire et où les procédés de métier se transmettaient fidèlement de génération en génération, lorsqu'on s'attaqua à la pierre tendre, ce fut avec les instruments qui servaient pour le bois (scie, gouge, σμίλη); la matière avait changé, mais non la technique. Ces instruments, M. Lechat en a relevé scrupuleusement la marque sur la série des œuvres en pierre, têtes 11 et 12, *hydrophore*, fronton de l'Hydre, premier groupe d'Héraclès et Triton, second groupe d'Héraclès et Triton et Typhon (qu'il considère comme ayant appartenu au même fronton), enfin groupe du taureau et des lions. M. Lechat indique nettement le progrès artistique d'une œuvre à l'autre ; il l'indique en notant, à propos de la tête de *Barbe-bleue*, le moment où l'on peut commencer à parler de *style;* il l'indique sur un torse de Zeus et sur d'autres morceaux appartenant à la fin de la série. Mais c'est toujours la technique du bois qui apparaît jusque dans les dernières sculptures en pierre tendre, comme dans les premières en marbre (Moschophore, Hermès à la syrinx). Et l'auteur conclut que l'on se trouve en présence d'un développement très spontané, très naturel, et par là même très *local :* toutes ces œuvres sont attiques, ou aucune ne l'est.

A cette étude serrée sur « les pauvres inconnus » dont le tenace labeur a rendu possible l'épanouissement de la sculpture attique, M. Lechat joint, en manière de note, la discussion dans laquelle il a établi que le second groupe d'Héraclès et Triton et le Typhon venaient du même fronton. Il annonce que son opinion sera confirmée par le travail, si impatiemment attendu, de MM. Wiegand et Schrader sur les monuments de l'Acropole antérieurs à l'invasion perse.

On regrette, en suivant ces minutieuses analyses, la rareté des figures. Il est vrai que les principaux monuments sont reproduits partout. Mais il en est un, le second groupe d'Héraclès et Triton, qui n'a pas encore été publié de manière satisfaisante (M. Lechat signale la petite difficulté matérielle qui s'y oppose, p. 51, n. 1) : l'occasion eût été bonne de nous le faire connaître.

Dans la seconde partie, M. L. va droit aux monuments les plus connus de la sculpture en marbre, aux *Corés ;* il commence par les étudier « en bloc ». D'abord dans leur costume, qui est le costume *ionien.* Hérodote avait mentionné en termes généraux la substitution du costume ionien au vieux costume attique (vers le milieu du VIe siècle) : M. Lechat montre, par des exemples, comment il faut comprendre cette substitution, et, aussi comment l'adoption du costume dorien au Ve siècle ne fut en réalité qu'un retour aux vieilles modes (il aurait pu citer le passage de Thucydide sur ce sujet). On voit ici comment l'archéologie sert à préciser certains textes d'historiens, tandis qu'inversement ces textes donnent une base solide aux inductions des

archéologues ; la discussion, très ramassée (p. 184-191), de M. L. est un modèle du genre.

L'auteur continue son examen du costume, puis il explique le *meniscos*, les pièces rapportées dans les statues, la polychromie, enfin il donne son interprétation des statues elles-mêmes : peut-être, en parlant de l'impuissance des artistes du VI^e siècle à former un type idéal d'Athéna (p. 270), n'a-t-il pas été assez admiratif pour cette tête de la Gigantomachie, où l'on constate un effort manifeste et déjà très heureux pour idéaliser la déesse. Il termine l'étude générale en montrant, à propos de l'une des Corès, comment les traits individuels qui la distinguent ont, pour ainsi dire, « échappé au ciseau du sculpteur », et comment il ne peut, dans ces œuvres, être question de portraits.

Cependant, toutes ces Corès ne sont pas semblables, elles sont l'œuvre d'époques diverses et d'artistes différents. Malheureusement, si l'on a recueilli beaucoup de statues et beaucoup de signatures d'artistes sur l'Acropole, on les a presque toujours recueillies séparément. M. L. a donc essayé de remédier à ces hasards de la destruction, en individualisant les Corès par des essais de groupements. En suivant ces analyses, on regrette que la série de figures qui les soutient, d'abord ne soit pas complète, ensuite soit dispersée dans tout le volume : il serait essentiel d'avoir à chaque instant la vision simultanée des œuvres que l'auteur compare ; la couleur même ne serait pas de trop. Il faut songer qu'en pareille matière les reproductions sont à peine suffisantes : on sent constamment que les études de M. L. seraient, sinon plus attachantes, au moins plus convaincantes, si on pouvait les lire devant les statues mêmes.

Ce n'est qu'à propos du 3^e groupe que M. L. signale l'influence de l'école chiote. Si nous nous arrêtons sur ce point, c'est qu'il rend sensible une petite lacune. A la fin de la première partie, M. L. nous avait laissés sur les œuvres en marbre encore marquées de la technique du bois, au moment où le ciseau du marbrier va tirer de la matière nouvelle ce qu'elle peut donner. Dès le commencement de la seconde partie, avec l'étude du costume, nous constatons l'influence des Ioniens que les Pisistratides ont attirés en Attique. Dans quelle mesure le progrès décisif dans la technique du marbre et l'influence des artistes de Chios et d'ailleurs sont-ils des faits connexes ? C'est une question délicate, sur laquelle nous attendrions une de ces appréciations à la fois précises et nuancées auxquelles nous a habitués M. Lechat. L'étude du 4^e groupe, où est indiquée la transition entre l'ancienne école attique et l'école inspirée de Chios, ne nous satisfait pas sur ce sujet.

M. Lechat étudie à part les deux statues semblables à la Héra de Samos : il y montre l'influence manifeste de la technique du bronze, dont Samos a été le premier centre en Grèce, et du xoanon célèbre de cette ville ; enfin il insiste sur les origines égyptiennes de cette sta-

tuaire samienne. Cette étude nous fait vivement regretter que l'auteur se soit volontairement renfermé dans le musée de l'Acropole : quel parti il aurait tiré de comparaisons avec les œuvres non attiques!

Dans la dernière étude, consacrée au sculpteur Endoios, M. Lechat réfute un témoignage de Pausanias, qui fait de celui-ci un Dédalide. Son argumentation pourrait être reproduite pour beaucoup de renseignements mythographiques, venus d'écrivains de basse époque, dont les historiens de l'art ont cru devoir tirer parti : combien de fois a-t-on cherché une « tradition » transformée, là où il n'y avait qu'un processus d'histoire littéraire à suivre! M. Lechat « rajeunit » donc Endoios, et pense que l'Athéna assise, œuvre tardive de l'archaïsme, peut lui être attribuée. Il nous semble que, s'il avait encore comparé cette statue à la Pénélope affligée, monument de l'époque de transition entre l'archaïsme et Phidias, il aurait pu tirer parti de ce rapprochement.

A cette série d'études sont joints deux « hors-d'œuvre ». L'un sur le bas-relief d'Hermès et des Kharites. M. Lechat y relève la présence d'un initié, qui constitue un témoignage nouveau sur le courant mystique, si prononcé, du VIe siècle. L'autre, consacré à l'Hippalectryon, est plein de détails amusants (explication rationaliste, mais fausse, de cette création monstrueuse, par les auteurs postérieurs; causes de la disparition prématurée de ce type; introduction tardive du coq en Grèce).

Le travail que nous venons d'analyser est sans doute sujet à des critiques de détail : on le trouvera jugé par un homme capable, non seulement de l'apprécier, mais de le contrôler sur chaque point particulier, dans un article de M. Pottier (*Rev. des Et. gr.*, avril 1903). Ce qui nous intéresse ici, c'est le tableau d'ensemble qui s'en dégage : esquissons-le rapidement, afin qu'on puisse juger en quoi ce livre rectifie ou complète l'idée qu'on se faisait jusqu'ici de la première époque de la grande sculpture attique.

Au VIIe siècle domine encore la sculpture en bois : il ne faut jamais l'oublier, puisque certaines des traditions qui s'y rattachent, comme la polychromie, sont restées bien vivantes jusqu'aux derniers jours de l'art grec. Déjà pourtant, avec les instruments inventés pour le bois, on s'attaque à la pierre tendre (têtes 11 et 12). On arrive bientôt à orner dans cette matière le fronton de l'Hydre, qui décore un des plus anciens parmi les nombreux monuments de l'Acropole, puis le fronton d'Héraclès et Triton (I). Dans la première moitié du VIe siècle (la création des Panathénées est de 566), s'élève l'Hécatompédon, orné de deux frontons : sur l'un est le second groupe d'Héraclès et Triton et Typhon, sur l'autre Zeus et Athéna (ces frontons devaient être refaits en marbre sous les Pisistratides); à la même époque à peu près appartient la métope du lion et des taureaux. Vers le milieu du

VI[e] siècle, à côté de la statuaire en calcaire, la statuaire en marbre produit déjà des œuvres comme le Moschophore ou l'Hermès à la syrinx; mais les attiques ne savent pas encore obtenir du ciseau du marbrier ce qu'il peut donner.

Sous les Pisistratides (on place le premier coup d'État de P. vers 560, son règne proprement dit de 541 à 527; ses fils tombent en 510), l'influence ionienne devient prépondérante en Attique, dans le costume comme dans l'art. Les sculpteurs ionisants ont assez le sentiment de leur supériorité pour faire de l' « archaïsme archaïsant », par exemple dans cette imitation en marbre d'un vieux *xoanon* athénien qui porte le n° 679. L'influence de Chios domine; celle de Naxos est beaucoup moins sensible que l'on n'a dit. Enfin les Samiens apportent parfois, à l'Hécatompédon embelli, les offrandes imitées de la sculpture en bronze que leur a enseignée l'Égypte.

Mais, à la fin du VI[e] siècle (peut-être par suite de la chute des Pisistratides 510), se produit une réaction nationale, qui n'a pas besoin d'être expliquée par les influences péloponnésiennes : réaction dans le costume, réaction dans l'art. Elle en entraîne une autre contre les conventions de l'archaïsme, sourire stéréotypé, coiffure maniérée, jambe gauche en avant. Elle produit, dès les premières années du V[e] siècle, des œuvres comme cette tête d'éphèbe n° 689, si voisine des têtes d'athlètes qui peupleront bientôt Olympie.

La sculpture ionisante a pour dernier représentant Endoios (530-475; il a encore travaillé pour Callias et Opsios après 480); le premier maître de la sculpture attique est Anténor (525-480 ?). En 480 se place la catastrophe de l'invasion perse, qui anéantit tous les chefs-d'œuvre de l'Acropole, et fait la place nette pour des chefs-d'œuvre nouveaux. Le premier est ce groupe des Tyrannoctones de Kritios et Nésiotès (477), dont nous possédons la réplique : elle était encore rapportée au groupe d'Anténor dans un ouvrage aussi important et aussi étendu que l'*Histoire de la sculpture grecque* de M. Collignon (1892); il convient de la restituer à ses vrais auteurs. (Ce résultat était déjà enregistré dans la thèse de M. Joubin, *La sculpture grecque*, 1901).

En abaissant presque partout les dates adoptées jusqu'ici, M. Lechat nous donne une idée plus juste de la transition entre l'archaïsme et la plastique du siècle de Périclès. Il rend plus sensible le progrès rapide qu'a fait la statuaire au lendemain des guerres médiques, progrès qui s'explique par l'élan général résultant des grands triomphes de 480, et par le génie d'individus comme Myron et Phidias.

Pour résumer les conclusions générales auxquelles conduit l'ouvrage, nous les avons certainement rendues trop systématiques et tranchantes : nous avons ainsi trahi l'esprit d'un livre où est partout observé le ton, atténué dans l'affirmation et léger dans la polémique, que comporte l'éloignement des temps, la rareté des documents, la

nature désintéressée de la curiosité éveillée. Mais le mérite de ce travail est précisément de suggérer, par la simple juxtaposition d'études minutieuses, la vue d'ensemble, nouvelle par tant de côtés, à laquelle est arrivé l'auteur. Il montre, par un bon exemple, comment, des cinq coups donnés par une gouge pour tailler un nez, ou autres détails semblables, un esprit philosophique sait dégager peu à peu toute la vérité, et un esprit critique, rien que la vérité.

E. Cavaignac.

Karl Hadaczek, **Der Ohrschmuck der Griechen und Etrusker,** Boucles d'oreille grecques et étrusques. Abhandlungen d. Arch. Epigr. Seminars in Wien, XIV (I de la nouvelle série). Vienne, Hölder, 1903. Un vol. in-8°, pp. I-IV, 1-84, avec 157 figures dans le texte.

Le livre de M. Hadaczek traite d'un sujet que les archéologues ont coutume de négliger. Comme le remarque l'auteur, on s'est beaucoup occupé des fibules, très nombreuses en certains temps et en certains pays, mais qui, à d'autres époques, ont passé de mode ou n'ont pas été employées. Les femmes au contraire, sinon comme en Orient les hommes, ont au contraire toujours, ou presque toujours, porté des boucles d'oreille. De toutes les formes de la parure, c'est la plus usuelle et la plus universelle. L'étudier, c'est donc apprendre à connaître, dans l'un de ses produits les plus caractéristiques, l'orfèvrerie des Anciens — c'est aussi, à condition que les spécimens réunis soient assez nombreux, suivre les progrès du goût et les évolutions de l'art. Ce qui rend la question difficile est la presque impossibilité où nous sommes de connaître d'après sa patine l'âge d'un bijou d'or, mais, si le critérium du style est ici d'un discernement plus délicat, la difficulté n'est pas insoluble et les circonstances de la découverte peuvent aider à dater les objets. M. H. n'a rien négligé pour réunir tous les documents qui pouvaient l'éclairer : s'il n'a pu étudier personnellement les musées de Londres et de Saint-Pétersbourg, ni, semble-t-il, ceux de Carthage [1] et de Constantinople [2], il connaît en revanche, et fort bien, ceux de l'Italie et de la Grèce. Il a pu ainsi donner, d'après ses croquis ou des photographies, environ quatre-vingt-quatorze reproductions inédites. Sa méthode est prudente et les hypothèses aventureuses ne sont pas son fait. Il va d'ordinaire du connu à l'inconnu et ne cherche l'explication d'une forme qu'après l'avoir étudiée dans des spécimens authentiques et précis. Vu l'importance et la nouveauté du sujet, je crois utile de résumer brièvement son travail.

---

1. L'auteur ne connaît pas les opuscules du P. Delattre sur les fouilles de Douïmès et de Sainte-Monique. Je n'ai relevé qu'une mention du Musée Lavigerie.
2. Ajouter à la bibliographie Joubin, *Bronzes et bijoux du Musée impérial ottoman*, 1898.

Pendant l'époque mycénienne et prémycénienne (pp. 3-8), des pendants d'oreille en forme de corbeilles à pendeloques, de spirales ou de navicelles se rencontrent en grand nombre à Troie, dès l'époque de la ville brûlée (2,000 environ avant notre ère) et contrastent avec la pauvreté relative des bijoux proprement mycéniens. Les îles sont de même en avance sur la terre ferme, ce qui tend à faire chercher vers l'Égypte et vers l'Orient l'origine de cette orfèvrerie : elle est déjà très savante, et emploie les fils rapprochés et comme tressés, en même temps qu'elle connaît le procédé du grènetis ou du granulé. — Dans la Grèce archaïque (pp. 8-27), l'usage est connu d'incruster des morceaux d'ambre et des pâtes de verre, comme le prouve un croissant à pendeloques de la nécropole d'Éleusis. Dans l'art ionien, un disque simple ou décoré d'une rosette couvre le lobe : les exemples en sont innombrables dans les sculptures et sur les vases peints. M. H. croit que des pendeloques pendaient des disques : le sculpteur ne les aurait pas reproduites à cause de la difficulté d'ajourer ainsi le marbre. L'explication vaut pour les statues, mais non pour les vases peints, la théorie est donc trop exclusive. Il est d'ailleurs certain que dans les exemplaires plus ornés, les Grecs savaient suspendre aux rosettes des spirales de formes diverses. Le décor en est d'abord géométrique, puis comprend des protomes animales ou même des masques humains. Une deuxième forme, également ionienne, est l'anneau ouvert, décoré sur la tranche de pyramides et de grappes, voire de palmettes : un anneau assyrien paraît ici le prototype. On peut citer, comme troisième forme, le croissant ventru en forme de nef, auquel des pendeloques peuvent être suspendues : elles représentent des oiseaux, des figurines, des boisseaux de grains. Les poèmes homériques décrivent quelques-unes de ces formes, déjà tardives et proches des temps classiques. — Ceux-ci (pp. 27-53) connaissent la rosette à pendeloque pyramidale : des colombes, des Arimaspes, des Eros relient le disque à la base ou l'entourent à droite et à gauche. La pyramide peut être remplacée par une amphore, ou par plusieurs chaînettes parallèles. D'autres fois, des figurines sont suspendues au disque : ce sont des Nikes de toute espèce, dont quelques-unes conduisent des biges, des sirènes, des pégases, des griffons, des centauresses, des hippocampes, surtout des Eros, des têtes d'Aphrodite, ou plus simplement des oiseaux et des grappes, qui peuvent être émaillées ou incrustées des pierres précieuses. Ailleurs, la boucle est un anneau dont l'un des bouts se termine en protome : le lion, le taureau, le bélier sont les variétés les plus fréquentes, mais il y en a beaucoup d'autres et les têtes de Ménades ou de mores sont employées comme les masques d'animaux. Les pierres précieuses, et les pâtes de verre deviennent d'un usage plus fréquent. Au lieu d'une seule tête, une demi-figure, ou une figure entière, de sphinx ou d'Eros, peuvent décorer la surface apparente de l'anneau, tandis que des

grappes et des massues sont suspendues au cercle. Avec l'apparition des gemmes dont la vogue croîtra sans cesse, l'art de l'orfèvre se rapproche de celui du joailler et les Romains, grands amateurs de pierres précieuses, suivront docilement les tendances de l'art hellénistique. — Les Étrusques (pp. 54-78) n'ont pas fait qu'imiter les Grecs : quelques formes originales leur sont particulières et méritent d'être signalées. Les spirales ont déjà été rencontrées, mais les pendants semblables à des barrillets suspendus et coupés par une section longitudinale paraissent leur être propres. De même les cercles décorés de boules disposées en pyramide et que traverse un autre cercle dont la tranche est présentée de face. Les Étrusques connaissent également les pendants arqués, les anneaux brisés, les cercles auxquels sont suspendus des vases, des grappes, des pyramides, des pendeloques parallèles, des figurines ou des protomes. Mais l'influence grecque proprement dite ne paraît pas s'être exercée d'une manière continue vaant le IVe siècle : jusque là l'orfèvrerie étrusque conserve son caractère original.

Je ne signalerai guère de lacune dans le travail de M. H. [1] Ce que je lui reprocherai, serait sa timidité, ses hésitations à poser, sinon à résoudre, certaines questions préjudicielles. Il ne s'explique pas sur le problème, ici capital, de l'orfèvrerie phénicienne et s'il laisse entendre que les Étrusques ont pu recevoir leur inspiration de modèles orientaux, on ne sait trop quelles sont, ici encore, ses idées précises. Malgré les promesses du préambule, on sent trop le défaut des idées générales et l'ouvrage n'est pas véritablement ordonné. On peut critiquer aussi la division et la terminaison un peu soudaine du travail. M. Hadaczek avait évidemment, il nous le dit lui-même, réuni d'autres documents qu'il n'a pas utilisés, craignant d'être entraîné trop loin. Il nous doit de reprendre son sujet et de compléter l'intéressante esquisse qu'il nous a donnée.

A. De Ridder.

Aeli Donati quod fertur Commentum Terenti; accedunt Eugraphi Commentum et scholia Bembina. Recensuit Paulus Wessner. Volumen I. Lipsiae, B. G. Teubner, MCMII, L-542 pp. in-18. Prix : 10 Mk.

L'auteur de cette édition était bien préparé par ses travaux antérieurs. Outre des études sur les scoliastes et les grammairiens [2], il vient de

1. Les pendants que j'ai trouvés à Orchomène (*Bull. de Corr. Hellén.*, 1895, p. 207, fig. 20-1) ne rentrent directement dans aucune des catégories énumérées par M. H.

2. *Untersuchungen zur latein. Scholienlitteratur*, Bremerhaven, 1899; *Fabii Planciadis Fulgentii expositio sermonum antiquorum*, dans les *Comm. Phil. Ien.*, VI, 2 (1898); *Quaestiones Porphyrioneae*, ib. V (1894); et des articles, notamment : *Die Ueberlieferung von Aeli Donati Commentum Terenti*, dans le *Rheinisches Museum*, t. LII (1897), 69.

donner dans les *Jahresberichte* fondés par Bursian, un rapport de 115 pages sur les publications relatives à ce genre de littérature [1]. C'est une sorte de manuel critique qui permet maintenant de s'orienter facilement dans des études à peu près fermées jusqu'ici aux non initiés, et, en tout cas, beaucoup trop dispersées.

Une édition du commentaire de Donat sur Térence répond à un besoin souvent signalé. Nous n'en manquions pas cependant, mais cette abondance ne nous rendait pas plus riche. En effet, la dernière, publiée par Klotz (1838-1840), était une contamination de deux éditions incunables (Strasbourg, 1472, et Venise, 1485), qui elles-mêmes reposaient sur des manuscrits récents et sans valeur. Toutes les autres éditions remontaient plus ou moins directement à Henri Estienne (1529). Westerhov (1726), reproduit par Stallbaum (1830-1831), avait réimprimé le texte de Frédéric Lindenbrog (1602 et 1623), qui dépendait d'Estienne. Quelques conjectures, quelques indications sur certains manuscrits établissent à peine une différence entre ces éditions. Quand à Estienne, il avait eu à sa disposition de bons manuscrits; mais il a surtout eu le mérite de rendre lisible le texte informe des premières éditions, et, dans ce travail, il a dû apporter bien des corrections personnelles que nous ne pouvons distinguer des leçons de ses manuscrits. En somme, nous avions pour ce commentaire de Donat une vulgate dont nous ignorions les origines et la valeur.

Deux tâches d'urgence inégale s'imposaient : la constitution du texte, et, dans le texte une fois établi, le départ des scolies originales d'avec les additions et les remaniements.

La première est en cours d'exécution. C'est celle que M. W. a voulu entreprendre. Ce premier volume contient des prolégomènes, très clairement rédigés et composés; la vie de Térence par Donat, comprenant la biographie écrite par Suétone; Euanthius, *De fabula;* les *Excerpta de comoedia;* le commentaire de l'Andrienne et de l'Eunuque; un appendice bibliographique, renvoyant aux passages parallèles et aux travaux modernes.

La difficulté que présente la constitution du texte résulte de la rareté des bons manuscrits, de l'abondance des mauvais, de la contamination des familles entre elles, de la liberté plus ou moins grande avec laquelle les copistes ont abrégé, surchargé ou compilé. Nous n'avons que deux manuscrits antérieurs à la Renaissance, et ces deux manuscrits sont des fragments : *A*, B. N. lat. 7920, du XI[e] siècle (Vie, traités, Andr., Ad. jusqu'à I, 1, 40); *B*, Vat. Regin. 1595, du XIII[e] siècle (Andr. II, 1, 20 [2] à la fin ; Eun. jusqu'à III, 2, 1 ; Hec., III, 4, 16 à V, 2, 8). A

1. *Bericht über Erscheinungen auf dem Gebiete der lateinischen Grammatiker mit Einschluss der Scholienlitteratur u. Glossographie für die Jahre 1891-1901 ; Jahresbericht für Altertumswissenschaft*, CXIII (1902), 113-228.

2. non II, 1, 23 ou II, 1, 21, comme l'imprime M. W. p. XLIII et X.

côté de ces anciens manuscrits, M. W. compte parmi les meilleurs : *V*, Vat. Regin. 1496; *R*, Riccardianus 669; *T*, Vat. lat. 2905; *C*, Oxoniensis Canonicianus 95; *F*, Florence Marucellianus C 224. Tous ces manuscrits sont du xv^e siècle. De plus *T* contient seulement la vie, les traités, l'Andrienne et l'Eunuque jusqu'à V, 2, 23 ; *R*, le Phormion, avec une grande lacune (II, 1, 4 à 19) ; *C* a perdu le premier feuillet; *F*, jumeau de *C*, supplée cette lacune, mais peut être négligé pour la suite. Enfin *V* est gravement altéré. Celui qui l'a écrit a eu entre les mains, au moment de copier Ad. II, 3 un autre manuscrit que son original; il les a combinés dans la suite, de sorte qu'à partir de cette endroit son témoignage n'offre plus de garantie. Il a fait pis : par des grattages et des corrections, il a remplacé dans la première partie du commentaire les leçons anciennes par les nouvelles. Ce deuxième manuscrit appartenait à la classe des *deteriores*. Ainsi *V*[1] seul compte et jusqu'à Ad. II, 3. En dehors des sept manuscrits qui viennent d'être énumérés, se place la foule des *deteriores* ; M. W. en décrit 29. On est obligé de recourir aux moins mauvais pour compléter les lacunes ou corriger les fautes des manuscrits principaux.

La complication est achevée par les traces de manuscrits disparus. J. F. Gronov et Lindenbrog ont connu un manuscrit ayant appartenu à Cujas, et ce manuscrit paraît avoir été excellent. Aurispa, au milieu du xv^e siècle, a fait copier un manuscrit de Chartres. Le même Aurispa a trouvé un manuscrit de Mayence qui avait appartenu à Nicolas de Cues [1].

Plus ou moins directement, les *deteriores* procèdent d'un de ces manuscrits perdus. D'autre part, *B* et *V* sont probablement d'origine française. Il est donc assez facile de déterminer l'aire géographique dans laquelle le commentaire de Donat s'est conservé pendant le moyen âge.

Beaucoup d'autres questions relatives à l'histoire des manuscrits ne paraissent pas avoir encore reçu de solution satisfaisante. Mais il faut surtout insister ici sur le rapport des divers manuscrits entre eux.

M. W. l'a résumé, p. xxxiii, dans un tableau schématique d'aspect plus compliqué qu'il ne l'est en réalité. Il distingue deux familles : 1° *AB* représentant un manuscrit α, et 2° β, d'où sont dérivés *V* [1], les manuscrits de Cujas et de Chartres. A ce dernier se rattachent, d'une part, le manuscrit de Mayence, connu à des degrés divers par *RTCF*; d'autre part, une copie d'Aurispa, d'où dérivent les *deteriores*, plus ou moins contaminés par des descendants du manuscrit de Mayence. En somme, on a les deux familles α = *AB*; β = 1° *V*[1], 2° *RTCF*.

La justification de ces résultats est exposée brièvement pp. xl suiv. Je néglige la question des *deteriores*. Je laisse aussi de côté *F*, trop semblable à *C*, et *R*, qui n'apparaît pas dans ce volume. Le rapport

1. Pourquoi M. W. emploie-t-il la forme rare et barbare *Maguntinus* ?

des cinq *meliores* restants paraît un peu différent de celui que suppose M. W., au moins à s'en tenir aux données qu'il fournit p. XLI : il me semble que *V*[1] se rattache au groupe *AB*. On aurait donc deux familles : *ABV*[1], TC.

En effet, M. W. a opposé les leçons par séries doubles ; d'abord, ABV[1] et TC ; puis, AB et TCV[1] ; puis, AV[1] et BTC ; puis, *ATC* et *BV*[1]. Mais le principe de classification doit être cherché ailleurs. Une famille de manuscrits est constituée par leurs fautes communes, ou, si l'on préfère ce terme plus exact, par leurs innovations communes. Ainsi, l'existence d'une série de leçons correctes et authentiques dans plusieurs manuscrits ne peut prouver que ces manuscrits dérivent d'une source commune. Les fautes seules sont probantes. Par voie de conséquence, on doit formuler un deuxième principe. L'accord d'une famille de manuscrits ainsi constituée avec un manuscrit isolé d'une autre famille, confère à la leçon commune une probabilité d'authenticité.

M. W. ne s'est pas inquiété de savoir si les leçons citées étaient fausses ou exactes : il lui suffisait qu'elles fussent communes. Si nous reprenons ses listes de ce nouveau point de vue, plus étroit, et en nous bornant à choisir les leçons qui à première vue semblent être fautives, nous aurons les deux listes suivantes.

ABV[1] : Andr. II, 1, 31 : *uel;* V, 4, 12 : *esse*.

TC : II, 3, 29 : *ostendit;* 6, 16 : *occultanda ;* 24 : *uitupero ;* III, 2, 31 : *ante;* 4, 18 : *prouocatus ;* 19 : *hanc ;* 5, 4 : *pretium pro stultitia;* V, 2, 13 : *praeceptorem*[1].

Si d'autre part, nous appliquons le deuxième principe, les groupes anomaux *TCV*[1], *BTC*, *ATC* auront des chances de présenter la vraie leçon. Dans les trois courtes listes de M. W., les cas tout à fait sûrs sont rares. Cependant, on peut citer : *uitabant* (III, 3, 10; *TCV*[1]), *uelint* (V, 2, 14 : *BTC*), *mos* (V, 3, 8 ; *ATC*). De même *pluribus* (*TCV*[1]) me paraît plus vraisemblable que *plurimis* (V, 6, 14). *Sagittis* (*TCV*[1]) est la vraie leçon (IV, 3, 18), non *sagittariis* qui vient probablement d'une glose interlinéaire et en tout cas d'une fausse interprétation du contexte. Donat vient d'expliquer le mot *intenderam :* « a venatoribus... qui retia intendunt ad feras capiendas (*BTC*, *captandas AV*). » Un lecteur, après coup, s'est dit que les

1. Ces deux listes ne sont pas longues, parce que je n'ai pas la prétention de faire le travail. En parcourant l'apparat de M. W., on peut aisément les fortifier. Ainsi *ABV : cum* om. p. 134, 7; *et* om. p. 133, 14; *idem* om. p. 131, 18; — *TC : est* p. 133, 14; *ab his* om. p. 135, 3; *esse mutabis* p. 146, 10 ; etc. En pareille matière, il importe moins d'avoir beaucoup de faits que des faits indiscutables. Ces questions sont d'ailleurs obscures. Il faudrait expliquer aussi le groupement *ATC* qui est assez fréquent. Les originaux de tous ces manuscrits étaient écrits en minuscule. De singuliers lapsus (*ante* pour *enim*, 172, 18 ; *duo* pour *hic* 136, 2) pourraient peut-être permettre de supposer une mauvaise lecture d'écritures insulaires.

chasseurs n'usent pas que de rêts, et que l'arc et les flèches expliquent au moins aussi bien le mot *intendere;* d'où l'addition : « Vel a sagittis atque arcu ». Un glossateur survenant aura mis au-dessus : *sagittariis,* qui a passé de là dans *AB*. Mais le deuxième annotateur ne voulait pas opposer les *uenatores* et les *sagittarii,* mais seulement les *retia* et les *sagittae atque arcus* des *uenatores*.

On voit par cette discussion les problèmes que le livre de M. W. permet d'aborder maintenant. Grâce à lui, nous connaissons exactement le contenu des manuscrits. Il nous le présente avec une abondance et une précision qui ne laissent rien à désirer. L'apparat critique eût pu être même sans dommages allégé d'assez nombreuses variantes orthographiques.

La seconde tâche, la séparation des scolies originales de Donat d'avec les additions postérieures, est à peine effleurée dans l'édition de M. W. Elle est seulement préparée par une distinction plus méthodique des diverses scolies. Cependant, M. W. ne peut manquer d'avoir une opinion sur ce point. Il l'expose brièvement p. XLV. Notre recension est née au milieu du VIe siècle. Le compilateur a réuni deux séries d'extraits antérieurs de l'œuvre laissée par Donat. Mais arrivé au Phormion, II, 3, il a copié successivement les deux recueils, l'un du v. 7 au v. 93, l'autre du v. 5 au v. 93. Après le v. 93, il ne copie plus qu'un seul recueil. Il avait probablement encore le commentaire sur l'*Heautontimoroumenos*, qui a disparu peu après; car le scoliaste du Bembinus, à la fin du siècle, ne paraît pas l'avoir possédé. Quant à la distinction même du vrai Donat, M. W. pense que ce travail est très difficile, sujet à l'arbitraire, sinon impossible. Il s'est borné à indiquer les hypothèses des savants modernes, et à imprimer en italique, de loin en loin, quelques additions ou les démembrements d'une note primitivement unitaire. Le sens des italiques n'est d'ailleurs pas toujours clair. Pour toute cette partie de l'étude de Donat, il faudra recourir à d'autres travaux, surtout aux belles recherches de M. Sabbadini [1].

Mais cela, M. Wessner n'avait pas à nous le donner. La détermination du véritable Donat est une restitution de seconde ligne. Le texte et les leçons des manuscrits suffisent pour l'instant. Nous les aurons bientôt complètement, avec les deux volumes que l'on nous promet encore et que nous souhaitons prochains.

Paul LEJAY.

1. Voy. *Studi italiani*, III (1895), 337 suiv.

C. Morawski, **Catulliana et Ciceroniana**. Cracoviae, sumptibus Academiae litterarum, 1903. 21 pp. in-8.

Dans une première étude, M. Moraswski traite des rapports de Catulle et de Cicéron. Il pense que la pièce 49 de Catulle est dirigée contre Cicéron et est ironique. Il relève diverses analogies d'expression chez les deux auteurs. Incidemment, il fait des remarques intéressantes sur la structure du vers dans les *Aratea* (p. 7). La deuxième étude poursuit diverses locutions à travers les auteurs latins : types « Rome n'est plus dans Rome », *loca uulneribus desunt* (M. M. ne se répète-t-il pas ?), *bellorum maxima merces Roma*, *una comedunt patrimonia mensa*. La troisième étude traite des répétitions dans les prières et, presque exclusivement, des imprécations par lesquelles on détourne de soi un fléau et on le reporte sur autrui, soit d'un seul mouvement (*eueniat nostris hostibus ille color*. Ovide ; *Fastes*, III, 494), soit dans une phrase à deux membres ; (*Di meliora piis erroremque hostibus illum* ; Virg., *Georg.*, III, 513). Comme toujours, beaucoup de rapprochements ingénieux.

P. L.

Expositio totius mundi et gentium. Studio di G. Lumbroso. Roma, typografia della r. Academia dei Lincei, Salviucci ; 1903. 90 pp., in-8.

Description rapide du monde, écrite au IVe siècle de notre ère et dont il existe deux rédactions. L'une a été reproduite par Müller et Riese dans leurs collections de *Geographi minores*. L'autre a été publiée par Jacques Godefroy, en 1628, à Genève. D'après M. Lumbroso, le texte de Godefroy est l'original (*A*). L'autre (*B*) est un remaniement, où l'on a fait disparaître maints traits païens. J'ajouterai une confirmation de ce jugement. *B* paraît avoir été retravaillé au point de vue du style, si bien que des phrases toutes nues ont été ornées de cadences rythmiques : *fórtes in-béllis* (l. 104), *alterius negótii* (120), *imperáre dicúntur* (121), *stáre uidéntur* (149), *linteámen emittunt* (186), *omnémque doctrínam* (230), etc. M. L. imprime le texte de Godefroy. Il fourmille de vulgarismes. Le commentaire très savant dont M. L. l'accompagne, les signale et les appuie d'indications bibliographiques et de rapprochements. Cette description soulève d'autres questions ; tout le début fait songer aux voyages merveilleux dont la filière n'a pas encore été bien établie (Brendan, etc.). M. Lumbroso n'a pas négligé cet aspect de l'opuscule ni omis les renvois aux auteurs anciens, surtout aux géographes. Il ne reste plus qu'à tâcher de retrouver le manuscrit dont s'est servi Godefroy.[1]

Paul Lejay.

1. Ligne 82, faut-il comparer *Apocalypse* de Jean, 21, 4 ? Il n'est pas sûr que *A* soit exempt de remaniements ; cette rédaction trahit çà et là un souci de style, et cf. l. 107, où M. Lumbroso, d'ailleurs, ne voit pas une trace d'influence chrétienne.

Studien zur Geschichte des Niederlaendischen Aufstandes, von Dr Ernst Marx, Privatdocent an der technischen Hochschule zu Stuttgart. Leipzig, Duncker und Humblot, 1902, XV, 482 pp. in-8°. Prix : 13 fr. 50 c.

La présente monographie est l'une des plus importantes qui aient été publiées dans le recueil des *Leipziger Studien aus dem Gebiete der Geschichte* que dirigent MM. Buchholtz, Lamprecht, Marcks et Seeliger, professeurs d'histoire à l'Université de Leipzig. L'auteur, parti primitivement de l'examen critique du *Recueil et mémorial des troubles des Pays-Bas* de Joachim Hopperus, s'est laissé entraîner peu à peu à parcourir les nombreux auteurs contemporains et leurs innombrables épigones, qui se sont occupés de la situation des Pays-Bas espagnols depuis l'avènement de Philippe II jusqu'au renvoi de Granvelle. A mesure que ses notes s'amoncelaient, et avec elles les contradictions notables sur les hommes et les choses du temps, il s'est senti saisi par l'envie d'y porter la lumière et n'a pas reculé devant la tâche, ingrate en apparence et en tout cas fort longue, de dresser pour soi-même tout d'abord, puis pour le public, une espèce de tableau synoptique des données fournies par les mémoires des acteurs et des spectateurs du drame révolutionnaire, par les dépêches des ambassadeurs français, vénitiens, allemands, anglais, espagnols, etc., et par toute la littérature des cinquante dernières années, « vraiment terrifiante par son abondance [1] »; il s'est mis à trier ensuite ces matériaux, à les classer, à les combiner en un récit critique, appuyé sur des notes nombreuses, où sont indiquées, discutées, approuvées ou réfutées les opinions d'une foule d'historiens célèbres et obscurs, sur les menus détails de cette période préparatoire au véritable soulèvement des Pays-Bas. On retrouve dans chacun des neuf chapitres de l'ouvrage, une appréciation, singulièrement calme de langage, et presque toujours impartiale pour le fond, sur les hommes et les événements d'alors; les jugements de M. Marx sont généralement motivés d'une façon si solide qu'ils laissent peu de place à la controverse, si j'écarte quelques-uns de ceux qui se rapportent à Guillaume d'Orange. L'auteur nous présente d'abord un tableau très complet de l'état politique, économique, social et religieux des provinces néerlandaises, au moment où le roi d'Espagne les quitte pour n'y plus revenir; il nous expose, sans aucun parti-pris, les raisons ouvertes et cachées de l'opposition de plus en plus violente, entre la noblesse et la bourgeoisie d'une part et les fonctionnaires royaux de l'autre, surtout l'antagonisme, bientôt aigu, de la haute aristocratie et du cardinal Granvelle, qui fait naître des conflits à propos de tout, de la

1. M. Marx a raison de parler de la *geradezu erschreckende Fülle* de sources sur le sujet qu'il traite; je ne crois pas qu'il y en ait un seul dans toute l'histoire moderne, où les éléments d'appréciation nécessaires aient été produits en pareille abondance.

levée des impôts, du maintien des garnisons espagnoles, de la création des nouveaux évêchés. Nous assistons au triomphe progressif de la noblesse flamande et wallonne, soutenue et influencée dans un un sens hostile à Philippe par la France et par l'Allemagne protestante [1]; nous nous arrêtons enfin au moment où la régente Marguerite de Parme, effrayée pour elle-même, poussée en secret par le diplomate Simon Renard, l'ennemi juré de Granvelle, se lasse de soutenir le cardinal odieux à tous, et croit gagner en popularité personnelle en s'associant au désir général du pays de renverser du pouvoir ce puissant personnage [2].

On peut donc affirmer que le livre de M. Marx fournit dorénavant une excellente base aux études postérieures sur le soulèvement des Pays-Bas; c'est une très complète et, somme toute, très impartiale [3] introduction au grand drame qui va de l'exécution d'Egmont et de Hoorn et des hécatombes du *Tribunal du sang* jusqu'au siège légendaire de Leyde et à l'assassinat de Guillaume d'Orange. Avouerons-nous, tout en félicitant le jeune historien de son calme parfait, que nous le trouvons peut-être un peu trop impassible [4] au milieu des conflits violents dont il nous raconte ici le début? Assurément nous ne voudrions pas le pousser à prendre parti dans la lutte, mais par moments il semblerait presque qu'il ne se rend pas assez compte des intérêts majeurs engagés dans cette longue et mémorable bataille, des principes de liberté politique et religieuse dont se réclament les champions [5] et qui réellement sont en jeu, encore que tous leurs défenseurs, de droite et de gauche, ne soient pas également sincères.

---

1. L'auteur me semble injuste pour Egmont et Hoorn en disant qu'ils ont avant tout lutté contre Granvelle « par ambition blessée » (p. 148). Sans doute ils étaient ambitieux — qui ne l'est pas? — mais ils obéissaient à des sentiments plus nobles aussi dans leur opposition patriotique.

2. M. M. n'est pas aussi sévère que beaucoup d'autres historiens modernes pour Granvelle; d'abord il le croit moins perfide et faux qu'on ne l'a dit, et surtout il ne croit pas qu'il y ait eu, à aucun moment de son ministère, une autorité suffisante pour être autre chose que le porte-voix de Philippe II.

3. Il faut dire que la lecture n'en est pas toujours précisément attrayante pour le commun des lecteurs. L'exposition déjà un peu didactique en elle-même est trop constamment alourdie par l'examen, très louable en soi, des dissidences avec les devanciers; cela fait des monceaux de notes où les historiens français, allemands, belges, anglais, hollandais, etc., trouveront, avec plus ou moins de plaisir, des rectifications plus ou moins importantes à leurs travaux.

4. Le mot allemand *nüchtern* rendrait encore mieux l'idée que je voudrais exprimer; notre langue, trop ironique ou trop flatteuse, n'a pas le mot propre, car ceux de *bourgeois* ou *de terre à terre* dépasseraient de beaucoup ma pensée.

5. Il me semble souverainement injuste de traiter Guillaume d'Orange comme une espèce d'hypocrite (voy. p. ex. p. 155) et de déclarer qu'il n'y avait pas en lui « une étincelle de véritable sentiment religieux » (p. 275). Ne pas mieux concevoir la personnalité intime du Taciturne, voici ce que j'appelle *nüchtern*. On peut faire lire des romans à sa jeune femme et avoir de la religion!

Mais à part cette remarque d'ordre général, nous félicitons l'auteur d'avoir fait preuve dans l'ensemble de son travail, d'une pareille maturité d'esprit et nous souhaitons qu'il continue avec le même zèle des études spéciales si bien commencées [1].

R.

F. A. Gevaert et J. C. Vollgraff. **Les problèmes musicaux d'Aristote.** Texte grec avec traduction française, notes philologiques, commentaire musical et appendice. Gand, Hoste, 1903, grand in-8°, xxiv-423 p.

Pour éditer les *Problèmes musicaux* qui nous sont parvenus sous le nom d'Aristote, l'idéal serait un helléniste doublé d'un musicologue, l'un et l'autre de premier ordre. A défaut de cet oiseau introuvable, l'association de deux savants également compétents, chacun dans une de ces branches, s'imposait; c'est cet heureux mariage qui a été deux fois réalisé dans le volume que nous avous sous les yeux. Commencé par M. Gevaert et Auguste Wagener, il a été achevé, après la maladie et la mort de ce dernier, grâce à la collaboration d'un savant plus jeune, M. Vollgraff, professeur à l'université de Bruxelles, que Wagener lui-même avait désigné dès 1894 au choix de l'éminent directeur du Conservatoire belge.

Ce travail de plus de dix ans n'a pas été mal employé. Les *Problèmes musicaux* (c'est-à-dire le XIX[e] chapitre du recueil des Problèmes d'Aristote) sont, en effet, un des documents les plus intéressants qui nous soient parvenus sur la musique grecque. Nés certainement dans l'école d'Aristote — la question de savoir quelle est la part personnelle du maître à la rédaction soit des énoncés soit des réponses est après tout assez oiseuse — ils représentent, comme le montrent très bien les nouveaux éditeurs, un état de la musique et de la science musicale antérieur à Aristoxène, tandis que tous les manuels techniques réunis sous le nom de *Musici auctores* sont plus récents que cet auteur et pénétrés d'influences aristoxéniennes. Cette circonstance donne aux *Problèmes* un prix particulier; ils sont, avec quelques passages de Platon (qui attendent encore une édition satisfaisante) avec Aristoxène, lui-même, enfin avec les citations d'auteurs anciens éparses dans les compilations de Plutarque et d'Aristide Quintilien, les seuls témoins dignes de foi qui nous renseignent sur la période préalexandrine de la musique grecque. Malheureusement le métal précieux qu'ils apportent est loin d'être sans alliage. Les *Problèmes* ont continué à être lus, copiés, annotés pendant toute la période alexandrine, romaine et peut-être byzantine. De là, des altérations, des transpositions, des omissions, des interpolations sans nombre qui en ont trop souvent défiguré le texte primitif au point de le rendre méconnaissable. Plusieurs

1. P. 17 lire *Apologie* pour *Agologie*.

générations de savants se sont appliquées à lui rendre son ancienne pureté, à extraire l'or de la gangue épaisse où il est enfoui. Pour ne parler que du XIX[e] siècle, je rappellerai dans l'ordre chronologique les travaux de Bojesen, de Vincent, de Wagener, de Ruelle, de M. d'Eichthal et de moi-même, de Karl von Jan, de Stumpf. Les éditeurs belges ont profité de toutes ces recherches et ils rendent loyalement à chacun de leurs précurseurs ce qui lui est dû ; mais leur contribution personnelle reste très considérable. Si dans le groupement des Problèmes par ordre de matières ils n'ont guère fait que reproduire le plan que nous avions adopté, ils l'ont perfectionné par des subdivisions appropriées : ils ont, dans plusieurs cas, amélioré le texte par des conjectures heureuses ; surtout ils l'ont élucidé par une traduction très claire et très honnête, sinon toujours assez fidèle, par des notes philologiques et par un commentaire musical où la merveilleuse érudition, la dialectique éblouissante, le talent d'exposition hors ligne de M. Gevaert se déploient à leur aise. Ce commentaire, qui, avec l'appendice, n'occupe pas moins de 300 pages, c'est-à-dire plus des trois quarts du volume, dépasse de beaucoup les promesses de son titre ; c'est, en réalité, un exposé à peu près complet du système musical des anciens, qui doit être considéré comme un complément, et, à bien des égards, une revision des ouvrages précédents de M. Gevaert sur le même sujet : l'*Histoire de la musique dans l'antiquité* (2 volumes) et la *Mélopée antique dans le chant de l'église latine*. Les quatre volumes ne sont pas seulement unis par la communauté du format ; ils constituent une véritable tétralogie dont l'auteur peut être fier. *Exegit monumentum.*

J'ai déjà, à l'occasion du premier fascicule de cet ouvrage, présenté ici même (1900, I, p. 139) et dans la *Revue des études grecques* (tome XIII, p. 18 suiv.) des observations critiques sur un certain nombre de Problèmes. Je suis heureux de voir que dans deux cas au moins (problèmes 15 et 32) MM. Gevaert et Volgraff en ont tenu compte dans leur *Errata*. J'avoue pourtant que j'espérais davantage. Par exemple au problème 23 (p. 8, Gev.) la correction <ἴστεον> ὅτι οἱ τὰς σύριγγας ἁρμοττόμενοι etc., est absolument arbitraire ; il est si simple d'écrire (avec Wagener lui-même) ἔτι au lieu de ὅτι, et, au besoin, d'intervertir l'ordre des § 5 et 6. De même au n° 14 (p. 10, Gev.) il est indispensable d'écrire τὰ γὰρ ἐν τοῖς ὀξ<έσιν καὶ τοῖς βαρ>έσιν-ὄντα ; au problème d'Usener (p. 12) ἁπλῶς signifie « en général » et non pas « simplement » ; au problème 33 (p. 30) les mots ἀπὸ τοῦ ὀξέος dans la dernière phrase ne sauraient être maintenus ; au n° 44 (p. 34) — dont le texte n'est d'ailleurs pas encore établi — la traduction du § 4 est fautive, il fallait dire : « le milieu est le commencement des éléments qui se dirigent (νευόντων) vers l'une des extrémités » ; au n° 4 (p. 48) la conjecture πρὸς τρίτην n'est point grecque ; au n° 12[a] (p. 52) je m'étonne que les éditeurs persistent non seulement à rejeter mais

à ignorer notre conjecture συμψῆλαι (συν ψιλῆ codd.) et à donner à ψιλός un sens que *rien* ne justifie ; au nº 38 (p. 72) la transposition des mots ὡς καὶ κατὰ φύσιν répugne à la grécité ; etc.

Il serait trop long de signaler dans l'abondant commentaire de M. Gevaert tout ce qui me paraît intéressant, nouveau ou contestable. Il y a cependant deux points que je ne puis passer sous silence. D'abord j'ai vu avec surprise M. Gevaert hésiter encore (p. 126) à admettre la prépondérance presque absolue (à l'époque classique) de l'*aulos* double sur le monaule : que pèsent cependant les quelques spécimens d'*aulos* simple, généralement de basse époque, qui nous sont parvenus, à côté du témoignage écrasant des textes et des monuments figurés ?

En second lieu, je ne puis approuver son commentaire des fameux problèmes 20 et 36 sur la Mèse, d'où Helmholtz a conclu que celle-ci avait la valeur d'une tonique. Sans doute on a quelque peu abusé de cette dernière formule, et il est certain que dans notre musique, fondée sur l'accord de trois sons, le mot tonique a une « connotation » harmonique qui ne correspond pas tout à fait à l'idée que les anciens se faisaient de la Mèse. Mais de là à réduire celle-ci, avec M. Gevaert, au simple rôle de « trait d'union » il y a loin. Assurément ce rôle serait suffisant et au delà si la mèse d'Aristote était (comme il le croit) la mèse « dynamique » des manuels aristoxéniens, ou, en d'autres termes, si, toutes les octaves modales étant censées ramenées à l'échelle sans accidents, la mèse était uniformément le La. Mais nous croyons cette doctrine encore plus erronée que celle de Westphal, qui faisait de la mèse-tonique le 4ᵉ degré ascendant de *toutes* les octaves. En réalité le texte d'Aristote n'a directement en vue que les trois octaves grecques, dorien, éolien (hypodorien), mixolydien (de Lamproclès), qui ont pour élément commun le tétracorde hellénique « Demiton Ton Ton ». Dans la lyre éolienne primitive à 7 cordes deux tétracordes de ce genre étaient conjoints par une note commune, par exemple Mi-Fa-Sol-LA-Si♭-Ut-Ré : c'est cette note commune, centre matériel et harmonique de la gamme, qui est la mèse ; elle conserve ce nom et son rôle prépondérant soit que l'on complète l'octave par l'addition d'un Ré grave (mode hypodorien), soit par celle d'un Mi aigu (néo-mixolydien). Dans l'octave dorienne les tétracordes similaires, au lieu d'être enchaînés, sont séparés par un ton disjonctif, et l'octave prend la forme Mi-Fa-Sol-La, Si-Ut-Ré-Mi ; mais c'est toujours la note la plus aiguë (la note « initiale ») du tétracorde inférieur qui a le nom et la fonction de Mèse. Quant à savoir s'il en était de même dans les octaves d'origine barbare (phrygien, lydien, etc.), c'est une question que ni le texte d'Aristote, ni les restes de la mélopée antique ne permettent actuellement de résoudre ; cependant, en ce qui concerne le mode phrygien — le seul, en dehors des modes helléniques, dont nous possédons des spécimens — la réponse paraît

devoir être affirmative. Dans la chanson de Tralles [1], il est vrai, (écrite dans l'octave Mi-Mi avec 2 dièzes), le La, quoique fréquent, ne joue pas un rôle mélodique bien caractérisé et la cadence finale s'opère sur le Mi; mais dans l'hymne à Némésis (octave Sol-Sol, un bémol), bien que la cadence finale soit perdue, la terminaison d'un très grand nombre de κῶλα sur Ut (11 sur 18) assigne bien nettement à cette note le rôle de tonique mélodique.

Théodore Reinach.

— M. Henri Piéron publie en extrait son article paru dans la *Revue de synthèse historique* (Paris, Cerf, 1903) sur *Un précurseur inconnu du féminisme et de la Révolution : Poulain de la Barre* (45 p. gr. in-8°). Il a étudié les deux ouvrages totalement oubliés de Poulain, *De l'égalité des deux sexes* (1673) et *De l'éducation des dames* (1676), indiqué ce qu'il doit au cartésianisme dont il représente plutôt l'esprit critique que la doctrine et signalé tout ce qu'il y a d'idées nouvelles et hardies chez ce sociologue et ce féministe, contemporain de Louis XIV. L'étude est curieuse, quoique l'originalité et la portée des réflexions de Poulain soient surfaites (P. 39, un mot de Figaro est cité de travers). — L. R.

— M. Jules Lecoq s'est proposé d'initier le grand public, celui des « pères de famille », aux dernières réformes de l'enseignement des langues vivantes (*L'enseignement vivant des langues vivantes*. Paris, Cornély, 1903. In-16, p. 103. Fr. 1,50 en lui montrant ce qu'est la nouvelle méthode, quels procédés vivants elle met en œuvre pour substituer « un enseignement intégral à l'ancien enseignement inorganique », et quelles sont ses ambitions, moins étroites que ne l'estiment ses adversaires, plus modestes que ne le croient ses partisans. Je tiens à louer ce petit livre, plein d'aperçus et de conseils excellents, surtout pour sa vraie liberté d'esprit. Les pères de famille pourront penser qu'on leur fait de bien belles promesses, mais s'ils sont curieux de se renseigner, ils se convaincront qu'il y a dans l'enseignement des langues vivantes, dominant toutes les réformes, une évolution lente et sûre qui imprime de plus en plus à cette discipline si jeune encore un caractère pratique. — L. R.

— Inspiré par le professeur Troetsch de Heidelberg, qui s'est déjà occupé de Leibniz à diverses reprises, M. Henri Hoffmann a étudié l'importance historique de la philosophie religieuse du « premier penseur vraiment moderne » (*Die Leibniz'sche Religionsphilosophie in ihrer geschichtlichen Stellung*, 107 p., Mohr, Tubingue et Leipzig, 1903, prix : 2 M.). Cette philosophie, on le sait, veut réconcilier la religion avec la science moderne. En conséquence, M. H. tente d'en expliquer la genèse par les conditions particulières de l'époque et par la position que prit son auteur en face des grands courants de la pensée contemporaine. Il s'efforce en particulier d'éclairer les rapports vrais, présentés d'une façon assez équivoque jusqu'ici, entre cette philosophie et la Révélation. On sait que la préoccupation de préciser ces rapports, simples en apparence seulement, a déjà hanté

---

1. M. Gevaert persiste à classer cet air et la *Némésis* au mode hypophrygien (p. 261).

Lessing. Leibniz, esprit profondément religieux, affecte un entier respect pour la Révélation; mais, dans son supranaturalisme rationaliste, il est le premier protestant qui essaie de faire faire à la Réforme un pas en avant, et il apparaît ainsi comme un précurseur, plus direct que Castellion, du protestantisme libéral, en ce qu'il cherche à adapter la tradition religieuse à des conditions et des besoins nouveaux. L'intensité de son sentiment religieux personnel le distingue nettement des libres-penseurs anglais et français. D'ailleurs le déisme n'atteignit son apogée qu'après la mort de Leibniz qui ne connut que Locke et Toland, avec lesquels il eut des relations directes. Les rapports qu'il entretint avec Grotius sont relatés page 100. Les éléments mystiques de sa pensée si nettement intellectualiste en apparence sont dégagés, p. 63 et suiv., où l'on verra aussi les points de contact avec Fénelon. M. H. développe le sujet en quatre chapitres : 1° Examen de la grave crise religieuse provoquée par l'envahissement des sciences naturelles et qui provoque à son tour la tentative conciliatrice de Leibniz. 2° L'essai de mettre le principe rationaliste à la base de la religion diminue, par le fait, l'élément révélé et met surtout en évidence les dogmes « naturels » : Dieu, l'âme, l'immortalité, interprétation de ces dogmes de façon à leur faire résoudre l'antinomie entre le mécanisme de la science nouvelle et la téléologie. 3° En quoi consiste la piété leibnizienne : l'optimisme. 4° Comment notre philosophe s'accommode de la Révélation; son attitude vis-à-vis de la Bible, du miracle, du dogme.— Th. Schœll.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 août 1903.

M. Léopold Delisle fait une communication relative au manuscrit de saint Augustin sur papyrus, conservé partie à la Bibliothèque de Genève, partie à la Bibliothèque nationale de Paris, et dont un feuillet vient d'être reconnu par M. Ludwig Traube à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

M. Bouché-Leclercq communique une note sur la personnalité de deux Ptolémées dont les noms, inconnus des historiens anciens, figurent sur les listes du culte dynastique, Ptolémée Eupator el Ptolémée Néos Philopator. Il résulte de ses recherches que Ptolémée Eupator était un fils de Ptolémée VI Philometor, et Néos Philopator, le fils de Ptolémée Evergète II que les historiens appellent Memphitée. M. Bouché-Leclercq estime qu'il vaudrait mieux suivre la tradition antique en laissant hors cadre ces princes qui n'ont pas régné; mais, l'usage de les intercaler dans la série des rois ayant prévalu, il se rallie au système qui attribue le n° VII à Eupator et le n° IX à Néos Philopator.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 7 septembre — 1903

Das älteste Evangelium, von Johannes WEISS, Göttingen, Vandenhoeck, 1903; in-8° XII-414 pages.

Ouvrage très important et qui comptera dans l'histoire de la critique des Évangiles. L'on y examine successivement le caractère religieux et littéraire de l'Évangile de Marc, le rapport de l'auteur avec l'ancienne tradition, enfin la question des sources et de la personnalité de l'écrivain. Les deux premières parties sont de beaucoup les plus remarquables, la dernière présentant des conclusions ou hypothèses générales qui ne semblent pas suffisamment recommandées par l'analyse qui les précède.

M. J. Weiss établit sans peine que l'Évangile de Marc n'est pas une œuvre littéraire ni une biographie du Christ, mais plutôt un recueil de prédication apostolique, dépourvu de caractère personnel, ce qui explique la façon dont il a été exploité par Matthieu et par Luc. Les souvenirs de la première communauté y sont comme encadrés dans les idées de Paul. C'est en paulinien que l'évangéliste apprécie l'attitude des Juifs à l'égard de Jésus et la conduite des apôtres galiléens; qu'il insiste sur les prophéties de la passion; qu'il parle de la mort rédemptrice; qu'il raconte la dernière cène; qu'il rattache une

signification symbolique aux anecdotes traditionnelles. A cet égard, il se rapproche du quatrième Évangile.

Ces opinions semblent très soutenables; mais il va de soi qu'elles pourraient donner lieu, dans le détail, à des contestations infinies. On perçoit déjà, dans cette première partie, deux préoccupations qui se feront plus sensibles dans les suivantes, celle de dégager non seulement les souvenirs apostoliques de leur commentaire paulinien, mais une première rédaction, déjà paulinienne, d'un travail secondaire qui serait postérieur à la publication des deux autres Synoptiques, et celle de découvrir dans la tradition de Pierre des affinités avec la tradition qu'on suppose à la base de l'Évangile johannique. Le deutéro-Marc a bien l'air de faire double emploi avec le rédacteur paulinien; il vient surtout pour prendre à sa charge ce qui n'est pas censé pouvoir être de tradition apostolique; mais le paulinisme du rédacteur principal est nuancé de telle sorte qu'il eût été prudent de ne pas faire de lui un disciple de Pierre. En ce qui regarde le rapport de Marc avec Jean, s'il est utile d'observer que l'idéalisation messianique de la tradition, dans le second Évangile, prélude au symbolisme johannique, il conviendrait de se rappeler que cette idéalisation n'existe pas seulement dans Marc, mais dans les deux autres Synoptiques; et surtout il y a quelque témérité à s'appuyer sur le quatrième Évangile pour éclaircir le problème que pose la rédaction du second.

Un point ressort avec une particulière évidence de l'analyse très minutieuse à laquelle M. W. a soumis cet Évangile : c'est qu'il est rigoureusement impossible d'y voir une œuvre homogène et originale, la relation des souvenirs qu'un disciple des apôtres aurait pu recueillir de la bouche de Pierre, mais que Marc a eu des sources, et qu'il dépend, pour une bonne partie de son contenu, du document dont on admet que Mathieu et Luc dépendent pour les discours de Jésus. La preuve se fait par la discussion au travail rédactionnel dans le second Évangile. Mais comme le même travail se remarque partout, et jusque dans les récits qui sont censés représenter les souvenirs de Pierre, on aurait les mêmes raisons d'affirmer que, pour ces récits mêmes, l'évangéliste n'exploite pas directement les souvenirs de l'apôtre, mais un document écrit, que ce document soit ou non distinct de celui où il a pris les sentences.

Un exemple donnera quelque idée de la méthode suivie par M. W. et de ses inconvénients. Les récits de Marc, viii, 27-ix, 29, forment un ensemble étroitement lié. Il est aisé pourtant d'y reconnaître des éléments primitifs et des éléments secondaires. M. W. a bien vu que la confession de Pierre, viii, 27-30, se détachait nettement de ce qui suit; que viii, 31-38, était une sorte de commentaire paulinien de la déclaration messianique énoncée au v. 29, et que la suite naturelle et primitive de viii, 27-30 était contenue dans ix, 1 : « Il y en a ici qui n'auront pas goûté la mort quand arrivera le règne de Dieu. »

Mais il ne semble pas apprécier suffisamment la portée critique de ce fait, l'interpolation d'une prophétie de la passion et d'une instruction sur la croix, dans un récit qui d'abord ne contenait que ces deux idées : la messianité de Jésus et le prochain avènement du royaume céleste. Il suppose que la prophétie de la passion a été simplement dédoublée et anticipée, d'après celle qui suit la guérison de l'épileptique, comme l'instruction sur le renoncement est une sentence authentique, prise dans le recueil de discours et adaptée au contexte du second Évangile. Cependant le cas de la prophétie n'est pas le même que celui de l'instruction. Dédoublée ou non, elle ne se fonde pas sur une parole traditionnellement gardée, comme la leçon du renoncement ; elle n'exprime que la préoccupation de l'évangéliste paulinien qui veut que Jésus ne se soit avoué Christ qu'avec prévision et par prédiction de sa mort et de sa résurrection. La protestation de Simon-Pierre fait pendant à l'inintelligence des apôtres devant la seconde prophétie : dans ces occasions comme en bien d'autres, Marc tient à faire entendre que les apôtres galiléens ne comprenaient pas le véritable caractère de l'Évangile et du salut messianique ; c'est ainsi qu'il fait jouer à Pierre le rôle qui appartient à Satan dans la tentation des royaumes; c'est pour cette raison que le même apôtre jette une réflexion inepte au travers du grand tableau de la transfiguration, comme s'il voulait retenir le Christ dans sa gloire et l'empêcher inconsciemment de sauver le monde par sa mort. C'est encore le même rédacteur qui intercale une prophétie de la passion dans les paroles que Jésus dit touchant la venue d'Élie. C'est lui qui rattache artificiellement la guérison de l'épileptique à l'histoire de la transfiguration, expliquant selon sa typologie, par leur querelle avec les scribes l'impuissance des disciples à guérir le démoniaque, et les comprenant avec la foule dans l'apostrophe du Sauveur à la « génération incrédule ».

M. W. a essayé de mettre en pièces la magnifique scène de la transfiguration, afin d'en pouvoir garder quelque débris comme provenant d'un récit de Pierre, qui seul aurait eu la vision. Peut-être eût-il mieux valu examiner de plus près les paroles concernant Élie (IX, 11-13), paroles qui n'ont qu'un rapport extérieur et factice avec la mention d'Élie dans la scène de la transfiguration, et qui font logiquement suite à ce qui a été dit plus haut du royaume de Dieu. Si l'on ne considère que l'économie réelle et le rapport des récits et sentences, en faisant abstraction de proto-Marc et de deutéro-Marc, on trouve comme base de MARC VIII, 27-IX, 29, la confession de Pierre, VIII, 27-30, avec les déclarations contenues dans IX, 1, 11-13. Jésus interroge ses disciples sur ce qu'on pense de lui et ce qu'ils pensent eux-mêmes; Pierre répond pour tous : « Tu es le Christ », c'est-à-dire : C'est toi qui dois présider au royaume de Dieu ». Comme le royaume n'arrive pas encore, Jésus recommande aux disciples de ne pas divul-

guer sa qualité de Messie ; mais il ajoute immédiatement : « Vous ne serez pas morts avant que le royaume vienne », c'est-à-dire : « Le temps est proche où j'apparaîtrai réellement comme Messie » ; sur quoi les disciples observent : « Les scribes ne disent-ils pas qu'Élie doit venir d'abord? » Jésus répond : « Élie, en effet, doit venir tout mettre en ordre; mais je vous dis en vérité qu'Élie est déjà venu et qu'on lui a fait ce qu'on voulait, comme il est écrit de lui » ; sous le nom d'Élie, Jésus vise Jean-Baptiste; rien ne s'oppose à l'avènement prochain du royaume, puisque le précurseur annoncé a déjà rempli son rôle et subi la mort. Le récit de la transfiguration a donc été introduit entre l'annonce du prochain avènement et la parole concernant Élie, tout comme l'annonce de la passion et la leçon de la croix ont été introduits entre la confession de Pierre et l'annonce du prochain avènement. Toutefois ce n'est pas l'évangéliste qui a conçu la scène de la transfiguration; car ce récit n'a pas pour objet de faire valoir l'idée messianique de l'auteur, mais simplement de corriger l'horreur de la mort par l'anticipation de la gloire et de figurer l'accomplissement de la Loi et des prophètes dans le Christ de l'Évangile. L'évangéliste adapte ce tableau à son cadre, en en brisant l'unité par la remarque saugrenue de Pierre (ix, 5-6), et en imitant la recommandation du silence qui suit la confession messianique (viii, 30); Jésus aurait défendu aux trois apôtres de parler de la transfiguration avant sa résurrection; sans le vouloir, Marc laisse entendre que cet incident n'appartenait pas à la tradition primitive de l'Évangile, et sa remarque touchant l'inintelligence des apôtres au sujet de la résurrection est conforme à sa thèse générale sur l'inintelligence des apôtres galiléens, notamment des trois pricipaux, Pierre, Jacques et Jean. Ce sont les paroles concernant l'avènement du royaume et le rôle d'Élie qui ont suggéré l'insertion de la transfiguration, que l'évangéliste a ensuite interprétée à sa manière ; et il aura exploité de la même façon la guérison de l'épileptique, arrangeant la mise en scène (ix, 14-16) pour le coordonner au récit de la transfiguration et faire ressortir la signification de l'incident par rapport aux apôtres galiléens. Il n'a pas plus créé le récit de la guérison que le tableau de la transfiguration. Il semble même les avoir trouvés tout rédigés ; mais il n'est pas probable qu'il ait emprunté le tableau à la source d'où proviennent la confession de Pierre et la sentence au renoncement.

L'analyse de l'Évangile étant ainsi corrigée. il paraît évident que les noms de proto-Marc et deutéro-Marc ne conviennent en aucune façon pour caractériser les principales étapes de la rédaction. Le document fondamental, d'où proviennent la confession de Pierre, la parole concernant la parousie et celle qui a rapport à Élie n'est pas, à vrai dire, une première rédaction de Marc, c'est une source du second Évangile; le véritable rédacteur de ce livre est celui qui a fait la compilation, introduit les compléments, transformé la déclaration

messianique et l'annonce de la parousie en instruction sur le Christ qui a sauvé le monde par sa mort et sa résurrection. C'est ce rédacteur qui était pénétré des idées de Paul; mais rien, absolument rien n'invite à penser qu'il ait été disciple de Pierre; tout porte à croire, au contraire, qu'il n'a rien de commun avec les apôtres galiléens; il emprunte simplement à la tradition judéochrétienne les éléments historiques qu'il interprète et complète, et il paraît impossible de s'imaginer le même homme racontant d'abord la confession de Pierre, d'après les souvenirs de cet apôtre, et la commentant ensuite, d'après Paul, en la façon que nous voyons.

Il est bien à craindre que M. W. n'ait choisi un faux point de départ en se croyant obligé de prendre comme souvenir de Pierre, dans le second Évangile, tout ce qui ne réclame pas une autre origine. Ce qu'il retient ainsi ne se différencie pas nettement, pour le caractère et la provenance, de ce qu'il est obligé d'attribuer à d'autres sources. Peut-être eût-il mieux valu se contenter de marquer ce qui a l'apparence de donnée primitive et ce qui a l'apparence de complément secondaire, soit pour le fond, soit quant à la rédaction même de l'Évangile, sans s'inquiéter de l'auteur présumé du livre. La notice de Papias, que M. W. discute longuement dans sa troisième partie, se rapporte à notre Évangile, mais il faut avouer qu'elle ne lui convient pas. Avec la meilleure volonté du monde, on est obligé de reconnaître que Marc ne se présente nullement comme un écho de la prédication de Pierre. Si l'on y regarde de près, on découvre que c'est bien plutôt un écho de la prédication de Paul. Dans ces conditions, le dire de Jean l'Ancien ne peut pas plus servir de guide à la critique que les propos des Pères sur le rapport du troisième Évangile avec Paul et son enseignement. La tradition a fait des conjectures bien avant que la critique risquât les siennes. Les presbytres de Papias semblent avoir été déjà préoccupés de dire les choses les plus avantageuses touchant les Évangiles qui avaient cours dans l'Église; ils ont droit à tous nos respects, mais leurs assertions n'en ont pas moins besoin d'être rigoureusement contrôlées. M. Weiss incline à penser que Marc, disciple de Pierre et auteur présumé de l'Évangile, ne serait pas le même que Jean Marc, le compagnon de Paul. Cela est fort possible, mais ne fait que compliquer le problème de l'attribution. Quant à découper les passages du quatrième Évangile où il est parlé du disciple bien aimé, pour retrouver dans celui-ci Jean Marc, et se flatter que la solution du problème johannique pourra tirer au clair cette question des deux Marc, et par contrecoup l'origine du second Évangile, ce doit être un expédient dangereux et une espérance illusoire.

Alfred Loisy.

Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis. *A. Persii Flacci* et *D. Juni Juvenalis* saturae. Cum additamentis Bodleianis recognovit brevique adnotatione critica instruxit S. G. Owen aedis Christi alumnus. Oxonii e typographeo Clarendoniano. 3 sh.

Livre intéressant, suite d'une bonne collection à laquelle on a fait très justement le meilleur accueil. M. Owen est connu depuis longtemps de tous les latinistes tant par ses éditions d'Ovide (les Tristes et les Pontiques) que par ses articles dans les Revues anglaises.

Je résume d'abord brièvement ce que M. O. nous apprend, dans sa préface, de la méthode qu'il a suivie. Pour Perse aussi bien que pour Juvénal, le *Pithoeanus* (autrefois à Lorsch) est le fondement du texte. M. O. a pu obtenir, par l'intermédiaire de l'ambassadeur, l'envoi à Oxford des manuscrits de Montpellier de Perse et de Juvénal (A et P) et il les a collationnés à nouveau. Pour les deux satiriques également, M. O. a contrôlé la recension de la vulgate par une collation de deux manuscrits du x[e] siècle d'Oxford et de Cambridge. M. Winstedt, qui a eu le bonheur de découvrir les nouveaux vers de Juvénal, avait donné une collation du manuscrit d'Oxford. M. O. a collationné à nouveau [1] ce manuscrit sur lequel nous allons revenir tout à l'heure. Enfin, l'apparat de Juvénal contient de plus une collation de deux *Ambrosiani* et de manuscrits de Venise.

Il était inévitable que, dans ce volume, Juvénal fit tort à Perse. Car ce qui, dans le titre, sautera aux yeux d'abord, c'est la mention : *cum additamentis Bodleianis.* Voici donc le premier Juvénal contenant les vers nouveaux de la satire VI, tels que les donne le manuscrit d'Oxford, avec une collation continue de ce manuscrit pour les autres satires. C'est le côté neuf de l'édition et certainement celui qui piquera l'attention du lecteur ; ai-je besoin d'ajouter que l'éditeur, M. Owen, est justement un des Anglais qui ont les premiers recensé, traduit et commenté les nouveaux vers ? Ces vers sont ici incorporés au texte, dans la satire VI, après le vers 365, et ils sont numérotés : O1, O5, etc. L'apparat critique est bien dressé et forme une excellente base [2], ce qui ne veut pas dire que nous voyions toujours très clair dans le sens ou même dans ce texte.

A côté de la nouveauté et de l'avantage indiqué, viendra la question inévitable : que penser de ces vers et ont-ils amené un progrès ou un changement véritable dans la critique de Juvénal ? Ici (c'était l'occasion plus que jamais), M. O. se déclare pour l'authenticité des nouveaux

1. La valeur de son texte, pour Juvénal, sauf la fameuse addition, on nous l'avait dit déjà, est médiocre : ici avant dern. p. de la préf. : « is codex, quamquam cum Pithœano saepe facit, tamen sescenties a codicibus deterioribus (ω) stat ».

2. Pourquoi au v. 13, l'orthographe *nervos* ? Car M. O. imprime ailleurs : X, 205 : *nervus* ; VIII, 266 : *servus*, et de même IX, 45, X, 42, VI 219 et s.

vers [1]. J'avoue pour mon compte que l'insertion de ces vers, dans le texte ordinaire, ne leur est pas favorable et qu'elle fait bien plutôt ressortir les différences qui les séparent de la recension traditionnelle. — Mais, comme le lecteur peut désirer connaître complètement les idées de M. O., j'ajoute encore un dernier extrait. A l'avant-dernière page de la préface, M. O. expose, comme il la comprend, la difficulté qu'offre l'*Oxoniensis*. Comment s'expliquer que ce manuscrit qui, pour le texte, se rattache à ceux de la vulgate (ω), se soit trouvé augmenté de ces 36 vers? La solution, que M. O. propose, consiste à admettre que ces vers avaient été retranchés du texte par Nicéus au IVe siècle; sauf qu'il avait réduit à 3 les cinq derniers vers et qu'il les avait placés après le v. 345. Le manuscrit d'Oxford représenterait pour nous la recension vulgaire sous la forme qu'elle avait avant Nicéus [2].

Émile THOMAS.

Les affirmations de la conscience moderne, par Gabriel SÉAILLES. 1 vol. in-18°. 1-287 pp. A. Colin éd. Paris, 1903.

Sous un titre peut-être un peu ambitieux, M. Séailles a réuni deux études étendues et divers articles ou discours. La principale étude, intitulée (en se souvenant de Jouffroy) : « *Pourquoi les dogmes ne renaissent pas* », est une vigoureuse et éloquente démonstration de l'accord fatal qui s'établit entre l'état scientifique d'une époque et sa religion; et par suite de la décadence nécessaire d'une religion quand elle ne correspond plus dans son inspiration et ses dogmes aux vérités scientifiques qui se sont, par le mouvement même de l'observation et de l'expérimentation, implantées dans les esprits. La démonstration avait déjà été tentée par Saint-Simon et Aug. Comte, puis reprise par d'autres. Jamais, en ce qui concerne le christianisme, elle n'a été poussée plus loin, et plus profondément dans ses détails, que par M. S. Il rappelle avec une singulière force comment l'abandon, imposé par la science, de l'idée *anthropocentrique* a ruiné les bases mêmes des anciennes religions et comment il est impossible, même pour l'intelligence la moins rigoureuse, de concilier les notions divergentes et contradictoires de la paternité divine et d'un univers infini dont la terre et l'homme ne sont que des atômes infimes. « Ce

---

1. Préf. dern. p. : « ea, nisi cæcutiamus, verba plena indignationis, iræ, vigoris, acerbitatis ab ipsis capsis poetæ divini tandem aliquando erepsisse fateri oportet ». Pure illusion aux yeux des meilleurs juges, Bücheler, Friedländer et autres. Je crains qu'il n'y ait là simplement de grands mots comme un peu plus haut : « Sic spinoso agro purgata rudera; reddita Juvenali lux ».

2. Pourquoi des mots introduits dans le texte pour compléter le vers (ainsi Juv. X, 54, prope) ne sont-ils pas en italiques?

n'est point par un entêtement vain, écrit l'auteur, que l'Église a combattu, tant qu'elle a pu, l'astronomie nouvelle : un juste instinct l'avertissait de l'atteinte qu'elle portait à ses dogmes. » Et M. S. cite à l'appui une lettre curieuse du P. Cazrée, jésuite, à Gassendi, au sujet du mouvement de la terre, pour lui rappeler que « la philosophie ne peut ni ne doit s'écarter de la foi chrétienne...; que si les hommes se persuadent que le globe de la terre se meut parmi les planètes,... il s'ensuivra qu'on mettra en doute la Genèse... puis toute l'économie du Verbe incarné et la vérité des Évangiles... donc que c'est à bon droit que le chef suprême de l'Eglise a condamné cette doctrine dans la personne de Galilée ».

Aux religions à visions ultra-terrestres, M. Séailles oppose la religion de la justice sur la terre, et c'est l'objet des autres morceaux juxtaposés dans le volume qu'il nous donne, de développer ses idées au sujet de cette religion en quelque sorte rationnelle. Ces morceaux prennent parfois le ton d'exhortations morales ou même de sermons, avec les avantages et les inconvénients du genre. Même quand elles manquent un peu de précision, les idées exposées par M. Séailles sont d'une inspiration élevée et d'une chaleur communicative.

Eugène d'Eichthal.

A. Aulard. **La Révolution française et les Congrégations.** Exposé historique et documents. Paris, Cornély, 1903, in-8°, 325 pages.

Comme l'indique son sous-titre, cet ouvrage — qui vient à son heure — comprend deux parties : un exposé historique et des documents.

Les documents ont été choisis « parmi les plus propres à faire connaître les vues politiques et religieuses des hommes de ce temps-là » (p. 6). Ce sont des extraits du procès-verbal officiel des assemblées, des comptes rendus de journaux, des opinions, des rapports, des textes de lois, les uns et les autres publiés — il est à peine besoin de le dire — selon les règles d'une critique rigoureuse. M. Aulard ne s'est pas seulement préoccupé d'établir le texte authentique de chaque document, il le fait précéder de courtes notices, très précises, qui en facilitent la lecture et il l'accompagne de notes nombreuses.

L'exposé historique, qui ouvre le volume, est aussi objectif que possible. Si court qu'il soit (43 p.), il abonde en vues justes et en remarques fines. C'est ainsi que M. A. rappelle avec raison que l'œuvre de la Révolution à l'égard des Congrégations avait été préparée par l'ancien régime. De 1766 à 1780 fonctionna, en effet, la commission des réguliers qui interdit les vœux monastiques avant l'âge de vingt-un ans pour les hommes et de dix-huit ans pour les femmes, fit défense d'admettre dans les ordres des sujets étrangers, ordonna la

réunion des monastères dont les membres étaient au-dessous de quinze, supprima enfin neuf ordres religieux.

M. A. fait ressortir que les mesures de la Constituante contre les moines ne furent pas provoqués par un péril congréganiste quelconque, le monachisme étant alors en décadence. Il remarque qu'en 89 il n'y avait pas encore de *cléricaux* et d'*anti-cléricaux*, le parti patriote comptant dans son sein de nombreux moines et prêtres. Ici pourtant je ne le suivrai pas jusqu'au bout. Résumant la grande séance du 13 février 1790, dans laquelle l'évêque de Nancy demanda à la Constituante de reconnaître le catholicisme comme religion d'État, M. A. semble prendre à la lettre les déclarations catholiques des orateurs de la gauche, Roederer, Dupont (de Nemours), Charles de Lameth, qui combattirent la motion de l'évêque de Nancy comme injurieuse à leur foi et la firent rejeter sous ce prétexte. J'estime pour ma part, après avoir relu les débats, que l'argumentation des orateurs de gauche est plus habile que sincère et je n'y vois qu'une diversion sans bonne foi. Leur véritable pensée me paraît avoir été formulée dans le compte rendu de la *Chronique de Paris*, que M. A. nous donne à la page 104 (note) : « Cette motion *fanatique* (de l'évêque de Nancy) a été accueillie avec transport par les partisans de M. l'évêque; mais les députés patriotes l'ont regardée avec raison comme injurieuse à l'Assemblée ; tous, en la rejetant avec une *pieuse indignation*, criaient au président d'aller aux voix sur la question à l'ordre du jour.»

En réalité, s'il est vrai de dire qu'il n'y avait pas d'anti-cléricaux *déclarés* dans la Constituante — et encore au début seulement — il serait, à mon sens, téméraire d'en conclure qu'il n'y avait pas d'anti-cléricaux du tout. Je crois au contraire qu'ils étaient en nombre respectable. Mais il reste — et c'est en somme ce que M. Aulard a eu raison de signaler — que les Constituants se montrèrent, du moins en apparence, respectueux de la religion catholique.

Le volume se termine par une table alphabétique très complète et très commode.

Albert MATHIEZ.

Vicomte de GROUCHY et Antoine GUILLOIS. **La Révolution française racontée par un diplomate étranger.** Correspondance du bailli de Virieu, ministre plénipotentiaire de Parme, 1788-1793. Paris, Flammarion, in-8°, XXXI et 504 p.

Le bailli de Virieu — sur lequel l'excellente introduction de MM. de Grouchy et Guillois nous donne les informations désirables — s'efforçait de renseigner complètement la cour de Parme, et sa correspondance sera utile aux historiens de la Révolution. Il raconte la procession du 5 mai et nous présente un député du tiers qui a refusé de quitter sa blouse pour assister à la cérémonie. Il décrit la physionomie

de la Constituante : Mirabeau à la tête énorme, aux sourcils noirs et épais, à la figure blême, sévère et terrible, au ton de commandement, aux poumons de fer ; Maury, bel homme mais qui a l'air de Tartufe ; Talleyrand, jeune, blond, spirituel, mais boiteux. Il dit très heureusement que le club des jacobins est le « laboratoire » de l'Assemblée nationale. Il s'indigne des intrigues du duc d'Orléans. Il s'irrite à la vue de Danton devenu ministre, de ce « gueux de Danton qu'on pourrait pendre en toute sécurité et sans le moindre scrupule sur sa seule figure ». Il narre les grandes journées, le pillage de la maison Reveillon, les funérailles de Mirabeau, la fête de la Fédération où « il était impossible de rester de sang-froid en un moment où l'étincelle du patriotisme se communiquait à tous les cœurs », la rentrée de Louis XVI fugitif, la translation des cendres de Voltaire. Dans son récit du 20 juin, il donne une nouvelle version du mot de Louis XVI au garde national : « Touchez mon cœur et voyez s'il bat les palpitations de la crainte. » Sa longue lettre sur le 10 août ou, comme il dit, sur la journée de la Saint-Laurent, est curieuse, et l'on y notera les détails qu'il fournit sur la férocité du peuple. Ainsi que le font observer les éditeurs, trois lettres méritent particulièrement l'attention. Celle du 22 juin 1789 dit tout simplement à propos de la séance du Jeu de paume que les députés du tiers ont pris l'engagement de ne pas se séparer que la constitution n'ait été élaborée ; mais dans la lettre qui suit, celle du 29 juin, avec quelle émotion Virieu parle de la « fermentation », de la « fièvre ardente », de la « démence » des esprits ! On n'entend, dit-il, que « les mots de *tiers état* et de *nation* s'entrecroiser et former partout un écho assourdissant ; le mot *tiers état* devenait un cri de guerre, et tous les discours qu'on entendait, annonçaient des hommes capables de tout ». Une autre lettre curieuse est celle du 4 avril 1791 sur la mort de Mirabeau : « il est mort en héros, écrit Virieu, et — on voit qu'il savait que Mirabeau était acquis à la cour — « il est mort, couvert de gloire, emportant dans le tombeau le regret des aristocrates et l'admiration de l'Europe entière ». Enfin, dans une lettre écrite à la veille du 10 août, il constate que Paris reste calme comme s'il n'y avait aucun danger, que les spectacles regorgent de monde, qu'on danse dans une sécurité parfaite. Après le départ de Virieu au 10 août, le chevalier Joseph de Lama fut seul chargé de la légation jusqu'au 27 octobre 1793. Cette correspondance, telle que nous la donnent MM. de Grouchy et Guillois, doit donc être accueillie avec reconnaissance. Virieu regarde la monarchie comme le seul régime possible et il juge la France perdue, il s'imagine qu'elle ne se relèvera jamais ; néanmoins il était intelligent et il avait l'esprit précis. Lama écrit moins longuement, et, de même que Virieu dans les derniers temps, il n'ose relater tout ce qu'il sait ; inquiété, tourmenté par les autorités révolutionnaires, il écrit des billets qui, selon l'expression des éditeurs, racontent une longue ago-

nie et offrent une lecture angoissante. Ces lettres de Lama sont parfois plus intéressantes que celles de Virieu. S'il puise ses nouvelles dans les journaux, il a des traits, des réflexions qui attachent. Il croit fermement que « le fanatisme de la liberté est extrême », mais qu'un protecteur viendra, un chef, un roi, un gouvernement monarchique qui remplacera inévitablement l'anarchie; que cette nation ne posera les armes que lorsque ses ennemis coalisés demanderont la paix; qu'elle soutiendra une lutte longue, obstinée, enragée; que Parme — en février 1793 — devrait reconnaître la République; que la passion de la liberté chez les Français est comparable à la force de l'électricité de la bouteille de Leyde; que Paris est non plus la voluptueuse Sapho (*sic*), mais l'île de Lipari ou de Lemnos; que ce peuple est, non plus une masse de sybarites efféminés, mais un peuple de guerriers féroces, et sa dernière lettre se termine ainsi : « La puissance des Jacobins est arrivée au plus haut degré; il est inutile de la combattre [1]. »

A. C.

Les préliminaires de Valmy. **La première invasion de la Belgique (1792)** par le commandant de Sérignan. Paris, Perrin, 1903. In-8°, 358 p.

Ce volume, peut-être un peu long, traite à fond un sujet qui n'a jamais été qu'effleuré, la campagne d'avril-juin 1792, et l'on saura gré à l'auteur d'avoir repris le travail de Pfeiffer, *Der Feldzug Luckners in Belgien* et de nous donner aujourd'hui sur la matière, grâce aux documents imprimés et aux pièces des archives de la guerre, un livre complet et bien fait, bien ordonné. M. de Sérignan a sûrement fait œuvre d'historien. Il retrace d'abord la situation politique et militaire à la fin de 1791 et passe en revue les armées, leurs commandants en chef, Rochambeau, Luckner, Lafayette, leurs principaux généraux, notamment Biron et ce Jarry qui ne put rester chef de l'état-major à cause de son tempérament violent et emporté.

1. Il y a dans les noms propres quelques fautes que les éditeurs auraient dû corriger et que nous leur indiquons, au moins celles que nous avons relevées au cours d'une rapide lecture : p. 44 Hennin et Durant au lieu de *Henxin* et *Dupont*; p. 76 Eymar (*Eymard*); p. 224 Saliceti (*Salicetti*); p. 230 Bonnay (*Bonnai*); p. 237 Emmery (*Emery*); p. 238 Harny (*Harguy*); p. 239 Burke (*Burcke*); p. 248 Thibault, curé de Souppes et non *l'abbé Souppes*; p. 254 Azyr (*Azir*); p. 274 Ponsin (*Poutaut*) et Mangin (*Mougin*); p. 298 Montjallard (*Monjolard*); p. 299 Reubell (*Rewbel*); p. 308 Montlosier (*Montlauzier*); p. 322 O' Dunn (*Odune*); p. 326, 347, 371 Basire (*Bazire*); p. 350 Lajard (*La Jarre*); p. 353 Guadet (*Gudet*); p. 378 et 380 Cloots (*Klotz*); p. 385 Gorsas (*Gorzas*); p. 390 Galbaud (*Galbaut*); p. 394 Wedekind (*Wintiken*); p. 396 Bischoffswerder (*Bissechofesder*); p. 414-415 Defermon (*Fermond*); p. 432 Hugou de Bassville (*Hugon de Basseville*); p. 435 Louvain (*Lovano*); p. 443 et 447 Miaczynski (*Mazienski*); p. 473 et 476 Colchen (*Colquet*; cette dernière faute nous fait connaître comment ce nom était alors prononcé).

Il étudie ensuite la préparation du plan de campagne et il montre comment Dumouriez, aidé de Biron qui emploie ici « toute la série des petits moyens familiers à l'ancien roué du Petit-Trianon » et qui intrigue jalousement contre Lafayette, fait rejeter le projet de Rochambeau : l'armée du Nord jouera le rôle principal, Rochambeau ne la commandera que de nom, et Biron qui compte sur le bâton de maréchal, entrera dans le Brabant avec tout ce qu'il y aura de troupes actives ; Rochambeau regimbera, mais le plan lui sera imposé au nom du roi à la dernière heure. On sait que Rochambeau se fâcha, se plaignit, et s'apprêta loyalement à exécuter le plan ; on sait aussi que les Français échouèrent à Baisieux et devant Mons, que Théobald Dillon fut massacré par ses soldats, que Biron craignit de subir le même sort : M. de Sérignan attribue justement ce double insuccès à l'indiscipline des troupes et à l'inexpérience des officiers. Toutefois Luckner remplaça Rochambeau ; on le regardait comme un foudre de guerre, comme un partisan acharné de l'offensive (p. 230) et il eut ordre d'envahir la Belgique. Nouvel échec. On prit très aisément Menin et Courtrai ; mais après l'incendie des faubourgs de Courtrai qui fit tant de bruit en ce temps-là et dont M. de S. justifie Jarry (il n'y avait qu'à publier le rapport de cet officier ou ses conclusions, comme nous l'avons fait dans *Jemappes*, p. 57), Luckner ordonna la retraite. Cette reculade parut alors inexplicable ; M. de S. l'explique simplement par la médiocrité de Luckner qui manquait d'audace, malgré ses allures de housard. Vient le récit du fameux *chassé-croisé* et des manèges de Dumouriez qui a quitté le ministère pour prendre un commandement à l'armée du Nord. On ne peut que louer, comme le reste, cette dernière partie du volume. L'auteur rend hommage aux talents des deux rivaux, de Lafayette et de Dumouriez ; peut-être fait-il trop grand cas de l'habileté militaire de Lafayette et de sa fermeté. Quoi qu'il en soit, malgré quelques fautes légères [1], et bien que

---

1. Pourquoi écrire toujours *Puzy* au lieu de Pusy, *La Mark* au lieu de La Marck et *Van der Nott* au lieu de Van der Noot? p. 47 (et 323) Theobald et Arthur Dillon sont cousins et non pas *frères*; p. 71 on aurait voulu plus de renseignements sur Jarry bien qu'il ait à lui seul tout un chapitre ; Fersen connaissait ses plans ; Mercy proposait en 1793 de l'attacher à l'armée hollandaise et en 1794 à l'état-major de l'armée autrichienne, et lord Auckland qui recevait de lui mémoires sur mémoires, le louait à lord Grenville ; p. 74 Dubois de Crancé, le futur conventionnel, n'était pas officier du génie, et ici, comme p. 273 et 328, l'auteur le confond avec son frère ; p. 84 lire « l'empereur d'Allemagne » et non l'empereur d'*Autriche*; p. 99 Dumouriez était-il « naïf, au fond? » ; p. 217 le 1[er] bataillon de Paris n'était pas commandé par Gouvion Saint-Cyr ; Davout commandait le 3[e], et non le 1[er] de l'Yonne ; p. 127 et 131 lire Petiet et non *Petret*; p. 218, 219 et 225 lire Lajard et non *La Jarre* et remarquer que c'est le futur ministre ; p. 228 lire Vieusseux et non *Vieussieux*; p. 242 et 243 lire Du Chastellet et non *Du Châtelet* (c'est le même qui est cité p. 218 sous le nom de Duchastelet et p. 223 sous celui de du Chastelet) ; p. 329 Péruwelz et non *Peruwetz*; p. 353 la note fait double emploi avec la note de la p. 113.

M. de Sérignan abuse des citations, bien qu'il n'insiste pas assez sur la légion belge et qu'il n'ait pas consulté Fersen et Choudieu, son livre lui fait grand honneur.

A. C.

Jean LOMBARD. **Un volontaire de 1792**. Paris, Ollendorff. Nouvelle édition, 1903. In-8°, XII et 302 p., 3 fr. 50.

Jean Lombard avait eu la bonne fortune d'obtenir communication des papiers du général Mireur et il en a tiré un livre de « psychologie révolutionnaire et militaire ». Il y a naturellement dans ce livre beaucoup d'exagérations et d'erreurs ; l'auteur se laisse entraîner par son imagination, il croit trop en Michelet et il ne connaît pas assez l'époque dont il traite. Il dit, par exemple, que François II fait la guerre pour reprendre l'Alsace et la Lorraine (p. 23) et il parle assez naïvement de Brêster (lire sans doute Biester) et du prêtre *würtzembourgeois* Eulogius Schneider (p. 119). Il croit que Mireur étant médecin a été nommé officier grâce au bénéfice de l'assimilation, tandis que Mireur a été élu par ses camarades lieutenant d'un bataillon de fédérés (p. 127). Mais il a essayé de s'orienter ; il a fouillé les archives de Montpellier ; il a feuilleté des journaux et des brochures de l'époque ; il prouve que Mireur fit connaître le 22 juin à Marseille le *chant de guerre* de Rouget de Lisle qu'il apportait de Montpellier : « Votre fils, écrit un nommé Segond au père de Mireur, a chanté au club de Marseille la chanson du Rhin » ; il nous apprend qu'il y eut à côté du bataillon marseillais qui marcha sur Paris en juillet 1792, un bataillon de l'Hérault dont Mireur faisait partie. Enfin, il publie des lettres de Mireur que les historiens militaires devront consulter [1].

A. C.

Paris révolutionnaire. Vieilles maisons, vieux papiers, par G. LENÔTRE. Deuxième série, 2e édition, Paris, Perrin, 1903, in-8°, 384 p.

Voici les études que renferme ce deuxième volume : *La femme Simon* (M. Lenôtre croit que le cordonnier Simon dut sa situation de gardien du dauphin à Chaumette, prouve que les Simon ne restèrent que six mois au Temple (sans qu'il puisse expliquer la cause de leur départ) et raconte la vie de la veuve Simon qui mourut à l'hospice de Sèvres après avoir toujours affirmé que le dauphin, que « son Charles » s'était évadé). *Baptiste*. C'est la biographie de Baptiste

---

1. Je ne relèverai pas toutes les menues fautes de l'auteur ; p. 189 il dit qu'*Avesnes-le-Sec* était investi et capitula parce que Houchard arriva trop tard ; Avesnes-le-Sec est un village et la place d'Avesnes ne fut ni rendue ni tardivement secourue par Houchard ; p. 197 lire Monchy-le-Preux et non *Mouché Lépreux ;* etc., etc.

Renard, le valet de chambre de Dumouriez. *Le baron de Géramb.* Cette étude, la plus intéressante du volume, concerne un aventurier qui devint procureur général de l'ordre des trappistes. *Un brelan, Greive, Blache et Rotondo*, notices sur trois gredins. *Monsieur l'abbé de Cajamano*, l'innocent complice de Malet. *L'original de César Birotteau*, le parfumeur Caron. *Le colonel Viriot* qui fut chef d'un corps franc. *La Montansier. Mme Fouquier-Tinville. John* (l'émigré Tromelin qui passa, sous ce nom, pour le domestique de Sidney Smith capturé). *Gamain*, le serrurier qui ne fut jamais empoisonné ni paralysé. *Le roman d'une carmélite* (Mlle de Soyecourt). *La mère Duchesne* (la femme de Hébert, Marie-Françoise Goupil). Toutes ces études sont très intéressantes, piquantes, exactes. L'auteur ne s'appuie que sur des documents authentiques qu'il sait avec un merveilleux flair trouver dans les archives. Il a d'ailleurs, comme on sait, l'art de peindre au vif les personnages et leurs entours. On voudrait toutefois qu'il creuse davantage son sujet, que ses études soient plus fouillées encore et plus solides [1].

A. C.

---

1. Il nomme *Drouin* le général Drouet (p. 58), ignore que le bruit courut que Baptiste avait été décapité à Douai (*Chronique de Paris* du 24 juillet 1793), ignore que Baptiste avait représenté Dumouriez le 12 novembre lorsque le ministre Le Brun donna à sa fille, née de la veille, les prénoms de Civilis-Victoire-Jemappes-Dumouriez (*sic*), ignore que Baptiste avait été mis sur la scène et que le théâtre national de Molière avait donné, le 18 novembre, une pièce historique en deux actes, *Baptiste, valet de chambre de Dumouriez, ou les héros de Jemappes.* — Il pouvait dire davantage sur Rotondo, ne fût-ce qu'en consultant Camille Desmoulins ou en rappelant les démarches du personnage auprès de Chabot et de Grangeneuve (voir la déposition de Chabot au procès des Girondins). — Il me semble croire trop facilement à l'innocence de Viriot et comment peut-il admettre que Viriot ait, le 27 mars 1814, aux Paroches (et non à *Bazoches*), avec son petit corps franc, mis en déroute tout un corps d'armée russe? — P. 114, ce n'est pas au nom des mœurs que Greive et autres arrêtèrent la du Barry, ils l'accusèrent de correspondance criminelle avec Le Brun. — P. 243-244, Dufresse n'était pas de la compagnie des acteurs; il se fit élire capitaine au 2e bataillon des fédérés et nommer presque aussitôt adjoint aux adjudants-généraux de l'armée du Nord; voilà pourquoi il était aide-de-camp de Moreton à Jemappes. — *Id.*, la Montansier reçut du conseil exécutif une somme de 20,000 livres d'encouragement pour inculquer aux Belges l'esprit de la Révolution et elle joua *La prise de Mons, Le siège de Lille, L'apothéose de Beaurepaire*, tandis que Dufresse, se souvenant de son ancien métier, dirigeait le théâtre de Bruxelles et montait *Charles IX;* mais les Français seuls venaient à ces spectacles. — P. 245, il fallait citer le mot ironique de Robespierre sur la Montansier qu'il nomme l'héroïne de la République dans son discours aux Jacobins du 21 novembre, et ajouter que les « citoyens artistes » du théâtre de la Montansier donnèrent à leur théâtre, avec la permission du club, le nom de *la Montagne.* — P. 314, Phélippeaux n'a pas été *tué* à Saint-Jean-d'Acre, il est mort de maladie. — P. 329, lorsque Roland voulut sortir avec les papiers de l'armoire de fer, il y avait là deux commissaires, Roussel aîné et Larrivé; ce dernier, et non Dangleterre, leva la consigne. — Le Veneur cité p. 373 avait non seulement un château à Carrouges, mais un logis à Alençon, rue de Bretagne (ce qui expliquerait ses rapports avec Mme Hébert et peut être le

Journal du capitaine François (dit le dromadaire d'Égypte) 1792-1830 publié d'après le manuscrit original par Charles Grolleau, préface de Jules Claretie, de l'Académie française. I[er] volume. 1792-1802. Paris, Carrington, 1903. In-8°, xxi et 533 p.

Ces mémoires renferment nombre d'erreurs et ils sont, ce me semble, moins attachants et moins utiles qu'on ne le croirait d'après les deux préfaces. Il est vrai que je n'ai lu sérieusement, c'est à dire en contrôlant et en vérifiant, que les cinquante premières pages.

Mais dans ce que j'ai lu abondent les erreurs de faits [1] et les erreurs de noms propres[2], soit celles que François a commises, soit celles que l'éditeur a laissées et pouvait corriger.

---

mariage du « Père Duchesne »), et Hoche alla le voir en mars 1796, non parce qu'il l'avait connu en prison pendant la Terreur, mais parce qu'il avait servi sous les ordres de Le Veneur, parce qu'il gardait à ce brave homme un souvenir reconnaissant, et il s'était même compromis pour sauver son ancien général. — P. 378, il eût été intéressant de dire qu'un blessé de Valenciennes vint le 30 novembre, porté sur un brancard, demander des secours à la Convention et rendre hommage aux époux Hébert qui l'accompagnaient et lui avaient « prodigué tous leurs soins ». — Pour Gamain, Ternaux (V, 531-543) que M. L. ne cite pas, avait tout dit.

1. P. 2 « j'étais de garde à *la Convention* », lire « la Constituante » ; p. 3 *en 1790*, lire « en 1791 »; p. 4 le *Représentant*, lire « le commissaire »; p. 7 *Clarembeau, Lafayette;* Rochambeau (c'est ainsi qu'il faut lire) et Lafayette ne commandaient plus; *id.*, Ingelfingen et non *Kirchberg;* p. 11 Ferrand avait 56, et non *71* ans; p. 12 « Chartres et les deux généraux *Préville* et *N..* chantaient Vive la nation! », lire Frégeville et Nordmann (cf. *Victoires et conquêtes*); p. 13 Miranda « né au Pérou » non, « à Caracas »; *id.* le *capitaine Guiscart*, non, « le général Guiscard »; le « *général* Dejean », il ne l'était pas encore; p. 15 le représentant Carra ne fut pas envoyé dans le Limbourg, et François l'a vu dans l'Argonne; p. 31 le général qui commande alors s'appelle Kilmaine et non *Kellermann*, et il dirigea la marche sur Arras, et non sur *Dunkerque;* p. 32 « les généraux *Auvran, Duchesne et Lauque* », on a mal copié *Vict. et conquêtes* où il y a « O' Moran, Duhem et Larcques » et où il faut lire O' Meara, Souham et Laroque!!; *id.* Houchard, marchant sur Dunkerque, est « secondé par le *général* Carnot! »; p. 33-34-35 ni Cochenhausen ni Wallmoden ni Reitzenstein ne sont des *Autrichiens ;* p. 36 c'est Jourdan, et non Pichegru qui succéda à Houchard ; p. 37 Duquesnoy n'était pas avec Chancel dans Maubeuge; p. 39 le frère de Carnot n'était pas *général.*

2. Lire p. 1 Ginchy et non *Guinchy* (et peut-être Desmazières pour *D'Emazières*); p. 7 Voilemont et non *Villemont;* p. 11 Warneton et non *Varneton*, la Lys et non *le* Lys, la Marcq et non la *Marche*, Boussu et non *Bour*, Thulin et non *Dolhain*, Sart et non *Sars;* p. 13 La Marlière et non *La Morlière;* p. 19 le 4[e] et non le *44*[e] de la Sarthe ; p. 25 Racour et non *Raucourt ;* p. 26 Corbeek et non *Corbink;* Héverlé et non *Hevelen;* p. 27 Antoing et non *Bastogne;* p. 29 Obies et non *Ouby ;* Vicogne et non *Pacougne ;* p. 31 Fresnes-lez-Montauban et non *Montauban;* p. 32 Bergues et non *Berg;* p. 33 Beveren et non *Biverem;* p. 34 adjudant-général et non *général adjudant* et Mandement au lieu de *Mandemeut* ; p. 37 Mormal et non *Morialmé;* p. 38 Dourlers et non *Bolinnes;* p. 43 Boussu et non *Baden*!!; p. 44 Schwarzenberg et non *Scharffenberg*; Hem-Lenglet et non *Hemlanglet;* p. 47 Hem et non *Hetm;* p. 54 Salme et non *Salvin.*

Surtout, François a tort de copier ou de paraphraser *Victoires et conquêtes*.

Nous lisons dans *Victoires et conquêtes* (récit de Valmy : « Les Prussiens, venant de Somme-Tourbe, arrivèrent sur les hauteurs de la Lune... Son avant-garde (de Kellermann) filait entre une hauteur et l'Auve... on éleva une batterie de 18 pièces de canon vers le centre de la ligne. Pendant qu'on prenait ces différentes positions, Dumouriez envoyait ordre au général Dillon de détacher promptement le général Frégeville avec toute la cavalerie. » François dira : « Les Prussiens, venant de Somme-Tourbe, occupèrent les hauteurs de la Lune. Notre avant-garde fila entre cette position et le village de Sauve (il veut dire « la rivière de l'Auve »). 18 pièces de canon sont placées par Kellermann au centre de la ligne. Ces dispositions prises, Dumouriez fait donner l'ordre d'avancer aux généraux Dillon et Frégeville avec la cavalerie. » Et ainsi, du reste. On trouvera dans *Victoires et conquêtes* — quoique François nous dise qu'il a pris des notes ou copié celles de ses camarades (p. 36) — le récit de Jemappes, de la prise du fort Villate, de Hondschoote, de Wattignies, de Tourcoing, tel quil est fait ou résumé par François. Evidemment, le brave capitaine a voulu corser, étoffer son maigre journal.

Le pis, c'est que François ne comprend pas souvent ce qui s'est passé. Il dit (p. 9) que le soir de Valmy, les Prussiens étaient presque bloqués, qu'une partie dut mettre bas les armes et qu'on faillit prendre le roi !

Il déplace les événements et les intervertit. Dès le 22 septembre, le surlendemain de Valmy, il part pour Clermont et le 24, il est à Sivry-la-Perche. En réalité, il était le 2 octobre à Clermont et le 4, à Sivry.

Bien mieux, il dit à la date du 25 octobre qu'il part pour Jemappes. Le 25 octobre, près de Sedan, il prévoit déjà qu'on se battra au petit village de Jemappes ! Et il met au 26 octobre Jemappes qui est du 6 novembre !

Mais ni la division Valence dont il faisait partie, ni son bataillon, ni lui, François, n'étaient à Jemappes. Pourtant, à entendre François, il était « au milieu du massacre » ; il a « passé par dessus les morts et les blessés » ; il a pris « de grands diables de Hongrois », il s'est « battu à la baionnette contre des hommes deux fois plus forts que lui », il a vu les habitants de Mons venir à sa rencontre ! ! !

Plus loin, il confond l'affaire de Tirlemont et celle de Neerwinden ; il place au 16 mars Neerwinden qui date du 18, et il ne mentionne au 18 que l'attaque de Racour.

Vient la bataille de Wattignies. Mais, si François était à Neerwinden, il n'était pas à Wattignies, quoiqu'il affirme le contraire. Son bataillon tenait garnison à Cambrai. Là encore, il a *Victoires et conquêtes* sous les yeux, et il commet des erreurs plaisantes. Il attri-

bue aux Français qui viennent débloquer Maubeuge les propos des défenseurs de la ville, et assure que l'armée est « abattue et triste à cause de la famine ». Il veut citer un village près de Wattignies, et il cite, au lieu de Dourlers, *Boulou* qu'il a lu sur la page à côté et qui est dans les Pyrénées-Orientales. Il veut nommer le général qui défendait Maubeuge et, au lieu de citer Ferrand ou Chancel, il cite... Thiébault qui a donné des notes à *Victoires et conquêtes* pour cette partie du récit!

De même, il dit que son bataillon a perdu du monde à Fleurus; or, le bataillon n'était pas à Fleurus!

Le reste du volume, rapidement feuilleté, m'a paru meilleur et un peu plus personnel, bien qu'il y ait d'innombrables fautes dans l'orthographe des noms propres (*Weruch* pour Werneck, p. 119; *Savourd* pour Saorgio, p. 165; *Soret* pour Sauret, p. 171; *Muireur* pour Mireur, p. 197; *Dargenville* pour d'Argeavel, p. 239, etc., etc.). Je dois dire pourtant que j'ai de nouveau noté entre *Victoires et conquêtes* et le texte de François de très nombreuses ressemblances; ici encore, le capitaine a copié littéralement une foule de passages; ici encore, il y a plagiat.

L'ouvrage aura deux volumes. M. Grolleau aurait dû supprimer toute la partie générale, la partie *Victoires et conquêtes*, et M. Carrington, publier en un seul volume les propres aventures de François. Ou mieux, l'un et l'autre auraient dû laisser le récit de François dormir à tout jamais dans le *Musée armoricain*.

A. C.

— Les livraisons 22-23-24 du tome V du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire: § 50: Inscriptions grecques de Djerach. — § 51: Sur deux épitaphes puniques. — § 52: La notion de la sainteté chez les Sémites. — § 53: La « Porte de Nicanor » du Temple de Jérusalem (pl. VII). — § 54: L'autel de Kadès. — § 55: Le Mont Hermon et son dieu, d'après une inscription inédite (pl. VIII). — § 56: *Fiches et Notules*: Nouvelle inscription phénicienne de Sidon. — Inscription nabatéenne d'Oumm el-Qotain. — Inscriptions grecques du Haurân. — Kaioumas. — Inscriptions grecques de Bersabée. — La prise de Jérusalem par les Perses. — Inscriptions grecques d'Antinoé. — Θεὸς Ἀρεμθηνός et 'Aramta. — § 57: Deux statues phéniciennes à inscriptions. — § 58: Nouvelle inscription grecque du pays de Tyr. — § 59: Echmoun de Sidon et Melkart de Tyr. — Hamelielot et 'Ain el-Djâloût. — Inscriptions grecques du Pont. — La destination des inscriptions sinaïtiques. — Inscriptions du Safâ. — Ardoula. — L'inscription de Pachomios du Ouâd er-Rebâbé. — Hiereus.

— M. le chanoine André Séry vient de publier sous les auspices de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, une monographie de l'*Abbaye Saint-Martin de Nevers* (Nevers, G. Vallière, 1902, in-8° de xvi-286 pages). C'est un honnête ali-

gnement de notes et d'analyses de chartes, quelquefois sans grand ordre, mais ce n'est pas une histoire. L'auteur lui-même s'est rendu compte plus d'une fois de son impuissance : il est d'ailleurs inexpérimenté dans le maniement des documents qu'il possède. Dans son respect de la pièce manuscrite, qu'elle ait une valeur ou non, il prend même sous sa responsabilité de graves erreurs historiques : telle la destruction de son abbaye par les *Vandales* au IX[e] siècle. Que signifie aussi cette expression qu'on retrouve par deux fois : être enterré *sous le chapiteau* ? Son livre est divisé en deux parties : la première donne l'histoire (très écourtée et insuffisante) et la description du monastère en 1789 ; la deuxième est relative aux abbés, mais elle n'est pas poursuivie au-delà de 1549. Dix-huit pièces justificatives terminent le volume. — L.-H. L.

— M. Paul Meyer, poursuivant l'étude des anciens textes français conservés dans les Bibliothèques anglaises, publie la *Notice d'un manuscrit de Trinity college (Cambridge) contenant les vies en vers français de saint Jean l'Aumônier et de saint Clément, pape* (tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibl. Nat. et autres bibl.*, t. XXXVIII; Paris, impr. nat., libr. C. Klincksieck, 1903, in-4° de 51 pages). Les deux textes ont été rédigés en Angleterre : est-ce par le même anglo-normand ? Selon M. P. M., il y a bien des vraisemblances, mais alors il faudrait admettre que la vie de S. Clément a été écrite la première, car elle offre cette particularité que les fautes de prosodie sont très nombreuses au commencement et se raréfient ensuite progressivement ; à la fin, la versification est très correcte comme dans la vie de S. Jean l'Aumônier. Celle-ci est la traduction paraphrasée de la biographie composée par l'évêque Leontius et traduite en latin par Anastase le bibliothécaire. Celle de S. Clément, qui n'a pas moins de 15,000 vers (et encore elle est incomplète) a pour principale source les *Recognitiones* attribuées à S. Clément et traduites en latin par Rufin d'Aquilée. — L.-H. L.

— La *Fleur des histoires de la terre d'Orient*, dictée par Hayton un peu avant sa mort (1308) à Nicolas Falcon, qui l'a rédigée en français puis traduite en latin, était représentée jusqu'ici par un certain nombre de manuscrits bien connus. Or, la Bibliothèque nationale vient d'en acquérir un autre à la vente de la collection Barrois, qui offre trop de différences avec ceux qui contiennent le récit français pour être de la même famille. D'ordinaire il suit de très près le texte latin, dont il donne une traduction littérale ; il omet par contre des phrases qui ont plutôt le caractère d'additions explicatives. M. H. Omont, qui a étudié et publié ce nouveau manuscrit (*Notice du ms. nouv. acq. fr. 10050 de la Bibliothèque nationale contenant un nouveau texte français de la Fleur des histoires de la terre d'Orient de Hayton*, tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibl. nat. et autres bibl.*, t. XXXVIII; Paris, imp. nat., libr. C. Klincksieck, 1903, in-4° de 60 pages), pense avec raison qu'on a là un représentant du texte primitif. La rédaction française, que jusqu'ici l'on croyait originale, aurait été traduite d'un texte latin déjà revisé et augmenté. — L.-H. L.

— M. l'abbé Louis Guérard continue la publication de ses *Documents pontificaux sur la Gascogne d'après les archives du Vatican*. Son tome II, qui forme le 6[e] fascicule, 2[e] série, des archives historiques de la Gascogne (Paris, H. Champion ; Auch, L. Cocharaux, 1903; in-8° de 164 pages), comprend les secrètes du pape Jean XXII pendant quatre années de son pontificat (18 septembre 1321-22 novembre 1325). Le procédé est le même que celui du tome I[er]; l'ayant déjà signalé ici-même, je n'y reviendrai pas et me contenterai de rappeler que chaque

document, parfaitement daté et copieusement annoté, est précédé d'une analyse très suffisante et de l'indication de la source. Dans les 181 pièces qui sont contenues dans ce volume, outre les bulles relatives aux seigneurs gascons (les Jourdain de l'Isle, les comtes d'Armagnac, de Comminges et de Foix, etc.), il faut remarquer celles qui sont relatives à l'archevêché d'Auch, et surtout aux conflits entre les agents français et anglais, préliminaires de la guerre de Cent ans. — L.-H. L.

— M. Léon Lecestre vient de publier, d'après les papiers de la Commission des réguliers établie en 1768, la liste générale des *Abbayes, prieurés et couvents d'hommes en France* (Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8° de xII-157 pages). Elle est dressée par règles religieuses, et dans chaque règle par ordres, puis par provinces monastiques et par diocèses. A la suite du nom de chaque maison, identifié géographiquement, est la mention du nombre des religieux qui l'habitaient et du revenu qu'elle possédait. Une astérisque désigne en outre les couvents ou prieurés, dont la suppression fut alors décidée. Comme la commission de 1768 n'eut pas à s'occuper des clercs réguliers, c'est-à-dire des Jésuites, Oratoriens, Lazaristes, etc., M. L. L. s'est borné à établir seulement la nomenclature de leurs maisons : il lui a été impossible de connaître leur personnel et leurs revenus. Pour les Jésuites, il aurait pu cependant utiliser le *Status assistentiae Galliae Societatis Jesu* publié en 1899 par le P. Alexandre Vivier; il y aurait relevé l'indication des maisons, collèges, noviciats et les noms de tous les religieux. Quoi qu'il en soit, les tableaux de M. Lecestre sont en somme bien supérieurs à ceux que l'on avait déjà. Quelques erreurs d'identification ont encore échappé à l'érudite attention de l'éditeur. Je me bornerai à en signaler deux ou trois. Les Carmes de Saint-Hilaire, diocèse de Cavaillon (p. 67), étaient à Ménerbes et non pas sur le territoire du Thor ; — les Cordeliers de La Mothe, au diocèse d'Avignon (province de Marseille, c'est-à-dire entre la Durance et la mer) n'étaient pas près de Bollène (p. 83), mais à 2 ou 3 kil. au N.-E. de Tarascon ; — les Augustins réformés de Frigolet, diocèse d'Avignon, n'étaient pas sur le territoire de Piolenc (p. 112), mais à Saint-Michel de Frigolet près Graveson. — L.-H.-L.

— Sous le titre de *Documents relatifs à l'histoire du deuxième et troisième partage de la Pologne* (t. I, Lemberg, 1902), M. Bronislav Dembinski, auteur d'un ouvrage en polonais sur la Russie et la Révolution française (Cracovie, 1896), vient de publier un gros volume de 565 pp. in-8°, contenant un grand nombre de documents diplomatiques sur les derniers temps du pauvre royaume morcelé de la Pologne déchue. Il est dédié à l'Université des Jagellons de Cracovie, la glorieuse Université qui vient de fêter l'accomplissement de ses cinq cents ans d'enseignement dont la Pologne ne fut pas la seule à profiter, car il rayonna au loin, vers des pays d'une moindre civilisation. Ce premier volume n'embrasse que les années 1788 à 1791, époque à laquelle la Pologne était en butte à la convoitise de la Prusse et de la Russie qui ne parvenaient pas à s'entendre sur un futur partage ; il fut même question, à un certain moment, d'une guerre entre les deux puissances rivales, sans que ce projet eût pris de consistance. Les recherches de M. Dembinski devaient se porter donc surtout sur les fonds d'Archives de Berlin et sur ceux, bien moins connus et très riches en renseignements intéressants, de Moscou. A cette époque on a, pour la plupart, des rapports en français ou en allemand. La plus grande partie des matériaux est cependant empruntée à la correspondance prussienne : de Pétersbourg et de Cracovie même M. D. n'a pas recueilli et publié seulement ce qui touche directement à son sujet, mais aussi

tout ce qui peut servir à l'éclaircir : c'est pourquoi il ne sera pas inutile de le feuilleter quand on s'occupera de l'histoire diplomatique de l'Europe centrale et de l'Orient à cette époque; le premier chapitre par exemple — documents de provenance russe — intéresse aussi bien les affaires de Suède que celles du royaume polonais; et des pièces d'une très grande importance regardent en même temps les négociations de paix avec la Turquie (on voit Catherine II demander en 1790 à cet ennemi vaincu la frontière du Dniester et, en plus, la ville moldave d'Akkerman, en Bessarabie, ce qu'on ignorait jusqu'à présent). Quelques rapports de l'envoyé de France à Varsovie, rapports moins détaillés et d'une moindre importance, terminent ce volume instructif. Il est précédé d'une préface que l'auteur a traduite en assez bon français; les notes nombreuses, utiles surtout au point de vue bibliographique, accompagnent le texte soigneusement imprimé. La table des noms n'est pas complète : il y a des noms et des pages qui ont été négligés (à la p. 439, note 1, il faut lire : « Isachia » et non « Isaifia »; il s'agit de la ville danubienne d'Isaccea, Isaktsché). Certaines pièces ne sont pas inédites : elles se trouvaient précédemment dans mes *Actes et fragments*, II (« Extraits de la corres-respondance des ambassadeurs de Prusse à Constantinople et Pétersbourg regardant les pays roumains »; Bucarest, 1896); il aurait été peut-être utile de renvoyer les lecteurs à ce recueil pour les renseignements qu'il contient sur le projet de « troc » territorial, imaginé par l'esprit naïvement inventif du ministre Hertzberg. Enfin, si au lieu de distribuer les documents en chapitres, on les avait rangés dans une seule série chronologique, la lecture en serait devenue, sans doute, plus facile. — N. Jorga.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 août 1903.

Le président du Comité formé pour assurer une sépulture décente à Charles-François Dupuis, l'auteur des *Origines de tous les cultes*, invite l'Académie à se faire représenter à la cérémonie qui aura lieu à Echevannes (Côte-d'Or), le 27 septembre prochain.

M. Emile Chatelain communique diverses notes écrites en tachygraphie latine dans le ms. de Tours n° 286, qui contient le traité de saint Augustin sur la musique. Un feuillet laissé en blanc par le copiste a été couvert de notes étymologiques et historiques, entre autres sur les vêtements du grand prêtre des Hébreux. L'intérêt de ces notes consiste surtout dans le rapprochement qu'on peut faire avec des gloses analogues, déchiffrées jadis par Julien Havet dans un autre ms. de Tours dont il ne subsiste qu'un feuillet aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale. Ces diverses gloses se complètent réciproquement et avec l'une on peut arriver à lire plus facilement l'autre dont les caractères sont presque effacés. — Dans le ms. de Tours n° 106, à propos de l'incendie de la basilique de Tours allumé en 903 par les Normands, la lecture rectifiée d'une note tironienne permet de reconnaître un monastère au lieu d'une place forte.

M. Senart lit un mémoire de M. Adhémar Leclère sur la charte de fondation d'un monastère hindou du XVII[e] siècle.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 14 septembre — 1903

ΓΕΡΑΣ. **Abhandlungen zur Indogermanischen Sprachgeschichte** August Fick **zum siebenzigsten Geburtstage gewidmet**, von Freunden und Schülern. — Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1903. In-8, IV-272 pp. Prix : 10 mk.; pour les abonnés aux *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, 8 mk.

Les lecteurs de cette Revue savent ce que doivent à M. Fick la critique dialectologique du texte d'Homère, l'onomastique et l'étymologie indo-européenne. Ils s'associeront de grand cœur à la plus belle « récompense » qui puisse couronner sa belle vie : la publication d'un recueil d'articles pénétrés de son esprit, tous instructifs et pleins d'intérêt, quelques-uns d'une importance considérable.

I (p. 1-16). M. Fr. Blass se demande quelle était la vraie forme du nom du philosophe Parménide, et une considération attentive du rythme de la prose de Platon — c'est par là que s'élève et s'étend la portée de la question — l'amène, malgré l'autorité du Bodleianus, à conclure en faveur de la brévité de la pénultième.

II (p. 17-32). J'enseigne volontiers, ne fût-ce qu'à titre d'exercice pédagogique, la doctrine de l'éolisme primitif des poèmes d'Homère : je ne puis donc que me réjouir de voir tomber les objections, d'ailleurs peu décisives, qu'on lui oppose encore. Voici celle à laquelle s'attaque M. F. Bechtel : « Il y a dans Homère des formes éoliennes que les rhapsodes eussent pu traduire en ionien sans que le vers en souffrît : c'est donc que tout ce prétendu travail de traduction n'est qu'une hypothèse en l'air. » — « Mais, répond l'auteur, ces gens-là n'étaient point des linguistes de cabinet, et l'on ne saurait exiger d'eux un décalque aussi rigoureux. » Et il en apporte pour preuve un fragment anglo-saxon, traduit du vieux-saxon, où traînent en effet bien des formes peu anglaises. — Fort bien ; mais il faut convenir pourtant que ceci n'est qu'une défensive : combien serait-on plus fort à la riposte, si tous les éolismes conservés étaient nécessaires !

III (p. 33-62). L'éternel problème des parfaits germaniques redoublés sans redoublement reçoit de M. O. Hoffmann une solution précise et élégante, s'il est permis de penser avec lui (p. 36) que les diphtongues indo-européennes á voyelle longue perdaient leur semi-voyelle en germanique, quand elles étaient sous ton heurté, mais la gardaient sous le ton traîné : dans ces conditions, *éi* du présent est devenu germ. *é*, d'où germ. occ. *á*, tandis que *éi* du parfait se contractait dans l'*é* germ. secondaire, dont le représentant allemand est *ia*, soit donc **léitó* « je laisse »> *láʒu*, et **léit* « il laissa »> *liaʒ*[1]. Satisfaisante pour les thèmes verbaux à diphtongue, la loi se complique, pour les autres, de ce qu'il faut encore admettre (p. 59) que i.-e. *é* sous ton traîné est devenu germ. *é* fermé[2]. On ne peut donc dire que toutes les difficultés disparaissent ; mais on commence à en apercevoir le nœud. Puis, lorsqu'on les aura résolues, il restera la plus piquante de toutes : comment se fait-il que le norrois et le germanique-occidental répondent *constamment*, par un parfait à voyelle allongée, au parfait redoublé du gotique ?

IV (p. 63-76). M. W. Prellwitz étudie les dénominatifs latins dérivés de *sidus* « astre » : *considerâre*, « amener [une opération agricole] en connexion avec l'astre [qu'il faut], bien observer les rapports des tra-

---

1. Parmi les trouvailles dues à la minutieuse enquête de M. H., je signale celle de deux verbes latins *fundere* (p. 52), corrélatifs, l'un de got. *giutan* suivant la doctrine commune, l'autre de germ. **bautan* = ags. *béatan* « battre » ; cf. la locution *fundere fugâreque*. Et, comme contre-partie du procès sémantique qu'il admet pour lit. *baudʒu* « *battre> châtier », je lui signale à lui-même l'allemand *balgen* devenu alsacien *pàlike* « gronder> châtier> donner le fouet ».

2. On voit et l'on va voir que la linguistique nouveau jeu a fort à faire des diphtongues à voyelle longue : ainsi qu'en convient plus bas M. Bezzenberger (p. 214), on ne sait au juste ce que c'est, et on les fait servir à toutes fins. Mais peut-être justement, à force de les manipuler, finira-t-on par les tirer au clair, comme en définitive la vraie façon de démontrer le postulat d'Euclide a été d'asseoir sur lui toute la géométrie.

vaux et des saisons » ; *dēsīderāre*, « demander aux astres les phénomènes [favorables à la croissance] », par exemple, une pluie bienfaisante. A cela près que ce dernier semblerait plutôt devoir signifier « faire descendre des astres... », ces étymologies se laissent aisément défendre et ont l'avantage de la simplicité.

V (p. 77-107). Les statistiques analytiques de M. C. Hentze éclairent très nettement un côté du développement de la proposition conditionnelle dans Homère. Mais on s'étonne de voir un linguiste contester (p. 97) que les sens de εἰ aient pu sortir du locatif d'un petit thème démonstratif, et que ce linguiste soit allemand : est-ce que, dans les langues européennes contemporaines, le mot « si » ne représente pas à volonté « à condition que, puisque, pourvu que, quoique, plaise à Dieu que » ? et n'est-ce pas en moyen-haut-allemand précisément que le petit mot *sô* a tous les sens de « si » ?

VI (p. 108-151). Une discussion métrique approfondie, dans le détail de laquelle il m'est naturellement impossible d'entrer, amène M. Fr. Skutsch à formuler les conclusions suivantes : « — 1° Il n'y a de synizèse possible, dans les vieux comiques latins, que pour les syllabes où l'*i* suit une voyelle (*huic*) ; — 2° La longueur de position est dans Plaute longueur absolue » ; et notamment *ille* n'est jamais pyrrhique; lorsqu'il semble l'être, c'est qu'il ne fait qu'une longue, l'*e* final étant syncopé : « Une longue de position ne peut être abrégée que dans les conditions où pourrait l'être une longue de nature » (initiale après un monosyllabe bref, etc.). — 3° La prosodie plautinienne est la même pour les anapestiques-dactyliques que pour les iambiques-trochaïques » : en d'autres termes, l'abrègement final de *aureo* dépend de la brève bréviante : « Les différences ne sont qu'apparentes et ne résultent en réalité que de la structure différente des arsis et des thésis dans le genre égal et dans le genre double. »

VII (p. 152-214). On sait tout le profit qu'a tiré dans ces dernières années la grammaire comparée, d'avoir dans la dérivation abandonné la notion exclusive du thème pur, et construit bon nombre de suffixations sur des mots tout faits, nommément sur des formes casuelles. Partant de là et du nominatif-accusatif pluriel neutre en *-ăi* enseigné par J. Schmidt, M. A. Bezzenberger explique par une suffixation de ce genre les dérivés à *i* pénultième, subsidiairement ceux à *i* pénultième, et quantité d'autres types qui ont même partiellement conservé l'ancienne diphtongue, soit donc : *-īno-*, *-iyo-*, *-iyo-* (adjectifs dérivés), *-iyos-* (comparatifs), *-āyeti*, *-iyeti* (verbes dénominatifs), etc. Il parvient ainsi à une remarquable synthèse de la dérivation indo-européenne [3], dans laquelle, bien entendu, la morphologie lituanienne

3. Mais, quand il pose gr. -εύω = lit. *-uju*, comment faut-il l'entendre (p. 193) ? Est-ce que ἱππεύω ne dérive pas de ἱππεύς ? serait-ce celui-ci qui aurait été refait sur celui-là ?

tient une place décisive et où l'on entrevoit enfin une conciliation possible du dualisme germanique *harjis : hairdeis* (p. 187). Très suggestif.

VIII (p. 215-227). De la collation des emplois de *bhavati* et *syát* dans les plus anciens textes sanscrits, M. W. Neisser infère l'inexistence primitive de l'optatif *bhavét*, et il en donne la raison fort plausible : la racine *bhû* est au moins aussi défective que la racine *as*, et *bhavati*, qui passe à tort pour un indicatif, fut d'abord en indo-éranien un subjonctif signifiant « il sera ».

IX (p. 229-248). M. K. Zacher recherche le sens réel d'un certain nombre de mots grecs désignant diverses parties de la barbe : μύσταξ « moustache », notamment, serait à séparer complètement de μάσταξ, « mâchoire, lippes ».

X (p. 249-264). Selon M. G. Mekler, got. *hunsl* « sacrifice » se serait dit avant tout, du sacrifice sanglant, et procéderait de la même racine que gr. καίνειν. Possible; mais il n'est pas nécessaire, pour cela, d'isoler καίνειν et κτείνειν, qui se tiennent au même titre que χαμαί et χθών : il n'y a pas non plus de dentale dans le got. *guma*.

V. Henry.

Ussing, **Ara Pacis Augustae.** Autel de la paix Auguste. Copenhague, 1903, in-8°, pp. 1-30, avec 2 figures et un résumé en francais.

On connaît le bas-relief de Florence, découvert à Rome en 1568, près d'un arc de triomphe qui barrait le Corso à la hauteur du palais Fiano. Il faisait autrefois partie de l'autel élevé par Auguste en 13-9 av. J.-C. et en décorait la face postérieure dont il formait le centre. M. Petersen, le dernier qui ait étudié l'*Ara*, voyait dans le relief la Terre nourricière entourée de deux Auræ, l'une portée par un cygne, l'autre par un monstre marin [1]. M. Ussing observe avec raison que des deux figures accessoires l'une est certainement masculine et que la Terre a d'ordinaire la corne d'abondance. Une réplique plus ancienne et plus voisine de l'original [2] donne le sens du tableau : on y voit à gauche, au lieu de la nymphe au cygne, une femme sortant à mi-corps d'une montagne ; la tête n'en est pas conservée, mais elle tient des torches dans les mains. Ce serait la personnification des Alpes, situées à l'Ouest, région du couchant et qu'éclaire la lune. Au centre est l'Italie : le *vitulus* couché à ses pieds rappelle l'étymologie populaire du mot et symbolise, ainsi que les enfants et la brebis, la fertilité de la terre nourricière. A droite est la mer, que représente un

1. *Ara Pacis Augustae*, pp. 48-54, 173-9.
2. Bas-relief du Louvre, trouvé à Carthage (*Catalogue sommaire*, 1838).

jeune triton, pareil à celui qui sert de marchepied à la Tyché d'Antioche. Sur le relief des Offices la figure centrale n'a pas changé : le Triton seul est remplacé par un dieu assis sur un monstre marin ; quant à la nymphe de gauche, ce serait le fleuve Eridan sorti des roseaux et que la légende de Phaéthon rapproche du Kyknos Ligure. L'hypothèse de M. Ussing ne supprime pas toutes les difficultés : telle quelle, et malgré sa hardiesse, elle me paraît préférable à l'interprétation traditionnelle.

A. De Ridder.

J. Vendryès, **De hibernicis vocabulis quae a latina lingua originem duxerunt.** Lutetiae Parisiorum, 1902, gr. in-8°, 200 pp.

Ce livre est divisé en deux parties. La première partie, qui a paru aussi comme thèse latine, comprend l'histoire des relations des Gaels avec les Bretons, la pénétration de la culture latine en Irlande par l'intermédiaire des Bretons et par les manuscrits (p. 13-32) ; la phonétique des mots irlandais empruntés au latin (p. 33-75) ; le genre, la déclinaison, et la dérivation dans ces noms (p. 76-91) ; la classification des emprunts d'après leur espèce et leur signification (p. 92-104). La seconde partie (p. 109-185) est un index de tous les mots irlandais dont l'origine latine semble démontrée, avec l'indication des textes où ils se rencontrent et des formes diverses qu'ils offrent. Ces mots sont au nombre d'environ quatorze cents.

Les mots irlandais empruntés au latin avaient fait l'objet, en 1882 d'une bonne thèse de B. Güterbock : *Die lateinischen Lehnwörter im Irischen*, Leipzig. Mais l'auteur n'y traite que de la phonétique. On pouvait donc songer à examiner à d'autres points de vue les emprunts au latin, et aussi à reprendre l'étude des sons avec les ressources nouvelles que nous avons aujourd'hui. C'est ce qu'a fait avec succès M. J. Vendryès et son livre, composé sur le plan de *Les mots latins dans les langues brittoniques*, de J. Loth, présente non seulement un ensemble de matériaux bien classés, mais encore beaucoup de remarques ingénieuses et des solutions satisfaisantes des problèmes proposés.

L'Irlande n'ayant pas été conquise par les Romains, les mots latins ne sont guère venus qu'indirectement aux Irlandais. Les uns, assez rares, ont été recueillis par les Gaels sur les lèvres des Bretons insulaires qui eux avaient été pénétrés directement par la culture latine ; les autres, et c'est de beaucoup le plus grand nombre, sont venus par voie savante. Si les premiers peuvent servir à compléter dans quelque mesure ce que nous savons sur les mots latins empruntés par les Bretons, les seconds nous fournissent de curieux renseignements sur les déformations possibles d'une langue morte, dénaturée par la prononciation et par l'orthographe étrangères. Ce que devient le latin dans

l'écriture des Irlandais, nous pouvons l'apprendre des nombreux manuscrits dûs à des scribes gaëls. Les manuscrits de Marianus Scotus, le Missel de Stowe, les manuscrits à gloses irlandaises, les vies de saints nous présentent des particularités nombreuses dont quelques-unes sont sans doute spécifiquement irlandaises. Au xiv[e] siècle, un manuscrit formé de textes gaéliques, le Lebar Brecc, nous offre quelques phrases latines (*Revue celtique*, t. X, p. 466-470) dont l'orthographe est singulièrement irrégulière : *uncuce* (unicuique), *sircumspexit* (circumspexit), *serpenitium* (serpentium), *toircior* (torqueor), *saserdotum* (sacerdotum), *tocius* (totius), *increduiletatem* (incredulitatem). L'étude minutieuse des particularités orthographiques des manuscrits latins nous renseignerait à la fois sur la prononciation du latin par les Irlandais et sur les méthodes de transcription des mots latins. C'est un travail considérable que M. Vendryès a avec raison jugé distinct du sujet qu'il a traité. Il n'en est pas moins vrai que parmi les mots empruntés par voie savante au latin classique, un grand nombre qui n'ont point pénétré dans la langue parlée ne sont guère autre chose que des transcriptions. Il y a toutefois une différence entre les mots latins qui entrent dans un texte latin orthographié par des Irlandais et les mots d'origine latine introduits dans un texte irlandais, c'est que ces derniers ont perdu toute trace de la flexion latine et ont été accommodés aux déclinaisons et aux conjugaisons irlandaises. L'étude des changements de genre, des passages d'une déclinaison à l'autre fournit à M. Vendryès un des chapitres les plus intéressants et les plus neufs de son livre.

Tandis que, pour les mots empruntés qui ne se sont pas étendus en dehors du domaine savant, les particularités phonétiques, lorsqu'elles ne sont pas uniquement orthographiques, ne portent guère que sur le vocalisme, dans les mots qui ont pénétré plus profondément dans la langue, c'est le consonantisme qui est gravement atteint. On y remarque le changement du *p* en *c*, de l'*f* en *s*, la confusion de *b* et de *p* au commencement du mot, le changement de *v* initial en *f*, la réduction de *ps* à *s*, de *st* à *s*, la chute de *n* non seulement devant *s* mais encore devant *t*. Chacun de ces phénomènes peut nous renseigner à la fois sur la forme des mots latins empruntés et sur les tendances de la phonétique irlandaise à l'époque de l'emprunt. L'histoire de la prononciation irlandaise n'est malheureusement pas encore assez connue pour qu'elle puisse aider à résoudre les problèmes proposés. Aussi M. Vendryès s'est-il surtout préoccupé de nous donner un copieux et exact répertoire de faits et a-t-il tenu, tout en relevant les explications dues à ses devanciers et en nous donnant son opinion sur les points discutés, à ce que les hypothèses pour le moment invérifiables n'occupassent pas dans son livre une place disproportionnée. Il convient de l'en féliciter sans réserve.

G. Dottin.

SAVY-LOPEZ (Paolo) et BARTOLI (Matteo). **Altitalienische Chrestomathie mit einer grammatischen Uebersicht und einem Glossar.** Strasbourg, Trübner, 1903, petit in-8 de VIII-214 p. 4 marks.

M. Savy-Lopez, professeur de philologie romane à l'Université de Catane, et M. Bartoli, lecteur à l'Université de Strasbourg, auteurs de cette chrestomathie, ne s'y proposent pas de donner un tableau complet des dialectes italiens, mais un manuel qui introduise à l'histoire des diverses formes du vieil italien. Dans la première partie, ils présentent un certain nombre de morceaux empruntés aux dialectes les plus importants. Il existe bien un ouvrage de ce genre et de la main d'un maître, la *Crestomatia italiana dei primi secoli* de M. Ern. Monaci, mais dont le 3e volume qui doit contenir la grammaire et le glossaire n'a pas encore paru. Les textes qu'on trouvera ici sont tantôt restitués, tantôt diplomatiquement transcrits avec les fautes des copistes pour laisser le débutant se débrouiller seul. D'ailleurs toute note autre que des variantes est supprimée. Cette méthode n'offre que des avantages pour des étudiants qui travaillent sous les yeux d'un maître; mais elle diminue fort l'utilité du livre pour les nombreux jeunes gens obligés de travailler seuls. Ce qui complique la difficulté, c'est que non seulement un certain nombre de termes dialectaux ont été omis dans le glossaire (inadvertance presque inévitable dans ces ouvrages), mais le glossaire offre d'ordinaire, non point la traduction du mot ou l'explication de la forme, mais le n° du paragraphe de l'ouvrage où l'on trouvera satisfaction; il faut donc feuilleter de nouveau le livre; de plus, la recherche dans ces paragraphes assez étendus n'est pas toujours facile, d'autant que souvent on y rencontre non le mot, mais simplement la syllabe caractéristique du mot. Ajoutez que ces paragraphes sont hérissés d'abréviations dont on ne donne pas la clé. Quelques retouches rendraient plus maniable cet utile volume. Tel qu'il est, il a coûté beaucoup de travail, et les textes y sont fort judicieusement choisis.

Charles DEJOB.

Eugène ROLLAND, **Flore populaire ou histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folk-lore.** Paris, Librairie Rolland, Tome III, 1900, 378 pages; tome IV, 1903, 263 pages.

La publication de la Flore populaire de M. E. Rolland, interrompue un instant, a repris bien vite et se poursuit avec une activité bien faite pour réjouir tous les amis de la linguistique et du folk-lore. Le 3e volume, paru en 1900, a été suivi, au commencement de 1903, d'un quatrième, moins gros, mais qui ne lui cède pas en intérêt; il en diffère cependant par un côté important, comme nous l'apprend

l'avis placé en tête : « A partir du présent volume nous ne nous occuperons plus que des pays de langue gallo-romane. » Ainsi au lieu de la Flore populaire de l'Europe et débordant souvent au-delà de ses limites, M. E. R. ne nous donnera plus qu'une flore populaire de la France; si on éprouve involontairement un sentiment de regret en présence de cette résolution, on ne peut, à la réflexion, que l'approuver. La tâche qu'il s'était imposée était tellement longue, qu'on se demandait avec inquiétude combien elle comporterait de volumes, quand l'auteur pourrait la mener à fin, et si jamais on aurait l'index général, si indispensable, qui doit faire suite à la Flore. Ces craintes ont disparu, et si l'on ne peut dire encore combien celle-ci, sous sa forme nouvelle, comptera de volumes, on peut espérer que le nombre n'en sera pas trop considérable et que le dernier ne se fera pas trop attendre.

Quant aux deux que j'annonce aujourd'hui — le premier bien tardivement, — ils ne démentent pas ceux qui les ont précédés et offrent un intérêt qu'explique la nature des espèces dont ils nous donnent les dénominations populaires. Le premier (III) renferme la fin des caryophyllées, les linées, malvacées, tiliacées et hypocastanées, les acéracées, hypéricinées et sarmentacées, avec les géraniacées, tropéolacées, balsaminées, oxalidées, méliacées et — je ne cite que les familles qui ont des représentants dans la flore sauvage ou cultivée de la France — les hespéridées. Le second (IV), comprend les rutacées, zygophyllées, rhamnées et juglandées, qu'on s'étonne un peu de trouver ici, avec les térébinthacées et la famille si nombreuse et importante des légumineuses. Si l'on se rappelle que ces familles renferment quelques-unes des espèces végétales les plus employées dans l'alimentation ou dans l'industrie, on comprendra combien elles ont pu recevoir d'appellations populaires différentes, et quels développements ont par suite dû prendre les articles consacrés à plusieurs d'entre elles. Ceux, par exemple, de la balsamine et de l'*Erodium cicutarium*, du tome III, comptent 5 pages; celui du *Geranium Robertianum* 6, de la saponaire 7, de l'*Oxalis acetosella* 9; les articles du tilleul, de la guimauve et de la *Stellaria media* — le mouron des petits oiseaux, — 10; du millepertuis, 12; de l'érable et de la la mauve, 14; du lin, 16; de l'*Oxalis acetosella*, 20; enfin celui de la vigne, 118. Bien que les articles du volume IV ne donnent que les noms gallo-romans, quelques-uns sont encore d'une longueur considérable; celui de la bourdaine entre autres, compte 4 pages, ceux de la lentille et de la réglisse, 5; de la luzerne, 6; de la vesce, 7, de la bugrane épineuse et du genêt, 8; de l'ajonc et de la gesse tubéreuse, 9; des petits pois, 19; et du noyer, 55.

On voit quelle ample moisson offre au linguiste et au phonétiste les deux nouveaux volumes de M. E. R.; ils pourront y étudier les transformations curieuses et souvent inattendues des noms primitifs

de ces diverses plantes; ils reconnaitront sans peine, sous la dénomination actuelle, grâce à la série complète qui est donnée des formes intermédiaires, l'appellation première ; ils verront comment, la laissant parfois de côté, le peuple leur en a, presque dans chaque région, substitué d'autres, plus en rapport avec les conceptions qu'il s'est faites de chaque plante, l'utilité qu'on en retire, ainsi que les qualités bonnes ou mauvaises qui lui sont attribuées. On est vraiment frappé d'étonnement en présence de cette richesse et de cette diversité merveilleuse de dénominations populaires, et l'on ne peut être trop reconnaissant à M. E. R. de les avoir, avec une patience et une persévérance qu'on ne saurait assez reconnaître, réunies en si grand nombre, et de nous avoir par là mis en état d'en suivre la filiation et d'en comparer les formes si variées. Les folkloristes ne trouveront pas moins à glaner parmi les légendes, croyances populaires et devinettes, que M. E. R. a rassemblées sur plusieurs de ces plantes, et dont l'énumération remplit 8 pages entières pour le lin et les petits pois, 13 pour le noyer et 55 pour la vigne : tant la récolte a été fructueuse et abondante !

Qu'il me soit permis de faire suivre cet éloge, qui n'est que juste, de quelques observations; elles portent presque toutes sur le volume IV. On s'explique peu que M. E. R. ait rejeté au commencement de ce volume les *Citrus limonum* et *medica*, et l'on est surpris que lui, si attentif à tout citer, n'ait point donné le nom grec de ce dernier. Il met souvent, et avec raison, en tête de plusieurs espèces d'un même genre, que le peuple confond aisément, le nom seul de ce genre, en le faisant suivre des noms vulgaires, qui s'appliquent indifféremment à ces espèces; c'est ce qu'il a fait pour le genre *Genista*; mais pourquoi n'avoir pas, comme Lamarck, réuni à ce genre le *Sarothamnus scoparius*, qui, dans certaines provinces, est pour le peuple le genêt par excellence? Une chose plus grave a été de traduire par « genêt épineux », ce qui est déjà botaniquement inexact, le nom *Ulex europaeus*, « l'ajonc d'Europe », et d'avoir omis de mentionner l'*Ulex provincialis* ou *parviflorus*, si différent de l'*Ulex europaeus*. Il en est résulté une grande confusion dans l'énumération des noms populaires de cet arbrisseau. L'*Ulex provincialis* est une plante méditerranéenne ; c'est à celui-ci, non à l'*europaeus*, que doivent s'appliquer les dénominations vulgaires des départements du Sud-Est, en particulier les formes *argélas*, *argiélas*[1], etc. Quant aux noms prétendus de l'*ajonc d'Europe*, des localités montagneuses de l'Est, comme *adjounk* à Barcelonnette, d'après M. Edmont, je ne sais à qui on peut les attribuer; car il est douteux que cette légumineuse, qui ne peut supporter les grands froids,[2] existe dans cette région.

1. A Aix le véritable nom de l'*Ulex provincialis* est *argeiras*.
2. Pendant le rigoureux hiver de 1879-80, l'*Ulex europaeus* a gelé dans presque toute la Normandie.

Ces confusions, si rares dans la Flore populaire de M E. R., sont inévitables dans un ouvrage de ce genre ; si les botanistes ne sont que bien exceptionnellement des linguistes, les linguistes sont encore moins souvent des botanistes ; il est donc inévitable que les noms donnés par les uns et les autres ne soient pas toujours certains. Averti par son sens philologique et sa grande habitude, M. E. R. a reconnu souvent, tout en les enregistrant, les formes douteuses. Mais parfois aussi il lui a été impossible de les distinguer; c'est à ceux qui se servent de sa Flore de contrôler celles qui leur paraissent peu vraisemblables[1] ; elles sont heureusement peu nombreuses. Grâce au soin et à la rigueur scientifique que M. E. Rolland a apportés dans ses recherches[2], au contrôle sévère qu'il a exercé sur ses sources, son beau livre offre en général toutes les garanties d'exactitude qu'on peut exiger d'une pareille publication[3].

Ch. J.

Lettres historiques par Pierre Lavroff. Traduit en russe et précédé d'une notice bio-bibliographique par Marie Goldsmith, 1 vol. in-18. I-XXIII. 1-330 p. Schleicher frères, éditeurs. 1903.

« On peut dire, sans hésiter, que les *Lettres historiques* de Lavrott furent pendant plus de dix ans le livre de chevet, l'Évangile de la jeunesse russe, et que même maintenant bien des pensées qui y sont exprimées forment une partie nécessaire du bagage intellectuel de

---

1. C'est ainsi que le mot *jon*, indiqué comme le nom du genêt à balai, dans la commune de Thaon, doit être probablement rejeté, puisque cet arbrisseau ne croît pas dans cette localité. Le mot *pangnolé* attribué, pour la même commune, au *Trifolium arvense*, espèce qui y est inconnue, est en réalité le nom du *Trifolium incarnatum*.

2. M. E. R. rattache les croyances populaires du trèfle à quatre feuilles au *Trifolium pratense*, c'est plutôt au *Tr. repens* qu'il faudrait les rapporter, cette espèce ayant réellement parfois des feuilles à quatre folioles. Pourquoi avoir mis le *Tr. subterraneum*, qui n'a pas à vrai dire de nom vulgaire, et avoir omis le *Tr. stellatum?* M. E. R. dit, à propos de la dénomination *fève de calicot*, du haricot commun : « Cette fève semble être originaire de *Calicut* dans l'Inde ». Et trois lignes plus loin, on lit : « La plante est d'origine américaine ». Elle ne viendrait donc pas de l'Inde. La vérité est que le *Phaseolus vulgaris* est une plante d'Amérique, et partant inconnue avant le XV[e] siècle.

3. L'orthographe des premiers volumes était souvent incertaine; M. E. R. s'est décidé, avec grand raison, dans le IV[e], à en adopter une uniforme, et j'ajouterai aussi simple que claire. On ne peut qu'approuver celle qu'il a choisie ; elle suffit à reproduire tous les sons gallo-romans, et n'a rien de l'aspect rebutant de l'orthographe phonétique, qui ne sert bien souvent qu'à donner une apparence dialectale à des formes réellement françaises.

tout honnête homme en Russie... Un grand nombre d'entre nous ne se séparaient jamais de ce petit livre usé, gâté, lu et relu... La nuit de chaudes larmes tombaient sur lui, les larmes de notre enthousiasme qui nous soulevait d'un désir immense de vivre pour ces nobles idées et de mourir pour elles. »

Ainsi s'exprime au sujet des *Lettres historiques* un des biographes de Lavroff, et il faut savoir gré à M[me] Marie Goldsmith d'avoir traduit pour le public français des pages qui ont exercé une influence psychologique si grande. Elles sont bien dignes d'ailleurs d'être lues, par la force singulière de la pensée de l'auteur, la pénétration de son esprit, et la chaleur contenue de son ardeur philanthropique allant par des raisonnements philosophiques jusqu'à une sorte de révolutionnarisme rationnel. Ce mélange de dialectique scientifique et de fougue réformiste fait l'originalité de ce petit livre, comme d'ailleurs d'autres productions russes contemporaines. L'auteur part de l'idée du progrès comme base de toute organisation humaine, comme critérium de tout jugement historique, comme motif de constatation de l'état pathologique de l'état social actuel, et par suite de la nécessité de le transformer fût-ce même par des procédés brusques. Ceux qui n'acceptent pas l'état pathologique de l'humanité présente, dit-il quelque part, doivent jeter loin d'eux ces pages. C'est là une singulière pensée pour un évolutionniste. L'évolution suppose précisément le passage graduel d'un état social donné à un état social modifié et meilleur suivant l'idéal humain; mais l'idée de pathologie ne devrait pas s'introduire dans la philosophie du progrès. Elle entraîne l'idée des remèdes radicaux et même révolutionnaires contre lesquels se prononce de plus en plus l'expérience historique.

La discussion de ces remèdes est au fond le sujet principal des *Lettres historiques* et nous ne pouvons pas naturellement y suivre ici l'auteur. Il a la prétention d'aboutir à une sorte d'état de sécurité morale pour les réformistes sociaux en se basant sur une certaine notion du progrès et de la justice cherchée aussi bien dans l'analyse des besoins humains que dans l'étude de l'histoire. Ce sont là de bonnes méthodes pour chercher des lumières relatives sur les voies de l'humanité : mais elles sont loin de conduire un esprit rigoureux à la quasi certitude qui respire dans les pages de Lavroff et en a fait sans doute l'attrait principal pour la jeunesse russe qui les dévorait et y conformait d'abord sa pensée, puis, dans certaines circonstances, ses actes.

Eugène d'Eichthal.

— Le troisième fascicule du *Byzantinisches Archiv* contient un ouvrage qui sera apprécié des hellénistes et surtout de ceux qui s'occupent des manuscrits et de l'histoire des bibliothèques (*Sammlungen und Cataloge griechischer Handschriften*, im Verein mit Fachgenossen bearbeitet von V. Gardthausen ; Leipzig, Teubner, 1903 ; viii-96 p.). M. G. s'était déjà occupé, dans sa *Paléographie grecque*, des plus importants catalogues des manuscrits grecs ; mais ce n'était là en quelque sorte qu'un travail préparatoire. Les dix pages sont devenues un volume, où l'on trouvera un répertoire de tous les ouvrages où il est question non seulement des collections actuelles, mais aussi des anciennes collections de manuscrits grecs. L'ordre est celui des divers pays, et de leurs villes par rang alphabétique; des notices particulières sont consacrées aux principales bibliothèques, la Bibliothèque nationale de Paris, la Laurentienne de Florence, l'Ambrosienne de Milan, la Vaticane, la Marcienne de Venise, la bibl. du British Museum, la Bodléienne d'Oxford, etc. — Pour Patmos, on pourra ajouter : Note sur les manuscrits d'auteurs anciens qui se trouvent dans la bibl. du monastère de Saint-Jean à Patmos, par Decharme et Petit de Julleville, Paris, 1866. — My.

— Le récit de voyage en Sicile que M. A. Dry intitule *Trinacria* (Paris, Plon et Nourrit, 1903) est conçu sans haute prétention et rédigé au courant de la plume. L'auteur est pourtant plus réfléchi que son style mondain ne le ferait croire. Il n'approfondit pas, mais il pique la curiosité. Il sait choisir, en route, ses interlocuteurs; il ne craint pas de consulter les livres sérieux ; toutes les questions à l'ordre du jour l'intéressent, et il les signale, s'il n'essaie pas de les résoudre. Il sait regarder les passants et attraper la physionomie des villes. Un homme instruit même ne perd pas son temps à le feuilleter. — Charles Dejob.

— Une *Revue des bibliothèques et archives de Belgique* vient de se fonder et de publier ses deux premiers numéros. Elle a comme rédacteur en chef M. L. Stainier, attaché à la Bibliothèque royale de Belgique, et comme secrétaires MM. O. Grojean et J. Cuvelier. Le programme qui est développé en tête du premier numéro et qui se trouve appliqué aussitôt après, est en somme celui du *Bibliographe moderne* que nous possédons en France. Les fondateurs de la *Revue* veulent surtout lui donner un caractère professionnel et en faire un organe spécial aux archivistes et bibliothécaires du royaume. A la suite des articles de fond sur l'histoire d'anciennes archives ou bibliothèques, sur les imprimeurs et leurs éditions, sur les relieurs, graveurs, etc., est une chronique relatant les acquisitions faites par les différents dépôts, les classements opérés, l'indication des principales divisions et des richesses de chaque série, puis un certain nombre de comptes rendus bibliographiques. Nous ne pouvons donc que souhaiter grand succès à ce nouveau périodique. — L.-H. L.

— M. Henry Thode publie chez Winter, à Heidelberg, deux brochures : *Schauen und Glauben*, 15 p. et *Wie ist Richard Wagner vom deutschen Volke zu feiern*, 31 p. Le premier de ces opuscules analyse sommairement les symptômes artistiques de notre époque et conclut à la décadence et non à une aurore prochaine, malgré la transvaluation nietzschéenne des valeurs, ou plutôt à cause d'elle qui serait un des principaux indices morbides. Tout autre malaise provient de l'égoïsme et de l'individualisme progressant dans la mesure où s'affaiblit le sentiment religieux. Nous cherchons tous, plus ou moins confusément, une nouvelle forme religieuse, un nouveau levier d'altruisme, un nouveau ciment social, que seul pourra nous donner un protestantisme libéral purifié. Car, pour M. Thode, le christianisme est la religion définitive, qu'il est inutile de chercher à dépasser,

mais qu'il faut désormais débarrasser de tout alliage historique, pour en dégager un culte *zeitlos*, idéal et universellement humain. On voit que ces conclusions se rapprochent sensiblement de celles que M. Kalthoff de Brême vient de développer avec tant de feu dans une série d'écrits. — La seconde brochure de M. Thode est une conférence faite le 13 février 1903 à la Philarmonie de Berlin pour tracer le programme d'une apothéose internationale de Wagner, à effectuer lors de la prochaine inauguration de son monument à Berlin. L'auteur, wagnérien convaincu, cela va sans dire, tentant de fixer la place de l'œuvre de Baireuth dans toute l'histoire de l'art et surtout de l'art moderne, part de la tragédie grecque pour expliquer les différentes formes artistiques par la nature des peuples qui les ont créées; puis montre dans Wagner la forme parfaite obtenue par l'alliance méthodique de tous les arts, enfin répond à la question formulée dans son titre par des citations du maître lui-même : Célébrons Wagner comme lui-même aurait voulu qu'on célébrât son art et l'art en général. On le voit, la première brochure a une portée plus générale et plus profonde que la seconde. — Th. Schœll.

— M. Hensel, professeur de philosophie à Erlangen, a publié naguère *Ethisches Wissen und ethisches Handeln*. Il a repris le même sujet, pour en creuser davantage certains aspects, dans une série de conférences qu'il a faites au printemps de 1902 à l'université populaire de Mannheim et qu'il vient de publier chez Teubner à Leipzig sous ce titre compréhensif : *Hauptprobleme der Ethik* (106 p., 1 mark 50). Après avoir examiné et critiqué l'utilitarisme de Bentham, puis l'évolutionnisme darwinien, il reprend le principe kantien de l'éthique d'intention (*Gesinnungsethik*), qui offre un critère sûr dans l'idée du devoir; mais il insiste sur l'inanité de la différence traditionnelle entre égoïsme et altruisme, tous deux pouvant, en égale mesure, être inspirés ou non par l'impératif catégorique. Il revendique aussi avec énergie, vis-à-vis de l'individualisme effréné, les droits absolus de la société à imposer des normes juridiques et morales. Enfin il étudie l'amoralité (qu'on nous passe ce mot), l'immoralité et le mal, produit de la civilisation dont, en terminant, il examine les rapports avec l'éthique. Une discrète influence nietzschéenne se trahit dans ce livre que nous ne pouvons que recommander au penseur indépendant. — Th. Schœll.

— M. Schmarsow, professeur d'histoire de l'art à Leipzig, étudie les rapports de notre civilisation présente avec les arts plastiques (*Unser Verhältnis zu den bildenden Künsten. Sechs Vorträge über Kunst und Erziehung*. Leipzig, Teubner, 160 p. 2 mark). Son point de départ est la faculté expressive (*Ausdrucksbewegung*) qui, plus développée chez les Méridionaux, motive leur culture artistique plus intense. Tirant ainsi du fond même de la nature humaine les éléments d'une complète théorie de l'art, il explore au profit de ce dernier le vaste domaine de la mimique et jette un jour nouveau sur les ressorts de l'activité créatrice en sculpture, peinture et architecture ainsi que sur les rapports de celles-ci avec la musique et la poésie. Il attribue une grande partie de la faiblesse de l'art actuel, surtout en Allemagne, à l'absence du contact immédiat et constant avec le vice humain (Lex Heinze !) et attend beaucoup plus de la fréquentation des écoles de natation et de gymnastique que des meilleurs musées et des plus savants cours, en quoi il pourrait bien n'avoir pas tort. Mais comme il combat les forces humaines les plus redoutables, routine et préjugés, il aura probablement le succès du prédicateur dans le désert. Signalons cependant son beau parallèle entre le monument de Canova à Venise et celui de Bartholomé au Père Lachaise (p. 144-149 et 158). — Th. Schœl .

— Un groupe de bronze, monument commémoratif de la victoire remportée le 15 avril 1450 a été récemment érigé à Formigny. Notre collaborateur, M. Ch. Joret, originaire de Formigny, élève, lui aussi, en souvenir de cette glorieuse journée un monument plus modeste, mais qui ne sera pas inutile (*La bataille de Formigny d'après les documents contemporains, étude accompagnée d'une carte*. Paris, Bouillon. In-8°, 88 p.). Il a reproduit dans ce petit livre tous les récits des chroniqueurs contemporains. Ces récits sont au nombre de quatorze, sans compter un résumé français du récit latin de Blondel. M. Joret a rangé ces documents selon l'ordre chronologique ou l'importance historique. Blondel, Jean Chartier, Mathieu d'Escouchy méritent le premier rang à cause de leur ancienneté et de l'abondance des détails; Gruel a son prix parce qu'il combattait à Formigny, mais son récit est incomplet et fut écrit bien longtemps après la bataille; Basin a, de même, composé son ouvrage en exil et sur la fin de sa vie; Berry, court et çà et là singulièrement inexact, offre pourtant des renseignements authentiques. Les autres documents, à part la lettre de Coëtivy, sont de seconde main; mais M. Joret a eu raison de les donner parce qu'ils éclairent plusieurs passages obscurs de leurs sources et qu'ils témoignent du profond souvenir que la victoire de Formigny avait laissé dans les esprits : Martial d'Auvergne, Gaguin, le récit de la *Chronique martinienne*, la mention de la *Chronique du Mont Saint-Michel*, les *Chroniques bretonnes* de Bouchard, la *Chronique* anglaise de Grafton. Dans une conclusion où il compare les diverses descriptions, M. Joret reconstitue les phases du sanglant combat de 1450, et sa description qui n'est en désaccord ni avec les récits des chroniqueurs du xv[e] siècle ni avec la topographie, nous paraît exacte et juste. On lui saura le plus grand gré de s'être un instant détourné de ses recherches favorites pour étudier de près, avec le sens critique qu'il a si souvent montré, et grâce à la compétence que lui donne sa connaissance particulière des lieux, un des faits les plus glorieux de nos annales. Son travail jette la lumière sur certains points et nous présente ce mémorable événement, comme il dit, dans toute sa vérité, dans toute sa grandeur noble et simple. — A. C.

— M. Pierre Gauthiez a fait tirer à part les articles qu'il avait publiés dans l' « Archivio storico italiano » et qui contenaient de nouveaux documents sur Jean des Bandes Noires (*Nuovi documenti intorno a Giovanni de' Medici detto delle Bande Nere*. In-8°, 106 p.). C'est un choix des documents qu'il avait recueillis pour composer son livre sur le célèbre aventurier et qu'il avait soit traduits en entier ou par extraits soit simplement cités dans son récit. Ces documents complètent, la publication faite autrefois par Moisè et Milanesi dans l' « Archivio ». — A. C.

— On lit avec un très vif intérêt l'élégante plaquette que M. G. Lacour-Gayet publie à la librairie Paul sous le titre *Un utopiste inconnu, les codicilles de Louis XIII* (In-8°, 51 p.). Le petit livre *Les codicilles de Louis XIII* paru sans nom d'auteur ni d'imprimeur, est un ouvrage apocryphe, et la date du 7 août 1643, la seule qu'il donne, manifestement fausse. A force de recherches patientes et subtiles, M. Lacour-Gayet est arrivé à déterminer sa date : les *Codicilles* ont paru après 1713 et avant 1719, et leur naissance se rapproche plus de l'année 1719 que de l'année 1713. Quel est l'auteur ? M. Lacour-Gayet présente là-dessus une hypothèse qui peut se soutenir avec quelque vraisemblance. Cet auteur, c'est un catholique au gallicanisme intempérant, aux sympathies avouées pour l'église réformée, aux antipathies non moins prononcées pour les ordres monastiques, un homme qui vit à l'étranger, et ce serait ou le marquis de Langalerie ou l'abbé

comte de Bucquoy. Quoi qu'il en soit, l'enquête de l'auteur a été joliment menée avec une très sagace érudition et elle est exposée sous une forme spirituelle et piquante. — A. C.

— Dans une étude très substantielle et qui se lit avec profit, *Le Sénat de Nice avant 1792, ses attributions judiciaires et politiques, renseignements historiques tirés de ses archives* (Nice, Malvano, 1902. In-8°, 135 p.) M. Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, expose la création de ce Sénat (1614), son ressort, les modifications qu'il subit au XVII^e et au XVIII^e siècle, sa juridiction, ses attributions diverses, ses privilèges et sa composition, son règlement intérieur, son cérémonial. L'étude est complète, et l'auteur n'oublie pas de nous renseigner sur le local et les archives du Sénat. Un chapitre curieux, le dernier du volume, réunit une foule de détails historiques, politiques, économiques et sociaux tirés des archives de cette assemblée : industries niçoises au XVIII^e siècle, construction de la terrasse du nord, théâtre, frontière du Var, situation des juifs, procès d'Annibal Grimaldi, comte de Beuil, et de son fils André, baron de Laval, ports francs de Nice, Villefranche et Saint-Hospice, consulats étrangers, etc. Le volume se termine par des pièces justificatives (p. 97-135). — A. C.

— Sous le titre de *Journal d'un bourgeois de Popincourt* (Paris, Gougy, 1903. In-8°. 106 p. Extrait de la *Correspondance historique et archéologique*), MM. H. Vial et G. Capon publient d'intéressantes notes de l'avocat Lefebvre de Beauvray sur les dernières années du règne de Louis XVI. Cet avocat, devenu aveugle de bonne heure, se consola de sa cécité par la culture des lettres et il composa plusieurs ouvrages. Mais il ne restait pas toujours confiné au logis. Il se faisait conduire chez de vieux amis pour causer avec eux de la politique, du théâtre, et de mille autres choses, et c'est ainsi qu'il note dans ses mémoires les expériences d'aérostation, les incidents de l'affaire du Collier, les querelles de Beaumarchais, les séances de l'assemblée des notables. Parfois il sortait de la ville et il fait un jour cette observation judicieuse qu'on devrait marquer le nom des villages sur un écriteau placé à chaque extrémité de l'endroit comme on marque le nom des rues dans les grandes villes. Il alla même interroger les ouvriers indiens d'une fabrique d'étoffes exotiques qui venait d'être établie au château de Thieux. MM. Vial et Capon ont extrait des *Mémoires* de Lefebvre de Beauvray les informations vraiment inédites qu'il dictait à ses secrétaires, le récit au jour le jour des événements locaux, la chronique de Popincourt de 1784 à 1787. L'avocat était fort bien instruit des scandales de son quartier ; il consigne dans ses papiers les gestes de ses voisins et retrace certains faits de leur existence antérieure ; il raconte avec une verve caustique les aventures soit passées soit présentes de quelques dames galantes qui sont venues échouer dans sa paisible rue. C'est, on le voit, un anecdotier. Mais il y a dans ses notes d'autres renseignements plus sérieux, par exemple sur la disparition du couvent des Annonciades et sur la topographie de Popincourt. Les futurs historiens du faubourg Saint-Antoine trouveront là d'importantes indications. MM. Vial et Capon ont d'ailleurs édité avec un très grand soin ce fragment du journal de Lefebvre ; ils ont contrôlé, vérifié rigoureusement les dires de l'avocat ; ils les ont commentés dans la mesure du possible, surtout d'après les documents des archives de la Seine, et le *Journal* qu'ils nous donnent, est en réalité une monographie de la rue de Popincourt au XVIII^e siècle. — A. C.

— Dans *Un chapitre de l'histoire des persécutions religieuses, le clergé catholique et les enfants illégitimes protestants et israélites en Alsace au* XVIII^e *siècle et*

au début de la Révolution (Paris, rue des Saints-Pères, 54. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*). M. Rodolphe Reuss retrace la douloureuse situation qui était faite en Alsace aux bâtards luthériens et aux enfants nés de mariages mixtes. Ils étaient, comme dit un document de l'époque, « affectés par cela seul à l'éducation catholique parce qu'ils appartenaient au Roi et à l'État et non à leurs père et mère qui n'avaient jamais sur eux de puissance légitime ». Même quand l'ancien régime disparut, cet odieux usage ne disparut pas. Même en 1790, même dans les premiers mois de 1791, les ordonnances de Louis XIV et de Louis XV sont appliquées en Alsace aux enfants naturels des Français hérétiques. M. Reuss a trouvé dans les procès-verbaux du Directoire du Bas-Rhin et nous communique quelques affaires relatives à cette question de la religion des enfants illégitimes. Elles prouvent que le clergé catholique, quoique menacé, et bien que son intérêt fût de se montrer tolérant, essayait de violenter les consciences. — A. C.

— M. Reuss publie en même temps une « étude historique et morale » sur *Le dix-huit brumaire* (extrait de la *Revue chrétienne*. Dôle, impr. Girardi et Audebert. In-8°, 50 p.). Il y fait à grands traits, souvent en traits saisissants et, comme il faut s'y attendre, de la façon la plus exacte et la plus fidèle, l'histoire des fameuses journées du 18 et du 19 brumaire, et il tire de cette histoire la morale. Les contemporains ont pu croire que Bonaparte serait le Washington de la France ; mais Bonaparte n'avait pas « l'ambition modeste et légitime d'être le président temporaire d'une République » ; Bonaparte « promet la paix durable et donne la guerre à outrance ; il garantit la liberté et fonde un régime despotique ; le résultat final de sa politique, c'est la diminution de l'influence française en Europe, c'est l'épuisement de notre sève vitale, c'est le réveil du génie des nations étrangères que son oppression même ressuscite à l'existence. Il a mis au monde l'Italie et l'Allemagne modernes ; il a d'avance justifié toutes leurs haines ; il les a constituées sur nos frontières, vivaces et puissantes, nous enserrant pour longtemps dans l'étau de la défiance universelle. Il nous a laissé un immense patrimoine de gloire ; mais que ces lauriers stériles me semblent peu de chose quand je songe à tant de sang versé, à tant de lourdes défaites, à tant de provinces perdues ! » On ne peut lire sans émotion ces jugements de M. Reuss ; ce sont ceux d'un patriote, d'un généreux et libre esprit qui éprouve une « répulsion profonde » pour l'homme de brumaire parce qu'il craint le césarisme, parce qu'il craint le despote unique qui pourrait un jour étouffer les libertés publiques et ruiner de nouveau la patrie. — A. C.

— Le recueil de M. Fernand Gerbaux sur *La papeterie de Buges en 1794* (Extrait du *Bibliographe moderne*, n°s 1-2) renferme des détails intéressants sur la fabrication du papier pour les assignats et sur les essais de Léorier de Lisle, directeur de la manufacture et après la mort d'Anisson-Dupéron, seul chargé de l'entreprise. Beaucoup de ces détails sont tirés de l'énorme procès-verbal d'estimation de la papeterie qui fut dressé en l'an III, et M. Gerbaux a reproduit dans les pièces justificatives l'inventaire des matières premières, du matériel, des ingrédients et ustensiles, des produits fabriqués, ainsi qu'un état du personnel où l'on trouve, à la suite des noms et prénoms des 298 ouvriers, le lieu de leur naissance, leur âge, leurs années de service dans la profession, leur genre de travail, renseignements des plus précieux pour l'éconcmie sociale comme pour l'histoire de la papeterie. — A. C.

— La librairie parisienne Garnier vient de publier une édition nouvelle de l'*Histoire des Montagnards*, d'Alphonse Esquiros. La première édition est de 1847. L'ouvrage, comme on sait, était la contre-partie des événements racontés par Lamartine dans son *Histoire des Girondins*, et le point de vue d'Esquiros est suffisamment caractérisé par ces lignes de l'introduction « La Montagne était le Sinaï de la loi nouvelle ; terrible et foudroyante, avec des éclairs aux flancs, un peuple prosterné à ses pieds et Dieu au sommet » (p. LXI). Le bon marché fera peut-être le succès de cette œuvre superficielle et exaltée : la première édition comptait deux tomes ; celle-ci ne comprend qu'un volume en 757 pages, avec 50 gravures et 54 portraits, à 3 fr. 50. — A. C.

— M. A. Aulard commence la publication d'une nouvelle collection de documents relatifs à l'histoire de l'esprit public à *Paris sous le Consulat*. Le tome premier qui vient de paraître (Cerf, Noblet et Quantin. In-8°, VII et 829 p.) va du 9 novembre 1799 au 21 novembre 1800 ou du 18 brumaire an VIII au 30 brumaire an IX. M. Aulard fait pour le Consulat ce qu'il a fait pour la réaction thermidorienne et le Directoire. Il donne des documents de deux sortes : les rapports administratifs (bureau central du canton de Paris, préfecture de police, ministère de la police générale) et des articles de journaux où il y a, bien que commence déjà l'époque d'intimidation et de servitude, des faits curieux et des réflexions intéressantes. Dans une introduction de trois pages, M. Aulard fournit d'ailleurs quelques détails sur sa publication et sur les administrations où étaient rédigés les tableaux de la situation de Paris. Ce nouveau recueil que les historiens consulteront avec grand profit, ne peut manquer d'être reçu avec reconnaissance. — A. C.

— Un nouveau document sur la défense de la province en 1815 vient d'être publié par M. Léonce Pingaud. C'est le *Journal d'un Bisontin* (Besançon, impr. Jacquin. In-8°, 51 p.), et ce Bisontin, c'est Charles Weiss, le bibliothécaire, qui de mars à décembre 1815, note fidèlement ses impressions au jour le jour. Le document a une grande importance et il est fort intéressant parce que Weiss y expose des sentiments qui, selon le mot de M. Pingaud, sont complexes et à première vue contradictoires. Le sagace et savant historien a commenté ce récit en mettant au bas des pages quelques détails accessoires qu'il a trouvés dans le journal manuscrit de l'abbé Baverel. Il rappelle d'ailleurs — et nous saisissons l'occasion d'appeler l'attention sur cet excellent travail — que M. le docteur Ledoux a, dans son *Besançon sous le premier Empire*, donné des renseignements biographiques sur tous ou presque tous les personnages que Weiss montre en scène. — A. C.

— M. le commandant Camon, professeur d'art militaire à l'École d'application de l'artillerie et du génie, veut établir la théorie de la guerre napoléonienne et pour atteindre son but il étudie systématiquement les manœuvres et les batailles de l'empereur dans ses ordres quotidiens. Son ouvrage aura trois parties : 1° *les manœuvres* ; 2° *les batailles* ; 3° *théorie et technique*. Il publie aujourd'hui en deux volumes sous le titre *Précis des campagnes* la partie consacrée aux manœuvres (*La guerre napoléonienne. Précis des campagnes*. Paris, Chapelot, 2 vol. in-8°, XI, et 272, 199 p.). Le premier volume est relatif aux premières campagnes, de 1796 à 1809 ; le second volume retrace les campagnes de 1812 à 1815. L'auteur suit donc l'ordre chronologique, et il a raison puisque les campagnes s'éclairent l'une l'autre, puisque l'une prépare l'autre. Il ne faut pas chercher dans ce *précis* de minutieux détails sur les manœuvres et les combats. M. Camon désire simple-

ment donner l'idée exacte de ce que Napoléon a voulu faire, et son récit est le plus souvent formé par des citations qui présentent au lecteur la pensée même de l'empereur. Mais il expose les faits avec beaucoup de clarté, et en laissant de côté les détails accessoires, il met en pleine lumière les grandes idées qui présidèrent aux opérations. Il nous semble difficile de faire mieux et d'être plus complet sous une forme si brève. Quiconque voudra connaître le squelette d'une campagne de Napoléon, devra consulter l'ouvrage de M. Camon. Rien, par exemple, de plus net que l'exposé de la campagne de 1815, de cette campagne qui eût modifié du tout au tout la situation générale si le plan de l'empereur s'était régulièrement exécuté et qui ne fut du commencement à la fin qu'une suite d'accidents (II, p. 194). Un grand nombre de cartes et de croquis où l'on retrouve la clarté, la lucidité naturelles à l'auteur, facilitent l'étude de cet utile *Précis*. — A. C.

— La librairie Chapelot a publié une seconde édition du livre du colonel Ardant du Picq, paru en 1880, sous le titre *Études sur le combat* (1903. In-8°, xxxv et 379 p. avec préface de M. Ernest Judet). On y retrouvera l'étude d'Ardant du Picq sur le combat antique et son étude sur le combat moderne où il y a tant d'idées exprimées avec verve et d'une façon pittoresque. Ardant du Picq, tué malheureusement à Longeville-les-Metz le 15 août 1870, était un de nos écrivains militaires les plus perçants, les plus originaux, et nul n'a mieux montré que « la confiance seule fait de vrais combattants ». Nous signalons au lecteur l'appendice de cette seconde édition : mémoires sur les feux d'infanterie, sur les feux à commandement, sur l'emploi de la carabine et des chasseurs, sur les compagnies du centre et *documents historiques*. On sait qu'Ardant du Picq avait ouvert une enquête auprès de tous les officiers de sa connaissance qui avaient fait la guerre ; il adressa à chacun une *Lettre questionnaire* (reproduite dans la préface du livre p. xi-xv) et les réponses les plus intéressantes, les plus décisives qu'il reçut, figurent à l'appendice sous le titre de *Documents historiques* : ce sont des lettres sur les batailles de l'Alma, d'Inkermann, de Magenta, de Solferino et de Mentana. — A. C.

— Le livre de M. le lieutenant-colonel F. Foch, *Des principes de la guerre* (Paris, Berger-Levrault. In-8°, 346 p. avec 25 croquis, dont 11 hors texte, 10 fr.) se compose des conférences que cet officier a faites sur l'art militaire à l'École supérieure de guerre. L'auteur démontre dans son introduction qu'un enseignement théorique de la guerre est toujours fécond s'il est bien compris. Puis il expose les caractères originels de la guerre qui tient ses caractères principaux des époques de la Révolution et de l'Empire et qui a pour première loi le mouvement. Viennent ensuite des chapitres très instructifs sur l'économie des forces, sur la discipline intellectuelle, sur le service de sûreté, sur l'avant-garde, le surprise et la sûreté stratégiques, la bataille. Il faut, selon M. Foch, abandonner la vieille escrime qui n'est pas, naturellement, celle de Napoléon. Une foule d'exemples appuient les « principes » que M. Foch pose et développe : les débuts de la campagne de 1796 en Italie, l'affaire de Saalfeld et les mesures prises par Lannes, la campagne de l'armée d'Italie en 1809 et les leçons que Napoléon donne alors au prince Eugène, l'avant-garde stratégique dont les Allemands de 1813-1814 possédaient la notion, les dispositions de sûreté stratégique de l'armée prussienne du Bas-Rhin au commencement de la campagne de 1815, le combat de Nachod en 1866, l'absence de sûreté au 5e corps français les 4, 5 et 6 août 1870, les journées du 16 et du 18 août. Tout cela est clair, précis, vigoureux, et l'auteur termine en retraçant la bataille moderne où la masse doit l'emporter si l'on sait la faire agir au moment voulu sur le point où la stratégie l'impose. — A. C.

— On trouvera dans l'*Armée allemande, étude d'organisation* par MM. le chef de bataillon Félix Martin et le capitaine F. Pont un tableau d'ensemble de l'armée allemande (Paris, Chapelot. In-8°, 869 p.). L'ouvrage comprend deux parties. Dans la première, les auteurs indiquent comment l'armée allemande est recrutée, encadrée et instruite, et ils exposent successivement en six chapitres l'organisation militaire de l'Empire de 1871 à 1901 (lois militaires ou budgétaires et relations entre le Parlement et l'armée), la loi du recrutement, le recrutement des hommes de troupe, des officiers, du personnel auxiliaire et les centres d'instruction (moyens employés pour instruire les cadres). La seconde partie montre comment les éléments d'organisation sont répartis pour former un puissant outil de guerre, et dans cette partie qui se compose de trois chapitres, les auteurs étudient, outre les armes et les particularités de chaque service, le commandement et ses aides, les principaux organes de direction et d'administration ainsi que le personnel qui les assiste. L'appendice offre un résumé de l'organisation de la marine allemande et des troupes de protectorat. Le livre qui présente une description complète de la puissance militaire de l'Allemagne, ne peut qu'être recommandé. — A. C.

— Un nouveau volume du si regretté Gaston Paris vient de paraître sous le titre *Légendes du moyen âge* (Paris, Hachette. In-8°, IV et 291 p. 3 fr. 50). Il contient cinq essais : *Roncevaux*; le *Paradis de la reine Sibylle*; la *Légende du Tannhäuser*; le *Juif errant* et le *Lai de l'Oiselet*. Les trois premières études avaient paru dans la *Revue de Paris* (15 septembre 1901, 15 décembre 1897, 15 mars 1898). Le *Juif errant* se compose de deux études : 1° d'un article paru en 1880 au tome VII de l'*Encyclopédie des sciences religieuses*; 2° d'une étude donnée au *Journal des savants* en septembre 1891 à propos d'une publication de M. Morpurgo. L'étude sur le *Lai de l'Oiselet* à laquelle on a bien fait de joindre le poème même, a paru, ainsi que le texte du « lai », dans un Per nozze de 1884. On accueillera ce volume, comme les précédentes séries d'articles, avec un profond sentiment de gratitude. — A. C.

— Nous saluons avec joie la troisième édition de l'*Histoire du lied* de M. Édouard Schuré (Paris, Perrin. In-8°, 439 p. 3 fr. 50). Elle est dédiée à Gaston Paris, « à l'interprète savant et conscient de nos traditions nationales dont l'œuvre a réveillé le génie endormi de la poésie populaire en France ». M. Schuré n'a fait aucun changement à son travail, et c'est son droit. « On ne corrige pas, dit-il, un livre écrit de jet à trente ans de distance. En pareil cas, il faut tout refaire ou ne rien toucher. Je me suis résigné à ce dernier parti, sans me dissimuler que plus d'une page étonnera par un enthousiasme excessif ou choquera par des erreurs de détail. Si, malgré ses défauts, le livre garde un mérite, c'est peut-être qu'il donne un tableau complet de la genèse du lied et de son action sur la littérature allemande. Toutefois, certaines pages de la conclusion ne s'expliquent plus, à l'heure qu'il est, que par la date où elles furent écrites. Le reproche que j'adressai alors à mes compatriotes de négliger leur propre poésie populaire serait aujourd'hui fort injuste ». Pour réparer, comme il dit, cette lacune, M. Schuré a mis en tête de la réédition une préface de vingt-cinq pages sur le réveil de la poésie populaire en France de 1870 à 1900; il y étudie successivement le mouvement du folklore, les nouveaux poètes du peuple et l'intuition psychique dans la poésie populaire. — A. C.

— Il est regrettable que la quatrième édition du *Musée de la conversation* de M. Roger Alexandre (Paris, Bouillon, 1902. In-8°, 937 p., 15 francs) compte deux

tomes au lieu d'un seul. Ce Büchmann français devrait être plus maniable et, comme son rival allemand, ne compter qu'un volume. Mais M. Alexandre a reproduit, outre tous les articles de la troisième édition, quelques-uns de ceux qui figuraient dans les deux premières et que des critiques lui reprochaient d'avoir supprimés. Il a reproduit également le contenu de son livre *Les mots qui restent* et des articles nouveaux qu'il avait publiés pour la plupart dans les suppléments littéraires du *Gaulois*. Il a corrigé ou complété d'anciens articles. Enfin, il a joint à sa publication une bibliographie des principaux ouvrages relatifs aux citations françaises. P. 145, le mot *Une chaumière et son cœur* se trouve dans les *Brigands* de La Martelière (édition de 1793, p. 65); p. 311, 313 et 813 lire Hoffman et non *Hoffmann*; p. 319, à *feu mal éteint* rappeler le vers d'Horace sur les feux « suppositos cineri doloso »; p. 429, lire Bellavène et non *Bellavenne*. On ne saurait trop remercier M. Alexandre d'avoir indiqué ses sources avec précision et nous pouvons assurer que ce répertoire de citations, de dictons et de curiosités anecdotiques offre une lecture piquante et instructive. — A. C.

— Qui ne connaît la pièce de Musset, *Une soirée perdue* et dans cette pièce le passage où le poète qui voit se balancer devant lui « sous une tresse noire un cou svelte et charmant », entend un vers de Chénier, un vers presque inconnu, moins écrit que rêvé, chanter dans sa mémoire? Ce vers — ou plutôt ces vers — c'est le suivant :

> Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
> Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.

M. Fernand Bournon a retrouvé ce vers (*A propos d'un vers d'André Chénier*. Paris, 1903. In-8°, 8 p. Pour le mariage d'André Mareuse et de Valentine Artus); le vers est dans un fragment d'idylle, *Les colombes* :

> Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles
> Se baisent : pour s'aimer, les dieux les firent belles.
> Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat,
> Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 septembre 1903.

M. Clermont-Ganneau propose une correction à l'une des mentions en notes tironiennes contenues dans le manuscrit de Tours qui a été signalé par M. Chatelain à la précédente séance. Il croit que, dans la note consacrée à l'étymologie du mot λύχνος « lampe », il faut, au lieu de τοογυμν, lire τὸ ἔλαιον « l'huile ». — Il donne ensuite lecture de deux notes, la première relative à Dimas, le mauvais larron, la seconde aux Bohémond, princes d'Antioche, d'après les sources arabes.

M. Babelon communique un rapport de M. Degrand, consul de France à Philippopolis, sur un trésor de monnaies des Comnène, du XIIe siècle, découvert, avec dix plats gravés en argent, à Izgherli, dans le voisinage de Philippopolis (Bulgarie).

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 21 septembre — 1903

Carl STEUERNAGEL, **Hebraïsche Grammatik** mit Paradigmen, Literatur, Uebungstücken und Wörterverzeichnis. *Porta linguarum orientalium*, Pars I. Berlin, Reuther et Reichard, 1903, petit in-8; XII, 148 et 120 pages. Prix : 3 M. 50.

L'auteur de la nouvelle grammaire hébraïque de la *Porta linguarum orientalium* a visé plus haut que les manuels élémentaires qui se bornent à enregistrer les phénomènes tangibles d'une langue. Il s'est proposé, dit-il dans la préface, non seulement d'introduire l'élève dans l'étude de l'hébreu, mais aussi de le mettre en mesure d'aborder avec fruit une grammaire développée et complète. En conséquence, il a traité d'une manière approfondie les lois des mutations des voyelles et il a dérivé les formes connues des formes primitives qui en sont la base, bien que celles-ci ne soient qu'hypothétiques. Le savant hébraïsant a suivi avec conséquence la méthode qu'il avait choisie. Sa grammaire, envisagée au point de vue scientifique, marque un réel progrès, mais ne dépasse-t-elle pas la portée d'esprit d'un commençant? Elle est, en effet, bien compliquée; le paradigme du verbe, par exemple, est présenté sous quatre formes : la forme primitive (*Grundform*), la forme de la pause (*Pausalform*), la forme du contexte (*Kontextform*), et la forme du contexte avec le vav consécutif (*Kontextform mit waw cons.*). La forme ordinaire aurait peut-être mieux figuré en tête dans

une table principale, et les autres formes, auxquelles l'élève reviendrait plus tard, dans des tables en petit texte. La même disposition semble également indiquée pour la première partie, la phonétique, traitée d'une manière remarquable, mais hérissée de règles principales et de règles secondaires ; celles-ci auraient pu être comprises en plus grand nombre dans les alinéas en petits caractères, qui sont trop clairsemés. Telle est l'impression que nous a laissée la lecture de cette petite grammaire, mais nous reconnaissons que les élèves sont les meilleurs juges dans les questions de ce genre.

Suivant le programme adopté par la *Porta linguarum*, la grammaire est suivie d'une notice bibliographique, d'exercices et d'un lexique adapté aux exercices.

Le livre est correct [1] et bien imprimé.

R. D.

Das Buch Jeremia, übersetzt von B. Duhm. Tübingen, Mohr, 1830 ; in-9, xxxiv-153 pages.

A few notes on the Gospels according to St. Mark and St. Matthew, based chiefly on modern Greek, by [A. Pallis. London, Williams, 1903 ; in-8, vi-47 pages.

Die Evangelien eines alten Unzialcodex, nach einer Abschrift des dreizehnten Jahrhunderts herausgegeben von A. Schmidtke. Leipzig, Hinrichs, 1903 ; in-8, xl-116 pages.

Le très remarquable commentaire de M. Duhm sur le livre de Jérémie a été signalé dans cette *Revue* (n° du 30 décembre 1901, p. 505). La publication actuelle est une œuvre de vulgarisation, excellente comme telle, et qui suppose derrière elle le commentaire : une introduction très claire contient des indications générales sur l'origine et la composition du livre; suit une traduction soignée, où l'emploi de trois caractères typographiques différents permet de distinguer les parties originales du livre, oracles de Jérémie ou récits de Baruch, les compléments et développements anciens, les gloses plus récentes. Les oracles de Jérémie sont traduits conformément au rythme poétique.

Les notes critiques de M. Pallis, nonobstant l'indication du titre, sont rarement fondées sur l'usage du grec moderne ; ce sont, pour la plupart, des conjectures plus ou moins ingénieuses qui ne semblent pas avoir beaucoup de chances de se faire accepter par les exégètes. Citons en exemple Matth. xxvi, 50 : ἑταῖρε, ἐφ' ὃ πάρει ; M. P. veut que l'interrogation soit impossible, et que Jésus ait dit à Judas : εὖ πάρει, « sois le bienvenu ». Que signifierait cette politesse ? Matthieu, comme

---

1. P. 7, l. 2. *S' ôl* est une faute d'impression pour *S'gôl*.

Luc (xxii, 48), n'a-t-il pas voulu montrer que le Christ n'avait pas été dupe de la fourberie de Judas et l'avait flétrie comme il convenait?

Un manuscrit de la Bibliothèque nationale (gr. 97, xiiie siècle; dans Grégory, 579), qui contient les quatre Évangiles, suit la recension vulgaire pour Matthieu, et présente, pour les trois autres Évangiles, un texte différent : c'est ce texte de Marc, Luc et Jean qu'édite M. Schmidtke. La transcription a été fort incorrecte : M. S. suppose que les copistes, ayant commencé leur travail et reproduit Matthieu d'après un manuscrit minuscule et de lecture facile, furent contraints, peut-être par la volonté de la personne qui les employait, à poursuivre leur tâche sur un manuscrit oncial, gardé probablement comme une sorte de relique. Ce manuscrit aurait été environ du ve siècle, apparenté aux manuscrits Vatican et Sinaïtique; on y aurait fait ensuite des corrections d'après le texte vulgaire, et il aurait également subi l'influence du texte dit occidental. Une trace de cette influence se remarquerait dans l'omission de la généalogie du Christ dans Luc. Cette genèse du texte édité par M. S. n'est pas très clairement déduite; mais la publication n'en a pas moins son utilité pour la critique des Évangiles.

Alfred Loisy.

The Republic of Plato, edited with critical notes, commentary and appendices, by J. Adam. Vol. I : Books I-V; Vol. II : Books VI-X and Indexes. Cambridge, University Press, 1902; xvi-364 p. et 532 p.

Dans la pensée de M. Adam, un éditeur de la *République* n'a pas seulement à en donner le meilleur texte possible; il doit encore rechercher, par une étude patiente du style de Platon, de quelles conceptions s'inspirait l'écrivain en composant son ouvrage; et l'une des meilleures manières d'atteindre ce but, c'est d'avoir constamment présents à l'esprit non seulement le développement même de la *République*, mais aussi les autres écrits platoniciens. C'est ainsi que l'on arrivera, en se dégageant de tout système préconçu, à expliquer et à interpréter, d'une façon tout objective et impersonnelle, le texte de la *République*, à la condition cependant que le texte lui-même soit rigoureusement étudié et analysé selon les lois du langage grec. En conséquence de ces principes, M. A., à qui nous sommes déjà redevables d'une édition de la *République* avec notes critiques, donne dans cette édition nouvelle une abondante suite de notes au bas des pages, dans lesquelles sont discutées les variantes sérieuses et les principales interprétations; en outre, et l'on trouvera là un des mérites de l'ouvrage, une discussion est établie, après chaque livre, sur les passages

dont le sens exige un commentaire plus étendu. A la fin du second volume sont des tables très développées, l'une des mots grecs, l'autre des divers sujets traités par Platon ; une troisième est grammaticale et stylistique, et comprend en même temps de nombreux exemples des fautes commises dans les manuscrits, et les lectures étrangères aux manuscrits adoptées par l'éditeur. Les appendices ajoutés à chaque livre sont pour la plupart très importants ; M. A. y examine les interprétations proposées avant lui, les soumet à une critique approfondie, et expose ses vues personnelles. On ne saurait trop insister ici sur la méthode suivie par l'éditeur. Le texte seul, avant tout, c'est-à-dire le revêtement même de la pensée de Platon, est l'objet d'une analyse sévère ; M. A. ne se laisse point égarer par des théories antérieures à l'étude de la phrase et de l'expression. Il ne considère pas la forme grammaticale au second plan ; c'est en elle au contraire que résident les moindres nuances de la pensée, et c'est elle qui doit nous donner la clef des passages où une interprétation trop subjective a souvent fait fausse route : excellente méthode, qui devrait être celle de tous les commentateurs ; j'ajoute celle de tous les traducteurs. La première condition, en effet, pour comprendre la pensée, telle véritablement qu'elle doit être comprise, est de pénétrer exactement la fonction de chacune des formes qui la recouvrent, et le sens vrai, je ne dis pas le sens approximatif, ne peut être obtenu qu'à ce prix. Cette vérité philologique semble bien banale ; il en est d'elle pourtant comme de bien d'autres : elle est unanimement admise, et l'on ne s'imagine pas combien dans la pratique elle est méconnue. Mais aussi que d'erreurs, que de retouches inutilement faites aux textes, le plus souvent parce que la part faite à la recherche grammaticale est trop restreinte ! L'hellénisme de M. A. est des meilleurs, et l'on devra compter avec son édition. On n'attend plus que le complément qu'il promet, un volume d'introduction où se trouvera un essai sur le style de Platon, avec une étude sur les manuscrits de la *République* et leurs affinités. Nous saurons alors quelle est l'opinion de M. A. sur le Vindobonensis 55 (F) et sur l'autorité qu'il convient de lui accorder. Il est certain en effet que le Parisinus 1807 (A) tient la première place pour l'établissement du texte, tant par son âge (IXe siècle) que par son excellence ; il est certain également que le Venetus (185 (Π Bekker) vient en seconde ligne ; mais il se trouve des passages où la meilleure leçon est donnée par F et par son parent l'Angelicus 101 (v), et d'autres dans lesquels F seul représente le vrai texte, par exemple 620 *a-b* ὡσαύτως εἰκοστήν, où les autres manuscrits sont corrompus ; d'autres leçons enfin de ce manuscrit requièrent un sérieux examen. L'appareil critique est d'ailleurs d'une sobriété peut-être excessive ; le texte étant celui de A, M. Adam en donne seulement les variantes fautives, en indiquant les manuscrits qui fournissent la bonne leçon, et qui sont géneralement, avec Π,

le Venetus 184 et le Monacensis 237 (Ξ et *q* de Bekker). Mais l'introduction devra encore s'expliquer sur la valeur de ces deux manuscrits. Relativement au texte de A. M. Adam est plutôt conservateur ; il admet néanmoins un certain nombre de corrections, au total 94, dont 30 sont dues à ses propres conjectures. Elles sont toutes excellemment discutées soit dans les notes, soit dans les appendices, non pas cependant au point d'emporter toujours l'assentiment. Quelques-unes sont très heureuses et me semblent incontestables : 398 *a* οὔτ' pour οὐκ ; 429 *c* αὐτῆς σωτηρίαν pour αὐτήν ; 564 *e* βλίττειν pour βλίττει ; 580 *d* δὲ ἰδέ pour δεῖ δέ, vulg. δὲ δεῖ. D'autres sont également bonnes, quoique n'ayant pas le même degré de certitude, par exemple 517 *a* καὶ ἀποκτιννύναι, ἀποκτείνειαν ἄν. Plusieurs semblent moins justifiées et se heurtent à certaines objections : 396 *d* τῆς ἁπλῆς διηγήσεως pour τῆς ἄλλης est sans doute très séduisant et irréprochable pour le sens, et c'est bien de ce que Platon appelle ἁπλῆ διήγησις qu'il est question ; mais c'est bien aussi ce que signifie ἡ ἄλλη διήγησις, par rapport à μίμησις, à savoir *l'autre genre de récit*, contenu ainsi que μίμησις dans ἀμφοτέρων. L'interprétation de τῆς ἄλλης par *le reste*, selon l'usage habituel, est inexacte ; il s'agit de ἄλλος accompagné de l'article, ici nécessaire, et non de la locution toute faite ὁ ἄλλος avec un mot ayant la valeur d'un collectif. La phrase est contruite comme *Protag*. 321 *e* τὴν τέχνην τὴν τοῦ Ἡφαίστου καὶ τὴν ἄλλην τὴν τῆς Ἀθηνᾶς, et équivaut en réalité à τῆς διηγήσεως τῆς διὰ μιμήσεως καὶ τῆς ἄλλης (διηγήσεως) τῆς ἁπλῆς ἄνευ μιμήσεως, cf. 392 *d* et 394 *b* ; ἁπλῆς n'est donc pas nécessaire. 501 *d* φήσει pour φήσειν peut évidemment se justifier par le passage fréquent, dans Platon, du pluriel au singulier (on attendrait φήσουσι) ; mais outre que les exemples invoqués (347 *a* note) sont d'une espèce toute différente, le pluriel revient immédiatement après avec ἀγριανοῦσι, pour ne plus cesser ; φήσει ainsi isolé est donc plus que douteux. Je crois d'ailleurs qu'un verbe *dire* n'a rien à faire dans cette phrase. 559 *e* il est certain que les mots ἀρχὴν αὐτῷ μεταβολῆς ὀλιγαρχικῆς τῆς ἐν ἑαυτῷ εἰς δημοκρατικήν ne sont pas explicables, bien que l'idée soit très claire. M. Burnet, l'un des derniers éditeurs, suppose une lacune après μεταβολῆς, ce qui revient à renoncer à l'explication. M. A. avait proposé d'abord ὀλιγαρχικοῦ τοῦ... δημοκρατικόν, ce qui vaut mieux, mais est difficile à admettre pour plusieurs raisons ; et il lit maintenant ὀλιγαρχίας τῆς... δημοκρατίαν, en avouant qu'il fallait bien corriger, puisque le texte est corrompu ; ce n'est là qu'un pis-aller. On peut conjecturer enfin, ajoute-t-il, que le mot πολιτείας est tombé accidentellement après ἑαυτῷ. C'est peut-être la vraie solution, mais je ne vois pas ce que viendrait faire πολιτεία dans un passage où il s'agit des hommes et non des gouvernements. Une autre solution est possible. Platon dit souvent ἀνὴρ ὀλιγαρχικός, ἀνὴρ δημοκρατικός, ἀνὴρ τυραννικός mais aussi τυραννικὴ ψυχή 545 *c*, 578 *a*, par comparaison avec ὀλιγαρχία, δημοκρατία, et τυραννουμένη πόλις ; il dit encore 544 *e* οὐκοῦν εἰ τὰ τῶν πόλεων πέντε, καὶ αἱ τῶν ἰδιωτῶν κατασκευαὶ τῆς ψυχῆς

πέντε ἂν εἶεν, cf. 445 *c* ὅσοι πολιτειῶν τρόποι... τοσοῦτοι κινδυνεύουσι καὶ ψυχῆς τρόποι εἶναι. Je penserais donc volontiers qu'en effet un mot est tombé, et que ce mot est non pas πολιτείας, mais ψυχῆς : et je lirais οἵου εἶναι ἀρχὴν αὐτῷ μεταβολῆς ὀλιγαρχικῆς <ψυχῆς> τῆς ἐν ἑαυτῷ εἰς δημοκρατικήν. La disparition de ψυχῆς après ὀλιγαρχικῆς n'a rien d'insolite. — En résumé, cette édition peut légitimement prétendre à la faveur des hellénistes; les notes la recommandent tout particulièrement aux professeurs, et les appendices lui donnent une réelle utilité pour l'étude des théories platoniques [1]. M. Adam a bien mérité des lettres grecques et de Platon.

My.

T. Lucreti Cari de rerum natura liber I. Introduzione e commentario critico di Carlo Pascal. Roma, Milano, Società editrice Dante Alighieri di Albrighi, Segati e C°; 1904. IX-189 pp. petit in-8.

En annonçant récemment le volume des *Studj critici* de M. C. Pascal, je faisais remarquer qu'ils formaient une sorte de commentaire philosophique du premier livre de Lucrèce. Je ne prévoyais pas que M. P. publierait si tôt l'édition commentée elle-même de ce livre.

Dans sa préface, M. P. annonce qu'il ne veut pas reproduire les notes des autres commentateurs. C'est un type d'édition très acceptable. L'auteur n'y donne que les notes résultant de ses recherches personnelles. C'est, en somme, ce qu'avait fait Lachmann. Mais alors, on ne s'adresse plus au commun des martyrs. Je suis, par suite, un peu étonné de trouver des explications comme *Mauors* = *Mars* (v. 32), *eque* = *et e* (v. 37), *desse* = *deesse* (v. 43); çà et là, de véritables notes de traduction. Un certain nombre de ces notes eussent pu être relevées par un commentaire grammatical. Ainsi *ex utraque malarum* (v. 88), sur le génitif dépendant de *uterque* au lieu de l'accord; *aspectu suo* (v. 91), sur le réfléchi indirect; *patrio nomine* = *patris nomine*

---

1. Il serait difficile, à cette place, d'examiner ces appendices avec quelque détail; mais je ne saurais passer sous silence la longue discussion établie sur le nombre géométrique du VIIIe livre. La solution proposée par M. Adam mérite l'attention à tous égards, et, quel que soit l'avis des critiques, il est indéniable qu'il a usé, dans le développement de son argumentation, de la seule méthode qui puisse conduire à un résultat digne d'être discuté, à savoir qu'il a pesé un à un tous les termes de la célèbre phrase, sous le double rapport de leur sens individuel et de leur fonction grammaticale. Cependant, en partant du même principe (et en mettant à part le nombre obtenu), je ne suis pas complètement d'accord avec le savant éditeur sur certains détails de sens et de construction. — Je dois faire remarquer que l'explication de ἄνδρες ἡμέτεροι · εἰσὶ γὰρ οὐδέν (556 *d-e*) donnée par M. Adam a déjà été proposée par moi dans la *Revue critique* du 11 mars 1901, p. 187-188.

(v. 94), sur l'emploi de l'adjectif au lieu du génitif. Mais la partie grammaticale et littéraire du commentaire attire peu M. P.; quelques observations peuvent être glanées çà et là : la n. du v. 774, sur l'emploi substantif de l'expression *exanimo cum corpore*, est, grâce à Riemann, plus précise que dans Munro. Si M. P. avait consulté le livre de M. Cartault, sur *la Flexion dans Lucrèce*, il aurait hésité à considérer, v. 70, *inritat* comme un parfait, et il aurait été plus net sur d'autres points.

L'élément nouveau que M. P. apporte est dans le commentaire philosophique. On y trouvera la substance de ses précédents articles, condensée et appliquée au texte.

Le texte lui-même est celui des précédents éditeurs, avec un retour marqué vers Lachmann et une louable résistance aux transpositions. Au v. 294, M. P. incline à accepter la leçon de l'*Oblongus* : *rapidique* (*rapidisque* Q'), corrigée par Lachmann en *rapideque* (après *uenti flamina* au v. 290, mais devant *uenti*, nom. plur., dans la phrase suivante, au v. 295). Il faut certainement lire : *rapidique;* l'accord suivant le sens, avec une espèce de prolepse d'une phrase à l'autre, ne paraît pas douteux.

Une introduction de 35 pages traite des mss et éditions, de la doctrine atomistique, d'Épicure, de Memmius et de l'invocation à Vénus [1]. Un index termine le volume.

Paul Lejay.

H. d'Arbois de Jubainville, **Éléments de la grammaire celtique** (*déclinaison, conjugaison*). Paris, Fontemoing, 1903, in-16, 180 p.

Dans cet élégant petit livre, M. d'Arbois de Jubainville s'est proposé de faire connaître les langues celtiques à des lecteurs français que rebuteraient la *Grammatica Celtica* de Zeuss, l'*Altceltischer Sprachschatz* de Holder, l'*Urkeltischer Sprachschatz* de Wh. Stokes et le *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* de Brugmann. Il a réservé la phonétique pour une publication ultérieure, et s'est contenté d'exposer d'abord la déclinaison et la conjugaison, qui, pour un esprit peu façonné à la linguistique, semblent moins abstraites.

Si l'on met à part les linguistes, le public auquel s'adresse M. d'Arbois est surtout préoccupé de nos origines historiques; les langues celtiques n'intéressent ce public que parce que un ou plusieurs dialectes celtiques ont été, aux environs de l'ère chrétienne, parlés en Gaule. Mais de ces anciens dialectes rien ou presque rien ne nous a été conservé. La

1. Les indications de la p. 23, n., sont répétées p. 29 dans le texte.

déclinaison en est représentée par un assez grand nombre de noms de personnes dont la plupart sont au nominatif singulier. La conjugaison offre la première personne du singulier du présent de l'indicatif de deux ou trois verbes. Rien d'ailleurs, sinon la comparaison avec d'autres dialectes celtiques historiquement connus, ne peut nous attester que telle ou telle inscription appartient à un dialecte celtique plutôt qu'à un dialecte plus ou moins apparenté au latin. C'est ainsi que M. d'A. de J. (p. 173-177) restitue à un dialecte italiote la célèbre inscription de Nîmes : Γαρταβ[ος] Ιλλανουιακος δεδε ματρεβο ναμαυσικαβο βρατουδε.

On sait d'ailleurs que la plupart des inscriptions dites gauloises, si l'on fait abstraction de quelques noms propres qui semblent bien celtiques, mais qui ne déterminent pas nécessairement la langue dans laquelle est rédigée l'inscription, sont très difficiles à expliquer par les dialectes celtiques connus.

Ces dialectes sont tous des dialectes parlés dans les Iles Britanniques et non sur le continent : l'irlandais et le gaélique d'Ecosse, comme les dialectes bretons du Sud de l'Angleterre d'où s'est détaché au VI[e] siècle le dialecte apporté en Armorique par les émigrants fuyant devant l'invasion saxonne. On peut supposer sans trop de témérité que les dialectes celtiques parlés sur le continent étaient assez différents des dialectes celtiques parlés dans les îles. La parenté étroite des noms propres celtiques relevés des deux côtés de la Manche ne peut nullement servir à démontrer le quasi-identité des deux dialectes. Il y a plus. Un caractère phonétique important, le changement du *q* indo-européen en *p*, qui est commun aux dialectes bretons et aux noms propres vieux-celtiques, établit avec vraisemblance que le celtique du continent se rapprochait des dialectes bretons plutôt que des dialectes gaéliques. Or comment pourra-t-on restituer les formes du vieux-celtique de Gaule en comparant des noms propres des premiers siècles de l'ère chrétienne avec des formes bretonnes dont les plus anciennes, conservées par des gloses, ne sont guère antérieures au IX[e] siècle ? A cette date, la déclinaison bretonne a presque entièrement disparu ; la conjugaison, mieux conservée, offre peu d'exemples. La seule langue celtique qui nous ait conservé de la déclinaison et de la conjugaison du vieux-celtique une image fidèle quoiqu'altérée, est l'irlandais qui à l'époque la plus ancienne où nous puissions remonter nous offre encore cinq cas distincts et une douzaine de déclinaisons, la conjugaison en *mi* et la conjugaison en *o*, plusieurs modes, et la plupart des formations temporelles de l'indo-européen. Mais dans quelle mesure l'irlandais peut-il servir à reproduire les traits essentiels de la physionomie du vieux-celtique continental, c'est évidemment difficile à déterminer.

On ne devra donc pas chercher dans le livre de M. d'A. de J. une grammaire complète du celtique de Gaule, dont nous ne connaissons

que quelques noms propres, mais plutôt un exposé de l'état ancien de l'irlandais, à une date où les voyelles brèves et certaines consonnes finales n'avaient point encore disparu. Cet exposé est fait avec une grande clarté et un constant souci de ne rien laisser sans explication. Il est donc bien approprié aux besoins des lecteurs auxquels s'adresse M. d'A. de J. La part des théories originales y est volontairement restreinte. Cependant, p. 155-156, M. d'A. de J. établit qu'en vieil irlandais le substantif construit avec un verbe passif était sujet et non régime de ce verbe, et il ajoute qu'il a pu en être de même du pronom infixe. Il est, croyons-nous, plus simple de supposer que la construction du passif avec le pronom infixe est un souvenir du temps où l'impersonnel passif gouvernait un régime et que la construction du passif avec un nominatif s'était déjà, en irlandais ancien, étendue aux noms pour s'appliquer aux pronoms seulement en irlandais moderne. Si les pronoms infixes étaient conçus comme sujets avec le passif, on les trouverait sans doute employés comme sujets avec la voix active, ce qui n'est pas. Les linguistes eux aussi pourront donc trouver dans le livre de M. d'Arbois de Jubainville d'intéressants sujets de discussion et des hypothèses nouvelles. Espérons que les savants pour lesquels la langue gauloise n'avait point de secrets se convaincront à la lecture des *Eléments de grammaire celtique* que si l'évolution historique de l'irlandais est bien connue, et que si pour cette langue la reconstitution d'un état antérieur aux premiers documents est possible, le gaulois et le celtique continental resteront à peu près inconnus tant qu'on n'aura pas découvert en grand nombre des textes inédits ou des inscriptions nouvelles.

G. DOTTIN.

Bibliographie de la ville de Colmar... PAR ANDRÉ WALTZ,... — *Colmar, J.-B. Jung et Cie*, 1902. In-8° de XXI-339 pages.

Une bibliographie telle que celle-ci, c'est-à-dire détaillée et complète, avec bien souvent un commentaire critique, est une œuvre de longue haleine et représente un immense labeur, auquel je me plais à rendre hommage. L'auteur s'est attaché à présenter un tableau complet de tous les ouvrages, brochures, articles de journaux ou de dictionnaires, qui ont été publiés sur Colmar et les personnages nés ou ayant vécu dans cette ville. Il a fait complètement abstraction des recueils de documents, histoires et autres œuvres qui n'ont pas encore été imprimés : le fait est à signaler, car il arrive quelquefois qu'une bibliographie semblable comprenne l'indication complète de toutes les sources, imprimées ou manuscrites.

Les notices sont fort bien rédigées et dénotent un professionnel érudit et très exercé. Quant au plan adopté pour le classement, il appelle quelques objections. La principale est relative aux biographies. On trouve des biographies de curés de Colmar dans le § III, Histoire religieuse ; d'artistes, dans le § IV, Beaux-Arts ; de poètes, historiens, littérateurs, jurisconsultes, savants, naturalistes, médecins, etc., dans le § V. Histoire littéraire ; de maires, dans le § VII, subdivision de l'Administration municipale depuis la Révolution ; puis vient le § VIII Biographie, réservé aux hommes politiques, militaires, administrateurs de la ville avant la Révolution, etc. On trouve encore au § XIV des épithalames, pièces de vers de circonstance, discours nuptiaux, qui sont aussi relatifs à des personnages de la localité. On comprend l'embarras de l'auteur ; mais pourquoi tous ces articles ? Est-ce qu'un même individu ne peut pas avoir été poète et médecin, jurisconsulte et maire, curé et historien, soldat et musicien ? N'aurait-il par conséquent pas été plus simple et plus expéditif de classer toutes les biographies et pièces relatives aux diverses familles dans un même et unique paragraphe, où les notices auraient été rangées d'après l'ordre alphabétique des personnes ou des familles qu'elles concernent ? J'aurais mis dans ce même § toutes celles qui concernent le séjour de Voltaire à Colmar, au lieu d'en faire une subdivision de l'Histoire littéraire. Une même notice aurait-elle concerné trois ou quatre personnages, je l'aurais placée au premier nom selon l'ordre alphabétique, et aux autres j'aurais renvoyé au n° précédent.

De même pour les sociétés : il aurait été plus simple de leur consacrer à toutes un paragraphe spécial ; tandis qu'au contraire les sociétés chorales et musicales ont été mises dans les Beaux-Arts, les sociétés scientifiques ou littéraires dans l'Histoire littéraire, et après cela on a encore eu un § XII intitulé : Sociétés, associations.

Dans l'Histoire littéraire, pourquoi a-t-on fait cette subdivision, qui comprend la description des ouvrages n'ayant que l'avantage d'avoir été imprimés à Colmar au XVI^e siècle ? Ce relevé est, je n'en disconviens pas, utile à posséder ; mais il n'est pas à sa place dans une Bibliographie des ouvrages concernant Colmar.

Dans le § VII, Droits civils et politiques de la ville de Colmar, organisation judiciaire et municipale, j'aurais fait suivre les articles A (Institutions municipales avant la Révolution) et D (Administration municipale depuis la Révolution) au lieu de les séparer par les articles B et C relatifs à l'organisation judiciaire avant et après la Révolution. C'est une simple transposition à faire.

Étant donné le classement de M. Waltz, pourquoi avoir renvoyé au § VIII, Biographies, l'article des Administrateurs de la ville avant la Révolution, au lieu de l'insérer dans l'article A du § VII ? Les maires de Colmar sont en effet dans l'article D de ce même § VII.

La table des noms d'hommes qui clôt le volume, comprend aussi

bien les auteurs que les personnages dont on a parlé. J'aurais désiré qu'il n'y eût que les auteurs des notices insérées précédemment. Quant aux personnages intéressés par ces notices, on les aurait trouvés à leur ordre alphabétique au § Biographies, si on avait adopté le classement indiqué ci-dessus. En tout cas, la distinction aurait dû être faite, même avec le plan suivi par M. Waltz, et la table des noms d'hommes divisée en deux séries.

Ces observations ne diminuent en aucune façon le mérite de M. A. Waltz et je terminerai en louant de nouveau son exactitude, son érudition, et les longues et pénibles recherches qu'il a faites pour composer ce livre extrêmement précieux.

L.-H. LABANDE.

Le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIII^e et au XIV^e siècle, par Georges YVER. — Paris, A. Fontemoing, 1903. In-8° de VIII-439 pages. Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 88.

Le titre que je viens de transcrire n'exprime pas très exactement le contenu du livre ; l'auteur ne s'est, en effet, préoccupé que du royaume de Naples sans la Sicile sous les trois premiers rois de la dynastie angevine (1265-1343). Il a fait, il est vrai, précéder son récit d'un état de la situation de l'Italie méridionale sous la domination de Frédéric II.

Le but qu'il s'est proposé a été de « tracer le tableau ou tout au moins l'esquisse de la vie économique à l'époque angevine, en déterminer les conditions générales, en signaler les manifestations les plus intéressantes, en montrer les agents les plus actifs ». Reconnaissons qu'il a parfaitement réussi et que son ouvrage, très érudit et composé avec une multitude de documents, fait connaître convenablement et d'une façon à peu près complète la situation économique du royaume et les conditions dans lesquelles les marchands y exerçaient leur trafic.

Il lui a d'abord été nécessaire d'exposer la politique intérieure et extérieure des rois angevins, de marquer l'influence qu'ils surent acquérir dans toute l'Italie, les relations qu'ils entretinrent au dehors, d'indiquer par quels moyens ils stimulèrent l'activité commerciale de leurs sujets, par quelles faveurs ils attirèrent chez eux les marchands étrangers. Puis, il a examiné les impôts qui pesaient sur le trafic, les monopoles que se réservait la royauté elle même, les facilités ou les difficultés de circulation dans le royaume, les efforts faits par les agents des rois ou des compagnies marchandes pour garantir la sécurité des voyages ; enfin, il a marqué les ressources du pays,

énuméré les produits du sol de chaque province, les industries qui s'y exerçaient de tout temps ou qu'on y acclimata (notamment la métallurgie et le tissage de la laine). Un dernier chapitre sur la vie maritime, le cabotage, les conditions dans lesquelles s'effectuait le transport des marchandises par mer, etc., termine la première partie.

La seconde est entièrement consacrée aux marchands; d'abord aux régnicoles, puis aux étrangers. La vie de ces derniers, surtout dans les grands centres, était très particulière; elle a été exposée d'une façon fort intéressante dans un chapitre curieux. L'auteur a montré la séparation des marchands étrangers par nations, leur habitation par quartier, la vie qu'ils menaient autour de leur loge ou bourse de commerce; il a nettement déterminé les pouvoirs des consuls qui les représentaient, jugeaient leurs contestations, leur servaient d'intermédiaires auprès du pouvoir central, etc. Puis, c'est l'énumération de ces nations qui fréquentaient les marchés de l'Italie méridionale et l'indication de leurs privilèges : les Marseillais et les Provençaux tout naturellement, les Catalans, les Génois, les Pisans, les Siennois. Mais ce sont surtout les Vénitiens dans la partie orientale du royaume, et les Florentins un peu partout, qui accaparèrent la plus grande partie des transactions commerciales. Même les Vénitiens durent promptement céder le pas aux puissantes compagnies de banque de la Toscane, aux Bardi, aux Péruzzi, dont les représentants, haut placés dans la confiance du souverain, devinrent les véritables trésoriers du royaume; ils percevaient les impôts, payaient les fonctionnaires, ravitaillaient les armées, avançaient aux rois et à leur famille les sommes dont ils avaient besoin, etc. Mais aussi ils tiraient eux-mêmes tant de profits à Naples ou à Florence de la protection que le pouvoir central leur accordait! Les grandes faillites des banques florentines vers le milieu du xiv[e] siècle mirent fin à leur influence et à l'exploitation par elles du midi de l'Italie.

Il a été longtemps de mode de reprocher à la dynastie angevine la ruine du royaume de Naples. M. G. Y. montre que cette accusation ne peut raisonnablement lui être portée. Sans doute, certaines parties de l'Italie méridionale furent un peu moins prospères que jadis; mais la responsabilité n'en doit pas peser sur Charles I[er] d'Anjou et ses successeurs; au contraire ceux-ci ont employé tous leurs efforts à enrayer cette décadence et ont essayé de donner une vie nouvelle aux villes et aux campagnes. Il ne faut pas oublier non plus que la création de Naples leur est due tout entière : n'auraient-ils fait que cela, que leur œuvre ne serait pas à dédaigner.

L.-H. Labande.

Recueil des historiens de la France. Pouillés, t. II. Pouillés de la province de Rouen, publiés par M. Auguste LONGNON. — Paris, imp. nat., libr. C. Klincksieck, 1903. In-4° de LXXV-602 pages.

Ce serait un lieu commun par trop vulgaire que de faire remarquer l'utilité que présentent pour les historiens des divers diocèses, les listes de bénéfices, prieurés, paroisses, etc., qui, avec l'indication de leurs revenus, mentionnent le plus souvent les taxes auxquelles ils sont soumis et les patrons qui pourvoient à la nomination des titulaires. Ces pouillés sont malheureusement rares pour le XIII[e] siècle; à tel point que l'éditeur du présent volume, pour toute la province de Rouen, n'en a pas connu d'inédits : celui de 1240 pour le diocèse de Rouen et celui de 1280 pour le diocèse de Coutances, jadis publiés par M. L. Delisle, sont même les seuls qui soient antérieurs à l'avènement des Valois. Même ceux du XIV[e] siècle ont quelquefois besoin d'être complétés par des comptes de sommes perçues sur les bénéfices d'une circonscription ecclésiastique. Parmi ces comptes, dans la province de Rouen, il en est de curieux; ce sont ceux de la débite : primitivement, c'est-à-dire avant 1080, chaque chef de maison devait apporter processionnellement à la cathédrale, en accompagnant son curé, la valeur d'un denier de cire pour le luminaire. Au concile de Lillebonne, on autorisa le curé de chaque paroisse à percevoir en argent ce petit impôt et à en verser lui-même le montant entre les mains du trésorier du chapitre, lors du synode d'été. Cependant quelques paroisses voisines du siège épiscopal restèrent astreintes à l'ancienne obligation. La débite devint dans le cour des âges un droit fixe et invariable portant sur chaque paroisse : peu importait que les tributaires fussent nombreux et payassent moins d'un denier chacun ou le contraire.

Les documents qui remplissent ce volume sont présentés par M. A. L. dans une introduction explicative, où l'on trouvera, avec l'origine et l'histoire des circonscriptions de chaque diocèse, une liste très complète des pouillés, comptes de taxes prélevées sur les bénéfices, etc., le tout relatif à la province de Rouen. Dans l'édition, chaque nom de lieu ancien est accompagné du nom moderne et ces deux noms sont répétés dans la table finale, ce qui facilitera singulièrement les recherches. Cette table est elle-même comme une espèce de dictionnaire topographique pour les diocèses qu'elle concerne.

Il est absolument superflu de faire remarquer le soin avec lequel M. A. L. s'est acquitté de sa mission : on connaît trop sa parfaite conscience et son érudition jamais en défaut.

Voici la liste de ses documents publiés : pour le diocèse de Rouen, le pouillé de 1337 et le compte de la débite de 1431; pour celui de Bayeux, le pouillé rédigé vers 1350 et le compte de la débite de

1494 ; pour celui d'Avranches, les comptes de 1369-70, 1371-72 et les pouillés de 1412 et 1480 environ; pour celui d'Évreux, l'extrait d'un pouillé rédigé vers 1370; pour celui de Sées le compte des procurations pour 1369, 1370 et 1372, et les pouillés de 1335 environ et du xv[e] siècle; pour celui de Lisieux, le pouillé rédigé vers 1350, et pour celui de Coutances, le pouillé de 1332 et un compte pour l'année 1351 ou 1352.

L.-H. Labande.

Marcel Bruneau. **Les débuts de la Révolution dans les départements du Cher et de l'Indre**. 1789-1791, gr. 8° 470 p. Hachette 1902.

M. B. raconte dans cette thèse de doctorat la fin de l'ancien régime et les commencements du régime moderne dans les départements de l'ancien Berri. Son étude s'ouvre avec la convocation des Etats-Généraux et se termine avec la fin de la Constituante. Grande peur, révolution municipale, gardes nationales, fédérations, formation des départements, des districts, des cantons, justice, impôt, biens nationaux, clubs, armée, instruction publique, révolution religieuse, etc. tous les points du sujet ont été successivement touchés sinon traités. Si certains chapitres, comme ceux qui sont consacrés à la constitution civile et aux biens nationaux paraissent complets et creusés, d'autres au contraire, entre autre ceux qui concernent l'instruction publique, le commerce et l'industrie restent quelque peu superficiels.

Ce n'est pas cependant que la documentation soit insuffisante. M. B. a exploré avec soin les archives départementales du Cher et de l'Indre, les archives municipales des villes importantes. Il a vu l'essentiel aux archives nationales, bien qu'il ait négligé l'importante série F[1] C[III]. Il connaît parfaitement toutes les sources imprimées, j'ajoute qu'il a fait de tous ces matériaux un emploi judicieux et que sa critique est avisée et sûre. Ces mérites sont précieux. Que manque-t-il donc à cette thèse pour qu'elle soit vraiment excellente ?

Il lui manque surtout la perspective. L'auteur s'est trop enfermé dans son sujet, il ne l'a pas toujours dominé. Il n'a pas vu, ou du moins il n'a pas montré avec assez de netteté, en quoi les choses du Berri tenaient aux choses du reste de la France. S'il analyse les cahiers, il ne se demande guère en quoi ils ressemblent, en quoi ils diffèrent des cahiers des autres provinces, il ne recherche pas jusqu'à quel point ils ont subi l'influence des nombreux pamphlets qui circulaient, si par hasard ils ne reproduisent pas en quelques points les fameuses instructions du duc d'Orléans. Il note avec raison le vœu émis par les villes du Berri que « les députés du Tiers ne pussent être choisis que

dans son sein et parmi les roturiers absolument indépendants de qui que ce fût des deux autres ordres », mais il oublie de remarquer que ce vœu n'était que la mise en pratique du conseil donné par Siéyès dans sa célèbre brochure *Qu'est-ce que le Tiers-Etat?* je pourrais montrer par d'autres exemples que la vue de M. B. ne porte pas très loin.

C'est qu'en général il reste trop attaché aux pièces qu'il met en œuvre. Comme il se sert surtout de documents officiels, son récit en prend une teinte grise. Les hommes, les partis restent au second plan. On ne fait que soupçonner leur action. Ces jacobins de Bourges, Heurtault-Lamerville, Trottier, Doreau etc., dont l'influence sur les évènements fut si importante, on ne les distingue que dans une pénombre. Quant aux Jacobins des autres villes, c'est à peine si on les aperçoit. Si M. B. avait campé devant nous les chefs des différents partis, royalistes purs, monarchiens, feuillants, jacobins, s'il les avait montrés aux prises, combien son livre eût été plus vivant et plus vrai!

Je relève aussi une lacune assez grave. Chacun sait que les loges maçonniques était fort nombreuses en France à la veille de la Révolution. Elles ont certainement joué un rôle au moins dans les commencements. M. B. ne nous dit pas s'il en existait dans le Berri et à plus forte raison quels hommes les composaient et si par hasard les premiers clubistes ne se trouvaient pas être des maçons.

Dans son chapitre sur l'industrie et le commerce, M. B. fait ressortir les avantages de la suppression des corporations. On dirait que les inconvénients de la réforme lui échappent. Je croyais pourtant que le temps était passé où on célébrait sur le mode lyrique les bienfaits de la liberté (?) donnée aux salariés.

Du même esprit, quelque peu arriéré, procède un éloge sans restriction des décrets du 4 août. Ces décrets n'eurent en réalité que la valeur d'une déclaration de principes ; il n'est pas vrai qu'ils aient mis fin *en fait* au régime féodal [1]. M. B. nous dit lui-même que la Constituante maintint par des décrets successifs l'obligation stricte de payer la dîme ecclésiastique et les dîmes inféodées, celles-ci jusqu'à leur rachat. Mais il oublie de nous dire, et c'est là l'essentiel, que les conditions mises au rachat le rendaient impossible ou illusoire [2].

Je regrette enfin que M. B. n'ait pas cru devoir résumer dans une conclusion les principaux résultats de son étude. Son livre ne se termine pas et c'est d'autant plus regrettable que l'introduction générale, qui commençait l'exemplaire de thèse, a disparu de l'exem-

1. « Depuis le mois de novembrs 1789, le régime féodal n'existait plus dans le Berri »! (p. 323).

2. Voir sur cette question les textes publiés par J. Jaurès. *Histoire Socialiste. Législative* p. 758 et suiv. et G. Bussière. *Etudes sur la Révolution en Périgord* III *liv.* II.

plaire du commerce (celui sur lequel je fais ce compte-rendu) ainsi que la bibliographie qui l'accompagnait. Est-ce que M. B. penserait que l'appareil critique n'est bon que pour la soutenance ?

Par la masse des faits précis qu'il renferme, l'ouvrage, de M. B. rendra cependant des services et il occupera une place honorable parmi les travaux d'histoire locale [1].

Albert MATHIEZ.

Paul MATTER. **La Prusse et la Révolution de 1848.** Paris, Alcan, 1903, in-16, p. 304. Fr. 3.50.

Les publications sur la *März-Revolution* sont des plus abondantes. M. Matter qui n'avait pas de documents inédits à sa disposition, les a étudiées dans ce qu'elles ont d'essentiel et il nous donne un livre qui, pour être fait de seconde main, n'en a pas moins sa valeur. Il aurait dû seulement faire brièvement la critique des sources qu'il suit le plus souvent. La Révolution de mars à Berlin est avant tout une révolution politique, bien plus que sociale ou nationale; c'est un évènement essentiellement prussien. Le Parlement de Francfort au contraire intéresse l'histoire d'Allemagne et ne l'envisager que dans la part où la Prusse y intervient, c'est s'exposer à trop restreindre la question. Il y aurait eu profit, je crois, à ne pas mêler les deux éléments, mouvement national et mouvement libéral, malgré l'influence réciproque qu'ils peuvent avoir dans la réalité exercée l'un sur l'autre. M. M. s'est proposé sans doute d'étudier en entier le rôle du gouvernement prussien à l'égard de la révolution en général, et son plan peut ainsi se justifier. Mais, par la nature même des faits, son livre, en voulant suivre simultanément les efforts du libéralisme à Berlin et la tentative des patriotes à Francfort, devait rester nécessairement incomplet sur celle-ci.

Sur l'autre partie au contraire nous sommes très suffisamment renseignés. J'aurais seulement souhaité pour la période même qui a précédé la Révolution des détails plus précis : les poursuites contre les *démagogues*, l'intolérance religieuse du gouvernement sont des causes directes du soulèvement de mars et elles méritaient un chapitre préliminaire. Mais le fond même du sujet, les projets constitutionnels du roi aboutissant au système représentatif bâtard du décret de février, les débats du *vereinigter Landtag* de 1847 et l'avortement de ses

---

1. A signaler des fautes d'impression : p. 71 l. 39 *substances* pour subsistances; p. 100, l. 25, *faits* pour fruits ; p. 383, l. 26, d'Alenberg pour Dalembert, etc.

efforts, les journées de mars, le rôle de la *Nationalversammlung*, impuissante à établir une constitution que par un coup de théâtre la réaction accorde libéralement, quitte à la restreindre dans la suite : toute cette évolution étrange et complexe du constitutionnalisme prussien est nettement présentée.

Pour terminer, quelques observations de détail. P. 2, la révolution était à Vienne avant le 15 mars; p. 28, il fallait citer sur Frédéric-Guillaume IV la spirituelle satire de D. F. Strauss, *der Romantiker auf dem Throne der Cäsaren*, 1847; p. 38, c'est mal caractériser Savigny, le chef de l'école historique, que de l'appeler « l'évocateur des théories romaines »; p. 100, Radowitz n'est pas né en Saxe; p. 121, les *Zelte* du *Thiergarten*, malgré leur nom, ne sont pas des *tentes*; p. 150, note 4, l'île des Paons n'est pas à 10 km. au N.-O. de Potsdam, mais à une heure seulement, au N.; p. 162 et suiv., pourquoi prendre les formes danoises *Dybbel*, *Sleswig*, *Augustenborg*, alors que les formes allemandes *Düppel*, etc. nous sont familières? Des passages traduits de l'allemand trahissent des maladresses (p. 145, *adjudant* pour aide de camp; p. 198, le *Dôme* de Strasbourg, etc). Le style d'ailleurs n'est pas sans négligences et la correction des épreuves a laissé passer assez de fautes d'impression (p, 120, 133, *Fallenstein* pour Falkenstein). Enfin les ouvrages cités ne le sont jamais avec la date de leur publication.

L. ROUSTAN.

— Le gouvernement des Pays-Bas poursuit la publication du Catalogue des manuscrits javanais, balis et sasaks légués par M. van den Tuuk à la Bibliothèque universitaire de Leyde. Le deuxième fascicule, qui vient de paraître par les soins de M. J. BRANDES (Leyde, J. Brill, 1903, vj-262 pp. in-4°, 6 fr. 25), commence à *Ghatotkatjaçarana* et finit à *Putrupasadji* (ordre alphabétique européen), comprenant 480 articles, de 406 à 885. L'impression, exécutée à l'imprimerie officielle de Batavia, comporte une belle variété de caractères indigènes très bien venus, et les descriptions sont d'une minutie et d'une netteté qui ne laissent rien à désirer. — V. H.

— La bibliothèque Marasli se poursuit toujours avec une exactitude remarquable. En cours de publication : l'*Histoire des Épigones* de Droysen (trad. par M. DELLIOS) et l'*Histoire de la littérature italienne* de Gaspary (trad. par M. VLACHOS). Parmi les livres déjà parus nous signalons deux traductions de M. LAMBROS, de l'*Introduction aux Études historiques* de Langlois et Seignobos, et de la *Paléographie grecque et latine* de Thompson. Le livre de Thompson a subi de considérables modifications et augmentations. En dehors des traductions, des ouvrages originaux ont été publiés dans la collection : La *grammaire comparée* de M. HADJIDAKIS sous le titre Ἀκαδημαϊκὰ Ἀναγνώσματα (vol. I) et les *Antiquités politiques de Rome* de M. Sp. VASSIS sous le titre Ῥωμαίων Πολιτεία. — S.

— M. L. C. Purser donne dans la collection classique d'Oxford (*Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis*) l'édition des lettres à Atticus : *M. Tulli Ciceronis Epistulae*, vol. II, *Epistulae ad Atticum*; Oxonii, e typographeo Clarendoniano; Londini et Noui Eboraci, H. Frowde [1903]; 39 ff. non paginées en deux volumes. M. Purser s'était préparé à ce travail par des articles de l'*Hermathena* que nous avons eu occasion de signaler aux lecteurs de cette *Revue*. Il s'en tient, pour les sources du texte, aux conclusions de M. Lehmann dont il reproduit le stemme en le simplifiant. La préface résume brièvement et clairement les discussions de ces vingt dernières années. On continue à traiter Du Boys (Bosius) de menteur, mais on accorde sa confiance aux renseignements qu'il donne sur le *Tornaesianus*. La protestation que j'avais élevée ici même, à propos du livre de M. Lehmann paru en 1892, a fini par trouver sa justification dans les études de M. Clark. M. P. suit sur ce point son compatriote. Voilà donc éliminé un des problèmes que soulevait la constitution des lettres à Atticus; il en reste assez pour que nous ne compliquions pas notre tâche à plaisir. Le texte de M. Purser est établi judicieusement; l'annotation critique paraît suffisante pour ce genre d'édition. Enfin l'index des noms propres fait de ces volumes un livre pratique, et nous permet d'attendre l'index général que l'on nous a promis dans l'édition C. F. W. Müller. — P. L.

— M. August Scheindler vient de faire paraître une *Kleine lateinische Sprachlehre für Deutsche, zum Selbstunterrichte und zum Gebrauch beim Lateinunterrichte in Kursen* (Vienne, F. Tempsky; Leipzig, Freytag; 1903; 64 pp. in-8°; prix : 1 Mk. 25). Ce petit livre n'est pas un abrégé de la grammaire que le même auteur a rédigée pour les gymnases autrichiens. C'est un livre différent, destiné aux femmes et à toutes les personnes qui, n'ayant qu'une culture primaire, désirent apprendre le latin. — P. L.

— La pièce de vers latins couronnée au concours Hœufft de l'Académie des sciences d'Amsterdam, a pour titre cette année : *Feriae aestiuae*, et pour auteur M. P.-H. Damsté (Amstelodami, apud Io. Muellerum, MCMIII; 19 pp. in-8°). *Accedunt duo poemata laudata* : Ul. Sirletto Romanus, *De Excidio urbis S. Petri* (Saint-Pierre de la Martinique; ne pas croire qu'il s'agit du sac de Rome par les Allemands), 14 pp. in-8°; Adh. d'Alès Aurelianensis, *Juvenilia*, 11 pp. in-8°. C'est peu, en somme; l'ardeur des poètes latins s'éteindrait-elle? L'Académie devrait, au reste, donner le bon exemple et rédiger en latin son rapport. — P. L.

— Nous n'avons pas, et nous n'aurons probablement jamais, de traduction de la *Dogmengeschichte* de M. Harnack. En revanche, l'ouvrage catholique qu'on peut lui opposer, la *Dogmengeschichte* du Dr Joseph Schwane, professeur ordinaire à l'Académie de Münster, mort le 6 juin 1892, est en cours de traduction. Un premier volume avait paru en 1886, dans la *Bibliothèque théologique du XIXe siècle*, traduction de l'abbé P. Bélet (Paris, Palmé, III-796 pp. in-8°). L'entreprise paraissait avoir sombré avec la librairie qui la soutenait. M. l'abbé A. Degert, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, la relève maintenant et nous donne deux volumes correspondant au tome II de l'édition allemande, ce que Schwane appelle la période patristique, *Histoire des Dogmes, période patristique* (*325-787*); Paris, G. Beauchesne, 1903; tome II, 628 pp.; tome III, 693 pp. in-8°. Un supplément (*Histoire des dogmes, période anténicéenne*, tome I; Paris, Beauchesne, 1903; LXXIpp.) porte le titre d'Appendice; il contient sept chapitres de la seconde édition allemande qui ne figuraient pas dans la traduction française. L'attitude de

Schwane est celle d'un homme attaché à la tradition ecclésiastique et préoccupé avant tout de fournir des armes et des textes au professeur de dogmatique. Comme on le voit par les titres, l'histoire est divisée en grandes périodes ; mais, à l'intérieur de ces périodes, Schwane suit un ordre dogmatique : Dieu, la Trinité, création, anges, christologie, sotériologie, anthropologie, Église, sources de la foi, sacrements. Évidemment, ce plan est aussi bon qu'un autre si l'on étudie chaque question en historien : à côté d'ouvrages où l'on trouve la suite des auteurs et des ouvrages, il n'est pas mauvais d'en avoir où chaque point spécial des doctrines chrétiennes est traité d'ensemble d'un bout à l'autre d'une longue période. Mais, dans Schwane, le choix du plan est révélateur des tendances générales. Si l'on veut s'en convaincre, on peut prendre un paragraphe et le comparer avec des travaux vraiment historiques, par exemple son étude sur le péché originel dans saint Augustin avec les articles de M. Turmel dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. VI (1901), pp. 385 suiv. Un lecteur de Schwane ne se doutera pas que la pensée d'Augustin a évolué, qu'elle n'est plus après la controverse pélagienne ce qu'elle était avant, que le *De Genesi ad litteram* représente un système étranger au *De libero arbitrio*, que « c'est dans l'une des années 396 ou 397 qu'il faut chercher la ligne de partage entre les deux versants de la pensée de saint Augustin ». On peut même dire que pour l'indépendance des idées, la netteté des vues, le sens historique, l'ouvrage de Schwane marque un recul par rapport à celui de Klee, que les catholiques employaient avant et qui a été aussi traduit en français (*Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*, trad. Mabire, 2 vol., Paris, 1848). Mais Schwane est beaucoup plus développé; de longues analyses, d'abondantes citations le rendent précieux comme livre auxiliaire. Il peut aider à corriger ce qu'ont de systématique et d'artificiel les ouvrages protestants. La traduction de M. Degert n'est pas parfaite. Il a allégé la phrase allemande de compléments qui ne sont pas inutiles (Schwane, II, p. 523 : « der Würde und Gnadenaustattung nach »); les équivalents ne sont pas toujours exacts (trad., III, 159 : « si l'on s'imagine le nombre de grâces qu'il avait reçues dans l'état primitif »; Schwane, II, 523 : « mit Rücksicht auf den paradiesischen Gnadenzustand »); des notes sont interverties (trad. III, p. 159, n. 3, doit être échangée avec p. 161, 1; et ainsi de suite : toutes ces notes sont changées de place) ; certaines expressions ne sont pas françaises (III, 456 : « qui furent des Apôtres même », ce qui veut dire : « welche selbst Apostel waren », Schwane, II, 721 ; ib. : « en réalité la seule chose que la canonicité eut à décider était de savoir », « sachlich durch die Canonicität nichts anderes entschieden werden sollte, als dass... »). L'impression est assez correcte, bien que l'aspect n'en soit pas luxueux. — P. L.

— Les très nombreux Français qui ne se doutent pas de l'importance prise en notre pays par le mouvement coopératif feront bien de lire le travail de M. Arno Pfütze sur nos coopérations agricoles de production et de vente (*Die landwirtschaftlichen Produktiv-und Absatzgenossenschaften in Frankreich*, 6e Ergänzungsh. de la *Zeitsch. f. die gesamte Staatsw.*, Tübingen, Laupp, 1903, 96 p.). L'auteur s'est surtout servi des enquêtes du *Musée social*, mais il a utilisé en outre de nombreuses publications, par exemple les curieuses, précises et originales monographies données dans *Pages libres*. Après une étude sur la situation juridique des coopérations proprement dites et des syndicats, M. Pfütze passe en revue les coopératives pour la vente des céréales, les boulangeries et meuneries, les sucreries coopératives, les sociétés pour la culture et l'exploitation des fruits et primeurs, les associations vinicoles, les sociétés d'élevage du bétail, et surtout l'im-

portante série (beaucoup plus développée déjà qu'on ne le croit) des laiteries et beurreries coopératives, depuis le type patriarcal des « fruitières » jurassiennes, jusqu'au type éminemment scientifique, « danois », réalisé dans la Saintonge et le Bas-Poitou. C'est une étude très complète, très consciencieuse, à laquelle il manque seulement une conclusion. — Quelques bévues trahissent une main étrangère. Par exemple, p. 36 : « Nieul-sur-l'Autin, Vaucluse », pour « Nieul-sur-l'Autise, Vendée » ; p. 61, « sociétés d'élévateurs », pour « d'éleveurs ». — H. H.

— M. J. H. FLATHER vient de publier dans la collection Pitt une édition du *Lord of the Isles* qui rendra des services aux écoliers auxquels elle est destinée (*Sir Walter Scott. The Lord of the Isles edited with introduction, notes and glossary*. Cambridge, at the University Press, XXI et 245 p.). L'auteur de l'édition a très sagement renoncé à toute inutile érudition : il a fait une œuvre consciencieuse et a sommairement réuni tous les renseignements de nature à éclairer le texte. En un mot bonne édition classique. — J. L.

— Signalons le nouveau volume de l'*Almanach des spectacles* publié par M. Albert SOUBIES (Paris, Flammarion, 1903, petit in-8°, 140 p.). Le volume, tiré à cinq cents exemplaires, est consacré à l'année 1902 et accompagné d'une eau-forte de Lalauze qui représente une scène du *Billet de logement*. On y remarquera, comme d'ordinaire, à la suite de la liste des théâtres, quatre séries de documents : bibliographie, concours et prix, critique théâtrale et nécrologie. — C.

— La librairie Ollendorff a publié le recueil des *Discours* prononcés par M. Abel HERMANT pendant sa présidence à la société des gens de lettres (1902-1903); ces discours concernent Alphonse Daudet, Alexandre Dumas, Émile Zola, Honoré de Balzac, Arsène Houssaye ; le recueil a déjà atteint sa deuxième édition. — C.

— Le XLVII° fascicule (vol. V, feuilles 32-41) du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber) va de la p. 497 à la p. 656 et contient une foule d'articles sur deux colonnes, de *brif* à *brunne*.

— Les livraisons 4, 5, 6, 7 et 8 du *Dictionnaire étymologique de la langue allemande sur le plan de celui de M. Kluge d'après les principes nouveaux de la méthode évolutionniste* (Paris, Fontemoing) viennent de paraître ; la livraison 4 va de *gähnen* à *Herd*; la livraison 5, de *Herde* à *Kosten* ; la livraison 6, de *kostspielig* à *Messer*; la livraison 7, de *Messing* à *räuspern*; la livraison 8, de *Raute* à *schnüffeln*. — A. C.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 28 septembre — 1903

Christus, von H. Schell. Mainz, Kirchheim, 1903 ; gr. in-8, 156 pages.

Jesus im neunzehnten Jahrhundert, von H. Weinel ; Tübingen, Mohr, 1903 ; in-8, vii-311 pages.

Die geistige Offenbarung Gottes in der geschichtlichen Person Jesu, von T. Steinmann. Göttingen, Vandenhoeck, 1903 ; in-8, viii-125 pages.

Die Begriffe Geist und Leben bei Paulus, von E. Sokolowski. Göttingen, Vandenhoeck, 1903 ; in-8 ; xii-284 pages.

Il est assez difficile de définir le livre de M. Schell. Ce n'est pas une histoire de Jésus, car il y manque la critique des sources évangéliques, et l'on y trouve tout autre chose qu'un exposé méthodique de ce qu'un historien peut savoir de la vie et de l'enseignement du Christ. Ce n'est pas une philosophie générale du christianisme, car la majeure partie du livre concerne l'explication des Évangiles et la carrière du Sauveur. Ce n'est pas une apologie du Christ et du christianisme catholique, car le livre, dans l'ensemble, n'est pas une œuvre de controverse ou de polémique. Et peut-être l'impression un peu confuse que laisse cet ouvrage, qui est d'un prêtre philosophe et d'un écrivain sincère, tient-elle à ce qu'il est un peu tout ce qui vient d'être dit et ne réussit pas a être une vue claire et précise de ce qu'a été Jésus dans l'histoire et du rapport qui existe entre le christianisme et le Christ.

On pourrait critiquer la division du sujet, où les quatre Évangiles viennent successivement comme des témoignages directs et distincts,

sous les rubriques suivantes : le Christ de Marc, le royaume de Dieu et la religion intérieure ; le Christ de Matthieu, le royaume de Dieu dans le discours sur la montagne ; le Christ de Luc, le royaume de la charité secourable ; le Christ de Jean, la religion de la vraie vie. On ne voit pas bien comment la religion intérieure caractérise Marc plutôt que les autres Évangiles ; et si Jean est une source précieuse pour l'histoire du christianisme primitif, on n'en peut dire autant par rapport à la vie et à la prédication de Jésus. Quant à l'idée générale du royaume de Dieu, haute école de personnalité spirituelle, par les préceptes de religion intérieure, d'activité forte et de charité universelle, c'est, à la juger favorablement, une interprétation partielle, non une expression exacte de l'Évangile. La plupart des théologiens, et les catholiques aussi bien que les protestants, ont besoin maintenant qu'on leur rappelle que le christianisme est entré dans le monde comme une espérance, et qu'il est, aujourd'hui encore, une espérance pour ceux qui croient réellement à la parole du Christ.

M. Schell a voulu traiter, après M. Harnack, la question du rapport entre l'Évangile et la civilisation, la propriété, le travail. Il expose surtout sa propre façon d'entendre ces choses, et il ne semble pas voir que l'Évangile a été conçu et prêché en dehors de toute préoccupation à l'égard des conditions normales d'une société durable. Il y a peut-être beaucoup de philosophie, mais il y a certainement un peu de subtilité à dire que Jésus a recommandé le progrès dans la connaissance de Dieu (?) et conséquemment le travail scientifique, comme il a recommandé tous les progrès moraux et sociaux dans la pratique de la charité. L'auteur est beaucoup mieux inspiré quand, marquant la relation de l'Église avec l'Évangile, il dit que l'Église a été la forme nécessaire du royaume de Dieu, l'Évangile en action.

Le livre de M. Weinel, nonobstant la différence de la forme, est aussi un essai d'interprétation moderne de l'Évangile, mais au point de vue qui est celui de M. Harnack dans son *Essence du christianisme*. M. W. donne un exposé assez instructif de ce qu'est devenu le Christ pour les critiques tels que Paulus, B. Bauer, Strauss, pour ceux qui ont vu dans Jésus un réformateur de la morale et du culte, pour ceux qui ont reconnu en lui un réformateur social, pour les théosophes et ceux qui veulent faire dépendre le Christ de Bouddha, pour Tolstoï et d'autres contemporains, dont est M. Schell. Chemin faisant, l'auteur explique sa manière d'entendre Jésus et le christianisme. Il n'y a pas lieu de discuter ici cette profession de foi. Selon les prévisions de M. W., l'avenir appartient au pur Évangile, qui dissoudra les Églises. Cela est bien difficile à croire, l'Évangile, après tout, n'ayant vécu et duré jusqu'à présent que par l'Église.

Avec M. Steinmann, nous touchons à la théologie pure, à un exercice de raisonnement plutôt qu'à une expérience de psychologie et d'histoire. L'auteur pose en principe que la révélation doit être un miracle,

et il prouve que ce n'est ni un miracle extérieur, ni un miracle intérieur reconnaissable à des signes extérieurs, comme serait l'impossibilité d'expliquer historiquement la conscience messainique de Jésus. Le miracle ou le mystère de la religion est un fait de conscience ou de sentiment, qui n'a rien de commun avec le criterium rationnel de l'inexplicable. La religion s'est élevée progressivement du miracle sensible à la révélation extérieure, puis à la révélation intérieure, sous les deux formes du mysticisme et du prophétisme; cette dernière forme atteint sa perfection définitive en Jésus, qui n'est pas seulement un modèle de piété, mais une source de religion spirituelle, par une sorte de contagion directe, qui fait que le repos de l'âme en Dieu, où se résume la révélation opérée dans le Christ, se répète en chacun, au contact de l'Évangile. La théorie ne manque pas d'équilibre logique, mais ce n'est pas l'Évangile ni le christianisme réels; par un côté elle fait droit au facteur mystérieux qu'il faut bien reconnaître au fond de la religion et de toute activité spirituelle de l'homme; mais en isolant de tout le reste la vision de conscience, elle la soustrait au contrôle indispensable de la raison et mène droit à l'illuminisme. La question n'est vraiment pas si simple qu'elle paraît à M. S., qui oublie un peu trop que nous sommes à dix-neuf cents ans de l'Évangile; que ces dix-neuf siècles ont porté quelque fruit pour l'expérience religieuse; qu'ils sont, quoi qu'en fasse, entre Jésus et nous; que le problème de Dieu, pour n'indiquer que celui-là, se pose pour nous en d'autres termes que pour les évangélistes; que le nerf de l'Évangile n'a jamais été seulement dans le repos de l'âme en Dieu, mais encore et surtout dans l'espérance du règne de justice. C'est de cette espérance que le christianisme a vécu; c'est dans l'élaboration et l'application de cet idéal qu'il a sa raison d'être.

Il n'est pas possible de manier les textes plus délicatement, de les analyser plus clairement que M. Sokolowski. Son sujet est limité, et il s'y enferme, mais il l'a pénétré jusqu'au fond. Un travail de minutieuse exégèse ne peut pas être une lecture bien attrayante; celui-ci n'en offre pas moins un très grand intérêt. L'auteur examine successivement l'idée de la vie, le rapport de la vie et de l'esprit, l'action de l'esprit, l'anthropologie de Paul, l'origine de toutes ces conceptions. Sa dernière partie reprend comme en sous-œuvre toutes les précédentes, pour les compléter et les expliquer. Autant que l'évidence le permet, et peut-être un peu davantage, on établit ce que Paul doit au judaïsme, à l'hellénisme, au judéochristianisme; on montre surtout la part qu'il convient de faire, dans l'élaboration de ces éléments, à la personnalité de Paul et à ses expériences; on explique ainsi fort bien pourquoi la doctrine de l'Apôtre n'arrive pas à former un système logiquement équilibré. L'analyse des notions d'esprit et de vie, et des éléments qui les constituent, est particulièrement remarquable, purement historique et critique. L'absence de préjugé théologique est surtout sensible dans

la discussion du rapport des idées pauliniennes d'esprit et de vie avec l'idée de la justification. M. S. montre bien la relation de l'esprit avec le baptême; mais peut-être écarte-t-il un peu vite l'idée d'une relation analogue entre l'esprit et l'eucharistie. Il semble que cette relation existe aussi étroite que pour le baptême, bien que moins nettement définie, dans les écrits de Paul.

Alfred Loisy.

Georgii Acropolitæ opera, recensuit A. Heisenberg. Vol. prius continens Historiam, Breviarium historiæ, Theodori Scutariotæ additamenta. Leipzig, Teubner, 1903; xxiv-366 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

L'édition des œuvres de Georges Acropolite, dont M. Heisenberg donne actuellement le premier volume, a été excellemment préparée par de longues recherches sur les manuscrits et sur leurs affinités, dont les résultats ont été exposés aux lecteurs de la *Revue* (n° du 11 février 1901). M. H. les résume dans sa préface, et insiste spécialement sur la condition des trois manuscrits BGU, dont il avait antérieurement indiqué les relations avec la *Synopsis* de Sathas; il a en effet montré, dans un ouvrage dont je n'ai pas eu connaissance [1], que la *Synopsis*, qui existe dans quatre manuscrits, a été composée par Théodore le Scutariote, un ami de Michel VIII Paléologue; celui-ci s'est servi de la source commune de BGU. Les conclusions générales de M. H. sont donc légèrement modifiées sur ce point. La fin de la préface s'occupe de la paraphrase composée par un inconnu peu de temps après la mort de Georges Acropolite, et en particulier du manuscrit de Dousa, aujourd'hui à Leipzig; ce manuscrit est un abrégé du Vaticanus V (manuscrit d'Allatius) et remonte par conséquent à la même source que FH. Ce qui est acquis encore, relativement au texte même de la Χρονικὴ συγγραφή, c'est que le Vaticanus A représente une tradition différente de *x* (M. H. désigne ainsi la source de BGU); et malgré ses fautes et ses lacunes, c'est A qui sert de fondement à l'édition. Par suite, M. Heisenberg rectifie (p. xvii note) quelques passages où la leçon de A lui a paru inférieure; et il aurait pu, ce me semble, conserver en plusieurs autres le texte de ce manuscrit, par exemple 165,18 μέχρις ἂν ἐντύχοι donné par A et G, au lieu de ἐντύχῃ, cf. 111,20; 154,18. Je ne sais même s'il ne serait pas bon de retenir la correction de première main de A dans μέχρις ἂν λωφήσοι 68,17, ces optatifs du futur n'étant pas très rares dans A. Mais en somme l'édition est bonne; ce volume contient l'*Histoire* de Georges Acro-

1 Analecta. Mitteil. aus italien. Handschriften byzantinischer Chronographen, Munich, 1901.

polite, l'abrégé, et les additions de la *Synopsis*, c'est-à-dire du Scutariote : à la fin sont des renvois aux autres historiens, les tableaux généalogiques des Ange, des Lascaris et des Asan ou Asen de Bulgarie, et trois index : mots grecs, observations grammaticales, noms propres.

My.

J. Loth, **Remarques et corrections au Lexicon Cornu-britannicum de Williams.** Paris, Bouillon, 1902, in-8°, 70 pp.

Il n'existe que deux dictionnaires du cornique, dialecte breton de la Cornwall anglaise, disparu au siècle dernier. Le meilleur est celui de Williams, paru à Londres, en 1865. Mais Williams ne connaissait pas tous les textes corniques. M. Whitley Stokes vient de publier dans l'*Archiv für Celtische Lexicographie*, t. I, p. 101 et suiv. un glossaire d'un mystère cornique, la Vie de saint Meriadeck, publié en 1872. De plus, l'orthographe irrégulière du cornique qui tantôt s'efforce de noter exactement les sons, tantôt emprunte les graphies compliquées de l'anglais, peut causer de nombreuses méprises. Enfin, une connaissance précise du gallois et du breton armoricain est indispensable au lexicographe. M. J. Loth qui prépare une chrestomathie cornique et qui s'est fait une spécialité de l'étude des dialectes brittoniques était singulièrement qualifié pour collationner et corriger l'œuvre de Williams. Ses corrections sont de diverses sortes : mauvaises lectures rectifiées ; formes verbales ou nominales rattachées à leur prototype ; sens précisés ou déterminés à l'aide des dialectes brittoniques et du contexte ; étymologies de mots empruntés au français ou à l'anglais. Le nombre des mots étudiés est d'environ 350 ; dans la plupart des cas les explications proposées sont définitives. La brochure de M. Loth constitue un indispensable complément au dictionnaire de Williams que l'on pourra désormais consulter avec moins de défiance.

G. Dottin.

Recueil des historiens de France. Documents financiers. Tome I. Inventaire d'anciens comptes royaux dressé par Robert Mignon sous le règne de Philippe de Valois, publié par M. Ch.-V. Langlois sous la direction de M. L. Delisle,... — Paris, imp. nat., libr. C. Klincksieck, 1899. In-4° de xli-435 pages.

L'incendie du 26-27 octobre 1737 a détruit, on le sait, la plus grande partie des Archives de la Chambre des comptes. Les épaves qui en sont restées, les copies qui avaient été faites avant ce désastre, les extraits qu'avaient publiés les historiens ne suffisent malheureusement pas pour leur reconstitution. Il y avait, dans les locaux de la

Chambre, un tel amas de registres et de pièces! On peut s'en rendre compte par les inventaires, assez nombreux, que l'on a conservés. Tous ces inventaires sont partiels; ils n'en ont pas moins sauvé le souvenir d'une foule de documents qui ne seraient pas connus autrement. Or, la mention de leur date et des affaires auxquelles ils ont trait, suffit bien souvent pour qu'ils puissent être utilisés. Un exemple : on sait que le roi Philippe le Bel obtint, en 1293, des moines de Saint-André de Villeneuve-lez-Avignon de bâtir une forteresse près du port vieux sur le Rhône : il éleva donc au bout de l'ancien pont d'Avignon la tour qui porte son nom. L'inventaire de Robert Mignon permet de savoir à quelle date fut achevé ce monument, car il signale le « compotus operis turris de novo constructe in capite pontis Avignionis, redditus curie dominica ante festum B. Clementis M° CCC° III°... »

Parmi les inventaires ainsi conservés des archives camérales françaises (qu'on me permette cette expression), un des plus anciens et des plus développés, par conséquent des plus curieux, est celui que Robert Mignon exécuta, vraisemblablement en 1328, dans le but de faciliter la revision des comptes qui n'avaient pas encore été vérifiés ou qui ne l'avaient été qu'incomplètement. C'est celui que publie M. Ch.-V. Langlois, non d'après l'original qui semble perdu, mais d'après une copie, assez défectueuse et qu'il a fallu rectifier, formant le ms. lat. 9069 de la Bibliothèque nationale. L'éditeur l'a présenté dans une savante introduction, où il détermine son caractère et montre l'intérêt qu'il offre pour l'histoire. Il l'a fait suivre d'une table alphabétique des noms de personnes et de lieux : ceux-ci sont identifiés à très peu d'exceptions près. Une de ces exceptions concerne le *portus de Mota;* c'est le port de la Motte, sur le Rhône, commune de Saint-Gilles, dans le Gard. Le *portus Ruppis Maure*, dont il est question dans le même document (n° 2026), est plutôt Roquemaure dans le Gard que Rochemaure dans l'Ardèche.

L.-H. Labande.

Le général Le Grand, baron de Mercey, 1755-1828, mémoires et souvenirs (Valmy, Landau, Malines, Novi, Chalon, Tournus, Mâcon), recueillis par Ch. Rémond, conseiller de cour d'appel. Paris, Berger-Levrault, 1903, in-8°. 446 pages.

Le général Étienne Le Grand dont M. Rémond a recueilli les mémoires et souvenirs, fit les campagnes de 1792 et de 1793 aux armées du Centre, de la Moselle et du Rhin, de 1794 à l'armée du Nord, de 1795 à l'armée de Sambre-et-Meuse, de 1798-1799 à l'armée d'Italie; il exerça divers commandements de 1806 à 1813; il joua enfin un rôle honorable dans la résistance de 1814.

« Les sources où j'ai puisé, dit M. R., sont : les archives nationales, le dépôt de la guerre, les archives de l'Ain, de Saône-et-Loire, Mâcon, Tournus, Chalon. Toutes les fois que cela m'a été possible, j'ai transcrit le carnet de campagne, les lettres de service, les ordres et les rapports du général, les notes laissées par son frère et celles, plus nombreuses, écrites par son fils ; ces textes se trouvent principalement au ministère de la guerre et au château de Mercey. »

Toutes ces sources sont, peut-être à dessein, assemblées et confondues en un pêle-mêle qui fatigue et qui, par instants, est presque inextricable. On lit dans le texte et dans les notes les noms d'Étienne Le Grand, de René Le Grand ou Le Grand de Saint-René, de Ch. J. Ét. Le Grand, sans oublier Ch. R. (M. Rémond) qui a « recueilli » les souvenirs de ces trois Le Grand. Mais enfin, il y a quatre parts à faire : celle de M. Rémond ; celle du général Étienne Le Grand ; celle de René Le Grand, frère aîné du général ; celle de Ch. J. Ét. Le Grand, fils du général.

Coulons tout de suite ce qui appartient au fils du général. Ce sont, dans la première partie du volume, des notes éparses, et, dans la seconde, un récit de l'invasion de 1814 en Saône-et-Loire et quelques pages sur les Cent Jours. Ajoutons qu'il y a aussi, dans cette seconde partie, — mais les divisions sont très mal marquées, et il est difficile de démêler du premier coup d'œil ce qui revient au père et ce qui revient au fils — le carnet de campagne du général Le Grand en 1814.

Je n'insiste pas d'ailleurs sur cette seconde moitié du livre et ne veux pas l'examiner de près, ainsi que les pages 216-319 qui concernent les années 1794-1813. Pour ces années 1794-1813 les notes du général manquent et M. Rémond avoue qu'il en est réduit à se référer à l'histoire générale : nous n'avons là, en somme, qu'un résumé de la campagne de 1799 rédigé par le fils du général, un mémoire du général sur la cavalerie et des lettres et pièces de peu d'intérêt [1].

Venons donc aux deux cents premières pages qui forment l'essentiel du volume — campagnes de 1792 et de 1793 — et voyons successivement dans cette partie I. ce qui appartient à M. Rémond ; II. ce qui appartient à René Le Grand, frère du général ; III. ce qui appartient au général Le Grand.

I. M. Rémond s'est servi de nos *Guerres de la Révolution* ; c'est presque la seule source qu'il ait consultée [2], et il la mentionne deux

---

1. P. 225, dans la lettre d'Utrecht, 1 prairial an III, il est curieux que le général Le Grand parle de l'*empereur d'Autriche*.

2. Pourtant il cite encore l'*Alexis Dubois* de Léon Hennet, mais de la façon suivante : « Archives de la guerre, cf. Hennet, *Dubois* » ou « Hennet loc. cit. et Archives de la guerre » (p. 167 et 173). Pourquoi, puisqu'il n'est pas allé aux archives de la guerre?

fois au bas d'une page (p. 109 et 114) pour donner le nombre des canons et des pertes à la journée de Valmy. Je l'en remercie, et je ne lui reprocherai pas de résumer et de paraphraser mon texte, de reproduire les documents que j'ai cités, comme s'il les avait vus, lui aussi, et copiés dans les dépôts publics, de noter au bas des pages en son récit de l'année 1793 les rapports des représentants et les pièces des archives nationales et des archives de la guerre, sans dire une seule fois que tout ou à peu près tout, positions, marches, combats, témoignages prussiens et autrichiens, noms des localités, est emprunté aux *Guerres de la Révolution*.

Mais encore devait-il bien transcrire les cotes qu'il a trouvées au bas des pages de *Valmy*, de *Custine*, etc., et ne pas commettre des erreurs plaisantes. Il cite, par exemple, comme inédits les *Mémoires* de Belliard et il écrit (p. 88) qu'il faut consulter sur Valmy les « Mémoires inédits de Belliard, Arch. nat. 272, nº 41 » : il a pris cette indication à la p. 218 de notre *Valmy* où on lit « Belliard, *Mém.* I, 76 ; Arch. nat. W 272, dossier 41 »; il n'a pas vu que la mention « Arch. nat. W. 272 » visait le carton du tribunal révolutionnaire qui contient les actes du procès de Stengel. Il cite de même (p. 88) *Archives de la guerre AA et W 483* (au lieu de « archives nationales AA 61 et W 483 »). Il cite (p. 132) une lettre de Beurnonville qu'il aurait trouvée aux archives nationales E⁷ (au lieu de F⁷) !

Encore devait-il s'abstenir de procédés d'exposition qui ne conviennent guère à l'histoire. M. Rémond représente Landremont dépité de la défection de d'Arlande. « Ce traître, disait Landremont, après avoir livré aux ennemis le secret de ma défense, les a conduits en personne, car, sans lui, ni Pejacsevich ni le major Schröckinger ni le lieutenant-colonel Beaumont, partis de Dahn le 11 septembre, n'eussent trouvé le point faible de mon poste retranché de Bundenthal. » (p. 153) Comme si Landremont avait pu tenir ce langage ridicule, comme si Landremont savait ce jour-là que les ennemis étaient commandés par Pejacsevich, Schröckinger et Beaumont [1] !

Encore devait-il respecter ce qu'il copie et ne pas inventer, ne pas imaginer à côté. Il y a dans notre *Wissembourg* p. 223 une note ainsi conçue : « Le rédacteur du cabinet topographique rapporte qu'il se rendit à Strasbourg le 16 et qu'il demanda auparavant les ordres de Dubois ; nous nous verrons bientôt dans cette place, lui répondit le général. » M. Rémond s'empare de cette note qu'il remanie ainsi (p. 177) comme si le « rédacteur » cité par moi était le général Le Grand : « Dubois, rencontrant Le Grand dans la matinée du 16, lui cria : au revoir, à bientôt, à Strasbourg ! » Autre exemple : « Dubois, dit M. Rémond (p. 183), écrivait à Debry : « Saint-Just et Le Bas ont

1. M. Rémond a trouvé ces trois noms dans *Wissembourg*, p. 147.

eu raison de fusiller les principaux coupables ». Cette phrase, il prétend l'avoir prise, naturellement, aux archives de la guerre et il ajoute « Hennet, loc. cit. » Mais non ; elle est de lui, de lui, Rémond ; il a lu, non aux archives, non dans le *Dubois* de Hennet, mais dans notre *Hoche*, p. 46 : « Dubois écrivait à Debry que Saint-Just et Le Bas avaient eu raison de fusiller les principaux coupables », et il a mis ma phrase au style direct, et il a fait dire à Dubois quelque chose que Dubois n'a pas dit [1].

Encore ne devait-il pas, parce qu'il lit dans notre *Wissembourg* (p. 229) que les manteaux rouges coupaient la tête aux chrétiens qu'ils avaient tués, assurer qu'ils coupaient la tête aux « patriotes alsaciens » (p. 179).

Encore ne devait-il pas dire, d'une façon aussi inexacte qu'emphatique (p. 180) que Saint-Just et Le Bas, arrivés à Saverne, lancèrent *du haut des Vosges* leur premier arrêté. Il commet des erreurs. P. 71, François fut élu empereur d'Allemagne et non d'*Autriche*, il se nomme François II, et non *François I*. — P. 133, le général Beurnonville a été nommé ministre de la guerre, le 4, non le 24 février. — P. 164, le colonel du 1^{er} dragons se nomme Radot et non *Radet* (rien de commun avec celui qui fut ami de Le Grand). Et qu'est-ce que le *Giesberg* près de Kaiserslautern (p. 191) ? Et qu'est-ce que l'*autrichien Ditfurth* (p. 196) ? M. Rémond lit dans notre *Hoche* (p. 146) que les masses républicaines sortaient de terre ainsi que des champignons, et au bas, en note « expression de Ditfurth ». Là dessus, M. Rémond s'imagine que M. le baron Maximilien de Difturth, Hessois, cité pourtant dans *Hoche*, p. 139, comme auteur d'un ouvrage paru en 1881 sur les Hessois, est un Autrichien, un combattant de 1793, et il écrit, non sans arrondir la phrase : « On a beau battre les soldats de la République, disait un autrichien, Ditfurth, rien ne les rebute, leurs masses sortent de terre comme des champignons ! » Et quel rôle prépondérant attribué au général Le Grand dans les opérations de l'armée du Rhin ! « C'était, dit M. Rémond (p. 196), c'était surtout le général Le Grand qui attaquait si rudement. » Il y a là de l'exagération.

II. Je passe à René Le Grand, frère du général. En lisant nos volumes, M. Rémond a vu soit dans le texte soit dans les notes le nom de Legrand : « Notes de Legrand... Legrand dit... Legrand rapporte... » Je n'ai pas dit qui était ce Legrand. C'était un chef de bataillon du génie qui fut chargé en 1795 de recueillir sur place et aux armées, des renseignements sur les campagnes du Rhin, et ses très

---

1. Pour tout trancher, voici la phrase de Dubois : « Saint-Just et Le Bas prennent des mesures pour chasser les traîtres : ils en ont fait fusiller quelques-uns; cette mesure était absolument nécessaire... »

intéressants mémoires qui ont souvent la même valeur que des documents originaux, sont conservés aux archives de la guerre. M. Rémond s'est imaginé que ce Legrand n'était autre que René Le Grand, commissaire des guerres sur le Rhin, frère du général Etienne Le Grand, et, au lieu de venir s'informer aux archives de la guerre, il a jugé plus commode de publier mes citations du chef de bataillon Legrand en les attribuant à René Le Grand et en assurant qu'il les a tirées des archives du château de Mercey ou de celles de la guerre ! Il a même fini par forger à l'aide de mes récits des notes de René Le Grand. C'est de notre *Wissembourg* qu'est tiré ce détail que Diettmann était fils d'un vitrier de Lunéville et de la *Trahison de Dumouriez* qu'il était au 5 avril le seul divisionnaire du camp de Maulde (p. 141). C'est de *Wissembourg* qu'est tiré ce trait que Beauharnais avait excité la jalousie de Joséphine, qu'il était « doux » et « élégant », qu'il n'avait « ni audace ni conception quelconque » (j'avais écrit « audace de conception »). C'est de *Wissembourg* que sont tirées les prétendues notes de René Le Grand sur le plan de Ferino et l'échec de Ferrier au 27 juillet, sur le général Moreaux et sur la défaite de Pirmasens. Il y a mieux. J'ai dit dans *Wissembourg*, p. 7 : « La trop fameuse légion de la Moselle était devenue la terreur du pays de Sarrebrück » : cette phrase est, paraît-il, de René Le Grand (p. 139). J'ai dit dans *Hoche*, p. 46. « Des officiers, maudissant dans le secret de leur cœur le régime nouveau, cherchèrent à se faire tuer sur les champs de bataille et y trouvèrent avec la gloire les premiers grades » et, en note, « Plusieurs, écrit Legrand, me l'ont dit depuis. » M. Rémond, (ajoutant comme toujours *Archives de la guerre, loc. cit.*), attribue à René Le Grand la phrase suivante (p. 186) : « Plusieurs officiers m'ont dit depuis que tout en maudissant en secret le régime des Jacobins, ils cherchèrent à se faire tuer sur les champs de bataille et y trouvèrent avec la gloire les premiers grades ». A quoi bon insister ? Toute une page, la page 38-39 de *Hoche* sur la mission de Saint Just et Le Bas « ces deux conventionnels... rendre l'Alsace à la France », cette page qui est entièrement de moi, M. Rémond la met entre guillemets (p. 181-182) et il écrit en note : « René Le Grand, loc. cit. *Archives* de la guerre » !!

III. Venons enfin au point le plus important et le plus grave, au carnet et aux notes d'Étienne Le Grand, de ce général Le Grand à qui M. Rémond consacre sa biographie, et examinons successivement les chapitres *Nancy*, *Verdun*, *Valmy*, *Trèves*, *Lauterbourg*, *Wissembourg*.

Nancy. M. Rémond a soin de remarquer que ce récit a été composé de 1790 à 1804. Le Grand (puisqu'on nous dit que Le Grand est l'auteur de ces pages), Le Grand a donc pu connaître les *Mémoires* de Bouillé parus en 1801, et il les a, en effet, copiés et paraphrasés

presque partout. Etait-ce son droit? C'est le nôtre, en tout cas, de déclarer que cette partie de la publication n'a aucune valeur historique, qu'elle n'est qu'un calque des *Mémoires* de Bouillé, qu'on n'y trouve rien de neuf et qu'elle contient peu de détails personnels. Il est vrai que le sous-lieutenant Le Grand sait être constamment au bon endroit; tout en chevauchant avec ses dragons, il est à Frouard parmi les officiers de l'escorte de Bouillé, il est avec Bouillé à la porte Stainville, il suit Bouillé dans Nancy; aussi, plus tard, lorsqu'il retrace ses souvenirs, il n'a qu'à puiser dans les *Mémoires* de Bouillé qu'il n'a pas quitté d'un pas durant l'affaire!

Verdun. Quel homme, dirons-nous de nouveau, que ce Le Grand! Quelle belle mémoire! Quel savoir étendu! Il a écrit ces pages sur Verdun de 1792 à 1815, et il connaît des faits qui n'ont été connus qu'à notre époque par les relations allemandes et par nos fouilles dans les archives. Il n'ignore pas que les Prussiens entrèrent en France le 19 août par Redange sous une pluie froide et furieuse. Il rapporte dans de menus détails l'entretien de Hohenlohe-Ingelfingen (et non Hohenlohe-Kirchberg) et de Deprez-Crassier qui n'a été reproduit que de nos jours. Il sait que le commandant de Longwy se nommait Louis-François Lavergne-Champlorier, que le colonel du 34ᵉ s'est noyé dans le Chiers, que le duc de Chartres envoyé par Luckner au secours de Verdun a rencontré les ennemis entre Ronvaux et Haudiomont (détail qui ne se trouve que dans le *Feldzug* de Minutoli, p. 133 et dans l'*Invasion prussienne*, p. 225), que Galbaud s'est heurté à Kalkreuth et a résolu de se replier sur Metz par Ligny, Toul et Nancy (*Inv. pr.*, p. 232). Il a même dépouillé, le terrible homme, nos *Guerres de la Révolution*, bien que je ne fusse pas né quand il rédigeait ses souvenirs. Contrôlons et comparons.

Chuquet, *Inv. pr.*, p. 165-167.

« Le matin du 19 août Deprez-Crassier avait quitté Fontoy avec deux compagnies de grenadiers et cinq escadrons. Il vint dans le brouillard se heurter à l'avant-garde de Hohenlohe... Les hussards de Wolfradt ou, comme on les appelait aussi, les hussards bruns, les suivaient de près. On avait surnommé ce régiment le régiment des bouchers (*Fleischhauer*)... Deprez donna l'ordre de la retraite. Les escadrons français prirent le galop... Les autres résistèrent avec acharnement... Les chasseurs s'étaient battus en désespérés; ils ne voulaient pas accepter de quartier et préféraient mourir en criant : Vive la liberté!...

Général Le Grand, p. 78.

« Le 19 août, au matin, nous étions sortis de notre campement de Fontoy avec Deprez-Crassier, 150 grenadiers et 350 cavaliers. Le brouillard ne nous permettait pas de distinguer à plus de vingt toises. Aussi ne tardâmes nous pas à tomber brusquement dans tout un régiment de hussards bruns (régiment de hussards de Wolfradt surnommé *Fleischhauer*, le boucher) Deprez commanda la retraite et nous revînmes en un temps de galop. Le reste fit une défense désespérée. Plusieurs chasseurs et dragons, sommés de se rendre, se firent tuer en criant : « Vive la liberté ». Nous rentrâmes dans le camp établi à Fontoy. Arrivés

Les Prussiens s'étaient avancés en vue du camp de Fontoy; mais un détachement d'infanterie se jeta sur leurs flancs,... et les batteries du camp les avaient pris en écharpe ».

là, les Prussiens trouvèrent à qui parler. Un régiment d'infanterie et une batterie d'artillerie les arrêtèrent net. »

Chuquet, *Inv. pr.*, p. 198.

« Luckner levait le camp de Fontoy, puis le camp de Richemont; il abandonnait Sarrelouis et Thionville à leurs propres forces; il reculait sur la rive droite de la Moselle et se réfugiait sous le canon de Metz. Le 24 août, à l'aube, l'armée du centre campait à Frescaty, dans une position détestable, au fond d'un entonnoir... Les commissaires envoyés par l'Assemblée législative, Delaporte, Lamarque et Bruat, arrivaient à Metz en même temps. Ils y firent une entrée solennelle au son de la vieille cloche de la Mutte... Luckner pleura... Ses protestations touchèrent les députés. »

Général Le Grand, p. 83.

« Luckner décampa de Fontoy, évacua Richemont, abandonna Sarrelouis, se sauva de Thionville et se réfugia en désordre sous Metz. Le 24 au matin, l'armée du centre campe à Frescaty, au fond d'une cuvette à sol bourbeux. Ce même jour arrivent trois commissaires de l'Assemblée législative. Ils entrent à Metz au son des cloches de toutes les églises. Ces Messieurs se nomment Bruat, Delaporte, Lamarque. Ils se mettent à se lamenter avec Luckner. »

Ainsi appuyé, le général est toujours exact. Signalons pourtant à M. Rémond dans ce chapitre *Verdun* une légère erreur. Quand le général écrit (p. 86) que Beaurepaire répondit à la sommation par un refus écrit, il assure qu'on pouvait lire au-dessous de la signature de Beaurepaire, celles de Marceau, de Radet et de Delaage. Il se trompe : la signature de Delaage manque, et tout en disant que Delaage fut baron de Saint-Cyr (cf. *Inv. pr.*, p. 228), il a tort d'ajouter que ce même Delaage qui n'a été que général de brigade, fut maréchal d'Empire. L'erreur est étrange chez un vieux soldat qui écrit en 1815 au plus tard et qui devait savoir sur le bout du doigt sa liste des maréchaux. Ou bien aurait-il, aurait-on confondu Delaage de Saint-Cyr et Gouvion Saint-Cyr?

Valmy. C'est, nous dit-on, la partie de son carnet à laquelle Le Grand « tenait beaucoup » ; il l'a revue, remaniée, complétée, et il en a remis le manuscrit à Mortier en 1834. Ici encore, admirons-le. Ce simple capitaine de dragons sait tout. Jamais auteur de mémoires n'a disposé d'un tel bagage de réminiscences et de notes. Il reconstitue tous les ordres de bataille. Il possède tous les états de situation. Il connaît les noms de tous les généraux. Il cite exactement, minutieusement tous les emplacements. Il craint même d'en faire trop, et il dit, après avoir cité de suite seize endroits qu'il voit d'un seul coup d'œil dans la journée du 20 septembre, qu'il a relevé tous ces noms le soir même sur une carte que Levavasseur lui prêta. A quoi bon, puisque son récit a été terminé en 1828 ? Mais quel dommage que son volume

n'ait pas paru avant que nous ayons rédigé le chapitre « La jonction » de notre *Valmy* ! Combien il nous eût aidé ! Que de détails il nous eût fournis qui s'accordent avec les documents que nous avions consultés aux archives ! Le Grand n'a pas eu sous les yeux, pour retracer les marches de Kellermann et ses contremarches et ses perplexités, la correspondance du général, mais il l'a devinée. J'avoue toutefois qu'il aurait pu m'induire en erreur sur l'organisation de l'armée. Il a, malgré tout, des défaillances de mémoire. A plusieurs années de distance, il ne se rappelle plus évidemment certains détails et dans son récit se glissent quelques lapsus. Comment peut-il croire que la légion Kellermann est « un fort bataillon d'élite » (p. 91), que les carabiniers forment le 10[e] régiment de cavalerie (p. 92), que Pully commandait les hussards qui étaient au 2[e] corps d'avant-garde avec Deprez-Crassier et les carabiniers qui étaient à la réserve avec Valence (*id*), que Deprez-Crassier resta à Bar-le-Duc tandis que ce fut La Barolière (p. 98) ? Que veut dire cette phrase que « l'artillerie comptait pour un bataillon » (p. 91) ? Comment le général ne sait-il plus qu'il y avait, non pas *un*, mais trois bataillons de volontaires à l'armée du Centre (*id.*) ? On trouve aussi dans le récit de Valmy certaines erreurs et étrangetés. Au commencement de l'action (p. 104), à 8 heures, Le Grand aurait chargé par deux fois avec ses dragons sur les carrés prussiens et les sabres auraient fait « rage » ; les relations des deux partis ne mentionnent qu'un combat d'artillerie. Au milieu de l'affaire, il voit.... le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume (p. 111) : « Le roi est en tête, haut de taille, bien en selle, impassible ! » Et que ne voit-il pas ? Il voit le premier coup des canonniers prussiens mettre Kellermann par terre et le deuxième culbuter Senarmont (p. 106). Il voit Kellermann, après l'explosion des caissons, « bondir ventre à terre à travers les boulets » en criant : *Où allez-vous donc, Messieurs* ? (p. 207). Il s'étonne qu'on n'ait pas chargé l'infanterie prussienne (p. 111), comme si la cavalerie aurait pu agir sur ce terrain coupé et fangeux ! Il croit que Clerfayt qui n'arriva qu'au soir après la bataille a paru vers une heure devant Hans (p. 112). Il assure que le duc de Chartres, son colonel, partit dans la nuit du 21 septembre pour Paris (p. 114), et Chartres était encore à Dampierre le 24. Il écrit qu'il se trouvait le 23 au cantonnement de Saint-Jean sur Tourbe (p. 115), lorsqu'arriva la nouvelle de l'abolition de la royauté, et les Prussiens occupaient alors Saint-Jean sur Tourbe ! ! Il ajoute qu'à cette nouvelle, beaucoup pensèrent que le duc d'Orléans, le duc de Chartres, Dumouriez, peut-être Kellermann « serait proclamé président national, protecteur de la liberté ou de la nation, ou consul, ou empereur », (p. 116). Une pareille pensée était-elle possible ? Quel anachronisme !

Trèves. Là éclatent des emprunts flagrants. Il n'y a qu'à citer :

Chuquet, *Wissembourg*, p. 7.

« Il y avait sans doute d'excellents régiments de ligne et de solides bataillons de volontaires : le 1[er] de Saône-et-Loire assistait l'année précédente à Valmy, le 7[e] de la Meurthe, le 2[e] de Seine-et-Marne ».

Général Le Grand, p. 127.

« Il faut excepter d'excellentes troupes de volontaires parmi lesquelles il en est qui se conduisirent fort bravement à Valmy : ainsi le 1[er] de Saône-et-Loire, le 7[e] de la Meurthe, le 2[e] de Seine-et-Marne. »

Chuquet, *Custine*, p. 161.

« Cusset s'enivrait à la cuisine; il grisa le nègre de Beurnonville qu'il nommait son frère; il se soûla avec les soldats. Beurnonville ne lui parlait plus qu'avec froideur. Cusset reprit le chemin de Paris. »

Général Le Grand, p. 129.

« Beurnonville avait ramené des îles deux ou trois serviteurs noirs. Cusset les appelait ses frères et se soûlait à la cuisine avec eux. Le général finit par se fâcher et Cusset reçut l'ordre de rentrer à Paris. »

Chuquet, *Custine*, p. 160.

« Beurnonville pensait trouver à Metz des chaussures à un prix raisonnable. Pache envoya des souliers qui coûtaient très cher et qui étaient trop courts. Beurnonville demanda des bas; il reçut des bas d'enfant. Il demanda des couvertures, des capotes, des habits, des culottes, des guêtres; il n'obtint rien. Il demanda 600 chevaux d'artillerie; les chevaux furent envoyés à Valence qui les garda, et l'on ne put emmener les pontons et la grosse artillerie. »

Général Le Grand, p. 131.

« Notre général croyait trouver à Metz des chaussures à des prix raisonnables. Pache a envoyé des souliers trop courts et fort chers. Le général avait demandé des bas; le ministre lui a expédié des bas d'enfants. Nous n'avons plus de couvertures, plus d'habits, plus de manteaux, plus de guêtres. Nos chevaux ont péri. Notre général en a demandé 6 ou 700; Pache a réuni cette cavalerie et l'a envoyée au général Valence. Nos pontons, notre grosse artillerie sont restés en détresse. »

Ce dernier passage de Le Grand est tiré d'une lettre du général à son frère, lettre fausse puisqu'elle reproduit des phrases écrites par nous cent ans après. Ce qui confirme sa fausseté, c'est qu'elle est datée de *Wissembourg*. Or, Legrand est ce jour-là, 13 décembre 1792, non à Wissembourg, mais assez loin de Wissembourg, devant Trèves. Sans doute Le Grand ajoute les détails suivants qui ne peuvent être imaginés : « Ces jours derniers, un de mes brigadiers emporté par son cheval dans les rangs autrichiens, allait succomber sous le nombre malgré ses coups de pointe et ses moulinets. Je l'aperçus, m'élançai à son secours en lui criant : « Hardi, camarade, tiens bon ». Je sabrai à droite et à gauche, fonçai droit sur lui, tuai ou blessai deux ou trois des gaillards qui allaient l'occire; les autres lâchèrent prise et je fus assez heureux pour ramener au peloton mon

dragon sain et sauf. Dans la compagnie, ils n'en finissaient plus d'acclamations à mon adresse et de vivats à la République. » Mais nous lisons plus loin (p. 254) un certificat donné à Le Grand et qui atteste que Le Grand « a dans deux affaires pendant la campagne de Trèves chargé la cavalerie ennemie, et, dans la dernière, délivré de sa propre personne un brigadier que son cheval avait emporté dans les rangs ennemis. » N'aurait-on pas développé, amplifié et quelque peu remanié ce certificat dans la lettre du 13 décembre ?

Mêmes emprunts dans *Lauterbourg* :

Chuquet, *Wissembourg*, p. 52.	Général Le Grand, p. 144.
« Les soldats juraient de regarder les *Mayençais* comme des traîtres. Mais lorsqu'ils virent arriver la garnison, lorsqu'ils apprirent les périls qu'elle avait essuyés, leur colère s'apaisa et ils se jetèrent tout émus dans les bras de leurs frères d'armes. »	« La nouvelle provoqua une clameur contre les *Mayençais*. La rage en vint à les traiter de lâches et de traîtres. Mais quand on vit arriver ces fiers débris, quand on sut ce qu'ils avaient fait, toute la rancune, tout le dépit se fondirent en larmes, et nous leur tendîmes les bras avec effusion. »
Chuquet, *Wissembourg*, p. 107-108.	Général Le Grand, p. 147-150.
« Le 21, les Français dirigèrent leur effort contre les colonnes de Kavanagh et de Condé. Si Gilot qui commandait l'attaque, eût fait donner sa réserve qu'il avait envoyée avec Isambert sur la route de Schaidt, les émigrés étaient culbutés dans le Rhin, et déjà Condé appelait les bateliers au bord du fleuve. Wurmser, lui aussi, s'était laissé surprendre et on dit qu'il n'eut que le temps de se jeter sur le premier cheval qu'il trouva ».	« J'eus affaire au général Kavanagh et au prince de Condé. Si le général Isambert avec notre réserve était arrivé à temps de Schaidt, nous les eussions jetés dans le Rhin. Condé avait appelé à grands cris des bateliers. Wurmser, lui aussi, s'était laissé surprendre. Il n'eut que le temps de sauter sur le premier cheval qu'il put saisir. »

Même nos portraits de généraux ont été connus du général Le Grand, mort pourtant en 1828 :

Chuquet, *Wissembourg*, p. 113.	Général Le Grand, p. 151.
« Landremont servait depuis 35 ans et comptait 7 campagnes. Tous ses grades avaient été gagnés dans le même régiment... Noble et dévoué au système populaire... Il gardait son franc-parler et osait critiquer Bouchotte... Ses lettres qu'il termine volontiers par ces mots *salut et victoire* respirent l'ardeur de combattre, le désir de sauver l'Alsace. »	« Il avait gagné tous ses grades dans ce régiment. Il avait alors 54 ans, 35 ans de service, 7 campagnes. Il était très dévoué à la République, bien qu'appartenant à l'aristocratie. Ardent, franc, il ne se gênait nullement pour critiquer le citoyen ministre. Il avait l'âpre désir de délivrer l'Alsace. Il avait une crâne formule pour terminer ses lettres : *salut et victoire*.

De même dans le chapitre *Wissembourg*.

Chuquet, *Wissembourg*, p. 61.	Général Le Grand, p. 187.
« Alsacien, né au château de Jungholtz, entré comme volontaire au régiment de Nassau cavalerie, Schauenburg comptait 33 années de services; il était bel homme et affable... simple ».	« Schauenburg était Alsacien. Né au château de Jungholtz et engagé volontaire dans Nassau cavalerie, il avait en 1793, 48 ans, dont 34 de service. C'était un gentilhomme poli, simple, affable. »
Chuquet, *Hoche*, p. 100.	Général Le Grand, p. 206.
« des lèvres défigurées depuis sa blessure du 20 août par un bec de lièvre. Ses beaux yeux ardents, ses cheveux noirs comme l'ébène... Il avait la voix douce... Il mettait presque toujours un habit bleu sans broderies. »	« Depuis sa blessure du 20 août, il avait la lèvre supérieure fendue par un bec de lièvre. Sa parole n'en était pas moins douce. Sa chevelure noire lançait des reflets comme l'aile du corbeau. Les yeux limpides, il s'en allait au combat en habit bleu sans galons [1]. »

Nous devons donc nous défier des notes qu'on nous présente comme des notes du général Le Grand. Quand Le Grand énumère p. 182-183 les militaires fusillés ou châtiés à l'armée du Rhin, tous ces noms sont empruntés aux pp. 44-45 de notre *Hoche*. Du reste, l'arrangeur se trahit toujours. Voyez ce portrait de Bourcier (p. 208).

« Enfin, Bourcier, chef d'état-major, un Vosgien de 33 ans, ancien dragon, général du 20 octobre, actif, inflexible sur la discipline, seconda admirablement Pichegru. C'est lui qui mit à l'ordre de l'armée que quiconque battrait en retraite, sans l'autorisation du général en chef, serait puni de mort. »

Ces lignes sont inspirées par la p. 102 de notre *Hoche* :

« Pichegru prit Bourcier pour chef d'état-major. Il fit comme Saint Just et Le Bas, des exemples de rigueur. Après l'exécution d'Isambert, il déclara que quiconque battrait en retraite sans ordre du général en chef, subirait la peine de mort. »

On a lu dans notre livre « Pichegru prit Bourcier pour chef d'état-major » puis dans la note, « Bourcier, né en 1760, à la Petite Pierre, dragon dans la légion royale, général de brigade (20 octobre) » et on a écrit : *Bourcier, chef d'état-major, un vosgien de 33 ans, ancien dragon, général du 30 octobre* (comme si Etienne Le Grand pouvait savoir exactement cette date !). Mais ici on commet une faute. En poursuivant la lecture de *Hoche*, on applique à Bourcier ce que je dis de Pichegru : « Il fit des exemples de rigueur. Il déclara que quicon-

(1) Il s'agit de Desaix. Dans le portrait de Hoche, p. 205, je signale cette phrase : « Son écriture était du style sans-culotte. » Comme si le mot *écriture* s'employait alors dans ce sens !

que battrait en retraite sans ordre du général en chef subirait la peine de mort », et, en un instant de distraction, dans la pensée qu'il s'agit de Bourcier, on continue à écrire : « *actif, infatigable sur la discipline, mit à l'ordre de l'armée que*, etc. » (comme si Bourcier pouvait mettre pareille chose à l'ordre de l'armée de son propre chef et sans une instruction de Pichegru !).

Concluons. Tout le monde aujourd'hui historise. On a quelques pièces et notes de famille ; on désire les publier et au lieu de faire modestement une brochure, on veut faire un gros livre. Il faut donc étoffer, corser ce qu'on a, et on se laisse entraîner à des enjolivements, d'aucuns diraient à des supercheries, et si adroit, si habile qu'on soit, avec quelque dextérité qu'on déguise le larcin, on est toujours pincé — que le lecteur me pardonne le mot — parce que les originaux parlent, parce que le plus malin se laisse prendre, parce qu'on attribue à Pierre ce qui est à Paul, et aussi, parce qu'on fait trop bien, parce que l'auteur des Mémoires qu'on ressuscite sait trop de choses qu'il ne pouvait savoir. Les publications de Mémoires abondent, et beaucoup sont insignifiants ou faux. Il convient de signaler ceux-ci, d'empêcher qu'ils soient regardés comme une source authentique. Il nous en a coûté de nous livrer à cet examen, d'être obligé de nous relire et de nous citer, de dénoncer le démarquage et le plagiat. *Ne quid falsi audeat historia.*

Arthur CHUQUET.

— Le fascicule VI des *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, publiées sous la direction du prof. W. Sieglin, est consacré à la topographie et à l'histoire de l'île d'Eubée (*Topographie und Geschichte der Insel Euboia I Bis zum peloponnesischen Krieg*. Berlin, Weidmann, 1903, 124 p. avec index, 4 mk.). L'auteur, M. Fritz GEYER, est plus historien que géographe, et même topographe : pas plus qu'il ne s'occupe des populations et des établissements préhistoriques, prélude obligé d'une étude de ce genre (M. G. réserve la question pour une controverse ultérieure, p. 19) il ne s'inquiète des conditions primordiales du sol, du relief, des creux, etc., qui ont commandé la fondation des localités ; il ne pratique pas la *topologie*, telle que la comprend M. V. Bérard, ni la toponymie : peut-être eût-il résolu de la sorte le problème de la venue des Phéniciens en Eubée, tradition qu'il rejette. — A.

— M. CIMA, connu, outre ses articles de Revues, par une bonne édition du *De Oratore* dans la collection Lœscher, nous donne dans la *Rivista di Storia Antica* (Anno VII, fasc. 2-3) de Padoue une étude intitulée : *Intorno alla vita e al nome di Plauto* (19 p. in-8°). En voici une brève analyse. D'abord que signifient les mots *in operis* dans le fameux passage d'Aulu-Gelle (d'après Varron) sur Plaute ? M. Cima combat l'interprétation de Bücheler et de Leo, et revient à l'ancienne explication : sens « au service d'artistes de théâtre » ; de ces termes généraux on ne peut conclure que Plaute ait pris part aux représentations comme acteur.

On pourrait tout aussi bien entendre qu'il a composé des pièces pour le théâtre, dirigé une troupe, etc. Des œuvres mêmes serait sortie, avec la liberté que se donnent les traditions populaires, la biographie qui nous a été transmise. La légende du *pistrinum* s'expliquerait par le fait que Plaute, ruiné, aurait rétabli sa fortune en devenant *locator operarum pistoriarum*; ou l'on supposerait quelque vengeance d'un créancier ou d'un maître mécontent. M. C. reprend encore brièvement la question de l'authenticité des prologues de Plaute. Il conclut contre l'authenticité, au moins pour un certain nombre ou certaines parties des prologues. Celui de l'Asinaire notamment ne peut être de Plaute et « son *Maccus*, loin de représenter le vrai nom du poète, reflète l'ignorance d'un versificateur qui ne savait reproduire ni le style ni le nom du poète ». En somme, réfutation modérée et prudente de quelques exagérations de Bücheler, Leo, Fabia. — E. T.

— Le travail publié par M^{me} Emily Howard Foley (*The language of the Northumbrian Gloss to the Gospel of Saint Matthew*, Yale Studies in English. New-York, Henry Holt and C°. 1903, vi et 81 p.) est très sérieux et très érudit. L'auteur relève d'après le texte de Skeats et celui de Cook les particularités phonologiques de la Glose de l'Évangile de S. Mathieu. C'est une contribution intéressante et de valeur à l'étude des dialectes saxons du nord de l'Angleterre. — J. L.

— Je reprocherais à la très consciencieuse édition de *Sir Ysumbras* donnée par M. Gustave Schleich dans la collection *Palæstra* (*Sir Ysumbras, eine englische Romanze des 14. Jahrhunderts*. Berlin, Mayer und Muller, 1901, vi et 128 p.) de n'avoir dans le très copieux appareil philologique trouvé aucune place pour essayer, même brièvement, de remettre l'œuvre dans son milieu. Je ne demande pas, bien entendu, à cette œuvre d'érudition de se laisser aller à la critique littéraire. Mais il me semble qu'une très courte étude historique qui permettrait de rattacher *Sir Ysumbras* aux œuvres qui l'environnent, aurait été bien à sa place dans cette édition d'ailleurs fort soignée, et, certainement très digne d'éloges. — J. L.

— Sous le titre suffisamment explicite de *Memorie storiche e statutarie del ducato, della contra e dell' episcopato di Fondi in Campania* (Rome, E. Loescher, 1903; in-8°, vii-480 pages et 24 illustr.), MM. Bruto Amante et Romolo Bianchi publient une volumineuse monographie historique sur la petite ville de Fondi, située entre Terracine et Gaëte à quelque distance de la côte. On serait difficilement plus complet que les savants auteurs de cette histoire, mais on pouvait attendre d'eux une composition plus sévère. Par exemple dans la quatrième partie (*Fondi e la sua vita municipale*), je relève, entre le chapitre i (*La vita municipale nell' Italia meridionale*) et le chapitre iii (*Sommario degli Statuti di Fondi*, etc.), un chapitre de 85 pages sur Errico Amante, premier éditeur des statuts de Fondi, et sur deux de ses contemporains, F. de Sanctis et A. C. de Meis, avec la bibliographie de toutes les œuvres de de Sanctis et de Meis. Cela est assurément fort utile, mais aurait pu trouver place n'importe où aussi bien qu'ici; et il était moins nécessaire encore de consacrer 12 pages à reproduire les télégrammes de condoléances, les « commemorazioni » et à décrire les funérailles de A. C. De Meis! — H. H.

— M. Fernand Brisset complète son volume des *Sonnets de Pétrarque à Laure* (Paris, Perrin, 1899) par un second volume intitulé : *Canzones, Triomphes et Poésies diverses* de Pétrarque (Paris, Perrin, 1903, xxiv-323 pages). Nous ne voulons pas taquiner ici M. B. pour le fâcheux désordre qu'il a introduit dans le

Canzoniere de Pétrarque en séparant les Canzoni des sonnets d'amour, non plus que pour diverses fautes moins choquantes. Nous ne désirons considérer cette traduction qu'en elle-même ; elle est exacte, élégante, et se tire avec adresse de beaucoup de passages vraiment difficiles. — H. H.

— Sous le titre de *Note di varia erudizione e critica letteraria* (*Secoli* XIV *e* XV), M. G. Volpi réunit cinq courts articles, dont le premier seul était inédit ; les autres avaient paru dans divers recueils, il y a quelques dix ou douze ans ; le dernier est considérablement augmenté (Florence, 1903 ; 72 pp.). Ces notes, où s'affirment la solide information et la finesse d'un critique, dont les études sur le XIV^e^ et le XV^e^ siècle sont justement appréciées, se rapportent à une ballade de Guido Cavalcanti (*Perch' i' non spero di tornar giammai*) que M. Volpi regarde comme écrite en Provence, et non, comme on l'a généralement admis, à Sarzana peu avant sa mort ; à certaines poésies populaires, dont le texte a été publié pour la première fois par M. Volpi ; au type de la beauté masculine dans la poésie vulgaire du XV^e^ siècle ; à certain *lamento* sur la mort de Laurent de Médicis dont l'attribution au Politien est justement rejetée par le savant critique ; enfin à un poète florentin fort oublié, Francesco Cei, dont les œuvres obtinrent un grand succès dans les premières années du XVI^e^ siècle, et dont le talent, d'ailleurs assez médiocre, est ici très heureusement défini. — H. H.

— La *Revue* reçoit, de la collection « Skizzen lebender Sprachen », le volume intitulé : *Portugais ; phonétique et phonologie, morphologie, textes*, par Aniceto dos Reis Gonçalves Vianna (Leipzig, Teubner, 1903, in-12). C'est exclusivement aux philologues que s'adresse ce consciencieux travail de grammairien, où les sons du portugais, tel qu'on le parle à Lisbonne, ont été minutieusement notés à l'aide de l'alphabet de l'Association phonétique internationale, additionné de quelques signes spéciaux. Pour le commun des gens qui seraient tentés d'apprendre pratiquement le portugais, l'appareil scientifique de ce livre serait quelque peu déroutant : il leur faudrait se familiariser avec un alphabet de 72 signes, représentant les nuances de prononciation les plus délicates, et même, à moins de posséder des connaissances linguistiques fort étendues, ne seraient-ils pas fort bien renseignés en apprenant que tels et tels signes correspondent au son d'un *l* polonais soufflé, du *g* médial allemand du nord, d'un *f* chilien ou de l'*u* norvégien. — L.

— M. Max von Halfern a traduit sous ce titre : *Geschichte der Kolonisation Afrikas durch fremde Rassen* (Heidelberg, Winter, 1903, XI-266 p.) l'ouvrage de Sir Harry Johnston qui a été signalé ici (*Rev. crit.*, 1899, XLVIII, 233). Le reproche le plus grave qu'on adressera à la publication allemande est d'avoir remplacé les parlantes et jolies cartes de l'original par une image politique quelconque de l'Afrique, qui ne porte même pas les chemins de fer. Le traducteur a tantôt supprimé des notes, en a plus ou moins complètement incorporé au texte, tantôt en a ajouté le plus souvent tendancieuses : ainsi, p. 39, des remarques désobligeantes pour les Portugais ; p. 201, un éloge discret du missionnaire-marchand Stokes ; p. 243, une observation plutôt malveillante sur la mortalité de l'expédition française à Madagascar. L'insignifiance de quelques additions ne compense pas la suppression de quelques détails de valeur. L'édition anglaise ne cesse pas de se recommander, même au lecteur allemand. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 septembre 1903.

M. Maspero entretient l'Académie des restaurations des principaux monuments égyptiens qu'il est chargé de diriger. Puis il donne lecture du rapport de M. Chassinat sur les travaux de l'Institut français d'archéologie du Caire.

M. Clermont-Ganneau a retrouvé dans une ancienne chronique arabe conservée à la Bibliothèque nationale deux chartes des Croisés, relatives à des concessions territoriales faites à des émirs du Liban appartenant à la puissante famille des Bohtor. L'une, émanant de Julien, seigneur de Sagette (Sidon) et de Beaufort, et contresignée par le connétable Jean de La Tour et le bailli Bartholomé Monge, est datée de l'an 1255. L'autre, émanant d'Onfroy de Montfort, seigneur de Beyrouth, et dressée par l'écrivain sarrasin George, fils d'Yacoub, est datée de l'an 1280. Celle-ci était encore accompagnée du sceau en cire rouge d'Onfroy, dont l'auteur arabe donne une minutieuse description. M. Clermont-Ganneau étudie en détail la teneur de ces documents et en fait ressortir le grand intérêt au point de vue des relations qui existaient à l'époque des Croisades entre les seigneurs francs et les émirs musulmans.

MM. Cartailhac, le Dr Capitan, l'abbé Breuil et Peyrony indiquent les résultats du premier examen fait par eux de la grotte de Teyjat (Dordogne). Elle a la forme d'un couloir, large d'environ 4 mètres, sur 3 mètres de haut. Dans la bifurcation de droite, à 10 mètres de l'entrée, lors des fouilles exécutées il y a 14 ans, M. Perrier du Carne avait recueilli dans le sol même de la grotte une belle industrie magdalénienne, avec de jolies gravures sur os et ivoire. Or, sur le même point, il existait une sorte de cascade stalagmitique formant une saillie de 1 m. 80, à paroi unie, mais complètement recouverte d'argile et sur laquelle les auteurs, après un lavage soigneux, ont pu reconnaître et calquer tout d'abord deux gravures de bovidés, l'un mâle, l'autre femelle. Ce sont de gros animaux à cornes dirigées en avant. Deux autres figurations se rapportent, au contraire, au bison; il y en a un assez grand et un autre plus petit. Le type coroïdé ou antilope est représenté par deux figures. On reconnaît très nettement aussi l'image d'un cheval et d'un petit équidé, et enfin celle d'un renne. Cette découverte porte à neuf le nombre des grottes, actuellement connues, dont les parois présentent des gravures ou peintures exécutées à l'époque préhistorique quaternaire (magdalénienne).

Séance du 18 septembre 1903.

M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, adresse un rapport sommaire de M. Durrbach sur les fouilles de Délos.

M. le capitaine Lenfant adresse à M. le Secrétaire perpétuel une lettre, datée de Lokodja, 11 août, où il donne des nouvelles de sa mission.

M. Clermont-Ganneau termine la lecture de son mémoire sur des chartes françaises de Terre-Sainte traduites et décrites par un chroniqueur arabe.

M. Ruelle entretient l'Académie d'un traité astronomique faussement attribué à Jean Tzetzès, par le ms. grec 2162 de la Bibliothèque nationale. Ce texte n'est autre chose que le commentaire sur les tables manuelles de Ptolémée, que l'on croit communément être de l'empereur Héraclius et que M. Usener a donné à Etienne de Byzance, contemporain d'Héraclius.

M. Leger communique un mémoire sur l'adaptation polonaise du *Cortegiano* de Baldassarre Castiglione par Lucas Gornicki. Les allusions du texte original à la langue italienne et à ses dialectes sont remplacées dans l'adaptation par des considérations très curieuses sur les rapports des langues slaves entre elles à l'époque de la Renaissance.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 5 octobre — 1930

A. Erman, **Ægyptische Grammatik mit Schrifttafel, Litteratur, Lesestücke und Wörterverzeichniss,** 2ᵗᵉ ganz umgearbeitete Auflage (forme la XVᵉ partie de la *Porta Linguarum Orientalium*), in-8°, Berlin, Reuther et Reichard, 1902. XIII-238-24* pp.

Il y a huit ans, j'annonçais ici la première édition de cet ouvrage, et j'en recommandais l'étude attentive aux Égyptologues, malgré les tendances qu'il indiquait vers une conception de la langue égyptienne contraire à celle qui avait dominé jusqu'alors. Le livre, traduit presque aussitôt en anglais, a reçu partout l'accueil que lui méritaient la science de son auteur et les faits nouveaux qu'il renfermait. Une seconde édition en est devenue promptement nécessaire : la voici. Ce n'est un secret pour personne que M. Erman souffre depuis plusieurs années d'un mal d'yeux qui le contraint à se ménager grandement. C'est du moins une satisfaction réelle pour nous de constater que, si l'instrument lui marchande parfois ses services, l'esprit a conservé toute sa puissance créatrice et que nous pouvons espérer encore beaucoup de ces livres où même ceux qui y combattent certaines parties de la doctrine trouvent tant de plaisir et de profit.

Les additions sont assez considérables, ainsi que les modifications. Elles ont porté en grande partie sur les notions relatives à l'écriture, et à la phonétique qui sont passées de 29 à 39 pages. On y trouve incorporées et présentées avec beaucoup d'autorité les idées développées par M. Erman lui-même et par M. Sethe dans son traité du verbe. J'en ai examiné longuement par ailleurs et attaqué quelques-

unes ; c'est affaire aux gens du métier de peser les raisons invoquées des deux côtés. Pour indiquer ici la nature et l'étendue des différences qui nous séparent, je citerai une série de propositions que M. Erman énonce, sur l'accent : « Chaque mot a *une* voyelle, qui *se trouvait* « dans la syllabe accentuée du mot, et, selon que cette syllabe était « ouverte ou fermée la voyelle était longue ou brève, **sô-ḏᵉm*, mais « *sŏḏ-mᵉf*. — Les syllabes secondaires étaient fermées et ne compor- « taient que la voyelle auxiliaire *ĕ*. — L'accent portait sur la dernière « ou sur l'avant dernière syllabe [1] ». Mes études me portent à croire au contraire, que : 1° les mots pouvaient avoir deux ou plusieurs voyelles colorées, à la tonique et aux syllabes secondaires ; 2° les syllabes secondaires n'étaient pas nécessairement fermées et les voyelles qui les mouvaient n'étaient pas nécessairement des voyelles auxiliaires *ĕ*, mais elles pouvaient être colorées soit de nature, soit par enharmonie avec la voyelle de la tonique ; 3° l'accent peut se trouver sur toutes les syllabes de la racine. Il est difficile d'occuper des positions plus opposées, et le désaccord tient à une différence radicale dans la manière de comprendre le développement historique de l'Égyptien. M. Erman, ainsi que M. Steindorff et M. Sethe, estime que le système de voyelles et d'accent du copte peut dans bien des cas être reporté directement jusqu'aux époques les plus anciennes de la langue, et il l'applique presque à l'Égyptien du temps des pyramides, malgré les quarante siècles qui divisent celui-ci de l'égyptien de l'époque chrétienne [2]. Je crois au contraire que ce système est le point d'arrivée d'une évolution que nous ne pouvons pas pour le moment suivre plus haut que l'âge de la puissance thébaine ; elle nous ramène, vers le XIIᵉ siècle avant notre ère, à une κοινή Ramesside, qui elle-même était le résultat d'une évolution antérieure dont les conditions nous échappent encore. C'est comme on le voit, question de méthode.

Quelques-unes des additions comblent de véritables lacunes qui se rencontraient dans la première édition : la plupart ont pour objet d'approcher l'Egyptien ancien davantage du type sémitique classique. La première édition débutait par l'affirmation « que l'égyptien « antique est apparenté aux langues sémitiques (hébreu, arabe, ara- « méen, etc.), aux langues de l'Afrique Orientale (Bichari, Galla,

---

1. *Ægyptische Grammatik*, p. 39.

2. *Ib.*, p. 3. « Zum Glück sind im Koptischen die alten Formen nur durch wenige « Lautgesetze verschoben und im Ganzem treu erhalten ; wir können daher noch « vielfach aus dem Koptischen die Stellung, die Quantität und die Art des Vokales « für die alten Worte ermitteln. Natürlich geben aber die so hergestellten Formen « nur theoretisch den Typus der Bildung an. Aus *ḥω*ТП, Κμομ, σβω, ermitteln wir, « das *ḥ*db, *Kmm*, *sbᵓjt* Formen der Typen **ḥódᵉb*, **Kmom* ; **sᵉbᵉójᵉt*, gewesen sind, « aber dass die Vokale dieser Worte nun auch im Altägyptischen genau *ó* oden *o* gewesen, seien, wird man nicht behaupten dürfen ; wir können nur sagen dass es solche gewesen sein müssen, die im K. in regelmässiger Entwickelung erscheinen. »

« Somali, etc.) et aux langues berbères de l'Afrique du Nord. » En soi, je ne vois rien à reprendre à cette déclaration que l'indécision où elle laissait le degré de parenté de toutes ces langues entre elles et de l'Égyptien avec chacune d'elles : toutefois l'étude de l'ouvrage montrait qu'aux yeux de M. Erman, l'égyptien était ou peu s'en faut une langue sémitique du type représenté par l'hébreu et par l'arabe. Dans sa seconde édition, M. Erman a maintenu l'affirmation énoncée dans ce paragraphe, mais il l'a accentuée dans une remarque additionnelle ainsi conçue : « La patrie commune de toutes ces langues doit être « l'Arabie ; c'est de là que, de même que l'arabe au moyen âge, elles se « sont répandues sur l'Asie antérieure et sur l'Afrique par l'entremise « de tribus de Bédouins conquérants. *De toutes ces langues l'égyp-« tienne est celle qui s'est la plus éloignée de la forme primitive, proba-« blement parce qu'en Égypte elle fut parlée par un peuple civilisé.* » Ici l'affirmation est nette : l'égyptien est une langue sémitique au même titre que l'hébreu et l'arabe. Toutefois, comme, en vérité, les différences avec l'hébreu et avec l'arabe demeurent énormes, même après tous les procédés employés pour les atténuer, M. Erman croit devoir les attribuer à l'usure produite par la longue vie civilisée du peuple égyptien. En somme, la langue parlée aux bords du Nil est le résidu d'un idiome coulé dans le même moule originel que l'hébreu.

Il y a longtemps que j'avais exprimé mon opinion sur l'impression de vieillesse et de détérioration que produit l'égyptien, mais s'il avait été aux débuts du type sémitique classique, l'emploi qui fut fait de lui de très bonne heure par un peuple policé l'aurait-il dégradé aussi vite et de manière à lui donner un aspect aussi peu sémitique que celui qu'il a ? Nous possédons des monuments de l'assyro-babylonien aussi vieux probablement que ceux de l'égyptien, et il semble bien que les civilisations euphratéennes soient aussi anciennes que celles des bords du Nil. L'assyro-babylonien parlé si anciennement par un peuple de grande culture n'a pourtant pas subi la détérioration que M. Erman est bien obligé de noter chez l'égyptien : si haut qu'on le suive à travers le passé, son caractère classiquement sémitique éclate aux yeux. Et d'autre part, prenons dans les langues sémitiques du type classique celles que l'emploi pendant des siècles a le plus déformées, ainsi les dialectes contemporains du syriaque : la dégradation a beau y être considérable, elle n'atteint pas le point où il faudrait admettre que l'égyptien était descendu dès le commencement, s'il était vrai qu'il fût du type sémitique pur. Pour bien montrer la dissemblance des systèmes, qu'on me permette de prendre un verbe arabe tel que *Kataba*, il a écrit, et de lui infliger les caractéristiques des temps égyptiens. Dès avant l'époque des Pyramides, il aurait reçu les pronoms suffixes des personnes, directement pour former un présent, indirectement, par l'intermédiaire d'une particule *n, ni* pour former un passé. *Katab*-I, j'écris, *Katabou*K (m.) *Katabou*T (f.) tu écris, *Kata-*

bouf (m.) *Katabous* (f.), il ou elle écrit, etc. ; *Katab*ni, j'ai écrit *Katab*nak, *Katab*nat, tu as écrit, *Katab*naf, *Katab*nas, il ou elle a écrit, etc. Plus tard, cette forme s'use et elle est remplacée par des temps composés avec des auxiliaires qui transportent les pronoms en tête de la racine : ai*katab*, j'ai écrit, ak*katab*, at*katab*, tu as écrit, af*katab*, as*katab*, il ou elle a écrit. Certainement les sémitisants y regarderont à deux fois avant d'admettre qu'une langue qui a développé sa conjugaison dans cette direction est une langue sémitique très usée, du type classique.

En fait, la solution du problème est ailleurs, l'égyptien constitue, certainement avec le berbère, probablement avec le nubien et avec d'autres langues africaines, un groupe qui présente des affinités considérables de grammaire et de lexique avec les langues sémitiques, mais qui en diffère sensiblement. Il possède à l'état flottant et libre la plupart des tendances qui caractérisent ces dernières, mais il les a développées dans des directions entièrement originales. J'ai déjà dit que je n'aime pas le terme *proto-sémitique* sous lequel E. de Rougé les désignait, mais je m'en sers, faute de mieux, pour exprimer la dose de sémitisme que je crois reconnaître dans l'égyptien. Si donc j'avais à rédiger une grammaire hiéroglyphique, je me garderais bien d'en établir le plan sur celui des langues sémitiques, comme M. Erman le fait. Je profiterais de ce que nous n'avons encore derrière nous, grâce à Dieu, aucune routine séculaire de paradigmes et de systèmes, pour essayer de donner une exposition indépendante de toute préoccupation sémitique ou autre. J'éviterais avant tout de me servir exclusivement des termes de grammaire sémitique, qui, éveillant dans l'esprit du lecteur des idées très nettes, l'influeront nécessairement et l'inclinent à tenir pour démontrés les faits qu'il s'agit de démontrer, ou du moins je n'userais d'eux que dans le cas où leur emploi ne pourrait tromper personne. Le cadre serait très divers de celui que M. Erman a adopté, mais j'aurais peu à ajouter au fond. M. Erman s'est tenu si bien au courant des derniers déchiffrements que son petit livre renferme tout ce que nous savons aujourd'hui sur les formes usitées dans les textes de l'Ancien et du Moyen Empire : la seconde édition en doit être étudiée aussi soigneusement que l'a été la première, et elle obtiendra le même succès.

G. Maspero.

Two twice-told Tales, by J. J. Meyer. (University of Chicago, the Decennial Publications, vol. VI.) In-4°, 11 pp. Prix : 25 cents.

Sous ce titre allittératif, l'auteur nous donne les deux prototypes de deux contes célèbres : l'un est celui de Joconde, qui, passant de l'Arioste à La Fontaine, a déridé un instant le front sévère de Boi-

leau ; l'autre est le thème même des *Mille et une Nuits*, l'histoire interrompue au moment psychologique de curiosité. Tous deux sont hindous. C'est fort bien ; mais la vérité, M. Meyer le sait parfaitement, c'est qu'aucun conte ne s'est borné à être *twice told.* Ils l'ont tous été *a hundred times*. Les Hindous, certes, leur ont donné, les premiers sans doute, cette forme achevée et incomparable que nous leur connaissons ; mais il ne s'ensuit pas que les Occidentaux n'aient pu en recevoir d'autres qu'eux, d'autres plus anciens dont les Hindous les auraient reçus eux-mêmes.

V. H.

Studien zur israelitischen Religionsgeschichte, von J. Meinhold. I. Der heilige Rest; I. Elias, Amos, Hosea, Jesaia. Bonn, Marcus, 1903 ; in-8, viii-159 pages.
Die Sicherstellung des Monotheismus durch die Gesetzgebung im vorexilischen Juda, von W. Erbt. Göttingen, Vandenhoeck, 1903 ; in-8, vii-120 pages.
Jüdische Eschatologie von Daniel bis Akiba, dargestellt von P. Volz. Tübingen, Mohr, 1903 ; gr. in-8, xvi-412 pages.

M. Meinhold, qui croit impossible d'écrire une histoire d'Israël, a voulu écrire au moins l'histoire d'une idée qui a tenu sa place dans l'évolution de la religion israélite, l'idée du « reste », du groupe de fidèles, on peut dire du petit nombre des élus, qui doit échapper aux châtiments que Iahvé amène sur son peuple, et avoir part au règne de justice. On a voulu faire remonter cette idée jusqu'à Élie, qui aurait été le premier prédicateur du monothéisme. M. M. essaie d'établir, par une analyse des textes fort bien conduite d'ailleurs, que ni le rôle d'Élie, autant qu'on peut le connaître, ni même sa légende n'autorisent une semblable conclusion. Élie combat le Baal de Tyr, mais rien ne prouve qu'il se soit élevé au-dessus de la conception du dieu national ; ceux « qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal » ne sont pas un « Israël selon l'esprit », mais les Israélites qui n'ont pas abandonné le dieu d'Israël. Dans Amos, Juda serait épargné par la colère de Iahvé, et serait ainsi « le reste », mais pas encore au sens où l'entend Isaïe. Osée ne s'occuperait pas de Juda ; il envisagerait la punition d'Israël comme devant être suivie de repentir et de réconciliation avec Iahvé. Isaïe serait arrivé, au temps d'Achaz, devant le péril assyrien, à l'idée du « reste ». M. M. a une explication très ingénieuse de la prophétie d'Emmanuel, en qui il voit, non sans beaucoup de vraisemblance, un fils d'Isaïe ; mais il aurait pu insister davantage sur ce que la rédaction actuelle veut suggérer une autre idée. Son analyse des conceptions d'Isaïe et de leur développement est très originale et très pénétrante. Il a chance d'avoir raison sur plusieurs points de détail où il critique les conclusions des plus récents commentateurs d'Isaïe.

Avec M. Erbt on est sur un terrain beaucoup moins consistant, et l'on est conduit, comme à travers les ténèbres, par un guide qui marche avec une assurance plus grande qu'il ne convient. Il ne s'agit de rien moins que d'expliquer tout le développement de la législation mosaïque antérieure à la captivité. L'auteur sait distinguer dans le Deutéronome la loi qui régla la réforme d'Ézéchias et celle qui régla la réforme de Josias ; il décrit les circonstances qui ont inspiré les prescriptions législatives du Iahviste et de l'Élohiste ; il attribue sans hésitation le décalogue à Moïse. La dissertation se présente comme un essai ingénieux et érudit, un échafaudage d'hypothèses qui ont l'air de se prendre pour des certitudes. Dès le début, la découverte de la Loi, sous Josias, est comparée mal à propos à celle des inscriptions de fondation dans certains textes cunéiformes. Le temple n'a pas été reconstruit sous Josias, et les rédactions de la Loi n'étaient pas à mettre en rapport avec la construction de cet édifice.

L'œuvre de M. Volz est tout à fait remarquable par sa belle ordonnance, la sûreté de la méthode et l'abondance des informations. On y trouve l'analyse de la littérature eschatologique, l'histoire du développement de l'eschatologie, la description analytique des actes et des états eschatologiques (la fin, les derniers temps, le Messie, la résurrection, le jugement, etc.).

Les caractères généraux de l'apocalyptique juive et les traits particuliers des différentes sources apocalyptiques sont bien définis. Il convient de noter l'interprétation du « fils de l'homme », de Dan., vii, 83, en qui M. V. reconnaît le Messie. Dans l'histoire et la description de l'eschatologie, l'auteur excelle à montrer la variété des conceptions, l'enchaînement des influences et des doctrines. Certains problèmes sont simplement posés, par exemple : d'où vient l'idée de la fin du monde ? M. V. se contente de répondre que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les principaux facteurs sont probablement une influence extérieure et le besoin religieux de la conscience israélite. En revanche, les conditions dans lesquelles s'est formée la foi à la résurrection sont parfaitement exposées. Ce qui est dit des rôles de salut, des personnes qui sont les agents de Dieu dans le drame eschatologique, est d'un particulier intérêt : notices sur le prophète qui doit venir, sur le retour de Moïse, d'Élie, d'Hénoch, l'intervention des anges, conceptions plus ou moins équivalentes à celles du Messie, enfin sur le Messie-Roi. La question messianique, relativement à Jésus, n'est donc pas si simple qu'on pourrait croire : il s'agit de savoir quel Messie il voulait être. M. V. observe à bon droit qu'il ne faut pas chercher trop de mystère dans le titre messianique de « fils de l'homme » ; du reste, il ne discute pas l'emploi de ce titre dans les Évangiles, réservant peut-être pour une étude spéciale l'eschatologie du Nouveau Testament. On souhaiterait quelques explications sur la légende du premier homme qui aurait vaincu les

monstres du chaos (p. 218) et qui serait devenu le Messie préexistant. Ce premier homme est une figure mythologique, et il pourrait bien avoir commencé par être un dieu. Quand le faux Esdras montre le Messie sortant de la mer, est-ce uniquement pour signifier le temps où il est caché, et n'y aurait-il pas là encore un élément mythologique? Est-ce par hasard que Jésus, dans Marc (I, 10), est déclaré Messie, « en sortant de l'eau »?

A propos du règne de Dieu, M. V. distingue, chez les rabbins comme dans l'Évangile, un double élément, l'élément eschatologique, et l'élément intérieur; mais on serait curieux de voir la preuve de ce qu'il ajoute, à savoir, que Jésus a réalisé l'unité des deux éléments en transformant l'idée du royaume, tout préparé au ciel et qu'on attend, en celle d'un royaume qui se fait progressivement et que l'on fait. Cette idée du développement tient bien peu de place dans l'Évangile, si tant est qu'elle y soit. Même dans les paraboles du Sénevé et du Levain, il n'y a pas autre chose que l'idée de la prochaine et inexplicable transformation du royaume, humblement inauguré par l'Évangile, dans le royaume définitivement réalisé; la comparaison du sénevé et du levain avec le royaume des cieux ne porte pas sur la force vitale du grain ni sur la puissance du ferment, mais sur la disproportion apparente de la cause avec l'effet, du commencement avec la fin. Jésus n'a point parlé d'un arbre qui ne cesserait pas de pousser, ni d'un levain qui ne cesserait pas d'étendre son effet sur une masse indéfinie de pâte.

On ne lira pas sans grand profit les chapitres concernant le jugement, la damnation, les élus, le salut et le bonheur. Touchant le festin messianique, M. V. paraît s'avancer beaucoup en disant que c'est une pure image. Un rabbin de l'époque talmudique a pu dire qu'on ne mange ni ne boit dans le royaume de Dieu, cette déclaration ne fait pas loi pour l'interprétation des textes anciens. Il y a un milieu entre l'idée d'une félicité toute matérielle et celle d'un bonheur tout spirituel, et il est impossible de prendre pour une simple métaphore les paroles de Jésus lui-même : « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce que je le boive nouveau dans le royaume des cieux. » Le royaume doit se réaliser sur la terre, avec des hommes vivants. On voit, dans l'Évangile, que « les enfants du royaume » ne se marieront pas; mais il n'est pas dit qu'ils ne mangeront ni ne boiront.

Alfred Loisy.

I **Diarii di Marino Sanuto.** Prefazione di Guglielmo Berchet. Venezia, Visentini, 1903, in-4, pp. 139.

Cette préface complète une publication considérable, véritable monument de l'érudition italienne. Les *Diarii* de Marino Sanuto, en

effet, ne comptent pas moins de 58 vol. in-4 imprimés, sans compter la préface que vient d'écrire avec autant de science que de modestie M. le Commandeur G. Berchet; l'impression du manuscrit autographe conservé à la *Biblioteca Marciana* décidée en 1877, a été terminée le 9 mars 1903, à l'occasion du Congrès des Études historiques tenu à Rome cette année au mois d'avril. Elle a été entreprise sous les auspices de la *R. Deputazione Veneta di Storia Patria* et dirigée par les savants Rinaldo Fulin, mort le 24 nov. 1884, quand le 10e volume était à peine paru, Federico Stefani, mort également avant l'achèvement de l'ouvrage, Guglielmo Berchet et Nicolò Barozzi, auxquels avait été adjoint M. Marco Allegri plus particulièrement chargé des index.

La famille Sanuta, d'origine lombarde, était, à la fin du XIIIe siècle, divisée à Venise en plusieurs branches dont la principale était probablement celle de San Matteo di Rialto; l'auteur des *Diarii* appartenait à la branche de S. Giacomo dell' Orio, tandis que son homonyme, Marino Sanuto, l'auteur du *Liber Secretorum Fidelium Crucis* était de celle de S. Severo. Notre Marino était né le 22 mai 1466 et il mourut le 4 avril 1536, ne laissant comme enfants légitimes que deux filles Candiana et Bianca, toutes les deux mariées, la première à Giovanni Morello, la seconde à Angelo Gratarol.

Les *Diarii* s'étendent du 1er janvier 1496 au 30 juin 1533 et l'on comprendra leur importance lorsqu'on songera à l'époque dont ils retracent les événements : pontificat des papes Alexandre VI, Jules II, Léon X et Clément VII, l'expédition de Charles VIII en Italie, les guerres de Louis XII, la ligue de Cambrai, la défaite de François Ier à Pavie, le sac de Rome, etc.

Nous adressons nos sincères compliments pour l'achèvement de cette grande œuvre aux membres de la Députation vénitienne pour l'Histoire de la Patrie et en particulier à MM. les Commandeurs Berchet et Barozzi.

Henri CORDIER.

Giovanni MARI, **Storia e leggenda di Pietro Aretino,** saggio. — Roma, Loescher, 1903; in-16, 107 pages.

Cette élégante et légère brochure est un des essais les plus suggestifs qui aient été publiés sur l'Arétin en ces derniers temps, où l'on en a publié beaucoup. Entre les biographes anciens, qui acceptaient sans discussion toute la légende ignominieuse patiemment édifiée par les ennemis du pamphlétaire, et les critiques modernes, les Graf, les Luzio, les Bertani, qui ont dépensé une somme considérable d'ingéniosité et de talent à réhabiliter le personnage, M. Mari prend une attitude intermédiaire : les uns et les autres, à l'en croire, ont été trop

loin, ceux-ci en noircissant l'Arétin sans pitié, ceux-là en essayant de faire de lui un petit saint. Les documents ont parfois confirmé certaines données légendaires : de quel droit alors repousser dédaigneusement la légende, lorsque aucun document authentique ne la contredit, uniquement parce qu'elle est légende? D'ailleurs les avocats de l'Arétin s'appuient bien souvent sur le fameux *Epistolario* de leur client, et M. M. n'a pas grand peine à montrer que la valeur historique de ces témoignages n'est pas très supérieure à celle des allégations d'un Fortunio ou d'un Doni. Sans se faire le défenseur de la légende, M. M. s'efforce donc de remettre les choses au point, et ses deux premiers chapitres ont une incontestable valeur au point de vue critique. Le troisième nous fait sortir du domaine de l'histoire pure pour passer dans celui de l'art : M. M. a entrepris d'y faire revivre la figure de l'Arétin telle qu'il la voit et la sent, telle qu'elle se dégage à ses yeux des documents, des portraits, des œuvres de cet auteur, et même en partie de sa légende : il y a là une vingtaine de pages brillantes sur « ce fils splendide et impur de son siècle », sur cet « aventurier arrogant et sceptique de la nouvelle force qui commençait alors à poindre, la presse », sur « ce rebelle qui en un siècle d'esclavage sait qu'il est esclave, et qui mord, brise, et jette à la face du monde le frein qui l'étreignait, et se proclame avec jactance *homme libre par la grâce de Dieu.* » J'ai eu parfois l'occasion de regretter que des livres plus longs consacrés à l'Arétin ne nous aient pas donné ce portrait en pied du personnage ; nous le devons à M. Mari, en attendant qu'il nous le présente plus complètement dans une œuvre d'art et de poésie proprement dite, que sa brochure annonce discrètement.

Henri HAUVETTE.

Les Médailleurs français du XVe siècle au milieu du XVIIe par F. MAZEROLLE. Tome Ier : Introduction et documents. Tome II : Catalogue des médailles et des jetons. — Paris, imp. nat., 1902. In-4° de CLXXVIII-630 et 267 pages. Collection de documents inédits sur l'histoire de France.

L'histoire monétaire de la France comporte encore bien des lacunes, malgré les très nombreux travaux dont elle a fait l'objet. C'est une de ces lacunes qu'ont comblée en partie les deux volumes que M. F. Mazerolle nous présente aujourd'hui. Souhaitons tout d'abord qu'il continue son œuvre et poursuive l'histoire des médailleurs français au moins jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

La substantielle introduction, qu'il a placée en tête de ses documents, indique d'abord la technique de la fabrication des médailles frappées ou fondues, puis décrit les premières œuvres françaises que l'on connaisse : ce sont celles qui ont été émises en commémoration de l'expulsion des Anglais du territoire français (1451) ; elles ont donc

l'importance d'un souvenir national. Elles offrent d'ailleurs un réel caractère artistique et sont de grand module; ce sont véritablement de belles pièces. Cet art métallique, déjà fort en honneur en Italie, s'acclimata assez rapidement en France et il devint habituel de célébrer par des frappes de médailles l'entrée solennelle des rois et reines dans les grandes villes. Les recherches dans les archives locales, notamment celles de M. Natalis Rondot à Lyon, ont permis de dresser une liste d'artistes, qui à la fin du xv[e] et en la première moitié du xvi[e] siècle, furent les auteurs de telles pièces de circonstance. Cette liste comportera certainement des additions; en continuant l'exploration des archives municipales dans les villes qui ont reçu les rois ou de grands personnages, on trouvera sans nul doute la mention de nouvelles œuvres et de nouveaux graveurs. Déjà, pour cette première époque, M. F. M. a pu retracer succinctement la biographie de quelques-uns des artistes médailleurs et leur attribuer sûrement des séries de pièces.

A partir du milieu du xvi[e] siècle, la fabrication des médailles et jetons fut en grande partie le monopole d'un établissement fondé par ordonnance du 25 mars 1550 : la Monnaie des Étuves ou du Moulin, installée dans l'hôtel de Nesles pour seconder dans ses travaux la Monnaie primitive de Paris. Elle employa pour la frappe des procédés nouveaux, dont on avait acheté le secret à un orfèvre d'Augsbourg et qui constituaient une véritable amélioration dans la pratique monétaire. Cet atelier eut à lutter longuement contre les officiers de la Cour des monnaies et se limita très rapidement à la fabrication des pièces de plaisir. Désormais, c'est de là qu'elles sortiront à peu près toutes.

Après l'historique de cet établissement, M. F. M. passe en revue les dessinateurs et graveurs, tailleurs particuliers ou généraux, contrôleurs généraux des effigies, à qui sont dues les médailles frappées jusqu'à l'inauguration des méthodes nouvelles, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement du liégeois Jean Varin à la tête de l'administration monétaire. Nous n'avons pas à le suivre dans tous ses développements. Signalons seulement les biographies particulièrement intéressantes du célèbre graveur Marc Béchot († 1557), d'Étienne de Laune († 1583), de Guillaume Martin († vers 1599), de Claude de Héry († 1582), d'Alexandre Olivier († 1607), des Danfrie (Philippe I[er] † en 1606, Philippe II, † en 1604), de Pierre Regnier († après 1640), surtout du fameux Nicolas Briot († 1646), si décrié et si ardemment défendu (M. F. M. se montre assez sévère pour lui et avec raison), et de l'illustre Guillaume Dupré († 1643); n'oublions pas non plus les quelques pages sur Germain Pilon et sur ses travaux, peu connus jusqu'ici, comme contrôleur général des effigies.

A la suite de cette copieuse et si instructive introduction, sont classés par ordre chronologique, sous le nom de chaque artiste, les documents les plus importants sur les médailleurs et leurs œuvres,

puis ceux qui signalent les auteurs de jetons et méreaux; enfin, en appendice, l'analyse des pièces d'archives qui permettent d'établir la liste des matrices, coins et poinçons envoyés dans les différents ateliers de province par les tailleurs de la Monnaie de Paris et de la monnaie du Moulin.

Le t. II, est exclusivement consacré au catalogue et à la description des médailles et jetons (plus de 1,000 pièces); il contient, en outre, la table générale, que précède une liste alphabétique des devises gravées sur les médailles.

Cette partie documentaire est aussi bien présentée que possible et fait honneur à l'éditeur. En somme donc, l'ouvrage de M. F. M. forme deux excellents volumes, qui viennent enrichir notre si précieuse collection de documents inédits sur l'histoire de France.

L.-H. Labande.

Les occupations militaires en Italie pendant les guerres de Louis XIV, par Irénée Lameire, Paris, libr. Arthur Rousseau, 1903, un vol. in-8°, VIII-400 p.

Ce livre concerne à la fois l'histoire militaire, l'histoire politique et l'histoire du droit international, plus spécialement cette dernière. Déjà en 1902, sous le titre de « *Théorie et pratique de la conquête dans l'ancien droit* », l'auteur avait publié une étude sur la nature juridique du déplacement de la souveraineté considéré pendant les guerres des 17e et 18e siècles et comme conséquence, non des conventions diplomatiques, mais de l'occupation militaire. C'était une sorte de préface générale qui demandait à être développée en une suite d'autres études fragmentaires plus détaillées et plus précises. M. L. nous donne aujourd'hui le premier de ces développements. Il a repris son sujet en le limitant à deux périodes qui se suivent presque immédiatement et à trois régions qui se touchent au point que le langage usuel les confond parfois : les guerres de la ligue d'Augsbourg et de la succession d'Espagne en Savoie, dans l'Italie du nord et dans le Dauphiné oriental. Il aura à le reprendre encore pour le porter sur d'autres théâtres et l'envisager sous d'autres faces. On ne peut que l'y engager quand on voit les résultats qu'il a obtenus jusqu'à présent. La matière qu'il traite est plus neuve qu'on ne croit peut-être, du moins sa façon de la traiter la rajeunit.

Deux grandes divisions. Dans la première, M. L. étudie les occupations françaises en Piémont; il distingue, peut-être trop absolument, entre l'occupation pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg et l'occupation pendant la guerre de la succession d'Espagne. Chronologiquement cette distinction s'impose, cela va sans dire; elle s'impose aussi quant aux villes en cause, qui à regarder de très près, ne furent point chaque fois tout à fait les mêmes, quoique toujours très voisines;

mais, au point de vue juridique, est-elle aussi nette que tend à le faire croire M. L. lorsqu'il nous présente ce qu'il appelle « le déplacement de la souveraineté » comme peu sensible lors de la première guerre, comme manifeste et radical lors de la seconde ? La différence fut-elle vraiment si tranchée ? M. L. semble plus près de la vérité quand il avoue, en ses conclusions finales, qu'il a travaillé sur « le domaine de la complexité » et que la souveraineté s'est décomposée souvent d'une manière très variable, « se déplaçant à certains égards, ne se déplaçant pas à d'autres ».

La seconde partie du livre est consacrée à l'occupation piémontaise dans le Dauphiné transalpin, autrement dit à la souveraineté du duc de Savoie sur le territoire français. Cette occupation, d'après M. L., eut le caractère d'une véritable annexion.

Les sources consultées sont surtout, et presque exclusivement, les archives des villes occupées, Suse, Avigliana, Saluces, Asti, Chivasso, etc. ; la liste en serait longue, car l'auteur n'a point borné ses recherches aux villes importantes, il les a étendues à de très petites localités. Dans les unes et dans les autres il a recueilli un excellent butin, et les historiens, plus encore que les juristes, lui sauront gré de ne l'avoir point gardé dans ses tiroirs. Quelques-uns regretteront toutefois qu'il n'ait rien demandé aux Archives du Ministère de la guerre où abonde la correspondance de Catinat, de Vendôme, de l'intendant Bouchu et d'autres généraux et administrateurs qu'il connaît bien pour les avoir rencontrés en Italie. Elle lui eût fourni, non pas mieux que ses propres trouvailles, mais de quoi les contrôler et les compléter. Là-bas il a pu saisir sur le vif l'application pratique des instructions venues de Versailles ; dans la correspondance échangée entre le ministre, les généraux et les fonctionnaires français il aurait observé l'action du pouvoir directeur dès son point de départ. Des côtés de son sujet, non les moins importants, s'en seraient trouvés mieux éclairés. Puis ces archives lui auraient épargné certains tâtonnements dans l'identification de quelques personnages. Par exemple (p. 70 et ss.) un M. d'Estival, dans des procès-verbaux italiens, est qualifié, ici de « commissario di guerra », là de « governatore », et M. L., ayant à choisir, lui reconnaît cette dernière qualité et non l'autre : or aux archives de la guerre M. d'Estival (qui signe *Stival*) est toujours appelé « commissaire des guerres », qualification qui s'accorde bien avec la nature de sa correspondance. « L'intendant *Picard* d'Andrezel » (p. 83) est le commissaire ordonnateur *Picon* d'Andrezel, le futur ambassadeur en Turquie. Pourquoi écrire partout *Bavyn* d'Angervilliers au lieu de *Bauyn* généralement adopté ? Le commissaire *Guygne* des p. 125 et ss. nous paraît être le commissaire *Gaigne* qui remplit en effet ces fonctions en 1705 en Italie et dont les archives de la guerre ont beaucoup de lettres. P. 125 encore M. L. parle d'un lieutenant-général dont le nom, dit-il, est écrit *Goëbriant* par Quincy et *Goubriant* par les Italiens, il

adopte *Guébriant :* il s'agit en réalité du marquis Louis-Vincent de *Goesbriant*, lequel n'appartenait pas à la famille du célèbre maréchal de Guébriant. Nous n'aurions pas relevé ces à-peu-près de détail si M. Lameire n'avait tenu à montrer, dans quelques-unes de ses notes, qu'il cherche tout le premier à s'en garer et si, d'autre part (p. 116) il ne nous offrait pas son livre comme « un travail de précision avant tout et qui prétend presque à l'exactitude mathématique ».

F. B.

F. Gohin, **Les transformations de la langue française** pendant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle (1740-1789). — Paris, Belin, 1903; un vol. in-8°, de 400 pages.

Voici un bon livre, et auquel je vais faire certaines critiques — parce qu'il en vaut la peine — mais je tiens à déclarer tout d'abord qu'il a été très méritoire de l'entreprendre et de l'achever. Nous n'avions rien de précis encore sur la langue française de la seconde partie du XVIII[e] siècle : la lacune est maintenant comblée dans une large mesure. Je ne veux pas chicaner M. Gohin sur le titre même de son étude, qui a évidemment quelque chose de trompeur et d'un peu trop compréhensif : il ne s'agit ici ni de la prononciation, ni de l'agencement des mots dans la phrase, il s'agit des mots eux-mêmes, tout au plus des locutions qu'ils forment, on s'en aperçoit vite, et le titre exact serait : *Les transformations du vocabulaire français, etc.* A vrai dire c'est bien là le point essentiel pour le XVIII[e] siècle, et j'ajouterai que l'époque choisie a été heureusement délimitée, partant de 1740, c'est-à-dire de la troisième édition du dictionnaire de l'Académie, pour aboutir aux débuts de la Révolution : on embrasse ainsi les cinquante années pendant lesquelles les Encyclopédistes ont exercé sur la langue française une toute-puissante influence.

M. G. a divisé son livre en deux parties qui sont à peu près d'égale longueur, mais rédigées sur un plan tout à fait différent. La première (*Doctrines et tendances*) offre seule l'exposé et la discussion des faits; la seconde (*Lexique méthodique*), ainsi que son nom l'annonce, n'est qu'un recueil de mots avec exemples à l'appui. Il est évident qu'en un sens ce plan manque un peu d'unité, expose à des redites et à des emplois doubles. On peut en imaginer un, où les deux parties seraient fondues ensemble, et c'est bien ce qu'avait essayé jadis Darmesteter, lorsqu'il traita du néologisme au XIX[e] siècle. Je suppose que M. G. l'a tenté à son tour, mais qu'il s'est aperçu ou que son livre ressemblerait trop à un dictionnaire, ou que les notes déborderaient le texte, et c'est alors qu'il se sera résigné au système mixte des deux parties, qui offre après tout du pour et du contre. N'insistons pas. Le seul reproche que je lui ferai, c'est que l'index final ne comprend pas les mots cités comme exemples dans la première partie : cela eût été

indispensable pour la commodité des recherches. Elle est d'ailleurs fort intéressante cette première partie, bien divisée dans ses lignes générales, quoique tous les développements n'y soient pas toujours également liés : cela tient au grand nombre de tendances et de doctrines qu'a eu à analyser et à nous faire connaître l'auteur. Il l'a fait en somme avec dextérité, et parfois avec pénétration. Son historique du néologisme (p. 27-87) est vivant, sans que rien d'essentiel, je crois, y ait été omis. Lorsqu'il traite de l'extension du sens des mots, il s'est peut-être laissé entraîner çà et là à des considérations qui sont plus littéraires que linguistiques (ainsi p. 121, 122, etc.) : il ne faut pas prendre pour des faits de langue des détails de style particuliers à tel ou tel auteur. J'avoue qu'entre les deux la limite est parfois difficile à établir. Il est relativement bien plus commode de déterminer ce que le français a emprunté, à un moment donné, soit aux langues étrangères, soit au lexique des sciences, soit au langage populaire. M. G. n'y a pas manqué, et sur tous ces points il nous a fourni de bons renseignements. Les détails relatifs à la langue populaire et à l'argot pourraient cependant être plus complets et plus sûrs. Mais en ce qui concerne les termes techniques, l'auteur a très bien montré (p. 185 suiv.) leur invasion croissante dans l'usage ordinaire, et expliqué ce caractère abstrait du style qu'on retrouve jusque dans les œuvres les plus légères et les plus frivoles du XVIII^e^ siècle. Quant à sa conclusion, elle est optimiste : après avoir avoué que peu à peu l'idéal classique fut ruiné, il ne veut pas en inférer que la langue se soit acheminée pour cela vers sa décadence, il aime mieux croire à la naissance d'un idéal nouveau plus compréhensif que l'ancien, et tout cela ne laisse pas d'être un peu vague. Mais je n'ai pas l'intention de le contester en quelques lignes : aussi bien les mots ne sont-ils pas tout dans une langue, et il faudrait au moins tenir compte de la façon dont on les groupe. Voilà qui nous entraînerait loin du livre de M. G.

Il est vrai que sur la seconde partie de ce livre, je n'ai point d'observations générales à présenter : j'ai indiqué qu'elle consistait en un lexique méthodique. Bien plus ce lexique n'a point la prétention d'être complet, il est une sorte de supplément à Littré et au Dictionnaire général ; ce qui n'empêche pas qu'il cite beaucoup de mots qui sont déjà dans ces dictionnaires, et que d'autre part on serait mal venu sans doute à lui reprocher des omissions (mots savants comme *effluves*, *mirage*, *miasme*, *oasis*, *névrose*, mots étrangers comme *pastiche*, *paria*, *tomate*, etc.). J'avoue que cette manière de procéder ne me paraît pas tout à fait légitime. Je trouve aussi qu'il y a beaucoup d'arbitraire dans la façon dont sont données certaines indications : ainsi, dans la section des métaphores scientifiques, je vois notées comme n'étant plus actuellement en usage les expressions suivantes : *intensité des passions*, *vibration*, *attraction*, *pléthore*, *convulsif*, *infuser*, *s'engrener*, *graviter*, et bien d'autres. J'estime au contraire que

nous nous en servons encore journellement. Enfin, çà et là, dans les deux parties de l'ouvrage j'ai fait, au courant de la lecture, quelques observations que voici. Je suppose qu'à la p. 212 *inexorable*, donné comme néologisme, est une faute d'impression pour *inexorabilité*. L'adjectif *discourtois* est cité deux fois (p. 48 et 55) comme néologique, puis une troisième (p. 134) et plus justement cette fois comme archaïque. Les citations de *louvoyer* (p. 350 et 373) font double emploi. Il est dit (p. 119 et 297) que *majorité*, au sens politique, a été emprunté à l'anglais et adopté sans contestation : cependant, au début de la Révolution, on se servait plutôt encore de *pluralité*, et c'est le terme qu'emploie notamment Sieyès dans son célèbre pamphlet sur le Tiers-État. A la p. 210, *superficialité* employé par Formey est considéré comme monstrueux. Je le veux bien, mais en tout cas ce n'est pas un néologisme; c'était un mot aimé des Grands Rhétoriqueurs, et Jean Lemaire nous a parlé quelque part de « la *superficialité* d'un ruisselet argentin ». Ce qui est un lapsus plus grave, c'est d'avoir signalé (p. 292) comme néologique dans la *Nouvelle Héloïse* le terme *objet*, au sens de « personne aimée ». Eh quoi, M. G. ne s'est pas souvenu de Sévère disant à Pauline : « O trop aimable objet, etc. » ? Le terme fait absolument partie du langage de la galanterie dès l'époque de l'Hôtel de Rambouillet. Ce sont de légères erreurs plus ou moins inévitables dans un travail de longue haleine.

J'ai déjà dit qu'en ce qui concerne la langue populaire et l'argot, M. G. ne me semblait pas posséder d'une façon très sûre les alentours du sujet. J'en trouve la preuve à la p. 154, où je lis : « L'argot fut très cultivé à cette époque, et, en 1775, Racot de Grandval en donna le premier vocabulaire à la suite d'un poème intitulé *le Vice puni*. » D'abord, Grandval est mort en 1753; de plus le poème de *Cartouche* et le vocabulaire sont de 1726; enfin il est contestable que ce lexique argotique soit le premier, et que deviennent alors les publications de Péchon de Ruby faites dès la fin du XVI^e^ siècle ? Un peu plus loin (p. 172), je vois citées parmi les locutions triviales de Mercier : *gober*, *s'en battre l'œil*, *tomber dans le panneau*; il ne serait pas mauvais d'ajouter qu'elles étaient déjà usitées au XVII^e^ siècle, puisque la seconde est dans Boursault, et la troisième un peu partout en sa qualité d'expression cynégétique. A la p. 350, à propos de *tanner* (ennuyer) je voudrais voir rappeler que cette métaphore est bien vieille, puisqu'on la rencontre déjà chez Rutebeuf. Parmi les locutions populaires, je ne trouve pas *faire son embarras* qui est au moins chez Restif, et qui est restée chère à la bourgeoisie française jusque vers 1850, époque où on l'a transformée en *faire ses embarras*. Je trouve bien (p. 336) l'expression *comme il faut*, mais avec des exemples tirés du *Mariage de Figaro* et de *Faublas* : Vadé l'employait déjà 25 ou 30 ans plus tôt, et aussi, à la date de 1765, Bachaumont dans ses *Mémoires secrets* (un des livres qui ne paraissent

pas avoir été utilisés dans la présente étude). Ces questions de dates ont plus d'importance qu'on ne croit, lorsqu'on veut se faire une idée approximative de la façon dont le vocabulaire du peuple s'est mélangé à l'autre.

De plus, M. G., quoique son volume soit très riche de faits, ne nous a pas toujours dit tout ce que nous désirerions savoir sur l'histoire des mots qui apparaissent dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et il y en a vraiment de fort intéressants. En voici deux ou trois, pris au hasard. A la p. 354, *énergie* est indiqué avec un seul exemple de Rivarol (*l'énergie d'un ressort*) : mais le terme s'appliquait déjà au moral, et c'est là qu'est l'intérêt. Il était très usuel dans les salons de l'époque. Mme du Deffant, ayant été raillée un jour par l'abbé Barthélemy pour s'en être servie, lui conserva rancune, et quelques années plus tard, en 1779, elle écrivait à la duchesse de Choiseul : « Je me souviens que l'abbé me tourna en ridicule une fois que, par hasard, je prononçai ce mot *énergie;* eh bien! qu'il sache qu'aujourd'hui il est devenu à la mode, et qu'on n'écrit plus rien qu'on ne le place. » — Il y a un autre couple de mots, sur lesquels je ne trouve pas ici tout ce qu'il y avait à en dire : *égoïsme* et *égoïste*. M. G. les signale à peine; il fait justement remarquer qu'au XVIIIe siècle les dénominations ordinaires de ce sentiment moral sont *personnalité* et *personnel* (p. 298) : elles remplacent *amour-propre* (encore employé cependant par Rousseau au sens ancien), dont s'était servi le XVIIe siècle, et qui avait succédé lui-même à *philautie* essayé jadis à l'époque de la Renaissance. Mais d'autre part *égoïsme* et *égoïste* sont des termes d'école qui apparaissent dans l'Encyclopédie dès 1755, et que l'Académie admet en 1762. Ils vont lutter avec succès contre *personnel* et *personnalité*. En 1777, Cailhava publie sa comédie intitulée *L'Égoïsme*, où dans la seconde scène un des personnages s'écrie : « Oh! diable que veut dire ce mot? Il m'est nouveau. » Puis, dès le début de la Révolution, le triomphe de ces mots s'affirme : on connaît de reste la célèbre apostrophe de Mirabeau (*Impassibles égoïstes!*), et en 1791, dans le *Marius à Minturnes* d'Arnault, je relève aussi *l'égoïsme impur*. Voilà des faits qui eussent mérité peut-être d'être rappelés, puisqu'ils concernent l'expression d'un sentiment bien caractéristique. — Dirai-je enfin que je regrette de n'avoir trouvé dans ce livre aucun détail sur le fameux mot *romantique :* le terme y est, je crois, mais perdu dans une des énumérations de la première partie, et cité *currente calamo*. Il valait mieux que cela, et, à vrai dire, personne que je sache, ne s'est encore préoccupé d'éclaircir son histoire et ses origines. Chez nous, c'est Rousseau qui en est le père, semble-t-il, le père du mot et de la chose : l'exemple qu'a cité Littré, tiré des *Rêveries du promeneur solitaire*, reste bien jusqu'à nouvel ordre le plus ancien en date. Les *Rêveries* écrites en 1777 n'ont été publiées qu'en 1782, et là d'ailleurs Rousseau, après avoir parlé des rives du lac de Bienne « plus sau-

vages et *romantiques* que celles du lac de Genève », ajoute un peu plus loin qu'il laisse errer ses yeux « sur les *romanesques* rivages » : c'est donc que le sens des deux épithètes était encore un peu flottant pour lui, et qu'il ne les distinguait pas nettement. Je crois que, pour trouver cette distinction absolument établie, il faut franchir un espace d'une vingtaine d'années, et arriver jusqu'au passage bien connu qui se trouve dans la préface de la *Néologie* de Mercier. N'importe, c'est Jean-Jacques qui a employé le mot le premier. Mais l'avait-il inventé? Je ne le pense point, et le Dictionnaire général ne nous apprend pas grand'chose en disant que cet adjectif est tiré de *roman*. Pour moi le mot n'est pas d'origine française, il est tout bonnement emprunté à l'anglais, et nous avons là une trace fort curieuse de ce cosmopolitisme littéraire dont on a commencé à écrire l'histoire. Ce qu'il y a de certain c'est que, dès le début du XVIII[e] siècle, Addison et un peu plus tard Thomson ont employé une épithète *romantic*, signifiant « qui ressemble aux héros de romances, plein de mélancolie ». C'est de là, on ne peut guère en douter, qu'est venu le mot destiné chez nous à une si brillante fortune. En avait-on déjà fait la remarque?

Je ne veux pas insister davantage. J'en ai dit assez pour prouver qu'il y a quelques lacunes, quelques erreurs aussi dans le travail de M. Gohin : elles n'en diminuent ni le mérite, ni l'incontestable utilité. Il n'est que juste de constater que l'auteur s'est trouvé en face d'un terrain inexploré : il a fait plus que le reconnaître, il l'a vraiment défriché. Son livre est dans l'ensemble une œuvre solide, bien conçue et bien exécutée.

E. Bourciez.

Georges Bussière. **Etudes historiques sur la Révolution en Périgord** 3[e] partie. Lechevalier, 1903. In-8° XI et 488 p.

Je connais peu de travaux d'histoire locale qui apportent à l'histoire générale des contributions aussi importantes que les *Etudes* de de M. Bussière sur la Révolution en Périgord. Le volume qu'il publie aujourd'hui est digne des deux précédents [1], autant par la largeur du récit que par l'intérêt des questions traitées. A l'inverse de la plupart des érudits provinciaux qui se plaisent à accumuler les documents et ne nous font grâce d'aucun détail, d'aucune citation, M. B. fait un choix dans la masse des matériaux qu'il a rassemblés et ne retient notre attention que sur les points qui en valent la peine. Il s'est attaché cette fois à faire revivre dans leur opposition tranchée ce qu'il appelle la *révolution bourgeoise* et la *révolution rurale*.

---

1. *La bourgeoisie périgourdine au* XVIII[e] s., *agriculteurs, économistes et paysans périgourdins en 1789*. Bordeaux. Lefebure 1877. — *Le mouvemene électoral en 1789*. Bordeaux. P. Chollet. 1885.

La révolution bourgeoise, c'est l'histoire du conflit entre la vieille municipalité de Périgueux, nommée par le roi, et le nouveau conseil des communes, qui vient siéger à côte d'elle en 89. La révolution rurale c'est l'histoire de la levée des paysans contre les privilègiés de toute sorte, bourgeois et nobles. L'une et l'autre sont racontées avec beaucoup de précision et de vie. M. B. excelle en particulier à tracer les portraits animés des principaux acteurs de son récit.

Mais le principal intérêt de l'ouvrage, c'est qu'il montre d'une façon irréfutable que le régime féodal n'a pas été supprimé par les décret du 4 août, comme le dit encore la légende, mais qu'il n'a croulé que sous la pression révolutionnaire des paysans. C'est parce que les paysans ne voulurent plus acquitter les droits féodaux maintenus par la Constituante, qu'ils refusèrent de racheter ceux qui étaient rachetables, c'est parce qu'ils brisèrent les bancs d'église, les girouettes, les blasons, qu'ils firent une guerre opiniâtre à tout ce qui rappelait un privilège quelconque, c'est parce qu'ils déployèrent leurs forces dans une longue jacquerie que leurs maîtres, bourgeois et nobles, ayant pris peur, capitulèrent et consentirent enfin à faire des arrêtés du 4 août une réalité.

N'eut-il fait que mettre en pleine lumière cette vérité, le livre de M. Bussière se recommanderait à l'attention des historiens.

Albert Mathiez.

La Renaissance catholique en Angleterre au xix^e^ siècle. Seconde partie. De la conversion de Newman à la mort de Wiseman 1845-1865, par Paul Thureau-Dangin de l'Académie française. Paris, Plon-Nourrit, 1903, II et 454 pp.

Je pourrais répéter de ce second volume d'une histoire qui n'est pas encore terminée ce que je disais naguère du premier. On retrouve ici les mêmes qualités, la même inspiration, la même méthode. La période que couvre ce second volume est peut-être plus intéressante encore que celle qui se terminait à la conversion de Newman. A cette conversion va venir s'ajouter celle de Manning. Le mouvement d'Oxford va produire ses pleins effets. Si Pusey et Keble s'obstinent à demeurer dans l'Eglise établie, tout autour d'eux la désertion se fait : par deux fois le clergé que Pusey a mis à la tête de cette église du Saint Sauveur, de Leeds, qu'il a érigée à ses frais, et dont il veut faire le sanctuaire accompli de la religion à la fois catholique de doctrine, romanisante de cérémonie et anglicane de constitution qu'il a rêvée, ce clergé, dis-je, passe à l'Église romaine avec armes et bagages.

La *via media* qu'il s'était flatté d'avoir découverte mène directement et logiquement à Rome : On le lui répète de tous côtés, et les faits le lui prouvent surabondamment. Il irait lui-même, étant catholique d'esprit, de doctrine et de sentiment, si une sorte de répugnance instinctive, héréditaire peut-être, cette répugnance qui retar-

dait la conversion de Manning ne le retenait dans l'Eglise d'Angleterre, malgré tout.

Cependant pour un esprit aussi complètement religieux que le sien l'intervention du pouvoir laïque en matière de dogme dans l'affaire du R. Gorham intronisé de force malgré son évêque, ou dans la consécration de l'évêque Hampden devait porter de rudes coups à sa confiance en la mission de son Eglise. Sa situation paraît donc intenable et il ne la maintient contre toute logique que par un effort obstiné de volonté préconçue.

Et il assiste, sans vouloir l'avouer, à ce renouveau du catholicisme auquel il collabore chaque jour, quoiqu'il s'en défende. La hiérarchie catholique est rétablie en Angleterre. Wiseman conjure avec une admirable décision l'orage qui menaçait de se résoudre en persécutions nouvelles. Si des dissensions ne commençaient à s'introduire dans leurs rangs, les catholiques sembleraient à la veille de reconquérir une partie du terrain perdu sur cette singulière Eglise d'Angleterre qui ne soutient ni l'unité de doctrine sur les points les plus essentiels, ni l'unité du rituel, ni l'unité d'autorité.

M. T. D. a écrit son livre en croyant, en catholique ardent et convaincu : et, de fait, la constitution de l'Eglise anglicane est telle qu'il avait la partie belle et qu'on ne saurait lui reprocher d'en avoir profité. Il est touché surtout de la faiblesse doctrinale de l'Eglise d'Angleterre et aussi de son manque d'autorité : il y voit une irrémédiable infériorité, et c'est bien cela qui frappait des hommes comme Newman et Manning. A l'heure actuelle où la même Eglise subit une crise qui n'est pas sans analogie avec celle que décrit M. T. D., ce serait plutôt son incapacité à remplir sa fonction sociale, l'administrative apathie de ses pasteurs envahis par l'inertie fonctionnariste qui frapperaient l'esprit de ceux qui s'en séparent.

Le Père Dolling, qui, lui, resta jusqu'au bout fidèle à la Haute Eglise peut-être parce que les discussions théologiques ne le touchaient guère et qu'il était avant tout homme d'action, n'écrivait-il pas de cette Eglise peu de temps avant sa mort survenue en 1902 : « Elle est liée à un système qui ne peut pas s'adapter à nos besoins modernes, mais en plus elle a eu pendant des générations et a encore un véritable génie pour détruire tout enthousiasme...

« Le génie de se débarrasser des meilleurs — à moins que les meilleurs ne veuillent se rabaisser à l'universelle médiocrité — est-ce une description injuste de l'Eglise d'Angleterre ? »

Avec cela, l'Eglise d'Angleterre est une Eglise nationale... M. T, D. l'oublie peut-être trop. Au point de vue dogmatique, ce n'est pas un avantage. Au point de vue politique ç'en est un et un, très grand. L'Eglise étroitement unie au pouvoir civil, partie intégrante du système politique national a été un des facteurs de la grandeur anglaise. Bien des secousses qui ébranlèrent notre pays furent par là-même épargnées à l'Angleterre. Il serait, je crois, injuste de l'oublier.

Le nouveau livre de M. T. D. révèle les qualités coutumières d'exactitude, de recherche du détail qui distinguent les autres œuvres de M. T. D. Il est écrit d'un style clair et précis, sévère et un peu triste que rien n'égaie et ne relève, mais qui demeure dans sa sobriété janséniste admirablement adapté au ton général de l'ouvrage.

Quelques remarques de détail pour terminer. P. 272, M. T. D. dit à propos de George Eliot qu'*il* avait lu etc. Le masculin étonne un peu en parlant de l'auteur de *Silas Marner* comme il étonnerait en parlant de Currer Bell ou de George Sand. P. 274, M. T. D. parle de M. Justice Coleridge... Les Anglais sont tellement à l'affût des petites erreurs que nous pouvons commettre à propos de leurs us, coutumes, titres et habitudes qu'il eut été, je crois, prudent d'écrire « M. le juge Coleridge » afin qu'aucun soupçon ne pût effleurer un ouvrage si sérieux, si scrupuleusement documenté et somme toute, si impartial, étant donnée l'ardeur des convictions catholiques de l'auteur.

J. Lecoq.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 septembre 1903.

M. Leger est désigné comme lecteur à la séance trimestrielle des cinq Académies, qui aura lieu le 7 octobre.

M. Clermont-Ganneau étudie une tradition populaire recueillie par l'historien arabe Masoûdi et qui prétend que le nom de sainte Hélène se trouverait gravé avec la croix dans toutes les églises d'Orient construites ou censément construites par la mère de l'empereur Constantin. M. Clermont-Ganneau montre que cette croyance singulière et jusqu'ici inexpliquée repose, en réalité, sur une curieuse interprétation du chrisme, ou monogramme constantinien, répandu à profusion sur les monuments chrétiens et formé par la combinaison de la lettre grecque *rho* P avec la croix (☧, ⳨). En effet, les cinq lettres composant le nom grec de *Hélène*, additionnées avec leurs valeurs numérales respectives, donnent le nombre 100; or, le *rho* entrant dans la composition du monogramme a précisément cette valeur de 100. C'est ce qui a fait croire que cette lettre P *rho* représentait numériquement le nom de sainte Hélène. De même, on trouve souvent dans les anciennes inscriptions chrétiennes le mot *amen*, représenté par les deux lettres numérales *qoppa-thêta*, valant 99, parce que, dans le système de la numération grecque, le total des quatre lettres formant le mot *amen* est le nombre 99.

M. Cagnat donne lecture d'un rapport sommaire, adressé par M. Durrbach à M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, et transmis à l'Académie par ce dernier, sur les fouilles entreprises à Délos grâce à la libéralité de M. le duc de Loubat.

M. Pottier lit une étude sur le commerce des vases attiques en Etrurie.

M. Héron de Villefosse annonce qu'il a reçu du R. P. Delattre la copie d'un fragment d'inscription latine trouvée à Carthage. A gauche, il y faut compléter les noms des consuls ordinaires de l'année 136 : *L. Ceionius Commodus*, adopté et nommé César par Hadrien au milieu de la même année et qui, à la suite de cette adoption, prit le nom de L. Aelius Commodus Verus, et son collègue *Sex. Vetulenus Civica Pompeianus*. — M. Héron de Villefosse lit ensuite une note du même P. Delattre sur quatre figurines en terre cuite, trouvées à Carthage, dans la nécropole des Rabs. Elles représentent une femme voilée jouant du tympanon, une autre femme debout tenant une lyre et faisant une libation sur un autel, un cavalier, et enfin un groupe de deux déesses, la mère et la fille, où le P. Delattre reconnait Astaroth et Tanit.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 5 octobre — 1930

The Argive Heraeum, by Charles WALDSTEIN, with the cooperation of G. H. Chase, H. F. De Cou, Th. W. Heermance, etc. Vol. I. General introduction, geology, architecture, marble statuary and inscriptions. Boston and New-York, Houghton, Mifflin and C°, 1902. In-4°, XXII, 231 p., avec 41 pl. et nombreuses vignettes.

L'École américaine d'Athènes a pratiqué des fouilles à l'Heraeum d'Argos, sous la direction de M. Waldstein, de 1892 à 1895. Le volume que nous annonçons (l'ouvrage entier doit en comprendre deux) était prêt dès 1898; l'impression en a été retardée par des motifs indépendants du zèle des auteurs. Même en tenant compte de ce retard, on peut dire que la rapidité de la publication est presque sans exemple. Celle des fouilles d'Olympie n'a eu lieu que dix-sept ans après l'achèvement des travaux ; celles des fouilles de Pergame, d'Epidaure, d'Assos sont encore inachevées; pour l'Acropole d'Athènes, Délos, Akraephiae, Thespies, le Kabirion, etc., nous n'avons encore que des articles dans des recueils périodiques. Il faut espérer que les archéologues européens prendront désormais, à cet égard, modèle sur leurs collègues d'Amérique et qu'ils s'inspireront d'eux aussi pour communiquer les résultats de leurs recherches dans un format maniable et élégant.

Le temple célèbre sous le nom d'Heraeum argien occupe une terrasse sur une éminence située à cinq milles d'Argos, à six milles de Tirynthe et à trois milles seulement de Mycènes. Il y avait là autre-

fois un vieux sanctuaire qui fut consumé par un incendie en 423; presque aussitôt après commença la construction du nouvel édifice, bâti un peu plus bas, dont les restes ont été mis à découvert par les explorateurs américains.

Le vieux temple lui-même a pu être restitué avec vraisemblance par M. Tilton. C'était un hexastyle, avec quatorze colonnes latérales, probablement en bois, comme la toiture ; les murs étaient en briques. La cella avait 36 m. 30 de long sur 8 m. 50 de large.

Ce temple, comme tous les anciens temples grecs, ne fut pas élevé sur un emplacement choisi par de simples motifs de convenance. Il y avait là une citadelle préhistorique, remontant pour le moins à l'époque des murs de Tirynthe, qui offrent des analogies avec une partie du mur de soutènement de l'ancien temple. Les découvertes de tessons de vases faites au même endroit attestent qu'il a été habité antérieurement à l'époque mycénienne. Vers le XVIII[e] siècle avant J.-C., cette petite forteresse paraît être tombée sous la dépendance des maîtres de Tirynthe; elle appartint ensuite à ceux de Mycènes et d'Argos. Une citadelle était nécessairement aussi un lieu de culte ; il est probable que longtemps avant le début de la période hellénique, le caractère sacré attaché à cette colline en avait effacé le caractère militaire. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne cessa jamais d'être habitée; les objets recueillis aux cours des fouilles appartiennent à toutes les périodes, depuis les temps pré-mycéniens jusqu'à l'époque byzantine. C'est là même une des raisons de l'intérêt qu'ils présentent, en particulier pour les études de céramique. M. Hoppin, chargé spécialement de cette partie du sujet — qui doit être traitée avec détail dans le volume suivant — a reconnu que la poterie géométrique est à la fois antérieure et postérieure à la céramique mycénienne; il y a là un phénomène analogue à celui qu'on constate en Gaule, où la vieille tradition de la poterie noire reparaît après la période de la poterie romaine à reliefs. La céramique dite proto-corinthienne est si richement représentée autour de l'Heraeum qu'elle paraît bien être de fabrique locale; MM. Hoppin et Waldstein proposent de l'appeler « argienne linéaire » (*argive linear*).

Parmi les anciens objets de bronze, il y a un très grand nombre d'épingles et de fils recourbés qui semblent avoir joué le rôle des monnaies avant la frappe des premières pièces grecques par Phidon, tyran d'Argos. On a aussi recueilli des masses de fer qui peuvent avoir servi également à des échanges.

Les ruines du second temple ont fourni d'importants morceaux de sculpture, déjà connus, d'ailleurs, par les publications antérieures de M. Waldstein. Le plus beau est une tête de femme que M. Waldstein appelle Héra et qu'il attribue à Polyclète, dont le nom est étroitement associé à l'histoire du temple à cause de la statue chryséléphantine de la déesse qu'il avait sculptée pour le sanctuaire. M. Furtwaengler a sou-

tenu que cette tête n'était pas argienne, mais attique; je crois que M. Waldstein a eu raison de prétendre le contraire, bien qu'à cette époque l'art de l'école de Phidias semble avoir été singulièrement voisin de celui des sculpteurs d'Argos. Quelques beaux fragments des métopes, très bien publiés aux pl. XXX-XXXV, offrent des caractères différents de la tête dite de Héra et se rapprochent beaucoup plus de ceux des métopes du Parthénon.

Les fragments exhumés ne permettent nullement de restituer les scènes sculptées sur les frontons et sur les métopes du temple; avant comme après les fouilles, ce que nous avons de plus précis à ce sujet est le texte, malheureusement très sommaire, de Pausanias. Suivant M. Waldstein, le fronton est représentait la naissance de Zeus, le fronton ouest la prise de Troie; des scènes de la Gigantomachie et de la guerre de Troie étaient figurées dans les métopes. Mais l'argument que M. Waldstein allègue pour placer la prise de Troie dans le fronton ouest est très faible; il n'est même pas certain que la tête dite de Héra ait appartenu à ce fronton.

Les inscriptions, publiées par M. Richardson et Wheeler, ne sont pas d'une grande importance; il est singulier qu'on n'ait pas découvert un seul texte considérable de la belle époque. Un chapitre spécial est consacré à la géologie de la région; on y trouvera des observations intéressantes sur les phénomènes divers (actions du vent, de la pluie, des vers de terre) qui contribuent à la formation des couches récentes dans lesquelles sont ensevelies les antiquités.

Une planche en couleurs (pl. VI) offre une restitution d'ensemble de l'Héraeum et des édifices qui l'entouraient à l'époque de Pausanias; quatre de ces édifices étaient des portiques, quatre autres des constructions de destination incertaine, dont l'une, appartenant à l'ère impériale, avait remplacé un ancien édifice grec.

L'exécution matérielle de ce volume est très belle; l'architecte de l'expédition, M. Tilton, est un habile dessinateur [1].

Salomon Reinach.

---

1. Dans le texte de M. Waldstein, il y a beaucoup de hors d'œuvre et un abus de phraséologie bizarre, alors même qu'il s'agit de choses très simples. Exemple, p. 25 : « *I have endeavored conscientiously to put from my mind all wider problems based upon a wider sphere of induction.* » Et quelques lignes plus loin : « *I have introduced other spheres of study and inference only as they affect the body of evidence which I can actually control.* » Ceci encore (p. 27) : « *This second city was formally, with great assurance — evidently unwarranted scientifically in view of the complete reversal of the last opinion expressed by Dörpfeld — identified with the Homeric Troy.* » Je ne suis pas toujours sûr d'avoir compris ce que voulait dire M. Waldstein ; j'espère qu'il le comprend lui-même.

Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien, suivies d'une traduction française du discours avec notes par Aimé Puech ; Paris, 1903 ; viii-159 pp. in-8. (Université de Paris, Bibliothèque de la Faculté des lettres, XVII). Prix : 6 fr.

Il y a plus que des recherches dans le livre de M. Puech. Il y a des conclusions. Les voici.

Tatien avait d'abord été sophiste. Il a écrit son ouvrage en sophiste ; il est même possible qu'il l'ait lu comme une conférence devant un auditoire de chrétiens mêlés de quelques païens. Les chapitres 19 et 35 contiennent des passages qui interdisent de croire que le *Discours* a été écrit à Rome. Tatien s'est inspiré de Justin. Son œuvre doit donc être bien postérieure à 155, date approximative donnée par M. Harnack. L'hypothèse de ce savant, que Tatien s'est absenté de Rome pour y revenir et pour en partir ensuite définitivement, est purement gratuite. Le *Discours* a dû être écrit entre 169 (mort de L. Verus) et 172 (fondation de l'école hérétique de Tatien en Orient).

Les procédés de rédaction que l'on découvre dans Tatien sont ceux de la sophistique contemporaine, mais ils ne sont pas toujours appliqués avec rigueur et constituent chez l'écrivain plutôt des habitudes qu'une technique systématique ; il évite les hiatus, mais ne corrige pas ceux qui lui échappent ; il use du rythme prosodique à la fin des κῶλα avec une véritable virtuosité ; il imite les rhéteurs asiatiques par la brièveté des κῶλα et les inversions inattendues ; mais peut-être sous l'influence de la Bible, il préfère le parallélisme et l'antithèse aux groupes ternaires et quaternaires des sophistes ; il déplace les mots qui se construisent ensemble, l'épithète est séparée du substantif, le substantif de l'article que suivent les déterminations (δημιουργίαν τὴν ὑπ' αὐτοῦ γεγενημένην, 5, 7). M. P. démonte tous ces procédés dans le chapitre III, qui est un modèle d'analyse précise et déliée. Parmi les genres cultivés par les moralistes, c'est à la διάλεξις où à la μελέτη que se rattache l'œuvre de Tatien. Il emprunte beaucoup à ces devanciers païens : catalogue d'εὑρήματα au chap. 1, commérages biographiques des chap. 2 et 3, arguments tirés de la littérature des *Protreptiques*, catalogue des statues où l'on retrouve la curiosité d'un paradoxographe et le goût de l'ἔκφρασις propre aux sophistes. En somme, comme bien d'autres, cet ouvrage chrétien se rattache directement au développement propre à la littérature païenne.

Il est intéressant de noter ces emprunts dans l'argumentation de Tatien. Sa théologie trahit surtout la préoccupation de réfuter le stoïcisme et de distinguer nettement Dieu du principe qui anime la matière. Mais il ne conteste pas l'existence de ce principe et admet ainsi, sous une forme corrigée, un des axiomes de la cosmologie stoïcienne : « L'esprit qui est répandu dans la matière, dit-il, est inférieur à l'esprit divin ; comme il est analogue à l'âme, on ne doit pas lui rendre les mêmes honneurs qu'au Dieu parfait ». (Ch. 4 ; trad. p.

113). Il y a en effet deux sortes d'esprit : un esprit d'ordre supérieur, qui est l'image et la ressemblance de Dieu, πνεῦμα ; un esprit d'ordre inférieur, qui anime toute la matière, se trouve dans les astres, dans les anges, dans les plantes, dans les eaux, dans les animaux, dans les hommes : c'est l'âme, ψυχή. L'âme est faite d'une matière ténue et ressemble fort au principe igné des stoïciens ; elle est mortelle. L'esprit, πνεῦμα, peut conférer l'immortalité à l'âme par sa présence. Il en était ainsi dans l'homme avant la chute. L'homme tombé peut recouvrer son immortalité et sa dignité par le repentir et par la purification : alors l'esprit s'attelle (συζυγία, συζυγνύναι) avec l'âme. La psychologie de Tatien se trouve donc être encore une psychologie stoïcienne corrigée. L'homme se distingue, chez les stoïciens, des animaux par la parole articulée et l'ἡγεμονικόν ; il en est de même chez Tatien, sauf qu'il remplace l'ἡγεμονικόν par l'Esprit.

Qu'est au juste l'Esprit ? Pas plus que Justin, il ne le distingue nettement du Logos. On peut même dire que, lorsque Tatien cite le prologue de saint Jean, il confond l'Esprit, la lumière de Dieu qui a illuminé les ténèbres (c'est-à-dire l'âme), et le Logos (ch. 13, trad. pp. 125-126). Mais pour expliquer le rapport du Logos avec Dieu, Tatien se sert d'une comparaison avec la parole humaine, sans doute librement inspirée de la distinction stoïcienne entre le λόγος ἐνδιάθετος et le λόγος προφορικός.

La théorie des démons paraît inspirée du désir d'opposer une théorie chrétienne aux théories platoniciennes.

Toute cette théologie est conforme aux idées contemporaines, même là où elle est originale : Tatien ne soupçonne rien des formules de Nicée. Sa christologie est subordinatienne et a une couleur docète ; son Verbe divin est immanent au Père jusqu'au moment de la création, où il est engendré.

Un dernier point par lequel Tatien se rattache à la littérature païenne est « l'argument chronologique ». Il veut montrer que la philosophie chrétienne est plus ancienne que la philosophie hellénique. Sur les chronographes d'Égypte, Ptolémée de Mendès et Apion, il fonde le synchronisme Moïse — Amosis — Inachos ; et un chronographe grec lui fournit la succession des rois d'Argos et le pont qui le fait passer d'Inachos à la guerre de Troie. Mais l'idée même de sa démonstration est inspirée probablement d'un polémiste judéo-hellénisant.

En résumé, le *Discours aux Grecs* est un Protreptique chrétien, dont la forme et beaucoup d'idées, ou, si l'on veut, la nuance des idées, appartiennent aux traits généraux de la littérature contemporaine. On trouve aussi des germes des doctrines qui conduiront Tatien hors de l'orthodoxie.

Telle est l'image que dans ses *Recherches* nous présente de Tatien M. P., et sa traduction nous permet de constater que l'image est

fidèle. Il y avait mérite et difficulté à traduire le texte du *Discours :* il est obscur et gâté par les copistes. On ne pouvait le traduire sans le discuter. M. P. s'est acquitté heureusement de toutes ces tâches. Il nous a épargné bien de la peine qu'il a prise lui-même. Je sais des gens qui ont pour les traductions un mépris profond : ce sont de grands savants.

P. 22 : la rime de l'épithète et du substantif aux deux hémistiches de l'hexamètre est une conséquence non voulue et inaperçue de la place donnée volontairement aux deux mots; en est-il de même pour les fins de κῶλα ? — P. 67 et ailleurs, l'explication de la chute des anges, ch. 6 et 9, rapprochée de l'ensemble, me paraît être la suivante. Les anges (que dans un passage du ch. 9 Tatien paraît appeler aussi démons) ont été créés avec l'âme inférieure commune à tous les êtres ; cet élément en a entraîné un certain nombre vers la matière, avec laquelle l'âme a des affinités; c'est ainsi que le « premier-né » et ceux qui l'ont suivi se sont révoltés contre la loi de Dieu; l'Esprit s'est aussitôt retiré d'eux. Ces trois accidents, inclination vers la matière, révolte, abandon de l'Esprit ont eu lieu simultanément et on ne peut guère établir entre eux de succession que logiquement. On arrive ainsi à expliquer que les démons sont devenus mauvais par un acte de leur libre arbitre, mais leur malice consiste en la prédominance exclusive de l'élément inférieur. Le mal, si je comprends bien, n'est pas cet élément lui-même, mais l'acte qui le fait dominer. Les difficultés signalées, p. 73 et ailleurs, paraissent se résoudre ainsi. — P. 104, n. 2, la confusion entre la Syrie et l'Assyrie est très fréquente, au moins chez les poètes. — P. 112, n. 2, il n'y a pas « saut brusque », mais plutôt rapprochement antithétique : les philosophes sont aussi bruyants et disputeurs entre eux qu'unanimes et dociles devant les gouvernants; des gens si arrogants deviennent aussitôt plats et rampants. — P. 116, ch. 6, vers la fin, cf. Ignace, *Rom.*, 4. — P. 119, ch. 9, « les bêtes qui rampent sur la terre » est une expression biblique, *Gen.* I, 26 ; VII, 21 ; VIII, 19 ; Ezech., XXXVIII, 20 ; etc. — P. 138, les mots : τῆς ἐκείνου γλώττης (ch. 24) peuvent cacher un titre de pièce. — P. 152, ch. 34, la phrase sur Periclyménos, la mère de trente enfants, semble trahir une répugnance physique ; ce serait le premier trait de ces peintures dégoûtantes qui sont plus tard un des thèmes préférés des prédicateurs de la virginité. — Je ne crois pas que M. P. ait connaissance de l'article de M. Fiebig dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, XXI (1901), 149-159, où l'on trouve défendue une thèse analogue à celle de M. Kukula et étudiés les rapports de Justin et de Tatien.

La rédaction et les minuties de l'impression ne paraissent pas avoir été parfaitement soignées [1]. Le livre produit l'effet d'un travail très

1. Phrases embarrassées qui semblent avoir subi l'influence de Tatien ; répétitions, comme celle de la p. 84, l. 1 et l. 5 ; etc.

réfléchi, un peu hâtivement publié. Cette faiblesse surprend chez M. Puech.

Paul Lejay.

Dr A. Borgeld, **Aristoteles en Phyllis**. Een bijdrage tot de vergelijkende litteratuurgeschiedenis. Groningue 1902.

Ceci est une étude sur l'origine et l'évolution du récit connu au moyen âge sous le titre de *Lai d'Aristote*. Alexandre le Grand tombe amoureux d'une jeune fille au point de renoncer à toute ambition politique ; ses courtisans se plaignent de ce changement, et Aristote, le vieux maître du roi, lui reproche sa conduite. Alexandre essaye, mais en vain, d'oublier sa maîtresse ; il finit par retourner chez elle et lui explique sa longue absence. Alors la jeune fille jure de se venger sur Aristote. Un matin elle va se promener, dans un déshabillé suggestif, sous la fenêtre devant laquelle le vieux philosophe est déjà courbé sur ses livres. Celui-ci, à la vue de tant de charmes, ne reste pas indifférent. Il se lève, et, quand la jeune fille est tout près de la fenêtre, il lui adresse la parole et finit par lui déclarer son amour. Et quand elle se plaint qu'il ait éloigné d'elle le roi, il lui promet de le lui ramener, à la condition qu'elle lui accorde une entrevue. La jeune fille feint de vouloir se prêter à son désir, mais, à son tour, elle y met une condition ; c'est qu'Aristote lui servira de monture et la promènera dans le jardin, « à quatre pieds », et une selle sur le dos. Le pauvre philosophe ne peut pas refuser. Or, dès qu'il se trouve dans cette posture plutôt ridicule, Alexandre, qui l'épiait, s'approche et se moque de son maître, qui s'est montré tout aussi fragile que les autres hommes.

Ce récit a eu une vogue immense. En Allemagne, on trouve au XIIIe siècle un poème sur le même sujet, où la jeune fille s'appelle *Fillis*. — C'est la seule version où elle porte ce nom, et je ne vois pas trop pourquoi M. Borgeld l'a inscrit en tête de son travail.

Ce travail, d'ailleurs, est très consciencieux et très intéressant ; c'est une monographie du genre qu'affectionnait Gaston Paris (voyez ses merveilleuses études sur le *Lai de l'Oiselet*, la *Légende du Mari aux deux femmes*, etc.) et que Wilhelm Hertz a cultivé avec tant de bonheur (*Die Sage vom Giftmaedchen* etc.). Le sujet qu'a choisi M. B. avait déjà été traité par M. Héron ; M. B. a pu utiliser ce travail, mais son étude est conçue sur un plan plus vaste. Je crois rendre service aux lecteurs français en résumant succintement l'exposé de M. Borgeld.

En dehors des deux versions citées, nous rencontrons le récit dans les recueils d'« exemples », qu'employaient les prédicateurs au moyen âge. Mais ce qui prouve qu'il a été bien plus répandu encore, ce sont

les nombreuses allusions que contiennent des œuvres d'époques et de nationalités très diverses, et que M. B. passe en revue. Cela commence par le poème de *Pamphile et Galathée* (XIIIe siècle) et cela finit par une œuvre du dernier quart du XIXe siècle. Puis, la vogue du récit est attestée par des versions allemandes — sous forme de drame — et néerlandaises — sous forme de récits. Le chapitre si nourri que M. B. consacre à ces allusions et à ces rédactions, aurait gagné en clarté, s'il avait tenu séparées ces deux espèces de témoignages.

Suit un relevé des traces que le récit du *Lai d'Aristote* a laissées dans les œuvres de sculpture et de peinture : et cette idée de poursuivre l'évolution du récit en dehors des limites de la littérature, est sans aucun doute très heureuse et féconde. Depuis le XIIIe jusqu'au XIXe siècle on trouve l'histoire d'Aristote retracée sur les objets les plus divers, avec les matières les plus hétérogènes. On en voit des représentations dans les cathédrales et les églises de France, sculptées le plus souvent dans le bois des bancs-d'œuvre, des miséricordes. On en possède des reproductions de la main des graveurs néerlandais et allemands. Et, de même que, dans la littérature, on a confondu quelquefois Aristote et Virgile, on a souvent cru retrouver dans Aristote et la jeune fille, tels que les représentaient les sculpteurs et les peintres, Socrate et Xanthippe.

Pour ce qui est de l'origine du récit, M. B. écrit qu'elle est indienne : il a signalé, dans le *Pañçatantra*, l'histoire du roi Nanda et de son ministre Vararuci, qui présente, en effet, quelque ressemblance avec notre récit : le ministre, aussi bien que le roi, doivent, pour contenter leurs femmes, se prêter à des concessions humiliantes ; le roi doit se laisser mettre une bride et hennir comme un cheval, pendant que sa femme monte sur son dos. Ce récit se retrouve dans d'autres versions orientales, où l'on rencontre déjà ce trait qu'une personne qui met le roi en garde contre les femmes, devient leur victime. Enfin, dans un récit arabe du IXe siècle, c'est le ministre qui subit l'humiliation, réservée primitivement au roi, et ainsi nous approchons de la version occidentale. M. Bédier, qui a traité également la question des rapports entre le *Lai d'Aristote* et le récit arabe, ne croit pas que le premier dérive de ce dernier : M. Borgeld, lui, en est convaincu ; et voilà une fois de plus la fameuse question d'Orient littéraire, remise sur le tapis.

Après avoir indiqué la voie qu'a pu suivre le récit pour parvenir jusqu'à nous, M. B. discute la question de savoir si l'on peut admettre des rapports entre l'histoire d'Aristote et la maladie sexuelle que, d'après l'écrivain von Sacher-Masoch (qui a excellé à la dépeindre), on a appelé le « masochisme », et qui consiste en ceci que l'homme trouve une satisfaction sexuelle à se faire traiter comme esclave et à se faire maltraiter par une femme. M. B. a pleinement raison de dire qu'il y a une différence essentielle entre Aristote et un « masochiste » ;

en effet, c'est bien malgré lui que le vieux philosophe se prête au caprice de la jeune fille.

J.-J. SALVERDA DE GRAVE.

Marcel VIGNE. **La Banque à Lyon du xv^e au xviii^e siècle.** Lyon, A. Rey; Paris, Guillaumin, 1903. In-8°, 246 p.

G. YVER. **De Guadagniis** (les Gadaigne) **mercatoribus florentinis Lugduni, xvi° saeculo, commorantibus.** Paris, Cerf, 1902. In-8°, xvi-111 p.

I. M. Marcel Vigne a été bien inspiré en choisissant pour sujet d'études l'histoire de la banque à Lyon depuis le xv^e siècle. Les Archives communales de la grande ville (séries AA, BB, CC, FF et HH, inventaire Chappe) lui ont fourni l'essentiel de sa documentation. Documentation un peu exclusive, qu'il aurait peut-être été possible de compléter par d'autres recherches à Lyon même [1], et par la connaissance de certains grands recueils imprimés, tels que le *Catalogue des Actes de François I^er* [2]. M. V. a lu un très grand nombre d'ouvrages anciens et nouveaux relatifs à son sujet, mais il a vraiment joué de malheur avec les plus récents. Il n'a connu qu'au dernier moment (p. 28), et trop tard pour les utiliser, les études publiées par M. Bonzon dans la *Revue d'histoire de Lyon* (nov. et déc. 1902, 1903) : études faites par un professionnel, où la perspective historique fait sans doute souvent défaut, mais qui n'en sont pas moins très importantes sur le côté technique des opérations de banque. Il n'a pas connu du tout la thèse latine où M. Yver a retracé l'histoire d'une famille de banquiers lyonnais. Le livre de M. V. eût gagné à paraître un an plus tard [3].

Il eût gagné aussi à ce que son auteur possédât, avant d'entreprendre son travail, une préparation historique générale plus complète. Je ne voudrais pas faire le pédant : mais, il faudrait pourtant que les juristes qui veulent faire de l'histoire (ce dont nous les félicitons) se missent dans la tête qu'on ne saurait improviser une éducation d'historien en s'attelant à l'étude d'une question spéciale. Comme toute science, l'histoire exige une gymnastique préalable. Mieux rompu aux méthodes historiques, M. V. n'eût pas encombré son introduction d'une étude inutile, et nécessairement superficielle, sur l'histoire du crédit en général. Même ce qu'il dit des origines

1. Notamment dans les archives judiciaires (sénéchaussée) et dans les archives notariales.

2. Omission d'autant plus étrange que M. Vigne utilise les *Ordonnances du Louvre*.

3. Le P. Menestrier cité comme source, p. 34, n. 3. M. Vigne fait un usage excessif de la médiocre *Histoire de Lyon* de M. Steyert; il montre cependant lui-même, p. 91, n. 2, combien cette œuvre est superficielle et partiale.

lyonnaises de la banque, fourmille d'inutilités et de perpétuelles confusions [1]. M. V. reconnaît d'ailleurs (p. 32) qu'il n'existe aucune raison pour établir un lien entre les changeurs lyonnais de l'époque gallo-romaine et, je ne dis pas ceux du temps de François Ier, mais ceux de l'époque carolingienne. Alors, à quoi bon cette introduction? Combien sont plus prudentes les conclusions de M. Bonzon! Il montre les Médicis établis comme banquiers à Lyon dès le xve siècle, il ajoute que rien ne permet de le dire pour les autres familles italiennes qui y joueront plus tard un rôle financier; et il constate que c'est seulement « entre 1525 et 1550, que les pièces officielles inscrivent nettement la profession spéciale des Banquiers et changeurs ».

Plus historien, M. V. eût adopté un plan tout différent : après une étude sur les « causes du développement de la banque à partir du xve siècle », il passe en revue « les banquiers étrangers et les banquiers lyonnais, les payements des foires de Lyon, diverses opérations pratiquées à Lyon par les banquiers, les agents et courtiers de change », comme si l'institution de la banque était restée identique à elle-même entre le xve et la fin du XVIIIe siècle, entre le temps des premiers changeurs lombards qui dressaient leurs boutiques, en 1420, par devant l'église Saint-Nizier, et le temps de ces banquiers qui firent faillite, en 1761, parce que la maison de leur correspondant de Leipzig, qui leur devait un million et demi, fut pillée par les Russes. Un seul et dernier chapitre, « décadence de la banque et ses causes », résume partiellement cette immense évolution.

Rendons à M. V. cette justice que, s'il ne nous a pas donné une vue chronologique du sujet [2], il expose assez bien le mécanisme particulier des « payements de Lyon », et il montre que cette institution est, historiquement aussi bien que logiquement, l'origine des *Clearing houses* modernes. Il montre également que la théorie mercantiliste, déjà formée au xve siècle (p. 64), s'oppose dès les États de 1484 à l'institution des foires de Lyon [3]. Il analyse assez exactement les causes de la décadence de cette institution, et il s'accorde avec

---

1. P. 31, il confond les 60 *civitates* avec des « nations voisines ou étrangères au nombre de 60, disent les historiens » : *les historiens!* comme si les inscriptions n'étaient pas là. La lecture d'un manuel d'histoire romaine, de la *Gallia* de M. Jullian, de la petite *Histoire de Lyon* de M. Charléty, eût épargné à M. Vigne cette énormité. — P. 42, n. 3, il croit que les Caorsins venaient de Lombardie.

2. La chronologie de M. V. est singulièrement hésitante. P. 217, n. 3 : « Le 21 août 1548... Les États de 1560 avaient *déjà*... »

3. Parmi les écrivains qui ont attaqué les foires de Lyon (p. 65, n. 1), il aurait fallu citer, à côté de Nicolay, leur plus farouche ennemi, Barthélemy de Laffemas. — P. 94, il fallait noter que la « nation allemande » contenait, en grand nombre, des Suisses. Le Zollikofer de la p. 94 est (comme il est dit d'ailleurs p. 96) un Suisse. Les Suisses (qu'il ne faut pas confondre avec les Grisons, p. 96) n'ont pas du tout attendu l'Édit de Nantes pour venir à Lyon. Sur Kleberg, il aurait fallu lire les études publiées par M. N. Weiss dans le *Bullet. du protest. franç.*

M. Charléty pour affirmer que la principale de ces causes est le développement de la fiscalité royale, qui ruine peu à peu la ville elle-même.

M. V. a raison (p. 107) de ne pas croire qu'il ait été créé à Lyon, en 1542 ou 1543, « une Banque dépendant du roi, véritable Banque gouvernementale ou royale ». Mais il a tort de mettre sur le même plan Bodin, Matthieu et Pigeonneau, comme si leurs affirmations étaient d'égale importance. Bodin écrit en 1577, il est hautement compétent en matière financière, son témoignage ne saurait être écarté par une fin de non-recevoir. Qu'il ait existé une « banque de Lyon », c'est ce que le texte formel de *la République* [1] ne nous permet pas de contester. Ce texte est d'ailleurs confirmé sur un point par des documents officiels, qui prouvent qu'en 1542-43 François Ier négocia de gros emprunts à Lyon, par l'intermédiaire du cardinal de Tournon [2].

Mais, si l'existence d'une « banque de Lyon » est incontestable, faut-il prendre ces mots dans le sens d'une institution de crédit à forme stable ? Ce serait donnner aux mots [3], dans la langue du XVIe siècle, une précision qu'ils n'ont acquise que de notre temps. Une lettre de François Ier à Jean Kleberg, du 11 mars 1546 [4] montre que

---

1. P. 681 de l'éd. de 1577 (p. 893 de celle de 1593, consultée par M. Vigne) : « Ce fut aussi le moyen apporté en France en 1543 par le cardinal de Tournon, lorsqu'il avait le crédit envers le Roy François I., auquel il fist entendre à la suscitation de certains italiens, qu'il n'y avoit moyen d'atirer en France les finances de tous costez, et faire fonds à l'advenir pour en frustrer les ennemis, *que d'establir la banque à Lyon*, et prendre l'argent d'un chacun, en payant l'intérest à 8 pour cent, mais en effet le cardinal vouloit assurer cent mil escus, qu'il avoit en ses coffres, et en tirer tout l'interest qu'il pourroit. *Les lettres-patentes décernées*, et l'ouverture de la banque ainsi faite comme j'ay dit, chacun y venoit à l'envi, de France, d'Alemaigne et d'Italie, en sorte que le Roy François I., quand il mourut, se trouva endebté *à la banque de Lyon* de cinq cens mil escus, qu'il avoit en ses coffres, et quatre fois davantage : et la paix assurée avec tous les princes de la terre [c'est-à-dire : quoi qu'il fût en paix...] ».

2. *Catal. des Actes* : 12642, 22 juillet 1542 : mandement au trésorier de Languedoc, « ratification de l'assignation faite par le cardinal de Tournon pour le remboursement en 3 ans, à 5,000 l. t. par quartier, des 60,000 l. t. que les habitants de Lyon ont prêtés au roi ». — 12894, 28 fév. 1542/3 : « Mandement aux généraux des finances et au trésorier de l'épargne, pour l'exécution et l'entérinement des lettres du 22 juill. 1542... ». — 13491, 15 déc. 1543 : « Commission au card. de Tournon et autres, pour traiter d'un emprunt, au nom du roi, avec les habitants de Lyon ». — 13509, 31 déc. : « Déclaration pour le remboursement des sommes empruntées à Lyon au nom du roi, en vertu de la commission du 15 déc. ». Voy. aussi les nos 14008, 14479 (déclaration explicative et ampliative des pouvoirs donnés au card. de Tournon, Annebault, etc., pour les emprunts aux marchands de Lyon), 14682, 14901, 15466, 22570, etc. Quelques-unes de ces références me sont signalées par M. Isaac, auteur d'un mémoire inédit sur le cardinal de Tournon.

3. Une « banque », c'est essentiellement *un banc*, le banc des changeurs.

4. Reproduite, d'après Péricaud, par M. Bonzon (*Revue d'hist. de Lyon*, t. I, p. 443) : « des emprunts que je veux faire à Lyon... que les marchands n'y veulent entendre... dont vous pourrez advertir les marchands, afin qu'ils tiennent leur

la banque de Lyon est une sorte de syndicat, et encore un syndicat assez flottant, un « grand party », comme on disait alors, un groupe de prêteurs qui, autour de quelques individualités permanentes, se forme et se déforme sans cesse. C'est ce que M. V. aurait vu s'il avait pris la peine de lire jusqu'au bout le texte de Jean Bodin [1].

Je ne prétends pas avoir, en quelques lignes, débrouillé toutes les questions critiques que soulèvent le texte de Bodin et l'histoire de la « banque de Lyon ». Je dis qu'il y a là un problème essentiel, que l'historien de « la banque à Lyon » avait le devoir d'examiner à fond, qu'il n'avait pas le droit d'écarter dédaigneusement, sous prétexte « de dissiper une erreur qui se retrouve dans beaucoup d'ouvrages ».

II. — Cette histoire — qui reste malheureusement à faire après le livre estimable, mais manqué, de M. Vigne — M. G. Yver a essayé d'en écrire quelques pages dans sa thèse latine. Les Gadaigne [2] appartenaient à la « nation » florentine, à laquelle M. Y. consacre son premier chapitre, et cette étude aurait pu rendre à M. Vigne les plus grands services. Les Gadaigne sont à Lyon au plus tard en 1494, et l'un d'eux, Thomas, ne tarde pas à y tenir une place éminente. Consul des Florentins en 1505, marié à une Lyonnaise, il prête de l'argent au roi [3]. Thomas II recoit des lettres de naturalité en 1525, il est nommé échevin en 1537, et c'est à lui que s'adresse Tournon pour réaliser l'emprunt de cette même année. M. Y. n'a, pour ainsi dire, pas poussé au delà de cette date l'histoire de cette famille, véritable type de ces lignées de banquiers italiens qui tinrent le premier rang dans la haute bourgeoisie lyonnaise. Nous souhaitons vivement qu'il nous donne un texte français de sa solide étude, dont les éléments ont été puisés non seulement aux Archives communales de Lyon, mais

---

argent prêt ». Il s'agit donc bien, comme le dit M. Bonzon, de « démarches pour grouper des prêteurs ». Déjà un emprunt avait été négocié par Tournon en 1537. — Voy. Yver, p. 68.

1. P. 681 : Henri II, après François I[er], ayant besoin d'argent, « emprunta à 10, à 12, à 16 pour cent, comme il fit l'an 1554 des Caponis, Albices et participes d'Alemaigne [c'est-à-dire des Allemands qui étaient dans le « grand party » de Lyon], et l'usure se payoit aux quatre foires, où l'intérest de l'usure estoit converty en sort, et joint au principal... » Il y avait, parmi « les Princes et seigneuries qui avoient argent [en dépôt ?] à la banque de Lyon », des cantons suisses, des princes allemands, des pachas turcs, « soubs le nom de leurs facteurs ».

2. Il n'y a pas de doute que le « Laurens Cataigne, florentin, espicier », de la p. 25 n'est pas un Gadaigne ; ce doit être un Cattaneo.

3. Les détails donnés p. 36-37 sur les emprunts royaux peuvent, quoi qu'il s'agisse des premières années de François I[er], éclairer l'histoire du « grand party ». Le mécanisme de la « banque » de Lyon est, en somme, résumé dans cette phrase : « Quae sic certo fœnore a privatis acceperant argentarii, majore etiam fœnore ipsi regiis ministris praestabant, ita ut privatae fortunae ad publicam utilitatem applicarentur ».

dans les minutes notariales d'Avignon, à la Bibliothèque et aux Archives nationales, aux Archives de l'Isère et de l'Hérault. Il publie en appendice quelques-uns de ces documents [1].

H. HAUSER.

Les campagnes de 1799. Souvarow en Italie, par Edouard GACHOT. Ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes. Paris, Perrin, 1903, in-8°, VI et 495 p. 7 fr. 50.

« Souvarow en Italie » est un titre, car le nouveau livre de M. Gachot est l'histoire de la campagne de 1799 en Italie. M. Gachot est un auteur consciencieux, travailleur, fureteur. On peut être sûr par avance que chacun de ses ouvrages présente des documents nouveaux de grand intérêt. Il a, de plus, la bonne fortune de pouvoir consulter les archives de M. le prince d'Essling, et à cet égard, peut-être faut-il regretter qu'il n'ait pas su tirer un meilleur parti d'une aussi riche matière.

Les « cahiers de Chasteler » semblent être la trame de son livre. D'où viennent ces cahiers que M. G. croit avoir été volés à Vienne, en 1809, par un officier français? D'un dépôt public, d'archives particulières autrichiennes, des papiers de Masséna? Ce document de tout premier ordre est absolument inédit.

Les amateurs de curiosités goûteront particulièrement les instructions de Souvarow à Chasteler, écrites en français (pages 107 et suiv.). Mais, au lieu de les transcrire intégralement et sans commentaires, comme l'eût souhaité notre respect, au lieu de nous en laisser savourer à notre aise toute la nouveauté, M. G. nous gâte notre plaisir par son explication des mots allemands qui éclatent dans le texte. Or M. G. ne possède pas, ce semble, suffisamment la langue allemande. Tout le monde sait que la tactique de Souvarow se résumait en de furieuses attaques à la baïonnettes, exécutées en masses compactes; mais les patrouilles ou les reconnaissances n'en sont point pour cela supprimées, ainsi que nous pourrions le croire tout d'abord : « Chaque *Zug*, « il y aura quatre *Schutz* par *C*..., des siens propres, dans leurs « rangs... ; ceux-là seuls sont libres de tout quand ils veulent, même « de courir en avant; si on le permet ils n'empêcheront pas le front « de l'attaque, mais en cela le service est le meilleur des très Schutz... » (page 109). M. G. nous apprend que *Zug* signifie jour ; que *Schutz* est un « mot allemand qui, là, signifie abri, Souvarow voulant plutôt dire

---

1. P. 105, pièce III, l. 5, je pense qu'au lieu de « XII livres », il faut lire « XII[e] livres ».

halte-abri »; que *C...* signifie commandement, et sans s'inquiéter d'accorder son interprétation avec le reste de la phrase, il traduirait : « Chaque jour, on commandera quatre haltes-abris », tandis que le sens est manifestement : « Dans chaque ligne, il y aura quatre tirailleurs, quatre éclaireurs, par compagnie... mais pour rendre les services qu'on attend d'eux, ces hommes doivent être choisis parmi les plus adroits. »

Page 111 : « Et même si les bagages sont en arrière, ceux des cas- « seroles sont toujours auprès ; si c'est vis-à-vis de l'ennemi, les casse- « roles sont attachées au paleron-kasten et à ceux des tentes ; pour le « présent, les Russes ont pour cela des pakferden. » Nous sommes loin d'être satisfaits des deux notes au bas de la page : *paleron-kasten*, *petite caisse ; pakferden, sacs à chevaux !* Nous, nous comprenons, en faisant toutefois des réserves sur le mot *paleron-kasten* qui doit être mal transcrit : « Quand les voitures à bagages devront rester en arrière, les troupes conserveront cependant toujours avec elles leur marmites ; près de l'ennemi, la marmite sera fixée à la selle du cavalier et à la tente du fantassin ; en ce moment, les Russes ont, pour transporter leurs marmites, des chevaux de bât. »

Ces instructions de Souvarow, étudiées plus minutieusement, livreraient certainement à qui serait familiarisé avec la terminologie militaire leur sens exact. Mais *Zug*, traduit par « jour », *pakferden*, (puisque *pakferden* il y a, au lieu de *packpferde*), traduit par « sacs à chevaux » ! A des gens sévères, de pareilles erreurs suffiraient pour juger un livre.

M. G. n'a guère vu de Souvarow que les actes extérieurs. Il n'a pas bien compris cette volonté, cette énergie, cet entêtement sublime, qui ont toujours animé le général « En avant » dans la poursuite du but, et qu'il a su toujours inspirer à tous. Ce sont là qualités essentiellement russes, dont l'histoire nous montre la manifestation à travers les âges. Quoi d'étonnant alors que Souvarow soit resté le modèle de l'éducateur militaire ? Le facteur armement sera certes changé dans les prochaines rencontres ; le facteur moral sera le même.

Aussi, dans le chapitre V : *Les actes du généralissime*, le contraste est-il à peine indiqué de l'Autrichien, lent, méthodique, préoccupé de sièges à faire et de villes à prendre, et du Russe qui, dès son arrivée, va répétant : En avant, en avant, rechercher l'ennemi, le battre, et tirer de la victoire tous ses fruits par une chasse à fond de train !...

Le titre du chapitre XI *Manœuvres de Souvarow* n'est aussi qu'un titre. N'espérez pas y trouver la raison de ses mouvements, encore moins le secret de ses procédés de combat. M. G. convient d'ailleurs au chapitre suivant qu'il n'y a pas eu de manœuvre.

Les chapitres les mieux venus sont ceux qui traitent les batailles de Vérone, de la Trebia, et de Novi (chap. III, XII, XV), bien qu'un

peu confus, et noyés de détails anecdotiques. On y sent par endroits de la chaleur, des efforts pour s'enlever. Les circonstances particulières de temps y sont assez bien rendues ; à voir l'acharnement des deux adversaires, nous nous demandons auquel des deux doit s'appliquer ce mot légendaire : après l'avoir tué, il faut encore le jeter par terre. Les champs de bataille sont en général bien décrits et le paraîtraient encore bien mieux si M. G. savait s'effacer ; il est si facile, à la lecture d'un paysage, de deviner si ce paysage a été vu, ou s'il est décrit de chic !

Le style est la partie faible de ce livre qui renferme beaucoup de renseignements et qui dénote un sérieux et consciencieux effort. L'abus de la figure de grammaire qu'on appelle l'apposition produit à la lecture, une véritable fatigue. Par excès de précision du détail, M. G. accumule dans la même phrase, pêle-mêle, tous les renseignements qu'il a recueillis, quelle que soit leur valeur ; de là des phrases longues, lourdes, monotones. Il y a aussi des négligences : « Alexandrie capitula, après que Chasteler eut été grièvement blessé devant » (p. 293). La recherche du mot ou de l'effet nous vaut parfois d'étranges tournures et M. G. dira de Souvarow (p. 95) : « Pour habiller une taille au dessous de la moyenne, sa tenue est négligée ». Ces fautes, malheureusement très nombreuses, atténuent la valeur de l'ouvrage.

M. Gachot compte profiter de sa bonne fortune, et nous annonce, tirées encore des papiers de Masséna, d'autres études sur les campagnes d'Helvétie, d'Allemagne, de Hollande. « C'est promettre beaucoup..... »

B.

Storia della Litteratura Inglese di A. R. Levi. Volume Secondo Dall' Avenimento di Giacomo Stuart alla fine del secolo XVIII (1603 à 1800). Palermo, Reber 1901, xv et 520 p.).

Le second volume de la Littérature anglaise de M. A. Levi témoigne des mêmes qualités et des mêmes défauts que le premier. Ces défauts d'ailleurs, sont dus en partie au genre d'histoire littéraire entreprise par l'auteur. On ne voit pas décidément de quelle utilité peuvent bien être pour la science ces grandes histoires générales où il faut choisir entre deux écueils, également dangereux, être superficiel ou être incomplet. M. L. n'est pas incomplet.

L'histoire générale se comprend quand elle sert à l'exposé d'une grande théorie : en ce cas, elle peut être faussée par instants — l'histoire de la littérature anglaise de Taine en est un illustre exemple —

mais elle reste intéressante. M. L. énumère donc dans une série de chapitres les grands écrivains qui ont illustré les lettres anglaises pendant ces deux siècles, et d'un mot il apprécie leurs œuvres. Est-il besoin d'ajouter que ces jugements ne sont pas très originaux et qu'ils ne peuvent pas l'être? Cependant, d'une façon générale, M. L. n'est pas mal informé et il connaît assez bien les ouvrages de seconde main auxquels il est bien forcé d'avoir recours... Il n'y a qu'Arrias pour prétendre avoir tout lu.

M. Levi a aussi une singulière façon de couper ses volumes et de s'arrêter dans sa tâche. Il promet, dans ce second volume, de nous mener à la fin du XVIIIe siècle et on ne trouve pas trace, dans son livre, de Thomson ou de Cowper. On sent par là combien il manque à cette histoire de la littérature la forte charpente d'un système. Il n'y a pas de vues d'ensemble : ce sont des jugements émiettés qui se suivent, des appréciations — raisonnables d'ailleurs, — mais que rien ne relie.

Cependant, l'œuvre est consciencieuse, écrite d'un style clair, un peu oratoire, et qui rappelle notre vieille école de critique littéraire, celle qui florissait il y a quelque quarante ans. Du reste, le livre est agréable à lire, quoique souvent superficiel, et pourra être consulté avec fruit à l'occasion.

J. Lecoq.

Hombres y glorias de América, por Enrique Piñeyro. Paris (Garnier), 1903, in-12, 356 p.

Sous ce titre, M. E. Piñeyro a réuni plusieurs études, touchant à des sujets assez variés. La plus longue, qu'il intitule : *Le Conflit de l'esclavage et de la liberté aux États-Unis, de 1850 à 1861*, renferme un exposé des événements politiques et sociaux qui précédèrent et causèrent la guerre de sécession. Nous ne sommes pas qualifiés pour apprécier dignement ce travail, mais en ce qui concerne l'histoire coloniale espagnole, nous signalerons un chapitre intéressant sur les projets d'annexion de Cuba formés par les Américains lors de la présidence de Buchanan et qui firent grand bruit à cette époque. C'est encore à l'île de Cuba qu'a trait une esquisse biographique consacrée à José de la Luz y Caballero; en faisant revivre le souvenir de ce pédagogue éminent, presque inconnu chez nous, mais qui exerça à la Havane, au milieu du XIXe siècle, une influence profonde sur la jeunesse, M. Piñeyro nous apporte une contribution très appréciable à l'histoire de la société cubaine, qu'il connaît mieux que personne.

Les autres études de ce recueil sont des articles critiques, les uns, à propos d'éditions de poètes hispano-américains, Andrés Bello et J.-M. de Heredia, les autres relatifs à des publications récentes, telles que la *Vie de San Martin*, par Mitre, ou le livre de M. Mariéjol sur *Pierre Martyr d'Anghera*, etc. L'ouvrage se termine par un résumé très judicieux des polémiques qui se sont élevées autour du *Centón epistolario* du bachelier Fernán Gómez et dont la conclusion est que ce document historique est une œuvre fausse, fabriquée au XVII[e] siècle, vraisemblablement par l'ambassadeur D. Antonio de Vera y Zúñiga, et sans doute imprimée en Italie.

H. Léonardon.

Marx Lobsien, **Schwankungen der psychischen Kapazitaet. Einige experimentelle Untersuchungen an Schulkindern**. Sammlungen von Abhandlungen aus dem Gebiet der paedagogischen Psychologie u. Physiologie V, 7.; Berlin, Reuther und Reichard 1902.

M. L. contrôle et complète les résultats obtenus par M. Schuytens d'Anvers qui avait étudié les variations de la faculté d'attention et de la force musculaire aux divers mois de l'année chez les enfants des écoles. Il arrive à la conclusion que l'énergie psychique ne varie pas d'une façon continue mais est soumise à des perpétuelles oscillations; on constate un maximum vers le mois de mars; on observe au contraire des périodes de dépression en avril, juillet et octobre. On parcourra avec profit les tableaux qui résument les résultats de M. L. et les conclusions pédagogiques qu'il tire de ses observations.

H. L.

— On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de Babylone et de la Bible. M. Völter estime, peut-être avec quelque raison, qu'on oublie trop l'Égypte, et il entreprend de signaler de nombreux points de contact entre les anciennes traditions d'Israël et la mythologie égyptienne (*Ægypten und die Bibel*; Leiden, Brill, 1903; in-8°, 112 pages). De pareils rapprochements sont toujours instructifs, mais ceux qui les font sont souvent enclins à en exagérer la portée; M. V. parle constamment d'emprunts là où son lecteur ne voit que des analogies parfois assez lointaines. — A. L.

— M. H. Winckler a voulu déterminer la signification historique des légendes concernant Abraham et Joseph (*Abraham als Babylonier, Joseph als Ægypter*: Leipzig, Hinrichs, 1903; in-8°, 38 pages). Que la légende d'Abraham, au moins dans une partie de ses éléments, figure la relation des ancêtres d'Israël avec la Mésopotamie, et que la légende de Joseph figure un rapport analogue avec l'Égypte, il n'y a sans doute pas lieu de le contester. Mais on peut hésiter à admettre que la légende d'Abraham signifie la migration de gens attachés aux anciens cultes d'Ur et de Harran, devant le culte de Marduk, inauguré par Hammurabi, et que la légende de Joseph soit en rapport direct avec la réforme monothéiste d'Aménophis IV. — A. L.

— On trouvera dans la conférence de M. P. Fiebig, *Talmud und Theologie* (Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, 30 pages), une idée assez juste de la contribution que les sources talmudiques peuvent fournir à l'histoire des origines chrétiennes. Certains détails pourraient donner lieu à contestation, par exemple les indications alléguées pour justifier la date assignée, dans le quatrième Évangile, à la mort du Christ. — A. L.

— Traitant la question de l'Église et de l'État (*Die Entstehung des Problemes Staat und Kirche*, Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, 37 pages), M. W. Köhler explique fort bien que les paroles : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », ne renferment pas une théorie des deux puissances, mais l'expression d'un dédain transcendant à l'égard du monde. Le problème de l'Église et de l'État naît seulement après Jésus, comme l'Église elle-même ; c'est saint Paul qui en a donné la solution que les siècles chrétiens ont adoptée, et que l'on a introduite dans les paroles du Christ. M. K. suit le développement de la question, et il conclut à la réduction des deux sociétés, spirituelle et temporelle, en une, au « monisme de la culture », sous réserve d'une organisation spéciale pour la communauté cultuelle. Mais l'unité harmonique et progressive du développement humain ne réclame-t-elle pas plutôt la distinction que la confusion de ses facteurs ? — A. L.

— La vivacité du sens religieux est-elle un signe de santé ou de maladie spirituelle ? M. J. Naumann pose la question (*Ist lebhaftes religiöses Empfinden ein Zeichen geistiger Krankheit oder Gesundheit ?* Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, 24 pages), et, tout en constatant que l'exaltation du sentiment religieux est souvent en rapport avec l'irritabilité nerveuse ou un désordre physique, il maintient que le sentiment religieux est, en soi, quelque chose de naturel à l'homme, conséquemment quelque chose de sain, une manifestation de vie, nonobstant les limitations, imperfections, affections maladives qui peuvent s'y rattacher comme à tout autre instinct ou toute autre forme de l'activité humaine. — A. L.

— M. F. Perles n'est pas content, mais pas content du tout, de M. Bousset, qui a écrit un livre, d'ailleurs fort estimable, sur la religion juive à l'époque du Nouveau Testament (cf. *Revue* du 8 juin 1903, p. 444), et M. Perles critique longuement l'ouvrage de M. Bousset (*Bousset's Religion des Judentums im neutestamentlichen Zeitalter*; Berlin, Peeier, 1903; gr. in-8°, 133 pages). Il a raison de penser et de dire que la connaissance de la littérature rabbinique serait grandement utile pour traiter un tel sujet; mais comme il déclare, en même temps, que cette littérature n'a pas encore été suffisamment explorée, il ne prouve pas que l'ouvrage de M. Bousset, malgré certaines lacunes inévitables, n'ait pas un mérite qui suffise à en justifier la publication. Les chicanes de détail, même quand

elles sont fondées, sont, en pareil cas, très fatigantes pour le lecteur, et peut-être ceux qui les mettent au jour ne songent-ils pas assez qu'ils démontrent souvent par là tout autre chose que l'ignorance de ceux qu'ils veulent critiquer. M. Perles ne voudrait même pas qu'on parlât d'époque du Nouveau Testament, et il en donne le motif : c'est que Jésus n'a exercé aucune influence sur le développement de la religion juive. Mais M. Bousset n'entendait pas sans doute fixer une époque de l'histoire juive ; il se proposait d'éclairer les origines du christianisme par la description du milieu où le christianisme a pris naissance. Le mouvement chrétien l'intéresse plus que l'histoire ultérieure du judaïsme, et son point de vue n'est pas aussi déraisonnable qu'il paraît à M. Perles.

M. Bousset a répondu à M. Perles, dans une brochure qui a sur la précédente, entre autres avantages, celui d'être assez courte et modérée de ton (*Volksfrömmigkeit und Schriftgelehrtentum;* Berlin, Reuther. 1903 ; in-8°, 46 pages). — A. L.

— En quelques pages de lecture facile, M. C. Hollmann a fort judicieusement analysé, d'après les deux Épîtres de Paul aux Corinthiens, les tendances et les abus qui se manifestaient dans la communauté chrétienne de Corinthe, et il les explique par les circonstances du temps et du milieu très spécial où cette communauté s'était formée (*Urchristentum in Korinth*; Leipzig, Hinrichs, 1903; in-8°, 32 pages). — A. L.

— Les sermons de M. O. Baumgarten, professeur de théologie à Kiel (*Predigten aus der Gegenwart ;* Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, 272 pages) échappent quelque peu à la compétence de cette *Revue.* On les signale ici comme une œuvre de haute inspiration morale et qui peut fournir matière à des observations de psychologie religieuse. A cet égard, l'interprétation morale des récits de la résurrection et de la descente de l'Esprit, dans les sermons de Pâques et de la Pentecôte, est tout à fait instructive. Ce n'est pas cela que les textes signifient pour l'historien; mais il est curieux de voir comment une foi éclairée en tire aujourd'hui ce qui lui convient. — A. L.

— La conférence de M. W. Wrede sur le quatrième Évangile (*Charakter und Tendenz des Johannesevangeliums ;* Tübingen, Mohr, 1903), contient une série de remarques judicieuses et instructives sur la composition et l'objet de ce livre; quant à son caractère, M. W. ne semble pas avoir vu, et, en tout cas, il n'a pas dit assez clairement que l'Évangile johannique est, avant tout, une œuvre de théologie mystique, rédigée dans un langage symbolique tout à fait analogue à l'allégorie de Philon. — A. L.

— L'étude consacrée par M. C. Bouvier à Le Franc de Pompignan, archevêque de Vienne (*Une carrière d'apologiste au* XVIII*e siècle. Jean-Georges Le Franc de Pompignan,* 1715-1790. Lyon, Vitte, 1903 ; gr. in-8°, 124 pages), nonobstant certains développements oratoires, est bien conduite, bien documentée, et se lit avec intérêt. — A. L.

— Le prince W. N. Ténichef avait fondé un prix de 5,000 francs qui serait décerné par l'Institut international de sociologie au meilleur mémoire sur *Les atteintes à l'ordre social.* Le concours expirait le 31 décembre 1902. Trois mémoires ont été déposés. Le jury n'a pu en couronner ni en récompenser aucun. Un nouveau concours est ouvert pour le prix. Le sujet en sera l'*Étude sociologique des révolutions*. Par révolutions, le jury entend les changements tentés ou réalisés par la force dans la constitution des sociétés. Il demande aux concurrents d'étudier scientifiquement leurs causes, leurs marches et leurs

effets. Ils pourront rechercher en outre s'il se dégage de leur étude quelque règle pratique d'action pour l'homme d'État et le citoyen. Le jury, choisi parmi les membres et associés de l'Institut International de Sociologie, est ainsi composé : M. E. Levasseur, président; M. G. de Tarde; M. Alfred Espinas; M. René Worms; M. H. Monin. Toute personne (à la seule exception des membres du jury) est admise à concourir, sans distinction de nationalité. Les mémoires destinés au concours doivent être écrits en langue française. Leurs auteurs ne doivent pas se faire connaître. Les mémoires ne contiendront pas leurs noms. Chaque mémoire portera, sur sa première page, deux devises; il y sera joint une enveloppe cachetée, portant extérieurement les deux mêmes devises et renfermant intérieurement un billet qui donnera le nom et l'adresse de l'auteur. Seront seules ouvertes par le jury, après le prononcé de son jugement, les enveloppes jointes aux mémoires couronnés. Les mémoires seront envoyés à l'adresse suivante : « M. le Président du jury du concours Ténichef, chez MM. Giard et Brière, libraires-éditeurs à Paris, Ve, rue Soufflot, 16 ». Ils devront être arrivés à cette adresse, au plus tard, le 31 décembre 1905. Le jury statuera dans le courant de l'année 1906. Il pourra, suivant la valeur des travaux envoyés, décerner, soit un prix unique, soit plusieurs prix, soit une ou plusieurs récompenses, n'accorder aucun prix ou aucune récompense, etc. Les concurrents sont invités, dans leur intérêt, à écrire leurs mémoires d'une façon très lisible, et à ne les écrire que sur le recto des pages (non sur le verso) en vue de l'impression ultérieure. Dans le cas où les auteurs des mémoires couronnés ou récompensés n'auraient pas fait paraître leurs travaux dans le délai d'un an à dater du jugement du concours, l'Institut International de Sociologie acquiert gratuitement le droit de les publier. Les manuscrits de ces travaux lui sont remis par le jury après le jugement du concours, les auteurs gardant la faculté d'en faire prendre des copies.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 octobre 1903.

M. Henri Omont donne lecture d'une notice sur les anciens catalogues des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

M. Salomon Reinach montre les photographies de deux miniatures appartenant à un missel qui, du couvent de Salem, a passé à la bibliothèque de Heidelberg. Ce manuscrit, acquis à Paris en 1765, année de la vente de la bibliothèque de Mme de Pompadour, avait, selon une tradition probablement fondée, fait partie des collections de la marquise. Les peintures, dont l'une représente Dieu le Père, et l'autre la Crucifixion, sont l'œuvre d'un peintre bourguignon de talent aux environs de l'an 1400. M. Reinach y reconnaît la même main que dans un tableau circulaire du Louvre, portant au revers les armes de Bourgogne, et qu'on a attribué avec vraisemblance au peintre gueldrois Malouel ou Manouel. L'ensemble et les détails révèlent des influences viennoises et florentines qui ont dû s'exercer, à la fin du XIVe siècle, sur tous les peintres et miniaturistes franco-flamands.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 19 octobre — 1903

René Dussaud. **Mission dans les régions désertiques de la Syrie** avec la collaboration de Frédéric Macler, avec 1 itinéraire, 30 planches et 5 figures. Extrait des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, t. X. Paris, Ernest Leroux, gr. in-8, 1903, p. 342.

René Dussaud. **Notes de mythologie syrienne**. Paris, Ernest Leroux, gr. in-8, 1903, p. 65.

La mission épigraphique et archéologique que M. R. Dussaud, accompagné de M. Fr. Macler, a accomplie dans le Harra et le Hauran, au sud de Damas, en 1901, complète de la manière la plus heureuse l'expédition que ces deux savants avaient entreprise deux ans auparavant dans la région voisine, le Safa. Le rapport de cette mission est rédigé avec beaucoup de soin et d'érudition et il met en pleine lumière les importantes découvertes qui ont rémunéré ces chercheurs de leurs peines.

La première partie contient un itinéraire illustré de quatre figures et de sept planches dont la première est une carte topographique très nette. Cet itinéraire précise et corrige sur plusieurs points les descriptions précédentes du pays parcouru. M. D. y a joint une étude historique sur la géologie, l'ethnographie et la religion des confins désertiques de la Syrie moyenne, avec une liste des rois nabatéens dans laquelle il propose quelques modifications aux listes antérieures.

La deuxième partie débute par neuf cent quatre inscriptions safaïtiques, transcrites et interprétées, et dont les reproductions par le dessin figurent dans vingt-trois planches (pl. viii-xxxi). Un glossaire

réunit par ordre alphabétique les mots et les noms propres fournis par ces inscriptions. Une concordance donne les références aux inscriptions déjà éditées.

Ces inscriptions sont suivies du chapitre des inscriptions grecques et latines, au nombre de cent quatre-vingts, et d'un index des noms propres grecs et latins.

Les inscriptions nabatéennes et l'inscription nabatéo-arabe forment le dernier chapitre. Les inscriptions nabatéennes, au nombre de dix-neuf, enrichissent le groupe déjà nombreux des documents épigraphiques de cette sorte, mais le joyau du chapitre, c'est l'inscription arabe d'en-Nemâra écrite en caractères nabatéens qui, en ouvrant de nouveaux horizons, a vivement frappé les orientalistes. C'est à M. Clermont-Ganneau que revient l'honneur d'en avoir reconnu le caractère. M. D. consacre à cette inscription un commentaire détaillé.

D'un moindre intérêt sont les trente-trois inscriptions arabes du dernier chapitre, dont les deux premières seules sont anciennes.

Un index général comprend les noms de personnes et de lieux.

Cette brève analyse suffira, croyons-nous, à mettre en relief la valeur de cet ouvrage qui demeurera un livre indispensable pour l'étude épigraphique de la Syrie centrale.

La seconde publication de M. D., d'une allure plus modeste se rattache indirectement à la première; l'auteur y utilise les connaissances archéologiques qu'il a acquises dans son voyage en Syrie ou par l'étude des travaux de ses devanciers. Les questions qu'il traite, les manifestations du Dieu solaire et de Jupiter Héliopolitain chez les Syriens païens, ne sont pas nouvelles, mais elles sont discutées par M. D. d'une manière originale et instructive. A partir de l'ère chrétienne, les Syriens se sont efforcés de faire disparaître les anciens monuments de leur religion primitive; ce qui nous en reste n'est pas toujours purement national mais trahit souvent l'influence du culte grec importé en Orient. M. Dussaud relève avec soin les traces de cette influence. Les arguments sont appuyés sur les monuments eux-mêmes reproduits dans dix-huit figures fort bien réussies.

R. D.

R. Gauthiot. **Le parler de Buividze; essai de description d'un dialecte lituanien oriental.** Paris, Bouillon, 1903, 116 pages 8° (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, fascicule CXLVI).

M. Gauthiot nous donne à la fois dans ce petit volume une description minutieuse d'un dialecte lituanien et un modèle de monographie linguistique; si bien qu'on ne saurait dire s'il mérite d'être loué davantage pour les résultats fort précieux qu'il apporte ou pour la méthode excellente dont il fait preuve.

On sait quelle est l'importance du lituanien dans la linguistique indo-européenne et quel intérêt particulier offre cette langue dont l'évolution isolée, longtemps préservée de toute influence littéraire, a produit des résultats si originaux. Voulant faire la monographie d'un dialecte de cette langue et s'étant préparé à cette tâche tant par une étude générale du lituanien que par une longue initiation à la phonétique expérimentale, M. Gauthiot a eu d'abord le grand mérite de savoir choisir le point précis du domaine lituanien où il pouvait trouver les faits les plus intéressants. Le village de Buividze, tant par sa situation dans un coin de la Lituanie orientale que par le caractère purement rural de ses habitants offrait à l'observateur un terrain à peu près vierge de toute influence étrangère.

Ayant ainsi fort sagement délimité le champ de son investigation, M. G. s'y est enfermé courageusement sans plan arrêté, ni idée préconçue, préoccupé avant tout d'observer la réalité et de la reproduire sans la déformer. C'est là un nouveau mérite et qui n'est pas mince. Trop de monographies de patois sont des constructions a priori, où les auteurs partant d'une langue primitive, attestée ou non, n'ont d'autre préoccupation que d'y ramener tous les sons, toutes les formes, tous les tours du patois qu'ils étudient. Cette méthode décevante n'est pas celle de M. G. Persuadé qu'une langue n'existe jamais que dans le cerveau et dans les organes phonétiques de ceux qui la parlent, il jugea que le meilleur moyen de connaître et de décrire le parler de Buividze était de s'adapter lui-même artificiellement à la conscience linguistique des indigènes. Le travail gagne à cela une précision et une vigueur singulière; il y gagne en outre que, malgré la rigueur un peu âpre et sèche de l'exposition, on emporte l'impression d'une langue vraiment vivante dont tous les traits ont été saisis sur le vif. S'agit-il de phonétique? L'auteur s'est imposé seulement d'avoir l'ouïe fine et la pensée nette, de savoir écouter et enregistrer. Pas de développements oiseux sur la préhistoire du lituanien, encore moins de rapprochements hasardés avec l'indo-européen; rien d'a priori, ni de scholastique. Mais une reproduction minutieuse des nuances subtiles d'accentuation et d'intonation, telles qu'elles sont senties par le sujet parlant, un examen détaillé du jeu délicat des alternances vocaliques. S'agit-il de morphologie? Les catégories qui n'existent pas dans le parler de Buividze n'existent pas non plus pour M. G. La matière est fournie tout entière par les habitants du pays, dont l'auteur s'est borné à recueillir et à classer les données.

A cette petite grammaire est jointe une syntaxe qui n'en est pas la partie la moins neuve et la moins intéressante. On a trop peu de renseignements sur la syntaxe des langues indo-européennes en dehors des langues classiques et du sanskrit pour ne pas accueillir avec une vive satisfaction celle que M. G. nous donne du parler de Buidvize.

L'ouvrage se clôt par une pâsaka (récit), recueillie sur les lèvres

d'un habitant du pays et par un lexique où figurent les mots signalés dans la grammaire ou contenus dans la pâsaka. Celle-ci, reproduite dans une transcription rigoureusement phonétique, résume toutes les qualités de la grammaire, et tous les traits du parler étudié. On y retrouve fidèlement rendues toutes les nuances de prononciation, toutes les subtilités d'expression indiquées dans le corps du livre; on y sent jusqu'au geste du conteur [1].

J. Vendryes.

E. Petersen. **Trajans Dakische Kriege nach dem Säulenrelief erzählt.** II. Der zweite Krieg. Leipzig, 1903, in-8°, 152 pages.

On sait qu'il a paru assez récemment en Allemagne une nouvelle édition de la colonne Trajane avec planches en héliogravure et texte explicatif, celui-ci dû à M. Cichorius. C'est cette publication qui a incité M. Petersen à donner, de son côté, un commentaire du monument dans un format plus modeste. La première partie, dont il a été rendu compte dans cette *Revue*, a paru il y a quatre ans. M. P. y décrivait les bas-reliefs de la colonne Trajane relatifs à la première guerre dacique (pl. I à LXXVIII). Le présent volume est consacré à la deuxième guerre (pl. LXXIX à CLII). Dans la période qui s'est écoulée entre la publication des deux volumes l'auteur n'a pas changé d'avis : les explications de M. Cichorius ne le satisfont pas; il les trouve pleines d'hypothèses et d'assertions peu acceptables et il juge nécessaire de les remettre au point. *Non mihi res, sed me rebus subjungere conor* est l'épigraphe qu'il a placée en tête de sa préface : ceci est à l'adresse de son adversaire, auquel il ne se prive pas d'ailleurs de dire, en passant, ses vérités, quelquefois assez durement; c'est une lutte en règle. Parmi les nombreux points qui divisent les deux savants, il en est auxquels M. P. a attaché assez d'importance pour leur consacrer des dissertations spéciales en appendice. Le plus intéressant parce qu'il touche à un fait historique, a trait à la ville de Sarmizegethusa. M. C. est d'avis que, au début de la deuxième guerre dacique, la capitale des Daces n'était plus Sarmizegethusa, tombée désormais au pouvoir des Romains, mais une autre ville située dans la Transylvanie orientale. M. P. n'en croit rien (p. 7 et suiv.) et se persuade que, alors comme auparavant, la capitale était la même, avec cette différence que la ville avait été, entre les deux expéditions, réparée et fortifiée; et, pour le prouver, il met en parallèle (appendice II) les cinq représentations que, selon lui, nous fournit la colonne,

---

1. Il convient seulement de signaler comme faute d'impression, les deux formes plurielles du paradigme de la page 54, *súksmè* et *súkstè* qu'il faut lire *súksmà*, *súkstà*.

en expliquant les dissemblances d'aspect par les destinées successives que subit cette place forte, au cours des deux campagnes. De telles divergences entre les deux auteurs se produisent à chaque page; et il semble bien que, très souvent, la vérité est du côté de M. P.; mais ce sont là des discussions de détail, dans lesquelles nous ne saurions entrer. Il est à peine utile de répéter ce que nous avons dit, à propos du premier volume, que l'on reconnaît dans ce commentaire savant et ingénieux la main de l'éminent archéologue auquel nous devons tant d'excellents travaux; et la grande publication de M. C. n'aurait-elle eu pour résultat que de faire naître cette réfutation, qu'il y aurait lieu de s'en féliciter.

Toute la question est de savoir quelle importance historique réelle il convient d'accorder aux représentations de la colonne. Certains historiens sont quelque peu sceptiques à cet égard, entre autres M. Mommsen. M. P. a la foi de l'archéologue : il croit que l'artiste n'a pu évidemment que retracer les lignes générales de l'expédition; mais que ces lignes générales sont, dans l'ensemble, très claires, et qu'on peut les expliquer avec une certaine précision; en particulier il est possible, selon lui, de saisir la méthode employée par Trajan dans la direction des opérations militaires (*die Methode der Trajanischen Kriegführung greifbar vor unseren Augen steht*). Je voudrais croire qu'il en est ainsi, en effet. Mais alors il faut supposer que celui qui a tracé toutes ces scènes était exactement informé des faits de détail, qu'il s'est astreint à reproduire scrupuleusement les lieux et les événements et qu'il n'a pas trouvé plus aisé, plus artistique même, de donner cours à sa fantaisie ou de sacrifier à la convention. De ceci je ne suis pas aussi persuadé que M. Petersen. Et je ne peux pas m'empêcher de me demander, en me reportant à des monuments plus rapprochés de nous, à quel degré d'approximation on arriverait si, privé à peu près de tous les renseignements écrits contemporains, on tentait de raconter les guerres de Napoléon au moyen de la colonne Vendôme.

R. CAGNAT.

Rich. DELBRUCK, **Die drei Tempel am Forum holitorium,** Rome, 1903, in-4°, chez Loescher, 89 p. et 6 planches; 10 fr.

Les auteurs ont conservé le souvenir de quatre temples élevés sur le *forum holitorium* à Rome, celui de *Juno Sospita*, celui de *Pietas*, celui de *Spes* et celui de *Janus*. D'autre part, les ruines de trois constructions existent, recouvertes par l'église de S. Nicola in Carcere. Ce sont ces ruines assimilées par l'auteur à celles des trois premiers temples cités plus haut qui font l'objet du présent travail. Travail extrêmement consciencieux, plein de rapprochements savants et de comparaisons

instructives. L'auteur a commencé par s'entourer, ainsi qu'il convenait, de tous les renseignements imprimés ou manuscrits qu'il a pu recueillir sur son sujet dans les ouvrages de la Renaissance ou des temps modernes (p. 8 et suiv.); puis, aidé d'un artiste, M. Franceschi, il a relevé tous les détails encore visibles des monuments antiques (p. 12 et suiv.; pl. I à VI). En combinant ces données, tout incomplètes qu'elles sont; en les comparant à celles que fournissent des monuments analogues d'Italie ou même plus éloignés de Rome — car l'auteur passe avec une aisance que j'envie des restes d'Olympie au palais de Sargon à Korsebad, des temples de Poestum au mausolée punico-libyque de Dougga — M. D. est arrivé, sur le plan et sur les détails de chacun des temples, à des résultats très séduisants, mais dont je ne me sens pas la compétence nécessaire pour discuter la légitimité. Je me contenterai de citer ses conclusions, parce qu'elles sortent de la technique de l'architecture et touchent quelque peu à l'histoire : le temple du Sud (qui serait celui de *Spes*) aurait été construit dans le milieu du IIIe siècle avant J.-C. par A. Atilius Calatinus, lequel aurait fait appel a un architecte indigène, imbu des méthodes italiques. Les deux autres, de style ionique, sont d'époque plus récente : on y sent l'influence de la Grèce et de l'Asie-Mineure; mais la persistance d'une technique romaine permet de croire que les ouvriers étaient romains. C'est ce mélange qui fait surtout leur intérêt actuellement.

R. C.

Bibliotheca Teubneriana. Gai institutionum commentarii quattuor. Separatim ex Jurisprudentiae antejustinianae reliquiarum a Ph. Eduardo Huschke Compositarum editione sexta ediderunt E. Seckel et B. Kuebler. 1903, xxxv-262 p. in-12.

La librairie Teubner continue, dans sa *Bibliotheca*, la publication des fragments de la *Jurisprudentia ante Justiniana :* elle annonce pour plus tard l'*epitoma* de Gaius sur la *lex Romana Visigothorum* et les *Fragmenta Augustodunensia;* aujourd'hui elle donne à part les Institutions de Gaius.

En tête, comme préface à cette 6e édition de l'auteur (par Ed. Huschke), une courte biographie de Gaius; puis la préface de la 1re éd. de Huschke, ou autrement sa dissertation préliminaire sur Gaius, ses écrits et le caractère de l'édition des *Institutiones*.

Ce nouveau Gaius remplacera pour les travailleurs, autant qu'un imprimé peut le faire, l'*apographum* de Studemund; car partout est marqué le commencement de chaque page; l'indication que telles pages ont été recouvertes d'une, de deux et de trois écritures; le nombre des mots et lignes omises ou illisibles, autant qu'on peut le

distinguer; les places laissées vides pour les rubriques, ou pour quelque autre raison; toutes les additions de mots ou de lettres, empruntées le plus souvent à Justinien, sont mises en italiques, etc. Les rubriques considérées comme n'étant pas de Gaius (p. XXXI) sont toutes mises entre crochets. Tels mots que les éditeurs soupçonnent d'être des gloses (p. 156, n. 3 et 6) sont cependant maintenus dans le texte. Pour les lacunes, on trouvera dans l'apparat les compléments proposés par Huschke et par Krueger. La recension faite avec beaucoup de méthode, me paraît excellente. L'apparat très clair permet de se faire très rapidement une idée des fautes habituelles du *Veronensis*. Le texte est celui de Huschke, sauf quand il est trop hardi, ou quand ses conjectures sont trop contraires à l'usage du latin ou à celui du droit. C'est aussi sur l'exemple de Huschke que de très nombreux rapprochements avec le Digeste et les recueils juridiques, se trouvent au bas des pages, dans une seconde série de notes; ils seront très utiles à tout le monde. Enfin, le lecteur trouvera très commode la table détaillée (*Conspectus rerum*) qui est empruntée à Boecking et ajoutée ici à la fin du volume.

Naturellement pour les preuves tirées des habitudes de la langue de Gaius on a coup sur coup des renvois à Kalb et au *Vocabularium Jurisprudentiae Romanae* [1]. D'après les travaux récents sur le même sujet les nouveaux éditeurs ont fait aussi quelques retouches aux compléments de Krueger et Huschke [2].

Voici mes seules critiques ou desiderata. J'aurais voulu trouver quelque part une liste des travaux des savants cités souvent d'une manière vague et dispersée dans l'apparat. On aurait pu supprimer ou tout au moins signaler les contradictions qui existent en plusieurs passages entre la *praefatiuncula* des éditeurs et la préface de Huschke; par exemple sur le point de savoir si Gaius avait le *jus respondendi* (cf. p. IV en haut et p. XVI note). Passim quelques renvois auraient été au moins très utiles [3]. L'impression est des plus correctes, mérite d'autant plus remarquable que l'apparat est tout rempli de notes et de chiffres. Je note ci-dessous les rares fautes que j'ai relevées [4].

Émile THOMAS.

---

1. Une note (p. IV) contient de bonnes additions à Kalb sur les grécismes et sur quelques solécismes de Gaius.

2. Ainsi p. 44, n. 5, etc.

3. P. 25, n. 5 : il fallait renvoyer aussi à la p. 14, n. 2 où l'indication est plus complète. P. 27, aux rapprochements, pour *quia ne quidem*, ajouter un renvoi à I, 67; (et pour *ne quidem* sans *quia*, II, 218 au début). P. 213, n. 1, à la fin du § 36, aux mots *suo ordine proponemus*, il eût fallu un renvoi à IV, 73.

4. P. 129, sur 31, lire prae*tor*; p. 140, à la n. 1, lire *pa*tronerum; p. 159, erreur à l'apparat aux deux derniers chiffres des notes; p. 173, dans le § 179, au commencement de la p. 175 de V, lire e*xis*timavit. Au bas de la p. 226, dans le texte à l'appel de la note 4, il fallait corriger en aliquo*d*. P. 258, sur 2, 216, lire per

Die nestorianische Taufliturgie ins Deutsche übersetzt und unter Verwertung der neusten handschriftlichen Funde historisch-kritisch erforscht von Lic. Dr. G. Diettrich, Pfarrer an der Heilandskirche zu Berlin, früher in London. Giessen, J. Ricker, 1903; xxxi-103 pp. in-8. Prix : 4 Mk.

Il y a déjà deux traductions anglaises de la liturgie nestorienne du baptême; le texte syriaque a été publié par la mission anglicane d'Ourmiah. M. Diettrich prend ce texte pour base, en le rapprochant constamment de sept manuscrits, dont le plus ancien est daté de 1496, et de la traduction anglaise de Badger dont l'original n'est pas connu.

Ce rituel est attribué par les manuscrits à un patriarche Jésuyab; c'est, pour M. D., Jésuyab III, d'Adiabène (644-647) : la démonstration de M. D. n'est pas d'ailleurs irréfutable. Quoi qu'il en soit, M. D. trouve ce rituel une œuvre remarquable et originale. L'auteur a poursuivi deux buts, adapter le rituel au baptême de petits enfants, le modifier dans le sens des croyances nestoriennes.

Il n'est pas prouvé que les deux buts aient été poursuivis par la même personne et atteints en même temps. Les manuscrits trahissent des divergences qui tendraient à faire croire que l'adaptation aux petits enfants s'est faite graduellement et comme sporadiquement. Cela est tout naturel; car des livres de culte, surtout manuscrits, sont des livres de pratique sur lesquels, au fur et à mesure, on note les changements recommandés par la pratique. Je ne crois pas que les modifications faites de ce chef soient bien anciennes; l'ancien rituel qui suppose des sujets adultes, a laissé trop de traces, et les changements ne sont pas assez uniformes.

Quant à la refonte dogmatique, elle est incontestable. L'église nestorienne n'admet pas le péché originel [1]. Outre que l'on affirme l'innocence originelle des enfants soumis au baptême, on a supprimé les cérémonies qui pouvaient laisser supposer le contraire : les exorcismes, la renonciation à Satan, l'Effeta. Mais on a gardé une imposition des mains et une onction initiales qui auraient dû disparaître. La refonte n'a été ni systématique ni conséquente.

Des traits anciens dont M. D. n'a pas toujours vu la portée, ont été aussi conservés : avant le baptême, l'onction de tout le corps, amorcée par une consignation du célébrant; après la confirmation, une imposition des mains qui se retrouve en Occident, dans les livres gallicans et dans l'*Ordo* de Saint-Amand [2].

---

praeceptio*nem*. P. xxv, à la 6e l. de la note, il y a je ne sais quelle faute dans *pronum ad*. Pourquoi au livre III, 153, orthographier *di*minutione, quand ailleurs (par ex. I, 158 et suiv.) on écrit *de*minutio?

Dans la formule *de sponsio* (p. 170 en haut à la ligne 3) le prénom *L* a du être omise avant TITIO. Tout cela sans aucune importance.

1. Voy. la définition de Sabarjésus I, en 596; Chabot, *Synodicon*, p. 459.

2. Duchesne, *Origines du culte*, 3e éd., pp. 330, 326 et 314. — Sur le ministre du sacrement, voy. *ib.*, p. 338.

Enfin, M. D. a recueilli et embelli une idée singulière qui était venue à M. Maclean : c'est que cette liturgie baptismale est une imitation de la liturgie eucharistique d'Addée et Maris. Il y a bien dans notre rituel une véritable messe des catéchumènes, avec lectures, chants et renvoi final des non-baptisés. Mais c'est que le baptême solennel était, de fait, intercalé dans une messe, soit la messe du samedi saint, d'après une ordonnance de Jésuyab I, soit la messe de l'Épiphanie. Cette dernière fête était choisie dans la plus grande partie de l'Orient au lieu du samedi saint ou avec lui [1]. Il y a une trace de cet usage dans notre rituel : M. D. ne l'a pas remarquée. P. 41, pendant les préparatifs de la confirmation, on chante des morceaux pris à la fête de l'Epiphanie [2]. L'intercalation du baptême dans une liturgie eucharistique a d'ailleurs laissé aussi des traces; voy. pp. 91-92. Quant au reste des cérémonies, bénédiction des éléments du rite et prières diverses, on retrouve l'équivalent dans tous les rituels baptismaux; ils n'ont absolument rien d'eucharistique [3].

Malgré ces réserves, le travail de M. Diettrich est soigné et consciencieux. Le rapprochement qu'il fait de plusieurs sources du texte permet de bien juger le document traduit.

Paul Lejay.

---

1. *Ib.* p. 293.

2. P. 3, n. 1, M. D. cite des canons nestoriens qui ne paraissent pas avoir la portée qu'il leur attribue. Le canon 15 du concile d'Isaac (410) énumère les fonctions de l'archidiacre : « Il distribuera les semaines aux prêtres, aux diacres, aux sous-diacres, pour qu'ils confèrent le baptême, qu'ils servent à l'autel, qu'ils veillent sur le temple et son ornementation. » De là il est difficile de conclure que des semaines étaient fixées pour le baptême. L'archidiacre distribuait les semaines de service; parmi les tâches tombant une semaine, pouvait naturellement se trouver le baptême. Il est question ici seulement des villes épiscopales. Voy. Chabot, *Synodicon orientale*, pp. 267-268. Un autre canon, le 20e du concile de Mar Joseph I (554), vise un cas particulier, celui des églises secondaires ou des monastères qui ne doivent pas être assimilés à l'église principale : « Que le sacrifice n'y soit pas offert et que le baptême n'y soit pas conféré, si ce n'est avec la permission de l'évêque et à certains jours ; le reste du temps, ils recevront la communion de l'église principale, où on la donnera constamment. » Chabot, *ib.*, p. 364. D'après une indication donnée par M. D., il semble qu'encore à la fin du xviie siècle, le baptême solennel était seulement conféré à l'Épiphanie, à la Sainte-Croix et à la Saint-Georges.

3. Dans tous les rites d'initiation qui comprennent le baptême et la confirmation, on use de deux espèces d'huile sainte. M. Maclean qui ignorait ce point, trouvant cette pratique dans le rituel nestorien, y voit une preuve de l'influence de la liturgie d'Addée et Maris : c'est une imitation de la communion sous les deux espèces! Les autres rituels, y compris les rituels occidentaux, ont-ils donc été conformés d'après la liturgie d'Addée et Maris? Voilà un exemple, pris entre plusieurs, des énormités qu'un savant peut écrire, quand il aborde, sans connaissances et sans préparation, le domaine très spécial de la liturgie.

Recueil des historiens de France. Obituaires de la province de Sens. Tome I (Diocèses de Sens et de Paris), publié par M. Auguste Molinier, sous la direction et avec une préface de M. Auguste Longnon,... Première et deuxième parties. — Paris, imp. nat., libr. C. Klincsieck, 1902, in-4° de cix-1380 pages.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a inauguré la publication des obituaires de l'ancienne France par les deux volumes relatifs aux diocèses de Sens et de Paris, dont le titre vient d'être ci-dessus transcrit. L'édition en a été confiée à M. Auguste Molinier, qui, par ses études antérieures sur le même sujet, s'était recommandé à l'attention du monde savant. Elle a été présentée par M. Auguste Longnon, dans une préface des plus érudites, où après avoir exposé le plan adopté pour la présente publication et montré le profit que depuis longtemps les historiens retiraient des obituaires ou nécrologes, l'éminent membre de l'Institut a donné quelques préceptes relatifs à l'utilisation de ces documents. C'est qu'en effet les dates données par différents obituaires pour un même personnage ne concordent pas toujours et il s'agit alors de déterminer à quel texte l'on doit donner la préférence. Quelques exemples typiques, obits des rois Clovis et Dagobert, de Charles Martel, d'Eginhard, du duc Gérard, de Rothilde, fille de Charles le Chauve; d'Eudes de Blois, de la reine Hélène de Russie, de Suger, de Louis VII, d'Artaud de Nogent et de la comtesse Alix d'Angoulême, lui suffisent pour enseigner comment se résolvent ces difficultés chronologiques et montrer combien ces textes ont d'intérêt pour l'histoire. Je me permettrai, à l'occasion d'Eudes de Blois, de signaler la mention de l'obituaire de Saint-Lucien de Beauvais, au 3 des ides de mars, que M. A. L. n'a pas visé (p. xxii et xxiii). Elle ne permet sans doute pas de fixer d'une façon précise le jour de la mort du comte Eudes, qui eut lieu en réalité le 15 novembre 1037, mais elle ajoute à la preuve tirée de l'obituaire de l'église d'Amiens que le domaine des comtes de Blois au xi^e siècle s'étendait encore dans les environs de Beauvais. D'ailleurs, Eudes de Blois n'avait-il pas abandonné à l'évêque de Beauvais, en 1015, une partie du comté et de ses droits ou revenus dans un certain nombre de villages de la même région?

A la suite de la préface de M. L., M. A. Molinier a dressé le « répertoire chronologique des travaux imprimés relatifs aux obituaires français ou dans lesquels ces monuments ont été utilisés ». Il ne faut pas se dissimuler que ce répertoire offre quelques lacunes; depuis trop longtemps déjà, les érudits puisent de multiples renseignements dans les obituaires pour qu'il ne soit facile d'allonger la liste donnée par M. A. M. Voici quelques additions que je puis signaler *currente calamo :* L. Duhamel, *Les Œuvres d'art du monastère des Célestins d'Avignon*, dans le *Bulletin monumental* de 1888, p. 217 (publie le Martyrologe des Célestins d'Avignon rédigé en 1717, et

en rapppoche les mentions de celles d'un martyrologe du xv^{e} siècle, beaucoup plus complet); — A. Deloye, *Pétrarque et le monastère des dames de Saint-Laurent à Avignon*, dans les *Annales du Midi*, t. II, 1890, p. 463 (décrit le nécrologe de ce monastère, dont il donne des extraits); — F. Lot, *Les derniers Carolingiens*, 1891 (extraits des obituaires d'Auxerre, de Saint-Germain-des-Prés, de Reims); du reste, tous les volumes des Annales carolingiennes publiés dans la *Bibl. de l'École des Hautes-Études*, ont fortement utilisé ces anciens documents. — Qu'il me soit permis aussi de mentionner ici une certaine *Histoire de Beauvais*, parue en 1892, où sont énumérés et décrits (p. xviii-xxi) les anciens obituaires de la cathédrale, de Saint-Étienne, de Saint-Nicolas et deS aint-Michel de Beauvais, qui n'ont d'ailleurs pas été les seuls utilisés. Enfin l'*Obituaire et le nécrologe des Cordeliers d'Angers* (1216-1790), publiés par le P. Ubald d'Alençon (1902), ont sans doute paru trop tard pour être compris dans le répertoire de M. A. M. Avec quelques recherches, il ne sera donc pas impossible d'apporter des additions au répertoire de M. Molinier.

L'éditeur a imprimé tous les obituaires déjà publiés ou inédits que l'on a conservés pour les diocèses de Sens et de Paris. Il a fait précéder chaque série, c'est-à-dire ceux de chaque église ou établissement religieux, d'une notice succincte, mais très suffisante, sur l'histoire de ces monuments et sur la façon dont ils sont parvenus jusqu'à nous. Beaucoup d'autres, hélas, ont disparu, sans même laisser de traces, trop heureux est-on encore d'en recueillir des mentions dans des recueils imprimés ou manuscrits composés au xvii^{e} ou au xviii^{e} siècle, De longues investigations s'imposent donc quelquefois pour la reconstitution fragmentaire de quelque obituaire ou nécrologe. Ici, encore, il m'est possible de signaler une source très précieuse qui a échappé à l'érudite attention de M. A. M.; ce sont les registres de Peiresc à la Bibliothèque de Carpentras. J'y relève au fol. 92 du t. I^{er} du registre XXIII (n° 1791 des mss.) des extraits de l'obituaire de Lagny, relatifs principalement aux comtes de Champagne; ils doivent sans doute être courts, puisqu'ils ne remplissent qu'un feuillet, mais ils seront une précieuse adjonction aux quelques rares mentions publiées par M. A. M. (p. 387), concernant seulement les abbés de Lagny. — Au fol. 39 du même volume, sont des « excerpta ex anniversariis kalendarii sanctae Katharinae Vallis scholarium de Parisiis », commençant par l'anniversaire du chancelier Pierre d'Orgemont; puis des extraits du martyrologe de la même église concernant des fondations d'églises, une liste d'anniversaires des bienfaiteurs du prieuré et enfin une autre liste d'anniversaires extraite d'un « martyrologe » de la même église, commencé en 1260 et se trouvant, en 1612, chez l'évêque de Digne, à Paris. — Pour les autres diocèses on trouvera encore dans les registres de Peiresc des extraits précieux d'obituaires, notamment pour l'église de Mantes, le monastère cistercien de Chaa-

lis, l'église Saint-André près Clermont en Auvergne, Saint-Martial de Limoges, l'église de Lisieux, Saint-Mansuy de Toul, etc.

En général, l'éditeur a imprimé en caractères romains les mentions qui primitivement formaient les obituaires et en italiques toutes les additions. L'identification des personnages a été faite et l'indication de l'année de leur mort donnée à peu près aussi souvent que possible; mais on comprend bien que c'est un travail long et pénible, qui ne saurait être qu'ici ébauché et qui ne sera achevé que par les historiens eux-mêmes, connaissant à fond les archives des églises ou monastères. A la fin des deux volumes se trouve naturellement une table très complète des noms de lieux et de personnes.

C'est donc à un immense labeur qu'a dû se livrer M. A. Molinier. Sans doute, pendant longtemps encore, son œuvre offrira des lacunes inévitables, des erreurs même se reconnaîtront de ci et de là dans les identifications, surtout des noms de lieux, etc.; mais il faut reconnaître que, pour commencer, il était bien souvent difficile de faire mieux.

L.-H. Labande.

Wolframs von Eschenbach Parzival und Titurel herausgegeben und erklärt, von Ernest Martin. Zweiter Teil : Kommentar. Halle-a-S., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1903. In-8°, 6-630 pp., 12 m. (Zachers Germ. Handbibl., IX, 2).

Il y a trois ans M. Martin publiait une édition du *Parzival* et du *Titurel* de Wolfram d'Eschenbach [1]. Ce volume devait être suivi d'un second, contenant le commentaire des poèmes parus. C'est ce commentaire qu'offre aujourd'hui M. Martin. Il est divisé en deux parties, la première étant une étude sur la vie et les œuvres de Wolfram, principalement sur le *Parzival* et le *Titurel*, la seconde une explication de ces deux poèmes.

Dans la partie préliminaire M. M. donne une bibliographie des éditions et traductions de Wolfram [2], un exposé de la vie de son auteur et de ses relations avec les autres poètes moyen-haut-allemands [3], une appréciation des œuvres de Wolfram, l'énumération des sources dont il s'est inspiré et parmi lesquelles M. M. continue à compter le poème supposé de l'énigmatique Kyot, des recherches sur

---

1. V. Revue critique du 26 nov. 1900, p. 413.

2. Est-ce par oubli ou à dessein que M. M. a omis de signaler la traduction française du *Parzival* de M. A. Grandmont (Liège, 1892)?

3. Il n'est pas sûr que les vers 7939 ss. du *Tristan* de Gottfried s'appliquent au seul Wolfram (p. xi s.) : on peut croire que la critique de Gottfried s'adresse aussi à son original, le poème de Thomas.

l'origine de la légende de *Parzival* et du *graal* [1], enfin une étude sur la langue, le style et la versification de Wolfram [2].

Les cent pages dont se compose cette introduction au commentaire proprement dit ne suffisent pas pour donner au laïc tous les renseignements utiles sur Wolfram et son œuvre. M. M. s'est seulement attaché à appeler l'attention sur certains points importants ou discutés de son sujet. On trouvera de temps à autre, au cours de cet exposé, des choses déjà connues; on n'y rencontrera rien qui n'ait un réel intérêt et les ouvrages importants écrits sur Wolfram y sont signalés [3].

Dans la seconde partie de son volume M. M. fournit une explication minutieuse, peut-être quelquefois trop minutieuse, du *Parzival* et du *Titurel*. On appréciera dans ces notes le savoir, la perspicacité, la finesse et la clarté dont M. Martin a donné tant de preuves, et tout récemment encore dans sa belle édition de *Gudrun*.

Le travail de M. Martin permettra de porter un jour ou l'autre au programme d'agrégation d'allemand le *Parzival* que la difficulté du texte et l'insuffisance des moyens d'étude en avaient écarté jusqu'à présent, malgré la très haute importance du poème [4].

F. Piquet.

Joseph Faurey, **Henri IV et l'Édit de Nantes.** Bordeaux, Y. Cadoret, 1903. In-8, 230 p.

Si le doctorat en droit public survit à l'application de la nouvelle loi militaire, il deviendra urgent d'exiger des candidats à ce grade la fréquentation d'un cours de bibliographie historique. Voici un travail sur l'Édit de Nantes dont l'auteur a lu l'Edit (encore n'a-t-il pas eu

---

1. M. M. prend position dans le débat soulevé au sujet de l'origine des poèmes arthuriens en admettant que la légende de *Parzival* est née en pays celte : Galles, Cornouailles et Bretagne, mais que c'est à des lais *bretons* qu'il faut faire remonter le *Perceval* de Chrétien (p. LII s.).

2. Pour la versification M. M. n'a étudié que *Parzival* et *Titurel*. Ajoutons, et ceci ne surprendra personne, qu'il suit au sujet des règles de métrique les traditions de l'école de Lachmann.

3. M. M. remarque qu'il arrive parfois à Wolfram de ne donner les noms de ses personnages qu'un certain temps après les avoir introduits dans son poème (p. LXXI) : cet usage ne serait-il pas une conséquence de l'imitation de Chrétien, à qui il est familier? — J'ai été surpris de ne pas rencontrer, au sujet des mots français utilisés par Wolfram, la citation de l'article de M. Wiener dans l'*American Journal of Philology*, 16, n° 3.

4. A relever : 1° la graphie, fautive sans doute, de Reimar p. XII et p. 113 (la graphie habituelle Reinmar est donnée p. XII); 2° quelques erreurs de chiffres; p. LXXVI, 19e ligne l. 762, 30 au lieu de 762, 3; p. LXXXIII, dans le schème de la strophe du Titurel remplacer le second 3 va par 5 va; p. 156, 6e ligne à partir du bas l. 174, 12 au lieu de 174, 18; enfin p. 594 col. de droite après lapsit exillis l. 469, 7 au lieu de 468, 7.

la curiosité de voir de ses yeux l'original des Archives nationales), le livre de Benoît, les *Synodes* d'Aymon, Anquez, et... c'est à peu près tout. Il a complété ses recherches dans Lavisse et Rambaud, qu'il appelle (p. 8, n. 1) : « ces deux auteurs ». Non seulement il ne se doute pas de ce qu'aurait pu lui fournir le fonds T T des Archives nationales; non seulement, dans une thèse passée à Bordeaux, il ne cite pas une fois les Archives du Parlement de Guyenne, mais il n'a même pas ouvert des inventaires d'Archives [1]. S'il a manié la collection du *Bulletin protestant*, il paraît ne pas connaître les études parues dans ce recueil à l'occasion du centenaire de l'Édit, notamment celle de M. Lods. Il en est à Isambert [2] et ignore jusqu'à l'existence des *Arrêts du Conseil d'État* de M. N. Valois. Il ignore bien, au reste, celle des *Lettres missives* d'Henri IV !

Un travail ainsi préparé ne pouvait nous apprendre rien de nouveau ni sur les origines de l'Édit, ni sur son application [3]. Il ne comporte aucune conclusion, et l'auteur n'a même pas cherché, contrairement aux promesses de son introduction, à se « demander si la tolérance de la religion réformée pouvait se concilier avec la constitution de l'ancienne monarchie et les idées de la majorité catholique ». Son opinion, à en juger par quelques passages, est que cette conciliation n'était pas possible [4]; mais il ne l'exprime point.

En somme, M. F. a fait un commentaire à l'ancienne mode : une analyse du texte (et qui rendra quelques services en aidant le lecteur à se débrouiller dans le dédale de l'Édit), accompagnée de quelques gloses, le plus souvent prises à Benoît [5]. Ce procédé se justifierait si, de toute la littérature historique du règne de Henri IV, le seul Édit de Nantes était venu jusqu'à nous. Pour avoir suivi cette méthode, M. F. a enrichi nos bibliothèques d'une inutilité de plus.

Henri HAUSER.

---

1. Il croit se justifier en disant (p. 2) que beaucoup « de documents relatifs à la matière sont encore inédits ».

2. Il connaît aussi Fontanon, mais pas le *Catalogue des Actes de François I^er^*.

3. Il ne donne pas même la liste des villes de sûreté, ni celle des lieux de culte, ni celle des commissaires de l'Édit. Rien sur l'action de ces commissaires. Quelques données, de place en place, sur les dérogations successives à l'Édit, sans qu'on voie si M. F. a voulu traiter ce sujet spécial.

4. P. 36-39, l'auteur cherche à démontrer que, dans la formule « perpétuel et irrévocable », perpétuel ne veut pas dire perpétuel, ni irrévocable irrévocable. Il constate, cependant, lui-même (p. 39, n. 2) que les diverses ratifications (de 1610 à 1652) « reconnaissent formellement » ce caractère d'irrévocabilité. — Comment nous faire admettre, sans preuves, que les réformés aient jamais été assez forts pour exhéréder leurs héritiers catholiques (p. 41, n. 1)? — Il faudrait montrer (p. 63-68) que l'édit de rétablissement du catholicisme en Béarn est beaucoup plus favorable aux catholiques béarnais que l'Édit de Nantes ne l'était aux protestants français.

5. M. F. multiplie les « paraît-il », les « d'après un tel ».

SAINT-SIMON, **Mémoires**. Édition A. de Boislisle, avec la collaboration de L. Lecestre. Tome XVII, Paris, Hachette, 1903, 679 pages in-8.

Le tome XVII des *Mémoires* de Saint-Simon comprend une partie de l'année 1709, depuis la reddition de Gand, qui est exactement du 30 décembre 1708, jusqu'à la disgrâce de Chamillart et à son remplacement par Voysin, qui est du mois de juin suivant. Les principaux événements de ce semestre sont le fameux hiver, la mort du P. de la Chaise, le choix du P. le Tellier, la mort de Mme de Soubise, de d'Avaux, du prince de Conti, de Monsieur le Prince, du prince de Carignan, la disgrâce de Vendôme, la banqueroute de Samuel Bernard, la fonte à la Monnaie de la vaisselle royale.

Le texte des *Mémoires* est suivi de cinquante additions au *Journal* de Dangeau. — Parmi les dix Appendices, on signalera, à cause de l'étendue, le IIe : la disgrâce des princes de Conti en 1685 ; le IIIe : la refonte des monnaies en 1709 : le VIIIe : le duc de Vendôme pendant l'année 1709 ; le Xe : lettres et mémoires du duc du Maine.

La *Revue critique* a déjà souvent dit ce qu'il fallait penser de cette édition, qui restera le modèle par excellence des travaux de ce genre. A chaque nouveau volume, le lecteur a les mêmes sentiments d'admiration et de reconnaissance ; il pense au jour, qu'il voudrait proche, où la science de M. de Boislisle et de son collaborateur M. Lecestre aura mis entre ses mains le trésor des *Mémoires* tout entier. Ce sera une grande fête pour les amis de l'histoire.

G. LACOUR-GAYET.

Wilhelm WIEGAND. **Friedrich der Grosse.** — 2 Kunstbeilagen, 3 Faksimiles ; 138 Abbildungen. Bielefeld und Leipzig, Velhagen et Klasing. 1902, 169 S. in-8.

C'est au moment où M. Koser termine son histoire classique de Frédéric le Grand que nous rendons compte de la monographie plus modeste de M. Wiegand, publiée dans la collection Heyck[1]. L'étude du grand roi du XVIIIe siècle est toujours en faveur et c'est bien une vie de « Grand Roi » que prétendent écrire les historiens allemands. Le « roi philosophe » est en passe de devenir, de l'autre côté du Rhin, une manière de « Roi Soleil » et c'est dommage tant pour la vérité historique que pour l'attrait pittoresque.

Je ne pense pas que M. W. ait eu l'intention d'apporter des renseignements nouveaux surtout après les derniers travaux de M. Koser. Son récit garde le plan adopté par tous les historiens de Frédé-

1. Reinhold Koser, *Kœnig Friedrich der Grosse* (dans Bibliothek deutscher Geschichte hgg v. Zwiedineck-Sudenhorst) 1er Band, Stuttgart (Cotta) 1893, 640 s. in-8. 2er Band (à partir de la guerre de sept ans) 1903, 693 s. in-8.

ric et l'ordre traditionnel des chapitres. Le livre est agréablement écrit; les gravures, qui éclairent heureusement le texte, sont bien choisies et d'une exécution satisfaisante, surtout si l'on tient compte du bon marché de l'ouvrage, dont le but est de simple vulgarisation.

L'auteur débute par une revue originale des phases par lesquelles a passé l'Europe dans les jugements portés sur Frédéric. Dans le récit de la guerre de Silésie, la fuite du roi, ses conventions particulières, ses ruptures de traité sont expliquées « ad maximam regis gloriam ». Suit, d'après l'ordre traditionnel, la rapide caractéristique littéraire de Frédéric, puis la description du gouvernement intérieur de 1745 à 1756. Le renversement des alliances est bien déduit et commenté. Les historiens allemands discutant aujourd'hui le vrai dessein que poursuivait le roi de Prusse en procédant à l'occupation de la Saxe qui déchaîna la guerre de Sept ans, M. W. se range au parti de la majorité qui ne prête point à l'occupant le projet d'annexer à toujours cet électorat. La relation de la guerre met en relief les mérites incontestables du roi durant cette période pleine de péripéties.

La partie finale qui, suivant l'ordre classique, est consacrée à l'œuvre intérieure du règne, est exposée avec soin. Ici la critique reprend ses droits, et c'est M. W. qui la fait. Autant l'auteur admire sans réserve l'œuvre politique, diplomatique et militaire de Frédéric, autant il met de prudence et même de sévérité en jugeant l'activité intérieure de ce prince. Il relève hardiment les contradictions de Frédéric en matière d'organisation sociale et d'économie politique, dans la composition du code prussien, dans le système mercantile et les méthodes d'imposition. La fameuse régie de Launay est d'autant plus condamnée qu'elle est d'importation française. M. W. oppose à ce système les idées libérales du grand Mirabeau. On peut constater, sans surprise du reste, combien les jugements de l'illustre orateur français, qui fut d'abord le patient compilateur du livre sur la *Monarchie prussienne*, sont appréciés aujourd'hui par les savants allemands.

L'ouvrage très recommandable de M. Wiegand, qui résume les études actuelles sur Frédéric II, présente cette conclusion que, dans la formation de l'Allemagne contemporaine, c'est la littérature nationale qui a servi de complément à l'œuvre politique du grand roi de Prusse [1].

De Crue.

---

1. Nous n'avons pas souvenir d'avoir vu, dans cet ouvrage, la mention de l'amusante ambassade de Voltaire à Berlin en 1743, non plus que la surprise de cette ville par le corps de Tottleben. Le mariage de Frédéric est daté, ici, du 12 janvier, et, là, du 12 juin 1733.

Giuseppe Colucci, **La Repubblica di Genova e la Rivoluzione francese.** Corrispondenze inedite degli ambasciatori genovesi a Parigi e presso il congresso di Rastadt (1794-1799). Roma, Tipographia delle Mantellate, 1902, 4 vol. in-8, xxiv-337, 613, 653 et 376 p.

Voici encore un recueil de documents diplomatiques italiens publié par un érudit sans attaches avec l'administration royale des archives. C'est un copieux ouvrage en quatre forts volumes, qui contient toute la correspondance adressée de Paris, entre le début de 1794 et le 18 brumaire, par les ministres génois Boccardi, Spinola, Rivarola et Lupi. Le titre annonce, à tort, des correspondances du congrès de Rastatt. Il n'y a ici qu'une seule dépêche du plénipotentiaire ligurien au congrès, et elle est postérieure de deux jours à l'attentat du 30 avril 1799, sur lequel elle fournit, du reste, un témoignage précieux. Nombre de dépêches sont accompagnées de plusieurs pièces annexes, mémoires et notes, et de *bolletini delle notizie* rédigés au jour le jour. C'est une mine de renseignements, non seulement sur les rapports de la France avec Gênes, encore très mal connus, mais sur les événements de l'histoire intérieure de la France, vus et jugés par un témoin impartial et bien informé. Les dépêches de Boccardi, en particulier, offrent beaucoup d'intérêt, et peuvent soutenir la comparaison avec les rapports de Sandoz-Rollin. M. Colucci y a joint quelques extraits, — en trop petit nombre, — des décisions du Sénat de Gênes et de la *giunta* des affaires étrangères. Toutes ces pièces sont indispensables à consulter pour étudier la politique française sous la Convention et le Directoire; plusieurs d'entre elles renseignent même très complètement sur les idées et les projets de certains personnages, comme Barère, Treilhard, Sieyès.

Il faut donc savoir gré à M. Colucci de nous avoir donné cet instrument de travail. Non que l'ouvrage soit sans défauts : il y a des lacunes, volontaires ou non, qu'on aurait peut-être pu combler, notamment dans les *bolletini;* beaucoup de documents sans intérêt sont reproduits intégralement; les fautes d'impression abondent, surtout dans les pièces françaises; les notes sont rares et l'index absent. A la vérité beaucoup de ces imperfections ne sont pas imputables à la négligence de l'auteur : M. Colucci est mort avant d'avoir achevé son travail, et on doit le regretter, car les quelques notices qu'il avait consacrées à Lebrun, Deforgues, Goujon, Talleyrand, etc., sont excellentes. Mais ce qu'on doit regretter surtout, à un autre point de vue, c'est que le gouvernement italien laisse aux particuliers, et parfois même à des étrangers, le soin et l'honneur de ces importantes, longues et coûteuses publications. Grâce au zèle des travailleurs, nous sommes, presque chaque année, pourvus d'un nouveau recueil. Mais l'effort reste dispersé, les volumes, forcément disparates, se succèdent sans ordre, et l'Italie, qui possède de si belles archives diplomatiques, n'a rien pro-

duit encore qui, pour la méthode et l'exécution matérielle, puisse soutenir la comparaison avec les collections officielles de l'Angleterre, de la Prusse, de la France, de la Russie ou même de la Suisse.

R. Guyot.

Fr. Rittelmeyer. — **Friedrich Nietzsche und das Erkenntnisproblem. Ein monographischer Versuch;** Leipzig, Engelmann 1903.

L'étude de M. Rittelmeyer sur le problème de la connaissance d'après Nietzsche est l'une des meilleures monographies que nous possédions sur un point particulier de la doctrine de Nietzsche. Peut-être s'occupe-t-il encore un peu plus qu'il ne serait utile de « juger » Nietzche, de montrer où il se trompe et dans quelle direction se trouve la vérité. D'une façon générale, cependant, il y voit nettement que l'important est, pour l'instant, de bien *comprendre* Nietzsche et, puisqu'il n'est pas arrivé à construire lui-même l'édifice complet de sa philosophie, de classer méthodiquement le vaste amas de matériaux qu'il a laissés de façon à nous permettre de nous rendre compte aussi exactement que possible du « système » philosophique qu'il portait virtuellement en lui et qui n'a jamais atteint sa forme définitive. En triant avec soin et en classant avec intelligence, période par période, les aphorismes de Nietzsche sur le problème de la connaissance, en analysant minutieusement les aspects successifs que revêt ce problème aux divers moments de l'évolution intérieure de Nietzsche et cela d'une part dans les ouvrages qu'il a publiés lui-même, d'autre part, dans les recueils posthumes publiés ces dernières années, M. R. a fourni une contribution très appréciable à l'intelligence de cet illusionisme absolu, de ce « perspectivisme » sceptique auquel aboutit le philosophe de la « volonté de puissance » ; il complète heureusement à bien des égards l'ouvrage récent de M. Eisler qui traitait le même sujet mais sans distinguer entre les différentes périodes et sans nous faire assister, ainsi, à la genèse de la pensée de Nietzsche. On appréciera tout particulièrement, à ce point de vue, les p. 80 à 91 où M. R. esquisse avec beaucoup de sûreté et d'ingéniosité l'évolution générale de la théorie de Nietzsche depuis ses origines jusqu'à son complet épanouissement.

J'aurais bien à signaler çà et là des détails sur lesquels je ne suis pas d'accord avec M. R. Je ne vois pas, par exemple, quelles raisons il peut avoir pour déclarer que la deuxième période de Nietzsche est « la plus intéressante » (p. 84), alors qu'un peu plus loin il nous montre fort justement comment les idées des philosophes se coordonnent et s'intègrent de manière à former un ensemble grandiose au moment de la troisième période (p. 87). J'aurais des scrupules, d'autre part, à résumer la tendance de la théorie de Nietzsche par la for-

mule. « Il a voulu déprécier la connaissance au profit de la vie » (p. 102) : Nietzsche a refusé, il est vrai, d'admettre que la vérité pût avoir une valeur *supérieure* à la vie ; mais il met en somme les deux sur le même rang. Zarathustra déclare : « Dass ich aber der Weisheit gut bin und oft zu gut : das macht, sie erinnert mich gar sehr an das Leben... ; was kann ich dafür, dass die Beiden sich so ähnlich sehn ? » (vi 158). Au lieu de prétendre avec M. R. que « Nietzsche s'est mépris sur lui-même s'il a jamais cru chercher la *vérité* » (p. 100), j'inclinerais donc plutôt à croire que Nietzsche a aimé la vie *et* la vérité avec le même sentiment complexe de profonde passion et d'implacable défiance, sans jamais sacrifier l'une à l'autre. Mais ce sont là des critiques de détail : dans l'ensemble le travail solide et consciencieux de M. R., mérite pleinement d'être lu par tous ceux qui, sans parti pris de louange ou de blâme cherchent à se faire une idée objective et impartiale de ce qu'a été et de ce qu'a pensé le philosophe de la volonté de puissance.

Henri LICHTENBERGER.

Kants Gesammelte Schriften herausgegeben von der Königlich preussischen Akademie der Wissenschaften : Band I. *Vorkritische Schriften* I ; — Band IV. *Kritik der reinen Vernunft* (I. Aufl.). *Prolegomena. Grundlegung zur Metaphysik der Sitten. Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenschaften ;* Band XI. *Briefwechsel* II ; — Band XII. *Briefwechsel* III ; Berlin, Reimer 1902-1903.

Le premier volume des *Œuvres complètes* de Kant, publiées sous le patronage de l'Académie des Sciences de Berlin par M. Dilthey assisté d'un groupe nombreux de collaborateurs, nous renseigne sur la disposition générale de cette importante publication (p. v ss.). L'édition totale comprendra quatre parties, dont la première sera consacrée aux œuvres publiées par Kant lui-même ou d'après les instructions positives du philosophe, la seconde à la Correspondance, la troisième aux écrits posthumes, la quatrième aux Cours reconstitués d'après les cahiers des auditeurs de Kant. — Les volumes parus nous permettent d'apprécier le soin et la conscience que les éditeurs on apportés à leur tâche. La correspondance de Kant, publiée par M. Reicke, nous fournit une masse de documents inédits, précieux en particulier parce qu'ils nous permettent de suivre avec plus de précision qu'on ne pouvait le faire jusqu'à présent la genèse des œuvres et des idées de Kant ; il a été rendu compte, ici, précédemment du tome I de ces Lettres (tome X de l'édition complète) et montré, par la comparaison avec l'édition Hartenstein, toute l'importance de cette publication ; les tomes II et III nous donnent la fin de la correspondance — qui comprend au total (en comptant les lettres non datées et les suppléments) 881 numéros — et, en outre, des déclarations publiques ou manuscrites de Kant, quelques vers commémoratifs, enfin des extraits de ses

écrits administratifs; le tome IV (à paraître) contiendra l'appareil critique et les remarques sur les documents publiés. — Pour les Œuvres, dont deux volumes (I et IV) ont paru, les éditeurs nous donnent, outre le texte soigneusement revisé : 1° Une introduction faisant connaître au lecteur les données que nous possédons sur la genèse de chacun des ouvrages de Kant ainsi que l'histoire de cet ouvrage du vivant et après la mort de Kant; plusieurs de ces introductions, — je citerai notamment celle de M. Erdmann à la première édition de la *Critique de la Raison pure* — sont du plus grand intérêt et démontrent amplement le parti important que l'on peut tirer, pour l'histoire des œuvres de Kant, des documents mis au jour par M. Reicke. — 2° Des remarques donnant tous les éclaircissements pragmatiques nécessaires pour la complète intelligence du texte. 3° Un appareil critique donnant les variantes des éditions et manuscrits et signalant les corrections apportées au texte ou les conjectures proposées. 4° Une étude de la langue, de l'orthographe et de la ponctuation faite, pour les œuvres allemandes, par M. E. Frey, pour les œuvres latines par M. E. Thomas, et qui nous permettra de suivre, œuvre par œuvre, l'évolution des habitudes linguistiques de Kant. — L'œuvre entreprise par l'Académie de Berlin promet, on le voit, d'être un admirable monument élevé à la mémoire du grand philosophe de Königsberg et un instrument de travail désormais indispensable à quiconque voudra étudier Kant d'une manière véritablement scientifique.

H. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 octobre 1903.

M. le capitaine Lenfant donne, par lettre datée de Garua, 26 août 1903, de bonnes nouvelles de sa mission dans la région du lac Tchad.

M. Edmond Pottier lit une étude sur les rapports de la céramique avec le grand art et sur l'invention de la figure rouge.

M. Henri Omont communique la reproduction d'une grande bulle du pape Benoît VIII, datée de 107, transcrite sur une feuille de papyrus haute de 1 m. 70 et large de 0 m. 40. L'original vient d'être acquis par la Bibliothèque nationale. On ne connaît qu'une quinzaine de pièces de ce genre, dont six en France. — La Bibliothèque nationale a acquis en même temps trois diplômes, deux de Charles le Chauve et un de Charles le Simple.

M. Chavannes présente, au nom de M. Morisse, premier interprète de la légation de France à Péking, un mémoire manuscrit intitulé : « Contribution préliminaire à l'étude de la langue et de l'écriture *si-hia* ». Le royaume de Si-hia a duré pendant deux siècles environ (1000-1227 p. C.) et employait une écriture qui était restée jusqu'ici mystérieuse. Un livre bouddhique trouvé à Péking a permis à M. Morisse d'expliquer plusieurs mots *si-hia* et permettra sans doute d'arriver à l'intelligence complète de cette langue.

M. Paul Monceaux, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, expose le plan du Corpus des inscriptions chrétiennes d'Afrique dont il a entrepris la publication.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 26 octobre — 1903

Adolf Harnack, **Ueber verlorene Briefe und Aktenstücke die sich aus der Cyprianischen Briefsammlung ermitteln lassen**;
Erich Klostermann, **Eusebius Schrift** περὶ τῶν τοπικῶν ὀνομάτων ἐν τῇ θείᾳ γραφῇ;
G. Nathanael Bonwetsch, **Hippolyts Kommentar zum Hohenlied auf Grund von N. Marrs Ausgabe des Grusinischen Textes**. Leipzig, Hinrichs, 1902; 45, 28, 108 pp. in-8°. Prix : 5 MK. 50.
(Texte und Untersuchungen, Neue Folge, VIII, 2.)

La correspondance de saint Cyprien mentionne un assez grand nombre de pièces que nous n'avons pas. Ce sont principalement des écrits venant de Rome, des documents africains de l'époque antérieure à saint Cyprien, des lettres et actes de Cyprien, des lettres adressées à Cyprien. M. Harnack nous donne le relevé de toutes ces mentions accompagné d'un bref commentaire. Il n'y a pas d'espoir de recouvrer ces documents, car ils n'ont jamais fait partie de la collection des lettres de Cyprien. Nous avons cette collection telle que l'antiquité l'a connue. Les Pères n'ont pas de citations d'écrits perdus de Cyprien. Cependant, comme la collection actuelle est un conglomérat ancien de petites collections antérieures, le travail de M. H. pourra servir à restituer l'état primitif du *Corpus cyprianicum* et aider à en distinguer les éléments. Le total des documents que nous n'avons plus atteint le chiffre de 70, dont 21 documents d'origine romaine. Sur un chiffre total d'environ 151 pièces, 60 sont en relation avec l'église de Rome. « Quelle preuve de l'importance de Rome, puisque le pays de ces

recueils de pièces est après tout l'Afrique! » Le rôle de Cyprien ne sort pas grandi de l'étude attentive de ces documents. Il était bien loin d'avoir la situation d'un patriarche. Toutes les affaires importantes sont soumises au concile d'Afrique. Les cas où Cyprien eut à décider par lui-même sont très rares.

M. Klostermann doit prochainement éditer l'ouvrage d'Eusèbe sur la géographie biblique. C'est un relevé des villes, des bourgs, de quelques cours d'eau mentionnés dans le Pentateuque, Josué, les Juges, les Rois et les évangiles. Les noms sont groupés alphabétiquement ; mais dans chaque lettre, ils se suivent à peu près dans l'ordre où ils se présentent dans la Bible. Les sources de ce travail d'Eusèbe sont les Septante, les Hexaples d'Origène, Josèphe, et peut-être les commentaires d'Origène. Malheureusement le texte est en assez mauvais état dans le seul manuscrit qui nous l'a conservé, Vat. gr. 1456, du XI[e] s. On peut s'aider, pour l'améliorer, de la traduction très remaniée de saint Jérôme, des Hexaples d'Origène et des extraits de Procope de Gaza. Les mss. dont se sont servis Jérôme et Procope étaient meilleurs que le nôtre. La traduction de saint Jérôme figurera dans l'édition de Berlin en regard du texte d'Eusèbe.

M. Marr a publié, dans la bibliothèque de la faculté des langues orientales de Saint-Pétersbourg, le texte géorgien de l'explication du *Cantique* par Hippolyte, et l'a accompagné d'une traduction russe. M. Bonwetsch met cette précieuse publication à la portée de tous en nous donnant une traduction allemande de la traduction de M. Marr. Tandis que dans l'édition de Berlin M. B. n'avait pu grouper que dix-neuf fragments du commentaire, nous avons ici un texte continu jusqu'à *Cantic.*, III, 7. C'est la fin d'un des trois chants qu'Hippolyte distingue dans le *Cantique des cantiques*. D'autre part, les versions syriaque, arménienne, vieux slave, dont nous avons des extraits, ne paraissent pas avoir été plus loin. Le fragment syriaque que M. B. avait attribué à IV, 6 se rattache à I, 2, comme le prouve la version géorgienne. On peut se demander si Hippolyte n'a pas laissé son œuvre inachevée. Cette publication montre à quel point Ambroise est redevable à Hippolyte ; nous y retrouvons la source d'assez longs passages des traités *De Virginitate*, *De Spiritu*, *In Ps. CXVIII*, *De Isaac*. La version géorgienne a été faite d'après une version arménienne. Le manuscrit découvert par M. Marr est du X[e] siècle. Il contient un assez grand nombre de pièces ; les suivantes sont encore d'Hippolyte : Sur la bénédiction de Jacob ; sur celle de Moïse ; sur David et Goliath (inconnu : ne serait-ce pas une des sources d'Ambroise sur le même sujet?) ; sur la fin des temps (*De antichristo*, dont nous avons le texte original) ; sur la foi (nouveau) ; de la forme de la promesse (nouveau : « Ueber die Gestalt des Gelübdes »). Il est à désirer que les trois écrits dont nous ne soupçonnions rien jusqu'ici soient promptement publiés et traduits.

Paul LEJAY.

E. Rodocanachi. **Les institutions communales de Rome sous la Papauté**, in-8°, VII-424 p. Paris, Picard et fils, 1901.

C'est un sujet difficile et peu exploré en France, dont M. Rodocanachi a entrepris l'étude. Comme il se propose d'exposer l'histoire des institutions communales à Rome depuis les origines jusqu'au XVIII^e siècle, on ne s'étonnera point de trouver dans ce livre bien des lacunes, bien des questions embrouillées et obscures, laissées sans solution. Il nous apporte cependant, grâce à ses recherches dans les archives de Rome, beaucoup de renseignements utiles.

L'auteur passe assez rapidement sur la période des origines, et ce n'est guère qu'à partir du XIV^e siècle que son livre est vraiment instructif et nouveau. Pourtant, même après Gregorovius et Villari, il y aurait encore bien des points à éclaircir, sur les premiers temps de l'organisation communale romaine, entre l'époque d'Albéric et la fin du XIII^e siècle. Signalons, en passant, une erreur : p. 21, l'auteur confond Jean XIX, devenu pape en 1024, avec Jean IX, et le prétend frère de Jean VIII ! c'est Benoît VIII qu'il fallait dire. On nous affirme que les *decuriones*, chefs des milices, sont élus par le peuple, — que les « buonuomini » forment un conseil essentiellement populaire, mais aucun texte n'est cité à l'appui de cette double assertion.

Les chapitres suivants (à partir du chap. 5 : élaboration des statuts de 1363) offrent plus d'intérêt, bien qu'il ne soit pas toujours facile, au milieu de cette masse confuse de faits, de discerner les points essentiels. Nous y trouvons de nombreux détails sur les statuts des différentes époques. Le texte le plus ancien, actuellement connu, a été rédigé peu de temps avant le retour des papes d'Avignon à Rome, vers 1362 ou 1363. Mais ce texte lui-même suppose des statuts ou des coutumes antérieures qui n'étaient pas seulement connues par une tradition orale. En tout cas, les statuts de 1363, publiés par Camillo Re, nous montrent la tentative des Romains pour se donner une organisation démocratique, où le pouvoir pontifical n'intervienne que le moins possible. L'autorité du sénateur qui doit être toujours étranger à Rome, est limitée par celle des trois conservateurs, élus pour deux mois, d'après un système fort compliqué d'élections à plusieurs degrés. En dehors du grand et du petit conseil, comme les magistrats sont fort nombreux, et élus pour peu de temps, il en résulte que près de huit cents citoyens, sur une population de 30,000 habitants environ, sont appelés chaque année à remplir une charge, et ils ne peuvent être réélus dans les mêmes fonctions, qu'après un intervalle d'un ou deux ans. Mais en fait, le régime organisé par les statuts de 1363 a été rapidement modifié et altéré ; la fin de l'exil d'Avignon a pour conséquence d'accroître l'intervention du Saint-Siège dans la gestion des affaires communales ; après la fin du grand schisme, l'autorité pontificale s'étend encore davantage. Un grand nombre de magistrats

sont nommés directement par le pape ; dans les dernières années du xv[e] siècle, plusieurs fonctions annuelles se transforment en fonctions viagères.

Ce n'est pas sans des luttes assez vives que le peuple romain voit diminuer son indépendance. A plusieurs reprises, les papes font des concessions et se décident à revenir sur certains actes de leurs prédécesseurs. C'est dans le conseil communal, conseil public ou parlement, que se concentre la résistance au pouvoir pontifical, sur la nomination à telle ou telle charge. Au xvi[e] siècle, on voit même s'accroître l'autorité des chefs de quartiers, des quatorze *caporioni*, intermédiaires naturels entre le pape et le peuple. Malgré tout, le domaine des juridictions ecclésiastiques ne cesse de s'étendre, aux dépens de celles du Capitole. D'autre part, le Saint-Siège, pour réprimer plus sûrement le brigandage autour de Rome, a recours de préférence à ses propres agents. Bientôt, à mesure que la ville s'embellit et s'enrichit, les magistrats affectent un luxe extraordinaire. Mais soucieux avant tout de paraître avec un somptueux appareil, ils ne s'inquiètent guère de défendre l'autonomie communale. Le sénateur, toujours choisi en dehors des Romains, n'a plus que des attributions judiciaires ; en fait, il est l'homme du pape, qui souvent prolonge sa charge plusieurs années. Les conservateurs s'occupent spécialement des intérêts économiques de la ville et de la surveillance des corporations ouvrières. L'importance des deux conseils, le grand et le petit, va en diminuant, tandis que les magistratures se multiplient.

De nouveaux statuts sont rédigés à plusieurs reprises, en 1469, puis en 1519-1523, enfin en 1580. Ces remaniements sont dus surtout à l'initiative du pape ou des agents pontificaux. M. R. cite le cardinal Giulio Antonio *Sartorii*, évêque de Saint-Severino, chargé par le pape Grégoire XIII d'examiner le travail d'une commission de jurisconsultes : le nom exact du personnage en question, bien connu par ailleurs, est *Santoro*, archevêque de Santa-Severina. — Ces rédactions successives des statuts portent surtout sur le détail des attributions des différents magistrats. Elles ne donnent au reste qu'une idée incomplète de l'organisation communale. L'auteur, avec grande raison, cherche à nous montrer quelques traits de cette organisation, d'après les faits recueillis dans les archives capitolines, en dehors des statuts. C'est au xvii[e] siècle que nous assistons à l'abolition progressive des libertés communales. Vainement le conseil fait de timides efforts pour s'opposer à certaines taxes ordonnées par le Saint-Siège. Le triste état des finances municipales les soumet de plus en plus à la tutelle du pontife et à son autorité absolue. Il s'est formé autour des papes, par l'extension du népotisme, un patriciat qui peu à peu accapare toutes les fonctions. Dès la fin du xvii[e] siècle, les magistrats du Capitole ne sont plus que de « pompeux fantoches ». Le conseil est dans la dépendance complète du Saint-Siège. Le gou-

verneur de Rome, prélat étranger à la ville, a le pas sur le sénateur, nommé lui-même par le pape. D'ailleurs les Romains de l'ancien régime semblaient s'accommoder fort bien de cet absolutisme aux formes patriarcales, dont Benoît XIV disait spirituellement : « Le pape ordonne, les cardinaux n'obéissent pas et le peuple fait ce qu'il veut ».

Les nombreux documents, cités ou mentionnés par M. R., fourniront des matériaux utiles pour des études plus approfondies et plus précises. A la fin du livre, se trouve une liste des principales bulles relatives à l'organisation communale de Rome, de 1188 à 1595. Un tableau synoptique des articles des statuts, dans les quatre rédactions principales, permet de mieux reconnaître les principaux remaniements qu'ils ont subis, et les additions successives. Au moyen de l'index alphabétique, placé à la fin de l'ouvrage, on peut rassembler tous les renseignements relatifs à telle ou telle fonction. Tel qu'il est, et malgré ses lacunes, ce livre rendra d'incontestables services aux travailleurs.

Jules GAY.

André GIFFARD, **Les justices seigneuriales en Bretagne aux XVII^e et XVIII^e siècles** (1661-1791). Paris, Rousseau (Bibliothèque de la Fondation Thiers, fasc. I). 1903. In-8, XXVIII-392 p.

Il est de mode de croire que les institutions féodales, à la veille de la Révolution, n'existaient plus qu'à l'état de souvenir. On admet volontiers que, sous l'action convergente des Parlements et des intendants, les juridictions seigneuriales avaient été réduites presque à néant, et que leurs faibles débris représentaient pour le seigneur moins un droit utile qu'une charge. M. A. Giffard a voulu voir, en faisant porter son enquête sur la Bretagne, s'il en était bien ainsi. Il convient de dire tout de suite qu'en choisissant cette province, il s'est fait la part belle. La Bretagne, de par l'union de 1532, avait conservé une physionomie très spéciale ; la turbulence de ses Etats servait surtout les intérêts des privilégiés ; même son Parlement comptait nombre de propriétaires féodaux, qui subordonnaient souvent leurs devoirs d'officiers du roi à leurs intérêts de gentilshommes campagnards. Aussi la Bretagne semble-t-elle avoir possédé un très grand nombre de justices seigneuriales, et les justices bretonnes avaient la vie dure.

M. G. a épuisé tout ce que les Archives nationales et celles des départements bretons contiennent sur son sujet. Il a délibérément écarté la question, qui passionnait les anciens feudistes, des origines de la justice seigneuriale. Il l'étudie dans sa réalité agissante. En Bretagne, cette institution apparaît à la fois comme une institution de droit public, sorte d'émanation plus ou moins formelle de la justice

royale, et comme une institution purement féodale, « dépendance du droit privé du fief ». Ce caractère mixte explique presque tous les détails de l'organisation de la justice seigneuriale bretonne, la situation des officiers seigneuriaux, la compétence de ces tribunaux. Cette compétence varie suivant qu'il s'agit des hautes, moyennes ou basses justices. Au criminel, l'édit de 1772 les réduit en fait à ne plus connaître que de l'instruction. Elles conservent une compétence de police, une compétence civile étendue (à peine limitée en Bretagne par des « cas royaux »), enfin une compétence féodale.

La lutte s'ouvre dès le temps de Colbert entre les justices seigneuriales et les justices royales. Celles-ci, pour les raisons que nous avons dites, n'ont pas toujours, en Bretagne, le dernier mot, et M. G. a pu parler de la « décadence des sièges royaux au XVIII[e] siècle ».

Reste à savoir ce que les populations pensaient de ces institutions. A ceux qui prétendent que la justice était plus onéreuse que profitable aux seigneurs, M. G. oppose l'« attachement des privilégiés bretons à leurs justices ». Les justices, il le prouve surabondamment, rapportent à leurs titulaires des recettes très supérieures aux dépenses qu'elles entraînent; elles leur permettent d'accroître les droits féodaux. Leurs officiers, nommés et révocables par le seigneur, sont des juges partiaux; au moyen des aveux *impunis*, ils ruinent les vassaux au profit du maître [1].

La multiplicité de ces justices et leur partialité les rend oppressives pour les populations. Il suffit pour s'en rendre compte d'ouvrir le code paysan de 1675, les divers projets bretons de suppression de ces justices, les cahiers de 1789. La grande majorité des paysans bretons réclame la suppression des justices seigneuriales. Pour le très petit nombre de cahiers où cette juridiction est représentée comme paternelle et familiale, il est trop visible qu'ils ont été rédigés sous l'influence du seigneur ou de ses agents.

En présence des abus des justices seigneuriales bretonnes, des critiques que l'on relève dans les cahiers des paroisses bretonnes, on cesse de s'étonner qu'un citoyen de Landivisiau, Le Guen de Kerangal, ait porté, dans la nuit du 4 août, les premiers coups à l'édifice féodal. Peut-on généraliser et étendre à la France entière les conclusions si solidement établies de M. G.? Il faut évidemment attendre pour cela que des travaux analogues aient été faits, avec la même rigueur critique, pour d'autres provinces. Si ces recherches nouvelles confirmaient celles de M. G. il faudrait dire que la suppression des justices seigneuriales et l'établissement de l'unité judiciaire n'a pas été seulement un triomphe de l'apriorisme philosophique, mais bien un remède

1. Je m'étonne, à propos de ces retours de l'esprit féodal au XVIII[e] siècle, de ne voir citer nulle part la thèse latine de M. Sagnac.

nécessaire apporté à des maux réels, une satisfaction donnée aux vœux des populations.

Le très remarquable travail de M. Giffard ouvre une nouvelle collection scientifique, la « Bibliothèque de la Fondation Thiers »[1]. Elle ne pouvait mieux débuter[2].

Henri HAUSER.

K. WALISZEWSKI. **La dernière des Romanov.** Paris, Plon, 190. 2552 p. In-8°.

Un des règnes les moins étudiés de la Russie est celui d'Elisabeth Petrovna. Il manquait jusqu'à présent au cycle historique de M. Waliszewski, qui s'étend de Pierre le Grand à la grande Catherine. Le brillant historien polonais vient de combler la lacune par la composition d'un livre où, sans changement de plan, se retrouvent les qualités et les défauts de ses précédents ouvrages. En dépit des critiques, M. W. entend garder sa manière, et il le dit expressément. Il reste le conteur spirituel et amusant qui voit dans l'histoire un roman vécu, et, dans sa préface pleine d'entrain, il préconise hardiment sa méthode. Doué d'un élégant scepticisme, sauf peut-être en matière de documents, il tire grand parti des anecdotes et ne prend pas au sérieux la vie plus qu'il ne convient.

Il n'en prétend pas moins à l'information exacte. Il a su sans doute utiliser la savante bibliographie de Bilbassof pour le règne de Catherine II, dont celui d'Elisabeth n'est que le préliminaire. De plus il a abondamment puisé aux fonds d'archives de Paris, de Berlin, de Vienne. Seules, celles de Russie lui sont impitoyablement fermées. Et c'est regrettable.

Aussi bien M. W. ne saurait dire le dernier mot du règne d'Elisabeth et son livre ne comprend pas un ensemble complet de renseignements nouveaux. Mais il juge et raconte avec tant d'originalité que c'est là que gît la nouveauté. Sur un certain nombre de points il rectifie l'œuvre magistrale du feu duc de Broglie et surtout celle de M. Vandal. Il rehausse la mémoire de Louis XV comme politique et il estime que le secret du roi ne différait point tant de la diplomatie officielle.

M. W. fournit des renseignements curieux sur le chevalier d'Eon dont il diminue le rôle avec raison, sur la princesse Tarakanov dans

---

1. Une note de M. E. Boutroux annonce la naissance de cette collection où prendront place « des travaux de pensionnaires actuels ou anciens qui auront été distingués, comme importants et remarquables, par les juges compétents. »

2. Les pièces justificatives sont au nombre de 21. Un index alphabétique. J'y relève l'omission d'une localité : Lanmeur.

laquelle on ne lui reprochera pas de voir une aventurière. Il rend justice à Ostermann, à Munnich, s'incline devant les talents du grand Frédéric. Il confirme la vénalité de Bestoujev, et en parlant de Razoumovski, il signale l'importance du favoritisme masculin, qui était devenu en Russie ~~une~~ institution d'Etat. Il compare en propres termes Elisabeth à « la grande-duchesse de Gérolstein ». Le tableau que présente la Russie, soi-disant rendue à ses aspirations nationales sous le règne de la Petrovna, n'est guère flatteur. La culture de surface recouvre un fond d'immoralité et d'atroce cruauté. Quelle vie menaient ces courtisans, vie toute d'humiliations, d'espionnage, de dénonciations et d'indignité, vie coupée par les périodes de tortures et d'exils ! Sous cet aspect l'espèce humaine n'est point belle.

Dans ce récit, parfois captivant, l'histoire sérieuse reste un peu à l'arrière-plan. L'auteur abrège l'exposé de l'administration intérieure qui est pour ennuyer. En revanche, il sait admirablement choisir et développer les chapitres amusants, si bien que, tout en comprenant de nombreux grands *in-octavo*, l'œuvre de M. Waliszewski se lit, encore une fois, avec la rapidité et l'attrait d'un roman et c'est bien ce que l'historien entend servir à ses lecteurs[1].

De Crue.

L. Paul Dubois, **Frédéric le Grand d'après sa correspondance politique.** Paris, Perrin, 1903, 330 p. In-8.

La correspondance politique du grand Frédéric, publiée sous la direction des savants historiens de l'Académie royale de Prusse, et plus particulièrement aujourd'hui sous celle de l'éminent directeur général des Archives de Berlin, M. Koser, a commencé à paraître en 1878; elle a atteint en cette année son 28e volume, qui comprend les dépêches du premier semestre 1769.

M. Dubois n'a pas attendu ce dernier volume pour écrire des articles qui sont devenus les chapitres d'un bon livre. Il estime que pour bien connaître Frédéric il faut le juger d'après sa correspondance

---

1. En vue d'une nouvelle édition qui nous paraît probable, M. W. nous permettra de signaler quelques fautes d'impression surtout dans les dates. Lire : p. 439, mai 1757 et non *1756* (bataille de Prague); corriger : p. 100, 145, 454 les années *1557*, *1857*, *1858*; p. 358, les « soi disant » hautes montagnes de Silésie; p. 504, *Toltleben* (Tottleben); p. 356, *Weissenfeld* (Weissenfels); p. 407, n. 2, *Koer* (Koser); p. 58, princesse de *Talmant* (Talmont?). P. 299, Mardefeld ne peut pas traiter Frédéric d'*Excellence*. Voici quelques à peu-près qui demandent une désignation plus précise. P. 404, « Chevalier de Lussy ou Tchoudi, comte de Putelange ». Elisabeth est traitée de nièce d'Anne Ivanovna (p. 23) et de tante de la Skavronska (p. 140). Il s'agit d'une parenté à la mode de Bretagne sans doute.

politique beaucoup plus que sur la correspondance et les œuvres littéraires qu'il destinait au public. Sa correspondance politique trahit au jour le jour l'état de son âme et Frédéric s'y montre plus sincère que partout ailleurs. Gouvernant par lui-même et traitant toutes les affaires dans des instructions, des lettres, de simples billets adressés à ses ministres, il écrivait alors comme il pensait, pour le plus grand bien de son règne.

Après avoir rappelé les jugements contradictoires de la littérature sur Frédéric, jugements qu'expliquent non seulement les événements historiques du XIXe siècle, mais aussi les contrastes de la nature et de la vie du roi de Prusse, M. D. s'est proposé d'étudier successivement chez ce prince le politique, puis le littérateur, enfin l'homme même.

Frédéric fut le politique par excellence, un politique pratique, exerçant le gouvernement avec passion, sans consulter aucun ministre, toujours au travail comme le premier serviteur de l'Etat, ainsi qu'il se qualifiait lui-même. Aussi n'avait-il pas besoin de ministres hors pair et M. D. est tenté de ravaler l'entourage royal. La guerre est pour Frédéric un aussi bon moyen politique que la diplomatie, un meilleur même parce que le prince a l'esprit trop mordant pour faire un bon diplomate. Il se trompe parfois dans ses calculs, ainsi au début de la guerre de sept ans, où il ne se doute pas que l'occupation de la Saxe déchaînera le grand orage. Il manque aussi de connaissances psychologiques dans ses relations avec les hommes de son temps. C'est le sens du réel qui l'a sauvé, et nous ajouterons aussi la bonne fortune qui s'attache d'ordinaire aux génies sûrs d'eux-mêmes.

Le politique ayant été étudié dans une première partie où l'administration intérieure du règne se trouve négligée, M. D. passe à l'homme de lettres, auquel on peut reprocher une recherche d'esprit parfois un peu lourde. Mais, cette réserve faite, que de traits spirituels, que d'éloquence ! C'est encore dans les publications officieuses ou officielles que l'on sent le mieux la main du maître, resté fort utilitaire dans sa manière d'écrire. La littérature est aussi pour lui un moyen.

Imitant la méthode et, en quelque sorte, le plan de M. Taine dans l'étude de cet historien sur Napoléon, M. D. analyse l'homme même et le juge sur des citations toujours amusantes. C'est bien ce qu'il y a de plus curieux à étudier chez Frédéric, qui se présente comme un homme vrai, arrivé au degré supérieur de l'intelligence, et resté en revanche infiniment critiquable au point de vue moral, par cela même intéressant plus que ne le serait l'impeccable « grand Roi » que les historiens officiels d'Allemagne ont quelque tendance à nous dépeindre. M. Dubois, lui, ne cache pas plus les défauts que les talents de ce prince. Peut-être exagère-t-il chez son héros le manque de sensibilité. Malgré son égoïsme sarcastique, Frédéric a écrit, notamment à Maupertuis bafoué, — il faut consulter à ce sujet la correspondance spéciale

publiée par M. Koser, — des lettres familières qui dénotent chez lui un fin bon sens mis au service de l'amitié. Le bon sens, le sens du réel et du possible, voilà bien ce qui domine chez Frédéric; c'est ce qui fit sa force; c'est ce qui avait fait, deux siècles auparavant, celle d'Elisabeth d'Angleterre; c'est ce qui corrige chez un prince ambitieux une imagination toujours dangereuse, comme fut celle des plus grands conquérants, ainsi Napoléon. Le roi de Prusse rejette tout ce que la raison n'embrasse pas; il éprouve un vrai soulagement à abandonner toute préoccupation métaphysique ou religieuse. Son état d'âme est essentiellement laïque, comme l'était la conception de l'État prussien lui-même.

On ne peut que recommander la lecture du livre de M. Dubois, qui est écrit de telle manière qu'il se lit comme un ouvrage de récréation malgré son plan didactique et son objet sérieux.

De Crue.

P. Hémon (La Révolution en Bretagne, notes et documents) **Yves-Marie Audrein,** député du Morbihan à l'Assemblée législative et à la Convention nationale, évêque constitutionnel du Finistère, 1741-1809. Paris, Champion, 1903, in-8°, xii et 228 p.

Ce nouveau livre de M. P. Hémon s'ajoute dignement à ses travaux antérieurs si fouillés et si exacts sur la Révolution en Bretagne. Il n'a pas écrit une biographie d'Audrein, mais, comme il dit, il groupe des pièces historiques, presque toutes inédites, qui font mieux connaître l'évêque breton, et qui rectifient et complètent les études publiées jusqu'à ce jour : il laisse parler les documents sans donner son appréciation personnelle. Il dresse d'abord une notice, une sorte d'état de service d'Audrein. Il expose ensuite l'origine du personnage et il prouve qu'Audrein est né à Goarec, le 14 octobre 1741. Il présente par ordre de date en les accompagnant, en partie du moins, d'indications bibliographiques très complètes ainsi que de citations et de commentaires, les ouvrages et opuscules d'Audrein; il en a découvert trente-six qui n'ont été jusqu'ici mentionnés nulle part, et il a pu réunir les titres de cinquante-cinq. Il reproduit les lettres d'Audrein qu'il a pu trouver dans les archives publiques ou privées et dans les revues. Il analyse les mémoires et discours d'Audrein relatifs à l'éducation nationale, et il regrette que l'évêque n'ait pas pris, dans la séance du 17 novembre 1794, la défense de la langue bretonne. Enfin, il raconte la mort d'Audrein qui fut, le 19 novembre 1800, à la descente de Saint-Hervé, à deux lieues de Quimper, arraché de la diligence par d'anciens chouans et frappé de deux coups de feu en pleine poitrine. M. Hémon relève à ce propos tous « les écarts de

plume et d'imagination » auxquels se sont livrés ses devanciers. Il retrace avec grand détail les poursuites et procédures exercées après le meurtre, et dans un appendice où il revient sur ce dramatique épisode, il reprend un à un les douze assassins en rassemblant sur chacun d'eux les particularités qui les concernent et en examinant leur rôle et dans la mort d'Audrein et dans d'autres crimes auxquels ils furent mêlés. Des pièces justificatives terminent ce volume où il y a une foule de documents intéressants patiemment colligés par l'auteur aux archives départementales du Finistère et au greffe des assises de Quimper.

A. C.

Arthur Lévy, **Napoléon et la paix.** Plon, Nourrit et Comp. 1902, II, 663 p. gr. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

L'auteur du présent travail n'a point dissimulé la thèse qu'il entendait y défendre; dès la première page, il affirme catégoriquement que l'étude approfondie des documents démontre que la responsabilité des quinze années de guerre du Consulat et de l'Empire ne saurait être imputée à Napoléon. Durant toute la durée de son règne il n'a eu au contraire, pour objectif que la conclusion « d'une paix équitable et solide, accordant à la France le rang qui lui est dû. » Et « projetant la lumière sur les figures des autres souverains » il tient à nous montrer « sortant de la pénombre, l'Empereur qui se dresse de toute la hauteur de sa bonne foi, de sa loyauté, de son aversion pour le mensonge, soit dans ses actes, soit dans ses paroles » (p. II). Evidemment, s'il ne s'agissait que d'établir un parallèle entre les divers personnages princiers de l'époque, quant à leurs aptitudes politiques ou leurs qualités intellectuelles, rien ne serait plus facile que de faire triompher Napoléon de François II d'Autriche, ou de Frédéric-Guillaume III de Prusse, hommes d'une intelligence très moyenne, empêtrés dans les préjugés de leur rang et tenus en lisière par mille influences subalternes dont le César français avait su se débarasser dès l'origine. Mais c'est de tout autre chose qu'il s'agit dans l'ouvrage de M. Arthur Lévy; il s'engage, dès le début, à *prouver* que Napoléon, loin de provoquer l'Europe, n'a eu que des intentions amicales à son égard et que celle-ci, ou du moins ses guides couronnés — ont été de la plus ingrate duplicité à son égard. —

C'est la *thèse générale* de l'introduction ; mais, dès le premier chapitre, le sujet est singulièrement réduit et restreint; il ne s'agit plus de l'universalité des monarchies européennes, il ne s'agit pas davantage du principal, du plus indomptable et du plus obstiné des adversaires du premier consul et de l'empereur; le récit de l'auteur se concentre

sur la politique prussienne, de 1795 à 1807, et M. A. L. ne s'occupe plus guère que des rapports de la cour de Berlin avec la France d'une part, avec l'Angleterre et la Russie de l'autre. Les Hohenzollern avaient depuis plus d'un siècle (et sauf quelques accrocs) de vieilles et solides alliances avec les Romanoff et les Hanovre. Napoléon a voulu les détacher de ces alliances traditionnelles; il a voulu se servir de la Prusse comme d'un instrument docile pour battre en brèche ses ennemis. Pour l'amener à jouer ce rôle dangereux — également dangereux, qu'elle fût victorieuse ou vaincue — Napoléon devait nécessairement lui offrir certains avantages, et surtout de notables agrandissements territoriaux. Nous voulons bien admettre, encore que cela ne nous semble pas absolument certain, que Napoléon fut, à certains moments, sincère dans ses promesses et dans ses assurances amicales vis-à-vis de Frédéric-Guillaume III; mais même dans ce cas, aucun historien impartial ne saurait méconnaître combien ce tuteur impérieux et jaloux, qui changeait à chaque heure ses combinaisons politiques sur l'échiquier européen devait être un allié incommode, bien plus terrifiant pour ce monarque esprit honnête, lent à l'excès, routinier dans son attitude politique, timide à presque tous les moments de sa vie. L'antinomie des deux caractères était trop grande, entre le chef de la Révolution française victorieuse et le souverain traditionnel qui éprouvait, ainsi que tout son entourage, une horreur sincère pour la Révolution. Ce qui est caractéristique pour la façon passionnée dont notre auteur étudie ce chapitre d'histoire, c'est qu'il ne semble avoir aucun soupçon de ce contraste nécessaire, de cette opposition psychologique, qui saute pourtant aux yeux; en en tenant compte, il aurait pu se dispenser de nous dépeindre avec tant d'insistance les perfidies, les intrigues, les noirs desseins du cabinet de Potsdam; l'antipathie profonde, mélangée de crainte, une grande maladresse aussi, suffit pour expliquer les détours et les retours de la politique prussienne entre la paix de Bâle et celle de Tilsit. Ses gouvernants détestaient le « Robespierre à cheval », comme on l'appelait à Berlin : à son égard, Alexandre Ier et Georges III semblaient de véritables amis; mais on était néanmoins alléché par la perspective d'un élargissement notable de territoire en Allemagne, et tout en voulant sauvegarder la paix et l'honneur, on n'aurait pas été fâché d'y joindre un peu de profit. Cette situation s'est souvent produite dans l'histoire, dans la nôtre comme dans celle d'autres pays; je rappelle seulement le rôle tentateur de M. de Bismarck vis-à-vis de Napoléon III et l'affaire du Luxembourg et de la Belgique.

On ne saurait dire que M. A. L. nous ait appris des choses bien nouvelles ni bien importantes, dans son exposé de l'histoire des relations de la France et de la Prusse de 1801 à 1806; la plupart des faits cités nous étaient connus déjà par les historiens allemands et en particulier par les *Nachrichten aus preussischen Archiven* de

M. Paul Bailleu, encore qu'ils diffèrent naturellement dans l'interprétation de la politique prussienne dans cette période peu brillante de son histoire; trop attaquée par les uns, trop admirée par les autres, elle nous semble être, dans son équivoque craintive, la résultante assez naturelle de la situation risquée de la Prusse, au début du XIXe siècle, telle que l'établit un simple regard jeté sur la carte de l'Europe d'alors. Napoléon tâcha d'user et d'abuser de cette situation pour forcer le cabinet de Berlin à devenir son allié contre l'Angleterre et la Russie, tantôt leurrant Frédéric-Guillaume des plus aimables paroles et de promesses positives, tantôt essayant de l'effrayer par des menaces, au moins maladroites, et qui montraient aux plus disposés à le croire, combien peu l'on pourrait se fier à ses déclarations amicales. Ce n'est point sur tel ou tel point de détail seulement, c'est sur tout l'ensemble de son récit qu'un esprit impartial se trouvera en conflit permanent avec le tableau retracé par M. L., tellement il y sentira le manque d'une appréciation équitable de la situation réciproque à ce moment. On dirait d'une animosité personnelle de l'auteur contre tous ceux qui se refusèrent alors de s'associer à la politique napoléonnienne, contre tous ceux aussi qui n'adorent pas avec la même ferveur que lui, son demi-dieu, « sentinelle permanente et inflexible de la grandeur et de l'honneur de son pays [1] ». Sans doute les guerres presque ininterrompues et portées chaque fois plus loin des frontières de la France, les trônes concédés aux membres de la famille impériale donnent « une apparence de raison » à ceux qui l'accusent d'avoir voulu la domination universelle; mais en réalité, tous ces territoires conquis, annexés, distribués aux siens, n'ont été que des *tampons* ou des « postes avancés contre l'invasion des Russes, des Autrichiens, des Suédois et des Prussiens ». L'auteur appelle l'organisation de ces *tampons* (Bavière, Saxe, Westphalie, Italie, Suisse), « combler de bienfaits » ceux qu'on employait ainsi, fort inutilement d'ailleurs, pour essuyer le choc de l'ennemi.

---

1. Il reprochera, par ex., aux « rois traditionnels » leur « manque de loyauté chevaleresque » vis-à-vis de Napoléon, ce qui est peut-être beaucoup demander après les fossés de Vincennes et l'échafaud de la place de la Révolution; il trouve que l'empereur a eu « un saint et presque superstitieux respect » pour ces princes « qu'il a tenus à merci et qu'il aurait pu reléguer dans des îles lointaines », oubliant un instant qu'il l'a fait en effet — pour autant que le lui permirent les flottes anglaises, — pour les rois de Sardaigne et de Naples; on ne voit d'ailleurs guère trace de ce faible presque superstitieux dans le dicton impérial, cité p. 268 : « Il n'y avait plus sur les trônes d'Europe que des imbéciles ». M. L. ajoute, englobant toute la famille dans l'apothéose de son chef : « La supériorité *morale* des Bonaparte était l'évidence même. » Il ajoute plus loin : « *En aucun temps et dans aucune circonstance* il (Napoléon) n'a donné prise à la plus petite plainte, tant soit peu justifiée par le moindre manquement à des engagements matériels et moraux qu'il n'aurait pas tenus » et fournit ainsi la mesure de son dévouement aveugle à la légende bonapartiste.

Evidemment la Prusse, elle aussi, eut des torts graves dans les mois qui précédèrent la crise finale de l'automne 1806 ; les négociations entamées à Paris avec l'Angleterre et la Russie, la mission de M. d'Oubril, l'attitude de lord Lauderdale, la vilaine comédie jouée par Knobelsdorff, sans le savoir, en protestant de l'amour du roi pour la paix, presque au moment où Frédéric-Guillaume faisait présenter un ultimatum cassant, tout cela peut donner lieu à des commentaires très défavorables. Mais on se rend aisément compte que ces actes sont la conséquence d'un sentiment de faiblesse et de l'insécurité profonde qui tourmente la diplomatie prussienne ; d'une part, au dire de M. L. lui-même, l'empereur, de sa main de fer, contraint la Prusse « à subir devant l'Europe la honte de sa déloyauté » en la forçant à déclarer de fait la guerre à l'Angleterre par l'obstruction des fleuves allemands, et de l'autre, il faisait offrir à cette même Angleterre, la rétrocession de l'Electorat d'Hanovre, qu'il avait quasiment forcé le roi de Prusse d'accepter de ses mains. Vraiment, il y avait quelque audace à se moquer de la « peur panique » du cabinet de Berlin, qui « s'est imaginé » qu'on lui enlevait des provinces!

Assurément le conflit ne pouvait être vidé que par les armes, car c'était un conflit de principes entre la Révolution et la monarchie de l'ancien régime; au point de vue *moral*, on peut trouver que les représentants de ces deux grands ennemis manquaient également de prestige; mais la supériorité du principe nouveau sur le principe du passé devait l'emporter, grâce au génie militaire du champion de la France. Il n'est pas nécessaire, ce nous semble, d'insulter l'adversaire au moment où il va être vaincu.

D'ailleurs, en admettant même que M. A. Lévy eût raison dans ce qu'il dit de l'attitude de Napoléon vis-à-vis de la Prusse, il n'aurait encore fourni qu'une bien petite part des démonstrations écrasantes qu'il promettait dans la préface de *Napoléon et la paix ;* il a prudemment arrêté son récit à Tilsit; il y a quelques autres étapes peu pacifiques entre Tilsit et Waterloo et l'on aurait désiré, p. ex. voir l'auteur expliquer, d'après ses théories, l'attentat espagnol, qui fut à la fois une folie et un crime et amena lentement mais sûrement l'expiation finale, malheureusement aussi l'écrasement de la France. Ce n'est pas, quoiqu'en dise l'auteur, pour avoir eu « l'âme trop disposée aux solutions amiables » que Napoléon finit à Sainte-Hélène ; « s'il avait été plus sévère, nous dit M. A. L. « il n'aurait vu à Waterloo (*sic*) ni l'empereur de Russie, ni le roi de Prusse, ni l'empereur d'Autriche... dont, en plusieurs occasions, il eut le pouvoir de briser les couronnes ». Il est vraiment regrettable que ces affirmations si catégoriques ne soient pas développées davantage ; on y aurait appris des choses nouvelles; mais telles qu'elles se présentent ici, elles suffisent pour montrer que l'auteur n'a pas compris grand chose aux idées napoléoniennes et qu'il n'a rien compris du tout au soulèvement

général de l'Europe courbée pendant quinze ans sous le poids du génie de ce « géant de gloire », mais décidée à se libérer à tout prix du joug insupportable qu'il faisait peser sur elle [1].

R.

Mémoires du général-major russe baron de Löwenstern, 1776-1858, publiés d'après le manuscrit original et annotés, par M. H. Weil. Tome deuxième, 1813-1858. Paris, Fontemoing, 1903, in-8°, 543 p.

La suite des mémoires du partisan russe, j'allais dire de l'aventurier, est intéressante, sans nous le rendre plus sympathique, et il y a dans ce second volume comme dans le premier, de minces et menus détails qu'il eût peut-être fallu supprimer. Somme toute (et la chose était facile), l'ouvrage eût gagné à être resserré en un volume. Ajoutons que les titres fréquents mis en tête de chaque paragraphe ont aussi quelque chose qui rappelle le manuel, le précis d'histoire. Quoi qu'il en soit, Loewenstern fait en 1813 d'heureux coups de main et des pointes hardies. Il assure que c'est lui qui a tué Bessières, car c'est lui qui ordonna de tirer sur un général qu'il voyait au loin et le boulet lancé sur son ordre abattit le maréchal (p. 41-42). Il juge que les Français avaient su se ménager en Saxe un fort parti (p. 70) et que Napoléon eut tort de conclure un armistice qui « fut un grand bonheur pour la Russie et qui sauva l'Europe » (p. 133). Mais il serait trop long d'énumérer toutes ses housardailles. Disons seulement qu'il était à Lützen et à Dresde, qu'il vint devant Hambourg,

---

1. Nous notons en terminant quelques observations sur des points spéciaux et quelques fautes d'impression ou autres, relevées au cours de notre lecture. P. 56, M. A. L. aurait pu nous épargner ce conte à dormir debout de l'empereur Alexandre s'enfermant à Memel (juin 1802), la nuit, dans sa chambre, pour que la reine Louise « ne vînt pas l'y induire à des surprises trop dangereuses » Si même Czartoryski raconte l'anecdote dans ses *Mémoires*, elle ne méritait pas d'être répétée dans un livre sérieux. — P. 144, livre *Alien-bill* pour *Allien-Bill*. — P. 317, pour la belle phraséologie des monologues que l'auteur fait tenir à Napoléon sur les dalles des quais de Boulogne, il devra s'arranger avec M. le commandant Desbrières qui nous semble avoir solidement établi que l'empereur ne croyait plus du tout, en août 1805, à la possibilité de franchir le détroit. — P. 342, lire *Oberamtmann* p. *Oberamstamm*. — P. 535. Fauche-Borel était sujet du roi de Prusse, prince souverain de Neuchâtel, et pas Suisse du tout. — P. 581, l. *Saale* pour *Saalle* — P. 595. Le Landgrafenberg, au dessus de la vallée de la Saale, près de Iéna, n'offre nullement une « descente vertigineuse » vers la plaine intérieure. — P. 607, l. *Pasewalk* p. *Passwalk*. — P. 612 l *erste* p. *erst*. — P. 618. l. *Wittemberg* p. *Vittenberg*. — P. 623, l. *Hesekiel* p. *Heschkiel*. — P. 624, l'auteur a enrichi les rameaux de la branche ernestine de Saxe, d'un famille princière *Saxe-Wittgenstein*; c'est *Sayn-Wittgenstein* qu'il faut lire. — P. 628, l. *Erman* p. *Ehrmann*. — P. 641, lire d'*Egloffstein* pour *Eglostein* et *Nachrichten* pour *Narrichten*. — P. 648 l. *Henckel* pour *Hœnckel*. — P. 649 l. *Kornmesser* p. *Kornmester*.

qu'il entra en Belgique, puis en France avec Winzingerode, qu'il vit la prise de Soissons (p. 310), puis reparut dans cette même ville en qualité de parlementaire et décida le général Moreau à capituler (p. 328-334). Il se garde bien d'ailleurs de justifier Moreau qui « aurait pu avoir une belle page dans l'histoire » et qui « ne fut pas assez frappé de l'importance de Soissons et des ressources qu'elle offrait pour arrêter et anéantir l'armée de Blücher ». Quelques jours plus tard, il assista aux batailles de Laon et de Craonne, à la reprise de Reims, au combat de La Fère Champenoise. Enfin, le voilà devant Paris, devant cette ville « qui allait devenir le plus grand et le plus éclatant souvenir de notre vie. A notre retour avec quel enthousiasme nous allions être reçus ! Nous serions des êtres à part. Cette miraculeuse conquête nous environnerait d'une auréole de gloire ! Dans cet instant, dangers, souffrances, tout fut oublié. Pouvait-on acheter trop cher le superbe bonheur de pouvoir dire toute sa vie ; *j'étais de l'armée devant Paris !* » (p. 374). Le récit de son séjour à Paris foisonne d'anecdotes et termine, à proprement parler, les *Mémoires*. Un « résumé » nous renseigne sur les dernières années de Loewenstern. On y remarquera qu'en 1815, il négocia avec Dumolard à Verdun et avec le colonel Gérard à Soissons, et que, durant l'occupation, il commanda la place de Vitry-le-François (dont les habitants lui offrirent une épée d'or) et le fort de Charlemont. Un index alphabétique dont il faut remercier l'éditeur, clôt la publication [1].

A. C.

L. Weis. — **Kant : Naturgesetze, Natur= und Gotteserkennen. Eine Kritik der reinen Vernunft ;** Berlin, Schwetschke und Sohn 1903.

M. Weis est un chrétien convaincu qui proclame dès les premières pages de son livre que « l'esprit de l'Évangile renferme le principe de toute raison, de toute science et de toute culture ». Et le but de son étude est de montrer que Kant, spécialement dans la *Critique de la raison pure* est non pas, comme on l'a si souvent dit, le destructeur de la métaphysique et de la théologie rationnelle, mais au contraire le fondateur d'une véritable religion rationnelle. Il y a bien, dans la *Critique*, une partie négative où Kant montre que la raison qui se prive du secours de l'expérience et spécule uniquement sur des notions

1. Lire partout Yorck et non *York* ; Ollone et non *Olonne*, Pückler-Muskau et non *Pukler-Muskow* ; p. 263 Flottbeck et non *Flottbek*, Kerner et non *Koërner*. L'éditeur sait que les *Mémoires* ont déjà paru en allemand sous le titre de *Denkwürdigkeiten eines Livländers ;* sait-il qu'une très bonne analyse de l'ouvrage allemand fut publiée par Gustave Revilliod dans la *Bibliothèque universelle* pour reparaître dans la première partie de *Portraits et Croquis, album d'un homme de lettres* (Genève et Paris, 1882) ?

abstraites ne peut rien affirmer de précis ni sur l'âme, ni sur la nature, ni sur Dieu. Mais on peut y découvrir aussi une partie positive où il est montré « comment la raison pure peut *avec l'aide de l'expérience* s'élever à une science descriptive et dynamique de la nature et comment cette raison pure peut, même en partant de la nature de l'âme humaine et en se basant sur le caractère moral de notre religion, formuler le concept exact et nécessaire de Dieu » (3 s.). C'est donc à tort que les positivistes, les agnostiques qui prétendent séparer soigneusement la foi du savoir, la religion de la moralité, se réclament de Kant. Le mérite de Kant est au contraire d'avoir fondé une « foi rationnelle », d'avoir montré que la foi dans le devoir suppose nécessairement la religion de l'Évangile, qu'il y a accord parfait entre la morale religieuse, la morale conçue comme volonté de Dieu et la morale rationnelle, et que la raison qui nous permet de reconnaître avec certitude le vrai et le faux, le bien et le mal est donc aussi capable de discerner la vérité et l'erreur en matière de religion et de décider ce qui est véritablement commandement de Dieu et révélation divine. — On voit en quel sens M. W. résout la question si controversée de la métaphysique et de la religion de Kant : le savant et le croyant sont d'accord en lui pour nous peindre l'auteur de la *Critique de la raison pure* comme l'adepte convaincu d'une foi en même temps chrétienne et rationnaliste. On suit avec intérêt la démonstration de sa thèse, même si l'on reste convaincu que, à d'autres titres et pour d'autres raisons, les agnostiques et les exacts sont en droit, eux aussi, de se réclamer du philosophe de Königsberg.

H. L.

— La Société littéraire *Kisfaludy* vient de publier toute une série de travaux. Le but principal de cette Société est de publier des études critiques et esthétiques, de traduire les chefs-d'œuvre de l'étranger et de recueillir les poésies populaires. Elle prit l'initiative de cette dernière entreprise en 1843 et l'on sait quelle influence exercèrent sur la littérature les premiers recueils d'Erdélyi. Interrompus par la Révolution, une nouvelle série de trois volumes fut publiée entre 1871 et 1882 sous la direction de Ladislas Arany et de Paul Gyulai. Depuis, l'initiative privée a recueilli un grand nombre de chansons populaires, mais la Société n'a pas abandonné son entreprise. Elle nous donne aujourd'hui deux nouveaux volumes intitulés : *Regös énekek* (*Chansons des regös*) et : *A regösök* (Budapest, Athenaeum, 1902, xv-376, xiv-505 pages). Tous deux sont dus à M. Jules Sebestyén, directeur de l'*Ethnographia*, un des meilleurs folkloristes magyars. Le premier volume contient les plus anciens restes de la poésie populaire. *Regös* signifie *chanteur*, mais aussi : *enchanteur*, l'homme diabolique. Entre Noël et le Jour de l'An les *regös* déguisés en taureau ou en cerf allaient chanter devant les maisons. L'organisation de la caste de ces chanteurs remonte à la plus haute antiquité et cette coutume s'était conservée dans certains comitats jusque vers le milieu du

XIXe siècle. Aujourd'hui quelques vieillards seulement se rappellent leurs chants : il était temps de les recueillir. M. Sebestyén et ses nombreux collaborateurs ont parcouru 179 communes, ont noté les paroles et les airs de 52 chansons et nous ont ainsi conservé des restes très précieux pour le folklore universel, car cette coutume était aussi répandue chez les Slaves, les Valaques et les Croates où l'on appelle ces chansons : *Kolenda*. M. Sebestyén nous donne, dans son premier volume, ces chants avec un commentaire historique et philologique; il y ajoute les 28 airs recueillis (Le phonographe les conserve au Musée national de Budapest).

Le second volume est une étude approfondie sur les *regös* considérés au point de vue ethnographique et historique. Ce qui a frappé M. Sebestyén, c'est le fait que la coutume des *regös* ne s'est conservée que dans deux contrées tout à fait opposées de la Hongrie : dans les comitats de l'Ouest qui forment la frontière vers l'Autriche et la Croatie (Vas, Sopron, Veszprém, Zala, Somogy, Baranya) et dans un département de la Transylvanie (Udvarhely) habités par les *Székely* (Sicules). Or, M. Sebestyén a émis, dans une brochure que la *Revue critique* a signalée (1900, n° 14) l'hypothèse plausible qu'à l'arrivée des Magyars au IXe siècle, les tribus *Avares* établies en Pannonie et considérées comme les débris des Huns, furent chargées de la défense des confins militaires à l'Ouest et à l'Est. Vers le milieu du Xe siècle, lorsque les invasions des Magyars en Europe cessèrent, les gardiens de la frontière occidentale se confondirent, peu à peu, avec l'élément hongrois, mais les Sicules de Transylvanie avaient conservé certains privilèges et furent toujours considérés comme les derniers survivants des Huns. M. Sebestyén pense donc que la coutume des *regös* fut importée en Hongrie par les Avares vers le VIIIe siècle et que la légende des Huns telle que nous la trouvons dans les Nibelungen et dans les plus anciens chroniqueurs magyars, est leur œuvre. Dans toutes les chansons des *regös* on fait allusion au *Cerf enchanté*. Or, cette légende sur l'origine des Huns et des Magyars est une des plus anciennes que nous connaissions et montre l'influence de superstitions orientales. Les chansons font également allusion aux persécutions de saint Étienne. Ce roi en établissant le christianisme a voulu supprimer les coutumes païennes; les *regös* qui entretenaient justement ces coutumes furent persécutés; plus tard, convertis au christianisme, ils chantèrent les exploits des Magyars et la vie des Saints. Cependant l'habitude de fêter le Jour de l'An à l'ancienne façon s'est longtemps conservée; même dans l'accoutrement des *regös* on pouvait distinguer l'origine orientale de cette cérémonie. — Les chansons recueillies seraient donc avec le Cycle des légendes sur les Huns et les Magyars conservé par les chroniqueurs latins du moyen âge, des restes authentiques de la plus ancienne poésie des Magyars. Ces hypothèses sont solidement étayées par M. Sebestyén qui, dans ses recherches minutieuses, a éclairci également quelques questions du calendrier magyar. Son volume est une contribution importante à la mythologie et au folklore comparés. — J. K.

— Avec la publication du IIIe volume des *Œuvres complètes d'Eugène Péterfy* (*Péterfy Jenö összegyüjtött munkái*. III. kötet. Budapest, Franklin, 1903, 598 pages) la Société *Kisfaludy* a acquitté sa dette envers la mémoire d'un de ses membres les plus marquants. On reconnaît aujourd'hui que la Hongrie a perdu en lui un de ses meilleurs critiques littéraires. Les deux premiers volumes (Cf. *Revue critique*, 1902, n° 41) ont donné l'essentiel de son œuvre; pour ce dernier, l'éditeur, M. David Angyal, n'a pu que glaner dans les revues et journaux auxquels Péterfy a collaboré. Il y a trouvé quelques articles qui valaient la peine d'être recueillis.

Ainsi les deux études sur la Tragédie dont la première est une appréciation du livre magistral de M. Beöthy : *A tragicum* ; celle sur les événements de 1848-1849, qui est une courageuse réhabilitation de Görgei que les Magyars ont longtemps considéré comme un traître parce qu'il s'est rendu aux Russes à Vilagos ; les trois études sur Széchenyi, analyse très fine des lettres et des articles de journaux du grand homme d'État et du livre que Grünwald lui a consacré. Parmi les comptes rendus sur les pièces de théâtre et sur les romans, les premiers datent de la jeunesse de Péterfy lorsqu'il faisait la critique dramatique au journal *Egyetértés*, les autres, de son âge mûr, ont paru dans la *Budapesti Szemle*, la revue la plus appréciée de la Hongrie. Partout on voit la perspicacité, le bon sens et le style incisif de l'auteur. M. Angyal a ajouté, en appendice, la liste de tous les travaux de Péterfy de 1874 à 1900. — J. K.

— Le second volume de l'*Anthologie des poètes lyriques français du* XIX^e^ *siècle* (*Anthologia a XIX. század franczia lyrájából*. Budapest, Franklin, 1903. x-328 pages) est une nouvelle preuve de la maîtrise avec laquelle les membres de la Société *Kisfaludy* — ils se recrutent parmi les meilleurs poètes et critiques littéraires et ne dépassent pas le nombre de 50 — peuvent rendre les rythmes les plus variés ; ils rivalisent souvent en harmonie avec l'original. Le premier volume (cf. *Revue critique*, 1902, n° 22) a fait connaître les principaux poètes de la première moitié du XIX^e^ siècle. Le volume qui vient de paraître contient les meilleurs morceaux des Parnassiens et de quelques jeunes. Nous y trouvons représentés Leconte de Lisle, Baudelaire, Lemoyne, Manuel, Sully-Prudhomme, Herédia, Coppée, Verlaine et beaucoup d'autres. La traduction des quarante sonnets des *Trophées* est de M. Jules Vargha, le secrétaire perpétuel de la Société à qui l'on doit une traduction très réussie des Poésies de Schiller et dont le talent lyrique est très apprécié. Ses traductions des sonnets de Herédia, dans le rythme de l'original, sont très remarquables. Parmi les traducteurs qui ont le plus contribué à ce volume on peut encore citer M. Charles Szász, le doyen des traducteurs en vers, M. Hegedüs, professeur de littérature grecque à l'Université de Budapest, A. Zempléni, G. Jánosi et Émile Abranyi qui vient de donner une excellente traduction de *Cyrano de Bergerac* et de l'*Aiglon*. — M. Jules Haraszti a ajouté les notices biographiques (p. 315-328). — J. K.

— L'*Annuaire de la Société Kisfaludy* (*A Kisfaludy-Társaság Évlapjai*. Nouvelle Série. Tome XXXV. Budapest, Franklin, 1902, 317 pages in-8°) reflète l'activité de la Société en 1900 et 1901. Nous y trouvons, outre le discours du président, M. Beöthy, le rapport du secrétaire, M. Vargha, des poésies et des nouvelles, une étude de M. Rado sur l'*Esprit national dans les œuvres de Dante*, la *Nécrologie de Jean Kis* par M. Émile Thewrewk, celle de *Péterfy* par M. Riedl, une étude esthétique sur *Ophélie* par le philosophe B. Alexander, qui vient de publier un volume sur *Hamlet*, et un autre sur *Diderot*, l'*Éloge de Czuczor* par Vadnay, une étude sur la *Poétique de Jérôme Vida* par B. Vardai, étude accompagnée de la traduction en vers de cette Poétique parue en 1527 ; finalement le compte rendu de la fête du Centenaire de la naissance de Michel Vörösmarty que la Société a célébré le 25 novembre 1900 et à l'occasion de laquelle M. A. Berzeviczy, un des hommes politiques les plus éminents de la jeune génération, a parlé de *Vörösmarty et la politique nationale hongroise*, M. Eugène Rakosi a caractérisé *Vörösmarty* comme poète épique, M. Jules Vargha, comme poète lyrique et M. Andor Kozma a récité un beau poème. — J. K.

— Sous le titre *Görög földön* (*Sur la terre grecque*. Budapest. Grill, 1903, 80 pages, in-8°) M. Antoine Hekler vient de publier une brochure qui nous donne, avec ses impressions de voyage, ses vues sur l'art grec. L'étude est divisée en cinq chapitres : Corfou, Olympie, Tirynthe et Mycène, Athènes, Constantinople. L'écrivain n'est pas archéologue de profession, mais il sent en artiste. Ses pages sur la sculpture grecque et sur la peinture des vases sont parmi les meilleures que l'esthétique magyare ait produites. — J. K.

— M. Louis Katona continue ses recherches sur les légendes magyares. Dans son dernier mémoire : *La légende de sainte Catherine d'Alexandrie dans notre littérature du moyen âge* (*Alexandriai szent Katalin legendája középkori irodalmunkban*. Budapest, Académie, 1903, 96 pages in-8°) il combat l'opinion de M. Aron Szilády qui, dans ses recherches sur le franciscain Pelbart de Temesvar, avait prétendu que non seulement les deux rédactions en prose qui se trouvent dans les manuscrits d'Erdy et de Debreczen (édités dans les volumes V et XI des *Anciens monuments de la langue hongroise*), mais aussi la rédaction en vers du manuscrit d'Ersekujvár (vol. X du même recueil) devraient être attribuées à Pelbart. A l'aide des travaux de Hermann Knust et de Varnhagen, appuyé sur ses propres recherches et sur deux manuscrits encore peu étudiés de Cracovie et de Budapest, M. Katona établit que non seulement la rédaction en vers ne peut pas être l'œuvre de Pelbart, mais que la rédaction en prose elle-même remonte à une source plus ancienne que les Sermons du grand prédicateur. M. Szilády croyait pouvoir reconnaître Pelbart, dans les mots de l'édition de Bâle de 1504 : Incipit prologus *cujusdam fratris* de ordine minorum, d'autant plus que le *Pomerius* de Pelbart est mentionné dans cette édition, mais celle de Strasbourg de 1500 porte en toutes lettres : Incipit prologus *fratris Petri* super legendam gloriosissimae virginis et martyris Katherinae. — M. Katona passe en revue toutes les rédactions de la légende, tant latines que françaises et italiennes et nous donne ainsi une contribution précieuse à l'histoire de la formation de la légende. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 octobre 1903.

L'Académie procède à la désignation d'un membre du Conseil de perfectionnement de l'Ecole des Chartes en remplacement de M. Gaston Paris, décédé. M. G. Lair est élu.

M. Gauckler, directeur du service des antiquités de la régence de Tunis, expose les progrès de l'exploration méthodique des restes de la domination romaine qu'il a entreprises dans le sud de la Tunise, avec le concours des officiers du service des affaires indigènes. MM. les lieutenants Goulon et Mareau ont poursuivi les recherches relatives au *limes tripolanus*. M. le capitaine Donau a déterminé le tracé de la grande route stratégique de Gabès à Tébessa dans sa partie médiane. — Le principal effort de la direction du service des antiquités de Tunisie s'est porté sur le port de Gighti (Bon-Grara). Les travaux ont été dirigés par MM. Sadoux et les lieutenants Chauvin et Jeangérard.

M. Hamy communique une lettre de M. Chevalier, dont l'expédition à l'Est du Tchad, subventionnée par l'Académie, continue à se poursuivre avec un succès complet. Cette lettre est datée des marais de Koulfé sur le Bahr Salamat, elle fait savoir que la mission française a contourné le lac Iro, et est parvenue sur le Bahr Salamat à 150 kilomètres au N.-O. du point qu'avait atteint Nachtigall en 1873.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 2 novembre — 1903

L. Couturat et L. Leau, **Histoire de la langue universelle.** Paris, Hachette, 1903. xxx, 576 p. in-8°.

Ce mot de *langue universelle,* comme l'entendent les deux auteurs, doit être compris avec certaines restrictions. Il ne s'agit, en aucune façon, de déposséder nulle langue actuellement parlée dans le monde. Il s'agit de convenir de l'adoption d'une langue de rechange, d'une langue auxiliaire capable de remplacer la langue nationale pour les relations de peuple à peuple, surtout en ce qui concerne les échanges commerciaux et les rapports scientifiques. Cette langue doit être d'une acquisition aisée pour toute personne d'instruction élémentaire moyenne et spécialement pour les personnes de civilisation européenne.

Ce programme, on le voit, n'a rien d'utopique. Il peut se heurter à des difficultés politiques, à des rivalités nationales, mais en lui-même il paraît d'une réalisation non seulement possible, mais aisée. Toute la difficulté vient de l'état actuel de l'Europe et des jalousies que le choix d'un certain idiome (français, anglais, allemand, italien...) ne manquerait pas de provoquer. Aussi les deux auteurs ajoutent-ils une condition qui supprime les difficultés politiques, mais qui complique en revanche les difficultés internes de l'entreprise : « La langue choisie ne doit pas être l'une des langues nationales », autrement dit ce doit être une langue artificielle.

Pour montrer que la création d'une langue artificielle n'a pas cessé depuis plusieurs siècles d'occuper les plus grands esprits, M. Coutu-

rat, docteur ès lettres, et M. Leau, docteur ès sciences, ont composé ce gros volume, où ils passent en revue tous les projets qui depuis Descartes et Leibniz jusqu'à nos jours ont été conçus en ce sens. Ils arrivent au total imposant de cinquante-cinq projets. Ces projets sont de deux sortes : ceux qu'ils appellent *a priori*, et qui, sans tenir aucun compte des langues naturelles, ont été construits de toutes pièces; et, d'autre part, les projets *a posteriori* qui prenant pour modèles les langues naturelles, s'efforcent de les imiter en les perfectionnant. Entre ces deux groupes, il existe un certain nombre de projets s'inspirant à la fois des deux principes : ce sont les *systèmes mixtes*.

Les deux auteurs se prononcent pour les projets *a posteriori*, et parmi ceux-ci ils témoignent une prédilection évidente pour l'espéranto. Ce qui ressort de cette longue et laborieuse démonstration, c'est que le latin a fourni à la plupart des innovateurs, même à ceux qui sont d'origine germanique ou slave, leur plus grande provision de matériaux, et d'une façon plus ou moins consciente, leur modèle grammatical. Il en résulte une présomption favorable à l'espéranto, qui est une sorte de latin arrangé et régularisé. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans un examen qui demanderait de longs développements et soulèverait de nombreuses questions accessoires. Il nous suffit d'annoncer cet ouvrage, qui se recommande de l'adhésion d'un grand nombre de savants de toute nation [1].

Le problème est posé par ce travail, parfaitement documenté. Les objections peuvent maintenant se produire; les partisans sont prêts à répondre. La discussion est ouverte!

Michel Bréal.

Paul Boell. **L'Inde et le problème indien.** Paris, Fontemoing, 1901, 320 p.
Albert Métin. **L'Inde d'aujourd'hui.** Étude sociale. Paris, Colin, 1903, 304 p.
Marquis de La Mazelière. **Essai sur l'Évolution de la Civilisation indienne,** Tome I : l'Inde au moyen âge. Tome II : l'Inde moderne. Paris, Plon-Nourrit, 1903, 439 et 644 p.
Pierre Loti. **L'Inde** (sans les Anglais). Paris, Calmann-Lévy, 1903, 458 p.
Jules Bois. **Visions de l'Inde.** Paris, Ollendorff, 1903, 434 p.

Le problème indien n'est guère connu en France; l'attention du public semble avoir obstinément fui le pays qui évoque, avec le souvenir de Dupleix, tant de remords et de regrets. La crise chinoise a brusquement secoué cette apathie; le pays des magots et le pays des bayadères longtemps abandonnés à la fantaisie des conteurs ou des

1. Une simple rectification. Le projet daté de Pera, le 10 janvier 1860, et attribué à Jacob Grimm, ne peut venir de l'auteur de la *Deutsche Grammatik*, qui était mort en 1860 et qui n'a jamais visité le Bosphore.

artistes et aux recherches des savants, ont apparu à l'improviste comme une menace redoutable pour l'avenir économique et social du monde. L'Inde réelle, c'est presque trois cents millions d'hommes (294, 360, 356 en 1901) accoutumés à vivre depuis de longs siècles en groupements autonomes, sous l'autorité d'un maître proche ou lointain, indigène ou étranger, mais toujours asiatique et bientôt hindouisé, et restés en apparence attachés à des dogmes, des croyances, des cultes, des institutions, des usages immémoriaux; et voici ces trois cents millions d'hommes assujettis à l'empire, immédiat ou indirect, d'une nation européenne qu'aucune affinité de culture, d'esprit, de climat n'en rapproche, mais qui prend au sérieux ses fonctions de tutelle, et, sans se piquer de principes intransigeants ou d'une doctrine rigoureuse, entreprend la tâche de propager par degrés une civilisation supérieure. On devine le conflit entre le passé, fort des siècles accumulés, des intérêts menacés, des souvenirs glorieux, des routines tenaces, et le présent douloureux, inquiet et incertain. La crise ici se complique encore par l'extraordinaire variété des races et des langues, et par la rivalité de deux puissantes confessions : le brahmanisme amorphe, uni dans l'anarchie, et l'Islam au dogme raide accoutumé par la conquête à parler en maître. Quel avenir attend l'œuvre britannique aux Indes? Dans l'ordre politique, l'instruction a suscité une classe nombreuse d'intellectuels, de journalistes, d'agitateurs qui réclament une part du pouvoir tandis que les plus impatients crient déjà : l'Inde aux Indiens! Mais derrière eux, personne, ou presque; pas d'opinion publique; des multitudes anonymes, inertes, accablées par le climat, la pauvreté, les tyrannies d'autrefois. Dans l'ordre économique, une population presque toute agricole, très dense, sans épargne, et qui dépend pour sa subsistance d'une saison de pluie ou de sécheresse; les famines toujours plus fréquentes; l'argent draîné hors du pays par les fonctionnaires et les pensions de l'administration anglaise, par les revenus des entreprises à capitaux anglais, par les charges imposées au budget indien (expéditions du Soudan, de Chine); l'industrie naissante; de grosses fortunes, et d'autre part la misère. Dans l'ordre social, les vieilles croyances et les vieilles institutions, puissantes encore, mais ébranlées déjà; la caste, instrument d'oppression collective, et qui paralyse les énergies individuelles; les réformes les plus urgentes prêchées sans autorité par des Parsis, étrangers à la société hindoue; le gouvernement gêné, neutre en principe, hardi pourtant à l'occasion (interdiction de brûler les veuves), mais tenu à une extrême prudence; le christianisme sans action, l'Islam en léger progrès; l'hindouisme en perpétuel enfantement de sectes, les unes pures et nobles, les autres vulgaires et basses. Tel est, sommairement réduit à ses très grandes lignes, le problème que MM. Boell, Métin et de la Mazelière ont étudié à des point de vue divers.

M. B., le premier en date, s'est proposé surtout de noter tous les aspects du problème indien, sans prétendre à les approfondir. Son ouvrage est une collection de notes rapides, nerveuses, clairement distribuées; une ardente croyance au progrès de l'humanité anime tout l'exposé d'une chaleur discrète. M. B. est rempli de sympathie pour les Hindous, qu'il voit malheureux; il ne marchande pas néanmoins les éloges à l'Angleterre et déclare bravement que l'Inde n'aurait pu, tout compte fait, que perdre au régime français.

Le livre de M. M. se présente spécialement comme une « étude sociale »; l'auteur a visité l'Inde en 1898, au cours d'un voyage autour du monde comme boursier de voyage de l'Université de Paris. Une visite aussi hâtive ne permet pas d'étudier dans leur complexité minutieuse les données du problème; mais un bon esprit peut en profiter pour accumuler des impressions et des observations de détail. M. M. l'a fait, et rentré en Europe il a repris les questions à l'aide des documents officiels du gouvernement indien et de quelques publications anglo-indiennes. Son ouvrage témoigne de cette double origine : il consiste pour une grande moitié en une sorte de relation de voyage, combinée avec des notions générales sur le sentiment religieux hindou et sur l'Islam. Le commun défaut des relations de ce genre, c'est que leurs auteurs, incapables d'entrer en conversation directe avec les « natifs », sont contraints de s'informer uniquement auprès du personnel britannique ou des indigènes qui parlent anglais; ces indigènes, à vrai dire, forment une classe à part, une espèce d'être hybride, et si intéressant que soit leur témoignage, il doit être accueilli avec méfiance. Au reste, la relation de M. M. se laisse lire avec plaisir. La seconde partie traite de l'administration anglaise, l'opposition indigène, la Culture indienne et ses charges, l'Industrie ancienne et nouvelle. Ces questions, M. M. les envisage et en cherche la solution avec un sens assez précis des réalités politiques; sans faire aux indigènes la part aussi large que M. B., il adopte la doctrine et le programme du parti libéral gladstonien, sous sa forme la plus radicale.

M. de la M. n'est, pas plus que M. B. et que M. M., un spécialiste; c'est avant tout un curieux qui voyage. La peinture allemande du XIX^e^ siècle, le Japon, la Chine l'ont tour à tour arrêté, et il a déjà rapporté de l'Inde un volume sur les anciens couvents bouddhistes. Il a vu la crise de l'Inde, il a voulu la saisir dans ses origines, et il a été amené à parcourir tout le passé de l'Inde. Esprit prompt et systématique, M. de la M. y a reconnu, sous l'apparente dislocation, les étapes progressives d'un mouvement continu; le titre qu'il a donné à son ouvrage en exprime parfaitement l'idée fondamentale. L'invasion des Aryens et leur fusion avec les aborigènes crée une race indienne qui produit et développe une civilisation indienne. Les invasions touraniennes, couronnées par l'expansion de l'Islam, introduisent des facteurs nouveaux et considérables; la hiérarchie

féodale se substitue au morcellement des royaumes; la religion prend un caractère plus populaire. L'empire mongol vient ensuite réaliser l'unité organique sur les ruines de la féodalité. Mise ainsi graduellement en contact avec toutes les forces vives de l'Asie, élevée d'une civilisation indienne à une civilisation asiatique, l'Inde entre alors en rapports directs avec l'Europe. L'Angleterre, qui doit à ses seules qualités son triomphe sur ses rivales, introduit dans l'Inde la civilisation occidentale et prépare l'Inde à la civilisation humaine. M. de la M. dresse alors au point de vue des transformations prochaines, un inventaire détaillé de la société contemporaine.

Il faut, avant tout, rendre justice au labeur de M. de la M.; son ouvrage témoigne d'une lecture considérable; outre les publications officielles du gouvernement anglo-indien, il a consulté une littérature très variée, surtout en anglais et en allemand (mais pourquoi, dans une publication destinée au public français, M. de la M. a-t-il fait si peu de place à l'indianisme français?). M. de la M. n'est pas un spécialiste, et il y aurait du pédantisme à éplucher ses menues erreurs. Il n'a pas certes prétendu écrire une histoire de l'Inde, et on ne saurait lui reprocher d'avoir esquissé trop sommairement la période ancienne; c'est un domaine confus, obscur, presque inextricable encore, et M. de la M. a marqué sa prudence en le laissant aux spécialistes. Mais il est à craindre que le style de M. de la M. décourage et fatigue ses lecteurs. M. de la M. sait écrire, non sans verve et sans couleur, comme l'atteste plus d'une page; mais il a adopté un procédé qui rappelle les notes de classe ou de cours; il enfile un long chapelet de menues phrases, hachées, disloquées, sautillantes, où l'œil et l'esprit manquent également de prise. Il serait fâcheux cependant qu'on perdît patience; le livre vaut d'être lu: l'idée fondamentale, sans être absolument originale, est intéressante et bien conduite, et les observations de détail qui foisonnent, méritent d'arrêter l'attention.

M. Pierre Loti, maître de la narration descriptive, a pris cette fois-ci l'Inde pour thème. Les amateurs du genre ne s'en plaindront pas; et ils sont nombreux, car le livre compte déjà trente éditions. *L'Inde sans les Anglais* est un poème descriptif, en prose, qui perpétue dans notre littérature l'honnête tradition des Saint-Lambert et des Delille. Le poème est divisé en six chants: En route vers l'Inde; Ceylan; chez le maharajah du Travancore; dans l'Inde des Grandes Palmes; dans l'Inde affamée; vers Bénarès. M. L. sait qu'on attend seulement de lui « l'illusion du voyage, le reflet des milles choses sur lesquelles il a promené ses yeux », et il n'en donne pas davantage. Il est superflu de rendre hommage ici à la maestria de l'auteur; je dois avouer que, à mon goût du moins, le paysage continue ennuie. Ce défilé de vues et de descriptions fatigue comme une séance de projections trop prolongée. M. L. qui dédie son œuvre au Président Krüger n'a pas voulu voir les Anglais dans l'Inde; il a obstinément fermé les yeux quand il

les rencontrait, et il a dû les fermer trop souvent, juste au moment où il avait l'occasion de s'instruire. Réduit à se servir d'un interprète avec les indigènes, ou à s'entretenir en anglais avec les Hindous anglicisés, il n'est pas entré en contact avec l'âme indienne ; il a vu passer des formes sans connaître l'esprit qui s'y cachait. Aussi c'est une impression de mystère qui s'ffirme à travers tout le livre ; M. L. a senti et rendu avec intensité cette angoisse de l'isolement farouche qui étreint si douloureusement l'Européen au milieu de la multitude hindoue. Et quand il a voulu se faire initier à la sagesse hindoue, qu'il croit ancienne comme le monde, c'est encore à des occidentaux qu'il a dû recourir ; à Madras, le colonel Olcott, à Bénarès, Mme Besant lui ont ouvert l'accès des Védas « ce recueil touffu comme la jungle et insondable comme le gouffre éternel ». Le noviciat a été trop court ou les maîtres insuffisants pour épargner à M. L. de fâcheuses erreurs : c'est ainsi qu'à travers tout son livre reviennent comme une ritournelle « les temples de Brahma ». Le moindre manuel aurait appris à M. L. que Brahma ne compte pas dans le culte hindou. L'*Inde sans les Anglais* n'est qu'une œuvre de littérature ; je ne crois pas qu'elle ajoute à la réputation de son auteur ; elle n'ajoute certainement rien à nos connaissances sur l'Inde.

M. Jules Bois annonce des *Visions* ; il tient parole. Il est parti dans l'Inde sur la foi des théosophes qu'il fréquentait à Paris ; il croyait aborder le Paradis des Merveilles ; il a couru de Calcutta à Lahore en quête de sensations inouïes, énormes, monstrueuses, éternel candidat à la grâce qui se dérobait. Ni les voyants, ni les fakirs, ni les prêtresses de l'Amour n'ont su lui enseigner le secret essentiel. Bénarès n'a réussi qu'à mettre M. B. sur la voie de Bethléem ; il eût été plus sage de s'épargner ce long détour. Il serait injuste de dénier à M. B. les mérites du journaliste ; il sait voir gros, enjoliver avec art, conter avec agrément, mais c'est là une classe de mérites que la *Revue Critique* ne se soucie pas d'apprécier.

Sylvain Lévi.

Ciceros politischen Denken. Ein Versuch von Friedrich Cauer. Berlin, Weidmann, 1903. 148 p. in-8°. 3 m. 60.

Quelques mots d'abord de l'auteur : nous viendrons ensuite au livre. Sauf une thèse sur les légendes grecques qui touchent à la fondation de Rome (1884), et un article sur la légende d'Enée, les livres ou articles de M. Fr. Cauer d'Elberfeld, pas toujours très bien reçus, portaient jusqu'ici sur l'histoire ou sur la littérature grecque (Aristote, Théognis, Eschyle, Lycophron ; économie sociale dans l'antiquité ; les partis et les politiques à Mégare et à Athènes ; Solon,

Dracon); M. C. aborde ici les Romains et, se plaçant au centre de leur littérature et de leur histoire, il se demande ce que valent, pour un moderne, Cicéron lui-même plus encore que ses œuvres.

Quatre chapitres : idéal philosophique ; idéal historique ; conséquences pratiques ; Cicéron en face des faits et des puissances de son temps. Plan peu net et conventionnel. L'artifice se sent de même dans la table détaillée et aussi, à mon sens, en suivant le livre, jusqu'à la conclusion.

Fort élégante de forme et de style, cette petite plaquette vise ouvertement les nouveaux défenseurs de Cicéron (moderne Ciceroretter) : Schneidewin, O. E. Schmidt ; Zielinski (à un moindre degré, Aly) ; leur tentative est donnée comme malheureuse (aussichtloses). Suivant M. C. la dureté de Drumann et de Mommsen était de trop, quoiqu'on ait pu, à son heure, la croire nécessaire ; il n'est pas établi que Cicéron, toujours et partout, n'ait songé qu'à son intérêt personnel ; qu'il ait eu l'habitude « d'enfoncer des portes ouvertes et de mentir comme ne l'a jamais fait aucun avocat » ; mais, au fond, la conclusion à laquelle en venaient Drumann et Mommsen, (die Ergebnisse einer Kritik) tient toujours ; à nos yeux comme aux leurs, la valeur de Cicéron comme homme d'état est des plus médiocres ; sa pratique a, coup sur coup, démenti ses théories ; c'était un aveugle, et on ne peut s'étonner qu'ignorant le présent, il n'ait pas vu l'avenir, ou plutôt qu'il ait travaillé lui-même à sa perte comme à celle de la République. Tel est le thème.

Est-ce ma faute d'étranger ou y a-t-il une autre cause ? J'avoue n'avoir pu distinguer dans le livre de M. C., l'utilité d'une telle publication ni aucune originalité bien distincte. La conclusion manque sûrement de netteté. Mettons que la politique de Cicéron et des Romains n'était pas saine (et cependant ?) ; que, pour avoir des idées claires et solides, un moderne doive brûler cette étape et remonter à la Grèce : que conclure ? est-ce Aristote ou Platon qui vont devenir nos maîtres en politique ? ou plutôt n'est-ce pas que la question est mal posée et que nous regardons ici, sous un angle faux, ces grandes œuvres de l'antiquité.

Les écrits de Cicéron ont un avantage que ses adversaires ne nient pas : ils ont traversé les siècles, admirés de tous, quoique leurs lecteurs eussent les idées les plus différentes ; polémistes chrétiens, protestants réformateurs, philosophes du XVIII^e siècle, orateurs de la Convention, tous invoquaient l'autorité de l'orateur romain ; ses livres sont devenus comme un bréviaire laïque où les esprits trouvaient en belle forme ce qu'ils sentaient, ce qu'ils cherchaient. Où verrait-on ailleurs, sauf dans les grands anonymes, Homère ou la Bible, une telle vertu éducative ? Nous avons ici les représailles : comme on n'espère pas ruiner l'œuvre, on vide l'homme de tout ce qui peut le soutenir et continuer à le faire vivre dans la mémoire de la postérité. On répète

que Cicéron n'a été qu'un piètre politique, plus avocat qu'orateur, prêt à toutes les défaillances, transfuge des partis, insulteur des puissants à terre, presque toujours préoccupé uniquement de ses intérêts personnels. Quand tout cela serait acquis (il s'en faut), croit-on que cet effort à le déshonorer puisse vraiment aboutir à le rejeter dans l'oubli, et qu'on en puisse finir avec lui comme avec tel politicien de notre temps?

Mais comme il est possible que j'aie lu le livre avec quelque prévention, j'aime autant entrer dans quelques détails. Voici d'autres extraits: dupe des belles théories inspirées des Grecs, surtout de Polybe et des stoïciens, Cicéron, nous dit M. C., ne voyait ni le présent, ni le passé (comprenez : le temps des Scipions), comme ils étaient : de là ses contradictions si fréquentes et ses déceptions. Tout à son idéal, malgré les dures leçons de l'expérience, Cicéron, jusqu'à ses derniers jours s'est obstiné à méconnaître la puissance des faits; en deux occasions, son intérêt vital l'a bien forcé de démentir ses théories : après la convention de Lucques ; après la victoire de César sur Pompée. C'étaient là de rudes coups portés à son amour-propre : l'orage passé, il revenait à ses chimères ; on le voyait de nouveau attribuer tout le mal à tels hommes ; attendre tout le bien de tels autres et vivre dans une atmosphère d'illusions morales et de scrupules juridiques. Il prenait bien son temps : entre César et Octave, il tombait au mieux. Tandis que ceux-ci allaient au but, Cicéron, aussi mauvais dogmatique que bon orateur, continuait, avec une belle inconscience, à déployer sa lourde artillerie d'arguments philosophiques et de souvenirs historiques pour défendre, sans qu'il s'en doutât, un brutal égoïsme de classe. C'est un vaincu qui méritait de l'être. Cicéron n'a vu son temps qu'à travers les préjugés de l'aristocratie où il était si fier d'avoir pris rang ; il n'a rien compris aux questions sociales qui se posaient autour de lui. Là-dessus, M. C. passe en revue les institutions d'état qui nous paraissent indispensables, mais dont Cicéron n'a pris nul souci, dont peut-être il n'avait même pas une idée bien nette : organisation financière, assistance publique, éducation (critique qui étonne : quel est l'auteur ancien qu'on ne pourrait condamner au même titre ?)

Laissant ce détail à part, le lecteur se demandera ce qu'il y a dans toute cette argumentation de vraiment nouveau. M. C. a beau dire. Il n'y a plus grand courage et l'on ne produit plus grand effet à dauber sur Cicéron, et, suivant moi, le public, en ces dernières années, n'a pas eu tort de prêter plutôt l'oreille aux discours de ceux qui cherchent les raisons du crédit que les âges ont fait et font à Cicéron. Là se trouve avec plus de vraisemblance le nœud de la question. Il y a là aussi, pour la thèse de M. C., une contre-épreuve qui n'est pas ici suffisamment démontrée. Comment expliquer que ce vaincu, ce pauvre politique, qui a si bien étalé lui-même ses faiblesses, ait obtenu et conserve bien plus que l'admiration de milliers d'inconnus ? Prétendre que le

lecteur met lui-même dans ces livres tout ce qu'il y goûte, n'est qu'une sorte de défaite. Pour opposer à Cicéron son vainqueur, supposons que le temps nous ait conservé d'une manière plus complète les discours, les mémoires ou les lettres de l'empereur Auguste : cela eût-il suffi pour qu'il réussît à se faire lire encore autant ou plus que Cicéron ?

Il y aurait un moyen simple d'en finir avec les objections de M. C. et de ses partisans. On leur accorderait tout ce qu'ils prétendent : que Cicéron n'est pas un fameux homme d'état et qu'il a médiocre réputation dans les séminaires historiques. Mais nous ajouterons aussitôt que, avec sa vanité, avec toutes ces contradictions que font ressortir ses lettres jour par jour, il nous émeut, nous retient bien autrement que ces grands hommes qui ont eu la prudence de ne rien révéler d'eux-mêmes. A lui refuser toute valeur personnelle, on se met dans l'obligation d'admettre que son nom recouvre une sorte de monstre historique et littéraire : voilà une belle avance ! Et je n'ai rien dit jusqu'ici de l'écrivain. Vraiment les Anti-Cicéroniens peuvent sans relâche prononcer tous leurs arrêts : au tour que prennent les choses, Cicéron ne risque guère de s'en porter beaucoup plus mal.

Passons beaucoup d'allusions contemporaines qui, chez nous, ne paraîtront pas toujours spirituelles ni justes [1].

Tous les textes latins sont cités en allemand. Je signale deux notes historiques développées (n° 79 et 85) et importantes sur des points où nos témoignages sont contradictoires. Partout beaucoup de soin, et une impression très correcte, ce qui est appréciable en un livre où ne manquent pas les références [2].

En dehors de mes réserves sur l'ensemble, je n'ai vu que de légères exagérations [3] et quelques lapsus sans grande importance [4].

Emile THOMAS.

---

1. Combien de fois revient le nom de Bismarck, et cette grave question de savoir si la politique de Cicéron était ou non *réaliste* (!).

2. Tout au plus une confusion de signes de ponctuation, p. 108.

3. Ainsi p. 91 : « wer heute auch vor Geschworenen Gerichtsreden wie die Ciceros halten wollte, würde beständig wegen unsachlicher und rechtsverdreherischer Beweisführung zurechtgewiesen, wahrscheinlich bald aus dem Anwaltstande ausgestossen werden », et de même pour la phrase suivante sur les plaidoyers politiques.

4. M. C. indique bien lui-même la faiblesse probante des thèses empruntées à tel discours ; mais cela ne l'empêche pas à l'occasion de faire des extraits de ce genre : ainsi p. 69 au bas, le texte du Pro Sulla. Je regrette de voir ici mêlées des citations qui viennent de sources trop différentes ; par exemple des textes du *de Inventione* (pure œuvre d'école) insérés parmi les théories de la République et des Lois. — En combien de pages revient ce refrain négatif : « Sur tel point, nous ne pouvons conclure soit parce que nos textes fragmentaires ne reproduisent plus en son entier le système de l'auteur, soit parce que Cicéron n'avait pas démêlé la complexité du sujet et ne s'était pas posé la question » ? — J'ai lu, dans l'introduction

P. Coquelle, **L'alliance franco-hollandaise contre l'Angleterre** 1735-1788. Paris, Plon, Nourrit et Comp. 1902, xx, 383 p. in-8°. Prix: 7 fr. 50.

L'histoire des relations diplomatiques entre la France et la république des Provinces-Unies a été étudiée depuis quelques années avec un soin tout particulier et les travaux de M. M. Lefèvre-Pontalis, A. Waddington, Molsbergen etc. sont bien connus du public compétent. Ce qu'ils ont fait pour le dix-septième siècle, M. P. Coquelle a voulu le faire pour le dix-huitième, du moins sur un point spécial ; les rapports des deux Etats relativement à la Grande-Bretagne, et les efforts faits par la couronne de France pour entraîner les Etats Généraux néerlandais dans la lutte séculaire contre les Anglais [1]. M. C. nous expose les hésitations et les variations de la politique des ministres de Louis XV et de Louis XVI vis-à-vis des individualités dirigeantes de la république, leurs efforts, plus ou moins heureux, pour les gagner à une attitude plus décidée, la résistance passive des uns, les intrigues des autres pour contrecarrer ces efforts des résidents et des ministres plénipotentiaires français, avec un luxe de détails puisés dans les dossiers du Ministère des Affaires étrangères. Ces détails sont généralement inédits et parfois piquants, mais ils ne peuvent cependant cacher au lecteur attentif la faiblesse de l'attitude générale de nos diplomates trop fréquemment renouvelés, trop mal soutenus, trop médiocrement payés, pour exercer une influence vraiment sérieuse sur les hommes d'Etat néerlandais ; ceux-ci n'ont pas tort, d'ailleurs, à leur point de vue personnel, de regarder l'Angleterre comme moins dangereuse, grâce à son éloignement, que les Bourbons, trop proches voisins, et la meilleure preuve de leurs dispositions intimes, c'est de voir leurs soldats combattre les nôtres à Fontenoy, avant même que la rupture officielle entre les deux pays ait été prononcée. Quand, deux ans après la signature de la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1746, le marquis de Saint-Contest reparaît à la Haye, pour amener une brouille entre le lion néerlandais et le léopard britannique, ses efforts aboutissent d'abord aussi peu que ceux de ses successeurs, le marquis de Bonnac et le comte d'Affry ; ce dernier essaie en vain de profiter du conflit général de la guerre de Sept Ans pour réaliser l'alliance franco-hollandaise.

---

aux lettres de Cicéron de M. Bardt, le jugement général sur Cicéron que loue M. Cauer; sauf un passage malheureux (p. xxxvii au bas : sous prétexte de haute psychologie, un éditeur des lettres parler de « comédie » et « d'acteur », quel impair !) à part cela, j'avoue trouver M. Bardt en somme plus juste que M. C. à l'égard de Cicéron. — Pourquoi le nom de Tyrrell qui revient ici tant de fois est-il toujours estropié ? Celui de Voigt l'est aussi plusieurs fois (p. 24 et 25, appel des notes 65 et 67).

1. Le titre même de M. C. n'est pas absolument exact, puisqu'il n'y a eu *d'alliance franco-hollandaise* que près d'un demi-siècle après la première date inscrite sur la couverture de son volume.

Mais ni lui, ni le marquis d'Havrincourt, ni le baron de Breteuil, ni le marquis de Noailles, qui le remplacent de 1762 à 1776, ne réussissent à la conclure, grâce à l'habileté du colonel, puis général Yorke que le gouvernement anglais maintient, observateur pénétrant et peu scrupuleux, pendant une trentaine d'années en face de tous ces diplomates et qui les tient longtemps en échec[1]. Quand enfin le stadhouder Guillaume V devient majeur, il ne s'émancipe de l'influence anglaise que pour tomber sous celle de la cour de Berlin, marié qu'il est à une nièce de Frédéric II. La guerre d'Amérique amène enfin l'alliance si longtemps convoitée ; grâce à la main-mise opérée sur l'escadre hollandaise de la Manche par l'amiral Fielding, en décembre 1779, les Provinces Unies « furent amenées dans le giron de la France » et M. C. célèbre cet événement comme « un des plus beaux triomphes de la diplomatie française de l'ancien régime » (p. 240). Les Hollandais différeront sans doute d'avis sur ce sujet, car il leur valut la perte de leur flotte et d'une bonne partie de leurs colonies. Mais même au point de vue exclusivement français, on ne voit pas trop ce que « l'alliance franco-hollandaise » a fourni de résultats durables et quels profits réels la France a tiré du traité signé à Fontainebleau, en novembre 1785, alors que la république « abjurant ses anciennes erreurs, implore la protection » de notre pays. Quand l'antagonisme entre *le stadhoudérat* et le parti *patriote* s'accentue, la diplomatie débile de Louis XVI fait d'ailleurs tout le possible pour que ce dernier groupe, plus favorable à la France, ne puisse tenir tête à ses adversaires soutenus par la Prusse et l'Angleterre[2]. L'incident de la princesse Wilhelmine à Woerde, en juin 1787, aboutit à l'intervention depuis longtemps menaçante de Frédéric Guillaume II et laisse éclater aux yeux de toute l'Europe la faiblesse militaire et diplomatique du gouvernement français ; le successeur de Vérac, M. de Saint-Priest, n'ose même plus rejoindre son poste à La Haye, le plan d'un camp fortifié à Givet, à peine formé, est abandonné et quand déjà la Néerlande est envahie par Ferdinand de Brunswick, M. de Montmorin écrit aux magistrats de la ville d'Amsterdam, dernier foyer de résistance, la lettre du 28 septembre 1787 où il leur explique gravement que « le Roi croit leur donner une preuve de son intérêt en se bornant à laisser à leur sagesse le soin de décider ce que leur position permet ou exige ». C'était bien la peine de signer des traités de *garantie réciproque du territoire*, pour aboutir à ce congé pusillanime et l'on ne comprend vraiment pas que l'auteur ait

1. Nous signalerons comme particulièrement curieux le chapitre IX *Mme de Pompadour et les Hollandais* et le chap. XIV qui nous fournit quelques données nouvelles sur la politique du *Cabinet secret* de Louis XV.

2. On trouvera des développements curieux à confronter avec le récit de M. C. dans le récent travail de M. F. K. Wittichen, *Preussen und England in der europaeischen Politik*, 1785-1788. Heidelberg, Winter, 1902, 8°.

pu tant admirer des arrangements qui se terminaient de si triste façon [1].

Ce qui gâte un peu la lecture de ce volume, intéressant d'ailleurs à bien des égards, et qui aurait gagné encore à être composé moins exclusivement d'après les archives françaises, c'est le nombre considérable de fautes d'orthographe dans les noms propres et les noms de lieux; c'est là un héritage malheureux de l'incurie traditionnelle des historiographes français d'autrefois; il serait grandement temps que nos historiens, amateurs ou professionnels, consentissent à se plier à une observation plus scrupuleuse de ces « vétilles » qui donnent — parfois à tort — un air d'ignorance ou de négligence à tant de nos travaux les plus récents [2]. Certaines assertions de l'auteur sont sujettes à caution [3], certaines autres données témoignent tout au moins d'une revision fort superficielle des épreuves [4].

R.

Jean Birot, agrégé de l'Université, **Le Saint-Empire, du couronnement de Charlemagne au sacre de Napoléon.** Paris, Victor Lecoffre, 1903, xvi, 272 p. in-12°. Prix : 3 f.

L'idée qui a donné naissance au petit volume de M. Birot était heureuse en soi; il n'existe pas, en effet, dans notre langue, de travail récent de dimensions modestes sur le Saint-Empire-romain-germa-

---

1. Quant à l'opinion de l'auteur, touchant le résultat d'une rencontre entre les deux armées en cas de conflit, il est permis de ne pas la partager, puisque c'est précisément le misérable état des armements français qui fit reculer les ministres de Louis XVI.

2. Nous n'en citerons que quelques exemples, choisis au hasard; p. 1, il faut lire *Boissise* pour *Boyssire* et *d'Espesses* pour *Espess*; p. 15 : *Reischach* p. *Reichach*; p. 61 *Bentinck* p. *Benthink*; p. 77 *d'Estrées* p. *d'Estrée*; p. 78 *Wesel* p. *Wezel*; p. 81, *Kloster-Zeven* p. *Klostersevern*; p. 186. *Danckelmann* p. *d'Anckelmann*; p. 246 *Panin* p. *Parrin*; p. 282 *Démérary* p. *Damérary*; *d'Aranda* p. *d'Haranda*; p. 324 : *Plobsheim* p. *Plopfheim*; p. 326 : *Maillebois* p. *Mallebois*; p. 352 : *d'Esterno* p. *d'Estremo*; p. 357 : *Zutphen* p. *Zuphten*. Quelquefois on a le choix entre *trois* orthographes; ainsi p. 66, on lit *Hellewoetsluis*, p. 170 : *Helvetsluis* et p. 373 : *Hoelvetsluis*. — Pourquoi, parlant d'un diplomate russe, écrire dans un récit français : *M. von Markow* et appeler M. *von* Blesvic un diplomate hollandais ? Pour l'orthographe des noms russes, il faudrait être conséquent; si l'on écrit *Galitzine* (avec un e final), il faut écrire également *Golofkine*, *Panine*, etc. etc.

3. Il nous semble douteux que l'ex-roi de Pologne, Stanislas Lescinski, se soit qualifié, en 1761, *d'Electeur de Saxe*; on peut se refuser aussi d'admettre, qu'en 1750, le stadhouder était un *monarque*; il y avait encore de la marge entre son pouvoir et celui des souverains d'alors. Qu'est-ce que « le Comité de Raaden » (p. 289)?

4. Comment l'auteur peut-il nous parler (p. 140) d'un « empereur Paul III de Russie » et faire régner en Prusse, en l'an de grâce 1786, le roi Frédéric-Guillaume III ? (p. 346).

nique, considéré soit au point de vue plus juridique de son *organisation*, soit au point de vue plus spécialement historique de son *développement* à travers les siècles. Si nous faisons abstraction de la volumineuse *Histoire d'Allemagne* de Jules Zeller, qui s'est arrêté d'ailleurs au milieu de son sujet, c'est à des auteurs du XVIII[e] siècle, au P. La Barre, à Pfeffel et à son *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne* (1758) ou au *Traité sistématique touchant la connaissance de l'état du Saint-Empire romain de la nation allemande* (Hanovre, 1751, 4 vol. 18°) que devront s'adresser ceux de nos compatriotes qui ne sont pas à même de profiter des travaux de l'érudition allemande, pour s'orienter sur la matière. Il serait donc incontestablement très utile et très agréable pour un débutant, qui craindrait de s'égarer dans le dédale de la littérature spéciale germanique, d'avoir sous la main un manuel rédigé en français, comme par exemple le *Lehrbuch der deutschen Reichs- und Rechtsgeschichte* de J. F. de Schulte ou seulement comme le volume anglais de M. James Bryce, *The holy roman Empire*, paru pour la première fois en 1866 et qui a eu depuis une dizaine d'éditions. Peut-être même est-ce le livre de Bryce qui a donné à M. Birot l'idée de rédiger son travail; mais si déjà ce dernier ne satisfait pas complètement, pour la forme et le fond, à ce qu'on désirerait trouver dans un ouvrage de ce genre, nous devons avouer que l'écrivain français ne paraît pas avoir réussi davantage à nous donner le précis complet, exact, rempli de faits, qu'on désirerait posséder sur la matière et qu'il n'aurait pas été bien difficile de constituer avec les ressources offertes à un piocheur intrépide par la littérature historique et juridique d'outre-Rhin.

Tout d'abord on ne se rend pas bien compte de ce que M. B. se proposait de faire. Dans un style qui vise à l'originalité, il donne des aperçus, parfois spirituels, quand on attend des dates et des faits, des renvois aux capitulations impériales, etc. [1]. Il émet une thèse des plus controversables, en rattachant l'empire napoléonien au Saint-Empire-romain germanique, car jamais l'Allemagne n'a accepté Bonaparte comme successeur de ses chefs nationaux et lui-même n'a pas, en *théorie* (sinon en pratique), songé à se proclamer comme le successeur légitime des vieux Césars *germains*, pour la raison bien simple qu'il regardait Charlemagne comme un souverain *français*. Le livre de M. B. nous donne bien un aperçu sommaire, à peu près suffisant, de l'histoire *extérieure* de l'Allemagne, mais tout ce qui se rapporte à la *vie intérieure*, au *développement constitutionnel* de l'Empire, est

---

1. Ainsi, pour citer un exemple, on lit p. XI : « Quelques années après, il (César Auguste) est réduit à la mendicité et sollicite en vain une place de chantre à l'église de Spire. Au XIV[e] siècle, il est marchand et vend les droits impériaux; à la fin du XV[e] il tient une agence matrimoniale; en 1556 volontairement il se fait hermite. » A moins de bien connaître déjà l'histoire d'Allemagne on ne comprendra jamais ces allusions de l'auteur.

passablement superficiel, et la bibliographie au bas des chapitres laisse beaucoup à désirer [1]. Nous apprécions à leur juste valeur littéraire, comme morceaux d'apparat, certains développements, certaines descriptions, comme le sacre de Charlemagne et celui de Napoléon, mais il faut avouer qu'ils forment un constraste assez singulier avec la sécheresse forcée du reste du récit et sont en partie de véritables hors-d'œuvre [2], et l'entrain de ses métaphores cadre parfois assez mal avec la prosaïque réalité [3]. En somme, c'est un résumé de l'histoire de l'Allemagne au moyen âge et de ses conflits avec la papauté, qui, moins fourni d'ailleurs que celui de M. Bryce, perd en valeur à mesure que nous entrons dans l'histoire moderne, tout comme le manuel anglais. Même dans cette première partie il y aurait matière à bien des remarques. Ainsi Charlemagne n'a jamais « régné sur toute la catholicité » puisque les royaumes anglo-saxons ne lui obéissaient pas et que d'ailleurs le schisme grec n'a été officiellement consommé qu'un demi-siècle après sa mort. On ne saurait prétendre non plus que les dynasties allemandes du moyen âge ont *suivi une méthode en ne pas supprimant l'élection*, tout en tâchant d'obtenir la désignation de l'héritier direct comme successeur à la couronne; elles ont au contraire toutes aspiré à l'hérédité, elles ont fait de nombreux efforts pour y parvenir et ce sont les grands vassaux de la couronne qui ont déjoué

1. Au paragraphe relatif à la Bulle d'Or, M. B. ne cite pas un des innombrables travaux récents sur ce document fondamental ni sur les droits des électeurs.

2. Le volume de M. B. n'a pas 300 pages et il en consacre 33 au couronnement de Napoléon !

3. Parfois des détails assez oiseux sont mentionnés et l'on cherche en vain les faits importants. C'est ainsi que l'auteur nous apprend que les fauteuils rouges étaient plus honorifiques que les fauteuils verts à la Diète perpétuelle de Ratisbonne et qu'on s'y chamaillait ferme à ce sujet (p. 227). Mais on chercherait en vain un chapitre complet, systématique, nous exposant ce qu'était cette Diète, comment elle fonctionnait, quelles étaient ses attributions, etc. Une page à peine sur la réorganisation, si importante pourtant, des institutions de l'Empire par Maximilien Ier! — P. 131 lire *Hartzheim* p. *Hartzhem*; p. 169, *Rense* pour *Rens*; p. 197 : *Bezold* p. *Begold*, *Haeusser*, p. *Hoesser*, etc. — Pourquoi cette façon bizarre de dire qu'à la fin du XVIIIe siècle le Saint-Empire ne conservait plus sur la rive gauche du Rhin que « les *régions* d'Aix-la-Chapelle, de Trèves et Bruxelles » au lieu de dire correctement : les *territoires* de Liège, Trèves, etc. ? Je ferai remarquer d'ailleurs à M. B. que les Pays-Bas autrichiens se sentaient en 1789 « une nationalité » aussi prononcée déjà que les Belges après 1830. — C'est sans doute, dans un moment d'oubli que l'auteur a cité, comme source historique, la page de ce mauvais plaisant de Henri Heine sur le séjour de Luther à Worms. — Rodolphe de Habsbourg ne possédait nullement, au moment de son élection, « comme patrimoine l'Alsace » (p. 202). Il y avait quelques possessions, qui toutes ensemble n'en formaient pas la sixième partie. — Il n'y avait pas non plus, quoi qu'en dise l'auteur, 343 « petites armées » dans le Saint-Empire, apres 1648, et si le nombre des États désormais souverains de l'Allemagne, émancipés par le traité d'Osnabruck, se montait, en effet, à un chiffre prodigieux, il ne faudrait pas croire pourtant que chacun songeât à battre monnaie et à lever des troupes.

les tentatives plusieurs fois répétées des Saxons, des Franconiens et des Hohenstaufen. Du temps de Grégoire VII il ne s'agissait nullement de « ramener à l'antique discipline un clergé simoniaque et marié ». L'état de mariage était, depuis des siècles, l'usage courant du clergé *séculier* d'Allemagne et en bien des endroits il a fallu des émeutes monacales, suscitées par les agents du Saint-Siège, pour détruire, par la violence, une coutume parfaitement acceptée par l'Église primitive. Lorsque l'auteur parle de la légende de Barberousse, il semble ignorer que toute cette légende, si vivante encore aujourd'hui, dans l'âme populaire, s'est formée autour de la personnalité de l'empereur Frédéric II, avant d'être reportée à celle de Frédéric Ier. — Quant aux *desiderata* de la seconde partie, il y aurait un trop long catalogue à en dresser; remarquons seulement ce détail caractéristique que le rôle énorme de la question religieuse dans le Saint-Empire (depuis le XVIe siècle jusqu'au XIXe) n'est pas même touché ; il est vrai que l'auteur expédie en *deux* pages toute l'histoire du Saint-Empire depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'aux traités de Westphalie. La période la plus intéressante pour le lecteur français n'a donc pas été traitée en réalité.

Nous ne voudrions pas cependant décourager M. Birot et sembler condamner absolument une étude qui peut déjà être utile à quelques uns et le sera certainement davantage lorsque l'auteur l'aura reprise, pour la compléter et l'améliorer. Mais il y faudra du temps et de la persévérance, un examen plus attentif des sources, une abondance infiniment plus grande de faits exacts et précis, au risque de sacrifier certains ornements de style qui peuvent plaire dans une revue, mais sont au moins inutiles dans un manuel destiné aux travailleurs sérieux. Le jour où le volume de M. Birot, remanié de la sorte, verra le jour, je serai le premier à m'en réjouir et à l'en féliciter.

R.

Capitaine Paul Pineau, du 106e régiment d'infanterie, **Le général Dugommier, sa vie, sa correspondance,** Paris, Charles-Lavauzelle, in-8° (sans date)[1].

Le livre du capitaine Pineau sur Dugommier compte 716 pages de texte et 110 pages d'annexes. C'est beaucoup, c'est même trop. Il eût été facile d'alléger ce volume énorme et peu maniable. Certaines citations se trouvent et dans le texte et dans les annexes. Des lettres de Dugommier, déjà reproduites ailleurs, voire dans le *Moniteur*, sont citées tout au long au lieu d'être résumées, et, en revanche, d'autres qui méritaient de voir le jour, et que le capitaine Famet a publiées depuis dans le *Carnet de la sabretache*, ont été laissées de côté. La

1. La préface est datée de juillet 1900, et nous avons reçu le livre en octobre 1902.

narration offre quelque confusion, notamment dans la partie qui traite des opérations de l'armée des Pyrénées-Orientales : bien qu'appuyé sur Jomini et Fervel, bien qu'étayé, comme le reste, sur de patientes et solides recherches, le récit de la campagne de 1794 n'est pas toujours clair. C'est qu'il y a trop de documents qui l'appesantissent, et il eût peut-être mieux valu que l'auteur nous donnât, au lieu de cette œuvre un peu hybride où les lettres et les rapports se mêlent en si grande quantité à l'exposition, un simple recueil de pièces.

Il y a aussi des erreurs légères, il est vrai, et de petites inexactitudes qu'il faut relever.

On ne peut parler au 22 mai 1793 du terrible « Comité; à cette date, il ne mérite pas cette épithète (p. 141).

De même, au 26 juin 1793 (p. 148) il n'est pas exact de parler de « ministres souvent dévorés par l'échafaud avant d'avoir pu résoudre le moindre des problèmes qui leur incombent ».

L'auteur ne croit pas (p. 122) que Dugommier se soit adressé, pour devenir maréchal de camp, au « monstre à face humaine qui a nom Marat », et il récuse le témoignage de Robespierre. Mais Levasseur, lui aussi, atteste le fait, et ni Hoche, ni Poinsot n'ont rougi de devoir à Marat le grade d'adjudant général.

Il dit (p. 249) que Bonaparte n'était pas d'avis de faire une véritable attaque contre le Faron; on lit cependant dans la lettre du 14 novembre (*Corr.* I, 15) qu'il faut prendre l'Eguillette et « dans le même temps attaquer le Faron ».

Il reproduit (p. 255-257) un épisode du siège de Toulon raconté par Thérèse Figueur. Mais ce récit, si piquant qu'il soit, n'est pas authentique. Nous nous contenterons d'un seul argument. La femme-dragon assure que le sergent-major Masséna et le sergent Junot tenaient dans une cuisine de bivouac les emplois de chef et d'aide; or devant Toulon Masséna et Junot étaient loin l'un de l'autre, et Masséna déjà général de brigade (et qui n'arriva que le 15 décembre) ainsi que Junot, lieutenant-adjoint d'artillerie, ne faisaient pas la cuisine. Notre auteur doute d'ailleurs de la véracité de Thérèse; il supprime dans sa citation le nom de Masséna.

Plus loin (p. 363) il juge que Marescot, alors en désaccord avec Bonaparte, reconnaît dans son rapport « avec beaucoup de sincérité » la supériorité du projet présenté et défendu par le commandant d'artillerie. Mais les mots que cite M. P. sont de Musset-Pathay (*Relation des principaux sièges*, p. 314, note), non de Marescot, et, s'ils étaient de Marescot, ils dateraient de 1806, non de 1793.

On pourrait aussi lui chercher chicane lorsqu'il dit (p. 352) que Dugommier demanda à être remplacé dans son commandement parce qu'il désespérait d'arrêter les représentants dans la voie des répressions sanglantes et qu'il refusait d'être témoin des fusillades; il n'y a

rien de tout cela dans les lettres du général ; il se plaint seulement d'être « dévié de ses mesures ».

Dirai-je encore que M. P. a tort d'attribuer au maréchal duc de Bellune les *Mémoires* de Victor qui ont évidemment pour auteur le fils de Victor Perrin [1] et d'accorder quelque importance à la relation anglaise traduite par Faulte de Puyparlier qui n'est guère qu'une traduction des *Mémoires* de Napoléon ; qu'il a tort de croire (p. 632) que Dugommier et La Union sont les seuls généraux en chef qui aient péri dans une bataille [2] ; qu'il a tort (p. 716 et ailleurs) de qualifier Dugommier de vieillard et de vieux général puisque Dugommier est mort à cinquante-six ans ; qu'il aurait dû remarquer que le rapport d'Aubry n'est qu'une copie ou une paraphrase de la lettre de Boyer (p. 643) ; que la notice de Xavier Audouin qu'il reproduit d'après une copie du temps et dont il a vainement cherché l'original, se trouve dans le *Rédacteur* du 17 brumaire an VII ? Dirai-je enfin qu'il est décidément trop favorable à Dugommier dans le récit de la campagne des Pyrénées et qu'il n'a pas connu la publication de Vidal sur la Révolution dans les Pyrénées-Orientales, le P. Delbrel, Arteche, la *Gazette de Madrid*, Baumgarten et Marcillac ?

Mais ces critiques et d'autres encore que nous pourrions lui adresser n'atténuent pas la valeur du livre. M. P. a bien traité un sujet difficile et, il a mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, mieux que Saint-Albin, Chateauneuf et Augoyat, mieux que Vauchelet, reconstitué la vie de Dugommier. L'ouvrage est à peu près complet. Le studieux capitaine lui a consacré tous ses loisirs et durant huit années, presque partout où il pouvait s'éclairer, à Toulon, à Perpignan, aux Antilles il a fait son enquête, exacte, minutieuse. Il a recueilli des renseignements des côtés les plus divers. Il a fouillé lui-même la plupart des archives, et il parle avec émotion du plaisir qu'il éprouvait à tenir dans sa main un rapport de Bonaparte et des lettres des représentants, à chercher dans d'épars et poussiéreux dossiers le petit papier jauni et froissé qui portait l'écriture de Dugommier, à copier ce papier, et à « l'emporter jalousement comme un bien péniblement conquis qu'on a peur de perdre », à « s'identifier peu à peu avec son personnage », à « s'imprégner de ses pensées. » Il a, enfin, dans le cours de son travail, exposé les différentes faces du caractère de son héros. Il a montré Dugommier tel que Dugommier doit paraître devant la postérité. Il a mis en relief les principaux traits de cette belle figure, ce qu'il y avait en Dugommier de noble et de chevaleresque, sa bonté, son humanité, sa bravoure, son sang-froid, ses talents d'organisation. Il a recherché non sans peine ni difficulté, ce

1. Voir simplement la préface du premier volume et à la dernière page, la liste des documents qu'il a, un des premiers, consultés aux archives de la Guerre.
2. Montcalm et Wolfe à Québec.

que devinrent ses descendants, ses deux filles, ses fils, Dangemont, Chevrigny, Désiré. Il a publié dans le texte de son livre et dans les annexes de précieux documents, des lettres importantes de Dugommier et son mémoire sur les troubles de la Martinique, la notice composée par Thouluyre-Duchaumont, les notes du représentant Delbrel, le travail de Xavier Audouin, etc.

Peu de nos officiers ont mis à la préparation et à la composition d'une œuvre d'histoire autant de temps et de savoir vraiment personnel, autant de soin et de conscience, autant de modestie, de probité, de désintéressement scientifique, et si le livre, comme nous lisons sur le titre, a été l'objet d'une marque de satisfaction du ministre, ce n'est que stricte justice. L'ouvrage considérable du capitaine Pineau mérite d'être placé en bon rang parmi les bibliographies les plus fouillées, les plus documentées dont nos généraux de l'époque moderne ont été l'objet, et quiconque le lira et l'utilisera, aura pour l'auteur estime et sympathie[1].

A. C.

---

1. Lire p. 150 Corroller et non *Corolléo;* p. 169 et ailleurs Vins et non *Wins;* p. 218 Alméras et non *Almeiras;* p. 278 simulera et non *stimulera;* p. 287 Richoufftz et non *Richouf*, Pélardy et non *Pélardi;* p. 377 Poinsot et non *Poinçot;* p. 379 Montredon et non *Mondredon;* p. 384 et 399 Verges et non *Vergès;* p. 411 Grezieu et non *Grézieux;* p. 431 Fitou et non *Fiton;* p. 455 et ailleurs Guieu et non *Guieux;* p. 456 hussards et non *dragons;* p. 479 douelles et non *douilles;* p. 506 et ailleurs Vallesantoro et non *Vallesantaro;* p. 508-509 Ramand et non *Raman;* p. 587 conjonctures et non *conjectures;* p. 633 Sasbach et non *Salzbach*; p. 824 Pontet et non *Poncet;* p. 27 le mémoire imprimé à Paris en 1792 par Dugommier est-il si « fameux »; p. 183 l'anecdote sur Éberlé qui était alsacien et non *Suisse*, sergent-major et non *sergent*, est suspecte en plus d'un point, et Dugommier ne le nomma pas de son chef adjudant-général (cf. p. 189 et 270 où Gaspard n'est autre qu'Éberlé); p. 214 le mot de l'officier anglais « si les Français prennent ce fort, je me fais jacobin », n'est pas authentique (on l'attribue également à Cobourg); p. 224 Doppet est arrivé le 12 novembre et non le 10; p. 228 l'affaire où figure Brûlé est du 15 et non du 14; p. 243 ce Brûlé est seul de son nom à l'armée devant Toulon, il n'y a pas d'autre Brûlé artilleur, il n'y a d'autre Brûlé que le commandant de la Côte-d'Or, et Sugny que l'auteur place à la division de l'ouest, est chargé des batteries de la division de l'est ou division La Poype; p. 257 c'est Saliceti, et non Gasparin qui, le premier, avait distingué Bonaparte; p. 260 (et 222) la batterie de la Convention a été commencée à la fin d'octobre et ainsi baptisée par Carteaux; p. 263 Cervoni est né à Soveria et non en Sardaigne; p. 275 les commissaires du pouvoir exécutif n'ont pas « pullulé » devant Toulon; p. 296 il n'y eut que deux conseils de guerre, et non trois; p. 298 l'adresse de la Convention est dans le *Moniteur* du 30 frimaire, mais elle est du 27, et non du 30; p. 374 si Flers est né en 1754, il n'a pas trente-six ans en 1793, et sa bataille du Mas Deu (non du *Mas d'Eu*) est du 19, en non du 20 mai; p. 385 l'arrêté ordonne, non d'envoyer 15,000 hommes, mais de réduire l'armée à 15,000 hommes; p. 379 Barbantane ne fut pas destitué, il donna sa démission que les représentants acceptèrent; p. 381 Dagobert ne fut pas destitué après l'attaque de Trouillas; p. 386 d'Aoust n'a pas été repoussé au second combat de Villelongue qui fut un succès; p. 429 Dagobert fut le 17 novembre, non pas destitué, mais suspendu; p. 443 la

Histoire de Sarlat, par J.-J. Escande, Sarlat, imprimerie Lafaysse, rue des Cordeliers, 1903. In-8°, 558 p.

C'est une œuvre consciencieuse que cette *Histoire de Sarlat* et bien qu'elle aie trop l'allure d'une chronique, bien que l'auteur manque parfois de critique, bien qu'il ne cite pas assez souvent ses sources et qu'il ait commis çà et là quelques erreurs [1], on lira son ouvrage avec intérêt. Il décrit la tour Saint-Bernard, le plus ancien et le plus remarquable monument de Sarlat et les fêtes du carnaval au moyen âge. Il raconte la révolution communale, la création de l'évêché, la tentative de Gilbert de Domme qui voulut, avec l'aide des deux traîtres Donadei, s'emparer de Sarlat, Chandos faisant prêter serment de fidélité aux habitants, la ville redevenue française et prenant part à toutes les expéditions dirigées dans le pays contre les Anglais, la misère des Sarladais durant la guerre de Cent-Ans, les troubles causés par le protestantisme, la cité prise et reprise en 1574, les sièges de 1562 et de 1587, l'occupation des ligueurs et des frondeurs. Il trace un tableau de l'état social du Sarladais au XVII[e] et au XVIII[e] siècle et l'on trouve dans ce chapitre de curieux détails sur les couvents, sur la dîme, sur la magistrature, sur les prisons et les condamnations. Chemin faisant, il nous présente les hommes remarquables qui sont nés à Sarlat et dans le Sarladais : La Boétie, Fénelon, La Calprenède, Jacques de Maleville, J.-B. Loys, l'abbé Audierne, l'helléniste Rossignol, le fabuliste La Chambeaudie, le général Fournier-Sarlovèze et M. de Tarde. L'histoire de notre époque est très minutieusement

---

lettre citée n'est pas celle que Barère nomme le chant du cygne, elle renferme deux lettres de différente date; p. 444 Dagobert n'a pu imposer à Urgel une telle contribution, et son portrait est trop flatté; p. 448 c'est Augereau, et non La Union qui a été délogé le 29 avril; p. 452 Venegas survécut à ses blessures; p. 523 l'auteur ne sent-il pas le ridicule de cette phrase de Fervel : « le noble colon des Antilles accourait du fond des mers (*sic*) offrir son bras à la cause de la liberté »; p. 545 quelle sécheresse dans ces lignes « à cette époque de thermidor il était allé passer une vingtaine de jours en convalescence du côté de Narbonne »! Il fallait dire que Dugommier partit du Boulou le 3 juillet pour y revenir le 20 et que pendant presque tout ce temps il demeura à Ventenac; p. 592 la lettre de Simonin a été adressée le 4 et non le 17, et elle arriva le 16 à Delbrel; je trouve enfin que notre auteur a trop de confiance dans les études de Châteauneuf, de Saint-Albin (cf. p. 39 et 274) et de Leone d'Almeyda.

1. P. 18, est-il bien sûr que les cinq statues de la porte de la cathédrale soient des statues de dieux païens conservées par hasard, d'autant que deux d'entre elles forment un groupe informe? — P. 45, lire Guiraut (de Bornelh) et non *Giraud* et l'on aurait voulu quelques citations d'Aimeric et de Cairels. — P. 67, on ne nous donne pas la date de la découverte de la trahison des Donadei. — P. 312 Chalier n'est pas un « proconsule de la Convention » et l'anecdote rapportée à la page suivante ne peut être authentique, puisqu'en 1794 Dupont était, non capitaine, mais général et vivait dans la retraite à Chabanais. — P. 358. Pourquoi ne pas citer quelques-uns de ces noms étrangers ?

retracée : élections législatives, manifestations religieuses, départ des jésuites, visites des ministres, aucun incident de la vie contemporaine de Sarlat n'a été négligé, et si plusieurs de ces événements nous touchent peu, ils intéresseront peut-être nos arrières-neveux. M. Escande se plaint que le Sarladais, même s'il a du talent, ne soit pas apprécié par ses compatriotes ; pour les Sarladais, dit-il, un écrivain du terroir est toujours un camarade dont on lit les productions avec une douce ironie ou avec commisération, on ne le prend pas au sérieux ou on ne lit que pour le critiquer. Espérons que les Sarladais feront une exception en sa faveur, et ils l'ont faite sans doute, puisque l'auteur dans son avant-propos, prie le public de lui conserver la bienveillance dont il a reçu tant de preuves lorsque son livre paraissait en articles et sous le nom d'Ignotus dans l'*Union sarladaise*. Les Sarladais ne voudront pas se démentir.

A. C.

— M. J. Goldziher, le savant orientaliste de l'Université de Budapest, a fait le discours d'usage à la réunion en l'honneur du grand voyageur et philologue Alexandre Kőrösi Csoma (Cf. *Revue critique*, 1901, n° 21). Il a parlé de l'*Influence du bouddhisme sur l'Islam* (*A buddhismus hatása az iszlámra*. Budapest, Académie, 1903, 44 pages, in-8°). Il a établi à l'aide de nombreux documents tant imprimés qu'inédits que les traces de cette influence se retrouvent dans les croyances sur la migration de l'âme et sur la fatalité, dans le renoncement au monde pratiqué par la secte des sindiks, dans la vie monacale et même dans le culte des lieux saints. Des pages intéressantes sur le poète Abu-l-Ala et sur le Nirvana rendent la lecture de cet essai très intéressante. — J. K.

— M. Joseph Thury vient de publier un mémoire sur le *Dictionnaire tchagataï* intitulé : *Behdset-ül-Lugat* (*A Behdset-ül-Lugat czímü csagatáj szótár*. Budapest, Académie, 1903, 66 pages, in-8°). Après avoir énuméré les sept recueils de mots composés en Orient et qui ont servi de base aux Dictionnaires de Pavet de Courteille, Zenker et Boudagov, il décrit un huitième recueil dont l'auteur est Fethali Kadsar Kazvini, savant turc du XIXe siècle. Ce Dictionnaire manuscrit est une édition corrigée et augmentée du Senguilakh et appartient à M. Thury. Dans les pages 20-66 de son mémoire il prouve, par de nombreux exemples, qu'on peut apporter maintes améliorations à tous les dictionnaires tchagataïs parus jusqu'aujourd'hui. — J. K.

— M. J. Kont vient de publier les quatre premières leçons de son cours libre sur *La Littérature hongroise de 1825 à 1848*, sous le titre : *Un poète hongrois : Michel Vörösmarty, 1800-1855* (Paris, Rudeval, 1903, 73 pages in-8°). Il y retrace la vie du poète qui domine cette époque et apprécie ses épopées, ses poésies lyriques et son théâtre. De nombreuses traductions permettent de se faire une idée de cet écrivain peu connu en France. — A.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 9 novembre — 1903

Velay et Auvergne. — Contes et Légendes, Noëls vellaves, etc., etc. Nombreux dessins et deux planches hors texte. Le Puy-en-Velay. Régis Marchessou, Imprimeur-éditeur, 1903. In-8° de 349 p. Prix 7 fr.

C'est une véritable chance quand, arrivant dans un pays, on trouve un guide intelligent qui vous montre les curiosités de la région ; on est mieux partagé encore, si ce guide sait vous entr'ouvrir les portes, habituellement fermées à l'étranger, et vous initie dans la vie intime des habitants : c'est ce qu'en venant en Auvergne j'ai en partie trouvé dans le livre ci-dessus annoncé. M. R. Marchessou, l'imprimeur bien connu du Puy, a réuni dans ce beau volume, qu'il a édité avec un soin jaloux, les légendes, contes, Noëls, devinailles, formulettes et blasons, en français et en patois, — les chansons et bourrées, concernant le Velay et la partie de l'Auvergne rattachée au département, qui sont disséminés un peu partout ; « sauver de l'oubli, dit-il, ces souvenirs et ces croyances du passé qui vont chaque jour se perdant, telle fut mon intention, tel a été mon but. » Et il cite tous ses collaborateurs, MM. Lascombe, P. Le Blanc, J. Peyriller, U. Rouchon et d'autres. C'est, autour de lui, une pléiade de traditionnistes. Leur œuvre est riche et variée. Peut-être en élaguerais-je un peu, mais ce serait pour y ajouter ; car malgré tout, et je suis sûr que les auteurs eux-mêmes en sont persuadés, cette œuvre est incomplète. Le vieux trésor qu'ils ont entrepris de remettre au jour, gît plus profondément enfoui dans l'âme de leur province ; ce qu'ils nous

donnent n'en est que la couche superficielle, mêlée de productions trop récentes. Il faut creuser encore et non en un seul endroit, mais dans tous les coins et recoins du pays, et ils seront bientôt surpris des découvertes qui les attendent. L'Auvergne est le réduit, où, peut-être plus encore qu'en Bretagne, les coutumes, les croyances, les pratiques de nos plus lointains ancêtres ont dû se réfugier : or, c'est une des régions de France les moins explorées. M. Marchessou mérite assurément des remerciements pour l'intéressant ouvrage dont il vient d'enrichir notre littérature provinciale ; mais la tâche à faire est plus vaste : à lui de l'entreprendre définitivement, en groupant le plus de collaborateurs possible, auxquels il recommandera une stricte fidélité et dans le langage et dans les détails. Médecins et instituteurs surtout, travaillant sur un questionnaire clair et précis, pourront en peu de temps lui fournir les matériaux les plus complets et les plus rares : quand cette moisson aura été triée et rangée, l'Auvergne aura la place qui lui revient dans le traditionnisme.

Léon Pineau.

Le livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques de Philon de Byzance, édité d'après les versions arabes d'Oxford et de Constantinople, et traduit en français par le baron Carra de Vaux. — Tiré des *Notices et Extraits etc.* tome xxxviii. — Paris, Klincksieck, 212 pages gr. in-4°.

J'ai dit ailleurs (*Journal des savants*, juillet 1903, et *Revue des Etudes grecques*, t. xvi) quelle est l'importance de cette nouvelle publication de l'orientaliste français qui a donné, il y a dix ans, la première édition des *Mécaniques* de Héron d'Alexandrie ; j'ai insisté sur le degré de confiance que nous pouvions avoir dans l'authenticité d'un document capital pour l'histoire de la science grecque, malgré les incertitudes qui concernent la tradition manuscrite. Je n'ai pas l'intention de répéter ici ce que j'ai déjà dit ; mais puisque j'ai encore l'occasion de parler de l'œuvre de M. Carra de Vaux, je la saisirai pour m'accuser moi-même d'un manque d'attention.

Il m'avait en effet, comme il l'indique (p. 15, n° 2), soumis les épreuves de son introduction, et j'ai laissé passer une légère inexactitude. Il est dit (p. 12-13) que la *Syntaxis* mécanique composée par Philon de Byzance « contenait un certain nombre de livres, dont « deux, le quatrième et le cinquième traitant des machines de guerres « et appelés les *Belopoiika*, nous sont depuis longtemps connus ». En fait, le titre de *Belopoiika* ne peut s'appliquer qu'au livre iv ; celui qu'on appelle le cinquième serait mieux qualifié de *Poliorcétiques ;* en réalité il traite de la défense et de l'attaque des places fortes. D'un autre côté, la tradition manuscrite n'indique nullement qu'il ait porté le

n° v. Le début est certainement mutilé, et la fin semble également incomplète ; si dans les manuscrits il suit le livre IV, c'est simplement parce que tous deux ont été compris dans un *corpus* byzantin de traités militaires. Mais Philon n'avait certainement pas suivi, dans sa *Syntaxis*, un ordre de matières, puisque, d'après le début du livre IV, le précédent était consacré aux travaux des ports (λιμενοποιικά) : d'un autre côté, son langage (p. 60, l. 18-19 éd. Thevenot) : ἐν τοῖς λεγομένοις πνευματικοῖς θεωρήμασιν τοῖς καὶ ὑφ' ἡμῶν μετὰ ταῦτα ῥηθησομένοις, semble bien indiquer qu'après le livre IV, il va passer aux *théorèmes pneumatiques*, qui semblent au reste différents du *Livre des appareils pneumatiques*, édité par M. Carra de Vaux. Je reviendrai sur ce point un peu plus loin ; car pour le moment, je veux signaler une autre erreur courante au sujet de Philon.

D'après le passage p. 103, t. 30, du prétendu livre V, on admet (p. ex. Fabricius, *Bibl. gr.* éd. Harles, IV, 231) que dans les livres antérieurs s'en trouvait un sous le titre de παρασκευαστικά. Mais Philon renvoie en cet endroit à ce qu'il a déjà dit au sujet des φάρμακα à employer pour empoisonner les eaux à l'approche de l'ennemi ; or les indications concernant les φάρμακα se trouvent précisément plus haut dans le même livre (p. 90, l. 14 et suiv.), dans la liste des approvisionnements à constituer pour soutenir un siège. C'est évidemment cette partie du livre, et non pas un autre livre entier, que Philon désigne sous le nom de παρασκευαστικά. De même, si p. 102, l. 48-50, il dit ὡς δηλώσομεν ἐν τῷ εἴδει (?) τῷ περὶ ἐπιστολῶν τῶν κρυφίως ἀποστελλομένων, il n'est nullement nécessaire de voir là la citation d'un livre spécial. Enfin si, dans le livre IV, Philon se réfère (p. 59 et 61) à ses μοχλικά, on peut très bien n'y voir qu'une partie, par exemple du livre I (cité p. 52, l. 1, pour une autre question).

Le livre *des appareils pneumatiques*, lequel est conçu sur le plan suivi par Héron dans ses propres *Pneumatiques*, renvoie (ch. 3) à un livre antérieur dont le titre, dans la version latine médiévale partielle que Rose a fait connaître en 1870 (*Anecdota græca et græcolatina*, II), est *de arbitriis mirabilibus*. Rose a supposé qu'il s'agissait des automates, dont nous savons, par Héron, que Philon avait traité. M. Carra de Vaux a remarqué très justement que cette hypothèse était inadmissible, les Grecs n'ayant pas employé le ressort de l'air dans leurs automates, comme le prouve suffisamment le livre de Héron sur ce sujet. Son texte arabe lui donnant le même sens que la version latine, il a admis la nécessité d'une correction et traduit *des instruments extraordinaires* (θαυμαστὰ ὄργανα), entendant qu'il s'agissait des *orgues*. Je n'ai absolument aucune compétence pour apprécier la probabilité que peut offrir aux arabisants un changement de lettres qui, dans les paléographies grecques ou latines, semblerait sans doute passablement audacieux. Mais je ferai remarquer qu'en tout cas, l'opinion de M. Carra de Vaux se trouve appuyée par l'existence,

dans le manuscrit de Sainte-Sophie, de pièces sur les orgues (à trompette et à flûte) dédiées à Ariston, c'est-à-dire écrites par Philon. D'un autre côté, je suis porté à adopter au fond son opinion parce que le livre des πνευματικὰ θεωρήματα, qui devait suivre immédiatement les *Bélopoïques*, comme je l'ai dit, et traiter surtout des effets de la compression et de la dilatation de l'air, ne pouvait comprendre une meilleure illustration que l'*hydraulis* de Ctésibios et d'autres instruments analogues.

Il serait à désirer que M. Carra de Vaux nous donne également bientôt ces pièces de Philon sur les orgues (comme aussi celle sur les clepsydres dédiée à Ariston dans le manuscrit d'Oxford). Peut-être éclaireraient-elles la question de Ctésibios, que les savants allemands semblent persister à dédoubler.

Je terminerai en adressant une légère critique à M. Carra de Vaux sur un point de sa traduction. Philon (comme aussi Héron) croit, avec Straton, que l'air est constitué par de très petites molécules séparées par des vides qui augmentent en cas de dilatation et diminuent en cas de compression. Les autres corps sont également constitués, dans cette hypothèse, de la même façon, mais avec cette différence que la somme des espaces vides y est ou invariable ou beaucoup moins variable. De plus l'eau, en contact avec l'air, s'unit naturellement si bien à lui qu'il ne peut y avoir de vide entre les deux corps et qu'il se produit de l'un à l'autre une adhérence, au moyen de laquelle Philon explique le phénomène d'ascension du liquide dans les siphons, etc. Cette conception est défigurée, dans la traduction, par l'adoption d'expressions comme « le liquide est composé avec l'air », dont le sens obvie évoque une tout autre idée.

Paul TANNERY.

Recueil d'Arts de seconde Rhétorique, publié par E. LANGLOIS. — Paris, Imprimerie nationale, 1902; un vol. in-4°, de LXXXVIII-496 pages.

Ce volume forme le n° 85 de la *Collection de Documents inédits sur l'histoire de France*. Il renferme sept traités, appartenant tous au XVe siècle, et réunis avec raison sous une rubrique commune : on donnait à cette époque le nom de *Rhétorique seconde* (ou *laie*, ou *vulgaire*) aux préceptes relatifs à l'art d'écrire en prose et en vers français. On l'opposait ainsi à la Rhétorique première, qui était celle des clercs et avait trait à la langue latine : tel était du moins le sens de l'expression le plus généralement adopté. Voici maintenant le titre particulier de chacun des traités en question, et la place qu'ils occupent dans ce volume, car on pourra se faire ainsi quelque idée de leur importance relative : 1° *Des Rimes*, par Jacques Legrand

(p. 1-10); 2° *Les Règles de la seconde rhétorique*, anonyme (p. 11-103); 3° *Le Doctrinal de la seconde rhétorique*, par Baudet Herenc (p. 104-198); 4° *Traité de l'art de rhétorique*, anonyme p. 199-213); 5° *L'Art de rhétorique*, par Jean Molinet (p. 214-252); 6° *Traité de rhétorique*, anonyme (p. 253-264); 7° *L'Art et science de rhétorique vulgaire*, anonyme (p. 265-426). De ces traités le 1er seulement avait été publié (en appendice à la thèse de M. Coville, 1889), ainsi que le 5e et le 6e (dans des impressions gothiques de la fin du xve siècle, ou dans des réimpressions médiocres) : les quatre autres étaient encore inédits, et ce sont à bien des égards les plus intéressants et les plus détaillés. Voilà qui justifie pleinement la présente publication. Quant à la science avec laquelle elle a été faite, le nom seul de M. Langlois en est un garant sûr, ainsi que celui de M. Paul Meyer qui a suivi la publication en qualité de commissaire responsable.

Dans son introduction de près de cent pages, M. Langlois a éclairci toutes les questions relatives à ces traités, dont quatre sur sept restent anonymes : mais il est certain que le troisième est de Baudet Herenc, un bourguignon qui a longtemps séjourné dans les Flandres, et que le cinquième est bien de Molinet en personne, quoiqu'on l'ait attribué quelquefois à Henri de Croy. Toute cette discussion est appuyée sur des preuves sérieuses, entremêlée de détails intéressants sur certaines particularités linguistiques (notamment du dialecte picard), et sur la constitution des *Puis*, auxquels se rattache tout ce mouvement poétique. Dans les ouvrages eux-mêmes, édités ici avec un soin méticuleux et avec les variantes importantes de tous les manuscrits, on trouvera à faire plus d'une remarque qui a son prix. Je n'en veux citer qu'une, tirée du court traité *Des Rimes*, et qui se rapporte par conséquent aux toutes premières années du xve siècle. D'après ce que nous dit Jacques Legrand, l'*e* féminin devant une voyelle pouvait à ce moment compter pour une syllabe, mais il commençait plutôt à s'élider. Nous savions déjà cela par ailleurs, mais il n'est jamais mauvais d'avoir un témoignage de plus, que voici textuellement : « Quant « deux voyeulx s'entresuyvent, tu peulx deux sillabes tant seulement « compter pour une, car le derrenier voyeul comprend le premier, et « ainsi deux sillabes se comptent pour une. Exemple, en disant : « *Dame est bonne*, la derreniere sillabe de *dame* se prononce avecques « *est*, et ne font que une sillabe. Toutesfois il est en toy de les « compter pour deux sillabes se tu veulx, mais lors au prononcier on « doit fere point entre l'ung voyeul et l'autre, etc. » Des listes de rimes qui se trouvent dans ces divers traités (très copieuses surtout dans le troisième et dans le septième) on pourra extraire quelques autres faits relatifs à la prononciation française : les lexicographes surtout y feront une riche moisson en ce qui concerne la langue du xve siècle. Je ne dis rien des nombreuses pièces de vers (oh ! plates et médiocres en général) qui sont données là comme modèles ; ni des détails circons-

tanciés sur tous les genres poétiques alors en honneur, sur la technique même du vers et sur les différents systèmes de rimes. Tout cela est facile à consulter ou à retrouver, grâce aux tables que M. Langlois a dressées à la fin de son volume. Voilà des matériaux de premier choix, pour qui voudrait entreprendre une œuvre un peu ingrate sans doute, mais qui aurait cependant son utilité et son intérêt : je veux dire une histoire d'ensemble de notre poésie française pendant le XIVe et le XVe siècle.

E. Bourciez.

Lettres de Madame Roland, publiées par Claude Perroud, recteur de l'Académie de Toulouse. Tome second. 1788-1793. Paris, imprimerie nationale. 1902. gr. in 8°, 827 p.

Ce second volume qui termine la belle publication entreprise par M. Perroud, contient les lettres de 1788 à 1793. Les lettres de chaque année sont, comme dans le premier volume, précédées d'un « avertissement » et annotées avec le soin, l'exactitude et la sobriété qu'on connaît. On y voit Mme Roland suivre avec passion les événements de Paris, pousser ses amis aux partis extrêmes, se défier du roi — dès 1789, — proposer d'enlever l'assemblée à Versailles dans l'instant même ou les Parisiens font les journées d'octobre, encourager son mari qui devient officier municipal de Lyon, l'accompagner à Paris où il réussit à faire déclarer la dette de Lyon dette nationale, et devenir déjà pendant ce séjour de 1791 l'âme d'un groupe républicain formé par Brissot, Buzot, Petion, Robespierre, Lanthenas, Bosc et Bancal, s'installer en 1792 dans la capitale et partager les travaux de Roland, d'abord à la correspondance du club des Jacobins, puis au ministère. Les « Avertissements » de M. P. comblent du reste les lacunes de la correspondance et marquent les circonstances dont les lettres et les Mémoires de Mme Roland ne donnent pas une idée assez nette et complète. Des appendices très copieux nous renseignent sur les demoiselles Cannet et sur leur famille, sur la famille de M. et de Mme Roland, sur les amis de Rouen et de Dieppe, sur les *Lettres d'Italie*, sur le séjour de Roland à Amiens, sur les intendants du commerce dont Roland dépendit, sur sa querelle avec l'inspecteur-général Holker, sur les académies auxquelles il appartint, sur sa liaison avec Flesselles, sur les lettres de noblesse qu'il demanda, sur le fidèle Bosc, sur Lanthenas, sur le Beaujolais de 1784 à 1790, sur Champagneux, sur Lyon en 1790 et 1791, sur l'origine et la nature des relations de Brissot avec les Roland, sur Bancal des Issarts, sur Buzot, sur Mentelle, cet ami de la dernière heure qui sous le nom de *Jany* assista

Mme Roland en septembre et en octobre 1793, sur Fleury, la « chère bonne » à qui Mme Roland adressa une lettre d'adieux si touchants, sur Agathe (Angélique Boufflers), l'amie de Mme Roland, sur les portraits des deux époux. Certains de ces précieux appendices sont de véritables biographies, et par la quantité de détails qu'ils renferment, constituent d'ores et déjà les chapitres d'un livre sur les Roland et leurs amis. Un index des noms termine cette vaste et admirable publication. Tous ceux qui étudient la période révolutionnaire, remercieront avec nous M. Perroud et le féliciteront d'avoir mené à bonne fin cette délicate entreprise qui lui a coûté tant de recherches et un très long et patient labeur, mais qui fait le plus grand honneur à la critique française.

A. C.

Les volontaires nationaux pendant la Révolution par Ch.-L. Chassin et L. Hennet. Tome II, Paris, Cerf, Noblet, Quantin. 1902. In-8°, 809 p.

Ce deuxième volume mérite les mêmes éloges que le premier (*Revue critique*, 1899, n° 45). Tous les renseignements sont puisés aux sources mêmes, et nous avons dans ce tome *onze* historiques, aussi minutieux et fouillés que possible, des bataillons parisiens. La masse de renseignements que les deux auteurs nous fournissent, est, comme nous le disions il y a quatre ans, vraiment incroyable. Ils nous donnent la formation des bataillons, leur état-major, leur effectif, leurs marches et combats, leur embrigadement, les états de service des officiers, des sous-officiers, des soldats. On a dit qu'il n'était pas nécessaire d'imprimer ces listes de personnages inconnus qui ne méritent pas de passer à la postérité, et qu'il importe peu de savoir que tel ou tel était manouvrier ou scieur de pierre. Pourquoi non? Plusieurs d'entre nous retrouveront un ancêtre parmi ces soldats obscurs; puisqu'ils ont souffert et combattu pour la patrie, pourquoi ne pas leur consacrer une ou deux lignes; puisqu'ils appartiennent aux levées de Paris, pourquoi ne pas les citer dans un recueil de documents relatifs à l'histoire de Paris; et s'ils exerçaient d'humbles métiers, ne sont-ils pas plus méritants, et n'est-il pas utile de connaître la composition exacte de ces fameux bataillons de volontaires? Les bataillons dont le regretté Chassin et le savant Léon Hennet retracent ici les destinées, sont tous des bataillons de 1792 : le 9e bataillon dit de Saint-Laurent, un autre 9e bataillon heureusement plus connu sous le nom de bataillon de l'Arsenal, le 10e bataillon dit les Amis de la patrie, le 11e bataillon dit de la République, le 12e bataillon de la République, le bataillon de la Butte des Moulins ensuite dénommé le bataillon de la Montagne, le 1er bataillon des piquiers dénommé ensuite 14e bataillon de la République, le batail-

lon de Molière, le 1er bataillon républicain de Paris, le 1er bataillon des Gravilliers, le 1er bataillon des Lombards. Certains de ces bataillons ont eu des chefs qui devinrent célèbres; d'autres eurent des aventures, on pourrait dire des malheurs. Le bataillon de l'Arsenal avait pour lieutenant-colonel en premier le brave Friant et une de ses compagnies fut la compagnie des Arts composée d'étudiants : Franceschi-Delonne, le général qui mourut si misérablement en Espagne; Lejeune, lui aussi, destiné au généralat et qui fut un peintre distingué; Alexandre Duval, le futur académicien; Pinot qui défendit Huningue en 1814; l'économiste Jean-Baptiste Say. Le 11e bataillon de la République, reconstitué après ses campagnes dans l'Ouest, fut embarqué pour l'île de France, et en 1797, puis en 1803 prêté au gouvernement batave; il alla ainsi à l'île de Java où il périt en grande partie. Le bataillon de la Butte des Moulins compte parmi ses compagnies la compagnie des artistes dramatiques ou des artistes du théâtre de la Montansier, qui d'ailleurs ne demeura qu'un mois à l'armée, au camp de Châlons, sans courir aucun péril ni prendre part à aucun combat. Le 1er bataillon républicain est le bataillon dont le nom reste attaché à l'affaire de Rethel; il avait Palloy pour commandant. Le 1er bataillon des Gravilliers était à la bataille de Jemappes et aux sièges de Valenciennes et de Lyon. Le 1er bataillon des Lombards eut pour chef Lavalette, le ci-devant marquis, ami de Robespierre et lieutenant de Hanriot. Le volume, comme le précédent, renferme, outre les listes et notices que nous avons citées, nombre de documents importants pour l'histoire générale, le mémoire de Chapuis sur l'échec de Troisvilles, tout le dossier de l'affaire de Rethel, la biographie de Palloy et celle de Lavalette, des extraits de l'Exposé des opérations de l'armée du Nord (relation qui passe pour être de Reynier), la lettre de Marchand, volontaire de la compagnie des arts, à « sa chère Jourdain » (p. 801-802) et le registre des délibérations du conseil d'administration du 14e bataillon de la République, le seul des documents de cette nature que possèdent les Archives de la guerre, document de grande valeur parce qu'il contient une foule de détails sur la vie intime d'un bataillon à l'époque révolutionnaire et sur les difficultés de son administration. Cette publication des Volontaires de Paris est une de celles dont le conseil municipal peut s'énorgueillir et nous comptons que M. Léon Hennet, resté seul pour l'achever, nous donnera encore plusieurs volumes aussi soignés, aussi copieux, aussi intéressants [1].

A. C.

---

1. J'aurais voulu que M. Hennet eût cité p. 75 les études de Sainte-Beuve et de Thoumas sur Franceschi-Delonne, p. 328 la notice parue dans notre *École de Mars*, 318 et 337 sur Eschard, et p. 449 l'étude d'André Lichtenberger, *Le socialisme utopique*, 220-244, et les pages d'Alger (*Englishmen in the French Revolution* 76-77) sur Oswald.

Jules Poirier, **Correspondance de Nicolas-Memmie Mogue,** terroriste ardennais, précédée d'une étude biographique. Reims, Matot-Braine, 1901. In-8°, 211 p.
— **Les prisonniers de la Chartreuse du Mont-Dieu pendant la Terreur.** Paris, Kleiner (rue de la Chaise, 6) 1903, in-8°, 111, p.
— **Les forteresses françaises en 1870.** Mézières. Reims, Matot-Braine, Avec 4 cartes ou plans et 2 vues des ruines de Mézières, hors texte. 1902, in-8°, 250 p.

Voici trois ouvrages d'histoire locale, mais qui intéressent à quelques égards l'histoire générale. Il convient de les faire connaître et de louer leur auteur, M. Jules Poirier. Non qu'ils soient exempts de défauts : M. P. se trompe quelquefois. Mais ses travaux sont utiles et témoignent de son ardeur laborieuse.

Le terroriste Mogue est très peu connu. M. Poirier nous retrace sa vie, ses actes dans les Ardennes et en Vendée, sa conduite indigne qui lui fut vivement reprochée par Collot d'Herbois, ses odieuses dénonciations dans les clubs. C'est Mogue qui disait que la Révolution est un pot bouillant dont la guillotine est l'écumoire, et il exhortait les sans-culottes à dénoncer toujours parce que les dénoncés étaient détenus et que les biens des détenus seraient confisqués au profit des dénonciateurs (p. 36). C'est lui qui dénonça et fit guillotiner les administrateurs des Ardennes « complices du traître Lafayette ». Heureusement Charles Delacroix le fit, après le 9 thermidor, mettre en arrestation. Le 14 juillet 1795 Mogue montait à son tour sur l'échafaud. Cette esquisse biographique est suivie des lettres écrites par Mogue pendant sa détention à la citadelle de Sedan et à celle de Mézières. Elles sont au nombre de cinquante et quelques-unes offrent de l'intérêt. L'ouvrage est en tout cas une des meilleures études qui aient paru sur l'histoire de la Révolution dans les Ardennes [1].

Le Mont-Dieu était une Chartreuse, située sur la route du Chesne à Sedan, et qui devint sous la Révolution prison d'état. Après de longues recherches dans les archives de Mézières, M. P. a reconstitué autant que possible la liste des gens qui furent enfermés au Mont-Dieu pendant la Terreur; il la donne selon l'ordre alphabétique en ajoutant les commentaires qu'il a trouvés à la suite des noms et qu'on peut considérer comme les motifs d'incarcération. Elle contient 669 noms. M. P. y joint une table alphabétique [2].

L'étude de M. Poirier sur le siège de Mézières en 1870 est faite

1. P. 24, lire, Leigonyer et non *Ligonier;* p. 27 Levasseur et non *Mathieu*; p. 45 Peraldi et non *Bellegarde*; p. 60, il faut bien lire Roux et non *Louis* (cf. p. 72 et 83); p. 20, il est regrettable que l'auteur n'ait pas connu une lettre du 6 juillet 1793 où Perrin et Massieu accusent Mogue de faire le mal « avec le patriotisme le plus exalté et les meilleures intentions » et d' « user de l'arbitraire le plus absolu ») Rec. Aulard V, 194-195).

2. P. 79 (art. J.-P. Mangin) lire Pflieger et non *Fleiger;* p. 63 lire d'Hangest et non *d'Hangeste;* p. 54, 56, 67, noter que le charpentier Louis Edet, ainsi que P. Ch. Fournier et Jacquet-Delattre, fut envoyé au tribunal révolutionnaire et guillotiné.

d'après les documents, et l'auteur n'a pas négligé les travaux allemands, l'ouvrage de Gœtze sur les opérations du génie et surtout le livre de Spohr. On le trouvera par instants trop indulgent envers ses compatriotes les Macériens; il prend leur parti contre la garnison et le gouverneur, le colonel Blondeau, que « tout éloignait de la sympathie des populations ». Mais il expose bien les difficultés de la défense et les divers épisodes de l'investissement et du siège, la 14e division prussienne venant s'établir autour de la ville, dispersant les francs-tireurs des alentours, choisissant le front sud comme point d'attaque et dressant quatorze batteries contre la forteresse qui une fois tombée, donna aux Allemands un nouveau chemin de fer. On sait que le bombardement commença le 31 décembre et que quelques heures suffirent aux assiégeants pour réduire au silence le canon de la place et brûler la moitié de Mézières. Le 1er janvier fut signée la capitulation. L'auteur, en terminant, expose les pertes que Mézières avait éprouvées — 43 morts, et sur 506 maisons, 262 détruites dont 174 entièrement brûlées — et il rappelle la décision du conseil d'enquête.

A. C.

P.-Fr. de Rémusat. **Mémoire sur une détention au Temple**, 1797-1799, publié pour la Société d'histoire contemporaine, par Victor Pierre. Paris, Picard, 1903, in-8°, XLII et 191 p.

Encore un bon volume de cette collection qui ne mérite que des éloges. M. Pierre y réimprime le mémoire rarissime d'un homme qui passa vingt-deux mois dans la prison du Temple et qui retrace avec autant de calme que de fidèle précision tout ce qu'il a vu, entendu et souffert : séjour dans la chambre d'arrêt du bureau central, interrogatoires devant ce bureau et au ministère de la police générale, internement au Temple et interrogatoire devant le capitaine-rapporteur, audience de la commission militaire à la maison commune, lieux et personnages, compagnons de captivité. L'introduction que M. P. a mise au *Mémoire*, est très solide et instructive. M. P. nous fait connaître Rémusat qui fut élu aux Conseils, en germinal, an V, par les Bouches-du-Rhône; il donne quelques détails sur les phases successives de la persécution subie par Rémusat et complète les renseignements donnés par son héros sur le Temple ainsi que sur le bureau central et le ministère de la police; il montre que la captivité de Rémusat était injustifiable et doit être imputée à Merlin de Douai. Le texte du *Mémoire* a été scrupuleusement reproduit d'après l'édition de 1817, sauf que l'éditeur a, non sans raison, partagé le texte en chapitres et mis des sommaires ainsi que des notes et de légères rectifications au bas des pages. Il a, dans les appendices, reproduit presque toutes les pièces du dossier Rémusat et donné la

liste des détenus du Temple que Rémusat avait dressée; mais cette liste, M. Pierre l'a vérifiée et contrôlée d'après les registres d'écrou en ajoutant quelques indications qu'il a trouvées çà et là. Un croquis du Temple avec une légende — Rémusat en est peut-être l'auteur — accompagne la publication et, bien que sommaire, rendra service au lecteur [1].

A. C.

La campagne de 1794 à l'armée du Nord, première partie, organisation par M. Coutanceau, lieutenant-colonel du génie, Paris, Chapelot, 1903, in-8° LXIII et 527 p.

L'expédition d'Égypte, 1798-1801, par C. de la Jonquière, capitaine d'artillerie. Tome III, avec sept cartes ou croquis hors texte de cinq croquis dans le texte. Paris, Charles-Lavauzelle, 1902, in-8°, 720 p.

La campagne de 1805 en Allemagne, par Alombert, contrôleur de l'administration de l'armée et J. Colin, capitaine d'artillerie. Tome II. Paris, Chapelot, 1902, in-8°, VII et 888 p.

Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809), par le commandant Balagny. Tome deuxième, avec neuf cartes, plans et croquis. Paris, Berger-Levrault, 1903, in-8°, 712 p., 15 fr.

Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche, par le lieutenant-colonel Saski. Tome troisième avec une carte et deux croquis. Paris, Berger-Levrault, 1902, in-8° et 408 p. 10 fr.

Campagne de Russie (1812), par G. Fabry. Supplément, 24 juin-10 août. Paris, Chapelot, 1903. In-8°, III et 936 p.

La guerre de 1870-71. VIII. journée du 6 août, bataille de Forbach. Paris, Chapelot, 1902. In-8°, 249 p. de texte et 160 p. de documents annexes.

Ouvrages publiés sous la direction de la Section historique de l'Etat-major de l'armée.

Le volume que publie M. Coutanceau est le premier d'un ouvrage sur la *campagne de 1794*. Cet ouvrage a de vastes proportions. Dores et déjà l'auteur le divise en deux grandes parties : l'organisation et les opérations. Il nous donne aujourd'hui le premier volume de la partie consacrée à l'*organisation*, et ce volume est solide, personnel. La préface même instruit et attache; M. C. ne se contente pas d'y indiquer son but; il fait en très bon style sur l'organisation des armées de la Révolution et sur les causes de leurs succès des réflexions intéressantes et utiles. Mais venons au corps du volume. M. C. examine d'abord l'*action militaire du gouvernement* et il insiste sur l'énergie du Comité de salut public et son opiniâtreté dans la lutte. Il apprécie ensuite le *commandement*, quelle fut son action dans la campagne de 1794, de quels moyens le commandement se servit pour

---

1. Cf. sur Chenu, ancien élève de Brienne, notre *Jeunesse de Napoléon*, I, p. 399; Bülow et non *Bullow* est l'écrivain militaire prussien, l'auteur de l'*Esprit du nouveau système de guerre;* p. 125, lire « Wollstonecraft ».

maintenir la discipline, pour assurer la conservation des effectifs, pour exalter le moral de la troupe : il a rassemblé dans ce chapitre de nombreux exemples tirés des archives, proclamations et arrêtés contre le pillage, mesures d'hygiène, mesures prises pour la conservation des chevaux et l'entretien des armes et des effets, fermeture des frontières, surveillance des avant-postes, etc. Un troisième et curieux chapitre sur l'*état-major* suit le chapitre consacré au commandement : on nous expose quel était alors le rôle du chef d'état-major qui, en somme, assurait les besoins de l'armée, quelles étaient les attributions des adjudants-généraux, des adjoints, des secrétaires ; on nous renseigne sur les frais de bureau de l'état-major, sur la compagnie de guides qui lui était attachée, sur les ordonnances qui portaient ses lettres, ordres et paquets, sur son travail, ses registres, les états de situation qu'il dressait, sur le service des renseignements qui s'exécutait sous ses ordres, sur les cartes qu'il était chargé de répartir ; il résulte de tout cela que les chefs de l'état-major en 1794, aux armées du Nord, des Ardennes et de la Sambre avaient de l'expérience, de la fermeté, et de l'ordre. Le dernier chapitre du volume a pour titre : *l'infanterie*. L'auteur veut prouver qu'on doit compter encore, parmi les causes de succès, l'effet matériel du nombre et le solide encadrement de la troupe. Il retrace donc — un peu longuement — les actes militaires de la Constituante et de la Législative, la formation des bataillons de volontaires, les levées de fédérés, et l'organisation votée sur la proposition de Dubois-Crancé. Il fait voir ce que fut la réquisition et grâce à la correspondance des généraux et des représentants et surtout à un document de haute valeur, le registre de correspondance de Gillet — le représentant chargé de l'opération de l'embrigadement aux armées des Ardennes et de la Moselle — il donne sur ce point ainsi que sur l'incorporation et l'embrigadement de précieux détails. Toute cette dernière partie du volume sera consultée avec fruit par les historiens de l'armée. Signalons notamment les pays qui concernent les *subsistants*, celles où l'auteur analyse les tentatives d'embrigadement antérieures à la Convention, celles où il expose l'exécution de l'embrigadement aux armées dans le printemps de 1794 : il constate que le représentant Gillet n'avait pas rempli la moitié de sa tâche à l'armée de la Moselle et que « la situation de l'embrigadement à l'armée du Nord était à peine éclaircie ». On voudrait seulement plus de précision et de netteté dans cette dernière partie, et on regrettera que le savant colonel n'ait pas consacré un seul tome à l'*organisation* et mis aussi dans le volume que nous analysons, tout ce qui concerne la cavalerie et l'artillerie ; il y aurait peut-être réussi en abrégeant ou en supprimant courageusement quelques pièces qu'il suffisait de citer au bas des pages, en retranchant ou en résumant les choses connues (par exemple tout ce qui a rapport à 1792 et à 1793), d'autant que pour faire connaître et comprendre ces questions toujours compliquées et arides d'organisa-

tion, rien ne vaut un exposé court, tranchant, concluant, accompagné, si l'on veut, d'un petit nombre de pièces probantes[1].

Le tome troisième de l'*Expédition d'Egypte*, de M. de la Jonquière, est consacré à l'état de l'Egypte en l'an VI, à la révolte du Caire, aux préliminaires de l'expédition de Syrie, à la campagne de Desaix dans la haute Egypte. Des cartes et des croquis, extraits des levés exécutés par les ingénieurs-géographes de l'époque, sont intercalés dans le texte et augmentent la valeur de ce volume. Mais il faut surtout féliciter l'auteur d'avoir reproduit une foule d'extraits de mémoires contemporains, et de citer non seulement la *Correspondance* de Napoléon, Laugier, Desgenettes, Geoffroy Saint-Hilaire, mais le *Journal* de Belliard, l'*Agenda* de Malus, le *Courrier de l'Egypte*, le *Journal* tenu à l'etat-major de Kléber, le *Journal* de Damas, les *Notes* de Davout, la relation de Schouani, le *Voyage* de Denon, etc. Il est difficile d'être plus complet. On trouve dans l'ouvrage nombre de détails curieux sur l'organisation définitive du Caire et sur l'installation de la domination française dans les différentes provinces. Les troupes ne rencontrèrent pas d'ailleurs une très vive résistance, ou plutôt, comme dit M. de la Jonquière, cette résistance eut un caractère tout local et ne donna lieu qu'à des actions peu importantes. La division Desaix eut seule à exécuter de véritables opérations militaires et on saura gré à l'auteur de tous les détails qu'il apporte sur la pénible campagne qui conduisit cette division jusqu'aux cataractes : longues et fatigantes étapes de Beni-Souef à Girgeh, immobilité de trois semaines causée par le retard de la flottille, bataille de Samhoud où s'affirme une fois de plus l'impuissance de la cavalerie des Mameluks à entamer l'infanterie française, occupation de Syène, de l'île de Philæ, combats de Benout, de Bir-el-Bar et de Beni-Adin, et cette expédition de Kosseir qui couronne l'œuvre accom-

1. P. 22, on ne peut dire que les représentants du peuple aux armées étaient « militarisés » parce qu'ils « avaient un uniforme » ; — p. 25, la correspondance de mars 1794 qu'on nous donne comme récemment publiée, se trouve dans les *Mém.* de Mallet du Pan parus en 1851, (II, 44) ; — p. 29 (et 49) il n'y a pas de conventionnel du nom de *Ramon* ; — p. 175 « Yvoi (?) Carignan » n'est autre que Carignan qu'on nommait aussi Ivoy ou en unissant les deux noms, Ivoy-Carignan (cf. p. 384) ; — p. 302, *Andrieux* que l'assemblée autorise à lever un corps, est le fameux Landrieux ; — p. 405, du Chastellet n'était pas alors général ; — p. 412, le député qui parle après Lemontey, se nomme Rouyer et non *Roulhiès* et p. 438, le *Gironte* qu'on accompagne avec raison d'un point d'interrogation, est Gerente ou Olivier Gerente ; — lire p. XXIX, XLI et ailleurs Malbrancq et non *Malbranque* ; — p. 26, Rozières et non *Rosières*, Rostaing et non *Bosting* ; — p. 219, Boursier et non *Bourcier* ; — p. 244, Schlachter et non *Schlacter* ; — p. 263, Emmery et non *Emery* ; — p. 265, Boulay et non *Boulai* ; — p. 273, Custine et non *Eusten* ; — p. 296, Carra et non *Garat* ; — p. 297, Crusnes et non *Crunn*, Ville-Houdlémont et non *Ville-Handlemont*, Saint-Pancré et non *Saint-Pancray* ; — p. 381, Saint-Mihiel et non *Saint-Michel*.

plie, en dépit de tant d'obstacles, par Desaix et ses héroïques soldats [1].

Dans leur deuxième volume sur la campagne de 1805, MM. Alombert et Colin apportent, en plus huit cents pages, une foule de détails inconnus jusqu'ici sur les mouvements et l'état matériel des troupes dans leur marche de la frontière aux rives du Danube. En somme, la situation de la Grande Armée au jour où elle entre en Allemagne, n'est pas du tout satisfaisante, et il a fallu se procurer à force d'expédients et surtout de réquisitions le peu de vivres et de voitures dont elle dispose. Mais la discipline est excellente; il y a des déserteurs; les soldats de la division Dupont en traversant les Vosges s'éloignent sans permission pour aller voir et embrasser leurs parents; tous rejoignent! Suivent les renseignements que Napoléon recueille sur l'ennemi, les rapports qu'il reçoit sur les emplacements et la composition des troupes autrichiennes, les données de toute sorte au milieu desquelles il sait se retrouver grâce aux boites du chef de bataillon Blein où les fiches représentatives des diverses unités sont groupées par armées et par détachements. On voit dans les lettres de l'Empereur se former peu à peu son plan : réunir les forces, tourner l'ennemi, tomber sur son flanc pendant qu'il s'efforce d'échapper à l'enveloppement, passer le Danube entre Donauwœrth et Ingolstadt, imprimer aux corps d'armée des mouvements aussi simples que possible et par les chemins les plus directs. Puis, ce sont les reconnaissances dans la Forêt Noire, peu sérieuses du reste et qui doivent détourner l'attention des Autrichiens; les marches des corps d'armée qui serrent sur leurs têtes avant de se porter au-delà du Neckar et qui cheminent désormais ensemble; les divisions se suivant à deux heures d'intervalle; quatre groupes bien distincts; un front d'une étendue de 160 kilomètres; puis le passage du Danube qui s'effectue presque à la date fixée (deux jours avant); la violation du territoire prussien et les difficultés qu'elle suscite, les protestations des Prussiens qui renouvellent les aigles des frontières (p. 762 et 824). Au milieu de tous ces mouvements dont l'Empereur maintient la liaison, se produisent des désaccords; les maréchaux se plaignent les uns des autres; ils ont une grande indépendance en ce qui concerne la conduite, l'organisation et l'administration de leur corps d'armée; ils reçoivent des indications géné-

(1) P. 382 et 384 lire d'Argeavel et non *Dargevel*. Cet aventurier avait été camarade de Bonaparte à Brienne et il suivait l'expédition en amateur; il était donc fait pour organiser et diriger le Tivoli du Caire. Cf. sur lui notre *Jeunesse de Napoléon*, I, 174 et 397; j'ai oublié d'y mentionner ce fait assez piquant, qu'à la Conciergerie d'Argeavel, très bel homme, fut choisi par ses compagnons pour satisfaire une noble et jolie dame qui voulait échapper à la guillotine par une déclaration de grossesse.

rales sur leur itinéraire jalonné par trois ou quatre localités importantes; mais ils choisissent les chemins, arrêtent les positions de chaque jour. Ney a un admirable aide de camp, Crabbé, qui est partout et qui fait tout; Murat se porte de sa personne aux postes les plus avancés et il interroge lui-même les gens du pays, envoie journellement plusieurs bulletins à l'Empereur; c'est un merveilleux chef de cavalerie. Murat, Ney, Lannes font cantonner leurs troupes; Soult et Davout les font bivouaquer. Disons encore que le quartier-général s'est peu à peu organisé; Mathieu Dumas, maréchal des logis, est constamment en route pour reconnaître et fixer les itinéraires; Andréossy organise les communications et les derrières, etc. Bref, en lisant ce volume — que MM. Alombert et Colin ont fait précéder d'un excellent résumé de soixante-huit pages — la Grande Armée de 1805 revit devant nos yeux dans son train quotidien, avec ses réquisitions, ses fatigues, son enthousiasme pour l'Empereur et le fonctionnement de tous ses services.

Le troisième volume de l'ouvrage de M. Saski sur la *campagne de 1809* est consacré aux événements qui se passent du 25 avril au 22 mai : poursuite des Autrichiens battus à Landshut, marche sur Vienne, bataille d'Essling. Cette période est d'ordinaire négligée par les historiens qui ne s'attachent qu'au prologue et au dénouement, à Landshut et à Wagram. On sera donc aise de posséder sur elle tout un ensemble de documents puisés aux sources et appuyés de nombreuses rectifications. On voit dans le volume de M. S. comment Napoléon se préoccupe avant tout de la direction de retraite suivie par l'archiduc Charles : il croit que le prince se replie par la Bohême et s'efforce de faire sa jonction avec Hiller en un point de la rive droite du Danube où il est possible de couvrir Vienne. Même après Ebersberg, quand Hiller est rejeté derrière l'Enns, l'Empereur ne cesse d'observer les mouvements de l'archiduc; il poursuit Hiller pour empêcher ou retarder sa jonction avec le généralissime autrichien et il est toujours prêt à repousser les tentatives que ferait le prince sur les derrières de l'armée française. Il relie en même temps ses opérations à celles de l'armée d'Italie, et, comme il dit dans le 9e bulletin, l'idée que les Autrichiens occupent les belles provinces de la Piave et du Frioul ne lui laisse pas de repos (p. 332). Enfin, Vienne est aussi son objectif : lorsque l'archiduc se concentre à Cham, Napoléon lui oppose Davout et donne tous les ordres nécessaires pour accélérer la marche des différents corps sur la capitale de l'Autriche. Le 9 mai, après que Hiller a repassé le Danube à Krems, il hâte son mouvement sur Vienne; il est maître de la ville le 13, et aussitôt il se décide à prendre pied sur la rive gauche du fleuve. Alors se construisent vis-à-vis d'Ebersdorf, à deux lieues au dessous de Vienne, les ponts qui communiquent avec l'île de Lobau. Alors se

livre la bataille d'Essling. Selon sa méthode, M. Saski ne raconte pas ces deux journées du 21 et du 22 mai ; il reproduit, en l'éclairant par des notes empruntées à des témoins oculaires, la rédaction exécutée en 1810 au dépôt de la guerre.

Le tome deuxième de l'ouvrage de M. Balagny sur la *campagne de Napoléon en Espagne* comprend, comme l'indique le sous-titre, trois parties : *Tudela*, *Somosierra*, *Madrid*. Tous les mouvements des armées, Français, Espagnols, Anglais, sont retracés minutieusement et avec une grande clarté : mouvements de Ney et de Lannes sur Soria et Calahorra, victoire de Lannes à Tudela, marche du 1er corps de la garde et des divisions de dragons sur Somosierra, action de Somosierra, opérations qui se terminent par la prise de Madrid, jonction de Lefebvre avec l'empereur, arrivée de Soult à Saldanha (après son entrée dans les Asturies et le coup qu'il frappe à San Vicente sur les débris de l'armée de Galice), ce que les Espagnols avaient fait dans la vallée de l'Èbre, comment Moore réussit à réunir à Salamanque les deux tronçons de l'armée anglaise. On remarquera de quelle façon M. B. explique pourquoi Ney ne put arriver à temps pour prendre à revers les Espagnols que Lannes attaquait de front et surtout avec quelle abondance, quelle netteté de détails, non d'après des documents inédits, mais d'après des récits imprimés, il a su reconstituer le brillant combat de Somosierra, véritable acte d'héroïsme, accompli par de « vrais chevaliers qui avaient la convictiction de servir leur patrie en se sacrifiant pour le futur restaurateur de la Pologne » (p. 425) M. Balagny prouve, en invoquant, outre les croquis de l'époque, la nature du terrain et la logique des faits, que les Espagnols n'avaient pas disposé leur artillerie en une masse unique. Il insiste surtout sur les résultats de la charge des Polonais : elle fut extraordinaire, elle eut un résultat foudroyant ; « le magnifique dévouement d'une poignée d'hommes résolus suffit à briser la résistance de 8 à 9,000 Espagnols bien postés et soutenus par seize pièces. » Louons-le surtout de la discussion qu'il institue en examinant l'une après l'autre les relations de l'événement et en montrant quel degré de confiance on peut leur accorder : le brillant récit de Ségur ne doit être évidemment consulté qu'avec circonspection, et c'est la saisissante relation de Niegolewski qui mérite le plus de créance et qui s'accorde le mieux avec l'aspect des lieux. Citons encore un point intéressant. On reproche souvent à Napoléon d'avoir été trop prudent pendant la campagne d'Espagne ; mais l'empereur ne disposait pas, comme on croit, de forces écrasantes et il pouvait à peine réunir au même endroit plus de 35 à 40,000 hommes, c'est-à-dire l'effectif nécessaire pour livrer une bataille sérieuse ; il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait pris des précautions de toute sorte en face des armées espagnoles qu'il jugeait pourtant peu redoutables. On a dit aussi qu'il perdait déjà à ce moment son infatigable activité d'autrefois, qu'il aurait dû se mettre à

la tête de ses troupes soit à Calahorra soit à Soria, qu'il n'a pas assez bien combiné les mouvements de Lannes et de Ney, etc. M. Balagny fait justice de ces critiques si faciles à faire après coup, et montre que sur ce vaste théâtre d'opérations, quand les corps marchaient dans l'inconnu, quand les renseignements positifs manquaient, Napoléon ne pouvait que « présider de haut à l'ensemble sans régler tous les détails » : lorsqu'on examine attentivement les dispositions prises quotidiennement par l'empereur durant cette période, on admire au contraire l'habileté qu'il déploie, « menaçant l'adversaire partout, tandis que lui-même ne se trouvait en prise nulle part ». L'auteur ne s'est pas contenté de rassembler les documents des archives de la guerre et des archives nationales; il a fouillé les archives du dépôt de la guerre à Madrid et mis à profit les documents espagnols et anglais; il a lu l'ouvrage récent de M. Oman sur la guerre de la Péninsule et il est entré en correspondance avec l'historien anglais. Enfin il a suivi les principaux itinéraires de nos armées et visité les champs de bataille; il a pu constater ainsi que le rocher énorme qui, d'après Ségur, aurait joué un rôle capital dans l'affaire de Somosierra, n'existe pas. Il a rapporté de son voyage des croquis d'après nature qui, joints aux cartes et plans des archives du service géographique, rehaussent la valeur de son volume.

Après la publication des trois premiers tomes de son travail sur la campagne de Russie, M. Fabry a jugé bon de donner encore certains documents rentrant dans le cadre des opérations militaires, bien qu'ils soient de nature administrative et concernent les subsistances et les services de l'arrière. Ce sont 1° la correspondance de Mathieu Dumas, intendant général de la Grande Armée; 2° les lettres de l'amiral Baste chargé d'amener de Koenigsberg à Vilna les approvisionnements de l'armée; 3° les rapports des officiers d'ordonnance de l'empereur sur ces divers services. Mais, outre ces documents, M. Fabry publie dans la plus grande partie de ce volume une foule de pièces relatives aux mouvements de l'armée du 23 juin au 10 août déjà retracés dans les trois premiers tomes de l'ouvrage. Nous avons donc là un précieux supplément, et il suffit de l'analyser pour en faire voir l'importance : registre d'ordres du maréchal Mortier grâce auquel on suit jusqu'au 11 juillet les opérations de la garde (communiqué par le duc de Trévise); registre de Davout (ces registres tombés aux mains des Russes avec les fourgons du maréchal sont conservés à Pétersbourg aux archives de l'état major); quelques ordres de Dessaix et papiers de Gudin qui complètent l'histoire du 1er corps; documents tirés des archives de Stuttgart sur le IIIe corps; documents tirés des archives de Bavière (rapports au roi et ordres de Deroy à Raglovich); actes du corps saxon et du corps autrichien (mais l'éditeur n'a été autorisé à copier les documents autrichiens que jusqu'à la date du 20 août); ordres de Macdonald; bulletins de renseignements expédiés de

Varsovie et pièces qui font connaître quelques essais d'organisation militaire dans le grand duché; correspondance du duc de Bassano. Tout cela doit être recueilli avec reconnaissance et sera d'un grand profit pour les futurs historiens de la campagne de 1812. Le registre de Mortier, bien qu'incomplet, montre quelles difficultés on rencontrait; les registres de Davout nous permettent de peser les responsabilités et de décider à qui incombe l'échec de la manœuvre de Minsk; les documents bavarois nous font entrer dans la vie intime d'une brigade; les documents saxons et autrichiens exposent les obstacles que Reynier et Schwarzenberg avaient à surmonter, tout en retraçant avec une extrême minutie les opérations des troupes qu'ils commandaient; les ordres de Macdonald expliquent sa méthode de commandement et sa conduite envers le corps prussien; la correspondance du duc de Bassano prouve qu'il a été presque toujours à la hauteur des circonstances, et que par son énergie, par son sang-froid, dans une situation très difficile, il a répondu à l'attente de Napoléon. On ne peut que féliciter M. Fabry de son zèle infatigable et de la belle et fiévreuse ardeur qu'il met à poursuivre et à retrouver dans les archives de l'étranger tant de documents utiles à la connaissance de l'histoire napoléonienne.

Le VIIIe fascicule de la *Guerre de 1870-71* traite de la bataille de Forbach. C'est un récit très minutieux de la journée du 6 août. Il montre une fois de plus que les Allemands durent la victoire à la défense passive de Frossard et à l'inaction de Bazaine, mais qu'ils eurent deux grandes qualités, l'unité de pensée et le sentiment de solidarité. Toutefois l'auteur n'approuve pas Steinmetz d'avoir transgressé les instructions du grand quartier-général et Kameke[1] d'avoir attaqué l'adversaire sans savoir s'il serait soutenu : « quand bien même d'ailleurs Kameke aurait eu la certitude de la coopération des troupes voisines, il ne lui appartenait pas de provoquer une bataille et d'engager ainsi l'avenir de la campagne. » Il remarque avec raison que Frédéric-Charles pouvait et aurait dû se rendre sur le champ de bataille; mais le prince n'osa à cause de son inimitié avec Steinmetz et n'envoya même pas un officier chargé de le renseigner. L'auteur reproche encore à Frossard d'avoir manqué d'énergie et de ténacité : comme on l'a dit, Frossard, non battu, crut l'être et il le fut; son adversaire, à moitié battu, mais ne le voulant pas l'être, ne le fut pas. Quant au rôle de Bazaine, l'auteur l'apprécie bien : dès ce jour-là, le maréchal attend les événements, dès ce jour-là il fait preuve d' « inertie »; la seule explication de sa conduite, c'est « le parti de ne pas compromettre les troupes placées sous ses ordres directs et de les conserver intactes ».

A. C.

---

1. Pourquoi écrire *Kamecke*?

Dernières lettres inédites de Napoléon I, collationnées sur les textes et publiées par Léonce de Brotonne. Paris, Champion, 1903, 2 vol. in-8° xxx et 556 p., 542 p.

Il n'y a pas de lettres très importantes dans ces deux volumes; mais rien de ce qui vient de Napoléon, ne peut être négligé, et Léonce de Brotonne mérite pour cette publication la reconnaissance des fervents de Napoléon et de l'époque napoléonienne. Quiconque étudie la période impériale, trouvera sûrement à glaner dans ces *dernières lettres inédites*. Nous les avons lues avec intérêt — même celles que la commission de la Correspondance avait rejetées et que Turpin, Rapetti et autres ont parfois annotées d'étrange façon,— et nous regrettons que le laborieux chercheur n'aie pu, avant sa fin prématurée, dresser un index des noms des personnages cités; cet index aurait été plus utile que la « liste des personnes à qui les lettres ont été adressées »[1].

A. C.

Napoléon, ses dernières armées, par Henri Couderc de Saint-Chamant, capitaine de cavalerie. Paris, Flammarion, 1903. In-8°, 577 p., 7 fr. 50.

L'ouvrage dont l'idée est originale a été fait avec une grande conscience et l'auteur a consulté, non sans patience ni peine, tous les documents relatifs à son sujet. Il aurait peut-être dû, pour plus de clarté, intituler son livre *La dernière armée de Napoléon*. Mais ce livre est indispensable à qui veut connaître l'histoire des Cents Jours, et il met en pleine lumière l'œuvre de Napoléon dans cette courte période. On nous expose d'abord en quelques pages les événements qui amènent le retour de l'île d'Elbe et la situation de la France telle que l'a faite le gouvernement de Louis XVIII — et il y a dans cette partie, bien que souvent traitée, nombre de traits nouveaux. Puis on montre comment l'Empereur usa des ressources que lui laissait la royauté, comment il reconstitua l'armée qu'il trouvait dans un état de désordre et presque de décomposition, comment il ordonna et aménagea la défense sur chaque point. Une étude particulière des armées et corps d'observation fait voir quel colossal effort fut tenté par Napoléon, quel concours plus ou moins actif et empressé lui apportèrent ses lieutenants, quelles difficultés infinies rencontra sa grandiose tentative. Par cette abondance de détails M. de Saint-Chamant a su rajeunir sa matière, a su mettre dans tout son jour le génie organisateur de Napoléon et l'aide intelligente et dévouée de plusieurs de

---

1. Les lettres 1 et 97 ont déja paru dans notre *Jeunesse de Napoléon*, III, p. 288 et 320; — le *Ville Sarara* de la lettre 151 (1, p. 70) n'est autre que Le Lieur de Ville-sur-Arce (cf. *Jeunesse de Napoléon* I, p. 172 et 396); — lire p. 84 de Vezet et non *Devesel*; p. 90 Brieuc et non *Brieux*; p. 251 d'Ohsson et non *d'Osshom*; — p. 252 Lariboisière et non *Laboissière*; II, p. 25 d'Albe et non *Dalbe*.

ses généraux, notamment de son ministre Davout et de Drouot, le réorganisateur de la garde impériale. On saura gré à M. de Saint-Chamant de cette publication où il y a beaucoup de renseignements neufs et intéressants qu'on ne trouve pas ailleurs.

A. C.

Vaganay (Hugues). **Le sonnet en Italie et en France au xvi^e siècle :** *Essai de bibliographie comparée.* Lyon, siège des Facultés catholiques. 1903. In. 8. sans pagination. — *L'Espagne en Italie.* Extr. de la *Revue hispanique*, t. IX.

Une fâcheuse disposition typographique risque de faire tort à cette publication. La place qu'occupent sur le titre les mots *fascicule II* au-dessus de la rubrique *Bibliothèque des Facultés catholiques de Lyon* fera croire à plus d'un qu'il a devant les yeux le volume dont les Revues ont déjà rendu compte et que le chiffre II en indique seulement le rang dans la Bibliothèque en question. Or, c'est de la deuxième et dernière partie du travail de M. V. qu'il s'agit. L'auteur y achève son catalogue de sonnets année par année suivis des pièces non datées et d'une table. Malheureusement l'Essai qu'il nous avait promis se réduit à douze pages plus remplies de noms propres et de dates que d'aperçus. Relevons toutefois quelques données statistiques qui ne sont pas sans valeur; par exemple, M. V. évalue à près de 200.000 le nombre des sonnets publiés en Europe de 1530 à 1650, aux sept vingtièmes du total les sonnets chrétiens ou moraux, à plus de 3000 les auteurs de ces différentes compositions; il fait remarquer que les grands poètes se sont gardés de faire aux *quatorzains* une place trop grande dans leur œuvre. Ajoutons qu'il rappelle avec raison que beaucoup de ces pièces sont instructives pour la biographie des auteurs ou l'histoire du temps. Mais il n'indique en général les recherches auxquelles le sonnet pourrait donner lieu que pour signaler, sans s'y engager lui-même, les critiques qui s'y sont essayés. Cela ne n'ôte rien au mérite qu'il a de fournir un matériel aussi considérable pour l'utile étude qu'il n'a pas voulu exécuter.

Son autre publication est une liste de 18 ouvrages imprimés en italien qui contiennent des poésies espagnoles dont il cite in-extenso un certain nombre.

M. V. fait savoir en même temps qu'il serait prêt à publier par souscription près de 2.500 sonnets de *proposta e risposta* en 3 vol., de 4 à 500 p. chacun, au prix total de 30 fr. Il ne semble malheureusement pas, d'après le spécimen, qu'il compte en donner une édition annotée ni qu'il en ait trouvé d'inédits.

Charles Dejob.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 16 novembre — 1903

The Bride's Mirror, a tale of domestic life in Dehli forty years ago, by Shamsu-luluma Maulavi Nazir Ahmad, translated from the original hindustani, by G. E. Ward. — Londres, H. Frowde, 1003. In-8 (iv-)187 pp. Prix net : 1/2 couronne.

C'est une excellente idée qu'a eue M. Ward de traduire ce « Miroir de l'Épousée » dont il avait publié le texte en transcription il y a quelques années [1]. Les amateurs de littérature exotique le liront plus aisément en anglais qu'en hindoustani, et les étudiants en langues modernes de l'Inde, à qui la première publication était spécialement destinée, trouveront dans la seconde un sérieux et puissant encouragement à leurs difficiles débuts. L'auteur n'a pas ménagé sa peine pour leur faire entendre, non seulement le sens général des phrases, mais la valeur précise de chacune des innombrables particules qui en étaient la structure.

V. H.

1. Cf. *Revue critique*, XLIX (1900), p. 141.

1. Pourquoi la première phrase du chapitre 1er du texte (p. 16) est-elle devenue la dernière de la préface de la traduction (p. 17)? Mais cela n'est pas de conséquence.

Buddha von Prof. Dr. Edmund Hardy. (Sammlung Göschen, n° 174). Leipzig, Göschen, 1903. In-8 min., 132 pp. Prix : 80 pf.

M. Hardy n'a évidemment pas été satisfait de l'étroit espace qu'il lui avait été possible de réserver au bouddhisme dans sa petite *Histoire des Religions de l'Inde*, qui porte le n° 83 de la même collection [1] : il a jugé que le sujet valait à lui seul une étude à part, et tout le monde, même après l'admirable *Buddha* de M. Oldenberg, sera de son avis. Il l'a divisée en six sections : discussion des sources ; état moral et social de l'Inde à l'avènement du Buddha ; vie du Buddha ; son attitude au regard des problèmes qui se posent à son siècle ; débuts de sa légende ; destinées ultérieures de sa doctrine. Il est presque superflu de dire qu'il s'appuie constamment sur les plus anciens textes de la littérature pâlie, dont il a traduit quelques-uns avec la plus heureuse élégance.

On le voit, c'est autour de la personne même du Buddha que gravite l'exposition de M. H. : la race, le milieu et le moment sont, à ses yeux, des accessoires importants sans doute, mais cependant de simples accessoires noyés dans le rayonnement de cette figure extraordinaire. L'illusion est légitime ; et toutefois, après comme avant sa subtile analyse, il demeure cette éternelle question : pourquoi certains penseurs ne fondent-ils qu'une philosophie éphémère, tandis que d'autres laissent en héritage une religion qui leur survivra des décades de siècles ? — C'est, dira-t-on, que ceux-ci sont à la fois hommes de pensée et d'action. — Cela est vrai de Mahomet, mais ne paraît point l'être du Buddha. — Serait-ce que le fondateur de religion se sent mieux illuminé d'en haut et communique sa suggestion ? — Mais Socrate avait son *démon*. Bref, il en faut toujours revenir à cette conclusion : c'est la psychologie du fondateur qui est l'accessoire; si une religion nous semble se fonder et se répandre si rapidement après lui, *c'est qu'elle existait avant lui*, ce qui, naturellement, ne veut pas dire qu'elle se fût fondée sans lui. En un mot, l'évhémérisme, qui en mythographie est une impasse, est dans l'histoire religieuse insuffisant ou décevant. Renan a écrit : « Une vérité n'est bonne que pour celui qui l'a trouvée. » Il eût pu dire qu'elle ne persuade que celui-là.

V. H.

Premier Congrès international des Études d'Extrême-Orient, Hanoi (1902): Compte-rendu analytique des séances ; Hanoi ; F. H. Schneider, 1903 ; gr. in-8°, pp. 111.

A l'occasion de l'Exposition internationale d'Hanoi, un congrès d'Orientalistes s'est tenu dans cette ville, du 1er au 6 décembre 1902.

1. Cf. *Revue critique*, XLVI (1898), p. 357.

C'est à l'initiative des Orientalistes français, au zèle de M. Finot, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, et des membres de cette École qu'il doit d'avoir réussi d'une façon fort satisfaisante, à en juger par ce compte rendu sommaire des travaux [1]. Le Congrès comptait près de soixante membres adhérents, et une trentaine de délégués y étaient présents ; des mémoires fort variés et intéressants sur l'histoire, la géographie, la philologie, l'ethnographie de l'Inde et des pays d'Extrême-Orient ont été lus; des vues ont été échangées, des projets scientifiques ont été étudiés, des discours nombreux ont été prononcés à l'éloge de l'École française qui semble appelée à un brillant avenir et à jouer un rôle considérable dans le développement des Études relatives à l'Extrême- Orient.

J.-B. Ch.

Mémoires d'histoire et de géographie orientales. N° 3. Migrations des Tziganes à travers l'Asie, par M. J. de Goeje. Leyde, Brill. 1903, in-12, VII et 91 p.

M. de Goeje avait déjà étudié, il y a plusieurs années, le problème si intéressant et encore si obscur de l'origine et des migrations des Tziganes dans le monde asiatique. Il était arrivé à cette conclusion que les peuplades nomades appelées *Zott* par les auteurs arabes avaient pour commune origine la tribu des *Djat* qui occupe la région riveraine de l'Indus, voisine du Moultân. Si favorable que fût l'accueil fait au Mémoire d'un savant dont l'autorité est universellement reconnue, quelques-unes de ses hypothèses furent révoquées en doute par Miklosich, et plus récemment par M. Pischel.

Reconnaissant le bien fondé de ces critiques, M. de G. vient de remettre son travail sur le métier; il s'est livré à un examen plus approfondi des sources musulmanes et, en dernier lieu, un passage de Mas'oudi dont on ne s'était pas encore avisé, a fourni un argu-

---

1. Il faut cependant reconnaître, sans diminuer en rien le mérite des savants qui ont pris part à l'organisation et aux travaux du Congrès, que la réussite en est due, en grande partie, à la précaution prise dès le début par le gouverneur général de l'Indo-Chine, (alors M. Doumer), de décréter que tous les délégués des gouvernements, administrations, sociétés et corps savants, auraient un passage gratuit, aller et retour, nourriture comprise, en 1re classe, sur les lignes françaises des paquebots de l'Indo-Chine, et que ceux qui viendraient d'Amérique seraient remboursés de leurs frais à l'arrivée. Naturellement, tous les Orientalistes d'Allemagne, de Russie, d'Autriche, d'Italie, de Suède, qui se sont rendus au Congrès étaient délégués d'une société quelconque. C'est, au bas mot, une soixantaine de milliers de francs que le Congrès a dû coûter à la colonie. Voilà un moyen infaillible de faire réussir tous les congrès futurs, quels qu'ils soient, n'eussent-ils pas le caractère scientifique de celui d'Hanoi.

ment décisif à la thèse sur les migrations des Sindiens, qui fait l'objet du présent opuscule.

Après avoir donné quelques renseignements généraux empruntés aux traités de géographie et aux lexiques arabes, l'auteur discute la valeur des documents orientaux relatifs aux Djat et autres peuplades du Sind et à leur émigration en Europe avant et après la prédication de l'islam. Il passe ensuite en revue les dialectes en usage chez les Tziganes orientaux et leurs représentants européens. Un tableau comparatif dressé avec beaucoup de soin met en regard du mot tzigane la forme que ce même mot reçoit en passant dans l'arabe d'Égypte, l'arabe de Syrie et en persan. L'examen de ces transformations linguistiques prouve que le fond Sindi des dialectes tziganes d'Asie et d'Égypte est identique à celui des tziganes d'Europe. Les derniers chapitres traitant de la nationalité des Tziganes et des différents noms sous lesquels ils ont été connus.

Nous voudrions insister sur les développements pleins d'une érudition sobre et solide que le savant professeur de Leyde a donnés à sa thèse, mais nous devons nous borner à en résumer les conclusions en quelques lignes. La langue des Tziganes a une seule et même origine, un fond identique, modifié par les milieux différents où ils ont vécu. La présence d'un grand nombre de vocables grecs et arméniens et, dans une mesure plus restreinte, de mots arabes et persans n'autorise cependant pas à conclure que ces nomades ont habité en commun, pendant une certaine durée, l'Arménie, la Perse et la Syrie, mais il y a lieu de croire que leur immigration dans le pays de Roum s'est produite par l'Arménie et par la Syrie. Leur passage à travers l'Asie Mineure doit être placé dans la seconde moitié du IXe siècle, et il a eu le caractère non d'une invasion en masse, mais plutôt d'une infiltration progressive et lente. Les chroniques orientales restent muettes sur les circonstances de l'établissement momentané des Tziganes aussi bien en Syrie qu'en Asie Mineure. Leur langue est au fond la même que celle de leurs congénères byzantins, bien que ces derniers aient dû faire bande à part et se soient séparés de bonne heure de la famille principale pour pénétrer en Arménie et en Roumilie.

Avec beaucoup de tact et de prudence, M. de Goeje termine sa savante étude en faisant remarquer que plusieurs des données sur lesquelles elle repose sont et resteront de simples conjectures, les historiens de toute époque et de tout pays ayant constamment tenu ces malheureux bohémiens pour des gens sans aveu, indignes de figurer dans les annales de l'humanité. L'érudition moderne les a vengés de ce dédain injurieux, mais elle n'a pu encore soulever qu'un coin du voile qui dérobe à nos yeux leur origine et leur aventureuse existence.

B. M.

The Greek grammar of Roger Bacon and a fragment of his Hebrew grammar; edited from the mss. with introduction and notes, by Edm. Nolan and S. A. Hirsch. Cambridge, at the university press, 1902; LXXV-212 pp. in-8. Prix: 12 sh.

M. Heiberg avait analysé en 1900 la grammaire grecque de Roger Bacon dans la *Byzantinische Zeitschrift*[1]. M. Nolan publie le texte pour la première fois, d'abord le manuscrit d'Oxford (Corpus Christi college, 148; XV^e s.); puis, un extrait ou un abrégé, d'après un manuscrit de Cambridge (Ff. 6, 13; XIII-XIV^e s.). Ce même manuscrit contient un fragment de grammaire hébraïque publié par M. Hirsch. M. Nolan a décrit ces manuscrits. M. H. a rédigé le reste de l'introduction qui contient une démonstration de l'authenticité et une esquisse sur les études grecques et hébraïques en Angleterre pendant le moyen âge. L'histoire des études grecques est intéressante, mais ne paraît pas être de première main. Elle repose essentiellement sur les travaux de dom Gasquet.

Le texte du manuscrit est reproduit servilement dans ses fautes et même dans ses transpositions (voy. pp. 57 et 68). Pour une édition *princeps*, le procédé peut se défendre, à condition que l'éditeur fournisse au lecteur les corrections indispensables. M. N. n'a pas rempli très exactement cette partie de sa tâche.

Les sources de Roger Bacon paraissent être Isidore, Bède, Boèce, Servius, Priscien. Du moins ces auteurs sont-ils cités souvent. Une recherche précise s'imposait à cet égard. M. N. l'a négligée, même pour les cas où Bacon se réfère expressément à l'une de ces autorités. On pourrait sans doute en plus d'un point améliorer le texte par le rapprochement avec l'original. On pourrait savoir, par exemple, s'il faut corriger, p. 31, *Pictogoras* et *Picthagoras* en *Prodicus*, ou si nous avons une confusion peu étonnante chez un auteur qui fait Bède plus ancien que Priscien (p. 41). Il est évident aussi que Bacon ne cite pas directement Ennius (p. 39). D'une manière générale les citations sont très capricieusement identifiées.

Le texte a pourtant plus d'un genre d'intérêt et mériterait une étude plus attentive. L'auteur y montre son esprit curieux, soit qu'il fasse des comparaisons avec les langues modernes, le français surtout (voy. p. XIX; ajouter p. 27, sur les dialectes français et cf. p. XXVI), soit qu'il cite le rituel de la dédicace des églises (pp. 25, 83, 195), soit qu'il rejette l'authenticité de la grammaire mise sous le nom d'Aristote (p. 56 suiv.), soit qu'il traite des « lettres formées », où certaines indications sont données par des lettres grecques prises à la fois comme lettres et comme chiffres (p. 195; une note de l'éditeur était indispensable; voir des exemples publiés récemment par M. Omont,

1. Tome IX, pp. 479-491.

Notices et extraits, t. XXXVIII, p. 19), soit qu'il disserte sur le nombre de l'Anti-Christ (pp. 81 et 194; il doit sa science à Bède probablement; voir maintenant sur l'explication de saint Jérôme, Dom Morin, *Revue bénédictine* de Maredsous, XX, 1903, 225). Quoique Roger Bacon, comme tous les écrivains du moyen âge, cite et copie beaucoup, il juge ses auteurs et discute la parole du maître. Le texte est malheureusement incomplet et s'arrête dans la partie du verbe, après le paradigme de τύπτω. L'ouvrage a-t-il été jamais fini?

L'index ne comprend guère que les auteurs cités, et pas tous (Ennius manque); c'est tout à fait insuffisant pour un ouvrage qui a peu de chances d'être lu d'un bout à l'autre. Une table analytique détaillée eût été désirable; la *capitulatio*, donnée pp. LXVI suiv., est du moins mal placée. P. 79, 6 il faut lire: *sillabicatur iota*. On voit là un de ces mots que l'on voudrait trouver groupés dans un index. Je citerai encore *titella*, p. 80, l. 32, « la tilde », parce que p. 185, dernière ligne, *tacella* désigne le même signe diacritique. Dans l'écriture du XIVe siècle, *titella* peut très bien donner une fausse leçon *tacella*. C'est un des points sur lesquels l'avis de l'éditeur serait bon à entendre.

En dépit de ces critiques, MM. Nolan et Hirsch ont eu le mérite de déchiffrer et de publier ce texte tel quel. A nous maintenant d'en tirer parti et de l'améliorer.

Paul LEJAY.

Der sogenannte Praedestinatus. Ein Beitrag sur Geschichte des Pelagianismus. Von Hans von SCHUBERT. Leipzig, Hinrichs, 1903; IV-147 pp. in-8. Prix: M k. 80. (**Texte und Untersuchungen**, IX, 4).

M. Hans von Schubert est connu surtout par la réédition du manuel d'histoire ecclésiastique publié autrefois par Moeller. Cette refonte est excellente. Il s'attaque aujourd'hui à un vieux problème.

Le *Praedestinatus* forme trois livres, que M. S. examine tour à tour. Il met à part le second comme une interpolation. Une fois le problème ainsi circonscrit, il recherche le temps et la provenance des deux autres livres. Ils n'ont rien à voir ni avec la Gaule ni avec l'Afrique. Ils ont au contraire des relations évidentes avec l'Italie, avec Rome notamment. Certains traits sont tirés d'une tradition locale romaine. Pour l'époque, on pourrait se demander si ce n'est pas le temps de Gottschalck, le IXe siècle. Mais la Bible citée n'est pas la Vulgate. L'ouvrage se réfère à l'ancienne discipline en matière de catéchuménat et de pénitence. L'auteur parle d'un synode tenu au Latran. On n'en connaît pas avant 487. Mais il y a eu auparavant bien des synodes romains. Un auteur aussi informé des menus faits de

l'Eglise romaine peut savoir un détail que nous ignorons. Le pontificat de Sixte III (432-440) convient parfaitement à l'ouvrage. Il faut donc le placer à l'époque qu'il indique lui-même comme la sienne. A cette occasion, M. S. fait une étude très détaillée sur le pélagianisme romain.

M. S. rejette ensuite l'attribution à Arnobe le jeune. L'ouvrage est pour lui une œuvre collective des chefs du pélagianisme réunis autour de Julien d'Eclane. Les motifs d'écarter le nom d'Arnobe ne paraissent pas tout à fait décisifs. Dom Morin a dernièrement résolu la question dans le sens opposé [1]. M. S. ne le sait pas et ne connaît ni sa découverte d'un manuscrit plus complet des *Expositiunculae* sur l'évangile ni ses renseignements sur le commentaire des Psaumes. Tout au moins, M. von Schubert arrive-t-il, comme dom Morin, à localiser à Rome et dans un monastère le commentaire des Psaumes.

Le livre se termine par un coup d'œil sur le développement ultérieur du pélagianisme et par une étude sur le manuscrit de Carlsruhe, *Augiensis* CIX, du IXe siècle, et sur les pièces qu'il contient : Dialogue *De anima* attribué à saint Jérôme (Ep. 37), *Dogmata ecclesiastica* du Pseudo-Gennadius, passion de saint Janvier.

P. L.

Étude sur Épictète, par Th. COLARDEAU. Paris, Fontemoing, 1903, XII-354 pages.

A part les grands maîtres de l'époque classique, peu de philosophes anciens ont été lus en France plus souvent qu'Épictète; et cependant, en France même, il manquait toujours une bonne étude d'ensemble sur ce représentant fameux de la prédication stoïcienne. Dans ses *Moralistes sous l'empire romain,* Martha ne lui consacre qu'une dizaine de pages. M. Colardeau a pensé « qu'il y avait, sinon mieux, du moins plus à dire » sur un personnage aussi considérable, et il s'est proposé de remplir cette lacune.

Il y a quelques années, M. Bonhöffer s'était assigné la même tâche en Allemagne, et il a publié d'abord sur *Épictète et le Stoïcisme* (1890) puis sur la *Morale du stoïcien Épictète* (1894), deux volumes qui donnent les résultats de recherches originales et approfondies. M. C. avait donc un devancier; mais ce devancier ne lui a pas servi de modèle. M. B. avait visé surtout, en effet, à démêler dans les doctrines d'Épictète, ce qui remonte jusqu'à Chrysippe et à Zénon. M. C. n'a pas eu la prétention d'apporter à l'histoire de la philoso-

---

1. *Revue bénédictine* de Maredsous, t. XX (1903), pp. 64-76. Voy. aussi *ib.* t. XIX (1902), p. 116 et les deux notes.

phie une contribution de ce genre. Son travail n'aide guère à déterminer les rapports d'Épictète avec ceux qui l'ont précédé ou suivi. M. C. ne s'attache pas à élucider les passages ou les termes restés obscurs dans les témoignages qu'on a sur les doctrines d'Épictète. Il a voulu simplement voir « comment une doctrine, connue dans ses principes et dans ses grandes lignes, est traitée, non par un théoricien, mais par un éducateur qui s'est donné pour mission, non pas de transmettre un système, mais de s'en servir pour former des hommes; pénétrer dans l'intérieur de l'école d'un des plus célèbres professeurs de philosophie de l'antiquité, le voir à l'œuvre et, en quelque sorte, dans l'exercice de ses fonctions; essayer de saisir sa méthode, et lui demander à lui-même comment il entendait et pratiquait l'enseignement? — L'enseignement philosophique n'a plus, à l'époque d'Épictète, le même caractère qu'au temps où les grandes écoles fondaient, chacune de son côté, de vastes systèmes, qu'elles défendaient jalousement et opposaient avec âpreté aux systèmes contraires... Au lieu de poser de savants problèmes, on donne des préceptes de conduite et on en surveille l'application. Dès lors la personne du maître prend une importance considérable, et sa méthode a la valeur d'un système ».

C'est donc la personne et la méthode de son héros, que M. C. a voulu nous décrire. Après une introduction où est résumé, avec sobriété et exactitude, ce que les recherches les plus récentes donnent à penser de la vie, de l'œuvre et de la doctrine d'Épictète, son enseignement (IIe partie) nous est décrit dans une suite de chapitres intitulés : entrée dans l'école : conditions requises pour donner et recevoir l'enseignement; — rapports du maître et des élèves; — l'exercice moral; — l'étude de la logique; — rentrée dans le monde. Une troisième partie analyse le caractère et le talent d'Épictète, en faisant ressortir son humilité, son indulgence et son dévoûment; puis le sentiment religieux qui le domine. Enfin, la forme des entretiens est caractérisée dans un chapitre d'une bonne cinquantaine de pages. Les impressions de M. C., ici encore, sont celles de tous les lecteurs modernes : il est frappé, comme on l'est généralement aujourd'hui, par le ton « libre et énergique, familier et hardi, naturel et vivant », de ce prêcheur, qui, singulier contraste, faisait gémir un lyrique des siècles passés par son « ton de rhéteur, son flegme simulé, et l'ennui que coûtait son insupportable ouvrage ».

Plein de citations bien choisies et bien traduites, le livre de M. C. est vivant et instructif. Dès le premier chapitre (entrée dans l'école), on se trouve devant une suite de tableaux animés : on voit ce qu'était le noviciat; la retraite spirituelle imposée aux nouveaux venus; les sujets des sermons qu'on leur prêchait; les thèmes de consolation servis par exemple à ceux qui avaient le mal du pays; les difficultés rencontrées par le maître dans ses rapports avec les parents, quand des

jeunes gens se croyaient la vocation de la philosophie et entraient dans son école.

Le plan même du travail entrepris par M. C. le menaçait d'un défaut qu'il a peut-être pressenti [1]. Détacher l'enseignement d'Épictète de l'évolution du stoïcisme, c'était risquer de faire un tableau où l'arrière-plan est sacrifié, et qui manque de perspective; c'était diminuer beaucoup l'intérêt de la publication, surtout à une époque où l'on envisage tout du point de vue historique. Certainement, si le livre de M. C. laisse à désirer, c'est de ce côté. Ce qu'il dit des rapprochements qui s'imposent en foule autour du sujet qu'il a choisi, est trop bref et trop dispersé.

Il est vrai, M. C. a pris soin de juxtaposer incessamment Épictète et son maître Musonius, et Sénèque est souvent appelé en témoignage; mais on a peine à voir en quel sens, de l'un à l'autre, la marche du siècle entraînait les enseignements et les méthodes. Qui ne se demandera, en lisant ce livre, en quoi l'esprit qui anime l'école de Nicopolis était l'esprit du temps, ou bien annonçait l'esprit des temps à venir? Il y a, par exemple, dans une note de la page 124, un fait souvent signalé, et qui donne toujours à réfléchir : un écrivain chrétien du commencement du v[e] siècle (S. Nil?), « a cru pouvoir adapter le *Manuel* à la vie monastique, en se bornant à des modifications de détail insignifiantes, par exemple en remplaçant θεοί par θεός, en substituant saint Paul à Socrate, et en supprimant quelques détails περὶ ἀφροδισίων. » L'explication indiquée par M. C. me paraît bien rapide.

Bref, pour beaucoup de questions relatives à la personne et à l'enseignement d'Épictète, celui qui veut s'informer rapidement en sera réduit, après comme avant le travail de M. C., aux considérations excellentes, mais trop sommaires, de Zeller. Il est vrai, en publiant une *Étude sur Épictète*, M. C. ne s'engage pas à tout dire à ses lecteurs. Il avait à bien dire ce qu'il disait. Il y a réussi. J'aurais souhaité seulement qu'il dit davantage.

J. Bidez.

Albert Vandal. — **L'avènement de Bonaparte,** I. La genèse du Consulat. Brumaire. La Constitution de l'an VIII. Plon, 1902, in-8, IX et 600 p.

Nous n'avions pas encore de récit vraiment complet et critique de la chute du Directoire et des débuts du Consulat. Le présent livre, qui s'ouvre avec le 30 prairial et se ferme avec la Constitution de l'an VIII, comble très heureusement cette lacune.

L'éloge du talent d'écrivain de M. Vandal n'est plus à faire. Une

1. Voir page x, en haut : « Il ne s'agit pas pour cela d'isoler (Épictète) ».

psychologie des personnages fine et même poussée, des portraits nombreux et bien ressemblants, mis à leur place et dans leur lumière, un développement très large et très précis cependant, où les considérations générales et les jugements d'ensemble s'étayent sur une multitude de faits concrets, intelligemment groupés et choisis, çà et là des petites scènes colorées, des mots, de l'esprit sans excès, tout cela donne à l'ouvrage une variété, une vie, une tenue littéraire, qui en rendent la lecture fort attachante.

L'historien n'est guère moins à louer que l'écrivain. Par la richesse de sa documentation, en grande partie inédite, M. V. a renouvelé ou rectifié plus d'un côté important de son sujet. Il a tenu entre les mains des Éclaircissements inédits de Cambacérès, des papiers du général Mortier, des notes manuscrites de Grouvelle, des papiers de Sapey, ami et confident de Lucien, la correspondance de Mme de Staël, conservée aux archives de Coppet, une notice de Jourdan sur le 18 brumaire, des mémoires de Barthélemy, des papiers de Daunou, de Barante, etc., et il a su tirer un excellent parti de tous ces documents, conservés dans des archives particulières accessibles pour lui seul. — Les papiers de Daunou entre autres lui ont permis de jeter une lumière nouvelle sur la genèse de la Constitution de l'an VIII. On croyait jusqu'ici que les commissions législatives, chargées d'élaborer la Constitution, n'avaient eu à discuter que le projet de Siéyès. On ignorait sinon l'existence, du moins le contenu exact d'un projet élaboré par Daunou au dernier moment et consigné par lui sur des feuilles volantes et des petits carrés de papiers que M. V. a retrouvés, portant au recto le texte de Daunou et au verso le texte définitivement adopté par les commissions. L'habileté de Bonaparte fut d'opposer le projet de Daunou au projet de Siéyès et de ne retenir de l'un et de l'autre que ce qui pouvait servir son ambition.

Mais si M. V. a largement puisé aux archives particulières, il s'en faut qu'il ait fouillé les archives publiques avec le même soin et avec le même bonheur. Il n'a guère consulté aux Archives nationales que les comptes du bureau central postérieurs au 18 brumaire (A F IV, 1329). Il n'a pas eu connaissance des Bulletins de police beaucoup plus importants qui existent en minutes au même dépôt (F 7 3701). Il ignore de même le carton AF III, 47 qui renferme de très intéressants bulletins décadaires de police générale à l'usage du ministre seul et du Directoire. — Ayant à tracer le tableau de l'opinion publique dans les départements avant et après brumaire, il se sert presque uniquement de la correspondance du ministre de la guerre. Il aurait été cependant d'une bonne méthode de demander l'état de l'opinion publique aux fonctionnaires spécialement chargés par le pouvoir de le renseigner sur cet objet, c'est-à-dire aux commissaires centraux, dont les comptes mensuels et décadaires, adressés régulièrement aux ministres de la police et de l'intérieur, constituent un document

capital pour l'histoire de l'esprit public sous le Directoire et sous le Consulat provisoire [1]. Je ne doute pas pour ma part que M. V. y eût fait des découvertes d'importance. Il aurait pu du moins s'en servir pour contrôler les rapports de la guerre.

D'une façon générale, M. V. fait un emploi judicieux de ses sources et sa critique s'efforce très sincèrement de rester impartiale. Mais sa sympathie profonde pour ce qu'il croit être le parti de l'ordre, ses préventions contre tout ce qui lui paraît exagéré et violent, percent en dépit de lui-même dans ses jugements qui en deviennent injustes. Il cite beaucoup plus souvent les mémoires royalistes que les autres, même quand ces mémoires sont très postérieurs aux événements qu'ils racontent, et il épouse presque sans s'en douter leurs partis pris et leurs rancunes.

Son livre débute par un chapitre préliminaire, dans lequel il prétend résumer de haut toute l'histoire du Directoire. A l'en croire, la France fut alors la proie d'une bande, les révolutionnaires nantis, perdus de vices et de crimes, oligarchie d'aventuriers qui n'ont qu'une politique : se maintenir au pouvoir afin de rassasier leurs basses convoitises et d'éloigner l'heure des comptes à rendre. Ce tableau poussé au noir est la partie la plus contestable de tout l'ouvrage. Avant de généraliser ainsi à outrance, M. V. aurait pu attendre que l'histoire intérieure du Directoire, qui est à peine ébauchée, fut un peu mieux connue. En tout cas, M. V. n'a nullement démontré ce qu'il avance. A part Barras, je ne vois pas dans le Directoire d'âme vénale et basse, et quant aux Jacobins des Conseils, ils me paraissent honnêtes en très grande majorité. Loin qu'ils forment une bande, ils sont bien plutôt divisés à l'excès et leur plus grave défaut fut toujours, par excès de purisme politique, de se jeter mutuellement l'anathème pour des divergences de détail. Le 18 brumaire n'aurait jamais été possible si les républicains étaient restés unis, s'ils avaient formé l'oligarchie qu'on prétend.

A différentes reprises, M. V. est amené à indiquer l'existence d'un parti orléaniste sous le Directoire. D'une lettre inédite de Lafayette à Latour-Maubourg, en date du 17 oct. 1799, il conclut que si Siéyès avait pu réussir son coup d'État avec un autre général que Bonaparte, avec Joubert par exemple, on aurait assisté vraisemblablement à une restauration orléaniste (p. 120). Je ne crois pas que la chose eût été impossible, au contraire. Mais je regrette que M. V. ait passé si rapidement sur ce point et qu'il n'ait pas essayé de nous donner du parti orléaniste, dont tout le monde parle sous le Directoire, une étude un peu approfondie.

---

1. Ces comptes décadaires sont conservés aux Arch. Nat. dans les deux séries F[1] C[III] (ministère de l'intérieur, classement par départements) et F[7] (ministère de la police, non classés).

Racontant la crise du 30 prairial, M. V. ne dit rien du rôle qu'y jouèrent les catholiques constitutionnels et les « philosophes » partisans de l'apaisement religieux, dont les chefs étaient Lucien Bonaparte, Boulay (de la Meurthe) et François (de Nantes). Il n'était pourtant pas indifférent de marquer que la politique indulgente de Bonaparte à l'égard du catholicisme lui fut tracée d'avance par certains prairialistes, qui devinrent d'ailleurs des brumairiens.

Bien d'autres points encore appelleraient des réserves ou des observations analogues, mais je préfère signaler en terminant quelques légères erreurs que M. V. fera disparaître dans une prochaine édition de son livre remarquable : le club des Jacobins ne fut pas fermé en brumaire an IV (p. 102), mais le 19 brumaire an III ; il n'y avait pas de fête du 22 vendémiaire (p. 123), mais une fête du 1er vendémiaire ou du 22 septembre, anniversaire de la fondation de la République; l'abbé Sicard ne fut pas le bienfaiteur des Aveugles (ce fut Valentin Haüy) mais des sourds-muets (p. 560) ; ce n'était pas 8, mais 15 églises que la loi du 11 prairial an III, corrigée par le décret du 30 prairial de la même année, avait laissées aux catholiques (p. 562 [1]).

Albert Mathiez.

Th. Pruvost. **Le général Deplanque 1820-1889.** Préface de M. Alfred Duquet, historien militaire. Paris, Charles-Lavauzelle, 1902. In-8° xvi et 320 p., 7 fr. 50.

Cette biographie témoigne d'une conscience extrême, et l'on trouvera même que l'auteur va trop loin; il cite à la fin de son livre dans des appendices bibliographiques une foule d'ouvrages qui lui ont servi « pour une documentation générale » ; il consacre trois chapitres aux causes de nos désastres, à des considérations politiques et militaires sur le second Empire, à la déclaration de guerre (p. 68-108); il s'étend très longuement, et assez inutilement, sur les fautes du gouvernement de la défense nationale. Mais il nous donne des lettres intéressantes que Deplanque écrivit de Crimée — à noter le récit d'Inkermann (p. 18) — et du Mexique — à noter également de curieux détails sur le pays et les gens « qui ne sont qu'un ramassis de canailles et de voleurs », sur l'accueil que reçoit Maximilien, sur ses chances de durée. La partie la plus attachante du volume est naturellement celle qui traite de la guerre franco-allemande. Deplanque était, en août 1870, colonel à Mascara, et lorsqu'il connaît les premiers désastres, il les attribue à l'insuffisance des moyens et à l'incapacité

1. Les fautes d'impression sont peu nombreuses : arrêté du 14 germinal an IV pour an VI (p. 33) ; Sagnat pour Sagnac (p. 58).

de ceux qui commandent (p. 121). Bientôt appelé à l'armée de la Loire, général de brigade en octobre, général provisoire de division en novembre, il prit part à la bataille de Coulmiers, à celle de Villepion, à celle de Loigny. Blessé à Loigny et transporté à Orléans, il écrit que « les pertes sont énormes » (p. 204). Rétabli presque aussitôt, il se signale au combat de Villorceau; mais le soir il mande à sa mère que colonels et généraux sont réduits chaque jour à se jeter sur le front des troupes pour arrêter la débandade : « On veut faire grand; on veut entreprendre de grands mouvements concentriques pour débloquer Paris. Le beau résultat que Loigny! On recule toujours, et ce n'est pas fini. Après Vendôme, Le Mans, sans doute; et puis après, le diable sait où. » (p. 214). Sa prophétie se réalisa : on recula sur Vendôme, sur Le Mans, sur Laval. Après la guerre, Deplanque reprit du service en Algérie, et ici, M. Pruvost publie quelques extraits de lettres sur les mœurs et l'administration de la région. La figure du général disparaît trop souvent dans le volume ; M. Pruvost s'est laissé entraîner à citer tout ce qu'il a trouvé d'intéressant dans les livres, et il a plutôt fait, dans les pages relatives à 1870, une histoire de l'armée de la Loire qu'une biographie de Deplanque. Toutefois ses citations sont bien choisies et elles se tiennent. Enfin, malgré tout, la physionomie du général est mise en relief : brusque, très emporté, brutal même, et pourtant bon et serviable, tel a été Deplanque. Son neveu le nomme avec raison un admirable soldat, et nous reconnaîtrons avec M. Pruvost que « Louis-Guislain Deplanque s'est montré à l'armée de la Loire bien digne de son brillant passé militaire en Crimée, en Mexique et en Algérie. »

A. C.

Herbert Spencer. **Faits et Commentaires,** trad. de l'anglais, par Auguste Dietrich. 1 vol. in-18, 1-350 p. Hachette et Cie, 1903.

Ces études séparées, la plupart articles de revues, que M. Herbert Spencer, a ajoutées à ses trois volumes d'*Essais*, auraient gagné à être groupées par sujet : philosophie générale, politique, éducation, art, etc. Dans l'ordre épars où elles sont actuellement, elles offrent soit par leur matière, soit par leur importance, des contrastes un peu choquants. Il est singulier de trouver quelques réflexions assez banales sur Meyerbeer et sur le déclin immérité, selon l'auteur, de sa réputation, ou sur les présages météorologiques, à côté de pages vraiment intéressantes et originales sur l'*Hérédité des caractères acquis* ou sur le *Gouvernement de parti*. Le libéral intangible, l'anti-étatiste résolu qu'est l'illustre auteur des *Premiers principes* apparaît dans plusieurs de ces études et ce ne sont pas les moins captivantes. Il ose

dire ouvertement son fait à l'impérialisme anglais et ne le ménage guère. On sait avec quel courage il a été *pro-Boer*. Il ne se dément pas dans la présente publication. Il montre bien la genèse des sentiments militaires chez ses compatriotes : il laisse peut-être un peu trop de côté l'influence du continent, des gloires guerrières de l'Allemagne, et aussi des désastres français, qui ont été les uns un sujet d'envie, les autres un avertissement pour le monde entier. L'Amérique elle-même est entrée dans la voie de l'impérialisme s'appuyant sur la force des armes. On peut déplorer ce mouvement belliqueux de la fin du XIXe siècle, mais il faut en constater la généralité. Nos successeurs constateront probablement la généralité du mouvement de réaction en faveur d'une organisation pacifique internationale, dont nous voyons déjà poindre les premières lueurs.

J'aurais volontiers supprimé de ce volume quelques courts articles sur la musique qui n'ont pas grand intérêt. Le traducteur d'ailleurs y a introduit pas mal d'expressions impropres. Qu'est-ce qu'une mélodie exécutée sur une « basse profonde »? — ou des « échelles » dans la musique de Meyerbeer comparée à celle de Mozart (probablement des Gammes, *Scales*) ? Que signifie cette phrase : » Ces efforts ont une commune origine dans la décharge du sentiment en action »? Nous sommes habitués, depuis les *Problèmes musicaux d'Aristote*, à lire à propos de musique des considérations incompréhensibles : mais aujourd'hui les notions musicales courantes sont assez répandues pour qu'on puisse demander à ceux qui parlent chant ou instruments de se rendre compte de ce dont ils parlent. En général M. H. S. paraît très *conservateur* en matière de musique : mais connaît-il bien la musique qu'il condamne, par exemple Wagner qu'il accuse de vouloir instruire au lieu d'émouvoir ? Voilà un reproche qui ne semble pas très justifié. De même ses observations sur l'orchestration et le rôle envahissant donnés aux instruments à archets, ne concordent pas avec les procédés d'instrumentation actuelle.

Malgré les quelques taches qu'on devrait relever dans la traduction, il faut remercier M. Dietrich d'avoir permis au lecteur français de lire ces pages suggestives de Herbert Spencer.

Eugène D'EICHTHAL.

— On trouvera dans le tome X des *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires* qui vient de paraître à la librairie Leroux (In-8°, 744 p. avec planches) les rapports suivants : GSELL, Les travaux hydrauliques anciens en Algérie ; comte de BARTHÉLEMY, Une mission scientifique en Annam et au Laos, région de Xieng-Khouang ; Dom J. PARISOT, Une mission scientifique en Turquie et en Syrie ; MÉHIER DE MATHUISIEULX, Une mission scientifique en Tripolitaine ; E. POISSON, Une mission scientifique au Brésil, aux Antilles et au Costa-Rica ;

Mlle Menant, Une mission scientifique dans l'Inde britannique ; R. Gauthiot, Une mission scientifique en Lituanie russe; G. Buchet, Une mission scientifique dans le nord du Maroc; Dussaud et Macler, Une mission scientifique dans les régions désertiques de la Syrie moyenne.

— Des élèves du professeur Hermann Paul lui ont offert récemment à l'occasion de son jubilé d'argent, comme professeur de philologie germanique, un recueil d'études (*Germanistische Abhandlungen Hermann Paul zum 17 März 1902 dargebracht*. Strasbourg, Teubner. In-8°, 332 p. 10 fr.). M. Heusler ouvre le volume par une étude sur les chants qui manquent dans le Codex regius de l'Edda : il cherche à démontrer qu'on a perdu trois chants complets et deux parties de chants, et ces chants perdus, le chant du faucon, le chant du rêve, le grand chant de Sigurd, ainsi que les deux parties de chants, il essaie de les caractériser ; il y a dans cette étude beaucoup de finesse, de sagacité, de savoir et bien des remarques qui se recommandent à l'attention des germanistes, comme celle-ci que les chants de l'Edda ne forment ni cycle ni épisode, qu'il n'y a pas deux chants dont on puisse dire que l'un continue l'autre (p. 1-98). M. Sulger-Gebing traite des rapports de G. Schlegel el de Dante : grâce aux papiers inédits de Schlegel, il jette, comme il dit, le regard dans l'atelier du traducteur de Dante et il juge que l'œuvre allemande est très libre, qu'elle a des défauts et des faiblesses, mais qu'elle offre plus de qualités que de défauts et qu'elle s'élève bien au-dessus de l'œuvre tentée par Meinhard, par Bachenschwanz et par Jagemann (p. 99-134). M. Koeppel démontre que le poème de Lewis, *The tailor's wife*, est une traduction du conte de Wieland, *Hann und Gulpenhé*, qui lui-même a été emprunté à la « Bibliothèque des romans » (p. 135-142). M. von der Leyen veut dans des « Petites études de mythologie allemande » éclairer le mythe du breuvage des dieux que ravit Odin par un certain nombre de rapprochements avec les légendes et les usages des peuples sauvages et prouver qu'Odin a d'abord été un enchanteur, qu'il n'est devenu le dieu de la sagesse qu'après avoir été le dieu de la magie (p. 143-166). M. Hoops examine les étymologies qu'on a données des mots *Hünnen* et *Hünen*, et croit que pour les Germains les « Huns » étaient les « noirs », les « sombres » (d'un adjectif *hun* qu'on retrouverait dans le norois *hunn*, « jeune ours » et dans le vieil anglais *hune*, « ellébore noir », p. 167-180). M. Muncker indique comme source principale du *Journal* de Lessing pendant le voyage d'Italie les *Efemeridi letterarie di Roma* (p. 181-194). M. Sütterlin étudie le parler populaire de Heidelberg et dans les expressions qu'il a recueillies chez les gens du peuple, on en trouve qui sont intéressantes et savoureuses (p. 195-214). M. Zimmermann donne d'après les archives locales des détails sur deux comédiens anglais de Wolfenbüttel, Sackeville et Breadstreet (p. 215-224). M. Thumb expose les éléments germaniques du grec moderne (mots venus par le latin et les langues romanes, par le turc, par le slave, mots d'origine indéterminée, mots directement empruntés, p. 225-258). M. Woerner analyse le premier drame consacré à Marie Stuart, la tragédie latine d'Adrien de Roulers parue en 1593 et écrite dans le goût de Sénèque d'après les documents contemporains (p. 259-302). M. Panzer retrace la vie de l'archevêque Albero de Trèves et ses ruses, ses tours, ses aventures qui rappellent les aventures contées par les jongleurs, par les auteurs de *Salman* et de *Rother* : on voit par là « combien vite l'histoire se transforme en légende » (p. 303-332). — A. C.

— L'édition du *Grobianus* de Dedekind que M. Alois Bömer vient de donner dans le seizième volume des « Monuments de la littérature latine des xve et xvie siècles»

(Berlin, Weidmann. In-8°, LXXXIV et 90 p. 4 fr. 25) fait honneur et à la collection et à M. Bömer. L'éditeur a parfaitement compris et rempli ses devoirs. Il retrace dans l'introduction la vie de Dedekind — et on doit noter tout ce qu'il dit de nouveau sur le séjour de son héros à Marbourg (p. IV-VI) — il fait l'histoire du genre, de l'*Anstandsliteratur* depuis le Caton allemand jusqu'au petit Grobianus de 1538; il apprécie l'ouvrage dont il marque avec raison la monotonie et le décousu; il insiste sur la forme élégante du vers et sur les réminiscences antiques; il montre les différences entre la première édition qui est de 1549 et le remaniement de 1552, et pour mieux faire voir les additions du poète, il analyse l'œuvre de 1549 chapitre par chapitre en mettant entre crochets et en italiques ce que Dedekind ajoute dans l'édition de 1552; au bas des pages de cette analyse fort bien conçue sont des notes qui reproduisent les passages analogues des devanciers de Dedekind, Erasme, Brant, Sachs, Hegendorphinus, Camerarius, Heyden, etc. Cette excellente introduction se termine par une bibliographie et par les variantes. Le texte que donne M. Bömer, est celui de 1549; il a eu soin de publier en outre la fin de l'édition de 1552 (dernier chapitre du IIIe livre), la *Grobiana*, « chapitre pour les dames ». — A. C.

— Il s'est fondé récemment, à Paris, sur l'initiative de M. Abel LEFRANC, une *Société des études rabelaisiennes*, qui a pour but l'étude de Rabelais et de son temps, ainsi que la publication de documents et de travaux relatifs à Rabelais et à son époque. Elle compte 260 membres, dont un tiers à l'étranger. On sait qu'il existe des sociétés analogues en Allemagne, pour Gœthe, en Italie, pour Dante, en Angleterre, pour Chaucer, Shakespeare, Shelley, etc. Il faut donc souhaiter la bienvenue à cette tentative intéressante et tout à fait nouvelle dans notre pays. En inaugurant ses publications, la jeune Société demande aux amis de l'histoire littéraire de la Renaissance de venir à elle en grand nombre. Avec le concours de toutes les bonnes volontés qu'elle espère grouper, elle pourra contribuer efficacement à mieux organiser, à explorer d'une façon plus méthodique, en un mot à faire mieux connaître et aimer ce beau champ d'études qui va de Villon à Montaigne et dont Rabelais est le centre. A peine constituée, elle a commencé ses travaux. Plusieurs séances ont été tenues à l'École pratique des Hautes-Études et les deux premiers fascicules de la *Revue des Études rabelaisiennes* sont déjà en vente à la librairie Champion (Les sommaires ont paru dans notre n° 44). Le prix de la cotisation annuelle, qui est de 10 francs, donne droit à la *Revue* et à toutes les publications de la Société. Adresser toutes les demandes soit à M. Abel Lefranc, président de la Société, au Collège de France, soit à M. Jacques Boulenger, secrétaire, 26, rue Cambacérès, Paris. — A. C.

— Notre collaborateur M. Ch. JORET a fait paraître tout récemment une étude sur *J. B. Le Chevalier d'après sa correspondance avec Böttiger* (Paris, Picard, 1903. In-8°, 73 p.). Le Chevalier, l'auteur du *Voyage de la Troade*, a été conduit à Weimar par les hasards d'une existence agitée et là il se lia étroitement avec le directeur du gymnase Böttiger, plus tard conservateur du Musée des antiques à Dresde, pendant que Le Chevalier était conservateur de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève. M. Joret publie la correspondance des deux amis durant la Révolution; elle éclaire bien des points qui restaient obscurs dans la vie de Le Chevalier et montre la cordialité des relations qui s'établirent alors entre les émigrés et les savants étrangers, la protection généreuse que nombre de Français exilés trouvèrent auprès de Charles-Auguste de Weimar. — A. C.

— M. Édouard Champion publie d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale une suite de réflexions de Laclos sur *l'éducation des femmes* (Paris, Vanier. In-8°, 146 p.). Comme il dit dans son introduction, ce fragment de Laclos n'a d'autre intérêt et mérite que celui d'un document. Remarquons toutefois, et cela n'a rien d'étonnant, que Laclos prêche le retour à la nature, qu'il oppose à la femme sociale la femme naturelle, qu'il reprend le plus souvent les idées de Rousseau. A la suite de ce fragment M. Ed. Champion imprime des notes inédites de Beaudelaire qui rêvait une étude sur Laclos; il y a dans ces notes quelques amusantes tirades contre George Sand « le Prudhomme de l'immoralité ». Le volume se termine par des documents sur l'arrestation de Laclos pendant la Terreur. Lire p. 114 (Louis) du Bas-Rhin et non *de Bosrhis*; p. 116, Florent Guiot et non *Laurent Guyot*. Les amateurs du XVIII[e] siècle sauront gré au jeune critique de leur faire connaître Laclos sous ce nouvel et piquant aspect d'éducateur des femmes. — A. C.

— Le général comte de Brémond d'Ars, mort en 1875, avait écrit l'historique du 21[e] régiment de chasseurs à cheval où il avait été nommé sous-lieutenant à sa sortie de l'École militaire de Fontainebleau. Son fils publie aujourd'hui chez Champion cet historique qui va de 1792 à 1814 et il l'a augmenté de lettres qui renferment une foule de détails intéressants sur les campagnes du premier Empire, campagnes de Prusse et de Pologne, séjour en Silésie, guerre d'Espagne (lire p. 1, Landrieux et non *Andrieux*; p. 9, le colonel Berruyer était neveu et non fils du général, et il fut nommé baron en juillet, non en mars). Cet *Historique* qui compte 350 pages est précédé d'une copieuse notice de M. Anatole de Brémond d'Ars sur le général comte de Brémond d'Ars (p. I-CCCXIV). A remarquer dans cette notice les détails sur l'enfance du général, sur son séjour à l'École de Fontainebleau, sur le marquis de Montmorency et le général Donnadieu dont il fut l'aide de camp à Rennes et à Grenoble (p. CCII lire Bundenthal et non *Bodenthal*), sur ses diverses garnisons; mais, comme l'avoue l'auteur, si la carrière du général a été brillante, elle ne présente aucun fait militaire très marquant, et la notice renferme surtout les nombreux témoignages de respect et d'affection que le général recueillit dans sa longue existence. — A. C.

— M. Désiré Lacroix réédite à la librairie Garnier les *Mémoires* écrits à Sainte-Hélène sous la dictée de Napoléon (In-8°, IX et 557 p.). Le premier volume que nous annonçons renferme le siège de Toulon, le précis des opérations de l'armée d'Italie de 1792 à 1795 et les campagnes d'Italie de Montenotte à Campo-Formio. M. Lacroix y a joint en appendice des pièces officielles; il a mis aussi quelques notes, et il a rectifié l'orthographe des noms de personnes et de lieux. P. 3, lire Baille et non *Bayle*; p. 6, il fallait remarquer que Bonaparte ne fut pas désigné par le Comité de salut public; p. 9, que Lapoype fut chassé du cap Brun; p. 14, que Bonaparte aurait dû dire qu'il a eu plus d'obligations à Saliceti qu'à Gasparin; p. 18, que Dugommier était de la Guadeloupe, non de la Martinique; p. 22, que O' Hara n'a pas été fait prisonnier par Bonaparte; p. 58, lire Bassville et non *Basseville*, etc. Sous ce petit format, et en cinq volumes, cette réimpression des *Mémoires de Napoléon* sera, comme l'a cru l'éditeur, bien accueillie des amateurs. — A. C.

— Sous la forme d'un supplément au compte rendu annuel du Lycée de Colmar en 1903, M. Ch. Engel, professeur à ce Lycée, fait paraître une étude sur Colmar dans la campagne de 1813-1814 (*Colmar im Feldzuge von 1813-1814*, Colmar, impr. Decker. In-4°, 76 p.). L'auteur a consulté toutes les sources, non

seulement les journaux du temps et les ouvrages de Bogdanowitch, de Plotho et de Völderndorff, sans oublier notre *Alsace en 1814*, mais les documents des archives bavaroises et surtout les archives de Colmar et de la Haute-Alsace. En un récit clair, net, très complet qui comprend quatorze chapitres, se déroulent devant nous les événements : levées et réquisitions, sentiments des habitants, entrée du corps de partisans Scheibler à Colmar, les deux combats de Sainte-Croix, l'occupation des alliés, l'administration austro-bavaroise, la paix, l'évacuation. Le travail abonde en détails sur les mesures administratives des alliés, sur les magasins établis à Colmar par les Bavarois, sur les hôpitaux militaires, et son savant auteur est en même temps impartial : il dit (p. 63) que les Colmariens, tout en vivant avec les Bavarois que les chances de la guerre avaient faits leurs maîtres et en les trouvant bons et sociables, restaient attachés à la cause de la France et de Napoléon. — A. C.

— Le travail de M. G. Roethe sur le *Ponce de Léon* de Brentano (Berlin, Weidmann, gr. in-8°, 100 p.) épuise entièrement le sujet. L'auteur expose d'abord la genèse de l'œuvre, l'accueil qu'on lui fit, les influences qu'elle a subies, notamment celle de Frédéric Schlegel et de sa conception du *Witz*. Il montre ensuite que le *Ponce* de Brentano a pour élément, pour style, si l'on peut dire, le cliquetis des mots, et il analyse dans le détail ce style étrange, ce *Klangspiel*, ce *Klangwitz* qui consiste surtout dans la répétition des mêmes termes, la consonnance, le jeu de mots, l'équivoque, etc. La source du *Ponce* est évidemment la nouvelle qui porte ce titre dans le *Cabinet des fées* de Mme d'Aulnoy ; M. R. fait voir comment Brentano l'a remaniée, et il appuie notamment sur le caractère de Ponce. Suit une comparaison de *Ponce* avec l'*Aurore* de Soden, la *Lila* de Gœthe, la *Käthchen* et le *Prince de Hombourg* de Kleist, la *Griseldis* de Halm, et une appréciation du remaniement scénique, *Vaterlist oder Valeria* qui, en somme, est manqué, « trivialisé » et méritait son insuccès, malgré les appels au patriotisme du jour. Cette étude minutieuse et extrêmement fouillée est, par la foule des détails et des aperçus, une très bonne contribution à l'histoire du romantisme allemand. — A. C.

— M. Hermann Baehtgens analyse dans son *Napoleon I im deutschen Drama* (Francfort sur le Mein, Diesterweg. In-8°, 149 p. 3 fr. 75) les drames allemands qui représentent Napoléon. Il a divisé son sujet en cinq chapitres : 1° les drames de tendance (comme ceux de Kotzebue); 2° les drames d'amour (comme la *Joséphine* de Heigel, celle de Bahr, celle d'Aschner); 3° les drames de Sainte-Hélène (comme l'*Auf Sankt Helena* de Griepenkerl); 4° l'histoire dramatisée (les *Cent jours* de Grabbe; le *Napoléon* de Louise Gutbier, d'Otto Harnack, de Schubert, etc.); 5° Napoléon personnage épisodique (le *Weltgericht* de Bleibtreu et les drames dont la reine Louise est l'héroïne). L'auteur justifie assez bien cette division : le drame de tendance emploie l'Empereur comme une sorte de figure allégorique; puis le drame d'amour abandonne l'histoire et représente un Napoléon imaginaire ; vient ensuite le drame de Sainte-Hélène qui naît sous l'influence de la légende; l'histoire dramatisée revient à la réalité et traite presque à la façon d'une chronique certains épisodes comme le couronnement, l'expédition de Russie, le retour de l'île d'Elbe; le cinquième groupe de drames s'attache surtout à l'entrevue de Tilsit. On sera reconnaissant envers l'auteur d'avoir lu et analysé toutes ces pièces (au nombre de quarante-cinq, si nous avons bien compté), et on le félicitera de sa patience ainsi que de ses appréciations généralement judicieuses et saines. — A. C.

— On accueillera volontiers le recueil d'études et d'articles de Rodolphe Haym que M. W. Schrader de Halle publie à la librairie Weidmann (*Gesammelte Aufsätze von Rudolf Haym*. Berlin, Weidmann. In-8°, v et 628 p. 15 fr.). Ces études ont paru dans les *Preussische Jahrbücher*, et ce ne sont pas les seules; on a, par exemple, exclu du recueil les articles de pure politique et certaines études que Haym eût certainement laissées de côté, comme l'étude sur Macaulay où il y a quelque injustice, l'étude sur Fichte que l'auteur a reprise et considérablement développée dans son « École romantique », l'étude trop favorable sur les *Fabiens* de Freytag, etc. Le volume renferme dix études : *Hutten*; *Schiller*; *Arndt; Varnhagen; Schopenhauer*; *Schleiermacher; Caroline* (sous le titre « La vie d'une femme allemande au temps de notre floraison littéraire »); *Ed. de Hartmann; Novalis; Baumgarten*. C'est évidemment ce que l'essayiste Haym a écrit de meilleur et de plus attachant, et le choix a été bien fait. On y trouvera la fermeté, la sûreté de jugement qui distinguait Haym; on louera sa pénétration, la vigueur qu'il déploie dans l'étude sur Hutten, sa juste sévérité envers Varnhagen, la finesse qu'il montre dans l'étude sur Mme Böhmer : il avait bien raison de dire que s'il n'était pas historien, il était né biographe, qu'il avait « le goût de l'analyse psychologique et la facilité de mettre sous les yeux les événements intimes ». — A. C.

— A l'occasion du deuxième centenaire de la *Wiener Zeitung*, ce journal publie un recueil de monographies instructives sur son passé, et ces études prises en leur ensemble offrent un tableau assez complet de l'existence de la *Wiener Zeitung* durant deux siècles (*Zur Geschichte der kaiserlichen Wiener Zeitung. 8 August 1703-1903*. Vienne, dépôt de l'imprimerie du journal, 1903. In-8°, iv et 328 p.). M. Zenker fait l'histoire du journal dans ses relations avec l'administration de l'État. M. Löbl étudie le développement de la « technique » dans le journal et M. Strässle les annonces que le journal publiait à ses débuts. M. Guglia raconte les destins de la *Wiener Zeitung* sous la Révolution et sous Napoléon, et M. le baron de Helfert, ce qu'elle fut en 1848. M. Alex. de Weilen apprécie la critique théâtrale du journal; M. A. Friedmann, sa critique d'art; M. R. Hirschfeld, sa critique musicale. M. R. Holzer nous renseigne sur le supplément littéraire qui parut pendant quelque temps sous le titre *Oesterreichische Wochenschrift*; M. K. Gross, sur les changements que subit la forme extérieure de la gazette; M. de Komorzynski, sur les articles littéraires parus de 1849 à 1880. Le volume contient en appendice, outre un fac-similé du numéro du 8 août 1703, une liste des rédacteurs en chef et des bureaux de rédaction ainsi qu'une table des noms de personnes. Il sera sûrement d'une grande utilité à ceux qui voudront étudier ou retracer l'histoire du journalisme allemand. — A. C.

— Dans un volume de la « collection du bibliophile parisien », *Bibliographie et littérature* (Paris, Daragon. In-8°, 124 p.), M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul a placé quelques « trouvailles d'un bibliophile ». Il dresse un catalogue des poésies de Théophile Gautier mises en musique (p. 32) et donne la liste des œuvres complètes de Prosper Mérimée dans leur ordre chronologique de publication (p. 35-64). Il reproduit une préface qu'il a faite récemment à un livre de critique littéraire (*A propos du rôle de la critique, Belgique*, p. 67-75). Il transcrit une pièce de vers jusqu'ici inaperçue et adressée par Latouche à Mme Desbordes-Valmore (p. 79-88, où ce qui frappe, c'est l'indication publique de la mort du fils clandestin de Marceline Desbordes, et cela cinq ans après cette mort). Il prouve que dans le *Victor Hugo* de Théophile Gautier, naguère mis en vente, pas une ligne, pas un mot n'est inédit (p. 91-103) et que cette publication fourmille de

fautes et d'erreurs. Il exhume de l'introuvable *Vért-Vert* une page de Nodier sur Jean de Bry (p. 107-110) et de l'*Écho des théâtres* un article très piquant de Baudelaire sur Balzac, « Comment on paie ses dettes quand on a du génie ». Une poésie *L'éternel contraste* où il y a des vers bien frappés, sert de conclusion au volume. — A. C.

— Sous le titre *Armée, races et dynastie en Autriche-Hongrie* (Paris, Cerf, petit in-8°, 108 p. 2 fr.). M. Émile Terquem publie une curieuse étude qu'on ne lira pas sans profit. Il montre, par exemple, qu'au milieu de populations profondément divisées la caste des officiers possède seule un attachement purement dynastique et un patriotisme austro-hongrois; que les règlements ont institué dans l'armée un véritable culte de l'Empereur; que, pour le plus grand profit de ce culte de l'Empereur et de la discipline, nul dans l'armée austro-hongroise ne peut être sans religion et que chacun doit opter pour une des confessions officielles; qu'on a aussi tenté, non sans succès, de développer l'esprit de corps et que le drapeau est dans cette armée le symbole d'un pacte militaire et religieux qui lie le régiment à l'Empereur; qu'il y a sûrement des peines brutales, des punitions barbares, un « effroyable appareil disciplinaire », mais que le droit de punir a été sagement réglementé; que « ni par en haut ni par en bas la sédition militaire ne semble possible, et, par suite, toute séparation violente du reste de la monarchie ». Le chapitre IX, le dernier du volume, est consacré à quelques particularités remarquables d'organisation militaire, et M. Terquem conclut que l'Autriche-Hongrie a mis dans son organisation militaire une méthode scientifique, qu'elle sait adapter les moyens au but et tirer bon parti de ses ressources, qu'elle a pris d'utiles mesures, comme la remonte d'une cavalerie de réserve en chevaux tout dressés et une landwehr qui offre un type d'armée parfaitement instruite et digne de figurer à côté de la véritable armée. — A. C.

— Dans sa publication sur *le sculpteur-médailleur Ponscarme* (Annales de la Société d'émulation du département des Vosges, gr. in-8°, 54 p.) M. Paul Chevreux ne s'est pas contenté de réimprimer les discours prononcés aux funérailles de l'artiste. Il a fait la genèse du talent de Ponscarme. Il nous raconte que Ponscarme reçut une subvention du conseil général des Vosges pour faire ses études et que le département lui donna en tout, durant cinq ans, une somme de 4,400 francs; or, Ponscarme « a largement payé sa dette à son département par le renom plus qu'honorable qu'il s'est acquis. » Remarquons encore dans cette intéressante étude le récit des débuts de Ponscarme, de ses succès qui allèrent grandissant, et notamment de la « révolution » qu'il provoqua lorsqu'il fit le portrait aujourd'hui historique de Naudet et appliqua à la médaille la technique du bas-relief. Le travail de M. Chevreux se termine par quelques détails curieux sur la vie de l'excellent portraitiste et par la reproduction d'une trentaine de ses médaillons qui montrent bien par la finesse et la fermeté de l'exécution la souplesse et l'harmonie de son talent. — A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 23 novembre — 1903

Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft herausgegeben von Arthur L. Jellinek. — Erster Iahrgang 1902. (15 mk. p. Iahr). Berlin, B. Behr, in-8°, 1 vol. de 370 pages.

Nous avons déjà annoncé l'apparition de cette excellente bibliographie internationale des livres d'art, qui parait, depuis plus d'un an (avril 1902-juillet 1903), en livraisons bi-mensuelles; mais on voit mieux, le premier volume achevé, la portée de ce précieux travail, et il n'est que juste d'insister un peu plus explicitement sur les services qu'il doit rendre. Il suffira d'ailleurs de reproduire la liste des divisions adoptées par M. Jellinek, pour faire apprécier la clarté de ce relevé et la commodité des recherches. Il va sans dire que cette bibliographie, dont l'abondance d'information prouve un atelier de travail parfaitement organisé, donne surtout le dépouillement de toutes les revues et périodiques de tous les pays avec l'indication aussi précise que brève du titre, du tome et des pages de la revue, et, s'il y a lieu, du tirage à part de l'article. Chaque titre bibliographique est, bien entendu, reproduit dans sa langue, et un numéro d'ordre, courant, suit chaque article de ce répertoire. Deux tables fort amples terminent l'année, une table des noms d'auteurs et une des matières. Les recherches sont donc aussi rapides que possible. Enfin, notons encore que les répétitions ont soigneusement été évitées, mais que de nombreux renvois, à d'autres numéros, permettent aux volumes ou articles complexes de reparaître dans les différentes divisions auxquelles leur sujet les rattache.

Une première division comprend la *Bibliographie générale*, les *dictionnaires* et les *périodiques nouveaux*.

La seconde : l'*esthétique*, la *philosophie de l'art*, l'*enseignement artistique*, l'*économie artistique*...

La troisième : l'*histoire de l'art;* générale d'abord, théorique, critique, etc. Puis *iconographique* et *biographique* : ici, l'ordre alphabétique adopté, qui était jusqu'alors par noms d'auteurs, l'est par noms de sujets. Ensuite, une grande partie *chronologique* et *topographique*, encore par ordre de matières : époques, pays, villes (c'est ici une des parties les plus neuves et les plus utiles de la publication). Enfin, une dernière partie relève les études consacrées à un artiste en particulier, et naturellement, c'est encore l'ordre alphabétique des noms d'artistes qui a été choisi.

La quatrième division comprend : *l'architecture*, spécialement considérée, mais toujours avec les mêmes subdivisions bibliographiques : histoire et théorie, styles, époques et pays, artistes (mais ces deux derniers articles, les plus importants, consistent surtout en un renvoi nominal aux divisions que nous avons vues tout à l'heure pour l'histoire générale).

Même observation pour les cinquième et sixième divisions : *sculpture* et *peinture*.

La septième division comprend les *arts graphiques : écriture*, *imprimerie*, *gravure*, *photographie ;* les miniatures, les ex-libris, etc.

La huitième enfin rassemble tout le reste des travaux sur l'art : *industries d'art*, *tapisserie*, *costume*, *reliures*, *verrerie*, *céramique*, *mobilier*, *décoration*, *armes*, *bijoux*, *émaux*, *sceaux*, *médailles*, *monnaies*, *blason*, etc., etc.

H. de C.

Die Gedichte des Mutalammis, *arabisch und deutsch bearbeitet*, von R. Vollers. Leipzig, 1903, in-8° (tiré des *Beiträge zur Assyriologie und Semitischen Sprach-Wissenschaft*, V, 2).

Le vieux poète yéménite qui porte le surnom bizarre et très diversement expliqué de *Motelemmis* est depuis longtemps connu des amateurs de littérature arabe. Il y a plus de soixante ans qu'Amédée Perron lui consacrait une intéressante notice d'après les données du *Livre des Chansons* (*Aghâny*). C. de Perceval dans son *Essai sur l'histoire des Arabes*, un savant arménien Abkarius dans son *Anthologie poétique* (Beyrouth, 1858) ; le P. Cheïkho dans la belle collection des *Poètes arabes Chrétiens* et tout récemment M. Selighson le dernier éditeur du *Diwan de Tarafah* ont fait connaître ces deux poètes apparentés par le talent comme par les liens du sang. M. Vollers n'a donc

pas prétendu étendre ses recherches dans le domaine de l'inédit; en publiant de nouveau le Diwân de Motelemmis, il s'est proposé — et nous devons lui en savoir gré — d'établir le classement historique des différentes poésies du recueil, autant que l'incertitude des traditions et le désordre des copies rendaient cette tentative possible.

Personne n'ignore aujourd'hui quelle tâche ardue est la restitution du passé littéraire des Arabes. Les injures du temps et les incohérences des manuscrits ne sont pas seules en cause. Recueillies et transmises de vive voix plus souvent que par l'écriture, les poésies antéislamiques ont, dès le premier siècle de l'hégire, subi toutes sortes de transformations, d'abord du fait des premiers rhapsodes et plus tard des écoles grammaticales de Basrah et de Koufah. En outre, le fanatisme de clan — on ne l'a peut-être pas assez remarqué — n'a pas été étranger à ces mutilations : selon qu'il était de la race de Kahtân ou de celle de Modhar, Yéménite ou Nedjdite, le savant qui allait au fond des déserts d'Arabie à la recherche des plus anciennes poésies de l'époque dite *djahélyah* (paganisme), ne se faisait aucun scrupule de les remanier, souvent même de les travestir pour la plus grande gloire de l'islam et de sa propre tribu.

On voit par là tout ce qu'il faut de sagacité, de persévérance et, en certains cas, d'intuition pour dégager les pépites d'or d'un tel amas de scories. Ces difficultés n'ont pas arrêté le nouvel éditeur et nous sommes heureux de reconnaître qu'il les a surmontées avec une maestria que seul un long commerce avec l'Orient ancien et moderne peut donner. Faute de renseignements précis chez les historiens indigènes, il a fait ce que tout éditeur consciencieux doit faire : il a demandé à l'œuvre même de lui révéler l'auteur. Malheureusement celle-ci non plus ne pouvait lui fournir de nombreuses informations, les deux tiers des *kaçidehs* (pièces) du Diwân se rapportant au seul et même épisode qui a défrayé depuis toutes les anthologies arabes. Le voici aussi rapidement résumé que possible. Vers la seconde moitié du VIe siècle (de l'ère chrétienne) Motelemmis présente son neveu Tarafah à demi-ruiné à la Cour du roi de Hira, soit Amr fils de Hind, soit Mondhir IV. Les deux poètes sont d'abord bien accueillis et chargés de diriger le prince héritier dans son éducation et ses plaisirs, tâche ingrate qui inspire à Tarafah une satire virulente contre son royal élève et l'entourage du Souverain. La disgrâce ne se fait pas attendre et elle s'abat du même coup sur Motelemmis, qui jusqu'alors avait su surveiller sa muse. Le roi les éloigne de sa cour et donne à chacun des deux exilés une lettre de recommandation pour le gouverneur du Bahreïn, lettre perfide et qui renfermait un arrêt de mort. En route Motelemmis toujours mieux avisé que son jeune parent et se méfiant à bon droit de la protection de la Cour de Hira ouvre la lettre qui le concerne et y trouve la preuve de la perfidie du roi. Il conjure Tarafah d'imiter son exemple en rompant le sceau de la lettre qui lui a été

donnée, puis de le suivre en Syrie ; mais soit insouciance, soit dédain, le jeune homme s'y refuse. Arrivé à Hadjar, capitale du Bahreïn, il remet au gouverneur sa lettre de créance, est livré au bourreau et périt dans de cruels supplices.

On le voit, cette anecdote dont le fond historique n'est pas contestable, rappelle assez exactement la légende de Bellerophon et du roi d'Argos : *lettre de Motelemmis* est devenu une expression proverbiale comme *litteræ Bellerophontis*, et à moins de rejeter en bloc comme apocryphes tous les passages du Diwân qui y font allusion, il faut admettre l'authenticité de la tradition arabe. Les mœurs du temps et la félonie bien connue des petits tyrans de Hira lui donnent d'ailleurs toute apparence de véracité.

Le reste du Diwàn n'est guère plus qu'un cri de vengeance, un appel aux armes, adressé aux ennemis héréditaires de la dynastie lahmide, surtout aux rois de Ghassân leurs rivaux. On voit le poète errer de tribu en tribu, au Hédjaz, en Égypte, en Syrie semant la haine et prêchant l'insurrection contre le roi de Hira jusqu'à ce que, épuisé par l'âge et la mauvaise fortune, il trouve un refuge à Bosra et meure sans avoir assouvi sa vengeance. Çà et là, quelques fragments qu'il est difficile de rattacher à telle ou telle *kaçidah* paraissent se rapporter soit à l'épisode qu'on vient de lire, soit aux thèmes favoris des poètes du désert : les charmes de la vie nomade, la course rapide des chamelles, les terreurs de la steppe pendant la nuit, ou bien encore brièveté de la vie, résignation aux arrêts du destin, etc.

D'une main très sûre, avec une connaissance profonde et une étude minutieuse de son sujet, M. V. a réussi à reconstituer les membres épars du vieux poète et il a eu d'autant de mérite à le faire que les documents de première main ne se recommandaient ni par le nombre ni par la valeur intrinsèque. Un manuscrit de la Bibliothèque du Khédive avec des gloses d'une concision regrettable, des variantes fournies par une copie du Musée Britannique, peut-être aussi quelques bonnes annotations de la main du regretté Thorbeke en vue d'une édition du Diwân, voilà les seuls matériaux inédits qu'il ait eus à sa disposition. En revanche, les documents imprimés ne lui faisaient pas défaut et ici l'on ne peut s'empêcher de regretter qu'il ne leur ait pas accordé plus d'autorité. Dans ce nombre et en première ligne je placerai le texte presque complet du Diwân que le P. Cheïkho a inséré dans sa belle collection des *Poètes arabes Chrétiens :* il y avait là d'utiles variantes à recueillir. Les suppressions que le rigorisme de l'Université catholique de Beyrouth exige de ses éditeurs et la rédaction moderne du commentaire ne suffisent pas pour expliquer l'indifférence un peu dédaigneuse en laquelle M. V. semble tenir l'œuvre de son prédécesseur.

Je dois dire un mot de la traduction qui termine le travail et le complète. Elle est fidèle, heureusement paraphrasée là où la concision du

texte l'exigeait ; quelquefois peut-être pèche-t-elle par l'excès contraire et son extrême littéralité, en certains cas, laisse-t-elle le lecteur indécis sur la façon dont la pensée de l'auteur a été comprise. Toutefois on doit féliciter M. V. d'avoir rompu avec l'usage de plus en plus fréquent, en Allemagne surtout, de publier les plus anciens et les plus difficiles spécimens de la vieille poésie arabe sans les faire suivre d'une traduction et en se bornant à y joindre une liste de variantes où trop souvent la bonne leçon reste cachée.

En résumé, M. Vollers a fait une œuvre utile et bonne en remettant en lumière et sous son vrai jour un Diwân que la critique arabe, il est vrai, place dans la quatrième ou cinquième classe des poètes — par conséquent au dessous de Tarafah — mais qui appartient cependant à une époque dont les moindres vestiges littéraires méritent d'être étudiés avec un soin particulier : la langue du Koran et des *hadis*, la philologie des grandes écoles de Mésopotamie y sont en germe. La nouvelle édition de Motelemmis sera donc accueillie avec faveur dans les Écoles orientales où elle facilitera l'étude de la haute littérature musulmane, et à un point de vue plus général, elle contribuera largement à nous faire mieux connaître la vieille langue et la civilisation de la péninsule arabe pendant les deux siècles qui précédèrent l'avènement de l'islam.

B. M.

La Khazradjiyah, traité de métrique arabe par Ali el Khazradji, traduit et commenté par René Basset (Gouvernement Général de l'Algérie). Alger, Fontana, 1902, in-8° xiii-181 pp.

La littérature poétique des Arabes est considérable, et elle a conservé un rôle important dans leur vie sociale. Qu'elle soit l'imitation plus ou moins spontanée des ardents et rudes poèmes de l'Arabie antéislamique, ou qu'elle ait emprunté aux œuvres persanes leurs charmes et leurs grâces, ou qu'elle soit enfin sortie, alerte et bien vivante, de l'âme populaire, la poésie arabe n'a jamais cessé d'être intimement unie à la musique, et ses règles ont dû se plier aux lois naturelles des sons que fournissent les instruments et la voix humaine. Mais c'est en vain que, jusqu'ici, l'on a cherché à préciser ces principes et à les formuler ; les grammairiens arabes semblent avoir voulu compliquer la tâche en disséquant la métrique arabe, sans paraître tenir aucun compte des nécessités musicales, si bien que ce fut un travail profondément original que celui dans lequel Stanislas Guyard, mettant en œuvre à la fois sa grande érudition d'arabisant et la délicatesse de son sens musical, a émis une « théorie nouvelle de la métrique arabe », qui est conforme aux lois de la musique, mais

que lui-même ne considérait point comme définitive. Deux sortes de recherches permettront de compléter le travail de Guyard : d'une part, l'étude de la poésie arabe vivante, toujours étroitement unie à la musique, mais peu respectueuse des vieilles règles de la métrique ; d'autre part, la publication des traités des grammairiens arabes où sont exposées les curiosités de la prosodie et les variantes nombreuses et souvent si embarrassantes des diverses variétés de mètres.

L'édition de la *Khazradjiyah*, que M. René Basset vient de publier, n'atteindra point seulement le but modeste que s'est proposé le Gouvernement Général de l'Algérie en entreprenant la collection dont elle fait partie, c'est-à-dire donner aux étudiants des médersas algériennes de bons textes critiques des auteurs classiques ; elle mettra surtout à la portée des travailleurs européens des remarques intéressantes sur les lois de la métrique, telles que les grammairiens les comprennent, et sur les diverses espèces de vers ; ces remarques sont illustrées d'après les commentaires et les notes du traducteur, d'un choix d'exemples tel qu'on n'en saurait trouver d'aussi abondant dans un autre ouvrage de prosodie arabe. Avec la sûreté habituelle de son sens critique et de son érudition, M. R. B. a discuté le texte des vers donnés en exemples et il a toujours énuméré les ouvrages, souvent fort nombreux, où ils se trouvent cités. En rendant ainsi facilement accessibles les difficultés que l'auteur expose en quelques vers sybillins, M. R. Basset fournit un instrument de travail indispensable aux futurs interprètes de la métrique arabe. Le volume est précédé d'une étude sur l'auteur, sur l'ouvrage et sur ses commentateurs. Trois tables le terminent : un « tableau des différentes formes et modifications des mètres arabes », que les arabisants consulteront souvent avec profit, et deux index des noms d'auteurs arabes cités et des termes techniques employés par el Khazradji [1].

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

La Renaissance de la Littérature hébraïque (1743-1885). Essai d'histoire littéraire par Nahum SLOUSCHZ (Ben-David), Dr. de l'Univ. de Paris. Paris, Société nouvelle de libraire et d'édition ; 1903 ; in-18, pp. 233 (3 fr. 50).

La langue hébraïque est en Allemagne et en Autriche, en Pologne et surtout en Lithuanie, l'idiome communément et souvent seul employé par les nombreuses masses juives de ces régions. Depuis un

1. Quelques fautes d'impression : p, VII, l. 14, l'auteur a corrigé dans les exemplaires destinés à la presse, *mètre Kamil*, en *mètre taouil*. — P. 6, dans le tableau, l. mafa'îloun. — Des cheddas sont tombés, not. p. 37, l. 13, dern. mot, p. 59, l. 21 'affa, etc. ; — p. 61, l. 16, l. *yaqoûtat* ; — p. 77, l. 18, on pourrait lire *da'outouka*, si je t'appelle ; — p. 83, l. 12, le vers est à couper ainsi *an — naka*.

siècle et demi, des efforts ont été faits par des écrivains juifs pour enrichir, perfectionner et adapter cette langue à l'expression des idées modernes. Après nous avoir présenté une analyse, souvent trop sèche, des principales œuvres dues à la plume des plus importants parmi ces écrivains, notamment de M. H. Luzatto (1707-1747). S. J. Rapoport (1790-1867), Lobenshon (1828-1852), Abraham Mapou (1808-1867), surtout de Juda L. Gordon (1830-1892) et de P. Smolensky (1842-1885); après nous avoir tracé le tableau, qui n'est pas dépouvu d'intérêt, des efforts faits par ces hommes et leurs disciples, et des difficultés avec lesquels ils se sont trouvés aux prises, M. Slouschz se croit en droit de conclure que la langue « biblique » subsiste et évolue en tant que langue littéraire et populaire, « qu'elle s'est montrée l'égale des langues modernes, qu'elle est capable de traduire toutes les pensées et toutes les formes de l'activité humaine, et qu'enfin elle accomplit une œuvre de civilisation et d'émancipation. » Il y a là, ce semble, plusieurs équivoques. La langue néo-hébraïque ne ressemble que de loin à la langue biblique; son adaptation à l'expression des idées modernes ne peut se faire que par une profonde transformation et par l'introduction de néologismes nombreux dans lesquels l'élément ancien est noyé. Mais ce n'est pas sur le phénomène linguistique que l'auteur insiste. Il est visiblement préoccupé de montrer le rôle social et politique de cette langue « rajeunie », mieux vaudrait dire nouvellement créée; ce qu'il cherche à mettre en vue, c'est le caractère « nettement rationnel, anti-dogmatique et anti-rabbinique » de cette littérature, instrument de la lutte « de la libre pensée contre la foi aveugle et du bon sens contre l'absurdité consacrée par l'âge ». L'auteur distribue sans parcimonie le mépris et le dédain à des gens qui méritaient plutôt la compassion et la pitié. Il est manifestement exagéré dans ses appréciations des travaux rabbiniques, et s'il est permis de blâmer les excès méticuleux et parfois ridicules de leur exégèse et de leur casuistique, on ne peut méconnaître qu'ils aient rendu de grands services au peuple juif, en lui conservant sa langue, et même, d'une certaine façon, son unité morale, en se faisant les gardiens de ses traditions malgré leur interprétation souvent singulière. La création d'une nouvelle langue dont la marche s'étend « vers l'Orient » répond, pour l'auteur, au mouvement sioniste qu'elle doit favoriser, et en l'avenir duquel il semble avoir pleine confiance. A vrai dire, « la colonisation pratique de la Palestine qui est un fait accompli » n'a pas encore donné les preuves d'une solidité suffisante, et il paraît fort problématique que « pour résoudre la question juive, il n'est qu'une seule solution, la renaissance nationale de ce peuple sur son ancien sol ». Tandis que des colonies agricoles allemandes établies en Palestine y ont très vite acquis un développement prospère, les colonies juives ne se soutiennent qu'à l'aide de grosses subventions et de libéralités

généreuses ; leurs membres ne paraissent se livrer aux travaux agricoles que par nécessité, quand ils ne peuvent faire travailler les fellahs pour leur compte ; ils choisissent de préférence les métiers et surtout le trafic, et plusieurs, assure-t-on, ont mis à profit leur premier pécule pour aller exercer ailleurs le commerce mieux en rapport avec le caractère de leur race. Il faudra donc attendre encore de longues années avant de pouvoir affirmer que le mouvement sioniste, créé par un sentiment mystique et favorisé par les conditions misérables de communautés juives de Russie, répond aux aspirations « pratiques » de ces masses.

J.-B. Ch.

W. Strehl, **Grundriss der alten Geschichte und Quellenkunde** : II. Römische Geschichte, Breslau, Macius, 1901, x-372 p. in-8°.

M. W. Strehl a entrepris une collection de Manuels d'histoire ancienne à l'usage des étudiants et des professeurs allemands. Le présent ouvrage, qui forme le second volume de la collection, est consacré à l'histoire romaine. Le livre est fait avec soin ; il est, dans son ensemble, complet et exact; la lecture en est intéressante; ce doit être un bon instrument de travail pour les élèves et les maîtres de l'enseignement secondaire.

Nous adresserons cependant trois critiques à l'auteur : 1° Comme beaucoup, comme trop d'étrangers, il ignore ou feint d'ignorer les ouvrages français relatifs à l'histoire romaine. V. Duruy n'est mentionné dans la Bibliographie que pour l'époque impériale; il n'est pas cité pour la période républicaine. En numismatique, M. Babelon n'est point nommé, non plus qu'en épigraphie M. Cagnat, non plus que M. Homo pour la topographie de Rome, non plus que M. Goyau pour la Chronologie de l'Empire. — 2° Le plan n'est pas toujours irréprochable; M. S. s'est trop laissé dominer par l'ordre chronologique. Il entremêle dans l'histoire des premiers siècles de la République, les luttes intérieures et les guerres contre les divers peuples de l'Italie; il raconte la lutte contre Jugurtha à la fin du chapitre consacré aux Gracques et non, comme il est plus naturel, au début de celui qui traite de la carrière de Marius; il intercale étrangement les campagnes de Pompée contre les pirates et contre Mithridate entre la guerre contre Sertorius et la Guerre Servile de Spartacus; sous l'empire, il parle de Nerva dans le chapitre où il retrace l'histoire des empereurs Flaviens et il commence la dynastie des Antonins avec Trajan. Ces dérogations au plan, que suivent habituellement les historiens de Rome, ne nous paraissent ni justifiées ni très heureuses. —

3° M. S. enfin reste fidèle à maintes théories, qui ont eu sans doute leur heure de vogue et de célébrité, mais qui sont aujourd'hui fort contestées, sinon même abandonnées : il croit à la Dyarchie; il admet que la décadence de l'empire romain a commencé à l'époque d'Hadrien et d'Antonin; il affirme que le colonat s'est développé dès le premier siècle de l'ère chrétienne. D'autre part il n'a point tracé un tableau de la civilisation romaine sous l'empire.

Ce sont là, sans doute, des taches et des lacunes de détail. Mais un manuel ne doit-il pas valoir surtout par une bonne ordonnance des matières et par une connaissance exacte des résultats de la science?

J. Toutain.

J. Willems, **Le Sénat romain** en l'an 65 ap. J.-C., publié d'après les notes de P. Willems, Louvain, 1902 (Extrait du Musée Belge), 140 p., 8°.

Cet opuscule a été publié, après la mort et d'après les notes du regretté P. Wilems, par son fils J. Willems, professeur à l'Université de Liège. Au moment où il mourut, P. Willems, pour faire suite à son ouvrage capital sur le *Sénat de la République romaine*, réunissait les matériaux d'une étude sur l'ordre sénatorial et l'ordre équestre de l'empire romain. Parmi ces matériaux, se trouvaient plusieurs relevés des membres connus du Sénat à quelques dates importantes de l'histoire impériale. L'un de ces relevés, celui des sénateurs de l'an 65 après J.-C., était presque terminé. Le fils de l'auteur, M. J. Willems, a pensé que la publication de cette liste présenterait un sérieux intérêt. C'est à cette pensée, à la fois filiale et scientifique, que nous devons le présent travail, d'abord paru dans le *Musée belge*,

Pour bien apprécier le mérite de l'auteur, il faut se rappeler que cette liste des sénateurs de l'année 65 a été établie avant l'apparition de la *Prosopographia imperii Romani*. M. J. Willems a tenu à rapprocher les résultats du travail entrepris par son père des données fournies par la *Prosopographia*; les renseignements nouveaux qui résultent de cette comparaison ont été placés entre crochets.

Le travail de MM. P. et J. Willems est divisé en deux listes : la première comprend les noms de tous les personnages qui certainement faisaient partie du Sénat en 65; la seconde se compose des noms de tous les sénateurs connus du temps de Néron ou de Vespasien, au sujet desquels les données chronologiques certaines font défaut. Cent quatre-vingt-deux noms figurent dans la première liste; deux cent trois, dans la seconde. Chaque nom est suivi de tous les renseignements qui concernent le personnage, avec de nombreuses références aux documents anciens ou aux ouvrages modernes.

L'opuscule se termine par quelques considérations générales fort intéressantes. M. J. Willems tire des documents réunis par son père et mis en œuvre par lui-même des conclusions précises sur la composition du Sénat en 65, qui témoigne de l'extinction progressive de l'ancienne aristocratie romaine; — sur le *cursus honorum*, dont les règles sont en général observées; — sur la physionomie de cette assemblée qui comptait des jurisconsultes éminents, des généraux de grande valeur, tels que Corbulon et Vindex, des philosophes comme Sénèque et Helvidius Priscus, des écrivains comme Lucain et Pétrone, enfin la plupart des futurs empereurs : Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Nerva; — enfin, sur la répartition des sénateurs en *consulares* (120); *praetorii* (105); *Tribunicii-aedilicii* (28); *Quaestorii* (136).

J. Toutain.

Der pseudocyprianische Traktat De singularitate clericorum, ein Werk des donatistischen Bischofs Macrobius in Rom; Die Hypotyposen des Theognost; Der gefälschte Brief des Bischofs Theonas an den oberkammerherrn Lucian. Von Adolf Harnack. Leipzig, Hinrichs, 1903, 118 pp., in-8. Prix : 3 Mk. 50.

De 363 à 375, environ, les Donatistes entretenaient secrètement à Rome un évêque du nom de Macrobe. Ce personnage a sa notice dans le supplément mis par Gennade au *De uiris illustribus* de saint Jérôme. C'est à lui que dom Morin attribuait en 1891 le *De singularitate clericorum* conservé dans l'Appendice de saint Cyprien. M. Harnack reprend cette thèse et la fortifie d'arguments solides. L'écrit « singulier » est une lettre où l'on invite les clercs continents à ne pas recevoir chez eux de jeunes filles; il ne s'agit pas de vierges consacrées, comme l'a cru M. Achelis. Cyprien touchait au même point dans sa lettre 4. C'est par là que le traité s'est glissé dans ses œuvres, mais dans quelques manuscrits et pas avant le XII[e] siècle. Il portait encore le nom de Macrobe au temps de Gennade. Il l'a perdu et dans les manuscrits, en dehors du nom de Cyprien, ou il est anonyme ou il porte le nom d'Augustin ou d'Origène. Macrobe est aussi l'auteur de la passion de deux saints donatistes, Maximien et Isaac. M. H. a établi des rapprochements frappants entre cette passion et le *De singularitate*. Dans un appendice, M. H. étudie la Bible de Macrobe. Son canon paraît avoir été celui du catalogue de Mommsen, liste africo-romaine des environs de 360. Le texte a beaucoup d'analogie avec celui de Lucifer de Cagliari.

Depuis le catalogue de Zanetti (1741), on savait que le *Marcianus* grec 502 de Venise contenait un fragment mis sous le nom de Théognoste, qui dirigeait l'école d'Alexandrie au temps de Dioclétien.

M. Diekamp a publié seulement en 1902 ce texte qui se rapporte aux *Hypotyposes*. M. H. prend occasion de cette publication pour rassembler les divers fragments et pour reconstruire la théologie de l'auteur d'après ces courts débris et l'analyse de Photius. Théognoste était un Origéniste « de la stricte observance ».

Dans le dernier mémoire, M. H. étudie une lettre de Théonas, patriarche d'Alexandrie (281-300), au grand chambellan Lucien. Théonas donne à Lucien des conseils moraux et religieux pour le bon exercice de ses fonctions à la cour et des fonctions des officiers du palais qui sont placés sous ses ordres. Ce texte a été publié en 1675 par d'Achery dans son *Spicilegium* et, pendant deux siècles, on en a tiré toute sorte de renseignements historiques. Il est donné comme une traduction latine ancienne communiquée par Quesnel. En 1886, M. Batiffol proposa de ranger ce document parmi les « découvertes » de Jérôme Vignier. Là dessus, M. H. donna sa bénédiction, et l'on se tut. M. H. revient aujourd'hui sur cette pièce pour lui asséner le coup de grâce. Il a fait appel à M. Mommsen, qui ne voit dans la description de la cour « rien de romain ni de gréco-romain »; la lettre nous donne au contraire l'idée des charges telles qu'on les trouve à la cour de France sous Louis XIV. M. H. insiste. L'auteur, le pseudo Théonas, recommande à son destinataire la bonne grâce et la patience. Ne sont-ce pas les traits caractéristiques du courtisan français sous Louis XIV? De plus, M. H. voit dans certains conseils moraux l'influence du jansénisme.

Dieu me préserve de défendre un texte contre les forces conjurées de MM. H. et Mommsen. Mais enfin, il n'est pas sûr qu'on ait fait à ce sujet toutes les hypothèses possibles. Il y a même une difficulté à laquelle M. H. a songé et qu'il a écartée un peu vite : Jérôme Vignier est mort le 14 novembre 1661. M. H. répond : « La falsification a pu avoir lieu 15 ou 20 ans avant 1675; déjà à cette époque la situation intérieure de la France (« die inneren Verhältnisse Frankreichs ») était la même qu'en 1675. ». Pardon. Je ne suis pas grand clerc en ces matières. Mais il me semble qu'il y a une assez forte différence, 1661 est l'année de la mort de Mazarin (9 mars). Vignier a donc vu le gouvernement personnel de Louis XIV pendant huit mois et demi. On comprend qu'à la fin du règne, un faussaire ait peint « la cour de Versailles ». En 1661, c'est bien tôt. Je n'exclus pas; il faudrait voir les détails de près. Mais cela ne passera pas tout seul.

Recommander aux survivants de la Fronde d'être gracieux et patients, c'était évidemment un utile conseil; mais on n'avait peut-être pas encore une idée bien nette de ces vertus à l'usage de marquis parmi les personnes qui avaient été jeunes sous Henri IV.

En 1661, le jansénisme a traversé déjà une ou deux phases. Mais il n'en est pas encore à la phase politique, à la période des orages et des grandes luttes.

Les faux de Jérôme Vignier ont été publiés par lui-même ou trouvés, après sa mort, dans ses papiers. On n'a point fait alors mystère de leur provenance. Ici, le document arrive à d'Achery par Quesnel. Vignier n'est pas nommé. Il est possible qu'il provienne de lui. Mais on n'en sait rien.

Enfin, pour M. H., l'auteur de la lettre est un humaniste français. Un Français, peut-être ; un humaniste, pour sûr non. M. H. a relevé certaines particularités de son latin. Les unes ne prouvent rien, comme *affabilitas*, qui est classique (Cic., *De off.*, II, 48), ainsi que toute sa famille; et si l'on veut des exemples de basse date, on pourra trouver *affabiliter* dans l'Histoire Auguste. *Seruitor* est de très basse date, mais se trouve, dans des sermons attribués à saint Augustin, dans la règle de saint Benoît, sur des inscriptions; l'addition de *intimus* n'est pas plus étonnante, au point de vue de la langue, que dans *intimi amici* (Cic., *Pro Mur.*, 45), et, au point de vue du protocole, ne nous transporte pas avec l'*intimus cubicularius*, en France, mais bien dans quelque petite « résidence » allemande, où M. le conseiller intime croit porter un titre connu à Versailles[1]. *Pro indigentia* n'est pas plus étonnant que *pro arbitrio*, *pro uoluntate*, *pro consuetudine* et bien d'autres expressions qu'emploient saint Jérôme, Sulpice Sévère, et d'autres. Si *pro posse* trahit son théologien, c'est à cause de *posse*, non de *pro*. *Reuidere*, « revoir », est dans Cassiodore. *Habere*, « avoir à, avoir l'office de », n'est plus étonnant après tous les sens et emplois recueillis par Thielmann (*Archiv für lat. Lexikographie*, II, 50 suiv.; voyez surtout *habere* marquant l'obligation, p. 64 suiv.). *Ex corde*, « par cœur », serait à coup sûr un gallicisme. Mais l'expression n'a pas ce sens. Que M. H. relise la phrase : *Nunquam memoriae confidat, quae ad diuersa cotidie distracta facile labitur, ita ut sine scriptura etiam quae nullo pacto fuerunt ex corde nonnunquam affirmemus.* « Affirmer par cœur » ne signifie rien. *Ex corde* ne s'oppose pas à *scriptura*, mais à *quae nullo pacto fuerunt;* « nous affirmons avec assurance des choses qui n'ont nullement existé ». *Ex corde* est une de ces périphrases prépositionnelles que la décadence latine employait au lieu d'un adverbe. On pourrait documenter *supportare*, « supporter »; car saint Ambroise emploie *supportatorium* au sens de « étai, support », et *supportare*, « supporter », se trouve lui-même avec le sens moral dans la Vulgate (*Ephes.* IV, 2; etc.). *Demandare*, au sens de *iubere*, et *traducere*, « traduire », restent sans référence; mais le premier me paraît possible du v[e] au IX[e] siècle. Donc cette étude lexicographique ne nous mène pas loin. En tout cas, l'humaniste français était un singulier humaniste, s'il écrivait une

---

1. Sur ce point et sur les fonctions de la Cour de France, M. H. aurait pu se documenter dans Chéruel.

langue pareille. Je demande une thèse de doctorat allemand sur le latin de Jérôme Vignier [1].

La lettre peut donc être une falsification. Mais après avoir démontré la falsification, il faut dater et expliquer le faux et désigner l'auteur ou son milieu. C'est la preuve de l'opération. Elle n'est pas encore faite.

Un mot seulement sur le fond. L'évêque Théonas est assez obscur, et ce peut être la raison du choix qu'en a fait le rédacteur de la pièce (p. 108). Cependant on se demandera si, en général, un faussaire choisit un personnage obscur. Vignier met en scène Clovis, Gondebaud, saint Avit, sainte Odile, Perpétue de Tours, personnages connus, du moins en France. Vignier travaillait pour l'histoire de son pays. Mais il faut reconnaître que Théonas, nommé une fois dans Eusèbe, pouvait lui paraître obscur. Il ne l'était pas encore à Alexandrie au commencement du IVe siècle, ou plus tard. M. Crum publie en ce moment des fragments coptes attribués à Pierre d'Alexandrie, successeur de Théonas (300-311). On y voit que Pierre aime à y citer les œuvres et les paroles de son prédécesseur, de son vénérable père [2]. Ces textes sont probablement apocryphes, mais ils sont anciens. Que ce Vignier avait de flair !

La dissertation très utile de M. Harnack ramène l'attention sur un problème un peu oublié. Mais elle laisse encore des points douteux.

Paul LEJAY.

Hermann PERGAMENI. **Histoire générale de la littérature française**, 2e édition, revue et augmentée. Bruxelles, Lebègue, 1903. pp. XIV, 748, 8°.

Cette Histoire de la littérature française dont la première édition a été publiée en 1889, ne prétend à rien de plus qu'à fournir un manuel pratique aux étudiants. L'auteur s'est efforcé d'être aussi méthodique et aussi complet que possible ; il y a réussi à l'aide d'un plan un peu artificiel et de nomenclatures souvent sèches, deux défauts difficiles à éviter dans ce genre d'ouvrages. Les principaux aspects et les transformations que présente notre évolution littéraire depuis les origines jusqu'à nos jours sont caractérisés d'une manière brève et juste le plus souvent. Sur les auteurs et les œuvres, des renseignements biographiques et historiques subordonnés à leur importance, avec une appréciation littéraire qui pour les noms secondaires reste fatalement

---

1. Julien Havet trouvait que l'une des pièces inventées par Vignier, le procès-verbal du colloque de Lyon en 499, était trop élégamment écrite pour provenir d'une plume mérovingienne.

2. *Journal of theological studies*, IV (1903), pp. 387-397.

vague. Je l'aurais parfois souhaitée plus personnelle. M. Pergameni a la critique subjective aussi bien que le paradoxe en horreur; mais sans prendre le contrepied des opinions reçues ni donner dans le développement littéraire, il pouvait nous apporter sur les hommes et les livres des jugements plus précis et plus siens. Certains chapitres, par exemple, sur la Renaissance, sur le XVIII[e] siècle, ont ces qualités; on voudrait les retrouver dans les autres.

Dans un domaine aussi vaste il doit y avoir des parties un peu sacrifiées : le moyen âge et la fin du XIX[e] siècle n'ont pas été traités avec l'ampleur qu'ils méritaient. De même parmi les écrivains de second et de troisième ordre, puisque M. P. a voulu en parler, on regrettera l'absence de bien des noms — je ne peux pas les énumérer ici — surtout pour la première moitié du XVII[e] siècle et la seconde du XIX[e]. En général les auteurs qui sont comme en marge de la littérature, philosophes, historiens, géographes, voyageurs, savants, etc., ont été trop négligés. A côté de ces oublis il y a des injustices réelles : Marot, Rotrou, Regnard, La Bruyère, M[me] de Maintenon, Buffon, Lesage, Georges Sand et d'autres encore, chez les modernes en particulier, n'ont qu'une notice trop sommaire et parfois trop dure. Par contre d'autres sont surfaits. D'ailleurs la préoccupation de distribuer l'éloge ou le blâme apparait trop clairement dans cette histoire littéraire.

Que des inexactitudes se glissent dans une si longue étude, personne n'en sera surpris et un contrôle sévère est difficile en pareille matière. J'en relève quelques-unes. P. 10, on ne peut pas dire que le latin a un accent tonique sur la syllabe qui serait comme l'âme du mot; p. 59, le nom d'Henri *le Glichesäre* est mal rendu par *le cacheur;* p. 179, les *Epistolae obscurorum virorum* sont certainement de Hutten pour la seconde partie; p. 221 et passim, l'esprit classique n'est pas un produit du cartésianisme, auquel l'auteur attribue sur l'évolution littéraire une influence excessive; p. 243, l'opuscule de Chapelle et Bachaumont s'appelle *Voyage en Provence et en Languedoc* et non le *Voyage de Montpellier;* p. 480, la *Métromanie* de Piron est loin d'être « la plus remarquable comédie du XVIII[e] siècle »; p. 523 et passim, le mouvement romantique en Allemagne, où l'auteur fait entrer à la fois « Lessing, Gœthe, Schiller et les frères Schlegel » est mal présenté, comme en général l'influence de l'Allemagne sur la France; p. 543, il est difficile de ranger Auerbach dans la *Jeune Allemagne;* p. 601, la série des romans de Freytag, *die Ahnen*, n'a pas été publiée *récemment*, elle remonte déjà aux années 1872-81; p. 630, il fallait dire que le *Rinaldo Rinaldini* de Duperche est une traduction du fameux roman de Vulpius [1].

La forme enfin de l'ouvrage est trop négligée. Il est sorti d'un cours

1. Des noms propres sont mal transcrits : p. 45, *Godefroid* de Bouillon; p. 88, Ulrich de *Hütten;* p. 438 et passim, M[e] de *Krudner;* p. 545, *Nietzche.*

professé à l'Université libre de Bruxelles : on y sent trop, en effet, le laisser-aller de l'exposition orale, qui fait d'autant mieux ressortir certaines hardiesses d'un goût douteux : Villon sombre dans la boue (p. 95) ; Colomb renverse la sombre muraille du moyen âge sous la proue de ses caravelles (p. 102) ; Rousseau s'est frôlé aux plus mauvais coins de l'existence (p. 424) ; etc.

Malgré ces réserves, l'auteur a fait un livre utile à côté de tant d'ouvrages analogues. Son manuel est plein de faits et de choses, sans être indigeste, et à ce titre il sera pour l'étudiant un excellent instrument de travail, un répertoire commode et un guide sûr dans l'ensemble. Un de ses mérites les plus solides est de donner une bonne bibliographie qui signale les meilleurs et les plus récents ouvrages et même les articles de valeur pour les questions de détail. Il y aurait très peu à faire pour compléter ces renseignements ; je ne leur reprocherai qu'une lacune : c'est de n'avoir pas indiqué d'une façon plus générale les éditions principales des œuvres dont les étudiants voudraient aborder la lecture. A un autre point de vue encore, le livre de M. P. offre un avantage qui a sa valeur : écrite en Belgique, son histoire ne manque pas de signaler tout ce qui intéresse les lettres belges ; elle comble ainsi une lacune que d'autres manuels peuvent présenter.

L. Roustan.

Jules Cocheris, docteur en droit. **Situation internationale de l'Égypte et du Soudan** (juridique et politique). Paris, Plon, 1903, 616 p., une carte de l'Égypte et du Soudan égyptien.

La situation juridique et politique de l'Égypte a singulièrement exercé la subtilité des docteurs en droit public, qui n'ont point réussi à définir et classer « ce monstre ». M. C. revient à une conception qui semblait périmée ou oblitérée et qui se formule ainsi : L'Égypte est une province de l'Empire ottoman. Et cette thèse est fondée sur la vérité historique, sur des actes qui n'ont rien perdu de leur autorité : la convention de Londres du 15 juillet 1840 ; les firmans de février et juin 1841 qui sont des chartes constitutives ; les pouvoirs souverains octroyés au vizir d'Égypte, devenu khédive, dérivent de l'investiture du sultan (firmans du 8 juin 1867), qui n'accorde de concessions qu'à titre précaire et révocable ; si les puissances sont intervenues pour soutenir quelques prérogatives de la puissance khédivale menacée par le sultan (comme la faculté de conclure des traités commerciaux), c'est moins dans l'intérêt de l'Égyte que dans le leur propre. Telle est la thèse de M. C., fort bien présentée : il en résulte

que l'occupation anglaise est inexistante en droit, et que le Soudan, territoire égyptien, suit le sort de l'Égypte.

C'est au nom de cette vérité juridique que l'auteur juge les faits et les hommes. Il a trop beau jeu.

La diplomatie française a donné le spectacle de son impuissance matérielle et morale : M. de Freycinet a professé sur la question égyptienne seize opinions différentes en six mois (p. 58). Dans l'affaire du Soudan le quai d'Orsay a successivement élaboré trois thèses, toutes contradictoires, pour contrebalancer les trois thèses, non moins contradictoires, du Foreign Office.

La politique anglaise n'a pas montré plus de sûreté ni de conscience dans ses principes : M. C. a spirituellement dressé la liste des affirmations de désintéressement (p. 531-7) et des déclarations contraires émanant souvent des mêmes bouches (p. 538-41).

Si M. C. triomphe en théorie, les événements lui donnent tort. Mais il est bon de commémorer le droit immanent. M. C. plaide sa cause avec une compétence indéniable, une belle abondance d'informations, mais souvent avec une passion excessive ; il est avocat plutôt qu'historien. Toutefois son livre rendra de précieux services, grâce surtout à une bibliographie complète du sujet et au répertoire des documents des chancelleries qui forment la trame de l'exposition.

B. Auerbach.

— Le nº 2, avril-juin, de l'*American Journal of Archaeology*, contient les articles suivants : S. O. Dickermann, *Archaic inscriptions from Cleonae and Corinth* : texte relatif à des souillures et à une purification (τὸ ἐλατήριον ἀπόβαμ(μ)α : cf. Esch. *Choeph.* 965 ; Athénée, IX, 78, p. 410) ; observations sur l'alphabet usité. — F. W. Shipley, *Certain sources of corruption of Latin manuscripts* : M. Sh. continue sa comparaison du *Puteanus* de Tite-Live avec le *Reginensis* 762, et étudie les omissions, les confusions de lettres, les confusions de mots, les erreurs provenant de chiffres (cette partie a été publiée avec plus de détails dans les *Transactions* de l'Association philologique), les erreurs dues aux abréviations, les erreurs dues aux corrections du Puteanus. — G. F. Moore, *Baetylia* ; le mot désigne chez les anciens des pierres animées qui peuvent se mouvoir elles-mêmes ; il a pour synonyme *abaddir* (Priscien, VII, 32 ; ed. Hertz, I, 313) ; ces pierres répondaient aux questions, elles protégeaient leurs possesseurs ; beaucoup d'archéologues modernes prennent le mot bétyle au sens de cippes consacrés, qu'il n'a jamais eu dans l'antiquité ; cette erreur a été accréditée par l'aventureux Bochart. — H. N. Fowler, *Bibliography of archaeological Books*, 1902 ; *Archaeological discussions*, juillet-décembre 1902 : comme toujours, très riche en informations de tout genre. — P. L.

— Dans *Il metodo statistico nelle nuove ricerche della prosa metrica latina e greca e le leggi definitive*, le Dr Leonardo Previtera (Giarre, Tip. Macherione, 1903 ; 28 pp. in-8º) attaque les divers systèmes de prose métrique, surtout celui

dont M. Bornecque est le dernier et le plus actif défenseur. Il en propose un autre, en sept « lois définitives ». Voici les deux premières : 1° Toute phrase rythmique est composée de deux parties, construites la première sur un rythme ascendant (iambique), la seconde sur un rythme descendant (trochaïque). 2° Les deux derniers pieds de la clausule ne peuvent être que crétiques ou trochaïques. M. Previtera trouve la vérification et un modèle de son système dans la première page du *Brutus* de Cicéron. — P. L.

— M. Georg Hoffmann, pasteur à Saint-Bernardin de Breslau, a étudié : *Die Lehre von der fides implicita innerhalb der katholischen Kirche* (Leipzig, Hinrichs, 1903; iv-407 pp. in-8°; prix : 8 Mk). La foi implicite est celle par laquelle on adhère d'une manière générale au contenu de la Révélation et à l'enseignement de l'Église. On a publié sur le même sujet un ouvrage posthume d'Albert Ritschl; mais la parcimonie peu intelligente de l'éditeur a empêché les comptes rendus et le livre est resté à peu près inconnu. Dans son introduction, M. H. cite des lettres de Ritschl, écrites pendant la composition de cet ouvrage. A plusieurs reprises, le grand théologien protestant s'étonne des liens qui unissent le protestantisme avec la scolastique. Il suffit de lire la *Symbolique* de Mœhler pour mesurer combien est grand l'apport de la scolastique aux dogmatiques protestantes, même quand elles paraissent contredire le passé. Mais les affirmations de Ritschl ont aussi un grand poids. Après l'introduction, suivent quatre cents pages sans une division. On n'y trouve d'autre guide que la chronologie et une table où se succèdent les noms des cent un théologiens ou écrits dont M. H. extrait la doctrine. Le premier écrivain qui ait ouvert la voie à la théorie de la foi implicite est Tertullien : *Aduersus regulam nihil scire, omnia scire est* (*De praescr.*, 14). M. H. remarque très justement que le tour négatif est ici de première importance. Parmi les auteurs interrogés, je crois bien que quelques-uns n'auraient pas compris la question. Clément d'Alexandrie lui-même, avec sa conception du fidèle « gnostique », est bien plus occupé d'indiquer des moyens pour atteindre la plénitude de la « gnose » que de définir la situation des simples. M. H. remarque lui-même, après Dorner, que l'enseignement d'Augustin sur la foi est très obscur. Augustin paraît avoir été surtout préoccupé de l'état des justes avant la venue du Christ, et la question se posait pour lui sous le biais des doctrines relatives à la grâce et de la controverse pélagienne. La théorie scolastique procède d'Hugues de Saint-Victor. Il y eut d'ailleurs sur ce point pendant tout le cours du moyen âge deux manières de voir. M. H. rapporte enfin en grand détail les vues des théologiens modernes. Tout cet exposé est assez exact. Il manque de vues générales, de points de repère, d'ordonnance synthétique, et n'a pas de conclusion. — P. L.

— Sous le titre : *Das Vaterunser; Umrisse zu einer Geschichte des Gebets in der alten und mittleren Kirche* (Giessen, Ricker, 1903; ix-180 pp. in-8°; prix : 4 Mk. 80), M. Otto Dibelius a réuni trois études différentes. La première traite de la conception de la prière dans l'ancienne Église grecque. Il montre d'abord ce qu'était la prière pour le populaire païen; ces idées populaires ont dominé à l'origine chez les chrétiens. Une conception plus élevée, où se retrouvent les idées des philosophes anciens, est exprimée par Clément d'Alexandrie, qui, le premier, cherche à donner une théorie de la prière. Origène le suit, mais en modifiant ses idées et en faisant prédominer l'allégorisme. Grégoire de Nysse est, dans l'Église grecque, le dernier théoricien original de la prière; il se place d'un point de vue pratique et voit dans la prière une demande, le moyen pour l'homme d'obtenir tout ce dont il a besoin; l'action de grâces et l'adoration occupent dans sa doctrine

une place secondaire. Peut-être n'y a-t-il là qu'un effet de perspective oratoire : car les œuvres de Grégoire sont des discours et il faudrait dans l'appréciation tenir compte de l'auditoire auquel M. D. ne paraît pas songer. Les écrivains postérieurs à Grégoire de Nysse n'ont traité de la prière qu'en passant. M. D. groupe en six pages un certain nombre de citations éparses. La deuxième étude, fort courte, a pour objet les explications et la conception du *Pater* chez les écrivains grecs. Il ne s'agit pas des difficultés que présente le texte de cette prière et de la solution que des exégètes comme Origène leur ont donnée ; il s'agit exclusivement de l'esprit dans lequel les anciens Pères ont compris l'oraison dominicale. La troisième étude, la plus longue, a pour but d'expliquer pourquoi l'explication du *Pater* donnée par Luther dans son petit catéchisme a tant de points communs avec les explications rédigées en vieux haut allemand du IXe au XIe siècle. C'est que Luther et les exégètes du moyen âge puisaient dans le même fond les interprétations des Pères. Ici interviennent naturellement, non seulement les Pères grecs, mais aussi les Latins et spécialement Augustin. Un appendice contient le texte d'explications inédites en vieux haut-allemand tirées de manuscrits de Berlin : elles pourront intéresser les germanistes. Le travail de M. Dibelius est savant et solide, malgré quelques lacunes. — P. L.

— MM. Lugné-Philipon et Dauphin Meunier ont traduit de l'anglais le livre très intéressant de Paul Friedmann, *Lady Anne Boleyn* : I, *Vers le schisme*, XXVI-367 pp. ; II, *Après le schisme*, 411 pp. ; Paris, Fontemoing, 1903 ; 2 vol. in-8° écu, à 3 fr. 50. Jamais on n'avait mieux vu et montré que tout le schisme d'Henri VIII tourne autour du mariage d'Anne Boleyn. Les efforts de cette femme pour atteindre son but dans le premier volume, pour maintenir et défendre sa situation dans le second volume, jusqu'à la catastrophe finale, donnent à cette histoire l'intérêt du plus poignant des drames. M. Friedmann a pu noter mois par mois, souvent jour par jour, les incidents multiples qui dessinent ou traversent la trame du récit, j'allais dire du roman. Cette minutie et ce détail mêmes lui donnent la couleur et la vie de la réalité. M. F. s'est beaucoup servi des dépêches d'Eustache Chapuis, l'ambassadeur de Charles-Quint auprès d'Henri VIII ; dans son introduction, M. F. s'est attaché à justifier ce ministre contre les attaques des historiens anglais, surtout de Froude. Il paraît y avoir réussi, et l'ensemble des citations qui, presque à chaque page, documentent la narration, produit au surplus la meilleure impression. Mais M. F. s'est, au moins une fois, laissé entraîner par réaction contre Froude à une des erreurs qu'il lui reproche. II, p. 387, discutant les motifs de l'arrestation d'Anne, M. F. reproduit une citation faite par Froude : « Le viscomte Howard a escript a Sr de Granvelle que au mesme instant il avoit entendu de bon lieu que la concubine dudict Roy avoit este surprise couchee avec l'organiste dudict Roy. » M. F. ajoute : « Malheureusement, M. Froude ne dit pas quel fut l'auteur de ce passage extraordinaire, à qui il était adressé, où on peut le trouver ». On peut le trouver d'abord dans le livre même de M. Friedmann quelques pages plus haut, p. 338, n. 1 ; c'est un extrait d'une dépêche de Charles-Quint à Chapuis dont M. F. donne la date et la cote ; le nom anglais a été estropié, comme d'ordinaire (« Hanart ») et l'on peut discuter sur sa vraie forme : mais il n'y a pas de quoi accabler Froude. Sur d'autres points, on peut désirer un complément d'information. L'attitude de Clément VII et l'ignorance où il est de la vraie situation ne s'expliquent pas bien. Sans doute le nonce Burgo paraît avoir été un sot vaniteux. Mais il semble aussi que le pape ait été entraîné dans des combinaisons politiques éphémères au mépris des intérêts religieux permanents

qu'il avait à défendre. Le dossier des nonciatures ou quelque autre fond du Vatican pourrait peut-être jeter la lumière là-dessus. Quand M. F. préparait son livre, les Archives pontificales n'étaient pas encore publiques. Du côté français également, plus de lumière serait désirable. Les entours du drame pourront donc être plus complètement éclairés. Le drame lui-même est fortement pénétré; les protagonistes, Henri VIII, Anne, Catherine d'Aragon, Marie, laissent une image vivante. Cependant on ne voit pas bien ce que pense M. F. de Thomas Cromwell : est-ce un partisan des nouveautés religieuses, ou un nationaliste intransigeant, ou, comme d'autres historiens l'ont cru, un homme d'État moderne, serviteur du « Prince » et de la suprématie du gouvernement, ou tout cela réuni? De même, il semble qu'Henri VIII, avant la lutte pour l'annulation du mariage, avait conçu l'idée de sa suprématie spirituelle. Comment était-elle née? Quels étaient les prodromes en Angleterre de cette doctrine qui a séduit tant de princes au XVI[e] siècle? La question est importante, car elle diminue d'autant le rôle d'Anne, sinon dans le schisme d'Henri (qui n'aurait certainement pas tenu à se faire pape, si ce n'avait été le moyen d'obtenir Anne), au moins dans le schisme du royaume d'Angleterre. Tout le drame psychologique est reconstruit de main de maître par M. Friedmann; une partie des causes du schisme anglais doit être cherchée ailleurs. Voy. cependant ce que M. F. dit du clergé, I, pp. 155 suiv. — La traduction est élégante et agréable; I, p. 187, « *recourir* l'aventure », pour « courir de nouveau »; p. 211 : « *circonscrire* le nonce », pour « circonvenir »; p. 292 et très souvent : « ici » dans un récit au passé, au lieu de « là », sont des taches faciles à effacer. Peu de fautes d'impression; lire, I, 78 : « commendataire »; 79 : « gentilshommes »; II, 117 : « Que Peter Skram »; 128 : « fermer ses ports »; 137 : « le traitement inhospitalier »; 311 : « Le comte de Cumberland et lord Dacres (du Nord) étaient »; 324 : « des allégations passées »; 345 : « d'ailleurs par ce fait ». P. 342, n. 2 : « La promesse et desponsation », dans une dépêche de Chapuis, doit-elle s'entendre du mariage ou des fiançailles solennelles? — L. S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 octobre 1903.

M. Degrand, consul de France à Philippopolis (Bulgarie), adresse un rapport sur ses fouilles en Thrace.

M. E.-F. Gautier communique quelques détails sur les monuments archéologiques qu'il a pu recueillir au cours d'un voyage au Sahara. Ce sont : 1° une inscription hébraïque du Touat septentrional; 2° des gravures rupestres, plus récentes, mais aussi soignées que celles du Sud-Oranais; 3° des inscriptions en caractères tifinar dont un certain nombre sont anciennes et pourraient être appelées libyco-berbères.

M. de Mathuisieulx expose les résultats de son voyage archéologique en Tripolitaine. Il a pu visiter les ruines de Sabratha maritime, l'un des trois *emporia* phénico-romains qui ont valu son nom à la Tripolitaine, puis les ruines d'une Sabratha intérieure dont on avait plus d'une fois nié l'existence. Dans le Djebel, il a identifié, d'après l'Itinéraire d'Antonin, trois stations du *Limes Tripolitanus*. Enfin, dans la partie orientale du vilayet, il a trouvé une très dense colonisation romaine; les nécropoles de cette région, très belles, sont également intéressantes par leur ornementation et leurs inscriptions.

Séance du 30 octobre 1903.

L'Académie décide que le prix extraordinaire Bordin sera décerné en 1905 au meilleur travail manuscrit sur la question suivante : *Examen critique des trois derniers livres du Miroir historial de Vincent de Beauvais* (1153-1244). Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1903.

M. Maurice Croiset communique le mémoire qu'il doit lire à la séance publique annuelle de l'Académie : *La morale et la cité dans les poésies de Solon.*

M. Bréal communique une note sur l'origine du mot διάβολος, le diable, d'après un passage d'Hérodote. — MM. Ph. Berger, Oppert, A. et M. Croiset, Dieulafoy, Bouché-Leclercq, Clermont-Ganneau et Joret présentent quelques observations.

M. Pottier continue la lecture de son mémoire sur l'art attique.

Séance du 6 novembre 1903.

M. Perrot, président, annonce à l'Académie le décès « du plus illustre de ses associés étrangers », et exprime « les regrets que laisse à la Compagnie la mort de l'historien original, du profond jurisconsulte et du philologue incomparable que fut Théodore Mommsen ».

M. Delisle communique une lettre de Mgr Duchesne, directeur de l'École française de Rome, sur le récent commencement d'incendie qui s'est produit dans les appartements voisins des salles de la Bibliothèque Vaticane. L'émoi a été grand, les dégâts sont nuls.

M. Clermont-Ganneau communique, de la part du R. P. Prosper, de l'ordre franciscain de Jérusalem, tout un groupe d'inscriptions recueillies par lui en Palestine, en photographies et estampages, particulièrement des fragments importants d'une magnifique inscription romaine. C'est une dédicace à l'empereur Hadrien, le fondateur de la Jérusalem nouvelle sous le nom d'*Ælia Capitolina.*

M. Pottier lit une lettre de M. Perdrizet relative à un des monuments les plus intéressants qui aient été trouvés en Crète. Ce monument provient des fouilles de Phæstos et a été publié par MM. Halbherr et Savignoni dans les *Monumenti antichi* de 1903. C'est un relief sur un carafon de pierre, qui représente une troupe de soldats armés de lances fourchues, conduite par un chef couvert d'une cuirasse imbriquée, et précédée d'un peloton de chanteurs et de musiciens. — M. Picot présente quelques observations.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de proposer une question pour le prix du buget (Orient) à décerner en 1906. Sont nommés MM. Barbier de Meynard, Barth, Senart, Berger et Chavannes.

M. Pottier continue la lecture de ses études sur la céramique attique : la condition sociale des fabricants de vases.

M. Salomon Reinach montre et commente les photographies d'une statuette de bronze, découverte à Véies, qui a passé de la collection Tyszkiewicz dans celle de M. Edmond de Rothschild. Cette statuette reproduit un type sculptural d'Alexandre le Grand, analogue à celui de l'*Alexandre à la lance* de Lysippe, mais en différant par d'importantes particularités. La disposition de la draperie sur le bas du corps se retrouve dans des statues originales du Ier siècle et révèle, par suite, l'influence d'un modèle en faveur à l'époque hellénistique. Ce modèle a été attribué par M. Arndt à Léocharès, élève de Scopas et collaborateur de Lysippe ; c'est également à cet artiste que M. Reinach voudrait attribuer le prototype d'où dérive la statue de Véies.

Séance publique annuelle du 13 novembre 1903.

Ordre des lectures : 1° Discours de M. Georges Perrot, président, annonçant les prix décernés en 1903 et les sujets des prix proposés ; 2° *Centenaire de l'élection de Quatremère de Quincy, classe d'histoire et de littérature anciennes, à l'Institut* (16 février 1804). *Notice supplémentaire sur sa vie et ses travaux*, par son successeur immédiat, M. Henri Wallon, secrétaire-perpétuel ; 3° *La morale et la cité dans les poésies de Solon*, par M. Maurice Croiset, membre de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 30 novembre — 1903

Julius JOLLY. **Medicin.** Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, bd. III, h. 10. Strassburg, Trübner 1901, 140 pp. — 7 mk.

Le *Grundriss* qui doit à M. Jolly une œuvre capitale : *Recht und Sitte* a demandé au même auteur un volume sur la médecine hindoue. Par un rare privilège, M. J. possède une égale compétence et jouit d'une égale autorité sur deux provinces très diverses de l'indianisme. Le nouvel ouvrage fait dignement pendant à son aîné. En 124 pages, M. J. a condensé un vaste ensemble de notions substantielles, précises et claires. Indianiste, écrivant pour des indianistes, il ne s'est pas laissé entraîner en dehors des cadres d'une encyclopédie philologique. Il commence par l'étude des sources en remontant des ouvrages modernes aux textes anciens; puis il expose la doctrine médicale de l'Inde en se fondant sur les grands traités classiques de Suçruta, de Caraka, l'*Astâṅga saṃgraha* et l'*Astâṅgahṛdaya* : 1° le médecin et la thérapeutique; 2° les théories générales; 3° l'obstétrique et la gynécologie; 4° les maladies internes et leur traitement; 5° les maladies externes; 6° les maladies localisées dans la tête; 7° les maladies des nerfs et de l'esprit. Il est inutile d'entrer dans une analyse de détail; un manuel ne la comporte pas. Il suffit de signaler l'ouvrage aux diverses catégories de lecteurs que l'étude de la médecine indienne peut intéresser, comme le tableau le plus complet, le plus digne de foi et le mieux documenté des connaissances actuelles.

Sylvain LÉVI.

Claudii Ptolemæi Opera quæ exstant omnia. Volumen I. Syntaxis Mathematica. Edidit J. L. Heiberg, professor Hauniensis. Pars II, libros VII-XIII continens. Lipsiae, Teubner, 1903, in-16, 608 pp.

Cette seconde moitié de la *Syntaxe* de Ptolémée vient de paraître, cinq ans après la première. Il est à peine utile de dire que le texte est établi avec la conscience et la sûreté de main auxquelles nous a habitués l'éditeur d'Euclide, d'Archimède et d'Apollonius, mais j'avoue que j'ai inutilement perdu trop de bonnes heures à chercher des fautes ou des sujets de critiques dans les textes qu'il a déjà publiés pour que, cette fois, je ne me sois pas borné à vérifier quelques pages qui m'intéressaient particulièrement. D'un autre côté, Heiberg a réservé pour son troisième volume (je ne sais pas de fait, pourquoi le libraire présente celui-ci comme une partie du premier) l'examen critique des manuscrits de Ptolémée. Il s'ensuit que je n'ai guères d'observations à faire sur ce second volume; je renouvellerai cependant ici l'expression d'un regret que j'ai déjà formulé ailleurs sur le premier, à savoir que Heiberg se montre trop parcimonieux de virgules; si son texte est ainsi plus fidèle, il est aussi plus difficile à lire.

Je puis remarquer, d'autre part, que le très grand avantage de cette nouvelle édition de la *Syntaxe*, est de nous donner un apparat critique dans lequel nous puissions avoir confiance. Au contraire, les variantes données par Halma, qui a utilisé deux des principaux manuscrits suivis par Heiberg (Paris. 2389 = A, Marcianus 313 = C, sans compter le Vatic. gr. 184 = G) sont d'une inexactitude tout à fait extraordinaire. Il est d'autant plus singulier qu'au contraire le texte de Halma soit relativement satisfaisant ; ainsi, pour le premier chapitre du livre VII, il concorde exactement, dans les deux premières pages; à la troisième page commencent à apparaître des divergences insignifiantes (articles ajoutés à tort, omission du ν euphonique, fautes d'accentuation); page 6, une leçon du manuscrit C comprenant évidemment une glose marginale; page 9 enfin, deux fautes graves, αἰγόκερω lu pour ἀετῷ, et νοτίου omis. Bien certainement, avant d'avoir fait plusieurs épreuves de ce genre, j'aurai cru la vulgate encore beaucoup moins correcte.

J'ajouterai seulement que Heiberg pense toujours pouvoir démontrer ce qu'il a annoncé dans le prolégomène du premier volume, à savoir que la tradition manuscrite pour la *Syntaxe* remonte réellement à environ l'an 500 de notre ère. Si donc nous n'avons pas la certitude de posséder exactement le texte tel que Ptolémée l'a écrit, nous aurions au moins celle d'être garantis contre les interpolations ou les modifications byzantines, qui pour nombre d'ouvrages scientifiques, ont eu une gravité qu'on n'est guère porté à supposer de prime abord.

Paul Tannery

Acta Philippi et Acta Thomae. Accedunt Acta Barnabae. Edidit Maximilianus Bonnet. Lipsiae, H. Mendelssohn, MCMIII (*Acta Apostolorum apocrypha*; post C. Tischendorf denuo ediderunt R. A. Lipsius et Maximilianus Bonnet, Partis alterius, Volumen alterum). XLII-395 pp. in-8.

Ce volume termine le recueil des *Actes apocryphes des Apôtres*. Comme on le voit par le titre, il contient les *Actes de Philippe, les Actes de Thomas* et *les Actes de Barnabé*. M. Max Bonnet songeait à y joindre ceux de Luc, Marc, Jacques, suivant le plan de Lipsius. Mais il a reculé devant l'indéfini et l'insignifiance de cette littérature. Il y a une autre raison, bien naturelle, à cette omission : « Quam iacturam haud inuiti fecerint si quos mecum eo citius in portum peruehi inuabit. »

Les *Actes de Thomas* sont la pièce de résistance du volume. Ils sont, de tous ces romans, celui qui a conservé le plus la couleur gnostique originelle. Parmi les éléments gnostiques de ce récit se trouve l'*Hymne de l'Ame*, attribué quelquefois à Bardesane. On n'en connaissait qu'une rédaction syriaque. M. B. a retrouvé une version grecque dans le *Vallicellianus* B 35 (XI[e] s.); il était aussi dans le manuscrit des *Actes* que Nicétas de Thessalonique, vers le XI[e] siècle, a abrégé; nous avons plusieurs manuscrits de cet abrégé. On voit, par ces indications, les difficultés de la tâche de M. B. : une rédaction syriaque, plusieurs rédactions grecques représentées par vingt et un manuscrits. M. B. a mis dans son édition la rigueur et la méthode qu'on lui connaît. Il croit aujourd'hui que la rédaction syriaque est l'original du grec. Cette solution réserve, bien entendu, la question de la langue des *Actes* dans leur teneur primitive.

Des *Actes de Philippe*, on a un seul manuscrit, le *Vaticanus* 824, pour les récits 1 et 3 à 9 ; à ce manuscrit, s'en joignent deux autres pour le récit 2 ; enfin les récits 15 et suivants, qui contiennent le martyre se trouvent dans 15 manuscrits. Les récits 10 à 14 manquent.

Des *Actes de Barnabé* reposent sur six manuscrits représentant trois sources distinctes.

Des *addenda* et un quadruple index, des citations, grec, latin, des manuscrits, montrent que jusqu'au dernier moment la main attentive de M. B. a soigné son œuvre. L'index grec comprend deux parties, un index de mots et un index grammatical. Cette seconde partie rendra les plus grands services aux philologues qui étudient l'évolution du grec byzantin. L'index des manuscrits renvoie à la description de 133 manuscrits consultés. Ce chiffre est le plus éloquent des éloges. M. Max Bonnet a le droit d'être fier d'avoir achevé une tâche aussi complexe et aussi utile.

Paul Lejay.

Les sources orientales de la Divine Comédie, par E. Blochet. Paris, Maisonneuve, 1901 ; xvi-215 pp. in-18.

La légende de l'Ascension est à la base de la *Divine Comédie*. Cette légende consiste dans le voyage d'un personnage sacré, Moïse ou Mahomet, au ciel et dans les enfers. Elle est venue de son pays d'origine, l'Iran, en Occident par transmission orale. Dante ne l'a pas connue directement; car, malgré ce qu'on a pu prétendre, il ne savait rien des langues orientales. Nous avons un récit plein de détails de même provenance dans le voyage de saint Brendan. Son île-poisson se retrouve dans les voyages de Sindbad le marin, des *Mille et une Nuits ;* le griffon ailé qui attaque le vaisseau du saint correspond au gigantesque oiseau rokh du même recueil. Les îles fortunées sont connues et nommées, par le géographe musulman Idrisi, mais bien plus anciennement par les Grecs. Quand au xii^e siècle, la légende de l'Ascension pénétra en Occident, on la combina avec la légende des îles fortunées où l'on plaça le paradis. Rien n'était plus aisé, les deux contes ayant un élément commun. D'autres récits occidentaux nous montrent des adaptations de la légende de l'Ascension : la Descente de saint Paul aux enfers, dont l'original grec remonte au iv^e siècle; le Purgatoire de saint Patrice, la vision du chevalier Owen, la vision de Bernold imaginée par Hincmar dans un but politique, la vision de Charles-le-Chauve dans les *Grandes Chroniques de France*, la légende de saint Macaire, un récit des *Dialogues* de Grégoire le Grand, une lettre de 725 de saint Boniface, la vision de Tyndall, celle d'Edmond d'Eynsham et bien d'autres.

Ces récits ont voyagé pendant tout le cours du moyen âge d'Orient en Occident. Nous savons quelles routes fréquentaient les marchands. Les Persans suivaient « la voie de l'ambre », du plateau de l'Iran à la Baltique. Ce chemin est jalonné par les monnaies orientales qu'ils laissaient échapper de leur escarcelle et que l'on a retrouvées. De plus, Byzance a exercé une influence sur l'art de la Grande-Bretagne et a toujours été en relations avec l'Italie. Enfin, les croisades ont mis en contact Francs et Musulmans. Voilà comment les légendes de l'Orient ont pu pénétrer dans le folklore occidental.

Enfin au xiii^e et au xiv^e siècles, on étudie et on traduit les ouvrages arabes. Dante a certainement connu de ces traductions, d'ailleurs plus ou moins sûres.

Telles sont les idées de M. Blochet. On pourrait reprocher au livre de manquer de fil conducteur. J'ai forcément mis dans mon résumé une cohésion que l'on ne sent pas à la première lecture. Ce défaut n'est pas seulement littéraire. On ne voit pas très nettement la direction de sa thèse. Veut-il dire que tous les récits analysés ont créé un milieu littéraire et que de ce milieu s'est dégagée la *Divine Comédie* ? ou bien qu'une seule légende, venue d'Orient anciennement (et

la date la plus ancienne est celle de la *Visio Pauli*), a eu un succès très grand au moyen âge et du VIe siècle au XIVe, a reçu des formes diverses avant de servir de thème à Dante?

On pourrait peut-être distinguer dans la *Divine Comédie* deux groupes d'éléments orientaux : le thème principal ou, si l'on préfère, le cadre de la vision ; puis, certains accessoires.

Le thème principal est donné par la légende de l'Ascension. Cette légende parvient de bonne heure en Occident. Elle fait partie des apocryphes chrétiens. Elle s'est développée littérairement en latin d'abord, puis dans les idiomes modernes. Le problème est de savoir si ce développement s'est fait indépendamment de toute nouvelle influence de l'Orient. Il paraît bien que M. Blochet ne le croit pas. Mais il n'en donne pas de preuves; il ne suffit pas de montrer que les influences orientales ont pu s'exercer. Comme il l'a très bien compris, le nœud de la difficulté est dans le voyage de saint Brendan. Tant que la question des sources de cette légende ne sera pas tirée au clair, on ne pourra rien affirmer sur le reste de la littérature « ascensioniste ».

En tout cas, l'hypothèse d'un développement autonome en Occident me paraît favorisée par l'histoire de la *Visio Pauli*. Cette apocalypse est connue de bonne heure dans les pays latins : saint Augustin la condamne. Il y en a des manuscrits du IXe siècle. Comme dans toute cette littérature d'imagination, les rédactions en sont fort différentes. Pour s'en convaincre; on n'a qu'à voir la peine que M. Herman Brandes (*Visio Pauli*, Halle, 1885) s'est donnée pour les classer. Je ne suis pas sûr qu'il y soit parvenu; tout au moins n'a-t-il pas connu toutes les formes de la légende, par exemple celle du manuscrit B. N. lat. 16246, variante importante de son deuxième type latin. Depuis, on a découvert une très ancienne traduction publiée par M. James en 1893 dans les *Texts and studies* (II, 3), et dont on a un fragment de l'original grec. Il est à noter que les rédactions latines fournissent des suppléments au texte grec publié par Tischendorf. En raisonnant comme fait M. Blochet, ces particularités seraient venues par transmission orale d'Orient en Occident. Mais on les retrouve en syriaque et elles existent chez nous dès le IXe siècle. N'est-il pas plus naturel de penser que les rédactions latines reposent sur une rédaction grecque plus complète et jusqu'ici non retrouvée? C'est ce qui est constant en matière d'apocryphes chrétiens.

Au surplus, cette légende sous sa forme la plus ancienne, autant que nous sachions, est déjà une œuvre littéraire. Il a pu y entrer à l'origine des éléments populaires que les folkloristes isoleront. Mais, dans nos textes, c'est une légende *écrite*, qui voyage et se transforme dans les mêmes conditions que toute autre semblable. J'étais étonné d'abord de ne trouver dans le livre de M. B. aucune allusion à la littérature apocalyptique et aux légendes apostoliques. Je ne crois pas

que le livre d'Hénoch soit nommé. Mais l'histoire de ces récits est trop claire, au moins dans ses lignes générales. Elle va directement à l'encontre de l'hypothèse de M. B.

Il faudrait enfin distinguer entre l'histoire de la légende et les sources directes. C'est une autre question de savoir si Dante a lu et utilisé la *Visio monachi de Eynsham* que vient de publier le P. Thurston (*Anal. boll.*, XXII, 1903, 225).

Quant aux accessoires, tout le monde accordera, je pense à M. B. que Dante a pu les tirer de traductions faites au XIII^e ou au XIV^e siècle d'après des originaux arabes. C'est le cas de son astrologie.

On pourrait faire des observations sur certains détails du livre. La « voie de l'ambre » n'a pas été le seul chemin qui reliât l'Orient et l'Occident. Jusqu'au VI^e siècle, on communique par Byzance et les Balkans. Il y a la voie de mer. Il y a la voie d'Italie, d'où l'on s'achemine vers la France par plus d'une route ; voy. *Annuaire de l'École pratique des hautes études* pour 1902, p. 104.

M. B. croit que ces légendes ont fait un stage dans les îles britanniques avant de revenir sur le continent. Cela est très vraisemblable. Mais il eût été alors expédient de chercher s'il n'en est point de forme celtique. M. W. Stokes a traduit la vision d'Adamnan, abbé d'Iona, mort en 703, *Revue celtique*, t. XII, pp. 420 suiv. M. B. a eu des devanciers, qui sont peu ou point utilisés : MM. d'Ancona, C. Fritzsche, Becker, Scherman. Il y a aussi bien des matériaux dans Ebert. P. 211, il est faux que « tous les Pères de l'Église s'accordent » sur l'éternité des peines ; voy Turmel, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. V (1900), pp. 97, 200 et 289.

La critique que je viens de faire du livre de M. Blochet pourrait laisser une impression peu favorable. On a vu cependant que l'auteur a groupé beaucoup de faits et de récits intéressants. Le livre est écrit avec agrément. Il abonde en remarques fines et justes, en raisonnements précis, en rapprochements curieux. L'explication de l'élément réel, d'un voyage aux Açores par exemple, qui se mêle à l'élément légendaire dans le voyage de Saint Brendan me paraît très réussie. Certains détails de topographie se trouvent justifiés par des calculs mathématiques. Ce livre est d'un esprit ingénieux et ouvert sur plus d'un horizon. Enfin, si j'ai apporté quelques restrictions à la thèse générale, je dois faire un mérite à M. Blochet d'avoir prouvé avec évidence un « théorème » important : la question des sources orientales de la Divine Comédie appartient à l'histoire littéraire du christianisme et du haut moyen âge [1].

Paul LEJAY.

---

1. « Il faut chercher ses véritables sources dans les formes occidentales de cette légende (de l'Ascension) qui ont été répandues dans le monde chrétien durant tout le Moyen Age. » P. 19.

Deutsche Litteraturdenkmale des 18 und 19 Jahrhunderts hrsg. von August SAUER. Berlin, Behr. In-8°.

Philosophische Aufsätze von Karl Wilhelm Jerusalem (1776) hrsg. von Paul BEER. 1900, XIII et 63 p. 1 mark 20. (n°s 89-90.)

Die deutschen Säculardichtungen an der Wende des 18 und 19 Jahrhunderts hrsg. von Aug. SAUER, 1901, CLXXII et 655 p. 8 mark 40 (n°s 91-104).

Valeria oder Vaterlist, ein Lustspiel in fünf Aufzügen. (die Bühnenbearbeitung des Ponce de Leon) von Clemens Brentano, hrsg. von Reinhold STEIG. 1901. XXXII et 86 p. 1 mark 80 (n°s 105-107).

Die Insel Felsenburg von Johann Gottfried Schnabel, erster Theil, 1731; hrsg. von Hermann ULLRICH, 1902, LIV et 467 p. 7 mark 80 n°s 108-120).

Vertheidigung des Herrn Wieland gegen die Wolken von dem Verfasser der Wolken, 1776, hrsg. von Erich SCHMIDT, 1902, XVI et 35 p. 80 pfennigs (n° 121).

Gegenschriften gegen Friedrichs des Grossen De la littérature allemande. Heft I. Justus Möser. Ueber die deutsche Sprache und Litteratur. 1902 XXVII et 31 p. 80 pfennigs (n° 122).

Depuis notre dernier article, cette utile collection des « Monuments de la littérature allemande des XVIII et XIX° siècles » s'est enrichie de plusieurs volumes.

M. Paul Beer a réédité les *Études philosophiques* de Ch. Guill. Jerusalem, ce jeune secrétaire d'ambassade qui se tua en 1772 à Wetzlar et qui servit de type au Werther de Gœthe. On sait que Lessing affectionnait Jerusalem qu'il avait connu à Wolfenbüttel. Outré de voir représenté comme « un fou sensible » son jeune ami qu'il connaissait comme un « vrai philosophe », il publia, dans l'année 1776, en guise de protestation contre *Werther*, ces cinq études philosophiques. Elles reparaissent aujourd'hui dans l'édition de M. Beer qui n'a pas négligé de donner aussi la préface et les additions de Lessing.

Au commencement d'un nouveau siècle, dit M. Sauer, on a toujours salué son entrée, on l'a célébré avec éclat, on a décoré, paré la porte de l'espérance. M. Sauer a donc eu l'ingénieuse idée — et il l'a exécutée avec grand succès — de publier les plus curieuses, les plus expressives de ces poésies séculaires, de ces *Säculardichtungen* qui ont en Allemagne glorifié la venue du XIX° siècle. Il n'y a pas d'événement, en effet, qui ait autant ému les contemporains; il fut chanté par une foule de poètes et de poétereaux de tout pays et de toute condition, et une histoire de ce mouvement poétique forme incontestablement une contribution assez importante à l'histoire de la *Cultur*, ou, si l'on veut, à l'histoire de l'opinion publique. M. Sauer s'est très bien acquitté de sa tâche. Naturellement, c'est la lyrique qui tient la plus grande place dans le volume; après la lyrique, vient le drame. Sur ces deux domaines, M. S. n'a pas cherché à être complet; toutefois, il donne beaucoup, peut-être trop, car certaines de ces pièces sont très médiocres; mais, comme il dit, il n'avait pas à tenir compte de la valeur artistique, et pour lui, le sujet et la tendance étaient l'essentiel. Nous avons donc d'abord le *Carmen saeculare* d'Horace

en trois traductions (Bothe, Eschen et Ramler), ensuite nombre de poésies lyriques rangées selon l'ordre alphabétique des auteurs (Fred. Brun, Buri, Conz, Denis, La Motte Fouqué, Gleim, Halem, Knebel, Lavater, Manso, Matthisson, Miller, Pfeffel, Schiller, Seume, Tieck, Werner, pour ne prendre que les plus connus), des épigrammes, des prologues et épilogues de théâtre, les drames, entre autres *Palaoefron und Neoterpe* de Gœthe, *Aeon und Aeonis* de Herder, le *Fastnachtspiel* de G. Schlegel. Le volume se termine par quelques prières et chants religieux (Brückner, Hermes, Sack, etc.), et par des satires et poèmes humoristiques (Falk, Fessler, Jenisch, etc.). Trois tables des matières, 1° premier vers des pièces, 2° noms de personnes et titres des écrits, 3° noms de lieux, rendront de grands services aux chercheurs et lecteurs de ce gros volume. Il convient aussi de mentionner les notes (p. 553-623) où M. Sauer a fait preuve, comme toujours, d'une érudition très étendue, et l'introduction où il trace de façon très détaillée et très complète, en 170 pages, l'histoire de cette « poésie séculaire ». Il y a dans cette introduction une foule de citations curieuses et d'aperçus intéressants.

M. Steig édite le remaniement scénique du *Ponce de Leon* de Brentano, d'après le manuscrit de la bibliothèque du Hofburgthéâtre de Vienne, et il s'étend dans une introduction de trente-deux pages sur cette comédie intitulée *Valeria oder Vaterlist*, sur les différences qu'elle offre avec *Ponce de Leon* et sur la représentation du 18 février 1814. Il a trouvé et il reproduit de curieux documents sur cette représentation : des notes de Brentano, des articles écrits ou inspirés par lui dans le *Dramaturgischer Beobachter*, la réplique de l'acteur Frédéric Roose, etc.

On accueillera volontiers la réédition de la première partie de l'*Ile de Felsenbourg* de Schnabel. M. Ullrich n'a donné que la première partie; mais cette partie, reproduite d'après l'édition de 1731 et débarrassée de toutes ses fautes d'impression, est la plus importante, la plus attachante, et l'introduction que M. Ullrich y a mise, ne pouvait être faite que par lui, car il connaît mieux que quiconque le genre des robinsonnades. Dans cette introduction, M. Ullrich apprécie d'abord le *Robinson* de Defoe, puis les imitations que *Robinson* suscita en Allemagne et ailleurs, puis le roman de Schnabel. Il montre que l'auteur de l'*Ile de Felsenbourg* n'est pas original, que sa description de l'île est, comme chez ses devanciers, une utopie, mais qu'il a su rendre cette partie de son ouvrage singulièrement attachante, qu'elle renferme des « grains d'or », qu'elle offre encore de l'intérêt par la peinture des mœurs de l'époque. Il nous renseigne sur l'accueil que le public fit au roman, sur ses traductions et remaniements, sur son influence (cf. le *Salas y Gomez* de Chamisso, p. XLII). Il nous raconte enfin aussi complètement que possible la vie de Schnabel qui offre bien des obscurités.

M. Erich Schmidt réédite la *Défense de Wieland contre les Nuées par l'auteur des Nuées* et il retrace dans son introduction en son style vif et original, avec l'esprit et la verve qu'on lui connaît, la curieuse histoire de cette publication, comment Lenz avait composé les *Wolken* contre Wieland et pourquoi il en voulait au poète des Grâces, comment il désavoua ensuite cette satire et la fit mettre au pilon, comment il publia la *Vertheidigung* et d'une haine qui devait être éternelle, passa en un clin d'œil à une admiration sans limites (p. XII). M. Schmidt a joint à la publication, outre deux pages de notes, deux appendices, une scène tirée du manuscrit du *Pandämonium germanicum* et un passage d'un écrit anonyme de 1775, *Meinungen eines Laien* qui offre quelques rapports avec la *Vertheidigung*.

M. Schüddekopf commence à publier dans la collection les répliques et réfutations, les *Gegenschriften* qui furent opposées au factum de Frédéric II *De la littérature allemande* et il donne d'abord la réponse de Justus Möser, *Ueber die deutsche Sprache und Litteratur*. Il montre dans l'introduction pourquoi Möser « se sentit obligé de repousser les attaques du roi », et il insiste, non pas seulement sur la franchise et la fermeté que montra l'écrivain en défendant ainsi ses convictions, mais sur le tact dont il fit preuve; en somme, ce petit écrit mérite la première place parmi les ripostes dont le pamphlet de Frédéric fut l'objet. M. Schüddekopf joint à cette appréciation les jugements des contemporains, Gœthe, Hertzberg, Lichtenberg, Jean de Müller, Gleim, Heinse, sur l'œuvre de Möser.

A. C.

État militaire de la France pour l'année 1793. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée par Léon HENNET (Société de l'Histoire de la Révolution française). Paris, au siège de la Société, 3, rue de Furstenberg, 1903. In-8°, XIV et 468 p. 10 fr.

M. Hennet est infatigable. A peine vient-il de publier le deuxième volume de ses *Volontaires de Paris* qu'il nous donne cet *État militaire de 1793* qui est presque un tour de force. Quel serait l'étonnement de M. de Roussel, rédacteur des États militaires de France, s'il revenait sur cette terre et s'il tenait dans ses mains ce beau et gros volume! M. de Roussel faisait ses États fort commodément d'après les listes des bureaux. Mais, à la fin de 1792, il ne put établir son État comme auparavant; il donna des listes inexactes, arrêtées à des dates variables du 6 mai au 1er décembre, et dans la liste de l'état-major général il reproduisit l'ancien état, maréchaux émigrés, lieutenants-généraux hors de service, même les brigadiers supprimés depuis 1788! Cet État, dit de 1793, est d'ailleurs rarissime, M. Hennet l'a réim-

primé, mais il a fait ce que Roussel n'avait pas fait et n'avait pu faire. Grâce à de longues et laborieuses recherches, il a mené toutes les listes jusqu'au 1er décembre 1792. Il a retrouvé et il publie les noms de tous les officiers en ajoutant les prénoms. Au chapitre de l'état-major général qu'il a entièrement refait, il donne, dans l'ordre de la promotion, les officiers généraux qui étaient au 1er décembre 1792 en activité ou qui comptaient encore dans le cadre; il donne aussi les aides-de-camp, les adjudants-généraux, les adjoints aux adjudants-généraux; il y ajoute le placement par armées et par divisions militaires. De même, pour le corps du commissariat des guerres où Roussel ne mentionnait que les noms, M. M. ajoute et les prénoms et l'emplacement (armée, division ou ville) des fonctionnaires. Pour les régiments d'infanterie et les bataillons d'infanterie légère, il a tenu compte des mutations à titre définitif, non des nominations provisoires, et il supprime les officiers qu'il a trouvés décédés, émigrés ou démissionnaires. Il a publié les contrôles du 106e régiment d'infanterie, des troupes de l'Inde, du régiment d'artillerie des colonies, qui ne figuraient pas dans le Roussel. Il a mis l'artillerie à jour comme le reste. Il a reconstitué l'état des troupes légères que Roussel n'avait pas fourni : compagnies de guides, compagnies franches, bataillons formés de compagnies franches, légions, bataillons des grenadiers réunis. Il n'a pu, dans cette partie, être aussi complet qu'il désirait l'être; mais on lui saura le plus grand gré de nous faire connaître les cadres des chasseurs francs du Nord, des légions de Biron, de Kellermann, de Lafayette, de Luckner et de Montesquiou, de la légion franche étrangère, de la légion des Allobroges, etc. Les corps belges et liégeois manquent; mais nous avons pu nous convaincre nous-même que les listes qu'on possède sont un chaos et M. H. a bien fait de s'abstenir. Viennent ensuite les troupes à cheval, les divisions de gendarmerie nationale, le génie (dont les officiers ont pu être identifiés par leurs prénoms, avec indication de l'armée où ils étaient employés). L'*État militaire* se termine par les bataillons de volontaires nationaux. On regrettera que M. H. n'ait mentionné que les deux lieutenants-colonels de chaque bataillon; il aurait dû publier les noms des capitaines, des lieutenants, des sous-lieutenants qu'il aurait trouvés. Mais on lui sera reconnaissant d'avoir fait place au grand mouvement national et de citer par départements, avec la date de leur formation et le nom de l'armée ou du pays où ils servent, les bataillons de volontaires qui existaient au 1er décembre 1792. J'imagine qu'à cet endroit du volume, M. de Roussel, s'il ressuscitait, ouvrirait de grands yeux et traiterait M. Hennet de magicien. On remerciera pareillement le savant archiviste d'avoir dressé un répertoire alphabétique qui lui a coûté sûrement une peine infinie et d'avoir noté, sous la rubrique « rectifications et additions », les erreurs et omissions inévitables. Tel quel, cet *État militaire de 1793* est

aussi exact et complet que possible; il renferme une foule de mutations qui, à ce moment-là, étaient ignorées et du ministre et même des différents corps de l'armée; par les renseignements précis qu'il contient, il rendra de très grands services; c'est un livre que les historiens de la Révolution devront souvent consulter, et tous les studieux de cette époque se joindront à nous pour féliciter Léon Hennet de ce gigantesque travail entrepris avec tant d'ardeur et mené à si bonne fin avec tant de persévérance et de dévouement. En d'autres temps et en d'autres pays, une œuvre semblable vaudrait à son auteur les faveurs officielles, et je me plais à croire que M. de Roussel, sous l'ancien régime, recevait parfois les félicitations du ministre; notre éloge sincère et admiratif, l'éloge de la *Société de l'histoire de la Révolution* suffiront au modeste et consciencieux chercheur [1].

A. C.

Un soldat d'Italie et d'Égypte. Journal d'Antoine Bonnefons, 1792-1801. Collection de textes inédits tirés des manuscrits de l'Imguimbertine, I, publiés par Léon-G. Pélissier, Paris, Leroy, 55, rue du Faubourg Poissonnière. In-8°, 80 p.

Bonnefons, dont M. Pélissier publie le journal, a servi dix ans dans l'artillerie. Il retrace surtout ses souvenirs d'Égypte. Rien de très neuf. Il parle à peine des combats livrés en Égypte et il ne comprend rien à la campagne de Syrie. Il avoue qu'il s'était enrôlé pour se soustraire à la terreur qui était à l'ordre du jour, et une fois à l'armée il ne cherche qu'à sauver sa peau. On ne trouvera donc pas dans sa relation un seul mot de sympathie ou d'admiration pour ses chefs,

---

1. Lire p. 12 (art. Dugommier), Iles du Vent et non *îles du Levant*; p. 31, Munnier et non *Meunier*; p. 56 (Dubois) Brullé et non *Brulé*, Pellenc et non *Pelenc*; p. 77, Parra et non *Para*; p. 102, Gilbert et non *Gilbon* (Guillermin); p. 111, Daudiès et non *Daudies*; p. 121, la liste des élèves de l'École d'artillerie n'est pas complète, manquent Du Vauroux, Marcilly, Martin, Mangin, Mengin, Mornay, et il faut lire Bonamy, non *Bonami* et Demanelle, non *Demancelle*; lire p. 122, Ponce et non *Pons* (Savary), Jean-Pierre et non *Hubert* (Jouffroy); p. 125, Goffard et non *Gossard*; Faultrier (Casimir) de Bagneux et non *Bagneux* (*Casimir*); p. 126, La Cattonne et non *La Cattone*; p. 133, Faultrier de l'Orme et non *Faultrier* tout court (supprimer par conséquent le « de l'Orme » de la p. 125); lire p. 188, Susini, non *Suzini*, et Willot, non *Villot*; p. 210, Joseph et non *Pierre-Gabriel* (Hédouville); p. 220 (Imfeld) Wendelin et non *Vendelme*; p. 223, Grézieu, non *Grésieux*, et Soulérac, non *Souleyrac*; p. 224, Clauzel, non *Clausel*; p. 230, Desperrières, non *Despérières*; p. 231, Baget, non *Bajet*; p. 247, Le Moyne, non *Le Moine*; p. 250, Carové, non *Carrowè*; p. 262, Donadieu, non *Donnadieu*; p. 314, Clausade, non *Claussade*; p. 315 (Rouget de Lisle) suspendu le 26 août et non *à Neuf-Brisach*; p. 316, Veilhan, non *Weilhan*; p. 323, manque le 4e bataillon corse; p. 347, manque la compagnie franche de Clairac, capitaine Jean-Jacques Cazabonne.

un hommage rendu à Bonaparte, un regret donné à Kléber. Il ne pense qu'à lui, et c'est sur le même ton, comme si tout cela lui était égal, qu'il raconte les Pyramides et Saint-Jean d'Acre. Il aime mieux décrire les mœurs orientales, le costume des femmes et leur corruption qui, sans des peines exemplaires, « aurait été à son comble », l'aspect des rues, les procédés de la police, etc. Mais il s'émeut en narrant ses souffrances et il jette un cri de joie à la vue de Gizeh et aux approches du Caire. Il fait un tableau saisissant de la misère des troupes en Syrie : les hommes défaillant de soif, quelques-uns se tirant un coup de fusil, et ceux qui trouvent de l'eau après avoir creusé le sable avec les doigts, « poussant des selles qui les affaiblissent tellement qu'à peine peuvent-ils se tenir sur leurs jambes. » En somme, M. Pélissier a eu raison de publier ce texte [1].

A. C.

Deux mois à Paris et à Lyon sous le Consulat. Journal de Mme de Cazenove d'Arlens, février-avril 1803, publié par la Société d'histoire contemporaine par A. de Cazenove. Paris, Picard, 1903. In-8°, xxxvi et 169 p.

Encore une publication intéressante de la Société d'histoire contemporaine. Ce journal de Mlle de Constant-Rebecque, mariée au lieutenant-colonel français Cazenove d'Arlens, nous donne un curieux aperçu des mœurs du Consulat et de la nouvelle cour qui s'organise autour de Bonaparte. La dame qui est spirituelle, curieuse, et qui a écrit dix volumes, qui connaît nombre d'émigrés, qui a par son beau-frère (secrétaire et ami de Talleyrand) l'accès des salons, sait nous montrer quelques aspects de cette époque intermédiaire. Si certaines de ses appréciations sont souvent passionnées et parfois injustes, elle fait revivre devant nous le mélancolique et mystique Mathieu de Montmorency, le léger et charmant Adrien, cousin de Mathieu, etc. Elle raconte la vie des grandes dames qui habitent l'hôtel de Luynes, leurs passions et leurs commérages. Elle converse avec la mordante Mme de Laval, avec la princesse Dolgorouky, avec les « dames banquières » qui sont pour elles « la perfection de l'ennui ». Elle peint les agioteurs, les fournisseurs, les financiers et leur luxe, Van Berchem, Delessert, Haller; la divinité du jour, Mme Récamier, et le prestige qu'elle exerce. Elle assiste à plusieurs représentations, applaudit au chanteur Garat, se prononce pour Mlle Georges contre Mme Duchesnois. Attachée depuis longtemps à Mme de Staël, elle sent la proscription flotter autour de sa célèbre amie et prévoit son exil.

---

1. Lire p. 7, Hilaire de Chamvert au lieu de *Saint-Hilaire* et p. 78, d'Arancey au lieu *d'Arançay*.

Aussi est-elle très sévère envers le premier consul. Elle a moins de rigueur envers Talleyrand dont elle admire l'esprit et qui lui semble « moins coupable qu'on ne croit »; mais elle lui reproche sa femme qui porte écrits sur le front ces deux mots « bêtise et vanité ». Ce journal attachant, écrit avec sincérité, avec chaleur, et non sans malice, a été fort bien édité; tous les noms propres sont exactement orthographiés, et nombre de notes, particulièrement sur les gens de Lausanne, de Genève et de Lyon, seront les bienvenues. L'introduction, très soignée, mérite également de grands éloges.

A. C.

André Rabel, **Le maréchal Bessières,** duc d'Istrie, avec un portrait et dix cartes. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-8°, 345 p.

Cette biographie a trop souvent le ton du panégyrique. Que Bessières ait été honnête homme; que tout le monde ait loué ses bons procédés, sa courtoisie, sa bienveillance, soit; mais il est imprudent de le comparer à Turenne. Qu'il ait su acquérir l'affection de son souverain par son intelligence, par la noblesse de son caractère, par la fidélité de son dévouement. Soit; mais est-il un des « grands cavaliers » du premier Empire? A-t-il fait, comme dit l'auteur, des charges si merveilleuses? Aurait-il eu raison, comme suppose M. Rabel, des carrés de Wellington à Waterloo? Est-ce un héros à la Plutarque? Nous ne le pensons pas. Mais il faut louer quand même le travail de M. Rabel. Malgré quelques inexpériences et de légères gaucheries, le biographe s'est bien acquitté de sa tâche; il a consulté les meilleures sources, notamment les précieux renseignements laissés par Baudus, et son récit se lit facilement, sans ennui, sans fatigue. Nous voyons Bessières à l'armée des Pyrénées-Orientales, à celle d'Italie, à celle d'Égypte; puis à l'armée de réserve, puis à Austerlitz, dans la campagne de Prusse, en Espagne, en Bavière, à Essling, à Wagram, de nouveau en Espagne, en Russie et enfin dans sa dernière campagne, à Lützen où, comme dit Napoléon, il meurt de la plus belle mort et sans souffrir. Je chicanerai M. Rabel sur les débuts de Bessières. Il passe trop légèrement là-dessus. Pourquoi ne nous dit-il pas que Bessières fut d'abord capitaine des grenadiers de la garde nationale de Prayssac, son lieu natal, et que, pour cette raison, il fut envoyé avec Murat à Paris pour servir dans la garde constitutionnelle de Louis XVI? C'est être inexact que de dire p. 5, que Bessières fut « engagé volontaire ». Et quelle phrase étrange à la même page : « Le 5 juin, Bessières devint licencié, mais la garde royale fut dissoute »! M. R. a d'ailleurs tort de croire que Bessières risqua sa vie au 10 août pour Louis XVI, qu'il dut se cacher quelque temps, qu'il

ne sortit de sa retraite que pour s'engager au 22e chasseurs. Bessières était alors fervent jacobin; il fréquentait assidûment le club; il marcha le 10 août avec son bataillon, le bataillon de la Fontaine de Grenelle, contre les Tuileries. Il entra, non au 22e chasseurs, mais dans la légion des Pyrénées où il connut Pérignon, Grézieu, Ramel, Clauzel, et il se vante d'avoir combattu Ramel qui passait pour feuillant et qu'il traitait de scélérat et de traître (on sait que ce malheureux Ramel fut guillotiné et Bessières déclarait alors que cette peine était « due à ses forfaits »). Tous ces commencements de Bessières sont ignorés de son biographe qui ne nous dit pas que Bessières fut élu par ses camarades de la légion des Pyrénées, puis du 22e chasseurs, sous-lieutenant, lieutenant et capitaine, qu'il fut adjoint de l'adjudant-général Quesnel, qu'il fut adjoint du représentant du peuple Beauchamp, lequel était chargé de la levée et de l'organisation de la cavalerie. Dès ce temps-là, on voit, on sent que Bessières sait plaire à ses entours, et on devine qu'il fera son chemin : il se fait estimer, aimer de son régiment, des généraux, des conventionnels [1].

A. C.

Ludwig Geiger. **Bettina von Arnim und Friedrich Wilhelm IV,** ungedruckte Briefe und Aktenstücke hrsg. und erlæutert. Francfort sur le Mein, librairie littéraire de Rütten et Loening. 1902, In-8°, xiv et 220 p. 4 mark 80.

— **Aus Adolf Stahrs Nachlass,** Briefe von Stahr nebst Briefe an ihn von Bettina, etc., ausgewæhlt und mit Einleitung und Anmerkungen, Oldenbourg, Schulze, 1903. In-8°, lxix et 356 p.

— **Goethe-Jahrbuch,** XXIV Band. 1903. Francfort-sur-le-Mein, librairie littéraire de Rütten et Loening, 1903. In-8°, x et 342 p.

Le premier de ces volumes renferme des lettres tout à fait intéressantes de Bettina à Frédéric-Guillaume IV. M. Geiger les a trouvées aux archives prussiennes et il publie ces précieux documents en les reliant les uns aux autres par un récit clair et puisé aux sources. Il montre d'abord comment Bettina et le roi se plaisaient, s'attiraient, Bettina jouant le rôle d'un avocat indépendant, non d'un conseiller; le roi agissant en ami, prenant plaisir à ces spirituels plaidoyers, admirant le zèle infatigable de cette femme qui défend intrépidement ses principes, et toutefois n'accordant que ce qui répond à ses vues ou ce qui s'accorde avec sa dignité royale (p. 3). Nous voyons

---

1. P. 7 l'armée française n'a pas perdu la Cerdagne en 1793; au contraire elle a, avec Dagobert, conquis la Cerdagne espagnole; *id.*, lire au lieu de *1799*, 1794; p. 8 des rangs des officiers devaient sortir « Lannes, Augereau, Victor »; Lannes était déjà colonel; Augereau et Victor étaient déjà généraux; *id.* on s'est battu, non pas « autour de Figuières », mais assez en avant de cette ville, et la ville — non les Espagnols — a capitulé le 28, non le 20 novembre.

d'abord Bettina prier Frédéric-Guillaume, qui n'est encore que prince royal, de s'intéresser aux frères Grimm. Puis elle lui offre le singulier livre du roi, l'ouvrage *Dies Buch gehört dem König* et semble dire que sa vocation, c'est d'être médiatrice entre le souverain et ses sujets (p. 39). Viennent ensuite les démêlés de Bettina avec la police à propos du *Frühlingskranz* qui honorait son frère et des *Rechte jedes Menschen* qu'avait publiés son fils. L'affaire Schlöffel est très nettement exposée par M. G. ainsi que l'affaire Mieroslawski, et l'on remarquera dans les lettres de Bettina au roi ces assertions, que la police la poursuit au point que Plutarque ou Tacite la citerait comme un héros, mais qu'elle ne connaît même pas le ministre Bodelschwing, qu'elle ne lit pas les journaux (p. 105). Un chapitre curieux est consacré à la révolution de 1848 : sous l'impulsion de Varnhagen, elle conseille au roi de former un ministère Schön. Mais ce qu'il faut le plus admirer dans Bettina, c'est son intervention en faveur de Kinkel, et M. G. a raison de dire que les lettres qu'elle écrit au roi pour sauver le malheureux poète, sont pour elle un titre de gloire, qu'en cette circonstance elle a été généreuse et vraiment magnanime. M. G. n'a pu donner toutes les réponses du roi, et il a dû souvent n'en donner qu'un aperçu d'après le *Journal* de Varnhagen ; mais certains passages de ces réponses sont caractéristiques et font mieux connaître cet étrange personnage, faible et obstiné tout ensemble. L'appendice renferme trois morceaux importants : 1° Bettina est née décidément le 4 avril 1785 ; 2° elle a collaboré au livre de Bartholdy sur la guerre de 1809 dans le Tyrol ; 3° (p. 215-216) M. Geiger nous communique une lettre de George Sand à Bettina, du 18 mars 1845 ; dans cette lettre, George Sand parle surtout de Goethe et des « idées socialistes » de son *Wilhelm Meister*.

Dans le deuxième des volumes que nous annonçons, M. Geiger a écrit une notice biographique très fouillée et très neuve sur Adolphe Stahr et il publie un choix de sa correspondance. Nombre des lettres reproduites — il y en a 176 — sont très attachantes, et on y notera des aperçus qu'il ne faut pas négliger. Stahr dira, par exemple (p. 27) que l'Italie a fait éclater chez Goethe ce qui à Weimar se cachait déjà sous la surface. Il montre (p. 32-33) comment le *Sohn der Wildniss* de Halm est absolument manqué ; il fait un intéressant portrait de Herwegh (p. 44-45) et l'éloge de Rahel Levin (p. 72), d'Immermann (p. 89), de Cavour (p. 251) ; il raconte ses voyages en Italie et en Allemagne ; il caractérise au passage les publications nouvelles comme la correspondance de Goethe et de Charles-Auguste (p. 271), ou l'œuvre complète de Heine (p. 274), ou l'*auf der Höhe* d'Auerbach (p. 285), ou l'*Histoire du lied* de Schuré (p. 310). Les lettres de ses correspondants n'offrent pas moins d'intérêt : Gutzkow prend la défense de son *Pugatscheff* (p. 96), Mosen apprécie à son tour Immermann (p. 103) et Gutzkow qu'il compare à Kotzebue (p. 139), Kinkel raconte son exis-

tence à Londres (p. 167), Wilibald Alexis explique et commente un de ses romans (p. 171), Lassalle envoie à Stahr un exemplaire de son *Héraclite* (p. 199), Fr. Vischer lui retrace les impressions qu'il a reçues de son *Lessing* (p. 212), Spielhagen expose ses idées sur le roman et narre ses impressions de jeunesse (p. 256-262), Maxime du Camp assure en 1873 que la France est affamée de repos et ne sait plus s'administrer (p. 317). Le livre fourmille d'idées, de jugements, d'anecdotes, et je ne puis terminer sans citer ce mot de Sybel — qui date de 1860 — que la guerre avec Napoléon III est inévitable et que l'Allemagne en sortira « toute autre », qu'elle est bien plus mûre qu'en 1848 et que le prince-régent n'est pas homme à faire une paix de Villafranca (p. 247), sans signaler une piquante rencontre entre Liszt et Mme d'Agoult (p. 284), une entrevue de Stahr avec Garibaldi (p. 299) et une très curieuse assertion du général de Gablenz (p. 313), que François-Joseph aurait en 1866 rejeté le plan de Manteuffel, de donner à l'Autriche l'Allemagne au sud du Main, en disant qu'il faudrait se battre un jour ou l'autre et que mieux valait le faire maintenant parce qu'il avait son armée sur le pied de guerre et ne voulait pas avoir dépensé en vain quatre cents millions de florins. M. Geiger a joint au volume des notes instructives et une table qui sera très utile [1].

Le XXIVe volume de l'*Annuaire de Gœthe*, dirigé par M. Geiger, renferme entre autres essais et articles suivants : 1° *Nouvelles communications* : une lettre de Barbe Schulthess à Gœthe du 10 juillet 1795, et une lettre de Carlyle à Eckermann sur la mort de Gœthe fort bien commentée par M. E. Flügel; 2° *Divers* : quatorze lettres de Gœthe publiées par M. Geiger et acompagnées de notes instructives; les autographes de Gœthe à la Bibliothèque de Munich (E. Petzet); des témoignages de contemporains sur Gœthe (lettres de Lili à Lavater, — qui la représentent sous un tout autre aspect qu'on l'a fait jusqu'ici — lettre de Jeanne Schopenhauer sur le *Maskenzug* de 1809; jugements de Thérèse Huber, du cercle de Varnhagen et de Chamisso), etc.; 3° *Études* de MM. E. Landsberg et J. Kohler sur le pacte de Faust avec Mephisto au point de vue juridique (on lit avec intérêt ces piquantes consultations); de M. Calvin Thomas sur les rapports d'Emerson et de Gœthe; de M. Noack sur un ami de Gœthe à Rome, Thomas Jenkins; de M. R. Foerster sur l'étude consacrée par Gœthe aux tableaux de Philostrate; de M. C. Ritter sur les articles de Gœthe dans les *Annonces savantes de*

1. Quelques fautes dans les citations françaises : p. 268, *Je ferais en sorte de*, pourquoi un point d'interrogation? c'est l'allemand « ich werde es so machen, dass, »; *id.* ligne 2, « des » et non *de*, ligne 13 « le » et non *la*; p. 312, ligne 18 « donne » et non *donnent*; p. 316-317, lire « milliards », « regorge », « autoritarisme ».

Francfort (l'auteur recourt à ce qu'il nomme la « Sprachtstatistik », il croit à cette méthode, et il regarde tels ou tels morceaux comme suspects parce qu'ils ne renferment pas tels ou tels mots dont Gœthe faisait un fréquent usage dans sa jeunesse). Comme d'ordinaire, des mélanges, une chronique et une bibliographie terminent le volume. On remarquera dans les mélanges la note de M. Krüger-Westend sur Gœthe et la langue arabe, des notes de M. Geiger sur Gœthe et la Société arcadienne dirigée par L. Ysenburg de Buri, sur Langermann, sur Ringseis, une notice de M. Stettner sur Meyer de Lindau. La chronique contient des articles nécrologiques de M. Witkowski sur Albert Bielschowsky et de M. Ad. Stern sur le baron de Biedermann. Il faut féliciter M. Geiger de continuer si bien cette entreprise du *Gœthe-Jahrbuch* que Schröer, dans la préface de la troisième édition de son *Faust*, proclame avec raison « mit grosser Umsicht geleitet ».

A. C.

Échelles du Levant. Impressions d'un Français, par le baron Du Gabé; Paris, J. Plange, 1902; in-12, pp. VII-293.

A la suite d'un voyage en Grèce, en Égypte et en Palestine, terminé par une excursion à Smyrne et à Constantinople, l'auteur s'est proposé de « narrer aux autres ce qu'il avait vu, de leur faire toucher du doigt, dans l'intérêt de la France, son rôle en Orient dans le passé, son effacement dans le présent, sa disparition dans un avenir prochain, et de leur montrer le péril ». C'est là, assurément, une bonne intention qui mérite d'être louée; d'autant mieux qu'on ne trouverait guère autre chose à louer dans le volume, qui nous offre un récit de voyage assez banal, insistant sur des choses trop connues, et ne notant rien qui ne l'ait été déjà cent fois. L'auteur a parcouru les lieux trop vite, a observé avec trop peu d'attention, et, somme toute, était mal préparé à décrire ce qu'il a vu. Il déclare modestement « qu'il n'est pas un écrivain ». On le croira volontiers, et on pensera qu'il n'est non plus ni mathématicien, ni archéologue. Qu'on en juge par ces quelques spécimens : p. 79, à Karnak, « la grande cour a huit kilomètres carrés, la grande salle hypostyle en a cinq »; p. 84, le livre de l'Hadès devient « le livre de Thadès »; p. 98, Horus devient « Horris »; p. 168, parlant des églises grecques, il nous apprend que le sanctuaire forme « une partie réservée, appelée Iconoclaste »; p. 178, l'École biblique des Dominicains français de Jérusalem est transformée en « un séminaire où l'on n'élève que de jeunes Cophtes se destinant à la prêtrise » (lequel séminaire n'existe d'ailleurs pas à Jérusalem, que je sache). Les noms propres sont souvent estropiés

de façon à les rendre méconnaissables : le consul, M. Ledoulx, devient (p. 156) — M. Le Roux! On devine facilement, d'après cela, ce que peut être l'exactitude des chiffres et des observations de détail

Tout en rendant hommage au bon vouloir de l'auteur, on ne peut s'empêcher de regretter qu'une aussi bonne cause n'ait pas trouvé en lui un meilleur avocat.

J.-B. Ch.

Jean Brunhes, *Étude de géographie humaine*. **L'Irrigation,** ses conditions géographiques, ses modes et son organisation dans la Péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord. (Paris, Naud, 1902), xvii-579 p. 7 (cartes), 63 figures et vues photographiques).

M. Brunhes a commenté en géographe la devise du poète : ἄριστον μὲν ὕδωρ. L'emploi de l'eau par l'homme soulève des problèmes curieux qui sollicitent l'hydraulicien, l'économiste, mais surtout peut-être le géographe. Il est un type géographique créé par l'eau : c'est l'oasis; et c'est l'oasis de la zone méditerranéenne que M. B. a pris pour objet de son étude. Il a visité ou pour mieux dire exploré les parages où l'irrigation est le moteur vital; il a comparé les lois du développement de ces milieux où l'industrie de l'eau se déploie dans sa puissance la plus expressive. Ces milieux ne sont pas homogènes comme il semblerait à première vue : l'Ibérie aride, la Berbérie aride, l'Égypte, terre classique des travaux d'hydraulique, offrent à la vérité des traits communs, mais aussi des différences marquées de sol, de climat, de régime hydrographique, de peuplement; chacune de ces grandes provinces même se morcèle en « départements naturels », au paysage caractéristique : ainsi dans les steppes, M. B. discerne avec l'œil du géographe les districts secs, où les eaux météoriques et courantes sont précaires et rares — et les districts arides où le terrain est saturé d'éléments gypseux et salins.

La pluie est l'élément primordial de l'irrigation : l'on saura gré à M. B. d'avoir résumé et précisé, pour l'Espagne et l'Afrique du Nord, les notions jusqu'à ce jour un peu éparses sur ce phénomène; il a tracé sur une carte la limite de l'Ibérie sèche et de l'Ibérie humide, il a établi une carte pluviométrique de l'Algérie-Tunisie; on lui eût su gré d'en donner une aussi pour le domaine du Nil, où le mécanisme hydrologique est plus compliqué.

C'est là le premier acte de l'enquête; le second est la classification des oasis, suivant l'origine et le mode d'alimentation : fleuves et rivières, puits, barrages, réservoirs, etc., débit constant, débit irrégulier; le jeu de ces facteurs commande et la répartition de l'onde

vivifiante et, par conséquent, la réglementation, c'est-à-dire l'organisation économique et sociale. Telle est la méthode, nourrie par une documentation qui épuise le sujet grâce à une prodigalité de références et de pièces justificatives, illustrée par des cartes, figures et photographies qui sont elles-mêmes des démonstrations, car l'auteur les a prises ou dessinées lui-même.

Nous ne voulons dans ces chapitres substantiels que noter au passage quelques données ou quelques idées : pour l'Espagne, une monographie qui est un modèle du genre, des *huertas* et *vegas* de la région valencienne, dont la prospérité a pour repoussoir les mauvais errements de Lorca et d'Elche et l'anarchie de Grenade ; le renouveau de l'Espagne est lié à la *politica hidraulica*.

En Algérie, M. B. distingue le Tell « expression avant tout géographique » et le désert ou « Sahara des touffes » ; ces deux formations s'opposent mais souvent se juxtaposent et se pénètrent. L'auteur est amené à critiquer la législation et la pratique administrative en matière d'hydrologie agricole : il salue comme un bienfait l'immigration espagnole dans le Tell, qu'elle a fécondé par sa main d'œuvre expérimentée. Quant au Sahara, notre œuvre, dit spirituellement M. B., « est une œuvre de colonisation par l'eau » ; mais les indigènes ont leurs procédés, et leurs coutumes inspirées par le droit musulman que l'auteur a étudiées sur place ; d'où une série de monographies d'oasis qui figureront avec honneur dans la littérature géographique, déjà si riche pourtant, de l'Algérie. Sur l'Égypte, M. B. a condensé et complété ici ses publications antérieures.

De l'ensemble des faits, il dégage des conclusions d'une haute portée ; au dessus de la propriété individuelle de l'eau — qui ne règne que là où l'eau surabonde comme en Kabylie, et dont le principe même peut être contesté, — plane le droit de la collectivité, soit de « la communauté hydraulique » de Valence, des *communidades de aguas*, soit celui de l'État, comme dans le Tell et en Égypte. — M. B. proclame que « l'utilisation de l'eau en vue de l'irrigation proprement dite exige et détermine nécessairement une intervention centrale étatiste et une direction autoritaire, à défaut d'une solide organisation collective ». C'est, soit par l'État, soit par une collectivité, à la socialisation d'un moyen de production que cette formule aboutit. Et la question ne se pose-t-elle pas, non seulement pour l'exploitation de l'eau, mais encore pour celle de la terre ; l'éclosion de syndicats agricoles n'est-elle pas un acheminement vers cette solution ? Nous recommandons aux sociologues en général et aux socialistes en particulier, la lecture du volume de M. Brunhes, livre de « géographie humaine, » c'est-à-dire de géographie sociale.

B. Auerbach.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 novembre 1903.

M. Héron de Villefosse rappelle que M. le Ministre de l'Instruction publique avait accordé une subvention de 1,000 francs au R. P. Germer-Durand, pour l'aider à entreprendre un voyage scientifique en Arabie, et rend sommairement compte des résultats de ce voyage. Les recherches du R. P. Germer-Durand ont eu pour objet principal la reconnaissance de la route romaine construite par Trajan, entre Bostra et Philadelphie. Entre ces deux points, il a relevé les inscriptions, encore inédites, de près de 60 bornes milliaires, qui offrent un intérêt géographique et historique de premier ordre. Une autre découverte de la plus haute importance est celle d'un milliaire intact portant les noms et tous les titres de Vaballath, fils de Zénobie (270-271); il était placé au XIe mille depuis Bostra. Enfin, le P. Germer-Durand a relevé 25 inscriptions inédites, parmi lesquelles plusieurs acclamations de victoire en l'honneur de Julien et trois textes nabatéens.

M. Senart lit une lettre de M. Finot, directeur de l'École d'Extrême-Orient, contenant la photographie de toute une parure d'or récemment découverte dans les fouilles entreprises à My Son (Indo-Chine), par M. Parmentier, pensionnaire de l'Ecole.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, annonce que M. le duc de Loubat a fait un nouveau don de 50,000 francs pour la continuation des fouilles de Délos. — Il annonce ensuite que M. Goedoop a donné 10,000 francs à la section néerlandaise de l'Ecole d'Athènes, pour entreprendre des fouilles à Ithaque. — Il annonce enfin que la reconstruction du Trésor des Athéniens à Delphes, pour laquelle la municipalité d'Athènes a voté une subvention de de 20,000 drachmes, a déjà atteint sa 11e assise.

M. Noël Valois entretient l'Académie d'un ouvrage inédit de Marsile de Padoue. Ce traité, intitulé *Defensor minor* et conservé à Oxford, est une suite et un complément du fameux *Defensor pacis* où étaient posés les principes de la souveraineté du peuple, de l'égalité des prêtres, de la subordination de l'Eglise à l'État laïque. Dans le *Defensor minor*, Marsile développe des idées analogues, mais se montre plus que jamais courtisan de Louis de Bavière : ses théories démocratiques aboutissent à la reconnaissance de l'omnipotence impériale. M. Valois croit pouvoir dater de 1338 la rédaction de ce nouvel ouvrage.

M. Salomon Reinach annonce que M. Bruno Sauer, professeur à Giessen, a démontré que la tête provenant du Parthénon, appartenant à M. le marquis de Laborde à Paris, a fait partie du fronton oriental du Parthénon et que la figure de déesse que surmontait cette tête était celle d'Artémis. — M. Héron de Villefosse rappelle que M. Etienne Michon, conservateur-adjoint au Musée du Louvre, a fourni à M. Sauer des renseignements précis sur l'état de cette tête.

L'Académie décide que le sujet du prix du budget à décerner en 1906, sera le suivant : « Etudier une période de l'histoire ancienne du Japon. L'ouvrage présenté à l'Académie devra être soit un mémoire suivi de la traduction de textes japonais tirés de la littérature historique, géographique ou épigraphique, soit la traduction d'un livre historique japonais, accompagnée d'un commentaire critique. »

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 7 décembre — 1903

P. Azan, **Annibal dans les Alpes,** Paris, Alph. Picard. 1902, 234 p.

Après beaucoup d'autres érudits, M. P. Azan, lieutenant au 2e zouaves, a tenté de découvrir quelle avait été la route suivie par Annibal dans sa traversée des Alpes. Nous ne rappellerons pas ici tous les efforts déjà faits pour résoudre ce problème historique : la seule énumération des ouvrages consacrés à cette question excèderait la limite d'un compte rendu. On sait quelles sont les difficultés du problème et aussi quelles solutions diverses ont été déjà proposées. M. P. A. se prononce pour l'itinéraire suivant : « Annibal a passé le Rhône près de Roquemaure. Il a remonté la rive gauche de ce fleuve, puis la rive gauche de l'Isère et enfin la vallée de l'Arc. De là il est arrivé au Petit Mont Cenis et a gagné la vallée de la Doire Ripaire par le col du Clapier. L'île, le Drac (Druentia de Tite-Live), la vallée du Graisivaudan, le col du Grand Cucheron (commencement de la montée des Alpes), la vallée de l'Arc, le col du Clapier avec son plateau propre au campement, sa vue de l'Italie et sa descente escarpée, jalonnent le parcours dont Polybe nous a laissé le récit ». M. P. A. reconnaît qu'une assez grande partie de cet itinéraire a été découverte

ou précisée par un de ses prédécesseurs, M. le Colonel Perrin. Il n'échappe pas à deux difficultés restées jusqu'ici insolubles. Il les explique à sa manière, mais sans apporter, croyons-nous, une interprétation incontestable. D'après Tite-Live, *sedatis Hannibal certaminibus Allobrogum, cum jam Alpes peteret non recta regione iter instituit, sed ad laevam in Tricastinos flexit*. Cette phrase est placée dans le texte de Tite-Live au moment où Hannibal quitte le confluent de l'Isère et du Rhône : dans ces conditions elle est incompréhensible. M. P. A. propose de supprimer les trois mots du début qui servent de transition : *sedatis certaminibus Allobrogum*, et de considérer toute la phrase comme un résumé de la marche d'Hannibal depuis le moment où il a franchi le Rhône ; « Hannibal vient de traverser le Rhône ; il ne prend pas la route la plus courte pour gagner les Alpes ; il ne s'enfonce pas droit devant lui ; mais il tourne à gauche, ce qui lui fait suivre le cours du Rhône, et il va de la sorte vers le pays des Tricastins. » L'hypothèse est assurément ingénieuse ; mais de quel droit M. P. A. change-t-il le texte de l'auteur, et surtout de quel droit affirme-t-il que l'indication rapportée par Tite-Live concerne un autre moment de la marche que le moment signalé par l'historien ? — D'autre part, M. P. A. non moins arbitrairement traduit le nom latin *Druentia* par le nom français *Drac*. Tout cela n'est qu'hypothèse.

Ce qui est plus nouveau, plus intéressant et peut-être plus scientifique, c'est l'explication que donne M. P. A. du terme *insula* appliqué au pays que limite le confluent du Rhône et de l'Isère. D'après lui, ce terme serait justifié par l'ancienne hydrographie de la contrée. Les anciens auraient su qu'à une époque relativement rapprochée de la période historique il y avait un chenal de communication entre l'Isère et le Rhône par le lac du Bourget ; par conséquent, le pays limité actuellement au nord et à l'ouest par le Rhône, au sud par l'Isère, à l'est par le pays accidenté qui s'étend de Culoz à Montmélian, aurait été une île véritable, ceinte de partout par des eaux courantes. Telle est l'hypothèse géologique, qui d'après M. P. A. fournirait la solution de ce problème de détail.

Elle est séduisante, encore qu'elle ne soit pas acceptée par toutes les autorités compétentes. Elle suffirait à donner une valeur et un intérêt particulier au travail que P. A. a entrepris sur un sujet bien rebattu depuis plus d'un siècle.

Dix-sept cartes et six photographies accompagnent le livre de M. P. Azan, qui a justement valu à son auteur le titre de *Docteur de l'Université de Paris*.

J. Toutain.

M. Rostowzew, **Geschichte der Staatspacht in der römischen Kaiserzeit bis Diokletian.** Leipzig, 1903, 184 p., 8° [Extrait du Philologus, Ergänzungsband, IX, p. 332-512].

Cette étude de M. Rostowzew sur *La Ferme des impôts dans l'Empire romain* a été d'abord imprimée en russe à Saint-Pétersbourg. Elle fut ensuite insérée dans l'un des volumes du *Philologus.* Mais l'édition allemande n'est pas la reproduction pure et simple, la traduction de l'édition russe. L'auteur a tenu compte des documents et des travaux qui ont paru dans l'intervalle. C'est donc une nouvelle édition, revue et augmentée, de son travail primitif.

L'auteur s'est préoccupé surtout d'exposer le développement historique de la ferme des impôts directs et indirects et des divers revenus dont pouvait disposer le gouvernement impérial. Les origines de ce système financier, qui ne fut pas particulier à l'empire, se retrouvent dans les États hellénistiques, principalement en Égypte sous les Ptolémées, et même dans la cité athénienne dès le v[e] et le iv[e] siècle avant J.-C. C'est par l'étude de la ferme des impôts dans ces divers États grecs que s'ouvre le travail de M. R. Puis l'auteur passe en revue l'histoire de ce mode de perception à Rome sous la République, le développement des sociétés de publicains, très prospères aux second et premier siècle avant J.-C., en décadence sous le régime impérial; la ferme des *Vectigalia* (*vicesima hereditatium, centesima rerum venalium, vicesima quinta venalium, mancipiorum, vicesima libertatis, portoria, scriptura, monopole du sel*, etc.) sous l'empire; l'emploi de ce même système pour la perception des impôts directs; son application à la perception des revenus domaniaux; son emploi dans l'exploitation des saltus impériaux; puis dans l'exploitation des carrières et des mines; son histoire particulière en Égypte et en Orient sous l'empire; enfin le système de la ferme des domaines publics ou impériaux en Égypte. L'étude se termine par quelques considérations générales sur les transformations subies par ce mode de perception depuis l'époque hellénistique jusqu'à Dioclétien. L'idée maîtresse qui paraît se dégager des faits cités par M. R. et des commentaires qu'il y a joints, c'est que le gouvernement impérial, suivant en cela l'exemple des Ptolémées, a de plus en plus écarté le système de la ferme proprement dite au profit du système de la régie; même dans les cas où la perception de certains impôts et de certains revenus était ou semblait être encore affermée, le contrôle de l'État s'exerçait très sévèrement sur les fermiers ou sur leurs agents; ou bien la responsabilité qui pesait sur les personnages chargés de telle ou telle perception était si lourde, que la comparaison avec les *liturgies* de certaines cités grecques vient naturellement à l'esprit. C'est donc soit vers le système de la régie soit vers le système des *liturgies* qu'a de plus en plus évolué le système de la ferme.

Il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail des faits. A notre avis, le travail de M. R. s'inspire d'une méthode scrupuleuse ; l'auteur suit pas à pas les documents ; bien que nous ne soyons pas toujours du même avis que lui sur tel ou tel point, par exemple sur l'époque à laquelle commence la responsabilité financière des Décurions, sur le vrai caractère des *curatores reipublicae*, sur l'importance qu'il faut accorder à certains actes du Lyciarque Opromoas et du président de l'assemblée provinciale de Macédoine, sur la portée réelle de la lex Manciana, nous nous plaisons à rendre hommage à son érudition en général exacte et très bien informée. Cette étude sur le système de la Ferme des impôts dans l'Empire romain vient s'ajouter à plusieurs travaux distingués de M. Rostowzew, pour le classer parmi les érudits qui ont rendu et qui rendent le plus de services à la science des antiquités romaines.

J. Toutain.

Karl Krumbacher. — **Die Moskauer Sammlung mittelgriechischer Sprichwœrter,** Sitzungsber. der philos.-philol. und der histor. Classe der k. bayer. Akad. der Wiss., 1900, Heft III, p. 339-464 + 6 planches, in-8°.
— **Romanos und Kyriakos,** ibid., 1901, Heft V, p. 693-766.
— **Das mittelgriechische Fischbuch,** ibid., 1903, Heft III, p. 345-380 + 1 planche.

La nouvelle étude de parémiographie grecque que nous a donnée M. Krumbacher, sous le titre indiqué plus haut, prendra dignement place à côté de ses *Mittelgriechische Sprichwœrter*. Les proverbes byzantins qu'elle renferme sont tirés du manuscrit 239 de la Bibliothèque du Saint-Synode à Moscou ; ils étaient incomplets par suite de la disparition du feuillet initial, mais ce feuillet a été depuis retrouvé à la bibliothèque de Dresde et publié par Jernstedt *Vyz. Vrem*, VIII (1901), p. 115-124. En une introduction nourrie, M. K. nous a renseignés sur la nature de ces proverbes, puis il en a établi le texte, ce que rendait parfois difficile le mauvais état du manuscrit, enfin il les a traduits et commentés un à un. Ce qui fait le grand intérêt du recueil édité par M. K., c'est qu'il ne rentre ni dans la catégorie des proverbes du Corpus, ni dans celle des collections théologiques où le texte profane sert de thème à des dissertations édifiantes ; il s'agit ici d'une œuvre purement byzantine, analogue à celle qui nous est parvenue sous le nom de Planude, et étroitement apparentée, comme l'a montré M. K. et comme l'a confirmé le titre trouvé plus tard, aux deux collections dites *comédies cosmiques d'Esope* publiées en dernier lieu par Politis au tome I de ses *Proverbes*. Les proverbes mis au jour par M. K. prendront naturellement place dans l'important ouvrage du savant athénien, qui leur a déjà consacré quelques pages dans la préface de son tome III. Politis est en désaccord avec

M. K. sur un point; tandis que celui-ci fait remonter la collection de Moscou à deux sources, l'une littéraire, l'autre populaire, Politis lui attribue au contraire une origine exclusivement populaire et nous promet de revenir sur ce sujet dans l'étude générale qui terminera son ouvrage.

Comme les *Studien zu Romanos* et les *Umarbeitungen bei Romanos* [1], la brochure intitulée *Romanos und Kyriakos* n'est qu'un fragment du travail d'ensemble que prépare M. K. sur Romanos le mélode. Il y publie de nouveau, mais d'une manière plus complète qu'on ne l'avait fait, deux hymnes déjà édités par Pitra, l'un d'un certain Kyriakos sur Lazare, l'autre de Romanos sur Judas. Ces deux hymnes ont été construits indépendamment l'un de l'autre d'après le même εἱρμός, et pourtant présentent entre eux de notables différences de métrique ; il est probable, mais pas sûr, que l'hymne sur Lazare est le plus ancien. Les conclusions de l'auteur contredisent donc celles de S. Pétridès [2], suivant lequel Romanos aurait imité directement Kyriakos; en revanche M. K. concède à ce dernier que l'auteur de l'hymne sur Lazare *peut* être l'anachorète Kyriakos, dont Cyrille de Scythopolis nous a conté la vie.

L'*Opsarologos* est un petit texte médiéval très court, mais inédit et plein d'intérêt ; il est extrait du *cod. Escor.* ψ-IV-22 décrit par Miller et rentre dans le genre littéraire dont le type le plus général est le *Physiologus* et auquel se rattachent également la Διήγησις παιδιόφραστος τῶν τετραπόδων ζώων (Livre des quadrupèdes), le *Poulologos* (Livre des oiseaux) et le *Porikologos* (Livre des fruits). Dans l'Opsarologos, la Dentale et le Loup de mer annoncent au roi Baleine que le petit Maquereau et le comte Sardine ont comploté contre lui ; le roi n'y veut pas croire, mais comme le seigneur Moule avec son frère Calmar, son neveu Pétoncle et son compère Crabe viennent confirmer le fait, il prend les assistants pour juges ; on amène le Maquereau, qui est reconnu coupable, la Baleine lui coupe la barbe en punition de son forfait et la scène se termine par l'acclamation byzantine εἰς πολλὰ τὰ ἔτη δέσποτα, que poussent tous les poissons. Les rapports entre ce texte et le Porikologos sont aussi nombreux qu'évidents et tout porte à croire jusqu'à présent que l'Opsarologos est une imitation du précédent. Malheureusement la langue de cet opuscule ne peut fournir aucun renseignement sur l'époque de sa composition ; ces textes médiévaux, en grec à tendance vulgaire, ont été tellement remaniés par les copistes, au point de vue des formes, qu'il est le plus souvent impossible de fixer d'après elles la date de la première rédaction. Cependant, vu les noms très précis de fonctions byzantines contenus dans l'Opsarologos et aussi la date probable (1365) du livre des qua-

1. Voir *Revue*, 1901, I, 29, II, 145.
2. *Échos d'Orient*, 1901, p. 282-287.

drupèdes mentionné plus haut, M. K. estime avec assez de vraisemblance que nous avons affaire à un écrit des environs du xiv[e] siècle.

Les hellénistes seront reconnaissants à M. Krumbacher de n'avoir pas reculé devant les difficultés que présentait l'identification des noms de poissons que renferme ce petit texte; les pages 366-378 de sa brochure sont une excellente contribution à l'une des parties les plus obscures de la lexicologie néo-grecque.

Hubert Pernot.

D. C. Hesseling. — *Byzantium* (Geestelijke Voorouders. Studiën over onze Beschaving door A. Pierson, IV), Haarlem, H. D. Tjeenk Willink en Zoon, viii-403 p., in-8.

Le livre de M. Hesseling fait partie de la collection commencée par A. Pierson, sous le titre : *Ancêtres intellectuels, Études sur notre civilisation.* Son fondateur, qui était professeur de littérature comparée à Amsterdam, y a successivement publié *Israël* (1 vol., 1887, 427 p.) et *Hellas* (2 vol. : 1. l'épopée, l'histoire, le drame, 1891, 428 p.; 2. la philosophie, l'art. 1893, 325 p.) La mort l'a surpris pendant qu'il travaillait à l'*Hellénisme*, dont il avait déjà terminé la première partie, Athènes, et avancé la seconde, Alexandrie; mais l'ouvrage a été continué par M. K. Kuiper qui y a ajouté 3. Antioche, 4. Pergame (en tout 426 p.); la cinquième partie, Rome, est attendue au printemps prochain. L'œuvre conçue par Pierson eût pu s'arrêter là; cependant les éditeurs ont jugé avec raison qu'elle ne serait vraiment complète que si l'on nous montrait par quelle voie et à travers quelles vicissitudes la civilisation ancienne, étudiée dans les précédents volumes, est arrivée jusqu'à nous. Une étude sur Byzance s'imposait donc; on l'a confiée à M. H., qui était tout désigné pour la mener à bien. La première condition pour pouvoir traiter avec sûreté un pareil sujet est en effet une connaissance approfondie de la langue et de la littérature byzantines, depuis leurs lointaines origines dans le domaine paléo-grec jusqu'à leur point d'aboutissement sur le terrain néo-grec. Or, les études antérieures de M. H. avaient porté sur ces trois périodes et de plus l'originalité d'esprit dont il avait fait preuve, à propos d'une récente étude sur la langue des Boers [1], nous était un bon garant que, dans ce livre sur Byzance, il se garderait des lieux communs et donnerait à ses appréciations un caractère personnel. L'événement n'a pas trompé notre attente.

---

1. *Het Afrikaansch*, Leyde, 1899, 156 p., in-8. Voir *Revue*, 1900, I, 453 ; 1901, II, 65.

La méthode d'exposition adoptée par M. H. diffère de celle de ses prédécesseurs : en une matière si peu connue, il ne pouvait songer à présenter au public lettré de son pays, auquel est destiné ce volume, une série de portraits choisis parmi les plus parlants de l'histoire byzantine, en laissant au lecteur le soin de les relier ensemble ; une division par genres, dans la patrie des polygraphes, offrait également des inconvénients ; l'auteur a donc suivi l'ordre chronologique et partagé son livre en trois périodes, dans chacune desquelles les considérations sur les lettres et les arts sont précédées d'un aperçu historique, où n'ont été cités comme faits que ceux qui pouvaient servir à dégager quelque idée générale. Ces trois périodes vont respectivement de la fondation de Byzance à la mort d'Héraclius (325-641), puis à celle de Basile II (641-1025), enfin à la prise de Constantinople (1025-1453). Il serait superflu de donner ici une analyse détaillée du travail de M. H.; ceux qu'elle peut intéresser la trouveront dans le volume même, dont on ne saurait assez recommander la lecture : le grand public pourra s'y convaincre que les Byzantins n'ont pas été seulement les dépositaires, mais encore les continuateurs de la civilisation hellénique ; et ceux-là même qui connaissent mieux Byzance parcourront avec plaisir, souvent aussi avec fruit, des pages comme celles où sont retracés les règnes de Constantin (p. 1-13), de Julien (p. 14-25), de Justinien (p. 44-65), étudiées les poésies hymniques, notamment celles de Romanos (p. 85-96), comparés Procope et Malalas (p. 103-124), Psellus et Bessarion (p. 325-333), ou analysées les productions qui forment les débuts de la littérature grecque moderne (p. 354 sqq.).

Je souhaite que l'ouvrage de M. H. soit un jour traduit en français. En Hollande, son heureuse influence s'est fait sentir cette année même, d'une manière assez inattendue. Il est d'usage que les corps d'étudiants néerlandais célèbrent à tour de rôle le lustre de leur fondation par une fête de plusieurs jours, qui attire l'attention du pays tout entier. L'université de Delft, dont c'était le tour, a choisi comme sujet de ces réjouissances, qui n'ont aucun rapport avec nos divertissements d'étudiants, mais qui pourraient leur servir de modèles, l'entrée de Nicéphore Phocas à Byzance après son couronnement. Le souci de la couleur locale y a été poussé jusqu'à ses dernières limites et les fêtes ont fait grand honneur à leurs organisateurs. Il en restera un souvenir durable dans le volume de planches exécutées à cette occasion par M. de Wetstein Pfister et publiées tout récemment à Delft par la librairie J. Waltman.

Hubert Pernot.

Jean Psichari. — Γιὰ τὸ ῥωμαίϊκο θέατρο (Contribution au théâtre grec moderne) : Ὁ Κυρούλης, δρᾶμα. Ὁ γουανάκος, κωμῳδία. Tome I. Athènes, librairie de la Hestia ; Paris, Welter, 1901, 341 pag., in-8°.
— Ῥόδα καὶ Μῆλα (Roses et Pommes). Tome I, mêmes librairies, 1902, 301 pag., in-8°.

C'est en Crète et au xvi^e siècle que se placent les origines du drame grec moderne ; un mystère, le *Sacrifice d'Abraham* [1], et plus tard une tragédie, l'*Érophile*, celle-ci certainement, celui-là peut-être imité de l'italien, furent les pièces qui en marquèrent les débuts. Byzance avait bien vu quelques tentatives dramatiques, mais qui restèrent isolées ; elles ne continuaient pas la tragédie antique, elles en imitaient seulement des passages ou des vers et leur influence ultérieure fut nulle. Encore faut-il observer que la prise de Candie par les Turcs interrompit brusquement et pour plus de deux siècles, la renaissance qu'annonçait l'*Érophile*. Ce fut, pour toute la littérature grecque moderne, un coup fatal ; son histoire aurait sans doute été modifiée du tout au tout, si la Crète était demeurée au pouvoir des Vénitiens ; c'est du moins ce que peuvent faire supposer des œuvres poétiques comme l'*Érotocritos*, la *Belle bergère* et les nombreuses chansons populaires qui ont pris racine sur le sol crétois. Après la guerre de l'Indépendance, quand la Grèce continentale revint la première à la vie littéraire, la situation avait changé : les souvenirs de l'antiquité fascinaient les esprits et le classicisme fit ainsi son apparition sur la scène grecque, à l'époque où il mourait sur la nôtre ; pour apprécier ce qu'il y a produit, il suffit de constater qu'on ne joue plus actuellement une seule tragédie de cette époque. Une autre raison, apparentée à la précédente, s'est aussi opposée, dans une large mesure, à l'éclosion du drame grec moderne ; c'est le mépris longtemps montré pour le romaïque et la préférence accordée à la langue savante qui, par son caractère factice et insipide, n'était pas faite pour aider au progrès d'un genre, dont les premières qualités sont le naturel et la vigueur. Enfin, il y eut encore le snobisme du public athénien qui, jusqu'à ces dernières années, délaissait sans scrupule les modestes théâtres de la capitale pour Phalère et les opérettes étrangères. La création récente d'un *Théâtre royal*, peut-être trop calqué sur notre *Français*, pourra contribuer à améliorer ce triste état de choses ; si l'on veut juger impartialement de son influence, il convient d'attendre qu'il soit sorti de la période des débuts.

Sachons gré à M. P. de croire malgré tout à l'avenir du drame grec et remercions-le d'avoir, une fois de plus, joint la pratique à la théorie. D'autres que lui auraient cherché à se gagner la faveur du public en le laissant dans son milieu et dans ses habitudes ; M. P. au contraire a écrit, en pur grec vulgaire, une pièce divisée en neuf

1. Voir Psichari, *Un mystère crétois du xvi^e siècle*, Rev. de Paris, 1903, p. 830-864.

scènes, où les seules indications relatives aux personnages et à leur jeu sont celles qui ressortent du dialogue, il l'a placée en Russie et au moyen âge, enfin il lui a donné une portée sociale, en analysant, dans la personne de Kyroulis, les pensées et les passions du peuple, lorsqu'il lutte contre les grands. Qu'on ne s'y trompe donc pas : ce drame, sous des apparences tranquilles, est une arme de combat, au même titre que le *Taxidi* ou le *Rêve* de *Yanniri*; l'auteur du reste l'a implicitement indiqué, en dédiant son livre à l'*Idée*, c'est à dire au développement intellectuel du peuple grec par l'emploi du romaïque.

Sans avoir en Grèce des racines plus profondes que le drame, la comédie y a joui pourtant d'une fortune toute différente, par la raison que ceux qui l'ont cultivée ont fait surtout usage de la langue vulgaire et sont restés par là en contact plus intime avec le public; peu de Grecs connaissent par leurs noms les tragédies de Zambélios, mais presque tous, en revanche, ont vu ou lu la Βαβυλωνία de Byzantios (1836) ou les Κορακιστικὰ de Rizos (1813), pièce à laquelle fait songer le Γουανάκος de M. P. Dans l'un des actes du Γουανάκος, comme dans l'ouvrage de Rizos, c'est encore la question linguistique qui est en jeu, avec cette différence que le *Syllogue pour la propagation des livres utiles* a pris la place du Λόγιος Ἑρμῆς; mais la pièce de M. P., dont l'action se passe d'ailleurs à la Terre de feu, compte aussi toute une partie lyrique et symbolique, qui manque à sa devancière. On a abusé du symbolisme européen, dans la littérature athénienne de ces derniers temps, et M. P. s'en plaint avec raison; suivant lui, c'est dans les contes et les chansons populaires qu'il faut chercher des modèles de symbolisme vraiment grec; il nous a donc présenté des arbres qui parlent et un étrange animal, le γουανάκος, symbole du peuple grec, qui deviendra homme, le jour où il pourra dire un mot à un être humain et se faire comprendre de lui; c'est l'amour qui accomplit le prodige. On voit par là combien la tentative de M. P. est intéressante, mais on ne pourra juger de sa valeur au point de vue du public grec que lorsque la pièce aura été représentée.

Drame et comédie n'occupent que les deux tiers du volume; l'autre tiers est rempli par une introduction qui ne s'adresse pas seulement aux néo-grécisants, car l'auteur a eu la malice, pour aider à la diffusion du grec vulgaire en Europe, d'y insérer des renseignements sur deux lettres et un dessin inédits de Gœthe.

Sous le titre Ῥόδα καὶ Μῆλα, M. P. a réuni une première série d'articles littéraires (ce sont les roses) et scientifiques (ce sont les pommes) publiés dans divers périodiques ou journaux quotidiens, de 1888 à 1893. On y retrouvera notamment les *Questions d'histoire et de linguistique*, *Jalousie*, *l'Hôte*, *le Mage*, *l'Interview athénienne*, les *Lettres des îles*, tous articles familiers au public grec et dont quelques-uns ont paru également en français. Dans la préface de ce nouveau volume, l'auteur, jetant un regard en arrière, nous montre combien

la question de la langue a changé de face depuis 1888, année où parut le *Taxidi*. A cette époque, en effet, les circonstances étaient peu propices aux idées vulgaristes; imposer ces idées à l'attention de la Grèce semblait une chimère; là où un poète comme Solomos n'avait pas été écouté, comment un linguiste pouvait-il espérer se faire entendre? M. P. a résolu la question en joignant la précision scientifique au talent littéraire, en se montrant à la fois linguiste et poète. Il est incontestable que le grec vulgaire a réalisé, grâce à lui, des progrès que personne ne prévoyait, il y a une quinzaine d'années.

Hubert Pernot.

Mémoires de Langeron (Campagnes de 1812, 1813, 1814), publiés par L.-G. F. Paris, Picard, 1902, in-8, cxx-524 p. et une carte.

La Société d'histoire contemporaine a entrepris la publication des *Mémoires du comte de Langeron*, officier français passé en 1788 au service de la Russie. Un premier volume a paru en 1895, relatif aux campagnes de 1792-1794, pendant lesquelles Langeron servit comme volontaire à l'armée de Brunswick. Le récit des campagnes de 1812, 1813 et 1814 paraît aujourd'hui, par les soins d'un officier déjà connu pour ses travaux sur la guerre de 1812, et qui ne signe que de ses initiales. Pendant cette période, Langeron, devenu général d'infanterie, commandait un corps de 48,000 Russes sous les ordres, d'abord de Tchitchagoff, puis de Blücher. Son exposé, en forme de journal, quoique rédigé vers 1822, est purement technique, sauf quelques rares détails anecdotiques (sur la retraite de Russie), ou politiques (sur les intrigues de Bernadotte en 1814). Comme presque tous les auteurs de souvenirs militaires qui ont eu un commandement important, il s'attache à mettre en valeur ses succès et à pallier ses fautes. Assez bon général d'ailleurs, il fit preuve de coup d'œil et d'intelligence pendant la campagne de Saxe en 1813, mais il contribua pour sa part aux fausses manœuvres de l'armée russe qui sauvèrent Napoléon à la Bérézina. De ses origines françaises, Langeron n'a gardé qu'un mépris profond pour les Allemands, et surtout les Prussiens. Il juge les gens et les choses comme pourrait le faire un Russe de naissance, et n'a pas conservé le moindre attachement à son ancienne patrie. Il l'avait du reste abandonnée à jamais, et resta au service du tsar jusqu'à sa mort en 1851. M. L.-G. F. a joint au texte des Mémoires un abondant commentaire : il y a des notes au bas des pages, d'autres plus longues à la fin des chapitres, et une préface très étendue qui est une véritable étude critique sur le passage de la Bérézina et sur la bataille de la Katzbach. Les notes ont été surtout

écrites d'après les sources imprimées, et la préface d'après des documents inédits tirés des archives françaises, autrichiennes et russes. Il est quelquefois assez difficile de se retrouver dans ce commentaire en partie double. (V. par exemple, pp. XLIV sqq. et 134 sqq. la discussion du rôle de Tchaplitz dans l'affaire du 26 novembre 1812 à Studianka et Borisov). Mais M. L.-G. F. a très bien mis en valeur l'importance du témoignage de Langeron pour l'histoire militaire des campagnes de 1812 et 1813, et ses propres recherches, faites avec beaucoup de soin et une compétence indiscutable, permettent de porter, sur un grand nombre de points controversés jusqu'ici, un jugement définitif[1].

R. GUYOT.

Emile FAGUET, **Propos de Théâtre**, Paris, in-18 jésus, 378 pp., Société française d'imprimerie et de librairie, 1903.

Le rôle du critique est toujours d'une inouïe délicatesse : ici, il a à louer sans réserves, — c'est de la flatterie ou de la complaisance ; — là, il doit blâmer absolument, — c'est du parti-pris ou de l'envie ; — là encore, il lui convient d'approuver avec des restrictions, et, si le lecteur le trouve trop élogieux, l'auteur, par contre, le déclare trop sévère. De tous ces inconvénients peu me chaut en bien des rencontres. Ma véritable difficulté est de *compte-renduer* un livre de M. Em. Faguet ; car j'ignore si nous avons le crâne fait de même, ce qui m'est peut-être une forte prétention et à coup sûr un immense honneur, mais fréquemment ce qu'il écrit je le pense, et ce que j'écris parfois il a bienveillamment eu l'occasion de l'approuver. C'est avouer que ses *Propos de Théâtre* m'ont ravi et que je suis fort embarrassé pour le dire.

Ce sont une série d'articles sur Aristophane, Sophocle, Shakespeare, Corneille, Molière, Racine, etc., tantôt écrits après une représentation, une conférence (M. F. Brunetière), la lecture de feuilletons hebdomadaires (Fr. Sarcey), tantôt à propos des ouvrages de MM. Couat, André Gide, Jusserand, Lanson, Pierre Robert, qui sont eux-mêmes des maîtres ; et ces articles n'ont entre eux comme lien que le criti-

---

1. Nous avons relevé quelques *lapsus :* l'index mentionne un Novikow et un Nowichow qui sont le même personnage ; par contre, il confond deux Schindschin, l'un colonel de chasseurs et l'autre lieutenant-colonel d'artillerie (p. 217 et 239). On lit tour à tour Winzingerode (493 et Index) et Wintzingerode (49, 107, etc.) ; Wurtemberg et Wurttemberg (index) ; Liven (87), Lieven (index), et Liewen (*Erratum*) ; Volkonsky et Wolkonsky (index). Il faut lire p. LVI : Delbrück ; p. XCIII : Müffling ; p. XCXVI, n. 4 : *angriffsfähigen Massen* ; p. LIV, n. 3 : *Würdigung*, etc.

cisme informé et l'esprit personnel de M. F., ce qui fait d'ailleurs un régal de haut goût.

Il n'est pas jusqu'à notre malignité naturelle qui ne trouve son compte en ces pages écrites depuis 1889, *longum aevi spatium*, et réunies récemment. Qu'on veuille bien relire le morceau consacré en 1890 au *Tartuffe des Comédiens* de Régnier, « ce Claude Bernard de la tartuffologie, » et l'on verra comme sait égratigner celui-là qui n'attache en apparence qu'une médiocre importance à de simples « propos de théâtre, » dans lesquels il a mis pourtant sa profonde critique et son impeccable érudition.

On retrouve ces qualités à propos de Racine psychologue, créateur d'âmes, dramatiste et poète; de son *Athalie*, à la grande originalité lyrique, à la couleur biblique, à l'inspiration rare; de son *Andromaque*, dont M. F. a fouillé le rôle et qui n'a désormais plus rien de la coquette, de l'intrigante que l'on avait voulu voir, mais qui est, au contraire, une aigrie, une farouche, une emportée, une maladroite, parce qu'elle est tragique et non vaudevillesque.

Mais ce qui me séduit le plus à travers cette série d'études dont je ne sais la plus forte et la plus ingénieuse, — et me garde Dieu d'assigner des rangs! — c'est celle que M. F. consacre à *Polyeucte*, et, dans cette pièce, au personnage de Pauline. Oh! comme tombent une à une les erreurs de compréhension du XVII^e et du XVIII^e siècles, les sottises spécieuses du XIX^e! Comme on saisit ce caractère d'amoureuse, d'amoureuse de son mari, — vous lisez bien? — et combien on avait déformé ou le rôle ou notre cerveau! Celle qu'on nous avait représentée comme une cornélienne amante du devoir, luttant avec courage contre la passion, est bien, après avoir lu les *Propos de Théâtre*, une jeune mariée éprise de Polyeucte, trouvant tout à fait inopportun le retour de Sévère, et fidèle à son mari par amour.

L'ouvrage de M. Faguet abonde en ces sortes de démonstrations neuves et justes, ce qui est plutôt rare. L'auteur ne cherche pas le paradoxe pour faire briller son esprit; mais son esprit étincelle tout naturellement dans la vérité qu'il découvre, et ce qui nous paraît paradoxal, c'est l'idée courante et la façon dont si longtemps on a pu s'y attacher sans réserve, persuadé qu'on tenait la note banale, c'est-à-dire vraie.

Pierre Brun.

Gabriel Ferrand : **Les Çomalis**, t. I des matériaux d'études sur les pays musulmans, publiés sous la direction de M. A. Le Chatelier. Paris, Leroux, 1903, in-12, XIV-284 pp.

Dans la pensée de son promoteur, M. A. Le Châtelier, la collection dont les Çomalis forment le premier volume, doit comprendre des documents de toute nature sur l'Islam, et aussi des manuels précis et

pratiques sur les diverses régions du monde musulman. C'est à cette seconde catégorie qu'appartient l'ouvrage de M. G. Ferrand. Dans un cadre excellemment tracé et suivi avec une rigoureuse méthode, l'auteur a donné un résumé de nos connaissances sur la région çomalie, ouvrage de caractère didactique, qu'il a réussi, par la clarté de son exposition, à rendre d'une lecture agréable.

On y trouvera indiqué tout ce que peut désirer savoir sur ce pays un fonctionnaire colonial, un homme politique, un journaliste, ou simplement un esprit curieux des choses musulmanes. Pour les travailleurs qui voudraient pénétrer plus avant dans la connaissance du sujet, M. F. a signalé en notes la plupart des ouvrages sérieux qui en ont traité[1]; il a coordonné des renseignements complets et exacts sur l'histoire, la géographie, l'ethnographie, la linguistique, etc. Des monographies de chacune des grandes tribus occupent le tiers du volume; les derniers chapitres tracent à grands traits l'histoire de l'intervention européenne dans les destinées de la corne nord-orientale de l'Afrique, et celle des surprises cruelles que le Mahdi a réservées depuis deux ans à l'Angleterre [2].

M. F., que des publications antérieures préparaient à la tâche qu'il vient de mener à bonne fin, a su indiquer les questions qui se posent actuellement dans le domaine des études çomalies : les connaissances géographiques sont encore bien incomplètes; l'histoire aura beaucoup à tirer des recherches archéologiques; la langue enfin n'a point été définitivement étudiée, et M. F. a montré la place que la question du çomali occupe dans le problème général des langues dites proto-sémitiques.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

P. MARTIAL de SALVIAC, missionnaire (O. M. Cap.) **Un peuple antique au pays de Ménélik.** LES GALLA *dits d'origine gauloise*, grande nation africaine. Ouvr. couronné par l'Académie française (2e éd.), Paris, Oudin [1902], VIII-353 p. 1 carte hors texte, nombreuses figures.

Le P. de Salviac a vécu des années parmi les Galla dont il décrit le pays d'après Élisée Reclus, les mœurs et coutumes d'après d'Abbadie, le card. Massaïa et autres « éthiopologues ». Ses apports personnels devront être contrôlés — l'origine des Galla mise en vedette sur la couverture du volume excitera la défiance des ethnographes

1. C'est par une erreur purement matérielle et déjà signalée par l'auteur lui-même, que n'ont point été cités les travaux si importants de M. Otto Reinisch.

2. Nous ne pouvons qu'indiquer ici l'ouvrage récent et intéressant de MM. Angoulvant et Vignéras (Abyssinie, Djibouti, Mer Rouge, 1903), que M. F. a cité parfois, mais qui, peu méthodique d'ailleurs, ne saurait, par son caractère politique, être discuté dans la *Revue*.

— et compulsés avec les données recueillies par les explorateurs laïques et désintéressés, dont la plupart ont été classées par Paulitschke. (*Ethnographie Nord-Ost Afrikas*, 2 vol. 1893-6).

Les Galla forment un groupe de 10 millions d'individus répartis en tribus nombreuses, mais homogènes par la langue et le type, descendant, suivant leur propre tradition, d'un ancêtre commun, Orma : d'où leur nom générique de *Oromo, Ilm'orma :* celui de Galla est « épique » et synonyme de brave. Mais n'ayant pu constituer un État faute d'un pouvoir central, ils sont tombés sous la domination des Amharas ou Abyssins qui ne comptent que 4 millions d'hommes. Le P. de S. oppose les oppresseurs aux opprimés : ceux-là, pervertis par l'hérésie d'Eutychès, donnent le spectacle de « la licence la plus effrénée » ; leur Église est « momifiée et » un parasitisme d'autres erreurs est venu enlacer d'innombrables tentacules l'éternelle vérité ».

Les Galla sont comme la Pauline de Corneille; ils ont trop de vertus pour n'être pas chrétiens (lisez : catholiques romains). Ils semblent pourtant réfractaires au christianisme, quelle qu'en soit l'étiquette. « Ignorant la bonté compatissante du Dieu Rédempteur leur piété s'adresse à la libéralité du Dieu Créateur ». Entendez qu'ils ne croient pas au Christ. Leur religion, « désuète, mortifère », paraît un mosaïsme ou judaïsme altéré; le P. d. S. signale les survivances de ce qu'il appelle « la période noachite » ou l'âge patriarcal : le monothéisme d'abord; leur dieu, *waga*, rappelle par bien des traits le Iahvé d'Israël : l'interdiction de toute représentation anthropomorphique de la divinité ; le lévirat ; le vol puni selon le code de Moïse, la conception de la vie future, etc. La religion des Galla s'incarne en un symbole vivant, l'Abou Mouda, Père de l'Onction, dont la résidence est le rendez vous d'un pèlerinage national. Sur ce personnage « actuellement un vieillard décrépit », on désirerait des renseignements plus exacts : l'auteur n'en parle que par ouï dire, et par endroits, au passé.

C'est Antoine d'Abbadie qui attira les missionnaires catholiques en pays galla; et depuis plus d'un demi siècle qu'ils travaillent ce champ, leur zèle et leur bienfaisance n'ont pas été couronnés de succès. C'est qu'ils ont inquiété les maîtres de l'Éthiopie : Ménélick, encore roi du Choa, voulut se servir d'eux contre son suzerain Ioannès ; c'est lui qui les établit à Finfinni (aujourd'hui Addis-Abeba); il favorisa leur doctrine, mais « n'osa pas faire le pas décisif ». Pour expliquer ce scrupule, il faut, selon le P. de S., chercher la femme. Ménélik, après avoir chassé les pères sur l'ordre de Joannès, finit « par choir dans les filets du parti copte ». Ce que l'auteur paraît ou veut ignorer, c'est que le parti copte est à l'heure présente le parti anglais. Le P. de S. n'a point sur la politique religieuse de l'Éthiopie une vue bien nette ; il se méfie des « laïques champions du progrès matériel, les Ilg, les Chefneux, les Mondon...

Une action constante de la part de ses conseillers (du *négus*), aux visées plus hautes, n'eût sans doute pas manqué de faire produire à ce champ fécond des produits d'un ordre supérieur ». Le P. ne s'explique pas sur la nature de ces produits.

L'étude de la société galla prêterait à bien des observations : en quelle mesure la centralisation abyssine a-t-elle amoindri l'autonomie des tribus? quel est le rôle des *gada* ou « cadres octennaux »? Comment le demi communisme s'adapte-t-il au régime foncier imposé par les maîtres? Questions sur lesquelles on demanderait des précisions, au lieu de déclamations sur l'esprit jacobin et l'esprit « césariste », et de ce vœu, repris de Bastiat « honnête socialiste » : « Puisse la France ne pas devenir une Turquie! » Qu'a la France à voir ici?

Le P. de Salviac répondra qu'elle n'est pas étrangère à la nation des Galla, qui sont pour les fils des Gaulois des frères lointains et passés au noir. L'auteur découvre toutes sortes d'affinités : le monothéisme, l'horreur de l'anthropomorphisme (attestée par Tacite pour les Germains !), les qualités et les défauts ; l'idiome enfin : quelques « paranomasies » sont citées entre le galla d'une part et le gaélique, le breton, le cambro-britannique, l'allemand et les « patois méridionaux » (*sic*). Les philologues trouveront là de quoi s'instruire peut-être, de quoi s'étonner à coup sûr.

Par son style, par son esprit (l'auteur croit au diable, à la vertu de la flagellation etc.), ce livre, curieux à plus d'un titre, est un spécimen malheureusement trop peu exceptionnel de la littérature missionnaire.

B. Auerbach.

— Dans les *Notices et Extraits des manuscrits* (t. XXXVIII) M. M. Schwab publie la description du ms. hébreu n° 1388 de la Bibliothèque nationale, contenant une *haggadah* pascale, ou rituel du soir de la Pâque juive, écrite sur velin au xvie siècle et ornée de 39 jolies miniatures destinées à illustrer ce texte (Tirage à part; in-4°; pp. 25. Librairie C. Klincksieck. 1 fr. 50).

— Le *Mémoire sur les inscriptions de fondation du temple d'Esmoun à Sidon* publié par M. Ph. Berger dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.* (t. XXXVIII) contient de belles reproductions héliographiques des deux inscriptions originales transportées au Louvre. On y trouve de nombreux détails sur la découverte des inscriptions, une transcription et une traduction des textes, et plusieurs illustrations montrant les ruines dans lesquelles a été faite la découverte de ces curieux monuments dont le déchiffrement n'a pas encore dit son dernier mot (Tirage à part, in-4°, pp. 29; C. Klincksieck, 1902; 3 fr. 20).

— Le *Catalogue of two collections of Persian and Arabic manuscripts preserved in the India Office Library*, contenant 280 numéros, rédigé en partie par M. E. Denisson-Ross, vient d'être achevé par M. E. G. Browne (Londres, India Office; in-12, pp. VII-189).

— MM. Charles Tawney et Frederick Thomas, bibliothécaires à l'*India Office*, publient le catalogue, avec description bibliographique, de deux collections de manuscrits sanscrits, qui ont été transférées de la Société Royale Asiatique à l'*India Office* (Londres, impr. Eyre et Spottiswoode, 1903, iv-60 pp., 2 sh.). La première série, en 69 articles, provient de la bibliothèque de Sir William Jones. La seconde ne comprend que 15 manuscrits, qui furent donnés à la Société par M. Burjorjee Sorabjee Ashburner. Les n[os] 85 et 86, qui terminent le catalogue, ne sont ni de l'une ni de l'autre source. J'y relève (n[os] 26-27) deux manuscrits du Mahâbhârata, y compris le Harivamça, l'un en 8, l'autre en 22 volumes. La brochure se clôt par deux index alphabétiques, l'un des titres d'ouvrages, l'autre des noms d'auteurs. — V. H.

— L'histoire de la médecine vient de s'enrichir d'une longue et consciencieuse étude : *L'Urologie et les médecins urologues dans la médecine ancienne. Gilles de Corbeil, sa vie, ses œuvres, son poème des urines*, par C. Vieillard, avec préface du professeur R. Blanchard. Paris, Rudeval, 1903, 37 planches, nombreuses vignettes. Comme le dit M. le D[r] Raphaël Blanchard, la documentation de l'auteur est impeccable (une seule omission à signaler : les nombreux fragments urologiques de Rufus d'Éphèse, publiés par Daremberg et Ruelle). L'Introduction retrace la doctrine urologique depuis Hippocrate, puis le corps même de l'ouvrage aborde l'histoire de cette doctrine depuis le moyen âge jusqu'à la fin du xvii[e] siècle. Dans une seconde partie, après quelques chapitres consacrés à l'uromantie, et à la place occupée par l'urologie dans la littérature, notamment dans les danses des morts, vient, du poème de Gilles de Corbeil (fin du xii[e] siècle), une nouvelle édition et la première traduction française, précédée d'une bio-bibliographie avec digression par l'École de Salerne. Ce beau volume se ferme sur le traité de Jean de Cuba, voyageur, naturaliste et médecin, qui vivait au milieu du xiv[e] siècle. — C. E. R.

— Comme suite à son livre sur l'auteur de la Germanie (voir la *Revue* de 1903, I, p. 246), M. Santi Consoli, professeur à Catane, donne, en 171 pages chez Lœscher, l'étude qu'il avait annoncée : La « *Germania* » comparata con la « *Naturalis historia* » di Plinio e con le opere di Tacito, Ricerche lessigrafice e sintattiche. Après deux pages d'Observations préliminaires, quatre chapitres où sont relevés les rapports qui existent pour le lexique, puis pour la syntaxe, entre la Germanie et l'Histoire naturelle d'une part, la Germanie et les œuvres de Tacite d'autre part. Sans s'arrêter aux objections de détail, j'accorde qu'on trouve ici beaucoup de travail ; qu'il y a dans ces pages incontestablement plus d'une remarque utile pour les études de grammaire historique et de sémantique ; mais aussi, n'y a-t-il pas et partout, toutes sortes de longueurs et de digressions ; et, ce qui est plus grave, je ne vois nulle part aucune preuve sérieuse qui appuie l'attribution à Pline de la Germanie. A chaque page revient le refrain : « lo stesso significato osservasi in Cicerone, Virgilio, etc. » : à quoi le lecteur réplique : que viennent donc faire ici ces exemples et tout cet entassement de chiffres pour références ? Sens et temps, tout est noyé dans ce déluge. Bref toute la construction de M. S. s'effondre définitivement, et l'on voit ici, suivant moi, plus clairement encore qu'auparavant, qu'elle portait sur le vide. — É. T.

— Deux relations de voyage en Asie-Mineure viennent de paraître simultanément. L'une, intitulée *Vorläufiger Bericht über eine archäologische Expedition nach Kleinasien* par MM. Jul. Jüthner, Fr. Knoll, K. Patsch et H. Swoboda

(Prague, 1903, in-8°, 52 p. et une carte chez J. Koch) est le récit d'une expédition scientifique dans l'ancienne Isaurie. Comme le titre l'indique, ce n'est qu'une sorte de préface à des publications ultérieures archéologiques et épigraphiques. La seconde relation a pour titre *Studia Pontica*. MM. J. G. C. Anderson et Fr. Cumont ayant en 1899 et 1900, chacun de leur côté, parcouru l'antique royaume du Pont, ont pensé qu'il valait mieux se réunir pour faire connaître leurs découvertes que d'agir séparément, chacun écrivant, d'ailleurs, dans sa langue. Le premier volume du travail commun, le seul paru, est dû à M. Anderson (*A journey of exploration in Pontus* by J. G. C. Anderson, Bruxelles, 1903, in-8°, 104 p. et 9 cartes, chez H. Lamertin). — R. C.

— Vient de paraître la 18° livraison de la publication allemande *Der obergermanischraetische Limes* (Librairie Otto Petters à Heidelberg). Elle comprend l'étude de deux fortins, celui d'Ober-Florstadt et celui d'Obernburg. Suivant l'usage chaque étude est paginée à part. — C.

— M. D. C. Hesseling étudie, dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences d'Amsterdam* (Section des lettres, nouv. sér. V, 2; Amsterdam, J. Müller, 1903; gr. in-8°, 38 pages) les *Mots maritimes empruntés par le grec aux langues romanes*. La liste qu'il a dressée contient environ 500 mots, traduits, expliqués et étudiés phonétiquement. Presque tous sont d'origine italienne; nombre d'entre eux ont même été empruntés spécialement au dialecte vénitien. Ce travail est une excellente contribution aux études de lexicologie néo-grecque. — H. P.

— Dans un article des *Neue Heidelberger Jahrbücher* M. Karl Euling s'efforce de définir le genre littéraire connu sous le nom de *priamèle*; il donne un aperçu de l'histoire de ce court poème et fait voir son importance dans la littérature. Ces quelques pages montrent, ce qu'on savait déjà par un autre ouvrage du même auteur, que M. Euling s'est occupé avec soin et amour de ce sujet, sur lequel il émet des idées neuves et qui méritent considération. — F. P.

— Sous le titre *Körperpflege und Kleidung bei den Deutschen von den ältesten geschichtlichen Zeiten bis zum 16. Jahrhundert* (Leipzig, S. Hirzel, 1903, in-8°, 373 pp., 12 m). M. Moriz Heyne fait paraître le troisième volume de sa collection qui doit comprendre cinq livres d'antiquités allemandes et dont les deux premiers ont été annoncés par la *Revue critique* (27 juillet 1903). M. H. s'occupe ici des soins corporels (propreté, maladies et remèdes) et de l'habillement (étoffes, vêtements et objets de parure). On trouvera sans doute dans cet ouvrage quelques lacunes; mais on y constatera aussi l'abondance et la sûreté d'informations qui distinguent ses deux aînés. On peut dès maintenant affirmer que la collection constituera pour les germanistes un précieux répertoire de faits relatifs à l'histoire de la civilisation allemande. — F. P.

— Nous avons signalé, comme elles le méritaient, les recherches publiées par M. W. H. Goodyear sur les « raffinements » architecturaux des Italiens du moyen âge et de la Renaissance, c'est-à-dire la tendance à éviter la verticale et la ligne droite, application à des édifices modernes des observations faites d'abord sur le Parthénon par Penrose. Aujourd'hui, l'auteur nous envoie : *A Renaissance leaning façade at Genoa* (22 pp. in-4°; 13 fig., New-York, Macmillan, octobre 1902); et : *The architectural refinements of St. Mark's at Venice, with remarks on other churches showing a similar system of leaning verticals; especially those in Orvieto, Vicenza, Milan, Pavia, Bologna and Arezzo, and including the Renaissance church of S. Giorgio Maggiore at Venice* (111 pp. in-4°;

14 plans et 44 fig.; New-York, Macmillan, décembre 1902). On retrouvera dans ces deux publications les mêmes considérations et les mêmes figures que dans l'article signalé de l'*American Journal of archaeology*, mais les unes et les autres augmentées et complétées. La seconde brochure contient, entre autres, un très grand plan de Saint-Marc de Venise. Ces deux publications forment les nos 1 et 2 du Vol. I des *Memoirs of art and archaeology* publiés par le Musée de l'Institut des arts et sciences de Brooklyn.

— M. A. Cauchie nous a envoyé : *Le Gallicanisme en Sorbonne, d'après la correspondance de Bargellini, nonce de France (1668-1671)*; Louvain, *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1903; 52 pp. in-8°. Il décrit, d'après les documents conservés au Vatican : 1° la puissance du parti gallican en Sorbonne; 2° l'opposition anti-gallicane en Sorbonne; 3° la lutte en Sorbonne autour des propositions de 1663. Le but principal de M. C. est de montrer que le débat gallican n'a pas été apaisé complètement de 1666 à 1675. A la vérité, les deux partis n'ont pas désarmé. Il y eut quelques escarmouches universitaires où le nonce Bargellini ne montra pas toujours la finesse traditionnelle des diplomates ecclésiastiques. Le travail de M. C. gagnerait à être complété et rectifié du côté français; l'auteur convient avec bonne grâce qu'il y aurait à consulter les documents universitaires. Il n'a eu évidemment connaissance de la thèse de M. Godard sur Baluze que lorsque les deux premières parties de son travail étaient imprimées; autrement, il aurait présenté, p. 12, un peu différemment le rôle de Colbert. Les noms propres sont souvent écorchés à l'italienne : p. 30, l. 19 et 20, il faut lire Morel et Hodencq, comme ils sont correctement écrits plus loin. On peut différer d'appréciation sur les faits avec M. C.; mais çà et là, il écrit des phrases tendancieuses qui sont peu justifiées. P. 11 : « Jansénistes et gallicans avaient réussi à lui inculquer [à Louis XIV] ce *préjugé* que, si le pape était reconnu infaillible, il pourrait délier ses peuples du serment d'obéissance et lui ôter sa couronne ». Ce n'était nullement un préjugé, mais la thèse même des ultramontains, trop souvent soutenue depuis Nicolas Ier et Boniface VIII pour qu'on puisse sérieusement la traiter de préjugé de parti. P. 13, à propos des bénéfices à la collation du roi, il est certain qu'ils étaient employés à récompenser des services rendus dans les affaires ecclésiastiques, mais c'était un emploi très légitime de fondations qui, pour la plupart, avaient pour origine les libéralités mêmes du pouvoir séculier. C'est une erreur, en même temps qu'une injustice, d'écrire : « Ainsi sombrait l'indépendance d'esprit ». M. C. convient qu'en France l'opinion était gallicane; les écrivains qui, comme Baluze, servaient le roi servaient aussi leurs propres idées. Il n'y a donc là ni abdication intellectuelle ni avidité honteuse. La situation des écrivains réguliers et des docteurs gallicans était celle de journalistes convaincus, payés par leur parti. M. C. nous donne une idée de la puissance du gallicanisme, quand il rapporte ces lignes du nonce Bargellini : « Depuis mon arrivée jusqu'à cette heure, parmi tant d'ordres religieux que compte l'Église de Dieu en France, on n'a point vu un feuillet imprimé par un régulier, et rarement on les a entendus parler de l'autorité du pape comme ils doivent et sont obligés de le faire » (Dépêche du 20 juillet 1668; archives du Vatican, *Nunziatura di Francia*, t. 137, fol. 273). Cet aveu est confirmé par le suivant (20 nov. 1668; *ib.*, fol. 403 : « La disgrâce la plus essentielle du parti [ultramontain] est de n'avoir eu d'autre chef que les jésuites ». Les extraits de la correspondance de Bargellini, qui sont comme le tissu du mémoire de M. Cauchie, le rendent très utile et intéressant. Ils nous font vivement désirer aussi que M. Cauchie, d'après les documents

recueillis à Rome, nous donne l'étude promise sur la Paix de Clément IX. Un premier article, paru en 1898 dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, n'a pas encore reçu de suite et c'était seulement une bibliographie raisonnée du sujet! — L. S.

— M. Maxime Targe a étudié la situation des professeurs des collèges à Paris dans son livre : *Professeurs et régents de collège dans l'ancienne Université de Paris* (xvii° *et* xviii° *siècles*); Paris, Hachette, 1902; viii-318 pp. in-8°. Après un chapitre d'introduction sur l'organisation de l'Université et spécialement de la Faculté des arts, M. T. passe en revue l'origine et le recrutement des régents, les examens, l'institution et la destitution des régents, les rapports avec les supérieurs, le service et les obligations professionnelles, la question du mariage, le traitement, les avantages accessoires, l'éméritat, les rapports des régents avec le monde, le régime universitaire depuis 1762 (date de l'occupation du collège Louis-le-Grand par l'Uuiversité) jusqu'à la Révolution. C'est donc une enquête complète et détaillée. Les éléments s'en trouvaient épars dans les diverses histoires de l'Université. Mais c'était déjà un travail de les réunir. M. T. les a complétés par un dépouillement des registres et des pièces manuscrites et aussi des factums très nombreux que possède la Bibliothèque nationale. M. T. en a tiré des traits précis et des anecdotes caractéristiques. L'esprit du livre est juste en général. Cependant M. T. prouve qu'il n'est pas toujours aisé de se représenter un état social très différent du nôtre, et spécialement la place de l'Université dans l'ancien régime. Ainsi, p. 39, n. 2, il assimile au stage scolaire que l'on veut rétablir aujourd'hui les deux années de philosophie exigées autrefois dans un collège de l'Université. Mais la situation de l'Université d'autrefois, corps constitué en dehors de l'État, quelle que fût la tutelle qu'on cherchait à lui imposer, est toute différente de l'Université actuelle, organe de l'État au même titre que l'armée ou l'administration des finances. De plus, sous l'ancien régime, la question de la liberté de conscience ne se posait pas ou, du moins, était à peu près résolue de manière négative. Il est intéressant, d'ailleurs, de voir dans le livre de M. T. les subterfuges faciles par lesquels on échappait aux exigences de l'ancienne Université. Elle était hostile au mariage des régents. M. T. y voit un reste d'esprit ecclésiastique, et à bon droit. Mais le jansénisme était venu chez plusieurs fortifier cette répugnance au cours du xvii° et du xviii° siècles. Peut-être aussi faudrait-il tenir compte de cette influence dans le chapitre sur les rapports des régents avec le monde. Ces critiques sont peu importantes. Le livre de M. Targe est, en somme, bon et utile. — L. S.

— M. Ugo Asserето a fait paraître dans le *Giornale Storico e letterario della Liguria* un compte rendu du livre de M. A. F. Trucco, *Gli ultimi giorni della Repubblica di Genova e la comunità di Novi*. A travers les éloges qu'il donne à l' « *egregio autore* », on aperçoit que M. A. ne fait pas grand cas de l'ouvrage. M. Trucco a vu de nombreux documents inédits, mais il ne sait pas se restreindre au sujet. Ce travail sur la révolution de Gênes comprend cent pages sur l'histoire de Novi depuis les origines, et cinquante sur les « vertus conjugales de Joséphine Bonaparte ». Il y est question aussi de M^me^ Tallien, de M^me^ Récamier, des théophilanthropes, etc., etc. C'est, comme dit M. A., un livre fait pour ceux « que rebute le sérieux des études historiques ». — R. G.

— Sous le titre de l'*Invasione francese in Milano* (*1796*) (Milano, Cogliati, 1903, in-8° de 99 p. Extrait de l'*Archivio storico lombardo*), MM. Gallavresi et Luran publient un récit de l'entrée de Bonaparte à Milan, écrit à Nice, au mois d'août

1796, par don Francesco Nava, ancien *vicario di provvisione* et chef de l'administration milanaise après la fuite des agents autrichiens. Ce récit commence au début de mai et s'arrête au 21 du même mois, date à laquelle les Français installèrent une municipalité provisoire à la place des anciens décurions. On n'y trouvera guère de détails nouveaux : c'est une courte narration apologétique où l'auteur qui appartenait, comme disent MM. G. et L.. *al fiore dell' aristocrazia*, insiste particulièrement sur la colère et l'humiliation qu'il éprouve en assistant, debout et pressé par la foule, à l'installation de ses successeurs. Dans leurs notes copieuses et bien documentées, les éditeurs, très hostiles à la France, s'attachent à réfuter les historiens qui lui sont favorables. Ils relèvent notamment dans le *Bonaparte en Italie* de M. F. Bouvier des inexactitudes de détail. — R. G.

— La collection des « Villes d'art célèbres » que publie avec une véritable rapidité l'éditeur H. Laurens, vient de s'augmenter d'un volume sur *Constantinople*, dû à la plume de M. H. Barth (1 vol. pet. in-4° de 180 pages orné de 103 reproductions). C'est le huitième de la série, et il n'est pas établi avec moins de goût que les précédents. Le texte n'est pas divisé en chapitres : c'est une sorte de causerie historique et artistique, celle que pourrait diriger un guide supérieur auquel on se serait confié pour visiter la ville. Comme souvenir, il vous laisse en plus ces jolies photographies, parfaitement venues, et une table alphabétique vous permet de vous retrouver dans le texte. C'est bien, en somme, le caractère qui convient à ces volumes qui doivent uniformément résoudre le problème d'être courts et pourtant pleins de choses. — H. de C.

— A signaler une mince brochure de M. Oskar Mügge sur *Edmond Rostand als Dramatiker* (*Beilage zum Jahresbericht des K. Gymnasiums zu Friedeberg-Neumark*, 1903, p. 18, in-4°). Le meilleur chapitre est celui consacré au *Cyrano*; l'examen des autres œuvres est très rapide, et l'ensemble est plutôt un panégyrique qu'une étude. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 novembre 1903.

L'Académie procède à l'élection de deux commissions chargées de désigner des candidats aux places vacantes de correspondants nationaux et de correspondants étrangers. Sont élus, pour les correspondants nationaux, MM. Delisle, Boissier, Collignon et Babelon; pour les correspondants étrangers, MM. Bréal, Héron de Villefosse, Barth et Leger.

L'Académie désigne, pour la chaire de langue et littérature française du moyen âge, vacante au Collège de France, en première ligne, M. Bédier, par 26 voix; en seconde ligne, M. Jeanroy, par 23 voix.

M. Emmanuel Rodocanachi communique un mémoire sur la formation des Musées capitolins.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — **14 décembre** — **1903**

Kurze vergleichende Grammatik der Indogermanischen Sprachen, von Karl Brugmann. II : Lehre von den Wortformen und ihrem Gebrauch. — Strasbourg, Trübner, 1903. In-8, viij-342 pp. (cotées 281-622). Prix : 7 mk.

M. Brugmann, par son étonnante activité et le soin incessant qu'il apporte à se renouveler, nous avait accoutumés à beaucoup d'heureuses surprises, mais j'avoue que je ne m'attendais point à celle-ci : le premier volume de sa *Grammatik* n'était, somme toute, qu'un excellent résumé, mis à jour, de la phonétique de son *Grundriss* [1] ; le tome II est vraiment un livre nouveau, moins par le progrès de la science, qui toutefois y est sensible, que par la complète refonte du plan et de la méthode d'enseignement. Dans cette morphologie indo-européenne, l'étude de la fonction marche partout de pair avec celle de la forme [2], et parfois elle la commande : non que M. B. oublie — il ne perd pas une occasion de nous le rappeler — que la fonction est secondaire et la plupart du temps même accidentelle ; mais parce que la fonction, une fois en voie de

1. Cf. *Revue critique*, LIII (1901), p. 501.

2. On observera que c'est là précisément le grand mérite que j'ai relevé dans la savante *Introduction* de M. Meillet : *Revue critique*, LV (1902), p. 464. Pour que deux linguistes qui ne se sont pas concertés aient en même temps inauguré cette méthode, il faut vraiment que l'heure en ait sonné au cadran de notre science, et ce que j'en ai dit à propos de ce dernier livre me dispense d'y revenir en détail aujourd'hui.

solidification définitive, réagit sur la forme, et qu'à ne tenir pas compte de cette continuelle répercussion l'on s'expose à interpréter à faux presque tous les phénomènes du langage.

L'ouvrage débute par des considérations générales en vertu desquelles l'auteur substitue aux termes jusqu'à présent usités en morphologie celui de *formans*, qui a l'avantage de comprendre tous affixes, infixes et déterminants de racines, et celui de ne point préjuger la question de savoir si ces éléments formatifs ont été secondairement appliqués sur la racine, ou si à un moment donné ils en faisaient partie intégrante (p. 285). Nous l'approuverons sans le suivre, la langue française ne nous offrant pas les facilités dérivatives qui lui ont permis d'étayer sur ce mot sa nouvelle nomenclature [1].

Vient ensuite un chapitre de la composition. A peine y aurait-il quelques menus points à reprendre dans la classification des composés : de même qu'une porte-fenêtre n'est pas une porte et une fenêtre, mais une fenêtre qui est une porte ou inversement, de même *asciamallia* « marteau-hache » (p. 301), par conséquent composé appositif et non copulatif. — P. 309, l. 7 du bas, lire *ékâ-daçâ-s* (accent).

Dans l'étude de la dérivation, je dois protester contre quelques formes douteuses, qui se traînent de livre en livre et finissent à force d'être citées, par devenir articles de foi : rien ne prouve l'existence d'un mot sk. *ajás* = gr. ἀγός (p. 332 et 488), le sens « bouc » ou « non-né » suffisant dans tous les cas ; il n'est pas non plus nécessaire d'imaginer celui de « lien » pour *sétar* (p. 333), qui a toutes les chances possibles de signifier « geôlier » (nom d'agent et non d'instrument), ni d'élever à la dignité de paradigme un mot aussi véhémentement suspect que le védique *taná* « descendance » [2] (p. 336) ; enfin, ἔρις « discorde » et *arís* « ennemi » (p. 348) n'ont que faire ensemble, depuis la belle et double étymologie de Bergaigne, *sû-ri-*, « celui qui donne bien, le pieux fidèle », et *a-ri-*, « celui qui ne donne pas, l'avare, l'impie ». — P. 322, l. 12 du bas, lire *pulcherrimus*. — P. 341 : à quel point de vue est-il permis d'écrire que gr. τομή signifie » coupure » et « qui coupe » ? — P. 343 : ce n'est pas expliquer clairement la mutation d'accent de τεκνογόνος, que de renvoyer à une règle qui porte que les oxytons à finale dactylique deviennent paroxytons.

La déclinaison et les dérivations qui s'y rattachent occupent le mi-

---

1. Il est regrettable que les exemples donnés par M. B. du phénomène d'écourtement des mots (p. 292) n'aient pas été soumis à une plus sévère critique. Ceux qu'il tire du français sont inexacts ; car *pitaine* est une simple charge, et l'abrègement usuel *captaine* (couramment) ; quant à *boni*, il n'est, ni pour le sens, apocopé de *boniment*.

2. Cf. V. Henry, l'*Antithèse Védique*, § 5, ou *Revue de Linguistique*, XXXI 1898), p. 91.

lieu du volume (p. 373-446) : notons, parmi celles-ci, que *brahmânî* (p. 385) ne signifie pas « femme du brahmane », mais « épouse de Brahmâ » (la déesse de ce nom, comme *Indrânî*, etc.). — Comment *zi houbitun* « zu Häupten » (p. 386) est-il classé sous l'instrumental singulier? — L'explication sommaire du voc. sg. fm. sk. *açvé* (p. 377) est fort loin d'être satisfaisante, et je persiste, malgré le silence de l'auteur (p. 395) à soupçonner un rapport étroit entre le loc. duel ἵπποιιν et le loc. pl. ἵπποισιν. — J'ai interprété jadis *quô* par un locatif déformé [1] : ce n'est pas que je tienne à mon hypothèse; mais je ne saisis pas le passage de sens d'un instrumental à un illatif (p. 405). — Une forme aussi rare que *pecuda* (p. 430) mériterait une référence, et je n'en trouve pas qui justifie βελλέεσσι (p. 434). — En dépit de M. Berneker (p. 440), la meilleure base du génitif-accusatif slave reste celle de M. Meillet : comment l'emploi du génitif pour toute sorte d'objets, en proposition négative seulement, en expliquerait-il l'emploi restreint aux seuls objets animés et étendu à toute espèce de proposition [2]?

Dans la nomenclature des adverbes, on s'étonne de ne pas rencontrer sk. *kati*, lat. *quot* (p. 455) ; même page, lire *caelitus*.

Dans celle des prépositions, si l'on applaudit aux conjectures qui font rentrer διὰ et κατὰ dans le rang indo-européen (p. 478 et 479), on souhaiterait un éclaircissement au sujet de περὶ « par rapport à » (p. 476), et surtout de ὑπὸ complément du verbe passif [3] (p. 464). Le sk. *na* (dans *na-védas* « qui sait ») devrait être rapproché de ἀνὰ (p. 469), et je ne vois pas ce qui empêche d'apparier le sk. *ní* à ἐνὶ et à lat. germ. *in* (p. 472), lors d'ailleurs qu'on pose * *po* = * *apo* et autres similaires [4].

Dans l'analyse du mécanisme verbal, pleine de très fines considérations sur la valeur primitive des aspects, des modes et des temps, c'est avec une vive satisfaction que l'on voit M. B. s'élever contre le dogmatisme systématique qui affirme ou nie sur les terrains anté-linguistiques où à peine la conjecture serait permise, et particulièrement contre l'abus qu'on a fait, dans ces derniers temps, des racines disyllabiques (p. 490); mais on voudrait que, citant les plus récents

1. *La Relation locative dans les Langues Italiques*, et *Revue de Linguistique*, XXX (1897), p. 63. — Je remarque en passant que la forme *cû, postulée en cet article, se retrouve précisément dans *cûr* = *quór*, qui, lui non plus, ne saurait être un instrumental, puisqu'il signifie « dans quel but ? » et non « par quelle voie ? »

2. P. 407, l. 5, lire « derselbe » au lieu de « sie », je suppose. — P. 444, l. 18, lire *haitada*.

3. Voici celui que depuis assez longtemps je hasarde à mon cours : soit une formule révérentielle telle que ἐχαρίσθην (ἐκολάσθην) ὑπό σου « j'ai reçu une faveur (un châtiment) de dessous toi = tu as laissé tomber sur moi... » ; puis extension : cf. en chinois (ku-wen) *tsu hia* « le dessous de [tes] pieds = toi ».

4. P. 459, l. 2 du bas, lire *gávyûtir*. — P. 466, l. 2 du bas, la référence (§ 376, 3) est évidemment erronée.

travaux sur l'infixation nasale (p. 510), il n'eût pas oublié le *Mémoire* de M. de Saussure, venu trop tôt pour qu'on lui rendit justice à son heure. — P. 542 : que ἄγυια soit un participe du parfait, « qui conduit » (ὁδός), cela est infiniment probable ; mais pourquoi l'accent a-t-il reculé ? — P. 590 : il est, au contraire, tout à fait invraisemblable qu'un impératif aussi sporadique que ἄγει ait fait naître les formes à peu près panhelléniques ἄγεις ἄγει. Il est étrange qu'un esprit aussi précis que M. Brugmann se contente parfois à si bon marché, comme aussi lorsqu'il enseigne φερόμεσθα venu de φέρεσθε (p. 595). Il y a vingt ans que je crois avoir serré la question de plus près [1] ; mais quelque chose de bon pouvait-il venir de Galilée ?

Dans l'aperçu des particules, qui termine le livre, je note qu'on arrive, ce me semble, à une compréhension plus adéquate du *-ne* lat. interrogatif (p. 618), en l'interprétant par la négation, et en faisant remonter à l'indo-européen l'usage de poser la question sous la forme négative, lorsqu'on attend une réponse affirmative, et réciproquement, v. g. : *scisne?* « ne sais-tu pas ? = tu sais bien », cf. sk. *nanu vèttha* « certes tu sais » ; et *num dormis?* « dors-tu ? », cf. allemand *nun schläfst du?*

V. Henry.

Dr. Wilhelm Bacher. — **Aus dem Wœrterbuche Tanchum Jeruschalmi's,** nebst einem Anhange über den sprachlichen Charakter des Maimûni'schen Mischne-Tora ; extrait du *Jahresberichte der Landes-Rabbinerschule in Budapest für das Schuljahr 1902/3*. Strasbourg, Karl Trübner, 1903, in-8, p. 146 et 38.

Voici déjà de longues années que les hébraïsants attendent l'édition du dictionnaire de Tanchoum sur la Mischna, intitulé *al-Mourschid al-Kâfi* « le guide suffisant ». M. Adolph Neubauer a consacré plusieurs années de son activité scientifique à préparer cette édition. Il avait réuni tous les matériaux nécessaires et touchait au but, lorsque la perte de la vue arrêta malheureusement ses importants travaux.

La copie de Neubauer se trouve actuellement entre les mains de M. Bacher qui était tout désigné pour mener à bonne fin l'entreprise. Avant de commencer l'impression du *Mourschid*, M. Bacher en a étudié le contenu avec le soin minutieux, l'érudition et le sens critique qu'il apporte dans ses publications. Le livre qui vient de paraître contient le résultat de ses recherches. Il atténue, dans une certaine mesure, les espérances que l'on avait fondées jusqu'ici sur la

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 73. — P. 498, l. 11 du bas, substituer, je pense, *infinitum* à *finitum*. — P. 547, l. 18, lire *ajagmiran*. — P. 603, l. 14, la traduction de *jyôtis* par « Licht » fait dire au poète védique presque un non-sens : lire « Gestirn » (le soleil). — Il faut bien des lignes pour relever quelques insignifiants lapsus ; il n'en faut qu'une demie pour dire que le livre est excellent.

valeur du *Mourschid*. C'est souvent le sort des compositions orientales de pâlir à la clarté du plein jour.

L'objet de Tanchoum en écrivant son dictionnaire, était d'expliquer les mots difficiles ou intéressants qui se rencontrent dans le commentaire de Moïse Maimonide sur la Mischna, *Mischné-Tora*, et par suite les termes mêmes de la Mischna. Ce dictionnaire, écrit en arabe, devait, dans la pensée de son auteur, remplacer l'*Arouch* de Nathan écrit en hébreu et que les Juifs ne pouvaient se procurer, sans grandes dépenses. C'était une illusion de Tanchoum qui n'a accompli sa tâche que d'une manière incomplète et sans critique. « Tanchoum n'offre pas, en réalité, dit M. B., p. 52, un dictionnaire qui, dans son matériel dominant, ait retravaillé le trésor linguistique de la *Mischné-Tora*, ou qui, en première ligne, puisse servir d'un auxiliaire suffisant pour l'intelligence lexicographique de l'œuvre de Maimonide. Dans une cinquantaine d'articles seulement, les exemples sont tirés complètement ou presque exclusivement de la *Mischné-Tora*. Mais, d'un autre côté, je puis établir que Tanchoum n'a tenu aucun compte de beaucoup de vocables de l'ouvrage de Maimonide. La liste de l'*Appendice* composée des mots qui sont caractéristiques pour la langue de la *Mischné-Tora*, compte 130 numéros. De ces mots, il y en a plus de cinquante qui ne se trouvent pas dans Tanchoum. Pour un nombre qui n'est guère moindre, le sens spécial du mot noté dans ma liste n'est pas mentionné par Tanchoum..... Il s'est formé une œuvre de matériaux mélangés qui ne peut être désignée ni comme un dictionnaire pour la *Mischné-Tora*, ni comme un dictionnaire pour la Mischna. »

Est-ce à dire que le *Mourschid* ne mérite pas d'être publié ? Assurément non. Cependant M. B. paraît encore indécis après dix années qu'il est en possession de la copie de Neubauer. « Comme je ne sais, dit-il dans sa préface p. 4, si je serai dans un temps appréciable ou jamais en situation d'accomplir la tâche qui m'est imposée de l'édition du dictionnaire de Tanchoum, mais comme, d'un autre côté, j'ai la conviction que les idées que l'on se fait de l'œuvre et que l'on puisait jusqu'ici dans son introduction seule connue, sont très indécises et défectueuses, j'ai résolu de combler les lacunes de la connaissance du dictionnaire de Tanchoum au moyen de communications détaillées de son contenu. » Les retards apportés à l'édition sont, à mon avis, regrettables. Le *Mourschid* est un monument original et important de la littérature juive du XIIIe siècle. A ce titre, il doit être édité. Mais, en dehors de son intérêt historique, il a aussi une valeur lexicographique que M. B. signale à plusieurs reprises, et qui lui assure une clientèle choisie parmi les hébraïsants.

En attendant l'édition que nous souhaitons voir paraître le plus tôt possible par les soins de M. B., la critique que celui-ci fait de l'ouvrage forme une introduction très complète qui permettra de publier

le texte sans un commentaire étendu et d'éviter les frais et les longueurs d'une publication touffue.

Par l'examen du *Mourschid*, M. B. a été amené à étudier de près les sources de ce livre. Il a consacré un appendice fort instructif au caractère linguistique de la *Mischné-Tora*. A l'appui de sa critique, M. Bacher donne quelques extraits du *Mourschid*, notamment la préface et les passages relatifs à la méthode de l'auteur. Le dernier numéro, le n° 11, contient un spécimen du style artificiel, composé comme une mosaïque, de la *Mischné-Tora* de Maimonide.

R. D.

Reinach (Théodore). **L'histoire par les monnaies. Essais de numismatique ancienne.** Paris, Leroux, 1902, un vol. in-8° de 271 pages.

Il ne s'agit point ici, comme le titre pourrait le donner à penser, d'un ouvrage d'une portée générale et synthétique. C'est la réunion d'articles divers publiés par M. T. Reinach au cours des quinze dernières années. « En exhumant ces pages de la nécropole que constituent au bout de peu d'années les collections de *Revues*, dit M. T. R., j'ai voulu les rendre plus accessibles à la fois aux numismates de profession et aux amis de l'histoire en général. Mais j'aurais cru manquer de respect à mes lecteurs et à la science même, si j'avais, selon un trop fréquent exemple, réimprimé ces essais tels qu'ils ont paru à l'origine... J'ai donc soumis les différents chapitres de ce livre à une révision attentive, aussi sévère que s'ils étaient l'œuvre d'un autre. J'ai ajouté, retranché, corrigé ce qui m'a paru devoir l'être... ». Les questions traitées sont neuves ou renouvelées, attrayantes et des plus variées en ces vingt-cinq chapitres. L'invention de la monnaie et la date de Phidon en occupent les quarante premières pages ; M. R. s'efforce de soutenir, contre le témoignage formel d'Aristote, que les ὀβελίσκοι déposés par Phidon dans le temple de Hera d'Argos étaient « des étalons *ne varietur* d'un système pondéral destiné à rester en vigueur ». C'est là une opinion qu'il n'est pas possible d'admettre et que j'ai combattue ailleurs. Elle est en contradiction formelle avec les témoignages anciens, avec les usages de l'antiquité tout entière, enfin avec la forme même donnée aux étalons pondéraux : ils n'ont jamais la forme de broches. Mais il serait trop long de discuter avec preuves à l'appui.

Deux articles importants sont consacrés à la recherche de la valeur proportionnelle de l'or et de l'argent dans l'antiquité ; deux autres non moins remarquables, au système monétaire delphique et à la crise monétaire du IIIe siècle de notre ère, à propos d'une inscription de Mylasa. Des monnaies des rois du Pont, de Bithynie et de tétrarques galates ont permis à M. R. d'élucider fort habilement des

questions de chronologie et même de calendrier. Le mémoire intitulé *La dynastie de Commagène,* fondé sur des inscriptions nouvelles, et qui aboutit à l'établissement définitif de la généalogie de cette dynastie, est un modèle d'érudition critique. Il y a aussi des pages décisives sur les jeux appelés κενδρείσεια, à Philippopolis de Thrace et sur quelques points controversés de la numismatique judaïque.

Mais, bien téméraire est la correction que M. R. propose au texte de Pline dans le mémoire *Acragas ou le Pirée pris pour un homme.* Je ne saurais admettre que Δερρωναῖος gravé devant la tête d'Apollon sur une monnaie de Péonie désigne le dieu lui-même, parce qu'il est sans exemple en numismatique, à cette époque, qu'une divinité soit ainsi appelée seulement par son épithète, sans son nom, et parce que sur les nombreuses monnaies analogues à celle dont il s'agit, au mot Δερρωναῖος se trouvent substitués des monogrammes variés qui désignent simplement des noms de magistrats. A propos du mémoire fort suggestif *a priori*, intitulé *Les stratèges sur les monnaies d'Athènes*, je me demande si la conscience de M. R. est tout à fait tranquillisée quand il se contente de nous informer loyalement que MM. Preuner et Kirchner ne partagent pas son avis. Ici, M. R. n'a vraiment pas assez « retranché, corrigé », car la vérité est que l'article tout entier est à supprimer ; les magistrats signataires des monnaies athéniennes ne sont pas et ne peuvent pas être des stratèges. M. R. a bien fait de reproduire sa notice nécrologique sur Lucien de Hirsch ; il a ainsi rappelé le souvenir d'un collectionneur au goût exquis dont le riche médaillier a été pieusement donné par sa mère au Cabinet de Bruxelles. Mais pourquoi, en vérité, sinon pour grossir le volume, M. R. a-t-il réédité un article de la *Revue critique* dans lequel il s'était jadis donné le facile plaisir d'écraser de sa botte puissante un malheureux plagiaire dont le livre avait, dès le jour de son apparition, provoqué les rires universels ?

En différentes pages de cet intéressant recueil j'ai le grand honneur d'être contredit et critiqué, soit que mon nom se trouve passé sous silence, — et je ne puis que remercier M. Reinach d'avoir ainsi ménagé mon amour-propre, — soit nominativement. A propos de la monnaie thibronienne, j'ai soutenu l'opinion que le Thibron en question n'est autre que l'harmoste lacédémonien de l'an 400 et que le *Thibroneion nomisma* est représenté dans nos médailliers par de rares pièces d'or d'Éphèse dont on a vainement contesté l'authenticité. Je n'ai rien à changer à cette théorie, car Thibron le Cyrénéen n'a pu frapper, s'il a émis des monnaies, que l'*Alexandreion nomisma*, comme tous les généraux et successeurs d'Alexandre. Le seul argument d'apparence sérieuse qu'on m'oppose est un passage de Pollux : je démontrerai ailleurs que le mot θιϐρώνειον qui s'y trouve est interpolé.

E. Babelon.

Bruno Sauer. *Der Weber-Laborde'sche Kopf und die Giebelgruppe des Parthenon.* Berlin, Reimer, 1903. In-4°, 117 p., avec 3 planches et 8 gravures dans le texte.

Felice San Gallo, secrétaire de Morosini, l'accompagna devant Athènes (1687). Morosini eut envie de rapporter à Venise une partie du fronton ouest du Parthénon; mais l'opération fut mal conduite et les statues vinrent s'abîmer sur le sol. San Gallo revint à Venise et y mourut dans une maison qui lui appartenait. En 1823, le sculpteur Weber acheta, dans cette maison, une tête de femme très mutilée où il reconnut un fragment des frontons du Parthénon. En 1844, Léon de Laborde, revenant de Grèce par Venise, acheta cette tête. Il la transporta à Paris et la débarrassa d'une première restauration faite par un Italien; puis il la fit restaurer à nouveau par Simart, l'auteur de l'Athéna chryséléphantine du château de Dampierre. Elle est encore à Paris, quai d'Orsay, dans l'hôtel du marquis de Laborde, fils et petit-fils des illustres archéologues de ce nom.

On était d'accord pour admettre que la tête en question avait été ramassée par San Gallo parmi les débris du fronton occidental tombés à terre; une hypothèse accréditée l'attribuait à la figure G du fronton occidental, la déesse qui conduisait le char d'Athéna.

M. Sauer a repris la question avec une clairvoyance et une ingéniosité vraiment admirables. D'abord, il s'est aperçu que les différents moulages de la tête Laborde ne sont pas exactement pareils; dans quelques-uns, la tête est moins longue. Il vint à Paris, étudia l'original et reconnut que Simart avait complété l'occiput avec du plâtre; les moulages *à tête courte* ont été exécutés avant sa restauration. Mais le fait que la tête parut trop courte à Simart et qu'elle était mutilée en arrière prouve qu'elle appartenait à un fronton, qu'elle s'en détachait comme en très haut relief; ainsi se trouve, pour la première fois, démontré que Weber a eu raison en rapportant cette belle tête à l'un des frontons du Parthénon. Un excellent archéologue m'a dit souvent qu'il n'admettait pas cette attribution; il avait le droit d'être sceptique, puisque la preuve n'était pas faite; elle l'est aujourd'hui.

Vu les dimensions de la tête, le fait que le côté droit en est un peu négligé et d'autres circonstances difficiles à préciser sans images, M. Sauer a pu établir qu'elle surmontait une figure debout et que le spectateur devait la voir de trois quarts, tournée vers la gauche. Or, si l'on passe en revue les figures acéphales du fronton occidental, on n'en trouve point à qui cette tête puisse convenir. Après tout, San Gallo a bien pu ramasser une tête du fronton oriental, à l'époque même qui vit s'abîmer le fronton ouest; réflexion simple, mais que M. S. a faite le premier. Conclusion : la tête Laborde appartient au premier fronton, non au second.

Nous ne connaissons que peu de fragments du milieu de ce fronton

oriental, où était figurée la naissance d'Athéna. Mais, il y a douze ans, au péril de sa vie, M. Sauer a relevé les *Standspuren* des figures, c'est-à-dire les traces (trous de scellement, etc.) qu'elles ont laissées sur le bord inférieur du tympan. Par là, le problème n'a pas été résolu, mais le nombre des solutions admissibles a diminué dans une très forte proportion.

En possession d'une donnée complémentaire aussi importante que la tête Laborde, M. Sauer a cru pouvoir aller plus loin. Arriver à une certitude mathématique n'était pas possible; mais, dans le domaine des hypothèses, celle à laquelle il s'est arrêté est particulièrement séduisante. La voici.

Au milieu du fronton, Zeus assis à droite, tenant un sceptre et, à sa gauche, Athéna debout avec la lance. A gauche d'Athéna, Héphaestos avec son marteau, s'éloignant comme saisi de terreur, puis Latone assise, avec une couronne et un voile (fragment de la tête à Athènes), enfin une femme debout, tenant une torche (fragment de la main à Athènes). *La femme à la torche est Artémis et sa tête est la tête Laborde*. A droite de Zeus, une Ilithye, debout, marchant vers la gauche, Poseidon assis et Apollon citharède debout.

Voilà pour le groupe du milieu. Le reste est assez bien connu par les fragments conservés et les dessins. Sur la droite du spectateur, et de gauche à droite, M. S. place Niké, Hermès, les trois déesses dites (à tort) Moires ou Parques; de l'autre côté, Hébé, Déméter et Kora et le jeune dieu dit Thésée ou Héraclès.

Je crois *tout à fait certain* le résultat essentiel du travail de M. S., à savoir l'attribution de la tête Laborde au fronton oriental, et *presque certaine* son hypothèse que la tête est celle d'une Artémis, πότνια, παμβασίλεια, καλὸν θάλος αἰὲν ἐοῦσα.

Ce mémoire est de ceux qui font honneur non seulement à un savant, mais à la science. L'auteur a droit à nos félicitations bien cordiales.

Salomon REINACH.

Die alten Petrusakten in Zusammenhang der apocryphen Apostellitteratur, nebst einem neuentdeckten Fragment; untersucht von Carl SCHMIDT. Leipzig, Hinrichs, 1903; VIII-176 pp. in-8. Prix : 6 Mk (*Texte und Untersuchungen*, Neue Folge, IX, 1).

M. Carl Schmidt, à qui l'on doit plus d'une découverte dans la littérature copte, a trouvé un fragment inédit des *Actes de Pierre*, rédigé en copte. Il le publie, le traduit en allemand et en prend occasion pour traiter à nouveau l'ensemble du problème des *Actes de Pierre* et même des Actes apocryphes des Apôtres en général.

Jusqu'à présent, on croyait que ces Actes avaient été composés par des gnostiques, puis corrigés et plus ou moins ramenés à l'orthodoxie par les catholiques qui ne voulaient pas se priver d'une lecture édifiante et romanesque. M. S. croit, au contraire, que ces Actes sont l'œuvre des catholiques. Les traits où l'on a vu des influences docètes ou gnostiques sont des archaïsmes. L'objection que l'on pourrait tirer des *Actes de Thomas* est sans valeur. Ces Actes contiennent l'*Hymne de l'âme*, œuvre certainement gnostique. Mais ils ont vu le jour sur terre syrienne, ou du moins telle est l'origine de la rédaction que nous avons. L'Église de Syrie a été toujours plus ou moins sous des influences gnostiques. Au surplus, il n'y a pas, avant saint Éphrem, d'autre poésie syrienne chrétienne que celle de Bardesane. Ainsi le caractère de ces Actes s'explique par des circonstances locales.

Une partie des Actes apocryphes des Apôtres porte le nom de Leucius Charinus. D'après M. S., ce nom ne s'attachait au début qu'à ceux de Jean. Les *Actes de Pierre* ont une autre origine. Mais leur auteur s'est servi des *Actes de Jean*.

Les *Actes de Pierre* doivent, au rapport de M. S., se placer entre Irénée et le temps d'Origène-Hippolyte, soit vers 200-210.

Ces conclusions sont soutenues par beaucoup d'érudition. Elles ne manqueront pas de soulever des discussions. Malheureusement le problème des Actes apocryphes est très complexe et nous ne saisissons ces documents qu'à travers des remaniements. On discutera longtemps sur eux, si quelque découverte imprévue ne nous apporte un texte plus ancien.

P. L.

Sancti Ambrosii Opera; Pars IV, **Expositio Euangelii secundum Lucam.** Recensuit Carolus Schenkl; opus auctoris morte interruptum absoluit Henricus Schenkl (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol. XXXII, pars IIII). Vindobonae, Pragae, Tempsky; Lipsiae, G. Freytag. MDCCCCII. xl-590. pp in-8. Prix : 18 Mk. 40.

Le commentaire d'Ambroise sur saint Luc est la refonte de sermons prêchés dans l'église de Milan. Des indices nombreux de discours restent encore dans la rédaction actuelle. Quelques-uns de ces sermons ont été prêchés au mois de janvier, d'autres en d'autres temps, suivant l'opportunité. Pour en faire un commentaire suivi, Ambroise dut ajouter plus d'un développement, probablement tout le livre III. Commencés en 385, les sermons furent continués en 386 et 387. En 389, le livre avait paru, et saint Jérôme le citait. La division en livres remonte à Ambroise lui-même, bien que les manuscrits ne soient pas toujours d'accord. Les sources seraient à définir exacte-

ment. On sait déjà que les deux premiers livres sont presque une traduction d'Origène.

Les manuscrits, base de l'édition, sont au nombre de quatorze; deux sont très anciens, un manuscrit de Bobbio, du VII[e] siècle, malheureusement mutilé et partagé entre les bibliothèques de Milan (H 78 sup.) et de Turin (G V 15); un ms. de Corbie, du milieu du VIII[e] siècle, à Saint-Pétersbourg (F. v. I N. 6). Les autres manuscrits sont du IX[e] et du X[e] siècles.

Cet ouvrage est le dernier auquel Carl Schenkl ait donné ses soins. Son fils a dû terminer l'impression et mettre la dernière main. Qu'il nous soit permis d'accorder un souvenir et un regret au philologue consommé, à l'excellent maître, au savant judicieux qu'a perdu, en 1901, l'Université de Vienne. Ce regret sera tempéré par une satisfaction que Carl Schenkl a eue dans ses dernières années; il a vu grandir la réputation et le mérite d'un fils digne de lui. Ce volume, où le fils a dû suppléer son père, témoignerait, si d'autres travaux ne l'avaient déjà prouvé, que l'édition de saint Ambroise reste en de bonnes mains.

Paul LEJAY.

Sancti Aureli Augustini Retractationum libri duo. Recensuit et commentario critico instruxit Pius KNÖLL. Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag. XXII-217 pp. in-8. Prix : 7 Mk. 40 (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol. XXXVI, sect. I, pars 2).

Cette édition est fondée sur seize manuscrits, dont les plus anciens sont le *Corbeiensis* aujourd'hui à Saint-Pétersbourg (199, L. Otd. I), du VIII[e] siècle, et le manuscrit du chapitre de Verceil (CLXXXIII, 3), du VIII[e]-IX[e] siècle. M. Knoell a suivi de préférence le *Corbeiensis* et un manuscrit de Boulogne-sur-mer qui lui est apparenté (n° 44), du commencement du IX[e] siècle. Il nous expliquera plus tard pourquoi, quand il aura plus de loisir (pp. VII-VIII). En attendant, à en juger par les indications de l'apparat, il ne nous semble pas que son texte diffère beaucoup de celui des Bénédictins. Des tables des passages de saint Augustin discutés par lui-même et des auteurs cités terminent le volume.

P. L.

Ignatii Antiocheni et Polycarpi Smyrnaei Epistulae et Martyria. Edidit et adnotationibus instruxit Adolfus HILGENFELD. Berolini, sumptibus C. A. Schwetschke et filii, MCMII. XXIV-384 pp. in-8. Prix: 12 mk 80.

Livre touffu et mal ordonné, où les textes originaux sont séparés des anciennes versions, où les idées de l'éditeur sont dispersées entre

de courts prolégomènes et une annotation qui forme la seconde partie du volume. M. Hilgenfeld paraît attacher une grande importance au *Martyrium Colbertinum* d'Ignace. Il date le martyre de Polycarpe du 26 mars 165. La lettre aux Philippiens qui fait partie du supplément (non authentique) des lettres ignatiennes, n'est pas du même auteur que le reste de ce recueil. Il la place entre le premier et le second concile œcuménique (325-381) et M. Draeseke ajoute une note confirmative sur la langue et le style. Ces conclusions ne seront pas toutes admises sans discussion. Mais il y a beaucoup de données et de rapprochements dans le commentaire et le recueil des *Testimonia* est commode. L'édition de M. Hilgenfeld ne dispense pas d'avoir celle de Lightfoot, mais on la consultera encore avec profit.

P. L.

Clement of Alexandria, Miscellanies, Book VII. The Greek text with introduction, translation, notes, dissertations and indices by the late Fenton John Anthony Hort and Joseph B. Mayor. London, 1902; cxi-455 pp. in-8. Prix : 15 sh.

Hort est bien connu pour son édition critique du Nouveau Testament, publiée en collaboration avec Westcott. En 1872, avant d'être professeur de théologie, il donna des leçons à Emmanuel College de Cambridge, et, pendant six ans, y expliqua successivement Origène contre Celse, l'épître aux Ephésiens, le livre III d'Irénée, la première épître de Pierre, la première aux Corinthiens, la lettre de saint Jacques, le septième livre des Stromates et les trois premiers chapitres de l'Apocalypse. Dans ses papiers, on a retrouvé les notes du cours sur Clément d'Alexandrie sur un exemplaire interfolié de l'édition Dindorf. Ces notes allaient jusqu'au § 69 (sur 111 paragraphes). M. Mayor les publie avec l'aide d'un ami de Hort, M. H. Jackson, et du fils de Hort. Mais il les a singulièrement augmentées, a pourvu à l'annotation des §§ 70-111, a écrit l'introduction, en un mot a fait besogne d'éditeur de Clément, plutôt que de Hort. Sa contribution est la bienvenue.

L'introduction est divisée en six chapitres : Titre des Stromates, Influence de la philosophie grecque sur la théologie et la morale de Clément, Clément et les mystères, Réputation de Clément, Le texte des Stromates, Analyse du livre VII.

Aux questions générales, M. M. n'aime guère donner de réponses générales. A propos de l'influence de la philosophie grecque, après avoir cité et discuté les opinions de MM. Harnack, Deissmann et Hatch, il prend pour son compte quelques exemples où il analyse cette influence : l'idée de Dieu, l'identité de la vertu dans l'homme et

Dieu (idée stoïcienne, sur laquelle M. M. revient à la n. 26 de la p. 154), la nature du châtiment, la distinction du gnostique et du fidèle ordinaire. Même attitude vis-à-vis des mystères. M. M. montre l'influence des mystères sur la langue du christianisme et déjà sur celle des Septante ; il a deux pages de citations de Clément d'Alexandrie, il cherche dans les mystères l'image de la discipline du secret ; il note que Clément parle des mystères d'Eleusis et de ceux de Sabazius, non des mystères de Mithra. Mais il s'abstient d'une conclusion d'ensemble. De même que la philosophie, et en particulier le stoïcisme, ont dû beaucoup de progrès et de notions nouvelles aux sagesses orientales et aux Juifs de la dispersion, les mystères ont subi l'influence du christianisme ; en même temps, plus anciennement, leur fond original lui a préparé la voie. C'est à peu près tout ce qu'on peut déduire du chapitre de M. M.

Le texte a été l'objet d'une sérieuse attention. Il n'y a qu'un manuscrit, le *Laurentianus* V, 3, du xi^e siècle, et une copie du xv^e siècle maintenant à Paris. M. M. a eu à sa disposition une collation qu'il a faite lui-même, celle de M. Barnard, l'éditeur du *Quis dives*, et enfin celle de M. Stählin, qui est chargé des *Stromates* dans l'édition de Berlin. Le chapitre V de l'introduction contient une étude très minutieuse des particularités du *Laurentianus*. Bizarrerie assez peu explicable, la collation de M. Stählin faite sur Dindorf est publiée telle quelle, avec renvoi à la pagination de Dindorf que M. M. ne reproduit pas dans son texte ; il donne au contraire les pages de Potter et de Sylburg.

Les notes sont très importantes. Ce sont d'abord des discussions de texte ou des notes grammaticales. Il y a aussi de petites dissertations sur des sujets touchés par Clément : p. 7, 23 sur la déification du fidèle ; p. 16, 7, sur le rapport du troisième ciel de saint Paul (II *Cor*. xii, 2) avec les trois ordres des anges ; p. 16, 30, sur le mouvement des sphères ; p. 96, 12, sur γνῶσις et σοφία ; p. 138, 12, sur le σημεῖον (signe de la croix) ; p. 158, 21, sur un *agraphon* du Christ ; p. 176, 2, sur le proverbe οἷος ὁ λόγος τοιόσδε καὶ ὁ βίος.

Trois notes plus développées forment autant d'appendices : sur αὐτίκα au sens de « certainement », sur l'usage de ἄν dans Clément, sur la relation de l'agape à l'eucharistie dans Clément. La conclusion de cette dernière note semble être que la pensée de Clément est difficile à saisir à travers son allégorisme mystique. Il paraît étendre l'idée de la cène à toute communion intime du fidèle avec le Christ.

M. M. n'est pas toujours bien au courant. Sur les mystères d'Eleusis, il ne cite pas M. Foucart, ni M. Fr. Cumont sur ceux de Mithra. Je n'ai pas vu non plus la mention du dictionnaire mythologique de Roscher, dont l'article *Isis*, entre autres, pouvait l'intéresser. P. 6, n. 5, il fallait renvoyer au *Journal of theological studies*, II (1901), 612, et III (1902), 278 ; p. 16, n. 4, utiliser les articles de M. Turmel

sur les anges dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, III (1898) et IV (1899); p. 60, 11, consulter maintenant sur le feu du purgatoire, Anrich, dans *Theol. Abhandlungen* (*Festgabe Holtzmann*), 1902, p. 95. P. 74, 28, M. M. retarde singulièrement sur les origines de la fête de Noël; cf. Duchesne, *Origine du culte chrétien*, 3e éd., p. 258.

Trois tables alphabétiques, auteurs cités, mots grecs, matières et grammaires terminent le volume. La seconde est un admirable répertoire.

L'ouvrage rendra de grands services. Quiconque étudie, non seulement Clément d'Alexandrie, mais les origines du christianisme, ne saurait le négliger sans dommage.

Paul Lejay.

The Chatelaine of Vergi, a XIII Century french romance, done into english by A. Kemp-Welch, edited with introduction by L. Brandin. Londres, D. Nutt; Paris, Geuthner, 1903; in-16 de XXIII-95 pages.

Le petit roman de la *Châtelaine de Vergi* est une des œuvres du moyen âge qui, grâce à la délicatesse des sentiments et à la finesse de l'analyse psychologique, peuvent conserver quelque attrait pour des lecteurs modernes. Aussi comprend-on que Miss. Kemp-Welch ait eu l'idée de le présenter au public anglais dans une traduction dont je ne me hasarderai pas à apprécier l'élégance, mais dont je louerai au moins la fidélité, que certains trouveront peut-être trop scrupuleuse. M. Brandin a fait précéder ce petit volume, élégant sans luxe, d'une introduction dont il ne faut pas mesurer l'importance à la brièveté. Il combat d'abord, avec succès, ce me semble, l'hypothèse de M. G. Raynaud qui avait vu dans cette nouvelle un « roman à clefs ». Elle a été écrite aux environs de 1280-90, c'est-à-dire quinze ou vingt ans à peine après les événements qui, selon M. Raynaud en auraient fourni le sujet, et qui, à cette date, eussent encore été présents à toutes les mémoires; dès lors on ne comprendrait guère les libertés que le poète aurait prises avec l'histoire : la duchesse de Bourgogne en effet, à laquelle le poète attribue une fin tragique, était encore vivante; quant à son mari, qui, d'après le poème aurait été son meurtrier, il était mort longtemps avant elle. Tous ces faits avaient déjà été rassemblés par M. Raynaud, mais M. Brandin me paraît en tirer une conclusion beaucoup plus naturelle en déniant au roman tout fondement historique. M. Brandin donne ensuite une liste (qui n'est pas tout à fait complète) des œuvres inspirées par la nouvelle française, il termine enfin en signalant quelques œuvres d'art qui en ont illustré les principales scènes; c'est là une excellente innovation, qui serait

plus louable encore si M. B. avait pris le soin de commenter lui-même les trois planches jointes à la publication ; parmi les huit médaillons de la première en effet, il en est deux ou trois dont le sujet n'apparaît pas nettement [1].

A la suite de la traduction anglaise, M. B. a reproduit, à peu près sans changements, le texte français d'après l'édition Raynaud ; à noter (v. 393) une correction (*chienet* pour *chevalier*) qui rend son sens à un passage inintelligible et s'explique, paléographiquement, fort bien. Il y a çà et là, en revanche, quelques négligences : 451 *vue* pour *vie;* 552 *devent* pour *devant ;* 814 *itel* pour *tel* (vers trop long) ; 820 *aimé* pour *amé ;* 837 *mit* pour *mi*. J'aurais introduit, dans d'autres passages, quelques corrections au texte de M. Raynaud : 185 au lieu de *fet*, lire *set* (il s'agit de la locution *savoir mal* au sens de « être désagréable ») ; 660 lire *a morte se tient et despite* (au lieu de : *morte se tient et a d.*) ; 675 au lieu de *parolt* rétablir la forme orientale *parost*, qui fournit une rime exacte (voy. Meyer-Lübke, trad., II, p. 210).

A. JEANROY.

H. FIERENS-GEVAERT. **Nouveaux Essais sur l'art contemporain.** Paris, Alcan, 1903. In-12, II-214 p. Prix 2 fr. 50.

Des cinq essais réunis dans ce volume, le plus instructif est le premier, relatif à l'évolution et à l'avenir de l'architecture moderne. L'auteur a raison de chercher, dans les *Entretiens* de Viollet-le-Duc, le pressentiment et même la formule d'une transformation de l'art de bâtir. Dès 1860, cet illustre savant comprit que l'emploi de matériaux nouveaux, en particulier du fer, allait conduire à la création d'un nouveau style; il ne s'effrayait pas à la pensée que ce style dût abandonner quelque peu les traditions classiques, car, disait-il, « les ingénieurs qui ont fait des locomotives n'ont pas songé à copier un attelage de diligence ». Labrouste, dans la grande Salle de lecture de la Bibliothèque Nationale, fut peut être le premier en France à justifier les prévisions de Viollet-le-Duc. Mais il ne semble pas que l'évolution décisive se soit accomplie dans notre pays. Elle a commencé en Angleterre, sous l'inspiration de Ruskin, lorsque William Morris et d'autres renouvelèrent, sans souci des styles traditionnels, l'aspect des mobiliers et des décorations intérieures. D'Angleterre le mouvement se propagea en Belgique, où deux architectes, MM. Hankar et Horta, s'attaquèrent aux façades, avec la préoccupation des lignes expressives et des besoins modernes, émancipée de la tutelle académique. M. Fierens-Gevaert nous apprend que M. Otto Wagner, le chef de l'école *sécessioniste* autrichienne, a eu connaissance des essais tentés

1. Sur les versions italiennes du récit, voy. *Studj romanzi*, I, 134.

en Belgique. Le style nouveau a passé d'Autriche en Allemagne, notamment à Darmstadt, et exerce déjà son influence à Paris. En même temps, les expositions universelles de 1889 et de 1900 contribuaient au développement de l'architecture qui emploie de préférence le fer, le ciment armé, les briques vitrifiées. De là, deux courants qui finiront sans doute par donner naissance à un style, caractérisé, d'une part, par l'emploi des matériaux nouveaux concurremment avec les matériaux traditionnels, de l'autre, par le souci de répondre aux convenances pratiques, sans s'astreindre à prendre pour guide, dans la décoration, telle ou telle des grandes écoles du passé. M. F.-G. a réuni en quelques pages (p. 45-67) des informations intéressantes et, en partie, de première main sur l'état de l'architecture « de l'avenir » dans les divers pays d'Europe ; on peut en recommander la lecture aux historiens de l'art.

Les autres essais ne leur apprendront pas grand'chose et l'on s'étonne qu'il ait paru utile de les imprimer. Celui qui concerne l'enseignement de l'histoire en France est superficiel ; ce qu'il y a de mieux sont deux pages de M. de Baudot, sur l'enseignement de l'architecture au Musée de sculpture comparée. M. F.-G. n'a que des notions vagues sur l'École du Louvre ; il ne sait pas que cette institution, destinée à former des conservateurs pour les Musées de Paris et de la province, a dévié de son but ; il n'a pas indiqué l'esprit aggressif et personnel de l'enseignement de Courajod, dirigé contre l'École des Beaux Arts et l'École des Chartes. L'influence des écrits de Léon de Laborde sur Courajod a été si grande qu'on ne peut vraiment en faire abstraction lorsqu'on prétend caractériser l'auteur des *Leçons*. Courajod, savant très honnête, bien que tourmenté du délire de la persécution, était le premier à dire qu'il « développait », devant ses auditeurs du Louvre, « des daguerréotypes tirés par Laborde ».

Le dernier essai, *Pourquoi nous aimons les primitifs*, m'a semblé un peu banal. Il fallait distinguer d'abord entre les œuvres choisies, triées, que l'on voit ou que l'on regarde seules dans les Musées, et la longue série d'œuvres sans valeur et de même époque qui les encadrent. Celui qui aime les primitifs parce que primitifs, sans faire un choix, n'est qu'un imbécile. M. F.-G. paraît écrire vite et commet de grosses erreurs, comme lorsqu'il parle (p. 210) de *Paolo della Francesca*, qui s'appelait *Piero dei Franceschi*. Mais voici qui est bien pis (p. 197) Belge, enseignant en Belgique, M. F.-G. n'a pas l'air de savoir où sont les panneaux du Rétable gantois des Van Eyck ; il place ceux des pèlerins et des chevaliers à Bruxelles, ceux où figurent Adam et Eve à Berlin ! Il dit que les panneaux des pèlerins et des chevaliers furent vendus « par l'intermédiaire d'un misérable écumeur d'église ». Or, les panneaux de Berlin (ceux dont il parle) ont été achetés en 1815 par Nieuwenhuis, célèbre marchand de tableaux, et revendus par lui au banquier anglais Solly, dont la collection fut acquise en 1821 par

le Musée de Berlin ; il n'y a pas d' « écumeurs d'église » dans cette affaire. Les panneaux de Bruxelles (Adam et Eve) ont été achetés directement par le musée de Bruxelles à l'église de Saint-Bavon à Gand, parce qu'elle voulait se défaire de ces nudités (enfermées dans une armoire) et qu'elle les fit, d'ailleurs, très bien payer. Qui est l'*écumeur ?* Il est plaisant de lire quelques lignes plus loin. « Où et comment distinguer le pinceau de l'aîné de celui du cadet sous les restaurations nombreuses ? Je tiens pour à peu près nul tout ce qui a été écrit à ce sujet. » P. 163, M. F. G. parle d'une explication d'Aristote « dont la suffisance est plus apparente que réelle. » Le mot *suffisance*, ainsi employé, n'est plus français ; l'auteur n'aura pas de peine à en découvrir la véritable acception.

Salomon REINACH.

— Les livraisons 1 et 2 du tome VI du *Recueil d'Archéologie Orientale*, publié par M. CLERMONT-GANNEAU, viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 1, Deux chartes des Croisés dans des archives arabes. § 2, Inscriptions grecques de Palmyre, Wadd. nº 2572. — § 3, Saïda et ses environs d'après Edrisi.

— Un nouveau volume du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* vient de paraître. C'est le tome 5e de la série des Chroniques éthiopiennes ; il renferme les Annales du roi Jean Ier (Alaf Sagad), publiées et traduites pour la première fois par M. GUIDI. — A cette occasion, M. Guidi a rédigé le programme détaillé de toute cette partie du *Corpus Scr. Chr. Or.*, laquelle comprendra, avec les tables, 36 volumes dont 16 pour l'Histoire proprement dite et 20 pour l'Hagiographie (Paris, Poussielgue ; prix : 5 fr. 75 ; traduction séparée : 2 fr.).

— Nous avons reçu de M. Henri OMONT : 1º *Bibliothèque nationale ; Nouvelles acquisitions du département des manuscrits pendant les années 1900-1902, inventaire sommaire* (Paris, E. Leroux, 1903 ; 74 pages in-8º). Ce catalogue fait suite à d'autres qui tiennent ainsi à jour le répertoire de nos richesses. Il faut louer l'administration de notre grand dépôt de manuscrits d'être si prompte et si ponctuelle dans cette tâche. Parmi ces manuscrits se trouve l'édition de Phèdre, par Nic. Rigault (Estienne, 1617), où dom Vincent a inséré un calque d'un feuillet, seul débris laissé par le manuscrit de Saint-Remi de Reims, brûlé au XVIIIe siècle. Ce livre a été donné par M. Omont. — 2º *Bibliothèque nationale, Département des manuscrits; Listes des recueils de fac-similés et des reproductions de manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale* (Paris, Bouillon, 1903 ; 68 pp. in-8º ; Extrait de la *Revue des bibliothèques*, mai-juin 1903) : listes précieuses même pour ceux qui ne peuvent consulter ces recueils au département des manuscrits où on les a réunis; M. Omont a donné de ces publications souvent rares ou irrégulières, une description précise. — 3º *Notice du ms. Nouv. Acq. lat. 763 de la Bibliothèque nationale contenant plusieurs anciens glossaires grecs et latins et de quelques autres manuscrits provenant de Saint-Maximin de Trèves* (tiré des *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XXXVIII ; Paris, Klincksieck, 1903 ; 60 pp. in-4º, pp. 341-396. Prix : 2 fr. 60). Parmi les manuscrits catalogués dans la brochure indiquée plus haut, 1º, se trouvent un certain nombre de manuscrits provenant

de Saint-Maximin de Trèves qui ont appartenu à J.-J. de Gœrres et ont été mis en vente en 1902. Le ms. 763 contient des Commentaires sur la règle de saint Benoît, des glossaires que M. O. publie intégralement, des fragments des grammairiens Terentius Scaurus et Coronatus, des formules de lettres, etc. (IXe s.). M. Omont décrit en outre les manuscrits de la même série 762, Xe s., Commentaires sur la Bible apparentés à celui de Wigbode; 1835, Xe s., Augustin, *De consensu Euangelistarum*, et (XIe s.) office et hymnes en l'honneur de saint Gilles; 1836, fin du XIIe s., vies de saints; 760, XIIe et XIIIe siècles, œuvres d'Origène, d'Augustin, de Serlon, vision d'Élisabeth de Schœnau; 759, XIIIe-XIVe s., Raymond de Pennafort et formulaire de lettres à l'usage de Prémontré. De tous ces manuscrits, M. Omont fait de larges extraits. — P. L.

— L'étude de M. Rudolf Hirzel, *Der Eid, Ein Beitrag zu seiner Geschichte* (Leipzig, Hirzel, 1902; VI-225 pp. in-8°), relève à la fois de l'histoire littéraire, du droit et du folk lore. Mais c'est surtout la littérature qui domine, les littératures anciennes, la grecque entre toutes. Les autres littératures n'interviennent que pour fournir des rapprochements. Il y a dans ce livre des éléments pour l'histoire du serment dans l'antiquité. Une quantité considérable de textes y est réunie. A noter la description des diverses formes de serment : par le Styx, par Hadès, par les portes de Hadès, par le lit du mariage, par les enfants, *per salutem*, etc. Je ne sais si M. H. a songé à chercher des exemples classiques du type de serment que nous avons dans la *Genèse*, XXIV, 2 (et ailleurs); le mot *testiculum* me paraît un témoin de cet usage à une époque préhistorique. Je ne vois pas mentionné le serment des Gaulois, que M. d'Arbois a étudié, Académie des inscriptions, séance du 29 juillet 1892. Le mémoire de M. Hirzel repose principalement sur les textes classiques. Dans ces limites, il est difficile d'être plus savant. Les mythographes liront avec intérêt la dissertation sur Ὄρκος et Orcus. Comme M. Hirzel voit l'origine du serment dans le jugement de Dieu, il termine par une étude du jugement de Dieu chez les Anciens. Dans l'ensemble, livre intéressant et très documenté. — P. L.

— Ce que M. Adolf Deissmann entend par : *Die Hellenisierung des semitischen Monotheismus* (Leipzig, Teubner, 1903; 17 pp. in-8°; tirage à part des *Neue Jahrbücher*, 1903, pp. 161-177), n'est pas exclusivement ni principalement le travail savant des Philon, des Clément d'Alexandrie, des Origène. Il y a une hellénisation du monothéisme sémitique, opérée dans les couches profondes du peuple, autrement large de portée et d'étendue. C'est la traduction des Septante qui en a été l'instrument, en établissant un compromis entre les idées d'origine orientale et les habitudes des cerveaux occidentaux. La langue, truchement des Judéo-hellènes, en est l'expression. Il faut la comprendre non telle que les jargons des ghettos modernes (hébréo-allemand, etc.), mais comme le grec parlé de l'époque hellénistique adapté aux idées sémitiques. Cette adaptation a introduit des simplifications; elle a été la cause de sacrifices faits au siècle, ainsi que M. Deissmann le montre par l'étude de la traduction des noms divins. Tel a été le premier pas dans la voie de la sécularisation. — P. L.

— Les éditions d'apocryphes chrétiens que M. Max Bonnet renonce à faire, seront sans doute publiées par d'autres érudits. M. Jean Ebersolt publie : *Les Actes de saint Jacques et les Actes d'Aquilas, d'après deux manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale* (Paris, Leroux, 1902; II-79 pp. in-8°). Ces compositions sortent complètement du cercle et du genre des *Actes apocryphes des Apôtres*. Les *Actes de Jacques* sont un véritable essai historique avec citation des sources, où sont mis en

œuvre les matériaux pris à la littérature canonique et aux œuvres ecclésiastiques. L'opuscule, fort sec, se place après Hippolyte de Thèbes (chroniqueur du VIIe ou du commencement du VIIIe siècle) et le moine Épiphane (vers 800). Le principal intérêt de ce document est de rapporter des traditions relatives à « la sainte Sion » (cénacle, maison de Jean, maison de la Vierge). M. E. les discute, en retrace rapidement l'histoire, reproduit à cette occasion le plan de Jérusalem donné dans la mosaïque de Mâdaba, l'explique et compare les données des anciens Itinéraires à Jérusalem. La façon dont p. 75 les points cardinaux sont indiqués sur la figure ne peut qu'induire en erreur. Les *Actes d'Aquilas* offrent moins d'intérêt. Certainement postérieurs au VIe siècle, ils le sont sans nul doute de beaucoup d'années. La publication de M. Ebersolt est soignée; ses traductions sont fidèles. Le martyrologe romain, édité par Grégoire XIII et Benoît XIV, ne doit pas être cité dans un travail scientifique. En revanche, il faudrait interroger le martyrologe hiéronymien. — P. L.

— La librairie Hinrichs, à Leipzig, vient de faire paraître : *Schenute von Atripe und die Enstehung des national aegyptischen Christentums* von Johannes Leipoldt (*Texte u. Untersuchungen*, Neue Folge, X, 1; Leipzig, 1903; x-213 pp. in-8°; prix : 7 Mk.). Schenoudi, moine copte mort au milieu du Ve siècle, a été l'objet de travaux antérieurs, notamment a été étudié par MM. Amélineau et Ladeuze, dans un esprit différent. M. J. Leipoldt reprend le problème que posent à l'historien la vie et l'activité de ce moine, avec une prédisposition marquée de bienveillance. En tout cas, son livre, qui est très fouillé et repose sur une connaissance directe des textes, est nouveau par deux caractères; il tient compte des œuvres de Schenoudi et se fie plus à ce qu'on peut en tirer qu'à la médiocre biographie due à un disciple; il marque la place de Schenoudi dans l'histoire ecclésiastique d'Égypte : Schenoudi est le vrai fondateur de l'église copte. En fondant une église, Schenoudi s'est trouvé, comme il arrive, créer une littérature. Il met fin du même coup à l'Église d'Alexandrie. M. L. considère sans doute cet événement comme heureux, puisqu'il dit que l'Égypte n'avait jamais eu d'Église à elle. Il serait plus exact de parler alors des fellahs que de l'Égypte; car le fellah n'est pas toute l'Égypte, et l'Église de saint Marc a le droit d'être prise pour égyptienne, elle aussi. Il y a plus d'une Égypte. Même ainsi limitée, l'action de Schenoudi est peut-être encore exagérée par M. L. Ses attaques contre le clergé séculier, sa préoccupation d'assurer aux moines la direction de l'Église, sa facilité à confier aux laïcs des tâches proprement ecclésiastiques se retrouvent à toutes les époques où il y a prédominance du monachisme. Ces caractères apparaissent même très marqués, un peu plus tôt, un peu plus tard, dans tout le monde byzantin, livré aux moines. Il y eut des réactions dans l'Empire grec. Il n'y en eut pas en Égypte. La hiérarchie, privée par sa lutte contre le concile de Chalcédoine de l'appui que lui aurait prêté la grande Église, coupée de ses communications naturelles, ne put résister à la poussée de Schenoudi et de ses congénères. Donc, quoiqu'en pense M. L., la condamnation de Dioscore joua un rôle. Abandonnée aux moines, l'Église d'Égypte sombra dans la barbarie. Les Turcs firent le reste. A ce titre, Schenoudi est plus que « rien » pour l'historien : en l'affirmant (« Schenute bedeutet für die Weltgeschichte nichts »), M. L. rabaisse par trop le rôle du moine copte après l'avoir exalté. Son œuvre a été néfaste, quelque pures et sincères que furent ses intentions. Malgré ces divergences d'appréciation, que je note rapidement, je reconnais le sérieux et l'utilité du livre de M. L. La biographie de Schenoudi, son caractère, ses idées ascétiques et théologiques, son rôle dans les querelles dogmatiques et au dehors

du cloître, la vie des moines sous sa direction, sont discutés et décrits avec soin et conscience. On sent parfois un peu trop le désir d'opposer à M. Ladeuze, *Étude sur le cénobitisme pakhomien*, un pendant protestant. Le livre de M. Ladeuze garde sa valeur, même après celui de M. Leipoldt. Mais il est indispensable de lire l'un, si on a lu l'autre. — P. L.

— Un élève de M. le professeur Carl Weyman de Munich, M. Anton Gruber, a présenté comme thèse doctorale des *Studien zu Pacianus von Barcelona*. Après quelques brèves indications sur Pacien, sa Bible, ses modèles, les éditions, M. G. traite d'un certain nombre de passages où la dernière édition, donnée par Peyrot, laisse à désirer et où des corrections s'imposent, souvent par un simple retour aux manuscrits. Une dernière partie de la brochure est consacrée à la langue (lexique, syntaxe, style). Partout M. Gruber montre de la prudence, l'esprit critique et de la méthode. On voit qu'il a été formé à bonne école. — P. L.

— M. Luigi Cantarelli vient de publier : *La diocesi italiciana da Docleziano alla fine dell' imperio occidentale* (Roma, tipografia poliglotta, 1903 ; Extrait des *Studi e documenti di storia e diritto*, XXII, 1901 ; 221 pp. in-4°). Après une revue des sources, M. C. traite en deux parties du vicariat d'Italie et du vicariat de Rome. En tête de chacune d'elles, nous avons la liste des vicaires, avec tous les documents et un bref commentaire. Chaque province suit, avec indication des sources anciennes et modernes, de ses limites géographiques, de ses cités, etc. ; puis, on trouve une liste documentée et commentée des *correctores*, *consulares*, *proconsules*. On voit, par ce plan, l'utilité d'un pareil répertoire, où sont réunis tous les textes, épigraphiques, juridiques, littéraires et ecclésiastiques. Une table alphabétique des noms termine le volume qui sera souvent consulté. — P. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 décembre 1903.

M. Héron de Villefosse communique une lettre du Dr Carton, datée de Sousse, 27 novembre 1903, et relative à la découverte de catacombes chrétiennes. Les fouilles entreprises par la Société archéologique de Sousse depuis quelques jours sont dirigées par l'abbé Leynaud.

M. Oppert fait une communication où il soutient, suivant l'opinion d'Hérodote et contrairement à celle de M. Delitzsch, que la ville de Babylone s'étendait bien sur une étendue de 500 kilomètres carrés.

M. Léon Heuzey entretient l'Académie de la reprise des fouilles de Tello, dans l'ancienne Chaldée, interrompue par la mort de M. de Sarzec, et confiées aujourd'hui à M. le capitaine Cros. La mission, au lieu de s'établir, comme précédemment, sur le canal du Chatt-el-Haï, a réussi à s'installer en plein désert, au milieu même des ruines, et à donner ainsi à la conduite des travaux une précision méthodique. M. Heuzey insiste sur la découverte, faite par le capitaine Cros, d'une petite statue de Goudéa, qui a été trouvée décapitée, comme toutes celles qu'on possède de ce chef chaldéen. Mais à celle-ci, par une rencontre des plus heureuses, se rajuste une remarquable tête à turban, exhumée il y a plusieurs années par M. de Sarzec. L'inscription, copiée et traduite pour la mission pour M. François Thureau-Dangin, consacre la statue au patron personnel de Goudéa, au dieu Ninghiszida, fils du dieu Ninazou.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 21 décembre — 1903

Kitâb al Qadr. *Matériaux pour servir à l'étude de la doctrine de la prédestination dans la théologie musulmane*, par A. de Vlieger, docteur ès lettres. Leyde, 1903, in-8°, viii et 213 pages.

On sait quelles discussions passionnées l'antagonisme entre les partisans de la prédestination et ceux du libre arbitre a fait naître dans les écoles philosophiques arabes, avant que l'orthodoxie inflexible d'El-Achari n'eût donné le coup de grâce à la partie rationaliste. L'histoire complète de ces grands débats n'a pas encore été écrite et ne pourra l'être que lorsque nous en posséderons toutes les pièces justificatives.

Tel est le but du recueil réuni par les soins de M. de Vlieger et dont la première partie a paru récemment. Le titre de l'ouvrage en indique exactement la nature : aucune visée à un travail d'ensemble, mais simplement un choix parmi les documents qui font autorité chez les théologiens musulmans. Quelques pages d'introduction résument avec exactitude l'enseignement des *Medresseh* sur la révélation, les attributs de Dieu, la foi, le péché, les récompenses et les peines éternelles. M. de V. étudie dans le chapitre suivant la prédestination d'après le Koran et en définit les deux aspects différents dans les termes techniques *Kadr* et *Kadha* (l'arrêt et le décret).

Le troisième chapitre recherche les principes de la doctrine dans la tradition et en particulier dans l'immense recueil des dires prophétiques, qui a pour auteur El-Boukhari (le titre de ce recueil « *Çahih*,

l'authentique » doit être écrit, p. 36, par un *çad* et non par un *sîn*). Les emprunts faits par M. de V. à ce grand ouvrage qui est, après le Koran, une des bases de la loi religieuse, sont en général judicieusement choisis, mais la traduction aurait gagné à un examen plus attentif des commentaires dont ce document a été l'objet. Le quatrième et dernier chapitre « la prédestination dans l'histoire de l'Islam » est le plus intéressant par les extraits qu'il donne de quelques traités inédits. L'un est le *Djami' el ouçoul* d'Ibn el Athîr; l'autre, un opuscule sur le même sujet, dû à un certain Chems ed-dîn El Djauzyah. Ces deux documents qui appartiennent, le premier au VII^e^, le second au VIII^e^ siècle de l'hégire, sont conservés en la Bibliothèque Khédiviale du Caire. Vient ensuite un fragment de traité sur le libre arbitre dû à la plume d'un jurisconsulte plus moderne connu sous le nom de *Kazy-Zadèh* « le fils du juge », qui vivait dans la première moitié du XI^e^ siècle de l'ère musulmane. On ne pourra s'empêcher de regretter que M. de Vlieger, dans la crainte d'augmenter l'étendue de son volume, n'ait pas cru devoir donner dès à présent ces textes intéressants, souvenirs des grandes controverses qui ont divisé les écoles théologiques du moyen âge arabe : ces citations n'auraient pas étendu outre mesure les limites du livre. L'auteur se propose d'ailleurs de les publier dans un second fascicule qui, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître. Il considérera aussi comme le complément indispensable de son travail de discuter la valeur de ses matériaux et de présenter au lecteur, ne fût-ce qu'en quelques pages, la synthèse de ces discussions théoriques sur un problème dont la solution restera toujours au-dessus de la portée de la raison humaine.

B. M.

G. Perrot. **Histoire de l'art dans l'antiquité.** Tome VIII. La Grèce archaïque. La sculpture. Paris, Hachette, 1904. Gr. in-8°. XVI-756 p., avec 14 planches et 363 gravures dans le texte.

Le septième volume de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, publié en 1898, contient un exposé très détaillé, éclairé par des illustrations excellentes, des principes généraux de l'architecture religieuse chez les Grecs. Ce travail a été la dernière et non la moins utile contribution de Ch. Chipiez à l'œuvre gigantesque dont son collaborateur, depuis trois ans, porte seul le poids. Chipiez est mort en 1901. Dans l'*Avis* qui précède le huitième volume, M. Perrot a rendu un hommage affectueux à son ancien auditeur de la Sorbonne, devenu son auxiliaire, qui mit tant de dévouement et de talent au service d'une des plus grandes entreprises du XIX^e^ siècle. Il est triste de devoir ajouter que Chipiez, bien que connu dans le monde entier pour sa compétence spéciale, n'a pas reçu les honneurs que les corps savants auraient dû

lui conférer. « Il n'était d'aucune coterie, dit M. Perrot; il rendait volontiers des services; il ne savait pas en demander. » Dans la Rome de la légende, les honneurs allaient au devant de ceux qui s'en montraient dignes, *in mediis quaesitus consul aratris;* mais cela ne se passe pas ainsi aux époques historiques.

M. Perrot, dans le volume que nous annonçons, a d'abord complété et terminé l'œuvre de Chipiez en traitant des autres parties de la construction grecque, l'architecture civile (fortifications, rues, aqueducs, fontaines, maisons) et l'architecture funéraire (tombes attiques, tombes en dehors de l'Attique). Ces chapitres (p. 1-107) renferment une foule de renseignements qui n'avaient pas été réunis encore ; le livre de M. Boehlau sur les nécropoles de l'Ionie, les travaux des savants grecs Tsountas et Staïs sur celles de la Grèce propre ont été mis à contribution avec le soin qui caractérise l'auteur. M. Perrot considère comme exclusivement somptuaire (p. 71) la législation de Solon sur les funérailles ; je crois que la comparaison avec l'inscription de Iulis dans l'île de Céos, éclairée par le beau travail de M. Jevons (*Classical Review*, 1895, p 247), l'eût convaincu qu'il y avait là encore autre chose, à savoir l'écho de très vieilles superstitions. L'idée utilitaire de restreindre la dépense et la pompe peut être en germe dans ces lois, mais seulement dans la mesure où la morale, au sens moderne du mot, est en germe dans un code de *tabous*. Quant à la loi de Nisyros, M. Perrot n'aurait pas dû la citer d'après la restitution provisoire et inexacte donnée dans la *Philologische Wochenschrift* de 1896, mais d'après le recueil de M. Hiller von Gaertringen (*Inscript. insularum*, 1898, p. 19); il n'y est pas question du tout de refréner le luxe des monuments funéraires et, comme c'est un simple fragment, on peut supposer que les sépultures visées sont celles de mauvais citoyens, ou de tyrans, ou encore que la loi porte défense d'ensevelir qui que ce soit dans tel ou tel lieu. Quelques lignes de la p. 71 devront être supprimées et remplacées dans un prochain tirage du volume.

Pour la partie, de beaucoup la plus considérable, qui concerne la sculpture archaïque, M. Perrot a reçu de précieux concours : celui de M. Lechat, l'archéologue qui paraît connaître le plus exactement les origines de l'art attique, celui de M. Homolle, qui a autorisé la reproduction de bas-reliefs delphiques encore inédits. Il n'y a pas un monument important du grand art grec antérieur aux guerres médiques que l'on ne trouve figuré, décrit ou commenté. Rien qu'à ce titre, le nouveau volume serait un bienfait pour la science ; mais c'est autre chose, est-il besoin d'en avertir? qu'une série de notices. M. Perrot a réuni des matériaux très considérables ; c'est ce qu'Overbeck, par exemple, faisait aussi. Mais il a le rare mérite de savoir les classer, les éclairer les uns par les autres, les subordonner à des idées générales que l'on trouve d'ordinaire exposées au début de

chaque chapitre et résumées à la fin. Il faut avoir affronté soi-même de pareilles tâches pour rendre pleine justice à ceux qui s'en acquittent de manière à laisser si peu de prise à la critique.

Les pages relatives au principe et aux caractères généraux de la sculpture grecque sont excellentes et ne soulèveront guère d'objections. P. 121, je ne sais ce qui autorise M. Perrot à prétendre que la race grecque (expression, d'ailleurs, vide de sens) se soit fortifiée et embellie au cours des siècles par l'effet des exercices physiques; ces exercices ne furent pas abandonnés, et cependant Cicéron s'étonnait de rencontrer si peu de beaux jeunes gens à Athènes. Peut-être eût-il été opportun de réunir, à cette occasion, les données éparses dans les textes sur l'idéal de la beauté chez les anciens. P. 128, M. P. a l'air de dire que la statue de Mausole est nue, ce qui n'est pas exact. P. 136, parlant du « genre » dans l'art, M. P. paraît oublier que le sens où il emploie cette expression date seulement du xixe siècle; au xviiie siècle, le *genre* s'opposait à l'*histoire* et, par conséquent, un tableau de fleurs était une peinture de genre. Un passage de Diderot, entre autres, est formel à cet égard. P. 145, l'autorité pour la représentation des Dioscures par deux poutres, ξόανα, est Plutarque, Περὶ φιλαδ. p. 478 A ; il eût fallu signaler à ce sujet les listes de textes dressées par M. De Visser, *De Graecorum diis non referentibus speciem humanam* (Leyde, 1900), p. 86 et suiv. P. 155, fig. 86, c'est la tête de la statue fig. 276, incomplète d'ailleurs. P. 185, je ne crois pas qu'il faille contester l'exactitude du témoignage de Pausanias (VIII, 46, 5) sur l'Athéna *toute en ivoire* qu'il vit à Rome; si la statue avait été chryséléphantine, il se serait exprimé autrement. Ce pouvait être d'ailleurs une statue de médiocre dimension, revêtue de plaques d'ivoire différemment coloriées. P. 191, M. P. veut qu'on dise *coroplathes* et non *coroplastes*; il en donne cette raison que la forme κοροπλάστης se trouve seulement dans l'*Etymologicum magnum*. Cela n'est pas exact, car on lit dans le lexique de Moeris l'Atticiste (ed. Bekker, 1833, p. 201, 29) : κοροπλάθοι Ἀττικοί, κοροπλάσται Ἕλληνες. Il s'ensuit que κοροπλάστης est la forme de la κοινή, et non un barbarisme ; il était inutile d'y substituer la forme attique, qui n'est pas encore entrée dans l'usage. P. 220, pl. IV, ce sont deux statues, figurées l'une de dos, l'autre de profil, et non la même statue sous deux faces. P. 211-236, le résumé de la question de la polychromie est du plus grand intérêt; mais M. P., comme ses prédécesseurs, je crois, esquive une grave question. Comment la polychromie antique traitait-elle certains détails de la nudité féminine? Était-elle infidèle à son principe, ou poussait-elle le réalisme à un point qui nous paraîtrait intolérable? Je ne connais pas de textes littéraires qui puissent nous éclairer à ce sujet.

Dans l'histoire de la sculpture de 776 à 480 (p. 237 et suiv.), M. P. commence par la Grèce asiatique, passe de là aux îles, aux pays

doriens et termine par les écoles attiques. On comprendra que nous ne puissions le suivre dans ce long voyage à travers les monuments, aujourd'hui si nombreux et si variés, de l'art archaïque, depuis les bas-reliefs du temple d'Assos jusqu'aux statues découvertes sur l'Acropole, dans la couche de débris accumulés par l'incendie de 480. Les figures reproduisent plusieurs sculptures inédites, en dehors de celles de Delphes; ainsi, p. 283, nous trouvons un très intéressant bas-relief de Hiéronda, découvert en 1896 par M. Haussoullier. Voici quelques remarques. P. 281, fig. 113, c'est une tête d'homme, non une tête de femme. P. 291, n. 1, lire Χηραμύης. P. 305, contrairement à l'ancienne opinion qu'expose M. P., j'ai démontré que l'attitude prêtée à la Niké de Délos était celle du saut (*Chroniques*, t. I, p. 331). P. 310, ce que dit M. P. d'une seconde stèle signée d'Alxénor repose sur une confusion; il s'agit de la stèle de Sozopolis (Apollonia), élevée à un nommé Anaxandros et publiée par M. P. lui-même, p. 347, fig. 151. P. 346, n. 2, M. P. cite d'après le Παρνασσός une statuette de bronze que j'ai présentée à l'Académie (*Comptes rendus*, 1895, p. 313) et qui a été publiée deux fois en France (*Rép. de la stat.*, t. II, p. 283; *Rev. archéol.*, 1899, II, p. 204). M. P. semble peu familiarisé avec ce dernier recueil, qu'il dirige pourtant depuis trente ans. P. 353, il fallait mentionner l'autre bas-relief archaïque de Thasos, *Rev. archéol.*, 1885, I, p. 71. P. 364, le dessin restauré du fronton du trésor de Cnide est bien mauvais; mieux valait en faire exécuter un autre que d'emprunter celui-là au t. II des *Fouilles de Delphes*. P. 400, M. P. ignore que la statuette de Marion, qu'il cite d'après la *Revue critique*, a été publiée deux fois (Murray, *Handbook*, p. 246; *Répertoire*, II, 78, 3). P. 404, M. P. ne connaît pas non plus les deux publications du colosse de Mégare, *Gazette des Beaux-Arts*, 1862, XII, p. 27 et *Rép.*, II, 78, 1. L'auteur ne paraît avoir jamais feuilleté le *Répertoire de la statuaire*. P. 433, n. 7, un témoignage de Moïse de Chorène ne vaut que par la source grecque qu'il copie; cf. *Rev. archéol.*, 1902, II, p. 301. P. 449, M. P. oublie de dire où est le cavalier en bronze figuré p. 451; il existe, d'ailleurs, des figures analogues (*Rép.*, II, 535). P. 466, n. 1, M. P. a l'air de considérer l'auteur des *Chiliades* comme un « scoliaste ou lexicographe »; c'était un savant très bien informé. P. 471, la statuette de Zeus dédiée par Hybristas est au Petit Palais, dans la collection Dutuit; elle a d'ailleurs été publiée dans le catalogue illustré de cette collection; M. P. ne cite que le catalogue Tyskiewicz de 1898 [1]. P. 493, publiant la statue archaïque d'Agrigente, M. P. rappelle qu'en 1891 M. Farnell se plaignait de n'avoir pu en obtenir de photographie;

---

1. Dans les *Additions* (p. 741), M. P. signale cette statuette au Petit Palais d'après un article de M. Collignon (*Gazette des Beaux-Arts*, 1903). Ne connaît-il pas les deux volumes des bronzes Dutuit publiés en 1897 et 1901 par M. Frœhner?

il la publie d'après une photographie de M. Hauser. Or, dès 1897, cette statue a été reproduite d'après une photographie dans un recueil français que M. P. ignore (*Rép. de la statuaire*, II, 85, 8) et il en existait déjà une bonne reproduction dans le recueil d'Arndt et Amelung (nº 759). Depuis, on a rétabli les jambes. Tout cela, M. P. aurait pu le savoir sans recourir à M. Hauser, en consultant des archéologues français. A la p. suivante, c'est encore d'après une communication de M. Hauser que M. P. publie un bronze de Sélinonte, reproduit à la fois par Arndt (nº 569) et dans le recueil français déjà cité (II, 589, 1). P. 506, n. 5, le torse cité par M. Perrot est le même que l'Apollon (deux fois publié) de la p. 404, n. 1. P. 612, le surnom de *Promachos*, donné à une statuette d'Athéna combattant, ne répond qu'à un préjugé moderne; la *Promachos* de Phidias était une sentinelle au port d'armes, d'après le témoignage irrécusable des monnaies. Cela encore a été établi dans un des nombreux travaux français que M. P. ne lit pas toujours. P. 551, erreur sur Théodore de Samos (cf. Lechat, *Mus. de l'Acrop.*, p. 403). P. 559, fig. 282, cette tête de taureau n'est pas en marbre ! Même sur la photographie, on reconnaît le travail du calcaire.

Il serait peut-être facile de multiplier ces observations de détail ; mais on voit assez, par celles qui précèdent, combien les imperfections du nouveau volume de l'*Histoire de l'art* sont, à tout prendre, légères. D'objections plus graves, portant sur la disposition des matières ou sur des doctrines erronées, je n'en vois point ; tout cela se tient logiquement et se développe avec ampleur, à tel point que plus d'un lecteur de M. Perrot se fera illusion sur l'état de nos connaissances et les croira bien plus complètes qu'elles ne le sont réellement. Notre ignorance se révèle pourtant, et de façon humiliante, chaque fois que la découverte d'un monument important (comme l'hoplitodrome publié fig. 333) nous oblige à proposer une date ou à préciser l'origine d'un motif nouveau.

Le tome IX de l'*Histoire* sera consacré aux arts mineurs, depuis le VIIIe siècle jusqu'aux guerres médiques : vu le développement des études récentes sur la céramique et sur la glyptique, il n'est pas probable que ces questions multiples puissent être traitées en moins d'un volume. C'est donc avec le dixième seulement que M. Perrot abordera Phidias et l'âge d'or. Puisse cet infatigable travailleur arriver ainsi à l'apogée de son grand sujet sans avoir rien perdu de la fraîcheur de curiosité, de la claire et vigoureuse intelligence dont il vient, à soixante-dix ans, de fournir un témoignage nouveau, à la joie de ses amis et pour l'honneur des études archéologiques !

Salomon Reinach.

Axel Olrik. **Danmarks Helte-Digtning,** I. Rolf Krake og den ældre Skjoldungrække. Copenhague, Gad, 1903. In-8° de 352 p.
Valdemar Vedel. **Helteliv,** Copenhague, Bojesen, 1903. In-8° de 464 p.

M. Olrik, dont, il y a quelques mois, j'avais le plaisir de présenter le *Ragnarok* aux lecteurs de la *Revue critique*, nous offre aujourd'hui un nouvel ouvrage sur la poésie héroïque des anciens Scandinaves. Cette poésie a de bonne heure donné lieu à une extraordinaire végétation dont le fourré peut, au premier abord, sembler impénétrable : motifs variés qui, dans la même légende, s'entrecroisent et s'enlacent; légendes différentes qui se mêlent et s'enchevêtrent. Y faire le jour n'est certes pas chose facile. C'est pourtant ce que l'auteur a tenté, dans cette première partie de son travail, pour la légende de Rolf Krake et des premiers Skjoldung. Dans ce but, avec l'esprit de méthode et d'analyse, qui lui est habituel, après avoir étudié toutes les sources, notamment Beowulf et le Bjarkemeal, ayant successivement élagué les contradictions qui lui barraient le chemin, il arrive à distinguer les éléments proprement historiques des apports dus à l'imagination des poètes et à la fantaisie des conteurs. D'où le double résultat de nous faire entrer, pour ainsi dire, dans l'intimité de la vie barbare, vers l'époque des invasions, tout en cherchant à reconnaître et à formuler les lois qui président au développement et à la transformation d'un germe poétique. Il y a là l'occasion de mainte observation ingénieuse : et c'est pourquoi ce livre se recommande à l'attention de tous ceux qu'intéresse la question de la poésie héroïque et, en particulier, de l'épopée germanique.

C'est aussi de poésie héroïque que nous entretient M. Valdemar Vedel dans son *Helteliv*, mais de la poésie, ou plutôt de la vie héroïque en général, telle que nous la pouvons comprendre d'après les œuvres épiques des différents peuples : Hébreux, Indous, Perses, Germains, Celtes et Slaves. Cet ouvrage, au style limpide et tout plein de poésie, se lit comme une œuvre purement littéraire. M. V. Vedel prend l'homme aux âges primitifs, montre comment les guerres ont pris naissance et dit tous les résultats humanitaires qui en sont sortis : les nations se constituent; les sociétés se forment, mais aristocratiques et militaires, avec des dieux, des traditions, une poésie à leur image. Alors il passe en revue tous les grands poèmes de l'humanité, retrouvant dans tous les plus grandes similitudes non seulement dans l'action, mais aussi dans le caractère des personnages : ce qui se comprend, puisque tous sont l'expression de sociétés sensiblement au même degré de développement. Je ne peux, ni ne veux entrer en discussion avec M. Vedel : il me paraît toutefois qu'il ne fait pas assez ressortir la part, à mon avis considérable, des apports mythiques du passé lointain et sauvage. La littérature héroïque me produit trop l'effet, d'après lui, d'une génération spontanée; tandis que je la crois,

quant au fond, la transformation selon un idéal nouveau et dans des conditions d'existence plus fécondes et plus variées d'une poésie antérieure, fruste et *simple*, mais vivace et forte, qui partout a laissé les mêmes empreintes. Cela ne veut pas dire que M. Vedel ait eu tort et que j'aie raison. Nous envisageons le même sujet de deux façons différentes, voilà tout. Et tel qu'il l'a vu, lui, le plus grand reproche que je puisse lui faire, c'est qu'il n'ait pas écrit en français : il est vraiment regrettable qu'un pareil ouvrage ne soit qu'à la portée d'un si petit nombre de lecteurs.

Léon Pineau.

Théodore Suran, **Les esprits directeurs de la pensée française du moyen âge à la Révolution.** Paris, Schleicher, 1903, p. 238, in-12. Prix : 3 fr.

Le plan du livre de M. Suran est très clair. En douze chapitres d'étendue à peu près égale, il étudie les apports successifs que la pensée française jusqu'à la Révolution a reçus des plus grands écrivains, de ceux qui lui ont imprimé sa direction. Le moyen âge ne connaît que les efforts demi-conscients de collectivités obscures, et les individualités fortes n'apparaissent qu'avec la Renaissance et la Réforme (qui ont entre elles plus de rapports que ne le prétend M. S. p. 40). Rabelais, Calvin, Ronsard, Montaigne, plus tard Descartes, représentent successivement le culte désintéressé de la science, une nouvelle conception de la religion, le sens de la beauté, la critique du dogmatisme et enfin une méthode féconde d'investigation. Puis le siècle de Louis XIV marque un arrêt dans cette évolution, presque un recul pour l'auteur qui le juge bien durement. Elle reprend timidement avec Voltaire, le demi-classique, le défenseur du « despotisme éclairé » ; mais elle s'affirme avec Montesquieu qui fait passer les principes rationnels dans la politique, avec Diderot qui en fait l'application à la synthèse des sciences comme à l'organisme social, avec Rousseau enfin dont le génie si différent la marque d'un caractère encore inconnu, un individualisme outré.

Tel est le livre, très systématique, comme on voit. En y retranchant quelques pages, il pourrait s'appeler l'évolution du rationalisme en France. C'est lui que M. S. étudie de Rabelais jusqu'à Rousseau. L'esprit de libre examen, la conception de la science et de la religion, le problème de la méthode scientifique, les rapports de la politique avec la société et la morale, d'autres questions encore, mais plus secondaires, reçoivent de ces maîtres de la pensée nationale des solutions temporaires dont l'auteur montre les connexions. Ces neuf individualités qu'il a choisies dans notre histoire littéraire, embrassent-elles toutes les influences profondes qui ont modifié l'âme française et sont-elles toutes vraiment représentatives? Sans aborder ici

cette discussion, on peut admettre qu'elle est permise. Ronsard, par exemple, a-t-il été effectivement le révélateur du sens artistique? Dans un autre ordre d'idées, en morale, ne pourrait-on pas soutenir que Pascal — je ne pense qu'à l'auteur des *Provinciales* — fut lui aussi un de ces directeurs de la pensée française? D'ailleurs cette étude que M. S. a conçue comme une synthèse, je la trouverais plus justifiée, si elle eût donné juste le contraire, j'entends une analyse de tous les faits qui éclairent et surtout limitent ce phénomène si délicat à saisir dans ses justes proportions qu'on appelle l'influence d'un grand auteur. Un pareil travail est du domaine de l'histoire et ne peut s'appuyer que sur des documents précis. Après cette enquête longue et difficile, le travail de M. Suran viendrait à son heure. Il resterait vrai, je crois, dans ses grandes lignes, et tel qu'il est, son livre a beaucoup de mérites. Il renferme des chapitres neufs et fins sur Montaigne, sur Voltaire, malgré une pointe de paradoxe, des pages substantielles sur Descartes — dont il ne faudrait pas cependant trop surfaire le génie —, sur Montesquieu, Diderot, la Révolution, et l'ensemble est partout d'une lecture agréable et suggestive.

L. ROUSTAN.

PORENA (Manfredi), **Vittorio Alfieri e la tragedia**. Milan, Hoepli, 1903. Petit in-8 de XV-203 p. 5 fr. 50.

Ce livre se compose de conférences destinées au grand public et d'articles écrits pour des Sociétés savantes; l'ordre des matières voulait que les conférences ouvrissent le volume; l'auteur s'y est conformé; mais il ne faudrait pas conclure de cette première partie où l'on trouve d'ailleurs de fines observations sur le *Filippo* (p. 62), sur la *Virginia* (p. 66), sur le *Timoleone* (p. 90 sq.), sur la *Merope*, que l'auteur entend se borner à rajeunir, par l'exposition, des idées courantes. Bien au contraire, les deux derniers tiers de l'ouvrage sont conçus avec vigueur et écrits dans un style trop souvent technique mais original.

Ainsi M. P. développe avec intelligence quelques mots de Schiller et de Motz sur le sentiment de la nature et montre judicieusement que ce sentiment, sous forme maladive, est un des caractères du Saül

1. P. 10, la large popularité de Goethe et de Shakespeare opposée à celle de nos classiques est un lieu commun dont il faut se défier. P. 116-117, faire de La Fontaine un *paysan* est bien excessif. P. 165, après la retraite de d'Alembert, Diderot, ne « mène pas seul à bout » l'entreprise de l'Encyclopédie; il avait encore de nombreux et fidèles collaborateurs : Mallet, Toussaint, Daubenton, Yvon, Marmontel, etc. P. 179, l'authenticité du *Neveu de Rameau* ne fait pas de doutes. On en a trois manuscrits, dont un de la main de Diderot. V. l'édition de Monval 1891, et R. Schlösser, *Rameaus Neffe*, Berlin, 1900.

d'Alfieri. Il explique fort bien que personne avant Alfieri n'avait aussi expressément ramené l'art à la morale ; que, si Alfieri renchérit sur le système classique, c'est que ce système concorde avec son caractère : concevant ses tragédies dans des accès de fureur, le poète d'Asti veut des plans d'une simplicité qui aille jusqu'à la sécheresse et souhaiterait que cette simplification à outrance règnât jusque dans l'épopée ; ce goût, dit encore finement M. P., n'est pas sans affinité avec l'impétuosité qui, dans ses voyages, lui fait brûler les étapes. La prédilection pour les sujets grecs et romains se comprend mieux chez lui que chez les tragiques français et, avec le peu de matière qu'il entendait mettre dans ses pièces, la règle des unités devait certainement moins le gêner.

Mais l'intérêt du livre est surtout dans la piété jalouse de l'auteur pour la gloire de son héros. De là une disposition à voir une atteinte irrévérencieuse à la gloire d'Alfieri dans de très innocentes remarques. Ainsi il ne veut pas qu'on dise qu'Alfieri, pour la contexture de ses tragédies, est un élève de Voltaire. Mais, ni le signataire de cet article, que M. P. veut bien citer, ni personne n'entend par cette assertion faire d'Alfieri un copiste. Il est l'élève de Voltaire comme Corneille et Racine le furent des Grecs. Comme eux, il n'emprunte que ce qui lui convient, mais comme eux il emprunte ; et on lui fait honneur en le constatant, puisqu'on est obligé d'ajouter qu'il a su exécuter ce que Voltaire n'avait fait que concevoir.

La très estimable préoccupation de M. P. se trahit particulièrement dans une réfutation qui circule, pour ainsi dire, tantôt à ciel ouvert, tantôt à demi cachée sous les fleurs, à travers tout le volume : un quart du livre est destiné à défendre Alfieri contre M. Emilio Bertana. Or certes, le savant et sagace professeur de Turin n'a pas pris la peine de souscrire expressément aux éloges mérités que la juste reconnaissance de l'Italie prodigue au grand tragique ; une méchante langue dirait même que, ne détestant pas la bataille, il a parfois voulu donner le change sur ses sentiments. Pourtant, dès qu'on y regarde, il est clair que, comme tout le monde, il tient Alfieri pour un noble cœur, pour un vigoureux écrivain qui a réveillé l'Italie, voulu et préparé son affranchissement, son unité ; il contresignerait de tout cœur, j'en suis sûr, l'article plein de choses où M. G. Mazzoni vient de prouver l'action exercée par Alfieri et ses successeurs immédiats (*Marzocco* du 18 octobre 1903). Il s'est en substance borné à dire qu'Alfieri, dans ses Mémoires, avait un peu arrangé et embelli son rôle. Dans le détail on peut, et pour mon compte je l'ai fait ici même, contester quelques-unes de ses observations ; mais dans l'ensemble il a évidemment raison, et les Italiens finiront bientôt par convenir que, comme Jean Jacques dans ses Confessions et Châteaubriand dans ses Mémoires d'Outre-Tombe, il s'est un peu flatté. Il fut, pour son temps, une merveille de patriotisme : il ne faut pourtant pas attribuer,

comme fait M. P. (p. 269) *un courage civique sans limite* à un auteur qui a gardé dans ses tiroirs tous ceux de ses écrits qui l'auraient véritablement exposé. Il a autant servi l'indépendance de l'Italie que les martyrs du Spielberg, mais il n'a rien fait pour risquer le *carcere duro*.

Mais il travaillait pour l'Italie à sa manière. — D'accord; mais M. Bertana a bien le droit de définir cette manière. M. P. veut qu'on tienne compte à Alfieri de ce qu'il a voulu être : il a raison ; mais il faut aussi savoir ce qu'il a été.

Cela est si vrai que M. P. lui-même, quand il s'agit non plus du caractère d'Alfieri, mais de la façon dont s'est formé son talent, abonde dans le sens de M. Bertana. Il reconnait alors que la *Vita* est assez sujette à caution, qu'il n'est pas vraisemblable qu'Alfieri ait si longtemps qu'il le dit ignoré l'italien ; il note que sa première *Cleopatra* prouve déjà une grande pratique des classiques italiens; il confesse (p. 165) que le désir d'accroître sa réelle grandeur peut avoir contribué à lui faire embellir la vérité. C'est exactement ce qui s'est passé pour le caractère d'Alfieri, qui a retouché son portrait moral comme son portrait littéraire. Aussi bien M. P. accorde (p. 52) que *l'Alfieri de la Vita est un peu poétisé :* M. Bertana n'en demande pas davantage.

Tout compte fait, ce livre demeure un des plus utiles qu'ait inspirés le centenaire d'Alfieri, qui continue à inspirer d'excellents travaux. Il confirme la bonne opinion que l'auteur, très jeune encore, avait su tout d'abord donner de lui à la critique. Je dois ajouter que, dans le débat entre lui et M. Bertana, c'est généralement pour lui que se prononcent ses compatriotes (V. l'article de M. Ern. Masi, *Nuova Antologia* du 16 oct. 1903). Les Italiens sont plus chatouilleux que nous sur l'article de leurs grands hommes. Combien peu d'entre eux oseraient avouer à leur bonnet de nuit que le fier censeur du sigisbéisme, Parini, a composé des vers lubriques !

Détail à noter : M. P. estime que toute l'histoire enseigne que la France est le *principal ennemi de l'Italie* et que la guerre de 1859 ou, comme il le dit, la présence de Napoléon III aux côtés de Victor Emmanuel entrant en libérateur à Milan, n'est qu'une exception d'un jour. Qu'auront bien pu faire pour l'Italie les nations qui l'aiment ? Mais, au fait, nous le savons : L'Angleterre a essayé d'empêcher la guerre de 1859, la Prusse en 1866 a empêché la délivrance de la Vénétie. Et cependant... Heureuse Angleterre ! heureuse Prusse ! Nombre d'Italiens et des plus distingués pensent comme M. P.

Charles Dejob.

K. Krumbacher. **Das Problem der neugriechischen Schriftsprache** (Festrede gehalten in der öffentl. Sitzung der K. B. Akad. der Wiss. zu München am 15 Nov. 1902), München, Verlag der K. B. Akademie, 1903, 226 p., in-4°. Prix : 5 m.

Georges N. Hatzidakis. **La question de la langue en Grèce** (*Revue des études grecques*, n° 70 (1903), p. 210-240).

La plupart des lecteurs de la *Revue* connaissent, au moins dans ses grandes lignes, la question de la langue en Grèce. On sait que ce pays possède actuellement deux langues : l'une officielle, à tendance archaïque, employée dans la correspondance, les journaux, les livres scientifiques, les occasions solennelles, mais qu'on ne peut, de bonne foi, considérer comme une langue parlée ; l'autre privée, connue de tous les Grecs, en usage dans la meilleure société, et qui est avec la première dans le même rapport que l'arabe vulgaire est avec l'arabe littéral ; c'est celle-ci qu'on désigne, quand on parle de grec vulgaire ou de romaïque. Les différences entre ces deux langues sont immenses et il s'agit de savoir si c'est le peuple qui s'élèvera jusqu'à la première, ou si c'est elle au contraire qui viendra vers lui, en abandonnant tout son fatras de mots, de formes et de tournures anciennes. L'autorité que pouvait avoir M. K. en pareille matière est incontestable : il possède admirablement le sujet, pour toute la période byzantine, et il a montré souvent qu'il n'était pas non plus étranger aux choses de la Grèce moderne ; mais, habitant l'Allemagne et n'écrivant jamais en grec, il s'est naturellement tenu à l'écart, dans la lutte acharnée que se livrent depuis quelque temps, pour la conquête du domaine littéraire, les partisans des deux systèmes de langue. En parcourant son livre, on se convaincra qu'on ne saurait appliquer à l'auteur ni l'épithète de kondiste, ni celle de psichariste, ni aucune de celles dont le premier élément est un nom de personne ; M. K. était donc tout particulièrement désigné pour présenter impartialement au public savant une vue d'ensemble sur la question.

C'est en effet dans son ensemble qu'il l'a envisagée : il en a étudié les origines dans l'antiquité, suivi la marche à travers le moyen-âge et exposé l'état actuel, en y comprenant l'historique des événements qu'a provoqués la traduction de l'Évangile due à Pallis. Quiconque ouvrira ce livre s'apercevra vite qu'il dépasse les promesses du titre ; c'est un ouvrage qui rendra les plus grands services à ceux qui veulent embrasser dans ses lignes générales l'histoire de la langue et de la littérature néo-helléniques ; sa lecture est le préliminaire indispensable de toute étude relative à la Grèce moderne. En voici brièvement les conclusions, d'après le résumé qu'en a fait l'auteur pag. 151-152 : 1. La langue dite épurée (καθαρεύουσα), aujourd'hui en usage, doit son existence à des raisons historiques. 2. Elle a rendu de grands services à la nation et, à ce titre, elle occupera toujours une place importante dans l'histoire de la culture hellénique. 3. Mais elle repose sur une

morphologie depuis longtemps disparue, son lexique est surchargé d'éléments morts, elle est trop difficile; en un mot, elle ne se trouve pas dans les conditions d'une langue qui doit être littéraire, commerciale et servir au développement intellectuel de tout un peuple. 4. C'est donc en vain qu'on essaiera de lui rendre la vie: resteront choses mortes, sans exception, toutes les formes, tous les mots qui sont contraires à la morphologie moderne et la plupart des mots qui ne répondent pas à un réel besoin. 5. La langue épurée est non seulement insuffisante, elle est aussi un obstacle à l'instruction, à la science, à la discussion positive, au développement de la littérature, elle menace de devenir fatale pour l'avenir du peuple grec. 6. Il s'ensuit que la réforme de cette langue s'impose comme un devoir national; la seule base sur laquelle on puisse opérer cette réforme est le grec vulgaire. 7. Il n'est pas encore trop tard pour l'entreprendre; le terrain est préparé, en poésie depuis longtemps déjà, en prose depuis quelques années; le concours du gouvernement et de l'église, un enseignement approprié donné au public instruit, l'union de ceux qui écrivent la mèneraient vite à bien.

On trouvera la contre-partie de cette thèse, en même temps que des extraits du travail de M. K., dans le dernier numéro de la *Revue des études grecques*. La question de la langue vient d'être en effet portée tout spécialement devant le public français par la plume autorisée de M. Hadzidàkis. Le livre de M. Krumbacher me dispense d'examiner par le menu les arguments du savant athénien; à prendre son article seulement dans l'ensemble, je doute qu'il ait gagné en France des partisans à la cause de la langue épurée, non pas que le plaidoyer ait manqué de science ou d'habileté, mais parce que cette cause est depuis longtemps perdue chez nous; et, en cherchant bien, peut-être trouverait-on que ce résultat est plus encore le fait des archéologues que des linguistes [1]. C'est que, quoi que chacun de nous pense du détail de la question, il y a au moins deux points sur lesquels nous sommes tous d'accord: il ne nous semble pas naturel qu'on écrive ἄρτος, οἶνος, ὕδωρ, οἰκία, ὀφθαλμός, alors que, du haut en bas de l'échelle sociale, on prononce ψωμί, κρασί, νερό, σπίτι, μάτι, et nous avons peine à concevoir qu'on s'obstine à maintenir un pareil état de choses, pour satisfaire un patriotisme, d'ailleurs mal compris. Je sais que l'auteur rejette « en ce qui le concerne » cette dernière assertion, mais ce n'en est pas moins le point de vue général et c'est encore celui de M. H. lui-même, dans le domaine plus restreint des noms géographiques. Miliaràkis a signalé souvent les multiples dangers qu'on courait, en remplaçant la toponymie moderne par la toponymie ancienne; M. H. nous dit au contraire [2]: « Je ne puis blâmer avec M. Miliaràkis *toute substitution*

---

1. Voy. par exemple Beulé, *An vulgaris lingua apud veteres Graecos exstiterit*, Paris, 1853, p. 8.
2. Γλωσσ. Μελ., 119.

de noms antiques aux noms actuels et proposer exclusivement à notre imitation ce qui se passe en Occident. Car, si nous trouvons bon de faire disparaître les textes récents de peu d'intérêt écrits sur les palimpsestes, pour rechercher sous eux les vers d'Homère ou de quelque autre divin auteur, si nous n'hésitons pas à renverser le village florissant de Kastri, pour mettre au jour les ruines de Delphes, etc., je ne saurais non plus trouver mal qu'on remplace le nom de Mistra, qui nous rappelle les jours mauvais de notre patrie [1], par celui de la glorieuse Sparte, dont le glaive a sauvé à Platées la Grèce et toute la civilisation, ni le nom de Zitouni par celui de Lamia, ni Kàprena par Chéronée, ni Kokla par la glorieuse Platées, ni Vostitsa par Aegion, ni l'obscure Koùlouri par la divine Salamine, etc., etc. Mais il en va tout autrement, quand il s'agit de localités autrefois obscures et sans gloire, devenues glorieuses récemment : par exemple Πιτυοῦσσα-Σπέτσες, Ψύρα-Ψαρά... » En ces quelques lignes M. H. nous livre l'état d'âme de ses compatriotes. Qu'il s'agisse de noms propres ou de noms communs, leur rêve est toujours le même : ils rêvent de leur glorieux passé et voudraient le faire renaître de ses cendres. Nous les comprenons, sans les approuver.

Je ne suis pas de ceux qui admirent sans réserve tout ce qu'on écrit en romaïque ; je crois qu'il y a eu et qu'il y a encore, chez beaucoup de vulgaristes, des erreurs et des exagérations qui empêcheront pendant longtemps le triomphe de leur cause, mais ceci ne détruit pas la légitimité de leurs revendications ; pour n'avoir pas toujours été bien appliqué, le principe n'en reste pas moins juste et il est désirable, dans l'intérêt de la Grèce, qu'il l'emporte au plus tôt. M. Hadzidàkis et M. Krumbacher se sont acquis tous deux des titres à notre reconnaissance, le premier en ramenant notre attention sur cet intéressant problème, le second en rendant superflue, en Europe, toute controverse ultérieure touchant le même sujet.

Hubert Pernot.

Georges N. Hadzidakis. — Γλωσσολογικαὶ μελέται, tome I, Athènes, Sakellàrios, 1901, 634 p., in-8°. Prix : 15 drachmes.

M. Hadzidàkis a eu l'heureuse idée de réunir en volume les articles qu'il a publiés dans divers périodiques de Grèce, d'Allemagne et de Russie ; certains d'entre eux étaient en effet d'un accès difficile, d'autres même étaient devenus presque introuvables. Ce tome I contient des travaux relatifs 1° à l'histoire et à la linguistique néo-

1. Bien que ce nom soit purement grec, ainsi que l'a établi M. H., Γλωσσ. Μελ., p. 180-233.

grecques, 2° à la question de la langue, 3° à la langue et à la grammaire paléo-grecques ; en tout 17 études, dont voici une brève analyse. Pag. 1-13, *Étymologie du mot* Μορέας (= ὁ Μορτιάς) *Morée*, par μορέα « mûrier ». M. H. sait-il que le fond de son explication, qui est certainement la bonne, se trouve déjà dans Bouillet, s. v. *Morée* : « La Morée doit son nom à l'immense quantité de mûriers (morus) dont elle se couvrit au VIe siècle »? — Pag. 32-114. *Sur l'hellénisme des anciens Macédoniens*. La question est très controversée, tant chez les linguistes que chez les historiens; l'auteur, reprenant les arguments des uns et des autres, la résout en faveur des Hellènes. — Pag. 115-179, *Étymologie du mot* Μεσαριά. Ce mot existe en Grèce comme nom commun, dans le sens par exemple d' « espace de terre inculte, situé entre deux champs et servant de pâturage »; ici l'étymologie par μέσος, μεσάρι, n'est pas contestée. On le retrouve aussi très fréquemment comme nom géographique; M. Miliaràkis [1] y voit alors une parétymologie de l'italien *masseria* « ferme » et appuie cette opinion de nombreuses considérations géographiques et historiques [2]; M. H., au contraire, ne fait pas de différence entre ce mot et le précédent, et son raisonnement n'est pas moins nourri que celui de Miliaràkis. J'adopterais cependant plus volontiers l'explication de ce dernier; tous ses arguments topographiques et historiques n'ont pas été réfutés par M. H.; quant à la concordance phonétique *masseria* = μεσσαρία, son irrégularité n'est pas un obstacle, puisque Miliaràkis admet qu'elle est l'effet d'une parétymologie. — Pag. 180-203. *Étymologie des mots* μυζήθρα, Μυζηθρᾶς, Μυστρᾶς, Μυστριώτης. De μύζω, μυζάω dans le sens de « presser » (Hésychius) sont sortis μυζήθρα, nom d'un vase pour faire le fromage et du fromage lui-même, puis Μυζηθρᾶς « fabricant ou vendeur de μυζήθρα », enfin le nom de lieu « Mistra, la Sparte moderne ». Cette filiation est appuyée d'exemples qui la rendent des plus vraisemblables. De même pour le mot βρέ (pag. 204-213) : grec ancien μωρέ. — Pag. 214-235. *Étymologie du mot* γάϊδαρος « âne ». L'explication par ἀεὶ δέρεσθαι, même modifiée en ἄγαν δέρω [3] n'est qu'un mauvais jeu de mots; Coray et après lui G. Meyer avaient songé à γάδος, nom de poisson. M. H. a attribué au mot une origine orientale, même arabe. Son étude vient d'être complétée et rectifiée sur quelques points par Hesseling [4], pour qui γάϊδαρος a été emprunté à une langue de l'Asie intérieure qu'il reste encore à déterminer. — P. 236-537. *La question de la langue en Grèce*. Quatre longues études

---

1. A. Miliarakis, Μεσσαριά, ἱστορικαὶ ἔρευναι περὶ τοῦ ὀνόματος τούτου ὡς γεωγραφικοῦ, Δελτίον, IV, 423-474.

2. Ajouter Gerland, *Das Archiv des Herzogs von Kandia*, Strassburg, 1899, 104, 47.

3. G. F. Abbott, *Songs of modern Greece*, Cambridge 1900, p. 291.

4. Hesseling, *Ad Papyrum Amherstianum* CLIII (Ex libro gratulatorio in honorem Herwerdeni seorsum expressum). Utrecht 1902, 8 pages.

sur la conclusion desquelles j'aurai l'occasion de revenir dans un prochain article. — Pag. 538-549. *Sur -υη en attique.* L'auteur adopte et confirme l'opinion de Blass, d'après laquelle c'est υη et non υᾱ qui est la règle phonétique du dialecte attique, aussi bien à l'intérieur qu'à la fin des mots. — Pag. 547-549. *La prononciation de υ en attique.* La prononciation ü serait, dans ce dialecte, bien antérieure à l'année 500 avant J.-C. — Pag. 550-570. *La prononciation de l'υ chez les anciens Laconiens et celle de l'ω en laconien plus récent.* M. H. s'appuyant sur le patois tsakonien s'efforce de démontrer : 1° que l'υ avait chez les Laconiens une double prononciation, *ou* après les labiales et les palatales, *you* après les dentales, les liquides, les consonnes ν, σ, ζ, ainsi qu'au commencement des mots; 2° que le tsakonien n'a pas confondu ω et ο, puisqu'il offre, aujourd'hui encore, γροῦσσα = γλῶσσα en regard de βροντά = βροντή. Touchant la première partie, j'ai fait ailleurs des réserves que je crois encore justes, mais comme je n'ai pas convaincu l'auteur, il convient de laisser au temps et à d'autres le soin de trancher la question. En ce qui concerne la seconde, le travail, pour être absolument probant, devrait embrasser tous les exemples attestés par Deville, Ikonomos et Deffner; on verrait de la sorte si les mots pour lesquels M. H. doit recourir à des explications particulières (ποῦα = * πῶδα, au lieu de πόδα, « pied », τ'οῦμα = * στῶμα, au lieu de στόμα, « bouche », etc.) ne viennent pas, par leur nombre, à l'encontre de sa thèse, et M. H. serait aussi amené à discuter des formes telles que φωνά = φωνή, κ'ώακα = σκώλακας = σκώληξ, qui nous offrent ω au lieu de ου et qu'il a pourtant considérées ailleurs[1] comme anciennes. — Pag. 571-573. *La contraction de εα après ρ, en attique.* Dans les types τριήρη, τειχήρη, ὄρη, la désinence-η n'est pas analogique, mais phonétique; la contraction de εα en ᾱ s'est d'abord produite après voyelle (ἰέασι-ἰᾶσι), ensuite après consonne, mais à une époque où le ρ avait perdu une partie de sa force d'assimilation, ce qui fit qu'il influença εᾱ (ἀργυρέα-ρᾶ), mais non εᾰ (ὄρεα—ὄρη). — P. 574-588. *Sur l'époque de la confusion des longues et des brèves, en grec :* environ IIe siècle après J.-C. — P. 588-591. *Sur l'époque du changement de ᾱ en η.* Le ν des accusatifs Τισσαφέρνην, Κλεοφράδην, Ἀριστοπείθην, créés d'après Ἀλκιβιάδην et attestés vers la fin du Ve siècle avant J.-C. montre qu'à cette époque l'identification η = ᾱ et de η = ē était certainement faite. — P. 591-595. *Irrégularité d'accentuation dans les composés* ἀναρρόη, ὑδορρόη, κατάρα, etc. Les deux premiers peuvent être considérés comme issus de masculins en-ροος; κατάρα n'est pas un composé de ἀρά, mais un dérivé de καταρῶμαι. — Pag. 597-612. *L'accentuation des mots composés en -ος.* — Pag. 613-615. ἁ ρ μ ό ζ ω et ὁ ρ μ ά ζ ω, σ υ ν α ρ μ ό ζ ω et σ υ ν ο ρ μ ά ζ ω. M. H. justifie par les dialectes modernes la

1. *Einleit.*, 8.

leçon συνορμάστῃ d'un papyrus magique, désignant une union charnelle et inutilement corrigée en συναρμόστῃ.

Puisse ce sec résumé donner à ceux qu'intéressent ces études, le désir de lire en entier le livre de M. H. et faciliter ainsi l'apparition du tome II, qui dépendra, nous dit l'auteur, de l'accueil fait au tome I. M. Hadzidàkis s'est montré, une fois de plus, l'excellent linguiste qu'on connaît et l'abondance de sa documentation est telle, que, là même où l'on ne partage pas son opinion, il est rare qu'on ne trouve pas cependant quelque chose à apprendre.

Hubert PERNOT.

Morceaux choisis des principaux écrivains espagnols classés d'après les genres littéraires, par H. BARTHE... et précédés d'une introduction par M. G. Desdevizes du Dezert. — Première partie : prose. — Paris (Gamber) et Albi (Fabre), 1903, in-12, 276 p.

Ce petit volume est destiné aux élèves des classes d'espagnol dans les lycées où cette langue est maintenant enseignée. Dans ce recueil, M. Barthe, professeur au lycée d'Albi, s'est efforcé de réunir des échantillons de la prose d'une quantité d'auteurs castillans, même d'écrivains d'un rang assez secondaire, qui ne sont pas cités dans toutes les histoires littéraires, comme Barbieri, Santos, Somosa, Zabaleta, etc. Peut-être eut-il été préférable de sacrifier quelques-uns des morceaux empruntés à ces prosateurs de peu de renommée pour laisser un peu plus de place à des stylistes de premier ordre, tels que Valera dont les romans n'ont fourni qu'une seule citation extraite de *Pepita Jiménez*. Dans la section : éloquence, un seul passage de Castelar semblera insuffisant pour représenter le grand orateur et, puisque M. Barthe cite un fragment de Manterola, il aurait trouvé un fort beau morceau dans le discours de Castelar qui en est la contre-partie; Cánovas aurait pu aussi figurer avec honneur dans cette même partie du recueil.

De brèves notices, suffisantes pour le jeune public auquel s'adresse le volume, donnent quelques indications sur la biographie de chaque auteur et sur ses œuvres. Enfin, à propos d'une difficulté grammaticale, d'une particularité linguistique M. Barthe a piqué çà et là des notes explicatives où il a eu la louable patience de réunir de nombreux exemples de cas analogues. Nous lui ferons une petite chicane pour la note 1 de la p. 87. Est-il bien sûr qu'en espagnol *redingot* vienne directement de l'anglais? Avec sa prononciation et son orthographe déformées de la même manière qu'en français, *riding-coat* a dû passer par notre langue avant de se naturaliser dans la Péninsule.

H. LÉONARDON.

A history of the Greenbacks by Wesley Clair MITCHELL, 1 vol. in-8 1-577 p. Collection des *Decennial publications of the University of Chicago*, 1903.

La condamnation des larges émissions de papier-monnaie à cours forcé et la prévision de leurs effets désastreux sont, on peut le dire, un des triomphes de l'économie politique. Sa doctrine sur ce point, n'a jamais été démentie par les faits : mais ceux-ci sont constamment oubliés ou méconnus par les partisans de l'*inflation*, et on ne saurait trop rappeler des deux côtés de l'Atlantique l'expérience du passé. M. Mitchell, à ce point de vue, rend un grand service en étudiant dans le détail et d'après des documents officiels et certains, l'histoire et les effets des grandes créations de monnaie fiduciaire, non échangeable contre métaux précieux, réalisées par le gouvernement de Washington, au moment de la guerre de Sécession. Son livre débute par un exposé historique étendu des mesures législatives prises à cet effet. Dans une seconde partie, l'auteur analyse la dépréciation progressive et considérable des billets (Greenbacks), et recherche les causes qui ont au jour le jour réagi sur cette dépréciation, laquelle, comme il le dit fort bien, suivait fidèlement la hausse ou la baisse du crédit du gouvernement lui-même. Puis il étudie la répercussion de la dépréciation de la monnaie fiduciaire sur les prix des marchandises et des salaires. Son étude est très intéressante à suivre dans le détail et rectifie bien des idées fausses trop souvent émises sur le sujet et qui ont la vie dure. Le volume se termine par des tableaux statistiques très complets.

La conclusion de M. Mitchell est nette : « Même à un point de vue strictement financier, le cours forcé a eu des conséquences singulièrement fâcheuses... notre étude de ces conséquences s'arrête avec la fin de la guerre civile... mais la dépréciation ne cessa qu'en 1879 quand furent repris les paiements en espèces... Si l'on suivait les faits jusqu'au bout, il est probable qu'on aurait tout lieu de prononcer, sur le terrain financier, une condamnation encore plus sévère des *Greenbacks*. »

Eugène d'EICHTHAL.

— M. G. Lietzmann s'occupe depuis plusieurs années d'un inventaire des Chaînes. On appelle ainsi des commentaires grecs sur la Bible, formés d'extraits des Pères. Il y a beaucoup à glaner dans ces compilations, dont une exploitation méthodique n'a pas encore été tentée. Pour la préparer et y servir de carte générale, on aura désormais : *Catenarum graecorum Catalogus*. Composuerunt Georgius KARO et Iohannes LIETZMANN (Aus den *Nachrichten* der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philol.-histor. Klasse, 1902, Heft 1, 3, 5); Göttingen [1903], pp. 1-66, 299-350, 560-620. Chaque partie correspond à un groupe d'écrits

bibliques : Octateuque, Rois, Psaumes; autres écrits de l'Ancien Testament; Nouveau Testament. Sous chaque livre, on a la description et la bibliographie des chaînes connues, suivant un plan identique : Éditions de la chaîne, éditions de fragments tirés de la chaîne. liste des auteurs cités avec références ou indication du nombre des fragments, *initia* et *explicit* des fragments, description des manuscrits. A ces indications sont souvent jointes des observations critiques sur le rapport des chaînes ou des manuscrits. Un double index des auteurs et des manuscrits rend les recherches faciles. Ce catalogue est donc le complément à la fois et de nos catalogues de manuscrits grecs et des inventatres patrologiques comme celui de MM. Harnack et Preuschen dans la *Geschichte der altchristlichen Literatur*. M. Lietzmann dit modestement que, dans une telle quantité de renseignements, il y a probablement des omissions et des erreurs; mais qu'il a voulu donner tout de suite un ouvrage utile, plutôt que d'attendre d'en faire un ouvrage parfait. Il a eu raison. On lui en sera reconnaissant, à lui et à M. Karo, et on leur saura gré de la patience et de l'abnégation qu'ils ont mises à former un recueil aussi précieux. — P. L.

— Parmi les *Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar München*, nous avons reçu récemment : Nr. 8, *Die Beteilung der Christen am öffentlichen Leben in vorconstantinischer Zeit, ein Beitrag zur ältesten Kirchengeschichte*, von Andreas BIGELMAIR (München, 1902, Lentner, 340 pp. pet. in-8°; prix : 8 Mk.); Nr. 10, *Die griechischen Quellen des hl. Ambrosius in ll. III de Spir. s.*, von Theodor SCHERMANN (München, 1902, Lentner, VIII-107 pp. in-8°; prix : 3 Mk.). L'ouvrage de M. Bigelmair est un recueil des textes méthodiquement classés en deux parties : Situation des chrétiens à l'égard de la vie publique (le droit, l'État, les magistrats, le service militaire); Situation des chrétiens à l'égard de la société romaine (la société païenne, les relations, les mariages mixtes, les plaisirs, le travail, l'art). Sur la légende de saint Maurice, je ne vois pas citée l'intéressante dissertation de M. J. Mahieu, *L'Epistula Eucherii et le martyre de la légion thébéenne* (Extrait du *Muséon*, t. XVII; Louvain, 1898). Sur le service militaire en général, il faudrait renvoyer aux Bollandistes, *Acta sanctorum*, Octobre, t. XII, pp. 533 suiv. A propos des bains, noter que le nouveau baptisé, d'après Tertullien, *De corona*, 3, doit s'abstenir pendant huit jours. Ceci est à rapprocher de Cyprien, cité p. 287, n. 1. Mais en général, M. Bigelmair est complet, aussi bien dans le relevé des textes anciens que dans les références aux ouvrages modernes. Il procède par analyses développées et traductions. Nous avons donc là plutôt les matériaux qu'une histoire du sujet. Mais on se rendra compte de l'utilité d'un tel recueil si l'on songe qu'il s'agit de presque toute la morale chrétienne envisagée sous un certain angle. Le travail de M. Th. Schermann est le complément d'un ouvrage publié en 1901 sur la divinité du Saint-Esprit chez les Pères du IV° siècle. Les sources grecques d'Ambroise dans son *De Spiritu sancto* sont Athanase, Basile, Cyrille de Jérusalem, Didyme d'Alexandrie, Épiphane, Grégoire de Nazianze. On voit avec quelle rapidité Ambroise se saisissait des livres nouveaux et les mettait à contribution. Dans ce traité, écrit avant Pâques 381, il utilise une recension révisée et augmentée des Catéchèses de Cyrille postérieure à 360 et que nous a conservée un seul ms. (Coislin 227). Ainsi tombe une objection faite à l'authenticité du *De Mysteriis* par M. Kattenbusch. Il y a mieux. Les discours théologiques de Grégoire de Nazianze sont prononcés à Constantinople et publiés en 380. Ambroise s'en sert dans les douze mois qui suivent, peu, il est vrai. Jamais peut-être on n'avait mieux montré à quel point il était pénétré de

théologie grecque. Puisque nous signalons ce livre de M. Schermann, nous en profitons pour mentionner les articles qu'il vient de faire paraître sur le *De sacramentis*, attribué à Ambroise (*Römische Quartalschrift*, XVII (1903), 36 et 237). Il n'a pas résolu le problème, mais il lui a fait faire un grand pas. — P. L.

— M. Mason a commencé une collection, *Cambridge Patristic texts*, dont nous avons signalé autrefois le premier volume. Après une longue interruption, semble-t-il, en voici un second : *The catechetical oration of Gregory of Nyssa*, by James Herbert Srawley ; Cambridge, at the university press, 1903 ; L-181 pp. pet. in-8° ; prix : 5 sh. L'introduction traite du caractère, de la date, de l'authenticité et de l'histoire littéraire du *Discours catéchétique* ; de quelques points de la doctrine de Grégoire (influence d'Origène, de Méthode, de Platon ; originalité dans la doctrine trinitaire, dans la conception des rapports de la rédemption avec les attributs divins ; doctrine des sacrements) ; enfin de l'histoire du texte. M. S. énumère 16 manuscrits collationnés ou consultés pour son édition, la plupart pour la première fois. Du classement sommaire qu'il en fait résulte que quatre d'entre eux sont surtout importants, Venise, Saint-Marc 67 (XI^e s.), Vat. Pie II gr. 4 (XI^e s.). Brit. Mus. Add. 22509 (X^e-XI^e s.), Brit. Mus. Royal 16 D I (XIII^e s.). Le commentaire fournit une analyse continue, des notes explicatives, des références ; il est abondant et précis. Trois tables alphabétiques : matières, auteurs cités par Grégoire, mots grecs importants. P. XLI, le *De Mysteriis* est bien de saint Ambroise ; la discussion porte maintenant, non pas sur cet ouvrage, mais sur le *De Sacramentis*. — P. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 décembre 1903.

M. le Ministre de l'Instruction publique adresse une lettre où il annonce qu'il est disposé à favoriser la recherche des papyrus en Egypte. — L'Académie prend acte de cette communication. M. Pottier fait observer que l'Académie désire surtout que le Ministère mette à la disposition des savants les sommes nécessaires à l'acquisition de cette sorte de documents.

M. Héron de Villefosse communique une lettre du R. P. Delattre annonçant la découverte d'un grand sarcophage de marbre blanc, trouvé en place dans un étroit caveau, à 13 mètres environ de profondeur. Sur le côté droit, le squelette portait la boîte aux monnaies qui étaient au nombre de sept, du type connu, avec le palmier au revers. En tamisant le sable qui entourait le crâne, on a trouvé un anneau d'or. Le fronton du sarcophage porte comme peintures une palmette entre des rinceaux.

M. Théodore Reinach communique la restitution d'une inscription grecque d'Orchomènes (Arcadie), renfermant deux actes d'affranchissement. M. Reinach signale l'importance chronologique et numismatique de ce texte qui nous révèle l'emploi d'une ère remontant au III^e siècle a. C. et un nouvel exemple de la division de la mine monétaire en 70 drachmes au lieu de 100.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de présenter des candidats à la place d'associé étranger vacante par suite du décès de M. Mommsen. Sont élus MM. Delisle, Bréal, Senart, Paul Meyer, Boissier et Alfred Croiset.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — **29 décembre** — **1903**

Les ἱππεῖς Athéniens, par M. W. Helbig. Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXVII. Paris, Imprimerie nationale. Librairie Klincksieck, 1902. Un vol. in-8° de 112 pages.

L'ouvrage de M. Helbig sur les ἱππεῖς Athéniens[1] est une application des plus intéressantes de l'archéologie à l'histoire. M. H. étudie, d'après les peintures des vases et aussi d'après quelques bas-reliefs, le développement de la cavalerie athénienne depuis l'époque archaïque jusqu'au moment où elle fut organisée à l'effectif normal de mille cavaliers.

Le résultat important de la recherche de M. H. serait celui-ci :

La tactique du char de guerre fut longtemps en usage aussi bien en Grèce qu'en Asie. Cette tactique, nous la connaissons aujourd'hui, grâce au regretté W. Reichel : nous savons que le char de guerre n'était pas véritablement une arme de combat; il servait simplement à porter le guerrier sur le champ de l'action ou à l'en éloigner ; le guerrier avait comme arme défensive un bouclier très lourd qui le couvrait

1. Pourquoi M. Helbig emploie-t-il le mot grec dans le titre ? N'a-t-il pas voulu mettre *chevaliers* et n'a-t-il pas osé mettre *cavaliers*, comme nous l'avons proposé dans notre thèse ?

de la tête au pied ; il était nécessaire de lui épargner la peine de porter lui-même cette espèce de rempart mobile sur le champ de bataille. Cette tactique suppose nécessairement sur le char, à côté du guerrier, παραβάτης, un serviteur pour tenir les rênes, ἡνίοχος. Quand on était arrivé devant l'ennemi, le παραβάτης descendait du char, prenait son bouclier et sa lance, et combattait à pied ; l'ἡνίοχος s'appliquait à se tenir le plus près possible du guerrier, pour le recueillir, soit qu'il fallût fuir, soit qu'il voulût poursuivre l'ennemi. Ceci posé, M. Helbig a remarqué que, sur les vases archaïques de l'Attique, représentant des scènes militaires, les Athéniens à cheval ne sont pas des cavaliers, mais des hoplites ou des valets. Il suppose alors que, lorsqu'on renonça au char de guerre, on conserva l'usage de faire accompagner le guerrier par un valet qui remplissait auprès de lui à peu près les fonctions de l'ἡνίοχος. Au moment du combat, l'hoplite descendait de son cheval, le donnait à garder à son valet, et combattait à pied. Les peintures représentant des hoplites montés, suivis de valets montés aussi, sont nombreuses ; tantôt le valet chevauche à côté ou derrière son maître, tantôt il tient deux chevaux, le sien et celui de son maître, pendant que celui-ci est à pied et combat. Athènes aurait donc eu d'abord, non pas une cavalerie, mais une infanterie montée. M. H. va plus loin. Il a remarqué que parfois le maître et le valet n'ont qu'un cheval sur lequel ils sont montés tous les deux, et il tire de ce fait cette conséquence, que lorsque le maître et le valet sont tous deux montés, le maître appartient à la première classe, celle des pentacosiomédimnes, lorsque le maître et le valet n'ont qu'un cheval pour eux deux, le maître appartient seulement à la seconde classe, celle des cavaliers. Il faut ajouter aussi que sur un vase représentant une suite de cavaliers et de fantassins, M. H. voit une revue de l'armée athénienne passée par Pisistrate ou un de ses fils.

On pourrait accepter l'explication proposée par M. H. Il n'est pas impossible, en effet, qu'entre la tactique des chars et la tactique dorienne, il y ait une période de transition, qui serait l'époque de l'infanterie montée. Mais M. Helbig, à la fin de son étude et comme conclusion, montre avec tant de netteté non seulement l'inutilité, mais les dangers de cette tactique ! Il est facile à un guerrier poursuivi de sauter sur un char qui l'emportera loin de l'ennemi ; il lui sera beaucoup plus difficile de monter à cheval, surtout si, comme c'était le cas pour les anciens, le cheval est dépourvu d'étrier ; et si ce guerrier est un hoplite, alourdi et embarrassé par une grosse armure, pourra-t-il s'enlever, se mettre en selle assez vite pour échapper à la poursuite du vainqueur ? Le valet l'aidera ; est-ce bien sûr, et dans quelle mesure l'aidera-t-il ? La mise en selle a toujours été une opération très difficile pour les Athéniens ; nous avons là-dessus le témoignage formel de Xénophon.

Nous nous heurtons donc ici à une première difficulté pour com-

prendre le système de M. H. Il y en a d'autres. Pourquoi les auteurs anciens ne nous ont-ils rien dit de cette tactique? Callinos, Tyrtée ont vécu à l'époque où ont été faites les peintures sur lesquelles repose toute l'argumentation de M. Helbig; ils ont décrit en détail le combat de la phalange des hoplites; ils n'ont rien dit du char; nulle part il n'est question d'une infanterie montée. De plus, si déjà les Grecs du VIIIe et du VIIe siècle savaient si bien se tenir à cheval, avec la lourde armure de l'hoplite, pourquoi, après l'impression profonde qu'avait faite sur eux la cavalerie de Xerxès, pourquoi les Athéniens ont-ils tant tardé à organiser un corps de cavalerie ou au moins à le porter à un effectif suffisamment élevé?

En somme, nous faisons à M. H., sur sa façon d'expliquer les origines de la cavalerie athénienne, les mêmes critiques que lui a adressées M. A. Assmann (*Berl. phil. Woch.* 1899, 7 janv.) sur sa façon d'expliquer les origines de la marine athénienne. M. Assmann se refuse à croire à la science des Athéniens comme marins au VIIIe siècle; il croit qu'ils n'ont eu qu'assez tard une bonne marine. Nous disons la même chose pour la cavalerie.

Sur d'autres points nous différons plus complètement de l'opinion de M. H. Cela ne nous empêche nullement de rendre pleine justice à son travail; on y trouve à chaque page les qualités de précision et d'originalité qui sont un des traits particuliers de son talent. Nous préparons d'ailleurs sur la question une étude qui, nous l'espérons, paraîtra bientôt, et dans laquelle les explications de M. Helbig seront examinées avec l'attention qu'elles méritent.

Albert MARTIN.

The University of Chicago founded by John D. Rockefeller. **The Decennial Publications,** The Toledo manuscript of the **Germania of Tacitus,** with notes on a Pliny manuscript by Frank Frost ABBOTT, professor of latin. Printed from volume VI. Chicago, The University of Chicago Press, 1903. Gr. in-4°, 44 st. 60.

La nouvelle université ne manque pas de faire, dans ses publications décennales, une place au latin. Nous avons signalé une étude de M. Hendrickson sur Agricola [1]; voici, pour lui faire pendant, un fascicule qui se rapporte à la Germanie.

M. Abbott, élève, si je ne me trompe, de M. Wölfflin, est connu par des articles dans la *Classical Review* et dans les journaux américains; par un choix de lettres et des recherches sur les lettres de Cicéron [2]; enfin par une étude sur la répétition en latin [3].

---

1. Voir la *Revue* de 1903, II, p. 72.
2. Voir la *Revue* de 1900, I, p. 316.
3. Voir la *Revue* de 1901, I, p. 368.

Nos lecteurs savent [1] combien de mal ont eu les savants pour obtenir quelque communication du manuscrit des petits traités de Tacite qui appartient à la cathédrale de Tolède (de 1474). Il n'était permis d'abord d'en voir que le dehors; puis, grâce à l'appui de membres du haut clergé, on a eu par M. O. Leuze, une collation de l'Agricola; voici enfin la collation de la Germanie. Le reste du manuscrit [2] n'a guère, après cela, d'intérêt.

Ordre suivi : Description du manuscrit, contenu, titres et suscriptions; collation complète sur le texte de Müllenhoff; les corrections (leur caractère et leur origine); étude sur les rapports de T avec les autres manuscrits de la Germanie (suite de tableaux) [3].

M. A. a collationné le manuscrit au printemps de 1902. Il nous confirme l'exactitude de la collation donnée pour l'Agricola par le Dr Leuze dans le tome XI du supplément du Philologus. — Voici le résultat auquel arrive M. A. pour la Germanie : T a des erreurs semblables à celles des quatre principaux mss. (Bb Cc); il remonte donc au même archétype, au manuscrit rapporté par Enoch. Mais il est indépendant de ces quatre manuscrits; il est correct en beaucoup d'endroits où ces manuscrits sont gâtés ou ont des lacunes. Dans les passages (une centaine) où Bb sont en désaccord avec Cc, T rejoint tantôt un groupe, tantôt un autre (plutôt B que C), mais de façon à donner presque toujours une bonne leçon. En somme ici, comme dans l'Agricola, T est plus près de l'archétype et le reproduit plus fidèlement. Il appartient exactement au groupe de manuscrits que Müllenhoff a désigné par E et qui comprend le Vaticanus 2964 (Rd dans Massman), le Longolianus ou Kappianus, les éditions de Nüremberg et de Rome (1474). Mais T est indépendant des autres membres de la classe. Il est avec eux dans le même rapport que B avec bCc. Il est d'ailleurs le meilleur représentant du groupe E.

La collation que nous donne M. A. me paraît des plus soignées. Les moindres abréviations du manuscrit, même les plus connues (pour *m*, pour *e* final, pour *ae*, pour *que*, pour *quam*, etc.), les lettres pointées, etc., sont ici reproduites, M. A. note aussi quel mot termine chaque page. Pour donner mon impression personnelle, je crains bien que quelques leçons particulières à T ne sentent l'interpolation [4].

---

1. Voir la *Revue* de 1900, I, p. 509 au bas et celle de 1902, II, p. 14.

2. (*Jo. Antonii Campani oratoris atque poetae celeberrimi oratio de laudibus scientiarum*, et deux fragments de discours).

3. Pour plus de précision, je réunis en une table les titres de chapitres de M. A. : I, description of the *codex Toletanus;* II, T and the BC classes of manuscripts; Collation of T Bb Cc with Müllenhoff's edition; III, T and the E Manuscripts; IV, Summary; App. I, corrections to Müllenhoff's Critical apparatus to the Germania; App. II, notes on a manuscript containing Pliny's letters.

4. Ainsi : XI, 4, inci*derit*; 11, c*œtu*um; XII, 11, *co*mitiis; XIII, 9, adolescen*tibus;* XVIII, 19, *renup*tiant (p. *denun*tiant); XXII, 14, *aut* (p. *nec*); XXV, 6, verber*are*; XXXV, 13, injuri*am*.

Beaucoup de mots sont passés et il y a pas mal de fautes particulières. Pour certains mots, T nous représente la plus mauvaise copie [1]. Il faut aussi reconnaître qu'on ne trouve pas ici de *lectio palmaris* comme pour *Agric.* 26, *nonanis,* donc en somme plutôt une légère déception.

Par l'omission d'une ligne (45, 29 : *terrisque.... solis*), on voit que dans l'original de T la ligne contenait 39 lettres, sans compter les intervalles des mots.

Dans la comparaison avec les autres manuscrits, pour les classes b (Leidensis), c (Neapolitanus), M. A. s'en rapporte a Müllenhoff; mais il a lui-même collationné à nouveau les deux mss. du Vatican B (1862) et C (1518), et il a eu ainsi l'occasion d'apporter quelques retouches à l'apparat précédent.

Pour les corrections du manuscrit, elles donnent généralement un texte provenant d'un autre source. Mais quand elles s'accordent avec le texte du groupe E, M. A. est d'avis de les adopter parce qu'elles représentent plus fidèlement la leçon de l'archétype.

Voici ma seule critique : comme la petite édition de la *Germania antiqua* de Müllenhoff ne contient pas l'explication de tous les sigles de manuscrits et éditions auxquels il se réfère dans son commentaire de la Deutsche Alterthumskunde, IV, et qui seront cités ici plus d'une fois, il eût fallu, pour être clair, donner ici en tête un tableau de toutes ces indications; M. A. se serait aperçu ainsi qu'il emploie lui-même d'après d'autres, plusieurs sigles pour le même manuscrit ou la même édition : ainsi pour les éditions de Rome et de Nüremberg (p. 22, n. 37 et au stemma de la p. 41). Bien inutile complication!

Pour la partie du manuscrit contenant les lettres de Pline (datée de 1486) elle comprend les lettres des livres I à VII et le livre IX. Le début est perdu; il y a des lacunes et des interventions de lettres. Le manuscrit appartient au second groupe de Keil, dont le plus ancien représentant est le codex archivii Casinatis de 1429. M. A. donne en une page quelques leçons.

Les corrections à Müllenhoff ne remplissent pas une page; c'est à peine s'il y a dans le nombre « a surprising error ».

Émile Thomas.

---

1. Ainsi : XVIII, 19, *parientes* (p. pereundum); XXVII, 3, *col*oribus; XXVIII, 25, col*la*ti, XXXI, 2, con*ventu*m; XXXVII, 17, objece*runt*.

Walter Norden, **Das Papsttum und Byzanz**; Berlin, Behr, 1903; xix + 762 pp. in-8.

M. Norden publiait il y a quelques années un opuscule sur le changement de direction de la quatrième croisade qui trouva à Constantinople un premier but qu'elle ne devait jamais dépasser. Cette étude (*Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz*) donnait une explication plus logique et plus large de ce phénomène de *déviation* si souvent discuté; elle se distinguait par une argumentation serrée et par une originalité bien marquée, qualités qui lui assurèrent un jugement unanimement favorable de la critique. La forme seule était encore un peu hésitante et lourde.

Depuis, M. Norden a poursuivi ses recherches, en étudiant les rapports de l'empire latin de Constantinople, créé pour une cinquantaine d'années d'une vie misérable par ce « saint passage » dévié dans des vues profanes, avec l'Occident; surtout avec le Pape, qui s'enorgueillit de ce succès qu'il n'avait pas provoqué, et l'Empereur, dont l'attitude envers cet empire de nuance nouvelle devait être plus compliquée. Il dut parcourir toutes les sources historiques du treizième siècle pour éclaircir les variations de la politique occidentale envers le jeune État mourant. Les recherches furent poursuivies après la reprise de Constantinople par les Grecs de Michel Paléologue, l'empereur de protestation qui s'était établi dans la capitale provisoire de Nicée. Les efforts des Papes de se soumettre au moins sous le rapport religieux cet empire grec ressuscité, le triomphe de Grégoire X au concile de Lyon, où furent lus les actes d'obédience, plus ou moins complets, de l'empereur byzantin, de son patriarche et de son clergé, le changement de conduite des Papes créés par Charles d'Anjou, pour faciliter sa conquête, le grand projet oriental de ce prince aux hautes visées impériales en Occident aussi bien qu'en Orient, était une matière d'études assez nouvelles et particulièrement intéressantes.

Un érudit selon l'ancienne coutume se serait arrêté là, sans se permettre ce grave errement de dépasser les limites de son siècle, de se fourvoyer dans des domaines dont les sources lui seraient moins familières. Il se serait mis à coudre ses fiches ensemble dans un récit chronologique, bien complet, où on aurait retrouvé tout le contenu des sources étudiées. Mais depuis quelque temps, grâce aussi aux idées de philosophie historique de Lamprecht, grâce à son exemple et au grand exemple lointain de Ranke, qui a su écrire de belles pages durables sur presque tous les grands événements de l'histoire universelle, on commence en Allemagne à avoir le double courage d'embrasser du regard un champ infiniment plus vaste que celui du bon spécialiste borné du xix^e siècle et de déranger le commode ordre chronologique des faits, d'interrompre la paisible narration des détails pour présenter un développement historique dans toute son étendue,

avec toutes ses relations, ses origines et ses effets jusqu'aux plus éloignés. Aussi, ayant poursuivi assez longtemps les relations de l'Orient byzantin schismatique, puis catholique latin, puis byzantin *uni* au Siège de Rome, enfin byzantin irrémédiable, M. Norden chercha-t-il des éclaircissements plus haut et plus loin. Il arriva ainsi à l'idée que les rapports entre Rome et Byzance depuis le schisme n'ont nullement le caractère simple de discussions religieuses qu'on leur a souvent imposé, mais que, bien au contraire, ils sont faits de plusieurs trames : l'ambition impériale, conquérante des Papes, dans laquelle revit l'idée de l'expansion romaine, la propension naturelle des empereurs d'Occident de nation germanique à réintégrer l'*imperium* dont ils portaient la couronne tout en ne détenant qu'une partie, les convoitises jamais assouvies des Normands de Naples et de Sicile, maîtres d'un ancien territoire byzantin par la race, le gouvernement et la religion, et enfin la grande impulsion séculaire de l'Occident entier vers les lieux Saints où il y avait le Saint Sépulcre à délivrer, des baronnies à fonder et des comptoirs à établir. M. N. prit sur lui la tâche difficile de tirer au clair tous les revirements et les transformations de la politique occidentale, représentée surtout par les Papes, envers l'Orient chrétien, résumé par Byzance et ses empereurs grecs ou latin, schismatiques opiniâtres ou partisans forcés d'une union opportune. Partant du schisme, sur lequel il s'arrête assez longuement, l'auteur jette à la fin un regard rapide sur les événements du XIVe et du XVe siècles jusqu'à la conquête de Constantinople par les Turcs (1453).

L'ouvrage a une haute importance. Il est celui d'un penseur, préoccupé des liaisons historiques et assez pénétrant pour pouvoir en fixer toujours de très plausibles. Il est nouveau d'un bout à l'autre. Et en même temps, il est bien écrit et très intéressant. Sous ce dernier rapport, on reconnaît à peine l'auteur de l'opuscule sur la quatrième croisade.

Sans doute, les opinions de M. N. trouveront parfois des contradicteurs. Ainsi, il est certain que, si l'Union des Grecs au concile de Lyon a une plus haute importance historique, par suite de la grande autorité de l'Église romaine à cette époque et du fait que Michel Paléologue, tout en n'étant pas comparable à un Manuel Comnène, était beaucoup plus que l'empereur de la cité impériale de Constantinople, l'Union du Concile de Florence, un siècle et demi plus tard, a été plus complète, en embrassant véritablement tout le monde « orthodoxe », et a laissé aussi des traces plus durables. L'Union de 1274 représentait en effet, quoi qu'on dise (et M. N. plaide l'autre théorie avec son ingéniosité habituelle), l'opinion de l'empereur grec seul, à peine celle d'un patriarche nommé *ad hoc* et presque pas celle d'un clergé qui daigna à peine signer des déclarations un peu ambiguës. Tandis qu'en 1439 l'empereur vint en personne à Florence, menant avec lui sa famille, son patriarche, qui mourut en Occident,

ses métropolitains et évêques et nombre de diocésains qui se trouvaient en dehors des frontières politiques de l'empire. La propagande catholique trouva aussi pendant longtemps un appui dans les décisions de Florence [1].

Çà et là il y aurait des sources à indiquer ou des corrections à proposer. Mais tout cela ne porte aucun dommage à un livre solide et lumineux qui est un des meilleurs qu'ait produits, dans les dernières années, la jeune école historique allemande.

N. JORGA.

THE VENETIAN REPUBLIC By HORATIO [F.] BROWN, Londres, collection des « Temple Primers » 1902 ; 211 pp. in-12.

On n'a pas une bonne histoire de Venise, car celles qui pouvaient satisfaire les lecteurs d'il y a bien de dizaines d'années, paraissent aujourd'hui tout à fait vieillies, en même temps qu'elles ne sont pas toujours et vraiment utilisables pour les érudits. La meilleure reste sans doute, celle de Romanin, qui emploie aussi, dans une certaine mesure au moins, les documents inédits dont regorgent les admirables archives de la République vénitienne. Si l'information de Romanin est malgré tout bien insuffisante, son point de vue, purement politique, commence à être délaissé et son exposition naïve n'intéresse guère aujourd'hui. Cet honnête travailleur, absolument dénué d'esprit philosophique et de sens pour l'art, s'est avisé, en effet, d'écrire l'histoire antique de Venise militante, triomphante et déchue, comme s'il avait la mission de présenter chronologiquement l'existence terne d'une petite ville quelconque.

On annonce l'apparition dans quelques années d'une nouvelle histoire de Venise en allemand, que la direction de l'*Europäische Staatengeschichte* a confié à un jeune savant, M. L. Kretschmayr, l'auteur d'une biographie de l'aventurier Gritti, un bâtard de doge. Espérons qu'il s'acquittera de sa tâche d'une manière digne du grand sujet. Pour le moment on vient de gagner un tableau d'ensemble très vivant de la vie vénitienne, des origines lointaines jusqu'à l'annexion par la

1. M. Norden lira avec intérêt dans l'article de V. Lazzarini sur la Bataille de Portolongo (*Nuovo Archivio veneto* de 1894) la lettre de 1355 du bailli vénitien de Constantinople aux recteurs de Négrepont, dans laquelle il est dit que « l'empire grec est en mauvais état et, à dire la vérité, se trouve à la dernière extrémité, aussi bien à cause des Turcs qui le molestent assez de tout côté, que grâce à l'empereur et au gouvernement qu'il a, dont on est très mécontent et tous les Grecs (*la universitade de lor*) voudraient le gouvernement des Latins, faisant mention en première ligne de notre Seigneurie et de notre République » (Appendice IV de l'article).

volonté de Bonaparte, dans le petit ouvrage que M. Horatio F. Brown a donné à la collection des « Temple Primers ».

M. B. habite depuis assez longtemps Venise et il la connaît comme peu d'autres ; il est absolument au courant de la manière de vivre, de penser, de sentir des habitants de cette ville incomparable dont il connaît tous les recoins, comme s'il y était né ; son livre sur « la Vie dans les lagunes » *Life on the Lagoons* (3e édition 1900) a dû son succès à cette familiarisation complète avec tout ce que contient, représente et raconte Venise, aussi bien qu'au style pittoresque, plein de couleur et élégant.

Mais M. B. est en même temps un historien, habitué à s'adresser aux sources. Après la Venise d'aujourd'hui, il a été conquis par celle d'autrefois, riche et fastueuse, guerrière et largement civilisatrice. Son principal ouvrage, aussi solide et abondant en pièces justificatives qu'agréable à lire, est consacré au développement de la typographie à Venise (*The venetian printing press*, Londres, 1891). Il a dédié, de plus, au passé vénitien une série d'études, de portraits, d'esquisses où la poésie ne nuit pas à l'information et à la critique, dans ses *Venetian Studies*, parus en 1887 [1]. Il y a là-dedans, à vrai dire, une histoire complète de Venise, contenue dans ces récits épisodiques qui se complètent, en se succédant et finissent dans une forte impression d'ensemble.

Le dernier opuscule, destiné à un cercle de lecteurs plus large, procède systématiquement pour arriver au même but. Les origines sont racontées peut-être avec un trop grand luxe de détails, alors qu'elles n'ont qu'une très faible signification et un intérêt tout personnel : il y avait sans doute à sacrifier parmi ces personnages sanglants, ces féroces premiers doges qui ne firent que combattre et détruire pour avoir souvent le sort de leurs victimes. La période de décadence méritait d'être mieux partagée : si les grands événements politiques y sont très clairsemés, le brillant spectacle des arts ennoblissant cette déchéance, de la vie sociale très intense et variée, enrichie d'étrangers venus pour prendre part aux réjouissances rares de chaque jour, méritait plus d'attention, quelle que fût l'exiguité du cadre qu'il fallait subir.

Le quinzième et le seizième siècle, au contraire, ont les proportions dues à leur infériorité. Les faits politiques, bien caractérisés et généralement présentés d'une manière exacte, laissent dans leur développement logique assez de place pour la civilisation pleinement épanouie de Venise. Ces chapitres sont écrits par un connaisseur, un penseur et un amoureux de son sujet, et il y a des considérations nouvelles, très justes, qu'il faudra désormais retenir.

---

1. M. Brown est chargé, en outre, de rédiger la section Venise des *Calendars of State Papers*, dont il a donné jusqu'ici deux volumes contenant les années 1592-607.

Le petit livre se termine par une courte bibliographie (avec d'inattendues fautes d'impression), par une table chronologique et un index des noms.

N. Jorga.

G. Michaut. **Sainte-Beuve avant les « Lundis »**. Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique (*Collectanea Friburgensia*, nouv. série, fasc. V.) Fribourg en Suisse, librairie de l'Université; Paris, Fontemoing, 1903; in-8° de VII-735 pages.

Sainte-Beuve avant les Lundis, a plaisamment insinué un critique anglais, cela signifie peut-être *les Dimanches de Sainte-Beuve* : il est certain que cette malice est souvent justifiée par une des préoccupations dominantes de ce livre. Les gages que le grand critique, à plusieurs reprises, a pu donner à la foi religieuse, les voltefaces par lesquelles il s'en est écarté après une adhésion plus ou moins étroite, c'est là ce qui fait, pour M. Michaut, non seulement le sujet d'une étude tout indispensable, mais l'objet d'une interprétation beaucoup moins admissible. Tandis que les déceptions et les défections de Sainte-Beuve jusqu'en 1849 sont examinées sans trop d'amertume lorsqu'il s'agit du *Globe*, du Cénacle, du Saint-Simonisme, elles sont jugées sévèrement, dès que Lamennais, Port-Royal, Vinet sont en cause; et là où l'on pourrait voir une force de croissance et un besoin de vérité qui mettent en défaut le pouvoir d'adhésion et le désir de la quiétude morale, c'est une sorte d'irrémédiable aridité qui paraît surtout en cause chez Sainte-Beuve. Si bien que l' « essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique », comme dit le sous-titre, incline vers l'histoire de l'appauvrissement d'une âme plutôt que de l'assouplissement et de l'enrichissement d'un esprit. M. M. n'admet pas volontiers qu'un « matérialisme tranquille » puisse arriver à la sérénité (p. 73); comme il ne distingue pas volontiers entre les deux libertinages, celui de la pensée et celui des mœurs, il exagère les encouragements que « le dieu Priape », ici, a pu recevoir du « dieu Pan ». Ce n'est point, sans doute, présenter les métamorphoses de Sainte-Beuve de la manière la plus fidèle à la conception à laquelle aboutit le grand critique, écrivant, par exemple, le 25 juillet 1867 : « Le grand progrès moderne (sur lequel je ne me fais point d'ailleurs trop d'illusion) serait de ne point recourir aux voies anciennes et de vivre l'un à côté de l'autre, de se combattre même sans se maudire... [1] » Et toutes les attitudes de Sainte-Beuve ne bénéficient pas au même

1. Réponse à un jeune catholique (*Une page inédite de S.-B.*, dans *la Renaissance*, 6 juillet 1872).

degré, dans le livre de M. Michaut, de ce que lui-même écrit à la page 38 : « La complète intelligence ne va pas sans sympathie ou du moins sans un souvenir sympathique... »

Quant à la méthode employée, elle se meut dans le cadre biographique fourni par le fameux « mot sur moi-même » des *Portraits littéraires*. En une série de chapitres documentés fortement et nettement délimités, non sans des lenteurs et des reprises, mais procédant par les touches circonspectes de paragraphes soigneusement distingués, invoquant les témoignages personnels ou interprétant les données des œuvres, M. M. étudie ces « hommes successifs » dont la série a constitué la « courbe » de Sainte-Beuve durant un quart de siècle. Courbe étrangement sinueuse, comme on sait, mais dont une grande flexibilité d'analyse reproduit ici toutes les fluctuations. On peut même se demander si la notation des « moments » consécutifs n'est pas poussée au-delà de ce qu'il est possible de fixer ; le mérite est grand de l'avoir tenté, mais il est douteux qu'au-dessous d'une certaine intensité, les remous d'une pareille inquiétude aient encore chance d'être discernés, sans quelque risque de pédantisme et de grossissement de la part de l'observateur : où s'arrêter dans le relevé de ces sinuosités infinies ? Un exemple : Sainte-Beuve a raconté plus tard [1] qu'en 1829 il avait eu l'intention d'accompagner à Weimar le sculpteur David, afin de voir Goethe, et que l'amour seul l'avait retenu à Paris. M. M. ne dit rien de ce fugitif projet, qui néanmoins, en plein romantisme, après les rapports d'Ampère et de plusieurs autres, avait certainement sa signification ; si l'on se réfère à son livre, on voit (p. 188) que Sainte-Beuve « semble, en cette année 1829, tout proche d'atteindre enfin à l'équilibre religieux », et cela ne cadre pas trop avec l'idée que la génération de 1829 se faisait du poète allemand. C'est qu'il me semble (et plusieurs formules restrictives, plusieurs « pourtant » ne laissent pas de témoigner de ce scrupule sous la plume de M. Michaut) qu'à moins d'un journal intime ou d'une correspondance ininterrompue et presque quotidienne, les documents ne peuvent pas nous renseigner, dans tout le détail, sur les ondoiements d'une pensée mobile comme celle-ci.

Les divers milieux traversés par Sainte-Beuve ne sont peut-être pas étudiés par M. M. selon un plan très homogène. Il y aurait assurément, à paraître demander encore davantage à l'auteur d'une œuvre aussi monumentale, du paradoxe et de l'ingratitude : cependant, il faut bien constater que les chapitres sur le *Globe*, avec leur dépouillement — un peu long, mais utile [2], — des tendances et des efforts de ce

---

1. E. Ritter, *Corresp. de S.-B. avec H. Reuchlin* (*Zeitschr. für neufr. Spr. u. Lit.*, 1891, p. 164).

2. Les erreurs de transcription ou de répartition y sont malheureusement nombreuses : p. 90, note 1, il s'en faut que les *Poésies européennes* de L. Halévy

groupe, sont disposés tout autrement que le *Sainte-Beuve Saint-Simonien* du chap. VIII ou le *Sainte-Beuve en Suisse et à Lausanne* du chap. XII. Au lieu d'avoir, comme là, une étude du milieu littéraire précédant l'arrivée du héros, nous avons, soit un exposé de la *doctrine* de Saint-Simon plutôt que de l'*état* du saint-simonisme au moment où Sainte-Beuve y adhérait, soit une appréciation de Vinet et de son protestantisme « en fonction » même du critique français. La différence est sensible; on la regrettera surtout si l'on croit, comme il paraît légitime de le faire, que le « sens historique de la continuité », que M. M. signale si justement (p. 394 et ailleurs) chez Sainte-Beuve, a été pour une bonne part un gain d'origine saint-simonienne. Car il ne me semble pas qu'il soit déjà si manifeste dans le *Tableau* (« quelque chose *finit* au XVI^e siècle en poésie, et quelque chose *commence*... »); et un article comme celui que Pierre Leroux consacrait, en 1833, à la *Loi de continuité qui unit le XVIII^e siècle au XVII^e* [1] paraît témoigner d'une vue évolutionniste autrement systématique.

Mais ce sont là des réserves qui ne contestent pas l'ampleur et la solidité de cet ouvrage. S'il ne satisfait pas de tout point, c'est surtout à cause d'une sorte de déchéance, avouée par l'auteur lui-même, que son sujet et son héros ont subie, en cours d'œuvre, dans sa propre estime : d'où un ralentissement de l'élan initial et une désaffection sensible. Du moins Sainte-Beuve critique ne souffre-t-il pas trop de ces conditions défavorables : il est véritablement armé de pied en cap pour sa campagne du *Constitutionnel*, quand M. M. l'abandonne au terme de son étude, et nous avons assisté dans le plus minutieux détail à son équipement. Il a été donné à bien peu de critiques de se trouver « expliqués » avec autant de soin : celui-ci le méritait, beaucoup pour l'importance de son œuvre, un peu aussi pour cette particularité, qu'il a fait d'abord de la critique par pis-aller, par défaut de dons poétiques égaux à son désir. M. M. insiste comme il convient sur cette importance d'une vocation poétique « rentrée », si l'on peut dire, chez Sainte-Beuve : il aurait pu marquer davantage quelle revanche elle lui a fait prendre, en lui permettant de créer de la vie avec l'histoire littéraire comme les plus grands artistes en créent avec la réalité. Le rapprocher de Boileau, quoiqu'il en ait, ne semble pas

---

soient des traductions de *toutes* les langues; un article sur les *Lusiades* s'est fourvoyé dans la littérature italienne à la note 2; p. 91, note 2, indiquer que les *lettres* citées (dont les deux premières, d'ailleurs, ne sont pas adressées au *Globe*) sont de J.-J. Ampère; à la note 4, c'est sans doute 30 novembre qu'il faut lire au lieu de 30 mars; il s'agit, à la note 5, de la traduction des *Poésies* de Gœthe par M^me Panckoucke; est-ce bien (note 17) la « vieille mythologie germanique » que concerne un article sur *Robin des Bois*? P. 92, note 6, les *Mémoires* de Pepys sont attribués à W. Scott.

1. *Revue encyclopédique*, 1833, tome LVII, p. 469 et suiv.

très équitable : on peut se détacher du romantisme et faire sa paix avec Racine (p. 483 et 517 en particulier) sans admettre le code promulgué par Boileau ; on peut s'élever contre l'arbitraire poétique sans adhérer pour cela au dogme. Et il se pourrait bien que Sainte-Beuve représentât en critique, en face de la Règle classique et de la Liberté romantique, la perception de la Loi, supérieure à toutes deux et immanente à l'œuvre d'art aussi bien qu'aux autres manifestations humaines.

Une *Bibliographie des Écrits de Sainte-Beuve, de ses débuts aux Lundis*, d'une disposition et d'une conscience parfaites, ajoute un précieux instrument de travail et de recherches à cette importante étude. Quant aux *Notes bibliographiques sur Sainte-Beuve*, on ne peut que leur souhaiter de devenir bientôt le répertoire « plus méthodique et plus complet » que promet l'auteur lui-même [1].

F. BALDENSPERGER.

Abbé Eugène MARTIN. Un chapitre d'histoire de la Révolution, **La Persécution et l'anarchie religieuse en Lorraine**. Nancy, Crépin-Leblond, 1903, 187 p.

Comme la plupart des autres histoires de la persécution révolutionnaire, cette étude, qui n'est qu'un fragment d'un ouvrage plus étendu [2], s'attache surtout à mettre en relief l'héroïsme des prêtres réfractaires et à compter leurs martyrs. Elle laisse dans l'ombre les cultes révolutionnaires et l'église constitutionnelle elle-même. Bien qu'elle paraisse

---

1. Charles Potier, le fameux comique, avait débuté dès 1809 aux Variétés : il est douteux que Sainte-Beuve l'ait connu à Charlemagne en 1818 (p. 41). Au fond, Sainte-Beuve savait-il si bien l'anglais que M. M. l'admet (p. 93) et que peut le faire supposer la nationalité de sa mère ? Il y a de lui une lettre à W. Hughes (13 février 1865, *Corr.* III, 199), où il demande le sens de *I was told of a man*, un « idiotisme » qu'il aurait dû connaître. A la p. 319, une phrase qui pourra sembler obscure : «... l'homme qui a considéré la *Conversion de Joseph Delorme* comme un pamphlet ». Il s'agit évidemment du factum de A. Jay, *la conversion d'un romantique, manuscrit de* Jacques *Delorme*. Parmi les *errata*, il faut signaler les suivants : les *Remarques* de Nép. Lemercier furent lues à l'Académie française le 5 avril 1825, non publiées en 1824 (p. 82, note 4) ; lire *replacer* au lieu de *remplacer* p. 357, *Saulnier* pour *Saunier* p. 205, note 2. Les citations en vers déchaînent particulièrement le *printer's devil* : deux *encor* sont munis d'un *e* à l'hémistiche p. 432, deux autres p. 491 ; disposition défectueuse au onzième vers de la seconde citation de cette dernière page. Enfin, la forme de l'ouvrage étant d'une belle tenue en général, étonnons-nous que M. M. puisse écrire (p. 66) : « Il en vient, lui, l'organe qui se piquait de rester au-dessus des partis, à prendre part à la levée de boucliers... » et (p. 467) : « ces apologies... par lesquelles il prétendait saper la base même du compromis bâtard d'où était sortie la monarchie nouvelle... »

2. Intitulé : *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, Nancy, 1902, 3 vol. in-8.

assez bien documentée, si on en juge par les nombreux renvois aux sources imprimées et manuscrites, elle n'est pas exempte d'erreurs. Par exemple, M. M. ne sait pas que la condamnation prononcée en germinal an VI contre l'évêque constitutionnel Maudru ne fut pas exécutée (p. 159). Je crains aussi qu'il n'ait pas fait subir aux documents qu'il emploie une critique suffisante. C'est ainsi qu'il cite très souvent l'étude de Didelot sur Remiremont. Or, Didelot était le frère d'un réfractaire guillotiné, ce qui doit rendre forcément circonspect sur son témoignage. Je regrette enfin de ne pas trouver dans cette étude les renseignements précis et numériques sur les forces respectives des différents clergés (réfractaires, soumissionnaires et insoumissionnaires, constitutionnels) aux diverses époques de la Révolution. M. M. a pourtant eu entre les mains les *registres de dépôts de lettres de prêtrise* conservés aux archives départementales. Il lui eût été facile de compter les prêtres abdicataires, sinon d'en donner la liste. Je signale enfin une dernière lacune. M. M. ne nous dit rien de l'administration des églises pendant la période de la séparation. Il aurait pourtant été intéressant de rechercher les registres des sociétés civiles chargées de temporel du culte et d'y puiser des renseignements précieux sur les rapports des fidèles avec leurs prêtres, avec les autres églises, avec le pouvoir, sur le nombre des fidèles, leurs cotisations, etc.

Albert Mathiez.

R. Dijkstra. **Holländisch.** Phonetik. Grammatik. Texte. Leipzig Teubner, 1903, vi-105 p., pet. in-8°.

Ce petit volume est le troisième de la collection publiée par W. Viëtor sous le titre de *Skizzen lebender Sprachen*. L'auteur a résumé en 59 pages, avec beaucoup de clarté, les principaux faits de la phonétique et de la morphologie hollandaises; non pas d'après la méthode surannée de la plupart des grammairiens, esclaves de l'orthographe et des paradigmes traditionnels, mais à la façon d'un linguiste, qui sait découvrir la réalité sous les apparences. Guidé par lui, le lecteur évitera les difficultés que cause aux étrangers l'existence en hollandais d'une langue écrite assez différente de la langue parlée. Il trouvera aussi, p. 60-65, une liste très utile des homonymes hollandais-allemands qu'il importe de ne pas confondre : holl. *bellen* « sonner », allem. *bellen* « aboyer » holl. *durven* « oser » allem. dürfen « pouvoir », holl. *slim* « rusé » allem. *schlimm* « mauvais », etc. On ne saurait assez louer M. D. d'avoir accordé dans son livre une place prépondérante à la transcription phonétique. Le système qu'il a suivi est celui de l'Association phonétique internationale, mais il n'en a

malheureusement pas donné la clé. Tous les lecteurs sauront-ils que cette association a pour organe le *Maître phonétique* dirigé par M. Paul Passy, et n'eût-il pas été plus simple de donner en deux pages, au commencement du volume, un exposé de ce système de transcription ? Il est facile encore de combler cette lacune. L'ouvrage de M. D. pourrait alors être recommandé aussi bien au touriste qui prépare son voyage de Hollande, qu'au savant désireux de savoir à quoi correspond, dans la bouche d'un Néerlandais, la langue qu'il a lue tant bien que mal dans ses livres.

Hubert PERNOT.

— L'œuvre utile que poursuit dom H. LECLERCQ et dont nous avons annoncé le premier volume, se continue; nous avons reçu : *Les Martyrs, recueil de pièces authentiques sur les martyrs depuis les origines du christianisme jusqu'au* XX[e] *siècle;* II, *Le troisième siècle, Dioclétien;* Paris, 1903, L-496 pp. in-12; Oudin, 9, rue Soufflot (prix : 3 fr. 50). Parmi les Actes traduits, j'ai remarqué le Testament des quarante martyrs de Sébaste, les passions de Théodote, de Dasius, de Félix de Tibiuca, de Cyprien, des vierges d'Ancyre. Plusieurs sont traduits des langues orientales, ceux d'Habid d'Édesse, du syriaque; ceux de Jean de Tchénemoulos, du copte; ceux des saintes Hripsimiennes, de l'arménien. Comme dans le premier volume, un appendice contient les « rédactions postérieures et pièces non historiques. » Je ne suis pas sûr que tel morceau ne devrait pas émigrer de la première partie du volume à la seconde. Ce serait sûrement le cas de la passion de saint Savin d'Assise, si dom Leclercq avait pu deviner les conclusions de M. Lanzoni, *La Passio S. Sabini o Sauini,* dans la *Römische Quartalschrift*, XVII (1903), p. 1. Deux dissertations ouvrent le volume, après une assez longue préface : *Les chrétiens condamnés aux mines*, et : *Comment le christianisme fut envisagé dans l'Empire romain*. — P. L.

— En vue d'adapter l'enseignement des langues aux besoins pratiques du commerce, M. J. BERJOT, professeur agrégé de l'Université, publie, sous les titres *Aperçu des cinq Langues germaniques* (anglais, allemand, hollandais, danois, suédois) et *le Dano-Norvégien* (Paris, Le Soudier, 1903), deux opuscules dont le but est éminemment louable, l'exécution intéressante et la disposition ingénieuse, mais dont la nature même exclut, de la part de notre *Revue*, un examen plus détaillé. — V. H.

— La classification des manuscrits de *Meraugis* proposée par M. FRIEDWAGNER dans son édition (1897) avait été contestée par MM. G. Paris et Ebeling. M. Fr. reprend, très longuement, l'examen de cette question (*Die Verwandtschafts-und Wertverhaeltnisse der Meraugis-Handschriften*, Halle, 1902; in-8° de 65 p.; extrait de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, tome XXVI) et essaie de prouver, par l'étude approfondie de nombreux passages, que sa classification subsiste. Il faudrait, pour apprécier ce travail, presque autant de temps que l'auteur en a mis à l'écrire; on m'excusera de ne pas le faire. La conclusion de M. F. est que, si sa classification n'est pas bonne, celle qu'on lui oppose n'est pas meilleure, et qu'il n'y a aucune classification possible. Cette dernière supposition pourrait bien

être la vraie ; elle avait déjà été reconnue exacte pour d'autres textes que le *Meraugis :* les contaminations entre manuscrits peuvent être telles que l'intelligence la plus pénétrante est impuissante à s'orienter dans le dédale des fils entrecroisés par les copistes. Le cas est heureusement assez rare, et il ne faudrait pas que la dissertation de M. F. (lui-même en serait désolé, assurément) plongeât les jeunes philologues dans un scepticisme qui pourrait avoir pour conséquence le découragement et l'inertie. — A. J.

— On sait que Villon, arrêté et invité par la justice à se faire connaître, déclara se nommer François des Loges ou de Montcorbier, et, d'autre part, qu'il avait des attaches avec le Bourbonnais. Or, M. l'abbé Reure (*Simple conjecture sur les origines paternelles de François Villon* ; Paris, Champion, 1902, 16 p. in-8°) a constaté que, à proximité du fief de Villars (sur la limite du Forez et du Bourbonnais), possédé au xv^e siècle par les Montcorbier, se trouvait une ferme appelée les Loges (sans qu'il soit certain du reste que la métairie dépendît du fief). De là à rattacher le bohème de génie que fut Villon à la noble famille des Montcorbier, il n'y avait qu'un pas. Ce pas, M. Reure n'a pas osé le franchir, se souvenant que Villon lui-même s'était dit « de povre et de petite extrace ». Mais il se demande s'il ne serait pas un bâtard issu d'un Montcorbier ayant possédé la métairte des Loges ou simplement ayant eu des relations avec une fille de cette métairie. La conjecture est intéressante et, en somme, plausible ; mais M. Reure eût bien fait de s'en tenir là : car il est tout à fait chimérique de rechercher duquel des Montcorbier Villon put être le bâtard, plus chimérique encore d'essayer de retrouver dans le tempérament du poète malandrin celui des Montcorbier, sous prétexte que plusieurs de ceux-ci paraissent avoir été (aux xvi^e et xvii^e siècles, notons-le) des aventuriers et des cerveaux brûlés. — A. J.

— M. Hathaway a été bien inspiré en éditant une comédie de Ben Jonson (*The Alchemist. Yale Studies in English*, New York, Holt., 1903). On a trop délaissé Jonson pour Shakespeare bien qu'il semble indispensable, pour comprendre Shakespeare, d'étudier la langue de ses plus illustres contemporains. L'édition de M. H. est précédée d'une introduction intéressante et documentée sur l'alchimie et les alchimistes en Angleterre vers 1610, date à laquelle la comédie de Jonson fut représentée pour la première fois. On sait qu'il n'existe pas d'édition critique de ce poète : Whalley, Gifford, Cunningham le modifient et le corrigent à leur gré et sans prévenir le lecteur ; faute de respecter les élisions de l'original, ils sont obligés de rétablir un grand nombre de vers ; ils négligent enfin de citer les variantes. Cependant Jonson a facilité la tâche des éditeurs, en ayant soin de publier lui-même ses œuvres complètes en 1616. C'est dans ce volume in-folio que M. H., qui connaît son devoir d'éditeur, a été chercher le texte de l'*Alchimiste*, qu'il a réimprimé purement et simplement, en ajoutant en marge les variantes de l'in-quarto de 1612. L'intelligence du texte offrait de grosses difficultés. Concis jusqu'à l'obscurité, Jonson n'est jamais de lecture facile ; et le sujet de la pièce lui fournissait des tentations irrésistibles de satisfaire son penchant à l'érudition curieuse. Or, le jargon des alchimistes semble aussi familier à M. H. qu'à Jonson lui-même. Des notes, un glossaire sont la preuve de lectures courageusement entreprises. — On nous permettra trois remarques : quand on cite Lyly, il vaut mieux consulter l'édition de M. R. W. Bond que celle de Fairholt. Le mot *argent-vive* n'appelait-il pas une note ? *Argent-vif* se trouve dans le dictionnaire de Furetière. Dans son glossaire, M. H. explique *to vent* (*Alchemist*, III, 347) par *to sell* : si l'on se reporte au passage où le mot se trouve, on constate que le sens paraît

être, non *vendre*, mais *perdre*. C'est dans une acception analogue que Shakespeare emploie le même mot (*Coriolan*. I, 1, 229). — Ch. BASTIDE.

— L'année 1903 a été bonne pour la littérature comparée, qui a vu s'augmenter notablement ses instruments de travail. M. Artur L. Jellinek a entrepris la publication d'une *Bibliographie der vergleichenden Literaturgeschichte*, qui, accompagnant trimestriellement les *Studien* de M. Max Koch, a sa pagination spéciale et existe aussi comme périodique isolé (Berlin, Alex. Duncker). Ce répertoire courant des questions d'influence, de relations intellectuelles, de survivances de thèmes et motifs, etc., se trouvera continuer de la manière la plus utile la bibliographie de la littérature comparée de M. L. P. Betz, en cours de réimpression. — Depuis le 1er janvier paraît, dans le même domaine, un périodique américain, le *Journal of comparative literature* (New-York, Mac Clure, Philips et Co), in-8° trimestriel dirigé par la Columbia University, et publiant des articles en différentes langues sur des questions d' « internationalisme » littéraire, des revues, des périodiques et des comptes-rendus. — F. B.

— On a déjà remarqué ici même que plusieurs de nos anglistes, M. Angellier en tête, sont des artistes littéraires de tout premier ordre. M. Léon Morel, qui nous avait déjà donné de délicates traductions en vers d'*In Memoriam* et des *Poèmes divers* de Tennyson, a publié chez Hachette les *Sonnets du portugais* d'E. B. Browning, traduits en vers français, avec préface, texte anglais et notes (in-8° de xv-94 pages, 1903) : les quarante-trois sonnets de l'auteur d'*Aurora Leigh* n'y perdent rien de leur dévotion fervente, et la dépendance à l'égard de l'original est aussi étroite qu'on la peut souhaiter dans une traduction. — F. B.

— Sous le titre de *Platonism in English Poetry of the sixteenth and seventeenth Centuries* (New-York, Columbia University Press, 1903, in-16 de x-235 p.), M. John Smith HARRISSON publie une thèse de doctorat qui traite un des points les plus intéressants de l'histoire des idées après la Renaissance. Trois parties, qui examinent successivement les « vertus chrétiennes idéales », la « théorie de l'amour », la « nature de Dieu et de l'âme », exposent la diffusion d'idées platoniciennes chez les poètes anglais, de Spenser à Milton. Pour situer plus nettement, dans l'évolution générale des idées, ses pénétrantes recherches, M. H. aurait pu, semble-t-il, rattacher d'une part les débuts de ce néo-platonisme au nouvel idéal de culture individuelle issu de l'Italie, et nous faire assister d'autre part à l'absorption de quelques-unes de ces tendances par le puritanisme. — F. B.

— M. Olav KYRRE-OLSEN, dans une brochure de 54 pages, *Salomon Gessners Sckrifter i Danmark og Norge*, étudie l'influence du fameux idylliste dans une partie du Nord scandinave (Bergen, Giertsen, 1903). « Son œuvre fut une œuvre de transition, mais elle eut son importance, en cette qualité même, comme une préparation de la future renaissance » : en Danemark comme ailleurs, elle donna un commencement de satisfaction au sentiment de la nature et aux nouvelles exigences de la sensibilité ; en proposant aux traducteurs mainte difficulté d'expression et de rendu, elle a contribué à l'assouplissement de la prose danoise. — F. B.

— La fondation de Schnyder de Wartensee qui avait en 1900 publié un mémoire, une « Denkschrift » sur Bodmer, a fait paraître en 1902 à Zurich, chez Alb. Müller, un beau volume orné de nombreux portraits sur Jean-Gaspard Lavater (*Johann Caspar Lavater, 1741-1801. Denkschrift zur hundertsten Wiederkehr seines Todestages*. In-8°, VIII et 502 p.). On y trouve cinq études, documentées du reste et très intéressantes, très méritoires. M. G. FINSLER nous montre dans Lavater le

fonctionnaire et l'homme privé (*Lavater in Amt und Privatleben*) : d'après Gessner et Hegner, d'après les notes d'une cousine de Lavater, Anne-Barbe de Muralt, d'après la correspondance du personnage avec le théologien strasbourgeois Heisch, le médecin Hotze, sa femme et son frère, M. Finsler décrit dans Lavater le côté humain et tout ce qu'il y avait en lui d'attachant et de vraiment aimable. M. Gerold Meyer de Knonau le représente citoyen de Zurich et de la Suisse (*Lavater als Bürger Zürichs und der Schweiz*) ; il raconte comment Lavater, de concert avec Füssli, s'éleva contre le bailli Grebel qui fut banni du territoire suisse, comment il publia les *Schweizerlieder*, et quel rôle il joua durant la Révolution ; jusqu'à la dernière heure il défendit la république. M. G. de Schultess-Rechberg montre dans Lavater l'homme de la religion (*Lavater als religiöse Persönlichkeit*), et dans une étude très longue et très détaillée retrace les influences religieuses que subit Lavater, analyse ses *Aussichten in die Ewigkeit*, expose son mysticisme et son « système », conclut qu'il appartient à l'époque des « génies » et que ce sont les idées nouvelles apportées par les « génies », par les écrivains du *Sturm und Drang* qui constituent l'originalité de Lavater. M. H. Funck fait l'histoire des relations de Lavater et de Gœthe (*Lavater und Gœthe*). M. H. Maier apprécie dans Lavater le philosophe et l'auteur des « Fragments physiognomiques » (*Lavater als Philosoph und Physiognomiker*) et remarque justement que Lavater a dû sa gloire à sa personnalité et qu'en lui l'homme a dû être, a été certainement plus grand, plus intéressant, plus attachant que l'écrivain. Telles quelles, ces cinq études représentent Lavater sous ses divers aspects. — A. C.

— La seconde partie du *Faust* de Gœthe, publiée par K.-J. Schröer avec une introduction et un commentaire perpétuel vient de paraître dans une quatrième édition (Leipzig, Reisland. In-8°, cxv et 466 p.). Le succès de cette publication n'étonnera personne, et nous ne doutons pas qu'il continue ; il y a maintenant. et elle s'étend de plus en plus, une grande communauté de Gœthe, *Gœthegemeinde*, et le meilleur texte et commentaire du *Faust* qu'elle puisse lire et consulter, c'est évidemment celui du regretté Schröer. — A. C.

— La librairie Teubner, de Leipzig, publie dans la collection scolaire de Graeser les œuvres dramatiques de Grillparzer en sept fascicules, chacun à cinquante pfennigs. M. Streinz édite l'*Ahnfrau* et le *Goldenes Vlies* ; M. Lichtenheld, le *Bruderzwist* et *Libussa* ; M. Prosch, *Sappho* et *Ottokar* ; M. Zimmert, *Der Traum ein Leben*. Chaque pièce est précédée d'une introduction et suivie de notes et remarques. Préface et commentaire témoignent d'un grand soin ; dans la préface on renseigne le lecteur sur la genèse de l'œuvre, sur l'accueil qu'elle reçut, sur la façon dont l'auteur a traité le sujet ; dans le commentaire, on explique, acte par acte, de la manière la plus brève et la plus succincte, les passages obscurs. Cette édition scolaire, d'ailleurs d'un extrême bon marché, rendra de bons services. — A. C.

— La même librairie Teubner commence la publication d'une autre collection, dirigée par M. Otto Lyon et intitulée *Deutsche Dichter des XIX Jahrhunderts*. Le sous-titre de cette collection *Aesthetische Erläuterungen für Schule und Haus* indique assez son but. Les auteurs veulent expliquer au public allemand les meilleures œuvres du xixe siècle et montrer en quoi ce sont des œuvres d'art ; leur travail est à la fois une analyse et une appréciation de l'ouvrage ; tout en s'efforçant de faire saisir l'ensemble, ils ne négligent pas les détails et chemin faisant ils éclaircissent certaines obscurités ou difficultés de langue. Ces études ne dépassent pas cinquante pages et coûtent chacune cinquante pfennigs. Six ont déjà paru : I.

Fritz Reuter, Ut mine Stromsid, par M. Paul VOGEL. II. *Otto Ludwig, Makkabäer* par M. R. PETSCH. III. *Sudermann, Frau Sorge*, par M. G. BOETTICHER. IV. *Theodor Storm, Immensee und ein grünes Blatt* par M. O. LADENDORF ; V. W. H. von Riehl, *Fluch der Schönheit, Quell der Genesung, Gerechtigkeit Gottes* par M. Th. MATHIAS VI. *Frenssen, der Dichter des Jörn Uhl*, par M. K. KINZEL. Dans la cinquième étude M. Mathias analyse avec finesse les nouvelles de Riehl. Dans la sixième M. Kinzel essaie d'expliquer le succès qu'a eu le *Jörn Uhl* de Frenssen et il fait entre ce roman et *Frau Sorge* une comparaison intéressante déjà indiquée par M. Boetticher dans son étude sur l'œuvre de Sudermann. Ces petits livres, ces « Büchlein », pour nous servir de l'expression d'un des auteurs de la collection, ne peuvent qu'être recommandés, et ce sont vraiment des « éclaircissements esthétiques pour l'école et la maison ». — A. C.

— M. André Fontaine, docteur ès-lettres, publie à la fois, chez l'éditeur A. Fontemoing, un *Essai sur le principe et les lois de la Critique d'art* (in-8° de 382 pp. Prix : 6 fr.) et des *Conférences inédites de l'Académie royale de peinture et sculpture*, d'après les manuscrits de l'École des Beaux-arts (in-12° de LXIII-230 pp. Prix : 4 fr.). Ce dernier volume est comme l'une des pièces justificatives du premier, précédée d'une étude historique et critique sur les conférences, assez mal connues, restées inédites, où se discutaient contradictoirement des questions techniques ou esthétiques d'art, qui offrent souvent encore un véritable intérêt, à côté de développements assez ridicules par leur minutie ou leur ton scolastique. M. F. a groupé ici des conférences sur la querelle du dessin et de la couleur, où l'on entendit les deux Champaigne, Blanchard, Le Brun, etc.; puis quelques discours relatifs à des tableaux célèbres, émanés de Le Brun, et surtout Philippe et Jean-Baptiste de Champaigne; enfin les conférences de Michel Anguier sur des questions d'anatomie et de sculpture. Pour celles-ci, elles eussent vraiment pu demeurer inédites, et je doute que personne en puisse achever la lecture. L'étude de M. A. F. sur la critique d'art comme susceptible d'une méthode générale, est très intéressante et fait honneur à la fois à son goût, à la variété de ses informations et à la clarté de son jugement. Il est peu de questions plus embarrassées et plus malaisées à juger que celle de la critique d'art (tous les arts : M. F. n'exclue pas la musique, comme on fait généralement) : tant de confusions s'établissent entre les principes invoqués, et même si l'on arrive à les écarter, tant de contradictions s'élèvent entre deux jugements également impartiaux et éclairés, pour tant de causes de tempérament, de tournure d'esprit, etc.! On peut cependant aider à l'accord dans les opinions en limitant le champ de la critique et en empêchant celle-ci de s'égarer en dehors de son domaine propre. Les lois de la critique rationnelle (sans dogmatisme) « établissent en effet le principe unique de la beauté, qui est la pensée vivante se prolongeant directement dans l'expression, et excluent tout ce qui ne dérive pas de ce principe; elles imposent silence aux préjugés extérieurs, à nos goûts personnels, en un mot à toutes les causes d'erreur qui nous entourent ou qui tiennent à notre propre tempérament... » C'est à préciser ces lois, à comparer les caractères des œuvres d'art, à montrer les moyens d'éviter l'erreur, que M. F. s'est appliqué, et l'on peut vraiment dire qu'il y a réussi. — H. DE C.

— Tout le monde se souvient du succès remporté naguère par la belle publication *Paris à travers les âges*. Chacun des chapitres de ce voyage archéologique à travers la capitale, comportait, dans le texte, des vues du temps, des reproductions d'anciennes gravures, des plans de monuments; à la fin, une série de vues à vol d'oiseau reconstituait l'aspect du quartier qu'on venait d'étudier, à diverses époques

caractéristiques de son histoire. Ce dernier travail, très heureusement conçu, était dû à l'architecte M. F. Hoffbauer. Il vient aujourd'hui d'en achever un autre, plus détaillé, qui piquera toutes les curiosités parisiennes et rendra également de vrais services, à moins de frais. C'est un beau volume intitulé *Les Rives de la Seine à travers les âges : Paris* (1 vol. gr. in-8° de 230 pages, Ch. Schmid éditeur). Ce n'est pas une histoire proprement dite, pas plus que le livre ne vise à l'érudition; mais chaque quartier baigné par le fleuve, chaque monument aperçu de ses rives, est décrit en termes précis et informés, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec des indications précises sur ses transformations, permettant au lecteur de s'en rendre compte sur place. Surtout, avec les illustrations, ces indications et ces changements d'aspect prennent un attrait singulier. M. Hoffbauer, muni de tous les documents, graphiques ou autres, de l'époque, a *pris des vues* comme l'aurait pu faire un dessinateur du temps, avec la finesse du crayon en plus, et le talent de donner de la vie au spectacle. Généralement même, il a choisi un événement comme pour animer le paysage et le caractériser. Encore une fois, ce n'est pas du document à proprement parler, mais ce n'est pas de la fantaisie non plus, et dans le sens de ces restitutions du passé, je ne crois pas qu'on puisse faire mieux, ni plus intéressant. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 décembre 1903.

M. Clermont-Ganneau déchiffre et explique une assez curieuse inscription grecque chrétienne récemment découverte sur le Mont des Oliviers, dont le P. Prosper de Jérusalem vient de lui envoyer une copie. Il propose de la lire ainsi :

Ἐνθάδε κ(ε)ῖτα(ι) (ἡ) δούλη καὶ νύμφη τοῦ Χριστοῦ
Σοφία, ἡ διάκονος, ἡ δευτέρα Φοίβη, κοιμηθ(ε)ῖσα
ἐν (ε)ἰρήνῃ τῇ κα' τοῦ Μαρτίου μηνός,
ἰνδ(ικτιῶνος) ια'...... οιτ? Κύριος ὁ θεὸς
.....ν πρεσ[β-....

Les éléments chronologiques, 21 mars, XI° indiction, sont insuffisants pour spécifier la date; mais, d'après la paléographie, l'inscription peut être du v° ou vi° siècle. La défunte Sophie devait être diaconesse d'un de ces couvents de femmes assez nombreux qui s'élevaient sur le Mont des Oliviers à l'époque byzantine. La qualification qui lui est donnée de νύμφη Χριστοῦ est intéressante et rappelle diverses expressions similaires de l'épigraphie romaine chrétienne. Plus intéressante encore est celle, quelque peu énigmatique au premier abord, de « Seconde Phœbé ». L'expression a la valeur d' « une nouvelle, une autre Phœbé ». C'est une allusion à la fameuse Phœbé, diaconesse de Cenchrées, dont parle l'Épître aux Romains de Saint Paul (ch. xvi, v. I, et souscription finale), et dont la diaconesse Sophie, à en croire le rédacteur de son épitaphe, aurait fait revivre les vertus.

L'Académie élit correspondants nationaux : MM. Mondry Beaudouin, professeur à l'Université de Toulouse, le R. P. Lagrange, supérieur des Frères prêcheurs à Jérusalem; Jules Gauthier, archiviste de la Côte-d'Or; — et correspondant étranger, M. U. von Wilamowitz-Mœllendorf, professeur à l'Université de Berlin.

M. Max Collignon donne lecture d'un rapport sur les fouilles exécutées en 1903 par M. Degrand, consul de France à Philippopoli, dans la nécropole de Costiévo, en Bulgarie.

M. de Lasteyrie fait des réserves au sujet du travail de M. Marius Vachon qui enlève à Boccador la construction de l'ancien Hôtel-de-Ville de Paris, pour l'attribuer à Pierre Chambiges.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 27 Trente-septième année. 6 juillet 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Romania, avril : A. THOMAS, Le suffixe — aricius en français et en provençal. — RAJNA, Le origini della novella narrata dal Frankeleyn und Canterbury Tales del Chaucer. — P. MEYER, Recettes médicales en provençal d'après le ms. R 14, 30 du Trinity College, Cambridge.— *Mélanges* : A. JEANROY, Fr. sémillant. — KITTREDGE, The Chanson du Comte Herniquin. — *Comptes rendus* : PIRSCH, La langue des inscr. latines de la Gaule; A. CARNOY, Le latin d'Espagne d'après les inscr. (M. Roques). — COLLIJN, Les suffixes toponymiques dans les langues française et provençale (G. P.). — R. ZENKER, Die Lieder Peires von Auvergne (A. Jeanroy). — J.-N. NASSAU NORDEWIER, Bevordeling van de Willehalm (Minckwitz). — F. GUILLON, Jean Clopinel dit de Meung (E. Langlois). — A. BYHAN, Istrorumänisches Glossar (J. Popovics).

Bulletin hispanique, tome V, 1903, n° 2 : C. JULLIAN, La thalassocratie phénicienne. — G. RADET, Arganthonios et le mur de Phocée. — E. MÉRIMÉE, Une excursion au pays des épopées (notes de voyage en vieille Castille). — A. MOREL-FATIO, Dª Marina de Aragón (1523-1549). — E. MARTINENCHE, P. Corneille jugé par un Hongrois. — B. DE TANNENBERG, *Silhouettes contemporaines* : M. Menéndez y Pelayo. — *Questions d'Enseignement* : Extrait du rapport sur le concours de l'Agrégation d'espagnol et d'italien en 1902 (A. Morel-Fatio). — *Variétés* : Coche Simón y ayuda (A. Morel-Fatio). — *Literatura popular* : Más cantares populares toledanos (J. Moraleda Esteban). — *Bibliographie* : J. GUDIOL, Nocions de arqueologia sagrada catalana (P. Paris). — J. CALMETTE, Louis XI, Jean II et la Révolution catalane (A. M.-F.). — E. WALLACE, La perfecta casada de Luis de León (A. M.-F.). — W. CREIZENACH, Geschichte des neueren Dramas (A. M.-F.) — J. B. SEGALL, Corneille and the spanish drama (E. M.). — E. COTARELO, Isidoro Maiquez (A. M.-F.) R. MENÉNDEZ PIDAL, Discursos leidos ante la R. Academia Española (A. M.-F.). — E. PIÑEYRO, Hombres y glorias de América (E. M.). — M. DE UNAMUNO, Paisages (E. M.), p. 197; En torno al casticismo (G. C.). — C. DE ECHEGARAY, De mi país (G. Radet). — A. R. GONÇALVES VIANNA, As orthographias portuguesas (J. Saroïhandy). — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise.

Bulletin italien, tome III, 1903, n° 2 : J. VIANEY, L'influence italienne chez les précurseurs de la Pléiade. — E. PICOT, Les Italiens en France au XVIᵉ siècle (6ᵐᵉ article). — *Mélanges et documents* : A. MOREL-FATIO, « Vadi a mia bella Figlia. » — P. COURTEAULT et Ch. SAMARAN, Deux lettres inédites de Blaise de Monluc au cardinal Carlo Caraffa. — *Questions d'Enseignement* : Les Jurys d'italien en 1903. — *Bibliographie* : B. CROCE, La Critica (Ch. Dejob). — A. MORETTI, Saggio storico delle relazioni letterarie fra Italia e Francia, Periodo primo, fasc. I (H. Hauvette), B. SANVISENTI, I primi influssi di Dante del Petrarca e del Boccaccio sulla Letteratura spagnuola (M. Paoli). — U. FRESCO, M. Bandello e le sue Novelle (E. Bouvy). — I. LAMEIRE, Les Occupations militaires en Italie pendant les guerres de Louis XIV (L.-G. Pélissier). — U. MENGIN, L'Italie des Romantiques (P. Sirven). Chronique.

Le Bibliographe moderne, janvier-avril : H. F. DELABORDE, Le plus ancien inventaire des registres du Trésor des Chartes et les registres de chancellerie. — F. GERBAUX, La papeterie de Buges en 1794. — L. LECESTRE, Table alphabétique de la chronologie militaire de Pinard. — Ch. ENSCHEDÉ, Le premier ouvrage imprimé de Gutenberg. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes ren-*

dus de livres nouveaux : Clason, Studier öfver arkiwäsendet i utlandet. — Fruin, Het archief der Abdij te Middelburg. — Blanc et Vaganay, Répertoire bibliogr. des auteurs et des ouvrages contemporains de langue française ou latine. — Zibrt, Bibiographie Ceske historie, II. — Larned, The literature of American history. — Mau, Katalog der Bibliothek des Kais. Deutschen archäologischen Instituts zu Rom II. — Wotquenne, Catalogue de la bibliothèque du Conservatoire de musique de Bruxelles, II.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 4 : Puszet, Etudes sur l'architecture en bois polonaise. — Bienkowski, Les reliefs dans Giardino Boboli de Florence; Le chapitre XVII de la Germania de Tacite.

Academy and Literature, n° 1624 : Encyclopaedia biblica, vol. IV. Q. Z. p. Cheyne and Black. — Les sonnets du portugais d'Elizabeth Barrett Browning, traduits en vers français par Léon Morel (excellente traduction; « la tâche, si difficile, a été exécutée avec un succès étonnant; certains sonnets sont de véritables triomphes »). — Froude, My relations with Carlyle. — Black, The marquis of Dufferin and Ava. — Baroness Bonde (née Robinson), Paris in 48, letters from a resident describing the events of the Revolution. — The essay, ancient and modern. — On the best prose style.

Athenaeum, n° 3947 : Andrew Lang, Social origins; Atkinson, Primal law. — Odyssey, trad. Mackail, I-VIII. — Osborne, The life of Father Dolling. — The Journal of Arthur Stilling. — The works of Ruskin, p. Cook and Wedderburn. — Classical books and translations (Terentius p. Tyrrell; Martialis p. Lindsay; De oratore p. Wilkius; Apuleius, Psyche, trad. Stuttaford). — German literature an studsy (Diary and letters of W. Müller, p. Aller and Hatfield; Gdœthe Poems selected, p. Atkins and Kastner; Meyerfeld, Von Sprach'und Art der Deutschen und Engländer; Wustmann, Allerhand Sprachdummheiten). — Fynes Moryson's Itinerary (Hughes). — Henry-Cassels Kay. — The history of Siena. — Holroyd, Michel Angelo Buonarroti.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 25 : Clark, The care of books. — Burney, Notes on the Hebrew Text of the Books of Kings. — Blau, « Wenn ihr Mich kennetet. » — Vorträge mit einer Vorrede von E. Dryander. — Küppers, Neue Untersuchungen über den Quellenwert der vier Evangelien. — Milligan, The Messianic consciousness of Jesus. — Cornelius, Einleitung in die Philosophie. — Köhler, Studien zur Naturphilosophie des Th. Hobbes. — Herder, Comenius und die Erziehung des Menschengeschlechts. Hgb. von L. Keller. — Ibn al-Qifti's Tarih Al Hukamâ'. Hgb. von J. Lippert (solide; l'auteur de l'article propose nombre de corrections). — W. L. Rieger, Ziffern-Grammatik, welche mit Hilfe der Wörterbücher ein mechanisches Übersetzen aus einer Sprache in alle anderen ermöglicht. — Rasi, Dell'arte metrica di Magno Felice Ennodio, vescovo di Pavia; Saggio di alcune particolarità nei distici di S. Ennodio. — Wessely, Die lateinischen Elemente in der Gräzität der ägyptischen Papyrus urkunden. — Englert, Die Rhythmik Fischarts (bon). — Kircher, Volkslied und Volkspoesie in der Sturm- und Drangzeit. — Gaebel, Beiträge zur Technik der Erzählung in den Romanen Walter Scotts. — J. Fabre, La chanson de Roland, et Récits épiques. — Vollbrecht, Mäcenas (détaillé). — Gudemann, The sources of Plutarch's life of Cicero. — Vassileff, Russisch-französische Politik 1689-1717. — Bernoulli, Geistiges Leben und Buchdruck zu Basel in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhs. — A. Hettner, Das Deutschtum in Südbra-

silien und Südchile. — OETTLI, Das Gesetz Hammurabis und die Thora Israels (très recommandable). — LALLEMAND, Histoire de la Charité. I. — Philon de Byzance, Le livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques, éd. P. Carra de Vaux. — KRISTELLER, Andreas Mantegna.

Literarisches Centralblatt, n° 25 : BLUDAU, Die beiden ersten Erasmus-Ausgaben des N. T. und ihre Gegner. — HAGENMEYER, Chronologie de la 1re croisade (indispensable). — VANDAL, L'avènement de Bonaparte, I. — Ernst Curtius, ein Lebensbild in Briefen. — ORSI, Das moderne Italien, trad. GŒTZ. — SCHANZ, Westafrika, — Daçakûmâracaritam, trad, HABERLANDT (très louable). — KRUMBACHER, Das Problem. der neugr. Schriftsprache (impartial). — PIETSCH, Preliminary notes on two old Spanish versions of the Disticha Catonis. — HACKAUF, Die aelteste mittelenglische Version der Assumption Mariae. — Platen, Dramatischer Nachlass, p. PETZET (de grande valeur). — DODGSON, Le verbe basque trouvé et défini dans les épitres aux Philippiens et aux Colossiens, traduites par Leiçarraga. — VISSER, Die nicht mens chengestaltigen Götter der Griechen (insuffisant).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 28 Trente-septième année. 13 juillet 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 2 : Victor TOURNEUR, Note sur le sens juridique de fir. — Alan O. ANDERSON, Tain bó Fraich. — H. JENNER, Notes aux textes inédits en cornique moderne publiés ci-dessus p. 173-200 du tome XXIII. — H. d'A. de J., Conquête par les Gaulois de la région située entre le Rhin et l'Atlantique au n. des Pyrénées. — A. MEILLET, Etymologies irlandaises. — Whitley STOKES, The death of Crinthann, son of Fidach, and the adventures of the sons of Eochaid Muigmedon. — Chronique. — Périodiques.

Revue Musicale, juillet 1903 : *sommaire*; *texte littéraire* : Louis LALOY, Ambroise Thomas (1811-1896). — Hector BERLIOZ, La première œuvre d'A. Thomas (1837). — Vincent D'INDY, César Franck (suite). — André PIRRO, Un organiste au XVII^e^ siècle. — Constant ZAKONE, J.-Ph. Rameau au théâtre. — *Musique :* LULLI, Air de Persée. — MARCHAND, deux pièces pour orgue (ou piano). — A. THOMAS, Air de la Double Echelle (1837).

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 3 : Paul LEJAY, La date et le but de l'art poétique d'Horace, II. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. WOERMANN, CAUER, HIRT, LA VILLE DE MIRMONT, LINDNER, LECLÈRE, MILLARD, HÉMON, R. DE GOEÏZ, FAGUET, FOUILLÉE, VIDARI, PRAT, R. RIEMANN. — Chronique.

Academy and Literature, n° 1625 : GARNETT and GOSSE, English literature, an illustrated record, I, III. — MILLAR, A literary history of Scotland. — GRAVES, The life and letters of Sir George Grove. — MOULTON, Two lectures on the science of language. — Exuberance. — The ways of criticism. — Racial decay (Saleby). — On the best prose style (Wright).

Athenaeum, n° 3948 : FISHER, Studies in Napoleonic statesmanship, Germany. — WILSON, A history of the American people, 5 vol. — YEASS, Ideas of good and evil. — CREIGHTON, University and other sermons. — Canada and the United States. — French translations. — Cardinal Vaughan. — The history of Siena-Wynnere and Wastoure (Bradley). — Social origins (A. Lang). — BLISS and MACALISTER, Excavations in Palestine 1898-1900.

Zeitschrift für Theologie und Kirche XIII (1903), II : KAFTAN, Zur Dogmatik. — EGER, Wie ist über die gegenwärtige Konfirmationspraxis und über die neuesten Vorschläge zu ihrer Reform zu urtheilen. III. OTTO, Die mechanistiche Lebenstheorie und die Theologie. — KAFTAN, Zur Dogmatik.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26 : Der Briefwechsel Karl Christian Friedrich Krauses. Hgb. von P. Hohlfeld und A. Wünsche. — W. DE VREESE, Eene Bibliotheca neerlandica manuscripta. — Kirchengeschichtliche Abhandlungen hgb. von M. Sdralek. — FELDMANN, Textkritische Materialien zum Buch der Weisheit. — LEHMANN, Zinzendorfs Religiosität. — Ed. ZELLER, Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung. 3. T., 2. Abt. : Die nacharistotelische Philosophie. 2. Hälfte. 4. Aufl. — JANET et SÉAILLES, The History of the Problems of Philosophy. Ed. by H. Jones. — SCHMARSOW, Unser

Verhältnis zu den bildenden Künsten. — WEYL, Die Bedeutung des Hauses im biblischen Erziehungsplane. — FRANKE, Geschichte und Kritik der einheimischen Pâli-Grammatik und -Lexikographie (bon). — FOSSEY, La Magie assyrienne. — GAFFIOT, Le subjonctif de répétition. — PEPPLER, Comic terminations in Aristophanes and the comic fragments. I. — H. von KLEIST, Die Familie Ghonorez. Hgb. von F. Wolff. — DAVIS, Die deutschen Substantiva auf -ling im 18. Jahrhundert. — BÖHM, Beiträge zur Kenntnis des Einflusses Senecas auf die in der Zeit von 1552-1562 erschienenen französischen Tragödien (travail de statistique). — HEISE, Die Gleichnisse in Edmund Spensers Faerie Queene. — St. GSELL, Les monuments antiques de l'Algérie (excellent). — MINNIE A. MASON BEEBE, Die Haltung Ciceros beim Ausbruche des Bürgerkrieges. — HANSEN, Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter. — GACHOT, Napoléon et Rey. — HAGER, Die geographischen Verhältnisse des österreichischen Alpenvorlandes. — WAIS, Albführer. — TRIEPEL, Wahlrecht und Wahlpflicht. — VIDARI, Doveri sociali dell'età presente. — G. v. GRAEVENITZ, Deutsche in Rom.

— N° 27 : H. STEIN, Le livre, les archives, les bibliothèques, la bibliographie à l'Exposition universelle à Paris. — BREEST, Handbuch zur Orientierung in der heiligen Schrift. — Chronica Minora, pars prior. Ed. Guidi ; Versio. Interpr. est I. Guidi. — KNABENBAUER, Commentarius in Ecclesiasticum. — L. S., Religiöse Ethik des Alten und des Neuen Testaments. — VILLA, Einleitung in die Psychologie der Gegenwart. Übers. von Pflaum. — DUPRAT, Le Mensonge. — MESSER, Die Reformbewegung auf dem Gebiete des preussischen Gymnasialwesens von 1882 bis 1901. — SCHWARZ, Unsere Schülerreisen. — STUMME, Über die deutsche Gaunersprache und andere Geheimsprachen (instructif). — SONNECK, Chants arabes du Maghreb. — Transactions and Proceedings of the American Philological Association. 1902. — Germania. Ed. Okecki. — Gœthes Sämtliche Werke Jubiläumsausgabe, hgb. von Ed. von der Hellen. I. IV. XII. XXII. XXX-XXXII. — LÖSER, Wilhelm Raabe. — F. ORTMANN, Formen und Syntax des Verbs bei Wycliffe und Purvey. — HAILLANT et VIRTEL, Choix de proverbes et dictons patois de Damas (près de Dompaire). — V. STRAZZULLA, La serie dei re Odrisii dal 200 a. C. al 46 p. C. — Ulysse ROBERT, Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples (18 mars 1502-3 août 1530). — BRANDL, Erzherzogin Sophie von Oesterreich und eine tirolische Dichterin Walpurga Schindl. — LAIR, Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV. — BOYÉ, Les Hautes-Chaumes des Vosges. — FENNEMAN, On the Lakes of Southeastern Wisconsin. — RÜFFER, Das gewerbliche Recht des allgemeinen Landrechts für die preussischen Staaten vom I. Juni 1794 und die preussische gewerbliche Gesetzgebung von 1810 und 1811. — GRONAU, Aus Raphaels Florentiner Tagen.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, PARIS, VI[e]

MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879-1895

10 VOLUMES IN-4, AVEC FIGURES, CARTES ET PLANCHES

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné le prix Saintour à cette importante publication.

La Société de Géographie vient de décerner sa Grande médaille d'or à M. A. Pavie pour ses explorations en Indo-Chine (1875-1895).

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

I. — EXPOSÉ DES TRAVAUX de la Mission. Introduction, première et deuxième périodes. Par Auguste Pavie. In-4, 18 cartes et 140 illustrations.. 10 fr.

II. — EXPOSÉ DES TRAVAUX de la Mission. Troisième et quatrième périodes. Conclusion. Par Auguste Pavie. In-4 (sous presse).

III. — VOYAGES AU LAOS et dans les régions sauvages du Sud-est de l'Indo-Chine, par le capitaine Cupet. Introduction par Aug. Pavie. In-4, 15 cartes, 50 illustrations.. 10 fr.

IV. — VOYAGES AU LAOS et dans les régions sauvages de l'Est de l'Indo-Chine, par le capitaine de Malglaive et par le capitaine Rivière. Introductions par Aug. Pavie. In-4, 13 cartes et 75 illustrations.......... 10 fr.

V. — VOYAGES DANS LE HAUT LAOS et sur les frontières de Chine et de Birmanie, par Pierre Lefèvre Pontalis. Introduction par Aug. Pavie. In-4, 8 cartes et 137 illustrations.. 10 fr.

VI. VII. — RÉCITS DE VOYAGES, par Auguste Pavie. 2 vol. in-4 (en préparation).

ÉTUDES DIVERSES

I. — RECHERCHES SUR LA LITTÉRATURE du Cambodge, du Laos et du Siam, par Auguste Pavie. In-4, nombreuses illustrations, 20 planches en couleur, une carte et textes cambodgien, siamois et laotien... 10 fr.

II. — RECHERCHES SUR L'HISTOIRE du Cambodge, du Laos et du Siam, par Auguste Pavie. In-4, carte, illustrations et 76 planches d'inscriptions.. 10 fr.

III. — RECHERCHES SUR L'HISTOIRE NATURELLE de l'Indo-Chine, par Auguste Pavie, avec le concours de Professeurs, de Naturalistes et de Collaborateurs du Museum. In-4 (sous presse).

Le Puy-en-Velay — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 29 Trente-septième année 20 juillet 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique juillet-août 1903, Alfred Bourguet, Le duc de Choiseul et la Hollande; suite et fin. — A. Viallate, Les préliminaires de la guerre hispano-américaine et l'annexion des Philippines par les Etats-Unis. — Eug. d'Eichthal, Carlyle et le Saint-Simonisme. Lettres à Gustave d'Eichthal.— *Bulletin historique :* France. Epoque moderne, par Henri Hauser. — Epoque contemporaine, par A. Lichtenberger. — Allemagne. Publications relatives à l'histoire de la Réforme, par Alfred Stern. — Italie. Congrès et Jubilés, par G. Monod. — *Comptes rendus critiques :* Paulot, Un pape français, Urbain II (B. Monod); Lefaivre, Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie, 1526-1722 (Kont); Stern, Gesch. Europas seit den Verträgen von 1815 (Guilland).

Annales du Midi, n° 59, juillet : J.-M. Vidal, Les origines ecclésiastiques de Toulouse, 1293-1318. — A. Leroux, Le prétendu vitrail de Jeanne d'Albret à Limoges. — Patry, La défense de St-Jean-d'Angély en 1562. — *Mélanges et documents :* I. Dejeanne, Le troubadour gascon Marcelat II. Thomas, La date d'un memorandum de consuls de Montferrand (dialecte auvergnat). III *id.* La formule citra mortem. — *Comptes rendus :* A. Schneider, Zur lautlichen Entwicklung der Mundart von Bayonne; Degert, Histoire des évêques de Dax; Guibal, Mirabeau et la Provence.

Academy and Litterature, 4 juillet : The Orrery papers. — Atlay, Sir Henry Wentworth Acland. — The oldest code of laws in the world, trad. Johns. — L. Hulton, Literary landmarks of Oxford. — Character writing. — Literary values.

Athenaeum, 4 juillet : Continental litterature, juillet 1902-juillet 1903 : Belgium (Fredericq); Bohemia (Tille); Denmark (Ipsen); France (Pravieux); Germany (Heilborn); Holland (Crommelin); Hungary (Katscher); Italy (Biagi); Poland (Belcikowski); Russia (Brinsov); Spain (Altamira). — W. Roleigh, Wordsworth. — Loti, L'inde. — O. Browning, Impressions of Indian travel. — Sam Weller's song in Pickwick (Kitton). — Social origins. — The literary department at Somerset House. — James R. Anderson, An actor's life. — Agnes Platt, The stage in 1902. — The French season.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 28 : Hieronymi Chronicorum codicis Floriacensis fragmenta Leidensia Parisina Vaticana. Praef. est Traube. — Stainier, Le III^e centenaire de la Bibliothèque Bodléienne. — Vierteljahrs-Katalog der Neuigkeiten des deutschen Buchhandels. Jan.-März 1903. — Drews, Zur Entstehungsgeschichte des Kanons in der römischen Messe. — Die Gefangenschaftsbriefe des Johann Hus. Hgb. von Kügelgen. — Goguel, La notion johannique de l'esprit et ses antécédents historiques. Lewels, John Stuart Mill. — Archives de psychologie p. p. Th. Flournoy et Ed. Claparède. I. — Münch, Geist des Lehramts. — Liermann, Politische und sozialpolitische Vorbildung durch das klassische Altertum. — Finck, Lehrbuch der neuostarmenischen Litteratursprache. Unter Mitwirkung von St. Kanajeanz (très utile). — Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. II, 1-3. — Zu den Ausgrabungen Prof. Sellins in Palästina. — Persii Satirae. Ed. Nemethy. — Fiderer, Chrestomathie aus Xenophons Werken.

3. Aufl. — BARTELS, Geschichte der deutschen Litteratur (manqué). — NATHANSKY, Zu Ibsens Kronprätendenten. — HUSZÁR, P. Corneille et le théâtre espagnol. — A. von MAUNTZ, Heraldik in Diensten der Shakespeareforschung. — HÖLSCHER, Palästina in der persischen und hellenistischen Zeit. — MICHIELS, Les cubicularii des empereurs romains d'Auguste à Dioclétien. — HEYNE, Körperpflege und Kleidung bei den Deutschen (très bel et solide ouvrage). — TREFFTZ, Die brandenburgischen Kriegsdienste des Herzogs Johann Georg von Sachsen-Weimar. — FABRY, Campagne de Russie III. — TESTA, L'avvenire della Geografia. — SERGI, Gli Arii in Europa e in Asia. — STRZYGOWSKI, Hellas in des Orients Umarmung (très recommandable).

Literarisches Centralblatt, n° 26 : Bibelwörterbuch, p. GUTHE. — JENTSCH, Hellenentum und Christentum. — CHRISTIANSEN, Das Urteil bei Descartes. — HÖLSCHER, Palästina in der persischen und hellenistischen Zeit. — HELLMANN, Die Grafen von Savoyen u. das Reich bis zum Ende der staufischen Periode (clair et instructif). — BUTLER, The Arab conquest of Egypt and the last thirty years of the Roman dominion (une foule de matériaux). — PRUTZ, Preussens Geschichte, IV. Aufsteigen zur deutschen Grossmacht, 1812-1888 (bon et supérieur aux manuels sur le sujet). — LAMPRECHT, Zur deutschen Vergangenheit, II. 1, Wirtschaftsleben, Sociale Entwicklung 1^e u. 2^e ed. — WOLTERSTROFF, Aus dem Hochgebirge. — STEINSCHNEIDER, Die arabische Literatur der Juden (rendra de bon services). — Senecae tragœdiae, p. PEIPER et RICHTER. — BOISSIER, Tacite (« alles verrät Geist und Können »). — P. MEYER, Notice d'un manuscrit de Trinity College. — WEITBRECHTS, Deutsche Literaturgesch. der Klassikerzeit. — FISCHER, Gœthes Faust, III. — Alttirolische Kunstwerke des 15 u. 16 Jahrh. : ROMANINO, Die Wandgem. im Castello del Buon Consiglio zu Trient. — BERENSON, The study and criticism of Italian art.

— N° 27 : PROKSCH, Geschichtsbetrachtung und gesch. Ueberlief. bei den vorexil. Propheten. — Dokumente zum Ablasstreit von 1517, p. W. KÖHLER. — GEYER, Topographie u. Gesch. der Insel Euboia (soigné). — Urk. des Hochstifts Hildesheim, p. HOOGEWEG, II, 1221-1260. — GRAEVENITZ, Deutsche in Rom (esquisse intéressante). — MAURENBRECHER, Gründung des deutschen Reiches 1859-1871, 3^e ed. — BAUMGARTNER, Island und die Färoer. — DIELS, Die Fragmente der Vorsokratiker (tient plus qu'il ne promet). — Palaeografisk Atlas. — Lavater, Denkschrift. — V. HENRY, Le dialect alaman de Colmar (de très grand prix). — Wolfram von Eschenbach p. LEITZMANN, I, 1-6. — KAINDL, Die Volkskunde.

J. DE MORGAN

MISSION SCIENTIFIQUE EN PERSE

Géographie, ethnographie, archéologie, linguistique.

5 volumes in-4, richement illustrés, accompagnés de cartes, planches en phototypie et en héliogravure, et clichés dans le texte.

I. II. — ÉTUDES GEOGRAPHIQUES. 2 volumes................ 100 fr.

— ATLAS DES CARTES. Rives méridionales de la mer Caspienne, Kurdistan de Moukri, Elam. En un carton in-folio.............. 15 fr.

III. — ETUDES GEOLOGIQUES. I. Géologie, par J. de Morgan. Paléontologie, par H. Douvillé. In-4 (sous presse).

— II. Paléontologie. Echinides fossiles, par G. Cotteau et V. Gauthier. In-4, 16 planches.. 15 fr.

— III. Echinides. Supplément, par V. Gauthier. In-4, 7 planches. 12 fr.

IV. — ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES. 2 volumes................ 60 fr.

V. — RECHERCHES SUR LES DIALECTES DE LA PERSE. In-4 (sous presse).. 40 fr.

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

Publiés sous la direction de M. J. de Morgan, délégué général.

I. — FOUILLES A SUSE en 1897-98 et 1898-99, par J. de Morgan, G. Lampre et G. Jéquier. In-4, planches en héliogravure et en chromotypographie.. 50 fr.

II. — TEXTES ELAMITES-SÉMITIQUES, par V. Scheil. Première série. In-4, 24 planches en héliogravure.............................. 50 fr.

III. — TEXTES ELAMITES-ANZANITES, par V. Scheil. Première série. In-4, 33 planches hors texte.................................... 50 fr.

IV. — TEXTES ELAMITES-SÉMITIQUES, par V. Scheil. Deuxième série. In-4, 20 planches hors texte.............................. 50 fr.

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE

Etudes archéologiques et historiques.

I. Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe. — II. Recherches sur les origines des peuples du Caucase.

2 volumes gr. in-8, nombreuses cartes, planches et dessins....... 25 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 30 Trente-septième année 27 juillet 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 109 : Lettres de Sophie de Mounier à Mirabeau, 1775-1781. — Campagnes et missions de Charles-Stanislas Lefebvre 1793-1815 (suite). — Lettres d'un page du roi à sa mère 1820-1823. — Autographes à Marie-Thérèse et Mme de Pompadour; Marie-Thérèse à Louis XV. — Ginguené à La Salle, censeur impérial, 1811.

Revue d'Alsace, juillet-août : Spetz, Thierenbach, 728-1830. — Berlière, Les évêques auxiliaires de Bâle au XIIIe siècle, notes supplémentaires. — Souvenirs de 1813-1814. — Dubail-Roy, Chronique belfortaine (suite). — J. Lévy, N.-D. de Bon Secours de Winzenheim. — Charpentier-Fage, Notes sur les différents procès soutenus par les communes du domaine de Rosemont contre les héritiers Mazarin. — C. Hoffmann, Dagsburg. — *Livres nouveaux :* Les anciens minéralogistes français (Alsata); Geschichte der Befestigung von Strassburg; Portraits mulhousiens du XVIe au XIXe siècle.

Academy and Literature, n° 1627 : Hudibras, p. Crosland. — Pollock, The Popist Plot. — Snyder, New conceptions in science. — M. K. Waddington, Letters of a diplomat' s wife 1883-1900. — War-songs of Britain, p. Butler. — Mrs Fanny Byse, Milton on the continent. — Mantoux et Alfassa, La crise du trade-unionisme. — A great mystic. — Tennyson's suppressed poems.

Athenaeum, n° 3950 : Bodley, The coronation of Edward VII. — Hobson-Jobson, a glossary of colloquial Anglo-Indian words and phrases, by Yule and Burnell, new edition by Crooks. — Letters and papers of Admiral Martin. — Sturt, Personal idealism. — J. Weston, The Three Day's Tournament, a study in romance and folklore. — Elizabeth Godfrey, Home life under the Stuarts, 1603-1649. — Fran ciscan literature (ouvrages de Sabatier, L. Manzoni, Paul Henry et Anne Macdonell). — The English original of Hauff's « The cave of Steenfoll ». — An Arthurian ms. (J. Weston). — Vinci (livres de Gronau et de Rosenberg). — Notes from Rome (Lanciani).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 29 : The literature of American history. A bibliographical guide, edited by J. N. Larned. — Die Sprüche Jesus', des Sohnes Sirachs hgb. von Strack. — Nöldeke, Die kirchliche Beerdigung der Selbstmörder. — Röhricht, Das menschliche Personenleben und der christliche Glaube nach Paulus. — O. Baumgarten, Neue Bahnen. — Bernies, Spiritualité et immortalité. — Markscheffel, Der internationale Schülerbriefwechsel. — Croce, Per la storia della critica storiografia letteraria. — Oriental Wit and Wisdom or the « Laughable Stories » coll. by Mâr Gregory John Bar Hebraeus. Transl. by E. A. Wallis Budge. — Dedekind, Agyptologische Untersuchungen. — Longinos, Uber das Erhabene. Verdeutlicht und eingeleitet durch Fr. Hashagen. — Peiser, De invectivis, quae Sallustii et Ciceronis nominibus feruntur. — M. Tullii Ciceronis in M. Antonium oratio p. p. H. de la Ville de Mirmont. — Counson, L'influence de Sénèque le philosophe. — J. Minor, Gœthes Faust. 1. Bd.; Der Urfaust und das Fragment 2. Bd.: Der erste Teil. — Siegfried, Gottfried Keller-Brevier. — The complete works of John Lyly. Ed. by Bond. — Sicardi, Un enimma dantesco ancora perla spiegazione di un enimma dantesco. — Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde. 14. Jahrg. — Mitteilungen des K. und K. Kriegs-Archivs. Hgb. von

der Direktion des K. und K. Kriegs-Archivs. 3. Folge. I. Bd. — VANDAL, L'avènement de Bonaparte. La genèse du consulat Brumaire. La constitution de l'an VIII. — TOUTEY, Charles le Téméraire et la ligue de Constance. — CRIVELLARI, Alcuni cimeli della Cartografia medievale esistenti a Verona. — HUTCHINSON and COBHAM, A. Handbook of Cyprus. — Schlettstadter Stadtrechte bearb. von Cény. — Elie HALÉVY, Thomas Hodgskin (1787-1869). — STILLING, Die Kurzsichtigkeit, ihre Entstehung und Bedeutung. — V. SCHERER, Die Ornamentik bei Albrecht Dürer. — RAPKE, Die Perspektive und Architektur auf den Dürerschen Handzeichnungen, Holzschnitten, Kupferstichen und Gemälden. — SINGER, Versuch einer Dürer-Bibliographie.

Literarisches Centralblatt, n° 28 : SINDING, Mariae Tod und Himmelfahrt. — Eusebius, Kirchengeschichte, aus dem Syrischen übersetzt von NESTLE. — KROMAYER, Antike Schlachtfelder in Griechenland, I (très intéressant et instructif). — DOGNÉE, Un officier de l'armée de Varus (œuvre d'un ignorant). — KELLER, Die Verschuldung des Hochstifts Konstanz im 14 und 15 Jahrhundert. — U. ROBERT, Philibert de Chalon, prince d'Orange (bon). — SEINER, Der Burenkrieg. — HASSERT, Die neuen Deutschen Erwerbungen in der Südsee, die Karolinen, Marianen und Sanwa-Inseln. — CONSTATT, Kritisches Repertorium der deutsch-brasilianischen Literatur-Sammlungen alter arabischer Dichter, I, Elaçma' ijjât, p. SHLWARDT. — Le Khazradjyah, traité de métrique arabe par Ali el Khazvadj, trad. et comm. par R. BASSET (excellent). — HERWERDEN, Lexicon Graecum suppletorium et dialecticum (utile). — ROEMER, Homerische Studien (concerne surtout la seconde partie de l'Odyssée). — LOFORTE-RANDI, Nelle letterature straniere, V (« l'auteur se met au pilori comme haïsseur et contempteur de Gœthe »). — MAC GILLIVRAY, The influence of christianity on the Vocabulary of old English, I (méritoire). — Ergebnisse und Fortschritte der germanistischen Wissenschaft im letzten Vierteljahrhundert, p. BETHGE. — WITKOWSKI, Cornelia, die Schwester Gœthes. — R. von LICHTENBERG, Das Porträt an Grabdenkmalen. — BENEVOLI, Festmesse und Hymnus.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28

A. BOUCHÉ-LECLERCQ. — La politique religieuse de Ptolémée Soter et le culte de Sérapis. — In-8.............. 1 fr. 50

M. COLLIGNON. — Deux bustes funéraires d'Asie-Mineure au Musée de Bruxelles. — In-8, pl....................... 1 fr. 50

JOSEPH DÉCHELETTE. — La sépulture de Chassenard et les coins monétaires de Paray-le-Monial. — In-8, fig....... 1 fr. 50

L. DIMIER. — Une pièce inédite sur le séjour de Benvenuto Cellini à la Cour de France. — In-8................... 1 fr. »

P. GAUCKLER. — Les fouilles de Tunisie. — In-8, pl... 2 fr. 50

Dr CARL JACOBSEN. — Caracalla jeune. — In-8, fig... 1 fr. »

ARTHUR MAHLER. — La Minerve de Poitiers. — In-8, pl.. 1 fr. 50

— Une hypothèse sur l'Aphrodite de Médicis. — In-8.. 1 fr. »

RENÉ MERLET. — La cathédrale de Chartres et ses origines, à propos de la découverte du puits des Saint-Forts. — In-8. 1 fr. »

ÉTIENNE MICHON. — La réplique de la Vénus d'Arles au Musée du Louvre. — In-8............................ 1 fr. »

A. DE MOLIN. — Étude sur les agrafes de ceinturon burgondes à inscriptions. — In-8, fig............................. 1 fr. 75

VICTOR MORTET. — Recherches critiques sur Vitruve et son œuvre. — In-8...................................... 2 fr. 50

ÉMILE PICOT. — Sur une statue de Vénus envoyée à François Ier. — In-8.. 1 fr. »

E. POTTIER. — La danse des morts sur un canthare antique. — In-8, fig.. 1 fr. 25

J. OFFORD et S. REINACH. — L'Aphrodite Stuart Welles. — In-8, pl.. 1 fr. »

SALOMON REINACH. — La mort d'Orphée. — In-8.. 1 fr. 50

— La statue équestre de Milo. — In-8.................. 1 fr. 25

— Aphrodite et Éros, groupe de Myrina au Musée d'Athènes. — In-8, pl.. 1 fr. 25

— Sisyphe aux enfers et quelques autres damnés. — In-8.. 2 fr. »

S. RONZEVALLE. — Interprétation d'un bas-relief de Homs. — In-8.. 1 fr. »

HORACE SANDARS. — Notes sur le bas-relief des mineurs, découvert près de Linarès. — In-8, fig. et pl............ 1 fr. 25

J. SIX. — Les dates et la durée de l'art mycénien. — In-8. 1 fr. »

SEYMOUR DE RICCI. — Le « Sacrifice salé » (Marc, IX, 49). — In-8.. 1 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 31 Trente-septième année. 3 août 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2, avril-juin : G. LANSON, Etudes sur les origines de la tragédie classique en France, comment s'est opéré la substitution de la tragédie aux mystères et moralités. — VAN HAMEL, L'album de Louise de Coligny. — LAUMONIER, Chronologie et variantes des poésies de Ronsart (suite). — *Mélanges :* Un modèle de Desportes non encore signalé, Pamphilo Sasso (Vaganay et Vianey); Sur une édition peu connue des Pensées de Pascal (Giraud) ; Une lettre perdue de Chateaubriand au prince L.-N. Bonaparte (Giraud); Sur une citation de Mme de Sévigné (Bastier) ; Notes sur les sources de Notre-Dame de Paris (Huguet); Bibliographie des écrits de Sainte-Beuve, suite (Michaut); Qui est Eva dans la « maison du Berger » (Delaruelle). — Notes lexicologiques, suite (Delboulle). — *Comptes rendus :* SÉCHÉ, Vigny et son temps (E. Dupuy); P. de LONGUEMARE, Une famille d'auteurs aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, les Sainte-Marthe (H. Chamard); J.-F. NOURRISSON, Rousseau et le rousseauisme (Mornet); MARTY-LAVEAUX, Études de langue française (Huguet) ; PERROUD, Lettres de Mme Roland (Lanson). — Periodiques. — Livres nouveaux. — Chronique.

Correspondance historique et archéologique : CHAMBON, Thiers et la libération du territoire. — P. d'ESTRÉES, Les papiers du duc de Vendome. — *Réponses :* P. LACOMBE, P. Saint-A. pseudonyme. — J. C. et Paul d'ESTRÉES, Haut les bras, Monsieur l'abbé! — *Chronique :* ouvrages nouveaux et périodiques.

Annales des sciences politiques, juillet 1903 : Louis BRESSON, L'agitation économique et politique aux Pays-Bas en 1903. — J. RÉPOND, Le nouveau tarif douanier suisse (octobre 1902). — R. WAULTRIN, Le rapprochement dano-allemand et la question du Schleswig (fin). — A. POISSON, La politique douanière de l'empire allemand : le prince de Bismarck (fin). — M. COURANT, La France et l'Allemagne en Chine, d'après un livre récent. — Ch. MOUREY, Chronique coloniale (1902). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Revue musicale, 15 juillet : CONSTANT Pierre : Le Conservatoire national de musique : les élèves et l'enseignement. — Dr A. KIRCHFELD, La Musique et l'Enseignement supérieur en France et à l'Etranger. — Dr A. KIRCHFELD, La Musique dans l'Enseignement secondaire. — Henri de REUILLY, Promenades musicales : les pianos Gaveau. — Auguste LASSERY, Notes bibliographiques. *Musique :* L. ADAM, Morceau de lecture donné au concours du Conservatoire de 1833. — A. PUGNO : Morceau de lecture donné au concours du Conservatoire de 1902. — E. REYER, Air de la « Statue ».

Academy and Litterature, 18 juillet : CRAIGIE, A new English dictionary on historical principles. — J. M. ROBERTSON, Pagan Christs. — The poems of James Hogg, p. W. WALLACE. — ABBOTT, Macedonian folklore. — Minor verse from Boston. — L.-F. Ward, Pure sociology. — B. WARD, St. Edmund, archbishop of Canterbury ; BROOKS, Lectures on preaching; GEDDIE, Romantic Edinburgh. — The philosophic mind. — W. E. Henley.

Athenaeum, n° 3951, 18 juillet : The works of Ch. and Mary Lamb, p. Lucas ; The works of Ch. Lamb, p. W. MACDONALD, I and II ; The works of Ch. Lamb. — S. R. GARDINER, History of the commonwealth and protectorate, III, 1654-1656. — A history of Hampshire and the Isle of Wight, II. — Annals of the Kings of Assyria p. BUDGE

and L. W. King. — Bolton King, Mazzini. — Kelman, The faith of R.-L. Stevenson. — Aristotle's Psychology, transl. Hammond; Aristotle's theory of poetry and fine art by Butcher, 3e ed. — Mantoux et Alfassa, La crise du trade-unionisme; Le Brun, Les ancêtres de Louise de La Vallière; D'Arbois de Jubainville, Principaux auteurs de l'antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes. — W.-E. Hensley. — Extraordinary (R. Bridges). — Bicchu, A scorpion. — The Popish plot (J.-H. Pollen). — Monumenta typographica. — Harris, The Dioscuri in the Christian legends. — The Egyptian exhibition at Burlington House. — The Brandsbutt stone (John Rhys). — Destruction at Canterbury.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30 : Strunz, Theophrastus Paracelsus, sein Leben und seine Persönlichkeit; Theophrastus Paracelsus, Das Buch Paracelsus, Das Buch Paragranum. Hgb. von Strunz. — Kirsch, Die Lehre von der Gemeinschaft der Heiligen im christlichen Altertum. — Grützmacher, Wort und Geist. — Bremond, Ames religieuses. — Siebeck, Goethe als Denker. — van Biervliet, Causeries psychologiques. — Wermbter, Die höhere Schullaufbahn in Preussen, 2. Aufl. — Gulian, Elementary modern Armenian grammar (à n'utiliser qu'avec précaution). — Tolkovyj slovari zivogo veliko russkago jazyka VI. 3e Ausgabe hgb. von Baudouin de Courtenay. — T. I, Lief. 1-2. — Messerschmidt, Die Entzifferung der Keilschrift. — Kroll, Codices Vindobonenses (précieux). — Arnold, Quaestiones Posidonianae. — Q. Orazio Flacco, Le opere, pubbl. dal. prof. Tentori. I. — Christian Dieterich Grabbe's sämtliche Werke hgb. von Ed. Grisebach; Nieten, Christian Dietrich Grabbe. — E. Bernhardt, Beiträge zur mittelhochdeutschen Syntax. I. Vom Fehlen des Subjektpronomens beim persönlichen Zeitwort. — Paul et Victor Glachant, Un laboratoire dramaturgique. Essai critique sur le Théâtre de Victor Hugo. — Hallett, The character of Jago. — Varese, Il calendario romano all'età della prima guerra punica. — Layettes du Trésor des Chartes p. Elie Berger. — Little, Medieval Wales. — S. Denis, Histoire contemporaine. T. H. Le gouvernement de la défense nationale. III. L'assemblée nationale. Le gouvernement de M. Thiers. — Lacour-Gayet, Un utopiste inconnu. Les Codicilles de Louis XIII. — Ebermann, Blut-und Wundsegen in ihrer Entwicklung dargestellt. — Lenschau, Das Weltkabelnetz. — Frz. Krauss, Der Völkertod. — Gärtner, Der gerichtliche Schutz gegen Besitzverlust nach römischem und neuerem deutschem Rechte. — Carton, Le Théâtre romain de Dougga.

Litterarisches Centralblatt, n° 29 : Kautzsch, Die Poesie und die poetischen Bücher des A. T. — Achelis, Virgines subintroductae. — Croce, Estetica. — M. Heyne, Körperpflege und Kleidung bei den Deutschen (très instructif). — Boos, Gesch. der Stadt Worms, IV. — Calmettes, Choiseul et Voltaire. — Gesch, des russischtürkischen Krieges auf der Balkan-Halbinsel 1877-1878 (3e fascicule de la trad. allemande de l'ouvrage de l'état-major russe). — Oberhummer, Die Insel Cypern. — Paula Karsten, Wer ist mein Nächster? Negertypen aus Deutschwestafrika. — Al Mostatrof, trad. Rat. II. — Demetrius on style, p. Roberts. — T. Livi 41-43, p. Zingerle. — Verner, Afhandlinger og breve. — Gœthes Werke, p. Heinemann, XIV; Gœthes Werke, p. von der Hellen, 6, 22, 28, 30, 31, 32. — Staerk, Ueber den Ursprung der Grallegende. — Piper, Oesterreichische Burgen.

Altpreussische Monatsschrift, III et IV, avril-juin : Soecknick, Im Triebsand-Ravier der Kurischenchen Nehrung. — F. Koch, Die sächsische Gesandtschaft während des Osiandrischen Lehrstreits 1553. — Lud-

WICH, Kant und Böckh über das Wesen der Philologie. — PERLBACH, Materialien zur Gesch. Pommerellens haupts. während der Ordenszeit, II. — Max JACOBI, Maximilian Curtze, 1837-1903. — RÜHL, Verluste eines samländischen Gutes 1807. — Kritiken und Referate : Festschrift des Vereines für Gesch. der Deutschen in Böhmen ; VORLÄNDER, Gesch. der Philosophie; Die Edelschmiedekunst früherer Zeiten in Preussen ; HOESE und EICHERT, Die Salzburger 1732 in Littauen eingewandert ; Der deutsche Herold, Zeitschrift für Wappen = Siegel = und Familienkunde ; FISCHER, The Scots in Eastern and Western Prussia.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 32 Trente-septième année 10 août 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy and Literature, 25 juillet : BODLEY, The coronation of Edward VII. — Rossetti papers. — HOBBES, Imperial India. — KING, Search for the masked Tawareks. — DES VŒUX, My colonial service. — The Friars and how they came to England. — Memories of Vailima. — MOLESWORTH, Pompei as it was and as it is; BOOKS, The influence of Jesus. — Mayfair in life and literature — On the sea and sailors.

Athenaeum, n° 3952 : GARNETT, English literature, I, from the beginnings to the age of Henry VIII; GOSSE, III, From Milton to Johnson. — The life and letters of sir George Groves, p. GRAVES. — BRADLEY-BIRT, Chota Nagpore, a little known province of the Empire. — The Orrery papers. — OLLIVIER, L'Empire libéral, VIII. — Assyriological books (ouvrages de MM. DELITZSCH, JOHNS, CONDER, MESSERSCHMIDT, HARPER, HILPRECHT). — Bibliography. — Daniel's Delia 1592 (Prideaux). — WILLIAMS, The Diamond Mines of South Africa. — Books on Botticelli.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : IHMELS, Die christliche Wahrheitsgewissheit. — Kyriakos, Gesch. der orient. Kirchen 1453-1898, trad. RAUSCH; RAUSCH, Kirche und Kirchen im Lichte griech. Forschung. — SCHUCKBURGH, Augustus (n'est pas au courant). — Bugenhagen's Pomerania, p. HEINEMANN. — Max LEHMANN, Stein, I, 1757-1807 (ouvrage de premier rang). — LARSEN, Keiserkrigen. — RATZEL, Die Erde und das Leben, 71. — BOYÉ, Les Hautes-Chaumes (très soigné et détaillé). — SEIDEL, Wörterbuch der Suahilisprache. — Timotheos, Die Perser; Der Timotheos-Papyrus, p. WILAMÖWITZ. — KIRCHNER, Prosopographia Alticas, II. — Hieronymi chron. fragm. phototypice edita, proef. TRAUBE. — MARI, Storia e legenda di Pietro Aretino. — Eddica Minora, p. HEUSLER und RANISCH. — NAGL, Geogr. Namenkunde. — BASTIER, La mère de Gœthe. — MISSEN, Italische Landeskunde, II. Die Städte. — Monumenti antichi publicati per cura della Accad. dei Lincei, XII. — VOGEL, Toteninsel und Frühlingshymne, Zwei Gemälde Böcklins im Leipziger Museum. — J. K. Kerll ausgew. Werke, I, p. SANDBERGER.

Euphorion (Vienne, Fromme), 1903, Xe vol. I-IIes fascicules : HAUFFEN, Fischart-Studien, VI, Die Verdeutschungen politischer Flugschriften aus Frankreich, den Niederlanden und der Schweiz (fin). — R. RIEMANN, Bodmer's Rache der Schwester. — O. FISCHER, Gerstenberg als Recensent der neuen Hamburgischen Neuen Zeitung 1767-1771. — SEUFFERT, Wielands Pervonte. — D. JACOBY, Der Stifter des Illuminatenordens und eine Briefstelle Schillers an Körner. — R. SCHLÖSSER, Kleinigkeiten zu Schiller. — P. HOFFMANN, Ulrike von Kleist über ihren Bruder Heinrich. — HANS, Die Quellen und historischen Grundlagen von Arnims Kronwächtern. — WYPFEL, Grillparzer und Byron, zur Entstehungsgesch. des Trauerspiels Ein treuer Diener seines Herrn. — MAINC, Zwei fragm. Prosadichtungen Mörikes. — WIHAN, Stelzhamer und Burns. — TIELO, Strachwitz' episch-lyrisches Nordland und Romanzen u. Historien. — ROSENBAUM, Gœdekes Grundriss, Ergänzungen und Berichtigungen. — *Miszellen :* A. KOPP, Allerlei Kleinigkeiten : 7. Freien ist kein Pferdekauf; 8. Mein äugelein weinen; 9. Der grausam zerstückte grausam zusammengeflickte Brenberger; 10. Das Lied vom Häher. — BALDENSPERGER, Notes sur des représentations en France de Robert, chef

des brigands. — L. GEIGER, Ein œsterreichischer Graf als literarischer Freibeuter. — *Rezensionen und Referate :* HORN, Gesch. der persischen Literatur (Grünert); BROCKELMANN, Gesch. der arabischen Literatur (Grünert); VAN DUYSE, Het oude nederlandsche lied, De melodie van het nederlandsche lied (Kossmann); KÖHLER, Luthers Schrift an den christlichen Adel (Ellinger); ELLINGER, Melanchthon (Loesche); Lichtenbergs Briefe II Aphorismen, p. LEITZMANN (Lauchert); Friedrich der Grosse, De la littérature allemande, 2e éd., p. L. GEIGER (Consentius); Möser, Ueber die deutsche Sprache und Literatur, p. SCHÜDDEKOPF (Pniower); ZEITLER, Die Kunstphilosophie von Taine (R. M. Meyer); Schellings Münchener Vorlesungen, p. DREWS (Kircher); Eichendorff, Das Incognito, ein Puppenspiel, p. WEICHBERGER (Walzel); GREULICH, Platens Literaturkomödien (Schlösser); DEETJEN, Immermanns Kaiser Friedrich der zweite (Riemann); NALBANDJAN, Rankes Bildungsjahre und Geschichtsauffassung (R.-M. Meyer); HAUSRATH, Erinnerungen an Gelehrte und Künstler der badischen Heimat (R.-M. Meyer); Ibsenliteratur (R.-M. Meyer; sur les ouvrages de Lothar, Berg et Litzmann). — ROSENBAUM, *Bibliographie :* 1. Zeitschriften; 2. Bücher. — Mitteilungen.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, PARIS, VI^e

MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879-1895

10 VOLUMES IN-4, AVEC FIGURES, CARTES ET PLANCHES

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné le prix Saintour à cette importante publication.

La Société de Géographie vient de décerner sa Grande médaille d'or à M. A. Pavie pour ses explorations en Indo-Chine (1875-1895).

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

I. — EXPOSÉ DES TRAVAUX de la Mission. Introduction, première et deuxième périodes. Par Auguste Pavie. In-4, 18 cartes et 140 illustrations.......... 10 fr.

II. — EXPOSÉ DES TRAVAUX de la Mission. Troisième et quatrième périodes. Conclusion. Par Auguste Pavie. In-4 (sous presse).

III. — VOYAGES AU LAOS et dans les régions sauvages du Sud-est de l'Indo-Chine, par le capitaine Cupet. Introduction par Aug. Pavie. In-4, 15 cartes, 50 illustrations.......... 10 fr.

IV. — VOYAGES AU LAOS et dans les régions sauvages de l'Est de l'Indo-Chine, par le capitaine de Malglaive et par le capitaine Rivière. Introductions par Aug. Pavie. In-4, 13 cartes et 75 illustrations.......... 10 fr.

V. — VOYAGES DANS LE HAUT LAOS et sur les frontières de Chine et de Birmanie, par Pierre Lefèvre Pontalis. Introduction par Aug. Pavie. In 4, 8 cartes et 137 illustrations.......... 10 fr.

VI. VII. — RÉCITS DE VOYAGES, par Auguste Pavie. 2 vol. in-4 (en préparation).

ÉTUDES DIVERSES

I. — RECHERCHES SUR LA LITTÉRATURE du Cambodge, du Laos et du Siam, par Auguste Pavie. In-4, nombreuses illustrations, 20 planches en couleur, une carte et textes cambodgien, siamois et laotien... 10 fr.

II. — RECHERCHES SUR L'HISTOIRE du Cambodge, du Laos et du Siam, par Auguste Pavie. In-4, carte, illustrations et 76 planches d'inscriptions.......... 10 fr.

III. — RECHERCHES SUR L'HISTOIRE NATURELLE de l'Indo-Chine, par Auguste Pavie, avec le concours de Professeurs, de Naturalistes et de Collaborateurs du Museum. In-4 (sous presse).

Le Puy-en-Velay — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 33 Trente-septième année. 17 août 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle Revue rétrospective, n° 110 : Lettres de Lamennais à Dessoliaire, tailleur d'habits, 1845-1852 (Dessoliaire fils). — Campagnes et missions de Ch. St. Lefebvre 1793-1815, suite (Lefebvre de Béhaine). — Lettres de Sophie de Monnier à Mirabeau, 1775-1781, suite (Gabriel Lucas de Montigny).

Bulletin hispanique, n° 3 : M. R. de Berlanga, Tres objetos malacitanos de epoca incierta. — W. Webster, Prudence et les Basques. — A. Paz y Melia, Correspondencia del Conde de Lemos con D. Francisco de Lemos, su hermano, y con el principe de Esquilache. — A. Engel, Inventaire de la « Casa de Pilatos » en 1752. — E. Mérimée, Blasco Ibáñez et le roman de mœurs provinciales. — *Variétés* : Dª Maria Pacheco (A. Morel-Fatio). — Relation de la bataille de Fuentes de Oñoro (J.-B. Marleix). — *Bibliographie* : Adolfo Bonilla, El Diablo cojuelo de Luis Vélez de Guevara (A. M.-F.), K. Kaerger, Landwirthschaft und Kolonisation im Spanischen America (P. Boissonnade). — Chronique.

Bulletin italien, n° 3 : Paget Toynbee, An Emendation in the text of Dante's « Convivio » (IV, 22, II, 131-133). — H. Hauvette, Autour du portrait de Dante. — E. Bouvy, L'Italianisme en Angleterre au temps de la Renaissance. — P. Sirven, Un Historien des Alfieri. — E. Picot, Les Italiens en France au xvie siècle (7e article). — *Questions d'enseignement* : Agrégation d'italien, programme pour le Concours de 1904. — Concours de 1903 : sujets de compositions données. — L'Inspection générale de l'enseignement des langues vivantes dans les Lycées et Collèges (E. Bouvy). — *Bibliographie* : B. Sanvisenti, I primi influssi di Dante, del Petrarca e del Boccaccio sulla Letteratura spagnola (M. Paoli). — G. Volpi, Note di varia erudizione ; Le feste di Firenze (H. Hauvette). — G. Dolcetti, Le Bische e il giuoco d'azzardo a Venezia (L.-G. Pélissier). — H. Hauvette, Luigi Alamanni, sa vie et son œuvre (E. Bourciez). — G. Tambara, Le Satire di L. Ariosto (H. Hauvette). — E. Proto, Spigolature ariostesche (H.). — B. Croce, Relazioni dei Patrioti napoletani col Direttorio e col Consolato (M. Paoli). — G. Censatti, Alfonso de Lamartine e l'Italia (E. Bouvy). — Chronique. *Planches* : I. — 1 Dante, fresque de Giotto au Bargello ; 2. Fragment de la fresque d'Orcagna à Santa Maria Novella. — II. — 1. Dante, miniature du manuscrit 1040 de la Bibliothèque Riccardienne ; — 2. Fragment de la fresque d'Orcagna à Santa Maria Novella.

Academy and Literature, n° 1630 : The Cambridge modern History, vol. III. The United States, p. Ward, Prothero, Leathes. — Representative English comedies, p. Gayley. — Du Bois, The souls of black folk. — Baring-Gould, A book of North Wales. — Benson, Sordello and Cuniza. — Past and present. — The preraphaelite Morris. — The hero.

Athenaeum, n° 3953 : Oman, A history of the peninsular war, II, janvier-septembre 1809. — O' Sullivan Bear, history of catholic Ireland, trad. Byrne ; T. Fitzpatrick, Papers on the insurrection of 1641. — Encyclopaedia Biblica, p. Cheynes, and Black, IV. — Murray, A new English dictionary on historical principles. VII Onomastical-outing.

— Mazzini. — The Winchester Pipe-Rolls. — M. A. Stein, Sandburied ruins of Khotan. — Tarsus and the pass of the Cilician gates (Ramsay).

Deutsche Litteraturzeitung. Index Britanniae Scriptorum coll. J. Baleus, ed. by R. L. Poole. — Bücher, Der deutsche Buchhandel und die Wissenschaft. — Beck, Die Trinitätslehre des heiligen Hilarius von Poitiers. — Kniebe, Der Schriftenstreit über die Reformation des Kurfürsten Johann Sigismund von Brandenburg seit 1613. — Mirbt, Quellen zur Geschichte des Papsttums und des römischen Katholizismus. — Ludwig Feuerbachs Sämtliche Werke. Hgb. von W. Bolin und Fr. Jodl. I. Bd. : Gedanken über Tod und Unsterblichkeit. — Gierke, Johannes Althusius, 2e ed. — Matthias, Praktische Pädagogik für höhere Lehranstalten. 2e ed. — Delvailes, L'Université de demain. — Cooke, A text-book of North-Semitic inscriptions. — Crow, Arabic manuel. — Leo, Die griechisch-römische Biographie (très bon). — Alb. Müller, Das attische Bühnenwesen. — Schoen, Quid boni periculosive habeat Goethianus liber qui Affinitates electivae inscribitur (manqué). — C.F. Müller, Der Mecklenburger Volksmund in Fritz Reuters Schriften. — Savj-Lopezund Bartoli, Altitalienische Chrestomathie (sera le bienvenu). — Chambers, The mediaeval stage. — Ziegler, Die Königsgleichnisse des Midrasch. — Heil, Die deutschen Städte und Bürger im Mittelalter (clair et vivant). — Kothe, Kirchliche Zustände Strassburgs im 14. Jahrhundert. — Balagny, campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809). T. II : Tudela-Somosierra-Madrid (bon). — Ziekursch, Die Kaiserwahl Karls VI (1711). — J. Cocheris, Situation internationale de l'Egypte et du Soudan (très estimable). — P. D. Fischer, Italien und die Italiener. — Wenger, Papyrusforschung und Rechtswissenschaft (conférence). — P. v. Roëll und Epstein, Bismarcks Staatsrecht. — Joss, Der Musikpädagoge Friedrich Wiech und seine Familie. — Fr. Heinemann, Tell-Iconographie.

Litterarisches Centralblatt, n° 31 : Feine, Der Römerbrief. — Mend, Fragmente eines verschollenen Glaubens, kurzgef. Stizzen über die Gnostiker. — Kaerst, Gesch. des hellenistischen Zeitalters (le travail les plus remarquable, le plus réfléchi sur la matière depuis Droysen). — Mackinnon, The growth and the decline of the French monarchy (instructif). — Société Cheremetev, publications I-VI. — Bismarcks Briefe an seine Gattin 1870-1871 Gesch. von Seil und Schumul, p. Seybold. — Kleine Schriften von Karl Lehrs, p. Ludwich. — Monceaux, Hist. littéraire de l'Afrique ancienne (bon). — Meissner, Die Strengleikar. — Elisa von der Recke, II. Tagebücher und Briefe p. Rachel. — Steig, Kleist's Berliner Kämpfe; Neue Kunde zu Kleist. — Grane, Linie und Form.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 34 Trente-septième année 24 août 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est, n° 3 : juillet : DEBIDOUR, Le général Fabvier (suite). R. PARISOT, Les origines du royaume franc de Lorraine. — COMBET, De Pygmaeis africanis et Louis XI et le Saint-Siège, thèses. — *Comptes rendus :* BARDY, Miscellanées, XII; FAVIER, Catalogue des manuscrits de la bibliothèque publique de Nancy, supplément; Chauffour, dit le Syndic, Chronique p. WALTZ; KAEPPER, Wimpheling; L'œuvre de Leger-Richier; P.-A. BECKER, Johann Barclay; UNGERER, Eine Kirche der Wüste in Lothringen, Erinnerungsblätter aus Courcelles-Chaussy; Hist. docum. de Mulhouse et de ses environs au XIX^e siècle; WITTICH, Le génie national des races française et allemande en Alsace, trad. française d'André KORN; LÉON, Le port de Strasbourg; BRUNHES, Allemands et Romands en Suisse; Rappolsteinisches Urkundenbuch, p. ALBRECHT.

La correspondance historique et archéologique, n° 115 : M. POETE, La Bibliothèque historique de la ville de Paris, I. — Une exposition à l'Hôtel Saint-Fargeau. — E. GRAVE, Les Retables d'albâtre. — A. LAVOINE, Notes historiques sur les premiers imprimeurs de l'Artois (*fin*). — *Question :* L'Inventaire de l'abbé Laudaty-Caraffa. — Chronique (mort de M. Charles de GRANDMAISON).

Academy and Literature, 8 août : CHAMBERS, The mediaeval stage. — TRENT, A history of American literature. — HAMMERTON, Stevensoniana. — CRAWFORD, Victoria, queen and ruler. — BOWLES, Northern lyrics. — The phrase-book. — American transcendentalism. — The Memoirs of Grimaldi.

Athenaeum, n° 3954 : Stanley LANE-POOLE, Mediaeval India under Mohammedan rall, 712-1764. — Life and letters of Brooke Foss Westcott, bishop of Durham. — JOACHIM, A study of the ethics of Spinoza; DUFF, Spinoza's political and ethical philosophy. — Sir William CLOWES, The royal navy, a history from the earliest times to the death of Queen Victoria. — MYERS, Immigration of the Irish quakers into Pennsylvania 1682-1750 with their early history in Ireland. — Les « sonnets du Portugais » d'Elisabeth Browning, traduits en vers français par Léon MOREL (« a close and careful translation »). — Early Welsh literature. — Lamb trouvailles (W. Macdonald). — Notes on Junius, I. — Alexander Hume's poems. — HUDSON, Hampshire days. — SANDAY, Sacred sites of the Gospels. — CONYBEARE, Roman Britain.

Deutsche Litteraturzeitung, K. BÜCHER, Der deutsche Buchhandel und die Wissenschaft. — KATTENBUSCH, Von Schleiermacher zu Ritschl. — DREYER, Zur undogmatischen Glaubenslehre. — GROTENFELD, Die Wertschätzung in der Geschichte. — HÖFFDING, Udvalgte Skrifter. — A. PIEPER, Die alte Universität Münster 1773-1818 (trop favorable). — G. DUMESNIL, Pour la pédagogie. — Gedichte des Ma'n Ibn Aus. Hgb. von P. SCHWARZ (belle publication). — STENZLER, Elementarbuch der Sanskrit-Sprache. — Morceaux choisis de Prosateurs latins du moyen âge et des temps modernes p. p. P. Thomas. — — G. BOISSIER, Tacite. — J. SCHATZ, Die tirolische Mundart. — W. GOLTHER, Die sagengeschichtlichen Grundlagen der Ringdichtung Richard Wagners. — Das « Interlude of the Four elements » hgb. von Julius FISCHER. — Beiträge zur neueren Philologie. Jakob Schipper zum 19. Juli 1902 dargebracht. — G. LAFONT, Les Aryas

de Galilée. — Ad. WAHL, Politische Ansichten des offiziellen Frankreich in achtzehnten Jahrhundert (instructif). — Graf GOBINEAU, Die Renaissance. — J. OMURA, Tokio-Berlin. — STEAD, Japan to-day. — HANSCHMANN, Bernard Palissy. — MUSMACHER, Kurze Biographien berühmter Physiker. — VENTURI, Storia dell' arte italiana. T. II. — RÖCKL, Ludwig II. und Richard Wagner 1864-1865. — P. HEYSE, Neue Gedichte und Jugendlieder.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : ERBT, Die Sicherstellung des Monotheismus durch die Gesetzgebung im vorexilischen Juda. — BETH, Die orientalische Christenheit der Mittelmeerländer. — LANDMANN, Das Predigtwesen in Westfalen in der letzten Zeit des M. A. — CALMETTE, La diplomatie carolingienne du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve (très clair). — BARBIÉRA, La princessa Belgiojoso, i suoi amici e enemici, il suo tempo (intéressant et instructif). — HAECKEL, Die Besiedelungsverhältnisse des oberöst. Mühlviertels. — CTTRERA, La Mafia. — CATHREIN, Die Frauenfrage. — BAENSCH-DRUGULIN, Marksteine aus der Weltliteratur in Originalschriften. — M. HARTMANN, Der islamiche Orient, IV-V. — DAM and STOFFEL, Chapters on English printing, prosody and pronunciation, 1550-1700. — Förstemann, Altdeutsches Namenbuch, I, 2e ed. (indispensable, mais à employer avec critique). — SOCIN, Mittelhochd. Namenbuch (cf. *Revue*, n° 32). — Eckermann, Gespräche mit Gœthe, p. GEIGER. — WEDDIGEN, Erinn. aus meinem Leben. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Eléments de grammaire celtique. — SCHUBRING, Pisa. — BUCHNER, Die mittelalt. Grabplastik in Nordthüringen. — STRATZ, Die Körperformen in Kunst und Leben der Japaner. — Liszt, Briefe an Gille, p. STERN. — ZABEL, Studien und Kritiken über das Theater. — KAPP, Die Bühnenleitung Klingemanns in Braunschweig.

.ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

BIBLIOTHÈQUE GRECQUE ELZÉVIRIENNE

VALAORITIS. Poèmes patriotiques, traduits par J. Blancard et le marquis de Queux de Saint-Hilaire. In-18........................ 5 fr.

TERZETTI. La Grèce ancienne et moderne, considérée sous l'aspect religieux. In-18........................ 2 fr. 50

PHARMACOPOULOS (P.). La Grèce et l'Occident. L'Indépendance des Hellènes. Discours sur la Grèce, en grec et en français. In-18... 5 fr.

BASILIADIS. Galatée, drame grec avec traduction française, par le baron d'Estournelles de Constant. In-18........................ 5 fr.

VALAORITIS. Athanase Diakos. — Phrosine. — Poèmes traduits en français par J. Blancard et le marquis de Queux de Saint-Hilaire. In-18.. 5 fr.

METAXAS (Constantin). Souvenirs de la guerre de l'Indépendance de la Grèce, traduits du grec par J. Blancard. In-18.................. 5 fr.

VLASTO (E.). Les Giustiniani, dynastes de Chio, traduit par K. Hopf. In-18........................ 2 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

I. — RELIGION ET MŒURS DES RUSSES, anecdotes inédites recueillies par le comte J. de Maistre et le P. Grivel, publiées par le P. Gagarin. In-18........................ 2 fr. 50

II. — LA MORT D'IVAN LE TERRIBLE, drame du comte Tolstoï, traduit du russe par Courrière, Izambard et Demény. In-18........... 2 fr. 50

III. — LA SORBONNE ET LA RUSSIE (1717-1747), par le P. Pierling. In-18........................ 2 fr. 50

IV. — ANT. POSSEVINI MISSIO MOSCOVITICA, ex annuis litteris Societatis Jesu excerpta et adnotationibus illustrata, curante P. Pierling. In-18........................ 2 fr. 50

V. — ROME ET MOSCOU (1547-1579), par le P. Pierling. In-18.. 2 fr. 50

VI. — UN NONCE DU PAPE EN MOSCOVIE. Préliminaires de la trêve de 1852, par le P. Pierling. In-18........................ 2 fr. 50

VII. — LE SAINT-SIÈGE, LA POLOGNE ET MOSCOU (1582-1587), par le P. Pierling. In-18........................ 2 fr. 50

VIII. — SAINT CYRILLE ET SAINT MÉTHODE. Première lutte des Allemands contre les Slaves. Par le baron A. d'Avril. In-18..... 5 fr.

IX. — LA RUSSIE ET L'ORIENT. Mariage d'un Tsar au Vatican. Ivan III et Sophie Paléologue par le P. Pierling. In-18.................. 2 fr. 50

X. — L'ITALIE ET LA RUSSIE AU XVIe SIÈCLE, par le P. Pierling. In-18........................ 2 fr. 50

Voyages de Paoletto Centurione à Moscou, Dmitri Guérasimov à Rome, G. Fr. Citus à Moscou.

XI. — UN GRAND POÈTE RUSSE. Alexandre Pouchkine, d'après des documents nouveaux, par J. Flach, professeur au Collège de France. In-18........................ 1 fr. 50

XII. — LES BULGARES, par le baron A. d'Avril. In-18......... 1 fr. 50

XIII. — SLAVY DCÉRA. Recueil de poésies slaves traduites en français par le baron A. d'Avril. In-18, 2 planches........................ 3 fr.

XIV. — CORRESPONDANCE de S. M. l'Impératrice Marie Féodorovna et de Mlle de Nélidoff. Publiée par la princesse Lise Troubetzkoi. In-18, portraits........................ 5 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 35 Trente-septième année. 31 août 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philosophie française et de littérature, n° 3 : Désormaux, Mélanges savoisiens. — Bastin, Remarques sur quelques verbes pronominaux. — Kastner, Différents sens de l'expression « rime léonine ». — Casse et Chaminade, Vieilles chansons du Périgord (suite). — Clédat, Questions de phonétique française. — Compte rendu : Polentz, Les propositions relatives en tant que déterminations prédicatives (Yvon).

Revue d'Alsace (supplément), Documents inédits pour servir à l'histoire d'Alsace, 1re série : 1. Règlements municipaux de la ville d'Ammerschwihr de 1501, notes et éclaircissements par G. Hoffmann. 2. Journal du palais du conseiller de Holdt, publié par Angel Ingold, avec notices et tables.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34 : Bendall, Catalogue of the Sanskrit Manuscripts in the British Museum. — Eno, The earlier work of Gutenberg. — Baltzer, Die Sentenzen des Petrus Lombardus (très méritoire). — Köstlin, Martin Luther. 5. Aufl. fortgesetzt von G. Kawerau. — Schulze, Das Bleibende in der Lehre Jesu. — Kittel, Wilhelm von Humboldts geschichtliche Weltanschauung. — Lang, Maine de Biran und die neuere Philosophie. — O. Simon, Das gewerbliche Fortbildungs- und Fachschulwesen in Deutschland. — Banner, Pädagogische Tagesfragen. — Die Avadânas. In Französisch übersetzt von St. Julien, deutsch von A. Schnell (pourquoi traduire cette traduction ?). — The Travels of Pedro Teixeira. Transl. and annot. by Sinclair and Ferguson. — Menge, Griechisch-Deutsches Schulwörterbuch. Lief. I. (utile). — Borenius, De Plutarcho et Tacito inter se congruentibus. — Eggert, The Middle Low German version of the legend of Mary Magdalen. — Petsch, Heinrich von Kleist, Prinz Friedrich von Homburg. — Lounsbury, Shakespeare and Voltaire. — Marty-Laveaux, Etudes de langue française. — Shaw, A bibliography of the historical works of [Mandell] Creighton, [William] Stubbs, S. R. Gardiner and Lord Acton. — Dumoulin, Le gouvernement de Théodoric et la domination des Ostrogoths en Italie, d'après les œuvres d'Ennodius. — Codex diplomaticus Silesiae. VII., XVI., XVIII., XXII. Bd. : Regesten zur schlesischen Geschichte. Hgb. von Grünhagen und Wutke. — Savelsberg, Uber die mannigfachen Bestrebungen zur Auffindung des Grabes Karls des Grossen. — Janson, Der Feldzug 1814 in Frankreich. I. Bd. : Der Feldzug bis zur zweiten Trennung der Schlesischen Armee von der Hauptarmee. — Grebe, Friedrich Wilhelm I. Kurfürst von Hessen. — Tetzner, Die Slawen in Deutschland. — Kleines Ortslexikon von Osterreich-Ungarn. I. Osterreich. 3. Aufl. bearb. von K. Peucker. — Béchaux, Die französische Nationalökonomie der Gegenwart. Ubs. von Wampach. — Brichta, Zurechnungsfähigkeit oder Zweckmäfsigkeit. — Amersdorffer, Kritische Studien über das venezianische Skizzenbuch.

— N° 33 : Bücher-Verzeichnis der Ausgabestelle B der Offentlichen Bücherhalle zu Hamburg; Erster Nachtrag zum Bücher-Verzeichnis der Offentlichen Bücherhalle der Patriotischen Gesellschaft zu Hamburg. II. T. : Schöne Litteratur. 3. Aufl. — Blades, Who was Caxton ? — Das Leben Jesu nach jüdischen Quellen hgb. von S. Krauss. — Kurz, Die katholische Lehre vom Ablass vor und nach dem Auftreten Luthers. — Holtzmann, Die Peschitta zum Buche der Weisheit. — Jerusalem, Einleitung in die Philosophe; Wundt, Einleitung in die Philosophie. — P. Lemaire, Dom Robert Desgabets, son influence et son école. — Kemsies, Die Entwicklung der pädagogis-

chen Psychologie im 19. Jahrhundert (ni neuf ni clair). — BUTLER, The American College. — Aufsätze gewidmet von Schülern und Verehrern dem Akademiker und emeritierten ordentlichen Professor Fortunatov. — HUNGER, Becherwahrsagung bei den Babyloniern. — R. RITTER, De Varrone Vergilii in narrandis urbium populorumque Italiae orginibus auctore (soigné). — KÖSTER, Uber die Persönlichkeit des Horaz in seinen Oden (sans prétention). — GILDERSLEEVE, Problems in Greek syntax. — F. BALDENSPERGER, Quae in Oehlenschlaegerii Carmine « Aladdin » inscripto e Germanicis litteris pendeant. — LANDSTEINER, Josef Wichner. — MAURUS, Die Wielandssage in der Litteratur (méritoire). — BROWN, Iwain. A study in the origins of Arthurian Romance. — BUCESKUL, Einleitung in die Geschichte Griechenlands (utile, mais en russe). — KAUFFMANN und BERNDT, Geschichtsbetrachungen. I. — DEELEMAN, Der deutsche Ritterorden einst und jetzt. — K. RITTER von LANDMANN, Die Vollendung der Revolution. Napoleon I. (passable). — JANSON, Meeresforschung und Meeresleben. — HARTERT, Aus den Wanderjahren eines Naturforschers. — WEYNAND, Form und Dekoration der römischen Grabsteine der Rheinlande im ersten Jahrhundert.

Zeitschrift für katholische Theologie, nº 3 : G. GIETMANN, Der mehrfache Sinn der hl. Schrift. — C. A. KNELLER, Papst u. Konzil im ersten Jahrtausend, II. — F. SCHMID, Ist die eucharistische Gegenwart eine örtliche? — Al. KRÖSS, Kaiser Ferdinand I u. seine Reformationsvorschläge. — L. FONCK, Evangelium, Evolution, und Kirche. — *Recenzionen.* — *Analekten.*

Zeitschrift für Theologie und Kirche, 1903, IV : BILLING, Ethische Grundfragen des evangelischen Christentums, Einige Betrachtungen beim Studium von Hermann's Ethik. — STUCKERT, Gott und die Natur.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

COLLECTION
DE CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 36 Trente-septième année 7 septembre 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue musicale, Août 1903. *Texte littéraire :* Auguste Lassery, Nos Contemporains : M. Guidé. — La Rédaction, Notre Supplément musical. — Jules Combarieu, Esthétique musicale : X. — Les Origines de la Symphonie. — Gaston Duval, Un nouveau cas de vandalisme musical : J.-M. Leclair (1687-1764). — Henri Quittard, Un chanteur compositeur : Nicolas Formé (1567-1638). — Louis Laloy, Les Concours du Conservatoire. — Henri Maréchal, Schumann (1810-1856). — Karlowicz, Frédéric Chopin (suite) : I. Lettres de Marie Wodzinska (et de sa famille) à Chopin, son fiancé (1835-37). — II. Les élèves de Chopin. — *Musique* : J.-Ph. Rameau, Scène Ire de la « Guirlande » (1751). — J.-Ph. Rameau, Air de ballet de la « Guirlande » (1751).

— 15 août 1903 : Jules Combarieu, Berlioz romantique. — A. Lascoux, Documents biographiques sur Berlioz. Une lettre inédite. — R. de Saint-Arroman, ancien vice-président de la Société des gens de Lettres : Quatres lettres inédites de et sur Berlioz. — J. C., Henriette Smithson. Une idylle tragique. — Stephen Heller, Anecdotes sur Berlioz. — Julien Tiersot, Nouvelles lettres inédites de Berlioz à Meyerbeer, Mme Viardot, etc. — Richard Wagner, Camille Saint-Saëns, Hanslick, Hugo Riemann, Berlioz musicien. — P. Morillot, professeur à l'Université de Grenoble, A. Hallays, L. Laloy : Berlioz écrivain et critique. — Notes bibliographiques. — Profession de foi de Berlioz. — *Supplément musical :* Airs de l'*Armide* de Lulli (1886) et de l'*Armide* de Gluck (1877).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, no 5, mai : Sinko, De Romanorum viro bonorum. — Lutoslawski, L'esthétique de Plotin et les idées classiques sur la beauté. — Ciszewski, Le foyer, étude ethnologique, I. Le culte du feu comme élément.

Academy and Literature, 25 août : John Dyer, Poems, p. Edward Thomas. — Booth, Life and labour of the people in London. — Poems of J. C. Margan. — Lives of the first Duke and Duchess of Newcastle. — The man in Leather. — Henley and Dickens. — The new Dumas.

— 22 août : A catalogue of letters and other historical documents exhibited in the library at Welbeck, p. Strong. — Bradley-Birt, Chota Magpore. — The works of Charles Lamb, p. Macdonald, 2, 6, 7. — Bradley, Slighways and byways in South Wales. — Official optimism. — English literature in France.

Athenaeum, no 3955 : The works of lord Byron, Poetry, vol. VI. — Clement of Alexandria, Miscellanies, book VII, texte, introd. translation, notes, dissertations and indices, p. Hort and Mayor. — Rossetti Papers, 1862-1870. — Kastner, A history of French versification. — Carpenter and Wicksteed, Studies in theology. — Scottish literature. — Isabella d'Este, marchioness of Mantua. — Gilbert Soulay. — The earliest edition of the Bishop's New Testament (Moule). — A sleeveless errand « Out of God's blessing into a warm sun » (Boud). — Wynnere and wastoure (Neilson). — Notes on Junius, II (Rae). — Welch, History of the Worshipful Company of pewterers of the City of London. — British association at Sheffield. — The name Shakespeare (Hales).

— No 3956 : Millar, Literary history of Scotland. — E. Pears, The destruction of the Greek Empire and the story of the capture of

Constantinople. — BOOTH, Life and labour in London. — ROHDE, Psyche, 2e éd. p. SCHÖLL. — HYETT, Florence, her history and art to the fall of the Republic. — English philology : MOON, The Bishop's English ; ROSENAU, Hebraisms in the authorized version of the Bible ; CARLETON, The part of rheims in the making of the English Bible ; MACGILLIVRAY, The influence of christianity on the vocabulary of Old English. — Patristic literature : BRIGHT, The Age of the Fathers ; Hieronymi Fragm. Leidensia, p. TRAUBE ; Didascalia in Syriac ; The sixth book of Severus in the Syriac version. — Sins against Dumas. — Out of God's blessing into the warm sun. — Arthurian research in the United States (Hutt). — KLOSS, In the Andamans and Nicobars. — WEALE, Hubert and John van Eyck. — H. S. MURRAY, The sculptures of the Parthenon. — The British association at Sheffield, II. — The Pictish ogams lately discovered (Rhys).

Literarisches Centralblatt, n° 33 : JACOB, Das Hohelied. — KOPPSTEIN, Frommel. — DAHN, Die Könige der Germanen, IX, 1, Die Alamannen (clair et instructif). — Bullen und Breven aus italien. Archiven 1116-1623, p. WIRZ. — A. ZIMMERMANN, Die Colonialpolitik der Niederländer (très recommandable). — KEIN-HATTINGEN, Bismarck und seine Welt, II, 1871-1898. — W. RICHTER, Gesch. der Stadt Paderborn. — FABRICIUS, Erläut. zum gesch. Atlas der Rheinprovinz. Das Hochgericht Rhaunen. — Sir Harry JOHNSTON, Gesch. der Kolonisation Afrikas durch fremde Rassen, trad. HALFERN. — Robban Horwizd, p. BUDGE. — Galens Schrift die säfteverdünnende Diät trad. FRIEBOES u. KOBERT. — Saemundar Edda, p. DETTER und HEINZEL. — Die Bruchstücke des Skeireins, p. DIETRICH. — EBERMANN, Blut-und Wundsegen in ihrer Eutwicklung dargestellt. — FÜHRER, Ein altchr. Hypogeum bei Syrakus. — D. KOCH, Wilhelm Steinhausen. — HAGEMANN, Regie. — P. WAGNER, Ursprung u. Entwickl. der liturgischen Gesangsformen bis zum Ausgange des Mittelalter (2e édition d'un livre indispensable ; mais on souhaiterait un exposé en plus grands traits). — REIN, Bildende Kunst und Schule, eine Studie zur Innenseite der Schulreform.

— N° 34 : HOFFMANN, Das Abendmahl im Urchristentum. — KREUSCH, Kirchengesch. der Wendenlande. — GERBAIX-SONNAZ, Studi storici sue contado di Savoia e Marchesato in Italia, III, 2. — RACHEL, Verwaltungsorg. u. Aemterwesen der Stadt Leipzig bis 1627. — HAMPE, Die fahrenden Leute in der deutschen Vergangenheit (beau petit livre illustré). — K. von LANDMANN, Napoléon I (très ennuyeux). — Kriegsbrauch im Landkriege (publication de l'état-major allemand, instructif). — GRUND, Die Veränderungen der Topographie im Wiener Walde und Wiener Becken. — FUNKE, Aus Deutsch-Brasilien. — MANDRY, Das württemb. Privatrecht. — Selection from the Annals of Tabari, p. GVEJE. — Lady BLENNERHASSETT, Chateaubriand (bon). — Ida BAUMANN, Die Sprache der Urkunden aus Yorkshire im XV Jahrhundert. — UHDE-BERNAYS, Catharina Regina von Greiffenberg ; O. RÜDIGER, Caroline Rudolphi. — A. CHUQUET, Etudes de littérature allemande, II (« verdient dieselbe Anerkennung und Beachtung als der erste Band »). — BARKOWSKY, Turgenjew. — HEYCK, Frauenschönheit im Wandel von Kunst und Geschmack. — KAEPPEN, Die moderne Malerei in Deutschland. — GRUNSKY, Malergeschichte des XIX Jahrhunderts. — MEY, Frankreichs Schulen, 2e éd.

J. DE MORGAN

MISSION SCIENTIFIQUE EN PERSE

Géographie, ethnographie, archéologie, linguistique.

5 volumes in-4, richement illustrés, accompagnés de cartes, planches en phototypie et en héliogravure, et clichés dans le texte.

I. II. — ÉTUDES GEOGRAPHIQUES. 2 volumes................ 100 fr.

— ATLAS DES CARTES. Rives méridionales de la mer Caspienne, Kurdistan de Moukri, Elam. En un carton in-folio.............. 15 fr.

III. — ETUDES GEOLOGIQUES. I. Géologie, par J. de Morgan. Paléontologie, par H. Douvillé. In-4 (sous presse).

— II. Paléontologie. Echinides fossiles, par G. Cotteau et V. Gauthier. In-4, 16 planches.. 15 fr.

— III. Echinides. Supplément, par V. Gauthier. In-4, 7 planches. 12 fr.

IV. — ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES. 2 volumes................ 60 fr.

V. — RECHERCHES SUR LES DIALECTES DE LA PERSE. In-4 (sous presse).. 40 fr.

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

Publiés sous la direction de M. J. de Morgan, délégué général.

I. — FOUILLES A SUSE en 1897-98 et 1898-99, par J. de Morgan, G. Lampre et G. Jéquier. In-4, planches en héliogravure et en chromotypographie.. 50 fr.

II. — TEXTES ELAMITES-SÉMITIQUES, par V. Scheil. Première série. In-4, 24 planches en héliogravure................................ 50 fr.

III. — TEXTES ELAMITES-ANZANITES, par V. Scheil. Première série. In-4, 33 planches hors texte.. 50 fr.

IV. — TEXTES ELAMITES-SÉMITIQUES, par V. Scheil. Deuxième série. In-4, 20 planches hors texte.................................. 50 fr.

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE

Etudes archéologiques et historiques.

I. Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe. — II. Recherches sur les origines des peuples du Caucase.

2 volumes gr. in-8, nombreuses cartes, planches et dessins....... 25 fr.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 37 Trente-septième année. 14 septembre 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, septembre-octobre 1903 : Henri Carré, La revision du procès Lally, 1778-1786. — P. Bliard, Le conventionnel Prieur de la Marne en mission, 1er article. — Eugène Déprez. La guerre de Cent ans à la mort de Benoît XII. L'intervention des cardinaux avant le Conclave et du pape Clément VI avant son couronnement (25 avril-19 mai 1342). — G. Monod, Cuvillier-Fleury et Jules Michelet, d'après des lettres inédites. — *Bulletin historique :* France, Moyen âge, par Auguste Molinier. — Révolution et Empire, par Rodolphe Reuss. — *Correspondance :* Le Congrès de Rome. — *Comptes rendus critiques :* (ouvrages de MM. Helmolt, Rhys-David, Speranza, Curschmann, Hagenmeyer, Rœhricht, Enlart, Roucaute, Fredericq, Agostini, Isnard, Huisman, Colin, Girouard, Bradley, Bourinot et Bates).

La Revue Musicale, n° 51. *Sommaire :* Alexandre Guilmant. — X. : Massenet intime : Souvenirs de Monte-Carlo. — Vincent d'Indy, César Franck (souvenirs personnels). — Jules Combarieu, La musique au point de vue sociologique (suite). Analyse d'une sonate de J.-S. Bach. — Eug. de Bricqueville, Les ressources de l'orgue moderne. — Paul Viardot, Trompette marine et Violes. — Informations. — Notes bibliographiques. — Karlowicz, Lettres inédites d'Alkan, Artot, Berlioz, E. Delacroix, etc., à Fr. Chopin. *Musique :* J.-S. Bach (1719), Prélude, Gavotte, Loure, Courante, Bourrée.

Academy and Literature, n° 1634 : Robert Wallace, Life and last leaves. — Macmillan, The lifework of G. F. Watts. — Sally Wister's Journal, p. Myers. — Pocock, A frontiersman. — Griffith, Sidelights on convict life. — Lord Salisbury as journalist. — The cheap method.

Athenaeum, n° 3957 : Ch. and Mary Lamb, poems and plays, p. Lucas ; Ch. Lamb, Tales from Shakspeare and Stories for children, p. W. Macdonald. — Gardyne, The life of a regiment the history of the Gordon Highlanders 1816-1898, II. — Thomas Traherne, poetical works, p. Dobell. — Carlyle, The French Revolution p. Fletcher ; p. Rose. — Hägerström, Kants Ethik. — Germain Lefèvre-Pontalis, Les sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc. — Greek and Latin Grammars (Thompson, West, Gildersleeve). — Minor biographies. — Theological books. — Local history. — The Siena archives (Cust). — Archipiada (Trechmann). — Notes on Junius, III (W. Fraser Rae). — Norman, The ancient halls of the city guilds. — J. Smith, A handbook and directory of old Scottish clockmakers, 1540-1850.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 35 : Triwunatz, Guillaume Budé's. De l'institution du prince. — Per la storia del libro in Italia nei secoli XV e XVI. — Fiebig, Talmud und Theologie. — J. von Walter, Die ersten Wanderprediger Frankreichs. I. Robert von Arbrissel. — G. Uphues, Religiöse Vorträge. — Pekár Károly, A filozofia története. — Maudsley, Life in Mind and Conduct. Studies of Organic in Human Nature. — Die Fakultätsstatuten und Ergänzungen zu den allgemeinen Statuten der Univ. Frankfurt a. O. Hgb. von P. Reh. — Polaschek, Die Berechtigungsfrage an den (österr.) Realschulen. — Franke, Pali und Sanscrit in ihrem historischen und geographischen Verhältnis (grand soin et grand savoir). — J. J. Meyer, Two

twice-told tales. — KIENZLE, Ovidius qua ratione compendium mythologicum ad Metamorphoseis componendas adhibuerit. — W. SCHMID, Probleme aus der sophokleischen Antigone. — August Graf von Platens Dramatischer Nachlass. Hgb. von E. Petzet. — OSTHOFF, Was bedeutet der Name Neckar? — TOLMAN, What has become of Shakespeare's play Love's labour's won? — GOHIN, La transformation de la langue française pendant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle. — V. BÉRARD, L'étude des origines grecques. — HEIMEN, Beiträge zur Diplomatik Erzbischof Engelberts des Heiligen von Köln (1216-1225). — THERSTAPPEN, Köln und die niederrheinischen Städte in ihrem Verhältnisse zur Hansa in der 2. Hälfte des 15. Jahrhunderts. — Aus der preussischen Hof- und diplomatischen Gesellschaft. Hgb. von A. v. Boguslawski. I. Aus der preussischen Hofgesellschaft 1822-1826. II. Ernestine von Wildenbruch 1805-1858. — DRY, Reims en 1814. — NAGL, Geographische Namenkunde. — HANN, Handbook of Climatology. P. I. transl. by R. de Courcy Ward. — ILWOF, Joseph Freiherr von Kalchberg (1801-1882). — OSTWALD, Die Bekämpfung der Landstreicherei. — LECHAT, Au Musée de l'Acropole d'Athènes.

Literarisches Centralblatt, n° 35 : Theolog. Jahresbericht, XXI. — DORNSTETTER, Abraham (fait avec savoir). — GRESSMANN, Studie zu Eusebs Theophanie. — BERNHEIM, Lehrbuch der hist. Methode und der Geschichtsphilosophie, 4[e] ed. — Pommersches Urkundenbuch, p. WINTER, IV, 1. 1301-1306. — FASTLINGER, Die wirtschaftl. Bedeutung der bayrischen Klöster in der Zeit der Agilulfinger (très remarquable). — BECCARI, Notizia e saggi di opere e documenti inediti riguardanti la storia di Etiopia durante i secoli XVI, XVII e XVIII (très important). — SEILLIÈRE, Le comte de Gobineau et l'organisme historique (livre d'un avocat et non d'un historien). — SIEVERS u. KÜKENTHAL, Australien, Ozeanien und Polarländer 2[e] ed. — OMURA, Tokio-Berlin. — DELBRÜCK, Vergl. Syntax der indogerm. Sprachen, III. (art. de Streitberg sur ce livre tout à fait intéressant et instructif, bien que contestable en certains endroits). — Archivio glottologico italiano, VI p. ASCOLI. — Aeneis, VI, p. NORDEN, (très bon et très suggestif). — BJÖRKMAN, Scandinavian loanwords in Middle English, II (avance la science). — SCHLISMANN, Beitraege zur Gesch. und Kritik des Naturalismus (suite de bonnes et impartiales remarques). — UHLENBECK, Beitrage zu einer vergleichenden Lantlehre der baskischen Dialekte (soigné et important). — JÖRGENS, Katalog der Stadt-Bibliothek zu Hannover. — LUER, Technik der Bronzeplastik; BRÜNING, Die Schmiedekunst seit dem Ende der Renaissance; BORRMANN, Moderne Keramik. — MOLITOR, Die Nachtridentinische Choralreform zu Rom, I, II. — MÜNCH, Geist des Lehramts.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 38 Trente-septième année 21 septembre 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle revue rétrospective, n° 111, 10 septembre 1903 : Lettres de Sophie de Monnier à Mirabeau, 1775-1781 (suite). — Campagnes et missions de Ch. Stanislas Lefebvre, 1793-1815 (suite).

Academy and Literature, n° 1635 : Rhys David, British India. — M. A. Stein, The sandburied ruins of Khotan. — Memoirs of George Elers, captain of the 12 regiment of foot, 1777-1842, p. Lord Monson, and Leveson-Gower. — Contrasts. — Marcus Aurelius and stoicism. (A. C. Brock).

Athenaeum, n° 3958 : Julia Cartwright, Isabella d'Este. — Firth, Augustus Caesar. — Sir Aeneas Macpherson, The Layall Dissuasive and other papers concerning the affairs of Clan Chattan. — Hunter, The India of the Queen and other essays. — Harper, Stage coach and mail in days of Yore. — Literature of the Old Testament (livres de MM. Burney, Alcock et Charles). — Books about Wales. — Publications of the Roll Office. — Tristram Shandy (Bromley). — Etymology of power (J. Platt jun.). — Letters of Sir George Savile and William Wilberforce on the national crisis in 1766 and 1797. — Notes from Bangkok.— Cœur, Scottish portraits. The Scott gallery. — Wroth, A catalogue of the Greek coins in the British Museum, coins of Parthia. — The life of B. Cellini, trad. Anne Macdonell.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 36 : Voulliéme, Der Buchdruck Kölns bis zum Ende des fünfzehnten Jahrhunderts. — Zur Geschichte der kaiserlichen Wiener Zeitung. — Voisin, L'Apollinarisme (bon). — Scheel, Luthers Stellung zur heiligen Schrift (de valeur durable). — Puech. Recherches sur le discours aux Grecs de Tatien. — Rydberg, Leibniz' Theodicee und der Schopenhauer Hartmannsche Pessimismus übertragen von J. Fredbär. — Lagrésille, Le fonctionnisme universel. — Fricke und Eulenburg, Beiträge zur Oberlehrerfrage. — Fröhlich, Gustav Dinter. — A. Meillet, Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux Slave, 1. (très bon : profonde connaissance des sources, observations fines, grande sagacité et sûreté de tact). — Léon, Familias linguisticas de Mexico. — Boissier, Tacite (très attachant). — Künneth, Der pseudohesiodeische Heraklesschild. — Noreen, Vart sprak. I, 1. — Benedix, Der mündliche Vortrag. I. Th. : Die reine und deutliche Aussprache des Hochdeutschen. 9. Aufl. — Canby. The short story. — Alice Kemp-Welch, La Chatelaine de Vergi. — Bourne, Essays in historical criticism. — Fabricius, Die Entstehung der römischen Limesanlagen in Deutschland. — Krabbo, Die Versuche der Babenberger zur Gründung einer Landeskirche in Osterreich. — Jean de Ruffi de Pontevès, Souvenirs de la colonne Seymour. — Terry, The Rising of 1745. — Schäfer, Hochtouren in den Alpen, Spanien, Nordafrika, Californien und Mexiko. — Davidson, The Island of Formosa, past and present. — Réveillière, Les trois auto. — Ilse von Arlt, Die gewerbliche Nachtarbeit der Frauen in Osterreich. — O. v. Alberti, Gefährdung durch überlegene Gewalt. — Figard, Un médecin philosophe au xvi^e siècle. — Steinmann, Antonio da Viterbo.

Literarisches Centralblatt, n° 36 : Diettrich, Isodadhs Stellung in der Auslegungsgesch. des A. T. — Böhl, Beitr. zur Gesch. der Reformation in Oesterreich. — Kants Werke, I. — Grupp, Kulturgeschichte der römischen Kaiserzeit, I, Untergang der heidnischen Kultur (œuvre d'un catholique, érudite, mais pas toujours réussie). —

Cottin, Sophie de Monnier et Mirabeau; Mirabeau, Lettres à Julie p. Dauphin Meunier. — Bojanowski (Eleon. von), Louise, Grossherzogin von Sachsen-Weimar und ihre Beziehungen zu den Zeitgenossen (clair et fin). — Magdalene Prince, geb. von Massow, Eine deutsche Frau im Innern Deutsch-Ostafrikas. — Niedner, Die Kriegsepidemien des XIX Jahrh. und ihre Bekämpfung. — Nyrop, Das Leben der Wörter, trad. Vogt. Des Pedanios Dioskorides aus Anazarbos Arzneimittellehre in 5 Büchern, trad. Berendes (très méritoire et utile). — Cook, Biblical quotations in old English prose writers. — Diary and letters of Wilhelm Müller, p. Allen and Hatfield. — H. von Kleist, Kohlhaas, p. E. Wolff. — Zeitler, Taten und Worte, ein Stück Literaturpsychologie (des mots). — Warnecke, Hauptwerke der bildenden Kunst in gesch. Zusammenhange. — Berenson, Italienische Kunst, Studien und Betrachtungen, trad. Zeitler. — Gronau, Aus Raphaels Florentiner Tagen.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

LES RELIGIONS EN ÉGYPTE

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 39 Trente-septième année. 28 septembre 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études anciennes, n° 3 : HOLLEAUX, Curae epigraphicae, III. — A. FONTRIER, Inscriptions d'Erythrées. — P. MASQUERAY, Euripide et les femmes, II. — R. SCHWAB, Χεῖρες. — C. JULLIAN, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise. VI. — H. DE LA VILLE DE MIRMONT, L'Astrologie chez les Gallo-romains. — C. JULLIAN, Graffito de Bordeaux ; Têtes coupées et masques de dieux. — G. ARNAUD D'AGNEL, Notes sur quelques découvertes archéologiques à Montsalier (Basses-Alpes). — *Bibliographie*.

Revue des études grecques, n°s 68-69, janv.-avril : J.-W. GŒTHE, L'Agamemnon d'Eschyle. — J. OPPERT, L'année de Méton. — Th. REINACH, Les trépieds de Gélon et de ses frères. — Fr. CUMONT, La Galatie maritime de Ptolémée. — Ch. DIEHL, Sur la date de quelques passages du Livre des cérémonies. — P. PERDRIZET, ΣΦΡΑΓΙΣ ΣΟΛΟΜΩΝΟΣ. — T. R., Les Perses de Timothée. — Em. BOURGUET, Bulletin épigraphique. — S. de RICCI, Bulletin papyrologique. — J. GUILLEBERT, Courrier de Grèce. — Comptes rendus bibliographiques.

Revue celtique, n° 3, juillet : D'A. de J., Les éditions des monuments de la littérature épique irlandaise. — Alan O. ANDERSON. Peannaid Adaim, the Penance of Adam. — D'A. de J., La cause probable de la première Lautverschiebung. — TOURNEUR, Ar Furnez ac ar Jagrin, moralité bretonne. — St. STOKES, The wooing of Luaine and Death of Athirne. — LOTH, Carhaix, Maraes, Osismii, Uxisama, Caer, Car, Ker. — GENNER, Some rough notes on the present pronunciation of Cornish names. — NIGRA, Une ancienne glose irlandaise. — LOTH, Les douze jours supplémentaires (Gourdeziou) des Bretons et les douze jours des Bretons et des Indous. — SEYMOUR DE RICCI, Un passage remarquable du calendrier de Coligny. — D'A. de J., Le candetum gaulois. — Chronique. — Périodiques.

Revue de l'histoire des religions, mai-juin : F. PICAVET, Plotin et les mystères d'Eleusis. — A.-O. IVANOVSKI, Sur une traduction chinoise du recueil bouddhique « Jatakamâlâ ». — E. de FAYE, Introduction à l'histoire du gnosticisme au IIe et au IIIe siècle, V. — SENSE. Evangiles canoniques et apocryphes (résumé par S. REINACH). — *Revue des livres*. — *Chronique*.

— Juillet-août : J. EBERSOLT, Essai sur Bérenger de Tours et la controverse sacramentaire au XIe siècle, I. — Ch. RENEL, Le lion mithriaque, insigne des légions romaines. — R. de la GRASSERIE, De la sexualité chez les divinités. — *Revue des livres*. — *Chronique*.

Romania, n° 127, juillet : SUCHIER, Recherches sur les chansons de Guillaume d'Orange. I. — E. LANGLOIS, Notes sur le Jeu de la feuillée d'Adam le Bossu. — HERBERT, A new ms of Adgar's Mary legends. — LOT, La Mesnie Hellequin et le comte Ernequin de Boulogne. — *Mélanges :* G. P. Or est venus qui aunera. — A. THOMAS, Sur un vers du pèlerinage de Charlemagne. — SHELDON, Dehé, dehait. — DELBOULLE, Beltrer ; loure, loerre ; sabrenas ou sabrenaud. — A. THOMAS, fr. geline. — D. M., Avoir son olivier courant; chanjon (enfant changé en nourrice); charme en vers français. — *Comptes rendus :* ODER, Mulo-medicina Chironis (Densusianu) ; WEEKS, Aimer le chétif (E. Langlois) ; TIERSOT, Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (P. M.).

La Revue Musicale, n° 51 *Sommaire :* Madame Tassu-Spencer. — Amédée LEMOINE, L'Enlèvement au Sérail, de Mozart. — Jules COMBARIEU, La musique au point de vue sociologique. Analyse d'une sonate

de J.-S. Bach. — Louis LALOY, Hector Berlioz et le Vandalisme musical (à propos d'une nouvelle édition de la Damnation de Faust). — J. C., La musique au moyen âge. — G. TRICOU, Philibert Jambe-de-fer, musicien lyonnais. — Georges PFEIFFER, De l'interprétation des signes d'ornements chez les maîtres anciens. — Informations. — Publications nouvelles. — Notes bibliographiques. — KARLOWICZ, Lettres inédites de Fétis, Franchomme, Halévy, Legouvé, Listz, Mendelssohn, Meyerbeer, Schuman, etc..., à Chopin. — *Musique :* Ouverture de la Rosière de Salency, de Grétry (1774).

Correspondance historique et archéologique, n° 116, août : Paul d'ESTRÉE, Un prétendu inceste royal (Louis XV et Mme Marie-Adélaïde).) — GRAVE, Vieux papiers. — VIAL et CAPON, La mort de Lefebvre de Beauvray (il est mort, non en province, mais à Paris, rue des Minimes, 127, le 14 nivôse an VIII). — Ouvrages nouveaux.

Academy and Literature, n° 1636, 12 septembre : SHAW, Man and superman. — A memoir of Anne Jenima Clough, first principal of Newnham College. — ELKINTON, The Dowkhobors. — T. J. HUDSON, The law of mental medicine. — The training of teachers. — A forgotten lesson-book. — BURNET, Aristotle on education; LAURIE, Educational opinion from the Renaissance; OLIPHANT, Educational writings of R. Mulcaster; Alice WOODS, Coeducation; MACMURRY, The elements of general methode. — School Books.

Athenaeum, n° 3959 : PALGRAVE, Bank rate and the money market in England, France, Germany, Holland and Belgium 1844-1900. — SNELL, A book of Exmoor. — JENNER, Memoirs of the lord Viscount Dundee. — PORTAL, Some account of the settlement of Refugees (l'église wallonne) at Southampton and of the chapel of S. Julian, attached to the Hospital of God's House (maison dieu) in which they worshipped, also notes on the papermaking industry as practised by the Southampton Refugees. — Philosophical books. — Military biography. — Liturgical literature. — The Library Association et Leeds. — John Denne. D. D. Scholar and antiquary, 1693-1767 (Hartshorne). — Isabella d'Este. — Etymology of powee. — HOLMES, Picture and picture collecting, I. — Sir Ralph PAYNE-GALLWEY, The Crossbow, mediaeval and modern. — HILL, Coins of ancient Sicily; Guecchi, Roman coins, trad. HANDS. — Notes on Coleridge's use of the epithets « tyrannous » and « strong ».

Deutsche Litteraturzeitung, n° 37 : Katalog der Bibliothek des Universitätsprofessors Konrad v. Maurer. — COCKERELL, Der Bucheinband und die Pflege des Buches. Deutsch von F. Hübel. — GIRGENSOHN, Die Religion, ihre psychischen Formen und ihre Zentralidee. — PALLIS, A few notes on the gospels according to St. Mark and St. Matthew. — MURISIER, Les maladies du sentiment religieux. — CAMERER, Spinoza und Schleiermacher. — DEWEY, The logical conditions of a scientific treatment of morality. — Wiesbadener Volksbücher. Bd. I-36. — RIEGEL, Pädagogische Betrachtungen eines Neuphilologen. — Samuel b. Moses, fi ru'ûs es-suhûr wa'l-abîb. Traktat über die Neulichtbeobachtung und den Jahresbeginn bei den Karäern... kritisch hgb. und ins Deutsche übertragen von F. Kauffmann. — NOREEN, Spridda Studier. Andra Samlingen. — HOPPE, Syntax und Stil des Tertullian (bon). — The Poems of Ovid. Selections ed. by Ch. W. Bain. — HEINTZE, Die deutschen Familiennamen geschichtlich, geographisch, sprachlich. 2. Aufl. — Th. KÖRNER, Zriny. Hgb. und erl. von Genniges. — Die altfranzösische « Histoire de Joseph ». Hgb. von W. Steuer. — KITTREDGE, Arthur and Gorlagon. —

Th. Reinach, L'Histoire par les Monnaies. Essais de Numismatique ancienne (beaucoup de beaux résultats). — Henderson, The Roman Legions in Britain, a. d. 43-72. — P. Simson, Geschichte der Stadt Danzig. — Saski, Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche. III. — Munro, A History of the Middle Ages. — Marquis de la Mazelière, Essai sur l'évolution de la civilisation indienne. T. I : L'Inde ancienne. — L'Inde au moyen âge. T. II : L'Inde moderne (œuvre de dilettante). — Geographen-Kalender. 1. Jahrg. 1903-1904. Hgb. von H. Haack. — W. Rothschild, Der Gedanke der geschriebenen Verfassung in der englischen Revolution. — A. Baer, Über jugendliche Mörder und Totschläger. — Kurth, Die Mosaiken der christlichen Ära. I. T. : Die Wandmosaiken von Ravenna.

Museum, n° 10 : Blok, Le Journal des Savants. — Hoogvliet, Lingua (Kluyver). — Ferrand, Les Comâlis (De Goeje). — Meyer, Englische Lautdauer (Zwaardemaker). — Brie, Eulenspiegel in England (Borgend). — Kromayer, Antike Schlachtfelder (Ringnalda). — Varese, Il calendario romano (Fruin). — Kernkamp, Verslag... archivalia in Zweden enz. (Colenbraender). — Fredericq, Corpus document. inquis. haeret. prauit. Neerl., V (Van Slee). — Oberhummer, Konstantinopel aufgen. d. Lorichs (Hesseling). — School. en Leerboeken (Van Eck ; Van I Isendijk ; Roorda).

— N^{os} 11-12 : Schuchardt : Uhlenbecks Beiträge zu einer vergleichenden Lautlehre der baskischen Dialecte. — Fuchs, Die Temporalsätze (Poutsma). — Bornecque, Sénèque le Rhéteur (Bierma). — Gibb, A history of Ottoman Poetry, II (M. Th. Houtsma). — Beiträge... Festschrift zu O. Hirschfelds 60. Geburtstage. — Rutgers van der Loeff, De ludis Eleusiniis (Van Gelder). — Esser, De pauperum cura ap. Rom. (Schrijnen). — Bernheim, Lehrbuch der Hist. Methode, 3^e-4^e Aufl. (Blok). — Wittichen, Preussen und England (Colenbrander). — Lee, Dictionary of National Biography (Brugmans). — Lehmann, Erziehung und Erzieher (Gunning).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 40 Trente-septième année. 5 octobre 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, nº du 15 septembre : M. Lair, En Galicie, noblesse polonaise et paysans ruthènes. — Litman, La Sibérie et le transsibérien. — A. de Lavergne, La loi du 7 avril 1902 sur la marine marchande, et ses premiers résultats. — Budin, Un réformateur russe, Speranski. — Ch. Dupuis, Chronique internationale. — Comptes rendus (ouvrages de MM. Digby, Schloss, Korigan, de Pélacot et Maurice Herbette).

Revue d'Alsace, septembre-octobre : Hanauer, Le procès d'un faux moderne (à propos de Grandidier). — C. Hoffmann, Les élections aux Etats-Généraux, Colmar-Belfort. — A. Adam, La congrégation de Notre-Dame de Saverne. — Dubail-Roy, Chronique belfortaine (suite). — L. Ehrhard, Corresp. entre le duc d'Aiguillon et le prince-coadjuteur Louis de Rohan (suite). — Prevel, Le colonel Léon Haffen, de Saverne. — Livres nouveaux : La Flore des Hautes-Vosges et les plantes officinales (A. Ingold); Club alpin français, section des Hautes-Vosges (Alsata); forêt Noire et Alsace (A. M. P. Ingold); J.-B. Fleurent, 1837-1903. — Articles de revues.

Le Bibliographe moderne, mai-juin : L.-G. Pelissier, Lettres de Nicaise au cardinal Noris. — Arnauldet, Inventaire de la bibliothèque du château de Blois, 1518 (suite). — A. Leroux, Comment on déménage un dépôt d'archives. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres (France et étranger). — *Comptes rendus :* Inventario sommario del R. Archivio di Stato di Firenze; Kleemeier, Handbuch der Bibliographie; Waltz, Bibliographie de Colmar; Mendes da Costa, Bibliotheek der Universiteit van Amsterdam, Catalogus der Handschriften, II; Wotquenne, Catal. de la bibliothèque du Conservatoire de musique de Bruxelles, I; Brincourt, Jean Jannon, ses fils, leurs œuvres; Heitz, Les filigranes des papiers contenus dans les incunables strasbourgeois de la Bibliothèque impériale de Strasbourg.

Academy and Literature, nº 1637 : A. Symons, Plays, actings and music. — Love-letters of Margaret Fuller, p. J.-W. Howe. — Sir James Crichton-Browne and. Alex. Carlyle, The Nemesis of Froude, a rejoinder to Froude's « My relations with Carlyle ». — Wernle, The beginnings of christianity, I, The rise of the religion, trad. Bienemann, pref. Morrison. — The preces privatae of Lancelot Andrews, bishop of Winchester, trad. Brightman. — Hello, Studies in saintship, p. V. M. Crawford. — M. K. Potter, The art of the Vatican. — E. L. Jackson, St. Helena. — Words that go to the bad. — « Reliable ».

Athenaeum, nº 3960 : Chambers, The mediaeval stage. — Countess of Warwick, Warwick Castle and its Earls. — The corresp. of William I and Bismarck, trad. Ford. — Abbott, Macedonian Folk-Lore. — Sports and pastimes. — J. D. Brown, Manual of library economy; Gibson, Early Oxford bindings. — A missing ms. — Lockhart's « Peter's Letters to his Kinsfolk » (Hay). — Kelly, Egypt painted and described. — Hilprecht, Explorations in Bible lands; Goodspeed, Greek papyri from the Cairo Museum; Mélanges Perrot. — Portraits of William Harvey. — English bow-staves of foreign yew. (P. Toynbee).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38 : Gass, Strassburgs Bibliotheken. — Voynich, On the Study of early printed Books. — Seeberg, Die Kirche Deutschlands im neunzehnten Jahrhundert. — Mausbach, Einige Kernfragen christlicher Welt = und Lebensanschauung. — Möller, Die Entwicklung der alttestamentlichen Gottesidee in vorexilischer Zeit. — Krause, Das Urbild der Menschheit. Neu hgb. von P. Hohlfeld und A. Wünsche. — Fullerton, The atomic Self. — Trüper, Die Anfänge der abnormen Erscheinungen im kindlichen Seelenleben. — Sieg, Die Sagenstoffe des Rgveda und die indische Itihâsatradition. I. Itihâsas zum Rgveda. — Stolz, Sprachpsychologische Spähne. — Stickney, Les sentences dans la poésie grecque d'Homère à Euripide (vaste savoir). — Romano, La critica letteraria in Aulo-Gellio. — Jean Pauls Briefwechsel mit seiner Frau und Christian Otto p. Nerrlich. — Beese, Die neuhochdeutsche Schriftsprache in Hamburg während des 16. u. 17. Jahrh.s. — Küchler, Carlyle und Schiller. — Klingler, Die Comédie-Italienne in Paris nach der Sammlung von Gherardi. — Drumann, Geschichte Roms in seinem Übergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung oder Pompeius, Caesar, Cicero und ihre Zeitgenossen hgb. von P. Groebe. 2. Bd. — Webers Weltgeschichte in übersichtlicher Darstellung. 11. Aufl. bearb. von O. Langer. — Vanderkindere, Histoire de la formation territoriale des principautés belges au moyen âge. T. II. — Alfr. Overmann, Die ersten Jahre der preussischen Herrschaft in Erfurt 1802-1806. — Wilh. Schmidt, Astronomische Erdkunde. — Schorn, Die Erdbeben von Tirol und Vorarlberg. — Ferrand, Les Çomalis. — Glasson, Le parlement de Paris (le meilleur exposé du sujet, et pour longtemps). — Grabinski, Lehrbuch der Finanzwissenschaft. 2 Aufl. — V. von Poser und Gross-Naedlitz, Die rechtliche Stellung der deutschen Schutzgebiete. — Reminiscences of Morris Steinert, comp. by Jane Marlin.

Literarisches Centralblatt,, n° 37 : Naumann, Die Wertschätzung des Wunders im N. T. — Finke, Bilder vom Constanzer Concil. — Weizsaecker, Das apostol. Zeitalter der christlichen Kirche. — Feuerbach, Gedanken über Tod und Unsterblichkeit, p. Jodl. — Vlieger (de), Kitab al Qadr, matériaux pour servir à l'étude de la doctrine de la prédestination dans la théologie musulmane (méritoire). — H. B. Meyer, Hof = und Zentralverwaltung der Wettiner (soigné). — O. Richter, Gesch. der Stadt Dresden 1871-1902, Werden und Wachsen einer deutschen Grossstadt. — Wegener, Der wirtschaftl. Kampf der Deutschen mit den Polen und der Provinz Posen. (très bien fait). — Schiess, Quer durch Mexico. — Harder, Deutsch-arabisches Handwörterbuch. — Hippocrates, II, p. Kuetlewein (à continuer). — Trautmann, Finn und Hildebrand (trop de témérité). — Brentano und Tieck, Romantische Märchen, I, p. Wille; Günther, Strophen, p. Scholz (morceaux choisis). — Petzet, Die Blütezeit der deutschen politischen Lyrik, 1840-1850 (utile). — Heinrich, Egyetemes Irodalomtörtenet; Simonyi, Az uj helyesiras. — Springer, Handbuch der Kunstgesch. Das Mittelalter, 6e ed. p. Neuwirth. — L. Weber, Bologna. — F. H. Hofmann, Die Kunst am Hofe der Markgrafen von Brandenburg. — Guthmann, Die Landschaftsmalerei der tosk. und umbrischen Kunst von Giotto bis Rafael. — Briefe von Berlioz an die Fürstin Sayn-Wittgenstein, p. La Mara. — Bulthaupt, Dramaturgie der Oper. 2e ed. — Otto, Lehrgang der Zukunftsschule.

— N° 38 : Schulze, Die Ursprünglichkeit des Galaterbriefes. — Trümpelmann, Die moderne Weltanschauung und das apost. Glaubensbekenntniss. — Palmieri, Die Polemik des Islam, trad. Holzer (ouvrage de seconde main). — Garbe, Beitraege zur indischen Kulturgeschichte (beaucoup de nouveau). — Hartwig, Das Lübecker Schloss. — H. v. Petersdorff, Friedrich der Grosse (bon). — Kircheisen, Bibliographie Napoleons (soigné). — Kniebe, Der Schriftenstreit über die Reformation des Kurfürsten Johann Sigismund von Brandenburg. — Jerosch, Alpenflora. — Festetics de Tolna, chez les cannibales. — J. Barth, Wurzeluntersuch. zum hebr. und aram. Lexikon (vaste savoir et sagacité pénétrante). — Philostrati minoris imagines et Callistrati descriptiones, p. Schenkl u. Reisch. — Monumenta typographica, catalogus LIII, Olschki. — Borst, Die Gradadverbien im Englischen (clair et complet). — Fries, Vergl. Studien zu Hebbels Fragmenten. — Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft, p. Glossy, XII. — Muthesius, Gœthe ein Kinderfreund. — Leitschuh, Strassburg; Lindner, Danzig. — Endres, Das St Jakobsportal zu Regensburg u. Honorius Augustodunensis. — Colozza, Psychologie u. Pädagogik des Kinderspiels.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

N° 41 Trente-septième année. 12 octobre 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 70, mai-juin : *Partie administrative :* Statuts, etc. — Assemblée générale du 7 mai 1903 : Discours de M. S. Reinach, Rapport de M. Hauvette. — *Partie littéraire :* G. Glotz, Sur la date d'une inscription trouvée à Olympie. — J. Delamarre, Décrets religieux d'Arkésiné (Amorgos). — P. Tannery, Y a-t-il un nombre géométrique de Platon. — Th. Reinach, Inscriptions grecques. — W. Grönert, Remarques sur les papyrus de Magdola. — E. Michon, Trois statues antiques du Louvre. — G. Hatzidakis, La question de la langue en Grèce. — K. Krumbacher, Le problème de la langue littéraire néo-grecque. — Guillebert, Courrier de Grèce. — Congrès pédagogique d'Athènes. — *Bibliographie.*

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 4 : E. Boisacq, Notes de linguistique. — *Comptes rendus :* Ouvrages de M. M. A. Loisy, Hort et Mayor, Stickney, Sidgwick, Groeneboom, Van De Vorst, Kern, K. Dieterich, Müntz, Guilhiermoz, Levillain, Schlitter, Du Bled, Masoin, Th. Suran, Roustan, Lebierre, Monet, G. Bille, Verstraeten, E. Grad, I. Poiry, Chabot et Charléty, E. Metchnikoff. — *Chronique.* — *Nécrologie.*

Academy and Literature, n° 1638 : Wells, Mankind in the making. — Plunket, Ancient calendars and constellations. — Oman, The mystics, ascetics and saints of India. — Walker, J. L. Warrens lord de Tabley. — Palmer, In lakeland dells and tells. — Doctor John Brown. — Fact and fiction. — Imitative art. — Paris Letter (Le Sainte-Beuve de Michaut). — A citizen.

Athenaeum, n° 3901 : Rhys Davids, Buddhist India. — Ch. Bonnier, La lignée des poètes français au xix^e siècle. — Strong, A catalogue of letters and historical documents exhibited in the library at Welbeck. — Letters received by the East India Company from its servants in the East, vol. VI, july. — dec. 1617, p. W. Foster. — Books of travel. — Money and finance. — Canon Overton. — The Library Association at Leeds, II. — Alex. Bain. — A Roman inscription at Caerwent (Haverfield).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 39 : Klussmann, Systematisches Verzeichnis der Abhandlungen, welche in den Schulschriften sämtlicher an dem Programmtausche teinehmenden Lehranstalten erschienen sind. IV. Bd. : 1896-1900. — J. Meinhold, Studien zur israelitischen Religionsgeschichte. Bd. I : Der heilige Rest. I. — E. Fischer, Zur Geschichte der evangelischen Beichte. II : Niedergang und Neubelebung des Beichtinstituts in Wittenberg in den Anfängen der Reformation. — Juhasz, Janets Spiritualismus. — Hilty, Happiness. — Festschrift zur Hundertjahrfeier der Musterschule (Musterschule — Elisabethenschule) in Frankfurt a. Main 1803-1903. — Thumser, Die Maturitätsprüfung im Lichte der Praxis. — E. Schrader, Die Keilinschriften und das Alte Testament. 3. Aufl. neu bearb. von H. Zimmern und H. Winckler. II. (très utile). — Fr. Lorentz, Slovinzische Grammatik. — Dörpfeld, Troja und Ilion. — Wörpel, Einige Bemerkungen zu Juvenal VII 40 ff., insbesondere über den Eigennamen Maculo. — Verner Afhandlinger og breve. Med en biografi af M. Vibæk. — Ernst Meyer, Der deutsche poetische Liebesbrief. — Bastier, Fénelon critique d'art. (« causerie errante »). — E. Flügel, References to the English language in the German literature of the first half of the sixteenth century. — Breasted, The Battle of Kadesh. — Miketta,

Der Pharao des Auszuges. — Andreas Osianders Schrift über die Blutbeschuldigung. Hgb. von. Stern. — LAUFFER, Neue Feststellungen über den gescheiterten Donau-Main-Kanal Karls d. Gr. — Preussen und die katholische Kirche seit 1640. Hgb. von H. Granier. VIII. T. : Von 1797-1803. IX. T. : Von 1803-1807. — VERESS, Isabella Regina di Ungheria (1519-1559). — O. WEISE, Die deutschen Volksstämme und Landschaften. 2. Aufl. — P. ZIMMERMANN, Matthäus Merians Topographie der Herzogtümer Braunschweig und Lüneburg. — Ev. BRECCIA, Il diritto dinastico nelle monarchie dei successori d'Alessandro Magno. — FRIDRICHOWICZ, Kurzgefasstes Kompendium der Staatswissenschaften. III. — MOELLER, Die Medizin im Herodot. — Fr. JOHNSON, Have we the likeness of Christ?

Litterarisches Centralblatt, n° 39 : Realencycl. Herzog, 3e ed. 11-12. — C. SCHMIDT, Die alten Petrusakten. — MÖBIUS, Rousseau. — Nachbildung der 1902 noch erhaltenen eigenhändigen Briefe des Spinoza, p. W. MEYER. — SCHULTEN, Das römische Afrika (complète Boissier). BALDAUF, Historie und Kritik, I Der Mönch von S. Gallen (n'est pas sérieux). — d'ANCONA, Friedrich der Grosse und die Italiener, trad. SCHNELL. — Festschrift des Thüring. Sächs. Geschichtsvereins. — NICOLAIDES, Die neueste Phase der macedonischen Frage. — P. HEINRICH, Fragment eines Gebetsbuches aus Yemen. — Libanii opera rec. R. FOERSTER. I, 1. (remarquable). — G. Paris, Legendes du moyen âge. — Voltairiana inedita, p. W. MANGOLD. — Chettle and Day, The blind beggar of Bednall Green, p. BANG; The King and Queens Entertainement at Richmond p. BANG and BROTANEK. — SEUFFERT, Teplitz in Gœthes Novelle; BODE, Gœthes bester Rat. — RAHMER, Das Kleist-Problem. — COELLERS, Modernes Drama und Weltanschauung. — Byzant. Denkmäler, p. STRZYGOWSKI, III. — Th. SCHREIBER, Studien über das Bildniss Alexanders des Grossen. — MENTZEL, Das alte Frankfurter Schauspielhaus und seine Vorgeschichte. — N. H. BARTH, J.-S. Bach. — KLAUWELL, Gouvy.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5, RUE DES BEAUX-ARTS. — 18, RUE DES GLACIS, NANCY.

VOYAGE EN FRANCE

PAR

ARDOUIN-DUMAZET

23e SÉRIE

PLAINE COMTOISE ET JURA. — Bailliage d'Amont. — Vosges Comtoises. — Couloir du Doubs. — Pays de Montbéliard. — Sundgau. — Plateaux du Jura. — Sauget. — Val de Mièges. — Combe d'Ain. — Vallée des Dapes. — Pays de Gex. — Grandvaux. — Mayenne-Montagne.

24e SÉRIE

HAUTE-BOURGOGNE. — Côte-d'Or. — Finage. — Val d'Amour. — Bon Pays du Jura. — Bresse. — Revermont. — Chalonnais. — Mâconnais. — Charollais. — Brionnais. — Combrailles.

25e SÉRIE

BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Autunois. — Morvan Bourguignon. — Auxois. — La Montagne. — Duesmois. — Auxerrois. — Tonnerrois. — Sénonais. — Puisaye. — Gâtinais.

26e SÉRIE

BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Sancerrois. — Pays de la Forêt. — Champagne Berrichonne. — Vallée de l'Indre. — Brenne. — Beauce Montmorillonaise. — Boischaut.

Volumes in-12, d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.

Chaque volume, broché.............................. 3 fr. 50
— — élégamment relié......................... 4 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 42 Trente-septième année 19 octobre 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue musicale, troisième année, n° 13 : Sommaire. — M. Th.-A. Manoury. — Jules COMBARIEU : La danse et son rythme dans la *Sonate* de Bach. — M. D. CALVOCORESSI : Le système d'harmonie de M. Hugo Riemann. — Louis LALOY : Quelques mots sur le rythme grégorien, à propos d'un ouvrage récent. — André PIRRO : Nicolas Gigault : un organiste au XVIIe siècle. — Edouard VARLEZ : Correspondance de Bruxelles. — Informations. — Notes bibliographiques. — Musiques. — Gigue de Veracini (1665-1750). — Pièce pour orgue ou piano de Nicolas Gigaut. — Mélodie grégorienne.

Revue des études historiques, septembre-octobre 1903 : BOUTMY, Le mariage de Marie-Antoinette. — COCHIN, Les conquêtes du Consistoire de Nîmes pendant la Fronde. — P. DE VAISSIÈRE, Bernardin de Saint-Pierre, les années d'obscurité et de misère. — *Comptes rendus* : FRANCHE, Ste Hildegarde; FELGÈRES, Jean de Salazar; VITALIS, Corresp. de Dom. du Gabre, évêque de Lodève, ambassadeur de France à Venise; P. DE SÉGUR, Gens d'autrefois; FUNCK-BRENTANO, Le For-l'Evêque; PEREY, Ch. de Lorraine et la cour de Bruxelles sous le règne de Marie-Thérèse; RABEL, Bessières; E. de PERCEVAL, Le président Emérigon et ses amis; GRAPPE. Newman; Dom BESSE, Le cardinal Pie; FAULQUIER, Ozanam ; P. DECHARME, Compagnies et sociétés coloniales allemandes.

Academy, n° 1639 : MEYNELL, Disraeli. — Works of Lamb, p. LUCAS, II. — Select poems of Coleridge, p. GEORGE. — HUME, The love affairs of Mary queen of Scots. — Helen KELLER, The story of my life. — PRIDEAUX, A bibliography of Stevenson. — The faith of literature. — Mederith as poet. — The great Velasquez.

Athenaeum, n° 3962 : The autobiography of William Simpson, p. EYRE-TODD. — GULICK, Evolution of Japanese, social and psychic. — MEYNELL, Disraeli. — LATIMER, The Society of Merchant Venturers of the City of Bristol. — D'HAUSSONVILLE et HANOTAUX, Souvenirs sur Mme de Maintenon, Les cahiers de Mlle d'Aumale. — Politics and politicians. — School-books. — An unrhymed sonnet by Coleridge. — The genealogy of the Three Musketeers. — DOUBLEDAY and PAGE, The Victoria History of the County of Essex. — Corn. von FABRICZY, Medaillen der italienischen Renaissance.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40 : SURY, La Bibliothèque de l'Institut de Sociologie Solvay. — BIGELMAIR, Die Beteiligung der Christen am öffentlichen Leben in vorconstantinischer Zeit (consciencieux). — Albert FISCHER, Das deutsche evangelische Kirchenlied des 17. Jahrh.s. hgb. von W. Tümpel. 1-4. — KIRN, Die Versöhnung durch Christus. — SCHEUNERT, Der Pantragismus als System der Weltanschauung und Æsthetik Friedrich Hebbels. — Bos, Psychologie de la croyance. — EUBEL, Die Avignonesische Obedienz der Mendikanten-Orden, sowie der Orden der Mercedarier und Trinitarier zur Zeit des grossen Schismas. — LOBSIEN, Schwankungen der psychischen Kapazität. — RAJA-ÇEKHARA's Karpûra-mañjarî. Ed. by Konow and Lanman (très bonne collection; traduction fidèle et faite avec goût). — Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire p. F. MARTIN. — PICHON, Lactance (« gedankenreich und formvollendet »). — TÖPFER, Die sogenannten Fragmente des Sophisten Antiphon bei Iamblichos. — HUNZIKER, Jeremias Gotthelf und J. J. Reithard in ihren gegenseitigen Beziehungen. — PFEIFFER, Die

dichterische Persönlichkeit Neidharts von Reuenthal. — BRIE, Eulenspiegel in England. — Studi glottologici italiani p. da G. de GREGORIO, III. — W. Max MÜLLER, Die alten Ægypter als Krieger und Eroberer in Asien. — Mitteilungen aus der lippischen Geschichte und Landeskunde. Hgb. von KIEWNING. I. — S. DENIS, Histoire contemporaine. Vol. IV. — HÖGL, Die Bekehrung der Oberpfalz durch Kurfürst Maximilian I, 1. — STRECK, Die alte Landschaft Babylonien. — M. DUBOIS et C. GUY, Album géographique. IV : les colonies françaises. — ŒSTERREICHISCHES STÄDTEBUCH. Hgb. durch die k. k. statistische Zentral-Kommission. IX. Red. von Fuhrmann. — HÖHLER, Die Anfänge des Handwerks in Lübeck. — J. GIERKE, Die Geschichte des deutschen Deichrechts. I. — STETTEN-BUCHENBACH, Errichtung von Hochgerichten in reichsritterschaftlichem Land. — H. HOFMANN, Die Kunst am Hofe der Markgrafen von Brandenburg; fränkische Linie.

Literarisches Centralblatt, n° 40 : BALTZER, Die Sentenzen des Petrus Lombardus. — A. MÜLLER, Manöverkritik Kaiser Hadrians. — PLATEN, Der Ursprung der Rolande. — Hamelmann, Gesch. Werke, p. DETMER, 1-2. — Briefe des Herzogs Ernst. August zu Braunschweig-Lüneburg en S. F. D. von Wendt, 1703-1726, p. KIELMANSEGG. — AUGUSTIN-THIERRY (G.), Conspirateurs et gens de police (intéressant, précieux, écrit en style de feuilleton). — FILCHNER, Ein Ritt über den Pamir. — C. de FREYCINET, De l'expérience en géométrie (agréable à lire et instructif; tout est dit d'une façon calme, claire et presque aimable). — STEUERNAGEL, Hebräische Grammatik (bon). — A. GELLII, Noctium Atticarum libri XX, p. HOSIUS, I (excellent). — Hildegardis causae et curae, p. p. KAISER (première édition d'un livre intéressant). — H. GERING, Vollständiges Wörterbuch zu den Liedern der Edda (complet). — ANDREEN, Studies in the idyl in German literature. — HÖHR, Siebenb. sächs, Kinderreime und = spiele. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Principaux auteurs de l'antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes (instructif et à recommander aux celtisants et aussi aux historiens). — WEICKER, Der Seelenvogel in der alten Literatur und Kunst. — BÜRKEL, Die Bilder der süddeutschen breiten Pfennige (Halbbracteaten). — V. SCHERER, Die Ornamentik bei Albrecht Dürer. — LAUX u. BOOCK, Die Erziehung des Deutschen zum Staatsbürger.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 43 Trente-septième année. 26 octobre 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Revue Musicale, troisième année, nº 14. Sommaire. — E. Lemoine. — Les Concours de la *Revue musicale*. — M. D. Calvocoressi : Le système d'harmonie de M. Hugo Riemann (*suite*). — Michel Brenet : Les Tombeaux de la musique. — E. Lemoine : Une Société de musique de chambre. — L. Schneider ; M. Puccini et *la Tosca*. — L. Laloy : Publications nouvelles. — Informations. — Notes bibliographiques. — Supplément musical : J.-S. Bach : Petite fugue. — François Couperin : Les barricades mystérieuses.

Nouvelle Revue rétrospective, nº 112, 10 octobre 1903 : Lettres de Sophie de Monnier à Mirabeau, 1775-1781 (suite). — Campagnes et missions de Charles-Stanislas Lefèbvre, 1793-1815 (suite).

Academy, nº 1640 : Morley, The life of William Ewart Gladstone. — Fahie, Galileo, his life and work. — The life ofe Midhat Pasha — Watson, For England. — Blowitz, My Memoirs. — Ainger, Crabbe. — The works of Ch. and Mary Lamb, p. Lucas, III. — The life of Oliver Goldsmith, by John Forster, abridged and newly edited with notes. — The correspondence of William I and Bismarck, transl. — Ford, Mr. Chamberlain, his life and public career.

Athenaeum, nº 3963 : Morley, The life of William Ewart Gladstone (1er article). — Kipling, The five nations. — F. A. Knigts, The seaboard of Mendip. — Curtis, The Turk and his lost provinces, Greeces, Bulgaria, Servia, Bosnia. — Charters and other Records. — Sermons and lectures. — Robert Proctor (Sidney Lee). — J. Th. Rogers, A history of agriculture and prices in Ewgland, VII, 1703-1793. — Davidson, The island of Formosa ; Jackson, St. Helena ; Helmolt, Western Asia And africa ; Partsch, Central Europe. — The early journal of C. R. Cockerell. — Scott, portraitures of Julius Caesar.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 41 : H. Degener, Die John Rylands Library zu Manchester. — Fries, Die Gesetzesschrift des Königs Josia. — Overbeck, Uber die de Christlichkeit unserer heutigen Theologie. — Rodensbuch, Die Komposition von Lucas 16. — Braunschweiger, Die Lehre von der Aufmerksamkeit in der Psychologie des 18. Jarhunderts. — Villa, Contemporary Psychology. — Parow, Res, non verba ! Bildungsideal und Lebensbedingungen der Oberrealschule im Vergleich mit dem altklassischen Gymnasium. — Delaunay, Les sociétés savantes de France. — Möller, Beiträge zur Mahdilehre des Islams. I. (sera la bienvenu). — Margoliouth, On the origin and import of the names Muslim and Hanîf. — Juvenalis saturarum libri V. Ed. by Wilson (atteint son but). — Antigone, p. Shuckburgh, abridged from the large edition of Jebb. — Hampel, Fischarts Anteil an dem Gedicht « Die Gelehrten die Verkehrten ». — Chr. Petzet, Die Blütezeit der deutschen politischen Lyrik von 1840 bis 1858. — Wolf, Walter Scotts Kenilworth. — L. di Francia, Franco Sacchetti, Novelliere. — Historical Essays by Members of the Owens College. ed. by Tout and Tait. — Speranza, Il Piceno dalle origini alla fine d'ogni sua autonomia. — Lüneburgs Aeltestes Stadtbuch und Verfestungsregister hgb. von W. Reinecke. — Das zweite Stralsundische Stadtbuch (1310-1342). Bearbeitet von R. Ebeling. — Dietr. Schäfer, Kolonialgeschichte (très bon). — Montour, Talleyrand en 1830 d'après les mémoires contemporains. — Kühnau, Die Bedeutung des Backens und des Brotes im Dämonenglauben des deutschen Volkes. —

Pichler, Austria romana. I. — W. Thompson, Untersuchungen über die Grundsätze der Verteilung des Reichtums zu besonderer Beförderung menschlichen Glücks. Übs. von O. Collmann. Bd. I. — Gai institutionum commentarii quatuor, p. Seckel et Kübler. — Waentig, Die amerikanischen Law schools und die Reform des Rechtsunterrichts in Preussen. — H. G. Zeuthen, Geschichte der Mathematik im 16. und 17. Jahrhundert. Deutsch von Raphaël Meyer.

Literarisches Centralblat, n° 41 : Soltan, Hat Jesus Wunder getan? — Seeberg. Die Kirche Deutschlands im XIX Jahrhundert. — Selle, Die philosophie der Wleltmacht. — Yver, Le commerce et les marchands dans l'Italie mérid. au xiii^e et au xiv^e siècles (riche mine d'excellents matériaux). — Schmeidler, Der dux und das comune Venetaruns, 1141-1219. — Von der Goltz, Gesch. der deutschen Landwirtschaft- I, Von den ersten Anfaengen bis zum Ausgang des XVIII Jahrhunderts (œuvre de vingt-cinq ans d'études, grande compétence, très bon résumé sans recherches originales). — Wertheimer, Der Herzog von Reichstadt (travail d'une valeur scientifique durable). — G. Perthes, Briefe aus China. — Gudeman, The sources of Plutarch's Life of Cicero (le savant et sagace auteur mérite gratitude). — Mennung, J. F. Sarasin's Leben und Werke, I. (fouillé). — The ile of Ladies, p. J. B. Sherzer. — W. Pfeiffer, Fouqué's Undine. — Friedmann, Das deutsche Drama des XIX Jahrh. in seinen Hauptvertretern, II. (rien de nouveau, mais le livre est bon). — Psichari, Roses et pommes (en grec : les roses, dit l'auteur, sont les enfants de notre imagination; les pommes, les enfants de la science, et toutes deux ensemble ornent le jardin des hommes; voilà son idéal, servir par la poésie la science et la langue de son peuple dont il est le fervent apôtre; abondants matériaux pour qui s'occupe de la question du grec moderne). — Abbott, Macedonian folklore. — Cherbuliez, Athenische Plaudercien, trad. Ida Riedisser. — Baer (Les), Die illustrierten Historienbücher des XV Jahrhunderts, ein Beitrag zur Gesch. des Formschnittes. — Singer, Versuch einer Dürer-Bibliographie. — Hilty, Briefe.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VI^e^)

A. DE BOISSIEU. — Inscriptions antiques de Lyon, reproduites d'après les monuments ou recueillies dans les auteurs. In-4. . . . . 40 fr. »

R. CAGNAT, membre de l'Institut. — **L'Année épigraphique,** Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine. 1888-1902. 15 volumes in-8. . . . . 57 fr. 50

— **Inscriptions inédites d'Afrique.** In-8. . . . . 3 fr. 50

— **Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie.** In-8. . . . . 3 fr. 50

A. CARRIÈRE. — Inscriptions d'un reliquaire arménien de la collection Basilewski, publiées et traduites. In-8, 2 planches. . . . . 5 fr. »

CH. CLERMONT-GANNEAU, membre de l'Institut. — **Recueil d'archéologie orientale.** Tomes I à IV. In-8, figures et planches. Chaque vol.. 25 fr. »

H. et J. DERENBOURG, de l'Institut. — **Les inscriptions phéniciennes** du temple de Séti à Abydos, publiées et traduites. In-4, 4 planches..... 5 fr. »

CAPITAINE ESPÉRANDIEU. — Recueil de cachets d'oculistes romains. In-8. . . . . 6 fr. »

R. DE LA BLANCHÈRE. — Histoire de l'épigraphie romaine, depuis les origines jusqu'à la publication du Corpus. In-8. . . . . 3 fr. »

S. REINACH, membre de l'Institut. — **Traité d'épigraphie grecque.** Un fort volume in-8, fig. et planches. . . . . 20 fr. »

LÉON RENIER, de l'Institut. — **Recueil des diplômes militaires romains.** In-4. . . . . 12 fr. »

MAX VAN BERCHEM. — Corpus inscriptionum arabicarum. Le Caire. Fascicules I à III, in-4, avec planches. Chaque . . . . 25 fr. »

— Fasc. IV (Sous presse).

WADDINGTON, membre de l'Institut. — **Inscriptions grecques et latines** de la Syrie. Index alphabétique et analytique, rédigé par J.-B. Chabot. In-4. . . . . 4 fr. »

Recueil des inscriptions juridiques grecques publié par MM. Dareste, de l'Institut, Haussoullier et Théodore Reinach. Première série, en 3 fascicules in-8. . . . . 22 fr. 50

— Deuxième série, fascicule 1. In-8. . . . . 7 fr. 50

Recueil d'inscriptions grecques pour servir à l'étude de l'histoire et des institutions de la Grèce ancienne jusqu'à la conquête romaine, par Ch. Michel, professeur à l'Université de Liége. Un fort volume in-8. . . . . 20 fr. »

Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes, auctoritate et impensis Academiae inscriptionum et litterarum humaniorum collectae et editae. Tomus primus. Britannia, Gallia, Hispania, Italia. Fasc. I, gr. in-8. . . . . 2 fr. 75

— Tomus primus. Italia, Sicilia, Sardinia, Melita Insula, Pannonia, Dacia, Dalmacia, Moesia superior et Moesia inferior. Fasc. II, gr. in-8. . . . . 3 fr. »

— Tomus tertius. Bithynia, Pontus, Cappadocia, Galatia. Fasc. I, gr. in-8. 3 fr. »

— Tomus tertius. Galatia. Lycia et Pamphylia. Fasc. II, gr. in-8..... 5 fr. »

Revue épigraphique, publiée sous la direction du Capitaine Espérandieu. Trimestrielle. In-8. Abonnement. . . . . 3 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 44 Trente-septième année 2 novembre 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 3 : E. DUPUY, Les origines littéraires de Vigny. — LANSON, Les origines de la tragédie classique en France (suite). — BALDENSPERGER, Gessner en France. — P. LAFENESTRE, Maynard. — *Mélanges :* Un nouveau texte inédit de Bourdaloue, Le sermon sur la Prudence du monde (Griselle); Le Rhin de V. Hugo et l'Essay des Merveilles de nature (Dottin). — *Comptes rendus :* MICHAUT, Sainte Beuve avant les Lundis (Lanson); ALLIER, La cabale des Dévôts (Brunel); QUENTIN-BAUCHART, Lamartine, homme politique (Bury); GLACHANT, Un laboratoire dramaturgique, essai critique sur le théâtre de V. Hugo (Marsan); CHENAY, Hugo à Guernesey (Marsan); SÉCHÉ, Œuvres complètes de Joachim du Bellay (Vianey).

Annales du Midi, n° 60 : GUY, Les quatrains de Pibrac. — VIDAL, Les origines de la province ecclésiastique de Toulouse (suite). — Mélanges et documents : BERTONI, Un descort d'Albertet de Sisteron; VIDAL, Glanures lexicologiques d'après le registre des lausimes du chapitre de Saint-Salvi, Tarn. — Comptes rendus : BOYSSON, Bertran de Born (A. Jeanroy); JAURGAIN, La Vasconie, II (Poupardin); LABANDE, Etudes d'histoire et d'archéologie romane, Provence et Bas-Languedoc, I (Saint-Raymond); POUX, Histoire du collège de Castres (Guignebert); TESTAUD, Des juridictions municipales en France (Maria); MARION, L'impôt sur le revenu, principalement en Guyenne (Houques-Fourcade).

Annales de l'Est, n° 4 : DEBIDOUR, Le général Fabvier (fin). — HUCHON, Du classicisme au romantisme. — A. COLLIGNON, La trad. de Pétrone par L. Tailhade. — *Comptes rendus :* Recueils périodiques et sociétés savantes (mémoires de l'Académie de Stanislas, Revue catholique d'Alsace, Revue alsacienne illustrée, Mitteilungen der Gesellschaft für Erhaltung der gesch. Denkmäler im Elsass).

Revue des études rabelaisiennes, n° 1 : WHIBLEY, Rabelais en Angleterre. — TOLDO, La fumée du rôti et la divination des signes. — LEFRANC, Un prétendu V[e] livre de Rabelais. — Mélanges : A. THOMAS, L'huile de Maguelet; POTEZ, Trois mentions de Rabelais à la fin de 1512; LEFRANC, Remarques sur la date et quelques circonstances de la mort de Rabelais. — GRIMAUD, Projet de généalogie de la famille Rabelais. — W. F. SMITH, Artus Coultant. — SCHWOB, Ne reminiscaris. — Comptes rendus : CLOUZOT, L'ancien théâtre en Poitou (J. Boulenger). — A. HAMON, Jean Bouchet (J. Boulenger). — SURAN, Les esprits directeurs de la pensée française du moyen âge à la Révolution (A. Pigeon).

— N° 2 : A. L. Les lettres de Rabelais dans les collections Fillon et Morrison et notre fac-similé. — J. BOULENGER, Etude critique sur les lettres écrites d'Italie par Rabelais. — A. LEFRANC, Un prétendu V[e] livre de Rabelais (2[e] article). — Mélanges : VAGANAY, La mort de Rabelais et Ronsard. — *Compte rendu* : KER, Panurge's English (J.-B.). — Chronique. — Questions et réponses. — Fac similé en cinq feuilles de la lettre de Rabelais du 28 janvier 1536 (collation Morrison). — Fac similé des deux pages de l'Epitafe de Rabelais par Ronsard (édition de 1554).

Muséum, 11[me] année, n° 1, octobre 1903 : De VISSER, The Canon of Chinese Buddhism. — NYROP. Das Leben der Wörter (Kluyver). — Sophocles ed. KUIPER, I (J. C. Vollgraff). — BAALE, Studia in Anytes

Vitam (Groeneboom Jr.). — LEGRAND, Bibliographie hellénique, XVII[e] siècle, V (Hesseling). — ISCHYRIUS, Homulus publ. p. ROERSCH (Y. H. Rogge). — WILDEBOER, De Letterkunde des Ouden Verbonds, 3[e] dr. (Matthes). — De GROOT, Sectarianism and religious persecution in China (Chavannes). — Van OSSENBRUGGEN, Testeer en voogdijrecht (H. H. Juynboll). — HÖHLBAUM, Kölner Inventar, II (Blok). — MEYER, Nachbildung der Briefe des B. Despinoza (Blok). — Van GEER, Ons Hooger Onderwijs (Blok).

Academy and Literature, n° 1641 : A. R. WALLACE, The wonderful century, 2[e] ed. — DICK, The songs of Robert Burns. — OMAN, History of the Peninsular War. — JAMES, William Wetmore story and letters. — SLOAN, The Carlyle country. — MACFADYEN, Old Testament criticism and Christian church ; WRIGHT, The finger of God ; TENNANT, The sources of the doctrines of the fall and original sin ; MATHESON, The representative man of the Bible. — HARRISON, Platonism in English poetry of the XVI and XVII centuries.

Athenaeum, n° 3964 : MORLEY, Gladstone (2[e] article). — Marco Polo, p. Yule, 3[e] ed. p. H. CORDIER. — Leo WIENER, Anthology of the Russian literature. II The XIX century. — WELLS, Mankind in the Making. — Mediaeval literature (Chatelaine of Vergi, trad. Alice KEMP-WELCH ; G. PARIS, Légendes du moyen âge). — BARING-GOULD, A book of North Wales ; BRADLEY, Highways and byways in South Wales. — Penn's Fruits of Solitude (E. Gosse). — Notes on Junius, IV (W. Fraser Rae), — The Numismatic Society.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 42 : L. PARIS, Les bibliothèques allemandes depuis trente ans. Leur situation financière. — P. EWALD, Der Christ und die Wissenschaft. — BLOCHET, Le messianisme dans l'hétérodoxie musulmane. — ZÖLLIG, Die Inspirationslehre des Origenes. — H. HOFFMANN, Die Leibnizsche Religionsphilosophie in ihrer geschichtlichen Stellung. — BRUCHMÜLLER, Beiträge zur Geschichte der Universitäten Leipzig und Wittenberg. — BERTAZZI, L'inconscio nella filosofia di Leibniz. — KÖBERLIN, Pädagogische Bedenken des Präceptors Resch 1693. — W. CALAND, Über das rituelle Sutra des Baudhayana (important). — DHARMARATNA, Satvotpatti Vinischaya and Nirvana Vibhaga. — KRUMBACHER, Das Problem der neugriechischen Schriftsprache (excellent, épuise le sujet). — BALL, The Satire of Seneca on the Apotheosis of Claudius. — GUDRUN, Ubs. von E. Martin. — FRIES, Vergleichende Studien zu Hebbels Fragmenten. — The Ile of Ladies hgb. von Jane Sherzer. — ROUSSELOT et LACLOTTE, Précis de prononciation française. — HOLZAPFEL, Die Anfänge des Bürgerkrieges zwischen Cäsar und Pompeius. — Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras, hgb. von E. Gerland. — Das Essener Stadtschreiberbuch des 15. und 16. Jahrhunderts hgb. von F. Schroeder. — F. REYSSIÉ, Le Cardinal de Bouillon (1643-1715). — H. SCHMIDT, Die Kurfürstin Sophie von Hannover. — W. von POLENZ, Das Land der Zukunft. — CHALIKIOPOULOS, Sitia, die Osthalbinsel Kretas. — BEYERLE, Grundeigentumsverhältnisse und Bürgerrecht im mittelalterlichen Konstanz. 2. Bd. : Die Konstanzer Grundeigentumsurkunden der Jahre 1152-1371.

Literarisches Centralblatt, n° 42 : FRIES, Die Gesetzesschrift des Königs Josia. — SOKOLOVSKI, Die Begriffe Geist und Leben bei Paulus. — SÄNGER, Kants Lehre vom Glauben. — De La MAZELIÈRE, L'évolution de la civilisation indienne, I. L'Inde ancienne, l'Inde au moyen âge.

II. L'Inde moderne (très satisfaisant; clair, parfois attachant). — Drumann, Geschichte Roms, 2e ed. p. GROEBE. II. — MENTZ, Johann-Friedrich der Grossmütige, 1503-1554, I. — Geheime Correspondenz Josefs II mit Trautmansdorff, p. SCHLITTER. — BIENEMANN, Die Katastrophe der Stadt Dorpat während des nordischen Kriegs. — W. SIEVERS. Süd = und Mittelamerika, 2e ed. — E. H. MEYER, Mythologie der Germanen, gemeinfasslich dargestellt (le meilleur ouvrage de l'auteur). — HAUSSOULLIER, Etudes sur l'histoire de Milet et du Didymeion (important). — WULFF, Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaiken. — ROSEN, Die Natur in der Kunst. — KRISTELLER, Mantegna. — PIAZZI, La scuola media e le classi dirigenti. — Numa (journal grec dirigé par Tangopoulos qui tente une réforme de la vie politique).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Trente-septième année. 9 novembre 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n° 117, septembre : OMONT, Les anciens actes de l'état civil de l'île d'Ouessant. — Ch. de BEAUMONT, Le Congrès archéologique de Poitiers. — Ouvrages nouveaux et périodiques.

Academy and Literature, 24 octobre : PARKER and BRYAN, Old Quebec. — Leo WIENER, An Anthology of Russian literature. — STUTFIELD and COLLIE, Climbs and explorations in the Canadian Rockies. — SYMONS, Cities. — GIBBS, Knowledge is power. — Ida O. TAYLOR, The life of Lord Edward Fitzgerald 1763-1798. — Freeman, The historical geography of Europe, 3e ed. p. BURY. — St. MARTIN, Izaak Walton and his friends. — EYRE-TODD, The autobiography of William Simpson. — Duprat, Ethics, trad. GREENSTREET. — EVANS, The high history of the Holy Graal, trad. — LEE, The Greater Exodus. — Correspondence : The Wonderful Century (A. W. Wallace). — Cruikshank's Pilgrim's Progress (G. S. Layard).

Athenaeum, 24 oct. : WHIBLEY, Thackeray. — Oxyrhinchus papyri, III, p. GRENFELL and HUNT. — The Portuguese Expedition to Abyssinia 1541-1543, as narrated by Castanhoso, with some contemporary letters, the short account of Bermudez and certain extracts from Correa, translated and edited by WHITEWAY. — M. HUME, The love affairs of Mary, Queen of Scots, a political history. — PETRIE, Abydos ; DAVIES, The Rock Tombs of Deir el Gebrâwi, II ; GARSTANG, Mahâsna and Bêt Khallâf. — Scottish history : FITTIS, Romantic narratives from Scottish history and tradition ; THOMSON, The Weaver's incorporation of Dunfermline. — The United States. — A papyrus fragment of Irenaus (J. A. Robinson). — The Bodleian ms of Marco Polo (Nicholson). — Lamb « Trouvailles » (Dobell).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43 : LUDWICH, Kant und Böckh über das Wesen der Philologie. — BROWN, Manual of Library Economy. — IHMELS, Theonomie und Autonomie im Lichte der christlichen Ethik. — TSCHACKERT, Die Entstehung des Liedes Luthers « Ein feste Burg ist unser Gott ». — LECHLER, Die Fortbildung der Religion. — LIPPS, Einheiten und Relationen et Vom Fühlen, Wollen und Denken. — KREIBIG, Uber den Begriff « Sinnestäuschung ». — KLEMENT, Zur Geschichte des Bilderbuches und der Schülerspiele. — BUDDE, Entwurf eines Lehrplans für das Englische am Gymnasium. — Das Leben des Farazdak nach seinen Gedichten und sein Loblied auf Al-Walîd Ibn Jazîd Dîw. 394. Von J. Hell. (début plein de promesses). — KRAETZSCHMAR, Hebräisches Vokabular. — Harvard Studies in Classical Philology. Vol. XIV : Greenough Memorial Volume. — ESCHILO, I Sette a Tebe. Con note di V. Inama. — HEUSER, Altfriesisches Lesebuch (manqué). — Grillparzers Briefe und Tagebücher hgb. von C. Glossy und A. Sauer. — Ben JONSON, The Alchemist. Ed. by Hathaway. — DITTES, Über den Gebrauch des Infinitivs im Altprovenzalischen. — LE BON, Les premières civilisations. — LÖFFLER, Die westfälischen Bischöfe im Investiturstreit und in den Sachsenkriegen unter Heinrich IV und Heinrich V. — HASKINS, Robert le Bougre and the beginning of Inquisition in Northern France. — BRUNEAU, Les Débuts de la Révolution dans les départements du Cher et de l'Indre (1789-1791). — WACKER, Entwicklung der Sozialdemokratie in den zehn ersten Reichstagswahlen. — SCHMIDTKE, Das Klos-

terland des Athos. — Geographisches Jahrbuch hgb. von H. Wagner. XXV. Bd. — KIPP, Geschichte der Quellen des römischen Rechts. 2. Aufl. — Alb. MÜLLER, Jugendfürsorge in der römischen Kaiserzeit. — RONCZEWSKI, Gewölbeschmuck im römischen Altertum.

Literarisches Centralblatt, n° 43 : HÖLSCHER, Die Gesch. der Reformation in Goslar. — ROTHSTEIN, Bilder aus der Gesch. des Alten Bundes, I. — BELCK, Beitr. zur alten Geographie und Gesch. Vorderasiens, I u. II. — W. KOCH, Julian der Abtrünnige (utile et solide travail préliminaire). — DOREN, Deutsche Handwerker u. Handwerkerbruderschaften im mittelalt. Italien (riche en résultats intéressants). — WUSTMANN, Deutsche Gesch. im Grundriss, I. Vom Anfang bis in die Mitte des XVII Jahrh. (bon et fait d'après Lamprecht). — David von Schönherrs gesamm. Schriften, p. MAYR. II Gesch. und Kulturgesch. — ZABEL, Durch die Mandschurei und Sibirien. — Albert prince de MONACO, La carrière d'un navigateur. — NACHMANSON, Laute und Formen der magnetischen Inschriften (très exact). — KÜCHLER, Gesch. der isländischen Dichtung der Neuzeit 1800-1900, II. Dramatik. — Humboldt's (W. von) Werke, p. LEITZMANN. I. — Büchmann, Geflügelte Worte, 21e ed. p. IPPEL. — BRIEGER-WASSERVOGEL, Auguste Rodin, eine Studie. — MICHAELSON, Lukas Kranach der Aeltere.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

N° 46 Trente-septième année 16 novembre 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, novembre-décembre 1903 : P. Bliard, Le conventionnel Prieur de la Marne en mission (suite et fin). — Hermann Hueffer, La fin de la République napolitaine (1er article). — G. Bonet-Maury, Saint Colomban et la fondation des monastères irlandais en Brie au viie siècle. — Ch. E. Œlsner, Fragments de ses Mémoires relatifs à l'histoire de la Révolution française, publiés par Alfred Stern (suite). — G. Monod, de l'Institut. Le comte de Lally-Tolendal sous la Restauration (fragment inédit des *Souvenirs* du comte d'Argout). — Bulletin historique : Allemagne et Autriche. Publications relatives à l'histoire romaine, 1896-1902, par W. Liebenam. — Angleterre. Moyen âge, par Ch. Bémont. — Comptes rendus critiques (ouvrages de MM. von Ihering, Grupp, Varese, L. Keller, R. de Lasteyrie, Fontana, Bulard, Zuloaga, Seaton, lady Malcolm, Roseberry.

Academy and Literature, n° 1643 : Bingham, Gemme della letteratura Italiana. — Joyce, A social history of Ancient Ireland. — Okey, Venice and its story. — Marchesa Vitteleschi, A court in exile. — Courthope, A history of English poetry, III and IV. — Lord Ronald Gower, Records and reminiscences. — Trotter, The Bayard of India, Sir James Outram. — Luick, Studien zur englischen Lautgeschichte. — Tallentyre, The life of Voltaire. — Fest, Surrey's Virgilübersetzung ; Lohff, Chapman's Iliasübersetzung. — Lecky.

Athenaeum, n° 3966 : Ainger, Crabbe. — Proctor, An index to the early printed books in the British Museum, II, 1501-1520, I. Germany. — L. A. Mead, Milton's England ; Mrs Byse, Milton on the Continent, a key to L'Allegro and Il Penseroso. — Comynes, Memoires, p. B. de Mandrot. — Hebrew Literature. — Lecky. — Fahie, Galileo, his life and work. — Sir Walter Armstrong, Turner. — The British Numismatic Society. — Notes from Rome, The finding of the Ara Pacis (Lanciani).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44 : Weiske, Mitteilungen über die Handschriftensammlung der Hauptbibliothek der Franckeschen Stiftungen zu Halle. — Dittmar, Vetus Testamentum in Novo. 2. Hälfte : Briefe und Apokalypse. — Dobschütz, Ostern und Pfingsten. — Hofer, Die Methodik der Bergpredigt des Herrn. — Richter, Nietzsche. — Körbel, Beiträge zur Geschichte der jonischen Naturphilosophie mit besonderer Betonung der Quellen in den Werken des Aristoteles. — Jäger, Was versteht man unter nationaler Erziehung ? — Annuaire de l'enseignement primaire, publié sous la direction de M. Martel. 19e année. — Hardy, Buddha. — Le Page Renouf, Egyptological and philological essays. I, ed. by Maspero and Rylands. — The Oxyrhynchus Papyri, Part III, ed. by Grenfell and Hunt. — Scott, The vocative in Homer and Hesiod. — Saemundar Edda hgb. und erklärt von Detter und Heinzel. I. II. — Unger, Platen in seinem Verhältnis zu Goethe. — Matthias, Wielands Aufsatz : Demoiselle oder Fräulein. — Gerin, Lettres et Documents sur Claude Tillier publiés avec notes et commentaires. — Wendt, Studium und Methodik der französischen und englischen Sprache. — Drachmann, Den romerske Statsforfatning. — Schnürer, Die ursprüngliche Templerregel kritisch untersucht und herausgegeben. — Jähns, Geschichtliche Aufsätze. Hgb. von K. Koetschau. Mit Anhang : « Max Jähns als militärischer Schriftsteller » von Alfred Meyer. — Ockel, Baye-

rische Geschichte. — S. Ruge, Topographische Studien zu den portugiesischen Entdeckungen an den Küsten Afrikas. — Hassert, Die neuen deutschen Erwerbungen in der Südsee : Die Karolinen, Marianen und Samos-Inseln. — Schweizerisches Künstler-Lexikon. Red. von Carl Brun. Lief. I.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Soltau, Evang. Glaube oder Bekenntnisglaube ? — Max von Sachsen, Der heilige Märtyrer Apollonius von Rom (soigné). — Hardy, Buddha. — Funck-Brentano, Die Giftmordtragödie. — H. Fisher, Studies in Napoleonic statesmanship (excellent). — A. Fournier, Zur Textkritik der Correspondenz Napoleon's I. — Rémusat, Ma détention au Temple (cf. n° 45). — Leon. da Vinci, Il codice atlantico nella biblioteca Ambrosiana di Milano. — D. Schäfer, Kolonialgeschichte. — Loening, Die Zurechnungslehre des Aristoteles. — A drama by Raja-çekhara, p. Konow trad. Lanman. — Brandstetter, Tagalen und Madagassen. — Oxyrhinchus Papyri, III, p. Grenfell and Hunt. — The Faire Maide of Bristow, p. Quinn. — Krüger, Pseudoromantik, Fr. Kind und der Dresdener Liederkreis. — Wielands ausgew. Werke p. Bölsche. — Grillparzer, Werke, p. Necker; Raimund, Werke, p. Castle. — Monumenti antichi pubblicate per cura della reale Accademia dei Lincei, XI. — Lampakis, Les antiquités chrétiennes de la Grèce. — Schemann, Meine Erinnerungen an R. Wagner. — Lexis, Die Reform des hoeheren Schulwesens in Preussen.

Altpreussische Monatsschrift, V-VI, juillet-septembre : S. Stern, Darstellung der Kantischen Lösung des Freiheitsproblems. — Reicke, Briefe von Gisevius an Borowski. — Kants gesammelte Schriften, Academieausgabe, I. — Rindfleisch, Altpreussische Bibliographie für die Jahre 1901 und 1902, nebst Nachträgen zu den früheren Jahren. — Universitätschronik 1903. — Lyceum Hosianum in Braunsberg.

HISTOIRE DES LAGIDES

Par **A. BOUCHÉ-LECLERCQ,** membre de l'Institut,
Professeur à la Faculté des Lettres.

Tome I^er^. Les Cinq Premiers Ptolémées (323-181 avant J.-C.)

Un volume in-8.. 8 fr.

L'HISTOIRE DES LAGIDES comprendra 3 volumes. Les deux premiers embrassent l'histoire politique, diplomatique et militaire, le troisième volume est consacré aux Institutions. Une table chronologique et un index général y seront joints

DU MÊME AUTEUR :

CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

HISTOIRE GRECQUE

TRADUITE EN FRANÇAIS

Sous la direction de **M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ**

Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Langlois),
Par l'Association pour l'Encouragement des Études grecques (Prix Zographos).

Douze volumes in-8, dont un Atlas

Les douzes volumes, pris ensemble.................................. 100 fr.

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

Cinq volumes in-8.. 37 fr. 50

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

Trois forts volumes in-8.. 30 fr.

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE DE LA GRÈCE

SOUS LA DOMINATION ROMAINE

Trois forts volumes in-8.. 30 fr.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ, membre de l'Institut.

ATLAS POUR L'HISTOIRE GRECQUE

In-8.. 12 fr.

HISTOIRE DE LA DIVINATION

DANS L'ANTIQUITÉ

Par **A. BOUCHÉ-LECLERCQ,** membre de l'Institut.

Quatre volumes in-8.. 40 fr.

L'ASTROLOGIE GRECQUE

Par **A. BOUCHÉ-LECLERCQ,** membre de l'Institut.

Un fort volume in-8 de 680 pages, avec 47 figures.............. 20 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 47 Trente-septième année. 23 novembre 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

La Revue Musicale du nº 15. *Sommaire :* Jules Combarieu, Saint-Saëns, l'homme et le musicien. — X*** : Soirées de gala, Le monde officiel et les artistes (Souvenirs du séjour du Roi et de la Reine d'Italie en France). — Louis Laloy, Titelouze et l'art primitif de la composition pour orgue. — L. L., Publications nouvelles. — Monsigny. — Louis Schneider, La Tosca. — Romain Rolland : Les Concerts, Actes officiels et informations, Cours de musique. — J. C. : Le Gramophone, Journaux et Revues. — La *Revue musicale*, Nos concours de composition et d'harmonie. *Supplément musical :* Monsigny (729-1817), Scène inédite de la *Belle Arsène*.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, nos 6 et 7, juin et juillet : A. Brückner, Contributions à la lexicographie polonaise. — Vondrak, Les règles de la pénitence occidentale d'après les monuments litteraires de la langue liturgique de l'église slave. — Morawski, Ovidiana. — Baudouin de Courtenay, Essai de démonstration, au moyen des faits linguistiques, de la spontanéité des phénomènes psychiques.

Academy and Literatur, 7 novembre : Ward, The Electress Sophia and the Hanoverian succession. — Sir George Trevelyan, The American Revolution, II. — Hutton, The English Church from the accession of Charles I to the death of Anne. — Skrine, The expansion of Russia, 1815-1900. — Shakespeare's Sonette, trad. Wolffs ; Eichhoff, Shakespeare's Sonette und ihr Werth. — Hardie, Lectures on classical subjects. — V. Lee, Hortus vitae, essays on the gardening of life. — The Dialogue of the Gulshan-i-raz, trad. Johnson Pacha. — Deutsch, Sixteen years in Siberia, some experiences of a Russian revolutionist. — Lumsden, Through Canada in harvest time.

Athenaeum, nº 3967 : Henry James, William Wetmore story and his friends. — Brinkley, Japan and China, their history, arts, I and II. — Stutfield and Collie, Climbs and explorations in the Canadian Rockies. — The memoirs of a Contemporary, being the Reminiscences of Ida de Sainte-Elme, Adventures of 1790-1815, transl. Strachey. — Coleman, Charles Reade as I knew kin. — Biblical literature. — Mommsen. — Early printed books in the British Museum. — The Oxyrhynchus Papyri. — Plunket, ancient calendars and constellations. — Bumpus, Holiday rambles among the cathedrals and churches of North Germany ; Codrington, Roman roads in Britain ; Vulliéty, La Suisse à travers les âges. — The Melanchton house in Bretten. — The British Numismatic Society.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 45 : Keyfser, Die öffentlichen Bibliotheken und die schöne Litteratur. — Eine Mithrasliturgie erläutert von Albr. Dieterich. — David, Amos und Hosea. — Harro, Die Auferstehung und Himmelfahrt Christi. Kritische Beleuchtung der biblischen Auferstehungsberichte. — Capitaine, Die Moral des Clemens von Alexandrien. — W. Wagner, Der Christ und die Welt nach Clemens von Alexandrien. — Oelzelt-Newin, Kleinere philosophische Schriften. — Grosse, Die Propheten des Alten Testaments im christlichen Religionsunterricht. — Spruth, Berliner Schulkalender. — Omont, Notice du ms. nouv. acq. franç. [illegible]050 de la Bibliothèque Nationale contenant un nouveau texte français de la Fleur des Histoires de la Terre d'Orient de Hayton. — Ennianae poesis reliquiae. Iterum rec.

Vahlen. — Laskaris Kananos', Reseanteckningar fran de nordiska länderna uth. af Lundström. — Romantische Märchen von Brentano und Tieck. I, Reihe. Hgb. von Br. Wille. — Vogt, Illustrierte Geschichte der deutschen Litteratur. 1-5. — Emily Howard Foley, The Language of the Northumbrian Gloss to the Gospel of Saint Mathew. I : Phonology. — Pfeiffer, Die neugermanischen Bestandteile der französischen Sprache. — Nagel, Der Zug des Sanherib gegen Jerusalem. — Lehmann, Babyloniens Kulturmission einst und jetzt. Ein Wort der Ablenkung und Aufklärung zum Babel-Bibel-Streit. — Jenks, Edward Plantagenet (Edward I.). The English Justinian or the Making of the Common law. (clair et bien ordonné). — Lücking, Schiller als Herausgeber der Memoirensammlung, II : Capilupi. — Dalton, Petersburger Federzeichnungen. 2. Aufl. — Ratzel, Politische Geographie oder die Geographie der Staaten, des Verkehres und des Krieges. 2. Aufl. — Stübler, Anthropogeographische Studien in der Sächsischen Schweiz. — Oncken, Geschichte der Nationalökonomie. I. T. : Die Zeit vor Adam Smith. — A. Levi, Delitto e pena nel pensiero dei Greci. — Dünner, Die älteste astronomische Schrift des Maimonides.

Literarisches Centralblatt, n° 45 : Grill, Entstehung des vierten Evangeliums. — Heitmüller, Im Namen Jesu. — Drews, Zur Entstehungsgesch. des Kanons in der römischen Messe. — Kants Werke, IV. — Mecklenb. Urkundenbuch, 21. — Polit. Korresp. des Herzogs und Kurfürsten Moritz von Sachsen, p. Brandenburg, II, 1. — Fraknoi, Papst Innocenz XI u. Ungarns Befreiiung von der Türkenherrschaft. — Briefe aus der Zeit des ersten schlesischen Krieges, p. Chr. Meyer. — Die Memoiren des Generals Rapp. — Pichler, Das Sturmjahr, Erinn. aus den März = und Oktobertagen 1848. — Philippsen und Pünksen, Führer durch das Dannewerk. — Plato, Republic, p. Adam. — Persii satirae, p. Nemethy. — Wimmer, De danske Reinemindesmaerker. — H. Michel, Heinrich Knaust (bon). — Englert, Die Rhythmik Fischarts. — Volkslieder der badischen Pfalz, p. M. E. Marriage. — Wiegand, Adolf Dauer.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein, 75 Heft : Schroeder, Die Beginen in Goch. — Bender, Der Oeckmüllendorfer « Hundschaftsbaurgerichtsnachbarbuch » 1581. — Schoefer, Ein Verzeichnis von Kölner Prälaten = und Stiftsherrenbildern aus 1635. — *Miscellen :* 2 unbekannte Urkunden des Andreasstiftes zu Köln vor 1106 (Schaefer); Ungedr. Urkunden der Erzbischöfe von Köln aus dem 12 u. 13 Jahrh. (Knipping); Neue Pasquille aus der Zeit des Gebhard Truchsess (Meister). Zur Familiengesch. des Generals Johann von Werth (Keller); Eine Besichtigung des Reliquienschatzes des Aachener Münsters durch die Kurfürstinnen von Brandenburg und Hannover, 1700 (Pauls). — Litteratur : Keller, Die hist. Litt. des Niederrheins für 1901. — Berichte über die Generalvers, des Gesammtvereins der Deutschen Geschichts = und Altertumsvereine zu Düsseldorf 23-25 sept. 1902; über den VII deutschen Historikertag zu Heidelberg 14-18 april 1903.

— 76e Heft : Das Pfarrarchiv von S. Andreas, A. Stift S. Andreas; B. Filialkirche S. Paul : 1 Urkunden. 2 Akten. — Das Pfarrarchiv von S. Ursula A. S. Ursula; B. Pfarrkirche S. Maria-Ablass : 1 Urkunden. 2. Akten. — Das Pfarrarchiv von S. Kolumba 1. Urkunden, 2. Akten aus dem alten Pfarrarchiv. 3. Akten, die zufällig in das Pfarrarchiv gelangt sind.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

N° 48 Trente-septième année 30 novembre 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin hispanique, n° 4 : P. PARIS. Statuette de bronze trouvée à Bornos. — H.-P. CAZAC, Le lieu d'origine et les dates de naissance et de mort du philosophe Francisco Sanchez. — A. PAZ Y MELIA, Correspondencia del conde de Lemos con Don Francisco de Castro y con el principe de Esquilache. — A. MOREL-FATIO, Le « Don Quichotte » d'Avellaneda. — E. WALBERG, L'Auto sacramental de las Ordenes militares de D. Pedro Calderon de la Barca. — E. PINEYRO, Espronceda. — B. de TANNENBERG, Silhouettes contemporaines : Nunez de Arce. — Variétés : Excavaciones del « Campo Santo de los Martires » en la ciudad de Cordoba (R. Gomez Sanchez). — Agrégation : Notes bibliographiques sur les auteurs du programme de 1904 (E. Mérimée et A. Morel-Fatio). — Bibliographie : M. SERRANO Y SANZ, Apuntes para una Biblioteca de escritoras espanolas (E. Mérimée). — E. GUILLON, Les guerres d'Espagne sous Napoléon (A. Dufourcq). — Chronique. — Planches : II *bis*. Tres objetos malacitanos de época incierta (voir le fascicule 3). — III. Vénus, statuette de bronze trouvée en Espagne.

Revue d'Alsace, novembre-décembre : A. BENOIT, Hindisheim, le droit de chasse sur son ban sous les évêques de Strasbourg. — Mgr CHÈVRE. Les suffragants de Bâle au XIV[e] siècle. — BERDELLÉ, Contes des buveurs alsaciens, I. Les deux bergers, II. Franc de droits. III. Une reddition de comptes. — A. I. INGOLD, Souvenirs de 1813-1814 (suite). — A. ADAM. La Congrégation de N.-D. de Saverne (suite). — GASSER, Les finances d'une petite ville de la Haute-Alsace (Soultz). — Lettres inédites de Schoepflin à Harscher. — Livres nouveaux : Alsacia sepulta ; Notice sur les pays de la Sarre ; Allanjoie ; Les trois Guittard ; Monuments d'architecture de l'Alsace ; Les évêques pendant la Révolution ; Der Isenheimer Altar und die Gemälde Grünewalde ; M[me] Julie Lavergne. — Articles de journaux. — Table.

Academy and Literature, n° 2645 : Art et littérature à Paris (Uzanne). — SOREL, L'Europe et la révolution française, VI. — Sir Francis BURNAND, Records and reminiscences. — Moore SMITH, The life of John Colborne, fieldmarshal lord Seaton. — PHILLPOTTS, My Devon year. — READE, The evolution of earth structure. — CLEMENT, A handbook of modern Japon. — H. P. SMITH, Old Testament history. — LONDON, The people of the Abyss. — BOLLE, Die gedruckten englischen Liederbücher bis 1600. — BÉDIER, Etudes critiques. — FERET, La faculté de théologie de Paris. — SAINTSBURY, Loci critici, passages illustrative of critical theory and practice from Aristotle downwards. — Letters from a silent study, II tragedy and seriousness. — Berlioz and Shakspeare.

Athenaeum, n° 3968 : SYMONS, Cities. — Sir Montagu GERARD, Letters from the diaries of a soldier and sportsman during twenty year's service in India, Afghanistan, Egypt and other countries, 1865-1885. — F. C. S. SCHILLER, Humanism, philosophical essays. — Sir Reginald PALGRAVE, Oliver Cromwell, the Lord Protector and the royalist insurrection against his government of march 1655. — M. C. BALFOUR, From Saranac to the Marquesas. — MOULTON, Two lectures on the science of language. — KIRK, Notes on the Somali language. — The Oxyrhynchus fragment of Irenaeus (J. R. Harris). — Historical

ms. commission, the Shrewsbury papers. — STRZYGOWSKI, Kleinasien ein Neuland der Kunstgeschichte. — The British Numismatic Society. — MAUDE, The Haymarket Theatre, some records and reminiscences.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 96 : J. GAUTIER, Nos bibliothèques publiques. Leur situation légale. — ZAPLETAL, Der Schöpfnngsbericht der Genesis. — WEIFS, Das älteste Evangelium. — NUELSEN, Die Bedeutung des Evangeliums Johannis für die christliche Lehre. — STEFFEN, Nietzsches Weltanschauung und Lebensmaximen nach seinen Werken. — H. JOLY, Malebranche. — J. GRIER HIBBEN, Hegel's Logic. — PAULSEN, Die höheren Schulen und das Universitätsstudium im 20. Jahrhundert. — Encyklopädisches Handbuch der Pädagogik hgb. von W. Rein. 2. Aufl. I, 1. — SZILY, Wörterbuch der ungarischen Spracherneuerung. — COUTURAT et LEAU, Histoire de la langue universelle. — WENDLAND, Christentum und Hellenismus in ihren litterarischen Beziehungen (très bon). — LUCRETI de rerum natura I. Rec. Pascal. — Eddica minora. Hgb. von Heusler und Ranisch. — Vogt und Koch, Geschichte der deutschen Litteratur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. 2. Aufl. 1. Lief. — KOHLER, Verbrecher-Typen in Shakespeares Dramen. — MARI, Storia e leggenda di Pietro Aretino. — KÖBERLE, Die geistige Kultur der semitischen Völker. — BÖMER, Ein neuer Versuch zur Alisofrage. — BRAND, P. Emundus Augerius S. J. — DAUX, La protection apostolique au moyen âge. — Der Kanton St. Gallen. Denkschrift zur Feier seines hunderjährigen Bestandes. — ZACHER, Rübezahl und seine Verwandtschaft. — GROTHE, Auf türkischer Erde. — GOBLOT, Justice et liberté! HOUBEN, Emil Devrient.

Literarisches Centralblatt, n° 46 : HOLTZMANN, War Jesus Extatiker? — The 6e book of the select letters of Severus I, 1, text, p. BROOKE. — Frommel Gedenkwerk, VI. — GUTTMANN, Die Scholastik des XIII Jahrh. in ihren Bezieh. zum Judentum. — Neue Quellen zur Gesch. des latein. Erzbistums Patras p. GERLAND. — Commines, Mem. p. MANDROT, I. — BECKMANN, Der Kampf Kaiser Sigmunds gegen die werdende Weltmacht der Osmanen (bon et fort instructif). — WITTICHEN, Preussen und England in der europäischen Politik 1785-1788 (travail de débutant). — VON DER GOLTZ, Reisebilder aus dem griech. türk. Orient. — OERTEL, Lectures on the study of language. — STOWASSER, Griech. Schnadahüpfeln (habile, mais inutile). — Herons von Alexandrie Vermessungslehre und Dioptra, Griech. und deutsch von H. SCHÖNE. — Minucii Felicis Octavius, p. BOENIG. — Norske Gaardnavne, XIV. p. RYGH. — Clemens Brentano, Romanzen von Rosenkranz, p. Max MORRIS. — Lichtenbergs Aphorismen, p. LEITZMANN. — DARAPSKY, Altes und Neues aus der Wünschelrute. — LUTHMER, Deutsche Möbel der Vergangenheit; BODE, Die italien. Hausmöbel der Renaissance; C. SCHERER, Elfenbeinplastik seit der Renaissance. — REICKE, Lehrer und Unterrichtswesen in der deutschen Vergangenheit.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 49 Trente-septième année. 7 décembre 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

La Revue Musicale, sommaire du n° du 15 novembre : Jacques Méraly, Gabriel Fauré et la « Bonne Chanson ». — Léon Boutroux, Le système d'harmonie de M. H. Riemann. — Michel Brenet, Les Tombeaux en musique. — Publications nouvelles. — Les Concerts. — Les Artistes d'autrefois : Mme Cinti-Damoreau (portrait avec notice). — Cours de musique. — P. Ferraris, La musique à Genève. — Actes officiels et informations. — E. S., Exercices d'harmonie et de contrepoint. — Journaux et Revues. — *Supplément musical* : Adagio de J.-S. Bach (1685-1750). — Canon de Cl. Le Jeune (1598).

Revue de l'histoire des religions, sept.-oct. : J. Ebersolt, Essai sur Bérenger de Tours et la controverse sacramentaire au xie s., II. — J. Toutain, Bulletin archéologique de la religion grecque, I. — A. Lods, De quelques publications allemandes sur les rapports religieux de Babylone et du peuple d'Israël. — *Revue des livres. — Chronique.*

Academy and Literature, 21 novembre : Rait, The life and campaigns of Hugh, first Viscount Gough. — The Creevey Papers, p. Sir Herbert Maxwell. — Guernsey folklore, from mss by the late Sir Edgar Macculloch, p. Edith F. Carey. — Lady Burghclere, George Villiers, second Duke of Buckingham. — Raines and Sutton, Life of Humphrey Chetham, founder of the Chetham hospital and library, Manchester. — Sidgwick, The development of European polity. — Ad. Harnack, Reden und Aufsätze. — Cowie, The sea services of the Empire. — Hill, Three Frenchmen in Bengal, on the commercial ruin of the French settlements in 1757. — Mrs Trotter, Old Cape Colony, a chronicle of her men and houses from 1652 to 1806. — The life of saint Mary Magdalen, translated from the Italian of an unknown fourteenth century writer by Valentia Hawtrey, with an introd. by Vernon Lee.

Athenaeum, n° 3969 : Sir Francis C. Burnand, Records and reminiscences personal and general ; A. W. a Beckett, The à Becketts of Punch, memories of father and son. — Viscount Powerscourt, A description and history of Powerscourt. — Fossey, La magie assyrienne ; E. Campbell Thompson, The devils and evil spirits of Babylonia, I. — Local history. — Educational litterature. — Marchesa Vitteleschi, Ch. E. Stuart and the romance of the Countess d'Albanie. — Judge Webb. — Palgrave's Oliver Cromwell. — The British Numismatic Society. — Beethoven documents.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47 : Haage, Reden und Vorträge. Hgb. von A. Kannengießer. — Maire, Répertoire alphabétique des Thèses de doctorat ès lettres des Universités (1810-1900). — Kolde, Der Katholizismus und das zwanzigste Jahrhundert. — Braun, Kardinal Gasparo Contarini. — Schiefer, Der Christus in der jüdischen Dichtung. — Katzer, Das Problem der Lehrfreiheit und seine Lösung nach Kant. — Mercier, Ontologie ou Métaphysique générale. 3e éd. — Knabe, Plan einer in Kassel oder in Karlshafen einzurichtenden mathematischen Tugend-, Kunst-, Werk- und Weisheitsschule aus dem Jahre 1720. — Rosenberg, Lehrbuch der neusyrischen Schrift- und Umgangssprache (a quelque valeur). — Th. Zachariae, Zum altindischen Hochzeitsritual. — Eitrem, Die göttlichen Zwillinge bei den Griechen (bon). — Corssen, Horatiana. I. — Möbius, Goethe. I. II. — Seidenadel, Frauenzimmer. Eine wortgeschichtliche Unter-

suchung. — Miscellanea di studi critici edita in onore di Arturo Graf. — Anna Pudbres, Lord Byron, the admirer and imitator of Alfieri. — Montelius, Die älteren Kulturperioden im Orient und in Europa. I. — Delannoy, Les origines diplomatiques de l'indépendance belge. La conférence de Londres (1830-31). — Werminghoff, Die Fürstenspiegel der Karolingerzeit. — Rémusat, Mémoire sur ma détention au Temple p. V. Pierre. — Alwin Schultz, Das häusliche Leben der europäischen Kulturvölker. — Deckert, Nordamerika. 2 Aufl. — Droit musulman. Des droits et obligations entre propriétaires d'héritages voisins. Trad. Barbier. — Limburg, Die Königl. Bank zu Nürnberg in ihrer Entwicklung. — Popp, Maler-Asthetik.

Literarisches Centralblatt, n° 47 : König, Neueste Principien der alttestamentlichen Kritik. — Seeberg, Der Katechismus der Urchristenheit. Füllkrug, Jesus und die Pharisäer. — Aktenstücke zur Gesch. der Jesuiten-Missionen in Deutschland, 1848-1872, p. Duhr. — Gaul, Die Abfassungsverhältnisse der pseudo-justinischen Cohortatio ad Graecos. — R. Becker, Der Dresdener Friede und die Politik Brühls (comble une lacune). — Norden, Das Papsttum und Byzanz (ouvrage de grand savoir et de haute valeur). — Ockel, Bayerische Geschichte (petit livre de 135 pages). — Briefwechsel des Herzogs Christoph von Wirtemberg, p. Ernst, III. — Stryienski, La mère des trois derniers Bourbons, Marie-Josèphe de Saxe. — Haeckel, Aus Insulinde, Malayische Reisebriefe. — Finck, Katalog der armenischen Handschriften des Herrn Abgar Joanisiany zu Tiflis. — Boll, Sphaera, neue griech. Texte und Unters. zur Gesch. der Sternbilder. — Bellanger, Le poème d'Orientius; Recherches sur saint Orens, évêque d'Auch (travail comme il en faudrait désirer pour tous les poètes chrétiens). — Weston, The Three Days Tournament. — Kohler, Verbrechertypen in Shakspeares Dramen. — Heuser, Altfriesisches Lesebuch. — Unger, Steirischer Wortschatz als Ergänzung zu Schmellers Bairischem Wörterbuch. — Anna Lankow, Die Wissenschaft des Kunst-Gesanges.

Euphorion, X, 3 (Leipzig et Vienne, éditeur Fromme) : Elly Steffen, Zur Quellenfrage des hürnen Seufried von Hans Sachs. — Consentius, Briefe eines Berliner Journalisten aus dem XVIII Jahrhundert (lettres de Mylius). — A. Leitzmann, Zu Johannes Falks Bericht über seine erste Reise nach Jena und Weimar. — C. Ritter, Die Sprachstatistik in Anwendung auf Goethes Prosa. — R. M. Meyer, Nachtwachen von Bonaventura. — H. von Müller, Nachträgliches zu E. T. A. Hoffmann. — P. C. Lessing, Sappho-Probleme. — Arnold, Gœthes Lyrik vor ihrem Richter. — Nassen, Zu Heinrich Heines Salon IV und seinem Gedichtcyclus Katharina. — Wihan, Franz Stelzhamer und Robert Burns. — Miszellen : Kopp, Nachträge zu den Kleinigkeiten, 6 Ein Zwillingslied, Alles kommt zu seinem Ende. — Ladendorf, Ein verschollenes Pamphlet J. J. Schwabes; Zur Sage von Eginhard und Emma. — A. Wallner, Zu zwei Gœtheschen Gedichten, 1 Diné zu Koblenz. 2. Seelied. — Rezensionen und Referate : Wunderlich, Der deutsche Satzbau, 2e ed. (Weidling). — Kraus, Böhmens alte Geschichte in der deutschen Literatur (Krejci). — Reichel, Kleines Gottsched-Wörterbuch (Gombert). — Jess, A. F. E. Langbein und seine Verserzählungen (Petzet). — Lohre, Von Percy zum Wunderhorn (Kopp). — Schillerliteratur der Jahre 1900 und 1901 (Leitzmann). — Hofmann, Wilhelm Hauff (Krauss). — Wackernell, Beda Weber 1798-1858 (Jung). — Scheffer, Die preussische Publizistik im Jahre 1859 (O. Weber). — Heyse, Jugend-

erinnerungen und Bekenntnisse (H. Mayne). — Von LINGG, Meine Lebensreise (H. Mayne). — Bibliographie : Zeitschriften (Rosenbaum). — Zeitschriften für Volkskunde (Ad. Hauffen). — Anhang, Französische Zeitschriften (Senil). — Mitteilungen. — Nachträge und Berichtigungen.

Revue byzantine russe, tome X. Fasc. 1-2. La traduction du Pseudo-callisthène (V. Islrine). — L'enseignement moral dans l'église orientale (N. Souvorov). — Un camp byzantin à la fin du x[e] siècle (Koulakovsky). — La Lettre de l'empereur Jean Zimiscès au tsar arménien Achos III (Koutchouk Joannesov). — Le prodrome du manuscrit marcien X 122 (Papadmitriu. Ce travail est en grec). — Comptes rendus des ouvrages de Touriaev, Hanna, Vopel, Knotz, Bourier, Gelzer, Gaïser. — Bibliographie : Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Hollande, Suède, Portugal, Grèce, Turquie. Notes et nouvelles. — Appendice. Actes de l'Athos publiés par le R. P. Louis Petit (introduction en français. — Un certain nombre d'articles de ce numéro sont rédigés en français).

Museum, n° 2, novembre : EERDMANS, Assyriology and Old Testament Studies, Babel and Bible. — SOPHOCLES' Électra, bew. d. GROENEBOOM (Jungius). — HESSELING, Mots maritimes (Pernot). — HEINZE, Virgils Epische Technik (Karsten). — KOLLEWIJN c. s., Nederlandse Woordelijst (Hesseling). — GALLÉE, Vorstudien z. e. altniederdeutschen Wörterbuche (Symons]. — WELTER, Theodor Aubanel (Salverda de Grave). — Van GELDER, Algemeene Geschiedenis, I (J. H. Holwerda). — NIESE, Kritik der beiden Makkabäerbücher (I. M. J. Valeton). — SAUERLAND, Urkunden u. Regesten z. Geschichte d. Rheinlande, II (Brom). — School en Leerboeken : FISCHER. Oefeningen voor het onderwijs in het Grieksch, I (Z. C. de Boer).

N° 50 Trente-septième année 14 décembre 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, novembre 1903 : Gabriel-Louis JARAY, Le socialisme municipal. — Henry SAGE, Les ambitions de Louise-Elisabeth de France, duchesse de Parme. Ses intrigues à la cour de Versailles, 3 septembre 1757-6 décembre 1759. — Maurice LAIR, En Galicie : Noblesse polonaise et paysans ruthènes (suite). — J. P. Armand HAHN : Une élection au Reichstag allemand. — Gaston ISAMBERT, La vie politique en Allemagne (1902-1903). — M. CAUDEL, La vie politique en Angleterre (1902 1903). — W. BEAUMONT, La vie politique en Autriche-Hongrie (1902-1903). — Stéphane PIOT, La vie politique en Italie (1901-1903). — Achille VIALLATE, La vie politique aux Etats-Unis (1902-1903). — Maurice COURANT, La vie politique en Extrême-Orient (1902-1903). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Revue Musicale, troisième année, n° 17 : Sommaire. — Georges Marty. — Jules COMBARIEU, La Juive au théâtre de la Gaieté. — Julien TIERSOT, Chansons populaires du Périgord. — Léon BOUTROUX, Le système harmonique de Hugo Riemann (suite). — Les maîtres d'autrefois. Halévy : La Juive et le répertoire. — Actes officiels et informations. — L'art musical date-t-il du xv^e siècle? — Les Concerts. — Publications nouvelles. — Exercices d'harmonie et de contrepoint. — KARLOWICZ, Souvenirs inédits de Chopin (suite) : Lettres de Schumann, M^{me} Viardot, Witwicki, etc. Supplément musical : Scène de l'Atys, de Lulli (1676), transcrite d'après les documents originaux, par M. F. de Lacerda.

Academy and Literature, n° 1647 : Viscount WOLSELEY, The story of a soldier's life. — A. DOBSON, Fanny Burney. — The life of Hector Berlioz. — WILSON, Ledger and sword. — KEARTON, Wild nature's ways. — Tales of Napoleon at St Helena with Gourgaud. — Lettres de M^{me} de Staël à Meister, p. USTERI et RITTER. — M. CREIGHTON, Historical lectures and addresses. — JOHNSTON, Place-names of Scotland. — The Jewish Encyclopaedia, V. — Otto Julius Bierbaum.

Athenaeum, 1° 3970 : Viscount WOLSELEY, A soldier's life. — The Creevey Papers. — MACINTYRE, Giordano Bruno. — JOYCE, A social history of ancient Ireland. — HARDIE, Lectures on classical subjects; DE LA VILLE DE MIRMONT, Etudes sur l'ancienne poésie latine; E. E. G., The makers of Hellas. — Merriman. — New evidence about the Gowrie mystery (Salomon Reinach). — Oxyrhinchus papyri. — A. R. WALLACE, Man's place in the universe. — Mrs MEYNELL, The work of John S. Sargent.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48 : CHILOVI, L'Archivio della letteratura italiana e la Biblioteca nazionale centrale in Firenze. — GRILL, Die persische Mysterienreligion im römischen Reich und das Christentum (court et compétent). — W. KAPP, Religion und Moral im Christentum Luthers (important). — SCERBO, Nuovo saggio di critica biblica. — DESSOIR und MENZER, Philosophisches Lesebuch. — HIRT, Beziehungen des Seelenlebens zum Nervenleben. — O. MAYER, Wie ist der evangelische Religionsunterricht auf der unteren und mittleren Stufe humanistischer Schulen neu zu ordnen? — Neuarabische Geschichten aus dem Irâq. Ubersetzt und hgb. von Br. Meifsner (très recommandable). — OLTRAMARE, Le rôle du Yajamâna. — Historische Grammatik der lateinischen Sprache hgb. von G. Landgraf. III. Syntax des einfachen Satzes. I (malgré des défauts, clair, instructif, pro-

fond). — HESSELING, Les mots maritimes empruntés par le grec aux langues romanes. — Joseph Schreyvogels Tagebücher aus den Jahren 1810-1823. Hgb. von K. Glossy. — SILBERMANN, Über den Verfasser einer gegen Goethe und die Schlegels gerichteten Schmähschrift aus dem Jahre 1803. — A New English Dictionary on Historical Principles. Ed. by James A. H. Murray. Vol. VI. Part I : L. By H. Bradley. — WEIGAND, Stendhal. — GUTSCHER, Vor-und frühgeschichtliche Beziehungen Istriens und Dalmatiens zu Italien und Griechenland. — Ed. OTTO, Deutsches Frauenleben im Wandel der Jahrhunderte (bon). — M. G. SCHMIDT, Die Pfahlbürger. — Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté de 1682 à 1789, p. p. L. Mention, I. II. — BAJER, Det skandinaviske nevtralitetssystem eller historisk moral af Nordens nevtralitet under Krimkrigen. — Ottokar Stauf von der March, Völker-Ideale. I Germanen und Griechen (exagérations). — RUSCH, Die österreichisch-ungarische Monarchie. — HEUBACH, Die zukünftige Verkehrsentwicklung auf dem regulierten Main mit besonderer Berücksichtigung der Stadt Würzburg. — HELENIUS, Die Alkoholfrage. — DAICHES, Altbabylonische Rechtsurkunden. — F. HETTNER, Illustrierter Führer durch das Provinzialmuseum in Trier.

Literarisches Centralblatt, n° 48 : K. MEYER, Der Prolog des Johannesevangeliums. — KATTENBUSCH, Von Schleiermacher zu Ritschl. — Syndicon orientale ou recueil de synodes nestoriens publié, traduit et annoté par J.-B. CHABOT (publication très utile du savant éditeur). — NOURRISSON, J.-J. Rousseau et le rousseauisme (laisse à désirer). — MEISTER, Die Anfänge der modernen diplomatischen Schrift. — ESSLER, Frederick IV og Slesvig, 1721. — HOLTZMANN, Kaiser Maximilian II, 1527-1564. — JÄHNS, Gesch. Aufsätze. — DÖRING, Eine Frühlingsreise in Griechenland. — CALAND, Ueber das rituelle Sûtra des Baidhayana. — BECHTEL, Die attischen Frauennamen nach ihrem Systeme dargestellt. — Alex. SCHMIDT, Shakspeare-Lexicon, I, A.-L., II, M.-Z. — PINEAU, Les vieux chants populaires scandinaves, II (très contestable). — UNGER, Platen in seinem Verhältnis zu Gœthe (distingué). — Gœthe-Briefe, p. STEIN, III ; Gœthe-Briefe, p. v. d. HELLEN, III. — MURKO, Vatroslav Oblak. — Bayersdorfer's Leben u. Schriften. — HETTNER, Illustrierter Führer durch das Provinzialmuseum in Trier.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 51 Trente-septième année 21 décembre 1903

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

La Correspondance historique et archéologique, octobre 1903 : Renseignements administratifs. — *Mélanges et recherches critiques* : Ivan d'Assof, Notes sur la prison de Mirabeau au donjon de Vincennes. — Programme des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1904. — Les archives de l'assistance publique. — *Chronique :* Ouvrages nouveaux et périodiques.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 114, 10 décembre 1903 : Correspondance du minéralogiste Monnet, XVIIIe siècle (suite). — Campagnes et missions de Charles Stanislas Lefebvre, 1793-1815 (suite). — Lettres de Sophie de Monnier à Mirabeau, 1775-1781 (suite).

Academy and Literature, n° 1648 : Crowe and Cavalcaselle, A history of painting in Italy, p. Douglas and Strong, I, Early christian art. — Year books of Edward II, p. Maitland. — Collingwood, Ruskin relics. — Macdonagh, The life of Daniel O'Connell. — Em. Michel, Rembrandt, trad. Simmonds. — S. A. Cook, The laws of Moses and the code of Hamurrabi. — The works of Charles Lamb, p. W. Macdonald, V. — M. G. Machen, The Bible in Browning. — A. J. and R. W. Carlyle, Mediaeval political theory in the West.

Athenaeum, n° 3971 : Seaton, Napoleon's captivity in relation to Sir Hudson Lowe. — Soen Hedin, Central Asia and Tibet towards the Holy City of Lassa. — Letters of Lady Louisa Stuart to Miss Louisa Clinton, II, p. Home. — Darcy, France et Angleterre, cent années de rivalité coloniale, I, L'Afrique. — Oriental literature : Gibb, History of Ottoman poetry; Hastie, The Festival of Spring, from the Dîvân of Jelâleddîn, Rajaçekhara's Karpura-manjari, p. Lanman ; Winternitz and Thomas, Catalogue of South Indian Sanskrit mss. belonging to the Royal Asiatical Society ; Sarat Chantra Das, A Tibetan-English Dictionary, with Sanscrit synonyms. — Sir John R. Robinson. — Keats, a correction. — Bird's songs and broods in august (Legge). — The Date of Gabriel Harvey's birth (Maore Smith). — M. Reinach on the Gowrie conspiracy (A. Lang). — Wakeman's Irish antiquities, 3e ed. p. John Cooke. — The British Numismatic Society. — Arthur Symons, Plays, acting and music. — The Birds of Aristophanes at Cambridge.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49 : K. Trübner, Wissenschaft und Buchhandel. — Theorie und Praxis. Antwort auf Dr. Karl Büchers Denkschrift « Der deutsche Buchhandel u. die Wissenschaft ». — E. Chatelain, Le manuscrit d'Hygin en notes tironiennes. — G. Hoffmann, Die Lehre von der fides implicita innerhalb der katholischen Kirche. — Weinel, Jesus im neunzehnten Jahrhundert. — Stosch, Zeitgedanken über die heilige Taufe. — Allier, La philosophie d'Ernest Renan. 2e éd. — Dürr, Uber die Grenzen der Gewissheit. — Hilty, Briefe. — Clausnitzer, Die Volksschulpädagogik Friedrichs des Grossen und der preussischen Unterrichtsverwaltung seiner Zeit. — Altindische Schelmenbücher, I. II. Deutsch von Johann Jacob Meyer (texte heureusement guéri en nombre d'endroits). — Italo Pizzi, Letteratura araba (bon résumé). — Platonis opera rec. Io. Burnet, T. III. — J. van der Valk, De Lucretiano carmine a poeta perfecto atque absoluto. — Karl Fischer, Eduard Mörikes künstlerisches Schaffen und dichterische Schöpfungen (manqué). — O. Harnack, Der Gang der Handlung in Goethes Faust. — Modern Philology, vol. I. — Alden, English Verse. — Kastner, A history of French,

versification (utile). — Konr. MAIER, Racine und Saint-Cyr. — GOSSES, Stadsbezit in Grond en Water gedurende de Middeleeu wen. — DUVIQUET, Héliogabale raconté par les historiens grecs et latins. — Erich MARCKS, Die imperialistische Idee in der Gegenwart. — STENGER, La Société française pendant le Consulat. — HELFFERICH, Geld und Banken. — R. LOENING, Geschichte der strafrechtlichen Zurechnungs lehre. I. Die Zurechnungslehre des Aristoteles. — NIEDNER, Die Kriegsepidemien des 19. Jahrhunderts und ihre Bekämpfung. — Anton GRAFF VON WINTERTHUR. Bildnisse des Meisters, mit biographischer Einleitung und erklärendem Text von O. Waser.

Literarisches Centralblatt, n° 49 : J. WEISS, Das aelteste Evangelium. — VIGNON, Le linceul du Christ. — KEHRMANN, Die capita agendorum. — CURTISS, Ursemitische Religion im Volksleben des heutigen Orients (intéressant, mais à consulter avec précaution). — SCHLECHT, Andreas Zamometic und der Basler Konzilsversuch 1482, I. — BILDER aus mährischer Vergangenheit, p. SCHRAM. — LEPP, Ludwig Augustus, König von Bayern, u. das Zeitalter der Wiedergeburt der Künste 2e éd. — Heidelberger Professoren aus dem 19 Jahrhundert. — BARDT, Theodor Mommsen. — P. F. GIRARD, Textes de droit romain publiés et annotés 3e éd. — TRIEPEL, Der Streit um die Thronfolge im Fürstentum Lippe.— GRUNAU, Die Staats= und Völkerrechtliche Stellung Aegyptens. — INAMA-STERNEGG, Staatswissenschaftliche Abhandlungen. — HELFFERICH, Das Geld. — GIBB, A history of Ottoman poetry, II, (traita les années 1450-1520 d'une façon intéressante). — VICAIRE, Études sur la poésie populaire, légendes et traditions. — BEKK, Shakspeare (à recommander à la jeunesse). — GRAEF, Gœthe über seine Dichtungen, Versuch einer Sammlung aller Aeusserungen des Dichters über seine poetischen Werke II. Die dramatischen Dichtungen (excellent). — KREMBS, Dichter und Maler. — FRANZ PASCHA, Kairo. — RIEHL, Augsburg. — DEUTSCH-GERMAN, Wiener Porträts.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 52 Trente-septième année. 29 décembre 1903

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 71, juillet-octobre : Max Collignon, De l'origine du type des pleureuses dans l'art grec. — Maurice Croiset, Observations sur les « Perses » de Timothée de Milet. — Ph. E. Legrand, Pour l'histoire de la comédie nouvelle. — L. Bréhier, Un discours inédit de Psellos. — H. Omont, Le premier professeur de langue grecque au Collège de France. — Notes et additions. — *Bibliographie*.

Revue des études anciennes, n° 4 : C. Jullian, La thalassocratie phocéenne à propos du buste d'Elche. — G. Radet, Arganthanios et le mur de Phocée. — Ph. Fabia, L'adhésion de l'Illyricum à la cause flavienne. — C. Jullian, La question des Ibères. — Ch. Dangibeaud, Masques de dieux gaulois. — C. Jullian, Un nouveau dictionnaire topographique. — P. Paris, Statuette de bronze trouvée à Bornos. — Perdrizet, Le fondeur Bohris, de Leucée (Ionie?) — G. May, Sur une récente traduction de Pétrone.

La Revue Musicale, 3me année, n° 18 : *Sommaire*. — Vincent d'Indy. — Louis Laloy, Vincent d'Indy et l'Etranger. — Gustave Samazeuilh, Ernest Chausson et le Roi Arthus (Bruxelles, théâtre de la Monnaie). — Louis Schneider, Le Musée de l'Opéra. — Jules Combarieu, Exercices d'harmonie et de contre-point. — Les maîtres d'autrefois : Boïeldieu (portrait avec notice). — Actes officiels et Imformations. — Les Concerts. — Paul Lacombe et la musique à cinq temps. — Publications nouvelles. — Bourgault-Ducoudray, Le chant choral et la vie nationale (Lectures musicales). — Notes bibliographiques : l'Œuvre de M. Vincent d'Indy. — Correspondance : Lettre de M. F. de Ménil. — Concours de musique. — *Supplément musical* : Sicilienne du Concerto d'orgue de W. Friedmann Bach, transcrite pour le piano par M. I. Philipp, professeur au Conservatoire. — Allegretto pastoral de Paul Lacombe, tiré de la troisième *Suite* pour piano (Leduc, éditeur).

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 5 : J. Feller, L'évolution littéraire du moyen âge au xviie siècle. — Hurdebise, De quelques réformes pratiques à introduire dans l'enseignement. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. J. Kirchner, P. Dörwald, A. Gercke, Papadopoulos-Kerameus, Goblet d'Alviella, Murray, E. Déprez, G. Espinas, E. Driault et G. Monod, H. Pergameni, K. Böhm, H. d'Alméras, J. Duqué, J. Goldstein, E. Saenger. — *Chronique*.

Academy and Literature, n° 1669, 12 décembre 1903 : Freshfield, Round Kangchenjunga. — Sir H. Rumbold, Further recollections of a diplomatist. — Eighteenth century Essays on Shakspeare p. D. N. Smith. — Perrot, Histoire de l'art dans l'antiquité, VIII. — Mrs Steuart Erskine, Lady Diana Beauclerk, her life and work. — The Journal of Montaigne's travels in Italy by way of Switzerland and Germany, p. Waters. — De Wolfe Howe, Boston, place and the people. — Coward, Picturesque Cheshire, etc.

Athenaeum, n° 3972 : Courthope, A history of English poetry, III and IV. — Tallentyre, The life of Voltaire ; Fr. Vial, Pages choisies de Voltaire. — W. Watson, For England, poems written during estrangement. — Martin, Isaac Walton. — Amery, The problem of the British army ; Buchan, The African colony. — Cymdeithas Llen Cymru. — Bédier, Etudes critiques. — Herbert Spencer. — M. Reinach and the Earl of Gowrie (A. Lang). — Keats, a correction. — Oxford notes. — Menpes, The Durbar.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 50 : WILHELM von HUMBOLDTS Gesammelte Schriften. Hgb. von der Kgl. preufs. Akad. d. Wiss. Bd. I. — L. DELISLE, Fac-simile de livres copiés et enluminés pour le roi Charles V. — W. STAERK, Ueber den Ursprung der Grallegende. — FONCK, Die Parabeln des Herrn im Evangelium. — WINDELBAND, Lehrbuch der Geschichte der Philosophie. 3. Aufl. — DRESSLER, Die Welt als Wille zum Selbst. — STEINEL, Zur Frage : Klassenlehrersystem oder Fachlehrersystem an der bayerischen Realschule. — DAÇAKUMARACARITAM, Die Abenteuer der zehn Prinzen. Uebers. und hgb. von M. Haberlandt. — MISCHLICH, Lehrbuch der hausanischen Sprache. — DÜRR, Die zeitgeschichtlichen Beziehungen in den Satiren Juvenals; KAPPELMACHER, Studia Juvenaliana. — BELLERMANN, Schiller. — SAHR, C. Ferd. Meyer, Jürg Jenatsch. — HARRISSON, Platonism in English poetry of the sixteenth and seventeenth centuries (très louable). — PÉTRARQUE, Canzones, Triomphes et Poésies diverses, trad. p. Fr. Brisset. — TORP, Etruskische Monatsdaten. — ZIEGLER, Fasti tribunorum plebis 133-70. — KREMNITZ, König Karl von Rumänien. — U. SCHMID, Mittelalterliche Notizen für die Reise nach Jerusalem. — VELTEN, Desturi za Wasuaheli; Sitten und Gebräuche der Suaheli. — MENGER, Neue Staatslehre. — FRIDRICHOWICZ, Kurzgefafstes Kompendium der Staatswissenschaften in Frage und Antwort. Bd. V. — NIETZOLD, Die Ehe in Aegypten zur ptolemäisch-römischen Zeit. — Sarcophages antérieurs au nouvel empire, p. Lacau. 1er fasc.

— Nos 51-52 : Heidelberger Professoren aus dem 19. Jahrhundert. — KOEHLER, Das deutsche Buchgewerbe im Dienste der Wissenschaft. H. 1. — TIELE, Kompendium der Religions-geschichte übers. von F. W. T. Weber. 3. Deutsche Aufl. umgearb. von N. Söderblom. — Die Ursprünge des Stundismus. — HEIDEMANN, Papst Clemens, IV. I. T. : Das Vorleben des Papstes und sein Legationsregister. — COLARDEAU, Etude sur Epictète (bon livre qui vient à son heure et à qui il faut souhaiter beaucoup de lecteurs). — GIEFSLER, Das Mitleid in der neueren Ethik. — Die gute und die schlechte Erziehungin Beispielen. — EUTING, Notice sur un papyrus égypto-araméen de la Bibliothèque impériale de Strasbourg. — GRIMME, Muhammad. His Life. I. — WATSON, The relation of the scene-headings to the miniatures in manuscrits of Terence (thèse juste). — GOEDEL, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Seemanns-sprache. — Literaturdenkmäler des 14. und 15. Jahrhunderts ausgew. u. erl. von H. Jantzen. — BUTCHART, Sind die Gedichte « Poem on Pastoral Poetry » und « Verses on the Destruction of Drumlanrig Woods » von Robert Burns? — BAIST, Germanische Seemannsworte in der französischen Sprache. — PETERSDORFF, Germanen und Griechen. — CONSOLI, L'autore del libro De origine et situ Germanorum. — BECKER, Beiträge zur Geschichte Aegyptens unter dem Islam. — ROLOFF, Die Schlacht bei Tagliacozzo. — DOVE, Grofsherzog Friedrich von Baden als Landesherr und deutscher Fürst. — LORENZ, Friedrich Grofsherzog von Baden. — BANG, Norske Hexefermularer og Magiske Opskrifter. — HAARDT von HARTENTHURN, Die Kartographie der Balkanhalbinsel im 19. Jahrhundert. — STADE. Frauentypen aus dem Gefängnisleben. — ADLER, Die Anfänge der merkantilistischen. Gewerbepolitik in Osterreich. — H. von HOLLANDER, Ueber den Animus im Recht des Besitzes der Römer. — SCHMERBER, Studie über das deutsche Schlofs und Bürgerhaus im 17. und 18. Jahrhundert.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N.C.